















# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1897)







NEUVIÈME ANNÉE

---

# L'AMI DU CLERGÉ

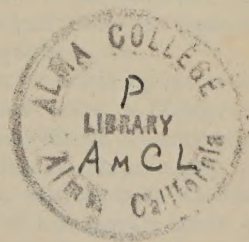
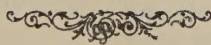
---

## PAROISSIAL

*Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1897)*

---

TOME NEUVIÈME  
(Janvier à Décembre 1897)



LANGRES  
Imprimerie Maitrier et Courtot  
1, Rue Pierre-Durand, 1

MDCCCXCVII

41220



v. 19  
1897  
Suppl.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

### LES NOCES DE CANA

*Quodcumque dixerit vobis,  
facite.*

(Joan., II, 5.)

Agé d'environ trente ans, Jésus avait quitté sa chère solitude de Nazareth et y avait laissé sa mère à la fois peinée et heureuse : peinée de son isolement, de la séparation d'avec Celui qu'elle aimait si tendrement, lequel allait courir de si grands dangers et affronter de si laborieuses fatigues ; heureuse, parce qu'elle savait que son divin Fils allait travailler plus efficacement au salut du monde. Après avoir reçu le baptême de Jean et sanctifié les eaux pour en faire plus tard la matière du sacrement régénérateur, Jésus se retire dans le désert, afin de se préparer plus immédiatement par la retraite, la prière et la pénitence au grand œuvre qu'il doit accomplir. Il triomphe des tentations du démon, nous montrant par son exemple comment nous devons résister aux suggestions de l'esprit méchant ; il reçoit le témoignage du Précurseur ; puis, après quelque temps passé sur les rives du Jourdain, il retourne, à la belle saison, en Galilée, suivi des premiers disciples qu'il avait appelés à sa suite. Trois jours après qu'il eut quitté la Judée, des noces se célébraient à Cana de Galilée. Il y fut convié avec sa mère et ses disciples et y réalisa un merveilleux prodige, le premier de sa vie publique. C'est ce drame délicieux qu'il nous faut contempler. Il est de la plus haute importance sous le rapport dogmatique et moral ; il nous offre le plus vif intérêt au point de vue de la croyance et de la pratique de la vie.

### I

La petite ville de Cana était située à deux heures de Nazareth sur le chemin de Tibériade, non loin de la grande voie qui mettait en communication Ptolémaïs et les cités du lac de Génézareth. Elle n'était pas sans importance, à en juger par l'étendue des ruines qui couvrent le mamelon sur la pente duquel elle s'élevait. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, un amas de maisons orientales ; mais le passage de Jésus l'a immortalisée. Son souvenir a survécu à toutes les destructions. Là, comme ailleurs, une humble église, élevée sur les débris de la basilique de sainte Hélène, témoigne, après 19 siècles, de la

vitalité impérissable des paroles et des actes de Jésus.

Des noces s'y célébraient donc. Les époux appartenaient à la classe pauvre. D'après une tradition, c'étaient Simon le Cananéen, fils de Cléophas, lequel était frère de saint Joseph, et Suzanne, l'une des saintes femmes qui accompagnèrent plus tard le Sauveur dans ses courses évangéliques ; ils étaient par conséquent alliés à la sainte Famille. Ils convièrent au festin la très sainte Vierge, Jésus et ses disciples, qui répondirent aimablement à l'invitation qui leur était faite.

Le Sauveur accepta de prendre part à cette solennité pour plusieurs raisons excellentes : pour nous enseigner qu'il est des devoirs de convenances et de charité auxquels il ne faut point se soustraire ; pour nous apprendre comment il faut nous comporter dans les assemblées, les festins et les réjouissances ; mais surtout pour relever le mariage si méprisé et si avili par le paganisme, pour le bénir et le sanctifier avant de l'élever à la dignité de sacrement.

Certes on trouve des noces plus considérables par le nombre des assistants, par la multiplicité et la délicatesse des mets qui sont offerts, par l'éclat bruyant des cérémonies et des divertissements, mais jamais il n'y en eut et il n'y en aura d'aussi magnifiques et d'aussi sublimes par la dignité des invités ! C'est la Reine du paradis, c'est le Roi du ciel et de la terre, ce sont les premiers apôtres : Pierre si bon et si ardent, le chef du collège apostolique, que le Sauveur, en l'appellant à sa suite, regarda d'un regard si aimant ; c'est Jean, l'apôtre du cœur ; c'est André, à l'âme si tendre et si mystique ; c'est Philippe, si affectueusement dévoué ; c'est Nathanaël, si candide et si droit ! « Jésus-Christ et sa sainte Mère et ses disciples, s'écrie Bossuet ravi, quelle compagnie ! Ils sont invités à un festin, ô festin délicieux ! et un festin nuptial, ô noces mystérieuses ! »

Qui dira la modestie, la sainte joie, les charmes ineffables de ce repas céleste ? Cependant un événement pénible menaçait de jeter un voile de tristesse sur cette suave allégresse. Soit pauvreté des époux, soit affluence des convives, le vin « que les délicats appellent l'âme des banquets », était sur le point de manquer.

Marie s'en aperçut et fut saisie de la confusion qui pouvait affliger ses hôtes. « Comment, dit saint Bernard, l'auguste Vierge n'aurait-elle pas été émue d'une sympathique compassion ? Qu'aurait-il pu sortir de la source de la miséricorde sinon la miséricorde ? Est-ce que la main qui a tenu un fruit odorant pendant quelques heures n'en est pas parfumée pour le reste de la journée ? Combien donc la Miséricorde par essence n'a-t-elle pas dû imprégner de sa vertu les entrailles de Marie, où elle a reposé pendant neuf mois ? »

La mère de Jésus se penche donc vers son divin Fils et lui dit : « Ils n'ont plus de vin ! »

<sup>1</sup> R. P. Didon, *Jésus-Christ*, t. I, p. 187.



Quelle admirable prière que cette simple parole ! Quel respect, quelle humilité, quelle discrétion, quelle confiance ! C'est comme si elle eut voulu dire, au jugement de saint François de Sales : « Ces bonnes gens sont pauvres, et, quoique la pauvreté soit grandement aimable et vous soit très agréable, il n'en est pas moins vrai qu'elle est de soi honteuse et souvent elle réduit son hôte à souffrir beaucoup de mépris et de confusion devant le monde. Ces bonnes gens, qui vous ont invité, vont tomber dans une grande honte, si vous ne les secourez. Je sais que vous êtes tout puissant, et que vous pouvez remédier à leur nécessité ; je ne doute pas non plus de votre charité et de votre miséricorde. Souvenez-vous de l'hospitalité qu'ils vous ont donnée en vous conviant à leur banquet, et pourvoyez, s'il vous plaît, à leurs besoins. Vous êtes si doux et si charitable ! Vous avez un cœur si clément et si plein de pitié ! Condescendez, s'il vous plaît, à mon désir, et faites ce que je vous demande pour ces pauvres gens. »

Jésus répondit : « O femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue ! »

Les saints Docteurs ont donné de cette réponse deux interprétations qui sont l'une et l'autre remplies d'édification.

L'une est plus grave et plus dure. Notre-Seigneur parle à la divine Marie avec une certaine austérité pour lui faire pratiquer dans l'abnégation et le détachement les plus héroïques vertus, et la préparer dans une suréminente humilité à la sublime glorification dont il va l'honorer. Il lui donne le nom de : « Femme » et non de « Mère », pour faire entendre que, dans son ministère public, les affections de famille sont subordonnées à son rôle de Médiateur et Rédempteur universel. Il semble comme repousser sa demande pour déclarer que ses miracles sont l'œuvre non du Fils de Marie, mais du Fils de Dieu. Cependant la bienveillance régnait dans le ton du Sauveur, dans son regard, dans son geste, et une grâce de lumière intérieure donnait à la très sainte Vierge une pleine assurance qu'elle était exaucée.

L'autre interprétation est plus aimable et plus gracieuse. Les Docteurs qui la patronnent la présentent comme une expression magnifique de respect, d'honneur et de courtoisie. Jésus, en disant à Marie : « O Femme », met en relief son incomparable grandeur. Il lui rappelle qu'elle est *la femme privilégiée*, annoncée dès l'origine du monde, au paradis terrestre, comme devant écraser la tête du serpent ; il l'exalte comme étant *la femme par excellence*, la véritable Eve, la vraie mère du genre humain : « O femme, bénie entre toutes les femmes, veut-il lui dire, que désirez-vous de moi ? Vous voulez un miracle ? Il est vrai que l'heure fixée par mon Père pour imprimer à ma mission ce caractère divin, n'est pas encore venue ; mais, si vous le souhaitez, cette heure sera avancée. » Ce commentaire est de saint Justin, qui vivait au milieu du deuxième siècle.

Marie donc, sûre de son irrésistible crédit sur le cœur de son Fils, dit aux serviteurs avec une douce confiance : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ». Or il y avait là six urnes de pierre, contenant chacune deux ou trois mesures, c'est-à-dire en tout cinq à six cents litres, et destinées aux purifications en usage parmi les Juifs. Jésus dit aux serviteurs : « Emplissez d'eau les urnes. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Et Jésus leur dit : « Portez-en à l'intendant du festin. » Et ils lui en portèrent. Or dès que l'intendant eut goûté l'eau changée en vin (et il ne savait pas d'où cela venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien), il appelle l'époux. Et il lui dit : « Partout on sert d'abord le meilleur vin ; et quand les convives ont bu abondamment on sert le moins bon. Quant à vous, vous avez gardé jusqu'à la fin le vin meilleur. » Jésus fit ainsi le premier de ses miracles, à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

« O vin admirable et plein de mystères, dit Bossuet, fourni par la charité de Jésus aux prières de la sainte Vierge ! »

O miracle splendide, magnifique et de la plus haute conséquence dans sa signification et ses résultats ! Jésus ne se propose pas seulement d'honorer et de réjouir ses parents et ses hôtes par ce présent plus que royal, aussi gracieux que délicieux ; il a des vues supérieures. Il veut glorifier et exalter tout ce qu'il y a de grand au ciel et sur la terre ! Ce miracle est une œuvre d'honneur et de glorification.

Miracle glorieux pour le Sauveur, dont il autorise la mission et prouve la divinité. Ce prodige est l'effet de la simple volonté de Dieu, de sa parole intérieure non articulée. La parole de l'homme signifie seulement ; celle de Dieu opère en même temps qu'elle signifie, elle crée ce qu'elle dit. La terre n'était point, le ciel n'était point. Dieu parle : ces choses sont faites, elles existent. La même parole, qui a fait ce qui n'était point, fait que ce qui est demeure, ou tombe, ou se transforme. Dieu a coutume, dit saint Ambroise, d'agir par changement de substance, quand il veut montrer qu'il est l'auteur de la nature : la baguette est changée en serpent, le rameau desséché refléurit, l'eau des fleuves devient du sang, les flots divisés stationnent en murailles liquides, le fer nage à la surface des fontaines, la poignée de farine et la goutte d'huile ne peuvent tarir ; les eaux amères sont potables. A Cana, sur la volonté de Jésus, par un complet changement de substance, l'eau devient un vin exquis. Et ainsi Jésus démontre qu'il est Dieu, et ses disciples, qui doivent prêcher son évangile, sont affermis dans la foi en sa parole.

Miracle glorieux pour le genre humain, puisqu'il sanctifie la famille, qui en est le principe. Comme le Sauveur est entré dans le fleuve de la pénitence pour sanctifier l'eau, qui sera la matière de la régénération spirituelle, il traverse cette fête des



noces et la glorifie par un miracle, pour honorer à jamais le mariage, sacrement futur qui purifiera la source de la vie.

Miracle glorieux pour l'Eglise, car il préfigure un autre miracle. Le vin de Cana est le symbole d'un autre breuvage. Ecartons le voile et voyons apparaître le mystère des mystères, l'Eucharistie. Le premier acte de la vie publique de Jésus est la prophétie de ce qui fait l'objet même de sa mission ; il prépare la foi au sacrement qui en sera le couronnement et le chef-d'œuvre incompréhensible et immortel, ainsi que l'honneur impérissable de son Eglise. Il a voulu par là, dit un Père, nous donner une marque anticipée du pouvoir par lequel il devait plus tard, dans l'institution de l'Eucharistie, changer le vin en son sang, puisque, en effet, le vin qui est consacré est un vrai sang, comme l'eau changée à Cana fut aussitôt réellement du vin <sup>1</sup>.

Miracle tout particulièrement glorieux pour la très sainte Vierge Marie. C'est sa présence qui entraîne celle de Jésus ; c'est à sa demande que Jésus fait appel à son divin pouvoir ; sa prière, qui a hâté l'heure de l'Incarnation, hâte le moment de la manifestation de la divinité de son Fils ; elle obtient d'un seul mot un grand prodige, malgré les décrets divins et pour un intérêt qui semble bien secondaire. Elle apparaît à Cana dans le rayonnement de toutes ses gloires, d'*Avocate toute puissante, omnipotentia supplex*, de *Médiatrice* de la grâce, de *Distributrice* des dons célestes ! Jésus, comme on l'a si justement remarqué, commente lui-même par avance, dans le premier acte public de sa mission, cette profonde parole qu'il dira du haut de la croix, quand sa mission sera terminée : « Homme, voilà ta mère » ; voilà celle qui me priera incessamment pour toi, et à qui j'obéirai toujours, jusqu'à changer l'ordre de la nature et le cours des choses !

Telle est l'œuvre du jour des noces de Cana : elle est pleine d'enseignements dogmatiques pour la lumière et l'affermissement de notre foi : divinité de Jésus-Christ, foi des disciples, rôle prépondérant de Marie dans l'Eglise, meilleur vin pour la fin du repas, doctrine parfaite pour le dernier âge du monde, inauguré maintenant ; Evangile succédant à la loi et sanctifiant les individus et la famille, restaurant et ennoblissant toutes choses !

Les enseignements moraux ne sont pas moins dignes de notre attention et de notre amour. Signalons-en quelques-uns pour notre édification et la bonne conduite de notre vie.

## II

I. Respect au mariage : voilà la première leçon pratique que nous donne la belle scène évangélique que nous méditons. Puisque Jésus l'a tant honoré, les chrétiens doivent l'estimer grandement, et ceux qui sont appelés à le contracter ou à le

fêter doivent le faire avec une vraie foi et une religion profonde. Hélas ! que ce point est oublié aujourd'hui ! Quand il s'agit de mariage, les pensées religieuses sont celles dont on se préoccupe le moins. Ce n'est pas la volonté de Dieu ou l'intérêt du salut que l'on consulte ; mais c'est le hasard, où l'imprudence, ou le caprice, ou la passion, ou l'orgueil, ou l'avarice qui règlent la plupart des unions. Le plus souvent le mariage n'est qu'une affaire d'argent ; on ne tient aucun compte de la conformité de qualités, de vie ou de mœurs. De là tant de regrets qu'on se prépare. On s'amuse bien, on rit, on danse le jour des noces ; on ne craint même pas de fouler aux pieds les règles de la tempérance et de la modestie ; et du milieu des fleurs qui parent la maison nuptiale, on ne voit point les vipères qui vont s'échapper et grandir pour torturer le cœur de l'homme et de la femme qui, pour nouer le lien de toute leur vie, n'ont voulu suivre qu'un penchant inconsidéré et n'écouter que la voix d'un fol amour. Qu'on le sache bien, un mariage ne peut être heureux que s'il est fait sous les auspices de la religion. *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia* <sup>1</sup>.

II. Les époux en appelant Jésus et Marie à leurs noces nous offrent une autre enseignement bien précieux. Voulons-nous réussir temporellement et spirituellement ? Convions Jésus et Marie au festin de notre vie. Prions Jésus et Marie de présider à toute l'économie de notre existence, d'être nos témoins, nos protecteurs, nos défenseurs, nos bienfaiteurs, nos sanctificateurs.

Oui, le moyen de mener à bonne fin nos affaires de cette vie, et surtout celle de l'éternité, est d'y intéresser Jésus-Christ, le Maître et le Seigneur de toutes choses, le souverain distributeur de tout don parfait. Toutes les ressources de notre industrie sont inutiles, si Dieu ne nous assiste. C'est en vain que comptant sur vos propres efforts, nous dit le Prophète, vous vous levez avant le jour. Après avoir travaillé toute la nuit, il se trouvera que vous n'aurez rien fait. Jésus est la lumière du monde ; sa présence fait le jour des justes et son absence leur nuit.

Mais pour nous concilier le Sauveur, adressons nous à la Bienheureuse Vierge. La mère est inséparable du Fils. Jésus, du reste, ne peut rien lui refuser. Le pouvoir qu'il lui a donné est universel. Elle peut disposer de toutes ses actions, de tous ses mérites et de toutes ses grâces en faveur de qui il lui plaît. C'est d'elle que vient le sang qu'il a répandu sur le Calvaire : elle peut donc l'appliquer à qui elle veut. C'est elle qui lui a donné le cœur dont il nous a aimés : par conséquent tous les soupirs, tous les désirs, toutes les affections de ce cœur sont à elle, et elle peut nous en faire part. C'est elle qui lui a donné les yeux dont il a pleuré nos péchés : toutes les larmes qu'il a versées, elle a donc droit de nous les appliquer. C'est elle qui

<sup>1</sup> Louis Veuillot, *La vie de Notre-Seigneur Jésus Christ*, liv. II, ch. I.

<sup>2</sup> Noël, *La chaîne d'or*, I, 46.



lui a donné les mains avec lesquelles il a fait tant de miracles, secouru tant de misérables, guéri tant de malades, et fait tant de bien à tout le monde : aussi bien peut-elle faire tomber sur nous ses libéralités et nous enrichir de ses dons. Confions-nous donc, recommandons-nous donc, donnons-nous donc à Jésus et à Marie ! *Ad Christum per Mariam !*

III. Aux noces de Cana, il y eut un admirable changement de la substance de l'eau en la substance d'un vin d'une bonté exquise. Il faut que nous aussi nous opérons, avec l'aide du ciel, un changement en nous-mêmes. Hélas ! notre cœur a été touché par le péché ; il est devenu aussi dur que le rocher, selon cette parole du livre de Job : « Son cœur est aussi dur que le marbre, aussi insensible que l'enclume du forgeron, laquelle a été endurcie par les coups redoublés du marteau. » Il faut que ce rocher soit changé en eau, en eau salubre, l'eau du vrai regret et de la sainte contrition. Ce n'est pas assez. Il faut que cette eau soit changée en vin ; il faut que les larmes de la componction soient changées en larmes d'amour. Voilà pour nous l'eau changée en vin. Vin délicieux de la charité qui réjouit le cœur de l'homme parce qu'il a le goût de Dieu. Vin éclatant dans sa couleur, c'est-à-dire dans les lumières dont il remplit l'entendement ; brûlant dans la chaleur divine dont il embrase le cœur ; fortifiant dans la vigueur spirituelle dont il soutient l'esprit contre toutes les faiblesses de la nature ; et même enivrant dans son abondance et dans sa force, qui fait que l'âme, transportée et ravie hors d'elle-même, oublie tout pour ne penser qu'à Dieu, qui a rempli toutes ses puissances de la douceur de ses consolations célestes. Car, comme dit saint Bernard, quiconque est une fois parfaitement enivré de l'amour divin, reçoit avec joie toutes les peines qui lui arrivent. Il ne sent point la douleur, il ne sent point le travail, il souffre tous les mépris sans y faire réflexion. O puissance de la droite du Très-Haut ! Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de changer une âme en un moment et de la porter d'une extrémité à l'autre, du péché à la grâce, de la tiédeur à la ferveur, de la mort à la vie, d'un abîme de maux à un abîme de biens. Prions, prions Jésus de faire en nous ce désirable prodige, ce merveilleux changement. Ou plutôt, non ! nous sommes trop misérables, et trop indignes d'être écoutés ! Supplions Marie d'intercéder pour nous et de dire à son divin Fils en notre faveur : « Ils n'ont plus de vin, l'amour leur fait défaut, la charité n'a plus de flammes dans leur cœur ! *Vinum non habent !* » Et Jésus nous exaucera, pourvu que, dociles à la voix de la Très Sainte Vierge, nous exécutions les volontés de notre bon Sauveur. Car elle nous dit aussi : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

O Jésus, vous nous recommandez la pénitence, la prière, la douceur, la pureté, la patience, l'amour de Dieu et de nos frères. Je veux, avec votre grâce et l'aide de votre divine mère, être à votre exemple mortifié, doux, humble, chaste, zélé et

patient, afin de mériter de boire au calice de votre dilection et à la coupe ineffable du vin eucharistique qui n'est autre que votre précieux sang, et surtout afin de m'enivrer au torrent d'inénarrables délices dont vous réjouissez vos élus dans les extases de la vision intuitive et de l'union béatifique ! Ainsi soit-il !

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

*Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes, Domino servientes.*

Ne soyez point lâches dans votre devoir ; conservez-vous dans la ferveur de l'esprit ; souvenez-vous que c'est le Seigneur que vous servez.  
(Épître aux Romains, XII, 11.)

C'est une erreur assez commune dans le monde et même parmi les chrétiens de croire que l'obligation de servir Dieu n'est pas égale pour tous. La religion se diversifie selon les âges, les conditions, les talents, la fortune. Les hommes surtout ne peuvent se croire liés par certains devoirs réservés, leur semble-t-il, aux personnes dévotes. Pourvu que de temps en temps, aux grandes solennités, ils paraissent à l'église ; pourvu qu'ils observent certaines pratiques regardées comme plus essentielles, et qu'ils s'abstiennent de ces fautes justement flétries par l'opinion publique, ils estiment avoir assez fait pour Dieu, être allés jusqu'au bout de leur devoir. Mais que dis-je : les hommes ? Faut-il de nos jours faire cette distinction ? L'indifférence et la tiédeur ne tendent-elles pas, hélas ! à se généraliser, et qui donc, s'il s'examine bien, peut prétendre y échapper ?

Autre est l'enseignement de l'apôtre que nous rappelle l'Épître de ce jour, et c'est à en méditer les termes que je vous convie, afin que vous puissiez vous faire de la piété une juste idée, et par là réformer les faux jugements que peut-être vous vous en êtes formés.

Caractères de la ferveur, motifs qui la recommandent, moyens de l'entretenir : tel sera le sujet aussi opportun que pratique de cette instruction.

### I

Que faut-il entendre par ferveur et dévotion ? Saint Paul nous dit qu'elle est une bonne volonté qui nous fait accomplir promptement toutes les choses concernant le service et la gloire de Dieu : *sollicitudine non pigri*. C'est un saint empressement que nous avons de travailler à notre salut ; c'est un feu céleste qui anime toutes nos actions ; c'est un aiguillon qui nous presse et ne nous permet pas de nous abandonner à l'ennui et à la paresse.

Ainsi, mes frères, la ferveur n'est pas une chose transitoire qui accomplit une mission et disparaît, elle n'est pas davantage cette effervescence qui accompagne une conversion ou qui résulte de quelque événement imprévu et extraordinaire. Dans le sens où nous l'entendons ici, elle est un état éprouvé, permanent. C'est, a-t-on dit, une force vitale sans cesse en mouvement, et qui exerce sur l'âme une action uniforme et silencieuse. De même qu'une personne gracieuse marche, se tient, parle gracieusement et met de la grâce dans tout ce qu'elle fait, ainsi la ponctualité d'une âme fervente semble spontanée et comme participant à sa nature.

Un second caractère de la ferveur, c'est la promptitude dans l'action. Elle est immédiate et incessante ; elle s'applique sans délai et sans relâche à ses devoirs présents ; elle n'omet rien, elle ne diffère rien. Gardez-vous de croire néanmoins qu'il y ait rien en elle de précipité et d'inquiet ; elle sait ordonner toutes choses et mesurer à chacune le temps qui lui convient.

Son troisième caractère, c'est la simplicité. La ferveur ne désire pas avec avidité les occasions héroïques, bien qu'elle en profite d'une manière admirable lorsqu'elles lui sont offertes. Persévérer dans les choses ordinaires, et par dignes de remarque, les animer par une attention soutenue, voilà les actes où elle se plaît et la preuve infaillible de sa présence et de sa puissance.

Enfin, remarque avec raison un auteur spirituel, je ne sais par quelle perversité d'esprit les hommes veulent toujours se figurer la ferveur comme une chose qui doit tôt ou tard se refroidir. Il serait plus vrai de voir en elle une force qui augmente sans cesse. En effet, le dernier trait caractéristique de la ferveur, c'est qu'elle grandit avec une rapidité sensible et cependant tranquille jusqu'au dernier moment, de même qu'une pierre qui cherche son centre roule avec plus de rapidité et d'impétuosité à mesure qu'elle en approche. (P. Faber.)

Vous le voyez, mes frères, la ferveur n'est autre chose que la constance et la persévérance que nous mettons à bien faire l'œuvre de Dieu. Or, qui osera soutenir que, si c'est pour nous une obligation sacrée de servir Dieu, nous puissions nous en acquitter autrement ?

## II

Dieu, en effet, est le plus grand et le meilleur de tous les maîtres, et servir un si grand maître c'est régner, dit saint Augustin. « Que toutes les nations sachent, ô mon Dieu, que vous êtes le Seigneur, et le seul Très-Haut dans tout l'univers, » s'écriait le saint roi David. (Ps. 82.)

Si donc Dieu est le principe de toute grandeur, et s'il n'y a que lui de grand par lui-même, comme il est la grandeur même, et la grandeur infinie, ne mérite-t-il pas que nous le servions

avec toute la ferveur d'esprit et de cœur dont nous sommes capables ?

Il le mérite d'autant plus qu'en retour de notre fidélité à le servir il nous promet d'être lui-même notre infinie récompense. O combien grand dans le ciel sera le bonheur d'une âme fervente ! Qui pourrait le comprendre ? Qui pourrait dire en effet, qui pourrait compter le nombre des actes méritoires que la ferveur fait accomplir à cette âme ? Il est incalculable ; il égale presque les moments de sa vie, puisque tous ces moments sont méritoires. Car la ferveur fait faire continuellement ce qui plaît à Dieu, et le fait bien faire, et toujours principalement par le motif de l'amour divin.

Or, mes frères, chaque action méritoire est récompensée dans le ciel d'un ou de plusieurs degrés de félicité. D'où il suit que la grandeur du bonheur céleste dépend de la multitude des actions méritoires qu'on fait en cette vie.

Quelle sera donc la félicité qu'une âme fidèle aura méritée à la fin de la vie par plusieurs années employées avec ferveur dans le service de Dieu, et dont elle jouira pendant toute l'éternité ? Car enfin, combien d'actions méritoires dans un jour, combien dans une semaine, combien dans une année, combien pendant toute la vie ? Combien par conséquent de degrés de félicité éternelle ? Et cependant un seul suffit pour rendre une âme parfaitement heureuse, un seul vaut mieux incomparablement que la possession de tous les biens créés. Comme en effet il n'y a nulle proportion entre le fini et l'infini, ainsi n'y en a-t-il aucune entre un seul degré de la jouissance parfaite du bien infini, et la jouissance de tous les biens finis.

Quel avantage inappréciable ne procure donc pas la ferveur ! Ah ! quand il n'y aurait dans la vie fervente que des peines, que des chagrins, que des croix à souffrir sans consolation et sans adoucissement, cette infinie récompense ne devrait-elle pas nous exciter à la plus vive ferveur, à la plus exacte fidélité dans le service de Dieu ? Car enfin, la vie est courte, toutes les peines de la vie présente auront un terme, elles passeront pour toujours, au lieu que la récompense n'aura point de fin. Qu'est-ce donc, s'il est constant, comme l'expérience le démontre, qu'il y a même dès cette vie plus de douceur, plus de consolation, plus de contentement mille fois, et mille fois moins de peines et de chagrins dans l'état de ferveur que dans l'état de tiédeur ? Cela n'ôte-t-il pas tout prétexte à notre lâcheté ? Oh ! nous écririons-nous avec le roi-prophète, que le Dieu d'Israël a de bonté pour ceux qui le servent avec un cœur droit et fidèle ! Oh ! qu'il est avantageux de se donner à lui sans réserve ! *Quam bonus Israël Deus his qui recto sunt corde.* (Ps. 72.)

## III

Saint Paul ne se contente pas de nous exhorter



à la ferveur en nous représentant l'honneur qu'il y a pour nous à servir Dieu, il nous indique encore les moyens de soutenir cette ferveur en nous. Ces moyens sont au nombre de trois.

Le premier est la joie que nous donne l'espérance des biens infinis que nous attendons du divin maître : *Spe gaudentes*. Cet avis est plus important qu'on ne pense ; car, si l'on n'y prend garde, le souvenir des péchés passés et le sentiment des misères présentes qu'on éprouve en soi, conduisent insensiblement à une tristesse qui dégénère souvent en chagrin et en mauvaise humeur. On doit donc éviter cette tristesse qui peut produire la mort ; et il faut servir le Seigneur dans la joie que nous doit inspirer la confiance en sa miséricorde, et l'expérience continuelle que nous faisons de ses bontés infinies. Le P. Faber a bien dépeint ce caractère propre de la ferveur. « Son sourire, dit-il, est doux et serein comme celui d'un ange. Elle peut s'irriter, mais sa colère est belle, divine et pleine d'attrait. Elle ne saurait entretenir la rancune et le ressentiment ; la paix intérieure qui l'inonde lui en ôte le pouvoir. Loin d'elle la sombre tristesse ; car sa nature est semblable aux ondulations de la lumière. Elle est suave au goût comme elle est brillante à l'œil ; elle ondule en flots d'harmonie, et répand un parfum semblable à celui des fleurs de l'Eden. »

Le second moyen recommandé par l'apôtre pour nous maintenir dans la ferveur de la piété, c'est la patience dans les afflictions : *in tribulatione patientes*. Rien ne nous fortifie davantage que la croix, lorsque nous la portons avec Jésus-Christ et dans l'esprit de Jésus-Christ : c'est pour cela que le sage nous avertit de demeurer unis à Dieu, et de souffrir avec courage pour l'amour de lui. Car, il est vrai, il ne faut pas se le dissimuler, il y a des peines et de grandes peines dans le parfait service de Dieu ; il faut se faire violence pour vaincre sa volonté et ses passions, pour réprimer les mouvements déréglés de la nature corrompue, et suivre ceux de la grâce. De plus, il y a les temps d'épreuves, des tentations, des dégoûts, des sécheresses, des aridités. Il est vrai : mais ces peines, ces violences ne durent pas toujours, et ne coûtent du moins beaucoup que dans les commencements. Car les bonnes habitudes qu'on contracte, rendent ensuite la pratique des vertus très facile ; et l'union avec Dieu adoucit tout, elle répand dans le cœur une onction céleste, un goût de Dieu et des choses de Dieu, qui anime, qui charme, qui fortifie.

Enfin, le troisième moyen pour nous conserver dans l'esprit de ferveur, c'est la prière, mais une prière assidue et constante : *orationi instantes*. Ainsi qu'un arc doit être bandé pour pousser au loin une flèche, de même les affections de l'âme doivent tenir notre cœur en action et l'animer sans cesse, pour lui donner la force d'élever nos prières jusqu'à la source de la vie éternelle. Et si nous ne pouvons toujours prier vocalement, du moins nous pouvons toujours

aimer, toujours craindre, toujours sentir le poids de notre misère, aussi bien que celui des bienfaits de Dieu. Notre cœur ne doit jamais être vide de ces sentiments. Mais tous ces mouvements, si nous en sommes animés, sont une véritable prière, et peuvent rendre notre prière continuelle.

Mettons en pratique ces moyens qui nous sont proposés, et nous aussi nous pourrions arriver à cette ferveur efficace qui nous rendra facile et agréable le service de Dieu, et multipliera nos mérites. Vivons ainsi jusqu'à notre dernier jour ; et alors nous aurons la consolation de sortir de ce monde, non pas froids, non pas tièdes, non pas en semblant ne tenir à Dieu que par les fils d'une grâce passagère ou d'un sacrement temporel, mais dans toute la splendeur de la santé spirituelle, de l'amour et de la ferveur. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Deuxième dimanche après l'Épiphanie. — Les noces de Cana

LA RELIGION DANS LE MARIAGE.

*Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus ad nuptias.*

Jésus fut invité aux noces avec ses disciples.

*Objection.* — La religion ne doit s'occuper des mariages que pour les bénir ; car le mariage est un contrat où les intérêts humains sont en jeu bien plus que les intérêts divins.

*Réponse.* — Il est vrai que le mariage d'intérêt, le mariage d'argent, tend de plus en plus à se substituer au mariage chrétien. La jeune fille est obligée de faire au veau d'or le sacrifice de ses goûts délicats et élevés, de ses nobles habitudes. Les jeunes filles sont aujourd'hui des valeurs qu'on négocie comme les autres : on en fait des instruments d'ambition, de fortune ou de réputation. Le mariage n'est plus qu'une transaction commerciale : on n'enlève plus les Sabines comme du temps des Romains, on les achète. Le mariage ainsi considéré n'est plus qu'un vil trafic, un honteux marché où l'on vend une jeune fille ; sa sympathie est remplacée par une addition ; il faut qu'elle paie sa servitude. Il y a même aujourd'hui quelques maisons de commerce, appelées agences matrimoniales, où les fiancées sont mises à l'encaissement ; on les offre à qui promet le plus haut prix.

*Objection.* — L'argent, il est vrai, ne doit pas être seul considéré quand il s'agit du mariage, il faut tenir compte des inclinations ; mais on ne voit pas

en quoi la religion peut être utile dans les questions d'amour.

*Réponse.* — L'amour à dix-huit ans est un amour d'enfant que le temps efface, un premier rêve vite oublié. Il est un autre amour plus vrai, plus fort et plus saint, qui défie l'absence et la mort, parce qu'il vient de l'amour de Dieu. « Une foi commune, des croyances élevées peuvent seules communiquer aux faibles amours de ce monde quelque chose de la solidité, de la durée, de la perfection des amours divins. Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider. » (*La Bruyère*). « La constance est la chimère de l'amour. » (*Vauvenargues*). Pour que l'amour soit vrai et durable, il faut qu'il porte jusque dans les jouissances intimes du cœur l'énergie du devoir ; il faut par conséquent qu'il soit sanctifié par la religion ; autrement ce n'est plus qu'un misérable égoïsme, qui fait du voile béni de l'épouse un voile de honte, en sorte que l'Eglise qui croit unir deux affections saintes, deux volontés chrétiennes, ne joint que deux convoitises charnelles.

*Objection.* — L'amour est toujours durable quand l'épouse qui l'inspire a la beauté en partage.

*Réponse.* — La beauté ne tarde pas à se flétrir. « Toute chair est comme l'herbe des prairies, dit le prophète, et toute sa gloire, c'est-à-dire toute sa beauté, tout son éclat, est comme la fleur des champs. » Que d'hommes pour cette fleur des champs si tôt fanée ont rempli d'amertume une longue existence ! Dans la jeunesse on se flatte d'avoir sur son front de quoi pouvoir se passer de Dieu pour être aimée, mais qu'il faut peu de chose pour qu'une femme qui était belle cesse de l'être ! Et si l'amour de son mari ne tient qu'à sa beauté, que deviendra-t-il ? Ecoutez les avertissements de l'Esprit-Saint : « La grâce est trompeuse, et la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur, voilà celle qu'il faut aimer ; la maison et les richesses sont données par les parents, mais c'est le Seigneur qui donne une épouse prudente... Une épouse bonne sera donnée par Dieu à l'homme pour le récompenser de ses bonnes actions. » Remarquez ces mots : une épouse *bonne* et non une épouse *belle*. La jeune fille ignore que la vie conjugale n'est pas la fête perpétuelle dont s'enivrent ses rêves, mais un austère devoir que sa jeunesse ignore, et sa passion l'égare dans le choix qui précède son mariage. « On éprouve les bœufs et les ânes avant de les acheter, dit saint Jérôme ; mais les maris, on les prend sans connaître leur honneur et leur vie. » Voyez cette jeune fille ornée comme un temple, parée comme une statue, menée au son des instruments, préparée au mariage par les perfides caresses du monde, qu'est-ce ? une colombe jetée entre les serres d'un épervier qui a caché soigneusement ses griffes avant le mariage, mais qui les

fait assez voir et sentir après. « On s'agenouille deux pour se relever un, » dit-on : c'est comme deux moitiés d'une même âme qui viennent se compléter l'une par l'autre ; mais que de fois ces deux moitiés se désunissent, parce qu'elles ont perdu ce qui avait fait le charme de leur union : la beauté.

*Objection.* — Si l'on en croyait les prêtres, les épouses pieuses seraient les seules bonnes épouses. La Bruyère est d'un tout autre avis quand il dit : « Si j'épouse, Hermas, une femme avare, elle ne me ruinera point ; si une joueuse, elle pourra m'enrichir ; si une savante, elle saura m'instruire ; si une prude, elle ne sera point emportée ; si une emportée, elle exercera ma patience ; si une coquette, elle voudra me plaire ; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer ; si une dévote, répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu et qui se trompe elle-même ? »

*Réponse.* — Jules Janin, quoique fort peu dévot, a tracé le portrait de la dévote, et il la représente faisant le bonheur de son époux et de sa famille. « La dévote n'est pas troublée par les bruits du dehors, elle n'est pas arrêtée en son chemin par les passions mauvaises ; chaque jour apporte avec soi un progrès dont la maison profite ; il arrive donc que la fortune, les alliances, les dignités, le respect et la considération générale viennent frapper à cette porte fermée à l'oisiveté, à la révolte, aux vains plaisirs, aux dissipations mensongères, aux fêtes de tout le monde..... Pendant que la femme du monde est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre a embrassé ses enfants, elle a encouragé le mari dont elle est le conseil, elle a examiné, sous toutes ses faces, une affaire importante. Elle a le coup d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. »

## PANÉGYRIQUE DE SAINT SÉBASTIEN

### POUR UNE SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS

Les grands mots de philanthropie et de solidarité remplissent livres et journaux, conférences et discours. Des réformateurs hardis et ardents se sont imposé la mission de préparer une ère de prospérité inouïe, d'organiser une société désolée mais à l'abri de la misère et de la faim, de créer une terre où tous goûteront les mêmes jouissances, où règnera un éternel printemps, où couleront des ruisseaux de miel et de lait, je veux dire, d'or et d'argent.

Malheureusement, c'est par des excitations vio-



lentes, par des discours haineux, et conséquemment par une aggravation de misères et de ruines que ces nouveaux apôtres d'un nouvel évangile tentent de réaliser ce lointain et brillant idéal. Aussi quelle déception pour les pauvres et les ouvriers qui les prennent au sérieux, quand au sortir du mirage étalé sous leurs yeux ils retrouvent la réalité brutale, la tâche quotidienne, lourde, pénible, monotone ! Comment mesurer la profonde haine qui s'accumule alors dans les cœurs aigris !

Si ces mots nouveaux cachent les idées anciennes de charité et de secours mutuel, mes frères, c'est notre bien, notre patrimoine à nous chrétiens, car c'est l'héritage de Jésus-Christ. Et nous ne permettrons à personne de nous en dépouiller.

Quand le Christ disait à ses apôtres : « Je vous laisse un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, de telle sorte que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés ; c'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres, » il proclamait assez clairement que l'esprit du christianisme est avant tout un esprit de dévouement.

Mais Jésus a prouvé son amour pour les hommes par l'Incarnation, par la Rédemption, par l'Eucharistie : il s'est humilié, il a souffert, il s'est donné. A son exemple, les saints se dépouillent de leurs biens et de leur faste, s'imposent des sacrifices, donnent le meilleur de leur esprit et de leur cœur. Les vrais chrétiens n'agissent pas autrement. Et votre présence au pied de cet autel est encore une preuve de cet esprit d'assistance mutuelle, un exercice de cette charité divine que je salue et admire en vous. Honneur donc à vous, chefs et membres de cette société que je sais prospère et qui restera florissante parce qu'elle est animée et soutenue par une sève franchement et résolument chrétienne ! Honneur à vous ! La charité, la bienfaisance ne sont le monopole de personne ; mais vous avez à cœur de ne vous laisser dépasser par personne dans ce concours ouvert à toutes les âmes généreuses. Si vous avez des imitateurs dans le présent, vous ne manquez pas de modèles dans le passé, témoin le saint martyr dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse mémoire. Il me semble l'entendre vous dire : « Travaillez comme de bons soldats du Christ Jésus, dans l'armée de la charité. »

## I

Le premier trait qui nous frappe dans le vaillant officier de l'empereur Dioclétien, c'est la condescendance pour les pauvres chrétiens, faibles, persécutés, qu'il visite dans leurs prisons et auxquels il prodigue toutes les ressources de sa charité. Il ne craint pas de se confondre avec eux pour mieux les connaître et les relever plus efficacement.

Il est noble, pourtant, il possède tous les genres de noblesse :

La noblesse de la naissance, toujours si prisee, alors comme aujourd'hui ; — car la charge de chef de la cohorte prétorienne ne se donnait qu'à de grands seigneurs et bien connus, et, saint Ambroise l'a remarqué, Dioclétien aimait saint Sébastien autant pour sa naissance illustre que pour ses vertus ;

La noblesse de l'esprit ; — son père, né à Narbonne, sa mère originaire de Milan, lui ont communiqué ce mélange de bravoure et de vivacité gauloises, de grâce et de finesse italiennes qui n'ont pas peu contribué sans doute à attirer sur sa personne le regard, le choix et la faveur du César romain ;

La noblesse du cœur ; — car le rang élevé qu'il occupe à la cour impériale ne lui fait pas oublier les chrétiens dont il partage secrètement la foi, quoiqu'il en dissimule la profession pour un temps, afin de rendre plus de services en éveillant moins de soupçons.

Sébastien accomplit loyalement tous les devoirs de sa charge auprès de l'empereur, qui apprécie les charmes de sa conversation et la distinction de ses manières. Sa journée est finie, il est libre ; suivez-le tantôt vers les catacombes, où se tiennent les assemblées des chrétiens, où se célèbrent les divins mystères ; tantôt vers les prisons pleines de fidèles, condamnés à la dégradation et à l'esclavage, en attendant qu'ils soient mis en demeure d'apostasier ou de mourir. Sa dignité lui ouvre la porte des cachots. Sa bonté lui ouvre la porte des cœurs. Il est aux pieds de ses frères, les martyrs de demain, il envie leur sort et baise leurs chaînes ; il reçoit leurs confidences, leurs peines et leurs doutes. Alors la charité se répand sur ses traits et enflamme ses discours. Il affermit les courages qui chancellent, exhorte ceux qu'il voit trembler, relève et regagne à Jésus-Christ les âmes que le démon allait lui ravir. Et, en attendant qu'il le prenne à son tour, il montre le chemin du ciel à des milliers de chrétiens, et il justifie d'avance la mission que lui donnera le saint pape Caius : « Restez, restez, mon fils, sur le champ de bataille ; et sous cet habit d'officier de l'empereur, soyez le suprême défenseur de l'Eglise de Jésus-Christ. »

C'est le secret, c'est le triomphe de la charité chrétienne, de la religion d'un Dieu fait homme, d'incliner ainsi les grands vers les petits, les riches vers les déshérités, pour leur procurer l'assistance de bons conseils et de généreux services, et combler les inégalités nécessaires du rang, de la fortune, du talent.

## II

Aux humiliations volontaires de l'Incarnation succèdent les souffrances de la Rédemption. De même saint Sébastien ajoutera à sa vie une page

admirable écrite avec son sang, une page que les siècles ont lue et relue avec enthousiasme.

Dioclétien, ce cruel persécuteur, visait surtout le clergé, les chefs et les pontifes de l'Eglise, en interdisant les assemblées publiques des fidèles, sans se soucier du culte privé et des sentiments religieux de chaque citoyen. Comment expliquer autrement la présence au palais de deux chrétiennes aussi ferventes que la femme et la fille mêmes de l'empereur? Comment expliquer le maintien à la tête de la cohorte prétorienne d'un soldat tel que Sébastien, à la foi prudente mais active? Dioclétien était un partisan de la neutralité. Il acceptait les services du loyal officier, pourvu qu'il ne parût pas trop chrétien.

Sur les entrefaites, Marc et Marcellien, deux frères d'une illustre naissance, sont arrêtés, convaincus d'être chrétiens, et pour ce crime condamnés à mort; mais de hautes influences arrachent au juge Chromace un sursis de trente jours avant l'exécution de la sentence. Durant ce délai, les jeunes confesseurs de la foi ont à subir les assauts les plus capables d'ébranler leur courage. Les amis leur exposent quelle folie c'est de sacrifier les honneurs, les richesses, les plaisirs de leur condition pour un bonheur inconnu et peut-être chimérique. Marcia, leur mère, rappelle ses douleurs et ses sollicitudes continuelles, et demande s'ils veulent par leur indifférence abrégier sa vie, avancer sa mort. Leur père Tranquillin, chargé d'années et d'infirmités, ajoute à ces paroles le langage non moins éloquent des larmes et des soupirs. Puis les caresses désespérées des jeunes femmes et les cris déchirants des petits enfants achèvent d'amollir leur cœur. Ils vont céder à tant de prières et de supplications. Encore un peu, l'Eglise pleurera deux apostats.

Mais Sébastien assiste à leur combat; et voyant le péril auquel ils vont succomber, il leur apporte le secours de sa parole pénétrante et convaincue.

Il met en garde contre tant de séductions des cœurs armés jusque-là de force et de constance. Vont-ils renier le Seigneur qu'ils ont confessé jusque dans la prison, et, vaincus par des larmes, perdre en un instant le prix de leur sang, déposer les armes au moment de vaincre, laisser échapper la couronne à la portée de leur main? Quelle honte pour eux! Quelles moqueries de la part des païens! Leur sort est plus digne d'envie que de regret, de joies que de pleurs, de louanges que de blâmes, car la vie éternelle est la vie véritable.

Et il se tourne vers les assistants. Ses paroles, comme autant de traits, introduisent dans ces âmes l'amour de la vérité, le désir de la vie bienheureuse, le mépris de la vie mortelle, la beauté de cette religion céleste, confirmée par tant de miracles, appuyée sur tant de promesses divines, illustrée par tant de patience au milieu des tourments.

Jésus-Christ apparaît environné de lumière au milieu de sept anges, et donne à son éloquent

apôtre le baiser de paix en lui disant : « Tu seras toujours avec moi. »

A la vue de ce prodige, Nicostrate qui s'était chargé des prisonniers se convertit, sa femme Zoé recouvre l'usage de la parole, Claude le greffier, avec soixante-quatre détenus, les femmes et les enfants des deux confesseurs, reçoivent le baptême de la main de Polycarpe, prêtre du Seigneur. L'onde sainte purifie les âmes et guérit le corps de plusieurs néophytes. Aux larmes de crainte succèdent des larmes de joie et de reconnaissance, et le chant des hymnes remplace les lamentations et les cris.

Le préfet de Rome, Chromace, s'attendait à trouver des apostats : il a devant les yeux une foule de chrétiens qui l'entraînent aux pieds du Christ, et avec lui quatorze cents esclaves de sa maison.

Le zèle de saint Sébastien était le principal instrument de toutes ces merveilles. Quand il se présente à la Cour, l'empereur prévenu lui reproche durement son ingratitude et son impiété envers les dieux protecteurs de l'empire. Sébastien lui répond d'un ton doux et ferme : « J'ai toujours eu à cœur votre salut et la conservation de l'empire. Je les ai recommandés au vrai Dieu créateur du ciel et de la terre, estimant une grande folie d'adorer des pierres, et d'attendre quelque faveur d'êtres sans mouvement, sans esprit et sans vie. »

Dioclétien ne l'ignorait pas, il en avait la preuve sous les yeux : l'Etat ne comptait pas de meilleurs défenseurs que les chrétiens. Mais la passion lui fit oublier tous les services rendus par le vaillant capitaine. Sur son ordre, Sébastien est livré aux féroces archers de Mauritanie, ses propres soldats, à ce que l'on croit, qui le dépouillent, l'enchaînent à un arbre et le percent de leurs traits. Les flèches se plantent comme une forêt sur son corps; mais son âme, plus ferme que l'airain, insulte à la mollesse du fer et lui demande d'être plus meurtrier.

Sur le soir, une pieuse femme nommée Irène se disposant à l'ensevelir le trouve encore vivant, mais n'ayant plus qu'un souffle. Ses soins empressés, la grâce d'En-Haut le rétablissent. Il affronte un nouveau combat, et se poste sur le passage de l'empereur. Il le voit reculer, terrifié par cette apparition soudaine, et lui reproche, avec un geste tragique, sa cruauté contre tant d'innocents; il lui prédit les effets de la colère divine contre lui et son empire.

Cette fois, il tombe sous les coups de bâton, et son corps jeté au cloaque, mais encore miraculeusement conservé, repose quelque temps aux pieds des apôtres Pierre et Paul, à l'entrée des catacombes, en attendant que la piété des fidèles élève à ces restes sacrés une basilique qui porte son nom.

Vous le voyez, la croix n'aurait pas de vertu rédemptrice, si elle ne faisait pas souffrir. Quand ce soldat de fortune qui porte dans l'histoire le



nom de Napoléon disait plaisamment aux grotesques fondateurs d'une religion nouvelle : « Vous voulez réussir ? faites-vous crucifier ! » il constatait que rien de grand et de durable ne s'établit sans sacrifices. Et il est bon de le rappeler aux politiciens de tous les temps qui sacrifieraient le monde à leur ambition plutôt que de se sacrifier au salut du monde. Vous, mes frères, vous voulez servir les pauvres : eux, ils veulent se servir des pauvres !

### III

Vos règlements vous imposent une cotisation mensuelle. C'est un sacrifice léger, sans doute, mais qui n'est pas sans valeur, car il représente plus d'une privation : l'économie d'un cigare, d'un voyage d'agrément, d'un petit verre... Ce n'est rien, me dites-vous, c'est peu de chose ! C'est beaucoup, à cause de l'esprit de sacrifice, d'ordre, de prévoyance, d'économie dont vous faites preuve. Et la charité, aux ailes d'or, transforme ces légers sacrifices en bienfaits durables. L'abeille, discrète et active, emprunte à chaque fleur un atôme de suc, sans être accusée de vol et de pillage, pour produire ces rayons savoureux qui sont la parure et le régal de la table. Ainsi, mes frères, l'ange de la charité reçoit de chacun de vous l'obole économisée par la prévoyance, et la transforme en ces secours opportuns qui vous aident à traverser la crise d'un chômage forcé, à payer les frais occasionnés par la maladie, et qui permettront même à vos co-associés d'honorer convenablement votre dépouille mortelle. Vos femmes et vos enfants peuvent aussi profiter de ces faveurs.

N'est-ce pas, comme je le disais en commençant, comme une reproduction, un diminutif de l'Eucharistie, qui perpétue les bienfaits de l'Incarnation et de la Rédemption ? une image de la communion, où non seulement vous recevez, mais où encore vous donnez le meilleur de votre esprit et de votre cœur ?

Oui, mes frères, restez unis, et marchez toujours la main dans la main. Je vois d'ici votre bannière, au fond vert, symbole d'espérance, avec ces mots qui brillent en lettres d'or au-dessous de la croix : Honneur, travail, solidarité ! Groupez-vous sous les plis du drapeau de la France, notre chère patrie ; groupez-vous autour de la croix, ce signe divin de ralliement et de victoire. Chefs et soldats de l'armée de la charité, puissiez-vous entendre un jour, non plus seulement de la bouche de saint Sébastien, le vaillant capitaine, mais de la bouche même de Jésus-Christ, le divin Roi, ces mots, ces simples mots que les héros de l'Empire n'entendaient jamais sans émotion, au soir des grandes batailles : Soldats, je suis content de vous ! Vous avez bien mérité de la France, vous avez bien mérité de l'Eglise. Je suis content de vous !

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

### XXXVIII

JEAN HYRCAN (135-107)

On peut appeler Jean Hyrcan, fils de Simon, le *dernier des Juifs*, comme Philopœmen est le dernier des Grecs. Il dut son surnom d'Hyrcan à la victoire qu'il avait remportée sur l'Hyrcanien Cendébée.

Son règne comprend trois périodes : la période de guerre, où il affermit son pouvoir ; la période de paix, où à la faveur des querelles syriennes, il rend la Judée plus florissante qu'elle ne fut jamais ; et la période des conquêtes, où il s'empare de Samarie, la vieille ennemie.

I. 1. Jean était à Gadara, non loin du lac de Tibériade, quand il apprit que son père avait été massacré par Ptolémée au fort de Doch pendant un festin. Le sang des Macchabées se réveille aussitôt dans ses veines et il marche sur Jérusalem, où il entre par la porte du nord. En ce moment, vers l'est on pouvait apercevoir les troupes de Ptolémée qui approchaient. Le peuple acclame Jean, grand prêtre et chef de la nation. Le misérable Ptolémée alors rebrousse chemin et va s'enfermer dans son château-fort, d'où il écrit à Antiochus Sidétès pour lui offrir la suzeraineté sur la Judée et lui demander une armée de secours. Dans un cachot il garde la mère de Jean, veuve de Simon, ainsi que ses deux derniers fils, comme otages.

Après avoir offert un sacrifice à Dieu, pour inaugurer solennellement ses fonctions de grand prêtre, Jean poursuit le meurtrier pour venger la mort de son père et entreprend le siège de Doch. Il serre de près la forteresse et tente plusieurs assauts. Mais à chaque fois Ptolémée fait amener sur le rempart la malheureuse mère et ses deux enfants, ordonne qu'on les flagelle publiquement, et menace de les précipiter du haut des murailles si les assiégeants ne se retirent pas.

— Ne considérez point mes tourments, s'écriait l'héroïque femme, les bras tendus vers son fils, ne songez qu'à tirer une éclatante et juste vengeance. La mort me sera douce, si elle prépare le supplice de l'assassin de notre famille.

Alors les bourreaux redoublaient leurs coups, s'acharnaient sur son pauvre corps déchiré ; et Jean, détournant la tête pour pleurer, commandait la retraite.

On était en 134, en l'année sabbatique ; Jean leva le siège, et le traître Ptolémée s'empressa de quitter la Judée, non toutefois sans avoir fait égorger sous ses yeux, l'infortunée veuve et ses deux enfants. Dédaigné par le Sidétès, il se réfugia chez Zénon-Cotyla, roi de Philadelphie, l'ancienne Rabbath-Ammon au-delà du Jourdain.

2. Cependant Antiochus VII n'a pas renoncé à

ses droits sur la Judée. Il rassemble une armée considérable et vient camper devant Jérusalem. Il partage ses troupes en sept corps, afin d'occuper tous les points importants, et dirige surtout ses efforts sur les remparts du nord, qu'il attaque à l'aide de cent trente tours roulantes. Jean se défend avec énergie et essaie d'incendier les machines. Bientôt les assiégeants manquent d'eau, mais les assiégés manquent de pain, et font sortir les femmes, les vieillards, les enfants, toutes les bouches inutiles. Les malheureux erraient sur le front des troupes ennemies qui les repoussaient, attendant la mort ou des flèches syriennes ou de la faim.

Or la fête des Tabernacles approchait. Jean demande un armistice afin de célébrer dignement, avec la tranquillité d'âme qu'elle exige, cette antique solennité. Le vainqueur, par un de ces revirements soudains qui montrent comment Dieu tient toujours en ses mains le cœur des rois, non seulement accorde la suspension d'armes, mais envoie des vases d'or et d'argent, des victimes aux cornes dorées, pour l'autel de Jéhovah, et même des vivres. Dans sa reconnaissance, le peuple le surnomme le Pieux, Eusébès, — et Jean touché de cette magnanimité ouvre des négociations de paix.

Les conseillers d'Antiochus s'y montrèrent réfractaires : « Ce peuple, dirent-ils, fait tache parmi les peuples ; il refuse tout commerce avec eux et se déclare l'ennemi de tous. » Et ils rappelaient son histoire, depuis l'Égypte qui les chassa pour « la lèpre immonde » qui les souillait, jusqu'à Antiochus Epiphane son aïeul, qui « seul pénétra dans leur Saint des saints et y vit une statue de pierre représentant un homme à la barbe longue et épaisse, tenant un livre à la main et monté sur un âne. » Ces honteuses calomnies n'eurent point prise sur l'esprit du roi, qui manda à Jean :

— Déposez les armes, payez-moi le tribut pour Joppé et les autres villes qui sont en dehors de la Judée et que vous détenez. J'y mettrai des garnisons. A ces conditions, je renonce à la guerre.

Il exigeait encore que les remparts de la cité fussent abattus ; mais Jean refuse tout net de souscrire à cette clause et lui promet en retour cinq cents talents d'argent ainsi que des otages. Pour payer cette dette énorme, il fouille le tombeau de David, d'où il tire trois mille talents d'argent à l'aide desquels il s'acquitte aussitôt, et lève en même temps une belle armée de mercenaires. Après un splendide festin qu'il donne à Antiochus, celui-ci se retire non plus en ennemi, pas même en vainqueur, mais en allié. C'est le triomphe des armes et de la politique du digne descendant des Macchabées.

II. Le Sidétès alors songe à délivrer son frère Démétrius Nicator, retenu prisonnier par Phraates roi des Parthes. Jean Hyrcan l'accompagne durant cette expédition, et il jouit d'une telle autorité qu'il fait suspendre pendant deux jours la marche

de l'armée syrienne pour qu'il puisse célébrer la fête de la Pentecôte (133).

Les troubles et les catastrophes se succèdent alors en Syrie. Le Sidétès meurt (128) ; son frère Démétrius le remplace, mais il est tellement haï de son peuple que celui-ci demande au roi d'Égypte, Ptolémée Physcon, de lui donner un autre roi de la famille de Séleucus. Ptolémée leur envoie un aventurier, Alexandre Zébina, ou le Vendu, qui prend possession du pouvoir. Démétrius, vaincu près de Damas (127) par son nouveau concurrent, se réfugie à Ptolémaïs près de son ancienne femme Cléopâtre, qui le repousse et le fait massacrer à Tyr (126). Cette femme, qui était la perversité même, poignarda de sa propre main son fils Séleucus V, dans l'espoir de régner plus sûrement avec son autre fils Antiochus VIII, surnommé Grypus, qu'elle préférait. Grypus résista à ses désirs qui étaient toujours des ordres. Alors elle lui prépara un breuvage empoisonné. Le jeune homme prend la coupe et la prie, pour lui faire honneur, d'y boire la première. Elle décline l'offre. Il éclate :

— Je sais tout, s'écrie-t-il. On vous accuse de vouloir m'empoisonner. Prouvez, en buvant cette coupe, que l'accusation est fausse.

Elle l'avalait d'un trait et tomba morte (121). — Et ce n'est là qu'un épisode des horreurs qui déshonoraient alors la Syrie et l'Égypte.

Jean Hyrcan ne manqua point de profiter de ces désordres pour affranchir la Judée de la domination syrienne et pour doter sa patrie de cette chère indépendance pour laquelle étaient morts tous les Macchabées. Il s'empare de Medaba et de Saméga dans la Pérée, ensuite de Néapolis ou Naplouse, précisant ainsi ses intentions contre Samarie. Puis il revient sur l'Idumée, emporte les villes d'Adora et de Marissa, pacifiant au loin les provinces juives autour de Jérusalem, et imposant partout la loi de Moïse, par la circoncision. Il devient un prince redouté, que les rois de Syrie n'osent plus attaquer désormais, et pour consacrer son autorité, surtout pour faire annuler par les Romains les clauses odieuses du traité passé avec Antiochus, il envoie une ambassade à Rome, la cité triomphante qui vient d'absorber le royaume de Pergame, la cité de l'avenir.

Est-ce que le traité qu'il a signé, malgré lui, la lance sur la poitrine, avec Antiochus, n'est pas la négation du traité intervenu autrefois entre Simon et les Romains ? Est-ce que la Syrie n'a pas entrepris sur les droits de Rome ? C'est ce qu'il fait représenter au Sénat romain : « Ils exposent, dit le procès-verbal de la réception de l'ambassade juive, qu'au mépris des précédents décrets du Sénat, Antiochus s'est mis en possession de la ville et du port de Joppé, de Gadara et de plusieurs villes juives. En conséquence ils demandent que ces places fortes leur soient rendues, » et qu'ils soient indemnisés des frais de l'occupation syrienne.

Le Sénat répond qu'il avisera prochainement,



mais qu'il « veillera à ce que les intérêts du peuple juif soient sauvegardés. » Cette réponse favorable, mais trop vague, ne satisfait point pleinement Jean Hyrcan, qui envoie une seconde ambassade, « avec une coupe et un bouclier d'or du poids de cinquante mille sicles. » Cette clef d'or dont il savait se servir, lui ouvre toutes grandes les portes du Sénat, qui « les admet dans son amitié et alliance, leur accorde toutes leurs requêtes, » et mande aussitôt « à Hyrcan, roi de Juda » :

« Le Sénat a donné ordre de vous réintégrer dans les cités qu'Antiochus vous a ravies par violence, de vous maintenir dans le libre exercice de votre religion, et d'annuler toutes les ordonnances portées contre vous par le roi de Syrie. »

Cette fois Jean a atteint son but. Les Romains le protègent, ils le proclament roi, il agira en roi. En marche contre Samarie !

III. Les Samaritains lui fournissent aussitôt un prétexte, en se jetant sur les villes iduméennes qu'il a naguère soumise. Il vient alors avec ses deux fils Aristobule et Antigone, mettre le siège devant leur cité. Le Grypus le laissera bien en paix, occupé qu'il est à une guerre passionnée contre son frère Antiochus IX, — surnommé le Cyzicène parce qu'il avait été élevé à Cyzique.

Samarie, c'est l'ennemie héréditaire. Sans doute il y reste peu du sang des anciens Samaritains, presque tous déportés et remplacés par des Cuthéens, par un ramassis de vingt peuplades diverses : mais il y est resté l'esprit de Jéroboam et de Jézabel, esprit de haine féroce contre la cité sainte. On l'a bien vu quand Zorobabel réparait les ruines de Jérusalem : aussitôt les Samaritains ont pris les armes et soulevé les peuples voisins contre ces exilés audacieux qui redressaient pieusement les pierres posées par les ancêtres. Une sorte de malédiction s'est donc attachée au sol lui-même, c'est le sol qu'il faut raser afin que les Juifs puissent obtenir quelque sécurité. Autour de Samarie, Jean creuse un large fossé et élève deux murailles, suivant la méthode romaine, afin de l'enfermer dans les barrières de la faim. Bientôt, en effet, les assiégés deviennent la proie de l'horrible disette, et ils appellent à leur secours Antiochus le Cyzique.

Ce prince accourt à grandes journées, pendant que Jean Hyrcan est retourné à Jérusalem pour la fête des Expiations. Mais Aristobule et Antigone sont de la race des grands capitaines, ils viennent lui barrer la route, le chassent devant eux après une bataille très chaude et l'obligent à s'enfermer dans Scythopolis. Ce même jour, leur père revêtu de ses ornements pontificaux, l'encensoir à la main, pénétrait dans le Saint des saints, quand il entendit une voix qui disait : « A cette heure même, tes deux fils triomphent du roi Antiochus ! » En sortant il était radieux, et il annonça à tous la bonne nouvelle.

Tout danger cependant n'est pas écarté. Ptolémée Lathyre, roi d'Egypte, envoie six mille hommes au Cyzique, qui reprend la plaine. Mais Hyrcan a reparu dans son armée, il taille en

pièces Callimandre, un des lieutenants du roi, et achète l'autre, Epicrate, qui lui livre Scythopolis et le reste des forteresses syriennes. C'en est fait de Samarie. Prise d'assaut par les Juifs exaspérés, après un an de siège, ses habitants sont massacrés, ses édifices renversés, et sur les ruines fumantes Jean précipite les torrents de la montagne qui en balaient jusqu'aux débris (25 nov. 109).

Rentré en triomphe à Jérusalem, il règne en paix sur toute la Judée reconquise et florissante, et bâtit la forteresse de Baris qu'Hérode plus tard appellera Antonia. Jamais depuis Salomon la nation juive n'avait joui d'une telle puissance, d'une pareille autonomie.

Mais des querelles intestines commençaient à la diviser, à la dévorer. Deux partis se dessinent nettement, que nous retrouverons désormais toujours en face l'un de l'autre, aigres et jaloux : les Sadducéens et les Pharisiens.

Les premiers sont l'aristocratie. Ils se composent de parvenus enrichis dans le sacerdoce, comme Alcimus, ou par d'autres dignités lucratives. Au temps de l'Épiphanie ils étaient les tenants de l'hellénisme, toujours ils demeureront les tenants de leur fortune. Corrompus par le bien-être, ils sont doux, sceptiques, raffinés, n'observant de la vieille foi très réduite que ce qui est utile à leur avancement, n'acceptant ni les anges, ni la résurrection, ni les récompenses futures. Contents du présent, satisfaits de la situation que leur ont faite les événements, en bons opportunistes, ils flattent le pouvoir et regardent toujours du côté du soleil levant. Ils s'en vont, la main tendue aux grands, fermée aux petits ; aussi le peuple les hait : ils sont égoïstes. Pour eux, les grosses prescriptions de la loi, c'est assez, c'est même beaucoup trop. Alors ils cherchent à la tourner, la trouvant trop stricte, et n'en gardent que la surface, la lettre. Ce qui leur déplaît dans la loi, ce sont les barrières qu'elle établit entre les Juifs et les autres peuples. Ces barrières surannées, ils travaillent à les faire tomber, dans leur propre intérêt, semblables à certains prêtres contemporains qui dans l'espoir de récolter des honneurs, caressent avec constance des francs-maçons haut placés.

Les Pharisiens au contraire suivant leur nom (*pharis*, séparé) élèvent plutôt les barrières de la séparation. Ils sont pieux, pratiquants, mais exagérés dans leurs pratiques. La loi avec ses minutieuses cérémonies ne leur suffit pas, ils y ajoutent des commentaires nouveaux, de nombreuses observances plus ou moins traditionnelles. Leur dévotion est affectée, mais ils sont croyants, plus humains, ennemis de toute influence étrangère, surtout aimés du peuple, qui voit en eux les vrais représentants de sa religion et du parti national. Volontiers ils se cabrent devant le pouvoir, comme les vieux jansénistes d'autrefois, avec qui ils ont beaucoup de points de ressemblance. Ils sont aussi étroits, jaloux, malveillants.

Jean était un Pharisien éclairé. Les membres de cette secte qui avaient vu naître très humble,

puis grandir la puissance de la famille asmonéenne, prirent ombrage de la double dignité de grand prêtre et de roi dont il était revêtu. Un jour, raconte Josèphe, il invita les principaux Pharisiens à un festin dans son palais. A la fin du repas il leur dit : « Vous savez que j'ai toujours voulu marcher dans les sentiers de la justice, et observer la loi de Dieu selon les règles que vous enseignez. Si donc vous avez remarqué dans ma conduite quelque chose de répréhensible, si je me suis écarté de la vérité et du droit, veuillez m'en avertir franchement. »

L'un d'eux se leva, Eleazar, un homme envieux et pervers..

— Vous désirez connaître la vérité, dit-il. Ecoutez-la. Si vous voulez demeurer dans la justice et le droit, déposez le Souverain Pontificat, et contentez-vous d'être chef de la nation.

— Pourquoi ?

— Parce que nos anciens se souviennent que votre mère fut captive au temps d'Antiochus Epiphane ; le fils d'une captive ne saurait être grand prêtre.

C'était une pure calomnie, mais elle atteignit Jean au cœur. Un de ses amis, Jonathas, lui dit alors à l'oreille : « Eleazar n'a parlé ainsi que du consentement de tous les Pharisiens. Demandez-leur plutôt quel châtiment il convient de lui infliger. » — Jean posa la question :

— Il mérite la flagellation et la prison, répondirent-ils ; mais la peine de mort est trop grave pour une médisance.

Alors Jean Hyrcan, dans son ressentiment, rompit avec les Pharisiens et défendit sous peine de mort d'observer leurs pratiques. Puis il se jeta dans le parti des Sadducéens. Les Pharisiens excitèrent une émeute qui fut noyée dans le sang. Peu après, Jean mourait, très impopulaire, avec la douleur de penser que des divisions mortelles étaient nées qui feraient périr son peuple. Il ne serait plus là pour réprimer les séditions, se faire craindre des rebelles, maintenir l'œuvre qu'il avait fondée avec autant de force que de prudence, car jamais il n'avait osé prendre le titre de roi que lui avaient conféré pourtant les Romains. Sur ses monnaies sans effigie on lit simplement : « Jean, Grand Prêtre, et le Sénat des Juifs, » ou bien « chef du Sénat des Juifs. »

Pieux et grand, brave et habile, toujours il s'était appliqué à ne point froisser par son faste, même ses amis ; et c'étaient ceux-ci qui oublièrent de ses admirables services, mus par des sentiments de basse jalousie, sapaient dans l'ombre son autorité et l'avaient finalement rendu odieux à sa nation.

IV. L'avenir justifia ses sombres prévisions.

Jean Hyrcan laissait cinq fils : Judas, surnommé Aristobule ; Antigone ; Alexandre Jannée ; un quatrième dont le nom est resté inconnu, et Absalom. Dans son testament il avait réglé que sa veuve lui succéderait. Or depuis Athalie jamais une femme n'avait tenu le sceptre en Juda. Comment d'ailleurs une femme pourrait-elle exer-

cer le Souverain Pontificat ? Le testament de Jean fut donc cassé, et Aristobule l'aîné nommé à la fois roi et grand prêtre.

Aristobule était violent. Il jeta sa mère en prison ainsi que ses trois plus jeunes frères, mais pourtant consentit à partager le trône avec Antigone.

Pendant que sa mère mourait de faim dans son cachot, lui, il prenait ouvertement le titre de roi, ainsi que le diadème royal, et déployait un luxe, un faste inouï, poussé d'ailleurs dans la voie de l'hellénisme et de la débauche par sa femme Salomé. Puis à la tête de la brillante armée créée par son père il se porta contre l'Iturée, dans l'espoir de recueillir des triomphes qui affirmassent son pouvoir. Mais à peine en route il dut revenir, malade, à Jerusalem, après avoir confié ses troupes à son frère Antigone.

Celui-ci remporte de rapides et éclatantes victoires, soumet les vaincus, et rentre à Jérusalem pendant la fête des Tabernacles. Il court d'abord au temple, tout armé, pour rendre grâces à Dieu, avant de se présenter au palais de Baris. Mais déjà des courtisans perfides ont prévenu l'esprit du roi : « Vous voyez, disent-ils, sa démarche au temple prouve qu'il aspire à la couronne, et s'il vient ici avec ses hommes d'armes, c'est pour vous assassiner ! »

Aristobule leur répond : « Cachez des soldats dans la galerie souterraine qui va de Baris au temple. Si Antigone vient en armes, tuez-le ; s'il est désarmé, laissez-le passer. »

En même temps, car il aimait son frère, il le fait prévenir par un officier de se présenter chez lui sans armes.

Mais la reine arrête l'officier et lui dit : « Point du tout. Le roi sait qu'Antigone a conquis sur l'ennemi une armure superbe, et il désire l'en voir revêtu. Qu'il lui arrive avec ses plus belles armes. »

Antigone se hâte d'accourir, il pénètre dans la galerie souterraine et tombe percé de coups, suivant la consigne reçue.

A cette nouvelle, Aristobule éclate en une colère terrible qui lui cause des crises épouvantables, suivies d'hémorrhagies abondantes. Un de ses serviteurs emporte un bassin plein de sang, et arrivé à l'endroit où Antigone vient d'être assassiné, le pied lui glisse, il tombe, et le sang des deux frères fut mêlé. Un cri d'horreur retentit dans le palais. Aristobule s'informe de la cause de cet émoi. Il finit par l'apprendre :

— Grand Dieu, s'écrie-t-il parmi ses sanglots, vous êtes juste en châtiant un assassin tel que moi. Qui me délivrera de cette odieuse existence ? C'est le sang de ma mère et celui de mon frère qui crient vengeance !

Et il expira. Son règne n'avait duré qu'un an.

On voudrait élever, avec Renan, des doutes sur ces horribles faits, qui ne nous ont été d'ailleurs transmis que par Josèphe. Mais l'on ne voit pas bien pourquoi il les aurait inventés. Il vaut mieux conclure que Dieu a permis tous ces crimes, tous ces abaissements, afin que la nation juive



sentit mieux le besoin d'être relevée par le Messie attendu, et qu'elle fût plus inexcusable de ne l'avoir point accueilli.

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

### I

Mes frères,

L'église est, le dimanche et aux fêtes de précepte, le lieu de rendez-vous du vrai chrétien. Tout homme, en effet, qui prend au sérieux ses devoirs envers Dieu, ne peut se soustraire à cette obligation du culte public, ne peut rester sourd à cette voix de la conscience qui l'appelle au temple à des époques déterminées, à des jours désignés par l'Eglise, interprète fidèle de la volonté de Dieu lui-même.

C'est là une vérité établie. Ce qui n'est pas moins incontestable, c'est que nous sommes aussi en présence d'une vérité méconnue. Le fait est qu'on manque beaucoup à l'église, ou que si l'on y vient quelquefois, c'est plutôt affaire de caprice qu'affaire de conscience. Or, il m'a paru qu'il y aurait profit pour tout le monde à rechercher les raisons de cette conduite et à les discuter, à bien démêler celles qui ont quelque valeur de celles qui n'en ont aucune, et à empêcher par là même que vous ne meniez à l'aventure la grande affaire de votre salut.

Nous distinguerons ici plusieurs classes de chrétiens. Il en est qui, sans raison sérieuse, sans empêchement appréciable, ne franchissent jamais le seuil de l'église. D'autres y viennent encore, mais leur présence inspire la surprise et l'étonnement que produisent les choses peu communes. D'autres enfin ne font défaut que par hasard et à de rares intervalles.

Commençons par ceux qui ont tout à fait déserté l'église, et essayons d'étudier leur conduite. Une explication se présente d'elle-même ; c'est que, peut-être, ces chrétiens dégénérés n'ont point la foi. Essayons d'approfondir ce mystère.

Quels qu'ils soient, ils ont tous reçu le germe de la foi, puisqu'ils ont été baptisés, et le même baptême que tous les meilleurs chrétiens, puisqu'il n'y en a qu'un : *unum baptisma*. Reste à savoir, néanmoins, si ce germe a reçu une culture propice pour parvenir à maturité... Quelle a été l'éducation première, l'instruction religieuse de cet homme, de cette femme?... J'avoue que si ces deux ressources ont fait défaut à la fois, ou ont laissé fort à désirer, il n'est pas impossible, il est même très probable qu'on n'a jamais eu la foi, et, ainsi, le phénomène qui nous préoccupe cesserait d'être un mystère. Comment se déciderait-on à venir à l'église si l'on n'a jamais été bien pénétré des raisons qu'on a d'y venir?... Ce n'est point par suite de nos exhortations, puisqu'on ne les entend pas ; et les entendrait-on par hasard, qu'on n'en comprendrait pas la portée. Ne comptez donc que

sur un miracle pour redonner de la vie à ces avortons spirituels, et jugez ainsi si des parents, qui ne procurent pas à leurs enfants le double bienfait d'une éducation et d'une instruction religieuse suffisantes, ne sont pas aussi criminels et aussi compromis que s'ils les poussaient du pied à l'enfer !

En est-il donc, dès lors, parmi ceux qui ne reconnaissent pas de dimanche, qui n'aient jamais eu la foi?... C'est à craindre, mais je ne voudrais pas l'affirmer. J'affirmerais plutôt que tel n'est pas le cas de tous ceux qui ne vont plus à l'église, ni même du plus grand nombre de ces dissidents. La plupart, sinon tous, ont eu la foi ; je ne dis pas une foi bien éclairée, bien raisonnée, mais une foi à l'état d'enfance et propre à s'épanouir aux rayons de la grâce et de la parole divine, s'ils ne se fussent pas dérobés d'eux-mêmes aux rayons de la grâce et de la parole divine. Mais cette foi reçue, ne l'auraient-ils pas perdue ? Avouons que la foi, et surtout une foi si peu robuste et encore si mal affermie, est fort en danger de se perdre, et se perd en effet d'autant plus facilement qu'on a mis de côté toute pratique religieuse, c'est-à-dire tout ce qui alimente encore la foi. Toutefois, ce qui arriverait presque infailliblement dans un mauvais milieu, dans un milieu complètement étranger aux usages et aux pratiques de la vie chrétienne, n'arrivera pas si facilement à celui qui est mêlé comme nécessairement au mouvement chrétien, et c'est le cas de quiconque vit au sein d'une paroisse, et surtout d'une famille chrétienne. En effet, un homme en pays chrétien a beau s'étourdir et fermer les yeux, il y a toujours une voix qui parvient bon gré mal gré jusqu'à ses oreilles : c'est la voix des cloches. Que de souvenirs elle rappelle ! Toujours un spectacle qui frappe ses regards : c'est la foule endimanchée qui passe et repasse, et dont l'exemple ne contribue pas peu à tenir la foi en éveil. C'est bien souvent même une femme, des enfants, qui ont pris part à une solennité religieuse et en reviennent tout imprégnés d'encens, de chants et de lumière ! Non certes, on est trop mêlé au mouvement religieux pour que la foi ne s'en ressente pas toujours un peu, s'il est vrai qu'on ait jamais eu la foi.

Tenez, pas plus loin que ces temps derniers, un socialiste qui a joué, dans le parti socialiste révolutionnaire de Roubaix, un rôle très actif et très considérable depuis quatorze ans (M. Pollet), vient, révolté par les procédés de ses congénères, de répudier solennellement les doctrines socialistes et libre-penseuses. — Moi qui avais été bien élevé, raconte-t-il, dans de bons et honnêtes principes, qui me suis marié deux fois à l'église et qui ai fait baptiser mes premiers enfants, j'en ai été réduit à obliger ma femme, mes enfants et nombre d'autres personnes à se faire athées, comme moi ! — Et comme on lui demandait : Etiez-vous un convaincu ? — Voici sa réponse : Non, je vous le dis franchement..., et les autres ne le sont pas non plus !... J'étais socialiste convaincu, cela est vrai, pour mon malheur ; mais je n'étais libre-penseur que pour être bon socialiste, puis-

qu'ils l'exigeaient. Et je me demande à présent comment j'ai fait pour être resté aussi longtemps dans cet enfer... Et il ajoute : J'ai beaucoup de chagrin de ce que j'ai fait, et je donnerais aujourd'hui mon petit doigt à couper pour n'avoir pas fait cela !

Eh bien ! voilà un libre-penseur, un prétendu athée qui déclare qu'il n'a jamais été un convaincu. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il avait la foi quand même ? Aurait-on supposé cela à sa conduite ? C'est bien la preuve que, quand une fois on a eu le bonheur d'être élevé dans les principes de la foi et qu'on en a eu tant soit peu l'intelligence, il est moins commun qu'il ne paraît qu'on en vienne à les répudier net, toutes les fois qu'on n'a pas été complètement isolé de tout entourage chrétien. Et voilà pourquoi j'ai de la peine à supposer que ce soit pour avoir véritablement perdu la foi que certains chrétiens aient totalement déserté l'église ; généralement, il faut en chercher la cause ou les causes ailleurs. Ou bien si, ce qu'à Dieu ne plaise, on ne pouvait en invoquer d'autres que la perte de la foi, déclarons-le sans détour : un si grand mal serait sans remède humain, et nous plaindriions sincèrement les infortunés réduits, par leur malheureux état, à l'impossibilité de plaire à Dieu : *Sine fide impossibile est placere Deo*.

## DIALOGUE POUR ENFANTS DU CATÉCHISME

PETIT SECRET POUR ÊTRE HEUREUX

*Emile, Albert, Louis, Ernest se rendant  
à l'école ou à l'église*

*Emile* : Brrr ! Il ne fait pas chaud, mes amis, aujourd'hui.

*Albert* : Tu peux même dire qu'il fait très froid. Oh ! que c'est ennuyeux l'hiver !... avec cela, un vent qui vous glace le nez et vous coupe les oreilles ; sans compter les bons rhumes qu'on attrape.

*Louis* : Je suis de ton avis, je déteste l'hiver. Le bon Dieu aurait dû arranger cela autrement, envoyer de la neige, de la glace, épaisse comme cela ! (*Il montre avec ses deux mains*) On pourrait du moins s'amuser et se réchauffer.

*Emile* : Et toi, Ernest, est-ce que tu aimes l'hiver ? Tu ne dis rien ; tu as l'air tout chose !

*Albert* : Lui, il réfléchit. Monsieur est philosophe, il examine et il pense.

*Ernest* : Il faut bien que je réfléchisse pour vous qui ne réfléchissez point et qui parlez à tort et à travers, comme des pies sur un pommier.

*Albert* : Je savais bien que nous allions attraper des remontrances ! Dès lors que nous trouvons l'hiver ennuyeux et le froid agaçant, nous sommes sûrs que pour lui l'hiver est un bonheur et le froid une gaieté.

*Emile* : C'est vrai, va, Ernest, que tu n'es pas

comme les autres. Tu veux faire le moraliste ! Allons, pour une fois, tu conviendras bien que nous ne sommes pas si *pies* que cela, et que, en ce moment, nous avons raison.

*Ernest* : Je ne prétends pas qu'il fasse chaud, ni que l'hiver soit aussi agréable que le printemps, mais quand je vous vois prendre des poses de victimes, avoir l'air de vous trouver malheureux, vouloir faire la leçon au bon Dieu, j'ai bien le droit de sourire et de ne pas être de votre avis.

*Louis* : C'est cela, quand on est gelé, qu'on grelotte, qu'on tousse et qu'on n'a pas même de pastilles Géraudel ; qu'il fait un temps...

*Albert* (interrompant) : Comme dit mon grand père : un temps ! qu'il vaudrait autant qu'il n'en fasse point !

*Louis* : Il faudrait dire : « Mon pauvre nez est cuit, tant pis. Mes oreilles sont fricassées, tant mieux, puisque c'est le bon Dieu qui l'a voulu. » Voyons ! sans soutenir que le bon Dieu a eu tort de créer l'hiver, puisqu'il a fait aussi la chaleur, tu me permettras bien de croire qu'un bon feu vaut mieux qu'un glaçon.

*Albert* (interrompant) : Oh ! oui, tant gros soit-il !

*Ernest* : Babillez tant que vous voudrez ; plaignez-vous si cela vous fait plaisir, vous ne ferez croire à personne que vous êtes à plaindre parce qu'il fait un peu froid.

*Emile* : Moi je trouve que si. Brrr ! et les engelures qui poussent ! Brrr !

*Ernest* : Eh bien, moi, quand l'hiver arrive, j'ai une bonne recette pour ne le point trouver dur. Maman qui me l'a donnée appelle cela : *Le petit secret pour être heureux*.

*Tous les trois* : Voyons cette recette de ta maman !

*Ernest* : Lorsqu'il fait un froid piquant, que la neige tombe, si je me plains, elle me dit avant de commencer notre prière : « Mon enfant, pense aux petits oiseaux qui sont dans les champs. Comme ils doivent avoir froid et faim ! Et toi tu es à couvert, tu as du feu, un bon lit ! Remercie bien le bon Dieu. »

*Albert* : Oui, mais avec tout cela, penser à tes petits oiseaux ne réchauffe guère !

*Ernest* : Non, cela ne réchauffe pas, mais cela aide à supporter le froid. Et si vous songiez, — maman me l'a dit souvent, — qu'il y a de pauvres vieillards, des enfants comme nous qui sont mal habillés, qui ont bien froid et n'ont pas même à manger, comment oseriez-vous vous plaindre, vous à qui le bon Dieu a donné des parents qui vous habillent chaudement, vous réchauffent auprès d'un bon feu, et vous couchent dans un lit chaud et bien abrité ?

*Emile* : Est-ce que tous les enfants n'ont pas des parents comme nous ?

*Louis* : Est-ce que tout le monde n'a pas une maison, des vêtements chauds, un bon lit et un bon feu, en hiver ?

*Ernest* : Mais non ; tenez, en ce moment-ci, il y a de pauvres vieux qui ont froid, des enfants de notre âge qui grelottent et pleurent la faim.



*Albert* : Tout de même, je ne l'aurais pas cru, et je n'y songeais pas.

*Louis* : C'est donc cela que notre romance parle d'une petite fille grelottante, qui pleurait par la neige et tendait la main aux passants ?

*Ernest* : Oui, elle avait froid et faim, il faisait un vent glacial et il neigeait, et puis, la nuit arrivait, et la petite mendiante n'avait point d'abri.

*Emile* : Du froid ! de la neige ! et toute seule dans les rues pendant la nuit ! Brrr ! Cela me donne un frisson dans le dos rien que d'y penser.

*Louis* : Voulez-vous la chanter, notre romance ? elle est jolie.

*Tous les trois* : Volontiers.

*Albert (regardant le chœur)* : Seulement, vous autres, il ne faudra pas rester là à nous regarder, vous chanterez le refrain.

#### L'ENFANT PERDU

##### Refrain

L'enfant perdu que sa mère abandonne  
Trouve toujours un asile au saint lieu ;  
Dieu qui le voit le défend, de son trône :  
L'enfant perdu, c'est l'enfant du bon Dieu (*bis*).

##### I

Sur les marches de notre église,  
Au son de l'*Angelus* du soir,  
Pleurant et par la nuit surprise,  
Une enfant, un jour, vint s'asseoir.  
Pauvre petite abandonnée,  
Dans les bois, toute la journée,  
Elle avait erré vainement.  
Orpheline, on l'avait perdue,  
Et sa voix n'était entendue  
Que des grands arbres et du vent.

##### II

Elma timide et grelottante  
Vers les passants tendait la main,  
Disant d'une voix suppliante :  
« Pitié ! Pitié ! J'ai froid, j'ai faim.  
Voyez, sur moi la neige tombe ;  
Seule, sans secours, je succombe,  
Et, cette nuit, je vais mourir.  
Daignez soulager ma misère,  
Pour vous je ferai ma prière. »  
Mais Dieu seul l'écoutait gémir.

##### III

Quand vint l'heure de la prière,  
A genoux et joignant les mains,  
On vit l'enfant, au sanctuaire,  
Prier avec les séraphins :  
« Dieu, disait-elle, que j'implore,  
Vous me voyez, depuis l'aurore  
Errer loin du toit paternel.  
Je suis sans refuge et sans mère,  
Ah ! laissez-moi quitter la terre  
Et m'envoler vers vous au ciel. »

*Emile* : C'est moi qui n'aurais pas voulu être à la place de cette pauvre petite ! Je n'aurais jamais cru que des parents pourraient abandonner leurs enfants !

*Albert* : Tu ne sais donc pas l'histoire du petit Poucet ? Il avait été perdu comme cela.

*Ernest* : C'est un conte, ton petit Poucet ! Mais il y a des enfants perdus, abandonnés, pour tout de bon, par leurs parents et qui errent sans pain, sans feu, sans gîte.

*Louis* : Je mourrais de peur, moi !

*Emile* : Je suis bien tranquille, je n'ai pas peur que maman me perde. Le soir, elle me prépare un lit bien chaud. Oh ! qu'on y est bien ! On entend le vent qui fait : ziii !

*Ernest* : Et qu'est-ce que tu fais quand tu entends le vent faire ziii comme tu dis ?

*Emile* : Ce que je fais ?... Je me cache la tête dans mon lit... Allez ! coucou ! plus d'Emile. Souffle tant que tu voudras, mon vieux !

*Louis* : Tu dis bien une petite prière ?

*Emile* : Oh ! bien... tu sais... oui... mais je n'y pense pas toujours.

*Albert* : Pauvre Emile ! Comme tu es égoïste, va ! Tiens, moi, l'histoire d'Elma vient de me donner des idées.

*Tous les trois* : Ah ! lesquelles ?

*Albert* : Désormais, le soir, après ma prière — car je n'y manquerai jamais, pour remercier le bon Dieu de n'être pas dans les champs ou perdu, — au lieu de dire *coucou* au vent, je penserai aux pauvres vieillards et aux enfants qui n'ont point de lit, eux, et je dirai : « Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui ont froid. S'il y a un enfant de mon âge perdu dans les bois, sur les routes, gardez-le et faites que des cœurs charitables le recueillent. »

*Louis* : J'en trouverais un comme cela, je l'emènerais chez nous.

*Emile* : Moi non !

*Louis* : Pourquoi donc ?

*Emile* : Parce que papa dit qu'il en a déjà trop d'un comme moi.

*Louis* : Tu as raison, Albert, je ferai comme toi, le soir ; et le matin, en m'éveillant, quand je sentirai le froid, je me lèverai sans me faire prier, je ferai ma prière de tout mon cœur, et je demanderai au bon Dieu d'avoir pitié des malheureux et des pauvres pendant cette journée-là.

*Emile* : Il faut pourtant que, moi aussi, je fasse quelque chose, car vous croiriez qu'Emile n'a rien là-dedans (*Il se frappe la poitrine*).

*Tous les trois* : Voyons ! que feras-tu ?

*Emile* : Quand il faudra aller à l'église, au catéchisme, à l'école ou en commission, quel que soit le temps, j'y courrai sans me plaindre, en pensant que d'autres enfants seraient bien heureux d'être à ma place.

*Albert* : Et lorsque, pendant les repas, on me donnera quelque chose que je n'aime guère, je le mangerai sans faire la grimace en me disant : « Ah ! si ceux qui ont faim en avaient autant, comme ils seraient contents ! »

*Ernest* : Nous voici tous d'accord, cette fois. Oui, mes amis, remercions souvent le bon Dieu du sort qu'il nous a fait et des parents qu'il nous a donnés. « Pour être heureux, répète maman, il n'est pas nécessaire d'être riche ni dans les honneurs, il suffit d'être content de son sort. » Et elle ajoute : « Pour être content de son sort, il faut toujours regarder au-dessous de soi. »

*Louis* : C'est donc là le « petit secret pour être heureux » dont tu nous parlais ?

*Ernest* : Justement.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

### XXIII

#### LA DRACHME PERDUE

Nonne accendit lucernam et  
everrit domum ?  
(S. Luc, xv).

A la parabole de la brebis errante, qui a fait l'objet de notre dernier entretien, Jésus, suivant saint Luc, ajouta aussitôt la parabole de la drachme perdue.

« Ou encore quelle est la femme qui ayant dix drachmes, si elle vient à en perdre une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et l'ayant trouvée, elle convoque avec empressement auprès d'elle amies et voisines et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. C'est ainsi, je vous le dis, qu'il y aura joie auprès des anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence. »

On le voit, mes frères, cette parabole tend au même but, continue la même plaidoirie, développe le même enseignement que la précédente. Au lieu d'une brebis, c'est une drachme perdue. Dieu encore est cette femme qui la recherche. *Qui signatur per pastorem, ipse et per mulierem. Ipse etenim Deus, ipse et Dei sapientia*, dit saint Grégoire. Le cadre historique et logique est donc identique, aussi bien, et presque mot pour mot, que l'épiparabole, qui doit nous servir de clef : *Ita, conclut le Maître, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore paenitentium agente*. Tout à l'heure il disait : *gaudium in caelo*, maintenant il dit : *gaudium coram angelis Dei*. Mais la joie des anges suppose celle du ciel tout entier ; car, remarque Bossuet, tout le motif, « la raison fondamentale et dernière de leur joie, c'est la gloire de leur Créateur. S'il se réjouissent si fort de la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y paraît avec plus de magnificence ; c'est qu'ils l'y voient éclater par sa miséricorde et sa justice : la miséricorde dans la conversion, la justice dans la satisfaction, la première dans la rémission des péchés, la seconde dans les gémissements du pécheur. » (Serm. pour 3<sup>e</sup> dim. ap. la Pentecôte). Sujet de joie pour les anges, le salut du pécheur est l'objet du bon plaisir de Dieu. L'attitude de Jésus envers les misères morales qui l'entourent est donc bien légitime, et partant injuste, fausse, odieuse la critique des pharisiens.

Mais malgré l'insistance du Sauveur, le tour si touchant qu'il donne à son plaidoyer, il y aura

sans doute toujours dans le monde, de ces hommes dont « l'œil est mauvais », pharisaïque, qui interpréteront en mauvaise part les actes les plus méritoires ; près desquels on sera obligé de défendre ses relations, ses démarches, ses amitiés, lorsqu'elles n'ont pour but que le salut des âmes. — Comme à l'heure présente certains ennemis de Jésus-Christ veulent dans la personne de ses meilleurs disciples lui faire payer par un impôt inique le droit de nourrir l'orphelin, de soigner les malades, ainsi les mêmes hommes en ce temps-là ne lui permettaient pas de chercher la brebis qui va périr, d'éclairer l'aveugle, de relever l'âme déchue, de moraliser le pécheur. — Vous courez vous jeter à l'eau pour tirer un malheureux qui se noie, attendez un peu : quel habit portez-vous ? êtes-vous congréganiste ? êtes-vous religieux ? Payez d'abord la loi d'abonnement, payez d'abord le quadruple péage établi pour vous ; et on verra ensuite si on doit vous permettre de passer et de vous jeter dans le fleuve.

Puisque la parabole est la même que celle de la brebis errante, qu'elle a pour objet un but identique, à quoi bon, me direz-vous, chers auditeurs, vous surtout si amis de l'économie de sermons, à quoi bon y revenir, répéter une thèse suffisamment expliquée ? Le procès est gagné pour nous, Dieu merci. C'est temps perdu que de le replaider. — N'allez pas croire, mes frères, que Notre-Seigneur est venu sur la terre pour faire des hors-d'œuvre ; qu'il soit un de ces parleurs creux, prolixes, qui pour se maintenir à la tribune se répètent ou disent des riens. Chacune de ses paroles et surtout de ses ineffables paraboles est une perle plus précieuse que l'or sept fois éprouvé dans le creuset. Il a mis dans chacun de ces écrins une leçon voulue, distincte. Quel dommage de la passer à la légère comme un objet superflu et faisant double emploi. S'il l'a prononcée, s'il nous la présente, s'il l'a fait graver sur l'airain des Saints Livres, c'est que nous devons la considérer, la méditer, nous nourrir du fruit divin, retourner, mettre à son jour la pierre précieuse pour en étudier la valeur particulière, la richesse qui lui est propre,

Au premier aspect, il est vrai, on n'aperçoit ici qu'une nuance. Mais lors même qu'il n'y aurait qu'une nuance, savez-vous, observateur distrait, savez-vous ce qu'est une nuance ? ce qu'est une nuance en morale, en littérature, en musique, en amitié ? Le cœur comme l'esprit se nourrit de nuances ; il s'en délecte ou s'en désole. Un simple trait ouvre des horizons différents, marque des angles nouveaux. Les peintres savent qu'un seul coup de crayon fait d'un visage qui riait un visage qui pleure.

Mais dans le tableau que nous avons sous les yeux ce n'est pas une simple nuance, un autre vêtement donné à la pensée, ce sont trois éléments nouveaux introduits dans l'idée, placés sur le plan ou le chemin déjà connu qui nous mène au but ; à savoir : une drachme, un flambeau et un balai, et



chacun sous sa forme pittoresque nous offre des leçons très utiles à recueillir.

Et d'abord la drachme : *Si perdiderit drachmam unam*. La perte d'un objet est chose, — comme l'obole de la veuve, — très relative. En soi, celle-ci est minime : à peine un franc de notre monnaie (0 fr. 92 ; 0 fr. 84 ; 0 fr. 72) ; mais elle est considérable pour cette femme et son mince avoir ; plus grande que celle du pasteur qui avait perdu hier une brebis sur cent, tandis qu'elle a perdu le dixième de sa fortune : *habens drachmas decem*. C'est sous le nom de « bijou » que certains interprètes désignent l'objet qui lui manque. Ne vous étonnez donc pas de son émoi, du prix qu'elle y met, de l'importance qu'elle y attache ; prix et importance sur lesquels l'Evangile appelle d'abord notre attention.

D'après tous les commentateurs du texte sacré cette monnaie précieuse et égarée figure le pécheur, son âme faite à l'image de Dieu. La drachme en effet n'était pas frappée au coin de l'empereur ou d'un souverain, comme plusieurs interprètes, tort, paraissent le supposer, — ce qui suffirait déjà pour le symbole, — mais elle portait d'un côté l'effigie d'une déesse, de Pallas ou de Minerve, de l'autre la chouette, attribut emblématique de cette déesse. Quand les Saints Pères développent ici longuement la belle pensée de la drachme image de l'âme, monnaie frappée à l'image de Dieu, du vrai Dieu, le rapprochement basé sur les données historiques ne fait donc que gagner en justesse. La drachme évangélique est, à la façon pittoresque des paraboles, une traduction de la parole solennelle inscrite en lettres d'or à la première page de la Bible pour servir de mot d'ordre et de memento à l'humanité jusqu'à la fin des siècles : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram ; — creavit Deus hominem ad imaginem suam ; ad imaginem Dei creavit illum*. — Et au livre de la Sagesse (II, 23) : *Creavit hominem inextinguibilem, et ad imaginem similitudinis sue fecit illum*. — Dans l'Ecclesiastique (xvii, 1) : *Deus creavit de terra hominem, et secundum imaginem suam fecit illum*. L'Esprit-Saint, vous le voyez, mes frères, insiste, revient sur cette vérité ; il redouble les expressions qui peuvent l'accentuer, il ne craint rien tant que de la laisser passer inaperçue. Dans un sermon éloquent prêché à l'église Saint-Sulpice à Paris, j'ai entendu Mgr Dupanloup, interprétant ces deux mots et *imaginem similitudinem*, démontrer comment l'âme humaine, ce chef-d'œuvre des mains de Dieu, ce couronnement de la création, avait été faite non seulement à l'image mais à la ressemblance divine : ressemblance admirable, beauté surnaturelle avant la chute, mais qui subsiste encore après, en traits frappants quoique amoindris. La drachme tombée à terre, couverte de souillures, garde l'image du Verbe prototype et Créateur. Elle est en quelque sorte sa miniature.

Porte-voix de la Bible et des Saints Pères, il me

semble qu'aucune vérité n'est plus importante à répéter, au milieu de la crise matérialiste que nous traversons, dans nos instructions, nos catéchismes, dans la prédication chrétienne sous toutes ses formes. Au temps du prophète vivaient des hommes qui en théorie se comparaient aux bêtes, *comparatus jumentis insipientibus*, et en pratique leur étaient devenus semblables, *similis factus*. Ces mêmes hommes ont, de nos jours, fait un progrès, une évolution, comme ils disent. Non seulement ils effacent, ils dégradent, ils dénigrent, ils polluent dans leur âme l'image divine, — comme les barbares du siècle dernier qui grattèrent dans nos temples les chefs-d'œuvre et coupèrent la tête des saints ; — non seulement ils jettent de la boue sur le caractère divin, pour lui substituer la ressemblance de la bête, *caracterem bestiae* ; mais ils disent : je suis substantiellement fils de la bête ou son petit-fils. La drachme portait deux effigies, celle de la divinité et celle de la chouette ; ils effacent la première pour ne garder que la seconde : véritables oiseaux de nuit. Telles sont les doctrines avilissantes, les aberrations honteuses que dans nos académies soi-disant savantes on paie grassement des deniers publics, qu'on enseigne quelquefois, ô douleur, à nos enfants à l'école primaire, qu'ils sont forcés, — c'est obligatoire, — d'y subir en première et peut-être indélébile teinture. Et voilà, chers parents, ce qu'on appelle éducation, *Sursum corda*, ascension de l'âme vers les nobles sentiments ! C'est ainsi que la drachme est relevée de ses tendances à tomber à terre, qu'elle est purifiée de ses souillures natives, et instruite à faire resplendir en elle le cachet surnaturel et divin !

Et pourtant pour quiconque n'a pas fait avec ses yeux un pacte d'impiété, pour les cœurs purs, pour la vraie science, est-il rien de plus évident, malgré toutes les surcharges de la nature dépravée, que cette similitude, cette ressemblance de l'âme avec Dieu ? Comme Dieu spirituelle, comme Dieu immortelle, comme Dieu reine de la création, partout à la fois dans le corps comme Dieu est partout dans l'univers, capable d'atteindre par la pensée les profondeurs du sol et de s'élever aux astres, d'en saisir les lois conservatrices ; comme Dieu trinité par la volonté, l'intelligence et l'amour... L'un de vous trouvait dernièrement dans sa vigne un louis d'or frappé à l'effigie de Louis XIV âgé de vingt ans. Quelle splendide effigie, quelle netteté de relief qu'aucune main n'avait usé ! Enfant, tu dis : C'est un louis, c'est un napoléon ; dis également de ton âme, ou de la drachme évangélique : C'est un Dieu. Tu diras bien, tu parleras comme l'Esprit-Saint lui-même : *Ego dixi, dii estis*.

Mais la drachme précieuse peut se perdre : l'âme peut se souiller, s'enliser, s'égarer. La femme de l'Evangile avait perdu sa drachme.

Que faire ? Je suis naïf de le demander. La rechercher, car la drachme n'est pas un verre qui se casse en tombant, ni une de ces monnaies obsi-

dionales, — vous en souvient-il, mes frères, de ces monnaies de carton qui s'effaçaient dans la boue, se détérioraient, se fondaient dans l'humidité : — la drachme, elle, demeure intacte à la pluie et à la poussière. L'âme pécheresse, tant que dure l'icibas, peut être purifiée, restaurée, remise à sa place : *locus tuus, Deus tuus*.

Or, mes frères, pour retrouver la drachme, ou pour la conversion, le recouvrement, la réhabilitation d'une âme, deux choses sont nécessaires, d'après notre parabole : une lampe et un balai.

*Nonne accendit lucernam ?* Il faut d'abord une lampe. C'est par là qu'il faut commencer, si on veut retrouver un petit objet perdu, dans la demi-obscurité de ces maisons d'Orient qui, pour se protéger contre les ardeurs du soleil, ne reçoivent guère la lumière que par la porte ou une étroite fenêtre. Souvenez-vous des habitations figurées à l'exposition de 1889. S'il y a dans l'auditoire quelque pèlerin de Palestine, il pourra aussi compléter mon dire. De la lumière donc autant que possible, beaucoup de lumière. Aussi bien, voyez comme la ménagère en détresse promène attentivement sa lampe d'argile dont elle a tiré la mèche, activé la flamme, dans tous les coins et les recoins : sous la natte détournée, près de la cruche à eau, tout autour du coffre peint, *nihil est opertum quod non revelabitur*. Elle y regarde de près, longuement, minutieusement ; l'inventaire est détaillé, l'inquisition scrupuleuse, complète. Elle constate à la lumière plusieurs désordres, des oublis ; elle remarque des vieilleries qui ne sont pas à leur place, de petits ravages causés par l'humidité ou les vers, la présence peut-être d'un reptile qui avait élu là son domicile et qui fuit devant l'éclair dénonciateur ; certains objets déjà cherchés et qui ont occasionné des soupçons téméraires ou des querelles entre elle et son mari, — on ne sait jamais tout ce qu'il y a dans une maison, — elle y reviendra ; mais maintenant c'est à sa drachme, à sa chère drachme qu'elle en veut.

C'est aussi, mes frères, par allumer la lampe, je veux dire par prendre en main le flambeau de la foi, par le raviver, par s'en éclairer, que doit commencer toute recherche, tout relèvement, toute conversion d'une âme tombée ou égarée, de la sienne d'abord et de celle d'autrui dont par état on pourrait être responsable. La foi ou la parole de Dieu n'est-elle pas le flambeau de la maison terrestre : *lucerna pedibus meis verbum tuum ?* Quiconque, dit le S. Concile de Trente, dans une session que la théologie tient pour célèbre, veut surgir des ténèbres du péché ou de l'impiété, aller à Dieu, remonter vers Dieu, doit, avant tout autre acte, produire un acte de foi, faire le jour, ôter le bandeau de son ignorance, de ses erreurs ou de son orgueil, et croire, pour le moins, qu'il y a un Dieu, que ses justices sont inévitables : *accidentem ad Deum oportet credere quia est*. — « Si vous pouviez savoir, ou voir ! disait Jésus aux pharisiens auxquels il s'adresse en ce moment ; mais vous repoussez le flambeau

que je vous apporte, vous fermez les yeux à la lumière ; votre lampe pour le moment n'est pas allumée : *si cognovisses et tu ; — nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis*. »

Pendant la nuit en effet, s'ils n'ont pas de lampe, les habitants de la maison n'en verront pas les désordres, les souillures, les ignominies, les vols qu'on y a commis, les dégradations qui la menacent d'un écroulement prochain. De même, sans la lampe surnaturelle ou le flambeau de la foi, il est impossible de se connaître soi-même, le prix de son âme, ses destinées éternelles, les dangers qu'elle court, le chancre intérieur dont peut-être elle est rongée, d'où l'on vient et où l'on va. La raison, mes frères, ou la philosophie naturelle est bien, elle aussi, — je n'en disconviens pas, — une lumière, mais qui ne suffit pas pour nous éclairer. Elle jette bien certaines lueurs dans la maison ; mais ces lueurs sont vacillantes, souvent très fumeuses et à courte portée. Avec la lanterne de la raison et cette lanterne même très bien allumée, beaucoup n'ont pas pu et ne peuvent pas trouver la drachme immortelle. Semblables à ce pauvre et débile vieillard dont les yeux, les sens sont affaiblis, et qui me disait hier : « Je me perds dans ma maison », ainsi nos philosophes et nos libres-penseurs se perdent dans l'obscur prison de ce monde et à travers leur mobilier intellectuel. *Evanuerunt in cogitationibus suis*.

Sans le flambeau de la foi, loin de rechercher et de retrouver la drachme, on ne voit même pas ce qui fait défaut et ce qu'on a perdu. Voilà pourquoi, mes frères, tandis que les meilleurs, les plus vertueux sont souvent, comme la ménagère de l'Evangile, dans de vives inquiétudes sur les pertes ou les blessures de leur conscience, au sujet de leurs fautes quotidiennes, les plus répréhensibles nous répondent quelquefois : « Je n'ai pas de péchés ; je n'ai rien à me reprocher, je n'ai rien à balayer. Quel mal ai-je fait au bon Dieu ? » Je le comprends, pauvre frère : vous n'avez pas allumé la lampe, on ne voit pas clair chez vous. Eh ! vous vivez dans une indifférence aussi coupable qu'insensée, oublieux de tous vos devoirs de chrétien et de catholique, sans prière, sans dimanche, sans sacrements, dans un état de révolte habituelle contre les ordres du Souverain Maître, dans une misère et une banqueroute spirituelle lamentable, et vous dites : « Qu'ai-je perdu ? Je n'ai rien à me reprocher, rien à retrouver ! »

Sans lumière on ne voit pas l'ennemi qui a pu se cacher dans la maison. Souvenez-vous d'une de nos ménagères qui pendant cet été, s'étant levée pendant la nuit, mit le pied sur un serpent qui la mordit cruellement. Que n'avait-elle comme celle de la parabole allumé d'abord sa lampe ? Sans le flambeau de la foi, l'âme ne voit pas davantage l'esprit de ténèbres, le serpent rôdeur et rusé qui, par légion peut-être, a élu en elle son domicile et y fait son œuvre d'autant plus sûrement qu'il y trouve plus d'obscurité et de sommeil. C'est par les clartés de la foi, est-il écrit, qu'on le déloge et



qu'on déjoue ses stratagèmes : *Cui resistite fortes in fide*.

Qu'est-ce qu'une maison, si richement meublée qu'elle soit, s'il y fait toujours nuit, si elle n'est pas éclairée, si elle manque de fenêtres par où y descendrait la lumière du ciel ? C'est comme si elle était vide. Qu'est-ce qu'un homme sans la foi ? *Sine tuo lumine, nihil est in homine. Vani sunt omnes homines in quibus non subest sensus Dei*. Cette obscurité, si elle devient profonde, complète, peut causer encore un mal plus grand que ce que nous venons de dire : elle peut aller jusqu'à ôter le sens moral et à porter l'individu qui en est atteint à se moquer, à rire de tout ce que nous, chrétiens fils de la lumière, nous craignons, nous respectons. Le scepticisme, comme certaine folie, se traduit souvent par un rire continu et digne de toutes les pitiés. Il m'est tombé un jour sous les yeux des plaisanteries aussi ineptes qu'odieuses contre « le péché mortel », qu'écrivait un de ces sectaires violents, fils de la nuit, qui ont fait tant de mal en France dans ces derniers temps, et que Dieu parut prendre soin d'appeler prématurément à son tribunal (Paul Bert). Ainsi devait-il et doit-on en effet, d'après l'Esprit-Saint, gloser et ricaner, quand on est tombé jusqu'au fond ténébreux de l'impiété, et quand à l'impiété s'unit la haine de Dieu. L'impiété arrivée à ses bas-fonds se tourne en ricanement. *Impius cum in profundum venerit contemnet*.

Hélas ! mes frères, combien de maisons ténébreuses, de chambres noires parmi nous ! Combien d'hommes ont perdu la vue ! ils ne sont pas éclairés par la vraie lumière *quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*. Jamais, si j'ose m'exprimer ainsi, les moyens d'éclairage n'ont été plus multipliés qu'aujourd'hui. Nos contemporains empruntent la lumière à tous les éléments, à l'animal, à la plante, au fossile ; ils la font jaillir du sein de la terre ; ils l'empruntent à la foudre qu'ils ont domestiquée ; nos cités en pleine nuit sont illuminées *a giorno* pour le service de leurs habitants qui ont fait de la nuit le jour. Sous ces rapports bien secondaires, et sous d'autres plus élevés, je l'accorde, notre siècle peut être appelé « le siècle des lumières ». Et cependant, la lumière seule nécessaire, *lux vera*, fait défaut à un grand nombre. La maison où la drachme est tombée, où les âmes s'enlisent et se perdent, se dépravent, demeure dans les ténèbres. Le bœuf, qui ne passe pas pour un animal perspicace, connaît son maître, et Israël ne sait pas voir et reconnaître Dieu dans ses œuvres : *Israël autem me non cognovit*. Oh ! oui, combien d'hommes éteints parmi nous !

Pour vous, mes frères, vous n'êtes pas éteints, j'aime à le penser. Le flambeau de la foi allumé à votre baptême reste, au moins comme la lampe du sanctuaire, suspendu dans votre âme, qui, elle aussi, est un temple et un sanctuaire. Mais cette lampe ne serait-elle pas devenue fumeuse, affaiblie,

agitée par le vent du doute, insuffisante ? La maison de votre âme, comme celle de la parabole, ne serait-elle pas plongée dans une demi-obscurité ? Les yeux de la foi ne seraient-ils pas, chez vous, comme les yeux des habitants de certaines contrées qui par suite du reflet brûlant du soleil ou d'émanations marécageuses sont presque tous frappés d'ophtalmie ? Ils ne sont pas aveugles, mais ils sont purulents, chassieux, dans un état morbide. Votre foi aussi ne serait-elle pas à l'état troublé, morbide ? Encore une fois, qu'est-ce qu'un beau palais sans fenêtres ? qu'est-ce qu'un beau visage sans yeux ? qu'est-ce qu'une âme sans foi ? Peut-on y voir, y retrouver la drachme perdue ?

Le premier pas à faire dans toute conversion, pour retrouver la drachme précieuse, pour retrouver son âme, la remettre entre ses mains, pour se retrouver soi-même, est donc d'allumer la lampe, de raviver sa foi. Faites d'abord la lumière dans le chaos qui a besoin d'une création nouvelle : de la lumière, beaucoup de lumière. Laissez-la pénétrer dans votre chambre noire, *cor inscrutabile*, dans les plis et les replis cachés de votre cœur. Éclairez-en également l'âme d'autrui si vous voulez la relever, la ramener à Dieu ; éclairez-en les réduits où se cachent l'erreur, les araignées des préjugés, les nids des petites passions qui souvent sont le moteur et le gouvernail de la vie, les coulisses de la comédie humaine. On ne rallume pas sa lampe dans les courants d'air : retirez-vous dans le calme, la solitude, à l'abri de toute doctrine et de tout vent contraire ; faites une retraite spirituelle, et là votre foi se réveillera, la maison de votre conscience, la maison intérieure en sera illuminée ; à sa clarté vous verrez des choses étonnantes, terrifiantes peut-être, que vous ne pouvez pas voir dans vos ténèbres, et vous retrouverez le bien par excellence que vous avez perdu.

Cependant il arrive que la lampe ne suffit pas ; la ménagère doit y joindre l'emploi du balai : *Nonne everrit domum ?* Admirez comment armée de son balai inquisitorial, elle nettoie, fouille scrupuleusement, impitoyablement, les derniers coins et recoins du sol ou du parquet de sa maison. Aucune cachette présumée où elle ne passe et ne repasse, aucune rainure qu'elle ne vide, aucune poussière qu'elle ne remue, ne flagelle, n'expulse sans tenir aucun compte des plus vieux titres de prescription, aucun arcane enfin qu'elle ne mette à nu. Tout à l'heure avec la lampe, *nihil erat occultum quod non scietur* ; maintenant *nihil opertum quod non revelabitur*.

Le balai est un faisceau de verges. Il est le symbole des châtements dont Dieu flagelle certaines âmes que les lumières de l'Évangile, la parole de Dieu, les vérités qui s'adressent à l'esprit comme celles qui s'adressent au cœur, n'ont pu ramener à lui. La drachme s'obstine à se dérober à la lumière : attendez, — et c'est Dieu lui-même par les instruments de sa Providence qui va se charger de la retrouver, — on va la poursuivre dans son gîte, son inertie, son indifférence, ses

prétextes menteurs. Elle est muette, elle ne prie pas, elle ne vient pas aux offices, aux pratiques chrétiennes : on va la remuer, la faire sonner, la faire parler, on va lui faire sentir qu'elle n'a pas été fondue de ce métal précieux, frappée à cette image céleste, pour demeurer dans la boue et la poussière. Dieu, j'ose le dire, mes frères, après la parabole, est un terrible et inévitable balayeur. *Cujus ventilabrum in manu sua, et permundabit aream suam.* (Matth. III, 12).

Il y a le coup de balai sur les nations, les sociétés; il y a le coup de balai sur les individus et les familles.

Le coup de balai sur les nations : tel est, — lisez l'histoire, — le sens, le but providentiel de ces révolutions, de ces écroulements, de ces effondrements d'empires, de ces bouleversements de fond en comble des sociétés humaines, qui mettent en bas ce qui était en haut et en haut ce qui était en bas, de ces renversements d'institutions séculaires qui étaient devenues au sein de la paix et des richesses, des repaires d'iniquité et d'injustices. Disparaissez, assises bourgeoises ou pharisiennes, les repus du moment, vous qui avez pris dans la maison les bonnes places à l'ombre, et là étouffez la drachme divine, la privez de son éclat, lui interdisez d'avoir des vues plus nobles, plus élevées que les vôtres. Le festin est fini pour vous, Balthazar de toute prélature, fini aussi le servilisme officiel qui vous entoure et tyrannise les amis de Dieu : la maison va être nettoyée. — C'est ainsi, mes frères, que Dieu s'est servi des barbares accourus du Nord, balai de bois vert et irrésistible, pour renouveler la face de l'Europe, la laver des corruptions romaines, et à leur place faire resplendir les joyaux, les bienfaits du christianisme, délivrer des millions de drachmes ou d'âmes baptisées. *Et nunc erudimini qui judicatis terram.*

A ces secousses, à cette tempête soulevée dans la maison par la ménagère, à ces chocs multipliés, à ces expulsions répétées et impitoyables, si les grains de poussière pouvaient penser, pouvaient parler, que diraient-ils, mes frères? Ils diraient sans doute que nulle intelligence, nulle sagesse ne préside au ménage, à l'ordre dans la maison. Voilà les meubles les plus utiles renversés, les décors enlevés, la lampe allumée en plein jour, et pourquoi? les ruines amoncelées sur les ruines, des expulsions de propriétaires inoffensifs et même bienfaisants, le ravage, le chaos de toute part. En vérité, y a-t-il un gouvernement à la tête du domicile, et s'il y en a un, n'est-il pas injuste, cruel et insensé?

Ainsi, mes frères, quand le divin et tout-puissant balayeur prend en main son faisceau de verges et exécute les desseins qu'il a en vue, les arrêts de sa justice ou de ses volontés à l'égard d'une nation, d'un peuple, frappant, emportant les innocents avec les coupables, dans une sorte de nettoyage universel, notre esprit, à courte vue, — vrai grain de poussière dans cet évènement, — ne comprend rien à ces révolutions, à ces désor-

dres apparents, à ces ruines, à ces destructions, à ces écroulements. Il en est scandalisé et se demande si vraiment il y a une Providence qui gouverne ce bas monde. — Ces calamités n'ont pour but que le salut éternel des âmes, le relèvement des âmes qui s'enlisaient dans une paix sensuelle désastreuse. Il faut séparer la paille du bon grain, et montrer au monde les âmes qui ont des convictions, une valeur réelle, épurer l'or de la drachme dans le creuset. Qu'est-ce qu'un remède amer, qu'est-ce qu'une opération douloureuse pour la santé? qu'est-ce qu'une calamité physique même universelle, comparée au salut d'une âme? *Omnia propter electos.*

Coup de balai sur les individus et les familles : — cette maison était dans la localité un foyer d'irrégion, le rendez-vous de toutes les joies dissolues, scandaleuses, un foyer même, un repaire de propagande antichrétienne; et cependant elle était heureuse, prospère; tout lui réussissait. *Cum hominibus non flagellabuntur.* Cet homme vivait dans une impiété affichée, insolente, et pourtant il jouissait de la santé, de la fortune, des honneurs, plein de morgue et d'orgueil, le journal maçonnique à la main, la plaisanterie voltairienne souvent sur les lèvres. Prenez un peu de patience. Voici une terrible secousse inattendue : et si un coup de balai ne suffit pas, les coups se redoubleront, car le balai est fait de plusieurs verges. C'est une banqueroute désastreuse, une vraie catastrophe; ce sont je ne sais quelles révélations accablantes; le bel échafaudage des projets humains renversé; que sais-je! — un deuil, la mort d'un fils unique, qui empoisonne la vie pour toujours! — Mais qu'est-ce qu'on me raconte, qu'est-ce que j'ai entendu moi-même? ô consolante surprise dont je suis étonné, mais édifié, ravi! La drachme à ce dernier choc a rendu le son que doit rendre la monnaie frappée au premier titre, l'âme faite à l'image de Dieu. Je croyais, je vous avoue, qu'elle était devenue terre, rouille, absorbée complètement par la gangue des alliages terrestres, fangeux, que toute empreinte divine en était effacée. Mais voilà que sous le coup de la verge elle comprend la leçon et pousse un cri de foi chrétienne, d'intelligence et de repentir. — « Merci, ô mon Dieu, de m'avoir rappelé ce que j'oubliais; acceptez ma peine et ma douleur en expiation de mes longs péchés; du fond de mon abîme je crie vers vous; vous ne repousserez pas un cœur contrit et humilié; *bonum mihi quia humiliasti me*: je me perdais, je suis retrouvée. » — Elle est retrouvée en effet avec un éclat, une révélation d'elle-même, des sentiments qui édifient tout un pays. O pécheur, ami maintenant de mon Dieu et le mien, je n'attendrai pas que vous m'invitez, je veux aller moi-même vous consoler, vous féliciter — pour me servir de l'expression de l'Evangile — d'avoir au prix de biens fragiles, périssables, retrouvé le bien suprême et éternel : *quia inveni drachmam quam perdideram.*

Dans cette parabole, vous l'avez vu, mes frères,



et je vous prie de bien le remarquer, mes chères sœurs en Jésus-Christ, c'est la femme qui allume la lampe : *mulier accendit lucernam*.

Jeudi dernier, à une heure relativement matinale pour la saison, je me rendais au chevet d'un de nos malades. Je voyais à mon retour la plupart des maisons éclairées ; quelques-unes cependant restaient dans de complètes ténèbres. Je ne leur en fais pas un crime. Une pensée toutefois, que vous ne trouverez pas téméraire et que je vous soumetts, me venait à l'esprit. J'en concluais que dans ces maisons éteintes ne se trouvait pas la femme forte de l'Écriture, *quæ de nocte surrexit*, qui se lève avant le jour. — De même, hélas, parmi nous on voit non-seulement tel ou tel individu éteint, mais des maisons, des familles entières qui devant Dieu demeurent inertes, sépulcrales, assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, sur la porte desquelles on pourrait écrire le mot de l'apôtre : *gens sine Deo*. Là, personne qui croie, qui prie, qui fasse œuvre de vie surnaturelle : *in tenebris et in umbra mortis sedent*. Ne faut-il pas en conclure que dans cette maison, dans cette famille, c'est que ne se trouve pas la femme chrétienne, la femme de l'Évangile, ou que si elle s'y trouve elle manque à son devoir le plus sacré ? Car c'est à la femme, à l'épouse, à la mère, à allumer le flambeau de la foi, *mulier accendit lucernam*, à l'entretenir, à le réveiller, à en éclairer les siens, à les échauffer, à les animer de sa douce et bienfaisante chaleur. La femme, dit admirablement l'Esprit-Saint, doit être pour sa maison ce qu'est le soleil pour le monde : *Sicut sol oriens mundo... sic mulieris bonæ species in ornamentum domus ejus* (Eccli. xxvi, 21). A quoi sert un soleil changé en ténèbres, qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas, qui laisse toutes choses autour de lui dans le froid, la torpeur, l'humidité croupissante et malsaine ? A quoi sert le sel affadi ? O Marthe, Marthe, vous êtes bonne ménagère, vous avez des qualités naturelles que j'aime à reconnaître, des empressements, des sollicitudes dont je suis le témoin ; mais à quoi vous serviront-elles devant Dieu, si vous n'avez pas la plus obligatoire de toutes les sollicitudes, si vous manquez au premier de vos devoirs ? Dieu vous a placée dans ce foyer, avant tout, pour préserver, conserver la drachme précieuse, l'âme d'un époux, l'âme de chacun de vos enfants, et si elle vient à déchoir, à tomber, à se perdre, cette chère et divine drachme, pour la rechercher, la poursuivre jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvée ; dussiez-vous y mettre toutes vos larmes, vos prières, les trésors de votre tendresse, d'un dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme, dussiez-vous y mettre votre sang, votre vie elle-même : *quærit diligenter donec inveniat*.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

*Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.*

Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. (Épître aux Romains, xii, 21.)

Ces paroles sont la conclusion et le résumé de l'épître que nous lisons en ce troisième dimanche après l'Épiphanie. Elles sont une exhortation à la lutte, et tout à la fois une leçon de victoire. Aussi comme elles conviennent bien aux jours où nous vivons ! Le mal, qu'on envisage son action dans la famille, la société ou les individus, est devenu extrêmement puissant. Son audace s'accroît de ses succès multipliés. Si grands ont été ses progrès, que plusieurs estiment son triomphe inévitable et définitif. Et alors ils sont d'avis de déposer les armes, jugeant la lutte inutile, désespérée. Ou bien ils se croisent les bras, attendant de l'excès du mal la ruine du mal lui-même et le triomphe du bien.

Est-ce donc, mes frères, cette abdication humiliante, est-ce cette conduite inactive, effacée, que nous conseille l'Apôtre ? Écoutez plutôt la consigne et le mot d'ordre qu'il indique aux chrétiens de tous les temps et de tous les pays, mais particulièrement aux chrétiens de notre temps et de notre pays : « Non, non, vous ne devez pas vous laisser vaincre par le mal, mais triompher du mal par le bien. » Recueillons cette fière devise, et efforçons-nous de la faire nôtre.

### I

La lutte entre le bien et le mal, c'est tout d'abord *en nous-même* et dans l'intime sanctuaire de notre conscience que nous la rencontrons. Elle est la conséquence du péché originel ; personne ne peut s'y soustraire, et les âmes les plus saintes ne sont arrivées à la joie et à la gloire du triomphe que par des combats et au prix de victoires chèrement achetées.

Saint Paul fait l'histoire de chacun de nous, lorsqu'il s'écrie : « La chair conspire contre l'esprit, et l'esprit conspire contre la chair, parce que ces deux principes sont opposés l'un à l'autre. »

« Lorsque je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose. Car, selon l'homme intérieur je trouve du plaisir dans la loi de Dieu, mais je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit et qui me tient captif sous la loi du péché. »

« Ainsi je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. »

« O malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom., vii.)

Lutte inévitable, lutte continuelle; car notre ennemi ne nous quitte pas. Il nous accompagne partout, il nous harcèle sans cesse et nous poursuit jusque dans les plus saintes occupations.

Comment être toujours victorieux? Par quels moyens arriverons-nous à n'essuyer jamais de défaite? Car l'Apôtre nous en fait un devoir; il entend que nous ne nous laissions pas vaincre par le mal : *Noli vinci a malo*.

Sans doute, si nous ne considérons que notre ignorance et notre faiblesse, nous aurions tout sujet de nous plaindre et de trouver qu'il est trop exigé de nous. Mais n'oublions pas qu'avec la grâce divine, aidés par ce secours tout puissant, nous pouvons venir à bout des difficultés les plus grandes et triompher des plus violentes passions. Tout est possible à celui qui se confie en Dieu.

Loin donc de nous laisser abattre par le mal, nous devons nous efforcer de faire prédominer le bien dans notre vie, et, par une ferme discipline, établir son règne sur toutes les facultés de notre âme. Cette première victoire sera le principe et le gage de celles que nous sommes appelés à remporter ailleurs dans l'exercice de la charité chrétienne et dans la lutte contre les envahissements de l'esprit du monde.

## II

L'Apôtre met une particulière insistance à nous prémunir contre les défauts qui peuvent nuire aux bons rapports et à la paix avec nos frères. C'est là, en effet, un des triomphes de l'enfer de semer le trouble et la division parmi nous, et de paralyser de la sorte l'action du bien, à laquelle contribue tant la communauté des vues et des efforts.

Non seulement il nous faut tout faire pour ne pas blesser cette charité essentielle; mais encore combien de précautions il nous importe de prendre si nous voulons sincèrement remplir sous ce rapport notre devoir!

« Ne soyez point sages à vos propres yeux, nous dit saint Paul; ne rendez à personne le mal pour le mal; le bien que vous faites, ayez soin de l'accomplir non seulement pour plaire à Dieu, mais pour servir à l'édification de tous les hommes. Vivez en paix, si cela se peut, et autant qu'il dépend de vous, avec toutes sortes de personnes. Si l'on vous fait quelque injure, ne vous vengez pas vous-mêmes; mais laissez ce soin à Dieu, car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur.

« Au contraire, votre ennemi a-t-il faim, donnez-lui à manger; a-t-il soif, donnez-lui à boire. En agissant de la sorte, vous amasserez des charbons ardents sur sa tête, et vous ferez disparaître tout sujet d'inimitié. »

Telle est l'exhortation que nous adresse le grand Apôtre. Sans doute, il paraîtra malaisé à plusieurs de s'y rendre; il faut pour cela se défaire de bien des préjugés, vaincre des répugnances obstinées,

accomplir certains sacrifices pénibles à la nature. N'importe; c'est le devoir. Autrement ce serait se laisser vaincre par le mal; et la devise de la charité chrétienne, c'est qu'il faut vaincre le mal par le bien : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum*.

Rappelez-vous ce qu'ont fait les saints. Nous lisons dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle prodiguait ses soins à une pauvre femme atteinte d'un cancer affreux. Chaque jour Catherine venait s'enfermer de longues heures avec la malade, pensait-elle-même ses plaies rebutantes, et sans se laisser arrêter par l'odeur infecte qui s'en exhalait, elle entourait l'infortunée d'une sollicitude vraiment maternelle. Mais bientôt celle-ci prit sa bienfaitrice en aversion, et aveuglée par la haine, elle répandit sur son compte d'abominables calomnies.

Si Catherine avait obéi à un mouvement humain, elle aurait abandonné la malade à son malheureux sort. Mais c'eût été se laisser vaincre par le mal! Et sainte Catherine avait promis à son immortel époux, et pour l'amour de lui, de vaincre le mal par le bien.

Elle ne se laissa donc rebuter ni par les calomnies, ni par les injures, ni par les mauvais traitements. Tous les jours, avec la même patience, la même angélique bonté, le même courage héroïque, elle revint panser l'infecte blessure. Une si grande charité devait être récompensée. Sous l'action de ces charbons ardents amassés sur elle, l'âme endurcie de la malade s'ouvrit un jour au repentir le plus sincère. Elle demanda pardon à la sainte, et publia partout les soins dont elle avait été l'objet. Catherine avait vaincu le mal par le bien.

Ainsi ont agi tous les saints, ainsi agissent les vrais fidèles, et rien ne donne plus de gloire à Dieu et n'est plus méritoire à ses yeux que ces quotidiennes et parfois héroïques victoires de la charité chrétienne sur la haine et la déloyauté du monde.

## III

Le mal que nous avons à combattre et à vaincre revêt bien d'autres formes, et c'est partout qu'il faut lui résister. Mais une de ses formes les plus dangereuses, c'est cet *esprit mondain*, licencieux, dont la funeste influence se fait si vivement sentir à cette heure. Telle est sa fascination, que les meilleurs ont peine à s'en garantir. Et quelle n'est pas sa puissance et de quelles armes ne dispose-t-il pas? La presse, la mode, les exemples venant de haut, tout est à son service. Il se couvre hypocritement du masque du progrès; et il livre à toutes les flétrissures et à toutes les moqueries de l'opinion ceux qui prétendent ne point se plier à ses exigences.

Eh bien! mes frères, contre ce mal aussi il faut lutter, lutter courageusement et avec confiance. C'est un torrent dévastateur qui menace de causer d'irréremédiables ruines. Mais plus le danger est



grand, plus notre zèle doit se déployer pour conjurer une catastrophe qui paraît à plusieurs imminente.

Et comment lutterons-nous ?

Ce sera d'abord en ne rien cédant au mal, ni de la fermeté de nos convictions, ni de la fidélité de nos habitudes chrétiennes. Partout où la contagion des fausses maximes et la corruption du monde cherche à faire brèche dans l'édifice spirituel de notre perfection, opposons une vigoureuse résistance, et gardons-nous de pactiser avec un ennemi qui a tout gagné, s'il est parvenu à endormir notre vigilance.

Voyez un navire qui a entrepris un long voyage. Au milieu de sa course, une voie d'eau se déclare. Matelots et passagers, tous se mettent au travail ; et en apparence ce travail est stérile ; il entre à chaque instant autant d'eau qu'on en rejette au dehors.

Qu'arrivera-t-il cependant, si par découragement les hommes de l'équipage renoncent à combattre l'élément qui les envahit ? Au bout de quelques heures, l'eau aura submergé le navire, et il sombrera au fond de l'abîme. Si au contraire, au fur et à mesure que l'eau pénètre, on la rejette à la mer par un travail incessant et au prix d'unanimes efforts, on gagnera à la fois de l'espace et du temps, on pourra sauver le navire du naufrage et le conduire au port.

Il est nécessaire, mes frères, de repousser toutes les atteintes du mal. Cela toutefois ne suffit pas. Ce qui est requis, c'est de travailler sans cesse et toujours à diminuer sa puissance, à restreindre les limites de son règne ; c'est en conséquence, de promouvoir le bien et de le faire prévaloir au prix d'efforts et même de sacrifices constants. Et ne dites pas que ces efforts isolés sont peu de chose et n'avancent à rien.

Non, non, nous ne sommes pas seuls. Le mal nous environne de toutes parts, c'est vrai. De brutales passions bouleversent le monde ; l'orgueil et la force semblent avoir seuls la parole en cette heure douloureuse. Mais aussi que d'actes de dévouement parmi les nôtres ! Que de souffrances héroïquement supportées ! Quelles inspirations et quelles œuvres magnanimes !

Ayons conscience de cette force, et loin de perdre tout courage pour le présent, tout espoir pour l'avenir, continuons à faire vaillamment notre devoir de chrétiens et aussi de citoyens. Persévérons quand même, et à la fin nous aurons la joie de remporter la victoire du bien sur le mal. Cette victoire commencée sur la terre deviendra définitive dans le ciel, et personne ne pourra plus nous la ravir. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Troisième dimanche après l'Épiphanie. — Jésus exauce la prière du lépreux et celle du centurion

. LA PUISSANCE DE LA PRIÈRE

*Domine, si vis, potes me mundare.*

Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

*Objection.* — L'homme est assez petit sans se mettre à genoux.

*Réponse.* — Au contraire l'homme n'est grand qu'à genoux. L'homme qui prie se rapproche de Dieu, l'homme qui ne prie pas se rapproche de la brute. Les hommes qui ne prient pas « trouvent dans leur abrutissement moral je ne sais quel charme affreux qui est un châtement épouvantable, et tel est leur malheur qu'ils ne peuvent même plus désirer leur propre régénération. » (De Maistre).

*Objection.* — A quoi bon demander à Dieu ? Ne connaît-il pas nos besoins ? N'est-il pas notre père pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut ? Et voulons-nous notre bonheur plus qu'il ne le veut lui-même ?

*Réponse.* — « Cher ami, que de vains sophismes ! le plus grand de nos besoins, et le premier pas pour sortir de notre misère, est de la connaître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre faiblesse, et nous serons forts ; ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi règnent à la fois la grâce et la liberté. Esclave par notre faiblesse, nous sommes libres par la prière ; car il dépend de nous de demander et d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes. » (Jean-Jacques Rousseau). — Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez, car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu. Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père ? Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs ; ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ? Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries penchées vers la terre ; mais humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante. Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme

de l'homme et la dessèchent ; la prière est la rosée qui la rafraîchit.

*Objection.* — J'ai lu dans les *Eléments d'éducation civique et morale* de Compayré : « L'homme vertueux est pieux par cela seul qu'il est vertueux. »

*Réponse.* — « Lequel tient le mieux à la vertu, du philosophe avec ses grands principes, ou du chrétien dans sa simplicité ?... Il faut premièrement faire ce qu'on doit, et puis prier quand on le peut, voilà la règle que je tâche de suivre. » (Jean-Jacques Rousseau).

*Objection.* — Je pense comme Voltaire que Dieu est trop grand pour écouter nos prières.

*Réponse.* — « Et qui donc, répond Lamennais, a fait ces créatures chétives ? Qui leur a donné le sentiment et la pensée et la parole, si ce n'est Dieu ? Et s'il a été bon envers elles, était-ce pour les délaissier ensuite et les repousser loin de lui ? » Dieu étant infini n'a pu avoir dans la création d'autre fin que lui-même, il ne peut donc pas renoncer à la gloire qui lui est due par les créatures et qui lui est rendue par la prière.

*Objection.* — Je pense comme Jules Simon pensait autrefois, qu'il suffit « d'appeler Dieu à son aide dans les circonstances solennelles de sa vie. » Si une pareille prière n'est pas suffisante pour le peuple, elle suffit « aux âmes d'élite qui savent aimer et penser. »

*Réponse.* — « Les esprits supérieurs ont encore plus besoin de piété que le peuple. » (Madame de Staël). « Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en disiez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, et que la hauteur de la philosophie ne dédaigne la simplicité du chrétien. Je vous ai vu sur la prière des maximes que je ne saurais goûter. » (Jean-Jacques Rousseau). Les anciens philosophes ont comparé l'homme à un arbre renversé, ayant ses racines en haut et ses branches en bas ; or, ce n'est pas seulement « dans les circonstances solennelles » que l'arbre se nourrit par le moyen de ses racines ; c'est donc continuellement que l'homme doit tirer du ciel les influences nécessaires à sa vie morale.

*Objection.* — Je crois à l'utilité spirituelle de la prière, mais je ne crois pas à sa puissance miraculeuse, et je pense que les prières adressées à Dieu pour des biens temporels sont inutiles, parce que Dieu ne pourrait les exaucer sans faire à chaque instant des miracles.

*Réponse.* — « Quand Dieu, dit Euler, a établi le cours du monde et qu'il a arrangé tous les événements qui devaient y arriver, il a eu égard en même temps à toutes les circonstances qui accompagneraient chaque événement, et en particulier aux dispositions, aux vœux et aux prières de chaque être intelligent ; et l'arrangement de tous les événements a été mis parfaitement d'accord avec

toutes ces circonstances. Donc, quand un fidèle adresse à Dieu une prière digne d'être exaucée, il ne faut pas s'imaginer que cette prière ne parvient qu'à présent à la connaissance de Dieu ; il a déjà entendu cette prière depuis l'éternité ; et puisque le Père miséricordieux l'a jugée digne d'être exaucée, il a arrangé exprès le monde en faveur de cette prière, en sorte que l'accomplissement fût une suite du cours naturel des événements. C'est ainsi que Dieu exauce les prières des fidèles sans faire de miracles, quoiqu'il n'y ait aucune raison de nier que Dieu ait fait et fasse encore quelquefois de vrais miracles. »

*Objection.* — Rien ne doit arriver que ce qui arrive ; rien n'arrive que ce qui doit arriver.

*Réponse.* — Si vous priez, telle chose qui devait arriver n'arrivera pas. « Si un philosophe à la mode s'étonne de me voir employer la prière, pour me préserver de la foudre, par exemple, je lui dirai : « Et vous, Monsieur, pourquoi employez-vous des paratonnerres ? Et pour m'en tenir à quelque chose de plus commun, pourquoi employez-vous les pompes dans les incendies, et les remèdes dans les maladies ? Ne vous opposez-vous pas ainsi tout comme moi aux lois éternelles ? — Oh ! C'est bien différent, me dira-t-on ; car c'est une loi, par exemple, que le feu brûle, c'en est une aussi que l'eau éteigne le feu. » Et moi, je répondrai : « C'est précisément ce que je dis de mon côté ; car, si c'est une loi que la foudre produise tel ou tel ravage, c'est une loi aussi que la prière, répandue à temps sur le feu du ciel, l'éteigne ou le détourne. » Et soyez persuadés qu'on ne me fera aucune objection dans la même supposition, que je ne rétorque avec avantage. » (De Maistre).

*Objection.* — Si la prière pouvait produire des effets miraculeux, il suffirait de prier pour les obtenir ; mais les exemples des succès de la prière sont peu nombreux en comparaison de ceux où les mêmes moyens ont échoué. Il en est de la prière faite pour les biens temporels comme de certains secrets de médecine, employés par des milliers de malades et dont l'efficacité est attestée par un petit nombre qui déclarent avoir été guéris.

*Réponse.* — Dieu ne s'est pas engagé à exaucer toutes les demandes qui lui seraient adressées pour des biens temporels, puisque ces demandes peuvent être nuisibles aux âmes, ou dépourvues des conditions nécessaires pour être acceptées. Le paratonnerre détourne la foudre, pourvu que toutes les conditions requises existent. La comparaison des secrets de médecine est trompeuse. Si un remède ne produit que rarement un heureux effet, on peut attribuer cet effet, dans les cas rares où il se produit, à des circonstances fortuites, et rien ne prouve l'efficacité du remède ; mais quand une prière adressée à Dieu pour obtenir un effet miraculeux est exaucée, il suffit que le succès soit bien constaté une fois, pour qu'on puisse en tirer une



conclusion en faveur de l'efficacité de la prière : car un effet miraculeux ne peut être attribué qu'à une intervention surnaturelle de Dieu, il ne résulte jamais de circonstances fortuites.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DIACRE ET MARTYR

(22 JANVIER)

*Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.*

Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort.  
(Philip. I, 20.)

Mes frères,

Rien au monde ne prouve la gloire de Dieu comme l'amour que lui portent ses créatures. Et quand je parle des créatures de Dieu, je parle ici des créatures libres, de l'homme, à qui le Seigneur a daigné donner une ressemblance avec lui-même, en même temps qu'il lui a inspiré le souffle de la vie.

Et pourquoi donc l'amour de l'homme procure-t-il plus de gloire à Dieu sur la terre que tous les êtres créés ensemble ? Ne disons-nous pas tous les jours avec le Prophète : « *Caeli enarrant gloriam Dei*, les cieux racontent la gloire de Dieu, et tout s'unit à ce concert admirable pour célébrer son nom ? » Cela est vrai, mais le monde matériel avec toutes ses merveilles rend gloire à Dieu sans le savoir ; c'est une louange obligée, pour ainsi dire, sans choix ni préférence, parce qu'elle est sans liberté. Quand l'homme aime Dieu et professe son amour, il lui dit : « Je vous préfère à tout ce qui n'est pas vous ; je mets à votre service mon cœur, mon esprit, ma volonté, mes forces, tout moi-même, tout ce que je suis et tout ce que j'ai. » Donc, montrer le plus grand amour pour Dieu, c'est avoir pour lui la plus grande préférence, c'est chercher ce qui nous en rapproche, c'est détruire ce qui nous en éloigne. Or, il faut bien l'avouer en toute humilité, rien ne nous éloigne davantage de Dieu que notre corps lui-même, notre nature corrompue ; et tout ce qui la flatte, la caresse, la porte à l'insubordination et à la révolte ; et rien ne nous en rapproche davantage que ce qui détruit en nous les anciennes traces du péché, nous dispose à ne plus l'offenser et laisse à notre âme sa libre action pour le bien.

Puisqu'il en est ainsi, il est donc évident que le plus grand amour de Dieu se rencontre dans l'homme qui a le plus souffert pour lui, dans l'homme qui a montré le plus d'aversion pour la mollesse et la sensualité, qui sont des aliments de péché. Or, je vous le demande, mes frères, qui plus que le diacre Vincent, l'héroïque et saint élève de Valère, évêque de Saragosse, a aimé son Seigneur et son Dieu ? Toute sa vie n'a été qu'épreuves, tribula-

tions, souffrances, et ces souffrances, c'est pour Jésus, son maître adoré, qu'il les a généreusement endurées. Quand elles furent impuissantes, on essaya pour le fléchir de l'environner de toutes les douceurs de la vie, et son horreur pour elles était telle qu'elles lui ont causé la mort.

Quel sera donc notre but aujourd'hui et qu'essaierons-nous de vous démontrer dans l'histoire du martyr saint Vincent ? C'est que la vie du chrétien, qui n'est rien autre chose que l'amour de Dieu mis en pratique, est alimentée par les souffrances, et éteinte par les voluptés de ce monde.

### I

Oui, mes frères, je le proclame hautement, l'amour de Dieu est tout dans la vie d'un véritable chrétien. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort, dit Notre-Seigneur, *qui non diligit manet in morte*. Qu'est-ce que l'âme enveloppée dans les ténèbres du péché, liée, garrottée par les chaînes du démon ? Elle est là immobile, sans action, et sans vie : elle n'aime plus, elle ne se meut plus, elle est plongée dans la nuit, ensevelie dans le tombeau. Le corps avec ses appétits, ses instincts, ses passions, en est le maître, il en dispose comme il l'entend, au gré de ses caprices, elle ne lui résiste plus, elle est morte : c'est un cadavre d'âme qui n'a plus que les apparences de la vie. Ah ! qu'il en est autrement chez les saints, qui savent réduire le corps en servitude, *in servitutem redigo*, comme dit le grand Apôtre, qui le traitent d'esclave, qui l'appellent « mon âne, » comme le bon curé d'Ars, qui ont appris de l'expérience que si le corps est un bon et utile serviteur, il est un mauvais maître. Aussi chez eux l'âme est souveraine, elle agit, elle résiste, elle commande, et elle est obéie fidèlement. D'après cela, mes frères, nous pouvons juger si nous aimons Dieu, et si nous l'aimons de cet amour généreux, solide, effectif, qui seul mérite le nom d'amour. Notre âme règne-t-elle en nous ? domine-t-elle dans notre conduite pour imposer à nos actions une direction surnaturelle ? Alors nous aimons Dieu, nous sommes dans la vie. En est-il autrement ? L'âme est-elle ensevelie dans la chair, soumise aux penchants corrompus ? Hélas ! elle ne vit plus, elle est morte.

Mais hâtons-nous de voir comment le glorieux martyr Vincent a su rester dans la vie ; jusqu'à quel point il a préféré son âme à son corps ; jusqu'à quel point enfin il a aimé Dieu et lui a témoigné son amour.

Vincent appartenait à une des plus nobles et des plus puissantes familles de Saragosse, peut-être même était-il le neveu, par sa mère, du glorieux diacre saint Laurent. Il eût pu, s'il l'avait voulu, aisément parvenir aux premières dignités de l'empire, mais il y avait pour lui une dignité supérieure à toutes les autres : c'était celle de chrétien, et il n'en convoitait point d'autre. Et si nous avions à choisir, nous, mes frères, entre les avantages offerts par le monde et ceux que nous offre le Sauveur Jésus, auxquels, je vous le demande, donnerions-

nous la préférence? Suivrions-nous l'exemple du jeune Vincent?

Au moment où éclata dans tout l'empire romain la sanglante persécution de Dioclétien, il venait d'être promu au diaconat par le sage et pieux Valère, évêque de Saragosse, qui avait su remarquer les précieuses qualités et les rares talents dont était doué ce jeune homme; et parce que ce prélat se faisait déjà vieux, et que d'ailleurs il parlait avec beaucoup de peine, il l'employa à la prédication, charge dont Vincent s'acquitta à la satisfaction générale. Mais son zèle, ses discours, ses œuvres de charité devaient attirer bientôt sur lui les regards des persécuteurs.

En ce temps-là, en effet, vers la fin du troisième siècle, Dioclétien et Maximien, cruels tyrans et ennemis jurés du nom chrétien, envoyèrent Dacien en Espagne, en apparence pour la gouverner, mais de fait pour y être le ministre de leur impiété. Le nouveau gouverneur ne tarda pas à apprendre que l'évêque Valère et Vincent, son diacre, tenaient dans l'Eglise le premier rang aussi bien par l'éminence de leur doctrine que par la sainteté de leur vie; il les manda donc à son tribunal, et parce qu'il voulait instruire leur cause avec plus de loisir, il les fit conduire à Valence, chargés de fers. Ils firent à pied ce long voyage, maltraités par leurs gardiens, manquant même des choses nécessaires à la vie. Et pourtant pas une plainte n'échappait aux captifs. Mais plutôt, écoutez Vincents'adressant à lui-même pour s'encourager: « Misérable corps, disait-il, instrument de péché, tu as essayé bien des fois d'enchaîner mon âme, eh bien! à elle la revanche aujourd'hui! Tu n'as que ce que tu mérites. Que de fois n'as-tu pas suggéré à mon âme de marcher dans une voie qui l'éloignait de Dieu et du ciel? Tu lui as fait éprouver un véritable martyre; corps de boue, sois martyr à ton tour. » Tels étaient les sentiments qui animaient Vincent. Et comme son vénérable compagnon ne pouvait marcher qu'à grand-peine, il le soulageait, l'aidait, l'encourageait avec un dévouement tout filial.

Et nous, mes frères, quand au sein de la prospérité la main du Seigneur nous afflige, acceptons-nous sans murmure l'épreuve qu'il lui plaît de nous envoyer? N'oublions-nous pas qu'il faut expier ici-bas pour être absous là-haut? Et au lieu de remercier Dieu qui nous offre l'occasion de satisfaire à sa justice, ne sommes-nous pas tentés de considérer comme une injustice ce qui n'est que l'effet d'une miséricordieuse bonté? Le bon Dieu n'afflige que ceux qu'il aime, et c'est bien vrai. Malheur aux pécheurs qui jouissent en paix du fruit de leurs rapines et de leurs iniquités!

Mais revenons à nos vaillants martyrs. Jetés dans un cloaque, privés même de nourriture, mais visités et secourus par les anges, ils furent enfin amenés en présence de l'inexorable juge, qui dissimulant tout d'abord son dessein s'adressa à Vincent en ces termes: « Pour vous, mon fils, je suis certain que vous ne dégénérerez pas de la noblesse

de votre naissance. Vous avez trop d'esprit, vous êtes trop bien né pour ne pas vous rendre digne des honneurs dont l'empereur veut vous combler. Vous êtes jeune, beau, généreux, éloquent, vous pouvez aspirer à toutes les faveurs de la fortune. Elle se présente à vous les mains pleines d'honneurs et de présents; vous n'avez pour les mériter qu'à revenir à la religion de vos ancêtres. »

C'était, vous le devinez, mes frères, la voix de la sirène qui ne charme que pour perdre. Que dis-je? C'était la voix de cet antique serpent qui fascina nos premiers parents au paradis terrestre; c'est cette voix qui retentit encore si souvent à nos oreilles, et qui malheureusement en entraîne beaucoup à leur perte. Elle se fait insinuante et captivante pour nous dire: « Quittez le sentier sévère de la vertu, il est raboteux et trop rude. Accordez quelques jouissances à ce corps, qui n'a pas été créé pour un perpétuel martyre. Il n'est pas permis de se suicider ainsi par des privations continuelles; venez à moi et je vous couvrirai de fleurs, d'honneurs et de délices. »

Écoutez la réponse de Vincent, elle est digne d'un héros, et doit être proposée en exemple à tous les siècles chrétiens. Le vénérable Valère, affaibli et sans voix, avait chargé son jeune et vaillant compagnon de répondre pour lui et de faire l'apologie de la foi chrétienne. « Lieutenant des empereurs, dit Vincent, je vous remercie des faveurs que vous m'offrez... Que vos dieux, Dacien, soient pour vous! Offrez-leur votre encens et vos sacrifices d'animaux, et adorez-les comme les protecteurs de votre empire; nous autres chrétiens, nous savons bien qu'ils sont l'ouvrage des hommes, qu'ils n'ont ni sentiment ni mouvement, et qu'ils sont sourds à vos invocations.

« Nous ne reconnaissons pour vrai Dieu que le souverain Créateur du ciel et de la terre, qui par sa providence régit et gouverne le monde. Nous ne croyons qu'en ce seul Dieu et en Jésus-Christ, son fils, lequel, revêtu de notre chair, est mort pour nous sur la croix; et afin de reconnaître autant qu'il nous est possible cet amour et cette mort par notre amour et notre mort, nous désirons répandre notre sang et donner notre vie pour sa gloire. »

A ces paroles, le gouverneur entre en fureur, et ordonne aussitôt que le saint évêque soit banni et Vincent cruellement tourmenté. Les bourreaux le dépouillent, l'attachent à un poteau, lui lient les pieds avec des cordes engagées dans des poulies, et tirant de toutes leurs forces, disloquent les membres du pauvre patient. Et Dacien de lui dire avec ironie: « Ne vois-tu pas comme ton corps est tout démembré? Qu'attends-tu davantage pour te ranger à la volonté de nos dieux? »

La réponse du jeune homme fut sublime. Dieu seul peut inspirer tant de sagesse et tant de courage à un âge si tendre. Et comme elle est différente du langage que nous entendons tenir tous les jours autour de nous à des soi-disant chrétiens: « J'ai toujours désiré souffrir; et crois-moi, Da-



cien, il n'est point d'homme qui me puisse faire un plus grand plaisir que celui que je reçois maintenant de toi et contre ton intention. Tu es plus tourmenté que moi de voir que je ne suis point vaincu par tes supplices. Aussi, je te conjure de ne point changer de sentiment à mon égard ; car le prix de ma couronne et la gloire de mon combat dépendent des excès de ta cruauté. »

Le tyran rendu plus furieux encore par ce langage dont la grandeur lui échappait, commande aux exécuteurs d'inventer quelque nouveau tourment, et ils se mirent sur le champ à déchirer le corps du saint avec des gaffes et des crochets de fer. Mais, comme si Vincent eût été insensible, loin de se plaindre et de gémir, il interpellait ses bourreaux en ces termes : « Que vos bras sont donc faibles et vos instruments sans puissance ! J'espérerais que votre cruauté serait plus ingénieuse ! » Humiliés autant que harassés, ils étaient las de le torturer, et le martyr n'était point encore las de souffrir. Son courage augmentait avec sa joie ; et, chose inouïe, il trouvait de nouvelles forces au milieu des supplices mêmes. Qui expliquera ce mystère ? Ah ! mes frères, c'est que votre saint patron priait, invoquait l'Esprit-Saint, et Dieu à qui tout est possible et qui a promis de n'abandonner jamais les siens, était avec lui, et la douleur était une joie et les tourments des délices. *Omnia possum in eo qui me confortat*, Je puis tout en celui qui me fortifie, avait dit l'apôtre ; et Vincent éprouvait la vérité de cette parole.

On aurait cru, à voir ce spectacle, qu'il y avait comme un défi entre le tyran et sa victime, une lutte opiniâtre entre la fureur du gouverneur et la ferveur du martyr ; mais, grâce à Dieu, Dacien aurait plutôt manqué d'instruments de torture que Vincent de courage. De sorte que ce juge, hors de lui, fit maltraiter les bourreaux mêmes, qu'il accusait de lâcheté, à qui il reprochait de se laisser vaincre par la patience du criminel et d'être les indignes ministres de la justice des dieux et des empereurs. Et voilà que stimulés par la peur, ils redoublent de cruauté et étendent le corps ensanglanté du saint diacre sur un lit de fer sous lequel ils placent un brasier ardent ; ils lui appliquent en même temps des lames de cuivre rougies sur la poitrine, tellement que le sang qui dé coulait des membres du martyr éteignait le feu qui le dévorait. Et malgré tout, le vaillant athlète ne se démentait pas un seul instant ; on eût dit qu'il reposait sur un lit semé de roses ; et il trouvait encore au milieu de ces atroces tortures la force de braver ses bourreaux. Mais Dacien impitoyable ne voulait point reconnaître qu'une force surhumaine soutenait sa victime. Il le fit enfermer dans une geôle dont le sol était semé de têts de pots cassés et ordonna qu'on le roulât dessus pour renouveler ses douleurs par tout son corps. C'est en vain. Là prison s'illumine tout à coup, et le martyr ressent un bien-être indéfinissable : il est miraculeusement guéri de ses blessures. Saint Augustin, en racontant cette scène horrible, nous fait remarquer que le cruel gouver-

neur souffrait plus que sa victime. « La voix de cet homme, dit-il, ses yeux, son visage, tous les mouvements de son corps indiquaient, à n'en pas douter, que ses tourments étaient plus vifs que ceux qu'il infligeait au courageux jeune homme. »

## II

Le Roi Jésus pour lequel Vincent avait jusqu'ici si héroïquement souffert, ne lui avait point ménagé sa divine assistance ; il lui avait procuré une force surnaturelle et une joie intime au milieu même des plus cruelles tortures. Il allait lui accorder de nouvelles faveurs, et montrer ainsi qu'il n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui toute leur confiance. C'est pourquoi il voulut achever la mesure de ses grâces et le mettre en état de triompher encore plus glorieusement des ennemis de son nom.

Au milieu de la nuit, lorsque les geôliers, estimant être plutôt commis à la garde d'un squelette que d'un homme, s'étaient endormis, un cortège d'esprits célestes descendit auprès du saint martyr, répandant dans sa prison un délicieux parfum, une douce lumière, en même temps qu'une suave harmonie. Les gardes s'éveillaient en sursaut craignaient déjà une évasion, mais Vincent les rassura aussitôt : « Je ne m'enfuis point, ne craignez rien, me voici ; je suis ici au milieu de mes frères, et je goûte les grâces que Dieu me fait ; reconnaissez par là la puissance du Roi que je sers et pour qui je souffre ; et allez dire de ma part à Dacien qu'il invente de nouveaux supplices, car je ne ressens plus rien de ceux qu'il m'a fait endurer. » Ils y allèrent, mais tandis que la plupart des geôliers se convertissaient à la vue de tant de prodiges, le gouverneur consterné et endurci cherchait de quels nouveaux tourments il pourrait affliger sa victime. Et cependant les anges chantaient dans la prison du saint diacre, et au dire de Prudence l'exhortaient en ces termes : « Courage, invincible martyr ! Tu as vaincu les tourments eux-mêmes, car ils ont perdu contre toi toute leur force. Notre Seigneur Jésus a été témoin de tes glorieux combats, et il veut déjà te couronner comme vainqueur. Laisse donc là ta dépouille mortelle, et viens avec nous jouir de la gloire éternelle. »

C'est ainsi que se passa la nuit entière. Dès le matin, Dacien fit comparaître de nouveau à son tribunal l'invincible martyr. Le chevalet, les crocs aigus, l'ardeur du feu, les rigueurs de la prison, n'ont pu abattre la constance du jeune homme. Le gouverneur va changer de tactique. Là où la force a échoué, la ruse réussira, croit-il. « Tes tourments ont été grands et excessifs, dit-il, Vincent, il est bien raisonnable que nous cessions de te tourmenter. » Et il le fit étendre sur un lit moelleux. Le vaillant athlète va-t-il se laisser vaincre par la sensualité ? Ah ! ne craignez rien, mes frères. Habitué de bonne heure à se vaincre et à dompter sa chair, il souffrait davantage à vrai dire sur cette couche séductrice que sur les chevalets ; car,

raconte son historien, comme s'il n'eût voulu vivre que pour souffrir, il refusa de vivre lorsqu'il s'aperçut qu'il ne souffrait plus, et il souhaita de mourir dans les délices qui lui étaient insupportables, comme il avait voulu vivre dans les tourments pour lesquels seuls il semblait avoir aimé la vie.

Remarquons ici, mes frères, que les peines et les épreuves donnent à l'âme une indomptable force, tandis que la sensualité et les plaisirs l'énervent et la rendent incapable d'une lutte prolongée. C'est pour cela que dans les premiers siècles du christianisme, un si grand nombre de chrétiens se privaient de toutes les douceurs de la vie ; c'est aussi pour cela que l'Eglise ordonne à ses enfants des jeûnes, des abstinences, des mortifications, et qu'elles les aide ainsi à mettre en pratique le commandement du divin Maître : *Faites pénitence, sinon vous périrez tous ; Agite pœnitentiam... nisi pœnitentiam egeritis, omnes peribitis.* Sans doute l'Eglise veut nous fournir par là l'occasion d'expier nos fautes, mais elle se propose aussi de rendre notre âme forte, vigoureuse, et supérieure aux attaques du démon. Vincent n'aurait pas voulu fuir pour échapper aux horribles tortures qui l'attendaient ; mais s'il l'avait pu, il se serait dérobé au nouveau genre d'épreuves qui lui était préparé, tant il le croyait redoutable ! Salutaire leçon pour tout chrétien ! La sensualité est un ennemi qu'il est téméraire d'aborder de front : si nous voulons échapper à ses coups, hâtons-nous de prendre la fuite.

L'âme de Vincent est restée unie à son corps aussi longtemps que ce corps a souffert. Maintenant qu'il est comblé de toutes les faveurs, environné de soins, maintenant qu'il est l'objet de toutes les caresses et de toutes les attentions, elle n'en veut plus pour compagnon, elle s'en sépare et va dans les bras de Dieu et dans son paradis attendre le jour où il lui sera rendu transformé et incorruptible. C'est ainsi que mourut l'invincible martyr dont nous faisons aujourd'hui la fête, le 22 janvier de l'an 304.

L'implacable gouverneur vaincu cette fois, s'acharna néanmoins avec une rage diabolique contre le corps de sa glorieuse victime. Il commanda donc qu'il fût exposé en pleine forêt pour servir de pâture aux bêtes fauves, et priver ainsi les chrétiens de la consolation de lui rendre les derniers honneurs. Mais la malice des hommes est impuissante contre le pouvoir du Dieu vivant, qui sait défendre ses serviteurs après la mort tout aussi bien que durant la vie. Le féroce Dacien l'avait fait reprendre et déposer au pied d'une montagne isolée : ô merveille ! Dieu envoya un corbeau pour défendre la précieuse victime contre la voracité des loups. O souveraine Bonté qui secourez si puissamment vos amis ! O Toute-Puissance à qui toutes les créatures obéissent ! Elie fut nourri autrefois par un corbeau, et aujourd'hui c'est un autre corbeau qui garde le corps du serviteur de Dieu. « O fureur insensée de Dacien, s'écrie saint Augustin, le corbeau sert Vincent, le loup le révere,

et Dacien le persécute ; il n'a pas honte de s'opiniâtrer en sa malice, et de se montrer plus cruel envers lui que les bêtes sauvages, qui oublient en sa faveur leur cruauté naturelle et s'efforcent de le défendre. »

L'impie Dacien, loin de se rendre à l'évidence, était de plus en plus furieux ; et, espérant vaincre enfin dans la mer celui qui l'avait vaincu sur la terre, il fit coudre le corps du martyr dans une peau de bœuf et ordonna qu'il fût jeté avec une grosse pierre au cou, loin, bien loin, en haute mer. Mais celui qui commande aux vents et à la mer ramena presque aussitôt sur le rivage le précieux dépôt, si bien que les mariniers épouvantés s'enfuirent sans plus vouloir toucher au corps vénérable, à qui les vagues creusèrent peu à peu une fosse qu'elles remplirent de sable.

Peu après, Dieu permit que le saint martyr apparût à un de ses compatriotes, lui révélant l'endroit où reposait son corps et le priant de lui rendre les devoirs de la charité chrétienne ; mais celui-ci par peur de Dacien différa cet office. Vincent s'adressa alors à une pieuse veuve qui, moins timide, alla recueillir dévotement les précieuses reliques et les mit en terre hors des murs de Valence, dans une église qui ne tarda pas à être dédiée au glorieux diacre Vincent.

Tels furent les combats et les triomphes de Vincent, qui à peine entré dans la vie en méprise les délices pour rester fidèle à la foi chrétienne, parce que, comme dit encore le grand évêque d'Hippone, « enivré de ce vin mystique qui rend fort et chaste, il eut le courage de s'opposer aux tyrans qui voulaient ruiner le règne de Jésus-Christ. »

Evidemment la force qui triomphait en lui était au-dessus de lui. C'était la puissance même de Dieu, qui se manifestait visiblement ainsi dans la personne d'un de ses serviteurs, car il n'est pas d'un homme de souffrir de tels tourments sans se plaindre, ni hésiter. Mais la grâce peut transformer aisément en héros la plus faible des vierges, et donner la sagesse des anges au plus ignorant. Et s'il a plu au Seigneur de nous offrir, aux origines de son Eglise, l'exemple de tant d'intrépides martyrs, d'héroïques vierges et de généreux confesseurs, c'est afin de nous montrer qu'il n'abandonne jamais ses serviteurs fidèles, et qu'au besoin il combat avec eux et pour eux, quand ils luttent pour la vérité et la justice.

Pour nous, mes frères, méritons par notre conduite la puissante intercession de ce glorieux martyr. Supportons avec résignation, en vue d'expier nos fautes et de fortifier notre âme contre les tentations, les peines et les misères de cette vie, et ne cessons de regarder la prospérité comme le piège le plus dangereux pour notre innocence. En agissant ainsi, nous marcherons sur les traces de saint Vincent et nous arriverons comme lui à la gloire éternelle. Ainsi soit-il !



## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

## II

*Et nolebant venire.*

Et les invités refusèrent de venir. (S. Math., xxi, 5).

Les abstentionnistes en fait de religion laissent supposer deux états d'âme différents, dont l'un ou l'autre doit leur convenir et éclairer notre enquête sur leur conduite religieuse : ou bien ils n'ont jamais eu la foi, ou bien ils l'ont eue. S'ils n'ont jamais eu la foi, il n'y a plus à se demander pourquoi ils ne viennent jamais à l'église, car il n'y a guère que la foi pour imposer ce devoir à des jours déterminés. Mais s'ils ont eu la foi, il est présumable qu'ils l'ont encore, à quelques exceptions près, et alors pourquoi ne viennent-ils plus à l'église ?

Jamais question ne s'est prêtée à des explications aussi diverses, parce que quand la bonne volonté manque, chacun s'excuse comme il peut.

Ouvrons l'évangile en saint Mathieu ou en saint Luc, à l'endroit de la parabole du festin.

Un roi, voulant faire les noces de son fils, envoya à deux reprises ses serviteurs pour y appeler les conviés. Savez-vous l'accueil que firent les invités à une proposition si honorable et si gracieuse ? Ils refusèrent, sans autre explication : *Et nolebant venire.*

D'autres serviteurs étant revenus à la charge, cette fois les invités ne dirent pas non, mais ils s'abstinrent par négligence : *Illi autem neglexerunt* ; ils préférèrent se rendre qui à sa maison, qui à son trafic ordinaire : *Et abierunt alius in villam suam, alius ad negotiationem suam.* Les délicats cependant allèguent une excuse quelconque : Moi, j'ai acheté une maison de campagne, et il faut que j'aille la voir. — Moi, j'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les éprouver. — Moi, j'ai pris femme, ainsi je ne puis y aller. Et chacun d'ajouter par manière de bienséance : Prière de m'excuser. *Roga te, habe me excusatum.*

Jugez, mes frères, par ce seul échantillon, des prétextes qu'un mauvais vouloir est capable d'apporter pour s'excuser. Retenons-les bien déjà, puisque c'est l'Esprit même de Dieu qui nous les dévoile, et voyons tout ce qu'ils cachent de misère et de mensonge.

I. Il y a d'abord les invités qui refusent sans dire pourquoi : *Et nolebant venire.*

Ce refus pur et simple, sans un mot d'excuse, me paraît d'abord assez mystérieux. On ne répond pas ordinairement à de pareilles avances par un refus aussi sec, sans autre explication, à moins d'avoir quelque intérêt à déguiser les dispositions de son cœur. Vous refusez l'invitation du roi, sans même oser donner le motif de votre refus !... Votre embarras, ne cache-t-il pas quelque chose ?... Ne

vous jugez-vous pas indigne de figurer en si noble compagnie, et n'auriez-vous pas à rougir d'être si amicalement traité, au cas où l'idée viendrait à quelqu'un de contrôler votre honorabilité ?...

Ne vous faites pas d'illusion, mes frères, il en est qui en sont là. Hélas ! oui, parmi ceux qui ne viennent jamais à l'église, il en est qui se sentent retenus par la honte, parce qu'ils portent écrite, en lettres trop lisibles, l'épithète d'indignes chrétiens. A en croire les maximes du monde, vous diriez qu'on ne peut jamais trop s'enfoncer dans le mal pour encourir sa réprobation. Erreur profonde !... Le monde ne vous passe rien, et vous n'avez pas plus tôt cessé de lui plaire qu'il se met à critiquer et à juger en détail toute votre vie. Saint Paul s'est borné à dire aux Corinthiens que ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avarés, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront héritiers du royaume de Dieu (I Cor. vi, 9, 10) ; mais le monde entend bien leur signifier, lui, que leur place n'est pas même à l'église, quoique l'église ne soit que le vestibule du royaume de Dieu, aussi longtemps que leur vie restera scandaleuse. Et il n'y a pas tant d'inconséquence entre de telles maximes et de tels procédés, parce qu'après tout, le monde ne supporte pas qu'on soit des siens et qu'on affecte de porter une autre marque que la sienne... Un tel est un voleur, un flétri : qu'il ne prenne pas les airs d'un honnête homme ! — On sait cela, et c'est pourquoi on s'interdit l'église.

Mais il y a mieux à faire. Cessez d'être ce que vous avez été, et le monde lui-même ne trouvera pas étrange que vous veniez à l'église. Voyez donc Zachée ; c'était apparemment un usurier et un voleur, et il y avait lieu de se demander en quoi il méritait l'honneur de recevoir le Fils de Dieu dans sa maison. Mais après sa noble et courageuse détermination de rendre, et au-delà, tout ce qu'il avait usurpé, Zachée non seulement a fermé la bouche à tous ses détracteurs, il a même forcé leur admiration et celle de la postérité... J'en dirai autant de Madeleine, la pécheresse ; de Saul, le persécuteur ; d'Augustin ; et de combien d'autres ! Est-ce que tous ces vases d'ignominie n'ont pas été changés en vases d'honneur ? Est-ce qu'ils ne se sont pas pleinement réhabilités ?

Si décrié et si bas coté qu'on soit dans l'estime publique, on possède donc encore un moyen d'en revenir, mais un seul : c'est de déplorer et de réparer ses torts, et de revenir sincèrement à Dieu. Et si tous ceux et toutes celles qui ont besoin de cette recette en voulaient faire leur profit, on verrait à l'église des hommes et des femmes que sans cela on n'y verrait jamais, tant ils se rendent compte que ce serait porter un défi à l'opinion.

Il y a là comme un souvenir de ce qui se passait aux temps reculés du christianisme. Quand autrefois l'Eglise pratiquait l'excommunication dite médicinale, qui consistait à tenir éloignés pour

un temps de tout commerce avec les fidèles les pécheurs scandaleux, c'est qu'elle avait le sentiment des convenances : son but n'était pas seulement de sauvegarder les principes de la morale, mais encore de ménager de légitimes susceptibilités. Or, pour donner à ces principes et à ces susceptibilités une prompte et efficace satisfaction, il n'y a aujourd'hui comme alors qu'une prompte et radicale conversion, et l'on aurait de la sorte un puissant motif en moins de manquer à l'église, et de forfaire ainsi à l'un des principaux devoirs du chrétien.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### IV

LES ÉVANGÉLISTES ; SAINT MARC, SAINT LUC

#### *Saint Marc*

Saint Marc, l'auteur de l'évangile placé le second dans le Nouveau Testament, était originaire de l'île de Chypre, dans la Méditerranée. Sa mère, nommée Marie, sœur de l'apôtre saint Barnabé, résidait à Jérusalem. Convertie au christianisme, soit avant, soit après la mort du Sauveur, elle égala en zèle pour la religion chrétienne les Marie de l'Évangile, car nous voyons les apôtres et les premiers chrétiens se réunir dans sa maison pour la célébration des saints mystères. C'est dans cette maison que saint Pierre alla directement chercher un refuge, lorsqu'il fut miraculeusement délivré de prison. Cette circonstance suppose qu'il existait des relations assez intimes entre le Chef des Apôtres et la famille de saint Marc. Du reste, dans sa première épître<sup>1</sup>, saint Pierre donne à celui-ci le nom de « fils », ce qui indique probablement que saint Marc aurait reçu le baptême des mains de l'Apôtre.

L'opinion qui fait de notre évangéliste un des soixante-douze disciples ne semble pas suffisamment établie. Mais dès le début de la prédication apostolique, les apôtres Paul et Barnabé l'emmenèrent avec eux en Syrie. Il alla ensuite avec son oncle évangéliser Chypre, sa patrie ; puis il devint le compagnon habituel de saint Pierre.

Saint Marc suivit le Prince des apôtres dans ses courses et jusqu'à Rome. L'évangile qu'il a écrit est comme le résumé fidèle de l'enseignement de son maître. Aussi les plus anciens écrivains du christianisme disent que saint Marc « n'omit rien de ce qu'il avait entendu, et n'admit rien, dans son récit, qu'il ne l'eût appris de la bouche de Pierre »<sup>2</sup>. Un auteur l'appelle « l'interprète de

Pierre », et saint Justin donne à l'évangile de saint Marc le nom de « Mémoires de Pierre. »

De ce chef, cet évangile revêt un caractère plus recommandable encore et satisfait le vœu émis en secret par plus d'un cœur chrétien : posséder l'enseignement même de l'apôtre constitué par Jésus-Christ lui-même pour être la pierre fondamentale de son Eglise. Saint Marc, disciple de saint Pierre, n'a pas été témoin des événements qu'il raconte : le récit qu'il nous a laissé, il le tenait de son maître. Quel souvenir précieux et sûr ! Cela nous explique pourquoi les renseignements relatifs à Simon-Pierre sont plus abondants chez saint Marc que dans les autres évangiles, et pourquoi aussi des détails tout à l'honneur de Pierre y sont omis. La modestie du Prince des apôtres laissait dans l'oubli ce qui pouvait rehausser sa personne, et elle détaillait les défaillances qui devaient servir à l'humilier. Quelle leçon pour notre orgueil ! Nous publions bien haut ce qui peut nous faire valoir : Pierre le passe sous silence. Nous dissimulons soigneusement ce qui est à notre confusion : l'apôtre le proclame à la face de l'univers.

Saint Marc, au témoignage de saint Irénée, aurait fait paraître son évangile après la mort de saint Pierre, arrivée en l'an 67 après Jésus-Christ. Les chrétiens de Rome l'ayant pressé de composer pour eux un abrégé de la prédication du Prince des apôtres, il céda à leurs desirs. Son but fut donc de venir en aide à la mémoire de ces pieux sollicitateurs et de continuer par là, auprès d'eux, l'enseignement chrétien, comme aussi de leur permettre de propager cet enseignement dans leur entourage et de le perpétuer parmi les générations à venir.

Saint Mathieu avait écrit pour des chrétiens sortis du judaïsme, saint Marc s'adressait à des païens convertis ; c'est pourquoi il donne des explications de coutumes juives inconnues à ses lecteurs.

Ayant composé son évangile pour des Romains et à Rome même, il semblerait tout naturel qu'il se fût servi de la langue latine, et pourtant il écrivit en grec. C'est qu'à cette époque, même à Rome, cette langue était devenue presque générale, et le rituel, la liturgie des primitives Eglises, en Occident, étaient en grec. Tous les écrits chrétiens parus à Rome dans ces siècles, et connus de nous, sont grecs ou l'étaient. Il n'est donc pas étonnant que saint Marc ait écrit en cette langue.

Saint Marc évangélisa la Basse-Egypte où il fonda l'Eglise d'Alexandrie dont il fut le premier évêque. Le peuple de cette ville lui fit subir un douloureux mais glorieux martyre. Pendant plusieurs siècles, l'Eglise d'Alexandrie conserva le manteau de saint Marc, et chaque nouvel évêque en était solennellement revêtu au jour de son intronisation. La ville de Venise a, depuis longtemps, choisi le saint évangéliste pour protecteur spécial, et elle a construit en son honneur une des plus belles et des plus riches basiliques du monde entier. La célèbre république porte encore

<sup>1</sup> v. 13.

<sup>2</sup> Papias.



aujourd'hui, gravé dans ses armes, le lion, emblème de saint Marc.

Qu'il nous suffise à nous d'aimer son évangile, de le porter gravé dans notre cœur, et surtout pratiqué dans notre conduite.

### *Saint Luc*

Le troisième évangéliste, saint Luc, naquit à Antioche, capitale de la Syrie, dans une famille qui n'était pas juive. Saint Paul, dont il devint le compagnon et l'ami fidèle, nous apprend qu'il exerçait la profession de médecin. Fut-il également peintre ? la chose n'est pas certaine, malgré les portraits de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge qu'on lui attribue.

Converti probablement par l'apôtre saint Paul, à Antioche, il s'attacha à lui et partagea son ministère apostolique pendant plusieurs années. Il l'accompagne en Europe, en Macédoine, ensuite à Tyr, à Césarée, à Jérusalem. Quand son illustre maître, arrêté à Jérusalem et emprisonné à Césarée, en eut appelé au César de Rome, saint Luc ne l'abandonne point. Lors de la seconde arrestation de saint Paul, le médecin converti reste à ses côtés, avec un attachement que rien ne peut ébranler : « Luc est seul avec moi, » écrit l'Apôtre à son disciple Timothée <sup>1</sup>.

Qu'advint-il du disciple après le glorieux martyre de son maître ? La tradition nous apprend seulement qu'il resta missionnaire infatigable et qu'il porta jusque dans les Gaules la doctrine du Seigneur Jésus ; c'est du moins ce qu'affirme saint Epiphane. Il mourut martyr lui aussi en Grèce à un âge assez avancé, pendu, croit-on, à un olivier. Ses précieux restes furent transportés solennellement à Constantinople, en l'année 357 après Jésus-Christ.

De même que l'évangile de saint Marc est en quelque sorte l'évangile de saint Pierre, on peut dire que celui de saint Luc est l'évangile de saint Paul. Car, pas plus que saint Marc, saint Luc ne fut témoin oculaire de ce qu'il raconte de Notre-Seigneur. Mais si saint Paul, quand il parle de « son évangile » désigne celui que son disciple écrivit, il n'en fut pas l'unique source. Saint Luc nous apprend lui-même, au commencement de son récit, qu'il s'est diligemment informé de tout auprès des témoins oculaires <sup>2</sup>. Ceux qui lui fournirent des renseignements furent sans doute d'abord saint Barnabé, fondateur de l'Eglise d'Antioche, ensuite saint Pierre qu'il connut certainement dans cette ville, puis saint Jacques de Jérusalem, le cousin de Jésus, avec lequel l'évangéliste entra en relations <sup>3</sup>. Ce dernier, membre de la sainte Famille, pouvait lui donner les renseignements les plus sûrs au sujet des premières années de la vie de Jésus-Christ. Et puis, n'est-il pas rai-

sonnable de penser que saint Luc recueillit de la bouche même de la très sainte Vierge la plupart des traits qu'on lit dans les deux premiers chapitres de son évangile ?

Enfin, il fut encore facile à cet évangéliste, durant ses longs voyages et ses nombreux séjours à Jérusalem, à Antioche, à Césarée, en Grèce, à Rome, qui le mirent en rapport avec des apôtres, des disciples et des personnes dignes de foi, d'appréhender sur Notre-Seigneur les ravissants détails qu'il nous a seul conservés.

Saint Luc adresse son évangile à un personnage qu'il nomme Théophile et qui était sans doute un païen converti, issu d'une famille distinguée. Mais évidemment le but de l'évangéliste n'était pas d'écrire pour un seul homme ; son récit s'adresse à tous les chrétiens, afin d'affermir leur foi et de leur faire aimer davantage Jésus-Christ en leur apprenant à le mieux connaître. Il s'attache principalement à nous montrer en Jésus le Dieu-homme, bon, miséricordieux ; à relever la prédilection du bon Pasteur pour les âmes les plus pauvres et les plus égarées. Seul, il raconte l'histoire du prodigue, et, avec détails, l'histoire de Madeleine aux pieds de Jésus.

Aucun des évangélistes n'a fait une part aussi large que lui dans son récit aux femmes dont il est question dans la vie du Sauveur. Chez aucun des trois autres il n'est aussi longuement parlé de la sainte Vierge. Sainte Elisabeth, Anne la prophétesse, la veuve de Naïm, Marie-Madeleine et Marthe, les filles de Jérusalem et beaucoup d'autres apparaissent tour à tour comme des preuves vivantes de l'intérêt que portait Notre-Seigneur à cette partie de l'humanité, alors si humiliée, si maltraitée.

Saint Luc, comme saint Marc, a écrit en grec durant son séjour en Achaïe, d'après les témoignages de saint Jérôme et de saint Grégoire de Nazianze. Nous avons déjà rapporté qu'il mourut dans cette contrée.

Terminons ces aperçus en disant que saint Luc est comme le poète du Nouveau-Testament. Son récit surpasse certainement en beauté ceux de saint Mathieu et de saint Marc ; il ravit l'esprit et gagne le cœur. A lui seul il nous a conservé quatre cantiques sublimes : le *Magnificat* de Marie, le *Benedictus* de Zacharie, le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon, enfin le *Gloria in excelsis* chanté par les anges dans les champs de Bethléhem.

Que de cœurs les ont chantés ces cantiques, depuis dix-huit siècles qu'ils sont écrits ! Que de générations les ont redits en passant sur cette terre ! Unissons nos voix aux leurs et nos accents à leurs accents, afin que la même foi et le même amour nous réunissent un jour à eux, pour chanter avec eux encore, dans la langue du ciel, les cantiques de l'éternité.

<sup>1</sup> II Tim., iv, 11.

<sup>2</sup> Luc I, 2.

<sup>3</sup> Actes xxi, 18.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGATHE

(5 FÉVRIER)

*Anima sancta, devota, honor  
Dei, patriæ columen.*

Ame sainte, dévouée, l'honneur de Dieu, la protection de la patrie.

Lorsque la glorieuse sainte Agathe eut subi le martyre, les fidèles s'emparèrent de son corps virginal et ils se préparaient à l'embaumer. Tout à coup un jeune étranger, inconnu dans la cité, splendidement vêtu, entra, suivi de plusieurs enfants d'une beauté céleste. Il tenait une plaque de marbre sur laquelle se lisaient ces mots, le plus beau panégyrique de la vierge : « Ame sainte, dévouée, l'honneur de Dieu, la protection de la patrie. » Alors il la déposa dans le sépulcre, auprès de la tête de la douce martyre, ferma lui-même le tombeau et se retira. Les chrétiens pensèrent que c'était l'ange d'Agathe qui lui rendait ainsi ce pieux témoignage, car on ne le revit jamais.

On ne saurait en effet mieux résumer la vie de la sainte, dont Catane et Palerme se disputent le berceau. Son éducation, les épreuves de sa jeunesse nous la montrent vraiment *sainte, dévouée* à Jésus-Christ, le seul Epoux qu'elle eût choisi. Son martyre est *l'honneur de Dieu*, qui dans une faible femme a fait paraître un tel héroïsme. Et après sa mort elle est devenue, elle est restée l'espoir, la sauvegarde, le *soutien de son pays*.

I

« Je suis de condition libre et de noble famille, dit-elle au gouverneur de Sicile, Quintianus, qui l'interrogeait à son tribunal. Toute ma parenté est là pour l'attester. » Elle était libre surtout de la liberté des enfants de Dieu, qui sont affranchis du démon, du péché, du respect humain, de toutes les conventions coupables du monde. Il n'est qu'une seule âme vraiment libre, c'est l'âme sainte. Elle ne dépend de personne que de Dieu et de sa conscience ; les lois humaines, elle les accepte et les observe, si elles ne sont pas opposées à la loi de Dieu, et quand il arrive, comme trop souvent aujourd'hui, que les décrets des hommes ne sont que des essais de coups de force contre Dieu, elle considère ces sortes de décrets comme sacrilèges, et dût-on la châtier durement de sa juste désobéissance, elle répond avec sainte Agathe : « *Ingenua sum*, Je suis libre ! »

Le respect d'une loi mauvaise est une forfaiture, et le signe que l'on porte en soi non pas une âme chrétienne, mais une âme païenne, une âme d'esclave.

Si Agathe se prévalait de sa liberté, c'était pour se glorifier aussitôt d'être la servante de Jésus-Christ. Quels sentiments étonnamment élevés nous rencontrons en cette jeune fille et qu'elle n'avait pu acquérir que dans les enseignements de l'Eglise, dans les Saintes Ecritures et notamment dans les épîtres de saint Paul ! Ecoutez plutôt cette profession de foi, qui semble un écho des paroles du grand apôtre : « La souveraine liberté est celle où l'on vit dans la servitude du Christ. *Summa ingenuitas ista est in qua servitus Christi comprobatur.* » Elle entendait son juge l'adjurer de se mettre à genoux devant les idoles, de leur offrir de l'encens : « Non, s'écriait-elle, je garde un culte profond pour ma sainte liberté. Elle consiste dans l'affranchissement du mal, de vos passions, de vos idoles, de votre or, de vos jouissances condamnées. C'est l'esclavage que vous m'imposez. Je n'en veux pas. Je n'accepte, — et celui-là avec combien de bonheur ! — que l'esclavage du Christ, dont le joug est si doux et le fardeau si léger ! *Ingenua sum.* »

C'était donc une âme vraiment sainte, dévouée à Dieu seul, élevée, par des parents dont elle se glorifie, dans la crainte de Dieu et l'amour de Jésus-Christ. Sa sainteté même est tellement connue que le gouverneur tentera de faire sa conquête non seulement pour satisfaire sa passion et jouir de ses biens, mais pour accroître son propre crédit.

Car il était issu, lui, d'une basse origine ; surtout il portait dans son cœur des sentiments bas et criminels. Il lui en voulait, à l'humble vierge, d'appartenir à la plus haute société, d'être riche, d'être estimée ; il lui en voulait surtout de sa vertu. Sa haine roturière était fortifiée d'une haine impie. L'impiété, inspirée surtout par le démon, est plus clairvoyante que nous ne croyons : elle sait que le grand obstacle à ses entreprises c'est la foi, c'est pourquoi elle ne supporte point ceux qui professent la foi, qui croient en Dieu, qui aiment Jésus-Christ ; Quintianus, avec ce coup d'œil satanique d'une si grande sûreté, ne s'y méprit pas un instant. L'ennemi, l'obstacle, pour lui c'était Jésus-Christ, protecteur et inspirateur de l'innocence d'Agathe, gardien de sa pensée et de sa virginité. Il fallait chasser le Christ du cœur d'Agathe. Or comment y parvenir ? En s'appliquant à la pervertir dans ses idées et à la corrompre dans ses mœurs. Ces artifices sont toujours les mêmes, toujours répugnants, mais si souvent victorieux !

Ce qu'il tente, vous ne l'ignorez pas. Agathe est sainte et pure : il la fait saisir et la livre à une femme perdue, Aphrodise, qui est la mère de neuf filles aussi perverses qu'elle, vivant comme elle des bénéfices de leur dépravation.

La voilà donc abandonnée, la pauvre enfant, trente jours durant dans cet antre d'infamie. Mais elle demeure libre dans son âme, libre par la prière qui monte sans cesse de son cœur virginal vers le ciel, libre par sa volonté, ce vaisseau



admirable qui a jeté son ancre au ciel. *Ingenuum!* Aux paroles, aux pratiques de perversion de son affreuse compagnie elle répond :

« Mon âme a été affermie et fondée dans le Christ. Vos paroles ne sont que du vent, un vent sans force ; vos promesses, qu'une pluie d'orage, un fleuve qui passe. Ce vent, cette pluie, ce fleuve n'ébranleront pas ma maison. Elle ne s'écroulera point, parce qu'elle est assise sur la pierre ferme. »

Ce qui fait les saints, c'est donc la volonté. Quelles que soient nos épreuves, nous ne succombons que si nous le voulons bien. Nous demeurons libres, nous pouvons rester forts. Remarquons toutefois qu'une des conditions de victoire pour nous parmi les compagnies perverses, c'est d'y être engagés malgré nous. Sainte Agathe est conduite par les bourreaux de son âme dans la compagnie sensuelle, et sans doute bien séduisante pour des mondains, d'Aphrodise et de ses filles ; elle est contrainte d'y demeurer. Alors la grâce de Dieu l'accompagne, elle comprend mieux, la douce sainte, l'horreur repoussante du mal, elle prie avec plus d'angoisse et de ferveur. Ses résolutions s'affermissent, et sa virginité respire par la prière et l'épreuve un air aussi pur et embaumé que les trois enfants dans la fournaise. Loin de faiblir elle s'anime à rester pure, fidèle au divin Epoux. Son cœur s'embrase pour lui d'un tel amour qu'elle ne désire plus qu'une seule chose : lui donner son sang dans le plus douloureux des martyres. Les flammes, pense-t-elle, le glaive, le chevalier lui seraient plus éléments encore que son horrible entourage. Celui-ci en effet travaille à souiller son âme, ceux-là du moins n'atteindraient que le corps.

Oui, l'ange l'a bien définie : une âme sainte et *dévot*e, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur au monde. L'impiété a cherché à couvrir de ridicule les âmes dévotes, relevant certains de leurs travers, pour se dispenser de voir le fond de bonté, de dévouement et de foi qui les anime. Oui elles ont des travers, des manies parfois, tandis que nous avons des vices, pour lesquels nous demeurons très indulgents et très tendres. Elles s'en vont remuer la couche infecte du moribond ou du pestiféré, elles s'ôtent le pain de la bouche pour le donner à leurs vieillards, elles passent des nuits au chevet des infirmes, elles ont froid, se privent, se sacrifient pour les autres, se dévouent en un mot, pendant que les gens du monde n'osent toucher le malheureux, s'éloignent quand ils l'aperçoivent, lui refusent l'aumône parce qu'il leur faudrait se donner la peine d'ouvrir leur vêtement pour y chercher une pièce de monnaie, ou s'ils la trouvent, la lui jettent avec dédain et croient en avoir déjà trop fait pour sa misère, d'ailleurs ne se privent de rien, vivent dans l'aisance, dans le luxe, dans les raffinements de la bonne chère, et se réservent au dessert la malicieuse jouissance de persifler les dévotes. Une dévote, c'était sainte Agathe, *anima devota* ; c'était sainte Lucie, qui viendra

prier à son tombeau et qu'elle saluera de ce même titre dont elle s'honore : « Lucie vierge dévote à Dieu, *Lucia virgo Deo devota* » ; ce sont toutes nos sœurs de charité, nos Petites Sœurs des Pauvres, nos vierges chrétiennes de tous les ordres et de tous les pays, les dignes sœurs de sainte Agathe et de sainte Lucie. Si vous ne les imitez point dans leur charité, leur dévouement, leur chasteté, du moins témoignez-leur votre religieux et profond respect.

Aphrodise elle-même ne put se défendre envers Agathe de ce respect que vous refusez aux pieuses émules de sa vertu. Ses efforts, ses caresses, ses charmes pervers, tout l'appareil séducteur du vice, toutes les pompes du démon n'ont aucune prise sur l'âme de la jeune chrétienne. Dévouée à Dieu, elle ne doit aux hommes que sa prière et sa charité ; elle ne leur doit pas son âme, qui ne lui appartient plus. Aussi Aphrodise s'avoue-t-elle vaincue : « Il serait plus facile, dit-elle à Quintianus, d'amollir les rochers, et de rendre le fer aussi malléable que le plomb, que d'ôter à l'âme de cette jeune fille le sentiment chrétien. Je lui ai tout offert : de beaux vêtements, des maisons luxueuses, de l'or, des pierreries ; elle n'en fait pas plus état que de la boue du chemin ! » Tels sont les saints. Rien ne les touche ici-bas que les âmes ; le reste n'est pour eux d'aucun prix. Ils se donnent à Dieu une bonne fois et ne se reprennent plus, même pour se prêter aux créatures. *Anima sancta, devota*.

## II

Elle va maintenant nous apparaître plus grande encore. Elle sera l'honneur même de Dieu, *honor Dei*, l'honneur de Dieu par sa profession de foi chrétienne, par l'énergie toute apostolique de sa défense, par sa douceur pour ses bourreaux, par son martyre. Dieu voudra témoigner ensuite combien il honore sa pieuse servante. Nous les verrons faire ensemble en quelque sorte assaut d'honneur.

1. Suivons-la d'abord devant le tribunal de son juge. Avec quelle énergie *elle défend l'honneur de son Dieu* ! « Je suis de condition libre, mais je me glorifie d'être la servante du Christ ! La véritable noblesse consiste à s'engager à son service ! C'est vous qui êtes des esclaves, car vous adorez des idoles de bois et de pierre, vous adorez surtout vos passions, vous êtes les esclaves du péché ! »

Après cette profession de foi hardie, en l'honneur de Jésus-Christ son divin Maître, elle remplit son rôle d'apologiste. A qui s'adresse-t-elle en effet ? A des hommes qui, élevés dans l'erreur, dans le culte des idoles et des jouissances, pourraient ignorer la vérité céleste, se prévalant ainsi avec orgueil de leur servitude. Ce sont d'ailleurs des esprits superbes : chez eux la bonne foi, si elle existe, n'est pas complètement innocente, ils imposent le culte de dieux auxquels ils ne croient pas, ne peuvent pas croire, tant il leur faudrait accepter et excuser de turpitudes. Aussi n'hésite-t-elle pas

à faire l'histoire de ces dieux et de ces déesses devant lesquels on lui ordonne de se mettre à genoux : « Voudrais-tu leur ressembler ? dit-elle avec ironie à Quintianus, voudrais-tu que ta femme reproduise les vices de tes déesses ? »

Ce n'est pas vous qui vous scandaliserez d'un tel langage. Elle parle, et suivant qu'il l'a promis, c'est l'Esprit-Saint qui parle par sa bouche. Ce qu'elle dit d'ailleurs, les prédicateurs chrétiens ne cessent de le redire sous une autre forme. Qu'étaient-ce que les dieux et les déesses de Quintianus, sinon les passions, adorées sous la forme d'idoles impures, les passions divinisées ? Les idoles de pierre ont disparu, les idoles de chair restent. Vous continuez à vous prosterner devant elles, devant les puissances du siècle dans l'intérêt de votre orgueil, devant l'or convoité, devant la richesse, devant les jouissances de la terre. Et cependant ces idoles fragiles vous ne les estimez pas ; elles n'ont pour vous qu'un côté utilitaire ou dépravateur ; au fond vous ne les aimez pas, les retours en sont trop tristes, les souvenirs trop lourds dans la vie et dans la mémoire. Et cependant vous ne souffrez pas volontiers qu'on vous en dise du mal, qu'on vous le rappelle : cela vous gêne, parce que les remords se lèvent dans votre conscience avec nos paroles. Vous nous renvoyez alors durement à nos affaires ainsi que Quintianus ; comme si notre grande affaire n'était pas de vous ramener à Dieu, de vous convertir même au prix de nos importunités.

— Assez ! s'écrie le gouverneur impatient. Sacrifie aux dieux ou je te fais périr par mille supplices.

— Tes supplices, s'écrie-t-elle, je ne les redoute pas. Si tu me réserves aux bêtes féroces, au seul nom du Christ, elles deviendront douces comme des agneaux. Si tu me jettes dans les flammes, les anges du ciel répandront sur moi une fraîche rosée qui me préservera. Les verges de la flagellation ? L'Esprit-Saint qui est en moi me les fera trouver légères à supporter.

Après le supplice de la compagnie d'Aphrodise, tout lui semblerait agréable maintenant, car l'Esprit-Saint l'inondait de délices. Elle songe alors à tous ces malheureux qui la persécutent ou qui persécutent en elle Jésus-Christ, parce qu'ils ne le connaissent point ; elle considère leur âme criminelle dont le salut est compromis ; elle se croit obligée de tenter un effort afin d'éclairer son misérable juge, de l'épouvanter au moins par la crainte des jugements de Dieu. Une âme de chrétienne, une âme de martyre surtout est essentiellement apostolique.

— Songe à toi, Quintianus, s'écrie-t-elle, et change de voie si tu veux t'épargner les tourments éternels !

Car elle ne le hait point, elle éprouve plutôt pour lui, pour son aveuglement, pour son âme coupable, une profonde pitié. Mais il ne veut pas l'entendre et ordonne de la jeter en prison. « Elle s'en va très joyeuse, un rayon de gloire au front, *lætissime et gloriantur*, dans son noir cachot, heureuse comme si elle était invitée à un festin, et

recommandant au Seigneur son martyr par d'ardentes prières, » afin de soutenir jusqu'à la dernière heure l'honneur de son Dieu, *honor Dei*.

Jusqu'à la fin, Dieu lui viendra en aide. Le lendemain, le gouverneur la prie de considérer sa jeunesse, sa beauté, et lui demande quelle résolution elle a prise enfin pour son salut : « Mon salut, répond-elle, c'est le Christ ! » Et reprenant son rôle d'apôtre : « Renonce à tes dieux, lui dit-elle suppliante ; ils sont de bois et de pierre fragile. Adore ton Créateur, le Dieu du ciel et de la terre, qui t'a donné la vie. Car je tremble pour toi, malheureux, qu'attendent les flammes éternelles. »

Mais il est des âmes qui apportent à se perdre plus d'obstination et d'efforts qu'il ne leur en faudrait pour se sauver. Quintianus est du nombre de ces âmes rebelles, mais rebelles jusqu'à l'infamie, jusqu'à la monstruosité, jusqu'à ces cruautés contre nature qui déshonorent à jamais l'espèce humaine et font croire que dans la nature et dans les veines de l'humanité il y a quelque chose de la nature barbare, quelques gouttes du sang des tigres.

Durant les premières tortures sur le chevalet, elle se réjouit dans le Christ. « Je suis, dit-elle, semblable à un homme à qui l'on annonce une bonne nouvelle, qui reçoit une personne depuis longtemps désirée, ou qui a trouvé un riche trésor. Je suis heureuse au milieu de mes tourments. Le froment ne saurait être recueilli dans le grenier si l'épi n'a été brisé et la paille battue. De même, si les bourreaux ne brisent mon corps, mon âme ne pourrait entrer au paradis du Seigneur avec la palme du martyr ! » Mais quand son juge impie se livre sur elle à un outrage nouveau qui révèle en lui des instincts féroces qui ne gardent rien d'humain, des raffinements sataniques, elle éclate enfin avec une énergie indignée qu'elle n'a pas montrée encore : « Barbare, s'écrie-t-elle, tu as donc profané jusqu'au souvenir de ta mère ! Mais va, j'ai conservé toute l'intégrité de mon âme que j'ai consacrée au Seigneur Jésus dès mon enfance. A ces mamelles spirituelles je puise la grâce et le courage en abondance. » Dites-moi qui a jamais combattu avec plus d'héroïsme pour l'honneur de Dieu ? *Honor Dei*.

2. Ses bourreaux la reconduisent en prison, brisée, humiliée dans sa pudeur virginale, l'âme attristée, le corps sanglant ne formant qu'une plaie. Pour elle commence une agonie qu'elle ne soupçonnait pas, image réelle et douloureuse de l'agonie de Gethsémani. Le Sauveur va-t-il l'abandonner à ses angoisses, à sa tristesse mortelle ? Oh non ! Il sait, lui, jusqu'où peuvent se tendre les forces humaines sans se rompre, il se souvient de ses douleurs surhumaines de la grotte du jardin des Oliviers. Sa pauvre servante lui a montré qu'elle lui était dévouée jusqu'aux tourments les plus atroces, elle lui a dit : « Vous avez vu, Seigneur, mes luttas, *Vidisti Domine agonem meum*, et comment j'ai combattu dans l'arène. Vous avez vu comment pour avoir désobéi aux ordres des



princes j'ai été torturée, *Vidisti Domine*. C'était pour vous garder ma chasteté. Seigneur mon Dieu ! aidez-moi ! *adjuva me Domine Deus*. » Il y va maintenant de l'honneur de Dieu de la défendre et le Sauveur ne faillira pas à son devoir ni à ses promesses.

Elle est rentrée dans son obscur cachot, elle souffre, elle pleure, elle prie, gisant dans une mare de sang. On ne lui a pas même laissé un morceau de pain, une goutte d'eau. Pas un médecin qui panse ses plaies. Il est minuit, des gardes veillent avec soin sur la porte de fer de sa prison, tout le monde l'abandonne donc ? Le ciel même, dont elle ne peut distinguer les étoiles sous sa voûte de ténèbres, lui semble sourd et fermé.

Tout à coup un jeune enfant paraît, tenant un flambeau ; puis un vieillard qui porte la livrée d'un médecin : « Quand tu souffrais, ma fille, j'étais là, ta plaie peut encore se guérir. » La bienheureuse Agathe lui répond : « Jamais je n'ai usé de médecin pour mon corps, et bien que je sois toute couverte de blessures, jamais je ne souffrirai qu'une main d'homme les touche. » — « Je suis chrétien, ma fille, pourquoi ne veux-tu pas que je te guérisse ? » — « C'est que j'ai un autre médecin, mon Sauveur Jésus-Christ, qui d'une parole de sa bouche rétablit toutes choses. C'est lui qui, s'il le veut, me guérira. » — « Eh bien, c'est lui qui m'a envoyé vers toi ; car je suis l'apôtre du Christ. N'hésite plus, ma fille. C'est en son nom que tu vas être guérie. »

Et il disparut, la laissant parfaitement saine, sans nulle trace ni des blessures ni des outrages commis par le glaive du bourreau. Dieu, pour venger son honneur, avait député auprès d'Agathe le prince des apôtres ; et il convenait qu'il le fit pour honorer la foi de sa tendre et héroïque servante.

Il ne se bornera point à ce miracle consolant. Le gouverneur, furieux de voir sa victime ainsi guérie par Celui qu'elle confesse de nouveau avec un enthousiasme irrésistible, une foi qui voit déjà les secrets de la félicité céleste, par « son Christ, le Fils de Dieu, » ordonne qu'on la roule sur des tessons et des charbons ardents. Mais aussitôt le prétoire est ébranlé, un pan de mur en s'écroulant écrase deux des juges, bourreaux acharnés de la sainte, et la cité de Catane est secouée par un violent tremblement de terre. Les habitants se précipitent vers le palais du gouverneur qui s'enfuit épouvanté, craignant pour sa misérable vie les excès légitimes de l'émeute. Il ne fuira pas loin, car la main divine le poursuit, et le lendemain il se noiera en traversant un fleuve, jeté à l'eau par un de ses chevaux qui se fait l'exécuteur des décrets vengeurs de Dieu. *Honor Dei*.

Cependant la bienheureuse Agathe ramenée dans sa prison, prie debout, les mains étendues, les yeux levés au ciel : « Seigneur Jésus, mon bon Maître, je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait triompher des tortures des bourreaux. Seigneur, qui m'avez créée, vous m'avez soustraite

aussi à l'amour du siècle et vous avez permis que mon corps ne fût point souillé. Daignez maintenant recevoir mon âme ; ordonnez, Seigneur, qu'elle jouisse de votre gloire qui ne se flétrit point et que par votre miséricorde elle arrive au ciel. »

Puis elle poussa un grand cri et rendit l'esprit. Son âme très douce fut conduite par les anges auprès de son divin Epoux. Elle avait, par sa vie toute virginale, par sa douloureuse passion, par sa fermeté de martyr dans la confession de sa foi, procuré devant les hommes le plus grand honneur de Dieu, *honor Dei*.

### III

Je ne m'attarderai pas à expliquer la dernière parole de l'inscription angélique : *patriæ columen*. Ce serait une trop longue histoire à raconter, car les miracles de sainte Agathe pour la protection de sa chère cité se sont continués sans interruption jusqu'à nos jours. L'ennemi de Catane, c'est l'Etna qui la domine et la menace toujours. L'année qui suivit le martyre de la sainte, le volcan vomit tant de flammes que des ruisseaux de feu se précipitèrent par torrents sur ses flancs calcinés. Les habitants s'enfuient devant cette inondation d'un nouveau genre qui à la fois renverse et dévore tout ; quoique païens ils courent au tombeau d'Agathe, saisissent le voile qui le recouvre et reviennent droit sur les flammes, protégés par ce bouclier ou plutôt par leur foi dans la chère martyre. Aussitôt les ruisseaux enflammés s'arrêtent, le volcan s'apaise, Catane est sauvée. *Patriæ columen*.

Cependant, je ne veux point terminer ce discours sans vous rappeler encore nos devoirs envers notre bienheureuse sainte. Nous l'aimons, et à juste titre. Qui n'aimerait cette âme plutôt céleste qu'humaine, si pieuse, si pure, si angélique, si dévouée ? Nous l'aimerons surtout en l'imitant. Elle était secourable à tous, et passionnée pour défendre l'honneur de Dieu. Est-ce qu'il n'y a plus de malheureux ici-bas ? Est-ce que Dieu n'y est pas toujours attaqué. Sachons que l'honneur des enfants consiste avant tout à venger l'honneur de leur père. Ne rougissons pas de Dieu, de peur qu'un jour il ne rougisse de nous ; et souvenons-nous qu'il nous protégera, qu'il défendra notre honneur en proportion de l'énergie avec laquelle nous aurons pris la défense du sien. Mettons ces fermes résolutions sous les auspices de sainte Agathe, qui ne manquera point de nous préserver contre le volcan du monde et de les bénir.

## POUR LA FÊTE DE S. FRANÇOIS DE SALES

*Plenitudo legis est dilectio.*  
L'amour est la plénitude de la loi. (Rom. XIII, 10.)

Mes frères,

Je ne connais pas de plus beau commentaire à donner de cette parole de l'apôtre que la doctrine exposée par le grand saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête, dans son incomparable *Traité de l'amour de Dieu*. La divine charité, quand elle règne dans une âme, exerce son empire sur toutes les facultés de l'homme; elle les dirige vers la fin dernière en les appliquant toutes au service de Dieu; elle les sanctifie en y introduisant toutes les vertus surnaturelles par lesquelles leurs opérations sont rendues divines et méritoires de la vie éternelle; elle leur fait produire tous les actes des vertus, les uns parce qu'elle en est elle-même le principe, les autres parce qu'elle les commande et les inspire : de telle sorte que celui qui vit de l'amour de Dieu est, par l'influence de cette vertu suréminente, l'homme parfait, la copie ressemblante du modèle de toute sainteté, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont toute la vie n'a été qu'une continue pratique de la charité.

C'est ce qui nous explique la perfection que nous admirons dans saint François de Sales. S'il a donné au monde l'exemple d'une vertu qui lui assure toutes les sympathies, c'est qu'il était animé de la charité la plus ardente. C'est l'amour qui en a fait l'une des plus belles merveilles de sainteté que nous puissions contempler dans les splendeurs des cieux. C'est l'amour qui l'a si parfaitement ordonné à l'égard de Dieu, à l'égard de lui-même, à l'égard du prochain : à l'égard de Dieu par la plus entière sujétion à sa volonté, à l'égard de lui-même par le plus complet empire sur toutes ses facultés, à l'égard du prochain par le plus fort et le plus suave dévouement.

## I

L'amour n'est pas un acte aveugle de la sensibilité s'attachant au plaisir que lui procure un objet qui lui convient; c'est essentiellement un acte raisonnable de la volonté qui s'attache à un objet à cause du bien qui s'y trouve. Aimer Dieu, c'est donc s'attacher à lui parce qu'il est le bien absolu, suprême, infini : telle est l'idée que notre saint Docteur nous donne de l'amour de Dieu.

Cet attachement à Dieu fait que nous le regardons comme notre fin dernière, comme le but suprême de toutes nos aspirations; de toutes nos actions, de notre vie tout entière. Il fait que nous adhérons en toutes choses à sa sainte volonté : à ses commandements pour les accomplir, aux dispositions de sa Providence pour nous y soumettre. Et, comme Dieu est le souverain bien, nous ne l'aimons véritablement qu'en soumettant

à son amour, à sa volonté, à son bon plaisir, l'amour même légitime que nous pouvons avoir pour tout ce qui n'est pas lui.

Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous dit que celui qui l'aime véritablement n'est pas celui qui lui dit : Seigneur, Seigneur ! mais celui qui fait la volonté du Père céleste, et pourquoi il nous déclare que celui qui aime son père ou sa mère plus que lui, n'est pas digne de lui.

Or, je vous le demande, mes chers frères, saint François de Sales n'a-t-il pas ainsi pratiqué dans la perfection l'amour de Dieu, et son exemple n'est-il pas un magnifique commentaire de sa doctrine ?

Dieu l'appelait à la sublime mission de sauver les âmes. Il lui fallait, pour répondre à l'appel de Dieu, sacrifier les avantages d'une naissance illustre et les espérances d'un brillant avenir. Le sacrifice en est fait dès ses jeunes années; il suit encore extérieurement la carrière des jeunes gens de sa condition, mais il n'a en vue que d'être l'homme de Dieu, et il s'est secrètement engagé par vœu au service de l'Eglise.

Le moment venu, il lui faut avertir sa famille de sa détermination. Son père voit s'évanouir les espérances brillantes qu'il avait bien pu concevoir à la vue des succès obtenus par un fils aussi distingué que l'était le jeune François; il lui oppose ses arguments, son refus, son affection. La lutte est pénible. Mais, soutenu par l'amour de Dieu, François persévère dans son dessein. Il souffre, lui le plus respectueux, le plus soumis, le plus aimant des fils, de causer cette peine au plus digne et au plus tendre des pères; mais la voix de Dieu l'emporte pour lui sur la voix de la chair et du sang. Il a méprisé pour Dieu tous les avantages de la fortune et des honneurs; il a triomphé de toutes les séductions du monde; il y ajoute un plus méritoire sacrifice en renonçant encore, pour obéir à Dieu, aux affections de sa famille.

Il eut à subir plus tard aussi des assauts du même genre quand il se fut offert pour travailler à la conversion du Chablais. C'était une mission difficile et dangereuse. La tendresse est facile à s'alarmer : sa famille s'exagérait les obstacles et les périls, très réels d'ailleurs, qu'il aurait à surmonter; elle n'entrevoyait pas le succès. Elle fit tous les efforts pour le détourner d'une entreprise dont elle craignait l'issue. Poussé par l'esprit divin et déterminé à tout sacrifier, François persista dans sa résolution. On voulut au moins entourer sa personne de toutes les sauvegardes conseillées par la prudence humaine : il les accepta d'abord pour donner quelque satisfaction aux affections inquiètes. Mais il ne tarda pas à faire le sacrifice de ces précautions humaines, et confiant en Dieu, il exposa sa personne et sa vie, portant ainsi à la perfection l'abnégation que le divin Sauveur réclame de ses disciples quand il leur dit de se renoncer eux-mêmes et de livrer pour lui jusqu'à leur âme et leur vie.



Après ces héroïques renoncements, faut-il parler encore de l'abnégation qu'il fit paraître en acceptant des missions difficiles pour le bien de l'Eglise et de l'Etat, en refusant les offres les plus flatteuses pour ne pas se séparer de l'Eglise infortunée et appauvrie de Genève que Dieu lui avait confiée ? Jusqu'à la fin, François de Sales donna l'exemple du plus parfait renoncement pour obéir, par amour, à la voix de Dieu.

Ce même amour lui faisait embrasser avec joie les devoirs les plus pénibles et les plus astreignants de sa charge. Il put toujours s'approprier ces belles paroles de Notre-Seigneur : « Toujours je fais ce qu'il plaît à mon Père ; *quæ placita sunt ei facio semper.* »

Comme il n'hésitait pas à s'exposer aux travaux et aux dangers pour la cause du Dieu qu'il aimait, il était aussi animé de la plus entière confiance en lui. Il ne se montrait jamais plus assuré que quand tous les secours humains lui manquaient. C'était la confiance de l'enfant qui s'endort sur les bras de sa mère. Aussi excellait-il à conseiller et à faire goûter cet abandon complet à la Providence divine : il est facile d'être éloquent et persuasif quand on pratique si parfaitement soi-même ce que l'on recommande aux autres.

Le fruit de cet attachement à Dieu et de la soumission à sa volonté, c'est la joie intérieure que l'on goûte même dans les épreuves les plus dures ; c'est le calme profond d'une âme que rien ne saurait ni effrayer, ni troubler ; c'est cette sérénité qui rend si agréables la société et la conversation des justes : avantages précieux que nul n'a possédés à un plus haut degré que saint François de Sales, comme nous allons le voir en considérant comment l'amour de Dieu le rendit maître de ses facultés et de ses affections.

## II

L'amour que nous devons avoir pour Dieu ne nous interdit pas de nous aimer nous-même. L'amour de nous-même est une nécessité à laquelle il nous est impossible de nous soustraire. Mais l'amour de soi est souvent mal compris : on croit s'aimer véritablement quand on se recherche soi-même, qu'on rapporte tout à soi, qu'on satisfait ses penchants bons ou mauvais, qu'on ne veut d'autre guide que sa volonté propre. Ce sont là des aberrations de l'amour de nous-même. Elles sont condamnées par l'exemple de Notre-Seigneur qui n'a jamais recherché sa propre satisfaction : *Christus non sibi placuit* (Rom. xv, 3).

L'amour de nous-même doit être en tout subordonné à l'amour de Dieu. La raison en est que nous ne pouvons arriver au parfait bonheur, but suprême de nos aspirations, que par la possession du souverain bien, que seul l'amour de Dieu peut nous procurer. Si donc nous voulons nous aimer véritablement, il faut que l'amour de Dieu règne en maître dans notre cœur.

Or, ce qui fait obstacle à l'empire de l'amour de Dieu, ce sont nos vices et nos passions, les ten-

dances de la nature corrompue, les défauts même non coupables qui nous rendent impropres aux œuvres que la charité nous impose. C'est pourquoi l'amour de Dieu inspire à ceux qu'il anime de travailler sans cesse à la correction de leurs défauts, à la mortification de leurs passions, au renouvellement spirituel de tout leur être.

C'est par l'inspiration et le mouvement de cet amour que saint François de Sales entreprit de bonne heure et soutint toute sa vie la lutte contre les tendances d'une nature qui, pour être magnifiquement douée, n'était pas pour cela exempte des faiblesses humaines.

On célèbre sa douceur, et il est vrai qu'il a mérité dans la pratique de cette vertu l'éloge dont il fait si bien l'application à d'autres saints : « Nul ne lui a été semblable ; *Non est inventus similis illi.* » Mais elle ne lui était pas naturelle. Il a lui-même confessé qu'il avait dû lutter et qu'il lutta jusqu'à la fin de sa vie pour la pratiquer ; et les médecins, après sa mort, crurent trouver, dans l'examen de son corps, la preuve palpable des efforts qu'il avait dû faire sur lui-même pour dompter son naturel enclin à l'emportement.

Il lutta contre lui-même afin que l'amour de Dieu régnât sans obstacle dans son cœur, dans ses actes, dans tout son extérieur. Il ne céda jamais à la sensibilité naturelle, à la passion. Si un mouvement désordonné s'élevait dans son âme, il restait dans le silence et l'inaction, il élevait son cœur vers Dieu jusqu'à ce que le calme fût rétabli. Alors seulement il jugeait, parlait et agissait ; mais alors, ses jugements, ses paroles et ses actes n'étaient pas empreints du caractère de l'homme ou de la passion ; ils portaient le cachet de la plus exquise douceur, qui est la plus aimable fleur de la charité.

Par ce travail persévéramment soutenu sur lui-même, saint François de Sales atteignit au plus haut degré ce calme de l'esprit, cette sérénité de visage, cette amabilité de parole qui lui gagnaient tous les cœurs et qui lui furent d'un si grand secours pour accomplir les merveilles de conversions auxquelles Dieu l'avait prédestiné, et dont il me reste à vous entretenir quelques instants.

## III

L'amour de Dieu engendre l'amour du prochain. Nous ne pouvons aimer Dieu, notre Père, sans aimer les hommes, qui sont ses enfants et nos frères. Nous ne pouvons désirer sa gloire sans travailler à la procurer en multipliant le nombre des élus et en portant à la sainteté la plus élevée les âmes qui veulent le servir. Plus on aime Dieu, plus on est dévoué pour le salut de ses frères. Il y a entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain une liaison si intime que ces deux amours ne font réellement qu'une seule et même charité. Aussi saint François de Sales qui aimait Dieu d'un amour immense, s'est-il dévoué sans mesure pour le salut du prochain.

Il s'est fait « tout à tous », comme l'Eglise le dit dans l'oraison de sa fête, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Et il réussit dans une large mesure. Innombrables sont les âmes qu'il a tirées de l'hérésie, portées aux pratiques de la vraie dévotion dans la vie séculière, élevées jusqu'aux sommets de la perfection religieuse dans la vie des cloîtres, et cela parce qu'il a su procurer à chacun le secours dont il avait besoin.

1. L'hérésie de Calvin avait infecté les provinces voisines, en particulier le Chablais, d'où elle avait fait disparaître la religion catholique. Le duc de Savoie, ayant récupéré ce pays, conçut le dessein d'y rétablir la religion catholique. Mais l'entreprise était hérissée de difficultés et de périls. L'erreur s'était emparée des esprits ; les cœurs étaient remplis d'une haine profonde contre l'Eglise Romaine et ses ministres, sur lesquels on répandait les plus odieuses calomnies. L'influence de Genève était toute puissante sur ce pays qu'elle avait tenu sous le joug de sa domination.

François de Sales s'offrit pour attaquer cette citadelle de l'erreur. Rien ne fut capable d'arrêter son dévouement : ni les travaux, ni les périls, ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la chaleur, ni la difficulté des chemins, ni la longue indifférence des gens séduits, ni l'apparente inutilité d'une longue et laborieuse année d'aspotolat, ni les calomnies répandues contre lui avec persistance, ni les menaces réitérées et parfois mises à exécution contre sa personne. Fort de son amour pour Dieu et ses frères, de sa confiance sans bornes à la miséricorde divine, il prêcha, il édifica par la sainteté de sa vie, il gagna peu à peu les cœurs par sa douceur et sa patience. Il put enfin faire entendre et accepter la parole de la vérité.

Aux esprits imbus de préjugés contre les ministres de l'Eglise, il offrait en sa personne la réalité visible et palpable du désintéressement, du zèle véritable, de la plus tendre piété. Aux intelligences égarées par l'erreur, il présentait la vérité avec une clarté, une simplicité, une science qui dissipaient tous les sophismes. A ces pauvres brebis errantes, il montrait le pasteur charitable désireux de les ramener au bercail et n'épargnant rien pour leur aplanir le chemin du retour. Trois années de ces travaux apostoliques eurent pour résultat de faire rentrer soixante-dix mille hérétiques dans le sein de l'Eglise, et il eut la consolation d'expulser l'hérésie d'un pays auparavant entièrement fermé à la religion catholique.

2. Ce fut là le premier triomphe de sa charité. Dieu lui en accorda un autre dont il est plus difficile de mesurer l'étendue, en renouvelant parmi les gens du monde l'esprit de dévotion. Il s'était répandu un préjugé pernicieux, que la vie chrétienne était incompatible avec les nécessités de la vie séculière. Et parce qu'on ne croyait pas pouvoir vivre saintement dans le monde, on se croyait dispensé d'y travailler à son salut.

Saint François de Sales fut spécialement suscité de Dieu pour enseigner aux personnes engagées

dans les conditions ordinaires de la société, que la sainteté est de tous les états, que la perfection n'est pas réservée aux cloîtres, qu'on peut tendre efficacement à la sainteté sans renoncer à aucun des devoirs, à aucune des convenances de la vie sociale. Sa personne, sa vie, ses prédications, ses écrits en fournissaient la démonstration la plus convaincante. L'Eglise le loue d'avoir ouvert un chemin à la fois facile et sûr, *iter planum et tutum*, aux âmes désireuses d'aller à la perfection. Que d'âmes ont depuis suivi ce chemin, guidées surtout par ce précieux livre de *L'Introduction à la Vie dévote* qui est resté et restera le meilleur manuel de piété à l'usage des gens du monde !

3. Si belle que soit la vie chrétienne dans la condition commune, elle le cède à la pratique des conseils évangéliques dans les ordres religieux. Saint François de Sales ne mit pas moins de zèle et de dévouement à cultiver les plus hautes vertus dans les personnes vouées à cette perfection supérieure. Que de maisons religieuses se sont renouvelées sous son influence dans l'esprit de leur fondation !

Malgré sa charité pour les personnes que la faiblesse de leur santé ou leur défaut de ressources tenaient éloignées des monastères existants, lui inspira la pensée d'un ordre où pourraient entrer les veuves, les infirmes, les personnes dépourvues de ressources, mais douées de bonne volonté pour servir Dieu dans la vie commune. Il lui fallut bien des années de travail, de sollicitudes, de négociations difficiles, de direction éclairée pour fonder cet ordre de la Visitation qui depuis sa naissance jusqu'à nos jours a été pour ses membres, pour les enfants confiées à ses soins et pour une foule de personnes séculières, un vrai foyer de vie chrétienne et de perfection évangélique. Le monde bénéficie largement de ces saintes institutions qui lui rendent d'excellentes filles, des épouses et des mères bien préparées à leur sainte et féconde mission, et lui procurent les prières et les intercessions qu'il ne songerait pas à demander. Glorifions les saints qui nous ont assuré ces asiles de renoncement, de prière et de vertu. Célébrons la charité qui a inspiré leur dévouement. Et dans ces hommages donnons une belle place à saint François de Sales, parce qu'il a brillé d'un vif éclat parmi les fondateurs d'ordres religieux.

Quel fruit devez-vous, mes chers frères, tirer de cette instruction ? Il me semble qu'il ressort de lui-même, sans que j'aie besoin de m'y étendre longuement. Aimez Dieu à l'exemple de saint François de Sales ; soumettez-vous en tout à la volonté divine, soit pour obéir aux ordres de Dieu, soit pour accepter les épreuves de la vie ; réglez sur cet amour tous vos sentiments, et dans la condition où la divine Providence vous a placés, faites le bien à votre prochain. Et, comme notre saint, vous serez bénis de Dieu et des hommes.



**PETITE INSTRUCTION  
POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE  
APRÈS L'ÉPIPHANIE**

*Nemini quidquam debeatis, nisi  
ut invicem diligatis.*

Ne soyez à personne redevables  
en rien, si ce n'est pour l'amour que  
vous vous devez les uns aux autres.

(Épître aux Romains, XIII, 8).

Le précepte de la charité, de l'amour du prochain, revient souvent sur les lèvres du Sauveur, souvent aussi dans la prédication et les écrits des apôtres. C'est le grand commandement du Maître, et les disciples n'ont eu garde d'en affaiblir ou d'en dissimuler l'importance. Ils se plaisent au contraire à l'affirmer ; ils nous en relèvent toute l'étendue, nous en indiquent tous les détails, comme aussi ils emploient les considérations les plus touchantes pour nous porter à pratiquer ce précepte dans sa plénitude et sa perfection. Rien de persuasif et de convaincant comme l'ensemble de ces témoignages si autorisés et si concordants.

Mes frères, je n'entreprendrai pas ici de traiter à fond cette importante question de la charité envers le prochain. Plus modeste est mon dessein, Ce sera de relire avec vous, en y joignant un court commentaire, les belles paroles de saint Paul à ce sujet, qui nous sont rapportées dans l'Épître de ce jour.

I

Avant tout, l'Apôtre recommande l'accomplissement complet, intégral, de tout ce que prescrit la justice : *Nemini quidquam debeatis*. Il faut s'acquitter envers tous de ses obligations, de manière à n'être en quoi que ce soit redevable à personne. Mais quand on a observé scrupuleusement la loi sous ce rapport, il reste encore et il restera toujours un autre devoir à remplir : celui de la parfaite charité. « La charité, dit saint Augustin, est une dette toujours due, et jamais entièrement payée : *Charitas semper debetur, et nunquam exsolvitur* ( Ep. 119 ). »

En concluez-vous, mes frères, que ces deux vertus ne puissent et ne doivent exister simultanément, et que l'obligation de la charité ne commence que là où cesse l'obligation de la justice ? Non sans doute, et telle n'est point la pensée de l'Apôtre. Mais tous les droits de la justice étant sauvegardés, comme la charité devient plus sincère, plus libre, plus efficace !

Soyons donc justes, mes frères, et poussons sous ce rapport la délicatesse bien au-delà de ce que le monde demande aujourd'hui de ses adeptes. Et pourtant ne semble-t-il pas qu'un grand souffle de justice agite la société, à cette heure ? Tous ou à peu près s'accordent à reconnaître que certains droits des petits, des faibles, des travailleurs sont encore trop méconnus, et que c'est une criante injustice

de ne pas s'efforcer de leur donner satisfaction dans la mesure possible. Mais qui donc a fait naître ce sentiment ? qui l'a constamment soutenu et développé, sinon Jésus-Christ et son Eglise ? C'est dans l'Evangile qu'il en faut chercher le principe ; il n'est que l'épanouissement de l'idée chrétienne. Hâtons-nous d'ajouter que le christianisme seul peut l'empêcher d'aboutir à de dangereuses utopies, en lui imprimant et en lui maintenant une direction prudente et sûre.

En tout ce que peuvent avoir de légitime ces aspirations de notre temps vers une justice plus parfaite, ne nous laissons dépasser par personne. Mais tenons d'autant plus fermement à être guidés, dans une voie semée de tant d'écueils, par l'autorité divinement instituée pour nous préserver de l'erreur ; soyons surtout attentifs aux graves enseignements qui nous viennent du vicaire de Jésus-Christ. Quiconque marche à leur lumière, ne craindra pas d'errer ; quiconque les met en pratique, ne faillira point.

Ah ! si tous les catholiques savaient accepter ces enseignements, entrer résolument dans la voie qu'ils leur tracent, appliquer, chacun dans son humble sphère et dans la mesure de son influence, les réformes et les progrès compatibles avec les conditions actuelles, quelle puissance pour le bien leur union n'aurait-elle pas ! Quelle impulsion heureuse ne donnerait-elle pas à l'opinion, et comme le triomphe de la vraie justice, compromis, hélas ! par les promesses fallacieuses et les projets insensés des sectaires, serait plus vite définitif !

Est-ce à dire, mes frères, qu'à défaut d'un accord si désirable, les efforts que nous ferons isolément pour suivre la direction si nettement tracée par le Souverain-Pontife doivent être inutiles ? Non assurément ; parce que d'autres ne comprennent pas comme nous leur devoir, ou sont tentés de le négliger, ce n'est pas un motif pour que nous soyons dispensés nous-mêmes d'accomplir le nôtre. D'ailleurs le bon exemple est contagieux, et la résolution comme la persévérance de notre conduite ne peuvent manquer d'entraîner les hésitants et d'exercer sur eux une salutaire influence.

Mais encore, dussions-nous, ce qui n'est pas, être seuls, faisons toujours et quand même notre devoir, car notre maître, ce n'est point l'opinion égoïste des hommes, mais Dieu, dont les commandements sont immuables et sacrés. Que son infinie justice soit la règle et le modèle de la nôtre ; et de tout notre pouvoir contribuons à faire prévaloir et à étendre le règne de cette justice éternelle, principe et garantie de toutes les autres.

Il en sera ainsi si la vraie charité est en nous et si nous aimons sincèrement nos frères.

II

« Car, continue l'Apôtre, celui qui aime son prochain, accomplit toute la loi : *Qui enim diligit proximum, legem implevit.* »

Jésus-Christ nous avait assuré déjà que la loi et les prophètes étaient renfermés dans l'amour de Dieu et du prochain. Saint Paul nous dit ici la même chose, afin que nous comprenions bien que tout est contenu dans la charité, et que la charité une fois établie dans une âme facilite la pratique des autres vertus.

Entendez là-dessus le sentiment et l'interprétation des saints Docteurs. « Tout précepte, dit saint Grégoire le Grand, porte sur le seul amour de Dieu et du prochain, et tous les préceptes se résument en un seul : car tout ce qui est commandé, a son principe dans la seule charité. » (Hom. 27, in *Evangelium*).

« Ne vous plaignez pas, dit à son tour saint Augustin, de la multitude des préceptes ; retenez bien celui-ci qui est si court, si important et si nécessaire : Aimez, et cela suffit. Tout ce que vous ferez sera bien fait, si la charité en est la source et le principe. » (Tract. 7 in 1 *Job*). « Celui qui a le cœur plein de charité, continue ce Père, comprend sans erreur tout ce que l'Écriture dit avec tant d'abondance sur la religion ; et il observe sans peine tout ce qu'elle commande : je dis plus, ses mœurs étant réglées par la charité, il possède l'intelligence non seulement de tout ce qui est connu, mais encore de tout ce qui est caché dans les divines Écritures. » (Serm. 39 de *Tem.*).

Mais prenez garde, mes frères, que cet amour du prochain doit être une vraie charité surnaturelle. Il doit puiser ses aspirations dans des motifs plus élevés que ceux que lui proposent nos modernes réformateurs. Aimer notre prochain, uniquement parce qu'il est notre semblable, parce qu'il a la même origine, la même patrie que nous ; nous émouvoir de ses malheurs et de ses souffrances par une pitié toute humaine, ce n'est point là la charité réelle qui nous est commandée par Notre-Seigneur.

Celle-ci a un motif plus excellent et plus parfait, qui n'est autre que Dieu lui-même. Le même motif qui nous oblige à aimer Dieu, nous oblige d'aimer tout ce qui a rapport à Dieu, ce qui est semblable à Dieu, ce que Dieu aime et veut que nous aimions. Or, tous les hommes sont créés à l'image de Dieu ; Dieu les aime tous d'un amour de bienveillance, puisqu'il veut qu'ils soient tous sauvés, et par conséquent il veut à tous la souveraine félicité ; et il nous commande de les aimer tous. Qu'y a-t-il d'ailleurs de plus raisonnable que d'aimer tous les hommes, qui sont créés à l'image de Dieu comme nous, capables de le glorifier et de le posséder comme nous, rachetés par le sang précieux de Jésus-Christ comme nous ?

Voilà, mes frères, ce qui fait la supériorité de la charité chrétienne, lui communique cette force et cette constance vainement cherchées ailleurs et qui commandent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes.

Or, cette charité, nous la devons à tous les hommes, à ceux même dont nous avons lieu de nous plaindre. Nous la devons dans tous les temps, il

n'est pas un seul instant où il nous soit permis de ne point aimer le prochain. Notre charité pour lui, bien loin de s'affaiblir, doit toujours croître. Ne mettons pas de bornes à notre amour pour nos frères. Jésus-Christ qui nous l'ordonne n'en a pas mis à celui qu'il nous a témoigné, quelque indignes que nous en fussions. Si nous voulons lui donner des marques du nôtre, il importe donc que nous soyons fidèles à la loi qu'il nous a faite de nous aimer tous sans exception.

Comprenons bien cette vérité, qui est le grand fondement de la charité chrétienne, et qu'elle nous serve de règle constante dans toute notre conduite. Elle nous apprendra qu'il ne suffit pas d'avoir obligé notre prochain en certaines occasions, mais qu'il faut toujours être prêt à lui rendre de nouveaux services ; que ce n'est pas assez d'avoir fait quelques aumônes, que nous devons continuer à en faire ; que c'est peu d'avoir eu de la patience en telle ou telle circonstance particulière, qu'il faut en avoir en toutes. Vous ne pouvez pas dire : « Je souffrirai jusqu'à ce point, mais au-delà je me vengerai ; » votre charité doit être invincible à toutes les injures, de quelque nature qu'elles puissent être. Aussi saint Pierre ayant demandé à Jésus-Christ combien de fois il fallait pardonner à son frère, et s'il suffisait de lui pardonner sept fois, Jésus lui répondit qu'il ne fallait pas seulement lui pardonner sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire, qu'il faut avoir une charité sans bornes.

C'est cette charité qu'avait en vue l'Apôtre lorsqu'il affirmait qu'elle est la plénitude de la loi : *Plenitudo ergo legis est dilectio*.

Mes frères, puisque la charité est une chose si excellente, quelle ardeur ne devons-nous pas avoir pour cette vertu ? Faisons donc tous nos efforts pour l'acquérir, pour la conserver et l'augmenter en nous. N'oublions pas qu'elle naît, comme nous l'indique ailleurs l'apôtre, d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. Son ennemi particulier, c'est l'amour propre, l'amour déréglé de soi-même ; faisons-lui une guerre sans trêve ni merci.

Surtout demandons-la instamment à Dieu par Jésus-Christ son fils. Exposons-lui le grand besoin que nous en avons. Elle nous est nécessaire pour servir l'Eglise, édifier le prochain et accomplir toute justice. Puisse donc Notre-Seigneur nous embraser de cette charité ardente, de cette charité efficace, de ce feu sacré qu'il est venu apporter lui-même sur la terre et dont il entretient le foyer toujours allumé au Saint-Sacrement de nos autels ! Après avoir ici-bas beaucoup aimé Dieu et notre prochain, nous mériterons d'aimer Dieu sans mesure pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.



## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Quatrième dimanche après l'Épiphanie. — Le navire battu  
par les flots

LES PERSÉCUTIONS DE L'ÉGLISE

*Domine, salva nos, perimus.*  
Seigneur, sauvez-nous, nous  
périrons.

*Objection.* — Si l'Eglise est persécutée, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même. Car toutes les persécutions qu'elle a subies sont venues de sa résistance aux lois civiles. Qu'elle obéisse, et on la supportera.

*Réponse.* — Cette résistance est une preuve de la vérité de l'enseignement de l'Eglise : la vérité ne plie pas, elle résiste ; l'erreur au contraire peut changer de formes selon la volonté des puissants qui s'en servent. De Maistre, parlant des Eglises séparées de Rome, dit : « Là, le sacerdoce est impuissant et tremble devant ceux qu'il devrait faire trembler. » Après avoir cité les paroles de mépris du docteur King, ecclésiastique de l'Eglise protestante d'Angleterre, sur les prélats de fabrique royale, il ajoute : « Où trouver plus d'aigreur et de mépris ? Le caractère sacré étant absolument effacé sur le front des ministres du protestantisme, les souverains n'ont plus vu dans eux que des officiers civils qui devaient marcher avec le reste du troupeau, sous la houlette commune. On ne lira pas sans intérêt les plaintes touchantes exhalées par un ministre de cet ordre malheureux, sur la manière dont l'autorité temporelle se sert de leur ministère : « Les prêtres protestants se sont défaits bien vite de toute apparence religieuse, et se sont tous mis très humblement aux pieds de l'autorité temporelle..... L'Etat ne les prend plus que pour des officiers de police... Dès que la religion devient la servante de l'Etat, il est permis de la regarder, dans cet état d'abaissement, comme l'ouvrage des hommes, et même comme une fourberie. Le prêtre doit dans ses sermons publier des recettes contre les épizooties, montrer la nécessité de la vaccination, prêcher sur la manière de prolonger la vie, etc. ». En voilà plus que je n'oserais en dire d'après mes propres observations. »

*Objection.* — J'ai lu dans Paul Bert : « Aujourd'hui il faut obéir aux lois, même quand on les trouve mauvaises. »

*Réponse.* — Cet « aujourd'hui » est charmant ; il n'en a sans doute pas été toujours ainsi, car le même Paul Bert dit : « On était excusable souvent de faire des émeutes et des révolutions, quand il n'y avait pas d'autre moyen de forcer le roi à être raisonnable. » Les mêmes hommes qui autoriseraient les plus sanglantes révolutions pour

une once de liberté civile, réprouvent toute contradiction dès qu'il s'agit de défendre la liberté religieuse.

*Objection.* — J'ai lu dans le *Contrat social* : « Le souverain peut bannir de l'Etat quiconque ne croit pas les articles de foi de la religion du pays... Si quelqu'un après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort. » J'en conclus que la loi civile est supérieure à la loi religieuse.

*Réponse.* — Que devient alors la liberté de conscience dont se déclarent hautement partisans les défenseurs des droits de l'Etat ? Comment peut-on être obligé d'obéir aux lois de l'Etat qui gênent la conscience, si la conscience est libre ?

*Objection.* — C'est à l'Etat à fixer les limites de la liberté de conscience.

*Réponse.* — Votre opinion est véritablement admirable. Ce ne sont plus les droits de la liberté qui doivent imposer des bornes à la loi ; c'est la loi qui doit fixer elle-même des bornes à la liberté ; c'est la force qui doit se tracer ses limites, sans que rien puisse s'opposer à la bizarrerie de ses caprices ; de la sorte la liberté s'évanouit, puisqu'elle n'a plus rien d'absolu.

*Objection.* — L'Eglise est toujours prête à accuser l'Etat d'injustice envers elle. Quelle raison l'Etat peut-il avoir d'être injuste envers l'Eglise ?

*Réponse.* — Cette raison, qui est la cause de toutes les persécutions, se trouve dans ces paroles de Jésus-Christ : « Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. » — « Si me persecuti sunt, et vos persequentur. » Les paroles de Tertullien aux persécuteurs de son temps, pourraient, avec de légères modifications, être adressées aux persécuteurs de tous les temps :

1<sup>o</sup> Ils détestent l'Eglise par instinct plutôt que par raison : « Quoi de plus injuste que de haïr ce qu'on ne connaît pas, quand même ce qu'on ne connaît pas serait par hasard haïssable ? Tous ceux qui nous haïssaient autrefois, faute de savoir ce que nous étions, cessent de nous haïr dès qu'ils le savent. Et vous n'en concluez pas qu'il y a quelque bien caché dans notre religion ! Vous vous plaisez à ignorer, parce que c'est pour vous un parti pris de haïr. Vous préjugez donc que ce que vous ignorez est tel que si vous le saviez, vous ne pourriez plus le haïr. »

2<sup>o</sup> Les persécuteurs ont à l'égard des chrétiens une manière d'agir différente de celle qu'ils tiennent à l'égard des autres citoyens, comme s'il y avait deux poids et deux mesures, une mesure pour ceux qui sont chrétiens, et une autre pour ceux qui ne le sont pas. Plinie le Jeune, gouverneur de Bithynie, ayant consulté Trajan au sujet des chrétiens, Trajan répondit qu'il ne fallait pas les rechercher, mais pourtant les punir quand ils

seraient dénoncés. C'est ainsi qu'on a supprimé les traitements de certains curés dénoncés, tandis que d'autres curés, non moins courageux mais non dénoncés, étaient épargnés. « Etrange et insoutenable arrêt ! Trajan défend de rechercher les chrétiens parce qu'ils sont innocents, et il ordonne de les punir comme coupables ; il épargne et il sévit, il dissimule et il condamne. Pourquoi vous contredire si grossièrement ? Si vous condamnez les chrétiens, pourquoi ne pas les rechercher ? Et si vous ne les recherchez point, pourquoi ne pas les absoudre ? Vous condamnez un chrétien dénoncé, et vous défendez de le rechercher : il est donc punissable, non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il a été découvert. »

3<sup>o</sup> Qu'un chrétien devienne apostat, cela suffit pour qu'il soit favorisé au lieu d'être persécuté : c'est donc la haine du nom chrétien qui inspire les persécuteurs, et non l'horreur des crimes attachés à ce nom.

« Vous violez toutes les formes dans le jugement des chrétiens ; vous mettez les autres à la question pour les faire avouer, et les chrétiens pour les faire nier. Quel est le juge qui pense à absoudre un coupable ? Il sait que cela ne lui est pas permis ; aussi n'entreprend-il pas de le forcer à nier pour le trouver innocent. Et un chrétien coupable, selon vous, de tous les crimes, ennemi des dieux, des empereurs, des lois, des mœurs, de toute la nature, vous le forcez à nier pour pouvoir l'absoudre. C'est une manifeste prévarication. »

4<sup>o</sup> Les persécuteurs laissent la liberté à une foule d'opinions vaines et absurdes, à des opinions même manifestement destructives de la société, contraires aux notions les plus élémentaires de l'honnêteté, aux principes naturels de la conscience, aux sanctions éternelles des lois divines, et ils font la guerre, une guerre légale au christianisme. « Je veux que nos dogmes ne soient que des absurdités, elles sont cependant utiles : car ceux qui les croient sont obligés de devenir meilleurs, tant par la crainte des supplices éternels que par l'espérance d'une récompense également éternelle. On ne peut avoir aucune raison de condamner ce qui est véritablement avantageux. » Les persécuteurs n'ayant pas de raisons pour condamner les chrétiens ont cherché des prétextes dans des calomnies inventées contre eux. C'est toujours l'application du proverbe : « Qui veut noyer son chien dit qu'il est enragé. »

*Objection.* — Aujourd'hui on tient tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires ; l'Eglise s'imaginer à tort qu'on la persécute ; on lui applique seulement le droit commun.

*Réponse.* — Il est faux que l'indifférence religieuse empêche de persécuter l'Eglise. « Le christianisme reste au fond le grand ennemi ; il tient encore trop de place au monde pour être soit inconnu, soit oublié, pour passer dans l'ombre sans haine et sans amour. Ces indifférents, comme ils s'appellent, sont ceux qui, dans

le gouvernement de la cité, chasseront, s'ils le peuvent, le pauvre frère qui vient donner l'instruction au peuple, et quoique juges fort impartiaux sans doute, trouveront toujours moyen de donner tort à Dieu ; ceux qui dans les affaires publiques, trouveront toujours à leur service une loi qui vexe le prêtre, et jamais une loi qui le protège. Une telle impartialité n'est-elle pas de la haine ? Et ceux qui trouvent le christianisme si abattu et si au-dessous d'eux qu'ils n'y pensent même pas, disent-ils, ne devraient-ils pas garder la dignité de leur victoire, et cesser de persécuter l'ennemi vaincu ? » (Franz de Champagne).

## PANÉGYRIQUE DE SAINT BLAISE <sup>1</sup>

(3 FÉVRIER)

*Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.*

C'est par la foi que nous triomphons du monde.

(I Joan. III.)

Jésus-Christ, mes frères, a voulu qu'il y eût une guerre éternelle entre le monde et ses disciples. Il commande aux siens de haïr le monde : « Vous n'êtes pas du monde. N'aimez pas le monde, ni rien de ce qu'il renferme. » Il leur promet que la haine du monde ne leur manquera pas : « Le monde vous haïra à cause de moi. Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » Mais en même temps il leur promet la victoire et leur défend la crainte : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde et vous en triompherez avec moi. »

Or vous venez d'entendre de la bouche de saint Jean par quelle arme nous devons triompher du monde : c'est par la foi. Suivant une remarque de saint Augustin, le monde a contre le chrétien trois moyens d'attaque : des erreurs, des faveurs, et des rigueurs ; des erreurs pour tromper son intelligence, des faveurs pour séduire son cœur, des rigueurs pour forcer sa volonté. C'est donc la foi qui doit donner au chrétien la victoire dans cette triple lutte.

Saint Blaise a été attaqué, mes frères, par le monde en ces trois manières ; et grâce à sa foi il a complètement triomphé. Ses luttes étant les nôtres, et ses victoires devant aussi être les nôtres, ce sera tout à la fois louer votre saint patron et vous proposer un très utile modèle que de vous raconter ses luttes et ses victoires.

### I

Tout d'abord la foi de saint Blaise le prémunit contre les erreurs du monde. Celui-ci est rempli, vous le savez, de maximes diamétralement opposées à celles de l'Evangile. L'Evangile place la

<sup>1</sup> Au n° 4 de l'année dernière, nous avons donné un panégyrique de saint Blaise approprié à la bénédiction des animaux en usage en certains endroits.



patrie du bonheur en dehors de cette terre ; le monde borne ses espérances à la vie présente. De cette opposition principale avec Jésus-Christ découlent toutes les erreurs du monde. Il faut amasser, jouir et faire du bruit, en dehors de cela il n'y a rien : voilà le résumé de ses maximes. Elles sont mises en pratique par une foule immense dont le cri de ralliement est bien propre à tromper nos esprits, nos faibles esprits : « Amis, jouissons de la vie, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, nous mourrons demain. »

Quand ces maximes se présentèrent à Blaise, elles trouvèrent son intelligence occupée déjà par d'autres principes tout opposés, les principes de la foi. Né de parents nobles et riches, dans la dernière moitié du III<sup>e</sup> siècle, à Sébaste, en Arménie, il avait employé sa jeunesse à étudier la philosophie et la médecine, mais surtout à méditer les mystères du christianisme. Aussi sa foi robuste empêcha-t-elle les erreurs du monde de pénétrer dans son âme.

En vain on répétait autour de lui : Il faut faire du bruit en ce monde ; il crut avec l'Evangile qu'il y devait faire du bien. Après avoir exercé chrétiennement la fonction de médecin, il céda à la prière des chrétiens de Sébaste et devint leur évêque. — En vain le monde lui disait : Rien de meilleur que le plaisir. Il crut à la parole de l'Evangile : Malheur à vous qui riez. Et les Actes de son martyre nous disent que dès sa jeunesse il fut d'une chasteté et d'une patience remarquables. — En vain le monde lui disait : Quiconque est riche est tout. Il lui opposa la parole de l'Evangile : Heureux les pauvres en esprit, malheur aux riches qui se confient dans leurs richesses. Et pour obéir plus parfaitement à ces maximes du Christ, après avoir été quelques années évêque de Sébaste, il résigna sa charge et se retira sur le mont Argée, dans une caverne solitaire où il vécut en compagnie des bêtes sauvages, pauvre de tout bien terrestre, mais riche des dons célestes.

## II

Un jour le monde vint l'arracher à sa retraite pour lui offrir ses *faveurs*.

L'empereur Licinius, qui régna quinze ans en Orient avant le triomphe définitif de Constantin, voulut essayer après bien d'autres d'anéantir le christianisme. Il l'attaqua d'abord à coup de décrets : au nom de la morale, il interdit aux hommes de se trouver dans les églises en même temps que les femmes ; au nom de l'hygiène, il défendit aux chrétiens de se réunir ailleurs qu'en plein air et hors des villes. Après les décrets, il employa le glaive ; après s'être intéressé hypocritement à la santé des chrétiens, il les fit mourir. C'est la ville de Sébaste qui dans cette persécution fournit les plus illustres victimes : Blaise, et les quarante martyrs de la légion Fulminante.

Il y avait en Arménie un gouverneur, nommé Agricola, trop ennemi des chrétiens pour ne pas obéir avec empressement à Licinius. Trouvant très expéditif de les faire dévorer par les bêtes, il

envoya ses soldats prendre des lions dans les montagnes. C'est dans une de leurs chasses que ces gens découvrirent Blaise dans sa retraite.

Agricola se le fit amener. Lui ravir la foi était chose plus difficile et plus glorieuse que de lui ôter la vie ; il essaya de le séduire. « Blaise, lui dit-il, cher ami des dieux immortels, je suis ravi de vous voir, pour vous offrir l'amitié et la faveur de l'empereur. » — « Dieu vous garde, gouverneur, répondit Blaise ; mais si l'on ne peut être ami de l'empereur sans l'être en même temps des dieux, sachez que vos dieux ne sont rien et qu'ils ne peuvent nous faire aucun bien. »

Cette réponse de Blaise n'a pas lieu de nous étonner : elle lui était dictée par sa foi. Qu'est-ce que le monde peut bien offrir à un homme qui croit et espère des biens éternels, à un homme que Dieu, dès ici-bas, enivre d'ineffables consolations qui sont un avant-goût du ciel ? Que le monde n'y croie pas, rien d'étonnant à cela, puisqu'il ne les a pas goûtées. Mais les saints les attestent, et ce n'est qu'à eux que nous pouvons nous en rapporter. Avec l'exemple de saint Blaise, vous citerai-je les paroles de saint Augustin : « Mon Dieu, c'est trop tard que j'ai commencé à vous aimer ; » ou celles de saint François-Xavier : « C'est assez de consolations, Seigneur, c'est assez ? » Que le monde en pense donc ce qu'il voudra. Ce qu'il est obligé de constater, c'est qu'en tout temps une foule de tout âge et de tout rang a préféré aux faveurs du monde les voluptés de la souffrance. Dites, mes frères, si ce n'est pas là une brillante victoire de la foi !

## III

Contemplons maintenant la troisième victoire que la foi fit remporter à saint Blaise, en le rendant plus fort que toutes les *violences* du monde.

Agricola avait échoué avec les promesses ; il pensa mieux réussir avec la rigueur. Mais la victoire resta toujours au martyr. Tout ce que put le gouverneur, ce fut de torturer, de lier, de tuer son corps ; mais il ne put atteindre son âme, ni lui ravir sa joie et sa liberté.

Il commença par le faire frapper à coups de bâtons. Le saint endura joyeusement ce supplice, disant au bourreau : « Penses-tu me séparer de Dieu par tes tourments ? Le Seigneur est avec moi, c'est lui qui me fortifie. »

Agricola le fit ensuite jeter en prison. Mais Dieu montra par un miracle que son serviteur, même dans les fers, était plus puissant que les persécuteurs. Une mère désolée était venue mettre à ses pieds son fils unique qui se mourait, étranglé par une arête de poisson ; Blaise le guérit sur-le-champ. C'est en souvenir de ce miracle qu'on l'a toujours invoqué contre les maladies de la gorge.

Après quelques jours de prison, nouvelle comparution du martyr, nouvelle profession de foi. Le gouverneur le fit attacher à un poteau et déchirer avec des ongles de fer. Mais cette fois encore Dieu fit triompher le confesseur, et récompensa sa patience par une faveur signalée. Sept pieuses

chrétiennes étaient venues recueillir la terre arrosée par son sang : dénoncées comme chrétiennes, elles eurent toutes l'honneur de donner leur vie pour la foi.

Cependant Blaise avait été condamné à périr dans un lac. Quand on l'y précipita, il resta sur l'eau sans enfoncer; et s'étant assis au milieu du lac, il se mit à évangéliser les infidèles rassemblés sur le rivage. Pour en finir avec lui, on lui trancha la tête. Ce fut l'une des dernières victimes de cette persécution trois fois séculaire qui s'était abattue sur l'Eglise naissante.

C'est une chose admirable, mes frères, que Dieu, après avoir envoyé son Fils sur la terre pour abolir les sacrifices sanglants, se soit plu à voir couler pendant trois siècles le sang de ses enfants adoptifs. Ce n'est point cruauté de sa part, mes frères, mais plutôt un dessein de miséricorde. Dieu n'aime point le spectacle du sang répandu, mais il aime à contempler les triomphes remportés par la patience. S'il a ordonné la mort de son propre Fils, s'il a permis le supplice de plusieurs millions de chrétiens, c'est pour l'éternel exemple des disciples de l'Evangile. Tant de sang répandu nous proclame que le ciel est une place qu'on n'emporte que de vive force et de haute lutte. Si l'on ne nous demande pas comme aux martyrs de verser notre sang, du moins on exige que nous combations, pour mettre sous nos pieds les erreurs, les séductions et les violences du monde. Demandons, mes frères, à notre saint patron de nous y aider par son exemple et son intercession.

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

### III

*Illi autem neglexerunt*

Quant à ceux-là, ils ne se mirent point en peine de se rendre au festin.

(S. Math., *ibid*).

Parmi ceux qui ne viennent jamais à l'église, nous l'avons dit, quelques-uns peuvent s'abstenir par manque de foi, et à moins d'un miracle vous pouvez tenir pour certain qu'ils ne changeront rien à leur habitude; pour d'autres, venir à l'église serait une démarche trop sujette à critique, parce qu'à moins d'une conversion préalable et suffisamment établie, elle serait de leur part un défi porté à la conscience publique, et c'est ce qu'ils n'oseraient jamais.

Pour l'honneur de la paroisse, espérons bien que peu ou point d'entre vous ne se trouvent dans un aussi triste cas; et si par hasard vous connaissez quelqu'un en cette situation malheureuse, ayez toujours la charité de lui aplanir le chemin du retour et de lui ménager le plus possible une porte de rentrée, vous souvenant qu'à tout péché il y a miséricorde.

Mais on trouve, relativement au précepte du dimanche en particulier, et à tous les devoirs reli-

gieux en général, une classe de prévaricateurs autrement nombreuse que les deux premières ensemble : c'est la classe des négligents : *Illi autem neglexerunt*.

Oui, mes frères, il y a des chrétiens négligents, il y a des chrétiens qui, tout en se persuadant, à tort ou à raison, qu'ils ont la foi, ne prennent qu'un soin médiocre d'y conformer leur conduite, et chez qui, par conséquent, l'inobservance du précepte dominical est un fruit de la négligence.

La négligence se caractérisant surtout par un défaut d'action, a nécessairement son principe dans quelque maladie de l'âme. Essayons donc d'analyser ces maladies et d'en apprécier les funestes effets.

1. La plus pernicieuse de toutes ces maladies, parce que toutes les autres semblent s'y rattacher, me paraît être l'indifférence. Nous lui donnerons une mention spéciale, car c'est surtout parce qu'on est indifférent qu'on est négligent.

L'indifférence religieuse est l'état d'une personne qui ne s'attachant à aucune religion, les met toutes au même rang. Si cette indifférence, comme il arrive souvent, dérive du droit qu'on s'arroge de se faire à soi-même une religion, elle n'est guère qu'un athéisme déguisé, et se confond avec la perte de la foi. Si le motif pour lequel on ne s'attache à aucune religion est qu'on ne se sent porté par aucune raison à embrasser l'une plutôt que l'autre, l'indifférence est la marque d'une *ignorance grave*, excusable chez un païen, mais absolument coupable chez un chrétien qui a toute facilité de s'instruire et de s'éclairer. J'ajoute qu'une pareille indifférence dénote en même temps l'absence de foi.

J'ai dit que cette indifférence procède d'une *ignorance grave*. En effet, je ne crois pas que les indifférents aient jamais fait, des religions qui se disputent notre adhésion, une étude comparée assez sérieuse, assez approfondie, pour être à même de porter, en toute connaissance de cause, un jugement de quelque valeur; et leur état d'âme me paraît plutôt être le triste produit de l'entendre dire et du voir faire. — « A quoi sert la religion?... Toutes les religions se valent!... » On a tellement entendu vanter ces vieux clichés! On a tant vu d'hommes qui en faisaient la base de leur conduite, qu'on les a pris soi-même pour règles de foi et pour programmes de vie.

Mais savez-vous bien, mes frères, qu'une pareille maladie est impitoyablement *mortelle*?... Elle est d'abord mortelle en ce qu'elle est foncièrement destructive de la foi. Car il est de foi : 1<sup>o</sup> qu'il faut à l'homme une religion, et qu'il y en a une. — Il est de foi : 2<sup>o</sup> qu'il ne saurait y avoir qu'une religion vraie. — Il est de foi : 3<sup>o</sup> que cette religion vraie n'est autre que la religion catholique. Rejetez l'une ou l'autre de ces trois propositions, doutez seulement de l'une d'entre elles, il vous est impossible de vous persuader que vous avez la foi. Or, si sans la foi il est impossible de plaire à Dieu : *Sine Fide impossibile est placere Deo*, osez dire que votre âme n'est pas frappée de mort par là-



même que, non seulement vous ne vous attachez à aucune religion, mais que vous ne vous attachez pas exclusivement à la seule vraie, à la seule bonne!...

Elle est mortelle, en second lieu, en ce qu'elle paralyse la volonté et comprime *a priori* toute aspiration, tout élan vers la vérité. Effectivement, la volonté est une puissance aveugle qui n'agit que sur les indications de l'intelligence. C'est l'intelligence que vous consultez pour savoir quel parti convient le mieux, quel chemin vous devez prendre, et c'est la volonté qui décide du choix. Mais si l'intelligence elle-même n'est pas suffisamment éclairée, si le guide est dans le doute, dans l'incertitude, quelque parti que vous preniez, c'est un parti aventuré, et naturellement la volonté est *hésitante*. Or une volonté hésitante n'a ni courage, ni force pour agir, et je conçois que l'indifférent ne se fasse aucune violence, ne s'impose aucun sacrifice pour le fidèle accomplissement d'un devoir dont il ne voit pas assez la raison : il est sans énergie parce qu'il est sans conviction, et aussi insouciant de l'avenir que du présent. L'indifférent est une montre sans ressort ; il est nonchalant, mou, paresseux, *négligent*, en un mot : *Illi autem neglexerunt*.

Voilà déjà bien des maladies morales qui viennent, comme fatalement, se greffer sur l'indifférence ; mais que dirons-nous du *respect humain* ?

2. Vous savez ce qu'on entend par là : c'est la crainte du jugement et des discours des hommes. Pourquoi, je vous prie, craindre le jugement et les discours des hommes, quand il s'agit de faire ce qu'ont toujours fait les gens de cœur, tout ce qui peut être compté de plus honorable dans chaque famille et dans chaque paroisse ? Cette crainte, nous le savons déjà, peut quelquefois s'expliquer par l'intérêt. On ne va pas à l'église, parce qu'on gagne à ne point se faire remarquer comme chrétien ; autrement on ne serait pas jugé digne. Néanmoins, cette crainte provient le plus souvent de l'indifférence, surtout de cette indifférence qui a pour cause l'ignorance ou l'absence de convictions.

Ces sortes d'indifférents sont bien à plaindre. Ce n'est pas tant la bonne volonté qui leur manque, que le courage, que la force et l'indépendance du caractère. Car, quels sont donc ceux dont ils appréhendent si fort le jugement et les discours ? Ce ne sont pas, à coup sûr, des chrétiens d'un mérite supérieur, car il n'entre pas dans les habitudes de ceux-ci d'exercer la moindre intimidation sur ceux qui s'essayeraient à faire comme eux ; ils les encourageraient plutôt par leur exemple, sinon par leur parole. Ce ne sont pas même des chrétiens qui les valent, car ils nourriraient comme eux le désir de bien faire, celui, entr'autres, de venir à l'église, et ils seraient trop heureux de les voir ouvrir la marche. Mais si ceux dont vous redoutez tant le jugement et les discours ne sont ni de ceux qui font bien, ni de ceux qui ont au moins le désir de bien faire, que reste-t-il donc ? Des chrétiens qui n'ont jamais eu la foi, ou qui l'ont perdue ? des chrétiens qui ne peuvent se permettre de venir à l'église ?... Et c'est à la remorque de ces chrétiens que vous vous mettez de préférence ?... Je veux bien

qu'ils vous aient en observation, qu'ils ne manquent aucune occasion de vilipender en votre présence les pratiques chrétiennes, de peur sans doute que vous n'alliez grossir les rangs des observateurs de la loi divine. Mais ne comprenez-vous pas qu'ils sont dans leur rôle ? Comment oseraient-ils lever la tête, s'ils étaient seuls à mépriser leurs devoirs, s'il était constant et notoire que seuls les libertins, les voleurs, les gens sans honneur, sont en rupture de bans avec l'église ?... « Détournons de l'église, se disent-ils par instinct, ceux qui n'auraient pas à rougir d'y aller, ne fût-ce que pour détourner de nous l'attention, ou nous autoriser de leur défection. » — Voilà pourtant ceux dont vous craignez le jugement et les discours. Eprouveriez-vous cette crainte servile, ce respect humain, si vous étiez moins ignorant des choses de notre religion et un peu plus convaincu de la portée de ses obligations ?... si vous saviez mieux que là où Dieu commande, l'homme, malgré tout, n'a plus qu'à obéir ?

Vous tremblez, mon frère, c'est que vous n'êtes pas sûr de bien faire. Instruisez-vous donc ; étudiez, réfléchissez, comparez. La vérité ne demande pas mieux que d'être examinée, scrutée, car elle n'a pas de pire ennemi que l'ignorance et les préjugés. Elle n'a jamais enflammé que ceux qui la connaissent bien ; mais pour ceux qui l'ignorent ou qui ne la connaissent que très superficiellement, elle les a toujours laissés froids ou indifférents, pour ne rien dire de plus : *Illi autem neglexerunt*.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### V

LES ÉVANGÉLISTES : SAINT JEAN.

Jean signifie dans la langue hébraïque : « Jéhovah a fait grâce. » Nul, après Jean-Baptiste, n'a mieux porté ce beau nom que l'apôtre bien-aimé.

L'apôtre saint Jean, auteur du quatrième évangile, dont on lit le commencement chaque jour à la fin de la messe, naquit en Galilée, probablement à Bethsaïda, sur les bords du lac de Tibériade, pays natal des apôtres Pierre, André et Philippe. Il était le plus jeune des douze, et Jésus lui-même avait quelques années de plus que lui.

Son père, Zébédée, vivait de sa pêche sur le lac. Sa mère, nommée Salomé, était une des saintes femmes qui accompagnaient et servaient le divin Maître, l'aidant de leurs propres ressources. Salomé fut fidèle à Jésus jusqu'à la croix, jusqu'au sépulcre, où nous la retrouvons le matin de la Résurrection. Saint Jean avait un frère qui fut apôtre comme lui, saint Jacques le Majeur.

Tout d'abord disciple de Jean-Baptiste, il entend un jour son maître s'écrier, à la vue de Jésus qui passait non loin d'eux : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché du monde !, » et

aussitôt, de concert avec saint André, il quitte le Précurseur pour s'attacher au Sauveur.

Durant quelques mois, il demeure auprès de son nouveau maître avec Pierre, Jacques et Philippe. Ils vont ensemble aux noces de Cana, à Capharnaüm, à Jérusalem, en Judée, dans la Samarie et en Galilée. Oh ! les heureux jours, les moments bénis que ceux où se formait l'amitié divine de Jésus pour le jeune pêcheur galiléen ! Aussi nous en raconte-t-il avec complaisance tous les détails dans son Evangile.

Choisi définitivement pour apôtre avec Jacques son frère, ainsi que Pierre et André, après la pêche miraculeuse du lac de Génésareth, saint Jean quitte tout pour suivre Jésus. Ainsi que ces trois apôtres, il fera partie des disciples si bien nommés « les plus intimes parmi les intimes. » C'est à ce titre qu'il assistera à la résurrection de la fille de Jaïre, à la Transfiguration sur le Thabor, à l'agonie du jardin de Gethsémani. Dans la matinée du jeudi saint, Jésus le charge de faire avec saint Pierre les préparatifs de la dernière Cène.

Quel privilège ineffable lui réservait ce repas d'adieu ! Jean reposa sa tête sur la poitrine de Jésus et mérita le nom qu'il aime à se donner : « Celui que Jésus aimait. » Est-il étonnant qu'il nous ait si bien dépeint les tendresses du cœur de son bon Maître, lui qui l'avait senti battre de si près ? S'il fut le préféré de Jésus, comme il sut le payer de retour !

Si, comme les autres, il abandonna Jésus au moment de son arrestation, ce ne fut que pour quelques instants, car il revient bientôt et pénètre après lui dans le palais du grand prêtre. Le lendemain, il se tient, sans peur, au pied de la croix, au milieu des bourreaux, et il reçoit là la plus magnifique des récompenses qu'il lui eût été possible d'envier : Jésus mourant lui confie sa Mère, comme à l'ami le plus fidèle et le plus aimant.

Au matin de la Pâque, il court le premier, avec Pierre, vers le sépulcre vide, et lorsque le divin ressuscité se manifeste à quelques disciples auprès du lac de Tibériade, c'est encore le disciple aimant et aimé qui le reconnaît le premier.

Après l'Ascension, saint Jean alla s'établir dans la ville d'Ephèse, où il fut arrêté par ordre de l'empereur Domitien et conduit à Rome. Jeté dans une énorme chaudière d'huile bouillante, il en sort intact et est exilé sur le rocher de Patmos, une des Sporades. Durant son séjour en cette île, saint Jean composa le livre mystérieux de l'Apocalypse.

Rendu à la liberté, il retourna dans sa ville d'Ephèse, où il mourut âgé de cent ans environ.

Ses disciples nous ont raconté quelques détails sur ses dernières années. Qui n'a lu l'histoire de ce jeune homme confié par lui aux soins d'un évêque ? Ce jeune homme, mal surveillé, se laisse entraîner dans le vice et devient chef de voleurs. A son retour, saint Jean apprend cette douloureuse nouvelle ; malgré son grand âge, il se fait conduire dans la forêt et ramène au bercail la brebis égarée.

Un jour que le saint vieillard jouait avec une

perdrix apprivoisée, un jeune chasseur en est surpris et scandalisé. Saint Jean lui fait comprendre, par une comparaison entre son arc débandé et l'esprit humain, la nécessité d'une innocente récréation.

On représente souvent l'apôtre tenant en main une coupe d'où s'échappe un serpent, parce qu'un jour il but une coupe empoisonnée sans en ressentir aucun mal.

Enfin, sur la fin de sa vie, à Ephèse, il se faisait porter à l'église sur les bras de ses disciples, et là il se contentait, pour toute exhortation, de répéter : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et à ceux qui lui demandaient pourquoi il redisait toujours la même chose, il répondit : « Parce que c'est le commandement du Seigneur ; lui seul observé suffit. »

Ajoutons encore un mot sur le caractère du disciple aimé. Eminemment doué, il possédait surtout les qualités qui attirent l'affection. D'une délicatesse exquise, son cœur ne se reprenait plus quand il s'était donné, et il restait dévoué jusqu'à la mort. Doux autant que modeste, il savait montrer une âme ardente lorsqu'il s'agissait des droits de son Maître adoré. Sa pureté virginale lui valut, au dire des auteurs sacrés, la préférence dont il fut toujours l'objet de la part du Sauveur. Si saint Pierre fut l'apôtre de l'action, saint Jean fut celui du recueillement, de la contemplation et de l'amour.

Saint Jean écrivit son Evangile en grec, comme saint Marc et saint Luc. Il composa son livre longtemps après les trois autres évangélistes, plus probablement tout à fait pendant les dernières années du premier siècle et dans la ville d'Ephèse. Ce fut sur la demande pressante et réitérée des prêtres et des fidèles d'Asie Mineure qu'il se mit à l'œuvre. Quoi de plus naturel qu'une semblable demande ? Saint Jean était très âgé ; des hérésies naissantes troublaient l'Eglise ; évêques, prêtres et fidèles d'Asie pensaient avec raison qu'il y aurait grand profit pour tous à posséder dans un livre qui ne mourrait point, les divins récits que l'apôtre bien-aimé leur avait si souvent exposés de vive voix.

Nul n'était plus à même d'être bien renseigné. Il avait vécu dans l'intimité du Sauveur, avait connu Marie-Madeleine et tous les disciples. Et surtout, combien de fois, après l'Ascension, durant ses entretiens intimes avec la mère de Jésus devenue sa propre mère, ne dut-il pas revenir sur les paroles et les actions de celui dont le souvenir remplissait leurs pensées, et l'amour leur cœur ! Le cœur aimant de saint Jean, sa mémoire dans laquelle il avait gravé ce qu'il avait vu et entendu, voilà les principales sources où il puisa.

Son but, il l'a consigné avec sa signature à la fin de son Evangile : « Ces merveilles ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et que, en croyant, vous ayez la vie en son nom <sup>1</sup>. » Il eut d'autres intentions encore, mais le but principal reste : confirmer ou nous inspirer la foi en Jésus-Christ comme étant le Messie, et par là, nous conduire au salut.

<sup>1</sup> Jean, xx, 30-31.



L'Evangile de saint Jean est l'Evangile du cœur. « Presque tout y parle de charité, écrivait saint Augustin ; qu'il écoute, celui qui a en lui-même de quoi entendre : cette lecture sera pour lui de l'huile sur la flamme<sup>1</sup>. » « Il est comme la fleur des évangiles. Celui-là seul pouvait pénétrer à cette profondeur dont la tête reposa sur la poitrine de Jésus et auquel Jésus donna Marie pour mère. Cet ami si intime de Jésus et de Marie, ce disciple traité par le Maître comme un autre lui-même, était seul capable des pensées et des sentiments résumés dans ce livre<sup>2</sup>. » Ne soyons donc pas étonnés si en le lisant il nous parle directement au cœur, s'il respire tant de suavité, et s'il nous remplit de joie et de paix comme la conversation d'un ami tendrement aimé.

Un auteur résume ainsi sa pensée sur le quatrième évangile : « Depuis mon enfance, j'ai lu bien volontiers dans la Bible ; mais c'est surtout saint Jean que je lis avec le plus de charme. Il y a en lui quelque chose de si admirable, de si élevé, de si suave, qu'on ne peut s'en rassasier. Il me semble toujours, quand je le lis, que je le vois à la dernière Cène, appuyé sur la poitrine de son Maître, et que son ange me tient la lumière. »

Véritable évangile d'or, on vient tout récemment, en Angleterre, de le faire imprimer en lettres d'or à la manière du moyen âge.

N'essaierons-nous pas, nous aussi, de faire nos délices de cette lecture qui a nourri tant de cœurs et éclairé tant d'âmes ? Nous nous plaignons d'être de glace pour le bon Dieu, de marcher dans les ténébres : prenons l'Evangile de saint Jean, parcourons-en chaque jour quelques pages avec attention et respect. Au vol de l'aigle, notre âme s'élèvera au-dessus des créatures et percevra des horizons qu'elle ne soupçonnait pas. Au contact du cœur de l'apôtre bien-aimé, notre cœur se réchauffera et retrouvera ses ardeurs perdues ; nous apprendrons de lui combien nous avons été aimés, mais aussi comment nous devons aimer.

#### PETITE ALLOCUTION D'UN CURÉ

**pour annoncer sa première visite pastorale à ses paroissiens**

Mes bien chers Frères, quand je suis arrivé parmi vous et que pour la première fois je suis monté dans cette chaire, je vous ai adressé à tous, aux présents comme aux absents, un salut et des paroles de bienvenue, je vous ai dit dans quel esprit et avec quelles dispositions je venais à vous. D'autre part votre accueil si empressé, les marques unanimes et répétées de sympathie que vous n'avez cessé de me donner, m'ont profondément touché et ont rempli mon âme de consolation et d'espoir. Il était visible, dès lors, qu'entre les paroissiens et le pasteur il y avait réciprocité de sentiments ; la confiance était établie, l'entente parfaite. Déjà, ici, il m'a été donné de vous dire

combien j'avais béni Dieu de ces prémisses de mon ministère parmi vous, et je vous ai exprimé, comme je vous exprime en ce moment, toute ma reconnaissance pour le concours et la correspondance que vous avez apportés dès le commencement à l'exercice de ce ministère. Mais j'ai à cœur de le faire plus particulièrement encore en visitant chacune des familles de cette paroisse. C'est là un des devoirs du pasteur. Ce devoir, il me sera bien doux de le remplir, et dès cette semaine je désire commencer de m'en acquitter.

Je viendrai donc en toute simplicité, comme il convient à un père et à un pasteur, m'asseoir à votre foyer et m'entretenir quelques instants avec vous. L'ordre des rues me fixera la suite de ces visites, car je tiens essentiellement à voir toutes les familles, je dis *toutes* sans exception aucune. Si par hasard je faisais quelque omission, croyez qu'elle serait involontaire, et aussitôt réparée que signalée.

Je serai heureux de saluer les chefs de maison, heureux aussi qu'ils me présentent les autres membres de la famille. A tous, aux aïeux comme aux parents et aux enfants, je suis redevable ; tous font partie du troupeau, et le pasteur ne doit ignorer aucun de ceux qui lui sont confiés. Mais je désire plus encore rencontrer en cette visite ceux à qui l'âge, la maladie ou les infirmités ne permettent plus ou ne permettent plus guère de se rendre aux offices le dimanche. Un nouveau curé ne les connaît pas toujours à son arrivée. Il bénit l'occasion qui lui est donnée de faire cette connaissance et qui lui permettra de compenser par des visites plus fréquentes, les privations dont ils ont à souffrir d'autre part, et que le pasteur ne peut pas ne pas partager lui-même.

En allant chez vous, je vous l'ai dit, en toute simplicité, je demande, mes frères, et avec instance, qu'il y ait de votre côté *réciprocité*, et que vous ne craigniez jamais de *frapper* à la porte du presbytère. Il vous sera toujours ouvert, et vous y serez toujours les bienvenus, quelque raison qui vous y amène. N'ayez donc point peur d'être indiscrets, encore moins de causer du dérangement. Mon temps, mes heures sont à vous, comme sont à votre service mon travail, ma sollicitude, mon expérience, tout ce que vous pourrez légitimement me demander et ce dont je serai à même de vous faire profiter. Le grand apôtre des Francs, saint Remi, disait à Clovis : « Que votre palais soit toujours ouvert à tous et que personne ne sorte triste de chez vous. » Cette recommandation je la fais volontiers mienne, et je désire vivement qu'elle se réalise toujours.

Puissent, mes frères, ces relations plus intimes dont cette visite pastorale sera le point de départ, puisse cette connaissance réciproque plus parfaite qui en résultera, contribuer à l'union si désirable du troupeau avec son pasteur, et par là même au bien et à la prospérité de la paroisse. Ainsi soit-il.

*Le gérant : J. MAITRIER.*

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Præfat. in Epist. ad Parth.

<sup>2</sup> Origène.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## INSTRUCTION FAMILIÈRE POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION

### L'OBÉISSANCE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Perfecerunt omnia secundum  
legem.

(Luc., II, 39).

Le délicieux mystère de la Purification renferme les leçons les plus variées et les plus précieuses. Nous y voyons resplendir toute sorte de vertus et particulièrement l'admirable obéissance de Marie. Afin de nous borner, et pour plus de profit pour notre âme, faisons de cette dernière vertu l'objet de notre méditation. Après avoir dit un mot de l'excellence de l'obéissance, voyons combien cette vertu fut chère à notre divine mère, puis excitons-nous par son exemple à la pratiquer exactement nous-mêmes, et à tout faire, nous aussi, selon la loi et conformément aux divines volontés.

*Perfecerunt omnia secundum legem.*

#### I

L'obéissance occupe un rang très élevé dans l'ordre des choses morales. La seule charité, dit saint François de Sales, constitue la perfection ; mais l'obéissance, la chasteté et la pauvreté sont les principales vertus qui nous aident à l'acquérir ; car l'obéissance consacre notre esprit à l'amour et au service de Dieu, la chasteté notre corps, la pauvreté nos biens. Elles sont comme les trois branches de la croix spirituelle sur laquelle nous sommes crucifiés avec Jésus-Christ ; et elles sont en même temps fondées sur une quatrième vertu qui est la sainte humilité. La dignité de l'obéissance ressort donc de cette circonstance qu'elle sacrifie à Dieu un de nos biens les plus précieux, savoir l'esprit propre et la volonté. D'autre part saint Augustin ne craint pas de dire que dans l'économie de notre salut, c'est l'obéissance qui est comme la mère et la gardienne de toutes les vertus.

L'obéissance est absolument nécessaire. Avec elle tout est en ordre, en paix, en joie, en progrès dans le monde physique, dans la société religieuse, dans la société civile, dans la famille et dans les individus. Sans elle, au contraire, ce sont les révoltes, les bouleversements, les malheurs, les ruines.

L'obéissance est une vertu formellement commandée. Dieu veut que nous obéissions. Fréquemment il nous en rappelle l'obligation dans les saintes Écritures. « Craignez Dieu, nous dit par exemple

le Saint-Esprit, et observez ses commandements, c'est là tout l'homme. » « Que toute âme, dit saint Paul, soit soumise aux puissances, car tout pouvoir vient de Dieu. » Et parmi les dix commandements, il y en a un, le quatrième, qui nous enjoint d'accomplir les préceptes de nos supérieurs.

L'obéissance est la source des grâces, des bénédictions, des faveurs temporelles et spirituelles, des victoires les plus signalées, de l'honneur, de la gloire, du bonheur pour le temps et pour l'éternité.

#### II

Oh ! combien la très sainte Vierge, si éminente en sainteté, a pratiqué particulièrement cette vertu avec perfection !

Son obéissance a été *complète*, s'étendant à tous les commandements du Seigneur, à tous ses conseils, à toutes ses inspirations ; *pleine d'un joyeux empressement* : jamais d'hésitation, de discussion, de récrimination, jamais de retard, jamais de langueur, toujours un zèle incroyable ; *universelle*, s'inclinant avec une entière soumission devant Dieu et devant tous ses représentants ; *plus exacte* que celle de tous les autres saints, car, dit saint Liguori, les hommes étant enclins au mal par le péché originel, tous ont de la difficulté à faire le bien, tandis que Marie, exempte totalement de cette infortune, n'avait rien qui l'empêchât d'obéir : comme une roue cède au mouvement qu'on lui imprime, elle suivait ponctuellement toutes les directions divines, ne faisant autre chose que de chercher toujours et d'exécuter ce qui plaisait le plus à Dieu ; *souverainement méritoire*, car Marie, en obéissant, se proposait non seulement de se soumettre à la souveraine autorité de Dieu, mais de plaire au Seigneur, et de lui donner des témoignages d'amour et de l'amour le plus ardent ; *constante* enfin : elle accomplissait les ordres du Seigneur sans se démentir jamais, sans arrêt, sans interruption, sans ralentissement, sans éclipse, et toujours avec un nouveau zèle et une nouvelle perfection !

Oui, la vie entière de la très sainte Vierge, comme celle de son divin Fils, fut une vie d'obéissance, depuis le premier moment de son existence jusqu'à son dernier souffle, *obediens usque ad mortem* ! Sa devise a toujours été la magnifique réponse qu'elle fit à l'archange Gabriel, et que nous répétons et célébrons tous les jours, à l'*Angelus*, le matin, le soir et à midi : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, *« Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum ! »*

A son entrée dans le monde, au premier moment de sa conception, mettant en œuvre son privilège unique de l'usage de la raison dès cet instant reculé, pour rendre un hommage plein d'amour à la souveraine volonté de Dieu et aux dispositions adorables de sa Providence, elle dit avec l'ardeur la plus ineffable : « Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté, *Ecce ancilla Domini !* »



Dans sa tendre enfance, elle obéit à son père saint Joachim et à sainte Anne sa mère ; et quand, sous l'inspiration de Dieu, ils l'amènent à Jérusalem pour la consacrer au Seigneur, elle adhère à leur volonté avec un incroyable empressement. Dans le temple, elle est vis-à-vis de ses supérieurs une merveille de soumission humble et gracieuse. Et lorsque les prêtres l'unissent à saint Joseph par les liens du plus saint des mariages, elle obéit. A Nazareth elle obéit avec une bonne grâce qui ravissait les anges et jetait dans la confusion son auguste époux. C'est que dans ses parents, dans ses supérieurs, dans son époux, elle voyait Dieu et son autorité. *Ecce ancilla Domini !*

Au jour à jamais mémorable de l'Annonciation, devant les propositions effrayantes de l'ange, tant elles étaient sublimes, rassurée pleinement sur le trésor de sa virginité, avec une humilité qui n'a d'égal que son obéissance, elle accepte de devenir la mère de Dieu : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » *Ecce ancilla Domini !*

Mais qu'elle est admirable, héroïque, incomparable l'obéissance de Marie dans les autres circonstances de sa vie, à la Nativité, à la Purification, au départ pour l'exil, sur le Calvaire ! Non, je renonce à l'exprimer ; parlez plutôt, saints élus de Dieu qui avez connu plus parfaitement, pour l'avoir pratiquée, la perfection de l'obéissance !

Pour plaire à Dieu, dit saint Liguori <sup>1</sup>, elle voulut obéir à l'empereur romain, en faisant de Nazareth à Bethléem un voyage de près de soixante-quatre kilomètres, en hiver, quoique son heure fut venue, et réduite à une telle pauvreté qu'elle dut mettre au monde le Sauveur dans une misérable étable. A la Purification, dit à son tour saint François de Sales <sup>2</sup>, Notre chère Dame et Maitresse n'avait pas besoin de cette cérémonie, puisqu'elle était plus lumineuse que le soleil, plus pure que la lune, plus belle et plus étincelante que l'aurore. Elle vint néanmoins, Notre glorieuse Maitresse et Notre-Dame, non pour se purifier en elle-même, mais seulement en pensant à plusieurs qui, ne sachant pas qu'elle fût exempte d'observer la loi, eussent sans doute murmuré si elle n'eût pas fait comme les autres. Et c'est en quoi elle nous donne un grand exemple de renoncement, en s'assujettissant à la loi à laquelle elle n'était pas obligée. Et lorsqu'il s'agit de soustraire, par l'exil, l'Enfant Jésus à la fureur d'Hérode, oh ! qu'elle est encore admirable d'obéissance ! Qui pourrait entrer en doute que Notre-Dame ne valût mieux que saint Joseph et qu'elle n'eût plus de sagesse et de qualités propres pour le gouvernement que son époux ? Néanmoins l'Ange ne s'adresse point à elle pour tout ce qui est requis, soit pour aller, soit pour venir, ni enfin pour quoique ce soit. Ne vous semble-t-il pas que l'Ange commet une grande indiscretion de s'adresser plutôt à saint Joseph qu'à

Notre-Dame ? N'eût-elle pas eu raison de s'offenser de cette façon de traiter ? Sans doute elle eût pu dire à son époux : Pourquoi irai-je en Egypte puisque mon Fils ne m'a pas révélé que je dusse le faire, ni l'Ange ne m'en a parlé ? Or, Notre-Dame ne dit rien de tout cela, elle ne s'offense point de ce que l'Ange s'adresse à saint Joseph, mais elle obéit tout simplement, parce qu'elle sait que Dieu l'a ainsi ordonné ; elle ne s'informe point pourquoi, mais il lui suffit que Dieu le veut ainsi et qu'il prend plaisir à ce qu'on se soumette sans explication. *Ecce ancilla Domini !*

Mais quel acte signalé d'obéissance, dit encore le bon saint François de Sales, ne fit-elle pas à l'heure même de la mort de son Fils qui était tout son amour ! Elle ne résiste aucunement, nonobstant qu'elle fut transpercée du glaive de la douleur. Oui, Marie poussa l'obéissance jusque-là de voir mourir son Fils et son Dieu sur le bois de la croix, se soumettant à ce qui était du divin vouloir, adhérant parfaitement à la volonté du Père éternel, non par force, mais de son plein gré, consentant à la mort de ce divin Fils, baisant cent fois par un humble acquiescement la croix sur laquelle il mourait, demeurant ferme et debout au pied de cette croix, sur laquelle elle voyait mourir devant ses yeux son Fils bien-aimé. O Dieu ! quelle abnégation fit alors cette sainte Vierge ! Assurément son cœur fut transpercé de très grandes douleurs. Néanmoins, sachant que c'était la volonté du Père éternel que son Fils mourût ainsi et qu'elle le vit mourir, cela fut suffisant pour la faire tenir ferme. *Ecce ancilla Domini !*

Ainsi Marie naît, vit et meurt dans l'obéissance, et l'obéissance la plus sublime. Oh ! puissions-nous imiter un si beau modèle !

### III

I. Certes, je le sais, l'obéissance est une vertu difficile, parce qu'elle suppose le sacrifice de tout ce que nous aimons le plus, de ce qui nous touche de plus près, savoir notre esprit propre, notre volonté. Elle est difficile particulièrement à notre époque, parce qu'il souffle autour de nous un esprit d'insubordination qui, quoique nous fassions, ne laisse pas de nous influencer.

De nos jours, en effet, il se rencontre un grand nombre d'hommes qui, imbus de l'esprit du siècle, épris d'un faux amour de la liberté, ou aveuglés par l'incrédulité, considèrent le joug de l'obéissance comme incompatible avec la dignité de l'homme. Dans leur fol orgueil ils ne rêvent que d'indépendance, et ils pensent pouvoir s'affranchir de toute obligation envers l'autorité divine et humaine. De tels sentiments et de telles prétentions sont en flagrante contradiction avec l'esprit du christianisme ; ils tirent leur origine du père du mensonge qui, après avoir consommé sa réprobation par sa révolte insensée contre le Très-Haut, a ensuite usé de ruse et d'artifice pour entraîner nos premiers parents dans la même rébellion, et

<sup>1</sup> *Gloires de Marie.*

<sup>2</sup> *La Vierge Marie*, édition H. Chaumont.

les précipiter ainsi dans un abîme de malheurs. Et en tant que prince de ce monde, il poursuit continuellement son œuvre par les tentations dont il accable les hommes, afin de les amener à la transgression des divins préceptes, et par là les jeter dans le royaume des ténèbres et de l'éternelle réprobation.

C'est de lui, l'auteur du mensonge et de la rébellion, que tirent également leur origine les funestes maximes de la Révolution, les principes modernes de la liberté sans frein et sans mesure, et de l'indépendance de l'homme. A la suite de la tourmente révolutionnaire dont la France fut agitée à la fin du siècle dernier, ces faux principes sont parvenus à tout envahir, à tout dominer. Leur néfaste influence se fait, hélas ! encore et toujours sentir sur le peuple ; elle l'entretient dans un état de fébrile agitation et ne lui laisse aucun repos. Cette affection contagieuse a gagné les autres pays, et les principes impies et démoralisateurs de la Révolution s'y sont promptement répandus.

Celui qui veut sauver son âme immortelle doit donc se garder soigneusement de toutes ces erreurs et de toutes ces utopies. Il lui faut servir Dieu avec amour et fidélité, croire humblement à sa parole sainte et à l'enseignement de son Eglise, et être toujours disposé à faire sa volonté et celle de ses représentants ici-bas. Il lui faut, selon la doctrine de l'Eglise et l'exemple des saints, observer les commandements de Dieu, être soumis pour le spirituel à l'autorité ecclésiastique, et pour le temporel à l'autorité civile. Dans toutes les circonstances de la vie, il lui faut chercher à connaître la volonté de Dieu, et l'accomplir fidèlement, avec cette parfaite obéissance, qui seule est capable de le prémunir sûrement, dans toutes les épreuves, contre les erreurs les plus dangereuses et les plus funestes<sup>1</sup>.

Oui, malgré l'opposition de notre nature orgueilleuse, malgré les difficultés spéciales de l'heure présente, avec l'aide du ciel, pratiquons l'obéissance. Oserions-nous faire difficulté de nous soumettre à l'autorité légitime, quand le Roi du ciel, Jésus-Christ, quand Marie, la Reine de l'univers, ont obéi pendant toute leur vie, même dans les choses les plus pénibles, avec une fidélité héroïque ? Plus il nous en coûtera, plus grand sera notre mérite !

II. Obéissons en tout ce qui est de précepte, c'est de rigueur ; obéissons même, afin de nous former de plus en plus à cette belle vertu, aux simples conseils, selon que la grâce de Dieu et les avis d'un sage directeur nous y porteront ; obéissons non seulement extérieurement : sans l'adhésion de l'esprit et du cœur, ce serait une obéissance d'esclave ; non seulement par des motifs humains, pour des raisons d'ordre, de convenance et d'intérêt : ce serait une obéissance de païens honnêtes ; mais

par un motif de religion, pour honorer l'autorité de Dieu en elle-même ou dans ses représentants, ou mieux encore pour donner au Seigneur des marques d'attachement, d'amour et de dévouement, *pro Deo* !

III. Obéissons tous, qui que nous soyons, car tous nous avons à offrir en holocauste au Seigneur le sacrifice de notre volonté ; tous nous avons des supérieurs ! Obéissons à nos chefs spirituels et temporels, à l'Eglise, à Dieu. Souvenons-nous particulièrement, pour les accomplir de grand cœur, de la loi de la prière, de la loi de la sanctification du dimanche, de la loi de l'abstinence, de la loi de la confession et de la communion pascale ! Voyons toujours Dieu dans l'autorité qui nous commande ! *Pro Deo* !

Et pour m'expliquer plus explicitement et plus pratiquement encore, avec un saint religieux, m'adressant directement à ceux que leur position semble encore plus immédiatement obliger à la pratique de l'obéissance, je leur dirai avec l'apôtre saint Paul : Obéissez et soyez soumis, *obedite præpositis vestris* ; obéissez à ceux qui ont autorité sur vous, à ceux que Dieu a placés au-dessus de vous. (Héb., xiii, 17).

Femmes, obéissez à vos maris, *Mulieres viris suis subditæ sint*, comme à Jésus-Christ même, *sicut Christo*. (1 Pet., iii, 1).

Enfants, obéissez, *Filii obedite* ; obéissez à votre père et à votre mère ; vous serez leur joie et leur bonheur, et ils vous béniront au nom du Seigneur, votre Père qui est dans les cieux ; obéissez avec respect, avec amour, avec joie.

Serviteurs, obéissez, *subditi obedite*. O vous tous qui êtes appelés à cette position modeste de servir, élevez-vous par votre vertu à la gloire de la plus haute perfection. Si vous connaissiez votre bonheur, si vous saviez combien il vous est facile de mériter une belle couronne dans le ciel, vous ne pourriez jamais vous plaindre, ni murmurer contre vos maîtres, lors même qu'ils seraient injustes ou trop sévères ! Obéissez toujours, pour Dieu ; il sera un jour votre récompense.

Braves soldats, obéissez toujours aussi, mais pensez quelquefois à obéir pour Dieu. Quand on vous commande des choses pénibles, humiliantes, quand on vous dit de marcher à l'ennemi, obéissez toujours jusqu'à la mort, comme votre Sauveur Jésus, comme Marie votre Mère, et par amour pour eux : *Pro Deo* ! Vous serez encore plus courageux et plus facilement vainqueurs ; et si vous mourez, au moins vous irez au ciel. *Obedite præpositis vestris* ; obéissez à ceux qui vous commandent.

Oui, je le répète en terminant, à l'exemple de Jésus et de Marie, avec l'aide de Dieu, obéissons : l'obéissance est l'hommage aimé de Dieu, l'hommage qu'il estime et qu'il loue ; l'obéissance est la paix, la joie, le contentement intime, la sécurité, car ceux qui obéissent ne sauraient s'égarer ; l'obéissance, c'est le principe des plus belles victoires sur le monde, le démon et nos passions,

<sup>1</sup> Cardinal Paulus Melchers, *Vie de la très sainte Vierge*, trad. Duchemin.



c'est la source des plus beaux mérites et des plus abondantes bénédictions pour le temps et pour l'éternité.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE

(9 FÉVRIER)

*In nullo terremini ab adversariis.  
Quæ illis est causa perditionis, vobis  
autem salutis.*

Ne vous laissez point effrayer par vos ennemis. Leurs persécutions pour eux sont une cause de perdition, pour vous une cause de salut.

(Philipp., I, 28.)

Comme tous les saints, Cyrille d'Alexandrie eut une vie traversée et militante; mais l'époque où il vivait fut exceptionnellement passionnée, et le milieu où il grandit le fut encore davantage. Il était jeune encore quand saint Jean Chrysostome, poursuivi avec un acharnement sans égal par son propre oncle, Théophile d'Alexandrie, flétri dans le conciliabule du Chêne dont celui-ci était l'âme, exilé de nouveau par l'impératrice Eudoxie dont il avait repris le luxe et les désordres en ces paroles foudroyantes : « Hérodiade est en furie, elle danse encore, et réclame de nouveau la tête de Jean ! » contraint d'aller s'ensevelir dans les gorges du Taurus, s'agenouilla une dernière fois dans la basilique de Sainte-Sophie en disant à ses compagnons : « Venez, prions ensemble et prenons congé de l'ange de cette église ! » Cyrille assistait lui-même au conciliabule du Chêne, amené là par son oncle implacable, qui lui déguisait les vrais mobiles de sa haine sous le prétexte spécieux d'un juste zèle pour maintenir la pureté de la foi, et il apprit bientôt que Jean, transféré enfin jusque dans la ville la plus reculée de l'empire sur la côte de l'Euxin, au nord, était mort en route. L'héroïque confesseur de la foi, traîné par des satellites sans pitié à travers des chemins rocaillieux, trébucha enfin et ne put se relever. On le déposa dans la chapelle d'un martyr, il demanda des vêtements blancs comme pour un jour de fête, reçut la sainte communion, pria longtemps d'une voix affaiblie, et soupira ces mots qui lui étaient familiers : « Gloire à Dieu en toutes choses ! » Puis il fit le signe de la croix, étendit les pieds comme s'il prenait possession de son tombeau, dit avec effort : *Amen !* et s'endormit dans le Seigneur (14 septembre 407).

Or, Cyrille avait été élevé dans la haine de cet homme !

Mais ce qui le caractérise, c'est la *sincérité*. Nous verrons comment cette hostilité fut pour lui l'épreuve de la première partie de sa vie et comment sa sincérité l'en fit triompher. — Ensuite nous étudierons cette autre caractéristique de son genre apostolique : *l'amour de la sainte Vierge*.

Ame ardente, douée de convictions inébranlables, jamais il ne transigeait, à moins que sa conscience ne lui montrât son erreur. Il marchait droit, dans le chemin de la vérité, sans s'inquiéter des faveurs ou des mécontentements humains ; et en même temps, il possédait un cœur débordant d'amour et de piété, unissant ainsi dans un ensemble admirable la pureté de la doctrine à la plus pénétrante dévotion, la force à la douceur.

### I

Trop souvent l'on est tenté de confondre les traditions et les haines de famille. Les traditions bonnes doivent être soigneusement conservées, elles constituent notre force, elles demeurent notre guide durant notre existence. Il nous est alors plus difficile de nous écarter qu'à d'autres, car lorsque nous avançons, que nous agissons, nous sommes déterminés dans le sens de la vertu. Parfois il nous semble qu'il y a derrière nous une force invisible qui nous sollicite. C'est comme la poussée de nos aïeux qui agit en nous, qui nous inspire et nous défend de déchoir. Leur volonté qui pendant des siècles s'est constamment portée vers l'honneur chrétien, le dévouement, le bien, persévère dans la nôtre. Nos pères nous ont ainsi amassé un immense patrimoine de bonnes œuvres, de bons mouvements, de saintes traditions, que nous pouvons gaspiller sans doute comme l'enfant prodigue, mais jamais en un jour, ni surtout sans remords.

Pourquoi faut-il que dans nombre de familles les traditions soient faites surtout de rancunes qui se transmettent avec une trop fidèle intégrité ? L'on épouse ainsi vraiment des querelles héréditaires, elles constituent l'essence de notre âme, elles la façonnent comme le potier façonne sa terre, elles prennent un corps, elles nous font un caractère, un cerveau en quelque sorte qui nous distinguent des autres, jetant notre pensée dans un moule immuable de préventions et de ressentiments acceptés.

C'est de tels ressentiments qu'héritait Cyrille. Son éducation d'ailleurs avait été très chrétienne. Théophile, évêque d'Alexandrie, le frère de sa mère, était un pontife dévoué à la vérité de l'Eglise. On a pu lui reprocher d'être personnel, changeant, fastueux dans les constructions dont il aimait à orner sa cité, inspiré souvent par l'esprit d'orgueil et de vengeance, mais on a toujours rendu hommage à son zèle, exagéré parfois, pour maintenir l'intégrité de la doctrine.

Malheureusement il était absolu, entêté dans ses desseins et ses jugements. Son amour propre se targuait d'infailibilité. Des moines très pieux vivaient dans le voisinage, qui offraient le modèle parfait de toutes les vertus chrétiennes. A leur tête quatre frères d'une taille élevée et imposante, qu'on appelait « les grands frères, » offraient l'exemple d'une sublime dignité de vie religieuse. On travaillait : les uns à faire des nattes ou à

cultiver la terre, d'autres à copier des manuscrits. Tous savaient leur Bible par cœur. On priait aussi, et le soir, quand rentraient des champs les moines ouvriers, de toutes les poitrines s'échappait un cantique puissant qui transformait en séjour céleste la solitude du désert. Jamais peut-être Dieu n'a été aimé autant qu'il le fut par ces doux solitaires qui avaient renoncé au monde, comme saint Antoine, pour n'appartenir qu'à lui. Le vieux prêtre Isidore, un de leurs protecteurs, avait coutume de dire, quand il quittait sa longue et heureuse prière pour le frugal repas des cénobites : « Quoi ! je suis fait pour jouir de Dieu, et me voilà condamné à user de la nourriture des animaux, tandis que je n'ai faim que du pain des anges ! »

C'étaient donc de belles âmes, pieuses, angéliques, hospitalières. Leur évêque Théophile eut cependant avec eux des différends terribles, et pour se donner raison il prétendit qu'ils erraient dans la foi. Puis il les chassa de son diocèse. Les infortunés se réfugièrent auprès de saint Jean Chrysostome qui les accueillit. L'évêque d'Alexandrie en fut vivement irrité, et de son côté il fit tout au monde pour se venger de son contradicteur. Dans le conciliabule où il amena son neveu, il représenta saint Jean Chrysostome comme un homme plein d'orgueil, infatué de son mérite et de sa parole, dur, autoritaire à l'égard de ses frères et foulant aux pieds les canons de l'Eglise, ne faisant état et loi que de ses propres caprices.

La calomnie produit toujours des effets mortels : sûrement elle tue celui qui l'invente, non moins sûrement elle tue celui qui en est l'objet ainsi que celui qui l'écoute. Vous l'avez remarqué souvent. Vous aviez pour une personne une estime réelle, vous la citiez comme modèle, ne lui trouvant aucun défaut, vous l'aimiez. Un jour devant vous on attaque sa réputation, vous savez bien que ce qui lui est reproché est faux, dénué de bon sens et de vraisemblance. Cependant un soupçon surgit du fond le plus mauvais de vous-même, et je ne sais quelle voix intérieure méchamment sceptique vous dit aussitôt : « Si pourtant c'était vrai ! » Et cette personne qui n'a aucunement démerité, qui demeure honorée et grande devant Dieu, vous l'estimez moins, vous éprouvez pour elle une sorte de répulsion, comme pour un enfant dont on vient de couvrir de boue les vêtements. Cette malheureuse impression dure longtemps, souvent elle ne s'efface pas.

Cyrille l'éprouva plus qu'un autre, parce qu'il était jeune et que les impressions se gravent mieux à son âge, parce que celui qui le mettait en garde contre un saint c'était son oncle, un homme justement estimé, un évêque zélé et d'une foi sincère.

Le pape saint Innocent I<sup>er</sup> prit courageusement en main la cause de l'exilé : « Qui pourrait souffrir, écrit-il au peuple de Constantinople, la conduite si injuste et si criminelle de ceux dont tout

le soin devrait être d'établir la tranquillité et la paix au sein de l'Eglise ? » Et il excommunia Théophile. Celui-ci vécut encore sept ans dans les angoisses et la douleur, sans avoir cependant le courage de courber son orgueil dans la soumission. Il vit venir la mort avec terreur. Dieu, pour le punir ou peut-être pour le purifier de ses fautes, lui envoya une agonie si cruelle qu'il ne pouvait ni vivre ni mourir. Alors on dit qu'il déplora sa conduite, et qu'ayant demandé le portrait de Jean Chrysostome il le baisa longuement avec respect, avec repentir. Ensuite il rendit le dernier soupir (15 octobre 512).

Son neveu Cyrille lui succéda sur le siège épiscopal d'Alexandrie. Malgré la droiture de son esprit, malgré les lettres décisives du pape, il garda quelque temps encore ses préventions. Il est si difficile d'extirper une calomnie, surtout de renoncer à un préjugé de famille, qui paraît mieux légitimer une aversion, une haine, par cette pensée qui nous est trop familière, que nous pardonnons volontiers les injures personnelles, mais non les injures faites à nos parents !

Cette situation d'esprit toutefois ne pouvait durer. D'abord parce que Cyrille, à l'encontre des hérétiques de tous les temps, professait un amour religieux pour les traditions de l'Eglise. Or ces traditions lui affirmaient avec force qu'une conscience n'est point sûre, qu'une âme n'est point catholique, si elle n'est pas avec le pape. Innocent avait parlé, il fallait donc se soumettre. Peut-être pensa-t-il, comme certaines consciences réfractaires aux avis et même aux ordres du Saint-Siège, que le pape Innocent était mal informé des affaires de Constantinople. Mais il était trop sincère pour s'arrêter longtemps à ce prétexte coloré, qui ne tiendra jamais lieu de raison. Le Souverain-Pontife jouit de lumières élevées qui sont pour lui les grâces d'état, d'une assistance spéciale qui le guide dans le gouvernement de l'Eglise, lumières nombreuses, assistance de l'Esprit-Saint dont nous sommes privés. Ne jugeons donc point le pape, obéissons-lui filialement, comme à un père qui nous aime et qui est plus éclairé que nous, comme au vicaire de Jésus-Christ qui ne saurait nous induire en une fausse voie.

Cependant, Cyrille hésitait toujours, refusant d'inscrire dans les dyptiques sacrés le nom de saint Jean Chrysostome. On raconte que ce grand docteur lui apparut suivi d'un brillant cortège de saints qui l'entouraient avec respect. Il lui lança des regards menaçants et lui signifia l'ordre de sortir de l'église qu'il n'avait pas le droit ni la sagesse de gouverner, puisqu'il s'obstinait dans ses préjugés. Alors Marie intervint, Marie que Cyrille avait toujours aimée et priée, elle intercédait pour lui et obtint son pardon.

Le patriarche d'Alexandrie rompit aussitôt avec ses erreurs, ses préventions, ses rancunes de famille. La vérité s'imposait, Marie avait parlé après Innocent. Jusque-là, sa conscience pouvait s'aveugler, maintenant il connaissait clairement



son devoir, il le remplit aussitôt avec une droiture, une sincérité parfaites (418).

Ainsi agissent les saints, ainsi doivent agir les chrétiens, en toute loyauté. C'est une obligation pour eux non seulement d'être justes pour leurs ennemis, mais de leur rendre l'honneur qu'ils méritent, et un honneur d'autant plus éclatant qu'ils les ont plus longtemps calomniés, écartés ou méconnus.

## II

C'était Marie qui avait sauvé Cyrille, Marie qu'il aimait d'une piété toute filiale, Marie qui lui avait fait connaître la tradition de l'Eglise. Il l'aimait dans son esprit, car l'Incarnation lui apparaissait comme le chef-d'œuvre de la bonté de Dieu pour l'homme; il l'aimait dans son cœur, comme on aime sa mère, mais quelle mère est bonne, aimée comme la sainte Vierge!

Or l'honneur de Marie fut attaqué soudain par un hérétique qui bientôt devint un hérésiarque : Nestorius, patriarche de Constantinople.

Très austère en apparence, méprisant le faste et même la propreté, affectant l'air triste et rigide des Pharisiens qui jeûnent, Nestorius avait d'autre part des dehors séduisants, une parole chaude et facile, une voix superbe, des mouvements oratoires qui soulevaient l'enthousiasme des auditeurs. Mais tout homme clairvoyant l'eût rapidement deviné. Ainsi que tous les hérétiques, il avait le tempérament autoritaire et persécuteur. Au lieu que l'Eglise est tolérante pour les personnes, qu'elle s'applique à les éclairer, à leur faire comprendre leurs erreurs pour les ramener doucement dans son sein, le patriarche de Constantinople chassait impitoyablement de son diocèse tous ceux qui demeuraient les tenants des doctrines ariennes ou manichéennes. La vérité, comme la charité, est patiente, elle sait qu'elle triomphera toujours; tandis que l'hérésie est éphémère, elle le sent, et elle profite du moment favorable pour s'imposer par la violence.

Une autre lacune de cet esprit superficiel et brillant, c'était l'absence de doctrine. Il ne l'avait pas étudiée, comme Cyrille, aux sources pures de la tradition des apôtres, dans les écrits des Pères : il s'était fait à lui-même une doctrine personnelle qu'il prêchait, prenant pour des vérités de l'Eglise les fantômes de son imagination. Tous les hérétiques, remarquez-le bien, ont manqué de science, et ce défaut, non moins que leur orgueil, les a acculés à des théories absurdes, qu'ils ont ensuite soutenues par entêtement. Aussi bien, n'est-ce point l'erreur, qui est humaine, mais l'obstination, avec son caractère satanique, qui fait l'hérétique.

Un jour de Noël (428), Nestorius monta en chaire et il exposa qu'en Jésus-Christ il y avait deux personnes : la personne de Dieu qui est le Verbe, et la personne de l'homme qui est Jésus-Christ. Ainsi donc Jésus-Christ n'était pas Dieu, mais un homme uni intimement à Dieu. Ensuite

il s'attaqua à Marie en s'écriant : « Appeler la Vierge Mère de Dieu, ce serait imiter les païens qui donnent des mères à leurs dieux ! » Une inexprimable indignation saisit les auditeurs à ces blasphèmes. Un saint évêque, Proclus, prit bientôt la parole dans la même chaire et il exposa avec autant de précision que d'éloquence le dogme catholique.

« Tous les hommes, dit-il, engagés au péché par la chute d'Adam, étaient la proie de la mort éternelle, s'ils n'étaient rachetés par une victime éminente qui égalât la grandeur de la dette par la grandeur de la rançon. Nul homme ne pouvait être cette victime, car tous les hommes avaient besoin d'un Sauveur. L'ange ne le pouvait pas davantage, car son immolation n'était pas d'un prix suffisant. Il-fallait que Dieu lui-même se livrât à la mort pour nous racheter. Mais Dieu, demeurant Dieu, ne pouvait mourir; il a donc été nécessaire qu'il se fit homme pour sauver les hommes, et qu'il devint tout ensemble et notre victime en donnant son sang et sa chair au trépas, et notre Pontife en offrant à son Père en notre faveur une hostie aussi grande que Lui ! »

Rien n'égale la force et la limpidité de ce raisonnement. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, nous ne sommes pas rachetés; alors, que devient l'œuvre de l'Incarnation ? Où est la bonté de Dieu, puisque le ciel nous reste fermé ?

Mais il semble que la haine de Marie possédât surtout ces malheureux. L'un d'eux osa s'écrier à Sainte-Sophie, dans la chaire de Chrysostome : « Si quelqu'un dit que Marie est mère de Dieu, qu'il soit anathème ! » Alors Cyrille se leva pour défendre sa mère. A Nestorius qui se targuait de son éloquence, il dit : « Es-tu donc plus éloquent que Jean ? » Le nom de celui qu'il avait si longtemps écarté lui revenait aussitôt, parce qu'il était désormais dans son cœur, et parce qu'il avait, de sa bouche d'or, chanté mieux que tout autre les gloires de Marie.

Ensuite, il en appelle à Rome, au pape Célestin, qui réunit aussitôt un Concile pour étouffer dans son germe cette hérésie naissante qui menaçait d'envahir le monde chrétien. De fait elle gagnait rapidement, comme un incendie dans une forêt, poussé par un vent violent. Le démon professe une inimitié éternelle contre celle qui lui a écrasé la tête, et nul blasphème ne le réjouit comme celui qui soufflette la Mère de Dieu. Le Souverain-Pontife le comprend; il frappe aussitôt d'anathème Nestorius et charge Cyrille de l'excommunier, « d'exécuter la sentence avec une sévérité exemplaire. »

Combien cette mission de confiance dut être douce au cœur de Cyrille ! Pour lui c'était comme si l'on eut effacé à jamais tous les mauvais souvenirs du passé. Qu'il avait souffert de se sentir éloigné par l'esprit, par le cœur, du pape Innocent ! Quelles luttes alors entre le neveu de Théophile et l'évêque ! Luttes prolongées par son caractère tenace, encore que son âme fut pleine-

ment sincère. Et il avait accepté la sentence portée contre un exilé, un confesseur de la foi, contre un saint, contre Dieu ! Rome avait parlé, écrit, et il n'avait pas écouté, il avait mal lu ! Qui sait combien il avait été coupable ? Et maintenant voilà qu'il était devenu l'homme de la droite du Pontife romain !

Cette pensée donne un élan nouveau à sa piété, à son zèle. Nestorius en a appelé à un concile général ; ce concile se tiendra à Ephèse, et c'est encore Cyrille qui représentera le pape, qui sera son légat (431), comme c'est lui qui a rédigé les douze anathèmes, et avec quelle éloquence ! contre tous ceux qui oseraient douter de la maternité divine de Marie.

L'auguste assemblée d'Ephèse ne ressemble à aucune autre de nos saintes assemblées. Elle siège dans cette cité qui autrefois a été habitée par Marie, et qui est encore tout embaumée de ses vertus, toute fière de cet incomparable souvenir. Cyrille préside. Il est de toute petite taille, comme saint Paul, comme saint Athanase. Quelle majesté cependant rayonne de sa personne : la majesté de la foi qui s'affirme et de l'amour qui témoigne avec l'ardeur du martyr ! Au milieu de l'assemblée, sur un trône d'or, il a fait placer le livre des Evangiles qui atteste la présence, l'esprit de Jésus-Christ. « Partout où vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai là au milieu de vous ! » Jésus-Christ est donc au milieu de ces deux cents pontifes qui vont décerner à sa Mère un honneur solennel, entonner à sa louange le concert de prière, d'amour, de saintes acclamations qui durera jusqu'à la fin des siècles éternels. Au dehors le peuple attend, plein d'angoisse, et pénétré d'indignation contre Nestorius, qui n'ose paraître au Concile et se cache sous la garde des soldats de Théodose le Jeune.

Tout à coup les anathèmes retentissent : « Anathème à ces erreurs impies ! Anathème à quiconque soutient cette doctrine ! Elle est contraire aux saintes Ecritures ! Il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, la personne divine ! Marie est vraiment la Mère de Dieu ! »

L'erreur est écrasée, Nestorius déposé ; la foule, à cette nouvelle, éclate en cris de joie ; la ville s'illumine, chacun prend un flambeau et reconduit dans leurs maisons les Pères du Concile, et partout dans les rues retentit le même cri poussé par des milliers de voix qui acclament, mais qui prient surtout : « Marie est vraiment la mère de Dieu ! »

C'était l'écho du beau discours où saint Cyrille avait glorifié Marie devant le Concile : « Nous vous saluons, ô Mère de Dieu ! ô Marie ! trésor auguste de l'univers, lampe toujours ardente, lumière de l'Eglise, couronne de la virginité, sceptre de l'orthodoxie, temple indissoluble, Mère et Vierge, par qui est béni dans les saints Evangiles Celui qui vient au nom du Seigneur ! Nous vous saluons, ô vous qui dans votre sein virginal avez renfermé Celui qui est immense, incom-

préhensible ! Vous par qui la sainte Trinité est glorifiée et adorée, la croix célébrée et adorée dans tout l'univers ! Vous par qui le ciel triomphe, les anges se réjouissent, les démons sont mis en fuite, la créature déchue est élevée au ciel !... »

Comme la piété, comme l'amour rend éloquent ! Cyrille n'était pas un orateur ni un poète, il était surtout un Père de l'Eglise exposant avec une exactitude précise la doctrine catholique : mais la joie ouvre ses lèvres, et il chante un véritable cantique.

C'est en vain que les calomnies et les persécutions l'accompagneront dans sa retraite à Alexandrie. Il se déclare prêt à verser son sang pour la foi catholique, et il continue d'enseigner, avec un zèle doublé par les grâces de la lutte, la maternité sainte et la protection puissante de Marie. Trois ans ne se sont pas écoulés depuis que l'hérésie s'est publiquement affirmée, et voilà qu'elle est solennellement condamnée. Le Saint-Esprit a parlé par la voix des Pères d'Ephèse, saint Célestin a approuvé les décrets, les anathèmes, et il ne se lasse pas de prodiguer à saint Cyrille les titres les plus flatteurs. « Vous êtes, dit-il, un généreux défenseur de l'Eglise et de la foi, un docteur catholique, un homme vraiment apostolique ! »

L'année suivante le saint Pape mourait, après avoir composé, si l'on en croit la tradition, la seconde partie de l'*Ave Maria* : *Sancta Maria mater Dei, ora pro nobis peccatoribus...* (432, 6 avril), qui est le résumé de tout le Concile d'Ephèse, de toute l'œuvre de Cyrille.

Dans ces deux hommes, saint Cyrille et saint Célestin, nous honorons donc deux grands ancêtres de l'*Ave Maria*. Leurs lèvres ont été assez pures, assez ardentes, pour continuer sur un ton presque céleste les paroles de l'ange et de sainte Elisabeth.

Puissent leur conviction, leur dévotion passer dans notre cœur et dans notre bouche quand nous redirons ces syllabes saintes si redoutées du démon ! Puissions-nous à l'exemple du grand « docteur catholique » nous engager aujourd'hui à garder sans faux pas notre droiture chrétienne, à aimer, à prier avec une ferveur nouvelle « Sainte Marie, mère de Dieu ! »

---

#### PETITE INSTRUCTION POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

---

Mes frères,

L'Eglise nous fait lire aujourd'hui un des plus beaux passages de l'Épître de saint Paul aux Colossiens, passage où se trouvent résumés les vertus et les devoirs d'un bon paroissien particulièrement dans ses rapports avec ses frères. Le



grand apôtre était alors à Rome, emprisonné pour la foi ; mais son zèle ni sa parole n'étaient point enchaînés, et il continuait de veiller, avec une sollicitude admirable, sur tous les intérêts des fidèles convertis par lui ou par ses disciples. Il était, après des travaux et des courses sans nombre, parvenu au terme de sa carrière. La longue expérience qu'il avait puisée dans l'exercice du ministère évangélique, les fers qu'il portait courageusement et glorieusement pour Jésus-Christ, achevaient de donner à sa parole inspirée d'ailleurs par l'Esprit de vérité, cette autorité qui la faisait accueillir avec tant de respect et de joie par les premiers fidèles.

Mes frères, les conseils et les exhortations de l'apôtre n'ont rien perdu de leur à-propos ; les devoirs qu'il rappelle, les vertus qu'il recommande, ce sont et ce seront toujours les devoirs et les vertus qui constituent la vie chrétienne à toutes les époques et dans tous les pays. Les circonstances particulières où ces conseils nous sont adressés, doivent encore nous les rendre plus vénérables.

Dans un temps surtout où l'esprit de paroisse s'affaiblit de jour en jour et menace de disparaître tout à fait, il est bon de rappeler ce qu'en pensait l'apôtre, et ce qu'il était en réalité à l'origine du christianisme. Aussi, quoique nous puissions, et ce semble avec avantage, nous arrêter à quelque trait particulier de ce beau tableau tracé par saint Paul, néanmoins il sera préférable de vous le faire admirer dans son ensemble. Les leçons pratiques que nous aurons à en tirer, pour être moins développées, n'en deviendront que plus frappantes et plus vives.

Toutefois, on peut distinguer dans les paroles de l'apôtre : 1<sup>o</sup> ce qui concerne les rapports ordinaires de société entre chrétiens, et 2<sup>o</sup> ce qui a trait au culte public.

## I

En premier lieu sont rappelées les vertus desquelles dépend l'union et la concorde entre les membres d'une même famille. Quelle délicatesse et quelle force dans cette exhortation de saint Paul : « Revêtez-vous donc, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur et de patience ! » (Coloss. III, 12.) Ce sont bien là les vertus sociales par excellence. Celui qui est humble, loin de chercher à dominer, ne songe qu'à se mettre à la dernière place. Vous ne trouverez point chez lui ces procédés hautains, ces manières offensantes, ce ton tranchant, tristes marques d'un orgueil qui fait naître et entretient les funestes dissentiments.

A l'humilité doit s'ajouter la miséricorde, tendre et compatissante au prochain. Qu'il est doux de sentir ses peines, ses épreuves partagées par ses frères ! Quel baume sur les blessures du corps et plus encore sur les plaies vives et saignantes de

l'âme, que l'affection dévouée d'un ami toujours empressé à partager nos joies comme nos douleurs !

Une troisième vertu non moins nécessaire, c'est la mansuétude et la douceur. Considérez les hommes. Ils diffèrent entre eux par le caractère ou l'humeur, comme par la physionomie. Celui-ci est ardent, vif, enjoué : celui-là est d'une incroyable mollesse ; l'un est gai, ouvert : l'autre est triste, austère, sombre même. Cette diversité d'humeurs tend à rendre les hommes insupportables les uns aux autres, l'époux à l'épouse, le père à l'enfant, le frère à la sœur ; elle dissoudrait bientôt la société, si elle n'était pas combattue. Qu'est-ce qui la combattrait, qu'est-ce qui rendra chacun, non seulement supportable, mais encore agréable à tous, et tous non seulement supportables, mais encore agréables à chacun ? C'est la douceur, c'est cette vertu qui fait disparaître toutes les aspérités et rapproche les âmes, apaisant les ennemis et multipliant les amis, pour employer les paroles de l'Écriture (Eccl., VI, 5).

De l'esprit de douceur naît la patience, qui fait que nous nous supportons mutuellement avec nos défauts et nos imperfections. Celui qui est patient se montre supérieur à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qu'on peut lui faire ; il ne se plaint jamais, et il ne perd point la paix de l'âme, alors même qu'il est outragé par des paroles ou par des actions. Comment ne vivrait-il pas dès lors en bonne harmonie avec ses semblables ?

L'apôtre ne se contente pas de nous exhorter à la douceur et à la patience, il veut que nous sachions bien tout ce que la pratique de ces deux vertus exige de nous. Et cependant, ce que nous en avons dit n'excède-t-il pas déjà, et de beaucoup, les obligations que la raison prescrit et que le monde observe ? Que nous est-il encore demandé ?

Mes frères, notre vertu serait bien imparfaite, si elle ne s'élevait pas plus haut que la sagesse du siècle, et quoique disent les ennemis de la foi, le christianisme, loin de nous porter à des sentiments bas et dégradants, nous pousse sans cesse en avant à une perfection dont l'idéal n'est autre que Dieu. Écoutez plutôt ces paroles de l'apôtre : « Supportez-vous les uns les autres, et que chacun d'entre vous remette à son frère les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui : comme le Seigneur vous a pardonné à vous-mêmes, ainsi devez-vous pardonner. »

Le support mutuel, le pardon des injures, l'amour de ceux qui nous font du mal, ce sont là des vertus essentiellement chrétiennes, vertus d'une pratique quotidienne, vertus trop rares parmi les fidèles de nos jours. Et voilà pourquoi il importe de les rappeler et d'en affirmer l'excellence, comme aussi l'indispensable nécessité si nous voulons ressembler à Dieu et être parfaits comme lui.

Enfin, ici comme en tout le reste, la charité

doit intervenir et couronner ces vertus si belles et si recommandables par elles-mêmes, car elle est le lien de la perfection : *Super omnia autem hæc charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.*

Heureuses les communautés chrétiennes, les paroisses, où se réalisent à la lettre les recommandations de l'Esprit-Saint parlant par la bouche du grand Apôtre ! Cette consolation ne fut pas refusée à saint Paul. N'est-ce pas ce beau spectacle de la ferveur et de l'affection qui unissaient si étroitement les fidèles de la primitive Eglise, qui arrache à son âme émue, ravie, ce vœu, ce souhait qu'il forme aussi pour les Colossiens : « Qu'elle règne et triomphe en vos cœurs, cette paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés comme ne faisant qu'un seul corps ; rendez-en grâces à Dieu ! »

Il en sera ainsi parmi nous, mes frères, si chacun s'applique à accomplir sincèrement, et persévéramment, et dans toute leur étendue, les devoirs prescrits dans le texte que nous venons d'expliquer. C'est à cette condition que nous mériterons cette paix précieuse, honneur et tout à la fois bonheur des populations vraiment religieuses.

## II

Les chrétiens n'ont pas entre eux que ces relations quotidiennes communes à tous les hommes. Ils se rencontrent fréquemment dans les églises, au pied des saints autels, dans l'exercice d'une même foi et la pratique d'un même culte. De là naissent pour eux d'autres devoirs que l'apôtre nous rappelle en ces termes : « Que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude, et vous comble de sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. »

Ainsi, mes frères, c'est le vœu de l'Eglise que tous s'unissent à la prière publique, non pas seulement en silence et avec recueillement, mais en s'attachant à la comprendre et en s'y associant d'une manière active par le chant des louanges de Dieu.

Saint Paul ne parle pas de l'obligation pour les fidèles d'assister à l'office divin, il ne les presse pas d'être exacts et assidus sous ce rapport. Il y avait alors unanimité parfaite, et l'on n'avait pas à déplorer ces absences qui de nos jours attristent si souvent les pasteurs et malédifient le peuple chrétien. Ah ! mes frères, si nous vous rappelons fréquemment le devoir de l'assistance à la messe et aux autres exercices religieux du dimanche, si sans cesse nous élevons la voix pour vous prémunir contre le grave danger de l'indifférence à cet égard, si nous souhaitons ardemment voir chaque dimanche cette église remplie de pieux et fervents adorateurs, croyez-le bien, ce n'est pas pour quelque misérable satisfaction personnelle, mais pour

le plus grand avantage de vos âmes et pour l'édification commune qui doit en résulter.

Venez donc avec une régularité exemplaire aux saints offices, même à ceux qui vous paraissent moins obligatoires. Quel profit spirituel ne retirerez-vous pas d'une irréprochable fidélité, et quel exemple salubre vous donnerez à tous ! Mais faites plus encore. Ne vous contentez pas, ce qui est louable, de suivre dans vos livres les admirables prières de la liturgie catholique. Ces psaumes, ces hymnes et ces cantiques, chantez-les, chantez-les avec votre cœur, plus encore qu'avec vos lèvres : *in gratia cantantes in cordibus vestris*. Quelle puissance et quelle cause d'émotion sainte n'y a-t-il pas dans ce chant de l'assemblée des fidèles, soit qu'ils se répondent alternativement, soit que, d'une seule voix, ils répondent au prêtre qui est à l'autel ! Il suffit d'en avoir été une fois témoin, pour le comprendre. Cet ensemble, malgré les imperfections de détail, finit par être souverainement harmonieux à force d'être unanime. Les psaumes et les hymnes de l'Eglise y développent leur beauté et leur force, leur majesté et leur grâce, en un mot leur caractère pour ainsi dire divin, qui demeure le plus souvent incompris lorsque les saints mystères se célèbrent au milieu du silence des assistants.

Saint Augustin, encore hésitant, pendant les dernières luttes des passions qui le disputaient à Dieu, raconte l'impression que fit sur lui le chant des psaumes dans la cathédrale de Milan. « Quelle émotion je ressentis, ô mon Dieu ! s'écrie-t-il, combien de larmes je versai en prêtant l'oreille à ce mélodieux concert ! Pendant que je cédaï au charme de ces divins accords, mon cœur était doucement inondé des flots purs de votre vérité, et de pieux élans s'en échappaient avec une impétueuse ardeur ! »

Qui sait si cette impression n'agit pas autant sur l'âme de saint Augustin que les entretiens du grand évêque de Milan, saint Ambroise ? Qui pourrait, dans tous les cas, douter de l'heureuse influence que les chants de l'Eglise, accompagnés par tous les fidèles, exercent même sur les âmes les plus endurcies en apparence et les plus désaccoutumées de Dieu ?

Ah ! puissiez-vous sentir et goûter vous-mêmes, mes frères, cette bienfaisante influence, et puisse votre zèle pour nos saints offices et pour toutes les cérémonies du culte catholique s'en accroître et tendre chaque jour à de nouveaux et plus complets progrès !

Oui, que l'esprit de paroisse fleurisse en vous et qu'il y développe ces vertus aimables qui en sont le meilleur appui ! Que la miséricorde, l'humilité, la douceur, la bonté et la patience, le pardon des injures et la charité fraternelle règnent sur vos cœurs et inspirent toute votre conduite ! Et puis, que nos saints offices toujours bien fréquentés, que nos solennités rendues plus belles par votre pieux empressement et votre généreux concours,



achèvent cette œuvre de paix et d'édification commencée dans les relations de chaque jour !

Ainsi vous accomplirez la dernière recommandation de l'apôtre par laquelle se termine notre Epître : « Quoique vous fassiez, ou en parlant ou en agissant, faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. » Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Cinquième dimanche après l'Épiphanie. — Le mélange de l'ivraie et du bon grain

LES MAUVAISES COMPAGNIES

*Inimicus homo hoc fecit.*  
C'est l'homme ennemi qui a fait cela.

*Objection.* — Dans la parabole de l'ivraie semée parmi le bon grain, le père de famille défend à ses serviteurs de prévenir le temps de la moisson pour faire la séparation ; donc la société des bons avec les méchants n'est pas aussi dangereuse qu'on le suppose.

*Réponse.* — Le père de famille reconnaît que le mélange n'a pu venir que d'une main ennemie : *inimicus homo hoc fecit* ; il ne s'exprimerait pas ainsi si ce mélange était sans danger.

*Objection.* — Il n'est pas possible aux bons d'éviter tout commerce avec les méchants.

*Réponse.* — Ils doivent éviter ce commerce autant qu'il est possible. Il y a bien de la différence entre séparer absolument les méchants d'avec les bons, et nous séparer nous-même en particulier d'avec les méchants. Il ne nous est pas impossible de rompre au moins ces liaisons étroites et non nécessaires, qui sont l'écueil de l'innocence.

*Objection.* — Dans quelle société faudra-t-il se trouver, si toute société fréquentée doit être composée exclusivement de bons ?

*Réponse.* — Il n'est pas possible que les bonnes sociétés soient si exactement fermées à tous les méchants, qu'il ne s'y en glisse encore plusieurs ; mais ces méchants étant obligés de s'y déguiser et s'y trouvant en petit nombre, leurs désordres y étant toujours punis ou désapprouvés, la contagion est moins à craindre que dans les sociétés où le mal lève la tête sans vergogne.

*Objection.* — On peut bien dans une mauvaise

société prendre les précautions nécessaires pour se garantir contre la contagion du mal.

*Réponse.* — N'est-il pas plus sûr de s'éloigner d'un foyer d'infection que de prendre des préservatifs contre la contagion ? Quel moyen plus sûr de ne point faire naufrage sur une mer orageuse et pleine d'écueils, que de ne pas s'embarquer sur cette mer ? Quel conseil plus sage à donner à un homme qui ne veut point être blessé par les traits de ses ennemis, que de se réfugier dans un fort bien gardé ? Le conseillerions-nous mieux en lui disant de se jeter au milieu de la mêlée, et de veiller seulement à parer tous les coups et à se bien défendre ?

*Objection.* — La charité peut obliger à la fréquentation des méchants, puisqu'elle oblige à travailler à leur conversion.

*Réponse.* — Le nageur qui se jette à la rivière pour sauver une personne en danger de se noyer, doit considérer auparavant si sa tentative a des chances de réussir ; s'il est mauvais nageur, le malheureux qu'il voudra sauver, l'étreignant dans ses bras, le fera mourir avec lui. Saint Paul, loin de considérer la fréquentation des méchants comme une loi de charité, établit comme une loi la nécessité de les fuir : « Si parmi vos frères, dit-il, vous en connaissez quelqu'un qui soit ou peu chaste, ou avare, ou médisant, ou sujet à l'intempérance, ou avide du bien d'autrui, évitez même de manger avec lui, *cum ejusmodi nec cibum sumere.* »

*Objection.* — Il ne faut pas être trop sévère dans le choix des compagnies que l'on veut fréquenter ; il y a des compagnies qui ne sont pas dévotes, mais qui ne sont pas non plus grossières.

*Réponse.* — L'horreur que les vices les plus grossiers inspirent aux âmes innocentes est souvent un préservatif contre leur venin. Mais il y a des vices qui prennent un extérieur honnête ; qui usurpent les noms de probité, de belle éducation de politesse, en sorte que l'innocence même se laisse facilement séduire. Saint Jean dans son Apocalypse nous représente la femme qu'il appelle la grande Babylone, belle et pleine d'attraits, vêtue de pourpre et d'écarlate, ornée de pierres précieuses, ne présentant à boire ses abominations que dans une coupe d'or, altérée surtout du sang des saints, c'est-à-dire aspirant surtout à les attirer dans ses pièges, et à corrompre leur innocence. Et une voix criait du ciel : « Eloignez-vous, mon peuple, de cette Babylone, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses châtiments. » Une parole douce et modérée est plus dangereuse qu'une parole grossière. C'est ce que David veut nous faire entendre par cette sentence : « Ils ont le venin de l'aspic sur les lèvres. » La piqure de l'aspic est presque imperceptible et très agréable, en sorte qu'elle dilate le cœur, mais le venin ne s'y glisse que plus intime-

ment. « Si l'on parle à mots couverts, dit saint François de Sales, avec finesse et subtilité, le poison ne sera aussi que plus subtil et plus pénétrant ; car ces paroles sont semblables aux dards, d'autant plus à craindre qu'ils sont d'une trempe plus fine et qu'ils ont la pointe plus aiguë. » — « Qui aura pitié de l'enchanteur, dit l'Esprit-Saint, lorsqu'il sera piqué par le serpent, et de tous ceux qui s'approchent des bêtes ? Ainsi on n'aura point de pitié de celui qui s'unit avec le méchant et qui se trouve enveloppé dans ses péchés. »

*Objection.* — Il faut bien que les enfants, à un certain âge, soient produits dans le beau monde pour prendre de belles manières, acquérir la science de la société, l'expérience des dangers qui les attendent. « Au lieu de les élever dans une ignorance systématique du monde, montrez-leur les pièges qu'on leur tend, les précipices où l'on cherche à les attirer. »

*Réponse.* — L'arbre de la science du bien et du mal n'a jamais donné que le goût du mal. « Une âme inexpérimentée dort du sommeil de l'innocence ; ses pensées sont celles de l'ange sous l'œil de Dieu, ses illusions sont pures comme les flocons de neige que le vent d'hiver amoncelle au flanc des montagnes. Mais une heure, une heure fatale a sonné : le voile tombe, le monde paisible de l'innocence a disparu, l'horizon calme et serein se convertit en une mer de feux et de tempêtes... Une conversation imprudente, la présence d'un objet séducteur, voilà l'histoire du réveil de nos passions... Et il importe peu que nous oublions ce que nous avons vu ou entendu : le foyer est allumé, il brûle sans s'éteindre ; qu'a-t-il besoin de l'étincelle qui a produit l'incendie ? » (Balmès). Une mère a veillé sur l'enfance de sa fille, éloigné d'elle jusqu'à l'ombre du mal, formé son cœur à la vertu, et un jour vient où elle se croit obligée de la produire dans les compagnies mondaines ; elle la pare elle-même comme une déesse ou plutôt comme une victime, elle va troubler cette vie sans nuages, fausser le jugement et la conscience de son enfant, perdre même sa confiance ; elle s'étonne de ce qu'elle fait, elle marche en sens contraire de sa boussole, elle se demande si l'avenir ne la condamnera point, elle éprouve des remords en jetant sa fille, qui est encore un ange, au milieu des démons, mais elle croit devoir subir la tyrannie du monde, perdre le bonheur et compromettre l'avenir de ce qu'elle a de plus cher. Qu'y a-t-il de plus insensé et de plus commun en même temps ?

*Objection.* — Une société peut être mauvaise par les personnes qui la composent et bonne par les paroles qu'on y entend.

*Réponse.* — Comme l'a dit saint François de Sales, on portera la main au membre où l'on éprouve quelque douleur, et la langue à l'amour que l'on a dans le cœur ; les personnes qui ont une mauvaise santé ont la langue mauvaise, de même les per-

sonnes qui ont le cœur corrompu ont à la bouche des paroles dépravées. On dit que ceux qui ont mangé de la racine qu'on appelle angélique ont toujours l'haleine douce et agréable ; ceux qui ont dans le cœur l'amour de la vertu, n'ont jamais que des paroles honnêtes et respectueuses ; au contraire, le commerce des personnes vicieuses n'est pas moins à craindre que l'haleine et la salive de ceux qui ont été mordus par un chien enragé. Saint François de Sales compare les mauvaises compagnies à un amas de guêpes attachées à quelque pourriture, et une société honnête à un essaim d'abeilles préparant un miel exquis.

La renoncule un jour dans un bouquet  
Avec l'œillet se trouva réunie ;  
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet.  
On ne peut que gagner en bonne compagnie.  
(Béranger).

## SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE <sup>1</sup>.

*Ecce sponsus venit.*

Voici votre époux qui vient.  
(Matth. xxv.)

Envers les âmes qu'il a rachetées, Jésus a pris tous les noms qui peuvent révéler chez lui un amour parfait : il les aime comme un père, comme un sauveur, comme un ami, comme un frère. Il est allé plus loin : pour montrer toute l'ardeur de son amour, il les appelle ses épouses. Et pour qu'on ne prétende pas voir dans ce mot une simple manière de parler, il a fait proclamer par son Apôtre que le mariage humain n'est que la figure et le symbole de l'union intime qu'il contracte avec les âmes.

Ma chère sœur ; quoique le nom d'épouse du Christ convienne à toute âme ornée de la grâce sanctifiante, il a cependant toujours été réservé pour désigner les vierges chrétiennes qui se sont données à lui sans réserve. Aussi dès les premiers siècles, l'Eglise employait des cérémonies pareilles pour bénir les mariages et consacrer les vierges : un voile, un anneau, une bénédiction.

Eh bien ! voici venu pour vous, ma sœur, le moment d'engager votre foi à l'Epoux céleste. L'épreuve du noviciat est terminée, vos desirs vont être satisfaits ; déjà vous avez entendu cet appel : *Ecce sponsus venit* ; l'Epoux vient à vous, allez à sa rencontre et célébrez avec lui vos noces spirituelles.

Vous parler en ce moment d'une autre chose que de votre Epoux serait, je le sais, offenser votre

<sup>1</sup> Librement imité de Bossuet. Cf. les cinq discours pour des Professions.



cœur. C'est donc de lui que je vais parler, pour vous dire quel il est et quelle dot il exige de vous. — Votre Epoux est un roi, mais un roi dont le royaume n'est pas de ce monde. Il vous aime d'un amour ardent, vous le savez assez par la façon dont il vous a choisie et appelée. Enfin son amour est délicat et jaloux ; il exige qu'on se donne à lui comme il se donne, sans réserve ; et il se blesse des moindres légèretés. — Ces trois qualités de l'Epoux céleste vous disent assez ce que vous devez lui apporter en dot. C'est un roi pauvre : apportez-lui votre pauvreté. C'est un époux passionné : apportez-lui votre virginité. Enfin c'est un époux jaloux : apportez-lui votre obéissance.

## I

Un roi pauvre qui veut des épouses pauvres comme lui : voilà de quoi mettre en déroute toutes les pensées humaines. Le monde ne peut comprendre : le monde n'a jamais vu un souverain, devenu pauvre volontaire, n'exiger de l'épouse qu'il choisit d'autre dot que sa pauvreté. Mais si le monde comprenait cela, ce ne serait plus divin. Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant les desseins de Dieu sont au-dessus de ceux des hommes. Devant vous, ma sœur, je puis expliquer les premiers : je suis sûr d'être compris.

Pour devenir l'épouse du roi Jésus, il faut être pauvre, précisément parce que pour devenir roi Jésus a dû lui-même se faire pauvre.

Jésus est roi à un double titre : il l'est par droit de création, et par droit de conquête. Comme Dieu, il est souverain de toutes les créatures, puisque toutes ont été faites par lui. Comme homme, il est roi des rachetés qu'il a conquis par ses travaux. A aucune créature il ne peut communiquer sa première royauté ; c'est à la seconde seulement qu'il daigne nous associer.

Or, demandez à l'Evangile comment Jésus a acquis cette deuxième royauté. Vous y verrez qu'il n'a été proclamé roi qu'au moment de sa mort, quand Pilate fit graver ces mots sur sa croix : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Pendant trente ans il vit ignoré ; pendant sa vie publique il ne parle guère que de ses humiliations futures ; et si un jour la foule nourrie par lui veut le proclamer roi, il se dérobe. Mais à peine le moment de souffrir est-il venu pour lui, il change de langage : « C'est donc maintenant, ô mon Père, que je vais être glorifié. » Aux accusations qu'on dépose contre lui il ne répond rien ; mais lui parle-t-on de royauté, il se hâte de répondre : « Vous l'avez dit, je suis roi. » Ecrivez donc, ô Pilate, sur sa croix : « Jésus roi. » La croix est véritablement son trône et la source de sa royauté : c'est par elle qu'il a délivré les hommes de l'enfer et du péché et qu'il s'est acquis des sujets, ceux que saint Pierre appelle « le peuple conquis, *populus acquisitionis*. »

Ainsi, c'est par la croix que Jésus votre Epoux est devenu roi. Mais aussi c'est grâce à la pauvreté qu'il a pu être crucifié. S'il s'était montré au

monde avec l'appareil redoutable de sa gloire, les Juifs ne l'eussent jamais crucifié. Afin que Jésus fût notre roi, dit saint Augustin, il devait nous conquérir ; pour nous conquérir, il fallait nous payer notre prix ; pour donner notre prix, il fallait qu'il fût mis en croix ; pour être mis en croix, il fallait qu'il fût méprisé ; pour être méprisé, il devait paraître pauvre et misérable. Voilà comment la pauvreté est le marchepied par où le roi Jésus est monté jusqu'à son trône, jusqu'à la croix. Voilà pourquoi ce nouveau roi devait avoir pour palais, une étable ; pour couronne, des épines ; pour sceptre, un frêle roseau.

Et voilà pourquoi aussi, ma bien chère sœur, ce roi qui ne veut dans sa cour que des têtes couronnées, nous veut faire rois par les mêmes moyens ; pourquoi aux reines ses épouses il demande en dot la pauvreté. De tous les chrétiens sans doute il exige qu'ils soient pauvres par le détachement, *pauperes spiritu* ; mais des religieuses il exige davantage, il veut qu'elles soient pauvres en réalité, qu'elles soient pareilles au Fils de l'homme, qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, ma sœur, que si Jésus vous veut pauvre, c'est pour mieux vous enrichir. Si lui-même a été pauvre de tous les biens terrestres, c'est qu'il n'en a nul besoin, c'est d'autre part qu'il est infiniment riche des biens célestes. Il n'est donc pas étonnant qu'il veuille vous faire lui-même votre dot : ses richesses sont incomparablement supérieures aux nôtres et elles sont infinies. Son amour d'ailleurs est lui-même infini ; c'est ma seconde pensée.

## II

Votre propre expérience, ma sœur, vous a déjà appris avec quelle ardeur Jésus sait aimer. Dès vos premières années vous avez entendu au fond de votre cœur son pressant appel. Il ne le fait pas entendre à beaucoup, *non omnes capiunt verbum istud* ; vous avez été choisie entre mille. Ce premier appel, combien de fois dans la suite ne vous l'a-t-il pas renouvelé ? Quand le monde se découvrit à vos yeux, avec ses fausses lumières et ses flatteuses délices, n'est-ce pas lui qui vous a dit au fond du cœur : « Je suis plus grand et plus beau, préfère-moi à tout cela. » Plus tard l'appel devint plus pressant : *Audi filia*, écoute ô ma fille ; *obliviscere domum patris tui*, oublie non pas tes parents, mais leur maison, et viens dans une autre te préparer à devenir mon épouse. Or le temps des préparatifs, le noviciat est achevé, et aujourd'hui c'est le jour des noces. *Ecce sponsus venit*.

Mais si Jésus vous a aimée plus que d'autres, il vous demande aussi davantage. « M'aimes-tu plus que les autres ? » disait-il un jour à Pierre. Il me semble qu'il vous adresse aujourd'hui la même question. La réponse qu'il attend de vous, c'est le vœu de virginité. L'amour ne se paie que par l'amour ; or la virginité n'est autre chose que la fleur de la charité ; si elle vide le cœur de tout

amour humain, c'est pour le remplir plus abondamment de l'amour divin.

Soyez sûre, ma très chère sœur, que par l'offrande de votre virginité, vous avez de quoi plaire à votre céleste Epoux. Nous n'aurions jamais su combien cette vertu lui plaît, si l'Evangile ne nous l'avait révélé. Mais aussi quelle révélation ! Dans tout le cours de sa vie, Jésus semble prendre à tâche de vivre en la compagnie des vierges : il naît d'une vierge, il vit trente ans en la compagnie de deux époux vierges, il a pour ami privilégié un disciple vierge qu'il pose sur sa poitrine à la dernière cène ; enfin quand il expire sur la croix, une mère vierge et ce disciple vierge reçoivent ses dernières faveurs.

C'est ce même disciple, Jean, qui nous a révélé d'un mot la raison de cet amour spécial de Jésus pour la virginité. « C'est, dit-il, que les vierges suivent l'Agneau partout où il va. » Suivre Jésus, c'est l'imiter ; le suivre partout, c'est l'imiter en tout ce qu'il a fait. Or il n'est pas difficile de voir que ce dernier point est le privilège des vierges. Si Jésus a été doux, humble, soumis, compatissant, dévoué jusqu'à la mort, tous, les mariés et les vierges, peuvent dans ces différentes voies s'attacher à ses pas. Mais il y a un sentier où il a marché et où tous ne peuvent pas le suivre : c'est celui de la virginité. Les vierges seuls s'y engagent à sa suite ; et c'est pour cela qu'il les aime plus que les autres. Suivez donc, ma sœur, suivez votre Epoux dans cette voie où il vous appelle : par là vous aurez répondu aux préférences de son amour. Toutefois il reste encore une chose dont vous devez vous souvenir : son amour n'est pas seulement ardent, il est encore jaloux. C'est par là que je vais terminer.

### III

Nous n'oserions de nous-mêmes donner à Dieu le nom de jaloux, si lui-même ne s'appelait ainsi dans l'Ecriture : *Dominus, zelotes nomen ejus*. (Ex. xxxiv) : Il nous apprend même par la bouche d'Isaïe que, s'il nous a sauvés, c'est par jalousie : « Le salut, dit ce prophète, viendra de Sion, et c'est la jalousie du Dieu des armées qui fera cet ouvrage. »

Depuis le jour où il fut banni du ciel, le démon se pose en rival de Dieu et veut se faire adorer à sa place. Quand Dieu mit l'homme, son image chérie, au paradis terrestre, le démon y entra pour le séduire. Vous ne savez que trop cette lamentable histoire : trompé par ses caresses, l'homme s'abandonna au rival de Dieu. Dieu aurait pu perdre l'homme ; mais il se piqua de jalousie, et ne voulut point laisser à son ennemi sa créature chérie. Elle était faite de boue ; mais il l'avait formée de ses mains avec tant d'amour !

Il descendit donc lui-même du ciel pour la purifier et s'en faire aimer. Il n'envoya pas ses anges, ministres ordinaires de sa volonté ; il eût craint que son épouse volage ne partageât encore son

cœur. « Reviens, infidèle, lui dit-il, et je ne détournerai pas mes yeux de toi. Ce n'est pas moi qui t'ai quittée, car je suis un époux fidèle, c'est toi qui m'as abandonné ; reviens toutefois à moi, et je te recevrai. » (Jér. iii).

Pour nous racheter du démon qui nous tenait captifs, il commence par payer notre rançon. Puis pour se faire aimer, il nous comble des plus riches présents. Le démon continue toujours à nous séduire avec une pomme, avec de misérables bagatelles ; on dirait que Jésus, jaloux de se faire aimer, multiplie ses présents pour nous dégoûter de ceux de son rival. Son héritage, son trône, sa gloire, il nous donne tout ; il se donne lui-même dans un transport d'amour, dites si vous voulez de jalousie : « Prenez et mangez, voilà mon corps. »

Comprenez-vous maintenant, ma sœur, pourquoi j'ai appelé votre Epoux un époux jaloux ? Mais s'il l'est pour toutes les âmes, il l'est surtout pour ses épouses. Aussi un seul regard accordé par elles à son rival suffirait à blesser son cœur et à changer en haine son amour.

Comment ferez-vous, ma sœur, pour prévenir ce malheur ? C'est par le vœu d'obéissance que vous allez prononcer. La règle à laquelle vous allez vous soumettre, sera comme un rempart qui vous défendra du démon et de votre propre faiblesse. Gardez-vous de voir dans l'obéissance ce qu'y voit le monde, un fardeau ajouté au joug de l'Evangile ; elle n'est qu'un secours pour nous aider à accomplir les ordres de Jésus. Au lieu de diminuer notre liberté, elle la protège. On ne réduit pas une reine en servitude, parce qu'on l'entoure d'une garde ; on n'abdique pas sa liberté, parce qu'on se retranche dans une citadelle pour la défendre contre l'ennemi.

En finissant, ma sœur, je vous redirai les mots par lesquels j'ai commencé : *Ecce sponsus venit*. Voici votre fiancé, il est prêt à recevoir vos vœux. Levez-vous donc et allez à l'autel où il vous attend. Allez-y joyeusement ; car ce que vous quittez n'est rien, et ce que vous gagnez est tout. Sans doute vous laissez dans le monde autre chose que ses pompes et ses vanités, vous y laissez des êtres qui vous seront toujours chers. Mais ne fallait-il pas, épouse de Jésus crucifié, qu'il y eût quelques larmes dans votre sacrifice ? Vous pouvez dire à tous ceux que vous laissez dans le monde la parole de Jésus aux saintes femmes : « Ne pleurez pas sur moi. » De notre côté nous vous disons tous ensemble : « O vous qui allez mourir au monde, souvenez-vous de ce que vous y laissez ; priez pour eux, afin qu'après avoir été un instant séparés de vous, ils se retrouvent éternellement avec vous aux noces éternelles de l'Agneau. » Ainsi soit-il.



## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

## IV

*Illi autem neglexerunt.*

Quant à ceux-là, ils s'abstinent du festin par négligence.

L'indifférence, nous l'avons bien fait voir, est une maladie qui énerve l'âme, qui lui ôte toute ardeur, toute énergie pour ses devoirs religieux, jusqu'à ce qu'elle en vienne à les négliger totalement et même à ne plus s'en préoccuper. N'essayez pas de la mettre aux prises avec le respect humain ; c'est une âme manquant d'initiative, de résolution et de courage, une âme sans ressort, incapable d'affronter ou de soutenir aucune attaque. Si l'indifférence est déjà suffisante à réduire cette âme à l'inaction, à la négligence, le respect humain est comme un rivet qui la fixe et l'immobilise dans cet état.

Toutefois, ce serait une erreur de croire que la négligence n'a pour cause que l'indifférence ; la négligence a aussi pour causes déterminantes les *passions*, quand celles-ci ne vont pas jusqu'à rendre l'homme qu'elles dominent ennemi de la vérité et du bien.

Ce point est même si important, si capital dans la question, que, pour vous en faciliter l'intelligence, je crois bon de vous dire d'abord un mot des passions en général : ce que c'est, comment elles se divisent, et leur influence sur la vie morale.

## I

*Ce que c'est.* — On appelle passion le mouvement de l'appétit sensitif qui, à la vue ou au contact d'un objet et à l'impression qu'il en ressent, touché d'attrait ou de répulsion, le poursuit ou s'en éloigne, tout en provoquant la volonté à suivre ce mouvement. Il résulte de là que les passions ont un côté bon et un côté fort dangereux. Leur côté bon, c'est d'éveiller en nous l'attrait ou la répulsion, ce qui fait que nous ne sommes pas de pures momies, puisque nous sommes impressionnables. Ainsi, c'est par les sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, que nous percevons le monde extérieur et sensible, et c'est par l'appétit sensitif que nous le dégustons pour ainsi dire, et que nous nous sentons poussés, excités à poursuivre ce qu'il estime bon, ou à fuir ce qu'il estime nous être contraire. A ce point de vue, l'appétit sensitif est donc un utile serviteur, mais un guide fort dangereux, parce qu'il n'est pas à même d'apprécier les choses à leur juste valeur, ni au point de vue moral, ni même au point de vue physique. D'autre part il est trop susceptible d'éprouver un attrait ou une répulsion illégitimes et injustifiés, car il ne considère et ne voit que les apparences, la surface, et jamais le fond.

Un seul exemple, emprunté au monde phy-

sique. Que de fois le champignon vénéneux n'a-t-il pas présenté à la vue et au goût le même attrait que s'il eût été bon et salutaire ? L'appétit sensitif n'avait donc pas été bon appréciateur ! De là vous concluez la nécessité de toujours prendre conseil de quelqu'autre guide plus éclairé et plus digne de foi, tel que l'expérience ou la raison. Donc, si les passions ou mouvements de l'appétit sensitif ont du bon, elles ont aussi un côté excessivement dangereux, tellement dangereux que leur lâcher la bride ou s'y abandonner sans réserve serait de la dernière imprudence.

## II

*Comment se divisent les passions.* — Elles sont aussi nombreuses que les objets vers lesquels nous pouvons être entraînés, que les désirs et les besoins à satisfaire, au double point de vue de l'attrait et de la répulsion. D'après saint Thomas, elles se partagent en onze espèces ; six dans l'appétit concupiscible, ce sont : l'amour et la haine, le désir ou concupiscence et la répulsion, le plaisir ou la joie et la douleur ou la tristesse ; cinq dans l'appétit irascible : l'espoir et le désespoir, la crainte et l'audace, et la colère. Les quatre principales, dit saint Thomas, sont la joie et la tristesse, l'espérance et la crainte. Enfin, toutes proviennent de l'amour ou de la haine et aboutissent à la joie ou à la tristesse.

Telles sont les diverses impressions auxquelles nous sommes sujets, impressions vagues, sans cesse renaissantes, par lesquelles notre âme est perpétuellement ballottée entre le bien et le mal.

## III

Mais alors quelle est leur influence sur la vie morale ? — Du peu que nous venons de dire il ressort clairement que ce sont les passions qui, dans le principe, donnent le branle à notre activité et nous poussent à l'amour et à la poursuite de ce qui plaît, ou à la haine et à la fuite de ce qui déplaît. Les passions, à ce point de vue, sont donc utiles et fécondes, et vous ne serez point étonnés si je vous dis qu'elles sont l'apanage de la nature humaine innocente ou coupable, et que nous les apportons tous en venant au monde. Elles sont tellement inhérentes à notre nature qu'elles ne sont pas distinctes de nous-mêmes. Seulement, un changement profond s'est produit après la déchéance originelle. Dans l'état d'innocence, l'homme n'eût pas eu à lutter contre les passions qui sont de nature à troubler son état naturel ; il n'eût senti que celles qui, au contraire, étaient pour lui des moyens de perfection. Dans l'état présent, les premières ont une action si spontanée que souvent elles préviennent la volonté et la menacent jusque dans son indépendance ; quant aux autres, elles ont tellement perdu de leur spontanéité et de leur force d'entraînement que la volonté en est réduite à les tirer de leur sommeil et à les activer. Comparons-nous

à Eve avant sa désobéissance. Elle ne ressentit nullement l'attrait de cette curiosité criminelle qui devait la perdre; c'est le démon qui le lui suggéra. Dieu ne lui ayant pas interdit de regarder le fruit défendu, mais seulement de le manger, elle a pu le regarder souvent, sans outrepasser la limite d'une curiosité permise, tant la volonté chez elle restait juge et maîtresse. Aujourd'hui, le démon pourrait se dispenser avec nous de toute suggestion, car l'attrait pour le mal est comme inné au dedans, et la vue seule du fruit défendu suffirait maintenant à allumer en nous de criminelles convoitises. C'est un bouleversement complet, comme vous le voyez.

Voici donc quelle est désormais notre situation morale. 1<sup>o</sup> Nous avons pour *adversaires*, et par conséquent pour complices ou auxiliaires du démon, des passions qui autrefois nous eussent été soumises et vis-à-vis desquelles il nous faut maintenant user de circonspection, de vigilance et de répression, sous peine d'être incontestablement surpris, vaincus et dominés. 2<sup>o</sup> Nous n'avons plus, hélas! pour *auxiliaires* que des passions qui ont tellement perdu de leur initiative et de leur antique prépondérance, que la volonté n'a plus guère à compter que sur elle-même et des secours extérieurs, comme la grâce ou secours de Dieu, et l'éducation ou secours de l'expérience : l'éducation, dis-je, véritable milice où l'âme se forme au choix et au maniement des armes spirituelles, et à défaut de laquelle (les exemples ne le prouvent que trop) l'homme ou le chrétien ne serait qu'un combattant pris au dépourvu et condamné d'avance à la défaite.

Concluons donc. Les passions considérées en elles-mêmes et comme simples mouvements de l'appétit sensitif, sont d'utiles éclaireurs sous le rapport physique, en ce qu'elles nous transmettent les impressions du dehors; et, sous le rapport moral, des hôtes inoffensifs tant qu'elles ne sortent pas de ce rôle. Malheureusement depuis la déchéance originelle, les passions qui sont de nature à troubler notre état naturel, sortent trop volontiers de ce rôle restreint, non seulement jusqu'à se passer de notre permission, mais jusqu'à nous violenter; et alors elles deviennent de véritables maladies morales. Quant à celles qui, avant la déchéance, eussent été pour nous des moyens de perfection, en ce qu'elles devaient servir à nous aiguillonner pour la montée et pour l'effort, leur pointe se trouve tellement émoussée, elles sont devenues si languissantes et malades qu'elles ont désormais besoin d'être elles-mêmes stimulées.

Supposez donc un homme qui ne modère pas ses passions dangereuses, ou qui ne stimule pas celles qui seraient de nature à lui prêter main forte, vous avez encore en lui, fût-il un chrétien instruit et convaincu, le type de l'invité négligent, de l'invité qui ne se met pas en peine de se rendre au festin : *Illi autem neglexerunt.*

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### VI

ANNONCIATION DE ZACHARIE ET CONCEPTION MIRACULEUSE DE JEAN-BAPTISTE. (LUC, I, 5-25).

Avant de commencer le récit de la vie de Notre-Seigneur, saint Luc nous raconte, avec raison, la naissance de saint Jean-Baptiste, le Précurseur.

Voici, à grands traits, comment l'évangéliste rapporte les miraculeuses circonstances qui ont accompagné cette naissance.

Sous le règne d'Hérode, existait un prêtre nommé Zacharie. Il était de la famille d'Abia; et sa femme, qui appartenait aussi à la famille d'Aaron, s'appelait Elisabeth. Les deux époux vivaient saintement, fidèles à toutes les lois du Seigneur. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Elisabeth était stérile; et déjà tous deux étaient d'un âge avancé.

Or un jour que Zacharie était de service dans le temple avec les prêtres de sa famille, le sort le désigna pour offrir l'encens dans la partie du temple nommée le Saint. Le peuple se tenait dans les cours extérieures, unissant ses prières à celles du prêtre, à l'heure où celui-ci offrait l'encens sur l'autel des parfums.

Tout à coup, à droite de cet autel, apparut un ange, debout. Zacharie se trouble, la frayeur le saisit. Mais l'ange lui dit: « Ne crains point, ta prière a été exaucée, ta femme Elisabeth mettra au monde un fils, à qui tu donneras le nom de Jean. Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre d'enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Il marchera devant lui, dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour ramener les cœurs des pères aux fils, et les incrédules à la prudence des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait.

— A quelle indice reconnaitrai-je la vérité de votre prédiction? demande Zacharie à l'ange, car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » L'ange lui répond: « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu; j'ai reçu la mission de t'annoncer cette bonne nouvelle. Et parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps, tu resteras muet, sans pouvoir parler, jusqu'au jour où ces choses arriveront. »

Pendant ce temps, le peuple attendait Zacharie, et on s'étonnait qu'il s'attardât dans le temple. Mais quand il sortit, il ne pouvait parler; il faisait des signes à la foule, qui comprit qu'il avait eu une vision dans le temple.

Les jours de son service terminés, Zacharie s'en alla dans sa maison. Elisabeth conçut, et, durant cinq mois, elle se tenait cachée en disant: « Voilà ce qu'a fait pour moi le Seigneur aux jours où il m'a regardée pour me délivrer de l'opprobre où j'étais parmi les hommes. »



Quelques explications, ajoutées à ce récit, vous en feront mieux comprendre tous les détails, et vous mettront plus à même de profiter des enseignements qui en peuvent découler.

Comme tous les noms hébreux, le nom de Zacharie a une signification, il veut dire : « Jéhova se souvient. » Ce nom exprimait heureusement, par avance, ce qui arriverait à celui qui le portait. Avec quelle miséricordieuse bonté, en effet, Dieu se souvint de Zacharie et d'Elisabeth ! C'est qu'aussi, ils étaient justes. Si le Seigneur semble parfois oublier les siens parce qu'il les éprouve ou les afflige, alors que les méchants prospèrent, tôt ou tard il se souvient d'eux pour les bénir et les consoler. Rappelons-nous souvent cette vérité, afin de ne pas nous scandaliser devant la fortune et la prospérité parfois insolentes des impies.

Zacharie était un simple prêtre, car jamais le grand-prêtre n'était de semaine ni soumis au sort pour savoir quelles seraient ses fonctions. Au contraire, les autres prêtres, les descendants d'Aaron formaient 24 familles, appelées familles sacerdotales, et portant chacune le nom de leurs chefs respectifs. Celle d'Abia à laquelle appartenait Zacharie était la huitième. Le saint Roi David avait décidé que ces familles serviraient dans le temple à tour de rôle, pendant une semaine, du samedi au samedi : ce qui faisait deux semaines seulement, chaque année, indépendamment des grandes solennités pendant lesquelles le concours de presque tous les prêtres était nécessaire. Quatre familles sacerdotales seules étaient revenues de la captivité de Babylone ; on les partagea de nouveau en 24 classes pour garder le souvenir du passé.

Elisabeth veut dire « le serment de Dieu. » Ce sens était significatif pour l'épouse de Zacharie. Ce nom qui avait été porté par la femme d'Aaron était souvent donné aux filles des prêtres, en l'honneur et en souvenir de leur aïeule.

Descendants d'Aaron tous deux, Zacharie et Elisabeth avaient une noblesse supérieure encore à celle du sang, la noblesse de la vertu. Ils étaient justes devant le Seigneur, c'est-à-dire non seulement à l'extérieur, mais au fond du cœur et en toute sincérité. Ils observaient fidèlement toutes les lois du Seigneur. Comparons notre justice à celle des deux saints vieillards : est-elle aussi sincère, aussi profonde, aussi entière ? Est-ce bien devant Dieu, ou seulement aux yeux des hommes, que nous sommes justes ? La première de ces justices seule est bénie et récompensée, la seconde n'est qu'une hypocrisie odieuse.

Malgré leur justice, Dieu avait éprouvé les pieux époux en leur refusant des enfants, ce qui passait pour une punition ou un déshonneur chez les Juifs. Néanmoins, ils ne murmurèrent pas contre la Providence, ils se soumettent et prient : nouvel exemple à imiter pour nous dans nos épreuves. Leur confiance n'est point trompée ; car si Dieu éprouve la fidélité des siens, il sait la récompenser magnifiquement, comme il fit pour Abraham, pour le saint homme Job, pour Zacharie et Elisabeth.

Nous l'avons dit, chaque famille sacerdotale était de service dans le temple deux semaines par an. Les prêtres qui en faisaient partie tiraient au sort pour savoir quelle fonction ils devaient remplir. Ces fonctions étaient multiples : l'un égorgeait la victime, un autre répandait le sang ; il restait aux autres à mettre le feu dans l'intérieur de l'autel, à allumer le chandelier, porter les différentes parties de la victime sur l'autel des holocaustes, la farine, les deux pains, le vin. Un d'entre ces prêtres plaçait l'encens sur l'autel des parfums ; c'était l'office qui échut à Zacharie et qui était considéré comme le plus honorable. Cette fonction consistait à entrer, deux fois par jour, le matin et le soir, dans la partie du temple nommée le Saint, et à y encenser l'autel des parfums.

Ce prêtre était servi par trois auxiliaires : le premier nettoyait l'autel, adorait et sortait ; le second apportait sur l'autel quelques charbons enflammés, pris dans le brasier des holocaustes, adorait et sortait ; le troisième recueillait les grains d'encens tombés à terre et ne cessait de rappeler à l'officiant qu'il devait user d'une grande vigilance, puis il adorait et sortait. Enfin le célébrant, demeuré seul dans le Saint, versait sur les charbons de l'autel une quantité déterminée d'encens, et, à son tour, adorait, puis se retirait.

Les heures de l'encensement coïncidaient avec celles du « sacrifice perpétuel, » offert le matin à 9 heures, et le soir à 3 heures. Ces deux cérémonies étaient les plus solennelles du culte quotidien ; aussi les personnes pieuses y assistaient en grand nombre. Elles restaient dans les cours extérieures, unissant leurs prières à celles du prêtre. Une clochette indiquait aux assistants le moment précis où le prêtre répandait l'encens sur l'autel, car le voile qui séparait le Saint du parvis les empêchait de voir cette cérémonie.

Ces sacrifices et ces rites juifs étaient peu de chose en comparaison du grand sacrifice de la Croix renouvelé, chaque jour, sur nos autels. Les prêtres juifs n'approchaient pourtant qu'avec le plus grand respect de l'autel ; quel ne doit donc pas être le nôtre lorsque nous allons adorer le Dieu de l'Eucharistie et que nous nous asseyons à la table des anges ! Le peuple juif se rendait, nombreux, au temple, à l'heure du sacrifice, et il unissait sa prière à celle des prêtres. Ce sacrifice n'était cependant qu'une pâle figure du sacrifice du Calvaire, renouvelé chaque jour, par nos prêtres, sur nos autels. Hélas ! dans combien d'églises ne l'offrent-ils pas seuls ou presque seuls ! Et le dimanche, au jour du sacrifice solennel et obligatoire, nos populations chrétiennes se comportent-elles avec la vénération et la piété du peuple juif ? Examinons si nous n'avons rien à réformer dans notre conduite, soit sous le rapport de l'empressement à assister à la sainte messe, en semaine, soit sous le rapport du respect et de la foi que nous devrions y apporter.

*Le gérant : J. MAITRIER.*

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## DISCOURS POUR L'INSTALLATION DE L'ŒUVRE DU PAIN DE SAINT ANTOINE

*Surge, comede : grandis enim tibi  
restat via.*

Lève-toi, mange, il te reste encore  
une grande course à fournir.

(III Reg. XIX, 7).

L'un des récits les plus touchants de l'Ancien Testament, c'est celui d'Elie fuyant dans le désert la colère de Jézabel. Il s'arrête épuisé après une journée de marche, s'assied à l'ombre d'un genévrier et adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, ôtez-moi mon âme, faites-moi mourir. J'ai assez vécu. Car je ne suis pas meilleur que mes pères. » *Sufficit mihi, Domine.* Et il s'étend sous l'arbre et s'endort. Un ange lui apparaît par deux fois et lui apporte un pain. Puis il le touche pour l'éveiller de son lourd sommeil et lui dit : « Lève-toi, mange. Il te reste encore un long chemin à faire ! » *Grandis enim tibi restat via.* Et le prophète mangea ce pain céleste, et tout réconforté il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il eut atteint l'Horeb, la montagne élevée, la montagne de Dieu.

Combien il est dans notre siècle d'extrême opulence et d'extrême misère, de persécutions et de tristesses, d'hommes qui ressemblent à Elie et qui chaque jour se souhaitent la mort ! Pour eux la vie a été dure pour diverses raisons, qui sont aujourd'hui publiques. La déception est toujours effroyablement pénible. On leur a dit : « Nous ne sommes au monde que pour jouir ! » Mais on a oublié de leur en donner les moyens : je veux dire le temps, la santé, l'argent. On a ajouté : « La science mène à tout et principalement à la fortune. » Et ils se sont instruits, mais personne ne les avait assurés contre les malheurs vulgaires, contre les effets du vice, contre la faim. Alors rongeaient leur désespoir, couchés dans leur mansarde nue, sans pain et sans feu, ou le long des chemins, ou sous les ponts des rivières, ils appellent la mort en maudissant la société. Leur plainte est infiniment plus amère encore que celle du prophète, car ils ne prient pas, ils ne croient en Dieu que pour le blasphémer, et seul les retient à la vie l'instinct puissant de la conservation. Qu'ils sont malheureux ! Et c'est par centaines de milliers qu'on les compte en France !

Alors Dieu, qui est toujours admirablement bon, surtout pour ceux qui souffrent, même quand ils le maudissent, car il sait combien la misère et l'angoisse atténuent la plainte révoltée, Dieu leur a envoyé son ange comme à Elie, et cet ange apportait à chacun d'eux un morceau de

pain, et il leur disait, en réveillant les échos chrétiens de leur conscience : « Lève-toi, mon fils, mange ce pain, et marche ton chemin dans l'existence. Il te reste encore de nombreuses années à vivre, ou plutôt à souffrir. Mais qu'importe, si tu as le courage et la force ? Va, regarde la montagne de Dieu, le ciel. C'est là que le Seigneur te récompensera, là que tu le béniras de toutes les larmes que tu as versées. » Et ils se sont relevés fortifiés par ce pain, et ils continuent leur course, le cœur solide, un rayon d'allégresse au visage, sûrs de l'avenir, parce qu'ils sont sûrs de Dieu. *Et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei.*

L'ange qui leur apporte ce pain, c'est saint Antoine de Padoue ; c'est l'œuvre de son pain blanc, née d'hier et répandue déjà presque dans tout l'univers catholique. Elle est venue s'établir jusque parmi vous, car dans cette paroisse il y a aussi des pauvres qui manquent de pain, mais sont riches de prière, et des riches qui possèdent du pain en abondance, mais sont pauvres de joie ou de santé. Entre eux, saint Antoine va entretenir un sublime échange d'allégresse spirituelle et de pain, de charité et de secours matériels, afin de répandre dans toutes vos maisons le bonheur complet.

Cette œuvre si heureuse et féconde, je voudrais vous la faire aimer. Il suffira pour cela que vous la connaissiez. Je vais donc essayer de vous en retracer les origines, puis de vous en définir les caractères.

### I

Ses origines sont des plus humbles. C'est d'ailleurs la marque de toutes les œuvres de Dieu, qui se sert de petits moyens pour produire de grands effets, au contraire des hommes, qui mettent en mouvement un vaste appareil de causes énormes pour aboutir au néant de l'action.

Le 12 mars 1890, une pieuse fille, M<sup>lle</sup> Louise Bouffier, de Toulon, essayait en vain d'ouvrir son magasin de lingerie, elle n'y parvenait pas. Un ouvrier mandé, malgré son trousseau de clefs n'obtenant pas un meilleur résultat, s'en alla chercher les outils nécessaires pour forcer la serrure. Ils revinrent deux, et ils se préparaient à briser la porte quand la maîtresse du magasin leur dit : « J'ai eu l'inspiration de promettre à saint Antoine de Padoue du pain pour ses pauvres si vous n'êtes pas obligés d'enfoncer ma porte ; essayez encore une fois de l'ouvrir. »

La première clef qu'ils introduisent dans la serrure l'œuvre sans résistance. M<sup>lle</sup> Bouffier en est toute ravie, et désormais elle et ses amies, à chaque peine qu'elles éprouvent, à chaque difficulté qui les inquiète, prient le bon saint Antoine, en lui assurant toujours du pain, et du pain blanc, pour ses pauvres. Le Saint lutte désormais avec elles de fidélité, et des grâces abondent qui tiennent du prodige. Une d'elles lui promet un kilogramme de pain tous les jours de sa vie, si l'un des mem-



bres de sa famille se corrige d'un défaut qui la désolait depuis vingt-trois ans. Elle est exaucée, et dans l'ardeur de sa reconnaissance elle achète au saint une petite statue qui est installée aussitôt dans l'arrière-boutique du magasin, sur une cheminée très commune.

Et c'est là, me direz-vous, le fameux sanctuaire de saint Antoine de Padoue à Toulon ? Comment ! une statuette au fond d'un magasin de lingerie a remué ainsi toute l'Europe catholique !

Oui, c'est ainsi. C'est une arrière-boutique, d'ailleurs, et non un sanctuaire. Vous entrez dans ce magasin qui n'a pas quatre mètres de large, et vos yeux se heurtent à un rempart de petites caisses derrière lesquelles se trouve la cheminée. On est très à l'étroit, et ces caisses sont nécessaires au commerce du magasin. N'était la veilleuse fidèle qui garde le bon saint, et les cierges qui brûlent au pied de son image, ce serait le coin le plus obscur de la maison. A ses pieds, une grande caisse fermée où l'on glisse ses suppliques, et un tronc où l'on dépose les offrandes promises. Qu'elles sont touchantes souvent ces demandes écrites avec des larmes, trempées de douleurs, racontant des peines intimes, des angoisses familiales, des broiements d'âmes, des inquiétudes d'avenir ! Parfois, elles revêtent une forme plus impérieuse, elles se plaignent des lenteurs du saint, elles exigent, elles mettent en cause les pauvres. Si elles ne sont pas exaucées, ce sont les pauvres qui en pâtiront ! Saint Antoine aime qu'on lui parle ainsi, qu'on lui fasse violence, qu'on le mette, si je puis m'exprimer de la sorte, au pied du mur : la pensée de ses pauvres qui auront du bon pain blanc est un argument auquel il ne résiste jamais.

Je suis bien assuré que cette arrière-boutique sombre, avec son paravent de caisses qui empêchent de voir du dehors la statue, froisse un peu vos sentiments de respect religieux, et peut-être vous scandalise. Comme beaucoup de bonnes dames toulonnaises, vous lui voudriez une chapelle, un oratoire coquet avec des fleurs, des lumières, des prie-Dieu de velours, une belle image souriante qui parmi la verdure et les parfums d'encens attire par son doux visage qui contemple l'Enfant-Jésus dans une extase sans fin. Eh bien ! M<sup>lle</sup> Bouffier vous répondrait aussi avec une naïve brusquerie : « Non, nous ne sommes pas ici dans une chapelle, mais dans une arrière-boutique. Puisqu'il a convenu à saint Antoine de s'y loger, il faut qu'il s'en accommode telle qu'elle est ! »

Disons cependant que la première statuette, celle qu'on appelle « le fondateur, » déposée maintenant entre deux bouquets de fleurs, est remplacée sur son socle par une statue d'un mètre trente de haut. C'est la troisième. La seconde, qui avait coûté trente francs, est partie pour fonder l'œuvre en Océanie. La grande a été envoyée par une dame de Belgique et ne s'est pas tout à fait installée sans difficulté ; le peuple tenait à son second saint, plus primitif, mais du moment qu'il a franchi l'Océan, force fut bien d'en prendre son parti. La

cheminée toutefois, — cela réjouira les personnes qui aiment le luxe propre et charmant des oratoires, — est maintenant transformée en reposoir et couverte d'un velours grenat incliné, parsemé de roses et de lis. Mais ce qui est surtout précieux, c'est la parcelle du crâne du saint cédée à l'arrière-boutique de Toulon par l'église de Cujes. Tout cela est si simple, si embaumé de piété candide, de confiance au bon saint Antoine, de pureté, de reconnaissance, qu'un bon religieux après y avoir passé de longues heures à prier, s'écriait : « O heureuse demoiselle ! Quel petit paradis ! J'ai visité les plus grands sanctuaires du monde, mais nulle part mon cœur n'a éprouvé tant d'émotion et goûté tant de délices ! »

Or, il y a cinq ans à peine que M<sup>lle</sup> Bouffier, voyant que les visiteurs, après s'être agenouillés devant la statue, laissaient sur la cheminée quelque menue monnaie, eut la pensée d'ouvrir un registre des sommes déposées. La première semaine de novembre 1891, elle recueillit 17 francs 75 centimes, et à la fin du mois elle avait reçu presque 300 francs. Le mois de novembre 1894 s'élevait à près de dix mille francs, et l'année entière à plus de 108,000 francs ! Quelle admirable progression dans la dévotion à saint Antoine ou plutôt dans les services qu'il avait rendus !

Que de milliers de personnes sont entrées dans l'humble magasin de la rue Lafayette, ont pénétré dans le réduit de l'arrière-boutique, ont tenu dans cet espace étroit de deux ou trois mètres carrés à peine, y ont prié et sont sorties réconfortées, ayant conquis un miracle, retrouvé leur voie, échangé la paix du cœur contre le bon pain blanc des pauvres ! Quelques-unes y envoient, n'osant y venir, ou s'y rendent en cachette, car le respect humain ne perd jamais ses droits ; mais c'est l'exception. La masse des visiteurs ou plutôt des pèlerins ne déguise ni sa foi, ni sa piété, ni sa gratitude. On entre. M<sup>lle</sup> Bouffier est à son comptoir servant sa clientèle, qui d'ailleurs la délaisse, n'aimant point le tumulte, mais on ne s'occupe pas d'elle, plusieurs ne la connaissent point, on vient chez soi. C'est une âme angoissée qui accourt afin de demander le calme, de solliciter une grâce pour elle, pour les siens, une protection pour une fortune qui sombre ; une mère toute joyeuse du succès de son fils aux examens, et qui, avant même d'aller à la maison, passe à l'arrière-boutique et dit naïvement : « Bon saint, vous êtes le premier à le savoir ! » un enseigne de vaisseau qui détache une fleur au pied de la statue pour l'envoyer à sa fiancée ; parfois une de ces femmes tombées qui essaient de se relever et qui se glissent, le soir, dans l'ombre, alors que la foule s'est écoulée, afin d'être seules avec le miséricordieux saint, et de lui dire avec larmes : « Vous me voyez, je suis faible, aidez-moi ! » Et tous en partant déposent leur supplique ou leur aumône.

On peut assurer que la société contemporaine tout entière s'est fait représenter là, avec toutes ses aspirations, ses repentirs, ses générosités, ses

lancinantes misères. Et cependant ce n'est là qu'un côté de l'œuvre. Les lettres affluent de tous les points de l'univers, non seulement de France, mais d'Autriche, d'Italie, de Belgique, jusque du Dahomey d'où un commandant expédie, du champ de bataille même, quarante francs pour remercier saint Antoine qui l'a préservé. Elles arrivent à point, chargées d'or parfois, pour soulager des infortunes qui attendent à la porte. La pieuse fondatrice en reçoit jusqu'à deux mille par mois, et à toutes elle répond de sa main un mot qui réconforte les âmes désespérées, car « ce mot, dit-elle, c'est le pain de l'âme, le pain nécessaire aussi, » et elle affranchit ses lettres de sa pauvre bourse.

Mais elle est heureuse de voir que saint Antoine est glorifié, les courages relevés, les cœurs chrétiens, les maisons qui chancelaient raffermies, et elle s'humilie d'être ainsi choisie comme l'instrument des miséricordes divines. Un jour, dans sa chambre, raconte M. Etienne Jouve, se tournant vers un grand portrait de don Bosco, accroché au mur, on l'entendit s'écrier dans un mouvement de gratitude :

« Quand je pense, ô grand bienfaiteur des petits enfants, à ce qu'il vous en a coûté à vous et à tous ceux qui comme vous furent des fondateurs d'œuvres, pour vous procurer péniblement les ressources qui vous étaient nécessaires, et à la peine qu'il vous a fallu prendre, et aux chemins difficiles, ardu, par où vous avez dû passer, et que je vois avec quelle facilité ces trésors me sont donnés, je suis confondue de reconnaissance et d'admiration. Ces pièces d'or qu'on ne ramasse qu'à la sueur de son front, même pour les meilleures œuvres, et surtout pour celles-là, vous avez voulu, bon saint Antoine, qu'on me les apportât. Oui, ce sont les clefs du coffre-fort que vous m'avez remises dans les mains ! »

## II

En écoutant le très pâle récit des modestes et glorieuses origines du pain de saint Antoine, vous en avez aussitôt aperçu le côté exclusivement surnaturel. Ici rien d'humain, ni dans les moyens, ni dans les personnes, ni dans les idées qui président à l'œuvre. Il semble au contraire que l'on s'efforce d'aller à l'encontre de toute prudence humaine. C'est ce qui nous apparaîtra mieux encore dans l'étude de ses deux principaux caractères, je veux dire *l'esprit de diffusion* et *l'esprit de charité sociale*.

1. On sait combien les œuvres humaines redoutent la concurrence. Une fois établies sur un point, elles empêchent les autres d'y pénétrer, elles défendent la place, découragent ou font crouler des maisons similaires. C'est la lutte pour la vie, et il est naturel que chaque nouvel arrivant diminue la part du gâteau de chacun.

<sup>1</sup> Voir l'*Arrière-boutique de saint Antoine à Toulon*, par M. Etienne Jouve. Paris, Retaux, 2 f. 50. Plein de faits et de documents. Très intéressant.

L'œuvre du pain de saint Antoine tend au contraire à se répandre partout. « Oh ! écrivait la fondatrice au P. Marie-Antoine, si cette dévotion du pain des pauvres pouvait s'établir dans chaque ville, elle sauverait la France, puisque la charité couvre la multitude des péchés. » Et si on lui dit : « Mais si l'œuvre se fonde ainsi partout, cela nuira à la vôtre, » elle répond : « Aucunement. Plus on multiplie les foyers, plus les ressources augmentent. » Et de fait, à Toulon même, sur les sept paroisses, six au moins l'ont établie chez elles, et toutes recueillent du pain, et dans l'arrière-boutique le tronc mystérieux reçoit des aumônes de plus en plus abondantes. C'est que le doigt de Dieu est là. Ceux-là n'ont donc pas le sens chrétien qui ne sentent point passer ce grand soufflé surnaturel ?

« Mais l'avenir, ajoutent les gens prudents, l'avenir, vous n'y songez donc pas ? Que deviendra votre œuvre ? Comment pourrez-vous la soutenir ? »

— L'avenir, répond-elle, ne me cause à moi nul souci. C'est l'affaire du bon Dieu et de saint Antoine. Voilà quarante et quelques œuvres diocésaines que nous assistons, et si vous saviez avec quelle simplicité nous agissons ! Tant que le bon Saint sera satisfait de mon administration, je distribuerai ses trésors. Je ne suis que son intendante. Encore une fois, c'est le pain quotidien que demandent nos vieillards et nos orphelins, et Dieu se charge de le leur procurer. Qu'on le lui demande donc comme nous !

Et cette réponse est ravissante. Est-ce qu'il n'y a pas des malheureux partout ? Donc, il faut établir l'œuvre partout. Est-ce qu'il n'y aura pas toujours des pauvres ? Donc, il ne faut pas se préoccuper de l'avenir. Il suffira de demander à saint Antoine, quand l'avenir sera devenu présent, le pain de chaque jour pour eux, puisqu'ils demeurent ses préférés. Une maison de commerce constitue des réserves, et c'est chose nécessaire. Dans la maison de saint Antoine pas n'est besoin de réserve ; la grande réserve, c'est la prière et non l'argent. Si la prière ne manque pas, le bon Saint non plus ne manquera pas à la prière de ses pauvres. La puissante ressource pour le présent, pour l'avenir, ce sont ces asiles secourus par saint Antoine, ces orphelinats, ces maisons de vieillards, où trois fois par jour de petits enfants, des vierges chrétiennes, tombent à genoux, et les yeux au ciel, les bras en croix, prient en disant : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ! »

Aussi le principe de la fondatrice est-il celui-ci : « Pas d'économies, pas de charité parcimonieuse. Ne marchandez pas les secours aux misères présentes sous prétexte de pourvoir à celles qui viendront plus tard. C'est manquer de confiance en la Providence. Une prévoyance trop humaine risque de devenir inhumaine. Que l'inépuisable charité du Saint soit le modèle de la vôtre ! »

Ce principe est très téméraire sans doute : il serait même absurde, si nous ne nagions pas ici



en plein surnaturel ; mais c'est par son application que s'est produite l'immense, la catholique diffusion de l'œuvre. Elle est partout, et partout elle prospère. Dans la Belgique, que nous parcourions l'an dernier, nous n'avons pas souvenance d'une église où saint Antoine de Padoue n'ait sa statue toute fleurie, avec le tronc traditionnel. Une jeune fille d'Anvers, malade, reçoit de Toulon une image du bon Saint. Elle la fait encadrer, on vient la vénérer, la charité chrétienne s'émeut, la grâce de saint Antoine étreint les cœurs, et en deux mois l'humble image fait distribuer 2,700 kilogrammes de pain. A l'arrière-boutique, l'œuvre a produit en 1893 cent huit mille quatre cents kilos de beau pain blanc ; à l'Alhambra de Bordeaux, la première année, elle en a fourni au P. Marie-Antoine 225,000 kilos ; à Paris elle nourrit trois mille pauvres. Nous la rencontrons dans tous les diocèses, de Marseille à Cherbourg, et non seulement dans les villes, mais dans de modestes communes rurales de quelques centaines d'habitants, où mieux encore qu'à Paris elle soulage les nécessiteux de la paroisse.

Cette diffusion n'est-elle pas merveilleuse ? n'est-ce point là le cachet catholique, c'est-à-dire universel, des œuvres de l'Eglise catholique ? Quelle œuvre, en effet, s'est emparée du monde avec une aussi foudroyante et impérieuse rapidité ! Nous allons voir qu'elle n'est pas moins providentielle, car elle répand, avec son bon pain blanc, partout la charité sociale.

2. « Les riches, dit Donoso Cortès, avaient perdu la vertu de charité, voilà pourquoi Dieu a permis que les pauvres perdent la vertu de patience. » Si les pauvres sont devenus méchants, envieux, s'ils se sont laissés entraîner aux théories révolutionnaires et socialistes, dites-moi s'ils ne sont pas excusables en quelque chose ! Si vous craignez de l'avouer, par pudeur, par intérêt, ou par remords, je vous rappellerai l'Encyclique du Pape Léon XIII « sur la Condition des ouvriers, » qui est sans doute un cri de justice et d'alarme, mais plus encore la plainte de l'humanité pauvre qui souffre indignement, *cum pars maxima in misera calamitosaque fortuna indigne versentur*. Nul autre que le vicaire de Jésus-Christ n'eût osé infliger à un siècle orgueilleux comme le nôtre, ce blâme aigu de laisser peser sur la plus grande partie des hommes du peuple, *infimæ sortis hominibus*, une infortune et une misère imméritée, ni lui rappeler qu'il faut faire cesser promptement, *celeriter*, par des mesures convenables et efficaces, *opportune*, ce lamentable état de choses. Ah ! comme l'Eglise demeure compénétrée de l'esprit de bonté et de compassion de son divin Fondateur ! Cette grande parole de Léon XIII n'est-elle pas l'écho fidèle de celle du Sauveur, si aimante et si triste : « J'ai pitié du peuple ! » (Encyclique du 15 mai 1891).

Mais qui a répondu au Pape ? Les lois se sont-elles améliorées en faveur des malheureux ? Les riches ont-ils ouvert plus largement leur bourse ? Non, nos cœurs sont glacés par l'égoïsme, qui d'ailleurs

est officiellement protégé par l'individualisme de nos mœurs et de notre législation. Nous n'avons que trop écouté les doctrines révolutionnaires du « chacun pour soi, chacun chez soi ; » et la charité s'étant retirée de la société moderne, le pauvre est demeuré seul, seul avec sa misère et ses vices, fruits de la misère, seul avec la faim exaspérante, portant son œil aigri « des vitres du salon doré » où règnent l'abondance, la joie, le luxe juif insolent, au ciel qu'on lui a fermé en lui enlevant sa foi, et qu'il ne sait plus que blasphémer.

Ainsi donc la parole du Pape aurait passé inutile, elle serait oubliée, comme un cri poussé dans une solitude ?

Non, saint Antoine y a répondu. Il a montré la voie aux riches, aux législateurs ; il a apparu à notre siècle, tenant sur un bras l'enfant de Bethléem, et dans l'autre main son morceau de pain blanc ; et les hommes, même les plus durs, les plus incroyants, ont été saisis par l'éloquence miséricordieuse de ce symbole.

Bethléem en effet signifie, dit saint Jérôme, la maison du pain, *domus panis*. Jésus n'est venu au monde à Bethléem que pour nous apporter le pain nécessaire à la vie, le pain du corps et le pain de l'âme. Or le bon saint Antoine, le fils spirituel du grand ami des pauvres, saint François d'Assise, et le doux héritier des doctrines de son père, de son maître, dit à notre époque : « Faites nous beaucoup de Bethléem, beaucoup de maisons pleines de pain ! »

Vous l'avez écouté, vous, mes frères, après tant d'autres, vous avez compris ce qu'exige la charité sociale, et que c'est en distribuant du pain blanc à ceux qui en manquent que l'on sauve la société, qu'on en prépare une nouvelle, chrétienne, heureuse et durable celle-là, parce qu'elle sera fondée non plus sur l'individualisme, mais sur la charité.

Aussi regardez les résultats merveilleux de l'action de notre œuvre. Le riche dépose avec humilité son offrande, il ne la prône point, il ne l'étale pas, il la tient discrète, et il se dit en lui-même qu'il ne fait que son devoir. Intendant de la Providence, il a trop souvent gardé pour lui ces biens qui devaient aller aux malheureux, il s'en souvient maintenant, et il reprend sa noble fonction oubliée.

Quant au pauvre, il se réconcilie avec l'Eglise parce qu'elle apaise sa faim, d'abord. Il se figurait que l'Eglise ne pensait qu'aux heureux de la terre, qu'elle réservait à eux seuls la grâce de ses sourires, l'éclat de ses fêtes, les fleurs de son éloquence, et que d'ailleurs faite pour distribuer la nourriture à l'âme, elle n'avait rien à donner au corps. Il voit maintenant qu'elle commence à rassasier sa faim pour se faire mieux écouter de lui. Les vieux préjugés tombent, la confiance renaît, confiance en Dieu, confiance en elle ; puis vient sa réconciliation avec la société.

Pour comprendre le bien social immense qu'a fait saint Antoine de Padoue à la France, allez un

jour à Montmartre, lorsque les trois mille pauvres qui y reçoivent leur pain quotidien se pressent dans la basilique. Le prêtre les instruit, il leur rappelle leurs fautes, leurs erreurs, les duretés de la vie qui ont leur caractère expiatoire, il les engage à offrir à Dieu leurs souffrances, leur misère, en esprit de pénitence. Alors ces malheureux, hâves, déguenillés, fiévreux, épaves des passions et de la grande ville, répondent tout d'une voix : « Oui nous nous repentons de nos fautes ! Nous acceptons notre pauvreté, nos souffrances, nous les offrons à Dieu ! » Dites-moi s'il y a spectacle plus consolant que celui-là !

Et parmi eux on rencontre des hommes qui sont instruits, qui ont connu l'opulence, fait de brillantes études, et qui, tombés de plus haut, se croyaient l'âme brisée et perdue pour jamais. Le pain de saint Antoine les a sauvés. L'un d'eux, un licencié ès-lettres naufragé du vice et du malheur, le disait au bon Père de Montmartre à qui il venait de se confesser : « Mon père, vous m'avez sauvé pour toujours. Avant de vous connaître et de connaître Dieu, j'étais furieux contre ce Dieu que je haïssais en le niant, furieux contre l'Eglise, contre la société, contre tout. Si au lieu de vous rencontrer j'avais rencontré un anarchiste, je l'aurais suivi, prêt à faire sauter tout ce qu'on aurait voulu, et moi par dessus le marché. Maintenant, j'ai compris le sens de la vie, du bien et du mal, de la souffrance et de la mort. J'accepte ma misère, et quoi que Dieu m'envoie, je ne cesserai de le bénir et de l'aimer. »

Si maintenant vous me demandez pourquoi c'est en France que notre œuvre a pris naissance, qu'elle a ses plus ardents foyers, je vous répondrai que saint Antoine de Padoue avait du sang français et du plus noble dans les veines, du sang de Godefroy de Bouillon, à qui il tenait par de proches aïeux. Il aime donc la France parce qu'il nous appartient, parce qu'il aime les pauvres, les infortunés, et que nous sommes pauvres surtout de foi. Et il a entrepris de faire rentrer parmi nous, dans cette nation où il y a si « grande pitié, » la foi, et par là-même l'honneur, la prospérité, la gloire, par la charité. Quand il a vu la France ainsi défaillante, il lui a apporté le pain, comme l'ange à Elie, le pain du corps qui fait ensuite prier l'âme, et il lui a dit : « Lève-toi, mange et marche. Tu n'es pas un peuple mort, il te reste de grandes destinées à accomplir, un long et généreux chemin à parcourir dans l'histoire. Va, sois forte, sois digne de tes aïeux qui sont les miens ; parle, agis, évangélise le monde ! *Grandis tibi restat via !* »

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÈSIME

*Sic currite, ut comprehendatis.*  
Courez de telle sorte que vous remportiez le prix. (1 Cor. ix, 24).

Dans l'antiquité païenne, où l'âme était si négligée et le corps l'objet de tant de recherche, certains jeux étaient particulièrement en honneur : des courses et des luttes avaient été instituées pour le divertissement des foules et donnaient lieu à des fêtes solennelles. Ceux qui y prenaient part, briguaient longtemps d'avance ce privilège ; ils y étaient formés par une sévère et laborieuse préparation. Plus le terme approchait où ils devaient se produire, plus ils redoublaient de soins pour ménager et accroître leurs forces, et augmenter leurs chances de succès. Et cependant, parmi tant de concurrents un seul devait remporter le prix, couronne de peu de valeur, éphémère et périssable.

Tel est l'exemple que l'apôtre nous propose aujourd'hui. Ce n'est pas qu'il veuille nous le faire admirer en lui-même, ni le proposer comme tel à l'imitation des chrétiens. Hélas ! nous ne sommes que trop enclins à ressusciter, à notre honte, ces mœurs toutes païennes, et certaines grandes courses reproduisent à la lettre, si elles ne les dépassent, les fols divertissements et les excès coupables de la décadence romaine.

Nous avons, nous fidèles, un prix de plus grande valeur à conquérir, et tous nous pouvons y prétendre. Mais ce prix, cette couronne incorruptible, il faut l'enlever de haute lutte. Pour nous y encourager, l'apôtre nous rappelle l'ardeur des anciens athlètes, et les moyens auxquels ils avaient recours pour réussir. Au début du temps qui précède immédiatement la sainte quarantaine, et qu'elle regarde déjà comme un temps de recueillement et de préparation aux mystères de la Pâque chrétienne, l'Eglise veut que nous méditions ce grave et salutaire enseignement et que nous nous appliquions à en faire notre profit.

### I

L'apôtre compare la vie présente à une course et à un combat, et les chrétiens à des athlètes.

Il compare cette vie à une course, pour nous faire voir la rapidité avec laquelle elle passe, et l'obligation que nous avons d'avancer toujours dans le chemin du ciel par l'accomplissement intégral de nos devoirs, et la persévérante pratique de la vertu.

Voyez ce que font les lutteurs engagés dans la lice. Ils sont là nombreux, empressés, prêts à s'élancer aussitôt que le signal aura été donné. Quelle attente fiévreuse et quelle impatience vive et ardente ! Puis quel élan rapide, lorsque la carrière est ouverte ! En quelques minutes, celle-ci est parcourue, et le prix est perdu ou conquis.



Malheur à celui qui n'a pas mis à courir toute la promptitude et la diligence dont il était capable ! Malheur à celui qui n'a pas suivi sans fléchir la route droite vers le but ! Malheur à celui qui heurte le pied contre quelque obstacle ! Le moindre intervalle de temps perdu est irréparable ; car ce temps est court et mesuré, il fuit de toute la vitesse du coureur agile, qui, lui, ne se laisse point devancer et remporte ainsi la victoire.

Belle leçon, mes frères, pour tant de chrétiens pesants et attardés dans le chemin du ciel. Représentez-leur que le salut est une affaire importante, grave, de la bonne ou mauvaise conduite de laquelle dépend toute une éternité ; qu'il importe d'y penser et d'y travailler sans délai et sans relâche. Ils vous répondront qu'ils ont bien le temps. Et tandis qu'ils se laissent distraire et retarder par mille soucis futiles et par les préoccupations secondaires de cette vie, leurs jours s'écoulent, et le terme en est arrivé avant qu'ils aient pu se résoudre à l'action. Ceux-là assurément ne remporteront point le prix ; ils seront à jamais frustrés de la couronne promise aux vainqueurs.

Parmi les athlètes, on en voyait aussi qui, après avoir déployé au début une louable activité et fait preuve d'une noble émulation, se ralentissaient et bientôt s'arrêtaient. Leur peu de constance était toute la cause de leur insuccès. Quelques efforts de plus, et ils auraient regagné l'avance perdue et seraient parvenus les premiers au but. Mais parce qu'ils n'ont pas su prendre sur eux de faire ces efforts, et qu'ils n'ont point persévéré jusqu'au bout, ils étaient privés du prix de la course.

Il en est de même encore pour plusieurs de ceux qui entrent dans la carrière de la vertu : tous y courent, plusieurs même y courent pendant quelque temps comme il faut, mais parce qu'ils ne persévèrent pas jusqu'à la fin, ils n'auront point de part à la récompense que Dieu a attachée à cette course. Oh ! comprenez bien et retenez cette vérité : ce n'est pas assez de commencer à servir Dieu avec ferveur, il faut que cette ferveur soit constante et durable ; il ne suffit pas de servir Dieu pendant l'enfance ou la première jeunesse, ce service s'impose à tous les âges, à toutes les conditions. Comme les athlètes redoublaient de zèle et d'ardeur à mesure qu'ils approchaient du but, ainsi est-il juste que notre fidélité s'affirme davantage quand déjà nous touchons au terme de la vie.

Que nous servira, en effet, d'être entrés tout fervents dans la carrière de la vertu, si nous nous relâchons ensuite insensiblement ? Quel profit retirerons-nous d'avoir été victorieux en quelque combat, si nous abandonnons la lutte avant d'avoir remporté une victoire définitive ? Eussions-nous le zèle des apôtres, la patience des martyrs, la pureté des vierges, si nous venons à nous écarter des voies de la justice, toutes nos bonnes œuvres seront oubliées, nous nous exposons à manquer le prix assuré à la seule persévérance, et nous encourageons au contraire le grave danger de la damnation éternelle.

Courons donc, ainsi que nous y invite l'apôtre, de telle sorte que nous le remportions : *Sic currite, ut comprehendatis*. Mais, me direz-vous, comment pouvons-nous le faire et quels moyens devons-nous employer pour cela ? L'apôtre veut bien nous l'indiquer, et continuant sa comparaison, il ajoute : « Quiconque combat dans l'arène, s'abstient de toutes choses. »

## II

Qu'est-ce que cela signifie : « De toutes choses ? » demande ici saint Jean Chrysostome. Il ne s'abstient pas d'une chose pour faire excès dans une autre ; mais il réprime la gourmandise, l'impudicité, l'ivrognerie, en un mot toutes les passions. Voilà, dit-il, ce qui s'observe dans les combats extérieurs. Il n'est pas permis aux combattants de s'enivrer au moment de la lutte, ni de commettre la fornication, de peur qu'ils n'épuisent leurs forces, ni de se livrer à aucune autre occupation ; mais s'abstenant absolument de tout, ils s'adonnent uniquement aux exercices gymnastiques.

Or, s'il en est ainsi là où un seul obtient la couronne, à plus forte raison cela doit-il être là où la récompense est plus abondante et où l'on est plus assuré d'y parvenir. Non seulement la couronne est promise à tous, mais elle est d'un prix infiniment supérieur. Telle est la dernière et grande leçon que tire l'apôtre et qui est vraiment sans réplique : « Eux, dit-il, n'ont en vue qu'une couronne corruptible ; nous, une incorruptible. »

N'y a-t-il pas là, en effet, de quoi nous faire rougir, et confondre nos lâchetés ? Eh quoi ! ces païens amollis et corrompus savaient pratiquer la plus rigoureuse abstinence, s'imposer de durs sacrifices, et dans quel but ? simplement pour une couronne de laurier et les vains applaudissements de la foule. Et encore rien n'était moins certain que leur espérance. Il y avait mille chances pour qu'ils en fussent frustrés. N'importe, ils ne négligeaient rien, et il ne dépendait pas d'eux qu'ils ne fussent vainqueurs.

Et nous, chrétiens, rachetés par le sang de Jésus-Christ, nous voudrions qu'il ne nous en coûtât ni peines, ni efforts, ni sacrifices pour conquérir le ciel, prix proposé par Dieu lui-même et d'une valeur infinie, bien digne par conséquent de notre ambition et de tous nos soins ? Avons-nous donc oublié cette parole du divin Maître : « Le ciel souffre violence, et les violents seuls l'emportent », et cette autre : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix, et me suive ? » Vous demandez le moyen de faire votre salut : le moyen, le voilà, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais d'autre.

Voulez-vous la confirmation de cette doctrine ? Saint Paul va encore nous la fournir, et cette fois par son propre exemple. « Pour moi, continue-t-il, je cours aussi, mais non comme au hasard ; je combats, mais non en donnant des coups en l'air. » La conduite de l'apôtre est la condamnation de notre mollesse, elle est également celle de notre présomption et de notre suffisance. Car, s'il en est

qui refusent d'entrer dans la carrière et d'entreprendre quoi que ce soit en vue de la vie éternelle, il en est d'autres qui agissent au hasard, inconsidérément, et qui croyant faire beaucoup épuisent inutilement leurs forces en des œuvres vaines ou insuffisantes pour le salut. Ah ! c'est qu'il faudrait s'affranchir de la servitude du corps, agir avec une grande pureté d'intention sans aucun retour sur soi-même, sans recherche personnelle. Ils n'en ont pas le courage.

Aussi, quelque répugnance qu'il en aie, l'apôtre ne craint pas de nous proposer comme modèle sa propre conduite. Il nous donne à entendre que pour lui aussi la lutte est pénible. Il avoue qu'il a contre lui la tyrannie de la chair. Mais cette tyrannie, il ne la subit pas ; il la comprime, au contraire, il la dompte et la fait servir à assurer sa victoire. « Je châtie mon corps, dit-il, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, moi-même je ne devienne un réprouvé. »

Or, il dit cela, selon l'enseignement de saint Jean Chrysostome qui peut passer pour fidèle interprète de sa pensée, afin que personne ne se décourage de lutter en faveur de la vertu, à cause des difficultés de la lutte. (Hom. xxiii, in Ep. I ad Cor.).

Remarquez, mes frères, toute la portée des paroles de l'apôtre. Ce missionnaire infatigable qui avait traversé tant de provinces, de royaumes, de mers, de déserts ; essuyé tant de périls, tant de mauvais traitements, de prisons, de naufrages, pour faire entrer tous les hommes dans le bercail de Jésus-Christ ; cet homme tout divin, qui mourait chaque jour pour la gloire de l'Evangile ; ce docteur de l'univers, ce vase d'élection choisi par Jésus-Christ pour porter son nom devant les rois et les nations de la terre, saint Paul châtie son corps, le traite comme un ennemi, le réduit en servitude.

Et nous, indignes serviteurs, qui n'avons jamais rien fait pour Jésus-Christ et son Eglise, au lieu de châtier notre corps des péchés où il nous a entraînés, et de ceux auxquels il nous expose tous les jours, nous le traitons mollement, nous lui procurons ses aises et nous usons envers lui d'une coupable indulgence. Quelle confusion pour nous, mais aussi quel sujet de trembler !

L'apôtre nous déclare que la prédication, l'instruction et la conversion d'une multitude d'hommes ne suffisent pas à le sauver, à moins qu'il ne se montre irréprochable. Il craint, il craint encore après avoir instruit tant de monde, après avoir mené la vie d'un ange et dominé l'univers. Que dirons-nous donc ? Pourrions-nous désormais nous plaindre de ce qu'il nous est trop demandé, et ne rougirions-nous pas d'accomplir si négligemment la tâche, si légère en comparaison de tant de travaux, qui nous est imposée ?

Ah ! plutôt réveillons et excitons notre zèle par toutes ces considérations si propres à nous convaincre. Marchons courageusement sur les traces de ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres et

pour guides dans la foi, sans nous rebuter ni nous lasser jamais. Enfin, animons-nous par l'espérance du prix qu'on nous propose, qui est une couronne incorruptible et une gloire immortelle. Ce prix mérite bien que nous nous fassions quelque violence ; courons donc de telle sorte que nous soyons trouvés dignes de le recevoir un jour de la main de Dieu. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche de la Septuagésime. — Les ouvriers murmurent  
contre le père de famille

L'AUTORITÉ DU PÈRE DE FAMILLE.

*Simile est regnum cœlorum  
homini patri familias.*

Le royaume des cieux est  
semblable à un père de famille.

*Objection.* — Les enfants ne sont soumis à leurs parents que selon les prescriptions de la loi civile et dans la mesure établie par cette loi. « Le code civil a réglé les rapports des enfants avec leurs parents de façon à en exclure l'arbitraire et l'injustice. » (Gabriel Compayré).

*Réponse.* — Ce n'est pas l'Etat qui donne à l'homme le droit de fonder une famille : ce droit vient de la nature. C'est donc de la nature et non des lois de l'Etat que dérivent les droits de l'autorité paternelle. La société civile d'ailleurs sort de la société domestique, que Cicéron appelle à ce sujet *seminarium reipublicæ*. « La plus ancienne de toutes les sociétés et la plus naturelle, c'est la famille. » (Rousseau, *Contrat social*). Voici comment Léon XIII a développé cette idée : « La société domestique a sur la société civile une priorité logique et une priorité réelle, auxquelles participent nécessairement ses droits et ses devoirs. Que si les individus, si les familles entrant dans la société, y trouvaient au lieu d'un soutien un obstacle, au lieu d'une protection une diminution de leurs droits, la société serait bientôt plus à fuir qu'à rechercher. Vouloir donc que le pouvoir civil envahisse arbitrairement jusqu'au sanctuaire de la famille, c'est une erreur grave et funeste... L'autorité paternelle ne saurait être abolie, ni absorbée par l'Etat, car elle a sa source là où la vie humaine prend la sienne. Les fils sont quelque chose de leur père, ils sont en quelque sorte une extension de sa personne ; et, pour parler avec justesse, ce n'est pas immédiatement par eux-mêmes qu'ils s'agrègent et s'incorporent à la société civile, mais par l'intermédiaire de la société domestique dans laquelle ils sont nés. »

*Objection.* — « L'enfant n'est soumis à l'autorité de ses parents que jusqu'à vingt-un ans. » (Com-



payré). « Je le reconnais, vous n'êtes pas libres ; il y a quelqu'un qui vous commande : votre père, votre mère... Non, tant que vous serez mineurs, c'est-à-dire jusqu'à vingt et un ans, vous ne serez pas libres. Mais à vingt et un ans, vous serez majeurs, et ce sera autre chose. » (Paul Bert).

*Réponse.* — De ce que la loi civile fixe l'âge de la majorité, il ne s'ensuit pas qu'elle puisse mettre fin à la durée de l'autorité paternelle. Cette autorité conserve des droits même après l'âge de la majorité. « L'autorité paternelle dérivant d'un fait permanent, le fait de filiation, est une autorité perpétuelle ; l'enfant est toujours mineur devant son père, quand même il est majeur devant l'Etat. » (Jean-Marie Pain).

*Objection.* — Les droits de l'autorité paternelle ne peuvent dépasser le temps pendant lequel l'enfant a besoin du père pour se conserver. Ce besoin cesse-t-il, aussitôt le lien naturel est rompu. « Les enfants, dit Rousseau, exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père, le père exempt des soins qu'il devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance. » « Sitôt que l'enfant est en âge de raison, lui seul étant juge des moyens propres à se conserver, devient par là son propre maître. » (Rousseau).

*Réponse.* — Il ne suffit pas que l'enfant puisse pourvoir à sa conservation physique pour que les soins du père ne lui soient plus nécessaires, il faut encore qu'il puisse pourvoir à sa conservation morale. Or, loin que son éducation morale soit finie quand il est arrivé à l'âge de raison, c'est alors seulement qu'elle commence véritablement. Si l'être engendré par le père était un être purement animal, les soins du père seraient limités, comme ceux des animaux, à ce qu'il y a de moins noble en lui, c'est-à-dire à la vie du corps ; mais l'autorité paternelle s'exerce sur un être raisonnable ; or, quand même cet être arrivé à l'âge de raison serait un juge compétent des moyens propres à sa conservation physique, ce qui n'existe même pas, il ne serait pas un juge compétent des moyens propres à sa conservation morale. Les rédacteurs du Code civil ne se sont pas laissés conduire par le sophisme de Rousseau : leur pensée se révèle dans l'exposé des motifs présenté par le conseiller d'Etat Réal, pour le relèvement de la puissance paternelle : « Nous naissons faibles, assiégés par les maladies et les besoins ; la nature veut que dans ce premier âge (celui de l'enfance) le père et la mère aient sur leurs enfants une puissance entière, qui est toute de défense et de protection. Dans le second âge, vers l'époque de puberté, l'enfant a déjà observé, réfléchi, mais c'est à ce moment même où l'esprit commence à déployer ses ailes, où nulle expérience n'a formé le jugement, c'est à ce moment où faisant les premiers pas dans la vie, livré sans défense à toutes les passions qui s'emparent de son cœur, vivant de désirs, exagérant ses espérances, s'aveuglant sur les obstacles, qu'il a surtout besoin qu'une main ferme le

protège contre ces nouveaux ennemis, le dirige à travers ces écueils, dompte ou modère à leur naissance ces passions qui tournent au bonheur ou au malheur de la vie, suivant qu'une main maladroite ou habile leur aura donné une bonne ou mauvaise direction. »

*Objection.* — « La nature des enfants n'assure aucun droit sur eux aux parents. C'est le besoin aveugle, souvent même l'attrait du plaisir, qui produit la conception de l'enfant. Sa naissance est même un soulagement pour sa mère, qui se délivre du fardeau qu'elle tient des plaisirs auxquels elle s'est livrée. Les parents n'ont donc pas le droit de donner des ordres à leurs enfants, bien moins encore d'employer les menaces et les châtiments. Mais si un enfant veut son mal ? Alors, comme il ne peut désirer son mal que par erreur, le devoir des parents est de l'éclairer. » (*Encyclopédie du dix-huitième siècle*).

*Réponse.* — La conscience universelle, sans parler de la loi du décalogue, suffirait pour établir les droits de l'autorité paternelle, quand même la nature des enfants n'assurerait pas ces droits.

*Objection.* — « L'autorité paternelle était, sous l'ancien régime, un pouvoir arbitraire et despotique. » (Compayré).

*Réponse.* — Il faut dire plutôt que l'autorité paternelle a été affaiblie d'une manière funeste par les doctrines révolutionnaires. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont commencé cet affaiblissement : « Des philosophes insensés, disait Bergier, viennent attaquer les fondements de l'autorité paternelle aussi anciens que le monde, et ébranler du même coup toute espèce d'autorité. » La Révolution acheva leur œuvre. La discussion qui eut lieu au Corps législatif, sous le Consulat, pour rendre au père de famille une partie des droits qui lui avaient été si imprudemment enlevés, révèle combien le prestige de la puissance paternelle avait été effacé par les sophismes des philosophes. On la tournait en dérision comme un de ces vêtements d'une autre époque que le temps a rendus ridicules. « J'ai plusieurs fois éprouvé moi-même, dit le tribun Duvergier, qu'il n'était plus possible de parler de la dignité des mariages et de l'autorité paternelle, sans être plaisamment rangé dans la faction des pères de famille. » Les mêmes errements se sont continués jusqu'à nos jours, et le despotisme des pères de l'ancien régime est devenu un des lieux communs de la philosophie contemporaine. On sait que pendant la Révolution le tutoiement était en France obligatoire et universel. « Le tutoiement s'est retranché dans la famille, disait M. de Bonald, et après avoir tutoyé tout le monde, on ne tutoie plus maintenant que père et mère. Cet usage met tout le monde à l'aise ; il dispense les parents d'autorité, et les enfants de respect. » Montesquieu, Portalis avaient pourtant reconnu combien l'autorité paternelle est avantageuse à la société. « Sous tous les régimes, chez

toutes les races, les peuples qui ont montré de nos jours la plus grande force d'expansion, ont fondé cette prospérité sur l'autorité paternelle... Au contraire, les peuples qui voient décliner leur ascendant ont tous commis la faute d'amoindrir l'autorité des pères de famille. » (Le Play). « Donnez-moi des foyers, et vous aurez des forums ! Les pères puissants et obéis chez eux, voilà les vrais citoyens, et c'est avec cette forte race qu'on fait les sociétés durables. » (Hyacinthe).

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

### XXVII

#### RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST (*ses motifs*)

*Nonne hæc oportuit pati  
Christum et ita intrare in  
gloriam suam?*

Ne fallait-il pas que le  
Christ souffrit et qu'il entrât  
ainsi dans sa gloire ?

(Luc, xxiv, 26.)

Dès lors que, dans les desseins de la justice de Dieu miséricordieuse pour nous, notre salut devait s'opérer par les souffrances et la mort de Jésus-Christ, il devenait comme nécessaire que Jésus-Christ ressuscitât. C'est le sens de cette parole de Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs que j'ai prise pour texte de cet entretien. D'une part cette résurrection était de haute convenance à cause du respect dû au corps divin du Sauveur ; d'autre part, elle devenait indispensable, étant donné que Jésus-Christ en avait fait le signe de sa divinité.

I. Prenant pour guide saint Thomas et son commentateur, le docte et pieux Suarez, résumons, mes enfants, les raisons principales qui ont motivé ce mystère et l'ont rendu en quelque sorte nécessaire. — Avant tout, ne pouvons-nous pas dire que la résurrection était due au corps de Jésus-Christ à raison de la divinité qui lui était unie ? Car ce corps séparé de l'âme était toujours un corps divin, un corps saint de la sainteté de Dieu. N'était-ce pas déjà beaucoup, n'était-ce pas assez qu'il eût pendant quelques jours subi les atteintes de la mort, sans l'abandonner encore à la corruption et à la décomposition de la tombe ? Le prophète David l'avait annoncé : Dieu ne devait pas permettre que le saint connût la corruption. Or, le saint, qui est-ce sinon Jésus-Christ, le Dieu de toute sainteté ?

II. Ajoutons que cette glorieuse résurrection, Jésus l'a méritée : il l'a méritée par son obéissance à Dieu son Père, par les humiliations et les souffrances de sa mort. Si Dieu ne laisse rien sans récompense, même le bien qu'un pécheur fait dans l'ordre temporel, comment ne récompensera-t-il pas d'une manière éclatante et prompte le sacrifice que son fils a offert pour le salut du monde ?

Si Dieu qui humilie les orgueilleux se plaît à élever les humbles, comment ne glorifiera-t-il pas ce Fils qui s'est humilié jusqu'à l'anéantissement ? Cette voie glorieuse du triomphe, l'humanité sainte du Sauveur y est entrée par la porte ouverte du Saint-Sépulchre ; et c'est au matin de Pâques que l'on doit appliquer la parole de saint Paul : « Il a obéi jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ; à cause de cela Dieu l'a glorifié. »

III. Si Dieu devait ressusciter Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même, il le devait aussi pour son Eglise, c'est-à-dire pour nous, mes enfants, parce que cela était nécessaire à la confirmation de notre foi. C'est ce que dit saint Paul aux Romains : « Jésus-Christ est mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification » (iv, 25) ; car, ainsi qu'il le dit dans la même épître : « Jésus-Christ s'est montré comme Fils de Dieu surtout en manifestant sa puissance par sa résurrection d'entre les morts » (i, 4). Il avait lui-même donné sa résurrection comme le couronnement de toutes les preuves de sa divinité : « Renversez ce temple et je le rétablirai en trois jours. » Et l'évangéliste ajoute : « Il disait cela du temple de son corps. » Dans une autre circonstance il disait aux Phari-siens qui lui demandaient un signe : « Cette race mauvaise et infidèle demande un signe ; il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas : de même que Jonas est resté trois jours dans le ventre du monstre marin, de même le Fils de l'homme demeurera trois jours dans le sein de la terre. » Cette résurrection de Jésus-Christ opérée par sa propre puissance devenait d'autant plus nécessaire qu'il l'avait annoncée, prophétisée avec une plus grande insistence, ce qui faisait dire à saint Paul : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, votre foi est vaine ; nous ne sommes que de faux témoins... et vous êtes encore dans vos péchés » (1 Cor. xv, 14, 17).

IV. Enfin ce mystère est le fondement de notre espérance. — Bien des siècles avant Jésus-Christ, Job l'avait affirmée, cette espérance de notre propre résurrection fondée sur la future résurrection du Sauveur : « Je sais, disait-il, que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je sortirai moi-même de la tombe » (xix, 25). Saint Athanase résume admirablement cette consolante doctrine dans les paroles suivantes : « Le Sauveur étant ressuscité, Adam et tous ses descendants doivent nécessairement ressusciter avec lui, et comme nous demeurions enveloppés dans la mort d'Adam, de même nous avons part à la résurrection de Notre-Seigneur. C'est le sens, ajoute-t-il, de cette parole de saint Paul : Comme tous meurent dans Adam, tous sont vivifiés en Jésus-Christ. »

En deux mots, mes enfants, la résurrection de Jésus-Christ est à l'égard de sa personne sacrée un mystère de respect et de justice, et vis-à-vis de nous un mystère de foi à sa divinité et d'espérance de la résurrection pour nos corps. — Vivons selon cette foi et dans cette espérance.



## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## TROISIÈME PARTIE

## Moyens de salut

## I

## LA GRÂCE (suite)

## D

## La grâce actuelle

## 3

## Sa nécessité

— Dans la première leçon sur la grâce, nous avons constaté que sans elle il est impossible de faire son salut, ce qui montre bien la nécessité de la grâce en général.

Dans cette leçon nous allons voir comment cette nécessité s'applique à la grâce actuelle, c'est-à-dire à la grâce donnée pour accomplir les actes utiles au salut.

— Tout d'abord, rappelez-vous, Henri, ce que c'est que l'acte utile au salut, ou l'acte salutaire ?

— L'acte utile au salut, ou l'acte salutaire est celui par lequel le pécheur arrive à la justification, et le juste à la possession du paradis.

## a

La grâce actuelle et les actes salutaires requis pour la justification

— L'autre jour, un certain personnage prétendait que l'homme peut, par les seules forces de la nature, arriver à la grâce sanctifiante en faisant les actes salutaires requis pour la justification :

Qu'en pensez-vous, Joseph ?

— Ce personnage se trompait beaucoup.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est impossible à l'homme de faire les actes salutaires requis pour la justification, si le Saint-Esprit ne lui donne la grâce divine de lumière et d'inspiration.

— Comment le savez-vous ?

— Les voix les plus autorisées nous l'apprennent.

— Quelles voix ?

## +

## Voix de Dieu

— D'abord la voix de Dieu.

— Pourriez-vous nous rappeler quelques-unes des paroles de Notre-Seigneur qui prouvent bien ce que vous avancez là ?

— Oui.

— Faites-le.

— Le Sauveur a déjà dit :

« Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire ».

— Qu'est-ce à dire :

« Nul ne peut venir à moi » ?

— C'est-à-dire :

« Nul ne peut croire en moi et s'unir à moi, de manière à être sauvé par moi ».

— Qu'est-ce à dire :

« Si mon Père ne l'attire » ?

— C'est-à-dire :

« Si mon Père ne l'aide et ne le prend comme par la main pour l'amener jusqu'à moi ».

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que pour arriver au Sauveur et au salut, l'homme a un besoin absolu d'être aidé par la lumière divine et l'inspiration céleste de la grâce.

— Vous souvenez-vous, Marie, d'une autre parole de Notre Sauveur ?

— Ce bon Sauveur a encore dit :

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire ».

— Est-il question ici du pouvoir de faire des œuvres ordinaires et communes, des œuvres purement naturelles ?

— Non, car Jésus-Christ étant venu pour sauver tous les hommes, Il voulait évidemment leur parler du pouvoir de faire des actes salutaires, ou des œuvres utiles au salut.

— Si nous pouvions la plus petite chose, par nous-mêmes, pour le salut, comment le Sauveur aurait-il dit ?

— Il aurait dit :

« Sans moi, vous ne pouvez que très peu de chose pour le salut ».

— Que signifie donc cette parole si claire :

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire » ?

— Elle signifie évidemment que sans la grâce divine, l'homme pécheur ne peut absolument rien pour son salut.

— L'apôtre saint Paul nous dit que c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, et il ajoute que personne ne peut prononcer le nom de Jésus avec profit pour son âme, sinon par le saint Esprit :

Que prouve ce langage divinement inspiré ?

— Il prouve que sans la grâce, non seulement l'homme ne peut ni vouloir, ni faire un acte salutaire, mais encore qu'il ne peut même pas dire une parole utile au salut.

— L'apôtre saint Paul ajoute, dans un autre endroit, que nous ne sommes pas capables d'avoir une pensée venant de nous-mêmes :

Veut-il parler des pensées ordinaires ou naturelles ?

— Evidemment non, puisque ces sortes de pensées nous viennent tous les jours sans la grâce actuelle.

— Que voulait donc nous dire le grand apôtre ?

— Il voulait nous dire que, de nous-mêmes et sans la grâce de Dieu, nous ne pouvons pas avoir une pensée utile au salut.

— Que faut-il conclure de tout ce qui précède ?

— C'est que le Seigneur a soin de nous apprendre que sans la grâce divine, nous ne pouvons rien faire d'utile au salut, pas même dire une parole, pas même avoir une pensée.

## +

## Voix de l'Eglise

— Que répond l'Eglise infallible quand on lui pose la même question ?

— Elle répond comme son divin fondateur et maître.

— A savoir ?

— A savoir que sans la grâce l'homme ne peut pas arriver à la justification.

— Pour nous en convaincre, vous allez, Emile, nous relire les décrets du concile de Trente sur le point qui nous occupe.

— 1<sup>o</sup> « Si quelqu'un dit que sans la grâce di-

vine méritée par Jésus-Christ, l'homme peut être justifié devant Dieu par ses propres œuvres, faites selon les enseignements de la nature, ou de la loi, qu'il soit anathème ! »

2<sup>o</sup> « Si quelqu'un dit que sans l'inspiration prévenante du Saint-Esprit et sans son secours, un homme peut faire des actes de foi, d'espérance, de charité et de repentir, comme il faut pour obtenir la grâce de la justification, qu'il soit anathème ! »

+

#### Voix des saints Pères

— Si l'on interrogeait sur la même question les Pères et les docteurs de l'Eglise, dites-moi, Jules, comment répondraient-ils ?

— Ils ne pourraient pas répondre autrement que l'Eglise et son divin fondateur.

— Pour constater qu'il en est ainsi, lisez-nous ces quelques témoignages.

— « La puissance du Seigneur a part à toutes les œuvres de l'homme, de sorte que personne ne peut rien achever sans le Seigneur, rien maintenir sans le Seigneur, rien commencer sans le Seigneur » (Saint Ambroise).

« Nous ne devons nous glorifier en quoi que ce soit, puisque ce qui vient de nous n'est rien » (Saint Cyprien).

« Le Seigneur nous aide et nous soutient dans chacune de nos œuvres » (S. Jérôme).

+

#### Voix du bon sens

— Est-ce que le bon sens ne parle pas comme les saints Pères, comme l'Eglise et comme le Seigneur lui-même ?

— Le bon sens tient le même langage que ces voix si autorisées.

— Dites-nous, Julie, une branche séparée de l'arbre peut-elle encore porter des fruits ?

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne reçoit plus la sève de l'arbre.

— Qu'est-ce que l'homme privé de la grâce ?

— C'est un rameau séparé de l'arbre de vie, c'est-à-dire de Jésus-Christ.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que le pécheur, n'étant plus vivifié par Jésus-Christ, ne peut pas plus produire des œuvres de vie spirituelle que la branche séparée ne peut porter des fruits.

— Un sauvageon peut-il porter des fruits excellents, supérieurs à sa nature ?

— Nullement.

— La raison ?

— La raison, c'est que l'effet ne saurait être plus parfait que la cause.

— Que faut-il pour que le sauvageon produise des fruits supérieurs à sa nature ?

— Il faut que le jardinier lui mette une greffe excellente qui le transforme et le rende supérieur à lui-même.

— Qu'est-ce que l'homme sans la grâce ?

— Une espèce de sauvageon spirituel.

— Peut-il produire des actes surnaturels capables de le rendre juste et saint en lui donnant la vie spirituelle ?

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que ces actes seraient beaucoup plus parfaits que la cause, ce qui ne saurait arriver.

— Que faut-il donc pour que l'homme privé de la grâce puisse produire des actes surnaturels capables de le conduire à la justification ?

— Il faut que le jardinier divin mette en lui une greffe divine, la grâce, qui le transforme et le rende supérieur à lui-même.

— Un raisin peut-il sortir d'un buisson d'épines ?

— Point du tout.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a nulle proportion, nul rapport entre le raisin et le buisson d'épines.

— Une œuvre surnaturelle capable de produire la justification peut-elle sortir de la nature humaine abandonnée à ses seules forces ?

— Pas davantage.

— La raison ?

— La raison, c'est qu'il n'y a nulle proportion, nul rapport entre l'œuvre surnaturelle et la nature humaine laissée à ses seules forces.

— Avez-vous déjà vu un mort donner signe de vie, par exemple, parler, remuer, marcher ?

— Un mort, n'ayant plus la vie, ne peut plus faire aucune œuvre de vie, ni donner aucun signe de vie.

— Qu'est-ce que le pécheur ?

— Un mort spirituel.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est qu'il lui est tout aussi impossible de faire des œuvres de vie spirituelle qu'à un corps inanimé de marcher, de parler et d'agir.

— Que faut-il conclure de tout ce qui précède ?

— C'est que le pécheur laissé à lui-même est incapable d'accomplir aucun acte salutaire ou utile au salut.

— Que lui faut-il pour qu'il puisse accomplir les actes utiles au salut ?

— Il lui faut la grâce divine.

b

La grâce actuelle et le commencement de la foi et du salut

— Si l'homme ne peut pas accomplir les actes salutaires requis pour la justification, il pourra sans doute tout au moins, sans la grâce de Dieu, avoir le commencement de la foi et des bonnes œuvres, ou le pieux désir de croire en Dieu et d'opérer le bien ; pieux désir qui lui obtiendra du Seigneur la grâce de croire et d'accomplir les actes utiles au salut :

Qu'en pensez-vous, Alfred ?

— L'homme ne peut pas, sans la grâce actuelle, avoir ce pieux désir de croire et d'opérer le bien, qui est le commencement de la foi et du salut.

— Comment le savez-vous ?

— Par les mêmes voix que précédemment.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire,

Par la voix de Dieu,

Par la voix de l'Eglise,

Par la voix des saints Pères,

Par la voix du bon sens.

+

#### Voix de Dieu

— Comment Dieu nous fait-il savoir que l'homme, sans la grâce divine, est incapable



*d'avoir le commencement de la foi et des bonnes œuvres ?*

— En nous disant, par la bouche de saint Paul, que nous ne sommes pas même capables d'avoir une pensée utile au salut.

— *Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que nous ne pouvons absolument point, de nous-mêmes, réussir à commencer l'œuvre de notre salut.

— *Comment cela ?*

— C'est que, tout d'abord, quand on ne pense pas à une chose, on ne la désire point, on n'en parle pas, on ne fait rien du tout pour elle.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, la pensée étant pour nous la chose la plus facile, si nous ne sommes pas capables d'avoir une pensée utile pour le salut, c'est que nous ne pouvons absolument rien faire du tout, pas même le plus petit commencement, dans cette grande œuvre du salut éternel.

— *Quand on ne peut rien du tout en faveur d'une entreprise, est-on en droit de dire qu'on a le pouvoir de commencer cette entreprise ?*

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce que si on avait le pouvoir de commencer cette entreprise, on ne serait pas réduit à la complète impuissance.

— *Or, que nous dit Notre-Seigneur au sujet de l'entreprise du salut ?*

— Il nous dit que sans Lui nous ne pouvons rien, absolument rien pour le salut.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que sans la grâce divine il est impossible à l'homme de commencer l'œuvre de son salut.

+

*Voix de l'Eglise*

— *Lisez-nous, Paul, ce décret du second concile d'Orange.*

— « Si quelqu'un dit que le commencement de la foi et le pieux désir de croire se trouvent en nous naturellement, et non par le don de la grâce et l'inspiration du Saint-Esprit, celui-là contredit les enseignements apostoliques ».

— *Que prouve ce langage de l'Eglise ?*

— Il prouve que sans le don de la grâce et l'inspiration du Saint-Esprit, l'homme ne peut pas avoir le commencement du salut et le pieux désir de croire.

+

*Voix des saints Pères*

— *Est-ce que les saints Pères sont du même avis sur la question qui nous occupe ?*

— Oui.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que saint Ambroise dit que nous ne pouvons rien commencer sans le Seigneur.

La preuve encore, c'est que, selon saint Grégoire de Nazianze, Dieu qui donne ce qui est premier, ou le commencement, donne aussi ce qui est second, ou la plénitude et l'achèvement.

La preuve toujours, c'est que saint Jean Chrysostome affirme que Dieu commence en nous la bonne œuvre du salut, pendant que saint Hilaire propose avec éloge l'exemple du prophète déclarant que toutes choses tirent leur commencement de la bonté divine.

On n'en finirait pas, si on voulait citer tous les témoignages des Pères en faveur de la nécessité de la grâce actuelle pour le commencement de la foi et du salut.

+

*Voix du bon sens*

— *Est-il bien difficile de comprendre que la grâce de Dieu nous est nécessaire pour le commencement du salut ?*

— Non.

— *Un homme mort peut-il commencer un acte de vie, par exemple, peut-il commencer un voyage, un discours, un travail quelconque ?*

— Un homme mort ne peut rien commencer du tout.

— *Qu'est-ce que l'homme privé de la grâce sanctifiante ?*

— C'est un mort spirituel.

— *Donc ?*

— Donc, c'est un homme incapable non seulement de faire, mais encore de commencer la moindre œuvre utile au salut.

— *Un sarment séparé du cep peut-il produire un commencement de raisin ?*

— Il ne peut plus rien produire du tout.

— *Qu'est-ce que l'homme privé de la grâce sanctifiante ?*

— C'est un sarment spirituel séparé du cep divin qui est Jésus-Christ.

— *La conclusion ?*

— C'est que l'homme séparé de Jésus-Christ ne peut rien produire du tout dans l'ordre du salut, pas même le commencement d'un acte salutaire.

— *Un chardon aurait-il le pouvoir de produire un commencement de cerise ?*

— Point du tout.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'y a nulle proportion entre le chardon et la cerise.

— *Qu'est-ce que la créature humaine par rapport à l'œuvre divine du salut ?*

— C'est encore bien moins que le chardon par rapport à la cerise.

— *Donc ?*

— Donc, l'homme est incapable par lui-même d'opérer le commencement de son salut.

— *Pourriez-vous, Henriette, commencer à saisir la lune, ou la toucher du bout des doigts ?*

— Jamais de ma vie je ne le pourrai.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la lune est bien trop au-dessus de moi.

— *Est-ce que la récompense divine du ciel n'est pas encore bien plus au-dessus de l'homme ?*

— Beaucoup plus.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est qu'il sera plus difficile à l'homme de commencer l'œuvre de son salut qu'à un tout petit enfant de commencer à saisir la lune.

c

La grâce actuelle et la connaissance des vérités naturelles

— *Vous rappelez-vous, Georges, quel privilège nos premiers parents avaient reçu de Dieu pour leur intelligence ?*

— Ils avaient reçu le privilège de ne pas se tromper.

— Grâce à ce privilège ?

— Grâce à ce privilège, nos premiers parents n'étaient sujets ni à l'oubli, ni à l'erreur, et ils connaissaient toutes les sciences naturelles qu'un homme peut connaître.

— Avons-nous aujourd'hui le même privilège ?

— Nullement.

— D'où cela vient-il ?

— Du péché originel.

— Le péché originel a donc fait du mal à l'intelligence de l'homme ?

— Oui.

— Quel mal ?

— Il l'a obscurcie et affaiblie.

— La conséquence ?

— C'est qu'il est moralement impossible à l'homme de connaître toutes les vérités de l'ordre naturel.

— Peut-il encore en connaître quelques-unes ?

— Oui, puisque son intelligence n'est pas éteinte.

— Et vous dites qu'il ne peut pas les connaître toutes ?

— Oui.

— La raison ?

— C'est que son intelligence est obscurcie et affaiblie.

— L'expérience n'est-elle pas là pour nous prouver cette impuissance de l'homme à connaître toutes les vérités naturelles ?

— Oui.

— Que nous montre-t-elle ?

— Elle nous montre les peuples païens croyant des choses absurdes sur Dieu lui-même, et tombant dans toutes sortes d'erreurs honteuses et humiliantes.

— Mais peut-être que les philosophes et les hommes savants du paganisme ne sont pas tombés dans ces erreurs ?

— Les philosophes eux-mêmes se sont trompés sur presque toutes les plus importantes vérités de l'ordre naturel.

— En sorte que ?

— En sorte qu'il est constaté par l'expérience que, depuis le péché originel, l'homme est impuissant à connaître toutes les vérités de l'ordre naturel.

— Cependant ne faut-il pas qu'il connaisse ces vérités ?

— Oui, au moins les principales.

— Comment l'homme arrivera-t-il à cette connaissance ?

— Le païen y arrive au moyen de la révélation et de la grâce de lumière qui l'accompagne.

— Et le chrétien ?

— Le chrétien, qui a reçu le bienfait de la foi, y arrive par la grâce divine de lumière qui lui est donnée pour suppléer à la faiblesse de son intelligence et dissiper les ténèbres qui lui viennent de différents côtés.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que la grâce actuelle est nécessaire à l'homme pour connaître toutes les vérités de l'ordre naturel.

d

La grâce actuelle et l'accomplissement de la loi naturelle

— Maintenant, Ernest, pourriez-vous nous dire quel privilège nos premiers parents avaient reçu de Dieu pour leur volonté ?

— Le privilège de ne pas être portés au mal.

— En vertu de ce privilège ?

— En vertu de ce privilège, l'homme, exempt de mauvais penchants, avait toute facilité d'accomplir les commandements de la loi naturelle.

— En est-il de même aujourd'hui ?

— Non.

— La raison ?

— La raison, c'est encore le péché originel.

— Le péché originel a donc fait du mal aussi à la volonté de l'homme ?

— Oui.

— Quel mal ?

— Il l'a blessée, affaiblie et inclinée au péché.

— La conséquence ?

— La conséquence, c'est que l'homme est moralement incapable d'accomplir tous les préceptes de la loi naturelle.

— Peut-il encore faire des actions naturellement bonnes, pratiquer certaines vertus naturelles ?

— Oui, attendu que sa volonté libre n'est pas détruite, mais seulement affaiblie.

— Et vous dites qu'il ne peut plus, par lui-même, pratiquer toutes les vertus naturelles, observer tous les commandements ?

— Cela lui est moralement impossible.

— Pourquoi ?

— Précisément parce que sa volonté blessée et affaiblie est sans énergie pour faire le bien, et presque sans force pour repousser le mal.

— L'apôtre saint Paul, après avoir parlé de la concupiscence qui fait la guerre à la loi naturelle et pousse au péché, se demande qui l'en délivrera, et répond :

« La grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Que prouve ce langage ?

— Il prouve que l'homme a besoin de la grâce divine pour l'accomplissement de la loi naturelle.

— N'y a-t-il pas dans la loi naturelle des choses difficiles à accomplir ?

— Oui.

— Par exemple ?

— Par exemple :

Le pardon des injures,

L'amour des ennemis,

La pratique de la continence, etc., etc...

— D'un autre côté, l'homme n'est-il pas faible et infirme pour le bien ?

— Très faible et très infirme.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que l'homme très faible et très infirme a besoin de la grâce divine pour accomplir un bien si difficile qu'il en devient moralement impossible.

— L'Eglise nous enseigne que, depuis le péché originel, la nature humaine est blessée, affaiblie et inclinée au mal :

Que faut-il en conclure ?

— On doit en conclure que l'homme, ainsi affaibli, a besoin du secours de la grâce divine pour accomplir la loi naturelle.

— Que faut-il penser de la triste et désolante corruption des païens qui se laissèrent aller à tant de désordres ?



— Elle prouve clairement que l'homme, sans la grâce de Dieu, est impuissant à observer toute la loi naturelle.

— *Et les péchés, les crimes qui se commettent chez les chrétiens eux-mêmes ne prouvent-ils pas aussi cette vérité ?*

— Puisque les chrétiens, munis des secours de la grâce divine, violent trop souvent la loi naturelle, c'est une preuve évidente que, sans ces mêmes secours, l'homme ne sera pas capable d'observer cette loi dans toute son étendue.

e

La grâce actuelle et les tentations graves

— *Un jour que l'apôtre saint Paul priait Dieu de le délivrer d'une tentation très forte qui l'humiliait beaucoup, le Seigneur lui répondit : « Ma grâce te suffit. »*

*Dites-moi, Louis, ce que prouve cette réponse ?*

— Elle prouve qu'avec la grâce de Dieu l'apôtre pouvait résister à la tentation, tandis que sans elle il aurait fini par succomber.

— *On a donc besoin de la grâce de Dieu pour repousser les tentations difficiles à vaincre, par exemple les tentations qui poussent à la haine, à la vengeance, aux plaisirs défendus, etc., etc. ?*

— Oui.

— *Cela se comprend-il ?*

— Très facilement.

— *Expliquez-vous.*

— Un homme faible ne résistera pas à l'attaque d'un ennemi fort et puissant s'il est abandonné à lui-même.

Or la nature humaine est affaiblie et amoindrie depuis le péché originel.

Si donc elle se trouve attaquée par un ennemi puissant et redoutable, il lui faudra, pour se défendre, le secours de celui qui est la force des faibles, c'est-à-dire la grâce de Dieu.

— *Sans quoi ?*

— Sans quoi, l'homme ne tarderait pas à subir une défaite humiliante.

f

La grâce actuelle et l'amour naturel de Dieu par-dessus toutes choses

— *L'homme, abandonné à lui-même, pourrait-il parvenir à avoir pour Dieu l'amour naturel par-dessus toutes choses, qui fait accomplir toute la loi ?*

*Qu'en dites-vous, Lucien ?*

— L'homme n'a pas ce pouvoir.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que, s'il lui est impossible d'accomplir toute la loi, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il lui est, par là-même, également impossible d'arriver à ce qui lui ferait accomplir cette loi, c'est-à-dire à l'amour naturel de Dieu par-dessus toutes choses.

— *Autrement ?*

— Autrement, on devrait dire que l'homme peut arriver, par ses propres forces, à observer toute la loi naturelle, ce qui est faux.

— *Que faut-il donc à l'homme pour arriver à l'amour naturel de Dieu par-dessus toutes choses ?*

— Il lui faut la grâce actuelle.

g

La grâce actuelle et les actes du juste méritoires du paradis

— *Quand Notre-Seigneur a dit :*

« *Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire, »*

« *Sans moi, vous ne pouvez rien faire ; »*

*Quand il nous fait dire par l'apôtre saint Paul :*

*Que nous ne sommes pas capables d'avoir une pensée utile au salut,*

*Que nous ne pouvons pas prononcer le saint nom de Jésus avec profit pour notre âme, sinon par le Saint-Esprit,*

*Que c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire :*

*Quand le bon Sauveur nous parle et nous fait parler de la sorte, distingue-t-il entre le juste et le pécheur ?*

— Non.

— *Que faut-il en conclure, Julie ?*

— C'est que le juste a besoin, lui aussi, de la grâce actuelle pour accomplir des actes utiles au salut, des actes qui méritent le ciel.

+

— *Le concile d'Orange dit que Dieu opère en nous et avec nous toutes les fois que nous faisons le bien ; et que c'est par son secours que nous pouvons accomplir des choses qui lui plaisent.*

*De son côté, le concile de Trente enseigne que, sans la vertu de Jésus-Christ qui toujours précède, accompagne et suit nos œuvres, celles-ci ne pourraient aucunement être méritoires et agréables à Dieu ;*

*Que prouve ce langage de l'Eglise enseignante ?*

— Il prouve que la grâce actuelle est nécessaire aux actes du juste pour qu'ils soient bons, agréables à Dieu, et méritoires.

+

— *Le Pape Zozime, dans une lettre contre l'hérésie pélagienne, écrit aux évêques du monde entier :*

« *Y a-t-il un temps où le secours de Dieu ne nous soit pas nécessaire ?*

« *Nous devons donc prier Dieu comme notre protecteur et notre auxiliaire dans toutes nos actions... »*

*Que signifie ce langage d'un chef infallible de l'Eglise ?*

— Il signifie que la grâce est nécessaire à tous les hommes sans distinction, dans chacune des actions utiles au salut.

+

— *Vous qui avez de très bons yeux, Justin, dites-moi si vous pourriez voir au milieu d'épaisses ténèbres ?*

— Je ne pourrais pas.

— *Que faut-il donc pour que vos yeux si perçants puissent voir ?*

— Il faut qu'ils soient touchés par la lumière.

— *Que faut-il à l'homme juste pour qu'il puisse accomplir un acte utile au salut et marcher dans le chemin du Paradis ?*

— Il faut qu'il soit éclairé, excité, aidé par la grâce actuelle.

—

— *Un arbre produira-t-il des fruits si la sève n'est pas poussée par les sucres de la terre et activée par le soleil ?*

— Non, il restera stérile, comme en hiver.

— Que deviendrait le juste sans la grâce actuelle ?

— Il ressemblerait à l'arbre dont la sève ne serait pas poussée par les sucres de la terre ni activée par le soleil.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il ne produirait point de fruits de salut.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, il ne pourrait pas accomplir des œuvres méritoires du paradis.

h

La grâce actuelle et la persévérance du juste

— Vous possédez la grâce sanctifiante, Adrien ; c'est là bien certainement le plus précieux des trésors, qu'il importe essentiellement de garder.

Je vous demande si vous pourrez le garder par une persévérance dans le bien qui dure longtemps, ou qui ait à surmonter des difficultés sérieuses ?

— Je ne le pourrai pas sans une grâce spéciale de la bonté divine.

+

— Dans la sainte Ecriture, il est dit :

« Si le Seigneur ne garde pas la cité de l'âme, c'est inutilement que veille celui qui la garde ;

« C'est le Seigneur qui vous maintiendra sans péché jusqu'à la fin ;

« Dieu, qui a commencé en vous la bonne œuvre du salut, l'achèvera en la continuant jusqu'au jour de votre arrivée devant le tribunal du Christ Jésus ; »

Que prouve ce langage ?

— Il prouve précisément que l'homme juste ne saurait persévérer ni longtemps, ni au milieu de graves difficultés, sans le secours spécial de Dieu.

—

— Pourquoi Notre-Seigneur nous apprend-il à demander à Notre Père céleste la grâce de ne pas succomber à la tentation ?

— Parce que sans cette grâce nous ne résisterions pas longtemps aux rudes assauts du démon.

+

— Le concile de Trente frappe d'anathème celui qui enseignerait que l'homme juste peut persévérer dans la justice reçue, sans un secours spécial de Dieu ;

Que faut-il en conclure ?

— C'est que le secours spécial de Dieu est nécessaire pour la persévérance du juste.

+

— La vie de l'homme juste est représentée comme un combat perpétuel, comme une grande bataille livrée contre les passions furieuses et le démon qui ressemble à un lion rugissant :

Que faut-il en conclure ?

— C'est que, pour persévérer au milieu de ces rudes assauts, il faut une grâce spéciale, vu que l'homme est impuissant à lutter contre des ennemis puissants, s'il n'est pas secouru par Celui qui est la force des faibles.

—

— Pourrait-on persévérer sans faire quelque bien surnaturel ?

— Non.

— Peut-on faire le bien surnaturel sans la grâce de Dieu ?

— Nullement.

— Donc ?

— Donc une longue persévérance est impossible sans une grâce spéciale de Dieu.

—

— Cette grâce spéciale, nécessaire à la persévérance du juste, n'est pas autre chose que l'ensemble des grâces actuelles, qui, par une Providence particulière du Seigneur, nous sont données sans cesse, précisément pour nous aider à persévérer dans la justice et la sainteté.

Priez bien Dieu, mes enfants, de vous continuer toujours ses grâces, afin que vous ne perdiez jamais le précieux trésor reçu au baptême.

i

La grâce actuelle et la bonne mort

— Quelle est, Céline, la véritable persévérance ?

— C'est celle qui dure jusqu'à la fin de la vie, ou la persévérance finale.

— Qu'est-ce que la persévérance finale ?

— La persévérance finale, c'est la bonne mort, ou la mort dans la grâce de Dieu.

— L'homme peut-il mériter la bonne mort, ou la mort dans la grâce de Dieu ?

— Nullement.

+

— Dans beaucoup de passages, la sainte Ecriture attribue la persévérance finale à Dieu ; Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve justement que la persévérance finale est un don de Dieu, et un don très grand, très précieux.

—

— Dans beaucoup d'autres endroits, la sainte Ecriture nous fait demander la persévérance finale ou la bonne mort ;

Pourriez-vous, Joseph, nous en dire la raison ?

— La raison, c'est que la bonne mort est une grande grâce, le don par excellence, qu'on ne saurait trop demander.

+

— Quand le concile de Trente frappe d'anathème celui qui prétend que le juste peut persévérer dans la justice qu'il a reçue, sans un secours spécial de Dieu, que veut-il nous apprendre ?

— Il veut nous apprendre que l'homme n'aurait ni la persévérance de longue durée, ni surtout la persévérance finale, sans une grâce particulière de la divine Providence.

—

— Pourquoi l'Eglise, dans ses prières publiques, nous fait-elle demander constamment le don de la persévérance finale ?

— Précisément pour nous rappeler que c'est un don très précieux, qu'il faut sans cesse solliciter de la bonté divine.

+

— Nous avons vu plus haut que l'homme ne peut pas persévérer longtemps sans un secours spécial de Dieu ;

Que faut-il en conclure ?

— C'est qu'il pourrait encore bien moins persévérer jusqu'à la fin, sans le secours spécial de la grâce divine.

—

— L'homme est-il le maître de sa vie et de sa mort, et peut-il à son gré fixer le moment où il quittera ce monde ?



— Point du tout.

C'est Dieu qui est le maître de la vie et de la mort.

C'est Dieu qui fixe l'heure de notre départ pour l'autre monde.

— Si notre départ a lieu au moment où nous sommes en état de grâce, à qui donc serons-nous redevables de ce bonheur sans égal ?

— Uniquement à la bonté divine.

+

— Que ferez-vous, Angèle, pour avoir ce grand bonheur de mourir dans l'amitié de Dieu ?

1<sup>o</sup> Je tâcherai de passer chacune de mes journées sans pécher mortellement.

2<sup>o</sup> Chaque jour, je demanderai avec instance et humilité la grâce de la bonne mort ou de la persévérance finale.

—

— Vous contenterez-vous d'éviter le péché mortel ?

— Je tâcherai aussi d'éviter, autant que possible, le péché véniel.

— Pourrez-vous réussir ?

— Avec la grâce de Dieu, je réussirai toujours à éviter un certain nombre de ces fautes légères.

— Pourrez-vous parvenir à éviter, pendant toute votre vie, tous les péchés véniels ?

— C'est impossible sans un privilège spécial de Dieu.

—

— Les livres saints nous disent :

« Que le juste tombe sept fois le jour ;

« Qu'il n'y a pas de juste sur la terre qui ne commette des péchés ;

« Que nous offensons Dieu en beaucoup de choses ;

« Que nous mentirions, si nous osions nous dire sans péché, etc., etc. » ;

Qu'est-ce que tout cela ?

— Une preuve évidente qu'il est impossible d'éviter tous les péchés véniels dans tout le cours de sa vie, sans un privilège spécial.

—

— Le concile de Trente frappe d'anathème quiconque oserait dire que l'homme, une fois justifié, peut, durant toute sa vie, éviter tous les péchés véniels, si ce n'est par un privilège spécial de Dieu, comme l'Eglise l'enseigne de la sainte Vierge ;

Que faut-il en conclure ?

— C'est que sans ce privilège spécial il est impossible à l'homme d'éviter tous les péchés véniels durant toute sa vie.

—

— Est-il bien difficile de le comprendre ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que l'homme est trop faible, trop inconstant, trop étourdi, trop porté au mal, trop exposé à toutes sortes de tentations et d'occasions, pour ne jamais commettre le moindre péché véniel.

— Quelle est, Jean, votre résolution pratique ?

— Puisque la grâce actuelle est si nécessaire pour le salut, tous les jours je la demanderai à Dieu par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'intercession de la sainte Vierge, des anges et des saints.

## PLAN DE SERMON

### GRACE DE LA PÉNITENCE

Le pécheur qui veut se convertir ne doit pas se laisser arrêter par la multitude de ses fautes, ni par la difficulté du changement de vie, ni par la crainte de n'avoir pas le temps. Trois choses sont absolument indispensables à la conversion : la miséricorde de Dieu, qui promet la grâce du pardon ; — sa puissance, qui assure la grâce du changement ; — sa patience, qui accorde la grâce du temps.

I. *Grâce du pardon.* — Le pécheur se laisse facilement emporter aux extrémités opposées. Tantôt il a une confiance téméraire en la miséricorde de Dieu, tantôt il a une crainte exagérée de sa justice. Double illusion funeste. Ces deux perfections divines ne se contredisent pas. Dieu ne peut être bon jusqu'au mépris, ni indulgent jusqu'à la faiblesse. La justice prévient le mépris de la bonté, et la miséricorde tempère les rigueurs de la justice. Le pécheur ne doit ni présumer trop, ni désespérer, puisque la justice ne s'oppose pas à la conversion, — et que la miséricorde promet d'effacer en nous les effets du péché, d'oublier nos fautes, si, comme David, nous en faisons l'humble aveu.

II. *Grâce du changement de vie.* — Le pardon, c'est l'œuvre de Dieu ; le changement de vie, c'est l'œuvre du pécheur qui lui inspire, à juste titre, tant d'inquiétudes : soit à cause de la force de l'inclination qui rend le vice aimable, soit à cause de la force de l'habitude qui le rend nécessaire. Réduite à ses seules forces, la meilleure volonté est le plus souvent impuissante à triompher de ces deux obstacles. Mais le pécheur doit espérer, Dieu lui tend la main pour l'aider à créer en lui un nouvel homme. La grâce triomphera d'abord de l'inclination et surmontera la force de l'habitude. Il en coûtera des efforts ; la pénitence, pour être sincère et profitable, ne doit pas être molle, mais laborieuse, afin que la coutume de pécher cède à la violence de la pénitence. La conversion du pécheur est comme une nouvelle naissance, et c'est une loi de la nature qu'on n'enfante que dans la douleur.

III. *Grâce du temps.* — Dieu ne refuse pas au pécheur cette dernière grâce. Le temps en lui-même n'est rien ; et cependant, par rapport à l'éternité, il est d'un prix inestimable. Nous perdons un trésor si précieux pour deux raisons : 1<sup>o</sup> nous nous ingénions à ne pas remarquer combien la fuite du temps est précipitée ; 2<sup>o</sup> le temps nous trompe lui-même en imitant faiblement, par une succession indéfinie, la permanence de l'éternité, et en nous donnant cette illusion qu'il n'aura pas de fin. Aussi trouve-t-on la vie toujours trop courte pour les plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence. Cependant le secret des temps nous est caché, afin que nous ne perdions pas un seul moment. N'attendons pas la mort pour nous convertir. Voici le moment favorable où la conversion sera faite en toute liberté, — avec pleine connaissance, — avec joie, — en offrant à Dieu une hostie vivante, un talent que l'on aura fait fructifier de bonne heure.

BOSUET.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## HOMÉLIES DE CARÊME SUR LE LIVRE DE TOBIE

### INSTRUCTION PRÉPARATOIRE

DE LA NÉCESSITÉ, PENDANT LE CARÊME, DES BONNES LECTURES, ET TOUT PARTICULIÈREMENT DE LA LECTURE DES LIVRES-SAINTS.

Ecce nunc dies salutis.

Voici venir pour nous, chrétiens, des jours de salut, un temps de grâce, le temps de la miséricorde répondant de la part de Dieu à une sincère pénitence de notre part.

Car la pénitence, mes frères, est-il besoin de vous le rappeler ici, ce doit être là notre grande affaire durant le carême ; et ce que veut de nous l'Eglise en cette sainte quarantaine, c'est qu'affligeant nos corps par l'abstinence et le jeûne, nous les rendions de dociles instruments de l'âme, incapables de contrarier l'action de la grâce et les mouvements de l'Esprit-Saint en nous. L'Eglise sait, de la bouche même du divin Maître, que l'esprit du chrétien aidé de la grâce d'en haut, se porte volontiers aux choses du ciel, est prompt aux vertueux sentiments, aux généreuses résolutions ; mais qu'il a pour ennemie la chair, cette chair de corruption et de fange dont les instincts vont en bas, aux jouissances sensuelles, aux voluptés impures, au péché. Elle sait l'incessante révolte de la chair contre l'esprit, et les trop fréquentes défaillances et les humiliantes défaites de l'esprit. Elle n'a que trop souvent à pleurer sur de pauvres âmes réduites en servitude par le corps qu'elles devraient au contraire avoir pour esclave. Elle a pitié de ces âmes ; elle veut les affranchir de la servitude du corps ; elle veut venger l'esprit des révoltes de la chair : voilà pourquoi elle commande de châtier celle-ci par la pénitence, de l'affaiblir par l'abstinence, de la dompter par le jeûne. Sur cette chair mortifiée, l'esprit exercera un empire moins contesté, et la grâce remportera de plus faciles triomphes.

I

Mais il ne suffirait pas, mes frères, pendant le carême, d'affaiblir notre corps par les austérités de la pénitence : il nous faut en même temps retremper notre esprit, et le fortifier par la méditation des vérités du salut.

Contrariée dans ses appétits, inassouvie dans ses besoins, la chair châtiée géмира, demandera grâce. Et l'esprit, s'il n'était bien muni contre une lâche complaisance, pourrait bien céder encore et faire à son ennemie de regrettables concessions. Trop sensible elle-même aux souffrances du corps, son intime compagnon de voyage ici-bas, l'âme pourrait bien, par une indigne compassion, lui rendre les rênes, et le laisser retourner à la satisfac-

tion de ses convoitises déréglées. Il est donc nécessaire, dans le même temps qu'on afflige son corps par le jeûne, de nourrir fortement son esprit des pensées d'en haut, et de l'armer contre sa propre faiblesse et contre les revendications de la chair, d'une énergie, d'une fermeté à laquelle nul assaut ne puisse faire brèche. A l'infirmité native de notre âme viciée originairement par le péché, il faut le renfort des graves méditations et des saines et chrétiennes lectures, capables de mettre en nous cette vigueur surnaturelle qui empêchera notre âme de s'attrister, de s'attendrir lâchement sur les gémissements de la chair ; des lectures pieuses et salutaires, propres à remplir nos cœurs de cette allégresse intérieure qui nous fera aimer les austérités les plus pénibles à la nature, et mépriser les murmures et les plaintes de cette nature corrompue, impatiente du frein qui la comprime.

On a tout dit, mes frères, de l'influence des lectures sur l'esprit de l'enfant, et même de l'homme fait. Rien de plus pernicieux, à tous les âges de la vie, que la lecture d'un mauvais livre. L'adolescent y perd sa foi et la simplicité de son âme ; la vierge y laisse sa candeur et son innocence ; et jusque sous les cheveux blancs l'homme y trouve sa perdition. Soit qu'il allume au cœur les convoitises bestiales et impures, soit qu'il mette aux lèvres le blasphème haineux ou le rire sceptique, le mauvais livre a une puissance effrayante pour accomplir sur terre l'œuvre de Satan, et jeter par milliers les hommes à l'abîme. N'en approchez ni votre main ni vos yeux. Car il porte en lui un venin de corruption pénétrant et subtil, qui se communiquant à l'âme y opère un travail, plus ou moins lent, plus ou moins rapide, de décomposition et de mort. De l'homme le meilleur et le mieux pensant, le mauvais livre a bientôt fait un libertin ou un impie.

Rien de plus propre, tout au contraire, à maintenir dans le droit sentier les âmes justes et fidèles, rien de plus propre à retirer les pécheurs de leurs voies tortueuses, que de bonnes lectures faites assidûment, ou même simplement de temps à autre. Combien d'âmes égarées la lecture d'un bon livre n'a-t-elle pas reconquises à leur Dieu sur le démon et sur le monde ! Combien d'âmes chancelantes une édifiante lecture n'a-t-elle pas affermies dans le bien ! Et que de fois vous-mêmes, mes frères, tous tant que vous êtes ici, n'avez-vous pas, après un tête-à-tête de quelques instants avec un pieux auteur, senti mourir en vous cette tiédeur qui vous retardait dans le service de Dieu et l'accomplissement de vos devoirs ! Vous sentiez peser sur votre âme je ne sais quelle tristesse, quel découragement, quelle langueur malade qui vous ôtait toute ardeur au bien ; vous alliez, indifférents et las, sans amour pour Dieu, sans goût pour la prière, et comme sans but et sans désir ; votre âme était pareille à un arc détendu, sans force et sans ressort. Mais vous avez, par ennui peut-être et par hasard, saisi un livre placé sous votre main ;



vous l'avez ouvert : c'était un bon livre, c'était la Vie des Saints, c'était l'Imitation de Jésus-Christ. Vous l'avez lu, et voici que tout change en vous : votre esprit s'illumine, votre cœur s'enflamme, en vous renaissent de soudaines énergies ; votre âme retrouve de merveilleux élans de générosité, et se porte comme sans effort vers Dieu ; la prière reprend pour vous une douceur, une suavité que vous n'aviez point goûtée depuis longtemps ; et de nouveau vous éprouvez, à accomplir courageusement les devoirs de votre état, une satisfaction, un contentement, une mâle joie que vous ne connaissiez plus. Et cet heureux changement, vous le devez à une bonne lecture !

## II

Mais si telle est en général la puissance d'un bon livre, et s'il possède une telle vertu pour édifier dans le bien et y affermir les âmes justes et droites, et pour y ramener les âmes perverses, que dire, mes frères, en particulier de la vertu de ce livre incomparablement beau et incomparablement bon, le meilleur parmi les meilleurs, unique entre tous, le Livre de la Parole de Dieu, la Bible ? Si pieux, si doctes soient-ils, les autres livres ont des hommes pour auteur. Lui, ce Livre par excellence, a pour auteur Dieu lui-même. Si chaude, si lumineuse qu'on la suppose, la parole des écrivains humains se sent toujours des froides ténèbres d'ici-bas ; quelque souffle qui anime les pages tombées de la plume et du cœur de l'homme, c'est toujours un souffle bien court, souffle d'emprunt, souffle éphémère qui s'éteint à peine naissant, et se glace à peine exhalé. Mais la parole de Dieu est un souffle vivant, *sermo vivus* ; c'est un feu qui embrase. Elle agit sur les cœurs jusqu'à leurs plus intimes profondeurs ; elle en illumine les plus secrets replis ; et dans ces âmes restées fermées à la parole humaine, la parole divine, pénétrante comme un glaive, entre, gagne, et se fait jour, ouvrant tout large le chemin par où viendra la grâce qui fait les convertis et les persévérants : « *Sermo Dei vivus et efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti*, » dit l'apôtre saint Pierre.

Saint Justin le philosophe étant encore païen, mais déjà tourmenté du désir de posséder la vraie sagesse, la demandait aux écrits de tous les sages de l'antiquité, et de ceux aussi de son temps. Il les prend l'un après l'autre pour ses maîtres, étudie successivement leurs livres et leurs doctrines, et ne rencontre chez aucun d'eux la véritable sagesse. Il commence à désespérer de la trouver jamais ; mais se promenant un soir au bord de la mer, triste et découragé, il voit un vieillard inconnu qui s'approche et lui dit : « Pourquoi chercher, ô philosophe, dans les écrits des hommes, ce qui n'y est point renfermé ? Jetez-moi tous ces livres, et ne lisez que celui-ci. » Et le vieillard présente au philosophe le volume des saintes Ecritures. Justin demeuré seul ouvre le livre, et le lit tout d'un trait. A mesure que les pages divines s'en déroulent devant lui, ses yeux s'ouvrent à la lumière de la

foi ; son cœur s'enflamme d'un sentiment nouveau ; il abjure toutes ses erreurs, il foule aux pieds les idoles, il se fait chrétien ; et bientôt, généreux martyr enfanté à la gloire des cieux par la lecture des saintes Lettres, il donne son sang pour Jésus-Christ.

Sainte Cécile, cette toute gracieuse et tout aimable vierge, toujours sur sa poitrine portait avec amour les saints Evangiles ; et elle ne passait ni un jour ni une nuit sans en relire et méditer les divines paroles. Aussi son cœur brûlait d'ardeurs toutes célestes, et elle était tout embrasée du désir de souffrir pour le mystique époux de son âme, le Christ Jésus. Nourrissant avec délices son esprit de la lecture des livres inspirés, elle puisait dans cette manne la force de dompter ses membres par les veilles et les jeûnes ; elle y puisa cette force qui la rendit supérieure aux menaces du préfet Almachius, comme aux tortures du bourreau.

C'est aussi, mes frères, pour citer encore un exemple, c'est aussi la lecture assidue des saintes Lettres qui rendait saint Basile si intrépide en face des hérétiques. L'empereur arien Valens ordonne au préfet des gardes, Modestus, d'arrêter saint Basile, et de l'obliger à faire profession d'arianisme. L'évêque est surpris dans sa demeure, occupé à lire le livre des Deux Testaments. Sommé par Modestus de suivre le parti d'Arius, il répond par cette parole de l'évangile de saint Luc : « Vous autres hérétiques, je ne vous connais pas. Eloignez-vous de moi, vous tous ouvriers d'iniquité. *Nescio vos unde sitis. Discedite a me omnes operarii iniquitatis* » (xiii, 27). — Prenez garde, s'écrie le préfet bondissant de colère ; et redoutez mon pouvoir. — Et qu'ai-je tant à redouter ? dit saint Basile. Que peut-il m'arriver ! Quel châtimement peut m'atteindre ? — Quel châtimement ? reprend le préfet ; mais je n'ai qu'à choisir entre vingt genres de supplice pour punir votre insolence ! — Ces châtimements, nommez-les moi, faites-les moi connaître, je vous prie, » répond l'évêque. — « La proscription, l'exil, les tortures de toutes sortes, la mort, » dit le préfet. — « En est-il d'autres encore ? demande l'évêque ; car aucun de ceux-là ne saurait m'atteindre. — Vraiment ? » dit ironiquement Modestus. — « Oui vraiment, poursuit saint Basile ; car celui qui ne possède rien, n'a pas à craindre la proscription de ses biens. L'exil ! il n'en est point pour moi, qui n'attache mon cœur à aucun lien de la terre, qui ne regarde point comme une patrie cette terre où j'habite, et qui, sachant bien que ma véritable patrie est là-haut avec Dieu, redis en soupirant avec le Roi-prophète : « Hélas infortuné, mon exil se prolonge chaque jour ici-bas. C'est être longtemps, ô mon âme, exilée loin de Dieu. » Les tortures ne sauraient point davantage affecter mon pauvre corps : car depuis longtemps moi-même je le torture. Habitué qu'il est à être châtié et traité en esclave, vos tourments le trouveront comme insensible. Quant à la mort, je la souhaite ! Je la désire comme une libératrice, car elle affranchira mon âme des angois-

ses de l'exil. C'est pourquoi je vous le dis, menacez, frappez, torturez-moi comme il vous plaira; mais n'espérez pas faire de moi jamais un apostat et un vil déserteur de la saine doctrine. » — Déconcerté par cette réponse tout épiscopale, le préfet retourne auprès de l'empereur. « Nous sommes vaincus, lui dit-il; cet homme est plus fort que nous, plus fort que nos menaces et que nos promesses. Attaquons-nous à quelqu'autre moins bien armé. » La lecture des divines Ecritures avait donné à saint Basile ce courage supérieur à tous les assauts, cette science victorieuse de tous les arguments.

Nous aussi, mes frères, la lecture du livre de Dieu nous rendra, comme saint Basile, plus forts que les hérétiques, que les apostats, que les indignes chrétiens parjures à leur foi qui composent le monde, et dont nous avons à subir à chaque instant les assauts sous forme de railleries ou d'outrages, d'objections et de contradictions de toute sorte; elle nous enflammera, comme sainte Cécile, du désir de faire et de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ; elle nous éclairera, comme saint Justin le philosophe, des rayons de la vraie lumière; elle illuminera pour nous de clartés révélatrices les mystères de la vie présente et ceux de la vie future; et tandis que tout autour de nous les esprits forts et les impies, aveuglés par l'orgueil, blasphèmeront, sans la comprendre, la conduite de la Providence, déconcertant toutes les prévisions de la sagesse humaine, nous apprendrons, nous, à l'école du Saint-Esprit, à bénir au contraire les voies de Dieu dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Nous puiserons dans les leçons de la sagesse incréée l'intelligence des moindres faits de la vie, comme celle des grands événements de l'histoire.

### III

Voilà pourquoi, mes frères, en des temps qui ne sont point encore si éloignés de nous, se conservait avec soin, presque à chaque foyer de notre France, le livre de la Bible. Illustrée ou non d'antiques gravures, la Bible se transmettait ainsi d'âge en âge au sein de la famille, objet de vénération pour les générations successives. Que de fois, mes

« Le chrétien nourri des saintes Lettres voit les uns et les autres « conduits, dit Lacordaire, sous la main de la Providence par des lois de justice et de bonté. Il démêle à cette lumière la succession des empires; il comprend que le hasard n'est rien, ni la fatalité non plus, et que Dieu ne s'absente jamais de son œuvre, qu'il est au champ de Booz derrière la fille de Noémi, comme il est à Babylone au festin de Balthazar. Il s'assied sous la tente d'Abraham, voyageur fatigué du chemin, comme il se repose au sommet du Sinaï dans les foudres qui annoncent sa présence. Il assiste Joseph dans sa prison, comme il préserve Daniel de la dent des lions. Les moindres détails de la famille ou du désert, les noms, les lieux, les choses, tout est plein de lui; et c'est dans une route de 40 siècles, de l'Eden au Calvaire, qu'on suit de la sorte et pas à pas tous les mouvements de sa tendresse, et tous ceux de sa force. Qui pourrait revenir insensible d'un si profond pèlerinage? Qui pourrait, conduit par la foi sur de telles traces, ne pas rentrer meilleur au foyer de sa propre vie? La Bible... c'est la philosophie des saints, c'est le dépôt des vérités consolantes et nécessaires, c'est le trésor de nos espérances. »

frères, — permettez-moi devant vous ce souvenir de mon enfance, — que de fois n'ai-je point vu l'humble servante de Dieu qui fut mon aïeule, s'arrêter pour pleurer, en relisant, pour la vingtième fois peut-être, une vieille Bible qu'elle avait obtenue pour sa part de l'héritage paternel. C'étaient des larmes à la fois d'admiration et d'adoration, de reconnaissance et d'amour, qui coulaient de ses yeux en abondance. Presque chacune des pages du volume sacré en était marquée. « Comme cela est vrai! disait cette pauvre femme; et que c'est beau! Que Dieu est grand! qu'il est bon! comme il faut le craindre et l'aimer! » — Et c'était de même dans la plupart des familles. La lecture de la Bible faisait de nos aïeules et de nos mères des femmes d'une religion abondante et éclairée, de vaillantes chrétiennes au cœur droit, aux sentiments d'une délicatesse admirable, résignées dans l'affliction, confiantes au plus fort de l'adversité.

Notre génération, mes frères, a laissé la Bible pour toute sorte de livres plus ou moins frivoles et malsains. Je ne parle pas des foyers où règnent le libertinage et l'incrédulité: c'est une abomination que les livres qu'on y trouve. Mais au sein même des familles passant encore pour avoir de la religion et de la tenue, quelles sont les lectures que l'on fait? Le plus souvent, hélas, on lit des romans, des romans soi-disant bons. Et ces soi-disant bons romans, que sont-ils souvent? Des livres qui, sans s'attaquer à Dieu, à l'Eglise, à la religion, n'en parlent qu'incidemment, qu'avec indifférence, ou même n'en parlent point; des livres qui donnent à l'imagination, cette faculté inférieure et aveugle, capable de toutes les folies, un développement exagéré, une prépondérance funeste sur les facultés supérieures, seules capables de conduire l'homme droitement; des livres après la lecture desquels, loin de se sentir meilleur et plus fervent, on éprouve je ne sais quelle lassitude du labeur quotidien, quel mépris des devoirs réels de la vie, quel dégoût de la vertu, et quel éloignement pour l'esprit de sacrifice et de pénitence qui doit être l'esprit du chrétien; des livres qui, une fois lus, font qu'au lieu de prier on soupire, et qu'au lieu de méditer et de réfléchir on se perd en des rêveries insensées.

Voilà, hélas! la lecture la plus ordinaire des familles encore chrétiennes. Voilà de quoi l'on repaît son esprit, on occupe et peuple sa pensée. Comment être avec cela de vrais chrétiens? — Aussi les mots de pénitence et de sacrifice sont-ils généralement incompris de ceux-mêmes qui fréquentent encore nos églises, et font encore profession de christianisme. Aussi la religion du sang est-elle devenue à peu près la seule religion pour ceux-là mêmes qui se piquent d'avoir encore quelque religion. Aussi prend-on des commandements de Dieu et de la sainte Eglise ce qui ne coûte rien à la vanité ou au caprice, pour rejeter tout ce qui semble en désaccord avec ses aises, son intérêt ou son plaisir. Aussi les anges du ciel pleurent-ils



sur tant d'âmes qui, anémiées faute d'une nourriture forte et substantielle et alanguies par ces lectures creuses, tombent sans défense au pouvoir de Satan.

Mes frères, c'est assez nourrir vos esprits de chimères, et vos âmes de vaines illusions. Otez-moi tous ces romans ; n'en lisez aucun pendant le carême ; mais prenez en main la Bible, tirez-la de la poussière et de l'oubli où elle gît perdue dans un coin de vos demeures. Tirez de ce trésor toutes les richesses spirituelles qui y sont renfermées, je dis ces richesses que les voleurs ne sauraient vous ravir, que la rouille ni les vers ne sauraient détruire et qui seules vous resteront quand tous les biens d'ici-bas vous abandonneront : les richesses de l'âme et de l'éternité.

Dans un village de la Flandre Française, non loin de Cambrai, mourait subitement il y a quelques années une femme déjà avancée en âge, à laquelle on ne connaissait plus de parenté en ce monde. Veuve de bonne heure et sans enfants, elle avait toujours mené une vie pauvre, peinant à la tâche quotidienne, excellente chrétienne du reste, et travaillant à sauver son âme en même temps qu'à gagner le morceau de pain de chaque jour. A défaut d'héritier de la veuve, et pour couvrir les frais de sa sépulture, on vendit aux enchères ses quelques pauvres meubles. Or, entre autres objets mis à l'encan, se trouvait une vieille Bible à couverture fatiguée. Le crieur la propose pour un prix dérisoire. Un libertin parmi la foule en offre un prix plus dérisoire encore, prenant de là occasion de proférer d'abominables impiétés. La voisine de la défunte, indigente mais pieuse elle aussi, s'indigne de ces blasphèmes. Elle offre de ce livre méprisé de la foule une somme assez élevée. On s'étonne, on ricane ; mais nul ne lui dispute un objet auquel tous attachent si peu de valeur. Elle emporte avec joie sa Bible en sa maison. Chaque dimanche, après les vêpres de la paroisse, elle en lit quelques pages en souvenir de la défunte son amie. Or un jour qu'elle avait prolongé plus que de coutume sa pieuse lecture, ô surprise ! voilà qu'en tournant un feuillet, elle tombe sur quelques lignes écrites à la main en caractères tremblants sur la page même du livre : « Je n'ai plus personne au monde, y lisait-on ; mais je veux que tout mon bien revienne à la personne qui recueillera ce cher livre avec respect après ma mort, car aujourd'hui l'on méprise les vieux livres qui parlent du bon Dieu. J'ai 3,000 francs économisés sous par sou chaque jour. On les trouvera en billets à la fin de ce livre entre le carton et le parchemin. Je demande seulement qu'on fasse dire quelques messes pour le repos de mon âme. »

Si j'ai rapporté tout au long cette histoire, c'est pour exciter en vous, mes frères, le désir et provoquer la résolution de lire davantage la Bible. « Volontiers, me direz-vous, volontiers nous lirons la Bible, si nous savions y trouver comme cette voisine de la veuve, une fortune, un trésor. » — Eh bien ! mes frères, je vous le dis, oui, si vous lisez

la Bible, vous y trouverez tous et chaque fois de vrais trésors : des trésors de foi pour éclairer vos esprits et illuminer vos intelligences ; des trésors d'espérance et de consolation pour réjouir et fortifier vos cœurs ; des trésors de grâce, de paix, de sagesse ; des trésors près desquels ceux de la terre ne sont plus qu'un vil fumier ; des trésors qui vous feront riches des éternelles richesses des élus dans le ciel. Ainsi soit-il.

---

## CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

---

### II

#### COMMENT UNE FEMME PEUT FAIRE DU BIEN À SON MARI

Le devoir d'une femme chrétienne c'est de gagner la confiance de son mari. Nous avons envisagé les moyens pratiques qui lui feront atteindre sûrement cet heureux résultat. *Sa vertu d'abord* : « La grande habileté, disait M<sup>me</sup> de Maintenon, c'est d'être irréprochable. » Quand même vous n'envisageriez que le point de vue humain, vous devriez veiller avec un soin sévère sur votre vertu, de peur que l'ombre même d'un soupçon ne jette un nuage dans l'intimité de la maison, un de ces nuages d'abord peu menaçants qui grossissent lentement et finalement crèvent en défiance. Mais cette irréprochabilité, votre foi vous en fait une obligation, car votre âme a pour premier époux Dieu, qui la veut pure, intacte, glorieuse de la splendeur et de la virginité de son innocence.

*Ensuite l'ordre dans la maison*, afin que vos maris se plaisent dans leurs foyers, auprès de vous, que s'ils fréquentent d'autres intérieurs ils soient heureux de rentrer dans le leur en se disant : « Le mien est encore préférable ! Tout y est propre, mes enfants m'y attendent, le dîner est prêt ; ma femme, parce que c'est dimanche, a mis une nappe blanche sur la table, et je la vois me souriant quand j'ouvrirai la porte ! »

Je ne doute pas que vous n'ayez employé ces aimables et faciles moyens. Votre vertu est incontestée, votre maison bien tenue, vos enfants chaudement vêtus et chrétiennement élevés, vous possédez le cœur de vos maris, qui se repose avec confiance sur vous des soucis de l'intérieur. Que vous reste-t-il à faire maintenant ? Il vous reste à *leur faire du bien*. Oui, *du bien et non du mal*. *Reddet ei bonum et non malum*.

Comment pouvez-vous leur faire du bien ?

Comment pourriez-vous leur faire du mal ?

Quand devez-vous leur faire du bien ?

Voilà trois questions auxquelles nous essaierons de répondre ensemble ; je veux dire qu'à mesure que je les étudierai, que j'en ferai jaillir des solutions de lumière et de conduite, dans le secret de sa conscience chacune de vous y fera devant Dieu sa réponse individuelle.

## I

Vous pouvez leur faire du bien au corps et à l'âme, un bien *physique* et un bien *moral*.

1. Je n'insisterai pas sur les soins matériels que vous devez leur prodiguer. Vous surtout qui avez la joie et la responsabilité d'une nombreuse famille, vous savez que la santé du mari c'est le pivot de la maison. Combien de femmes même chrétiennes qui, par leur aveuglement, par une parcimonie mal entendue, par leur peu de sollicitude pour leur intérieur, ou parce qu'elles sont trop répandues au dehors, par des causeries aussi longues que funestes, par des travaux extérieurs qui ne sont pas de leur ressort, préparent sûrement des orphelins ! J'ai vu des hommes mourir à la fleur de l'âge et sur la tombe desquels on disait : « Il aurait encore vécu vingt ans, s'il avait reçu les soins nécessaires ! » Ces malheurs ne sont point rares, surtout à la campagne, et partout il faut se pénétrer de cette pensée pratique, que les économies sur la santé sont mortelles.

Pour un chef de famille il y a obligation de vivre, de travailler, d'être pourvu de forces résistantes. C'est vous qui gardez les clefs des provisions de vie, c'est vous qui tenez en vos mains la santé de vos maris, et quand je parle de la santé, j'entends tout ce qui est nécessaire et utile pour l'entretenir, la fortifier, non seulement par conséquent une nourriture saine et solide, mais ce qui en est le meilleur assaisonnement : votre affection, votre joie de les revoir après leur travail achevé, votre belle humeur qui fait trouver les aliments meilleurs, et qui réchauffe les cœurs comme un soleil d'été réchauffe et redresse des plantes languissantes.

2. Mais c'est leur âme surtout qu'il ne faut point négliger. A vous de les instruire, de les encourager parmi les peines nombreuses qui forment la trame de toute vie humaine, de les rendre bons.

Ils ne sont pas instruits de leur religion. Comment le seraient-ils ? C'est à peine s'ils viennent à de rares fêtes à l'église. Vous y venez, vous, tous les dimanches. Chaque fois vous entendez la lecture de l'Evangile, l'explication de la doctrine chrétienne, des réponses victorieuses aux objections courantes. Du haut de la chaire tombe une lumière qui vous révèle vos devoirs, qui éclaire jusqu'aux replis les plus cachés de votre conscience. Cette lumière, vous finissez par l'aimer, par l'accueillir joyeusement, elle est un besoin pour vous, comme l'air pour nos poumons, la clarté du jour pour nos yeux. Elle vous compénètre, elle fait partie de votre âme, et bien qu'elle éclaire tout homme qui vient en ce monde, vous, elle vous inonde de ses rayons privilégiés, si bien que vous voyez, vous jugez toutes choses à ces divines clartés. Et quand vous entendez les gens du monde, parfois vos maris, parler contre la religion, la travestir, « blasphémant ce qu'ils ignorent, » vous êtes surprises qu'ils soient embarrassés par de si minces objections, qu'ils demeurent

ainsi terre à terre, qu'ils fassent de si pauvres raisonnements.

Que voulez-vous ? Ils ne savent pas. A vous donc de les instruire. Et premièrement *parlez-leur de Dieu*. Vous êtes ses représentantes dans vos familles. Sans vous il y serait bientôt oublié. Entre eux, les hommes n'osent point parler de Dieu : je ne sais quel respect humain diabolique cadennasse leurs lèvres et les empêche de prononcer publiquement le nom du Bon Dieu.

Prononcez-le volontiers devant vos maris, devant vos enfants. C'est la meilleure manière d'amoindrir, puis de tuer cette mauvaise honte absurde qui nous défend de laisser voir que nous pensons à notre Créateur, que nous croyons en lui, qu'il reste au fond de nos plus intimes convictions. Ne laissez passer aucune occasion de rappeler qu'il est le Maître, qu'il conduit tous les événements, que sans lui nulle famille ne saurait être heureuse ou bénie. Vos enfants ont-ils échappé à quelque danger ? Dites aussitôt : « Le Bon Dieu nous aime bien, il nous a protégés ! » Le malheur au contraire vous a-t-il accablés ? Dites : « Il pouvait nous arriver pis encore, le Bon Dieu ne l'a pas voulu. Ce qu'il nous avait donné, il nous l'a retiré, que son saint nom soit béni ! »

Ensuite *parlez-leur sérieusement* dans l'intimité. Rappelez-leur les paroles inconsidérées qu'ils ont dites ailleurs, avec leurs amis, peut-être par bravade, parfois devant leurs enfants. Montrez-leur le danger pour ceux-ci de pareils enseignements qui se gravent dans leur jeune esprit et y laissent des traces ineffaçables, comme s'ils y étaient marqués avec des pointes de feu, trempées dans du poison. Détournez-les des lectures qui leur faussent les idées ou leur gâtent le cœur, l'âme, les mœurs. Considérez que, en dehors de vous, toute compagnie est de nature à les pervertir, à les perdre, à les abaisser. Soyez, vous, leur bon ange, leur bonne compagnie constante qui les éclaire, les relève et leur confère cette grandeur morale si précieuse dans un ménage, parce qu'elle est le principe du respect.

Comment un mari pervers et impie respecterait-il sa femme ? Seule la religion sait mettre entre les époux cette heureuse barrière du respect ; et c'est l'Eglise qui leur rappelle dans la messe du mariage que « le mari est le chef de la femme comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, » qu'il doit aimer son épouse comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, jusqu'à lui donner tout son sang afin qu'elle demeure glorieuse et immaculée. Ainsi le mari doit vouloir que l'épouse garde son âme pure, immaculée, sans aucune ride qui la ternisse.

Vous le voyez, votre intérêt même vous commande d'élever le cœur et la pensée de vos maris par la prière et le souvenir de Dieu. Si Dieu n'est pas avec vous, s'il ne vit pas dans votre famille, s'il ne la sanctifie pas, mais vous serez les plus malheureuses des créatures ! Le mariage sans Dieu, c'est le martyrologe de la femme. Celle-ci



au lieu d'être pour l'homme « le souvenir du paradis, » n'est plus alors qu'une esclave, un instrument passif d'une volonté tyrannique, un être qui souffre, gémit, se laisse écraser, sans espérance.

Quand vous les aurez tout empreints de l'amour de Dieu et de son Eglise, ils seront armés pour les luttes de la vie : il vous restera à *soutenir leur courage*. Car je ne vous promets point que vous n'aurez pas d'épreuves. Une vie sans épreuves est contre nature ; il faut bien que nous méritions le ciel par quelque chose. Il s'achète toujours un peu, et nous saurons un jour qu'il ne s'achète jamais trop cher.

Oui, vous aurez vos peines, plus grandes même que celles des autres, si le bon Dieu vous aime plus que les autres. Sachez qu'il faut encore le remercier des malheurs qui nous accablent et qui sont permis par son adorable Providence. Aussi bien ne redoutai-je pas pour vous le découragement. La femme chrétienne demeure un être privilégié. Habituees que vous êtes à la souffrance, par état, par constitution et en quelque sorte par profession ; ayant d'ailleurs l'œil et l'oreille attentifs du côté du ciel, je ne feindrai point de dire que vous êtes plus énergiques, plus endurantes, plus fortes que l'homme, dans l'épreuve. C'est là une de vos prérogatives, comme si Dieu eût voulu montrer surtout dans les âmes délicates des mères et des épouses la réalité de cette parole inspirée : « C'est quand je souffre que j'ai le plus de force, *cum infirmor tunc potens sum*. » Comment expliquer autrement votre héroïsme indomptable au chevet de vos enfants, de vos maris, pendant des mois, des années même, sans tenir compte des jours et des nuits, comme si la fatigue se brisait sur votre fragilité marmoréenne, ainsi que la tempête sur une colonne de granit.

Mais vos maris ne sont pas, sous ce rapport, aussi bien doués que vous. Ils travailleront avec un courage surhumain, conduiront leur charrue, sèmeront et récolteront parmi toutes les intempéries ; rien ne lassera leurs efforts pour gagner le pain de leurs enfants, et leurs visages parfois gardent la marque glorieuse de leur travail acharné, de leur lutte sans répit contre les difficultés matérielles. Mais qu'arrive un deuil de famille, un revers, une perte d'argent, ils deviennent faibles et irrésolus comme des enfants.

Combien j'en ai vu de ces scènes intimes, navrantes, dans les familles accablées ! C'était un enfant qui venait de mourir, une catastrophe tombée sur la maison et l'ébranlant, un créancier inexorable réclamant le paiement d'une dette contractée par un ami dont on s'était porté caution. Le soir, au coin du feu, le mari cachait dans ses mains sa tête baissée, peut-être pour dissimuler les larmes qui coulaient malgré lui. Il s'obstinait dans un silence de mauvais augure, interrompu par des mouvements brusques, des murmures de révolte. Alors sa femme s'approchait de lui, doucement, et lui glissait un mot à l'oreille :

« Va, notre enfant prie pour nous, il nous protège de là-haut. » Ou bien : « Pourquoi nous désoler ? Le désespoir nous paralyserait encore la volonté, nous ôterait nos bras. Nous travaillerons ensemble, nous nous soutiendrons l'un l'autre. A la garde de Dieu ! Plaie d'argent n'est pas mortelle. » Et cette vaillance tarissait bientôt les larmes, et rendait le courage au mari, rassuré d'abord parce qu'il sentait qu'il avait gardé toute la confiance de sa femme, puis se reprenant à croire encore à l'avenir.

Enfin vous ferez du bien à vos maris *en les rendant bons*, serviables, en les faisant aimer de ceux parmi lesquels ils passent leur vie. Les hommes sont portés à s'aigrir, à prononcer sur le prochain qui les a trahis des jugements définitifs et sans appel. Ils ne pardonnent pas une trahison ou un manque de foi. A vous alors de développer en eux le sens de la bonté, en leur rappelant que l'erreur, l'infirmité, le changement sont choses essentiellement humaines. Que deviendrions-nous, si le Bon Dieu ne nous pardonnait pas nos fautes incessantes ?

Une femme doit être fière de son mari, tenir à ce qu'il soit honoré parmi ses concitoyens, se dérober même quand elle a sur lui quelque supériorité, afin qu'il paraisse, qu'il agisse, qu'il soit considéré, attendu qu'il est le chef. Mais qu'elle soit plus fière encore de le voir aimé. Or pour être aimé, il faut être bon, rendre des services publics, se montrer secourable aux malheureux. Ai-je besoin d'ailleurs de vous apprendre le langage de la bonté, que vous parlez si bien ? Il vous suffit d'ouvrir votre cœur, et sur votre mari vous aurez dans ce point une influence à laquelle il ne résistera pas.

Ainsi vous accomplirez la parole de l'Ecriture, vous ajouterez à votre âme un trait nouveau et splendide qui vous fera de plus en plus approcher de l'idéal de la femme forte. *Reddet ei bonum*.

## II

Vous avez remarqué sans doute que l'Esprit-Saint à ce portrait merveilleux ajoute ce léger coup de pinceau : « *Et non malum*. » La femme forte ne rendra pas le mal à son mari. Vous pourriez donc lui faire du mal, et comment cela ?

Mais en négligeant d'abord de lui faire le bien que nous avons indiqué tout à l'heure, en le privant des soins nécessaires ou utiles à sa santé, en ne l'élevant pas, en ne le soutenant pas, en ne vous appliquant point à le rendre bon. Il est d'autres procédés encore qui sont malheureusement trop efficaces pour produire chez lui un mal inguérissable. Ces procédés vous sont aussi familiers que les procédés de lumière et de bonté, et ils réussissent, hélas ! plus sûrement aussi.

Ils consistent d'abord à lui montrer que vous êtes détachée de lui, puis à l'exaspérer, à pousser toute chose au pire. Saint Paul recommande aux pères de ne point provoquer la colère chez leurs enfants. Gardez-vous de provoquer la colère chez vos maris.

Ceux-ci sont loin d'être parfaits, même raisonnables. Le mariage a bientôt perdu les charmes illusoires qu'on lui prêtait dans ses rêves de jeune fiancée, et parce qu'on se forgeait une félicité d'ailleurs irréalisable, la déception est venue plus rapide et plus amère. D'autre part, plus d'une fois, vous avez été dupes, peut-être victimes ; on a froissé vos plus intimes délicatesses, violé toutes les saintes pudeurs de l'âme, de la foi, des convictions qu'on avait promis de respecter. Vous croyiez embrasser un état où l'amour rétablirait les inégalités naturelles, et vous vous apercevez que vous avez pris un maître, parfois un maître dur. Mais nul ne le sait, que Dieu et votre conscience. Vous avez eu le courage, l'habileté de le cacher au public, qui vous aurait plutôt raillée que plainte, et vous avez bien fait. Seule, vous avez dévoré votre chagrin, subi tous les affronts, faisant voir à vos amies un visage calme, et leur dérochant certaines rides prématurées, vos yeux rougis, l'expression triste de votre physionomie, jetant sur toutes vos peines un voile de gaieté feinte, de joie de commande.

Et lentement vous vous détachiez de votre mari, jusqu'au jour où le dégoût a remplacé les confiances premières, le mépris l'affection d'autrefois. Pour vous alors votre mari est devenu même moins qu'un indifférent, moins qu'un étranger, mais je ne sais quel être néfaste qui n'a laissé dans votre mémoire et dans votre cœur que de mauvais souvenirs. Oh ! alors commence pour vous une période de vraie infortune. C'est en vain que vous vous attachez à vos enfants pour trouver dans leur tendresse une compensation à vos déboires : l'amour des enfants ne comble pas le vide laissé par l'amour du mari. Prenez garde, vous êtes sur une pente mauvaise !

Toutes sans doute ne connaissent point cette situation lamentable dans son horreur entière, mais toutes en savent quelque chose. C'est pourquoi je leur dis : « Quand même on romprait les liens d'autre part, ne les rompez pas de votre côté. Ne vous détachez pas ! »

Car voici ce qui arriverait. De part et d'autre la situation s'envenime, l'indifférence du visage ne prouve alors que la violence du ressentiment intérieur, des paroles s'échangent, vives d'abord, puis irréparables. A un mauvais procédé vous répondez par un procédé du même genre ; et dans cette lutte où la femme excelle, par ses réparties méchantes, par ses coups d'épingle ou de stylet portés au bon endroit, vous triompherez toujours. Triste victoire qui amène d'effroyables querelles intestines, la colère, l'exaspération, qui de vos ménages feraient un enfer anticipé, où comme deux démons le mari et la femme ne cesseraient de s'injurier et de se haïr !

Vous pouvez être des femmes offensées, mais vous êtes des chrétiennes. Vous n'avez pas le droit de vous venger, de pousser les choses au pire, de provoquer la colère dans votre maison. Car songez-y : vos maris ont une âme, dont vous compro-

mettriez le salut, et cette âme, vous en avez assumé la responsabilité. J'admets que vous ne les estimiez pas, vous devez les aimer, par conséquent leur vouloir du bien, et comme personne ne vous touche de plus près, vous devez leur faire un plus grand bien qu'à tout autre, tandis que par votre conduite imprudente vous leur feriez le plus grand mal.

Ne savez-vous donc pas non plus qu'une chrétienne n'a qu'un seul moyen de se venger ? C'est de répondre au mal par le bien, d'opposer à la violence la plus injustifiée, comme sainte Monique, une douceur inaltérable. N'avez-vous pas lu dans l'Evangile ces paroles si lumineuses : « Bienheureux les doux, ils posséderont la terre », c'est-à-dire qu'ils gouverneront les familles, qu'ils y régneront sur les cœurs, et que par la paix, la bonté, l'oubli des injures, au lieu d'aigrir les âmes ils les sauveront !

Un jour, les tourmentes de l'âge passées, quand vous aborderez heureusement au port, vous considérerez en vous-même les agitations de la traversée, et vous rappelant combien vous avez été sage, patiente, bonne, vous vous rendrez ce témoignage : « J'ai rendu le bien et non le mal ; grâce à ma prudence, une vieille femme heureuse sourit à notre foyer ; par la douceur, j'ai conquis pour le temps et pour l'éternité l'âme de mon mari ! »

### III

Il me semble que je viens de répondre ainsi à la troisième question que je posais au début de cette conférence : « Quand devez-vous faire du bien à vos maris ? » Mais toujours, à toutes les époques de la vie, *omnibus diebus vite suæ*. Les dangers et les besoins sont différents suivant les âges, votre prévoyance saura prévenir les uns, pourvoir aux autres. Rappelez-vous seulement que le jour de votre mariage vous avez pris l'engagement d'être le bon ange visible de votre époux.

La jeunesse a plus d'écueils, plus de ressources aussi. Heureux quand les enfants viennent de bonne heure peupler ce foyer qui s'élève ! C'est le grand remède contre tous les entraînements. L'enfant est un bienfait, le plus aimable des dons du ciel à la terre, et c'est parce qu'il se fait rare que nos foyers sont tristes, traversés de remords et de colères, maussades et divisés. Dieu ne permet point que l'on viole impunément les lois les plus sacrées, que l'on pose des limites à la vie, qu'on le prive de la joie et du droit de créer des âmes. Ces pratiques mortelles, Tertullien les flétrissait déjà quand il disait avec son énergie coutumière aux païens de son temps : « C'est un meurtre à nos yeux que d'empêcher de naître ! » Comment des foyers homicides pourraient-ils connaître le bonheur, recevoir les bénédictions de Dieu ? Le bien suprême, la plus douce bénédiction d'une maison, ce sont les enfants. Ils vous forment à la vie du devoir et du sacrifice, ils vous révèlent les qualités qui font votre gloire, votre plus noble



apanage, les vertus maternelles que vous ne vous connaissiez pas ; ils mettent à votre front une couronne de roses et d'épines, mais chaque jour, dans l'allégresse de l'amour, les épines s'en vont, et dans votre vieillesse les roses apparaissent seules, parsemées des lauriers immarcessibles de la maternité sans reproche.

C'est donc tous les jours de votre vie que vous serez le bon ange de votre époux. Si Dieu le permet, vous vieillirez ensemble, vous supporterez ensemble les inconvénients de l'âge, vous vous préparerez ensemble à mourir. Une grande grâce que Dieu réserve aux vieillards qu'il favorise, c'est que leur épouse leur ferme les yeux. Celle-ci, bon ange jusqu'à la fin, après avoir constamment fait du bien à son mari, l'aide à recevoir chrétiennement les sacrements qui fortifient et ouvrent le ciel, et quand sonne sa dernière heure, le vieillard jetant un suprême regard de reconnaissance et d'adieu à celle qui fut la joie et le guide de sa vie, s'endort doucement dans le Seigneur.

La mission de la femme chrétienne ici-bas est terminée, elle peut mourir maintenant, Dieu l'accueillera dans son paradis, car « elle a fait du bien à son mari, et non du mal, tous les jours de sa vie. »

#### PETITE INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

Mes Frères,

Vous avez lu, et je n'en doute pas, avec une émotion profonde, la magnifique description que saint Paul fait, dans l'Épître de ce jour, de ses travaux et de ses souffrances, de ses sujets de gloire et de ses faiblesses. Toute l'âme du grand apôtre est là, se révélant à nous dans des termes d'une humilité touchante, mais aussi d'une indéniable sincérité.

Est-il quelqu'un qu'une telle apologie personnelle puisse surprendre ? Saint Paul a pris soin de nous avertir lui-même qu'il ne s'y est décidé que contraint et forcé par les procédés malhonnêtes et les manœuvres déloyales de certains adversaires.

Saint Jean Chrysostome prenant encore, s'il en était besoin, la défense de l'apôtre, nous fait remarquer qu'il ne se loue que pour le bien et le salut des Corinthiens. Or, ajoute-t-il, quand on n'a pour but que le bien de ceux à qui l'on parle, quelque chose qu'on puisse dire de soi, quelque relevées, quelque glorieuses qu'elles paraissent, non seulement ces louanges ne sont pas condamnables, mais elles méritent des récompenses. Quiconque garderait le silence dans ces rencontres, mériterait d'être blâmé (Hom. 24 in 2 ad Cor.).

Quels étaient donc ces hommes contre lesquels saint Paul a cru nécessaire de produire sa défense ? C'étaient de faux prophètes qui, profitant de l'éloignement de l'apôtre et s'insinuant habile-

ment dans l'esprit des fidèles, s'étudiaient à affaiblir la haute idée qu'ils avaient de saint Paul : ce qui était détruire la foi qu'il leur avait annoncée avec tant de fatigue, et ruiner l'Évangile qu'il leur avait prêché.

Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que le même danger existe aujourd'hui, danger plus grand même, puisque non contente de diriger ses attaques contre chacun des ministres de Jésus-Christ individuellement, l'impiété contemporaine s'applique à jeter le discrédit sur le corps sacerdotal tout entier ?

Après l'exemple qui nous est donné de si haut, nous avons cru utile pour une fois de vous mettre en garde contre cette manœuvre. Car elle ne tend à rien moins qu'à la ruine de tout respect et bientôt de toute foi parmi le peuple chrétien. Suivons donc nos adversaires sur le double terrain où ils nous provoquent : terrain des attaques générales contre le clergé, terrain des attaques qui visent chacun de ses membres en particulier.

#### I

La tactique des ennemis de la religion n'a pas changé depuis l'origine. Tels l'Écriture sainte nous les dépeint, tels ils sont restés. Orgueilleux et vantards pour tout ce qui les touche personnellement, s'attribuant volontiers même des qualités qu'ils n'ont pas, ils refusent systématiquement à leurs adversaires le moindre avantage, et savent avec une satanique habileté leur imputer des défauts sans nombre et imaginaires.

A les entendre, s'ils ne se vantent pas de la noblesse de leur origine, du moins revendiquent-ils bien haut pour eux et pour eux seuls la noblesse et l'élévation des sentiments, l'honnêteté intégrale, la parfaite loyauté. Ils se glorifient plus encore de leur intelligence libre de tout préjugé et de toute superstition, ils se recommandent de la science comme d'une chose qui leur est propre, et se proclament les fils de la lumière et du progrès.

Ainsi les adversaires de saint Paul se glorifiaient « selon la chair, » c'est-à-dire des choses extérieures, de leur naissance, de leurs ressources, de leur science, de ce qu'ils étaient circoncis, de ce qu'ils avaient pour ancêtres des Hébreux, de la gloire dont ils jouissaient auprès de la multitude.

Et que leur répond l'apôtre ? « Ils sont Hébreux ? moi aussi je le suis. Ils sont Israélites ? moi aussi. Ils sont de la race d'Abraham ? moi aussi. Ils sont ministres de Jésus-Christ ? j'ose dire que je le suis encore plus qu'eux. » (II Cor. xi, 22 et 23).

Cette réponse, mes frères, le clergé du dix-neuvième siècle ne peut-il pas la faire à ses détracteurs ? « Vous avez étudié ? nous aussi. Vous cultivez les sciences ? nous aussi. Vous êtes les ennemis de l'ignorance ? nous aussi. Vous êtes hommes de progrès ? nous aussi. Vous voulez la justice pour tous ? nous aussi. Vous êtes patriotes ? nous aussi. Oui, nous sommes tout cela, autant que vous, et si nous avions votre impudence, nous n'hésiterions pas à dire : plus que vous. »

Certes, le clergé a un autre rôle à remplir que de le disputer aux laïques sur le terrain des connaissances purement naturelles, applicables aux besoins matériels de la vie. Mais encore, et puisqu'on lui fait un grief de son infériorité sous ce rapport, il ne nous déplaît pas d'affirmer qu'ici-même sur bien des points il peut soutenir la comparaison avec les plus savants. Et s'il s'agit des applications pratiques, profitables aux miséreux, aux petits et aux faibles, il ne le cède à personne, et souvent il n'a pas de peine à revendiquer la palme que l'on ne songe même pas à lui disputer.

Ah ! mes frères, n'y a-t-il pas une souveraine injustice, une mauvaise foi insigne, à reprocher au clergé en général son infériorité quant à la science exclusivement profane, à le taxer d'ignorance et d'obscurantisme, à le décrier comme opposé à toute civilisation, à tout progrès raisonnable, comme si sa mission était tout humaine et n'avait pas une sphère non moins vaste et plus élevée où se mouvoir et fixer ses efforts et son action ? L'exercice du saint ministère, l'étude et l'enseignement de la science sacrée, la sollicitude des âmes, la vigilance sur tous les intérêts spirituels du troupeau qui lui est confié, voilà la charge principale et nécessaire du prêtre, qui doit absorber par dessus tout son temps, ses forces, sa vie entière. Cette charge, il a à cœur de la remplir en conscience. Ne trouve-t-on pas même qu'il le fait trop souvent avec un zèle excessif, et n'est-on pas tenté de lui demander qu'il modère les ardeurs d'un apostolat dont on redoute l'influence et le succès ? Et c'est ainsi que l'impiété, illogique et inconséquente avec elle-même, se contredit et se combat avec ses propres armes. En tout cas, mes frères, vous voyez combien elle mérite peu de créance, lorsqu'elle essaye de trouver le clergé en défaut. Sachez donc mépriser toutes ces attaques d'où qu'elles viennent, du journal irrégulier ou du franc-maçon anti-clérical et sectaire, et n'hésitez pas, à l'occasion, à en faire bonne et entière justice.

## II

Il s'en faut, mes frères, que nous ayons épuisé ce sujet des reproches que l'on fait peser sur tout le corps sacerdotal. Mais il est nécessaire de nous borner, et par ce que nous avons dit, vous jugerez aisément des autres accusations, qui ne sont ni mieux fondées, ni davantage justifiées. Venons maintenant à celles qui s'adressent au prêtre pris individuellement, surtout à celui qui a charge d'âmes.

Il est une chose frappante dans les détails de la campagne odieuse menée contre l'apôtre. C'est la crédulité des Corinthiens et la facilité avec laquelle on parvenait à surprendre leur bonne foi. Malgré tout ce qui pouvait les mettre en garde contre les prophètes de mensonge, vrais ministres de Satan comme les appelle saint Paul, malgré leur orgueil, leurs violences, leur tyrannie, leurs sévices, les fidèles de Corinthe ne laissent pas de leur prêter une oreille favorable, ils acceptent tout d'eux sans

défiance, sans contrôle, avec une légèreté vraiment étonnante. Et cependant ils avaient vu le grand apôtre à l'œuvre, ils avaient été témoins de ses vertus, de ses miracles, de son dévouement, ils avaient maintes preuves de son désintéressement admirable, de sa patience héroïque, de sa constance parmi les plus cruelles épreuves.

Après cela, nous étonnerons-nous, mes frères, de voir la calomnie, les imputations méchantes, perfides, capables de porter atteinte à l'honneur et à la considération de vos pasteurs, trouver un si facile accès auprès d'un grand nombre, et faire naître ou entretenir dans leur esprit d'injustes soupçons qu'on n'arrivera qu'avec peine à faire disparaître ?

Mais jusqu'où ne va pas cette passion du dénigrement contre le prêtre ? Ce ne sont pas seulement des fautes, des défauts réels ou imaginaires qu'on exploite contre lui de façon à lui enlever tout crédit et à paralyser l'action de son ministère, non seulement on lui fera un crime de ses imperfections physiques qui ne sont point son fait et dont il est inique de le rendre responsable, mais ses bonnes œuvres elles-mêmes, ses vertus, par de malignes interprétations, seront dénaturées, censurées, odieusement travesties. On ira plus loin encore, et si l'on ne peut s'en prendre trop ouvertement, sans une criante injustice, à des actes irréprochables en eux-mêmes, on ne craindra pas d'attaquer les intentions, d'accuser le prêtre d'agir d'après des mobiles moins avouables, de se rechercher lui-même là où il n'a en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Cette disposition d'esprit, nous la rencontrons chez les Corinthiens eux-mêmes, et saint Paul éprouve le besoin de défendre et de justifier sa conduite sous ce rapport. Mais il faut l'avouer, de nos jours ces injustes préventions sont devenues si communes que les meilleurs ont peine à s'en garder. Plus la foi diminue, plus les mœurs perdent de leur gravité, plus la malveillance se donne libre cours. La vertu se fait si rare, que l'on est tenté de croire qu'elle ne puisse plus exister nulle part, et pour justifier leur propre conduite, les mondains ne veulent tenir que pour des hypocrites ceux qui condamnent leurs désordres et ne consentent pas à partager leur indifférence.

Les bons chrétiens n'ont garde d'en agir ainsi. Une foi ferme et éclairée les prémunit suffisamment contre ce danger, un des plus grands suscités par l'enfer à notre époque. Ils suivent plutôt l'admirable exemple que nous a laissé l'empereur Constantin. En embrassant la religion catholique, ce prince illustre, malgré l'élévation de son rang, se fit un devoir de respecter les évêques et les prêtres, et il en donna un jour une preuve éclatante. Comme il s'était rendu à Nicée, près d'un mois avant la séance publique et solennelle du Concile qui avait été convoqué dans cette ville pour arrêter les progrès de l'hérésie d'Arius, plusieurs évêques, ariens à ce qu'on croit, lui présentèrent des mémoires contre leurs confrères. Il reçut ces



mémoires d'un air sérieux et froid, les fit lier et serrer ensemble bien cachetés, ordonnant qu'on les lui gardât jusqu'à un certain jour où il pourrait les lire. Lorsque ce jour fut arrivé, il se fit présenter ces cahiers et les brûla en présence des évêques, les assurant qu'il n'en avait pas lu un seul article. « C'est à Dieu, ajouta-t-il, de vous condamner ou de vous absoudre ; pour moi, je ne suis qu'un homme sans caractère dans l'ordre des choses saintes, je ne m'ingérerai pas à juger ceux qu'il a établis en sa place pour nous juger nous-même. » Ensuite il les exhorta d'une manière énergique et touchante à se pardonner tous leurs torts réciproques et à ne rien publier qui pût scandaliser les peuples. Il termina par ces belles paroles : « Si je voyais de mes yeux un évêque commettre une faute, je le couvrirais de ma pourpre pour le dérober à la malignité publique. »

Telle est, mes frères, la règle qui nous est imposée non moins par la justice que par le respect religieux dont nous devons entourer le sacerdoce catholique. Observez-la scrupuleusement ; vous éviterez ainsi les funestes conséquences qu'entraîne la conduite contraire, et les châtimens que Dieu inflige souvent à ceux qui méprisent ses ministres. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche de la Sexagésime. — La bonne semence étouffée  
par la sollicitude des biens de la terre

#### L'AMOUR DES RICHESSES

*A sollicitudinibus, et divitiis,  
et voluptatibus vitæ, euntes suffo-  
cantur.*

La parole divine est étouffée par les sollicitations, les richesses et les plaisirs de la terre.

**Objection.** — Je veux être riche pour être heureux : la richesse donne le bonheur.

**Réponse.** — La richesse ne donne pas le bonheur ; sans elle beaucoup d'hommes ont su rendre leur vie heureuse ; avec elle beaucoup de méchants ont eu une vie malheureuse. Les richesses produisent l'inquiétude : leur désir est une blessure, leur possession un fardeau, leur perte un tourment, *desiderata vulnerant, possessa onerant, amissa cruciant.* — Souffrir, vieillir et mourir, voilà les maux de la vie. Or, les richesses n'apportent point de remède à ces maux : par elles on est plus fréquemment malade, plus vite vieux, plus tôt mort.

Mazarin, atteint d'une maladie mortelle, parcourait son palais, et s'arrêtant en présence de chaque tableau, de chaque décoration, il se disait : « Encore cela qu'il me faudra bientôt quitter ! »

**Objection.** — Je veux être riche pour avoir des honneurs : on est quelque chose en raison du bien ou du mal qu'on peut faire ; un homme pauvre n'arrive pas aux honneurs, parce qu'on n'a rien à craindre ou à espérer de lui.

**Réponse.** — La richesse, à la vérité, est comme le soleil : elle dore et fait briller les insectes, mais elle ne les rend pas moins vils. Un riche dans l'élévation est comme placé sur une éminence, du haut de laquelle tout le monde lui paraît petit, et d'où il paraît petit à tout le monde, s'il est vraiment digne de mépris ; on le méprise même avec d'autant plus de plaisir qu'il est plus élevé.

**Objection.** — Je veux être riche, parce que la richesse donne l'honneur.

**Réponse.** — Ce n'est pas vrai pour tous les riches : « Celui, dit l'Esprit-Saint, qui se hâte de s'enrichir, ne sera pas innocent. » « Dans toutes les conditions, dit La Bruyère, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. » Que d'honnêtes gens restent dans l'indigence et l'obscurité, tandis que d'autres, dont la place devrait être dans les bas-fonds, s'élèvent et laissent loin derrière eux la vertu indignée : ainsi l'écume des mers monte à la surface, tandis que les perles restent au fond.

Un financier qui avait amassé de grands biens aux dépens de l'Etat, disait à un sage : « Il faut, je crois, bien de la force d'esprit pour mépriser les richesses ! — Vous vous trompez, lui répondit le philosophe, il suffit de regarder entre les mains de qui elles passent. »

**Objection.** — Je veux être riche, parce que la richesse donne la considération ; le riche, même quand il n'est pas honorable, est honoré. « L'argent sent toujours bon, » disait cet empereur Vespasien qui établissait des impôts sur les immondices de Rome. Quand même ma richesse reposerait sur des immondices, elle éblouira tellement les yeux qu'elle échappera à toute censure ; on ne prendra pas la peine d'en examiner la source ; quelque impure que cette source soit, on passera outre, on s'aveuglera : on estime plus un fripon enrichi qu'un honnête homme ruiné.

**Réponse.** — Une considération aussi mal acquise ne devrait pas être ambitionnée. Qu'importe si le riche est porté sur un char magnifique orné comme un palais, « si ce char, disait Mgr Bertaud, emporte un être vil, un impur bien qu'illustre animal, qui va menaçant tous les coins de la terre de ses usures ou de ses luxures ? »

**Objection.** — Je veux être riche pour être libre : on fait ce qu'on veut, quand on a de l'argent.

**Réponse.** — Ou vous serez l'esclave de votre argent, ou votre argent vous rendra l'esclave de vos passions. — Vous serez peut-être l'esclave de votre argent : « L'avare ne possède pas ses richesses, il est possédé par elles. » (Démocrite).

« L'avare est aux richesses, non elles à lui, et il est dit avoir des biens, comme la fièvre, laquelle tient et gourmande l'homme, non lui elle. » (Charron). — Si votre amour des richesses ne va pas jusqu'à l'avarice, votre argent vous rendra l'esclave des plus viles passions : « Ceux qui veulent devenir riches, dit la sainte Ecriture, et toujours plus riches, tombent dans les filets de Satan ; ils tombent dans ces désirs multiples et désastreux qui plongent les âmes dans la perdition et dans la mort. » Les passions se rassemblent en foule autour du riche, elles crient avec importunité et s'agitent avec fureur, parce qu'elles voient qu'il possède de quoi les apaiser. Le philosophe païen Cratès jeta un jour ses trésors dans la mer en disant : « J'aime mieux vous perdre que d'être perdu par vous : *ego vos mergam, ne mergar a vobis.* »

*Objection.* — Je veux être riche pour me ménager par mes travaux et mes épargnes une ressource dans ma vieillesse.

*Réponse.* — Vous avez cette extrême défiance des événements dont parle Vauvenargues, « qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune par une excessive prévoyance, et manifeste cet instinct avide qui nous sollicite d'accroître, d'étayer, d'affermir notre être. » Mais la nature des passions est d'aller toujours au-delà du but : vos travaux et vos épargnes ont pour but de vous ménager une ressource pour la vieillesse, mais le résultat des soins que vous prendrez, sera que vous vous donnerez beaucoup de peine, que vous ne jouirez de rien, et que vous laisserez vos richesses à d'autres qui en profiteront. On abrège quelquefois ses jours en voulant devenir riche : c'est vendre son cheval pour avoir du foin. On devient vieux, et l'on continue d'amasser des richesses pour un avenir qui n'existera point. Plus on avance vers ce moment fatal, où tout cet amas de biens doit disparaître, plus on s'y attache. Loin de se dire alors : « Insensé, on va te redemander ton âme ; et tout ce que tu amasses avec tant de peine, de quoi te servira-t-il ? » plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. « J'ai remarqué une chose, dit Pascal : c'est que, quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant. » Ne vous inquiétez donc pas tant au sujet de votre vieillesse.

*Objection.* — Je veux être riche pour pouvoir me reposer un jour et jouir, dans ce repos mérité, des biens acquis, par mon industrie, sans avoir d'autre souci que de faire un bon emploi de mes richesses.

*Réponse.* — Quand vous reposerez-vous ? jamais, si ce n'est dans la tombe. L'or, comme les liqueurs fortes, augmente la soif. « Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses. » (Chamfort).

Amyot, né fort pauvre, après avoir été précepteur de Charles IX, roi de France, fut pourvu par ce prince de l'évêché d'Auxerre, dont le revenu allait à plus de trente mille livres, et d'une riche abbaye. Un jour qu'il demandait encore à Charles IX un bénéfice considérable, le roi lui dit : « Hé quoi ! mon maître, vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content ; je crois que vous les avez, et au-delà. — Sire, répondit Amyot, l'appétit vient en mangeant. »

Vous ferez plus tard, dites-vous, un bon emploi de vos biens ; c'est encore une illusion : le seul bien que vous ferez dans votre vie, ce sera de mourir, ressemblant en cela à certains animaux dont l'utilité ne commence qu'après leur mort.

## DIALOGUES POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION

### I

#### POUR LA MESSE

*Louis.* — Le voici donc enfin arrivé, ce jour que nous désirions tant ! Avec quelle impatience nous l'avons attendu !

*Marie.* — Oh ! que je suis heureuse ! Je ne saurais dire ce que j'éprouve, mais depuis hier j'étouffe de bonheur. Il y a là (*elle montre sa poitrine*) quelque chose qui chante dans mon cœur.

*Ernest.* — Je ne disais pas à quoi je pensais, ces jours-ci.

*Tous.* — Quoi donc ?

*Ernest.* — Figurez-vous que j'avais peur de mourir avant de voir ce beau jour ; ou bien encore je craignais que la fin du monde n'arrivât auparavant.

*Madeleine.* — Je n'osais pas le dire, j'étais comme toi. Mourir avant notre première communion ! (*Elle lève les yeux au ciel*). Non, le bon Dieu ne pouvait pas le permettre. Mais ce soir, quand j'aurai communiqué, que Jésus sera là, dans mon cœur...

*Jeanne.* — Tu voudrais mourir ?

*Madeleine* (hésitant). — Non pourtant, cela ferait trop de peine à mes chers parents ! Mais il me semble que je m'enverrais avec les anges, aussi pure, aussi heureuse qu'eux !

<sup>1</sup> Quelques-uns de nos confrères chargés de paroisses plus ou moins indifférentes, mais où la première communion, grâce à Dieu, est encore en honneur, estiment qu'ils pourraient avantageusement, ce jour-là, remplacer leurs instructions par des dialogues entre les premiers communiant eux-mêmes. Ces dialogues, croient-ils, à condition de rouler sur l'objet de la fête, débités par les enfants, intéresseraient davantage les parents et peut-être aussi les communiant. La préparation exigée pour la mémoire et le débit contribuerait à pénétrer les enfants des sentiments dont ils doivent être animés ; elle les obligerait à se les assimiler en quelque sorte ; enfin, elle serait une utile récréation pour le temps libre de la retraite.

Sans avoir la prétention d'innover en cette matière, mais uniquement pour rendre service aux confrères qui nous ont exprimé ce désir, nous publierons trois dialogues : un pour la Messe, l'autre pour la Rénovation des promesses du baptême, le troisième pour la Consécration à la sainte Vierge.

Il est clair que l'on peut accroître ou restreindre à volonté le nombre des interlocuteurs.



*Henri.* — Moi, je n'ai guère dormi cette nuit. J'avais beau fermer les yeux, le sommeil ne voulait pas venir. Et dès le grand matin j'étais éveillé.

*Jeanne.* — Vous êtes-vous rappelé, au moins, la petite pratique qu'on nous a conseillée pendant la retraite ? Je ne l'ai pas oubliée, moi.

*Louis.* — Laquelle ? On nous en a indiqué plusieurs.

*Jeanne.* — On nous a dit que nos cœurs allaient devenir une sorte de chapelle, comme un reposoir ou un autel où le bon Jésus viendra se reposer, nous bénir ; et que nous devons orner notre âme de fleurs, comme on fait pour les reposoirs et les autels quand le Saint-Sacrement va y être exposé.

*Marie.* — Oui, je m'en suis souvenue. Les fleurs mises à notre disposition, n'est-ce pas, ce sont les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition.

*Ernest.* — J'ai bien retenu leur symbole : chaque acte de contrition, un beau lys ; un acte de foi, bouquet de violette ; un acte d'espérance, bouquet de myosotis ; acte de charité, rose magnifique.

*Henri.* — Alors mon cœur doit être bien beau, bien parfumé : j'y ai mis de grosses gerbes de toutes ces fleurs, j'ai récité si souvent tous ces actes !

*Madeleine.* — Que de fois j'ai envié le sort du ciboire d'or qui contient la sainte hostie ! Et voici que notre âme doit la toucher de plus près que lui ! Plus près même que les anges au ciel, que les apôtres sur la terre !

*Louis.* — En songeant à ce qui va se passer en nous, je ne sais que dire au bon Dieu. J'appelle la sainte Vierge, les anges, les saints, tous mes parents, mes amis ; je les invite à chanter avec moi : « Mon Dieu, que vous êtes bon ! Comme je vous aime et veux vous aimer toujours ! »

*Marie.* — Comment expliquer ce qu'on éprouve en réfléchissant que celui qu'on va recevoir est le Dieu qui a créé le ciel et la terre, le Dieu des éternités ?

*Ernest.* — Le Dieu qui s'est fait petit enfant, qui a passé trente-trois ans sur la terre, semant les miracles et les bénédictions.

*Jeanne.* — Le Dieu qui est mort sur le Calvaire, qui est ressuscité glorieux et est monté triomphant dans les cieux !

*Henri.* — Le Dieu qu'ont adoré les patriarches, les prophètes, les apôtres, les vierges et tant de grands hommes ; le Dieu pour lequel sont morts les martyrs !

*Madeleine.* — Le Dieu de notre baptême ; le Dieu qui peut tout, qui gouverne tout, qui sait tout et qui jugera le monde, un jour !

*Louis.* — Ce Dieu qu'adorent les anges, que la sainte Vierge et saint Joseph ont porté si souvent dans leurs bras, que les saints voient dans le ciel, descendre dans le cœur de pauvres enfants comme nous !

*Jeanne.* — Quelle pensée écrasante !

*Tous.* — Qu'il est bon ! Qu'il est bon !

*Henri.* — Et il veut nous changer en lui-même, ne plus faire qu'un avec nous !

*Ernest.* — Comment ne pas croire en lui, ne pas se confier à lui, à sa bonté, à sa puissance, à sa miséricorde ?

*Tous.* — Comment ne pas l'aimer ?

*Madeleine.* — Est-il possible qu'il y en ait, comme on nous l'a dit, qui l'oublient, qui ne le prient plus, qui ne l'aiment plus !

*Louis.* — C'est qu'ils ne le connaissent pas, ou qu'ils n'ont pas fait une bonne première communion.

*Marie.* — Nous disons bien ce que nous avons fait hier et ce matin, mais comment allons-nous employer les quelques instants qui nous séparent de la communion ?

*Jeanne.* — Avec nos livres, il nous sera facile de réciter encore les actes d'avant la communion et de suivre les prières de la messe.

*Ernest.* — Je préfère regarder l'autel, le tabernacle. Il me semble voir Notre-Seigneur caché derrière la petite porte dorée. Oh ! oui, il y est aussi vrai que vous êtes là ; il nous considère en souriant, et je l'entends nous dire comme autrefois à Zachée : « Mes enfants, hâtez-vous de descendre, car aujourd'hui il faut que je demeure dans votre maison »... Je ne me lasse pas de le regarder et de l'entendre.

*Henri.* — Tu as raison, c'est mieux que de réciter des prières sur un livre. Moi, je suis décidé à répéter simplement, de toute mon âme, cette belle aspiration : « Venez, Seigneur Jésus, mon cœur est prêt, il vous attend, il vous aime ! »

*Madeleine.* — Il ne faudra pas non plus oublier ce que M. le curé nous a recommandé : nous figurer, au moment de recevoir la communion, que c'est la sainte Vierge qui nous présente le petit Jésus et nous le confie pour le garder dans notre cœur.

*Tous.* — Non, nous n'oublierons pas cette touchante pratique.

*Louis.* — Je communierai avec plus de bonheur et d'émotion en songeant à cela. Notre bon ange aussi sera là. Que je voudrais voir comme il sera heureux !

*Marie.* — Je suis bien sûre que mes chers grands parents défunts, qui m'aimaient tant, vont venir du ciel partager ma joie... Quel bonheur pour eux s'ils m'avaient vu marcher vers l'autel !... Oh ! ils me verront depuis là-haut, le bon Dieu ne leur refusera pas cette consolation, je l'ai tant prié !

*Ernest.* — Aujourd'hui, Jésus ne pourra rien nous refuser, après une telle faveur, pensez donc ! Demandons-lui beaucoup. J'ai préparé d'avance tout ce que je veux lui dire.

*Jeanne.* — Après l'avoir adoré de toute mon âme, ma première prière sera pour mes parents bien-aimés, je leur dois bien cela. Je supplierai Notre-Seigneur de les bénir de sa meilleure bénédiction, de leur conserver la santé, de me les garder longtemps, enfin de leur accorder la grâce d'aller au Paradis.

*Henri.* — Nous aussi nous commencerons par prier pour nos chers parents. Ensuite nous donnerons la première place à notre vénéré pasteur, qui s'est donné tant de peine pour nous instruire, nous former à la vie chrétienne et nous préparer à ce grand jour.

*Tous.* — Que Dieu le bénisse et le récompense du bonheur que nous lui devons !

*Madeleine.* — Que le Seigneur bénisse aussi nos excellentes maîtresses et vos maîtres si dévoués !

*Tous.* — Oui, ce sera encore notre prière.

*Louis.* — Il nous faudra aussi demander à Notre-Seigneur de faire entrer, aujourd'hui, en son saint Paradis, ceux de nos parents défunts qui n'y seraient point encore. Alors la fête sera complète.

*Marie (se tournant vers l'assemblée).* — Et vous tous, chers parents et amis, qui êtes venus assister

à notre fête et partager notre bonheur, envoyez encore au bon Dieu, pour nous, du fond de vos cœurs, une prière et une bénédiction. Nous vous la rendrons quand nous aurons communiqué.

*Ernest.* — Soyez tous bénis ! Puissiez-vous goûter, avec nous et comme nous, le bonheur que nous éprouvons et que vous avez connu autrefois ! Si Dieu daigne exaucer les prières des premiers communiant d'aujourd'hui, il nous accordera à tous la grâce de nous retrouver un jour au ciel, pour la bienheureuse et éternelle communion du Paradis !

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

### XXXIX

POMPÉE MET FIN A LA DYNASTIE DES ASMONÉENS 1  
(63).

Pour nous guider à travers le dédale sanglant des événements juifs durant le siècle qui précéda la venue de Jésus-Christ, nous n'avons plus les documents sûrs fournis par les écrivains sacrés. Les livres de Josèphe, toujours partial en faveur des Pharisiens et des Romains, sont loin de nous offrir les mêmes garanties. Aussi croyons-nous volontiers qu'il y a quelque exagération dans les atrocités que nous allons raconter, surtout d'après le célèbre historien juif.

Le récit du règne des derniers rois Asmonéens, Alexandre Jannée, et de ses fils Aristobule II et

<sup>1</sup> Afin de pouvoir suivre l'histoire des Macchabées et celle des Hérodes, il est utile de se reporter aux généalogies qui suivent.

#### I. GÉNÉALOGIE DES MACCHABÉES

1. *Simon Macchabée* est le père de
2. Jean Hyrcan (135-107), père d'*Aristobule I*, Antigone, *Alexandre Jannée*, Absalom.
3. { *Aristobule I*, 107.
4. { *Alexandre Jannée* (106-79), père d'*Hyrcan*, époux d'*Alexandra I* et d'*Aristobule II*.
5. { *Alexandra* (79-70).
6. { *Aristobule II* (70-63), père d'*Alexandre I* et d'*Antigone*.
7. { *Hyrcan* (63-40), père d'*Alexandra II*.  
*Alexandre I* épouse *Alexandra II*, dont il a deux enfants : *Aristobule III* et *Marianne*, femme d'*Hérode le Grand*.
8. *Antigone* (40-37).
9. *Hérode le Grand* (37-an 4), époux de *Marianne*.

#### II. GÉNÉALOGIE DES HÉRODES

1. *Antipater* a quatre fils : *Phasaël*, *Hérode*, *Joseph*, *Phéroras* — et une fille, *Salomé*.
2. *Hérode le Grand* a de *Marianne* deux fils : *Alexandre II*, époux de *Glaphyra*, fille d'*Archélaüs* de Cappadoce ; et *Aristobule IV*, époux de *Bérénice*, fille de *Salomé*.
3. *Hérode le Grand* a de *Malthacé* (une Samaritaine), *Antipater* et *Archélaüs*.
4. *Hérode le Grand* a de *Doris*, sa première femme, *Antipater*.
5. *Hérode le Grand* a de *Cléopâtre* de Jérusalem, *Hérode-Antipas* et *Philippe*.
6. *Aristobule IV* est père d'*Hérodias*, d'*Hérode-Agrippa I* et d'*Hérode* de Chalcis.
7. *Hérode-Agrippa I* est père de la fameuse *Bérénice* de Titus, et d'*Hérode-Agrippa II*.

*Hyrcan*, offre des scènes poignantes, et du plus haut tragique. Nous ne décrirons que les plus saisissantes.

I. *Aristobule* ne laissait pas d'enfants. Son frère, *Alexandre Jannée* ou *Jonathan*, sort de son cachot et commence par faire mourir son frère puîné, pour jouir en paix du trône. Ces fils des *Macchabées* n'ont gardé que la violence du sang des aïeux, leur intrépidité, leurs incroyables ressources de caractère ; mais rien de leur foi élevée, de leur généreuse simplicité, de leur génie d'hommes d'Etat.

*Jannée* nourrit un rêve : celui d'étendre ses possessions jusqu'aux frontières d'autrefois, de faire de son pays un royaume autonome et puissant, respecté des voisins. Aussi son règne de vingt-sept ans n'est-il qu'une suite de guerres terribles, où battu partout il se relève toujours avec une énergie, une audace qui attire à lui tous les braves d'Israël. Peu scrupuleux d'ailleurs sur le choix des moyens, et se sentant écarté, comme son père, par les rigides Pharisiens, il gouvernera avec les *Saducéens*, plus souples, plus opportunistes.

Pour dégager la côte phénicienne, d'abord, il tente de s'emparer de *Ptolémaïs*. Cette cité appelle à son secours *Ptolémée Lathyrus*, fils de *Cléopâtre*, reine d'Egypte et disgracié par elle. *Jannée* le voyant débarquer avec une armée considérable, négocie avec lui, et en même temps secrètement traite avec *Cléopâtre*. *Ptolémée* ayant percé à jour ce double jeu, entre furieux en Judée, traverse le Jourdain, derrière lequel s'est cantonné son adversaire, et lui livre bataille à *Asaph*. Trente mille Juifs y laissent la vie. Le vainqueur fait égorger les fils et les veuves des victimes, et jeter leurs membres palpitants dans des chaudières bouillantes, afin de semer partout l'effroi. Nul doute qu'il n'ait ensuite emporté d'assaut Jérusalem, si *Cléopâtre*, accourant d'Egypte, ne l'eût contraint à rebrousser chemin.

*Alexandre Jannée* est sauvé. Il cherche alors à enlever *Amathus*, sur la rive orientale du Jourdain, une ville qui regorgeait de trésors. Mis en déroute après des pertes énormes, il se retourne sur Gaza, où commandait *Apollodote*. Ne pouvant la forcer, il négocie avec *Lysimaque*, le frère du gouverneur, un traître qui lui en ouvre les portes. Il y entre la main tendue, la clémence sur le visage, puis il ordonne à ses soldats de piller, de massacrer et de brûler. Cinq cents sénateurs se réfugient dans le temple d'*Apollon*, *Alexandre* les fait égorger. Le feu complète les égorgements. Bientôt tous les cris de femmes et d'enfants ont cessé, Gaza n'est plus qu'un désert de cendres (98).

Couvert de ces lauriers teints de sang, *Jannée* rentre à Jérusalem, et le jour de la fête des *Tabernacles* il apparaît revêtu de ses splendides ornements pontificaux, prêt à offrir le sacrifice. La foule montait au temple, tenant en main des palmes, des branches de citronniers et de cédrats. Quand elle l'aperçoit elle éclate en malédictions, et le soufflette de ses palmes en criant : « Fils d'es-



clave ! ne souille pas davantage l'autel du Dieu vivant ! » Il se souvient alors que pareil outrage a été infligé à son père par les mêmes Pharisiens ; et il fait charger la multitude, qui s'enfuit laissant la place jonchée de six mille cadavres. Depuis ce jour il s'entoure d'une garde étrangère de Ciliciens et de Pisidiens.

Sa nature outrancière l'emporte à de nouveaux excès, à de nouvelles défaites. Et les Pharisiens conspirent toujours. Il se sent lassé par leur ténacité sourde, il voudrait enfin les apprivoiser, au moins les désarmer, conclure une trêve, ne plus avoir les pieds dans le sang des discordes civiles.

— Que voulez-vous de moi ? leur demande-t-il.

— Que tu meures !

Et ils appellent l'étranger Démétrius Eucœrus, roi de Syrie, dans leur patrie pour y combattre le petit-fils des Macchabées. A Sichem, Alexandre Jannée est une fois encore écrasé. Frémissant de rage, et ose croyant abandonné, il se réfugie dans les montagnes. Mais le patriotisme juif se réveille, six mille guerriers courent le rejoindre, et comme son ennemi est rappelé en Syrie par une invasion de ses Etats, bientôt il reparait en Judée, plein de ressentiments, méditant d'atroces vengeances. Après avoir dispersé ou anéanti en détail les rebelles, il enferme le reste dans la ville de Béthom. Huit cents d'entre eux se rendent à discrétion ; il les amène prisonniers à Jérusalem et fait disposer huit cents croix au pied de la tour de Baris. Alors, il ordonne qu'on les y attache, et qu'on égorge sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants. Pendant ce temps, il donne un festin à ses concubines sur la terrasse de son palais, d'où il contemple ces tortures, ces meurtres, ces agonies. Les Juifs indignés lui donnèrent le surnom justifié de *Thracide*.

On se sent écœuré en lisant de telles horreurs. N'oublions pas que nous sommes au temps des proscriptions de Marius et de Sylla. Jamais, dit Rollin, la colère du ciel sur les princes et sur les peuples ne fut plus marquée ni plus accablante. Une telle situation, où tous les ordres de l'Etat sont dans la confusion, toutes les lois méprisées, tous les tribunaux abolis, tous les crimes sûrs de l'impunité, annonce une ruine prochaine, et semble l'appeler à grands cris. « Qu'il est nécessaire surtout que le Sauveur vienne pour ramener dans ce monde sauvage un peu d'humanité ! »

Cependant Alexandre n'est pas encore au terme de ses défaites. Arétas, un prince Arabe nommé roi de Coélé-Syrie, entre en Judée pour revendiquer les anciens droits sur elle des princes syriens. Victorieux à Adida, il est vaincu par l'argent de Jannée et se retire. Désormais celui-ci peut réaliser son premier rêve de grandeur. Nul ennemi qui s'oppose maintenant à ses conquêtes. Il soumet toute la côte depuis le Carmel jusqu'à l'Egypte, sauf Ascalon, et toutes les cités au-delà du Jourdain, à l'exception de Rabbath-Ammon. Cette fortune inespérée l'aveugle, il s'adonne au vin, et achève bientôt d'user une santé fort ébranlée par

vingt-sept années d'expéditions continuelles. Cependant il a foi dans son étoile, il croit que la guerre qu'il a tant aimée le sauvera, et il s'en va assiéger Régaba, à l'est du Jourdain.

Là ses forces l'abandonnent ; il mande auprès de son lit Alexandra, qui ne l'a pas quitté : « Je vais mourir, dit-il, faites embaumer mon corps et que mes soldats ignorent ma mort. Lorsque Régaba sera prise, mettez mon corps dans une litière et vous rentrerez à Jérusalem dans l'appareil le plus triomphant. Les Pharisiens me haïssent. Accordez-leur quelques faveurs, et quand ils auront proclamé votre clémence dans Jérusalem, vous ferez venir les principaux d'entre eux et vous leur direz : « Voilà le cadavre du roi qui vous a tant persécutés. Faites-en ce que vous voudrez. Vengez sur lui vos anciennes injures. Pour moi, je ne veux régner que d'après vos conseils ! » Vous les verrez alors se rallier à votre cause, ils me feront des funérailles magnifiques, et votre autorité sera affermie ».

Puis il mourut, âgé de quarante-neuf ans (79).

II. Ce prince d'un coup d'œil et d'une cruauté si étranges, comprenait qu'Alexandra ne pourrait régner qu'en s'appuyant sur les Pharisiens, et il les lui conciliait ainsi par ce singulier stratagème. Quand la reine, après la prise de Régaba, revint à Jérusalem, on y acclama avec frénésie l'héroïque vainqueur, qu'elle paraissait environner de soins. Bientôt elle convoqua les Pharisiens et leur tint le langage concerté d'avance :

— Alexandre fut notre roi, s'écrièrent-ils. Nous sommes son peuple. Son corps nous est sacré, et sa veuve sera notre reine !

Puis ils réunissent le peuple et font devant lui un tel éloge du défunt que jamais funérailles ne provoquèrent autant de pleurs.

Dans son testament le feu roi laissait la régence à Alexandra. Ses deux fils, Hyrcan et Aristobule, étaient d'un mérite très inégal et d'un caractère très différent. L'ainé, Hyrcan, alors âgé de trente ans, n'était qu'un grand enfant, incapable et inoffensif, un jouet pour des mains ambitieuses, car il ne serait jamais qu'un fantôme de roi. On l'investit du Souverain Pontificat. L'autre, rusé, actif, audacieux, tenait seul des Macchabées. Les Pharisiens exploiteront le premier, les Sadducéens se jetteront dans les bras du second.

Alexandra gouverne donc avec les Pharisiens, rappelle leurs exilés, écoute et satisfait leurs rancunes. Ils réclament la tête des conseillers de Jannée, notamment celle de Diogène qui a fait dresser les huit cents croix, elle ne sait point leur résister. La populace se fait à la fois juge et bourreau, les proscriptions et les victimes se multiplient, les meilleurs serviteurs de Jannée sont mis à mort.

Les officiers fidèles à la mémoire de leur cruel mais valeureux prince, se plaignent à Aristobule qui leur répond : « C'est votre faute. Pourquoi avez-vous investi de la royauté une femme ambitieuse, comme si son mari n'avait pas d'enfants ? » Toutefois, il les appuie de tout son pouvoir ; car

il sent que ce seront ses meilleurs défenseurs. Ils présentent alors leur requête à la reine.

— Nous sommes égorgés comme un vil bétail, disent-ils, parce que nous avons été les soldats dévoués de votre époux. Notre fidélité, voilà notre grand crime ! Eh bien, laissez-nous chercher un refuge hors de vos Etats. Il ne manquera pas de princes pour apprécier nos services. Tout au moins, placez-nous dans les forteresses de province !

Elle y consent, et pour occuper l'activité de son fils Aristobule elle l'envoie guerroyer contre les Syriens de Damas.

Un jour qu'elle est tombée gravement malade, prévoyant qu'elle ne guérira pas, il part de Jérusalem la nuit, parcourt les forteresses et s'y crée des partisans. Il avait reçu le don de séduction de son terrible père. En quinze jours, il est maître de vingt-deux places de premier ordre. Les Pharisiens obtiennent de la reine qu'elle enferme comme otages la femme et les enfants de son fils, dans la tour de Baris. Mais l'élan se communique de cité en cité, les volontaires accourent sous la bannière du jeune chef, tous les vieux braves de Janée l'accablent. Affolés alors, les Pharisiens comparaissent devant le lit de la reine mourante, traînant à leur suite ce fantôme d'Hyrcean et la suppliant d'ordonner un coup de force.

— Faites ce que vous voudrez, leur répond-elle. Vous avez de l'argent et une armée. Quant à moi, je n'ai plus le souci des affaires de l'Etat. Laissez-moi mourir en paix !

Puis elle rendit le dernier soupir. Elle avait soixante-treize ans (70). Les Pharisiens la pleurèrent, car avec elle ils régnaient sans conteste. Aussi la représentent-ils comme une femme de devoir rigide et de haute piété.

III. Aristobule se dirige aussitôt sur Jérusalem, où il entre sans coup férir. Il promet à Hyrcan les douceurs de l'insouciance, de l'oisiveté, et lui demande sa fille unique, Alexandra, pour fiancée de son fils aîné Alexandre. Les deux frères se tendent loyalement la main.

Mais il est toujours des courtisans qui vivent des querelles des rois. Cette réconciliation ne faisait pas le jeu d'Antipater, le conseiller d'Hyrcean, alors très dévoué aux Pharisiens.

Etonnante figure que celle de cet Antipater, le père d'Hérode le Grand. Né, dit-on, à Ascalon, fils d'un prêtre d'Apollon, enlevé tout enfant par des brigands iduméens qui le gardèrent, — son père n'ayant pu payer sa rançon, — et marié à une femme Arabe nommée Cypros, il n'avait sûrement pas une goutte de sang juif dans les veines, et n'était pas même allié aux fils d'Israël. Mais rarement on vit un homme plus souple, plus avisé, plus fertile en ressources. Menteur comme la calomnie, aussi brave que roué, furieusement ambitieux, capable de tous les dévouements et de tous les crimes pour son avancement personnel, il était doué du génie des querelles et des chicanes, et dénué de scrupules se retrouvait toujours avec le

plus fort. Très audacieux et plus persuasif encore, il savait alors prouver au vainqueur qu'il était l'auteur principal de sa victoire.

Il souffle la division entre les deux frères en ne cessant de répéter à Hyrcan : « Votre frère est un usurpateur, il vous a volé votre couronne, et il ne se croira réellement roi qu'après vous avoir fait mourir ! »

Le faible Hyrcan, dans sa loyauté native, refuse de croire à une telle perfidie, mais son conseiller revient si souvent à la charge qu'il en perd l'esprit et se réfugie chez Arétas, roi des Arabes Nabathéens. Ils arrivent à Pétra, mais Antipater toutefois n'y entend pas rester, il presse Arétas de ramener Hyrcan à Jérusalem, dans sa capitale, après avoir châtié Aristobule comme il convient. Pour récompense il recevra douze villes fortifiées.

Le prince arabe entre en Judée avec cinquante mille hommes, surprend Aristobule, et l'enferme dans la forteresse du Temple. Le peuple toujours mobile proclame Hyrcan roi, et pour faire approuver en quelque sorte son inconstance par la voix du ciel, il amène dans le camp d'Arétas un saint homme, nommé Onias, qui passait pour thaumaturge, et le somme de maudire Aristobule. Le vieillard résista longtemps, puis contraint de parler :

— O Dieu, dit-il, roi de l'univers, ces hommes qui m'entourent sont votre peuple, et ces assiégés sont vos prêtres. Je vous en prie, n'exaucez ni les uns ni les autres !

Ce malheureux fut aussitôt lapidé.

Or, pendant ce temps, une puissance formidable passait nivelant les nations, subjuguant les barbares, courbant la tête des princes, marteau de fer, épée de fer, rouleau de fer. Rome avait la passion de l'unité, et sans le savoir, par sa domination universelle, son ambition hautaine, elle préparait l'avènement du Sauveur et la prédication évangélique. Pompée, son général le plus heureux et le plus séduisant, avait en quarante jours purgé la Méditerranée de ses pirates, et maintenant il traquait en Arménie Mithridate désormais impuissant, afin que, les Parthes soumis, l'univers fût conquis et pacifié. Il ne lui restait plus alors qu'à paraître en Syrie et en Palestine pour réduire ces petites nations en province romaine.

Apprenant qu'Arétas assiège Jérusalem, il envoie de Damas en Judée son lieutenant Æmilios Scaurus. En chemin celui-ci rencontre l'ambassade d'Hyrcean et celle d'Aristobule. Chacune lui apporte quatre cents talents, mais Aristobule, plus magnifique, offre plus d'espérance au vénal Romain. Aristobule est agréé, et Arétas reçoit l'ordre de lever le siège de la cité sainte. On ne résistait pas à l'ordre d'un général romain. Arétas s'enfuit, emmenant le faible Hyrcan avec son fidèle Antipater. Aristobule alors tombe sur leurs derrières et leur tue six mille hommes, grâce sans doute à l'appui des légions romaines achetées à prix d'or.

Peu après, Pompée arrivait à Damas. Aristobule



lui envoie par son favori Nicodème « un chef-d'œuvre d'art, dit Strabon, une vigne ou plutôt un vrai jardin entouré d'un cep aux feuilles et aux fruits d'or d'une valeur de cinq cents talents ». Antipater n'offrit point des trésors aussi splendides, mais il apportait son habileté, sa souplesse insinuante et son éloquence. « Hyrcan, dit-il à Pompée, est le souverain légitime. En lui vous aurez un fidèle serviteur. C'est Rome qui gouvernera en sa personne, tandis qu'Aristobule est une nature violente et inquiète qui entretiendra dans le pays l'esprit de révolte et vous causera mille embarras. »

Pompée était gagné. Mais il voulut entendre en public contradictoirement les deux ambassadeurs. Antipater l'apitoya sur le sort d'Hyrcan, ce prince malheureux persécuté par son frère, et d'un caractère si bon. Dans son langage mesuré et artificieux, pas un mot à côté, pas une réticence qui puisse froisser les Romains. Nicodème au contraire exalta avec emportement les qualités du roi son maître, et il eut surtout la maladresse de rappeler l'argent donné à Émilien Scaurus. Le général romain, au fond très irrité, n'en laissa rien voir, mais il somma les deux frères de comparaître en personne à Damas devant son tribunal.

Ils y vinrent, avec un esprit toutefois et dans un appareil bien différents : Aristobule entouré de jeunes courtisans vêtus de pourpre, couverts d'or et de bijoux, fier et arrogant ; Hyrcan dans la plus humble attitude, guidé par Antipater, et soutenu par la présence des Pharisiens nombreux et dévoués.

Avec sa parole captieuse et douce, Antipater rappela les droits de son maître, son humeur conciliante et sa bonté : « Aristobule au contraire est un tyran. Ses pirates infestent la Méditerranée, son règne est fait de rapines, de violences et de sang ! »

— Tout ce qu'Antipater a dit est vrai ! crient alors en chœur les chefs Pharisiens ; son règne serait un malheur public !

Le tumulte apaisé, Aristobule prend la parole et se défend : « Si l'incapacité absolue est un mérite, dit-il, que mon frère règne ! Il a tous les droits au trône. J'ai pris le sceptre pour ne pas le laisser échapper de notre famille ; je ne l'ai pas usurpé. J'ai châtié quelques rebelles : c'est le devoir d'un roi ! »

Ses amis l'applaudissent vivement. Pompée ne se prononce pas. Il adresse aux deux frères des paroles conciliantes et leur promet de terminer lui-même leur différend à Jérusalem à son retour, quand il aurait soumis l'Arabie.

Aristobule mécontent, sans prendre congé de lui, court à Jérusalem pour organiser la résistance contre les Romains. Sur les représentations de l'habile Antipater, Pompée le suit, emmenant avec lui l'éternel Hyrcan, et parvenu à Coré, la première ville de Judée, il ordonne à Aristobule, qui s'était confiné derrière les remparts d'Alexandron, de venir le trouver. Le prince hébreu, bien à regret,

sort de cette forteresse bâtie par son père, pour conférer avec le vainqueur. Mais la nécessité l'y contraint. Sous la pression romaine, il ordonne aux gouverneurs des villes frontières d'ouvrir leurs portes, puis, pris de remords autant que de colère, il s'enferme à Jérusalem, décidé à y défendre jusqu'à la mort l'indépendance de sa patrie.

Pompée paraît bientôt sous les murs de la ville. Que faire ? Aristobule comprend son impuissance, et prenant l'argent du temple, il descend en suppliant, en vaincu, dans le camp ennemi. « En signe de votre soumission, livre-moi, lui dit Pompée, les richesses, les vases précieux du temple. » — Le roi Juif remet à Gabinius un ordre écrit pour les prêtres, mais Gabinius est repoussé. Alors Pompée garde son prisonnier et le charge de fers.

Ensuite il presse le siège de la cité. Les habitants lui en ouvrent les portes, il ne reste plus qu'à emporter d'assaut le temple. Les assiégés remarquent bientôt que les Juifs se défendent bien le jour du Sabbat, mais qu'ils n'attaquent pas. Ils profitent de cette trêve périodique pour combler les fossés, niveler le sol, approcher les béliers. Après trois mois d'efforts, les béliers ont ébranlé toutes les défenses du nord, une brèche s'ouvre, la plus haute tour tombe avec fracas entraînant tout un pan de muraille, les Romains pénètrent dans l'enceinte précédés par un fils de Sylla, Cornelius Faustus, et quand ils entrent au temple égorgeant tout ce qu'ils rencontrent, ils demeurent frappés de stupeur en voyant les prêtres, aussi héroïques que les sénateurs du temps de Brennus, et non moins imposants, continuer tranquillement leurs prières et leurs sacrifices.

Le général romain poussa en curieux jusqu'au Saint des saints, et fut fort étonné, dit Tacite, de n'y voir aucune statue de divinité. Il regarda le chandelier à sept branches, l'autel d'or, le trésor renfermant deux mille talents, et n'y toucha point. Hyrcan et Antipater l'avaient puissamment aidé de leur influence durant le siège, croyant travailler pour eux-mêmes ; Pompée les récompensait de leurs services par cette délicatesse vraiment digne d'un héros, mais il déclara la royauté juive abolie, réduisit la Judée en province romaine, et démolit les remparts de Jérusalem (63). Hyrcan toutefois hérita du Souverain Pontificat.

Ainsi finit la dynastie Asmonéenne.

L'heureux vainqueur laissa le gouvernement des provinces conquises à son lieutenant Scaurus. Pour lui, il se dirigea vers Rome, emmenant avec lui Aristobule II et ses deux fils, Alexandre et Antigone, ainsi que deux princesses leurs sœurs, et quantité d'esclaves juifs pour servir à son troisième triomphe, où il prit le surnom retentissant d'Hiérosolymitain.

---

*Le gérant : J. MAITRIER.*

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## HOMÉLIES DE CARÊME SUR LE LIVRE DE TOBIE

### 1<sup>re</sup> Homélie

QU'IL FAUT LIRE EN FAMILLE L'HISTOIRE DE TOBIE, A CAUSE DES ENSEIGNEMENTS QU'ELLE CONTIENT

Le carême, ne l'oublions pas, mes frères, temps de répression et de châtement pour les dérèglements de la chair, doit être, à l'opposé, un temps de résurrection et de vie pour nos âmes. Nourrie de privations, vêtue d'austérités, notre chair sera condamnée à l'affliction et au gémissement ; mais notre cœur concevra cette joie d'en haut et cette paix de Dieu supérieure à toutes les félicités des sens : *pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. Avidé de cette eau promise par Jésus à la Samaritaine, seule véritable eau de Jouvence qui désaltère à jamais toute soif et communique aux âmes l'éternelle jeunesse d'une vie nouvelle, *fons aquæ salientis in vitam æternam*, notre âme ira puiser de cette eau merveilleuse aux sources inspirées des divines Ecritures.

Arrêtons-nous, mes frères, dans le Livre divin, à la lecture de ces pages où le Père des sciences descend à nous donner de précieuses leçons sous une forme attrayante et facile, accessible aux petits enfants eux-mêmes ; lisons surtout dans la Bible, après l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les saints Evangiles, les histoires de l'Ancien Testament. Ce sont celles-là qui faisaient les délices des âges de foi qui nous ont précédés ; ce sont celles-là qui ont formé à la vertu et à la piété les vaillantes chrétiennes qui furent nos aïeules et nos mères, et dont trop souvent nous nous montrons les indignes enfants. Celles-là encore feront de nous des esprits éclairés, des cœurs sincères, et de ces vrais adorateurs comme Dieu les aime, pleins de courage et de bonne volonté.

Parmi ces histoires de l'Ancien Testament, il en est une en particulier charmante et populaire entre toutes, riche et féconde en enseignements de toute sorte : c'est l'histoire de Tobie. Cette histoire, qui de vous, mes frères, ne l'a lue ou entendue, un jour ou l'autre, avec une pieuse émotion ? Et qui de vous n'aimerait à la relire ? Eh bien ! c'est à la relire pendant ce carême que je vous exhorte ici ; c'est d'en faire, de préférence à tout autre livre, votre lecture ordinaire de carême, que je vous presse en ce moment. Lisez attentivement dans vos maisons les pages du livre de Tobie ; venez ensuite entendre à l'église l'explication qui vous sera donnée de ce livre, du haut de la chaire, dans nos réunions du soir. Là, pendant que vos corps jeûneront, vos âmes trouveront à se nourrir

d'une manne céleste. De cette sorte vous ferez votre carême d'une manière aussi intéressante que profitable. En même temps vous ne négligerez point de prier ; et le travail fécond de la grâce s'ajoutant à tout cela, vous sortirez de cette sainte quarantaine renouvelés et transformés, avec un accroissement de foi, de piété, de ferveur et de générosité dont vous bénirez avec joie le Seigneur.

Et pour vous exciter avec plus d'ardeur encore à relire pendant ce carême le livre de Tobie, laissez-moi, mes frères, vous rappeler, en aussi peu de mots que possible, pourquoi Dieu a voulu que ce livre fût écrit et transmis de génération en génération, parmi les Livres saints, jusqu'à la fin des temps.

On peut dire que dans la pensée de Dieu son auteur, le Livre de Tobie a un double but. Le but premier et principal, c'est de justifier la Providence divine dans ses voies parfois incomprises de l'homme. Le but secondaire est de fournir à ceux qui s'engagent dans les liens sacrés du mariage un parfait modèle des devoirs qu'ils ont à remplir et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Arrêtons-nous quelques instants, mes frères, à développer chacun de ces deux points.

### I

L'un des spectacles les plus troublants pour l'œil de l'homme en ce monde, c'est, mes frères, de voir le juste succombant sous le poids constant de l'adversité, tandis que près de ce juste le pécheur triomphe, favorisé des dons persévérants de la fortune. Ce père de famille craint Dieu et observe sa loi ; il n'a pas reculé devant les charges du mariage, et il a mis à son foyer une nombreuse couronne d'enfants qu'il s'efforce d'élever chrétiennement. Il se fait du travail une obligation sacrée et ne soustrait au labeur quotidien pas une seule des minutes permises ; mais il respecte le jour du Seigneur, et commandant à son corps le repos de toute œuvre profane, il adonne son âme à la prière et aux choses d'en haut. Il a une sainte horreur du bien d'autrui, ne prononce jamais le nom sacré de l'Eternel que dans un sentiment d'adoration, et compatit aux peines de ses frères, loin de se réjouir du mal qui leur arrive, ou de leur en souhaiter en son cœur. Cet homme ne semblerait-il pas devoir être comblé de tous les biens et favorisé en ce monde de toutes les bénédictions du ciel ?

Eh bien non ! le plus souvent, c'est l'épreuve qui l'attend, c'est l'affliction qui le visite, c'est la misère qui l'accable ! C'est plus d'une fois la faim qui hurle à sa porte, et la pauvreté qui s'assied obstinée à son foyer ; c'est la maladie qui le frappe, lui ou les siens ; c'est la mort qui ouvre des vides cruels dans sa famille et des blessures saignantes dans son cœur.

Et près de l'humble maison de ce juste, regardez la demeure de l'impie. Celui-ci ne croit pas en



Dieu et rejette sa parole, sa religion, son Eglise, ses ministres ; il ne prononce son nom adorable que pour le blasphémer. Ce n'est point lui qui chaque matin tombe à genoux devant son Créateur, pour demander à l'auteur de tout bien sa fécondante bénédiction sur les travaux du jour ; ce n'est point lui qui chaque soir revient aux pieds de son Dieu, le remercier de la journée accomplie et lui offrir le repos de ses nuits. Il vit d'usure ; et bien souvent ses voluptés et ses débauches se paient d'un or qui n'est point à lui. Il n'a que mépris et dédain pour les indigents et les pauvres, et se consume d'envie à la pensée de ceux dont l'influence efface sa propre influence, dont la richesse surpasse sa richesse. On le redoute, car il est implacable dans ses vengeances. Usurpant sans scrupule le jour que s'est en vain réservé un Dieu qu'il méconnaît, il ajoute aux gains sordides de la semaine les gains sacrilèges du dimanche. Et vainement les vrais fidèles, attristés, indignés, invoquent sur ce mécréant les foudres d'un Dieu irrité ; vainement la voix du peuple, écho de la parole du prêtre, fait entendre au sujet de cet impie le vieux proverbe chrétien : *« Travail du dimanche n'enrichit pas ; bien mal acquis ne profite jamais »* : pendant dix, vingt, trente ans, quarante ans, la prospérité s'attache aux pas de cet homme, la fortune lui demeure fidèle, tout lui réussit ; les accidents, les revers, les pertes, les maladies, il n'éprouve rien de tout cela. — N'est-ce pas à douter de Dieu, de sa justice, de sa Providence ? N'est-ce pas à tomber en tentation et à répéter avec le roi-prophète : *J'ai convoité le sort de l'injuste et du pervers, en voyant la tranquillité et le bonheur des méchants : Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns ?*

Oui, vraiment, ce spectacle est affligeant pour les âmes droites ; il est troublant pour les cœurs simples ; et devant ce spectacle, je le sais, plus d'un esprit chancelant et infirme dans la vérité a senti sa foi défaillir. Et pour celui qui contemple le juste aux prises avec l'adversité, et pour le juste lui-même visité coup sur coup par la main du malheur, il y a là, on ne saurait le nier, un grand sujet d'étonnement, et comme une puissante provocation au scandale des faibles.

Et parmi vous, mes frères, qui voudrait dire que ce scandale n'existe point ? Depuis mon arrivée dans cette paroisse, en plus d'une circonstance, j'ai surpris avec tristesse, dans le cœur et sur les lèvres de plusieurs d'entre vous, le murmure et presque le blasphème contre la divine Providence, à cause du juste affligé et du pécheur impuni ici-bas. Combien sont venus me dire déjà dans l'amertume de leur âme : « Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me traite de la sorte ? » Et ceux qui élevaient contre Dieu cette plainte, j'allais dire cette accusation, n'étaient ni des impies ni de mauvais chrétiens. C'étaient de braves pères de famille accablés par une suite précipitée de revers. C'étaient des mères croyantes et pratiquantes, mais incapables de surmonter la

douleur causée par le trépas d'un enfant tendrement chéri et ne comprenant point, dans l'excès de cette douleur, comment Dieu permettait de ces deuils qui broient à jamais le cœur des mères. C'étaient des épouses fidèles au devoir, mais qui, frappées soudain dans leur légitime affection par la mort d'un époux loyalement aimé, ne voulaient plus rien entendre des consolations de la foi et ne savaient que répéter cette plainte amère : « Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me frappe avec tant de rigueur ? » C'étaient des justes s'étonnant d'être victimes de l'infortune. C'étaient des âmes droites, mais faibles, peu éclairées et se scandalisant de la conduite de Dieu dans les choses d'ici-bas.

O âmes de trop peu de foi ! ô chrétiens à qui manque la pleine lumière d'en haut ! Allez donc puiser dans les saintes Ecritures une foi plus abondante ; lisez et relisez la Bible ; lisez surtout le livre de Tobie. Vous y verrez que Dieu sans doute met plus d'une fois ses justes dans le creuset de l'épreuve, et qu'il semble les abandonner dans la fournaise de l'adversité : mais c'est toujours dans un amoureux dessein de miséricorde que Dieu en use de cette manière avec ses amis ; et il se réserve de transformer ensuite leurs maux en toute sorte d'avantages, même temporels, si dans l'épreuve ils sont demeurés fidèles et confiants dans sa justice et sa bonté. Lisez le livre de Tobie et vous apprendrez à ne plus blasphémer, dans votre cœur aveugle, les voies cachées de la Providence ; lisez ce livre sublime et révélateur, et vous sentirez votre foi s'affermir et votre cœur se fixer en Dieu de tout le poids d'une espérance invincible.

Car Tobie lui aussi fut un juste et un ami de Dieu, et cependant il connut l'épreuve et l'infortune. Il craignait le Seigneur et se faisait le fidèle observateur des commandements du Très-Haut, refusait avec horreur son encens aux idoles, allait exactement chaque année, au prix de mille dangers et de mille fatigues, adorer dans son temple de Jérusalem le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et mettait un rare empressement à distribuer à ses frères plus pauvres tout son superflu et au-delà. Et pourtant Dieu ne l'épargna point ; il l'enveloppa avec les coupables dans l'exil dont il punissait les prévarications du peuple d'Israël. — Dans la captivité, Tobie se signale par une admirable fidélité à la loi et au culte du vrai Dieu parmi les Assyriens idolâtres, et fait des prodiges de charité pour donner à ceux de sa race, pendant la vie la nourriture et le vêtement, après la mort les honneurs d'une sépulture trop souvent refusée aux exilés par leurs vainqueurs. Sa piété ne se dément pas un instant ; sa foi ne chancelle point et demeure toujours aussi vive ; sa patience est au-dessus de tout éloge. Et cependant voyez : Dieu semble se plaire à l'accabler ; on le dépouille de ses biens ; on le cherche pour le mettre à mort, il est frappé de cécité, et perd ainsi avec le plus parfait et le plus précieux

des cinq sens de l'homme la possibilité de gagner le morceau de pain quotidien. Et nulle consolation dans sa lamentable infortune, car ses parents et ses proches se moquent de lui et lui disent : « C'est donc là votre récompense pour tant d'aumônes faites à d'autres, et tant de morts ensevelis de vos mains ! » Il n'est pas, mes frères, jusqu'à son épouse elle-même qui n'insulte à sa misère, et ne lui réponde avec aigreur et colère : « C'était bien la peine de donner à tous ces pauvres le pain de notre table, et voilà le beau résultat de vos folles aumônes ! » Quelle affliction en vérité, mes frères ! et pouvez-vous en imaginer qui la surpasse ? Avez-vous connu jamais pire infortune éprouvant plus grande vertu ? Qui fut plus juste que Tobie et cependant plus malheureux ?

Mais aussi, — admirez et bénissez avec moi, mes frères, les voies de la Providence, — mais aussi cet homme, ce juste affligé et persécuté, va bientôt voir cesser pour lui toute épreuve et la joie surabonder pour lui où avait abondé la tristesse. « Parce que vous étiez agréable à Dieu, lui dit l'ange du Seigneur, il fallait bien que Dieu vous éprouvât, » pour reconnaître si votre vertu était sincère, votre foi solide et profonde, et votre cœur tout entièrement à Dieu. Mais vous avez supporté cette épreuve avec une patience que Dieu veut récompenser aujourd'hui. Vos douleurs et vos misères sont terminées, et tous les biens à la fois vont vous être accordés.

Voilà donc, mes frères, la très douce et très aimable Providence de mon Dieu justifiée de toutes les plaintes et de tous les blasphèmes qu'élevaient contre Elle l'ignorance et la malice des hommes. Oh ! de nouveau je vous en conjure, âmes croyantes mais peu éclairées, qui vous laissez scandaliser par le spectacle de l'adversité dont souffre parfois le juste en ce monde, lisez et relisez le livre de Tobie. La plainte alors se changera sur vos lèvres en bénédiction, l'étonnement dans votre cœur en reconnaissance et en admiration, le blasphème en un cantique d'amour. Vous ne demanderez plus, si c'est vous que le malheur vient atteindre, ce que vous avez fait à Dieu pour qu'il vous traite de la sorte ; mais vous vous écrierez avec le saint homme Tobie : « Béni soit le Seigneur, car il est grand, car il est juste, car il est bon. Bénissez le Seigneur, vous tous ses justes et ses amis, et chaque jour rendez-lui des actions de grâces » (XIII, *passim*). La lecture de ce livre admirable fera de vous de vrais chrétiens, patients et résignés dans l'épreuve, pleins de confiance dans la bonté et la justice de Dieu, toujours prêts à accepter avec une entière soumission de cœur ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer, et à vous conformer à ses desseins sur vous, quels qu'ils puissent être. En un mot, cette lecture vengera, en votre esprit et votre cœur, la divine Providence des murmures injurieux que votre peu de foi ne manquait point sans doute, en plus d'une occasion, de proférer contre Elle.

## II

Le but second du livre de Tobie, c'est, vous ai-je dit, mes frères, de fournir aux fiancés et aux époux un modèle parfait des devoirs qu'ils ont à remplir et des vertus qu'ils doivent pratiquer, une fois engagés dans l'état du mariage. Sans entrer dans le détail de ces vertus et de ces devoirs, — ce qui fera d'ailleurs l'objet d'une de nos prochaines instructions, — je ne veux ici qu'insister sur le très grand besoin qu'ont les fiancés et les époux de s'inspirer, et avant et après le mariage, de l'exemple et des leçons que leur donne le jeune Tobie dans ce livre de sa vie.

Rien n'est plus déplorable, mes frères, et pareillement rien n'est plus inquiétant que la légèreté avec laquelle aujourd'hui on contracte mariage. Où sont ceux de notre temps qui, sur le point de se lier à jamais des liens sacrés du mariage, peuvent, comme le jeune Tobie, se rendre témoignage devant Dieu et sur leur conscience, que leurs intentions sont droites et pures et qu'ils n'ont qu'un désir : celui de donner le jour à une nombreuse postérité, par laquelle le nom de Dieu soit béni dans la suite des siècles ? Sont-ils nombreux ceux aujourd'hui qui se préparent, comme ce saint jeune homme, à la célébration de leurs noces par une prière persévérante ? Comptez-les ceux qui, avant de songer à s'unir l'un à l'autre, commencent à l'exemple de Tobie et de Sara par se recueillir en la présence de Dieu, dans la méditation approfondie de ce qu'exige d'eux l'état nouveau et redoutable où ils vont s'engager. Ah bien oui ! c'est à cela que l'on songe de nos jours !

D'abord on ne regarde le mariage religieux que comme une formalité de bon ton, dont on pourrait se passer à la rigueur si ce n'était l'opinion et la crainte de se singulariser : le vrai mariage, c'est la comparution devant l'officier civil, et le contrat signé entre ses mains. Mais le sacrement de l'Eglise, qu'est-ce tout au plus qu'un accessoire coûteux et gênant ? — Et puis, à ce mariage on se prépare comme à un gigantesque festin. Ce côté du mariage absorbe toutes les préoccupations, car il faut que la fête soit réussie, que les tables soient bien dressées, que les invités soient satisfaits et proclament que l'on a bien fait les choses. Aucun des détails de cette fête ne doit échapper à l'attention des époux ; ils en calculent tous les frais ; ils n'y oublient personne de leurs amis et de leurs proches ; ils multiplient les courses et les démarches ; les robes et vêtements de noce sont commandés à temps et l'on en presse l'achèvement. — Le jour arrive, tout est prêt. Une seule chose est oubliée : c'est qu'il s'agit de recevoir un sacrement de l'Eglise, sacrement à la réception duquel Dieu attache des bénédictions et des grâces incomparables, si l'on est en de bonnes dispositions ; des malédictions et des châtiments de toute sorte, si l'on est en mauvais état de conscience. Après avoir arraché comme par force, au dernier mo-



ment, à son confesseur une absolution vaine et sans effet sur un cœur impénitent, on va se présenter à l'autel du serment. Mais au lieu de la bénédiction, c'est la malédiction divine qui descend sur ces profanateurs du redoutable sacrement : elle s'attache à eux, elle les suit dans la vie, elle rend leur union bien souvent misérable même ici-bas, elle les poursuit jusqu'à la tombe, et que de fois ces tristes époux couronnent dignement une vie de péché par une mort impénitente et réprouvée !

Il serait temps de réagir enfin contre cette mode déplorable qui réduit le sacrement de mariage à n'être plus qu'une cérémonie sans importance, disons le mot, qu'une comédie ! Il serait grand temps de revenir à traiter avec tout le sérieux qu'il mérite, cet acte le plus important de la vie, et de qui dépend en ce monde et en l'autre le bonheur des époux. Il est plus que temps de comprendre que ce n'est point par la lecture de romans plus ou moins séducteurs et passionnés qu'il faut s'acheminer vers le mariage, mais qu'il faut s'y préparer par la lecture des livres propres à édifier les fiancés et les futurs époux sur les grands devoirs qui vont être les leurs.

Et puisque Dieu a fait écrire le livre de Tobie, entre autres desseins de sa miséricorde, pour laisser aux hommes, en la personne de Tobie, un parfait modèle des vertus conjugales, et pour leur apprendre par l'exemple de ce pieux Israélite, comment doivent se contracter et se célébrer les unions bénies du ciel, que l'on mette donc aux mains des fiancés ce livre salutaire ! Et que ce livre aussi, mes frères, devienne donc le livre préféré des parents qui veulent fonder une famille agréable à Dieu, et marcher courageusement en commun au devant des communes épreuves de la vie !

Que tous le lisent, jeunes et vieux ! Que tous du moins viennent en entendre à l'église la lecture et l'explication que nous en donnerons publiquement dans nos réunions du soir ! Et il y aura désormais parmi vous moins de mariages contractés à la légère et sans réflexion ; il y aura moins d'unions condamnées par Dieu ; il y aura plus de familles foncièrement chrétiennes, plus de pères respectés, parce qu'eux-mêmes ils auront respecté la sainteté du mariage ; plus de mères véritablement mères, et trouvant dans l'accomplissement total de leurs devoirs d'épouses et de mères, une paix, une joie inconnues des femmes sans religion et sans piété ; il y aura au foyer de nos familles plus de vrai bonheur, plus de sourires et plus de jours de fête ; il y aura surtout au lit de nos mourants plus de sérénité et de résignation, parce que, comme Tobie, ils s'endormiront doucement dans la paix du Seigneur. Puisse-t-il en être ainsi de vous tous. Ainsi soit-il !

## 2<sup>me</sup> Homélie

QU'IL NE FAUT POINT SE LAISSER ENTRAÎNER  
PAR LE MAUVAIS EXEMPLE

Nous commençons aujourd'hui, mes frères, l'explication telle que je vous l'ai promise du livre de Tobie ; et sans plus de retard, nous allons faire ensemble la lecture d'une partie du premier chapitre ; nous y ajouterons ensuite quelques réflexions morales.

Tobie, de la tribu et d'une ville de Nephtali, dans la haute Galilée, fut emmené captif au temps de Salmanasar, roi des Assyriens ; et même dans sa captivité, il n'abandonna pas la voie de la vérité ; en sorte qu'il distribuait tous les jours ce qu'il pouvait avoir à ses frères, à ceux de sa nation captifs avec lui.

Quoique étant le plus jeune de tous dans la tribu de Nephtali, il ne faisait jamais rien paraître de puéril dans ses actes dès avant sa captivité. Ainsi lorsque tous allaient adorer les veaux d'or que Jéroboam, roi d'Israël, avait fait élever, il fuyait seul la compagnie de tous ; et se rendant à Jérusalem au temple du vrai Dieu, il y adorait le Seigneur, offrant fidèlement les prémices et les dîmes de tous ses biens. La troisième année, selon la loi de Moïse, il distribuait le dixième de sa récolte aux prosélytes et aux étrangers. Il observait de même les autres points de la loi de Dieu, n'étant encore qu'un tout jeune homme.

Et lorsqu'il fut parvenu à l'âge mûr, il épousa une femme de sa tribu, nommée Anne, et en eut un fils qui s'appela comme lui-même, et auquel il apprit dès l'âge le plus tendre à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché.

Ayant donc été emmené captif à Ninive avec sa femme, son fils et toute sa tribu, alors que tous autour de lui mangeaient des mets des païens, il s'en abstint lui seul et ne souilla jamais son âme ni ses lèvres des viandes défendues<sup>1</sup>.

Arrêtons-nous ici ce soir, mes frères, et tous apprenons du saint homme Tobie à *ne nous laisser jamais entraîner au mal par les mauvais exemples* semés autour de nous, — et tout spécialement dans deux circonstances où il nous faudra résister, avec une indomptable fermeté, à l'entraînement général : je veux dire quand il s'agira pour nous d'aller *sanctifier le dimanche*, — et d'observer, surtout pendant le Carême, le précepte aujourd'hui si universellement transgressé *du jeûne et de l'abstinence*.

## I

Le nombre de ceux qui remplissent aujourd'hui dans toute leur étendue les obligations de leur baptême et leurs devoirs de chrétiens, est, il faut le dire, bien petit, en comparaison du nombre des transgresseurs de la loi et des transfuges du devoir. Sans juger mal de personne en particulier, il suffit de jeter les yeux autour de soi pour voir combien il y en a peu qui se mettent en peine de conformer leur vie et leur conduite aux leçons de l'Evangile ; combien il y en a peu qui soient ce

<sup>1</sup> Nous avons emprunté la traduction des passages du Livre de Tobie que nous donnerons dans ces Homélies, à la Bible de Fillion (Paris, Letouzey et Ané).

qu'ils doivent être et donnent l'exemple de l'accomplissement du devoir chrétien.

Le mauvais exemple tout au contraire est commun et multiplié sous toutes les formes. Tantôt il éclate aux yeux de tous en un scandale retentissant ; tantôt il s'affiche avec une impudence satanique, consenti et voulu par ses auteurs comme un moyen de corruption pour perdre les âmes ; le plus souvent il vient de mauvais chrétiens qui, sans aucun dessein de nuire aux autres, découragent pourtant et parfois ébranlent les bons, par le spectacle d'une vie oublieuse de Dieu et du devoir. A force de coudoyer l'indifférence de ces chrétiens qui ont cessé de l'être, on se sent devenir soi-même peu à peu indifférent, moins pratiquant, moins religieux. — A force de se voir le petit nombre à suivre le sentier de la religion et des saintes pratiques, on finit par entrer en tentation, et, si l'on n'a pas une foi profonde et vive, par douter de soi-même et par se demander si, oui ou non, l'on est vraiment dans la vérité et dans la bonne voie. Et ainsi peu à peu l'on se relâcherait, l'on se refroidirait, l'on se laisserait aller à une certaine langueur capable d'énerver en nous les salutaires énergies de la foi.

Ajoutez à cela les railleries dont les impies et les ennemis de Dieu ne cessent de poursuivre ceux qui persévèrent dans la piété et qui veulent, malgré tout, rester fidèles à leur Dieu, seuls contre le plus grand nombre. Il semble que ce soit aujourd'hui un déshonneur d'agir en bon chrétien et conformément aux engagements de son baptême. La piété est tournée en ridicule ; la dévotion reçoit dans le monde vingt noms plus méprisants les uns que les autres. Et pourquoi ne point le dire, mes frères ? il faut un courage solidement trempé, il faut parfois de l'héroïsme, pour oser manifester devant les multitudes les sentiments de religion que l'on porte en son cœur. Il est même plus d'une circonstance où l'on aura à souffrir la persécution violente et l'outrage, si l'on ne veut pas faillir à son devoir.

N'importe. L'exemple de Tobie doit nous apprendre à faire passer avant toute autre considération la ferme résolution de persévérer dans le service de Dieu ! Si nous sommes le petit nombre, rappelons-nous cette parole du Christ à ses disciples : « *Notite timere, pusillus grex* ; ne craignez rien, petit troupeau fidèle au Bon Pasteur ; ne craignez rien de votre petit nombre. Qu'importe ! puisque c'est à vous qu'il a plu à mon Père d'accorder la possession de son royaume. » Que les mondains autour de vous forment foule tant qu'ils voudront et cherchent à vous effrayer par leur nombre ! Ne cédez point à leurs discours, et répondez à leurs avances comme à leurs menaces : « Malheur à toi, monde pervers plein de scandales et d'exemples pernicieux : *vae mundo a scandalis*. »

Pour aller de la Galilée à Jérusalem porter au temple du vrai Dieu le culte qu'il refusait avec une pieuse horreur aux idoles des faux dieux, le saint homme Tobie eut sans nul doute plus d'une

vexation à subir, et de la part de ses concitoyens infidèles à leur Dieu, et de la part des pouvoirs publics. Car les rois d'Israël n'avaient élevé les veaux d'or et les statues des fausses divinités, que pour empêcher leurs sujets de se rendre à Jérusalem, au temple de Salomon. Ennemis des rois de Juda, dont Jérusalem était la capitale, ils s'opposaient de toutes leurs forces aux voyages que leurs sujets pouvaient entreprendre pour apporter au temple de Jérusalem leurs tributs et leurs offrandes, en même temps que leurs adorations. Ce n'est donc qu'au prix d'efforts et de sacrifices de toute sorte, qu'il était possible à Tobie de visiter le Temple et d'y rendre ses devoirs à l'Eternel.

D'un autre côté, ses amis et ses proches ne manquaient point de l'assaillir sans cesse, pour le détourner de ces longs et périlleux voyages semés d'embûches et de fatigues. Et ses concitoyens, dont il était comme le remords vivant, devaient voir d'un mauvais œil ce jeune homme protestant seul contre la lâcheté de tous, par sa généreuse fidélité à la loi du Seigneur. Il n'en persévérerait pas moins dans sa conduite courageuse, et continuait à fuir seul la compagnie et l'exemple de tous. Ah ! sans doute déjà il déplorait dans le secret de son cœur l'infidélité du peuple tout entier parjure à son Dieu ; déjà, loin de songer à imiter lui aussi l'apostasie de ses concitoyens, il s'en affligeait dans l'angoisse de son âme, redoutant pour le peuple infidèle l'accomplissement de cette menace du prophète Amos s'écriant : « Vos jours de fête se changeront en lamentation et en deuil, parce que vous n'avez point obéi aux préceptes de l'Eternel ; et vous serez livrés au pillage, à la captivité et à la mort, parce que vous n'avez pas marché sincèrement devant la face du Seigneur. » (Amos, VIII, 10.)

Tels doivent être, chrétiens qui m'entendez, tels doivent être, en face du mauvais exemple devenu presque universel, les sentiments de vos cœurs. Loin de nous laisser ébranler et abattre parce que nous sommes le petit nombre à suivre le sentier de la religion et de la vertu, loin de nous laisser gagner par la contagion du mal devenu général, nous devons plaindre au contraire les aveugles et les infortunés en grand nombre qui suivent le chemin de l'abîme. Il y a longtemps que le Divin Maître l'a proclamé en gémissant : « Elle est large, a-t-il dit, large et spacieuse la voie qui mène à la perdition, et quelle n'est pas la foule de ceux qui suivent cette voie ! *Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et quam multi sunt qui intrant per eam* ! Qu'elle est étroite au contraire et resserrée, la voie qui conduit à la vie éternelle, et combien peu trouvent et choisissent ce chemin ! *Quam angusta porta, et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* ! » (Matth. VII, 13, 14).

Pris de compassion pour ces malheureux qui peuplent le chemin de l'abîme, et se laissent pousser à la mort et au malheur éternel par le souffle du mal, nous saurons donc, mes frères,



tenir nos pas fermement attachés au bon sentier, sur les traces des saints et de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous ne faiblirons pas, nous ne molirons pas, nous n'hésiterons pas ; mais nous redoublerons de générosité et de persévérance dans la foi et les bonnes œuvres ; et alors même que tous autour de nous seraient misérablement tombés et chercheraient à nous entraîner dans leur chute, maintenons-nous debout toujours. C'est la recommandation de l'apôtre : *State in fide*, dit-il, allons, chrétiens, toujours debout, fidèles à votre drapeau !

Lorsque dans la mêlée la mort fauche les rangs des combattants, il arrive parfois que des bataillons, que des régiments entiers sont couchés par la mitraille sur le champ du carnage ; mais tant qu'il reste un soldat, le drapeau passe de main en main, transmis par les mourants à leurs compagnons d'armes. Et lorsque enfin, tous étant morts, un seul demeure pour soutenir le drapeau, il l'élève avec une noble fierté en face de l'ennemi, il le défend d'une main vaillante contre vingt assaillants qui l'entourent : plutôt mourir lui aussi, et mourir mille fois, que de trahir le drapeau ! Il fait des prodiges de valeur pour ne le point laisser prendre ; et plus d'une fois il trouve, dans la force de son amour pour l'honneur du drapeau, une énergie surhumaine, capable d'en imposer à l'ennemi et de lui infliger une fuite honteuse. Soldats de Dieu qui m'écoutez, mes frères, c'est là votre modèle. Si dans la lutte pour le ciel, tous sont tombés autour de vous sous les coups de Satan, et si vous demeurez seul à combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, c'est là pour vous un puissant motif, non point de faiblir et de rendre vous aussi les armes à l'ennemi, mais de déployer plus d'ardeur, plus de vaillance, plus d'héroïsme que jamais dans la lutte pour la bonne cause.

Opposez, mes frères, les bons exemples de votre fidélité à Dieu à tant de mauvais exemples qui se voient à chaque instant dans le monde ; et qui sait si, la grâce de Dieu aidant, votre bon exemple ne deviendra pas lui aussi contagieux par sa persévérance, comme le mauvais exemple est contagieux par sa fréquence ? — Napoléon I<sup>er</sup> ramenait de Moscou la grande armée vaincue pour la première fois, mais par les éléments, non par les ennemis. Le froid jonchait des cadavres de ces héros invincibles toutes les routes de la retraite. Les plus vaillants sentaient mourir leur vaillance, et le désespoir sombre emplissait les cœurs. Autour de quelques feux allumés à la hâte, les soldats et les officiers se serraient pêle-mêle les uns contre les autres. Mais la flamme de ces foyers improvisés, loin de réchauffer leurs membres engourdis, ne faisait qu'amener plus promptement leur trépas, car à demi-morts de froid, ils étaient achevés par le feu. Les vivants ne pouvant écarter les morts du foyer, se plaçaient sur eux pour y expirer à leur tour, et servir de lit de mort à de nouvelles victimes. On brûlait le bois des fusils pour alimenter ces feux homicides ; on jetait les munitions

et les cartouches ; on abandonnait les canons ; et cependant par derrière venaient les Russes, menaçant d'anéantir sans effort cette armée sans défense. Le brave général Drouot comprit le danger : il fallait rendre à ces troupes démoralisées le courage de souffrir le froid et de garder leurs armes. Mais comment, seul en face du désespoir de tous, fera-t-il rentrer dans ces âmes sans ressort la force d'accomplir le devoir jusqu'au bout, et de chercher le salut dans une discipline rigoureuse ? Comment ? Par le bon exemple. Chaque jour donc, en plein air, il ôte son uniforme, ouvre le col de sa chemise, append un miroir à l'affût d'un canon, et malgré le froid et la neige, se rase la figure et se lave le cou et le visage devant toute sa troupe ; un glaçon lui sert d'instrument pour sa rude toilette. Pas un seul jour il n'y manqua, à quelque degré douloureux que la température descendit. Jamais il n'approcha d'un seul feu de bivouac. Aussi la Providence récompensa son dévouement et le noble exemple qu'il donnait à sa troupe. Il ramena jusqu'aux frontières toutes ses batteries, sans avoir perdu un seul canon, et ne laissant derrière lui que quelques soldats. Par ce spectacle donné à l'armée d'une bravoure sans défaillance, il avait communiqué à ses compagnons d'armes la force morale et le courage de souffrir et d'espérer toujours, et de faire jusqu'au bout leur devoir ; par son bon exemple il avait sauvé la retraite, il avait sauvé la vie de ses soldats : — N'est-ce pas là encore pour nous, chrétiens, un grand exemple et un grand encouragement à persévérer dans le bien parmi la défection générale ? Qui sait si notre conduite courageuse ne ramènera pas au devoir nos frères hésitants ?

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, nous aurons agi comme nous le devions, et nous n'aurons à redouter ni les reproches de notre conscience, ni les châtiments d'un Dieu vengeur.

## II

C'est le moment d'entrer ici, mes frères, dans quelques détails, et de vous dénoncer ce scandale public en tout premier lieu, qui consiste dans le manquement d'un très grand nombre d'hommes et de femmes à la messe et aux offices solennels, le dimanche.

Autrefois c'était un beau spectacle que celui de ces foules chrétiennes se rendant à la messe paroissiale en habits de fête. Non seulement chaque famille s'y trouvait représentée par une ou plusieurs personnes, mais des membres de la famille pas un ne manquait, si l'on excepte les infirmes et les malades. Le père conduisait à l'église ses fils grands et petits ; les filles y accompagnaient avec piété leur mère heureuse de les sentir à ses côtés. C'était jour de repos et jour de joie pour tous. L'homme des champs y levait librement vers le ciel son front lavé de la poussière du sillon ; l'homme d'études y goûtait dans la prière et le recueillement un délassement

nécessaire à ses arides travaux. Et quand toutes les voix de ce peuple chrétien s'élevaient ensemble sous les voûtes sonores du temple, quelle puissance et quelle beauté que ce chant populaire ! Quelle édification pour tous et pour chacun ! Car de l'harmonie des lèvres naissait l'harmonie des cœurs, et les âmes les plus froides se retrouvaient émues et religieuses, et emportées vers Dieu par je ne sais quel souffle d'adoration et de piété, sur les ailes de ce chant montant droit vers les cieux. Qu'il faisait bon dans nos églises alors ! Qu'ils étaient beaux, nos saints offices ! Comme les fidèles, loin de s'y ennuyer et de s'y déplaire, loin de chercher de futilles prétextes pour s'en tenir éloignés, y goûtaient avidement les pures joies de l'âme, les seules vraies délices possibles à l'homme ici-bas, et le seul bonheur véritable, en même temps qu'ils y trouvaient une source de grâces pour supporter sans défaillir les épreuves de la vie !

Hélas ! mes frères, que les temps sont changés ! Aujourd'hui, je le dis avec douleur, dans la plupart de nos paroisses les églises sont désertées et les saints offices abandonnés le dimanche ! La moitié des femmes et la presque totalité des hommes se tiennent en dehors du culte aux jours de dimanches et de fêtes. Et les fidèles qui fréquentent assidûment les offices, rappellent en vérité, par leur petit nombre, le pieux Tobie s'en allant seul au temple de Jérusalem, aux jours prescrits par la loi. L'herbe croît sur les chemins qui mènent à nos sanctuaires, et l'on peut redire, en l'appliquant à nos églises délaissées, la parole désolée du prophète s'écriant : « Les voies de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus à ses solennités ! » Et dans nos temples vides, au lieu de la voix de tout un peuple instruit des saintes mélodies de l'Eglise, c'est la voix triste et seule d'un serviteur salarié, recruté non sans peine, qui redit aux échos du sanctuaire les chants liturgiques abrégés, écourtés, et désormais impuissants à parler au cœur des fidèles, et à se faire comprendre d'eux en y réveillant la foi et la prière.

Ah ! je comprends, mes frères, que les choses étant telles, à chaque instant, du groupe de ceux demeurés fidèles, encore il se détache un déserteur sortant de l'église, pour n'y rentrer de sitôt et qu'à de rares intervalles. Les pères ne venant plus occuper à l'église leur place d'autrefois, je comprends que les enfants cessent bientôt d'y venir eux-mêmes quelques années, disons mieux, quelques semaines ou quelques jours après leur première communion et leur confirmation. Oh ! c'est ici surtout que le scandale s'exerce en grand, qu'il est contagieux, qu'il provoque les défections, causes à leur tour de défections nouvelles.

Voilà pourquoi je viens ici conjurer ceux qui sont restés bons et fidèles encore, de se tenir en garde contre les exemples pernicieux qu'ils ont sans cesse sous les yeux, contre les défaillances dans le devoir dominical dont ils sont chaque semaine les témoins ; les conjurer d'imiter sur ce point le noble exemple de Tobie ; les conjurer de ne

point laisser tomber de leur souvenir le grand commandement du Seigneur : « *Memento ut diem Sabbati sanctifices* : rappelez-vous de sanctifier le jour du Sabbat ! » — Le devoir est de venir chaque dimanche se prosterner devant les saints autels, et unir sa prière à la prière de la Victime adorable qui s'y fait présente et s'y immole. Et nul n'a le droit de s'affranchir du devoir, sous le vain prétexte que beaucoup ne reconnaissent point ce devoir ni ne l'accomplissent.

Malheur au siècle et au pays qui vide les temples du Maître ! Malheur à ceux qui n'ont point le courage de rompre avec un siècle pervers pour venir au Maître qui les appelle ! Il supplie aujourd'hui : demain viendra la mort, et parlant alors avec l'éclat redoutable du tonnerre il dira : « Allez, maudits, au feu éternel !... »

III

III

Avec le précepte de la sanctification du dimanche, il en est un autre encore au sujet duquel les transgressions sont innombrables : c'est le précepte de l'abstinence et du jeûne. Où sont-ils ceux de qui on peut dire comme de Tobie captif à Ninive : « alors que tous autour de lui mangeaient des mets des païens, il s'en abstint lui seul, et ne souilla jamais son âme ni ses lèvres des viandes défendues ? » Où sont-ils ceux de qui l'on peut rendre cet élogieux témoignage ? — Sans doute ils existent ; et l'on est heureux de compter dans cette paroisse plus d'un foyer où la table le vendredi et les jours défendus n'est jamais servie qu'en maigre. Mais hélas ! qu'ils sont rares, ces fidèles observateurs du carême et du vendredi. Et s'ils forment dans la foule une louable exception, c'est une bien faible et bien minime exception.

Je n'ai qu'à les encourager en ce moment, et à applaudir à leur conduite exemplairement chrétienne. Qu'ils redoublent de vigilance pour ne point se laisser gagner par la contagion. Qu'ils ne se laissent point déconcerter par les prétextes grossiers que les gens sans religion invoquent en faveur de leurs appétits sensuels. « La viande n'est pas plus mauvaise en Carême qu'à Pâques, le vendredi que le dimanche ! » Non sans doute, pour les animaux sans raison qui n'ont d'autre loi que celle de leurs instincts et de leur ventre. Mais pour nous, créatures douées de raison, qui sentons en nous la chair conspirer contre l'esprit, n'est-ce pas une nécessité d'affaiblir cette chair rebelle, en lui retranchant quelque chose de ce qui la flatte et la rend indomptée ? Mais pour nous, chrétiens, disciples d'un Maître que nos péchés couronnèrent d'épines et couvrirent de plaies et de douleurs dans tout son corps, n'est-ce pas une obligation de faire sentir à notre corps l'aiguillon de la mortification en expiation de nos péchés sans cesse renaissants ? Pour oublier nos crimes et ne nous en point châtier, Dieu ne demande de nous que la privation de quelques aliments et de quelques mets qui flatteraient notre goût : ne pouvons-nous lui accorder ce peu qu'il



nous demande, alors qu'il serait en droit d'exiger de nous un châtement si rigoureux ?

Que cette simple réflexion, mes frères, affermis en nous la résolution de maintenir à notre table l'exacte observance de l'abstinence et du jeûne commandés par l'Eglise ! Que l'exemple de la prévarication d'autrui n'ébranle point notre fidélité ! Parce que nous verrons notre voisin prendre un poison, voudrions-nous donc le prendre aussi et nous donner la mort ? Ce serait folie. — Et cependant, pareille est la folie de ceux qui, abandonnant les traditions chrétiennes de leur famille et de leurs pères, cèdent à l'entraînement général, et font gras les jours défendus, par respect humain ou par quelque sentiment aussi peu noble, en voyant les autres faire gras. Pour une satisfaction passagère accordée à leurs corps, ils perdent leur âme et lui donnent la mort. Quel aveuglement ! Et comme cette conduite est digne de toute notre pitié !

O mon Dieu, préservez les pieux assistants de cette assemblée de ce funeste aveuglement ! Préservez-les à tout jamais de la contagion du mauvais exemple, afin que, s'ils sont seuls sur la terre à vous servir, ils soient dans le ciel les compagnons des anges et des saints qui vous chantent en chœurs innombrables. Ainsi soit-il.

---

#### PETITE INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME

*Major autem horum caritas.*  
La charité est la plus parfaite  
des vertus. (I Cor. xiii, 13).

Saint Paul fait dans l'épître de ce jour un magnifique éloge de la charité. D'un côté il nous montre l'incontestable supériorité de cette vertu, qui doit nous la faire rechercher par dessus tout. De l'autre, il en dépeint les qualités et les effets, pour que nous ne nous trompions point, croyant la posséder pleinement lorsqu'elle est encore très imparfaite en nous.

L'apôtre parlait à des disciples fervents, désireux de la perfection. En stimulant et en guidant leurs efforts dans la poursuite des dons spirituels les plus éminents, il veut qu'ils aient plus encore l'estime de la charité. Et tel est le premier fruit que nous devons recueillir de ses paroles : une juste appréciation de cette vertu.

Mais non content de nous avoir montré l'excellence de la charité, il nous la dépeint dans toute sa beauté et dans toute sa pureté, en en détaillant et faisant ressortir les multiples et merveilleux effets. Nous avons là une marque certaine pour reconnaître si nous possédons ce don inappréciable.

Enfin, pour enflammer davantage notre zèle, il déclare que si les autres vertus doivent un jour cesser d'exister et se transformer, la charité, elle, demeure à jamais. Ainsi doit-elle être en nous à

l'état permanent, et croître sans cesse jusqu'à son plein épanouissement dans le ciel.

#### I

Si jamais il a été opportun d'affirmer la nécessité et l'importance de la charité, c'est bien aux jours où nous vivons. Où tendent en effet les préférences des hommes ? Quels sont les biens qui obtiennent leurs suffrages ?

Saint Paul, voulant donner aux premiers fidèles une très haute idée de cette reine des vertus, énumère les dons spirituels les plus sublimes que nous puissions ambitionner. Aucun d'eux n'égale la charité, aucun ne peut suppléer à son défaut. « Quand, s'écrie-t-il, je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonore ou une cymbale retentissante. » Le don des langues était, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, celui qui excitait le plus d'admiration à l'origine. Saint Paul l'amplifie encore : il ne dit pas, fait remarquer le grand Docteur : Quand je parlerais des langues inconnues, mais « quand je parlerais les langues des hommes. » Qu'entend-il par ce mot « des hommes ? » Il veut dire : De tous les hommes qui sont dans l'univers. Et cette hyperbole ne lui suffit pas encore ; mais il en ajoute une autre plus énergique que la première, quand il dit : « Lors même que je parlerais le langage des anges. » Voyez comme il exalte ce don, pour le rabaisser jusqu'à terre. Il ne s'est pas contenté de dire : Je ne serais rien ; il a dit : « Je ne serais qu'un airain sonore, une cymbale retentissante, » c'est-à-dire un métal insensible et sans âme.

Passant ensuite aux dons de prophétie et de foi, il les élève aussi bien haut, il y insiste avec emphase : « Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais une science parfaite de toutes choses. » Puis : « Quand j'aurais une foi à transporter les montagnes. » Quels dons plus merveilleux que ceux-là ? Combien seraient ravis de les posséder ! Mais encore, les posséderait-on, si l'on n'a pas en même temps la charité, l'apôtre détruit d'un mot l'orgueil que nous en pourrions concevoir, mot singulièrement expressif : « Je ne suis rien. »

Après cela, qu'y a-t-il de plus relevé dans l'estime des hommes ? Est-ce la générosité poussée jusqu'à ses dernières limites, comme ferait celui qui distribuerait aux pauvres tous ses biens, sans se rien réserver ? Est-ce le sacrifice de sa vie, sacrifice non ordinaire, mais dans les conditions les plus cruelles, comme serait de livrer son corps pour être brûlé vif ? Assurément nous ne pouvons concevoir rien de plus héroïque ; c'est là le dernier mot du dévouement, et nul ne saurait le porter plus loin.

Eh bien ! ce dévouement, cette générosité, cette mort, supposé qu'ils puissent exister sans la charité, ne serviraient de rien, ne seraient d'aucun profit. L'apôtre l'affirme expressément : « Quand,

dit-il, j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, quand j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne me servirait de rien. »

Tel est le cas que fait l'Evangile de la charité. On ne pouvait rien dire de plus fort pour en démontrer la nécessité. Or, est-ce là l'idée que nous en avons, l'idée qu'en ont les chrétiens de nos jours ? Encore, si nous avions une noble émulation pour ces dons spirituels que prisait tant les fidèles de la primitive Eglise ! Mais combien inférieurs sont les biens que nous recherchons ! Pour plusieurs c'est la science, une science toute profane ; pour beaucoup c'est la fortune, les richesses de la terre ; pour un plus grand nombre c'est la jouissance, le plaisir sous toutes ses formes.

Ah ! mes frères, que je voudrais posséder la voix du grand apôtre pour crier aux hommes de cette génération : Il y a mieux, infiniment mieux que tout ce qui fait l'objet de votre ambition ici-bas. *Sursum corda*, haut les cœurs ! Sans doute vous devez aimer, désirer, poursuivre avec ardeur ce qui est vrai, noble, bon, grand, même parmi les choses qui passent. Mais sachez-le, eussiez-vous réalisé toute la somme de science, de gloire, de bonheur qu'un homme peut envier en cette vie, si vous n'avez pas la charité, si vous n'aimez Dieu par dessus tout et votre prochain, vous n'avez rien fait, et votre vie est une vie inutile et vaine devant Dieu. Et fussiez-vous un parfait honnête homme selon le monde, intègre, irréprochable en toutes vos voies, bienfaisant, plein de sollicitude et de dévouement envers les petits et les pauvres, si vous n'avez la charité, de quel profit tout cela vous sera-t-il ? Non, non, sans la charité, il n'y a pas de perfection vraie, il n'y a pas non plus de bonheur complet ni en cette vie ni dans l'autre.

## II

La charité, en effet, est non seulement l'âme de nos bonnes œuvres, mais toutes les vertus sociales découlent d'elle comme de leur principe. « La charité, continue l'apôtre, est patiente, elle est douce ; la charité n'est point envieuse ; elle n'agit point témérairement, ni par orgueil ; elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'irrite pas, elle ne médite point de mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. »

Voyez-vous, dirons-nous avec saint Jean Chrysostome, comme peu à peu la charité élève ses adeptes au niveau des esprits célestes ? Exempt de colère, pur de toute jalousie, libre du joug des vices, soustrait aux faiblesses de la nature humaine, l'homme parvient par la charité à revêtir la nature impassible des anges.

Comment une société où régnerait cette charité parfaite ne serait-elle pas heureuse et prospère ? Là point de lutte, point de rivalité haineuse, point d'injustice, mais une aimable communica-

tion de tous les talents, de tous les biens, de tous les services.

Mais c'est-là, me répondrez-vous, un idéal qui peut bien exciter notre admiration, mais qui n'a jamais existé dans aucun temps ni dans aucun pays. L'humanité déchue est incapable à jamais d'une telle vertu. Elle peut à la vérité en produire certains actes en des circonstances particulières. Quant à prétendre réunir à la fois et d'une manière constante des qualités si nombreuses et si éminentes, voilà qui dépasse évidemment les forces de l'homme, et c'est folie d'exiger de nous une perfection justement égalée à celle des élus eux-mêmes.

Nous ne prétendons point, mes frères, que l'homme puisse s'élever à cette charité parfaite par ses seules forces. Cette vertu, telle qu'elle nous est représentée et prescrite par l'apôtre, est une vertu éminemment surnaturelle. Ils se tromperaient donc, ceux qui la croiraient possible sans le secours de la grâce, comme ceux qui l'estimeraient, même avec ce secours, hors de notre portée.

Ce qui est vrai, c'est que Dieu en nous la commandant nous aide efficacement à la pratiquer. Contesterions-nous cette toute-puissance de la grâce ? Mais les faits sont là pour nous convaincre. Parcourez l'histoire de la sainteté et vous n'aurez pas de peine à reconnaître que ce qui nous semble humainement impossible, a été réalisé et dans un degré héroïque, sublime, par une multitude d'hommes de tout rang et de toute condition. Et ce ne sont pas seulement les individus pris isolément qui nous donnent ce magnifique spectacle. Des sociétés chrétiennes tout entières nous l'ont fait admirer plus d'une fois, et en même temps elles ont conquis la plus grande somme de bonheur que les dangereux utopistes de nos jours oseraient à peine rêver.

Puis donc, mes frères, que la charité est ouvrière de toute vertu, il faut la faire entrer dans nos âmes avec le plus grand soin, pour cueillir à jamais ses fruits abondants, toujours certains, et qui ne se corrompent point.

## III

Il semble que ces considérations, dans la bouche de l'apôtre, devaient suffire à enflammer les hommes d'ardeur pour cette vertu parfaite de la charité. Pourtant, il insiste encore plus et nous en fait voir l'excellence sous un autre point de vue. Il a dit que la charité est le plus grand des dons, et la voie la meilleure pour les obtenir ; il a dit que sans elle ces dons ne nous servent pas beaucoup ; il l'a décrite par des traits nombreux, faisant servir à l'ornement de cette vertu non seulement les qualités qu'elle a, mais encore les défauts qu'elle n'a pas. Il veut l'exalter d'autre façon et montrer qu'elle est grande en ce qu'elle est stable. « Les prophéties seront rendues inutiles, et les langues cesseront. » En effet, dit saint Chrysostome dans son beau commentaire de cette épître, si ces dons n'ont été accordés aux hommes qu'à



cause de la foi, dès que celle-ci sera répandue par toute la terre, elles seront inutiles.

Mais l'apôtre affirme que la charité, elle, ne cesse jamais : *nunquam excidit*. La science elle-même sera détruite un jour, en ce sens, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui nous n'avons qu'une science partielle, une connaissance d'enfant, nous voyons Dieu comme dans un miroir et en des énigmes ; mais dans le ciel nous le verrons face à face, alors nous connaissons comme nous sommes connus.

Ainsi la charité l'emporte encore sur la foi et sur l'espérance. Celles-ci cessent, quand sont arrivés les biens dans lesquels on a cru et qu'on a espérés ; la charité, au contraire, s'en accroît, et deviendra plus forte. Toutes les autres choses passent, la charité demeure éternellement.

Notre conclusion sera donc celle de l'apôtre lui-même, telle que nous la présente son éloquent interprète, le grand Docteur que nous aimons à citer ici.

Si telle est la force de la charité, c'est à bon droit que saint Paul ajoute : « Poursuivez la charité, *sectamini charitatem*. » En effet, il faut la poursuivre et s'empresser vivement vers elle, car elle est prompte à s'envoler, et grands sont les obstacles qui nous arrêtent dans notre course vers elle. Il faut donc déployer une grande énergie pour la saisir. C'est ce que le bienheureux Paul voulait montrer, car il n'a pas dit : Suivez la charité, mais « Poursuivez la charité, » nous excitant ainsi et nous enflammant du désir de l'atteindre.

Et comment y parviendrons-nous ? Aucune voie n'est plus sûre que d'aller la puiser à son foyer, c'est-à-dire dans le cœur même de Jésus, ce cœur si parfaitement embrasé d'amour pour Dieu et pour les hommes. En cette fête des Quarante-Heures, approchons donc de l'autel où il s'offre à nous, et prions Notre-Seigneur d'allumer à jamais dans nos âmes ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche de la Quinquagésime. — Jésus guérit l'aveugle de Jéricho

L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL

*Domine, ut videam.*

Seigneur, faites que je voie.

*Objection.* — Les menaces des prêtres à l'adresse des pécheurs sont exagérées : la sévérité de Dieu a des bornes.

*Réponse.* — Les intérêts de sa justice ont des exigences. Vous plaindriez-vous que Dieu vous traitât comme vous l'aurez lui-même traité ? qu'il vous rendit mépris pour mépris, insultes pour insultes ? Aurez-vous quelque chose à dire quand

il punira par des refus obstinés l'opiniâtre résistance que vous faites aujourd'hui à sa grâce et à ses secrètes inspirations ? Il vous sollicite, il vous presse inutilement ; sera-t-il trop rigoureux quand il opposera à la dureté de votre cœur l'inflexibilité du sien, l'obstination de sa colère à l'obstination de votre impénitence, une haine implacable à vos outrages persévérants ?

*Objection.* — Dieu est juste, mais il est miséricordieux.

*Réponse.* — Si l'on vous en croit, Dieu est miséricordieux, non pas de cette miséricorde qui contribue à sa gloire, mais de cette miséricorde qui favorise les iniquités ; non pas de cette miséricorde qui consiste à convertir le pécheur, et à lui faire prévenir par une prompte et austère pénitence les supplices de l'autre vie, mais de cette miséricorde qui le dispense de la pénitence et du châtiment. Dieu est miséricordieux : dès lors, il n'est point de grâces dont le pécheur ne puisse abuser, point de crimes qu'il ne puisse commettre, point de passions qu'il ne puisse contenter impunément. Dieu est miséricordieux : il doit donc en votre faveur fermer les yeux à tous vos outrages, vous prêter encore et du temps et des forces pour l'offenser, couronner ensuite tant de bontés par une rémission générale de tous vos crimes. Vous finirez comme un saint, après avoir vécu comme un réprouvé. — Et vous ne rougisiez pas de penser de Dieu si indignement ? La justice de Dieu ne doit-elle pas vous retrancher cette trompeuse espérance, ou faire de vous un exemple qui empêche d'autres pécheurs de partager votre présomption ?

*Objection.* — Pourquoi Dieu me choisirait-il pour être un exemple de sa justice, plutôt que pour être un exemple de sa bonté ?

*Réponse.* — Parce qu'il convient que le pécheur qui aura refusé de chercher Dieu pendant sa vie, le cherche sans succès à la mort. *Mane consurgens et non inveniens me*. De quoi pourrez-vous vous plaindre, si ayant négligé de répondre à Dieu quand il vous appelait à la pénitence, vous le trouvez sourd à votre voix quand vous invoquerez sa miséricorde ? *Vocavi et renuistis... tunc invocabunt me, et non exaudiam*. De quoi pourrez-vous vous plaindre, vous qui vous serez moqué de Dieu pendant tout le cours de votre vie, faisant aussi peu de cas de ses invitations que de ses menaces, si Dieu à son tour se moque de vous, et vous insulte même, quand vous implorerez sa clémence uniquement par crainte de sa justice ? *Desperavistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitum vestro ridebo, et subsannabo, cum vobis id quod timebatis, advenerit*.

*Objection.* — Dieu n'a-t-il pas promis dans la sainte Ecriture de pardonner à l'impie son iniquité, s'il se repent ? *Impietas impij non nocebit ei, in quacumque die conversus fuerit ab iniquitate sua*.

**Réponse.** — Dieu a promis de pardonner à l'impie dont le repentir serait véritable ; mais il n'a pas promis à l'impie la grâce d'un véritable repentir pour l'heure de sa mort, quelle qu'elle ait été la malice de sa vie. *Pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est; pœnitentia quæ a moriente tantum petitur, timeo ne et ipsa moriatur*, dit saint Augustin. Nous accordons la pénitence, ajoute-t-il, c'est-à-dire les sacrements à la mort, parce qu'il ne convient pas de les refuser alors ; mais notre sentiment n'est point que la plupart de ceux qui les demandent méritent de les recevoir. *Pœnitentiam dare possum, securitatem dare non possum.*

**Objection.** — Je cesserai d'aimer les créatures dès que je cesserai d'en pouvoir jouir ; j'y renoncerais alors facilement.

**Réponse.** — Dites plutôt que malgré vous elles vous échapperont, que vous ne les laisserez aller que parce que vous ne les pourrez plus retenir. Ce n'est pas votre volonté qui les abandonnera, c'est la mort qui vous les arrachera. Ce n'est pas vous qui renoncerez à vos passions, c'est la mort qui les congédiera. Vous vous repentez comme un criminel qu'on mène à l'échafaud se repent de ses assassinats. Ce ne sont pas vos péchés que vous haïrez, mais les supplices qui les doivent punir. Vous craindrez, dit saint Augustin, non de pécher mais de brûler, *Ardere metuunt, peccare non metuunt*. L'amour de Dieu n'aura aucune part à votre douleur ; c'est de votre amour de vous-même qu'elle naîtra.

**Objection.** — Où sera ma faute, si voulant me convertir à l'heure de la mort, je ne le puis pas ?

**Réponse.** — Votre faute, elle est dans les dispositions où vous vous obstinez à vivre maintenant. Il faut ne pas tourner en dérision les menaces de la religion, ne pas les traiter de figures et de jeux d'imagination. Il faut ne vous pas croire tellement l'arbitre des mouvements de votre cœur, que vous puissiez le changer en un moment, et haïr à la mort ce que vous aurez aimé toute votre vie. Il faut vous persuader que l'ouvrage de la conversion est un long ouvrage ; que comme on ne guérit pas tout d'un coup des maladies du corps, il faut aussi bien du temps à l'âme pour guérir des siennes ; que si Dieu refuse à certains pécheurs la faveur d'une conversion subite, c'est surtout à ceux qui, comme vous, présumant de sa bonté, attendent la mort pour se convertir.

**Objection.** — J'ai la volonté de me convertir plus tard : quand je voudrai me convertir, ne serai-je plus le maître de ma volonté ?

**Réponse.** — Rien, il est vrai, n'est plus à nous que notre volonté, mais c'est précisément parce qu'elle est à nous, dit saint Bernard, que nous devons nous en défier. Si Dieu avait bien voulu s'en rendre uniquement le maître, il la tournerait toujours vers le bien, et nous pourrions compter

sur elle, mais notre malice la fait toujours pencher vers le mal. L'empire que vous avez sur votre volonté vous fait penser, dites-vous, que vous voudrez dans un autre temps travailler à votre salut : mais pour être assez assuré que vous le voudrez dans un autre temps, faites-en l'épreuve maintenant ; essayez de vouloir actuellement ce que vous espérez vouloir plus tard. — Vous refusez ? Où est donc cet empire que vous prétendez avoir sur votre volonté ? S'il est vrai que vous ne pouvez vouloir vous convertir maintenant, quel motif avez-vous de croire que vous le voudrez plus tard ? Demandez à Dieu dès aujourd'hui la bonne volonté qui vous manque.

## INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA FOI

### 1<sup>re</sup> Instruction

#### NATURE ET OBJET DE LA FOI

Mes frères,

Vous connaissez le secret de nos origines. D'où venons-nous ? De Dieu. Qui nous a tirés du néant et placés sur la terre ? C'est Dieu. Mais pourquoi nous a-t-il ainsi jetés au milieu du monde ? Est-ce pour y amasser des richesses, y savourer la coupe des plaisirs, nous y enivrer des vaines fumées de la gloire et de la célébrité ? Oh ! non ; car la vie serait alors peu de chose, et ne vaudrait pas qu'on se donnât tant de peine pour la prolonger. Pourquoi donc Dieu nous a-t-il créés ? Nous le savons bien : c'est pour le connaître, l'aimer, le servir, et nous attacher à lui comme à notre éternelle félicité. Or, c'est surtout par les actes des trois vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, que nous pouvons nous acquitter envers Dieu de tous ces devoirs : *Deus fide, spe et caritate colendus est*, dit saint Augustin. Je vous parlerai, durant ce Carême, de la première de ces trois vertus, parce qu'elle est le fondement sur lequel doit être assis tout l'édifice spirituel de notre sanctification et de notre salut. Aujourd'hui, nous répondrons à une double question touchant la nature et l'objet de notre foi.

I. *Qu'est-ce que la foi ?* La foi est un don de Dieu et une vertu surnaturelle par laquelle nous donnons, à cause de la véracité de Dieu même, un assentiment ferme et assuré à toutes les vérités qu'il a enseignées et que l'Eglise nous propose à croire. Expliquons en détail cette définition.

Je dis d'abord que la foi est un *don de Dieu* et une *vertu surnaturelle*, parce que l'homme ne peut arriver à la foi par ses propres forces. C'est pourquoi, mes frères, si nous avons le bonheur de croire, soyons-en moins fier qu'heureux ; ne nous en glorifions pas comme d'un mérite, car c'est le cas de dire avec saint Paul : *Quid habes quod non accepisti ?* qu'avons-nous que nous n'ayions reçu d'en haut ?

Nous donnons, à cause de la véracité de Dieu



même, un assentiment ferme et assuré. C'est dire que la foi exclut tout doute, toute crainte d'erreur. Par conséquent, celui-là n'a pas la foi, qui nourrit un doute réel ou une crainte volontaire que telle vérité enseignée par l'Eglise n'ait pas été révélée.

Nous ajoutons : à cause de la vérité de Dieu même. C'est là le motif de notre foi, sur lequel nous aurons à revenir. Ainsi, croire parce que telle vérité nous est démontrée, parce que nous l'avons étudiée et par suite trouvée conforme à notre raison, ce n'est pas avoir la foi divine qui sauve, mais une foi humaine qui nous endort et ne suffit pas pour le salut. Et encore, remarquons-le ici en passant : il faut pour le salut, comme nous le dirons plus tard, que notre foi soit pratique, c'est-à-dire que nous vivions conformément aux enseignements de cette foi. Car, de même qu'un corps sans âme est un corps sans vie, de même une foi sans les œuvres est, dit l'apôtre, une foi morte qui ne peut conduire au ciel. Prenons-y garde, mes frères : il y a beaucoup de chrétiens qui récitent le *Credo*, mais si leur conduite n'est pas conforme à leur foi, sachez qu'une telle foi, loin de les justifier, ne servira qu'à les faire juger plus sévèrement : « Beaucoup disent *Credo*, proclame saint Augustin, mais la foi sans les œuvres ne peut sauver. *Multi enim dicunt Credo; sed fides sine operibus non salvat.* »

II. Mais quelles vérités sont l'objet de notre foi ? En d'autres termes, *que devons-nous croire ?* Nous l'apprendrons en continuant d'expliquer notre définition de la foi surnaturelle.

Nous devons croire toutes les vérités qui nous sont *proposées par l'Eglise comme révélées de Dieu*. Remarquez-le bien, mes frères : je ne dis pas seulement les vérités révélées de Dieu, mais je dis : les vérités qui nous sont proposées par l'Eglise comme étant révélées par Dieu. Par là je veux vous faire comprendre que l'organe, le moyen ordinaire dont le Seigneur se sert pour nous amener à la connaissance des vérités révélées par lui, c'est l'Eglise enseignante, c'est-à-dire le Pape et les Evêques, continuellement assistés par l'Esprit-Saint pour nous diriger sûrement dans la foi.

Les princes de la terre, en donnant un Code de lois à leurs sujets, n'en abandonnent pas l'interprétation aux caprices de chacun ; ils établissent un tribunal permanent pour les expliquer, en faire l'application aux cas particuliers, et chacun doit s'en tenir irrévocablement aux décisions de ce tribunal, bien qu'il ne soit pas infallible. Ainsi Dieu a établi l'Eglise pour être la dépositaire et la gardienne des vérités contenues dans l'Ecriture sainte et la Tradition ; il l'a munie de l'infaillibilité pour nous les enseigner avec certitude. Il exige donc que nous nous en rapportions à son enseignement dans tout ce qui concerne la foi, afin que nous soyons tous unis dans une seule et même croyance. *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.*

Cette doctrine établie, je dis que toutes les vérités

enseignées par l'Eglise, qu'elles soient claires ou obscures, mystérieuses ou intelligibles, spéculatives ou pratiques, de quelque nature qu'elles nous apparaissent, nous devons les croire, sans en excepter aucune.

Mais est-il nécessaire de les connaître et de les croire d'une manière distincte et formelle ? c'est ce que nous allons voir.

Il y a des vérités qu'il faut savoir et croire de *nécessité de moyen* ; d'autres qu'il faut savoir et croire de *nécessité de précepte*, pour employer l'expression des théologiens.

1. La *nécessité de moyen* est cette nécessité si absolue et si impitoyable que l'ignorance des vérités qu'elle nous oblige à connaître, fût-elle involontaire et non coupable, nous exclut invariablement du ciel.

Ainsi, tout chrétien est obligé de savoir et de croire, de *nécessité de moyen*, qu'il y a un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que le Fils s'est fait homme pour nous ; qu'il est mort sur la croix pour nous racheter ; que nous avons une âme immortelle ; qu'il y a un paradis pour récompenser les justes, et un enfer pour punir éternellement les pécheurs qui meurent dans l'impénitence. La connaissance de ces mystères est si indispensable que l'Eglise déclare incapable d'absolution tout pénitent qui ignore ces vérités essentielles. D'où vous devez conclure que si vous ne les avez jamais sues, ou si les ayant sues vous les avez oubliées, vous êtes dans un état de damnation certaine.

2. Outre les vérités dont je viens de parler, et qu'il faut savoir de *nécessité de moyen*, il y en a d'autres que tout chrétien doit savoir de *nécessité de précepte*. Ce sont des vérités que les fidèles ayant l'usage de la raison doivent connaître et croire, en vertu d'un commandement exprès, mais dont l'ignorance involontaire et non coupable ne nous empêcherait pas d'arriver au salut éternel. Parmi celles-ci nous comptons :

1<sup>o</sup> Tous les articles du symbole, au moins quant à la substance, car l'Eglise n'exige pas que nous sachions les formules mêmes, pourvu que nous connaissions les dogmes qu'elles renferment.

2<sup>o</sup> Les sacrements et les dispositions à y apporter, au moins en ce qui concerne ceux que nous sommes obligés de recevoir.

3<sup>o</sup> Les commandements de Dieu et de l'Eglise, qui sont le Code du chrétien et la règle obligatoire de sa vie.

4<sup>o</sup> L'oraison dominicale, qui résume admirablement nos besoins et nous permet de satisfaire avec une plus grande perfection au grand devoir de la prière ; enfin les actes de foi, d'espérance et de charité, et l'acte de contrition, quatre sublimes élévations vers Dieu, qui forment admirablement quatre sentiments nécessaires de notre vie de chrétiens.

Nous concluons de là, mes frères, qu'il y a obligation pour les pères et mères, pour les maîtres et maîtresses, d'avoir soin que leurs enfants et leurs

domestiques s'instruisent des vérités de la foi, et pour cela, de les envoyer exactement et scrupuleusement aux instructions de la paroisse. — Obligation semblable existe pour nous tous, de nous instruire des choses de la religion. Ne nous contentons pas des connaissances acquises dans notre enfance ; et souvenons-nous que l'étude de la religion doit être celle de toute notre vie. Il n'est rien, en effet, qui nous touche de plus près, et dont la connaissance nous soit plus nécessaire. — Et ne dites pas, mes frères, que vous n'avez pas le temps, que vos occupations s'y opposent. Je vous répondrai ce que saint Paulin écrivait à un de ses amis qui tenait votre langage : « Quoi, mon frère, vous avez assez de temps pour lire les livres curieux et frivoles, peut-être même dangereux, et vous n'en avez point pour lire ceux qui pourraient vous instruire de la religion ! *Vacat tibi ut sis philosophus, non vacat ut sis christianus.* » Vous n'avez pas de temps, dites-vous, et vous en perdez dans les conversations, les futilités de toute sorte. Craignez beaucoup, mes frères, car celui qui ignore sera méconnu : *Si quis autem ignorat, ignorabitur.*

## DIALOGUES POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION

### II

#### POUR LA RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME

*Louis.* — N'est-ce pas, mes chers amis, qu'on ne nous trompait point en nous disant que la première communion est le plus beau jour de la vie ?

*Jeanne.* — C'est encore plus beau, le cœur est plus heureux que nous ne l'imaginions. Cela ne peut pas s'exprimer.

*Henri.* — Je ne crois pas qu'on puisse être plus heureux en paradis, et volontiers je dirais comme un enfant : « Le ciel doit être une première communion perpétuelle. »

*Madeleine.* — J'étais et je suis encore si impressionnée, si émue, que mon bonheur me porte à pleurer de joie !

*Ernest.* — Je comprends que Napoléon I<sup>er</sup> ait déclaré un jour à ses généraux que, malgré ses victoires glorieuses, la plus belle journée de sa vie avait été celle de sa première communion.

*Marie.* — Aussi, c'est de grand cœur que nous allons renouveler solennellement les promesses de notre baptême et promettre à Jésus-Christ de ne jamais l'oublier, ni rougir de lui ou le trahir.

*Louis.* — Oh ! Marie, rougir de Jésus-Christ ! le trahir ! est-ce que c'est possible quand on a eu comme nous le bonheur de faire une bonne première communion ?

*Marie.* — Hélas ! il paraît bien que oui ; M. le curé nous le disait, et il en était tout triste.

*Jeanne.* — C'est le seul nuage en cette fête : penser que nous pourrions oublier Jésus-Christ, rougir de lui !

*Henri.* — Rougir de Jésus-Christ ? du Dieu de notre baptême et de notre première communion ? Il faudrait être bien lâche !

*Ernest.* — Je sais un beau trait d'histoire, et il me semble qu'il s'applique à nous ce soir.

*Tous.* — Raconte-le nous.

*Ernest.* — C'était en Algérie, pendant la campagne contre le fameux Abd-el-Kader. Une vingtaine de soldats français, surpris dans une embuscade, sont désarmés et conduits au chef arabe. Celui-ci leur déclare qu'ils ont à choisir : ou avoir la vie sauve et recouvrer leur liberté en renonçant au christianisme et en se faisant musulmans, ou subir la mort.

Les malheureux prisonniers baissent la tête. Quelle cruelle alternative ! Apostasier ou mourir. Oh ! ne plus revoir leur drapeau, la France, leur village, le vieux père, la vieille mère, les frères et sœurs qui les attendent !...

*Louis.* — Dis-nous vite ce qu'ils ont fait.

*Ernest.* — Le sous-officier qui commandait le détachement se tourne vers ses compagnons : « Mes amis, leur dit-il, vous ferez comme vous voudrez, mais moi je choisis la mort ; jamais je ne consentirai à trahir mon Dieu et mon baptême ! » Et tous de lui répondre aussitôt l'un après l'autre : « Ni moi ! »

*Tous.* — Bravo !

*Ernest.* — Ils ont tous été martyrs. Eh bien ! nous aussi, demain, le démon va nous mettre dans l'alternative de choisir entre Jésus-Christ et les moqueries, les insultes, les tracasseries, les persécutions peut-être. Comme le sous-officier français, moi je vous déclare que jamais je ne consentirai à renoncer à mes devoirs de chrétien, à Jésus-Christ, à mon Dieu ; non, quoi qu'il m'en arrive !

*Tous.* — Oh ! ni nous !

*Jeanne.* — C'est décidé, convenu, juré, nous resterons bons chrétiens. Mais ce n'est pas assez de le promettre ce soir. Il nous faudra en prendre les moyens.

*Henri.* — Parfaitement. Ces moyens, on nous les a souvent expliqués. Il y a d'abord les mauvaises compagnies à fuir. Je suis bien résolu, pour mon compte, à ne jamais en fréquenter, à m'en écarter comme je ferais d'une vipère.

*Madeleine.* — Maman me dit sans cesse d'agir ainsi avec ceux ou celles qui voudraient me donner de mauvais conseils, ou que j'entendrais tenir des propos inconvenants, irréligieux. Elle me répète souvent : « Mon enfant, les mauvaises compagnies sont comme les pommes pourries, elle finissent toujours par gâter les autres. »

*Louis.* — J'éviterai les camarades qui blasphémieraient, qui se moqueraient de la religion ou de leurs parents, dont les conversations seraient deshonnêtes ; je les craindrai comme la peste.

*Marie.* — Et ceux qui prêtent ou lisent de mauvais livres ? Ce sont aussi de mauvaises compagnies. M. le curé les appelle des empoisonneurs d'âmes et de cœurs.

*Ernest.* — Rappelons-nous ce qui est arrivé à un jeune homme dont on nous a lu l'histoire. Il est resté bon, sage, soumis à ses parents, chrétien, jusqu'au jour où il s'est laissé entraîner dans la compagnie de jeunes libertins.

*Henri.* — Ah ! oui, celui qui est devenu impie, débauché, qui a fait la désolation de sa mère et a fini par la prison ?

*Jeanne.* — Puisque vous citez des histoires, vous souvenez-vous de cette jeune fille qui a été perdue par de mauvais livres ? Elle s'est suicidée en s'asphyxiant ; et elle n'avait que seize ans ! Dans une lettre trouvée sur sa table, au milieu de romans et de feuilletons deshonnêtes, elle disait à ses parents qu'elle était dégoûtée de la vie, et elle demandait de n'être pas enterrée à l'église.

*Madeleine.* — La malheureuse ! Son père et sa mère ont dû être bien attristés, bien honteux. Et elle !... paraître ainsi devant le bon Dieu !



*Louis.* — Je ne plains pas ses parents, c'était leur faute. Pourquoi lui laissaient-ils lire tous ces livres, ces feuilletons empoisonnés !

*Marie.* — Ne lisons jamais de livres ou de romans avant d'être sûrs qu'ils sont bons. Est-ce qu'on voudrait se risquer à boire le contenu d'une fiole sans s'être assuré qu'elle ne contient pas du poison ?

*Ernest.* — M. le curé nous a bien recommandé de ne jamais toucher ni ouvrir un mauvais livre. Il comparait ces livres aux champignons. « A chaque instant, nous disait-il, on lit dans les journaux qu'une famille s'est empoisonnée avec des champignons. On se croit sûr, on les mange sans défiance et l'empoisonnement se produit. »

*Jeanne.* — C'est comme les mauvais livres : on les lit sous prétexte qu'on n'a rien à craindre, et petit à petit le venin se glisse dans l'âme, il la tue, après avoir souillé le cœur.

*Henri.* — Il est bien temps de pleurer, de regretter, quand le mal est fait, que le malheur est arrivé !... Quant à moi, si jamais il me tombe sous la main un de ces livres ou feuilletons, je le brûle sans pitié, qu'il appartienne à Jacques ou à Jean.

*Madeleine.* — Promettons solennellement, ce soir, au bon Dieu qui nous a rendus si heureux aujourd'hui, promettons à nos chers parents qu'ils désireront si vivement nous voir rester sages et vertueux, de toujours fuir les mauvaises compagnies, et les livres, les romans ou feuilletons empoisonneurs des âmes.

*Tous* (la main levée vers l'autel). — Oui, nous le promettons à Dieu et à nos parents !

*Louis.* — Nous venons d'énumérer nos ennemis les plus redoutables : compagnies et livres pervers. Mais pour être bon soldat, il ne suffit pas d'être en garde contre l'ennemi, de veiller, afin de n'être pas surpris. Il faut des armes, et de solides.

*Jeanne.* — Je les connais, ces armes du chrétien : ce sont la prière, la sanctification du dimanche, la fréquentation des sacrements.

*Henri.* — J'ai pris comme résolution, pendant la retraite, de ne jamais passer un jour sans faire ma prière du matin et du soir, ou du moins sans dire un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*.

*Marie.* — On a beau être pressé, on prend le temps de dire bonjour à ses parents, on peut bien prendre celui de dire un petit bonjour et un petit bonsoir au bon Dieu.

*Ernest.* — Un chrétien qui ne prie pas est un soldat sans armes, comment ne serait-il pas vaincu ?

*Madeleine.* — A cette résolution de toujours réciter ma prière, j'ai ajouté celle de sanctifier le dimanche autant que je le pourrai, puisque c'est le jour du bon Dieu.

*Louis.* — Moi, je suis décidé, à moins d'impossibilité, à ne jamais manquer à la messe le dimanche, puisque c'est un devoir. Et puis cela me rappellera ma première communion.

*Tous.* — Nous aussi, bien sûr !

*Jeanne.* — Mon grand père a l'habitude de répéter, sur ce sujet-là, qu'il connaît deux choses qui n'enrichissent point et ne rendent pas heureux : le bien d'autrui mal acquis et le travail du dimanche.

*Henri.* — J'ai retenu que ceux qui ont voulu rester sages et bons chrétiens se confessaient et communiaient régulièrement.

*Marie.* — Pardi ! si l'on veut rester propre, il faut se brosser et se laver souvent ; et si l'on veut être robuste, il faut manger.

*Ernest.* — Très bien dit, Marie : la confession, c'est le coup de brosse et de savon donné à l'âme.

Et la communion, c'est le repas qui fournit force et courage.

*Madeleine.* — Alors l'âme des chrétiens qui ne se confessent jamais doit être en bel état ! et il n'est pas surprenant qu'ils aient si peu de force et de courage pour remplir leurs devoirs.

*Louis.* — Toi, Ernest, qui sais tant de belles histoires, redis-nous donc encore une fois celle de la cravate du jeune communiant.

*Tous.* — Oui, oui, dis-la nous.

*Ernest.* — Bien volontiers.

Un enfant de notre âge — appelons-le Albert — avait promis à Dieu, le jour de sa première communion, de conserver son cœur pur. « A la vie, à la mort, avait-il dit tout bas, partout, quoi qu'il m'en coûte, je veux être et rester ce que je suis aujourd'hui. Je veux rester chrétien, garder Jésus en mon cœur avec sa grâce et sa foi. Et pour tenir mon vœu, je porterai sur moi la cravate blanche de ce jour. A mon cou ou sur ma poitrine, elle me rappellera ma promesse. Que si jamais un jour j'allais salir mon cœur et trahir mon serment, jarracherais ma cravate pour en attacher les lambeaux aux pieds de mon crucifix. »

Les années passèrent, l'enfant grandit, portant précieusement son souvenir ; il restait fidèle aux promesses de sa première communion.

La guerre de 1870 éclata. Albert, âgé de vingt ans, fut soldat. Autour d'Orléans, frappé en pleine poitrine, il tomba baigné dans son sang. A l'aumônier qui vint lui offrir les secours de la religion, il répondit : « Je n'ai rien sur la conscience, j'ai communiqué ce matin. » Puis sa main mourante entr'ouvrit la tunique ensanglantée et en tira la cravate blanche ; elle était rouge de sang : « Je vous prie, murmura-t-il, de faire parvenir cette cravate à ma mère, en lui disant que jamais elle n'a reçu d'autre souillure que celle de mon sang. »

Les doigts glacés du jeune soldat laissèrent tomber l'étoffe rouge. Albert emportait au ciel l'innocence de sa première communion.

*Tous.* — Elle est touchante, cette histoire !

*Henri.* — Avant de renouveler solennellement les promesses de notre baptême, et afin de nous disposer à les mieux tenir, jurons au pied du saint autel de toujours rester fidèles à Jésus-Christ, comme les soldats d'Algérie.

*Tous* (la main étendue vers l'autel). — Oui, nous jurons de rester toujours fidèles à Dieu et à Jésus-Christ !

*Henri.* — Jurons de ne jamais rougir d'être chrétiens.

*Tous* (la main levée). — Nous jurons de ne jamais rougir d'être chrétiens !

*Henri.* — Jurons de ne jamais abandonner la prière.

*Tous* (id.) — Nous jurons de ne jamais abandonner la prière !

*Henri.* — Jurons de toujours garder et sanctifier le saint jour du dimanche.

*Tous* (id.) — Nous jurons de toujours garder et sanctifier le saint jour du dimanche !

*Henri.* — Jurons de toujours remplir fidèlement nos devoirs de chrétiens.

*Tous* (id.) — Nous jurons de toujours remplir fidèlement nos devoirs de chrétiens !

*Henri.* — Que Dieu et son Christ, que la sainte Vierge et nos anges gardiens nous entendent et nous aident.

*Tous.* — Oui, que Dieu et son Christ, que la sainte Vierge et nos anges gardiens nous entendent et nous aident !

## III

## POUR LA CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

*Henri.* — Dis donc, Ernest, toi qui es si savant, explique-nous pourquoi nous allons nous consacrer à la sainte Vierge.

*Jeanne.* — J'ai oublié tout ce que M. le curé nous a raconté là-dessus. Moi aussi je serais bien aise de comprendre ce que je vais faire.

*Ernest.* — C'est pourtant facile à saisir. Voyons, si vous deveniez très riches, très puissants, votre mère ne le serait-elle pas aussi ?

*Henri.* — Sûrement. Si j'étais riche, je donnerais à maman tout ce qu'elle voudrait. Elle est si bonne pour moi, et je l'aime tant !

*Ernest.* — Et si votre mère était riche, puissante, qu'est-ce qu'elle ferait pour vous ?...

*Jeanne.* — Oh ! si maman était riche, comme tu dis, elle ferait tout pour ne pas me laisser dans la misère, elle me défendrait contre ceux qui me voudraient du mal, et elle se servirait de son influence pour me faire du bien.

*Tous.* — C'est tout naturel.

*Ernest.* — Eh bien, vous avez là l'explication de la puissance de la sainte Vierge : puisqu'elle est la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est Dieu, elle obtient tout ce qu'elle lui demande.

*Louis.* — Et puisqu'elle est aussi notre mère, nous devons avoir la plus grande confiance en elle et l'invoquer souvent, surtout dans nos besoins et dans nos dangers, car quelle mère, riche, fermerait l'oreille aux plaintes de ses enfants dans la misère, et refuserait d'accourir si elle les entendait l'appeler à leur secours ?

*Ernest.* — Très bien dit, Louis. C'est pour cela que, en ce jour où nous avons reçu le fils, nous allons nous jeter dans les bras de la mère, lui promettant une affection particulière, et lui demandant une protection spéciale.

*Marie.* — Notre consécration à la sainte Vierge ne veut pas dire autre chose ; c'est là le sens de la cérémonie que nous allons accomplir.

*Madeleine.* — Quand on aime quelqu'un, on ne se contente pas de le penser ou de le lui dire : on le lui témoigne par des attentions, de bons souvenirs ; on porte quelque objet qui vient de cette personne, on lui offre des fleurs et *cætera*.

*Henri.* — Aussi, moi, j'embrasse papa et maman matin et soir, parce que je les aime bien.

*Jeanne.* — Nous pourrions offrir quelquefois des fleurs à notre mère du ciel, mais comment lui donner des marques de confiance et d'affection chaque jour ?

*Louis.* — Parmi les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge qu'on nous a recommandées, je préfère la récitation d'une dizaine de chapelet, au moins, chaque jour. J'ai lu une si belle histoire là-dessus !...

*Tous (l'interrompant).* — Laquelle ?

*Louis.* — Pendant la guerre de 1870, sous les murs de Paris assiégé, un soldat avait été placé en sentinelle avancée, dans un fossé couvert d'épaisses broussailles. C'était à la lisière d'un bois, et il pouvait, de sa cachette, observer sans être vu.

Il faisait le guet depuis longtemps, quand, à une cinquantaine de pas, un mouvement de branches se produisit au pied d'un grand chêne. Un Bava-rois parut dans la clairière.

Il faut croire que l'endroit lui sembla propice comme observatoire, car après avoir sondé du regard, en se dissimulant, tous les alentours, il parut rassuré et déposa son fusil, puis son sac qu'il appuya contre l'arbre.

Le premier mouvement du factionnaire français

avait été d'abattre l'Allemand. Mais celui-ci, à une si faible distance, ne pouvait échapper à la mort. Le doigt sur la détente, prêt à toute éventualité, sans faire le moindre bruit, le soldat français, curieux de voir ce que le fantassin ennemi allait faire, le considérait attentivement. Il le vit se pencher sur son sac, l'ouvrir et en tirer un chapelet, qu'il se mit à réciter.

Le Bava-rois levait de temps en temps les yeux au ciel, et semblait soupirer ; puis bientôt il s'interrompait, promenait autour de lui un long regard scrutateur, et continuait sa prière. Parfois même il parut essuyer furtivement une larme.... Peut-être songeait-il à son vieux père, à sa mère qui lui avait donné ce chapelet et recommandé de ne pas oublier de le réciter, au moins en partie.... Peut-être, marié, il pensait à sa femme et à ses enfants laissés là-bas et priait pour eux.

Mais la pitié n'est pas de saison pendant la guerre. Le répit avait assez duré, la sentinelle française mit en joue et elle allait faire feu, lorsqu'une voix intérieure se fit entendre : « Arrête ! Ne le tue pas encore, tu as le temps, laisse-le achever sa prière ! » Le fusil s'abaissa.

Le Bava-rois n'avait pas bougé. Quelques instants après, quand le soldat français, résolu à mettre une fin à cette scène, relevait son arme pour épauler, l'Allemand avait disparu derrière le gros chêne et s'était enfoncé dans le bois, sans prendre le temps de replacer son sac sur son dos.

Il devait la vie à son chapelet. Sans nul doute, il n'a jamais soupçonné le péril qu'il avait couru, ni à quelle intervention — celle de son chapelet — il devait la vie.

Cette histoire m'a beaucoup frappé, et, envoyant comment ce soldat bava-rois a été sauvé par sa fidélité à réciter son chapelet, j'ai pris la résolution de ne point passer un seul jour sans en dire au moins une dizaine.

*Tous.* — Nous ferons comme toi.

*Marie.* — Moi aussi je connais une belle histoire, au sujet de l'efficacité du *Souvenez-vous*. Voulez-vous que je vous la raconte ?

*Tous.* — Oui ! Oui ! bien volontiers.

*Marie.* — C'était trois ou quatre ans après la guerre de 1870, à Saucourt, petit village de la Haute-Marne. Quelques enfants jouaient devant l'église, un dimanche, en attendant la prière du soir. La nuit arrivait, la terre était couverte de neige — on était au mois de février — et de gros flocons tombaient encore.

Tout à coup, un enfant de sept à huit ans se détache de ses camarades et court trouver sa mère : « Maman, s'écrie-t-il, en l'abordant, papa est-il revenu ? — Mais non, mon enfant, tu sais bien qu'il ne rentrera que fort tard. — Maman, il faut aller au devant de papa, un malheur lui est arrivé ! »

À toutes les objections et demandes de sa mère, l'enfant répétait : « Il faut aller au devant de papa, un malheur lui est arrivé ! »

Le père de cet enfant était ouvrier de forge, ses parents habitaient Froncles, à 5 ou 6 kilomètres de là. Quand, le dimanche, il allait les voir, il ne revenait guère avant 11 heures ou minuit ; encore devait-il prendre un chemin de traverse, dans la forêt.

Effrayée de l'accent et des larmes de son enfant, la mère conjure son fils aîné d'aller au devant du père, en se faisant accompagner par un voisin.

Les deux hommes, munis d'une lanterne, prennent le chemin de la forêt. Ils avaient marché longtemps, quand ils s'arrêtent. Il leur semble avoir entendu comme un long cri d'appel. L'oreille tendue, ils écoutent : le même cri de détresse retentit dans le silence des grands bois. À leur tour, ils poussent des *houp* retentissants et courent



dans la direction d'où sont partis les appels ; mais la voix s'est tue.

Quelques minutes après, ils aperçoivent, sur le bord du chemin, une masse noire, au pied d'un arbre. C'était le père du jeune homme, étendu là, sans connaissance, les bras convulsivement serrés autour du tronc sur lequel reposait sa tête.

Il leur fallut beaucoup de temps et de peine pour le rapporter au village.

Quand on eut réchauffé, ranimé l'infortuné, et qu'il put parler, voici ce qu'il raconta.

En voyant le mauvais temps, la neige, il avait décidé de rentrer chez lui pour le souper. Dans le bois, la neige s'attachant à ses chaussures, il était tombé en se faisant une entorse. Il voulut continuer sa route, son pied enfla et lui refusa tout service ; alors il se mit à se traîner sur ses mains et sur ses genoux, que les pierres et les épines meurtrissaient. Il essaya d'y remédier en prenant dans une main sa casquette, son mouchoir dans l'autre.

Mais la nuit arrivait, la neige continuait à tomber ; une sueur froide ruisselait sur tous ses membres. Il eut peur, il n'en pouvait plus, et s'arrêter, rester là, c'était la mort.

Oh ! mourir sur ce chemin, dans cette forêt qu'il avait si souvent parcourue ! à quelques pas de la maison de ses vieux parents qu'il venait d'embrasser, et du logis où l'attendaient sa femme et ses enfants, quelle affreuse pensée !

Cet homme, qui ne remplissait pas ses devoirs de chrétien et ne priait plus, se souvint de Dieu et de sa Mère, il se rappela la belle prière du *Souvenez-vous*, que sans doute il avait apprise au moment de sa première communion, et il la récita de tout son cœur.

Ensuite, assis au pied de l'arbre, là même où son fils l'avait trouvé évanoui, il s'était mis à pousser des cris de détresse, aussi longtemps que ses forces ne l'abandonnèrent pas. Hélas ! seul l'écho de la forêt lui répondait, ou bien encore les *houhou* des hulottes qui s'appelaient.

Le mystérieux pressentiment de l'enfant concordait avec le moment où son père adressait sa fervente et désespérée prière à celle qui est le secours des voyageurs en péril. La Vierge qu'on n'invoque jamais en vain l'avait entendu, le *Souvenez-vous* avait sauvé l'ouvrier d'une mort certaine.

Il le comprit bien ; et sa première sortie fut pour aller à l'église remercier Dieu et la sainte Vierge de la protection qu'ils lui avaient si miraculeusement accordée.

*Tous.* — Elle est très belle, ton histoire !

*Marie.* — Aussi, depuis que je la connais, je ne manque jamais de réciter le *Souvenez-vous*, au moins une fois, chaque jour.

*Ernest.* — Je veux désormais l'ajouter à la dizaine de chapelet que j'ai pris la résolution de dire tous les jours.

*Tous.* — Nous aussi, certainement.

*Henri.* — S'il m'arrivait quelque jour de me trouver dans un mauvais pas, je n'oublierai point cette histoire du *Souvenez-vous*.

*Madeleine.* — Si je ne craignais pas de vous ennuyer, je vous en contera aussi une qui confirme celle-ci.

*Tous.* — Conte-la nous. Ces histoires-là sont très intéressantes !

*Madeleine.* — L'année dernière, plusieurs élèves d'une maison d'éducation chrétienne étaient allés se baigner dans un étang. L'un d'eux s'engage dans un endroit dangereux ; là il s'empêtre dans les herbes, qui paralysent ses mouvements et l'entraînent au fond.

Pendant qu'il se débat, il aperçoit son scapulaire flottant au milieu des herbages. — Heureusement

qu'il l'avait gardé ! car il ne faut jamais se séparer de son scapulaire. — Il le saisit et s'écrie dans son cœur : « Bonne Vierge, sauvez-moi ! »

Au même instant, la confiance lui revient, il commence à réciter — toujours intérieurement — le *Souvenez-vous*. Presque aussitôt, il touche le fond de l'étang et donne un vigoureux coup de jarret qui le ramène à la surface où il peut enfin respirer.

Il enfonçait de nouveau quand un de ses camarades, accouru à son secours, le saisit et le ramène à fleur d'eau, mais sans pouvoir le retirer, tellement il était enlacé par les herbages.

Son sauveteur s'éloigne ; les témoins de cette scène courent chercher une barque. Et pendant plus d'un quart d'heure, le pauvre naufragé, contrairement à toutes les lois de la nature, reste là, flottant, le visage à la surface.

« Avec le plus grand calme, a-t-il raconté, je me mis à penser à ma mère qui aurait tant pleuré si je me noyais, à mes maîtres dont je devinais les transes mortelles, à mes camarades à qui je criai, mais de trop loin pour qu'ils pussent m'entendre : « Mes amis ! sans la sainte Vierge c'était fini ! »

Enfin la barque arriva, on aperçut ce visage qui flottait, si étrangement, à la surface de l'eau. Avec beaucoup de peine, à cause du poids des herbes, on tira l'élève dans l'embarcation.

Son scapulaire l'avait préservé miraculeusement d'une mort certaine.

*Jeanne.* — Tu aurais eu grand tort de ne pas nous raconter cette histoire. Je veux prier M. le curé de me donner le scapulaire, et jamais il ne me quittera plus.

*Marie.* — Pourquoi ne le demanderions-nous pas tous ? Qui sait ce qui peut nous arriver dans la vie.

*Tous.* — Tu as raison, nous voulons tous avoir notre scapulaire.

*Ernest.* — La sainte Vierge nous protégera, et il paraît qu'elle a promis de ne pas laisser mourir sans se reconnaître, celui qui portera le scapulaire au moment de la mort.

*Henri.* — C'est la plus précieuse des faveurs... Ah ! je comprends maintenant pourquoi nous allons nous consacrer aujourd'hui à la sainte Vierge.

*Louis.* — Et pourquoi il nous faudra ne jamais abandonner nos petites pratiques de dévotion envers elle.

*Madeleine.* — C'est afin que, devenus plus particulièrement ses enfants, elle nous protège, nous garde sages et chrétiens, et nous conduise au ciel !

*Ernest.* — Parfaitement dit ! Madeleine.

*Jeanne.* — Allons donc tous au pied de son autel lui dire que nous la choisissons pour mère et que nous l'aimerons toujours comme ses enfants.

*Marie.* — Et que nous ne l'oublierons ni ne l'abandonnerons jamais !

*Louis.* — Demandons-lui encore de bénir, de protéger nos chers parents, et de les conduire, eux aussi, au ciel, avec nous.

*Tous.* — Oh ! oui, nous le lui demanderons de tout notre cœur.

Après la récitation, au pied de l'autel de la Vierge, de l'acte de Consécration, on peut encore faire la cérémonie suivante :

Les enfants, le cierge allumé, à la main, s'avancent l'un après l'autre, ou deux à deux, s'agenouillent devant la statue placée sur l'autel, encadrée de lumières et de fleurs, et disent à haute voix : « O Marie, ma bonne Mère, je me consacre à vous, sans réserve et pour toujours ! »

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## HOMÉLIES DE CARÈME SUR LE LIVRE DE TOBIE

### 3<sup>e</sup> Homélie

DES ŒUVRES DE MISÉRICORDE

Mes frères,

Tobie n'était pas seulement un pieux Israélite, fidèle aux pratiques de sa religion et aux observances de la loi de Moïse ; c'était aussi un homme tendrement dévoué pour ses frères. Il ne se contentait point d'honorer et de servir le Seigneur ; mais attentif aux besoins de son prochain, il aimait à le secourir et à lui rendre tous les devoirs d'une compatissante charité. Reprenons en effet la suite du récit sacré :

Et parce qu'il se souvint de Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar ; et il reçut de celui-ci permission d'aller partout où il voudrait. Il allait donc trouver tous ceux qui étaient prisonniers, et leur donnait des avis salutaires.

Un jour il alla à Ragès, ville des Mèdes, ayant dix talents d'argent provenant des dons qu'il avait reçus du roi. Et voyant qu'un Hébreu de sa tribu, nommé Gabélus, était dans le besoin, il lui prêta sous son seing cette somme d'argent.

Après la mort du roi Salmanasar, Sennachérib son fils et son successeur montra une haine violente contre les fils d'Israël. Mais Tobie ne cessa point de visiter presque tous les jours tous ceux de sa parenté, les consolant, et distribuant de son bien à chacun selon son pouvoir ; il nourrissait ceux qui avaient faim ; il donnait des vêtements à ceux qui étaient nus ; il ensevelissait soigneusement ceux qui avaient été tués. Car le roi Sennachérib, irrité de sa défaite sous les murs de Jérusalem, faisait tuer dans sa colère beaucoup des fils d'Israël, et Tobie ensevelissait leurs corps. Le roi l'ayant appris, ordonna de le tuer lui-même et lui ôta tout son bien ; mais Tobie put se cacher et éviter la mort ; et le roi 45 jours après ayant été tué par ses fils, Tobie revint dans sa maison, et on lui rendit tout son bien.

Peu de temps après, comme c'était un jour de fête du Seigneur, un grand repas fut préparé dans sa maison ; et il dit à son fils : « Allez et ramenez quelques-uns de notre tribu qui craignent Dieu, afin qu'ils mangent avec nous ! »

« O piété admirable ! dit ici le vénérable Bède ; ô charité plus admirable encore ! Car une telle piété est bien d'un Israélite de l'Ancienne Loi ; mais une semblable charité est plus d'un chrétien de la Loi Nouvelle, du Testament d'amour, que d'un juif du Vieux Testament. O Israélite plus parfait dans les œuvres de la miséricorde que tant de chrétiens nourris de la chair et du sang du Dieu de miséricorde et d'amour ! O Israélite que Dieu nous donne en exemple pour nous faire rougir de notre peu de christianisme et de notre dureté de cœur pour nos frères ! »

Où vraiment, mes frères, cet homme nourri sous la loi de crainte nous donne ici un modèle de charité duquel trop de chrétiens élevés sous la loi d'amour se montrent bien éloignés.

Je voudrais ce soir, en retenant vos pensées sur cet admirable exemple, vous rappeler l'obligation de la charité envers le prochain, et les différentes œuvres de miséricorde qui s'offrent à vous pour accomplir cet impérieux devoir.

Daigne l'Esprit d'amour, l'Esprit de flamme fondre de son souffle divin la glace qui trop souvent emprisonne nos cœurs, et les rendre sensibles aux chaudes effluves de la grâce et de la charité !

### I

La piété sans les œuvres, mes frères, est une fausse piété ; c'est une piété hypocrite et vicieuse ; c'est une piété pharisaïque.

Les pharisiens du temps de Notre-Seigneur passaient aux yeux des ignorants et du peuple, pour des hommes pieux et dévots. Toujours en prières, toujours dans les synagogues et au temple, se tenant éloignés de la multitude et menant une vie recueillie et méditative, ils faisaient l'admiration et l'édification des foules. Mais un jour vient Jésus qui, devant tout le peuple, reproche à ces dévots leur fausse religion et leur fausse vertu, les accuse d'hypocrisie, et prononce contre eux cette malédiction : « Malheur à vous, pharisiens, sépulcres blanchis ! » Et tous les assistants de s'étonner. Mais Jésus de se tourner vers ceux qui le suivent, vers ses disciples, et de leur dire : « En toute vérité, je vous le dis, si votre religion n'est pas plus complète que celle de ces pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ». Ah ! mes frères, c'est qu'à la piété des pharisiens il manquait d'être accompagnée de la charité ; c'est qu'à leur semblant d'amour pour Dieu ne s'unissait pas en leur cœur l'amour du prochain ; c'est que leur prière n'empruntait pas, pour monter jusqu'à Dieu, l'aile de l'aumône donnée aux pauvres d'un cœur joyeux et sincère.

Or, cet abus que le Fils de Dieu condamnait avec tant d'indignation dans les pharisiens, règne encore dans le monde chrétien. Que de pharisiens dans le siècle où nous vivons ! que de pharisaïsme jusqu'au milieu du christianisme ! Ah ! pour nous mettre en garde contre ce honteux défaut, efforçons-nous de le bien étudier et de le bien connaître.

Parmi les hommes aujourd'hui la dévotion, hélas ! est bien rare ; et ceux qui ont encore au fond du cœur un peu de vieille foi sont plutôt soucieux de dérober aux regards des sceptiques et des railleurs leurs sentiments religieux, que de les exagérer devant la foule. C'est bien plutôt le respect humain que l'hypocrisie qui exerce ses ravages dans leurs rangs. Et, pour dire avec sincérité tout le fond de ma pensée, il serait peut-être à désirer que l'on eût un peu plus souvent aujourd'hui à faire aux hommes le reproche d'être de faux dévots.

Mais parmi les femmes chrétiennes, cet esprit pharisaïque se retrouve assez souvent, sans même qu'elles s'en doutent parfois. Une femme est la première à l'église et aux saints offices ; et cet



empressement, certes, est des plus louables. Elle ne se pardonnerait pas d'avoir manqué une fois par sa faute aux vêpres de sa paroisse ou au chapelet qui se récite en commun chaque dimanche; et un tel zèle mérite tout éloge. Elle aime à lire de pieux manuels, et fait ses délices des livres de dévotion; ce qui vaut infiniment mieux assurément que de s'absorber dans la lecture des feuilletons et des romans.

Mais voici où cette femme jusqu'alors exemplaire commence à ne plus l'être et à faire tort à son renom de piété. Vienne à passer devant sa porte un pauvre tendant la main à sa charité: elle le chassera avec colère et lui refusera un morceau de pain, sous le prétexte qu'en fait de pauvres on ne sait jamais à qui l'on a affaire. — Que l'affliction s'abatte un jour sur quelqu'un de ceux qu'elle connaît, son cœur n'en est point ému; elle n'a pas un bon mouvement de compassion pour l'infortune d'autrui; elle prononce dans son froid égoïsme que chacun a bien assez de ses peines sans partager celles des autres. — Une personne de ses amies tombe-t-elle malade, et réclame-t-elle sur son lit de souffrance une visite de sa part qui lui apporte un peu de consolation et de désennui, notre dévote retardera le plus possible cette visite de charité, et ne s'y décidera enfin qu'en maugréant. — Qu'une autre qui se croit des droits acquis à sa complaisance, se hasarde à solliciter près d'elle un service quelque peu coûteux et gênant: elle n'aura point assez d'amitié chrétienne pour rendre ce service, alors qu'elle le pourrait, mais aux dépens de ses aises. — Voici qui est pire encore. Qu'un malheureux qui se perd ait besoin d'une bonne parole, d'un avis salutaire pour rentrer dans le droit sentier: elle n'aura point au cœur assez de charité pour donner à cette pauvre âme égarée ce bon conseil qui pourrait la sauver. — Et la réputation de son prochain, croyez-vous, mes frères, qu'elle ait si grand peur d'y porter atteinte, et par la médisance et par la calomnie? — Et le bien d'autrui, est-elle même si délicate pour n'en rien retenir?

Pharisaïsme! pharisaïsme! *Vae vobis!* malheur à vous qui faites cela! Malheur à vous, non plus seulement à vous, scribes et pharisiens de l'Evangile, mais à vous, personnes chrétiennes, personnes pieuses et dévotes, qui faites blasphémer aux impies la dévotion et la piété véritables, par votre fausse piété et votre dévotion ennemie de toute charité!

Ah! je me sens pressé, mes frères, de rappeler ici ce que disait le grand Apôtre: « Quand je parlais toutes les langues des hommes, déclarait-il, et la langue même des anges; quand j'aurais le don de prophétie, et que je serais instruit de tous les mystères de Dieu; quand je ferais des miracles jusqu'à transporter les montagnes; si je n'ai pas la charité, tout cela est comme rien! » Non, encore une fois, mes frères, la piété sans la charité n'est rien, rien qu'un mensonge, qu'une duperie, rien qu'une provocation au mépris des hommes et à la colère de Dieu.

Oh! en face de cette fausse piété, sèche, froide et chagrine des pharisiens de tous les temps, qu'elle me paraît belle de plus en plus la vertu de ce pieux Israélite non moins zélé à secourir son prochain qu'à honorer son Dieu! O charité s'inspirant des saintes ardeurs d'une piété véritable! O piété se complétant et se perfectionnant par une tendre et douce charité! O nobles vertus, que votre aimable assemblage dans l'âme de Tobie nous le fait paraître digne de notre vénération et de notre admiration!

L'admiration, mes frères, ne nous en ténons pas là! Allons jusqu'à l'imitation! Et puisque précédemment déjà nous avons formé dans nos cœurs la résolution d'imiter la fidélité de Tobie aux saints devoirs de la piété, excitons-nous généreusement aujourd'hui à imiter aussi son zèle dans l'accomplissement des œuvres de charité et de miséricorde.

II

« L'homme né de la femme, dit l'Esprit-Saint par la bouche de Job, vit sur la terre bien peu de temps; et pourtant il est rempli de beaucoup de misères. » Et dans son corps et dans son âme, l'homme souffre presque sans cesse de besoins et de maux dont l'un ne disparaît que pour faire place à un pire. Et c'est sur tous les hommes que pèse cette loi de la souffrance, aussi universelle que la loi de la mort. Chacun a son calice à peu près également plein d'affliction et de larmes; à chacun revient sa part également pesante du fardeau des souffrances.

Mais, quoique tous gémissent sous un même sort commun d'épreuves et d'angoisses, Dieu veut que les hommes compatissent aux misères l'un de l'autre, et que le frère partage les peines de son frère. Tous ces infortunés se consolant ensemble, l'infortune semblera moins lourde et la douleur moins amère; ils s'entraideront ainsi à supporter sans défaillance le poids de l'existence, et, à travers les tristesses du temps, à gagner le rivage de la bienheureuse éternité, où Dieu les invite et les attend, s'ils savent être patients et fidèles.

Tel est le dessein de Dieu, telle est la volonté du Maître souverain des humaines destinées. Et cette volonté de Dieu est devenue une loi pour l'homme. Car Dieu lui a dit: « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. — Ce que je veux de vous, avant même le sacrifice de votre adoration, c'est la miséricorde. (Math. ix, 13). — Ne devez-vous donc pas avoir pitié de vos frères? » (Math. xviii, 33), etc., etc. — Et en vertu de cette loi de la miséricorde imposée aux hommes l'un à l'égard de l'autre, Notre-Seigneur dira à ceux de gauche au jugement dernier: « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais errant, et vous ne m'avez pas donné l'hospitalité; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade, j'étais prisonnier, et vous ne m'avez pas

visité. Je pleurais, et vous ne m'avez pas consolé. J'avais faim, j'avais soif, j'étais errant, prisonnier, malade, je pleurais, dans la personne de vos frères dans le besoin, l'affliction et l'indigence, que vous n'avez pas secourus. Allez donc, maudits, au feu éternel. »

Cette loi de la miséricorde dont la sanction, comme vous venez de l'entendre, est si redoutable, les saints se sont toujours fait une joie et un honneur de l'observer dans toute son étendue, et nous avons vu tout à l'heure le vertueux Tobie, fidèle à cette loi, visiter ses frères captifs, leur prodiguer des conseils salutaires et de tendres consolations, leur ouvrir sa bourse avec son cœur, partager sa table et son pain avec ceux qui avaient faim, et ensevelir les morts restés sans sépulture. Il exerçait ainsi les principales œuvres de miséricorde, celles en lesquelles se résume l'accomplissement de la grande loi de la charité fraternelle.

Ces œuvres si nobles et si belles, oh ! laissez-moi, mes frères, vous dire un mot seulement de chacune d'elles, me réservant toutefois de traiter de l'aumône en une autre occasion. Je vous parlerai ce soir de la visite des prisonniers et des malades, des bons conseils à donner à ceux qui en ont besoin, de l'hospitalité envers les étrangers, et de l'ensevelissement des morts.

1. Lorsqu'une guerre désastreuse arrache par milliers les malheureux vaincus au sol natal, pour les condamner à une douloureuse captivité sur la terre ennemie, c'est dans ces occasions surtout, — Dieu veuille, mes frères, les rendre de plus en plus rares ! — que la charité pour les prisonniers éclate en magnifiques exemples d'un dévouement dont la mémoire mérite de vivre dans les siècles. — Mais il est, mes frères, bien d'autres circonstances où la visite des prisonniers peut se faire non sans mérite et non sans fruit. Ainsi, quand le vice ou la misère conduisent à la prison leurs trop nombreuses victimes, pourquoi ne pas chercher à voir ces malheureux prisonniers deux fois à plaindre, hélas ! pour leur procurer, avec un instant de distraction, quelques légers secours, quelque bon livre qui leur apprendra peut-être le repentir pour le passé, la probité et le travail pour l'avenir ? Pourquoi ne pas leur porter de temps en temps une parole d'intérêt et d'édification ? Plus que jamais en ces instants ils seront sensibles à ces témoignages de notre sympathie ; et qui sait si cette démarche de notre part ne suffira pas à changer leur cœur et à leur inspirer des sentiments meilleurs ?

2. La visite des prisonniers, je dois le reconnaître, n'est guère possible qu'à un très petit nombre, et dans les villes seulement. Mais les malades ! nous pouvons tous, et presque chaque jour, exercer auprès d'eux notre charité. Car on peut en toute vérité appliquer aux malades la parole du Christ disant des pauvres : « Vous en aurez toujours parmi vous ! »

Toutes les maladies, grâce à Dieu, ne sont pas

mortelles. Et si le péché nous a rendus passibles de mille infirmités, Dieu nous en a créés guérissables. Mais si elles ne sont point toutes mortelles, toutes du moins elles sont torturantes pour notre pauvre nature. — Soit que la maladie nous jette éperdu sur un lit de douleur, soit qu'elle nous retienne cloué de longs jours sur un fauteuil d'impuissance et de langueur, nous gémissons, nous soupirons, nous pleurons souvent, et nous tremblons, seul en face de notre néant, qui se fait sentir à nous alors avec une force singulière, seul en face de la pensée de la mort, dont le spectre, malgré nous, nous fascine et nous obsède. Aux souffrances du corps viennent s'ajouter les angoisses de l'esprit ; une immense tristesse nous enveloppe ; cet inexorable ennui qui fait le fond de notre nature, nous saisit et nous tourmente, avec une exaspérante persistance ; notre âme est dans la nuit.

Qu'une visite amie nous est douce, nous est bonne en ces cruels instants ! Ah de grâce ! venez donc, vous nos proches, vous nos amis, vous qui habitez non loin de nous ; venez, ne nous laissez pas seuls dans cette pesante nuit, seuls avec nos pensées qui s'agrippent en nous, seuls avec notre sombre ennui, seuls avec notre tristesse amère. Venez nous apporter par votre présence un peu de joie et comme un sourire de bonheur. Parlez-nous, parlez de ce qu'il vous plaira, et quand même vous ne parleriez pas, tenez-vous là près de nous, encore et encore ! Rien que de vous sentir à nos côtés, cela nous fait tant de bien !

Il en est sans doute plus d'un, mes frères, parmi vous, qui s'est trouvé déjà aux prises avec la maladie. Qu'il dise si ce ne sont point là les sentiments des malades, et si une visite amie n'apporte pas à leur chevet d'angoisse une immense consolation !

N'est-ce pas alors une œuvre de grande et très grande charité que la visite des pauvres malades ? Et puisqu'ils éprouvent de nos visites une si abondante consolation, ne doit-ce pas être pour nous, en même temps qu'un devoir, une joie de multiplier nos visites près d'eux ? On fait dans le monde tant d'autres visites ! Qu'y apprend-on, et qu'en rapporte-t-on ? On y perd son temps sans utilité, ni pour soi-même ni pour le prochain. Et même, combien de fois n'y offense-t-on point la réputation du prochain et l'honneur de Dieu ? Plaise au ciel, mes frères, que, diminuant le nombre de ces visites inutiles et funestes, nous augmentions d'autant nos visites à nos malades ! Ceux-ci nous en remercieront et nous en béniront. Et surtout Notre-Seigneur nous en remerciera et nous bénira : « Venez les bénis de mon Père, nous dira-t-il à la face du ciel et de la terre, venez posséder le royaume des éternelles délices ; car j'ai été malade et vous m'avez visité ! »

3. S'il existe ici-bas des maladies physiques de toute sorte, il existe malheureusement aussi bien des maladies morales ; il est par le monde bien



des esprits et des cœurs malades. Oui, que d'esprits aveuglés par l'ignorance, ou séduits par les préjugés de l'erreur, n'ont point en eux la vérité, cette vie de nos intelligences; que de cœurs, aigris et enfiévrés par la passion, et travaillés par des ferments de mort, se laissent emporter par tous les souffles du mal aux excès les plus funestes, et sont bien près de la perdition! — Or, si c'est, selon le mot de l'apôtre saint Jacques, un devoir de sincère et pure religion que de visiter et de secourir les malades accablés par les tortures physiques, *religio munda et immaculata visitare ægros in tribulatione eorum*, c'est une obligation non moins rigoureuse et non moins sacrée, plus sacrée même et plus rigoureuse, de secourir ceux de nos frères que nous savons être livrés à ces infirmités morales. Car ici ce ne sont plus les corps qui souffrent, ce sont les âmes qui sont en péril de mort; et qu'est-ce que le corps comparativement à l'âme?

Qu'il existe pour tous les chrétiens à l'égard l'un de l'autre une pareille obligation, c'est ce qu'on n'imaginerait guère, à voir sur ce point ce qui se pratique parmi nous. Que d'âmes se perdent en effet parce que nul ne vient à leur secours par un bon conseil donné en temps utile! Et c'est pourtant si facile parfois de sauver, par une bonne parole, un infortuné qui court aveuglément à sa perte! Qu'on lise donc la vie des saints, et l'on verra que de pécheurs ramenés de leurs voies d'iniquité par un avis charitable, que de cœurs désespérés un mot d'encouragement a retenus sur la pente du crime! Ah! mes frères, ayons plus d'affectueuse compassion pour les âmes!

C'est surtout près de la jeunesse qu'il convient d'exercer ce ministère de charité. La pauvre jeunesse, comme tout conspire aujourd'hui à l'égarer, et à quelles séductions n'est-elle pas exposée! Sans doute, c'est aux parents d'abord qu'il appartient, sous les peines les plus graves, de donner à leurs enfants les avertissements et les leçons nécessaires. Mais que de parents sans foi et sans autorité infidèles à ce grand devoir! Et aussi que d'orphelins à qui manque de bonne heure un père, une mère, pour diriger leurs pas! Laissons-nous, mes frères, ces jeunes âmes s'égarer sans guide et sans direction, se pervertir et se perdre faute d'un bon conseil? Si nous avions cette lâcheté, nous nous rendrions coupables devant Dieu de la perte de ces âmes. Car Dieu n'a-t-il pas commis à chacun de nous le soin de son prochain? *Mandavit unicuique de proximo suo*.

Vous la voyez passer, cette jeune fille jusque-là si pieuse, passer et se rendre, cédant un jour à la tentation, aux assemblées de mal. Eh bien! votre devoir, le savez-vous, âmes chrétiennes, c'est de courir à cette jeune fille, de l'arrêter, de l'avertir, de la conjurer avec force de ne point aller là où l'attend le vice et le déshonneur; pressez-la tendrement, suppliez-la, s'il est besoin, de demeurer fidèle à son passé d'innocence et de pureté. En faudra-t-il davantage bien souvent pour la re-

tenir dans sa chute fatale? — Vous le voyez, ce jeune homme qui se précipite, tête baissée, à des œuvres honteuses! Il en est à ses débuts dans le mal, et agit par imprudence, pris de ce vertige que Satan communique à ceux qu'il cherche à entraîner à sa suite. Allez à sa rencontre, dites-lui quelques paroles pleines d'un affectueux intérêt, montrez-lui l'abîme où il va se jeter et l'ignominie qui l'attend. Forcez-le par là à réfléchir; et plus d'une fois vous trouverez devant vous un pauvre enfant, que le manque de réflexion seul conduisait à sa perte; plus d'une fois vous aurez la consolation de ramener au devoir celui qui sans vous peut-être allait devenir, dans un moment d'égarement, un dévoyé, un scandaleux, et finalement un réprouvé.

Que de bien peut faire à nombre d'âmes séduites par les artifices de l'esprit de ténèbres, une bonne parole, un conseil affectueux et sage! Je vous en prie, lorsque Satan déploie tant de zèle et d'ardeur pour perdre les âmes, tâchons, nous du moins, d'en sauver quelques-unes, lorsqu'il nous en coûte si peu!

4. A en juger par le refroidissement de notre charité, ce n'est donc pas nous qui, avec le saint homme Tobie, irions de maison en maison porter à nos frères, selon leurs besoins, de tendres consolations et des avis salutaires. Et de même, est-ce nous qui à son exemple encore nous ferions une religion de partager notre table avec les exilés et les voyageurs? Nos aïeux, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, montraient une foi et une charité que nous n'avons pas. Dans ce voyageur qu'ils s'empressaient d'accueillir à leur foyer et à leur table, ils voyaient Jésus-Christ lui-même, selon ces paroles de l'Evangile: *Hospes eram, et collegistis me*: j'étais errant, et vous m'avez recueilli. Aussi toujours pour quelque voyageur une place était gardée. Pourquoi ne point revenir à cette coutume des aïeux? Pourquoi ne pas inviter du moins quelquefois l'étranger, le voyageur, à notre table, comme s'il était Jésus lui-même?

5. C'était pareillement, mes frères, — et c'est par là que je termine, — c'était dans un sentiment de foi et d'amour pour la personne sacrée du Sauveur, c'était dans la pensée de rappeler et d'honorer par là la sépulture de Jésus, que nos aïeux s'étaient fait une dévotion de l'ensevelissement des morts. Aujourd'hui c'est à prix d'argent que des mains mercenaires rendent à la dépouille de nos défunts ce dernier devoir.

C'est pourtant là, mes frères, une bien belle œuvre de miséricorde et de piété. Et combien salutaire à l'âme! Car en parant de leur dernier vêtement ces corps privés de vie, comment ne pas songer à sa propre mort, et à la vanité de tous ces hochets pompeux dont l'orgueil aime à s'entourer? Comment ne pas détacher de plus en plus son cœur de ces biens périssables, dont pas un ne nous suit dans la tombe? Et comment ne pas s'attacher uniquement aux seuls vrais biens qui ne passent point, aux biens du ciel et de l'éternité?

Oh ! du moins, s'il ne nous est pas donné d'apprendre auprès des morts ensevelis de nos mains les mystères de la vie et de la mort, du moins, mes frères, trouvons dans notre foi le courage de sanctifier notre vie par l'accomplissement des œuvres de miséricorde, et ainsi, par une sainte vie, de mériter une sainte mort. Ainsi soit-il.

#### 4<sup>e</sup> Homélie

DES AFFLICTIONS DES JUSTES ET DE LA PATIENCE  
DANS LES ÉPREUVES DE CETTE VIE

Mes frères,

Cette héroïque piété et cette merveilleuse charité que nous avons reconnues et admirées dans le juste Tobie, ne semblaient-elles pas appeler du ciel sur lui les plus magnifiques récompenses ? Et cependant, la récompense que Dieu réservait à son fidèle serviteur pour tant d'œuvres de sainteté et de dévouement, ce furent d'abord les afflictions, les infirmités, les larmes ; nous allons le voir en reprenant la suite de notre récit.

Or il arriva qu'un jour Tobie s'étant fatigué à ensevelir les morts, revint dans sa maison, se coucha près d'un mur, et s'endormit. Et pendant qu'il dormait, il tomba d'un nid d'hirondelles de la fiente chaude sur ses yeux, ce qui le rendit aveugle.

Dieu permit que cette épreuve lui survint, pour que sa patience servit d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job. — Car ayant toujours craint Dieu dès son enfance, et ayant gardé ses commandements, il ne s'irrita point contre Dieu, de ce qu'il l'avait affligé de cécité ; mais il demeura immobile dans la crainte du Seigneur, rendant grâces à Dieu tous les jours de sa vie.

Et de même que des rois insultaient au bienheureux Job, ainsi ses parents et ses proches se raillaient de sa conduite en disant : « Où est cette récompense que vous espérez, et pour laquelle vous faisiez tant d'aumônes et de sépultures ? » Mais Tobie les reprenant leur disait : « Ne parlez pas ainsi, car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui n'abandonnent jamais leur foi en lui ! »

Essayons, mes frères, de tirer des paroles sacrées quelques-unes des précieuses leçons qu'elles renferment. Nous verrons dans les afflictions qui atteignent les justes ici-bas, une preuve de la *sollicitude toute paternelle de Dieu sur eux* ; et nous en concluons que nous devons, à l'exemple de Tobie, répondre aux épreuves qui nous visitent de la part de Dieu par la *résignation* et par de *sincères actions de grâces*.

#### I

J'ai déjà eu précédemment l'occasion de vous en avertir : l'affliction des justes en ce monde, comparée à la prospérité des méchants, constitue pour bon nombre de chrétiens peu instruits des choses de Dieu et des mystères d'en haut, un grand et funeste scandale. Ce scandale pourtant n'a pas sa raison d'être, il n'y a pas lieu pour les justes de douter de leur foi et de leur Dieu à cause des fléaux dont ils sont accablés ; il n'y a pas lieu

pour les impies de triompher insolemment à cause de l'abondance où ils sont ici-bas de tous les biens, et de blasphémer Dieu et sa Providence, s'en allant partout répétant : « De Dieu, il n'y en a pas ! Car j'ai fait le mal, et que m'est-il arrivé de fâcheux ? *Non est Deus... Peccavi, et quid mihi accidit triste ?* »

J'ai dit tout cela, mes frères, et je n'y revien-drai pas. Ou plutôt j'irai plus loin ; et ayant montré déjà que dans cette conduite de Dieu, permettant l'affliction des justes et la prospérité des méchants, il n'y a rien qui doive ébranler notre foi, je montrerai aujourd'hui que cette conduite de Dieu, tout au contraire, a de quoi confirmer notre foi et la rendre inébranlable, une telle conduite prouvant un Dieu bon et miséricordieux, plein d'attention et de sollicitude pour ceux qu'il destine à la gloire des élus.

Ecoutez-moi donc, ô vous surtout âmes justes et chéries de Dieu, et que Dieu toutefois abandonne aux disgrâces et aux peines de ce monde, car c'est à vous surtout que je m'adresse. Je voudrais faire entendre à votre douleur des vérités consolantes, et vous relever de l'abattement où vous jette peut-être l'état de pauvreté, d'humiliation, de souffrance où vous êtes réduites. Je voudrais, en réveillant et en rassurant votre foi, raviver et multiplier votre espérance. Qu'il me serait doux d'amasser en vos cœurs de pleins trésors de résignation et de courage, de contentement et de paix, de cette paix victorieuse de tous les déplaisirs des sens et de toutes les afflictions de la terre : *pax Dei quæ exsuperat omnem sensum !* En haut donc en cet instant vos esprits et vos cœurs, et préparez-vous à entendre et à goûter les enseignements de la foi !

1. Vous souffrez, vous, les justes ; vous, les amis de Dieu, vous êtes misérables et persécutés ; vous, les observateurs de la loi, de la justice et des divins préceptes, vous êtes pauvres et languissants, tourmentés et éprouvés dans vos personnes et dans vos biens, dans vos affections et vos espérances les plus légitimes. Et près de vous, les mondains, les hommes de péché, passent leurs jours dans le plaisir et dans la joie, jouissent de l'abondance de tous les biens. — Est-ce que de là je dois conclure, avec les libertins et les impies, qu'il n'y a pas de Dieu ? Non certes : le ciel et la terre proclament assez haut par des milliers de voix à la fois, qu'il existe un Dieu créateur de toutes choses. — Est-ce que du moins je suis en droit de penser que ce Dieu, Père des choses, se désintéresse totalement des créatures sorties de ses mains ; qu'il les oublie et les abandonne à elles-mêmes et aux caprices du hasard ; qu'il demeure en particulier dédaigneusement indifférent au sort des humains, aux adorations de ceux qui le servent comme aux blasphèmes de ceux qui l'outragent ?

Avoir de Dieu une pareille idée serait pire que l'impiété. Car un tel Dieu ne serait plus un Dieu ; ce serait un monstre de frivolité et de méchanceté ; or la création dans son ensemble harmo-



nieux, et dans chacune de ses parties, révèle un Dieu aussi souverainement sage que souverainement bon.

Que me faut-il donc croire, et que dois-je penser? Ah! cette seule conclusion me demeure permise, et s'impose à mon esprit : c'est qu'il y a pour le juste, après la vie présente, d'autres biens à espérer que ces biens périssables qui lui sont refusés en ce monde! — Car, quoi donc! Dieu est juste et sage, il tient en ses mains toutes puissantes les biens et les maux, les récompenses et les châtiments. Et à ceux qui l'aiment et ne cherchent que son bon plaisir, il enverrait les afflictions et les maux, sans se réserver de les récompenser enfin, et de les dédommager au centuple dans une autre vie? Il comblerait de tous les biens ici-bas ceux qui le méconnaissent et l'insultent, et châtierait ceux qui l'honorent et le servent; et il n'y aurait pas, après cette vie, une seconde vie où les méchants expieront dans les souffrances leurs prospérités usurpées, et où les bons verront les épines de leur front fleurir pour eux en couronne de gloire et d'immortalité?

O justes affligés, ne sentez-vous pas à ce langage votre foi ébranlée se raffermir, et votre cœur découragé renaître à l'espérance? Mais, si vous ne m'en croyez pas encore, croyez-en du moins saint Augustin : « Quand vous vous troublez, dit ce grand docteur, de voir la vertu rassasiée sur la terre d'un pain de larmes et d'opprobres, et le vice comblé d'honneurs et de biens, vous raisonnez d'après un faux principe. Car vous ne faites attention qu'à ce petit nombre de jours dont votre vie est composée, et vous voudriez voir dans le court espace de ces quelques jours tous les desseins de Dieu s'accomplir sur les hommes : *Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia*. C'est-à-dire que vous voudriez voir dès cette terre les justes couronnés et récompensés, et les impies frappés des vengeances divines. Mais prenez donc un peu de patience, et attendez que vienne le jour de Dieu. Le jour de Dieu, c'est l'éternité. Et de l'injustice apparente avec laquelle Dieu semble traiter les hommes sur la terre, tirez cette conséquence : c'est qu'il prépare aux bons et aux mauvais une éternité après le temps, pour rendre aux uns et aux autres toute la justice qui leur est due, puisqu'il la leur rend si peu, cette justice, dans la vie présente ! » Ainsi parle saint Augustin.

Et ce qu'il enseigne ici, c'est ce que les saints ont observé dans tous les temps. Les afflictions de cette vie leur étaient un sujet de soupirer plus ardemment vers les joies immuables de la vie éternelle. Et cette pensée de l'éternité engendrait chez eux une foi supérieure aux plus violentes tentations.

Voyez le pieux Tobie. Les épreuves qui récompensent sur terre sa charité pour ses frères, ébranlent-elles sa foi en la divine Providence? Cherche-t-

il là une occasion de douter du soin qu'un Dieu aimant et paternel prend de ses fidèles et de ses amis? Tout au contraire, l'affliction qui le visite semble aviver encore le sentiment de sa foi, et c'est sous le coup de l'épreuve qu'il jette vers le ciel ce cri sublime d'espérance : « Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui n'abandonnent jamais leur foi en lui. »

Voyez encore, mes frères, cet autre Tobie, le saint homme Job. Quand parle-t-il de la vie future et immortelle avec une certitude plus absolue et une foi plus vive? C'est lorsqu'il se trouve sans biens, sans maisons, sans famille, privé de tout secours, et réduit à faire son siège et sa demeure d'un fumier. C'est alors qu'il lève vers Dieu le regard de son âme avec une invincible confiance et qu'il s'écrie : « *Scio quod Redemptor meus vivit*. Je crois, je sais que mon Rédempteur est vivant, et que moi-même je vivrai éternellement avec lui. » Au lieu de lui ôter sa foi en la Providence, les calamités multiples qu'il endure ne font que rendre cette foi plus ardente que jamais.

Et le saint roi David, quand sent-il son esprit s'élever à une sorte de vision extatique du ciel et de ses splendeurs, et laisse-t-il jaillir de son cœur inondé de divine paix ce cri, ce chant : « *Credo videre bona Domini in terra viventium*. Je crois voir le Seigneur et les biens des élus dans la terre des vivants »? Ce fut dans le temps que Saül le persécutait avec plus de fureur, et que mille dangers le menaçaient chaque jour.

Les yeux fixés sur l'éternité, tous ces saints personnages de la Bible, pour ne parler que d'eux seuls, trouvaient dans leurs afflictions un motif de croire plus fermement que jamais aux promesses de Dieu, à ses justices et à ses vengeances.

Voilà, mes frères, comment nous devons faire, Ames justes et droites, et cependant affligées et persécutées en ce monde, voilà quels doivent être vos sentiments au sujet de ces souffrances que Dieu vous envoie. Elles doivent confirmer votre foi, et l'asseoir en vos cœurs sur un fondement plus sûr et désormais inébranlable.

2. Mais je n'ai pas tout dit. Cette foi plus vive, que les disgrâces et les revers d'ici-bas doivent opérer en vous, ne saurait aller sans un amour désormais plus profond et plus ardent pour le Dieu qui ne vous éprouve que parce qu'il prend de vous un soin plus particulier. Ne comprenez-vous pas, en effet, après tout ce que vous venez d'entendre, que si Dieu donne aux pécheurs les biens de ce monde en abondance et semble leur épargner les afflictions dont il se montre parfois si prodigue envers les justes, c'est qu'il n'a rien à leur donner en l'autre monde que des châtiments et des supplices? Lors donc que nous voyons sa Providence livrer les pécheurs à la paisible satisfaction de leurs passions; ne troubler en rien le repos mortel où leurs consciences dorment ensevelies; ne répandre jamais l'amertume sur les

<sup>1</sup> In Psalm. xci.

fausses douceurs de leur vie ; les laisser à leurs vains honneurs et aux trompeuses voluptés dont leurs cœurs se repaissent ; les abandonner à leurs désordres, sans s'occuper de les arracher à cet affreux état d'impénitence qui ouvre tout grands sous leurs pas les abîmes éternels ; lorsque nous voyons cela, nous avons lieu de frémir et de trembler pour ces infortunés : Dieu s'est retiré d'eux, du moment qu'il ne leur envoie pas la seule chose qui pourrait les guérir de leur aveuglement, et les réveiller de leur sommeil de mort : la souffrance, l'épreuve. Oui, Dieu s'est retiré d'eux, et leur sort est épouvantable, et leur place est marquée avec les réprouvés dans l'enfer. Ah ! comme ils maudiront, dans les flammes éternelles, ces faveurs et ces biens que leur prodiguait sur la terre un Dieu justement irrité contre eux ! Ils s'écrieront, la rage dans le cœur : Malheur à nous, parce que nous avons reçu en partage le bonheur de la terre ! Malheur à vous, diront-ils encore, riches du siècle, puissants du siècle, heureux du siècle, comme nous-mêmes l'avons été ! Malheur à vous que Dieu engraisse comme des victimes pour le jour de sa colère ! *Quasi victimæ ad supplicium saginantur.* (Tertullien.)

Mais, par une règle toute contraire, mes frères, lorsque Dieu nous afflige sur cette terre, qu'il broie nos cœurs par la souffrance, qu'il emplit nos yeux de larmes d'autant plus brillantes qu'elles nous paraissent moins méritées, c'est une marque du soin qu'il prend de notre bonheur éternel, c'est une preuve de sa miséricordieuse tendresse pour nous. Ces biens, ces plaisirs, ces honneurs, ces succès que Dieu nous refuse ici-bas, et dont la privation nous semble si douloureuse, ont perverti et faussé tant de cœurs droits, tant de consciences honnêtes, ils ont précipité tant de malheureux à l'abîme ! Les exemples, hélas ! n'en ont été que trop éclatants et que trop fréquents. Nous, il nous a préservés de ce danger en nous envoyant l'épreuve ; en nous envoyant la pauvreté, il nous fait ignorer à jamais la maudite avarice ; en nous envoyant l'humiliation, il nous tient à l'abri contre l'orgueil et la contagion des grandeurs ; en nous envoyant la maladie et la langueur, il nous garde de la corruption des plaisirs sensuels.

Et nous, chrétiens, nous nous plaindrions, nous oserions murmurer contre la main de Dieu, et accuser sa Providence ! Ah ! ce que nous ne voyons pas à présent, nous le verrons clairement à la fin des siècles au grand jour des justices divines. C'est là que Dieu se réserve de nous mettre devant les yeux toutes les injustices où nous eût emportés une avarice et insatiable convoitise ; toutes les intrigues criminelles où nous eût engagés une ambition démesurée ; tous les excès, toutes les abominations où nous eût plongés une brutale volupté, si le frein de l'affliction ne nous eût retenus et si les épreuves de la vie n'eussent empêché le feu de s'allumer dans notre cœur.

Et alors, découvrant les miséricordieux desseins de la sagesse éternelle sur nous, nous béni-

rons Dieu de ce qui semblait devoir nous le faire accuser et maudire ; nous le bénirons de ce que sur la terre nous appelions ses rigueurs, et de ce que dans nos chants d'éternelle reconnaissance nous nommerons ses miséricordes et les marques de son ineffable sollicitude pour nous : *misericordias Domini in æternum cantabo.*

## II

Et maintenant, mes frères, après ce que nous venons de voir, que nous reste-t-il à faire ? Il ne nous reste qu'à entrer dans les vues de Dieu, qui nous afflige pour nous sauver, et à seconder par notre patience ses miséricordieux desseins. Il nous reste à nous frapper la poitrine avec regret pour nos murmures passés et nos plaintes si injurieuses à la Providence qui veille sur nous avec tant d'amour ; à nous reprocher d'avoir manqué de foi, et d'avoir cédé trop souvent à une injuste défiance vis-à-vis de Dieu ; à nous accuser de n'avoir point assez compris la vérité de ces grandes maximes de l'Evangile, que bienheureux sont les pauvres parce que le royaume céleste est à eux, que bienheureux sont ceux qui souffrent sur la terre et qui pleurent, parce qu'ils seront éternellement consolés dans le ciel.

Oui, Seigneur, mieux instruits désormais de vos voies, nous nous soumettons dès maintenant, avec une entière adhésion de notre esprit et de notre cœur, à tous vos desseins sur nous ; nous acceptons sans murmurer, et avec une joyeuse résignation, toutes les croix qu'il vous plaira de nous envoyer. Comme votre fidèle serviteur Tobie, dont vous avez voulu donner l'admirable patience en exemple à la postérité, nous aurons assez de foi et de vertu pour ne nous point irriter contre vous, de ce que vous nous affligerez. Mais comme lui inébranlables dans notre espoir en vous et la crainte de vos jugements, nous saurons comme lui vous rendre grâces malgré tout, chacun des jours de notre vie ; car nous aussi nous sommes les enfants des saints, les frères des élus, et nous attendons cette vie que vous avez promise à ceux qui n'abandonnent jamais leur foi en vous.

Et d'ailleurs, mes frères, pour nous exciter à la patience, que d'admirables exemples, avec celui du juste Tobie, de cette rare vertu ! Et n'avons-nous pas, dans l'Homme-Dieu, dans l'homme de douleurs, un exemple de patience qui résume et efface tous les autres ? Lui, le Juste par excellence, le Saint des saints, le plus beau, le plus aimable des enfants des hommes, il a souffert comme nul avant lui n'avait jamais souffert, comme nul après lui ne devait jamais souffrir. Car il a pris sur Lui seul les infirmités de nous tous ; il a amassé sur Lui seul, pour en subir l'épouvantable châtiment, les iniquités de tous les hommes. Il a souffert, lui, l'Innocence même, toutes les sortes de tortures : il a souffert dans les biens, par la pauvreté extrême où il était réduit ; dans son honneur, ayant été exposé à la calomnie, l'ignominie et l'opprobre ; dans toutes les parties de son corps, et dans toutes



les parties de son âme. Il a été mis sous le pressoir, il a versé tout le sang de ses veines. Mais quelle ravissante douceur de l'agneau immolé, et quelle adorable résignation ! Ses larmes coulent en silence ! Son cœur en est rempli, ses yeux en sont baignés ; mais pas un murmure, pas un mot de révolte et d'impatience ! « Il ne murmure point contre son Père, dit ici saint Bernard, contre son Père par qui il était envoyé à ces douleurs et à cette mort ; il ne murmure point contre le genre humain, pour qui il payait une dette qu'il n'avait point lui-même contractée ; il ne murmure même point, enfin, contre ce peuple ingrat, que par privilège il avait choisi pour son peuple, et de qui il souffrait tant de maux et d'outrages, en échange de tant de bienfaits dont il l'avait comblé ! »

O spectacle ! Voyez, chrétiens, sous cette branche d'épines pour couronne, sur cette croix pour lit de mort, ce supplicié livide et sanglant, qui est votre Dieu, souffrir et mourir sans se plaindre ! Et osez bien ensuite vous plaindre, vous, et manquer de patience dans vos légères tribulations ! Car, combien ne sont-elles pas légères, vos souffrances, en regard des douleurs de l'Homme-Dieu ! Et aussi combien ne sont-elles pas trop souvent méritées, vos peines, tandis que les tortures de Jésus frappaient une chair innocente !

Vous me direz peut-être, mes frères : « Mais s'il en est ainsi, il n'est donc pas permis de se plaindre et de gémir sous les coups de la douleur ? On ne peut donc, sans manquer à la patience et sans pécher contre Dieu, soupirer et s'attrister quand l'affliction nous frappe, et désirer qu'un jour pourtant sur cette terre les joies succèdent aux deuils et les sourires aux larmes ? » Non, mes frères, non, la religion ne défend point cela ; et l'on peut, sans manquer à la patience chrétienne, se laisser aller aux gémissements et aux soupirs, sous l'étreinte de la souffrance ; on peut redouter la douleur, et désirer d'en être préservé ou délivré. On peut se livrer à l'abattement, à l'accablement, à l'ennui, aux soupirs et aux larmes. On peut demander grâce, et supplier Dieu avec angoisse d'éloigner de nous le calice d'amertume. Jésus ne l'a-t-il point fait ? Il s'est troublé, il s'est abattu sous les coups de la douleur. Au jardin de Gethsémani, il a été jusqu'à demander grâce. « Ce calice était trop amer, ce fardeau du péché trop lourd, cette colère de Dieu trop redoutable, cet abandon de tous trop navrant ; les tourments de sa sainte mère et de ses amis dépassaient les bornes ! Cette passion même, s'il la laissait venir, serait inutile à un trop grand nombre ! » Mon Père, criait-il donc, s'il est possible, éloignez de moi ce calice ! »

Ce qu'a ressenti Jésus, qui pourrait nous reprocher, mes frères, de le ressentir nous-mêmes ? Qui pourrait nous reprocher, quand nous sentons dans notre chair ou dans notre âme l'âpre morsure de la

douleur, de frémir et de nous désoler, et de désirer que Dieu nous délivre, de crier même notre désir à Dieu de toutes les forces de notre être, avec quelque chose de déchirant et d'éperdu dans la voix ? Non, encore une fois, rien de tout cela ne nous est défendu, pourvu qu'en fin de compte notre prière, nos larmes et nos cris se terminent par cet acte de soumission et de résignation entre les mains de Dieu : « Cependant que votre volonté se fasse, ô Père, et non la mienne ! »

Sachons, mes frères, sachons tenir à Dieu ce chrétien langage. La nature en nous pourra regimber contre l'aiguillon de la douleur ; nos sens pourront murmurer et se révolter ; mais notre cœur jamais !

Quels que soient en nous les mouvements et le scandale de la chair et du sang, notre âme vous demeurera seumise, ô mon Dieu, reconnaissante même des afflictions dont vous permettez que nous soyons assaillis ! Faites, Seigneur, par votre grâce, que notre dernier mot dans les souffrances de notre vie et de notre mort soit la douce et amoureuse parole de Jésus : « Non pas ma volonté, ô Père, mais la vôtre. » Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

### LES AVANTAGES DU CARÊME

*Exhortamur, ne in vacuum  
gratiam Dei recipiamus.*

Nous vous exhortons à ne pas  
recevoir en vain la grâce de  
Dieu. (II Cor. vi, 2.)

Cette recommandation de l'apôtre, que l'Eglise fait sienne aujourd'hui, a pendant tout le temps de notre vie sa portée pratique. Depuis le berceau jusqu'à la tombe la grâce de Dieu s'offre à nous, elle nous sollicite de mille manières, nous poursuit malgré nos résistances, elle ne nous est refusée que le jour où nous avons consommé notre endurcissement.

C'est que Dieu est un père pour nous. Lui-même compare son affection à celle d'une mère, afin de nous en bien marquer le caractère, afin de nous en prouver l'étendue sans limites. Oh ! si cette idée de Dieu père très aimant des hommes était gravée, comme il convient, au cœur des chrétiens, y aurait-il tant de malheureux désespérés ? Ne verrait-on pas, au contraire, les hommes, remplis d'une confiance toute filiale, montrer un courage, une patience imperturbable parmi les difficultés, les épreuves qui sont le tourment de notre existence ici-bas ?

Mais quoique dans aucun temps Dieu ne nous refuse sa grâce, il est vrai néanmoins de dire avec le prophète, avec saint Paul lui-même, qu'il est des temps, qu'il est des jours où il se plaît à nous exaucer, à nous venir en aide d'une manière signalée.

<sup>1</sup> Saint Bernard, *Sermo de Pass. Domini pro feria 4<sup>a</sup> hebdom. sacræ.*

<sup>2</sup> Mgr Gay, *De la douleur chrétienne.*

Ces jours de salut sont particuliers à chacun de nous, ou communs à tout le peuple chrétien. Les premiers sont nombreux dans notre existence ; le souvenir en est doux ; c'est avec attendrissement que l'on en revit en esprit les heures bénies. Car, si nos âmes ont été alors bien disposées, la grâce divine, reçue avec abondance et plénitude, a eu une influence capitale sur nos pensées, sur la direction de toute notre vie.

Il est aussi dans le cours de l'année liturgique des époques plus propices aux communications du Saint-Esprit. Ce sont les fêtes où nous célébrons quelque grand mystère de la vie de Notre-Seigneur ou de la sainte Vierge. Ce sont surtout les périodes de recueillement, de prière, de pénitence, spécialement établies par l'Eglise pour nous disposer à ces solennités. Au premier rang il faut placer l'institution du carême.

Le carême, si désagréable à l'homme charnel, au mondain, qui n'y voit qu'un sujet d'affliction, de dégoût et d'ennui, un sacrifice qui l'effraie, une interruption douloureuse dans les plaisirs qui absorbent son esprit terrestre et ses sens amollis, est pour le vrai chrétien un temps favorable, un temps de salut, à cause des précieux avantages qu'il présente.

Parmi ces avantages, j'en rappellerai trois à votre piété : le carême facilite l'accomplissement de la grande loi de la pénitence ; il affermit les bons ; il procure aux pécheurs les moyens les plus puissants de retour à Dieu.

## I

Nous savons tous l'indispensable nécessité de la pénitence, si clairement formulée par Notre-Seigneur dans le saint Evangile : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Le péché doit être expié, la vertu protégée, la chair mâtée. Tout cela ne s'accomplira que par la pénitence. La loi de la pénitence est aussi ancienne que le monde. Essaierons-nous de nous y soustraire aujourd'hui ? Eh quoi ! le péché ne s'accroît-il pas dans des proportions effrayantes ? Le flot d'impiété qui envahit nos paroisses, même les meilleures, ne s'élève-t-il pas de jour en jour, menaçant de submerger la société elle-même ? Crimes privés, crimes publics, crimes sociaux, qui pourrait les compter !

A mesure que les péchés augmentent, les vertus diminuent. Le scandale ajoute encore à la naturelle faiblesse de l'homme. Qui restera debout ? Qui ne fléchira pas le genou devant Baal ? Qui ne se souillera pas en suivant les voies de l'iniquité ? Avouez-le, mes frères, l'énergie virile, la force chrétienne ne se trouvent point dans la mollesse, dans la satisfaction dérégulée des sens. La mortification seule peut l'entretenir et la donner. Nécessaire pour expier le péché, la pénitence ne l'est pas moins pour conserver la vertu.

Mais il ne suffit pas de reconnaître cette impérieuse nécessité, il faut encore avoir le courage d'embrasser la pénitence. Supposez que chacun soit sous ce rapport abandonné à lui-même, libre

de régler la mesure et l'étendue des pratiques qu'il aura à observer. Les pénitents, les vrais pénitents seraient en bien petit nombre. Les uns reculeraient devant la rigueur qu'il faut exercer sur soi, et se borneraient à quelques privations insignifiantes. D'autres, sous mille prétextes, différeraient de jour en jour, de saison en saison, remettraient toujours à plus tard, jusqu'à ce que ce plus tard devienne définitif. Non, sans règle, sans direction précise, il n'y a pas de pénitence possible.

Voilà ce qu'a compris l'Eglise. Inquiète, tremblante sur le sort de ses enfants, elle a voulu nous imposer une sage contrainte, déterminer elle-même ce qu'il convient que nous fassions pour satisfaire à Dieu. Elle sait pour cela user de tous les tempéraments, elle consulte nos forces, tient compte de notre santé, mais en même temps elle maintient énergiquement le principe de la pénitence ; elle veut que nous observions ses prescriptions sous peine de faute grave.

Non seulement l'Eglise nous pousse, malgré les résistances et les hésitations de notre volonté faible ou capricieuse, dans le chemin de la mortification, mais par son caractère divin de catholicité elle nous soutient dans cette difficile entreprise, elle nous communique l'élan dont nous ne sommes guère capables de nous-mêmes. Car, si l'homme éprouve de la peine à se mettre à l'œuvre de sa propre réforme, il se lasse bien vite aussi lorsqu'il travaille isolé, que rien ne l'excite, que rien ne le soutient. Oh ! que l'homme seul est peu de chose ! Avec quelle facilité il laisse fuir son courage et son ardeur première ! Au contraire son âme semble grandir en proportion du nombre de ceux qui l'entourent. La réunion produit chez les hommes une sorte de flamme électrique qui passe de l'un à l'autre et suscite chez tous une noble émulation.

L'Eglise n'a pas manqué de mettre à profit cette disposition de notre nature. C'est encore là un des avantages du carême. La pénitence nous paraît moins dure, nous l'acceptons plus volontiers, quand nous voyons tous nos frères s'y soumettre, quelques-uns avec une ardeur qui nous confond. Nous rougirions de croupir dans la mollesse à la vue de tant de fervents chrétiens heureux d'accomplir scrupuleusement sous ce rapport leur devoir et même plus que leur devoir ; nous dirions comme le soldat Uri à David : « L'arche du Seigneur et le peuple d'Israël habitent sous des tentes ; mon général et mes compagnons d'armes vos serviteurs couchent sur la terre, et moi j'irais dans ma maison goûter les douceurs de la vie ? Non, jamais je ne ferai cette chose-là. *Non faciam hanc rem.* » (II Reg. xi, 11.)

## II

Un autre bienfait du carême, c'est d'affermir les bons. Alors, en effet, s'ouvrent plus largement les trésors des grâces divines ; à la faveur des prédications multipliées la foi retrouve sa vigueur ; au milieu des exercices plus fréquents, la piété se



retrempe, le courage s'anime pour de nouveaux combats. Ainsi l'on a pu dire que l'institution du carême était le plus puissant moyen de conservation que possède l'Eglise.

De même que le sang remonte au cœur pour y recevoir une impulsion nouvelle, le navire rentre au chantier pour réparer ses avaries, le soldat fait trêve pour panser ses blessures et repolir ses armes, ainsi il faut au chrétien un abri, un repos où il puisse refaire sa vie spirituelle, hérissée de tant d'obstacles, affaiblie par tant de chutes. Le carême est donc à la religion ce que la circulation du sang est au corps humain, ce que le port est aux vaisseaux disjoints par la pointe des écueils et la fureur des flots, c'est la grande halte des soldats du Christ.

Pendant tout ce temps, l'Eglise va multiplier ses offices. Pourquoi ? Pour nous rappeler le grand devoir de la prière, surtout de la prière publique. La prière, c'est l'arme puissante avec laquelle le soldat chrétien triomphe des ennemis du dedans et des ennemis nombreux du dehors. Pour ranimer notre zèle, pour obtenir le don si rare et si précieux de la persévérance, nous devons compter principalement sur la prière.

Aussi les bons chrétiens redoublent-ils leurs oraisons pendant ce saint temps. Ils n'imitent point ces âmes froides et indolentes qui s'arrêtent à quelques œuvres extérieures, et traversent le carême sans presque élever leur esprit vers Dieu. Ah ! combien nous devons trembler pour ces derniers, pour la réception des sacrements, pour la réforme de leur cœur ! Ils ont trouvé le moyen d'offenser Dieu pendant dix mois entiers, et ils ne sauraient trouver quelques instants pour ajouter à leurs exercices si courts, si tièdes, si peu fructueux du temps ordinaire de l'année, des prières ferventes, les soupirs d'un cœur humilié et repentant.

### III

Enfin, le carême offre aux pécheurs eux-mêmes une occasion favorable et les moyens faciles d'un sincère retour à Dieu.

Si l'Eglise encourage, embrasse avec amour, fortifie ses fidèles enfants, si elle leur offre les plus douces récompenses, elle n'oublie point ceux qui sont morts sous les coups redoublés du péché. Eux aussi sont ses enfants ; elle les aime encore d'un amour immense. Loin de les délaisser, elle fait appel à leur cœur, elle s'efforce de réveiller leur foi. C'est pour eux qu'elle prodigue ses plus pressantes exhortations. O pécheurs, si vous pouviez comprendre tout ce que renferme de tendresse cette maternelle sollicitude de l'Eglise pour votre âme, refuseriez-vous de vous rendre à sa voix ?

Oui, l'Eglise désire ardemment vous réconcilier avec votre Dieu. Voyez, elle vous présente des eaux salutaires pour guérir les blessures cruelles du péché, un baume divin pour vos souffrances ; elle baisera vos plaies, les pansera de ses propres mains, elle pleurera avec vous, souffrira avec

vous, se fera tout à vous, elle ne vous quittera pas que vous ne soyez rendus à une santé parfaite.

Et si vous répondez à ses avances, si, comprenant enfin qu'il y va de vos plus chers intérêts, vous rompez définitivement avec vos habitudes de péché, de quelle joie ne sera-t-elle pas comblée ? Les ingrattitudes noires, les folies de la passion, les égarements malheureux de l'esprit et du cœur, elle oubliera tout, elle effacera tout ; elle dira avec l'expression du bonheur : « Mon fils était mort et il revit ; il était perdu et le voilà ressuscité ; que le plaisir régné dans la maison. » (Luc, xv, 32).

Pour vous, mon frère, si malgré tout vous refusez encore de donner à votre mère cette consolation qu'elle attend et sollicite depuis si longtemps peut-être, du moins ne l'outragez jamais ; respectez la douleur dont elle souffre à la vue de vos égarements funestes. Il n'y a qu'une âme basse, profondément avilie, qui puisse se sentir le triste courage de répondre à l'amour par l'insulte et la haine. Saint Augustin entraîné par l'erreur et subjugué par la passion, regrettait la présence de sa mère et l'importunité de sa tendresse justement inquiète ; il fuyait sa mère, mais il l'aimait. Son noble cœur n'était pas mûr pour la vertu, mais il conservait, comme malgré lui, le sentiment de la vérité et de la reconnaissance ; le remords ne le poussa point jusqu'à l'ingratitude, et Dieu déchira enfin le voile épais qui lui dérobaient la pure lumière.

Ainsi, mes frères, le carême nous offre à tous, qui que nous soyons, justes et pécheurs, amis et ennemis de Dieu, les grâces les plus abondantes, les secours les plus avantageux. Entendons aujourd'hui le grave avertissement de l'apôtre que je vous rappelais en commençant. Ne recevons pas en vain le don de Dieu ; car c'est maintenant le temps favorable, voici des jours de salut. Entrons plutôt généreusement dans la voie de la pénitence, de la conversion et du salut. Notre empressément réjouira l'Eglise, consolera le cœur de notre divin Sauveur et attirera sur nous, à la fin de cette sainte quarantaine, les bénédictions touchantes de son amour. Ainsi soit-il.

### SERMON POUR UNE PRISE DE VOILE DANS UN CARMEL

*Omni ornatu sæculi contempsi  
propter amorem Domini mei Jesu  
Christi.*

J'ai méprisé toutes les séductions  
du siècle pour l'amour de mon maître  
Jésus-Christ. (Off. Virg.)

Quand Marie de Béthanie brisa son vase d'albâtre et en répandit le parfum précieux sur la tête du Sauveur, quelques témoins de cette scène s'indignèrent : « A quoi bon cette perte ? » dirent-ils.

Ma chère sœur, à la vue du sacrifice que vous allez accomplir aujourd'hui, plusieurs d'entre nous sont peut-être tentés de partager cette indignation et de faire entendre les mêmes plaintes. « Eh quoi ! être au printemps de ses années, tenir à la main la coupe embaumée où l'on peut boire longtemps les joies de la vie, et la briser soudain pour en faire un sacrifice à Jésus-Christ ! A quoi bon une pareille perte ? » J'aperçois, ma sœur, trois biens principaux que vous semblez sacrifier : votre nom, votre liberté, et les joies que la terre vous offrait. En revanche, trois objets effrayants frappent ici nos regards : un voile, des grilles, une règle crucifiante. Pourquoi, ma sœur, vous envelopper dans ce voile afin de vous cacher au monde ? Pourquoi échanger votre liberté contre ces grilles affreuses ? Pourquoi préférer aux joies mondaines les austérités du Carmel ?

A ces trois questions vous faites une seule réponse : « Pour l'amour de Jésus-Christ, j'ai méprisé toutes les séductions du monde. » C'est une belle leçon que vous nous donnez là. Aussi je n'aurai garde d'en proposer une autre à ceux qui m'écoutent, et je me contenterai d'interpréter les enseignements qui ressortent de votre sacrifice.

## I

En vous enveloppant dans ce voile qui va vous être donné, vous nous rappelez que la vie chrétienne doit se cacher aux yeux des hommes, et ne rechercher que les yeux de Dieu.

C'est une des tentations les plus violentes pour les hommes, que de vouloir être admirés par leurs semblables. Rien ne nous paraît plus délicieux que de nous entendre louer. Cependant en réalité rien n'est plus vain ni plus dangereux.

Rien n'est plus vain : car, qu'est-ce que la louange des hommes ajoutée à nos mérites ? Quand la surface paisible d'une eau claire renvoie notre image, nous ne nous attachons pas à cette fragile apparence. Quand nous marchons au soleil, nous ne nous inquiétons pas de notre ombre qui s'attache à nos pas. Les louanges des hommes sont aussi vaines que cette ombre et que cette image. Tous nous le savons ; et néanmoins telle est la pauvreté et la misère de notre cœur, qu'il s'en amuse et s'en réjouit. Quelle vanité !

Mais aussi quel danger ! Si nous nous plaçons à être loués des hommes, n'est-il pas à craindre que nous ne préférions bientôt la gloire à la vertu, et qu'au lieu d'employer nos soins à être vertueux, nous ne les employions qu'à le paraître ?

C'est pour nous prémunir contre cette vanité et ce danger que l'Evangile nous donne ces graves avertissements : « Prenez garde de faire vos bonnes actions devant les hommes pour être remarqués d'eux. Si vous priez, fermez d'abord votre porte ; si vous donnez l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre droite. Dans tout le bien que vous faites, n'ayez d'autre but que de plaire à votre Père céleste qui voit dans le secret. » Non seulement Jésus nous défend de

rechercher les louanges des hommes, il nous défend même de les recevoir quand elles se présentent. « Moi-même, dit-il, je ne me glorifie pas, c'est mon Père qui me glorifie. Agissez de même, ne recevez pas les louanges qui viennent des hommes. Ceux qui vous louent sont des voleurs, ils vous font perdre la récompense que Dieu vous destinait. Si vous êtes payés de vos bonnes œuvres par la fausse monnaie de la vaine gloire, vous n'aurez plus rien à prétendre auprès de Dieu. » (Math. vi ; Joan. xvii.)

Ces prescriptions de l'Evangile, vous les avez comprises, ma sœur, et vous voulez les accomplir dans leur perfection. Voilà pourquoi aujourd'hui, désirant être ignorée du monde et connue de Dieu seul, vous allez renoncer au nom que les hommes vous donnaient et revêtir le voile du Carmel comme pour vous cacher à leurs yeux. Ah ! sans doute avant de consentir à votre sacrifice, vous avez entendu répéter autour de vous : « Pourquoi vous cacher et vous ensevelir, pouvant être flattée et admirée ? » — Et voici que vous donnez aujourd'hui votre réponse : « J'ai méprisé, l'estime du monde, pour l'amour de Jésus-Christ. Les louanges des hommes sont vaines et dangereuses, je veux les fuir. Que ce soit vous seul, ô mon Dieu, qui me considériez ! »

## II

Telle est la première leçon que vous nous offrez, ma sœur. En vous enfermant derrière les grilles de ce cloître, vous nous en donnez une autre : c'est que des deux sortes de liberté, celle des mondains et celle des enfants de Dieu, la seconde seule est estimable.

Ce que les mondains appellent liberté, c'est le pouvoir de tout faire, de contenter toutes leurs passions. Du moment qu'ils transgressent les lois à leur gré, qu'ils promènent au hasard leurs désirs incertains et laissent aller leur cœur partout où les attire le plaisir, ils se croient libres. Aussi la seule vue des grilles d'un monastère suffit à exaspérer la plupart d'entre eux. Que ne sont-ils ici ! Que ne peuvent-ils voir avec quelle joie on sacrifie cette fausse liberté dont ils sont si jaloux ! Peut-être cesseraient-ils de la tant estimer ; peut-être seraient-ils amenés à de salutaires réflexions.

La liberté qui convient à l'homme n'est pas l'indépendance. Nous sommes des créatures, donc nous ne sommes pas des souverains. Si Dieu nous a donné la liberté, c'est pour que notre soumission soit volontaire et qu'il puisse la récompenser. L'homme est libre, mais comme l'est un enfant dans la maison paternelle. Ceux qui oublient le respect dû à leur Père ne sont plus que des rebelles. Dieu ne les laissera pas jouir longtemps de leur révolte. Ils ont beau crier : « Ni Dieu ni maître ! » un jour ils trouveront comme vengeur celui dont ils n'ont pas voulu pour maître.

Mais sont-ils bien sûrs en attendant de ne point avoir de maîtres ? Ils en ont au contraire un



grand nombre, et au dehors et au dedans d'eux-mêmes. Ceux du dehors s'appellent le démon et le monde ; et c'est vraiment pitié de voir jusqu'à quel point ils en sont les esclaves. Ceux du dedans sont leurs passions ; ce sont elles qui commandent, et ils ne sont que leurs humbles sujets. Et avec cela ils se disent libres ! Oui, ils le sont à la manière du petit enfant échappé de la maison paternelle, qui court partout sans savoir où il va, et qui périra si un gardien vigilant ne vient à sa rencontre.

Vous avez toujours méprisé, ma sœur, cette fausse liberté ; vous n'avez jamais estimé que la liberté vraie, celle qui nous est donnée non pour secouer mais pour porter le joug de Dieu.

Mais aussi plus vous l'estimez, plus vous craignez de la perdre. Vous savez en effet que, tant que nous serons au monde, nous conserverons le terrible pouvoir de renoncer à la liberté vraie pour jouir de la fausse. Et voilà pourquoi vous venez demander aujourd'hui au cloître de protéger votre liberté. Aux yeux des mondains ces grilles sont le tombeau de la liberté ; à vos yeux elles sont pour elle un asile fortifié. En vous y réfugiant, vous nous rappelez, ma chère sœur, qu'il n'y a de vraie liberté que celle des enfants de Dieu, et que pour la conserver il faut être prêt à tous les sacrifices.

### III

Enfin en acceptant la règle sévère de sainte Thérèse et ses pénibles mortifications, vous nous donnez un dernier enseignement : c'est qu'il vaut mieux souffrir avec Jésus-Christ que de se réjouir avec le monde.

Rien de prime abord ne semble plus agréable que la description des joies mondaines faite par les impies au livre de la Sagesse : « Jouissons, disent-ils, des biens de la vie, car ils sont à nous. Ne laissons point passer sans la cueillir la fleur de notre vie. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. » Que ces paroles semblent douces ! Qu'une pareille compagnie paraît désirable ! Mais attendez la fin, ils ne tardent pas à changer de langage. « Nous nous sommes trompés, avouent-ils ; nous n'avons trouvé que fatigues dans le chemin de l'iniquité. » Et ce que nous dit l'Écriture, ne le voyons-nous pas de nos propres yeux ? Quelle misère chez tous ceux qui poursuivent les plaisirs ! Quelle pauvreté effective même au sein d'une apparente abondance ! Vous diriez ce personnage de la fable qui meurt de soif au milieu d'un étang, parce que l'eau fuit ses lèvres ; qui meurt de faim sous des arbres chargés de fruits, parce qu'il ne peut les cueillir. Le monde suffirait à lui seul pour apprendre au chrétien combien ses plaisirs sont misérables.

Ce n'est point lui toutefois, ma sœur, qui vous l'a révélé ; mais c'est dans l'Évangile que vous avez lu que sacrifier à Dieu les plaisirs du monde, c'est lui sacrifier le néant et la vanité.

Aussi ce sacrifice vous a-t-il paru trop petit.

Au mépris des joies terrestres vous avez voulu joindre les austérités de la pénitence. Désireuse de ressembler le plus possible à Jésus crucifié, votre époux, vous avez voulu vous soumettre à la règle crucifiante des Carmélites.

Sans doute vous avez compris et goûté ce mot de sainte Thérèse, la célèbre réformatrice du Carmel : « *Domine, aut pati, aut mori !* Seigneur faites-moi souffrir, ou faites-moi mourir ! » Cette parole n'est-elle pas le résumé de l'Évangile ? Si nous sommes disciples de Jésus-Christ, nous devons désirer d'être avec lui. Or on ne trouve Jésus qu'en deux endroits différents : sur la terre au milieu des supplices, dans le ciel au sein de la gloire. La mort seule nous permettra d'aller le contempler dans sa gloire. Et attendant, c'est attaché à la croix que nous devons l'adorer et l'imiter. Cette vie n'est pas le temps de la jouissance, c'est le temps du voyage ; il faut gémir dans l'exil avant d'être consolé dans la patrie.

Toutefois, en attendant, les consolations ne vous manqueront pas. Dès ici-bas, suivant le mot du vénérable curé d'Ars, la croix sue le baume et transpire la douceur. Même dès cette vie les disciples de la croix ont plus de joie que les amis du plaisir. Je vois Salomon comblé de richesses et saturé de délices : « Je n'y ai trouvé, dit-il, que vanité et affliction d'esprit. » Je vois au contraire saint Bernard à Clairvaux, revêtu d'un cilice, exténué par les jeûnes et les travaux : « Seigneur, dit-il, vous ne m'avez pas trompé, mon bonheur a passé vos promesses, *Vera sunt quæ dixisti, Domine Jesu.* »

Telles sont donc, ma sœur, les instructions que votre exemple nous adresse aujourd'hui. Après les avoir entendues, nous ne pouvons plus vous plaindre, mais seulement vous féliciter. Vous ne perdez ni les louanges, ni la liberté, ni les plaisirs ; vous les changez contre de meilleurs. A nous maintenant de tirer parti de ces grands enseignements ; vous nous aiderez, ma sœur, par vos prières, à en bien profiter.

## MOIS DE SAINT JOSEPH

### XXVIII

#### LE CULTE DE SAINT JOSEPH

Filius accrescens Joseph.

Jacob sur son lit de mort signalait comme le trait distinctif de la vie de son fils Joseph, le prodigieux accroissement de sa fortune. Jaloux par ses frères, qui le vendent à des marchands étrangers, passant d'une citerne desséchée à une obscure prison, où on l'oublie, Joseph n'en devient pas moins la figure la plus aimable et la plus aimée de son temps, *decorus aspectu*, la plus pure gloire et le sauveur d'Israël.

Dans le décret qui institue S. Joseph patron de l'Eglise universelle, Pie IX se plaît à faire ressortir les ressemblances qui existent entre les deux Joseph : « De même que Dieu avait établi, dit-il, chef de toute la terre d'Egypte, Joseph fils du patriarche Jacob, afin qu'il tint en réserve le froment pour le peuple : de même aussi, lorsque la plénitude des temps étant proche, il allait envoyer sur la terre son fils unique, le Sauveur du monde, il choisit un autre Joseph dont le premier avait été la figure. »

Puis donc que le premier Joseph fut la figure du second, nous sommes autorisés à affirmer que saint Joseph est aussi « un enfant d'accroissement, » *Filius accrescens*. Ces paroles révélatrices nous expliquent tout. Elles nous font comprendre l'histoire du culte de saint Joseph, bien humble d'abord, mais qui revêt dans notre siècle la forme la plus éclatante ; et comme d'aussi grands effets doivent remonter à d'admirables causes, elles nous amènent à nous demander les raisons de l'accroissement, dans notre siècle surtout, de la dévotion à saint Joseph.

## I

1. Le culte de saint Joseph a obtenu d'abord son plus parfait épanouissement à Nazareth. Aimé de Jésus et de Marie, à peine le pieux patriarche eut-il fermé les yeux que cet amour devint le plus tendre des cultes. Marie invoquait son saint Epoux, elle continuait à vivre de sa pensée, à sentir la douceur de sa présence et de sa protection. Jésus bénissait la mémoire de cet homme, le serviteur le plus fidèle, le plus modeste et le plus dévoué que Dieu ait jamais eu ici-bas. Qui mieux que Marie connaissait toutes les bontés et toutes les délicatesses de celui à qui le trésor de sa virginité, le soin de sa vie avaient été confiés ? Qui mieux que Jésus avait éprouvé les bienfaits de cet homme à qui il donnait le doux nom de Père ?

Toutefois ce culte, cette vénération demeurèrent purement privés. Quand Jésus prêche l'Evangile, Joseph n'est plus là, et à peine si son souvenir, lointain déjà, est resté dans la mémoire de quelques disciples de la parenté, comme Jacques et Jean. Les évangélistes toutefois ne l'ignorent pas, ils parlent de lui au contraire comme d'un personnage nécessaire, connu de tous, qui s'associe aux joies de la crèche, reçoit les bergers, regarde songeur toutes ces merveilles qui, une nuit surtout, lui causent de si poignantes perplexités. Ils nous le montrent toujours interrogeant le ciel afin d'y lire la volonté divine, toujours prêt à marcher, à travailler, à lutter pour le salut de la Sainte Famille. Sans doute ils sont très sobres à l'endroit de tout ce qui le concerne, mais dans leur sobriété voulue quelle immensité de pensée et quelle admiration ! On sent que leurs paroles, inspirées de Dieu, ont aussi passé par le cœur de Marie, pleine de vénération pour son époux.

2. Les temps troublés des premiers siècles ne permettaient point aux dévotions plus accessoires de se répandre dans l'Eglise. « Le voile qui couvre alors le nom et la puissance du vénérable Joseph, dit Mgr Pie, apparaît comme le prolongement du silence dans lequel a été enveloppée sa carrière mortelle ; c'est la continuation de cette vie cachée dont les splendeurs devaient d'autant plus émerveiller l'intelligence et le cœur des fidèles que la révélation en aurait été plus longtemps contenue. »

Il entrerait donc dans les secrets desseins de Dieu, de réserver pour les siècles les plus éprouvés cette dévotion victorieuse et si douce à l'âme. Sans doute, la doctrine de l'Eglise est immuable comme Dieu même, mais les élus au paradis ne contemplent-ils pas sans cesse des aspects nouveaux et infiniment variés de la divinité ? Est-ce que ce n'est pas pour eux la source de jouissances d'une adorable diversité ? Ainsi en est-il de la doctrine de l'Evangile. L'Eglise a reçu en dépôt un trésor d'une richesse de doctrine infinie comme Dieu lui-même, comme un vaste et brillant écrin qui renferme des perles nouvelles et des perles anciennes. Elle les tire, elle les expose aux âmes ravies, suivant les temps et leurs besoins, jusqu'au jour où l'exposition sera parfaite, où les âmes chrétiennes posséderont de la vérité divine tout ce qu'elles peuvent porter ici-bas.

L'histoire de l'Eglise nous met sous les yeux ce merveilleux développement de la doctrine et de la dévotion qui sont toujours corrélatives, et rien ne serait intéressant comme de l'étudier en détail. La personne de Jésus-Christ est d'abord attaquée, puis celle de Marie sa sainte Mère. Au moyen âge c'est la sainte Eucharistie ; enfin l'Eglise, dans les temps modernes. A chaque blasphème les chrétiens répondent par un acte d'amour, par une dévotion recrudescence pour le Fils de Dieu, pour Marie, pour la sainte Eucharistie, le corps réel du Sauveur, pour l'Eglise son corps mystique. Quand la foi baisse, que Jésus-Christ est moins aimé, apparaît la dévotion au Sacré-Cœur, et comme l'amour va s'affaiblissant avec le refroidissement du monde, il est probable que l'Eglise nous réserve pour d'autres temps plus malheureux encore que les nôtres, une dévotion plus particulière et plus intense envers le Saint-Esprit, l'amour du Père et du Fils, le guide et la lumière de l'Eglise. Ce sera alors l'épanouissement et le terme de toute la doctrine et de toute la dévotion chrétienne, et sans doute aussi la fin des temps.

Mais qui inspire et fait jaillir ces dévotions nouvelles et vivifiantes, si ce n'est le Saint-Esprit qui vivifie l'Eglise et lui infuse, à certaines périodes d'affaissement, comme un sang nouveau et réparateur ?

3. Lorsque commençait à poindre le protestantisme, la grande hérésie des temps modernes, un pieux dominicain, Isidore de Isolani, eut une sorte d'intuition prophétique des bienfaits que



procurerait à l'Eglise la dévotion à saint Joseph. « L'Esprit-Saint, écrivait-il, ne cessera point d'agir sur les cœurs des fidèles, jusqu'au jour où l'Eglise universelle honorerait avec des transports de joie le divin Joseph, d'une vénération nouvelle. »

Alors, ajoutait-il, « on bâtit des églises en son honneur. Car le Seigneur l'a destiné à devenir le patron principal et particulier de l'Eglise militante, *caput et patronum peculiarem imperii militantis Ecclesie*, et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, sous l'impulsion du Saint-Esprit, ordonnera que la fête du père putatif de Jésus, de l'époux de la Reine du monde, de cet homme d'une si haute sainteté, soit célébrée dans toutes les contrées soumises à l'Eglise. »

Ce magnifique programme tracé par avance dans la cellule d'un humble religieux ne revêt-il pas un caractère prophétique ? Il est sûr qu'il demeure marqué au moins des signes d'une intuition supérieure. Les Pères, comme saint Augustin et saint Jean Chrysostome, avaient bien entrevu la pure et rayonnante figure de saint Joseph, ils ne s'étaient point arrêtés à la regarder. Ils regardaient, étudiaient, combattaient ailleurs. Saint Bernard le premier avait contemplé avec une pieuse admiration cet homme unique, « qui mérita l'honneur d'être appelé et d'être cru le père de Dieu, *meruit honorari adeo ut pater Dei dictus et creditus sit*, » et dont le nom signifie « accroissement. » Il traça même un superbe parallèle entre le patriarche de l'Egypte et le patriarche de Nazareth. Mais alors, le croirait-on ? saint Joseph n'avait pas de fête dans l'Eglise.

Saint Bernardin de Sienne popularisa notre saint, avec l'éloquence entraînant qui lui était coutumière, et posa le grand principe de la doctrine catholique touchant l'éminente dignité de saint Joseph : « Toutes les fois que la grâce divine choisit quelqu'un pour une mission spéciale, un état élevé, elle lui accorde en abondance tous les dons qui lui sont nécessaires pour cette mission ou cet état. Or, qui peut être comparé à Joseph qui eut pour mission de tenir lieu de père à Jésus-Christ et d'être l'époux véritable de la Reine du monde, de la Souveraine des anges ? »

Cette doctrine fut portée au Concile de Constance par Gerson, le chancelier de l'Université de Paris, un des plus grands dévots de saint Joseph. « Que je voudrais, s'écriait-il, trouver des paroles capables de faire comprendre ce mystère si élevé et si caché, cette admirable et vénérable Trinité de la terre : Jésus, Joseph et Marie ! » Et il pressait les Pères du Concile d'instituer une fête solennelle en l'honneur du grand patriarche. Il fut écouté avec une pieuse bienveillance, et le

quinzième siècle ne s'écoula point sans que cette fête fût établie. — Simple d'abord, elle parcourt rapidement tous les grades de la vénération. Urbain VIII, confirmant un décret de Grégoire XV, l'érige en fête de précepte, Clément XI fait composer un office spécial et s'occupe lui-même de la poésie des hymnes. Benoît XIV introduit l'invocation de saint Joseph dans les litanies des saints <sup>1</sup>, et Pie IX à peine choisi comme successeur de saint Pierre, institue la fête du Patronage de saint Joseph, le troisième dimanche après Pâques, afin que tout le peuple catholique honore plus facilement le doux et aimable Epoux de Marie <sup>2</sup>.

La France, ainsi que nous l'avons vu, prit une part glorieuse à la propagation de son culte. Gerson fait école, et l'on peut assurer que jusqu'à nos jours il n'y eut aucune divergence parmi nous touchant la vénération due à saint Joseph. Louis XIV rendit une ordonnance pour que sa fête fut chômée, et Bossuet prêchant devant la reine-mère put s'écrier :

« C'est de là, Madame, que sortira votre grande gloire : Joseph a mérité les plus grands honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur ; l'Eglise n'a rien de plus illustre, parce qu'elle n'a rien de plus caché. Je rends grâces au roi d'avoir voulu honorer sa sainte mémoire par une nouvelle solennité. »

Ce grand homme avait le secret de résumer toute une doctrine en quelques mots.

4. Pourtant, c'est à coup sûr dans notre siècle que le culte de saint Joseph a brillé de son plus splendide éclat. « Comment cela s'est-il fait ? » me direz-vous. Je vous répondrai : « Comment naît une dévotion ? » Car chaque époque, chaque cité parfois a vu surgir sa dévotion consolatrice.

Des âmes souffrent, brisées par les angoisses présentes ou par les anxiétés de l'avenir : le Dieu des miséricordes, l'Esprit consolateur qui aime les âmes qui souffrent et qui prient, leur inspire une pensée de salut, une prière, la confiance dans un saint, une invocation vivifiante parmi les réponses de mort qui les effraient. Elles regardent au ciel le saint qu'elles se sentent pressées d'invoquer, elles le prient avec une piété sincère, de toutes

<sup>1</sup> A la fin du quinzième siècle « Sixte IV fit insérer la fête de saint Joseph dans les Bréviaire et Missel romains ; Grégoire XV, par son décret du 8 mai 1621, ordonna que ladite fête fût célébrée dans tout l'univers ; Clément X, le 6 décembre 1670, éleva cette fête au rite double de seconde classe ; Clément XI, par un décret du 14 février 1714, octroya pour la même fête une messe et un office entièrement propres ; et enfin Benoît XIV, par un décret du 19 décembre 1726, fit ajouter le nom du saint Patriarche aux litanies des saints. » (Bref de Pie IX pour le Patronage universel de saint Joseph).

Pie IX institua la fête du Patronage de saint Joseph le 10 septembre 1847, et établit saint Joseph patron de l'Eglise universelle le 8 décembre 1870.

<sup>2</sup> Voir la belle instruction pastorale de Mgr Pie (t. VII de ses œuvres, p. 113) sur le décret apostolique de Pie IX qui attribue à saint Joseph le titre de patron de l'Eglise universelle.

\* Cuperem mihi verba suppeterent ad explicandum tam altum et absconditum a sæculis mysterium, tam admirandam venerandamque Trinitatem, Jesum, Joseph et Mariam.

leurs forces, et soudain les voilà soulagées, guéries, heureuses. D'autres âmes qui souffraient aussi, ont la même pensée, elles s'adressent au même saint, et bientôt elles éprouvent les mêmes doux effets. Voilà une dévotion fondée.

Sans doute, ces âmes se sont confié leurs impressions, leurs peines et leurs joies ; le bien est de soi-même communicatif. Cependant cela ne suffirait pas à expliquer comment une dévotion se propage aussi rapidement dans toute l'Eglise. Un souffle passe, un souffle universel qui remue toutes les âmes, comme le vent d'été agite tous les épis d'un champ. C'est l'Esprit-Saint qui anime son Eglise abattue d'une vie nouvelle qui la rajeunit et la dispose à continuer sans faiblir sa mission de réconfort et de combat. *Spiritus vivificantem.*

Ce souffle surnaturel a porté l'Eglise tout entière aux pieds de saint Joseph, avec un sentiment profond de la puissance et de la bonté de celui que Jésus n'hésitait point à appeler son père. Elle s'est mise à genoux devant lui avec une confiance toute filiale. Elle-même, librement, d'abord l'a adopté pour son père, pour son patron bien-aimé ; parce qu'elle le sentait bon, indulgent, compatissant, et qu'elle était poussée vers lui par un invincible attrait. Puis, elle a éclaté en reconnaissance pour les grâces reçues, pour les causes gagnées, l'espoir rendu alors que tout secours humain faisait défaut. Enfin, par ses chefs, elle a demandé au Père des fidèles, au Souverain-Pontife, de lui accorder comme patron principal et particulier celui qui se montrait à la fois si doux et si puissant qu'il avait attiré tous les cœurs.

C'est ce que firent les Pères du Concile du Vatican. Ils supplièrent le vicaire de Jésus-Christ de décerner au bienheureux saint Joseph « un culte public de dulia, après la Bienheureuse Mère de Dieu, au-dessus de tous les habitants du ciel. » Insistant sur le zèle admirable avec lequel il remplit ici-bas « les devoirs de Père et d'Epoux, » ils exposèrent les vœux des chrétiens de le voir « choisi et déclaré Patron et Protecteur de l'Eglise universelle qui est le corps du Christ. » Les évêques, les généraux d'ordre souscrivirent à cette supplique, et Pie IX exauça leur demande, aux applaudissements de tout le monde catholique. Saint Joseph, qui n'avait pas même de fête au quinzième siècle, fut ainsi proclamé patron de l'Eglise universelle par le vicaire de Jésus-Christ.

La prophétie du pieux religieux dominicain était pleinement accomplie.

(A suivre).

## INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA FOI

### 2<sup>e</sup> Instruction

#### MOTIF ET CARACTÈRES DE NOTRE FOI

Mes frères,

Dans notre premier entretien je vous ai fait connaître la nature et l'objet de notre foi ; je vous ai dit quelles vérités nous devons croire de nécessité de moyen et de nécessité de précepte. Mais pour bien croire, suffit-il de donner un assentiment quelconque aux vérités que l'Eglise nous enseigne comme révélées de Dieu ? Pouvons-nous traiter celles-ci comme de simples faits historiques et des récits humains ? Non, mes frères, il est nécessaire d'y adhérer pour un motif déterminé, qui seul peut rendre notre foi surnaturelle et divine ; et cette adhésion elle-même doit revêtir certaines qualités que je vous dirai tout à l'heure.

### I

Quel est donc le motif sur lequel doit être fondée notre croyance ? En d'autres termes, quel est le mobile, quelle est la cause qui doit nous déterminer à incliner notre esprit et à croire les vérités de la foi ? C'est Dieu ; c'est sa parole divine, son autorité infaillible et sacrée. Nous devons croire uniquement parce que Dieu a parlé. C'est pourquoi l'Eglise nous fait dire, dans l'acte de foi qu'elle nous propose comme modèle : « Mon Dieu, je crois tout ce que l'Eglise nous propose à croire, *parce que vous l'avez révélé...* » Voilà le motif qui élève notre assentiment à l'état de vertu surnaturelle. Si nous croyons pour toute autre raison, notre croyance n'est plus la foi ; c'est tout au plus une foi humaine et naturelle, incapable par conséquent d'assurer notre salut.

Ainsi, croire parce qu'on le veut bien, c'est caprice ; croire une chose parce qu'on nous l'a enseignée, c'est préjugé d'éducation ; croire sur le témoignage des autres hommes, c'est une foi purement humaine, qui ne peut glorifier Dieu, parce que Dieu n'y entre pour rien. Mais, au contraire, quand je dis à Dieu : « Je crois que vous êtes un seul Dieu en trois personnes ; je crois que le Verbe s'est incarné et fait homme pour moi ; je crois que Jésus-Christ est présent au Saint-Sacrement de l'autel avec tous les trésors de sa divinité et de son humanité ; je reconnais que toutes ces vérités sont au-dessus de mon intelligence et de ma raison, toutefois, je les crois sur votre parole, et parce que vous les avez révélées, » dès lors ma foi honore Dieu, puisque par cet acte je le reconnais pour un être infiniment vrai et infiniment saint, incapable à la fois de se tromper et de me tromper moi-même.

Ainsi donc, pour résumer en deux mots ce que nous venons de dire, nous devons croire les vérités de la foi, non point parce qu'elles nous sont enseignées par les évêques et les prêtres, quelle que soit la confiance qu'ils méritent de notre part, mais



uniquement parce que Dieu les a révélées à son Eglise, qui se sert des pasteurs de tout rang pour nous les enseigner.

Cette considération d'un Dieu qui révèle nous donne la mesure de l'assentiment que nous devons à ses révélations. En effet, le degré de croyance que nous accordons à une parole, se règle ordinairement sur la valeur morale de la personne qui parle. Ici, c'est le Dieu souverainement vrai ; notre foi aura donc des qualités spéciales qu'il nous faut rechercher maintenant.

## II

En face des dogmes révélés, notre foi doit être ferme et aveugle.

1. En premier lieu, elle doit être *ferme*, c'est-à-dire exclure tout doute et toute hésitation. Elle va, de toute nécessité, jusqu'à admettre les vérités dogmatiques comme plus certaines et plus infaillibles que celles que nous connaissons par l'évidence, que nous voyons de nos yeux, que nous touchons de nos mains ; jusqu'à nous faire supporter tous les tourments, et même la mort, si cela était nécessaire, pour défendre ces mêmes vérités.

Comprenez bien, mes frères, ce que je viens d'exprimer, car un grand nombre de chrétiens pèchent sur ce point. On ne va pas ordinairement, je l'avoue, jusqu'à nier ouvertement les vérités de la foi, et la conscience ne le permettrait pas. Mais douter, hésiter, chanceler, croire en quelque sorte à demi, voilà un état d'âme très commun, et qu'on ne songe guère à se reprocher. C'est là une indifférence lamentable, car sachons qu'en matière de foi, douter volontairement ou nier positivement, c'est tout un.

Remarquez toutefois, mes frères, que j'ai dit : douter *volontairement*. Car il peut arriver, et il arrive en effet, que nous ne sentons pas cette fermeté inébranlable de notre foi comme nous en aurions le désir ; que, malgré notre volonté, nous sommes tout à coup plongés dans des obscurités poignantes, livrés à des doutes et à des objections qui nous fatiguent et nous tourmentent. Jusque-là il n'y a pas une ombre de mal ; c'est une épreuve passagère que souvent Dieu permet pour nous ouvrir une source de précieux mérites. Mais si, de propos délibéré, et avec réflexion, nous mettons en doute un article quelconque de notre foi, en posant une condition à notre assentiment, et en disant par exemple en nous-mêmes : « Si la chose est vraiment ainsi..., si elle est aussi vraie qu'on le dit ; » ou bien, si, assaillis par quelques doutes, nous nous y arrêtons complaisamment au lieu de les rejeter promptement ; si nous mettons en question ce qui est absolument certain, nous péchons gravement, car, par ce seul doute volontairement consenti, nous faisons une grave injure à Dieu, et nous devenons incroyants, suivant cette règle admise par les théologiens : *Dubius in fide infidelis est*. Imitons plutôt saint Louis. Il nous donne un exemple vraiment remarquable de fermeté dans la foi.

Un jour, on vint lui dire que dans une église voisine Notre-Seigneur Jésus-Christ venait de manifester, d'une manière sensible, sa présence réelle dans la sainte Eucharistie, et qu'il s'était montré sur l'autel sous l'aimable figure d'un enfant, comme à Bethléhem. On pressait le roi d'aller voir ce prodige. — « Et pourquoi irais-je ? » répondit le saint monarque. Serai-je plus sûr de ma croyance, après avoir vu ? Non. J'ai plus de confiance à la parole de Jésus-Christ qu'au témoignage de mes yeux. »

2. Mais ce n'est point assez de la fermeté pour notre foi. Il faut encore qu'elle soit *aveugle*. Je veux dire que nous devons éviter de rechercher le comment et le pourquoi des vérités que l'Eglise nous propose à croire. Lorsque Dieu nous parle par la voix de son Eglise, pour nous faire connaître les dogmes de sa religion, notre devoir est de les admettre et de nous en rapporter entièrement à celui qui est la sagesse et la vérité mêmes. « Nous savons à qui nous croyons, disait l'apôtre, et voilà pourquoi nous n'avons aucune crainte d'être trompés : *Scio cui credidi, et certus sum*. » Agir autrement serait renouveler l'histoire de saint Thomas, qui pour croire voulait voir, sentir, toucher. Ce serait la destruction même de la foi, que saint Paul appelle, de sa parole inspirée, *argumentum non apparentium*.

Il est vrai que les grands et sublimes mystères proposés par la foi dépassent de beaucoup la faible portée de nos intelligences. Mais, mes frères, de ce que nous ne les comprenons pas, en sont-ils moins dignes de notre assentiment ? N'y a-t-il pas dans le monde physique et moral une foule de mystères que nous ne comprenons pas, et auxquels nous ne refusons pas notre foi ? Et les choses que nous connaissons parfaitement ne sont-elles pas bien peu nombreuses en comparaison de celles que nous ne savons pas expliquer ? Ne nous sommes-nous pas souvent un mystère à nous-mêmes ?

La difficulté, l'impossibilité d'expliquer une vérité, n'est donc point un motif pour lui refuser créance. Elle prouve une seule chose : c'est qu'il y a une distance infinie de nous à Dieu, de nos faibles lumières à son intelligence créée, de notre néant à sa grandeur. Voilà pourquoi le Créateur peut faire, et fait en réalité, dans l'ordre naturel, et plus encore dans l'ordre surnaturel, une foule de merveilles que nous sommes impuissants à comprendre.

Au lieu de nous étonner et de nous révolter, notre devoir est de nous humilier, de nous soumettre, d'adorer la sagesse infinie, de faire un acte de foi énergique et généreux. Ne l'oublions pas, car c'est encore une parole du Christ : « Ce ne sont pas ceux qui auront cru après avoir vu, qui seront sauvés, mais ceux qui n'ayant pas vu, auront cru. *Beati qui non viderunt et crediderunt*. »

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET GOURTOT

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## HOMÉLIES DE CARÈME SUR LE LIVRE DE TOBIE

### 5<sup>e</sup> Homélie

#### LE VOL ET LA RESTITUTION

*Non furtum facies.*  
Vous ne volerez point.

Mes frères,

Les souffrances dont nous avons vu le juste Tobie accablé n'eussent pas été complètes, s'il n'eût encore trouvé au sein de sa famille, au lieu des consolations qu'il en pouvait attendre, de nouveaux sujets d'amertume et de larmes. La famille! qu'y a-t-il de meilleur pour l'homme que le sein de sa famille, de plus doux et de plus fort sur son cœur blessé que les consolations des siens! Il se réfugie contre les angoisses de la vie dans ce sanctuaire à demi sacré, et y oublie ses maux et ses douleurs, comme l'enfant dans son effroi court se réfugier dans le sein de sa mère, et là cesse de craindre et de pleurer. Mais quand ceux qui devraient être pour nous des consolateurs ajoutent leurs outrages aux outrages de nos adversaires, et de nouvelles douleurs à nos douleurs, c'est là le coup le plus rude porté à notre cœur, ce qui le fait saigner.

Cette dernière et suprême affliction, Dieu la tenait en réserve pour son fidèle serviteur. L'auteur inspiré va nous l'apprendre.

Or Anna, son épouse, allait tous les jours tisser la toile au dehors, et apportait du travail de ses mains ce qu'elle pouvait gagner pour vivre. Il arriva qu'un jour, ayant reçu en récompense un chevreau, elle le rapporta à la maison. Et Tobie, entendant bêler ce pauvre petit animal, dit à sa femme : « Prenez garde qu'il n'ait été dérobé, et rendez-le à ses maîtres; car il ne nous est pas permis de manger ou de toucher ce qui a été dérobé. »

Alors sa femme lui répondit avec colère : « Il est bien évident que votre espérance était vaine, et voilà le beau résultat de vos aumônes! » Et par d'autres paroles semblables elle lui insultait.

Alors Tobie poussa des gémissements et se mit à prier avec larmes.

Jusqu'ici, mes frères, le saint homme Tobie avait souffert ses maux d'un cœur égal et serein, mais cette dernière épreuve est trop cruelle! Et ce qu'il n'avait point fait encore, « il se met à pleurer »; le poids de cette nouvelle peine presse si lourdement sur son cœur qu'il le fait déborder; un flot de larmes s'en échappe. Ce n'est pourtant pas, mes frères, de ce surcroît de douleur ajouté aux douleurs du pieux Tobie que je veux occuper et entretenir aujourd'hui votre esprit. Nous avons assez longuement parlé de la souffrance et de la manière de la supporter chrétiennement. Appelant ce soir votre attention sur ces paroles de Tobie, entendues tout à l'heure : « Prenez garde qu'il n'ait été dérobé, et rendez-le à ses maîtres : *Videte ne furtivus sit; reddite eum dominis suis*, » je traiterai du vol et de la restitution.

### I

Cette sainte horreur du bien d'autrui manifestée par Tobie dans la circonstance ci-dessus rappelée, est malheureusement trop rare à notre époque, où semble dominer le goût singulier et l'étrange appétit du fruit défendu. En face d'un bien de

provenance suspecte, on ne dit plus guère le mot de Tobie : *Videte ne furtivus sit*, prenons garde au bien d'autrui! — C'est, paraît-il, une vieille parole démodée et détrônée par ce proverbe plus moderne, plus récent : *Pas vu, pas pris!* Triste proverbe de ceux qu'une conscience affaiblie ne sait plus menacer des colères divines, et à la faveur duquel l'injustice se multiplie, le vol devient un jeu d'habileté et d'adresse, et cesse d'être un crime.

Laissez-moi vous rappeler ce soir, mes frères, toute la gravité du vol, sa criminelle gravité; laissez-moi faire justice des principes trop relâchés de consciences trop larges; laissez-moi réveiller dans tous les cœurs la sainte horreur de Tobie pour le bien d'autrui, en vous révélant la laideur de ce vice qui fait de l'homme pour l'homme une bête féroce et dévorante : *homo homini lupus!*

1. Le vol est un péché d'autant plus grave et plus injurieux à la majesté divine qu'il contrarie une loi plus expresse et plus formelle du souverain Législateur, une loi à dessein promulguée une première et puis une seconde fois.

J'ai lu dans un livre de l'enfance l'histoire suivante. Un roi des bords des grands lacs de la Suisse, dans les âges fabuleux, s'en allait en voyage. Il appelle l'ainé de ses fils et lui confie en son absence la garde de son palais. Il lui donne aussi des avis pleins d'une minutieuse sollicitude : « Tu conduiras mes coursiers à la promenade, lui dit-il; tu prendras soin de fermer dans la nuit toutes les portes du palais; tu n'iras pas avec tes frères en barque sur les flots; et tu ne prendras pas, pour les donner à qui que ce soit, la clef des écluses du lac. » Il part et se met en chemin. Chemin faisant pourtant, il repasse en son esprit les recommandations qu'il a laissées à son fils; il craint d'avoir oublié quelque avertissement; mais non, il a bien tout prévu. Seulement une chose le met en inquiétude. Il tremble que son fils n'oublie son dernier avis et ne livre en des mains imprudentes la clef des redoutables écluses. Aussi, il se retourne vers son fils qu'il peut encore apercevoir, et lui crie : « Surtout souviens-toi de ne point toucher à la clef des lacs! » — Hélas! un tentateur arrive, surprend la confiance de l'adolescent, obtient de lui la clef fatale, et s'apprête à lâcher sur la ville les vagues dévastatrices des écluses ouvertes. Le roi revient en cet instant de son voyage, il arrête le bras de ce criminel qu'il perce de son glaive. Puis il ordonne qu'on lui amène son fils désobéissant : « Si tu avais, lui dit-il, transgressé mes ordres sur un autre point, je te pardonnerais, indigne enfant! Mais puisque tu as violé un ordre que je t'avais à dessein par deux fois répété, tu as enflammé contre toi ma trop juste colère : tu vas mourir à l'instant! » Et d'un bras indigné il tranche la tête au malheureux jeune homme.

Eh bien! mes frères, pour nous défendre le vol, Dieu a agi avec nous comme ce roi avec son fils. En plaçant l'homme sur la terre et en l'en constituant gardien, Dieu lui a fait aussi ses recommandations. Mais entre toutes les autres, il en est une à laquelle il attache sans doute une particulière importance, puisqu'il la fait entendre une première fois, et puis de nouveau la répète : celle de ne point toucher à la chose d'autrui.

Je me représente Dieu traçant d'abord aux hommes la série de ses commandements : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu; vous sanctifierez le jour du sabbat; vous ne tuerez point; vous ne volerez pas, etc... » puis, lorsqu'il a achevé, se recueillant en lui-même, s'il faut ainsi parler, repassant l'un après l'autre tous les articles de sa loi, comme pour voir si c'était bien là tout; mais soudain, comme si le respect de la propriété d'au-



trui eût été, par-dessus tout, le désir de son cœur, appuyant, confirmant, renforçant d'une seconde loi l'ordre déjà donné de respecter cette propriété, et à cette première défense « *Non furtum facies*, vous ne volerez pas », ajoutant cette nouvelle défense plus sévère encore : « *Non concupisces domum proximī tui, nec desiderabis*, etc... Vous n'aurez pas même le désir de la chose d'autrui. »

Comprenez par là, mes frères, quel péché grave c'est que le vol, puisque Dieu le frappe ainsi d'une double défense et manifeste si formellement, si instamment par là toute la haine qu'il lui porte.

2. Et dites-moi maintenant pourquoi cette aversion toute particulière de Dieu pour le vol ? Pourquoi par exemple n'a-t-il réservé l'expression répétée de son déplaisir et de sa haine, au meurtre, à l'homicide, au parricide, crimes bien plus odieux aux yeux de tous que le vol ? La raison s'en laisse facilement deviner par ce qui se passe dans le monde. Qu'est-ce qui, en effet, dans le monde, allume, développe, propage, multiplie les haines et les discordes, et les violentes effusions du sang humain ? Qu'est-ce qui, dans les familles, divise entre eux les frères, et soulève contre les jours du père des fils aux audaces sacrilèges ? Qu'est-ce qui dans les nations met en branle les révolutions avec leur hideux cortège de têtes coupées au bout des piques ? Qu'est-ce qui attire sur les pas des voyageurs les bandes féroces des assassins de grand chemin ? C'est presque toujours l'amour du bien d'autrui, presque toujours l'appât du vol. Ceux qui n'ont rien jettent des regards enflammés sur ceux qui possèdent. On ne se contente pas de l'héritage que nous livre le sort, on soupire après l'héritage voisin ; la convoitise s'irrite chaque jour au fond de l'âme, qu'elle finit par maîtriser tout entière, en y étouffant, en y desséchant la conscience et la saine raison. Les passions des individus se réunissent, elles font troupe et société ; alors, sans compter les crimes isolés commis pour cause de vol, alors c'est le brigandage organisé en corps, c'est le brigandage s'exerçant sur toute une région, sur une province, sur tout un peuple, alors ce sont tous les forfaits se répandant comme une nuée sur la terre.

Ah ! la soif exécrable du bien d'autrui, mais elle est capable de jeter l'homme à tous les abîmes ! La fièvre de l'or, quels crimes n'a-t-elle pas inventés, conseillés, consommés au grand jour ou dans l'ombre ! « La soif de l'or appelle la soif du sang », s'est écrié quelqu'un ; et un poète de l'antiquité a dit avec une infinie raison l'or plus meurtrier que le fer : *ferro crudelius aurum*.

Oui, *homo hominī lupus*, par l'amour de l'or ! L'homme qui s'abandonne à ce penchant au vol, est tout prêt à l'occasion à faire litière des devoirs les plus sacrés, des droits les plus rigoureux et les plus saints de la nature elle-même, à fouler d'un pied forcené le cadavre de son semblable, de son frère, de son père s'il le faut pour satisfaire sa passion !

Et voilà pourquoi Dieu n'a pas insisté sur le respect de la vie du prochain, mais sur le respect des biens qu'il possède. Il a vu que l'homme ne toucherait pas à un seul cheveu de la tête de son frère, tant qu'il saurait s'arrêter devant les limites de sa propriété. Et c'est pourquoi il a élevé autour de celle-ci un double rempart de défense, une double barrière, une double prohibition, rempart, barrière, défense que l'on ne saurait franchir et violer sans encourir gravement la colère du divin Législateur, à cause de l'opposition doublement coupable à ses souverains arrêts.

Comprenez-vous maintenant, mes frères, que le vol soit un péché très grave, et que ce péché doive vous inspirer toujours la plus sainte horreur ?

Mais il est une raison encore, — raison d'un tout autre genre, — qui doit, mes frères, nous remplir de répulsion et d'éloignement pour ce vice redoutable : c'est l'extrême difficulté qu'éprouvent à restituer le bien d'autrui tous ceux qui l'ont volé, et par suite l'extrême danger de damnation qu'ils encourrent. C'est ce qui nous reste à considérer dans la seconde partie de cette instruction.

## II

Je vous le demande, mes frères, — et c'est à vous-mêmes que j'en appelle, et à cette connaissance du monde que vous avez encore plus que moi : — en voyons-nous beaucoup, de ceux que nous savons injustes possesseurs de la chose d'autrui, restituer avant de mourir, et même à la mort ?

Que voyons-nous, en effet, dans le monde ? Nous voyons le ravisseur enrichi des dépouilles d'autrui vivre de ces biens mal acquis, en recueillir tous les fruits, en faire vivre sa famille, et transmettre à la mort ces biens grossis de profits et de gains à ses enfants ou à ses proches. Nous voyons ceux que la chicane a engraisés des sueurs du pauvre, ceux entre les mains de qui la fraude et l'usure ont fait passer le misérable avoir de dix, de vingt, de cent familles ruinées par eux, ceux que des gains illicites et scandaleux ont mis en possession de fortunes criantes ; nous voyons les voleurs, grands et petits, jouir paisiblement du bien-être ou de l'opulence qu'ils ne doivent qu'à l'injustice, se montrer jalousement avides de n'en pas perdre une parcelle, et sourire moqueusement, ou plus souvent encore s'enflammer d'une rageuse colère, lorsqu'un malavisé ose parler devant eux de restitution. Nous voyons ceux qui ont contracté des dettes ne se mettre nullement en peine de les payer, et entrer eux aussi dans de violentes colères lorsqu'on leur demande de rendre enfin cet argent d'autrui qu'ils n'ont que pour un temps. Que de vaines promesses, que de mensonges, pour éluder les réclamations ! Que de remises, que de retards, pour payer ce que l'on doit ! — En un mot, mes frères, qui résume tout ceci : que la restitution est donc une chose difficile ! Qu'elle est donc rare et peu pratiquée dans le monde ! Et

« Où voit-on aujourd'hui des exemples pareils à celui que rapportait saint Augustin pour l'édification de son peuple d'Hippone ? « Je veux, mes frères, disait ce saint évêque, je veux vous faire part de ce que j'ai vu, de ce que fit, lors de mon séjour en Italie, un pauvre de Milan, réduit à une extrême indigence des biens de la terre, mais parfaitement riche des trésors du ciel. Il avait trouvé deux cents pièces d'or ; et cette somme, en se l'appropriant, pouvait lui tenir lieu d'une ample fortune ; mais aussi elle eût été pour lui la matière d'un crime. Le voilà qui se trouble, plus affligé d'avoir, quoique innocemment, ce qui n'est pas à lui, que le maître de cette somme de l'avoir perdue. Il s'informe, il cherche, il se démène pour connaître celui qui a fait cette perte : il le trouve enfin, et, transporté de joie, il lui remet l'argent. Le maître, justement reconnaissant, lui offre vingt pièces de cette monnaie ; mais le pauvre les refuse. L'autre le presse au moins d'en accepter dix ; mais le pauvre répond par un nouveau refus. Transporté d'admiration, le maître jette aux pieds de l'indigent la somme entière, protestant qu'il la lui abandonne et qu'il n'y prétend plus rien. « Et moi, répond le pauvre, j'y prétends moins encore. Reprenez votre argent. Je suis assez riche de ma pauvreté, qui me donne droit aux richesses imperissables du ciel. Exemple mémorable ! s'écrie en concluant saint Augustin, d'autant plus admirable qu'il trouve moins d'imitateurs ! Car où sont maintenant les imitateurs d'une telle fidélité, d'une telle délicatesse, d'un semblable désintéressement ? » — Saint Augustin, cité par Bourdaloue dans son sermon pour le xxiii<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.



combien il y en a, par conséquent, que le bien d'autrui volé et non rendu met en péril de damnation et de mort éternelle !

Non, quand on a le bien d'autrui, on ne veut plus le rendre. C'est une glu, c'est une colle ; c'est un piège que nous tend là le démon, et duquel, une fois que nous y sommes engagés, il ne nous est presque plus possible de nous déprendre. Une foule de faux-fuyants et de prétextes viennent en aide à notre convoitise pour justifier ses injustices, et l'empêcher de rendre ce qu'elle détient contre le droit. « Que le diable est malin, mes très chers frères ! » disait le curé d'Ars à ses paroissiens. Cette naïve parole est vraie surtout du diable de l'argent. Il n'est pas d'excuses qu'il ne suggère à ceux qu'il a poussés au vol, afin de les détourner de toute restitution.

« Si je restitue, dira l'un, je ruine ma famille. » Insensé ! Vous aimez donc mieux vous damner, et votre famille avec vous, que de vous ruiner ? Entre la misère pour quelques jours ici-bas, et le désespoir pour l'éternité, vous choisissez le désespoir éternel ? Et quand même vous devriez être condamnés, vous, votre femme, vos enfants, à claquer des dents par le froid et la faim toute votre vie, cela, réfléchissez-y donc, malheureux, ne vaudrait-il pas mieux pour vous que de grincer des dents de désespoir dans l'éternelle société des damnés ? Les haillons de l'indigence ne seraient-ils pas meilleurs pour vous que le vêtement de feu des réprouvés ? Ah ! c'est affreux d'hésiter un instant ! — Et d'ailleurs vous ne ruinerez pas votre famille, croyez-le, mon cher frère. Car, vous devez le savoir, à père avare fils prodigue ! Ce bien mal acquis que vous voudriez conserver à vos enfants, outre qu'il sera pour leur âme un argent de damnation s'ils en connaissent la provenance, se trouvera, par un juste retour des choses, bientôt dissipé et perdu par l'un ou l'autre d'entre eux ; ils ne le garderont pas longtemps ; il leur sera enlevé, car tel est l'ordre accoutumé de la Providence qui dirige ce monde. Ils se ruineront eux-mêmes, et sans soulagement pour votre âme qui brûlera dans les enfers ! Oh ! hâtez-vous donc, mon cher frère, de prévenir tant de malheurs, en vous débarrassant de ces biens qui réclament leur maître véritable, de peur qu'ils ne crient vengeance contre vous !

« Eh quoi ! dira un autre, restituer pour me déshonorer, pour me faire connaître et passer aux yeux de tous, aux yeux de ceux qui me jaloussent comme aux yeux de ceux qui me respectent et me craignent, pour un voleur, pour un malhonnête homme ! Ce serait trop de honte et de confusion ! Jamais ! » Et vous donc aussi, malheureux, vous préférez une éternité de déshonneur à une humiliation passagère ? Vous préférez une confusion éternelle à la honte d'un jour ? Mais, insensé, vous ne l'éviterez pas, cette humiliation, ce déshonneur dont vous craignez d'être frappé aux yeux de ceux qui vous connaissent ; vous ne faites que le retarder, ce déshonneur ; car, ne seront-ils point là, ceux dont vous redoutez aujourd'hui les mépris insultants, ne seront-ils point là au redoutable jugement où vos iniquités et vos hontes seront mises à nu devant tout l'univers ? Ils ne seront point seuls alors à vous écraser de leur mépris ; vous aurez à subir — ô épouvante ! — le mépris d'un Dieu que les justes eux-mêmes ne regarderont qu'en tremblant ; le mépris de la Vierge, d'autant plus redoutable en son dédain pour les pécheurs en ce terrible jour, qu'elle a été pour eux pendant la vie plus compatissante et plus miséricordieuse ; le mépris des anges et des saints ; le mépris des réprouvés et des démons eux-mêmes. Oh ! vous suppliez alors, dans votre insupportable confusion, les montagnes de tomber sur

vous et de vous cacher, en vous écrasant, à tous ces regards méprisants qui vous font endurer mille morts. Quoi ! pour éviter ce supplice qui fait frémir, vous n'avez qu'à rendre à ceux que vous en avez dépouillés, cet or, cet argent, qui n'est rien après tout, et vous êtes indécis ? et vous tardez un seul instant ? O mon cher frère, comme le démon vous aveugle ! O pauvre mouche que l'araignée infernale enveloppe dans ses toiles de mort !

« Mais, dira un troisième, je ne sais comment restituer. Où retrouver toutes les personnes à qui je suis redevable ? Comment me rappeler toutes les victimes des injustices et des fraudes commises par moi depuis 10 ans, depuis 20 ans, depuis 50 années peut-être ? Et quand bien même je connaîtrais tous ceux à qui j'ai porté préjudice, où trouver de quoi satisfaire à tant de malheureux que j'ai trompés ? » D'abord, mon cher frère, si vous avez la bonne volonté de restituer, sans en avoir les moyens, Dieu n'en demande pas davantage. Travaillez courageusement pour gagner de quoi satisfaire à vos obligations. Mais si, malgré vos efforts et vos peines, vous mourez sans avoir pu acquitter votre dette, au jugement Dieu vous en tiendra quitte, car il aura vu la droiture de vos intentions. — Quant à la difficulté de dédommager tous ceux que vous aurez lésés, parce que la liste en est trop longue pour que vous vous souveniez de chacun, je conviens avec vous que cette difficulté peut être très réelle et très sérieuse ; je conviens avec vous qu'il y a des affaires, tellement embarrassées que l'on n'y peut presque rien démêler. Cependant ici encore le mal n'est pas sans remède. Faites une recherche, non pas hâtive et superficielle, mais persévérante et laborieuse, de tous ceux que vous pouvez avoir trompés ; et ceux envers qui vous reconnaîtrez avoir des torts à réparer, prenez soin de les satisfaire au plus vite. Et s'il en est que, malgré tout, vous recherchez en vain ou que vous oubliez, suppléez à la restitution que vous ne pouvez leur faire par d'abondantes aumônes distribuées aux pauvres : tel est le conseil des saints.

A quoi bon, me direz-vous peut-être, mes frères, parler si longuement dans les murs de cette enceinte sacrée de la nécessité de la restitution ? Ceux dont les mains ne sont point pures du bien d'autrui ne viennent pas dans les églises, et ne sont point là pour vous entendre ! — Hélas, mes frères, souffrez que je vous le dise avec douleur : hélas ! trop souvent les injustes détenteurs du bien d'autrui empruntent, pour cacher leurs rapines et tromper les soupçons, la voile de la religion ; par une détestable hypocrisie, ils affectent des extérieurs de piété et se donnent pour gens dévots. Ils viennent, disait saint Augustin déjà de son temps, ils viennent se prosterner devant les autels, les yeux baignés de larmes, le cœur plein de componction. Ils se confessent, ils se frappent la poitrine ; ils veulent, à ce qu'il paraît, passer pour justes et pour saints. O pharisaïsme, mes frères, et exécrable scandale ! Ils sont cause, ces scélérats, que plus d'une âme honnête déserte la religion et abandonne l'Eglise. Car, comme ces trafiquants du temple dont parle l'Evangile, ils transforment nos églises, par leur indigne présence, en cavernes de voleurs, et en éloignent, parfois pour toujours, les hommes au cœur droit et aux mains pures des dépouilles de leurs frères.

Mais assez, mes frères, sur ce triste sujet. Et laissez-moi terminer cette instruction par un petit récit qui, sous une forme populaire, me paraît résumer assez bien la morale de tout cet entretien. Il est tiré de nos fabliaux du moyen âge.

Un chevalier allait de France en Espagne faire un dévot pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, lui et son écuyer. Ils chevauchaient depuis



longues journées sous le ciel espagnol. L'Ebre n'était plus qu'à une matinée, et la nuit était venue. On entra dans une hôtellerie pour y manger et y dormir. Mais le démon vers minuit réveilla l'écuyer, qui prit et cacha dans son pourpoint la bourse de l'hôtesse. Celle-ci au matin de se plaindre qu'on l'a volée, et d'accuser ses hôtes. Et le chevalier de s'indigner et de dire : « Par Dieu, ma bonne dame, je suis un pèlerin qui vais en pieux voyage ; Dieu et saint Jacques me gardent de larcin ! » — Du coup les voyageurs quittent l'hôtellerie. Et tout en cheminant à l'aurore, le chevalier commence sa prière. Mais une distraction l'arrête : quel air étrange n'avait pas tout à l'heure son écuyer devant l'hôtesse !... Ne serait-ce point lui le voleur ? « Je sais, se dit le chevalier, un bon moyen pour le découvrir. » Il poursuit donc sa prière, et près de l'achever, il dit d'une voix haute : « O Dieu, préservez-nous de dérober en ce présent jour, ou donnez-nous une vraie repentance, pour que l'Ebre soit pour nous sans danger ! » — « Seigneur chevalier, pourquoi cette prière ? » demande l'écuyer qui commence à trembler. — « Eh ! ne sais-tu donc pas, écuyer, que l'Ebre submerge dans ses flots quiconque a fait larcin dans la journée, à moins qu'il ne se repente et ne restitue ? » — On arrive à une rivière : « Maître, est-ce l'Ebre, ceci ? » — « Non encore, mais nous en approchons. » Et le pauvre écuyer de trembler davantage. Et lorsque enfin apparaît à l'horizon le large fleuve de l'Ebre, le malheureux se jette aux pieds du chevalier et lui avoue son méchant fait, à sa grande honte et rougeur.

Que pensez-vous, mes frères, que soit cette histoire ? Eh bien ! c'est simplement la mise en scène de ce texte de saint Paul : « *Fures non intrabunt in regnum caelorum*, les voleurs n'entreront pas au royaume des cieux. » Le fleuve de l'Ebre, c'est le fleuve qui rejoint cette vie à l'éternité. Malheur aux passagers qui s'y présentent aggravés du poids de leurs rapines ! ceux-là ne passeront point, les noirs abîmes les réclament pour les engloutir dans l'enfer. Mais ceux dont les mains sont pures des dépouilles de leurs frères, ceux qui ont pratiqué la maxime du juste Tobie : « *Videte ne furtivus sit*, prenons garde au bien d'autrui, » ou cette autre semblable : « *Reddite eum dominis suis*, restituons ce qui n'est pas à nous, » ceux-là aborderont en grande joie aux rivages du ciel. Pour vous et pour moi, mes frères, ainsi soit-il !

## 6<sup>e</sup> Homélie

(pour le 19 mars)

### TOBIE ET SAINT JOSEPH, MODÈLES DE FOI ET DE CHARITÉ

Mes frères,

L'un de ces soirs derniers, en méditant sur l'histoire de Tobie, une pensée me frappa soudain. Je me disais : « Cette figure vénérable du patriarche Tobie me rappelle une autre figure de patriarche, celle de saint Joseph ! A la distance de sept siècles, ces deux hommes se ressemblent ! Même sainteté éminente, même foi, même piété, mêmes épreuves aussi. Tous deux sont condamnés à l'exil, persécutés par les rois de la terre, réduits à la pauvreté et au dénuement ! Tous deux sont consolés dans leurs afflictions par l'ange du Seigneur ! Tous deux gardent avec vigilance et sollicitude l'enfant que Dieu a mis à leur foyer, et tous deux pleurent avec amertume l'absence et, craignent-ils, la perte de ce fils tendrement chéri. Tous deux enfin couronnent par une mort bienheureuse une vie toute de droiture, d'innocence et d'espérance en Dieu. »

Or, ces deux hommes que le ciel a unis par le lien commun d'une destinée semblable, pourquoi, mes frères, les séparer ce soir ? Pourquoi parlerions-nous de l'un sans en même temps parler de l'autre ? Nous allons donc prendre dans la vie de chacun quelques traits communs, et nous en tirerons les considérations les plus propres à nous affermir dans le bien et à nous rendre meilleurs.

Et puisque nous ne pouvons étudier chacun des points de ressemblance entre ces patriarches, nous méditerons sur deux vertus dont nous trouvons en eux des exemples héroïques : leur *foi*, modèle de la nôtre, et leur *charité*, condamnation de notre égoïsme.

## I

1. « Le feu éprouve l'or, dit l'apôtre saint Pierre ; votre foi, bien plus précieuse que l'or, sera donc éprouvée aussi !. » Selon cette parole de l'apôtre, nous avons vu, mes frères, précédemment la foi de Tobie soumise à de rudes épreuves ; nous avons vu aussi cette foi triompher de toute tentation, et ce vertueux Israélite croire et espérer contre toute espérance. — D'abord il se trouve seul dans Nephtali à demeurer fidèle aux vieilles croyances de ses pères, seul à reconnaître et à adorer le Dieu d'Israël. Quand il suivait, seul ainsi, la route montueuse de Jérusalem, pour porter au Temple du vrai Dieu ses présents et ses adorations, le découragement et le doute ne durent-ils pas assaillir plus d'une fois ce voyageur adolescent, témoin étonné de l'apostasie de tout le peuple ? Quand il s'arrêtait, fatigué et solitaire, à moitié du chemin, quand il jetait ses regards en arrière sur la route déjà parcourue, et qu'il apercevait sur les hauteurs lointaines les idoles et les temples des veaux d'or, objet du culte de tout Israël, sa foi ne devait-elle pas se sentir douter d'elle-même ? Mais elle avait dans son âme de trop profondes racines pour pouvoir être ébranlée. Le voyageur essayait de la main la sueur de son visage et les ombres du doute sur son front, et reprenait son chemin avec une infatigable persévérance.

Et de même, mes frères, si la foi de Tobie n'eût pas été robuste, quelle épreuve capable de la faire sombrer dans cette suite de malheurs qui récompensent ici-bas sa piété envers Dieu et envers ses frères ! Lorsque Dieu semblait se faire un jeu de l'affliger et de le persécuter par toute sorte de rigueurs, lorsque ses amis et ses proches, scandalisés de tout ce qui lui arrivait de fâcheux, en venaient à blasphémer la Providence et l'excitaient à faire de même, quelle foi héroïque ne lui fallut-il pas pour ne point répéter après eux et se dire à lui-même : « Malheureux ! Il est clair que ta foi et ton espérance sont vaines, *Manifeste vana facta est spes tua* ! » — Mais tout autre est le langage qu'il tient en cette circonstance : « Ne parlez point ainsi, dit-il, car nous sommes enfants des saints, et nous croyons en cette vie immortelle que Dieu donnera à ceux qui ne le quittent point. »

La foi de Tobie a passé par le creuset, et elle a été trouvée plus précieuse que l'or.

2. Plus pure et plus éprouvée que l'or passé au creuset fut aussi la foi de saint Joseph. Ouvrons, en effet, l'histoire de ce glorieux patriarche, et plus d'une circonstance nous découvrira en lui une foi victorieuse de tous les assauts, une foi véritablement héroïque.

Et d'abord, mes frères, lorsque lui fut révélé le grand mystère de l'Incarnation opéré dans le sein de Marie son épouse, la foi de saint Joseph ne fut-elle pas mise à une épreuve bien forte et bien

rude ? Par l'opération du Saint-Esprit, la Vierge avait conçu dans ses chastes entrailles l'Enfant-Dieu, l'Emmanuel. Mais, quoique fiancée à saint Joseph, elle ne lui avait point, l'humilité l'en empêchant, communiqué l'adorable secret de l'opération divine en elle. Saint Joseph cependant ne tarda pas à s'apercevoir que sa chaste fiancée, cet ange de candeur et de vertu, avait conçu dans son sein un fruit mystérieux. Cruelle déception pour son cœur ! Mille pensées plus douloureuses les unes que les autres agitent son esprit. Il eût pu, d'après la loi, livrer Marie à la sévérité des justes humaines, à la mort par la lapidation. Il préfère tout remettre au soin de la justice de Dieu, et « ne voulant, dit l'Evangile, ni la punir, ni la déshonorer, il décide en son cœur de renvoyer Marie secrètement <sup>1</sup>. » Mais l'ange du Seigneur lui apparaît en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie pour ton épouse ; car ce qui est engendré en elle, c'est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » — Et Joseph se levant de son sommeil, poursuit l'Evangéliste, obéit à la parole de l'ange, et garda Marie pour son épouse.

La foi de Marie aux paroles de l'ange de l'Annonciation avait été parfaite. Dites-moi si la foi de saint Joseph est ici moins parfaite que celle de sa divine Epouse ! Il croit de suite à la parole de l'ange, il y croit de toute l'adhésion d'une âme simple et droite. Aucune des pensées, aucun des soupçons qui ont assiégé son esprit, ne subsiste et ne demeure un seul instant. Il ne demande pas même des explications auxquelles il semblerait avoir droit, et que n'eût point manquer de réclamer une foi vulgaire, avant de se donner et de se livrer. Non, mais par une foi admirable, il s'en remet entièrement à la parole de l'ange ; il croit et il adore ; et cependant ce qu'il lui fallait croire, c'était le mystère le plus étonnant, c'était le mystère d'un Dieu se faisant homme, de l'Eternel devenu enfant d'un jour. — Sara, l'épouse d'Abraham, avait reçu elle aussi la visite d'un ange, et l'ange lui avait révélé une chose bien moins étonnante : il lui avait dit qu'un fils naîtrait d'elle-même quoique vieille et jusque-là stérile ; et Sara n'avait pu retenir un sourire d'incrédulité, elle n'avait point cru à la parole de l'ange. Or, près du mystère de l'Incarnation, de l'enfantement d'un Dieu par une humble vierge d'ici-bas, par une timide et pudique créature, qu'était-ce que l'enfantement d'un fils dans les jours de la vieillesse ? Comprenez mieux, mes frères, par cette opposition entre la foi hésitante de l'épouse d'Abraham et la foi de saint Joseph, ce que dut avoir aux yeux de Dieu de mérite et de prix cette foi du très glorieux époux de Marie. En vérité, ne peut-on pas répéter, en l'adressant à saint Joseph, l'éloge que l'Esprit Divin, par la bouche d'Elisabeth, faisait de la foi de Marie, et dire à cet aimable patriarche : « Vous êtes bienheureux, ô Joseph, parce que vous avez cru : *Beatus es, qui credidisti* » ? Vous aussi, les générations vous proclameront bienheureux, le plus grand et le plus glorieux des patriarches, parce que votre foi vous a mérité d'être le Père nourricier de Jésus et l'époux de Marie.

Après cette première épreuve, il en vint d'autres encore. D'abord le mystère des abjections de la nuit de Noël. Rejeté de toutes les hôtelleries, repoussé par tous, saint Joseph n'a d'autre ressource que de conduire son épouse dans l'une des grottes creusées, par la main de la nature, au flanc des rochers voisins de Bethléem. Les ténèbres étaient venues. La Vierge fatiguée du chemin dut s'asseoir

sur la pierre ou sur un peu d'herbe sèche, et partager avec Joseph un pauvre morceau de pain noir, retiré du panier de voyage. Ah ! sans doute, oubliant ses peines et sa tristesse pour ne songer qu'aux douleurs de son épouse tendrement chérie, saint Joseph dut envelopper Marie à cet instant d'un regard d'affectueuse compassion, où se lisait l'ardent désir, hélas ! impuissant, de la consoler, de la soulager, de lui procurer une demeure plus confortable, un asile de nuit moins dénué de toutes les commodités de la vie. Mais aussi, mes frères, ne lisez-vous pas en même temps dans ce regard du charpentier de Nazereth arrêté sur Marie, comme un doute, comme un étonnement ? Ne vous semble-t-il pas qu'à contempler ainsi sur une pierre nue pour trône, la future reine des anges, ne vous semble-t-il pas que cet humble artisan sent sa foi hésiter, se troubler, moins sûre, moins entière ? Ne vous semble-t-il pas que son cœur bat plus fort, pris soudain d'une angoisse, et que des questions comme celles-ci doivent se poser à son esprit : « Eh quoi ! est-ce bien là vraiment, dans un tel état de dénuement et d'abjection, celle qui dans un moment sera la Mère du Messie promis de Dieu pour le relèvement d'Israël ? — Lui, le Messie prédit par les prophètes pour être le Dieu Fort, le Dominateur, le Prince de la Paix, quoi ! c'est dans une caverne qu'il va naître, ignoré des hommes, plus délaissé que l'enfant du pauvre ! Est-ce bien Lui en effet, ou ne suis-je pas le jouet d'une cruelle illusion ? » Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que devant cet enfant nouveau-né gisant sur la paille, la foi de Joseph dut se révolter, et son front refuser de se prosterner en adoration ? — Non, mes frères, non, il n'en fut rien. Non, la foi de l'admirable Joseph n'hésita pas ; ni son esprit, ni son cœur ne doutèrent un seul instant. Mais dans ce petit enfant il reconnut son Seigneur et son Dieu ; mais il courba le genou devant lui, et demeura de longs instants dans une extase d'adoration devant la crèche servant de berceau royal au Fils de Dieu ; et lorsque les bergers conduits par l'ange arrivèrent à la grotte, ils trouvèrent encore Joseph avec Marie en adoration devant Jésus : *Et invenerunt Mariam, et Joseph, et infantem positum in præsepio* <sup>1</sup>.

Victorieuse de cette épreuve, qu'est-ce qui pourrait ébranler jamais la foi du glorieux patriarche ? Que le roi Hérode déploie donc, pour perdre Jésus, toutes les habiletés de sa politique, que le Fils de Dieu soit obligé de s'enfuir en Egypte sur les bras de Marie et de Joseph, il n'y a désormais plus rien là-dedans qui étonne l'incomparable vertu de notre Saint ; et ce n'est pas lui qui pouvait se laisser arrêter par cette objection, capable de faire hésiter un esprit vulgaire : « Si cet enfant est bien le Fils de Dieu, pourquoi Dieu ne le défend-il pas contre Hérode et l'oblige-t-il à s'enfuir, au lieu de faire disparaître de dessus terre son persécuteur ? pourquoi Dieu l'oblige-t-il à souffrir l'exil et à vivre de privations, au lieu de frapper de mort le tyran et de nourrir Jésus de la main des anges ? » Mais non, la foi de saint Joseph ne connut jamais ces plaintes et ces doutes, jamais elle ne sut mettre en question les adorables desseins de la Providence.

Hélas, mes frères, en présence de cette foi si parfaite du patriarche Joseph et du patriarche Tobie, que dire de notre foi si imparfaite ? En vérité, est-ce bien la foi qui est en nous ? Et peut-on bien encore dire qu'on a la foi, lorsqu'à la moindre tentation on entre en défiance, en murmure, et parfois en révolte contre Dieu ? — On ne vit plus de foi : les âmes n'en sont plus pénétrées jusqu'à leurs plus intimes profondeurs ; il en reste à peine

<sup>1</sup> Matth., I, 19.

<sup>1</sup> Luc, II, 16.



un léger vernis à leur surface. Les grandes et sincères convictions se font de plus en plus rares. On se croirait arrivé aux derniers temps du monde, où, selon la parole du Christ, la race des vrais croyants aura disparu : *Putasne Filius hominis veniens inveniet fidem in terra?*<sup>1</sup>

D'où vient ce désordre, mes frères ? La parole de Dieu cesse-t-elle donc de se faire entendre à la terre ? Non, jamais plus qu'en ce siècle on n'a prêché, on n'a jeté à tous les vents du ciel les enseignements de la révélation divine. Mais les cœurs trop asservis à la matière, mais les esprits trop occupés des intérêts du temps, n'offrent plus une terre bien préparée, où la semence divine puisse germer et porter du fruit.

Cessez de vous absorber tout entiers dans le souci des choses de ce monde ; remettez à la base de votre vie et de votre conduite les sublimes enseignements de la foi ; demandez-la à Dieu, cette foi parfaite qui fait les saints et les élus, et sans laquelle on ne saurait aucunement plaire au Seigneur, et avoir accès près de lui. Demandez-la, et Dieu vous la donnera. Car Dieu se complait dans ceux qui ont la foi. Là où il la trouve, il en est si ravi qu'il l'admire. « O femme, ta foi est grande, » dit-il à la Chananéenne. — C'est à la foi des malades qu'il accorde la guérison de toute infirmité. « Voyez ! dit-il aux aveugles, votre foi vous a sauvés ! » « Ma fille, dit-il à l'hémorroïsse, votre foi vous a sauvée ! » Et cette parole, il la répète à tout instant dans l'Evangile. — Quoi que la foi demande, elle l'obtient de Dieu ; quoi qu'elle veuille, elle le force pour ainsi dire à le faire, fallût-il même arracher une montagne à sa base et la jeter dans les flots. Ah ! cette foi capable de transporter des montagnes et de résister à tous les assauts, la foi du bienheureux Joseph, la foi du saint homme Tobie, demandons-la aujourd'hui, demandons-la tous les jours de ce mois par l'intercession de saint Joseph.

## II

La foi dans Tobie n'eut d'égale que la charité. Toujours au service de ses frères, Tobie s'empresait à leur rendre les douleurs de la captivité plus supportables, par les soins que leur prodiguait son dévouement toujours prêt.

Nous avons, mes frères, à contempler dans saint Joseph un exemple non moins admirable de désintéressement et de charité. Quelle abnégation d'abord poussée jusqu'à l'héroïsme, dans la conduite de Joseph vis-à-vis de Marie, lorsque, ignorant le secret divin de la maternité de celle-ci, il reconnaît qu'elle porte en son sein un fruit mystérieux. Il aime de toutes les forces de son âme celle qu'il a reçue pour fiancée ; il l'aime d'autant plus vivement qu'il remarque en elle plus de vertus et d'attraits, une âme divinement belle dans un corps paré de toutes les grâces de la terre. Il l'aime plus que tout, Dieu excepté ; il l'aime uniquement, et voilà qu'il se croit trompé ! Oh ! dans le cœur d'un homme vulgaire, quel furieux orage n'aurait point alors éclaté ! La vengeance eût été d'autant plus terrible que l'affection aurait été plus profonde et plus ardente ! Mais admirez ici l'incomparable délicatesse du cœur de saint Joseph. Il est en proie à une douleur immense, incommensurable comme sa tendresse même pour sa chaste épouse, à une de ces douleurs dont les années ont peine à cicatriser la blessure, à une de ces douleurs dont beaucoup meurent sans en pouvoir guérir. Oui, son cœur est déchiré ; son cœur

est percé de sept glaives de feu : et cependant il pardonne ; il ne veut pas que mal arrive à celle par qui il souffre ce cruel martyre ; il ne veut pas qu'elle soit déshonorée et livrée au bourreau ; il veut qu'elle vive, et qu'elle vive en paix, à l'abri des sévérités de la loi. Tous les tourments, toutes les tortures seront pour lui. Tout aimable charité du généreux Joseph ! O charité qui surpasse toute louange, je ne sais comment vous exalter, vous célébrer, vous redire !

Cette charité au-dessus de tout nom, manifestée par lui en cette circonstance, saint Joseph ne cessa d'en prodiguer mille marques à Marie et à Jésus jusqu'à son dernier jour. A Bethléem, il gémit de voir toutes les portes rester fermées à sa prière ; mais il en gémit non tant pour lui-même que pour sa divine épouse ; dans son ardent désir de lui trouver une maison hospitalière où elle puisse se reposer, il court, infatigable, d'hôtellerie en hôtellerie, toujours repoussé, et renouvelant sans cesse sa demande à d'autres portes sans se rebuter. Après la naissance de Jésus, saint Joseph se dévoue jusqu'au sacrifice pour la mère et pour l'enfant.

Viennent se ruers sur Bethléem les féroces soldats d'Hérode, cherchant l'enfant Jésus pour le mettre à mort, et vienne l'ange du Seigneur ordonner à saint Joseph de prendre l'enfant avec sa mère et de s'enfuir en Egypte : saint Joseph se dévoue et s'exile, pour conserver à Marie son enfant et à Jésus une vie à peine commencée. Il eût pu répondre à l'ange qui le vient troubler à minuit au fort de son sommeil, par des murmures, par des plaintes : il n'en faut pas tant bien souvent pour nous arracher des récriminations et des paroles de colère. Mais il ne se plaint ni ne murmure ; et sans perdre un instant, il obéit à la parole : « Il prend l'enfant avec sa mère, au milieu de la nuit, et se met en route pour l'Egypte ! » C'est la charité poussée jusqu'à l'abnégation.

Et pendant ce trajet de plusieurs mois à travers le désert, que de soucis encore pour le bon saint Joseph ! Car les besoins matériels de la Sainte Famille reposent principalement sur lui. Que de peines, que de difficultés, dès les premiers pas dans cet affreux désert, où le peuple de Dieu erra quarante ans au sortir de l'Egypte, sans chemin, sans autres habitations que des repaires de brigands, sillonné en tous sens par les bandits et les lions, peuplé de reptiles et de ces serpents à la morsure de feu dont avaient tant souffert les Hébreux sous la conduite de Moïse ! S'il n'eût pas fait à Jésus et à Marie l'abandon de son cœur et de sa personne tout entière, et s'il n'avait eu qu'une charité tout ordinaire, saint Joseph eût reculé dès les premières étapes de ce terrible voyage. « Après tout, c'est le Fils de Dieu, que Dieu le conduise ! » eût-il pu dire. Mais tels ne sont point les sentiments de l'admirable saint Joseph. Les fatigues et les dangers du désert, ce n'est point pour lui qu'il les redoute, c'est pour Marie, c'est pour Jésus. Loin de les vouloir abandonner aux hasards du voyage, il voudrait, au prix de son sang, au prix de sa vie, faire que Marie et Jésus ne connussent rien des difficultés et des incommodités du chemin.

Et quand, enfin, il les a conduits sains et saufs sur la terre d'Egypte, il se multiplie, il se dépense, il ne ménage ni ses forces ni ses soins pour leur assurer une existence honnête et à l'abri du besoin. A en croire les pieuses légendes, saint Joseph se fit bientôt, dans la région où ils avaient fixé leurs pas, une réputation hors ligne de charpentier habile et laborieux, et l'ouvrage ne lui manquait pas. Il sortait chaque matin pour le travail à l'atelier d'un patron égyptien, et revenait ordinairement chaque soir, apportant le prix de sa journée ; mais quelquefois il était absent plusieurs jours, quand des

<sup>1</sup> Luc, XVIII, 8.

<sup>2</sup> Luc, XVIII, 42.

<sup>3</sup> Luc, VIII, 48.

travaux lointains le retenaient au dehors. Alors la sainte Mère se trouvait comme abandonnée ; elle pleurait sur cette terre étrangère. Ah ! l'exil, mes frères, vous ne connaissez pas ses poignantes douleurs et ses amères larmes ! Ah ! le regret de la douce patrie absente, il est si fort, si torturant que beaucoup en meurent ! — C'est surtout en face de ces idoles égyptiennes multipliées à l'infini sous ses yeux, que Marie devait regretter la terre d'Israël, avec le temple, avec les fêtes religieuses si grandioses, si solennelles en l'honneur de Jéhovah ! Et quand saint Joseph rentrait le soir en sa maison, Marie épanchait dans le cœur de ce tendre époux les tristesses et les amertumes de son cœur déchiré par le souvenir de la patrie, et torturé aussi sans doute par les tracasseries et les outrages des femmes égyptiennes, irritées de ce que la Vierge refusait d'entrer dans leurs temples et d'honorer leurs idoles. Et saint Joseph, ne sachant comment la consoler, partageait ses larmes et pleurait avec elle ; il lui faisait entendre les accents caressants de la langue maternelle, et s'efforçait par un redoublement de soins et par de compatissantes paroles, de dissiper les nuages de son front virginal.

O bon, ô aimable, ô dévoué et tendre Père ! quelle fête ce dut être pour votre cœur, si sensible aux joies comme aux douleurs de Marie, de courir à la Vierge, après la nouvelle visite de l'ange de Dieu, pour lui communiquer l'ordre de retourner dans la terre d'Israël ! Votre bonheur était rendu mille fois plus doux par le bonheur de la divine Vierge ! Vous contempriez avec ivresse ses larmes de joie, et son allégresse vous jetait dans le ravissement. Comme vous avez veillé, avec une infatigable charité, sur Jésus et sur Marie pendant le retour ! Comme vous avez pourvu à tous leurs besoins, et sur le chemin, et en Judée, et à Nazareth, pendant les années de l'enfance de Jésus.

Et nous, mes frères, devant un si noble exemple de générosité, d'abnégation de soi-même, de dévouement, que nous donne le bienheureux patriarche saint Joseph, ne voudrions-nous pas nous montrer plus généreux, plus dévoués, plus secourables ? « Ah ! me direz-vous, si, comme saint Joseph, nous avions à nous dévouer au service de Jésus lui-même, rien ne limiterait notre générosité. Comme saint Joseph, nous ne reculerions devant aucun sacrifice ! » — Mais, chrétiens, avez-vous oublié la parole du divin Maître : « Tout ce que vous faites au moindre de vos frères, au dernier des pauvres, c'est à moi-même que vous le faites » ? Cessez donc d'envier le sort de saint Joseph ; comme lui, c'est Jésus que vous secourez quand vous êtes secourables aux pauvres ; comme lui, c'est pour Jésus que vous travaillez quand vous consacrez à soulager vos frères le fruit de vos sueurs et de vos peines. Comme saint Joseph, vous pouvez exercer la charité envers Jésus et Marie, — car tout ce que vous faites au Fils, vous le faites à la Mère, — tous les jours de votre vie, et à chaque instant du jour. Eh bien ! il vous reste, comme lui, à vous porter de bon cœur, avec ardeur, avec générosité, avec un infatigable dévouement, à toutes les œuvres de miséricorde et de charité.

O saint Joseph, obtenez-nous de Jésus quelque chose de cette incomparable charité qui a rempli votre vie ! Notre cœur est froid, il est égoïste, il reste insensible aux besoins de nos frères ; obtenez-nous de Dieu un cœur dévoué, un cœur compatissant, un cœur largement ouvert aux nécessités de notre prochain ; obtenez-nous un cœur de chair, au lieu de ce cœur de pierre que nous portons en nous.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÈME

### L'OBSERVATION DES COMMANDEMENTS DE DIEU

*Sciitis quæ præcepta dederim  
vobis per Dominum Jesum.*

Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus.

(I Thessal. iv, 2).

Saint Paul écrivant à ses chers fidèles de Thessalonique, après les avoir loués de leur foi dont le témoignage lui est une si grande consolation, les excite vivement à persévérer dans la voie de sainteté qu'il leur a enseignée. « Nous vous demandons, leur dit-il, nous vous conjurons, en Notre-Seigneur Jésus, qu'après avoir appris de nous comment vous devez marcher pour plaire à Dieu, vous avanciez de plus en plus. »

Il les exhorte, en conséquence, à se rappeler les préceptes qu'ils ont à accomplir pour cela, préceptes qui leur sont imposés non par l'autorité propre de l'apôtre, mais par celle de Jésus-Christ. « C'est Dieu lui-même, ajoute-t-il, qui veut que vous soyez saints ; » ce qui est défendu, c'est lui qui vous le défend.

Telle est l'importante vérité offerte aujourd'hui à nos plus sérieuses méditations. Nul temps ne peut être aussi propice pour cela. C'est pendant la sainte Quarantaine qu'il convient tout particulièrement de repasser dans notre esprit les obligations que la loi de Dieu nous prescrit, de considérer attentivement en quoi, nous avons pu y manquer, et de renouveler notre ardeur pour les accomplir avec une plus parfaite fidélité.

J'ajouterai, mes frères, que de nos jours il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens n'ayant plus la notion exacte de l'obligation de la loi divine, se faisant des idées fausses au sujet de son étendue, vivant ainsi dans des illusions souverainement dangereuses.

Profitons donc de l'occasion qui se présente pour redresser les erreurs, dissiper les préjugés, arrêter peut-être le cours d'infractions graves touchant cette observation des commandements de Dieu.

### I

Et d'abord, quelle est l'autorité de ces commandements ? Il est certain qu'ils émanent de Dieu lui-même. Ils sont l'œuvre de son infinie sagesse. Ainsi nous devons les tenir comme la règle la plus parfaite de ce que nous sommes obligés d'observer ou d'éviter pour arriver à nos immortelles destinées. En eux, il faut voir l'expression complète de nos devoirs envers Dieu, comme aussi de nos devoirs envers le prochain et envers nous-même. Par eux, l'ordre moral est pleinement établi dans le monde, et l'ordre c'est l'harmonie, la paix, c'est le bonheur procuré autant qu'il peut l'être ici-bas.

Vous devez donc, mes frères, garder cette conviction que Dieu est l'auteur des dix commandements, et croire que jamais aucune autorité humaine, pas plus l'autorité ecclésiastique que l'autorité civile, n'aura le pouvoir de les modifier en quoi que ce soit. Notre-Seigneur a pris soin lui-même, en confirmant ces préceptes divins, de nous avertir qu'ils subsisteront dans leur intégrité absolue jusqu'à la consommation des temps.

Ainsi, ce ne sont point des hommes, si élevés en dignité qu'on puisse les supposer, mais c'est Dieu lui-même qui a prescrit la manière dont nous



devons le servir, qui défend sévèrement le blasphème, commande impérieusement le repos et la sanctification du dimanche, le respect dû aux parents et aux supérieurs, qui protège contre toute atteinte les droits du prochain, droits du corps et droits de l'âme, droit de propriété et droit à la réputation.

L'Eglise et vos pasteurs, lorsqu'ils vous recommandent avec tant d'instance l'observation fidèle de ces préceptes, ne parlent donc pas en leur nom propre, ils le font au nom et de la part de Dieu, dont ils ne sont que les interprètes, les ministres.

Gardez-vous en conséquence de traiter à la légère, comme se le permettent malheureusement aujourd'hui un trop grand nombre de chrétiens, les graves obligations qui résultent pour nous des commandements divins. En rire et s'en moquer est un blasphème odieux ; les mépriser est un crime ; ne pas les accomplir est une désobéissance directe à Dieu.

## II

Les préceptes du décalogue émanant de la même divine autorité, ayant été l'objet d'une même et unique promulgation, sont par là-même également obligatoires. Il est donc nécessaire de les observer tous sans distinction, sans atténuation aucune.

Ils se trompent, mes frères, ceux qui croient avoir assez fait s'ils ont accompli un, deux ou trois commandements, et qui négligent les autres. Notre règle en cela ne doit pas être notre caprice, notre bon plaisir ou notre intérêt. Il ne nous est pas permis de plier la loi de Dieu aux conditions de fortune, de santé, de temps, de position. Obligatoires en toutes leurs parties, les commandements le sont aussi dans tous les temps, dans tous les lieux et pour tous les hommes. L'enfance est tenue à leur observation, la jeunesse aussi, et l'âge mûr et la vieillesse. Les riches comme les pauvres, les savants comme les ignorants, les princes et les sujets doivent la même obéissance exacte et fidèle.

Dieu n'a pas fait d'exception, qui donc serait assez téméraire pour en faire ?

Et cependant, n'est-ce point ce que nous voyons et entendons chaque jour ? Pour beaucoup de chrétiens, l'interprète des commandements de Dieu ce n'est point l'Eglise, mais l'opinion. Or, l'opinion, elle, n'est point exigeante. Si parfois et sur des points secondaires elle se montre plus sévère que le législateur suprême, en règle générale elle supprime ou adoucit volontiers les obligations, multiplie les dispenses soit communes soit privées, et si elle ne peut effacer certaines prescriptions, du moins elle en atténue la gravité jusqu'à présenter comme chose presque licite ce qui est abomination véritable aux yeux de Dieu.

Nous justifierons-nous au tribunal de Dieu d'avoir suivi l'opinion ? Sera-ce alors une excuse acceptable de dire : J'ai fait comme tout le monde, quand par ce « tout le monde » nous entendons la masse des pécheurs, des impies, des blasphémateurs, des débauchés, des criminels petits ou grands ?

Oh ! que ce sera là une misérable justification ! Les péchés d'autrui diminuent-ils la malice des nôtres ? et parce que nous voyons Dieu plus offensé par les hommes, n'est-ce pas une raison, non pour ajouter à l'offense, mais pour chercher à la réparer par la protestation de notre fidélité et de notre dévouement ?

Il est donc vrai, mes frères, que les commandements de Dieu restent et resteront à jamais obligatoires pour tous et pour chacun de nous ; c'est, a-t-on dit, le seul code de lois véritablement intangible.

Acceptons-les, par conséquent ; disons plus : efforçons-nous de les accomplir intégralement. Sachons

pour cela, s'il est nécessaire, nous séparer hautement de ces hommes rebelles ou insouciantes, qui non seulement sont dédaigneux de cette loi sainte, mais qui s'en déclarent les ennemis, la maudissent, la blasphèment, se font comme un jeu sacrilège de la violer dans ses prescriptions les plus respectables. D'autant plus, mes frères, que l'on ne méprise pas impunément les préceptes divins, surtout on ne se moque pas impunément de Dieu ; se persuader le contraire, serait se faire une dangereuse illusion, contre laquelle je veux en terminant vous mettre en garde.

## III

« Pourquoi la terre périt-elle ? s'écrie le prophète Jérémie. Pourquoi est-elle desséchée, stérile comme un désert ? *Quare perierit terra et excusta sit quasi desertum ?* » Et le Seigneur répond : « C'est qu'ils ont abandonné la loi que je leur avais donnée. *Et dixit Dominus : quia dereliquerunt legem meam quam dedi eis.* » (Jérém. ix, 42 et 43).

Ce n'est pas moi qui vous le dis, mes frères, c'est Dieu lui-même : la vraie cause des maux qui désolent l'humanité, il ne faut pas la chercher ailleurs que dans la violation des commandements de Dieu, dans le péché. N'en aurions-nous pas l'assurance que donne la parole infaillible de Dieu, que l'histoire des siècles écoulés suffirait à nous en instruire. N'est-ce pas, en effet, une vérité d'expérience, dont l'évidence historique est incontestable, que les peuples sont d'autant plus prospères qu'ils observent mieux les commandements de Dieu, et qu'ils sont d'autant plus malheureux qu'ils s'en écartent davantage ? Nous avons là-dessus les témoignages frappants des économistes contemporains les plus en renom. Ils s'accordent à rattacher la prospérité comme la décadence des sociétés à l'observation du décalogue. Et pourtant, à voir ce qui se passe, la réflexion du prophète vient naturellement à l'esprit : « Quel est l'homme assez sage pour comprendre ces choses ? *Quis est vir sapiens qui intelligat hæc ?* » (Jérém. ix, 21). Les sages et les habiles de notre époque ne paraissent pas, hélas ! près de le reconnaître.

Mais ces hautes considérations, qui demanderaient de longs développements, nous détourneraient de notre but. Car ici, avant tout nous avons en vue votre salut éternel. Or, vous savez qu'il n'est possible que par la pratique fidèle de la loi divine.

La parole de Notre-Seigneur est formelle : « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Si vous voulez arriver à la vie, observez les commandements. » (Math. xix, 17). Un jeune homme à qui un jour Jésus fit la même réponse, se permit d'ajouter : « Quels commandements, *Quæ ?* » Et Jésus lui énuméra alors les préceptes du décalogue.

Voulez-vous donc gagner le ciel et jouir de la félicité éternelle que le Seigneur a promise à ses élus ? Soyez fidèles aux commandements de Dieu : cela suffit, mais cela est nécessaire. Sans cette fidélité, non seulement vous ne vous sauverez pas, mais vous êtes sûrs de vous perdre ; non seulement vous n'aurez pas le bonheur du ciel, mais vous tomberez infailliblement dans les supplices éternels de l'enfer.

Ainsi, mes frères, vous avez devant vous, selon l'expression même de l'Esprit-Saint, la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction : la bénédiction, c'est-à-dire le bonheur du ciel, si vous obéissez aux commandements de Dieu ; la malédiction, c'est-à-dire tous les supplices de l'enfer, si vous les violez. C'est à vous de choisir. Si vous pouviez échapper à cette redoutable alternative, il vous serait peut-être permis d'hésiter. Mais il ne faut pas vous le dissimuler : il n'y a point de

milieu entre l'éternité bienheureuse et l'éternité malheureuse ; si vous n'allez point dans l'une, vous tomberez infailliblement dans l'autre.

Charlemagne, un des plus grands princes dont l'histoire de France et de l'Europe puisse se glorifier, venait d'être frappé d'une manière cruelle, sur ses vieux jours. Il avait vu mourir sa fille et deux de ses fils, il ne lui restait plus que Louis, qu'il voulait associer à l'empire. Il lui dit donc : « Fils cher à Dieu, à ton père et à ce peuple, toi que Dieu m'a laissé pour ma consolation, tu le vois, mon âge se hâte ; ma vieillesse même m'échappe, le temps de ma mort approche ; me promets-tu de craindre Dieu, d'observer ses commandements, de protéger l'Eglise ? » Louis le promit en versant des larmes. — « Va donc prendre la couronne (elle était placée sur l'autel), mets-la sur ta tête et n'oublie pas tes engagements. »

Promettez, vous aussi, mes frères, à la face des saints autels, de réparer vos infractions passées, et de mieux observer, d'observer parfaitement à l'avenir et pendant toute votre vie les commandements de Dieu. Et en retour j'ose vous promettre, pour prix de votre fidélité, plus qu'une couronne éphémère et terrestre, une couronne immortelle dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Premier dimanche de carême. — La tentation de Jésus-Christ

#### LES SOURCES DES TENTATIONS

*Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.

**Objection.** — Je suis assailli par de nombreuses tentations. Dieu devra être bien indulgent pour moi, lui qui permet que je sois si fortement tenté.

**Réponse.** — Dieu serait indulgent pour vous, si, ne vous exposant pas aux occasions de péché, vous n'étiez pas la cause des tentations qui vous assaillent.

**Objection.** — Il est plus glorieux de triompher du mal que de fuir le combat :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

**Réponse.** — Vigilance insultait à la timidité de saint Jérôme, qui, ne croyant pas son innocence en sûreté dans les villes, s'était retiré dans les déserts. Voici ce que ce saint lui répondit : « Je crains ce que vous ne craignez pas ; vous vous raillez de ma timidité, et moi je vous plains de votre folle confiance. Ce n'est pas là, dites-vous, combattre, mais fuir. Demeurez tant que vous voudrez dans le champ de bataille, pour recevoir la couronne après votre triomphe ; pour moi j'avoue ma faiblesse ; je crains qu'en me risquant au combat, je ne vienne à perdre la victoire. » — Le secours que vous avez, c'est un secours pour fuir, et vous ne voulez pas fuir. Le secours que vous n'avez pas, c'est un secours de combat, et vous voulez que Dieu combatte pour vous, quand vous affrontez le péril ; vous voulez qu'il vous couvre de son bouclier et qu'il vous rende invulnérable à

tous les traits auxquels vous vous exposez malgré lui ; c'est de la présomption : le secours que Dieu vous donnerait serait un fondement et un prétexte à votre témérité.

**Objection.** — Il me serait trop difficile et trop pénible de fuir tout ce qui peut me porter au mal.

**Réponse.** — Il est plus facile de fuir l'occasion que de se garantir du mal dans l'occasion ; c'est une vérité démontrée, soit parce que hors de l'occasion la volonté n'a encore rien perdu de sa force en s'exposant, soit parce que le mal étant éloigné agit plus faiblement sur elle. Si l'on n'a pas eu assez de force pour tenir ferme contre le penchant qui entraîne vers l'occasion, résistera-t-on au penchant qui entraîne vers le mal lui-même, lorsqu'étant rapproché, il paraîtra accompagné de tous ses attraits et de tous ses charmes ? Si l'on n'a pu s'arrêter au bord du précipice lorsque rien n'y poussait, comment s'arrêtera-t-on sur le penchant de ce précipice, quand on sera attiré au fond par la pente, sous l'impulsion des plus impétueuses passions ? L'âme est fascinée par le mal auquel elle s'expose, comme l'oiseau par le serpent.

**Objection.** — Il y a des occasions peu dangereuses, auxquelles je puis bien m'exposer, puisque je suis à peu près sûr de ne pas y succomber.

**Réponse.** — Si l'on ne se rend pas aux sollicitations de l'occasion, on en est toujours au moins importuné ; si l'on se défend contre ses attaques, on en reçoit toujours, même en se défendant, quelques atteintes ; si l'on ne donne pas son consentement au mal, on a du moins quelques complaisances commencées pour le mal. Du reste on se lasse à la fin de résister toujours. Un ancien a dit : « *Nemo diu fortis*, personne n'est longtemps fort. » La résistance use la vigueur et l'énergie ; les objets tentateurs deviennent de plus en plus puissants sur l'âme ; à force de se présenter à elle, à force de la solliciter, de la frapper par leurs charmes, ils y font toujours des impressions plus efficaces et plus profondes ; ce qui n'était d'abord qu'une émotion légère, devient ensuite une impression fâcheuse qui importune, puis une agitation violente qui ébranle, enfin un choc triomphant qui renverse. Napoléon I<sup>er</sup> disait : « Les batailles ne doivent pas se donner si l'on ne peut calculer en sa faveur soixante-dix chances de succès sur cent. » Ce que ce grand homme disait des combats militaires, est encore plus vrai des combats spirituels.

**Objection.** — Les défaites de l'âme ne sont pas des maux irréparables ; je me soucie peu du danger, quand les chances de défaite sont peu nombreuses.

**Réponse.** — Il y a des défaites de l'âme qui sont le commencement d'une longue chaîne de péchés. Relisez l'histoire d'Alipius, racontée par saint Augustin dans ses *Confessions* (l. vi, c. 8). « Il ne faut point, dit Balmès, compter sur la vertu du commun des hommes, lorsqu'elle est mise à une trop rude épreuve.... » Les saints livres viennent confirmer l'expérience : « Qui aime le péril y périra. »

**Objection.** — Ma vie serait trop amère, si je me privais des joies dangereuses qui ne sont pas absolument défendues.

**Réponse.** — Il y a en nous, comme dit Balmès, après saint Paul, « deux hommes qui ne s'accordent jamais, qui, dans une lutte incessante, acharnée, se disputent l'empire. » L'homme du vice est avant tout un homme de plaisir ; l'homme de la vertu est surtout un homme de renoncement aux joies grossières, élevant sa pensée et son cœur



vers le ciel, se pénétrant de la noblesse de son origine et de ses destinées, planant au-dessus de la région des sens, préférant le devoir à la jouissance. Nul progrès solide et permanent, si l'on ne favorise la partie noble de l'âme, en lui assujettissant l'homme inférieur. Nulle victoire, si l'on ne s'appuie sur cette partie noble de l'âme pour résister aux entraînements des passions. « Pratiquer les vertus opposées aux tentations, c'est le moyen de détruire par la base la force des tentations. » (Saint Ignace). « Hâissez généralement toutes les commodités et tous les plaisirs du corps, et vous ne serez combattu que faiblement par les vices qui tirent toute leur force des attraites de la volupté. » (*Combat spirituel*).

*Objection.* — Une si grande perfection n'est pas faite pour moi. Je ne veux ni m'élever à la dévotion, ni m'abandonner à la grossièreté du vice : ni si haut, ni si bas.

*Réponse.* — Vous vous imaginez qu'il vous suffira, quand le moment de l'épreuve sera venu, d'éloigner les objets des tentations ou de les mépriser pour les vaincre. C'est une illusion : c'est sur vous-même qu'il faut d'abord agir pour vous affermir à l'avance dans la vertu et vous rendre moins enclin à céder aux séductions du mal. Vous ressemblez à une personne qui dirait : « Je ne prends aucun soin de ma santé ; si mon tempérament s'affaiblit et que je tombe malade, je prendrai des remèdes. » La sagesse ancienne, d'accord avec la sagesse chrétienne, vous répond :

Principiis obsta : sero medicina paratur,  
Cum mala per longas invaluere moras.

Sénèque a dit : « *Nemo fit casu bonus*, personne ne devient vertueux par hasard. *Te quotidie meliorem facito*, rendez-vous meilleur chaque jour. »

*Objection.* — Je suis vaincu par vos raisonnements, mais je ne suis pas convaincu, et je persiste à croire qu'il faut donner un peu de joie à son cœur et quelques plaisirs à sa vie.

*Réponse.* — « On ne peut guère, dit le P. Lejeune, espérer ni de vaincre les mondains, ni même de les convaincre, tant la sensualité humaine est ingénieuse à forger des arguments pour se maintenir dans ses droits, tant elle est éloquente pour plaider une cause qu'elle affectionne avec passion. » Tertullien avait fait la même remarque : il dit que l'ignorance de l'esprit de l'homme n'est jamais plus présomptueuse, ni ne prétend jamais mieux philosopher et raisonner, que quand on lui veut interdire l'usage de quelque plaisir, dont elle est en possession et qu'elle se croit légitimement permis : car c'est alors qu'elle se met en défense, qu'elle devient subtile et ingénieuse, qu'elle imagine mille prétextes pour appuyer son droit, et que dans la crainte d'être privée de ce qui la flatte, elle vient enfin à bout de se persuader que ce qu'elle désire est honnête et innocent, quoiqu'au fond il soit criminel et contraire à la loi de Dieu. Une chose est agréable ou le paraît ; et parce qu'elle est agréable, on l'aime ; et parce qu'on l'aime, on se figure qu'elle est bonne ; et à force de se le figurer, on s'en fait une espèce de conviction, en vertu de laquelle on agit au préjudice de sa conscience. Cette disposition de l'âme est déjà un commencement de perversion : on cesse d'être innocent dès qu'on n'est pas suffisamment effrayé par le crime.

Qui ne hait point assez le vice,  
N'aime point assez la vertu.

J.-B. ROUSSEAU.

## Deuxième dimanche de carême. — La Transfiguration

### LE BONHEUR

*Bonum est nos hic esse.*

Il est bon pour nous d'être ici.

*Objection.* — Il me semble, contrairement à ce qu'on enseigne la religion, qu'il n'est pas impossible de trouver le bonheur sur la terre : les hommes riches et puissants sont véritablement des hommes heureux.

*Réponse.* — Telle était l'opinion de Damoclès, un des courtisans de Denis l'ancien, tyran de Syracuse, dont il enviait le bonheur. Le tyran le fit venir dans son palais et jouir de ses biens. Damoclès était au comble du ravissement. Mais par hasard il lève les yeux. Une épée à la pointe très aiguë, attachée au plafond par un cinn de cheval, était suspendue juste au-dessus de sa tête. Il pâlit : « Voilà ma fortune, lui dit le prince, voilà mon bonheur. » *Vincula hujus mundi asperitatem habent veram, jucunditatem falsam ; certum dolorem, incertam voluptatem ; durum laborem, timidam quietem ; rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem* (Saint Augustin).

*Objection.* — Nos peines nous viennent de nos sens ; que nos sens soient satisfaits et nous serons heureux.

*Réponse.* — « On voit les âmes heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit ; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs un triste martyre ; enfin, regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes » (Massillon).

*Objection.* — Nos peines nous viennent de nos désirs ; que nos désirs soient satisfaits et nous serons heureux.

*Réponse.* — On disait un jour au philosophe grec Ménéclème : « C'est un grand bonheur d'avoir ce qu'on désire. — C'en est un bien plus grand, répondit-il, d'être content de ce qu'on a. » En cherchant à satisfaire ses désirs, on ne fait qu'en augmenter le nombre et l'exigence. Dans combien de circonstances, ce qui est le dernier degré du malheur pour les uns ne serait-il pas le comble du bonheur pour une infinité d'autres ? Le rapport entre les biens et les désirs n'est donc pas l'ouvrage de la fortune, c'est l'œuvre de la résignation. « Voyez ce pauvre homme : quatre ou cinq sensations par jour lui suffisent pour se trouver heureux et pour bénir la Providence. De la paille pour s'y coucher, du pain trois fois par jour et quelques prises de tabac en font un roi » (Joubert). « Celui qui un beau jour sait renoncer fermement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, et quelquefois de bien des crimes » (La Bruyère). « Tu espères que tu seras heureux dès que tu auras obtenu ce que tu désires ? Tu te trompes. Dès que tu en seras en possession, tu auras mêmes inquiétudes, mêmes chagrins, mêmes dégoûts, mêmes craintes, mêmes désirs. Le bonheur ne consiste point à acquérir et à jouir, mais à ne pas désirer, car il consiste à être libre » (Epictète). « Il est certain que notre âme demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore ; l'univers entier ne la satisfait point.... Gonflée et non rassasiée de ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu » (Chateaubriand).

**Objection.** — Sénèque a dit : *Non est beatus, esse se qui non putat*, on n'est pas heureux, quand on croit ne l'être pas. » Le bonheur consiste donc à se croire heureux. Tant qu'elle dure, la fiction du bonheur est une réalité.

**Réponse.** — Le bonheur ne peut pas reposer sur l'illusion, il doit reposer sur la vérité.

**Objection.** — Le bonheur consiste dans l'oubli de soi-même et du monde. « Lorsque nous rentrons en nous-mêmes, il nous semble que nous approchons de je ne sais quelle région désolée. Comme un voyageur qui se sent tout près de rivages déserts qu'il n'ose approcher, nous sentons l'approche de la misère et nous faisons ce que nous pouvons pour ne pas aborder ces tristes rivages » (P. Félix). « L'âme ne trouve rien en elle qui la contente ; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli ; et il suffit pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi. » (Pascal).

**Réponse.** — La religion réconcilie l'homme avec lui-même en le réconciliant avec Dieu, et lui rend la vue de soi-même supportable. L'oubli de soi-même ne se trouve que dans une dissipation mondaine qui est un mal et un malheur. « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés pour se rendre heureux, de ne point y penser. C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement » (Pascal).

**Objection.** — Si le bonheur n'est pas hors de nous, c'est qu'il est en nous, et il faut dire avec les Stoïciens : « Rentrez au dedans de vous-mêmes, c'est là où vous trouverez votre repos. » — « Quelques-uns sont comme demi-perdus étant seuls. Il faut avoir au-dedans de soi de quoi s'entretenir et contenter : *et in sinu suo gaudere*, dit Sénèque » (Charron).

**Réponse.** — Le bonheur n'est ni en nous, ni hors de nous, il est en Dieu. « Dieu seul a de quoi fixer les agitations et les desirs insatiables du cœur humain » (Massillon). « Tout ce qui n'est pas Dieu ne saurait remplir notre attente » (Pascal). « Tous les objets qui attachent l'homme ici-bas, l'arrachent pour ainsi dire du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son âme, qu'ils ne sauraient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation ; et tout ce qui altère son union avec Dieu le rend irréconciliable avec lui-même » (Massillon).

**Objection.** — Le bonheur doit être dans les divertissements. Il faut étouffer ses peines avec de la joie.

**Réponse.** — « Les divertissements peuvent bien charmer pour un moment nos chagrins, interrompre un peu le cours de nos ennuis, et fixer quelques instants la joie fugitive ; mais ce n'est que pour rendre nos chagrins plus insupportables, nos ennuis plus accablants, et nos regrets plus amers. Ils glissent, pour ainsi dire, sur la superficie de notre âme sans la pénétrer, et ne font qu'agiter le cœur sans le remplir. Ils n'offrent qu'une image trompeuse du bonheur » (*Ecole des mœurs*).

**Objection.** — Si le bonheur n'est pas dans l'agitation, il doit être dans le repos. Lorsque Cinéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer son bonheur en jouissant de ce repos, sans aller le chercher par tant de fatigues, il lui donnait un excellent conseil.

**Réponse.** — « Pyrrhus ne pouvait être heureux ni avant, ni après avoir conquis le monde ; et peut-être que la vie molle que lui conseillait son ministre était encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditait » (Pascal). « Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qu'ils ont du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos. Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles, et si on les a surmontés, le repos devient insupportable » (Pascal).

**Objection.** — N'y a-t-il donc aucun véritable bonheur sur la terre ?

**Réponse.** — Un païen vous répond : « Le propre du vrai bonheur, c'est de durer toujours et de ne pouvoir être traversé par aucun obstacle. Tout ce qui n'a point ces deux caractères n'est pas le vrai bonheur » (Epictète).

**Objection.** — S'il en est ainsi, le bonheur de la vertu n'est pas un véritable bonheur, car une foule d'obstacles peuvent le traverser.

**Réponse.** — Le véritable bonheur n'étant qu'au ciel, l'espérance seule peut nous donner une joie solide et durable, *spe gaudentes*. « L'espérance est un emprunt fait au bonheur » (Rivarol). Les espérances humaines donnent une joie fausse, parce qu'elles sont un emprunt fait à de faux bonheurs ; mais l'espérance chrétienne, d'autant plus vive dans une âme que cette âme est plus fidèle à Dieu, emprunte au seul bonheur véritable, qui est le bonheur éternel, un avant-goût des jouissances célestes ; seule elle peut empêcher l'homme d'être malheureux ici-bas.

---

## MOIS DE SAINT JOSEPH

### XXVII

#### LE CULTE DE SAINT JOSEPH (*suite*)

#### II

Il est donc manifeste que le culte de saint Joseph s'est développé d'une manière exceptionnelle, notamment pendant notre époque troublée où l'impiété se croit triomphante et « médite tant de vains projets contre le Seigneur et contre son Christ. »

Quelles sont maintenant les *raisons* de cet extraordinaire accroissement ? Pourquoi Dieu a-t-il réservé la dévotion à saint Joseph à notre temps ? A quoi devons-nous cette incomparable faveur ? Autant de questions qu'il nous est difficile



de résoudre, car il ne nous est point permis de pénétrer jusqu'au fond des desseins de Dieu.

Il nous semble cependant que Dieu a voulu faire un acte de *justice*, en réparant l'oubli des premiers siècles envers saint Joseph; puis un acte de *miséricorde*, en nous donnant ce grand saint comme *modèle* et comme *protecteur* parmi les épreuves et les périls actuels, épreuves et périls qui touchent aussi l'Eglise de Jésus-Christ.

A. Non, il n'est point juste que la vertu soit ignorée, que la lumière demeure sous le boisseau. Or telle fut à peu près la vertu de Joseph, telle sa pure lumière. Dieu voulut, dit encore le religieux dont nous avons invoqué déjà le témoignage, qu'il fût presque caché durant de longs siècles, *latere pene voluit per longa tempora*, comme si, même au ciel, le saint patriarche eût demandé à garder son humilité sur la terre. Cela lui convenait. Inconnu il avait passé parmi les hommes, inconnu il restait, comme le bon serviteur qui a rempli tous les désirs de son maître et se proclame inutile. Qui sait si parmi les élus, cette humilité de son culte ici-bas ne fut pas un nouveau principe de félicité et de gloire? si les saints et les anges ne s'appliquèrent point alors à réparer les ingratitude de la terre, par les splendeurs expansives de leur vénération? Car le ciel est le royaume où fleurit la justice parfaite.

Sans doute les intelligences les plus élevées, les plus belles âmes chrétiennes n'avaient point négligé de le connaître ni de le prier, mais la masse des fidèles ne l'invoquait pas. Était-il juste que cette humilité extérieure demeurât permanente, que le plus grand des saints ne fut même pas assimilé au plus obscur des martyrs célébré glorieusement par l'Eglise, à un solitaire modeste, à une pieuse vierge dont les mérites s'étaient confinés dans un cloître? Un docteur, parce qu'il avait gardé la doctrine, était placé sur les autels, et saint Joseph, le gardien du Maître de la doctrine, n'avait pas même une ombre de culte public? Où donc était la justice distributive?

Dieu ne pouvait pas vouloir plus longtemps que ce silence pesât sur le nom et la mémoire de saint Joseph. En fin de compte l'humilité doit être glorifiée, c'est le Sauveur qui l'a déclaré : « Celui qui s'humilie sera exalté. » L'heure de la justice allait sonner, où celui qui était au-dessus de tous les saints au ciel, cesserait sur terre d'être au-dessous de tous. *Qui in cælis fuit supra, in terris non erit subtus*. Les saints parlent : saint Bernardin de Sienne, saint François de Sales, sainte Thérèse surtout : « Le Très-Haut, écrit-elle, donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin, mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. » Ces paroles réveillent les âmes, éclairent les esprits; tous veulent goûter les faveurs de saint Joseph, on l'implore partout; il répond aux désirs, aux plaintes, aux vœux de tous les cœurs, la prière universelle de l'Eglise monte vers le ciel et force en quelque sorte la main à Dieu pour qu'il accomplisse enfin son acte de justice envers notre grand saint. Avec quelle joie Dieu se laisse toucher par ce concert unanime de supplications qui répondent si bien aux desseins de sa Providence!

B. Cependant la miséricorde de Dieu nous touche ici plus encore que sa justice. C'est que celle-ci favorise saint Joseph, et que celle-là prend pitié de nous.

1. C'est une grande miséricorde de Dieu de nous avoir révélé, à notre époque douloureuse, désespérée, les trésors cachés dans l'âme de saint Joseph. Nous ne le connaissions pas. Il passait inaperçu; on s'habitua à le voir toujours au même endroit, modeste à côté du berceau de l'en-

fant Jésus, ou à Nazareth, travaillant obscurément et en silence pour gagner le pain de la Sainte Famille. Or ceux qui sont toujours au poste du devoir, on ne les remarque plus, on n'arrête point son attention sur eux : il est si naturel qu'ils occupent la place laborieuse. C'est seulement quand ils ne sont plus là, quand la mort les a ravis, qu'on leur rend enfin justice et qu'on se dit : « Quels services ils rendaient! Comme ils nous manquent maintenant! » Il en était ainsi de Joseph, il nous paraissait jouer un rôle très secondaire, silencieux et passif. Nous nous trompions, nous n'avions pas de lui une juste idée.

Il était le chef de la Sainte Famille : est-ce qu'un chef de famille n'est pas le premier dans la maison? Est-ce qu'il n'a pas tous les soucis, toutes les responsabilités? Saint Joseph était un modeste, mais non un inutile; loin de là, le salut de l'enfant et de la mère, le salut du monde, l'avenir de l'humanité reposaient sur ses épaules. C'est lui qui travaillait, qui agissait, qui souffrait pour les autres. Il a travaillé, vieilli, réfléchi, peiné comme personne, torturé d'angoisses à Bethléem, lors de la fuite précipitée en Egypte, ne vivant que d'inquiétudes, parmi tous les dangers des chemins et de l'exil. Quel père a été aussi énergique, aimant et plein de ressources? Parce qu'il était pieux, et qu'il priait sans cesse, nous nous le figurons faible et inerte : c'était au contraire un homme courageux et déterminé, qui unissait à un degré héroïque ces deux termes qui d'ailleurs ne s'excluent pas, la prière et l'action.

Aujourd'hui, avouons-le sans détour, la vie est dure, plus dure qu'elle ne fut jamais, parce que nous avons tout à côté de notre misère le spectacle de la jouissance convoitée. Peut-être autrefois souffrait-on autant que maintenant, mais on vivait auprès de frères qui souffraient aussi, qui étaient pauvres, dénués comme vous. Au fond de sa province et de son village, on n'avait pas l'idée scandaleuse d'une opulence provocante et de plaisirs coupables; surtout on avait gardé sa foi.

Pourquoi d'ailleurs établir des comparaisons quand le malheur, la faim, les anxiétés de tout genre sont assises sur notre seuil, défendant à toute joie de pénétrer dans la maison? Que de ménages misérables où l'on pleure! C'est un soir d'hiver, la bise siffle au dehors, et au dedans pas de feu, pas de pain. Des enfants qui n'ont pas mangé, la mère clouée sur sa pauvre couche par la maladie ou plutôt par le besoin; le père, sombre, tenant sa tête dans ses mains, songeant au lendemain sans travail, aux bouches à nourrir, à toutes les âpretés de sa terrible existence. — Et ce n'est point là un cas isolé, une histoire forgée à plaisir pour les besoins de ma cause, puisque chaque année, en France, il meurt de faim et de désespoir des milliers de personnes.

Et combien d'autres milliers dont l'âme languit meurt aussi de faim, parce qu'elle jeûne dès longtemps de vérité et de vertu! Oh! que d'affreuses misères du corps et de l'âme, de l'estomac et du cœur! Oh! que de mystères attristants d'impiété, d'inconduite, de misère!

A toutes ces âmes qui souffrent ainsi cruellement, Dieu, dans sa miséricorde, montre alors la figure énergique et douce du bon saint Joseph. Il leur dit : « Regardez-le et comparez. Est-ce que vos enfants sont nés dans le dénuement absolu, repoussés de tout le monde comme l'enfant Jésus? Est-ce qu'on vous a chassés de votre pays comme saint Joseph? Est-ce que vous avez été poursuivis par des sicaires qui en voulaient à votre vie? Est-ce que vous avez voyagé par des routes aussi difficiles et peu sûres que la Sainte Famille? Il ne vous reste, dites-vous, que vos bras et vos yeux



pour pleurer. Que possédait de plus saint Joseph ? » Oui, regardez-le, voilà votre *modèle* ; invoquez-le, il sera votre guide et votre sauveur. Vous n'espérez plus rien des hommes, et je le comprends : espérez tout de Dieu, qui vous aime, qui dans sa compassion vous a donné en saint Joseph un protecteur puissant. Mais ne blasphémez pas, ne maudissez point, gardez votre foi pour garder votre espérance et vos bras !

2. Saint Joseph est en effet non seulement notre modèle consolateur, mais notre *protecteur* puissant.

Un jour, en 1869, un missionnaire s'embarquait sur un navire pour aller porter la foi aux peuplades sauvages de l'Océanie. C'est au pied de l'autel de saint Joseph qu'il avait senti naître en lui cette sublime vocation, et il partait heureux, jouissant déjà du bonheur de le faire connaître et aimer. Tout à coup une tempête s'élève, les flots envahissent le vaisseau, les mâts se rompent, le capitaine croit tout perdu. Le jeune prêtre lève les yeux vers le ciel bouleversé : « O bon saint Joseph, dit-il, j'ai lu au-dessus de votre image, dans la chapelle de saint Vincent, que tout pouvoir vous est donné ; prouvez-le et sauvez-nous ! » Une heure après, le ciel était redevenu calme et le vaisseau voguait tranquille sur les flots apaisés : « Le ciel a dû s'en mêler, » disait le capitaine.

Le ciel en effet, c'est-à-dire saint Joseph, s'en était mêlé, comme il se mêle de tout ce qui nous touche quand nous l'appelons à notre secours parmi les tempêtes de la vie. Et comment ne serait-il pas exaucé ? Qui en effet est plus près du cœur de Dieu que lui ? Comment Jésus pourrait-il refuser quelque chose à celui qui ne lui a jamais rien refusé ? Ah ! si nous descendions dans le détail de notre existence, nous qui avons prié saint Joseph, ou pour qui on l'a prié, que de traits touchants nous pourrions raconter !

Sa protection s'étend particulièrement sur l'Eglise de Jésus-Christ, qui s'est toujours adressée à lui dans les grands périls. Gerson, au concile de Constance, demandait déjà qu'on usât de l'intercession d'un si puissant et si impérieux patron, *intercessione tanti tamque potentis et imperiosi quodammodo patroni*, pour obtenir l'union des chrétiens alors effroyablement divisés, et Pie IX rappelle que l'Eglise « a toujours imploré son secours dans les circonstances critiques. » Puis il ajoute qu'il s'est « déterminé par la déplorable condition présente des choses à confier sa personne et tous les fidèles au très puissant patronage du saint patriarche Joseph, » L'Eglise a-t-elle en effet jamais couru d'aussi terribles dangers ? C'est pourquoi saint Joseph intervient pour la défendre.

Sa puissance lui vient de son titre de patriarche.

Qu'est-ce en effet qu'un patriarche, sinon l'un de ces grands chefs de famille, dont les enfants, les tribus, les maisons formaient le peuple de Dieu ? Abraham était un patriarche, parce qu'il connaissait Dieu, qu'il l'adorait et le faisait connaître et adorer des siens, de ses nombreux serviteurs. Le grand patriarche c'est Jésus-Christ, la tête de tous les élus, le chef de tous les prédestinés. Or saint Joseph, Jésus-Christ l'a appelé son père. Il est donc aussi patriarche, mais d'une manière plus parfaite et plus élevée, *perfectiori et altiori modo*.

Mais quelle est sa famille, quels sont ses enfants, si ce n'est tous les enfants de l'Eglise ? Puisqu'il est leur père, — le patriarche, *protoparens*, — est-ce qu'il ne leur doit pas tout son amour, toute sa vigilance, toute sa protection ? Qui oserait prétendre qu'il ne remplira pas son devoir de père ? « Le Seigneur, dit saint Grégoire de Naziance, a

réuni en Joseph, comme dans un soleil, tout ce que les autres saints ont ensemble de lumière et de splendeur. » Mais la splendeur qui l'environne surtout, c'est celle de la bonté.

Il nous regarde, il vit parmi nous, il considère avec sollicitude toutes nos hésitations, toutes nos disettes d'âme. Ce qui nous manque surtout, c'est la foi. Or qui donc est le grand dépositaire de la foi, sinon celui qui a été ici-bas le dépositaire de Dieu ? Il a conservé Dieu au monde par son labeur infatigable et son dévouement, il conservera aussi la foi dans l'Eglise et dans nos cœurs si nous le prions sincèrement, avec amour, comme on prie un père. La mission du premier Joseph c'était de garder dans les greniers publics une réserve de pain pour l'Egypte. La mission du second est analogue, mais le pain qu'il nous réserve, c'est la foi, la grâce de Dieu, le souverain viatique de la vie.

Nous sentons vraiment sa protection sur nous ; l'Eglise est assurée qu'il veille sur elle, et tous les chrétiens partagent cette confiance. De là cette affluence dans les sanctuaires du vénéré patriarche ; de là ce mois institué en son honneur et qui chaque année revêt un nouvel éclat de piété, une nouvelle parure de fleurs symboliques, devient la source de faveurs précieuses et intimes, et produit un accroissement de dévotion dans les âmes.

Ah ! il me semble qu'il nous apparaît ici, parmi nos défaillances et les épreuves de notre temps bouleversé, comme le premier Joseph se montra un jour à ses frères ingrats, et qu'il nous adresse la même parole :

— Je suis Joseph, votre frère ; mon père vit-il encore ?

Car il est aussi notre frère, fils d'Adam comme nous, et qui n'a renié personne dans sa famille, pas même ceux qui sont devenus les ennemis de Dieu, le Créateur et le Père de nos âmes. Ce qui le préoccupe surtout, c'est de savoir si Dieu vit encore en nous, si nous avons gardé avec lui l'intimité, l'amitié d'autrefois, si nous le prions, si nous lui obéissons, s'il est l'inspirateur de notre vie.

« Je suis Joseph, votre frère ! » Comme vous, j'ai connu les jours traversés et laborieux : j'ai triomphé de tout par la grâce de Dieu sur laquelle s'appuyait ma volonté.

Mais vous, « mon père vit-il encore » en vous ? L'aimez-vous ? Etes-vous de fidèles enfants de l'Eglise ? Oh ! que vous seriez à plaindre si vous l'aviez chassé de votre cœur, de votre maison, de l'âme de vos enfants !

Nous tous, nous sommes restés dociles à la voix du Père, et nous sommes convaincus que dans l'amour, dans la dévotion au saint patriarche réside notre salut, notre espérance « pendant la déplorable condition présente. » C'est pourquoi, aujourd'hui, nous l'invoquons comme le Patron de l'Eglise universelle ; nous prenons l'engagement de développer encore dans nos âmes, dans nos familles, l'accroissement de son culte, et comme Pie IX nous lui « confions nos personnes », nos parents, nos amis, notre paroisse, la sainte Eglise, l'avenir du temps et celui de l'éternité.



## INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA FOI

3<sup>e</sup> InstructionOBLIGATION DE CONFESSER NOTRE FOI  
DEVANT DIEU

Mes frères,

La foi ne ressemble pas au trésor qu'un avare enfouit et dérobe à tous les regards. C'est une monnaie précieuse qui a cours au ciel et sur la terre et qu'il nous faut prodiguer sans économie. Deux banquiers sont spécialement désignés pour la recevoir : Dieu et l'humanité. C'est assez vous dire que la foi nous impose deux obligations bien distinctes : 1<sup>o</sup> celle de la confesser devant Dieu par des actes positifs et formels ; 2<sup>o</sup> celle de la professer devant les hommes, par nos paroles et par nos œuvres. Comme il s'agit ici de deux devoirs de la première importance, nous en parlerons successivement, et nous resterons aujourd'hui dans les limites de la première obligation : celle de confesser notre foi devant Dieu.

## I

Il est certain et incontestable, dit saint Thomas, que nous sommes obligés, par la loi de Dieu, à faire de temps en temps des actes de foi. Tout chrétien donc qui laisserait écouler un temps considérable, un mois par exemple, sans faire aucun acte de foi, ou aucun acte de religion, ne serait pas exempt de faute grave. Mais la grande difficulté, c'est de fixer les circonstances dans lesquelles il y a obligation grave de faire des actes de foi. Voici, mes frères, pour votre instruction, ce que nous enseignent les théologiens.

1<sup>o</sup> La première circonstance où nous sommes obligés de faire des actes de foi, c'est lorsque nous sommes arrivés à l'âge de la raison, et que nous pouvons connaître suffisamment les mystères et les vérités de la religion. « Le principe de notre religion et de notre vie, c'est d'avoir le cœur ancré dans la foi : *Hoc est initium religionis et vitæ nostræ fixum habere cor in fide.* » Et en effet, n'est-il pas bien juste que les premiers pas d'un enfant chrétien, et ses premières affections, soient rapportés à son créateur, à son rédempteur, à son premier principe, à sa fin dernière ? De là, mes frères, obligation rigoureuse pour les parents et pour les maîtres, de graver de bonne heure dans l'esprit des petits enfants l'idée de Dieu, de les diriger vers lui par des actes de foi, d'espérance et d'amour. L'omission d'un pareil devoir ne serait pas exempte de crime, et mériterait de la part d'un Dieu rémunérateur les plus terribles châtements.

2<sup>o</sup> Une seconde circonstance, c'est lorsque nous sommes tentés contre la foi. Le meilleur moyen de repousser et de faire cesser la tentation, c'est de faire, sans trouble, sans préoccupation, un acte de foi qui nous attache à la vérité qui est l'objet de la tentation ; c'est encore de dire à Dieu simplement, et avec confiance : « Seigneur, augmentez ma foi, *adauge nobis fidem.* »

3<sup>o</sup> Nous devons faire des actes de foi à l'article de la mort. C'est alors, en effet, qu'il y a pour nous obligation plus rigoureuse de tendre à Dieu et de l'honorer par les actes essentiels de la piété chrétienne, dont la foi est le principal. S'il est une heure où il importe de vaincre, c'est celle-là ; or c'est la foi qui triomphe et qui donne la victoire : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Dans les trois circonstances spéciales dont je viens de parler, il y a obligation grave et directe de faire des actes de foi. Est-ce à dire que là se termine cette obligation ? Gardez-vous de le croire. Il est bien vrai que, si l'on excepte ces circonstances, la vertu de foi, comme aussi celles d'espérance et de charité, n'obligent, *par elles-mêmes*, en aucun temps déterminé. Mais elles obligent par suite de leur importance et des besoins intimes de notre âme.

1. J'ai dit par leur importance. Toute la religion, en effet, consiste dans la pratique des trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité, *Deus fide, spe, et caritate maxime colitur.* Par la foi, nous nous unissons à Dieu comme à la vérité suprême et infaillible, et nous recevons de lui avec soumission, amour et reconnaissance toutes les vérités qu'il a daigné nous révéler. Par l'espérance, nous nous unissons à Dieu comme à notre félicité souveraine et infiniment désirable ; nous espérons jouir un jour de lui dans le ciel, et recevons les secours qu'il nous a promis pour y arriver. Par la charité, nous nous unissons à Dieu comme à notre bien suprême et souverainement aimable ; nous nous attachons à lui par les liens d'une bienveillance mutuelle, avec laquelle il nous aime comme ses enfants et nous l'aimons comme notre ami et notre père : *Deus fide, spe et caritate maxime colitur.*

2. Enfin, nous sommes obligés de faire des actes de foi, d'espérance et de charité, à cause des besoins de notre âme, je veux dire pour conserver et développer en nous la vie spirituelle.

La vie de notre âme consiste dans son union avec Dieu, et par une conséquence nécessaire, dans l'exercice des trois vertus théologiques. Comprenez bien ceci, mes frères : la vie chrétienne, l'avancement dans la vertu, sont toujours en proportion de la foi, de l'espérance, de la charité qui sont en nous. Si ces vertus sont faibles, languissantes, assoupies, tout le reste sera faible, languissant, assoupi. Si au contraire elles sont vives, ardentes, nous serons ardents, dévoués pour le service de Dieu ; nous tomberons plus difficilement dans le péché, et si nous avons le malheur d'y tomber, nous ne tarderons pas à en sortir. C'est assez vous faire comprendre que négliger ces actes pendant un temps considérable, c'est manquer essentiellement au devoir de l'adoration, mépriser les besoins de notre âme, en un mot nous constituer dans un état de péché grave.

Sans qu'il y ait pour nous obligation de réciter chaque jour ces actes des vertus théologiques, prenons la sainte habitude de les joindre à nos prières quotidiennes. C'est de leur répétition, a dit un pieux auteur, que dépendent non seulement la conservation et l'accroissement des vertus chrétiennes, mais notre persévérance et notre salut à l'heure de la mort. Qu'est-ce en effet que bien mourir ? Est-ce passer à une autre vie, muni des sacrements, ayant un prêtre à ses côtés, accompagné des prières et des bénédictions de l'Eglise ? Non, mes frères, ce n'est pas précisément en tout cela que consiste la bonne mort. Ce sont là, si vous le voulez, des signes, des dispositions, des secours, des moyens ; mais ce n'est pas précisément l'essence d'une bonne mort. Bien mourir, c'est quitter ce monde avec les sentiments d'une foi vive, d'une ferme espérance, et d'une ardente charité. Si ces sentiments sont vivants dans notre cœur, Dieu permettrait-il que la mort nous surprit dans un lieu désert et abandonné, privés des secours de la religion, nous ferons une mort

sainte et précieuse devant le Seigneur. Mais, si notre cœur est dépourvu de ces sentiments, persuadons-nous bien que les sacrements, la présence d'un prêtre, toute la charité et le zèle de l'Eglise ne suffiront pas à les remplacer.

Comprenons donc plus que jamais la nécessité de répéter souvent ces actes pendant notre vie, de les faire passer en sainte habitude. Pour cela, exerçons-nous y fréquemment, pour nous en faciliter la pratique au moment du plus grand besoin, au moment d'entrer dans notre éternité. Que notre devise soit la parole de saint Augustin que nous avons citée déjà plusieurs fois. Souvenons-nous que Dieu, à qui est dû tout culte et toute adoration, est honoré surtout par la foi, l'espérance et la charité : *Deus fide, spe, et caritate maxime colitur.*

### PETITE INSTRUCTION DE CAMPAGNE POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

*Unusquisque in qua vocatione  
vocatus est.*

Que chacun de nous se sanctifie  
dans sa vocation.

Mes frères,

L'orgueil, comme la folie, est fécond en extravagances. L'une des plus communes de nos jours et aussi la plus préjudiciable à l'ordre, à la paix et au bien-être de la société actuelle, est celle qui consiste à se croire appelé à de plus hautes destinées, et par suite à se dégoûter de son état et à faire des efforts pour en sortir.

Or, pour vous prémunir contre une tendance si dangereuse, je voudrais vous montrer un exemple contraire, et vous dire comment saint Joseph, par sa conduite, nous enseigne à nous contenter de notre état, à l'aimer et à nous y sanctifier.

#### I

« Il n'y a que de sottes gens, dit un vieux proverbe, mais pas de sots métiers. » Tous les états sont bons, honorables. Sans doute, il est des professions qui l'emportent sur d'autres; toutes sont cependant nécessaires. « Il en faut de tous les états, » dit le bon sens populaire.

Et cependant, de nos jours, qui sont nombreux ceux qui, mécontents de leur sort, se plaignent de leur situation et tentent de quitter leur état pour embrasser une carrière qui réclame des dispositions, qui exige des aptitudes qu'ils n'ont pas, n'y étant point appelés par Dieu, à qui seul il appartient de décider de l'état de chacun, puisque c'est Lui qui dispense les grâces sans lesquelles il est impossible de s'acquitter convenablement de ses devoirs.

Quelle est donc la cause de ce mécontentement général, de ce mal social qui va toujours croissant? Il faut la chercher surtout dans l'orgueil, que les parents et les maîtres, leurs complices, cultivent imprudemment chez les enfants. Les uns et les autres font miroiter aux yeux de ces jeunes intelligences les prétendus avantages de certaines positions qu'ils proclament supérieures à celles auxquelles les appelle la succession de leur père, sous prétexte qu'elles sont plus honorables et plus lucratives. Aussi n'est-il point rare de rencontrer des jeunes gens, des adolescents, et voire

des enfants dévorés par la fièvre de l'ambition et par la soif du bien-être. N'avez-vous jamais entendu quelques-uns de ces candides apprentis de la vie, vous dire sur un ton et avec une assurance qui provoquent le sourire : « Moi, je serai Monsieur, je porterai un paletot tous les jours. Je ne veux pas, comme mon père, aller aux vignes ou à la charrue et traîner la boue des champs. J'aime mieux la ville, avec une bonne place dans un bureau » ?

J'ai dit que ce mal a fait d'immenses progrès depuis un demi-siècle. Vous le savez mieux que personne, cultivateurs, qui ne trouvez plus de bras pour vous aider à travailler la terre. On déserte en masse les campagnes pour la ville. On préfère l'atmosphère pestilentielle des grands centres à l'air pur de nos prairies et de nos bois. On méprise la charrue, comme si l'agriculture n'était pas la plus ancienne, la plus noble, la plus utile et la plus nécessaire des professions!

Sorte d'ambition, qui nous condamnerait à la famine!

Bons et honnêtes cultivateurs, aimez votre état. Sans vous, ils crieraient bientôt la faim, ces fiers citadins qui vous traitent parfois si dédaigneusement de « campagnards! » Ah! je le sais — et j'en souffre pour vous et avec vous, — vos sillons arrosés de tant de sueurs sont depuis trop longtemps d'une désespérante stérilité. Vous n'êtes pas aussi heureux que vous le désirez. Mais vos frères du commerce et de l'industrie sont-ils plus favorisés? De tous, vous êtes encore les moins malheureux. Jetez un coup d'œil sur l'ouvrier, et vous bénirez votre sort au lieu de le maudire; car au moins vous avez du pain, vous, tandis que lui est condamné à le mendier en attendant le travail.

Attachez-vous donc à votre profession. Saint Joseph vous l'enseigne par son exemple. Le voyez-vous, lui le descendant de la plus illustre race, lui dans les veines de qui coule un sang royal, lui le père nourricier de l'Enfant-Dieu, l'époux de la Reine du ciel et de la terre, le voyez-vous maniant péniblement la scie et le rabot pour gagner son pain et celui des siens, de Jésus et de Marie, à la sueur de son front? Et cependant il ne se plaint pas. Il aime son métier de charpentier que lui a légué son père. Il est content de son sort.

Ouvriers, cultivateurs et vigneron, vous tous qui êtes voués aux travaux manuels, à l'exemple de saint Joseph faites un très grand cas de votre état. En l'aimant, vous y trouverez le bonheur ici-bas et vous vous assurerez celui de l'autre monde, car vous vous y sanctifierez.

#### II

L'amour est le meilleur gage du succès : *Ama et fac quod vis*, dit saint Augustin. Pour réussir dans son métier, il faut l'aimer. Celui qui n'a que du dégoût pour sa profession, qui aspire à la quitter, ne saurait être qu'un médiocre ouvrier. Il ne fera rien qui vaille, comme on dit vulgairement. Au contraire, celui qui aime son état jusqu'à la passion, progresse. Non seulement il profite de l'expérience d'autrui, mais il crée lui-même de nouvelles méthodes, il découvre certains perfectionnements qui lui permettent d'améliorer sa situation. Je pourrais vous rappeler le nom d'ouvriers, d'humbles cultivateurs, qui sont devenus des célébrités aux yeux de leurs pairs.

Le plus ordinairement, celui qui, mû par une aveugle ambition, quitte son état pour essayer d'une autre profession, réussit rarement, parce qu'il n'a ni l'expérience ni les aptitudes qu'elle



exige. Qu'en résulte-t-il ? D'abord, une ruine personnelle, qui fait de cet ambitieux un de ces déclassés dont le nombre va sans cesse en augmentant. Si lui seul en souffrait ! Mais non. La société elle-même est bientôt menacée par cette tourbe d'écervelés qui, après avoir mis le désordre dans leurs propres affaires, ont la folle prétention de se mêler de celles des autres. C'est parmi eux que se recrutent ces socialistes et ces communeux qui appellent à grands cris le partage de ces biens que vous avez si péniblement amassés ! De là ces perturbations sociales, ces épouvantables révolutions qui sont la terreur des honnêtes gens et la honte des pays civilisés.

Ce n'est pas tout. Ces malheureux, n'étant plus où Dieu les voulait, sont privés de la somme de grâces destinées à chacun de nous pour vivre dans sa vocation. Dépourvus de ces secours divins, ils ne peuvent que se perdre, entraînant avec eux dans l'éternel abîme ceux qui se laissent fasciner par leurs perverses doctrines.

### III

J'ai dit que pour réussir dans son état il faut l'aimer. En l'aimant, on s'y sanctifie, parce qu'on en pratique consciencieusement tous les devoirs.

Saint Joseph s'est sanctifié dans son humble et pénible métier de charpentier. Ce juste, *vir justus*, choisi de Dieu et appelé par Lui à de si hautes destinées, s'est enrichi d'innombrables mérites en s'appliquant à tous les devoirs de son état. Personne mieux que lui n'a réalisé cette parole de nos saintes Lettres : *qui justus est, justificetur adhuc*. Par sa conduite, il nous a appris que pour nous sanctifier dans notre vocation, il nous faut travailler en union avec Jésus-Christ, qui Lui aussi, sous les regards de son père adoptif, a manié la scie et le rabot. En travaillant, ne cherchez pas seulement à gagner votre pain quotidien ou bien à assurer l'avenir de vos enfants ; ayez en même temps des pensées un peu plus élevées : travaillez, parce que c'est la volonté de Dieu, parce que c'est le devoir qu'Il vous a donné à remplir ; accomplissez-le pour lui obéir, dans le courage et l'espérance.

Ayez donc tous, mes frères, l'amour de votre état. Cet amour est un élément indispensable de succès ; il en est le gage le plus assuré. Vous surtout, cultivateurs, qui composez la majeure partie de cet auditoire, attachez-vous sincèrement, passionnément à votre profession. Si saint Joseph était le père nourricier de Jésus, vous êtes, vous, les nourriciers de l'humanité. Et les bras vigoureux qui conduisent la charrue, brandissent vaillamment l'épée : vos fils sont les meilleurs soldats de la France, et ce sont eux qui forment nos corps d'élite, nos plus beaux régiments.

Ne vous laissez jamais abattre et décourager par les difficultés et par les mécomptes que vous rencontrerez dans votre rude métier. Lorsque transis par le froid ou brûlés par les ardeurs du soleil, vous sentez le murmure monter du cœur à vos lèvres, transportez-vous par la pensée à l'atelier de Nazareth. A la vue de Jésus et de Joseph brisés comme vous par la fatigue du labeur quotidien, vous retrouverez la force et la résignation, le courage et l'espérance. Car les ayant imités sur la terre, ils vous appelleront, un jour, à partager dans le ciel leur éternel bonheur. Ainsi soit-il !

## PLAN DE SERMON

### LE PÉCHÉ D'HABITUDE

*Erat autem æger triginta octo annos habens in infirmitate sua.*

Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. (Joan. v, 5.)

Ce malade est la figure du pécheur endurci qui vieillit dans sa maladie et ses mauvaises habitudes. Le péché d'habitude est la plus dangereuse maladie des chrétiens.

#### I

##### Sa nature

Le péché, quand ce n'est qu'un acte isolé, produit dans l'âme une souillure qui lui enlève sa beauté originelle ; le péché réitéré produit en outre une violente inclination au mal. L'Écriture définit cette maladie : la malédiction est, dans le pécheur d'habitude, comme un vêtement qui remplit tout son extérieur, comme une tyrannie, — elle entre avec impétuosité dans son intérieur, comme l'eau, — elle pénètre jusque dans ses os, comme l'huile, comme une tache qui ne s'efface presque jamais.

Avons-nous cette maladie ? En voici les signes certains : a) faire le mal avec plaisir ; — b) sans réflexion et sans aucun remords ; — c) sans aucune résistance de l'âme qui est abattue par une longue habitude prolongée.

#### II

##### Ses effets

Dans les péchés d'habitude, les derniers sont plus grands que les premiers, tant à cause a) de la grandeur de la matière, car les moindres péchés conduisent aux plus graves ; — b) de la violence de l'inclination qui augmente. Les impies veulent excuser la malice du péché d'habitude, car disent-ils, l'habitude enlève la réflexion, et fortifie l'inclination, deux causes qui restreignent la liberté et diminuent conséquemment la malice du péché. Fausses excuses, dirons-nous, car c'est bien par notre faute que nous avons laissé éteindre les lumières de notre raison ; — et si l'emportement d'une volonté surprise peut diminuer le péché, l'emportement d'une volonté persuadée ne le peut pas, car l'inclination est plus grande, l'application plus forte, la victoire du péché plus entière.

#### III

##### Ses remèdes

Dieu ne commande jamais l'impossible. Il nous avertit de faire ce que nous pouvons et de lui demander ce que nous ne pouvons pas. Si nous ne pouvons pas résister en présence de l'objet du péché, nous pouvons du moins éviter l'occasion ; et nous devons prier Dieu de nous faire triompher du péché par sa grâce, et de nous aider à vaincre par de bonnes inclinations nos mauvais penchants. Demandons ; — cherchons les moyens de toucher le cœur de Dieu, en recourant à nos intercesseurs, les saints, Jésus-Christ ; — frappons à la justice de Dieu et à sa sagesse, et le Seigneur entendra nos appels réitérés.

BOSSUET.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## HOMÉLIES DE CARÈME SUR LE LIVRE DE TOBIE

### 7. Homélie

PRIÈRE DE TOBIE ET DE SARA. — DU RECOURS A LA PRIÈRE DANS LES AFFLICTIONS DE LA VIE

Mes frères,

Nous arrivons à un chapitre que les affligés de ce monde ne devraient point cesser de lire et de relire. Leurs larmes sans doute n'en seraient point taries, elles couleraient même plus abondantes; mais elles cesseraient d'être amères, elles seraient adoucies et sanctifiées, car elles jailliraient de cœurs consolés par la foi et résignés dans la douleur. Ceux même qui ne connaissent pas l'affliction et les pleurs et dont nul chagrin n'angoisse l'âme, n'entendront pas sans émotion la lecture de ce passage du Livre de Tobie (ch. III).

Tobie vient d'essuyer les amères insultes de sa femme :

Alors il gémit et commence à prier avec larmes, en disant : « Seigneur, vous êtes juste; tous vos jugements sont équitables, et toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Ah ! Seigneur, aujourd'hui souvenez-vous de moi, ne prenez point vengeance de mes péchés, et ne vous souvenez pas de mes fautes, ni de celles de mes pères. Nous n'avons point obéi à vos préceptes; c'est pourquoi nous avons été livrés au pillage, à la captivité et à la mort; et nous sommes devenus la risée des nations parmi lesquelles vous nous avez dispersés ! Ah ! Seigneur, vos châtiments sont terribles, parce que nous n'avons pas agi selon vos préceptes, et que nous n'avons pas marché sincèrement devant vous. Et maintenant, Seigneur, traitez-moi selon votre volonté, et commandez que mon âme soit reçue dans la paix éternelle; car il vaut mieux pour moi mourir que de vivre encore. »

En ce même temps il arriva qu'à Ragès, ville des Mèdes, Sara, fille de Raguël, entendit elle aussi les injures d'une servante de son père. Elle avait été donnée en mariage à sept maris, et le démon Asmodée les avait tués aussitôt qu'ils s'étaient approchés d'elle. Or, comme elle reprenait sa servante pour quelque faute, celle-ci lui répondit : Que jamais nous ne voyons de toi ni fils ni fille sur la terre, meurtrière de tes maris ! Ne veux-tu point me tuer aussi, comme tu les as déjà tués ?

A ces paroles, Sara monta dans une chambre haute de la maison, et y passa trois jours et trois nuits sans boire ni manger; mais persévérant dans la prière, elle demandait à Dieu avec larmes la fin de cet opprobre. Et le troisième jour, achevant sa prière et bénissant le Seigneur, elle dit : « Que votre nom soit béni, Dieu de nos pères, qui faites miséricorde après votre colère, et qui, au temps de l'affliction, pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent. Vers vous, Seigneur, je tourne mon visage, vers vous j'élève mes yeux. Je vous demande de me délivrer de cet opprobre, ou de me retirer de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon âme pure de toute concupiscence. Je ne me suis jamais mêlée à ceux qui aiment la danse et les jeux, et je n'ai jamais eu de commerce avec ceux qui se conduisent avec légèreté. Si j'ai consenti à prendre des maris, c'est pour vous obéir, et non par passion. Et, ou j'ai été indigne d'eux, ou peut-être eux n'étaient-ils pas dignes de moi, parce que vous me réserviez peut-être pour un autre époux. Car qui connaît vos desseins ? Mais ce que je sais, c'est que quiconque vous honore et que vous éprouvez pendant la vie, sera ensuite couronné; si vous l'affligez, il sera ensuite délivré; si vous le châtiez, il aura accès auprès de votre miséricorde. Car vous ne prenez pas plaisir à notre

perte; mais après la tempête vous ramenez le calme, et la joie après les larmes. Que votre nom, Dieu d'Israël, soit donc béni dans tous les siècles ! »

Ces prières de tous deux, de Sara et de Tobie, furent exaucées en même temps devant la gloire du Dieu suprême; et le saint ange du Seigneur, Raphaël, fut envoyé pour les guérir tous deux, eux dont les prières avaient été présentées au Seigneur en même temps.

Je n'entreprendrai point, mes frères, de résumer, comme je l'ai fait jusqu'ici, en une pensée d'ensemble l'explication de ce passage inspiré. Il se dégage de la prière de Tobie et de celle de Sara un tel parfum de foi, de résignation, de confiance et d'amour, et les sentiments qui y sont exprimés sont si délicats, si purs et si beaux, que je craindrais, en essayant de les résumer, de vous en ôter le charme ! Je veux seulement donner des principaux passages du texte sacré quelques explications qui vous aideront à les mieux encore et comprendre et goûter. Et je terminerai par quelques mots sur le recours à la prière dans les afflictions de la vie.

### I

1. « Il commença à prier avec larmes; *cœpit orare cum lacrymis.* »

J'ai déjà eu, mes frères, l'occasion de vous le faire remarquer: sous le coup des dangers les plus graves pour sa vie, des infirmités les plus cruelles pour son corps, il n'est point dit que Tobie ait pleuré. Mais la calomnie et l'outrage par la bouche même de son épouse viennent-ils à le frapper, alors voilà ses larmes de couler, le voilà d'éclater en sanglots, *ingemuit*. Bon et vertueux Tobie, vous que nous avons appris déjà à admirer et à aimer, nous vous remercions de ces larmes, car elles coulent pour notre enseignement ! Elles nous apprennent d'abord que de toutes les blessures, les plus cruelles ne sont point celles que sur nos membres promène le fer conduit d'une main furieuse, mais celles qu'au plus profond de nos cœurs ouvre le dard d'une langue calomniatrice. Ah ! nous saurons comprendre cet enseignement, afin de n'user jamais, contre nos frères, de cette arme homicide de la calomnie ! — Elles nous apprennent encore que, si la religion nous défend de garder rancune de l'outrage et de la calomnie, elle ne nous défend point d'en ressentir une juste douleur. Elle ne nous défend point de nous attrister et de pleurer des insultes qui nous sont adressées. Seulement elle veut que ce qui tombe de nos yeux alors, ce ne soient pas des larmes de rage et de colère; elle veut que nos pleurs coulent aux pieds de Dieu dans la résignation, la douceur et le pardon.

2. « Seigneur, dit Tobie dans sa prière, toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice, *Omnes viæ tuæ misericordia, et veritas, et iudicium.* »

Qu'est-ce donc, mes frères, que les voies du Seigneur ? Ce sont tous les actes par lesquels Dieu fait connaître à l'homme ses volontés. Pour se manifester de la sorte à l'homme, Dieu s'abaisse jusqu'à celui-ci, il vient à lui, et les actes par lesquels Dieu s'approche ainsi de sa créature, pour lui révéler ses desseins et lui dicter ses ordres, sont à cause de cela nommés dans l'Écriture les *voies* de Dieu, c'est-à-dire les pas de Dieu au devant de l'homme, à la rencontre de l'homme. Mais Dieu, mes frères, se manifeste à l'homme par bien des voies diversées. Tantôt il lui parle face à face, comme il parla à notre premier père dans le paradis terrestre, et à Moïse sur le Sinaï en lui donnant sa Loi. Tantôt il lui parle par la voix des prodiges, et lui rappelle ses volontés par des coups de tonnerre. Tantôt il conduit par sa Providence la marche des événements de ce



monde, de manière à laisser deviner aux sages et aux prudents, et par eux à tous les hommes, quelles sont sur eux les volontés du ciel. Et tout cela, mes frères, paroles, promesses, menaces et ordres de Dieu, coups de la Providence, action divine sur les événements d'ici-bas, tout cela, ce sont les voies de Dieu.

Or, selon la parole de Tobie, dans toutes ses voies, dans tous ses actes, dans toutes ses œuvres, Dieu est miséricorde, vérité et justice. Il est *miséricorde*, il est la miséricorde même, puisqu'il subvient sans cesse à nos mille besoins, puisqu'il nous secourt à toute heure dans nos infinies misères. Est-ce que, mes frères, si la miséricorde du Seigneur n'était point là pour nous soutenir dans l'existence, nous ne retournerions pas immédiatement à la mort? Est-ce que Dieu ne nous tient pas tous suspendus comme par un fil au-dessus du néant? et n'est-ce pas sa miséricorde qui nous empêche d'y retomber à chaque instant par le poids de notre fragilité, et qui nous permet de vivre encore, pour faire pénitence de nos iniquités avant de mourir? Chacun des instants nouveaux qu'il nous est donné de passer sur la terre, est un bienfait nouveau de sa miséricorde. Et lorsque ces instants, ces heures, ces jours, ces années que sa bonté nous laisse, nous les passons à l'oublier et à l'offenser, n'est-ce pas encore sa miséricorde qui empêche que nous ne soyons frappés sur le champ et écrasés des coups de sa colère, dans l'état du péché? — N'est-ce pas toujours la miséricorde de Dieu qui nous permet d'expier par de légères peines ici-bas, ces péchés sans nombre qu'il nous faudrait expier dans l'autre vie, par des peines éternelles et par d'atroces supplices? — Le cœur de notre Dieu! Le cœur d'un père, le cœur d'une mère ne sont rien près de la tendresse de ce cœur d'un Dieu aux infinies miséricordes! *Nemo tam pater! nemo tam mater!*

Du moins, mes frères, sachons répondre à cette miséricorde par une reconnaissance sans bornes, une confiance sans limites, des actions de grâces sans fin. Sachons y répondre surtout par la miséricorde exercée de notre côté envers nos frères. C'est le précepte de l'Evangile, c'est l'ordre de Notre-Seigneur : « *Estote misericordes, sicut et Pater vester cœlestis est misericors*. Soyez miséricordieux, nous dit ce divin Sauveur, comme votre Père céleste lui-même est miséricordieux! »

Dieu est miséricorde, mes frères; mais aussi, dans ses voies il est *vérité*. Ce qu'il a une fois promis, il le tient envers tous. Il a promis la récompense du ciel à ceux qui le servent dans la sincérité d'un cœur droit; nul de ceux qui l'auront méritée n'en sera frustré. Mais pour cela il faut le servir vaillamment, il faut lutter, il faut savoir souffrir pour lui. Celui qui n'aura pas loyalement combattu n'obtiendra pas la couronne : *qui non legitime certaverit, non coronabitur*.

En avant donc, chrétiens, soldats du Christ, combattons avec persévérance et courage le bon combat! Car le Dieu que nous servons est vérité dans ses promesses. — Dieu a promis aussi, mes frères, de terribles châtiments à ceux qui préféreront à ses autels les autels des idoles du monde : l'argent, les honneurs, les voluptés, les plaisirs. Avec eux aussi il tiendra sa parole. Tremblez, mondains, chrétiens parjures aux serments de votre baptême, tremblez! car Dieu est vérité.

Dieu est *justice* enfin : il rend à chacun selon ses mérites. Imitons, mes frères, notre Dieu dans sa justice; rendons à chacun ce que nous lui devons; rendons au prochain ce qui est au prochain, rendons à Dieu ce qui est à Dieu.

3. « Recevez mon âme dans la paix éternelle, conclut Tobie à la fin de sa prière; car il vaut mieux pour moi mourir que de vivre encore : *expedit enim mihi*

*mori, magis quam vivere* ». Si le suicide, mes frères, est un crime digne de la damnation, si le lâche qui attente à ses jours tue du même coup son corps et son âme, il n'est point cependant défendu de désirer la mort, en haine des chagrins et des fatigues de la vie. Il n'est que trop vrai que la vie d'ici-bas est parfois si amère et si sombre qu'il vaudrait mieux dormir sous la pierre du tombeau que de passer ses jours dans le deuil et les larmes. Et Dieu ne s'offense point si alors nous lui demandons de nous retirer de cette vallée d'absinthe, et si nous appelons la mort de tous les soupirs de notre cœur, de toutes les supplications de notre âme. Ainsi a fait Tobie, et nous ne voyons pas que le Seigneur se soit montré irrité de ce désir de son serviteur. Job et Elie ont fait de même, et Dieu ne leur en a point tenu rigueur. « Mon âme, s'écriait le patriarche de l'Idumée, mon âme réclame la mort, et mon corps les vers du tombeau! » — Et persécuté à outrance par l'impie reine Jézabel, le prophète Elie se laisse, de découragement, tomber à terre et demande à Dieu de mourir : « J'en ai assez, Seigneur, dit-il, je suis las de la vie, rappelez mon âme à vous! *Sufficit mihi, Domine; tolle animam meam*. » — Et ce vaillant athlète du Christ, le grand apôtre des nations, saint Paul, ne se disait-il pas dégoûté de vivre? *Ita ut tæderet nos etiam vivere!* — Et saint Augustin, pour citer encore son exemple, ne demanda-t-il pas à Dieu de le faire descendre à la tombe, plutôt que de voir Hippone, sa ville épiscopale, en ce moment assiégée par les Vandales, tomber au pouvoir de ces féroces soldats, et son peuple égorgé sous ses yeux? Bien loin de déplaire à Dieu, cette prière du grand évêque mérita d'être exaucée : il mourut trois mois avant la prise de la ville.

Il serait sans doute, mes frères, plus généreux et plus héroïque de ne se laisser jamais aller au désir de la mort, et de dire avec la séraphique sainte Thérèse : « Pour vous, Seigneur, toujours souffrir, jamais mourir! » Mais cet héroïsme est le privilège d'un très petit nombre d'âmes d'élite. Et puisque les plus saints personnages eux-mêmes, comme nous venons de le voir, ont ressenti cet amer dégoût de la vie, nous sommes excusables nous-mêmes de trouver bien long notre exil ici-bas et d'en désirer la fin, en répétant ces paroles du Roi-Propphète : « *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* Hélas! infortuné, mon exil se prolonge! »

Mais du reste, mes frères, n'est-ce pas plutôt le sentiment contraire qui nous anime? Au lieu de désirer la mort qui terminera notre exil et nous réunira à Dieu dans la Patrie, ne la redoutons-nous pas plutôt avec excès? Ne sommes-nous pas du nombre de ces mauvais serviteurs qui voient avec frayeur approcher l'heure de rendre compte au père de famille, de leur mauvaise administration des biens reçus de lui? Ne sommes-nous pas de ceux qui s'effraient de quitter cette demeure terrestre, et d'aller à ce juge qu'ils ont trop oublié et méprisé en cette vie? S'il en est ainsi, travaillons pendant qu'il en est temps encore, travaillons dès maintenant, pendant ce carême surtout, à rendre favorable notre sentence au grand jour du jugement, et nous ne craignons pas la venue de cet huissier du tribunal divin, la Mort!

## II

Abreuvés d'amertume et de dégoût, tristes jusqu'à la mort, à qui Tobie et Sara ont-ils recours? Nous l'avons vu, mes frères, ils ont recours à Dieu par la prière. La jeune Sara en particulier aurait pu demander à son père, à sa mère, des consolations à ses larmes; mais non, c'est à son

oratoire qu'elle court aussitôt. « A cette parole, dit le texte, Sara monta dans une chambre haute de la maison et y demeura trois jours et trois nuits sans boire ni manger, mais persévérant dans la prière. » — Le saint roi David qui, sous le sceptre et la couronne, arrosa si souvent son pain de ses larmes, ne savait lui aussi dans ses douleurs prendre son recours qu'en Dieu. « Dans l'affliction où j'étais, chante-t-il dans ses psaumes, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai senti la joie se répandre en mon cœur <sup>1</sup>. » Pour apaiser les gémissements de son âme cruellement blessée, il ne savait que prier. Il trouvait dans la prière son soutien, son repos, sa consolation. C'est qu'en effet, ressource des âmes affligées, la prière ne manque jamais de mettre dans ces âmes une douce paix, et une résignation voisine déjà du bonheur retrouvé.

Car ce n'est jamais en vain qu'une âme s'adresse à Dieu dans la douleur qui l'accable. « Souvent », cette âme ne sait pas, ni ne peut savoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens et que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remède, tant elle en est accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même; qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la prière, car le chagrin dégoûte de tout; que dans un esprit de foi et de confiance elle aille à Dieu, se prosterne aux pieds de Dieu, se jette dans le sein de Dieu! » Qu'elle lui dise comme Tobie : « Seigneur, tous vos jugements sont équitables, mais aussi vous êtes miséricordieux et plein de compassion. » Qu'elle lui dise comme Sara : « Dieu de mes pères, vous qui faites miséricorde après avoir châtié, et qui au temps de l'affliction pardonnez à ceux qui vous invoquent, vers vous j'élève mon visage, vers vous je tourne mes regards suppliants! » Dieu qui est Père, Dieu qui est bon, aura pitié de cette âme suppliante; il ouvrira son cœur à sa prière, il l'exaucera, et sur cette pauvre âme blessée d'où est monté vers lui ce cri de détresse, Jésus fera descendre, parfois tout de suite et sans retard, la divine consolation, ce baume qui n'est pas de la terre et qui endort toutes les douleurs.

Il en faut avoir fait, mes frères, la douce expérience, pour connaître cet adorable mystère des tendresses d'un Dieu s'inclinant à la voix de nos douleurs, comme une mère qui se penche sur le lit de son enfant malade; il faut en avoir essayé pour la comprendre, cette mystérieuse vertu d'apaisement que la prière renferme en elle pour nos plus cuisantes douleurs. Un deuil cruel broyait notre cœur; les sanglots secouaient, à la briser, notre poitrine; nos larmes coulaient brûlantes, et les jours et les nuits; nous ne voulions pas être consolés; nous voulions mourir! Mais nous nous sommes prosternés à genoux, et nous avons prié. Et voilà qu'en un instant tout a changé pour nous et en nous; avec la prière le sombre désespoir s'est envolé de notre cœur, et dans la place restée vide, Dieu a versé goutte à goutte la résignation, la consolation. Et de l'abattement où nous gisions plongés, nous nous sommes relevés forts, pleins de courage et d'espérance, avec un délicieux sentiment de paix.

Mais d'ailleurs, ici encore, mes frères, le divin Sauveur Jésus nous a voulu servir d'exemple. Jésus à Gethsémani sent son âme triste jusqu'à la mort. L'affliction de son cœur est telle que, ne pouvant en supporter le poids, il tombe sur le sol agonisant, il étreint de ses mains défaillantes cette terre de Gethsémani qu'il arrose de son sang et qu'il baigne de ses larmes; il n'a plus de force que pour supplier son Père d'éloigner de ses lèvres ce

calice de souffrances qu'il voit qu'on lui prépare; il sanglote, il soupire; peut-il être une douleur au monde comparable à sa douleur en ce terrible instant? Mais voici qu'il a prié; et soudain la consolation est venue du ciel, apportée par un ange; plus de larmes, plus de soupirs, plus de sanglots; Jésus se relève pour marcher avec sérénité à la mort. Il ne dit plus à ses apôtres du ton de la supplication : « Ne pouvez-vous veiller une seule heure avec moi? » mais il leur dit du ton du commandement et de l'autorité : « Levez-vous, et marchons aux supplices, à la flagellation, à la croix : car voici que s'approche celui qui doit me livrer à mes ennemis. » Quel merveilleux changement opéré par la prière dans le cœur affligé du Divin Maître! Quel surcroît de consolation et de force la prière y a mis!

Tout cela, mes bien chers frères, c'est pour notre instruction. Car nous devons apprendre par là à ne point imiter les mondains qui, dans l'affliction, demandent aux hommes et attendent d'eux seuls toute la consolation dont ils ont besoin; à ne point imiter même certains chrétiens peu établis dans la foi et la piété, qui, lorsqu'un deuil les frappe, désertent la prière, alors que la prière leur serait le plus nécessaire. Pour faire diversion à sa douleur, on va, on vient, on se répand dans toute sorte de sociétés; on se jette dans cent distractions des plus dissipantes; on cherche sa consolation dans le bruit et l'étourdissement du monde, c'est-à-dire, hélas! qu'on la cherche où elle n'est pas véritablement, et on néglige de la chercher où elle est et où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouverait aux pieds des autels, on la trouverait aux pieds du crucifix, on la trouverait dans une visite au Saint-Sacrement, ou dans une communion; en un mot, on la trouverait dans la prière.

Mais, me direz-vous, comment prier, lorsqu'on est sans cesse occupé du sujet de son deuil, sans pouvoir penser à nulle autre chose? Quand l'âme est abattue et comme anéantie, comment recueillir son esprit aux pieds de Dieu?

Ah! mes frères, je le sais, il y a de ces heures douloureuses où l'on n'est plus maître ni de ses pensées, ni de son esprit, ni de son cœur. Mais ne pouvons-nous pas, même en ces cruels instants, nous jeter à genoux les yeux au ciel, et ainsi nous présenter devant Dieu, et nous tenir auprès de lui? Cette seule présence parlera pour nous, et dira confusément tout ce que nous ne saurions dire distinctement et en détail. La muette supplication de nos yeux douloureusement levés vers Lui, en dira autant au cœur de Dieu qu'une longue prière des lèvres. C'est ainsi que dans une posture de suppliant le prophète Jérémie se tenait prosterné aux pieds du Seigneur, et se contentait de lui représenter sa peine : « Voyez, mon Dieu, considérez en quelle affliction je me trouve, *Vide, Domine et considera quoniam facta sum vilis* » (Thr. I, 14). — Ce langage se fait entendre à Dieu : il en démêle tout le sens, et il est prompt à y donner dans sa bonté une réponse de miséricorde et d'amour.

Méditons bien, mes frères, ces vérités consolantes. Qui de nous n'a pleuré? Qui de nous ne demande à être consolé? Eh bien! la consolation, elle n'est pas ailleurs que dans le sein de Dieu notre Père. Et pour l'en faire descendre sur nous, nous avons le grand moyen de la prière.

Si l'homme n'est grand qu'à genoux, il n'est heureux aussi qu'à genoux; car la prière seule peut lui donner la consolation véritable en cette vie, comme elle seule aussi peut lui ouvrir les portes de l'éternelle félicité.

<sup>1</sup> Ps. 76.

<sup>2</sup> Bourdaloue : sur la prière.



8<sup>e</sup> HomélieLES DERNIÈRES RECOMMANDATIONS DE TOBIE  
A SON FILS

Nous allons assister ce soir à une scène antique : les recommandations de Tobie à son fils avant la mort. Je dis une scène antique, car ce beau spectacle n'est plus de notre âge, où on ne le retrouve plus qu'à de rares intervalles. Écoutons l'auteur inspiré (chap. iv) :

Tobie, croyant donc que Dieu exaucerait la prière qu'il lui avait faite de pouvoir mourir, appela à lui son fils, le jeune Tobie, et il lui dit : « Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, et posez-les dans votre cœur pour en faire la base de toute votre conduite.

« Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps, et honorez votre mère tous les jours de sa vie, car vous devez vous souvenir des nombreux et grands périls qu'elle a soufferts, lorsqu'elle vous portait dans son sein. Et à sa mort ensevelissez-la auprès de moi.

« Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais au péché, et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu.

« Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre ; car ainsi il arrivera que le Seigneur ne détournera pas de vous son visage.

« Ne souffrez jamais que l'orgueil domine dans vos pensées ou dans vos paroles ; car c'est par lui que tous les maux ont commencé.

« Gardez-vous, mon fils, de toute fornication ; et, hors votre épouse, ne vous permettez pas de commettre le crime.

« Lorsque quelqu'un aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt son salaire, et que la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous.

« Ce que vous seriez fâché qu'on vous fit, prenez garde de jamais le faire à autrui.

« Mangez votre pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et couvrez de votre vêtement ceux qui sont nus.

« Employez votre pain et votre vin à la sépulture du juste, et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs.

« Demandez toujours conseil à un homme sage.

« Bénissez Dieu en tout temps, et demandez-lui qu'il dirige vos voies, et que tous vos desseins demeurent fermes en lui.

« Je vous avertis aussi, mon fils, que, lorsque vous n'étiez qu'un petit enfant, j'ai prêté dix talents d'argent à Gabélus, de Ragés, ville des Mèdes, et que j'ai son billet entre les mains. C'est pourquoi cherchez de quelle manière vous parviendrez jusqu'à lui, pour retirer de lui cette somme d'argent, et lui rendre son obligation.

« Ne craignez point, mon fils ; il est vrai que nous menons une vie pauvre, mais nous sommes assez riches si nous craignons Dieu, si nous évitons le péché, et si nous faisons de bonnes œuvres. »

Oh ! le beau et noble langage ! Et combien il faut regretter que ce soit là, comme je le disais en commençant, le langage d'un autre âge, un langage maintenant oublié. Car dans notre siècle les pères ne parlent plus ainsi. Ils ne savent plus tirer de leurs cœurs de tels accents pour laisser à leurs enfants l'expression de leurs dernières volontés ; ils ne donnent plus de ces conseils élevés, ils ne font plus de ces recommandations, que le vieux Tobie laissait à son fils comme la meilleure part de son héritage, et comme son testament.

Permettez-moi donc, mes frères, d'insister un peu sur cette *profonde différence entre la conduite de Tobie et la nôtre devant la mort*. Nous verrons ensuite à faire notre profit de *quelques-uns des plus importants de ces conseils d'or*, inspirés par l'Esprit-Saint lui-même.

## 1

Tobie se croit près de mourir. Il n'espère plus revoir ce fils qu'il envoie au loin, et il lui fait avant le départ ses suprêmes recommandations. Il pleurait naguère, déchiré par les épines de la

vie. Maintenant qu'il lui semble entendre déjà les pas de la mort qui vient le chercher, il ne pleure pas. Il n'est pas seulement résigné, il est paisible et joyeux. Quelle sérénité dans ses paroles ! Elles ne sont point convulsées par l'angoisse et le regret, car la mort, Tobie a appris à ne la craindre pas ; c'est lui-même qui la demande à Dieu de toute la sincérité d'un cœur plein de désir. Car il sait, il croit, il comprend ce qu'écrivait l'auteur de l'Écclésiaste : « Que le jour le plus heureux n'est pas celui de la naissance, mais celui de la mort ; et qu'il vaut bien mieux aller à la maison du deuil qu'à la maison des fêtes ; car là est pour l'homme la fin de ses souffrances<sup>1</sup>. »

Et cependant, mes frères, au temps où Tobie mourait, elle n'était point tombée du ciel encore cette parole entendue par l'apôtre de l'Apocalypse : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! » Il n'était point institué encore ce sacrement merveilleux qui permet à nos chers malades d'expirer entre les bras de leur Dieu, dans le baiser du Crucifix ! Et il n'était point donné aux hommes, pour consoler leurs derniers instants, de se souvenir d'un Dieu mort en croix pour leurs péchés ; Jésus n'avait pas encore « goûté la mort<sup>2</sup> » pour nous la rendre plus miséricordieuse et plus douce. C'était toujours au temps de l'Ancienne Loi, où « la mort était une horreur, et n'était guère que cela. Les saints eux-mêmes l'appelaient « la porte de l'enfer<sup>3</sup>. » Le mourant, pris de vertige, voyait s'ouvrir devant lui le « puits de l'abîme<sup>4</sup>. » Il poussait vers Dieu des cris de désespoir et demandait, avec des accents déchirants, à ne point être englouti par le gouffre dont il apercevait la « gueule béante prête à le dévorer<sup>5</sup>. » Il suppliait<sup>6</sup> Celui dont les mains l'avaient pétri, de se laisser attendrir et de lui accorder, comme grâce suprême, « quelques jours encore ici-bas... pour pleurer<sup>7</sup>. »

Et cependant, mes frères, Tobie sourit à la mort comme à un doux repos, comme à un tranquille sommeil. Et il garde en face du trépas cette sérénité que nous avons admirée en lui ; et il donne à son fils une série de conseils où tout est bien prévu et pesé dans la paix d'un cœur exempt de trouble.

Est-ce bien cela que nous voyons maintenant ? Hélas ! ce sont des scènes d'un tout autre genre.

1. D'abord il nous faut assister chaque jour au spectacle d'un très grand nombre de chrétiens qui ne se préparent jamais à la mort. Ils n'y songent point, et ne veulent pas qu'on leur en parle. Même sur la couche où ils gisent mortellement atteints, et d'où on les enlèvera demain pour les conduire à la fosse béante, ils écartent de leur esprit la pensée de la mort ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'oublier, comme s'ils croyaient, en éloignant son souvenir, qu'elle aussi finira par les oublier. Pauvres insensés ! Ils imitent en cela cet oiseau stupide, l'antruche, qui poursuivie cache sa tête sous son aile, et croit ainsi échapper aux chasseurs parce qu'elle ne les voit plus.

O pécheurs, si vous ne voulez pas envisager la mort, si vous détournez d'elle votre regard, sachez bien qu'elle ne vous perd point de vue, et que son œil fatal reste attaché sur vous. Au lieu donc de distraire d'elle votre pensée, considérez-la avec la sainte hardiesse des enfants de Dieu, héritiers des promesses immortelles, et apprenez d'elle-même à bien vivre, et, après une bonne vie, à ne plus en rien craindre.

<sup>1</sup> Eccl., vii, 2, 3.

<sup>2</sup> Hebr., ii, 9.

<sup>3</sup> Ps. 38, 10.

<sup>4</sup> Ps. 68, 16.

<sup>5</sup> Ibidem.

<sup>6</sup> Job, x, 20.

<sup>7</sup> L'abbé Bolo : *Dernières Etapes*.



Eh bien ! non. On aime mieux s'aveugler jusqu'au bout ! On aime mieux se cramponner désespérément à l'espoir de guérir et de vivre encore, que de prendre ses dispositions pour se préparer à mourir. C'est que nous avons affaire à une génération d'hommes véritablement matériels et terrestres, qui ne voient et n'aiment rien au-delà de cette vie du corps, et pour qui « c'est le plus surprenant et le plus formidable des désastres de quitter ce monde où ils ont rivé toutes leurs sollicitudes et leurs affections, et d'entrer dans un inconnu auquel ils n'ont point ou presque jamais songé ». Leurs proches, leurs amis, tous ceux qui les soignent ou qui les visitent dans leur maladie, savent que la guérison n'est pas possible, que la science a prononcé l'arrêt fatal, que déjà la mort frappe à la porte et réclame sa victime : mais nul n'aura assez de courage et d'amitié vraie pour tirer de son erreur l'infortuné qui touche à sa dernière heure et ne veut pas le croire. On ruse, on dissimule, on organise autour de lui la conspiration du silence.

Et soudain, la mort vient saisir ce malheureux qui ne l'attend pas. Il n'a pas fait ses préparatifs, et déjà le voilà jeté dans son éternité.

O mes frères, mettez en face de ces mourants qui ne veulent point songer à la mort, qui ne veulent point qu'on les y fasse songer, et qui tombent, sans avoir pris aucune des dispositions voulues, entre les mains du Dieu vivant, mettez le juste Tobie préparé à sa mort avant même d'en ressentir les premières atteintes, et ne craignant pas d'en entendre parler autour de lui et d'en parler lui-même.

2. Quelques-uns cependant sont avertis de leurs derniers instants assez à temps pour s'y préparer encore. Comment le font-ils ?

Grâce à Dieu, mes frères, le nombre de ceux qui peuvent recevoir les sacrements de l'Eglise lorsqu'il en est véritablement temps encore, est resté jusqu'aujourd'hui assez considérable. Mais ce qui est devenu une très rare exception, c'est un père, une mère s'occupant de léguer à leurs enfants, avant même les biens temporels, un riche héritage de biens spirituels, d'avis et de conseils pieux et chrétiens, avidement recueillis de leurs lèvres mourantes ; c'est un père, c'est une mère réunissant toute leur famille autour de leur couche funèbre, et laissant à leurs enfants pour dernières paroles, pour suprêmes recommandations, les plus pressantes exhortations à la vertu, au bien, au devoir, et à la piété. On rassemble bien encore autour de soi les héritiers de son nom et de sa fortune : on se fait apporter les titres de ses propriétés ou de ses rentes ; on fait de son vivant le partage de ses propres dépouilles, de ses domaines, de ses champs, de ses vignes, de ses prés, de son argent, de ses meubles. On voit encore cela de temps à autre ; et le monde est dans l'admiration de cette entière possession de soi-même gardée par l'agonisant, de cette lucidité et présence d'esprit jusqu'au bout, de cette sollicitude constante pour les siens, qui ne l'a quitté qu'au dernier soupir... Mais dicter, au lit de mort, à ceux qui nous entourent, de ces conseils sublimes de foi et de piété et de surnaturel que donnait Tobie à son fils, c'est là, je le dis une dernière fois en soupirant, un spectacle qu'il n'est plus donné à nos yeux aujourd'hui de contempler avec des larmes d'attendrissement ! Il n'est plus de nos jours !

## II

Et maintenant arrêtons-nous à méditer un instant, pour notre édification et notre enseigne-

ment, quelques-uns de ces conseils laissés par Tobie à son fils.

1. Le premier, c'est d'honorer sa mère tous les jours de sa vie. « O la belle âme chrétienne, sept siècles avant le Christ ! » (Bède). Voyez, mes frères : c'est à cause des outrages de son épouse que Tobie, las de cette vie d'opprobres et de larmes, demande à Dieu de mourir. Et pourtant, lorsqu'il se croit sur le point de mourir en effet, sa première pensée, sa première recommandation à son fils est pour cette femme qui s'est plu à le torturer et à percer son cœur de plus d'un glaive de douleur : *Atque his et aliis ejusmodi exprobrat ei.*

Epoux, apprenez ici à ne point garder rancune des injures que ne manquera pas de vous adresser plus d'une fois peut-être la compagne de votre vie ! Vous avez plus d'une raison de ne point prêter trop d'attention à ces outrages ! Il n'est point nécessaire que, comme Tobie, vous vous en laissiez émouvoir jusqu'aux larmes ; dites plutôt comme Sara : « Seigneur, j'espère de vous le calme après la tempête ! » Et vous-mêmes, maris chrétiens, faites le calme dans votre cœur : pas de ces indignes violences, pas de ces brutalités odieuses, qui au lieu de rendre la paix au logis domestique y perpétuent la discorde et le tumulte !

De votre côté, épouses chrétiennes, pas de ces humeurs chagrines et boudeuses pour une parole impérieuse de votre époux, ou pour un acte quelque peu abusif de son autorité maritale !

Sachez, époux et épouses, sachez tout oublier, pour ne vous rappeler que la mutuelle tendresse dont vous avez fait le serment devant les autels.

Et vous, enfants, jeunes hommes et jeunes filles, c'est à vous que s'adressent, aussi bien qu'au jeune Tobie, cette recommandation trop oubliée : « Honorez votre mère, honorez votre père, tous les jours de leur vie. » Vos pères, vous leur portez peut-être le respect, parce que vous les redoutez. Mais vos mères, que leur amour pour vous rend parfois si faibles contre vous, les respectez-vous ? Ah ! je vous en conjure, cessez de considérer dans votre mère ce front ridé, ce dos voûté, ces discours toujours les mêmes et cent fois répétés, qui vous la rendent peut-être méprisables ! Souvenez-vous du passé, et remettez-vous devant les yeux cette femme qui vous portait avec angoisse dans son sein, dont le cœur était rempli de mille tendres alarmes, qui se penchait mille fois avec une ineffable compassion sur le berceau où vagissaient vos naissantes douleurs ; qui souriait à vos sourires, et que vos larmes mettaient en larmes ; qui pour vous éviter un cri aurait donné plus que sa vie ; qui pour calmer vos mystérieuses tristesses, chantait, la pauvre femme, alors que ses yeux se remplissaient de pleurs ; qui répondait à vos enfantines colères en vous pressant plus amoureusement sur son cœur, et se vengeait de vos coups par des baisers ! Que de dégoûts, si elle n'eût été mère, dans les premiers soins prodigués à votre petit corps aussi disgracieux que frère, et comme elle se serait détournée de vous avec répugnance ! Eh bien, non ! elle vous enveloppait d'une étreinte passionnée, et dans son cœur elle gardait pour vous de pleins trésors d'amour !

Et c'est cette femme, cette mère, que vous mépriserez aujourd'hui, parce qu'elle a vieilli, parce qu'elle n'est plus aussi vaillante pour le travail, parce que les infirmités commencent à vous la rendre à charge ? Ah ! jeunes gens, ne faites point cela, Dieu vous maudirait ! Quelle triste renommée, dit-il lui-même, précèdera celui qui délaisse son père ! Mais je le maudirai, celui qui méprise et déshonore sa mère ! *Quam malæ famæ*



*est, qui relinquit patrem; et est maledictus a Deo, qui exasperat matrem! <sup>1</sup> »*

2. Un autre conseil de Tobie à son fils, c'est d'éviter l'orgueil avec grand soin, d'en préserver son cœur et ses pensées, d'en affranchir ses paroles et ses démarches.

Je n'ai ni le temps ni la volonté de vous faire ce soir un traité complet sur l'orgueil; je ne veux que vous exhorter, après les saints Docteurs qui ont parlé contre ce vice, à fuir l'orgueil sous toutes ses formes.

« Si Dieu n'a pas épargné les anges coupables d'orgueil, à combien plus forte raison ne t'épargnera-t-il pas, ô homme, ô poussière, ô vermisseau! moins que cela : prochaine pâture des vers! Les anges du moins pouvaient s'enorgueillir; ils étaient de nobles et pures et belles créatures; ils étaient riches des dons divins; ils étaient élevés en dignité et en puissance; mais toi, vil mortel, de quoi peux-tu t'enorgueillir? Est-ce de ton corps, qui se décompose sans cesse? Est-ce de la noblesse de ton sang? Mais ce sang de noble source charrie mille germes d'impureté, de corruption et de mort. Est-ce de ta beauté et des brillantes couleurs de ton visage? Mais l'herbe des marais est plus brillante et plus belle. Est-ce de ton esprit, plein de ténèbres, et où les choses que tu ignores tiendraient infiniment plus de place que celles que tu connais? L'ange avait pour piédestal de son orgueil un trône dans les cieux : toi, tu gis dans la boue et sur le fumier. La fierté et l'orgueil, ne les supporte-t-on pas plus facilement chez le riche que chez le pauvre? Alors malheur à nous! Car si l'ange a été si durement châtié parce que, riche et comblé des présents de Dieu, il s'est laissé exalter par l'orgueil, quel châtement ne punira pas l'orgueil en nous qui sommes des êtres de misère et de néant <sup>2</sup>! » — « C'est pourquoi fuyons l'orgueil, mes frères, je vous en conjure, fuyons-le bien <sup>3</sup>. »

« De l'orgueil naît le mépris des pauvres, la convoitise des richesses, l'amour des dignités, la recherche des honneurs et de la gloire. L'orgueilleux ne veut recevoir de reproches et d'observations ni de ses inférieurs, ni même de ses supérieurs. O le détestable vice <sup>4</sup>! »

« L'orgueilleux ne pense qu'à lui-même, il ne voit, il n'estime, il n'aime enfin que lui-même, il se préfère à tous les autres, comme s'il était seul au monde véritablement digne de louange. Va donc, pauvre orgueilleux! Quand tu n'y serais pas, crois-tu donc que le monde ne saurait se passer de toi <sup>5</sup>? »

C'en est assez, je crois, mes frères, pour exciter en vous la haine de ce vice, germe et racine de tous les autres. Si la tentation nous vient de nous enorgueillir jamais, élevons aussitôt notre esprit et notre cœur vers Dieu, et disons-lui : « Vous seul, Seigneur, pouvez vous plaindre en vous-même. Mais nous qui ne possédons rien que vous ne nous ayez prêté, de quoi nous enorgueillerions-nous? Est-ce que le pauvre qui a reçu par emprunt une grosse somme d'argent d'un plus riche que lui, peut tirer vanité de cet argent? Il a plutôt sujet de gémir, de s'affliger et de craindre, parce que son créancier un jour lui demandera de cet argent un compte d'autant plus rigoureux que la somme en sera plus élevée. De même nous, Seigneur, nous avons tout reçu de vous; ces talents qui sont en nous, vous nous les avez confiés, et vous nous demanderez compte de la manière dont nous les aurons fait fructifier. Il n'y a pas lieu pour nous de concevoir à leur sujet un sot orgueil, mais bien plutôt une juste crainte, et un profond sentiment d'humilité. »

3. Hâtons-nous, pour terminer, de détacher de la série des conseils de Tobie à son fils, l'un d'eux encore sur lequel porteront nos réflexions finales. « Employez votre pain et votre vin, disait le

pieux Tobie, à la sépulture du juste, et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs! » Ces paroles sont quelque peu obscures, mes frères, mais voici comment il les faut comprendre. C'était la coutume, chez les Juifs, de porter pendant quelques jours, par manière de consolation, des vivres chez les proches parents des morts; et ces vivres, les parents du défunt en faisaient ensuite aux pauvres une abondante distribution, afin que les indigents secourus à cette occasion prient le Seigneur pour les trépassés. Il y avait aussi, à la suite des funérailles, un repas en honneur du défunt, et beaucoup de monde y était invité. Or Tobie recommande à son fils d'aller à ces repas funèbres et d'apporter son offrande d'aliments lorsqu'il s'agira des funérailles d'un juste, mais de se tenir éloigné de toute participation aux festins de ce genre donnés en l'honneur des pécheurs.

En ces temps où n'avait pas encore fleuri sur la terre l'arbre de miséricorde, la Croix, l'on n'avait à offrir pour le soulagement des morts qu'un pain vulgaire, qu'un vin sans prix. L'aumône d'un aliment grossier pour obtenir d'un pauvre une prière, voilà tout ce qu'on pouvait pour ses défunts! Depuis la Rédemption, c'est le pain et le vin eucharistiques, c'est le corps et le sang d'un Dieu que l'on peut offrir pour le soulagement et la délivrance de ces chers trépassés. Mais, hélas! on néglige ce moyen si facile de les secourir dans leurs douleurs. On prodigue l'argent pour fleurir leurs tombes des plus riches couronnes, et élever des mausolées en leur mémoire! Combien une seule messe leur serait infiniment plus précieuse! Mais on la leur refusera. On se plaindra, après avoir dépensé tout son or en somptueuses vanités, d'avoir à donner, pour une messe en faveur des pauvres parents trépassés, une menue pièce de monnaie, « car il n'est question, après tout, pour vous, ô vivants, que d'une misérable obole, et pour vos morts il s'agit d'un trésor, il s'agit de la vie! <sup>1</sup> »

Mais par une bonne communion, mes frères, vous pouvez aussi, vous, les simples fidèles, vous pouvez vous-mêmes offrir à Dieu pour vos défunts le pain eucharistique; vous pouvez — apprenez à connaître votre pouvoir — offrir pour eux le sang divin. Chacun de vous peut ainsi tremper dans ce sang rédempteur, non pas l'extrémité seulement de son doigt, comme le demandait le mauvais riche, mais sa main tout entière, et en verser beaucoup plus que des gouttes sur ce brasier où brûlent nos frères. De grâce, usons de tous les pouvoirs dont nous sommes revêtus par notre titre de chrétiens, usons-en en faveur des pauvres trépassés!

Et même nous n'avons pas à excepter de nos suffrages et de notre sollicitude les âmes de ceux qui sont morts avec toutes les apparences de l'impénitence et du péché. La défense faite par Tobie à son fils au sujet des pécheurs défunts n'existe pas pour nous. Ce pécheur qui a repoussé le prêtre de son chevet d'agonie, qui a écarté de sa bouche le baiser qu'approchaient de ses lèvres les lèvres du crucifix, qui est tombé ensuite dans les convulsions suprêmes et dans la mort sans un mot de repentir, qui sait si, avant le dernier soupir, il n'a point eu enfin en son cœur un sursaut de résurrection vers Dieu, un élan de repentir et de parfait amour? Ah! ne damnons personne, et prions pour tous les êtres chers disparus de la vie.

Il faut convenir pourtant, mes frères, qu'une semblable mort, la mort du pécheur expirant avec

<sup>1</sup> Eccli. III, 18.

<sup>2</sup> S. Bernard, *Sermo 54 in Cantico*, passim.

<sup>3</sup> Id. *Sermo 1 de Adventu*.

<sup>4</sup> S. Jean Chrysostome, *hom. 4 ad Populum*.

<sup>5</sup> Le P. Lefebvre.

<sup>1</sup> Abbé Bolo. *Dernières étapes de la vie chrétienne : La messe des morts.*

tous les signes de l'impénitence, demeure toujours effrayante. Mourir en repoussant le prêtre, ou, ce qui ne vaut guère mieux, mourir d'accident sans sacrements, sans prêtre, lorsque depuis longtemps on vit dans le péché, c'est là un genre de mort qui n'offre rien de rassurant sur le sort éternel de l'âme qui quitte le monde de cette sorte.

N'est-il pas vrai, mes frères, que tous tant que vous êtes ici, vous ne voudriez point pour vous d'une telle mort ? Le moyen d'en être préservés, c'est de suivre toujours, dans le cours de votre vie, les salutaires avis du pieux Tobie à son fils, et entre tous, les autres celui-ci : « Gardez-vous de consentir jamais au péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. » Faites cela, mes frères, et vous aurez la vie éternelle. Ainsi soit-il !

## 9<sup>e</sup> Homélie

### L'AUMÔNE

Dans les avis laissés à son fils par Tobie, il en est un que j'ai omis en partie, l'autre soir, afin de pouvoir y consacrer aujourd'hui notre entretien tout entier. Il s'agit de l'aumône ; et voici ce qu'en disait Tobie :

« Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre ; car ainsi, il arrivera que le Seigneur ne détournera pas de vous son visage — Soyez charitable de la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez abondamment ; si vous avez peu, ayez soin de donner de bon cœur de ce peu. Car vous vous amasserez une grande récompense pour le jour de la nécessité.

« Car l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et elle ne laissera pas tomber l'âme dans les ténèbres. L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême, pour tous ceux qui l'auront faite. »

Ces paroles du vieux Tobie sembleront peut-être nouvelles à quelques-uns d'entre vous et causeront ici plus d'un étonnement.

N'importe ! Commentant le texte sacré, je me propose de vous rappeler le *précepte rigoureux* de l'aumône imposé à tous les chrétiens ; puis j'essaierai de vous indiquer *quelle part de vos biens* il convient de lui consacrer ; et enfin, pour vous rendre plus doux l'accomplissement de ce devoir, je vous montrerai les *avantages* de l'aumône.

## I

J'aime à compter dans vos rangs, mes frères, un certain nombre de bons chrétiens, de fidèles chrétiennes, qui font la consolation de mon ministère. Piété éclairée et sincère ; assistance régulière à la sainte Messe et aux offices le dimanche ; vigilance à l'égard de leurs enfants, grand soin de les écarter des sociétés mauvaises et de les instruire les premiers, au foyer domestique, des éléments de la religion avant de les envoyer au catéchisme : voilà des qualités qu'un curé est heureux de trouver chez ses paroissiens. De plus, ces honnêtes chrétiens, ces pieuses chrétiennes, ne souffrant point que leur religion demeure imparfaite, ajoutent les œuvres de charité à toutes leurs œuvres de dévotion : ils font l'aumône. Les pauvres connaissent leurs demeures, les visitent et les bénissent. Car on s'y fait un honneur et une loi de ne refuser jamais une charité.

Eh bien ! Si l'on disait à ces amis de Dieu et des pauvres que ces aumônes, versées par eux sans compter, ils ne sont point libres, en général, de ne pas les faire, et qu'il y a un précepte qui les y oblige, on les surprendrait fort, on les scandaliserait peut-être.

Et cependant, mes frères, il y a un précepte de l'aumône ; il y a une loi de Dieu qui nous oblige à soulager les pauvres par nos aumônes, et loi si sévère qu'il n'y va pas de moins que de notre salut éternel, ainsi que vous allez le voir.

1. Pour vous en convaincre, je vous invite à bien peser ces paroles du sage Tobie, qui sont les paroles mêmes de l'Esprit-Saint : « Ne détournez votre visage d'aucun pauvre ; car ainsi, il arrivera que le Seigneur ne détournera pas de vous son visage. » Elles vous disent assez haut déjà, ces frappantes paroles, que le Seigneur pourrait détourner de vous son visage si vous refusiez l'aumône aux pauvres. Or, détourner de vous son visage, ce serait de la part du Seigneur cesser de vous reconnaître pour son ami et son enfant, vous traiter en étranger à son royaume. Et vous n'avez pas oublié ce mot terrible de Jésus : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi ; celui qui n'est pas mon ami, est mon ennemi ; celui qui ne fait pas société avec moi, fait société avec les démons. » Oui, ces paroles de Tobie sont à elles seules déjà une preuve bien forte de la nécessité de l'aumône.

2. Mais demandons à l'Evangile une preuve plus manifeste et plus évidente. Ouvrons-le, et nous y verrons clairement que la recommandation de faire l'aumône est non pas seulement de conseil, mais de précepte, et que se soustraire à cette obligation c'est s'exposer à encourir l'éternelle damnation. « Puis il dira à ceux de gauche : Retirez-vous de moi, maudits ! » Pourquoi donc ? Quel mal ont-ils fait ? se demanderont les anges et les hommes. Quelle terrible accusation le Souverain Juge va-t-il lancer contre eux ? Des meurtres, des adultères, des blasphèmes ? — Le Fils de l'homme n'invoque point contre eux cette raison : car personne ne doute qu'on ne soit damné pour ces crimes. Mais parce qu'on aurait peut-être pu croire qu'on ne le serait point pour n'avoir pas fait l'aumône, il explique ainsi sa malédiction : « Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez refusé à boire... J'étais nu, et vous ne m'avez pas couvert ! » — « Mais quand donc, Seigneur, vous avons-nous refusé à manger et à boire ? » reprennent d'une voix tremblante les maudits ; « nous ne vous avons jamais rencontré. » — « Ah ! déclarera le Christ, ce que vous avez refusé à l'un ou à l'autre de ces indigents, c'est à moi que vous l'avez refusé. C'est pourquoi je vous le dis ! allez, maudits, au feu éternel ! »

Voilà, mes frères, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, le récit évangélique. Voilà le Christ envoyant aux flammes de l'enfer des malheureux auxquels il ne reproche que d'avoir manqué au devoir de l'aumône. Or, dit saint Jean Chrysostome, « ce Dieu si juste et si équitable ne réprouvera jamais les hommes pour avoir omis de simples conseils, mais pour avoir violé ses préceptes. Il faut donc que l'aumône soit un précepte<sup>1</sup>. »

« Mais je le sais bien, dira quelqu'un de vous, l'aumône est de précepte quand le prochain est dans une nécessité extrême et pressante ; hors de là, non ! » Vaine subtilité de la cupidité alarmée ! Car le Fils de l'homme, parlant de lui-même en la personne des pauvres, ne dit pas qu'il mourait de faim ou de soif ou de froid, ce qui serait, en effet, une nécessité extrême, mais simplement qu'il avait faim, qu'il avait soif, qu'il avait froid, en un mot qu'il était dans le besoin de la manière qu'y sont l'ordinaire des pauvres, tels qu'ils se présentent tous les jours à nos yeux. « Quelle excuse alors, s'écrie saint Cyprien, peut bien apporter celui qui ne fait pas l'aumône ? quelle défense peut présenter cet avare ? et qu'arrivera-t-il, sinon que le serviteur

<sup>1</sup> Math. xxv.

<sup>2</sup> Chrys. Hom. in Evang.



ne faisant pas ce qu'il doit, le maître tiendra ses menaces ! »

3. Le mauvais riche de l'Evangile, mes frères, nous prouve d'une manière non moins frappante l'obligation imposée aux riches sous peine de péché, de faire l'aumône aux pauvres. Car enfin, il n'est point dit de lui qu'il ait ravi le bien d'autrui, mais seulement qu'il a joui de sa fortune en égoïste, sans en rendre participant le pauvre Lazare ; et Jésus nous le montre enseveli après sa mort dans l'enfer, parce qu'il fut un mauvais riche sans entrailles pour l'indigent. Le pauvre Lazare, cependant, n'était pas dans une extrême nécessité ; car dans la ville il était sans doute à côté de ce mauvais riche plus d'un riche compatissant.

« Il fut enseveli dans l'enfer, *sepultus est in inferno*. » Il n'est point le seul, ce mauvais riche de l'Evangile, à qui le refus de satisfaire au précepte de l'aumône a donné pour linceul le vêtement de feu des damnés. Et c'est bien ici le cas de répéter le terrible anathème porté contre les mauvais riches par le Fils de Dieu : « *Vae vobis divitibus* ! Malheur à vous, opulents de ce monde, » qui voulez jouir pour vous seuls des biens que Dieu a remis en vos mains pour vous en faire non les propriétaires, mais les économistes et les distributeurs ! Riches de ce monde, sachez le comprendre et le reconnaître, vous n'êtes ici-bas que les aumôniers de Dieu. Dans ces richesses que Dieu vous confie, il y a la part des pauvres, obligatoire, intangible et sacrée. Quoique en vos mains, cette part n'est pas à vous : vous n'avez pas le droit d'en disposer ; votre devoir est de la remettre aux indigents, sans en rien garder, sans en rien détourner.

Cette part de vos biens qui n'est pas à vous, qui appartient aux pauvres, quelle est-elle ? C'est ce que nous allons déterminer.

## II

Le grand Apôtre des nations, écrivant aux Corinthiens pour solliciter d'eux l'aumône en faveur des pauvres de Jérusalem, nous apprend quel est le principe à observer pour déterminer la matière de l'aumône. « Que votre abondance, dit-il, supplée à leur indigence *Vestra autem abundantia inopiam illorum suppleat* <sup>1</sup>. » L'abondance dont parle ici saint Paul n'est rien autre chose que le superflu du riche, ce que celui-ci a en trop, en plus que le nécessaire, comparativement à ce qui manque au pauvre dans les choses nécessaires à la vie. Ce superflu des riches, selon que le dit saint Paul, est la matière obligatoire de l'aumône, c'est-à-dire que les riches sont rigoureusement tenus de l'employer à secourir les pauvres, selon que les nécessités de ceux-ci le demandent.

Les théologiens et les saints Docteurs de l'Eglise n'ont toujours eu qu'une voix pour l'enseigner et le prêcher ; ils ont toujours regardé le superflu de l'opulent de ce monde comme un bien appartenant aux pauvres, comme un bien dont les riches sont seulement les dépositaires et les distributeurs, comme un bien qu'ils ne peuvent retenir sans commettre la plus criminelle injustice, sans se rendre coupables de vol. Écoutons, par exemple, saint Ambroise s'en expliquant ainsi : « Ne croyez pas, dit-il, que ce soit un moindre crime de retenir et de refuser au pauvre votre superflu, que de voler son bien à celui qui le possède. *Non enim majus crimen est habenti tollere, quam quum abundas indigenti denegare* <sup>2</sup>. »

« Je partage, me dira-t-on, cette manière de voir,

et tel est bien mon sentiment qu'il faut donner aux pauvres son superflu. Mais où trouver du superflu aujourd'hui dans nos modestes ressources ? C'est bon pour les millionnaires et les princes de la Bourse ; mais nous, comment voulez-vous que nous ayons du superflu ? N'avons-nous pas besoin de tout ce que nous avons pour subsister dans notre état et faire honneur à notre rang ? » — Je ne sais ce qu'il en est, mes frères, pour chacun d'entre vous en particulier, du bien-fondé de ces objections et de ces plaintes. Laissez-moi donc, sans entrer dans le détail de ce que peut celui-ci ou celui-là, vous proposer quelques réflexions générales, et vous dire : Cet état, ce rang auquel vous voulez faire honneur, est-ce un rang conforme à l'esprit chrétien, ou est-ce un rang selon les ambitions et les convoitises de l'esprit païen ? Est-ce un état tel que peut le désirer un disciple de Jésus-Christ imbu des maximes de l'Evangile, ou est-ce un état tel que le rêve une passion aveugle et déréglée qui ne connaît pas de limites ? Si c'est un rang fondé sur les aspirations d'un orgueil sans bornes, d'une ambition effrénée, fondé sur la maxime du « *quo non ascendam*, où ne monterai-je pas ? » si c'est un état dont le paganisme même aurait condamné les abus, et dont le faste immodéré soit le scandale de ceux qui vous connaissent ; ah ! j'en conviens, il peut être vrai que vous n'avez pas de superflu, il est possible que vous n'avez pas même le nécessaire : mais alors vous cessez d'être chrétien, et vous appartenez à ceux dont le dieu c'est la faim et la soif des honneurs et de la vaine gloire d'ici-bas : *quorum Deus venter est* ; et qui n'ont point à espérer, s'ils ne changent de conduite, d'entrer jamais au royaume des cieux : *non intrabunt in regnum cælorum*.

Ah ! Vous n'avez pas de superflu, dites-vous, riches insatiables de fêtes, de festins, de jouissances ! Eh bien ! j'appelle superflu ce que vous donnez à vos plaisirs frivoles ou honteux. J'appelle superflu, femmes mondaines, ce que vous dépensez, ce que vous prodiguez en ces mille ajustements ridicules, prétentieux et ruineux. J'appelle superflu, riches oisifs, ces sommes considérables que vous ne craignez pas de risquer à un jeu qui ne vous distrairait plus, mais qui vous attache, vous passionne, vous enfièvre, et qui souvent vous ruine, vous désespère, et vous damne, en armant contre vous votre propre main. Renoncez à ces jeux, et vous aurez du superflu. Quoi donc ! vous avez de quoi fournir à vos passions les plus déréglées tout ce qu'elles demandent, et vous prétendez ne point avoir de superflu ? Ah ! vous avez du superflu pour tout ce qui vous plaît, mais vous n'en avez point pour les pauvres ! Tremblez ! la charité de Dieu n'est plus en vous ! sa grâce n'habite plus en vos âmes. Vous êtes en état de damnation !

Mais j'entends ailleurs les pères et les mères de famille qui me disent : « Nous avons des enfants, deux, trois, quatre, six, dix enfants à pourvoir et à nourrir, et nous ne pourrions les entretenir selon notre condition, si nous faisons l'aumône. Nous du moins, ne nous accusiez point d'avoir du superflu et d'en frustrer les pauvres avec injustice ! » Parents chrétiens, il ne vous est pas défendu de doter et de pourvoir vos enfants, selon votre condition. Mais laissez-moi vous dire avec saint Augustin :

Vous avez deux enfants ? Eh bien ! prenez Jésus-Christ pour le troisième ; donnez rang à Notre-Seigneur parmi vos enfants. Qu'y a-t-il de plus glorieux et de plus encourageant, et pour vous de devenir père nourricier de Jésus-Christ, et pour vos enfants d'être ses frères ? Or, Jésus-Christ, ce sont les pauvres, ce sont les indigents. — Supposons maintenant que vous ayez sept enfants, et que vous trouviez assez de peine à les nourrir ; s'il vous en vient un huitième, le mettez-vous donc hors

<sup>1</sup> II Cor. viii.

<sup>2</sup> S. Ambroise, cité par Bourdaloue : *Sermon sur l'aumône*.



de votre maison, et ne le nourrirez-vous pas avec les autres? Eh bien! prenez Jésus-Christ pour votre huitième enfant, quand il se présente à vous en la personne des pauvres; ne le rejetez pas, recevez-le, nourrissez-le avec vos autres enfants. Il s'en trouvera toujours assez encore pour ceux-ci. On ne vous demande pas que vous donniez tout aux pauvres et que vous ne réserviez rien pour vos enfants, mais seulement, que Jésus-Christ partage avec vos enfants<sup>1</sup>!

Ecoutez ce langage, parents chrétiens. Et vous tous, mes frères, écoutez le langage de la charité et de la foi. Ne fermez point vos oreilles à l'appel des pauvres et à la voix de Dieu. Faites l'aumône selon vos moyens, car vous en retirerez de magnifiques avantages, dont il me reste à vous exposer les plus saillants.

### III

Un jour, saint Thomas d'Aquin discourait avec ses disciples devant une foule nombreuse, et à l'un d'eux il posa cette question : « A qui des deux l'aumône profite-t-elle davantage, du riche qui la donne, ou du pauvre qui la reçoit ? » — Le disciple, surpris, fut sur le point de répondre qu'assurément c'était au pauvre. Mais après un instant : « Maître, dit-il, si je crois bien, la loi de l'aumône a été portée par Dieu plus encore à l'avantage du riche qu'à celui du pauvre. Car si l'aumône procure au pauvre un bien temporel et passager, elle procure au riche un bien spirituel et durable, une brillante couronne et des délices éternelles dans la société des élus. » — « Vous avez bien répondu, reprit saint Thomas, *bene dixisti*. » — Et il se mit à exposer à la foule des disciples, des religieux et des gens du monde rangés autour de sa chaire les avantages de l'aumône pour celui qui la fait. A la suite de ce grand maître, je vous rappellerai ce soir, en peu de mots, les trois principaux

1. Le premier, c'est de corriger cette sorte d'infériorité qu'ont les riches comparés aux pauvres par rapport au salut. On n'oublie pas, en effet, les anathèmes fulminés dans l'Evangile contre les riches. « Malheur aux riches, dit le Christ, trois fois malheur ! *Vae divitibus, vae illis!*... Il est plus difficile à un riche de pénétrer au ciel, qu'à un chameau avec sa charge de passer par le Trou de l'Aiguille ! » En regard de ces menaces et de ces malédictions à l'adresse des riches, mettons les magnifiques promesses faites aux pauvres : « Bienheureux les pauvres ! bienheureux ceux qui ont faim ! bienheureux ceux qui gémissent et qui pleurent ! » Et puis aussi ce choix que Jésus-Christ a fait pour lui-même de la pauvreté ! Tout cela met certainement les riches dans un état réel d'infériorité, par rapport à l'affaire du salut. Or, l'aumône corrige cette infériorité.

Du moment en effet que par l'aumône vous partagez vos biens avec Jésus-Christ représenté par les pauvres; dès lors que, par vos compatissantes largesses, vous prenez votre part de la nécessité de ceux qui sont dans le besoin, que vous vous faites indigent avec les indigents, souffrant avec ceux qui souffrent, par là vous vous mettez à l'abri, sous les livrées de la sainte pauvreté, contre les anathèmes et les foudres qui frappent les riches; l'Homme-Dieu, dans la personne des pauvres, entre en société de biens avec vous, vous le mettez ainsi dans vos intérêts, et d'un juge redoutable vous vous faites un tout-puissant protecteur.

2. Le deuxième avantage de l'aumône, c'est qu'elle est une véritable prière, capable parfois de suppléer au défaut de toute autre prière. « Déposez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous », dit la Sainte Ecriture (Eccli., xxix, 15). On rencontre de ces chrétiens éloignés

depuis longtemps de toute pratique religieuse, et qui ne savent plus prier. S'il s'en trouvait un dans cet auditoire, je lui dirais : « Eh quoi ! mon frère, vous ne savez plus prier ! Vous oubliez le matin d'adresser vos hommages à Celui qui vous donne encore cette aurore nouvelle ; vous laissez la nuit tomber sur vos membres fatigués et le sommeil fermer vos yeux sans adresser un mot de reconnaissance, une parole d'action de grâces à votre Créateur. Je vous plains profondément, et si ce désordre ne cesse, vous me forcez à désespérer de votre salut. Mais pourtant si je puis apercevoir parmi vos œuvres de la journée une œuvre de charité, si je vois vos mains qui ont désappris à se lever vers le ciel, s'abaisser du moins et s'ouvrir vers le pauvre, alors je reprendrai confiance. Oui, j'ai ce doux espoir que les quelques pièces de monnaie échappées de votre coffre-fort, iront frapper à la porte des miséricordes infinies du Seigneur, et qu'elles en feront bientôt descendre dans votre âme cet esprit de grâce et de prière sans lequel vous ne pouvez rien<sup>2</sup> ».

A côté de ceux qui ne prient pas, mais dont les aumônes multipliées s'élèvent vers le ciel comme une supplication, il y a d'autres personnes qui prient sans doute, qui prient même assez fréquemment, mais qui se plaignent de prier sans efficacité, sans goût et sans confiance, et de n'être pas exaucées ; leur prière ne monte pas jusqu'à Dieu, ou elle n'a point sur Lui cette puissance dominatrice qui le force de céder à la prière des justes. Ces personnes me permettront de leur rappeler ici la condition d'une prière efficace, et de leur dire : « Si votre prière est sans essor et ne peut s'élever jusqu'à Dieu, donnez-lui donc une aile qui la porte jusqu'au trône du Seigneur : joignez-y l'aumône. Croyez-moi, cette prière froide et glacée a besoin d'être ranimée, d'être réchauffée par le feu de la charité. Ne vous présentez jamais devant le Seigneur les mains vides : et, si vous ne voulez pas que Dieu détourne son visage de dessus vos supplications, ne détournez vous-même votre visage d'aucun pauvre. Prenez pour vous la recommandation de Tobie à son fils. Ecoutez cette autre parole du Seigneur dans Isaïe : « Partage ton pain avec celui qui est affamé ; amène chez toi les indigents et les étrangers sans asile. Alors tu invoqueras le Seigneur, et il t'entendra ; tu crieras vers Lui, et il répondra : Me voici.<sup>3</sup> »

3. Un autre avantage de l'aumône, c'est qu'elle couvre aux yeux de Dieu la multitude des péchés, qu'elle en obtient la remise et le pardon. Une telle vertu attribuée à l'aumône serait à peine croyable, si nous ne possédions sur ce point le témoignage plusieurs fois répété de l'Esprit-Saint lui-même. Il nous le déclare d'abord par la bouche de Tobie, comme vous l'avez entendu il y a quelques instants : « L'aumône délivre de tout péché ; elle préserve de la mort, et elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres. » Et bientôt nous entendrons encore l'Ange dire à Tobie : « L'aumône délivre de la mort ; et c'est elle qui efface les péchés, et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.<sup>3</sup> » Par l'organe du prophète Daniel, le Saint-Esprit nous révélera bientôt encore cette même vérité. Voici dans quelles circonstances. Daniel, inspiré de Dieu, va trouver le roi de Babylone, lui déclare que le ciel est irrité contre ses crimes, et qu'il est temps de songer à apaiser la colère divine. Et quel moyen lui propose-t-il pour cela ? De jeûner et de macérer son corps ? Non. De prendre le cilice ? Non. De se couvrir de cendres ? Non. Il lui propose de rache-

<sup>1</sup> Mgr Pie.

<sup>2</sup> LVIII, 7-9.

<sup>3</sup> Tob. xiii.



ter ses péchés par l'aumône. « Daignez agréer, grand roi, lui dit-il, le conseil que je vous donne de la part de Dieu : rachetez vos péchés par les aumônes, et vos iniquités par des largesses envers les pauvres; et vous obtiendrez votre grâce et votre pardon<sup>1</sup>. »

Il y a mieux que tous ces témoignages : c'est celui de Jésus-Christ même. Le Divin Sauveur parlait aux Pharisiens, pour les maudire. Mais au milieu de ses menaces et de ses prophétiques anathèmes, il s'interrompt tout à coup pour s'écrier : « Au reste, faites donc seulement l'aumône, et tout vous sera pardonné ! *Verumtamen quod superest date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* »

Ce n'est pas que l'aumône supplée la pénitence, non ; mais elle l'obtient. Elle ne remet pas par elle-même les péchés mortels, mais elle attire les grâces de conversion qui en procurent la rémission. On s'étonne quelquefois de voir des pécheurs changer tout à coup d'attitude et de langage, des impies revenir à Dieu sur la fin de leur vie, des impénitents mourir de la mort des prédestinés ; on cherche, on se demande d'où peut leur venir cette faveur inespérée d'une bonne et sainte mort. Mais il se trouve que ces pécheurs, ces libertins, ces impies, avaient gardé de toutes les vertus de leur pieuse enfance une persévérante compassion pour les pauvres, et l'habitude de ne jamais voir l'indigence leur tendre la main sans lui porter secours. Et alors tout s'explique : cette étonnante et édifiante conversion est l'accomplissement pur et simple des oracles de l'Écriture ; c'est la réalisation des promesses du Christ ; l'aumône a valu à ces amis des pauvres l'amitié de Dieu, le repentir et la grâce de la pénitence finale. — « Nulle part, écrit saint Jérôme, je ne me souviens d'avoir lu que celui-là ait fait une mauvaise mort, qui s'était porté volontiers à la pratique des œuvres de charité. Cet homme a pour lui d'innombrables intercessions, et il est impossible que des suffrages si multipliés ne soient pas exaucés ».

C'est ainsi, mes frères, que selon la parole de Tobie l'aumône délivre de tout péché et de la mort éternelle. — Mais ce n'est pas seulement la mort éternelle qui est évitée à l'homme miséricordieux ; ce sont très souvent des grâces sensibles exceptionnelles qui lui sont accordées à ses derniers instants. L'aumône adoucit pour le chrétien qui fut pendant sa vie secourable à ses frères, les amertumes du terrible passage. Et tandis que d'autres chrétiens, fidèles d'ailleurs à leur Dieu et observateurs scrupuleux de sa loi, mais moins compassants pour les besoins des malheureux, sont agités par des frayeurs toujours croissantes à l'approche du jugement, on voit au contraire « les âmes les plus timorées, celles qui se faisaient peur de toutes leurs œuvres à cause de l'implacable justice du Seigneur, entrer tout à coup dans une paix délicieuse, et concevoir des sentiments de confiance et revêtir une sérénité que rien n'aurait fait présager<sup>2</sup>. » N'est-ce point là, mes frères, l'accomplissement de cette parole de Tobie : « L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême, pour tous ceux qui l'auront faite » ? Faites donc l'aumône, et elle vous ouvrira les portes du ciel. Ainsi soit-il !

## PETITE INSTRUCTION POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

### LA CHASTÉTÉ CHRÉTIENNE

*Fornicatio autem, et omnis immunditia, aut avaritia, nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos.*

Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme il convient à des saints.

(Eph., v, 3.)

Voulez-vous, mes frères, vous faire une idée exacte du degré de vertu auquel vous êtes appelés en tant que chrétiens ? Ecoutez cette belle parole de l'apôtre par laquelle débute l'épître de ce dimanche : « Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien aimés. » L'imitation de Dieu lui-même, tel est le terme de la perfection à laquelle nous devons tous aspirer, c'est-à-dire qu'il ne nous est pas permis de fixer des bornes à notre sainteté, et que sans cesse, jusqu'à la fin, il faut que nous nous efforcions de réaliser quelque progrès pour nous rapprocher davantage de notre divin modèle.

Et remarquez, mes frères, que saint Paul parle de cette imitation divine comme d'une chose naturelle, qui ne doit en aucune manière surprendre les fidèles auxquels il s'adresse. C'est, semble-t-il, une idée qui leur était familière, et ils envisageaient sans se déconcerter cet idéal de perfection qui effraie notre pusillanimité. Apprenons de cette conduite à concevoir des sentiments plus élevés de la vertu ; soyons persuadés que nous pouvons, avec l'aide de Dieu, nous élever plus haut que cette honnêteté mondaine prônée aujourd'hui comme la limite extrême des devoirs de l'homme qui veut être sage et raisonnable.

Déjà, dimanche dernier, nous a été signalée l'importance et l'obligation des préceptes divins. Mais parmi ces préceptes, il en est qui sont plus dénaturés par l'opinion vulgaire, complice en cela des passions, et dont il importe par conséquent de préciser les termes, de rappeler la juste rigueur, de déplorer les funestes transgressions.

Au premier rang l'apôtre n'hésite pas à mettre celui de la chasteté chrétienne. Avec lui, aujourd'hui, nous vous parlerons de ce grave devoir, savoir, l'obligation d'éviter toute faute contraire à la sainte vertu, et de vous garder parfaitement purs aux yeux de Dieu.

### I

Tous les commandements sont fondés sur la nature même de l'homme, sur nos rapports nécessaires avec Dieu d'abord et avec nos semblables. Ils sont l'expression de cette sagesse qui règle, avec une infinie fermeté et douceur, l'ordre et l'harmonie des êtres créés, particulièrement des êtres raisonnables. Chacun d'eux correspond à un intérêt supérieur dont cet ordre universel exige la sauvegarde. Loin donc d'y voir une barrière arbitraire et gênante, si nous savons les envisager à la lumière de la raison elle-même, mais surtout de la foi, nous reconnaitrons que rien n'est plus conforme à notre vraie liberté, que rien ne fixe et ne protège mieux nos droits que les préceptes du décalogue. Au lieu de murmurer, de nous plaindre de la rigueur du joug, nous remercierons Dieu, bien sincèrement, de nous l'avoir imposé ; au lieu de rejeter ce joug avec mépris, nous le porterons avec joie et amour.

<sup>1</sup> Daniel, iv, 24.

<sup>2</sup> Mgr Pie.



Telles sont les considérations élevées qu'il ne faut point perdre de vue, soit que nous jugions la loi dans son ensemble, soit que nous entrions dans chacun des détails de ses prescriptions particulières. Alors même que la raison formelle en échapperait à notre intelligence, sachons reconnaître et confesser que dans les vues de Dieu ce qui nous paraît de minime importance peut avoir une très réelle et très haute utilité. Qu'il en soit ainsi toujours, nous en avons pour garant le commandement lui-même que Dieu nous fait, puisque Dieu n'agit jamais arbitrairement, mais avec une souveraine sagesse. Or, c'est là ce qui rend notre obéissance non seulement facile, mais empressée et joyeuse. Les commandements, même ceux qui en apparence contrarient le plus les tendances de la nature, n'ont plus rien de malaisé, encore moins d'impossible, pour quiconque est intimement convaincu qu'ils sont décrétés par une Providence toute miséricordieuse, ne se proposant d'autre fin que le bonheur de ses créatures. Ces principes, mes frères, il était bon de les rappeler pour que vous puissiez mieux comprendre l'austère rigueur de la défense formulée par l'apôtre en ces termes : « Qu'on n'entende pas même parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, comme il convient à des chrétiens et à des saints ; qu'on n'y entende point non plus de turpitudes, de folles paroles, de bouffonneries, rien qui ne soit convenable, mais plutôt des actions de grâces. »

Ce commentaire autorisé du commandement divin, nous le trouvons dans d'autres écrits de l'apôtre. L'Evangile lui-même l'énonce avec une précision remarquable : pensées, désirs, paroles, actes, il est bien certain que rien n'échappe à la prohibition formelle du législateur. Il y a plus : tout ce qui peut porter au péché, les scandales, les occasions, alors même qu'elles seraient indifférentes de leur nature, si elles deviennent un danger, sont l'objet d'une aussi stricte défense.

Le monde, hélas ! ne l'entend pas de la sorte. Il est plus accommodant pour les tendances relâchées de la mauvaise nature, et il voudrait persuader à ses adeptes qu'ils peuvent impunément regarder comme des bagatelles, sinon comme des choses tout à fait licites, des fautes graves, voire des crimes, et qu'en évitant certains écarts trop criants il leur est loisible de se permettre tout le reste. Morale abominable, digne de l'antiquité païenne, et qu'on ne saurait assez condamner et flétrir. Innombrables sont ses victimes ; on peut dire qu'elle est la grande pourvoyeuse de l'enfer.

Malheureusement, les chrétiens accèdent avec une légèreté déplorable à ces tristes maximes ; il n'est pas rare d'en rencontrer qui s'en autorisent pour excuser des désordres honteux. Ils cherchent ainsi à se former une conscience non d'après la doctrine de Notre-Seigneur et des apôtres, mais d'après l'opinion courante. La morale est-elle donc une affaire de mode, et ce qui était mal hier peut-il suivant nos caprices devenir bien aujourd'hui ? Ne le croyez pas, mes frères ; ceux qui régulent leur conduite sur l'opinion, négligeant l'enseignement divin qui leur est proposé, s'aveuglent volontairement ; ils n'échapperont point à la condamnation. C'est ce qui ressort des paroles suivantes de l'apôtre, qu'il nous reste à expliquer.

## II

Après avoir défendu expressément aux fidèles toute espèce de faute contre la pureté chrétienne, saint Paul leur recommande encore de fléchir et de bien se rendre compte que « nul fornicateur, nul impudique ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ. » (Eph., v, 5.)

Voilà la peine portée contre toutes ces fautes indistinctement. Là où l'apôtre ne distingue pas, c'est en vain que vous prétendriez distinguer, attribuant à certains désordres une gravité exceptionnelle, refusant aux autres toute culpabilité, ou du moins ne voulant pas, malgré les paroles formelles de l'Ecriture, admettre que Dieu châtie si sévèrement ces sortes de péchés.

Telle est l'illusion de beaucoup sous ce rapport que l'apôtre ne craint pas d'insister : « Que personne, écrit-il, ne vous séduise par de vains discours. » Non seulement nous devons nous garder d'ajouter foi aux réclamations intéressées de la passion, mais il est non moins nécessaire de nous défier de certains conseils d'autant plus dangereux qu'ils viennent de personnes qui nous sont chères et en qui nous avons pleine confiance. Combien de parents, de pères et de mères de famille, ont par des paroles imprudentes encouragé leurs enfants dans des voies funestes ! Rien n'est capable en effet de détruire dans les âmes la crainte salutaire du mal, comme ces affirmations insensées, aussi contraires au sens commun qu'aux enseignements de l'Evangile.

Pour nous, mes frères, fidèles à la recommandation de l'apôtre, imitons les saints et faisons-nous de la pensée de l'enfer un préservatif contre les tentations mauvaises. Quand nous nous sentons portés au péché, rappelons-nous la parole du prophète : « Qui de vous pourra demeurer dans ce feu dévorant ? Qui de vous en soutiendra les ardeurs éternelles ? » (Isaïe, xxxiii, 14.) C'est ainsi que triompha un pieux solitaire, qui sollicité au mal fit allumer un brasier, et étendant sa main au-dessus de la flamme, répondit aux observations qu'on lui faisait : « Avant de commettre le péché, je veux essayer si je pourrai supporter le feu de l'enfer. »

C'est ainsi encore qu'après tant d'autres saint François de Borgia se servait de la méditation sur les tourments de l'enfer comme de l'un des moyens qu'il jugeait le plus efficace pour vaincre les désirs des sens, et porter l'âme à des sentiments de componction. On raconte qu'il se pénétrait tellement de ce sujet, qu'il tremblait alors de tous ses membres et que la sueur tombait à grosses gouttes de son visage.

Cette ferme conviction des châtiments qui attendent le pécheur impénitent dans l'autre vie, — et nul vice ne dispose à l'impénitence finale comme le vice impur, — sera notre plus sûr remède contre les atteintes de cet ennemi redoutable de notre salut. Pour qui veut se sauver à tout prix, rien en effet ne paraît trop dur, les sacrifices regardés comme impossibles deviennent agréables, les efforts nécessaires ne coûtent pas, il n'y a plus qu'une crainte : celle de n'avoir pas assez à souffrir ; plus qu'un désir : celui de se dévouer, s'il le faut, jusqu'à la mort.

Cependant saint Paul veut proposer un mobile plus noble à notre zèle. Il a déclaré, à l'encontre des faux docteurs, que c'est précisément pour les outrages à la sainte vertu que la colère de Dieu est tombée sur les hommes rebelles. Il ajoute, parlant aux Ephésiens : « Autrefois, vous étiez ténébres, vous êtes aujourd'hui lumière dans le Seigneur. Marchez comme des enfants de lumière ; car le fruit de la lumière est en tout bien, toute justice, toute vérité. » (Eph., v, 8 et 9.)

Chrétiens, c'est à nous que cette exhortation s'adresse. Régénérés par le baptême, nous avons été instruits de la pure doctrine de Jésus-Christ, comblés des bienfaits de la grâce. Noblesse oblige ; ne convient-il pas que nous nous abstenions de tout déshonneur, que nous évitions toute souillure, toute tache ? Nous sommes des enfants de lumière : comment pourrions-nous encore nous abandonner



aux œuvres de ténèbres ? Oh ! qu'elle est belle la génération chaste, combien est grand son éclat ! C'est la gloire de notre sainte religion d'avoir compté dans tous les siècles et dans tous les pays des légions d'âmes immaculées, des légions de vierges qui aujourd'hui font cortège à l'Agneau dans la cité céleste. Que leur exemple anime notre courage ; les vertus qu'ils ont si généreusement pratiquées, nous pouvons les pratiquer nous-mêmes. Ne reculons pas devant cet héritage d'honneur qu'ils nous ont transmis, et montrons-nous dignes de nos pères dans la foi.

Mes frères, profitons de la sainte Quarantaine pour rentrer en nous-mêmes et nous rendre compte de l'état de notre âme. Avons-nous jusqu'ici traversé la vie sans nous laisser entamer par la corruption du siècle ? Avons-nous gardé intact ce précieux trésor d'innocence, prix de luttes incessantes et de glorieux combats ?

Si, la main sur la conscience, nous pouvons répondre à ces questions par l'affirmative, bénissons Dieu qui nous a fait ce don inestimable, et par tous les moyens continuons à assurer notre persévérance.

Si toutefois, ce qu'à Dieu ne plaise, nous avons reçu plus d'une blessure, fait peut-être des chutes douloureuses, contracté des habitudes funestes, gardons-nous du découragement. Voici le temps, par de viriles résolutions, de nous relever. Qu'il y ait de notre part une volonté sincère, un redoublement d'énergie et d'efforts. Le bain salutaire de la pénitence purifiera nos âmes, et renouvellera leur jeunesse. La communion, dont le pardon de nos fautes nous rendra dignes, mettra dans nos cœurs la force même de Dieu. Ainsi pourrons-nous soutenir désormais les bons combats de la vertu, et remporter sur le mal ces victoires décisives par lesquelles il nous sera donné de parvenir à la céleste patrie. Ainsi soit-il.

## MOIS DE SAINT JOSEPH

### XXIX

#### SAINT JOSEPH, PATRON DES ÉDUCATEURS

C'est à bon droit que les éducateurs ont choisi saint Joseph pour leur patron, comme les enfants ont pris pour modèle l'Enfant Jésus. En veillant sur le Fils de Dieu, Joseph l'élevait pour l'humanité, comme nous élevons nos enfants pour la famille, pour la société, pour l'avenir.

### I

Le premier des éducateurs, c'est le père de famille. Or l'éducation est non seulement une œuvre de paternité, c'est mieux encore un sacerdoce.

Dans sa famille le père est le prêtre ; et dans les époques troublées, pendant la Révolution, lorsque les prêtres étaient chassés ou contraints de se cacher, le père, se souvenant de sa mission, réunissait autour de lui les siens, et renouvelant l'époque des patriarches, il accomplissait les fonctions de son sacerdoce : il instruisait, il offrait le sacrifice de la prière commune, il relevait les courages et dirigeait les esprits vers Dieu.

Les deux principales fonctions du prêtre sont en effet l'enseignement et le sacrifice.

1. *L'enseignement.* Personne ne peut décharger le père de ce fardeau, de cette mission. Saint Joseph lui-même enseignait, parce qu'il était le chef de la famille. Et il avait à enseigner qui ? Marie et le Fils de Dieu, l'un et l'autre plus élevés

que lui, mais cependant s'inclinant devant lui et l'écoutant parce qu'il était le représentant de Dieu, le dépositaire de l'autorité, le maître.

Enseignez par vos paroles la vérité, le respect, le catéchisme, autrement vous ne méritez pas cette belle et haute prérogative de la paternité. Si vous enseignez le mal à vos enfants, l'impiété, la haine de Dieu et de l'Eglise, « ne vaudrait-il pas mieux, dit saint Jean Chrysostome, que vous les ayez étouffés dès le berceau ? » Ils seraient heureux, au ciel, auprès de Dieu, tandis que vous leur préparez pour leurs corps et pour leurs âmes les flammes éternelles.

Aussi bien, avez-vous réfléchi à la monstruosité de ce phénomène : un prêtre impie ? Un mauvais prêtre passe au milieu de la société comme Caïn passait parmi les hommes, un stigmate de honte au front. On le regarde, on le montre du doigt, on se détourne et l'on dit : « Voilà un homme maudit. Il a renié son Dieu qu'il avait mission de faire aimer ! Si Satan pouvait s'incarner, il prendrait le corps, la forme d'un mauvais prêtre ! »

Ne vous hâtez pas trop de vous répandre en malédictions et en mépris, car je pourrais vous dire : « Cet homme, c'est vous ! » Vous aussi vous avez renié votre Dieu, puisque vos paroles le blasphèment, puisque vos exemples attestent au moins que vous entendez l'ignorer, puisque vous ne parlez pas de lui à vos enfants. Vous êtes prêtre dans votre maison par votre paternité, et l'on est père comme on est prêtre, pour l'éternité.

Comprenez-vous maintenant l'étendue de vos devoirs ? Faites connaître, faites aimer le Dieu que vous représentez. Oh ! gardez-vous de railler jamais la religion et ses mystères, l'Eglise qui nous transmet les messages du ciel, vous seriez semblables à ce prêtre renégat qui se moque du sanctuaire où son Dieu réside, de la chaire d'où il parle au peuple, de l'autel où il sacrifie.

A vous donc les premiers de donner l'enseignement à vos enfants ; et vous savez quel enseignement : l'enseignement religieux. Dieu vous a établi les intermédiaires officiels entre eux et lui, à vous de leur transmettre fidèlement ses ordres, ses inspirations. « L'instruction chrétienne, la religion, écrivait M. Cousin à Montalembert, est à nos yeux la base la meilleure, et peut-être même la base unique de l'instruction publique. » Elle est sûrement la base unique de la conduite. L'enfant, pendant les belles et insouciantes années qui précèdent la jeunesse, est une cigale ou une fourmi, avec cette différence que c'est vous qui êtes chargés de la fournir de provisions. Viendra le temps où il aura besoin de toucher à la pieuse réserve de ses convictions et de sa foi. Quand « la bise sera venue » et que les passions souffleront à travers son cœur, les doctrines fausses du jour à travers son esprit, alors il ouvrira ses greniers et il n'y trouvera rien ! Vous n'y avez rien mis ! Comment pourrait-il se nourrir alors, se guider parmi les orages de la vie, sans se laisser dérouter, chanceler ou abattre ?

L'homme plus tard ne vit que de l'éducation acquise, des souvenirs précieux de l'enfance ; il est marqué à leur empreinte, et si l'empreinte n'est pas religieuse, profonde, divine, elle s'effacera vite, il ne restera rien dans l'âme qui lui rappelle son origine, qui la ramène à Dieu, qui cependant l'avait créée à son image, et marquée pour lui par le baptême.

2. Après l'enseignement, la prière, ce sacrifice agréable que l'âme chrétienne offre sans cesse à Dieu, mais surtout le matin et le soir, quand les petits enfants joignent leurs mains et font monter au ciel l'encens de leurs vœux, de leur innocence et de leur amour.

Mais ce n'est pas eux qui sacrifient, ils ne doivent que s'associer au sacrifice. Chaque soir, à



Nazareth, la Sainte Famille se réunissait pour prier, remercier Dieu des grâces de la journée, se fortifier pour le labeur et l'épreuve du lendemain. Était-ce l'enfant qui priait, ou la sainte Vierge qui élevait la voix vers Dieu ? Non, ils ne faisaient que s'unir à la prière et à la voix de saint Joseph, qui en sa qualité de chef de famille immolait à Dieu le pur sacrifice de sa pensée conforme à la pensée divine et de son cœur de bonne volonté. Quelle différence avec nos maisons chrétiennes ! Vos enfants prient encore, je me plais à le croire ; vous-mêmes, ainsi que vous le devez, vous tenez à ce qu'ils ne s'endorment pas sans avoir conversé avec leur ange, et offert à Dieu le pur hommage de leur âme qui l'aime sans réserve. Votre femme aussi s'agenouille dans l'ombre des rideaux, elle prie un instant pour elle, pour ses enfants, pour votre maison, elle prie aussi, hélas ! pour vous qui ne priez pas, et qui manquez ainsi à ce grand devoir de votre sacerdoce paternel.

Vos enfants savent que vous ne priez pas, et il n'est pas d'exemple plus funeste pour eux. Dans leur petite intelligence, si questionneuse et si logique, ils se demandent pourquoi leur père ne se met pas à genoux comme leur mère, comme eux. Ils en concluent d'abord que la prière n'est pas obligatoire ; autrement, vous, qu'ils entourent d'un souverain respect, d'une admiration sans mélange, ne failliriez pas à votre devoir ; et comme cela leur coûte toujours, ils se disent en eux-mêmes que le temps viendra aussi pour eux, quand ils seront grands, où ils ne se mettront plus à genoux non plus. L'idée dès lors leur germe dans le cerveau, idée impie, que de ne pas prier cela vous donne une certaine supériorité sur les autres, puisque leur père ne prie pas.

Oh ! parlez-leur de Dieu et de leurs devoirs religieux : votre parole est si puissante sur eux, elle tombe de si haut ! — Puis priez avec eux, afin qu'ils sentent que Dieu est au-dessus de tout, puisqu'il est « le Père qu'adore leur père ». — Enfin veillez sur eux comme le prêtre veille sur son troupeau. Détournez d'eux les livres, les compagnies, les journaux, les fréquentations qui leur seraient nuisibles. Ne vous endormez ni jour ni nuit sur leurs dangers ni sur leurs défauts. C'est ainsi que Joseph veillait sur la Sainte Famille, ne laissant rien au hasard, tout en se confiant à la Providence. Et que fût-il advenu, je vous le demande, si au lieu de prendre l'enfant et sa mère et de s'enfuir à l'aveu-tissement de l'ange, Joseph se fût tranquillement rendormi ? Le lendemain ils étaient tous livrés à Hérode. L'ange qui vous parle, c'est votre pasteur, il vous montre les périls, il vous rappelle vos devoirs, il vous crie : Réveillez-vous, levez-vous et prenez l'enfant et sa mère. *Surge, accipe puerum et matrem ejus.* (Math. II, 13).

## II

Mais le chef de famille ne peut seul élever et instruire ses enfants, il lui faut des aides, des auxiliaires, et c'est ici que se pose la question délicate du *choix des maîtres*.

Que doivent être les maîtres de vos enfants, sinon d'autres vous-mêmes ? Ne sont-ils pas vos remplaçants ? L'autorité qu'ils ont sur eux, de qui la tiennent-ils sinon de vous ? Ils participent donc à votre paternité, à votre sacerdoce. Tout ce que nous avons dit du père touchant l'enseignement, les devoirs de prière et de vigilance envers ses enfants, s'applique donc à tous les éducateurs de la jeunesse. Ceux-ci doivent donc non seulement instruire, mais faire prier les enfants, leur parler de Dieu, tourner leurs regards et leurs pensées vers le ciel, autrement vos enfants ne seront pas élevés.

C'est aujourd'hui surtout que sévit la querelle

insensée entre l'instruction et l'éducation. Les doctrines modernes ont dit : « Instruisez les enfants, l'instruction c'est la grande moralisatrice ! » Et aussitôt les faits, les crimes ont donné un soufflet retentissant à cette absurde théorie. C'est comme si les médecins disaient à une mère : « Occupez-vous du cerveau de votre enfant, qu'il soit sain et puissant, c'est la seule chose nécessaire. Ne songez pas au cœur, dans l'organisme humain c'est accessoire. On peut vivre et même on vit très bien sans cœur. »

Tels sont les principes monstrueux que l'on a appliqués à nos enfants. Étonnez-vous que dans la société formée par les générations nouvelles, tout soit détraqué. Les hommes sérieux en conviennent, même ceux qui s'étaient d'abord engoués du nouveau système « d'enseignement. » Son défaut général, déclare l'un d'eux qui jouit d'une autorité considérable dans l'Université, « a été la prédominance de la conception intellectualiste et rationaliste héritée du dernier siècle, et qui attribue à la connaissance surtout scientifique un rôle exagéré dans la conduite morale... L'enfant aura beau apprendre la règle de trois, les caps de la Hollande et les lacs d'Amérique, ses penchants n'en seront pas modifiés. Ce n'est ni la grammaire, ni l'orthographe, ni l'arithmétique, ni l'histoire, ni la fameuse « géographie » qui pourront l'empêcher de mal faire. « Si l'instruction, disait déjà Socrate, ne donne pas un esprit juste et sain, elle ne fait que rendre les hommes plus mauvais en leur fournissant plus de moyens de faire le mal ! » Je ne me défierai jamais d'un homme simple et peu instruit qui croit en Dieu, avec lui ma personne et mes biens sont en sécurité. J'aurai grand peur au contraire d'un savant très distingué qui ne craint pas Dieu, mais qui est très expert en l'art de fabriquer des bombes. A tout prendre, une société composée de gens simples et croyants serait infiniment plus agréable qu'une société faite de savants sans conscience. Dans celle-ci, écrivait le comte de Maistre, « tout le monde aurait l'orgueil de la science sans en avoir la substance ; tout le monde serait entêté, inquiet, raisonneur, mécontent, examinateur, indocile, comme si l'on savait réellement quelque chose, de sorte que le gouvernement, avec ses efforts et ses dépenses énormes, ne serait parvenu qu'à créer de mauvais sujets dans tous les sens de l'expression. »

Ne croirait-on pas que le célèbre écrivain ait vécu à notre époque, que l'éducation actuelle a gratifiée de tant de « mauvais sujets » ?

Exigez que les maîtres de vos enfants leur donnent une éducation religieuse, sous l'œil de Dieu qui est partout, sous le regard du crucifix qui doit régner à l'école pour la sanctifier et la bénir.

Un maître jouit d'une si grande influence sur l'esprit des enfants ! Sur eux il garde une double supériorité : celle de l'homme, le seul qu'ils voient sans cesse et qui leur paraît démesurément grand, lorsqu'ils se comparent à lui, eux si petits ; et celle du maître, qui dans leur pensée est extraordinairement élevé et instruit, qui sait tout, qui ne parle que pour rendre des oracles. Aussi bien fait-il d'eux ce qu'il veut, il les pétrit à son gré, il s'empare de leur cerveau qu'il façonne, n'y laissant pénétrer que la lumière et les idées qui lui plaisent, il s'empare de leur cœur, de leurs sentiments intimes, il verse dans leur âme, vase admirable mais vide et disposé à tout recevoir, la liqueur précieuse ou la liqueur empoisonnée.

Son autorité est si grande, il nous marque si bien de son empreinte, qu'après cinquante ans

\* M. Achille Fouillée, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> février 1897, *Les jeunes criminels*, avec ce sous-titre : *L'Ecole et la Presse*.



nous nous souvenons encore de notre premier instituteur, pour lui envoyer une pensée reconnaissante ou pour le maudire ; nous voyons encore sa figure austère ou douce, aimable ou fausse, nous entendons encore ses paroles, ses récits, ses insinuations qui formaient ou déformaient en nous l'homme moral. Un bon maître, quel présent et quelle grâce !

L'un des modèles les plus accomplis de l'éducateur chrétien, et qu'il est utile de rappeler aux maîtres qui élèvent nos enfants, c'est cet homme d'humble condition, mais de mérite si honoré, de mémoire si douce, qu'aujourd'hui encore on l'appelle « le bon Rollin. » M. Villemain le déclarait un « véritable saint de l'enseignement <sup>1</sup>, » et il ajoutait cette remarque si vraie : « Aujourd'hui, nous sommes tous *profanes*, même dans notre dévouement à l'instruction de la jeunesse. Notre esprit est préoccupé, distrait par mille autres pensées, ambition, vanité littéraire, succès de mode ou de parti. Mais chez Rollin l'éducation de la jeunesse, et par elle le progrès des mœurs publiques, était toute sa pensée. »

Certes, nul mieux que lui ne sut faire pénétrer l'enseignement littéraire dans l'esprit de ses élèves, et ses ouvrages demeureront des chefs-d'œuvre qu'il faudra toujours consulter, lui dont Montesquieu disait : « C'est l'abeille de la France ». Mais écoutez ce qu'il nous confie de sa méthode, la pensée vivante qui était l'âme de son enseignement :

« Le but de tous nos travaux, la fin de toutes nos instructions doit être la religion. Quoique nous n'en parlions pas toujours, nous devons l'avoir toujours dans l'esprit et ne pas la perdre de vue. » (*Traité des Etudes*, t. I).

Ainsi donc, durant ses leçons, ce grand éducateur pensait toujours à Dieu ; sa parole, même profane, était sainte, et à la parole il joignait l'exemple.

« Quand il priait, écrit un de ses collaborateurs, Mésenguy, tout priait en lui, on voyait un homme pénétré d'un saint respect pour la majesté de Dieu, humilié sous sa main et plein du sentiment de sa pauvreté. Ses exhortations étaient toutes de feu, et comme on ne pouvait le voir prier sans se sentir porté à la prière, on ne pouvait l'entendre parler de Dieu, de J.-C., de ses mystères, sans être embrasé de l'amour divin. »

Aussi bien tous les jours il priait Jésus enfant pour les jeunes gens ; la sainte Vierge pour les mères, saint Joseph pour les pères et pour les maîtres.

L'épreuve non plus ne lui fut pas épargnée. Contraint par un ordre supérieur de quitter le collège de Beauvais qu'il dirigeait avec un succès incontesté, il fait à ses élèves, sans les prévenir du coup qui le frappait, une courte instruction sur le psaume vingt-deuxième. Il y montre le chrétien soumis à la Providence et qui, chargé par le divin pasteur de conduire un troupeau bien aimé, s'attache à son œuvre avec une affection peut-être trop humaine. « Un coup de houlette du maître l'avertit de quitter son poste, il se soumet avec résignation, consolé même par sa confiance en la bonté paternelle de celui qui l'afflige : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*. » Puis il part sans bruit dans une retraite où il arrive presque sans ressources. C'est en vain que l'évêque de Meaux veut lui faire accepter une pension : « Monseigneur, répond-il, je suis plus riche que le Roi ! » et il refuse tout secours, alléguant qu'il n'a rendu aucun service à l'Eglise.

Je me suis arrêté un instant à vous faire admirer cette admirable figure d'un vieil éducateur d'autrefois qui priait tous les jours saint Joseph

pour les chefs de famille et les maîtres de l'enfance. Ne pensez-vous pas que cette éducation à la vieille mode était infiniment supérieure à la nôtre ? Les maîtres étaient instruits, zélés, donnaient l'exemple de la vertu dans leur vie privée et publique, et du caractère chrétien dans l'épreuve. Ils savaient que le dévouement n'est pas toujours apprécié ici-bas et que leur tâche est ingrate. Ils se consolaient par la pensée que saint Joseph aussi, qu'ils priaient chaque jour, fut ignoré de ses contemporains, qui ne se souvinrent de lui un jour que pour le persécuter ; par la certitude que le bonheur n'est pas de ce monde, et que plus ils auraient été méconnus, plus ils seraient récompensés. Ils étaient non seulement « des pédagogues, mais des pères », et en se dévouant aux enfants, en leur faisant aimer Dieu, ils formaient des hommes.

## INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA FOI

### 4<sup>e</sup> Instruction

#### OBLIGATION DE CONFESSER SA FOI DEVANT LES HOMMES

Mes frères,

Croire de cœur et confesser de bouche, voilà, selon saint Paul, deux choses absolument nécessaires pour être sauvé : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem*. Aussi, après vous avoir parlé de l'obligation de confesser notre foi devant Dieu, par des actes formels et positifs, me reste-t-il encore à expliquer l'obligation de la confesser devant les hommes par nos paroles et nos bonnes œuvres. C'est ici que le plus grand nombre se rend coupable. On trouve, à la vérité, de nos jours encore, assez de chrétiens qui ont la foi dans le cœur ; mais qu'ils sont devenus rares et clairsemés, ceux qui ont le courage et la générosité de se montrer croyants dans leur langage et dans leurs actions ! Sur ce point nous ne savons que trop, pour l'avoir vu, que de lâchetés, que de faiblesses il se commet. On veut bien être disciple de Jésus-Christ, mais en secret, tandis qu'on se fait gloire d'être ouvertement ami du monde. Ecoutez donc, chrétiens, quels sont nos devoirs.

### I

Je dis que nous devons confesser notre foi devant les hommes, d'abord *par nos paroles*. Ainsi, je suppose que nous nous trouvons dans le cas d'être interrogés par ceux qui possèdent sur nous une autorité légitime, comme il arrivait aux chrétiens persécutés, traduits devant leurs juges païens. En pareille occurrence, mes frères, nous devons, sans rougir, donner une réponse claire et précise, et affirmer notre foi, au péril même de notre vie.

« C'est là, direz-vous peut-être, une hypothèse chimérique ; nous n'avons plus, grâce à Dieu, de tyrans devant lesquels nous ayons à répondre de notre foi. » Est-ce bien vrai, mes frères, et ne me serait-il pas facile de montrer que la race des persécuteurs n'est pas éteinte ? Quoi qu'il en soit, il n'est pas faux de dire qu'il ne manque pas d'occasions pour nous de proclamer nos croyances. Nous y sommes tenus en effet, dit saint Thomas, toutes les fois que l'exigent la gloire de Dieu et le salut du prochain. Il ne sera point inutile d'entrer en quelques détails pratiques.

Vous savez que de nos jours on rencontre à chaque pas de mauvais chrétiens, ennemis de la religion, qui ne se font pas scrupule de railler les maximes et les vérités de l'Evangile. Eh bien, si par faiblesse, si par respect humain, par crainte

<sup>1</sup> Tableau de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle, t. I.



des sarcasmes et des railleries, nous gardons le silence et demeurons muets sur notre croyance, nous nous rendons coupables d'une apostasie pratique de la foi. Par cette lâche dissimulation, en effet, nous donnons justement lieu de croire que nous partageons les sentiments de ces hommes irréligieux, et par suite nous les fortifions, eux et ceux qui les entendent, dans leur impiété. Sur ce point, mes frères, gardons-nous d'avoir peur; c'est le cas d'avoir du front, suivant l'énergique expression de saint Basile: *Sitis frontosi*. Un chrétien faible, qui redoute les traits moqueurs des mondains, est un chrétien douteux que la première occasion va renverser et ruiner de fond en comble.

« Mais, direz-vous peut-être, si je réponds à ceux qui parlent mal de la religion, je leur donne occasion d'aller plus loin dans la critique. » Cela peut arriver, mes frères, mais laissez-moi vous dire que c'est pour l'ordinaire un vain prétexte. Car il ne s'agit pas d'entrer en discussion; il s'agit uniquement de montrer que nous désapprouvons un semblable langage et de pareils sentiments. Quelques mots peuvent suffire, et suffisent généralement, pour imposer silence à un impie. Et si nous ne pouvons pas toujours parler, nous pouvons au moins opposer un maintien grave et sérieux, par lequel nous témoignons assez notre horreur pour de tels discours. Cette attitude suffit rigoureusement à l'accomplissement de notre devoir.

## II

Mais si nous ne sommes pas toujours obligés de montrer notre foi par nos paroles, nous sommes toujours tenus de la manifester *par nos œuvres*; je veux dire qu'il y a toujours nécessité pour nous de mener une vie conforme, en tout point, aux enseignements de la foi. Vous allez le comprendre.

Si notre conduite n'est pas extérieurement bonne et chrétienne, si au contraire elle est irrégulière et scandaleuse, nous compromettons évidemment la religion, nous la livrons malheureusement au mépris et aux railleries des incrédules; nous autorisons ceux-ci, nous les fortifions dans leurs préventions et leur éloignement pour la foi et les préceptes de l'Evangile. De là cette recommandation formelle de Jésus-Christ: « *Sic luceat lux vestra coram hominibus*, que votre piété resplendisse devant les hommes. » Et pourquoi donc, mes frères? « *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*; afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils en soient édifiés, et que Dieu en soit glorifié. » Il est si nécessaire de faire des œuvres de celles-ci surtout dépendra notre récompense ou notre châtiment futurs. « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, dira Jésus-Christ aux élus; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu... Venez, les bénis de mon Père! » Et qu'est-ce donc que tout cela, sinon des œuvres que la foi seule inspire, qu'elle anime, et que seule elle rend méritoires?

L'Ecriture sainte, du reste, est riche en paroles établissant la nécessité des œuvres pour être sauvé. Dieu nous défend en maints endroits de nous présenter devant lui les mains vides: *Non apparebis in conspectu meo vacuus*. Qu'est-ce donc qui remplit nos mains de ces gerbes qu'il faut nécessairement avoir moissonnées pour espérer le salaire éternel? Ce sont les œuvres, dont il est dit ailleurs qu'elles nous suivent jusque par delà le tombeau: *Opera illorum sequuntur illos*. Ne perdons jamais de vue, mes frères, cette double obligation de professer notre foi par nos paroles et par nos œuvres. De notre fidélité à la remplir dépend notre sort dans l'éternité.

Nous le savons bien: un jour viendra où nous paraîtrons seuls et tremblants au tribunal de

Dieu, dans l'attente du jugement qui fixera notre destinée pour jamais. Quel sera ce jugement? Qui le peut savoir? me demandez-vous. Personne, mes frères, n'en connaît le secret, mais on peut le pressentir jusqu'à un certain point.

Si pendant cette vie nous nous montrons chrétiens en toute circonstance, ne nous laissant jamais détourner de l'accomplissement de nos devoirs par le respect humain, Jésus-Christ nous reconnaîtra volontiers pour ses disciples. Si au contraire nous rougissons en ce monde de paraître chrétiens, si nous nous laissons intimider par les hommes jusqu'à trahir notre devoir, nous ne pouvons nous attendre qu'à être méconnus de lui: « Je ne vous connais pas, » dira-t-il, *Non novi vos*. Paroles foudroyantes! Ayons-les toujours présentes à l'esprit, mes frères, pour qu'elles nous animent d'un saint courage, et que nous ne démentions jamais, ni par nos paroles, ni par nos œuvres, la profession de foi que nous avons jurée sur les fonts sacrés du baptême.

Chose étrange! Le serviteur d'un grand roi se fait gloire d'être à son service. Si quelqu'un dit du mal de son maître en sa présence, il le défend avec d'autant plus de chaleur qu'il se regarde comme insulté lui-même et attaqué dans son honneur. Un guerrier est fier de son drapeau; il donnerait sa vie pour le sauver. Et nous, serviteurs et soldats de Jésus-Christ, nous aurions honte de le reconnaître pour notre maître et pour notre chef! Nous n'oserions marcher, la tête levée, sous l'étendard de la religion! Soyons donc fermes dans notre foi, suivant la parole de l'apôtre, *State in fide*. Faisons tous nos efforts pour la porter devant Dieu pure et intacte, et nous mériterons d'entendre un jour de la bouche de Jésus-Christ ces paroles qui rassurent et qui sauvent: *Votre foi vous a sauvé!*

## INSTRUCTION FAMILIÈRE POUR LE JOUR DE SAINT JOSEPH

### SAINT JOSEPH PATRON DE LA BONNE MORT

Mourir est le lot de l'humanité. Pas un homme qui ne soit sujet à la mort. *Statutum est*; il faut mourir: Dieu l'a décrété. Le juste meurt, l'impie aussi. Mais il y a mort et mort. Celle du juste est précieuse devant le Seigneur; celle du méchant est un irréparable malheur. Il est donc souverainement important de bien mourir, puisqu'on ne meurt qu'une fois. La bonne mort! elle est assurée à ceux qui ont une vraie et solide dévotion à saint Joseph, car 1<sup>o</sup> ils trouvent en ce saint un modèle parfait et un puissant protecteur pendant la vie, et 2<sup>o</sup> un modèle achevé et un protecteur assuré au moment de la mort.

## I

La mort n'est que l'écho de la vie, ou en d'autres termes telle vie telle mort. Par conséquent, quiconque veut faire une sainte mort, doit mener une sainte vie. Mais en quoi consiste cette vie sainte, ou, si vous aimez mieux, quelle ligne de conduite tenir pour gagner le ciel, but et récompense d'une existence chrétienne?

Cette ligne de conduite nous est tracée dans l'Evangile, code de la sainteté. Mais nous avons mieux que les préceptes et les conseils évangéliques consignés dans un livre. Notre-Seigneur les a traduits dans sa conduite, nous donnant l'exemple des vertus qu'il nous ordonne de pratiquer: *Cœpit Jesus facere et docere*. Mais, s'il est homme, Jésus-Christ est Dieu en même temps. N'est-il pas à craindre que le découragement ne saisisse cer-



taines âmes à la seule pensée d'un idéal aussi achevé, et qu'elles ne fassent aucun effort pour le reproduire, sous prétexte qu'il est impossible d'arriver à un tel degré de perfection ? Mais saint Joseph n'est qu'un homme comme nous. En quoi son existence diffère-t-elle de la nôtre ? Il a vécu dans les mêmes conditions que nous. Voilà l'exemplaire sur lequel nous pouvons porter nos regards sans découragement. Tous, dans quelque situation que nous nous trouvions, nous avons en lui un modèle à imiter.

Epoux, pères de famille, vierges, il est votre modèle, car il est le chef de la Sainte Famille et l'époux vierge de la Vierge des vierges. Grands de ce monde, peu importent les apparences, Joseph vous appartient ; un sang royal coule dans ses veines, puisqu'il est de la famille de David. Vous surtout, pauvres ouvriers qui peinez du matin au soir, gagnant péniblement votre pain quotidien dans les durs labeurs des champs ou de l'atelier, ah ! contemplez la ravissante figure du noble vieillard de Nazareth, arrosant lui aussi chaque jour des sueurs de son travail le pain de Jésus et de Marie. Imitiez-le surtout par une généreuse résignation à la loi du travail, et apprenez de lui à vous contenter de votre sort, sans jamais maugréer contre la Providence. Ames tristes, cœurs éprouvés, vous aussi, vous avez un modèle en saint Joseph : grandes et nombreuses ont été ses angoisses. Et vous, si clairsemées sur la terre, vous qu'on appelle les heureux de ce monde, vous trouverez également un modèle en saint Joseph. Vous apprendrez de lui comment vous devez vous comporter dans les joies si rares d'ici-bas, car lui aussi a goûté un bonheur ineffable dans la compagnie de Jésus et de Marie.

Saint Joseph n'est pas seulement un parfait modèle ; c'est aussi un puissant protecteur qui nous obtiendra toutes les grâces dont nous avons besoin pour l'imiter. Car en vain nous dirions-nous, à la vue des vertus que nous admirons en ce saint patriarche : « Je veux les reproduire en moi ; » nous ne le pouvons de nous-mêmes. Sans doute, notre volonté est douée d'une grande puissance d'énergie, mais sans la grâce de Dieu elle est incapable d'aucune œuvre de salut. Or, à saint Joseph Dieu a confié la garde du trésor des cieux : *Constituit eum dominum domus sue*. Si nous sommes ses dévots serviteurs, adressons-nous à lui sans crainte de nous voir rien refuser. Avec son appui, son secours, il nous sera facile de vivre chrétiennement, saintement, et, par le fait, de mourir de la mort des justes, saint Joseph étant aussi le modèle et le patron de la bonne mort.

## II

Plus d'une fois vous avez vu la mort de saint Joseph représentée sur ces pieuses images destinées à augmenter notre dévotion. Le saint patriarche est étendu sur son lit. C'est un vieillard aux blancs cheveux, au visage doux, pur comme sa vie. Ses regards se portent tour à tour de la terre au ciel et du ciel à la terre : au ciel, vers lequel son âme s'envole par de fréquents *sursum corda* ; sur la terre, où sa vue se repose sur les deux êtres chéris qui sont tout pour lui ici-bas : Jésus et Marie. Jésus et Marie ! ils sont là : Marie à genoux, priant et pleurant, offrant à Dieu le sacrifice de son chaste époux ; Jésus debout au chevet de son père nourricier, d'une main le bénissant, de l'autre lui montrant le ciel où ils se retrouveront bientôt. Jésus, Marie ! il lui faut donc les quitter ! Mais, il le sait, il les reverra un jour. Cette douce pensée diminue l'amertume de cette séparation, qui malgré tout lui est bien pénible. Et puis, le ciel lui est momentanément fermé ; il devra attendre aux Limbes le jour où son Fils, victorieux de la mort et de l'enfer, lui en ouvrira la porte. Saint

Joseph adore les décrets de Dieu. Il s'y soumet humblement par un généreux *fiat*. Il fait le sacrifice de sa vie, de son Jésus et de Marie.

Ah ! mes frères, nous aussi, nous mourrons. Un jour, il nous faudra tout quitter, parents, amis, tout ce que nous avons de plus cher au monde. Quel douloureux et pénible adieu ! Cependant, il est mille fois moins pénible et douloureux pour le serviteur de saint Joseph, parce qu'il a en ce saint patriarche un touchant modèle de patience, de résignation, d'esprit de sacrifice. « Quoi ! se dit ce moribond, ceux que je laisse sur la terre me sont-ils plus chers et plus attachés que Jésus et Marie l'étaient à Joseph ? Quand la douce pensée de les revoir un jour lui donnait un courage supérieur à la douleur inhérente à la séparation, moi j'en manquerais ? *Fiat ! fiat !* » Et il offre généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie et de tous les siens. Et cette générosité dans l'abandon de ce qu'il a de plus cher, il ne la doit pas seulement à l'exemple, mais à la protection de saint Joseph.

Si ce saint patriarche couvre de sa protection la vie de ceux qui l'aiment et le prient, pensez-vous qu'il les délaisse à l'heure de la mort, à ce moment décisif dont dépend notre éternité ? Non, saint Joseph ne saurait les abandonner, et en réalité il ne les abandonne pas. Il les soutient, il les défend, il les aide, il les console dans ce dernier et terrible combat qu'on nommé si justement l'agonie. Il y appelle Jésus et Marie pour recevoir le dernier soupir de son protégé, comme ils ont reçu le sien. Et mourir entre les bras de Jésus, Marie, Joseph, n'est-ce pas la plus douce et la plus sainte mort ?

Aussi l'Eglise, témoin de la protection dont saint Joseph couvre les mourants qui, pendant les jours de leur pèlerinage, ont eu une grande dévotion à ce serviteur de Dieu, l'Eglise a fait de saint Joseph le patron de la bonne mort. Les pieux fidèles le prient, l'invoquent sous ce titre, et toujours leur filiale confiance a été récompensée au moment suprême.

Nous mourrons tous, mes frères, et bientôt, car la plus longue vie est vraiment bien courte. Mais de quelle mort ? Voilà la plus importante et la plus décisive de toutes les questions que l'homme se puisse poser. Sera-ce de la mort des justes ? Dieu le veuille ! car nous serons éternellement heureux. Eternellement malheureux, au contraire, si nous mourons de la mort des méchants. Le malheur éternel ! Qui donc serait assez insensé pour s'y condamner ? Si je vous interrogeais séparément, pas un qui ne me réponde : « Je veux faire une sainte mort. » Oui, tous nous voulons que notre mort soit précieuse devant le Seigneur. Mais alors, ayons une vraie et solide dévotion à saint Joseph. Tous les jours prions-le, invoquons-le, surtout imitons-le. Ainsi nous vivrons saintement et saintement nous mourrons.

Ah ! quand nous, prêtres, nous sommes appelés près d'un mourant pour l'assister à son dernier moment, combien doux et facile est notre ministère auprès de cette âme, si le culte de saint Joseph a été la dévotion de toute sa vie ! Quelle confiance est la nôtre pour le salut de cette âme, lorsque sa dernière parole a été celle-ci : « Joseph ! » précédée des deux noms qui en sont inséparables. Sommes-nous téméraires alors de penser que les élus comptent un frère de plus ? je ne le crois pas. Il peut se faire que cette âme passe par les flammes du purgatoire, elle n'y séjournera pas longtemps : saint Joseph inspirera à des survivants la résolution de travailler à sa prompte délivrance.

Si donc nous voulons expirer en prononçant le nom de Joseph, répétons-le souvent pendant notre vie ; et nous irons jouir auprès de ce dévoué protecteur de la récompense attachée à son culte.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## HOMÉLIES DE CARÈME SUR LE LIVRE DE TOBIE

### 10<sup>e</sup> Homélie

LE PÈLERINAGE DE LA VIE. — L'ANGE GARDIEN

Mes frères,

Nous sommes arrivés à la partie la plus intéressante de l'histoire de Tobie ; nous allons entrer en plein merveilleux. Nous avons vu Tobie pendant nombre de jours et d'années faire monter au ciel ses prières portées sur l'aile de l'aumône. Du ciel maintenant va descendre vers lui la Miséricorde divine, sous la figure d'un ange. Nos cœurs seront ravis de ce qu'ils vont voir et entendre. C'est une histoire unique, d'un charme tout céleste.

Alors Tobie répondit à son père : « Mon père, je ferai tout ce que vous m'avez ordonné. Mais je ne sais comment je retirerai cet argent. Cet homme ne me connaît pas, et je ne le connais pas non plus ; quelle preuve lui donnerai-je ? Je n'ai même jamais su le chemin par où l'on va là-bas. »

Son père lui dit : « J'ai son billet entre les mains, et aussitôt que vous le lui aurez montré, il vous rendra l'argent. Mais maintenant cherchez quelque guide fidèle qui aille avec vous moyennant un salaire. » Alors Tobie le fils, étant sorti, trouva un beau jeune homme debout, ceint et comme prêt à marcher. Et, ignorant que c'était un ange de Dieu, il le salua, et dit : « D'où venez-vous, bon jeune homme ? » Il répondit : « D'avec les fils d'Israël. » Tobie lui dit : « Connaissez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes ? » Et il lui répondit : « Je le connais ; j'ai souvent parcouru tous ces chemins, et j'ai demeuré chez Gabélus votre frère, qui habite à Ragès, ville des Mèdes, située dans la montagne d'Ecbatane. » Tobie lui dit : « Attendez-moi, je vous prie, jusqu'à ce que j'aie annoncé ces choses à mon père. »

Alors Tobie, étant rentré, raconta tout cela à son père ; sur quoi son père, saisi d'admiration, demanda que ce jeune homme entrât auprès de lui. Étant donc entré, il salua Tobie, et dit : « Que la joie soit toujours avec vous. » Tobie répondit : « Quelle joie puis-je avoir, moi qui ne vois point la lumière du ciel ? » Le jeune homme lui dit : « Ayez bon courage, bientôt Dieu vous guérira ! »

Alors Tobie lui dit : « Pourrez-vous conduire mon fils chez Gabélus, à Ragès, ville des Mèdes ? Et quand vous serez de retour, je vous donnerai ce qui vous sera dû. » L'ange lui dit : « Je le conduirai et je le ramènerai auprès de vous sain et sauf. » Tobie reprit : « Faites bon voyage ; que Dieu soit dans votre chemin, et que son ange vous accompagne. »

Alors Tobie dit adieu à son père et à sa mère, et ils se mirent en chemin tous deux ensemble.

Et lorsqu'ils furent partis, sa mère commença à pleurer et à dire : « Vous nous avez ôté notre bâton de vieillesse, et vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu que cet argent n'eût jamais existé ! Car notre pauvreté nous suffisait, et nous pouvions regarder comme une grande richesse de voir notre fils ! » Tobie lui dit : « Ne pleurez pas, notre fils arrivera sain et sauf, et il reviendra de même, et vos yeux le verront. Car je crois que le bon ange de Dieu l'accompagne, et qu'il arrangera bien toutes choses, et qu'ainsi il reviendra vers nous pour notre joie. » A cette parole, la mère cessa de pleurer, et elle se tut.

« Tout cela est trop beau pour être vrai, » a dit l'impie Voltaire, « cette histoire est trop bien réussie pour n'être pas un conte. » Laissons le Grand Menteur traiter la parole de Dieu de conte et de mensonge. Pour nous, adorons l'ineffable bonté de

Dieu commençant à récompenser, dès cette terre, la fidélité de son serviteur Tobie, et envoyant pour guide à son fils un des anges de son ciel. Sachons considérer toute cette scène avec les yeux de la foi, et reconnaître dans le jeune Tobie en route à la recherche des dix mille talents de Gabélus, chacun de nous, voyageur ici-bas et marchant à la recherche du trésor du ciel ; et dans l'ange conducteur de Tobie, l'ange que Dieu a chargé de veiller sur les pas de chacun de nous, et de nous ramener au ciel notre première patrie, et à Dieu notre Père.

Car la vie d'ici-bas n'est qu'un voyage ; et dans ce voyage nous avons un compagnon sûr et fidèle, l'ange gardien : voilà les deux considérations que je voudrais développer ce soir.

### I

Le patriarche Jacob arrivant en Egypte pour revoir son fils Joseph, est présenté au roi Pharaon, qui lui demande le nombre de ses jours ; et il répond : « Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente années ; ils ont été courts et mauvais, et ils n'ont pas atteint le nombre des jours qu'a duré le pèlerinage de mes pères. » Oh ! qu'il avait bien raison, ce vieux patriarche, d'appeler la vie un pèlerinage ! Car la vie est véritablement un court pèlerinage, un rapide voyage. Un nuage paraît à l'horizon, il passe sur nos têtes, emporté par un vent de tempête, il disparaît à l'horizon contraire : voilà l'image de la vie. Nous voyageons, nous passons, et bientôt vient le jour où nous aurons cessé de voyager, où nos proches, nos amis, nos enfants prendront le linceul funèbre et en couvriront notre tête en disant : « Il est passé, il est trépassé. » Et nous serons ensevelis avec les morts, et sur notre tête des générations et des générations de nouveau passeront et passeront sans fin, pour aller elles aussi à la mort.

Nous sommes des voyageurs ! Mais alors cette terre qui nous porte et où nous ne faisons que passer, ne mérite pas de nous retenir et de nous captiver. L'apôtre saint Paul nous le dit admirablement : « Nous n'avons pas ici-bas une demeure permanente, mais nous en cherchons une à venir. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* » Nous sommes des voyageurs arrêtés pour un temps dans une hôtellerie, mais qu'il faudra quitter à l'aurore.

Un passant, logé pour la nuit dans une auberge, ne songe point à y faire sa demeure ; il est pressé d'arriver au terme de sa route. Seuls, des insensés, ou des gens sans patrie et sans foyer, pourraient concevoir l'idée de s'y fixer à demeure... Mais combien parmi les hommes d'insensés pour ce qui est des choses célestes ! De cette terre qui n'est pour eux qu'un asile, un lieu de passage, ils voudraient faire leur demeure permanente. Ils disent : « C'est ici le lieu de mon repos, » et ils s'arrangent un petit nid bien confortable, bien moelleux et bien chaud, sans songer un seul instant à se préparer d'avance, après cette vie, une demeure pour toujours. Ils ont paré leur habitation d'ici-bas de tous les agréments et de toutes les commodités de la vie : « Il fait bon pour nous être ici, » répètent-ils avec complaisance, et ils se pelotonnent dans leurs appartements bien garnis et bien fermés ; ils s'y oublient, ils s'y endorment. Mais la mort ne les oublie pas. Elle arrive sans être attendue, elle leur rappelle qu'ils ne sont que des passants, qu'ils ont eu grandement tort d'user de cette terre comme d'une demeure stable et assurée, et de négliger de se mettre à la recherche de la demeure à venir, de l'éternité, seule destination du pèlerin de la vie.

Parti pour Ecbatane sous la conduite de l'ange,



le jeune Tobie n'y arriva point en un jour. Il dut loger la nuit dans les hôtelleries, ou du moins dresser sa tente sur la route pour prendre son repos au coucher du soleil, et demander au sommeil l'oubli des fatigues de la journée et des forces nouvelles pour le voyage du lendemain. Oh ! je le vois alors, aux premières lueurs de l'aube naissante, replier en hâte sa tente et reprendre à grands pas son chemin. Voilà bien ce que saint Paul appelait le *velox depositio tabernaculi*. Le jeune voyageur ne voit sans cesse que le but de son voyage : l'arrivée aussi prompte que possible dans la ville des Mèdes, le recouvrement de la somme due par Gabelus, et le retour au foyer natal.

Voyageur pour la cité des saints, ne devrions-nous pas sentir notre âme occupée du seul désir d'en voir enfin resplendir à nos yeux, à l'aurore de l'éternité, les murs étincelants de diamants et de saphirs ? Avec quelle impatience nous devrions souhaiter d'y arriver enfin ! Comme nous devrions rejeter loin de nous tout ce qui nous empêche de courir à la gloire immortelle, à la couronne des élus ! Les biens de ce monde, les honneurs, les plaisirs, les vains hochets de la vanité, la boue des passions, tout cela pèse sur nos âmes lourdement et retarde notre marche vers notre vraie patrie. Nous ressemblons trop souvent à ces malheureux voyageurs envasés dans les bourbiers du chemin et qui ne peuvent continuer leur route, ou à ces enfants qui jouent à travers les champs remués par la charrue, et qui sentent bientôt s'attacher sous leurs pieds de lourdes semelles de terre qui les font tomber. Cet or, cet argent, toute cette argile d'ici-bas, pourquoi en vouloir tant amasser, amasser encore, toujours amasser, pour nous empêcher de gagner le ciel ? Courons à la couronne éternelle, mais pour courir plus aisément et plus vite, débarrassons-nous de tous ces fardeaux qui retarderaient nos pas.

Nous sommes des pèlerins, mes frères, et nous allons à la patrie. À la suite de cette guerre désastreuse qui jeta par centaines de milliers nos soldats à la captivité et à l'exil, que de fois n'a-t-on pas vu, sur tous les chemins du retour, nos pauvres prisonniers, rendus enfin à la liberté, non pas seulement marcher, mais courir, mais bondir vers le village natal ! Il a marché longtemps déjà, ce jeune soldat aux traits amaigris par les souffrances de la captivité, il est depuis des jours et des jours en chemin ; mais n'importe, il va, vers son pays ! Il va revoir son vieux père, sa vieille mère ; ils pleurent sans doute, ses pauvres vieux parents ; ils l'attendent depuis si longtemps ! Cette pensée lui donne des forces ; il est électrisé ; il court par les sentiers de son enfance ; il tend les bras au clocher de son hameau, du plus loin qu'il l'aperçoit ; il ne connaît plus d'obstacle, il s'élance, il se précipite, comme un insensé, comme un furieux ; il arrive, il tombe en sanglotant dans les bras de sa mère... Oh ! mes frères, ce n'est plus du bonheur, c'est un délire !

Eh bien ! voilà ce que nous devrions tous éprouver. Car nous allons à la patrie, nous aussi pauvres exilés. Et la patrie pour nous, c'est Dieu notre Père. La patrie, c'est Marie, notre très douce Mère, qui nous invite, qui nous appelle, qui nous tend les bras, prête à nous y presser plus tendrement que nulle mère ici-bas ne presse jamais son enfant sur son cœur. La patrie, ce sont tous ceux que nous avons aimés, que nous avons pleurés, qui nous ont aimés eux aussi, et qui ont pleuré de nous quitter, de nous laisser. Ah ! qu'ils seront heureux de nous revoir, de venir à notre rencontre ! Que nous serons heureux nous-mêmes de les retrouver, mille fois plus beaux, plus tendres, plus aimants que nous ne les avons connus jamais !

Et nous ne courrions pas avec joie, avec ivresse,

avec transport, à cette patrie céleste ? Et nous gémirions de voir les jours de notre pèlerinage s'écouler, et le nombre s'en faire sans cesse plus court et plus petit ? Ah ! mes frères, s'il en était ainsi, c'est que nous ne réfléchissons pas. Ou bien c'est que, ensevelissant notre âme dans la vile matière, nous serions retenus captifs sous la loi de la chair et du démon. Oh ! alors que nous serions à plaindre !

## II

Je vous l'ai montré, notre vie est un pèlerinage. Mais Dieu, qui nous aime, n'a pas voulu nous livrer seuls et sans guide aux hasards du chemin. Il a donné à chacun de nous un conducteur, un gardien ; et ce gardien, quoique invisible aux yeux de notre corps, n'en exerce pas moins auprès de nous un très réel et très utile ministère. Vous le devinez : je veux parler de l'ange gardien.

Vous le savez, mes frères, pour combler le vide laissé au ciel par le départ des mauvais anges, Dieu résolut de créer l'homme. Il créa l'homme, en effet ; il lui donna un corps admirablement façonné et plus parfait que celui des autres animaux : *os homini sublime dedit* ; mais surtout il lui donna une âme douée d'intelligence et de liberté. Entre le bien et le mal l'homme pouvait choisir. Dieu le voulut ainsi, parce que Dieu est avide d'amour de la part de ses créatures, et qu'il veut être obéi par amour. Or, le monde physique, le soleil, les astres et les éléments obéissent à la loi que Dieu leur a posée, fatalement, nécessairement ; ils ne rendent point au Créateur une obéissance librement consentie et procédant d'un sentiment d'amour. De même, les animaux sans raison obéissent à l'instinct de leur nature, et le cœur de Dieu ne saurait se contenter de cette obéissance de l'instinct. Il lui faut l'obéissance de l'amour, l'obéissance, l'adoration, les hommages d'une créature capable de désobéir si elle le veut, et qui, si elle se soumet aux ordres de son Dieu, le fait par un mouvement spontané de vénération, de reconnaissance, de filiale tendresse. C'est pourquoi Dieu a créé l'homme libre.

Mais cet homme qu'il a créé libre, Dieu permet au démon de l'éprouver ; car c'est la tentation, l'épreuve, qui fera reconnaître les vrais sentiments de l'homme pour Dieu. Il a donc souffert que le prince des démons attachât aux pas de chacun des hommes venant en ce monde un soldat de son infernale milice : un démon se tient aux côtés de chacun de nous, mes frères, qui ne nous quitte ni le jour ni la nuit, qui trouble même notre cœur pendant le sommeil, qui nous accompagne jusqu'à l'église, jusqu'à l'autel, jusqu'au tribunal de la pénitence, pour nous empêcher de faire notre devoir.

Mais Dieu veille sur nous. Nous avons au ciel des amis dévoués, dans les anges restés fidèles. Leur sympathie nous est acquise. Car ils nous saluent, dès notre naissance, du nom de frères, sachant bien que nous sommes appelés à nous asseoir au milieu d'eux au banquet de l'éternité. Ils tremblent de nous voir céder à la voix tentatrice du séducteur. Car le démon de son côté n'a qu'un désir : celui de nous voir associés à sa révolte et à son supplice éternel. Les bons anges font des vœux pour nous ; ils brûlent de prendre notre défense.

Or, que fait Dieu, mes frères ? Parmi ces amis que nous avons au ciel, Dieu choisit à chacun de nous un ange chargé de s'opposer aux mauvais desseins du démon contre nous. En nous envoyant sur la terre, il envoie au même moment cet ange protecteur ; il nous gardera dans toutes nos voies ; il veillera sur chacune de nos démarches ; il guettera l'éclosion de nos pensées pour les rendre

pures ; il nous assistera jusqu'à la mort. On l'appelle l'ange gardien.

Qu'il est heureux, l'ange gardien du berceau où dort, dans l'innocence de son baptême, l'enfant régénéré par l'eau sainte ! Quels délicieux instants pour lui que ceux où sur les genoux d'une pieuse mère ce petit enfant bégaie, de ses lèvres pures comme le ciel, la prière à l'ange gardien ! Comme il sourit à ces paroles que répètent une à une, après les lèvres de la mère, les lèvres de l'enfant ! Qu'il est heureux aussi, le bon ange, de conduire à l'autel ce premier communiant, cette première communicante, dont le cœur est pur comme celui d'un chérubin, dont l'âme est blanche et toute suave de la grâce de Jésus-Christ ! Mêlé aux anges du sanctuaire, il loue, il adore, il bénit le Seigneur de ses ineffables tendresses pour les enfants des hommes. Quel n'est pas encore son bonheur de voir chaque dimanche ce chrétien, cette chrétienne dont il est le gardien, prendre place dans les rangs des vrais fidèles aux pieds de la divine victime de l'autel ! Comme il redit à Dieu, sous les voûtes du temple, le *Gloria in excelsis Deo* chanté il y a dix-neuf siècles par les anges ses frères, et peut-être par lui-même, aux humbles bergers de Bethléem ! Et quel triomphe enfin, mes frères, pour votre ange gardien, de pouvoir à votre dernier soupir recueillir votre âme empourprée du sang de Jésus-Christ, et l'emporter toute pure au céleste séjour !

Mais aussi, mes frères, vous faites-vous une idée de ce que souffre l'ange gardien près du berceau de l'enfant qui grandit sans baptême ? Un mois, deux mois, un an, deux ans, plusieurs années se passent, et cet enfant reste toujours sous la puissance du démon. Dans ce cœur qui lui appartient, l'Esprit du mal dépose les germes de tous les vices, comme ces mouches infectes qui dans les jours d'été s'arrêtent sur les viandes, les souillent, et y laissent des ferments de corruption. Ah ! près de ces berceaux les anges gardiens pleurent nuit et jour ! Qu'ont-ils faits, ces pauvres petits innocents, pour être abandonnés ainsi par des parents inhumains à la rage des démons ? Oh ! parents chrétiens qui m'écoutez, vous surtout, femmes et mères présentes en cette assemblée, je vous en conjure, ne contristez jamais le cœur de l'ange gardien de vos enfants, par votre coupable négligence à les porter aux fonts sacrés du baptême ! La colère de Dieu s'enflammerait contre vous si vous infligiez à l'ange de votre enfant cette cruelle torture ; et peut-être s'en vengerait-il sur le champ en vous retirant cet enfant dont vous tardiez à faire par le baptême un frère des anges ! L'Eglise vous ordonne, de par l'autorité qu'elle a reçue de Dieu, de faire baptiser vos enfants dans les huit jours, sous peine de péché grave. Pourquoi ne point obéir à de si sages prescriptions ? Pour le ridicule et souvent très coûteux plaisir de donner à cette occasion un grand festin, on ajourne le baptême indéfiniment, on expose son enfant à mourir sans baptême, à être à jamais exclu de la société des élus et des délices du ciel. En vérité, criminel et barbare festin, qui, sans parler des dépenses exagérées qu'il nécessite, coûte trop souvent la vie à un cher petit innocent, je dis la vie de l'âme, la vie éternelle ! O bon ange gardien, comme vous devez gémir à ces tristes banquets !

Quelle amertume aussi, mes frères, immense et navrante amertume pour l'ange gardien, qu'une mauvaise première communion ! On a vu de malheureux enfants coupables d'une première communion sacrilège, réveillés en sursaut par leur ange gardien, se lever pendant la nuit, se jeter pleins de douleur et de repentir aux pieds du prêtre, lui confesser avec larmes leur crime, se rendre dormir ensuite, et ne se réveiller plus. La mort

allait les surprendre dans l'état du péché ; mais l'ange gardien ne l'avait point permis : il avait conduit ces pauvres enfants au ministre de Jésus-Christ, il leur avait obtenu l'absolution et le pardon ; la mort alors pouvait venir les frapper ; ils étaient prêts ; la mort en devait faire des élus.

Qui dira maintenant le deuil de l'ange à ces chevets d'agonie d'où l'on a écarté le prêtre ! « Voici un grand spectacle ; venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais chrétien mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles, les anges de Dieu, consultant d'un mal bien plus dangereux. *Curavimus Babylonem et non est sanata*<sup>1</sup>. Nous avons soigné cette Babylone, et elle ne s'est point guérie. Nous avons traité diligemment ce riche cruel ; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur ! Et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie ; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi nos remèdes. Laissons-le là ; retournons à notre patrie d'où nous étions descendus pour son secours<sup>2</sup>. » Qu'il est triste, mes frères, ce départ de l'ange gardien abandonnant à la damnation celui qui jusqu'à la fin a repoussé ses conseils, a repoussé le secours qu'il lui apportait ! Qu'il est triste, qu'il est épouvantable l'état de cet homme !

Pour nous, mes frères, tâchons qu'il n'en soit pas ainsi ! Par notre docilité à la conduite de l'ange gardien, méritons que se réalise pour nous la parole de l'ange Raphaël disant de son fils à Tobie : « Je le conduirai et je le ramènerai sain et sauf. » Puisse l'ange fidèle attaché à nos pas, après nous avoir conduits à travers les dangers de la vie, nous ramener sains et saufs à notre Père dans notre vraie patrie. Ainsi soit-il !

## 11<sup>e</sup> Homélie

L'ANGE DÉFEND ET INSTRUIT LE JEUNE TOBIE ET L'ASSISTE DANS SES BESOINS TEMPORELS. — MÊME ROLE DE L'ANGE GARDIEN VIS-A-VIS DE NOUS.

Mes frères,

Le jeune Tobie vient de partir pour son long voyage, et un ange l'a pris sous sa direction, se chargeant de le ramener sain et sauf à son père. Tobie, vous ne l'avez pas oublié, c'est l'image de chacun de nous recevant à ses premiers pas dans la vie un ange conducteur, l'ange gardien. Nous allons voir maintenant quels services signalés l'ange rend à Tobie au cours de son voyage, et notre foi sera grandement réjouie d'apprendre que ces mêmes services, notre ange gardien nous les rend à nous-mêmes à chaque instant de notre pèlerinage. Reprenons le texte sacré.

Tobie partit donc, et le chien le suivit. Et il s'arrêta la première nuit près du fleuve du Tigre. Et il sortit pour se laver les pieds, et voici qu'un énorme poisson s'élança pour le dévorer. Tobie, plein d'effroi, jeta un grand cri, en disant : « Seigneur, il va se jeter sur moi. » Et l'ange lui dit : « Prenez-le par les ouïes, et tirez-le à vous. » Tobie le fit, tira le poisson à terre, et celui-ci commença à se débattre à ses pieds.

Alors l'ange lui dit : « Videz ce poisson, et prenez-en le cœur, le fiel et le foie ; car ils vous seront nécessaires pour des remèdes très utiles. » Tobie obéit ; puis il fit rôtir une partie de la chair ; ils salèrent le reste, qui

<sup>1</sup> Jérém., LI, 9.

<sup>2</sup> Bossuet, Sermons.



leur devait suffire jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Ragès, ville des Mèdes.

Alors Tobie interrogea l'ange et lui dit : « Je vous supplie de me dire quel remède on peut tirer de ce que vous m'avez ordonné de garder du poisson. » Et l'ange lui répondit : « Si vous mettez sur des charbons une partie de son cœur, sa fumée chassera toute espèce de démons, soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne s'en approcheront plus. Et le fiel est bon pour oindre les yeux où il y a quelque taie, et il les guérit. »

Et Tobie lui dit : « Où voulez-vous que nous logions ? » L'ange lui répondit : « Il y a ici un homme du nom de Raguel, votre parent et de votre tribu. Il a une fille nommée Sara ; mais il n'a pas de fils, ni d'autre fille que celle-là... »

Or ils entrèrent chez Raguel, qui les reçut avec joie. Et Raguel, regardant Tobie, dit à Anne sa femme : « Que ce jeune homme ressemble à mon cousin ! » Et il leur dit : « Connaissez-vous mon frère Tobie ?... » L'ange lui dit : « Tobie, dont vous me demandez des nouvelles, est le père de ce jeune homme. » Et Raguel s'avançant aussitôt, le baisa avec larmes, et lui dit : « Soyez béni, mon fils ; car vous êtes le fils d'un homme de bien, du meilleur des hommes. » Et Anne sa femme, et Sara leur fille se mirent aussi à pleurer.

Et Raguel, après cet entretien, ordonna qu'on tuât un bœuf, et qu'on préparât le festin. Et comme il les pria de se mettre à table, Tobie dit : « Je ne mangerai et ne boirai point ici aujourd'hui, que vous ne m'ayez accordé ma demande, et que vous ne me promettiez de me donner Sara, votre fille. »

Vient ici, mes frères, le récit des épousailles de Tobie et de Sara. Nous nous y arrêterons dans notre prochaine instruction. Passons plus loin.

Alors Tobie appela auprès de lui l'ange, qu'il croyait un homme, et il lui dit : « Mon frère, je vous prie d'écouter mes paroles. Je vous conjure de prendre avec vous des serviteurs et des montures, et d'aller trouver Gabélus, pour lui rendre son obligation et recevoir de lui l'argent, et pour le prier de venir à mes noces. »

Raphaël prit donc quatre serviteurs de Raguel et deux chameaux, et s'en alla à Ragès ; et ayant trouvé Gabélus, il lui rendit son obligation et reçut de lui tout l'argent. Et il le fit venir avec lui aux noces.

Ainsi, mes frères, l'ange défend Tobie contre un monstre qui se jetait sur lui ; il lui apprend comment il pourra chasser les démons et rendre la vue à son père ; il le conduit non pas à une hôtellerie vulgaire et commune, mais chez le parent et l'ami de son père, chez ce Raguel dont il va lui faire épouser la fille unique ; il recouvre à sa place les dix talents de Gabélus, et ainsi veille efficacement même à ses intérêts matériels : que de bienfaits, que de précieuses faveurs procurées à Tobie par son céleste guide !

Or, ce qu'a fait Raphaël pour Tobie, l'ange gardien le fait pour chacun de nous. Nous verrons plus tard le rôle aimable et bienfaisant de l'ange dans les mariages vraiment chrétiens. Rappelons seulement ce soir que nos anges gardiens nous assistent dans nos besoins spirituels en nous *défendant* et en nous *éclairant*, et qu'ils se chargent même quelquefois de nos *intérêts temporels*.

## I

Les anges gardiens nous *défendent*. Ils nous défendent pendant la vie, dans l'état de grâce et dans l'état du péché ; ils nous défendent surtout à la mort.

1. Dans l'état de grâce ils nous assistent contre le démon. Saint Pierre nous représente ce funeste ennemi de nos âmes comme un lion rugissant, sans cesse à rôder autour de nous, pour tâcher à nous dévorer. Malheur à nous, si nous tombons ! Il bondira sur nous, et une fois sous sa griffe écrasante, nous ne pourrons peut-être plus nous relever jamais.

Cette image du lion, terreur des pays d'Orient, ne vous frappe sans doute pas autant, mes frères, qu'elle frappait les chrétiens de l'Asie et de la Palestine. Laissez-moi donc emprunter une autre comparaison, pour vous faire bien comprendre le danger qui menace nos âmes de la part du démon.

C'est l'hiver, pendant la nuit. Une neige épaisse couvre la terre. Un voyageur s'avance seul dans un chemin écarté. Il se hâte, mais son pied fatigué par la neige s'embarrasse et s'alourdit. Tout à coup derrière lui il entend le bruit de deux haléines puissantes. O terreur ! ce sont deux loups qui le suivent, énormes, affamés, féroces. Fuir ! il n'y faut pas songer ! Et le malheureux n'a pas d'armes. Une seule chance de salut lui reste : aller son chemin sans broncher, sans faiblir. Car c'en est fait de lui si un faux pas le fait tomber : les fauves se jetteront sur lui et le dévoreront. S'il se tient debout au contraire, ils le suivront sans oser l'attaquer.

Ainsi en est-il de nous, mes frères, au spirituel. Tant que nous restons debout dans le chemin du devoir, nous sommes assurés contre les dangers qui peuvent compromettre notre salut éternel ; mais si nous avons le malheur de tomber, par le péché mortel, sous la tyrannie de Satan, en quel affreux péril ne sommes-nous pas de rester à jamais ses victimes ! Tombés, nous pouvons être surpris par la mort en pleine chute, et nous voilà réprouvés à jamais ; tombés, nous pouvons essayer de nous relever, mais qui nous dit que nous pourrions nous relever en effet ? Combien sont dans l'enfer, pour avoir tenté vingt fois de sortir de l'état du péché, sans y parvenir ! Combien hurlent avec les damnés, pour n'avoir pas eu le temps ou le courage de se relever d'une première chute, ou, après s'être relevés dix fois, cent fois déjà, être retombés ensuite et être restés dans cette nouvelle rechute ? Voilà pourquoi l'apôtre nous crie avec force de voir à éviter toute chute, lorsque nous sommes debout encore : *Qui stat, videat ne cadat*. Voilà pourquoi aussi le démon s'emploie avec une ardeur infatigable et un zèle désespéré, à nous faire tomber.

Mais nous, mes frères, nous avons sur le voyageur dont je viens de vous parler un très grand avantage : nous ne sommes point seuls sur le chemin exposés à la merci des loups infernaux ; nous avons le fidèle compagnon de notre pèlerinage ; et si nous chancelons, prêts à tomber, il nous soutient. On est fort quand on se trouve deux à marcher ensemble au même chemin, les bras unis. Eh bien ! lorsque le démon cherche à nous faire rouler dans le péché et dans l'abîme, ayons recours à notre ange gardien ; demandons-lui son bras dans une fervente prière, et les embûches du démon ne feront point chanceler nos pas, et nous continuerons, sans faillir, notre droit chemin vers le ciel.

Au lieu de cela, que fait-on dans la tentation ? On ne songe pas à prendre la main secourable que nous tend l'ange gardien, on se laisse renverser, et le démon se jette sur sa proie, bien décidé à ne s'en point dessaisir de sitôt. Il ricane, et notre ange protecteur gémit, parce qu'il aurait pu, parce qu'il aurait voulu nous défendre, et que nous nous n'avons point su le comprendre, nous n'avons point su profiter de son assistance.

2. Et maintenant, mes frères, dans cet état de *péché mortel*, que va faire pour nous l'ange gardien ? Il n'a plus à nous défendre contre le démon dont nous sommes désormais la conquête, la possession, la victime. Mais il nous défend, entendez bien ceci, chrétiens, il nous défend contre Dieu lui-même et sa souveraine justice. Aussitôt que nous avons commis le péché mortel, la justice

divine s'émeut dans les cieux d'une juste colère, Et si rien ne se trouvait pour arrêter son bras, elle frapperait sur le champ ce pécheur, cette créature devenue odieuse au Créateur et indigne qu'il lui conserve l'existence. Mais l'ange de miséricorde est là qui plaide en notre faveur, qui défend notre cause, comme autrefois Moïse plaide la cause du peuple juif et s'opposait au bras de Dieu, en lui disant : « Épargne ce peuple que tu as confié à ma garde, ou frappe-moi le premier avant que ton châtement arrive jusqu'à lui. » L'ange tient au Seigneur le même langage en faveur du pécheur. En vain Dieu répond à notre ange comme il répondait à Moïse : « Non, laisse-moi ; retire-toi, que je châtie cet insensé. » L'ange insiste et reprend : « Non, non, Seigneur, vous n'enverrez pas la mort à ce malheureux ; vous lui donnerez le temps de se reconnaître, de faire pénitence et de se sauver. » Et Dieu ne veut pas entendre encore la prière de l'ange. Il appelle la mort, et il lui montre le pécheur, cet arbre desséché, ce figuier stérile : « Retranchez-le de la terre des vivants, coupez-le, lui dit-il ; pourquoi occuperait-il encore la terre inutilement ? » Mais l'ange gardien élève plus haut encore la voix de sa supplication ; il prie instamment que l'on épargne cet arbre maintenant desséché, ce pécheur dévoré par les passions et les convoitises impures, mais qui pourra reverdir encore sous la rosée de la grâce et porter de bons fruits. « Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied, que je travaille autour, que je lui mette de bonnes pensées dans l'esprit, des inspirations salutaires, que je retire son âme de cet état d'aridité pour la féconder et lui rendre sa première verdure. »

Et Dieu enfin se laisse vaincre ; il accorde un délai au coupable ; il suspend sa vengeance, pour la déposer entièrement si le pécheur revient à lui dans la sincérité du repentir. L'ange a défendu son protégé contre Dieu même, et il a prévalu. C'est le Christ Jésus qui nous l'a révélé dans cette parabole de la vigne et du vigneron (Luc XIII, 6-9), où le vigneron ne saurait être que l'ange gardien lui-même.

Et de fait, mes frères, à y bien réfléchir, combien de fois des pécheurs, de grands coupables même, n'échappent-ils pas, comme par miracle, à la mort qu'ils semblaient ne pouvoir éviter ! Cela se voit fort souvent.

Un cheval s'empporte, entraînant des hommes, des femmes, qui depuis longtemps ont rompu avec la religion et avec Dieu, de fort mauvais chrétiens en un mot, se tue, brise en mille morceaux la voiture, et fait croire à une mort certaine pour les malheureux qu'elle contient. On accourt, et l'on est tout surpris de constater que pas un des voyageurs n'a péri ; ils sont demeurés sains et saufs, ils ne comprennent pas eux-mêmes comment. Tous les témoins de l'accident s'empressent de les féliciter du « hasard providentiel » qui les a sauvés... Ce hasard providentiel, je l'appelle, moi, l'ange gardien.

Un craquement sinistre se fait entendre dans la nuit ; puis l'effroyable fracas d'une maison qui croule ; le toit s'est effondré en broyant tout à l'intérieur. Et il y avait là toute une famille endormie. Sans doute on ne retrouvera d'eux sous les débris qu'une bouillie sanglante de chair humaine. O prodige ! seule une poutre a résisté sur la chambre où la famille entière prenait son sommeil. Et personne n'a été atteint. On est dans l'étonnement, on rit, on pleure d'attendrissement ; on se demande par quel miracle cette poutre, souvent la plus faible de toutes, a seule résisté. Un miracle ! Eh bien oui ! c'est un miracle, et, je le dis, c'est un miracle de l'ange gardien. L'ange gardien a défendu contre les coups de la justice

de Dieu et de son ministre, la mort, les pécheurs confiés à sa garde.

3. Voilà, mes frères, ce que font pour nous nos anges gardiens pendant le cours de notre vie ; mais *à l'heure de notre mort* ils nous défendent avec non moins d'empressement et de tendre sollicitude. A la mort, vous le savez, l'enfer redouble ses efforts ; le démon ramasse toutes ses forces pour un suprême assaut ; s'il remporte sur notre âme cette dernière victoire, il sait qu'elle sera éternelle. Aussi quelle rage inouïe, quelle énergie désespérée il déploie contre nous à nos derniers instants ! Plusieurs fois, non content de tenter l'âme et de la surprendre, il cherche à agir sur le corps lui-même, et par l'épouvante des yeux à jeter l'épouvante et le désespoir dans l'âme du moribond : plusieurs fois en effet il est apparu aux mourants sous une forme visible, horrible et menaçante. Il s'est montré ainsi à saint Martin expirant. Saint Martin, lui, ne s'est pas laissé troubler, mais les chrétiens ordinaires, mais ceux qui furent toute leur vie de mauvais chrétiens, souvent poussent dans leur angoisse des gémissements et des cris effrayants.

Que n'invoquent-ils alors leur ange fidèle ? Plus puissant que le démon, il les mettrait à couvert de sa furie. Vous savez, mes frères, l'histoire du serviteur du prophète Elisée. Une nuit que le prophète et son serviteur dormaient dans une bourgade sur les confins de la Syrie, le roi de Syrie envoya des troupes investir cette bourgade, afin de prendre le prophète et de le mettre à mort. Le serviteur d'Elisée sort au matin, et voit la maison cernée par une phalange entière. Il rentre précipitamment, et court à son maître en disant : « Hélas ! mon maître, hélas ! que ferons-nous ? » Mais le prophète sans s'émouvoir lui répond : « Ne craignez point, car nous avons plus forte partie pour nous que contre nous. » Et en effet l'ange de Dieu frappe les Syriens de cécité, et les conduit captifs au roi d'Israël !<sup>1</sup> — Il en est de même à la mort ; à ce cruel instant, nous sommes, en toute vérité, environnés d'ennemis furieux. Mais ne redoutons rien : celui qui nous défend est plus fort que celui qui nous attaque. Il se fera autour de notre couche dernière cette grande lutte qui se livra dans le ciel autour du trône de Dieu, le dragon combattra avec ses anges déchus, mais l'ange fidèle viendra le mettre en déroute, comme il arriva de Lucifer et de ses compagnons.

## II

Je vous ai parlé longuement, mes frères, de la protection qu'exerce sur nous l'ange gardien pour nous défendre de tous les dangers. Il me reste bien peu à dire de la manière dont il *nous instruit et nous éclaire*, et veille parfois à nos intérêts temporels.

Né dans la patrie des lumières, aux lieux où la vérité se communique sans ombre, l'ange gardien setient toujours prêt à déchirer les voiles qui nous la cachent. Tous les hommes sérieux et de bonne foi qui ont pris la peine d'observer avec soin ce qui se passe en eux, reconnaissent que très souvent il leur est venu, il leur est *tombé* dans l'esprit des pensées sages et salutaires, auxquelles ils ne s'attendaient pas, qu'ils n'avaient pas cherchées, dont en ce moment ils étaient même très éloignés.

Des jeunes filles, blanches encore de leur première candeur, mais près de se laisser aller aux assemblées équivoques, ont senti tout à coup une vive lumière se faire en leur intérieur, et les dangers de la danse leur sont apparus avec tant d'évidence et de clarté qu'elles s'en sont tenues éloi-

<sup>1</sup> 4 Reg., VI, 8-23.



gnées à jamais. Jusque-là, elles avaient inconsciemment partagé l'aveugle préjugé de tant de ces jeunes filles d'aujourd'hui, et elles n'avaient vu dans le bal qu'un amusement innocent et permis à la condition d'éviter certains excès. Désormais, et sans y avoir jamais réfléchi auparavant, la danse leur apparaissait pour ce qu'elle en effet, pour un jeu inventé par le démon de la luxure et de l'impureté.

Dites-moi, mes frères, d'où pensez-vous que soient venues ces illuminations soudaines et salutaires ? Voici sur ce point la réponse et l'enseignement des docteurs catholiques : ces pensées, ces lumières spirituelles, qui nous éclairent sur la conduite à tenir, sur le chemin à suivre dans telle circonstance, c'est Dieu qui nous l'envoie à la demande et par le ministère de nos anges gardiens.

Le bon ange fait exactement près de nous le contraire de ce que fit le serpent auprès d'Eve. La première femme arrive près de l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu a défendu de toucher aux fruits de cet arbre. Eve le sait, et jamais ne lui est venue une seule fois la pensée qu'elle pourrait enfreindre la défense du Seigneur. Mais voici le démon caché sous la figure du serpent. Il se charge, lui, de faire naître cette pensée dans l'esprit de la femme. Ce qu'elle a toujours regardé comme un péché et une mauvaise action, le démon le lui dépeint comme une chose qu'elle peut accomplir impunément. Il aveugle la femme sur le caractère coupable et criminel de la déobéissance ; et la malheureuse ne voit plus, ne considère plus rien, ni la main de Dieu prête à se lever sur elle pour la maudire, ni la mort qui vient derrière sa faute. Elle ne voit plus qu'une seule chose : c'est que les fruits de cet arbre sont beaux et délectables au regard. Et elle en mange, et elle en fait manger à son mari. Voilà, mes frères, ce que fait le démon par la tentation : il nous aveugle, il nous cache le côté criminel et coupable des actes auxquels il nous pousse, il nous empêche de voir en quel abîme nous allons nous jeter.

Mais aussi, voilà bien ce qui nous fait mieux comprendre l'action de l'ange gardien près de nous. Car, envoyé de Dieu et placé à nos côtés tout exprès pour s'opposer aux attentats du démon contre nous, le bon ange agit précisément à l'opposé du mauvais ange : celui-ci nous aveugle, celui-là nous éclaire sur la gravité de nos œuvres et nous en fait voir la malice ; celui-ci nous montre comme permise ou profitable une action pernicieuse et perverse, celui-là nous découvre, à la lumière de la foi ou simplement de la raison, dont il agite en nous le flambeau, le danger et le mal caché sous les apparences d'une action indifférente, d'un amusement, d'un divertissement, d'un jeu, d'une fréquentation, dont nous ne voyons que le côté attrayant ; le démon cherche à enténébrer nos pas et à nous faire prendre le chemin de l'abîme pour le bon et le vrai chemin, l'ange gardien illumine pour nous le sentier où il nous faut marcher pour arriver au salut éternel.

Tel est, mes frères, l'enseignement des saints docteurs. Si vous n'avez jamais remarqué que l'ange gardien exerce envers vous cette mission lumineuse et révélatrice, c'est, je ne crains pas de le dire, c'est que vous n'avez pas soin de lui demander de vous éclairer. Tobie demandait à l'ange Raphaël de l'instruire : « Je vous en prie, lui disait-il, faites-moi connaître quel remède on peut tirer du fiel de ce poisson. » Vous de même, priez votre bon ange de vous instruire et de vous éclairer. Ne vivez pas à côté de votre ange illuminateur comme si vous ignoriez sa présence. Ne laissez point s'écouler les jours, les semaines, les

années sans penser à lui, sans recourir à lui une seule fois. Honorez-le, et vous ne serez pas longtemps sans ressentir les effets de sa protection et de son assistance. Peut-être même obtiendrez-vous de lui, si vous avez une vive foi, ces faveurs temporelles dont plusieurs saints personnages dans l'Eglise ont joui de la part de leur ange gardien.

### III

De même en effet que les démons, par une permission toute spéciale de Dieu, peuvent nuire aux hommes dans leurs corps et dans leurs biens, de même les bons anges, par une semblable permission de Dieu, peuvent procurer à ceux de nous dont ils sont chargés la santé du corps, la prospérité et la réussite dans les affaires, et toutes sortes d'avantages temporels. N'avons-nous pas vu, mes frères, le bon ange préserver les jeunes Hébreux dans la fournaise des atteintes de la flamme, et Daniel de la gueule des lions ? N'avons-nous pas vu l'ange gardien guérir les plaies de sainte Agathe ? Et combien d'autres faits semblables dans la vie des saints !

Je veux, mes frères, en terminant, vous citer un trait emprunté à la vie de sainte Françoise Romaine, veuve, pour vous montrer comment l'ange gardien se charge quelquefois directement du soin de nos affaires et de nos intérêts temporels. Ce trait vous en apprendra plus sur ce point que tout ce que je pourrais dire. Il serait du reste inutile d'insister longuement sur ce sujet.

Mariée à un riche Romain, nommé Laurent de Pontiano, sainte Françoise avait vu, dans un trouble politique, son mari condamné à l'exil et ses biens confisqués. La maison de religieuses Oblates qu'elle avait fondée dans Rome, était réduite à un dénuement extrême, les sœurs manquaient du nécessaire, et le pain même fit défaut plus d'une fois.

Dans cette fâcheuse nécessité sainte Françoise eut recours à son ange gardien. Elle se plaignit à lui de la misère des pauvres religieuses, et le chargea de recouvrer une créance très considérable que son mari possédait sur un homme noble, passé subitement de la gêne à une brillante fortune. La vertueuse dame jouissait de la faveur singulière de voir sensiblement son bon ange auprès d'elle. Quand elle lui donna cette étrange commission, c'était le soir, la nuit était venue. Qu'elle n'est pas au matin la joie de notre sainte en voyant entrer auprès d'elle le riche patricien son débiteur ! Il apportait la somme entière, se confondant en excuses d'avoir si longtemps retardé ce paiement ; et il voulut y ajouter par reconnaissance, une nouvelle somme égale à la première. — La sainte remercia le noble patricien ; mais elle remercia bien plus vivement encore son bon ange du bienfait reçu de lui en cette circonstance. L'ange daigna lui révéler que lui et les anges ses frères en usaient souvent de la sorte envers ceux qui mettaient en eux une confiance sans bornes, et qui se plaisaient à les invoquer et à recourir à eux dans leurs moindres besoins.

Hésiterions-nous encore, mes frères, à nous adresser à notre ange gardien dans toutes les nécessités de la vie pour l'âme et pour le corps ? Ah ! faisons donc souvent à notre bon ange cette prière que l'Eglise a enrichie de ses indulgences : « Ange de Dieu, qui êtes mon gardien par un bienfait de la divine charité, éclairez-moi, protégez-moi, dirigez-moi, gouvernez-moi. Ainsi soit-il ! »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cent jours, *toties quoties* (Béringer, *Les Indulgences*, t. 1, 122).

## POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

ENTRETIEN FAMILIER SUR L'HUMILITÉ  
DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Gratia Dei sum id quod sum.  
(II Cor., xv, 10).

C'est une grande et belle chose que l'humilité. Saint Augustin suppose qu'on l'interroge sur la dignité des vertus. « Quelle est la première vertu ? » Et il répond : « L'humilité. » « Quelle est la seconde ? » Et il répond : « L'humilité. » « Quelle est la troisième ? » Et il répond encore : « L'humilité. » Et toutes les fois, ajoute le grand Docteur, que vous m'adresserez la même interrogation, je vous ferai la même réponse.

Non pas que l'humilité, quant à son objet, occupe le premier rang dans le chœur des vertus surnaturelles. C'est au point de vue de l'utilité qu'elle a un rôle prépondérant. Sans elle aucune vertu solide ; sans elle aucune fermeté dans le bien, aucune persévérance dans le service de Dieu. Avec elle au contraire tous les biens célestes nous arrivent en foule : elle prépare la voie aux dons du Seigneur, elle les garde, elle les protège, elle les développe, avec elle on va sûrement au ciel.

L'humilité est la marque la plus authentique de la sainteté ; elle est le triomphe de la grâce de Dieu et de la bonne volonté humaine ; elle est le charme et le bonheur de la vie.

Mais, il faut l'avouer, elle est la vertu difficile. L'estime exagérée de nous-mêmes, les recherches désordonnées de l'amour-propre, fruit malheureux du péché originel, y répugnent vivement. Mais plus elle est difficile, plus notre zèle à l'acquiescer doit être ardent.

On dit que les paroles émeuvent, mais que les exemples entraînent : c'est pourquoi il est bon, pour nous déterminer à lutter contre l'orgueil et à pratiquer l'humilité, d'en contempler un modèle achevé dans notre mère du ciel, dans la très sainte Vierge !

Marie, en effet, a été *parfaitement humble* dans toute sa vie ; elle a pratiqué dans la perfection *tous les genres d'humilité* ; et elle reçut avec une incroyable surabondance la *récompense* promise aux humbles de cœur.

Regardons, admirons, imitons : *Aspice et fac secundum exemplar !*

## I

La vénérable sœur Paule de Foligno, nous dit saint Alphonse de Liguori<sup>1</sup>, eut le bonheur de connaître dans une extase combien fut grande l'humilité de la sainte Vierge. Faisant à son confesseur le récit de cette faveur, elle s'écriait toute saisie d'étonnement : « L'humilité de Notre-Dame ! ô mon Dieu ! l'humilité de Notre-Dame ! Il n'y a rien de si humble dans le monde qui puisse lui être comparé ! » Le Seigneur permit aussi qu'un jour sainte Brigitte vit en esprit deux femmes : l'une toute remplie de vanité et entourée de faste : « Celle-là, lui fut-il dit, c'est l'orgueil ! Cette autre que vous voyez la tête baissée, serviable pour tout le monde, occupée de Dieu seul, ne s'estimant rien, celle-là est l'humilité ; elle se nomme Marie ! »

Avec quels accents d'enthousiasme, avec quel magnifique ensemble les saints Docteurs ont proclamé, loué, exalté l'humilité de Marie ! « Il n'y eut jamais, » dit saint Bernardin de Sienne, pour ne

faire que quelques citations, « il n'y eut jamais de créature plus sublime que la très sainte Vierge, et il n'y en eut jamais qui eût de plus bas sentiments d'elle-même. » Et sainte Thérèse : « Les divines clartés qui inondaient son âme lui donnaient une si haute et si splendide notion des grandeurs de Dieu qu'elle ne pouvait que s'abîmer, dans son néant, devant lui. » Et saint Bernard : « Marie était petite à ses yeux et grande devant Dieu, voilà pourquoi elle a été glorifiée. » Et saint Liguori : « O humilité de Marie, ô vertu digne de tous nos éloges, vous avez attiré Dieu sur notre pauvre terre, vous avez arraché nos âmes à l'enfer, et vous nous avez ouvert les portes du ciel ! »

Marie a été humble et très humble ; Marie a été un prodige inouï d'humilité : tant soit peu que nous réfléchissions, nous en aurons la conviction la plus absolue.

Si à proportion qu'un édifice sera plus élevé, les fondations doivent descendre plus avant dans le sol, que devons-nous penser de l'humilité de la sainte Vierge, vertu qui a été le fondement de toutes ses perfections et de la gloire immense dont son Fils l'a couronnée ? Tout est grand en Marie, tout y est admirable, tout y est surprenant : grande, admirable, surprenante est sa très profonde humilité.

Et puis, d'après saint Augustin, l'humilité n'est-elle pas l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi-même ? N'est-elle pas l'une des formes les plus splendides de la justice ? Or, qui plus que Marie, parmi les créatures, a aimé le Créateur ? N'est-elle pas appelée par l'Eglise « le miroir de justice ? »

D'autre part, d'après saint Paul, les prédestinés doivent porter le caractère de Jésus-Christ, et plus ils sont élevés en perfection, plus ils sont l'image vivante du Sauveur. Or quelle a été la vertu la plus saillante du Verbe incarné ? N'est-ce point l'humilité ? Le grand apôtre n'a-t-il pas écrit aux Philippiens ces paroles saisissantes : « Mes frères, prenez les sentiments du Christ Jésus ; il était Dieu ; il pouvait sans mensonge se dire l'égal de son Père, et il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave, jusqu'à se faire homme. Il s'est humilié en obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix ! » L'humilité de Jésus-Christ, je la trouve inscrite en lettres plus lumineuses que le soleil à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, au Calvaire, au Tabernacle. Marie, plus que personne, en a contemplé le mystère ! Marie, plus que personne, est la copie exacte, expressive, de l'Homme-Dieu ; Marie, plus que personne, a donc connu, aimé et pratiqué l'humilité.

Certes, j'admire Abraham, prosterné devant l'Eternel, et s'écriant abîmé dans son néant : « Je ne suis que cendre et poussière ! » J'admire saint Jean-Baptiste chantant avec une admirable conviction le refrain de l'humilité : « Je ne suis qu'une voix criant dans le désert : Préparez les voies du Seigneur ! » Mais j'admire davantage la très sainte Vierge. Elle est plus humble que le Père des croyants ; elle est plus humble que le Précurseur ; elle est plus humble que les saints les plus humbles, elle est humble comme l'humilité elle-même ! Sa vie entière, comme celle de son divin Fils, a été l'humilité en action. Mais étudions-en plus en détail, pour notre instruction et notre édification, les formes admirables.

## II

Marie a pratiqué, et dans la perfection, *tous les genres d'humilité* : l'humilité intérieure, où l'humilité de cœur, qui est l'humilité essentielle d'où découle tout le reste ; l'humilité en paroles ; l'humilité en œuvres.

<sup>1</sup> Les gloires de Marie, édit. Mame.



I. *L'humilité de cœur* est une vertu par laquelle on se connaissant bien, on reconnaît sa misère et son néant, on est persuadé que tous les biens que l'on possède viennent de Dieu, et l'on se méprise soi-même pour rendre honneur et gloire à Dieu, source de tout bien, origine de toute vertu et principe de toute perfection.

Sainte Thérèse, recherchant pourquoi Dieu aime tant l'humilité, découvrit que c'est pour cette raison qu'il est le Dieu de vérité. Ceux donc qui marchent dans la vérité sont toujours humbles. La vanité vient de l'erreur et de l'ignorance. C'est pourquoi les pécheurs, qui sont aveuglés par les ténèbres de l'iniquité, sont plus sujets à l'orgueil et à la présomption ; les saints, au contraire, qui sont éclairés du beau jour de la grâce, en sont bien éloignés. L'Angélique Docteur, par exemple, disait qu'il n'avait jamais eu de pensée de vanité, et saint Ignace, l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus, avouait qu'il ne savait pas comment on pouvait en prendre.

C'est bien cela l'humilité, savoir, la vérité exactement et rigoureusement appliquée à nous-mêmes, à nos qualités, à notre vie.

Oh ! comme Marie fut une amante héroïque et passionnée, si j'ose dire, de la vérité pratique !

Sans doute elle connaissait parfaitement l'immensité des grâces dont Dieu l'avait prévenue et ne cessait de la combler ; sans doute elle avait conscience de n'avoir jamais offensé Dieu par le plus petit péché ; mais elle savait que tout venait de Dieu et que d'elle-même elle n'était que misère et indigence.

Les fleuves s'enflent et débordent par la fonte des neiges et par l'abondance des pluies du ciel ; mais la mer reçoit tous les fleuves dans son sein sans sortir de ses bornes, et même sans qu'il y paraisse. Ainsi en fut-il de Marie, véritable océan de vertu. Toutes les grâces affluaient en elle et elle ne s'enflait pas.

Plus elle connaissait, dans une vive lumière, les bontés de Dieu à son égard, plus elle reconnaissait sa bassesse, plus elle entrait dans une ineffable confusion, semblable au pauvre mendiant qui revêtu par charité d'un splendide vêtement, loin de s'enorgueillir en présence de son bienfaiteur, s'abaisse, au contraire, parce que l'habit brillant qu'il porte lui est un souvenir saisissant de sa pauvreté.

Aussi bien Marie toute comblée des dons de Dieu s'humilie. A mesure qu'elle reçoit quelque grâce nouvelle, elle se méprise davantage ; son refrain sincère et constant est la parole des saints Livres : « Seigneur, non pas à moi la gloire, mais à vous, *non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* ; je vois, je sens mon indigence, *ego vir videns pauperitatem meam* ; c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, *gratia Dei sum id quod sum* ; qu'avez-vous que vous n'avez reçu, et si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifier comme si vos trésors venaient de vous, *quid habes quod non accepisti* ? » Et jamais elle ne se complaisait en elle-même ; jamais elle ne se préférait à personne ; jamais elle ne méprisait son prochain ; elle ne comprenait pas même qu'elle pût recevoir des louanges.

Nous en avons un exemple frappant dans son attitude vraiment étonnante, au jour de sa suprême glorification terrestre, au jour de l'Annonciation.

Elle voit venir à elle un ange du premier ordre, l'archange saint Gabriel. Celui-ci l'assure qu'elle est remplie de grâce et de sainteté ; que le Seigneur est avec elle, c'est-à-dire qu'il l'aime, qu'il la protège, qu'il la conduit, qu'il est uni à son cœur ; qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais, sur qui le ciel verse des bénédictions aussi singulières, aussi abondantes

que sur elle ; qu'au reste elle a eu le bonheur de plaire à Dieu plus qu'aucune créature ; qu'il l'a destinée à être la mère de son Fils unique. O merveille ! ces louanges ne l'enflent pas d'orgueil ; elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joie. Bien plus, un trouble soudain se saisit d'elle ; elle paraît interdite ; elle ne comprend rien à ce mystère ; elle se trouve dans un embarras qu'elle ne peut dissimuler et qu'elle ne peut exprimer. Ayant devant les yeux sa propre bassesse et son néant, elle se jugeait si peu ressemblante au portrait que faisait d'elle le céleste messager, qu'elle ne savait que penser de ces paroles si élogieuses. Et cependant c'est un ange qui les apporte, et cela de la part de Dieu qui connaît infiniment mieux notre âme que nous-même !

O prodige de saint abaissement, ô miracle d'humilité !

II. De la profonde connaissance de son néant procède en Marie une incroyable *humilité de paroles*.

Lorsqu'on lit la vie des saints, et surtout ces ouvrages admirables où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées et les lumières extraordinaires qu'ils ont reçues de Dieu ; lorsqu'on entend parler de ces grâces singulières, de ces dons de contemplation sublime communiqués à une sainte Catherine de Sienne, à une sainte Thérèse ; lorsqu'on réfléchit à ces divines ardeurs, à ces sentiments incompréhensibles qu'elles rapportaient de leurs ravissements et de leurs extases : Mon Dieu, s'écrie-t-on, quels trésors d'instructions et de lumières, quels sujets d'admiration et de sanctification ne posséderions-nous pas, si Marie avait voulu communiquer les secrets de son cœur, et publier les faveurs qui lui ont été faites dès son enfance ! Marie, dont la contemplation a surpassé les vues des séraphins, Marie qui a reçu plus de grâces que tous les prédestinés ensemble, Marie qui sans cesse y a correspondu de toute l'étendue de ses forces, Marie qui a été pendant neuf mois le tabernacle vivant du Sauveur, qui a vécu avec lui durant trente années, qui l'a vu naître, vivre et mourir, quelle sagesse incommensurable elle a acquise, quelles vertus parfaites elle a pratiquées ! Et cependant, par un mystère inouï de modestie, elle ne nous en a rien fait savoir !

Elle chérissait le silence par amour pour l'humilité.

Elle ne l'a rompu que rarement, et quand elle le faisait, ce n'était que contrainte par une nécessité absolue, pour rendre hommage à la vérité ; et alors elle trouvait moyen d'y pratiquer aussi d'une manière héroïque l'oubli d'elle-même, rapportant tout à l'honneur de Dieu.

Ses paroles sont rares, en effet, dans l'Evangile, et elles sont toutes pénétrées de l'humilité la plus admirable.

Quand retrouvant Jésus dans le temple elle se plaint doucement à lui de son absence, elle ne se nomme pas la première, elle se place après saint Joseph : « Votre père et moi... » dit-elle.

Quand rassurée par l'ange sur la conservation du trésor de sa virginité, elle donne son consentement pour l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, elle se contente de dire : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Pouvait-elle s'exprimer plus brièvement et plus simplement ? Une autre se serait étendue sur son indignité, elle aurait exagéré son peu de mérite, elle aurait fait des instances pour détourner un pareil honneur. Mais il ne vient pas à l'esprit de la sainte Vierge que le Seigneur ait l'intention de l'honorer ou qu'il trouve en elle quelque chose qui l'engage à la préférer et à la choisir pour sa mère. Elle regarde ce choix comme un effet de la volonté absolue de Dieu, qui, voulant avoir une



mère, prend de toutes les femmes celle qui le mérite le moins.

Et lorsqu'elle est devenue, par l'opération du Saint-Esprit, mère du Christ, la maternité divine n'apporte pas plus de changement dans son humilité que dans son inviolable virginité. Elle a été mère sans cesser d'être vierge, et par un prodige qui n'est peut-être pas moindre, elle a été mère de Dieu sans concevoir plus d'estime d'elle-même, sans se préférer à la dernière des femmes. Et quand sa cousine Elisabeth la salue comme la mère de Dieu, quand elle la déclare bénie entre toutes les femmes, quand elle exalte le fruit de ses entrailles, quand elle loue sa foi héroïque, Marie, calme et paisible, s'oublant toujours elle-même, ou plutôt prenant soin de s'abaisser très profondément, reporte à Dieu tout honneur et toute gloire, et répond par le *Magnificat* qui est le chant inspiré de son humilité ! *Resperxit humilitatem ancillæ suæ.*

III. Ses actions ont répondu à ses paroles ; les unes comme les autres ont procédé de la même source, de la conviction de sa misère et de son néant.

Elle a voulu passer inaperçue, vivre au temple, à Nazareth, pendant la vie publique de Notre-Seigneur, dans l'oubli le plus complet ; et, il faut le dire, Dieu et les hommes se sont comme entendus pour donner pleine satisfaction à ses desirs. Qui le croirait ? Jamais Jésus ne fait d'elle les pompeux éloges dont il a honoré certains privilégiés de son amour, par exemple saint Jean, sainte Madeleine, la Chananéenne, le Centurion. A peine son nom est-il prononcé dans les Evangiles et les Actes des apôtres, tandis qu'on y entre dans les détails les plus circonstanciés sur saint Pierre, sur saint Paul, sur les prodiges qui s'accomplissaient par les mains des disciples. On n'entend point parler de miracles qu'elle ait opérés. La mère de Dieu demeure jusqu'à la mort dans une obscurité si profonde qu'on ne peut guère en imaginer de plus grande. On dirait qu'on n'ait rien remarqué en elle qui fût digne d'être transmis aux siècles éternels !

Et quand elle paraît en public, quand elle agit, il semble qu'elle prenne à tâche de s'abaisser et d'éloigner d'elle toute considération.

Elle porte dans son chaste sein le Verbe incarné, et elle fait un pénible voyage pour aller rendre visite à sainte Elisabeth, elle la salue la première, et la sert comme une humble servante. Elle est la souveraine du ciel et de la terre, et elle ne fait point difficulté d'obéir aux ordres de César. Elle qui comptait quatorze rois dans sa famille, loge dans une misérable étable. Elle qui est plus pure que le soleil, veut bien passer pour immonde au jour de la Purification. Elle qui doit commander aux anges et aux hommes, épouse un pauvre charpentier et lui obéit avec une soumission très respectueuse. Elle qui est la première des créatures, dit saint Bernard, se met la dernière dans le Cénacle. Elle a révélé à sainte Brigitte qu'elle désirait voir le temps du Messie pour avoir l'honneur d'être la servante de sa mère, et, comme il est rapporté dans une autre révélation, la servante des servantes de sa mère. Saint Bonaventure nous dit qu'elle demandait à Dieu la grâce de vivre dans le temps de l'Incarnation de son Fils, et qu'elle le priait de lui conserver ses yeux pour voir sa très pure mère, sa langue pour la louer, ses mains pour la servir, ses pieds pour se rendre à l'exécution de ses ordres. — Enfin, ajoute saint Liguori, les humbles aiment le mépris. Aussi bien on ne dit pas que Marie parût à Jérusalem lorsque le Sauveur y fut reçu avec tant d'honneur le jour des Rameaux. Mais le jour de son trépas, elle ne craignit point de se montrer publique-

ment sur le Calvaire, ne reculant pas devant le déshonneur d'être connue comme la mère du condamné qui allait, proscrit par les premiers corps de la nation, honni du peuple, subir une mort ignominieuse !

### III

Dieu hait l'orgueil parce qu'il est à la fois un mensonge, une ingratitude et un larcin : voilà pourquoi dans l'Evangile ce vice est l'objet de tant d'anathèmes qui se résument dans ce mot : « Quiconque s'élève sera humilié ! »

Au contraire Dieu chérit les humbles, il exauce leurs prières, il les protège, il s'incline vers eux avec bonté, il les bénit, il les grandit : « Quiconque s'humilie sera élevé ! »

D'après ce principe on peut imaginer quelle récompense magnifique reçut la très sainte Vierge pour prix de son humilité.

Elle a été la plus humble des créatures, elle est la créature que Dieu a le plus glorifiée.

A cause de son humilité elle a été comblée de grâce, elle a été bénie entre toutes les femmes, et surtout elle a été élevée à la dignité incomparable de mère de Dieu. Le nard, dit gracieusement saint François de Sales<sup>1</sup>, ne s'élève jamais en haut comme les cèdres du Liban, mais il demeure toujours en sa bassesse jetant son parfum avec tant de suavité qu'il réjouit tous ceux qui l'odorent. Certes nous pouvons bien dire que la sainte Vierge a été comme un nard très précieux ; car elle ne s'est jamais élevée pour toutes les grandes grâces et faveurs qui lui ont été faites, mais elle est toujours demeurée en sa bassesse et petitesse. Et par cette humilité, comme le nard, elle a jeté un parfum de si suave odeur qu'il est monté jusqu'au trône de la divine majesté, jusqu'au Fils de Dieu qui en a été tellement épris qu'il a quitté le ciel pour venir ici-bas en terre s'incarner dans le chaste sein de cette Vierge incomparable. *Cum essem parvula placui Altissimo.*

Élevée, à cause de son humilité, à la plus sublime dignité, Marie en récompense de la même vertu est placée au plus haut sommet de la gloire dans le ciel. Elle occupe le trône le plus rapproché du Sauveur ; elle est la souveraine de l'univers ; elle reçoit les hommages les plus profonds, les plus ardents, les plus continus des anges et des hommes. *Resperxit humilitatem ancillæ suæ... fecit mihi magna qui potens est.*

En terminant, un retour sur nous-mêmes. Entrons dans des sentiments de confusion et de crainte. En face du modèle que nous venons de contempler, frappons-nous la poitrine. Nous sommes si orgueilleux en effet ! Nous ne sommes rien, nous ne valons rien, nous avons offensé Dieu de bien des manières, nous sommes néant trois fois, au point de vue de l'existence et de la conservation et à cause de nos péchés, et nous nous estimons grandement, nous dédaignons les autres, nous avons à tout propos notre éloge sur nos lèvres, nous voulons être remarqués, loués, honorés ; nous ne rêvons que grandeurs, distinctions, dignités ! Pauvres misérables, que nous faisons pitié aux anges à cause de notre folie ! que nous nous préparons d'amers regrets pour l'heure de notre mort ! au devant de quelles humiliations nous courons !

Changeons de sentiments et de conduite. Recherchons, pratiquons l'humilité, si nous voulons être les enfants bien-aimés de la très sainte Vierge ; demandons à Dieu cette vertu par d'ardentes prières.

<sup>1</sup> Sermon pour la Visitation de Notre-Dame.



Jésus doux et humble de cœur, rendez notre cœur semblable au vôtre !

Cœur de Marie, si semblable à celui de Jésus, rendez nos cœurs conformes à celui de notre Sauveur !

## PETITE INSTRUCTION POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

### ESCLAVAGE DES MONDAINS ET LIBERTÉ DES ENFANTS DE DIEU

*Nos autem secundum Isaac  
promissionis filii sumus.*

Nous sommes, nous, les enfants de la promesse, figurée dans Isaac. (Gal., iv, 28).

La doctrine que renferme l'épître d'aujourd'hui peut se résumer en ces deux mots : esclavage et liberté.

Les Galates avaient été convertis à la vraie foi par l'apôtre saint Paul. Leur première ferveur avait été grande. Mais voici que des docteurs juifs leur prêchent la nécessité de la circoncision et des observances légales, et parviennent à surprendre leur bonne foi.

L'apôtre, pour y remédier, leur écrit. Il leur représente la différence qui existe entre l'ancienne alliance et la nouvelle : l'une était celle des esclaves, l'autre est celle des hommes libres. Or, c'est le Christ qui nous a affranchis, nous a donné la liberté. Que les chrétiens gardent cette liberté, et ne se replacent plus sous le joug des cérémonies mosaïques.

Appliquons à nous-mêmes, à notre temps, cette belle doctrine de saint Paul. Où est actuellement la vraie liberté, où est l'esclavage ?

Le monde la réclame pour lui, la liberté. A l'entendre, la religion est une chaîne, un joug, un esclavage. C'est être libre que de s'en affranchir. Vieille chanson, déjà à la mode au temps du saint roi David ! « Brisons, s'écriaient alors les impies, brisons les chaînes que nous imposent Dieu et son Christ, rejetons bien loin de nous leur joug. » (Ps. II, 3).

Mais à l'encontre de ces prétentions s'élève la voix de l'apôtre. Les fidèles seuls, les fidèles de la nouvelle alliance sont vraiment en possession de la liberté. Cette liberté, ils la tiennent de Jésus-Christ lui-même. Elle est leur partage exclusif. Donc, le monde se trompe, il s'abuse étrangement, lorsqu'il veut donner le change ; il proclame bien haut qu'il est libre, en réalité il est esclave.

Les mots, en effet, ne sont rien, rien qu'un vain son, s'ils ne correspondent à des choses tangibles. Montrons donc que sous ce masque d'une prétendue indépendance vis-à-vis de Dieu se cache un triple et douloureux esclavage, esclavage du démon, esclavage du monde, esclavage des passions. Ce joug humiliant, les vrais chrétiens l'ont secoué ; aussi, quoiqu'en butte aux persécutions des méchants, ils sont et demeurent réellement libres.

#### I

Il faut à l'homme un maître. Cette formule « Ni Dieu, ni maître » est absolument mensongère. On peut refuser Dieu comme maître. Non, que l'on se soustraie à son domaine souverain, car, tôt ou tard, on est obligé de le reconnaître ; toutefois, l'homme abusant de sa liberté peut dire à

Dieu : « *Non serviam*, je ne vous servirai pas. » Qu'il le dise par la parole ou par les actes, c'est tout un. Mais cette indépendance est-elle l'affranchissement d'une servitude ? Qui oserait de bonne foi le soutenir ? N'est-il pas écrit que « servir Dieu c'est régner ? » Oh la belle sentence, et comme elle honore les fidèles serviteurs de Dieu ! Comme elle condamne ceux qui refusent leur obéissance à un tel maître !

Mais, soit, Dieu est pour vous un maître gênant. Vous ne voulez pas comprendre la grandeur de l'homme agenouillé devant son Créateur. Etes-vous sûr de n'avoir point d'autre maître ? Vous vous en vantez. Prenez garde, vous n'échapperez à Dieu que pour tomber sous l'empire de celui que Notre-Seigneur lui-même a appelé « le prince de ce monde. » Or, Satan ou le démon exerce sur ceux qui sont à lui une véritable tyrannie. Il vous dit que vous êtes libres ; la foi vous crie que vous êtes livrés au pire esclavage. Nierez-vous que vous appartenez à ceux que Notre-Seigneur désigne sous ce terme générique de « monde ? » Vous vous en glorifiez plutôt. Comment donc pourriez-vous soutenir que vous échappez à la domination de son chef ? Que vous le reconnaissez ou non, Satan a des droits sur vous, droits rigoureux qui font de vous des esclaves ; car si le démon vous laisse libres pour le mal, s'il favorise, s'il encourage tous vos penchants mauvais, il vous enlève en retour toute initiative, toute liberté pour le bien.

Pour nous, chrétiens, nous savons que le Christ a terrassé le démon, qu'il l'a réduit à l'impuissance, qu'il a détruit son empire, qu'il nous a arrachés à cette tyrannie qui tenait tout le genre humain courbé sous ses lois. Nous avons conscience de notre affranchissement et nous estimons que c'est là le premier caractère de notre liberté.

Que dis-je ? à notre baptême et bien de fois dans le cours de notre vie, nous avons solennellement renoncé à Satan, à tout ce qui, à un titre quelconque, relève de lui, à ses œuvres, à ses pompes. Ces engagements sacrés, nous voulons les tenir, nous souvenant que Dieu nous a faits ses fils : « *Nos autem promissionis filii sumus.* » Les fils de Dieu, élevés à cet excès de dignité, de noblesse, pourraient-ils sans déchoir, sans forfaire à l'honneur, consentir à devenir les esclaves du démon ? Oh ! quel profond abaissement ce serait ! et qu'ils sont à plaindre ceux qui n'en sentent point la honte, qui n'en comprennent pas l'épouvantable malheur !

#### II

Le monde, avec ses faux airs de liberté, est lui aussi un dur tyran.

Voyez en effet par quelles chaînes il lie ceux qui sont à lui. C'est d'abord l'opinion qui prétend tout soumettre à ses jugements. Si vous désirez jouir de ses faveurs, il vous faudra abdiquer bientôt toute personnalité, penser comme elle, parler comme elle, changer comme elle.

C'est ensuite la mode avec ses exigences folles, avec ses caprices sans cesse renouvelés. Essayez de ne pas la suivre, ne serait-ce que partiellement. Aussitôt vous serez traité d'homme bizarre, inhumain, ignorant des convenances. On railera votre simplicité, on sera plein de dédain, de pitié pour votre réserve, votre modestie, pourtant si chrétienne.

Enfin, la coutume se joint à la mode et à l'opinion pour asservir les mondains. La coutume, qui dira le joug inflexible qu'elle impose aux humains ? Devant elle, les convictions doivent céder, les caractères s'abaisser, les fermes résolutions plier. On n'oserait pas ne pas faire comme tout le monde, et nombreux sont ceux qui se persuadent avoir de légitimes excuses dans cette sorte de

nécessité à laquelle ils n'ont pas le courage de se soustraire.

O monde, voilà bien ta liberté, faite de liens impitoyables et d'entraves sans nombre !

Alors même qu'il ne subirait pas d'autres persécutions de la part des méchants, le chrétien a peine à échapper à cette incessante obsession qui le poursuit partout. « Mais, dit l'apôtre, comme autrefois Israël, le fils de l'esclave, maltraitait Isaac, le fils de la femme libre, ainsi en est-il de nos jours. » (Gal. iv, 29). Je ne veux point détailler ici ces tracasseries odieuses, ces dénis de justice, ces menaces trop souvent suivies d'effet, dont le monde est coutumier à l'égard de ceux qui veulent garder leur indépendance. Hélas ! il faudrait être aveugle pour méconnaître cette oppression inique qu'il fait peser de préférence sur les petits, sur ceux qui sont pauvres et sur ceux qui sont faibles.

Mais alors, comment les fidèles seront-ils libres eux-mêmes ? « Quoi donc, s'écrie ici saint Jean Chrysostome ? Toute notre consolation consisterait-elle à savoir que les hommes libres sont persécutés par les esclaves ? Non, dit l'apôtre ; je ne m'en tiens pas là, écoutez encore ce qui suit, et vous y trouverez de quoi vous consoler et vous raffermir contre les persécutions. Ce qui suit, ce sont ces mots : « Chassez la servante et son fils : car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre. » Avez-vous vu quel a été le prix de cette tyrannie éphémère, de cette arrogance intempestive ? L'enfant persécuteur est exclu de l'héritage paternel, le voilà forcé de s'exiler et d'errer en compagnie de sa mère. » (Comment. sur l'Ep. aux Galates, iv, 4).

Ainsi la tyrannie du monde passera, elle est réservée aux justes jugements de Dieu. Et nous qui aurons affirmé notre liberté en lui résistant, qui aurons méprisé ses menaces et tenu bon malgré toutes ses violences, nous aurons seuls part à l'héritage réservé par Dieu à ses enfants.

### III

Esclave du démon, esclave du monde, l'impie est encore l'esclave de ses propres passions.

C'est l'orgueil d'abord qui le rend obstiné dans ses erreurs, ses préjugés, ses idées fausses. La vérité en le rendant libre le sauverait, *veritas liberabit vos*. Mais la vérité il la repousse, il croirait s'humilier en la prenant pour guide de ses pensées, de ses jugements, de sa conduite.

L'orgueil aussi l'assujettit à tous les autres vices. Car par l'effet de cette passion funeste, il en vient à se faire gloire de ce qui est pour lui un sujet de honte. Engagé dans une voie mauvaise, il croit qu'il ne lui est plus permis de reculer, qu'il est tenu d'honneur à aller jusqu'au bout, et souvent il ne s'arrête que lorsqu'il est tombé dans les plus profonds abîmes.

Or, je vous le demande, est-ce là de la liberté ? n'est-ce pas plutôt le comble de la servitude, un esclavage aussi humiliant que dangereux ?

L'orgueil n'est pas le seul tyran que le mondain rencontre en lui-même. Quand on méprise la règle pleine de sagesse tracée par Dieu non pour supprimer ou violenter, mais pour guider et soutenir notre liberté, on est à la merci de toutes les tentations. Sans force pour y résister, il n'est pas d'excès dans lesquels on ne puisse tomber.

Alors l'habitude vient aggraver cet esclavage. L'habitude, a-t-on dit, est une seconde nature ; elle fait peser sur toute la conduite une sorte de nécessité impérieuse, de fatalité qui supprime le peu de liberté dont restent douées même les âmes les plus dégradées. Tout effort vers le bien devient comme impossible. Chaque jour nous entendons ce désolant aveu. Mais cet aveu d'impuissance complète,

auquel vous opposez vainement les plus suggestives exhortations, n'est-il pas le sceau dernier de l'esclavage où les passions maintiennent leurs malheureuses victimes ?

Oh ! comme apparaît bien ici le privilège des enfants de Dieu. Vrais fils de lumière, ils sont sans cesse en éveil pour ne pas se laisser surprendre par les premières atteintes des passions. Assez humbles pour se défier d'eux-mêmes, ils savent chercher et demander le secours qui leur est nécessaire. Malgré tout, la lutte pourra être pénible pour eux. Mais ils ont conscience de leur devoir, et ils sont soutenus par d'invincibles espérances.

Surtout ils ont à cœur de ne pas laisser l'habitude s'implanter dans leur conduite. Les chutes auxquelles les expose la fragilité humaine, restent rares ; par la mortification, par la prière, par la pratique des sacrements, ils réparent ces chutes passagères, les empêchent de se multiplier, au besoin ils dénouent les liens dont ils pourraient déjà être enlacés.

Voilà le triomphe de la liberté chrétienne jointe à la grâce.

Laissez donc, mes frères, laissez les mondains vanter leur liberté, en afficher partout jusque sur les édifices publics la mensongère expression. Pauvres esclaves, ils ne font tant de bruit que pour donner le change, et pour se consoler eux-mêmes de la servitude qui les opprime ! N'enviez point leur sort. Cette prétendue liberté du monde n'a rien qui doive tenter les chrétiens. Les misérables jouissances qu'elle procure, que sont-elles autre chose que des fruits de mort ? Elles durent un instant, et elles aboutissent à d'éternels tourments.

Remerciez plutôt Dieu de vous avoir donné cette liberté vraie, cette liberté supérieure qui triomphe du démon, du monde et de la chair. C'est le bienfait de la rédemption. Notre-Seigneur nous l'a acquise au prix de tout son sang. Estimez-la à sa juste valeur. Surtout, sachez en user ; ne la laissez opprimer par aucune force étrangère ; mais en toute circonstance montrez-vous et conduisez-vous comme des hommes libres. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Troisième dimanche de carême. — Jésus se plaint que les Juifs confondent ses œuvres avec celles du démon

#### CELUI QUI N'EST PAS AVEC JÉSUS-CHRIST EST CONTRE LUI

*Qui non est mecum, contra me est.*

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

*Objection.* — Je ne puis pas approuver la sévérité de certains prédicateurs qui damnent tous ceux qui ne sont pas absolument dévots ou complètement cléricaux ; je tiens à ma religion, mais je ne suis pas disposé à lui faire des sacrifices exorbitants et à me mettre pour elle en guerre avec le monde.

*Réponse.* — La guerre avec le monde est nécessaire si l'on veut avoir la paix avec Jésus-Christ. Saint Paul l'a dit : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*. Quiconque



se déclare pour le bien et la justice, est en butte à la contradiction des ennemis de toute justice et de tout bien.

*Objection.* — Ceux-là seuls qui aiment le mal sont contre Jésus-Christ.

*Réponse.* — Il y a des prévaricateurs qui le sont par goût et par les mauvaises dispositions de leur cœur; mais il y en a beaucoup d'autres qui, d'eux-mêmes assez portés au bien, trahissent leurs devoirs parce qu'ils risqueraient certains avantages temporels, s'ils s'y tenaient constamment attachés. Le monde se contente de leur faire entrevoir des disgrâces toutes prêtes à tomber sur eux : la perte de leurs emplois, la ruine de certaines espérances. Ces maux, quelque légers qu'ils soient, frappent vivement leur imagination, éveillent leur attachement à tous ces biens frivoles dont on menace de les dépourvoir. Leur vertu, dès lors, commence à chanceler, le mal qu'on leur proposait ne leur semble plus qu'une démarche douteusement criminelle; ce qu'ils auraient traité d'horrible prévarication, dans des conjonctures moins épineuses, leur paraît maintenant une innocente condescendance, un sage ménagement. Si la voix de leur conscience les accuse d'infidélité, ils rejettent ce reproche sur la nécessité des temps, sur la violence qu'on leur a faite, et ils croient trouver dans leur faiblesse une suffisante excuse de leur prévarication.

*Objection.* — J'ai à la fois la crainte de Dieu et la crainte des hommes, et je prétends que ces deux craintes ne sont pas incompatibles.

*Réponse.* — Quand on a la crainte de Dieu, on n'a plus rien à craindre des hommes. « Voulez-vous, dit saint Paul, ne rien craindre des puissances humaines ? faites le bien : *Vis non timere potestatem ? Bonum fac.* » Pourquoi ? c'est qu'alors ou les hommes ne pourront rien contre vous, ou le mal qu'ils vous pourraient faire tournera à votre avantage. Ainsi en fut-il pour le saint homme Job. Le démon lui voulait beaucoup de mal, mais Dieu ne permettait pas à Satan de mettre sa volonté à exécution : *Iste volebat*, dit saint Augustin, *ille non sinebat*. Quand est-ce qu'il en eut le pouvoir ? Quand il en eut la permission : *Quando iste permisit, ille potuit*. Et à quoi cette permission servit-elle ? au triomphe de la patience de Job. De même l'homme peut bien trouver le désir de nuire dans ce fond inépuisable de malice qu'il a hérité de nos premiers pères, mais il n'en aura pas le pouvoir si Dieu ne le lui donne, car toutes les créatures sont sous la puissance de Celui que seul vous êtes obligé de craindre.

*Objection.* — Il en est qui craignent Dieu et qui néanmoins ne sont pas protégés par Dieu contre les hommes.

*Réponse.* — Cette protection existe, bien qu'elle ne soit pas toujours visible. Que de fois, au contraire, le châtiment céleste apparaît visiblement contre ceux qui ont préféré la crainte des hommes à la crainte de Dieu. Est-il rare, malgré leurs précautions, de les voir tomber dans toutes les disgrâces qu'ils ont appréhendées, de voir l'iniquité se prévaloir de tous les avantages qu'ils lui ont laissé prendre, de les voir devenir les victimes des méchants auxquels ils ont cédé ? Qu'on éprouve bien alors la vérité de cette menace de Dieu dans la sainte Ecriture : *Comprehendam sapientes in astutia eorum*. Je tromperai toutes les précautions de ces sages du monde, je leur ferai un piège de leur propre prudence, et ils tomberont dans tous

les maux qu'ils craignent, par les voies mêmes qu'ils prendront pour les éviter.

*Objection.* — Je ne vois pas bien clairement pourquoi il ne me serait pas possible de craindre à la fois Dieu et les hommes.

*Réponse.* — *Omnia peccata*, dit saint Augustin, *duæ res faciunt in homine : cupiditas et timor ; proponitur præmium ut pecces, facis propter quod cupis ; terreris minis, facis propter quod times*. Que de fois l'opposition qui existe entre une volonté humaine et la volonté divine, réduit leurs serviteurs à l'impuissance d'avoir pour ces deux volontés les mêmes égards, et les mêmes craintes ! Il doit en être nécessairement de la crainte des hommes et de la crainte de Dieu comme des deux amours que Jésus-Christ nous déclare dans son Evangile avoir une incompatibilité naturelle, et ne pouvoir subsister ensemble. Aimer tout à la fois Dieu et les créatures, craindre tout à la fois les créatures et Dieu, voilà deux choses également impossibles.

*Objection.* — Les hommes n'honorent plus maintenant ceux qui ne les craignent pas.

*Réponse.* — Rien pourtant n'est plus honorable que la sage indépendance d'une âme qui, forte du sentiment de ses droits et de ses devoirs, ne relève que de Dieu seul et des pouvoirs ordonnés par lui. « Ont-ils de l'honneur, ces faibles chrétiens, ces chrétiens abrutis, qui, semblables à de stupides brebis (c'est la comparaison du roi-prophète), courent au précipice les uns après les autres, et les uns pour l'amour des autres ; qui périssent par bienséance, se perdent par complaisance, se damnent par déférence, qui ont peur, comme parle le même prophète, là où il n'y a aucun sujet de crainte, qui appréhendent d'être surpris dans le flagrant délit d'une pratique religieuse, comme le voleur novice qui glisse une main furtive et tremblante dans le trésor d'autrui ? Parcourez la société, et vous ne verrez partout que dépendance, imitation, servitude honteuse ; partout des enfants qui ne savent pas marcher seuls, qui ont besoin d'être menés en lisière, partout des esclaves craintifs qui interrogent l'œil du maître pour y lire l'ordre du jour et la conduite du moment. » (Giraud).

*Objection.* — Avouez au moins que ceux qui pèchent par crainte des hommes sont moins coupables que ceux qui pèchent par haine de Dieu.

*Réponse.* — Inutilement prétendriez-vous vous sauver sur votre faiblesse, et mettre au rang des péchés excusables ces perfidies que la crainte des hommes arrache de vous. C'est sur la rigueur des châtiments que Dieu prépare à de telles prévarications, qu'il faut en mesurer l'énormité. Or, quels sont ces châtiments ? Dieu dit lui-même dans l'Apocalypse qu'il égalera le supplice des hommes timides à celui des homicides, des empoisonneurs, des fornicateurs, des exécrables, et qu'il les destine à brûler ensemble éternellement dans l'étang de feu et de soufre. *Timidis autem*, remarquez-le bien, les voilà à la tête de tous ces scélérats, *timidis autem et execratis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis.... pars illorum erit in stagno ardente igne et sulphure*.

## MOIS DE SAINT JOSEPH

## XXX

## SAINT JOSEPH PATRON DES ÉPOUX

La grandeur de saint Joseph lui vient de ses deux titres incomparables, qui font de lui un être privilégié, supérieur, unique au ciel et sur la terre, ceux de Père de Jésus et d'Époux de Marie.

« De là ont découlé sa dignité, sa faveur, sa sainteté, sa gloire. »

Au-dessus de toutes les créatures brille la sainte Vierge, dont « la dignité est si haute qu'il ne peut être rien créé de plus grand. Mais comme Joseph a été uni à la bienheureuse Vierge par le lien conjugal, il n'est pas douteux qu'il n'est approché plus que personne de cette dignité suréminente par laquelle la Mère de Dieu surpasse de si haut toutes les natures créées. Le mariage est, en effet, la société et l'union la plus intime de toutes, qui entraîne de sa nature la communauté des biens entre l'un et l'autre époux.

« Aussi en donnant Joseph pour époux à la Vierge, Dieu lui donna non seulement un compagnon de sa vie, un témoin de sa virginité, un gardien de son honneur, mais encore, en vertu même du pacte conjugal, un époux qui participait à sa sublime dignité. » (Encyclique *Quoniam pluries*).

Telle est, admirablement définie par le pape Léon XIII, la doctrine catholique touchant notre sublime patriarche. Époux de Marie il a fidèlement accompli les *devoirs*, goûté les *joies* et connu les *peines* de la communauté conjugale. C'est donc à bon droit que nous l'invoquons comme le patron des époux, que nous l'honorons dans nos familles, que nous faisons, durant ce mois surtout, prier nos petits enfants devant son image, afin qu'il nous aide à remplir aussi tous nos *devoirs*, qu'il sème de quelques *joies* notre dure vie, comme on jette çà et là des fleurs dans un sentier escarpé, enfin qu'il nous soutienne et nous console dans nos *peines* quotidiennes.

## I

Vous connaissez les principaux devoirs du mariage : l'*amour*, la *fidélité*, l'*assistance* et le *support mutuel*. Si nous voulons jouir du spectacle d'un intérieur parfait, c'est toujours à Nazareth que se porte notre pensée, entraînée là d'ailleurs par notre cœur, par notre piété, qui se plaît dans la compagnie délicieuse de l'aimable trinité terrestre.

1. Quel vif et profond amour unissait Joseph et Marie, amour qui ne reposait point sur des charmes qui passent, comme la beauté du corps, ni sur les richesses mises en communauté, qui ne sont pas moins éphémères ! Ce qu'ils aimaient en eux-mêmes, c'était leurs vertus communes, ce magnifique patrimoine trop négligé dans les mariages ordinaires, et cependant le seul solide. Ils s'aimaient parce qu'ils étaient purs ; ils s'aimaient en Dieu, et ce qu'ils aimaient en eux-mêmes, c'était l'âme qui ne vieillit pas, qui ne se flétrit que par le péché. Or ni l'un ni l'autre ne connaissait la plus petite souillure, l'ombre même du mal. Leur âme s'embellissait donc chaque jour, et chaque jour ainsi ils s'aimaient davantage, en Dieu de plus en plus aimé. C'était d'ailleurs un amour actif, puissant, cet « amour fort comme la mort » dont parle l'Écriture. Aussi dans les périls, les traverses, le

dénuement, les angoisses, grandissait-il aussitôt, à la hauteur des épreuves, qui ressemblaient alors à l'huile qu'on jette dans une fournaise et qui en augmente l'intensité, qui en soulève les flammes.

2. La grande qualité de l'amour c'est de rester *fidèle* à l'objet aimé. Mais qui de nous ne sent combien tout amour humain est fragile ? Le jour du mariage l'anneau symbolique, ce signe matériel de l'union morale de deux âmes, de deux destinées, n'est-il pas surtout un signe de défiance de la vie ? Je veux bien que l'amour existe alors, mais quelque chose vous affirme qu'il ne durera pas : une voix intérieure, la connaissance de la fragilité du cœur humain, l'expérience des autres, les souvenirs personnels. Alors vous vous dites : « Eh bien ! nous allons unir étroitement nos deux avenir, pour qu'ils ne se séparent jamais, comme deux chaînes qu'on rassemble en une seule par un anneau solide. Les malheurs du temps, les catastrophes, nos ennemis s'attelleront en vain à chaque extrémité de cette chaîne désormais unique, pour la tirer en sens divers, la séparer en deux tronçons, et nous diviser, — ils n'y parviendront pas. Nos cœurs, nos deux sorts sont rivés l'un à l'autre pour toujours ! »

On se dit cela, et certainement on le croit. Mais pourquoi faut-il qu'à mesure que l'on se connaît on s'estime moins ? Et je ne parle pas ici des ménages où règne l'inconduite, où le crime a brisé l'anneau conjugal ; mais des meilleurs, où l'on s'est habitué à se voir, à souffrir de ses petits défauts réciproques, où peu à peu le dégoût vient, jusqu'au jour où l'on se trouve à jamais dans l'impuissance de s'aimer ? Parfois on voudrait s'aimer encore, mais une barrière infranchissable vous arrête.

D'autres fois cependant l'on rencontre des époux remplissant en conscience tous les devoirs du mariage, qui vieillissent ensemble, entourés d'une belle couronne d'enfants semblables aux rejetons de l'olivier, et qui n'ayant jamais failli se découvrent chaque année des qualités nouvelles. Plus ils se voient, plus ils s'estiment, plus leur amour grandit, plus leurs traits qui se flétrissent respirent la sérénité, le bonheur, la confiance. C'est qu'ils sont demeurés fidèles l'un à l'autre, fidèles au saint devoir, fidèles à la loi divine. Tels étaient Joseph et Marie, à mesure que le temps, les circonstances, les dangers, les révélait l'un à l'autre, toujours courageux, fermes, obéissants à la voix de Dieu, et plus grands que les plus grandes épreuves.

3. Aussi bien saint Joseph était-il là, toujours, prêtant sa généreuse *assistance* à celle que Dieu lui avait donnée pour compagne et en quelque sorte pour pupille. Rien ne manqua jamais à Marie des choses nécessaires ; et n'allez pas croire que leur vie, toute protégée qu'elle fut par le ciel, ait été exempte de traverses et de malheurs. Ainsi que nous le dirons, ils connurent toutes les extrémités des choses humaines, ils durent « lutter pour la vie », non seulement contre la faim et la misère, mais contre les bourreaux qui les poursuivaient.

C'est dans ces grandes calamités que les caractères les mieux trempés se désagrègent et que les cœurs s'aigrissent. Alors viennent les plaintes, les découragements, les paroles amères et les reproches. Où sont les âmes assez fortes pour résister à cette affreuse tentation ? Parfois des unions cimentées par vingt années de bonheur se rompent soudain, on s'abandonne aux récriminations, l'on ne se pardonne plus rien, et l'on vit désormais dans un ménage d'enfer.

4. Ce qui manque alors, c'est le *support mutuel*, la grâce sacramentelle du mariage, la résignation chrétienne, c'est la prière confiante adressée à saint Joseph, patron des époux, fuyant vers



l'Egypte avec Marie et n'emportant pour l'assister avec l'enfant que ses bras de travailleur et sa foi dans la Providence.

## II

Il est une loi constante autant que méconnue qui régit toute vie humaine, c'est celle-ci : « Vous voulez uniquement jouir en ce monde, vous en avez même les moyens ? Dieu vous envoie aussitôt des peines telles que les biens de la terre ne vous disent plus rien, que votre âme est ravagée par la tristesse et le dégoût. » Dieu ne veut pas que nous soyons heureux sur terre, et sa Providence veille avec un soin obstiné à exécuter cette loi. Si au contraire vous n'avez pas connu les jours heureux, si vous n'avez jamais été l'enfant gâté de la vie et que vous ayez su résister au mal, lutter contre la douleur, l'adversité qui s'attachait à vos pas, Dieu vous récompense par une joie intime, d'une suavité exquise.

Cette joie, Joseph l'éprouva aussi sensible qu'il puisse être donné à l'homme. Vivre avec Marie, s'entretenir avec elle, la voir sans cesse à ses côtés, s'édifier de ses exemples, jouir du charme de sa voix, de sa parole qui redisait les merveilles des grâces divines, les sentences de l'Ecriture, de son doux sourire qui le payait avec usure de son terrible labeur, de ses consolations lorsqu'il se sentait vaincu par la fatigue, par les angoisses du lendemain, oh ! combien Joseph dut remercier Dieu de ces pures faveurs ! Le Sage nous apprend que pour l'homme une des plus précieuses félicités c'est de vieillir avec l'épouse prise dans la jeunesse, *lactare cum muliere adolescentiæ tuæ*. Nul n'en jouit avec plus de délices que le saint patriarche.

A quoi bon retracer les aimables scènes de Nazareth, puisque, durant ce mois surtout, nous y vivons tous les jours en esprit, puisque notre affectueuse piété se complait à y demeurer ? Pendant que Joseph travaille au dehors, soit qu'il fabrique des charrires ou des jougs dans son modeste atelier, soit que de ses bras robustes il abatte les térébinthes de la forêt voisine, Marie de son côté vaque aux soins du ménage. La fille des rois, habituée au Temple à tisser de riches étoffes, à broder les vêtements du Grand Prêtre, maintenant confectionnait des nattes grossières pour la maison, ou s'en allait au ruisseau voisin laver les tuniques du travailleur. Nul soin du ménage n'était oublié par elle, l'idéal de la femme forte, qui avait toute prévoyance, comme elle avait toute piété.

C'était d'ailleurs cet heureux et parfait mélange des qualités ménagères et des vertus intérieures qui faisaient du foyer de Nazareth le séjour de la paix et de la félicité. Les autres femmes sont portées à suivre leur aveugle attrait et à négliger quelque chose ; les uns prient au lieu de songer au travail de la maison ; d'autres ne pensent qu'à la peine matérielle et oublient Dieu ; leur vie est ainsi — et je parle des meilleures — composée d'entraînement incessants en des sens divers. De là résultent des querelles ou de la froideur. Marie jouissait d'un équilibre parfait ; elle possédait avec une vertu angélique, qui la tenait unie à Dieu, la science des plus menus détails. Quand saint Joseph rentrait le soir, fatigué, couvert de poussière, elle lui lavait les pieds, et il trouvait toujours prêt le frugal repas, le pain d'orge cuit sous la cendre par les soins de son épouse, le laitage, les dattes ; la joie était peinte sur les traits de Marie, l'enfant leur obéissait comme le meilleur des fils, et lui-même se sentait gagner par cette impression de bonheur tranquille et de sérénité céleste.

On se tromperait toutefois si l'on croyait que

saint Joseph occupait dans sa demeure la place inférieure et humiliée. La joie résulte de l'ordre. Or l'ordre veut que dans une maison le père soit le chef et commande. Joseph est le dernier des patriarches, mais il est leur roi. Ce qui les caractérisait, c'était l'autorité. Nulle autre volonté ne prévalait que la leur, parce qu'ils se savaient les représentants, les lieutenants et les prêtres de Dieu. Aussi le soir est-ce lui qui donne le signal de la prière et qui commence les pieux entretiens.

Les voyez-vous autour d'une pauvre table éclairée par une lampe à trois becs, méditant la Sainte Ecriture ? Marie continue à filer ou à coudre, et Joseph lit les psaumes, les prophéties : « Voici qu'une vierge aura un fils qui s'appellera l'Emmanuel... Voici mon Fils bien-aimé que j'ai choisi. Mon esprit repose sur lui... Le Seigneur m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer sa parole aux doux et délivrer les captifs. » (Is. VII, LXI.) La Vierge est là qui écoute, gardant ces enseignements dans son cœur. L'Emmanuel aussi est là, qui parfois interrompt la lecture pour expliquer une phrase, répondre à un doute, dissiper une obscurité, et les époux recueillent avec ravissement cette parole lumineuse tombée des lèvres du Verbe.

Oh ! qui pourrait décrire les joies sublimes que goûta Joseph dans ces conversations qui ne gardaient rien de terrestre, dans la compagnie de sa céleste Epouse et du Fils de Dieu qui l'appelait : « Mon père » !

## III

Toutefois si Dieu le récompensa par quelque bonheur même ici-bas, il ne lui épargna point les peines qui naissent du lien conjugal. Car les douleurs sur terre priment toujours les jouissances. Ce n'est point le bonheur qui creuse les rides sur nos fronts, or nos fronts se rident toujours.

Saint Joseph souffrit des souffrances indicibles, de corps, d'esprit et de cœur, dans son intérieur en apparence pourtant si placide.

1. Il souffrit dans son *corps*. Vous qui gagnez votre pain à la force de vos bras, vous avez quelquefois les membres comme broyés et moulus, après une longue journée où vous avez manié la faux, le marteau, la hache ou la charrue. Croyez-vous que saint Joseph ait moins peiné que vous ? Seul, il eût été obligé à un moindre labeur, mais il lui fallait pourvoir aux besoins, au nécessaire de la Sainte Famille, et cela non seulement à Nazareth, où il était connu, où le pain se gagnait tout seul en quelque sorte, mais en Egypte, en un pays étranger où il n'avait pas d'amis, dont il ignorait jusqu'à la langue. Combien d'entre nous ont eu dans leur vie ces moments pénibles, où, victimes de circonstances imprévues, ils se trouvaient seuls, sans ressources prochaines, chargés de plusieurs avenir ! La mère est malade, les enfants demandent à manger, le père souffre de les sentir souffrir et de ne pouvoir les soulager. Son âme s'aigrit, le désespoir monte à son cerveau affolé d'où jaillit le blasphème. C'est l'histoire de centaines de milliers de malheureux qui se tirent de là par des colères sociales, le crime ou le suicide.

Ah ! que ne peut-on pénétrer dans ces tristes ménages pour leur dire un mot chrétien, leur montrer l'image de Jésus mourant pour nous, mourant pour eux, leur raconter l'histoire émouvante de saint Joseph qui s'expatrie, emmenant avec lui l'enfant et sa mère, à travers des solitudes ennemies, et des peuples plus ennemis encore !

2. Qui dira aussi ses peines d'*esprit* ? Dieu lui ordonne, il obéit aussitôt, mais il ne comprend pas. Et il s'en va comme à l'aveugle, persuadé qu'hu-

mainement parlant il n'y a pas d'issue à sa situation, pas d'autre que celle de la perte de ceux qui lui ont été confiés. Il marche quand même, et cet homme si modeste, d'un caractère si effacé, semble-t-il, prend de lui-même les résolutions, les décisions les plus énergiques et les plus pratiques. A-t-on assez remarqué même les ressources humaines de ce magnifique caractère qui fut saint Joseph ? Le monde ne le connaissait pas, et cependant, à coup sûr, c'était l'âme la mieux trempée, l'esprit le plus pénétrant, le cœur le plus vaillant d'alors et de tous les siècles, Marie exceptée.

Ce qui le soutenait dans ces cruelles extrémités, c'était la foi des patriarches.

« Ils sont morts, dit saint Paul, sans avoir reçu leur récompense, ni vu les promesses s'accomplir, mais les regardant de loin, les saluant de leurs vœux, et confessant qu'ils n'étaient sur cette terre que des pèlerins et des hôtes. Mais leur foi les affermissait. *Iuxta fidem defuncti sunt*. Ceux qui parlent ainsi, affirment bien qu'ils cherchent leur patrie. » (Hebr., xi, 13.)

Quel beau portrait saint Paul a tracé de saint Joseph en ces paroles inspirées ! Ce patriarche qui meurt sans avoir vu l'accomplissement de la promesse, après l'avoir regardée de loin, après avoir salué le Sauveur, la promesse des siècles ; ce nouveau Moïse qui aperçoit du sommet du Nébo la patrie où il n'entrera pas, la patrie qu'il cherche cependant, c'est bien Joseph ! Et sa destinée est de souffrir pour Jésus enfant, pour la vierge Marie ; et même par eux.

3. Car à côté de ces peines d'esprit, voici les souffrances du cœur.

Celles du père d'abord qui se sent impuissant à sauver l'enfant ; et auparavant celle de l'époux qui, s'il n'eût été « l'homme juste », aurait pu douter de son épouse. Ici encore Dieu ne lui a rien dit, rien révélé ; Joseph ignore la naissance prochaine de Jésus, l'incarnation du Verbe, et soudain apparaissent en Marie les signes de la maternité. Il ne comprend toujours pas, moins que jamais. Il interroge Dieu qui ne lui répond pas ; il prie, il attend dans une anxiété que personne ne connut jamais aussi poignante. Car il savait Marie éminemment vertueuse, et plutôt que de porter un jugement, il s'incline, il adore, il veut se sacrifier lui-même, se jugeant indigne d'être témoin des mystères nouveaux, puisque Dieu ne lui en a rien révélé.

Tout conspire pour l'accabler. Il avait à Nazareth une situation matérielle qui lui assurait l'aisance, il est contraint de fuir : perte de ses biens. Son épouse le rendait pleinement heureux, tout à coup il se trouve dans l'obligation de conscience de la quitter : perte de la paix de l'âme. En Egypte il ne peut tout d'abord nourrir la Sainte Famille : vie vouée aux plus cuisantes angoisses. Et quand il croit avoir reconquis l'aisance et le bonheur auquel il avait tant de droits, pendant trois mortelles journées il se met sans succès, bientôt sans espoir, à la recherche de l'enfant Jésus qui commence à vaquer aux choses qui regardent son Père et qui veut aussi, par une suprême épreuve, ajouter à cette belle âme de patriarche son aimable et douloureux couronnement.

O vous qui avez perdu vos biens, votre fortune, votre tranquillité de vie, la paix du ménage, vos enfants même, priez saint Joseph, car il est le patron des époux, et il a connu nos malheurs ; méditez sa vie, car elle est le résumé de toutes les douleurs humaines, de toutes les peines qui jettent le trouble, la discorde, les désunions dans nos maisons.

## INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA FOI

### 5<sup>e</sup> Instruction

#### DES PÉCHÉS CONTRE LA FOI

Mes frères,

Il y a dans la nature des fleurs si délicates que le moindre choc les froisse, la plus légère atteinte les flétrit. Il faut, pour les conserver dans toute leur fraîcheur, les environner d'attentions et de soins. De même, il y a des vertus, plus parfumées encore que les fleurs, dont la conservation réclame autant de vigilance, et qu'on ne peut heurter sans leur causer un préjudice notable, et sans se rendre soi-même coupable devant Dieu. La foi est une de celles-là. Comme, d'autre part, il est nécessaire pour être sauvé de la posséder dans toute son intégrité, il n'est pas sans importance de savoir en quoi nous pouvons la blesser, en d'autres termes, *comment nous pouvons pécher contre la foi*. C'est le sujet de cette instruction.

1. On pèche contre la foi, lorsque ne connaissant pas suffisamment la religion, on *néglige de l'apprendre*, on omet d'assister aux instructions et aux catéchismes, et de l'étudier dans les livres où sont exposés et développés ses dogmes et sa morale. Cette obligation de nous instruire des vérités de la foi est tellement pressante que, dans certains cas, suivant les théologiens, elle peut être plus rigoureuse que celle d'entendre la sainte messe. N'en soyez point étonnés. Car enfin, pour se sauver, il faut connaître, aimer et servir Dieu. Or, qui nous instruit de ces devoirs et nous apprend à les remplir, sinon la religion ? D'où il suit que vivre dans l'ignorance de cette science divine, et ne prendre aucun moyen pour sortir de ce funeste état, c'est se mettre dans l'impossibilité de faire son salut. En vain diront-ils un jour, ces chrétiens ignorants : « Je ne savais pas. » Le Seigneur leur répondra : « Je vous avais envoyé des Prophètes et des Docteurs pour vous instruire, mais vous avez négligé mes avis et mes reproches ; maintenant vous êtes inexcusables. » Disons-le ici, avec douleur, mes frères, il est certains chrétiens qui, loin de chercher à s'instruire, sont enchantés d'ignorer le bien, pour n'avoir pas à le pratiquer. Or, ces chrétiens qui vivent dans une ignorance volontaire des vérités de la religion et des devoirs qu'ils ont à remplir, pèchent habituellement contre la foi.

2. On pèche contre la foi en tenant des *discours contre la religion*, tels que ceux-ci : qui sait s'il y a un enfer ?... Dieu est trop bon pour nous damner éternellement... La meilleure religion est de ne faire de mal à personne... etc. » Que de fois, mes frères, de pareils propos, pour ne parler que de ceux qui paraissent le plus inoffensifs, ne sont-ils pas venus frapper vos oreilles et contrister vos cœurs ? Or, tous ceux qui se les permettent, comme tous ceux qui les écoutent sans donner un signe quelconque de désapprobation, pèchent contre la foi, et leur péché est d'autant plus grave que le nombre des personnes que de pareils propos scandalisent est plus grand.

3. On pèche contre la foi par des *doutes*. En vous parlant des caractères de la foi, et de la fermeté avec laquelle nous devons croire, je vous ai dit que le doute volontaire et délibéré est une faute grave qui nous rend infidèles : *Dubius in fide hæreticus est*. Il est cependant essentiel d'observer que les âmes les plus parfaites sont quelquefois péniblement éprouvées par des tentations et des doutes contre la foi, qui leur surviennent malgré elles, et qu'elles repoussent avec énergie. Evidemment ces tentations ne chargent pas la conscience.



Elles peuvent même devenir pour ceux qui les éprouvent une source abondante de mérites.

Mais comment savoir si l'on n'a pas donné son consentement à ces assauts intérieurs, si on les a repoussés victorieusement? Car, mes frères, les tentations ont ceci de particulier que souvent elles troublent l'âme, et jettent l'obscurité dans la conscience. Voici donc une règle générale qu'il est utile d'appliquer en pareil cas. Presque toujours, quand on ressent du chagrin ou de l'ennui des doutes survenus, c'est une preuve certaine qu'ils sont involontaires, lors même qu'ils demeureraient longtemps dans l'esprit. Un autre moyen de reconnaître que les tentations contre la foi ne sont pas volontaires, et restent par là exemptes de péché, c'est de s'assurer si, au moment des agitations intérieures, on sentait en soi-même la disposition de professer quand même la vérité qui était l'objet du doute, et tous les dogmes que l'Eglise enseigne. Une telle situation d'esprit, en effet, éloigne évidemment la crainte et la certitude d'une chute consentie.

4. On pèche aussi contre la foi, hélas! *quand on n'ose pas se montrer ouvertement chrétien*. Ainsi agissent ces personnes faussement prudentes qui craignent de professer trop visiblement leur religion, par crainte des railleries ou du mépris des hommes. Il n'y a qu'une chose dont nous ayons à rougir : c'est le péché. Tout chrétien qui se laisse intimider par la peur du qu'en-dira-t-on, jusqu'à trahir son devoir, n'est qu'un demi-chrétien, et s'expose par sa conduite à être un jour méconnu de Dieu. *Negabo et ego eum coram Patre meo*.

5. Enfin, on pèche contre la foi en *s'exposant au danger de la perdre*; car la même loi qui nous défend l'erreur, nous défend en même temps tout ce qui peut y conduire. Or il y a, de nos jours surtout, deux grands dangers qui menacent notre foi : les discours et les mauvais livres.

J'ai dit d'abord les *discours*. J'entends par là ces entretiens mauvais, licencieux, qui sont si fréquents en notre temps. Oh ! qu'il est difficile de conserver sa foi intacte, quand on fréquente familièrement des personnes sans principes, qui ont sans cesse sur les lèvres des discours irréligieux, et qui plaisantent trop volontiers sur les points les plus respectables de la Religion ! Qu'il est facile de s'infuser peu à peu leur esprit et leurs sentiments ! Si donc, sans motif légitime, mais uniquement par notre choix, pour notre plaisir et notre passe-temps, nous recherchons leur société, nous péchons certainement contre la foi, et nous violons imprudemment le précepte de saint Paul qui nous recommande de fuir le contact pernicieux des hommes irréligieux : *Hæreticum hominem evita*.

Le second danger, qui provient de la *lecture* des livres et des journaux contraires à la Religion, est encore plus à craindre, aujourd'hui surtout que les progrès de la presse ont multiplié les écrits de toute sorte, en permettant de les répandre à peu de frais. Dans ces productions variées, tout est mis en œuvre pour pervertir les esprits et les cœurs. Calomnies, réticences, artifices, ornements du style, gravures, attraites de tout genre, rien n'est épargné pour atteindre ce but vraiment diabolique. Qu'attendre donc de personnes légères, superficielles, peu instruites sur la Religion, qui lisent étourdiment de pareils écrits, et ne passent pas un jour sans se ménager cette pâture empoisonnée ? A coup sûr, elles puiseront, elles s'assimileront les préjugés et les préventions de leurs auteurs favorables contre les dogmes et les enseignements de l'Evangile. Insensiblement elles arriveront au doute, puis à la ruine complète de leur foi. Lors donc que l'Eglise, par la voix de ses ministres, nous défend la lecture d'un livre, c'est toujours au moins une grave désobéissance de le lire au mépris de la

défense, puisque c'est résister, en matière grave, à une autorité légitime et respectable. A plus forte raison n'est-il jamais permis de garder et de lire des productions littéraires que l'Eglise, par un jugement solennel, a déclarées nuisibles et prohibées. Et ne dites pas, mes frères, que vous avez l'âme forte, que vous êtes suffisamment armés contre ces lectures, que vous n'en garderez que ce qu'il vous plaira. Il y a quelque chose qui plaide éloquemment contre vous : c'est votre incontestable faiblesse, et l'expérience bien des fois réitérée qu'une mauvaise lecture a toujours produit des effets irréparables.

Terminons, mes frères. Si nous avons à cœur de conserver intact le trésor de notre foi, préservons soigneusement celle-ci des dangers que je viens de signaler : les mauvaises compagnies et les livres impies. Mettons-y toute notre attention. Quand il est question de la foi, il s'agit du fondement sur lequel repose l'édifice du salut. Il est donc important, non seulement de la défendre anxieusement de tout danger, mais encore de prendre tous les moyens de l'accroître et de la fortifier. Je vous indiquerai ces moyens dans une dernière instruction.

## SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

« La mort et la passion de Notre-Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle ; et c'est la vérité que les abeilles mystiques font leur plus excellent miel dans les plaies de ce lion de la tribu de Juda<sup>1</sup>, égorgé, mis en pièces et déchiré sur le mont du Calvaire, et les enfants de la croix se glorifient en leur admirable problème que le monde n'entend pas : de la mort qui dévore tout est sortie la viande de notre consolation, et de la mort plus forte que tout est issue la douceur<sup>2</sup> du miel de notre amour. O Jésus, mon Sauveur, que votre mort est aimable, puisqu'elle est le souverain effet de votre amour. »

### PRIÈRE

« O amour éternel, mon âme vous requiert et vous choisit éternellement. Hé ! venez, Saint-Esprit et enflamez nos cœurs de votre dilection. Ou aimer ou mourir. Mourir et aimer. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus, afin que nous ne mourions point éternellement, mais que, vivant en votre amour éternel, ô Sauveur de nos âmes, nous chantions éternellement : Vive Jésus, j'aime Jésus, vive Jésus que j'aime, j'aime Jésus, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen. »

(Saint François de Sales, dernier chapitre du *Traité de l'amour de Dieu*).

<sup>1</sup> Apoc., v, 5.

<sup>2</sup> Judic., xiv, 13.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## HOMÉLIES DE CARÈME SUR LE LIVRE DE TOBIE

### 12<sup>e</sup> Homélie

L'ANGE FAIT ÉPOUSER SARA AU JEUNE TOBIE.  
MARIAGES FAITS PAR LES ANGES,  
PAR LES DÉMONS

Mes frères,

Si l'ange gardien nous défend du péril, et nous éclaire sur la conduite à tenir dans les circonstances graves de la vie, il est surtout une circonstance souverainement grave, où beaucoup de chrétiens ont un besoin extrême de son assistance et de ses lumières : c'est lorsqu'il s'agit pour eux de s'engager dans l'état du mariage. Nous allons voir de quelle utilité furent au jeune Tobie pour son mariage avec la vertueuse Sara, les inspirations de son ange protecteur ; nous serons instruits par là de la nécessité, pour tous les chrétiens, de recourir aux bons soins de leur ange gardien dans l'affaire de leur propre mariage.

Tobie, arrivant à Ragès, demande à l'ange :

« Où voulez-vous que nous logions ? » — L'ange lui répondit : « Il y a ici un homme du nom de Raguel, votre parent, et de votre tribu. Il a une fille nommée Sara ; elle est sans frère ni sœur. Tout son bien vous sera dû, et il faut que vous la preniez pour épouse. Demandez-la donc à son père, et il vous la donnera en mariage. » Alors Tobie répondit : « Mais j'ai entendu dire qu'elle avait déjà épousé sept maris et qu'ils sont morts ; et j'ai entendu dire aussi qu'un démon les avait tués. Je crains donc que la même chose ne m'arrive à moi-même, et que, comme je suis fils unique de mes parents, je ne précipite de chagrin leur vieillesse au tombeau. » Alors Raphaël lui dit : « Ecoutez-moi ; et je vous apprendrai quels sont ceux sur qui le démon a du pouvoir. Ce sont ceux qui s'engagent dans le mariage de manière à bannir Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qui ne pensent qu'à leur passion comme le cheval et le mulet qui sont sans raison ; le démon a du pouvoir sur ceux-là. Mais pour vous, lorsque vous l'aurez épousée, vivez avec elle dans la continence pendant trois jours, et ne pensez à autre chose qu'à prier avec elle. Cette nuit même, mettez dans le feu de la chambre le foie du poisson, et le démon s'enfuira. La seconde nuit, vous serez admis dans la société des saints patriarches. La troisième nuit, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfants en parfaite santé. La troisième nuit passée, vous prendrez cette jeune fille dans la crainte du Seigneur et guidé par le désir d'avoir des enfants plutôt que par la passion, afin que vous obteniez la bénédiction de Dieu, en ayant des enfants de la race d'Abraham. »

Après ce dialogue, mes frères, les deux voyageurs arrivent chez Raguel, qui les reçoit avec joie, comme nous l'avons dit, et leur prépare un repas abondant. Mais Tobie lui dit :

« Je ne mangerai et ne boirai point ici aujourd'hui que vous ne me promettiez de me donner Sara, votre fille. » A ces mots, Raguel fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé aux sept premiers maris, et craignant que la même chose n'arrivât aussi à Tobie. Et comme il hésitait et ne répondait rien à la demande de Tobie, l'ange lui dit : « Ne craignez pas de la donner à ce jeune homme, car il craint Dieu, et c'est à lui que votre fille est réservée comme épouse ; c'est pourquoi nul autre n'a pu la posséder. » Alors Raguel dit : « Eh bien donc, comptez sur ma parole, et ne doutez pas que je ne vous donne ma fille, comme vous le désirez. » Et prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la

main droite de Tobie, et dit : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous ; que lui-même vous unisse, et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous ! » Et, ayant pris du papier, ils écrivirent l'acte de mariage.

Voilà donc, mes frères, l'ange Raphaël conduisant, comme par la main, le jeune Tobie au-devant de l'épouse que le ciel lui destine. Voilà un mariage conclu par le ministère et par les soins d'un ange, après sept mariages opérés par le démon. Car c'est le démon véritablement, et le démon de l'impureté, qui avait conduit, afin de les perdre et de les tuer corps et âme, les sept premiers maris de Sara à rechercher sa main.

Pareillement en notre siècle que de mariages faits par le démon seul ! Nous allons parler de ceux-là d'abord pour en gémir et les déplorer. Nous dirons ensuite quelles sont les unions qui sont véritablement l'œuvre des bons anges.

### I

1. Pour me servir du langage même de l'archange Raphaël, il en est qui ne pensent, lorsqu'ils se déterminent à contracter mariage, qu'à leur passion comme le cheval et le mulet qui sont sans raison. Une beauté funeste a fasciné leurs yeux et leur cœur ; elle les a jetés dans une espèce de démence ; éblouis, ils ne voient plus rien en dehors de l'idole qui tient leurs sens asservis : les fins sacrées du mariage, ils ne les considèrent pas ; la sainteté du mariage, ils ne s'y arrêtent pas ; ils bannissent Dieu de leur pensée ; ils n'aspirent qu'à jouir de l'idole de chair aux pieds de laquelle tout leur être est à genoux. S'ils l'épousent enfin, cet objet de leurs convoitises, ils s'applaudissent de leur union comme du plus grand bonheur qui pût leur arriver jamais.

Mais, je vous le dis, mes frères, ils se trompent. Un semblable mariage, ce n'est pas Dieu qui l'a fait, donc c'est le démon ; un semblable mariage ne saurait être heureux, mais il est toujours la source de bien des larmes, larmes de rage et quelquefois de sang, larmes de désenchantement et de regret.

Les agréments extérieurs, la beauté charnelle, la jeunesse passent vite ; il ne reste, après quelque temps d'illusion et de séduction, que les qualités ou les défauts réels. « Qu'arrivera-t-il alors, dit saint Jean Chrysostome, si les époux qui se sont donnés l'un à l'autre par passion ne se conviennent pas ? Si l'un d'eux est querelleur, capricieux, violent, intraitable ? Si celle qui avait paru belle comme un ange, est sans gloire et sans beauté au dedans, et cache une âme vile, froide et vulgaire, sous un aspect charmant ? Ce ne sera plus seulement un joug, une chaîne, mais un enfer ! » Hélas ! mes frères, c'est bien là ce qui se voit trop souvent. Les jeunes gens contractent des unions dont la passion d'un jour est la seule inspiratrice. Et souvent ils sont à peine mariés que le voile de la séduction se déchire et tombe : ils découvrent entre eux des défauts qu'ils ne soupçonnaient pas. A mesure que l'ivresse des premiers jours se dissipe et que la réflexion la remplace, les tristes réalités se laissent toucher ; et bientôt naissent les dégoûts, les froideurs, les reproches, les scènes violentes, et plus d'une fois les sanglantes tragédies qui dénouent par le crime les serments échangés par la passion jusqu'au pied des saints autels.

2. D'autres fois on ne recherche dans celui, dans celle que l'on épouse, que l'avantage du rang ou de la fortune : encore de ces mariages que le diable fait, et que Dieu ne bénit pas. Et c'est là, mes

<sup>1</sup> Chrysost., *De Virg.*



frères, un des grands désordres de notre époque. On n'y regarde plus, ce semble, le mariage comme une chose sacrée, mais comme une affaire de négoce; ce n'est plus un sacrement, c'est un trafic mercenaire, où l'on ne se donne plus l'un à l'autre pour procurer les fins voulues de Dieu dans l'institution du mariage, mais où l'on se vend au prix de l'or et de l'argent. Et cependant, lorsqu'il s'agit de passer la vie ensemble, ce ne sont pas les intérêts qui sont la grande affaire, c'est le support mutuel, c'est la tendresse fidèle et constante des deux époux l'un pour l'autre. Or cette tendresse ne s'achète point au poids de l'or. C'est Dieu qui la donne et la conserve par la vertu de son sacrement. Mais il ne la donne point, certes, à ceux qui se présentent devant ses autels comme s'ils se présentaient devant les autels du veau d'or. Non, la tendresse sainte et durable des époux n'habite point en ces cœurs mercantiles; et la concorde et la paix, filles de l'affection mutuelle, ne résident point en ces foyers nés d'un sentiment de grossier intérêt. Mais, au lieu de cette heureuse paix, que de déchirements, que de querelles sous le toit domestique! que de désunions scandaleuses! Et, comme le dit un célèbre prédicateur d'un autre siècle: «Après ces mariages contractés sans attachement, que de criminels attachements contractés au dehors sans mariage! »

3. Et maintenant, que de mariages auxquels on se prépare par toute sorte de désordres, et que l'on contracte *en état de péché mortel*! Combien de fois l'un au moins de ces fiancés qui se présentent devant le prêtre pour échanger les serments éternels, inaugure par un sacrilège la vie nouvelle qui commence pour lui! Combien de fois même ils sont deux à consommer le sacrilège! A ces noces, c'est encore le démon qui préside; de telles unions sont bien son œuvre, et Dieu n'a rien à faire dans ces déplorables alliances qu'à les frapper de sa malédiction. Attendez-vous à tous les maux, coupables contractants qui venez à l'autel avec un cœur souillé de crimes, et qui couronnez dignement par un mariage sacrilège une sacrilège confession! Votre union sera cruelle, et vous expiez votre audace impie dans les larmes du repentir, trop heureux si ce n'est point dans les larmes du désespoir!

4. Ce que je viens de dire est déjà bien terrible, mes frères. Il y a pourtant pire que tout cela encore: il y a des unions forgées de toutes pièces par Satan, il y a *les mariages sans religion*, sans prêtre et sans autel. Ils sont devenus presque fréquents dans les villes de notre France déchristianisée; les exemples n'en sont pas inouïs jusqu'en nos plus humbles hameaux. Ah! insensés, vous repoussez la religion, et vous vous imaginez follement que vous pourrez créer et fonder une famille! Une famille, grand Dieu! un foyer, un lieu où l'on pourra s'aimer toujours; où le soir, après les fatigues, les douleurs et les déceptions de la vie, on pourra apporter son cœur affamé de consolation et de réconfort, où l'on aura une couche honorée, des berceaux heureux! Ah! les païens eux-mêmes appuyaient leur foyer à l'autel; et il faut vivre dans des temps aussi troublés que les nôtres, pour oser se passer de Dieu dans une entreprise aussi redoutable. Mais aussi que voit-on? Quelles tristesses et quels désenchantements! Quelles victimes vouées dès cette terre à tous les désespoirs de l'enfer pour avoir dédaigné de demander les bénédictions du ciel sur leur union! Quelles catastrophes inattendues, mêlées de sang quelquefois, dont le récit fait frémir! «Ah! Dieu chassé, les anges tutélaires du foyer conjugal mis à la porte, que vous est-il resté, infortunés? La

famille détruite, le sanctuaire conjugal violé, le lit nuptial déshonoré par les plus tristes mœurs, les enfants absents, les berceaux vides! » Voilà les heureux fruits de vos unions sans Dieu, de vos unions que Dieu n'a ni préparées, ni approuvées, ni consenties, ni sanctionnées, et qui sont l'œuvre de Satan.

En vérité, mes frères, elles sont affreuses, ces unions opérées par le démon! Mais ce sujet est trop triste: parlons maintenant des mariages qui sont l'œuvre des anges fidèles.

## II

Avez-vous remarqué, avec l'attention voulue, cette parole de l'ange disant de Tobie à Raguel: «C'est à lui que votre fille est réservée comme épouse par le Seigneur; c'est pourquoi nul autre n'a pu la posséder!» Ah! mes frères, on l'oublie trop: c'est Dieu qui appelle à l'état du mariage, comme c'est lui qui appelle à l'état religieux. L'un et l'autre état nous impose des obligations redoutables; l'un et l'autre renferme ses dangers et ses peines. Et pour être à même de satisfaire à ces obligations, d'éviter ces dangers, de supporter ces peines, il faut la vocation et la grâce de Dieu. En nous envoyant en ce monde, Dieu a déterminé par avance le rôle qu'il nous y faudrait remplir selon l'harmonie de sa Providence. Son dessein sur les uns, c'est qu'ils soient ici-bas comme des anges visibles, et qu'ils passent leurs jours dans la virginité et le célibat; sa volonté sur les autres, c'est de les élever jusqu'à la dignité sublime du sacerdoce; ses vœux enfin sur le plus grand nombre, c'est qu'ils se sanctifient dans l'état du mariage, et peuplent sans fin la terre et le ciel de nouveaux enfants, de nouveaux élus.

Et ceux qu'il destine ainsi à l'état du mariage, il les fait deux à deux l'un pour l'autre. Et par un concours de circonstances et d'événements que sa Providence fait naître à chaque instant, il les pousse par des voies invisibles à la rencontre l'un de l'autre dans la vie. Et s'ils ne sont point indociles et aveugles, s'ils ne se laissent point détourner par la passion ou séduire par l'intérêt, il les conduit par le moyen de leurs bons anges en présence l'un de l'autre, il les donne l'un à l'autre, et verse du haut du ciel sur leur union l'abondance de ses bénédictions.

Mais, je le répète, mes frères, ce sont les bons anges qui sont chargés par Dieu de conduire l'un à l'autre les époux prédestinés. La vertueuse Sara était ainsi prédestinée par Dieu au jeune Tobie. Qui est-ce qui amène vers elle cet époux que Dieu lui réservait, et qu'elle-même ne connaissait pas? C'est l'ange, le guide et le gardien de Tobie. C'est lui qui met ce dernier sur le chemin de Sara; c'est lui qui inspire à Tobie la pensée de demander la main de celle-ci. C'est lui qui presse Raguel de consentir à cette demande. Semblablement, c'est l'ange gardien qui guidera l'un vers l'autre ce jeune homme et cette jeune fille que Dieu veut voir s'unir ensemble pour jamais, et qui doivent, dans ses desseins, trouver dans cette union, sinon toujours le bonheur — plante si rare ici-bas! — du moins toujours la paix du cœur, la sanctification et le salut de leur âme. C'est l'ange gardien qui fera ces mariages écrits au ciel. Cela fait partie de la mission d'amour qu'il remplit auprès des hommes.

Mais pour en arriver là, mes frères, que d'obstacles à lever en chemin par le bon ange! que de fois il lui faudra tendre une main secourable à

<sup>1</sup> Bourdaloue. Sur l'état du mariage.

<sup>1</sup> Mgr Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, t. I.



nous adolescents; éclairer leurs ténèbres, réformer leurs pensées et en changer le cours! que de pieuses inspirations, que de pressants avis; que de tendres reproches peut-être, dans le secret de l'âme! que de préjugés à vaincre, que de préventions à dissiper! que d'objections à réfuter dans le colloque mystérieux de ces deux esprits célestes se parlant sans paroles, l'ange et l'âme!

Voyez, mes frères: Tobie lui-même répond d'abord par un refus à l'ange qui le presse de demander Sara en mariage. Il trouve tout de suite quelque chose à objecter, un *mais*, un prétexte, et prétexte des plus sérieux et en apparence irréfutable: « Mais j'ai appris, dit-il, qu'elle a déjà épousé sept maris, et qu'ils sont morts, tués par le démon; et je crains la même chose pour moi-même. » Il faut que l'ange l'éclaire et dissipe ses craintes. Eh bien! de même ce ne sont pas, trop souvent, les prétextes qui manqueront à ces jeunes gens que Dieu destine l'un à l'autre, pour contrarier les vues de Dieu sur eux. Et l'ange gardien devra, par de sages remontrances faites dans l'intimité de la conscience, combattre ces préjugés, et vaincre toute hésitation.

Jaloux des desseins miséricordieux de Dieu sur vous, jeunes hommes, jeunes filles chrétiennes, le démon s'efforcera d'empêcher une union qui est selon les vues de ce Dieu tout aimant. Il mettra toute son habileté et sa malice à vous faire contracter d'autres unions que Dieu ne saurait bénir. Il amènera sous vos regards une de ces beautés séductrices dont j'ai parlé tout à l'heure; il cherchera à faire naître dans votre cœur une de ces passions insensées qui n'obéissent plus à aucun frein, et rendent capable de toutes les sottises et de tous les excès. Il faudra ici toute la vigilance de votre bon ange pour vous préserver de péril et de malheur. Il vous parlera alors, si vous daignez l'entendre, comme il vous parle en ce moment même par ma bouche, il vous dira: « La beauté vraie, durable, indestructible, c'est celle qui ne passe et qui ne tombe point avec les fleurs éphémères de la jeunesse, c'est celle qui ne se résoud pas, après quelques années, en rides repoussantes et en bouches édentées. La beauté seule véritable, seule désirable, est celle d'une âme vertueuse et pure; c'est celle dont l'Esprit-Saint a dit: La beauté d'une femme vertueuse illumine sa maison, comme l'aurore qui descend des hauteurs de Dieu sur le monde<sup>1</sup>. La beauté sans la vertu ne captivera pas longtemps votre cœur; elle vous passionne un court instant, puis elle vous remplit de dégoût et d'amertume. La beauté n'est point dans les ornements empruntés à l'art, ni dans l'élégance et le luxe des parures, mais dans la chasteté, dans la fidélité rigoureuse au devoir, dans la crainte de Dieu jamais démentie. Voilà la vraie beauté: beauté spirituelle qui ne laisse craindre ni le retour de l'âge, ni les ravages du temps, ni la flétrissure de la maladie et des infirmités. Voilà ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut rechercher d'abord. Que de beaux visages cachent des âmes viles et détestables! Que de belles âmes au contraire ont été admirablement aimées dans des corps sans beauté! » Voilà, jeunes gens chrétiens, quelques-unes des leçons que l'ange gardien fera entendre à votre cœur, quand il lui parlera pour le désabuser et le tirer des pièges du démon. Voilà par quel moyen, si vous êtes dociles, il vous amènera à l'hymen que Dieu vous destine et vous gardera de ces alliances qu'il maudit.

Hélas! combien dans le monde ne se mettent nullement en peine de consulter leur ange gardien, de réclamer son assistance et ses lumières

dans la grande affaire du mariage! Combien n'ont nul souci d'obtenir, par son entremise, l'époux ou l'épouse que Dieu leur destinait! Et lorsqu'ils se sont engagés dans une union qui va contre les dispositions de la Providence, contre le gré de Dieu, ils succombent sous le joug trop pesant du mariage, ils déplorent leur infortune; ces deux forçats traînant le même boulet maudissent la chaîne qui les rive l'un à l'autre. Mais à qui la faute? Et ont-ils bien le droit de se plaindre? Car qui les a chargés de ces fers dont la pesanteur les accable? Est-ce Dieu, qu'ils n'ont pas consulté? N'est-ce pas eux-mêmes? Et comment iraient-ils au pied de l'autel pour se consoler avec le Seigneur, et lui dire: « Soutenez-moi, mon Dieu! Ou brisez ma chaîne, ou du moins aidez-moi à la porter! » Qu'aurait-il à leur répondre? « Ce n'est point moi qui l'ai formé, ce lien, dirait-il; je n'ai point été votre conseil: rien ne m'engage à devenir votre appui et votre consolation. »

Ah! chrétiens, comprenez combien il est terrible de prendre parti dans cette grave affaire du mariage, sans que Dieu y appelle, ou contrairement au choix que Dieu avait fait pour nous; car de l'alliance contractée selon ou contre le gré de Dieu dépend, encore une fois, le bonheur ou le malheur en cette vie et en l'autre. Comprenez donc vos véritables intérêts, et laissez-vous conduire à l'autel des épousailles par l'ange qui vous aime et veut votre bonheur, et non par le démon votre pire ennemi.

J'ai terminé, mes frères. Mais avant de descendre de chaire, ces pieuses lumières que j'aperois à l'autel de saint Joseph me font souvenir que ce soir est un soir d'adieu. Adieu, beau mois de notre glorieux Père et Protecteur! Adieu, beau mois de saint Joseph! Mais tu ne t'écouleras point entièrement, sans que je salue dans le Bienheureux Epoux de Marie le modèle des fiancés et des époux. — O glorieux Patriarche, ô bien-aimé Père, de toute éternité Dieu vous prédestinait pour époux à l'auguste Marie. Vous n'avez point trahi les desseins de Dieu sur vous, mais vous y avez fidèlement correspondu. Et lorsque l'ange du Seigneur vous vint montrer dans la Vierge Mère celle que vous ne deviez pas craindre de prendre pour épouse, vous n'avez pas hésité, vous avez obéi à la parole de l'ange, à la vocation de Dieu.

Et dans cet hymen si parfaitement conforme aux vues du Tout-Puissant, vous n'avez pas ignoré sans doute la souffrance et l'épreuve, car Jésus en entrant sous votre toit y est entré avec sa croix; mais vous avez goûté du moins, en l'ineffable compagnie de Jésus et de Marie, une paix délicieuse, une surabondance de consolation là où abondait la tristesse, et le doux bonheur de mourir dans une résignation souriante et sereine, assisté à vos derniers instants de la prière toute-puissante de cette épouse et de cet enfant que vous aviez consenti à adopter pour vôtres.

O glorieux saint Joseph, ô vous que j'aime à appeler encore mon bien-aimé Père, apprenez à ceux dans cette assemblée que Dieu destine à l'état prochain du mariage, apprenez-leur à répondre fidèlement comme vous l'avez fait, à la volonté de Dieu sur eux, à contracter des unions que Dieu bénisse parce que lui-même les aura formées, afin qu'ils goûtent comme vous dans cette union bénie du ciel la sanctification de leur vie et la grâce d'une heureuse et sainte mort.

Ainsi soit-il!

<sup>1</sup> Eccli., xxvi, 25.



13<sup>e</sup> Homélie

DES NOCES CHRÉTIENNES LA VEILLE ET LE JOUR  
DU MARIAGE

Mes frères,

Il ne faut point s'engager dans l'état du mariage sans y être appelé par Dieu. Mais si appelés par lui à cet état, vous l'appellez à votre tour à présider à la célébration de vos noces, vous attirerez sur votre mariage les bénédictions les plus abondantes du ciel. C'est ce que va nous apprendre l'exemple de Tobie.

Tobie a donc obtenu la main de sa cousine Sara. Le soir, celle-ci se retire, et Tobie après elle.

Alors le jeune homme, se souvenant des paroles de l'ange, tira de son sac une partie du foie du poisson et la mit sur des charbons ardents. Alors l'ange Raphaël saisit le démon, et le lia dans le désert de la haute Egypte. Et Tobie exhorta la jeune fille, et lui dit : « Sara, levez-vous, et prions Dieu aujourd'hui, et demain, et après-demain ; car durant ces trois nuits nous nous unirons à Dieu ; et après, nous nous unirons ensemble. Car nous sommes les enfants des saints, et nous ne pouvons pas nous unir comme des païens qui ne connaissent pas Dieu ».

S'étant donc levés tous deux, ils prièrent Dieu ensemble avec instance, afin qu'il les gardât de mal. Et Tobie dit : « Seigneur, Dieu de nos pères, que les cieux et la terre, la mer, les fontaines et les fleuves, avec toutes vos créatures qu'ils renferment, vous bénissent ! Vous avez fait Adam du limon de la terre, et vous lui avez donné Eve pour auxiliaire. Et maintenant, Seigneur, vous savez que ce n'est point pour satisfaire ma passion que je prends ma sœur pour épouse, mais dans le seul désir d'une postérité, par laquelle votre nom soit béni dans tous les siècles ». — Sara dit aussi : « Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, et faites que nous vieillissions tous deux ensemble dans une parfaite santé ».

Or, vers le chant du coq Raguël fit venir ses serviteurs, et ils s'en allèrent avec lui pour creuser une fosse. Car il disait : « Il lui sera peut-être arrivé la même chose qu'à ces sept hommes qui sont entrés auprès d'elle ». Mais une vieille servante de la maison ayant pénétré dans la chambre, les trouva tous deux sains et saufs. Et elle revint, et annonça cette bonne nouvelle. Alors Raguël et Anne, sa femme, bénirent le Seigneur, et dirent : « Nous vous bénissons, Seigneur, Dieu d'Israël : car vous nous avez fait miséricorde, et vous avez chassé loin de nous l'ennemi qui nous persécutait ; et vous avez eu pitié de ces deux enfants uniques. Faites, Seigneur, qu'ils vous bénissent encore davantage, et qu'ils vous offrent un sacrifice de louange pour leur préservation, afin que toutes les nations connaissent que vous seul êtes Dieu sur toute la terre ». Et Raguël fit aussitôt remplir la fosse.

Et il fit tuer deux vaches grasses, et quatre moutons, pour préparer un festin à tous ses voisins et à tous ses amis.

Et Gabélus, étant entré dans la maison de Raguël, trouva Tobie à table ; celui-ci se leva et ils s'embrasèrent, et Gabélus bénit Dieu en disant : « Que le Dieu d'Isaac vous bénisse, car vous êtes le fils d'un homme vertueux et juste, qui craint le Seigneur, et fait beaucoup d'aumônes ! Que sa bénédiction se répande aussi sur votre femme et sur vos parents ! Puissiez-vous voir vos fils et les fils de vos fils, jusqu'à la troisième et la quatrième génération, et que votre race soit bénie du Dieu d'Israël, qui règne dans les siècles ! » Et tous ayant répondu : « Amen », ils se mirent à table ; mais dans le festin même des noces ils se conduisirent avec la crainte du Seigneur<sup>2</sup>.

Cette belle page de nos Livres saints demanderait à être reprise et méditée parole par parole. Mais il faut nous contenter d'en tirer quelques leçons générales pour la réforme de nos habitudes si peu chrétiennes dans la célébration des noces

parmi nous. Voyons donc ce qui est à faire les *veilles du mariage* d'abord, et puis *le jour même* de la célébration des noces.

## I

« Sara, levez-vous, et prions Dieu aujourd'hui, et demain, et après-demain ; ensuite nous nous unirons ensemble. Car nous sommes les enfants des saints, et nous ne pouvons nous unir comme les païens qui ne connaissent pas Dieu. » Pourquoi, mes frères, ces nobles paroles du jeune Tobie à sa fiancée, ne les entend-on plus nulle part et jamais, sous le toit où s'apprentent des noces ? Pourquoi nos jeunes hommes ne savent-ils plus les redire à leurs futures épouses, et nos jeunes filles à leurs futurs époux ? Pourquoi le Dieu paternel qui sourit dans les cieux « à la sainte union de l'homme et de la femme<sup>1</sup>, » ne peut-il plus pencher que si rarement son visage favorable et sa main bénissante vers l'humble et timide prière qui, vers lui, s'exhale de deux cœurs à la fois, portée sur l'aile de l'amour chaste et chrétien ? Avons-nous donc affaire aujourd'hui de nouveau à des païens qui ne connaissent pas Dieu ? Quelles tristes coutumes règnent aujourd'hui dans notre société frivole, et qui ne vit plus des pensées de la foi ! Quel déplorable abandon, au sein de nos familles, des pieuses et saines traditions d'autrefois touchant le mariage ! Non, ce n'est plus l'ange de Dieu qui garde nos foyers naissants, mais c'est Asmodée, c'est l'ange ténébreux, homicide et sacrilège ! Ah ! mes frères, puisse ma voix ce soir parler assez haut à vos cœurs pour vous faire comprendre, et par vous à toute la paroisse, qu'il faut — il en est temps — changer ces manières d'agir toutes païennes, et reprendre des habitudes plus dignes de chrétiens, d'enfants de la sainte Eglise ! En vous proposant ici comme modèles, dans la préparation même au mariage, Tobie et Sara, puisse-je vous apprendre, de manière à ne vous le laisser oublier jamais, qu'il faut se préparer au mariage *par la prière* !

I. Les futurs époux d'abord, doivent prier.

De nous-mêmes, mes frères, nous ne possédons rien. Nous n'avons que ce que Dieu nous donne, et nous devons tout recevoir de lui. C'est lui qui nous a donné l'existence ; c'est lui qui nous la conserve à chaque seconde, et chacun des battements de notre cœur, chacune de nos respirations est un nouveau bienfait de Dieu, car, s'il plaisait à ce souverain Maître, chacun des souffles qu'exhalent nos poitrines pourrait devenir notre dernier soupir.

Ces biens dont je parle, Dieu nous les accorde sans qu'il nous soit besoin de les demander ; mais il en est d'autres que Dieu n'accorde qu'à ceux qui les réclament de sa bonté, par une prière agréée de son cœur, humble, fervente, persévérante. Or de cette dernière sorte sont les biens et les grâces du mariage.

1. Pour trouver le bonheur dans l'état du mariage, il faut en accomplir les obligations et en supporter les charges ; et non pas à regret et comme en rongant son frein, mais d'un cœur libre et généreux. Car ne venez pas me dire qu'on peut être heureux lorsqu'on ne fait pas son devoir : vous savez bien vous-mêmes que le bonheur, on ne le goûte, pendant la vie, entier et parfait — autant qu'il peut être parfait ici-bas — que dans l'accomplissement loyal du devoir ; et je sais, moi, qu'à l'heure de la mort le bonheur et la paix ne sont point le partage des lâches déserteurs du devoir : ni en ce monde, ni en l'autre, la vraie joie n'est pour ceux qui ont forfait à leurs obligations. *La force donc d'accomplir son devoir dans*

<sup>1</sup> Chap. VIII, 2-22.

<sup>2</sup> Chap. IX, 8-12.

<sup>1</sup> V. de Laprade, Pernette.



le mariage, jusqu'au bout, vaillamment, sans peur ni reproche, telle est la première grâce que Dieu peut accorder ou refuser aux fiancés.

2. La *patience* dans les peines parfois très fâcheuses et très rudes dont abonde la vie commune des époux : autre grâce à demander. — Ce n'est pas à moi de vous apprendre que la couronne d'oranger qui pare la jeune épousée au jour du mariage a bientôt fait place à la couronne d'épines, et les épines de cette couronne d'épouse et de mère ont un dard souvent bien acéré, et si long, si pénétrant, qu'il perce jusqu'au plus intime du cœur. Que de larmes, au cours de la vie conjugale, expient les sourires du premier jour ! Que de soupirs et de sanglots, en tant de circonstances, couvrent et effacent les éclats joyeux du festin des noces ! — L'époux et le père, de son côté, s'il sait mieux contenir l'expansion de sa douleur, s'il cache ses peines et ses déchirements intérieurs sous des formes plus froides et plus réservées, s'il pleure plus difficilement, n'en a pas moins le cœur souvent sous le pressoir, déchiré par mille chagrins, accablé par de sombres ennuis, et gonflé de larmes qui pour n'oser s'épancher n'en sont pas moins amères et brûlantes. Ah ! qu'ils sont à plaindre en cet état ceux à qui manque cette douce et précieuse vertu qui allège et console la souffrance : la patience ! Incapables de résister à ce cruel martyre qui torture leur vie, souvent ils cherchent au dehors des distractions coupables, des divertissements criminels, et à quels désordres quelquefois ne se laissent-ils pas entraîner ? Les années s'écoulent ainsi, la mort arrive, et, comme disait saint Bernard, on ne fait que passer d'un enfer à un autre enfer, d'un enfer de péché, de misère, de désespoir et de colère, à un enfer de peine et de châtement, de l'enfer du mariage au véritable enfer des démons.

3. L'honneur de la *paternité*, de la *maternité*, la joie de donner le jour à des enfants dociles et vertueux, reconnaissants et bons, pieux envers leurs parents parce qu'ils le sont d'abord envers Dieu : c'est là encore une grâce enviable, que Dieu fait à certains époux et dont il prive les autres. Ah ! cette joie de s'admirer lui-même dans des enfants qui font l'admiration de tous par leur mérite ou leurs vertus, il n'en est pas, je crois, de plus douce pour le cœur d'un père ! Et quelle gloire pour une mère de paraître dans le monde entourée d'une aimable couronne de fils ornés des plus beaux dons de l'esprit et du cœur, de filles pieuses et douces, charmantes et pures, gracieuses et modestes ! Avec quel orgueil bien légitime Cornélie, la mère des Gracques, répondait à une dame romaine qui faisait devant elle avec une sotte vanité parade de ses bijoux : « Mes bijoux, ce sont mes fils. Que je les aime bien mieux que tous vos riches bijoux ! »

Or, mes frères, ces trois grandes grâces du mariage, Dieu les accorde toujours à ces fiancés qui font monter vers lui, avant le mariage, une prière humble, confiante, aimante et pieuse ; il ne les refuse jamais à ceux qui les demandent d'un cœur persévérant et sincère. Et voilà pourquoi les futurs époux doivent prier. Pénétrés de crainte à la pensée des graves obligations qu'ils vont contracter et des extrêmes périls qui menacent leur bonheur en cette vie et en l'autre, convaincus du pressant besoin qu'ils ont du secours et de la bénédiction de Dieu, qu'ils s'excitent donc l'un l'autre à implorer le Seigneur ! Que Tobie dise à Sara et que Sara dise à Tobie de se jeter aux pieds de Celui qui tient en ses mains leurs destinées, aux pieds de Celui qui donne, selon qu'on le mérite, la vie ou la mort, le bonheur ou le malheur, la bénédiction ou la malédiction !

Mais aussi, mes frères, qu'on ne l'oublie pas :

Dieu n'exauce que les cœurs purs. Il déteste la prière des cœurs souillés par le péché mortel. Il faut donc, avant de prier le Père des miséricordes, s'exciter au regret de ses fautes, en faire au prêtre, représentant de Dieu au saint tribunal, un aveu complet et sincère, et en obtenir le pardon, moyennant une ferme promesse de ne plus l'offenser. Alors on pourra se présenter en toute confiance devant l'Eternel, et obtenir de sa libéralité les plus précieuses faveurs.

Il ne faudra pas toutefois se lasser de prier ; il faudra, comme Tobie et Sara, prier aujourd'hui, demain, après-demain ; il faudra faire à Dieu une douce violence ; il faudra prier le jour même de ses noces, prier avec le prêtre, avec Jésus-Christ présent sur l'autel et présentant ses supplications pour nous à son Père ; il faudra, à la messe qui se dira ensuite pour les défunts, prier les chères âmes de nos trépassés d'intercéder à leur tour en notre faveur auprès de Dieu ; il faudra prier comme des chrétiens qui savent la toute-puissance de la prière sur le cœur de Dieu, et non pas agir comme des païens qui ne connaissent pas Dieu.

II. Les futurs époux doivent donc prier, eux tout d'abord, eux les premiers. Mais l'exemple de Raguel et de Gabélus nous rappelle que les fiancés ne doivent pas être seuls à prier, et que *leurs parents* et *leurs amis* doivent aussi offrir au ciel pour le jeune couple leurs ardentes supplications. Nous voyons en effet dans le récit de l'Ecriture le père et la mère de Sara s'adresser à Dieu, et lui dire entre autres demandes : « Faites Seigneur, qu'ils vous bénissent encore davantage, et qu'ils vous offrent un sacrifice de louange, » c'est-à-dire « Faites descendre sur leur tête, Seigneur, de nouvelles grâces ajoutées à vos premières faveurs, afin qu'ils puissent vous bénir et vous remercier, et vous louer de plus en plus. »

Et vous, parents chrétiens, y pensez-vous, à prier Dieu pour ces enfants que vous allez conduire à l'autel de l'hymen ? — Le mariage est à la fois un sacrement devant Dieu et un contrat passé devant les représentants de l'autorité humaine. Vous n'avez rien oublié dans le contrat, de ce qui peut rendre à vos enfants la vie aisée et facile ; et dans le sacrement, et devant Dieu, vous voulez donc vous désintéresser de leur sort ? Vous vous dépensez sans compter pour préparer, aussi magnifiquement que possible, la salle qui doit recevoir les convives, et vous ne songez pas un instant à préparer le cœur de vos enfants à recevoir la grâce et la féconde bénédiction de Dieu ? Ah ! si vous n'avez pas, comme le père du jeune Tobie, appelé sur votre fils, sur votre fille, par vos charitables aumônes, la protection du ciel, du moins comme le père et la mère de Sara efforcez-vous de l'attirer par vos ferventes prières !

III. Quant à vous, chrétiens qui m'entendez, lorsque vous êtes invités à des noces, il est un devoir de piété et de reconnaissance qui s'impose à votre foi : c'est de prier Dieu, vous aussi, pour ces jeunes fiancés qui vous ont conviés à leur prochain mariage. N'attendez point pour cela au jour même des noces. Ils ont un si grand besoin du secours divin, ces pauvres enfants qui marchent véritablement à l'autel du sacrifice ! Demandez par avance pour eux ce précieux secours !

Et quand sera venu le jour solennel de la célébration des noces, apprenez-encore ce que vous y devez faire. Je vais vous le dire rapidement.

## II

La prière de Gabélus arrivant aux noces de Tobie, les conviés aux noces doivent, le jour même du mariage, la répéter et l'adresser à Dieu pour le jeune couple ami qu'ils accompagnent à l'église : « Que le Dieu d'Isaac vous bénisse, et que sa



bénédiction se répande sur votre femme et sur tous les vôtres. » Oui, ce vœu plein de piété, ils devront le former devant Dieu pour les nouveaux époux, en union avec la sainte Eglise. Car ce vœu, cette prière fait partie de la messe de mariage ; et tous les assistants, s'ils comprenaient leur devoir, s'empresseraient de réciter avec le prêtre ces belles prières liturgiques de la messe pour les époux.

1. D'abord on ne devrait jamais venir à l'Eglise sans emporter son livre de messe, son paroissien. Et pour une cérémonie de mariage, pas plus que pour tout autre office, nul n'a le droit de se dispenser de prendre son livre avec soi. Un paroissien à votre main vous ferait-il donc déshonneur, quand à travers les rues de cette bourgade, de ce hameau, vous conduisez vers les autels ceux qui vous ont invités à les y escorter ? Voyez cette fiancée qui s'avance émue au sanctuaire : n'a-t-elle pas son livre de prières ? Ah ! sans doute elle le voudra prier, car elle est pieuse, car elle craint le Seigneur ; elle le voudra, mais elle ne le pourra guère, car mille pensées, mille sentiments divers mettent le trouble dans son esprit et la rougeur à son modeste visage. Mais c'est à vous alors à venir au secours de son impuissance, c'est à vous à avoir votre livre de prières, à réciter sur elle et sur lui les prières de l'Eglise, les prières de la messe, les plus belles que Dieu entende, les plus douces à son oreille, les plus agréables à son cœur.

2. Au lieu de cela, que fait-on ? Quelques-uns d'abord, ajoutant la grossièreté à l'impunité, n'entrent même pas à l'Eglise. Lorsque le cortège arrive à la porte du temple catholique, ils s'en détachent et restent dehors à rire, à parler bruyamment. Ils ne comprennent pas, tant l'irrégularité détruit dans l'homme tout sentiment de délicatesse et de civilité, que c'est faire aux époux un sanglant affront que d'agir de la sorte. Quel supplice cependant pour une jeune fille pieuse, pour un jeune homme chrétien, debout devant l'autel où le prêtre reçoit leurs serments, d'entendre les rires insultants du dehors couvrir la voix du prêtre qui les unit, qui les bénit ! Ordinairement les jeunes époux sont obligés de laisser faire. J'en ai connu pourtant qui n'ont point pris la chose ainsi. J'ai connu un jeune homme dont la fierté s'est révoltée de ces procédés indécents et impies, qui est sorti de sa place avec sa nouvelle épouse, qui a traversé toute l'Eglise, et qui a dit à ces libertins : « Messieurs, je n'invite pas des animaux à mon mariage pour boire et pour manger. C'est à l'Eglise qu'il faut me suivre, ou allez ! » Cet exemple, mes frères, n'est peut-être pas à suivre toujours ; mais c'est un exemple vengeur qui soulage la conscience indignée de ce sans-gêne qui est de la brute sans raison plutôt que de l'homme.

3. D'autres ne vont point jusqu'à ce degré d'impunité brutale et stupide. Mais ils se permettent dans l'Eglise des conversations à mi-voix, des réflexions, des rires, des chuchotements, qui interrompent assez souvent le prêtre dans la célébration des saints mystères, et l'obligent parfois à se retourner de l'autel pour demander le silence. Or cela encore, mes frères, est-ce bien, est-ce digne, est-ce respectueux pour le saint lieu ? Est-ce seulement faire honneur à ces jeunes chrétiens qui vous ont fait pourtant l'honneur de vous convier ? Ah ! mes frères, ne vous permettez jamais ces manières, ni dans cette Eglise qui est la vôtre, ni dans une Eglise étrangère.

4. Un autre point encore sur lequel on ferait bien d'imiter les invités des noces de Tobie, c'est la décente gravité avec laquelle ceux-ci se conduisirent jusque dans le festin des noces : « Ils se mirent à table, dit l'historien sacré ; mais dans le festin même des noces ils se conduisirent avec la

crainte du Seigneur. » La joie, mes frères, a-t-elle donc besoin d'être provoquée par les excès de table, de s'alimenter par le désordre, de s'exprimer par des chansons licencieuses, par des paroles obscènes et des danses risquées ? Les choses ne se passent point chez nous comme il se doit ; et si l'on ne fait pas précisément des noces une orgie, on en fait une série de fêtes toutes païennes : Banquets, amusements, danses prolongées bien avant dans la nuit, tout cela ne ressent guère la décence. Où donc est la crainte du Seigneur, dans ces fêtes, dans ces soirées dansantes qui se répètent, une fois les nocées passées, chez des parents, chez des amis ?

Pouvez-vous espérer un grand fonds de fidélité dans celle que vous menez à pareille école dès le premier jour ? Elle n'était donc si longtemps demeurée sous la tutelle d'un père attentif, sous la vigilance d'une mère qui avait entouré son innocence de mille précautions, veillant sur elle et la nuit et le jour, elle n'avait donc été l'objet de soins si assidus que pour en aboutir là ? Vous venez d'en détruire tout le fruit en un instant. Au milieu de ces excès corrompueurs, son âme jusque-là vertueuse s'est ouverte aux leçons du vice. Vous invitez les démons à vos fêtes nuptiales ; par les chansons lascives et les paroles déplacées des hommes et des femmes que vous conviez, vous allumez des passions criminelles dans tous les cœurs. Que pouvez-vous attendre de bon de cet appareil de péché ?

Oui, mes frères, on invite le démon à ses nocées, et c'est vraiment fête pour lui que les nocées de nos chrétiens d'aujourd'hui. C'est Dieu qu'il faudrait y inviter, c'est Jésus-Christ. Sa présence ne nuirait point à la joie de ce jour. Mais ce serait une joie innocente et sainte, et non une joie dissolue et grossière. La joie ne saurait-elle donc plus être sainte, parmi les enfants des saints ? Ou avons-nous donc cessé d'être les enfants des saints et les frères des élus, appelés nous-mêmes à nous asseoir avec eux dans la gloire au festin de l'éternité ?

De grâce, mes frères, réfléchissons, réfléchissons ! Assistons comme il convient aux nocées d'ici-bas, et célébrons dans la crainte du Seigneur, afin de mériter de prendre part aux nocées éternelles des cieux. Ainsi soit-il !

#### 14<sup>e</sup> Homélie

DU POUVOIR DU DÉMON SUR LES HOMMES.  
MOYENS DE N'EN RIEN CRAINDRE

Mes frères, Avant d'être donnée pour femme au jeune Tobie, Sara, vous le savez, avait épousé déjà sept autres maris. Et tous, l'un après l'autre, nous dit l'historien sacré, « un démon nommé Asmodée les avait fait périr, aussitôt qu'ils s'étaient approchés d'elle ». Ce détail du récit inspiré, cet homicide commis par un démon sur la personne de ces infortunés maris, a pu causer quelque étonnement parmi vous. Il a dû même laisser, j'ai tout lieu de le craindre, plus d'un esprit non convaincu, plus d'un cœur incrédule. Car c'est là encore une ruse du démon, de vouloir passer inaperçu, de chercher à se faire oublier des hommes. Il en use de la sorte afin d'endormir notre vigilance, de nous rendre sans défiance, et de nous faire tomber ainsi plus facilement dans ses pièges.

Il faut l'avouer : cette ruse de l'antique serpent n'a eu que trop de succès, en notre temps surtout. Le démon a réussi à se faire oublier ; il est par-

<sup>1</sup> Saint Jean Chrysostome.



venu à se faire nier. Beaucoup de nos chrétiens baptisés ne croient plus au démon. Et parmi ceux qui conservent la croyance en un démon ennemi de nos âmes, ils s'en trouve un très grand nombre qui ne croient pas à sa puissance jusque sur le corps et la personne des hommes. Lorsqu'on en parle devant eux, ils sourient dédaigneusement. Eh bien, ce soir, c'est de ce pouvoir que les démons peuvent exercer sur nos corps eux-mêmes, que je veux vous parler. Car je ne saurais souffrir que vous soyez du nombre de ces soi-disant esprits forts, qui nient orgueilleusement au lieu d'examiner, et dont les sourires moqueurs méritent à leur tour la pitié et le mépris.

Je me propose donc de vous faire voir et jusqu'où peut aller la *puissance du démon* sur nos personnes, nos corps et nos biens ; et quels *moyens de défense* nous avons contre cette puissance effrayante.

## I

Ange déchu, le démon n'en est pas moins resté un ange ; et l'ange est une créature bien supérieure à l'homme en intelligence et en pouvoir. Nous voyons dans les Saintes Ecritures un ange exterminer en une seule nuit cent quatre-vingt mille hommes de l'armée du roi assyrien Sennachérib. Les démons nous sont donc de beaucoup supérieurs en force et en puissance ; et s'il ne dépendait que d'eux-mêmes, ils auraient bientôt anéanti, après mille supplices et mille tortures, notre pauvre race humaine dont ils sont mortellement jaloux. Heureusement pour nous, mes frères, Dieu est là, qui de sa propre autorité comprime leur rage, et arrête les desseins de leur haine homicide. Si ce Dieu souverain n'était pas meilleur que nous ; s'il n'était pas obstinément miséricordieux, lorsque nous sommes obstinément ingrats ; s'il n'avait pas toujours de pleins trésors d'indulgence et de pardon à verser sur nos iniquités et nos crimes, que nous serions à plaindre, livrés sans merci par sa justice aux fureurs de nos ennemis ! Quel affreux, mais équitable châtement, si Dieu, lassé enfin de nos révoltes, portait contre nous cette sentence : « Vous préférez servir le démon que de servir votre Dieu ? Eh bien donc que le démon soit votre maître ! Vous abandonnez ma loi pour vous ranger sous la loi de Satan ? Eh bien moi aussi je vous abandonne et je vous livre à sa haine ! Corps et âme, qu'il fasse de vous sa proie ! » Ah ! mes frères, c'en serait fait de nous ! Non contents de torturer nos âmes dans l'enfer, les démons tueraient notre corps avec un raffinement de supplices et de cruautés dont eux seuls sont capables.

Mais Dieu enchaîne leur infernale puissance. Il est pourtant des circonstances où par exception il permet aux démons d'exercer sur la personne des hommes ce pouvoir de nuire qui réside en eux à un si haut degré : c'est lorsqu'il veut mettre à l'épreuve la sainteté de ses serviteurs, ou bien quand il veut tirer de certains péchés particulièrement abominables à ses yeux une punition exemplaire dont la vue et le souvenir détournent les autres hommes de ces péchés.

Qui nous a révélés ces mystères effrayants ? Dieu lui-même. Pourquoi sourire et pourquoi douter, quand Dieu fait écrire dans le livre de Tobie que le démon Asmodée tua les sept premiers maris de Sara ? Qu'y a-t-il là dedans qui puisse révolter votre foi ? C'est Dieu qui parle : pourquoi donc ne pas croire ? — Ce fait serait-il unique dans la Bible que nous devrions déjà confesser, avec une foi entière, notre croyance à la réalité du pouvoir des démons sur le corps des hommes. Mais il n'est point isolé dans les Livres Saints. Rappelez-vous déjà l'exemple du saint homme Job.

Ce sont d'abord tous ses troupeaux et tous ses serviteurs que Satan fait périr par le feu du ciel. Ce sont ensuite ses sept fils et ses trois filles à qui Satan ôte la vie, en les ensevelissant sous les décombres de leur maison renversée par les artifices de sa funeste puissance. Dieu, à la vérité, défend à l'ange du crime de toucher à la vie de son fidèle serviteur, mais il lui donne tout pouvoir d'affliger son corps et de tourmenter sa chair ; et Satan frappe Job d'un ulcère hideux, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête.

Rappelez-vous encore tous les malheureux possédés que nous voyons dans l'Evangile solliciter ou recevoir de Jésus, avec une heureuse délivrance, la guérison des infirmités cruelles dont le démon affligeait leur corps. La foule en était si considérable que les Evangélistes, renonçant à faire en détail le récit de la guérison de chacun d'eux, ne peuvent que dire d'un mot : « On lui amenait ceux que le démon tourmentait, et il les guérissait <sup>1</sup>. » Ou bien : « Le soir venu, on lui présentait une multitude de possédés, et il les délivra des démons, et il guérit leurs maladies <sup>2</sup>. » Il est toutefois certaines guérisons, dont les Evangélistes nous ont laissé un récit plus circonstancié. Telle est en particulier l'histoire de ce jeune épileptique que les apôtres ne purent guérir sans que Jésus leur vint en aide. Le démon qui le tourmentait et qui l'avait frappé de cette terrible infirmité, tantôt le jetait dans le feu, tantôt le faisait tomber dans l'eau ; ce démon obstiné ne voulut sortir du corps du malheureux jeune homme que sur l'ordre de Jésus ; et Jésus l'ayant chassé, le malade fut guéri à l'instant même de ses horribles convulsions <sup>3</sup>. Tantôt le démon affligeait de mutisme ceux qu'il possédait <sup>4</sup> ; tantôt il les frappait de cécité <sup>5</sup> ; tantôt il les jetait comme morts sur la terre <sup>6</sup> : trop effrayants, trop évidents exemples du pouvoir des démons sur la personne des hommes !

Pourquoi ne vous parlerais-je point maintenant de cet ermite fameux par l'austérité de sa vie et par ses rudes combats contre le démon, de saint Antoine, premier Père des Solitaires d'Egypte ? Retiré dans le désert, il s'enferme dans une grotte pour y méditer et pour y prier ; un seul de ses amis connaît sa retraite, et lui porte tous les jours de quoi vivre. Or un matin cet ami trouve notre saint évanoui sur le sable et couvert de blessures. Le pieux solitaire avait eu à subir pendant la nuit une terrible lutte contre les démons venus pour le tenter. Ils s'étaient annoncés d'abord par un horrible vacarme ; puis ils s'élançaient contre lui sous différentes figures de lions, de tigres, de serpents et d'autres animaux sauvages. Ils se dressèrent sur lui comme pour le dévorer et lui firent plusieurs blessures par tout le corps. Notre saint, malgré les coups qu'ils lui portaient, possédait son âme dans la paix et ne se laissa pas épouvanter. Il leva les yeux au ciel et appela Jésus-Christ à son secours. Une clarté céleste l'environna tout à coup et fit disparaître tous les esprits de ténèbres. Il reconnut à cette lumière la présence de son Sauveur. « Où étiez-vous, ô bon Jésus, s'écria-t-il, où étiez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt pour me secourir ? » Il entendit une voix qui lui répondait : « Antoine, je voulais être spectateur de ton combat, et j'étais auprès de toi ; et parce que tu as résisté courageusement, je t'assisterai toujours. » Et il s'évanouit.

Mais je veux prendre un exemple plus rapproché

<sup>1</sup> Matth., iv, 24.

<sup>2</sup> Matth., vii, 16.

<sup>3</sup> Matth., xvii, 14-18.

<sup>4</sup> Matth., ix, 33.

<sup>5</sup> Matth., xii, 22.

<sup>6</sup> Marc, ix, 25.



de nous encore. Qui de vous n'a entendu parler du Vénérable curé d'Ars, et des vexations dont il eut à souffrir de la part du malin esprit ? Celui-ci faisait un bruit affreux au-dessus du pauvre grabat où le saint curé prenait à peine deux ou trois heures de repos. Il renversait même sur lui la paille et les planches de son lit ; et un jour que le Bienheureux Vianney était à l'église, le démon alla jusqu'à brûler le lit. Le saint curé, épouvanté d'abord, ne fit bientôt plus que rire des petites vengeances de celui auquel il arrachait les pécheurs par milliers.

Après tant de faits, authentiques et certains, est-il possible encore de douter du pouvoir des démons sur les hommes ? Est-il permis de rire encore, s'il nous est parlé dans l'histoire de Tobie des sept maris tués l'un après l'autre par le démon Asmodée ?

Mais si j'ai traité devant vous ce sujet effrayant, ce n'est pas, croyez-le bien, pour le vain plaisir de jeter le trouble et la peur dans votre esprit, et d'ébranler votre imagination en alarme ; non, c'est pour vous inspirer une crainte salutaire vis-à-vis de notre implacable ennemi. Car laissez-moi vous le dire, ce n'est pas précisément à notre corps qu'en veut Satan, mais c'est de notre âme, fille de Dieu, qu'il est jaloux d'une jalousie qui s'exaspère jusqu'à la rage. Or, s'il tourmente ainsi les hommes dans leur corps lorsque Dieu le lui permet, que sera-ce pour leur âme lorsqu'il en sera le maître à jamais dans l'enfer ? S'il torture si cruellement le corps des malheureux possédés, à quels supplices ne soumettra-t-il pas l'âme des malheureux damnés durant les jours et les siècles sans fin de l'éternité ?

Et ce n'est pas seulement en notre corps que les démons peuvent nous nuire. Car ils sont par légions répandus dans les airs, et comme le dit notre grand évêque Bossuet, « ils seraient capables de porter le trouble et le désordre dans l'univers tout entier, et de ne rien laisser subsister dans l'ordre où Dieu l'a établi. » L'Eglise le croit ainsi, et nous le fait connaître par ses prières et par ses exorcismes. Elle nous apprend clairement que le démon peut corrompre l'air que nous respirons, les eaux et les aliments dont nous nous nourrissons, exciter des orages et des tempêtes, susciter des maladies extraordinaires, en un mot nous nuire dans toutes les choses qui servent à notre usage ou qui sont en contact avec nous de quelque manière. C'est pourquoi elle a institué des prières, des cérémonies et des bénédictions particulières pour nos maisons, pour nos champs et nos moissons, pour nos troupeaux, nos vêtements et nos aliments, pour les eaux et le feu, et en général pour toutes les choses qui intéressent de près la santé, la vie et le bien-être de l'homme.

## II

La puissance des démons sur notre corps et en certains cas même sur notre vie est donc bien constatée. Quels moyens nous sont donnés de rendre vaine cette puissance, et de retenir enchaîné leur mauvais vouloir, comme l'ange enchaîna le démon Asmodée et l'éloigna pour jamais de Sara et de Tobie et de toute la contrée ?

1. Le premier, c'est d'éviter toujours de recourir au démon dans les nécessités de la vie. Ce recours

au démon est malheureusement assez fréquent de nos jours. Et c'est une chose abominable ! On est victime d'un accident ou d'une infirmité passagère. Vite on appelle cette femme ou cet homme qui possèdent le renom de « guérir du secret ». Ils font sur le membre malade des signes de croix à rebours, quelquefois même avec le pied : suprême irrévérence envers le signe sacré de notre salut ! Ils prononcent des contrefaçons de prières, qui ne sont d'aucune langue humaine. Et voilà le mal disparu comme par enchantement ! N'est-ce pas manifestement le démon qui opère ces guérisons extraordinaires ? Et ces paroles inintelligibles, ces contrefaçons du signe de la croix et de la prière catholique, ne sont-elles pas véritablement et clairement une invocation au démon, un appel à sa puissance ? Je sais que souvent celui qui guérit du secret, aussi bien que ceux qu'il guérit, ne se doutent même pas de l'intervention du démon dans ces sortes de guérisons : mais qu'est-ce que cela prouve ? Tout simplement ce que je disais au commencement de cette instruction : c'est que le démon pousse la ruse jusqu'à chercher à se faire oublier des hommes, dans le temps même qu'il agit le plus fortement sur eux. O insensés qui usez de semblables moyens pour recouvrer la santé, vous ne savez pas en vérité ce que vous faites ! Vous empruntez à un dur créancier ; vous donnez des droits sur vous au démon ; et les exemples ne sont pas inouïs de personnes dont le démon s'est subitement emparé, lorsqu'elles venaient de recourir à son pouvoir en se faisant ainsi guérir du secret. — Pour rendre ma pensée plus sensible encore par une comparaison, lorsque vous recherchez ainsi le secours des démons, vous ressemblez à ces infortunés qui empruntaient à vingt ou trente pour cent aux usuriers, et engageaient en garantie leurs biens et leurs personnes. S'ils étaient incapables de rembourser exactement au temps fixé, l'inexorable créancier pouvait faire main basse sur tout ce qu'ils avaient, se saisir de leur personne et les réduire en servitude. De même, lorsque vous empruntez leur aide aux puissances de l'enfer, vous vous exposez au danger d'être saisis par elles et réduits au triste état de ceux que l'on nomme « possédés du démon. » Car aujourd'hui encore, ne l'oubliez pas, il y a des possédés, et de vrais possédés comme ceux que Notre-Seigneur guérissait en si grand nombre. Ils sont à présent, grâce aux prières et aux sacrements de la sainte Eglise, bien moins nombreux qu'autrefois ; mais il s'en rencontre encore de temps à autre quelques-uns ; et ce sont ordinairement ceux qui refusent de cesser ces pratiques défendues, ces commerces dangereux avec les esprits de ténèbres ; ce sont ceux-là que Dieu punit en les livrant par un juste retour au pouvoir de Satan.

Et lors même que Dieu ne nous punirait point ainsi, nous payons toujours avec usure en cette vie d'abord les services que nous demandons au prince des ténèbres. Si nous sommes pieux et pratiquants, — car il y a même parfois des personnes pieuses, mais d'une piété peu éclairée, qui recourent à ces diableries, — il nous viendra de violentes tentations, de grandes désolations spirituelles, des aridités, des sécheresses, et quelquefois un découragement et un manque de foi tel que le désespoir s'emparera de nos âmes, et que nous en arriverons à délaisser complètement tous nos devoirs de religion. En vérité, n'est-ce pas payer bien cher le secours du démon que de l'acheter de la paix de notre cœur et de l'innocence de notre vie, de la perte de notre foi ? — Mais le plus souvent, c'est au lit de la mort que le démon se retrouve pour exiger de nous sa créance avec usure. « Tu m'as demandé mon aide pendant

<sup>1</sup> Sermon sur les démons.

<sup>2</sup> Voir prières des exorcismes et de la bénédiction de l'eau dans le Missel et le Rituel.

<sup>3</sup> Les amateurs de documents en trouveront de très curieux sur les phénomènes diaboliques dans les quatre volumes de Paul Verdun, *Le Diable dans les Missions* (2 vol. in-12, 6 fr., Delhomme et Briguët), et *Le Diable dans la vie des saints* (id.).



la vie ; eh bien ! c'est l'heure maintenant de me payer de mes services. Tu m'appartiens : à moi ton âme ! Tu vas venir avec moi dans mon enfer ! » O mes frères, que c'est payer cruellement un moment d'imprudence ! Je vous en conjure, épargnez-vous ces supplices et ces dangers de la dernière heure, en renonçant pour toujours désormais à ces pratiques funestes que j'ai voulu vous signaler tout particulièrement ce soir.

2. Un autre moyen, c'est de nous recommander souvent à notre *ange gardien*, et de suivre ses secrets avis. Tobie invoque son ange conducteur, il en reçoit le conseil de brûler le fiel du poisson ; et en obéissant à ce conseil de son ange, il se met à jamais, lui et sa jeune épouse, à l'abri des mauvais desseins du démon homicide. Ce n'est pas que le fiel du poisson, en se consumant sur le feu, ait eu de lui seul le pouvoir de chasser les démons. Mais Dieu lui-même, par l'intermédiaire de l'ange, lui avait communiqué la vertu miraculeuse d'éloigner les esprits infernaux. Eh bien ! nous pareillement, mes frères, adressons-nous à notre bon ange, et il nous inspirera la pensée de recourir à ces objets pieux, à ces médailles indulgenciées, qui par eux-mêmes sans doute n'ont aucune efficacité, mais auxquels la bénédiction de l'Eglise a attaché la merveilleuse propriété de chasser de nous les esprits jaloux.

3. Notre bon ange encore nous inspirera le pieux et fréquent usage de l'eau bénite. La grande sainte Thérèse, dont la doctrine est si autorisée par l'Eglise qu'elle va jusqu'à l'appeler une doctrine céleste<sup>1</sup>, affirme que l'usage de l'eau bénite est plus efficace pour chasser les démons que ne l'est même le signe de la croix, si puissant néanmoins et tant recommandé aux chrétiens. C'est pourquoi, mes frères, laissez-moi vous exprimer ici le désir que dans toutes vos familles s'établisse et se conserve la pieuse coutume de garder de l'eau bénite, prise à l'Eglise et emportée à la maison la veille de Pâques ou de la Pentecôte ; d'en asperger de temps en temps vos demeures et vos foyers ; et surtout de vous en servir pour faire le signe de la croix avant le coucher et après le réveil. Car ce n'est pas seulement près du chevet de vos agonisants et de vos morts que doit servir cette eau bénite conservée à la maison ; c'est dans toutes les circonstances un peu importantes de la vie, c'est tous les jours, c'est chaque matin et chaque soir. Hélas ! il est certaines maisons où même près du lit des mourants il n'y a pas une goutte d'eau bénite ; lorsque le prêtre en réclame, il faut en aller demander aux portes voisines !.... Rien n'est désolant, pour le cœur du prêtre accouru près d'un malade avec les consolations de la sainte Eglise, que d'entendre cette réponse : « De l'eau bénite ? Mais il n'y en a point ici ! »

4. Je ne puis parler de l'eau bénite sans dire aussi quelques mots du *cierge bénit*. Celui-ci comme celle-là reçoit de la bénédiction de l'Eglise un pouvoir tout particulier d'éloigner de nous les démons. Il est dans l'esprit de l'Eglise d'allumer le cierge bénit à la Chandelier et emporté à la maison, toutes les fois qu'il s'agit de repousser les esprits de ténèbres partout répandus dans l'air et qui cherchent sans cesse à nous nuire dans notre âme, comme dans notre corps et dans nos biens. On l'allume en particulier dans une tempête, pour l'apaiser ; lorsque le tonnerre gronde, pour obtenir la protection du ciel ; pour écarter les sorts et rendre vains les maléfices ; enfin et surtout auprès du lit d'un agonisant : c'est alors en effet qu'il nous faut appeler à notre secours contre l'esprit de ténèbres la lumière consolante du Christ, figurée par la clarté du cierge bénit, et cette clarté sainte dis-

sipe les terreurs des mourants, comme l'enfant voit toutes ses craintes s'enfuir devant les doux rayons du flambeau qui le veille.

Chrétiens, ayez à cœur de posséder dans vos demeures, à côté du vase d'eau bénite, le cierge bénit.

Combien n'y a-t-il pas de superstitions auxquelles vous attribuez un pouvoir purement imaginaire et mensonger ! Renoncez à ces vaines pratiques condamnées par l'Eglise, et attachez-vous, avec une ferme confiance, à la dévotion salutaire des objets bénits par Elle pour vous servir de talismans efficaces contre les dangers qui menacent vos âmes, vos corps et vos biens. Priez, invoquez surtout vos bienheureux anges gardiens, car ils ont tout pouvoir pour vous faire du bien ; comme l'ange Raphaël fit du démon Asmodée, ils enchaîneront les démons acharnés à votre perte. Soyez pleins d'une tendre confiance en leur assistance et en leur protection, pleins de défiance et de crainte contre la ruse et la perfidie des mauvais anges. Servez-vous avec une vive foi des moyens que l'Eglise nous met sous la main pour les faire fuir loin de nous. Ainsi vous n'aurez rien à redouter de l'ennemi de vos âmes, et vous pourrez au contraire espérer tous les biens du Seigneur et le bonheur des élus. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE OBLIGATION  
D'Y ASSISTER, ET D'Y BIEN ASSISTER

*Et ideo Novi Testamenti  
mediator est.*

Jésus-Christ est le médiateur du Nouveau-Testament.  
(Héb. ix, 15.)

La rédemption du monde par le sacrifice de la Croix, telle a été la raison d'être de l'Incarnation elle-même, tel est le mystère fondamental de notre salut. Il est donc juste que l'Eglise tienne si souvent à nous le rappeler. Elle le fait avec une particulière insistance à l'approche des glorieux anniversaires qu'elle s'apprête à célébrer pendant la semaine appelée dans la liturgie « la grande semaine. »

Dès aujourd'hui elle emprunte le magnifique langage de l'apôtre pour nous démontrer l'éminente dignité du souverain sacrificateur de la Nouvelle Alliance, Jésus-Christ. Avec saint Paul, elle relève la supériorité du Sacrifice accompli une fois sur le Calvaire, sur les sacrifices anciens ; elle nous en redit également les merveilleux effets. Elle veut ainsi incliner nos cœurs au respect, à l'admiration, à la reconnaissance, à l'amour.

Toutefois, nous réservant de vous parler au jour où il s'est accompli et avec toute l'extension qu'il réclame, du mystère de notre rédemption, je me bornerai à vous présenter quelques considérations sur le *Saint Sacrifice de la messe*, insistant plus particulièrement sur l'obligation pour tous les chrétiens d'y assister, et d'y bien assister. Car cette médiation que le Sauveur a exercée une fois sur l'autel de la Croix, il continue, selon la doctrine de l'apôtre et de l'Eglise, à l'exercer chaque jour sur nos autels, la perpétuant ainsi jusqu'à la fin des temps afin de nous en appliquer les mérites.

<sup>1</sup> *Oratio in festo S. Theresiæ* (15 octobre).



## I

La véritable idée que nous devons nous faire de la messe, c'est donc qu'elle est un sacrifice, le seul et unique sacrifice de la nouvelle alliance. Le sacrifice a été toujours et chez l'universalité des peuples l'acte religieux le plus important. En lui se résume le culte de l'antiquité envers Dieu. Beaucoup d'erreurs, de criants abus ont pu, par suite de la corruption humaine, défigurer cette pratique du sacrifice en usage dès l'origine du monde. Mais son caractère sacré ne saurait être nié, pas plus que le but élevé que les hommes se sont proposé en l'offrant à la divinité : ce but, exprimé par tous les rites qui accompagnaient cette offrande, n'est autre que la reconnaissance par l'humanité coupable du souverain et imprescriptible domaine de Dieu sur la créature.

Pourtant le sacrifice ancien, si l'on considère la victime en elle-même et la personne de celui qui l'offrait, paraît bien imparfait, bien indigne de la fin à atteindre. Aussi n'avait-il de valeur que par le vrai et parfait sacrifice dont il était la figure.

Ce vrai et parfait sacrifice, nous savons que Jésus-Christ est venu l'offrir à son Père en s'immolant lui-même comme victime sur la Croix. Nous avons ainsi un médiateur dont la toute-puissance est infinie. Son sacrifice revêt donc une vertu infiniment supérieure à celle de tous les précédents sacrifices. Par lui la gloire de Dieu est procurée, le péché est détruit, les plus grands biens nous sont assurés. Que pouvons-nous désirer dans l'ordre du salut, que nous ne trouvions renfermé dans le sacrifice de la Croix ?

Or ce serait, mes frères, vous faire injure que de chercher à vous démontrer ici la parfaite identité du sacrifice de la messe et de ce mystérieux sacrifice réalisé par la mort du Sauveur au jour de la Passion. C'est là une de ces vérités catholiques que tout fidèle a apprises sur les bancs mêmes du catéchisme, et que l'enseignement régulier de l'Eglise ne permet pas d'ignorer ou encore de mettre en doute.

Mais alors, vous devez reconnaître quelle action grande et sublime est la sainte messe. Vous devez vous rendre compte de la place, la première incontestablement, à laquelle elle a droit dans la liturgie chrétienne. C'est un saint docteur qui nous l'affirme : « Le très saint sacrifice de la messe est entre les exercices de la religion ce que le soleil est entre les astres, car il est véritablement l'âme de la piété et le centre de la religion chrétienne <sup>1</sup>. »

Nous admirons, avec raison, les chefs-d'œuvre sortis de la main des hommes. Nous éprouvons une sorte de saisissement en leur présence. Instinctivement ce cri s'échappe de nos lèvres : « Que c'est beau ! » Nous ajoutons même : « Que c'est divin ! »

Ah ! combien les chefs-d'œuvre des hommes pâlisent à côté des merveilles enfantées par la toute-puissance, la sagesse, l'amour infinis ! J'ai dit « par l'amour infini », car ces merveilles sont presque toujours des bienfaits, et à l'admiration pour leur sublime beauté il convient de joindre la reconnaissance pour l'insondable bonté qui nous les accorde.

Le Saint-Sacrifice appartient à cet ordre de merveilles qui surpassent infiniment toutes nos conceptions. La foi nous en révèle la grandeur, l'excellence ; elle nous énumère toutes les grâces qui en découlent comme d'une source intarissable. Étudions, étudions encore cet étonnant mystère à la lumière de la Sainte Ecriture, de la théologie, des Pères et des saints Docteurs. Ne craignons pas d'épuiser jamais cette matière incomparable-

ment profonde que l'éternité tout entière ne suffira pas à nous dévoiler. Plus notre foi sera éclairée, plus ses enseignements pénétreront nos âmes, et plus notre admiration pour ce chef-d'œuvre de l'ineffable bonté divine grandira ; nous comprendrons mieux aussi les devoirs, les obligations graves et rigoureuses de conscience que l'institution d'un tel sacrifice nous impose.

## II

Nous n'ignorons pas la volonté de Notre-Seigneur. Ce qu'il demande de nous, en retour de sa générosité miséricordieuse, c'est que nous nous appliquions les mérites de son sang si libéralement versé pour notre salut. Il a perpétué son sacrifice jusqu'à la fin des temps, pourquoi, sinon pour mettre à notre portée, à la portée de toutes les générations qui se succéderont ici-bas, les fruits de la rédemption ? Et voyez jusqu'où s'étend sa sollicitude. Le Saint-Sacrifice aurait pu n'être offert qu'une seule fois la semaine, et en un seul lieu. Il en eût été ainsi, sans doute, dans le cas où notre participation aux divins mystères n'aurait pas été nécessaire ; de même, s'il eût suffi que nous fussions unis d'intention seulement à l'auguste victime qui s'immole pour nous.

Mais quels ont été les desseins de Jésus-Christ ? N'a-t-il pas poussé jusqu'à ses dernières limites la condescendance à notre égard ? Ce n'est pas une seule fois par an, par semaine, mais tous les jours qu'il a décrété d'offrir son sacrifice. Ce n'est pas dans un seul pays, chez un seul peuple privilégié, mais dans toutes les contrées de la terre, aussi bien parmi les cités populeuses que dans les plus simples hameaux, que son corps, que son sang précieux intercèdent chaque matin en notre faveur auprès du Père céleste.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'assistance au saint sacrifice est un devoir rigoureux pour tout chrétien ? pourquoi l'Eglise a fait de cette assistance régulière, au moins le dimanche et les jours de fête, un précepte formel ? Dès lors quel prétexte pourrions-nous apporter pour nous dispenser d'obéir, surtout lorsque nos plus graves intérêts sont en jeu ?

Ah ! mes frères, seul le manque de foi ou encore une lâcheté impardonnable sont la cause de l'indifférence d'un grand nombre vis-à-vis du plus saint de nos mystères. C'est avec des larmes, plus que par des paroles, qu'il faut déplorer ces malheureuses abstentions que rien ne saurait justifier aux yeux de la conscience, ces manquements habituels commencés dans un jour de défaillance ou d'aveuglement funeste et avec lesquels il devient si difficile de rompre.

Et pourtant, c'est à vous surtout, pauvres victimes de ces coupables habitudes, que nous voulons faire appel. N'est-il pas vrai que bien des fois vous avez regretté de vous y être laissés engager ? Vous avez senti profondément combien un tel abandon de la pratique chrétienne la plus importante, anéantissait pour ainsi dire du coup toute votre vie religieuse, quel vide douloureux en résultait dans le culte que vous voulez encore rendre à Dieu, à quelles terribles conséquences vous vous exposez par rapport à votre éternité !

Puissent ces impressions si vraies et si justes devenir assez fortes, assez puissantes, pour triompher des obstacles qui vous arrêtent ! Une occasion unique dans l'année s'offre à vous pour rentrer résolument dans le devoir : c'est la fête même de Pâques. Profitez-en pour reprendre et ne plus quitter votre place à l'église parmi les chrétiens fidèles. Vous y gagnerez, croyez-moi, tout honneur et tout bénéfice aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Il vous sera donné en outre de goûter cette suprême satisfaction que procurent les résolutions viriles généreusement tenues.

<sup>1</sup> *Introd. à la vie dévote*, II<sup>e</sup> partie, ch. 14.



Pour vous, mes frères, qui venez ici assidûment chaque dimanche avec une régularité qui nous réjouit et vous honore, soutenez votre zèle par ces considérations élevées que nous fournit notre foi. Mettez-vous en garde contre ces fautes passagères, isolées, qui sont parfois un acheminement insensible vers de regrettables habitudes. Ne reculez même pas devant un peu de gêne pour vous astreindre à une exacte ponctualité ; car ce sont là des sacrifices bénis et récompensés au centuple par Dieu.

Enfin, et c'est par là que je termine, efforcez-vous non seulement d'assister avec fidélité à la sainte messe, mais encore d'y bien assister, d'y assister avec une foi vive et une piété sincère.

### III

Tout notre malheur ici-bas vient souvent de l'abus que nous faisons des grâces divines. Ces grâces sont suffisantes, et au-delà, pour pourvoir à nos besoins spirituels, en quelque état et condition que nous nous trouvions. Mais il est indispensable que nous en fassions un bon usage.

Appliquez, mes frères, cette doctrine au saint sacrifice de la messe. Nous avons là, n'est-il pas vrai, un trésor unique, où nous pouvons puiser avec pleine confiance les grâces les plus abondantes et les plus précieuses. D'où vient donc que nous en tirons, du moins d'après les apparences extérieures, si peu de profit ? Une seule messe est capable de faire de nous des héros et des saints : et cependant après tant d'assistances répétées, accomplies même dans des conditions d'irréprochable régularité, nous restons aussi faibles, aussi impuissants pour le bien, aussi tyrannisés par le mal. Comment expliquer ces résultats négatifs qui nous déconcertent ? Quelle en est la cause ?

La cause, mes frères, il la faut chercher dans cet esprit routinier avec lequel nous assistons au Saint-Sacrifice, dans ce défaut de foi, et disons le mot, de dévotion sincère que nous apportons au plus grand des mystères, à l'acte par excellence du culte catholique. Examinez votre conduite sous ce rapport. Mettez-vous un réel empressement à vous rendre à l'église lorsque la cloche vous appelle ? ou au contraire n'arrivez-vous pas d'ordinaire en retard, abrégeant ainsi le plus possible votre présence, marchandant en quelque sorte à Dieu les courts moments que réclame son service ? Quelle est ensuite votre conduite pendant la célébration de la messe ? Prenez-vous la part que vous devez, une part attentive, recueillie, pieuse, à l'action du sacrifice ? Vous associez-vous soit aux chants, soit aux prières liturgiques ? ou plutôt n'êtes-vous point distraits, occupés de tout autre chose que des mystères représentés sous vos yeux ?

Ah ! mes frères, c'est beaucoup, sans doute, de vaincre le respect humain et d'oser se montrer chrétiens pratiquants au point de ne manquer jamais à l'obligation qui nous est faite d'assister à la sainte messe les jours de dimanche et de fête. Cet accomplissement d'un devoir essentiel, malgré tous les exemples et toutes les sollicitations contraires, est assurément d'un grand mérite. Mais alors pourquoi n'iriez-vous pas jusqu'au bout ? Pourquoi ayant fait le plus difficile, perdriez-vous tous vos avantages en n'accomplissant pas ce qui est relativement plus facile ? Vous ne voudriez pas, avec raison, manquer à la messe, et cette résolution est digne d'éloges ; mais ayez encore à cœur d'y bien assister, apportez-y ces dispositions ferventes qui, en même temps qu'elles soutiendront votre zèle, vous assureront une participation abondante aux fruits du sacrifice.

Il est rapporté de sainte Marguerite, reine d'Ecosse, qu'entre autres beaux sentiments elle se plaisait à inspirer à ses enfants le respect à l'église pendant la messe, et les jeunes princes répondaient

aux leçons comme aux exemples de leur pieuse mère. Aussi les habitants d'Edimbourg disaient-ils : « Voulez-vous savoir comment les anges prient dans le ciel ? Regardez à l'église notre reine et ses enfants. »

Quel plus bel éloge donner, mes frères ! Puisse nous le mériter pleinement chaque fois que nous assistons au Saint-Sacrifice. Que notre foi, notre respect, notre recueillement répondent toujours à la grandeur du mystère ! Enfin, avec Jésus, offrons-nous à Dieu le Père, pour être à Lui dans le temps et le posséder éternellement dans le ciel. Alors nous pourrions espérer que notre offrande sera agréée de Dieu ; nous pourrions aussi compter que Jésus-Christ exercera en notre faveur cette médiation toute-puissante, gage et principe de notre salut. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Quatrième dimanche de carême. — La multiplication des pains

#### LA COMMUNION

*Acceptit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.*

Jésus prit des pains, et ayant rendu grâces, les distribua à ceux qui étaient assis.

*Objection.* — J'aurais peur de Dieu si j'allais à la table sainte.

*Réponse.* — Dieu ne veut pas que vous ayez peur. S'il avait voulu nous inspirer plus de crainte que d'amour, il n'aurait pas voilé sa divinité sous les humbles apparences du pain et du vin, il n'aurait pas multiplié ses invitations à communier.

*Objection.* — J'ai la foi, mais je ne pratique pas.

*Réponse.* — La foi suffirait si l'homme était capable d'accomplir sa mission sur la terre avec des spéculations au lieu d'actions ; mais la nature de l'homme est une force essentiellement active et pratique. Toutes les qualités intérieures de l'homme ne sont qu'un principe d'opération et de pratique, parce que la vie elle-même n'est qu'un principe d'action. L'âme est-elle religieuse, l'action doit l'être : tel est partout le langage des faits et des choses. Toutes les affections, toutes les qualités de l'âme ne valent que par ce qu'elles réalisent et produisent ; elles ne sont rien si elles ne produisent rien. Le christianisme s'est présenté constamment et dès son origine avec le caractère de religion agissante et pratique. Il déclara au monde qu'avec ses dogmes incompréhensibles, avec sa morale surhumaine, il devait pénétrer au plus intime de l'âme, la régénérer, la transformer, en passant dans les actes et dans la vie de chaque homme par l'accomplissement habituel de ses prescriptions et la réalisation positive de ses grâces. Il déclara qu'il n'existait qu'à cette condition de vie et de réalité pratique, soit pour l'homme, soit pour la société.

*Objection.* — Une loi n'est obligatoire que pour ceux à qui son accomplissement est possible ; or je ne suis pas assez pieux pour communier ; donc je ne suis pas obligé à la communion.

*Réponse.* — Au lieu de dire : « Je ne suis pas assez pieux pour communier, » vous devriez dire : « Puisque je dois communier, je dois me disposer



à la communion en changeant de conduite et en me convertissant. » La communion ne vous est impossible que parce que vous le voulez, parce que vous voulez demeurer toujours dans les mêmes fautes, vivre toujours au gré de vos désirs, suivre toujours les passions qui vous entraînent. Vous prétendez vous justifier par vos mauvaises dispositions, et c'est justement ce qui vous condamne.

*Objection.* — La communion donne trop de familiarité avec Dieu.

*Réponse.* — Cette familiarité est agréable à Dieu et avantageuse pour nous.

*Objection.* — Je ne communie pas, parce que je ne me sens aucune dévotion, et que je suis assailli de tentations continuelles.

*Réponse.* — On peut avoir de la piété sans la sentir. — Les tentations que l'on repousse ne sont que des illusions du démon, on ne doit pas plus s'en inquiéter que des inconvenances d'un fou. Sainte Thérèse appelle l'imagination « la folle du logis ; » s'en préoccuper ou vouloir la mettre à la raison, c'est perdre son temps.

*Objection.* — Il en est qui abusent de la communion et qui communient par hypocrisie ou pour d'autres motifs condamnables.

*Réponse.* — Alors ne mangez pas, ne buvez pas : car certaines gens abusent de la nourriture et de la boisson. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes, *vitia erunt donec homines*, et tant qu'il y aura des vices il y aura des abus. La religion n'a jamais eu la prétention de rendre les hommes parfaits, elle s'applique seulement à les perfectionner, et elle y réussit : ceux en effet qui lui reprochent son impuissance à corriger certains abus, font paraître dans leur conduite des abus beaucoup plus révoltants.

*Objection.* — Les gens qui communient, quels exemples nous donnent-ils ?

*Réponse.* — Dans le cœur croissent continuellement de mauvaises plantes, mais la communion sert à les déraciner et les empêche d'étouffer le bon grain. Remarque encore que les guérisons ne se font que lentement et par continuation des remèdes. La communion ne rend pas impeccable ; mais elle purifie certainement l'âme et la préserve de bien des fautes. Ceux qui ne communient point sont-ils plus vertueux ? Les voyez-vous plus attentifs à leurs devoirs, plus charitables, plus patients, plus humbles, etc. ?

*Objection.* — Ce n'est pas l'usage de communier dans ma paroisse.

*Réponse.* — Sacrifiez-vous votre intérêt à l'usage ? Introduisez vous-même cet usage, et montrez par vos progrès dans l'accomplissement de vos devoirs les heureux effets de la communion : personne ne pourra vous blâmer. Ce n'est pas sur les exemples des autres que Dieu nous jugera, mais sur la loi qu'il nous impose.

*Objection.* — On permet facilement la communion maintenant, mais il a été un temps où les prêtres étaient beaucoup plus sévères.

*Réponse.* — Le jansénisme a éloigné les fidèles de la table sainte. « Ce ne fut pas une réunion d'hommes, disait saint Alphonse de Liguori, mais de démons que celle de Bourg-Fontaine, et Antoine Arnault ne pouvait trouver de moyen plus sûr d'éloigner de l'Eucharistie que de changer le sens des dispositions que requiert le grand apôtre pour en approcher. Je sais que les anges n'en sont point dignes. Mais Jésus-Christ a voulu en gratifier l'homme pour le soulager dans ses malheurs. Tout le bien nous vient de ce sacrement. Que ce se-

cours nous manque, et tout est perdu. » — « Voulez-vous savoir, chrétiens, quelle a été une des erreurs les plus remarquables de notre siècle, quoique des moins remarquées ? Le voici : c'est qu'en mille sujets et surtout en celui-ci, on a confondu les préceptes avec les conseils, ce qui était d'une obligation indispensable avec ce qui ne l'était pas, les dispositions absolument suffisantes avec les dispositions de bienséance, de surérogation, de perfection, en un mot, ce qui faisait de la communion un sacrilège avec ce qui en diminuait seulement le mérite et le fruit. Voilà ce que l'on n'a point assez démêlé, et ce qu'il était néanmoins très important de distinguer. » (Bourdaloue).

*Objection.* — On ne peut être trop parfait pour communier.

*Réponse.* — Non, on ne peut être trop parfait, mais on peut exiger trop de perfection de ceux qui communient. On ne peut être trop parfait eu égard à la dignité du sacrement, qui sera toujours au-dessus de toutes nos dispositions, mais en même temps on doit compatir à la faiblesse humaine, et se rappeler que le médecin ne repousse pas les malades puisqu'il veut les guérir, les faibles puisqu'il veut les fortifier.

*Objection.* — La communion est une récompense qu'il faut mériter ; la privation de la communion est une punition dont il est bon d'user à l'égard de certains pécheurs, afin de les corriger.

*Réponse.* — Il ne faut pas que la correction soit de nature à augmenter le mal. *Sunt qui arbitrantur*, dit saint Ambroise, *hoc esse poenitentiam, si abstineant a sacramentis coelestibus. Severiores in se iudices sunt, et poenam dum imponunt sibi, declinant remedium*. Une punition doit affliger la mauvaise nature ; tel n'est pas la plupart du temps le retranchement de la communion. Ce serait une pénitence bien douce pour beaucoup de mondains et de mondaines ; ils s'y assujettiraient volontiers ; elle se trouverait bien de leur goût, puisqu'elle les déchargerait d'un devoir du christianisme qui ne s'accorde pas avec leur vie sensuelle et vicieuse. On a vu certains esprits entêtés et aveuglés se faire une piété chimérique de manquer à l'accomplissement du devoir pascal.

*Objection.* — Que de fois les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas répété cette parole qui saisissait de frayeur les premiers chrétiens : *Sancta sanctis* !

*Réponse.* — Ecoutez saint Augustin disant : *Accipe quotidie quod quotidie tibi prosit... Sic vive ut quotidie merearis accipere*. Ecoutez saint Ambroise : *Si panis est, si quotidianus est, quomodo illum post annum sumis ?*

*Objection.* — Je n'ai aucun désir de la communion ; or, la nourriture que l'on prend sans appétit ne profite point.

*Réponse.* — Ceci est vrai de la nourriture matérielle, et non de la communion, qui produit nécessairement ses effets dans les âmes bien disposées. Cette chair, dit Bossuet, ne se digère point, mais c'est elle qui nous change en elle-même. « Plus rapide que l'éclair, plus actif que la poudre, le sang théandrique pénètre les entrailles coupables pour en dévorer les souillures. Il arrive jusqu'aux confins inconnus de ces deux puissances irréconciliables, où les élans du cœur heurtent l'intelligence et la troublent. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme et les transforme sans les détruire. » (De Maistre).

*Objection.* — Les raisons que vous donnez de l'utilité de la communion n'ont aucune valeur pour les incrédules : ces raisons supposent en effet la foi à la présence réelle.

*Réponse.* — Certains incrédules ont reconnu



l'utilité de la communion, même en se plaçant à un point de vue purement humain. Ainsi Voltaire a dit : « Voilà donc des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et attendrie ; on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée ! Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retint plus fortement les hommes dans la vertu. » Ainsi encore Legouvé, dont le témoignage ne peut être suspect en cette circonstance : « Mon fils, j'ai vu des visages de mourants s'éclairer de la lumière de l'espérance en recevant l'hostie sainte ; j'ai vu dans l'église, au sortir de la sainte table, des fronts de jeunes filles tout illuminés d'un rayon de la foi ; j'ai vu ta mère au milieu des convulsions de la douleur, soudainement apaisée par la communion, sourire à ses souffrances. »

Dimanche de la Passion. — Les Juifs refusent de croire à la parole de Jésus-Christ

#### UTILITÉ DES CROYANCES CHRÉTIENNES

*Si quis sermonem meum servaverit, mortem non gustabit in æternum.*

Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra pas.

*Objection.* — La vérité chrétienne est utile pour l'autre vie, mais inutile pour la vie présente.

*Réponse.* — L'opposition à la vérité abaisse l'âme et la dégrade. « La vérité est Dieu. Aimer Dieu et la vérité, ce n'est qu'une seule chose. Cherche, ô mon ami, à acquérir la force d'aimer la vérité... Quand la raison s'épuise à combattre la vérité, à la discréditer, à soutenir de basses hypothèses, elle devient inutile et nuisible... Faisons-nous une obligation de croire à ce qui est vrai, à ce qui est beau, à ce qui est bon. Pour croire, il faut le vouloir, il faut aimer ardemment la vérité. Il n'y a que cet amour qui puisse donner à l'âme de l'énergie ; on l'énerve en languissant dans le doute. » (Silvio Pellico).

*Objection.* — J'avoue que les croyances chrétiennes sont utiles au peuple, mais elles sont trop vulgaires pour les esprits cultivés.

*Réponse.* — « En qualité de chrétien, tu te vois associé à un grand nombre d'esprits vulgaires, peu capables de comprendre les hautes vérités de la religion : cela ne doit nullement t'effrayer. Parce que le vulgaire peut et doit être religieux, il est faux que la religion soit chose vulgaire. L'ignorant aussi doit être honnête : sera-ce une raison pour que l'homme instruit rougis de l'être ? » (Silvio Pellico). « N'est-ce pas au sein des conditions les plus élevées que la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses par les moyens mêmes qu'elles ont de se satisfaire ? Et vous voulez briser, pour ces classes de la société, le frein salutaire de la religion ! c'est-à-dire que vous voulez rompre la digue du côté où les eaux se portent avec le plus de violence, écarter le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages ! c'est-

à-dire que vous voudriez enlever les sentiments religieux précisément à ceux à qui ils sont le plus nécessaires ! Avant tout, commencez par arracher l'orgueil du cœur de l'homme instruit, l'égoïsme du cœur du riche, la pusillanimité du cœur du magistrat, l'ambition du cœur des grands ; en un mot, arrachez les passions du cœur de tout ce qui n'est pas peuple ; et alors peut-être il vous sera permis de laisser la religion au peuple... Le peuple a son orgueil et sa dignité à sa manière : s'il s'aperçoit qu'on lui renvoie la religion comme une chose méprisable, il la méprisera. » (Fraysinoux).

*Objection.* — Les catholiques ont tort de prétendre que les croyances chrétiennes n'ont jamais produit aucun mal.

*Réponse.* — « On raisonne mal contre la religion, lorsque dans un grand ouvrage on fait l'énumération des maux qu'elle a causés, sans faire celle des biens qu'elle a procurés... Celui qui voudrait raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie et le gouvernement républicain, dirait des choses effrayantes. » (Montesquieu). — Aucun mal ne vient des croyances chrétiennes ; certains maux sont venus de l'abus de ces croyances ; les maux attribués à l'incrédulité sont nés, au contraire, de l'incrédulité elle-même : « Jugez les hommes qui, sous prétexte d'expliquer la nature, répandent dans les cœurs des doctrines désolantes... Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espérance de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, répètent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois aussi ; et à mon avis c'est une preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » (Rousseau).

*Objection.* — Les croyances chrétiennes produisent le fanatisme de la superstition.

*Réponse.* — Jamais les hommes ne sont plus près de la superstition que quand ils s'éloignent de la foi catholique. « Ce qui peut-être n'a pas été remarqué suffisamment au milieu des clameurs intéressées des philosophes, dit Collin de Plancy, c'est que les seuls hommes qui vivent exempts de superstition sont les fidèles enfants de l'Eglise, parce qu'eux seuls possèdent la vraie lumière. Les doutes, au contraire, semblent tous justifier cette grande parole : que ceux qui se séparent de Dieu ont l'esprit fourvoyé ; car, parmi eux, les plus incrédules sont aussi les plus superstitieux. Ils repoussent les dogmes révélés, et comme Johnson, ils croient aux revenants ; comme Rousseau, ils ont peur du nombre treize ; comme Bayle, ils ont un préjugé contre le vendredi ; comme Volney, ils recherchent l'explication des songes ; comme Helvétius, ils consultent les tireuses de cartes ; comme Hobbes, ils étudient l'avenir dans des combinaisons de chiffres ; comme Voltaire, ils redoutent les présages. » Il ne faut pas confondre le zèle de la vérité avec le fanatisme de la superstition. Ce fanatisme, c'est celui qui inspire à l'incrédule une haine aveugle de la religion, qui lui persuade qu'en travaillant à la détruire il rend un service essentiel au genre humain et se voue au bien public, tandis qu'il ne cherche qu'à satisfaire son orgueil.

*Objection.* — Les croyances des hommes influent fort peu sur leur conduite. Ils pensent d'une manière et ils agissent d'une autre. Les actions sont en désaccord avec les principes : on a rarement le courage de ses convictions.

*Réponse.* — Où les faits décident, les conjectures

\* Lire encore, en réponse aux prétextes qui éloignent de la communion fréquente, le ch. xi de *La Sainte Communion*, par l'abbé Arato (*Ami*, 1896, p. 1129).



et les raisonnements sont superflus. Il est incontestable que le christianisme, dès qu'il fut établi, a causé une révolution sensible dans les mœurs des Juifs et des païens et les a rendus bien meilleures qu'elles n'étaient ; c'est un fait avoué par les ennemis mêmes de la religion. Donc il n'est pas vrai, en général, que la croyance des hommes n'influe en rien sur leur conduite. Il ne sert à rien de citer l'exemple des chrétiens vicieux. Les vices de ces chrétiens prouvent seulement que l'influence de leurs passions sur leur conduite a été plus forte que l'influence de leurs croyances, mais ils ne prouvent pas que ces croyances ont été sans influence.

*Objection.* — Si les croyances chrétiennes étaient aussi utiles que les catholiques le prétendent, on ne verrait pas tant d'hommes illustres travailler à les détruire.

*Réponse.* — Byron voulut que sa fille fût élevée dans les principes de l'Eglise romaine. On dit que Diderot faisait réciter le catéchisme à la sienne. — Le jour de la naissance de sa fille, Litré dit à la mère : « Ma chère amie, tu es une catholique fervente et pratiquante. Elève ta fille dans les habitudes de piété qui sont les tiennes. Seulement j'y mets une condition. Le jour où elle aura quinze ans, tu me l'amèneras, je lui exposerai mes idées, et elle choisira. » La mère accepte, les années s'écoulent. Un matin, elle entre dans le cabinet de son mari : « Tu te rappelles ce que tu m'as demandé et ce que je t'ai promis. Je viens tenir ma promesse. Ta fille est là, prête à t'entendre avec tout le respect et toute la confiance que lui inspire un père adoré et vénéré. Veux-tu qu'elle entre ? » — « Oh ! certes oui ! Mais pourquoi ? Pour que je lui expose mes idées ? Non ! non ! Mille fois non ! Quoi ! tu as fait de notre enfant une créature bonne, tendre, simple, droite, éclairée et heureuse ! Heureuse ! Ce mot qui chez un être pur résume toutes les vertus ! Et tu crois que je vais jeter mes idées au travers de ce bonheur et de cette pureté ? Mes idées ! Mes idées ! elles sont bonnes pour moi. Qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elle ? Qui me dit que je ne risquerais pas de détruire ou d'ébranler ton œuvre ? Oh oui, que notre fille entre, chère femme, pour que je te bénisse devant elle de tout ce que tu as fait pour elle, et qu'elle t'aime encore un peu plus qu'auparavant ! » — « Moi aussi, ajoute Ernest Legouvé, j'ai eu et j'ai encore autour de moi des âmes croyantes ; et comme Litré, je me tiendrais pour criminel si jamais je troublais par mes doutes, si j'offensais par mes railleries, si j'ébranlais par mes objections, des convictions religieuses d'où ces êtres si aimés n'ont jamais tiré que des joies, des consolations et des vertus. » — « Quand vint pour mon fils l'époque de la première communion, sa mère redoubla d'ardeur. L'impression qu'en reçut Maurice fut profonde. Un de mes amis, grand voltairien, me dit un jour : « Je ne sais pas comment s'y prennent ces gueux de calotins, mais mon fils depuis qu'il se prépare à la première communion, travaille mieux, nous aime mieux. C'est incroyable ! » Mon fils aussi, sous cet empire, devient à la fois plus ferme et plus tendre... Quand mon bonheur devrait y périr, je n'en devrais pas moins laisser sa croyance à mon fils, car qui m'autorise à lui arracher une doctrine qui, en définitive, ne lui a fait que du bien ? » (E. Legouvé).

*Objection.* — « Il ne s'agit pas, après tout, d'arracher mon fils à une croyance qui ne lui a fait que du bien, mais d'empêcher qu'elle ne lui fasse du mal... Dans le présent comme dans le passé, dans la vie privée comme dans la vie publique, le catholicisme a produit et produit encore tout ensemble les plus hautes vertus et parfois les vices les plus bas. » (Legouvé).

*Réponse.* — « Jamais la vérité n'est nuisible aux hommes. » Quand cette vérité vient de Dieu, prétendre que son influence est funeste, c'est un blasphème, puisque c'est faire Dieu l'auteur du mal.

## MOIS DE SAINT JOSEPH

XXXI

SAINT JOSEPH PATRON DES AMES PIEUSES

Il y a en Dieu deux vies : la vie intérieure et la vie extérieure ; l'une où il jouit d'une félicité sans bornes dans la contemplation de sa beauté infinie, dans les colloques intimes et que nulle langue ne saura jamais exprimer, de la Sainte Trinité ; l'autre où il répand sa bonté sur les créatures, et particulièrement sur l'homme, sa créature privilégiée. La première est le principe, le foyer de l'autre, et les élus eux-mêmes ne pourront que l'entrevoir.

De même il y a dans l'homme, créé à l'image de Dieu, la vie intérieure ou la vie de l'âme, et la vie extérieure ou les actes par lesquels la première se manifeste. Celui qui vit de la vie intérieure sait dominer ses sens, ses passions, jusqu'à ses pensées, afin de s'entretenir avec Dieu, qui aime le calme et la paix. Même parmi les fêtes bruyantes, les travaux absorbants, il demeure recueilli, il est au milieu du monde comme n'y étant pas, il regarde non au dehors où rien ne l'attire ni ne le séduit, mais au dedans où il trouve Dieu qui l'attend, où il lui parle, le prie, converse doucement avec lui, goûtant à sa compagnie un bonheur, des joissances que les âmes frivoles ne soupçonnent point.

Cette vie est autant supérieure à l'autre que le ciel l'est à la terre. Joseph, l'image parfaite de Dieu et le modèle achevé des hommes, était donc surtout un homme intérieur. Il *favorise donc particulièrement les âmes pieuses*, parce qu'elles lui ressemblent ; il les console, les *soutient dans leurs grands abandons*, alors qu'elles sont le plus délaissées et qu'elles se croient perdues : dans sa compatissance il se souvient qu'il se crut lui-même plus d'une fois abandonné de Dieu et des hommes, et il se laisse toucher par la « grande pitié » qu'il voit en elles.

I

Les vertus qu'il préfère, qu'il reproduit en lui-même par prédilection, ce sont les perfections en quelque sorte intérieures de Dieu, sa pureté, sa sainteté. Qu'il nous est difficile de les atteindre, ces vertus où il s'élançait à pas de géant ! *Ecce levit ut gigas*. La bonne volonté ne nous fait pas défaut, nous luttons, nous marchons, nous cherchons à bien faire, à nous corriger de nos défauts, à devenir plus agréables à Dieu. Nous préparons ainsi les lentes et pénibles ascensions de notre âme, et quand nous avons gravi des échelons à notre gré nombreux, soudain nous éprouvons des résistances, des contradictions, de la mauvaise humeur, et nous tombons lourdement sur le sol, d'une chute d'autant plus douloureuse que nous tombons de plus haut.

Qui n'a connu alors ces humiliations, ces découragements, cette sorte d'anéantissement de tout notre être, qui nous clouent inertes sur place et nous défendent même de nous relever ? Ce sont là des tentations bien redoutables. Il faut au contraire se remettre debout, reconquérir la joie de l'âme, marcher, s'élever, reprendre le terrain perdu, monter de nouveau avec ardeur les degrés de la perfection chrétienne, et ne rien retrancher de ses méditations, de ses exercices de piété, quand même.



Voulez-vous connaître le secret de ce relèvement, de cette allégresse et de ce courage intérieurs ? Gardez une grande dévotion pour saint Joseph, le patron des âmes intérieures.

« J'ai toujours vu, dit sainte Thérèse, les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres, faire des progrès dans la vertu, car ce céleste protecteur favorise d'une manière frappante l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. »

Il est surtout l'homme du progrès de l'âme, et la sainte ajoute que les âmes « qui manquent de directeur ne peuvent choisir de meilleur maître que ce grand saint. Elles n'auront point à craindre de s'égarer sous sa conduite. »

Que leur enseignera-t-il, ce céleste directeur ?

La science de la prière, de la méditation, afin de les conduire dans l'intérieur d'elles-mêmes et dans l'intérieur de Dieu.

Avez-vous réfléchi à la vie que mènent la plupart des hommes au milieu du monde, de ce monde étourdissant qu'ils recherchent et dont ils ne peuvent plus se passer finalement, comme ces morphinomanes qui ne peuvent plus vivre sans l'usage de leur homicide poison ?

Ils sont toujours en quête de distractions, de fêtes, de vanités ou d'intrigues nouvelles. A coup sûr ils songent beaucoup aux autres, ou pour les censurer, ou pour jouir de leur compagnie grisante, souvent coupable, mais à eux-mêmes, à leur âme, à leur conscience, jamais ! On peut dire qu'ils sont toujours hors d'eux-mêmes, et par conséquent atteints d'une vraie folie. Ils ressemblent à ces jeunes gens qui ayant passé leur journée et une partie de leur nuit au jeu, dans le désordre, n'osent le soir rentrer à la maison, de peur de subir l'interrogatoire de leur mère. Eux non plus n'osent rentrer dans leur conscience, parce qu'elle gronderait ; et pour ne point s'exposer à des reproches cuisants, ils restent hors de chez eux, en des plaisirs effroyablement ennuyeux et vides, qui ne parviennent pas à les distraire.

Entrez donc résolument chez vous. C'est là que vous jouirez de la vraie vie, la vie de l'intelligence qui voit Dieu, du cœur qui l'aime, de l'âme, qui là seulement respire son atmosphère naturelle, dans la vie surnaturelle.

Ah ! si l'on savait de quelles délices Dieu inonde les âmes intérieures, quel « feu les embrase dans la méditation ardente » des vérités chrétiennes, quelles douceurs, quelles joies, quels enchantements, quelles suaves visions les enivrent, on ne voudrait pas connaître d'autres plaisirs ! Car alors on est vraiment chez soi, et l'on voit l'intérieur de Dieu, non pas sans nuage sans doute, mais qu'importe ! la voix divine retentit en vous-même qui est contente de vous et qui du moins, même dans les sécheresses, ne vous reproche rien !

Si donc vous voulez vous mettre à l'école de saint Joseph, sachez que la première leçon qu'il vous donnera sera une leçon de prière. Ne craignez pas de l'écouter, de réfléchir, de méditer sur les grandeurs de Dieu, sur l'amour de Jésus-Christ, sur vos propres misères. Parlez à Dieu comme à un ami. Il est des amis à qui nous avons toujours une infinité de choses à dire : conversez ainsi avec Dieu qui vous aime et sollicite vos intimes épanchements. Ne vous cachez rien, afin de ne lui rien cacher ; et laissez-vous aller à tous les élans de votre piété, de cette première ferveur qu'il ne refuse guère tout d'abord à ceux qui vont à lui en toute bonne volonté.

Et quand viendront les sécheresses et les dégoûts, écoutez les conseils de Fénelon : « Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux, qu'il vous ennuie, que sa présence ne vous touche

point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous savez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir ? Eh ! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien ? En lui disant toutes vos misères, vous le priez de vous guérir ; vous lui direz : « O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité. Prenez mon cœur, je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris, je ne sais pas vous le garder ! » Il n'est pas de prière plus humiliée, ni plus méritoire que celle-là.

Sachez aussi montrer de la générosité dans l'attente. Cette ferveur, cette présence de Dieu sensible, sont ce qu'un prédicateur contemporain appelait les friandises de l'âme. On ne vit pas de friandises, mais d'une nourriture solide et substantielle, de la prière, du sacrifice, du devoir poursuivi. Nous ne sommes pas des mercenaires qui demandent aussitôt le salaire de leurs services, mais des enfants qui travaillent, sèment, plantent, répandent leur sueur dans le champ paternel.

Sainte Thérèse professait, — au contraire de notre égoïsme spirituel, — que le divin Maître paie les grands services par de grandes souffrances, et « il ne pourrait mieux les rétribuer, ajoute-t-elle, parce que c'est par là qu'on acquiert le véritable amour... Il ne convient qu'aux simples soldats de vouloir être payés par jour. Servez gratuitement, comme les grands seigneurs servent le roi, et que Celui du ciel soit toujours avec vous ! »

C'est par ce désintéressement spirituel héroïque qu'elle s'éleva jusqu'à cette prière qui renferme les plus beaux accents peut-être qu'ait prononcés une bouche humaine :

« Si je vous aime, vous le savez, Seigneur, ce n'est point pour le ciel que vous m'avez promis ; si je crains de vous offenser, ce n'est point pour l'enfer dont je serais menacée ; ce qui m'attire vers vous, Seigneur, c'est vous, c'est vous seul, c'est de vous voir, ô mon Seigneur Jésus, cloué sur la croix, le corps meurtri, dans les angoisses de la mort. Et votre amour s'est tellement emparé de mon cœur que, lors même qu'il n'y aurait point de ciel je vous aimerais, lors même qu'il n'y aurait pas d'enfer je vous craindrais. Vous n'avez rien à me donner pour provoquer mon amour, car n'espérant pas ce que j'espère je vous aimerais comme je vous aime ! »

## II

Nous nous arrêtons avec une vraie jouissance à méditer ces admirables paroles, parce qu'elles nous viennent de celle qui s'est glorifiée d'avoir toujours été la très dévote servante de saint Joseph, qui de tous les saints et saintes a le mieux possédé son esprit ; et parce que nous y trouvons un écho fidèle des sentiments du pieux patriarche.

Non seulement en effet il nous apprend la science de la prière, mais il nous soutient parmi les délaissements et les tristesses, il nous recueille quand tout nous abandonne, il rend douce notre mort à l'envi de la sienne, car « il a su mourir. »

Depuis que Jésus-Christ a expiré sur le Calvaire en de divines et inexprimables angoisses, la mort est devenue plus clémente pour les hommes. Catherine Emmerich nous en donne une raison supérieure dans le beau récit qu'elle nous fait des abandons de Jésus-Christ sur le Calvaire. Elle nous le représente seul, sans consolateur, dans la nuit qui épouvante la terre et l'enfer. Il est bien « l'homme de douleur » peint par Isaïe en des traits si énergiques et si touchants. « Il souffrait

<sup>1</sup> Voir *Vie de S. Joseph*, par le P. Champeau, p. 303.

<sup>2</sup> *Histoire de sainte Thérèse* d'après les Bollandistes, t. II, p. 394 (éd. in-12).



tout ce que souffre un homme affligé dans une suprême anxiété, délaissé de toute consolation divine et humaine, quand la foi, l'espérance et la charité toutes seules, privées de toute lumière et de toute assistance sensible, se tiennent vides et dépouillées dans le désert de la tentation et vivent d'elles-mêmes, au sein d'une souffrance infinie.»

Il parle : les hommes lui répondent par des blasphèmes et des railleries que peu à peu la terreur change en un mépris obstiné mais inquiet ; le ciel est fermé pour lui, nulle voix n'en descend qui le soutienne et lui rende l'espérance, l'ange de l'agonie même s'est éloigné. Il est seul, de la solitude affreuse du cœur. Oh ! qui expliquera jamais ce mystère de l'amour qui doit souffrir ainsi pour expier, et l'infinie malice, l'insondable perversité du péché ?

Tout se tait, excepté les plaintes désespérées de son âme, qui se traduisent enfin par ces mots suppliants et pleins d'un douloureux reproche : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Et comme il meurt pour nous, pour soulager nos maux, pour apporter un baume et une consolation à la lamentable plainte humaine qui retentit à travers les siècles, il pense alors à nous tous, à tous les meurtris et désespérés de la vie, aux agonies solitaires, aux malheureux qui succombent broyés par l'injustice, les tortures physiques et morales, dans les affres sans pitié, aux soupirs de l'innocent brutalement étouffés, aux supplices des martyrs de tous les temps. Toutes ces douleurs il les prend sur lui, il les souffre, il les veut souffrir en cette heure terrible, et voilà pourquoi même dans les morts les plus cruelles et les plus désolées il y a toujours un rayon d'espérance et de joie.

Les violences ne demeurent pas sans adoucissement, les morts subites sans espoir, les cruautés, les massacres qui déshonorent parfois l'humanité, sans ces encouragements intimes qui illuminent la dernière heure. Ceux qui souffrent le plus sont plus que les autres les frères de Jésus-Christ ; sur eux il déverse, comme une rosée rafraîchissante et parfumée, l'immensité des mérites de son délaissement sur le Calvaire. C'est là un des côtés les plus merveilleux et les moins aperçus des miséricordes divines. Elles nous expliquent l'allégresse des martyrs, la passion des saints pour la douleur, le mot de sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir ! » Elles nous consolent des atrocités de l'histoire, de ces forfaits énormes de races humaines fauchées par une abominable civilisation qui semble les avoir mises en coupe réglée, des meurtres de ces centaines de milliers de chrétiens ou de nègres parmi d'innombrables horreurs. Nous voyons alors le Sauveur qui, du haut de sa croix où il est cloué pour nous, relève soudain son front adorable et regarde avec un sourire ineffablement doux ces victimes innocentes qui meurent immolées et torturées comme lui.

Voilà pourquoi « la mort des saints est si précieuse devant Dieu ; » elle est rendue plus supportable par les mérites de Jésus délaissé ; les anges qui se sont retirés de la Croix s'approchent d'eux, entourent la couche où ils agonisent, éloignent le démon, et leur prodiguent les grâces éblouissantes. C'est par ces divins mérites que les justes de l'Ancienne Loi s'endormirent en paix dans le sein de Dieu, que saint Joseph surtout fit cette fin calme du juste qui se repose heureux, au soir de la vie, sa tâche remplie, dans la vision des joies éternelles.

O mort prédestinée, que les anciens n'ont point connue, et qui est devenue par les mérites de l'agonie solitaire du Sauveur et par la protection de l'Epoux de Marie, patron de la bonne mort, le lot commun des chrétiens !

Rien n'est consolant comme le récit de l'envolée

des âmes saintes au ciel, surtout en notre temps, depuis que la dévotion à saint Joseph s'est accrue parmi nous, et que pensant à ce jour décisif, nous le prions chaque jour avec ferveur et confiance, en lui disant : « O bon patriarche, faites que comme vous nous expiriez entre les bras de Jésus et de Marie ! » Quel beau livre on ferait de ces morts bienheureuses ! Lisez n'importe quelle histoire de fondateur ou de fondatrice de congrégations religieuses contemporaines, vous serez émerveillés de la suavité des derniers moments des religieux et des pieuses sœurs.

Dans la vie de Mme Barat par exemple, fondatrice de la société des Dames du Sacré-Cœur, nous trouvons des traits ravissants. C'est Mme de Gramont d'Aster, supérieure du Mans, qui après des souffrances surhumaines dit à ses compagnes : « Dieu me fait mourir peu à peu ; bientôt il ne me restera plus que le cœur pour dire : *Fiat !* » Elle ajoutait : « Ah ! qu'il faut souffrir pour aimer purement ! Je n'ai plus rien qui m'inquiète ; je suis dans une paix que je ne puis exprimer ! O Jésus ! je suis à vous, entièrement à vous, prenez votre servante... Encore plus de souffrances, mais encore plus d'amour ! O mon Jésus ! partons ! Jésus, attirez-moi ! Marie, emportez-moi dans vos bras ! »

C'est encore Mme Clémence Caumont, surnommée l'Ange du noviciat. Elle partit jeune, le jour de l'octave de l'Assomption, après avoir joui de visions délicieuses qu'elle ne raconta point, sans doute parce que des lèvres humaines ne sauraient redire les choses célestes. Elle répétait souvent parmi ses grandes souffrances : « O Marie ! l'amour vous a donné la croix, faites que la croix me donne l'amour ! »

Mais c'est une jeune novice, Mme Fernande de Saint-Pierre, qui nous paraît avoir poussé le cri d'amour le plus sublime. Elle offrit ses souffrances pour la conversion d'une âme qui lui avait été recommandée, et elle apprit que ses prières avaient été exaucées : l'âme prodigue était revenue à Dieu. Elle eut ensuite une crise terrible, durant laquelle ses yeux pourtant rayonnèrent de bonheur en regardant le ciel. Alors elle s'écria sur un ton de triomphe : « Vive la mort ! » Puis elle retomba sur son lit et l'agonie commença, tranquille et comme recueillie.

Ames pieuses, redoublez donc de confiance dans saint Joseph. Laissez-vous guider par ses inspirations, imitez sa piété, sa vie intérieure, aimez à méditer comme lui. Même en travaillant il priait, il pensait constamment à Dieu, il lui offrait ses peines et son labeur. Peines et labeur chez lui furent souvent cruels. Ce silencieux souffrait plus que les autres, parce qu'il souffrait encore des peines des autres. Croyez-vous par exemple que son âme n'ait pas été transpercée aussi quand le vieillard Siméon dit à la sainte Vierge : « Un jour votre âme sera traversée par un glaive de douleur ! » Cœur d'une abnégation personnelle, d'une générosité parfaites, il eût voulu assumer sur lui tous les fardeaux, et il souffrait de ne le pouvoir.

Maintenant au ciel ce cœur serait-il moins généreux parce que sa puissance s'est accrue ? Qui oserait concevoir un pareil blasphème ! Non, il nous aime d'un amour paternel et profond, il aime surtout ceux qui travaillent à lui ressembler par la vie intérieure, et qui souffrent. Il ne les délaissera point, lui qui a connu la dureté des délaissements, et grâce à lui, parvenus sur le seuil de l'éternité, en face des joies qui nous sont promises, attirés par son visage souriant, nous trouverons aussi la force de dire, dans la paix, l'allégresse et la foi de notre âme : « Vive la mort ! »

FIN

Le gérant : J. MAITRIER.



## L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

HOMÉLIES DE CARÈME SUR LE LIVRE  
DE TOBIE15<sup>e</sup> Homélie

## LA BONNE ÉDUCATION

Mes frères,

Pendant que Tobie différait son retour à cause de ses noces, son père s'inquiétait et disait : « D'où peut venir ce retard de mon fils, et qui peut le retenir là-bas ? Gabélus serait-il mort, et n'y aurait-il personne pour lui rendre l'argent ? » Il commença donc à s'attrister vivement, et Anne, sa femme, avec lui ; et ils se mirent ensemble à pleurer de ce que leur fils n'était pas revenu auprès d'eux au jour marqué. Sa mère surtout versait des larmes inconsolables, et elle disait : « Hélas ! hélas ! mon fils, pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, et l'espérance de notre postérité ? Nous ne devons pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. » Tobie lui disait : « Taisez-vous, et ne vous troublez pas ; notre fils se porte bien ; cet homme avec qui nous l'avons envoyé est très fidèle. » Mais rien ne pouvait la consoler ; et sortant tous les jours, elle allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher de le découvrir de loin quand il reviendrait.

Cependant Raguël disait à son gendre : « Demeurez ici, et j'enverrai à Tobie votre père des nouvelles de votre santé. » Tobie lui répondit : « Je sais que mon père et ma mère comptent maintenant les jours, et qu'ils sont accablés de chagrin. » Et malgré les instantes prières de Raguël, il refusa de consentir. Alors Raguël remit à Tobie Sara et la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, en servantes, en troupeaux, en chameaux, et une grande quantité d'argent, et il le laissa partir plein de santé et de joie. (x, 1-10).

Anne cependant étant allée sur le haut d'une montagne, pour regarder de ce lieu si son fils arrivait, un jour enfin l'aperçut au loin, et elle le reconnut aussitôt, et elle courut l'annoncer à son mari, et lui dit : « Voilà que votre fils revient. »

Raphaël cependant avait dit à Tobie : « Dès que vous serez entré dans votre maison, adorez le Seigneur ; et, lui rendant grâces, approchez-vous de votre père, et le baisez. Et aussitôt frottez-lui les yeux avec ce fiel de poisson que vous portez sur vous. Car sachez que bientôt ses yeux s'ouvriront, et que votre père verra la lumière du ciel, et se réjouira en vous voyant. »

Alors le chien qui avait suivi le jeune Tobie dans son voyage, courut devant jusqu'à la maison, et arriva comme un messager, témoignant sa joie par ses caresses. Et le père aveugle se leva et se mit à courir, trébuchant à chaque pas ; et, donnant la main à un serviteur, il s'avança au-devant de son fils. Et le rencontrant, il l'embrassa, et sa mère ensuite ; et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis, lorsqu'ils eurent adoré Dieu et lui eurent rendu grâces, il s'assirent. Alors Tobie, prenant du fiel du poisson, en frotta les yeux de son père. Et il attendit environ une demi-heure, et une petite peau blanche, semblable à la membrane d'un œuf, commença à sortir de ses yeux. Et Tobie, la prenant, la tira des yeux de son père, qui recouvra aussitôt la vue. Et ils rendirent gloire à Dieu, lui et sa femme, et tous ceux qui le connaissaient. (xi, 5-16).

On ne sait qu'admirer le plus ici, ou du tendre amour de ces parents pour leur fils, ou de la vénération de ce fils pour ses parents. On s'attendrit à ces larmes de douleur de ce père et de cette mère sur l'absence de leur enfant ; on est pénétré d'admiration pour cet enfant songeant, au milieu des joies de ses noces, à la désolation de son vieux

père aveugle et de sa vieille mère qui attendent là-bas son retour. Son cœur sensible craint de prolonger un seul instant leurs angoisses. On a beau multiplier les instances pour le retenir : la seule pensée de laisser plus longtemps son père et sa mère dans l'inquiétude, l'afflige par dessus tout. Il s'arrache à ces bras qui se tendent vers lui, tant il lui tarde de tomber dans les bras de son père pour le consoler et pleurer de joie avec lui.

O jeune Tobie, votre piété filiale nous ravit d'autant plus qu'elle est aujourd'hui plus rare ! A quelle source a-t-elle donc pris naissance ? Ah ! l'Esprit-Saint nous l'a révélé, quand il a dit de votre père : « Il eut un fils, et il lui apprit dès son enfance à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. »

Où, mes frères, voilà le secret de cette piété filiale : le jeune Tobie avait reçu de son père une éducation profondément religieuse, fondée sur la crainte de Dieu et l'horreur de tout péché. Et cette bonne éducation avait fait de lui un bon fils. Je voudrais ce soir partir de là pour vous rappeler qu'en effet c'est la bonne éducation qui fait les bons fils ; et vous dire ensuite brièvement en quoi elle consiste.

## I

Contemplons un instant ces foyers, devenus trop rares, où la religion préside à tous les actes de la famille. Le père croit et prie, il est pratiquant aussi bien que la mère. Même esprit, même cœur, pleins des pensées et des sentiments de la foi. Associés pour donner à l'enfant qui doit égayer leur foyer la naissance à la vie du corps, le père et la mère s'associent de nouveau et toujours pour l'engendrer à la vie de l'âme. Ils unissent l'un et l'autre aux bons conseils les bons exemples ; ils élèvent leur enfant dans une atmosphère de foi, de religion et de droiture ; et cet heureux enfant respire à chaque instant de chaque jour, dans cette atmosphère surnaturelle, des sentiments chrétiens. Burinée au plus intime de son cœur dès sa plus tendre enfance, la loi de Dieu ne s'en effacera plus, ou jamais entièrement, semblable à ces inscriptions gravées sur le métal de nos cloches, et que ni le ciseau ni le marteau ne sauraient entamer, mais qui ne disparaissent qu'avec la cloche elle-même.

Or la loi de Dieu, vous le savez, se résume en ces deux points : amour pour Dieu et amour pour le prochain. Mais aussi, en tout premier lieu et avant tout autre amour du prochain, il y a l'amour de l'enfant pour les auteurs de ses jours ; avant le précepte de la charité pour ses frères tous les hommes, il y a le précepte de la charité pour son père, pour sa mère, et elle a nom « la piété filiale. » Habitué dès ses plus jeunes ans à connaître, à observer, à aimer la loi du Seigneur, l'enfant s'habitue donc par là-même à aimer, à respecter, à honorer ses parents. Et cette habitude, enracinée chaque jour en son cœur d'enfant et d'adolescent, y sera bientôt comme indestructible et comme une nécessité de sa nature. Ce fils deviendra lui-même, et pour jamais, la joie et la consolation de ses parents ; ils pleureront son absence, ils appelleront son retour de tous leurs vœux ; ils le nommeront « la lumière de leurs yeux, le bâton de leur vieillesse, le soutien de leur vie et l'espoir de leurs derniers jours. »

De tels enfants, formés à de tels foyers, sont de taille à traverser vaillamment la crise d'impiété qui travaille ce siècle, à résister à toutes les passions, à braver tous les périls. Et fussent-ils même un jour ou l'autre trouvés en défaut sur quelque point de la loi divine, ce n'est jamais le grand devoir de la piété filiale qui en souffrira et qui subira en eux des défaillances.



Mais hélas ! ces foyers sur lesquels s'arrêtent avec complaisance les regards des anges, avec envie les regards des hommes, que sont-ils devenus ? Un souffle d'irréligion a passé sur notre société, et il a laissé les cœurs et les foyers désunis. A ces foyers « la mère prie et adore, le père ni ne prie ni n'adore. La mère croit, le père ne croit pas »<sup>1</sup>. La mère essaiera bien, si elle est vraiment mère et digne de son auguste fonction, elle essaiera de déposer, par ses leçons et ses exemples, les germes de la foi et de la piété dans l'âme de son enfant ; elle lui apprendra sur ses genoux chacun des commandements du Seigneur ; elle lui fera aimer, parce qu'elle les répètera d'une voix douce et pleine de sourires. L'enfant grandira, instruit à aimer d'un amour inséparable Dieu et ses parents, son Père qui est dans les cieux et son père qui le nourrit ici-bas. Mais peu à peu avec les ans viendra la réflexion, l'enfant ouvrira les yeux de sa raison sur ce qui se passe autour de lui dans la famille. Il verra que son père n'adore et n'aime point le Dieu que sa mère lui fait adorer et aimer. Il s'en étonnera d'abord timidement ; puis il questionnera ; de questionneur à quinze ans il deviendra raisonneur : « Je vois bien, se dira-t-il à l'âge des passions naissantes, que la religion est bonne pour les femmes et les enfants. De tout ce que m'a appris ma mère, je vois que mon père ne croit ni ne fait rien. Je vois bien qu'une seule religion est la vraie et la bonne : la religion du plaisir et de l'intérêt. Débarrassons-nous donc de toutes ces entraves qui m'ont emprisonné dans l'enfance. » Or, mes frères, rien ne dessèche le cœur comme la passion, quelle qu'elle soit. A 18 ans, ces cœurs d'adolescents émancipés de la religion, sont secs et fermés entièrement aux nobles et légitimes sentiments, fermés à l'amour de Dieu, fermés à la piété filiale, mais grands ouverts à toutes les concupiscences. A 20 ans ces enfants voient leurs parents pleurer sur leurs désordres, ces larmes les font rire. Et c'est pour eux une délivrance que de pousser dans un tombeau ouvert bien avant l'heure les restes de leurs parents déshonorés !... Je raconte, mes frères, des faits que j'ai vus moi-même, de mes propres yeux vus...

Et c'est bien pis encore dans ces foyers où Dieu n'est ni connu, ni aimé de personne, où l'enfant va du père qui blasphème à la mère qui ricane ; où quand l'un reprend avec colère, l'autre défend avec fureur. J'ai vu encore de ces familles, mes frères ;... mais aussi j'ai vu ces fils désertir à peine adolescents le toit paternel, et n'y rentrer que pour y faire entendre de sauvages menaces et des réclamations forcenées, pour y apporter le désordre et l'ivresse, et quelquefois le meurtre et le sang.

Je ne voudrais pourtant point prétendre, mes frères, qu'il ne se trouve pas quelquefois de bons fils parmi les enfants victimes d'une mauvaise éducation. Seulement, remarquez-le bien, mes frères, ces enfants n'ont jamais pour leurs parents qu'un respect négatif ; ils ne se permettent vis-à-vis d'eux aucun acte d'irrévérence grave ; mais ont-ils pour eux cette vénération, cette piété délicate que leur aurait donnée une éducation foncièrement religieuse ? Non, mes frères, mille fois non ! Car celui qui n'est pas animé d'une véritable piété envers Dieu, ne saurait l'être d'une semblable piété envers son père, envers sa mère. Par un penchant naturel, ou par un peu noble sentiment de crainte, il évitera peut-être à ses parents ce qui serait de nature à les peiner ou à les irriter ; mais quant à leur vouer un culte au fond de son cœur, quant à se faire le soutien de leur vieil-

lesse et le consolateur attendri de leurs secrètes douleurs, jamais il ne sera capable de cette exquise tendresse. La religion seule met au cœur de l'homme avec la piété pour Dieu la véritable piété filiale.

O vous, pères de famille, et vous, mères ici présentes, faites donc, par une solide éducation religieuse, faites de vos enfants de bons chrétiens, si vous voulez en faire de bon fils !

Et, si vous ignorez ou avez oublié en quoi doit consister cette éducation, laissez-moi vous l'apprendre ou vous le rappeler.

## II

Vous devez à vos enfants, mes frères, une triple éducation : éducation *physique* comprenant les soins du corps ; éducation *intellectuelle* ou culture de l'esprit ; éducation *morale* enfin, ou formation du cœur.

1. Vous leur devez d'abord, est-il besoin de vous le dire, ces soins persévérants qui protégeront leur vie contre les mille accidents auxquels elle est exposée, dans les premières années surtout. Pour amener cette créature, si tendre et si frêle, à la plénitude et à la force de l'homme fait, que d'attentions délicates, que de vigilante sollicitude ! Il faudra nourrir cet enfant, le vêtir, et développer son corps par des exercices proportionnés à son âge. La nature en parle assez haut d'ailleurs ; et le siècle où nous sommes ne pêche pas sur ce point par défaut, mais plutôt par excès. Et ici la vérité me presse d'accuser la mollesse de nos mœurs, tant elle monte et envahit tout !

Dans les classes inférieures comme dans les classes plus hautes, les jeunes générations sont élevées avec un excès blâmable de délicatesse. L'enfant y est formé à manger et non à travailler, à dormir et non à veiller, à céder et non à vaincre. Pourquoi la race de ces hommes de vieille roche, l'honneur d'une nation, menace-t-elle de disparaître, sinon parce qu'a déjà disparu la mâle éducation qui les formait ? Parents aveugles, que deviendront vos fils élevés dans la mollesse ? Êtres inutiles à eux-mêmes et à leur famille, à l'Eglise et à la Patrie, ils seront pour le vice des recrues toutes prêtes. Que d'avenirs compromis et de maisons ruinées ! Que de malheureux enfants, énervés par cette vie molle et oisive, n'ont pas eu le courage de poursuivre une carrière, et ont fait métier du crime pour nourrir leur fainéantise !

De bonne heure, apprenez à vos enfants un état honorable. Et dans le choix que vous en ferez pour eux, ne cédez pas à l'orgueil ou à de folles ambitions : vous ne réussiriez peut-être qu'à ajouter un malheureux de plus à la foule des déclassés.

2. Voilà pour le corps. Mais bien plus haut que le corps il y a l'esprit ; et bien plus haut que l'éducation physique, est l'éducation intellectuelle. Cette partie de l'éducation de vos enfants, mes frères, se nomme l'*instruction*. C'est à vous, parents chrétiens, de revendiquer l'honneur d'instruire vos fils. C'est à vous surtout, mères chrétiennes, de commencer cette instruction. C'est à vous qu'il appartient de donner à vos enfants les premières leçons, celles dont l'impression sera la plus profonde, le souvenir le plus durable. A cette jeune intelligence inculquez profondément ces grandes idées : un Dieu Créateur et tout puissant ; une âme immortelle ; une vie future de bonheur ou de malheur sans fin. Ces grandes vérités, un enfant les peut comprendre, et l'intelligence la plus humble les peut enseigner. « Le père sur le sommet de la montagne, dit Jouffroy, songe dans ses loisirs à ce qu'il est, et dans son intelligence qu'on qualifie d'étroite et de bornée, il se pose lui aussi cette haute et mélancolique question : « Pour-

<sup>1</sup> Mgr Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*, t. I, ch. iv.



quoi suis-je fait, et que signifie le rôle que je joue ici-bas ? » Qui de vous, mes frères, ne peut répondre à cette question ? La réponse, vous l'avez apprise sur les genoux de vos mères ; à votre tour, enseignez-la à vos enfants. « Instruisez vos fils dès leurs premiers ans <sup>1</sup>, » vous recommandait l'Esprit-Saint.

Mais pourtant, encore faut-il savoir la manière de diriger à ses débuts l'intelligence de vos enfants ! Eh bien, parents chrétiens, retenez ce conseil que je vous donne ici, dans l'intérêt de vos enfants, et de vous-mêmes, « car un fils sage est la gloire de ceux qui l'ont engendré » : ayez soin de pétrir le pain de vos enfants avec le levain de la raison, et de les accoutumer à sentir et à goûter cette droite et pure raison. Parlez raison à vos enfants. Ne leur racontez pas ces histoires sottes et ridicules inventées par l'ignorance ou la superstition. — Mais n'arrive-t-il pas tout le contraire ? Si un enfant fait des questions, on le trompe, et on rit de son erreur. Veut-on l'amuser, on lui dit des absurdités. Pourrait-on mieux s'y prendre si l'on avait dessein de lui déranger l'esprit ?

Et lorsque vos enfants ont grandi, lorsqu'il vous devient à peu près impossible de continuer leur instruction commencée au foyer domestique, il vous reste à pourvoir à leur instruction en les envoyant au catéchisme et à l'école. — Il faut les envoyer exactement au catéchisme : c'est pour vous un devoir grave et rigoureux. — Il vous faut également veiller à ce qu'ils fréquentent assidûment les classes. Et ici je dois vous rappeler ce que vous savez déjà : c'est qu'il vous est défendu par la loi de Dieu d'envoyer vos enfants à des écoles où ils apprendraient, avant toute autre science, la science du mal, où ils trouveraient des maîtres se faisant professeurs d'impiété et d'athéisme. Il vaudrait mieux garder vos enfants chez vous que de les mettre à pareilles écoles ; et non seulement il vaudrait mieux, mais pour la sûreté de vos consciences il faudrait le faire.

3. Jusqu'ici nous avons parlé de la formation du corps et de l'esprit. Mais l'éducation physique et intellectuelle, est-ce toute l'éducation ? Non certes, car il reste à former le cœur, la volonté ou bien encore le caractère : il reste cette partie de l'éducation la plus importante de toutes, l'éducation morale. Ah ! c'est le cœur, c'est le caractère surtout qui doit être de la part des pères et des mères l'objet d'une continuelle sollicitude ! Car n'est-ce pas le caractère qui fait l'homme ? Aussi la formation du caractère a-t-elle été considérée dans tous les temps comme le but même de l'éducation. Eveiller et faire grandir dans les enfants l'amour du vrai, du bien, du juste, de l'honnête, imprimer jusqu'au fond de l'âme une haine vigoureuse pour tout ce qui est honteux, mauvais ou injuste : voilà le grand objet de l'éducation.

L'œuvre est difficile, la tâche ardue. Quels moyens vous sont offerts ? Il en est trois principaux : la correction, la vigilance, et le bon exemple.

**La correction** : rien n'est plus expressément recommandé, dans nos Livres saints, aux pères et aux mères de famille, que de faire sentir à la jeunesse le frein de la discipline, et de ne pas laisser mollir dans leurs mains le nerf de l'autorité. « Celui qui hait son fils lui épargne la réprimande ; celui qui l'aime ne se lasse point de le corriger <sup>2</sup>... Faites plier sa tête, et comprimez ses flancs dès le jeune âge, de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne refuse de vous écouter, et que votre âme ne soit percée d'une douleur sans consolation <sup>3</sup>. » Ah !

mes frères, maudite faiblesse que celle de ces pères et de ces mères sans véritable amour, qui aiment mieux fermer les yeux sur des défauts que les corriger par une réprimande qui coûterait un sacrifice à leur mollesse ! Malheureuse et fausse sensibilité, qui craint d'adresser un reproche, de faire couler une larme ! Mais sachez-le donc, aveugles parents, un seul de ces pleurs dont vous avez si grand peur, vous éviterait à vous-mêmes plus tard bien des larmes d'amer regret, et à votre enfant les larmes de honte, de désespoir et de colère qui attendent dans la vie les fils prodiges. Votre prétendue tendresse est une atroce cruauté ! — On raconte de Denys le Tyran qu'ayant pris à la guerre le fils de son ennemi, Dion, il ne trouva pas de plus cruelle vengeance que de permettre au jeune prince toutes ses fantaisies. Après quelques années d'une telle éducation, Denys rendit l'enfant à son père, mais il était tellement rempli de tous les vices que celui-ci le tua de sa propre main. — Voilà, parents aveugles et lâches, ce que vous faites de vos enfants quand vous leur ménagez la verge. Corrigez-les donc chaque fois qu'ils l'auront mérité ; sinon vous n'aboutirez qu'à en faire des caractères impérieux, colères, insupportables aux autres et à vous-mêmes.

Mais ce devoir de la correction en suppose un second : une active et sévère *vigilance*. Car il vous faut étudier le caractère et les inclinations de vos enfants, suivre d'un œil attentif toutes leurs démarches, veiller sur les lieux qu'ils fréquentent, sur les amitiés qu'ils contractent, sur les sociétés qu'ils recherchent. Il est des parents qui sont les seuls à ne pas savoir ce que tout le monde sait, les seuls à ne pas voir dans leurs enfants ce que tout le monde voit : ces airs dégagés, ce regard dur, cette parole brusque, ces sorties fréquentes, ces rentrées tardives... De tels parents s'exposent à voir un jour leur fille revenir déshonorée sous leur toit, leur fils rentrer l'écume de l'ivresse à la bouche et la main levée sur son père pour le frapper.

Surveillez donc vos enfants, parents chrétiens. Veillez surtout sur les livres qu'ils ont entre les mains. Quels ravages n'exercent pas certains livres dans l'esprit et le cœur, sur la foi et les mœurs des jeunes gens ! Plus qu'à tout autre époque, il y a là aujourd'hui un péril immense. Notre infortuné pays n'est-il pas inondé d'un déluge de mauvais livres ? Ce sont des romans, des poésies passionnées, des feuilletons immondes, que l'art a illustrés pour dorer la coupe qui nous verse le poison. Eloignez de vos enfants ces livres impies et immoraux !

Mais, à l'exemple du cultivateur, qui ne se contente pas d'arracher les mauvaises herbes, mais qui plante et arrose de ses sueurs la bonne semence, vous ne devez pas seulement déraciner les vices du cœur de vos fils, mais encore y faire croître les vertus solides du chrétien et les qualités aimables de l'homme bien élevé. Or il faut pour cela, par dessus tout, le bon exemple. On l'a dit souvent : « Le précepte est long, le chemin le plus court est celui de l'exemple. » Et l'on peut avec la plus exacte vérité répéter des enfants à l'égard de leurs parents ce qui est dit des anges à l'égard de Dieu : « *Fiunt quod vident* : ils deviennent ce qu'ils voient. » Les séraphins ne voient en Dieu qu'amour, et ils deviennent tout amour ; les chérubins n'y voient que science et que lumière, et ils deviennent des esprits de science et de lumière. De même les enfants deviennent ce qu'ils voient dans leurs pères et dans leurs mères : s'ils les voient sans religion et sans piété, ils deviennent des adolescents sans piété et sans religion ; s'ils les voient pieux et fidèles, justes, chastes, doux et honnêtes, ils prennent les mêmes inclinations et les mêmes habitudes : « *Fiunt quod vident*. »

<sup>1</sup> Eccli., vii, 25.

<sup>2</sup> Ibid., xxx, 1.

<sup>3</sup> Ibid., xxx, 12.



Essayez un peu de donner à vos enfants de bons conseils, si vous ne faites rien vous-mêmes de ce que vous leur recommandez : ils vous mépriseront, et ils n'auront pas tort. Essayez de les réprimander, lorsque vous-mêmes vous tombez dans le défaut que vous leur reprochez : ils vous outrageront, et vous répondront avec arrogance de vous corriger d'abord avant de chercher à corriger les autres.

Je m'arrête, mes frères. Mais avant de terminer laissez-moi vous rappeler l'exemple de Tobie. Il savait donner à son fils de sages et nobles conseils : nous l'avons vu. Mais aussi comme en ce père, modèle des pères, les avis et les paroles ne venaient qu'après les bons exemples ! Il pouvait parler, lui, car le témoignage de sa vie ne démentait pas le langage de ses lèvres. Et quel vertueux fils, digne en tout de son père, il mérita de laisser après lui ! Et quelles douces joies vinrent à son heureuse vieillesse par ce fils bien-aimé : toutes les consolations, tous les biens, tous les bonheurs à la fois !

Si vous voulez de même trouver dans vos enfants la consolation de vos vieux jours, le soutien, l'espoir et la joie de vos derniers ans, ayez soin, comme lui, de les élever dans la crainte du Seigneur et l'horreur du péché. Après une heureuse vieillesse, vous vous endormirez en paix au milieu d'eux, pour recevoir de Dieu la récompense promise par Lui aux pères et aux mères fidèles au grand devoir de l'éducation : « *Accipe puerum istum, et nutre mihi, et dabo tibi mercedem tuam*<sup>1</sup>. » Ainsi soit-il.

### 16<sup>e</sup> Homélie

#### LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE FUIT LES DANSES. DEVOIRS PRINCIPAUX DE L'ÉPOUSE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Pressé par sa piété filiale de retourner en hâte vers ses vieux parents, le jeune Tobie a laissé derrière lui son épouse. Reprenons donc notre récit, et assistons au départ de Sara de la maison de ses parents et à la scène des adieux (x, 12-13) :

Les parents prenant leur fille la baisèrent et la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de régler sa maison, et de se conserver elle-même irrépréhensible.

C'est toujours, mes frères, une heure bien triste dans la vie que l'heure des séparations. Mais c'est une heure surtout douloureuse pour ces pauvres parents qui voient s'éloigner à jamais de leur demeure celle qui en était la lumière et comme le sourire, cette unique enfant, toute à eux seuls jusqu'ici, et maintenant l'épouse d'un étranger, et comme étrangère elle-même. Ah ! que de pleurs brûlants et de sanglots ! Et quel père, quelle mère pense alors à autre chose qu'au vide cruel laissé au vieux foyer par ce départ ? Quel père, quelle mère se sent assez de courage pour adresser à celle qui les quitte d'austères et graves recommandations ? Ils n'en sont donc que plus admirables, ces pieux parents de Sara, Anne et Raguël, de trouver dans leur cœur noyé de larmes de suprêmes et si sages conseils.

Mais leur fille était digne de les recevoir. Car elle était toute préparée, par le sérieux de son caractère et de sa conduite avant le mariage, à devenir une épouse accomplie. N'est-ce point elle

en effet qui, avant ses fiançailles avec le jeune Tobie, disait à Dieu dans la prière : « Vous le savez, Seigneur, je ne me suis jamais mêlée avec ceux qui aiment les danses et les divertissements frivoles et légers<sup>2</sup> » ? Jeune fille pieuse, réservée et modeste, pouvait-elle n'être pas ensuite la meilleure des épouses ?

Qu'on me laisse donc ce soir proposer *Sara jeune fille* en exemple aux jeunes filles chrétiennes, et *Sara épouse* en modèle à toutes les épouses. Les unes et les autres auront profité à regarder cette belle figure.

### I

J'aimerais à faire ici, devant toutes les jeunes filles venues ce soir, comme tous les soirs du reste, nombreuses et recueillies, à nos instructions de Carême, le portrait de la vierge chrétienne. Je la montrerais pieuse et douce, chaste et pure, retenue et discrète, gracieux ensemble des plus aimables vertus. Mais il faut nous borner, et je me contenterai aujourd'hui d'exhorter les jeunes filles à imiter la vierge Sara dans son *éloignement pour les danses* et les divertissements frivoles.

Je sais qu'en reprenant les danses, je paraîtrai ridicule à plusieurs et qu'on m'accusera d'exagérer. Cependant je ne puis garder le silence sur ce point. Si toutes et tous ne reçoivent pas bien ce que je devrai dire, du moins quelques-unes et quelques-uns, j'aime à l'espérer, en profiteront et aimeront mieux être raillés avec moi, que de se moquer et de rire d'un rire digne de larmes et des plus grands supplices<sup>3</sup>.

« Monsieur le curé, demandait un jour une jeune dame, y a-t-il du mal d'aller aux danses ? — Madame, répondit le prêtre, c'est à vous de me le dire. » La jeune dame baissa les yeux et rougit, mais ne répliqua point : sa rougeur avait répondu pour elle. Si les jeunes personnes qui fréquentent les danses voulaient interroger sérieusement leur conscience et prêter une oreille attentive à la réponse qui leur en viendrait, elles n'auraient pas besoin d'une autre explication pour comprendre que la danse, telle qu'elle se pratique de nos jours surtout, est un divertissement dangereux et coupable. Mais ordinairement, en pareille matière, bien loin de prendre les avis de sa conscience, on cherche à la faire taire. C'est pourquoi il devient nécessaire d'entendre sur ce sujet d'autres voix plus sonores que la voix presque étouffée de ces consciences paralysées. Or les représentants de la sagesse humaine, les écrivains inspirés, les Pères de l'Eglise, les évêques des Conciles et les plus respectables auteurs laïques eux-mêmes, tous n'ont qu'une voix pour dénoncer et condamner la danse comme un plaisir des plus dangereux pour les mœurs.

1. Aristote, le prince des philosophes grecs, commande aux juges et aux magistrats d'interdire la danse à la jeunesse<sup>4</sup>. Le sage Platon, invité par Denys le Tyran à prendre part à une danse organisée par le prince à l'issue d'un festin, refusa de s'y rendre et préféra tomber dans la disgrâce du roi et encourir les railleries des courtisans. — « Les danses, dit de son côté le Romain Sénèque, amollissent le cœur et le corrompent ». Cicéron, le premier entre tous les philosophes et les orateurs de l'ancienne Rome, eut un jour à défendre

<sup>1</sup> III, 17.

<sup>2</sup> S. Jean Chrysostome.

<sup>3</sup> Toutes les citations d'auteurs profanes, ecclésiastiques et sacrés, de cette première partie sont empruntées à J.-J. Nyssen : *Un mot sur la danse*. Paris, E. Vaton, 1876.

<sup>4</sup> Exod., II, 9.

un de ses concitoyens, Lucius Muréna, contre l'accusation d'avoir dansé. Il le fit dans un plaidoyer immortel. Et, entr'autres choses, il dit de la danse qu'elle est « le dernier des vices et qu'elle les renferme ou les suppose tous » ; et il protesta que son client n'était pas assez corrompu pour se permettre un tel plaisir. Et le Sénat romain, partageant sur la danse les sentiments de mépris qu'en avait l'illustre orateur, bannit, au temps des premiers empereurs, tous les danseurs de la ville et tous les joueurs à la fois, afin de faire oublier la danse au peuple.

Dans les divines Ecritures, l'Esprit-Saint dit aux adolescents et aux hommes de son peuple : « Ne soyez pas, ne vous trouvez pas avec une danseuse, de peur que vous ne périissiez vaincu par ses charmes » (Eccli. ix, 4) ; et il menace de honteux châtiments les filles de Sion, parce qu'elles ont participé aux danses : « Les filles de Sion se sont redressées, elles ont pris des poses étudiées et des airs de mollesse dans leurs démarches contraintes ; elles ont fait des signes de la tête et des gestes des mains, c'est pourquoi le Seigneur les couvrira de honte et de confusion » (Isaïe, iii, 16-17).

Les docteurs de l'Eglise et les saints Pères s'élèvent avec une énergie singulière contre les danses mondaines. Saint Cyprien dit que les danses corrompent les bonnes mœurs, « nourrissent les vices, allument le feu impur et souillent la conscience ». — Saint Jean Chrysostome appelle le bal une « école publique des plus impures passions, l'œuvre et le divertissement des démons ». Et un jour, du haut de sa chaire épiscopale, il déclara que s'il connaissait ceux qui avaient assisté aux danses, il les chasserait de l'église comme indignes et ne leur permettrait pas d'assister aux saints mystères. — « Il vaudrait mieux, s'écria saint Augustin, travailler aux champs le dimanche, labourer et bêcher la terre, choses gravement défendues cependant, que de danser ce jour-là ». Et cet illustre docteur met la danse sur le même rang que le blasphème et le vice honteux. Il appelle la salle où l'on danse « une caverne infâme du diable ». — « Ce n'est pas à moi, déclare à son tour saint Jérôme, qu'il faut venir conter, quand on revient de la danse, que l'on n'y a point péché. C'est une chose que je ne saurais croire ». — Et pour citer des noms plus rapprochés de nous, voici ce que saint Antoine de Padoue, dont la dévotion vous est si familière, prêchait contre les danseurs :

« Ils sont les ennemis de Dieu, parce qu'ils agissent contre ses lois et contre les divins sacrements : contre celui du Baptême, en violant les engagements qu'ils y ont pris de renoncer au démon, à ses œuvres, et à ses pompes ; contre celui de la Confirmation, en contrariant l'Esprit-Saint, et en profanant ses temples vivants par des poses et des gestes indécents et honteux ; contre celui de Pénitence, en éteignant dans leurs cours l'esprit de componction ; contre celui d'Eucharistie, en chassant Jésus-Christ de leur âme ; contre celui d'Extrême-Onction, en abusant d'une manière coupable de leurs mains et de leurs pieds, de leurs yeux et de leurs oreilles, qui devront être consacrés par les onctions de ce sacrement ; contre celui du Mariage, si l'un au moins des danseurs est marié, en exposant et en compromettant la chasteté et la fidélité conjugales.

Terminons par un mot du saint curé d'Ars : « Voyez, mes frères, disait-il un jour à ses paroissiens, voyez ! Les personnes qui entrent dans un bal laissent leur ange gardien à la porte, et c'est un démon qui le remplace, en sorte qu'il y a bientôt dans la salle autant de démons que de danseurs. »

L'Eglise ne s'est pas contentée de censurer et de blâmer les danses par la bouche de ses Docteurs

et de ses plus saints personnages. Elle les a solennellement condamnées et interdites par l'organe de ses Conciles. Des centaines et des centaines de Conciles, célébrés sur les points les plus divers du monde catholique, ont, à toutes les époques, défendu cette sorte de divertissement, comme présentant mille périls pour les bonnes mœurs et comme étant la source de péchés innombrables. Citons seulement, entre tant d'autres, ce décret du concile de Constantinople interdisant les danses sous peine d'anathème : « Nous voulons, disent les évêques auteurs de ce décret, que les danses publiques disparaissent du milieu de nous, et cela sous peine d'anathème. *Volumus has publicas saltationes de medio tolli, sub anathematis pœna.* »

2. Et qu'on ne vienne point prétendre, mes frères, comme le font quelques demi-savants libertins, que les danses si fortement condamnées autrefois par les Conciles et les saints Docteurs offraient un caractère bien autrement dangereux et sensuel que les danses de nos jours. Non, les danses modernes en usage parmi nous ne le cèdent en rien, pour le danger, la corruption et la licence, aux danses des derniers temps du paganisme romain. Non, — et ce n'est pas moi qui l'avance, car je n'ai pas qualité pour trancher ce débat, — mais ce sont des gens du monde, ayant l'expérience du monde, la science du monde, possédant une connaissance intime et minutieuse de ce qui se passe, se fait et se dit dans le monde. Ce qu'ils racontent des danses modernes dans leurs mémoires, leurs lettres ou leurs romans, n'a jamais été dépassé en dévergondage par ce que l'histoire nous apprend des danses d'autrefois. Et tous ceux d'entr'eux qui n'ont point perdu le sens moral, concluent, en termes plus ou moins équivalents, avec un vieil homme du monde, le comte de Bussy-Rabutin : « J'ai toujours cru les bals dangereux ; et ce qui m'a porté à le croire, ce n'est pas seulement ma raison, c'est ma propre expérience. Aussi je tiens qu'il ne faut pas aller au bal quand on est chrétien ; et je crois que les directeurs feraient leur devoir s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais ».

Après tous ces témoignages, dites-moi, jeunes filles et jeunes gens, s'il ne faut pas une grande dose de suffisance, d'obstination et de témérité, pour soutenir que les danses sont un divertissement inoffensif et innocent ? Dites-moi si ce n'est pas être aveugle et insensé, que de prétendre avoir raison contre tant d'illustres écrivains, les plus sages et les plus saints parmi les hommes ? Je sais que la passion est ingénieuse à trouver mille et mille prétextes pour s'affranchir du devoir. Mais tous ces vains prétextes viennent se briser contre la voix désapprobatrice des siècles, contre l'autorité de la sagesse divine et de la sagesse humaine, d'accord toutes deux pour prononcer l'anathème contre ces divertissements coupables.

3. Je ne m'attarderai donc point à réfuter ces fuites excuses d'une passion prompte à s'aveugler et à se tromper elle-même, que les danseurs apportent pour se justifier. Il est pourtant une de ces excuses de laquelle je voudrais dire un mot. Car elle fait, je le sais, des dupes assez souvent, parmi les jeunes gens et parmi leurs parents.

« En allant au bal, dit ce jeune homme ou cette jeune fille, je me propose un but honnête et louable, celui de trouver à m'établir ; et en m'y conduisant ou m'y envoyant, mes parents ont le même but. » — Le but de vous établir convenablement est certainement des plus louables. Mais le moyen auquel vous recourez ne l'est guère. Ah !

<sup>4</sup> Lettre à Mgr de la Roquette, évêque d'Autun.



malheureuses alliances qui se commencent « dans la caverne infâme du diable » selon le mot de saint Augustin ! qui prennent naissance non sous les auspices de Jésus-Christ, mais sous les auspices du démon ! unions infortunées que prépare et que forme le démon dans l'officine d'obscénité ! unions dignes de pitié et de colère, que Dieu ne bénit pas, parce qu'elles n'étaient point voulues par Lui et écrites par avance au ciel. Je l'ai dit, mes frères, pour le mariage il faut la vocation ; il la faut nécessairement ; et malheur à qui s'engage dans ces liens redoutables contre l'appel de Dieu ! Or, comment n'iraient-ils pas contre l'appel de Dieu, ces mariages qui sont l'œuvre des démons ? — Et d'ailleurs il n'est point vrai qu'en n'allant pas au bal vous ne trouveriez pas à vous établir. L'expérience de chaque jour prouve que les jeunes filles sages, modestes, retenues, étrangères à toute danse et à tout divertissement frivole, ne laissent pas de trouver des établissements fort avantageux, et un foyer conjugal honoré et paisible.

4. Et maintenant, pères et mères, je m'adresse particulièrement à vous en ce moment. C'est à vous d'empêcher vos enfants de fréquenter les bals ; car chez eux l'ardeur de la jeunesse et la fièvre du plaisir l'emporteraient sur leurs meilleures intentions. C'est à vous de les arracher à la séduction des musiques enchanteresses, à la folie de la danse. S'ils se plaignent de votre rigueur, ne vous en mettez pas en peine ; et s'ils disent que votre conduite est trop sévère, répondez-leur que vous êtes chargés de leurs âmes bien plus que de leurs corps, et qu'il y va de votre salut et du leur.

Certes, lorsque nous voyons qu'une servante veut allumer un flambeau, nous lui recommandons souvent de ne le pas porter en des lieux où il y a de la paille, ou quelque chose de semblable : quand elle y penserait le moins, une étincelle venant à tomber dans cette matière inflammable, pourrait brûler toute la maison. Vous devez user de la même précaution envers vos enfants, et ne pas approcher du foyer du vice leurs yeux et leurs cœurs si prompts à s'enflammer ; de ce foyer d'enfer pourrait partir une étincelle, qui tombant dans l'âme de vos jeunes filles ou de vos jeunes hommes, y causerait un embrasement général et un fatal incendie.

Pourquoi faut-il, hélas ! que ces vérités si simples, mais si importantes, soient méconnues de tant de parents, et demeurent généralement incomprises ? Car on voit aujourd'hui des pères, des mères de famille, loin de détourner leurs enfants des salles où l'on danse, les y conduire ou les y envoyer. Ah ! vous qui m'entendez, si c'était là votre cas, que vos enfants seraient à plaindre de vous avoir pour parents, et que vous auriez un terrible compte à rendre au jugement de Dieu !

## II

1. Si la danse, mes frères, renferme tant de dangers pour la jeunesse, et en particulier pour la jeune fille chrétienne, elle n'est pas non plus sans inconvénients et sans dangers pour les personnes engagées dans l'état du mariage, pour les épouses désireuses de « se conserver irrépréhensibles ». Car se gardent-elles toujours pures de tout reproche, ces femmes qui courent les bals, qui s'y rendent avec leurs maris, et qui plus d'une fois y vont sans lui ? Que d'accusations élèvent contre elles la voix de l'opinion, la voix de leur époux, la voix de leur conscience, si toutefois la conscience n'est point morte encore dans ces poitrines qui ne respirent que voluptés et amusements ! Sont-elles irrépréhensibles, ces femmes que leur amour pour les assemblées de danse expose à l'in-

fidélité et aux liaisons adultères, ou du moins aux soupçons, au mépris, à la jalousie, au dégoût, à la haine et à la colère de leurs maris ? Les femmes de cette sorte n'ont point reçu, je crois, comme Sara, de parents vertueux et éclairés, le conseil de « se conserver irrépréhensibles » ; ou si elles l'ont point reçu, elles ne l'ont pas compris et ne s'en inquiètent guère.

Ah ! la salle de danse, est-ce bien la place d'une femme mariée ? Et n'a-t-elle pas tout autre chose à faire que de passer les jours à préparer ses toilettes de bal, et les nuits à folâtrer et à danser ? N'a-t-elle pas, selon les recommandations de Raguël et d'Anne à la nouvelle épousée, à régler sa maison, à en ordonner tous les détails, à en gouverner toutes les parties ? Un intérieur où règnent l'ordre et la propreté, attire et retient le mari, lui fait aimer le toit domestique, et l'empêche de porter ses pas et son argent, comme tant d'autres, dans ces maisons d'ivresse et de jeu, dans ces lieux de débauche, d'où l'homme sort le blasphème à la bouche, la folie dans le cœur, la main prête à toutes les brutalités et à tous les crimes.

Mais si le mari en rentrant du travail, trouve sa maison mal tenue et pleine de désordre, la malpropreté assise à sa table et à son foyer, il a bientôt pris en dégoût son intérieur ; il déserte le toit conjugal ; il dévore en libations extravagantes et malsaines le pain de ses enfants et de sa famille ; et de retour au logis il se venge de la négligence de son indigne épouse par des scènes violentes et toute sorte de mauvais traitements.

2. Ce qui parfois aussi détourne les pas de l'homme du foyer conjugal, ce sont les divisions et les querelles entre la nouvelle épouse et ses beaux-parents. Il faut souvent, je dois le reconnaître, à la jeune maîtresse de maison, beaucoup de vertu pour ne point perdre patience, et pour rendre malgré tout, à celui et à celle que le mariage a fait comme son père et sa mère d'adoption, tous les devoirs de la piété filiale. Mais, qu'on ne l'oublie pas, si quelqu'un ici est obligé à avoir de la vertu, c'est la belle-fille avant les beaux-parents ; si quelqu'un doit faire des sacrifices et montrer de l'honneur et du respect, c'est celle-là vis-à-vis de ceux-ci. — N'exagérons pourtant point le devoir, et convenons qu'il se rencontre de certains beaux-pères, et d'aucunes belles-mères, dont les exigences sont vraiment insupportables. Dans ce cas encore, de saintes épouses comme sainte Elisabeth de Hongrie et sainte Jeanne de Chantal, se montrent d'une douceur et d'une patience héroïques.

Mais on ne saurait faire de l'héroïsme une obligation, et exiger toujours des jeunes femmes une pareille abnégation de soi-même. On peut demander à son mari d'être délivrée des vexations de beaux-parents trop importuns, par une séparation complète d'avec ceux-ci ; c'est même là, pour le dire en passant, une mesure de prudence qu'il faudrait presque toujours prévoir dans les clauses du contrat de mariage. Mais une jeune femme n'a jamais le droit de manquer de respect, dans les paroles ou les manières, à ses beaux-parents. Elle pourrait d'ailleurs s'exposer ainsi à leur malédiction, et la malédiction d'un père ou d'une mère porte toujours malheur. Anne et Raguël le savaient bien, eux qui n'eurent pas de plus pressante recommandation à faire à la nouvelle épouse de Tobie, que celle d'honorer ses beaux-parents, et mirent cette recommandation avant toutes les autres.

3. Mais ils n'eurent garde d'en oublier une, qui est essentielle aussi : celle d'aimer son mari. Et l'affection qui est due par l'épouse à l'époux, et réciproquement par l'époux à l'épouse, c'est une

<sup>1</sup> Saint Jean Chrysostome.

affection fidèle, faite d'estime, de dévouement, de confiance; une affection ayant son siège au plus intime de l'âme; prenant sa source en Dieu et dans la grâce du sacrement; basée non pas seulement sur les qualités et avantages extérieurs, que le temps peut changer, mais sur les qualités solides de l'âme; une affection qui se prête avec générosité au partage des sollicitudes, des travaux et des souffrances, pleine de pitié pour les défauts et les faiblesses, prompte à pardonner les fautes et à panser les blessures<sup>1</sup>.

Une semblable affection, j'ai besoin de le rappeler, est une grâce et un don du Seigneur. Pour qu'elle vive dans les cœurs, et surtout pour qu'elle y subsiste, y demeure et y persévère, il faut une opération spéciale de Dieu, créant l'amour chrétien dans les âmes appelées par Lui à la vocation du mariage, et donnant à cet amour chaste et fidèle la force de durer, et longtemps, et toujours, et malgré tout. Dieu accomplit ce travail mystérieux dans les âmes par la vertu du sacrement, par la grâce sacramentelle. Ah! pour les époux chrétiens, et chrétiennement préparés au mariage, la bénédiction émue du prêtre et l'échange devant lui des éternels serments, ne constituent pas seulement dans la vie un souvenir de joie vers lequel après bien des années on aime à revenir encore par la pensée; ils sont plus qu'un beau jour parmi les jours de l'existence; ils sont « une fondation de Dieu, une source de bénédictions, dont le fleuve coulera jusqu'à la mort<sup>2</sup>. » Car ils fondent l'amour indéfectible et durable; car Dieu confirmant et fortifiant par ses paternelles bénédictions la bénédiction du prêtre, « ces deux cœurs qui se donnent l'un à l'autre, mais qui tremblent à la pensée des vicissitudes et des surprises de l'avenir, peuvent se dire d'une voix ferme, et à laquelle aucun événement ne donnera jamais de démenti : « Qui nous séparera ? »<sup>3</sup> Pour le posséder en soi, cet amour persévérant et fidèle, il faut donc pour l'épouse, comme il le faut pour l'époux, se préparer dignement à recevoir le sacrement de mariage, et s'en approcher avec un cœur pur de toute souillure et de tout attachement au péché mortel. Dans ces dispositions, elle recevra, avec l'abondance de la grâce sacramentelle, une surabondante mesure de tendresse sainte et d'affection durable pour celui aux destinées de qui vont s'enchaîner ses propres destinées.

4. Une chose que l'épouse ne doit jamais laisser tomber de son souvenir, c'est que Dieu a créé la femme pour être à l'homme *une aide* de tous les instants, et que c'est à aider son mari en mille manières qu'elle se doit ingénier dans sa tendresse pour lui. La femme doit aider l'homme dans ses travaux, dans ses chagrins : on souffre tant, quand on est seul à souffrir ! Elle doit l'aider dans ses joies ; elle doit créer le bonheur et les sourires autour d'elle. Elle doit l'aider en toutes les choses de la terre. Et comme l'homme n'a pas été créé pour la terre uniquement, mais encore et principalement pour le ciel, comme il n'est ici-bas qu'un voyageur en marche vers l'éternité, aider ce voyageur à gagner la patrie, le soutenir dans cette marche, le conduire à l'éternité, y aller avec lui : voilà surtout le rôle de la femme, auxiliaire de l'homme ici-bas, *adjutorium simile sibi*. Ah ! c'est que, courbé comme il l'est vers la terre pour la travailler, la féconder de ses sueurs et lui arracher ses trésors, l'homme serait tenté d'y enfermer son cœur, d'y envaser son âme, au point de ne plus vouloir regarder le ciel et d'oublier la

patrie des biens éternels et véritables. Il faut donc près de lui quelqu'un qui se tienne à ses côtés comme un ange visible du ciel, un apôtre, un prédicateur tendre et persuasif parce qu'il est aimant et tout aimable. Il faut la femme chrétienne, avec son affection toujours en éveil et toujours en alarme pour le salut de celui qui a fait d'elle sa compagne ici-bas, et dont elle désire ne se séparer plus ni en ce monde ni en l'autre.

Oui, l'apostolat, voilà une des formes obligées de l'amour chrétien de l'épouse pour son époux. Et cet apostolat doit s'exercer par la parole d'abord, par des exhortations et des remontrances douces, faites à propos et en toute charité. Mais il doit s'exercer encore et surtout par un ensemble de vertus et de qualités aimables, qui parlent au cœur de l'époux un langage muet, mais d'une éloquence entraînant et irrésistible. L'apostolat par la parole n'aura jamais cette éloquence de l'apostolat conjugal par la charité. Le dévouement de tous les instants, les soins infatigables, les délicates attentions, les larmes qui coulent en secret et qui se changent en sourires devant celui qui les fait répandre, l'abnégation du jour et de la nuit, tout cela, joint à une prière assidue et fervente, fait plus pour la rédemption et le retour de ce mari prodigue que les exhortations les plus pressantes, que les paroles les plus vives.

O épouses chrétiennes, aimez assez véritablement votre époux pour désirer le salut de son âme ! Et afin de procurer le salut de cette âme si légitimement chère, faites-vous près d'elle l'apôtre du bien, l'ange de la douceur, du désintéressement, de l'abnégation, du sacrifice ! En sauvant l'âme de votre mari, vous aurez sauvé la vôtre, et un jour vous jouirez ensemble de la félicité des cieux. Ainsi soit-il.

## 17<sup>e</sup> Homélie

NOS DEVOIRS ENVERS L'ANGE GARDIEN :  
IMITATION, RÉVÉRENCE, OBÉISSANCE

Mes frères,

Il faut nous hâter de voir la fin de cette ravissante histoire de Tobie. Jusqu'ici, l'ange par qui furent accomplies toutes ces merveilles en faveur des deux Tobie, ne s'est fait connaître ni de l'un ni de l'autre. L'heure approche où il va se révéler enfin.

Tobie le fils est revenu sain et sauf. Son père a recouvré la vue. Sara, la jeune épouse, est arrivée. La maison est pleine de sourires et de joie. Il s'y célèbre, durant sept jours, de grands festins. Mais au milieu de toutes ces réjouissances le pieux Tobie n'a garde d'oublier sa dette envers le conducteur de son fils.

Il appela son fils auprès de lui, et lui dit : « Que pouvons-nous donner à cet homme qui vous a conduit ? » Tobie répondit à son père : « Ah ! quelle récompense lui pourrions-nous donner qui fût proportionnée à ses bienfaits ? Il m'a mené et ramené sain et sauf ; il m'a procuré une épouse ; il a éloigné d'elle le démon ; il a rempli de joie ses parents ; il m'a délivré du poisson qui allait me dévorer ; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel ; par lui nous avons été comblés de tous les biens. Que lui donnerons-nous jamais qui égale ce qu'il a fait pour nous ? Du moins demandez-lui s'il daignerait accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté. »

Alors les deux Tobie l'appelèrent, et, l'ayant pris à part, ils le conjurèrent de vouloir bien recevoir la moitié de ce qu'ils avaient apporté. Alors l'ange leur dit : « Bénissez le Seigneur, et glorifiez-le devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. Car il est bon de cacher les secrets du roi,

<sup>1</sup> D'après le P. Monsabré. *Carême 1887*. 89<sup>e</sup> Conf.

<sup>2</sup> Bolò, *Les mariages écrits au ciel*, Ch. I, L'amour chrétien.

<sup>3</sup> Bolò, *l. c.*



mais il est louable de publier les œuvres de Dieu. La prière accompagnée du jeûne est bonne, et l'aumône vaut mieux que d'amasser des monceaux d'or. Car l'aumône délivre de la mort, et c'est elle qui efface les péchés, et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Mais ceux qui commettent le péché et l'injustice sont ennemis de leur âme. Je vais donc vous découvrir la vérité : lorsque vous priez avec larmes, et que vous ensevelissez les morts, et que vous quittez votre repas, et que vous cachez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir pendant la nuit, j'ai présenté votre prière au Seigneur. — Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. — Et maintenant le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon Sara la femme de votre fils. Car je suis Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en la présence du Seigneur. »

Lorsqu'ils eurent entendu ces paroles, ils tombèrent de frayeur, la face contre terre. Et l'ange leur dit : « Ne craignez point. Car quand j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu ; bénissez-le, et chantez-le. Il vous a paru que je mangeais et que je buvais avec vous ; mais je me nourris d'un mets invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. Il est donc temps que je m'en retourne. Pour vous, bénissez Dieu, et publiez toutes ses merveilles. »

Ayant ainsi parlé, il disparut de devant eux, et ils ne purent plus le voir. Alors, prosternés la face contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu ; et s'étant levés, ils racontèrent toutes ces merveilles. (xii).

Glorifier Dieu et le bénir de ses miséricordes : voilà toute la gratitude que l'ange Raphaël demande pour les services rendus. Comprenons par là que notre premier devoir de reconnaissance envers notre ange gardien, c'est de l'imiter dans la louange et la gloire qu'il rend à Dieu sans cesse. — Les deux Tobie, en se prosternant avec crainte et révérence devant le messager divin, nous instruisent de notre second devoir à l'égard du bon ange : la *révérence* et le respect que nous devons lui porter. — Ces deux mêmes personnages, enfin, en obéissant aux recommandations de l'archange, en glorifiant Dieu selon son invitation, nous apprennent qu'une troisième marque de reconnaissance à témoigner à notre ange gardien, c'est d'écouter sa voix, pour faire avec une pieuse *obéissance* tout ce qu'il nous dira.

## I

Le Christ un jour, parlant à ses apôtres et aux juifs, leur faisait défense de scandaliser l'âme des petits enfants, « parce que leurs bons anges voient sans cesse dans le ciel la face de mon Père. » Sans cesse en la présence de Dieu, quoique sans cesse aussi présents à nos côtés pour nous protéger, les anges gardiens contemplent la Beauté créée de l'Éternel ; les perfections infinies de Dieu les jettent dans un ravissement « qui jamais ne finit et toujours recommence. » Et ce ravissement ne reste point muet ; il éclate en hymnes de louanges et de gloire, en cantiques d'adoration tels que si nos oreilles humaines pouvaient s'ouvrir à ces célestes harmonies, c'en serait trop pour notre fragile nature, notre âme briserait ses liens de chair, et nous mourrions dans une extase !

1. Or c'est dans cette gloire incessante qu'ils rendent au Créateur, que les saints Anges veulent être imités par nous. « Ainsi que nous, bénissez le Seigneur et glorifiez-le », disent à chacun de nous nos anges gardiens, comme l'ange Raphaël le disait aux deux Tobie. — Bénir le Seigneur ! Ah ! mes frères, n'avons-nous pas reçu de Dieu assez de bienfaits, pour que la plus douce et la plus chère occupation de nos cœurs soit de le bénir chaque jour, et tout le long des jours ? La Création ; l'Incarnation miséricordieuse d'un Dieu, par pitié pour l'homme se faisant enfant des hommes ; la Rédemption de l'humanité par la croix de Jésus ; l'Eucharistie, prodige de l'amour

d'un Dieu ; chacun des sept Sacrements, nouvelle merveille de l'amour rédempteur de l'Homme-Dieu ; Marie, cette très douce Mère du Sauveur, donnée pour mère à chacun de nous ; l'Ange Gardien attaché par la tendre sollicitude de notre Père qui est aux cieux à la personne du plus humble, du plus faible, du plus petit parmi les fils d'Adam ; — et dans l'ordre des choses naturelles, la terre enrichie pour nous, par la libéralité divine, de tous les biens et de tous les fruits ; les saisons y succédant aux saisons pour rompre la monotonie des ans ; les coteaux empourprés versant à l'homme, après l'abondance des moissons d'or, l'abondance du suc vermeil des pampres ; les jours que Dieu ajoute aux jours avant d'envoyer la mort : que de bienfaits déjà reçus de la divine bonté, sans parler de bienfaits particuliers de toute sorte, dont chacun de nous se reconnaît au fond de son cœur redevable au Seigneur ! Comment donc ne bénirions-nous pas le Seigneur de ses miséricordes ! Comment ne joindrions-nous pas notre voix à la voix de notre ange gardien, pour louer, chanter, et exalter le Dieu par qui nous venions tant de biens chaque jour !

Le démon sans doute, le tentateur siégeant à nos côtés, cherche à étouffer dans nos cœurs le cri de la louange et de la bénédiction. Et quelle serait sa joie s'il parvenait à nous faire blasphémer !

Nous sommes au soir du dimanche des Rameaux. Le chant de gloire, de louange et d'honneur, le *Gloria laus* a retenti ce matin à la porte de nos églises, à l'adresse du Christ-Roi, du Rédempteur, pieux écho des Hosanna de triomphe poussés par les enfants de Jérusalem à l'entrée de Jésus dans les murs de la cité sainte. Vous savez ce qui se passa alors aux portes de Jérusalem. Pendant que les foules acclamaient le Sauveur, les Pharisiens accoururent, poussés par le démon. Ces bénédictions de tout un peuple chantant gloire à Jésus, au Fils de Dieu, les mettent en rage, eux, les enfants du démon. Ils veulent les faire cesser : « Imposez donc silence à ce peuple ! crient-ils au Sauveur ; à quoi sert de pousser de pareilles clameurs ? » — Mais Jésus d'un ton sévère : « Laissez-les, dit-il ; car s'ils faisaient silence, les pierres elles-mêmes prendraient une voix pour acclamer le Fils de l'Homme ! » — La tactique du démon n'a pas changé. Il veut faire taire la louange en l'honneur de Dieu et de son Christ, la bénédiction et l'action de grâces. Lui, le grand Blasphémateur, il ne veut plus dans nos cœurs et sur nos lèvres que le blasphème. A l'« Hosanna filio David » des foules reconnaissantes il veut faire succéder le « Crucifigatur » de la foule déicide. Il voudrait désapprendre aux hommes le cantique d'adoration, pour leur apprendre son cantique à lui, le cantique de haine et de colère.

Ah ! mes frères, n'écoutons pas la voix du tentateur. Écoutons au contraire l'avertissement de notre ange gardien. Chantons avec lui hosanna à Jésus-Christ, hosanna au Dieu de nos autels, hosanna à notre Créateur, à notre Rédempteur, au Dieu qui nous aime et qui veut nous sauver. Bénissons le Seigneur en chacun des jours de notre vie !

2. Il est, mes frères, un jour en particulier chaque semaine où nous pouvons, de société avec les bons anges, chanter à Dieu nos louanges et notre reconnaissance. Oh ! venez donc tous les dimanches bénir et glorifier le Seigneur par les cantiques de vos lèvres ! Venez redire à Dieu ce chant céleste : « *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth* : il est saint, il est trois fois

<sup>1</sup> Luc, xix, 38-40.

à la conservation de la foi parmi les peuples. Parlez pour les familles ; régulières et ferventes, à l'exemple de la vôtre, qu'elles s'illustrent et s'immortalisent en préparant à Dieu et à son Eglise des saints. Parlez pour le clergé, prêtre selon le cœur de Dieu ! Obtenez pour nous le dévouement, l'abnégation, la charité, un zèle invincible au milieu de tous les obstacles ! Parlez pour les religieux, multipliez-les, et qu'ils se maintiennent dignes de vous, en imitant vos vertus ! Ah ! parlez pour le pays tout entier. Vous en parlerez à l'hérésie, qui désespérera de nous vaincre en nous voyant à vos pieds. Vous en parlerez à l'infidèle, qui continuera de nous honorer, nous connaissant autrement que par la licence et par le blasphème. Mais surtout vous en parlerez à Dieu : Il tient tous les événements entre ses mains souveraines ; Il donnera la paix, la prospérité, le salut à la prière de ses saints. Ainsi soit-il !

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

### LE DEVOIR PASCAL

*Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Il s'est abaissé lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. (Phil., II, 8).

Le passage de la Sainte Ecriture que l'Eglise nous fait lire en ce dimanche des Rameaux, à l'entrée de la Grande Semaine, est emprunté à l'épître de saint Paul aux Philippéens. C'est un des plus profonds qu'ait écrit l'apôtre. Mais la sublimité de la doctrine n'enlève rien à l'à-propos des enseignements qui en ressortent. Nous y trouvons un exposé saisissant des abaissements de l'Homme-Dieu, abaissements dans l'Incarnation, mais surtout abaissements dans la Passion et la mort, puisque cette mort est bien la plus cruelle et la plus ignominieuse, la mort de la croix. Toutefois ces humiliations sont le principe d'une gloire sans égale. Dieu en retour s'est plu à exalter son Fils ; le nom de Jésus est devenu un nom au-dessus de tout nom, à qui désormais tout honneur et toute louange sont dûs.

Pourquoi l'apôtre nous remet-il devant les yeux ces vertus surhumaines d'humilité et d'obéissance qui ont fait accepter au Sauveur de si douloureux sacrifices ? Il a commencé par nous le dire. C'est afin que nous soyons dans les mêmes sentiments que Jésus-Christ, et que nous nous efforcions de l'imiter. Il a été humble, il a été obéissant jusqu'au complet renoncement de lui-même : nous aussi nous devons exceller dans ces vertus, en elles nous trouverons notre mérite comme notre récompense, *hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

Arrêtons-nous particulièrement à cette vertu d'obéissance, et envisageons-en la pratique au point de vue de l'accomplissement du devoir pascal. Ce devoir doit être, en effet, l'objet de vos plus constantes préoccupations pendant ces jours. L'accomplirez-vous fidèlement, ou serez-vous de ceux qui l'omettent par une coupable insouciance ? Obéirez-vous à la loi de l'Eglise interprète de la volonté divine, ou lui résisterez-vous ? Telle est la question, grave entre toutes, qui se pose à

vosre attention, et à laquelle il faut répondre sans plus attendre.

Ah ! sans doute, pour la plupart, il n'y a pas l'ombre d'une hésitation. Vous êtes disposés à obéir, comme par le passé, à l'appel de l'Eglise ; vous voulez persévérer dans ces habitudes chrétiennes, si douces et si salutaires, et coûte que coûte ne les abandonner jamais. Mais il en est, j'en suis sûr, qui demeurent indécis, indécis pour savoir s'ils accompliront encore un devoir que tant d'autres négligent, indécis peut-être quoique inclinant à reprendre une pratique abandonnée depuis des années plus ou moins nombreuses, et à laquelle tout les pousse à revenir.

C'est à ces chrétiens surtout que je veux aujourd'hui m'adresser. Que depuis longtemps ils ne soient plus pratiquants ou qu'ils soient tentés de ne plus le rester, je leur dirai : l'exemple de Jésus-Christ vous presse ; pour vous le Fils de Dieu a été obéissant, obéissant jusqu'à la mort de la croix. Soyez, vous aussi, obéissants pour lui, obéissants à toute la loi, obéissants jusqu'à la Pénitence, jusqu'à la Communion. Cette obéissance, vous la devez en effet et à Dieu et à l'Eglise.

### I

Je m'adresse ici à des hommes de foi, à des chrétiens instruits de leur religion, n'ignorant rien des obligations qu'elle leur impose. Ouvrons donc l'Evangile, ce livre par excellence qui outre la vie et les miracles du Sauveur, renferme encore ses divins enseignements. Par deux fois, il y est question de la Sainte Eucharistie. Saint Jean relate la promesse ; les autres Evangélistes décrivent l'institution elle-même. Chose digne de remarque : pour nul autre sacrement il ne nous est donné autant de détails, ni de détails précis sur la matière et la forme, comme sur les effets produits. Quels ont été en cela les desseins divins ? Sans doute, de projeter une plus vive lumière sur un mystère si déconcertant pour la raison humaine. La Sainte Eucharistie, chef-d'œuvre de la toute-puissance, a besoin pour s'imposer à notre foi de témoignages plus nombreux, et je dirai de preuves plus éclatantes.

De là le soin des Evangélistes de ne nous laisser rien ignorer, de mettre au contraire en relief les moindres circonstances, de rapporter exactement les faits accomplis, les paroles dites par Notre-Seigneur pour instituer son sacrement.

N'y a-t-il pas une autre raison ? Ne devons-nous pas voir dans cette attention des Evangélistes la volonté évidente de nous révéler la grandeur, l'importance du sacrement eucharistique, la place qu'il doit occuper dans la vie chrétienne ? Et quand nous n'aurions pas d'autre commandement de la part du divin Maître, cette manifestation évidente, cette claire indication de sa volonté ne devrait-elle pas suffire à nous faire user avec un religieux empressement d'un don si supérieur à tous les autres ?

Mais le précepte existe, formulé par Jésus-Christ lui-même. Porté une première fois, et dans des termes qui ne souffrent pas de réplique, lors de la promesse, il a été renouvelé au moment même de l'institution. Vous connaissez les paroles du Sauveur disant à ses disciples : « Ma chair est vraiment une nourriture, mon sang est vraiment un breuvage... Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Tout un long chapitre de l'Evangile de saint Jean est consacré à l'émouvant récit de cette scène mémorable où la foi des apôtres et des disciples fut soumise à une si rude épreuve (Jean, VI). Quiconque en médite les termes avec attention, ne peut en méconnaître la



portée. Il y faut voir incontestablement plus qu'un vœu, un désir du divin Maître, mais un ordre positif qui engage notre obéissance, et auquel nous ne pouvons nous soustraire sans encourir des conséquences de mort.

Vous connaissez aussi les paroles qui suivirent l'institution de l'Eucharistie. Après avoir communiqué ses apôtres, Notre-Seigneur leur dit expressément : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'était perpétuer jusqu'à la fin des temps le sacrement lui-même, avec la mission pour les apôtres de le donner aux fidèles, avec l'obligation pour les fidèles de le recevoir de la main des apôtres et de leurs successeurs. Ici encore, il est impossible de nier l'intention divine. Les termes sont suffisamment clairs pour rendre inadmissible toute contestation sur un commandement si solennellement promulgué.

Toutes nos vaines excuses ne peuvent donc prévaloir contre ce précepte de la Communion. Notre-Seigneur a pris soin de nous en avertir encore dans cette belle parabole des conviés aux noces, où est formellement condamnée et réprouvée la conduite de ces conviés qui refusent de répondre à l'invitation divine.

Que pouvons-nous demander de plus ? Qu'il nous soit dit *quand et comment ce précepte de la communion oblige* ? C'est ce que va faire l'Eglise, interprète autorisée des commandements divins.

## II

Nul doute qu'à l'origine les premiers chrétiens n'aient été empressés à communier souvent. Ils le faisaient même chaque fois qu'ils assistaient à la sainte Messe ; et le vœu de l'Eglise, vœu énoncé par le Concile de Trente, est qu'il en soit encore ainsi aujourd'hui. C'est la communion fréquente, non de précepte, mais de simple conseil. Immenses en sont les avantages, nombreuses les grâces qui en découlent. Les pieux fidèles n'y manquent pas. Il n'y a pas de moyen plus sûr de parvenir à la perfection de la vie chrétienne.

Toutefois, le nombre des chrétiens s'étant considérablement accru et parmi cette multitude la ferveur n'étant pas égale, il arriva que beaucoup négligèrent une pratique qui exigeait des dispositions et surtout une pureté de conscience particulières. Le précepte divin de la communion menaçait de n'être plus compris ni suffisamment observé.

L'autorité suprême dut alors intervenir. Elle le fit officiellement par ses Conciles, dont les décrets obligent tous les fidèles. Le canon du deuxième Concile de Latran vous a été rappelé dès le commencement du carême et surtout à l'approche du temps des Pâques : c'est un devoir impérieux pour tout fidèle de l'un et l'autre sexe de communier au moins une fois l'année, et cela sous peine de faute grave, pendant ce temps pascal.

L'Eglise, pour rendre plus sensible l'importance attachée par elle à l'observation de ce précepte, l'a même accompagné d'une sanction sévère qui ne laisse pas de doute sur ses intentions. Elle menace de l'excommunication et de la privation de la sépulture ecclésiastique quiconque osera enfreindre son commandement.

Etsi ces peines sont aujourd'hui moins appliquées, le commandement lui-même, au point de vue de l'obligation de conscience, n'a rien perdu de sa rigueur. L'Eglise insiste toujours pour que tous ses enfants l'accomplissent fidèlement. Elle exhorte, elle presse de toute manière ; elle veut que les pasteurs mettent leurs soins les plus dévoués à préparer les jeunes enfants eux-mêmes et à les rendre aptes à profiter de bonne heure de cette grande grâce. Elle a institué un temps particulier

de pénitence et de retraite pour nous permettre de nous recueillir et de nous purifier avant d'être admis à la communion pascalle. Elle veut alors que les instructions, les pieuses exhortations, les exercices spirituels soient multipliés en faveur de ceux qu'elle convie à remplir ce devoir.

Mes frères, je pourrais développer, si le temps nous le permettait, beaucoup d'autres considérations, tirées surtout des intérêts de vos âmes, pour vous déterminer à briser résolument les entraves qui sont de nature à vous retenir, à vaincre surtout le respect humain, et à recevoir dévotement un sacrement dont l'importance ne saurait vous échapper.

Je pourrais exciter votre zèle par le spectacle de tant de chrétiens qui ont à cœur chaque année d'occuper ostensiblement, avec une louable exactitude, leur place à la table sainte. Qu'il est beau de voir en certaines paroisses privilégiées, l'unanimité exister sous ce rapport, et combien de joie cela met au cœur du pasteur et des fidèles !

Laissant de côté ces motifs dont la valeur est appréciable, je me bornerai, comme conclusion de cet entretien, à vous dire : Remplissez tous le devoir pascal, car *c'est le précepte du Seigneur*. Tout, dans les jours où nous sommes, nous rappelle l'obéissance de notre bon Sauveur. Et si lui qui est le souverain Maître, qui est Dieu, a voulu obéir, et si c'est pour nous, pour notre salut, qu'il s'est fait obéissant, n'est-il pas juste, n'est-il pas nécessaire que nous, pécheurs, nous lui obéissions à notre tour ? D'autant plus qu'ici l'obéissance est douce et avantageuse. Que nous est-il demandé ? Que nous allions puiser à la source de toutes les grâces par une union intime avec l'auteur même de la grâce. Et nous hésiterions, et nous ne saurions consentir quelques légers sacrifices, pour, en retour, participer au plus grand des bienfaits ?

C'est aussi *le commandement de l'Eglise*. Mère aimante et dévouée à ses enfants, l'Eglise souffre de leur ingratitude et du mépris qu'ils ont souvent de nos saints mystères. Mais quels ne sont pas ses transports, sa vive allégresse, lorsqu'elle les voit, dociles à la voix de leur conscience, s'empresser auprès des autels du Seigneur ! Donnez, mes frères, cette consolation à la sainte Eglise. Dans ces jours où tout conspire à contrister son cœur, que votre fidélité lui soit une joie et un réconfort. Ces sentiments de piété filiale seront bénis de Dieu, et ils vous vaudront la meilleure des récompenses, des grâces plus abondantes pour disposer vos âmes à la réception fervente et fructueuse des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Votre joie sera plus complète ; une fois de plus vous éprouverez combien le Seigneur est bon à ceux qui le servent. Les délices de la Table sainte seront pour vous le gage et l'avant-goût des délices ineffables du ciel. Ainsi soit-il.

## INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA FOI

### 6<sup>e</sup> et dernière Instruction

PEUT-ON PERDRE LA FOI ? COMMENT LA RECOUVRER ?

Mes frères,

L'expérience est une bonne école, et nous gagnons toujours à suivre ses leçons. Mais qu'elles sont tristes parfois, dans leur précieux enseignement ! Nous nous heurtons, chaque jour, à des hommes que nous avons connus en d'autres temps. Alors ils étaient les amis de la religion ; ils la trouvaient

belle, sublime, nécessaire, consolante ; ils l'aimaient comme une mère ; et peut-être nous précédaient-ils dans le zèle et les œuvres de la foi, comme des exemplaires vivants que nous aimions à imiter. Quelques instants d'une amicale conversation suffisent à nous montrer qu'ils ne sont plus semblables à eux-mêmes, que la religion les irrite, et que la foi a déserté leur cœur.

On peut donc perdre la foi ? C'est à cette question, mes frères, que je vais répondre aujourd'hui. Je vous indiquerai, en terminant, les moyens de la recouvrer.

## I

Oui, on peut perdre la foi, et de plusieurs manières :

1<sup>o</sup> Par le *relâchement dans les bonnes œuvres*. Voilà pourquoi Notre-Seigneur disait aux Juifs : *Ideo auferetur a vobis regnum Dei et dabitur genti facienti fructus ejus* ; c'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera enlevé et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.

En quoi consiste la foi, en effet, ou plutôt quelle est l'âme de la foi ? Ce sont les bonnes œuvres que nous pratiquons. Or, de même qu'il arrive, dit l'apôtre, qu'un corps, dès qu'il cesse d'exercer les fonctions de la vie, commence à se détruire ; de même la foi privée des bonnes œuvres s'affaiblit peu à peu, devient languissante, et finit par mourir. *Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita fides sine operibus mortua est.* — La foi, dit saint Jérôme, est une citadelle, mais les bonnes œuvres sont les fortifications extérieures qui la défendent. Renversez les fortifications et les remparts ; la place est exposée à l'invasion et au pillage. — La foi, dit à son tour saint Augustin, est une plante qui sort de terre, croît et grandit heureusement ; mais les bonnes œuvres sont la rosée céleste et les sucs terrestres qui la nourrissent. Privez une plante de ces deux aliments ; bientôt vous la verrez desséchée. — La foi, suivant saint Ambroise, est une lampe allumée, mais les bonnes œuvres sont l'huile qui l'entretient. Otez l'huile à une lampe, bientôt elle s'éteint. — Voilà le sort réservé à la foi, et je vous prie d'en bien saisir la raison.

Lorsque nous négligeons les devoirs de religion auxquels la foi nous oblige, nous en perdons nécessairement l'usage et l'exercice. A force d'en perdre l'usage, nous en perdons l'affection et le goût. Après avoir perdu l'affection et le goût, nous venons, bientôt après, à perdre la soumission et la docilité qu'elle commande. Ainsi, par exemple, je néglige de me confesser. Qu'arrive-t-il ? C'est que je perds la foi dans ce sacrement. Je me dispense, de temps en temps, d'assister à la sainte messe le dimanche ; je fais gras les jours d'abstinence. Qu'arrive-t-il ? C'est que je refuse bientôt à l'Eglise le pouvoir de faire des lois qui m'obligent. En un mot, je me débarrasse peu à peu de la foi qui incommodait. Voilà pourquoi si de nos jours tant d'hommes n'ont plus de foi, si la foi qu'ils ont conservée est si mourante, c'est qu'ils ont abandonné, en tout ou en partie, les devoirs et les pratiques de la religion. Oui, mes frères, toutes les fois que nous transgressons un de nos devoirs de chrétiens, notre foi reçoit un coup, une secousse qui l'ébranle, tandis que l'accomplissement fidèle de tous ces devoirs nous affermit de plus en plus dans cette vertu.

Je vais plus loin. Je dis que non seulement nous perdons la foi en négligeant les devoirs que la religion nous impose, comme la confession, la communion ; j'ajoute que, dans certains cas et pour certaines personnes, nous nous exposons encore à la perdre ou du moins à l'affaiblir, en omettant habituellement les pratiques de piété qui ne sont que de conseil, comme la visite au Saint-Sacre-

ment, l'assistance journalière à la sainte messe etc. Pour ne rien exagérer, tout en avouant que ces pratiques ne sont pas obligatoires, vous ne refuserez pas cependant de reconnaître qu'elles soutiennent et fortifient la foi. Par conséquent, les négliger habituellement, c'est s'exposer à n'avoir qu'une foi faible et endormie, quelquefois même à la perdre. Bien que la foi soit un don de Dieu, c'est cependant toujours notre faute si nous en avons peu, parce que Dieu proportionne toujours ses dons à nos efforts, à notre ferveur et à notre coopération.

2<sup>o</sup> Si l'omission des pratiques que la religion nous impose peut nous conduire à la perte de la foi, combien plus une *vie mauvaise et coupable* ? C'est ce que l'apôtre a voulu nous apprendre lorsqu'il nous dit, en parlant de la bonne conscience, qu'en ne l'écoutant pas on arrive à faire naufrage dans la foi, *quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt.*

Rien de plus facile à comprendre. Supposez une personne dominée par de mauvaises habitudes, par l'amour du monde, la vanité, le feu et l'emportement des passions : dans quelles angoisses ne vit-elle pas, si la foi est intacte dans son cœur ? Quel trouble, quelle agitation, quels tourments ne lui fait pas éprouver sa foi, en lui rappelant la mort qui la menace, le jugement qui l'attend, et l'enfer qu'elle n'évitera pas ? Que fera-t-elle pour se débarrasser des remords et des terreurs qui l'agitent ? Quittera-t-elle ses passions ? Rompra-t-elle avec ses mauvaises habitudes ? Elle n'en a pas le courage. L'unique parti qui lui reste, c'est de secouer, comme un vêtement importun, cette foi qui est devenue la source de tous ses remords et de toutes ses inquiétudes. Elle commence donc par douter, et elle en vient très vite à nier positivement les vérités les plus certaines et les mieux établies.

Voilà, mes frères, ce qui se passe journellement dans la pratique. Vivre mal et bien croire sont deux choses qui ne peuvent aller longtemps ensemble. Tant qu'un chrétien mène une vie irréprochable, qu'il est fidèle à Dieu, assidu aux pratiques de la piété, il respecte la religion ; la pensée de douter des vérités qu'elle enseigne ne lui vient pas à l'esprit. Mais à dater du moment où il commence à se relâcher, à s'abandonner à ses passions, à mener une conduite vicieuse, il doute et finit par devenir incrédule. *Everso bene vivendi opere, etiam robur fidei dissipatur.*

Maintenant que nous savons combien il est facile de perdre la foi, il n'est pas sans importance d'apprendre comment nous pouvons la recouvrer, quand nous l'avons altérée ou perdue.

## II

Comme nous perdons la foi en négligeant les œuvres chrétiennes, nous la ranimons dans nos cœurs :

1<sup>o</sup> Par la *pratique de ces mêmes vertus chrétiennes*. Voyez donc le centenier Corneille, dont il est parlé aux Actes des apôtres, et qui vivait dans la gentilité, c'est-à-dire dans l'ignorance de Jésus-Christ. Par quoi a-t-il mérité que Dieu lui envoyât un apôtre pour l'instruire, lui révéler l'Incarnation du Verbe et le disposer au baptême ? Par ses bonnes œuvres. « Vos prières et vos aumônes, lui dit l'ange du Seigneur, sont montées jusqu'au trône de Dieu : *Orationes tue et eleemosynæ ascenderunt in conspectu Dei.* » Soyons pieux, charitables, zélés pour le soulagement des pauvres ; et cette prière que nous ferons à Dieu, cette œuvre de charité que nous entreprendrons, ce secours que nous donnerons au nom de Dieu, dans une nécessité pressante, à une famille indi-



gente et affligée, voilà l'étincelle qui ravivera en nous la foi.

20 On peut ranimer la foi par de *pieuses lectures*. Je vous ai dit ailleurs l'influence des mauvais livres : on ne se soustrait pas davantage à celle d'un bon livre. On en conserve toujours quelque chose. L'âme desséchée, endurcie par l'incroyance, y trouve du rafraîchissement et du bien-être. Il y a d'abord comme un soulagement du cœur à méditer des choses élevées, à s'entretenir avec soi-même de la pensée de Dieu. Peu à peu, la lumière reparait, faible d'abord, plus vive ensuite, pour éclater enfin dans toute sa magnificence et faire tomber à genoux le prodigue trop longtemps égaré. C'est, mes frères, l'histoire de saint Augustin. Au milieu de ses égarements, une voix se fait entendre à lui : « Prends et lis, » disait-elle. Il prit, il lut, il fut sauvé du naufrage des idées et de la conscience. Combien de chrétiens égarés n'ont-ils pas eu le même bonheur et ne doivent-ils pas leur retour à des lectures appropriées à leur état d'âme !

30 Enfin, mes frères, on peut recouvrer la foi perdue par le *zèle à entendre la parole de Dieu*. Si, en effet, beaucoup de chrétiens ont fait divorce avec la religion, c'est souvent parce que les lumières leur manquaient, parce que l'instruction religieuse leur faisait défaut. La foi, en restant un don d'en haut, nous vient aussi, dit saint Paul, par l'enseignement des hommes : *Fides ex auditu*. Le malheur des temps veut qu'il n'y ait plus guère de foi dans le monde, parce qu'on ne vient plus entendre la parole de Dieu et recueillir les vérités qui tombent de la chaire chrétienne ; parce que les parents négligent de procurer à leurs enfants l'instruction religieuse dans les catéchismes. Si donc notre foi a fait naufrage, il faut aller la chercher près de ceux qui ont reçu la mission de l'entretenir et de l'enseigner ; il faut retrouver le chemin du temple, et venir entendre les nouveaux prophètes du Seigneur.

J'ai fini, mes frères, mais j'ai besoin de résumer, en un dernier mot, nos entretiens précédents.

De tous les dons que nous avons reçus de la miséricorde de Dieu, le plus précieux c'est la foi. Mais hélas ! qu'est-elle devenue, cette foi si nécessaire ? Je ne demande pas où en sont les apparences, nous les avons conservées. Mais où en est l'esprit ? Où en est la pureté, la force, l'activité ? Où en sont les œuvres ? Quand le Souverain Juge viendra, ou qu'il nous appellera à lui pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera en nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la foi que nous aurons conservée, mais les œuvres qui l'auront accompagnée. Ainsi nous le déclare l'apôtre saint Paul, dans les termes les plus clairs : nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura fait, ou selon le mal qu'il aura commis.

Puissions-nous, mes frères, par une vie pleine de vertus et de bonnes œuvres, mériter d'entendre de la bouche de Jésus-Christ ces consolantes paroles : « Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais dépouillé, et vous m'avez vêtu... *Venite, benedicti Patris mei...* »

FIN

## TROIS INSTRUCTIONS POUR LE TEMPS DES PAQUES

I

### AVIS PRATIQUES POUR LA BONNE RÉCEPTION DU SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

Le bienheureux Benoît-Joseph Labre recommandait à ceux à qui il parlait, de se confesser souvent, et il ajoutait presque toujours : « Mais il faut faire de bonnes confessions ; car une multitude de chrétiens se précipitent dans l'enfer parce qu'ils ne font pas de bonnes confessions. »

Cette parole d'un saint, il est utile de vous la redire à la veille du jour où vous vous disposez à recevoir le sacrement de Pénitence. Toutefois, rassurez-vous : avec l'aide de Dieu il n'est pas difficile de faire une bonne confession. Pour vous y aider, laissez-moi vous rappeler les conditions à remplir. Nous examinerons ce qu'il faut faire *avant*, *pendant* et *après* la confession. Ces avis tout pratiques vous traceront la voie à suivre, et vous n'aurez qu'à les observer pour avoir l'assurance que vous aurez reçu dignement ce sacrement.

I

Je ne doute pas que vous qui vous confessez, vous n'ayez de ce grand acte de la vie chrétienne une idée bien juste et bien exacte. Il serait souverainement regrettable de l'accomplir avec des préjugés non dissipés, et, dès lors, avec un sentiment de défiance qui ne pourrait que mettre obstacle à l'effet du sacrement. Avant toutes choses, fortifiez et éclairez votre foi, et ne laissez subsister dans votre esprit aucune difficulté dont vous n'avez auparavant recherché ou sollicité la solution.

Ainsi vous comprendrez l'importance de la Pénitence, et vous vous y disposerez comme on se dispose d'ordinaire à toute action sérieuse. Vous n'aborderiez pas le saint tribunal sans vous être recueilli déjà, sans vous être placé en face de votre conscience, sans avoir repassé votre vie dans votre esprit, recherché les fautes que vous devez accuser, en un mot sans avoir fait soigneusement votre *examen de conscience*.

1. Assurément, vous pouvez compter sur votre confesseur pour vous aider dans l'accusation de vos péchés. Son secours vous est acquis d'avance. Il fera tout pour vous faciliter cette tâche souvent ardue, en face de laquelle il n'est que trop naturel d'éprouver de l'embarras, et parfois une préoccupation qui paralyse la mémoire. Le prêtre connaît assez par sa propre expérience ce danger ; soyez donc sûr qu'il ne négligera rien, ni les interrogations, ni les conseils, ni les encouragements, pour obtenir que votre aveu soit tel qu'il doit être, c'est-à-dire précis, franc et complet.

Avez-vous donc quelque crainte de vous mal exprimer ? Soyez néanmoins sans inquiétude, et reposez-vous avec confiance sur votre confesseur du soin de suppléer, s'il est nécessaire, à ce qui pourrait manquer à la déclaration que vous lui ferez de vos fautes. Sa condescendance sous ce rapport ne connaît pas de bornes ; car, avant tout, au saint tribunal, il se souvient qu'il est et doit se montrer père.

Toutefois ce serait s'abuser de compter absolument sur lui pour découvrir nos fautes. Celui-là serait téméraire qui tiendrait ce langage : « Il est inutile que j'examine d'avance ma conscience ; je dirai à mon confesseur de m'interroger : cela suf-

fira ; je suis prêt d'ailleurs à répondre en toute sincérité à ce qu'il me demandera. »

Remarquez-le bien, le prêtre ne peut que vous aider seulement, et certes il le fera volontiers et du mieux qu'il lui sera possible. Mais cette aide ne sera avantageuse pour vous qu'autant que vous-même aurez de votre côté employé tous vos soins à connaître l'état de votre âme, à prévoir les difficultés, à vous mettre en mesure de répondre, non au hasard, mais avec justesse et précision, aux questions qui vous seront posées.

D'autre part, comment vous exciteriez-vous à la contrition de fautes auxquelles vous ne voulez même pas penser ? Or, la contrition, condition essentielle du pardon, doit être le résultat de vos prières et de vos efforts personnels, encore que le confesseur puisse en quelque manière vous suggérer des considérations propres à l'exciter ou à la rendre plus parfaite.

2. Donc, chacun doit s'examiner avant de se présenter au saint tribunal. Cet examen doit porter spécialement sur les principales fautes. Il faut y consacrer autant de temps qu'il est nécessaire pour n'en laisser aucune dans l'ombre, pour en déterminer le nombre, pour prévoir aussi les circonstances de temps, de personnes, de lieux qu'il conviendra de révéler. Si par suite de négligence grave il arrivait que notre confession fût fautive de ce chef, loin d'obtenir notre pardon, nous n'aboutirions qu'à aggraver notre culpabilité.

Cet examen n'est pas aussi compliqué qu'on pourrait l'imaginer. D'abord il est bien peu de fautes graves que la conscience ne nous ait souvent reprochées, nous en imposant ainsi l'amer souvenir, nous en indiquant en même temps le nombre et les circonstances. S'agit-il d'habitudes criminelles ? Nous nous rappellerons aisément à quel moment précis elles ont commencé, et il suffira, pour fixer le chiffre approximatif de nos fautes, de nous demander combien de fois en moyenne nous avons péché par mois, par semaine ou par jour.

Voulons-nous mettre plus d'ordre dans nos recherches, et faciliter ainsi le travail de la mémoire ? Nous n'avons qu'à suivre point par point les commandements de Dieu, ceux de l'Eglise, puis les péchés capitaux et les devoirs de notre état.

Après cela, s'il reste quelque obscurité, remettons-nous en à notre confesseur. Dans ces conditions, sa tâche est nettement définie, elle peut être accomplie en tout profit pour nous.

3. N'oublions pas néanmoins de réclamer une autre aide plus indispensable encore, je veux dire l'aide de Dieu et de sa grâce. Pour cela, mettons au commencement et à la fin de notre examen la prière, la prière quelle qu'elle soit, de préférence toutefois celles que nous lisons dans de bons Paroissiens.

Cette importance du secours divin pour concevoir la gravité de nos fautes et en sentir le regret, nous est démontrée par le trait suivant de la vie du saint roi David.

Ce grand prince, doué de tous les dons de l'intelligence et du génie, était de plus un grand prophète. Il avait à un degré incomparable les lumières nécessaires pour discerner la bonté ou la malice de ses actes, et il semble que les moindres fautes de sa vie n'aient pu lui échapper. Or, voici qu'il se laissa aller à un crime énorme. Mais la passion l'avait tellement aveuglé qu'il n'y prit point garde et n'en fut pas autrement ému. Il fallut que Dieu ordonnât au prophète Nathan d'aller trouver le prince coupable pour lui révéler sa faute. Le prophète s'acquitta avec zèle de sa mission. Il présenta d'abord au roi un touchant apologue bien capable de lui dessiller les yeux. Cela encore ne suffit pas. Ce n'est qu'après que Nathan lui eut dit

expressément : « *Tu es ille vir,* » que David s'écria : « *Peccavi*, oui, c'est vrai, j'ai péché. » Alors seulement il comprit combien sa conduite avait été criminelle, et il la pleura désormais avec les accents de la plus ardente contrition. (II Reg. xii).

Vous devez conclure de là, mes frères, que si la prière est nécessaire pour nous obtenir la grâce de bien examiner notre conscience, elle l'est non moins pour toucher nos cœurs, pour y faire naître les sentiments d'un véritable repentir. Or, nous l'avons dit déjà, et vous le savez : sans la détestation et le regret des péchés commis, sans la ferme résolution de ne plus y retomber et de prendre les moyens requis pour éviter les rechutes, il n'y a pas de pardon à espérer de Dieu. C'est une vérité évidente, qu'il est bien inutile de vous démontrer ici. Dieu lit au fond de nos cœurs, et il veut trouver là-même, dans la sincérité de nos sentiments, le témoignage de notre aversion pour le mal, la preuve d'un retour fidèle, d'une conversion durable.

Vous vous adresserez donc à Dieu par une prière fervente, pour obtenir cette *contrition* nécessaire. De plus vous vous efforcerez de l'exciter dans vos âmes, en réfléchissant quelques instants sur la bonté ineffable et les perfections de Dieu, sur les souffrances et la mort du Sauveur, sur le ciel perdu, sur l'enfer, effroyable et éternel châtimement du péché. Vous terminerez en récitant du fond du cœur l'acte de contrition.

Alors, vous serez prêt à vous présenter au saint tribunal. Il suffira en ce moment, si cette démarche ne suit point immédiatement votre préparation, de vous recueillir un instant, de demander encore la grâce de faire une bonne confession, et une fois l'aveu de vos fautes terminé, de renouveler votre contrition en en redisant l'acte ordinaire pendant que le prêtre vous donnera l'absolution.

Mais il est temps d'en venir à la confession elle-même. L'examen bien fait facilite singulièrement sa pratique, il aplanit la voie, enlève presque tous les obstacles, donne une incontestable assurance. Néanmoins, on ne peut nier que la confession soit la partie la plus laborieuse du sacrement de Pénitence, et après ce que nous avons dit de l'examen de conscience, il ne sera pas inutile d'entrer, en ce qui la concerne, dans quelques détails particuliers visant surtout le côté pratique.

## II

Vous dirai-je qu'il en coûte pour venir s'agenouiller auprès du prêtre ? Non, mes frères, quand on est bien décidé à décharger le poids d'iniquité qui écrase la conscience, on accomplit sans peine cet acte d'humilité, on est heureux de l'accepter comme une première expiation. On sait du reste que si l'on s'agenouille en tremblant, c'est pour se relever bientôt l'âme délivrée, jouissant d'un inexprimable contentement, d'une paix que seule la confession peut procurer aussi pleine, aussi profonde.

Vous commencez par le signe de la croix ; c'est justice, puisqu'il doit marquer chacune de nos principales actions, et que c'est par la vertu de la rédemption que nous obtenons le pardon de nos péchés.

Puis immédiatement vous dites ces mots : « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. » Et pendant toute votre confession, vous donnerez au prêtre ce nom de « père » qui vous rappellera, en excitant votre confiance, la mission pleine de sollicitude, de dévouement, j'ajouterais d'affection, qu'il remplit en ce moment auprès de vous.

Vous récitez alors le *Confiteor* ou le *Je confesse à Dieu*, en vous arrêtant à ces mots : « C'est



ma faute, » que vous reprendrez une fois votre confession terminée. Vous avez soin de dire depuis quel temps vous ne vous êtes point confessé, si vous avez accompli ou non votre pénitence, si vous avez reçu l'absolution. Enfin, avez-vous, comme il n'est pas rare, quelque inquiétude au sujet de vos confessions passées, vous l'exposez simplement à votre confesseur ; il vous rassurera si vos craintes sont heureusement peu fondées, sinon il vous aidera à réparer ce qui aurait été défectueux auparavant.

Vous arrivez ensuite à l'accusation même de vos fautes. Combien il est à désirer que vous puissiez la faire seul, suivant l'ordre qui vous agréera le mieux, priant au besoin votre confesseur de vous guider et de pourvoir à ce que vous n'omettiez rien d'essentiel dans l'aveu sincère, d'ailleurs, que vous ferez de vos péchés. Il est bien difficile, en effet, de comprendre toujours exactement les questions si bien posées qu'elles soient ; se contenter d'autre part d'y répondre par oui ou par non, encore que cela puisse suffire à la rigueur, ne laisse pas d'être, en certains cas, dangereux, par défaut de précision soit sur l'espèce du péché, soit sur le nombre, soit enfin sur les circonstances principales, qu'il faut souvent expliquer.

Que chacun prenne donc, sans se troubler, tout le temps qui lui est nécessaire, et sans vouloir excéder les bornes d'une intégrité strictement requise, qu'il expose, en ne rien omettant, ce que lui reproche sa conscience. Pour les péchés douteux, qu'il les déclare tels, laissant au confesseur le soin d'en décider.

Quant aux péchés certainement véniels, comme on n'est pas tenu de les accuser, on peut aussi apporter moins de contention d'esprit à les rechercher, et il suffira habituellement de déclarer ceux qui proviendraient de vices particuliers et dans lesquels on retomberait plus souvent.

Mais en terminant ces courts avis relatifs à la manière de vous présenter au saint tribunal, laissez-moi insister sur cette recommandation de ne pas craindre, quelles que soient vos fautes, quelle que soit leur gravité, quel que soit aussi leur nombre, de les déclarer toutes avec simplicité et une absolue franchise. Ah ! soyez-en sûr, votre sincérité ne pourra qu'édifier votre confesseur, qui souvent en sera ému jusqu'aux larmes ; vous sentirez à l'accent de ses exhortations que loin d'avoir baissé vous avez, au contraire, grandi dans son estime et sa confiance. Je vous conjure donc et vous supplie avec instance de ne jamais vous exposer par fausse honte au malheur d'une confession sacrilège ; et si jamais vous en aviez fait quelqu'une de cette sorte, hâtez-vous bien vite de la réparer.

Votre confession terminée, écoutez attentivement les conseils qui vous seront donnés, surtout la pénitence qui vous sera prescrite, et recueillez-vous encore au moment solennel de l'absolution pour exprimer à Dieu dans un dernier acte votre vif regret et vos fermes résolutions.

Vous vous êtes relevé, dans la paix, la sécurité, la joie d'une conscience purifiée. Vous avez senti la douce et mystérieuse influence du pardon pénétrer toutes les puissances de votre âme. Vous avez, à n'en pas douter, reçu pleinement la grâce du sacrement. Tout est-il fini pour vous ? Pas encore, et je me reprocherais de ne pas vous rappeler, au moins très brièvement, ce qu'il vous reste à faire après la confession.

### III

1. Ce que vous avez à faire, c'est d'abord de *remercier Dieu*. Toute grâce, tout bienfait mérite reconnaissance. Mais la grâce de l'absolution, le bienfait du pardon, en comblant nos vœux les plus

chers, doit particulièrement exciter en nos âmes les sentiments d'une vive gratitude envers Dieu. Cette gratitude, la joie qui s'épanouit jusque sur notre visage, le saint contentement qui se trahit dans notre attitude, l'expriment à leur manière. Mais c'est de plus pour nous un devoir, devoir doux et facile, de la témoigner plus expressément à Dieu avant de quitter l'église, en nous arrêtant quelques instants au pied de l'autel.

Vous n'imiterez donc pas ces pénitents, qui ont pu faire une excellente confession, mais qui dans le bonheur qu'ils éprouvent d'avoir rempli un grand devoir, oublient de remercier Dieu même par une courte prière.

Votre action de grâces sera plus ou moins longue, selon le temps dont vous disposez ; mais ne l'omettez jamais. Profitez même de cet instant précieux pour fixer dans votre esprit les exhortations de votre confesseur, et aussi pour préciser les résolutions auxquelles vous avez promis à Dieu d'être fidèle.

2. Si vous le pouvez, accomplissez encore votre *pénitence*. Ainsi vous n'aurez garde de l'oublier, et le sacrement sera plus promptement complet. Du moins ne différez pas longtemps, car, vous ne l'ignorez pas, la pénitence sacramentelle en tant que satisfaction est une des conditions requises de la part du pénitent, et qu'il importe d'accomplir pendant que l'on est en état de grâce.

3. Avec l'accomplissement de la pénitence, tout est-il bien fini, et pouvez-vous croire que toutes les conditions du pardon ont été pleinement remplies par vous ? Oui, assurément. Mais prenez garde que le péché que vous avez chassé de votre âme, n'y rentre en vainqueur et ne rende votre état pire qu'auparavant. Conservez donc par de généreux efforts la grâce du sacrement si laborieusement acquise. Vivez désormais de manière à être toujours prêt à répondre à l'appel du Seigneur. C'est là le principal effet que vous devez souhaiter de votre réconciliation sincère avec Dieu. Ce sera aussi le gage certain que vous avez apporté au saint tribunal ces dispositions parfaites que Dieu agrée et qu'il récompense par de précieuses et abondantes bénédictions.

Il est raconté dans la vie du P. Brydaine qu'un officier de cavalerie passait un jour dans une ville où le célèbre prédicateur donnait une mission. Curieux de l'entendre, l'officier entre dans l'église au moment où le missionnaire, après les exercices du soir, développait dans un avis l'utilité et la méthode d'une bonne confession générale. Le militaire fut vivement touché, et à l'instant même il forma la résolution de se confesser selon la méthode qu'il avait parfaitement saisie. Il le fit, en effet, avec tous les sentiments d'un vrai pénitent. Il lui semblait, disait-il, qu'on ôtait de dessus sa tête un poids insupportable à l'instant où il fut réconcilié ; et en sortant du tribunal témoin de ses aveux, il versait des larmes qu'il ne put cacher. Le soir, il disait aux missionnaires : « Prenez note, Messieurs, de ma déclaration. Je n'ai goûté de ma vie de plaisirs si purs et si doux que ceux que je goûte depuis que je suis réconcilié avec Dieu ; je ne changerais pas mon sort contre tout le faste, toutes les richesses de tous les monarques du monde. » Puis, se jetant aux genoux du P. Brydaine et lui serrant les mains : « Que je dois, ajouta-t-il, rendre d'actions de grâces à mon Dieu ! Il m'a conduit dans ce pays par la main. Je ne pensais, mon Père, à rien moins qu'à ce que vous m'avez fait faire ; aussi ne vous oublierai-je jamais ! Je vous conjure de prier le Seigneur qu'il me laisse le temps de faire pénitence ; il me semble que rien ne me coûtera, si Dieu me soutient. »

Voilà, mes frères, le bonheur, voilà surtout le fruit d'une bonne confession. Je vous ai rappelé

les conditions pour que la vôtre soit réellement telle. En les entendant, vous avez dû être frappés de ce fait : c'est que la pratique de la confession, loin d'être difficile et trop pénible, est au contraire douce et à la portée de tous. Puissé-je ainsi vous avoir déterminés à en faire l'heureuse expérience. C'est le vœu le plus ardent de mon cœur de prêtre et de pasteur. Ma consolation, en ces solennités, sera de vous procurer cette grâce précieuse avec les ineffables joies qui l'accompagnent, joies qui seront le gage et l'avant-goût de celles que Dieu vous réserve dans le ciel. Ainsi soit-il.

## II

### AVIS PRATIQUES POUR BIEN COMMUNIER

Mes frères,

Dans une de ses lettres saint François de Sales s'exprime ainsi au sujet de la sainte communion : « Par l'expérience de vingt-trois ans que j'ai consacrés au soin des âmes, je puis en quelque sorte toucher du doigt combien puissante est la force de la sainte Eucharistie, pour raffermir les âmes dans le bien, pour les détourner du mal, les consoler, les élever ; en un mot, pour les rendre célestes et semblables à Dieu, pourvu toutefois qu'on reçoive ce sacrement avec une foi vive et une grande pureté de cœur. »

Ces paroles du saint Docteur sont bien faites pour déterminer les plus hésitants à remplir le grand devoir de la communion, par les grâces incomparables qu'elles nous promettent. Qui donc n'a pas besoin d'être affermi dans le bien, fortifié contre le mal, consolé, soutenu parmi les épreuves et les difficultés de la vie ? Qui n'a besoin de recourir à la vertu de l'Eucharistie ?

Mais mon dessein n'est pas, en ce moment, de vous exciter à l'accomplissement d'un devoir que tous vous êtes décidés à remplir. Je n'ai donc pas à vous dire : « Au nom de vos plus chers intérêts, pour le bien et le salut de vos âmes, communiez ; communiez, comme Notre-Seigneur vous y invite, comme l'Eglise vous en fait une obligation pressante ; communiez avec vos frères, avec tous les chrétiens véritablement pratiquants ; communiez, afin que votre joie en ces fêtes pascales soit complète. »

Ce sont là vos sentiments, c'est là votre résolution bien arrêtée. Je vous dirai donc seulement : « *Faites une bonne communion* ; ayez à cœur de remplir les conditions requises pour que le sacrement produise en vous tous ses excellents effets. »

Voilà ce qu'il est toujours utile de rappeler ; et quoique vous n'ayez point oublié, j'aime à le croire, quelles dispositions il convient d'apporter à la réception de la sainte Eucharistie, un examen détaillé de ces dispositions ne sera point hors de propos à la veille du jour où Notre-Seigneur convie tous ses enfants à son banquet divin.

*Préparation à la communion, communion même, action de grâces* après la communion, tel sera le sujet pratique et la division de cet entretien, qui de lui-même se recommande à votre religieuse attention.

## I

On peut distinguer dans la préparation ce qui est de stricte obligation et ce qui se rapporte plutôt à la dévotion.

1. Ce qui est strictement requis se trouve énoncé dans ces paroles de saint Paul : « Que chacun s'éprouve avant de manger ce pain, *probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat.* » (I Cor., XI, 28). Par cette épreuve, toute la Tradition résumée et confirmée par le concile de Trente entend la confession et l'absolution sacramen-

tellement nécessaire à quiconque se reconnaît coupable de quelque faute mortelle. Nul chrétien n'ignore que recevoir Notre-Seigneur dans un cœur souillé par le péché serait un horrible sacrilège, une profanation sans nom, un malheur qu'il faut à tout prix éviter. Une bonne confession qui rétablisse, s'il en est besoin, l'âme dans l'état de grâce, tel est donc le premier et plus indispensable devoir à remplir avant de nous présenter à la sainte Table.

Ajoutons, mes frères, que nous devons aussi avoir une connaissance suffisante des vérités essentielles de la foi catholique, et particulièrement de celles qui regardent la sainte Eucharistie. Cette connaissance est de rigueur non seulement pour la première communion, mais, toute proportion gardée et sans exiger autant de précision dans les détails, pour toutes les communions qui doivent suivre. Il faut donc louer ceux qui à l'approche de la communion pascale, relisent les principaux chapitres du catéchisme, surtout ceux qui ont trait aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. C'est là une pratique éminemment fructueuse qu'on ne saurait trop recommander.

Les personnes pieuses font plus encore. Il y a quantité de petits traités substantiels où se trouve admirablement résumé tout ce qui peut alimenter la foi et la dévotion envers le Saint-Sacrement. La lecture de ces ouvrages est un des moyens les plus propres à parfaire nos dispositions, à rendre notre préparation vraiment fervente. Si vous possédez un manuel de ce genre, faites-vous un devoir, je dirai une habitude, d'en méditer quelques pages avant chacune de vos communions ; vous connaîtrez mieux le don divin, vous en goûterez davantage aussi les ineffables délices.

A ces dispositions qui regardent l'âme, l'Eglise a ajouté le jeûne au moins depuis minuit jusqu'après la communion, jeûne si strict, si rigoureux que le moindre aliment pris comme nourriture ou comme boisson rendrait impossible la réception du sacrement, qu'il faudrait renvoyer à un autre jour. Il en va autrement de ce qu'on avalerait par manière de salive. S'il convient de se montrer d'une absolue réserve pour tout ce qui serait aliment, il serait déplacé d'être trop scrupuleux sous ce dernier rapport. En cas de doute, il est d'ailleurs facile de consulter des personnes prudentes ou même son pasteur.

2. Et c'est là ce qui est indispensablement exigé pour que notre communion soit bonne, sainte, avantageuse à notre âme. Pouvons-nous néanmoins, devons-nous même faire davantage pour nous bien disposer ? Oui, assurément.

Ce que nous pouvons faire au point de vue du corps, c'est, pendant les jours qui précèdent, surtout celui qui précède immédiatement notre communion, de le mortifier de quelque façon, en nous interdisant même les choses licites qui sembleraient plutôt en opposition avec la sainteté du sacrement.

Ce que nous pouvons faire au point de vue de la préparation spirituelle, c'est de penser fréquemment à la grande grâce que nous allons bientôt recevoir, de prier avec plus d'exactitude et d'attention ; c'est d'ajouter à la pureté de conscience obligatoire une application spéciale à nous corriger de tant de petits défauts habituels, si contraires à la vie de foi ; c'est enfin de nous exercer avec un redoublement de zèle à la pratique des vertus et des devoirs de notre état. Ainsi notre âme deviendra une demeure moins indigne de l'hôte divin qui veut bien l'honorer de sa sainte présence.

Après cela, nous pouvons avec une entière confiance nous présenter à la Table eucharistique. Examinons donc maintenant comment il convient de le faire.



## II

Dans la primitive Eglise, les fidèles communiaient chaque fois qu'ils assistaient à la messe. C'était pour eux une participation plus directe, plus effective au Saint Sacrifice. Aujourd'hui encore, autant qu'il est possible, l'Eglise demande que la communion, lorsqu'on la reçoit, ait lieu à la messe, immédiatement après la communion du prêtre. Pourtant elle permet qu'elle soit donnée même en dehors du Saint Sacrifice, afin de faciliter aux fidèles cette pratique qu'elle estime si importante pour leur sanctification.

Mais en quelque moment que nous allions à la Table sainte, ayons soin, outre les dispositions dont nous avons parlé, d'apporter *une dévotion actuelle*. En quoi précisément consistera cette dévotion ? Simplement à faire naître en nous de vifs sentiments de foi, d'adoration, d'humilité, d'espérance, de charité, de contrition, de désir de nous unir à Notre-Seigneur. Nous trouvons l'expression de ces sentiments dans les Actes avant la Communion. Récitons-en lentement, avec une grande attention, la formule, soit de mémoire, soit encore sur notre Paroissien.

Si c'est la foi, une piété sincère, qui nous fait recevoir le sacrement, ah ! de lui-même notre cœur s'enflammera d'une noble ardeur, il sera tout à l'unique objet de ses plus ferventes aspirations. Qu'importe alors si les mots nous manquent ! Jésus lit au plus intime des consciences, il saura bien discerner nos vœux et nos desirs.

Lorsque sainte Rose de Lima allait à la communion, elle avait la figure d'un ange, de sorte que le prêtre était ravi d'admiration. Quand on lui demandait quel effet l'Eucharistie produisait en elle, elle balbutiait, disant qu'elle ne trouvait pas de paroles pour exprimer ce qu'elle éprouvait ; qu'au reste ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'elle passait alors tout entière à Dieu, et qu'elle était inondée d'une telle joie que rien dans la vie ordinaire ne saurait lui être comparé.

« Les veilles de communion, dit à son tour la bienheureuse Marguerite-Marie, je me sentais abîmée dans un profond recueillement ; je ne pouvais parler qu'avec peine, tout occupée de la grandeur de l'action que je devais faire. »

Puissent nos dispositions ressembler à celles de ces saintes âmes ! Oh ! comme nos communions seraient ferventes ! et quelle source de grâces nous trouverions en elles !

Mais voici que le moment de communier est arrivé. Profond doit être alors notre recueillement, au point que demeurant étranger aux personnes et aux choses qui nous entourent, nous concentrons toutes les facultés de notre âme sur Celui qui vient à nous. Avec quel respect, quelle modestie, il sied que nous nous avançons vers la Table sainte !

Il est sur la terre des festins royaux où l'on s'assied avec honneur et fierté. Pour recevoir l'aliment divin, le pain vivant descendu du ciel, on s'agenouille ; on s'agenouille dans l'humilité pour honorer Celui qui daigne s'abaisser jusqu'à nous.

Puis on récite la confession générale, le *Confiteor*, pour implorer de la miséricorde divine un dernier pardon, une plus entière purification de l'âme qui va s'unir à son Dieu. On frappe sa poitrine, pendant qu'en votre nom le prêtre répète par trois fois les belles paroles du centenaire de l'Evangile : « *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. »

L'Hostie sainte a été déposée sur nos lèvres. O précieux instant qui compense tant d'heures et de jours passés dans la douleur, l'affliction et les

larmes ! Aussitôt, Jésus a pris possession de tout notre être. Ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous. Respectons sa présence, et dans un religieux silence prêtons l'oreille à sa voix, à cette voix intérieure qui nous parle le langage du ciel.

Retournés à notre place dans la même attitude digne, empreinte de piété et de modestie, prosternons-nous dans l'adoration, la joie et l'amour. Puis commençons notre action de grâces.

## III

L'action de grâces après la communion, c'est plus qu'un remerciement adressé à Dieu, plus que l'hommage de notre reconnaissance pour le bienfait par excellence qui puisse être accordé à l'homme ici-bas. C'est tout cela sans doute, mais c'est encore l'expression d'un bonheur sans mélange ; c'est la confiance donnant libre cours à la demande, et après une telle faveur se croyant en droit de tout solliciter et de tout obtenir ; c'est l'amour d'un cœur qui appartient désormais à Jésus sans réserve et sans partage ; c'est la protestation d'une fidélité qui ne veut plus se démentir.

Pour vous aider, mes frères, à exciter en vous ces sentiments et pour les manifester à Dieu, vous pouvez vous servir de la formule des Actes après la Communion. Récitez et méditez-en les termes ; ne la trouvez-vous pas assez longue, récitez-la de nouveau, récitez-la encore, et chaque fois vous y trouverez un charme singulier, récitez-la jusqu'à ce que le temps que vous devez consacrer à l'action de grâces soit écoulé. Ce temps doit être au moins d'un quart d'heure. Oh ! que ce quart d'heure sera tôt passé, si vous vous appliquez à faire consciencieusement ce pieux exercice, dont dépend en grande partie le fruit du sacrement !

Saint François de Sales, pendant la mission du Chablais, disait quelquefois la messe dans le château des Allinges. Un jour, un bon vieillard qui avait communiqué le matin et goûté tout le bonheur attaché à ce rapprochement ineffable du Créateur avec sa créature, assistait à une seconde messe. Au moment de la communion, on le vit se présenter de nouveau à la sainte Table : « Mon ami, lui dit le saint, ne vous ai-je pas donné la communion ce matin ? Retirez-vous, car on ne peut pas communier deux fois le même jour. » — « Ah ! mon Père, répondit le vieillard, puisque le bon Dieu y est, je vous prie de me permettre de m'en approcher encore ; on est trop heureux dans sa compagnie. » François admirant tant de simplicité, lui dit : « Allez maintenant, mon ami ; mais revenez demain, et je vous admettrai de nouveau à la sainte Table. »

Aimons, nous aussi, après notre communion, à rester dans la compagnie du bon Dieu. Nous y resterons en prolongeant notre action de grâces à l'église. Nous y resterons en vivant ce jour-là le moins possible avec le monde, c'est-à-dire en évitant le bruit, la dissipation, les excès auxquels le monde se livre d'habitude les jours de fêtes. Nous y resterons en revenant exactement assister aux différents offices, ayant à cœur de n'en omettre aucun, et portant à tous le souvenir et la reconnaissance du grand bienfait reçu le matin.

Comment pourrions-nous encore témoigner notre gratitude au Seigneur ? Par le soin que nous mettrons à porter dans notre famille, à répandre autour de nous la bonne odeur de Jésus-Christ, ce parfum d'édification, cet esprit chrétien, qui sont le rayonnement de l'influence eucharistique.

Tels sont, mes frères, les avis essentiellement pratiques que j'ai cru devoir vous rappeler dans cet entretien. Efforcez-vous de vous en inspirer dans votre communion de demain. De grâce, ne

soyez pas de ces chrétiens qui traitent à la légère un si grand mystère, n'y apportent que des dispositions fort imparfaites, et aussitôt après l'avoir reçu, oubliant le bienfait divin, dissipent au milieu des sollicitudes de l'existence les grâces précieuses qu'ils avaient acquises.

Puissiez-vous, au contraire, comprendre l'importance de la démarche que vous allez faire et en peser les graves conséquences; puissiez-vous vous y préparer avec une volonté sincère; puissiez-vous en garder soigneusement les divins effets! Que cette communion marque pour vous cette belle fête, qu'elle marque toute votre vie à venir de bénédictions abondantes qui se prolongent jusqu'à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il!

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### I

#### Pour la messe

### 1

#### LE PAIN EUCHARISTIQUE

*Dominus est.*

C'est le Seigneur.

(Jean, XXI, 7.)

Saint Jean nous décrit une scène charmante qui me paraît bien se renouveler aujourd'hui, mes chers enfants, dans chacune de vos âmes, si bien préparées et si pures.

C'était après la Résurrection. Jésus-Christ n'avait point apparu à ses apôtres depuis longtemps déjà, et ceux-ci étaient tristes, inquiets. Un soir, Simon-Pierre leur dit : « Je vais pêcher! » Et ils répondirent : « Nous y allons aussi avec vous. » Et ils montèrent sur leur barque, pêchèrent dans le lac de Tibériade, et ne prirent rien de la nuit.

Comme ils étaient découragés, le matin ils aperçurent devant eux sur le rivage une forme humaine; mais ils ne savaient pas que c'était Jésus.

Jésus leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? » Et ils répondirent : « Non. »

Jésus ajouta : « Jetez votre filet à droite, et vous trouverez. » Et ils obéirent, et ils ne pouvaient le tirer, si grande était la quantité des poissons.

Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur! *Dominus est!* » Pierre se jeta aussitôt dans la mer afin de voir plus tôt le Maître. Les autres descendirent à terre, traînant leurs filets. Ils trouvèrent un feu allumé, du poisson qui cuisait et du pain.

Et Jésus leur dit : « Venez et mangez! » Et aucun d'eux n'osait lui demander : « Qui êtes-vous? » sachant que c'était le Seigneur.

Et Jésus s'approcha, et il leur donna le pain et leur distribua le poisson.

Tel est, dans sa sublime simplicité, le récit évangélique qui me paraît merveilleusement s'appliquer à vous, mes chers enfants. Nous allons méditer ensemble un instant sur la *bonté* du Sauveur qui vous a préparé un pain délicieux, puis sur la *nécessité* de vous nourrir de ce pain céleste. Car Jésus va venir, il va vous le distribuer, et comme les apôtres vous ressentirez une joie ineffable qui vous fera dire dans le silence triomphant de votre cœur : « *Dominus est*, C'est bien le Seigneur! »

### I

Dans la langue chrétienne des Catacombes, langue exprimée par de naïves peintures sur les

murs souterrains, plutôt que parlée, le poisson était la figure de Jésus-Christ. Outre que le poisson rappelait Jonas, type du Sauveur, qui demeura trois jours dans le sein de la terre, *in corde terræ*, comme le prophète était demeuré trois jours dans le ventre d'un poisson monstrueux, chacune des lettres qui composent ce mot dans la langue grecque est l'initiale mystérieuse de cinq mots qui signifient : « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur du monde. » C'est pourquoi le poisson était pour les premiers chrétiens un signe sacré, un doux symbole qui ravivait leur foi.

Mais Jésus-Christ demande avant tout à ses apôtres : « N'avez-vous rien à manger? » Et quand ils ont répondu avec tristesse : « Non! » il leur distribue le pain qui fortifie.

Dieu, dans sa bonté, a préparé à l'homme comme base de sa vie naturelle le pain et le vin : le pain qui lui donne et lui entretient la vie, le vin « qui lui réjouit le cœur. » De tous les dons naturels qu'il a conférés à l'homme pour soutenir sa vie corporelle, aucun n'approche de ceux-là; et comme entre la nature et la grâce, entre la vie matérielle et la vie spirituelle il existe des rapports harmonieux dont lui seul connaît les miséricordieux secrets, il a voulu que le pain et le vin servissent aussi de nourriture à l'âme.

Le sacrifice le plus agréable qui ait été offert à Dieu dans les temps bibliques, c'est celui de Melchisédech, roi de Salem : le sacrifice figuratif du pain et du vin. Le pain, composé de grains de blé broyés et mêlés ensemble, dont les molécules sont intimement unies et ne forment qu'un seul tout, c'est la charité. Le vin, fait du fruit exquis de la vigne, c'est la force et la douceur, la sagesse et la joie. Voilà bien les éléments de la vie du corps, de la santé de l'âme, les parties constitutives du bonheur ici-bas.

Cependant le sacrifice de Melchisédech n'était que l'ombre et la figure du sacrifice chrétien. Jésus-Christ nous a apporté la réalité, le pain vivant descendu des cieux. Et c'est vraiment ici le chef-d'œuvre de la bonté divine.

Pourquoi en effet ce pain céleste, mes chers enfants? C'est pour nourrir notre âme.

Tout ce qui est vivant a besoin d'entretenir sa vie. A l'arbre il faut les sucres de la terre, que ses racines vont puiser dans le sol; à la fleur, la goutte de rosée; à notre corps, la nourriture de chaque jour, le pain que notre sueur, avec la bénédiction de Dieu, fait pousser dans nos champs. Alors l'arbre verdoie et se couvre de feuilles et de fruits, la fleur s'épanouit, le corps devient robuste en proportion de la qualité des aliments qu'il reçoit.

Mais votre âme aussi, mes chers enfants, est vivante : elle aussi doit donc se nourrir sous peine de s'étioler et de mourir, comme la plante qui, un jour d'été, manquant d'eau, incline sa tête charmante et se fane. Or de quel élément pourra-t-elle se nourrir? Il faut un pain spirituel pour nourrir un esprit. Qui nous le fournira, ce pain précieux et nécessaire?

Du fond de sa miséricordieuse éternité, Dieu a jeté un long regard sur les millions de créatures qu'a enfantées sa toute-puissance : dans le ciel, sur les astres qui illuminent la nuit, sur cette terre qu'il a faite si belle, où les forêts, les plaines, les eaux, les plantes, les oiseaux chantent sans cesse sa gloire; et il n'a rien vu qui se puisse comparer à la beauté de notre âme baptisée. Tout le reste est admirable, exquis, splendide, mais n'est pas digne d'elle, n'approche point de sa grandeur.

Pour trouver quelque chose qui soit digne de nous, il a fallu qu'il sortit du cycle des créatures. Alors il s'est contemplé lui-même, sa divinité dont nous sommes l'image, son immensité qui



seule peut contenir notre âme, sa bonté qui se réfléchit en nous comme dans un merveilleux miroir, et il s'est dit : « L'homme est trop grand pour que le monde extérieur puisse le satisfaire... Son cœur demeure inquiet s'il ne se repose en moi ; » il n'y a donc parmi les choses créées rien qui puisse le nourrir et le rassasier ; il lui faut la divinité.

Voilà pourquoi le Verbe qui était au commencement, le Verbe qui était en Dieu et qui était Dieu, pouvait seul servir de nourriture à notre âme, la remplir, y faire fleurir les vertus divines pour lesquelles Dieu l'a créée, comme il a créé l'arbre pour porter des fruits.

Mais comment l'homme pourrait-il supporter cette forte nourriture ? Quoi ! une pauvre créature se nourrir de Dieu ! Qui fera ce miracle ? Ah ! c'est ici qu'éclate la bonté du Sauveur. Il saura préparer cette nourriture, dit saint Augustin, pour l'accommoder à notre faiblesse. Le petit enfant non plus ne saurait recevoir une nourriture solide, son estomac délicat la rejeterait aussitôt. Alors que fait sa mère ? Elle prend elle-même les aliments, les digère, les transforme en un lait précieux que l'enfant puise ensuite goutte à goutte dans son sein.

Pour nous, Notre-Seigneur, dans sa bonté, s'est ainsi montré *mère*, et plus dévoué, plus tendre encore que la meilleure des mères. D'abord, il s'est fait homme comme nous, il a vécu parmi nous, et *habitavit in nobis*, il a conversé avec les hommes, ses frères et ses enfants, leur distribuant le pain de sa présence, de sa parole et de sa grâce. Mais le jour vint où il dut les quitter. Il monta sur sa croix et mourut pour eux. Son désir cependant, « ses délices étaient d'être avec les enfants des hommes » pour continuer auprès d'eux son œuvre d'apostolat, de consolation et d'amour. Lui absent, comment vivraient-ils ? Sans doute ils vivraient de son enseignement, de son souvenir, mais ils oublient si vite !

Alors pour rester avec eux, pour les faire vivre, pour nourrir constamment leur âme avide de lui, il prit le pain et le vin, les deux éléments les plus vivifiants que Dieu ait créés pour eux, il enferma sa chair et son sang sous les apparences mystérieuses de ce pain et de ce vin, et c'est ainsi qu'il put demeurer avec nous d'une manière sensible jusqu'à la fin des siècles. Voilà le pain « substantiel » qu'il nous avait promis ! C'est au prix de ces humiliations adorables, de ces miracles de sa bonté qu'il a pu nous distribuer le pain des forts, dont il n'est pas donné aux anges même de se nourrir, *cibus grandium* ; le viatique de cette vie où nous ne faisons que passer, comme des voyageurs qui séjournent une nuit dans une hôtellerie, *cibus viatorum* (St Augustin) ; son sang, son corps, sa vie, le lait puissant et doux de sa divinité.

## II

C'est donc là, mes chers enfants, que réside la vie, la vie des âmes, la vie sociale même, là, dans le saint tabernacle où la bonté de Jésus le détient prisonnier. Puisqu'il est la vie, la nourriture de ceux qui veulent grandir, des voyageurs qui ont besoin de force pour fournir la carrière de l'existence ici-bas, il est donc *nécessaire* que vous vous nourrissiez de lui.

Si vous vous priviez pendant quelque temps du pain matériel, vous sentiriez bientôt votre énergie diminuer, votre corps s'alanguir, le sang se glacer dans vos veines. Rien ne peut remplacer le pain que le soleil de Dieu nous prépare dans les belles moissons qui verdoyent dans les champs. Sans lui, sans ce pain substantiel et savoureux, la vie naturelle meurt. De même, sans le pain eucharistique, sans la sainte communion, la vie surnatu-

relle de l'âme disparaît. Or, la vie surnaturelle, vous le savez, c'est notre élément, c'est l'amitié de Dieu, la grâce qui palpite en nous, le seul air que notre âme soit heureuse de respirer, notre seule raison d'être : Dieu en nous, le ciel dans notre cœur, le grand bonheur ici-bas.

Ne vous souvenez-vous pas de cette parole solennelle de Jésus-Christ qui renferme aussi une menace : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous » (Jean, vi, 54) ? Cependant vous êtes faits pour vivre.

Oui, vous êtes faits pour vivre ; et je n'entends autour de vous que des réponses de mort. Le monde voudra affamer votre âme ou l'empoisonner. Il vous donnera ses conseils frivoles ou perfides, vous nourrira de ses idées fausses et de ses doctrines qui laissent l'âme vide. Le démon vous conduira au pied de l'arbre de la science du bien et du mal, comme notre première mère, et il vous dira de sa voix la plus caressante : « Pourquoi ne goûteriez-vous pas à ces beaux fruits ? Le plaisir, la liberté des passions, c'est si bon ! » Oh ! prenez garde de vous laisser tenter. Vous tendriez la main pour les cueillir qu'ils viendraient d'eux-mêmes, et quand vous les ouvririez vous les trouveriez pleins de cendre et de pourriture, comme les fruits de ces arbres qui poussent dans le voisinage de la mer Morte.

Votre nourriture, mes chers enfants, sera l'Eucharistie.

Qu'elle est belle, vigoureuse et honorée, la jeunesse qui puise la vie à cette source immaculée, fortifiante, divine ! Elle est chaste, et par là-même demeure forte, quand elle goûte souvent à ce vin qui fait germer les vierges. Elle passe au milieu du monde dans la gloire de sa pureté, et le monde, tout mauvais qu'il est, ne peut se défendre de l'admirer. Dieu lui-même l'admire et la bénit, car c'est son sang qui lui fait produire ces fruits de vie, son sang, fécond et divin breuvage, le sang du Christ ! Viennent les peines, les tempêtes, les dures nécessités du devoir, elle ne fléchira pas, car elle est armée pour toutes les luttes.

Savez-vous l'heure attristée où elle se sentirait défaillir ? C'est celle où elle aurait oublié de prendre son viatique nécessaire.

Ah ! si jamais parmi les orages de la vie vous vous sentiez incertains, découragés, regardez bien par delà les flots, sur le rivage. Jésus y est toujours, debout, vous souriant de son calme et éternel sourire : « Enfant, vous dira-t-il comme aux apôtres, n'avez-vous rien à manger ? »

Que lui répondrez-vous alors ? Oh ! demeurez sincères et sensibles à sa parole inquiète et miséricordieuse. Dites-lui ce qui est : « Non, Seigneur, je n'ai rien à manger. Je ne me suis pas muni du pain céleste, j'ai perdu un instant le souvenir de ma première communion, et voilà pourquoi j'ai chancelé, j'ai faibli. »

Ce mot de tendre reproche, est-ce que vous ne l'avez pas entendu quelquefois, vous, mes frères, qui m'écoutez les yeux fixés sur ces enfants aux blancs vêtements, image de la candeur de leur âme ? Un jour vous étiez là aussi, dans ce même sanctuaire, à la même place, heureux et purs ; vous vous y êtes nourris du pain céleste, du pain nécessaire. Mais depuis, combien de fois, par votre faute, ce pain vous a-t-il manqué ? Lorsque vous veniez à l'église, une voix qui éveillait en vous des remords vous le disait au fond de l'âme : « Enfants, pourquoi n'avez-vous rien à manger ? » Et vous ne répondiez pas. La même voix alors poursuivait : « Allez toujours à droite, c'est-à-dire dans la droiture, dans le chemin du devoir, en suivant les directions et les ordres de votre conscience. Redevenez bons, pieux et chrétiens comme le jour de votre première commu-

nion. » Oh ! si cette voix résonne aujourd'hui dans votre âme, ne lui résistez pas, « n'endurcissez pas vos cœurs. » Si vous voulez vous sauver, il faut que vous soyez semblables à ces enfants, croyants et innocents comme eux. Quelle joie alors règnerait dans les familles, si tous les cœurs des enfants et des pères battaient à l'unisson divin de la même foi et de la même charité !

Cette voix, vous, mes chers enfants, vous l'avez certainement entendue. Non seulement elle ne renfermait aucune note de reproche, mais elle chantait en vous-mêmes des cantiques de félicité, car elle vous disait que Jésus-Christ est content de vous. C'est que vous lui avez obéi en toute chose, vous vous êtes préparés saintement à recevoir notre doux Sauveur ; et maintenant sa parole devient de plus en plus affectueuse et pressante, vous êtes semblables aux apôtres descendus sur le rivage à qui Jésus-Christ adresse cet heureux appel : « Venez et mangez ! »

Il ne sera pas nécessaire alors que l'on vous dise : « C'est Jésus-Christ qui est là et qui vous parle, écoutez donc ! » Avec l'intuition de l'amour, vous direz comme saint Jean le disciple bien-aimé : « Mais c'est le Seigneur ! *Dominus est !* » Et votre cœur ne vous trompera point. Jésus-Christ, par la grâce de sa présence, lui confèrera une intime et douce infaillibilité.

Mais j'oublie, mes chers enfants, que je retarde votre bonheur et que ma voix est loin d'être aussi éloquente que vos désirs. Je voulais vous montrer la bonté de Jésus dans l'Eucharistie, la nécessité de vous nourrir de sa chair et de son sang, car la vie divine de vos âmes réside dans cet adorable sacrement. Je vois avec bonheur que vos âmes sont aussi convaincues que la mienne.

Laissez-moi seulement appuyer aussi pour vous en terminant sur le mot de Jésus à ses apôtres : « Jetez votre filet à droite, et vous trouverez. » Vous savez qu'il y a deux chemins dans la vie : l'un à droite, qui conduit au bien, au devoir, au ciel, à Jésus-Christ ; l'autre à gauche, qui mène à la jouissance défendue, à l'impiété, à la révolte contre Dieu et son Eglise, à la perdition.

Marchez toujours à droite.

Il y a quelques années, les Canadiens français se rendaient à Rome pour offrir au Souverain-Pontife l'hommage de leur vive foi et de leur sincère amour. En chemin ils visitèrent leur vieille aïeule, la France catholique ; ils vinrent à Montmartre, précédés de leur drapeau qui portait ces mots bien chrétiens et bien français : « Aime Dieu et va ton chemin ! »

Telle sera aussi, mes chers enfants, votre devise triomphante. Marchez droit votre chemin, sans dévier du côté où vous sollicite la doctrine opposée à l'Evangile. Avec l'amour de Dieu dans votre âme, avec Jésus dans votre cœur et l'Eucharistie comme robuste aliment, vous serez forts, heureux, invincibles, et ainsi qu'Elie vous irez jusqu'au sommet de la montagne de Dieu, c'est-à-dire droit au ciel. Ainsi soit-il !

## 2

### LA VIERGE MARIE A L'ANNONCIATION ET LES PREMIERS COMMUNIANTS

*Ave, gratia plena.*

Mes chers enfants,

Lorsque le Fils de Dieu voulut descendre sur la terre pour se faire homme semblable à nous et nous racheter, un ange vint de sa part en avertir Celle qu'il avait de toute éternité choisie pour être sa mère, l'humble Vierge de Nazareth. L'envoyé céleste l'aborde avec les marques de la plus haute vénération, et lui dit : « Je vous salue, pleine de

grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » *Ave, gratia plena.*

Mes enfants, j'ai à remplir aujourd'hui un message pareil à celui de l'archange. Le Seigneur m'envoie vers vous, et de sa part moi aussi je vous salue. Ici, dans vos habits de fête, sous vos voiles blancs et vos couronnes, touchants symboles de la beauté de vos âmes, vous m'apparaissez dignes de tous les respects. Je vous salue ; car présentement vous êtes pleins de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénis, heureux entre tous les enfants.

Et pourquoi vous donner ces louanges apportées du ciel même à l'auguste Mère de Dieu ? Ah ! c'est que le Fils du Très-Haut va descendre en vous, comme au jour de l'Incarnation il descendit en Marie ; c'est qu'aujourd'hui même le Fils de la Vierge sans tache va venir habiter dans vos cœurs. Oui, quelques instants encore, et vous recevrez Dieu comme la Vierge l'a reçu ; vous le porterez dans vos poitrines comme la Vierge l'a porté dans son sein ; et alors vous devrez dire comme la Vierge elle-même : « Mon âme glorifie le Seigneur, car il a fait en moi de grandes choses. » *Magnificat anima mea Dominum... quia fecit mihi magna.*

Mais, mes enfants, puisqu'en recevant Jésus tout à l'heure vous partagerez la gloire et le bonheur de Marie, il faut lui ressembler par vos vertus. Ce qui attirera sur elle les regards de Dieu et ses grâces infinies doit encore les attirer sur vous. Comme Marie vous recevrez Dieu dans vos cœurs, efforcez-vous de le recevoir avec le cœur de Marie, avec un cœur orné de dispositions saintes et parfaites comme les siennes.

Une grande pureté, une humilité profonde mais pleine de confiance, une foi vive, un ardent amour, voilà les dispositions que le Roi de gloire trouva en Marie, voilà celles qu'il demande de vous.

## I

Et d'abord, mes enfants, approchez de la Table sainte avec une grande pureté.

Ce n'est point à un homme, c'est à Dieu même qu'il s'agit d'offrir un demeure.

Marie, elle, était Vierge, elle était pure. Conçue sans le péché, elle n'en connut jamais la moindre souillure. Elle était l'ange de la terre, le seul ange que la terre ait jamais porté. Aussi c'est à elle que Dieu envoie un ange du ciel ; c'est dans son sein virginal qu'il veut s'incarner ; c'est de sa chair immaculée, de son sang très pur qu'il veut tirer sa propre chair et son propre sang.

O Vierge très sainte, vous n'étiez pas indigne de recevoir le Dieu de toute sainteté ! Mais nous, héritiers malheureux de la faute originelle, pauvres créatures pécheresses ? Mais vous, mes enfants, si jeunes encore et peut-être déjà coupables, comment oser approcher de la Majesté adorable présente dans l'Eucharistie ? Marie était saisie d'un religieux effroi : comment ne tremblerions-nous pas nous-mêmes ?

Cependant l'ange dit à la Vierge : « Ne craignez pas ; vous avez trouvé grâce devant Dieu. » Ah ! mes enfants, ces rassurantes paroles, qu'il m'est doux de vous les adresser aujourd'hui ! Non, ne craignez pas ; vous aussi vous avez trouvé grâce devant Dieu. Votre jeune âge a gardé la fleur et le parfum de son innocence, grâce aux soins vigilants dont vous avez été l'objet. Si je me trompe, si déjà vous aviez connu le péché, eh bien ! maintenant vous ne le connaissez plus. Hier, Dieu vous a miséricordieusement pardonné ; hier, l'absolution du prêtre vous a transfigurés, et maintenant votre conscience est sans reproche. Oui, vous êtes purs, Dieu en soit béni ! purs comme les anges ; et il le faut bien, pour manger le pain des anges.



Mais dites encore avec le saint roi pénitent : « Seigneur, purifiez-moi de plus en plus, lavez-moi dans les flots de votre sang, afin que mon âme devienne plus blanche que la neige. »

## II

Vous êtes purs, mes enfants ; est-ce assez ? Non ; à l'exemple de Marie il faut encore être *humbles*.

Voyez la Vierge de Nazareth ! Personne n'eût jamais comme elle des raisons de se glorifier. L'ange la salue comme une reine ; elle répond : « Moi, je ne suis que la servante du Seigneur. » Un peu plus tard, en présence de sa pieuse cousine Elisabeth, elle avoue que Dieu a fait en elle des choses merveilleuses, elle prédit que l'univers entier chantera jusqu'à la fin des siècles sa gloire et ses grandeurs ; et au milieu de ces pensées qui l'élèvent si haut, elle trouve moyen de s'abaisser. Elle s'abaisse, elle s'humilie : « Dieu, dit-elle, a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. »

Eh bien ! mes enfants, si grands, si aimables que vous soyez sous la robe de votre innocence recouvrée, cependant humiliez-vous comme Marie en approchant de la Table sainte. Allez-y le cœur haut, en pensant au Dieu qui vous appelle, mais la tête baissée, en songeant à vos misères, à votre néant. Qui êtes-vous, en effet, pour recevoir Jésus, le Saint des saints ? Qui est digne de le recevoir ? Les saints du ciel n'en sont pas dignes ; les anges non plus, puisque Dieu voit des taches jusque dans la splendeur de leurs vertus ; sa divine Mère elle-même n'en était pas digne. Personne n'en est digne. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de n'en être pas indignes. Voilà pourquoi, mes chers enfants, malgré votre innocence, malgré la piété qui vous anime, vous devez dire comme le centurion de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans la maison de mon cœur. » C'est le cri de l'humilité : que ce soit le vôtre.

Toutefois approchez de l'autel avec confiance. Comme Marie disait au messager céleste, dites à Jésus : « Mon Dieu, qu'il me soit fait selon votre parole. Vous m'appellez à vous, Seigneur, j'irai, parce que si vous êtes mon Créateur et mon Maître, vous êtes aussi mon Sauveur, mon frère et mon ami. Autrefois vous bénissiez les enfants de la Judée, vous empêchiez les apôtres de les tenir écartés de votre personne, et les enfants couraient se jeter dans vos bras : ô doux ami de l'enfance, votre bonté me rassure, votre tendresse m'enhardit ! J'approcherai de vous sans crainte, et vous daignerez me bénir à mon tour. »

## III

A la pureté, à l'humilité confiante, joignez, mes enfants, *une foi vive*.

Elles étaient grandes, étonnantes, écrasantes pour la faible raison humaine, les révélations et les promesses de l'ange à Marie. Néanmoins elle les accepte de tout son cœur, elle les croit de toutes ses forces ; et c'est sa foi simple et ferme qui consume le mystère de l'Incarnation, car à la Visitation sa cousine lui disait : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru à la parole de Dieu. »

Bienheureux aussi, vous, mes enfants, si vous croyez fermement à l'ineffable mystère de la sainte Communion ! Un jour, celui-là même que vous allez recevoir adressa cette question à ses disciples : « Qui dites-vous que je suis ? » Et Pierre répondit : « Vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » — « O Pierre, reprit le Sauveur, vous êtes heureux, parce que vous n'avez pas jugé par les yeux du corps, mais par les yeux de la foi. C'est pourquoi vous serez la pierre fondamentale de mon Eglise. » Or, vous aussi, mes enfants, vous confessez aujourd'hui avec l'apôtre Pierre, avec toute

l'Eglise, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ; et pour prix de votre foi, Jésus-Christ va prendre possession de vos âmes et vous affermir dans la vertu.

C'est donc un Dieu que vous allez recevoir. C'est le Dieu Sauveur, promis aux patriarches et prédit par les prophètes, le Dieu fait homme, qui eut pour mère la Vierge Marie, qui naquit à Bethléem et mourut sur le Calvaire, qui règne maintenant dans les cieux et demeure présent sur nos autels.

Oui, c'est vous-même, ô Verbe incarné, qui descendez dans nos cœurs par la sainte Communion ! C'est votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité ; c'est vous tout entier. Mes yeux ne voient pas, mes mains ne touchent pas, ma raison ne comprend pas. Mais, ô Jésus ! j'en atteste votre parole : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; le pain que je donnerai, c'est ma chair. » J'en atteste la croyance ferme, persévérante de tous les chrétiens agenouillés depuis dix-neuf siècles devant le Tabernacle et à la Table sainte. J'en atteste, mes frères, votre première Communion, et le cher souvenir que vous en avez gardé, et l'émotion qui vous saisit toutes les fois qu'une pareille fête vous rassemble, et les larmes si douces que vous arrache alors le spectacle de ces jeunes enfants tout pénétrés d'un respect que seule peut inspirer la foi vive à la présence réelle de Dieu, et sur le front desquels resplendit une auréole d'innocence, de piété et de bonheur !

Ainsi, mes enfants, c'est Jésus même qui vous attend, c'est lui en personne que vous allez recevoir. Ah ! croyez de toute votre âme ce délicieux mystère ! Vous en avez pour garant la parole du Christ, et sa parole ne trompe pas plus que son amour ; le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera jamais. Dites-lui donc en ce moment si grave : « Jésus ! mon Sauveur et mon Dieu, je crois que vous êtes réellement présent dans la sainte Eucharistie, je vous y adore comme mon souverain Seigneur et Maître ; et pour affirmer cette vérité de notre *Credo* catholique, je suis prêt, s'il le fallait, aidé de votre grâce, à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! »

## IV

Enfin, mes enfants, le Dieu de l'autel demande de vous un dernier sentiment, une dernière disposition : l'amour, mais *un amour ardent, généreux*.

C'est d'un cœur tout brûlant de charité que Marie le reçut dans son sein : « Je suis sa servante, » dit-elle à l'archange, prête à tous les sacrifices, à tous les dévouements pour lui plaire. Et vous savez si elle a tenu parole, et comme elle s'est dévouée depuis l'étable de Bethléem jusqu'au Calvaire, où elle vit son cher Fils mourir sur un infâme gibet. Mais, ô Marie ! vous seule aviez assez d'amour pour entrer à ce prix au service du Dieu Rédempteur.

Eh bien ! mes enfants, aimez Jésus comme Marie l'a aimé, servez-le comme elle l'a servi. Et comment n'aimeriez-vous pas un Dieu qui vous a tant aimés le premier, qui veut vous aimer jusqu'à l'excès en se donnant lui-même ? Quel amour en effet que celui qu'il vous témoigne aujourd'hui ! De quelles grâces il veut vous combler ! C'est lui-même qui va descendre en vos consciences, avec tous ses trésors : avec sa richesse infinie pour vous secourir, avec sa sagesse pour vous éclairer, avec sa force pour vous défendre, avec sa sainteté pour embellir vos âmes. En un mot, il va se faire votre nourriture, afin qu'en s'unissant à vous comme le pain matériel s'unit à vos corps, il vous passe sa vie, vous transforme en lui, et que devenus comme d'autres lui-même vous viviez désormais d'une vie pure, vertueuse, sainte et divine comme la sienne.

Voilà, mes enfants, le prodige de son infinie bonté ! Et cette merveille, c'est en vous, c'est pour vous qu'il va l'accomplir. J'entends en effet sa voix qui sort du Tabernacle et nous dit : « J'aime tous les hommes, mais j'aime surtout les enfants. Laissez-les donc venir à moi ; car je désire ardemment célébrer avec eux ma première Pâque, j'ai hâte de m'unir à eux et de les marquer à jamais du signe des prédestinés. »

Enfants bien-aimés du Sauveur, ouvrez vos âmes à ce Dieu d'amour. Aimez-le, car l'amour ne se paie que par l'amour. Aimez-le de plus en plus à mesure qu'approche le moment solennel. Allez à lui avec tout votre cœur, puisqu'il est si digne d'être aimé, et répondez à sa tendresse par l'ardeur de vos sentiments. Père, ami, bon Pasteur, il est tout à vous et pour vous ; soyez à lui sans réserve et pour toujours. Ainsi soit-il.

## 3

## LA JOIE DE CETTE FÊTE

*In eo letabitur cor nostrum.*

En lui se réjouira notre cœur.

Oui, tout est à la joie dans ce beau jour ; toute la paroisse, toutes les familles, tous les cœurs sont heureux. Et pourquoi ? Parce que l'innocence s'épanouit dans l'âme et sur le front de ces petits enfants ; parce que, cette pure innocence, Jésus vient la couronner par le plus précieux de ses dons, le don de lui-même, de son corps, de son sang, de son âme, de tout son cœur, de toute sa vie divine.

Aussi cette fête est-elle la joie universelle, c'est la joie des familles, la joie de l'Eglise, la joie du pasteur et des enfants.

## I

Heureuses les familles où va entrer tout à l'heure un de ces jeunes élus du Sauveur, un de ces héritiers de l'apôtre saint Jean, qui comme lui se sera reposé sur la poitrine du bon Maître ; une de ces Marthes, troublées peut-être aussi comme elle, par mille choses accessoires ou mondaines, mais qui comprennent maintenant qu'une seule chose est nécessaire : aimer Dieu, aimer Jésus-Christ, afin que par la grâce et la vertu de l'Evangile elles puissent demeurer pures dans un monde frivole et mauvais, fonder plus tard des foyers honnêtes, laisser dans cette vie, creusé par leur labeur et leur probité, un sillon auguste d'honneur chrétien, et enfin mériter au ciel la récompense de leurs épreuves et de leurs efforts.

Malgré les temps d'hostilité atténuée ou de feinte indifférence que nous traversons, je crois qu'il est peu de familles dans cette paroisse qui n'apprécient l'honneur de posséder l'un de ces enfants. Dans la plupart de vos maisons en effet je vois le crucifix sur la cheminée, des images pieuses appendues aux murs, et parmi ces images le souvenir de votre première Communion, à laquelle vous ajouterez demain le souvenir de première Communion de votre fils ou de votre fille. C'est ainsi que vos demeures sont tout imprégnées d'esprit chrétien, et que vous vivez dans une atmosphère religieuse, que vous la respirez, comme vous respirez l'air, sans y songer.

Je ne crois pas cependant que le peuple ne pense à rien. La suite peut manquer dans ses idées, mais il réfléchit, il a des intentions à lui, qu'il garde pour lui, sans les communiquer. Vienne un événement grave, un malheur privé, une calamité publique qui éclate soudain : c'est le briquet qui fait jaillir l'étincelle du caillou, apparaît la pen-

sée intime cachée jusque là. Les étincelles bondissent alors de partout, se mêlent, s'embrasent et produisent un incendie qui dévore ce qu'on a adoré la veille. Ce sont les grands mouvements et les grands retours de l'esprit humain.

Certainement vous pensez. Vous pensez au pain quotidien, au vêtement de vos enfants, à leur avenir inconnu, au vôtre non moins obscur. Vous êtes là, les soirs d'hiver, silencieux, au coin du feu, regardant avec inquiétude parfois une situation qui vous paraît sans issue. Alors vos yeux qui erraient dans le vague s'arrêtent sur le Christ en croix qui vous tend les bras ; sur votre image de première Communion qui vous rappelle tant de vérités, de devoirs, de leçons, tant de douces choses ; sur vos enfants qui apprennent leur catéchisme autour de vous, le même qui vous a été expliqué autrefois, dont vous connaissez encore par cœur les demandes, les pages, jusqu'aux caractères d'imprimerie, et vous vous dites : « Voilà pourtant un livre qui m'a fait du bien ! C'est lui qui m'a mis au cœur et m'a gardé dans ma conscience tous les principes d'honnêteté qui ont guidé ma vie. Je l'ai un peu oublié, j'ai eu tort. Mais ce que je n'ai pas oublié et que je n'oublierai jamais, c'est ma première Communion ! »

Voilà pourquoi cette fête est la joie de vos familles. Elle vous rajeunit, elle vous fait réfléchir au passé déjà lointain, à cette vie que vous comprenez mieux, éclairée qu'elle est par la rude lumière de votre expérience, elle vous fait revivre avec un charme attendrissant vos années d'enfant, les conseils reçus, la foi aimée, les vérités acceptées, les résolutions prises, et quand dans une heure vous embrasserez votre petit garçon, votre petite fille, vous vous direz : « J'étais comme lui ; j'étais vêtue comme elle, j'avais la même candeur dans les yeux et dans l'âme, je jouissais du même bonheur. Oh ! quelle belle et radieuse journée ! »

Pour vous ramener complètement à Dieu, pour que votre joie soit parfaite, il ne vous faudrait que suivre l'impulsion de votre volonté ébranlée, de votre cœur ému, de votre foi réveillée. Ah ! si vos enfants obtenaient de Dieu ce miracle que l'étincelle qui jaillit embrase votre âme convertie et se communique, de quel bonheur profond vous jouiriez dans vos familles, parce que tous les cœurs animés de la même foi, des mêmes sentiments, iraient affectueusement et doucement au devant l'un de l'autre !

## II

L'Eglise se réjouit aussi. Elle est l'école de la justice, de la droiture, de la conduite ; elle parle, elle enseigne beaucoup, elle répand partout la semence de la pureté et de la doctrine ; et lorsqu'elle s'est longuement fatiguée à ce labeur, elle se demande s'il lève quelque chose.

Les temps sont durs et froids, ainsi que ces dernières journées qui arrêtaient toute végétation. Elle a élevé toutes les générations actuelles avec le même soin, le même dévouement maternel qu'autrefois, et quand elle cherche des fruits à recueillir, il lui semble que presque toutes les âmes sont stériles, et elle constate que beaucoup d'entre elles ont été gelées en fleur.

Les jeunes gens qu'elle a instruits, éclairés, il y a dix ou quinze ans, elle les regarde, elle qui voit jusqu'au fond de l'âme : ils ne sont plus en état de grâce. C'étaient cependant des arbrisseaux bien fleuris, comme ces cerisiers ravissants qui font le charme de nos coteaux ou comme ces pêcheurs roses qui se dressent parmi nos vergers semblables à l'apparition de la jeunesse et de la grâce en personne. Mais les fleurs sont tombées, les branches même les plus vigoureuses sont veuves de fruits, les âmes dépourvues de bonnes œuvres et flétries.



La raison de cette stérilité, l'Eglise ne l'ignore point. Elle pourrait rendre à ces branches inutiles leurs pousses mortes, à ces âmes leur splendeur et jeune beauté. Mais elle ne le peut seule, elle a besoin de leur consentement, de leur volonté : et c'est cela qui lui manque.

Alors elle se sent prise d'une profonde tristesse. Pourquoi tant de jeunes gens se sont-ils éloignés d'elle, de leur mère ? Pourquoi si peu sont-ils restés fidèles ? Oh ! ne le demandez pas, la réponse serait trop douloureuse. Il y avait autrefois des âmes qui luttait pour demeurer bonnes, pour obéir à leur conscience qui leur montrait impérieusement leur devoir, pour rester dignes de Dieu, dignes de leur baptême, pour garder leur noblesse et leur dignité à leurs propres yeux. Sans doute dans ces combats elles succombaient parfois, elles commettaient même des fautes graves, mais elles ne résistaient pas au remords qui les sollicitait ; elles tombaient, mais pour se relever, et l'expérience de leur chute les prémunissait contre d'autres chutes. Aujourd'hui les âmes de nos jeunes gens ne luttent plus, elles ne veulent plus lutter, sinon contre le bien. Elles luttent pour faire taire leur conscience, pour s'affranchir de la foi, elles luttent pour l'inconduite, elles n'ont pas d'autre énergie que l'énergie du mal.

Je comprends les faiblesses, les écarts, toutes les fautes de la fragilité humaine. Je sais ce que c'est que l'homme, et que pour le façonner Dieu a pris de la boue. Mais ce que je ne comprends ni n'accepte parce que ce n'est plus honnête, ce n'est plus humain, c'est qu'on reste dans le croupissement de ses fautes, qu'on veuille y rester, qu'on s'y plaise, que les cris du remords ne réveillent plus, et que du mal on se fasse comme une autre nature, dégradée, avilissante.

Lors donc que l'Eglise considère les générations de notre temps qu'elle a formées et élevées, elle les trouve ou vouées au mal, ou hostiles, ou du moins encroûtées dans une indifférence publique lamentable. Ce n'est pas qu'elle désespère d'elles, car elle les connaît, elle sait combien il reste en elles de cœur et de foi, puisqu'elle est descendue au fond de leur conscience ; elle est même assurée qu'ils reviendront un jour, ces prodiges, au jour de la faim et du malheur, et elle les plaint amèrement ; mais elle n'en est pas moins attristée, parce que ses efforts paraissent stérilisés, et que le mal gagne, semblable à cette herbe envahissante qui produit dans vos champs un cercle désolé et aride qui s'agrandit toujours. Elle cherche alors ailleurs d'autres consolations, d'autres esprits mieux disposés, d'autres sillons qui s'ouvrent pour recevoir sa semence, d'autres arbrisseaux fleuris qui aient revêtu toute la parure de leur aimable printemps.

Elle les trouve dans l'âme de ces enfants.

Ne vous étonnez donc pas que malgré ses tristesses elle se réjouisse en ce beau jour. Vos enfants, c'est son œuvre. N'est-ce pas elle qui leur a donné cette splendeur d'innocence, rendu cette pureté de conscience immaculée ? N'est-ce pas elle qui les a arrosés, taillés, façonnés, et n'a-t-elle pas le droit d'éprouver quelque fierté à les voir ainsi rayonnants dans leur beauté spirituelle ? Ils ressemblent à un tableau tout neuf qui vient de recevoir le dernier coup de pinceau de l'artiste. L'artiste ici, c'est elle, et le pinceau, la grâce de Dieu. Oui, il lui est bien permis de s'arrêter un instant pour les admirer, pour se complaire en eux, de contempler aujourd'hui ce présent radieux et ensoleillé, et même d'espérer un avenir plus clément.

Ceux-ci en effet n'ont point connu nos luttes ardentes, ils ont respiré un air plus calme, entendu autour de leur berceau moins de blasphèmes et plus de prières, ils ont grandi dans l'amour de Dieu, et plus que leurs devanciers ils ont confiance

dans l'Eglise. Le torrent des calomnies s'est écoulé, ne laissant plus guère au fond de son lit fangeux que des préjugés qui passeront aussi. Il est sûr qu'aujourd'hui, malgré tout, souffle un autre esprit qui n'est plus un esprit de tempête. L'Eglise a subi tous les coups de vent, et ils n'ont même pas ébranlé sa cime tranquille. Mais que de branches mortes sont tombées qui jonchent le sol ou qui ont disparu déjà ! Ce qui reste est plus vivace, et nous aimons à penser que les jeunes générations seront assez abritées et assez fortes pour résister aux orages de la saison prochaine. L'Eglise jouit de son œuvre actuelle, de ces âmes d'enfants qui aiment Jésus-Christ, de ces consciences formées par l'Evangile, de ces bonnes volontés naissantes qui ont déjà accompli tant d'œuvres parfaites, et en elles bientôt elle espère voir son beau passé renaître avenir. Voilà pourquoi elle est heureuse.

### III

Elle est d'ailleurs la source de toute joie parce qu'elle est aussi la source de toute paix. C'est la guerre en effet qui nous attriste, la guerre avec l'étranger, qu'il envahisse le sol de la patrie ou le sol de l'âme, la guerre avec le prochain, la guerre avec nous-mêmes. Or l'Eglise a rendu à nos enfants la paix, leur conscience est en repos, ils se sentent aimés de Dieu, de leurs parents, de la paroisse, de leur pasteur, car tous leur ont pardonné, et ils sont en état de grâce. C'est pourquoi ils se réjouissent aussi, et si je leur adresse un mot particulier d'affection, tiré pour eux du fond de mon cœur, je ne puis trouver qu'une parole d'allégresse ; je ne puis que leur dire avec saint Paul : « *Gaudete* ! Réjouissez-vous dans le Seigneur, toujours, je vous le répète, réjouissez-vous, *iterum dico gaudete* ! »

Est-ce que vous pourriez garder un regret, une ombre de tristesse, une arrière-pensée, puisque votre conscience est joyeuse, et que les anges y chantent leurs plus beaux cantiques ? La grâce de Dieu d'ailleurs brille dans votre modestie extérieure qui frappe tout le monde, reflet aimable de votre intérieur calme et renouvelé. Toute la paroisse vous regarde et prend sa part de votre félicité, heureuse qu'elle est des bonnes dispositions qui éclatent doucement sur vos fronts illuminés par le pardon divin. *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus*.

Et moi, moi votre pasteur, qui vous ai instruits, élevés dans la vérité et l'amour de Jésus-Christ, je puis dire que cette heure, entre tant d'autres amères, me reconforte et me ravit. Pour nous aussi, les jours de première Communion de vos enfants sont les plus beaux jours. Ils marquent une heure de repos, un instant de pure félicité dans notre vie où les jouissances spirituelles nous sont tant mesurées. Et je vous bénis, mes enfants, pour tout le bonheur que vous m'apportez.

Oh ! soyez heureux, car le Seigneur est proche. *Dominus enim prope est*.

Il est là qui vous regarde du fond de son tabernacle et qui vous attend. Longtemps je vous ai dit : « Le grand jour approche ! » Ce matin, j'ai ajouté : « Le grand jour est arrivé ! » Et vos cœurs ont tressailli d'une pieuse et sainte allégresse, et de votre poitrine s'est échappé un soupir de contentement : « C'est donc aujourd'hui, mon Dieu ! que j'aurai le bonheur de vous recevoir ! O jour tant désiré, tu es donc arrivé enfin ! »

Oui il est arrivé, et voici l'auguste moment où vous goûterez la joie la plus parfaite qu'on puisse rêver sur terre, joie spirituelle et sans mélange, joie de l'âme qui transparait sur le visage. Quelques minutes seulement vous en séparent, que je ne veux pas prolonger.

Vous éprouverez une de ces grandes allégresses qui transportaient Clovis quand il entra dans le baptistère de Reims, paré pour son baptême : « Pontife saint, dit-il, est-ce là le Paradis que vous m'aviez promis ? » — « Non, répondit saint Remy, c'est le chemin qui y conduit. » Le roi cependant n'allait recevoir que le baptême, tandis que vous, vous allez vous nourrir du corps même de Jésus-Christ, par la divine Eucharistie. Vous êtes vraiment sur le seuil du vrai Paradis !

Soyez donc sans nulle inquiétude. *Nihil solliciti sitis*. Priez en toute confiance, en toute simplicité. Parlez à Jésus comme un enfant parle à son frère aîné, à son père, à sa mère ; entreprenez-vous doucement avec lui, confiez-lui vos peines, vos desirs, vos craintes : il vous répondra, il vous exaucera.

N'oubliez pas non plus de vous faire conduire à ses pieds par Marie, votre bonne mère que vous avez tant priée durant la retraite, et par saint Joseph sous la protection duquel vous placerez votre avenir.

Ce grand saint possède deux qualités distinctives que vous lui demanderez de faire régner dans votre vie : il était l'homme fidèle à son Dieu, *vir fidelis* ; et il marchait toujours de l'avant, avec un zèle sans cesse grandissant, *filius accrescens Joseph*. Nous le priérons particulièrement pour chacun de vous, afin que vous demeuriez fidèles aux résolutions de votre première Communion, et que votre dévotion, votre zèle, votre piété, votre bonheur s'accroissent toujours, jusqu'à l'heure bénie où Dieu vous donnera, après le désir, la vision des collines éternelles. Ainsi soit-il.

## II

### A la communion

#### I

#### AVANT LA COMMUNION

Vous vous rappelez sans doute, mes chers enfants, l'histoire des deux aveugles de Jéricho (Matth. xx, 30 et seq.).

Jésus sortait de la ville, suivi de ses disciples et d'une grande foule, *turba multa*. Les deux aveugles étaient le long du chemin, repoussés de tous, comme le sont ordinairement les malheureux, et demandant ce que signifiaient cette affluence, ce mouvement et ces cris.

On leur dit, ou plutôt ils purent comprendre, *audierunt*, car nul ne se souciait d'eux, que c'était Jésus qui passait.

Alors ils se mirent à crier : « Seigneur, ayez pitié de nous, fils de David ! *Domine, miserere nostri, fili David !* »

« Et la foule leur ordonnait de se taire, » les menaçant parce que leurs plaintes contrastaient sans doute avec la joie publique. « Mais ils criaient de plus en plus fort : « Seigneur, ayez pitié de nous, fils de David ! »

« Et Jésus s'arrêta, et il les appela et il leur dit : « Que voulez-vous que je vous fasse ? »

« Ils lui dirent : « Seigneur, faites que nos yeux soient ouverts. *Domine, ut aperiantur oculi nostri.* »

Ces aveugles, mes chers enfants, n'est-ce pas vous ?

Jésus passe au milieu de la foule indifférente, qui pourtant reconnaît et proclame sa bonté, ses bienfaits, ses vertus plus qu'humaines. Mais son témoignage s'arrête là, elle ne veut pas l'accompagner plus loin, et elle empêche ceux qui l'aiment de crier vers lui. Elle les réprimande, elle les menace. Elle croit posséder, elle, toute la

vérité et toute la lumière. C'est elle cependant qui est aveugle.

Mais vous, mes enfants, vous savez que vous ne voyez pas, que vous ne connaissez pas Dieu comme vous voudriez le connaître, et du fond de votre âme vous criez vers lui :

— Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous !

Et voilà que Jésus vous a entendus, il s'est arrêté devant vous, il vous demande ce que vous voulez et vous lui répondez :

— Seigneur, je veux vous voir ! Ouvrez mes yeux ! Trop de voiles vous dérobent encore à mes regards ; ma foi est sincère, mais faible, je n'ai qu'une foi de petit enfant. Pour l'affermir, montrez-vous à moi. Je veux vous voir, ouvrez mes yeux !

Oh ; priez-le ardemment, humiliez-vous devant lui, car il est votre Dieu, votre bon Maître, votre doux Ami. Surtout, aimez-le de toutes les puissances de votre cœur. Aimez-le, et vous le verrez, et vous goûterez combien suave est sa vision, combien savoureuse est la nourriture céleste que vous allez recevoir.

Redites-lui : « Oui, Seigneur, venez, révélez-vous à mon cœur, ouvrez les yeux de mon âme. Je veux vous voir ! Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! »

#### Mes chers enfants,

Le tabernacle vient de s'ouvrir ; Jésus a quitté le trône de grâce où il réside habituellement ; le voilà sur l'autel, prêt à descendre sur vos lèvres, et de vos lèvres dans votre cœur. En cet heureux instant, oubliez tout le reste pour ne penser qu'à lui. Tenez-vous recueillis et prosternés à ses pieds, afin de lui exprimer encore une fois, mais avec plus de foi et d'amour que jamais, tous les sentiments de vos âmes.

O Jésus, je sais et je crois que dans l'hostie que je vais recevoir, vous êtes présent véritablement et réellement, aussi grand, aussi puissant, aussi adorable qu'au ciel. Des yeux de ma foi, je vous contemple couronné de gloire et de majesté : votre visage rayonne plus resplendissant que le soleil, les plaies de vos mains, de vos pieds, de votre côté surpassent en éclat les pierreries les plus précieuses, votre corps brille d'une telle beauté qu'elle ravit d'admiration et de bonheur tous les chœurs des esprits bienheureux.

Ici, autour de cet autel, comme au ciel autour de votre trône, les anges, les archanges, les chérubins, les séraphins, tremblants et prosternés, vous rendent leurs adorations les plus profondes. En union avec eux, je vous adore, ô Jésus, fils du Dieu vivant, ô Jésus mon divin Maître ; je vous reconnais et vous révère comme mon créateur, mon premier principe et ma fin dernière ; je vous reconnais et vous révère comme mon rédempteur, en vous seul je mets mon espérance, en vous seul mon bien suprême.

Dieu d'une si haute majesté, vous daignez vous approcher de moi, m'appeler à vous, m'inviter à vous ouvrir mon cœur afin d'y descendre et d'y établir votre demeure. Ah ! Seigneur, vous vous abaissez trop ! Bien plus que saint Pierre, j'ai lieu de m'écrier : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. » Je ne mérite pas de me tenir en votre présence ; je ne suis pas digne de vous recevoir, à cause de mon néant, du peu de service que je vous ai fourni, de la grandeur de mes péchés, du peu d'amour et du peu de préparation que j'apporte.

Malgré cela, ô bon Jésus, vous me dites : « Venez à moi, vous tous qui êtes lassés et fatigués de vos fardeaux ; apprenez de moi que je suis plein de douceur, que je ne rejette pas dehors celui qui vient à moi. » Je me confie en vos paroles, je vais à vous. Me voici pauvre enfant déjà travaillé et fatigué par mes passions, déjà chargé des dettes de mes fautes passées. Faites que j'apprenne par une heu-



reuse expérience combien vous êtes bon et miséricordieux envers les pécheurs, puisque vous daignez m'accueillir, me pardonner, m'apporter le baiser de la réconciliation en vous donnant tout à moi.

A qui donc irai-je, ô bon Jésus, si vous me rejettiez ? Mon âme languit malade, n'êtes-vous pas le Médecin qui peut seul la guérir ? Mon âme languit indigente de tout bien, n'êtes-vous pas le Roi qui peut seul l'enrichir de ses trésors ? Mon âme languit faible et épuisée, n'êtes-vous pas le Dieu puissant qui peut seul la rendre forte ? Aussi mon cœur vous cherche, mon cœur vous désire, mon cœur vous appelle ! O mon Jésus, venez, venez !

Et parce que vous avez commandé qu'à chaque fois que l'on mangerait votre corps et que l'on boirait votre sang, on se souvint de votre mort et on la rappela (*mortem Domini annuntiabilis*), ô Jésus, divin Agneau immolé pour le salut du monde, je me prosterne au pied de votre croix au Calvaire. Je vous regarde au moment où vous allez rendre le dernier soupir, je vous vois tel que vous étiez à cet instant : tout sanglant, les yeux baignés de larmes, le front couvert de la dernière sueur de la mort. Je baise avec reconnaissance et amour les pieds bénis qui se sont lassés à poursuivre et à ramener la pauvre brebis égarée et je vous dis : « O Jésus mourant pour moi, laissez tomber sur moi une de vos larmes pour la laver de ses souillures, une goutte de votre sueur pour arrêter l'incendie de mes mauvaises passions ; laissez tomber sur mon cœur une goutte de votre sang, pour l'embraser tellement d'amour que je vous aime pendant toute ma vie et pendant toute votre éternité ! »

## II

### APRÈS LA COMMUNION

« Et Jésus eut pitié d'eux, et il toucha leurs yeux, et aussitôt ils virent, et ils le suivirent. »

Notre aimable et doux Sauveur, exauçant votre prière, a eu pitié de vous. Il vous a entendus, il a touché les yeux de votre âme, et vous voyez.

Vous voyez qu'il est le seul Maître bon et digne d'être aimé.

Vous voyez qu'il est aussi le seul qui vous aime vraiment, et qui sache parler, avec suavité et force, la parole de doctrine et de vérité. Et vous goûtez combien cette force même renferme de suavité, votre conscience répond à tous les enseignements intimes de Jésus, elle s'ouvre sous son pur rayon, elle est heureuse, elle dit : « C'est le vrai ! » comme votre cœur s'écrie : « C'est le bien ! » Et votre âme résumant vos pensées et vos sentiments dit à Jésus-Christ : « Mon Dieu ! vous êtes la bonté et la beauté ! »

O Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que saint Augustin regrettait d'avoir aimée trop tard, découvrez-vous à ces jeunes enfants, afin qu'ils vous voient et qu'ils soient à jamais dégoûtés de toute autre beauté frivole et mondaine !

Car vous seule, ô Beauté divine, vous demeurez, vous ne changez pas, vous nous aimez toujours ; tandis que toutes les choses du monde qui paraissent belles un instant, bientôt passent, se flétrissent et nous abandonnent.

Et vous, mes enfants, qu'allez-vous faire maintenant ?

Puisque vous êtes guéris comme les lépreux, puisque vos yeux sont ouverts, il vous faut, à leur exemple, suivre Jésus. *Et secuti sunt eum.*

Votre existence désormais est orientée, vous resterez auprès et à l'ombre de la Croix, votre drapeau, portant sur votre cœur l'Evangile, le code et l'arme de votre vie.

Mais pour le présent, puisque vous voyez Jésus, parlez-lui, priez-le avec instance, avec ferveur.

Puisqu'il s'est donné à vous tout entier, que pourrait-il vous refuser ?

Priez-le pour vous d'abord, afin que vous deveniez, vous, mon enfant, un jeune homme convaincu, un chrétien sérieux et sincère, afin que vous ne quittiez jamais ce chemin royal et héroïque où vous marchez aujourd'hui à la suite de notre bon Sauveur ; vous, ma fille, afin que vous soyez toujours une enfant pieuse et pure qui demeure la juste fierté de son père, le bonheur de sa mère, et la joie aussi de l'Eglise, son autre mère, non moins aimante et plus clairvoyante.

Priez pour vos parents. Pour votre père d'abord. Il se souvient qu'il a été heureux autrefois comme vous, ici, dans ce même sanctuaire, et ce cher souvenir lui fait monter les larmes aux paupières. Priez pour lui, car il vous aime, il travaille pour vous qui êtes l'unique but de sa vie, il n'a d'autre souci que vous, que votre présent et bientôt votre avenir. Priez pour lui, afin qu'il voie aussi Jésus, la vérité et la vie, le Dieu qui a illuminé son enfance, et dont l'astre doux et éclatant a plus tard, peut-être, à l'heure de la maturité, subi quelque fatale éclipse.

Pour votre bonne mère ensuite, à qui vous avez tant coûté, et dont les entrailles aujourd'hui s'émeuvent de félicité, parce qu'elle vous sait heureux. Car votre bonheur c'est son bonheur, et voilà que par ce précieux instant elle se sent payée de dix ou douze années de peines désormais oubliées. Priez pour qu'elle aussi voie Jésus comme vous le voyez, et qu'elle vous conduise à la seule lumière de l'Evangile et de l'Eucharistie.

Priez pour les chers absents, pour ceux qui manquent à cette fête dont ils se réjouissaient par avance, et qui nous ont quittés prématurément, vous laissant au cœur le deuil de l'orphelin. Ah ! sans doute Dieu leur a permis d'être les témoins invisibles de votre bonheur, j'en ai la ferme conviction. Ils sont ici, ils vous demandent l'aumône d'une prière. Oh ! je sais que vous ne la leur refuserez pas, et ce sera ainsi pour eux une grande fête aussi.

Je ne vous dirai pas de prier pour votre pasteur, je suis assuré que vous l'avez fait ; mais priez aussi et beaucoup pour sa paroisse, car de plus en plus sa paroisse c'est lui, et chaque nouvelle Première Communion, c'est un anneau nouveau qui s'ajoute à la chaîne d'affection qui les unit.

Priez pour l'Eglise afin qu'elle puisse librement faire le bien, librement répandre la lumière dans le monde, qu'elle y soit grande et honorée, qu'elle y soit accueillie comme la reine de la vérité et de l'amour ; afin que par elle « les hommes connaissent le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que Dieu le Père nous a envoyé. »

Priez pour la France, la nation apôtre, afin qu'elle se souvienne de sa noble mission de fille aînée de l'Eglise, de nation chérie du Christ, que par elle Jésus-Christ soit aimé dans l'univers entier, puisque ses enfants évangélisent tous les peuples ; que ceux-ci, reconnaissants de la lumière apostolique qu'elle lui apporte, l'aiment comme la nation généreuse par excellence, et qu'à tous les points de la terre retentisse le cri antique : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Ah ! daigne le Sauveur la ramener de ses égarements momentanés et lui assurer la paix avec la victoire sur ses ennemis du dedans et du dehors !

Priez enfin pour tous ceux qui souffrent, pour tous ceux qui ont prié pour vous, pour ceux qui doutent, ignorent, s'éloignent et s'égarent, afin qu'un jour au ciel tous les pauvres aveugles voient Jésus de leurs yeux heureusement ouverts. Ainsi soit-il.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET GOURTOT.



saint, le Seigneur, le Dieu des armées, le Dieu Tout-Puissant. Béni soit-il par nous ! Hosanna, gloire, et honneur à notre Dieu sur la terre et dans les cieux : *Hosanna in excelsis* ! » Venez chaque dimanche, venez tous unir votre voix au chant des psaumes des vêpres, et répéter sept fois avec l'Eglise ce cri de louange aux trois personnes de l'adorable Trinité : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto*, Gloire au Père et au Fils et à l'Esprit-Saint ; gloire leur soit rendue et maintenant comme autrefois, et toujours, et dans les siècles des siècles ! »

Puisqu'ici l'occasion s'en offre à moi, mes frères, j'exprimerai en ce moment le regret de voir les vêpres de la paroisse de plus en plus abandonnées. Et pourtant ne serait-on pas aussi bien à l'église qu'au cabaret ? Et ne vaudrait-il pas mieux louer et bénir le Seigneur avec les anges du sanctuaire, que de faire retentir les lieux de jeu et d'ivresse du bruit scandaleux de violentes querelles ou de chansons bachiques ? L'Eglise la première a voulu que le dimanche fût un jour de repos et de joie. Elle ne défend point de s'accorder en ce jour certaines réjouissances propres à délasser et le corps et l'esprit. Mais pourquoi ne pas faire chaque chose en son heure, et prendre pour ses plaisirs un temps que l'on emploierait beaucoup plus utilement à glorifier le Seigneur, à le remercier, à le bénir ?

3. Glorifier Dieu par nos chants : c'est une chose déjà excellente et très belle, en laquelle nous devons imiter le plus parfaitement et assidûment possible nos bons anges. Mais il nous faut glorifier Dieu encore *par nos œuvres*, et tâcher que toutes nos actions tournent à sa gloire. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » Tel est l'ordre de l'apôtre. Puisse nous surtout, mes frères, procurer à Dieu, par notre bon exemple et la perfection de notre vie, cette gloire d'amener à ses pieds les pécheurs repentants, reconquis au Seigneur par le spectacle de nos vertus chrétiennes, et s'écriant : « Il est vraiment grand, il est vraiment digne que tout le monde l'adore, le Dieu dont les disciples trouvent, en leur foi en Lui, la force d'accomplir des œuvres si admirables ! » « Le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu ! » disait autrefois un païen en sortant de l'amphithéâtre où il venait de voir mourir un martyr.

## II

Désintéressés comme ils le sont, nos bons anges n'ambitionnent d'autre récompense de leurs incessants bienfaits que la louange rendue par nous au commun Créateur. Mais Dieu, lui, réclame pour ses anges des marques toutes particulières de *révérence et de respect*. « Voilà que j'enverrai mon ange qui vous précèdera, et vous gardera dans le chemin, dit-il dans les saintes lettres ; ayez pour lui une révérence profonde : *observa cum* ; et prenez soin de ne le pas mépriser, *nec contemnendum putes* !. »

1. Cette révérence que nous devons à nos bons anges, consiste d'abord à nous persuader profondément qu'ils sont présents à tout ce que nous faisons. Il faut que cette pensée de la présence de l'ange gardien auprès de nous, ne soit pas seulement une de ces pensées fugitives qui passent dans notre esprit pour s'envoler ensuite, puis reparaitre pour disparaître encore : il faut qu'elle soit chez nous à l'état d'habitude, qu'elle fasse partie de notre âme, partie de nous-même.

2. Une fois cette pensée bien établie en nous, il

nous reste à ne rien faire qui soit contre le respect que nous devons à nos anges. Notre ange gardien, ne l'oublions pas, est un prince des cieux ; c'est un grand de la cour céleste. S'il nous était donné de voir un seul instant des yeux du corps l'ange qui se tient à nos côtés, nous ne pourrions en soutenir l'éclat. Un ange est au-dessus de toutes les majestés de la terre. On tombe, on se prosterne sur le passage d'un roi puissant ; mais qu'est-ce que le plus glorieux et le plus noble des rois, en comparaison d'un ange de Dieu ?

Et cependant, mes frères, ce qu'on rougirait de faire devant un roi, devant un prince, devant un grand de la terre, on le fait, sans honte aucune, devant l'ange gardien, illustre prince de la cour céleste. Il n'est personne qui consente à passer pour voleur devant une assemblée d'hommes d'honneur. Et quel est donc celui, si impudent soit-il, qui oserait commettre une impureté à la face d'une honnête personne ? Hélas ! et l'on ne fait pas difficulté de se livrer aux larcins et à toute sorte d'actions honteuses à la face et sous les yeux de son ange gardien ! Vous avez assez de respect pour l'un quelconque de vos semblables, pour vous cacher de lui lorsque vous accomplissez le mal ; et vous méprisez le céleste compagnon de tous vos pas, au point de souiller sa présence par les œuvres les plus viles. Ce que vous n'oseriez pas devant moi, votre ami, quoi ! vous l'osez devant l'ange ? s'écrie saint Bernard. Vous vous dites, comme le libertin des saintes Ecritures : « Que puis-je craindre ? personne ne me saurait voir ; les murailles sont bien closes et bien secrètes ; les ténèbres me cachent et m'entourent ; tout dort ; je ne puis être aperçu ; rien ne me trahira ; que craindrai-je de commettre ce larcin ou cet adultère ? » Personne ne vous voit, dites-vous ? Personne des hommes, c'est possible. Mais n'apercevez-vous pas votre ange, debout à vos côtés, qui fixe sur vous un regard de reproche et de douleur ? Dans l'enceinte cachée de ces murailles bien closes il est avec vous ; vous avez un témoin de vos desseins honteux, de vos actions scélérates. Ah ! au redoutable tribunal de Jésus-Christ vous rougirez d'une intolérable confusion en voyant vos turpitudes étalées au grand jour, sous le regard des anges et des hommes ; mais une semblable confusion devrait couvrir votre front d'une rougeur ardente, lorsque, loin du regard des hommes, c'est vrai, mais sous le regard de votre ange gardien, vous vous laissez aller au déshonneur, au crime, à l'impureté, au vol, ou à toute action blâmable ou méprisable.

Portez donc, mes frères, révérence à votre ange gardien ; et que sa présence vous fasse honte, lorsque vous seriez sur le point de céder à la tentation. — Non, quand celle-ci viendra, je ne vous demande pas de prendre un crucifix à la main et de le serrer sur votre poitrine, comme faisait sainte Catherine de Sienne : un crucifix ! peut-être n'en avez-vous pas dans votre maison ! Je ne vous demande pas non plus de vous jeter dans les glacières et dans les épines, comme les saint Jérôme, les saint François, les saint Benoît : pour faire cela, il faut un courage plus qu'ordinaire ! Je vous demande seulement, lorsque vous voudrez pécher et tendre la main au démon, de chercher un lieu où votre ange ne vous voie pas. Retirez-vous dans votre maison, et dans cette maison cherchez une chambre, et dans cette chambre trouvez un coin où votre bon ange ne vous suive pas !

Mais, mes frères, il n'est pas en votre pouvoir de vous cacher en un lieu si secret que l'ange de Dieu n'y pénètre point avec vous. Partout il vous

<sup>4</sup> Exode, xxiii, 21.

<sup>5</sup> Eccli., xxiii, 25-26.



accompagne, partout il vous observe. C'est donc partout que vous devez éviter de commettre le mal, parce que c'est partout et toujours que vous devez à votre bon ange un pieux respect et une pieuse révérence. *In quovis diversorio, in quovis angulo, angelo tuo reverentiam habe*, dit saint Bernard.

## III

Mais cet ange qui veille sur vous, mes frères, ne reste point muet. Il vous parle un secret langage, que l'oreille de votre corps n'entend point, mais que votre âme peut saisir et comprendre, si elle y prête la plus légère attention.

Je vous l'ai dit déjà : ces bonnes pensées que nos anges nous inspirent : ces lumières qu'ils communiquent à nos esprits, sont la voix dont ils se servent pour nous parler intérieurement. Si nous voulions écouter cette voix, nous l'entendrions souvent crier au fond de nos cœurs : « *Non licet, non licet* ; cela n'est point permis. » Nous cherchons trop souvent des gens qui nous flattent, et qui nous excusent dans nos désordres ; mais notre bon ange est toujours là pour nous dire, sans faux ménagements, la vérité amie et salutaire. Lorsque, dans l'ardeur de nos passions, nous ressentons des remords de conscience qui nous empêchent de goûter à notre aise la douceur de la volupté, c'est la voix de notre bon ange qui a parlé en nous, qui s'est fait sentir à notre âme, pour lui rappeler que nous ne trouverons jamais de contentement solide en dehors de Dieu. Quand nous éprouvons au dedans de nous-mêmes des mouvements qui nous pressent de quitter enfin cette vie criminelle, de rompre avec cette créature qui nous damne, de sortir de l'occasion du péché, de restituer ce bien qui ne nous appartient pas, de faire une bonne confession générale pour réparer nos précédentes confessions sacrilèges ou nulles, en un mot de mener une vie toute nouvelle, c'est encore la voix de notre ange qui nous parle. Écoutez donc cette voix ; qu'elle ne se heurte point à des cœurs durs et fermés.

Si nous refusons toujours d'écouter la voix des bons anges, si nous sommes toujours pleins d'un mépris obstiné pour leurs inspirations et leurs conseils, il est extrêmement à craindre qu'il n'arrive à la cité de notre âme ce qui arriva autrefois à la ville de Jérusalem, quelque temps avant qu'elle fût prise par les Romains. On entendit dans le temple des voix éclatantes qui disaient : « Sortons d'ici ! laissons cette ville obstinée dans son aveuglement, laissons-la en proie à ses ennemis ; cessons de la protéger, de la garder. Sortons d'ici ! » Les anges pourraient dire de même des pécheurs endurcis : « Retirons-nous d'eux puisque nous montons auprès d'eux une garde inutile. Laissons-les en proie à leurs ennemis, les démons, auxquels ils se sont livrés. Retirons-nous ! » Sans doute, mes frères, les bons anges ne cesseront de suivre jusqu'à leur dernier soupir ceux près de qui Dieu les a placés. Mais ils pourraient bien, comme cet apôtre de l'évangile de la Passion, suivre simplement de loin, uniquement pour voir comment tout cela finira, sans s'occuper désormais de protéger et de garder ceux qui trop longtemps ont abusé de leur bonté, refusé leur appui, et rendu vaine leur protection. Saint Augustin a écrit quelque part cette effrayante parole : « *Timeo Jesum prætereuntem et non revertentem* : J'ai peur de Jésus qui passe et repasse par sa grâce à la porte de nos âmes, mais qui enfin las de frapper en vain à cette porte, passe pour ne plus revenir. » Il en peut être de même des anges. Ils peuvent se lasser de frapper à la porte de nos cœurs toujours en vain, se lasser de nous faire entendre leur voix et leurs conseils salu-

taires, sans que nous y obéissions jamais ; et nous laisser alors à nous-mêmes, nous abandonner à notre volonté perverse,

A ce funeste esprit d'imprudence et d'erreur,  
De la chute des âmes fatal avant-coureur.

Ne donnons pas sujet à nos anges de nous abandonner de la sorte. Écoutons leur voix. Faisons-leur entendre à notre tour la voix de nos ferventes supplications. Prions nos anges gardiens, prions-les souvent, prions-les avec une très grande confiance, dans tous nos périls du corps et de l'âme. Ils sont puissants pour nous aider, nous soulager, nous secourir, nous sauver. Ils nous sont tendrement attachés, tendrement dévoués, tant que notre obstination au mal ne nous a pas rendus enfin indignes de leur amour. Ils nous peuvent et ils nous veulent du bien, tout le bien imaginable. Invoquons-les donc plus souvent que nous ne le faisons ; invoquons-les dans nos voyages, dans nos entreprises, dans le choix d'un état de vie, dans tous nos besoins et nos dangers ; le matin quand nous commençons la journée, le soir quand nous allons prendre notre repos ; quand nous sommes dans la détresse, et que nous ne savons quel parti prendre pour en sortir.

Mères qui m'entendez, apprenez vos petits enfants à prier l'ange gardien. Apprenez-leur à tous cette invocation si simple, si facile, si pieuse, si touchante, du « bonjour » ou « bonsoir » à l'ange :

Bonsoir, mon bon ange ;  
A Dieu, à vous, je me recommande ;  
Vous m'avez gardé le jour,  
Gardez-moi la nuit toujours,  
Sans mal, sans danger,  
Et sans mon Dieu offenser.

Ainsi soit-il.

18<sup>e</sup> et dernière Homélie

QU'IL NE FAUT PAS REMETTRE A PLUS TARD  
SA CONVERSION

Mes frères,

Après tant de bienfaits qu'il a reçus du ciel, Tobie ne peut contenir ses transports de reconnaissance. De son cœur qui déborde monte à ses lèvres un cantique d'allégresse.

Alors Tobie l'ancien, ouvrant la bouche, bénit le Seigneur, et il dit : « Vous êtes grand, Seigneur, dans l'éternité ; et votre règne s'étend à tous les siècles. Vous châtiez et vous sauvez ; vous conduisez jusqu'au tombeau, et vous en ramenez, et nul ne peut se soustraire à votre main. Rendez grâces au Seigneur, fils d'Israël, et louez-le devant les nations... C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos iniquités ; et c'est lui qui nous sauvera à cause de ses miséricordes... Convertissez-vous donc, pécheurs, et pratiquez la justice devant Dieu, et croyez qu'il vous fera miséricorde... » (xiii, 1-8).

Le pieux Tobie exalte ici la miséricorde de Dieu, qui sauve ceux que sa colère a châtiés, qui ramène des portes du tombeau ceux que l'éternelle justice y avait conduits. Mais il nous apprend, en même temps, à quelle condition nous pouvons espérer devenir l'objet de la divine miséricorde : c'est à la condition de nous convertir et de faire pénitence : « Convertissez-vous donc, pécheurs, et pratiquez la justice devant Dieu ; et croyez qu'alors il vous fera miséricorde. » En ce dernier de nos entretiens de carême, et pour achever de vous disposer plus immédiatement à la confession et à la commu-

nion pascal, laissez-moi vous parler de cet abus de la miséricorde divine qui s'appelle le délai de la conversion.

Il est trop de pécheurs qui remettent de jour en jour, d'année en année, l'œuvre de leur conversion, l'accomplissement du devoir pascal. Mille obstacles les retiennent. Ils gémissent dans leurs fers, et n'ayant point la force de les rompre, ils demeurent plongés dans le plus dur et le plus honteux esclavage. Assez de délais, pécheurs ! il est temps enfin d'agir. A vous s'adresse tout particulièrement aujourd'hui cette invitation du patriarche Tobie : « Convertissez-vous donc, pécheurs, et pratiquez la justice devant Dieu ; et croyez qu'il vous fera miséricorde. » Qui sait si plus tard il vous ferait encore miséricorde ? Qui sait si plus tard, pour faire pénitence, l'une de ces trois choses nécessaires ne vous manquera pas : le temps, la grâce, ou l'énergie ?

## I

« Je veux mourir dans la religion de mes pères, » disait un malade au prêtre qui venait le visiter ; « je ne veux pas m'en aller sans curé, sans sacrements ; je vous ferai appeler pour me confesser et me communier, lorsque viendra ma fin. Mais nous avons le temps d'y songer, et ce n'est pas encore aujourd'hui que vous me confesserez. Revenez me voir demain. » Le lendemain le prêtre revint en effet, mais pour jeter avec la branche de buis de l'eau bénite sur un cadavre. Le malheureux était mort dans la nuit, sans confession, sans s'être réconcilié avec Dieu par le ministère du prêtre. Il n'avait pas connu ce lendemain auquel il renvoyait sa conversion.

Hélas ! mes frères, nous sommes tous ainsi. Nous escomptons un avenir qui n'est pas à nous, et nous refusons de profiter du temps qui nous est donné présentement, pour rentrer en grâce avec Dieu, et assurer notre éternité — « Tout cela, me direz-vous peut-être, est vrai lorsqu'il s'agit des malades. Et c'est témérité de leur part que de renvoyer au lendemain leur pénitence. Mais lorsqu'on jouit d'une bonne santé, lorsqu'on sent bouillonner en soi les énergies de la jeunesse et circuler dans ses veines un fleuve de vie, lorsqu'on est dans la force de l'âge ou dans le calme et la tranquillité d'une verte vieillesse, rien ne presse. Plus d'une aurore encore se lèvera pour nous après le jour d'aujourd'hui, et nous pouvons remettre à demain cette conversion qui nous pèse. » Tel est le langage de ceux qui parmi vous remettent de lendemain en lendemain l'œuvre de leur réconciliation. Or, c'est là un langage insensé. Car de celui qui gît anéanti dans son lit de douleur, et de celui qui jouit en ce moment de la plus florissante santé, lequel des deux touche de plus près aux portes de la mort ? Le peut-on prévoir souvent ? Que de fois, dans nos villes ou dans nos campagnes, n'arrive-t-il pas de dire, quand le glas funèbre retentit : « C'est ce pauvre vieillard infirme ; c'est ce malade ; c'est cet agonisant, qui est mort sans doute... Dieu l'a donc enfin délivré ! » Mais non ; il n'en est rien ; et l'instant d'après on apprend avec stupeur que ce glas sonne le trépas de cet homme, de cet adolescent, de cette femme que l'on avait vu passer le matin, une heure, un moment auparavant, se rendant à ses affaires, à ses travaux accoutumés.

Ah ! mes frères, nous sommes si fragiles ! nous sommes environnés, au dehors et au dedans, de tant de dangers ! Mais une seule petite goutte de sang, épanchée par je ne sais quelle fissure des voies normales de la circulation, peut suffire à nous tuer, à nous foudroyer en moins d'une seconde ! Ah ! vous qui vous promettez de longues

années encore, prenez garde ! Peut-être l'ombre de la mort vous couvre-t-elle déjà...

C'est téméraire, d'une témérité atteignant à la folie, de remettre sa conversion à demain, quand demain peut-être on ne sera plus qu'un cadavre !

Que je reconnais bien là les ruses du démon ! Pour faire tomber nos premiers parents dans le péché, le démon tâcha de leur persuader qu'ils ne mourraient pas pour leur désobéissance. De même il tâcha à nous persuader, non point que nous ne mourrions jamais, — le piège serait trop grossier, — mais que nous ne mourrions pas de sitôt, que nous ne mourrions pas encore cette année, ni l'année suivante, ni celle d'après, et ainsi de suite. Quelle funeste erreur, et que de victimes éternelles n'a-t-elle point faites !

O pécheurs, je vous en conjure, cessez d'hésiter et de différer ! Le temps s'offre à vous en ces jours pour vous réconcilier avec votre Dieu et rentrer en grâce auprès de lui. N'attendez pas plus longtemps. Venez vous frapper la poitrine avec componction aux pieds du prêtre, ministre des pardons divins, et vous relever absous. Il en est temps !... Encore un peu, et peut-être il sera trop tard.

## II

L'avenir n'est à personne, mes frères, l'avenir n'est qu'à Dieu ; et nous ne sommes certains ni d'un jour de plus, ni de la fin de la journée commencée, ni d'une heure, ni d'un instant. Mais quand bien même l'avenir se dévoilerait à nos yeux pour nous promettre encore une longue suite d'années, qui sait si parmi ces milliers de jours il y aura pour nous un jour de salut ? Car, mes frères, comprenez-le bien, la grâce de Dieu a ses moments ; elle nous visite à certaines heures, à de certaines époques. Elle passe et repasse aux abords de ces cœurs obstinés, dix, vingt, cent fois, mille fois peut-être et plus encore ; elle est assez forte, si le pécheur se jette entre ses bras, pour le retirer des plus profonds abîmes ; mais si le coupable s'endurcit à repousser toujours ses sollicitations, il vient un temps enfin où la miséricorde divine passe une dernière fois, pour ne plus revenir. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : « *Timeo Jesum prætereuntem, et non revertentem* : Je crains Jésus qui passe et qui ne revient plus ». C'est ce qui faisait crier aux Juifs par le prophète Isaïe : « *Querite Dominum, dum inveniri potest* : Cherchez le Seigneur, pendant que vous pouvez le trouver »<sup>1</sup>. « Car, disait Notre-Seigneur, un jour viendra où vous me chercherez mais où vous ne me trouverez pas : *Queretis me, et non invenietis* ». C'est ce qui faisait écrire par saint Paul aux Corinthiens : « *Ecce nunc tempus acceptabile ; ecce nunc dies salutis* : Voici maintenant un temps de réconciliation ; voici des jours de salut »<sup>2</sup>. C'est ce qui faisait pleurer le Sauveur sur la malheureuse Jérusalem, — image trop exacte d'une âme obstinément aveugle, — parce qu'elle n'avait pas connu le jour du salut qui lui était donné, et où le Seigneur lui apportait la paix et le pardon et la visitait par sa grâce<sup>3</sup>.

Mais j'entends quelqu'un de vous m'objecter que Dieu est pour l'homme plus qu'un père, qu'il a pour lui plus que l'amour de la plus tendre des mères : « *Nemo tam pater, nemo tam mater* ». Or un père, une mère ne se lassent point de pardonner à leurs enfants. A plus forte raison est-il impossible que Dieu refuse de pardonner jamais aux pécheurs. — Je répondrai : « Un père, une

<sup>1</sup> LV, 6.

<sup>2</sup> II Cor., VI, 2.

<sup>3</sup> Luc, XIX.



mère, c'est vrai, sont toujours prêts à couvrir de leur pardon les fautes et les faiblesses d'un fils, d'une fille, sincèrement repentants. Dieu de même a dans son cœur de Père d'innombrables réserves de miséricorde et de pardon, pour nos faiblesses et nos fautes. Mais un père, mais une mère n'ont plus que malédiction et colère pour un enfant qui refuse le pardon qu'ils lui offrent pour ses offenses passées, et qui ajoute sans cesse de nouvelles offenses aux premières. Eh bien ! il n'en va pas autrement de Dieu. Par l'appel mille fois répété de sa grâce, il invite le pécheur à venir chercher, au saint tribunal, le pardon que son infinie bonté brûle de lui accorder. Mais si le pécheur s'obstine, s'il refuse avec une criminelle indifférence de solliciter son pardon, s'il persiste dans ses offenses passées, chaque jour accrues de nouvelles offenses, croyez-vous que la colère de Dieu ne va pas s'enflammer à la fin ? »

Dieu du reste s'est clairement déclaré sur ce point : « Malheur ! s'est-il écrié par la bouche de son prophète ; malheur à toi qui me méprises ! Car ne vais-je pas à mon tour te mépriser ? *Vae qui spernis ; nonne et ipse sperneris ?* »<sup>1</sup> Or, quoi ! n'est-ce pas mépriser Dieu que de remettre toujours à plus tard sa conversion ? On se confessa, dit-on, quand on n'aura plus rien à espérer de cette vie et qu'on sentira venir la mort. Jusque-là, on vivra dans le péché et dans le vice. — Est-il rien de plus injurieux et de plus méprisant pour Dieu que de pareils sentiments ? Ainsi donc on se donnera à Dieu quand on ne pourra plus se donner à ses vices et à ses débauches ! On se donnera à Dieu quand on n'aura plus à lui offrir qu'un corps usé de vieillesse, un corps repu de crimes, de voluptés grossières, de libertinage pendant toute une longue vie ! On se donnera à Dieu quand d'une longue série d'années on n'aura plus à lui consacrer que les derniers instants d'impuissance qu'on ne peut plus faire servir à la satisfaction de l'égoïsme et de la passion ! Ainsi, l'on ne fera que jeter à Dieu les derniers restes du démon ! On ne voudra le servir enfin, à la toute dernière extrémité, qu'après s'être « donné du bon temps » et avoir contenté toutes ses passions !

Comprenez-vous bien, mes frères, la grandeur de cette injure faite à Dieu, de ce mépris pour Dieu ? Notre âme a été créée pour être le temple et la demeure de Dieu ; et l'on ne veut la lui donner qu'après l'avoir longtemps prostituée aux démons les plus vils, et qu'après l'avoir souillée d'un grand nombre de crimes ! Toute notre vie doit être consacrée au service de Dieu, et l'on veut d'abord l'employer presque toute au service du démon, ne réservant au Seigneur que ce qui ne pourra plus servir au péché ! Ya-t-il indignité pareille à celle-là !

Et Dieu se contenterait, mes frères, de ce rebut du démon, de ces restes usés d'une vie qui s'éteint ? « Malheur à vous qui m'avez méprisé, car à mon tour je vous mépriserai ! » Telle est la réponse de notre Dieu. « Vous n'avez pas voulu de moi pendant la vie ; à mon tour je ne veux point de vous à la mort. Vous m'avez rejeté, je vous rejette ; vous m'avez repoussé, je vous repousse. Vous me cherchez maintenant, mais je me déroberai à vous ; vous voudriez vous convertir à moi, mais moi je me détourne de vous ». Oui, aux derniers moments, mes frères, sentant que la terre nous laisse, que la vie nous échappe, que tout espoir est perdu pour nous du côté de ce monde, nous songerons peut-être à nous convertir, à nous tourner vers Dieu. Mais qui sait si Dieu ne nous dira point alors comme à ces Juifs dont il est parlé au premier chapitre d'Isaïe :

Retirez-vous, et ne paraissez point devant moi pour me présenter une offrande indigne de moi. Je ne vous connais plus, et votre offrande m'est à dégoût. Ce que je voulais, c'étaient les prémices de vos années. Mais non, le démon seul en était digne ! Ce que je voulais, c'étaient ces années de prospérité, qui furent pour vous des années de dissolution et d'iniquité ; je voulais ces années de force et de santé, que vous avez consumées à la poursuite des richesses, des honneurs, des voluptés coupables ; je voulais cette jeunesse, que vous avez immolée sur l'autel du vice et de la débauche ; je voulais cet âge mur, qui s'est passé dans les intrigues de votre ambition démesurée. Mais tout cela vous me l'avez refusé ; et vous venez, aujourd'hui que la mort vous presse, m'offrir, non par amour, mais par lâcheté et par peur de ma justice qui s'avance contre vous, je ne sais quels débris et quels restes ignominieux. Arrière ! Votre offrande m'est abominable et odieuse ; je la réprouve. Otez-vous de devant mes yeux, et allez, maudits, aux flammes éternelles !<sup>1</sup>

Ah ! pécheurs ! revenez à Dieu lorsque ses bras vous sont encore ouverts ! Donnez-vous à lui, lorsqu'il est encore prêt à vous recevoir. Allez à lui lorsqu'il veut bien encore faire à votre rencontre les premiers pas. Cherchez-le, pendant que vous pouvez le trouver. Ah ! mes frères, cherchons Dieu, tandis que lui-même nous cherche, nous appelle, nous désire. Ne faisons que cela avant la mort, de chercher Dieu ! Avant que le soleil pâlisce à nos yeux, s'enfonçant peu à peu dans la nuit éternelle où l'on ne peut plus chercher Dieu, cherchons-le, ce Dieu, notre fin dernière, ardemment, persévéramment, amoureux ; poussons vers lui des plaintes et des soupirs ; versons à ses pieds les larmes si belles et si précieuses du repentir, plutôt que d'aller pleurer de rage et de grincer des dents dans l'éternelle société des damnés, coupables d'avoir cherché Dieu quand il n'était plus temps !

### III

Et quand bien même la miséricorde divine nous demeurerait toujours assurée, malgré notre malice et notre obstination à en abuser, ce ne serait pas une bonne raison pour nous de remettre à plus tard notre conversion. Car lors même que la grâce de Dieu ne nous manquerait pas, la volonté et l'énergie nécessaires pourraient bien nous manquer plus tard, plus encore qu'aujourd'hui.

Un illustre poète anglais de ce siècle, lord Byron, nous a laissé le récit des souffrances et de la captivité d'un malheureux prisonnier d'Etat, enfermé dans la forteresse de Chillon, au bord du lac Léman. Lorsqu'après de longues années de captivité dans son cachot ténébreux, on vient enfin pour le délivrer, l'infortuné ne répond à l'annonce de sa délivrance que par un gémissement ; on brise avec mille peines ses fers entrés dans les chairs ; on le porte au grand air, à l'air pur de ce lac charmant, à l'air libre plein de rayons de soleil et de parfums de fleurs. Mais, habitué à ses ténèbres et à son esclavage, le malheureux pousse une plainte douloureuse ; la lumière fatigue ses yeux, que la nuit seule a remplis pendant tant d'années ; il supplie d'un cri déchirant qu'on le reporte à l'ombre de sa prison. Ainsi, loin de rien faire pour s'affranchir lui-même, il repousse la liberté que lui apportent ses concitoyens. L'habitude de l'esclavage avait asservi jusqu'à son âme, jusqu'à ses désirs. Il n'avait même plus la force et l'énergie de soupirer vers la délivrance !

Trop ressemblante image, mes frères, du pécheur qui a vécu dix ans, vingt ans, cinquante années, toute une longue vie, dans les fers du démon, et qui arrive ainsi à la fin de ses jours ! Son âme, ha-

<sup>1</sup> Is., xxxiii, 1.

<sup>1</sup> D'après Bourdaloue, *Sermon pour le lundi saint*.



bituée à cet esclavage, n'a même plus le ressort nécessaire pour s'élancer vers la délivrance. Lorsqu'on lui parle de lui rendre, par les secours de l'Eglise, la sainte liberté des enfants de Dieu, il supplie d'une voix quelquefois gémissante, mais plus souvent chagrine et colère, qu'on le laisse tranquille : « Laissez-moi donc la paix ! » Que de fois cette triste réponse n'a-t-elle pas accueilli, au chevet des malades à la veille de leur dernier jour, les propositions du prêtre offrant, de la part de Dieu, le pardon, le rachat, la rédemption, à ces âmes esclaves du démon !

Vous protestez, mes frères, qu'il n'en sera pas ainsi de vous, mais que vous recevrez avec joie la visite du prêtre ! Vous rompez alors, par une sincère et fervente confession, le sceau d'airain qui fermait jusque là vos lèvres en présence du ministre de Dieu siégeant au saint tribunal. Mais aujourd'hui, ajoutez-vous, vous ne vous en sentez pas le courage. — Paroles dignes d'être pleurées par nous pasteurs, avec toutes les larmes de notre cœur ! Eh quoi donc ! aujourd'hui que tout conspire à vous faciliter la pénitence, vous n'avez point l'énergie de vous convertir ; et dans dix ans, dans vingt ans, quand l'habitude du péché aura éterné et paralysé les puissances de votre âme, obscurci votre entendement, affaibli votre volonté, vous prétendrez avoir alors cette énergie dont vous vous plaignez de manquer aujourd'hui ! Mais vous ne savez donc pas les ruines qu'entasse dans l'âme l'habitude du péché ? Elle y cause les mêmes ravages qu'accomplissent en nos corps ces microbes découverts par la science contemporaine. Qu'un seul de ces microbes s'attache et vive dans nos chairs : vite il engendre des milliers de petits êtres malfaisants de son espèce, il devient légion, il envahit nos membres par colonies innombrables, il se mêle à la masse de notre sang pour le vicier et l'appauvrir ; en quelques années, en quelques mois parfois, cet ennemi de notre vie, que l'on n'a pas eu soin d'expulser dès le début, fait de l'homme le plus robuste un agonisant hâve et décharné, un poitrinaire, un fiévreux à l'état désespéré, cadavre demain !

Voilà bien la juste image de l'œuvre de mort consommée dans nos âmes par le péché !

Et c'est donc, m. f., quand le péché dans votre âme sera devenu légion et en aura dévoré toutes les énergies vitales, c'est quand elle sera agonisante, sans ressort et sans défense, c'est alors que vous espérez être capables de cet effort dont vous n'avez pas le courage aujourd'hui, quoique moins affaiblis ? Non, je vous en prie, ne croyez point cela, n'espérez pas l'impossible.

C'est tout de suite, pécheurs, c'est aujourd'hui que vous devez vous convertir. Tous, au sortir de cette chaire, je vais vous attendre au saint Tribunal, au tribunal de la réconciliation, du pardon. Oh ! vous saurez après cela combien il est doux d'être rentré dans les bonnes grâces de son Dieu ! Votre conversion n'assurera pas seulement votre bonheur en l'autre vie ; mais dès cette terre elle vous fera goûter un bonheur tout céleste, dont les joies du monde ne sauraient approcher.

Car il vous arrivera ce qui est arrivé au saint homme Tobie, dont je veux en quelques mots vous achever l'histoire :

Le reste de sa vie se passa dans la joie ; et ayant beaucoup avancé dans la crainte de Dieu, il mourut en paix <sup>1</sup>.

Le jeune Tobie, après la mort de son père et de sa mère, sortit de Ninive avec sa femme et ses enfants, et il retourna chez son beau-père et sa belle-mère ; et il eut soin d'eux, et il leur ferma les yeux. Et lui-même, après qu'il eût vécu quatre-vingt-dix-neuf ans dans la crainte

du Seigneur et dans la joie, ses enfants l'ensevelirent avec honneur.

Et toute sa parenté et toute sa famille persévérèrent dans une bonne vie et dans une conduite sainte, de sorte qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes, et de tous les habitants du pays <sup>1</sup>.

Voilà, mes frères, voilà qui doit nous servir d'exemple. Car après une heureuse conversion, une salutaire pénitence, opérées en ces jours favorables, en ces jours de grâce et de miséricorde, il nous faudra persévérer, comme les enfants de la famille de Tobie, dans une bonne vie et dans une conduite sainte, de manière à être aimés de Dieu et des hommes, et à mourir de la mort si douce et si enviable des justes.

O bon Jésus, par votre amoureuse passion, par votre croix, arbre de vie et de salut, par vos plaies sacrées, accordez à tous ceux qui sont ici présents à vos pieds, accordez à tout mon peuple, à tous les pécheurs, et à moi-même, des grâces de choix qui fassent de nous des repentants, des convertis, des persévérants et des élus ! Ainsi soit-il !

FIN

## PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX DE LA SALLE

(7 AVRIL)

*Non ab hominibus, neque per hominem, sed per Jesum Christum.*

Etabli non par les hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ. (Gal., I, 1).

Nous sommes au grand siècle de Louis XIV. La France recueille la moisson de gloire semée par une fidélité opiniâtre à la cause de l'Eglise, et par les vertus et les œuvres des François de Sales, des Vincent de Paul, des Bérulle, des Olier, des Boudon et de leurs innombrables disciples. Au reste, au milieu même d'une grandeur qui la place à l'apogée dans l'histoire des nations, la France ne reste pas sans de sérieuses appréhensions et sans d'immenses besoins. L'instruction et l'éducation, gravement atteintes par les guerres de religion, avaient perdu cet état prospère qui faisait dire au <sup>xv</sup>e siècle à un ambassadeur vénitien : « En France tout le monde sait lire et écrire. » Il était urgent de trouver pour les classes laborieuses des maîtres habiles pour les instruire selon les exigences créées par les progrès de l'esprit humain, progrès, d'ailleurs, si souvent contestables et si facilement tournés vers la licence et vers le mensonge !

Dieu se souvint une fois de plus de notre pays, le plus beau royaume après celui du ciel. Pour l'édification de la noblesse et du clergé, mais surtout pour l'instruction et l'éducation de l'enfant de l'artisan et du pauvre, il donna à la France un grand chrétien et un grand homme, Jean-Baptiste de La Salle. Il convient à une cité qui depuis si longtemps possède des Frères des Ecoles chrétiennes, et les entoure de ses sympathies et de son respect, d'honorer dignement leur Père et leur Fondateur. Il appartient à une cité qui n'a échangé les armes que pour l'industrie, et un peuple de soldats que pour un peuple d'ouvriers, de glorifier l'homme divin dont la vie tout entière fut une

<sup>1</sup> xiv, 4.

<sup>1</sup> xiv, 14-17.



longue immolation aux intérêts les plus essentiels de la classe ouvrière.

Homme divin, je l'ai dit, et je le montrerai dans tout ce discours : homme divin dans la *préparation* de son œuvre, homme divin dans la manière dont il l'a *réalisée*, homme divin dans la *glorification* que Dieu et les hommes lui ont décernée. *Non ab hominibus, neque per hominem, sed per Jesum Christum.*

## I

Un saint prêtre de Paris, M. Bourdoise, eut l'idée d'établir une association pour demander à Dieu des maîtres chrétiens, et deux années après Jean-Baptiste de la Salle vint au monde. Un ancien avait dit, avec cette lumière du Verbe de Dieu qui éclaire tout homme venant en ce monde : « Le plus grand respect est dû à l'enfance. » Mais la Providence qui dispose de l'homme avec tant d'égards, épuisa les plus grandes de ses ressources en prédestinant M. de la Salle à l'éducation des enfants. Avant d'apporter au service de ces petits, dont les anges voient la face de Dieu dans les cieux, la sagesse la plus consommée et la sainteté la plus parfaite, de la Salle mit d'abord à leurs pieds, pour l'amour du Christ, une lignée vieille de beaucoup de siècles et comptant des membres distingués dans la magistrature et dans l'armée. Louis de Gonzague parut revivre dans l'enfant destiné à avoir tant à cœur l'innocence et la religion des enfants. Dès le plus bas âge, il n'aimait que la prière et la retraite, et un jour qu'il avait eu à subir le spectacle des fêtes mondaines, il fallut pour le consoler et arrêter ses larmes lui lire la Vie des saints. Ecclésiastique du consentement de ses parents mais contrairement à leurs aspirations, il ne négligea ni la piété ni la science. Il devint Docteur en théologie ; il était d'ailleurs chanoine de la Métropole ; toute la ville connaissait et admirait sa régularité, sa ferveur, son amour du bien, et c'est en cette situation que vint le trouver l'œuvre des Maîtres chrétiens.

La marche habituelle de la Providence ressort admirablement dans la fondation de cette œuvre : on y remarque les commencements imperceptibles, la lenteur, les répugnances de celui qui devait être l'instrument du ciel pour cette grande entreprise, les circonstances en quelque sorte fortuites, enfin la main de la femme chrétienne, sans le concours de laquelle rien de grand ni de durable ne se fait dans l'Eglise de Dieu. Une grande dame de Rouen qui s'était convertie de la mollesse, de la vanité et de la dureté pour le pauvre, à une vie pénitente et sainte, s'attache à l'instruction des enfants abandonnés. Un de ses commissionnaires en bonnes œuvres, le prêtre Niel, vient frapper un jour à la porte du Bienheureux que connaissaient toutes les âmes ferventes, et demander l'hospitalité pour quelques maîtres novices. M. de la Salle consentit à les recevoir, et ce fut le grain de senevé d'où sortit l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

Qui pourra dire au prix de quels sacrifices l'homme de Dieu arriva à en devenir le Fondateur et le Père ? D'abord il lui fallut loger chez lui, dans sa maison, des hommes sans éducation, sans conversation, sans civilité, et qu'en d'autres temps il aurait mis bien au-dessous de ses valets. Bientôt il n'eut plus avec eux qu'une seule table : doucement élevé, il ne pouvait s'habituer à des mets grossiers, il dompta sa délicatesse à force de diète, et un jour on put servir au transformé de la pénitence, de l'absinthe au lieu de légumes sans qu'il s'en aperçut.

Mais arriva la question de finances. « Vous êtes riche, lui disaient les néophytes de l'enseignement

populaire et gratuit, nous, nous sommes pauvres ; et quand les fatigues auront usé nos forces, que deviendrons-nous ? » Question majeure : M. de la Salle la résolut en saint. Déjà il avait quitté son canonat, le laissant par un complet détachement, non à son frère, mais à un étranger. Maintenant il donne son riche patrimoine. L'hiver est rigoureux, la famine désole le pays ; il le distribue tout entier, non à ses maisons, mais aux indigents. Et voilà le maître et les disciples semblables aux oiseaux des champs qui chantent les louanges de Dieu en s'élevant vers le ciel, n'ayant plus qu'un seul et même fonds, l'abandon total à la Providence !

Alors on vit cet homme mort à lui-même employer toutes ses forces à achever sa sanctification pour la reverser sur les siens. De seigneur qu'il est dans l'ordre civil et ecclésiastique, il devint instituteur, il fit l'école lui-même, et il s'en acquitta merveilleusement. Cette pierre hérissée de pointes, c'est pour le réveiller quand sa tête tombe accablée par le sommeil. Cette étroite cellule où l'on ne serait commodément qu'à genoux, c'est sa chambre. Ce sang qui marque le pavé, c'est le sien qu'il a prodigué dans les véhémences de sa ferveur. Un jour il commanda, pour n'être plus supérieur, et on le vit, lui, Docteur en théologie, aux genoux d'un simple frère, sollicitant des permissions pour les moindres actes. Un soir un voleur lui rejeta sa capote, après l'avoir dépouillé, trouvant ce manteau trop mauvais, même pour un misérable. Une autre fois il s'assit sur une borne pour manger un morceau de pain bis qu'il avait mendié et qu'une femme lui avait donné après l'avoir injurié. Excès sublimes de l'amour divin, imités de Manréze, de l'Alverne, de Subiaco, excès que le monde ne comprend pas, lui qui est fou dans la poursuite des plaisirs, mais que justifie et au-delà tout ce qui se rencontre de souffrances volontaires dans la Passion douloureuse de l'Homme-Dieu !

Une famille irritée, un chapitre mécontent, une ville tout entière choquée, scandalisée : tels furent les premiers résultats d'une ferveur aussi singulière. L'archevêque Le Tellier traita de la Salle de fou, et on entendit les meilleures têtes qui répétaient : « Priez pour M. de la Salle qui perd l'esprit. »

A deux siècles de distance, il apparaît visiblement que c'était l'esprit de l'homme que perdait M. de la Salle, et pour se laisser diriger par un esprit incomparablement supérieur, l'esprit de Dieu ! Ce n'est pas que l'Angé de l'extase ou de la vision l'eût touché de ses ailes. C'était un esprit froid, positif, pratique, calculateur. Si j'ose m'exprimer de la sorte, c'était un saint en prose, il voyageait à pied sur cette terre d'exil. Mais que de voix se firent entendre à son âme de jeune prêtre pour l'encourager dans sa résolution ! Voix de Jésus-Christ qui lui disait : « Amène-moi ces petits enfants, assure-moi leur vie en sa racine et en ses fleurs. » Voix de l'Eglise qui lui répétait : « Dissipe l'ignorance des classes populaires ; c'est de cette ignorance que viennent les plus grands maux pour la religion. » Enfin une autre voix dut parler aussi au cœur de M. de la Salle. Les nuits du vendredi et du samedi de chaque semaine, il les passait tout entières en oraison auprès du tombeau de saint Remy. Sans doute que l'apôtre des Francs ne manqua pas de l'émouvoir ; sans doute que le premier et le principal des ouvriers qui ont fait notre belle France, ne manqua pas de lui dire : « De grandes choses se préparent dans l'avenir au sujet du peuple et de la classe ouvrière. Ah ! bienheureux celui qui a l'intelligence sur l'enfant du pauvre et de l'ouvrier. Avant les bouleversements, c'est lui qui préparera les consolations et les gloires,



en élevant les âmes pour la fidélité et pour le martyre ; et après que les mauvais jours seront passés, c'est lui qui se retrouvera pour sauver les ruines. »

Quant au moule dans lequel de la Salle coula son institution, qui oserait prétendre qu'il est trop parfait ? Il est vrai qu'il sépare le chrétien du monde, qu'il le consacre par des vœux, que par la pénitence et l'austérité il fait une petite Trappe de chacune de ses maisons. Mais écoutez, pour l'approuver, les plus obstinés adversaires avec les plus ardents défenseurs, le député Compayré avec le baron Cauchy. « L'instituteur religieux, nous dit le premier, a tous les avantages, parce qu'il est libre de tout lien, parce qu'il obéit à la discipline, parce qu'il parle au nom de Dieu, et parce qu'il pense à l'éternité. » — « Se consumant dans des travaux obscurs, sans espoir de récompense sur la terre, dit le second, il faut à l'instituteur une âme magnanime, élevée par l'esprit de sacrifice et d'amour à une hauteur de dévouement que le commun des hommes ne peut même concevoir. » — « Moins de nature, plus de grâce ! » disait de la Salle. Ah ! ce n'est pas la grâce qui est de trop, ce n'est pas la piété, l'amour de Dieu, la crainte de Dieu : il n'y en a jamais assez. Ce qui est de trop, ce sont les vices qui se traduisent par tous les délits, par tous les désordres, par tous les crimes. Et personne n'ignore que c'est la religion et la sainteté des uns qui fait la vertu et l'honnêteté des autres, comme ce sont les rayons des sphères supérieures qui maintiennent dans notre atmosphère la chaleur et la vie. De la Salle pensa aux saintes exigences du christianisme, il pensa à la dignité d'ange de l'enfant, à son âme qui vaut le monde entier ; il pensa aux maîtres, à l'importance et aux difficultés de leur mission, et écrivant une règle pour des laïcs qui devaient être des maîtres d'école, il porta ses regards jusqu'aux constitutions des Benoît et des Bruno, et cherchant la consigne qu'il fallait leur donner, il n'en trouva pas d'autre que celle-ci : « Vivre à Dieu par la foi jusqu'au plus complet renoncement. »

O mon pays, tu es béni de Dieu ! Dieu a eu pour toi trop de prédilection et trop de tendresse ! Il en est de toi comme de ces terrains que les eaux ne sauraient emporter, parce qu'ils sont retenus par les racines des grands chênes que Dieu y a plantés. Terre des Vincent de Paul, des Olier, des Nobletz, des Grignon de Montfort, des de la Salle, tu es la terre des saints, et tu ne périras jamais !

## II

De la Salle a posé le seul fondement véritable et solide, Jésus-Christ. Il peut avoir des disciples ou des émules, il ne saurait avoir de contradicteurs. Mais depuis que Dieu a résolu de faire de la croix la Rédemption du genre humain, il a choisi la douleur comme le principal instrument de ses plus hautes miséricordes, il n'a pas voulu qu'aucune belle œuvre s'élevât qu'elle n'eût été cimentée d'abord par la sueur et par les larmes, ni qu'aucun saint terminât sa carrière qu'il ne montrât sur son front ce je ne sais quoi d'achevé qu'apporte avec lui le malheur. Personne ne fut plus éprouvé que de la Salle, personne ne se vit en butte à plus de contradictions. S'il existe, s'il subsiste, surtout s'il réussit, c'est uniquement par la force d'en haut. Homme de Dieu dans la conception de son Institut, il fut homme de Dieu surtout dans la manière dont il l'établit, par l'épreuve et les souffrances.

Souffrances d'abord à cause du cachet tout surnaturel qu'il avait imprimé à sa congrégation. Obligé à une vie extrêmement dure, il vit ses premiers compagnons, moins forts que lui et enrichis de moins de grâces, s'en aller les uns après

les autres. Voué à une pauvreté absolue, et n'ayant d'autre fonds que la Providence, il traversa des années de famine au milieu de difficultés inouïes et connut, lui et les siens, les tempêtes du besoin. « Que ce serait un grand bonheur, disait avec sainte Thérèse cette âme affamée des biens célestes, si nous venions à mourir de faim ! »

Souffrances à cause des oppositions que souleva son entreprise. Les maîtres écrivains de ce temps-là lui firent une guerre acharnée. Ils avaient comme le monopole de l'enseignement élémentaire, ils étaient d'ailleurs incapables, insuffisants, prodiges de scandales. Partout le Bienheureux les rencontra sur ses pas, lui suscitant mille procès : il les perdit tous ; le procès de sa béatification est le seul qu'il ait gagné. Souvent dans des circonstances si délicates et si pénibles, il vit se retourner contre lui, prévenus ou animés par des idées différentes, ceux dont l'amitié lui était très chère, les Baudrand, les Lachétardie, les hommes à la parole desquels la meilleure société de ce temps-là était accoutumée de se rendre.

Souffrances à cause des afflictions que lui causaient ses propres congréganistes. Pas plus que le divin Maître, il ne se vit épargner les amertumes de la désertion et de la trahison. Ceux-ci commirent des excès dont on le rendit responsable. Ceux-là, et des principaux, après avoir volé sa confiance volèrent son argent, et se sécularisèrent complètement. Un grand nombre intriguèrent contre lui ; on lui ferma la porte des maisons qu'il avait fondées, et dans une de ses lettres se trouve ce cri déchirant : « Les Frères ne veulent plus de moi, les Frères refusent de me reconnaître... »

Au milieu de tant de traverses, que faisait l'homme de Dieu ? Il y opposait la patience la plus invincible. Doux et paisible comme un agneau, il profitait de tout pour ajouter encore à sa perfection ; il répétait sa parole de résignation et d'amour : « Dieu soit béni ! » C'est alors qu'on le voyait prolonger ses jeûnes pendant des années entières, s'efforcer de tout acquiescer en ajoutant à ses pénitences, et dépasser l'héroïsme de ses austérités par celui de ses abaissements. Tous les saints ont leur vertu spéciale ; la sienne, c'est d'avoir montré ce courage patient, résigné, indomptable, que Sénèque appelait le dernier effort du cœur humain, et qui est par la foi, l'humilité, l'anéantissement, le dernier effort du cœur chrétien.

Une dernière source d'épreuves pour le saint homme coûte davantage à signaler. Vous n'attendez pas que je vous trace un tableau même abrégé de l'histoire du jansénisme. Vous savez que c'était une hérésie très savante, très subtile, très opiniâtre, la plus pharissienne de toutes, qui altérait la foi par la désobéissance, l'espérance par des doctrines de désespoir, la charité par une crainte d'esclave, et qui n'affectait des dehors spécieux que pour arriver à mettre une vertu superbe et même profane à la place de la piété chrétienne. Un homme austère tel que de la Salle devait plaire à la secte. On fit tout pour le gagner. Mais, ô privilège des âmes humbles ! il ne s'illusionna pas un instant. A peine l'Institut fondé, il envoya des Frères à Rome, on l'entendit répéter lui-même : « J'irai à Rome. » Et les Jansénistes l'ayant désigné comme « appelant, » lui qui ne répondait à aucune calomnie, déclara publiquement qu'il n'appartenait pas au parti. Mais le parti, c'étaient les hommes considérables du temps, et il y eut contre celui qu'on nommait « le prêtre romain » beaucoup de haines et de persécutions. L'archevêque de Paris trompé, alla jusqu'à lui dire : « Monsieur, vous n'êtes plus supérieur. » Et comme les jours suivants il se présentait, versant des larmes, le front contre terre, faisant amende honorable pour la résistance de ses Frères qui avaient déclaré ne vouloir



d'autre supérieur que lui, Noailles le laissa en cette situation.

Solitudes de Parménie et de Saint-Maximin, solitudes de la Provence et de la Grande-Chartreuse, dites-nous quels étaient, au milieu de ces tribulations, les sentiments du saint homme ! « Je n'ai qu'un moyen, écrivait-il, d'épargner à mes adversaires plus de rage et plus de fautes, c'est de me cacher. » A la fin il se retira dans la maison de Saint-Yon, à la porte de Rouen. A force d'instances, il obtint qu'on le démit de sa charge de supérieur, et on le vit durant deux années se soumettre comme un enfant aux ordres d'un simple Frère. Tandis que son corps était brisé, tandis qu'il était miné par la maladie, tandis qu'il n'avait plus de force que pour l'oraison et la renoncement, les orages continuaient sur sa tête. Contre lui, docile comme un agneau, et qui au moins depuis l'établissement de l'Institut n'avait pas même commis un péché véniel volontaire, contre lui plus pur que l'or éprouvé dans la fournaise, on prépara une sentence d'interdit, et c'est quelques jours après cette injure suprême et d'autres mauvais traitements, qu'au vendredi-saint de l'année 1749, après avoir enduré une rude agonie, il se dressa péniblement, comme un homme qui va à la rencontre de quelqu'un, et il expira.

O Providence de Dieu qui dans la vie des saints comme dans la fondation du christianisme, n'avez voulu agir que par la croix, je vous reconnais, je vous adore, je vous bénis ! Je vous bénis pour les lumières de la foi qui nous arrivent multipliées et indiscutables de tant de forces anéanties et de tant d'obstacles vaincus ! La vie de de la Salle, c'est la traduction à l'usage de toute âme fidèle de cette parole du Christ : « Dans le monde vous aurez à souffrir la tribulation, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Je vous bénis pour les espérances que versent dans nos âmes, au milieu de toutes les afflictions dont l'existence humaine est semée, des épreuves si singulières, à côté de tant de vertu et de tant de sainteté ! Ah ! c'était justice que de la Salle se vouant au bien des classes populaires, le démon apportât plus de haines et plus d'efforts là où le Christ avait mis plus de prédilection, et que la victime entassât plus de souffrances et plus de mérites là où il y avait plus de ténèbres et plus de besoins, et où il devait se rencontrer dans l'avenir plus de dangers et plus de combats !

### III

Dieu est le plus patient de tous les maîtres, il en est le plus reconnaissant et le plus généreux.

1. A peine de la Salle disparu, sa famille s'étendit, comme les rameaux qui naissent plus nombreux quand on a coupé le tronc. A la veille de la Révolution ils se comptèrent : un millier de religieux instruisaient trente-six mille enfants, leur imposant ce bel ordre, cette modestie, ce silence que dès le début de l'œuvre Madame de Montespan avait admirés. Aujourd'hui douze mille membres sont en activité et ils dirigent quatre cent mille élèves. Et ici, rappelant ces fils issus d'un autre Abraham, par vénération pour le fondateur dont ils sont la première gloire, par reconnaissance pour leurs services, qu'il me soit permis de les honorer.

J'honore les hommes qui ont prétendu, eux les premiers, initier le peuple à la belle langue française, à la langue de Pascal, de Corneille, de Racine, de Bossuet, parce que la langue, elle aussi, c'est la civilisation et c'est la patrie, et parce que la langue constitue un lien précieux qui resserre, en les rapprochant, toutes les classes de la société. J'honore ces hommes qui ont pris le costume et toutes les austérités de la religion, pour en faire

pénétrer plus sûrement les sentiments et les convictions jusqu'au cœur de l'enfant, parce que la religion c'est notre tout en ce monde et en l'autre, parce qu'aucune société en aucun temps n'a pu se passer de religion, parce qu'instruire l'enfant sans l'élever c'est l'instruire pour le duel et pour le suicide, c'est l'instruire pour le pétrole, pour la dynamite et pour la prison. J'honore ces hommes, laborieux agriculteurs dans le champ de l'instruction, soldats ignorés dans les combats du devoir, pauvrement vêtus, pauvrement nourris, portant avec eux l'allègement pour les familles, pour les communes et pour la société, et enseignant par leurs exemples la science la plus difficile, mais la plus indispensable pour la force et la gloire d'une nation, la science de prier, d'obéir et de souffrir ! J'honore ces hommes que Napoléon 1<sup>er</sup> a loués, qui ont rendu populaire et béni en Afrique, à Constantinople, au Canada, en Asie, partout, le nom de la France avec celui du Christ ; qu'on a vus dans nos malheurs, forts comme des héros, parmi nos mourants et nos blessés, et auxquels Paris a décerné un prix, voulant oublier qu'en fait de prix la religion ne saurait en ambitionner qu'un seul, la croix de Jésus-Christ.

A la simple perspective de tant de religieux sanctifiés et de tant d'âmes marquées au sceau de la foi, du fond de votre tombe, B. de la Salle, tressaillez d'allégresse ! Le sacrifice de vos mains a été accepté et béni ! Les bénédictions des plus grands patriarches, vous les avez partagées !

2. La seconde gloire de de la Salle, c'est la fête que nous célébrons aujourd'hui. Déjà quand il eut rendu le dernier soupir, on répétait : « Un saint est mort ! » On racontait les prodiges de sa vie, on constatait les faits extraordinaires arrivés autour de lui. Et voilà que non content de lui élever des statues comme à un véritable grand homme, on l'a placé sur les autels, ses restes sont des reliques, on proclame son nom avec celui des saints : « Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, priez pour nous ! » Honneur suprême et mérité, et qui a été décerné en son temps.

En son temps, parce que nous mourons d'impénitence et de faiblesse : et de la Salle parlera aux chrétiens d'aujourd'hui contre le débordement et contre la lâcheté, comme il parla aux chrétiens d'autrefois contre une foi sans soumission et contre une religion sans amour et sans confiance. En son temps, parce que nous mourons d'impénitence, de tristesse et de langueur : et de la Salle nous dira la foi d'Abraham, il nous dira l'espérance de Job, il nous dira cette parole qui a été le soupir de chacune de ses journées : « Si Dieu nous humilie, si Dieu nous châtie, si Dieu nous éprouve, si Dieu nous broie, nous espérons encore en Lui. » En son temps, parce que l'avenir est plein de menaces, parce que les événements s'accumulent pour bientôt se hâter et se précipiter : mais depuis les jours de l'ancien Israël jusqu'à ceux de Clovis, jusqu'à ceux de Jeanne d'Arc, jusqu'à ceux de nos plus grands et de nos derniers capitaines, il est un signe qui a été reconnu comme pouvant devenir par la foi et par la prière le signe du salut : c'est la protection des saints !

Saint de notre patrie, saint pour les années sombres que nous traversons, à la suite des Martin et des Louis de France, avec Vincent de Paul, Benoit Labre, Grignon de Montfort, soyez à jamais notre protecteur et notre patron ! Nous croyons à la puissance de vos prières, comme nous croyons à cette croix vivifiante de Jésus-Christ que vous vous êtes assimilée, comme nous croyons à l'Eglise qui vous a béatifié, aux miracles que vous avez opérés !

Parlez pour l'enfance, obtenez pour elle des maîtres chrétiens : c'est la condition nécessaire



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### III

#### Pour les vêpres et la rénovation des promesses du baptême

#### 1

#### L'ÉDUCATION DE L'ENFANT PAR L'ÉGLISE

Vous êtes, parents et enfants, au soir d'un beau jour. Tous les visages sont heureux, toutes les lèvres souriantes. Mais à qui devez-vous ce bonheur ? Qui vous a préparé cette joie intime, ineffable, qui déborde de vos cœurs ? Sous peine de vous montrer ingrats, il faut le proclamer hautement : c'est l'Eglise !

Avant de vous remettre ces chers enfants entre les mains, je voudrais vous dire, parents chrétiens, ce que l'Eglise a fait pour eux, son lent et constant travail de plusieurs années afin d'élever leur esprit, régler leur conscience, former leur volonté et leur cœur.

Vous comprendrez ensuite, non seulement ce que vous lui devez, mais *quelle responsabilité vous incombe* sur le seuil de l'avenir, et je ne crois pas que vous hésitez alors à vous dire dans toute l'honnêteté de votre cœur : « Mes enfants, c'est l'Eglise qui les a faits ce qu'ils sont, qui les a rendus bons et beaux, aimables et obéissants. Elle seule le pouvait, elle seule est capable de les conduire encore et de mener à bien jusqu'à la fin l'œuvre si heureusement commencée : eh bien ! je veux les laisser à l'Eglise, et s'ils tendaient à s'écarter d'elle, je les ramènerai à l'Eglise ! »

#### I

Elle a élevé leur esprit. L'enfant est naturellement religieux. Il peut à peine parler, s'exprimer, et si vous lui dites : « Le bon Dieu te voit ! » il vous croit comme s'il avait la sensation en quelque sorte de la présence divine ; il semble qu'il voie Dieu distinctement, qu'il voie des choses que nous autres, vieillards dans la vie et l'indifférence, ne voyons pas. L'idée d'ailleurs ne lui vient pas de douter, pas plus lorsqu'on lui apprend les vérités principales du christianisme que lorsqu'on lui fait épeler les lettres de l'alphabet. Il a la foi naturelle ; il se soumet aussitôt à l'autorité qui pour lui est infaillible.

C'est que l'enfant est un être enseigné : il vous écoute ; un être croyant : il a foi dans ses maîtres ; surtout un être religieux : il croit en Dieu. Il a tellement le sens religieux, il croit si fermement que si vous lui disiez : « Il n'y a pas de Dieu ! » si vous essayiez de le lui prouver, sa petite raison se révolterait, et il vous répondrait avec l'assurance d'un martyr, comme saint Pierre de Véronne : « Il y a un Dieu, et je crois en Dieu ! » Personne n'a la foi autant que cette âme simple, droite et voyante de petit enfant.

Souvent cette foi est augmentée et fortifiée au foyer de la famille. Grâce à Dieu, beaucoup d'entre nous peuvent redire avec bonheur cette parole de Lacordaire : « Elevé par une mère chrétienne, courageuse et forte, la religion avait passé de son sein dans le mien, comme un lait vierge et sans amertume. » Ah ! les bonnes mères semblables à celles-là, combien nous en connaissons qui sont aussi les premières conseillères, les douces éduca-

trices, les catéchistes persuasives de leurs enfants ! Oui ; vous nous aidez beaucoup dans la rude tâche que nous avons entreprise et que Dieu nous a confiée d'élever l'esprit de vos enfants, mais vous travaillez aussi pour vous. C'est vous qui recueillerez les premières, les plus aimables fleurs de ces jeunes plantes humaines.

L'enfant grandit ; il s'assied sur les bancs du catéchisme ; il écoute. Tout le charme dans ce qu'il voit, dans ce qu'il entend : les hautes vérités qu'on lui rend sensibles, l'église où il vient adorer Dieu, les splendeurs du sanctuaire, l'encens qui embaume la nef, les lumières qui brillent sur l'autel, l'histoire sainte qu'on lui raconte, les grandes figures d'Adam, Eve, Abraham, Joseph, Moïse, des prophètes, surtout le pur visage de Marie, mieux encore l'austère et miséricordieux crucifix, tout fait sur lui une profonde impression.

Les vérités s'enchaînent si bien, elles sont si raisonnées et raisonnables, si logiques et si lumineuses, malgré le mystère qui les voile, qu'il les accepte sans qu'il surgisse en lui le moindre doute. L'ensemble est si beau, si complet, qu'il en demeure ravi, comme le spectateur qui du haut de la tour d'une cité regarde au loin l'horizon qui dessine ses lignes harmonieuses : les forêts, les lointains villages, les sinuosités des rivières, dans la splendeur d'une belle soirée d'été.

Oui, c'est un enseignement complet, car le jour où il entre dans cette église, son cierge à la main, un rayonnement surnaturel au front, dans sa touchante livrée de premier communiant, il sait tout, votre enfant. Il sait ce que ne savaient pas les anciens philosophes, ce que ne savent plus les nouveaux qui entendent s'affranchir de l'Eglise. A ceux-ci demandez : « Pourquoi Dieu vous a-t-il créés ? » Ils répondront : « Je ne sais pas s'il y a un Dieu. Si Dieu existe, je ne connais pas sa nature, et j'ignore pourquoi il m'a mis dans ce monde. » Il semble ainsi que la haute science ne soit qu'une accumulation voulue d'ignorances.

Mais vos enfants, infiniment plus éclairés, vous diront : « Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir sur la terre et le posséder au paradis toujours ! »

« Une réponse sublime, » disait Théodore Jouffroy. Et quand nous les entendons à leurs examens nous dire de ces belles et grandes choses-là, nous ne pouvons nous défendre de murmurer cette prière de Notre-Seigneur : « Mon Dieu, je vous remercie, parce que vous avez caché ces vérités aux sages, et que vous les avez révélées aux petits enfants. *Et revelasti ea parvulis.* »

Sans doute les vérités de la religion sont sublimes et profondes, les plus grands génies n'en atteignent point le fond. Et cependant, ô miracle ! elles sont parfaitement accessibles aux plus humbles intelligences. C'est ce qui faisait dire à un éminent philosophe contemporain : « Je trouve dans la religion catholique un caractère qui me ravit : c'est qu'elle joint la métaphysique la plus savante à la plus parfaite, et si on peut le dire, à la plus efficace simplicité. Il n'y a eu jusqu'ici que la religion chrétienne qui ait eu à la fois la Somme de saint Thomas et un catéchisme <sup>1</sup>. »

#### II

A côté du sens religieux Dieu a déposé dans l'âme de l'enfant le sens de la justice. Le premier élève l'esprit, le second *regle la conscience*. Personne n'est juste comme un enfant, parce qu'il n'est pas encore perverti, que les passions n'ont pas encore faussé sa droiture native. Or, qu'est-ce qui est juste ? C'est ce que Dieu commande.

<sup>1</sup> Jules Simon, *Liberté de conscience*. (Introduction).



Il discerne admirablement le bien du mal : il sait que s'il a mal fait, s'il a menti, volé des fruits au verger voisin, quand même les hommes ne l'auraient ni pris ni vu, il y a quelqu'un qui voit tout, qui l'a vu et qui s'en souvient. Qui lui a appris cela ? Sa bonne nature chrétienne, sans doute ; son père, sa mère qui lui dit tous les jours : « Mon enfant, le bon Dieu te regarde ! » mais surtout l'Eglise, par le catéchisme ; l'Eglise qui non seulement lui apprend ce qui est bien, lui fait discerner ce qui est mal, mais l'amène par son autorité unique, souveraine, à *confesser* ses fautes et à en concevoir du regret.

La confession est peut-être le plus grand chef-d'œuvre et le plus beau triomphe de la grâce. Car, remarquez-le bien, si l'enfant est juste, il n'aime cependant pas à avouer ses fautes. Son premier mouvement quand son maître l'accuse, le reprend, c'est pour dire : « Ce n'est pas moi ! » Mais lorsqu'il est aux pieds du prêtre, il se sent en présence d'une autorité supérieure, divine ; il surmonte la honte de l'aveu, il s'accuse lui-même humblement, il descend jusqu'au fond de son âme, l'étudie, la scrute avec une finesse d'analyse surprenante parfois, et dans sa confession générale, ce qu'il redouterait par dessus tout, ce serait de n'avoir pas tout dit.

Quand même la confession ne serait que d'institution humaine, il faudrait la faire pratiquer à l'homme, parce qu'elle est la grande école de loyauté et de vertu. Certains philosophes païens l'avaient compris et ils la recommandaient à leurs disciples. Ce qu'en effet l'enfant ne révèle pas à son maître, à son camarade, à sa mère même, il le révélera au prêtre pour s'en décharger, pour se sentir pardonné. C'est un des besoins les plus honorables et les plus mystérieux de l'âme humaine.

Mais elle est d'institution *divine*, si bien qu'à la confiance naturelle s'ajoute la grâce du repentir devenu sacrement, grâce qui pénètre l'âme, l'éclaire, la découvre elle-même à elle-même, lui donne cette connaissance si rare, la connaissance de soi-même, tant célébrée par Platon et jamais atteinte par l'âme qui n'est pas chrétienne, car l'homme ne se connaît point à fond, si Dieu ne lui montre les replis obscurs et cachés de sa conscience.

Ah ! la première confession de l'enfant ! Elle marque presque toujours dans la vie. Lacordaire la rappelait encore sur son lit de mort : « Ma mère, disait-il, me conduisit auprès du curé de sa paroisse pour y faire mes premiers aveux. Je traversai le sanctuaire, et je trouvai seul dans une vaste et belle sacristie un vieillard vénérable, doux et bienveillant. C'était la première fois que je m'approchais du prêtre. Je ne l'avais vu jusque là qu'à l'autel, à travers les pompes de l'encens. M. l'abbé Deschamps, c'était son nom, s'assit sur un banc et me fit mettre à genoux près de lui. J'ignore ce que je lui dis et ce qu'il me dit lui-même, mais le souvenir de cette première entrevue entre mon âme et le représentant de Dieu me laissa une impression pure et profonde ! Je ne suis jamais rentré dans la sacristie de Saint-Michel de Dijon, je n'en ai jamais respiré l'air sans que ma première confession me soit apparue sous la forme de ce beau vieillard et de l'ingénuité de mon enfance. » (*Mémoires*).

Non seulement par l'étude de lui-même, de ses habitudes, de ses mauvais penchants, par la confession, l'enfant acquiert une conscience droite ; mais, chose que l'Eglise seule peut obtenir de lui, il fait des efforts volontaires, il lutte contre ses défauts, il travaille à devenir meilleur.

Ce ne sont donc pas des aveux stériles, mais des aveux accompagnés de regrets et de bon propos. Il met la main à l'œuvre sincèrement, courageuse-

ment, il étouffe dans leur germe les mauvaises passions naissantes. Que de vices ont été ainsi éteints dans leur foyer par ces confessions sans détour d'enfants voulant devenir bons ! Châteaubriand, parlant de sa confession de première communion, hésitante d'abord, puis noblement et entièrement franche ensuite : « J'ose dire, ajoutait-il, que c'est de ce jour que j'ai été créé honnête homme. Je sentis que je ne survivrais jamais à un remords ! » (*Mémoires d'outre-tombe*.)

### III

Mais l'Eglise ne se contente pas d'élever l'esprit par la vérité, et de régler la conscience par la distinction du bien et du mal, par l'horreur du péché, la crainte de Dieu et la confession. Ce sont là, à n'en pas douter, de puissants moyens. La pensée du Dieu vivant et voyant, *viventis et videntis* (Gen., xvi, 14), à qui rien n'échappe et qui nous jugera un jour sans rémission, est saisissante et terrible. — L'Eglise tient en réserve cependant d'autres moyens plus pénétrants et plus efficaces encore. Ce qu'elle commande au nom de Dieu en effet, elle aide à le faire, elle le fait accomplir avec allégresse, car elle a formé le *cœur et la volonté* de l'enfant, par l'amour de Dieu, à la vertu, au sacrifice, à tous les renoncements. Il fera tout ce qu'on lui demandera, il consentira aux renoncements les plus héroïques, pour être plus agréable à Dieu, surtout pour bien faire sa première communion.

Comment l'Eglise accomplit-elle ce prodige de changer ainsi la volonté de l'enfant ? Elle lui montre Jésus petit enfant lui-même, qui obéissait ; puis le Sauveur à la recherche de la brebis égarée, l'accueillant, lui, le prodige qu'il est, pour le presser sur son cœur. Et s'il demeure insensible à ces enseignements touchants, elle lui rappelle Jésus au Jardin des Olives, baigné dans sa sueur de sang, puis montant au Calvaire chargé de sa dure croix, rendue intolérablement lourde par les péchés des hommes, enfin mourant une parole d'amour à la bouche.

Ce n'est plus le Dieu du Sinai qui ordonne alors, mais un Dieu plus humain en quelque sorte, un père dont l'attrait, l'appel tendre est irrésistible.

Aussi ne vous étonnez pas que les mois qui précèdent sa première communion, l'on obtienne tout de l'enfant, tout afin qu'il soit plus pur, mieux préparé pour « la réception réelle de Dieu. » (Gratry). Il se corrige de ses défauts, il perfectionne ses vertus naissantes, il prie, il aime. La retraite est pleine d'enchantements et de ferveur, les paroles du prêtre tombent goutte à goutte sur son âme comme une délicieuse liqueur, l'amour divin s'empare de son cœur, broyé de repentir et de regret pour avoir offensé un Dieu si bon ; et quand l'absolution est tombée de la main miséricordieuse du ministre de Jésus-Christ sur sa conscience, il se sent purifié, régénéré, il éprouve une telle félicité qu'il se croit déjà au ciel ; il est devenu si léger maintenant, déchargé qu'il est du poids de ses fautes, qu'il se voit pourvu d'ailes pour s'élever jusqu'à Dieu.

Il est en effet dans ce beau Paradis rêvé par Clovis. Je ne vous en décrirai point les douceurs, mes chers enfants, vous les avez goûtées ce matin, Jésus-Christ a tenu ses promesses. Vous l'avez senti dans votre poitrine, entendu murmurer avec une ineffable suavité à votre âme : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, car je n'ai plus de secrets pour vous. Demeurez dans mon amour, *manete in dilectione mea*. » Et moi je vous dirai : « Vous n'êtes plus maintenant des enfants, mais des hommes, car votre éducation est complète : votre esprit possède la

vérité, votre conscience connaît sa voie, votre cœur formé à l'amour de Dieu ne veut plus s'attacher désormais qu'à ce qui est pur, noble, grand, divin, digne de Jésus-Christ. »

## IV

Voilà, mes frères, ce que l'Eglise a fait pour vos enfants. A-t-elle bien rempli sa tâche et sa mission ? Etes-vous contents d'elle ?

Laissez-moi aussi vous demander si elle est contente de vous. Car son œuvre n'est point achevée, elle ne l'est jamais, tant elle est lente et ardue. Mais l'Eglise ne peut plus la continuer sans vous. Ah ! je vous en supplie, pour vous, pour vos enfants, prêtez-lui votre concours le plus constant.

Vous, vous avez vécu, et dans une époque bien troublée. Je ne vous ferai point votre procès, mais peut-être vous êtes-vous éloignés de l'Eglise, et comme le prodigue, vous êtes allés bien loin. Des fêtes comme celle-ci vous rapprochent, vous ramènent. Vous avez vieilli, votre front s'est creusé de rides : l'Eglise est demeurée jeune, elle redit à vos enfants les mêmes choses qu'elle vous disait autrefois, avec la même conviction, le même charme ; son visage demeure immaculé, *non habentem maculam neque rugam*, son cœur est toujours aussi maternel. Mais le vôtre n'a-t-il point de ces rides douloureuses qu'on appelle des regrets et des remords ? Quand vous voyez vos enfants si heureux parce qu'ils ont recouvré leur innocence, peut-être direz-vous comme cet homme tourmenté dont l'âme était effroyablement triste : « Hélas ! je n'ai pas de confessionnal où m'agenouiller, plus de prière à murmurer, plus de Dieu en qui espérer ! »<sup>1</sup>

Du moins vous connaissez par vous-mêmes les dangers de la vie, les dangers de la jeunesse. Vous voudrez en préserver vos enfants. Eh bien ! il n'y a qu'un seul moyen, c'est de leur continuer l'éducation qu'ils ont reçue et qui a fait ses preuves, l'éducation de leur première communion. Il faut que vous en soyez bien convaincus : « Pas d'éducation possible sans idées religieuses, déclarait publiquement un de nos meilleurs académiciens. Pour moi je ne crains pas de le dire, si j'étais absolument forcé de choisir pour un enfant entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier, car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émanent toute lumière, toute justice et toute bonté ! »<sup>2</sup>

Aujourd'hui tout le monde sait lire, don redoutable dont on se sert trop souvent pour apprendre le mal. Mais combien peu savent prier ! Cependant la prière est nécessaire à vos enfants pour se garder, comme à tout homme pour se soutenir et se sauver.

Faites-les donc prier ; envoyez-les à l'Eglise, qui est la maison de la prière ; et vous-mêmes, enseignez-leur la piété, donnez-leur l'exemple, veillez sur vos paroles, de peur de stériliser, de neutraliser les enseignements de vertu qu'ils ont reçus.

« Il faut regretter pour la jeunesse, disait Joubert, les enseignements de piété que jadis ses regards rencontraient partout, jusque sur les vitraux des cloîtres, dans l'aspect des monastères, et à la vue de ces prie-Dieu au pied d'un crucifix qui formaient dans chaque maison, à la tête du lit du maître, une chapelle domestique. Des écoles de piété, elles nous paraîtraient, si nous étions

sages, indispensables à cet âge qui a besoin qu'on le dresse à aimer le devoir, car il va aimer le plaisir. » (*Pensées.*)

Ah ! qui nous donnera des Ecoles normales de piété !

Jésus-Christ seul est assez puissant, assez aimable, assez charmeur pour attirer les jeunes âmes que le monde fascine et pour les garder ; ou si elles tombent, pour les relever, les panser et les guérir. C'est pourquoi un Père de l'Eglise appelait Jésus « l'enchanteur et le médecin des âmes, *incantator animarum et medicus.* » Sans lui, sans l'amour du Jésus de leur première communion, je crains tout pour eux, dans l'âge terrible où ils vont entrer, où « la vigueur, le sang chaud et bouillant, dit Bossuet, semblable à un vin fumeux, ne permet rien de rassisi ni de modéré. » (*Panegyrique de saint Bernard*). Avec lui, je suis pleinement rassuré, car il est le Maître puissant, l'ami qui soutient, et il aime surtout la jeunesse, ce beau printemps de la vie, il l'aime pour en conserver la fleur et l'empêcher de se flétrir.

Et vous, mes chers enfants, l'Eglise, votre mère, vous rend et vous confie à vos chers parents. Elle aussi vous aime, elle a confiance en vous, elle vous a donné tous ses conseils, elle vous a fait aimer Jésus, elle vous a mis au cœur aussi l'amour de Marie, cette autre mère si bonne à qui vous êtes aujourd'hui si chers. Elle a gravé dans votre âme des impressions qui ne s'effaceront pas. Même dans le tourbillon du monde, les vérités éternelles et les souvenirs de ce jour vous parleront, vous solliciteront, vous rappelleront le devoir à pratiquer et le chemin à suivre.

Allez donc maintenant dans la vie ! Je vous suivrai partout des yeux et du cœur, je vous guiderai de mes conseils, de mon affection ; et comme mot d'ordre, de direction et de ralliement, je vous donne, pour couronner cette fête, cette grande parole d'un grand chrétien à son fils :

« Garde bien ton cœur, et mets dedans ton père, ta mère et Dieu ! »<sup>3</sup>

## 2

SE DONNER A JÉSUS-CHRIST, C'EST LE DEVOIR,  
C'EST LE SALUT

*Tuus sum ego, saluum me fac.*

Je suis à vous, Seigneur, gardez-moi. (Ps. cxviii, 94).

Mes chers enfants,

La belle fête de votre première communion débutait ce matin par l'action la plus sainte qu'il soit donné à l'homme d'accomplir ici-bas, et Dieu descendait pour la première fois dans vos âmes !

Mais, est-ce bien là toute la première communion ? Ah ! chers enfants, gardez-vous de le penser. Dieu nous donne sans compter, mais par ses dons il entend provoquer la générosité de notre cœur. A quoi, je vous le demande, serviraient toutes les avances de sa bonté, si nous refusions de lui donner à notre tour ?

Eh bien ! voilà pourquoi vous êtes réunis ce soir encore au pied des autels. Ce matin vous receviez ; ce soir vous devez donner, oui, donner à Dieu ce qu'il réclame de votre amour et de votre reconnaissance. Ah ! c'est bien peu en comparaison du trésor qu'il a versé ce matin dans vos âmes. Cependant il sera content, si vous lui faites votre offrande d'un cœur sincère, joyeusement décidés à ne lui en rien reprendre jamais.

<sup>1</sup> P. Bourget, *André Cornélis*. — Voir *Les deux Maîtres de l'enfance*, le prêtre et l'instituteur, par l'abbé Sicard (chez Perrin).

<sup>2</sup> Legouvé, discours de distribution des prix à l'Ecole Monge.

<sup>3</sup> Augustin Cochin.



Mais quelle offrande ?

Il s'agit de vous donner à Jésus comme il s'est donné à vous ; il s'agit de vous consacrer à lui tout entiers pour aujourd'hui, pour demain, pour toujours ; il s'agit de lui jurer fidélité jusqu'à la mort, comme il a juré, lui, d'être votre Dieu, c'est-à-dire votre père, votre frère, votre ami, tous les jours de votre vie en ce monde et votre récompense dans l'éternité. Voilà ce qu'il vous demande ; et c'est encore une grande grâce qu'il vous propose, car ce contrat, si vous le gardez, vous assure une vie paisible, sage, pleine de mérites sur terre, et au ciel la gloire et le bonheur sans fin. Pourquoi ? Parce que se donner à Dieu, être à lui toujours par l'obéissance à ses lois, c'est le devoir pour nous tous, et c'est le salut.

## I

C'est notre *devoir* d'abord, notre obligation la plus sacrée. Et cette première vérité, je voudrais, mes enfants, la graver dans vos cœurs en caractères ineffaçables, tant elle a d'importance pour ce monde et pour l'autre. On l'oublie trop, hélas ! de nos jours ; et cet oubli est la cause de malheurs terribles pour les familles et pour les peuples, la cause aussi de la damnation d'un grand nombre. Suivez-moi donc avec attention ; vous ne tarderez pas à la bien saisir.

1. Dites-moi, à qui appartient le beau soleil qui nous éclaire ? A qui les étoiles innombrables qui brillent sur nos têtes et peuplent l'immensité des cieux ? A qui la terre qui nous porte, les animaux qui nous servent, les plantes qui nous charment ou nous nourrissent ? Sans hésiter vous me répondez : « Toutes ces merveilles, toutes ces richesses, tous ces êtres appartiennent à Celui qui les a faits, au Dieu Tout-Puissant, Créateur et souverain Seigneur de toutes choses. »

Et vous, mes enfants, n'êtes-vous pas aussi l'ouvrage de ses mains ? N'est-ce pas lui qui par bonté vous a tirés du néant, lui qui vous conserve, vous nourrit et vous garde votre place au banquet de la vie ? Eh bien alors ! vous êtes donc à lui, vous lui appartenez comme l'ouvrage appartient à l'ouvrier, comme l'arbre au jardinier qui l'a planté. Et ne serait-ce pas un crime d'essayer jamais de vous soustraire à l'empire du Créateur ? Un crime ! oui ; puisque ce serait un attentat contre le souverain domaine de Dieu, propriétaire et maître de l'univers ; oui encore, puisqu'à la révolte vous joindriez l'ingratitude envers la bonté suprême qui vous appela à l'existence, sans mérite de votre part et de préférence à des millions d'autres. — En outre, mes enfants, ce serait une folie. Vous entendrez bientôt dire autour de vous : « L'homme est libre, il est indépendant. » Gardez-vous de croire cette parole insensée ! Nous ne sommes pas nos maîtres, retenez-le bien ; c'est en vain que nous voudrions rêver une indépendance impossible. Dieu nous tient, et ne nous lâchera pas. Père à l'égard de ceux qui s'inclinent devant son autorité, il se montre juge inexorable envers les malheureux qui la bravent et s'insurgent contre lui. Voilà de longs siècles que les démons paient en enfer leur antique rébellion contre le Créateur ; le même supplice attend les orgueilleux qui osent les imiter.

Donc, mes enfants, vous êtes à Dieu, parce que vous êtes ses créatures. Vous êtes à Dieu, non pas pour l'outrager, mais pour le servir et le glorifier. Voyez : dans la nature tous les êtres lui obéissent et disent chacun à sa manière : « A Dieu seul l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles ! » Mais l'homme, la seule créature douée d'intelligence et de cœur dans le monde visible, peut-il refuser de se mêler à l'universel concert ? Sa voix au contraire ne doit-elle pas monter jusqu'à Dieu,

comme la voix aimée d'un enfant jusqu'au cœur de son père ? Rien de plus juste ; et Dieu demande que vous le proclamiez publiquement aujourd'hui, et que vous lui disiez : « Oui, Seigneur, je suis à vous, je veux vous appartenir toujours, car vous êtes mon Créateur, et c'est vous seul que je veux servir. » *Tuus sum ego.*

2. Mais il a sur vous d'autres titres, parce qu'il vous a fait d'autres grâces. Il n'est pas seulement votre Créateur, il est aussi votre Rédempteur. Son Fils fait homme semblable à nous, nous a rachetés. Nous étions donc vendus ? Oui, vendus depuis le péché originel à un tyran implacable, Satan, qui tenait tous les hommes dans les chaînes du plus dur esclavage ici-bas en attendant la damnation dans un éternel désespoir. Mais, grâces immortelles lui soient rendues ! Jésus-Christ nous a sauvés ! A quel prix ? Vous le savez bien : trente-trois ans de pénitence, de larmes, de sueurs, puis les affreuses tortures de sa Passion et tout le sang de ses veines sur un gibet d'ignominie, voilà la monnaie qu'il a versée pour notre rançon !

Jésus est donc le conquérant de nos âmes. Nous lui appartenons comme appartient au général victorieux le terrain qu'il a pris à l'ennemi. Il est notre Maître doublement, comme Dieu et comme Sauveur. Aussi Dieu son Père lui a donné l'empire sur tous les peuples, sur toutes les familles, sur tous les individus ; il l'a sacré Roi de tout l'univers, et il faut, dit son apôtre, que tout genou fléchisse devant lui, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Eh bien ! mes chers enfants, c'est cette royauté de Jésus-Christ qu'il faut reconnaître aujourd'hui. Vous êtes chrétiens, c'est-à-dire disciples du Dieu Rédempteur. Au baptême, la grâce du Christ en vous purifiant vous a rétablis dans la dignité d'enfants de Dieu et dans vos droits à son héritage : c'était un premier acompte sur votre part dans les bienfaits de sa rédemption. Ce matin, nouvelle faveur : c'est le Christ lui-même que vous avez reçu dans vos poitrines comme le gage de votre salut éternel. Quel est maintenant votre devoir ? N'entendez-vous pas Jésus vous dire : « Mon enfant, j'ai tout sacrifié pour toi, je me suis donné moi-même ; à ton tour, donne-moi ton cœur, donne-moi tes membres, donne-moi ta vie ; jure à mes pieds de n'avoir jamais d'autre maître que ton Dieu et ton Sauveur ! »

Répondez à son appel. Ses droits de Créateur sont certains ; plus certains encore et plus sacrés sont ses droits de Rédempteur, car ils se fondent sur ses larmes et sur son sang, sur le dévouement total de sa personne et son incomparable amour. Et dès lors vous comprenez sans peine que lui refuser les hommages qu'il demande, lui reprendre nos cœurs pour les donner à d'autres, ce serait de toutes les injustices la plus criante et la plus criminelle.

## II

Vous donner à Dieu, mes enfants, c'est votre devoir. J'ai ajouté : c'est aussi votre *salut* ; et si vous en voulez tout de suite la raison, la voici : c'est que Dieu sera votre gardien et vous sauvera de tous les dangers de ce monde.

Je dis « votre gardien » : et que ce mot ne vous étonne point. Vous, comme moi, comme nous tous, vous avez besoin d'être gardés. La vie est un voyage, parfois bien court, néanmoins un voyage périlleux. Tout le long du chemin, des abîmes à éviter, des ennemis à combattre, ennemis nombreux, puissants, qui à chaque pas se dressent devant nous pour nous barrer le passage. Nous savons cela, nous qui avons déjà franchi une longue étape dans le trajet de ce monde à l'autre. Pour vous, mes enfants, vous l'ignorez encore, ou

à peu près. Aujourd'hui vous êtes purs, vous êtes pieux, vous êtes sages, et il vous semble que rien ne pourra vous arrêter dans l'accomplissement de vos devoirs. Mais vous n'êtes qu'au début de la carrière. Attendez un peu, et vous verrez que pour rester vertueux il faut un grand courage.

1. Et d'abord, croyez-vous que le démon vous laissera longtemps cheminer tranquilles sur la route qui mène au ciel ? Non ; il est trop jaloux du bonheur que vous goûtez à l'heure présente ; votre innocence, vos bonnes dispositions lui mettent la rage au cœur, et bientôt, demain peut-être, il viendra avec ses tentations, avec ses promesses menteuses ; il viendra, il ouvrira contre vous cette guerre terrible qui dure autant que la vie, et dans laquelle tant d'autres ont succombé avant vous. Voilà pourquoi vous devez renoncer à Satan, et lui fermer à jamais l'entrée de vos âmes. Satan, c'est l'ennemi de Dieu et de Jésus-Christ, c'est l'ennemi du chrétien dans l'âge mûr ; mais c'est particulièrement l'ennemi de l'enfant au lendemain de sa première communion, parce qu'il a hâte d'étouffer dans son cœur la bonne semence, afin qu'elle n'y pousse pas racine.

Ah ! mes chers enfants, défiez-vous de cet ennemi d'autant plus redoutable qu'il est invisible. L'Apôtre ne nous trompe pas, quand il nous le représente rôdant sans cesse autour de nous, pareil au lion affamé qui poursuit sa proie. Satan n'est point une chimère comme le prétend un monde incrédule et pervers ; c'est une réalité bien vivante, le prince des anges révoltés, et nous devons le craindre par dessus tout, à cause de sa malice et de sa ruse. Voilà votre premier ennemi sur le chemin de la vie.

2. Et le second, quel est-il ? C'est vous-mêmes. Cela vous étonne ! Vous n'ignorez pas cependant que nous sommes tous les héritiers de la faute originelle, que notre nature est viciée, corrompue dans sa source, que nous apportons en venant au monde tout un cortège d'instincts mauvais ; en un mot nous avons des passions, et les passions dans le cœur de l'homme, c'est l'entraînement au mal, au péché, aux crimes de toute sorte. Hélas ! vous le savez déjà, mes enfants, puisque vous avez dû purifier vos âmes avant de vous asseoir à la table des anges. Mais vos luttes passées ne sont rien en comparaison de celles qui vous attendent. Je vous en avertis, ne pour vous effrayer, mais pour vous mettre en garde contre ces ennemis que vous portez au-dedans de vous, et qu'il faudra vaincre sous peine d'être vaincus vous-mêmes et jetés coupables et tout meurtris hors de la droite voie.

3. Enfin, vous trouverez sur votre route un troisième ennemi : c'est le monde. Je vous le dénonce après le divin Maître qui a dit : « Malheur au monde, à cause de ses scandales ! » Il scandalise en effet, le monde, par son indifférence et son impiété ; il scandalise par ses discours pervers, par ses compagnies dangereuses, par ses débauches ; il scandalise par les lâchetés du respect humain, par la violation des droits de Dieu et de son Eglise. Voilà le monde au milieu duquel vous êtes condamnés à vivre, voilà ses exemples de tous les jours. Je tremble que vous en deveniez les victimes, et en vous voyant environnés de tant de périls, je me demande comment il vous sera possible de rester chrétiens.

Une chose me rassure cependant : c'est que vous avez un gardien. Qui donc ? Celui-là même qui vous pardonnait hier avec tant de miséricorde, qui ce matin vous a nourris avec tant d'amour, fortifiés de sa chair et de son sang. Jésus notre Dieu Sauveur, voilà votre soutien, le protecteur de vos âmes, leur gardien dévoué, invincible ! A lui seul il est plus fort que le monde, plus fort que les passions déchaînées, plus fort que Satan et ses

légions. Et vous, les enfants de son cœur, les privilégiés de sa tendresse, vous qu'il a rachetés de tout son sang, vous qu'il a régénérés par son baptême, vous qu'il a préparés avec tant de soin aux grâces ineffables de ce beau jour, pourrait-il jamais vous laisser sans secours à l'heure du péril ou du combat ?

Aussi, je vous l'ai dit, vous consacrer à lui c'est le gage de la persévérance dans la vertu, c'est le salut. Et puisque vous êtes incapables de vous garder tout seuls, confiez-vous à Celui qui est la puissance, la bonté, l'impérissable amour.

Maintenant donc, mes chers enfants, allez, et la main étendue sur les fonts sacrés, avec une foi vive, une volonté généreuse, une confiance intrépide, offrez à Dieu vos serments ; jurez-lui que c'est pour lui seul que vous voulez vivre et mourir. Ainsi soit-il.

## 3

## LES DEUX ROUTES

*Proverbium est : Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.*

C'est un proverbe que l'adolescent suivra jusqu'à la vieillesse la voie qu'il a choisie à son entrée dans la vie.

(Prov. xxii, 6).

On raconte qu'un des plus grands héros de l'antiquité, parvenu à l'âge de l'adolescence, eut un songe qui décida de son avenir. Devant lui il voyait deux chemins. L'un était fleuri, orné comme un parterre, bordé d'arbres couverts d'un feuillage luxuriant et de fruits superbes. Mais au fond de cette magnifique avenue, son œil ne distinguait qu'une masse confuse et incohérente de rochers, de forêts sauvages et de lacs ténébreux où son oreille percevait des clameurs désespérées, comme des hurlements de bêtes féroces. L'autre paraissait d'abord hérissé de broussailles et de ronces ; un sentier à peine frayé envahi par les épines ; çà et là des précipices profonds, des ravins, des rochers à pic. Mais dans le lointain une lumière pure et glorieuse, une terre enchantée, des mélodies célestes dont les échos ravis parvenaient jusqu'à lui, affaiblis sans doute, mais doux encore et remplissant l'âme de force, d'espérance et d'ardeur.

Il n'hésita pas un instant : il choisit cette seconde route, la voie virile réservée aux braves, celle du péril, celle aussi de la gloire.

Vous voilà comme lui, mes chers enfants, placés à l'entrée de la vie, sur le seuil de l'avenir, au point précis de cette redoutable bifurcation où il faut choisir, parce qu'il faut marcher. Les années sont venues, elles vous poussent en avant. Où irez-vous ? C'est la question que je me pose avec une anxiété bien naturelle au cœur du pasteur qui vous a suivis, instruits et aimés, qui vous a amenés là où vous êtes, devant l'autel, aux pieds de Jésus-Christ, et qui assiste inquiet aujourd'hui à votre départ. De quel côté vous dirigerez-vous ? Les faiblesses de votre âge me font trembler ; et cependant si j'envisage la puissance de la grâce, la grandeur de votre mission dans l'avenir, la place qui est faite aujourd'hui à la jeunesse, je ne me défends point d'espérer beaucoup de vous.

## I

« O jeunesse, s'écriait saint Augustin, fleur de l'âge, péril de l'esprit ! *O juvenes, flos ætatis, periculum mentis* <sup>1</sup>. » Oui, vous êtes la fleur de l'hu-

<sup>1</sup> Sermo 246 de Tempore.



manité, la fleur qui réjouit et charme les yeux, comme au printemps la violette ou la pervenche reposent nos regards, raniment la forêt dépouillée et comme morte.

Vous dirai-je cependant que la vue d'une fleur m'inspire toujours je ne sais quelle tristesse, quelle crainte ! Elle est venue à son heure, elle a brillé quelques jours sur sa tige charmante ; mais elle ne durera pas longtemps. Il faut qu'elle *passse*. Car, après tout, Dieu l'a créée non pas pour elle-même, mais pour le fruit qu'elle promet. Comment *passera-t-elle* ?

Un soir de juin je me promenais auprès d'une treille en fleurs qui m'envoyait ses parfums incomparablement doux. Mais il soufflait un vent froid ; puis la pluie se mit à tomber, glacée. Les pauvres grappes naissantes, frileuses, souffraient. Je m'approchai et je vis que beaucoup de fleurs avaient coulé déjà, lavées par l'eau mortelle, tuées par la bise. Les malheureux raisins n'avaient pu *passer* fleur.

Voilà, ô jeunes gens ! l'image trop fidèle de votre âge, de votre fragilité. De grands dangers vous environnent : l'indifférence, ce vent glacé qui souffle sur votre esprit ; les préjugés, les impiétés qui pleuvent autour de vous et sur vous ; les exemples coupables qui tuent la foi dans son germe ; les tempêtes du cœur qui se déchainent et détruisent en vous les organes essentiels de l'âme chrétienne, la grâce du baptême et l'amour de Jésus-Christ, comme l'orage brise les organes féconds de la fleur. Tout cela m'effraie, et quand je regarde, dans une cruelle anxiété, cette vigne du Père de famille qui m'a été confiée, où j'ai taillé des ceps, fait naître des bourgeons, épanouir ces chères et suaves fleurs que vous êtes, je ne puis m'empêcher de dire en gémissant : « Pourvu que la fleur *passse* bien ! » *O juvenes, flos ætatis, periculum mentis.*

Oui : le grand péril est *pour l'esprit*. Gardez-vous des théories capiteuses, des doctrines courantes qui attaquent l'Eglise et s'appliquent à établir qu'elle n'est pas divine. Ne permettez pas qu'on les soutienne jamais devant vous ; peut-être ne seriez-vous pas assez hardis pour répondre, et peu à peu le doute descendrait dans votre intelligence. Chaque jour au contraire faites bien votre acte de foi et dites : « Je crois en Jésus-Christ, le fils de Dieu, et à sa sainte Eglise. » Fortifiez ainsi vos convictions, la foi dans l'Eglise. C'est la vérité qui vous affranchira. L'erreur contemporaine a pris le mot de *passse* que César avait donné à ses soldats avant de livrer bataille à Pompée : « Frappez à la tête ! » Elle sait bien que c'est le meilleur moyen d'atteindre le cœur et qu'alors, comme il ne resterait plus rien en vous, ni principes, ni conduite, vous seriez la proie de l'impiété et du désordre.

Et si j'insiste, moi qui vous aime et vous estime beaucoup, c'est que saint Ambroise m'a appris combien votre fragilité est grande.

« Seule, dit-il, l'adolescence manque tout à fait de forces <sup>1</sup>. » Elle voudrait soulever des fardeaux, fournir une longue carrière, poursuivre l'exécution de projets grandioses, atteindre l'accomplissement de vastes désirs. Mais elle ne le peut, car Dieu lui a refusé la plénitude de la volonté, de la vie, de la virilité et du talent. L'adolescent demeure un être incomplet, une moitié d'homme en quelque sorte, sans caractère ni consistance, *invalida est viribus*.

En lui l'esprit ressemble au corps ; il n'est ni cultivé, ni solide, ni ouvert aux conseils de la prudence, et cependant il *s'en croit*, suivant l'expression vulgaire, il a confiance dans ses lumières

qui sont aveugles, dans sa science qui est bornée, dans ses décisions qui sont infirmes, *infirmi consilii*.

Pendant ce temps, époque de crise et de folie où la raison chancelante ne sait point faire prévaloir ses leçons, du fond du cœur s'élèvent les fumées du vice qui fermentent, des jouissances inconnues et désirées, l'ardeur malsaine des voluptés qui ont leur foyer dans le péché originel, *vitiis calens*.

Les conseils pourtant ne font pas défaut. La voix de la conscience parle, sévère et impérieuse ; la voix des parents que l'expérience a éclairés et qui signalent les abîmes d'incroyance ou d'inconduite où l'on va sombrer ; la voix du pasteur qui gémit comme Rachel, sans que personne puisse consoler sa douleur, parce que les enfants qu'il avait élevés ne sont plus, ne croient plus, ne vivent plus de la vie de la grâce ; la voix des amis, de tous ceux qui s'intéressent à votre avenir, à votre âme, et qui vous prodiguent des monitions désormais, hélas ! fastidieuses et repoussées, *fastidiosa monitoribus*.

Comment d'ailleurs écouterait-il ces voix pieuses, mais austères ? Est-ce que l'esprit ne veut pas jouir ? Or il jouit par l'orgueil et par la proclamation commode de la liberté absolue de penser et d'agir. « Je suis libre de faire et de dire ce que je veux, s'écrie le jeune homme. *Labia nostra a nobis sunt*. Je suis mon maître, et je cesse désormais de prier Dieu, de me soumettre à lui. » Est-ce que le cœur ne veut pas jouir ? Or les passions parlent, les délices l'appellent, les séductions du monde l'attirent. Comment la jeunesse ne céderait-elle pas à tant de charmes fascinateurs ! *Illecebrosa deliciis*.

Ah ! c'est à bon droit que l'on tremble à voir tant de faiblesse et tant d'assurance, une mer si agitée et si peu de gouvernail, et que nous nous demandons : « Quelle route vont-ils prendre, ces enfants, celle de la jouissance ou celle du devoir ? » surtout quand on se rappelle cette parole de Platon : « L'enfant est plus difficile à élever que tout animal » (*de Legib.* lib. vii), et cette autre comparaison d'un philosophe ancien : « Le jeune homme ressemble à un cavalier inexpérimenté monté sur un cheval indompté qu'il n'essaie même pas de diriger. « Où allez-vous ? » lui crie un passant. — « Je n'en sais rien. Je vais où il plaira à ma monture. » Tel est bien le jeune homme esclave de ses passions qui ont rejeté tout frein. Elles l'emportent où ? Il l'ignore. Hélas ! n'est-ce pas dans un de ces précipices dont le sol du monde est semé ? Mon Dieu ! faites qu'il tourne bride, et que « décrivant une courbe rentrante, » il revienne dans la route du bien où nous l'avions placé ! Soutenez cette maison qui chancelle et qui est la vôtre, l'âme de chacun de ces adolescents !<sup>1</sup>

## II

Oui il reviendra dans la route du bien, je veux l'espérer, même contre toute espérance.

1. Car si je connais sa fragilité, je crois aussi à la grâce et à la puissance de Dieu. C'est la jeunesse que Jésus-Christ a le plus aimée, et son amour, comme sa prière, atteint son but, infailliblement. Un jour, en effet, un jeune homme vint à lui : Jésus le regarde, et aussitôt il l'aime, *intuitus dilexit eum*. Les apôtres sont des jeunes gens, le disciple préféré est aussi le plus jeune. Marthe, Marie et Lazare sont à la fleur de l'âge.

<sup>1</sup> Adolescentia sola est invalida viribus, infirma consiliis, vitiis calens, fastidiosa monitoribus, illecebrosa deliciis. (Lib. i de *interpellat. Job*).

<sup>1</sup> Annon absurdum est nos domus ruinam minantem fulciri pecunias impendentes, fabros accersentes, denique nihil non facientes ; domum autem Dei — nam Dei domus esse debet adolescentis anima — ne vulgari quidem dignari cura ? (St Jean Chrys. Homilia de Anna et Samuele).

Pourquoi même la jeunesse s'écarterait-elle ? Pourquoi ne suivrait-elle pas aussitôt l'autre route, la bonne, celle qui mène à l'honneur, à la vie, au ciel ? Car elle est le chef-d'œuvre de Dieu sur la terre, elle s'appelle saint Louis de Gonzague, sainte Agnès ou sainte Cécile : « Qu'elle est belle cette génération chaste ! » On s'arrête longuement devant ces figures si pures et si douces, on reste dans le ravissement ; la pensée, même la plus profane, les contemple respectueuse, comme au fond d'une chapelle remplie d'ombre et de piété l'on contemple la statue idéale de la Vierge immaculée. Pourquoi ces visages célestes se flétriraient-ils, et ces âmes perdraient-elles leur glorieuse innocence ?

C'est parce qu'elles sont belles que le démon les tente le plus. Il s'attache surtout aux pas de l'adolescence, comme un chasseur qui poursuit une proie désirable et convoitée, *adolescentes maxime venatur* ; il lui tend des pièges, parce qu'il sait combien Dieu l'aime, quand elle est pieuse, qu'elle a conservé dans sa vie le parfum de l'encens qui l'a embaumée au pied de l'autel. Quoi ! cette fleur surnatuelle qui fait les délices du ciel, qui doit s'épanouir durant l'éternité après avoir charmé le temps, le démon la changerait, malgré la garde de Dieu, en une sorte de bouquet infâme et flétri destiné à l'enfer ! Car tel est son but, l'objet de toutes ses trames et de ses démarches : il veut arracher à Dieu cette fleur aimable, et déjà il se réjouit de la posséder, *ideo hunc florem ætatis gaudet Deo subripere*.

Mais non ! Dieu veille sur elle, d'un regard jaloux. Il ne sera pas dit que la haine aura triomphé de l'amour, et que Satan est plus puissant que Jésus-Christ. Non, ce jeune homme, cette jeune fille écouteront la voix de la grâce, la voix des souvenirs de ce beau jour, et ils voudront encore et toujours se tenir à la hauteur de leur mission.

2. Le jeune homme, en effet, c'est l'avenir, c'est même le présent, car notre époque lui a fait une large place au soleil. Que de bien il fera si la raison est capable de guider sa dévorante activité ! Il est à cet âge fécond, dit Clément d'Alexandrie, qui est en quelque sorte la mamelle de la vie, *uber ætatis* ; la source où l'on puise les bonnes mœurs, l'instruction, la prudence, la force dans l'action, *quia ex juventute hauriuntur mores* ; à cet âge, le seul où l'on apprenne quelque chose\*, et où il faut apprendre surtout, suivant l'avertissement de saint Augustin, « à mettre Dieu au-dessus de toutes choses, et après Dieu, à regarder son âme comme le bien le plus précieux qui soit au monde. » Voilà la seule science nécessaire, celle qui enseigne à gouverner sa vie, celle qui donne à l'âme le repos, la paix, la joie pure et fière que l'on trouve à porter « le joug du Seigneur dès son adolescence » et à remplir son devoir de chrétien, d'honnête homme et de bon citoyen.

Voulez-vous savoir maintenant ce que les Pères pensent de la jeune fille formée à l'école de Jésus-Christ, quelle admiration elle leur inspire, quels éloges sublimes ils lui décernent ? Ecoutez encore saint Ambroise. La Vierge chrétienne est le sanctuaire même de Dieu, *Virgo Dei domus est* ; l'honneur et la récompense de ses parents, *munus parentum*. Sa chasteté c'est sa gloire à lui, cette vertu lui est chère et sacrée, c'est son sacerdoce à elle, *sacerdotium castitatis*. Aussi sa vie est-elle un sacrifice continu, une hostie agréable qu'elle offre sans cesse à Dieu pour les siens, surtout pour sa mère qu'elle vénère par dessus tout, *virgo*

*matris hostia est*. Chaque jour sa prière s'élève doucement vers le ciel. Assidue à l'autel de Marie, elle mêle sa voix à celle de ses compagnes, parce que la prière n'est puissante que si les voix et les cœurs unis forment un faisceau que rien ne peut rompre et qui pénètre de force les nues ; parce qu'une prière isolée demeure sans écho, manquant de charité. Et c'est ainsi que Dieu est apaisé par l'immolation quotidienne et généreuse de ses goûts, de ses inclinations, de sa volonté, *cujus quotidiano sacrificio ira divina placatur*†.

Je la suis des yeux dans l'avenir, cette jeune fille chrétienne, et comme elle n'a jamais abandonné Dieu, comme elle s'est appliquée tout enfant à développer en elle la dévotion salutaire à Marie et non à l'éteindre, comme ni ses lèvres ni son cœur ne sont restés muets devant Dieu, et que sa piété n'était pas une piété de fantaisie, mais une piété solide et sincère, la piété telle que l'Eglise catholique la règle et la définit, je la vois plus tard fonder un foyer où elle est entourée de ses enfants comme une reine, une famille, une vraie famille qu'elle dirige comme la femme forte, et sur laquelle demeure la bénédiction de Marie, qui est restée la pensée de sa vie, l'amour de son cœur, l'étoile protectrice de ses actions.

Oh ! s'il en est beaucoup parmi vous, mes chères enfants, qui réalisent cet idéal, qui copient le tableau peint par saint Ambroise, oui, je le déclare, il reste de puissants motifs d'espérance. Cette jeunesse sera vraiment grande et forte, parce qu'elle sera pieuse et formée à l'obéissance, mais elle ne sera grande et forte qu'à ces conditions-là.

### III

Levez-vous maintenant, mes enfants, vous allez solennellement choisir votre route. Non, ce ne sera pas la route volontaire, la route du caprice. Elle est séduisante peut-être, mais elle mène à l'abîme. L'insoumission est la cause, la source de toutes les erreurs, de tous les égarements, de tous les vices, et c'est ordinairement le péché dominant de l'adolescence. Si vous cessiez d'obéir à votre conscience, à l'Eglise, votre chair se remplirait aussitôt des vices qu'entraîne avec elle la désobéissance, et, pour me servir de la forte expression du livre de Job, c'est avec eux que vous dormiriez dans le tombeau, *cum eo in pulvere dormient*‡.

— Répondez-moi, devant Dieu qui vous entend, devant vos anges qui vous regardent, devant cette nombreuse assemblée de parents et d'amis qui attendent, quelle route voulez-vous prendre ? Celle du démon ou celle de Jésus-Christ ?

*Les enfants.* Celle de Jésus-Christ !

— Il est deux drapeaux, deux étendards qui vous appellent, l'étendard de Jésus-Christ et celui de Satan. L'un vous conduit à l'honneur, à la croix, au sacrifice, au travail et à la prière, et finalement au ciel. L'autre vous dirige vers la jouissance, les plaisirs défendus, les joies d'un jour avec les remords impitoyables du lendemain, le déshonneur, les malaises de la conscience, et enfin la redoutable incertitude qui plane sur l'éternité du mauvais chrétien. Dites-moi, lequel suivrez-vous ?

*Les enfants.* L'étendard de Jésus-Christ !

— Vous serez donc de vrais chrétiens. Mais pour cela, il faut garder à jamais dans votre cœur cette parole de notre bien-aimé Sauveur : « Celui qui veut venir après moi doit se renoncer lui-même, porter sa croix chaque jour et me suivre. » Il faut dire adieu au monde, à ses fausses doctrines, à ses

\* Est in nobis uber ætatis ipsa juvenus. (Clem. Alex. lib. II *Pædag.*, cap. V).

† Quare optima ? Quia juvenes possumus discere, hoc tempus idoneum est agitando per studia ingenii ; quod superest segnius et languidius est. (Sénèque, lib. VI *Epist.* 109).

‡ Saint Ambroise, lib. II de *Virginibus*.

§ Ossa ejus implebuntur vitis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient. (Job, xx, 11. — Parole de Sophar, un des amis de Job).



séductions, à tous les pièges de Satan, à toutes ses vanités, à tous les vices où il nous entraîne. Renoncez-vous à Satan ?

*Les enfants.* J'y renonce !

— A ses pompes et à ses œuvres ?

*Les enfants.* J'y renonce !

— A qui désormais appartiendrez-vous ?

*Les enfants.* A Jésus-Christ !

— Mais cette belle journée achevée, où vous voyez Jésus distinctement dans votre âme inondée de délices, je me demande si vous vous souviendrez de vos engagements, si vous conserverez longtemps votre blanche robe d'innocence. Oui, vous êtes bien à Jésus-Christ, vous lui appartenez, mais pour calmer mon anxiété, pour rassurer le ciel et la terre qui se posent la même question que moi, répondez-moi, mes chers enfants, combien de temps lui appartiendrez-vous ?

*Les enfants.* Toujours !

— Sur les fonts sacrés où vous avez été régénérés autrefois vous allez renouveler solennellement les promesses que vous avez faites. Mais laissez-moi vous faire encore une demande. Vous savez que vous avez acquis ici-même le plus beau des titres de gloire pour votre âme ; ici vous êtes devenus les enfants de l'Eglise, et vous savez si pour vous elle s'est montrée bonne mère. Dites-moi, l'aimerez-vous toujours comme vous l'aimez aujourd'hui ? Lui obéirez-vous toujours ?

*Les enfants.* Toujours ! . . . . .

Mes chers enfants, l'Eglise est contente, elle est fière de vous. Vous êtes vraiment bons, comme vous êtes heureux ; vous êtes son chef-d'œuvre, et cette heure couronne dignement tous ses travaux. Vous avez promis de l'écouter toujours, ce sera votre grande sauvegarde ; de l'aimer toujours parce qu'elle est votre mère, de lui vouer un attachement tout filial ; d'aimer et de servir Jésus-Christ. Combien ces engagements sincères de vos âmes loyalement chrétiennes nous émeuvent et nous consolent ! Nous avons confiance en vous, et vos anges qui les ont entendus, sont remontés triomphants au ciel, pour s'en réjouir, pour en bénir Dieu et les inscrire au livre ouvert de vos destinées éternelles.

Et vous, heureux parents, réjouissez-vous aussi. Votre bonheur est entre vos mains. A vous de conserver vos enfants dans ces aimables et vailantes dispositions. Nous vous remettons ce trésor. Il est renfermé dans des vases fragiles, ne l'oubliez pas ; veillez-y chaque jour, afin que vous puissiez le rendre à Dieu intact et brillant de foi, de bonne volonté et d'œuvres nouvelles qui s'élèveront au ciel sur le front de vos enfants en perles d'éternelle gloire. Ainsi soit-il !

## 4

## SATAN ET JÉSUS-CHRIST

Mes enfants,

Salomon n'était guère plus âgé que vous lorsqu'il succéda à David son père sur le trône d'Israël ; ce n'était pour ainsi dire qu'un enfant comme vous. Mais déjà Dieu l'aimait à cause de l'innocence dans laquelle il passait ses jeunes années ; et Dieu qui l'aimait lui apparut et lui dit : « Demande ce que tu voudras, je te le donnerai. » A l'invitation de Dieu le petit roi répondit par cette prière : « Seigneur Dieu, vous m'avez fait roi à la place de David mon père, et je ne suis qu'un pauvre petit enfant ignorant de toutes choses, au milieu de ce peuple si nombreux qui est le vôtre. Donnez-moi un cœur docile à suivre vos inspirations, afin que je puisse le juger avec justice et discerner le bien d'avec le mal. » Et le Seigneur répondit : « Parce que tu as demandé la sagesse et

non une longue vie, ni la richesse, ni la victoire sur tes ennemis, je te donne ce que tu as demandé. Je mets dans ton cœur une sagesse et une intelligence telles que nul ne les a eues et ne les aura aussi grandes. Et ce que tu n'as pas demandé, je te le donne encore, à savoir, des richesses et une gloire que personne n'égala jamais. » Et vous savez, mes enfants, que la parole de Dieu s'accomplit en Salomon.

Or, l'occasion de manifester la sagesse reçue ne tarda pas. Deux femmes vinrent devant le trône du petit roi, et l'une d'elles prenant la parole dit : « Cette femme et moi, nous habitons la même chambre ; l'une et l'autre nous avions un enfant encore à la mamelle. Il arriva que cette femme en dormant, étouffa son enfant. S'étant éveillée et le trouvant mort, elle profita de mon sommeil pour s'emparer de mon fils, et mit à sa place le petit cadavre. A mon réveil, je reconnus le vol, mais elle refusa de me rendre mon enfant. » L'autre femme disait : « Ce que tu dis est faux, c'est ton fils qui est mort, c'est le mien qui est vivant. » A laquelle des deux femmes donner droit ? De vieux juges auraient été bien embarrassés de le décider ; l'affaire s'était passée dans les ténèbres, il n'y avait pas eu de témoins, le petit enfant vivant n'avait encore ni raison ni parole. « Faites venir le bourreau, » dit le jeune roi. Quand il fut arrivé : « Prends ton glaive, lui dit-il, coupe cet enfant par le milieu, et tu en donneras une moitié à chacune de ces deux femmes qui se le disputent. » En entendant cet ordre, celle dont le fils était vivant s'écria : « Seigneur, je vous en prie, donnez-lui l'enfant vivant, ne commandez pas qu'on le tue ! » L'autre au contraire criait : « Qu'il ne soit ni à moi, ni à toi, mais qu'on le partage. » Alors le petit roi prit la parole : « Ne le tuez pas, » dit-il, puis désignant celle qui avait parlé la première : « Donnez l'enfant vivant à cette femme, c'est elle qui est sa mère. » Dans sa sagesse, il l'avait reconnue à sa tendresse maternelle.

Vous n'êtes pas, mes enfants, de petits rois Salomon, et cependant je veux vous établir aujourd'hui juges comme lui ; juges dans une cause de la plus haute importance, puisqu'il s'agit de votre sort en ce monde et en l'autre ; juges qui jugerez selon la justice, avec l'aide de l'éternelle sagesse que vous avez reçue ce matin dans la communion.

A dater de ce jour, vous cessez de compter parmi les enfants. Aux yeux de vos parents, à vos propres yeux, vous prenez rang parmi les jeunes gens, et déjà vous aspirez à commencer de vous conduire par vous-mêmes. Mais ne l'oubliez pas, l'homme n'est pas son maître, et par cela qu'il n'est pas son maître, il tombe fatalement sous la dépendance de quelqu'un. Or, deux prétendants, il est vrai avec des titres bien différents, aspirent à la possession de votre cœur. Auquel faut-il donner la préférence ? Faisons-les plaider leurs causes devant vous, afin que reconnaissant celui qui a des droits sur vous, vous le choisissiez pour maître et que vous lui consacriez tout votre cœur.

Ces deux compétiteurs, vous les connaissez : c'est Jésus-Christ, c'est Satan.

1. Laissons parler Satan le premier. Son plaidoyer ne sera pas long, il n'a pas beaucoup à alléguer. Saint Ignace, après plusieurs Pères de l'Eglise, dit qu'au jugement particulier de chacun Satan se tient devant le tribunal de Jésus-Christ comme accusateur. Il rappelle les paroles de notre consécration au Seigneur, les promesses de notre baptême. Il dit à l'âme : « On vous a demandé : Renoncez-vous à Satan, à ses œuvres, à ses pompes ? Vous avez répondu : J'y renonce. Comment avez-vous tenu votre promesse ? » Et se tournant vers Jésus-Christ : « Pour cette âme, je n'ai pas, moi, sué

du sang, je n'ai pas enduré les coups de fouets, je n'ai pas été couronné d'épines, pour elle je n'ai pas été un seul instant pendu à une croix; et cependant c'est à moi, ce n'est pas à vous, qu'elle s'est donnée et qu'elle a obéi. Voyez quel est le fruit de votre sang répandu. Vengez-vous, Seigneur, et prononcez que cette âme doit m'appartenir par ses péchés, puisqu'elle n'a pas voulu vous appartenir par la grâce. »

Voilà tout ce que Satan peut dire en sa faveur. Il ne vous a fait aucun bien, il vous a fait tout le mal qu'il a pu, et il s'en glorifie. Et vous-mêmes, pauvres enfants, n'en avez-vous déjà pas fait l'expérience, n'avez-vous pas été déjà victimes de sa méchanceté? N'a-t-il déjà pas mis en lambeaux la belle robe d'innocence de votre baptême? Ne vous en a-t-il pas déjà dépouillés pour vous couvrir de sales et abominables haillons, les péchés, les crimes dont se compose la déshonorante livrée de ses esclaves?

2. Et maintenant, chers enfants, que Jésus fasse entendre sa douce voix à vos cœurs, qu'il vous rappelle ses infinis bienfaits. « Ecoute, enfant, dès l'éternité, alors que l'univers n'avait pas été créé, qu'il n'y avait pas de ciel, pas de terre, que les anges, que les hommes étaient encore dans le néant, mais que Dieu seul subsistait dans ses trois personnes, il y eut quelqu'un qui pensa à toi, qui te préféra à des créatures sans nombre auxquelles il pouvait donner l'existence, qui t'aima d'un amour éternel comme celui dont il s'aime lui-même, et qui résolut dans sa miséricorde de te tirer de l'abîme du néant pour te faire jouir d'un bonheur sans fin. — Celui qui t'a ainsi aimé et choisi de toute éternité, c'est ton Dieu, ton Créateur, c'est moi.

« Quand personne ne pouvait songer à toi, puisqu'on ne peut penser à ce qui n'est pas, que de longs siècles devaient encore s'écouler avant ta naissance, il y eut quelqu'un qui, sachant que tu devais naître d'une race coupable dont tu partagerais la disgrâce, vint du ciel sur la terre, se fit homme afin de pouvoir subir à ta place le châtiment de la justice divine, fut déchiré à coups de fouets, couronné d'épines, cloué à une croix, y versa son sang et mourut pour te donner la vie. — Celui qui t'a ainsi racheté au prix de tant d'opprobres et de souffrances, c'est ton Dieu, c'est ton Jésus, ton Sauveur, ton Rédempteur, c'est moi.

« Quand fut arrivée l'heure où tu devais être placé sur la terre, tu aurais pu comme tant d'autres naître en un pays idolâtre, exposé à ne jamais servir le vrai Dieu et à encourir la damnation éternelle; il y eut quelqu'un qui te fit naître de parents chrétiens: par eux tu fus conduit à la grâce du baptême, par eux tu fus élevé chrétiennement; maintenant si tu le veux, tu peux arriver à la gloire du ciel. Et ces parents ils t'ont été conservés, tu n'as pas eu le sort de tant de pauvres enfants orphelins qui vivent privés de l'affection et des soins d'un père, d'une mère, réduits à mendier le pain que nul ne gagne pour eux. — Toutes ces faveurs de ta vie, à qui les dois-tu? A ton Dieu, à ton Sauveur, à moi.

« A moi encore tu dois ce beau jour de ta première communion, à l'aurore duquel, après t'avoir rendu l'innocence de ton baptême, je suis descendu dans ton cœur, te nourrissant du pain des anges, te donnant mon corps, mon sang, ma divinité, me livrant à toi tout entier en gage de l'éternel paradis que je t'ai promis. Qu'a-t-il manqué à ton bonheur à cet instant? La joie resplendissait sur ton visage, la grâce avait fait ton âme si belle que sa beauté rejaillissait sur toi tout entier tellement que père, que mère, que proches ne pouvaient arrêter leurs yeux sur toi sans les sentir se remplir des plus douces larmes qu'ils eussent jamais versées. Enfant, dis-le moi, en ai-je assez fait pour toi? »

Vous avez entendu Satan, entendu Jésus-Christ, chers enfants, à qui allez-vous donner votre cœur? A qui voulez-vous appartenir? A Satan ou à Jésus-Christ? A Satan votre ennemi qui ne vous a fait et ne vous veut que du mal, ou à Jésus-Christ votre Dieu, votre ami, votre frère qui vous aime jusqu'à la mort et à la mort de la croix? Lequel mérite d'être votre maître? Ah! vous n'hésitez pas, et pleins de reconnaissance pour le bon Jésus, vous vous écriez: « Va-t-en, Satan, je te renonce pour jamais! A Jésus seul tout mon cœur, à Jésus seul tout mon amour! »

Oui, à Jésus seul, à Jésus sans partage. A Jésus seul, souvenez-vous-en. Car Satan reviendra à la charge, et ce sera une de ses dangereuses tentations, il vous criera ce que criait la fausse mère devant Salomon: « Partage ton cœur, tu en donneras la moitié à Dieu et à moi la moitié. Prie, va à la messe, fais tes pâques; mais ne te privas pas des plaisirs et des amusements que je pourrai te procurer. » Ah! Satan se contenterait de la moitié de votre cœur; je le crois bien, il n'y a aucun droit, vous ne lui avez rien coûté, et il sait bien, le maudit, qu'il n'y a pas dans le cœur place pour deux, que si vous consentiez à lui en accorder la moitié vous le lui donneriez tout entier. Aussi Jésus-Christ, qui sait ce que vous lui avez coûté, à lui créateur, à lui rédempteur, Jésus-Christ votre vrai père, fait retentir de nouveau à vos oreilles la parole que sa voix plus puissante que le tonnerre prononça sur le Sinaï: « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi, et tu me serviras moi seul. »

Chers enfants, allez maintenant sur ces fonts du baptême, où tout petits vous avez été portés; où après avoir renoncé à Satan, vous avez reçu le pardon et la grâce; où Dieu a daigné devenir votre père et vous adopter pour ses enfants. Allez aujourd'hui, dans la plénitude de votre raison et de votre foi, renouveler vous-mêmes les promesses que d'autres avaient faites en votre nom! Que de vos cœurs plus encore que de vos lèvres s'élève vers le ciel ce beau serment: « Mon Dieu, je renonce de tout mon cœur à Satan, à ses œuvres, à ses pompes; et c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir. Ainsi soit-il. »

## CHEMIN DE CROIX

Seigneur Jésus, qui avez eu tant à souffrir pour nous sur le Calvaire, accordez-nous la grâce de vous suivre par la pensée sur la voie douloureuse que vous avez parcourue; disposez nos cœurs au regret des fautes que vous avez expiées par vos souffrances, afin que, mourant au péché, comme vous êtes mort pour nous sur la croix, nous puissions ressusciter à la vie de la grâce, comme vous êtes ressuscité glorieux pour ne plus jamais mourir.

Vierge Marie, qui avez, par compassion, partagé toutes les douleurs de votre divin Fils, et qui avez refait tant de fois ce premier Chemin de croix où vous suiviez le divin Sauveur, faites-nous part de vos sentiments, afin que, compatissant avec vous aux souffrances de notre Rédempteur, nous détestions le péché qui en a été la cause, et que nous estimions à sa valeur infinie la grâce dont elles ont été le prix.

### 1<sup>re</sup> STATION

*Jésus est condamné à mort*

Qui a condamné Jésus au supplice de la croix? La haine des Princes des Prêtres dont Jésus con-



damnait les vices ; la fureur aveugle d'une multitude en délire, oublieuse des bienfaits dont il la comblait ; la trahison d'un disciple possédé du démon de l'avarice ; la lâcheté d'un juge qui abandonne le Juste à la fureur de ses ennemis, après qu'il a publiquement reconnu son innocence.

Où sont les disciples de Jésus ? Ils se sont enfuis au moment du danger et se sont mis en sûreté.

Qui reste avec lui ? Quelques femmes timides perdues dans la foule ; quelques disciples dissimulant leur sympathie et craignant d'être reconnus.

Le mystère d'iniquité se renouvelle sans cesse, et tout pécheur joue son rôle dans la condamnation.

Jésus est condamné dans le secret des cœurs et dans la vie privée quand nous cédon à la tentation, au vice, au respect humain, à la lâcheté dans le service de Dieu.

Il est condamné dans la vie publique par ceux qui attaquent son Eglise, sa doctrine, ses sacrements, ses ministres, ses religieux, et par ceux qui, en face des entreprises de ses ennemis, n'osent prendre sa défense.

Quel est mon rôle dans cette mêlée ? N'ai-je rien à me reprocher ?

O Jésus, pardonnez-moi mes trahisons et mes lâchetés ! Je veux, dussé-je en souffrir, être avec vous. Jamais on n'entendra ma voix dans le concert de ceux qui vous condamnent. Et ma vie vous prouvera que je veux sincèrement vous être fidèle.

## II<sup>e</sup> STATION

*Jésus est chargé de sa croix*

Vous voulez, ô Jésus, porter vous-même votre croix, si lourde qu'elle soit, et vous nous invitez à porter chacun notre croix à votre suite. Cette croix, ce sont les afflictions auxquelles nul n'échappe.

Mais que nous comprenons peu votre langage et que nous imitons mal votre exemple ! Nous ne cherchons que la jouissance et le bien-être. Et si nous avons quelque chose à souffrir, nous voudrions pouvoir rejeter le fardeau.

Changez, ô bon Jésus, nos sentiments. Faites que nous acceptions les croix avec résignation, et, s'il se peut, avec amour. Elles nous seront douces à porter à votre suite. Elles nous procureront la consolation, le mérite et le vrai bonheur.

## III<sup>e</sup> STATION

*Jésus tombe une première fois*

Pourquoi cette chute, ô Fils de Dieu ? N'êtes-vous pas le Tout-Puissant ? Mais, je le comprends : vous avez voulu éprouver les faiblesses de l'humanité pour nous mériter la force de les surmonter. Nous tombons quand nous péchons, quand nous cédon au découragement. Vous tombez pour vous abaisser jusqu'à nous et pour nous relever avec vous.

Par les souffrances et les mérites de cette chute, accordez-nous la force de nous relever et de reprendre notre croix pour la porter courageusement jusqu'au terme de nos épreuves et de notre vie.

## IV<sup>e</sup> STATION

*Jésus rencontre sa sainte Mère*

Qui nous décrira les prodiges de cette rencontre, à la fois douloureuse et fortifiante ?

Les douleurs du Fils envahissent l'âme de la Mère comme les flots de l'océan. Les douleurs de la Mère ajoutent un poids immensément lourd aux douleurs du Fils.

Mais ces deux cœurs, unis par le même esprit de sacrifice, s'encouragent et se consolent dans la pensée qu'ainsi s'accomplira la volonté du Père céleste et la rédemption du monde.

O Jésus, faites que je compatisse avec votre Mère à vos souffrances pour y trouver la force de supporter les miennes.

O Marie, dans mes tribulations et surtout à l'heure de ma mort, venez à moi comme vous êtes allée à votre Fils, et faites-moi participer aux consolations que vous lui avez portées.

## V<sup>e</sup> STATION

*Simon le Cyrénéen porte la croix de Jésus*

Simon le Cyrénéen ne s'offrit pas de lui-même à porter la lourde croix du Sauveur. On le réquisitionna, on le contraignit, par dérision peut-être.

Notre-Seigneur n'en fut pas moins soulagé pour quelques instants. Il reconnut ce service en déposant dans l'âme de l'heureux Cyrénéen des germes de grâce qui en firent un saint.

O mon Sauveur, ce n'est bien souvent que forcé que j'accepte de porter la croix ! Malgré l'imperfection de mes sentiments, accordez-moi, avec la résignation, la grâce de vous aimer davantage.

## VI<sup>e</sup> STATION

*Véronique essuie la face de Jésus*

Qu'il est beau cet acte de la sainte femme ! Elle voit Jésus accablé, couvert de sueur et de sang, de crachats et de poussière infecte. Sans craindre la foule délirante et les bourreaux, elle s'approche du divin Sauveur, elle lui tend son voile et essuie sa face divine. Et Jésus, pour la remercier, imprime sa face sur ce voile béni.

Comme Véronique, je veux, ô Jésus, essuyer les blasphèmes et les outrages qui s'adressent à votre divine personne, et vous en offrir la réparation ; je veux vous soulager dans vos membres souffrants, les pauvres, les malades, les affligés. Puissé-je recevoir dans mon âme les traits et la ressemblance de votre charité et de votre sainteté !

## VII<sup>e</sup> STATION

*Jésus tombe une seconde fois*

Les bourreaux de Jésus, regrettant peut-être de l'avoir soulagé en le déchargeant un instant de sa croix et d'avoir laissé Véronique lui essuyer le visage, replacent la croix sur ses épaules et le maltraitent. Jésus tombe de nouveau.

Cette nouvelle chute expie nos rechutes dans le péché et nos défaillances répétées. Relevés un instant et réconfortés par les consolations, nous retrouvons bientôt les tentations et les épreuves. Nous fléchissons et nous tombons plus lourdement que la première fois.

Gardons-nous alors du découragement et du désespoir. Notre bon Sauveur descend vers nous dans sa nouvelle chute afin que nous nous relevions avec lui. Relevons-nous donc avec courage, et prions-le de nous soutenir par sa grâce pour que nous évitions de nouvelles rechutes.

## VIII<sup>e</sup> STATION

*Jésus console les femmes de Jérusalem*

L'exemple de Véronique a donné du courage à un groupe d'autres femmes, qui osent enfin s'approcher du Sauveur et lui témoigner leur compassion.

Avec quelle bonté Notre-Seigneur n'accepte-t-il pas cette nouvelle marque de sympathie ! Comment y répond-il ? Par une sympathie plus grande pour les maux dont il les voit elles-mêmes menacées dans leurs personnes et dans leurs fils : « Ne pleurez pas sur moi, leur dit-il, mais pleurez sur vous et sur vos fils » à cause des châtiments qui fondront sur eux. S'il les en avertit, c'est pour qu'elles travaillent à y échapper.

O bon Jésus, nous voulons, avec les saintes femmes, compatir à vos douleurs, mais de telle sorte que nous nous affligions de nos péchés qui en sont la cause, et que, par une sincère conversion, nous échappions aux supplices dont vous menacez les pécheurs.

IX<sup>e</sup> STATION

*Jésus tombe une troisième fois*

Pourquoi cette troisième chute plus douloureuse que les premières ? Pour nous apprendre que quelque soit le nombre de nos chutes, nous ne devons point nous décourager. Fussions-nous tombés trois fois, sept fois, soixante-dix fois sept fois, Dieu, élément jusqu'à l'infini, est toujours prêt à nous pardonner. Trois est le nombre parfait ; par ses trois chutes Notre-Seigneur nous a mérité la grâce de pouvoir toujours nous relever, quelle que soit la multitude de nos rechutes.

O Seigneur Jésus, faites-nous au moins trouver, dans nos chutes multipliées, la grâce d'une sincère humilité, qui seule suffirait à en prévenir de nouvelles et à nous assurer la persévérance.

X<sup>e</sup> STATION

*Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Nous voici arrivés au sommet du Calvaire. C'est là que va se consommer le sacrifice. Toutes les souffrances endurées jusque-là par le divin Sauveur vont se renouveler, et d'autres plus terribles s'y ajouteront.

En lui arrachant ses vêtements collés sur les plaies de la flagellation, on lui en fait subir de nouveau, et plus durement, toutes les tortures.

Dans son âme, il endure un supplice moral plus cruel encore, en se voyant arracher les âmes qui lui tiennent par le sang dont il les a rachetées, par l'amour qu'il leur porte. Cette vue l'accable comme au jardin de Gethsémani et lui cause des transes mortelles.

Mais du moins il ne tiendra pas à lui que nous ne lui demeurions toujours unis. Il se laisse dépouiller de ses vêtements pour nous obtenir la grâce de n'être jamais séparés de lui.

O Jésus, nous consentons à subir tous les dépouillements, même les plus pénibles, pourvu que nos âmes demeurent toujours attachées à la vôtre. Puissions-nous dire avec l'apôtre : « Qui nous séparera de la charité du Christ ? La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? le péril ? la persécution ? le glaive ?..... Non, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu dans le Christ Notre-Seigneur. »

XI<sup>e</sup> STATION

*Jésus est attaché à la croix*

Voyez Notre-Seigneur étendu sur la croix, présentant docilement ses mains et ses pieds, dans lesquels les bourreaux enfoncent à grands coups de marteaux d'énormes clous, et imaginez-vous, si vous le pouvez, ses tortures. Voyez-le ensuite dressé sur cette croix, porté sur ses plaies qu'aigrit le poids de son corps, pendant trois longues heures. Voilà ce qu'il a voulu souffrir pour nous, pour chacun de nous.

Il avait jusque-là porté sa croix ; elle était lourde et il avait beaucoup souffert. C'est la croix qui le porte maintenant, et ses douleurs sont intolérables.

Il ne peut faire un mouvement qui n'aggrave ses souffrances.

Et pendant qu'il endure ce supplice, il entend ses ennemis se rire de lui et l'insulter : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croyons en lui ! »

Et lui n'ouvre la bouche que pour les excuser auprès de son Père et pour implorer leur pardon :

« Père, dit-il, pardonnez-leur : car ils ne savent ce qu'ils font. » Ils ne savent pas, en effet, qu'ils sont les ministres de la justice divine qui, par leur crime, punit, en sa personne, leurs propres péchés et leur procure la Rédemption. On en verra plusieurs, dans quelques instants, descendre la pente du Calvaire en se frappant la poitrine et en confessant qu'il est le Fils de Dieu.

O divin Rédempteur, appliquez-moi les mérites de votre crucifiement et les fruits de votre prière. Je vous ai offensé et j'ai ma part dans les supplices que vous ont infligés vos bourreaux ; mais, je vous en supplie, par vos plaies sacrées, faites-moi miséricorde. Acceptez que je me laisse, avec vous, crucifier, insulter, pourvu que je cesse de vous offenser.

XII<sup>e</sup> STATION

*Jésus meurt sur la croix*

Deux tourments nouveaux vont achever la divine victime. Le premier est une soif dévorante, effet des supplices qu'il endure : il en souffre tant, qu'il s'en plaint, et on lui offre dans une éponge du vin mêlé de fiel. Il en goûte l'amertume, mais il refuse l'adoucissement qu'il pourrait y trouver. Il veut subir la torture jusqu'à l'extrémité.

Le second est l'abandon où son Père le laisse, suspendant à ce moment suprême toutes les consolations et jusqu'à l'impression de sa protection, le livrant ainsi à des angoisses pires que celles du Jardin des Oliviers. « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Par ces deux espèces de tourments, vous avez voulu, ô bon Sauveur, nous adoucir et sanctifier les souffrances du corps et les angoisses de l'âme au moment où il nous faudra quitter la vie. Par le mérite de vos suprêmes douleurs, accordez-nous la grâce de triompher, à ce moment terrible, de toutes les tentations, et de pouvoir dire avec vous, dans l'abandon de la plus filiale confiance : « O mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

XIII<sup>e</sup> STATION

*Jésus est descendu de la croix*

L'âme de Jésus a quitté son corps pour aller dans les Limbes annoncer aux justes leur prochaine délivrance. Sur le Calvaire, il ne reste que son corps à l'état de cadavre. Ses yeux sont éteints, sa bouche muette, ses oreilles sourdes, ses membres glacés, son cœur ouvert, ses mains et ses pieds percés, tout son corps meurtri.

Saint Paul nous dit que si le Christ est mort pour nous, nous sommes tous morts avec lui : morts à la vie du péché, à la vie mondaine. Nous devons donc être pour le démon, pour ses œuvres et ses pompes, et pour le monde, comme des cadavres : les yeux fermés aux séductions, les oreilles sourdes aux excitations malsaines, les membres de glace pour le feu des passions, les mains et les pieds incapables de démarches et d'œuvres mauvaises ou dangereuses, le cœur vide de toute affection charnelle.

Oui, mes frères, mourons ainsi avec notre bon Sauveur, afin de revivre avec lui de la vie divine et ressuscitée. Mourir ainsi, c'est vivre véritablement et parfaitement.

XIV<sup>e</sup> STATION

*Jésus est mis au tombeau*

Le corps du divin Sauveur est déposé dans le tombeau ; une grande pierre en clôt l'entrée ; le sceau des Princes des Prêtres atteste qu'il y est bien enfermé, et des gardes veillent pour empêcher qu'on ne l'enlève.

Mais toutes ces précautions n'empêcheront pas



le Sauveur ressuscité d'en sortir le troisième jour vivant et glorieux.

Morts au monde, entrons, mes frères, avec le Sauveur dans le tombeau pour nous y ensevelir avec lui. Acceptons d'y être enfermés. Que le monde multiplie autour de nous les barrières et les précautions pour nous empêcher de sortir de cette obscurité bienheureuse : nous n'en serons que plus sûrs de vivre. Aux bonnes œuvres que nous ne tarderons pas à produire, on verra bien que nous sommes vivants, et que la mort et l'oubli dans lesquels le monde nous croyait ensevelis, n'étaient que le foyer de la vie.

Ensevelissons nos iniquités et nos faiblesses dans le tombeau du divin Sauveur. Nous y retrouverons la vie de la grâce, la vie de la vertu, la vie qui, commencée ici-bas dans les épreuves et les larmes, se continuera éternellement dans les splendeurs et les joies de la vie éternelle.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES

### LA VIE DU CHRÉTIEN AU MILIEU DU MONDE

*Itaque epulemur, non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitiae; sed in azymis sinceritatis et veritatis.*

C'est pourquoi mangeons la Pâque, non avec un vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des azymes de sincérité et de vérité. (I Cor. v, 8.)

Nous célébrons aujourd'hui, dans toute l'allégresse de nos cœurs, la Pâque du Seigneur. L'Eglise nous rappelle à cette occasion en quel honneur les Juifs tenaient la Pâque primitive, avec quel soin scrupuleux ils en accomplissaient les divers rites, de quelle rigueur ils usaient envers ceux qui se rendaient coupables de la moindre infraction à sa loi. Ce vieux levain qu'ils détruisaient entièrement sans en rien garder, c'est le péché, que le chrétien doit extirper de son âme, n'en laissant subsister aucune trace; ces azymes dont les Juifs faisaient usage, c'est la figure de la pureté, de la sainteté parfaite qui doit distinguer les disciples de Jésus-Christ.

Développons cette pensée, mes frères, et montrons ce que doit être la vie du chrétien au milieu du monde. Quelle circonstance serait plus propice pour ce dessein que cette solennité où le Christ nous apparaît triomphant dans la gloire incomparable de sa résurrection, où l'Eglise chante sa foi victorieuse et rayonnante avec des accents d'une sublime magnificence, où tout nous parle de la grandeur, de la dignité, de la noblesse des âmes rachetées par le sang d'un Dieu et appelées à partager avec leur divin Sauveur la récompense de ses travaux et de sa mort?

D'après ce que nous avons dit en commençant, vous avez remarqué les deux caractères principaux, et même les deux caractères uniques, d'une vie qui veut être sincèrement chrétienne, savoir : *l'exemption totale du péché*, la pureté du cœur, manifestée par la sainteté des œuvres.

O Christ, notre Dieu, vivant et immortel, vous avez voulu vous faire, en même temps que notre maître, notre modèle dans cette voie difficile de la perfection ! Nous élevons en ce moment vers vous nos regards ; éclairez-nous des vives lumières de votre grâce ; embrasez nos cœurs du feu de votre charité, afin que, marchant généreusement sur

vos traces, nous puissions aller sans cesse de progrès en progrès et de vertu en vertu, jusqu'à ce sommet de la sainteté, terme de notre vocation et de nos plus ardents desirs !

### I

Expurger le vieux levain, *vetus fermentum*, le levain de la malice et de l'iniquité, *fermentum malitiæ et nequitiae*, tel doit être le premier soin de celui qui veut servir Dieu en toute vérité et justice.

Le péché, c'est le *mal* ; c'est plus que l'absence du bien, c'est la tache, la souillure, la honte. De même qu'on rejette avec horreur un vêtement sali, déchiré, fétide ; de même qu'un homme bien élevé rougirait de s'en couvrir, estimant le pire des opprobres d'être réduit à une pareille extrémité, ainsi l'âme juste ne peut sentir en elle le péché : la laideur lui en est insupportable, l'odeur la suffoque, la honte la poursuit partout sans que rien puisse l'en distraire. La présence du péché lui est un supplice dont elle veut être délivrée au plus tôt. Ne lui parlez pas de ces longs délais de la pénitence où se plaisent les pécheurs endurcis, de ces retardements sans fin qui enveniment toutes les plaies hideuses de la conscience. Non, elle a hâte d'échapper à cette obsession affligeante du mal, elle recourt promptement au bain salutaire de la pénitence qui la purifiera ; et quand elle a recouvré sa beauté première, quelle joie, quelle satisfaction profonde elle éprouve, de quelles précautions aussi elle tient à s'entourer pour ne plus perdre ni exposer un si précieux avantage !

Le péché, c'est le *désordre*, le trouble, l'inquiétude. Contrairement à l'harmonie qui doit régner entre les diverses facultés de l'homme, les sens prennent l'empire sur la raison, les passions étouffent les sages avertissements de la conscience, la conscience à son tour cesse de demander à la foi la direction sûre que celle-ci est seule à même de lui donner. Il n'y a plus de frein à la conduite, plus de règle pour les appétits, plus de rectitude dans les actes. Ah ! mes frères, si vous estimez tant l'ordre et la régularité dans vos affaires, si vous êtes justement choqués de rencontrer une maison où tout est abandonné au caprice, si vous éprouvez une peine sensible à la vue d'une entreprise mal conçue et plus mal dirigée, d'un commerce compromis par l'absence de contrôle, d'une administration livrée à l'arbitraire, si tout cela vous émeut, vous révolte même, comment pouvez-vous supporter que le désordre règne à l'état permanent dans votre conscience ? Quelle angoisse ne devez-vous pas ressentir devant ces ravages causés par le péché dans la belle ordonnance des facultés de votre être ? Ne verserez-vous pas, comme le faisaient les saints, des larmes amères sur les ruines amoncelées par vos iniquités dans ce sanctuaire intime construit et orné par Dieu, qui est votre âme ?

Le péché, enfin, c'est la *mort*, privation véritable, anéantissement de cette vie supérieure et surnaturelle reçue au baptême, développée par les autres sacrements, amplifiée par une fidèle correspondance à la grâce. Semblable à une plante vigoureuse, qui donnait une végétation luxuriante, se couvrait de fleurs et de fruits et réjouissait tous les regards, l'âme juste était riche en mérites, et de ses œuvres s'exhalait un parfum suave, parfum de toutes les vertus qui, comme un parterre éblouissant, s'épanouissaient au souffle vivificateur de l'Esprit-Saint. Mais voici que le ver rongeur, le vice, a attaqué les racines de cette tige superbe, qui bientôt se flétrit, se dessèche et n'est plus bonne qu'à être consumée par le feu. L'âme touchée par le péché perd sa vigueur,

s'alanguit, devient incapable de tout mérite. Elle est morte, morte à la grâce, morte à Dieu, morte aux œuvres surnaturelles.

Mes frères, nous pleurons sur ces victimes choisies, fleurs à peine écloses de la jeunesse, fleurs épanouies de l'âge mûr qu'une mort impitoyable fauche sans pitié et couche dans une tombe trop tôt ouverte. Parents, amis, étrangers même s'unissent dans un commun sentiment de douloureux regret. Et pourtant qu'est cette vie, se prolongeât-elle de plusieurs années, en compensation de cette autre vie qui, elle, si nous le voulons, ne connaîtra pas de déclin, dont nous ne voyons ici-bas que l'aurore et qui aura son plein développement dans le ciel ?

Nous veillons avec un soin jaloux à la conservation de la vie corporelle, fragile et périssable. Que n'apportons-nous la même vigilance à sauvegarder la vie surnaturelle de nos âmes ? Nous craignons et évitons avec une attentive sollicitude ce qui peut nous causer la mort ou seulement en avancer l'heure. Ayons la même sage prévoyance pour écarter ce qui est de nature à diminuer ou à ruiner la vigueur divine dont la possession nous est plus précieuse que l'existence et pour laquelle nous devons être prêts à sacrifier tout le reste.

Ainsi nous accomplirons la première partie de la recommandation de l'apôtre, qui veut que nous ne laissions rien subsister en nous du vieux levain. Mais ayant détruit en nous le péché et jusqu'aux moindres traces du péché, il nous faudra encore exceller par l'intégrité de notre vie et la sainteté de nos actions, devenant ainsi des azymes purs et immaculés, tels que Dieu le demande de nous.

## II

« Le Christ ressuscité ne meurt plus, » chante l'Eglise en ces solennités pascales. En lui la vie a repris son empire, rien ne pourra le lui ravir. C'est là le modèle qui nous est proposé à nous-mêmes. Ressuscités à la grâce, nous ne devons plus vivre désormais que pour Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.*

Vivre pour Dieu, mes frères, c'est d'abord croire en lui. Dégagée des ténèbres où la tenait plongée le péché, notre foi rayonne d'un éclat nouveau, nous pénétre de sa bienfaisante lumière, éclaire notre voie, fait resplendir à nos yeux la vérité dans un jour plus pur et plus constant. Attachons-nous à cette foi divine. Au milieu d'un siècle incrédule, en proie au doute et à l'erreur, tenons les yeux fermement fixés sur ce phare du salut qui illumine tout homme venant en ce monde. Que l'Evangile soit notre livre préféré. Pénétrons-nous de sa divine doctrine, méditons-en sans cesse les sublimes enseignements. Nous trouverons en lui, et en lui seulement, cette vérité substantielle qui satisfera notre raison, parce qu'elle donne réponse à toutes les questions qui tourmentent ici-bas l'esprit humain. Jamais l'Evangile n'a fait et jamais il ne fera faillite pour ceux qui se fient en lui.

Vivre pour Dieu, c'est espérer en lui. Ils sont nombreux de nos jours les découragés et les désespérés. Pauvres âmes désorientées qui ont perdu le sentiment de leurs immortelles destinées, pour qui la miséricorde divine est devenue une énigme incomprise ! Plaignons-les, mes frères, et félicitons-nous d'échapper à cette tristesse malade dont meurt notre siècle. Pour nous, nous gardons en nos cœurs la sainte espérance, et parce que nous espérons, nous ne nous laissons point abattre par les misères et les difficultés de cette vie ; nous espérons, et nous savons accepter avec courage les plus difficiles devoirs ; nous espérons, et les mépris des mondains, leurs calomnies et leurs persécutions, ne nous font

point peur ; nous espérons, et nous ne reculons pas devant les entreprises d'un zèle que le monde pourrait justement taxer de folie, s'il n'avait pour lui les promesses divines.

Enfin, vivre pour Dieu, c'est encore et surtout l'aimer. Or, vous savez, mes frères, comment Dieu entend être aimé. Il ne se contente pas d'un amour tout en sentiment et en paroles. Il commande que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Il commande que nous l'aimions pour lui-même, pour ses perfections infinies, que nous l'aimions plus que nous-mêmes, plus que notre père et notre mère, que nous l'aimions par dessus toutes choses. Tout autre amour est indigne de lui et ne saurait lui plaire.

Et ne croyez pas, mes frères, que nous puissions ici tromper Dieu par de vaines démonstrations. Il y a un signe manifeste pour révéler notre charité. Ce signe, ce sont nos œuvres. La fidélité aux commandements, telle est l'épreuve infaillible, souveraine, à laquelle le Seigneur reconnaît les siens. Par là aussi nous pouvons nous juger nous-mêmes, et reconnaître si c'est l'amour de Dieu ou l'amour des créatures qui nous inspire.

Notre conscience nous rend-elle un bon témoignage sous ce rapport ? Poussons-nous la scrupuleuse observation des préceptes jusqu'à n'en négliger aucun de propos délibéré ? Sommes-nous obéissants aux plus grandes comme aux moindres prescriptions de la loi ? Réjouissons-nous alors, car c'est là une preuve certaine que la charité règne dans notre âme. La vie de Dieu est en nous.

Toutefois la miséricorde infinie nous a encore ménagé un degré supérieur d'amour. Aux âmes passionnément éprises de sa beauté souveraine, Dieu a ouvert une carrière où elles peuvent donner cours, sans crainte d'en atteindre jamais les limites, à toute l'ardeur d'un zèle poussé jusqu'au dévouement le plus héroïque et le plus sublime.

Saints apôtres, glorieux martyrs, confesseurs intrépides, vierges très pures, révélez-nous les secrets de cette charité ineffable dont votre âme était embrasée ! Dites-nous les divins transports qui vous élevaient si haut et par un irrésistible élan vous portaient à tout ce qui était grand, noble, généreux ! Quand nous étudions votre vie, alors seulement nous comprenons ou plutôt nous devinons les merveilles de cet amour céleste, les extrémités auxquelles il peut aller, les sacrifices qu'il suscite, les prodiges qu'il est capable de produire. Ah ! puisse une étincelle de ce feu sacré qui vous consumait, tomber sur nos pauvres cœurs meurtris et glacés et les enflammer d'une vive ardeur pour le service de Dieu ! Puissions-nous, quoique indignes, aimer nous aussi comme vous le Seigneur de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces !

C'est, mes frères, le vœu sincère que forme aujourd'hui mon cœur de pasteur et de père pour chacun de vous ; vœu pour la persévérance de ceux qui sont rentrés ou ont été confirmés dans la grâce de Dieu ; vœu pour ceux qui n'ont pas encore eu le courage d'aller jusqu'au bout de leur devoir, jusqu'à la Table sainte. Que tous, rejetant le vieux levain du péché, deviennent des azymes agréables au Seigneur par l'intégrité et la pureté de leur vie.

« Je suis le froment de Jésus-Christ, s'écriait le grand martyr saint Ignace ; il faut que je sois moulu par la dent des bêtes de l'amphithéâtre, pour devenir un pain digne de Dieu. »

Nous aussi, mes frères, c'est par le renoncement à nous-mêmes, c'est par le sacrifice généreusement accepté, que marchant sur les traces des saints, nous saurons réaliser en nous cette précieuse transformation, de laquelle dépend notre salut ici-bas, notre gloire et notre bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.



## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche des Rameaux. — Triomphe de Jésus-Christ  
à Jérusalem

LES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE

*Benedictus qui venit in  
nomine Domini.*

Béni soit celui qui vient  
au nom du Seigneur.

*Objection.* — Comment les catholiques osent-ils parler des triomphes de l'Eglise ? Toutes les époques de son histoire sont pleines de douleur.

*Réponse.* — C'est vrai, toutes les époques de son histoire furent pleines de douleur, et néanmoins toutes sont triomphales. Que sont les triomphes du démon sinon de véritables défaites pour les ennemis de l'Eglise ? Ces ennemis de l'Eglise, quand ils roulent dans les cercles descendants du mal, crient au progrès ; quand la sottise dépasse toute imagination, ils crient aux lumières ; quand l'ignorance s'installe dans le rêve, ils applaudissent à la raison secouant enfin son sommeil ; quand tout court à l'esclavage, ils ne voient que l'avènement de la liberté ; quand enfin on entend hennir la férocité même, et qu'ici et là elle montre ses griffes et ses taches de sang, ils chantent le paradis de la modération. Ils s'intitulent les hommes du triomphe. Oui, mais les hommes du triomphe de la mort, de l'avisement et de l'enfer. A eux les âmes sottes et tarées, à l'Eglise les âmes clairvoyantes et saintes. A eux les rebuts de l'Eglise qui compromettraient sa gloire, à elle l'élite d'or de l'humanité écumée par eux. A chacun ses triomphes.

*Objection.* — On ne peut pas dire que l'Eglise ait jamais triomphé, puisque ses ennemis ont toujours été puissants.

*Réponse.* — Le triomphe de l'Eglise est dans sa durée. Voilà dix-neuf siècles que l'Eglise existe ; nulle institution humaine n'a duré dix-neuf siècles. Ce prodige qui serait frappant partout, l'est plus particulièrement au sein de la mobile Europe, le repos étant le supplice de l'Européen. L'Eglise est sortie vivante de trois épreuves auxquelles nulle institution fausse ne résistera jamais : le syllogisme, l'échafaud et l'épigramme. Voilà sa victoire.

*Objection.* — L'Eglise a fait son temps. Sa fin prochaine sera la conséquence des progrès de la philosophie. « Les mystères du christianisme, dit Jouffroy, sont une enveloppe usée, et comme une obscurcie de mythes, de symboles et de figures que le soleil de la philosophie dissipera. » — « Le catholicisme, dit Edgard Quinet, ce n'est plus une religion, ce n'est plus une philosophie, ce n'est plus une poésie, c'est le débris de tout cela ensemble, une science sans nom, une foi sans nom, une poussière divine. Pour cette poussière creusez un grand tombeau. » — « Le catholicisme, dit Joguet, n'est qu'un débris ; ce fut jadis une belle plante qui souriait au soleil et purifiait l'atmosphère, et maintenant elle jonche la terre, desséchée et putride. » — « Ne viendra-t-il pas une autre époque, dit Damiron, où une autre croyance, héritière et fille du christianisme, en reproduira les dogmes, mais sous des formes qui conviendront mieux que les précédentes à la manière dont le monde voit aujourd'hui les choses ? Il semble que nous ne

sommes pas éloignés de ce moment. » — « Le catholicisme, disait Cousin, en a encore pour trois cents ans dans le ventre ; on lui tire néanmoins très humblement son chapeau et on continue la philosophie. »

*Réponse.* — Les incrédules ne pouvant effacer de l'histoire le passé de l'Eglise, se sont livrés à des pronostics et à des prophéties sur son avenir. On a remarqué qu'une maladie du protestantisme aussi ancienne que lui fut la manie de prédire la fin de l'Eglise catholique. Les erreurs, les bévues les plus énormes, le ridicule le plus solennel, rien n'a pu le corriger, toujours il est revenu à la charge. Or cette maladie a été celle de tous les ennemis de l'Eglise. Saint Augustin écrivait déjà : « Ils voient l'Eglise et ils disent : « Elle va mourir et dans peu son nom disparaîtra ; il n'y aura bientôt plus de chrétiens, ils ont fait leur temps. » Et pendant qu'ils parlent ainsi, je les vois mourir tous les jours. Et cependant l'Eglise demeure toujours debout, annonçant la puissance de Dieu à toutes les générations qui se succèdent » C'est toujours la même chose depuis dix-neuf siècles : tous, hérétiques et rationalistes, présagent, annoncent la mort prochaine de l'Eglise, et parfois même commencent à sonner son glas funèbre ; mais l'Eglise sonne le leur. C'est toujours la réponse du chrétien interrogé au temps de Julien l'apostat par le rhéteur Libanius : « Que fait le Galiléen ? — Il fait un cerceuil. » « Et toujours en sera-t-il ainsi, ajoute le P. Lacordaire, le Galiléen ne faisant jamais que deux choses : vivre de sa personne ; puis, soit avec du sang, soit avec de l'oubli, soit avec de la honte, mettre au tombeau tout ce qui n'est pas lui. »

*Objection.* — Les races latines sont les races les plus catholiques, or ces races sont en décadence : joli triomphe du catholicisme !

*Réponse.* — Plus un peuple se rapproche du type idéal que lui présente l'Eglise catholique, plus il monte sur l'échelle de la vraie grandeur et de la vraie civilisation. Il y a décadence pour lui chaque fois qu'il s'en éloigne. Si les races latines sont en décadence, ce n'est pas parce qu'elles sont catholiques, c'est parce qu'elles ne le sont plus assez.

*Objection.* — Avouez que le protestantisme a triomphé de l'Eglise au seizième siècle et que l'impiété philosophique triomphe d'elle aujourd'hui à son tour.

*Réponse.* — La perversion des âmes peut-elle s'appeler un triomphe ? Le protestantisme aurait triomphé de l'Eglise s'il avait réformé le monde, comme l'Eglise a triomphé du paganisme en convertissant les peuples et en les sanctifiant. Or voici ce que disait Luther après les plus grands succès de la Réforme : « Nous voyons que par la malice du diable, les hommes sont aujourd'hui plus avarés, plus cruels, plus libertins, plus insolents et beaucoup plus méchants qu'ils ne l'étaient sous l'empire du papisme. » — « Toutes les eaux de l'Elbe, écrivait Melancton, ne me fourniraient pas assez de larmes pour déplorer les misères de la Réformation. » — Erasme parlant des réformés, disait : « Et quels sont donc ces gens de l'Evangile ? Regardez autour de vous et veuillez m'en montrer un seul qui après avoir été intempérant soit devenu sobre ; un seul qui de colère soit devenu patient ; un seul qui d'avare soit maintenant généreux ; ou qui de débauché soit devenu chaste. Je pourrais en citer une multitude qui sont devenus pires qu'ils n'étaient auparavant. » Les triomphes actuels de l'impiété produisent les mêmes effets. Comment pour de pareils succès oser crier victoire ?

## TROIS INSTRUCTIONS POUR LE TEMPS DES PAQUES

### III

#### CLÔTURE DES PAQUES : LA PERSÉVÉRANCE DANS LA VIE CHRÉTIENNE

*Participes enim Christi effecti sumus :  
si tamen initium substantiæ ejus usque  
ad finem firmum retineamus.*

Nous sommes devenus participants du Christ : pourvu que nous conservions inviolablement jusqu'à la fin le commencement de l'être nouveau qu'il a mis en nous. (Héb. III, 14.)

Réconciliés avec Dieu par le sacrement de la Pénitence, nourris de la chair même du Christ, vous êtes devenus des hommes nouveaux. Vous avez dépouillé les infirmités de la nature mauvaise, brisé les liens d'esclavage que le péché avait formés, reconquis la liberté des enfants de Dieu. Vous étiez morts peut-être, et maintenant vous vivez. Vous étiez languissants et sans force, et voici que, selon l'expression de saint Chrysostome, vous êtes comme des lions au souffle enflammé, terribles au démon lui-même. Cette transformation est l'œuvre de la grâce.

Comme vous êtes récompensés, mes frères, de vos efforts, de vos sacrifices, du salutaire courage que vous avez apporté à accomplir fidèlement votre devoir ! Dieu s'est montré généreux envers vous ; il a rempli de sa présence et de ses dons votre cœur vide des vanités et des désirs du siècle. Il règne en vous, sur toutes les facultés de votre âme. Ce n'est plus vous qui vivez, mais lui qui vit en vous. Quelle gloire ! Quel bonheur ! Quelle inestimable fortune ! Comprenez-vous assez tout ce que votre sort a d'enviable ?

Oui, j'aime à le croire. La sincérité, la ferveur de vos dispositions me donnent l'assurance que vous n'avez pas reçu en vain le bienfait divin, que vous en sentez tout le prix, que vous êtes dans la ferme résolution d'en conserver, d'en affermir plutôt en vous les fruits.

Vous ne voulez pas être de ces chrétiens qui au sortir de la table sainte, leur action de grâces terminée, oublient la faveur dont ils viennent d'être l'objet, reprennent tranquillement leurs habitudes antérieures, tombent de nouveau sans aucune résistance dans l'état du péché, et vivent ainsi jusqu'au retour de la Pâque suivante. O la déplorable conduite ! Comme elle anéantit vite tous les avantages reconquis dans la bonne réception du sacrement !

Il importe donc souverainement, mes frères, d'assurer votre persévérance. Cette persévérance, comment faut-il l'entendre, et comment y parvenir, c'est ce que nous étudierons ensemble dans cette instruction.

### I

Jésus avait guéri auprès de la piscine Probatoire un pauvre perclus depuis trente-huit ans. Plein de reconnaissance envers Dieu, cet homme se hâta d'aller dans le temple pour y faire une solennelle action de grâces. Jésus l'y rencontra et lui dit : « Te voilà guéri ; désormais ne péche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire » (S. Jean, v).

Ce malheureux infirme qui traînait depuis si longtemps son mal, est bien l'image du pécheur, qui pour sortir de son état n'a d'autre ressource que de s'adresser à Jésus. De même que le divin Sauveur rendit au malade de la piscine la plénitude de la vie, de même en ces solennités pascales a-t-il ramené à la santé parfaite une multitude d'âmes depuis plus ou moins longtemps mortes

à la grâce ou souffrant de graves infirmités spirituelles.

Comment un tel bienfait n'exciterait-il pas notre gratitude ? Nous avons eu à cœur de remercier Dieu, nous lui avons dit notre joie, notre bonheur, nous avons déposé à ses pieds la protestation de notre absolu dévouement.

C'est alors que, si nous avons prêté l'oreille à sa parole, nous avons entendu cette réponse dans le recueillement de notre âme : « Mon fils, vous voilà guéri ; désormais ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pire. »

Que nous ne commettions plus de péché, voilà donc ce que demande de nous Jésus, et telle est la condition de notre persévérance. Il ne suffit pas d'observer quelques pratiques plus essentielles, ni de paraître mener extérieurement une vie chrétienne. Oh ! qu'ils s'abusent ceux qui font consister en cela toute leur religion ! Ils ne prennent point garde que Dieu veut être servi en esprit et en vérité. Pourvu qu'ils demeurent fidèles à certaines observances, ils n'ont nul souci de tant de fautes qui souillent l'âme et la rétablissent dans son infirmité première.

Sachez donc le comprendre, mes frères. De même que la digne réception des sacrements a eu pour principal effet de vous délivrer du péché, ainsi devez-vous conserver cette grâce en vous affranchissant avec soin de ce qui serait de nature à vous faire retomber dans ce honteux esclavage.

Il y a même un plus grand danger dans la rechute, comme nous en avertit le divin Sauveur : « Ne péchez plus, dit-il, de peur qu'il ne vous arrive pire. » De fait, tous les auteurs spirituels le constatent : les suites de la rechute dans le péché tout après qu'on en avait été purifié, sont toujours terribles pour une âme. Rien n'expose à l'impénitence finale comme cet abus des plus grandes grâces.

Nous gardons précieusement un trésor, surtout si pour le posséder nous avons dû essayer beaucoup de travaux et de fatigues. Et ce trésor de l'innocence que Notre-Seigneur nous a acquis au prix de tout son sang, nous en aurions assez peu de soin pour le sacrifier aussitôt à une misérable satisfaction des sens ?

En accomplissant le devoir pascal, nous avons recouvré la paix, la sécurité de nos âmes, nous avons joui de ces ineffables consolations que nous procure la confiance en la miséricorde divine. Il ne tient qu'à nous de persévérer dans cet heureux état. Et nous n'hésiterions pas à y renoncer en nous plongeant de nouveau dans le trouble et le désordre des passions ?

Nous avons, par notre repentir et par l'absolution du prêtre, reconquis l'amitié de Dieu, cette amitié préférable à tous les biens, à toutes les richesses, à tous les honneurs de la terre. On est fier, et à juste titre, de l'amitié des princes, des savants, des personnes élevées en dignité. On éprouverait le plus sensible déplaisir de la perdre ; on est souvent prêt à tout sacrifier, même sa conscience, pour la conserver. Mais combien sommes-nous plus honorés de l'amitié de Dieu, et quel fonds ne devons-nous pas faire sur elle ? Quelles précautions ne convient-il pas de prendre, pour n'en pas devenir indignes !

Enfin, et vous me permettrez d'insister davantage sur cette considération, la grâce des sacrements nous a rétablis ou affermis dans cet état où nous souhaitons nous trouver à notre dernière heure. Au sortir de la table sainte, nous étions prêts, s'il eût été nécessaire, à répondre à l'appel du bon Dieu. C'est là un inestimable avantage. Or, comme à toute heure et n'importe à quel jour nous pouvons comparaître devant le Souverain Juge, n'est-il pas juste que nous nous conservions constamment dans l'état de grâce ? Je sup-



pose que votre intention soit de ne plus fréquenter les sacrements qu'à la Pâque prochaine; vous devez alors être résolu à éviter, coûte que coûte, le péché mortel pendant ce long intervalle de temps. Si votre persévérance ne doit durer que huit jours ou encore un mois, à quel péril ne serez-vous pas et ne demeurerez-vous pas exposés?

Et non seulement par là vous compromettez votre salut éternel, mais vous vous priveriez volontairement d'une foule de mérites qui ne peuvent vous être attribués que dans l'état de grâce. En sorte que la majeure partie de l'année sera de votre part perdue pour le ciel.

Vous ne voudrez pas, mes frères, encourir ces terribles conséquences, mais plutôt rendre votre salut certain par une généreuse persévérance dans le bien. Avant tout vous fuirez le péché; vous prendrez également les sages précautions que vous recommande l'Eglise, pour persévérer jusqu'à la fin. Ces précautions, ces moyens salutaires, quels sont-ils? C'est ce que nous voulons maintenant vous indiquer en quelques mots.

## II

Tout d'abord, posons en principe qu'un chrétien pratiquant, qui fait ses Pâques, doit se distinguer des indifférents, à plus forte raison des impies.

A quoi se reconnaît-il? Assurément à son *exactitude aux saints offices*. Ce n'est pas lui que l'on verra manquer à la messe les jours de dimanches et de fêtes, sous le moindre prétexte et même sans prétexte. Assister à la messe est pour lui une habitude ferme, un devoir qui passe avant tout autre; il n'a garde d'y jamais contrevenir.

Mais l'assistance à la messe suffit-elle? Hélas! combien de chrétiens se feraient un crime d'y manquer, ne serait-ce qu'une seule fois dans l'année, qui n'ont pas le courage de remplir le devoir pascal. Qui les en empêche? Souvent un motif bien peu fondé, un scrupule de conscience exagéré; il leur faudrait faire un effort, un léger sacrifice, ils reculent effrayés par de chimériques difficultés. Les chrétiens pratiquants doivent se regarder comme tenus à plus de régularité encore. Manquer au grand commandement qui prescrit la sanctification du dimanche serait de leur part non seulement un péché grave, mais un scandale dont les non pratiquants profiteraient pour accuser la piété et justifier leur propre conduite. La faute serait moins considérable, mais le scandale ne serait-il pas le même, si l'on voyait un chrétien fidèle au devoir pascal s'en tenir strictement à une assistance quelconque à la messe, et manquer habituellement aux vêpres, aux saluts, aux divers offices de la paroisse?

Et puis, combien est fragile la persévérance, combien faible l'esprit chrétien, lorsqu'on ne veut faire que ce qui est de précepte, sans jamais aller au-delà. Qui peut se promettre de ne pas rester ainsi en deçà des justes limites et de ne pas enfreindre souvent les plus essentielles obligations?

Vous ne vous contenterez pas, vous, mes frères, qui voulez assurer votre persévérance, de ce demi-christianisme, christianisme étroit, glacé, insuffisant à vous garantir contre les envahissements de l'incrédulité et de l'indifférence pratique. Vous accomplirez vos devoirs plus nécessaires, mais vous n'aurez garde de négliger les autres. Car il n'y a rien d'inutile dans la vie chrétienne, et, nous disent les auteurs spirituels, celui qui ne se met point en peine d'observer les simples conseils, en vient insensiblement à l'abandon des préceptes.

L'assistance à la messe et aux autres offices est la pierre de touche où se reconnaissent les bons chrétiens. C'est par là d'ordinaire que le monde les juge, et il n'a point tort. Il ne faut pas toute-

fois qu'ils se bornent à cela. On peut signaler plusieurs autres points sur lesquels ils doivent avoir non moins à cœur de se distinguer.

Citons en particulier *l'esprit de justice*. Au milieu d'une société qui, par tous les moyens, cherche le gain, veut s'enrichir à tout prix, poursuit la fortune sans nul souci du juste et de l'injuste, il est nécessaire que l'on trouve chez les vrais chrétiens cette intégrité parfaite, cette honnêteté irréprochable, qui loin de faire tort en quoi que ce soit à autrui, céderait plutôt de ses droits propres. Est-ce assez? Non, mes frères, vous devez en outre être obligeants pour tous et par dessus tous. Montrez-vous tels qu'on ne craigne jamais de vous demander un service, parce que vous n'en refusez jamais aucun. Que la justice et la charité soient la règle invariable de votre vie, et je répons de votre persévérance.

La *légèreté des mœurs* est encore un des caractères de notre siècle. Les fêtes mondaines, les divertissements profanes se multiplient à l'excès, et parmi eux combien sont condamnables, combien sont dangereux! Pour courir à ces fêtes, on ne recule pas devant les longs voyages, on profane odieusement le jour du Seigneur, on s'impose de suivre tous les caprices du luxe et de la mode.

Vous conviendrez sans peine que c'est là un des plus graves écueils que rencontrent les pratiques chrétiennes. Impossible, surtout pour la jeunesse, de s'abandonner à cette fièvre, à cet enivrement des plaisirs et des amusements mondains, sans ressentir en même temps un profond dégoût à l'égard des choses de la piété et de la religion. Le cœur de l'homme ne se partage pas sous ce rapport. Comment voudriez-vous que passionné pour toutes les satisfactions des sens, il pût garder quelque attache pour les joies nobles mais austères de la vertu? Aussi, remarquez-le, la licence, et souvent la hideuse débauche, sont la conséquence ordinaire et forcée de ces réjouissances profanes. Il faudrait avoir la sainte indignation des prophètes et leurs accents enflammés pour déplorer comme ils le méritent ces coupables excès qui précipitent la décadence et la ruine des nations.

Ah! mes frères, ai-je besoin de vous prémunir contre la fascination qu'exerce sur nos contemporains ce que l'Eglise appelle si justement *les pompes du démon*? Et cependant il n'est pas rare de rencontrer même de bons chrétiens ne soupçonnant pas le danger effroyable qui se cache sous leurs attirants dehors, et s'exposant imprudemment à leurs funestes suggestions. Que votre vigilance reste donc en éveil à leur endroit plus encore que sur tout autre péril. Ne craignez pas de pousser ici la délicatesse de conscience jusqu'à cette limite extrême qui la fait taxer par le monde d'étroitesse d'esprit ou d'exagéré rigorisme.

Qu'important d'ailleurs les jugements d'autrui, quand nous avons pour nous le témoignage de notre conscience! Qu'importe l'approbation des hommes quand nous sommes sûrs de celle de Dieu!

Tenez donc fermement, sans fléchir, la voie dans laquelle vous êtes, par la grâce de Dieu, renouvelés et affermis. La vie est courte, les années passent vite. Rachetez le temps qui s'écoule, par la sainteté de votre conduite, par la ferveur de vos bonnes œuvres. Détachez-vous de plus en plus de ce qui nous échappe et qui périclité, pour vous attacher inviolablement à Celui-là seul qui demeure éternellement et dont la possession comblera tous vos désirs. Ainsi soit-il.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### IV

#### Pour le salut et la consécration à la sainte Vierge

#### 1

#### ALLOCUTION POUR LA CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

*Et erat mater Jesu ibi.*

Et la mère de Jésus était là.

(Jean, II. 1.)

La sainte Vierge, mes chers enfants, accompagnait ordinairement son divin Fils durant ses courses apostoliques, afin de jouir de ses joies, de sa parole, de partager ses peines et ses douleurs. Elle ne pouvait se passer de lui, comme lui ne pouvait se passer d'elle. Mais en deux circonstances particulières surtout elle est là, au poste d'amour, auprès ou non loin de lui, à Cana et à la Cène : à Cana où il change l'eau en vin, à la Cène où il change le pain en son corps et le vin en son sang. Elle est maintenant encore partout où se trouve son Fils, et ce matin, quand dans les mains du prêtre s'est opéré le miracle de la transsubstantiation, quand l'hostie divine a été déposée sur vos lèvres, que votre âme émue et transportée de reconnaissance s'écriait : « Mon Dieu ! vous êtes mon seul bien ! vous êtes tout pour moi ! *Deus meus et omnia !* » Marie était là, vous bénissant, fortifiant votre foi et vos résolutions, vous enveloppant de son regard maternel et vous disant : « Vous êtes aussi mon enfant, puisque vous êtes l'enfant de mon Fils. » *Et erat mater Jesu ibi.*

Or, ce soir, elle est encore ici. Son image qui rayonne sur l'autel et qui vous regarde réunis à ses pieds n'offre qu'un reflet bien pâle de sa tendresse pour vous. Elle est là, elle lit dans vos âmes, elle attend que vous lui disiez : « O Marie vous êtes ma mère ! Jamais je ne me séparerai de vous ! »

C'est pourquoi je viens vous donner deux suprêmes conseils : restez auprès d'elle, parce qu'elle est votre Mère et qu'on n'est bien qu'auprès de sa mère ; et demeurez-lui fidèles, parce qu'elle est votre Reine et que vous allez devenir ses chevaliers.

### I

Oui, vous resterez auprès d'elle, et vous la garderez auprès de vous dans votre cœur, afin que ces noces spirituelles si heureuses durent sans fin. Où seriez-vous mieux qu'auprès de Marie, plus en sûreté et plus joyeux ?

C'est qu'il arrive un âge, mes chers enfants, où l'on cherche à s'éloigner de sa mère. Un jour on découvre soudain, en je ne sais quelle compagnie perverse, la science du mal, et l'on porte impatientement le joug de la sagesse, de l'amour du foyer familial. Alors on devient triste, les yeux apparaissent moins confiants et candides, le front s'assombrit et se creuse de rides qui ne viennent ni de la douleur légitime, ni du noble travail ; le cœur se gonfle d'émotions inavouables, et l'on se cache de sa mère, on redoute son clair regard, on aspire à se séparer d'elle. Oh ! alors l'innocence s'est enfuie déjà, l'intérieur est gâté, les convic-

tions sont amoindries ou disparues ; elle n'est pas loin, la catastrophe du départ ingrat.

Il s'en ira, le malheureux, seul dans le monde, avec ses tristes penchants, fuyant sa mère dont les conseils, la présence même n'est plus pour lui qu'un reproche qui lui pèse. Il s'en ira parmi des chemins pleins de pierres ou d'épines, et le soir il n'aura pas d'abri. La douce main qui le caressait avant qu'il s'endorme ne sera plus là, et il n'est aucune autre main qui puisse la remplacer, celle-là ! Aussi, comme son sommeil sera troublé, s'il dort ! Et le lendemain, et les jours suivants, et toujours, même absence lourde, même angoisse, même vide effrayant dans l'âme. Oh ! qu'ils sont durs, les jours passés loin de sa mère, quand on l'a quittée ainsi, lui déchirant le cœur, la laissant navrée, désespérée ! Car l'amour de votre mère, mes chers enfants, c'est le soleil de votre vie ; et le soleil disparu, qu'il fait sombre et froid !

Oh ! si vous vous éloigniez jamais du sanctuaire de Marie, mes chers enfants, vous seriez semblables à ce malheureux, à ce fils ingrat qui par une absence sans cœur abreuverait sa mère de chagrin. Bientôt vous sentiriez votre courage tomber, vos forces décroître, vous languiriez loin d'elle, loin de la table aimable qu'elle vous préparait avec des soins si délicats, et vous diriez quelque jour avec David : « Je meurs d'inanition parce que j'ai oublié de manger mon pain ! »

S'il vous arrivait, mes enfants, de partir, comme le prodigue « pour le pays lointain » de l'impiété ou de la désobéissance, oh ! n'attendez pas que la faim vous fasse sentir ses aiguillons, revenez bien vite auprès de votre mère, auprès de Marie ! Seule elle dispense les grâces de conseil et de force, seule elle est la gardienne toute-puissante de l'innocence, seule elle veille efficacement sur les jeunes cœurs inexpérimentés et fragiles. Semblables aux petits oiseaux imprudents dont les ailes ne sont pas encore assez poussées, ils voudraient s'élancer dans les espaces périlleux de la vie libre, mais ils tomberaient misérablement et deviendraient la proie du vice qui les guette. Revenez auprès de Marie, elle vous accueillera toujours avec sa bonté inexprimablement douce, et, vous pressant tout meurtri sur son cœur, elle vous présentera à son Fils avec cette prière : « Voyez, ils ont perdu toute leur force, toute leur joie parce qu'ils ne goûtent plus à ce vin généreux qui fait les forts et les vierges ! *Vinum non habent.* »

Puis se tournant vers vous, elle vous donnera cet avis maternel : « Maintenant écoutez-le, faites tout ce qu'il vous dira. *Quodcumque dixerit vobis facite.* » Car Marie ne nous accueille que pour nous conduire à Jésus.

Ce que Jésus vous dirait alors, vous le savez : « Remplissez vos âmes de foi, rompez avec les habitudes perverses et volontaires qui vous oppriment ; avec ces idées fausses qui semblent à ces feux follets qui brillent parfois sur les marais, vous séduisent et vous abusent. Retournez au banquet de la première communion, vers le Dieu qui après avoir réjoui votre enfance, éclairera et embaumera toute votre vie. » Alors vos actions seront transformées, comme l'eau changée en vin par la parole créatrice du Sauveur, et vous apparaîtrez plus forts, meilleurs que jamais, parce que vous aurez triomphé de l'épreuve et de la tentation. Le monde, frappé de cette rénovation étonnante, ne pourra se défendre d'admirer votre conduite, votre ferveur, votre forte conversion : *Tu servasti bonum vinum usque adhuc !* Le vin céleste de l'Eucharistie, dira-t-il, peut-il produire sur l'homme enchaîné depuis longtemps par les plaisirs de tels effets de retour énergique à Dieu et de changement complet !



Rappelez-vous alors que si vous êtes ainsi changés et renouvelés vous le devez à Marie. Vous n'étiez pas restés auprès d'elle, mais elle restait auprès de vous. *Et erat mater Jesu ibi.*

Mais non, mes chers enfants, vous ne vous éloignerez jamais d'elle, jamais de son sanctuaire où il fait si bon, de son cœur qui vous aime tant. Elle souffrirait trop, et vous, vous seriez trop malheureux ! Vous allez au contraire vous donner à elle, lui jurer fidélité, l'établir la maîtresse de votre vie et la reine de vos cœurs.

## II

Les anciens chevaliers, avant de partir pour les lointaines batailles, mettaient un genou en terre et faisaient à leur dame serment de fidélité. Or qui mieux que Marie mérite ce titre de dame, c'est-à-dire de Souveraine, elle qui est la mère du Roi Jésus ? Elle seule donc désormais possèdera votre amour, seule elle inspirera et remplira votre vie, seule elle sera vraiment la « dame de vos pensées. »

Chaque jour vous penserez à elle, vous la prierez avec une dévotion filiale, vous implorerez son secours, vous vous appliquerez à lui plaire en toutes choses. Assignez-vous telle prière, telle invocation que vous lui adresserez tous les soirs, afin de vous endormir son pieux souvenir dans le cœur. N'y manquez jamais, n'oubliez pas vos bonnes résolutions de conduite et de piété, vous failliriez à votre serment, semblable au chevalier félon qui aurait renié ou trahi sa dame.

Et comme vous êtes faibles, appuyez-vous sur elle, confiez-lui votre avenir, votre cœur, votre liberté surtout. Soyez les captifs de votre amour pour Marie.

Un jeune homme, après une vie assez orageuse, avait quitté le monde pour entrer en religion. Tout d'abord il se trouva pleinement heureux dans sa chère retraite, où il jouissait de se sentir enfin à l'abri des orages de la vie qui avaient failli le jeter dans les gouffres du vice. Mais bientôt disparut sa première ferveur, et il se prit à regretter le monde, ses dangers étourdissants, ses jouissances capiteuses. On lui avait permis de garder en cage dans sa cellule un chardonneret qu'il aimait beaucoup ; mais la vue de cet oiseau prisonnier ne faisait qu'augmenter l'acuité de son ennui. Il résolut de partir.

Avant de quitter sa cellule il ouvrit la cage du chardonneret : « Toi aussi, dit-il, tu es un pauvre captif comme moi. Va, reprends aussi ta liberté. Vole dans les espaces bleus où tes frères chantent et t'appellent ! »

Et il le lança au milieu des airs.

L'oiseau partit d'un vol hésitant, puis revint dans sa cage restée ouverte.

— Mais vois donc, dit le novice en le reprenant dans sa main, vois donc les collines vertes, la campagne si belle, les arbres qui te préparent un gracieux nid, les fleurs, le soleil, la liberté ! Tu refuserais tout cela ?

Lancé de nouveau, l'oiseau rentra obstinément dans sa cage, regardant avec une sorte d'effroi l'espace immense qui lui paraissait un immense abîme.

Le jeune homme réfléchit ; il vit dans cet acte de son oiseau favori une leçon, un avertissement de Dieu, qui souvent nous parle par des créatures inférieures auxquelles il semble prêter une raison que nous n'avons plus.

— Ah ! dit-il, cet oiseau a plus de générosité que moi. Eh bien ! moi aussi je resterai dans ma servitude volontaire. C'est ici que loin des périls du dehors je passerai heureusement ma vie avec Dieu, dans la solitude et la prière. Non, je ne te

quitterai point, ô ma chère cellule, où j'ai goûté la paix, où je trouverai le salut !

Et vous, mes chers enfants, à la veille de prendre votre essor dans le monde et de jouir de cette redoutable liberté dont tant d'autres abusent, promettez à Marie de lui rester fidèles comme à votre Dame et à votre Reine ; de ne jamais abandonner cet autel où tant de fois vous l'avez priée, où tant de fois elle vous a bénis.

Oh ! ne quittez jamais l'Eglise, cet asile sacré où vous vous trouvez si bien. Si vous étiez tentés de le quitter, mesurez du regard la profondeur de l'abîme béant à vos pieds, la perte de votre foi, l'inconduite, l'abandon, la terre qui vous repousse, le ciel qui se ferme, l'enfer qui s'ouvre pour vous engloûtir ! Défiiez-vous des séductions et des entraînements de la liberté du mal qui va vous solliciter. Rentrez aussitôt dans votre foyer de famille, où vous attend Marie votre bonne mère, et dites avec courage :

— Je ne veux point de la liberté du mal. Je l'ai promis : toute ma vie je resterai le prisonnier de Marie. C'est le titre dont j'aime à me prévaloir et dont je suis le plus fier : captif de son amour !

## 2

MARIE EST NOTRE MÈRE ; SOYONS SES ENFANTS

*Ecce Mater tua... Ecce filius tuus.* (Jean, XIX, 26-27).

Je ne sais rien de plus beau, mes chers enfants, que l'engagement que vous avez pris tout à l'heure de rester fidèles à Jésus-Christ jusqu'à votre dernier soupir. Mais cet engagement sacré, qui vous le rappellera ? Qui vous défendra contre les trahisons si faciles à la faiblesse humaine ? Car la vie, si courte qu'elle nous soit mesurée, est toujours longue quand il s'agit d'aimer Dieu et de le servir, de rester chrétien sans peur et sans reproche. Aujourd'hui vous êtes pleins de bonne volonté ; mais demain ? dans quelques mois ? dans quelques années ? Ah ! mes enfants, pour vous comme pour vos aînés, pour nous tous, il y aura des jours terribles. Pouvez-vous espérer demeurer fidèles à votre première communion, persévérer jusqu'à la fin et mériter cette belle couronne promise aux âmes constantes et généreuses ?

Oui, mes enfants, vous le pouvez par la protection de la très sainte Vierge ; et c'est pourquoi je viens vous dire : « Donnez-vous à Marie, placez-vous sous sa garde, car elle est votre Mère ; et si vous l'aimez toujours comme un enfant doit aimer sa mère, nul d'entre vous ne périra. »

## I

« *Ecce Mater tua* : voilà votre Mère. » Ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est Notre-Seigneur lui-même. Agonisant sur la croix, avant de rendre le dernier soupir, Jésus vit sa mère et à côté d'elle saint Jean, le disciple bien-aimé. Ecoutez ses dernières paroles, car elles sont pour vous. Jean était là à votre place ; vous étiez là dans la personne de ce disciple que Jésus aimait d'un amour de préférence, parce qu'il était le plus jeune et le plus innocent. Jésus vous voyait dans sa pensée, il vous connaissait, il vous aimait vous aussi. Or voici ce qu'il vous disait en s'adressant à saint Jean : « *Fili, ecce mater tua*, mon enfant, voilà votre mère. » — Quelle étonnante parole ! C'est comme s'il avait dit : « Voici que je meurs, je vous donne ma mère pour qu'elle soit votre mère ; vous l'aimerez comme je l'ai aimée. » Marie est donc votre mère par la volonté de Jésus-Christ.

Quelle reconnaissance ne devez-vous pas à ce bon Sauveur ? Y a-t-il sur terre une chose qui vaille une bonne mère ? Et parmi toutes les mères en est-il une seule que l'on puisse comparer à la sainte et incomparable Mère de Jésus ?

Non, il n'y a rien de bon comme une mère. Pour qui n'en a plus, serait-il riche et puissant, la vie est triste. Mais le pauvre enfant qui est là couché sur la paille, qui crie de faim, de froid et de misère, s'il a une mère il est bientôt consolé, réchauffé, sa couche n'est plus si dure, son cœur ne reste pas engourdi sous les battements du cœur de sa mère !...

Et même quand on n'est plus au berceau, quel trésor, quelle ressource, quelle fortune qu'une bonne mère ! Voyez le fils ingrat, l'enfant prodigue, maudit, repoussé de tous, banni du foyer paternel ! Il est seul sur la terre, il n'a plus personne, et peut-être le désespoir va-t-il le pousser à de nouveaux crimes... Non, non, pauvre enfant ; souviens-toi de ta mère ! Reviens à elle ; seule elle ne te repoussera pas, son cœur ne sait point haïr, sa bouche ne te maudira point... Oh ! oui, qu'il revienne les larmes aux yeux ; sa mère le pressera sur son cœur plein de compassion et d'amour, elle pleurera avec lui !... Ah ! dans le cœur d'une mère quel abîme de tendresse.

Mais, mes enfants, si telle est la bonté de nos mères sur la terre et la force de leur amour, que sera-ce de la Vierge Marie ?

Elle n'a pas refusé de nous prendre pour ses enfants ; dès lors nous pouvons assurer qu'elle nous aime d'une tendresse presque infinie. Elle nous aime, parce que Jésus nous aime. Elle nous aime, parce que nous lui avons coûté beaucoup de larmes, et parce que nous avons coûté à son divin Fils tout le sang de ses veines. Elle aime les pauvres pécheurs, dont elle est le refuge et l'avocate. Elle aime les justes, comme sa couronne et sa gloire. Elle vous aime aujourd'hui, mes enfants, d'une manière toute spéciale, parce qu'aujourd'hui nourris de la chair et du sang du Sauveur vous ne faites qu'un avec lui. Oh ! comme elle a prié pour vous à l'occasion de la retraite qui vous préparait au grand jour ! Avec quel zèle elle a demandé pour vous ce repentir d'hier, ces larmes de la contrition, et ces autres larmes bien plus douces encore de ce matin au banquet de la table sainte ! Marie ! comme elle est heureuse de votre bonheur, heureuse de contempler en vous ses enfants de prédilection, ornés de toutes les grâces de l'innocence et de la candeur !

Eh bien ! mes enfants, elle ne demande qu'une chose : vous aimer encore, vous protéger encore, vous aimer, vous protéger toujours. — Mère éclairée, elle connaît tous les dangers que vous pourrez courir. Quelle consolation pour vous de vous dire chaque jour : « Marie, ma mère du ciel, me voit ! Elle me suit dans mon pèlerinage ici-bas, comme la mère qui ne quitte pas du regard son enfant. » — Mère dévouée, elle a tant aimé le monde qu'elle a livré pour lui son Fils unique. Après ce sacrifice, que ne fera-t-elle pas pour nous sauver ? Rien n'arrête une mère quand elle voit son enfant en péril ; rien n'arrête la Mère de nos âmes quand il s'agit de nous arracher à Satan. Fallût-il descendre du ciel pour nous tirer du sommeil du péché, elle viendrait nous exhorter au repentir, avec cette éloquence irrésistible d'une mère qui ne veut pas que son enfant périsse. — Mère puissante, pourrions-nous en douter ? Sur la terre Jésus lui était soumis ; au ciel il ne lui obéit pas moins. Marie, c'est une toute-puissance à genoux. Ce que Dieu fait par sa volonté, Marie le fait par sa prière. Une larme d'elle, une parole, un soupir effacerait devant Dieu toute une vie d'iniquité.

Allez donc à Marie, mes chers enfants, avec la

plus vive confiance ; jetez-vous entre ses bras, pressez-vous contre son cœur, déposez-là vos pensées, vos promesses, vos résolutions et dites-lui : « O Marie, ô ma Mère, gardez-moi, je suis votre enfant, et je veux l'être toujours. *Ecce filius tuus.* »

## II

Ses enfants, oui, il faudra l'être toujours, c'est-à-dire qu'il faudra l'aimer, et lui prouver votre amour en la priant, et surtout en imitant ses vertus.

1. Aimer Marie, c'est le devoir de tout chrétien. Aimez-la comme Jésus son Fils l'a aimée, d'un amour tendre, filial, obéissant ; il lui a consacré trente ans de sa vie, et maintenant il l'aime, il l'honore dans les cieux plus que tous les anges et tous les saints.

2. Prier Marie, c'est notre second devoir. Vous la prierez donc avec une confiance entière. Voyez : lorsqu'un enfant a faim, lorsqu'il a soif, que fait-il ? Il dit à sa mère : J'ai faim, j'ai soif. — Parlez à Marie avec cet abandon, tous les jours, dans tous vos besoins. Elle est si bonne, elle a le cœur si sensible ! Vous ne sauriez lui faire un plus vif plaisir que de la prier sans cesse et de lui demander beaucoup. Ecoutez ces magnifiques paroles de saint Bernard, ce disciple si dévoué de la Vierge :

Lorsque vous vous sentirez dans le danger, dans les angoisses, regardez, appelez Marie ! Lorsque vous verrez l'orage de la tentation se lever tout près de vous, lorsqu'il vous semblera que votre navire va se briser aux écueils de ce monde, regardez, appelez Marie ! Si l'horreur de vos péchés, si la crainte des jugements de Dieu vous trouble et vous incline vers le désespoir, attachez-vous à Marie. Dans vos périls, dans vos doutes, dans vos terreurs de conscience, pensez à Marie ! Que son souvenir soit toujours dans vos cœurs, et son nom sur vos lèvres ! A sa suite vous ne pouvez vous égarer ; tant que vous l'implorez vous ne pouvez être sans espoir ; tant qu'elle vous soutient vous ne pouvez tomber ; tant qu'elle vous protège vous ne pouvez rien redouter. Pourvu qu'elle favorise votre voyage, vous arriverez sûrement au port ; car elle est puissante et bonne, et tout nous vient de Jésus par Marie.

3. Surtout, mes enfants, imitez Marie ; c'est notre troisième devoir. Un saint lui adressait un jour cette prière : « O Marie, montrez que vous êtes notre Mère. » Et une voix lui répondit : « Et vous, montrez que vous êtes mon enfant ; restez toujours digne de mon amour maternel. » Vous comprenez qu'il serait indigne de prier la Vierge et en même temps d'offenser Dieu, son Fils ; de dire qu'on l'aime et de faire tout le contraire de ce qu'elle a fait elle-même. Non, la vraie dévotion s'efforce d'imiter les vertus des saints qu'elle honore.

Voulez-vous donc aimer cette bonne Mère et mériter qu'elle vous protège ? Retracez en vous son image. Elle était pieuse : soyez pieux, vous aussi, et toujours généreux dans le service de Dieu. Elle craignait le péché : craignez-le comme elle, fuyez-le comme la peste, combattez courageusement vos défauts et les tentations du démon, parce que les défauts et les tentations que l'on caresse ne tardent pas à produire beaucoup de péchés. Elle était humble, soumise, simple, modeste en toutes choses : appliquez-vous à lui ressembler dans toutes ces belles vertus.

En un mot aimez Marie comme la plus tendre, la plus dévouée des mères, priez-la comme la plus puissante des protectrices, honorez-la dans vos paroles, dans vos exemples, dans toute votre conduite, comme le plus parfait, le plus beau modèle de la vertu. Offrez-lui ces hommages en vous consacrant à elle en ce jour, promettez-



lui de les lui rendre toujours ; et si vous lui restez fidèlement attachés pendant la vie, la mort, je vous l'assure en son nom, ne vous séparera point. Car, à l'enfant dévoué à sa bonne Mère du ciel, salut, paix et bénédiction, maintenant sur la terre et à jamais dans le Paradis. Ainsi soit-il.

## V

## RÉPONSE AU COMPLIMENT DES ENFANTS

Je suis touché, mes chers enfants, au delà de ce que je puis vous dire, des sentiments aimables et pieux, des remerciements et des bonnes résolutions que vous venez de formuler.

Vous me dites surtout deux choses : c'est que vous êtes bien heureux, et que vous resterez bien sages.

Heureux, vous l'êtes, cela rayonne de vos figures que Jésus a regardées, et ces rayons montent de votre cœur qu'il remplit. Moi aussi, je participe à votre bonheur, et j'en jouis. C'est l'œuvre de l'Eglise conduite à bonne fin, c'est votre éducation chrétienne achevée, c'est votre avenir chrétien entr'ouvert, c'est votre salut assuré, car j'ai toujours vu que ceux-là meurent dans la grâce de Dieu qui ont bien fait leur première communion.

Vous dirai-je pourtant qu'à ma joie il se mêle quelque tristesse, et que le beau tableau que vous m'offrez avec vos visages contents, vos robes blanches, vos âmes en fête, a bien aussi ses ombres?...

Je ne vous reverrai plus chaque matin à la messe, recueillis et priant ; au catéchisme, attentifs et dociles. Entre vous et votre pasteur il s'était établi une charmante communauté d'idées et d'affection. Le temps des gronderies et des punitions était passé, vous souriez de bonheur quand il vous redisait que « le grand jour approchait, » et vous l'écoutez avec une véritable avidité de connaître et de comprendre la vérité, avec la volonté sincère de devenir meilleurs. Il sentait que ses paroles tombaient, fécondes, sur vos intelligences et dans votre cœur, comme une pluie d'été sur une terre brûlante.

Il s'était fait une douce habitude de vous voir, de vous expliquer l'Evangile, et il lui semblait que chaque jour vos âmes s'ouvraient davantage, semblables à des fleurs en bouton qui s'épanouissent quand les sollicite la pure et chaude lumière du soleil. Le soleil, c'était la doctrine de Jésus-Christ.

Désormais je ne vous verrai plus, et d'avance je me sens privé de vous, j'éprouve la nostalgie de mes chers enfants. Ah ! si j'ai eu quelque peine à vous instruire, j'en suis bien récompensé. Cette appréhension même de vous quitter n'est-elle pas une preuve puissante de l'affection qui m'unissait à vous, et qui, j'en suis sûr, vous unissait à moi ?

Mais vous m'assurez que vous resterez sages, fidèles à vos bonnes résolutions, et cette promesse dissipe quelques-uns des nuages de l'avenir. Non, vous n'oubliez pas cette belle journée, mes chers enfants, ni les enseignements qui l'ont précédée. Elle n'a été belle que par les dispositions de docilité et de ferveur que vous y avez apportées.

Jamais vous ne retrouverez ces suaves et pures impressions, qu'un jour de votre entrée au ciel. Vous vous êtes préparés à votre première communion par des mois, des années d'assiduité, de bonne volonté, de prière et de vertu. Ainsi le reste de votre vie ne doit être qu'une préparation

semblable pour cette autre première communion éternelle et sans lendemain qui se célébrera en paradis.

Nous y serons tous alors, j'espère, vos bons parents et moi. Avec quelle allégresse nous vous accueillerons ! La fête que nous célébrerons devant le bon Dieu, avec les anges, sera incomparablement plus brillante et plus heureuse encore que celle d'aujourd'hui. Cependant elle ne la fera pas oublier, et le meilleur souvenir que vous vous rappellerez au ciel, que vous y garderez toujours, sera celui de votre première communion sur terre.

Vous avez tenu à m'offrir un souvenir de ce beau jour. Il m'est infiniment précieux, car chaque fois que je le regarderai, je reverrai vos fraîches et bonnes figures parées d'innocence, et je prierai pour vous. C'est ainsi qu'avec le temps, la maison et le cœur du pasteur se meublent des plus chers souvenirs.

Moi aussi je vais vous laisser un souvenir, le souvenir de votre première communion. Toujours il vous parlera à l'esprit et au cœur. Je demande au bon Dieu que sa vue ne vous soit jamais pénible, comme un reproche, que jamais en passant vous ne soyez tentés de détourner les yeux.

Oh ! n'oubliez jamais surtout l'Eglise qui vous a tant aimés, qui vous a appris la science de la vie et mis sur le chemin de l'honnêteté, de la vertu, de l'honneur et du ciel. Et si parfois les traits de votre pasteur vous reviennent à la mémoire, en quelque contrée que la main de la Providence vous ait conduits, faites une prière pour lui, souvenez-vous de ses nombreuses recommandations et dites-vous en vous-mêmes : « C'est un homme qui m'a voulu beaucoup de bien. »

## ALLOCUTION AUX PARENTS APRÈS LA CÉRÉMONIE

Avant de clore cette touchante fête de la première communion, vous me permettrez bien, chers parents de ces heureux enfants, de vous adresser une prière en leur faveur. Vous les aimiez hier ; aujourd'hui vous les aimez bien plus encore, et c'est le cœur profondément ému que vous les avez suivis à l'autel, aux fonts sacrés, aux pieds de la Vierge, accomplissant avec une foi vive, une édifiante piété, les actes les plus beaux, les plus sérieux, les plus saints de la vie. Mais, — et voici ma prière, — comprenez les nouveaux devoirs que ce grand jour vous impose.

Nous avons fait pour eux ce que nous avons pu. Vous nous les aviez confiés ignorants et pauvres des biens du ciel, nous les avons aimés avec une tendresse paternelle, et dans notre amour nous les avons instruits, purifiés, enrichis des grâces, dont les sacrements sont le plus riche trésor ; nous les avons nourris du corps et du sang de Jésus-Christ ; nous les avons donnés à Dieu et consacrés à Marie notre mère d'adoption à tous.

Maintenant nous vous les rendons, nous vous les remettons pleins de sagesse et d'innocence, et nous vous disons avec l'Apôtre : « *Depositum custodi*, Gardez bien ce précieux dépôt », car Dieu vous en demandera compte un jour. Oh ! que vous n'ayez pas le malheur du grand prêtre Héli qui était, laissez-moi le dire, plus vertueux et plus saint que vous, et qui cependant fut frappé de mort subite, parce qu'il n'avait pas veillé sur ses enfants ! Que vous n'ayez pas à dire en pleurant, comme le patriarche Jacob : « *Fera pessima comedit, bestia devoravit Joseph*, Une bête féroce a dévoré mon enfant. »

Ah ! plutôt imitez sainte Monique qui ne cessait de prier pour son fils, de pleurer pour sa conversion ; et vous le savez, ni ses larmes, ni ses prières ne furent inutiles : Augustin devint un grand saint. Soyez comme Blanche de Castille, mère de saint Louis, roi de France, qui lui disait : « Mon cher fils, vous savez combien je vous aime ; cependant j'aimerais mieux vous voir tomber mort sous mes yeux que de vous voir commettre un péché mortel ! » Quelles mères ! mais aussi quels fils !

En ce moment donc, je vous dis au nom de Dieu et de la religion ce que disait la fille de Pharaon à la mère de Moïse en lui confiant cet enfant qu'elle avait sauvé des eaux : « Cet enfant que je viens d'arracher au naufrage, je l'ai adopté dans son malheur ; prenez-le et élevez-le pour moi : *Accipe, ait, puerum istum et nutri mihi.* » (Ex. II, 7.)

Ainsi vous dit l'Eglise par ma bouche : « Elevez cet enfant pour moi, pour le ciel, pour Dieu ! La conduite des parents doit être l'Evangile vivant des enfants : avertissements, réprimandes, récompenses, vigilance, bons exemples, tels sont vos devoirs. » Remplissez-les fidèlement, je vous en supplie ; ainsi vous serez les anges gardiens de vos enfants, et vos enfants, votre joie, votre gloire ici-bas, seront un jour votre plus belle couronne au ciel. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE

(16 AVRIL)

*Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat, et humilia respicit in cœlo et in terra ?*

Qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite dans les hauteurs des cieux, et daigne abaisser ses regards sur ce qu'il y a de plus humble au firmament et sur la terre ?

(Ps. 112.)

Toute la grandeur, toute la miséricordieuse condescendance de Dieu sont peintes dans ce cri d'admiration échappé au Roi-prophète. Par son immensité, Dieu s'élève bien au-dessus de ce vaste univers créé par une seule de ses paroles. Mais sa bonté le fait s'incliner vers ses créatures, et parmi ces créatures il arrête avec complaisance ses regards sur les plus faibles, sur les plus humbles, non pour les écraser par l'appareil de son infinie majesté, ou manifester leur bassesse. Ah ! plutôt il les fait sortir de leur abjection, il les grandit, les élève, les entoure d'honneur et de gloire.

Quel est le secret de ce mystère ? Que signifie cette conduite étrange de la Providence ? Ne cherchez pas d'autre explication, sinon celle qui nous fait voir là ce dessein éminemment divin de confondre l'orgueil humain, source de tant d'erreurs et de tant de maux ; et cette concupiscence funeste des yeux, l'avarice, qui dédaigne les biens véritables pour s'attacher aux biens faux et trompeurs ; et encore cette concupiscence de la chair, qui déprime si profondément les malheureux qui s'y abandonnent. Dieu n'a pas trouvé de moyen plus propre à nous détromper de nos illusions dangereuses, comme à nous montrer le néant de nos désirs purement humains, que de mettre en pleine évidence sa préférence marquée pour les petits, les pauvres, les humbles, tous ceux que le monde méconnaît ou méprise.

C'est ce qui nous apparaît clairement dans ce

saint admirable, obscur entre tous pendant sa vie, pauvre jusqu'au dénûment le plus extrême, objet de dégoût et de mépris pour ses contemporains, aujourd'hui encore raillé et tourné en dérision par les délicats du siècle. Benoît-Joseph Labre put être considéré à juste titre comme le rebut du monde. Mais voyez en retour comme Dieu s'est complu en lui. Il l'a accompagné et soutenu dans toutes ses voies, lui a accordé les privilèges les plus enviables. Il l'a exalté au-dessus de tous les potentats, il lui a ménagé une gloire supérieure à celle que le monde pourra jamais décerner à ses grands hommes. Voilà la salutaire leçon que la Providence a voulu donner à ce siècle épris d'un grossier matérialisme. Méditons-la ensemble en nous édifiant au spectacle des sublimes complaisances de Dieu pour son serviteur le saint mendiant Benoît-Joseph Labre.

### I

Et d'abord complaisances de Dieu pour Benoît-Joseph enfant et jeune homme. C'est un premier et grand bonheur de naître au sein d'une famille profondément religieuse. Le parfait accord du père et de la mère sous le rapport des pratiques chrétiennes, leur entière communauté de sentiments et d'idées pour tout ce qui touche à la religion, sont une garantie sûre de la bonne éducation des enfants. Avec cela l'on est certain de trouver au foyer domestique tous les devoirs de famille, même les plus pénibles, exactement remplis ; aucun ne sera omis à cause des inévitables difficultés qu'en a toujours rencontrées et qu'en rencontrera toujours l'application ; aucun ne sera négligé par incurie ou lâcheté. Oh ! qui nous donnera de voir se multiplier, comme autrefois, ces familles saintes où Dieu occupe la place qui lui convient, la première, et où sa loi est si scrupuleusement observée !

Telle fut celle qui donna le jour à Benoît-Joseph. Son père, Jean-Baptiste Labre, et sa mère, Anne-Barbe Gransire, étaient, dans toute l'acceptation du mot, de fervents chrétiens. Ils ne reculèrent devant aucune des obligations comme devant aucune des charges de la paternité. Dieu présida à leur union ; il la bénit, comme il bénissait autrefois les patriarches. Ils eurent quinze enfants ; Benoît-Joseph fut l'aîné. Il vint au monde le 26 mars 1748.

La piété de l'enfant, favorisée par les exemples et les leçons de ses bons parents, prit bien vite son essor. Elle se manifesta tout d'abord par une docilité, une soumission et aussi par un esprit de tranquillité et de paix peu ordinaires aux enfants. Tout occupé que Benoît-Joseph était à se rendre utile dans les soins à donner à ses frères et à ses sœurs plus jeunes que lui, il vaquait déjà à tous les exercices de la religion compatibles avec son âge.

Il avait reçu du ciel un jugement excellent, une mémoire heureuse. Aussi, dès l'âge de huit ans, on le surprenait observant avec une grande attention les cérémonies de l'Eglise. Il aimait à servir la messe, et il y excellait. La dévotion envers la sainte Eucharistie était et devait rester la dévotion maîtresse de toute sa vie. *Le pauvre des Quarante-Heures*, — c'est sous ce seul nom qu'il fut plus tard désigné et connu à Rome, — avait puisé dans la petite église d'Amettes, pendant ses heures ferventes d'adoration, cet amour tendre et profond pour le plus saint des sacrements, qui devait aller de pair en lui avec l'amour de la vertu, avec l'esprit de mortification et de sacrifice. Pères et mères chrétiens, voulez-vous que vos enfants soient de bonne heure et restent jusqu'à la fin sages et vertueux, forts contre toutes les sollicitations du monde et des sens ? Apprenez-leur à respecter, à



aimer la sainte Eucharistie ; vous chercherez vainement ailleurs un secours plus puissant pour les préserver de la contagion du vice et affermir leurs pas dans les sentiers de la vertu.

Deux prêtres pieux, oncles de notre saint, furent successivement chargés de parfaire son éducation. A leur école, Benoît-Joseph ne pouvait que faire des progrès chaque jour plus sensibles. Les efforts de ses précepteurs tendaient à le préparer à l'état ecclésiastique. Telle n'était point la volonté divine. Si ce jeune homme prédestiné suivait docilement les leçons qu'on lui donnait, il sentait néanmoins que Dieu lui avait fait une autre vocation. Aussi, tandis qu'il marchait à pas de géant dans la voie de la dévotion, et que la science divine se développait merveilleusement en lui, ses progrès étaient lents, presque nuls dans les lettres humaines.

On le laisse enfin libre de suivre l'attrait de la grâce. Alors il va frapper à la porte de divers monastères, à la Chartreuse du Val Sainte-Aldegonde, à la Chartreuse de Neuville, au monastère de Montreuil, à Sept-Fonts, à la Trappe. Partout on admire son recueillement, son esprit d'obéissance, son avidité pour la prière, sa grande mortification ; mais après quelques jours ou quelques semaines d'épreuve, il reçoit invariablement la même réponse : « Mon fils, la Providence ne vous appelle pas à l'état religieux ; suivez les inspirations divines. »

Les inspirations divines, ah ! son désir ardent, son seul et unique désir était d'y correspondre. Mais à quel genre de vie l'appelaient-elles, sinon à l'état le plus parfait ? Et pourtant toutes ses démarches vers ce but tant ambitionné étaient frappées d'insuccès. N'en doutons pas toutefois, la main de Dieu conduisait elle-même notre saint à sa destinée à travers ces mystérieuses épreuves. Les hommes pouvaient s'y tromper ; Benoît-Joseph, tout en poursuivant avec une héroïque insistance la réalisation de projets qu'il croyait selon Dieu, n'en voyait pas l'aboutissement. Et pourtant il y touchait. Qu'il fait bon l'observer à cette école où tour à tour les plus excellents maîtres lui prodiguèrent, en apparence inutilement, leurs leçons et leurs conseils ! Que de désolations, d'obscurités, d'angoisses de toute sorte envahirent son âme délicate et sensible, et achevèrent de la tremper pour les luttes à venir !

Tout cela était l'œuvre de la Providence arrivée désormais à ses fins. Une illumination soudaine se produit dans l'âme du bienheureux. Ayant pris conseil de guides éclairés, Benoît n'hésite plus. Il a vingt-deux ans ; tout le reste de sa vie il sera pèlerin.

Arrêtons-nous ici pour admirer cette attention visible du ciel dans toutes les circonstances qui ont préparé et fait naître cette vocation extraordinaire. Pas un seul instant Dieu n'a abandonné son serviteur. Si humble, si obscur que Benoît-Joseph ait été, il n'en a pas moins attiré sur lui les regards de complaisance du Très-Haut, qui l'a traité comme un enfant de prédilection. C'est ce qui nous apparaîtra mieux encore par toute la suite de la vie de l'illustre mendiant.

## II

Dans les desseins de la Providence, Benoît-Joseph devait être apôtre, apôtre de l'humilité, apôtre de la sainte pauvreté, apôtre de la mortification et de la pénitence. Cet apostolat, comment lui, si faible, si pusillanime, si réservé, l'exercerait-il ? C'est ici que se manifeste, à ne pas s'y tromper, l'action divine. A un siècle corrompu par la littérature et la parole, Dieu oppose un apôtre qui ne prêche que par son silence, et ce silence devient plus éloquent que les plus brillants discours.

Mais l'apostolat, pour être efficace, doit s'étendre à des peuples nombreux. Or, Benoît-Joseph, comme un autre Paul, parcourra de vastes pays. La mort seule pourra arrêter ses courses, qui semblent n'avoir pour but que de satisfaire la piété du pieux pèlerin, mais qui, en réalité, sont une prédication ininterrompue. Comme Paul aussi, il fixe à Rome, la ville des papes, sa résidence ordinaire, et de là il visitera les pays catholiques pour y renouveler le véritable esprit du christianisme. Tour à tour la France, l'Italie, l'Espagne, la Suisse bénéficieront de cet apostolat.

Cet apostolat s'adresse à tous, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants. Sans doute il est dur à entendre, et plus d'une fois notre bienheureux, reproduisant encore les traits du grand Apôtre, sera en butte aux persécutions et aux mauvais traitements.

En effet, si saint Paul n'avait point l'éloquence charmante des rhéteurs, combien plus rude est le genre de prédication que Dieu a imposé à son nouvel apôtre !

Car, ce qui prêche en lui, c'est ce que le monde a en horreur et en dégoût. Ce sont ces haillons sordides, condamnation sanglante d'un luxe effréné. C'est cette nourriture répugnante, ce jeûne quasi absolu et continu, qui contraste si singulièrement avec notre mollesse, avec notre recherche excessive du bien être, notre folle passion de la jouissance. C'est cette mortification de la chair, ce cilice vivant qui enserré le corps exténué du pauvre mendiant, et lui inflige une torture de tous les instants. Ce corps, victime vouée au sacrifice, non seulement il le sèvre des délices de la table, mais il lui refuse non moins impitoyablement les douceurs du repos. S'il est obligé de lui accorder quelques courts moments de répit, il ne veut pas qu'il ait une pierre pour reposer sa tête. La terre nue sous un escalier ou sous une arcade en ruine lui tiendra lieu de couche.

Comment, me direz-vous, une telle prédication pourra-t-elle réussir ? Ne produira-t-elle pas un effet opposé à celui que la Providence en attend ? Ne ruinera-t-elle pas, par son excès même, l'esprit chrétien qu'elle veut régénérer ?

Ainsi jugent les hommes, et peut-être aurions-nous peine nous-mêmes à ne pas les imiter, si l'événement n'était venu, ici comme en tant d'autres rencontres, justifier la conduite de la Providence. Sans doute les beaux esprits et les délicats du monde seront à jamais incapables de comprendre un enseignement aussi renversant pour leurs idées préconçues. Mais il n'en va pas de même pour les vrais chrétiens, attentifs aux sublimes leçons qui ont Dieu pour auteur.

Eh quoi ! vous vous scandalisez des tristes gueulons, des goûts dépravés, et, disons le mot, de la hideuse vermine, en lesquels se complait notre saint ? Mais les juifs ne se sont-ils pas, eux aussi, scandalisés des abaissements prodigieux du Fils de Dieu, de l'opprobre et des ignominies de la Croix ? Ce gibet infâme qui a été l'instrument de la rédemption, croyez-vous que le Christ ne l'a pas choisi tout exprès ? La croix est donc la justification de Benoît-Joseph. Si vous ne rougissez pas du maître, vous ne devez pas rougir non plus du serviteur ; si vous n'avez que du respect pour celui-là, vous ne pouvez mépriser celui-ci, vous devez l'estimer et l'honorer comme Dieu lui-même.

Car, il faut bien le reconnaître, tout misérable qu'il était, Benoît-Joseph a été l'objet des préférences et des faveurs divines. Dieu n'a pas dédaigné de converser familièrement avec lui pendant sa vie, non pas une fois, mais d'une manière permanente, comme l'attestent les témoignages les plus autorisés. Bien plus, il lui a accordé, à un

degré remarquable, le don des miracles, comme la recommandation la plus authentique de sa conduite et de ses vertus.

Benoît-Joseph meurt, et aussitôt, par un concours de circonstances trop extraordinaires pour n'être pas providentielles, son nom s'impose à la vénération des foules, qui accourent à son tombeau et proclament sa sainteté.

Enfin, pour mettre dans tout son jour la grandeur et la noblesse de son serviteur, Dieu voulut qu'il fût inscrit au nombre des princes de son Eglise et placé sur les autels, à côté d'un saint Louis et d'un saint Vincent de Paul.

Après cela, serons-nous assez téméraires pour persister à vouloir nous montrer plus sages que Dieu, et ne saurons-nous pas accepter ces leçons profondes qu'il plaît à sa bonté de nous donner par les moyens les plus propres à faire impression sur nos âmes ?

Ah ! plutôt appliquons-nous à profiter de ce solennel enseignement ! Qu'il nous serve à nous détacher du monde, à renoncer à ces convoitises pernicieuses où l'exemple du bienheureux Benoît-Joseph nous prouve si bien que ne se trouve point le vrai bonheur. Ce bonheur, plaçons-le plus haut. Avec notre saint, cherchons-le avec une généreuse persévérance, dans la pratique de la mortification chrétienne, dans la poursuite de toutes les nobles vertus. Plus haut encore, élevons nos regards jusqu'à la céleste patrie où le saint Mendiant est en possession de toutes les richesses divines, à la participation desquelles il nous convie. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT GEORGES

(23 AVRIL)

*Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis.*

Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais un esprit de courage.

(2 Tim., I, 7).

Cette force divine que le grand apôtre nous montre comme un don particulier du Saint Esprit, est le partage de tout chrétien, à qui Jésus-Christ demande la profession extérieure de la foi : « Rendez témoignage de moi devant les hommes pour que je rende témoignage de vous devant mon Père. » Cette énergie surnaturelle brille de tout son éclat dans la vie et la mort des martyrs. « Ils ont combattu jusqu'à la mort pour la loi de leur Dieu, ils n'ont pas craint les paroles des impies, ni les menaces des juges, ni cherché la gloire des dignités terrestres, mais ils sont parvenus au ciel par le chemin de la souffrance, lavant leurs robes dans le sang de l'agneau. » Mais parmi ces héros du christianisme, pourquoi ne distinguions-nous pas l'illustre patron de cette église, celui que les Grecs appellent par excellence le Grand Martyr, celui que les rois prennent pour patron de leurs armées, celui que l'Eglise romaine a coutume d'invoquer avec saint Sébastien et saint Maurice comme ses principaux protecteurs ?

Il me semble que la vertu maîtresse de saint Georges, c'est la vertu de *force*, et que le trait dominant de son caractère, c'est le courage tant civil que militaire. Aussi bien est-ce de cette vertu si rare et pourtant si nécessaire que nous allons nous entretenir, en l'étudiant d'abord en elle-même, et ensuite dans le beau modèle que l'Eglise présente à notre admiration et à notre imitation.

## I

Nous ne ferons que reconnaître une triste vérité, en avouant avec un de nos plus grands évêques, « que la vertu de force n'est pas la vertu dominante de notre époque. Les fortes convictions enfantent les grandes vertus ; l'absence de ces convictions amène logiquement toutes les défaillances, toutes les corruptions, tous les vices dont nous sommes les témoins épouvantés. »

Tout chrétien est un soldat né pour la guerre, une guerre à outrance, sans trêve ni merci, contre des ennemis puissants et redoutables, puisque de l'issue du combat que nous leur livrons dépend notre sort éternel. Tout chrétien est un roi déchu, qui doit remonter sur son trône, reconquérir sa couronne et traverser la vie, entouré d'ennemis violents. Pour vaincre les obstacles qui se rencontrent sur le chemin du devoir et de la vertu, il ne suffit pas d'une volonté naturellement inclinée au mal. Aussi Dieu lui vient-il en aide, en lui prêtant sa force, ce don sublime que l'évêque appelle du ciel sur les confirmants.

Avec cet esprit de force, nous ne verrions pas tant d'hommes n'osant plus professer leur foi et craignant de passer pour dévots, gens de peu de foi et de peu de caractère, esprits vraiment pusillanimes et indignes du beau nom de chrétien qui est synonyme de vaillant ! Demandez-leur pourquoi ils ont abandonné la religion que leur bonne vieille mère pratique encore, qu'ils sont heureux de voir pratiquer par leurs enfants, et que peut-être ils espèrent retrouver au moins avant de mourir : ils pourront bien colorer leur désertion d'un prétexte quelconque, mais au fond, il n'y a le plus souvent que la peur de s'attirer des critiques auxquelles des hommes de cœur ne devraient opposer que l'indifférence et le mépris, parce que ces critiques n'ont d'autres sources que l'ignorance et l'inconduite.

Cette faiblesse de caractère qui éloigne tant d'âmes du service de Dieu, on la porte nécessairement dans toutes les situations de la vie. Comment resterait-il fidèle à des obligations moindres, celui qui ne se sent plus la force de remplir le premier des devoirs ? Lâche devant Dieu, sera-t-il courageux en face des hommes ? Faut-il s'étonner dès lors que ce manque d'énergie pour le bien produise de si tristes résultats dans tout ordre de choses ?

De là, en effet, ces concessions de doctrines qui nous amènent à appeler mal le bien et bien le mal ; de là cet abandon du droit et des idées du juste et de l'honnête ; de là cette mollesse, ce défaut de persévérance, cette timidité des bons, qui sont bien, avouons-le, la cause la plus évidente de la hardiesse et de l'impunité des méchants ; de là ces trahisons du devoir ; de là ces lenteurs à répéter le *non possumus*, le *non licet* en face de l'injustice et de la corruption ; de là enfin cet oubli de la maxime évangélique : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, » qui a soutenu tous les vrais chrétiens, enfanté tous les martyrs, immortalisé tous les apôtres.

En dehors de la religion, il est inutile de chercher la force. En dehors des principes chrétiens, il peut y avoir cette force brutale et aveugle de la bête féroce qui a brisé les barreaux de sa cage ; la force de la machine qui a rompu ses freins, quitté ses rails, et se lance éperdue dans l'abîme pour la plus épouvantable des catastrophes ; la force du communard, de l'anarchiste précipités à l'assaut de la société. Ah ! cette force barbare et terrible, qui sait si nous ne la verrons pas triompher de

<sup>1</sup> Mandement de 1890 : *La force*, par Mgr Freppel.



nouveau ? Mais alors qui pourra compter les ruines qu'elle sèmera tout autour de nous, et quel Jérémie restera pour porter le deuil de la religion, de la morale, de la propriété et de la liberté ?

La vraie force consiste à se vaincre, à mépriser les faux plaisirs, à prémunir son cœur contre la crainte de l'adversité, à affermir son âme contre ses propres faiblesses et sa propre lâcheté. Elle nous apprend à agir souvent, à souffrir toujours, à fuir quelquefois, et à parler ou à nous taire quand il le faut. C'est elle qui nous aide à remplir les devoirs de la vie, à supporter la monotonie de la vie, à fuir les séductions de la vie, à affronter les douleurs de la vie.

La religion est la source du courage sous toutes les formes, du courage militaire et du courage civique. Voltaire dit d'un grand soldat : « Son extrême dévotion augmentait encore son intrépidité ; il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi serait invincible. » Quant au courage civique, Montesquieu s'exprime ainsi : « De véritables chrétiens seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs et qui auraient un grand zèle pour les remplir ; ils sentiraient très bien les droits de la défense naturelle ; plus ils croiraient devoir à la religion, puis ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des états despotiques <sup>1</sup>. »

La religion nous offre encore les seuls moyens pour entretenir en nous le don de la force : la prière, qui attire et retient le secours de Dieu ; la pénitence et la mortification, qui nous expliquent le secret de la vigueur corporelle et morale de nos ancêtres, tandis que le luxe et la recherche du bien-être ont produit dans nos races abâtardies la décrépitude physique et l'énerverment intellectuel ; la confession et la communion, bain et pain des forts qui se retrempent dans le sang d'un Dieu ; la pureté, qui faisait dire à Godefroy de Bouillon, à ce héros de nos croisades dont chacun vantait la force et la valeur : « Je suis fort parce que je suis chaste » ; la charité, qui unit les esprits dans une même pensée, les cœurs dans un même amour, les volontés dans une même direction, et qui fait qu'une famille, qu'un pays, qu'une nation sont d'autant plus forts qu'ils sont plus unis, selon ces paroles si connues : « L'union fait la force » ; enfin, Dieu lui-même, que nos saintes Ecritures appellent non seulement le Dieu bon et le Dieu juste, mais le Dieu fort, *Deus fortis*, et que la piété des fidèles invoque sous ce titre significatif : Jésus, force des martyrs, *Jesu, fortitudo martyrum* !

Mais la religion fait plus que nous montrer la nécessité et la source de la force, elle présente encore à notre imitation de vrais modèles de force chrétienne. « Venez, nous dit-elle, pour emprunter les paroles de l'office d'aujourd'hui, venez, filles de Jérusalem, c'est-à-dire âmes chrétiennes, et voyez les martyrs que Dieu a ceints d'une couronne de gloire, en ce jour de pieuse solennité et de sainte joie. *Filiæ Jerusalem, venite, et videte martyres cum coronis quibus coronavit eos Dominus in die solemnitatis et lætitiæ* <sup>2</sup>. »

## II

Mes frères, ce n'est pas un esprit de timidité et de crainte que nous remarquons dans la vie du glorieux martyr que vos ancêtres ont choisi pour patron de cette église et protecteur de cette paroisse. C'est l'esprit de force dans toute sa plénitude et

dans les nombreux effets que nous avons indiqués brièvement.

Voyez tout d'abord comme il sait unir dans un lien étroit le courage militaire et l'énergie de ses convictions religieuses. Instruit dès son enfance et par de nobles parents dans la science de la religion chrétienne, il suit la carrière des armes aussitôt que son âge lui permet d'aller à la guerre. Et, preuve que la religion ne nuit nullement au patriotisme, qu'un bon chrétien est toujours bon soldat, son adresse, ses vaillants exploits, son intrépidité et son sang-froid, toutes ces qualités qui font le bon capitaine, le firent parvenir en peu de temps à la charge de tribun ou de maître de camp dans l'armée de l'empereur Dioclétien. Celui-ci le tenait en haute estime et se proposait de l'employer dans ses plus grandes entreprises. En attendant, il l'avait élevé à la dignité de sénateur, qui lui ouvrait les portes du conseil impérial.

Tout semblait donc réussir au jeune et vaillant Cappadocien. A vingt ans, bien fait de corps et brave de cœur, comblé des faveurs du Maître, la fortune ne lui ayant prodigué que des sourires, il pouvait envisager sans crainte l'avenir. Et pourtant il y avait là un danger. Il faut plus de courage pour fuir les séductions du monde que pour affronter ses attaques. Georges fit paraître une première preuve de la force divine qui le soutenait, en traversant cette cour corrompue sans en contracter les souillures, comme ces fleuves qui, dit-on, traversent l'Océan sans en prendre l'amertume.

Mais la tempête de la persécution allait bientôt changer en même temps l'esprit bienveillant du prince et la direction suivie jusqu'alors par le jeune capitaine. Dioclétien méditait l'anéantissement de cette religion nouvelle, si belle et si pure dans son austérité, qui multipliait ses disciples, étendait ses conquêtes, et grandissait de plus en plus sur les ruines du vieux paganisme écroulé dans le sang et la boue. Mais avant de signer l'édit de persécution, il voulut, pour lui donner l'apparence de la légalité et les formes de la justice, consulter les membres de son conseil impérial. Georges en faisait partie. Le César qui avait recueilli les applaudissements de l'assemblée fut bien surpris quand notre jeune officier, se levant d'un air noble, mais modeste et respectueux, réfuta en peu de mots toutes les accusations portées contre les chrétiens. Montrer l'injustice et l'impiété de cette persécution, faire l'éloge des chrétiens, confondre les païens, exhorter l'empereur à révoquer des édits qui ne tendaient qu'à opprimer l'innocence : Georges le fit en quelques paroles brèves et fortes, comme il convenait à un soldat ; et la puissance de ses raisons, la vivacité de son discours, son air religieux, sa modestie avaient frappé tous les auditeurs. L'empereur, inquiet et furieux de la bonne impression que ces accents avaient produite, ordonna de charger de chaînes et de jeter dans un cachot celui qui venait de se déclarer si nettement chrétien.

On l'étend sur le pavé et on roule sur son corps une grosse pierre, comme pour le moudre et l'écraser. Supplice inutile. Quand le lendemain il est amené à Dioclétien, il fait paraître la même intrépidité, avec un désir plus vif de souffrir pour Jésus-Christ. On l'attache à une roue armée de pointes d'acier qui à chaque tour enlève des lambeaux de chair et fend en sillons tout son corps. Durant ce supplice, une voix du ciel le fortifie : « Georges, ne crains rien, car je suis avec toi ; » une apparition merveilleuse le soutient : un homme plus brillant que le soleil et vêtu d'une robe blanche lui tend la main pour l'embrasser et l'encourager dans ses peines. Le fer, le feu, la chaux vive, tous les tourments que la rage peut inventer, en renouvelant

<sup>1</sup> Cités par Mgr Freppel, *ibid.*

<sup>2</sup> *Comm. marty. temp. pasch.*

sa patience, font briller encore mieux la vertu qui l'assiste d'en haut et qui finit par toucher le cœur de ses ennemis. L'impératrice Alexandra elle-même trouve dans ce spectacle émouvant le germe de la foi chrétienne et la gloire du martyre.

Pour prévenir de nouvelles conversions, Dioclétien change tout à coup de ton et de conduite. Il fait enlever les fers du martyr et commande de l'amener en sa présence. Alors, affectant une feinte douceur : « C'est avec regret, lui dit-il, que j'ai été contraint de vous faire subir la rigueur des édits portés contre les ennemis de ma religion ; vous n'ignorez pas l'estime que j'ai toujours eue de votre mérite, et le rang que vous tenez dans mes armées est une preuve de ma bonté. Votre entêtement est le seul obstacle que vous puissiez mettre à votre fortune. Vous êtes jeune, vous avez les bonnes grâces de l'empereur, sa faveur jointe à votre valeur vous promet les premières places : qu'attendez-vous pour rentrer dans votre devoir, et pour apaiser les dieux par des sacrifices ? »

Le martyr eut une inspiration sublime. Ne voulant plus répondre par des paroles mais par des actes, il demande d'aller au temple pour y voir ces dieux de l'empire auxquels il fallait sacrifier. Victoire ! Victoire ! La douceur et les promesses avaient donc enfin triomphé du confesseur de Jésus-Christ ! Le Sénat et le peuple avertis se rendent au sacrifice que Georges devait offrir. Il s'approche en effet de l'idole d'Apollon. Puis étendant la main et faisant le signe de la croix : « Veux-tu, lui dit-il, que je te fasse des sacrifices comme à Dieu ? » Le démon qui était dans la statue répondit : « Je ne suis pas Dieu, et il n'est point d'autre Dieu que celui que tu prêches. » A ces mots, le temple retentit de cris et de hurlements affreux, et toutes ces sacrilèges statues, réduites en poussière, tombent par terre. Les prêtres des idoles, attribuant aux prestiges de la magie ce qui en réalité n'était qu'un effet de la puissance divine, prièrent l'empereur de débarrasser la terre de ce monstre. Et Georges eut la tête tranchée, le 23 avril de l'an 303.

La gloire de saint Georges est grande dans les Eglises de l'Orient et de l'Occident ; son culte est un des plus anciens. Les chapelles et les autels dressés sous le nom de saint Georges dans toutes les parties de l'Europe, montrent l'empressement qu'ont eu les peuples à se mettre sous sa protection. L'Autriche, la République de Gènes, l'Aragon, l'Angleterre, la Russie ont des ordres ou décorations militaires qui portent son nom. Quelques hérétiques modernes, non contents des faits merveilleux qui ont illustré sa vie et sa mort, ont ajouté aux vrais prodiges des fables ridicules, espérant par là ternir la gloire de notre héros, au point que le pape saint Gélase interdit d'insérer sa légende au bréviaire romain. Quoiqu'il en soit, le souvenir de ses miracles, de ses bienfaits, de sa force vit dans tous les cœurs, et son nom reste toujours synonyme de courage et de vaillance.

En entrant dans cette église, vous avez sans doute remarqué, dans le tympan de la porte, un antique bas-relief qui représente saint Georges en cavalier qui attaque un dragon pour la défense d'une jeune fille qui craint d'en être dévorée. C'est un symbole plutôt qu'une histoire, il signifie que cet illustre martyr a purgé sa province, représentée par cette jeune fille, de l'idolâtrie figurée par ce dragon sorti des enfers.

Noble héros, nous faisons encore appel à votre secours ! Il est encore des monstres qui cherchent à dévorer les âmes neuves, inexpérimentées, faibles. Ce ne sont plus des démons sortis des abîmes ; mais hélas ! des suppôts mêmes de Satan. Obtenez-nous pour leur résister un accroissement de foi et de force, *cui resistite fortes in fide* ; force pour fuir le mal, force pour pratiquer le bien, force

pour parler, force pour agir, force pour lutter, force pour vaincre, force pour triompher. Ne nous laissez pas envahir par cet esprit de timidité et de crainte qui ferait bientôt de nous un troupeau de lâches et de déserteurs, mûrs pour tous les esclavages. A tous donnez un rayon de la force d'en haut : aux jeunes gens et aux jeunes filles pour se garder des séductions du vice, aux parents pour élever courageusement leur famille, aux ouvriers pour travailler consciencieusement, aux magistrats pour réprimer énergiquement l'injustice et le crime, aux soldats pour combattre l'ennemi, aux prêtres et aux évêques pour soutenir la cause de Dieu. Nous sommes les enfants des saints, disait Tobie ; nous devons plus que jamais mériter qu'on ajoute à notre éloge : Vous êtes les enfants du courage et de la force, *filii fortitudinis*.

Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO

LES ATTAQUES DU MONDE ET LES VICTOIRES  
DE LA FOI

*Omne quod natum est  
ex Deo, vincit mundum.*

Tous ceux qui sont nés  
de Dieu, triomphent du  
monde. (I Joan. v, 4.)

Pour peu qu'on lise la sainte Ecriture, on est frappé de ce fait, savoir, que la vie de l'homme doit être une lutte sans trêve ni merci. Or, parmi ces ennemis que le chrétien est obligé de combattre et de vaincre, un des plus dangereux, est *le monde*. Que faut-il entendre précisément par là, sinon, le monde des pervers, des impies, des scandaleux, le monde de ceux qui ne croient pas à Jésus-Christ, ne s'inspirent pas de sa doctrine, résistent à l'Eglise, dont ils cherchent à ruiner l'autorité et à entraver la mission ? Que ce monde perfide et criminel soit à craindre, nous n'en pouvons douter après les paroles de l'apôtre. Mais cette crainte doit être raisonnable ; quelque grande que soit la puissance du monde, il est pour nous, chrétiens, une force supérieure : cette force nous vient de la foi.

C'est donc tout à la fois une parole d'exhortation à la lutte et une promesse de victoire que l'Eglise vient de nous faire entendre. Cette parole, elle l'adressait autrefois à ceux que le baptême avait dans ces solennités pascales rendus enfants de Dieu. Aujourd'hui elle semble en étendre l'application ; tous les chrétiens doivent prendre pour eux cette doctrine, dont la haute opportunité ne saurait être contestée. Dirai-je cependant qu'elle concerne plus spécialement ceux qui ont puisé dans l'accomplissement du devoir pascal une vie nouvelle ? Par là, ils ont rompu avec le monde, ils ont foulé aux pieds ses vains préjugés, ils se sont résolument affranchis de la servitude qu'il fait peser sur tant de consciences. Qu'ils prennent garde de s'endormir sur cette première victoire ! Ils ont tout à craindre d'un ennemi rusé et habile, qui n'épargne rien pour réparer et venger sa défaite.

Sachez donc, mes frères, envisager la condition qui vous est faite. Apprenez à connaître les ressources multiples de votre ennemi ; surtout ayez confiance dans les armes qui bien employées vous donneront sûrement la victoire. Heureux serai-je,



si les quelques mots que je désire vous adresser en ce moment, peuvent vous y aider.

## I

La condition qui vous est faite, à vous chrétiens pratiquants, c'est que vous aurez à subir de la part du monde un triple et continu assaut : dans votre foi, dans vos pratiques religieuses, dans vos bonnes mœurs.

Dans *votre foi* d'abord. Vous avez connu sans doute des hommes, peut-être des frères ou des amis, animés d'excellents sentiments, croyant pleinement nos divins mystères, prêts à affirmer leurs convictions sans souci ni peur de l'opinion. Tels du moins ils se sont longtemps montrés. Puis, par un changement pour vous inexplicable, ils en sont venus à un scepticisme profond, à une incrédulité réelle ou affectée, à une sorte d'impie tracassière et haineuse. C'est là le triomphe du monde, contre les pièges duquel n'ont pas su se prémunir ces malheureux apostats de leur foi. Il eût fallu fermer l'oreille aux discours des impies, ne pas s'abonner à ces journaux ou à ces revues, instruments sataniques de la propagation du mensonge et de l'erreur, ne pas fréquenter aussi assidûment certaines maisons ou certaines personnes suspectes. Mais non, ils ont cru n'avoir rien à craindre parmi tant de dangers. Le monde s'est plu à entretenir en eux cette fatale illusion, jusqu'à ce qu'il ait consommé leur défection. C'est là le sort qui, hélas ! attend quiconque ne réprouve pas formellement les doctrines perverses, et, sous prétexte qu'il faut tout connaître, montre une coupable indulgence pour elles.

Les *pratiques religieuses* n'ont pas moins à redouter de l'esprit mondain. Beaucoup n'ont point renoncé à la foi de leur baptême, qui ont abandonné et pour toujours les devoirs de la vie chrétienne. Si vous recherchez la cause de ces lamentables désertions, vous n'en trouverez point d'autre que l'influence du milieu, ou encore un respect humain irraisonné autant qu'irraisonnable, ou enfin cette sorte de nécessité prétendue qu'on ne peut faire autrement que tout le monde. Placez ces chrétiens dans des conditions différentes, au sein d'une famille pieuse, parmi une population en majorité pratiquante, vous les verrez empressés aux offices, assidus à la prière, heureux de fréquenter les sacrements. — Mais si les premiers fidèles n'avaient eu pour se guider que de semblables mobiles, quelles conquêtes le christianisme aurait-il pu faire, quels progrès aurait-il réalisés ? Où seraient ses martyrs, ses confesseurs ? Où ces légions innombrables d'adeptes fervents qu'il a donnés à Dieu ?

Mes frères, le principal triomphe remporté par le monde sur les enfants de Dieu, ce n'est pas la ruine ou l'affaiblissement de la foi chez un grand nombre, ce n'est même pas l'abandon si déplorable des pratiques religieuses. Il en est un plus universel, plus désastreux, si j'ose dire, parce qu'il atteint jusqu'aux chrétiens, en apparence parfois, fervents et fidèles. Ce succès de l'esprit mondain, c'est d'inspirer *les mœurs*, de pénétrer de son influence funeste les actes, les jugements, la conduite en un mot, de ceux qui se flattent de n'avoir d'autre règle que la volonté de Dieu et les inspirations de la droite conscience. Je pourrais ici multiplier les exemples de ces concessions faites à l'esprit du siècle. Vie privée, vie de famille, vie sociale, tout souffre, tout est en décadence, parce que ce n'est plus la loi divine, le décalogue, qui fixe les plus graves devoirs de l'homme ici-bas, mais je ne sais quel engouement général, quelle coutume monstrueuse, faite de corruption et de lâcheté.

Voilà les victoires du monde, et plaise à Dieu que le tableau que j'en ai tracé n'en soit point encore trop atténué ! En vérité, lorsqu'on les considère, n'est-on pas tenté de demander au Seigneur avec le prophète qu'il veuille nous enlever de ce monde, où le mal a un tel empire et exerce tant de ravages !

Mais non, prêtons plutôt l'oreille à la voix de l'Eglise, écoutons l'avertissement qu'elle nous donne. Car, elle n'ignore rien de la malice des hommes, mais elle sait aussi que nous pouvons en triompher. Elle nous déclare même que « tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde. » Comment cela ? Par la foi : *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Essayons de bien comprendre cette doctrine.

## II

1. De même que le soleil, par sa brillante clarté, dissipe les ténèbres de la nuit la plus obscure et illumine l'univers tout entier, ainsi la pure lumière de la foi, perçant à jour l'obscurité où se plaît l'erreur et le mensonge, en fait voir le néant ; elle découvre à notre esprit ce monde vaste et splendide des vérités révélées, elle nous en manifeste la richesse et l'harmonie. Maintenons en nos âmes cette lumière divine, contre toutes les tentatives du monde pour la détruire ; rendons-la plus vive et plus ferme par ces moyens faciles que la religion nous suggère, savoir : l'humilité, la bonne conscience, l'empire sur les passions, la prière, l'étude du catéchisme et de la théologie ; nous ne connaîtrons point alors les ténèbres du doute et de l'incrédulité ; mais nous marcherons en pleine lumière, notre voie s'éclairera de plus en plus, et nous irons de clarté en clarté jusqu'à ce que nous parvenions à ce grand jour de Dieu, lequel n'aura ni ombre ni déclin.

Telle est la première victoire que la foi nous fera remporter sur le monde.

2. La seconde consistera dans la fermeté qu'elle communiquera à nos habitudes chrétiennes, parce qu'elle en sera la base inébranlable. L'homme de foi n'est point le jouet de l'opinion, il n'en subit pas les caprices. Qu'il se trouve dans un milieu favorable ou non, il apporte la même régularité à ses exercices. Quand même il serait seul au milieu d'une population indifférente, il n'en omettrait aucun. Sans doute il appréciera comme il convient le secours que lui apporte la ferveur de ses frères. Mais leurs scandales ne sauraient l'émouvoir, ni leurs exemples le faire dévier de la règle que sa foi lui impose. O l'admirable fidélité ! Elle force les louanges des hommes. Quel prix ne revêt-elle pas aux yeux de Dieu ?

Mes frères, montrez-vous jaloux d'appartenir à cette élite qui ne sait point fléchir les genoux devant Baal, que Baal soit la multitude, ou qu'il soit simplement quelque personnage de marque, en possession de la fortune, de la science ou du crédit. Il est beau d'avoir des convictions, et d'y être fidèle. De nos jours cela est plus méritoire encore, en présence de tant de défections et de lâchetés, qui attristent les cœurs et désolent l'Eglise de Dieu.

3. Ne vous contentez pas de cette double victoire. Le monde ne s'avouera pas vaincu, s'il peut s'attribuer le succès sur un autre terrain. Vous comprenez que je veux parler ici des mœurs chrétiennes, que vous devez vous appliquer à garder dans toute leur rigoureuse intégrité ! Les commandements divins s'imposent à notre vie entière, sous quelque aspect que nous l'envisagions. Devoirs privés, devoirs de la vie conjugale, devoirs sociaux en dépendent également et dans la même mesure. C'est le triomphe du monde de

nous persuader que la loi divine ne règle que les actes privés, tous les autres ne relevant que de notre libre arbitre ou de nos intérêts. C'est le triomphe de la foi de soumettre toute notre conduite à Dieu, de ne pas reconnaître d'autre règle souveraine que sa volonté infailible, de ne lui mesurer ni notre obéissance ni notre fidélité. Quelles que soient les difficultés du devoir, à quelques conséquences que l'on s'expose en l'accomplissant, fallût-il encourir la persécution et la mort elle-même, l'homme de foi, fort de sa conscience, fort aussi de l'exemple de tant de vaillants martyrs et de généreux confesseurs, ne se prête à aucune compromission, à aucun calcul intéressé, et toujours il va jusqu'au bout des obligations qui lui sont clairement démontrées.

Heureux serez-vous, mes frères, si votre conscience peut vous rendre ce témoignage, qu'aux précédentes victoires sur l'esprit du mal vous ajoutez cette dernière qui complète et couronne toutes les autres. Eh quoi ! les mœurs des chrétiens ne diffèrent-elles en rien des mœurs des mondains ? Serait-ce donc en vain que la grâce des sacrements vous appellerait à une sainteté, à une justice plus parfaite ? En arriverions-nous à ces excès de honte, de voir les hérétiques, de voir les païens eux-mêmes l'emporter en moralité sur les disciples de Jésus-Christ ? Ah ! s'il en était jamais ainsi, quels terribles châtiments seraient réservés à cette génération non moins coupable que Sodôme et Gomorrhe ! Plus encore qu'aux jours du grand prêtre Héli, nous devrions frémir d'effroi à la seule annonce de la malédiction divine prête à venger de tels crimes !

Détournons plutôt ces justes calamités, par un retour sincère à la loi divine. Luttons avec persévérance contre toutes les influences mauvaises que le monde met au service du démon et des passions. N'oublions pas que la foi, si nous savons nous laisser guider par sa bienfaisante lumière, suffira à nous assurer la victoire. Il est des conjonctures où toute la vaillance humaine est impuissante à procurer le succès aux combattants ; ceux-ci n'en sont pas moins tenus à opposer à l'ennemi une indomptable résistance. Il n'en va pas ainsi des combats de la foi ; parfois la lutte sera pénible, longue, désespérée, mais le triomphe est assuré à qui persévéra jusqu'à la fin. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Le dimanche de la Résurrection. L'ange annonce aux saintes femmes la résurrection de Jésus-Christ

#### LA JOIE CHRÉTIENNE

*Surrexit, non est hic.*

Il est ressuscité, il n'est plus ici.

**Objection.** — A mon avis, la tristesse du carême convient mieux au caractère de la religion chrétienne que la joie de la Résurrection.

**Réponse.** — Pourquoi ? La joie est la conclusion de la vie de l'homme, quand le devoir y a pris la place qui lui appartient, quand l'âme s'est élevée au-dessus de ses faiblesses et de ses passions, quand le souffle de Dieu l'a emportée jus-

qu'aux cimes de l'abnégation et de la pénitence. Les hommes de ce temps-ci font pitié. Tourmentés par le désir de répandre la joie, désir qui est au fond de la nature humaine et que l'égoïsme le plus effréné n'éteint pas, ils inventent des anniversaires à célébrer, ils veulent des génies à acclamer, des statues à ériger. Mais la joie ne s'impose pas comme la douleur. Le mot *Alleluia* qui veut dire : « Réjouissez-vous, » veut dire aussi : « Louez Dieu. » Louer Dieu c'est toute la joie de l'homme, parce que c'est toute sa destinée ; les anges trouvent leur joie dans la louange de Dieu ; et Dieu donne la joie aux hommes comme aux esprits de lumière en retour de leurs louanges. Le travail accepté, la tâche remplie, l'obéissance pratiquée, l'amour déployé, ne sont que des expressions de la louange de Dieu, la louange de Dieu en action, la joie par conséquent en substance.

**Objection.** — Le chrétien n'est pas à l'abri des malheurs qui attristent la vie ; la tristesse doit donc être son partage comme elle est le partage de tous les vivants.

**Réponse.** — Quand l'âme est triste, c'est qu'elle désire trop ce qu'elle n'a pas, c'est qu'elle craint trop de perdre ce qu'elle a, c'est qu'elle est trop privée de ce qu'elle n'a plus. « Il me semble, disait saint François de Sales, que vous avez rencontré le vrai sujet de votre mal, quand vous m'avez dit qu'il vous paraissait que c'était une multitude de désirs qui ne pourront jamais être accomplis. » Mortifiez vos passions, dit Cassien, et de cette manière les bêtes mêmes de la terre s'approprieront pour vous, et *bestia terre pacifice erunt tibi* ; les bêtes de la terre, c'est-à-dire les accidents, les malheurs, les revers, les traverses, les misères de la vie.

**Objection.** — Rien de si ennuyeux que la dévotion, rien de si ennuyé et de si triste par conséquent qu'un dévot.

**Réponse.** — « L'ennui, dit Bossuet, jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable et que tous les moments sont à charge. » Il vient de la déception : « Tout ce que l'œil, tout ce que l'oreille et les autres sens, tout ce que l'être humain peut désirer, dit l'Ecclésiaste, je l'ai réuni autour de moi ; et après avoir joui de tout, j'ai senti en moi un amer retour ; un ennui universel s'est emparé de moi. » La joie poursuivie par le mondain ressemble à ces palais magiques aperçus à l'horizon des mers qui baignent les rivages de Naples. Que trouve-t-on quand on arrive ? des vapeurs stagnantes et des nuages chargés de tempêtes. L'âme véritablement chrétienne est à l'abri de ces déceptions amères, parce qu'elle place ses espérances plus haut que les choses de la vie présente. « Dieu n'est point aimé, et c'est la cause unique du malheur des hommes, de leurs soucis, de leurs chagrins, de leurs tristesses profondes, de leurs mortelles angoisses, et de cet enfer de souffrances qu'ils éprouvent presque tous. » (Jean-Jacques Rousseau).

**Objection.** — Mettre la joie où est la religion, c'est une imagination étrange : la religion ne prêche que pénitences et mortifications.

**Réponse.** — La religion prêche aussi la joie. « *Gaudete in Domino semper*, dit saint Paul, *iterum dico, gaudete.* » « *Lætamini in Domino*, dit le psalmiste, *et exultate justi, et gloriamini omnes recti corde.* » L'ange Raphaël saluant Tobie, lui dit : « *Gaudium tibi semper.* » Enfin l'Eglise pendant presque toute l'année mêle à ses prières publiques le joyeux *Alleluia*.

**Objection.** — Pour savoir où se trouve la joie, il



n'y a qu'à considérer les visages des hommes ; la tristesse est plus souvent peinte sur le visage du chrétien austère que sur le visage du mondain.

*Réponse.* — « Un homme gai, dit Jean-Jacques Rousseau, n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres et à s'étourdir lui-même. » Pour savoir où est la joie, ce n'est pas sur les visages qu'il faut lire, c'est dans les cœurs. Une joie folle est souvent l'indice d'une tristesse secrète. « *Cor nequam gravabitur in doloribus,* » dit le Sage. « *Lux orta est justo et rectis corde lætitia.* » « *Impii autem in tenebris ambulantes.* » « *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt* » (Psaumes). « *Securamens quasi iuge convivium* » (Proverbes). Saint Bernard dit que la mauvaise conscience porte son supplice avec elle. Saint Chrysostome dit que la bonne conscience dissipe les ténèbres du cœur comme le soleil dissipe les nuages, et que la tristesse qui tombe dans une bonne conscience, s'y éteint aussi facilement qu'une étincelle de feu qui tomberait dans un grand lac. Saint Augustin compare la bonne conscience au miel, qui non seulement est doux de lui-même, mais rend douces les choses les plus amères ; ainsi la bonne conscience adoucit toutes les peines et toutes les amertumes de la vie.

Il est faux d'ailleurs que la tristesse soit habituellement peinte sur le visage du chrétien. Saint François disait que toutes les fois qu'il était porté à la tristesse et au découragement, il n'avait qu'à regarder ses frères en religion, et qu'en voyant leurs visages resplendissants de la joie qui venait de leur sainteté, il cessait d'être triste. La joie du chrétien, il est vrai, n'est pas une joie bruyante : c'est que, comme l'a dit Massillon, « il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans son cœur. »

*Objection.* — La joie est un don de la nature, ou une science du cœur ; il ne faut pas lui attribuer des causes imaginaires.

*Réponse.* — La joie est une vertu. La tristesse est la nourriture du vice, en même temps qu'elle en est le résultat. « *Non est sensus ubi est amaritudo* » (Ecclésiastique). « *Sicut tinea vestimento, et vermis ligno, ita tristitia viri nocet cordi* » (Proverbes). « *In mœrore animi dejicitur spiritus.* » « *Spiritus tristis exsiccat ossa.* » « *Omnis plaga tristitia cordis est.* » « *A tristitia festinat mors.* » « *Multos occidit tristitia.* » (Livres Sapientiaux). « La mauvaise tristesse trouble l'âme, l'inquiète, inspire des craintes déréglées, dégoûte de l'raison, accable l'esprit d'un assoupissement mortel, l'empêche de profiter des bons conseils, de juger sainement des choses, de prendre aucune résolution, ou d'avoir le courage ou la force de rien exécuter. En un mot elle fait sur les âmes les mêmes impressions qu'un froid excessif fait sur les corps, qui deviennent comme perclus et incapables de tout mouvement » (Saint François de Sales). « La tristesse est une langueur d'esprit et un découragement engendré par l'opinion que nous sommes affligés de grands maux ; c'est une dangereuse ennemie de notre repos, qui flétrit incontinent notre âme si nous n'y prenons garde, et nous ôte l'usage du discours et le moyen de pourvoir à nos affaires, et avec le temps enrouille et moisit l'âme, abâtardit tout l'homme, endort et assoupit sa vertu, lorsqu'il se faudrait éveiller pour s'opposer au mal qui le mine et le presse.... La tristesse flétrit l'âme, trouble son repos, rend l'homme inepte aux choses bonnes et dignes d'honneur, lui ôte le goût, l'envie et la disposition à faire chose qui vaille et pour soi et pour autrui, et non seulement à faire le bien, mais encore à le

recevoir. Car même les bonnes fortunes qui lui arrivent lui déplaisent, tout s'aigrit en son esprit comme les viandes en l'estomac débauché ; bref, elle enfle notre vie et empoisonne toutes nos actions. » (Charron).

## PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT

(28 AVRIL)

*Ipse est directus divinitus  
in pœnitentiam gentis... et in  
diebus peccatorum corrobora-  
vit pietatem.*

Il a été suscité de Dieu pour conduire le peuple dans les voies de la pénitence... et en des jours mauvais il a fortifié le règne de la piété.

(Eccli. XLIX, 3-4).

Mes frères,

Ces paroles inspirées conviennent à merveille au Bienheureux que nous fêtons aujourd'hui, car elles résument fidèlement son histoire. Sa vie mortelle et sa vie posthume, son ministère, ses œuvres, sa sainteté, sa gloire sont renfermés dans ces quelques lignes, et ne vous semble-t-il pas, mes frères, qu'en les écrivant l'auteur inspiré avait en vue, dans l'avenir, son commentateur et son émule ? Le dix-septième siècle touchait à sa fin, ce grand siècle, ce siècle si éminemment français, dans le cours duquel on avait vu, dit Mgr Freppel, toutes les gloires réunies autour d'un trône, le premier du monde. Rien n'avait manqué aux splendeurs d'un règne jusqu'alors sans rival. Il semblait que la France eût atteint l'apogée de sa puissance et de sa prospérité. Et cependant sous des dehors brillants se cachaient des vices profonds. Déjà on avait vu surgir une élite de saints personnages, ardents à ranimer autour d'eux la sève chrétienne, à réagir contre les scandales de l'époque et à combattre le jansénisme en faveur. Les Vincent de Paul, les Olier, les Bérulle, les Rancé avaient par leur parole et leurs écrits rappelé à toutes les classes de la société les maximes de l'Evangile. Mais ce qu'il importait d'atteindre avant tout, c'était le peuple des campagnes, ces masses profondes dont les vertus ou les vices décident de la fortune d'un pays. Saint Vincent de Paul avait créé dans ce but sa compagnie de la Mission, et après lui comme avant lui nous voyons de grands missionnaires sillonner la France du nord au sud jusque dans les plus modestes villages : les Lejeune, les Nobletz, les Maunoir, les Bridaine, et au-dessus d'eux par la durée comme par l'éclat de ses œuvres, l'homme extraordinaire dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire et qui plus que tout autre avait été suscité de Dieu pour conduire le peuple dans les voies de la pénitence et pour fortifier en des jours mauvais le règne de la piété, *ipse est directus divinitus...*

Or donc, pour le bien connaître, cet ouvrier extraordinaire, considérons en lui successivement l'homme, la parole et l'œuvre.

I

Né en pleine Bretagne, le 31 janvier 1673, sur « cette terre de granit recouverte de chênes » qui

semble communiquer au caractère de ses habitants quelque chose de l'immuable résistance qu'elle oppose aux flots de la mer, Montfort lui dut cette nature tout d'une pièce, qui va droit au but, impatiente des retards, inhabile aux ménagements, et surtout incapable des capitulations. De là cette vigueur d'âme et de corps qui le caractérise, si exceptionnelle que trente ans de mortifications et treize années de travaux surhumains ne peuvent l'épuiser. Il n'est personne qui n'éprouve pour la force, même physique, un involontaire respect. Aussi quand nos paysans voyaient passer à travers leurs villages ce rude missionnaire qui portait sans faiblir le poids des plus rudes marches et des plus longues veilles, qui soulevait à lui seul, sur la lande de Pont-Château pour les porter à son Calvaire, des blocs de pierre qui leur avaient résisté, qui pénétrait dans les lieux de réjouissances pour s'attaquer aux esprits forts en sabots et renversait sur eux tables et brocs, l'admiration quelque peu craintive qu'il leur inspirait, les préparait tout naturellement à venir l'écouter et à se soumettre à ses avis.

« Sans la grâce, avouait-il un jour lui-même, j'aurais été l'homme le plus terrible de mon siècle. » Tout de même il le fut, mais contre lui-même et contre les vices de son époque. Ce caractère violent, agressif, se fonda en effet sous les ardeurs de la grâce en une inexprimable douceur. Or rien ne résiste à la force unie à la douceur, *de forti dulcedo*. Tel Jésus attirait tout à lui, parce que chacun de ses miracles, tout en trahissant sa puissance infinie, manifestait mieux encore sa bonté.

De plus, dans cette nature de fer Montfort cachait l'âme d'un artiste et non des moindres. Sans doute, de ses dispositions innées il ne cultivera sérieusement que l'éloquence et la poésie, mais le goût des autres arts lui restera pour l'aider grandement au cours de ses missions. Et comme couronnement de tous ces dons naturels, une volonté inflexible, une intelligence pénétrante, lumineuse, originale, un langage vif, pittoresque, imagé.

Or, la grâce qui ne détruit point la nature, loin de là, ne fit au contraire que fortifier de si rares dispositions, en leur apportant avec de nouveaux mobiles un appui nouveau et une ressource nouvelle. La force se manifestant dans l'originalité, telle sera donc la physionomie propre du Bienheureux. Toutes les vertus resplendiront dans sa vie, mais il n'en accomplira point les actes à la manière des autres saints, et personne ne justifiera mieux cette parole du texte sacré : « Il n'a point eu son pareil à observer la loi du Très Haut ; *non est inventus similis illi qui conservaret legem Excellsi.* » (Eccli. XLIV, 30).

La grâce le surveillait pour ainsi dire avec sollicitude, de sorte qu'il évita les faiblesses de l'enfance et n'en garda que la fraîcheur matinale et la candeur ingénue. Certes nous le savons, avant d'arriver au sommet de la perfection, Montfort a légitimement combattu, et pour repousser les assauts du démon il fut plus d'une fois obligé de se suspendre à la croix du Sauveur, comme le lierre enroule de sa tige flexible l'ormeau et vit en paix sous sa puissante protection. Mais avant de voir les rayons de la grâce inonder son cœur et développer ses facultés, il faut le proclamer, sa fidélité contestée par les jansénistes ne craint plus la contradiction. Léon XIII l'a déclaré d'une manière officielle le jour de la Béatification : *Susceptam in baptismo innocentie stolam puram intactamque servavit*, et le décret qui contient ce brillant éloge aura force de loi jusqu'à la fin des siècles, c'est un brevet d'immortalité.

Cet amour virginal en se développant justifiera

toutes les espérances, sans jamais donner la moindre déception. Ce ne sera bientôt plus cet amour novice qui redoute principalement le péché mortel. Montfort aime Dieu d'un amour incroyable, à la folie. Voyez-le plutôt s'épancher en adorations, en félicitations, en complaisances, en désirs brûlants, en soupirs enflammés. « Dieu seul ! » voilà sa devise. Dieu est son unique pensée, sa préoccupation unique ; rien ne peut l'en distraire, tellement que les nécessités de la vie lui paraissent un supplice. Toutes ses lettres commencent par ces mots : « Le pur amour de Dieu règne dans les cœurs ! » continuent par des élans qui semblent dictés par un séraphin, et finissent par cette signature : « Montfort esclave indigné de Jésus vivant en Marie. » Par respect pour le souverain Maître de l'univers, il marche la tête découverte, malgré la rigueur de la saison, et quand il se croit seul, il se prosterne la face contre terre devant l'adorable Majesté qui remplit le monde de son immensité. On l'entend s'écrier en pleurant comme François d'Assise : « Dieu n'est pas aimé ! Il est cependant si bon ! » « Une seule faute vénielle, ajoutait-il, est un plus grand malheur que la ruine de l'univers entier. » Et sous l'empire de cette conviction, comme Antoine au désert de Kolsim, il épuisait sur sa chair innocente les ressources de la douleur. Les privations de toute sorte, les jeûnes, les insomnies, les chaînes de fer, les cilices, tout ce que l'austérité peut mettre au service de l'amour, il en faisait des instruments de supplice, afin d'offrir à celui qu'il aimait d'un amour indicible de généreuses compensations. Ne vous étonnez plus alors, chrétiens, si ce vaillant qui fuyait les caresses de sa mère et traversait les splendeurs de Paris sans daigner leur accorder un regard, avait un goût prononcé pour la contemplation, et aimait à se retirer comme la colombe dans la fente du rocher, *in foraminibus petrae, in caverna maceratae* (Cant. II, 14), tantôt à Saint-Eloi, près la Rochelle, tantôt à Mervent dans une grotte où tant de pèlerins sont allés déjà baiser la poussière de ses pieds.

Bien plus ; comme le grand apôtre Paul, l'amour divin l'emporte dans des régions inconnues et sur des sommets radieux, où l'âme enveloppée, pénétrée de lumière, de paix, de bonheur, éprouve d'ineffables transports. A Luçon, en effet, un jour pendant le saint sacrifice il devient immobile, silencieux, absorbé, regardant le ciel avec une indicible expression d'amour et de béatitude. Il est donc allé plus loin que la contemplation, il a connu l'extase, dernière étape des ascensions permises à l'homme et qui le transporte tout d'un coup au seuil du Paradis. A Villiers-en-Plaine, dans le jardin du presbytère, on le vit à genoux, les bras en croix, soulevé par les anges qui l'exerçaient pour ainsi dire à la vision céleste et semblaient l'élever au troisième ciel comme saint Paul (II Cor. XII, 4).

L'Eglise, il est vrai, ne regarde pas l'extase comme un signe de sainteté, elle n'en tient même aucun compte dans les procès de canonisation ; mais, au témoignage de Benoît XIV, cet état mystérieux dont les manifestations nous déconcertent, devient un témoignage de perfection, s'il est accompagné d'un prodige, comme l'éclat lumineux du visage ou autre signe surnaturel, ce qui existe pour le Père de Montfort.

Comprenez-vous maintenant qu'après avoir reçu de tels avant-goûts de la gloire infinie, on soit dévoré du désir de travailler au salut du monde, pour le conduire au bonheur ? Et je ne suis plus étonné de voir l'ami de Dieu, devenu l'ami des hommes, prendre en pitié toutes les misères et soulager toutes les douleurs. Mais aussi, avouons-le sans détour, la fidélité de Montfort accuse notre ingratitude et doit nous inspirer des regrets. Il ne



s'agit pas sans doute des privilèges dont il fut favorisé ; c'est la part du petit nombre, et le passereau n'a pas l'ambition de s'élever dans l'espace pour fixer le soleil, comme l'aigle. Mais sans ambitionner les joies extatiques, il nous est permis d'espérer de plus humbles faveurs. Chassons loin de notre âme ce qui blesse le regard de notre Dieu, les négligences volontaires, les résistances à la grâce, les faiblesses de l'amour-propre, les défaillances de la lâcheté ; et si nous n'avons pas l'honneur de contempler dès ici-bas la face de l'Eternel, du moins nous aurons l'intime consolation d'apercevoir les reflets de son visage et d'entendre l'écho de sa voix.

Quoi d'étonnant après cela si nous rencontrons dans son histoire des traits sublimes de charité ? Suivons-le dans ce voyage de Rennes à Paris où il s'en va chercher la science et la formation sacerdotales. Il est seul, à pied, sous une pluie battante ; dans sa bourse il a dix écus, dans son sac un vêtement de rechange. Un premier pauvre le rencontre : à lui les dix écus. Un second se présente : à lui le vêtement neuf. Un troisième survient : comment l'assister ? Montfort échange ses habits contre les haillons sordides du mendiant, et dans un élan de foi et d'amour qui rappelle les plus beaux traits de la vie des saints, il se prosterne sur le sol détrempé et jure à Dieu de ne plus jamais rien posséder en propre, comme les oiseaux du ciel qui vivent « aux frais de la Providence. » Et il avait à peine vingt ans !

A Paris il veille les morts, il assiste les pauvres, il se livre aux travaux les plus répugnants tout en continuant ses études. Et Dieu permet que l'épreuve ne lui soit point épargnée : soupçons injurieux, humiliations excessives, insinuations malveillantes, railleries publiques, privations les plus délicates pour l'esprit et le cœur d'un jeune élève, rien ne lui sera ménagé, ni pendant son séminaire, ni plus tard pendant tout le cours de sa vie sacerdotale. Tellement grande est son humilité, si profond son amour des pauvres et de la croix, que ses supérieurs eux-mêmes le taxent d'original, d'extravagant. Ils allèguent ses singularités. Oui, certes, il était singulier comme Siméon sur sa colonne, comme François d'Assise avec ses oiseaux et ses poissons, comme Elisabeth collant ses lèvres aux plaies d'un lépreux, comme Benoit Labre vagabondant par tous les chemins de l'Europe. L'esprit qui l'animait et les animait tous, c'est l'esprit de Dieu, qui souffle où il veut, sans qu'on sache d'où il vient et où il va, *spiritus ubi vult spirat* (Joan. III, 8) ; et, au vrai, leurs plus grandes imprudences ne sont que de la prudence, leurs plus grandes folies que de la sagesse, la sagesse de celui qui pour nous racheter, nous convertir et nous sauver, s'est incliné vers nous, a revêtu notre chair de péché, de Dieu est devenu homme pour faire de nous des dieux comme lui. Voilà le sublime modèle qu'a copié Montfort : Notre-Seigneur Jésus.

## II

Après l'homme, l'apôtre. Ce qui fait l'apôtre, c'est avant tout l'absolue conviction des vérités qu'il enseigne. Or, ce que Montfort livre aux foules empressées pour l'entendre, c'est non pas seulement les croyances de son esprit et les affections de son cœur, mais son âme elle-même, sa vie de chaque jour, de chaque instant. Pas un mot qu'il n'ait médité, pas un article du *Credo* qu'il ne soit prêt à sceller de son sang, pas une maxime évangélique qu'il n'ait gravée en profonds stigmates dans sa chair crucifiée. — Mais la sincérité de la parole ne suffit pas au missionnaire. Il est le collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la conversion des

âmes, et s'il veut être aidé de Dieu, il lui faut prier, mériter. Et pendant dix ans, du matin au soir, et du soir au matin souvent, Montfort a prié, gémi, travaillé, souffert pour ces âmes inconnues au salut desquelles Dieu devait un jour l'employer. Pour ces âmes, il a comprimé tous les élans de sa jeunesse ardente, il a imposé un frein à ses passions naissantes, il a condamné ses lèvres au silence et ses sens à ne jouir de rien, il s'est astreint à de rudes travaux et à de laborieuses études. Aussi le jour où il sera mis en contact avec elles, il les jettera vaincues et palpitantes aux pieds de son divin Maître.

Ce qui rend surtout sa parole victorieuse, c'est qu'elle est libre, *verbum Dei non est alligatum*. Montfort est libre de sa famille : sa carrière commencée, il ne remettra plus les pieds dans la maison paternelle, et il recevra ses proches comme des étrangers. Il est libre de son corps : il loge dans une grange ; au besoin, un quartier de roc lui suffit pour oreiller ; il se nourrit de ce qu'il trouve ; il reçoit à genoux, les mains jointes et dans l'attitude d'un homme reconnaissant, les mauvais traitements et les plus sanglants reproches, comme à la Chrevolière. Que lui importe enfin ou la vie ou la mort ? Aussi le jour où il est traîné à la geôle de Nantes il exulte ; et quand viendra la mort il ranimera ses forces agonisantes pour entonner son refrain favori :

Allons, mes chers amis,  
Allons au Paradis !  
Quoi qu'on gagne en ces lieux,  
Le Paradis vaut mieux !

Ainsi dégagé de toute entrave et de toute attache même à son sens propre, notre Bienheureux suit à la lettre le conseil de l'apôtre à son disciple Timothée : *Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina*. Sans considération de personnes, sans ménagements, sans circonlocutions ni précautions oratoires, il dit à chacun son fait, et tous se courbent frémissants sous cette parole vengeresse qui met à nu leurs vices et les convoque à la pénitence.

De plus, à l'exemple du Sauveur, il dresse sa chaire à prêcher partout. Ce sera au besoin, et selon les circonstances, un tonneau renversé en pleine halle, une borne au milieu de la rue, un arbre dans les champs, ou les degrés d'un Calvaire sur le bord du chemin. Tout lui est permis, il ne craint rien, il est libre, et sa parole ailée, persuasive, foudroyante, originale, fait des merveilles, touche les plus endurcis, ravit les plus sceptiques. Voulez-vous savoir le secret de ces conquêtes apostoliques ? Ah ! c'est que chacun de ses sermons était précédé d'une longue prière et d'une sanglante mortification. Et aux reproches qu'on lui adressait là-dessus, il répondait en riant : « Laissez, le coq chante mieux quand il s'est battu les flancs. » Ajoutez à cela que plus d'une fois Dieu intervint par le miracle pour corroborer l'enseignement de son serviteur et réduire une opiniâtre résistance ; et vous aurez une idée de cette éloquence vive, spontanée, originale, extraordinaire, qui allait droit aux cœurs, frappait de ces coups qui guérissent en blessant, comme ce glaive à deux tranchants dont parle saint Paul, et soulèvent en même temps des enthousiasmes frénétiques et des tempêtes de haine.

A tel point que de diocèse en diocèse on se le renverra — c'est son expression — comme une balle dans un jeu de paume. Et plus d'une fois le grand missionnaire aux abois se verra réduit à passer la nuit aux pieds d'un Calvaire, à la belle étoile. Et quelle Voie douloureuse que la sienne où

il rencontre à chaque pas avanies, persécutions, injustices, interdits même; dénoncé comme un perturbateur, un exalté; exposé à s'entendre dire de la bouche d'un évêque: « Le seul service que je vous demande pour mon diocèse, c'est d'en sortir au plus tôt; » et mourant enfin d'une mort prématurée à laquelle ne fut certainement pas étrangère la haine que sa parole apostolique avait soulevée.

Et pourquoi cela? C'est d'abord que quiconque veut faire le bien sans arrière-pensée doit s'attendre à être contrecarré par ceux-là même qui ne veulent ou ne pouvant rien, faire, n'entendent pas être troublés par l'exemple d'autres plus zélés ou plus entreprenants. Et puis, c'est que, l'histoire de l'Eglise est là pour l'attester, la prédiction du Sauveur s'est toujours accomplie à la lettre: « Vous serez honnis, méprisés, détestés, persécutés à cause de mon nom, et l'heure vient où qui vous fera mourir croira faire œuvre agréable à Dieu. » Et Montfort, plus que tout autre, étant pour son siècle *signum cui contradicetur*, devait, comme son divin Maître, éprouver tour à tour la persécution et la reconnaissance des foules, et entendre monter comme lui les hosanna de l'amour et les sourds frémissements de la rage.

Cependant laissons-le nous parler lui-même du succès de ses missions. « Une fourmilière de péchés et de pécheurs que j'attaque ne me laissent aucun repos. Toujours sur le qui-vive! Toujours sur les épines! Toujours sur les cailloux piquants! Et pourtant rendez grâces à Dieu! Jamais je n'ai fait plus de conversions qu'après les interdits les plus injustes et les plus sanglants. »

Et de fait, sur plus de deux cents missions, pas une qui ne portât ses fruits, et, chose remarquable, les plus combattues furent précisément les plus fécondes. Souvent, il était contraint de réprimer les explosions de douleur ou de joie que provoquait sa parole de feu: « Mes enfants, s'écriait-il, je vous en supplie, cessez de pleurer, si vous ne voulez pas que je cesse de prêcher. » Quel mouvement oratoire équivaldrait à cette scène touchante? C'est bien la victoire de la grâce. — Il est des fois où cette action divine est plus sensible encore. Le missionnaire n'a pas dit un mot. Monté en chaire, il s'est contenté d'y planter un grand crucifix; puis il est revenu s'agenouiller au milieu de la foule. L'auditoire a compris; c'est Jésus en croix qui fait le sermon, ce sont ses plaies qui exhortent, c'est son sang répandu qui appelle au repentir. La foi s'est réveillée, les regrets éclatent. Le saint prêtre n'a plus qu'à en recueillir le témoignage sur les lèvres du peuple en lui faisant baiser les pieds du Dieu qui pardonne. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que le souffle d'en-haut passe, comme le vent en forêt, sur toutes les âmes à la fois et leur fasse rendre le même son divin.

Et que dire du solennel exercice de la préparation à la mort pour lequel il a composé tout exprès ce cantique qu'il appelle le *Carillon de la mort*? Il sait que le chant a sur les multitudes une indéniable puissance d'entraînement, en France surtout, et son génie fécond plein de verve et d'images met en vers la religion tout entière, comme dans une Iliade populaire que les femmes redissent à la veillée, que les hommes même fredonnent aux champs, et ainsi la mission se poursuit alors même qu'elle est terminée. Le *Plantement de croix* est une des cérémonies de Montfort. Il la veut grandiose, mémorable. Les hommes se disputent l'honneur d'abattre et de porter triomphalement le plus bel arbre de la contrée; et le jour venu c'est au milieu d'un concours immense, au chant des pieux cantiques, qu'est érigé l'instrument du salut, mémorial des conversions opérées et des grâces répandues. Le plus fameux de ces

Calvaires est celui de Pont-Château, au diocèse de Nantes. Au milieu d'une vaste lande, Montfort a formé le projet d'élever artificiellement une montagne qui se verra à douze lieues à la ronde, et il a embauché *gratis pro Deo* tous les ouvriers valides. D'immenses transports de terre accomplis de main d'homme; toute la contrée s'employant à des charrois gratuits; deux cents, cinq cents paysans travaillant pendant de longs mois, sans autre salaire qu'un baiser qu'on leur permet de déposer le soir sur les pieds du crucifix: c'est au prix de ces efforts inouïs que l'œuvre s'achève enfin, éloquentte prédication en acte pour toute la contrée, car les mystères de la Passion y sont représentés au naturel, reliés ensemble par un gigantesque rosaire qui court de l'un à l'autre. Mais, ô déception! La veille du jour où doit avoir lieu la bénédiction solennelle de ce monument, Montfort reçoit de l'autorité épiscopale défense expresse d'y procéder; et, sur de faux rapports, la Cour ayant pris ombrage de ce travail, comme si l'indépendance bretonne devait s'en faire une forteresse, a ordonné de l'abattre. Cinq cents ouvriers requis d'office, dans l'espace de trois mois n'en peuvent détruire que la moitié... Consolerez-vous, pieux missionnaire! le jour approche où votre ouvrage sera rétabli. Le duc de Penthièvre en a entrepris la restauration. Une seconde fois ruiné dans la tourmente révolutionnaire, il se relèvera de nouveau, semblable à la religion que vous prêchez si bien, et dont ce monument symbolise en quelque sorte l'indestructible vitalité!

### III

Après l'homme et sa parole, reste son œuvre. Quelle est-elle? En deux mots, dans la portion de l'Eglise où Montfort a travaillé, il a puissamment contribué à ressusciter la *foi* et à sauver la *charité*.

Au moment où il paraissait, le siècle de Louis XIV se couchait avec son Roi dans une gloire incontestée, mais dont la froide lumière n'avait guère pénétré les masses, et dont le prestige sans rival à l'extérieur avait peu contribué au bonheur intime des Français. Lisez les mémoires du temps et vous aurez une idée du degré d'ignorance des villes et des campagnes concernant la *foi*. Pour la ranimer en Vendée, en Aunis, en Saintonge, en Anjou, en Normandie, en Bretagne, Montfort organise des missions. Voyez-le comme jadis saint Vincent Ferrier, s'élancer à la conquête des âmes, suivi d'une escorte de collaborateurs, formés par lui, prédicateurs, confesseurs, catéchistes, peintres, artistes, architectes, chargés de réparer les uns les temples spirituels et les autres les temples matériels, et vivant « aux frais de la Providence. » Toutes les classes de la société, tous les états étaient tour à tour convoqués, réunis, entrepris; c'était comme l'investissement de la paroisse, suivie bientôt de l'attaque méthodique et savante au bénéfice de la religion, qui finissait par rentrer dans son domaine reconquis.

Et elle y rentrait par toutes les portes et par tous les moyens, grâce à cette attachante mise en scène où Montfort déployait à l'aise son merveilleux génie d'invention: bénédiction, consécrations, amendes honorables, processions, rénovations, toutes cérémonies où il faisait pénétrer dans l'âme du peuple par les yeux, par les oreilles, par le cœur et l'imagination, sous la forme la plus accessible, l'enseignement parfois le plus abstrait; grâce ensuite à l'irrésistible parole du grand apôtre, à ses cantiques rustiques aux strophes vibrantes, à cet ensemble de confréries, de congrégations dont il enveloppait une paroisse comme d'un immense réseau, à ces retours de mission qui



le ramenaient dans les mêmes pays à des époques déterminées. Ainsi le vaillant apôtre contribua grandement à restaurer la foi dans nos provinces de l'Ouest.

De plus il y a sauvé la *charité*. Le jansénisme régnait alors et cherchait à s'insinuer sournoisement dans les masses, hérésie subtile qui bannisait l'espérance au nom de la foi, la charité au nom de la contrition, l'amour au nom du respect. Du jour où Montfort la rencontra, il ne cessa de la combattre jusqu'à sa mort en adversaire impitoyable. Et ses armes quelles furent-elles ? Celles justement que Notre-Seigneur venait de révéler à Paray-le-Monial : le Cœur, la Croix, la Vierge. Cette triple dévotion sera donc la forme de son apostolat, le thème de tous ses discours, l'inspiratrice de toutes ses œuvres. Aussi, quand après avoir évangélisé une paroisse, il peut se rendre à lui-même le témoignage qu'il y laisse le Sacré-Cœur adoré, la Croix vénérée, la Vierge aimée, il la quitte content, certain de la voir persévérer. « Jamais pécheur ne m'a résisté quand j'ai pu lui mettre la main au collet avec mon Rosaire, » disait-il dans son pittoresque langage. « Seigneur Jésus, s'écriait-il souvent, donnez, oh ! donnez des enfants à notre Mère ou laissez-moi mourir ! »

Et c'est d'exemple surtout qu'il prêchait la charité. Large comme l'Océan, son cœur s'ouvrait à toutes les infortunes et prenait plaisir à les soulager. Il aimait les grands et les petits, les riches et les pauvres, mais les délaissés étaient l'objet particulier de sa sollicitude. Il les saluait avec respect, leur parlait comme à de grands seigneurs, les servait à table, les faisait boire dans son verre, et mangeait leurs restes sans répugnance. On l'a vu soigner des teigneux, changer de linge avec des mendiants couverts de vermine, panser en souriant des plaies effroyables, et — le dirai-je — avaler d'un trait ce qu'il en avait exprimé. Il y a quelque chose de sublime dans cette extravagance qui provoque notre répulsion ; mais laissons les saints agir en saints, si nous n'avons pas le courage de les imiter.

Grignon de Montfort avait entendu dire au divin Maître : « Tout ce que vous ferez au plus petit de mes frères, je le regarde comme fait à moi-même, » (Math. xxv, 40) ; et sous le bénéfice de cette mystérieuse appropriation qui transfigure la douleur et divinise la misère, il se prosternait devant l'indigent comme devant le tabernacle, baisant ses ulcères devenus les plaies du Rédempteur. Il était bien inspiré, car celui qui souffre personnifie réellement l'homme de douleurs, *virum dolorum* ; l'abandonné représente celui qui fut le rebut de l'humanité, *abjectio plebis*.

Frappé de l'insuffisance du service laïque au chevet des malades, à l'hôpital de Poitiers, le Père de Montfort conçoit le plan d'une famille à restituer à ces pauvres abandonnés. Ce que Vincent de Paul a fait à Paris, il rêve de le reproduire en Poitou et sans doute ensuite en beaucoup d'autres provinces, et l'installation du dévouement religieux dans les hôpitaux fut salué à cette époque comme un immense progrès. Mais, par permission divine, tous les essais de congrégations faits de son vivant n'ont point réussi ; les écoles même fondées par lui à la Rochelle et confiées à ses filles finiront par être abandonnées. C'est sur son tombeau qu'on se réunira, c'est de sa mort en quelque sorte qu'on naîtra. Il l'avait vu d'avance et un jour il s'était écrié : « O mes filles ! Dieu me fait connaître en ce moment des choses admirables ; je vois dans les secrets divins comme une pépinière de filles de la Sagesse. »

*Filles de la Sagesse*, nom prédestiné qui nous révèle une des formes principales de la dévotion de cet homme vraiment suscité de Dieu. La sagesse

qu'il adore est celle dont parlent les Ecritures, ce Verbe éternel sortant du sein du Père comme le reflet substantiel de sa pensée, s'incarnant ensuite parmi nous afin de nous enseigner toute vérité ; et pour répandre cette vérité il a convoqué des messagères de bonne volonté, filles du peuple et des châteaux, et il les envoie au devant de l'enfant du pauvre, de l'orphelin, de l'incurable, du prisonnier, exercer le dévouement sous toutes ses formes. Puis, comme l'union fait la force, avec la sagesse qui le caractérise, il rattache le dévouement de ses filles à celui du sacerdoce, afin que ces deux dévouements, unis pour la même cause, embrassent le monde dans leur virginité commune, et marchent à la conquête des âmes sous le même étendard.

La première congrégation, surnommée la Compagnie de Marie, recrutée des ouvriers d'élite, « détachés de tout, sans père, sans mère, sans frères, sans sœurs, sans parents selon la chair, sans amis selon le monde, sans biens, sans volonté propre, qui terrassent le démon avec le Rosaire et la Croix. » Les uns vont dans les villes et les campagnes réveiller les populations endormies et ranimer la foi. Les autres abandonnent leur chère Vendée pour évangéliser les infidèles aux Antilles ou au Canada. D'autres enfin, les Frères de Saint-Gabriel, sont les dignes émules des disciples du Bienheureux de la Salle.

Enfin le vaillant athlète succombe, mais au champ de bataille, en pleine mission, dans ce village de Saint-Laurent-sur-Sèvre jusqu'alors obscur et sans importance, et devenu un centre puissant d'œuvres catholiques, et comme le foyer d'une mission permanente pour toutes les populations d'alentour. Là se formeront et grandiront les sociétés religieuses, filles posthumes du Bienheureux Père de Montfort. Aux multitudes qui s'y succéderont sans trêve pour suivre les exercices de la retraite, plus que tout autre prédicateur, ce sera l'homme de Dieu qui parlera du fond de sa tombe pour redire les vérités immortelles et les fins dernières.

O Vendée, ô Bretagne ! gardez fidèlement ces enseignements de votre apôtre privilégié. Parce qu'ils en étaient tout imprégnés, les pères n'ont pas hésité à se lever pour défendre leur foi au prix de leur sang ; que les fils s'en pénètrent pareillement pour protéger cette même foi dans les cœurs contre les astucieuses attaques de l'impiété moderne ! Qu'ils sachent bien qu'il ne saurait y avoir pour les peuples de rédemption même temporelle que dans le Christ et par la vertu du Calvaire !

En finissant, faisons donc aujourd'hui retentir ce cri que l'apôtre de la Vendée aimait à jeter à travers les multitudes, au terme de ses missions, comme le cri de la foi, de l'espérance et de la divine charité : « Dieu seul ! Dieu seul ! voilà le vrai bonheur ! » Ainsi soit-il !

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## INSTRUCTION FAMILIÈRE SUR LA DÉVOTION DU MOIS DE MARIE

Observa mensem novam  
frugum et verni pri-  
mum temporis.

(Deut., xvi, 1.)

L'histoire du christianisme nous l'apprend : de temps à autre, il semble qu'un rayon d'en haut tombe sur quelque une des plus belles créations de Dieu dans l'ordre de la grâce et s'y arrête ; et ce point, ainsi illuminé, attire à lui tous les cœurs des chrétiens, tant est vive et soudaine la lumière céleste qui le fait ressortir. Alors éclate un transport extraordinaire, un besoin de confiance, un surcroît d'attention, soit envers un saint, soit envers quelque un des mystères se rapportant à Notre-Seigneur ou à sa divine Mère. Comment et pourquoi toutes les âmes vivant de la vie de la grâce subissent le même ébranlement intérieur et cèdent à la même impulsion : la réponse est écrite dans l'article du symbole où nous exprimons notre croyance au Saint-Esprit, maître des cœurs et principe de leur vie, *Et in Spiritum sanctum Dominum et vivificantem*. Et comme ces phénomènes spirituels ne se développent avec plus d'intensité à certaines époques ; que parce qu'ils ont une corrélation avec les faits extérieurs, avec les besoins et les souffrances des temps, l'Eglise elle-même, après les avoir mûrement examinés, s'en empare et s'en sert comme d'instrument pour son œuvre de gouvernement et de sanctification.

Ces profondes considérations d'un des plus savants théologiens de notre époque ont leur pleine et exacte application dans la dévotion au mois de Marie.

Le protestantisme avait dans sa fureur satanique entrepris de ruiner de fond en comble l'œuvre du Christ. Il avait porté sa main sacrilège sur ce qui fait la solidité et le charme de notre sainte religion. « Plus de soumission au Pape, plus de responsabilité individuelle, plus de purgatoire, plus de relations avec les saints du ciel, plus d'expiations pour les âmes du purgatoire, plus de prières adressées aux anges et aux saints, surtout plus de dévotion à la sainte Vierge. » Le jansénisme, sous une forme hypocrite, avait embrassé ses doctrines ; il avait hérité particulièrement de son aversion pour Marie ; et docile, comme toutes les hérésies, aux directions de l'éternel ennemi de la mère du Rédempteur, il avait, pour le plus grand mal des âmes, discrédité de toute manière le culte de la reine du ciel.

Le danger était grand. Le Saint-Esprit qui veille avec un soin jaloux sur les intérêts de son œuvre de prédilection, sur la sainte Eglise, ne pouvait manquer d'y apporter un remède efficace. Il le fit en suscitant la dévotion au mois de Marie. Qui choisit-il pour la répandre ? Les auteurs ne sont pas d'accord pour l'indiquer. Les uns nomment saint Philippe de Néri, qui était si dévoué à la gloire de la Mère de Dieu et qui mourut en 1595 ; les autres, le P. Lalonia, célèbre missionnaire, qui florissait au milieu du dix-huitième siècle, qui composa le premier des *Mois de Marie*, et qui eut un zèle incroyable pour propager cette dévotion ; d'autres enfin attribuent l'institution de ce saint exercice au célèbre jésuite Muzarelli qui l'établit au Collège romain ; de là il passa dans les autres

collèges de la Compagnie de Jésus, puis dans les autres ordres religieux, puis dans les paroisses. Pie VII étant rentré à Rome pendant le mois de mai, la pratique du mois de Marie devint générale dans les Etats de l'Eglise, et de là elle se répandit dans tout l'univers catholique.

Quoiqu'il en soit de l'auteur de ce saint exercice, une chose est bien certaine : c'est que c'est à la fois un hommage admirable en l'honneur de la très sainte Vierge, et une source extrêmement féconde des grâces les plus précieuses pour les fidèles. A ce titre il mérite toute notre estime et toute notre confiance.

I

Je trouve en effet dans l'hommage que la pratique du mois de Marie rend à la très sainte Vierge une triple excellence : une excellence de durée, une excellence d'universalité, une excellence de délicieuse variété.

I. Marie est la merveille de la création ; après Jésus-Christ elle est le chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu ; elle est d'une sainteté sublime, d'une miséricorde ineffable ; elle jouit auprès du Seigneur d'un crédit illimité ; elle occupe, parmi les élus, la première place ; elle est la mère de l'Eternel ; elle est plus belle que la beauté ; elle est plus rayonnante que la gloire ; elle jouit d'exceptionnels privilèges. Sauf l'adoration qui n'est due qu'à Dieu, elle a droit à tous les hommages qui peuvent être rendus à une créature. Aussi bien l'Eglise l'honore-t-elle, chaque jour, à trois heures différentes par la solennelle prière de l'*Angelus* ; toutes les semaines, en lui consacrant le samedi ; tous les mois, par une fête qui rappelle quelque une de ses gloires, de ses douleurs ou de ses prérogatives. On pouvait faire quelque chose de plus pour célébrer Celle que l'éternité ne suffira pas à louer, à aimer et à honorer. Il y a douze mois dans l'année ; on pouvait lui en dédier un. Or cet hommage excellent lui est rendu par l'exercice du mois de Marie. Le mois de Marie devient ainsi une fête, non pas de quelques instants, non pas d'un jour, non pas d'une octave, mais une fête de trente-un jours.

Mais pourquoi a-t-on choisi le mois de mai, de préférence à tout autre, pour en faire le mois de la très sainte Vierge ? Pour les plus belles raisons. Le mois de mai est le mois délicieux par excellence ; les frimas sont passés, l'air est plus pur et plus serein ; le soleil brille d'un éclat plus doux et plus radieux ; la lune verse pendant le calme des nuits des flots de lumière plus tendre et plus tranquille : Marie n'est-elle pas l'objet des délices du Créateur ? n'est-elle pas comparée pour sa distinction au soleil, pour sa beauté à la lune ? *Gratia plena... electa ut sol... pulchra ut luna*. Le mois de mai étend dans les prairies d'admirables tapis de verdure ; il jette sur les arbres et les plantes un splendide vêtement de feuillage ; c'est le mois des espérances : Marie n'est-elle pas l'espérance universelle ? *Spes nostra, salve* ! Le mois de mai est le mois des fleurs qui émaillent les campagnes des couleurs les plus douces, et répandent dans les airs les parfums les plus embaumés : que de fois dans l'Ecriture Marie est comparée aux fleurs qui décorent les plantes les plus humbles et les arbres les plus magnifiques ! « Je me suis élevée, nous dit-elle au livre de l'Ecclesiastique, comme le cèdre du Liban et comme le cyprès sur la montagne de Sion. Je suis comme le palmier de Cadès et comme les rosiers de la vallée de Jéricho. J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne, et comme le platane dont les racines sont baignées par une onde fraîche et limpide, et qui étend sur le voyageur son ombre bienfaisante. J'ai répandu les suavités du cinnamome et du baume.



J'ai exhalé les délicates senteurs de la myrrhe et de l'encens. J'ai donné des fleurs parfumées comme la vigne et mes fruits sont des fruits de gloire et d'honneur. » *Sicut lilium inter spinas... Quasi plantatio rosæ in Jericho!* Il convenait donc que le mois le plus gracieux de l'année, qui est un admirable emblème de la plus gracieuse des créatures, lui fût spécialement attribué.

II. Hommage prolongé, le mois de Marie est aussi pour la très sainte Vierge un hommage universel. L'étincelle partie d'Italie au siècle dernier a allumé un incendie d'amour qui s'est répandu partout. Il embrase de ses saintes flammes les cœurs dévoués à Marie non seulement en Italie, mais en Espagne, mais en France, mais dans tous les pays de l'Europe, mais jusqu'aux extrémités du monde, dans les missions lointaines, partout où il y a un missionnaire catholique, qui ne manque pas de faire connaître, en même temps que le nom de Jésus, le nom de Marie, qui en est du reste inséparable. Des humbles sanctuaires de campagne et des basiliques les plus magnifiques, des centres les plus policés et des pays les plus sauvages, des régions dévorées par les ardeurs du soleil et des climats glacés par les plus durs frimas, de la terre et de la mer même, chaque jour du mois de mai s'élève vers le trône de Marie une glorification incessante, universelle, incomparable.

III. Mais qu'ils sont beaux, touchants, variés, agréables au cœur de Marie, les hommages de son mois béni!

C'est la parole de Dieu annoncée dans les pieuses réunions par le ministre sacré; la parole de Dieu qui illumine les esprits, touche les cœurs, détruit le péché, provoque à la vertu, met en relief les excellences et les bontés de Marie, lui élève dans les âmes des fidèles un monument plus glorieux et plus durable que le marbre et l'airain, et attire les bénédictions de la mère de Dieu, *qui elucidant me vitam eternam habebunt!*

C'est le chapelet récité avec tant de piété et de confiance. Oh! qui dira les beautés et les efficacités de l'*Ave Maria*? Par l'*Ave Maria* le salut a commencé; par l'*Ave Maria* le salut est réalisé en chacun de nous. L'*Ave Maria* est selon les saints le marteau qui écrase le démon, la sanctification de l'âme, la joie des anges, la mélodie des prédestinés, le cantique du Nouveau Testament, le plaisir de Marie et la gloire de la très sainte Trinité. L'*Ave Maria* est une rosée céleste qui rend l'âme féconde, c'est un baiser plein d'amour donné à la sainte Vierge, c'est une rose vermeille qu'on lui présente, c'est une perle précieuse qu'on lui offre, c'est une coupe d'ambrosie et le nectar divin qu'on lui donne.

Ce sont les chants les plus délicieux qui retentissent. Le chant est l'expression de l'amour, d'après saint Augustin, *Cantare amantis est*; et c'est l'amour de Marie qui réunit les fidèles au pied de son autel; et l'amour les fait chanter; et la poésie a rivalisé avec la musique pour créer les plus beaux cantiques; et les cantiques remplissent les cœurs de suavité, ils portent puissamment à l'édification, ils réjouissent la mère et les enfants!

Ce sont les décorations de l'autel de Marie, plus splendides dans les riches églises, plus touchantes dans les humbles sanctuaires; ce sont les fleurs nouvellement écloses, expressif emblème, comme nous l'avons dit, des vertus de notre divine mère; ce sont les lumières symboliques qui brillent sur l'autel et qui représentent d'une part l'excellence de la sainte Vierge et d'autre part notre estime et notre amour pour elle; ce sont les nuages d'encens qui montent vers l'image de la reine du paradis et embaument le saint lieu, image de nos prières et

de nos vœux; ce sont surtout ces foules réunies qui s'efforcent de rendre honneur et gloire à celle qui est la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, l'aimable souveraine de l'univers!

En vérité! l'exercice du mois de Marie offre un spectacle ravissant à Dieu, aux anges et aux hommes; c'est l'expression la plus touchante du culte d'hyperdulie; j'ajoute que c'est pour nous une mine inépuisable d'incroyables richesses surnaturelles.

## II

Dieu ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom au dernier de ses enfants: avec quelle générosité ne doit-il pas récompenser les hommages fervents et persévérants rendus, non pas au dernier des siens, mais à sa créature de prédilection, à la très sainte Vierge Marie, à sa mère?

Jésus nous assure, dans l'Evangile, que si deux ou trois sont réunis en son nom, il est au milieu d'eux, pour joindre sa voix, à la leur et rendre leurs prières victorieuses du cœur de son Père. Pendant le mois de Marie nous prions non point deux ou trois réunis, mais en union avec des millions de chrétiens fervents. Comment notre supplication, appuyée du crédit souverain de notre Sauveur, serait-elle sans effet?

On l'a dit avec beaucoup de justesse et d'à-propos: on n'offre pas de fleurs à qui que ce soit sans obtenir en retour au moins un sourire. Mais présentées à une mère, elles sont toujours récompensées par de tendres caresses et quelquefois par de gracieux présents. Et Marie dont l'amour égale les richesses, serait moins sensible que la plus indigente et la moins démonstrative des mères? Croyons bien le contraire. Les fleurs matérielles et spirituelles, que nous lui offrons chacun des jours du mois de mai, touchent délicieusement son cœur; elles provoquent sa maternelle bonté, et elle y répond avec une incroyable générosité.

Elle bénit l'Eglise. Ah! l'Eglise aujourd'hui est bien attaquée! Elle est affligée par la défection d'un grand nombre de ses enfants qui se laissent prendre aux pièges du monde et du démon. La foi s'en va, battue en brèche par l'impiété contemporaine. Heureusement Marie nous reste. Invoquons-la, particulièrement pendant le beau mois qui lui est consacré. Elle est la mère de la foi, parce qu'elle est la mère de l'Auteur et du Consommateur de notre foi; parce qu'elle a converti les Gentils, dans la personne des Mages, en leur présentant son divin fils; parce qu'elle a de tout temps écrasé la tête des hérésies. C'est à elle que nous devons le bienfait que l'ennemi de la vertu n'ait pas tout bouleversé dans le monde. Elle sauvegardera notre sainte religion: c'est notre espérance!

Elle bénit pendant le mois de mai les paroisses qui lui sont spécialement dévouées. Elle leur donne une puissante assistance pour maintenir les antiques traditions.

Elle bénit les bons et pieux fidèles qui lui rendent assidûment gloire et honneur, et les comble de grâces.

Grâces de préservation. Le mois de mai est un renouveau universel; il est beau, mais il a ses dangers. Les épines reprennent vie et vigueur avec les roses. L'âme se laisse, hélas! trop souvent séduire par les charmes de la nature, et elle perd de vue les biens célestes. Elle ressent des aspirations funestes, et, dans le désir de jouir, elle oublie la retenue, la modestie, le regard de Dieu! Après les mortifications du Carême, elle est trop sollicitée par les séductions du monde, et les sens prétendent prendre leur revanche. Le mois de Marie nous vient en aide. Il donne une innocente satisfac-

tion à notre recherche du plaisir et nous remplit d'une force toute surnaturelle. Comment tomberait-on quand on est appuyé sur le bras de l'auguste Mère ? Comment ne conserverait-on pas l'innocence sous la protection de la blanche bannière de Marie ? Comment les imaginations déréglées ne s'enfuieraient-elles pas devant sa sainte image ? Comment la Vierge immaculée ne nous assisterait-elle pas quand nous lui disons : Priez pour nous maintenant ; montrez que vous êtes notre mère ; accordez-nous l'honneur d'une vie sainte et pure ?

Grâces de persévérance. Aux fêtes pascales, purifiés dans le bain sacré de la pénitence, sanctifiés par l'adorable sacrement de l'Eucharistie, nous avons rompu avec le démon, et notre âme est devenue le sanctuaire de Dieu. Mais Satan ne se tient pas pour battu d'une manière irrévocable. Il va chercher sept autres esprits plus méchants que lui-même ; et il revient faire le siège de cette citadelle dont il a été chassé. Mais ceux qui sont dévots au mois de Marie ont un moyen efficace de paralyser ses efforts, de le vaincre et de le mettre honteusement en fuite. Chaque soir ils viennent au pied des autels de Notre-Dame, et, sinon en termes exprès, du moins par les actes, ils lui disent : « O mère bien-aimée, beaucoup de péchés nous ont été remis ; les liens de l'iniquité qui enlaçaient notre cœur ont été rompus ; notre âme a été purifiée, sanctifiée, justifiée. Mais nous courons de grands dangers. Satan, comme un voleur rapace, cherche à nous enlever le trésor de l'innocence. Veillez sur nous, défendez-nous, gardez en notre âme le dépôt des dons célestes, *depositum custodi* ! » Et Marie entend la voix de ses enfants, elle les aguerrit ; elle lutte avec eux ; elle met en fuite l'adversaire ; elle garde le dépôt !

Grâces de conversion. Que d'âmes, disait un saint prêtre instruit par l'expérience, que d'âmes retenues misérablement dans les chaînes des passions violentes dont elles ne se défaient point assez, ont obtenu pendant ce mois, par l'intercession de Marie, la force nécessaire pour briser les liens qui les attachaient au vice ! Combien d'autres devenues comme étrangères à la religion qui avait béni leur enfance, ont ouvert au flambeau de la foi des yeux trop longtemps aveuglés par une déplorable indifférence ! Que d'abus de sacrements ont été réparés ! Que de scandales ont cessé ! Que d'injures ont été oubliées ! Que de vertus chancelantes ont été irrévocablement affermies ! Que de cœurs tièdes ont repris leur première ferveur ! Que de pécheurs, même des plus obstinés, se sont franchement convertis !

Grâces des indulgences. Pie VII, en 1815, a accordé 300 jours d'indulgences à quiconque, chaque jour, prend part au mois de Marie ; et une indulgence plénière à quiconque communie, en ce mois, en l'honneur de la très sainte Vierge. Ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Grâces de paix intérieure et de cette joie intime si favorable à la sanctification. En réalité, chaque soir, les fidèles enfants de Marie emportent du lieu saint un trésor ineffable de bonheur. C'est comme un avant-goût du Paradis !

Grâces de bénédictions temporelles : de consolation dans les peines et les tribulations, de succès dans les affaires, de guérison dans les infirmités, de santé florissante, grâce même de bénédictions efficaces pour les biens de la terre. A cette époque les fruits de nos campagnes ne sont qu'une espérance. Que d'intempéries les menacent ! Venons avec confiance les recommander à celle qui est appelée la Nourrice de celui qui nourrit les peuples, *Nutrix nutritoris omnium* ! Si à la prière de Moïse les rochers s'entr'ouvrirent pour donner pas-

sage à une onde rafraîchissante ; si à la voix d'Elie le ciel jusque-là fermé laissa tomber des pluies fécondantes, pourrions-nous douter que Marie ne pût nous accorder avec abondance les biens de l'ordre temporel ?

Oui, disons-le bien haut, c'est tout particulièrement pendant son mois, que la très sainte Vierge se montre la médiatrice miséricordieuse de l'univers, la distributrice de la grâce, la reine de la paix, la consolatrice des affligés, le salut des infirmes, le refuge des pécheurs, le secours des chrétiens, la cause de notre joie !

Oui, c'est pendant le mois de Marie que l'on sent la vérité de cette belle parole tombée d'une bouche éloquente : « La dévotion à la sainte Vierge est pure comme l'aurore, fraîche comme le matin, douce comme la rosée. »

Donc prenons une large part aux exercices du mois de Marie. Bénéficions des grâces qui y sont distribuées, coopérons aux hommages qui sont adressés à la mère de Dieu. Coopérons par nos dons, par notre présence, par notre bonne volonté. Louons, prions, admirons, aimons, imitons Marie, la merveille des mains de Dieu, notre aimable et puissante souveraine. Entendons-la qui nous dit : « Venez tous à moi, vous tous qui me désirez ; remplissez-vous de mes bienfaits ; celui qui me trouvera recueillera le salut du Seigneur » (Prov., VIII, 35). Si nous sommes pécheurs, convertissons-nous ; si nous sommes dans l'amitié de Dieu, sanctifions-nous davantage. Montrons-nous les dignes fils de notre mère. « Allons avec confiance au trône de la grâce pour obtenir miséricorde et recueillir la grâce de Dieu. » Si nous ne pouvons nous rendre au saint temple en compagnie des bons chrétiens, unissons-nous à eux par l'intention. Mais souvenons-nous surtout que les fleurs que la sainte Vierge aime le plus, ce sont les bonnes pensées, les nobles sentiments, la pratique des vertus, surtout celles qu'elle a le plus aimées : la pureté, l'innocence, l'humilité, la douceur, l'aimable charité. *Florete flores quasi lilium et date odorem et frondete in gratiam, et collaudate canticum, et benedicite Dominum in operibus ejus* (Eccli., XXXIX, 9). En honorant Marie pendant son mois béni, sur terre, préparons-nous à l'honorer et à la bénir dans la durée sans fin de l'éternité.

## ALLOCUTION POUR L'OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

*Posuerunt me custodem civitatis.*

Ils m'ont établie la gardienne de leur cité.

(Paroles de l'Ecriture, Cant. I, 5, ou Ps. CXXVI, fréquemment appliquées à la sainte Vierge).

De tout temps, mes frères, la piété chrétienne a appliqué à la sainte Vierge ces paroles que l'Ecriture sainte avait dites de Dieu : « Si le Seigneur ne garde lui-même la cité, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent ; *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam*. » Et par « cité » nous entendons ici tout à la fois : l'âme chrétienne, que l'on peut comparer à une place forte ; la famille chrétienne, qui forme une sorte de petite république dans la grande ; enfin les groupes plus nombreux de fidèles, comme les paroisses ou même comme les Etats. Individus, familles et sociétés, tous ont à l'envi proclamé Marie leur gardienne. Rappelez seulement vos



souvenirs. Combien de chrétiens portent sur eux un scapulaire ou une médaille de la sainte Vierge, symbole qui signifie qu'ils mettent leur personne sous sa garde ! Son image n'est-elle pas dans toutes les maisons, quelquefois même visiblement exposée au dehors au-dessus de la porte, et cela ne marque-t-il pas qu'on la prie de veiller sur les familles ? Enfin, mes frères, un grand nombre de paroisses ont dressé sa statue, comme elles auraient fait pour le poste d'une sentinelle vigilante, sur le point culminant de leur territoire ; et dans certaines places fortes, comme celle de Langres, on la voit encore au-dessus de toutes les portes de la ville. Voilà, mes frères, comment nos pères proclamaient Marie gardienne de leurs cités.

Rien d'étonnant à cette pratique. Jésus est la vraie richesse des individus, des familles et des sociétés. Pour défendre cette richesse il leur fallait un gardien. Or pouvait-on en trouver un meilleur que Marie, celle qui a donné Jésus au monde, et qui l'a si bien gardé depuis Bethléem jusqu'au Calvaire ?

Pour vous faire mieux comprendre, mes frères, cette pratique de la piété chrétienne, et vous engager à l'imiter, je veux aujourd'hui vous dire quel secours vous pouvez espérer de cette céleste gardienne pour vous, pour vos familles et pour la paroisse.

1. Une âme en état de grâce est une cité fortifiée. Elle possède un riche trésor : Dieu qui habite au milieu d'elle. Elle a un ennemi terrible : le démon, jaloux de lui ravir ce bien inappréciable. Elle a des remparts pour se défendre : la foi et la prière. Elle a même un messenger du ciel constamment chargé de monter la garde autour d'elle : l'ange gardien.

Mais aussi, mes frères, elle a bien des portes par lesquelles l'ennemi peut entrer. Les sens ne sont-ils pas les portes de l'âme ? Par eux elle se produit et s'échappe au dehors ; mais par eux aussi l'ennemi entre souvent dans la place. Un beau jour elle s'endort, elle oublie de veiller, le cri d'alarme poussé par l'ange gardien n'est point entendu ; l'ennemi s'introduit dans l'âme, il en chasse Jésus, s'y établit en maître. Oh ! l'affreux malheur ! Perdre une ville, perdre l'univers n'est rien, affirme l'Evangile ; perdre son âme est le seul dommage véritable.

Eh bien ! mes frères, quand vous avez éprouvé ce dommage, quand vous avez péché, les choses ne se sont-elles point passées comme j'ai dit ? N'est-ce point la vigilance qui a manqué ? Car je ne puis supposer, n'est-ce pas, que vous ayez ouvert de gaieté de cœur la place à l'ennemi, par une indigne trahison, et sans l'excuse de la faiblesse.

Mais de quelque façon que ce malheur vous soit arrivé, reconnaissez que vous veillerez en vain sur votre âme si vous êtes seul à veiller. Adressez-vous donc à Marie pour qu'elle vous aide à garder Jésus : elle sait comment on le garde.

Le démon vient-il vous offrir les faux plaisirs du monde qui tueraient Jésus dans votre âme ? Marie votre gardienne vous apprendra comme on s'enfuit en Égypte pour le dérober aux fureurs d'Hérode. Aux jours des déceptions et des épreuves êtes-vous tenté de blasphémer Dieu ? Marie vous apprendra à suivre Jésus même quand il vous conduit au Calvaire. Enfin auriez-vous eu le malheur de perdre Jésus par le péché ? Marie vous apprendra à le chercher avec douleur et à le retrouver dans le temple. Ainsi dans toutes les circonstances de votre vie, Marie sera la gardienne de votre âme.

2. Constituez-la aussi la gardienne de votre maison, de votre famille.

Aussi bien et mieux encore qu'une âme, une

maison peut être comparée à une cité qu'il faut défendre. Derrière ses murs les membres de la famille cachent leurs richesses. Or vous savez, mes frères, que dans une famille chrétienne celles-ci sont de deux sortes : les richesses terrestres et les richesses de la grâce. Eh bien ! pour les unes comme pour les autres, Marie est la meilleure des gardiennes.

Sans doute, pour des chrétiens la conservation des biens terrestres est chose secondaire. Les disgrâces et les épreuves sont accueillies d'eux avec faveur, du moins avec soumission. Néanmoins, on peut croire que la sainte Vierge aime à préserver même des maux temporels les maisons dont la garde lui est confiée. Ayant connu les privations et le malheur, elle a naturellement pitié de ceux qui les éprouvent. L'Evangile ne nous la montre-t-il pas à Cana prenant compassion de pauvres gens qui l'avaient invitée à leur noce, et qui n'avaient pas de vin ? O bonne mère, si vous êtes ainsi émue de nos maux temporels, quelle ne sera pas votre charité envers les âmes !

C'est surtout en effet le bien des âmes, mes frères, c'est Jésus que Marie garde dans les maisons chrétiennes. Le foyer d'où Jésus est absent est, vous le savez, bien à plaindre ; même quand une certaine prospérité matérielle semble y régner, la paix et le bonheur n'y habitent point. Ah ! mes frères, pour que jamais Jésus ne quitte votre maison, confiez-en la garde à la sainte Vierge.

Epoux, Marie purifiera et fortifiera l'affection qui vous unit, en vous apprenant à aimer Jésus-Christ. Pour être vraiment l'un à l'autre, deux époux doivent d'abord être l'un et l'autre à Jésus-Christ : c'est en lui que leur amour se réunit et se conserve. Eh bien ! si Marie a donné Jésus au monde, elle le donne, on peut le dire, à chaque foyer.

Parents, Marie vous donnera la force de bien élever vos enfants. Quel beau spectacle que celui d'une mère tenant son enfant dans ses bras, sous le regard de Marie qui tient Jésus dans les siens ! Comment une mère, à la vue ou même seulement à la pensée de la Vierge mère, ne se sentirait-elle pas pressée de devenir meilleure ? Son enfant est l'enfant de Dieu, l'enfant de Marie, le frère de Jésus. Par conséquent, elle doit l'élever comme Marie éleva Jésus, pour Dieu, pour le devoir et pour le sacrifice.

Enfants, à vous aussi Marie montrera son Jésus pour vous dire : « Voyez votre Dieu devenu mon fils et votre frère ; pendant trente ans il me fut soumis, le Père céleste m'ayant donné autorité sur lui. Enfants, obéissez à vos parents. »

Voilà, mes frères, comment Marie garde Jésus dans la maison chrétienne. Elle est de la famille et Jésus aussi. Un foyer chrétien est l'image de celui de Nazareth.

3. Enfin, mes frères, ce ne sont pas seulement les individus et les familles, mais les sociétés elles-mêmes qui se sont empressées d'établir Marie leur gardienne. A elle aussi bien qu'à son divin Fils conviennent ces paroles de l'Écriture : « Dieu lui a donné les nations en héritage. » Quand nos paroisses chrétiennes se formèrent, elles se placèrent toujours sous la protection d'un saint du ciel. Très souvent le patron choisi était la sainte Vierge ; toujours du moins on lui consacrait dans l'église le principal autel après celui de son Fils. Ce qui est vrai des paroisses l'est davantage encore des peuples chrétiens : il n'y en a pas un qui n'ait choisi Marie pour gardienne et patronne, pas un qui ne se fasse gloire d'être la nation de Marie.

Pour la France en particulier, il y a longtemps qu'on l'appelle son royaume. Dans son vœu célebre, Louis XIII ne fit que renouveler une césé-

cratation qui datait du commencement du christianisme. « Je prends, disait-il, la bienheureuse Vierge Marie pour patronne spéciale de mon royaume. Je lui dédie et lui consacre d'une manière expresse, ma personne, mon sceptre, mes sujets. Je fais le vœu solennel et perpétuel de renouveler cette consécration tous les ans au jour de la fête de l'Assomption. »

Que la sainte Vierge ait eu ce vœu pour agréable, elle ne nous a laissé aucune raison d'en douter. Toujours elle nous a visiblement protégés, comme une bonne reine protège ses sujets. N'est-ce pas ce que signifient ces nombreuses apparitions qu'elle a faites en notre pays, pour nous avertir de faire pénitence et de ne point oublier Dieu ? Ecoutez aussi en quels termes elle s'exprimait aux enfants de la Salette : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je serai forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd que je ne puis plus le retenir. Depuis longtemps je souffre pour vous. Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous, qui n'en faites aucun cas. » Puis, après avoir signalé les principaux péchés qui alourdissent à notre époque la main du souverain Juge, le blasphème, la profanation des dimanches et le refus de faire pénitence, elle ajouta : Mes enfants, vous ferez passer ces paroles à mon peuple. »

Pourriez-vous douter encore maintenant, mes bien chers frères, que la sainte Vierge se croie obligée de veiller spécialement sur ceux qui l'ont choisie pour gardienne ? Vous avez entendu l'acte par lequel la France la constituait sa gardienne ; vous venez d'entendre la réponse de Marie. Nous sommes son peuple, elle se croit chargée de prier pour nous, afin d'écarter de nos têtes les maux dont nous sommes menacés. Elle sait que notre principale richesse est de posséder Jésus, elle veut à tout prix le garder au milieu de nous. Pendant que les méchants répètent : « Heureux le peuple qui jouit, *Beatus populus cui hæc sunt*, » elle fait entendre à son peuple la vérité : « *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*, Heureux le peuple dont Jésus est le roi. » (Ps. CXLIII).

Eh bien ! mes frères, concluons maintenant ces réflexions en nous consacrant, nos personnes, nos familles, les sociétés auxquelles nous appartenons, la paroisse, la patrie et l'Eglise, à la sainte Vierge. Nous sommes bien sûrs que notre confiance en elle ne sera pas vaine, qu'elle entendra nos supplications, qu'elle veillera sur nous pour nous préserver de tout péril. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

LE CHRIST EXEMPLE DE SAINTETÉ ET DE JUSTICE,  
DE DOUCEUR ET DE PATIENCE

*Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.*

Le Christ a souffert pour nous, vous laissant son exemple, afin que vous suiviez ses traces. (I Petri, II, 21).

Mes frères, les joies de la résurrection ne doivent point nous faire perdre la pensée des souffrances endurées pour nous par le Sauveur. Ainsi l'entend l'Eglise. Elle remet aujourd'hui devant nos yeux le Christ-Rédempteur, comme un modèle auquel il convient que nous nous conformions.

Comment cela ? Il ne s'agit pas pour le chrétien de subir les mêmes humiliations, les mêmes tourments atroces, la mort ignominieuse du Sauveur. Il en est qui, dans une certaine mesure, et par une grâce spéciale, ont été appelés à cette glorieuse ressemblance, et ont reproduit dans leur corps toutes les douleurs du crucifiement. Mais il n'y a pas que les souffrances dans la Passion. Il y faut voir aussi de sublimes vertus, manifestées avec une perfection qui nous émeut et nous ravit. Les prophètes eux-mêmes ont aperçu ce côté touchant du mystère ; ils se sont longuement arrêtés à nous peindre les vertus surhumaines du Messie, la modération, la patience, la douceur qu'il devait faire paraître surtout dans sa mort. De là ce nom d'Agneau de Dieu, nom si aimable et si expressif, dont la croix fait plus encore ressortir l'idéale signification.

Les apôtres, témoins privilégiés de tant de merveilles, n'eurent garde d'oublier les enseignements fournis par la vie et les actes du divin Maître. Jésus s'était appliqué à les instruire non moins par ses exemples que par ses paroles. Il demeura pour eux l'exemplaire vivant de toutes les vertus qu'il leur avait enseignées. C'est ainsi qu'ils le présentent à notre imitation, après avoir eu soin eux-mêmes de copier, avec un zèle persévérant et efficace, ce divin modèle.

Ecoutez plutôt ces belles paroles de saint Pierre, résumé de tout l'enseignement apostolique : « Jésus-Christ, dit-il, a souffert pour nous, nous laissant son exemple pour nous inviter à marcher sur ses traces. Il ne commit jamais aucun péché ; aucune parole trompeuse ne sortit de sa bouche. Chargé d'injures, il ne maudissait pas ; maltraité, il ne faisait point de menaces ; il se livrait au contraire entre les mains de celui qui le jugeait injustement. C'est lui qui a expié nos péchés en son propre corps sur la croix, afin que mourant au péché nous vivions pour la justice. Par ses meurtrissures vous avez été guéris et sauvés. Vous étiez en effet comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes. »

Exemple de sainteté et de justice, exemple de patience et de douceur, tels sont plus particulièrement ceux que nous recommande l'apôtre. Efforçons-nous d'en pénétrer le sens profond, en même temps que nous en ferons l'application à notre conduite.

### I

Exemple de sainteté et de justice. Par l'union ineffable de sa nature humaine à la nature divine, Jésus était à l'abri des atteintes du péché. Son intelligence ne pouvait connaître les ténèbres de l'erreur incompatibles avec les lumineuses clartés de la vision intuitive, sa volonté ne pouvait être effleurée même par l'ombre du mal. En lui, il n'y a ni tache, ni souillure, ni imperfection. Il reflète en son corps et en son âme l'idéale pureté de Dieu. A quoi comparer sa vertu transcendante et inconfusable ? A l'or le plus éprouvé, à ce pur cristal où le soleil concentre ses feux étincelants ? Mais ces images matérielles ne nous donnent qu'une idée bien faible d'une perfection que la langue des anges elle-même est impuissante à peindre.

Eh quoi, me direz-vous, une telle sainteté peut-elle être imitable ? N'est-ce pas une dérision de nous la proposer comme modèle ? Non, mes frères, Dieu vous a assez estimés pour vous faire cet honneur. N'en soyez point surpris. N'a-t-il pas à l'origine créé l'homme à son image et à sa ressemblance ? Il l'a fait par une attention toute miséricordieuse. Sans doute il prévoyait de quelles profanations monstrueuses les hommes se rendraient



coupables, anéantissant autant qu'il est en eux ce divin caractère. Cependant il n'a pas hésité à nous en gratifier, sans souci des ingratitude, des mépris et des outrages.

Or, ne semble-t-il pas avoir préparé par là cette ressemblance surnaturelle plus parfaite qu'il veut voir établie entre son divin Fils et nous ? Ah ! si nous étions moins captivés par les choses d'ici-bas, nous saisissons mieux la raison d'un tel privilège. Frères de Jésus-Christ par la grâce de l'adoption divine, loin de trouver étrange d'être appelés à lui ressembler, nous bénirions Dieu de n'avoir pas mis de bornes aux plus hautes, aux plus nobles aspirations de notre âme.

Assez souvent, notre honte et notre misère nous sont révélées par les crimes, par tous les actes moins bons de l'humanité déchu. En considérant l'homme déformé par le péché, nous nous sentons, n'est-il pas vrai, envahis par un profond sentiment de dégoût et d'impuissance, de découragement et de lâcheté. O mon Dieu, nous abandonneriez-vous à cette lamentable condition ? Nous faudrait-il renoncer à un idéal que toutes les facultés de notre âme réclament ? Oui assurément, si nous recherchons cet idéal parmi nos semblables. Où en trouverons-nous un où se réunissent sans exception, sans lacune, sans limite, les qualités de l'esprit et du cœur, un dont la justice soit absolument parfaite ? Peut-être en imagination et en rêve aurions-nous pu nous représenter ce juste impeccable, que les philosophes païens ont essayé de nous dépeindre, mais sans parvenir à nous en donner autre chose qu'une esquisse fort incomplète.

L'homme ne vit pas d'imagination et de rêve. Il lui faut des réalités tangibles, palpables. Essayez donc de l'enthousiasmer longtemps pour de vaines et fausses apparences ! Son idéal à lui doit être un idéal vivant. Voilà pourquoi Dieu lui a envoyé son propre Fils, le lui a proposé comme un modèle accompli au-dessus duquel il n'y en a point d'autre. Jésus est venu, il a conversé parmi nous, il a pris notre nature, il l'a élevée à sa plus haute perfection, nous montrant en sa personne jusqu'où elle peut prétendre, nous invitant à marcher sans hésitation sur ses traces, promettant à nos efforts d'inespérés succès.

Prenons donc, mes frères, des sentiments en rapport avec le sublime modèle qui nous est présenté. Ne ravalons plus notre vie aux choses d'en bas. Elevons-nous plus haut même que la science, plus haut que l'honnêteté vulgaire, plus haut que le dévouement, plus haut que l'héroïsme humain, plus haut que le monde, plus haut que les esprits angéliques. Par un élan incessant, tendons à réaliser en nous cette ressemblance intime avec Jésus, le Sauveur de nos âmes ; que la poursuite de cette ressemblance soit le terme dernier de notre ambition, comme elle doit l'être de notre plus ferme espérance.

## II

Exemple de douceur et de patience. Considérez Jésus devant ses juges, entre les mains de ses bourreaux, sur la croix. Les injures pleuvent sur lui, on porte contre lui des accusations les plus fausses, on lui prodigue les coups, les mauvais traitements les plus humiliants, les plus cruels. Les grands le méprisent, la populace ameutée l'abreuve d'outrages, le met au-dessous d'un vil scélérat, réclame à grands cris sa mort. Ses apôtres le trahissent, le renient, l'abandonnent. Le juge reconnaît son innocence et le condamne. Jusque sur la croix, jusque dans les affres du crucifiement, la fureur de ses ennemis le poursuit, le harcèle, avec une impitoyable cruauté. Et Jésus était saint et innocent ; et il avait comblé de ses bienfaits ce peuple ingrat !

Ah ! si quelqu'un fut jamais en droit de se révolter contre un sort immérité, de se répandre en plaintes amères, en reproches violents, de se livrer à tous les emportements d'une colère poussée à l'extrême, ce fut bien ce divin Sauveur dans cette Passion douloureuse où rien ne lui fut épargné de ce qu'un homme peut souffrir en cette vie.

Mais non, « il était chargé d'injures, nous dit l'apôtre, et il ne maudissait pas ; maltraité, il ne faisait entendre ni plaintes ni menaces ; il s'abandonnait au juge inique sans opposer la moindre résistance. »

Le voilà bien, cet agneau doux et modeste, au milieu de loups acharnés à le déchirer, tel que l'avait décrit le prophète. Pas une plainte, pas une parole d'amertume ne s'échappe de ses lèvres ; il garde un silence digne et non prétentieux ; s'il parle, c'est pour affirmer les droits de la vérité, ou encore pour excuser ses bourreaux. Son cœur, dans cette dure extrémité, ne sait que pardonner et s'immoler pour ses ennemis.

Quel contraste, mes frères, entre cette conduite du divin Maître et la nôtre ! A voir nos inimitiés, nos haines, à entendre nos disputes, nos querelles, excitées souvent par les motifs les plus futiles, croirait-on que nous sommes les disciples du Christ patient et mortifié envers tous ? Y eut-il jamais moins de support mutuel, moins d'endurance que de nos jours ? De la part de nos frères nous ne savons rien souffrir ; un manque d'égards, un procédé moins correct, un refus léger, c'en est assez pour nous froisser, nous irriter, nous porter à la vengeance. Nous ne savons non plus ni excuser, ni pardonner, nous gardons profondément gravé dans notre cœur le souvenir des moindres torts, souvent de torts imaginaires. Ni le temps, ni les réparations même, ne peuvent effacer ce ressentiment tenace, ces antipathies obstinées.

Et plaise à Dieu que nous ne nous conduisions de la sorte qu'avec des étrangers ! Hélas ! les familles, où devrait régner une particulière concorde, où les amitiés doivent être solides et sincères, parce qu'elles sont plus vives et plus dévouées, les familles donnent trop souvent le spectacle de ces tristes querelles, de ces divisions profondes, de ces animosités interminables qui altèrent les bonnes relations et sont la cause de tant de scandales.

Quel remède opposer à ces maux, sinon le souvenir et la méditation des vertus du Sauveur ? Il ne saurait y en avoir de plus efficace. C'est le manque de foi, c'est l'oubli de ces mystères si fortifiants, si doux à l'âme, qui avive toutes les plaies dont nous souffrons. Songeons moins à nous-mêmes, ramenons plus souvent notre pensée vers Dieu ; surtout ayons devant les yeux la croix, symbole de l'amour, mais aussi de la douceur, de la patience inaltérable de Jésus-Christ ; rappelons-nous le pardon généreux qu'il a accordé à ses ennemis, alors qu'ils l'insultaient le plus ; et laissons-nous émouvoir par ce salutaire exemple.

Comme Jésus-Christ, ne répondons pas aux injures, dédaignons les attaques injustifiées, pardonnons de bon cœur, oublions les torts que les autres peuvent commettre à notre endroit, prions même pour ceux qui nous persécutent, faisons du bien à ceux qui nous haïssent. Ainsi, autant qu'il est en nous, nous procurerons et maintiendrons cette paix, cette harmonie si désirable entre les membres de la grande famille chrétienne.

Marchant sur les traces du divin Maître, nous répondons au vœu intime de son cœur si aimant. Car, nous dit encore l'apôtre, « il a expié nos propres péchés en son corps sur la croix, afin que

mourant au péché, nous vivions pour la justice. » Et qu'est-ce que vivre pour la justice, sinon se montrer irréprochable dans toute sa conduite devant Dieu ?

« Autrefois, ajoute-t-il, vous étiez comme des brebis errantes, mais maintenant vous êtes retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes. » C'est là l'effet des sacrements, le fruit des solennités pascals. Les liens de charité qui nous unissent au Christ, et par le Christ à nos frères, ont été resserrés. Prenons garde de détruire de si précieux résultats. Affermissons-les plutôt par les sincères efforts que nous ferons pour garder la paix avec tous. Pour nous y aider, inspirons-nous constamment des exemples de celui qui non content de nous racheter au prix de son sang, a voulu être à jamais notre guide et notre modèle dans la pratique laborieuse de toutes les vertus, en attendant qu'il se fasse un jour notre récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

### RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DÉVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche de Quasimodo. — Saint Thomas refuse de croire à la résurrection de Jésus-Christ

LA FOI AUX MIRACLES

*Nisi videro..., non credam.*

Si je ne vois pas, je ne croirai pas.

*Objection.* — Il y a des miracles qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de ceux qui les ont inventés, et de ceux qui les ont crus. Imaginés par des âmes plus ou moins sincères et plus ou moins exaltées, accrédités par des auteurs sans discernement, discrédités par les anachronismes et les circonstances qui les accompagnent, désavoués par les critiques éclairés, tendant à fonder la religion sur le mensonge, ils fournissent à l'incrédule la matière de ses triomphes.

*Réponse.* — « Au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire au contraire, qu'il y a de vrais miracles puisqu'il y en a de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais. » (Pascal).

*Objection.* — « Les sciences, dit Paul Bert dans son *Manuel d'instruction civique*, imprègnent profondément l'esprit des idées de règle, de loi, d'évolution, destructives des idées de caprice, de miracle, de révolution. Lorsque l'enfant ne croira plus aux miracles, il n'attendra plus rien du coup d'Etat. Les deux idées sont corrélatives ; venues à la suite d'un enseignement anti-scientifique, elles disparaîtront ensemble devant un enseignement scientifique. » Berthelot, ancien ministre de l'Instruction publique, a émis la même idée.

*Réponse.* — « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée serait impie si elle n'était absurde ; ce serait trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer. » (Jean-Jacques Rousseau).

*Objection.* — « Un miracle est la violation des lois mathématiques, divines, immuables ; par ce

seul énoncé un miracle est une contradiction : une loi ne peut être à la fois immuable et violée. » (Voltaire).

*Réponse.* — Une loi générale qui continue d'opérer partout ailleurs, peut être interrompue dans un cas particulier et exceptionnel, sans cesser d'être générale. Voltaire suppose que Dieu s'est ôté à lui-même le pouvoir de déroger aux lois naturelles dans les circonstances extraordinaires où il veut réveiller l'attention des hommes, les instruire et leur intimar ses préceptes : c'est précisément ce qu'il aurait dû prouver.

*Objection.* — « La preuve contre le miracle tirée de la constance des lois de la nature, ne saurait être surpassée par aucune autre preuve tirée du témoignage. » (Hume).

*Réponse.* — Il y a des circonstances où le témoignage en faveur d'un miracle est tel que la fausseté de ce témoignage serait plus miraculeuse que le miracle lui-même. Hume prétend que l'expérience en faveur de la constance des lois de la nature est immuable ; il faudrait appuyer cette expérience sur une induction complète et générale : ce qui lui est impossible, car s'il le pouvait, la question serait tranchée et toute discussion serait superflue.

*Objection.* — Il suffit que cette constance des lois de la nature soit constatée une multitude de fois.

*Réponse.* — Cela ne suffit pas. S'attendre en effet à ce qu'un miracle se répète de manière à détruire la constance ordinaire d'une loi de la nature, c'est attendre ce qui empêcherait qu'il ne fût un miracle, un événement extraordinaire, ce qui empêcherait absolument Dieu d'atteindre le but pour lequel il l'opère. Une certitude portant sur ce qui arrive communément, ne peut pas être opposée à une certitude portant sur ce qui arrive extraordinairement : la seconde certitude n'a rien à démêler avec la première.

*Objection.* — Le témoignage peut tromper ; or les miracles nous sont prouvés par le témoignage ; donc les miracles ne sont pas suffisamment prouvés.

*Réponse.* — *Fallacia argumenti !* Le témoignage en général peut tromper, c'est vrai ; mais si des miracles nous sont prouvés par un témoignage particulier, revêtu des caractères propres au témoignage quand il ne trompe pas, il n'est pas permis de conclure que ces miracles sont faux.

*Objection.* — L'impossibilité physique d'un fait miraculeux combat toutes les raisons qui pourraient nous en démontrer la réalité.

*Réponse.* — « Qu'est-ce que l'impossibilité physique ? C'est l'impuissance des causes naturelles à produire un tel effet ; cette impossibilité ne vient pas du fait même, qui n'est pas plus impossible que le fait naturel le plus simple. Lorsqu'on vient vous apprendre un fait miraculeux, on ne prétend pas vous dire qu'il a été produit par les seules forces des causes naturelles : j'avoue qu'alors les raisons qui prouveraient ce fait seraient non seulement combattues, mais même détruites, non par une impossibilité physique, mais par une impossibilité absolue ; car il est absolument impossible qu'une cause naturelle avec ses seules forces, produise un fait surnaturel. Vous devez donc, lorsqu'on vous apprend un fait miraculeux, joindre la cause qui peut le produire avec le même fait ; et alors l'impossibilité physique ne pourra nullement s'opposer aux raisons que vous



avez de croire ce fait. » (*Encyclopédie du dix-huitième siècle*).

*Objection.* — Il est facile de comprendre « quelle immense somme de témoignages est nécessaire pour établir une suspension des lois naturelles, et quel abus ce serait d'appliquer ici les règles ordinaires du criticisme. » (Laplace, *Essai sur les probabilités*).

*Réponse.* — Si Laplace prétend qu'il faut apporter des précautions particulières dans l'examen d'un témoignage en faveur d'un fait miraculeux, à cause du caractère extraordinaire de ce fait, on peut lui accorder cela d'autant plus facilement que l'Eglise, avant de se prononcer sur le caractère miraculeux d'un fait, procède dans son examen avec un soin si minutieux que ses adversaires eux-mêmes l'ont quelquefois trouvé excessif. Mais l'intention de Laplace est de nier l'importance du témoignage historique en faveur des miracles, sous prétexte que ce témoignage n'a pas l'évidence nécessairement accordée au témoignage des sens. Quand il s'agit de certitude, le plus ou le moins importe peu, pourvu que le moins soit encore suffisant pour exclure toute crainte de se tromper.

D'après l'*Encyclopédie*, voici les conditions requises pour l'attestation d'un miracle. 1<sup>o</sup> Il faut que le miracle ait été bien vu, par un grand nombre de témoins très sensés, se portant bien et n'ayant nul intérêt à la chose. 2<sup>o</sup> Il faut qu'il ait été solennellement attesté par eux. — Appliquez ces deux conditions aux miracles du christianisme, et vous verrez qu'ils les remplissent. Il y a des miracles qui ont une certitude égale à la plus grande certitude historique.

L'existence d'un témoignage est un phénomène; la vérité du fait qu'on témoigne donne la solution du phénomène. Si nous rejetons cette solution, il faut donner quelque autre cause à l'existence du témoignage, et il faut que cette cause soit raisonnable; il ne suffit pas de dire avec Laplace que les règles ordinaires du criticisme ne doivent plus être suivies quand il s'agit des faits miraculeux; les règles du criticisme doivent toujours être suivies quand il s'agit d'expliquer un témoignage.

*Objection.* — Les témoins d'un grand nombre de faits supposés miraculeux sont restés incrédules; donc ces faits n'avaient pas un caractère évidemment miraculeux.

*Réponse.* — Les miracles les plus frappants ne fixent pas l'homme invariablement dans le bien; pour croire aux miracles, il faut une certaine bonne disposition du cœur, une âme droite. « Redresse les boiteux, disait un critique cité par Guénée, fais parler les muets, ressuscite les morts, je n'en serai point ébranlé. » Voilà certainement un homme de la nature de ceux dont Jésus-Christ a dit: « Quand même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts pour leur donner des avertissements salutaires, ils ne croiraient pas. »

*Objection.* — Puisque la sainte Vierge guérit des malades à Lourdes, que les cléricaux prennent un malade présenté par l'Académie de médecine et qu'ils le guérissent sous la direction et la surveillance de cette Académie: « Le lendemain de cette épreuve, si elle a réussi, nous partirons nous-même pour Lourdes, un chapelet à la ceinture, une corde autour des reins, un chapeau orné de coquillages sur la tête, et le bâton de pèlerin à la main. »

*Réponse.* — L'épreuve, si elle était essayée, pourrait bien ne pas réussir. Les Evangélistes

remarquent que Jésus étant allé à Nazareth, n'y fit pas beaucoup de miracles, à cause de l'incrédulité des gens de la contrée. Les ennemis de la religion, en supposant que la bonté de Dieu l'obligerait à en user autrement envers les incrédules de notre temps, supposent une chose très absurde, à savoir que plus ils sont incrédules, par quelque principe que ce soit, plus Dieu, esclave de leurs caprices, est obligé de leur accorder de nouvelles faveurs.

Deuxième dimanche après Pâques. — Le bon pasteur

L'OBEISSANCE

*Vocem meam audient.*

Elles entendront ma voix.

*Objection.* — La doctrine de l'Eglise doit être une doctrine de liberté et non une doctrine d'obéissance. Jésus-Christ est un libérateur et non un tyran.

*Réponse.* — Jésus-Christ est un libérateur, parce qu'il a délivré le monde des obéissances nuisibles; mais il a donné à l'obéissance sa véritable grandeur en lui donnant son véritable mérite.

*Objection.* — Quel mérite peut avoir l'obéissance? Ce n'est jamais qu'une crainte d'être puni, ou l'aveuglement d'un insensé se croyant comme un bâton entre les mains d'un maître: *Tanquam baculus*, disent les jésuites.

*Réponse.* — L'obéissance est le sacrifice le plus agréable que nous puissions offrir à Dieu, vu que nous lui offrons alors ce que nous avons de plus cher, notre volonté et notre liberté. — C'est en outre le sacrifice le plus difficile à l'homme. La volonté est la chose dont nous nous dépouillons le plus difficilement; il en est qui feraient à Dieu le sacrifice de leurs biens, de leur vie même, plutôt que celui de leur volonté et de leur liberté. Il est plus facile de se moquer de l'obéissance que de la pratiquer. Se révolter contre Dieu, rejeter insolemment son joug, est aussi facile que désastreux. Ce qui est difficile, c'est de dompter par l'obéissance l'orgueil frémissant, la pensée inquiète, et tout cet égoïsme effréné dont l'indépendance nous avilit et nous tue.

*Objection.* — Que l'Eglise impose l'obéissance, si elle le veut, à ses religieux ou à ses religieuses; mais qu'elle laisse libres les sociétés humaines.

*Réponse.* — Il en est qui raisonnent de la sorte et qui se plaignent sans cesse des funestes effets de la désobéissance dans la société. La terre tremble sous nos pas, disent-ils, nous ne sommes plus les maîtres dans nos familles, et il n'y a plus de maîtres dans la société. Et ils posent des questions savantes au sujet du fléau qui ravage l'humanité. Chose étrange! ils célèbrent le pouvoir effréné de tout penser, de tout dire et de n'obéir à rien, et ils redoutent en même temps les excès de ce pouvoir, ils en souffrent, ils s'en plaignent, et ils continuent d'en renouveler les causes.

*Objection.* — La tyrannie avilit les âmes.

*Réponse.* — La tyrannie du mal avilit les âmes, et la domination du bien les élève. La vraie force appartient à celui qui sait se vaincre, le vrai courage à celui qui sait mépriser les suggestions de l'orgueil et les entraînements des passions, la vraie noblesse à celui qui ne veut d'autre liberté que celle du bien. L'homme qui obéit à Dieu devient maître de lui-même, parce qu'il fait le plus noble usage de sa puissance, en acceptant une

volonté divine qu'il ne peut repousser sans crime et sans châtement. La vraie servitude, c'est celle de l'humeur, du caprice, des sens, de l'orgueil, des passions. « *Qui facit peccatum, servus est peccati.* » Saint Augustin avait goûté cette étrange liberté des rebelles, et après sa conversion il disait : « J'étais dans la plus dure des captivités, parce que faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas. Etrange misère ! en allant par le sentier que je choisissais, j'arrivais au lieu que je fuyais le plus ; en faisant ce que je voulais, j'attirais ce que je ne voulais pas, la vengeance, la damnation, une dure nécessité de pécher, que par l'habitude je me faisais à moi-même. Je croyais être libre, et je ne voyais pas, malheureux, que je forgeais mes chaînes. Par l'usage de ma liberté prétendue, je mettais sur ma tête un poids de fer que je ne pouvais plus secouer, et je me garottais tous les jours de plus en plus par les liens redoublés de ma volonté endurcie. »

**Objection.** — Vous paraissez nier que la liberté soit un bien ; ne parlez plus de liberté, si vous ne connaissez que les avantages de l'obéissance.

**Réponse.** — Qu'est-ce que la liberté ? — Il en est qui répondent : « C'est le privilège de n'être soumis à aucune loi : ni Dieu, ni maître. » Il n'y a que Dieu et les animaux qui puissent jouir de cette liberté. La liberté qui consiste à n'avoir pas de supérieur n'appartient qu'à Dieu. Il faudrait pour en jouir que l'homme fût un Dieu. La liberté qui consiste à ne reconnaître aucune obligation des lois supérieures n'appartient qu'aux animaux. La force seule peut réprimer leurs appétits et diriger leurs instincts. — Il en est qui entendent par la liberté la faculté d'enfreindre les lois. C'est la liberté des rebelles, des révoltés. Ils ne veulent pas être les sujets dociles de la loi, ils seront les esclaves de la peine. Le malfaiteur échappe quelquefois à la justice humaine, mais il ne peut échapper à la justice de Dieu, et l'assujettissement à la peine est un esclavage beaucoup plus terrible que l'assujettissement à la loi. — La vraie liberté, c'est l'amour de la loi à laquelle on doit obéir : par cet amour on adoucit la peine de l'obéissance et l'on échappe à la peine du châtement.

**Objection.** — La liberté doit se définir : la faculté de n'obéir qu'à des lois nécessaires. Si l'Eglise admettait cette définition, elle supprimerait le plus grand nombre de ses lois.

**Réponse.** — Il y a des lois qui sans être nécessaires, facilitent l'accomplissement des lois nécessaires. L'établissement de ces lois utiles n'est pas une violation de la liberté. Ce n'est pas s'opposer à la liberté d'un fleuve que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen d'arriver plus sûrement à son embouchure. Celui-là seulement s'oppose à sa liberté, qui bâtit une digue au milieu de son cours. Ainsi l'Eglise dresse la liberté à la voie qu'elle doit suivre, elle la conduit, mais ne la détourne pas de son cours naturel, ne l'empêche pas d'aller à Dieu.

**Objection.** — On voit bien quelle liberté l'Eglise refuse, mais on ne voit pas quelle liberté elle accorde.

**Réponse.** — La liberté, dit saint Thomas, c'est la puissance de prendre les moyens d'atteindre sa fin ; c'est la puissance de choisir librement ces moyens, *facultas electiva mediorum*, pourvu que les moyens choisis ne soient pas opposés à l'ordre établi par Dieu, *servato ordine finis*. Voilà la liberté telle que l'Eglise la comprend et la défend ; elle s'oppose de toutes ses forces aux

tyrans qui veulent empêcher la liberté d'atteindre sa fin ou qui favorisent ce qui peut la détourner de cette fin. « Celle-là, dit Léon XIII, est la liberté vraie et désirable, qui ne laisse l'homme esclave ni des erreurs, ni des passions. » La liberté comprise autrement n'est plus un bien, n'est plus une perfection ; du moment qu'elle s'exerce dans le faux ou dans le mal, c'est de la licence, c'est-à-dire la corruption de la liberté.

## MOIS DE MARIE

### Vie de la Sainte Vierge

#### XLIX

#### MARIE ET LES VIERGES CHRÉTIENNES

Cette année encore nous trouve réunis au pied des autels de Marie, à qui nous venons renouveler nos sentiments de pieux et filial amour. L'hiver est passé et Dieu nous a renvoyé des fleurs. C'est pour que nous les présentions à la sainte Vierge, la fleur idéale de pureté et de beauté qui brille au ciel et sur la terre, réjouissant les anges, embaumant nos âmes. Apportons-les à pleines mains devant son image, dans ce doux sanctuaire où chaque soir nous la priions durant ce beau mois, nous méditerons sur ses vertus, et lui offrirons toutes les saintes résolutions, tout l'amour, tout l'encens de nos cœurs.

Elle est notre Mère bien-aimée, et jamais notre confiance ne saurait égaler sa tendresse. Venons auprès d'elle, avec la simplicité et la joie des enfants, car vous surtout, vierges chrétiennes, vous êtes ses enfants préférées, ainsi que nous le montrerons dans le cours de cette instruction. Mais chaque mois de mai doit apporter dans vos âmes un épanouissement nouveau des vertus de choix qu'elle aime le plus. Les années précédentes nous avons envisagé Marie paroissienne (1895) ; ses amitiés de famille, de cœur et d'apostolat (1896). Êtes-vous devenues de bonnes paroissiennes comme elle, donnant l'exemple à tous, et vous signalant par votre action chrétienne dans votre famille, parmi les personnes qui vous sont unies des liens du sang et de l'affection, dans toute la paroisse ?

Cette action de Marie, nous achèverons de l'étudier cette année, dans un ordre plus particulier, sur les vierges de Jérusalem qui lui formaient comme une aimable cour d'honneur ; et dans un ordre plus général, sur l'Eglise tout entière qui la regarde comme sa mère, et, docile à ses enseignements, accepte avec bonheur le charme de son influence autorisée. Enfin nous la verrons, après une vieillesse sereine et laborieuse, s'élever au ciel le jour de sa glorieuse Assomption pour y recevoir la récompense incomparable de ses douleurs maternelles, de sa prière virginale et de son action apostolique.

« Garde les vierges, écrivait saint Ignace d'Antioche, comme les joyaux précieux du Christ <sup>1</sup>. » C'est ainsi que les élevait, que les gardait Marie, dans la modestie et la pureté qui fait leur gloire, conserve leur foi et constitue leur vraie beauté.

I. Durant la Passion de Notre-Seigneur, dans la rude montée du Calvaire, nous avons rencontré les filles de Jérusalem. Sans doute elles pleurent, elles offrent au Sauveur des témoignages de vraie

<sup>1</sup> Virgines serva, ut pretiosa Christi monilia. (S. Ignat. epist. 13 ad Heronem).



sympathie ; mais leur douleur est également bruyante et inutile. Elles étaient nombreuses, c'était aussi ce qui redoublait leur confiance, *multa turba populi et mulierum* (Luc, xxiii, 27) ; mais leur nombre même condamnait leur inaction.

Quelle est la jeune fille qui manque de cœur, en qui serait éteint le sens de la bonté, et qui en face d'une navrante infortune n'éclaterait aussitôt en une compassion aussi spontanée que communicative ? Celle-là n'aurait donc pas reçu ce sentiment délicat et puissant qui fait de nos femmes chrétiennes autant d'héroïnes, quand la vie, l'honneur, la réputation, la santé des leurs est menacée ? Oui, vous avez hérité d'un cœur tendre et excellent, vos yeux sont des sources intarissables de pitié et d'émotion ; des pleurs, vous en avez pour toute misère, même pour un animal qui souffre, pour un oiseau qui se blesse ; vous en avez même trop. Mieux vaudrait y mettre une digue qui les comprime et ne les laisse couler qu'à bon escient, pour de nobles circonstances, des causes justes et des malheurs vrais. Dieu vous a donné une quantité énorme mais déterminée de tendresse. C'est là votre fortune, votre force et votre faiblesse : vos larmes. Ne les prodiguez pas, ne les gaspillez pas, n'en ouvrez pas inutilement les écluses, elles seraient semblables alors aux eaux qui débordent dans la vallée sans produire nulle part une action utile. Réservez vos émotions pour pleurer à temps et fructueusement, afin que vos larmes jaillissant avec force du plus profond de vos cœurs sous le coup de la douleur ou de l'indignation, obtiennent des effets irrésistibles pour provoquer la charité, défendre l'Eglise, réveiller les sentiments de justice et de foi qui dorment dans tant d'âmes chrétiennes.

Les filles de Jérusalem étaient gémissantes et inactives. C'est pourquoi Jésus leur révèle un coin de l'avenir qu'elles se préparent, grâce à leur imprévoyance et à leur habitude de laisser consommer toute injustice sans protestation efficace : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants ! » Car il viendra des jours terribles pour vous, les jours épouvantables du siège et du jugement de Dieu. « Et si l'on traite ainsi le bois vert » qui est vigoureux et sain, « que fera-t-on du bois sec » inconsistant et vermoulu ?

Ces âmes bonnes, mais sans énergie, Marie les prend à son école et elle les élève pour l'action chrétienne en leur apprenant, comme à toutes les jeunes filles, comme à vous, que leur vraie gloire, leur meilleure puissance, réside dans leur modestie d'abord. Quand le monde vous saura pleinement vertueuses, convaincues, vous l'aurez à moitié conquis.

Votre pureté, dit saint Cyprien, fait de vous les plus parfaites images de Dieu, qui est la sainteté même. Le bleu du ciel, c'est-à-dire la beauté infinie, se reflète dans votre âme calme et pure comme dans un miroir. Dieu vous regarde et il se contemple lui-même en vous, parce que rien de terrestre, de corrompu, nulle fange ne ternit la surface, n'altère le fond limpide de votre cœur virginal.

Quelle gloire que celle de ressembler à Dieu, d'être l'objet de ses complaisances ! Mais vous êtes aussi l'image de Marie la vierge des vierges, de Jésus fils d'une vierge et l'époux divin des vierges. Aussi l'Eglise a-t-elle constamment reconnu et honoré cette gloire multiple et ravissante, considéré les vierges comme les perles les plus éclatantes de sa couronne, « commela portion la plus illustre du troupeau du Christ ». Elle se réjouit de les voir fleurir en grand nombre sur sa tige immaculée ; plus elles sont nombreuses, plus s'accroît sa fierté

féconde d'heureuse mère <sup>1</sup>. Dans ses temples elle leur donnait même une place à part, une place d'honneur en un lieu élevé et réservé d'où elles pouvaient mieux entendre les paroles du prêtre et s'associer de plus près aux saints mystères.

Les Pères ne tarissent point en éloges sur les gloires de la virginité. A les entendre, les vierges sont comme le visage de l'Eglise, visage qui rayonne d'innocence, où brille non l'éclat des ornements mondains, mais la seule couleur qui rend aimable, la couleur de la modestie rougissante, de la vertu qui n'ose se produire. En célébrant les mérites d'une vierge, saint Grégoire de Nazianze s'écriait : « Ce qui plaisait en elle, c'était son front virginal qui se colorait, mais la pudeur seule y répandait ces teintes roses ; c'était sa candeur, qui s'y peignait, née de son éloignement des plaisirs <sup>2</sup>. » Et qui ne voit ici comme le pur reflet des vertus et du visage de Marie, lorsqu'aux vierges chrétiennes de Jérusalem elle enseignait que leur seule gloire solide consiste dans la modestie, dans cette réserve naturelle qui accumule les mérites, les forces, la possession de soi-même, les convictions, afin que le moment venu elles puissent entrer dans le champ de l'action, déjà préparé et comme labouré par leur exemple ?

II. Oui, les convictions, car la pureté conserve la foi.

Tant que vous serez pures, vous triompherez du monde, en portant devant vous, devant votre cœur, la foi comme bouclier. Aussi remarquez bien ses stratagèmes quand il veut vous attirer à lui et vous entraîner parmi les dangers où sombrent tant d'âmes longtemps innocentes. Il cherche déjà à vous éloigner de l'Eglise, des sacrements, de l'autel de Marie. Ici vous êtes à l'abri, dans ce sanctuaire où vous avez prié si souvent avec tant de ferveur et de félicité, passé les moments les plus célestes de votre vie, déposé tant de fardeaux, de tristesses, d'anxiétés, de remords peut-être, dont la main de Marie vous a aussitôt délivrées. Mais pourquoi étiez-vous heureuses et recouvriez-vous le calme ? C'est que votre foi vous montrait Dieu qui vous protège et veille sur vous, Dieu qui vous aime et qui ne permettra point que les fardeaux vous soient trop lourds, Marie, secourable et toute bonne, qui vous dit : « Voulez-vous rester fortes et conduire votre vie ? goûtez toujours « au froment des élus, au vin qui fait germer les vierges », c'est là que réside la source de toute vertu et de toute joie ! »

Le jour où vous écoutez plutôt la voix séductrice du monde, où ses propos irréligieux ou impies, ses discours qui sèment le doute avec les désirs de jouissance et de plaisir, vous font chanceler ou vous ébranlent, ce jour-là vous ne venez pas prier à l'Eglise. Quand vous passez devant le portail que vous franchissiez jadis avec allégresse, vous êtes mal à l'aise, vous ne faites plus avec la même pieuse intention votre signe de croix ; quelque chose se détache en vous qui tombe au fond de votre conscience avec un bruit qui la trouble ; c'est la foi de votre première communion, de votre jeunesse d'enfant de Marie, dont le monde a arraché un lambeau en faisant saigner votre âme. Ah ! prenez garde, ce n'est alors que le pré-

<sup>1</sup> *Flos est ille ecclesiastici germinis decus, atque ornamentum gratiæ spiritalis, læta indoles, laudis et honoris opus integrum atque incorruptum, Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, illustrior portio gregis Christi. Gaudet per illas atque in illis largior floret Ecclesiæ matris gloriosa fecunditas, quantoque plus copiosa virginitas numero suo addit, gaudium matris augsit.* (Saint Cyprien, de *Habitu virginum*).

<sup>2</sup> *Unus ille rubor placebat quam pudor affert ; unus candor, quem abstinentia.* » (De laudibus Gorgoniæ Orat. II).

lude d'une ruine plus étendue; demain il exigera un nouveau sacrifice, votre foi s'en ira par morceaux, et alors votre pureté n'étant plus défendue se laissera conduire au sacrifice.

Conservez donc précieusement votre foi, ne cessez jamais de prier, de fréquenter cette chapelle de Marie; et si vous courez de plus grands périls, cramponnez-vous à son autel comme ces malheureux qui se réfugiaient autrefois dans les sanctuaires, d'où la justice humaine, ni leurs ennemis n'osaient les arracher.

La sainte Vierge portait toujours un voile autour de sa tête, si l'on en croit les premiers Pères qui dans leurs sincères écrits ont fixé et nous ont transmis la tradition. « La vraie virginité, dit Tertullien<sup>1</sup>, recourt à ce voile heureux qui la protège comme un casque de salut contre les coups des tentations, les traits des scandales, les soupçons ou les murmures, la jalousie ou même la malignité ». Cachée derrière ce voile qui lui donne une ressemblance de plus avec Marie, la vierge chrétienne est toute recueillie en Jésus-Christ, elle éloigne toutes les pensées profanes afin d'être à Dieu seul, perdue en lui, de ne plaire qu'à lui, en devenant de plus en plus « sainte et immaculée » (I Cor. vii, 34). Nul souvenir du dehors, nulle parole étrangère ne vient troubler ces doux et intimes entretiens où l'Époux céleste la comble de grâces et la visite par sa présence sensible ou cachée, mais réelle. Tel est le lot prédestiné des religieuses qui se sont consacrées à Dieu.

Votre voile à vous, c'est votre modestie dans laquelle il vous faut envelopper votre âme. Ici à l'église, dans ce sanctuaire, et particulièrement durant ce beau mois, pour l'amour de Marie soyez recueillies et priez. Si vos consciences sont pures, Dieu parlera aussi à votre âme, et par vos colloques affectueux avec lui, il fortifiera votre foi. Car la prière est bien une conversation réelle et suivie avec Dieu, où nous parlons et il répond, nous demandons et il exauce. Personne sans doute n'est digne de converser avec lui, mais les vierges de Jésus-Christ, parce qu'elles sont pures, deviennent des anges et méritent de parler aux anges. Dieu par conséquent leur ouvre son cœur et leur fait entendre sa voix avec une prédilection marquée, il augmente en elles la foi, qui est le principe de la conduite et de la sagesse.

Saint Grégoire de Nazianze eut un jour une vision qui nous est racontée par Rufin. Il était jeune et s'élançait à pas joyeux dans le chemin des âmes chastes. Il vit une femme et une jeune fille qui se présentaient devant lui, et il détournait les yeux et le visage, parce qu'il avait renoncé aux jouissances, aux vanités et à l'avenir terrestres. « Ne fuis pas notre présence, ô jeune homme, lui dirent-elles, nous sommes deux sœurs, et tu nous connais. L'une de nous s'appelle Sagesse et l'autre Chasteté. Nous sommes venues te visiter parce que dans ton âme tu nous a préparé une agréable demeure. »

Ce sont donc deux sœurs qui ne se quittent jamais. Quand l'une s'éloigne, l'autre la suit. L'une et l'autre avaient établi leur séjour permanent auprès de la sainte Vierge, à Jérusalem, dans le cénacle aimable des vierges qu'elle instruisait, qu'elle élevait dans la pureté, la foi, l'amour du sacrifice, afin de faire d'elles d'autres Marthes et d'autres Véroniques, des apôtres et sœurs d'apôtres dont la foi, appuyée sur la modestie et la virginité, opérerait des miracles

plus grands que celui de transporter des montagnes, formerait, créerait un autre monde jeune, peuplé d'âmes renouvelées semblables à l'âme virginale et ardente de Marie.

III. Quel bonheur profond régnait parmi ces vierges chrétiennes dont Marie, pour remplir sa mission apostolique, faisait la pieuse éducation! Elles étaient heureuses parce qu'elles étaient agréables à Dieu, débarrassées des tentations ordinaires et des soucis humains, heureuses elles-mêmes et rendant les autres heureux, *Beata ipsa, et beatas efficiens*<sup>1</sup>. Mais en elles surtout m'apparaît la vraie beauté qui est l'apanage des âmes pures.

Sans doute il est convenu de dire que la jeunesse c'est la beauté. Elle a reçu en effet de Dieu les charmes qui plaisent, qui attirent, et partout où elle passe, où elle apparaît, avec elle il semble qu'elle apporte la joie, la vie, le mouvement et comme des rayons de lumière. Le monde voltige en quelque sorte autour d'elle, on la flatte, on l'adule, on la félicite, et vous savez combien de critiques, d'ironies et de malignités se cachent derrière ces compliments empressés. Je ne vous dirai pas qu'il faut toujours se défier de ces éloges ordinairement faux, toujours intéressés ou perfides. La beauté d'ailleurs est « trompeuse et vaine. » C'est l'Esprit-Saint qui nous l'apprend, et votre jeune expérience n'y contredit même point. Cependant il est une beauté qui ne passe pas, qui ne se flétrit point, c'est la beauté de l'âme pure. Celle-là, même le monde la respecte, il s'incline devant elle, car elle est glorieuse devant Dieu et devant les hommes. C'est la seule dont vous deviez être fières et à bon droit.

La rose et le lis, raconte saint Cyrille, croissaient sous un figuier et y épanouissaient la grâce de leurs fleurs parfumées. Le figuier jaloux leur dit : « Après une si belle floraison, où sont maintenant vos fruits, plantes inutiles qui fleurissez et ne donnez rien! » — « Notre fleur, répondirent-elles, est née de la pureté exquise et de la suavité de notre substance. Notre fleur, c'est notre fruit! » (Lib. iv *Apolog. moral.*, cap. viii).

Ainsi des âmes pures. Elles sont belles par elles-mêmes. Mais n'allez pas croire que leur beauté soit stérile. Regardez dans ce monde où est le bien, où est le mal. Le mal, la stérilité, l'égoïsme est là où la beauté est profanée. De là naissent les désordres, les débauches, les discordes des familles, les enfants sans foi et sans Dieu, les crimes qui crient contre le ciel. Le bien est là où règne dans toute sa pureté la beauté morale qui enfante le sacrifice, le dévouement, l'héroïsme.

C'est elle qui demeure au chevet du mourant, même atteint d'un mal contagieux, même lépreux, qui le console, lui sourit en lui parlant des espérances éternelles, et parfois, pour le relever à ses propres yeux et triompher d'elle-même, trouve la force de baiser ses plaies purulentes. C'est elle qui prend soin des vieillards, qui accueille les pauvres qui ne peuvent rien lui donner que leurs prières, les orphelins qui n'ont trouvé dans la société qu'une marâtre, une ennemie, c'est elle qui a créé toutes ces œuvres catholiques qui ont empêché tant de malheureux de mourir de faim ou de désespoir.

Direz-vous qu'elle est stérile, alors que les méchants mêmes se lèvent pour la déclarer incomparablement féconde?

Quand le monde passe devant un asile de vieillards par exemple, et qu'il y aperçoit parmi ces tristes épaves des infortunes humaines, la petite Sœur des pauvres distribuant à chacun le pain

<sup>1</sup> *De velendis virginibus*, cap. xv. Vera virginitas confugit ad velamen capitis quasi ad galeam... quæ bonum suum protegit adversus ictus tentationum, adversus jacula scandalorum, adversus suspensiones, et susurros, et emulationem, ipsum quoque livorem.

<sup>1</sup> St Cyprien, *de Bono pudicitie*, cap. i.



quotidien mangé aussitôt avec reconnaissance, il s'arrête malgré lui et s'incline profondément devant cette vierge du Christ, comme devant la personnification de la plus haute beauté morale qu'il puisse rêver. S'il n'en dit rien, il l'admire en lui-même, il se demande quelle est la source de ce dévouement, de ce calme, de cette allégresse.

Il ne le sait pas, mais l'Eglise nous l'apprend, à nous, enfants de l'Eglise : cette vierge du Christ a été et demeure à l'école de Marie.

Sur le cercueil de ces servantes de Dieu et des pauvres, on répandra des gerbes de fleurs, des couronnes de roses et de lis : des lis symbole de pureté, des roses symbole de charité, des couronnes symbole de victoire. C'est que l'innocence de ces enfants de Marie, leur héroïsme parmi les souffrances, et leurs dévouements ne laissent personne insensible. Que de victoires aussi elles ont remportées sur elles-mêmes pour rester bonnes, chastes, prudentes, pour résister aux séductions et aux entraînements, au charme capiteux de ce qu'ils appellent « la joie de vivre, » et qui au fond et en réalité n'est que la tristesse de se sentir ou languir ou mourir dans la flétrissure, l'amointrissement, le déshonneur.

Mais parmi leurs tentations et leurs incertitudes, soudain leurs yeux fixés à terre se levaient doucement et regardaient dans le ciel une figure invisible à d'autres, qui les attirait, puissamment. Alors leur front s'épanouissait comme si Dieu lui-même leur souriait. C'était la pureté céleste, la beauté idéale, c'était Marie qu'elles voyaient, qui les appelait, leur montrant où réside la vraie beauté, le seul bonheur.

Comprenez-vous maintenant pourquoi tant de jeunes filles ont abandonné le siècle, un magnifique avenir, les espérances mondaines les plus enviées, pour prendre rang parmi les vierges qui composent la cour de Marie ? Oui, vous le comprenez, et vous-mêmes votre désir le plus intime est de plaire à la sainte Vierge, de rester, comme les heureuses filles de Jérusalem, à son école où vous fortifiez votre foi et votre charité, où vous rayonnez de la seule vraie beauté qui soit pleinement honorée même des hommes, et brille d'un éclat indéfectible et immaculé pendant l'éternité.

## LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

### XXVIII

#### LA PRÉFACE

Mes frères,

Nous avons laissé le célébrant en colloque secret avec Dieu et gardant le silence de l'extase. Tout à coup il élève la voix et commence un dialogue vif et animé avec le peuple, qu'il invite à s'unir à lui. « Dans tous les siècles des siècles, *Per omnia secula seculorum* ». Les fidèles, en lui répondant : « Ainsi soit-il, *Amen* », donnent leur assentiment à tout ce qu'il vient de demander en secret ; ils n'ont pas entendu sa prière, mais ils s'y associent et l'approuvent de leur cœur : oui, notre prière s'unit à la vôtre. En parlant ainsi, dit Théodoret, ils doivent être bien persuadés qu'ils participent aux oraisons qu'il a faites seul.

Les mains appuyées sur l'autel, pour indiquer qu'il faut à ce moment déposer toute affection terrestre et se soumettre avec une entière résignation à la volonté divine, en s'appuyant sur les mérites

seuls de Jésus-Christ, il salue le peuple, vers qui il ne se retourne pas : « Que le Seigneur soit avec vous, *Dominus vobiscum* ». Et les fidèles répondent : « Qu'il soit aussi avec votre esprit, *Et cum spiritu tuo* » ; nous avons tous besoin de la grâce et de la lumière célestes, puisque vous tiendrez bientôt en vos mains l'hostie de propitiation. Le célébrant poursuit : « En haut les cœurs ! *Sursum corda* ! » Il élève les mains et sa voix devient plus sonore. L'assistance le rassure : « Oui, nous tenons nos cœurs élevés vers le Seigneur, *Habemus ad Dominum* ». Le prêtre dit joyeusement : « Puisqu'il en est ainsi, tous ensemble rendons grâce à notre Dieu, *Gratias agamus Domino Deo nostro* ». Les fidèles, inclinés vers l'autel, lui répondent : « Oui, c'est digne et juste, *Dignum et justum est* ».

De l'aveu des écrivains profanes eux-mêmes, toutes les littératures de l'antiquité n'ont rien de comparable à ce prologue pour l'élévation des pensées et la beauté de l'expression. On le croirait emprunté à ce passage de l'Apocalypse : « Une voix sortit du ciel qui disait : Rendez gloire à notre Dieu ; et j'ai entendu, continue saint Jean, la voix d'une grande multitude semblable au bruit des flots, qui répondait : Rendons gloire et grâces à Dieu ». Les deux avertissements du prêtre et les réponses des fidèles comprennent toute l'instruction du mystère. *Avoir le cœur en haut*, c'est s'élever au-dessus des sens pour ne plus voir ce qu'ils nous suggèrent, mais ce que Jésus-Christ va dire et faire. *Rendre grâces à Dieu*, c'est commencer vraiment le sacrifice de l'Eucharistie qui signifie action de grâces. Le prêtre a raison de demander que les cœurs se détachent des pensées de la terre pour se diriger vers Dieu seul, car la prière qu'il va faire est par excellence la prière d'actions de grâces. Cette prière trouve sa place parfaitement ici, puisque le sacrifice du corps et du sang du Sauveur va s'accomplir et que ce sacrifice est pour nous l'instrument de la reconnaissance et le moyen par lequel nous pouvons rendre à Dieu tout ce que nous lui devons. « Bannissons donc, s'écrie saint Cyprien, toutes les pensées de la chair et du temps, et que l'esprit ne s'applique qu'à ce qu'il doit demander, *Cogitatio omnis carnalis et sæcularis abscedat* ». Prenons garde de ne pas mériter le reproche que le Sinaïte Anastase adressait à ses contemporains : « Que fais-tu ? que dis-tu ? Ton âme ne s'occupe que de choses temporelles et corrompibles, et tu as la hardiesse de répondre : Je la tiens élevée vers le Seigneur ! »

Le prêtre continue tout seul la préface, véritable chant de triomphe et de gloire par lequel il invite les créatures à s'unir aux hiérarchies des anges pour louer et bénir Dieu. Nous emprunterons au pape Innocent III, savant liturgiste, l'explication qu'il en a donnée.

« *Il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire : digne*, parce que vous nous avez créés par votre seule volonté ; *juste*, parce que vous nous avez rachetés par votre pure miséricorde ; *équitable*, parce que vous nous justifiez sans mérite de notre part ; *salutaire*, parce que vous nous glorifiez dans l'éternité. — *De vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout puissant, Dieu éternel : en tout temps*, parce vous êtes le Dieu éternel ; *en tout lieu*, parce que vous êtes le Père dont la puissance s'étend partout. — *Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur*, car nous avons pour avocat, dit saint Paul, Jésus-Christ, le juste par excellence qui intercède pour nous ; c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et qui est écouté de son Père en toutes choses à cause de l'excellence de ses mérites. Ainsi, nous adressons à Dieu nos louanges par Jésus-Christ, comme notre médiateur ; et par



lui, comme étant notre avocat et notre protecteur, nous lui adressons nos actions de grâces.

« *Par qui les anges louent votre Majesté, les Dominations l'adorent et les Puissances la révérent en tremblant.* Les anges louent, adorent et révérent Celui par qui toutes choses ont été faites, par qui tous les ordres d'esprits célestes ont été créés. *Par qui les anges louent*, de là ces paroles du psalmiste : « Louez-le, vous tous qui êtes ses anges ». *Par qui les Dominations l'adorent*, car il est écrit dans Esdras : « Les armées des cieux vous adorent ». *Les Puissances tremblent*, car on lit dans le livre de Job : « Les colonnes du ciel s'ébranlent et tremblent au seul mouvement de ses yeux ». Les anges *tremblent*, non par le sentiment de la crainte puisqu'ils sont parfaitement heureux, mais par un sentiment d'admiration, ou par le zèle de l'obéissance.

« *Par qui les Cieux, les Vertus des cieux et les bienheureux Séraphins célèbrent ensemble votre gloire avec des transports de joie.* On dit que les cieux louent le Seigneur en ce sens que leur spectacle fait naître la louange dans le cœur de ceux qui les contemplent ; de là ces paroles du psaume : « Que les cieux des cieux et les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le Seigneur ». Ou bien, par les *cieux* le Prophète désigne les Trônes, car le Seigneur a dit : « Le ciel est ma demeure ». Le nom de *Séraphin* signifie *ardent, embrasé*, parce que ces esprits célestes brûlent plus que les autres du feu de la charité.

« Puisqu'il y a neuf chœurs d'anges, pourquoi n'est-il fait mention que de six dans la Préface : les Séraphins, les Cieux ou les Trônes, les Dominations, les Puissances, les Vertus et les Anges ? Les trois autres, les Chérubins, les Principautés et les Archanges, ne glorifient et n'adorent-ils pas également la Majesté divine ? Oui, sans doute ; mais on peut dire que sous le nom de *Vertus* ou armée des cieux sont compris tous les esprits célestes : « Les cieux ont été créés par la parole du Seigneur, dit le Psalmiste, et l'armée des cieux par le souffle de sa bouche ». Et ailleurs : « Le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans le combat, c'est lui qui est le Roi de gloire ».

« *Les esprits célestes louent votre Majesté*, ils célèbrent ensemble votre gloire avec des transports de joie. Dieu est un esprit incréé, immense, immuable, souverainement puissant, souverainement sage, souverainement bon : incréé, parce qu'il n'a point eu de commencement, ni dans le temps, ni à l'origine du temps ; immense, parce qu'il n'est limité par aucun lieu ; immuable, parce que sa volonté ne change jamais ; souverainement puissant, comme étant celui à qui rien n'est impossible ; souverainement sage, lui à qui rien n'est caché ; souverainement bon, lui qui ne hait rien de tout ce qu'il a fait. Tout est de lui, tout est en lui, tout est par lui. Tout est de lui, parce qu'il a créé toutes choses avec sa puissance ; tout est par lui, parce qu'il a ordonné toutes choses avec sagesse ; tout est en lui, parce qu'il conserve toutes choses par sa Providence. Tout a été fait par la puissance du Père, par la sagesse du Fils et par la coopération du Saint-Esprit : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'un ». Trois en personne, un par nature, ils sont distincts chacun par l'opération qui lui est propre : le Père qui engendre, le Verbe qui est engendré, et l'Esprit-Saint qui procède. Chacune des trois personnes possède pleinement ce qui est commun à toutes trois : la nature, la puissance, la volonté, en un mot tout ce qui dans la Trinité est dit de la substance divine. C'est là cette éternelle et indivisible Trinité que les Anges louent, que les Dominations adorent, devant laquelle les Puissances tremblent.

« Nous demandons ensuite à Dieu de *permettre que nous joignons nos voix* à ce concert des voix angéliques. Car la toute-puissance de Dieu a créé deux sortes de natures intelligentes, la nature angélique et la nature humaine, pour chanter sans cesse les louanges divines et rendre au Seigneur de continuelles actions de grâces. Et cette voix des anges et cette voix des hommes, unies dans une commune adoration, sont comme les deux cordes extrêmes de la harpe céleste. Saint Jean a dit : « Et j'entendis comme la voix de plusieurs joueurs de harpe qui jouaient de leurs instruments, et ils chantaient comme un cantique nouveau ».

Si vous me demandez, mes frères, quel est le premier auteur des Préfaces, je vous répondrai par les propres paroles de Strabon : « Quant à la préface de la messe, par laquelle on excite le peuple à rendre grâces à Dieu, et où l'on demande que la prière des hommes s'unisse aux louanges des esprits célestes, nous ignorons son origine ». Elles nous paraissent aussi anciennes que la sainte Eglise, et nous pensons qu'elles ont été établies par les apôtres eux-mêmes ou par leurs successeurs immédiats. On les trouve en usage dans les liturgies anciennes de tous les pays, avec des variantes dans la formule, mais avec les idées générales identiques. Le pape Gélase, saint Ambroise et saint Grégoire le Grand en composèrent plusieurs, de même que saint Clément, saint Jacques, saint Basile et saint Chrysostome pour leurs églises particulières.

La Préface, aussi ancienne que la messe elle-même, signifie par l'étymologie de ce mot *prologue, prélude, introduction*, et elle précède en effet les prières solennelles du canon de la messe. C'est dans ce sens que l'avertissement en tête d'un livre quelconque s'appelle également « préface. » Les anciens rites la désignaient par d'autres termes : *immolatio*, immolation, parce qu'elle prépare à l'immolation de la victime ; *contestatio*, contestation, parce qu'elle prend à témoin les puissances du ciel, les archanges et les anges, du sacrifice qui va être offert ; *illatio*, élévation, parce qu'elle veut que les cœurs du prêtre et des fidèles s'élèvent vers le ciel : *sursum corda* ! — La Préface se chante sur la tonalité antique que les Grecs employaient dans leurs fêtes pour célébrer leurs héros et déclamer des poésies en leur honneur ; c'est le seul chant grec qui nous reste, et sa gravité et sa majesté produisent une impression profonde sur les auditeurs. Ce simple récitatif a plus d'expression que toutes les mélodies profanes.

Les liturgies occidentales de l'Eglise latine possédaient autrefois autant de préfaces que de messes spéciales. L'ancienne liturgie romaine en comptait plus de deux cents, et un Missel de Cologne en contenait même deux cent quarante. Ce nombre fut diminué insensiblement, et depuis le douzième siècle les missels romains n'ont plus admis que onze préfaces : celles de la Nativité, de l'Epiphanie, du Carême, de la Croix, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Trinité, des Apôtres, de la sainte Vierge, et la préface commune, qui est fort ancienne et qui est dite à toutes les messes qui n'ont pas de préface propre.

Dans nos diocèses français, avec l'approbation de Rome, plusieurs préfaces des anciens rites parisiens et lyonnais ont été conservées avec bonheur. Quelques-unes, notamment celles de la Dédicace, de la Toussaint, de saint Denys et de saint Pothin, sont des chefs-d'œuvre incontestables. Dans la première, le célébrant voit Dieu remplissant de sa présence et de ses bienfaits le temple que la main des hommes lui a élevé : « Regardez, Seigneur, du haut du ciel ; voyez et visitez cette maison, pour écouter favorablement tous ceux qui viennent invoquer votre nom ; et pardonnez miséricordieuse-



ment à ceux qui vous y offriront la satisfaction de leurs fautes. Que vos prêtres vous offrent ici le sacrifice de louanges ; qu'ici le peuple fidèle s'acquiesce de ses vœux ; qu'ici l'on se dégage du fardeau de ses péchés ; qu'ici l'on s'affermisse dans la pureté de la foi ; que la piété sorte justifiée de ce temple et que l'iniquité s'en retourne corrigée. Que tous ceux qui y chercheront un asile dans le dessein de satisfaire à votre justice, et qui, pressés par la voix de leur conscience, arroseront vos autels d'un ruisseau de larmes, trouvent grâce auprès de vous et obtiennent le pardon. Si quelquefois votre peuple s'y assemble dans l'affliction et dans la tristesse, écoutez favorablement sa prière, et, vous laissant fléchir, usez envers lui d'indulgence ».

La préface de la Toussaint invoque Dieu au nom de cette société des saints dont il couronne le mérite dans le ciel, en ne couronnant toutefois que son propre ouvrage : *Qui glorificaris in concilio sanctorum, et eorum coronando merita coronas dona tua*. Elle le remercie de nous avoir donné des modèles à suivre, dans la vie sainte qu'ils ont menée ; une association qui tourne à notre avantage, dans la communion avec eux ; des protecteurs sensibles à nos besoins, dans leur intercession pour nous, afin qu'étant environnés d'une si grande foule de témoins, nous courions dans la carrière qui nous est ouverte et que nous recevions avec eux cette couronne de gloire qui ne se flétrit point.

Une teinte de mélancolie et de philosophie se dégage de la préface des morts : « Nous vous rendons grâce en tout temps et en tout lieu, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ, dans lequel vous nous avez accordé l'espérance de la bienheureuse résurrection, afin que, si l'inévitable nécessité de mourir attriste la nature humaine, la promesse de l'immortalité future encourage et console notre foi. Car pour vos serviteurs, Seigneur, mourir n'est pas perdre la vie, mais passer à une vie meilleure ; et lorsque cette maison de terre où ils habitent vient à se détruire, ils en acquièrent dans le ciel une qui durera éternellement. » On cherche des paroles de consolation à adresser aux personnes qui pleurent leurs chers défunts et se désolent de leur perte : pourquoi ne pas leur citer simplement cette admirable prière ?

Lorsque le célébrant, mes frères, chante à la Préface que les cieux, les bienheureux séraphins, les habitants de la Jérusalem céleste se réunissent tous ensemble pour rendre hommage à Dieu, à ce moment du sacrifice, nous assure saint Chrysostome, ils descendent du ciel, entourent l'autel et s'y prosternent dans le transport de leur amour. Aux premiers siècles, plusieurs fidèles obtinrent la faveur de voir les anges visiblement assister à la messe ; le grand évêque Bouche-d'Or, qui n'était certes pas un esprit faible, raconte les avoir vus lui-même, et nous pouvons nous fier à sa parole. D'après la tradition constante et l'enseignement de Tertullien et d'Origène, un ange est spécialement chargé de présider à l'oraison et à l'oblation sacrée, et tous les anges se joignent à lui en unité d'esprit. Hésitez-vous, mes frères, à vous joindre souvent, tous les jours, à cette excellente société et à entendre la messe *quotidienne* ?

Sainte Monique assistait tous les matins au sacrifice, nous raconte son fils Augustin. Ozanam adopta cette pratique : « La meilleure manière d'économiser le temps, dit-il, c'est d'en perdre tous les matins une demi-heure à la messe. Que de causes de dissipation ne retranche pas, en effet, pour le reste de la journée, cette demi-heure consciencieusement perdue ! » La Rochejacquelein ne craignait pas de répéter cet aveu à ses camarades, avec sa franchise militaire : « Quand j'ai perdu ma messe le matin, je suis toujours un peu canaille le reste de la journée. » Le grand orateur

de l'Irlande, O'Connel, entendait la messe chaque jour, et le dominicain Burke a reconnu que ce qui avait le plus contribué à sa vocation sacerdotale c'a été d'avoir vu l'attitude pieuse de l'homme d'Etat pendant le saint sacrifice. Un saint de notre triste époque, le général de Sonis, ne manquait jamais d'assister à la messe dès l'aurore, lui dont on a dit avec raison : « Personne ne sait mieux que lui et très bien commander et très bien obéir ».

Pourquoi ne pas imiter de tels exemples ?

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE MONIQUE

(4 MAI)

*Gratia super gratiam,  
mulier sancta.*

La femme sainte est une grâce au-dessus de toute grâce. (Ecl. xxvi, 19).

Mes frères,

L'Eglise fête, aujourd'hui l'une des plus douces et des plus gracieuses de ses saintes, sainte Monique, la mère de saint Augustin. En prenant la plume pour tracer son histoire, un prêtre éminent disait « que cette histoire ne devrait pas s'écrire, qu'il la faudrait chanter, car c'est un poème, le poème du plus bel amour maternel et chrétien qui jamais peut-être ait été vu en ce monde. » De ce poème, essayons de détacher quelques fragments, qui nous feront admirer et aimer Monique épouse, mère et veuve, et nous inspireront peut-être le désir sincère d'imiter ses vertus.

I

La plus grande grâce que Dieu puisse répandre sur l'aurore d'une vie, c'est de donner au petit enfant des parents selon son cœur. — Cette grâce de choix, Monique la reçut. Son père et sa mère, foncièrement chrétiens, ne négligèrent rien pour enraciner dans le cœur de leur fille cette crainte amoureuse du Seigneur, principe non moins fécond que nécessaire de toutes les vertus. La surveillance et la direction de ses premières années furent confiées à une servante pieuse et d'une grande pureté de mœurs. Ce n'est pas, mes frères, sans une haute raison que je signale ce dernier détail : certains parents, malheureusement, ne regardent pas d'assez près à quelles mains ils remettent la garde d'un berceau.

Ainsi préservée de ce premier péril, l'âme de notre jeune Monique put recevoir une culture soignée et progressive qui, de bonne heure, y fit épanouir les plus belles fleurs de la vertu. Toutefois, la caractéristique de cette sainteté enfantine semble avoir été le goût de la prière.

« On eût dit, remarque saint Augustin, que Dieu voulait l'exercer sans retard au maniement de cette arme puissante avec laquelle elle devait un jour frapper de si grands coups. »

Une particularité qu'il n'est pas sans intérêt non plus de relever à notre époque, où des habitudes exagérées de mollesse sacrifient trop, dans la formation de l'enfant, l'esprit au corps, c'est le soin que prirent ses parents de l'initier dès son bas âge à ces austères pratiques de sobriété, de sacrifice, de pénitence même, qui seules peuvent rendre une âme forte et sainte. Aussi l'on vit bientôt les riches qualités de l'intelligence, du caractère et du cœur dont la nature l'avait amplement pourvue, s'éclipser devant les vertus surnaturelles, beaucoup plus éclatantes, que la grâce développait chaque jour davantage dans la bonne terre de cette âme d'enfant et de jeune fille chrétienne.

Monique avait 22 ans, quand, par un choix étrange qui laisse voir comment des parents, même chrétiens, peuvent se laisser facilement

séduire par le mirage des avantages temporels, son père et sa mère accordèrent sa main à un de leurs concitoyens, du nom de Patricius, homme de race noble, mais encore païen, et dans la compagnie duquel ils devaient craindre que les religieuses aspirations de leur fille ne rencontrassent mille entraves. D'autant plus qu'à une grande violence de caractère, ce païen joignait des mœurs plus que légères, qui devaient, presque au lendemain de ses noces, l'entraîner à de honteuses faiblesses.

Elle est lourde, mes frères, bien lourde, la chaîne du mariage, lorsqu'elle lie l'une à l'autre deux âmes qui n'étaient pas faites l'une pour l'autre, et que d'autre part le saint amour chrétien n'est point là pour en alléger le poids. Notre sainte commença donc alors ce martyre du cœur dont parle saint Ambroise, et qui pour se consommer lentement dans le secret du foyer domestique, n'est souvent pas moins affreux que le martyre du corps.

« Ma mère, toutefois, dit saint Augustin, obéit avec grand respect à l'époux qu'elle avait reçu ; et comme son désir le plus ardent était de vous le gagner, ô mon Dieu, elle s'appliqua à lui donner de vous, dans la perfection de sa conduite, une révélation qui fût capable de toucher son cœur. »

Vous venez de l'entendre, mes frères. Cette conquête de l'âme de son mari, ce ne fut point par des homélies et des raisonnements de doctrine, bien moins encore à grands coups d'objurgations et de reproches, que notre vaillante apôtre s'efforça de l'accomplir, mais uniquement par la muette et éloquente prédication de ses propres vertus. — Elle prit soin de lui faire respirer dans tout l'ensemble de sa vie religieuse et conjugale les parfums les plus exquis du christianisme, se montrant invariablement humble, aimable, douce, patiente, dévouée, souffrant son martyre sans se plaindre, ne pleurant qu'en secret ; en même temps que ses prières brûlantes importunaient le ciel pour en faire descendre tôt ou tard sur celui qu'elle chérissait, le bonheur de croire en Jésus-Christ et de l'aimer. Et de fait, faut-il moins que ce double appoint pour qu'un homme, aux prises avec ses passions, puisse demeurer fidèle au lien conjugal et surtout le redevenir ?

L'exactitude de Monique à remplir toutes les observances de la piété était réglée sur les vrais principes. Elle ne lui fit jamais négliger en rien ses obligations domestiques et le bon gouvernement de sa maison, et toujours Patricius la trouva attentive et empressée à lui plaire, sur tous les points que ne réprouvait pas sa conscience de chrétienne.

Mais la vérité ne s'impose jamais avec plus de force que lorsqu'elle se présente avec la gracieuse auréole de la vertu. Il advint à la longue que tant de mansuétude et de patience, que ces mille petites gouttes de dévouement, tombant une à une, jour par jour, sur l'âme de l'époux incroyant et libertin, y creusèrent, à son issu, un sillon dont lui-même ne connut pas aussitôt toute la profondeur.

## II

Comme compensation aux souffrances de la vie conjugale, il avait plu à Dieu que Monique goûtât de bonne heure les joies de la maternité, et en peu de temps elle avait pu épancher les trésors de sa tendresse sur trois petits berceaux, dont le premier contenait en germe, dans la personne d'Augustin, tout un monde de gloire pour l'Eglise. Et le frère et la sœur du futur évêque d'Hippone devaient eux aussi monter sur les autels, comme si par là Dieu avait tenu à bien affirmer tout ce que renferme de puissance, pour faire des saints, la première éducation donnée par une vraie mère chrétienne, et aussi quel incomparable avantage

c'est pour un enfant d'avoir été porté dans un cœur où la grâce du sacrement de mariage, soigneusement gardée, fait régner l'amour de Dieu avec tout son cortège de vertus. — Oui, un de nos poètes a eu raison de le chanter :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !

Affligée par les désordres continuels de son mari, Monique se tourna davantage du côté de ses enfants. Elle sentait en quelle atmosphère malsaine était placée l'âme de ces chers petits êtres ; et puisque leur père manquait au devoir sacré d'en sauvegarder la fraîcheur, elle se dit qu'il lui fallait les serrer encore avec plus de précautions sur son cœur de mère. Elle était aussi trop avisée pour ne point se défier de l'influence que peut exercer sur le tempérament moral de l'enfant un aliment même matériel puisé dans un sein étranger ; et nous entendrons Augustin se féliciter et remercier Dieu de n'avoir eu d'autre nourrice que sa propre mère, et d'avoir pu goûter ce qu'il appelle d'un mot exquis « les délices du lait maternel. »

Avec ce lait, Monique déjà lui faisait boire à longs traits la connaissance et l'amour du Sauveur. Sur son front de catéchumène elle avait tracé dès sa naissance le signe de la croix, et chaque jour elle gravait plus profonde encore dans son cœur l'empreinte de la foi : si bien que devant le saint curé d'Ars dans l'expression de sa filiale reconnaissance, Augustin pourra dire : « S'il y a en moi quelque peu de bien, après Dieu, c'est à ma mère que je le dois. »

Mais la société où ce fils allait vivre était trop corruptrice pour qu'il pût la traverser sain et sauf sans l'armure d'une conscience vigoureusement trempée. Monique s'attacha de bonne heure à lui mettre sans cesse devant les yeux les grands principes de la foi, infusant à son âme le mépris des vanités créées et le goût des réalités divines, lui disant — et avec quels accents ! — tout ce qu'un cœur de baptisé doit avoir de haine pour le péché et d'horreur pour les fautes même les plus légères.

O Mère, parlez avec hardiesse, et ne craignez pas que le temps et les passions stérilisent ces semences de vérité ! Les enseignements tombés de vos lèvres surnageront jusque sur les flots les plus troublés, et l'âme de votre Augustin en gardera une impression si intense, que même au plus fort de ses égarements il lui sera impossible d'en perdre le souvenir ! — Mais l'heure fatale allait sonner, où les mauvais instincts commencent à fermenter, et les passions honteuses à bouillonner dans les bas-fonds de cette âme d'adolescent, que son père, uniquement soucieux de son avenir terrestre et de sa fortune, envoyait aux écoles en renom faire l'apprentissage des lettres profanes.

Vous savez ce qu'il advint, mes frères, et vers quel gouffre d'iniquité fut entraînée la faible jeunesse d'Augustin. Malgré les efforts de sa mère, dont il recevait les avis « comme des discours de femme auxquels il aurait eu honte d'obéir, » il descendit la pente funeste. La coupable insouciance et l'ambition d'un père incrédule et débauché ; la pernicieuse influence d'études tout imprégnées de paganisme, où l'exaltation excessive de l'imagination et des sens ne rencontrait pas le contre-poids de la conscience et de la religion ; les lectures dangereuses et la fréquentation plus dangereuse encore des théâtres licencieux ; des liaisons trop charnelles et pleines de périlleux entraînements ; enfin, et par dessus tout, l'absence des secours de la piété à un âge où moins que jamais

<sup>3</sup> Lamartine.



ce divin réconfort ne peut être impunément dédaigné : tout cela fit son œuvre de destruction ; et l'image du Christ, gravée par Monique dans le cœur de son fils, en fut presque effacée.

Parents chrétiens, éclairez-vous à la lumière d'une si lamentable histoire ! Et pour peu que les croyances de vos enfants vous soient chères, de grâce, ne fermez pas si complaisamment vos yeux sur des dangers de même nature, qui aujourd'hui encore réussiraient trop facilement à faire tomber de ces fronts de 15, de 18, de 20 ans, et le divin rayon de la foi et l'angélique couronne de la chasteté ! Armez-vous plutôt de toutes les énergies, et ne reculez devant aucun effort pour empêcher pareille ruine !

Mais vers ce même temps Dieu daigna verser un baume consolateur sur les plaies du cœur de Monique : Patricius se convertit. Il y avait 17 ans que leurs mains s'étaient enlacées devant les autels, et suivant la parole de l'apôtre, « le mari infidèle avait été sanctifié par les vertus de la femme fidèle » (I Cor. vi, 14). Au bout de ces 17 ans, on vit enfin se réaliser entre leurs deux cœurs cette complète unité de croyances et de sentiments, qui toujours rend les époux plus heureux quand elle a présidé aux premières heures de leur union.

Malgré cette éclaircie passagère, la source des pleurs n'était point tarie. Il n'était plus possible à Monique de les contenir, même en public ; et un jour vint où l'on put craindre de la voir succomber à sa douleur de mère chrétienne.

O larmes précieuses devant Dieu, coulez, sans vous lasser, sur les égarements d'un fils pécheur ! Vous êtes la rosée qui fera refluer la foi et la vertu dans une terre désolée ; vous êtes l'or qui rachètera une grande âme et enrichira l'Eglise d'un de ses plus grands saints. — Oui, tombez, larmes de Monique, tombez, 16 ans durant, sur le tombeau où gît une âme tant aimée ! Jésus-Christ vous compte et vous recueille, et l'heure venue, de son cœur vaincu sortira le même cri qui fut assez puissant à Naïm pour tirer du cercueil le fils de la veuve et le rendre aux embrassements de sa mère !

Les larmes de notre sainte n'étaient pas des larmes sans espérance ; car si elle pleurait, elle priait aussi, de cette prière toute puissante qui, jaillissant d'un cœur de mère, va frapper le ciel pour dire sans cesse à Jésus-Christ : « Ô vous qui êtes mort pour le salut de tous, sauvez l'âme de mon enfant, et ne souffrez pas qu'il soit à jamais séparé de son Dieu et de sa mère ! »

Et pourtant, devant tant de ferventes prières, devant tant de larmes suppliantes, il semblait que le ciel restât d'airain.

### III

Devenue veuve, et le cœur brisé par ce double deuil d'un époux mort à la terre et d'un fils mort à la grâce, l'admirable femme se voua plus que jamais aux exercices de la piété et de la vertu. Toute sa vie se réfugia dans le service de Dieu, du prochain et des pauvres. Jusque-là modèle achevé des jeunes filles, des épouses et des mères, elle allait devenir dans une égale mesure celui des veuves chrétiennes. Les plus belles aspirations de son âme prirent un essor encore plus vif, et on la vit s'élever jusqu'aux plus héroïques perfections. Elle s'offrit tout entière en holocauste vivant sur l'autel du sacrifice. Car elle savait que s'immoler, c'était la suprême ressource pour arracher de vive force à la miséricorde divine la conversion d'un fils qui s'obstinait à fermer les yeux à la vérité. Il avait même abjuré publiquement la foi de ses jeunes ans, pour embrasser les erreurs d'une secte impie et immorale. Sous un tel outrage, l'âme grande et fière de Monique avait

bondi, et avec une sainte énergie dont les annales de l'Eglise ne nous offrent guère d'exemples plus admirables, cette mère n'hésita point à chasser l'apostat de sa table et de son foyer. Mais aussitôt, elle tombait à genoux, et appelait Dieu à son aide. Et Dieu devait l'entendre. « Si vous ne m'avez pas abandonné à cette heure critique, ô mon Dieu, dira plus tard saint Augustin, c'est que pleurant nuit et jour à vos pieds ma pieuse mère versait pour moi en sacrifice tout le sang de son cœur. »

Mais des années passent sur ces scènes douloureuses. Et voici que, dans la nuit sainte qui précède la fête de Pâques, au baptistère de Milan, nous voyons l'évêque Ambroise faire couler l'eau régénératrice sur le front d'un grand pécheur, devenu un grand pénitent, et qui va travailler à devenir un plus grand saint encore. Debout près du jeune néophyte apparaît une femme à l'aspect vénérable. Peut-être, en fouillant ses traits, y découvrirait-on la trace de larmes longtemps versées ; mais en ce moment tout son visage reflète un bonheur céleste, d'une délicieuse immensité ! Elle aussi, son âme chante ce *Te Deum* que viennent d'improviser sous les voûtes du temple les ardeurs du grand évêque et du nouveau chrétien ; et, en même temps, il lui semble entendre l'écho d'une voix lointaine qui treize ans plus tôt l'avait fait revivre à l'espérance, en lui disant de la part de Dieu : « Courage, pauvre mère ! non, il n'est pas possible qu'il périsse, l'enfant de tant de prières et de larmes ! »

Jésus venait de ressusciter l'enfant, et il le rendait à sa mère.

Monique pouvait mourir ; sa tâche était accomplie ; elle avait atteint l'unique but de sa vie ; elle avait reconquis à Dieu l'âme de son fils bien-aimé. « Rien ne peut plus me plaire en cette vie, » lui disait-elle quelques mois plus tard dans leur suprême entretien d'Ostie. « Qu'y ferais-je désormais, et pourquoi y suis-je encore, puisque je n'espère plus rien du monde ? Une seule chose me faisait souhaiter de vivre encore : le désir de vous voir chrétien et catholique avant de mourir. Dieu m'a accordé au-delà de mes vœux. Que ferais-je ici désormais ? »

Cinq jours après, comme si Dieu eût voulu l'exaucer, elle tomba subitement malade. Et comme on lui demandait si ce ne serait pas un chagrin pour elle d'être enterrée si loin de son pays, elle répondit doucement : « On n'est jamais loin de Dieu ! » — « Enterrez ce corps où vous voudrez, » ajouta-t-elle ; « je ne vous demande qu'une chose : souvenez-vous de moi à l'autel du Seigneur, n'importe où vous soyez. » Et elle mourut.

Telle fut cette veuve, vraiment contristée, qui pleura si longtemps et si amèrement pour son fils des flots de larmes dont la voix monta jusqu'à Dieu ; cette mère bienheureuse, qui n'a pas été de son fils seulement la mère selon la nature, mais bien plus encore la mère de son esprit et de son cœur ; cette épouse fidèle, qui sanctifia son époux infidèle.

O Dieu de toute miséricorde, daignez, pour le salut de notre pauvre société, susciter parmi tant d'épouses et de mères chrétiennes beaucoup de nouvelles Moniques, qui, par leurs efforts, leurs larmes et leurs prières, sachent aujourd'hui, comme la grande Monique du IV<sup>e</sup> siècle, sanctifier les Patricius et ressusciter les Augustins ! Ainsi soit-il.

Le gérant : J. MAITRIER.



# L'AMI DU CLERGE PAROISSIAL

## CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### III

#### COMMENT UNE FEMME CHRÉTIENNE DOIT AUJOURD'HUI ÉLEVER ET PRÉSERVER SES ENFANTS

*Quæ filios educavit.*

Elle a élevé ses enfants.

Dans nos deux conférences précédentes nous avons traité deux sujets importants qui concernent vos devoirs à l'égard de vos maris. Vous devez, disions-nous, vous faire aimer d'eux par vos prévenances et vos soins, transformer votre foyer en une sorte de doux abri où ils se plaisent, où ils soient heureux de se reposer, où ils trouvent le seul bonheur intime qui les y attache et les y rappelle. Là, « faites-leur du bien, et non du mal, » soyez leur ange tutélaire et leur bonne compagnie, « tous les jours de votre vie. » Mais dans votre maison, ce petit royaume dont vous serez si vous le voulez, par votre foi et votre amabilité, la reine toute-puissante, je vois graviter autour de vous ces sujets bien-aimés qui sont vos enfants, et dans le fond de vos cœurs de mères vous me demandez de vous parler un peu d'eux.

C'est une tâche agréable à laquelle je ne faillirai point.

Votre rôle, aujourd'hui plus que jamais, et je dirai pourquoi, c'est de *les élever* et de *les préserver*.

Permettez-moi cependant de déclarer d'abord que même dans l'éducation familiale, c'est le mari qui doit prendre la direction. Il est chef de la famille, il est *prêtre* dans sa maison, il est le représentant de Dieu, le dépositaire de son autorité, même avant la mère, et c'est une mission qu'il a trop oubliée.

Oui, depuis plus de cinquante ans le père s'est désintéressé de cette mission sacrée, il s'en est déchargé sur le prêtre, sur l'école, et il a cessé de parler de Dieu à son fils. Celui-ci même plus d'une fois, lorsqu'il sortait du catéchisme où les vérités religieuses lui étaient enseignées comme les seules nécessaires, les seules pratiques, les seules vraiment élevées, car elles dominent cette vie et l'éternité, s'est demandé, en chemin pour rentrer à la maison, comment son père ne lui avait jamais dit cela, jamais exposé ses devoirs, montré Dieu le Créateur, le but, le maître de la vie, Jésus-Christ le Rédempteur crucifié, dont cependant ils rencontraient ensemble la croix à chaque coin de rue, à chaque étape dans les champs. Et l'enfant poursuivant ses réflexions pensait en lui-même que Jésus-Christ est le Fils de Dieu sans doute, puisqu'on le lui disait à l'église, mais que jamais il n'avait vu son père s'agenouiller, le soir, pour le prier.

Bien avant qu'une loi impie ait imposé la neutralité religieuse à l'école, en fait cette neutralité existait dans la famille ; autrement la loi n'eût jamais abouti. Elle n'a été qu'une conséquence de l'indifférence du père, c'est le père qui l'a appliquée chez lui avant que nos Parlements l'aient votée. La loi n'est venue que sanctionner un fait accompli.

La loi scolaire a été votée à l'heure que vous avez fixée vous-mêmes, et quelque douloureux qu'il soit de le constater, elle est providentielle. Car elle vous a montré comment s'effondre une société, comment s'effondrent les familles où l'on ne croit plus en Dieu, et quel effroyable enfer nous préparant dans notre vieille et douce France les enseignements officiels qui aboutissent à la propagation du crime, à l'abolition de tout respect. Elle vous a montré surtout que si l'Eglise est paralysée dans son action, si l'école ne s'occupe plus de former la conscience de l'enfant, le devoir incombe au père de reprendre sa mission naturelle d'éducateur et de prêtre. Jusque là, malgré tout notre zèle, nous ne ferons rien de durable, nous ne bâtirons que sur le sable. C'est en vain que nous multiplierons nos discours, notre action, nos écoles libres, nos maîtres libres, aussi instruits que dévoués : nous prolongerons l'agonie de la religion dans les âmes, nous retarderons l'heure inéluctable de la mort d'un peuple, mais la religion mourra, mais la France mourra, et nous dépenserons notre triste vie à soulager des moribonds, sans espoir !

L'action du père est nécessaire, c'est le grand rouage qui commande à toute la machine. Voilà ce qu'il faut lui faire comprendre. Lui seul peut élever ses enfants. Il les élèvera en leur parlant comme nous leur parlons, en corroborant par ses paroles et ses exemples les enseignements de l'Eglise, en ne faisant qu'un avec nous, en approuvant ce que nous disons, en remplissant toute sa maison d'une saine atmosphère de religion, d'autorité et de respect. Autrement, nous aurons beau instruire, prêcher, insister, notre doctrine ne pénétrera pas dans l'âme, et le peu qu'en garde l'enfant est détruit par l'influence contraire de la maison.

A vous de faire comprendre à vos maris ces vérités élémentaires. Ce sera le but constant de vos entretiens avec eux ; éclairez-les, convertissez-les à ces principes, pour vous, pour eux, pour vos enfants, pour l'avenir, pour votre pays.

Venons maintenant à vos devoirs personnels pour l'éducation et la préservation de vos enfants.

### I

Il n'est point rare de rencontrer des enfants de quinze ans qui ne croient plus en Dieu, ne viennent plus à l'église, parlent avec mépris des vérités qui ont fait la consolation et le bonheur des plus beaux génies de l'humanité, et sourient même de ces grands hommes, Newton ou Pasteur, qui ont eu la faiblesse de s'agenouiller devant Dieu, devant Jésus-Christ, et d'obéir à l'Evangile.

Prenez l'un de ces enfants, qui est peut-être le vôtre.

Il a reçu pourtant une éducation religieuse soignée, plus soignée même peut-être qu'il y a 50 ans. Il a fait sa première communion en d'excellentes dispositions. Il croyait, il aimait Jésus-Christ, il était bon. A ce moment, que je puis bien appeler le printemps de sa vie surnaturelle, il lui échappait de ces paroles exquises, émues, pleines d'une foi sensible et voyante qui vous remuaient le cœur. Et tout cela était sincère, et vous-même l'encouragez tendrement, et depuis quelques mois vous vous repreniez à lui parler plus souvent de Dieu. Vos paroles, toutes sobres qu'elles étaient, parce qu'elles venaient de vous, lui faisaient plus de bien que le meilleur des catéchismes.

Et puis, ce jour passé, commence l'écroulement de toutes les chaudes convictions de la veille ! Et parfois il arrive que ce beau printemps n'a duré que quelques journées, aussitôt suivies de l'hiver !

Comment cela s'est-il fait ? Qui m'expliquera le lamentable effondrement de ce magnifique édifice



que nous avons mis des années à construire ? Quelles en sont les tristes causes ?

Est-ce la science du mal qui a succédé tout-à-coup à la science du bien ? Mais la ruine est universelle, il n'y en a presque point qui y échappent. Cette science malheureuse n'a pas pu, cependant, venir chez tous aussi soudainement. D'autre part, ces jeunes gens, ces hommes qui s'éloignent ne sont pour la plupart ni impies ni méchants : ils mènent une vie paisible, sans écarts notables, sans hostilité à la religion. Ils respectent l'Eglise, mais ils n'y viennent pas ; ils aiment leur pasteur, mais ne l'écoutent point ; ils sont d'honnêtes gens qui paient toutes leurs dettes aux hommes, ils n'oublient que leurs dettes à Dieu. Ils prennent cela pour rien, comme ceux qui pillent les domaines d'un grand seigneur, et qui s'imaginent qu'il est permis de voler quelqu'un parce qu'il est riche, de lui manquer outrageusement parce qu'il est grand. Le sens moral est éteint chez eux. Ils n'ont plus la claire notion de ce qui est bien ou de ce qui est mal, ils prétendent ne relever que d'eux-mêmes. Et remarquez bien que je parle des meilleurs, de ceux qui habituellement ne relèvent pas du gendarme.

Il y a donc un vice intérieur, un ver dans le fruit. Oui, il existe un foyer de mal au sein de la famille. La famille a commencé à supprimer la conscience !

On a vu des époques peut-être aussi corrompues que la nôtre, — non pas aussi universellement toutefois, car le peuple s'était conservé pur : — mais la foi ne s'éteignait pas. Même au sein du désordre, Mme de Montespan, par exemple, faisait tous ses carêmes avec austérité, et quand elle se convertit, elle portait sans cesse, pour expier, des bracelets et des ceintures de fer qui lui entraient dans la chair et y faisaient d'horribles plaies. Louis XV lui-même, en pleine dépravation, observait les jeûnes de l'Eglise, et il disait : « Il ne faut pourtant pas pécher de tous côtés ! » C'était sa conscience mal endormie qui se réveillait et lui faisait sentir durement l'aiguillon.

Hélas ! aujourd'hui, dans nos familles, « on pêche de tous côtés » et sans remords !

C'est quand la plante est toute frêle, que ses racines ne sont pas solidement fixées en terre, qu'il faut la cultiver, l'arroser, l'entretenir. C'est quand l'enfant est sur les genoux de sa mère, qu'il commence à laisser entrevoir ses facultés, comme le bouton de rose qui s'ouvre et laisse deviner la corolle, c'est quand il se développe et révèle l'homme qu'il sera un jour, qu'il faut l'élever, l'instruire, le diriger, le former. Plus tard, il serait trop tard, vous ne réformeriez pas plus son caractère qu'on ne redresse un vieil arbre tordu.

L'élever, cet enfant, c'est votre rôle, votre devoir. Mais comment l'élever ?

Quand Jésus-Christ vint afin de nous donner de l'éducation, attendu que nous en manquions totalement, il commença à *faire*, puis à *enseigner*, *cœpi facere et docere*. Agissez de même. Priez d'abord devant vos enfants, adressez-leur des paroles pieuses, donnez-leur l'exemple religieux, et vous verrez un jour les résultats. Est-ce bien là votre conduite ? Oui, les semaines qui précèdent la Première Communion de vos enfants, je l'insinue tout à l'heure, vous leur parlez un langage plus élevé, vous les engagez à se bien préparer à ce grand acte qui doit ensoleiller toute leur vie, vous leur redites vos impressions personnelles d'autrefois, et vous trouvez dans vos cœurs de mère des paroles saintes et persuasives qu'ils n'avaient jamais entendues. Aussi vous regardent-ils autant surpris que ravis, et lorsqu'ils sont bien convaincus, à votre accent de sincérité, que votre langage est sérieux, ils réfléchissent, prient et deviennent subitement meilleurs. Cela dure jusqu'au grand

jour. Ensuite, vous reprenez votre langue habituelle, vos exemples habituels, surtout d'indifférence, de manquements à l'Eglise, et ils font comme vous. Leurs pères ne viennent plus à la messe, ils n'y viennent pas non plus. Parfois leurs mères ne font plus leurs pâques, ils cessent aussi de les faire. Comment agiraient-ils autrement ? Il leur faudrait, à ces chers enfants, des natures héroïques pour aller à l'encontre des mauvais exemples dont ils sont chaque jour témoins, pour continuer d'accomplir leurs devoirs religieux alors que leur père, leur mère même ne les accomplissent pas, ou ne le font qu'à de déplorables intermittences. Ce ne sont pas eux, cependant, qui dans l'ordre de la Providence doivent être vos conseillers, vos exemplaires, vos tuteurs : c'est vous qui devez être les leurs.

Quand, par exemple, vous les obligez à faire gras le vendredi, savez-vous bien quelle responsabilité vous assumez ? Peut-être que vous n'y avez pas réfléchi. Eh bien ! vous habituez ainsi vos enfants à croire que les commandements de l'Eglise ne sont pas d'obligation, qu'on les observe quand on peut, quand on veut, quand le temps le permet, — comme pour les processions, — que ce sont en somme des prescriptions de mince valeur. Alors, ils n'en tiennent plus compte, ils les violent sans scrupule, et cette première barrière franchie, bientôt ils auront brisé l'autre que celle-ci protégeait : la barrière des commandements de Dieu.

Et je vous prie de considérer que je parle ici des femmes qui passent pour être chrétiennes, de familles honnêtes où l'on met encore un peu la foi comme enseigne, où l'on respecte l'Eglise — mais où l'on ne pratique pas. Que serait-ce si j'osais entrer en des intérieurs scandaleux où les enfants n'entendent que des paroles éhontées, ne voient que des exemples de perversité !

Ah ! rappelez-vous votre grand devoir d'éducatrices. Il n'y a pas deux méthodes, mais une seule : *Faites d'abord, instruisez ensuite.*

## II

Malgré tout, cependant, votre foyer est encore le milieu le plus sain, celui où se *fait* l'homme. Aujourd'hui, c'est surtout l'enseignement public qui le *défait*. Il est d'autres causes, sans doute, mais aucune n'est plus dangereuse, plus tristement efficace. Ah ! c'est là surtout que vous devez exercer à l'endroit de vos enfants une mission de *préservation*.

Ceci est une lamentable histoire écrite avec les larmes des hommes les plus éminents de notre siècle, plus ou moins pervertis par l'enseignement officiel. Que de récits navrants je pourrais rapporter, depuis celui où Théodore Jouffroy raconte l'écroulement de toutes ses croyances dans cette fameuse nuit de décembre où il fit table rase de sa foi passée, jusqu'à cet autre où Montalembert confie à son ami Cornudet les désordres de la jeunesse étudiante de son temps : « Dans les conversations des jeunes gens que je fréquente, il règne une impiété et une impureté qui m'effraient.... L'immoralité la plus flagrante, la plus monstrueuse, est inscrite dans les registres de chaque collège, dans les souvenirs de chaque enfant. »

Un autre ajoutait, qui n'est point suspect — Alexandre Dumas fils : — « On s'étonne de l'immoralité, du scepticisme, de la dépravation des temps modernes. Entrez dans le premier collège venu, remuez cette apparente jeunesse. Appelez à la surface ce qui est au fond, analysez cette vase, vous ne vous étonnerez plus. La source est empoisonnée depuis longtemps, et quand on n'a pas été un enfant, on n'a pas été un homme. »

Rien n'approche cependant de cette page impé-



rissable, burinée sur l'airain de l'histoire, où l'un de nos plus grands poètes, Alfred de Musset, retrace ses années effroyables de collège : « Je n'avais pas seize ans que je ne croyais plus à rien... Empoisonné dès l'adolescence de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce Dieu de l'égoïste, fermait ma bouche à la prière, tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l'espoir du néant... Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les écoles ?... Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleurs, tenaient pour passe-temps des propos qui eussent fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles ! La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres. Les enfants crachaient le pain de Dieu. Heureux ceux qui échappèrent à ces temps ! Heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le ciel ! Il y en eut sans doute, et ceux-là nous plaindront ! »

« Dieu me garde d'insister sur ce sujet. Il fallait cependant au moins l'indiquer, afin que vous puissiez, vous, mères de famille, connaissant ces tristes détails de tant d'enfances souillées, prendre dans votre cœur la parole libre et réservée, tendre et prudente, qui éclaire, persuade et guérit.

Mais sans m'appesantir sur ces horribles effets, il m'est bien permis, cependant, de remonter aux causes. Nos enfants sont devenus sans respect et sans foi, ils sont prodigieusement avancés dans la science du mal, leur âme est flétrie et mal élevée, leur esprit railleur et incroyant : pourquoi ?

Je vais vous le dire.

Depuis tantôt deux siècles un plan de campagne très habile a été arrêté pour anéantir la religion catholique. On devait d'abord s'attaquer à Jésus-Christ, on lui contesterait son titre adorable de Fils de Dieu et de Sauveur du monde. D'ailleurs, on le traiterait avec respect, — en attendant, — comme un homme supérieur, un génie magnifique même qui a trouvé de belles sentences morales. On s'inclinerait devant lui, devant son Evangile, jusqu'au jour où, les peuples ne l'adorant plus, ne croyant plus à sa divinité, on lui enlèverait jusqu'à son auréole humaine, on l'accuserait lui et son Eglise de tous les crimes, et on le déclarerait infâme. Pour l'écraser tous les moyens seraient bons. Alors on le chasserait de la société, des lois, des esprits, et l'on amènerait la France, — la France du Christ, — à rougir du Christ.

Dites-moi, cette première partie du programme maudit n'a-t-elle pas été réalisée de point en point par la Révolution ?

Voici la seconde. Dieu n'était demeuré respecté que provisoirement. Il s'agissait maintenant, tout en poursuivant sans trêve la lutte contre l'Eglise, d'effacer de l'esprit jusqu'à l'idée même de Dieu. C'est ici que l'enseignement public est entré en lice.

Dans nos premières chaires officielles d'enseignement supérieur se sont assis des docteurs dévoyés ou sectaires, qui ont proclamé hautement qu'il n'y a pas de Dieu créateur, qu'ils ne voient aucunement la nécessité d'une cause première. La science si fière de notre époque s'est ravalée à enseigner que l'homme vient non pas de Dieu, mais du singe, qu'il n'a point d'âme, que tout meurt avec ce misérable corps ; qu'au surplus l'homme naît, non point mauvais comme le prétendent les catholiques, mais essentiellement bon ; qu'on doit suivre ses instincts, car ils sont sacrés ; que restreindre ses tendances au mal, c'est restreindre sa liberté, la plus sublime de ses prérogatives ; et que le premier des devoirs, c'est d'user de cette liberté, en toute chose.

Nous avons tous, cependant, le sentiment pro-

fond que la nature humaine est viciée : nous voyons bien que nos enfants sont enclins au mal, nous savons que nous y sommes portés et qu'il est absurde de dire que l'homme naît bon. Mais l'Eglise met à la base de ses dogmes le péché originel : dût-on déraisonner à plaisir, il faut enseigner qu'elle rabâche de vieilles erreurs, il faut qu'elle ait tort.

Ces doctrines détestables ne sont pas restées dans les chaires officielles de la capitale, où à l'état de théorie, elles sont descendues dans le peuple, elles ont franchi le seuil de la plus humble chaumière, sous la forme de feuilles méchantes et immondes qui attaquent toute vérité, tout principe, toute institution honorable, s'acharnant particulièrement sur Dieu et sur l'Eglise. Elles ont paru sur nos places publiques parfois, sous la forme sensible et dégradante d'exhibitions honteuses, au nom de la liberté, sans que nul pouvoir public soit intervenu pour dire : « Arrière tout ce qui déflore l'innocence de nos enfants et salit leur imagination ! » Elles se sont introduites dans nos écoles où elles ont aussitôt fait cesser la prière, supprimer jusqu'au nom adorable de Dieu dans les livres scolaires, défendant à Dieu de se produire même dans l'âme de nos petits enfants. Si bien que la situation actuelle, la voici : Liberté absolue pour l'enfance, pour la jeunesse, de s'abreuver d'impiété ; toute facilité pour se souiller le cœur et se pervertir par les spectacles les plus révoltants ; mais défense de lui parler de Dieu, de lui faire aimer Dieu à l'école. Dieu est banni de nos écoles, parce que, suivant le mot de ce Raoul Rigaut qui a fait fusiller les otages, mot blasphématoire qui est entré dans la loi : « Avant tout, il faut biffer le nommé Dieu. »

Pourquoi ? Parce que Dieu disparu l'homme sera enfin libre. Il n'y aura plus de bien, il n'y aura plus de mal ; il n'y aura plus de frein, sauf celui du gendarme, qui ne s'occupe point des idées, lui, ce n'est point son domaine : il s'aperçoit seulement que — résultat des doctrines actuelles — le nombre de ses clients augmente considérablement.

Cette seconde partie du programme de Satan a été exécutée avec tant de succès que Dieu même est tombé en défaveur. Son nom ne retentit plus que dans les blasphèmes. Ceux qui croient en lui ostensiblement sont mal vus, mal notés, toute carrière leur est fermée, et il n'y a plus guère qu'une clef qui ouvre les portes de l'avancement : ce n'est pas celle du mérite, mais celle de l'impiété.

Oui ! Dieu est en défaveur devant l'opinion publique ! Quelle monstruosité ! On l'a traité comme un général incapable qu'on met aux arrêts, comme un vieux serviteur qui a cessé de plaire et que l'on casse aux gages ! Et les âmes aplaties par la peur se taisent, n'osant dire : « Je crois en Dieu ! » Et les consciences tremblantes cachent au fond d'elles-mêmes cette conviction silencieuse, comme on cache au fond d'un meuble un vieux saint délaissé. Heureux encore si elles ne cherchent pas à se faire pardonner par d'inavouables concessions ce crime, impardonnable aujourd'hui, d'avoir cru en Dieu et d'y croire encore quelquefois !

Ah ! combien vous devez vous préserver d'abord vous-mêmes, afin de préserver plus efficacement vos enfants !

A vous de réparer les brèches impies faites dans leurs âmes par l'enseignement public ; à vous de leur donner le précieux contre-poison de l'enseignement du catéchisme en famille, surtout de l'enseignement par l'exemple.

Aux feuilles malsaines, opposez les feuilles où l'on respecte ce qui est saint, honnête, sacré ; celles que l'on peut mettre entre toutes les mains, où le cœur se nourrit, où l'esprit s'élève et se fortifie,



où l'imagination monte vers le ciel, au lieu de descendre dans la boue. Voilà le grand devoir actuel. Sur tout ne permettez jamais qu'on attaque devant vous Dieu, Jésus-Christ, la morale, la religion.

Grâce à ce Dieu, il est encore des familles où règnent les mœurs, l'honnêteté, l'honorabilité sans conteste : ce sont celles où fleurissent la piété et les vertus religieuses. Là, on enseigne après avoir pratiqué. Les parents ouvrent le sillon, et les enfants le suivent. Ceux-ci, à leur tour, feront souche d'honnêtes gens et de bons chrétiens. Ce sont ces familles qui sont les plus heureuses sur la terre, et qui peupleront le ciel.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

### FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

*Filius accrescens Joseph,  
filius accrescens et decorus  
aspectu.*

Joseph grandira, il grandira encore, et remarquable de beauté sera son visage.

(Gen., XLIX, 22.)

L'Eglise, en cette fête de son saint Protecteur, récite la prophétie de Jacob sur le premier Joseph. Il y a tant de points de ressemblance entre les deux patriarches que faire l'éloge de l'un c'est également célébrer le second. Là où se manifeste une parfaite identité de caractère providentiel et de vertus, pourquoi rechercherions-nous une expression différente pour l'admiration et la louange ? D'autant plus que l'Esprit-Saint lui-même s'est plu à buriner le portrait de l'un et l'autre Joseph, dans cette page de la plus haute éloquence où Jacob mourant a prédit les destinées de chacun de ses enfants.

Privileges, bienfaits, gloire de saint Joseph, voilà ce que, en termes magnifiques, décrit et proclame l'auteur inspiré, selon le sentiment de l'Eglise elle-même, lorsqu'il dépeint les vertus, les travaux, les riches bénédictions du fils de Jacob, du Sauveur de l'Egypte et de sa famille.

Vous en serez convaincus, mes frères, si vous vous appliquez à suivre la courte, mais substantielle explication que nous allons vous donner du texte sacré dont j'ai cité tout à l'heure les premières paroles.

#### I

Ce qui frappe d'abord en saint Joseph, c'est la ravissante beauté de son âme, beauté intime et cachée, semble-t-il, et cependant beauté dont l'éclat grandissant attire et fixe tous les regards. Les vertus les plus humbles ne sont-elles pas les plus aimables ? La modestie n'est-elle pas la marque des grands cœurs ?

A qui ne s'y arrête que superficiellement, ce que l'Evangile nous rapporte de l'Epoux de Marie n'a rien qui dépasse un mérite ordinaire, commun. Tout dans cette vie paraît simple, tout y est sans prétention, sans faste, tout s'y fait loin du bruit, avec calme et régularité.

Ce n'est pas le fleuve roulant ses eaux tumultueuses parmi le fracas des rochers, arrosant tour à tour les riches cités et les paisibles campagnes, ou bien encore détruisant, broyant, renversant

tout sur son passage. C'est plutôt le ruisseau limpide, à l'imperceptible murmure, dérochant son cours parmi les roseaux, communiquant à ses rives la fraîcheur et la fertilité.

La vertu de Joseph est une vertu cachée. Elle s'exerce dans l'obscurité et le silence. Sa foi ne se manifeste point comme celle des apôtres. Il n'est point, comme les martyrs, appelé à la confesser devant les tyrans. Son courage, sa magnanimité n'ont pas à se montrer parmi l'horreur des supplices. Son état même, sa profession, où les hommes n'ont guère coutume de chercher les mérites éclatants, sert encore à voiler les éminentes qualités de notre saint. En sorte que l'on peut dire de lui comme de la Vierge Marie, que toute sa gloire est intérieure, toute sa perfection est enfermée dans le secret de son âme et visible seulement au regard de Dieu.

Cependant, Dieu se complait dans cette vertu, il la distingue, il lui réserve ses faveurs, ses privilèges de choix, ses plus glorieuses récompenses. Il faut donc reconnaître qu'elle est la seule solide, la seule véritable, et, quoique ignorée des hommes, la seule grande, puisqu'elle mérite les attentions divines.

Mais nous-mêmes, si nous y réfléchissons, nous devons lui reconnaître ce caractère. Plus, en effet, nous étudions la vie du saint Patriarche, les voies admirables par lesquelles la Providence n'a cessé de le conduire, et plus nous remarquons qu'il n'y a en elle rien que de relevé, de noble, de divin. Sa justice nous apparaît supérieure à toutes les autres, sa sainteté l'emporte sur celle des apôtres et des martyrs. Combien sa foi est admirable au milieu de tant d'épreuves, combien ferme sa confiance en Dieu, combien courageuse sa fidélité ! Louerons-nous son humilité et sa discrétion, son détachement et sa parfaite virginité ? On ne peut nier qu'il ne possède ces vertus à un degré auquel peu d'hommes sauraient prétendre.

Bénéissons Dieu, mes frères, de ce qu'il a voulu par là nous enseigner à tous qu'on peut lui plaire, être agréable à ses yeux, parvenir même aux sommets de la sainteté, dans les conditions les plus communes, les plus infimes, les plus méprisées du monde. Quel cœur il nous donne ainsi de travailler à faire sa sainte volonté, parmi les soins et les occupations ordinaires de chaque jour ! Aimons donc cette simplicité où l'on peut avoir tant de mérite, ce silence où du moins la voix de Dieu se fait entendre, cette obscurité où nous n'avons pas à craindre de perdre, par l'amour-propre, le mérite de nos œuvres.

Et maintenant, si nous examinons les privilèges insignes, la haute mission que Dieu réservait à son fidèle serviteur, ne mépriserons-nous pas davantage encore cet éclat extérieur, ce faste pompeux où les hommes se complaisent, mais où, au fond, tout est vain, tout est petit, tout est fragile ?

#### II

Le premier Joseph était esclave, il était même emprisonné, lorsque Dieu, brisant ses chaînes, en fit le pasteur et le chef de l'Egypte. Quelle situation était plus désespérée que la sienne ? Où était la récompense de sa fidélité à Dieu et de sa vertu héroïque ? Mais déjà la Providence lui ménageait une réparation éclatante, et des destinées glorieuses entre toutes. Bientôt le roi de l'Egypte, appréciant et reconnaissant le mérite de Joseph, n'hésitait pas à faire de l'esclave le premier personnage de son royaume, il lui confiait la conduite des affaires, remettait entre ses mains le salut de son peuple.

Ainsi Dieu agit-il à l'égard du second Joseph.

Il le tira tout à coup de l'obscurité où il se complaisait, pour lui confier ce qu'il avait de plus cher, lui donner le gouvernement de sa maison, en faire l'instrument de ses mystérieux desseins.

Qui ne serait effrayé d'une mission si haute, qui ne redouterait une charge aussi écrasante, qui ne tremblerait devant une telle responsabilité? Devenir l'époux de Marie, la plus sainte des créatures, la plus pure des vierges, être constitué le gardien de son Seigneur et de son Dieu, quel honneur, quelle fortune inestimable, mais aussi quelle difficile et périlleuse mission!

Pendant Joseph, habitué à compter sur la Providence et n'ayant jamais douté d'elle, accepte cet honneur et cette mission. Il ne les a pas recherchés, il n'a pas pu en avoir le moindre désir, il s'en jugeait profondément indigne, mais il sait que Dieu sera son protecteur et son soutien, *Deus erit adiutor tuus*, il compte plus sur ce secours tout-puissant que sur ses propres lumières, et sans prétention comme sans trouble il obéit à l'appel de Dieu.

Comment s'est-il acquitté de si délicates fonctions, avec quelle sagesse, quelle prudence, quel esprit de sacrifice et de dévouement, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre. Voyez Joseph à Nazareth, suivez-le à Bethléem, à Jérusalem, en Egypte, dans toutes ces circonstances critiques où il se trouve aux prises avec des difficultés inouïes. Pas un seul instant, il ne se départit de cette calme assurance que lui donnent sa foi et son obéissance absolue aux ordres divins.

Il vous semble peut-être, mes frères, qu'une telle obéissance est facile, et que là où se manifeste la volonté divine, le devoir, parce qu'il est clairement indiqué, devient aisé et doux. Mais prenez garde que Dieu a pris soin d'agir ainsi à l'égard de chacun de nous. Aux petits comme aux grands, aux princes comme aux sujets, il a donné des commandements, il a tracé des règles précises, une direction sûre; rien n'échappe à cette ordonnance divine qui a tout prévu et prescrit d'avance avec une minutieuse attention, ne nous laissant guère d'autre travail que d'appliquer aux divers cas pratiques les décisions infaillibles et les décrets d'une sagesse souveraine.

Et cependant qu'arrive-t-il d'ordinaire, et comment estimons-nous cette condition avantageuse qui nous est faite pour la conduite de notre vie, soit que nous n'ayons à gouverner que ce petit monde intime de nos facultés et de nos passions, soit que Dieu nous ait donné une part de son autorité sur nos semblables? Comme nous avons peine, n'est-il pas vrai, de nous soumettre à ces prescriptions divines! Qui peut se vanter d'une obéissance de tout point irréprochable? Alors même que nous obéissons, ce n'est pas souvent sans effort, sans plaintes et sans murmures.

Si donc le ministère dévolu à saint Joseph nous apparaît, à juste titre, grand et sublime, n'en jugeons pas néanmoins seulement par l'honneur auquel Dieu appela son fidèle serviteur, mais aussi par l'admirable et exacte correspondance que celui-ci apporta aux desseins divins. Il faut voir là toute la raison de l'élévation de saint Joseph, il faut aussi y reconnaître son plus excellent mérite. A ce titre, sa conduite est une précieuse leçon pour nous. Puisseons-nous, encouragés par son exemple, marcher d'un pas plus ferme, plus résolu, dans cette voie des commandements, réalisant ainsi la vocation spéciale que Dieu a faite à chacun de nous ici-bas.

### III

Mes frères, en bénissant son fils, Jacob voyait le prolongement de ses bénédictions s'étendre au loin dans l'avenir sur toute la descendance de

Joseph. « Les bénédictions que vous donne votre père, lui dit-il, surpassent celles qu'il a reçues de ses pères, et elles dureront jusqu'à ce que s'accomplisse le désir des collines éternelles. »

Ainsi en est-il, et avec plus de vérité, du Joseph de la nouvelle alliance. Les bénédictions accumulées sur sa tête par l'amour reconnaissant de Jésus, se sont accrues dans la suite des siècles. Le crédit dont jouissait le fils de Jacob en Egypte et dont le bienfait s'étendait jusque sur les contrées voisines, ne saurait être comparé à ce patronage universel que saint Joseph exerce sur toute l'Eglise. J'ai dit : patronage universel. Les autres saints, en effet, voient d'ordinaire limiter la puissance de leur intercession à certaines causes, à certaines nécessités des âmes qui les implorent; ils se montrent de préférence les protecteurs de telle ou telle catégorie de chrétiens, de telle ou telle Eglise, de telle ou telle contrée. La puissance de saint Joseph est illimitée. Patron des époux, le saint patriarche l'est également des vierges; et si les ouvriers, accoutumés aux durs labeurs, peuvent se recommander de lui, les princes et les grands sont aussi accueillis avec faveur par le noble descendant de David. Saint Joseph n'excepte personne du bienfaisant patronage que Dieu lui a confié et que lui reconnaît l'Eglise.

Et pourtant l'on a dit, et il nous semble avec beaucoup de raison, qu'il montre un amour de prédilection pour la famille, la jeunesse, la classe ouvrière. Aussi bien, sa mission providentielle à cette heure n'est-elle pas de protéger d'une manière particulière, contre des ennemis nombreux et puissants, ces trois éléments principaux de la société chrétienne? — J'ajouterai que saint Joseph n'entoure pas d'un moindre amour de préférence la vie religieuse et les âmes généreuses qui en font profession. Il est l'appui et le soutien le plus ferme, lui le persécuté et l'exilé, de ceux que le monde poursuit de sa haine et de ses attaques incessantes.

Dieu a consacré cette glorieuse mission par des bienfaits, par des grâces signalées et sans nombre. Il s'est plu, par ces preuves multiples de sa miséricordieuse intervention, à recommander à la confiance du peuple chrétien la dévotion au grand Patriarche, comme un moyen efficace de salut dans les temps troublés où nous vivons.

Confiez-vous donc, mes frères, avec une pleine assurance, et confiez tous vos intérêts les plus chers à saint Joseph, comme au protecteur spécial que Dieu vous a donné. Consacrez-lui vos familles, pour qu'il appelle sur elles les bénédictions célestes qui les rendent fortes et prospères. Consacrez-lui l'enfance et la jeunesse, afin qu'il les preserve des dangers et qu'il soit leur guide dans les difficiles sentiers de la vertu. Recommandez à son cœur paternel la classe ouvrière, qu'il l'aide par sa précieuse assistance à résister aux perfides conseils, aux fallacieuses promesses, qu'il la garde des entreprises funestes, qu'il lui obtienne foi, amour du travail, justice, honnêteté, qu'il bénisse et fasse fructifier ses rudes labeurs, et lui procure par là les satisfactions auxquelles elle a droit. Enfin priez-le en faveur des ordres religieux, afin qu'ils puissent en paix, à l'abri des hostilités des impies, poursuivre leur ministère de dévouement et de sacrifice, pour le plus grand bien et le salut du peuple chrétien.

O glorieux saint Joseph, nous vous en conjurons, étendez votre bienfaisante protection, votre précieux patronage sur tous les membres de l'Eglise! Ils sont vos enfants, prenez en main leur cause, assistez-les, sauvez-les. A travers les mille et mille dangers auxquels ils sont exposés au milieu d'un monde mauvais et pervers, conduisez-les toujours dans cette voie parfaite, voie de la



vertu et de la sainteté, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la vraie patrie, au séjour du repos, de la paix et du bonheur sans fin. C'est de votre assistance et de la grâce de Dieu qu'ils attendent d'y entrer. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Troisième dimanche après Pâques. — Jésus met en opposition la tristesse des apôtres avec la joie du monde

#### OPPOSITION ENTRE LE MONDE ET JÉSUS-CHRIST

*Flebitis vos, mundus  
autem gaudebit.*

Vous pleurez, mais le monde se réjouira.

*Objection.* — Il y a du bien et du mal dans tous les hommes : il n'y a donc pas d'opposition bien tranchée entre le monde et Jésus-Christ.

*Réponse.* — L'opposition est absolue dans les principes. Saint Augustin enseigne qu'il y a deux cités dans le monde : la cité de Dieu et la cité du démon. « Ce sont deux amours qui les ont construites : l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, a bâti la cité du démon ; l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi, celle de Dieu. » (*Cité de Dieu*, xv).

*Objection.* — On peut s'aimer soi-même sans haïr Dieu.

*Réponse.* — Le mondain abuse des créatures jusqu'à les ériger en rivales du Créateur. Or Dieu s'est appelé lui-même « le Dieu jaloux. » Il est donc impossible d'adorer Dieu comme on le doit, si l'on se fait une idole de soi-même ou des créatures.

*Objection.* — La guerre entre le monde et l'Eglise nous fatigue et nous scandalise. Ne pourrait-on pas rencontrer un terrain commun où l'accord se ferait ?

*Réponse.* — L'accord ne pourrait se faire que si le monde consentait à abandonner ses idoles et ses pratiques païennes pour revenir au vrai Dieu ; mais alors il ne serait plus le monde. Il y a des âmes en apparence bien intentionnées qui désireraient que l'Eglise fût moins intolérante à l'égard du monde et de la vie mondaine. A leur sens on pourrait tout concilier : les pratiques de la vie chrétienne et les exigences de la vie mondaine ; l'amour de Dieu et l'amour des créatures ; les romans et les livres de piété ; les théâtres et les églises ; les communions du matin et les danses du soir ; les joies du ciel et les ivresses de la terre. Que d'âmes on gagnerait par ce beau traité d'alliance, et comme le monde aimerait l'Eglise, si elle consentait enfin à se dépouiller de cette morale étroite, exagérée, et tout à fait inopportune à notre époque ! Ainsi s'expriment ces âmes tout à la fois pieuses et libérales ; et au fond, cette théorie de la conciliation entre le monde et l'Eglise est adoptée dans la pratique par un grand nombre de chrétiens et de chrétiennes des temps présents. Mais il ne s'agit pas de savoir si le monde s'arrangerait bien de ce traité d'alliance ; il s'agit de savoir si Dieu peut l'accepter. Or c'est à ces âmes chrétiennes qui veulent concilier dans leur

cœur ces deux amours inconciliables, l'amour du Christ et l'amour du monde, que s'adresse ce reproche sanglant de l'apôtre saint Jacques : « O âme adultère ! ne sais-tu pas que l'amour de ce monde, c'est l'inimitié de Dieu ? Oui, quiconque veut être ami de ce monde, devient fatalement ennemi de Dieu. »

*Objection.* — L'Eglise pourrait faire assez de concessions au monde pour que le monde ne la déteste pas, ou pour qu'il la déteste moins.

*Réponse.* — La haine du monde contre l'Eglise est une haine implacable et immuable, parce que c'est une haine satanique. Ecrivain à l'un de ses amis, un haut carbonaro italien se plaignait ainsi de la pétulance des francs-maçons français : « A tout ce bruit, préférons une bonne haine froide. » L'homme par lui seul n'est pas capable de tant haïr ; une pareille haine doit participer à la haine satanique, opposée à toute conciliation avec Dieu.

*Objection.* — Les catholiques font le diable trop noir ; écoutez plutôt ces paroles d'un écrivain célèbre de notre siècle : « De tous les êtres autrefois maudits que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné au progrès des lumières... Le moyen âge, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir laid, méchant, torturé... Milton comprit enfin ce pauvre calomnié ; il commença la métamorphose que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond en réhabilitations de toutes sortes, ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. »

*Réponse.* — Cette réhabilitation de Satan est une preuve de l'opposition nécessaire qui existe entre le monde et Jésus-Christ. Satan nous est représenté par la Sainte Ecriture comme un ange maudit, plein de haine contre Dieu et de jalousie contre l'homme, ne s'adoucissant jamais et obstiné dans le mal. Quel accord pouvons-nous conclure avec notre ennemi le plus perfide, le plus malfaisant, le plus irréconciliable ?

*Objection.* — Jésus-Christ est venu sur la terre pour sauver tous les hommes, il n'a jamais maudit personne.

*Réponse.* — L'Evangile nous fait assister au duel le plus implacable que l'histoire ait enregistré, le duel du Christ avec le monde : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. » Le caractère de l'opposition qui divise le monde et Jésus-Christ apparaît dans l'esprit essentiellement hostile qui les anime, dans le royaume qu'ils veulent fonder, dans le genre de vie qu'ils imposent à leurs sectateurs, dans les anathèmes qu'ils se lancent, dans les combats qu'ils se livrent. Après avoir contemplé cette grande lutte à la lumière évangélique, tout homme sincère reconnaîtra qu'entre Jésus et le monde il n'y a ni paix, ni transaction possible. Cette haine du monde contre Jésus-Christ s'étend à ses disciples : « Opprimons le juste, disent les mondains dans le livre de la Sagesse. Que notre force soit la loi de la justice ; car ce qui est faible n'est bon à rien. Faisons tomber le juste dans nos pièges, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à notre manière de vivre, qu'il nous reproche les violations de la loi, et qu'il nous déshonore en décriant les fautes de notre conduite. »

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

### XXVIII

#### RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST (*sa vérité*)

*Surrexit Dominus vere.*

Le Seigneur est vraiment ressuscité.  
(Luc, xxiv, 34).

Nous l'avons dit : la résurrection de Jésus-Christ était nécessaire ; ajoutons qu'elle ne s'est pas fait attendre. Si depuis trois semaines nous chantons l'*Alleluia* avec la Sainte Eglise, c'est que comme elle nous savons de science certaine que Jésus-Christ est ressuscité. — Pour nous prouver que, sur ce point comme sur tout autre, notre foi est raisonnable, *rationabile obsequium*, comme dit saint Paul, démontrons-nous à nous-mêmes, comme nous le ferions à un incroyant, la vérité de ce miracle évangélique. Pour cela nous établirons trois faits essentiels : Jésus-Christ est véritablement mort ; son corps est sorti miraculeusement du tombeau, et cela n'a pu se faire que par la résurrection ; cette résurrection est établie par des témoignages irréfutables.

### I

Jésus-Christ est véritablement mort. — Quand on considère la longueur et la variété des tourments qu'il a soufferts, la violence de la flagellation, ses chutes sous le poids de sa croix, les douleurs si vives du crucifiement, une chose paraît surprenante : c'est qu'il ait encore pu vivre trois heures sur la croix. Pour s'assurer de sa mort, un soldat lui perce le cœur ; et Pilate ne permet de détacher le corps de la croix qu'après avoir reçu du centurion l'assurance qu'il est mort. Descendu de la croix, le corps fut embaumé, opération qui aurait suffoqué Jésus s'il eût encore été vivant. Enfin, les Juifs étaient si sûrs de sa mort et si certains d'avoir auprès d'eux seulement un cadavre impuissant, qu'ils n'avaient qu'un souci, celui de le conserver dans le creux du rocher qui lui servait de sépulcre assez longtemps pour prouver la fausseté de la prédiction du Sauveur : « Je ressusciterai dans trois jours. » C'est pourquoi, après avoir scellé soigneusement la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre, ils ont soin de placer des soldats pour le garder.

### II

Cependant ce corps mort, déposé le vendredi soir dans un tombeau scellé et si bien gardé, ne s'y trouve plus le dimanche matin. Qu'est-il devenu ? Tout d'abord quelques-uns des gardes accourus à la ville ont raconté le tremblement de terre et l'apparition d'un ange vêtu de blanc et brillant comme l'éclair. D'après eux, cet ange a renversé la pierre du sépulcre et a dit à Marie-Madeleine que Jésus est ressuscité. Un peu plus tard, ces mêmes gardes disent au contraire que les disciples sont venus enlever le corps pendant qu'ils dormaient. Quoiqu'il en soit, ils ont menti. Est-ce dans la première ou dans la seconde version ? C'est très certainement dans la seconde. — S'ils dormaient, comment savent-ils que ce sont les disciples qui ont enlevé le corps ? Et puis, si ceux-ci ont enlevé le corps, comment ont-ils pu venir en nombre ôter l'énorme pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, emporter le corps embaumé avec cent livres d'aromates, mettre toutes choses en ordre de façon qu'on trouve les linceuls pliés avec soin, comment ont-ils pu faire tout cela sans réveiller

les gardes ? Ils étaient donc devenus bien adroits et surtout bien braves, ces disciples qui avaient tous abandonné leur maître dans sa passion ? Et c'est au moment où la mort de Jésus, sans espoir de leur part et sans apparence de résurrection, devait dissiper leurs dernières illusions, qu'ils auraient donné cette preuve d'extrême dévouement à celui qui désormais ne pouvait être à leurs yeux, comme aux yeux de tous, qu'un imposteur ? — Cela ne supporte pas l'examen.

### III

Cette explication n'a du reste reçu aucun accueil même parmi les Juifs ; et lorsque cinquante jours après, saint Pierre prêche aux foules ce Jésus ressuscité dont le tombeau glorieux est là tout près d'eux, huit mille hommes se convertissent et ajoutent foi à son témoignage, qu'il eût été si facile de récuser, s'il eût été faux. Lorsque le même saint Pierre est arrêté et conduit devant les princes des prêtres, il affirme devant eux la résurrection de Jésus-Christ ; on ne le contredit pas ; on se contente de lui défendre de parler et d'enseigner au nom de Jésus. Pierre leur réplique : « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu. » — Et de fait, pendant quarante jours, les apôtres avaient vu et touché Jésus vivant ; ils avaient conversé, bu et mangé avec lui comme avant sa mort ; au nombre de cent-vingt, ses disciples l'avaient vu s'élever au ciel dans sa très sainte humanité. — Quoi de plus ? N'étaient-ils pas autorisés à dire comme saint Jean dans sa première épître : « Ce Verbe de vie que nous vous prêchons, nous l'avons touché de nos mains, nous l'avons vu, nous l'avons entendu » ?

Et voilà pourquoi, mes enfants, depuis plus de 1800 ans l'Eglise chante : Il est ressuscité comme il l'a dit, *Alleluia, resurrexit sicut dixit, Alleluia*.

## MOIS DE MARIE

### Vie de la Sainte Vierge

### L

#### MARIE ET SAINT PIERRE

L'action de Marie ne se borne pas à élever des vierges chrétiennes, à prendre ces filles de Jérusalem, imparfaites, manquant de zèle, douées d'un cœur accessible à la pitié, mais facilement oubliées et croyant avoir rempli tout leur devoir quand elles ont exhalé des plaintes aussi sincères que stériles, à leur inculquer le sens puissant de la justice et de la bonté, à caresser les petits enfants comme faisait le Sauveur, à leur raconter les histoires touchantes de la fuite en Egypte et du séjour à Nazareth. Sans doute, cette action intime est admirablement douce et féconde, et c'est une jouissance pour nous d'arrêter notre pensée, notre attention émues sur cette époque plus calme de la vie de notre mère. Nous la suivons dans les rues de Jérusalem, entourée d'hommages, universellement vénérée, accompagnée des saintes femmes qui recueillent toutes ses paroles, et demeurent ravies de sa présence, de ses entretiens, de ce rayonnement divin qui forme autour d'elle comme une auréole de grâce, de lumière et de suavité. Qu'il faisait bon vivre auprès d'elle ! Heureux ceux qui purent, comme saint Denis, l'approcher, la contempler et baiser la trace de ses pas !



Cependant cette action intime ne pouvait suffire à son ardeur apostolique. Jésus lui avait assigné une autre mission plus universelle, quand du haut de la croix il lui avait dit en lui montrant saint Jean : « Femme, voilà votre fils ! » Par la vertu de cette parole, aussitôt son cœur transpercé s'élargit par ses blessures mêmes qui le dilatent, ses entrailles s'émeuvent d'une nouvelle et immense maternité. Ce n'est pas seulement saint Jean qui est devenu son fils, c'est tout homme venant en ce monde et qui est éclairé par la lumière du Verbe ; c'est particulièrement Pierre, le chef de cette Eglise de Jésus-Christ dont elle se sent la mère par l'investiture de son Fils, et par le droit de la douleur. Elle avait aimé saint Pierre *avant* la mort de Jésus-Christ, elle l'aima plus vivement encore, plus maternellement *après* le départ de Jésus pour le ciel.

I. Une belle âme que saint Pierre, candide, spontanée, généreuse ; c'est pourquoi Marie l'aima aussitôt dès qu'André l'eut présenté à Jésus. On sait qu'André et Jean étaient les disciples de saint Jean-Baptiste, et comment celui-ci un jour leur dit, en leur montrant le Sauveur : « Voici l'agneau de Dieu ! » L'agneau de Dieu ! Que de fois dans ses discours le saint Précurseur les en avait entretenus ! « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas, » répétait-il aux foules qui lui demandaient s'il était le Messie. Or ce sublime, ce divin Inconnu, ils le connaissaient maintenant, ils avaient même demeuré toute une journée avec lui. Mais leur bonheur n'est pas égoïste. Aussitôt André songe à le faire partager à son frère ; il cherche Simon pour lui annoncer la grande nouvelle, et quand il le rencontre, ne se contenant point de joie, il lui crie : « Nous avons trouvé le Messie ! » *Invenimus Messiam*. Et sur-le-champ il le conduit à Jésus.

Pierre n'hésite point à le suivre ; le fond de sa nature, dit saint Chrysostome, c'est l'obéissance et la bonne volonté. Il accourt. Qu'elle doit être saisissante, cette première entrevue ! Pierre n'appartient pas à une famille opulente ni distinguée, quoiqu'il remonte directement à Siméon, fils de Jacob. Moins riche même que les fils de Zébédée, qui paraissent être propriétaires de leur barque, qui ont à leur service plusieurs mercenaires (Marc, I, 20), Pierre n'a pour toute fortune que ses bras robustes, ses fortes et franches qualités, sa pure et laborieuse jeunesse. Il se présente donc devant Jésus qui le regarde longuement, *intuitus autem eum*, lit dans ses yeux clairs et limpides, dans son âme droite qui se révèle sur son visage ouvert, dans sa pensée qui cherche la vérité, dans ses désirs qui se portent vers le plus grand, et le Sauveur qui dès longtemps l'a destiné à servir ses adorables desseins, à gouverner son Eglise, s'émeut de le voir, car il l'aima comme celui qui continuera son œuvre, sa personne ; et sur-le-champ il le choisit, il fixe sa vocation : « Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Pierre. » (Jean, I, 42).

Qui donc, s'écrie saint Cyrille, a dit à Jésus que le père de Simon se nommait Jean, et pourquoi cette révélation, sinon pour montrer à Pierre que celui qui lui parle ainsi avec tant de tendresse et d'autorité, c'est le fils de Dieu ? Ah ! si dès cette heure Jésus lui avait posé la question qu'il lui fit dans les plaines de Césarée de Philippe : « Qui dis-tu que je suis ? » nul doute que Pierre ne se fût levé aussitôt et ne lui eût répondu déjà, dans l'élan ravi de son âme ardente : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant ! »

Il est sûr que Jésus raconta à sa sainte Mère et cette scène où il avait prononcé la parole décisive pour l'avenir, et ses desseins pour fonder son Eglise, et les espérances qu'il plaçait sur la tête et sur le cœur de ce nouveau venu, dont son divin

regard avait pénétré l'âme fidèle et enthousiaste. Elle s'attacha donc à Pierre plus qu'à tout autre disciple. Il n'est point de la famille comme Jacques et Jean, il ne lui est pas uni par les liens du sang, il ne possède ni titres de noblesse, ni argent, mais il est à ses yeux plus grand, plus noble que tous. N'est-il pas le chef de cette grande famille qui sera l'Eglise ? Un jour, il en sera, lui, le père ; elle, la mère. Qu'est-ce que les liens du sang, à côté de cette union éminente des prérogatives communes ? Aussi ne perd-elle point de vue celui que Jésus a daigné « regarder, » et qu'il a prédestiné à devenir la pierre indestructible sur laquelle il bâtira son Eglise.

Elle suit, attentive, les progrès de son éducation et de sa vertu. Jusqu'ici il se montre droit et dévoué, mais cette ardeur tiendra-t-elle dans l'épreuve ? Cette exaltation sincère sera-t-elle durable, est-elle exempte de cette présomption qui rend fragiles à l'heure du devoir les caractères les plus énergiques ? Un jour, Jésus monte sur la barque de Simon, à qui il ordonne de jeter des filets. Simon lui dit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris. Cependant, sur votre parole je les jeterai. » Et quand il les lève, il tire une telle quantité de poissons qu'il faut les deux barques de Jacques et de Jean pour contenir toute la pêche. Alors l'apôtre, comprenant qu'il ne mérite point d'être le témoin et l'objet d'un tel miracle, se jette à genoux devant le Sauveur en lui disant : « Eloignez-vous de moi, car je suis un homme pécheur ! » Il était saisi de stupeur et de crainte, et ce qui dominait en lui c'était le sentiment profond de sa petitesse et de son indignité. Cette obéissance prompte, puis cette humilité sincère reçoivent aussitôt leur récompense. Devant les deux frères, « ses compagnons, » Jésus lui dit : « Ne crains point. Désormais tu seras pêcheur d'hommes. »

Les trois jeunes gens abandonnent tout et le suivent. (Luc, v).

Marie est heureuse, alors. Pierre est ardent, mais docile ; généreux et hardi, mais humble ; elle s'émerveille de ses progrès rapides, elle en rend grâce à Dieu, et quand elle apprend son affirmation courageuse auprès de Césarée, son sublime acte de foi en la divinité du Sauveur, elle l'aima davantage encore pour sa haute vertu, elle lui est reconnaissante pour ses convictions hautement professées et pour l'exemple hautement donné. Car il était le seul à croire que Jésus était vraiment le fils de Dieu : « les parents du Sauveur ne croyaient pas en lui, » dit avec tristesse saint Jean, *neque enim fratres ejus credebant in eum*. (Jean, VII, 5). Mais Pierre avait parlé ; quoiqu'il ne fût alors confirmé ni dans l'enseignement, ni dans l'infailibilité, ni dans la conduite, déjà cependant sa parole revêtait une grande autorité. Jésus-Christ d'ailleurs a récompensé sa foi sur-le-champ comme il avait récompensé son humilité ; le pêcheur d'hommes mérite d'entendre ces paroles souveraines que les siècles confirmeront jusqu'à la fin des temps : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévauront pas contre elle, et je te donnerai les clefs du royaume de cieux !... » (Matth., XVI, 13).

L'éducation de Pierre est achevée, sous le regard de Marie. Il est l'homme de foi, l'homme de toutes les droitures et de toutes les générosités. Il est humble, mais il garde en lui-même une confiance exagérée. N'avait-il pas été l'objet de toutes les faveurs ? Jésus ne l'avait-il pas associé même aux joies du Thabor ? Partout le premier, constitué dans la plus haute dignité, habitué à dire hardiment sa pensée, à être consulté, écouté, cependant il n'a jamais failli. Quand le Sauveur veut lui



laver les pieds : « Quoi ! Seigneur, s'écrie-t-il, vous feriez cela ! Jamais ! » C'est son humilité profonde qui lui inspire ce refus plein de délicatesse. Jésus insiste, il se soumet aussitôt de bonne obéissance et de bonne humeur.

Cependant il restait chez lui quelque orgueil caché, cette incurable présomption qui avait besoin pour disparaître d'une éclatante leçon. C'est en vain qu'à la Cène Jésus l'avertit : « Pierre, avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois ! » il proteste avec un accent où perce quelque défiance pour les autres. « Quand même tous vous renonceraient, moi je ne vous renoncerais jamais ! » Sa conduite courageuse au jardin des Oliviers, son épée fièrement dégainée et teinte de sang, achèvent d'exalter ses sentiments d'amour-propre, et lui qui certainement se fût fait tuer aux pieds de son maître par les hommes armés qui accompagnaient Judas, il succombe misérablement à la voix d'une servante.

Soudain son regard se croise avec le regard de Jésus, chargé de reproches, mais où brillait pourtant la compassion. Car Pierre l'aime toujours, dans son cœur ; et ses paroles, c'est la peur qui les lui a arrachées, cette peur inexplicable qui étreint même les plus vaillants. Aussitôt il sort et pleure amèrement. Jusqu'au jour de la Résurrection il n'osera reparaitre, tant il a honte de lui-même.

Il a honte surtout quand il pense à la sainte Vierge. Comment affronter sa présence après une pareille lâcheté, lui qui, avant l'action, annonçait tant d'héroïsme ? Que pensait-elle de lui maintenant ? Comment pourrait-elle encore l'accueillir, l'aimer encore, après cette faute qui changerait pour jamais ses yeux coupables en deux sources de larmes ? Oh ! ne plus être aimé d'elle ! Il ne pouvait supporter cette idée. Elle ne le haïrait point, elle qui ne haïssait personne, mais elle ne l'estimerait plus, il lui deviendrait indifférent et à bon droit !

Non, bien qu'elle n'eût jamais éprouvé ce qu'est l'humaine faiblesse, elle sait pourtant de quelle lâcheté, inconscience souvent, l'homme est pétri. Est-ce que Jésus n'a point pardonné à Pierre ? Est-ce qu'il n'a pas légué à Marie son cœur, agrandi en miséricorde par la transfixion du Calvaire ? Non, elle ne hait point l'apôtre renégat, à qui sa chute apprendra du moins la patience, la compassion, la longanimité inlassable pour les pauvres pécheurs, pour tous ceux qui errent, hésitent ou tombent. O heureuse chute, est-on tenté de s'écrier, qui a appris aux chefs de l'Eglise avec quelle tendresse, quelles miséricordieuses lenteurs ils doivent panser les plaies des malheureux dont la fragilité humaine a trahi l'intelligence, la doctrine, parfois la meilleure volonté !

D'ailleurs, Jésus-Christ lui-même s'est chargé de punir, puis de réhabiliter saint Pierre. Le soir de la Cène il lui avait dit : « Simon, Simon, voilà que Satan vous a demandés pour vous cribler comme du froment. Mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Quand tu seras converti, affermis tes frères. » (Luc, xxii, 34). L'apôtre alors ne savait guère quelle tourmente prochaine l'attendait. Tous avaient été passés au crible, et tous étaient tombés avec l'ivraie. Lui-même qui se croyait si ferme avait misérablement failli. Maintenant il était « converti, » un regard de Jésus avait produit ce changement. A lui désormais de soutenir les autres. Mais comment oserait-il leur commander ? Quelle autorité avait-il gardée sur eux ? Qui lui obéirait ?

C'est pourquoi sur les bords du lac de Tibériade, là même où Jésus l'avait appelé « à devenir pêcheur d'hommes, » il lui demande par trois fois : « Pierre, m'aimes-tu plus que les autres ? » Tout

d'abord l'amour de l'apôtre éclate en tendresse ; puis cette triple interrogation « M'aimes-tu ? » qui lui remémore sa triple défaillance « Je ne le connais pas, » le consterne et mêle à ses cris d'amour des cris de douleur et de repentir : « Seigneur, vous savez tout ! vous savez bien que je vous aime ! » Comment cette parole, la plus belle, la plus suave qui ait jamais été prononcée sous le ciel, plus pénétrante même que celle de l'enfant prodigue, n'aurait-elle pas rendu à son âme régénérée dans l'amour toutes les splendeurs de l'innocence et toutes les grâces du pardon ? Aussi Jésus le relève aux yeux de ses apôtres : « Fais paître mes agneaux, fais paître mes brebis ! » Jamais saint Pierre ne nous apparaît plus grand, plus admirable de sincérité, de droiture et d'humble confusion. Nous sommes frappés, saisis par ce repentir, cette pure et radieuse affection, cette noblesse de caractère. Nous l'aimions, nous disions : « Quelle belle âme, quelle générosité, quelle franchise, quel élan ! » Maintenant nous ajoutons : « Comme sa vertu a trouvé dans l'explosion de sa charité et de son humilité son couronnement parfait ! »

Comment alors Marie n'aimerait-elle pas plus vivement qu'elle ne l'a jamais fait, l'apôtre ainsi transfiguré par le pardon, ainsi aimé et célébré par son divin Fils !

II. Aussi quand elle redescend la montagne des Oliviers, après avoir suivi longtemps avec un incroyable déchirement de cœur Jésus qui monte au ciel, ses yeux, ses pas, son âme s'attache à Pierre, le continuateur de l'œuvre divine, la personification même du Sauveur, son représentant ici-bas, le chef de cette Eglise bien-aimée qu'il a acquise au prix de son sang. Elle l'aime comme elle aimait Jésus. Le passé est oublié, elle ne veut plus se souvenir d'un moment de faiblesse, qui a été si utile à Pierre, qui sera si précieux pour l'Eglise durant le cours des siècles, si instructif pour les âmes trop confiantes en elles-mêmes. Pierre a grandi même dans son estime, car l'amour a tout purifié, et la première elle veut donner l'exemple de l'obéissance.

Elle préside bien la retraite des apôtres au Cénacle, mais à peine ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'elle rentre dans l'ombre, laissant Pierre parler, agir, faire des miracles, et ne revendiquant pour elle-même que le devoir d'être la meilleure paroissienne.

Comme elle se réjouit des merveilles qu'elle entend raconter de lui ! A la voix de l'apôtre trois mille hommes se convertissent d'abord, le nom de Jésus est bien glorifié, proclamé. Pierre dit au paralytique : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » (Act. iii, 6). Traduit devant le Sanhédrin pour ce bienfait, il y établit la doctrine et y fait ressortir la vertu du nom de Jésus : « Il n'est pas sous le ciel d'autre nom qui puisse nous sauver ! » (Act. iv, 12). Comme ce nom de Jésus fait palpiter de joie et d'amour le cœur de Marie ! Aussi, à mesure que Pierre poursuit ses conquêtes d'âmes, elle éprouve pour lui une affection plus grande, une vénération plus profonde, car il établit avec tant de fruit et une protection du ciel si visible l'œuvre du Sauveur que son ombre même guérit les infirmes. (Act. v, 15).

Avec quelle vaillance d'ailleurs il a confessé Jésus-Christ ! « Jugez vous-mêmes devant Dieu, s'il est juste de vous écouter plutôt que Dieu. Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu ! » (Act. iv, 20). Maintenant il est bien effacé, ce malheureux reniement, que Pierre pourtant pleure toujours, qu'il pleurera toute sa vie.



Marie soutient le prince des apôtres de ses conseils. Qu'il lui reste à apprendre, que de préjugés à dépouiller pour qu'il conduise l'Eglise naissante dans les voies régulières de la sagesse et dans les voies larges de l'amour ! Aussi prie-t-elle sans cesse pour lui, afin que Dieu répande toutes ses lumières dans cette âme de bonne volonté qui hésite encore et bronche quelquefois, dans cette âme juive qui entr'ouvre à peine aux païens la porte du salut, âme étroite que son influence, sa doctrine, ses supplications au ciel, dilateront enfin dans les vastes espaces de la charité.

C'est elle qui donne à Pierre son relief, qui ajoute à son autorité, car elle comprend bien que l'Eglise repose sur lui et non sur elle. A lui seul Jésus a dit : « Tu es le fondement sur lequel je bâtirai mon Eglise ! » Aussi ne se prévaut-elle pas de son titre de Mère du Christ pour s'imposer aux fidèles. Lui, lui seul, doit parler, commander, être écouté ; lui qui demeure, qui vivra dans ses successeurs, tandis qu'elle, sa mission achevée, disparaît.

Quand les apôtres rentrent de leurs courses apostoliques, à Jérusalem, ils viennent visiter Marie, mais ils viennent surtout « voir Pierre, » suivant le mot de saint Paul (Gal. 1, 19), « le voir, dit Bossuet, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée. » (*Discours sur l'Unité de l'Eglise*). Loin d'en concevoir quelque ombre, Marie s'en réjouit. La première, elle professe la dévotion au Pape, c'est-à-dire à Jésus-Christ qui vit dans son vicaire et parle par sa bouche.

Son affection pour saint Pierre apparaît surtout dans une circonstance où la vie même de l'Eglise court le plus grand danger. L'apôtre, après avoir évangélisé l'Asie-Mineure et établi son siège à Antioche, revient à Jérusalem au moment même où Hérode Agrippa fait mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Voyant que ce meurtre lui a concilié la faveur des Juifs, le tyran ordonne aussi d'arrêter Pierre et le jette en prison.

Le jour était choisi où celui-ci devait comparaître devant le tribunal du roi, c'est-à-dire être condamné à mort. C'est le lendemain. Les Juifs et le démon exultent, car c'en est fait de l'Eglise, privée de son chef. Pierre a prié, puis avec la confiance qui l'a soutenu lorsqu'il marchait sur les flots, il a remis son sort entre les mains de Dieu, et il dort profondément, entre deux soldats, attaché par deux chaînes, tandis qu'au dehors une escouade de gardiens armés défend la porte du cachot.

Mais l'Eglise est dans l'angoisse, des prières ardentes montent sans interruption vers Dieu pour le salut de l'apôtre (Act. xii, 5). Il ne reste plus aucun espoir humain.

Il reste les prières de Marie, car « cette oraison qui ne cesse pas, *oratio sine intermissione*, » qui pourrait s'y méprendre ! c'est celle de Marie, sa prière pour le Pape, tendre et toute-puissante. Aussi, ne craignons point : l'ange du Seigneur va descendre, envoyé par Jésus, sur les instances de la Reine des Anges.

Non seulement donc Marie est attachée à saint Pierre, elle l'aime plus que les autres apôtres, elle lui obéit, mais elle le sauve. Et ainsi continuera-t-elle jusqu'à la fin des temps à protéger le Souverain-Pontife. Mais elle veut, et c'est un devoir que nous tenons pour sacré, que nous unissions nos prières aux siennes, *oratio fiebat ab Ecclesia*, qu'à son exemple nous aimions du fond du cœur le successeur de Pierre, que nous lui obéissions sans arrière-pensée, et que sans cesse s'augmente en nous la soumission filiale à l'autorité pontificale, la dévotion au Pape.

## INSTRUCTION FAMILIÈRE POUR LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

*Protector est omnium sperantium in se.*

Joseph est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui.

Mes frères,

On répète sur tous les tons que pour « arriver » il faut des protections. Rien de plus vrai. Toujours il en a été ainsi, et tant que le monde sera monde il n'en sera jamais autrement, car on ne saurait obtenir les faveurs que de ceux qui en disposent. Aussi, comme tous s'ingénient à s'assurer « des protections ! » On ne néglige aucun degré de la hiérarchie. On adule tous les hommes en place, pour se ménager leur appui. N'allez pas croire que je veuille faire un crime à la faiblesse de s'appuyer sur la force, au petit de recourir à la bienveillance du grand. Non, c'est un besoin, et je ne condamne que les abus de part et d'autre.

Si au moins nous avions un égal empressement à recourir à nos protecteurs du Ciel ! Ils ont cependant un triple avantage sur ceux de la terre : ils sont plus puissants, ils nous obtiennent des biens d'un ordre supérieur, et enfin ils ne les accordent qu'au vrai mérite.

Glorieux patriarche, chaste époux de Marie et père nourricier de l'Enfant-Dieu, vous que le vicaire du Christ a si justement appelé « le patron principal et spécial de tout l'empire de l'Eglise militante, » faites que nous comprenions mieux que vous êtes le meilleur des protecteurs, et obtenez-nous la grâce de réaliser les conditions qui nous assurent votre appui.

### I

I. Qui n'est rien ne peut rien. Ce n'est point en bas, mais en haut qu'il nous faut chercher des protecteurs. La puissance est attachée aux honneurs. Le crédit se mesure sur l'élévation. Dans un Etat, la plus grande somme de protection se trouve en celui qui tient les rênes du gouvernement. Après lui viennent ces hommes éminents qui sont les associés de son autorité suprême ; les ministres, ses collaborateurs. Ils jouissent également d'un immense crédit ceux qui, sans prendre une part effective à la direction des affaires, ont gagné les bonnes grâces du prince et se flattent d'être ses amis. On trouve des protecteurs dans tous les rangs de la hiérarchie, mais à mesure qu'on en descend les degrés leur crédit diminue.

Mais au pouvoir de protéger, il faut ajouter le vouloir. Vous le savez si bien que vous ne vous adressez pas indistinctement à tous les grands. Et quand on vous conseille de recourir à tel personnage dont l'influence considérable assurerait le succès, vous répondez parfois : « A quoi bon frapper à la porte de cet homme ? Comme son cœur, elle est toujours fermée. » Vous avez compris qu'on a beau avoir du crédit, on n'en use au profit des autres qu'avec de la charité, du dévouement, de la générosité. Nous ne devons chercher nos protecteurs que parmi ceux qui à la puissance joignent la bonté.

II. Ces deux qualités essentielles, nous les trouvons réunies à un degré éminent dans saint Joseph.

Qui oserait contester sa puissance ? Dieu le Père l'a établi à la tête de sa maison et l'a constitué l'intendant de toutes ses possessions : *Constituit eum Dominum domus suae et principem*

*omnis possessionis suor.* Le Très Haut lui a confié ce qu'il a de plus cher au monde, son Fils et la Vierge, mère de Jésus. Joseph est donc l'homme de confiance de Dieu, le Souverain Roi n'a rien à lui refuser. Jésus-Christ, en tout égal à son Père, le pourrait-il sans manquer à la piété filiale qu'il doit à son nourricier? Sur terre il lui était soumis, *erat subditus*; et au ciel il lui désobéirait! Non; il ne se peut.

En sorte que saint Joseph est puissant de la puissance même de Dieu.

Mais qui pourrait douter de sa bonté?

Nous avons le témoignage de Dieu. Lui eût-il confié la garde de Jésus et de sa mère, s'il n'avait été le plus aimant, le plus dévoué, le plus généreux de tous les hommes? Quand lui-même n'a pas craint de le charger d'un aussi précieux dépôt, nous hésiterions à lui commettre nos plus chers intérêts temporels et spirituels, à recourir à lui dans nos difficultés, dans nos embarras, dans nos besoins, dans nos peines, dans nos épreuves! Après le cœur sacré de Jésus et le cœur immaculé de Marie, est-il un cœur comparable à celui de Joseph?

*Itæ ad Joseph.* Allons donc à lui en toute confiance, nous sommes sûrs de trouver en ce saint patriarche un puissant et dévoué protecteur.

A quelles conditions? C'est ce qu'il me reste à vous dire.

## II

I. Les grands et les puissants ne sont pas accoutumés à descendre vers les petits et les faibles pour leur offrir leurs bons offices. Ils exigent que ceux-ci implorent leur intervention; et encore ne l'accordent-ils qu'à ceux qui partagent leurs sentiments. C'est assez naturel.

Ainsi donc, quand on veut profiter de la protection de quelqu'un, on doit la demander avec humilité et avec instances. Certes on ne le sait que trop dans le monde des solliciteurs! Que de basses adulations! Que de génuflexions hypocrites! C'est à soulever de dégoût le cœur, cependant si accessible à la flatterie, de ceux qui disposent des places, des dignités, des honneurs. Quand on voit des hommes qui refusent de s'agenouiller devant Dieu ramper dans la poussière, aux pieds de leurs semblables, cela donne des nausées. Il faudrait, en tendant la main, garder un peu de la dignité humaine, et abjection pour abjection, à celle de ces vils quémendeurs je préférerais celle où m'auraient réduit les divers accidents de la vie.

La conformité à leurs sentiments, à leurs opinions, telle est la seconde condition impérieusement exigée par ceux dont nous recherchons l'appui. Vous le savez aussi bien que moi : impossible de compter sur le concours d'un personnage, si on ne partage sa manière de voir. Aucun agent de l'administration ne vous prêterait son appui si vous n'êtes un zélé défenseur du gouvernement. Insuffisamment connu, on prend sur vous de préalables informations. Vous sont-elles favorables, vous réussirez; sinon, on jettera votre demande au panier. Qui de vous ignore ce que nous apprend une expérience quotidienne? Le besoin, pour les secours à obtenir, le mérite, pour les places à conquérir, ne comptent pas; le prosélytisme pour les idées en faveur supplée à tout et rien ne le peut suppléer.

II. Pour gagner saint Joseph à notre cause, il nous suffit de lui demander sa protection avec confiance et humilité, de le prier par conséquent. La prière à Dieu et à ses saints, loin de diminuer l'homme, de l'humilier, de le déshonorer, comme certaines supplications auxquelles nous condamnons parfois nos semblables, nous ennoblit, nous élève, nous grandit. « L'homme n'est grand qu'à

genoux. » Nous sera-t-il si difficile, si pénible, si humiliant, à nous pauvres pécheurs, d'invoquer cet illustre patriarche que tant de saints n'ont cessé de prier? « Joseph, écrivait sainte Thérèse, est le père, le patron, le médecin de mon corps et de mon âme; je l'aime, je le vénère et l'honore d'une manière spéciale. Je désire vivement le voir connu, béni et invoqué par tous les chrétiens. Jamais ce patron dévoué ne m'a abandonnée en rien, et, par reconnaissance, je voudrais publier ses faveurs dans tout l'univers. J'ai obtenu ce que j'ai demandé par sa médiation et souvent mieux. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres, recevoir les mêmes secours. » Invoquons donc saint Joseph avec une confiance sans bornes.

En même temps, efforçons-nous de lui ressembler. Et comment? En pratiquant les vertus dont il nous a laissé l'exemple. Il les possédait toutes; l'Esprit-Saint lui a rendu ce témoignage : *Vir justus*. Attachons-nous particulièrement à celles qui brillent en lui d'un plus vif éclat : son humilité, sa pureté, son amour de Jésus et de Marie.

L'imitation est le moyen le plus infailible de nous rendre les saints propices. S'il est facile de les prier, il en coûte davantage de marcher sur leurs traces. La reproduction de leurs vertus exige de nous beaucoup de volonté, d'énergie, de constance, parfois des efforts surhumains. Pourraient-ils refuser leur concours à ces vaillants frères de la terre qui, à leur suite, combattent en braves? Ils aiment nécessairement ces copies vivantes d'eux-mêmes. L'imitation de Jésus-Christ nous effraie : s'il est homme, il est Dieu aussi; l'imitation de Marie nous désespère, elle est si élevée au-dessus de toutes les créatures! Saint Joseph, lui, est un simple mortel comme nous, un humble artisan qui, comme la plupart d'entre nous, a gagné son pain à la sueur de son front. En l'imitant, nous nous rendrons dignes de sa protection, qu'il ne refuse jamais à ceux qui la méritent.

S'il faut à l'homme sur la terre des patrons et des protecteurs pour mener à bien ses affaires temporelles, il lui en faut également dans le ciel pour mener à bien ses affaires spirituelles, pour arriver au suprême honneur et bonheur qui consiste dans la possession de Dieu. C'est pourquoi Dieu nous a tous confiés à des protecteurs. Dès le premier instant de notre existence, il a placé à nos côtés un ange chargé de veiller continuellement sur nous. Au jour de notre initiation à la vie surnaturelle, nous avons choisi un patron dont nous avons pris le nom. Et non seulement chaque individu, mais chaque peuple, est placé sous la tutelle d'un gardien, et sous la sauvegarde d'un patron. Je dirai plus : chaque corporation a son patron, c'est-à-dire un bienheureux qui s'est sanctifié dans la profession de ceux qu'il a mission de protéger. C'est ainsi que les cultivateurs honorent saint Isidore et saint Didier, les vignerons saint Vincent, les jardiniers saint Fiacre, les cordonniers saint Crépin, les médecins saint Luc, saint Côme et saint Damien.

Mais il est un saint dont le patronnat s'exerce sur tous les chrétiens : c'est saint Joseph, proclamé patron de l'Eglise universelle. Il a puissance et bonté pour nous protéger tous. Dieu l'a placé à la tête de sa maison, c'est-à-dire de son Eglise pour veiller sur elle, pour dispenser aux fidèles les richesses du trésor des cieux dont il a la clef. Qui que nous soyons, quelque grâce que nous ayons à demander, allons à Joseph. Ainsi soit-il!





## PANÉGYRIQUE DE SAINT GENGOULPH

(11 MAI)

*Diligentibus Deum omnia  
cooperantur in bonum.*Ceux qui aiment Dieu  
savent tirer profit de toutes  
choses. (Rom., VIII, 28.)

Ces paroles de saint Paul que l'Eglise applique aux martyrs pendant le temps pascal, me semblent, mes frères, convenir tout spécialement à votre patron saint Gengoulph. Diverses ont été les épreuves et les situations que la Providence lui ménagea pendant sa vie : il eut toujours le même zèle pour les faire servir à sa sanctification.

Vous savez qu'il est fréquent, même parmi les chrétiens, de se plaindre de son sort, afin d'excuser sa négligence. Ceux qui ont une grande fortune prétendent qu'ils ont moins de temps pour penser à Dieu que les pauvres. Peut-être ont-ils raison. Mais en attendant, ces derniers disent à leur tour qu'il est plus facile de songer à son salut quand on est délivré des soucis de l'existence. Est-on malade, on attend le retour de la santé pour s'occuper de son âme. Jouit-on d'une bonne santé, on prétend que si l'on était malade on penserait davantage à la mort. Eh ! chrétiens, ne voyez-vous pas que toutes ces plaintes sont des illusions, de mauvaises excuses à notre paresse spirituelle ? Santé ou maladie, fortune ou pauvreté, gloire ou humiliation, tout nous est envoyé par la Providence pour nous sanctifier : à nous de faire un bon usage des dons de Dieu.

C'est pour vous en convaincre que je veux vous redire aujourd'hui la vie de saint Gengoulph. Il a su profiter pour son bien spirituel de toutes les situations où il se trouva. J'en distingue trois principales : adolescent, il fut laissé par la mort de ses parents en possession d'une grande fortune ; jeune homme, il servit comme officier dans les armées de Pépin le Bref ; enfin, rentré dans son foyer il fut abreuvé d'amertume par une épouse indigne qui se vengea de ses reproches comme Hérodiade s'était vengée de ceux de Jean-Baptiste. En toutes ces situations, Gengoulph travailla avec le même zèle à devenir un saint.

## I

Il était né au duché de Bourgogne, dans le diocèse de Langres, vers l'an 730, d'une famille noble et fortunée. Un de ses aïeux avait été au siècle précédent honoré de la confiance de Clotaire III, roi de Neustrie ; ses parents possédaient plusieurs fiefs, dont le principal était celui de Varennes. Ceux-ci se préoccupèrent avant tout d'assurer à leur fils la véritable richesse, celle de la foi et de la vertu chrétiennes. Leurs efforts furent bien récompensés : quand Dieu les rappela à lui prématurément, la piété de leur enfant adoucit beaucoup pour eux le regret de le quitter.

Le voilà donc vers sa dix-huitième année libre de sa personne et en possession de grandes richesses. Vous savez, mes frères, s'il est facile d'abuser de ces trois choses, surtout quand elles sont réunies : la jeunesse, l'indépendance, la fortune. A voir le mauvais usage qu'on en fait souvent, un chrétien serait tenté de maudire ces biens si estimés du monde. Ce serait à tort pourtant. En réalité, ces choses ne sont ni des biens ni des maux ; tout dépend de la manière d'en user. Apprenez de saint Gengoulph quelle est la bonne manière.

Sa jeunesse, il la conserva pure et intégrée. Avez-vous jamais réfléchi, mes frères, comment Dieu, qui daigne disputer nos âmes au démon pendant toute notre vie, est surtout jaloux de posséder notre jeunesse ? « Souvenez-vous, nous dit-il dans l'Ecriture, souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse. » (Eccle. XII, 1). C'est que la jeunesse forme les prémices de la vie, c'est qu'à cet âge on aime avec un cœur plus ardent et plus pur, c'est qu'enfin la route suivie par le jeune homme est généralement celle où il marche quand il est devenu vieux. Jeunes gens qui m'entendez, souvenez-vous, comme l'a fait votre patron, que si tout passe et la jeunesse plus vite que le reste, il est une chose qui ne passe pas : l'usage qu'on en a fait.

Sa liberté, saint Gengoulph n'en usa que pour se mettre, avec plus de soin encore qu'avant la mort de ses parents, sous la tutelle de Dieu. Il s'était habitué à marcher en sa présence, sans se soucier des regards des hommes. Que de fois, hélas ! ne faisons-nous pas tout le contraire ! Quand nous n'avons que Dieu pour témoin de nos actes, nous avons moins d'égards pour lui que nous n'en aurions pour le dernier des hommes. Ce n'est pas là être raisonnable, ce n'est pas là faire un bon usage de sa liberté.

Ses richesses enfin, Gengoulph les employa généreusement à bâtir des églises et à soulager les pauvres. Aussi l'auteur de sa Vie lui applique-t-il ces paroles de Job : « J'étais l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père du pauvre. » Il n'agit pas, vous le voyez, comme ce jeune homme de l'Evangile que Jésus s'était pris à aimer, qu'il avait appelé à le suivre, mais que cet appel rendit tout triste parce qu'il était riche.

Voilà, mes frères, comment saint Gengoulph fit un bon usage de sa jeunesse, de sa liberté et de ses richesses. Suivons-le maintenant à l'armée de Pépin.

## II

Les camps n'ont jamais passé pour un milieu bien favorable au développement de la vie chrétienne. La licence des mœurs y marche généralement de pair avec la rigueur de la discipline ; les mauvais exemples n'y sont guère plus rares que les mauvais propos. Dans ce milieu pourtant, saint Gengoulph sut faire de grands progrès dans la vertu. Le biographe qui écrivit sa Vie vers l'an 900, nous apprend qu'il servait également bien le Christ et le roi ; qu'avec le casque d'acier, il portait le casque invisible de la foi ; qu'avec la cuirasse extérieure dont il protégeait son corps, il avait pour défendre son cœur la cuirasse intérieure de la justice. Il n'est pas étonnant avec cela qu'il ait été remarqué de Pépin et signalé aux autres officiers de l'armée pour sa piété et sa bravoure.

Distinction bien précieuse, mes frères, d'être loué par un homme qui est lui-même digne de louanges. Vous vous souvenez de ce que fut Pépin le Bref. Fils de Charles Martel et père de Charlemagne, il fut digne de ces deux grands hommes, de ces deux grands chrétiens. C'est lui qui constitua la France protectrice et gardienne de la papauté ; il voulut tenir sa couronne du pape Zacharie ; deux fois il passa les Alpes pour défendre le successeur de ce pape, Etienne III, contre les Lombards ; à la fin de la seconde expédition, il fit don à saint Pierre des vingt-deux cités qu'il avait conquises et en déposa les clefs sur le tombeau de l'apôtre. C'est sous ce roi très chrétien que Gengoulph servit le Christ et son vicaire. Pour obtenir les éloges d'un tel roi, il fallait assurément être chrétien et être brave.

Combien l'exemple de votre patron, se sancti-

fiant au milieu des armées, est utile à rappeler aujourd'hui! Nous voyons bien rarement les jeunes gens revenir de la caserne aussi bons qu'ils étaient partis. Bon nombre d'entre eux qui étaient pieux et édifiants à leur départ, ne connaissent plus à leur retour le chemin de l'église. Est-ce la faute du milieu où ils ont vécu? Sans doute, mais c'est aussi la leur. Les paroles de saint Paul et l'exemple de saint Gengoulph ne nous apprennent-ils pas que ceux qui aiment Dieu savent tirer profit de tout? Si les épreuves découvrent la faiblesse ou la fausseté de certaines vertus, elles grandissent au contraire et fortifient les vertus véritables.

## III

Parlons maintenant de la troisième et dernière épreuve de votre saint patron. C'est à son foyer qu'il la trouva. Il avait épousé une femme d'une race aussi illustre que lui, mais qui était loin de l'égaliser en vertu. Vous connaissez, mes frères, cette lamentable histoire de David, prenant à Urie sa femme Bethsabée, et faisant tuer ce malheureux officier pour s'assurer la jouissance de son adultère larcin. L'histoire d'Urie fut celle de Gengoulph. Mais à ceux qui aiment Dieu tout devient utile : cette épreuve fit éclater sa vertu et lui procura la couronne du martyre.

Dans notre triste société, mes bien chers frères, l'adultère, bien trop fréquent, hélas! produit deux sortes d'effets opposés entre eux, mais également déplorables et écœurants : d'un côté, des sourires imbéciles et d'indignes plaisanteries ; d'un autre, des fureurs qui aboutissent au divorce et à l'homicide. C'est que la foi et le sens chrétien se sont retirés de nous, c'est qu'on ne sait plus respecter le lien conjugal, digne pourtant, comme dit saint Paul, de tous les respects.

Saint Gengoulph était chrétien, et la foi inspira sa conduite. Il savait que le modèle de l'union conjugale est celle que le Christ a contractée avec l'Eglise. Parce que son épouse avait trahi ses serments et repris injustement son cœur, il ne se crut pas le droit de l'imiter. Fidèle, il l'avait aimée ; infidèle, il en eut compassion. Effrayé des dangers que courait son âme, il fit tous ses efforts pour la détourner du crime. Tout d'abord il adressa secrètement ses prières à Dieu ; puis il s'adressa à sa femme elle-même, l'exhortant à la pénitence et lui promettant avec le pardon de Dieu le sien propre. Ces avertissements demeurèrent inutiles. Alors, ne pouvant sauver la vertu de son épouse, il voulut du moins sauver son honneur aux yeux des hommes : il quitta sa maison et se retira dans une de ses terres.

C'est là qu'il fut surpris par le complice de son épouse, qui lui perça le corps d'un coup d'épée. Mais Dieu intervint d'une manière visible en faveur de son serviteur et contre ses meurtriers. Ceux-ci furent frappés l'un et l'autre d'une maladie honteuse qui les conduisit en peu de temps au tombeau. Quant à Gengoulph, il survécut plusieurs heures à sa blessure, et put recevoir le saint Viatique avant de mourir. Bien que ce ne soit pas pour la foi, mais pour la morale du Christ qu'il ait versé son sang, il n'en a pas moins droit au nom de martyr. Il l'est au même titre que saint Jean-Baptiste, mis à mort pour avoir osé dire à un tétrarque que l'adultère n'est pas permis.

Telle fut, mes frères, la vie de votre saint patron. Vous comprenez maintenant la vérité que je formulais en commençant ce discours : les justes doivent tirer profit pour leur âme de toutes les situations par lesquelles les fait passer la divine Providence. N'oublions pas cette importante vérité. On peut se sanctifier dans tous les

états, dans toutes les conditions, au sein de la prospérité et au milieu des épreuves. N'alléguons donc jamais comme excuse de notre négligence les affaires et les embarras de la vie : cette excuse ne sera point admise par le Souverain Juge. Imitons plutôt saint Gengoulph : voyons dans tous les événements de la vie des épreuves que Dieu permet, et mettons tous nos soins à en bien profiter. Car les épreuves passeront, et la récompense sera éternelle.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## TROISIÈME PARTIE

## Moyens de salut

## I

## LA GRACE (suite)

## D

## La grâce actuelle

## 4

## Sa gratuité

— Pourriez-vous, Joseph, nous rappeler comment la grâce actuelle est nécessaire à l'homme?

— D'abord elle est nécessaire à l'accomplissement des actes salutaires requis pour le salut.

— Ensuite?

— Ensuite, elle est nécessaire aussi pour le commencement de la foi et du salut.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire pour avoir le pieux désir de croire et d'opérer le bien.

— De plus?

— De plus, sans la grâce actuelle, l'homme ne pourrait

Ni connaître toutes les vérités de l'ordre naturel,

Ni observer tous les commandements de la loi naturelle,

Ni résister aux tentations graves,

Ni parvenir à l'amour naturel de Dieu par dessus toutes choses, qui fait accomplir toute la loi.

— D'où cela vient-il?

— De ce que le péché originel a blessé et affaibli l'homme dans son intelligence et sa volonté libre.

— Une fois qu'on est justifié, on n'a peut-être plus besoin de la grâce actuelle?

— Le juste lui-même a besoin de la grâce actuelle.

— Pourquoi?

— Pour faire des actes méritoires du paradis ;  
Pour persévérer dans le bien ;  
Et surtout pour avoir la persévérance finale, ou la bonne mort.

— La grâce actuelle est nécessaire, nous avons vu pourquoi.

Maintenant je voudrais savoir si l'homme peut la mériter ;

Si elle lui est due, ou non ;

Si il y a droit, ou non ;

Si elle est donnée gratuitement, ou comme acquit d'une dette.

C'est pour l'apprendre, mes enfants, que je vais vous poser les questions suivantes.



a

Les œuvres naturelles et la grâce actuelle

— Jean a besoin de la grâce actuelle pour arriver à la justification ; dites-moi, Henri, Jean pourra-t-il par ses œuvres ou actions naturelles mériter cette grâce actuelle dont il a grand besoin ?

— Jean ne pourra pas mériter cette grâce par ses œuvres naturelles.

— Comment le savez-vous ?

+

Voix de Dieu

— D'abord par la voix de Dieu lui-même.

— La Sainte Ecriture nous enseigne que Dieu nous a aimés le premier, qu'Il nous a choisis, nous a discernés et nous a ainsi prévenus par sa grâce, de sorte qu'Il a la première part dans l'œuvre de notre salut ;

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que l'homme ne peut pas mériter cette grâce qui nous prévient.

— La raison ?

— La raison, c'est que, s'il pouvait la mériter, c'est lui qui préviendrait la grâce et qui aurait la première part à son salut : ce qui est le contraire de la vérité.

—

— Notre-Seigneur a dit :

« Personne ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire ; »

Que faut-il en conclure ?

— Il faut en conclure que l'homme ne saurait mériter la grâce actuelle qui mène à Jésus-Christ.

— Comment cela ?

— C'est que, s'il pouvait la mériter, il irait de lui-même à Jésus-Christ : ce qui n'est pas.

—

— Il est dit dans les Livres Saints que c'est la grâce qui nous justifie, et non point nos œuvres ; Que veut dire ce langage ?

— Il veut dire, en réalité, que l'homme est incapable de mériter la grâce actuelle.

— Comment l'expliquez-vous ?

— C'est que, si l'homme pouvait la mériter, il deviendrait l'artisan de sa propre justification : ce qui lui est impossible.

—

— Pourquoi l'Esprit-Saint nous dit-il, par la bouche de l'apôtre saint Paul, que l'homme est sauvé par un choix de la grâce, et non point par ses œuvres ?

— Justement pour nous montrer que l'homme est impuissant à mériter la grâce qui sauve.

+

Voix de l'Eglise

— L'Eglise nous dit par l'organe des conciles : « Que l'homme ne peut rien faire comme il faut pour le salut,

« Qu'il est même impuissant à acquérir le commencement du salut, c'est-à-dire le pieux désir de croire et de faire le bien ; »

Que faut-il en conclure, Emile ?

— Il faut en conclure que l'homme ne peut pas mériter la grâce actuelle qui conduit à la justification.

— Pourquoi ?

— Parce que, s'il pouvait la mériter, il ferait

quelque chose pour son salut, et tout au moins le commencement.

—

— Les conciles nous disent également que les mérites de l'homme ne sont pour rien du tout dans la grâce qui l'excite et l'aide à faire son salut ;

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que l'homme ne mérite point cette grâce, qui lui vient de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

+

Voix du bon sens

— Vous rappelez-vous, Lucien, ce que signifie le mot grâce ?

— Il signifie chose donnée pour rien, ou gratuitement.

— Une chose méritée ou gagnée est-elle donnée pour rien ou gratuitement ?

— Non.

— Peut-elle porter le nom de grâce ?

— Point du tout ; elle s'appellerait plutôt récompense, salaire, acquit d'une dette.

— Si la grâce pouvait être méritée, qu'en résulterait-il ?

— Il en résulterait qu'elle ne pourrait plus porter le nom de grâce.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la grâce ne peut pas être méritée, sous peine de cesser d'être la grâce.

—

— Les théologiens s'accordent à dire que le principe du mérite ne peut tomber sous le mérite, ou ne peut être mérité ;

Or la grâce est pour l'homme le principe du mérite ;

Que devez-vous en conclure ?

— C'est que la grâce ne tombe pas sous le mérite, ou ne saurait être méritée.

—

— Maintenant je voudrais savoir si un sauvageon non greffé peut rapporter des fruits excellents, au dessus de sa nature ?

— Evidemment non.

— Qu'est-ce que la grâce actuelle comparée à la nature humaine ?

— C'est un fruit excellent, un fruit divin, infiniment supérieur à notre nature.

— Si on disait que nous pouvons la mériter ?

— On commettrait une erreur bien plus grave que si on prétendait que le sauvageon non greffé peut produire de très bons fruits.

—

— Dieu n'est-il pas le maître de ses dons ?

— Dieu est certainement le maître de ses dons, qu'Il peut distribuer comme bon lui semble.

— Si l'homme pouvait mériter la grâce, qu'arriverait-il ?

— Il arriverait que Dieu lui en serait redevable.

— En sorte que ?

— En sorte que l'homme aurait le pouvoir d'imposer à Dieu une obligation à acquitter, une dette à payer.

— Est-ce que l'homme a un tel pouvoir ?

— Nullement.

— *Donc ?*

— Donc, il ne saurait mériter la grâce en question par ses œuvres ou actions naturelles.

b

Les bonnes dispositions naturelles et la grâce actuelle

— *Je vois bien que les œuvres naturelles de Jean sont incapables de lui mériter la grâce; mais ne pourrait-il point, par ses efforts et sa bonne volonté, parvenir à disposer son âme de telle façon qu'il amènerait Dieu à lui donner sa grâce, qui serait ainsi attirée par cette bonne disposition ?*

— Jean n'a point ce pouvoir-là.

— *Pourriez-vous, Georges, nous en donner quelques raisons ?*

— D'abord, si Jean avait ce pouvoir, il trouverait en lui-même le commencement du salut.

— *Or ?*

— Or nul homme ne peut avoir le commencement du salut sans la grâce de Dieu.

— *Donc ?*

— Donc Jean n'a pas le pouvoir en question.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, si Jean pouvait se disposer ainsi à la grâce, il commencerait à aller de lui-même à Notre-Seigneur sans être attiré par Dieu le Père.

— *Or ?*

— Or personne ne peut aller à Jésus-Christ s'il n'est attiré par Dieu le Père.

— *Donc ?*

— Donc Jean ne possède point le pouvoir susdit.

— *En outre ?*

— En outre, cette préparation de Jean serait une œuvre salutaire, puisqu'elle le conduirait à la grâce actuelle, pour, de là, le conduire à la grâce sanctifiante.

— *Or ?*

— Or, aucune œuvre salutaire n'est possible sans la grâce de Dieu.

— *Donc ?*

— Donc, encore une fois, le pouvoir ci-dessus fait défaut à Jean ainsi qu'à tous les hommes.

c

La prière purement naturelle et la grâce actuelle

— *Mais voici que Jean se met à prier Dieu et à lui demander instamment la grâce qui lui est nécessaire ;*

*Qu'en dites-vous, Julie ?*

— Si la prière de Jean est purement naturelle, elle ne pourra point lui mériter la grâce actuelle.

— *Pourquoi cela ?*

— Parce que si la prière purement naturelle de Jean pouvait lui mériter la grâce actuelle,

1<sup>o</sup> Jean trouverait en lui-même le commencement du salut ;

2<sup>o</sup> Jean commencerait à aller à Jésus-Christ sans être attiré par Dieu le Père ;

3<sup>o</sup> Jean ferait par lui-même une œuvre salutaire.

— *Or ?*

— Or, tout cela est impossible à l'homme.

— *Donc ?*

— Donc, la prière purement naturelle de Jean ne saurait lui mériter et obtenir la grâce actuelle.

— *Le Seigneur nous dit, par la bouche de saint Paul, que*

*« Nous ne savons pas prier comme il faut, »*

*Et que*

*« C'est l'Esprit-Saint qui prie pour nous par des gémissements inénarrables ; »*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve bien que notre prière serait, par elle-même, impuissante à nous obtenir la grâce dont nous avons besoin.

— *D'après le concile d'Orange, celui-là contredirait le prophète Isaïe et l'apôtre saint Paul, qui dirait que la grâce de Dieu peut être obtenue par l'invocation humaine ;*

*Que faut-il en conclure ?*

— C'est que la prière purement naturelle est impuissante à mériter et à obtenir la grâce de Dieu.

— *Saint Ambroise, saint Augustin, saint Prosper nous disent que, si nous prions, c'est par la grâce de Dieu qui nous porte à prier ; et ils ajoutent que c'est une grande erreur de croire que notre prière vient de nous ;*

*Qu'en résulte-t-il, Eugène ?*

— Il en résulte que nous sommes bien loin de pouvoir obtenir la grâce par nos prières naturelles, puisque sans la grâce nous ne pourrions pas même prier.

— *Puisque l'homme qui a besoin de la grâce actuelle pour arriver à la justification ne peut ni mériter cette grâce par ses œuvres naturelles ;*

*Ni l'attirer par ses bonnes dispositions naturelles ;*

*Ni l'obtenir par ses prières purement naturelles ;*

*Que devons-nous en conclure ?*

— C'est que cette grâce actuelle est un don purement gratuit de notre Père céleste.

d

L'homme non justifié et les grâces actuelles qui suivent la première

— *Jean a reçu de Dieu une grâce actuelle qui doit l'aider dans l'œuvre de la justification ;*

*Si Jean profite bien de cette grâce, il en méritera sans doute d'autres qui le conduiront au but désiré ;*

*Qu'en dites-vous, Victor ?*

— Même en faisant un bon usage de la grâce reçue, Jean ne pourra pas en mériter d'autres en justice, ou acquérir un droit strict à ces grâces qui conduisent à la justification.

— *Pourquoi ?*

— Pour la bonne raison qu'on ne peut acquérir aucun mérite ou aucun droit devant Dieu, tant qu'on est privé de la grâce sanctifiante, qui est une des conditions requises pour mériter.

— *Que faudra-t-il donc penser des autres grâces actuelles qui aideront Jean à parvenir à la justification ?*

— Elles aussi seront gratuites et dues à la bonté de notre Père qui est dans les cieux.

+

— *Pourriez-vous, Jules, nous dire dans quelle*



*intention Dieu donne à Jean une première grâce actuelle ?*

— C'est bien sûr pour le porter à en désirer et à en demander d'autres, qui l'aideront à obtenir la grâce sanctifiante.

— *Si Jean faisait un bon usage de la grâce reçue et répondait aux intentions divines, Dieu serait-il content ?*

— Oui.

— *Alors ne conviendrait-il point que Dieu vienne au secours de Jean par le don de ces autres grâces qu'il voulait lui faire désirer en lui accordant la première ?*

— Cela conviendrait.

— *Cette convenance serait-elle pour Jean un vrai mérite de justice, lui donnant un droit strict aux nouvelles grâces actuelles ?*

— Nullement.

— *Comment alors pourrait-on appeler cette sorte de mérite ?*

— Un simple mérite de convenance.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire un mérite auquel il est simplement convenable que la bonté divine daigne accorder une récompense.

— *Peut-on dire que les grâces données pour récompenser le mérite de simple convenance sont encore gratuites ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'homme n'y a pas un véritable droit, et qu'elles ne lui sont pas dues en justice.

e

L'homme justifié et la grâce actuelle

— *Jean est devenu l'ami et l'enfant de Dieu, parce qu'il a eu le bonheur de parvenir à la justification ;*

*Dites-nous, Justin, si Jean peut mériter les grâces actuelles nécessaires à sa persévérance dans le bien ?*

— Il peut les mériter d'un mérite de convenance.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que si Jean répond aux intentions divines en faisant un bon usage des grâces que Dieu lui donne pour l'aider à persévérer dans le bien, il est convenable que Dieu lui en accorde de nouvelles en récompense de sa bonne volonté.

+

— *Plusieurs prétendent que l'homme justifié peut mériter en justice les grâces actuelles lui donnant le pouvoir de persévérer dans le bien ; Que faut-il en penser, Ernest ?*

— Cela ne semble pas conforme à la vérité.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, nous avons vu plus haut que le juste ne saurait persévérer dans le bien sans une grâce spéciale du Seigneur.

— *Or ?*

— Or cette grâce spéciale semblerait inutile, si le juste pouvait mériter ainsi les secours suffisants pour la persévérance dans le bien.

— *Donc ?*

— Donc, si le juste a besoin d'une grâce spéciale,

c'est qu'il ne peut pas mériter les secours en question.

— *Une autre raison ?*

— Une autre raison, c'est que tout acte méritoire ayant sa récompense juste et équitable dans l'augmentation de la grâce sanctifiante et de la gloire, on ne voit pas pourquoi il aurait droit à une autre récompense.

— *De plus ?*

— De plus, il n'y a rien dans les dispositions et les promesses divines qui autorise à dire que l'homme juste peut mériter par un droit strict les grâces en question.

— *Enfin ?*

— Enfin, Dieu, voulant sauver tous les hommes, leur donne à tous les grâces suffisantes pour le salut, sans mérite de leur part.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que Dieu n'a pas dû donner à l'homme le pouvoir inutile de mériter des grâces qu'il accorde sans qu'on les mérite.

— *Peut-on dire, Alfred, que les grâces actuelles données au juste pour persévérer sont gratuites ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il ne les mérite pas en justice et qu'il n'y a pas un droit strict et rigoureux.

f

#### Conclusions pratiques

— *Maintenant, Paul, que doit faire le pécheur pour obtenir la première grâce actuelle ?*

— Il doit s'humilier profondément, reconnaître sa misère et son impuissance, et recourir à la protection de la sainte Vierge, des anges et des saints, les conjurant de prier pour lui et de faire valoir, en sa faveur, auprès de Dieu, les mérites infinis du divin Rédempteur.

— *Quand le pécheur a reçu la première grâce, quel est son devoir ?*

— C'est de remercier Dieu, de bien profiter de cette grâce, et de conjurer le Seigneur de lui en donner d'autres jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la justification.

— *Une fois parvenu à la justification, que devra faire cet homme retiré de l'abîme du péché ?*

— Il devra témoigner à Dieu la plus vive reconnaissance ; le supplier, chaque jour, de lui accorder abondamment tous les secours nécessaires à sa persévérance et à son progrès dans la vertu ; et bien profiter de ses grâces.

— *Si cet homme a soin de remercier, de prier et de faire acte de bonne volonté ?*

— Il obtiendra des grâces actuelles nombreuses et puissantes, qui le soutiendront et le conduiront dans le chemin du paradis, jusqu'à la persévérance finale.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## EXPLICATION DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE

### 7<sup>e</sup> Instruction

REGINA VIRTUTUM, ORA PRO NOBIS

*Benedicta tu in mulieribus.*

Vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Admirons, M. F., la sage prudence avec laquelle l'ange Gabriel remplit sa mission près de la très sainte Vierge. D'une part il devait lui annoncer le choix que Dieu avait fait d'elle pour être la mère du Sauveur; de l'autre, il devait la disposer à donner sa foi et son consentement à l'accomplissement d'un mystère aussi étonnant.

Que lui dit-il, dans ce double but, dès le commencement de son message? Il lui adresse un salut et des éloges dont la magnificence, en troublant l'humilité de cette Vierge, la disposait à admettre la possibilité de son élévation à la dignité de mère du Dieu Sauveur promis aux hommes. En effet, celle que le Seigneur fait saluer pleine de grâce, celle avec laquelle habite le Seigneur, doit croire que Dieu a sur elle les plus grands desseins; mais lorsque l'ange ajoute: « Vous êtes bénie entre toutes les femmes », ne doit-elle pas penser que Dieu veut se servir d'elle pour donner aux hommes leur Sauveur? car ce troisième éloge convient uniquement à celle qui est appelée à lever, par ce don, l'opprobre et la malédiction portée contre Eve et ses filles.

Ainsi ces trois éloges amenaient successivement Marie à la pensée et à la foi du mystère de l'Incarnation. Nous avons expliqué les deux premiers. Nous devons aujourd'hui parler du troisième.

Mais comment, M. F., vous l'expliquer dignement?

Rien ne me réjouit, mais en même temps rien ne m'effraie, dit saint Bernard, comme de parler des gloires de Marie. Louerai-je en elle la virginité? un grand nombre de vierges se présentent à sa suite. Si j'exalte son humilité, on en trouvera sans doute un petit nombre, mais enfin on en trouvera qui, instruits par son fils, sont devenus doux et humbles de cœur. Si je veux célébrer l'étendue de sa miséricorde, il y a eu aussi des hommes et même des femmes de grande miséricorde. Mais il est une chose en laquelle manifestement elle n'a point de devancière et elle n'aura pas de suivante: c'est d'avoir réuni en sa personne, les joies de la maternité divine avec les honneurs de la virginité. Voilà le privilège de Marie, il sera refusé à toute autre. Mais considérez que s'il lui est propre il rend plus difficile son éloge, car il est au-dessus de tout éloge.

D'un autre côté, poursuit ce docteur, si vous y faites bien attention, vous remarquerez que non seulement ce privilège, mais encore toutes les autres vertus qui, tout à l'heure, nous paraissaient communes à Marie et à d'autres saintes, sont en réalité d'un degré qui n'appartient qu'à cette Vierge bénie. En effet, qu'elle angélique pureté oserait se mettre en comparaison avec cette virginité qui a mérité de devenir le sanctuaire du saint Esprit et le tabernacle du Fils de Dieu? Combien grande, combien précieuse était l'humilité qu'elle ajoutait à une si grande pureté, à une conscience exempte de tout péché, à la plénitude de toutes les grâces! Quel mérite avait votre humilité, ô bienheureuse, puisqu'elle vous a rendu digne que le Seigneur mit en vous ses complaisances, que le Roi désirât jouir de votre beauté, que le parfum suave de vos vertus le fit descendre du sein éternel de son Père pour se reposer dans le vôtre!

C'est avec la magnificence du langage de saint Bernard qu'il conviendrait de poursuivre le détail des bénédictions de Marie. Comme cela m'est impossible, force vous sera, M. F., de vous contenter d'une claire explication; puisse du moins cette simple exposition vous aider à admirer des mystères que ma parole est impuissante à retracer plus dignement.

Recherchons avec ordre les titres de Marie à cet éloge: « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ».

1. Le premier, par ordre d'excellence, est celui que l'Evangile nous dépeint en ce peu de mots: *De quâ natus est Jesus qui vocatur Christus*. Marie est la mère de Jésus qui est appelé le Christ, c'est-à-dire Dieu Sauveur. Car toutes les autres bénédictions accordées à Marie procèdent de sa maternité divine; elles lui ont été conférées parce qu'elles étaient ou nécessaires ou convenables à cette dignité.

Voilà la bénédiction suréminente de Marie. Elle est un privilège si singulier, si ineffable, qu'il doit nous suffire de l'indiquer.

2. La seconde bénédiction accordée à Marie, première dans l'ordre du temps, a été son immaculée Conception. Il ne fallait pas, en effet, qu'elle fût un seul instant sous la puissance du démon, celle qui devait écraser la tête de ce serpent infernal, et commander au fils de Dieu lui-même, en qualité de mère. Oh! que ce privilège, également singulier, l'établit dans un état de sainteté supérieure non seulement à celle de toutes les autres femmes, mais même à celle de tous les hommes et de tous les anges! Tout homme est conçu dans le péché, et dans les anges eux-mêmes Dieu a trouvé des taches. Marie seule est vraiment immaculée dans son origine, immaculée dans toute sa vie. Les hommes les plus saints commettent dans le cours de leur existence au moins quelques péchés véniels: c'est une conséquence nécessaire des mauvais penchants qui sont, en nous, la suite du péché originel, et qui survivent en nous à ce péché. Mais Marie ayant été préservée du péché



originel, n'en a contracté ni la tache ni les conséquences. Son âme était affranchie de tout penchant au mal ; elle pouvait toujours répondre avec la plus parfaite fidélité aux mouvements du saint Esprit. Elle a de cette manière évité non seulement les péchés mortels, mais les plus légers péchés véniels, et la blancheur de son âme n'a jamais été ternie par la moindre imperfection.

3. La troisième bénédiction de Marie, c'est qu'elle a reçu une abondance de grâces supérieure à celle que toutes les créatures ensemble ont pu recevoir, ou recevront jamais. Cette surabondance était due à sa qualité de Mère de Dieu. Sous le rapport des grâces, Marie est donc encore bénie, non seulement entre toutes les femmes, mais encore entre tous les saints et les anges ; ceux-ci, quelque élevés qu'ils soient dans les dons de la grâce, ne les reçoivent qu'en partie et avec mesure.

4. La quatrième bénédiction de Marie, c'est d'avoir été en même temps vierge et mère. C'est particulièrement par ce privilège qu'elle est bénie entre toutes les femmes. Il lui procure en effet tout ce qui se trouve de bon dans les trois états possibles aux femmes, tout en la préservant de ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans l'un ou l'autre. En effet, les femmes sont ou vierges ou veuves ou mariées. Dans la virginité, on peut louer l'intégrité, mais en regrettant la stérilité. Dans les veuves, on loue la liberté de l'esprit, mais non la solitude, puisqu'il est écrit : Malheur à celui qui vit seul, il n'a personne pour le soutenir lorsqu'il tombe. Dans le mariage, la naissance et l'éducation des enfants est un bien, mais la perte de la virginité est un mal. Seule entre toutes les femmes, la bienheureuse Vierge a conservé la virginité sans la stérilité ; la liberté de l'esprit sans la privation d'un époux, car elle était vraiment mariée à saint Joseph ; et enfin, ce qui est plus glorieux, elle a joui de la fécondité sans offenser en rien sa pudeur virginale. Ainsi, Marie a possédé tout ce qu'il y a de bon, a évité tout ce qu'il y a de mal dans les trois états des femmes.

5. La cinquième bénédiction de Marie est une bénédiction corporelle, qui fut la conséquence de son immaculée Conception, et un apanage de sa dignité de Vierge Mère de Dieu. Marie en effet a reçu dans son corps le privilège d'échapper à la loi qui condamne les femmes à enfanter leurs fils dans la douleur, puis à subir comme tous les hommes, après la mort, la corruption du tombeau. C'est non seulement en conservant son intégrité virginale, mais encore en ressentant une grande joie dans son âme et tous ses sens, que Marie a mis au monde son fils unique, dans l'étable de Bethléem. Elle-même a révélé à sa servante sainte Brigitte qu'en cet instant, l'excès de son bonheur l'empêchait de reconnaître si elle touchait encore la terre.

Plus tard, quand Marie rendit son âme à Dieu, l'effort qui l'arracha de son corps fut produit non par la loi qui punit le péché dans tous les enfants d'Adam, mais par l'effet de l'ardent amour avec

lequel elle aspirait à se réunir à son Dieu. Déposé dans le tombeau, son corps n'y éprouva ni dissolution ni corruption ; mais, comme cela était arrivé à son Fils, il fut rendu à la vie, le troisième jour, par son âme qui s'unissant à lui de nouveau lui communiqua les qualités des corps glorieux. Alors, sans attendre le jour du jugement, Marie monta en corps et en âme au ciel où elle vit, règne, et régnera toujours, associée au bonheur, à la gloire, à la puissance de son fils.

6. La sixième bénédiction de Marie, c'est qu'étant Vierge Mère, et n'ayant pour fils sorti de son sein qu'un Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu, cependant elle a encore la gloire d'avoir enfanté spirituellement, au pied de la croix, par ses souffrances et l'adoption de son amour, la multitude des enfants des hommes. Elle est ainsi manifestement bénie entre toutes les femmes, celle que tous les hommes peuvent invoquer comme leur Mère spirituelle, celle que tous les chrétiens saluent comme la mère qui les rend à la vie, celle que tous les élus loueront éternellement au ciel comme la mère de tous les vivants.

Voilà, M. F., six bénédictions bien suffisantes pour justifier l'éloge de l'ange ; et cependant, il me reste à vous en indiquer une septième, plus glorieuse encore, parce qu'elle témoigne que non seulement Marie est bénie en vertu des privilèges dûs à sa qualité de Mère du fils de Dieu, mais par un privilège accordé au mérite de ses vertus. Nous devons d'autant plus estimer cette septième bénédiction, qu'elle nous montre Marie non plus seulement *admirable* mais *imitable*.

7. L'excellence de cette bénédiction sur toutes les autres nous est enseignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Rappelez-vous cette femme qui, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : « Heureux le sein qui vous a porté ; heureuses les mamelles qui vous ont allaité ! » Mais réfléchissez aussi à la réponse de Notre-Seigneur : « Bien plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent ! » Que dites-vous, Seigneur ? Voulez-vous diminuer l'honneur de votre mère, atténuer la grandeur de ses bénédictions ? Loin de votre piété filiale une telle pensée ; vous voulez seulement nous instruire du vrai mérite de votre Mère. Vous voulez nous apprendre en quoi elle est imitable. Vous voulez nous faire remarquer sa plus grande bénédiction ; vous voulez nous enseigner à nous-mêmes le moyen d'en obtenir une précieuse portion. En proclamant que bien plutôt heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent, c'était assez nous dire : Ne prenez pas le change sur le vrai motif du bonheur de ma mère. Elle est surtout heureuse et bénie parce que, mieux que toutes les autres créatures, elle a été fidèle à la grâce, fidèle à croire et à observer la parole de Dieu, et à me concevoir ainsi spirituellement dans son cœur, avant de me concevoir corporellement dans son chaste sein. N'était-ce pas en même temps nous donner cet avertissement : Ne vous contentez pas de jalouser inutile-

ment ma mère, dans le privilège incommensurable de sa maternité divine, mais ayez de son bonheur une utile émulation ; efforcez-vous, comme elle, d'écouter et d'observer la parole de Dieu, et selon la juste proportion due à votre fidélité, vous partagerez avec elle au ciel ses récompenses ?

O témoignage de Jésus lui-même ! qu'il est glorieux à sa mère ! qu'il est encourageant pour nous ! mais qu'à vous surtout, mes sœurs, il serve de leçon !

Ne devez-vous pas vouloir sortir de l'opprobre, vous affranchir des malédictions qu'Eve a transmises à toutes ses filles, par-dessus les malheurs qu'elle transmet à tous ses fils ? Ne devez-vous pas désirer partager les bénédictions de Marie ?

N'est-ce pas votre devoir et votre intérêt ? Votre devoir, pour répondre à votre mission ; votre intérêt, pour conquérir le bonheur que toutes vous désirez.

Votre devoir dérive de la fin pour laquelle Dieu a donné à l'homme une compagne : Faisons-lui, dit-il, une aide qui lui soit semblable. Pourquoi cette aide, sinon, avant tout, pour l'assister dans la grande, dans l'unique affaire des hommes sur la terre : la poursuite et l'acquisition du salut éternel ? Car, à quoi bon une aide, si ce n'est pas d'abord pour la réussite de cette affaire sans laquelle rien ne servirait à l'homme de gagner tout l'univers ? « Que sert à l'homme, dit Jésus-Christ, de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Or Dieu a vraiment placé le salut ou la perte des hommes aux mains de la femme. Ce décret divin apparaît, manifeste, dans l'histoire des deux femmes privilégiées envoyées par Dieu dans le monde d'une façon extraordinaire : Eve et Marie.

Eve a été infidèle à sa mission. Tentée par le démon, elle s'est laissé séduire par l'orgueil et la gourmandise ; puis, après avoir elle-même désobéi en mangeant le fruit défendu, elle le présenta à son mari, pour qu'il en mangeât avec elle. C'est ainsi qu'Eve fut la première origine du péché dans le monde, et la cause première des malheurs de tout le genre humain.

Mais Dieu, voulant sauver les hommes, suscita une seconde femme, Marie, pure et obéissante. En répondant à l'ange : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole », Marie mérita de rendre aux hommes le fruit de vie ; elle les sauva en leur donnant un rédempteur.

L'influence si différente de ces deux femmes est passée à leurs imitatrices, pour la perte ou le salut des hommes.

Les femmes imitatrices de l'impiété et de la sensualité d'Eve, les perdent, parce que, jeunes personnes, elles entraînent par leur immodestie les jeunes gens dans le mal ; épouses, elles détournent leurs époux de la voie du ciel, ou ne les y ramènent pas ; mères, elles ne forment pas leurs enfants à la piété.

Au contraire, les femmes imitatrices de Marie sauvent les hommes, parce que, jeunes filles modestes, elles retiennent les jeunes gens dans la

pureté des mœurs ; épouses dévouées, elles introduisent ou ramènent leurs époux dans le chemin du ciel, par la douce mais efficace influence de leurs prières, de leurs bons exemples, de leur infatigable charité ; mères chrétiennes, elles forment leurs enfants à la piété et à la crainte de Dieu.

J'ai donc eu raison, mes sœurs, de vous avertir que votre mission vous fait un devoir d'imiter Marie, en écoutant et en observant comme elle la parole de Dieu.

O mission glorieuse ! c'est elle qui assure la prospérité d'un peuple, quand elle est bien comprise par le plus grand nombre des femmes.

Dans notre chère patrie, si humiliée depuis quelques années dans sa gloire et sa prospérité, on recherche les causes des revers passés, et on pèse les craintes de l'avenir. Des causes, on en signale plusieurs. Pardonnez à ma franchise, c'est l'amour de la patrie qui me fait oser vous le dire : la cause première, la cause la plus efficace des abaissements de la race française, c'est la diminution des vertus chrétiennes chez les femmes. En trop grand nombre, elles sont devenues oublieuses de la pureté, de la piété et de la charité de Marie. Les hommes, à cause de cela, ont diminué, ils diminueront encore en nombre, en qualités spirituelles et morales, même en vigueur corporelle ; c'est la perte de notre nation, si bientôt les femmes ne reviennent pas à l'imitation de Marie. Mais qu'elles reprennent cette voie de bénédictions ; et en peu d'années notre chère France retrouvera le premier rang parmi toutes les nations.

Une raison patriotique, mes sœurs, vous fait donc un devoir d'imiter Marie ; je termine en vous y exhortant au nom de votre bonheur.

Eve avait espéré le conquérir, plus grand et plus facile, en écoutant la fallacieuse promesse du serpent : « Vous serez comme des dieux. » Mais que les suites de sa désobéissance ont trompé cette espérance ! La mort a détruit son immortalité ; les souffrances ont succédé aux délices ; la servitude est venue prendre la place de la liberté qu'elle convoitait. De même qu'Eve, chargée déjà des peines portées contre Adam, a dû subir encore des malédictions spéciales ; de même les femmes oublieuses des lois divines, sont souvent punies, dès cette vie, du plaisir qu'elles veulent goûter en présentant aux hommes le fruit défendu ; et Dieu se réserve, si elles demeurent dans l'impénitence, de les châtier par des peines plus terribles pendant l'Eternité. Ah ! qu'alors, mais trop tard, elles déploreront le mépris qu'elles ont fait des vertus de Marie, l'imprudences coupable avec laquelle elles sont entrées et ont persévéré dans les voies d'Eve désobéissante !

Considérez au contraire le sort si différent des jeunes personnes et des femmes vraiment chrétiennes, vraiment imitatrices de la très sainte Vierge.

Marie, pendant le cours de sa vie mortelle, a renoncé aux honneurs du monde, à la commodité



des richesses, aux plaisirs de la chair. Les joies de sa maternité divine ont été bien vite troublées par la prédiction d'un saint vieillard inspiré : « Le glaive de douleur percera votre âme. » Qui dira les souffrances de Marie au pied de la croix de son fils ? Cependant cette Vierge si éprouvée a prophétisé d'elle-même en disant : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Quelle bouche chrétienne, depuis déjà dix-neuf siècles, n'accomplit cette prophétie puisque tous les chrétiens saluent le plus ordinairement Marie en l'appelant : la bienheureuse Vierge Marie ? Voilà son bonheur, sa gloire sur la terre. Mais sa gloire, mais son bonheur au ciel, qui peut le célébrer dignement ? Tous les saints et les anges le proclameront éternellement ; elle seule saura, après Dieu, l'apprécier justement.

A la suite de Marie, ses fidèles imitatrices ont sans doute beaucoup de sacrifices à s'imposer, beaucoup d'épreuves à subir, bien des devoirs pénibles à remplir ; mais, si elles partagent les peines et les travaux de Marie, elles arrivent avec elle aux récompenses dès ici-bas ; elles sont proclamées bienheureuses, par les générations sorties d'elles, et certainement au ciel elles jouiront pendant toute l'Eternité des plus grands biens, selon cette magnifique louange du livre de la Sagesse (iv, 1-2) : « Oh ! combien est belle la race chaste, lorsqu'elle possède encore l'éclat de la vertu ! Sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes.

« On l'imite lorsqu'elle est présente, et on la regrette lorsqu'elle s'est retirée ; elle triomphe après la mort, et elle est couronnée pour jamais comme victorieuse, quand elle a remporté le prix incorruptible promis à ceux qui ont vaincu dans les combats pour la chasteté. » Ainsi soit-il.

---

### PETITE INSTRUCTION POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

---

#### L'HABITUDE DE LA COLÈRE

*Et tardus ad iram : ira enim viri justitiam Dei non operatur.*

Que tout homme soit lent à se mettre en colère ; car la colère n'accomplit point la justice de Dieu.  
(Jac. i, 19-20.)

Un des défauts les plus communs, c'est celui contre lequel veut aujourd'hui nous mettre en garde l'apôtre saint Jacques, je veux dire la colère. Personne d'entre vous, mes frères, ne me contredira, si j'avance qu'il en est bien peu qui soient exempts de ce vice aussi funeste qu'il est fréquent : la vieillesse, l'âge mûr y succombent, et l'enfance presque encore au berceau en ressent et manifeste souvent d'épouvantables accès.

Cela tient, dit-on, au caractère particulier de névrose qui distingue notre époque. Mais ne faut-il pas voir une cause plus directe encore à ce mal dans l'absence de foi, et surtout dans cette immortification générale qui laisse sans frein les passions et prétend en légitimer les débordements ?

Pour nous préserver ou nous guérir de l'habitude de la colère et de l'emportement, examinons en les suites avec l'apôtre, et recherchons les moyens propres à ce résultat.

#### I

Remarquons d'abord que l'on peut distinguer comme deux sortes de colères. L'une a sa source dans le zèle et l'émulation du bien. Elle est excitée par le spectacle des scandales, des impiétés, des crimes auxquels se livrent les hommes. Telle était celle du saint roi David ; les psaumes nous en révèlent et la cause et aussi le degré de véhémence, cette profonde horreur du mal qui éclatait en termes brûlants, empreints d'une sainte indignation. Cette colère est louable. Il est permis de s'y livrer, surtout lorsqu'ayant à reprendre des inférieurs, ou à remplir envers quelqu'un le précepte de la correction fraternelle, le mal paraît pressant, et que des représentations plus douces sont prudemment jugées devoir être inutiles. Plaise à Dieu que les chrétiens éprouvent un peu plus cette indignation vive en face des excès du mal, afin de réprimer ou du moins de flageller comme il convient tant de blasphèmes, tant d'injustices, tant de discours impies ou déshonnêtes, qui sont la honte d'une société chrétienne. Plaise à Dieu que les parents excitent eux-mêmes ces sentiments de zèle dans l'âme de leurs enfants, en même temps qu'ils s'appliqueront à prévenir chez eux cette irascibilité naissante, cette promptitude à la colère, conséquence d'une facilité coupable à satisfaire tous les caprices de l'enfance.

Mais, hélas ! il faut le dire, autant le zèle véritable est rare, autant le vice de la colère est fréquent. Or, si le premier est légitime et selon Dieu, le courroux produit par les passions injustes de l'homme est toujours criminel et dangereux, et l'on doit l'éviter de tout son pouvoir.

Pour comprendre toute la laideur de ce vice, voyez quels sont ses tristes effets. Il trouble la raison. La colère est une sorte de folie ; par les nuages qu'elle répand dans l'esprit, elle empêche de voir ce qui est vrai, ce qui est juste. Elle expose celui qui s'y abandonne à de graves et souvent irrémédiables imprudences. « La colère, nous dit l'Esprit-Saint, repose dans le cœur de l'insensé. » (Eccl. vii, 10.) Il n'y a plus ni raison, ni sagesse à attendre d'un homme violent ou emporté ; en toutes choses, il excède la juste mesure, et il devient incapable de modération.

Mais la colère peut aller par un progrès rapide jusqu'à la fureur. A qui comparer celui qui arrive à cet excès ? Son visage se contracte et ne garde rien d'humain, sa parole devient incohérente, ses

gestes désordonnés ; alors il n'est pas de crimes où il ne puisse tomber. Querelles, disputes, vengeance, imprécations, paroles injurieuses, blasphèmes, mauvais traitements, homicides même, la colère ouvre la porte à tous ces vices. L'homme irascible ne connaît plus les liens ni du sang ni de l'amitié, il ne respecte rien ni personne. Le fils est incapable d'aucun égard envers les auteurs de ses jours, fussent-ils âgés ou infirmes ; les parents commettent de véritables cruautés sur leurs enfants sans défense, et les journaux ont dû de nos jours inventer un nouveau titre pour classer ces débordements honteux, le titre tristement significatif des « enfants martyrs. »

Non seulement l'intelligence et la volonté sont victimes de la colère ; le corps lui-même en ressent de cruelles atteintes. Ce n'est pas impunément que l'on s'irrite à tout propos et hors de propos. La santé en éprouve bientôt de graves désordres ; certaines maladies n'ont souvent pas d'autre cause. Il n'est pas inouï que l'emportement occasionne la mort elle-même, provoquant la rupture des faibles liens qui nous rattachent à la vie, ou précipitant une crise qui aurait pu être retardée.

Voilà qui doit nous donner bien de l'horreur de la colère. Et pourtant nous sommes loin d'avoir épuisé la série de ses lamentables suites. Signalons encore la répulsion que ce vice inspire à Dieu. L'esprit de Dieu est un esprit de paix et de douceur. Il ne se plaît point en un cœur où règne le trouble et le désordre : *Non in commotione Dominus*. (III Reg. xix, 41.) Ce qui fait dire à saint Jean Climaque que le cœur des doux est le trône où le Seigneur repose, et que l'âme des turbulents et des colères est le tribunal où préside le démon. C'est ainsi que ce vice éloigne de Dieu, met obstacle à sa grâce, et devient par là-même souverainement préjudiciable à notre salut.

Ne nous étonnons donc point si l'Apôtre nous recommande si expressément d'être lents à nous mettre en colère. En observant cette sage réserve, nous pourrions distinguer si le motif qui nous anime est juste, s'il intéresse la gloire de Dieu ou le bien de nos frères. Alors parlons avec force et agissons fermement, ce ne sera point nous écarter de notre devoir.

Mais gardons-nous de confondre avec ce zèle vraiment recommandable, l'émulation dangereuse qu'inspire l'amour-propre, ou cette humeur sombre et chagrine qui nous rend tout impossible à supporter. Combien qui prennent pour une indignation légitime, pour une noble ardeur à soutenir les droits de Dieu, une intempestive manifestation de sentiments violents et exaltés, dont l'inconvénient direct est d'éloigner davantage, d'aigrir et d'indisposer ceux que nous voulons ramener ou maintenir dans le droit chemin.

Gardons-nous aussi, gardons-nous plus encore de ces réponses pleines d'aigreur que nous dicte l'impatience, de ces clameurs indécentes, de ces paroles injurieuses auxquelles nous porte le

caprice, l'entêtement, le dépit, en un mot l'irritabilité sous toutes ses formes. Ce sont là autant de travers insupportables et scandaleux pour ceux qui nous entourent, comme profondément préjudiciables à celui qui s'y livre.

Pour profiter de ces avis, voyons maintenant quels moyens nous devons employer dans le but de nous préserver ou de nous guérir de cette passion de la colère.

## II

Avant tout, il faut le vouloir, le vouloir sincèrement, le vouloir énergiquement. N'a-t-on pas dit qu'une volonté ferme et persévérante vient à bout des choses réputées les plus difficiles, de choses même en apparence impossibles ? Nous en voyons chaque jour la preuve dans les affaires humaines. Que l'on applique donc cette résolution à la possession de soi-même, et l'on verra bien vite ses efforts couronnés de succès.

Est-ce à dire que la bonne volonté seule suffit toujours et qu'il ne faille point rechercher d'autres moyens ? Ici comme ailleurs la volonté a besoin d'être aidée, excitée, soutenue.

La première précaution, la plus indispensable, celle que nous recommande l'apôtre, c'est d'éviter la promptitude, de réprimer et de contenir ces mouvements subits, irrationnels qui s'emparent de l'âme, de les soumettre à l'empire de la réflexion et du bon sens. Ainsi, au milieu de circonstances particulièrement pénibles et bouleversantes, sachons ne point nous départir de notre sang-froid ; à l'égard de personnes dont les paroles, les manières nous déplaisent, nous blessent, nous exaspèrent, sans peut-être qu'elles y mettent aucune intention mauvaise, surmontons la première impression et attendons, pour parler ou agir, que cette impression se soit affaiblie, sinon qu'elle soit effacée.

Il est difficile qu'étant hommes, nous ne sentions quelquefois des mouvements de colère s'élever en nous, mais c'est le cas de mettre en pratique l'exemple du saint roi David, lorsqu'il nous dit : « J'ai été ému et troublé et je n'ai point parlé. *Turbatus sum et non sum locutus*. » (Ps. lxxvi, 5.) Belle maxime dont saint Jérôme nous donne cette interprétation : « J'ai été ému en tant qu'homme, *turbatus sum ut homo*, mais je me suis tu en tant que chrétien, *et non sum locutus ut christianus*. » (Regula Monac., de corr.)

Ce saint docteur veut nous faire entendre par là combien la foi doit tempérer la nature et en modérer les excès. N'est-elle point ainsi ce remède souverain que la science cherche en vain depuis si longtemps, contre un mal dont on ne compte plus de nos jours les victimes ?

Le second moyen est la mortification de l'amour-propre. On préviendrait la plupart des désordres auxquels engage la passion de la colère, si l'on était moins attaché à son sentiment ou à ses aises. On s'échauffe dans la dispute et l'on s'emporte, on se dit des injures, on viole la charité : d'où vient cela ? C'est qu'on a un esprit de contra-



diction qui se pique au moindre obstacle, à la moindre opposition, à la plus légère résistance. Corrigez ce penchant par l'habitude de l'humilité, par la pratique de la patience chrétienne. Pourquoi prétendre avoir toujours raison envers et contre tous, alors que journellement et sur tant de points nous nous sentons et reconnaissons en défaut ? Au besoin, fût-elle juste, sachons parfois, pour l'amour de la paix, sacrifier notre manière de voir, lorsque la vérité n'a pas à en souffrir.

Enfin, habituons-nous à supporter les mille petits travers du prochain. Nous aurons beau faire, le monde idéal que nous rêvons n'existera jamais. Accommodons-nous donc à celui qui nous est donné, et soyons indulgents pour nos frères, afin qu'ils le soient eux-mêmes à notre égard. Un feu n'éteint point un autre feu, ni la colère n'apaise la colère. Aussi, nous dit saint Bernard, que vos paroles soient tellement tempérées que non seulement elles n'excitent pas la colère des autres, mais qu'elles l'apaisent même lorsqu'elle est émue, et qu'elles la préviennent et l'éteignent par avance lorsqu'elle est prête à s'allumer.

C'est là le véritable esprit de Notre-Seigneur, selon cette belle parole, une des plus touchantes qui soient tombées des lèvres divines : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos et la paix pour vos âmes. » (Math. xi, 29). Les disciples doivent recueillir cet enseignement avec faveur, ils doivent mettre leur zèle à le pratiquer. Rien ne les fera mieux ressembler à leur auguste chef que cet esprit de paix, de douceur et de mansuétude, s'ils s'appliquent à en inspirer leurs pensées, leurs jugements et aussi leurs actes.

« Les doux posséderont la terre, » a dit encore le divin Maître. Ils la posséderont en gagnant la confiance, et en régnant sur les cœurs de leurs frères. Nous n'avons pas de moyen plus efficace pour arriver au bonheur ici-bas, nous n'en avons pas de plus parfait pour parvenir au céleste bonheur. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Quatrième dimanche après Pâques. — Jésus annonce à ses apôtres qu'il leur enverra l'Esprit-Saint pour les instruire

#### L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

*Docebit vos omnem veritatem.*

Il vous enseignera toute vérité.

*Objection.* — L'instruction religieuse ne paraît plus aussi nécessaire maintenant qu'autrefois : on l'a supprimée complètement dans les écoles.

*Réponse.* — Elle n'est pas supprimée dans les

écoles prussiennes par exemple. D'après l'article 12 du règlement général, toutes les six semaines le catéchisme entier doit avoir été étudié. Outre l'enseignement dogmatique et moral du catéchisme, la religion est enseignée historiquement par le pasteur ou le curé. L'instituteur le seconde en faisant apprendre et réciter le texte de la leçon que le curé ou le pasteur a donnée et qu'il doit lui-même expliquer. La loi ne se contente pas de prescrire l'enseignement du catéchisme à l'école, l'article 23 du règlement général prescrit encore que les maîtres interrogeront le lundi les enfants sur la prédication entendue la veille, afin de s'assurer s'ils l'ont bien écoutée et retenue. Les enfants les plus âgés sont même obligés d'en faire l'analyse par écrit. En outre, les livres qui servent à la lecture doivent contenir toujours des morceaux religieux.

*Objection.* — L'éducation humanitaire par l'enseignement de la morale supplée suffisamment dans l'école française au défaut d'instruction religieuse.

*Réponse.* — « La théorie d'une éducation humanitaire, disait Eugène Rendu, est convaincue d'impuissance ; depuis le christianisme on n'est homme qu'à la condition d'être chrétien. » Cette affirmation est prouvée par des faits de plus en plus nombreux. Il est facile de comprendre d'ailleurs qu'une religion même fausse s'adressant à l'enfant au nom d'une autorité divine, avec des symboles et des pratiques religieuses, agit plus puissamment sur son imagination que la parole froide d'un maître de morale humaine. M. de Broglie, dans son rapport à la Chambre des pairs sur le projet de loi de 1844, repousse avec raison un enseignement de la morale vague et général : « Il serait, dit-il, préférable de retrancher un tel enseignement des cours d'études des collèges et des institutions privées... Un tel enseignement, en effet, aurait pour résultat d'ébranler dans l'esprit de la jeunesse les fondements de la foi ; de donner aux enfants lieu de penser que la religion tout entière se réduit à la morale... Tel n'est pas évidemment le sens que les auteurs du projet attachent aux mots : instruction morale et religieuse. Ils entendent par là la religion enseignée dans ses dogmes et dans sa morale ; ils entendent par là un vrai cours de religion positive. »

*Objection.* — Le catéchiste n'est pas le seul homme qui puisse donner des leçons d'honnêteté à mes enfants. Peu m'importe d'où viennent ces leçons, pourvu qu'elles leur soient données.

*Réponse.* — L'enseignement purement humain de la morale est inefficace :

1<sup>o</sup> Parce que les motifs qu'il présente aux enfants pour les engager à la vertu sont insuffisants. Soyez bons, leur dit-on, parce que cela est raisonnable, parce que cela est beau, parce que cela est utile à la société, parce que cela est avantageux pour vous. Mais les

enfants arrivent bien vite à ce raisonnement : qu'est-ce que tout cela me fait, si j'ai une manière de comprendre mes intérêts différente de celle des autres ? — On s'impose une loi morale gênante, quand on est persuadé qu'une puissance supérieure et infaillible en fait un devoir ; mais il faudrait ne pas connaître l'humanité pour croire un instant que l'enfant subira une telle contrainte uniquement par respect pour la raison de l'honnête homme.

2<sup>o</sup> Parce que l'autorité au nom de laquelle la morale humaine est enseignée n'est pas suffisante. On a bien de la peine à se soumettre à la voix de Dieu commandant positivement, clairement, avec une autorité souveraine donnant à ses lois une sanction indiscutable ; comment se soumettra-t-on à des vérités gênantes enseignées par la seule raison ? Parler de morale aux enfants seulement au nom de la raison, c'est les habituer à faire de leur raison la règle de leur conduite, règle flexible et qui dans la lutte contre les passions a toujours été brisée.

*Objection.* — La puissance de l'instruction religieuse n'est pas très grande sur les âmes, car les fruits des prédications se font longtemps attendre ; quelle influence cette instruction peut-elle exercer sur l'âme si légère des enfants ?

*Réponse.* — C'est sur les enfants que l'instruction religieuse a le plus d'influence.

C'est le catéchisme qui est encore ici-bas l'école de Jésus-Christ, et, par les enfants que son amour y rassemble, c'est une école de vertu et de bonheur. Oui, c'est là où l'on comprend sans peine la prédilection du Sauveur pour les enfants, et la vérité de cette parole : *Talium est enim regnum celorum* ! C'est là qu'on lit sur leurs fronts l'ingénuité de leurs âmes ; c'est là qu'on voit, dans la vivacité et la pureté de leurs regards, la vivacité et la naïveté, la candeur et sincérité de leurs intelligences ; même ceux qui ont eu le malheur de se flétrir déjà, et qui n'apportent pas au catéchisme cette première fleur de leur innocence, se purifient en vous écoutant. Leur âme, en ce moment, se dégage des sens, s'attache à la vôtre, s'élève avec vous ; vous l'emportez sans peine dans les régions célestes, elle vous suit avec transport. Il n'y a qu'à les voir, quand ils écoutent là, tous suspendus en quelque sorte aux lèvres de l'ami de Dieu qui leur parle ; quel ravissant spectacle ils présentent alors ! Ces fronts purs, ces yeux innocents, ces regards heureux, cette physiognomie où se reproduisent toutes les impressions de leurs âmes émues sous le feu de la parole de vie, n'est-ce pas vraiment la réalisation de cette parole du Sauveur : *Revelasti ea parvulis* ? Pour moi, je n'oublierai jamais le spectacle que m'offraient ces enfants quand je leur parlais ; tous ces regards vifs et brillants fixés sur moi étaient un ravissant miroir de leurs âmes, que traversait en ce moment la parole divine, comme le rayon du soleil traverse le pur cristal : c'était vraiment le miroir de Dieu. La vérité s'y réfléchissait avec éclat ; on sentait l'accomplissement de cette mystérieuse parole de l'éternel et divin amour : *Pater, revelasti ea parvulis*... Un vieil auteur a trouvé ce tour charmant pour peindre saint François de Sales faisant le catéchisme : il regardait son petit monde et son petit monde le regardait. Que de grâce il y a dans ce mot ! Comme ce regard mutuel du catéchiste et des enfants indique bien cette mutuelle pénétration des âmes, qui n'a lieu nulle part ailleurs au même degré, parce que nulle part ailleurs la vérité

divine ne trouve des âmes si ouvertes, si accessibles ; si bien faites pour recevoir les mystères du ciel, pour boire la première rosée de la grâce et de l'amour. Oui, là a lieu une initiation ravissante, une révélation sublime ; quand le catéchiste ainsi entouré de regards charmés et d'âmes émues, élève les yeux et les mains au ciel, c'est vraiment l'ange de Dieu qui a dans ses mains toutes ces âmes et qui les emporte avec lui vers le royaume céleste pour lequel elles sont faites. » (Mgr Dupanloup.)

*Objection.* — Avouez que les leçons d'instruction religieuse données aux jeunes filles sont trop nombreuses et trop étendues.

*Réponse.* — Telle n'est pas l'opinion des plus illustres prédicateurs de notre siècle.

Ecoutez le P. Ventura :

Aujourd'hui, c'est une nécessité toute exceptionnelle que de tristes événements ont créée, c'est une nécessité du temps qui court, que la femme soit profondément instruite de la religion, afin de la rétablir dans la famille et de l'assurer à la société... Nous le disons avec un profond regret, l'éducation religieuse des filles est, à de rares exceptions près, négligée autant que l'éducation des garçons : l'éducation de certains couvents est aussi moudaine que l'éducation de certains collèges. On se plaint que les femmes soient frivoles. Eh ! mon Dieu, elles sont ce qu'on les fait. En y regardant de près, leur éducation n'a rien ou fort peu de sérieux, touchant ce qu'elles devraient savoir le plus. L'on ne s'y applique à former que des femmes instruites et même savantes, mais point à y former des femmes solidement religieuses dont l'époque actuelle a si grand besoin. On n'y pense pas assez, ou bien on n'y pense point du tout. Un peu de catéchisme, que les jeunes filles oublient presque aussitôt qu'elles ont fini de l'apprendre, et la lecture de quelques livres précieux à la hauteur du Paroissien ou de la Journée du chrétien, voilà à quoi se borne toute l'éducation religieuse qu'on donne dans les familles chrétiennes et même dans des couvents qu'on croit forts à l'endroit de cette éducation. Les saintes femmes des premiers siècles, de l'époque des Pères et du moyen âge, n'étaient pas frivoles, celles-là, c'étaient de grandes existences, d'étonnantes figures, telles qu'on ne peut imaginer rien de plus sérieux et de plus solide ; mais aussi elles étaient bien autrement formées, instruites dans la religion.

Et Mgr Mermillod :

Il faut vous élever dans la foi ; de nos jours le sentiment remplace la foi, on n'ose plus contempler les vérités éternelles et solides de l'Écriture ; nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait parler aux femmes le langage que parlaient saint Jérôme à sainte Paule, saint Augustin aux femmes de son temps, saint Chrysostome à celles de Constantinople, saint François de Sales à sainte Chantal, Bossuet même au milieu des splendeurs de la cour, de Louis XIV. Dans la bénédiction magnifique que l'Eglise donne aux jeunes époux qui vont s'unir au pied des autels, savez-vous ce qu'elle souhaite à cette jeune femme qui sort de l'enfance ? « Qu'elle soit munie et enrichie des doctrines célestes, que son esprit soit éclairé des lumières de la foi. » Au lieu de cette multitude de petits livres de dévotion qui ne tendent qu'à développer le sentiment, et que la presse catholique répand aujourd'hui avec une déplorable profusion, lisez des livres solides qui ravivent les forces de l'esprit, la tendresse du cœur, mais non cette tendresse qui tourne à la rêverie chimérique, à l'égoïsme.



## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

### XXIX

ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST

*Dum benediceret illis,  
recessit ab eis, et ferebatur  
in coelum.*

Bénissant ses disciples,  
il les quitta et s'éleva  
dans les cieux.

(Luc, XXIV, 51.)

Le mystère de l'Ascension est un des articles de foi que nous énonçons dans le symbole ; de plus l'Eglise en fait l'objet d'une de ses plus grandes solennités : c'est assez dire son importance.

I. La glorieuse Ascension de Notre-Seigneur est le couronnement de son pèlerinage sur cette terre et le commencement pour sa très sainte humanité du triomphe et du bonheur du Paradis. C'est la transition entre la vie de la terre et la vie du ciel. — Depuis quarante jours, le corps de Jésus-Christ était sorti de l'étreinte de la mort par sa triomphante résurrection ; ce corps divin était désormais incorruptible et immortel. La réparation que Jésus-Christ avait faite du péché étant surabondante, il n'avait plus aucune raison de se soumettre encore à la souffrance et à la mort ; rien n'empêchait sa divinité d'illuminer son humanité ; rien n'empêchait Dieu le Père de glorifier son Fils, de l'exalter en récompense de son obéissance jusqu'à la mort de la croix, de lui donner un nom au-dessus de tout autre nom, et de faire plier devant lui tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers. — Il fallait à ce corps glorieux, incorruptible, immortel, une autre demeure que cette terre de péché, de souffrance et de mort. A lui donc le ciel, qui est le séjour de la béatitude et de la vie éternelles, parce qu'il est l'asile de toute sainteté.

II. Inutile, mes enfants, de vous rappeler les circonstances de ce mystère, la manière dont il s'est accompli. Vous en avez lu dans l'épître et l'évangile de la fête les détails du reste peu nombreux. Dieu, à l'encontre de l'homme, n'a pas besoin d'un grand appareil pour les plus éclatantes manifestations de sa puissance. S'il y met parfois un certain éclat, c'est quand nous serions exposés à confondre son action avec celle de l'homme. Quand, par exemple, il veut ravir Elie au ciel, il l'enlève dans un char de feu ; quand il veut transporter au loin un prophète, il le fait par le ministère d'un ange. Mais Jésus-Christ n'a besoin ni de char, ni d'ange ; ayant béni ses disciples, il les quitte et s'élève dans les cieux, puis une nuée vient le dérober à leurs regards. — Rien de plus. — C'est que Jésus-Christ monte au ciel par sa propre puissance, comme au jour de Pâques il sortait du tombeau par sa propre vertu.

III. Quels rapports a ce mystère avec notre salut ?

— En quittant ses disciples, Jésus leur disait : Je vais vous préparer une place. Cette place au ciel dans le royaume de son Père, il nous la prépare, d'abord parce qu'il en prend possession en notre nom. Il nous y attire comme la tête attire les membres ; il marche en avant comme le chef qui montre la route à ses soldats ; il nous y entraîne comme le vainqueur entraîne les captifs qui sont sa conquête et les trophées de sa victoire. Au jour de son Ascension, le Christ a pour escorte dans son triomphe les justes de l'ancienne loi, premières âmes qu'il a conquises au prix de son sang. Mais la cour de ce grand roi n'est pas complète : « Dans la maison de mon Père, a dit Jésus-Christ, il y a des places nombreuses... ; je vais vous préparer la vôtre... je vous attirerai à moi, afin que là où je suis, là vous soyez aussi vous-mêmes. » — Cette place au ciel dans la maison de son Père, il nous la prépare, en continuant à prier et à faire pour nous l'offrande de son sacrifice. Dans l'ancienne loi, une fois l'an, le grand prêtre entraînait dans le sanctuaire portant dans ses mains le sang de la victime, afin de prier pour le peuple. Jésus-Christ, pontife suprême de la loi nouvelle, est entré une fois et pour toujours dans le sanctuaire du ciel, portant dans les plaies de ses mains la marque indélébile de son sacrifice et le prix d'une rédemption éternelle, c'est-à-dire qui n'a pas besoin d'être renouvelée. — Cette place au ciel dans la maison de son Père, il nous la prépare et il nous y prépare, en faisant descendre sur nous par l'Esprit-Saint qu'il nous envoie, par les anges à qui il nous confie, par les ministres de son Eglise qu'il assiste, les secours dont nous avons besoin et la plénitude de ses grâces.

C'est ainsi que dans la personne de Jésus-Christ le mystère de son Ascension a des rapports intimes avec notre salut. — De plus il ranime en nous la foi à la divinité du Sauveur, l'espérance du ciel, la charité envers ce Dieu toujours si préoccupé de notre bonheur, un sentiment de religion plus profond, un culte d'adoration plus parfait pour ce Divin Sauveur, en qui nous reconnaissons notre frère de la terre sans doute, mais surtout notre Dieu venu du ciel et remonté au ciel.

## MOIS DE MARIE

### Vie de la Sainte Vierge

#### LI

MARIE ET LE CONCILE DE JÉRUSALEM (AN 52)

L'action de Marie se fit sentir surtout au Concile de Jérusalem.

Paul et Barnabé prêchaient à Antioche, où ils affermissaient l'œuvre établie par saint Pierre. Juifs et Gentils accouraient pour les entendre, également avides de vérité, mais avec des dispositions d'esprit bien diverses. Tout en embrassant la doctrine de l'Evangile, les Juifs tenaient avec

leur obstination traditionnelle à toutes les prescriptions de la loi de Moïse, surtout à la circoncision, la marque distinctive du peuple élu. Les apôtres leur laissaient sur ce point pleine liberté ; mais ces Pharisiens étroits entendaient imposer aux Gentils les pratiques de la vieille loi. Ils voulaient, dit saint Paul, restreindre notre liberté que nous tenons du Christ Jésus, *explorare libertatem nostram quam habemus in Christo Jesu*. (Gal. II). Et ils excitèrent contre les deux apôtres une sédition grave, qui avait pour chefs, suivant saint Epiphane, les deux premiers hérétiques : Cérinthe et Ebion.

Alors on décida que Paul et Barnabé se rendraient à Jérusalem, ainsi que plusieurs des opposants, pour soumettre la question aux apôtres et aux anciens de la cité, réunis en concile. (Act. xv).

Les Conciles ne datent donc pas d'hier. Il est intéressant de rappeler *ce qu'ils sont* et pourquoi de temps en temps l'Eglise se rassemble en Concile œcuménique ; ensuite *d'étudier ce Concile de Jérusalem*, le modèle, le type, la forme des autres ; enfin de faire ressortir *l'action de Marie* sur cette imposante assemblée présidée par Pierre en personne ; action qui s'est continuée sur tous les autres, jusqu'au Concile du Vatican, et qui se continuera jusqu'à la fin des siècles, car Marie, mère de l'Eglise, a reçu de Dieu grâce et mission pour la protéger et pour écraser toutes les hérésies, les filles et les queues du serpent.

## I

L'Eglise étant une assemblée, *ecclesia*, est ainsi une sorte de Concile perpétuellement réuni. C'est pourquoi, dispersée ou rassemblée, elle est toujours infaillible. Les Conciles, absolument parlant, ne sont donc pas nécessaires. Aussi bien, les temps conciliaires ne nous apparaissent-ils que comme des points sur la grande page de l'histoire de l'Eglise. Ainsi que le remarque le cardinal Pie, c'est à l'heure même où Jésus-Christ « dépêche les apôtres vers toutes les parties du monde pour enseigner toutes les nations, conférer les sacrements, rappeler l'observation des préceptes, c'est à l'heure où il les envoie et les dirige de tous côtés qu'il prend l'engagement d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des temps. » (Matth. xxviii, 20). L'Eglise, faite pour porter le feu de la charité jusqu'aux confins de l'univers et pour activer sans cesse l'embrassement, ne saurait être toujours réunie ; sa nature, sa mission est au contraire de se tenir répandue sur toute la surface du globe. Manquera-t-elle pour cela d'autorité ? Aucunement, car sa constitution étant essentiellement monarchique, elle a un chef qui est saint Pierre ou le Pape. Alors même que l'infaillibilité personnelle du Pape n'était pas définie, Bossuet, n'osant pousser jusqu'au bout les conséquences que lui imposait pourtant sa ferme logique, établissait l'infaillibilité de la *chaire* de saint Pierre : « Nos anciens docteurs de Paris ont

tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique. C'est un point décidé et résolu. » Et il ajoutait : « Tout a été uni premièrement dans saint Pierre, et la correspondance est telle dans tout le corps de l'Eglise, que ce que fait chaque évêque selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Eglise, tout l'Episcopat et le chef de l'épiscopat le fait avec lui. » (Discours sur l'unité de l'Eglise).

L'Eglise n'a donc pas besoin de se réunir pour être infaillible. Elle le fait cependant quelquefois, pour deux raisons, l'une que lui suggère la foi, l'autre que lui imposent de graves circonstances.

Jésus-Christ a dit : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Matth. xviii, 20). Mais si c'est toute une assemblée, non seulement de fidèles ou de prêtres, mais d'évêques, d'apôtres, qui sont réunis au nom du Sauveur, sa présence ne sera-t-elle pas plus sensible, son assistance plus puissante ? Ainsi l'entendaient les Pères du Concile de Chalcédoine quand ils écrivaient au pape saint Léon : « Nous croyions voir le céleste Epoux conversant au milieu de nous, car si là où deux ou trois sont réunis au nom du Christ, il a déclaré qu'il serait au milieu d'eux, quelle assistance particulière n'a-t-il pas dû accorder à cinq cent vingt évêques, qui, pour confesser la foi du Christ, avaient quitté leur patrie et affronté tant de fatigues ! » Ainsi l'a toujours entendu l'Eglise, convaincue que toute assemblée de pontifes fait jaillir pour elle du cœur de Jésus des sources puissantes de grâces nouvelles.

Mais il est en outre des époques périlleuses où elle doit se recueillir et rassembler toutes ses forces pour lutter contre l'erreur, le mal, les doctrines impies et subversives, l'éternel ennemi du genre humain. Sans doute, le Pape a reçu d'en haut les grâces nécessaires pour la gouverner, ses décrets sont infaillibles et irréformables, les paroles tombées de la chaire suprême d'où il enseigne comme docteur sont vérité et vie. Cependant Dieu qui lui donne l'assistance ne lui garantit point « l'inspiration ni la science infuse ». Il doit s'éclairer, s'entourer de toutes les lumières de l'Eglise, s'appliquer à connaître ses maux, les maladies et les besoins de la société, afin d'y apporter les remèdes les plus efficaces, proposés par la réunion de toutes les expériences, et discutés par les évêques « placés par Jésus-Christ pour régir l'Eglise de Dieu. » C'est pourquoi il convoque alors les évêques de tout l'univers catholique, afin de s'instruire pleinement des besoins universels, de répandre et de protéger plus efficacement la foi dans toutes les parties du monde. Le Concile présidé par lui revêt ainsi une autorité plus solennelle et plus efficace.

<sup>1</sup> V. le cardinal Pie (t. vi, p. 408 et seq.), Lettre pastorale et mandement indiquant des prières publiques à l'occasion du Concile du Vatican.



## II

L'Eglise était alors à l'une de ces époques décisives où se posait pour elle une question de vie ou de mort. Allait-elle ouvrir ses portes toutes grandes ou les entr'ouvrir seulement à quelques privilégiés ? La loi de Moïse était-elle, oui ou non, abrogée ? Le Sauveur n'avait-il été vraiment envoyé qu'aux brebis choisies du peuple d'Israël ? Le genre humain en masse serait-il exclus du bienfait de la Rédemption ? En un mot, l'Eglise emprisonnée dans les strictes observances légales, ne pourrait-elle enfin étendre ses ailes dans l'espace libre et appeler tous les hommes au festin catholique ?

Nous avons dit que les hérétiques Cérinthe et Ebion prétendaient l'étouffer dans le vieux moule et peser sur la liberté des païens convertis. Paul disait aux Juifs : « Gardez la circoncision, si vous le voulez, mais ne l'imposez pas aux Gentils. » Les Juifs répondaient par des menaces, des injures et des coups. C'est pourquoi Paul et Barnabé, ne sachant quel parti prendre, viennent demander une décision à Pierre. En chemin ils traversent la Phénicie et la Samarie, « racontant la conversion des Gentils, ce qui remplissait d'une grande joie tous les frères. » (Act. xv, 3). Mais combien plus grande encore est la joie de Marie, quand arrivés à Jérusalem ils sont reçus dans l'assemblée des fidèles, où elle occupe la place d'honneur, et qu'« ils annoncent toutes les merveilles que Dieu a opérées par leur ministère. Ils exposent ensuite leurs doutes, leurs craintes, l'objet des dissensions qui déchirent le sein de la jeune église d'Antioche. Les Apôtres et les anciens se réunissent alors pour délibérer, *videre de verbo hoc*.

C'est le premier Concile qui s'assemble pour régler un point de doctrine.

Déjà au lendemain de l'Ascension ils s'étaient constitués en concile pour choisir un successeur à Judas. Les mêmes formes seront observées ici. Alors ils étaient tous là, *Hi omnes erant*, tous, les disciples, les frères, « les saintes femmes, ayant à leur tête Marie, mère de Jésus », non pour délibérer tous, mais pour prier. Quelle prière « persévérante », quel fervent « unisson ! » Personne n'est exclu, car tous ont été les témoins de l'Ascension du Sauveur, beaucoup les témoins de sa vie et de ses miracles, l'Eglise d'ailleurs réclame toujours la prière de tous. Et pourquoi aurait-on exclu les saintes femmes ? N'ont-elles pas été les plus héroïques durant la Passion de Jésus-Christ ? Ne l'ont-elles pas accompagné fidèlement durant toute sa vie publique ? Leur dévouement s'est-il démenti un seul moment ? Demandez à Marthe dont la maison lui était toujours ouverte, à Madeleine qui l'a quitté la dernière quand le tombeau a été scellé, et qui reparait la première, au point du jour, auprès du monument brisé ! Demandez surtout à Marie, plus dévouée que tous, plus élevée, plus grande que Madeleine, que Pierre,

que Jean, que tous les Apôtres, qui d'ailleurs par sa maternité divine et les grâces sublimes qui font d'elle la plus parfaite des créatures, est constituée même au-dessus des anges. Non, loin d'être exclues, elles paraissent plutôt au premier plan, car ils « persévéraient tous dans une prière unanime, avec les femmes et Marie, mère de Jésus », disent les Actes, voulant ainsi nous insinuer que les Apôtres regardaient comme un précieux honneur pour eux de prier avec Marie, d'être soutenus par sa ferveur, *cum mulieribus et Maria matre Jesu*. (Act. I, 14.)

Vous allez maintenant nous faire cette question qui a tant ému les théologiens : Marie assista-t-elle au Concile de Jérusalem ? A-t-elle pris part aux débats, s'est-elle assise à côté de saint Pierre ? A-t-elle prononcé comme juge de la foi la sentence qu'attendaient impatiemment les nouveaux chrétiens ?

Nous ne le pensons pas. Elle était trop modeste pour se produire, trop pénétrée de l'esprit de l'Eglise et respectueuse de sa constitution pour paraître dans une assemblée d'apôtres, alors que « les évêques seuls sont placés pour gouverner l'Eglise de Dieu. » Tout le monde sans doute eût compris et désiré cette exception, mais elle eût craint que son exemple ne fût invoqué plus tard pour autoriser des intrusions illégitimes. Non, nous ne la voyons pas bien prenant la parole parmi les Apôtres, réclamant l'initiative des définitions et des décisions à arrêter. Mais elle est là par ses prières constantes, par ses conseils écoutés, par sa présence vénérée, par le charme puissant de sa pensée bien connue, de son influence bénie, de sa parole consultée par Pierre. En réalité, rien ne s'est fait que sur son avis, elle est l'âme du concile, elle dirige, elle ordonne avec cette grâce qui ne commande pas et qui est obéie ; mieux que cela, elle est déjà la patronne et la protectrice de cette assemblée réunie au nom de Celui dont elle est la mère.

C'est en souvenir de son action sur le Concile de Jérusalem que toutes ces assemblées ont tenu à honneur de se placer elles-mêmes sous l'égide maternelle de Marie, mère de Jésus, puisqu'elles se sont plu à proclamer ses grandeurs, à venger sa gloire, à célébrer ses privilèges, à honorer ses vertus, à amplifier son culte, à multiplier ses titres. Allez à Ephèse, allez à Edesse, allez à Tolède, et entendez de la bouche de Cyrille, de la bouche d'Ephrem, de la bouche d'Ildephonse, comment les évêques s'assemblent, comment les conciles se célèbrent, comment les affaires religieuses se traitent, comment les questions majeures se résolvent, sous les regards et les auspices de Marie. Ce serait une étude longue et intéressante que celle qu'on intitulerait : « Les Conciles et Marie. » (Card. Pie, *ibid.*, p. 449.)

Le Concile du Vatican n'a point failli à ces catholiques traditions. Quand Pie IX en fit présenter à l'univers la prochaine célébration, rappelant l'acclamation du Concile d'Ephèse : « Réjouis-

sez-vous, ô Marie! vous seule avez écrasé toutes les hérésies dans le monde entier, » il ajoutait : « Pour répondre au désir commun, nous vous annonçons dès maintenant que le futur concile sera placé sous les auspices de la Vierge Mère de Dieu exempté de la tache originelle, et qu'il s'ouvrira, — quelle qu'en soit l'époque, — le jour même où l'Eglise célèbre la mémoire de cet insigne privilège que Dieu lui a conféré. » (1<sup>er</sup> juillet 1867.)

## III

Pénétrons maintenant au sein du Concile de Jérusalem. Marie s'est mise en prière, stimulant par son exemple les saintes « femmes et les frères. » Ensemble, tous font avec une persévérance victorieuse, violence au ciel, pour que la charité règne dans les débats et que l'obéissance unanime les couronne. L'Esprit-Saint repose sur la vénérable assemblée, il rapproche les esprits et les cœurs, il travaille à établir l'unité de pensée et de foi. Et ce n'est pas là le moindre miracle qu'il opère dans nos conciles. Tous les membres en effet y arrivent dans un état d'âme différent, souvent avec des préjugés, des résolutions arrêtées, des idées toutes faites. Le pieux évêque de Langres, Mgr Guerrin, partit pour le Concile du Vatican, bien décidé à s'opposer à la définition de l'infailibilité du Pontife romain, non qu'il n'y crût point — il l'avait au contraire constamment enseignée, — mais à son gré le moment n'était pas venu, c'était une décision prématurée et périlleuse. Mais quand il eut longuement prié, étudié, observé, comme il avait un jugement droit et une âme sincère, ses idées premières lui parurent fausses, et dans la plénitude de sa liberté et de ses convictions mieux éclairées, il se prononça enfin avec bonheur pour la définition de ce dogme qui depuis a empêché tant de divisions. Ce n'était pas un caractère faible, loin de là, il était plutôt tenace dans ses opinions, et revenait difficilement sur une mesure prise. — Et combien d'autres prélats, d'ailleurs aussi très pieux, entrés au Concile avec la résolution de combattre l'infailibilité, se sont, au contraire, voués à la défense de ce dogme empêché par des influences intéressées, ou du moins y ont ensuite généreusement souscrit!

Qui a produit cette entente après tant de divisions, cette unité parmi tant d'éléments divers, cette concorde et cette paix à la suite de menées si étranges et de luttes si acharnées? C'est l'Esprit-Saint qui demeure dans l'Eglise, qui agit doucement sur les esprits pendant que les hommes s'agitent, et les amène enfin « à confesser de bouche et à croire de cœur pour leur salut » des vérités qu'ils avaient passionnément attaquées. N'avez-vous pas souvent fait la différence des assemblées religieuses des dissidents ou hérétiques, et de nos conciles? Là on discute sans fin, ou plutôt l'on s'abandonne à de vraies disputes, on maintient ses idées, sans en rien céder, on ne conclut jamais, on ne parvient pas à s'entendre sur une seule vérité positive, et après une suite de négations

incohérentes et scandaleuses, on se quitte l'esprit de guerre dans l'âme et la rage au cœur. Ici, les débats ne sont pas toujours calmes sans doute, puisque chacun jouit de la liberté entière de discussion, et que l'on apporte avec soi des opinions et des idées si opposées, mais peu à peu la lumière se fait, les intelligences se rallient, les volontés s'inclinent comme sous un nouveau souffle de Pentecôte, et le jour de la définition toutes les divergences disparaissent dans un même acte de foi, tous les cœurs s'embrassent et chantent dans un même *Te Deum* qui réjouit toute l'Eglise.

Ne demandez pas qui a produit cet édifiant accord : c'est l'Esprit-Saint qui a établi l'unité de pensée et de volonté, c'est Marie qui prie au ciel comme elle faisait lors du Concile de Jérusalem.

Car ici il y eut aussi de fortes discussions, *magna conquisitio*.

Pierre alors se lève pour faire prévaloir l'esprit de Marie, qui est l'esprit de la sainte liberté des enfants de Dieu. « Mes frères, dit-il, vous savez que dès les temps anciens Dieu nous a choisis et qu'il a voulu que les nations reçoivent par ma bouche, *per os meum*, l'enseignement de l'Evangile et la foi.

« Dieu qui connaît les cœurs a rendu témoignage à ceux-ci : il a donné l'Esprit-Saint à Paul et à Barnabé comme à nous. Entre eux et nous jamais il n'y eut de dissentiment ; par la foi Dieu a purifié leurs cœurs.

« Et maintenant pourquoi tenter Dieu en imposant aux nouveaux disciples un joug que nos pères et nous-mêmes n'avons pu porter ?

« Nous croyons que par la grâce de Jésus-Christ ils seront sauvés comme nous » (Act. xv, 7-11).

L'assemblée se tut, en entendant cette voix pleine d'autorité. Paul et Barnabé parlent à leur tour, ils rendent compte de leur mission. Que de conversions opérées déjà parmi les Gentils, que de miracles, que de merveilles dans les âmes ! Mais s'ils sont ainsi écoutés, si une moisson immense blanchit à l'horizon, c'est qu'avec les Gentils « ils se sont faits tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ » et qu'ils se sont gardés de heurter leurs idées, leurs traditions, quand ces idées et ces traditions ne sont point contre la foi. Si on leur impose les prescriptions de Moïse, c'en est fait de ces jeunes Eglises pleines de promesses, de cette moisson pleine de prochaines espérances.

Jacques à son tour prend la parole : « Oui, dit-il, Dieu veut se choisir un peuple parmi les Gentils, l'Ecriture nous l'enseigne, le prophète Amos a salué d'avance ce jour où toutes les nations chercheront à connaître Dieu.

« C'est pourquoi je juge qu'il ne faut pas inquiéter ceux des Gentils qui se convertissent. » On leur rappellera seulement qu'ils doivent s'abstenir du culte des idoles, de l'impudicité, de la chair étouffée, et du sang. Il fallait en effet les ramener d'abord au culte d'un seul Dieu, rétablir chez eux le sens moral oblitéré, leur ôter la passion du sang, car l'humanité paganisée était san-



guinaire, au point que encore au temps de saint Cyrille, « des milliers d'hommes léchaient comme les hyènes le sang des animaux » (Catéch. iv), et que les partisans de Catilina par exemple, afin de s'engager d'une manière plus irrévocable, buvaient avant de se séparer le sang les uns des autres.

Le Concile a donc pris en main la cause de la liberté. Paul est rassuré, il craignait « de courir dans le vague » ou même de s'être égaré, *ne in vacuum currerem aut cucurrissem* (Gal. II, 2); mais Pierre le confirme dans sa voie, et les apôtres écrivent ces paroles qui sont devenues la formule des Conciles écuméniques : « Il nous a plu, à nous réunis ensemble » *placuit nobis collectis in unum*, de vous transmettre nos décisions. « Il a paru au Saint-Esprit et à nous, *Visum est Spiritui sancto et nobis*, que nous ne devons pas vous imposer d'autre fardeau que ces prescriptions nécessaires » (Act. xv, 25-28).

Ainsi sont définies les prérogatives du Concile écuménique. Chaque membre n'est pas infaillible, l'assistance du Saint-Esprit est accordée non pas à chacun d'eux, mais à l'assemblée.

Ils ne disent pas : « Il a paru au Saint-Esprit, à Marie et à nous, » parce que Marie, épouse du Saint-Esprit, pense, agit, conformément à la pensée et à l'action de l'Esprit-Saint. Et la plus heureuse de toutes ces voix qui s'élèvent pour l'action de grâces, qui remercient Dieu d'avoir sauvé son Eglise, ouvert à tous les Gentils la porte du festin royal, c'est la sienne, la plus humble et la plus puissante.

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

### XXIV

#### L'ENFANT PRODIGE : LE DÉPART

*Peregre profectus est.*  
(S. Luc, xv, 13.)

Après la « brebis perdue » et la « drachme égarée », nous voici arrivés, mes frères, en suivant le texte de saint Luc, à la parabole de « l'enfant prodigue, » la troisième des paraboles dites *de la miséricorde*. Le cadre historique est le même que pour les précédentes, et même aussi la leçon que le Maître a en vue : plaider la cause du pécheur converti en face des puristes pharisiens, race permanente.

Cette parabole de l'enfant prodigue est, de toutes celles qu'a données le Sauveur pour l'enseignement des siècles, la plus connue, la plus populaire, la plus touchante; elle est justement appelée, s'il est permis de comparer entre elles les choses divines, la perle de toutes les paraboles. Jésus s'y est dépeint lui-même, et c'est comme le résumé de son Evangile. Certes, nous n'avons pas ici à

nous frayer des routes neuves sur un terrain inexploré, et ce ne sont pas les matériaux qui manquent. Je ne prétends pas vous apprendre du nouveau. Les interprètes du texte sacré, les commentateurs, les professeurs de la Sainte Ecriture, anciens et modernes, y ont mis leur application, leur érudition, leur étude de complaisance, portes closes, comme pour un concours universel; ils y ont mis leur intelligence et leur cœur; ils l'ont travaillée, — cela se voit à première lecture, — *con amore*. Il n'y a pas de grands prédicateurs qui ne l'aient prêchée, cette divine parabole, et plusieurs fois, en comptant sur son effet et la grâce que le Sauveur y a attachée pour la conversion des âmes, la regardant comme une sorte de sacrement dans la prédication chrétienne. Que d'admirables sermons, pour ma part, j'ai lus et entendus à son sujet! Jamais, disait le P. Combalot, je ne l'ai redite, sans qu'elle ait produit des fruits de retour et de pénitence. On la propose comme sujet de méditation dans les missions et les retraites soit dans le monde, soit dans les cloîtres; et déjà même aux retraites de première communion, où — vous en souvient-il? — elle vous tirait des larmes. Alors tous, vous, mes chers enfants des jours passés, qui montez successivement dans la vie, sous nos yeux, je vous l'ai fait apprendre par cœur comme un memento et, s'il en était jamais besoin, un antidote pour l'avenir.

Pour tous ces motifs et d'autres encore, mes frères, ce n'est pas sans une sorte d'émoi et aussi d'embarras que j'aborde devant vous cette sublime allégorie. Que vous en dire qu'elle ne vous dise bien mieux dans sa maîtresse brièveté? Qu'ajouterai-je au texte sacré, sans une sorte de surcharge téméraire et de profanation? La simple lecture en commun, aux pieds de l'autel ou du crucifix, puis le silence, dans le recueillement du cœur, des pensées, des souvenirs, des remords, ne serait-elle pas préférable à toute parole humaine?

Encore moins qu'en tout autre de nos entretiens familiaux, je ne me mettrai donc pas en frais de rhétorique dans ceux que nous allons avoir sur la parabole de l'enfant prodigue, m'appliquant simplement à penser tout haut devant vous, et à ajouter à cette peinture du cœur humain faite pour tous les siècles, les humbles réflexions que me suggéreront, dans cette fin de siècle, nos mœurs, nos pays, notre milieu, l'intérêt local et contemporain de vos âmes.

Ce prélude est déjà long. J'éprouve encore toutefois le besoin de vous dire, de vous avouer, — allez-vous m'en faire un crime et en prendre défiance? — que je ressens pour l'enfant prodigue une vive tendresse : je l'aime de tout mon cœur. J'ai été si souvent le confident de ses illusions, de ses chagrins, de ses aveux humbles et touchants, de ses larmes, de son repentir...

« *Homo quidam habuit duos filios*. Un homme avait deux fils. » On ne parle pas de leur mère; elle était morte sans doute. Je n'ose supposer le divorce : une divorcée, sauf de très rares excep-

tions, pourrait-elle avoir un fils qui regrettât le foyer de son enfance ? La présence de la mère, du reste, n'est pas nécessaire pour la signification et le but de la parabole ; elle y serait plutôt un hors d'œuvre. Elle était morte : accroissement de tendresse de la part du père pour son benjamin ; mais embarras de moins pour les projets du prodigue. Être majeur et n'avoir plus sa mère, ses reproches, ses supplications importunes, ses poursuites, quel avantage pour un fils licencieux ! Le jour même de ses funérailles, on avait remarqué, disait-on, à certains regards d'intelligence, qu'il porterait le deuil d'un cœur léger, d'un cœur déjà occupé par une autre affection que la piété filiale.

Il avait deux fils, très différents de mœurs et de caractère. Dans les meilleures familles, — je conte une bien vieille histoire, — il y a donc des enfants, des frères utérins et consanguins qui ne se ressemblent guère, ni par le cœur, ni par l'esprit, ni par leur conduite : fleurs ou fruits sortis de la même tige et qui ont les qualités les plus opposées. L'un croyant, l'autre libre-penseur ; l'un ami de la religion, son défenseur militant, l'autre son ennemi déclaré. L'aîné assidu à occuper sa place dans nos églises dont il est l'honneur ; le puîné qui fréquente d'autres lieux, d'autres sociétés et a des dévotions toutes contraires. Oui, mes frères, ils sont très proches parents. Ce sectaire, ce franc-maçon coryphée d'impiété est le propre frère, l'oncle, le neveu du saint prêtre, du religieux austère que vous connaissez, et il vote, dans l'occasion, en faveur des expulseurs des religieux, contre les prêtres, contre les bienfaiteurs des siens, de sa fille, contre ceux qui l'ont élevé, nourri, contre son propre sang, leur faisant en cela plus de mal que s'il leur donnait un coup d'épée. *Duos filios*, deux fils, deux frères, qui n'ont rien de fraternel, de concordant, d'unifiant : c'est plutôt une vraie dualité, *duo*, et dans la même famille.

A ce simple énoncé, vous voyez s'avancer sur la scène les trois personnages qui vont y jouer : chacun leur rôle symbolique. Dieu est évidemment figuré par le père qui a ces deux fils, de mœurs et d'âge différents : *Quis hic homo est ? Pater misericordiarum et Deus totius consolationis*, dit S. Chrysostome, avec l'unanimité des interprètes sacrés. Mais ces deux fils, quelle en est la signification ? Vous me répondez sans doute, mes frères : le prodigue figure le pécheur, l'aîné l'homme resté fidèle. Vous ne vous trompez pas : telle est bien l'interprétation commune, populaire, et qui vient à l'esprit sans effort, à première lecture, et qui dans ces entretiens fera le fonds, le thème fertile, Dieu merci, de nos explications et des fruits que nous cherchons à en recueillir <sup>4</sup>.

Les deux fils certainement figurent les deux classes de personnes qui environnaient Jésus : publicains et pécheurs d'un côté, de l'autre scribes et pharisiens. Le prodigue représente le pécheur en général, le pécheur de tous les siècles, — moi et vous, mes frères, — d'une part ; de l'autre, l'âme restée fidèle au moins par les pratiques extérieures. *Quosnam porro habuit duos filios ?* se demandant saint Chrysostome, et il répond, reproduisant le sentiment de beaucoup d'autres Pères : *justos scilicet et peccatores, eos qui divina ejus mandata servant, et qui dominica transgrediuntur mandata.*

Maintenant que nous connaissons les acteurs, ouvrons le drame, suivons-en les scènes successives ; recueillons, méditons les leçons que le Sauveur nous y donne, qu'il impose aux plus distraits dans ses phases émouvantes. Qui n'a pas été, de quelque manière et à certain jour de sa vie, l'enfant prodigue ? *Recogitabo tibi, Domine... in amaritudine animæ meæ.*

*Adolescentior dixit...* Le premier personnage qui se présente sur la scène, c'est le plus jeune des deux fils, le héros, le lamentable héros du drame qui se concentre tout entier autour de lui. *Adolescentior...* le plus jeune. Qui s'en étonnera, à l'époque actuelle surtout ? De tout temps la jeunesse a été présomptueuse, inconstante, rebelle aux conseils. Il y a dans toute jeunesse, a dit quelqu'un, deux ans de folie : pour le moins, je pense. Mais aujourd'hui nos jeunes semblent plus que jamais s'attribuer le monopole de la chronique du crime, de l'irrè-

ainé, c'est Israël resté fidèle au culte du vrai Dieu, un et véritable. Le plus jeune, c'est la Gentilité, véritable enfant prodigue. Elle a mis les dons du Seigneur au service d'aspirations purement terrestres : Dieu créateur, elle a secoué de bonne heure le joug de sa dépendance, elle a fini par en perdre le souvenir. Les lumières de la révélation bannies, celles de la nature obscurcies, la disette de vérité s'est fait sentir ; affamé de vérité, le monde idolâtre s'est cherché des docteurs ; il a juré par Platon, par Aristote, quand il ne le faisait pas par Satan et ses suppôts, oracles ou autres... Mais qu'a-t-il trouvé à l'école de ces maîtres ? Des gosses sonores, tout au plus brillantes, encombrantes mais vides : *sæculares doctrine, sterili veritate resonantes* (S. Aug.). En vain leur a-t-il demandé des principes justes et assurés sur le vrai bonheur, nul n'a pu lui en fournir : *aliquid solidum et rectum quod ad beatam vitam pertinere invenire volebat in talibus, et non poterat.* De là, dit le saint Docteur, la douloureuse réflexion : *et nemo illi dabat.* Il était dans cette impasse quand la voix de l'Évangile est venue réveiller en lui de lointaines réminiscences, le souvenir de Dieu Créateur et Révéléateur de l'Eden. Touché, soulevé, porté par la grâce, il court tomber aux pieds du Père des miséricordes dans l'Eglise du Christ, confesse ses iniquités, reçoit de Dieu son pardon et les gages d'une ineffable tendresse : l'Esprit-Saint en son cœur, et chaque jour, sur ses lèvres, le corps et le sang de l'Agneau divin. Son frère aîné le jalouse : Israël s'indigne du salut de la Gentilité, et préfère rester en dehors du royaume de Jésus, plutôt que d'en partager l'entrée avec les Gentils. Colère et refus insensés, mais qui dureront de longs jours, jusqu'à ce qu'enfin les appels incessants de la grâce triomphent de l'obstination judaïque, et qu'au terme de sa durée terrestre l'Eglise reçoive en son sein tout Israël apaisé et repentant.

On ne saurait refuser à cette interprétation de cadrer assez bien avec le récit. Mais nous la laissons, malgré l'intérêt qu'elle peut éveiller dans les esprits, pour nous arrêter à l'autre interprétation plus pratique et qui parle davantage au cœur.

<sup>4</sup> Cependant cette interprétation n'est pas la seule. Il y en a une autre, ou une autre opinion, qui se présente sous les auspices de saint Jérôme et de saint Augustin, adoptée même exclusivement par ce dernier, et qui, à la suite de ces deux grands hommes, a eu depuis, surtout au moyen âge, de nombreux représentants. Le fils



ligion et de la perversité précoce. Nous n'avons plus, certes, sous les yeux, le spectacle qui au commencement de l'ère des martyrs, arrachait à saint Jean cet applaudissement solennel : « *Je vous écris, à vous, jeunes hommes, parce que vous êtes forts, que vous avez vaincu le mal, et que le Verbe de Dieu demeure en vous* » (I Joan. II, 14). Bien plutôt, ne faudrait-il pas dire à l'heure présente : « A vous les jeunes, parce que vous êtes des énervés, des sans-Dieu, des savants à l'envers ; parce que vous cédez à la folie coupable, et qu'au lieu de combattre et de vaincre les méchants, vous devenez leur proie et leur triomphe ? »

Pauvres enfants de vingt ans, autant à plaindre qu'à blâmer, victimes prévues de l'école soi-disant neutre et de lois désastreuses ! Nos gouvernants ont péché, ils sont morts, pas tous, et vous portez la peine de leurs crimes. Oui, c'est bien parmi ces jeunes décaqués, trop à la mode, qu'il fallait prendre le symbole ou le héros de la parabole. Aucun autre type ne pouvait mieux faire ressortir l'ingratitude et la sottise du pécheur envers le Père qui est aux cieux. Mais plutôt, écoutez son langage et voyez-le à l'œuvre.

*Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* C'était, sans doute, le soir de quelque fête mondaine, ou bien au retour de certaine école d'adultes où l'on venait de lui enseigner les Droits de l'homme, la Morale civique, et de le prémunir contre les superstitions du passé.

« Père, dit-il, ma part à moi de mon héritage, je la réclame, je l'exige. » Quel coup pour le père ! quelle révélation ! quelle désillusion ! quel renversement de ses rêves qui tombent soudainement ! Les pères, comme tous les cœurs aimants, ont de ces confiances, de ces grâces d'aveuglement qui persistent après que tous les autres yeux dans la localité et le voisinage sont devenus clairvoyants, Quelle blessure à la fois dans ses intérêts, son autorité, sa réputation, son amour-propre et surtout sa tendresse ! Jugeant de son enfant, de son plus jeune, de son benjamin, d'après son extrême affection paternelle, le dévouement qu'il lui portait, ses privations, ses sacrifices, il croyait que son fils réciproquement ne vivait que pour lui, était un autre lui-même. Il aimait à le dire dans l'occasion à qui voulait l'entendre ; il le répétait encore hier à la nouvelle de certaine aventure de rébellion ou de libertinage de la part de tel adolescent, de telle jeune fille d'autrui, qu'on racontait en sa présence : « Pour moi, si j'ai une consolation, disait-il, c'est que ma fille est attentive à mes moindres désirs, que mon fils surtout se priverait pour moi de tous les plaisirs de son âge ; il me fait le confident de ses plus intimes projets avec une franchise, un abandon, une naïveté qui vous ferait sourire. Il n'a rien de caché pour moi. »

Et voilà que le lendemain ce même fils lui dit :

« Tu entends, père ; il y a assez longtemps qu'on m'exploite ici ; il me faut mon bien à moi. » Et cela est prononcé avec une froideur de recors d'huissier ou de porteur de traites. Certains com-

mentateurs et orateurs mettent ici, dans la bouche du père consterné, foudroyé au milieu de son extase de tendresse et du bercement de ses rêves d'avenir, un long et pathétique discours, pour faire sentir à son fils la cruauté de sa conduite. A mon humble avis ils ont tort ; et si le père l'eût tenu, il eût été, dans son malheur, moins digne de l'autorité, de la majesté paternelle, plus femme par le caractère. Que j'aime mieux le fier laconisme de l'Evangile ! « Et le père immédiatement, sans mot dire, lui donne sa part : *et divisit illis substantiam*. En pareil moment, en pareil écroulement, — je le sais, — les fibres du cœur sont comme déchirés ; il bat d'abord rapidement, puis s'arrête : l'âme est brisée, une sueur d'agonie monte au front ; mais on doit refouler tous ces sentiments. Aussi bien, que dire à une tête de vingt ans, en pleine folie et déjà ivre des fumées de la passion ? quel discours tenir à des oreilles bouchées ? quel tableau présenter à des yeux couverts du banal bandeau ?

La part de biens, *portionem hæreditatis*, que réclame le prodigue et que son père vient de lui remettre aussitôt, est, au sens littéral, le *rata hæreditatis pars* des légistes. Il n'avait droit comme cadet qu'au tiers du patrimoine, les deux autres tiers, d'après la loi, revenant à l'aîné. Le père n'était nullement obligé de son vivant à le mettre en possession immédiate de cette quote-part.

Au sens moral, la part d'héritage, *portionem hæreditatis*, est, d'après les interprètes, l'empire du libre arbitre et tous les biens sur lesquels s'étend cet empire, abandonnés en pleine possession, *in manu consilii sui*, à tout homme dès qu'il arrive à l'usage de sa raison : *dona tam naturæ quam gratiæ quæ per liberum arbitrium acceperit in sua potestate* (Jansen). L'inventaire en serait long, pour tout homme, mais surtout pour les enfants de Dieu, pour les baptisés, *fili et hæredes*, et seulement quant au domaine essentiel, commun à tous, sans parler des talents, des apanages accessoires et individuels. Biens de la nature et biens de la grâce : la vie, le temps, monnaie du ciel, la rédemption de Jésus-Christ et les richesses sous mille formes qui en découlent ; la raison et les splendeurs de la foi ; les facultés de l'âme immortelle, le cœur, l'intelligence, la mémoire, la volonté et la participation aux mérites des saints par l'effet de la communion catholique ; l'intercession de la Vierge auxiliaire ; les richesses spirituelles de toutes sortes, les sacrements de Jésus-Christ, en particulier le trésor toujours ouvert de la divine Eucharistie... En vérité, c'est un héritage vraiment royal ; aussi bien, l'homme n'est-il pas le roi de la création ? Quelle fortune, quel domaine splendide ! et à vingt ans, en avoir la pleine possession : *Si scires donum Dei !*

*Et non post multos dies, congregatis omnibus.* La passion est impatiente ; celle de la volupté plus que toute autre. Peu de jours après, ayant tout réalisé, mobilisé, champs, vignes, fermes, troupeaux, suivant ses caprices et ses projets, —

les juifs ne manquent jamais aux fils de famille pour ces fructueuses opérations, et nous sommes dans leur pays, en pleine Pérée; — ayant tout réalisé en billets, chèques, monnaies sonnantes, il partit. Il partit loin, *peregre profectus est*, pour un pays éloigné, *in regionem longinquam*, afin d'y être plus libre.

*Profectus est...* En pareil état d'âme, on est travaillé d'un violent désir de désertir le foyer paternel et son pays. Au cœur malade la patrie est gênante, quelquefois odieuse. Je ne voudrais pas ! — Dieu m'en garde, — dire du mal à la légère de tous ceux qui quittent nos campagnes pour le séjour des grandes villes, pour s'en aller travailler dans des chantiers éloignés, pour se faire nomades, ou pour transporter leurs pénates sur un sol plus favorable à ses habitants. Il le faut bien quelquefois. Les années stériles, le manque de toute industrie, les exigences de quelques positions sociales, le combat pour la vie enfin, rendent souvent nécessaires ces émigrations. Mais qu'elles sont dangereuses pour l'adolescent, périlleuses pour son âme et sa foi, douloureuses pour les pasteurs, et qu'elles doivent être aussi redoutées et inquiétantes pour les familles ! Je plains nos émigrants, je plains nos étudiants, je plains nos conscrits ; mon cœur, ils le savent, et mes sollicitudes les suivent partout, et avec quelle anxiété tremblante, à leur retour, je lis, j'interroge leur regard ! Mais, n'est-il pas vrai, mes frères, qu'il y a bien — à l'instar du prodigue — et dans toutes les classes de la société, des départs, des éloignements, des fugues, des désertions de la maison paternelle, des « tours de France, » des voyages, des séjours en pays étrangers qui ne sont inspirés que par la folie et les passions de l'âge, par des motifs qu'on ne dit pas ?

Ces émigrations, ces transpositions même légitimes et nécessaires, sont pour la direction de la vie et pour le salut un malheur souvent irréparable. On était allé faire son droit, et on fait son travers ; on avait pris chambre dans le quartier latin pour y apprendre à guérir les autres, et on s'est empoisonné soi-même, en théorie et en pratique, du virus du matérialisme ; on s'était embauché dans un chantier pour y gagner trente-cinq centimes à l'heure, et on y a perdu le reste de sa foi, de sa pudeur et de ses manières humaines. On rapporte au village, hélas ! jeune encore, les vices, les laideurs, les souillures, les odeurs malsaines de tous les pays et de toutes les sociétés qu'on a fréquentés ; puis on dit au retour, avec dédain pour ses amis d'enfance, avec une stupidité superbe : « Vous pouvez vendre ma place à l'église ! La religion, je suis revenu de ces vieilleries ; maintenant je suis éclairé ! » Je crois bien ! Pauvre Icare ! Honteux et infortuné détrit des usines d'impiété et d'immoralité qui ont épuisé, desséché le sang de ton cœur et de ton âme et jusqu'à ton bon sens !

Vous qui pensez, parlez et écrivez dans le désert d'une ville populeuse, plus féconds souvent en utopies qu'en science pratique, vous ne compre-

nez peut-être pas toute la salutaire influence, pour les mœurs, pour la justesse des idées, la rectitude du jugement, la santé du corps et de l'âme, qu'exerce, par son atmosphère même, cette petite patrie, cet éden fermé, à l'ombre du clocher de la première communion, et qu'on appelle une paroisse. Vous n'avez peut-être qu'imparfaitement l'idée de l'état d'âme dans lequel nous y vivons, de nos contacts mutuellement préservatifs, du gouvernement de l'opinion, de notre surveillance réciproque, de la protection des amis vertueux, des traditions locales et de la famille, du respect humain s'exerçant dans le sens du bien, et pour en venir à un détail, si c'est un détail, de l'œil attentif du pasteur des âmes que nous sentons partout à nos côtés, au moment de la tentation, pour nous reprendre de nos chutes et s'empressez à nous en relever ! Heureux abris pour les tempêtes du printemps ! Dans ces jardins de morale ambiante, les cœurs vicieux ou troublés ne trouvent pas facilement matière à satisfaire leurs passions ; et c'est une précieuse disette dont ils se réjouiront plus tard, quand la fièvre en sera passée.

Pendant que nous nous attardons à discourir sur les avantages que trouve le jeune homme à demeurer au foyer paternel, dans le doux pays de son enfance, aussi bien que sur les dangers pour la foi et les mœurs que courent les émigrants, les transplantés, les gyrovagues, les transfuges, les commis-voyageurs volontaires ou forcés, — notre prodigue a fini ses préparatifs ; déjà il s'est mis en route, *profectus est*.

Il est parti. — Dans la cathédrale de Rouen, de magnifiques tapisseries des Gobelins qu'on y suspend, dans les grands jours, à chacun des piliers, représentent les scènes successives du drame du prodigue, et dans une des premières, son départ. On le voit, en face du château de son père, entouré d'amis de plaisirs, mettre le pied à l'étrier sur un coursier richement équipé. Par une splendide matinée de printemps, on ne saurait avoir sous les yeux le spectacle de plus de joie, de luxe, de volupté, de vie débordante, d'enchantement et pour les plaisirs du moment et pour tous ceux qu'on savoure en espérance : c'est le faste et l'escorte d'un cheik oriental. Je crois les entendre égayer la route par les chants des libertins de la Jérusalem antique :

« Amis, venez, jouissons des biens qui existent. — Faisons couler les flots du vin le plus précieux. Couvrons-nous de tous les parfums. Cueillons toutes les fleurs de la saison ; et qu'il n'y ait pas de prairie charmante où notre volupté ne se promène ; car jouir de tout cela, c'est notre sort, c'est notre partage, c'est notre destinée. Qu'attendons-nous, que craignons-nous de la vie future ? on ne connaît personne qui en soit revenu : *non est agnitus qui sit reversus*. Amis, venez et jouissons » (Sap. 11).

*Peregre profectus est* : il va loin, le prodigue, et il doit aller loin, *peregre, in regionem longinquam*, parce qu'il figure le pécheur tournant le dos à Dieu, *aversus a Deo*, s'éloignant de Dieu de



plus en plus, emporté par je ne sais quel mystérieux et coupable besoin, à un pas dans le mal d'en ajouter un autre, et à l'instar du premier mauvais fils, de fuir et de fuir encore la face de Dieu, comme pour échapper, s'il le pouvait, à ses regards et à son autorité : *a facie tua abscondar, vagus et profugus in terra* (Gen. iv, 14).

Maintenant qu'il est parti, que le dernier écho des chants épicuriens de la caravane se perçoit à peine, et que la poussière qu'elle soulève n'apparaît plus que comme une forme indécise mêlée aux brumes de l'horizon, son départ fait sans doute le sujet, le thème des conversations des voisins qui en ont été les témoins, des habitants du lieu, et aussi le sujet de vos pensées, de vos réflexions, mes frères. Jusqu'où ira-t-il ? Sa démolition morale est commencée : où s'arrêtera-t-elle ? vous vous le demandez.

Voulez-vous, mes frères, me permettre, en fermant pour aujourd'hui le texte de la parabole, sans m'inquiéter de la suite du récit, de me mêler à ces conversations et à vos pensées, et de répondre à la question en vous racontant d'avance son odyssée, sa géographie morale, en vous en faisant le chapitre sommaire ? en d'autres termes, et pour parler sans figure, voulez-vous que je vous indique d'avance les étapes et le programme de tout jeune homme qui, dans ces conditions, déserte la maison de Dieu, l'église de sa paroisse, la prière, les sacrements, ses pratiques religieuses ? Ce programme est tellement connu, il se reproduit, à la millième et invariable édition, si exactement à quelques nuances près, qu'il ne faut pas être prophète pour le décrire à l'avance. Il deviendra un libre-faiseur : ce sera sa première manière, *peregre profectus* ; et ensuite, sauf exception, par la force des choses, un libre-penseur : ce sera la seconde, *in regionem longinquam*.

Un libre-faiseur. Par une première série d'étapes rapides qui s'appelleront l'une l'autre, il va descendre, rouler jusqu'aux bas-fonds de la volupté, des pratiques charnelles, des habitudes honteuses, de l'ignominie peut-être. Il pouvait ne pas partir, ne pas entrer dans ce chemin ; mais une fois entré il ne s'y arrêtera pas. L'engrenage où il a mis le pied ne rend pas sa proie qu'il ne l'ait broyée tout entière ; son cœur lui-même est devenu une cendre déshonorée, comme parle l'Écriture : *Cinis est cor ejus* (Sap. xv, 10).

Un libre-penseur. Il parcourra les étapes du doute rongeur qui auront pour aboutissement le scepticisme. Quand un organe du corps est malade, les autres souvent deviennent malades, s'infectent eux-mêmes, par sympathie, ou bien par corruption du sang. Ainsi en est-il de l'âme. Il n'y a pas de cloison étanche entre le cœur et l'intelligence. Le cœur fait mal à la tête : de sa dépravation, de ses impuretés s'élèvent des nuages qui interceptent les lumières de la foi, empêchent de voir. Un équilibre rompu entraîne et rompt un autre équilibre ; les deux banqueroutes se suivent. La religion gêne : elle n'est pas vraie ; on cherche à se le démontrer.

J'ai dit : *ordinairement* ou sauf exception ; car il peut arriver, — et il arrive, — que la foi subsiste, comme le feu sacré caché sous la cendre, caché même sous la fange, après la ruine des mœurs.

Il peut arriver — et il arrive aussi — quelquefois qu'on perd la foi sans avoir perdu les mœurs. Par suite de je ne sais quel orgueil natif de la raison, de quel attrait instinctif pour l'erreur, de quelle tendresse innée pour les prêtres du mensonge plutôt que pour les prêtres de la vérité, ou bien encore par l'effet de l'atavisme, de la sève du terroir, du vice originel de la famille dont il a hérité, il arrive que ce prodigue d'un genre particulier sort tout d'abord de la maison du père par la porte du doute, de l'incrédulité, sans passer par le chemin ou les pratiques intermédiaires de la passion et de la volupté. Le cœur est resté intact, doué même de certaines vertus naturelles ; la conduite honnête, correcte ; l'esprit seul est atteint. Mais c'est là une exception, une déviation plus rare encore que la précédente et qui rend le retour bien autrement difficile. Le pauvre cœur malade se guérit de ses blessures, de ses hontes, par l'humiliation qu'il en ressent ; l'esprit, quand il est seul dévoyé, s'enorgueillit, s'égare et s'empoisonne de plus en plus. La racine de l'arbre, *radix fidei*, est elle-même atteinte par le ver rongeur ; il ne refleurira pas sans un grand miracle de la grâce.

Tel est, mes frères, le programme invariable que suivent nos prodiges et que suivra certainement celui-ci. C'est un bien vieux jeu ; ils s'en vont par des chemins trop connus à des abîmes eux-mêmes trop certains. Et dire qu'ils se croient des initiateurs, des hommes de progrès, et qu'ils nous prennent, nous les demeurants de l'Évangile et des vertus chrétiennes, pour des retardataires ! Ils se croient des affranchis ou des libérateurs, et ils ne sont que les esclaves de quelque lâcheté morale ou intellectuelle aussi vieille que le monde.

Quant au cher prodigue en particulier qui nous occupe, je ne connais pas la fin de son histoire — j'ai fermé le livre, vous ai-je dit ; — je sais seulement qu'il est sorti de la maison du père non par la porte de l'instruction athée, du scepticisme, mais par la porte de la volupté, des passions du cœur ; qu'il est du reste enfant de bonne maison, qu'il y a reçu une éducation première dont les impressions survivent à toutes les catastrophes ; et c'est ce qui me rend plein d'espérance.

Je vous quitte, mes frères, pour aller consoler le père du prodigue, et aussi lui demander respectueusement, tout en compatissant à son immense chagrin, si, par sa tendresse excessive pour son jeune fils, par certains défauts de vigilance, il n'aurait pas des torts à se reprocher devant Dieu dans son départ. Ce n'est pas qu'aux enfants que cette première partie de la parabole doit servir de leçon.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## EXPLICATION DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE

### 8<sup>e</sup> Instruction

REGINA ARCHANGELORUM, ORA PRO NOBIS

*Et benedictus fructus  
ventris tui.*

Et le fruit de vos entrailles est béni.

Ces paroles sont celles que l'Eglise a empruntées à sainte Elisabeth. Vous n'ignorez pas, mes frères, en quelles circonstances cette sainte femme les a prononcées. Saint Luc rapporte que l'ange Gabriel, pour achever de convaincre Marie de la possibilité de devenir la mère du Fils de Dieu tout en restant vierge, lui cita l'exemple de sainte Elisabeth : « Voici, dit-il, que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils, dans sa vieillesse, et que celle que l'on appelait stérile entre dans le sixième mois de sa grossesse; car quand Dieu parle, rien ne lui est impossible. » Alors Marie répondit à l'ange : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. »

I. L'Evangéliste ajoute que peu de jours après Marie s'en alla en toute hâte au pays des montagnes de Judée. Le chemin était long et pénible; plus de 40 lieues séparent Nazareth de Aïn-Karena, pays natal de saint Jean. Dans quel but Marie voulait-elle visiter sa cousine? Était-ce pour s'assurer de la vérité des paroles de l'ange? Loin de nous cette pensée. Jamais le moindre doute n'a terni le mérite de la foi de Marie. C'est uniquement la charité qui détermine son voyage. Elisabeth est âgée, elle a besoin des services de sa jeune parente. Marie les lui rendra avec le zèle de la servante la plus dévouée. Mais sa charité veut encore procurer à sa cousine et à son enfant des biens d'un ordre plus élevé. Comme la révélation de l'ange lui a laissé entendre que l'enfant d'Elisabeth sera le précurseur du sien, elle désire que Jésus annonce sa venue à son précurseur, et le sanctifie dès le sein de sa mère, afin de le rendre plus vite capable de remplir sa mission.

Communiquer Jésus, communiquer sa grâce, procurer sa gloire, en le faisant connaître et aimer : telle devrait être la principale fin de nos visites. Une charité vraiment divine devrait toujours régler nos relations avec le prochain.

Mais remarquez encore, mes frères, deux leçons que nous donne Marie dans la manière dont elle remplit cet acte de charité. N'y a-t-il pas lieu d'admirer qu'étant la supérieure elle prévient elle-même son inférieure, comme Jésus prévient saint Jean? Oh! comme l'exemple de Jésus et de Marie condamne l'orgueilleuse susceptibilité qui nous fait exiger des autres les premières démarches, pour peu qu'ils soient d'une condition inférieure! — Non moins importante est la leçon de prudence et de

modestie que fournit aux jeunes personnes la promptitude avec laquelle Marie exécute son voyage. Sans doute la charité lui donnait des ailes; elle avait hâte de se rendre utile. Mais n'était-ce pas aussi la modestie qui lui inspirait cet empressement? Obligée de sortir et de voyager, elle ne veut s'arrêter nulle part; elle tend le plus vite possible au but de sa course, de peur que quelque rencontre dangereuse, quelque conversation inutile, ne l'expose au danger d'offenser Dieu.

II. Marie, étant entrée dans la maison de Zacharie, salua Elisabeth. Aussitôt que celle-ci entendit le salut de Marie, son enfant tressaillit dans son sein; elle-même fut remplie du Saint-Esprit, et élevant la voix elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient cet honneur, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? Car votre voix n'a pas plutôt frappé mes oreilles que mon enfant a tressailli dans mon sein. Que vous êtes heureuse d'avoir cru! Car tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, s'accomplira. »

De ces paroles de sainte Elisabeth, l'Eglise n'a mis dans sa formule de salutation que les premières. Comme l'ange avait déjà dit à Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » il s'ensuit que sainte Elisabeth n'a fourni pour sa part que cet éloge : « Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. » Mais si les mots de cette louange sont peu nombreux, comment en expliquer l'excellence? Ces paroles énoncent vraiment le mystère des mystères des gloires de Marie, le mystère qui renferme la raison de toutes les louanges que l'on peut lui décerner. En le révélant la première, Elisabeth a dit plus en l'honneur de l'auguste Vierge que l'ange lui-même par les trois éloges que nous avons déjà expliqués.

Il ne faut pas nous étonner, mes frères, si une femme parle ici mieux encore que l'un des premiers anges du ciel. Ni cet ange ni Elisabeth ne parlaient d'eux-mêmes. D'eux-mêmes ils n'eussent point su louer les grandeurs de Marie; Dieu seul, qui les opérait, pouvait les redire. L'Esprit-Saint lui-même parlait par la bouche d'Elisabeth, comme il avait d'abord parlé par celle de l'ange. De même qu'un habile musicien peut sur un instrument moins parfait exécuter une mélodie plus belle qu'il n'en a tiré jamais d'un instrument merveilleux, ainsi le Saint-Esprit par sainte Elisabeth mieux encore qu'il par l'ange, révèle le principal mystère des gloires de Marie, la cause explicative de tous les dons qui lui ont été ou qui lui seront accordés, de toutes les louanges que l'on peut lui décerner.

Si l'ange a salué Marie « pleine de grâce, » pourquoi cette plénitude lui a-t-elle été accordée, sinon pour qu'elle fût la digne mère de Celui qu'Elisabeth proclame le fruit béni de ses entrailles?

Si l'ange ajoute : « Le Seigneur est avec vous, » pourquoi cette présence privilégiée de Dieu en Marie, où tendent les desseins qu'il a sur elle, sinon à la rendre digne d'être la mère de ce fruit béni qui s'appelle Jésus?



Si enfin l'ange la proclame « bénie entre toutes les femmes, » pour quel motif, sinon parce que le fruit de ses entrailles est béni? parce que c'est d'elle, comme le chante l'Eglise, « qu'est sorti le soleil de justice, le Christ notre Dieu, qui a détruit la malédiction, apporté la bénédiction, confondu la mort et donné aux hommes la vie éternelle »?

Encore une fois, quand on a dit de Marie que Jésus le fruit de ses entrailles est béni, on a tout dit à sa gloire, parce que cet éloge indique la raison de toutes les grâces qu'elle a reçues, de toutes les grandeurs auxquelles elle a été élevée, de tous les mérites qu'elle a acquis.

III. Mais ces paroles d'Elisabeth ne sont pas seulement une louange; dans la bouche de cette sainte elles sont encore un cri de reconnaissance. Il est évident que cette grande sainte les prononce aussi dans l'intention de remercier Marie de ce qu'elle a daigné venir jusque chez elle, pour lui communiquer, à elle et à son fils, la grâce de Jésus, le fruit béni de ses entrailles. N'est-ce pas ce sentiment qui lui dicte les paroles qu'elle ajoute : « Et d'où me vient cet honneur, que la mère de mon Seigneur vienne à moi? Car, lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plutôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein »?

C'est avec un semblable sentiment de reconnaissance, mes frères, que nous devons redire à Marie : Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Car, ce fruit béni qu'elle apportait dans son sein à Elisabeth et à saint Jean, pour les sanctifier, ne nous l'a-t-elle pas donné à nous aussi, pour nous revivifier? C'est par Marie, en effet, que tous ensemble, et que chacun en particulier, nous avons mérité de recevoir Notre-Sauveur. C'est ici le solide fondement de la grande dévotion et de la perpétuelle reconnaissance de l'Eglise et de tous les fidèles envers la sainte Vierge. Elle a, dit Bossuet, la même part, pour notre salut, qu'Eve a eu à notre perte. La désobéissance d'Eve notre mère, son incrédulité envers Dieu, sa malheureuse crédulité à l'ange trompeur, était entrée dans l'ouvrage de notre perte; Dieu a voulu, par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie et son humble foi entrassent dans l'ouvrage de notre rédemption, en sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avait concouru à notre perte, et que comme nous avons en Jésus-Christ un nouvel Adam, nous eussions en Marie une nouvelle Eve, c'est-à-dire une nouvelle mère qui, au lieu du fruit de mort, nous présentât le fruit de vie.

Si donc, parlant de la faute du premier homme, l'Eglise s'écrie : O faute vraiment heureuse, qui nous a valu un tel rédempteur! disons aussi, en pensant à la faute d'Eve : O faute heureuse, vraiment utile, puisqu'elle nous a fourni l'occasion de recevoir de Dieu, par Marie, un fruit de vie bien autrement efficace pour nous rendre la vie que n'aurait été pour nous la conserver le fruit de vie planté au milieu du paradis terrestre!

Ce fruit terrestre ne pouvait entretenir, en Adam et en ses enfants, qu'une vie purement humaine

et naturelle; le fruit de Marie rend à nos âmes et entretient en elles la vie divine et éternelle, de Dieu lui-même.

Le fruit de vie du paradis terrestre ne pouvait retirer Adam de la mort du péché, ni même de la mort corporelle; mais le fruit béni de Marie nous retire de cette double mort: il nous guérit d'abord de la mort du péché; puis au dernier jour il procurera, par une résurrection glorieuse, à nos corps eux-mêmes une vie immortelle et bienheureuse.

C'est donc avec une sincère reconnaissance envers Marie, que nous devons répéter cette prière : « Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni! »

IV. Je ne veux pas, mes sœurs, terminer cette instruction sans tirer de ces paroles un solennel avertissement pour celles d'entre vous qui ont l'honneur d'être mères.

Toutes les mères désirent être heureuses dans leurs enfants.

A cause de ce désir, elles conçoivent une sainte jalousie quand elles entendent dire de Marie : *Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.* Car elles pensent au bonheur de Marie, elles voudraient avoir en partage une joie semblable. Ce désir est bien légitime, mais trop souvent il est stérile. Que de mères, hélas! ne voient pas leurs enfants réaliser les espérances de bonheur qu'elles avaient conçues en les mettant au monde! Quelle en est la cause? Ah! c'est qu'il y a trop de mères qui, malgré l'envie qu'elles portent à Marie lorsqu'elles la saluent des paroles d'Elisabeth, ne veulent pas employer le moyen indiqué dans ces mêmes paroles, d'être, elles aussi, heureuses dans le fruit de leurs entrailles. Que dit Elisabeth du fruit de Marie? Qu'il est béni. Voilà la raison du bonheur de Marie. Ce bonheur ne serait-il pas aussi le vôtre, mères chrétiennes, si le fruit de vos entrailles était béni, comme celui de Marie? Serait-ce là chose impossible? Non; vos enfants seraient des fruits bénis, s'ils aimaient Dieu, et s'ils en étaient aimés. Or d'où viendra cette bénédiction? Premièrement de la grâce du baptême; elle n'est refusée à aucun enfant chrétien. Cependant, combien d'enfants qui, après avoir reçu cette grâce, se montrent ensuite des fruits de mort et des sujets de désespoir pour leurs parents! Ah! c'est qu'après la grâce du baptême, la bénédiction de ces fruits dépend ensuite de leur éducation, et surtout de l'éducation maternelle. Si c'est la mère qui doit nourrir elle-même l'enfant qu'elle a mis au monde, n'est-ce pas elle également qui doit éveiller sa jeune intelligence, inspirer ses premiers sentiments, développer les facultés de sa jeune âme, en les détournant du mal et en les portant au bien? Dès lors, qui donc mieux qu'une mère peut ménager à Jésus une naissance spirituelle dans un jeune cœur, lui donner la facilité d'y grandir et d'y régner? Oui, rien n'est plus certain; l'éducation chrétienne, et plus tard la vie chrétienne des hommes, dépendent surtout de leurs mères. Il est impossible que des enfants dont les mères ont négligé cette importante mission deviennent de vrais chrétiens. Mais quand des mères ont bien

compris ce devoir, il est presque aussi impossible que leurs enfants ne deviennent pas, ne demeurent pas, ou ne redeviennent pas, comme Jésus, des fruits bénis. — Pour réussir, cette éducation doit commencer dès le berceau. Il en est du sentiment religieux comme des membres du corps. Le membre qui ne prend pas d'accroissement dans les premières années de l'enfant, restera atrophie; tout remède est ensuite inefficace pour lui rendre sa vigueur. Ainsi l'âme d'un enfant, quand il a atteint l'âge de la raison, se montrera réfractaire ou ne s'ouvrira que très difficilement aux sentiments religieux, si sa mère a négligé de les éveiller en lui dès les premières années. Toutes les mères doivent donc regarder comme leur premier devoir, l'obligation de parler de très bonne heure à leurs enfants de Dieu, de Jésus, de Marie, de leur en inspirer l'amour, de leur apprendre à les prier en même temps qu'elles leur apprennent à balbutier les premiers mots du langage, de leur inspirer l'horreur du péché, de réprimer les premières saillies de l'orgueil, de la colère, les premiers caprices de la volonté propre, de les récompenser quand ils obéissent et se montrent pieux, doux, aimables, patients. Telle est l'influence de cette première éducation qu'un grand philosophe du commencement de ce siècle, M. le comte de Maistre, a pu dire : « L'éducation morale et religieuse d'un homme est terminée à trois ans. » Néanmoins, s'il parle ainsi, ce n'est pas pour laisser conclure à une mère qu'après cet âge elle peut permettre à son zèle de se ralentir. Une mère ne doit jamais cesser, en face des exigences nouvelles de la seconde enfance et de l'adolescence, d'apporter tout son concours à l'œuvre des maîtres, des prêtres chargés de développer les sentiments chrétiens et vertueux dans le cœur de ses enfants.

Honneur et bonheur aux mères qui agissent ainsi ! Elles comprennent vraiment leur mission ; elles en remplissent les devoirs. Non seulement elles mériteront que le fruit de leurs entrailles soit béni, mais elles acquerront, à leur gloire éternelle, un mérite qui les rapprochera bien près de celui qu'a procuré à Marie le privilège incommunicable de la maternité divine. Ce n'est pas moi qui fais ce rapprochement, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Comme il parlait un jour dans l'intérieur d'une maison à une multitude compacte qui ne permettait plus à personne d'entrer, un homme, fendant la foule, vint lui dire : « Votre mère est dehors, qui vous demande. » Mais, étendant la main vers ses disciples, Jésus répondit : « Qui est ma mère ? Qui sont mes frères et mes sœurs ? Qui-conque écoute la parole de Dieu et l'observe, celui-là est pour moi un frère, une sœur, ma mère. »

Celui en effet qui écoute et observe la parole de Dieu, donne à Jésus qui est le Verbe de Dieu, la parole de Dieu, une naissance spirituelle dans son cœur ; il devient donc, s'il est un homme, son frère, s'il est une femme, sa sœur. Mais si par sa prédication, ses exhortations, ses prières, ses

exemples, ses soins assidus, il lui donne cette naissance spirituelle dans le cœur des autres, il devient dans un certain sens la mère de Jésus.

Je viens de vous le démontrer, mères chrétiennes : nul, plus facilement et mieux que vous, n'obtiendra ce résultat si vous élevez chrétiennement vos enfants. Quelle mère ne doit donc s'enflammer de zèle et d'ardeur pour cette œuvre, à la pensée que non seulement elle travaillera au bonheur de ses enfants, mais qu'elle préparera sa propre gloire ; car elle méritera que Notre-Seigneur la reçoive au ciel en lui adressant cet éloge : « Voici ma mère ! » Ainsi soit-il !

---

### PETITE INSTRUCTION POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

---

NOS OBLIGATIONS VIS-A-VIS DE LA PAROLE DE DIEU

*Estote factores verbi; et non auditores tantum, fallentes vosmetipsos.*

Observez la parole de Dieu ; et ne vous contentez pas de l'écouter, vous séduisant vous-mêmes. (Jac. 1, 22.)

C'est de la part de Dieu un grand bienfait qu'il ait daigné nous instruire lui-même et nous laisser sa parole pour être à jamais la lumière de nos âmes. Nous le bénissons de ce qu'il fait luire son soleil sur nos têtes ; nous admirons sa Providence dans l'éclat de cet astre qui éclaire, chauffe, féconde toute la nature. Autant les ténèbres répandent la tristesse et la mort parmi les créatures, autant le soleil en brillant à nos regards nous apporte de joie, autant il vivifie tout ce qui existe. Sa lumière est un des plus merveilleux dons de Dieu. Personne ne songe à le contester, personne non plus ne voudrait se soustraire à la douce influence qu'exercent les rayons de l'astre du jour.

Mes frères, il est dans l'ordre surnaturel une grâce, une lumière incomparablement plus bienfaisante, et non moins digne de notre admiration et de notre reconnaissance. La parole de Dieu est ce flambeau étincelant qui éclaire tout homme venant en ce monde. En dehors de ses clartés radieuses il n'y a que ténèbres et mort ; par elle la vie divine est communiquée aux âmes avec tous les dons qui l'accompagnent.

Mais qui comprend cette excellence du bienfait divin ? Surtout quels sont ceux qui savent en profiter comme il convient, qui ne mettent point d'obstacles à ses salutaires effets ? Ne sommes-nous pas du nombre des contempteurs de la parole de Dieu ? ou si nous estimons l'Evangile, avons-nous soin de le mettre en pratique ? Grave question, que l'apôtre nous remet devant les yeux dans le texte que je vous ai cité et qui commence et résume l'épître de ce jour. Or, il résulte des termes mêmes de cet épître que deux obligations s'imposent à nous par rapport à la parole de



Dieu : premièrement, obligation de *l'entendre*, et de la bien entendre ; et deuxièmement, obligation de *la mettre en pratique*.

Vous avez là, il faut le remarquer, l'abrégé de toute la religion, la formule précise de vos devoirs en tant que chrétiens. Prêtez donc à cette doctrine toute votre attention.

## I

L'Evangile est connu et manifesté par l'enseignement apostolique. Gardienne fidèle de la révélation, l'Eglise dispense à toutes les générations les vérités dont elle a le dépôt ; interprète autorisée, elle en fixe le sens, en garantit l'intégrité, en poursuit le développement progressif, déjouant et réfutant tour à tour les sophismes de l'incrédulité ou les prétentions de l'hérésie.

C'est donc à elle qu'il faut demander la connaissance et aussi l'intelligence de ces vérités, objet nécessaire de notre foi. Ils s'abusent étrangement ceux qui prétendent suivre d'autres maîtres, ceux qui s'adressent à la philosophie, à la science, pour avoir la formule exacte des convictions qu'il convient de se faire sur ces questions capitales proposées par la révélation positive de Dieu.

C'est un travers non moins inconséquent, et trop commun de nos jours pour que nous ne le signalions pas à temps et à contre-temps, de chercher dans le journalisme, dans la presse sous toutes ses formes, la solution exacte, sûre, de ces problèmes vitaux qui agiteront toujours l'humanité. Dites-moi, qui a donné aux philosophes, aux savants ou prétendus savants, qui a donné surtout aux journalistes mission pour affirmer et déclarer ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est juste ou injuste, bon ou mauvais ? Alors que la raison humaine, de l'aveu même de ses plus fervents adeptes, a été et est encore sujette à tant d'erreurs, a fait si souvent faillite aux espérances que l'on avait mises en elle, n'est-il pas absurde et souverainement imprudent de ne vouloir se fier qu'à ses lumières, de faire fond uniquement sur elle pour toutes ces vérités mêmes qui échappent à son domaine ? Comment expliquer ce dédain systématique du vrai et seul magistère établi par Dieu, et cet engouement pour des docteurs sans autorité, disons plus, sans sincérité, sinon par cette malheureuse tendance qui nous fait pencher vers l'erreur, quoique nous prétendions ne vouloir et ne rechercher que la vérité ?

Tel est le grand danger de l'heure présente. Beaucoup ont perdu la foi, pourquoi ? Parce qu'ils ont refusé d'entendre la parole de Dieu, parce qu'ils ont fermé l'oreille à la seule voix qui pouvait les en instruire, pour suivre des maîtres étrangers qui leur plaisaient.

Pour vous, mes frères, quelle que soit la fascination d'une si commune manière d'agir, gardez-vous de ces errements. Vous marchez à la vraie et pure clarté de la foi : ne la quittez pas pour suivre des lumières incertaines et trompeuses. Vous avez

dans le magistère infaillible de l'Eglise un guide sûr avec lequel vous n'avez peur de vous égarer jamais en des voies dangereuses : ne l'abandonnez pas pour prendre des conducteurs aveugles, capables de vous entraîner dans tous les abîmes. Vous pouvez vous abreuver aux sources vives de la vérité et de la grâce : ne leur préférez pas les eaux boueuses de l'incrédulité, les marais fangeux du vice.

Sachez demander la vérité, la connaissance de ce qu'il vous importe de savoir sur Dieu, sur vos devoirs envers lui, sur vos destinées éternelles, à qui peut vous la donner sans mélange de faux et d'erreur, c'est-à-dire à l'Eglise et à ses pasteurs.

Remarquez toutefois que cette instruction puisée à ses vraies sources ne doit pas être vague ni transitoire. Selon la belle comparaison de l'apôtre saint Jacques, la doctrine catholique est pour notre conduite un miroir qui nous fait voir, à nous-mêmes avec une exactitude parfaite, tels que nous sommes, mettant en pleine lumière nos qualités comme nos imperfections et nos défauts. Si nous n'y donnons en passant qu'un regard superficiel et fugitif, qu'arrive-t-il ? C'est que, suivant la réflexion de l'apôtre, nous ne fixons pas dans notre mémoire les traits que nous n'avons fait qu'apercevoir, et qu'il ne nous en reste qu'un souvenir confus dont nous ne tirons aucune utilité pratique.

Il en va autrement si nous approfondissons cette observation de nous-même en regard de la doctrine évangélique, si nous appliquons l'enseignement divin à chaque détail de notre vie, à nos pensées, à nos jugements, à nos paroles, à nos actions. Alors nous serons tout enveloppés par cette lumière, et pour être accomplis il ne nous restera plus qu'à mettre en pratique les devoirs qui nous auront été ainsi clairement démontrés.

## II

C'est que, mes frères, il existe une certaine paresse spirituelle fort à craindre en ce qui touche l'affaire du salut. On s'enquiert volontiers de ses obligations, on sait point par point ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut observer ; on se plaît à entendre rappeler toutes ces choses. Voilà des chrétiens qui ne manquent aucune instruction, qui connaissent à fond leur religion ; ils ont des convictions fermes, une foi éclairée. Vous ne doutez pas que la pratique chez eux ne soit en entière conformité avec les croyances. Vous croiriez leur faire injure en les soupçonnant de la moindre infidélité.

Mais non : ils se contentent de croire, et ils n'agissent pas. C'est là une contradiction étrange, injustifiable, que nous ne pourrions pas plus admettre que comprendre, si l'apôtre ne l'avait signalée déjà de son temps, non assurément pour la justifier ou l'excuser, mais pour nous mettre fortement en garde contre ses suites funestes.

On sent dans les paroles de saint Jacques comme une compassion profonde pour ces âmes

qui se trouvent si près et tout à la fois si loin de Dieu. L'apôtre ne s'indigne point, il ne fulmine pas l'anathème, mais il se fait pressant, insinuant, dirai-je, pour leur persuader de ne pas s'arrêter en si bonne voie, d'aller jusqu'au bout, de joindre la pratique à l'audition de la parole de Dieu.

Il les avertit qu'ils se font illusion, qu'ils s'abusent, qu'ils se trompent. Quel peut être l'aboutissement d'une telle conduite ? Quelle sécurité peut-on avoir à y persévérer ? Quel bonheur goûtera-t-on, quelle satisfaction, si l'on se borne à connaître son devoir, sans avoir jamais le courage de l'accomplir ?

Oh ! que ceux qui partagent cette illusion sont à plaindre ! Puissent-ils comprendre au plus tôt le danger de leur état, et prendre leurs dispositions pour en sortir !

Qu'est-ce qui les retiendrait ? Ils aspirent à garder leur liberté. Mais ils ne seront vraiment libres qu'en observant toute la loi. Les commandements divins ne sont autre chose que la garantie de notre liberté, puisque nous affranchissant du mal ils nous poussent à la pratique du bien. Aussi l'apôtre les appelle-t-il « la loi parfaite de liberté, *legem perfectam libertatis* ». (Jac. I, 25.)

Ils désirent le bonheur. Mais le bonheur vrai, le bonheur complet, qui nous le donnera, sinon l'application à conformer persévéramment nos actes à la loi divine ? *Qui perspexerit in legem perfectam libertatis, et permanserit in ea, hic beatus in facto suo erit.* On ne peut en effet être content de soi-même, on ne peut être satisfait de son œuvre, que si aucun défaut ne vicie sensiblement ce travail de notre propre sanctification. Or, il est évident que celui qui ayant une conscience éclairée des pures lumières de la foi, ne se résout pas à mener une vie bien chrétienne, ne saurait ne pas remarquer l'inconséquence de sa conduite. Malgré lui, et jusqu'à ce qu'il en soit venu à l'action, il se défendra malaisément d'un certain trouble, d'une sorte de désolation secrète, résultant du sentiment de son impuissance, et incompatible avec la paix de l'âme, avec la jouissance d'un bonheur réel et sans mélange.

Que ceux, toutefois, qui se considèrent comme chrétiens pratiquants, ne s'enorgueillissent point. On peut se croire, dit encore l'apôtre, dévot et religieux, et cependant manquer gravement, en ne réfrénant point sa langue, en laissant son cœur s'égarer en toute sorte de pensées. Ce serait là encore une religion vaine. Dieu ne saurait l'agréer. Alors donc que nous nous regarderions irréprochables sur tout le reste, prenons garde, prenons garde surtout de n'offenser point la charité par des discours inconsidérés, afin de ne point perdre le mérite de nos autres œuvres. Il est si facile, même pour les personnes dévotes, de se laisser aller à cette intempérance de langage, dont l'excès ne paraît souvent que longtemps après ; ce qui fait que la piété devient une sorte de scandale pour les âmes faibles. La charité au contraire ne

soupçonne ni même ne pense le mal, elle sait le voiler et l'atténuer avec autant de discrétion que de sagesse, elle a du moins horreur de le divulguer et de l'entendre ; et ainsi elle ne porte avec elle qu'édification, glorifiant Dieu et faisant aimer la vertu.

Telle doit être notre religion pour paraître pure et immaculée aux yeux de Dieu notre Père : exceller dans la pratique de la charité et de toutes les bonnes œuvres, et nous garder avec soin de la corruption du siècle. (Jac. I, 27.)

Tenons fermement à cette maxime ; faisons-en la règle invariable de notre conduite. Qu'elle serve à inspirer nos sentiments et nos actions ; qu'elle garde et entretienne en nos cœurs cette piété franche, généreuse, irréprochable, qui nous vaudra ici-bas des grâces abondantes, et nous acheminera sans relâche vers la céleste patrie. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Cinquième dimanche après Pâques. — Jésus promet à ses apôtres et par eux à l'Eglise de les exaucer quand ils prieront en son nom

#### LE CULTE PUBLIC

*Petite et accipietis.*  
Demandez et vous recevrez.

*Objection.* — Pourquoi Dieu exigerait-il un culte public ? Ce n'est pas pour sa gloire essentielle, qui ne peut être ni augmentée, ni diminuée ; ni pour sa gloire extérieure, dont il doit fort peu se soucier.

*Réponse.* — Dieu exige un culte public pour sa gloire accidentelle, et il ne peut pas renoncer à cette gloire, car il n'a pu ni créer l'homme sans fin, ni le créer pour une autre fin que pour sa gloire.

*Objection.* — Chacun peut bien avoir son culte privé, adorer Dieu chez lui à sa manière. Pourquoi un culte public ?

*Réponse.* — L'homme est un être social ; comme tel, il reçoit de perpétuels bienfaits de Dieu : dans l'ordre spirituel, sacrifice, sacrements, prédication, etc. ; dans l'ordre temporel, conservation et développement du corps, des facultés intellectuelles et morales, etc. Recevant ainsi des bienfaits de Dieu précisément par le moyen de la société, les hommes doivent s'unir en société afin de rendre à Dieu des hommages en rapport avec ses bienfaits. — En outre, la société est l'œuvre de Dieu, elle doit donc reconnaître le souverain domaine de Dieu par des adorations, des supplications publiques et solennelles. — Enfin, les sociétés



reçoivent comme sociétés de grands biens de Dieu, industrie, commerce, paix, victoire, gloire, etc.; elles doivent donc reconnaître cette action bienfaisante de Dieu par des actions de grâces sociales comme elles-mêmes, c'est-à-dire par un culte public.

*Objection.* — Il suffit que le culte public soit adressé à Dieu dans des circonstances extraordinaires.

*Réponse.* — Le culte public n'est pas seulement nécessaire, il est bienfaisant. C'est un lien qui unit les citoyens, c'est une philosophie sensible qui établit l'uniformité dans la religion, c'est une prédication vivante mise à la portée de tous, qui rappelle à l'esprit les dogmes et les devoirs, un moyen de civilisation. Montesquieu observe que tous les peuples qui n'ont pas de temples sont sauvages et barbares. Les hommes qui se privent volontairement des solennités du culte public tombent dans la plus grande ignorance des devoirs de la nature et de la société, et deviennent en quelque sorte semblables à des brutes. La prière publique ne doit donc pas être rare, mais elle doit être multipliée, puisqu'elle est directement opposée à la dégradation universelle des hommes et des sociétés.

*Objection.* — Comme le fait remarquer avec raison J.-J. Rousseau, Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité.

*Réponse.* —

Le culte que Dieu demande est celui du cœur, a dit J.-J. Rousseau. Qui empêche qu'on ne dise : les vertus que Dieu exige sont celles du cœur, et d'en conclure qu'en aimant son prochain on accomplit toute justice ? Quelle pitié ! comme si l'amour ne se manifestait pas nécessairement par des actes extérieurs. (Lamennais).

Je n'approuve pas ceux qui, sous prétexte d'adoration en esprit et en vérité, rejettent du culte divin tout ce qui frappe les sens, et l'imagination, sans songer à la faiblesse humaine. Car si l'on considère avec attention la nature de notre esprit uni à notre corps, on reconnaîtra sans peine que bien que nous ayons intérieurement les idées des choses étrangères aux sens, nous ne pouvons cependant pas y attacher notre réflexion, ni nous y arrêter avec attention, sans l'entremise de quelques signes sensibles. (Leibnitz).

C'est déraison et ineptie de nier l'empire des notions sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits... Les rites et les pratiques sont à la morale et aux vérités religieuses ce que les signes sont aux idées. (Portalis).

Les absurdes rigoristes ne connaissent pas l'effet des cérémonies religieuses sur le peuple ; ils n'ont jamais vu notre adoration de la croix au Vendredi Saint, l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, l'enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement, cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné contre terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles s'en soient émues, en aient tressailli, et que les larmes m'en soient venues aux yeux. Il y a là-dedans je ne sais quoi de grand, de sombre, de solennel, de mélancolique... Supprimez

tous les symboles sensibles, et le reste se réduira bientôt à un galimatias métaphysique, qui prendra autant de formes et de tournures bizarres qu'il y aura de têtes. (Diderot).

*Objection.* — Les protestants ont supprimé les cérémonies du culte catholique ; cette suppression n'a pas empêché leur religion d'exister.

*Réponse.* — Cette suppression n'a pas été complète, et les protestants les plus éclairés l'ont regardée comme funeste. Citons-en quelques-uns :

Quant à moi, je ne puis me persuader que, comme plusieurs se plaisent à le penser dans leur extrême simplicité, Dieu ait du dégoût pour les douces harmonies, pour l'encens, pour le joyeux son des cloches, et en général pour tout ce qu'un pieux désir d'expansion religieuse a su inventer en vue de la gloire de Dieu. (Leibnitz).

L'Eglise catholique possède un culte sublime qui s'empare de l'âme, une esthétique digne de la Divinité, dans laquelle se réfléchissent la vie, la civilisation, la prospérité de tout un peuple. (Menzel).

Quand je pense à l'Eglise romaine, à ses immenses conquêtes, aux splendeurs de son culte majestueux, quand je contemple les magnifiques édifices qu'elle a élevés et cette admirable discipline qu'on dirait établie par une sagesse surnaturelle, alors je reste profondément émerveillé, je me perds, je me confonds. (Fitz-William).

Les calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques comme un Dieu. (Frédéric II).

*Objection.* — La magnificence dans le culte religieux est un abus. L'économie ne serait nulle part plus nécessaire que dans le culte divin. Voilà sûrement ce qui ruine les peuples, il faut absolument retrancher le superflu. Juvénal a raison de demander à quoi sert l'or dans les temples :

Dicite, pontifices, in templo quid facit aurum ?

*Réponse.* — L'or dans les temples sert à témoigner le respect que l'on a pour Dieu, à reconnaître que tous les biens viennent de lui. Il est nécessaire de donner aux hommes une haute idée de la majesté divine, et de rendre son culte respectable ; on n'y parviendra pas sans le secours d'une pompe extérieure. L'homme ne peut être pris que par les sens ; on ne réussira point à captiver son imagination si l'on ne met sous ses yeux les objets auxquels il attache un grand prix. Dès qu'il y a du luxe, de la pompe civile dans une nation, il est impossible de retrancher cette pompe dans le culte sans l'avilir aux yeux de la multitude. Nos sages économistes trouvent très bon que les richesses soient prodiguées pour les fêtes publiques, pour les théâtres qui corrompent les mœurs, pour les amusements de toute espèce ; mais ils déplorent la dépense qui se fait pour les spectacles de religion, parce qu'ils instruisent les hommes, les excitent à la vertu, les consolent par l'espérance d'un bonheur à venir. Ils veulent ôter au peuple le seul moyen qui lui reste de se consoler et de s'encourager dans les temples du Seigneur. Sans doute il vaut mieux, suivant leur opinion, qu'il aille se distraire dans les lieux de débauche et dans les écoles du vice ; aussi les a-t-on

multipliés pour sa commodité. Mais où iront ceux qui craignent l'infection des compagnies empestées et qui ne veulent pas se pervertir ?

## MOIS DE MARIE

### Vie de la Sainte Vierge

#### LII

##### VIEILLESSE DE MARIE

Après le Concile de Jérusalem la sainte Vierge avait atteint l'âge de soixante-six ans, elle entrait dans la vieillesse, l'hiver de la vie, ce temps ingrat où ne poussent plus ni fleurs ni espérances humaines. « Un grand chagrin pour la vieillesse, écrit Mme Schwetchine, c'est que Notre-Seigneur n'a pas sanctifié cet âge en le traversant. » Il a voulu mourir jeune, dans tout l'éclat de la vigueur et de la beauté, pour la consolation de ceux qui sont enlevés dès le printemps de l'âge, si plein de promesses, et de leurs parents, de leurs amis qui ne prennent point leur parti du départ douloureux, de la cruelle séparation. Il y a en effet alors tant de liens solides à briser qui nous attachent, que pour tous la mort des jeunes est presque contre nature.

Mais si le Sauveur semble avoir voulu négliger la vieillesse, il a comblé cette lacune en permettant à sa mère de vieillir, afin qu'elle servît de modèle à tous ceux qui reçoivent cette grâce et ce fardeau. Il a voulu qu'elle parvint à un âge avancé, afin qu'elle en éprouvât comme nous les douleurs; afin qu'elle nous montrât aussi avec quelle *résignation*, quelle *générosité* il faut les porter; afin qu'elle nous apprit enfin cette science si nécessaire et pourtant si peu connue, la *science de vieillir*.

I. Catherine Emmerich nous représente ainsi la sainte Vierge vieillissante : « Je vis Marie devenue âgée. La seule chose qui dans son extérieur annonçât l'affaiblissement, était une aspiration de plus en plus pressante d'arriver à l'heure de la transformation complète. Elle était extrêmement grave; je ne l'ai jamais vue rire, mais seulement sourire avec une expression touchante. Plus elle avançait dans la vieillesse, plus aussi son visage devenait blanc et comme transparent. Elle était amaigrie, mais je n'ai vu en elle nulle ride, ni trace de nulle flétrissure. On eût dit presque un pur esprit » (*Dernières années de la sainte Vierge*, par M. l'abbé Perdrau, p. 344).

Ce portrait doit être exact, c'est le portrait idéal d'une sainte et vénérable vieillesse.

Sans doute Marie ne connut point les infirmités corporelles, mais ce ne sont point là les seules grandes épreuves de cet âge. Je veux qu'elles l'empoisonnent, mais si le cœur demeure calme, l'âme sans reproche ni inquiétude, la volonté peut encore dominer le corps. Si l'on ne connaît plus alors la joie heureuse et franche de l'expansive jeunesse, du moins les lèvres sourient encore,

elles sourient toujours, elles se ferment sur un dernier sourire.

Les peines morales sont plus cruelles. Nous prenons des années, on a quarante ans, soixante ans, chaque jour emporte avec soi le meilleur de nous-même. Nous nous sentons peu à peu faiblir, diminuer, écrouler en quelque sorte comme un édifice intelligent qui se verrait enlever chaque jour quelques-unes de ses pierres les plus honorées.

Heureux alors ceux qui ont conservé leurs amis d'autrefois ! Car dès longtemps l'on n'en rencontre, l'on n'en fait plus de nouveaux, et à mesure on les laisse ou ils vous laissent sur le talus du chemin. Pour en garder au moins quelques-uns de sincères, il faut une grande dignité et une parfaite unité de vie. A ce prix seulement, si la chaude affection de jadis s'est à la longue refroidie, l'on peut compter au moins sur un succès persistant d'estime.

Comment d'ailleurs conserver ses amis ? Les circonstances dures vous les enlèvent, circonstances d'oubli ou de défaveur, d'ingratitude ou de trahison, d'ambition ou d'intérêt. Vous perdez votre prestige et votre rayonnement, ils s'en vont; vous n'avez plus le pouvoir de les obliger, ils ne vous connaissent plus. Un homme qui ne saurait plus rendre de services n'a plus d'amis.

Et quand même vous en auriez gardé de nombreux, de fidèles, la mort à chaque instant opère brusquement des vides dans leurs rangs qui ne se resserrent plus. La vie est faite ainsi de séparations. Vos enfants mêmes vous quittent, ils s'en vont porter leur foyer ailleurs et vous ne les revoyez guère que de loin en loin. Parfois c'est Dieu qui vous les ravit prématurément comme pour les mettre en lieu sûr, dans son paradis où nous les retrouverons un jour, vivant de la vraie vie, celle qui ne finira point. Nous le savons, notre foi nous les montre vivants dans les régions d'outre-tombe, mais leur départ n'en est pas moins cependant douloureux et déchirant, car nous les aimons, et ils nous laissent, nous sommes privés d'eux.

Aucune vie n'eut plus d'unité et plus de dignité que celle de Marie. Nulle créature ne fut jamais bonne, parfaite, attirante, aimable comme elle. Aussi personne ne fut aimé non plus comme elle. Aimée de son Fils, aimée aussi, comme nous l'avons vu, des apôtres, des saintes femmes, de Pierre et de Jean, de Jacques et de Lazare, de Marthe et de Madeleine, de Marie Cléophas, sa douce parente, comme de la vaillante Véronique et de l'humble Marcelle. Or quand Jésus l'a quittée, voilà que les apôtres aussi s'éloignent. Ils restent bien là quelques mois à Jérusalem, auprès d'elle, lui parlant de son Fils, l'entourant d'une affection profonde et filiale qui devient pour elle bientôt une nouvelle source de douleur, car plus on s'aime plus il en coûte de se quitter. Mais ils ont une mission à remplir, « la charité du Christ les presse, » il faut qu'ils « se consacrent tout entiers aux affaires du Père. »



Et ils partent l'un après l'autre, Pierre à Antioche, Jacques en Espagne, Paul en Grèce; ils ne la reverront qu'à de rares intervalles, car ils ont établi leur tente dans toutes les villes, sur toutes les routes de l'univers. Et lorsqu'ils reviennent, c'est pour être persécutés. Oh ! quand ils meurent sous les pierres homicides comme Etienne, frappés par le glaive ainsi que Jacques le Majeur, le cœur de Marie se gonfle d'angoisses jusqu'à se briser ! Car c'est elle qui porte la sollicitude intime de toutes les Eglises, elle qui est leur mère à tous, ils sont ses enfants les plus aimés, et chaque fois que l'un d'eux tombe au champ du martyre se renouvellent dans son âme toutes les douleurs du Calvaire.

Sa vie n'est donc qu'un tissu de peines, de craintes, de deuils et de départs. La plaie inguérissable pour elle, c'est surtout d'être séparée de son Fils, de ne plus le voir, lui l'objet de son amour inconsolable, le désir de toutes ses journées, le soupir de tous ses instants. Vivre sans lui, quelle privation ! « Quel supplice, s'écrie Bossuet, et un supplice qui dura tant d'années ! » Aussi quand meurent les disciples en s'écriant comme Etienne : « Voici que je vois les cieux ouverts et Jésus debout à la droite du Père ! » elle est prise d'une sainte jalousie : « Ils sont bien heureux, pense-t-elle, ils voient Jésus ! Et moi, quand le verrai-je ? »

Sa tristesse redouble au lendemain du Concile de Jérusalem. Pour la dernière fois elle a joui de la présence de tous les apôtres ; puis ils retournent à leur mission, elle leur adresse un adieu définitif, car elle ne les reverra plus sur cette terre. Elle restera seule avec Jean, qui cependant s'éloigne aussi de temps à autre pour les nécessités de la prédication évangélique, et avec Jacques le Mineur, l'évêque de Jérusalem. On l'appelait le Juste, écrit saint Ignace le Martyr, et il ressemblait tellement au Sauveur par les traits de son visage, sa vie austère et douce, sa conversation céleste, qu'on l'eût pris pour le frère de Jésus : suprême consolation pour Marie que de revoir dans ses traits quelque chose des traits de son Fils.

II. Sa vieillesse est ainsi traversée par toutes les épreuves. Pour les porter elle fait appel à sa foi, à la résignation sainte dont Jésus lui a donné le divin exemple, à la patience, dont « l'œuvre est parfaite. »

1. Puisqu'elle est encore nécessaire à l'Eglise, elle se résigne à vivre loin de son Fils, loin du ciel, tant que Dieu voudra. Elle accomplit l'œuvre du Seigneur, elle fait du bien aux âmes, cela lui suffit. Sa devise à elle, c'est « Vive la volonté de Dieu ! » comme pour Jeanne d'Arc « Vive labeur ! »

Sa piété n'est pas égoïste, étroite, enfermée dans les délices intimes qu'elle se complairait à goûter seule, mais ardente, grande comme l'univers. Personne mieux qu'elle n'a compris et appliqué cette parole du Sauveur : « Je suis venu mettre le feu de la charité à la terre, et je veux qu'il l'embrase. »

Aussi non seulement elle ne garde pas les apôtres auprès d'elle, malgré la douceur qu'elle trouve à leur commerce, mais c'est elle qui assigne à chacun sa contrée à évangéliser, sa région à cultiver, son champ d'apostolat. Le Concile est achevé, elle prend elle-même congé d'eux après leur avoir montré les moissons jaunissantes qui manquent d'ouvriers, la vigne du Père de famille qui les attend et les appelle : *Ite et vos in vineam meam*.

Nous nous plaisons à penser que c'est elle qui nous a envoyés les généreux apôtres et les douces missionnaires qui ont évangélisé nos aïeux. C'étaient ses compagnes de choix, Marthe et Marie, les nobles femmes qui étaient les plus proches de son cœur. Le dévouement dont elles firent preuve est l'honneur particulier de la femme chrétienne et française. Marthe est plus réservée, d'un zèle impeccable, d'une ardeur intense mais contenue ; Madeleine tire de son cœur si bien doué des trésors de bonté exquise, des richesses d'affection incomparables ; la première, c'est un caractère de diamant ; la seconde, une âme faite de foi profonde et d'amour expansif. Elle leur dit : « Allez à Marseille, annoncez l'Evangile à ce pays des Gaules qui sera un jour mon royaume préféré ! »

Elle nous aimait donc par avance d'un amour de prédilection, parce qu'elle connaissait les desseins de Dieu sur nous. Elle ne peut nous envoyer Jean, le disciple bien-aimé à qui Jésus a ordonné de rester auprès d'elle : « Fils, voilà votre mère ! » Mais elle nous enverra celui à qui Notre-Seigneur, si nous en croyons saint Jean, portait l'amitié la plus tendre : Lazare « notre ami, » *amicus noster*, c'est-à-dire son ami et l'ami de tous, Lazare le dévouement absolu, l'amabilité discrète, avec ses deux sœurs, l'une la perfection de la conduite, l'autre la perfection de l'amour. Croyez-vous qu'il soit téméraire d'avancer que notre renom de bonté, notre caractère loyal et attachant, toutes les qualités qui font de nous le peuple aimé entre tous, nous les devons à cet aimable apôtre, à ces pieuses messagères qui nous ont apporté une foi plus aimante et plus agissante ? Vous surtout, femmes chrétiennes, et jeunes filles qui aimez la sainte Vierge, soyez-lui reconnaissantes de nous avoir député ces nobles femmes qui ont puisé dans son cœur leur amour pour vous : Marthe et Madeleine, ainsi que Véronique, l'ardente Gauloise, qui par leur enseignement, leur labeur apostolique, leur parole généreuse ont créé ce chef-d'œuvre de bonté, de dévouement, d'urbanité, de délicatesse et de charité qui est la femme française. Quand vous voulez être chrétiennes, si vous saviez de quels sacrifices vous êtes capables, combien vous êtes grandes et bonnes, et comme la sainte Eglise est fière de vous !

2. Pendant que travaillent au loin les ouvriers et ouvrières évangéliques, Marie vieillissante continue à faire autour d'elle l'œuvre de son Fils, à répandre la charité et le zèle par le charme victorieux de ses discours, la suavité de ses entretiens.

Les paroles d'un vieillard jouissent d'une plus grande autorité que les autres : elles présentent quelque chose de plus vécu et de plus impartial. Ah ! pour qu'elle devienne impartiale, il faut que la raison de l'homme reçoive de rudes démentis, qu'elle renonce à beaucoup de jugements acceptés et d'idées toutes faites. Ce n'est que lorsqu'il s'est élevé au sommet des années que l'homme voit de loin et qu'il voit juste. Alors écoutez-le, il dit ce qu'il a vu, ce qu'il sait. Si vous le compreniez, vous vous épargneriez ces expériences sans fin, toujours les mêmes, qui font que notre vie se compose de perpétuels recommencements. Quand nous avons conquis l'intelligence de cette vérité, il est ordinairement trop tard, nous sommes vieux et nous trouvons réduits à nous avouer avec douleur que notre vie a été inutile. Nous avons passé le meilleur de notre temps à refaire ce qu'ont fait les autres, et à acquérir, sur le déclin de la vie, une expérience personnelle qui n'apprendra rien à personne, si grand est l'aveuglement humain.

Mais elles étaient douces, fécondes et écoutées les paroles de Marie dans sa vieillesse, car elles étaient « pleines de toute grâce. » Qu'il dût en coûter à Marthe et à Lazare de se priver de ses célestes conversations ! Toutefois, Marie les avait si bien formés qu'ils comprenaient qu'au-dessus de la jouissance, même la plus légitime, il y a le devoir. Ils obéirent sur une parole. Les discours de Marie leur entraient si avant dans l'âme, elle avait des baumes si délicats pour les blessures cachées, qu'ils acceptèrent, même avec joie, ce sacrifice de la séparation, le plus grand qu'on pût leur imposer. Un mot de Marie, un regard d'elle, et toute amertume disparaissait comme le brouillard du matin que chassent les feux du soleil.

Ce fut donc une belle vieillesse que celle de Marie, vieillesse honorée, indulgente et laborieuse, vieillesse pieuse surtout, consacrée à la prière, à l'éducation des âmes, à la formation de la jeune Eglise. Elle donne l'exemple, elle console ceux qui sont dans la peine, elle soutient ceux qui fléchissent, elle excite la flamme de l'apostolat ; elle dit : « Rappelez-vous que mon Fils a dit cela ! Ecoutez-le ! » Qu'il devait faire bon dans sa sainte compagnie ! Aussi les conversions accomplies, les miracles, les nations évangélisées, l'Eglise qui a conquis en quelques années la catholicité de fait, le courage des chrétiens qui volent avec bonheur à la prison, aux verges, au martyre, *ibant gaudentes*, tout cela ne nous surprend plus : Marie était là, et quoique avancée en âge elle était l'âme de tout, elle faisait surgir les enthousiasmes de la foi et les dévouements, elle ranimait sans cesse les souvenirs éloquents du passé, elle ouvrait devant tous les yeux les perspectives ravissantes du paradis.

III. Elle nous apprend enfin la science de vieillir.

Vieillir, c'est se mûrir. Gardez-vous de croire que la vieillesse c'est l'impuissance. Elle seule au

contraire sait poursuivre une idée féconde, combiner d'heureux projets, préparer des entreprises d'avenir, car seule elle est prévoyante. Elle ne se presse ni ne s'agite, attendant pour agir que sa résolution soit bien méditée et arrêtée. C'est la jeunesse qui s'agite et tourne dans un cercle d'impuissance. Elle reprend pour son compte nos erreurs d'autrefois, se croyant seule très sage, et poursuivant avec une confiance qui fait sourire, le cours de ses expériences aventureuses, jusqu'au jour où elle échoue, tombe dans un piège à peine dissimulé et se brise comme un verre.

Dans une société bien organisée la vieillesse et la jeunesse doivent s'entendre : celle-là pense, celle-ci agit ; l'une est le cerveau, la réflexion ; l'autre le bras, l'action, l'élan. Mais tout est perdu quand le bras veut être cerveau.

La vieillesse, c'est la sérénité. Elle a tant vu et tant regardé que l'obstacle ou la catastrophe d'aujourd'hui ne la surprennent pas, surtout ne l'ébranlent pas. Elle sait que le calme succède à la tempête et que la science d'attendre est aussi la science de vivre.

La vieillesse, c'est l'indulgence, c'est la bonté. Elle se souvient, et exempte de passion elle a le sens de la compassion universelle. C'est pourquoi l'on représente toujours Dieu sous la forme d'un vieillard qui unit la toute-puissance à la toute-bonté.

Telle fut la vieillesse de Marie, sereine, juste, bonne et cependant agissante. A son exemple, sachons vieillir en enlevant à nos actes tout ce qu'ils gardent de trop jeune, c'est-à-dire d'imprudent, d'inconsidéré, de peu mûri. Et nous qui vieillissons, préparons tout doucement nos vieux jours, et détachons-nous du monde avant que le monde se détache de nous.

C'est aussi une grande chose de savoir qu'on vieillit. On voit mieux alors combien la vie est grave, combien les heures sont courtes et qu'il ne faut plus les gaspiller, puisque Dieu les a comptées et que chaque journée qui tombe dans le gouffre de l'éternité y disparaît pour jamais avec les fautes et les erreurs qui l'ont remplie.

Mais pour vieillir, pas n'est besoin de sentir le poids des lustres. La vieillesse vraiment vénérable, dit le Sage, n'est point celle de l'âge, elle ne se compte point par le nombre des années. Il est des vieillards qui demeurent jeunes et le seront toujours, et des jeunes gens qui possèdent la maturité, l'expérience, la raison des vieillards. Toutefois, pour que la vieillesse, la maturité reçoive son couronnement, sa perfection, il lui faut plus que la raison prudente, fruit de l'expérience et de la réflexion : il lui faut la foi, la piété, l'amour de Dieu, la charité qui la fait ressembler à Marie. Marie a sanctifié la vieillesse parce qu'elle en a voulu connaître les infirmités et les épreuves, mais à mesure que le corps tombait, comme l'âme se relevait, se grandissait jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu !

Elle est notre exemplaire à tous. Que les jeunes



gens donc se mûrissent, que les vieillards demandent à Dieu de dorer leurs dernières années des rayons célestes de la grâce et de la foi. Rien ne ressemble à Dieu comme le vieillard par la sagesse, le désintéressement et la douceur. Aimons leur compagnie, respectons-les comme les apôtres et les saintes femmes respectaient la sainte Vierge. Dieu les a placés à côté de nous pour nous conseiller et nous faire du bien. Honorons nos pères, nos mères, ainsi que Madeleine honorait Marie; honorons-la surtout, elle qui est notre mère, notre aïeule à tous, puisqu'elle nous a tous adoptés.

Elle ne brille point par le respect des vieillards, notre société bouleversée, société de jeunes gens conduite surtout par des jeunes gens. Rétablisons dans nos familles ce saint respect qui est la base de toute famille, imprimons-le dans le cœur de nos enfants. Heureux ceux qui peuvent longtemps entourer de soins leurs parents vieux! Quelle jouissance de pouvoir se rendre témoignage qu'on leur a rendu douces leurs dernières journées et qu'on a fait briller sur leur front attristé, devant leur regard si bon, un rayon aimable et pur d'affection pieuse et filiale!

### PANÉGYRIQUE DE S. PONS, MARTYR

(14 MAI)

Les astronomes affirment que les millions d'étoiles qui roulent majestueusement dans les profondeurs du firmament diffèrent entre elles par leur composition, leurs dimensions et leur éclat, et ils les distribuent en constellations de diverses grandeurs. De même les Docteurs, comparant l'Eglise catholique à un ciel brillant d'innombrables clartés, contemplent en Notre-Seigneur le « soleil de justice » qui éclaire les intelligences et chauffe les cœurs, appellent Marie « belle comme la lune » parce qu'elle emprunte son éclat aux mérites de son Fils, et saluent les saints comme ces célestes flambeaux qui attirent et charment nos regards.

Aimable et gracieux martyr, apôtre des Alpes, protecteur de cette paroisse, nous voulons aujourd'hui invoquer votre nom, célébrer votre gloire, rappeler vos vertus, attendant de votre intercession les bienfaits corporels et les bénédictions spirituelles que vous accordiez à la foi de nos pères.

Pour notre instruction et notre édification, demandons-nous quel rang les martyrs occupent dans le ciel mystique de l'Eglise; et quelle place est fixée à saint Pons dans cette brillante constellation des martyrs.

I

L'Eglise catholique assigne aux martyrs un rang très distingué parmi les saints. Dans ses aimable et pur d'affection pieuse et filiale!

les place aussitôt après les apôtres, qui sont à la fois docteurs, martyrs et confesseurs, ayant donné à la doctrine de Jésus-Christ le quadruple témoignage de la parole par la prédication, des œuvres par les vertus, de l'écriture par leurs livres inspirés, du sang par le martyre.

Mais après les apôtres viennent les martyrs, à un rang privilégié, parce que leur témoignage est le plus fort, le plus admirable, le plus convaincant que l'on puisse attendre d'un témoin. Car si la plus grande marque de charité c'est de donner sa vie pour ses amis, la plus forte preuve de la vérité c'est de verser son sang pour la défendre et la soutenir.

Oui, sans doute, j'admire la pacifique armée des vierges qui, surmontant les faiblesses de la chair, offrent au divin Epoux de leurs âmes le sacrifice joyeusement volontaire des plaisirs les plus légitimes.

Oui, sans doute, je vénère cette foule immense de chrétiens qui, dans toutes les conditions de la vie, sur le trône ou dans le cloître, au camp ou à l'atelier, pontifes ou artisans, prêtres ou laïques, pratiquèrent la piété, la prudence, l'humilité, la chasteté, foulèrent aux pieds les vaines joies de la terre et estimèrent les plus beaux héritages comme une boue infecte, en comparaison des biens éternels.

Oui, sans doute, je contemple avec émotion les doux et graves docteurs qui ont fait passer dans leurs écrits l'esprit de sagesse et d'intelligence qui remplissait leur âme, et j'imprime avec respect le baiser de mes lèvres sur leurs livres immortels.

Mais les martyrs dont les combats ont été si rudes et si sanglants me transportent d'enthousiasme. Voilà, voilà les vrais héros du christianisme! Aussi je ne m'étonne plus que Jésus-Christ ait réservé à ses témoins les plus courageux, à ses soldats les plus vaillants, les palmes les plus belles et les plus nobles couronnes. Et je comprends l'Eglise multipliant en leur honneur les offices de sa sainte liturgie, vénérant leurs ossements et plaçant avant tout des reliques de martyrs dans la pierre consacrée pour les divins mystères.

Cette place de choix, ces privilèges sont bien dûs aux martyrs si l'on considère leur multitude, l'atrocité de leurs supplices, la force de leur témoignage.

Ils sont dix-huit millions : chiffre qui n'est pas exagéré si l'on s'en rapporte aux historiens contemporains, à l'étendue des lois et décrets persécuteurs, au caractère du peuple et des empereurs de Rome païenne; chiffre trop facilement explicable pour qui se rappelle à quelles extrémités se porte un peuple surexcité par le fanatisme et donnant libre carrière à ses instincts cruels. Est-ce qu'un des scélérats de la Terreur n'a pas dit « que la guillotine ne devait se reposer qu'après la destruction de douze à quinze millions de Français »? Et un autre : « La France aura assez de cinq millions d'habitants »? Rappelez-vous que

quelques mois ont suffi au fanatisme musulman pour immoler trois cents mille Arméniens.

Ces tortures variées, ces souffrances inouïes et prolongées durant trois siècles sont une des plus belles preuves de la divinité de la religion catholique. O vous, mes frères, qui ne savez ni ce qu'est la religion, ni comment elle s'est établie sur la terre, ni ce qu'elle a souffert, ni comment elle s'est soutenue jusqu'à nos jours ; et vous qui êtes attachés à cette sainte religion sans pouvoir fournir une preuve de la légitimité de votre foi ; vous qui peut-être la voyez attaquer sans regret et la laissez déchirer sans proférer une seule parole pour sa défense, par indifférence ou par ignorance, apprenez que ce déchaînement de l'enfer contre l'œuvre du ciel est une des preuves les plus solides de la vérité du christianisme !

Si les supplices qui sont venus fondre sur les premiers chrétiens avaient trouvé une œuvre purement humaine, ils l'auraient anéantie ; du moment qu'elle a résisté à toutes ces attaques, j'en conclus que c'est une œuvre divine et que Dieu la soutient. Les religions fausses sont bâties sur le sable ; les persécutions leur font toujours beaucoup de mal. La religion catholique repose sur le roc solide, et elle peut défier tous les orages.

Où, l'Eglise peut être fière de cette magnifique couronne de martyrs qui se sont dévoués et sacrifiés pour elle. Les doctrines humaines ont eu des victimes, sans doute : l'Eglise catholique seule a eu des martyrs. Où sont les martyrs du mahométisme, du paganisme, du protestantisme, qui ont donné joyeusement leur vie pour certifier les soi-disant entretiens de Mahomet avec l'archange Gabriel, les métamorphoses de Jupiter, et les disputes de Luther avec le diable, père du mensonge ? L'erreur peut enfanter des rebelles, des martyrs forcés, des fourbes, des conspirateurs, des fanatiques, comme ces Hindous qui se jettent sous les roues des chars qui portent leurs idoles. Mais des héros pareils à nos martyrs, je n'en vois qu'autour de Jésus-Christ ! Le missionnaire hérétique s'embarque commodément sur un beau et confortable navire, suivi de sa femme et de ses enfants, accompagné d'un ballot de bibles qu'il distribuera sans fatigue et sans péril. A la moindre contradiction, au moindre signe d'orage, il se mettra à l'abri de la persécution. L'apôtre catholique s'en va, portant dans son cœur l'amour de Dieu et des âmes, arracher à l'erreur les millions de créatures qui sont assises à l'ombre de la mort. Il tient avec lui toute sa fortune : un bréviaire, une croix, une pierre consacrée où il pourra dire la messe. Il parle au nom de Jésus-Christ, et Satan rugit de haine. Il est saisi : il prie ; emprisonné, il bénit ; torturé, il chante ; martyrisé : c'était son vœu le plus cher, son désir le plus ardent. Il meurt en priant et en chantant, et il achève sa prière et son cantique dans le ciel, aux pieds de l'Agneau immolé dès le commencement. Et sur le sol que le missionnaire a arrosé de son sang, germeront des chrétientés florissantes, car le sang des mar-

tyrs est toujours, selon l'éloquente parole de Tertullien, une semence de chrétiens.

## II

Je n'ai pas oublié notre bienheureux, en contemplant la place fixée par l'Eglise aux martyrs dans le ciel mystique de la sainteté. Mais je tromperais votre attente, si je ne vous redisais comment saint Pons mérite d'être reconnu et admiré et célébré dans cette brillante constellation des martyrs. Comment vous le faire comprendre mieux qu'en rappelant les traits principaux de cette vie si courte mais si remplie ?

1. Deux païens fervents montaient un jour, à Rome, au temple de Jupiter Capitolin. Le sénateur Marc et sa femme Julia venaient remercier le maître des dieux de l'heureuse grossesse qui mettait un terme à une stérilité de vingt-deux ans. Ils s'avançaient vers l'autel avec leurs présents, quand un prêtre de Jupiter, s'agitant comme un furieux, l'œil en feu et le geste menaçant, leur barra le passage : « Arrière, maudits ! Osez-vous introduire ici l'ennemi de nos dieux et braver Jupiter dans son temple ? Sortez ! »

— Nous sommes au contraire fidèles serviteurs des dieux, et ces présents sont pour Jupiter lui-même, dit Marc tremblant d'émotion.

Mais l'énigmatisme se tournant vers Julia, glacée d'effroi, vociférait : « Hors d'ici, toi qui vas enfanter le monstre ennemi des dieux ! Il doit les briser et renverser leur temple sacré, celui que tu portes. Hors d'ici ! Sortez, maudits de Jupiter ! »

Une maison amie et voisine du temple les mit à l'abri de la fureur du peuple qui déjà s'ameutait. Mais cette dévote païenne, protestant qu'elle aimait mieux mourir que d'enfanter un ennemi des dieux, cherchait, désespérée, à anéantir le funeste fruit de ses entrailles. Et quand le temps fut venu, sans pitié pour les charmes et la vivacité de son enfant, elle le réclamait pour l'étrangler de ses propres mains, quand Marc l'arrêta par cette parole de bon sens : « Laisse donc, laisse Jupiter se venger seul de son ennemi, il en est bien capable. »

C'est ainsi que saint Pons entra dans la vie de la nature.

2. Voici comme il fit son entrée dans la vie de la grâce.

Son intelligence vive, curieuse, réfléchie, lui permettait de tout apprendre, de tout comprendre sans effort, presque sans travail. Si le temple de Jupiter restait fermé devant lui, par contre il fréquentait assidûment les écoles. Un matin qu'il se rendait avec son ami Valère chez un professeur, les paroles d'un chant étrange, inconnu, vinrent frapper leurs oreilles. Ils s'arrêtèrent, retenus par la curiosité. Les voix se répondaient, célébrant un Dieu créateur du ciel et de la terre et raillant les idoles des nations « qui ont une bouche et ne parlent point, des oreilles et n'entendent point, des mains sans pouvoir toucher, et des pieds pour ne point marcher. » Ils frappent à la porte et



parlementent à la fenêtre. On consent enfin à leur ouvrir, mais ils attendent seuls la fin du service divin, auquel on ne leur permet pas d'assister. Ils étaient sans le savoir dans une église chrétienne. Le pape saint Pontien achevait la messe matinale, et le chant qu'ils avaient entendu était le chant de l'*In exitu Israël*.

Le pontife n'eut pas de peine à expliquer aux jeunes païens les paroles qu'ils avaient entendues de la rue. Et ce fut leur premier catéchisme. Pontien opposait, en les comparant, les divinités matérielles et sorties de terre au Dieu du ciel, invisible aux yeux, car il est esprit, mais visible au cœur qui le cherche. Et Pons convenait que ces statues sans âme et sans mouvement, encombrant les temples, les rues et les chemins publics, étaient de singulières divinités, puisqu'il fallait les sceller avec du plomb pour qu'elles résistent bien au vent, et que les voleurs en enlevaient de temps en temps quelques-unes malgré leur poids.

L'évêque ignorait dans quelle indépendance des dieux et de leur culte le jeune homme avait été élevé. Il prit Pons par la main et voulut le faire asseoir, mais Pons refusa par respect : « Je me suis tenu debout devant des maîtres qui m'enseignaient des choses bien moins importantes que celles-ci, dit l'adolescent, et je ne m'assoierai pas en votre présence. »

Répondant au pontife, il lui fit savoir que sa mère était morte, mais que son père était encore très attaché au culte des dieux. — « Dieu, lui dit Pontien, qui vous a ouvert les yeux à vous-même sans le secours de personne, saura, s'il lui plaît, se servir de vous, mon fils, pour donner la vie immortelle à celui qui vous a donné la vie mortelle. Croyez donc en Jésus-Christ et vous recevrez le baptême. » Et il fut inscrit au nombre des catéchumènes.

3. Il est beau de voir un père instruire son fils. Mais combien il est touchant de voir un enfant catéchiser son vieux père ! Pendant que celui-ci se réjouissait du succès de ses études humaines, Pons avançait de plus en plus dans la connaissance des choses divines. Un jour il s'enhardit à lui démontrer la vanité, l'impuissance des dieux et l'inutilité des sacrifices et de l'encens qu'il leur offrait. Le vieillard, irrité de l'impiété filiale et retenu par la tendresse paternelle, était hésitant, quand le jeune catéchumène s'offrit à lui amener un homme compétent qui dissiperait ses derniers scrupules. Après la visite du pape saint Pontien, ils brisèrent les idoles de la maison et quelque temps après ils reçurent tous deux le saint baptême.

Après la mort de son père, Pons, héritant de sa charge et de sa fortune, prit place au Sénat et gagna l'amitié des empereurs, les deux Philippe. Rome allait célébrer le millénaire de sa fondation par des réjouissances publiques et des sacrifices solennels. Le jeune sénateur réussit à convaincre l'empereur de la vérité du christianisme, et les fêtes projetées, tout en conservant leur caractère

de cérémonies populaires, ne furent pas souillées par les rites et les sacrifices païens. La conversion des empereurs n'eut pas le temps de porter ses fruits pour la société romaine. Ils furent tués par trahison deux ans après. Décius qui leur succéda fit martyriser le pape saint Fabien, et Valérien et Gallien publièrent un édit de persécution générale (250).

4. Pons était trop connu pour ne pas être en danger. Il se cacha d'abord à Rome, puis à Cimelia au pied des Alpes. Les Gauls avaient pour président Claudius, qui fit saisir le chrétien fugitif, et après interrogatoire le livra aux supplices.

Le chevalier auquel il fut attaché se brisa, et Pons debout et tranquille au milieu de ses bourreaux épouvantés, disait à Claudius : « Eh bien ! crois-tu maintenant à la puissance de mon Dieu ? » Deux ours de Dalmatie sont lâchés dans l'arène de l'amphithéâtre contre le martyr désarmé. Mais comme deux gladiateurs venaient exciter leur férocité engourdie, les bêtes les étouffent et s'acharnent sur leurs cadavres, puis, toutes souillées de sang, se couchent caressantes à deux pas du martyr en prière. Le peuple enthousiasmé s'écrie : « Il n'y a qu'un Dieu, celui que Pons adore ! » Le président ordonne de l'attacher au bûcher. La flamme s'élève, s'élance en tourbillonnant ; mais quand elle a fait son œuvre, consumé toutes les matières combustibles, et que la fumée est un peu dissipée, on voit le saint debout et enchaîné dans l'attitude qu'il avait avant le supplice ; ses habits n'étaient pas même noircis.

Entendant les Juifs qui se trouvaient dans l'assemblée réclamer sa mort : « Merci, Seigneur Jésus, s'écria-t-il, ils disent comme leurs pères qui vous criaient : Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » Un coup de hache lui trancha enfin la tête. Son corps fut précipité du haut du rocher qui dominait la rivière ; son âme montait, couronnée de gloire, vers le Maître et le Seigneur Jésus qu'il avait fait connaître à ses amis, à son père, aux empereurs et au peuple.

Les innombrables étoiles dont le rayonnement parvient jusqu'à nous paraissent n'avoir que peu d'influence sur le globe que nous habitons. Mais autrement efficace est pour nous l'exemple de la sainteté. Sans cesse il excite et entretient notre ferveur et notre zèle. C'est l'étoile bienfaisante qui nous sourit et semble nous inviter à tout quitter pour nous attacher à Jésus. « Le temps passe, l'éternité demeure, votre place est préparée au milieu de nos lumineuses phalanges. Courage ! Courage ! Venez avec nous. » Puissions-nous, grâce à Dieu, leur répondre un jour : Vous m'avez appelé, me voici. *Vocatæ sunt, et discesserunt : adsumus* (Baruch, III, 35).



## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### VII

ANNONCIATION DE ZACHARIE ET CONCEPTION MIRACULEUSE DE SAINT JEAN-BAPTISTE (LUC, I, 5-25).

(Suite)

L'ange qui apparut à Zacharie était l'ange Gabriel, un des sept toujours debout au pied du trône de l'Eternel, prêts à exécuter ses ordres. Gabriel veut dire « homme de Dieu. » C'est ce même ange qui, cinq siècles auparavant, était venu annoncer à Daniel, captif à Babylone, le futur avènement du Messie ; et c'est lui encore qui devait être l'heureux messager chargé de porter à Marie la nouvelle de l'Incarnation du Verbe en son sein virginal.

On comprend le trouble et la frayeur du prêtre juif devant cette apparition dont il ignorait la nature. L'homme est toujours saisi d'effroi en présence du surnaturel ; et puis, chez les Juifs on avait la persuasion qu'on ne pouvait voir le Seigneur sans mourir.

L'autel de l'encensement ou des parfums était fait avec une sorte d'acacia et revêtu d'or. Il se dressait vers le milieu du Saint, un peu du côté de l'Orient. Au nord, se trouvait la table des pains de proposition ; au sud, le chandelier à sept branches. C'était donc près de ce chandelier en or que se montra l'archange Gabriel.

Il est à remarquer que la première parole céleste qui retentit dans le Nouveau Testament, est une parole de consolation et d'encouragement, comme aussi une preuve de la puissance de la prière. La prière persévérante de Zacharie et d'Elisabeth leur obtient un miracle, celui d'avoir un enfant quand l'âge ne leur en laissait plus l'espérance, et une faveur insigne, celle de donner le jour au plus grand des prophètes, au précurseur du Messie. Quel exemple pour nous de la puissance de la prière et de la piété ! Combien de parents depuis en ont fait l'expérience ! La vocation d'une foule de prêtres trouve sa première origine dans la prière d'un père chrétien, d'une pieuse mère, qui avaient demandé au ciel un fils, en le lui offrant par avance. Pareil à Jean-Baptiste, l'enfant béni est rempli de l'esprit de Dieu dès le sein de sa mère, et plus tard il fait le bien autour de lui, il convertit les âmes, prépare des élus au ciel et devient la gloire, la récompense de ses parents. Heureux, mille fois heureux les époux chrétiens qui comprennent cette vérité et en demandent au ciel la réalisation à leur foyer !

Nous envions le bonheur de Zacharie ; peut-être même nous arrive-t-il parfois de nous souhaiter à nous aussi l'apparition de quelque ange. Sans doute, ce nous serait une immense satisfaction de pouvoir converser avec un messager du ciel, de le voir sous une forme corporelle ; mais n'est-ce point une compensation de savoir qu'il en est un

toujours à nos côtés, qui nous accompagne, nous guide, nous protège nuit et jour ? Et puis, cette aïeule vénérable que nous avons connue et qui a conseillé notre enfance ; cette sainte mère qui nous a appris nos premières prières ; ce pasteur vénéré qui nous a baptisé et nous a conduit pour la première fois à la table eucharistique ; ce maître respectable qui nous façonnait à la vertu et au devoir par ses conseils et ses exemples ; toutes ces âmes qui ont vécu quelques années auprès de nous et se sont envolées au ciel, est-ce qu'elles n'ont pas été pour nous comme autant d'anges envoyés par le Seigneur pour nous annoncer la bonne nouvelle ? N'était-ce pas surtout aux jours de fêtes, au pied des autels, à l'église, que leur voix se faisait entendre à notre âme, que leur tenue, leur recueillage, leur foi, leur piété nous prêchaient la venue de Jésus-Christ dans nos cœurs ?

Hélas ! parfois aussi nous avons imité l'incrédulité de Zacharie et subi son châtement. Pour avoir douté de la parole de ces anges terrestres, ou dédaigné leurs conseils, nous sommes devenus muets. Muets pour la prière que nous avons négligée ou omise ; muets pour chanter les louanges du Seigneur dont nous avons déserté le temple et ses solennités ; muets pour la confession de nos fautes ; muets pour la profession publique de nos convictions religieuses et la défense de notre foi ; muets pour les bons conseils à donner autour de nous. C'est au jour seulement où nous avons été l'objet de la manifestation de la grâce du ciel, que nos lèvres, notre cœur et notre intelligence ont recouvré la parole.

Que de souvenirs ! Que de réflexions peut susciter en notre âme cette apparition de l'ange à Zacharie ! Jusque dans la sortie du temple de ce prêtre, n'y a-t-il pas un modèle pour nous ?

Après sa conversation avec Gabriel, Zacharie ne pouvait plus parler à la foule qui l'entourait. Lorsque nous quittons nos églises, après nous être entretenus avec l'ange du Seigneur, dans la prière, la méditation, la confession, ou dans la communion avec le Seigneur lui-même, il nous faudrait, en quelque sorte, ne plus pouvoir parler au monde ni comme le monde. Nous devrions rester muets sur les sujets de conversation futiles, légers, à plus forte raison dans les entretiens libertins ou impies, dans les discours médisants ou peu charitables.

L'époux d'Elisabeth rentre chez lui, une fois que son service ne l'appelle plus au temple. Combien de désagréments, d'aventures ennuyeuses nous éviterions en imitant cette conduite, le dimanche en particulier ; en regagnant notre foyer au lieu de nous arrêter dans telle maison, de fréquenter telle société ! Malheureusement ce n'est pas ainsi qu'on agit. Après l'office, — quand on y va, — surtout après l'office du soir, le mari gagne l'auberge ou une table de jeu ; le jeune homme y accompagne son père ou bien se rend en des sociétés plus dangereuses encore ; la jeune fille fréquente des compagnes et des compagnies suspectes ; la mère parfois va passer de longues heures avec des voisines, en des entretiens où la charité laisse plus



d'un lambeau. De là il arrive qu'on se trouve mêlé à toute sorte d'histoires, ou qu'on rapporte un cœur troublé et un esprit inquiet, mal à son aise.

Qu'il est plus aisé et plus sûr d'imiter la manière d'agir de Zacharie et aussi celle de son épouse, qui se tient chez elle, dans la solitude, ne recevant que des parents ou des amis pieux, tels que Marie, sa cousine. Elle le savait : des gens indifférents ou peu religieux n'auraient fait que la distraire de ses graves et heureuses pensées, et leur conversation eût été sans profit pour son âme. Au contraire, elle était sûre que la vie commune avec un cœur pur et tout à Dieu, comme celui de sa cousine de Nazareth, ne pourrait qu'édifier sa piété. Dans leurs entretiens, journaliers, qui roulaient le plus souvent sur les miséricordes du Seigneur et sur ses bontés, elle avait tout à gagner. Aussi sa porte, fermée aux mondaines, s'était-elle ouverte toute grande ainsi que ses bras et son cœur devant l'humble vierge fiancée du charpentier Joseph. — Au contraire d'Elisabeth, hélas ! la société des personnes chrétiennes qui aiment parler des choses de la religion nous ennuie ; nous préférons et nous recherchons la compagnie de ceux dont la conversation est volage, légère ou médisante. Et nous sommes surpris d'être si peu chrétiens, d'avoir des idées mondaines, de sentir un vide profond au cœur et dans l'âme, quand nous faisons tout pour cela !

Elisabeth restait encore cachée dans sa maison, par respect pour le secret du ciel. Sous le coup de la grâce inespérée qu'elle venait de recevoir, elle ne se croyait pas le droit de la révéler, elle voulait laisser à Dieu le soin de manifester lui-même l'immense faveur dont il l'avait comblée. Le Seigneur avait fait cesser son épreuve, l'humiliation qu'elle ressentait de sa stérilité, elle l'en remerciait et se tenait dans l'attente.

Belle leçon pour nous de la manière dont nous devons accueillir et conserver les grâces du ciel ! N'allons pas, lorsque Dieu nous favorise de quelque don, le publier sur tous les toits, en jeter le bruit à tous les échos ; nous risquerions de le perdre, de l'émietter et d'en disperser les fragments avec nos confidences indiscretes. C'est dans la solitude, dans le recueillement, seul en face de Dieu, qu'il faut épancher notre joie et dire notre reconnaissance, laissant à la divine Providence le soin de choisir son heure pour manifester ses volontés et ses dons.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

XL

ANTIPATER, PÈRE D'HÉRODE-LE-GRAND (63-43) <sup>1</sup>

Le sceptre n'est pas encore sorti de Juda, mais les descendants des Asmonéens demeurent main-

tenant sans avenir. Ce sceptre qui est tombé des mains vaillantes d'Aristobule et qui s'échappe de celles du débile Hyrcan, un homme songe à le ramasser pour le transmettre à une dynastie nouvelle, la sienne : c'est Antipater. Pour atteindre ce but, que de finesses, que d'efforts, que d'évolutions successives ! Antipater nous offre le type achevé de l'homme politique sans scrupules, qui s'attache à une cause et s'en détache avec la même facilité, mais n'oublie jamais sa propre fortune.

I. Comme il n'est que l'ombre de ce fantôme d'Hyrcan, il n'est plus rien. Pour devenir quelque chose, il faut qu'il se rende nécessaire au pouvoir nouveau, le seul qu'il cultive et adule toujours. Il connaît la puissance de ce levier qui a toujours soulevé le monde, l'argent ; et comme tous les préteurs qui se succèdent sont des gens ruinés, affamés d'argent, d'avance ils lui appartiennent.

Scaurus fait la guerre à Arétas ; mais pour trois cents talents que celui-ci lui verse, par l'entremise d'Antipater, la paix est conclue, c'est-à-dire achetée. Antipater devient ainsi le conseiller des proconsuls, l'homme indispensable aux Romains. C'est lui qui leur fait tenir les tributs annuels exorbitants, afin de gaver d'or ces jouisseurs, qui sous la fierté de leur toge cachent tant de vénalités et de turpitudes.

Les préteurs passent ; lui, il reste. En l'an 57, Gabinus est envoyé en Syrie comme gouverneur. C'était, dit Cicéron, un homme à vendre, un homme de compromissions, de brigandages et de meurtres. Antipater savait comment se le concilier, et déjà il était très avant dans ses bonnes grâces quand une nouvelle inquiétante lui parvint : Alexandre, fils aîné d'Aristobule, s'était évadé de Rome.

C'était la chute de sa fortune, cramponnée à Hyrcan.

Le fugitif est bientôt à la tête de dix ou douze mille hommes. Antipater essaie en vain de lui opposer une armée : le peuple court à Alexandre comme à un libérateur. Alors il achète Gabinus et les légions romaines. Le jeune prince est facilement mis en déroute par des troupes régulières, il s'enfuit vers Alexandrie, poursuivi, l'épée aux reins, par Marc-Antoine, mais faisant ferme, et se défendant comme un Machabée. Sa mère se jeta aux genoux de Gabinus, qui s'attendrit et rendit la liberté au prétendant. Pour empêcher de nouvelles révoltes, toutefois, le gouverneur divise la Judée en cinq districts indépendants. Ainsi morcelée elle serait bientôt coupée en tronçons qui ne se ressoudaient pas, et désorganisée.

Antipater respirait. Tout à coup il apprend qu'Aristobule lui-même, avec son second fils Antigone, échappé aussi de Rome, avait fait son apparition sur les frontières. Le peuple l'acclamait, mille guerriers étaient sortis en plein jour de Jérusalem pour grossir son armée de braves fidèles. Mais Gabinus est toujours tenu par la chaîne d'or. Les volontaires du prince juif sont écrasés par Marc-Antoine ; et lui-même, réfugié à

est le père d'Aristobule I, d'Antigone, d'Alexandre Jannée.

<sup>2o</sup> Aristobule I règne un an seulement (106).

<sup>3o</sup> Alexandre Jannée (106-79) est le père d'Hyrcan et d'Aristobule II. Il épouse Alexandra-Salomé.

<sup>4o</sup> Alexandra-Salomé est régente de 79 à 70.

<sup>5o</sup> Aristobule II (70-63) est le père d'Alexandre I et d'Antigone.

<sup>6o</sup> Hyrcan (63-40) est le père d'Alexandra, qui épouse Alexandre I son cousin germain, et qui lui donne un fils Aristobule, devenu grand prêtre et assassiné par l'ordre d'Hérode, et la célèbre Marianne, femme d'Hérode-le-Grand.

Enfin Antipater a quatre fils : Phasaël, Hérode, Joseph, Phéroras, et une fille, Salomé.

<sup>1</sup> Pour bien comprendre la suite de ces événements, il est bon de jeter les yeux sur cette note généalogique.

<sup>1o</sup> Jean Hyrcan (135-107), fils de Simon Macchabée,

Machéronte avec son fils, est contraint de se rendre, puis de reprendre, chargé de fers, le chemin de Rome.

La politique d'Antipater ne varie point : il paie les services des Romains et se constitue en toutes choses leur docile serviteur. Il est prévenant, mielleux, prévoyant. Quand Gabinus tente une expédition en Egypte, il lui procure des ressources. Quand le gouverneur revient, il trouve Alexandre qui assiégeait la forteresse romaine de Garizim. Aidé par son habile allié, il le déloge et le poursuit jusqu'au Thabor où il lui inflige une mémorable défaite. La fortune d'Antipater continue à monter.

Gabinus étant assez riche, revient à Rome, cédant la place au triumvir Crassus, plus opulent qu'un souverain asiatique, mais très avare. Il entre à Jérusalem, suivi de légionnaires, pour poser son autorité, et de voitures, pour emmener les produits du pillage. Antipater dans sa servilité n'osa protester, mais, un prêtre, Eléazar, gardien du trésor sacré, arrêta le nouveau gouverneur sur le seuil du temple et lui dit : « Ne vous est pas permis de faire ce crime. »

— Il ne vous est pas permis de faire ce que Pompée et Gabinus ont considéré comme un crime.

— Il me faut de l'argent, répliqua sèchement Crassus.

— Eh bien ! je vous donnerai trois cents mnas d'or (300,000 fr.) si vous jurez de respecter les vases sacrés et les richesses du temple.

Crassus le jura ; mais quand il eut reçu la somme promise, il se jeta sur les autres trésors et enleva dix mille talents, environ cinquante millions. C'étaient toutes les offrandes des Juifs étrangers disséminés alors dans tout le monde romain et qui envoyaient religieusement au temple les prémices de leurs immenses richesses.

Ce parjure et ce pillage ne portèrent point bonheur à Crassus. L'année suivante, durant une expédition contre les Parthes, il se vit enveloppé dans les plaines de Charres, et Suréna l'ayant attiré à une conférence lui trancha la tête. Cassius, le futur assassin de César, dut user de tous ses talents militaires pour gagner la Syrie avec les débris de son armée (53).

Cassius était le pouvoir nouveau, Antipater s'attacha à Cassius. Pompée fut nommé par le Sénat seul consul, il s'attacha à Pompée (52).

Les partisans d'Aristobule continuaient à se remuer à Torichée surtout, une forteresse où commandait Philolaüs, partisan acharné des rois Asmonéens. Antipater lance Cassius à l'assaut de cette place et demande la tête de son gouverneur. Cassius, le trouvant si dévoué aux Romains, lui accorde tout, fait mourir Philolaüs et vendre comme esclaves des milliers de Juifs attachés aux descendants des Macchabées.

Cependant, malgré son sens politique et son incontestable flair des événements, Antipater n'avait pas prévu César, et c'est ici que sa fortune faillit sombrer.

II. César était l'homme du peuple, Pompée l'homme du Sénat. Rome était parvenue à un tel point de vénalité, de dégradation et de servilisme, qu'elle appartiendrait au plus offrant, au plus hardi. César la voulait pour lui. On sait qu'il offrit la paix aux sénateurs, qui la refusèrent. Alors il franchit le Rubicon et marcha sur Rome.

Or, le grand capitaine était doublé d'un homme d'Etat des plus remarquables. Il s'appliqua non seulement à gagner des batailles, mais à soulever les pays qui tenaient pour son rival. C'est pour quoi il envoya Aristobule à Jérusalem pour en chasser Hyrcan, dévoué à Pompée, et devenir le roi de Judée allié de César.

Antipater trembla et se vit perdu. Il regretta amèrement d'avoir soudé sa fortune à la fortune

du vaincu. Comment n'avait-il point deviné l'issue de cette rivalité ? Mais il n'était pas homme à s'abandonner. Ou il agit sur les événements, ou les événements le servent à merveille. Aristobule allait se mettre en route pour Jérusalem quand il est empoisonné, dit Joseph, par les partisans de Pompée. On soupçonne que la volonté d'Antipater ne fut pas étrangère à ce poison-là. Le corps du malheureux prince « fut embaumé dans du miel, ajoute Joseph, et plus tard ramené en Judée par l'ordre d'Antoine dans la sépulture des rois. »

En même temps on apprenait que Scipion, lieutenant de Pompée, avait fait trancher à Antioche la tête d'Alexandre. Celui-ci laissait un fils nommé Aristobule, et une fille, Marianne, qui deviendra la femme d'Hérode. Tout arrivait à souhait pour la politique d'Antipater, qui réfléchissait, préparant quelque revirement opportun, suivant les temps et les hommes. Il avait quatre fils : Phasaël, Hérode, Joseph, Phéroras, et une fille, Salomé. Il aimait avec passion les siens, son unique ambition était de leur ménager un avenir splendide, royal même. Avec son courage audacieux et son esprit délié, rien ne lui paraissait impossible. Le tout était de savoir profiter des circonstances.

À Jérusalem, l'opposition faisait des vœux pour César. Partisans de la royauté traditionnelle, ses membres jetaient les yeux sur Antigone, le second fils d'Aristobule, le dernier des Macchabées. Que César triomphe, et la vieille race royale reprendrait possession de ses droits.

César triompha à Pharsale. Ses rudes Gaulois frappèrent au visage la brillante jeunesse romaine qui avait suivi Pompée, et elle fit volte-face, craignant plus d'être défigurée que de mourir. Le temps n'était plus où les blessures du visage étaient les plus honorables. Pompée s'enfuit en Egypte pour se mettre sous la protection de Ptolémée Dionysios dont il avait été le tuteur ; mais le vaincu alors n'avait plus le droit de vivre, il tombe dans une barque pleine d'assassins empressés à porter sa tête à César. Celui-ci se précipite en effet sur l'Egypte, demeurée le fief de son rival, après avoir ordonné à Mithridate de Pergame, son allié, de le rejoindre en longeant la côte phénicienne. En chemin Mithridate rencontre Antipater qui, à la tête de trois mille Juifs et d'un corps d'armée arabe, lui offre ses services empressés. Ensemble ils s'emparent de Péluse, mais c'est Antipater le premier qui pénètre dans la ville et plante l'aigle romaine au sommet de ses tours. C'est lui qui impose l'autorité de César, lui qui dans une bataille indécise, au Delta, fixe la victoire sous les drapeaux de César, met en fuite les Egyptiens et s'empare de leur camp au nom de César.

Avec ces titres acquis par sa bravoure, il se présente devant le héros de Pharsale, et montrant sa tête labourée de plaies il lui dit : « Oui, j'ai servi Pompée quand il était le maître du monde. Jugez d'après ces blessures quel est celui que j'ai servi avec le plus de zèle. Je n'ai jamais pu faire pour Pompée ce que j'ai fait pour vous. » Ces paroles touchent vivement le vainqueur, qui le nomme citoyen romain et procurateur de la Judée, tandis qu'il rend à Hyrcan son titre de roi. C'est en vain qu'Antigone se jette à ses genoux, César le traite comme un factieux. Ni le souvenir d'Aristobule et d'Alexandre victimes du parti de Pompée, ni les crimes reprochés à Antipater, ne font impression sur son esprit. Antipater pour lui est un serviteur dévoué, qui a fait ses preuves, un ami qu'il tient à récompenser. Tous les généraux attestent les services d'Hyrcan et les siens. Il le confirme donc dans toutes ses anciennes prérogatives, et des tables de bronze redisent sa



reconnaissance sans limites pour Hyrcan et ses fils « rois et pontifes à perpétuité. » Pour eux il supprime les cinq districts désorganisateur, il leur permet de relever les remparts de Jérusalem.

III. Ainsi s'évanouissaient d'eux-mêmes les obstacles énormes jetés à la traverse de la fortune de l'heureux Antipater. Il était délivré de tous ses compétiteurs, et l'ancien favori de Pompée jouissait maintenant des faveurs intimes de César. Hyrcan de plus en plus incapable et borné s'applaudissait d'avoir rencontré un homme qui prenait en main ses intérêts avec tant d'énergie, et il lui laisse tranquillement envahir tous les postes. Phasaël devient le chef militaire de Jérusalem et des alentours. Hérode est gouverneur de la Galilée. Ce dernier a hérité du génie souple et hardi de son père; il se remue, pacifie sa province, fait remarquer ses services. Une bande de rebelles attachés à l'ancien régime paraissent en armes sur les frontières, il les surprend, les fait prisonniers avec Ezéchias leur chef, et sans autres débats ordonne qu'on leur tranche la tête.

Cette férocité calme et sans phrases, soulève les Juifs de Jérusalem. Ils se portent chez Hyrcan, incurablement aveugle sur les agissements d'Antipater, et lui disent :

— Ne voyez-vous donc pas qu'il est le roi effectif et qu'il ne vous laisse que le titre ? Quoi ! on pourra désormais livrer quelqu'un au supplice sans jugement, malgré notre loi qui défend de faire mourir même un criminel s'il n'a été condamné par le sanhédrin !

Et chaque jour, quand il allait au temple, Hyrcan rencontrait les veuves et les mères de ces malheureux qui demandaient justice, avec des sanglots. Il se décida alors, malgré lui, à citer Hérode devant le sanhédrin.

Hérode comparut fièrement, accompagné de soldats, et présentant des lettres très élogieuses de Sextus César, qui l'aimait, dit Josephé, comme son propre fils. En entendant la lecture de ces lettres écrites de la main d'un homme qui touchait de près au maître du monde, les magistrats se prirent à trembler; et déjà la sentence d'acquiescement s'échappait de leurs lèvres quand un homme, nommé Saméas, se leva et protesta contre l'attitude arrogante et l'appareil militaire d'Hérode :

— Les accusés viennent ici en habits de deuil. Mais voyez cet Hérode, cet assassin triomphant ! Il est vêtu de pourpre, ses cheveux sont tressés avec des bandelettes d'or; et ses soldats l'entourent, prêts à nous massacrer si nous le condamnons à mort ainsi que l'ordonne la loi. En l'acquittant, vous acquitterez un grand coupable. Dieu lui-même vengera sa loi outragée; et quant à vous, Hérode vous punira un jour, vous tous, et il commencera par le roi.

Ce discours ébranla l'esprit des juges, qui se préparaient à frapper l'accusé, quand Hyrcan leva la séance, remettant les débats au lendemain. La nuit même, Hérode s'enfuit à Damas et réunit une armée pour châtier ces magistrats de leur indépendance. Mais son père et son frère Phasaël parvinrent à le calmer, et il remit à plus tard les mesures sanglantes que lui suggérèrent son ressentiment. Antipater, en homme prudent, interrogeait toujours l'horizon, comme un pilote qui conduit sa fragile embarcation sur une mer semée de tempêtes et de récifs. Il savait bien qu'à cette époque violente rien n'était durable. Une catastrophe effrayante qui fit chavirer de nouveau sa fortune, prouva qu'il avait une grande connaissance des hommes et des choses.

Brutus et Cassius poignardèrent César (15 mars 44), coupable de vouloir supprimer la République et étrangler la liberté. Peu après, Sextus César,

gouverneur de la Syrie et l'ami d'Hérode, tombait sous le fer de Bassus, le nouveau gouverneur aux ordres de Cassius. Antipater songeait à venger la mort de son bienfaiteur; ses troupes réunies à celles des généraux dévoués à César sous les murs d'Apamée attendaient l'heure du combat, quand il apprit l'arrivée en Asie de Brutus et de Cassius. Ceux-ci paraissaient devoir être les vainqueurs du lendemain, il s'engagea aussitôt sous leurs drapeaux.

Il leur faut des hommes et de l'argent pour lutter contre Antoine et Octave : Antipater lèvera sept cents talents en Judée; Phasaël montre un zèle non moins fervent; mais Hérode trouve à lui seul en Galilée toute la somme promise. Il se hâte alors de la porter lui-même à Cassius, qui lui remet le commandement de la Coelé-Syrie et lui assure, en récompense, la royauté de Judée.

L'ami de Sextus César se prosternait devant ses meurtriers.

C'en était trop. Tant de revirements, de perfidies et de succès, avaient lassé la patience de Dieu et celle des hommes. Malchia, — ou Malichus, — un ennemi personnel d'Antipater, attaché d'ailleurs à la famille des Asmonéens, fit verser dans sa coupe par un échanson infidèle un poison mortel. Antipater tomba foudroyé au milieu de ses convives. Il n'y a que la mort qu'il n'ait pu approvoiser, ni trahir (43).

IV. A Hyrcan, né avec une âme d'esclave, il fallait un maître. Il prit Malchia, l'assassin de celui qui avait été son mauvais génie pendant vingt ans, qui avait préparé patiemment la chute du trône asmonéen et l'élévation de sa propre famille. Hérode veut marcher avec une armée contre le nouveau favori pour l'égorger et venger son père; Phasaël, plus prudent, l'arrête, préférant une exécution plus lente, mais plus sûre. Malchia, on le comprend, protesta de son entière innocence. On parut même se réconcilier.

Peu après Cassius entra à Tyr en triomphateur. Malchia lui porte au nom d'Hyrcan une couronne d'or. Ces austères républicains étaient insatiables d'argent et d'honneurs. Mais Hérode l'a devancé, et il s'est si bien insinué dans l'esprit du meurtrier de César qu'il obtient de lui la tête de Malchia.

Le lendemain on trouvait celui-ci baigné dans son sang sur la plage de Tyr.

Quand Hyrcan apprit cette nouvelle, il pâlit et s'évanouit. Puis il reprit ses sens et demanda :

— Quel est l'auteur du crime ? Qui a tué Malchia ?

— On l'a tué par l'ordre de Cassius, répondit Hérode.

— C'est bien, dit Hyrcan, avec son inconscience habituelle, Malchia était un brouillon, un traître à sa patrie.

C'est ainsi qu'il se consola.

Antigone essaya bien de soulever le peuple, il parut en armes sur la frontière, avec une armée vaillante. Mais Hérode l'écrasa dans une bataille, puis rentra à Jérusalem, aux acclamations de tout un peuple, mobile comme le vent, qui lui jetait des couronnes.

Hyrcan lui mit sur la tête un diadème d'or et lui accorda pour fiancée sa petite fille Marianne, fille d'Alexandre et d'Alexandra, une vraie descendante des Macchabées. Princesse accomplie et malheureuse, dont l'histoire est des plus touchantes et des plus tragiques que l'on rencontre dans les annales humaines.

Hérode d'ailleurs était marié déjà à une juive, Doris, qui lui avait donné un fils nommé, comme son aïeul, Antipater.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## EXPLICATION DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE

### 9<sup>e</sup> et dernière Instruction

REGINA ANGELORUM, ORA PRO NOBIS

*Sancta Maria, mater Dei, ora  
pro nobis peccatoribus, nunc et  
in hora mortis nostrae. Amen.*

Sainte Marie, mère de Dieu,  
priez pour nous qui sommes  
pécheurs, maintenant et à l'heure  
de notre mort. Ainsi soit-il.

Mes frères,

Nous ne devons pas seulement prier pour demander ; il nous faut aussi prier pour adorer Dieu ou vénérer les saints. Il convient même que dans nos prières l'adoration ou la louange précèdent les demandes. Car la prière est avant tout une adoration due à Dieu, ou un hommage rendu aux saints. Celui qui ne prierait que pour demander, témoignerait que son intérêt propre est le seul mobile de sa religion, mais que la gloire de Dieu ou l'honneur des saints lui importe peu. Une telle prière mériterait-elle d'être exaucée ?

Aussi l'Eglise, pour nous faire éviter cette grave imperfection dans la prière que nous adressons à la très sainte Vierge, a-t-elle eu soin de nous faire répéter d'abord le salut et les éloges de l'ange Gabriel, puis les louanges de sainte Elisabeth. C'est ensuite seulement qu'elle a placé une demande ; et encore cette demande commence-t-elle par un éloge qui résume et complète ceux que renferment les paroles précédentes.

Evidemment cette attention qu'a eue l'Eglise d'ajouter encore ces paroles *Sainte Marie, mère de Dieu*, nous avertit qu'il ne convient pas de prier seulement pour demander, mais encore, mais surtout pour adorer Dieu ou honorer ses saints.

Observez-vous cette règle, mes frères ? Votre intérêt propre n'a-t-il pas été trop souvent le seul mobile de vos prières ? Désormais, ayez soin, avant de songer à vos demandes, d'offrir déjà à Dieu vos adorations, votre amour, votre soumission à ses volontés divines ; à Marie et aux saints, la louange et la reconnaissance qui leur sont dues. En observant cet ordre légitime, votre prière méritera d'être agréable à Dieu.

Pour nous conformer nous-mêmes dans cette instruction à cet ordre de la prière, avant d'expliquer la demande que nous adressons à la sainte Vierge, nous allons méditer encore le dernier éloge qui la précède : *Sainte Marie, mère de Dieu*.

### I

1. Que cet éloge est placé bien à propos dans cette seconde partie de l'*Ave Maria* ! Attribuer à Marie le nom et la qualité de *Mère de Dieu*,

n'est-ce pas lui donner la louange suprême ? Déjà ces paroles de sainte Elisabeth : *Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni*, la lui offraient, mais d'une façon vague, indéterminée. Par ces mots simples et sacrés : *Mère de Dieu*, tout doute, toute incertitude dans la profession de notre foi disparaît. Nous confessons clairement que nous honorons en Marie la dignité la plus auguste. Car après celle de Dieu lui-même, il ne peut y avoir une dignité semblable accordée à aucune créature. Saint Thomas enseigne en effet qu'il y a trois choses dont aucune œuvre de Dieu ne dépassera la grandeur : la béatitude des saints dans le ciel, l'Incarnation de son Fils, et la maternité divine de la très sainte Vierge. Toutes les autres créatures existantes ou possibles ne seront jamais que des servantes de Dieu ; Marie seule sera sa mère. Elle aura toujours sur tous les êtres créés une infinie supériorité. Seule, elle aura plus de puissance et de crédit près de Dieu que tous les saints et les anges réunis. Toujours le Fils de Dieu lui sera soumis dans les devoirs naturels d'un fils envers sa mère. Toujours Marie sera en possession, à l'égard de ce Dieu homme, des droits d'une mère sur son fils ; elle sera la maîtresse de tous ses biens, de toute son autorité, de sa puissance. Sans doute, nous ne devons pas l'égaliser à ce Fils même ; il reste toujours une disproportion infinie entre la créature et le Créateur, entre la mère et le Fils, et Marie n'est si privilégiée que par la grâce de son Fils. Mais cette différence essentielle une fois établie, c'est pour l'honneur même de Jésus que les saints Pères se sont tous efforcés d'épuiser les trésors de la Divinité pour les attribuer à Marie, parce qu'elle est la mère de Dieu.

2. Saluer Marie du titre de *Mère de Dieu*, c'est donc lui offrir la louange suprême. Mais cet hommage, dans l'*Ave Maria*, a d'autant plus de prix qu'il a pour but, ainsi que l'atteste l'histoire de l'Eglise, de confondre les ennemis de la gloire de Marie.

Dès le paradis terrestre, Dieu a déclaré qu'il mettrait des inimitiés entre l'enfer et la femme bénie qui écraserait la tête du serpent. L'enfer ne peut pardonner à Marie de lui avoir repris sa puissance sur tous les hommes. L'enfer a contre Marie une haine spéciale, éternelle. Pour venger sa défaite, il tente tous les moyens de ravir à Marie sa dignité de *Mère de Dieu*, sinon dans la réalité, ce qui est impossible, du moins dans la foi des hommes. Et l'enfer a raison d'espérer reprendre ses droits sur les hommes s'ils cessent de croire à la dignité de Marie *Mère de Dieu*, puisqu'ils ne peuvent être sauvés que par la foi en son Fils, comme étant le Fils de Dieu fait homme.

Voilà pourquoi toutes les hérésies, ayant Satan pour inspirateur, tendent, directement ou indirectement, à contester à Marie sa qualité de *Mère de Dieu*. Nestorius, résumant et condensant dans son erreur toutes leurs attaques passées et à venir, prétendit que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait



commencé par être homme avant que de devenir Dieu, et que Marie ne lui ayant donné que la personnalité humaine, ne devait pas être nommée mère de Dieu, mais seulement mère de l'homme appelé le Christ.

C'était nier, avec la dignité de Marie, toute la puissance qu'elle a reçue de Dieu pour nous sauver. Mais le concile réuni à Ephèse soutint l'antique foi de l'Eglise; il proclama qu'en Jésus-Christ jamais l'humanité n'avait existé un instant sans être unie avec la divinité du Fils de Dieu, et que par conséquent la très sainte Vierge, pour avoir donné l'humanité au Fils de Dieu, était et devait être appelée vraiment Mère de Dieu. Il en est de la sainte Vierge comme de nos mères; bien qu'elles ne nous donnent pas notre âme; mais seulement notre corps, elles sont réellement nos mères, les mères d'un homme qui s'appelle Pierre ou Jean, et non pas seulement les mères du corps de Pierre ou de Jean. Cette décision n'était pas une nouveauté. N'est-il pas évident qu'elle ne faisait que répéter, sinon les mots, du moins le sens des déclarations de l'ange Gabriel et de sainte Elisabeth? Est-ce que l'ange n'avait pas dit à Marie: Ce qui naîtra de vous s'appellera le Saint, le Fils du Très-Haut? Et Elisabeth n'avait-elle pas dit aussi: Et d'où me vient cet honneur que la Mère de mon *Seigneur*, c'est-à-dire de mon Dieu, vienne à moi?

Après cette solennelle définition qui brisait l'hérésie nouvelle, les Pères du concile, soucieux de réparer par la louange de tous les siècles futurs les blasphèmes de Nestorius, et de prévenir les nouvelles attaques de l'enfer, ordonnèrent que désormais l'on ajouterait à la salutation angélique ces paroles: *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

Voilà comment Dieu fit tourner cette hérésie à la gloire de Marie. Pour un misérable qui osa lui refuser le glorieux privilège de Mère de Dieu, il y a tous les jours des milliers de personnes qui le lui attribuent, avec des délices infinies, en lui disant: Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Par cette courte histoire, jugez, mes frères, combien la répétition de cet éloge et de cette demande doit être agréable à notre bonne Mère du ciel; comme elle doit la disposer à user en notre faveur de son crédit près de Dieu son Fils, puisqu'elle lui rappelle sans cesse le zèle de ses enfants de la terre à défendre sa dignité contre les attaques de l'enfer et de l'hérésie.

3. Mais cet éloge doit nous exciter nous-mêmes, malgré notre condition de pécheurs, à répéter avec la plus entière confiance notre demande de secours à Marie. Que dis-je, malgré notre condition de pécheurs? Je dirai plus: à cause même de notre condition de pécheurs. N'est-ce pas en effet cette malheureuse condition de pécheurs qui a été l'occasion, le motif pour lequel Dieu a élevé Marie

à la dignité de Mère de Dieu? Si Adam n'eût pas péché, si sa race ne fût pas devenue une race de pécheurs, aurions-nous eue besoin que Dieu déployât en notre faveur toutes les richesses de sa miséricorde et nous envoyât son propre Fils pour nous racheter? On n'envoie pas un sauveur à ceux qui ne sont pas perdus, un médecin à ceux qui se portent bien. Il n'eût donc pas été nécessaire que le Fils de Dieu se fît homme pour venir nous sauver; par conséquent une mère de Dieu n'eût pas été nécessaire, Marie n'eût pas été élevée à cette ineffable dignité. C'est donc notre condition de pécheurs qui a été l'occasion, la cause de sa prédestination. Marie a donc contracté comme une dette de reconnaissance envers tous les pécheurs; et c'est parce qu'elle se reconnaît en quelque sorte redevable envers eux, qu'elle désire ardemment leur obtenir à tous miséricorde. Oh! pour payer cette dette à tous les hommes, que Marie a bien montré la miséricorde et la générosité de son cœur! Pour les sauver, n'a-t-elle pas consenti au sacrifice de son Fils sur la Croix? n'a-t-elle point partagé toutes ses douleurs? Le miséricordieux amour qu'en cette circonstance elle a témoigné à tous les pécheurs, pourrait-elle le démentir en face d'un pécheur séparé qui l'appelle à son secours? Ne le croyons pas. Marie a toujours eu pitié de tous les pécheurs en général; elle aura toujours pitié de chacun d'eux en particulier. Elle n'a qu'un désir: c'est que tout pécheur, en la priant, lui offre par sa prière une occasion de se tourner vers son Fils et de lui dire: « Un des enfants pour lesquels je vous ai sacrifié sur la croix m'invoque; me souvenant de la passion que vous avez endurée, je ne puis dédaigner sa prière, et vous, mon Fils, vous ne pouvez dédaigner la supplication de votre Mère; ayez donc pitié de ce pauvre pécheur. »

Ainsi notre condition de pécheurs, loin de rebuter Marie parce qu'elle est Mère de Dieu, l'excite au contraire à nous regarder favorablement. C'est donc bien à propos que dans la Salutation angélique l'Eglise nous inspire de rappeler à Marie tout à la fois sa dignité de Mère de Dieu et notre condition de pécheurs: *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, qui sommes pécheurs.*

## II

Nous voici, mes frères, arrivés à la demande proprement dite de la Salutation angélique. Les paroles qui la composent sont encore bien dignes de nos réflexions.

1. Pourquoi l'Eglise nous fait-elle dire à Marie: *Priez pour nous*, et non pas: *Ayez pitié de nous, Accordez-nous?* Parce que autre est la puissance que nous devons attribuer à Marie, autre celle que nous ne devons reconnaître qu'à Dieu. Dieu peut avoir pitié de nous, en nous accordant lui-même les biens qui nous sont nécessaires, parce que Dieu seul est l'auteur de tous les biens, le créateur, le bienfaiteur universel, l'origine première de toutes les grâces. Les saints, et même la sainte

Vierge, ne peuvent nous assister qu'en le priant pour nous. Espérer qu'ils pourraient par eux-mêmes nous sauver, serait leur attribuer le pouvoir divin, un pouvoir qu'ils n'ont pas ; ce serait commettre une idolâtrie. L'Eglise n'a garde de nous induire en ce péché ; et voilà pourquoi elle nous fait dire à la sainte Vierge, bien qu'elle soit la plus puissante des créatures : *Priez pour nous*.

2. Mais pourquoi ne lui adresser qu'une demande si courte ? Pourquoi ne point lui détailler plus au long nos nécessités, les biens ou les maux pour lesquels nous implorons son intercession ?

D'abord parce que nous avons énuméré ces choses dans l'Oraison dominicale.

La prière contenue dans la Salutation angélique ayant pour but d'intéresser Marie près de son Fils à l'agrément de ces demandes, il est inutile de les lui rappeler à elle-même.

Il y a encore une autre raison plus touchante. Marie est notre mère. Une mère a-t-elle besoin que ses enfants lui signalent en détail tous leurs besoins ? Il suffit qu'ils l'appellent, pour qu'elle-même s'inquiète en particulier des moindres choses qui leur sont nécessaires.

3. *Priez pour nous*. Pourquoi *pour nous*, et non pas simplement *pour moi* ? Pour une raison semblable à celle qui nous fait dire à notre Père céleste : *Donnez-nous*, et non pas *donnez-moi*. Marie est la mère spirituelle de tous les hommes ; elle désire le bien de tous ses enfants ; elle veut qu'entre tous règne la charité. Pour plaire à cette commune mère des hommes, notre prière ne doit pas être égoïste ; elle doit s'intéresser au salut de nos frères comme au nôtre. En priant Marie pour eux comme pour nous, notre charité la disposera à intervenir plus promptement en notre faveur personnelle.

4. *Priez pour nous maintenant*. Pourquoi *maintenant*, sinon parce que nous avons sans cesse besoin de la protection de notre mère céleste ? Sans cesse en effet de nouvelles grâces de Dieu nous sont nécessaires ; sans cesse les intérêts de notre salut réclament que nous soyons protégés contre nos ennemis, nos mauvais penchants, le monde et l'enfer.

5. Mais c'est surtout à l'heure de la mort que ce dernier ennemi redoublera ses attaques ; la mort est en effet le moment qui décide solennellement si pour toujours notre âme deviendra la proie du démon, ou profitera de la rédemption du Fils de Marie. C'est le moment décisif ; et malheureusement les angoisses de l'agonie, la faiblesse où nous réduisent les approches de la mort, peuvent alors nous empêcher d'appeler Marie à notre secours.

Combien il importe que longtemps avant ce terrible moment, nous ayons mérité par nos prières que cette Vierge bénie ne nous oublie pas ! Nous ne devons pas l'ignorer : si la miséricorde de Dieu nous a ménagé en Marie un puissant moyen de salut, sa justice exige que ce puissant secours ne nous soit accordé que si nous l'avons volontairement et librement sollicité. C'est donc sous l'inspi-

ration de la plus sage prévoyance que l'Eglise nous fait répéter, chaque jour, plusieurs fois : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort*.

Un grand théologien près de mourir, Suarez, disait qu'il comptait plus pour son salut sur les *Ave Maria* qu'il avait récités, que sur tout le mérite des livres qu'il avait écrits. Il avait raison ; il raisonnait en théologien, d'après l'ordre établi de Dieu pour le salut des hommes. Dieu a décrété que nous recevions la vie de la grâce comme la vie corporelle, par l'intervention d'une mère. Eve, la première femme, devait transmettre à la fois ces deux vies à ses enfants ; malheureusement cette première mère, à cause de sa désobéissance, nous transmet la mort éternelle au lieu de la vie éternelle. Marie, comme une seconde mère, doit nous rendre la vie de la grâce et nous introduire au ciel. Mais son intervention ne peut avoir toute son efficacité qu'autant que nous aurons volontairement mis en elle et en son divin Fils notre suprême espérance. Car c'est volontairement, grâce à notre condition d'être libres, que nous devons recevoir les grâces du salut. Par conséquent les prières que nous adressons à Marie pour l'heure de notre mort, compteront plus que nos autres bonnes œuvres pour nous obtenir de Dieu la grâce finale à laquelle le salut est attaché.

L'expérience confirme cette doctrine ; rarement ceux qui ont oublié, méprisé Marie, pendant le cours de leur existence, se convertissent d'une manière rassurante à l'heure de la mort. Au contraire ceux qui ont été constamment fidèles à honorer et à invoquer Marie, obtiennent la grâce d'une mort chrétienne, et laissent aux témoins de leurs derniers instants le consolant espoir de leur salut.

Soyez donc tous fidèles, mes frères, à répéter souvent, selon le conseil de l'Eglise, cette efficace invocation à Marie : *Priez pour nous, qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*. N'en doutez point ; par votre persévérance à lui adresser cette prière, vous obtiendrez infailliblement que cette Vierge puissante, cette cause de notre salut, accoure à l'heure suprême. Elle remplira alors en votre faveur la mission de mère qu'elle a reçue de Dieu, pour introduire tous les élus au ciel et dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

### TROIS GRANDES VERTUS CHRÉTIENNES

*Estote itaque prudentes, et vigilate in orationibus. Ante omnia autem mutuum in vobismetipsis charitatem continuam habentes.*

(I Pet. iv, 7 et 8.)

Une chose nous frappe particulièrement dans les épîtres des apôtres, dans ces lettres qu'ils adressaient aux premiers chrétiens : c'est la recommandation fréquente de la pratique des vertus,



ce sont les avis multipliés tendant à donner de ces vertus une connaissance approfondie comme aussi à enflammer le zèle des fidèles, à les exercer persévéramment en vue du salut éternel. Ce que les apôtres rappelaient dans leurs lettres, ils l'avaient enseigné déjà de vive voix. Il faut donc voir là une des principales fonctions du ministère évangélique.

Voilà pourquoi, si souvent et sous tant de formes, vos pasteurs, pour se conformer à l'exemple des apôtres et pour remplir le devoir de leur charge, aiment à vous entretenir des vertus qui sont l'ornement de la vie chrétienne.

Ce devoir leur semble plus rigoureux de nos jours. Ne rencontre-t-on pas en effet des hommes qui vont jusqu'à nier la vertu elle-même, ou du moins en contestent la nécessité, ou encore en exagèrent les difficultés ? Tous ces discours tendent assurément à justifier d'inexcusables lâchetés, mais ils ne laissent point parfois d'avoir une influence déplorable même sur les bons chrétiens. Si les mœurs aujourd'hui sont relâchées, au point d'inquiéter jusqu'à des esprits pourtant peu religieux, il ne faut pas voir là dans ces doctrines des moindres causes d'un mal qui menace de devenir une calamité publique.

Dissiper les doutes et les préjugés, faire de plus en plus la lumière sur toutes les questions obscures à plaisir par l'impiété, c'est donc œuvre utile et opportune ; c'est en affirmant les convictions donner une impulsion nouvelle aux habitudes saintes, aux fortes vertus qui ont toujours été en honneur dans l'Eglise.

Trois vertus nous sont aujourd'hui proposées, dont le seul énoncé fait voir l'importance : la *prudence*, l'*assiduité dans la prière*, la *charité* envers le prochain. Nous ne séparerons pas ce que l'apôtre a uni. Si notre commentaire est plus bref sur chacune d'elles, du moins le rapprochement que nous ferons, vous engagera à embrasser dans une commune pratique et avec une égale ardeur ces vertus, objets d'une même exhortation.

## I

« Soyez prudents, nous dit l'apôtre, *estote prudentes*. » Qu'est-ce à dire, mes frères ? De quelle prudence veut parler ici saint Pierre ? Car, il ne faut pas vous le dissimuler, il existe deux sortes de prudence, qu'il importe de ne pas confondre : l'une charnelle et terrestre, l'autre spirituelle et céleste ; celle-ci conforme aux maximes de l'Evangile, la première ennemie de la croix de Jésus-Christ et n'engendrant que des fruits de mort.

Le monde a sa prudence, il prétend même qu'il n'en peut exister d'autre ; il traite de fous et d'insensés ceux qui ne la veulent point reconnaître, il les a en souverain mépris. Or, en quoi consiste cette prudence du siècle ? A placer au-dessus de tout nos intérêts temporels, recherchant les occasions de les promouvoir, évitant soigneusement ce qui pourrait leur nuire ou les compromettre. Ecoutez ces hommes. Quand il s'agit d'affaires, la

dissimulation, le déguisement, les artifices trompeurs sont souvent légitimes et permis, lorsque la prudence les conseille. Au contraire, il serait de la dernière imprudence de s'attacher tellement à la vérité que l'on consentit plutôt à sacrifier sa fortune que de manquer à la franchise dans les contrats et les marchés. Prudents sont ceux qui gardent leurs convictions religieuses dans l'intime de leur âme sans en laisser rien paraître au dehors, s'ils estiment qu'il en résultera quelque préjudice pour leur avancement, ou même s'ils ont à craindre les vains jugements du monde. En tout autre cas l'hypocrisie paraît un crime, ici c'est simplement de la prudence. Mais par contre, combien imprudents et dignes d'être blâmés sont ceux qui méprisant l'opinion manifestent au grand jour leur foi, demeurent fidèles à leurs habitudes chrétiennes, sans ostentation mais avec une noble fermeté, et sont prêts à tous les sacrifices plutôt qu'à celui de leur conscience et de leur honneur.

Telle est, mes frères, la sagesse humaine. Autre est le langage de la prudence chrétienne. Celle-ci sait discerner les vrais biens, et les moyens plus sûrs de les obtenir. Elle y tend avec une parfaite sincérité. Elle ignore la ruse, la fraude et le mensonge. Elle ne recule même pas devant certaines entreprises conseillées par des motifs supérieurs, s'il doit en résulter un plus grand bien. Elle prend pour guide le devoir, et non la certitude du succès. Mais elle évite ce qui serait témérité, imprévoyance ; elle réfléchit et consulte avant d'agir, elle ne se dissimule pas les difficultés, mais si elle ne les cherche pas, elle ne s'en effraie point non plus, et en toutes choses elle regarde la fin.

Laquelle des deux vous paraît, mes frères, selon Dieu ? laquelle digne de notre estime et de nos préférences ? Poser la question, c'est la résoudre. Attachez-vous donc à la prudence chrétienne, faites-en la règle de votre conduite ; qu'elle inspire vos paroles, vos démarches, vos entreprises, vos relations ; qu'elle vous tienne en éveil contre tout ce qui pourrait compromettre votre salut éternel, et vous aide à accomplir avec suite et constance les œuvres propres à le procurer.

## II

La vraie prudence ne va pas sans la prière. Voilà pourquoi l'apôtre après nous avoir recommandé la première et nous avoir dit : « Conduisez-vous avec prudence, » ajoute aussitôt : « Soyez vigilants dans la prière. »

Celui qui se confierait en ses propres forces, qui compterait uniquement sur ses efforts pour atteindre sa fin dernière, se tromperait gravement, il ne suivrait point les données de la prudence. Il ne faut pas longtemps réfléchir, en effet, pour se convaincre des mille défauts et partant de l'évidente faiblesse et impuissance de l'homme en face du devoir à procurer et du bien à réaliser. Nous avons donc besoin que Dieu nous

aide, non pas un jour, non pas dans une circonstance particulière, mais pendant toute notre vie, et en quelque rencontre, petite ou grande, que nous nous trouvions.

Aussi, remarquez-le, ce qui nous l'est demandé, ce n'est pas que nous priions une fois, estimant que c'est assez faire connaître à Dieu notre dévouement et solliciter suffisamment son secours. Non, il est nécessaire que nous nous montrions vigilants, assidus dans l'oraison : *vigilate in orationibus*. L'apôtre s'est souvenu du précepte du divin Maître, il s'est souvenu surtout de l'expérience douloureuse à laquelle l'exposa son manque de vigilance dans l'exercice de la prière, et il insiste pour que nous ne négligions pas ce moyen essentiel de salut.

Hélas ! que l'on comprend mal de nos jours cette rigoureuse obligation, cette importance souveraine de la prière ! Nous en jugeons par la négligence que l'on apporte à s'en acquitter comme il convient. Combien dont la vie entière se passe sans qu'ils songent à recourir à Dieu, à se concilier sa clémence ! Combien se contentent de réciter de temps en temps, à la hâte, sans attention, quelque formule abrégée, vague et incomplète ! Quel fruit espérer d'une semblable prière ?

Après cela, nous nous étonnerons de rencontrer tant de chrétiens tièdes et indifférents, étrangers aux pratiques religieuses, donnant le lamentable spectacle de toutes les faiblesses et de tous les désordres ? La cause, la principale cause est qu'ils ne prient plus, ou qu'ils ne mettent plus dans leur prière cette persévérance, cette suite, cette application requises pour que Dieu agrée nos demandes.

Ne les imitez pas, mes frères. Quels que soient vos occupations et vos travaux, ne cessez jamais ces pieux exercices quotidiens dont l'habitude est si louable et si précieuse ; demeurez assidus à la prière, et loin d'en souffrir vos affaires n'en prospéreront que davantage. Du moins vous aurez tout fait pour vous assurer la possession de ces biens qui ne passent pas et que personne ne peut vous ravir.

### III

C'est beaucoup, sans doute, de se rendre attentif à ce qui est de notre salut personnel. Il faut féliciter ceux qui sous ce rapport savent aller jusqu'au bout de leur devoir. Mais l'homme, le chrétien, ne vit pas isolément. Il a des obligations à remplir vis-à-vis de ses frères. En matière de charité surtout, un vaste champ s'offre à son zèle. Il a besoin de se le rappeler : son dévouement ne doit avoir de limites que celles que lui fixent ses ressources et les moyens dont il dispose.

Tel est l'enseignement de l'Esprit-Saint. Pour le bien entendre, il importe de réprimer cet égoïsme funeste qui répugne à dispenser aux autres une sollicitude jugée déjà insuffisante pour ses propres besoins. Comme si nous ne profitions pas nous-mêmes, dans une large mesure, du secours et de la coopération de nos semblables !

Mais l'apôtre veut bien nous proposer un autre motif capable d'exciter et de stimuler notre zèle. « Avant toutes choses, nous dit-il, ayez une charité persévérante entre vous ; car la charité couvre beaucoup de péchés. » Ici, il fait appel à notre foi, il nous montre dans l'exercice de la miséricorde à l'égard de nos frères un moyen excellent et efficace pour que nous obtenions nous-mêmes miséricorde. Si donc la pensée de nos fautes multipliées nous inquiète, si nous redoutons les justes jugements de Dieu, sachons qu'il est en notre pouvoir de délivrer notre âme et de retrouver la sécurité et la confiance.

La charité enfin contribue à établir et à entretenir entre les diverses classes de la société ces relations étroites, cette réciprocité de services et bons procédés, qui servent si puissamment la cause de l'ordre et de la paix. C'est là ce lien solide que les partisans de l'anarchie et les ennemis de la société, à quelque école qu'ils appartiennent, ne parviendront pas à briser. N'est-ce pas pour cette raison qu'à les entendre la charité n'est rien, rien qu'une honte et une humiliation pour celui qui en est l'objet, et que la justice seule doit suffire à guérir tous les maux de l'humanité ? Mais non, la charité n'humilie personne, elle relève et console, elle est un bien commun dont profitent également et ceux qui l'exercent et ceux à qui elle s'adresse.

Saint Pierre recommande surtout la pratique de l'hospitalité. C'est qu'en effet en admettant l'étranger sous notre toit, en le faisant asseoir à notre table, en l'associant à la vie de la famille, nous exprimons plus parfaitement cette fraternité qui unit tous les hommes, et nous manifestons que nous regardons comme appartenant à tous ce que nous tenons nous-mêmes d'une manière spéciale en partage. Voilà le seul vrai et légitime socialisme, celui que l'Evangile conseille, que le bon sens approuve, et qui bien observé, sans arrière-pensée ni murmure, *sine murmuratione*, ne peut manquer de produire d'heureux et satisfaisants effets.

Rangeons-nous, mes frères, à ces avis inspirés par l'Esprit-Saint lui-même, et fondons notre vie spirituelle, comme sur une base ferme et inébranlable, sur ces trois vertus essentielles : la prudence, l'esprit de prière, la charité. Les autres vertus s'y ajouteront d'elles-mêmes et par surcroît ; nous atteindrons ainsi la perfection à laquelle Dieu nous appelle.

Au reste, souvenons-nous toujours de cette dépendance où nous sommes vis-à-vis du Souverain Maître. Quoique nous fassions, nous ne devons nous considérer que comme ses serviteurs et ses intendants. Nous tenons tout de Dieu, il convient que nous lui en renvoyions la gloire, de sorte que seul il soit honoré dans nos œuvres : *ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum. Amen.*





## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche dans l'octave de l'Ascension. — Jésus-Christ, en promettant l'Esprit-Saint à ses apôtres, condamne la révolte contre l'Eglise

L'OBÉISSANCE AU PAPE

*Hæc faciunt vobis, quia  
non noverunt Patrem, neque  
me.*

Ils agiront, de la sorte à  
votre égard, parce qu'ils n'ont  
connu ni mon Père, ni moi.

*Objection.* — La suprématie du pape est de date récente; l'autorité du pape a pris dans ces derniers temps des développements inattendus.

*Réponse.* — Ecoutez de Maistre : « On ose à peine citer aujourd'hui les textes qui, d'âge en âge, établissent la suprématie romaine de la manière la plus incontestable, depuis le berceau du christianisme jusqu'à nos jours. Ces textes sont si connus qu'ils appartiennent à tout le monde et qu'on a l'air, en les récitant, de se parer d'une vaine érudition. » — « Le pape est le premier, dit Pascal. Quel autre est connu de tous ? Quel autre reconnu de tous, ayant pouvoir d'influer par tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche qui influe partout ? »

*Objection.* — Il faut au moins reconnaître que la suprématie du pape n'existait pas dans les premiers siècles de l'Eglise. Guizot ne trouve dans la primitive Eglise « aucun magistrat institué, aucune discipline reconnue. » — « La pure association dans des croyances et des sentiments communs, c'est l'état primitif de la société chrétienne. »

*Réponse.* — Un jour, un homme qui se croyait habile en histoire se permit de dire en présence d'Augustin Thierry que la papauté était une institution remontant au IV<sup>e</sup> siècle. « Vous vous trompez, reprit aussitôt le vénérable historien, la papauté remonte jusqu'à saint Pierre, et par saint Pierre à Jésus-Christ le divin fondateur de l'Eglise. » — Il ne faut pas sans doute chercher au temps de saint Pierre la papauté du temps de Grégoire VII. « Monsieur Guizot, dit Gorini, s'est fait un type de royauté pontificale pure, absolue, et partout où il ne voit pas l'autorité pontificale conforme à ce type fabuleux, à cette abstraction, il la nie; dès que le pape ne lui semble pas tout, il ne lui semble plus rien. » Qu'on lise l'histoire de l'Eglise, même dans les premiers siècles, « on y sent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, on y sent je ne sais quelle présence réelle du Souverain-Pontife sur tous les points du monde chrétien. Il est partout, il se mêle de tout, il regarde tout, comme de tous côtés on le regarde. » (De Maistre).

*Objection.* — La suprématie du Pape, reconnue par les peuples occidentaux, n'a jamais été absolument reconnue par les Eglises orientales.

*Réponse.* — C'est une grossière erreur. Le protestant Wetstein a fait à l'égard des Eglises orientales en général une observation que Gibbon regarde justement comme très importante : « Si nous consultons, dit-il, l'histoire ecclésiastique, nous verrons que dès le IV<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il s'élève quelque controverse parmi les évêques de la Grèce, le parti qui avait envie de vaincre courait à Rome pour y faire sa cour à la majesté du Pontife, et mettre de son côté le Pape. » La soumission antique de l'Eglise grecque au Saint-Siège est au rang de ces faits historiques qu'il n'y a pas moyen de contester.

Il y a même ceci de particulier que le schisme des Grecs n'ayant point été une affaire de doctrine, mais de pur orgueil, ils ne cessèrent de rendre hommage à la suprématie du Souverain-Pontife, c'est-à-dire de se condamner eux-mêmes jusqu'au moment où ils se séparèrent de lui, de manière que l'Eglise dissidente mourant à l'unité l'a confessée néanmoins par ses derniers soupirs. Ainsi l'on vit Photius s'adresser au pape Nicolas I<sup>er</sup> en 859 pour faire confirmer son élection; l'empereur Michel demander à ce même pape des légats pour réformer l'Eglise de Constantinople; et Photius lui-même tâcher encore, après la mort d'Ignace, de séduire Jean VIII pour en obtenir cette confirmation qui lui manquait. Ainsi le clergé de Constantinople recourait au pape Etienne, en 886, reconnaissant solennellement sa suprématie, et lui demandant, conjointement avec l'empereur Léon, une dispense pour le patriarche Etienne, frère de cet empereur, ordonné par un schismatique. (De Maistre).

*Objection.* — La suprématie du pape n'entraîne pas nécessairement avec elle son infaillibilité.

*Réponse.* — Il n'y a point de loi véritable sans juste raison d'être de cette loi; or il ne peut pas y avoir une juste raison d'être d'une loi qui dirige les croyances, si cette loi n'est pas infaillible; donc le gouvernement des croyances de l'Eglise est infaillible. — Une Eglise présente sa foi, ou comme une opinion individuelle, ou comme une autorité s'imposant à tous les hommes. Dans le premier cas la croyance doit rester libre, et il ne doit pas y avoir de chef de la foi. Dans le second cas la croyance imposée par le chef doit être infaillible, autrement elle dégènerait en tyrannie des consciences. Si le Pape pouvait se tromper, il faudrait, pour qu'il eût le droit d'imposer aux hommes sa foi, qu'il eût le droit de les soumettre à l'erreur. Mais imposer des erreurs à la conscience, l'obliger à les accepter et à les faire passer dans des actions, c'est violer la liberté dans ses droits les plus essentiels. « Celui, dit de Maistre, qui aurait le droit de dire au Pape qu'il s'est trompé, aurait par la même raison le droit de lui désobéir, ce qui anéantirait la suprématie. »

*Objection.* — La souveraineté civile a le droit de commander, et cependant elle n'est pas infaillible.

*Réponse.* — La souveraineté civile, pour être une vraie souveraineté, doit être matériellement infaillible, en ce sens que ses décisions doivent toujours avoir à leur disposition la force nécessaire pour être exécutées. Mais, l'infaillibilité matérielle, c'est-à-dire la force suffisante pour

triompher de toute résistance, suffit à la souveraineté civile ; il n'est pas nécessaire que celui qui est condamné croie à la justice de l'arrêt qui le condamne pour que cet arrêt puisse s'exécuter. Il faut à la souveraineté spirituelle, au contraire, une force capable de triompher de la résistance spirituelle, et cette force c'est l'infailibilité doctrinale par laquelle seule la résistance des consciences peut être vaincue.

*Objection.* — Le pape est infailible quand il commande au nom de l'Ecriture sainte et selon les enseignements de cette Ecriture, comme le souverain est infailible quand il commande au nom de la loi civile et selon les prescriptions de cette loi.

*Réponse.* — Une loi ne peut être par elle seule un gouvernement. Il y a différentes manières en effet d'interpréter une loi, et une foule de manières de l'appliquer. Il est absurde que la loi seule, abstraction faite de tous les juges et de tous les tribunaux, constitue une interprétation d'elle-même pour terminer les procès, quand ces procès ont pris naissance précisément d'une opposition entre les différentes interprétations de la loi. Il faut absolument en venir à une puissance qui interprète la loi en maître, qui juge et qui ne soit point jugée, parce que les longueurs interminables des appels sans fin seraient plus injustes que l'injustice. Dans les choses spirituelles cette puissance suprême doit être infailible, parce qu'elle doit se soumettre la raison de l'homme pour se soumettre ses actions. Les sectes séparées de l'Eglise, comme les révoltés dans l'ordre politique, ont fait appel de la décision du souverain à l'autorité de la loi. Luther criait bien haut dans l'Allemagne : « Je demande seulement qu'on me dise de bonnes raisons, que l'on me convainque, et je me soumettrai. » Photius en appelait de la décision du concile de Constantinople à la loi de l'Eglise. Les législateurs calvinistes de l'Angleterre au seizième siècle, condamnés par l'Eglise, répondaient : « Il n'y a de véritable règle que la parole de Dieu. » — C'est ainsi que le schisme est toujours le même : il peut bien changer de langue, mais jamais de langage. C'est ainsi que les révoltés ont toujours préféré l'autorité d'une lettre morte, d'une loi muette, à l'autorité d'une parole vivante.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XXX

JÉSUS-CHRIST A LA DROITE DE SON PÈRE

*Assumptus est in cœlum  
et sedet a dextris Dei.*

(Marc, xvi, 19.)

Ce mot, qui est un des derniers de l'Evangile de saint Marc, est entré dans le Symbole des Apôtres, où nous disons chaque jour de Jésus-Christ : « Il

est monté au ciel, il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. » Qu'est-ce à dire, mes enfants, que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu le Père ? Essayons de nous en rendre compte dans cet entretien.

1. Disons d'abord que cette vérité nous l'affirmons de Jésus-Christ *comme homme*. Sans doute, on peut dire de Jésus-Christ comme Dieu qu'il est à la droite du Père ; on pourrait par suite le dire de son humanité à cause de l'union en sa personne de la nature divine à la nature humaine ; mais ce ne serait pas assez pour expliquer tous les nombreux passages de la sainte Ecriture qui ont trait à ce mystère. Quand nous disons avec l'Eglise : Il est assis à la droite du Père, nous parlons de lui au point de vue spécial de son humanité. Tous les mystères glorieux qui se rapportent à la personne du Divin Sauveur se tiennent. C'est comme homme qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel, c'est comme homme qu'il trône à la droite de Dieu et au même titre. C'est le droit, le privilège, le fait de son humanité. Saint Paul dit (Eph. i, 20) que « Dieu a fait œuvre de puissance en ressuscitant Jésus-Christ, et en le faisant asseoir à sa droite dans le ciel. » Ces deux actes de la toute-puissance de Dieu étant faits dans le temps s'appliquent nécessairement à l'humanité de Jésus-Christ. C'est la remarque du docte Suarez.

2. Dieu n'ayant point de corps, quand on parle de la *droite de Dieu*, ce ne peut être que par métaphore. Saint Thomas résumant sur ce point la doctrine des saints Pères, en particulier de saint Jean Damascène et de saint Augustin, nous dit qu'en Dieu on trouve la gloire, la béatitude, la puissance comme juge souverain. La droite de Dieu, c'est la première place, la place d'honneur dans cette gloire divine, dans cette béatitude divine, dans l'exercice de ce pouvoir suprême et divin.

3. Il en est de l'expression *être assis* comme de l'expression *la droite de Dieu* ; on doit la prendre dans un sens métaphorique. On ne peut penser qu'au ciel Jésus-Christ comme homme soit immobilisé dans une position plutôt que dans une autre. — Etre assis à la droite du Père, pour l'humanité sainte de Notre-Seigneur, cela veut dire habiter dans la gloire céleste. Le mot « s'asseoir » ici équivaut à l'expression se tenir, demeurer ; comme quand saint Paul dit aux Ephésiens que Jésus-Christ nous fera asseoir avec lui dans le ciel, cela signifie que nous demeurerons, que nous serons avec lui dans le ciel. — Etre assis à la droite du Père, cela veut dire aussi que Jésus-Christ comme homme est dans l'état de paix, de tranquillité, de repos céleste et divin qu'il a conquis par sa vie de travail et de souffrance, qu'il a conquis par sa mort. « Il fallait que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire, » a-t-il dit lui-même. Nous avons le droit de retourner la proposition et de dire : Le Christ devait entrer dans le lieu de son repos et de sa gloire, puisqu'il avait souffert. Pour lui désormais, pour son corps, plus de fatigues, plus de souffrances, plus de mort ; pour son âme, plus



d'abaissements et d'humiliations, plus d'ennuis, plus d'angoisses. C'est pour le Fils de l'homme, comme il aimait à se nommer, le repos éternel auquel il nous appelle et nous convie.

Enfin et surtout, pour Jésus-Christ comme homme, être assis à la droite du Père, c'est régner, c'est occuper la première place comme roi, comme juge souverain, c'est être élevé à un si grand honneur que son trône, que sa puissance est le trône, est la puissance de Dieu. Dans le langage reçu, ne dit-on pas indifféremment être assis sur le trône ou régner, siéger sur le tribunal ou juger ? — Et cet état de gloire, de repos, de puissance céleste et divin que l'Homme-Dieu a mérité par ses travaux et par sa mort, vers lequel il s'est acheminé par sa résurrection, auquel il est arrivé par son ascension, cet état lui est propre et personnel, car selon la remarque de saint Paul : « A quel autre, fût-il un ange, Dieu a-t-il dit : Asseyez-vous à ma droite ? » C'est que dans aucun autre il n'est possible de trouver une dignité si grande, des droits personnels aussi divins.

Pourtant, nous l'avons dit, il nous fera asseoir avec lui dans le ciel. « A celui qui comme moi sera vainqueur, dit-il, je donnerai de s'asseoir avec moi sur le trône, comme je suis assis sur le trône avec mon Père. » Oui, nous serons là au même titre que les membres suivent la tête, règnent avec elle et sont couronnés de sa couronne. Mais la tête est seule le siège de la pensée, de l'autorité, de la vie. A nous au ciel est donnée la gloire et l'honneur ; à lui au ciel est réservée la puissance et l'adoration.

---

#### POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE

---

Mes bien chers frères,

Il est deux grandes choses qui ne laissent jamais l'humanité indifférente. Dès qu'elle les rencontre sur son chemin, elle s'incline profondément ; elle fait plus, elle s'arrête, elle s'attarde dans un véritable culte, elle élève des statues et des monuments, témoins vivaces de son admiration. Ces deux choses, ce sont le génie et la sainteté. Remarquez cependant qu'elles ne sont pas honorées d'une semblable façon. L'humanité se découvre seulement, devant le génie, parce que celui-ci peut s'incarner en des hommes qui d'ailleurs ne méritent aucune considération ; devant la sainteté elle se met à deux genoux, parce qu'un saint, en même temps qu'il est un chef-d'œuvre au point de vue simplement humain, est encore un protecteur dans le ciel. C'est pour cette raison, mes frères, que nous nous trouvons ce soir prosternés ensemble aux pieds de saint Antoine de Padoue. Sa belle statue dont vient de s'enrichir votre église eût manqué à cette galerie

si bien commencée des saints protecteurs de la paroisse.

L'image que nous vénérons en ce moment, mes frères, pouvait sans bruit prendre sa place parmi ses aînées. Mais il ne s'agit pas seulement ici d'une statue que l'on bénit ; il s'agit d'une œuvre qui commence, et de ce chef il était nécessaire d'en occuper votre attention. Prendre la parole en pareil cas, c'est s'obliger, mes frères, à dire quelques mots du *saint*, de l'*œuvre* qui porte son nom, et de l'*opportunité* de cette dernière au temps où nous vivons. Je vais le faire aussi brièvement que possible.

#### I

En plein moyen âge, mes frères, aux confins de ce treizième siècle qui devait s'éclairer de lueurs si glorieuses pour l'Eglise, lueurs du génie dans tous ces docteurs et écrivains merveilleux dont la plume n'ignorait aucun secret des sciences humaines connues jusque-là, lueurs plus éclatantes encore de la vertu dans cette pléiade de saints que nul siècle ne vit aussi nombreux, vers 1195, à Lisbonne, un petit enfant faisait son entrée dans le monde. Favorisé de la fortune, et sentant courir dans ses veines un noble sang, il reçut au baptême le nom de Ferdinand. Elevé dans la science et la piété, il entra, dès l'âge de 15 ans, chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. C'est là qu'il sentit les premiers germes de cette vocation qui devait le conduire quelques années plus tard chez les religieux de Saint-François d'Assise, là aussi qu'il prit le nom d'Antoine. On y ajouta plus tard le nom de Padoue pour rappeler aux chrétiens le lieu qu'il avait illustré par sa mort. Son grand dessein, à son entrée en religion, c'était de prêcher aux Maures et de donner sa vie pour la foi. Il partit ; mais Dieu qui avait accepté le sacrifice du cœur ne voulut point accepter celui du sang. Il le visita par une maladie si opiniâtre qu'elle le contraignit à quitter les plages africaines et à revenir parmi ses frères.

C'est à son retour qu'il eut le bonheur de rencontrer saint François. Le saint fondateur avait, dès la première entrevue, su apprécier le trésor que renfermait son ordre ; il lui confia une chaire de théologie. Cette occupation, si noble qu'elle fût, ne suffisait point à absorber le zèle de notre saint. Se croyant appelé à la conversion des âmes il abandonne bientôt la théologie, s'arme d'une croix de bois, et commence à parcourir les villes, déclarant partout la guerre aux vices et à l'irréligion.

Sa prédication, fortifiée par un renom universel de vertu, produisit des fruits admirables. On vit à sa voix les ennemis se réconcilier, les usuriers restituer leurs gains illicites, les pécheurs déposer les chaînes de l'iniquité. Il suscita tant de conversions qu'il mérita le beau nom sous lequel la piété l'invoque encore aujourd'hui de « marteau des hérétiques. » On ne s'étonnera point des prodiges opérés par sa parole, ni des fruits de

sainteté qu'elle fit germer autour de lui, quand on saura qu'il avait été favorisé plus qu'aucun saint ne le fut jamais depuis les apôtres du don merveilleux des miracles. Tandis que Dieu se montre parcimonieux envers les autres saints et qu'il fait ordinairement fleurir le miracle sur leur tombeau comme pour consacrer, en quelque sorte, l'héroïcité de leurs vertus, il semblait les semer sur les pas d'Antoine de Padoue. Et c'est pourquoi l'admiration du monde chrétien le salue encore du nom de grand Thaumaturge, comme on dirait *le grand faiseur de miracles*.

## II

Tant de sainteté, si manifestement reconnue par le ciel lui-même, avait dû laisser dans l'âme des contemporains une impression ineffaçable ; et comme dans l'Eglise on est essentiellement traditionnel, et que d'autre part saint Antoine s'obstinait à donner des signes non équivoques de sa puissance, son culte s'étendit rapidement à toute la chrétienté. Il avait même pris une forme populaire : Saint Antoine fut invoqué et l'on se confia encore à son crédit pour retrouver les choses perdues. Quelques sceptiques seront tentés de sourire à cette évocation d'un culte naïf. Ils auraient tort, mes frères : Dieu a coutume de prendre l'homme par son faible. Pourquoi donc, en ces siècles sans foi, où l'on se rue à l'assaut des choses temporelles, où l'on poursuit la matière en ce qu'elle a parfois de plus abject, pourquoi Dieu n'essaierait-il pas de se rattacher l'homme et de l'amener à lui par des moyens conformes à ses instincts ? Mais de nos jours la dévotion à saint Antoine a pris une forme nouvelle et une extension merveilleuse. Il me semble qu'il ne vous sera pas indifférent de savoir comment et par quel concours de circonstances fortuites.

A Toulon, au n° 41 de la rue Lafayette, les yeux du passant s'arrêtent sur une vitrine où sont exposés des objets de lingerie et des broderies de prix ; les panneaux en sont peints en noir ; de minces filets jaunes en relèvent les moulures. C'est là qu'habite, vivant de son humble commerce, une pieuse fille Mlle Bouffier. Un matin du mois de mars 1890, elle arrive à la porte de son magasin et fait de vains efforts pour l'ouvrir, la serrure à secret se trouvait dérangée. Elle mande un ouvrier serrurier ; celui-ci déclare, après une heure de travail inutile, qu'il sera nécessaire d'enfoncer la porte. La pieuse fille redoutant l'effraction proposée, et peut-être inspirée de Dieu, promet alors à saint Antoine « un peu de pain pour ses pauvres » s'il lui obtenait que la porte fût ouverte par les moyens ordinaires. C'est ce qui arriva, mes frères. La première clef qu'on enfonce dans la serrure ouvrit sans résistance. L'œuvre du Pain de saint Antoine était née. Mlle Bouffier installa bientôt dans une petite pièce qui servait d'arrière-magasin une petite statue de saint Antoine. C'est là que s'est concentrée la nouvelle dévotion, appelée à rayonner sur le monde entier ; là que

s'empresse un public très divers et parfois très mélangé, dans un défilé qui commence aux premières heures du jour et se continue jusqu'au soir. Toutes les classes de la société s'y rencontrent ; on y voit entrer et sortir des dames du grand monde, des femmes du peuple et des maraîchers ; des ouvriers et des officiers de marine, des ecclésiastiques et des religieux, des soldats et des moines, des enfants et des vieillards. Vous comprendrez alors qu'au témoignage de Mlle Bouffier il ait été déposé dans un mois, pour les pauvres de saint Antoine, la somme de 539 francs, ce qui permit d'acheter 1300 kilos de beau pain blanc pour les pauvres. Mais ce que nous ne saurons jamais, mes frères, c'est le nombre et l'importance des grâces obtenues par l'intercession du grand thaumaturge, bien que les dons représentent non pas des demandes faites, mais des prières exaucées <sup>1</sup>.

Vous saisissez dès lors l'économie de cette œuvre dont j'ai voulu vous entretenir aujourd'hui. Vous désirez une grâce spirituelle ou temporelle : vous promettez à saint Antoine, s'il vous la fait obtenir, une somme déterminée qui servira à acheter du pain pour les pauvres. Essayez de ce moyen, mes frères, je puis en garantir la puissante efficacité. Il va sans dire que si par hasard vous n'obteniez pas la grâce demandée, vous n'êtes point tenus à verser la somme promise, car les promesses à saint Antoine sont toujours conditionnelles, et subordonnées au bon vouloir de ce saint. Ce n'est pourtant pas une raison, mes frères, de se soustraire, une fois la grâce obtenue, aux obligations contractées. Pour citer une parole de l'aimable historien de l'œuvre, « il ne faut pas subtiliser avec saint Antoine » ; une particularité de son caractère, ajoute-t-il, « c'est qu'il n'aime pas les mauvais payeurs ». On raconte ce trait d'une dame de Toulon qui avait promis 100 kilos de pain pour obtenir une grâce spéciale en faveur d'une personne chérie. La grâce fut accordée, mais la dette de reconnaissance ne fut pas acquittée de suite. Deux mois se passèrent, quand un matin on vint annoncer à l'arrière-magasin que la personne pour laquelle on avait tant fait prier venait de mourir subitement. — On vous dira, mes frères : c'est une œuvre d'argent ! Il semble qu'on a tout dit, quand on a jeté cette insulte à la face de l'Eglise. Eh bien ! c'est une œuvre de foi, je vous le dirai tout à l'heure, mes frères ; c'est une œuvre de charité surtout puisqu'elle a pour but de venir au secours des pauvres. Mais il faut donner de l'argent ! Sans doute, mais remarquez, mes frères, que vous n'êtes aucunement obligés de traiter avec saint Antoine et d'implorer sa protection. Mais dès que vous l'avez fait, que vous vous êtes engagés par une promesse absolument libre et volontaire, vous avez contracté, de votre plein gré, une véritable dette, une dette sacrée qui relève de la justice comme toute autre dette. — D'ailleurs si l'Eglise, mes frères, encourage ces

<sup>1</sup> Etienne Jouve, *L'Arrière-Boutique de saint Antoine*.



pieuses industries à coup sûr bénies par le ciel pour alimenter les caisses de la charité, c'est qu'elle a besoin, elle aussi, des ressources temporelles, et je ne sache pas, mes frères, qu'un boulanger ait jamais dit à un prêtre, quand il venait chercher du pain pour ses pauvres : « Je ne te le vends pas, je te le donne parce que tu portes une soutane ». Ne dites donc pas que la dévotion à saint Antoine est une dévotion d'argent. Je dis, moi, qu'elle est une dévotion providentielle : c'est ce qu'il me reste à vous montrer, mes frères, en vous expliquant en quelques derniers mots sa grande portée religieuse et sociale.

### III

1. Notre siècle qui pourtant a pu saluer tant de merveilleuses découvertes, qui a vu se lever, comme de radieux soleils, tant de belles intelligences, ne pourra dans l'histoire se justifier d'un crime qui pèsera éternellement sur sa mémoire. Il a dit par des bouches très écoutées, et hélas ! beaucoup trop applaudies : « Il n'y a point de surnaturel ! Il n'y a pas de miracles ! point de rapports entre le ciel et la terre ! » Il a défendu à Dieu d'intervenir dans la vie et les actions des hommes ! Il a nié l'influence divine, et fait du Créateur un être apathique, absolument insouciant et désintéressé des choses d'ici-bas. Et voici que tout à coup Dieu proteste à sa manière, et sa manière est toujours grandiose. Il se mêle manifestement à notre vie, par l'intermédiaire de son grand serviteur ; son influence est visible, palpable. Il est là qui agit et l'on sent son action puissante ; les grâces obtenues par l'intermédiaire de saint Antoine ne se comptent plus, et quelques-unes revêtent le caractère du miracle. Les foules entraînées se pressent aux pieds du saint ; la terre est en contact avec le ciel ; elle est de tous côtés agenouillée ; ses lèvres chantent un hymne et c'est un hymne au surnaturel. Ils réclamaient, les ennemis de la religion, comme les juifs de l'évangile, ils réclamaient pour croire des signes et des prodiges. Les signes sont venus, et les prodiges sont là ; il ne leur reste donc plus qu'à faire un acte de sincérité, et à s'écrier, de bonne foi : Oui, c'est vrai, *Credo !*

2. Je vois dans notre œuvre, mes frères, un nouvel à-propos : c'est qu'elle réveille la charité chrétienne et rapproche certaines classes de la société des petits et des pauvres. Depuis quelques années on a beaucoup travaillé, on a surtout fait beaucoup de discours en faveur du peuple, en faveur des pauvres. On leur a dit que l'Eglise réservait ses faveurs et ses sourires pour les riches, comme si ce n'était point l'Eglise qui ait, la première, parlé de « l'éminente dignité des pauvres », comme si elle n'avait pas recueilli la parole de son maître : « Bienheureux les pauvres ! » comme si l'Eglise n'avait pas nourri pendant des siècles cette intéressante portion de ses enfants, comme si Léon XIII dans sa paternelle et clairvoyante

sollicitude n'avait point lancé aux échos de l'univers, dernièrement encore, cette recommandation : « Allez au peuple ! occupez-vous du peuple ! » Nous y sommes allés déjà, nous irons encore, mes frères, au moyen de l'œuvre de saint Antoine, et nous donnerons aux petits le pain qui leur manque si souvent.

Je sais bien qu'à côté de nous il y a des œuvres de bienfaisance plus ou moins officielle, mais là comme toujours on falsifie la charité. Le secours qu'on y accorde, il faut l'acheter, bien souvent, par des capitulations de conscience et une basse servilité. Quand nous donnerons, mes frères, sur le trésor de saint Antoine, nous ne demanderons rien en retour ; au contraire, nous ajouterons quelque chose de nous-mêmes : la compassion et le dévouement, et autant qu'il est possible la consolation chrétienne. Et nous apprendrons par là au monde abusé ce qu'est la vraie charité : désintéressée, modeste, poursuivant un seul but qui est le bien des âmes après le soulagement du corps.

J'ai fini, mes frères, mais je ne puis terminer sans mettre cette paroisse sous la protection du grand saint qui fait aujourd'hui son entrée parmi vous. Personne n'ignore que saint Antoine de Padoue a le pouvoir de faire retrouver les choses perdues. Or nous avons fait une perte immense ; nous avons perdu cette grande chose que la France avait rapportée du baptistère de Reims, la foi, et par dessus tout la foi pratique et agissante. Il faut que nous la retrouvions dans quelque recoin caché de notre cœur, que nous la retrouvions aux pieds de saint Antoine. Le répons miraculeux nous affirme qu'il a suffisamment de crédit pour guérir les malades. Or, mes frères, la France est malade, la société est malade, nos âmes surtout sont malades. Nous retrouverons près du saint la foi, et avec elle la paix et l'intégrité de la conscience, qui est la santé de l'âme. *Ægri surgunt sani*. Ainsi soit-il.

---

### MOIS DE MARIE

#### Vie de la Sainte Vierge

### LIII

#### LA MORT DE MARIE

Marie était la joie, le charme céleste ; la gloire vivante de la primitive Eglise. Le bonheur désiré, c'était de la voir, de jouir un instant de sa douce présence, du parfum de la grâce qui s'échappait de sa personne, de la mélodie angélique de sa parole quand ses lèvres redisaient, comme un chant, le nom de son Fils Jésus. Rien ne saurait donner une idée de la félicité qu'éprouvaient les chrétiens de Jérusalem à la contempler, à recueillir

lir ses pieux entretiens ; cependant, la lettre qui suit de saint Denis l'Aréopagite à saint Paul exprime quelque chose des sentiments qui embrasaient l'âme de ses visiteurs :

« Je fus conduit en la présence presque divine de la très haute Vierge : une splendeur céleste sans mesure éblouit mes yeux en même temps qu'elle irradiait mon âme dans ses plus intimes profondeurs. Je sentis une telle surabondance de suaves parfums que ni ce misérable corps, ni mon esprit ne pouvaient supporter la vue de ces pleins rayons d'éternelle félicité. Mon cœur et mon âme défaillirent, accablés par tant de gloire et de majesté. J'en atteste Dieu présent en elle comme dans un temple, si vos divins enseignements ne m'eussent éclairé l'intelligence je l'eus prise pour la divinité elle-même ; car il me semblait que nulle gloire, même des élus, ne saurait surpasser cette félicité que j'ai goûtée à la voir, moi si malheureux maintenant, mais alors si heureux ! »

I. Sa mission était terminée ; par obéissance, pour « achever l'œuvre de la Rédemption », pour amasser de nouveaux et immenses mérites, pour donner la forme à la jeune Eglise, Marie avait consenti à vivre, au prix de quels sacrifices nous le savons. Mais sa vie s'était passée à dire à Dieu *Fiat!* Le jour de l'Annonciation, *fiat* ; au pied de la Croix et quand on lui remit entre les bras le corps inanimé et sanglant de Jésus, *fiat* ; quand Jésus s'arrache à son amour pour monter au ciel du haut de la colline des Oliviers, *fiat!* Que votre volonté soit faite et non la mienne !

Cependant l'heure était venue où les liens devaient se briser qui unissaient ensemble son âme et son corps. Qu'est-ce que l'amour ? C'est le désir constant de l'union. Or elle était séparée de Jésus, et de toutes ses forces elle voulait être réunie à lui. Ses aspirations de puissantes devenaient irrésistibles. Qu'est-ce encore que l'amour ? Saint Augustin nous l'a défini avec la sobriété saisissante et la profonde qui lui appartiennent : « *Pondus meum amor meus*. Mon amour, c'est le poids qui me sollicite et m'entraîne ». Son poids à elle est infini, car c'est l'amour de l'infini. On a bien pu pendant quelque temps retarder sa course, l'arrêter sur le chemin du ciel, comme un astre que la main de Dieu retiendrait frémissant dans l'espace, elle s'est enfin dégagée, et l'amour poursuit triomphalement sa course vers l'objet

aimé, Jésus son fils, le roi immortel des siècles. De son côté le Sauveur désirait ardemment couronner sa mère, la revêtir de cette gloire qu'elle avait si amplement méritée, et la constituer solennellement la Reine du ciel et de la terre. Comment ces deux désirs souverains ne les auraient-ils pas fait rencontrer enfin par un effet de toute-puissance et impérieuse attraction ? Et ne peut-on pas dire que la Mère et le Fils se trouvèrent comme à mi-chemin, l'une vivant au ciel déjà par son amour, l'autre descendu avec toute la cour céleste pour cueillir l'âme virginale de Marie comme la plus radieuse des fleurs du paradis ?

L'Eglise de la terre attendait et redoutait ce départ. Quand la Bienheureuse Vierge approcha du terme de sa carrière mortelle, tous les apôtres rassemblés des diverses contrées du monde se rendirent auprès d'elle. Apprenant qu'elle leur allait être ravie, ils veillaient à ses côtés dans sa demeure. Le Seigneur Jésus, environné de ses anges, leur apparut, il reçut l'âme de sa mère qu'il confia à l'archange saint Michel, et la vision disparut. A l'aube du jour, les apôtres transportèrent sur un lit funèbre le corps de la divine Vierge, puis le déposèrent dans le sépulcre. Ensuite ils demeurèrent près du monument, attendant une nouvelle manifestation du ciel. Tout à coup Jésus revint près d'eux et prenant le corps sacré de sa mère, il le transporta dans une nuée brillante au sein du Paradis. C'est là que réuni à son âme triomphante ce corps glorifié règne parmi les élus dans les splendeurs sans déclin de l'éternité.

Telle est la tradition catholique, fixée dès longtemps déjà et racontée plus tard avec de très amples détails par saint Jean Damascène, dont le récit est extrêmement touchant.

Il nous représente les apôtres transportés en un clin d'œil à Jérusalem par l'Esprit-Saint, des extrémités du globe. Marie méritait bien que Dieu fit pour elle ce miracle unique, pour célébrer un événement unique dans les fastes du ciel et de la terre. Comme ils prient ensemble, on entend soudain les psalmodes sublimes des anges. Marie remet son âme sainte entre les mains de Dieu ; puis ses restes mortels sont déposés à Gethsémani, au tombeau des aïeux. Trois jours durant, les chants angéliques réjouissent les pieux disciples. Le troisième jour ils cessent, comme si les esprits bienheureux étaient remontés au ciel.

Or un membre manquait au collège apostolique, Thomas, à qui le Sauveur entendait peut-être ainsi faire expier encore son heure d'incrédulité. Il arriva enfin et fut très affligé de n'avoir pas été là quand Marie rendit le dernier soupir, sans une souffrance, sans un sanglot, dans un acte d'amour, dans une victorieuse extase. C'est en vain qu'on lui racontait tous les détails de cette bienheureuse mort, il ne se consolait point de n'avoir pas au moins contemplé le visage, baisé la main bénie de la Mère du Sauveur. Il supplie

<sup>4</sup> Ductus fui ad deiformem præsentiam altissimæ Virginis, et tam me immensus divinus splendor circumfulsit exterius, et plenius irradiavit interius ; tanta etiam in me omnium odoramentorum superabundavit fragrantia, ut nec corpus infelix neque spiritus posset totius ac tantæ æternæ felicitatis insignia sustinere. Defecit cor meum, defecit et spiritus tanta gloria majestatis oppressus. Testor qui aderat in Virgine Deum, si tua divina concepta mente me non docuissent, hanc ego verum Deum esse credidissem : quoniam nulla videri major esse potest gloria Beatorum quam felicitas illa, quam ego, infelix nunc, tunc vero felicissimus degustavi. (Cité par Cornelius à Lapide, t. vi, p. 532, 2. Edition Vivès.)



qu'on ouvre le tombeau afin qu'il puisse vénérer son corps auguste.

Les apôtres enlèvent la pierre et ne trouvent rien que les linceuls qui l'avaient enveloppé. Une odeur délicieuse s'en échappait, comme un parfum de roses et de lis tels qu'on n'en vit jamais sur la terre.

Ils remettent la pierre, stupéfaits de ce prodige et se prennent à réfléchir en eux-mêmes. C'était bien l'œuvre du Verbe de Dieu, du Roi de gloire à qui il avait plu d'emprunter la chair de Marie afin de revêtir notre nature, et de naître petit enfant. Bientôt ils trouvent à ce miracle les raisons les plus évidentes qui les remplissent de joie et d'amour. (Brév. rom., 18 août.)

Dieu a voulu qu'elle demeurât immaculée, que sa virginité restée intacte gardât toute sa pureté et toute sa splendeur. Comment aurait-il supporté que son corps immaculé subit la souillure du sépulcre, l'opprobre de la pourriture et des vers ? Est-ce que la chair de Marie n'est pas la chair de Jésus ? Or celle-ci « n'a point vu la corruption ». Dieu ne l'a pas permis, pour des motifs de convenance souveraine et de haute dignité qui s'imposent. Si le corps de la sainte Vierge avait connu les outrages et les hontes du tombeau, ces outrages et ces hontes n'auraient-ils pas rejailli sur Dieu lui-même ? N'est-ce pas Jésus qui aurait été humilié dans sa mère, Jésus désormais glorifié qui s'était élevé au ciel dans la triomphante majesté de son humanité transfigurée ?

La poussière, dit saint Augustin, c'est l'opprobre et le châtimement de notre condition humaine ; opprobre et châtimement mérités par notre péché. Mais Marie n'avait pas péché, elle, l'Immaculée, pourquoi aurait-elle été frappée comme nous, enveloppée dans l'avalissement universel ? Ce serait une injustice.

Enfin ce corps sans tache qui avait toujours été parfaitement soumis à l'âme, instrument docile, jamais rebelle, toujours à la peine, devait recevoir des honneurs particuliers, sa récompense avant la résurrection générale. Qui comprendrait que l'âme de Marie soit au ciel, et que sa chair, divinisée en quelque sorte par le contact du Fils de Dieu, demeure au sein de la terre, dans l'obscurité profane d'un sépulcre, la proie du temps et de l'irrespect des siècles ? Cela, dit encore saint Augustin, je ne saurais l'admettre, *consentire non valeo*, et j'ose à peine en exprimer la pensée, *dicere pertimesco*. Ainsi la sagesse, la justice et la dignité divines exigeaient que le corps de Marie fût transporté au ciel sur les ailes des anges. C'était cette merveilleuse translation qui s'opérait quand l'air retentissait des suaves mélodies des chants divins.

Autour du tombeau de Marie, raconte un témoin, saint Denis l'Aréopagite, dans une lettre à Timothée qui était également présent, s'étaient rangés tous les apôtres, redisant la gloire de Dieu et les vertus, les louanges de Marie.

« Hiérothée, notre maître sublime, écrit-il,

brillait entre les pontifes inspirés, comme vous l'avez vu quand vous et moi, au milieu d'un grand nombre de frères, nous vinmes contempler le corps vénérable qui avait produit la Vie et porté Dieu. Là se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens. Alors tous les pontifes voulurent, chacun à sa manière, célébrer la toute-puissante bonté du Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. Or, après les Apôtres, notre illustre maître surpassa les autres pieux docteurs, tout ravi et transporté hors de lui-même, profondément ému des merveilles qu'il publiait, et estimé par tous ceux qui l'entendaient et le voyaient, qu'ils le connus-sent ou non, comme un homme envoyé du ciel et comme le digne panégyriste de la Divinité. Mais à quoi bon rappeler ce qui fut prononcé en cette assemblée ? Car si ma mémoire ne m'abuse, il me semble avoir entendu souvent de votre bouche des fragments de ces divines louanges, tant vous déployez toujours une pieuse ardeur en ce qui concerne les choses saintes. Mais laissons ces mystiques entretiens qu'on ne doit pas divulguer aux profanes et que d'ailleurs vous connaissez parfaitement. » (*De divinis nominibus*, cap. 3.)

Pourquoi Timothée, l'illustre évêque d'Ephèse, n'a-t-il point consigné dans son beau récit ces détails que nous serions si heureux d'apprendre, recueilli les paroles de saint Pierre, « le prince des théologiens », rapporté les accents sublimes d'Hiérothée ? Sans doute ils ne faisaient que commenter cette pensée : « Marie est la mère de Dieu », mais que de traits touchants ils durent rapporter de sa vie, qui nous demeureront à jamais inconnus ! Quels doux aliments pourtant y auraient trouvés notre piété et notre cœur ! Il nous semble que nous aimerions davantage encore la sainte Vierge si nous connaissions plus complètement les événements particuliers de sa longue et laborieuse existence. Dieu qui a mis un sceau sur les lèvres des Evangélistes au sujet de sa mère, l'a maintenu presque absolu sur les lèvres de l'histoire. Pourquoi, sinon pour ajouter des mérites nouveaux à notre foi et à notre amour, et pour nous réserver au ciel, parmi les joies les plus exquises, les délices de ces récits dont la terre demeure indigne ?

Aussi quelle joie un jour de les entendre de la bouche même de Marie et d'en garder pendant l'éternité le suave enivrement ! Alors il ne nous restera qu'un regret, au sein de notre immense félicité : celui de n'avoir pas assez encore, ici-bas, prié, aimé, et fait aimer la sainte Vierge !

II. Où se passèrent ces scènes touchantes, quelle cité eut l'honneur d'être témoin de la mort de Marie ?

Quelques-uns ont affirmé que c'est Ephèse, mais il paraît constant que la sainte Vierge mourut à Jérusalem, au lieu de sa naissance.

Ephèse fut sa ville de prédilection. Elle y accompagna le disciple bien-aimé lorsqu'il évangélisa l'Asie-Mineure, et saint Cyrille nous apprend

qu'on y voyait de son temps une église sous le vocable de saint Jean, et une autre dédiée à la Mère de Dieu, où le concile d'Ephèse tint ses solennelles assises. N'y a-t-on pas découvert récemment la maison de la sainte Vierge telle que l'a décrite dans sa révélation Catherine Emmerich, sur l'emplacement désigné, avec les mêmes dimensions ? Marie y demeura, elle y vécut longtemps peut-être, mais elle n'y mourut pas. On dit qu'elle y avait fait reproduire aussi exactement que possible les stations du Calvaire et que chaque jour elle les suivait, reprenant par le souvenir les traces sanglantes du Sauveur chargé de sa croix. Toutefois ce n'était point Jérusalem, la ville où Jésus avait subi sa passion, où elle l'avait rencontré, accompagné, reçu dans ses bras. Les lieux où nous avons aimé et souffert ont pour nous je ne sais quelle irrésistible et douloureuse attraction. Nous aimons à y revenir, surtout au déclin de l'âge, nous y ressentons des impressions, nous y entendons des voix, nous y goûtons des jouissances pénétrantes, d'une saveur particulière, que nous ne retrouvons que là. Aussi la sainte Vierge avait-elle la nostalgie de Jérusalem, si ingrate et tant aimée, la cité de David, la cité du Calvaire.

« Sa maison, dit Mgr Mislin, était sur le Mont Sion, attenante au Cénacle. C'est là qu'elle vécut après la descente du Saint-Esprit et qu'elle mourut. De nombreuses relations de voyageurs antérieures au septième siècle l'attestent. Près de sa maison était une petite chapelle où saint Jean célébrait pour elle les saints mystères. Saint André, archevêque de Crète au commencement du huitième siècle, affirme « qu'elle demeurait sur le Mont Sion, qu'on y montrait sa maison convertie en église, qu'elle y mourut en présence des Apôtres et des disciples, que son corps fut porté par les Apôtres dans la vallée de Gethsémani, qu'il n'y éprouva point la corruption, qu'il ressuscita et monta au ciel, et que le tombeau de Marie est honoré par le concours des peuples. » (*Les Saints Lieux*, t. 2.)

L'Eglise d'Ephèse ne s'est jamais inscrite en faux contre ce témoignage, et n'a même point revendiqué l'honneur de posséder le tombeau de la sainte Vierge. Quant Polycrate, évêque de cette cité, écrit au pape saint Victor (485-487) pour lui raconter les gloires et les privilèges de son Eglise, il n'en dit rien. Et cependant n'était-ce pas la plus grande gloire dont il se pût prévaloir ?

Au contraire, de temps immémorial la tradition affirme que le sépulcre de Marie est à Jérusalem, à Gethsémani. On traverse le torrent du Cédron « et l'on se trouve au pied de la montagne des Oliviers. A quelques pas, vers la gauche, est l'entrée de l'église souterraine qui renferme le saint tombeau ». C'est là qu'elle avait été ensevelie. On y descend par un superbe escalier en marbre de quarante-sept marches. A droite sont les tombeaux de sainte Anne et de saint Joachim ; à gauche celui de saint Joseph. Au quatrième siècle on sépara le sépulcre de Marie de la masse

du rocher, et il repose maintenant, renfermé dans une petite chapelle et taillé dans le roc, sous les voûtes d'une église de quatre-vingt-quinze pieds de long et de vingt de large, ne recevant de lumière que par le haut.

Dès l'année 429 il y avait là une église érigée sous le vocable de l'Assomption.

Aussi quand l'impératrice Pulchérie voulut élever à Constantinople une grande église à la Mère de Dieu, ce n'est pas à Ephèse qu'elle s'adressa pour avoir des reliques, tout le monde savait alors que « son tombeau se trouvait à Jérusalem, dans une église bâtie au lieu nommé Gethsémani », c'est à Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui se trouvait alors à Constantinople pour le Concile de Chalcédoine. Elle apprit de lui que le sépulcre était violé et que la vénération dont on l'entourait était due seulement au souvenir du court séjour qu'y fit la Mère de Dieu avant de s'élever au ciel. (Mgr Mislin ; Melchior de Vogüé, *Eglises de la Terre-Sainte* ; Darras, *Histoire de l'Eglise*).

III. Les Apôtres quittèrent ensuite Jérusalem, ravis du prodige de l'Assomption, mais attristés de ne plus voir Marie ici-bas, de ne plus même posséder rien d'elle, nulle relique, nul souvenir vivant qui leur parlât d'elle. Cependant ils gardaient son portrait, peint par saint Luc et que l'on conserve encore à Rome, dans l'église de Sainte-Marie Majeure.

Ce portrait est authentique. Une commission d'artistes nommée en 1860 pour l'examiner a déclaré qu'il est antérieur à Constantin. Une lettre écrite à l'empereur iconoclaste Théophile, par les trois patriarches d'Orient, Job d'Alexandrie, Christophe d'Antioche et Basile de Jérusalem, nous transmet à ce propos d'intéressants détails : « Le saint apôtre et évangéliste Luc, disent-ils, a fait sur bois avec un mélange de couleurs le divin et vénérable portrait de la très chaste Mère de Dieu, alors qu'elle vivait encore dans sa chair mortelle, et habitait la montagne de Sion, dans la ville sainte. Il la peignit afin que la postérité pût contempler les traits de Marie comme dans un miroir, et lorsqu'il présenta son travail à la bienheureuse Vierge elle-même, elle lui dit : « Ma grâce sera toujours avec cette image ».

Peut-être saint Luc en peignit-il plusieurs. Une tradition veut même qu'il ait fait le portrait du Sauveur.

C'est pour que « la grâce de Marie » fût toujours avec eux, durant leurs longues persécutions, que les premiers chrétiens gravèrent son image sur les parois des catacombes. On la voit encore assise dans une chaire. Son visage, dit Darras, est encadré d'un voile qui retombe gracieusement sur les épaules, à la manière des femmes juives. Elle porte une tunique à manches courtes et, par dessus, le *pallium*. L'Enfant-Dieu, assis sur les genoux de sa mère et le corps incliné vers son sein, retourne la tête vers les spectateurs et semble, du geste, les inviter à se réfugier eux-mêmes dans les



bras de Marie. Une étoile brille au-dessus de son front, et à gauche Isaïe tient un parchemin déroulé sur lequel on lit : *Ecce Virgo concipiet.*

Dans toutes vos maisons, dans votre gracieuse chambre de jeune fille, placez comme une protection l'image de Marie, contemplez-la souvent, ne faites rien qui puisse vous attirer la sévérité de son regard. Ne vivons-nous pas à une époque où l'impiété nous poursuit et nous prépare d'autres catacombes ? Priez souvent devant son image pour lui demander le courage de la foi. Surtout, conservez-la dans le fond de votre cœur pieux et pur, et sa grâce sera toujours avec vous.

## LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

### XXIX

#### LE SANCTUS

Mes frères,

Après avoir achevé la préface, le prêtre entre dans le silence et vous n'entendrez sa voix que lorsque la grande prière sera finie. Il s'incline, les mains jointes, en signe de respect et d'anéantissement, pour dire tout bas ce cantique céleste : « Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. La terre et les cieux sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus, Deus sabaoth. Pleni sunt cæli et terra gloria tua. Hosanna in excelsis. Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis.* » Au mot *Benedictus*, il se relève parce que c'est un cri de joie, une parole d'espérance et de salut ; il fait sur lui-même le signe de la croix pour attirer les bénédictions qui découlent de ce signe salutaire, et pour indiquer que nous adressons ces paroles au Fils unique de Dieu qui nous a sauvés par sa croix.

Le triple *Sanctus* est appelé une hymne *angélique*, parce que la première partie est composée des paroles que le prophète Isaïe entendit chanter alternativement par les Séraphins au pied du trône de Dieu : « Je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé, et le bas de ses vêtements remplissait le temple. Les Séraphins se tenaient au-dessus du trône ; ils avaient chacun six ailes : deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds, et deux dont ils se servaient pour voler. Ils criaient l'un à l'autre et disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa gloire. » (Is. vi, 2-3.)

Le disciple bien-aimé, saint Jean, entendit aussi l'hymne angélique dans son Apocalypse : « Quatre

animaux mystérieux et ailés, ayant des yeux de toutes parts, ne se reposaient ni jour ni nuit, et répétaient sans cesse : Saint, saint, saint est le Seigneur tout-puissant qui était, qui est et qui sera. » (Apoc. iv, 8.)

Chez les Grecs, le *Sanctus* est appelé *L'hymne triomphale*, parce qu'on y ajoute l'acclamation de joie avec laquelle les Juifs reçurent Jésus-Christ, lorsqu'il fit son entrée solennelle à Jérusalem, six jours avant la consommation de son sacrifice : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! hosanna au plus haut des cieux ! » Ces paroles sont empruntées au psaume cent dix-septième, et la foule des Juifs les appliqua d'un consentement unanime à Jésus qu'elle reconnaissait en ce jour pour le fils de David, pour le véritable Messie, attendu depuis tant de siècles.

Les saints Pères nomment encore le *Sanctus* le *Trisagion*, de deux mots grecs qui signifient *trois fois saint*, et nous font remarquer que la triple répétition du mot *saint* nous fait adorer la trinité des personnes en l'unité de Dieu. Écoutons saint Ambroise : « Les chérubins et les séraphins ne disent pas seulement une fois *saint*, de peur que vous ne croyiez qu'il n'y a qu'une seule personne ; ils ne disent pas seulement deux fois *saint, saint*, car vous pourriez vous figurer qu'ils excluent le Saint-Esprit ; ils ne disent pas non plus *saints* au pluriel, de crainte que vous ne pensiez qu'il y a plusieurs dieux ; mais ils répètent trois fois *saint, saint, saint*, et toujours au singulier, pour vous faire comprendre, par cette hymne même, la trinité des personnes et l'unité d'essence. En parlant ainsi, ils vous apprennent à connaître Dieu. *Ut in hymno distinctionem Trinitatis et Divinitatis intelligas unitatem.* » (De Spir. sanct., l. III, c. 18.)

Dans toutes les liturgies, nous trouvons le *Sanctus* mentionné à la messe, et quelques auteurs le désignent sous le nom d'hymne primitif et d'hymne de victoire. Les Constitutions apostoliques et saint Cyrille le citent exactement, ce qui nous prouve qu'il remonte aux temps les plus anciens. Dès le second siècle, le pape saint Sixte I<sup>er</sup> ordonna que le peuple le chanterait en même temps que le prêtre, afin que la terre s'unît au ciel dans les accents du Trisagion angélique. Mais, dirons-nous avec Mgr Le Courtier : « Quel rapport entre des esprits purs et de misérables pécheurs ? Quelle proportion entre les louanges continuelles des anges et nos prières si distraites et si interrompues, entre leurs transports et nos gémissements ? Ne craignons-nous pas de troubler le concert, de faire discordance et dissonance abominable dans une mélodie si pure ? Ah ! ce n'est pas de nous-mêmes que nous espérons d'être admis dans leurs chœurs : nous demandons à Dieu la grâce d'y entrer et d'en être dignes, la permission d'en faire partie pendant le sacrifice, puisque la terre doit s'unir au ciel dans ce moment terrible. Et si, pécheurs faibles et repentants, nous sommes admis, nous nous engageons à suivre seulement, à

chanter avec une juste timidité, et à réciter bien humblement le cantique du ciel. Apprenons donc de cette prière ce que c'est que la messe : le lien du ciel et de la terre, le sacrifice auquel assistent les anges, les saints et les hommes. Apprenons comment nous devons nous y présenter, si ce qu'il y a de plus pur tremble autour du sanctuaire d'adoration, de respect et d'amour. »

Il faut remarquer, mes frères, que le *Sanctus* s'adresse à la Sainte Trinité, et l'acclamation *Benedictus* spécialement à Notre-Seigneur. Les anges célèbrent dans le *Sanctus* la sainteté de Dieu et sa force : sa sainteté, parce que de toutes les perfections divines, c'est la sainteté à laquelle les anges s'appliquent de leur mieux et que le sacrifice de la messe a pour fin d'honorer ; sa force, parce que le Dieu des armées, *Deus sabaoth*, n'est pas moins fort et puissant que saint. Pourquoi affirmons-nous trois fois la sainteté de notre Dieu, sinon pour bien marquer que la sainteté est le principal de ses attributs infinis et qu'il est saint par essence ? Il est aussi saint qu'il est fort, il est aussi fort qu'il est saint.

Dans l'Ancien Testament on avait par la triple invocation une certaine notion du mystère de la Trinité, car c'est comme si on disait : Saint est Dieu le Père, saint est Dieu le Fils, saint est Dieu le Saint-Esprit. Mais pour entrevoir ces merveilles doctrinales il fallait nécessairement connaître les saintes Ecritures, et les docteurs de la loi entraient seuls en possession de cette science, ou encore Dieu la révélait dans l'oraison à quelques âmes d'élite, à quelques personnages privilégiés, qu'il comblait de ses lumières.

Notre pauvre raison humaine se trouble profondément en face de ce mystère de la sainteté de Dieu, qui nous dit lui-même : *Je suis saint*, comme il s'intitule : *Je suis celui qui suis*. « La sainteté dans lui, est un attribut, non seulement essentiel, mais distinctif, nous enseigne le P. Berthier. Il est appelé par excellence *le saint* ; et ce nom n'est jamais donné aux divinités, quoiqu'en plusieurs endroits des Ecritures elles soient appelées des dieux. La sainteté est comme la perfection des perfections de Dieu ; en sorte qu'il est saint dans sa justice, saint dans sa miséricorde, saint dans sa sagesse, saint dans sa science, saint dans sa providence, saint dans sa toute-puissance : c'est-à-dire infiniment parfait dans tous ses attributs. La sainteté est la suprême et incompréhensible pureté de Dieu, je me la représente comme cette *mer* ou ce *fleuve de cristal* que l'apôtre saint Jean vit sortir du trône de Dieu. »

Il est écrit : « Vous serez saints, parce que je suis saint. Nul n'est saint comme le Seigneur. Le Seigneur votre Dieu est droit, et il n'y a point d'iniquité en lui. Il est fidèle dans toutes ses paroles, il est saint dans toutes ses œuvres. » Le prophète Daniel l'a nommé le saint des saints, *Sancte sanctorum*. Le Fils de Dieu, dans sa dernière prière, parlant à son Père, comme pour renfermer en un seul mot toutes ses perfections, l'appelle

Père saint, *Pater sancte* ; lui-même est connu aussi sous le nom de saint, comme l'Ange l'annonce à Marie : *Quod ex te nascetur sanctum*. Le démon lui-même proclame sa sainteté en lui parlant comme au saint de Dieu : *Je sais que vous êtes le saint de Dieu !*

La sainteté de Dieu, c'est l'excellence de l'être divin qui le met au-dessus de tout et le sépare de tout ce qui est créé : *Tu autem in sancto habitas*. Elle ne peut être honorée que par le sacrifice, parce que dans le sacrifice la créature est détruite, consumée, pour témoigner par cette destruction que Dieu n'est pas lié à ses créatures, ni engagé dans ses ouvrages. La sainteté de Dieu, c'est une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement et de volonté. L'éternité des peines prouve son éloignement infini du mal et des pécheurs. Comment pourrions-nous célébrer la gloire de la sainteté de Dieu, sans combattre notre concupiscence, sans nous humilier et nous anéantir par l'aveu de notre indignité ? Puisque, selon la remarque de Tertullien, nous commençons à chanter ici-bas, avec les anges, ce que nous espérons chanter éternellement avec eux dans le ciel, c'est-à-dire les cantiques de la sainteté de Dieu, imitons leur anéantissement devant l'autel. Saint Chrysostome demande comment les chrétiens pourraient proférer des paroles et des chants coupables, avec cette même bouche qui a fait retentir le *Sanctus*, le chant des séraphins.

Pour rendre hommage à la force infinie de Dieu, nous l'appelons le *Dieu des armées*, puisque rien n'est plus fort qu'une vaillante armée qui surmonte tous les obstacles, se rit des difficultés de tous genres et renverse tout sur son passage ; par cette expression *Deus Sabaoth*, nous exprimons clairement la toute-puissance divine. Nos saints livres la qualifient mieux que nous : Dieu est tout-puissant, *Deus omnipotens* ; il a créé de rien le ciel et la terre, il a parlé et tout a été fait, *ipse dixit et facta sunt ; ipse mandavit et creata sunt* ; Dieu a fait tout ce qu'il a voulu, *omnia quæcumque voluit, fecit* ; il peut tout, *omnia potest, omnia possibilia sunt apud Deum*. Nous ne pouvons pas, du reste, croire en Dieu sans admettre qu'il est tout-puissant : *Credo in Deum Patrem omnipotentem*. Saint Augustin, dans un sermon à ses catéchumènes, sur le Symbole, leur disait : « Dieu est tout-puissant, et c'est parce qu'il est tout-puissant, qu'il ne peut mourir, qu'il ne peut faillir, qu'il ne peut mentir. Car s'il pouvait mourir, il ne serait pas tout-puissant ; s'il pouvait mentir, s'il pouvait faillir, s'il pouvait tromper, s'il pouvait agir contre l'ordre, il ne serait point tout-puissant. »

Le Seigneur est le *Dieu des armées*, parce qu'il est le maître des anges et des hommes, formant entre eux comme une armée rangée en bataille hors de ses tentes. Ses armées sur la terre sont les divers ordres sacrés de l'Eglise, et ses armées du ciel sont les neuf chœurs d'esprits angéliques.



Il est le souverain de ces millions d'anges qui ont, dès le commencement, vengé et soutenu ses droits contre l'orgueilleux Lucifer et sa bande de rebelles, de ces légions d'anges gardiens qui nous préservent des dangers corporels et spirituels, veillent sur nos âmes et les dirigent dans les voies du salut. Une autre armée glorieuse lui appartient, celle des apôtres, des martyrs, des pontifes, des confesseurs, des vierges et des saintes femmes, qui se sont vouées à son service et qui ont combattu le bon combat de la foi, en foulant le monde aux pieds et en triomphant des puissances conjurées de l'enfer. Faut-il oublier cette cohorte innombrable des corps lumineux, du soleil, de la lune et des étoiles, qui obéissent à ses ordres et accomplissent leur stratégie admirable ?

C'est pourquoi l'Eglise nous fait répéter le mot du prophète : *La terre et les cieux sont remplis de votre gloire*. Dieu est partout, entouré des anges ou des hommes remplis de sa grâce ; disons-lui avec David : « Si je monte aux cieux, c'est là que vous résidez ; si je descends au plus profond des abîmes, je vous y trouve. » Dieu ne se trouve point élevé au-dessus de ce qui existe, ni renfermé au dedans, ni placé au dehors, ni caché au-dessous : il est présent partout. Job nous en a prévenus : « Dieu est plus élevé que les cieux, et tu ne saurais l'atteindre ; plus profond que l'enfer, et inaccessible à tes regards ; il est plus étendu que la terre et plus vaste que la mer. » Il n'y a rien de plus magnifique pour exprimer la gloire de Dieu ; en effet, cette gloire éclate et brille dans la création sortie de sa puissance : *Hosanna au plus haut des cieux !*

*Hosanna* est un mot hébreu qui signifie : « salut et respect, » ou « sauvez-nous ; » c'était l'acclamation de joie en usage chez les Israélites, à la fête des Tabernacles. « On répète deux fois *Hosanna*, dit le pape Innocent III, parce que l'homme doit être sauvé en même temps dans son âme et dans sa chair, destinées toutes deux à la béatitude dans la gloire. » Le premier s'adresse indistinctement aux trois personnes de la sainte Trinité ; le second à Jésus-Christ même, comme à notre unique médiateur. Après avoir honoré Dieu, l'Eglise n'oublie pas son immortel époux : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !* Elle emprunte le cri des Juifs en l'honneur de Jésus s'avançant vers Jérusalem, le jour des Rameaux : *Hosanna au fils de David !*

Sans doute, ils avaient raison de pousser cette acclamation triomphale en descendant de la montagne des Oliviers et en pénétrant à Jérusalem par la Porte Dorée. Il est encore meilleur pour nous de chanter l'*Hosanna* dans nos églises, au moment où Jésus-Christ va descendre au milieu de nous qui le connaissons, et se rendre présent dans nos tabernacles, afin de nous appliquer les mérites de son sacrifice sanglant. Les Juifs le saluaient comme le Messie avec des transports d'allégresse, et, trois jours plus tard, ils abandonnèrent lâche-

ment leur Rédempteur, l'abreuverent d'outrages et demandèrent sa mort : *Tolle, tolle, crucifige eum*. Ah ! tremblons, mes frères, de leur ressembler et de trahir par notre conduite, par nos paroles, par nos péchés, celui qui nous a aimés sans mesure !

Sainte Catherine de Bologne, assistant à la messe, entendit, au moment où le prêtre récitait le *Sanctus*, la milice céleste répéter ce cantique en un concert si harmonieux que s'il se fût prolongé quelques minutes encore, son âme ravie aurait rompu ses liens pour s'envoler dans le ciel. Le grand pape saint Grégoire avait donné la raison de cette merveille : « Qui est-ce qui doute, disait-il, qu'au moment de l'auguste sacrifice le ciel ne s'ouvre, que le sanctuaire ne soit rempli des chœurs des anges, l'autel environné d'innombrables esprits célestes, lesquels, comme des courtisans, font escorte et honneur à leur Roi ? » Nous pouvons bien croire cela, car partout où le Roi se trouve, là aussi doit se réunir la cour.

Saint Grégoire de Nysse encourageait les catéchumènes de son église à s'instruire de la religion catholique et à se préparer à la joie du *Sanctus* : « Hâtez-vous de recevoir le baptême, pour chanter avec les fidèles le cantique des Séraphins. » Saint Jean nous assure que les élus chanteront éternellement cette prière. Sur la terre, chantons-la avec joie et amour, comme si nous voyions passer Dieu dans nos rangs, et la foi nous fera dire avec Bossuet : « Je ne crois plus ; je vois !... »

---

## ERRATUM

Dans le dernier n<sup>o</sup>, p. 314, 1<sup>re</sup> colonne, remplacer la dernière ligne : *aimable et pur d'affection pieuse et filiale !* par ces mots : *litanies solennelles et ses offices liturgiques elle*.

---

Nous avons le plaisir d'apprendre à nos abonnés que nous allons pouvoir leur donner chaque mois, régulièrement, une Conférence aux femmes chrétiennes, une pour jeunes filles, une instruction pour le premier vendredi du mois, et l'explication d'un mystère du rosaire.

Nous aurons soin aussi de hâter l'achèvement de nos deux catéchismes et des autres séries en cours.

---

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PANÉGYRIQUE DE SAINT MÉDARD, EVÊQUE DE NOYON

(8 JUIN)

*Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multate constitutum.*

Courage, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur de beaucoup plus grandes.

(Matth. xxv, 21.)

Mes frères,

Il y avait plus de quarante ans que Médard était entré dans la sainte milice lorsque le Seigneur lui fit entendre ces paroles. Vénéré pour son âge aussi bien que pour ses vertus, plein de mérite devant Dieu et devant les hommes, et se regardant néanmoins comme le dernier d'entre ses frères, il n'aspirait qu'à vivre dans la solitude pour se préparer au grand voyage de l'éternité. Mais les temps étaient mauvais, des peuples barbares infestaient le nord de la France, brûlaient les villes et les villages, détruisaient les églises et répandaient partout la consternation et la mort. Le paganisme avait laissé dans nos contrées des traces profondes qu'il fallait s'efforcer de faire disparaître. Les mœurs y étaient grossières et souvent même féroces. Il y avait là une grande mission à remplir, des ruines à réparer, des misères à soulager, des ténèbres à dissiper, des natures indomptables à adoucir, à purifier, à élever. Seule, la religion chrétienne annoncée par un saint pouvait opérer ces prodiges de conversion.

Dieu réservait à Médard ce rôle immortel et glorieux.

Pendant sa jeunesse, il avait été fidèle au Seigneur, sa vertu avait traversé sans sombrer cet âge périlleux ; depuis cette époque toute sa vie avait été consacrée à la gloire de Dieu et à l'édification de ses frères dans la foi. Nul autre n'était donc plus propre dans ces jours de tourmente à porter sur ses épaules le lourd fardeau de l'épiscopat.

Pour nous, chrétiens, en méditant sa vie, appliquons-nous à rechercher par quelle vertu il a prélué à cette haute et difficile mission. En voyant la manière dont il l'a exercée, nous admirerons la puissance de la sainteté, et nous nous efforcerons de l'acquiescer nous-mêmes.

### I

Comment prononcer le nom de Salency, de l'humble village où naquit saint Médard, sans que le cœur éprouve une douce émotion ? Notre enfance

a été bercée au récit des fêtes touchantes au milieu desquelles est couronnée la simple et modeste jeune fille que ses compagnes regardent comme la plus vertueuse et que l'opinion publique considère comme telle. On a tout lieu de croire avec une antique tradition locale que le saint évêque de Noyon a fondé lui-même cette institution toute chrétienne. Ce digne prélat avait imaginé, lisons-nous dans un ancien *Mémoire*, de donner tous les ans à celle des filles de sa terre de Salency qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de vingt-cinq livres et une couronne ou chapeau de roses. On dit même qu'à une de ses sœurs aurait été tout d'abord attribuée cette récompense digne d'envie, et qu'elle aurait ainsi ouvert la gracieuse série des rosières de Salency. Ce prix glorieux étant bientôt devenu un puissant motif d'émulation, saint Médard en voulut perpétuer l'établissement. Il détacha donc des domaines de sa terre onze à douze arpents dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie. Par le titre de fondation il faut non seulement que la rosière ait une conduite irréprochable, mais que ses parents en remontant jusqu'à la quatrième génération soient eux-mêmes à l'abri de tout reproche grave. Le seigneur du lieu a toujours été en possession du droit de choisir la rosière entre trois filles natives du village de Salency, qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il doit la faire annoncer au prône de sa paroisse, afin que ses rivales aient le loisir d'examiner ce choix et de le contredire, s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus scrupuleuse. Le jour de la fête du saint évêque, l'élue vêtue de blanc, accompagnée de sa famille et de douze de ses compagnes aussi en robe blanche, avec un large ruban bleu en baudrier, se rend au château de Salency au son de divers instruments de musique. Le seigneur et son bailli la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres, sur un prie-Dieu placé au milieu du chœur. Après les vêpres, le clergé sort processionnellement avec le peuple pour se rendre à la chapelle de saint Médard, où l'officiant bénit la couronne placée sur l'autel, entourée d'un ruban bleu et garnie d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la rosière qui est à genoux et lui remet les vingt-cinq livres en présence du seigneur et des officiers de sa justice. Puis on chante le *Te Deum* et une antienne à saint Médard.

Cette touchante cérémonie, interrompue pendant la Révolution, a été rétablie en 1812, et depuis cette époque elle se renouvelle fidèlement chaque année, quoique avec quelques modifications. La rosière reçoit actuellement une somme de 300 fr. fournie en partie par le conseil municipal et par des personnes généreuses. On voit encore aujourd'hui dans la chapelle de saint Médard, située à l'entrée du village et sur le lieu même de la nais-



sance du saint, un tableau qui contient les noms des rosières depuis un temps immémorial ; deux ou trois de ces noms ont été effacés parce que celles qui les portaient se sont rendues indignes du titre honorable qu'elles avaient reçu. Ce pieux usage a puissamment contribué à entretenir l'émulation des mœurs et de la sagesse. Aussi, faut-il le dire, le village de Salency passe-t-il dans le Noyonnais pour un de ceux où la religion s'est le plus conservée en honneur et avec elle la probité, la charité et l'ensemble des vertus chrétiennes.

Saint Médard appartenait à une famille noble et comblée des biens de la fortune. Protagie, sa mère, descendait d'une ancienne famille romaine établie dans les Gaules. Douée d'une grande piété, elle avait converti son époux au christianisme. En mère bien avisée, dès qu'elle aperçut dans son enfant les premières lueurs de la raison, elle tourna vers Dieu ses premières pensées et ses premières affections, jalouse de lui consacrer les prémices de ce petit Dieu en fleur, *Deum in flore*, comme s'exprime un saint Père. Est-ce bien là ce que vous faites, mères de famille qui m'entendez ? Vous bornant à donner à vos enfants la nourriture qui soutient le corps, n'oubliez-vous pas trop souvent que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'il a une âme que vous devez de bonne heure former à la prière, à l'adoration, à la reconnaissance ?

Le jeune Médard ne fut sourd ni à la voix de sa pieuse mère, ni à celle de la grâce. Il avait d'ailleurs un naturel heureux et une singulière inclination à la vertu. On admirait surtout son infatigable et ingénieuse charité pour les pauvres. A l'instar du grand saint Martin, ayant rencontré un jour un aveugle presque nu, il se dépouilla de son propre habit pour l'en revêtir. Comme ses parents lui demandaient ce qu'il en avait fait, il leur répondit avec une charmante simplicité : « J'ai rencontré un pauvre de Jésus-Christ qui en avait plus besoin que moi, et je le lui ai donné. » Que le riche avare et insensible aux privations et aux douleurs de l'indigent médite ce trait de sublime charité, et il verra fondre la glace de son cœur. Et ce n'est point là, chrétiens, veuillez le croire, un fait rare et isolé dans la vie de saint Médard, elle est remplie de beaucoup d'autres semblables. Quand les pauvres se présentaient au château de son père, il courait au-devant d'eux, les mains pleines de largesses. On le vit même plus d'une fois prendre sur la table ce qui avait été servi pour son repas et aller généreusement le leur distribuer. Un jour, son père s'aperçut qu'il lui manquait un cheval dans son écurie. Il interrogea son fils, qui loyalement et sans ambages lui fit cette réponse : « Un malheureux étranger passait près de Salency. Des voleurs le surprirent, l'attaquèrent et après l'avoir dépouillé de l'argent qu'il possédait, ils lui enlevèrent son cheval. Voyant sa détresse, je lui en ai donné un des nôtres, et j'ai pensé que Dieu nous bénirait. » Le Seigneur ne tarda pas d'ailleurs à lui faire connaître combien cette action lui était

agréable ; car une grosse pluie étant survenue, un aigle vint aussitôt, qui se mit à planer au-dessus de la tête de Médard et le mit à l'abri de ses ailes ; ce que vit non seulement un valet qui alla le chercher pour le dîner, mais encore son père, sa mère et toutes les personnes de la maison accourues pour admirer cette merveille. Après un miracle si éclatant, Nectarel et Protagie accordèrent à leur fils toute liberté de faire l'aumône, ne doutant pas que, faite d'un si bon cœur, elle n'attirât la bénédiction du ciel sur leur famille.

Il y avait alors dans ce jeune chrétien un travail secret de la grâce qui agissait mystérieusement en lui, le façonnant pour l'œuvre qu'il devait accomplir. Lui ayant inspiré une tendre compassion pour les pauvres, elle voulut aussi le rendre fort contre lui-même. Avant de commander aux autres nous devons nous commander à nous-mêmes ; pour exercer sur les âmes un utile apostolat, il faut être libre du joug des passions.

Médard travailla de bonne heure à dompter les siennes. Il savait bien qu'elles sont nos plus grands ennemis. Ceux-là, mes frères, il nous est permis de les haïr, de les traiter avec dureté, de ne jamais transiger avec eux, de ne leur accorder ni trêve ni merci. Avec de pareils adversaires soyons toujours sur nos gardes. Vainqueurs, ils nous traitent comme des esclaves, vaincus, ils cherchent à se relever. Voulez-vous connaître quelles sont les armes qu'ils redoutent davantage ? Voyez notre saint à l'œuvre. Il n'accorde à son corps que la nourriture dont il a strictement besoin ; il mortifie sans pitié sa chair, il la soumet à des macérations et à des privations volontaires. Il fuit les assemblées mondaines et les fêtes bruyantes et il se retire souvent dans le silence du sanctuaire. Là, il adore le Dieu caché du Tabernacle, il lui demande les vertus dont il aura plus tard un si pressant besoin. A l'aide de ces saintes précautions, il conserve son innocence, et son âme est toujours pure et agréable à Dieu. En quittant Salency pour aller étudier dans la capitale du Vermandois, Médard y a laissé l'impérissable souvenir de ses vertus.

Désormais il va édifier ses maîtres par son obéissance et charmer ses condisciples par la douceur de son commerce et la distinction de ses manières. Sous la direction de professeurs recommandables par leur science et par leur piété, Médard fit de rapides progrès dans la connaissance des lettres profanes et surtout dans celle des divines Ecritures ; mais il avança plus particulièrement dans l'amour et dans la pratique des vertus chrétiennes. Son père habitait souvent Tournai, que Childéric, roi des Francs, avait choisi pour sa résidence, et il aurait pu aisément se livrer aux divertissements de la cour. Bien au contraire, évitant la fréquentation des grands et la dissipation des plaisirs, il mettait tout son bonheur à prier, à étudier, à visiter et à soulager les pauvres. Au don des miracles qu'il possédait déjà, il plut à Dieu d'ajouter le don de prophétie : c'est ainsi qu'il prédit à Eleuthère,

son condisciple et son ami, la future élévation de ce saint jeune homme au siège de Tournai.

Rien n'avait donc été capable de le tenter à la cour de Chilpéric, parce que depuis longtemps il avait choisi d'autres grandeurs et conçu d'autres espérances. Aussi fut-il au comble de la joie quand il lui fut donné d'abandonner un monde pour lequel il ne se sentait point fait, pour poursuivre à Vermand, sous la direction du pieux évêque de cette ville, le cours de ses saintes études. Il fut récompensé de son assiduité au travail et de son application à correspondre à la grâce par l'élévation au sacerdoce dans un âge encore peu avancé, tellement la facilité de sa mémoire et la solidité de son jugement lui avaient permis d'acquérir en peu de temps ce que d'autres n'acquièrent qu'en de longues années. Jamais on ne vit prêtre plus pieux; plus humble, plus charitable, plus animé de l'esprit de Dieu. Sa parole persuasive allait au fond des cœurs, et ramenait les pécheurs les plus endurcis. Les conversions que ses discours avaient commencées, ses exemples les achevaient. Ordonné en même temps que son ami Gildard, on les voyait tous deux luttant à l'envi dans la voie de la mortification et de l'oraison. Leurs jeûnes étaient fréquents en effet, et ils passaient des nuits entières dans la méditation des Saintes Lettres; ils y trouvaient même tant de délices qu'ils ne la quittaient qu'avec une sainte impatience de la reprendre. Humbles et modestes, ils portaient honneur à leurs supérieurs et traitaient en frères leurs égaux et leurs inférieurs. Leur douceur, leur affabilité, leur charité les faisaient aimer de tous et partout, et on ne parlait de tous côtés qu'avec admiration de ces deux frères, qui, comme deux rayonnants et bienfaisants soleils, éclairaient les églises de Picardie.

C'est ainsi que pendant quarante ans on vit Médard doux, humble, patient, généreux, travaillant à procurer de son mieux sans jamais se lasser la gloire de Dieu et le salut des âmes.

## II

Tout le Vermandois était donc profondément édifié par la sainteté de la vie de Médard tout aussi bien que par la sagesse de ses discours. Dieu lui-même parut vouloir sanctionner tant de vertus en lui accordant le don des miracles: aussi le regardait-on comme un homme extraordinaire et comme l'un des plus saints personnages de son siècle.

Un voleur étant entré le soir dans sa vigne y causa de grands dégâts, mais quand il voulut s'enfuir il lui fut impossible de trouver une issue ni de se décharger de son butin, si bien qu'on le trouva le lendemain tout honteux avec le fruit de son larcin. Tous réclamaient prompt et exemplaire vengeance, mais notre saint le pardonna et lui remit par charité ce qu'il avait voulu emporter par violence. Un autre ayant dérobé ses ruches fut à tel point harcelé par les abeilles qu'il fut

contraint de se jeter à ses pieds et d'implorer sa grâce pour en être délivré. Un troisième qui avait ravi un taureau de son troupeau, fut obligé de le ramener parce que la clochette appendue au cou de cette bête, en quelque endroit qu'il la mît, sonnait continuellement d'elle-même et rendait témoignage de son larcin. L'armée du roi Clotaire I<sup>er</sup> ayant fait de grands ravages dans le Vermandois, les chariots sur lesquels les soldats avaient chargé leur butin demeurent tout à coup immobiles, et il leur fut impossible de se mettre en mouvement jusqu'à ce qu'ils eussent restitué leur larcin et que le saint prêtre leur eût donné sa bénédiction. D'un simple signe de croix il délivra aussi un possédé d'un cruel démon qui le tourmentait horriblement.

Ses travaux, ses vertus, ses miracles avaient donc rendu son nom célèbre bien au-delà des limites du Vermandois; mais sa mission n'était pas remplie et il n'eut pas le loisir de se préparer dans la retraite comme il le désirait au grand voyage de l'éternité, et c'est même jusqu'au dernier soupir qu'il dut combattre les combats du Seigneur. Appelé à gouverner l'église de Vermand devenue veuve de son pasteur par la mort d'Alomer, il essaya de se soustraire à cet honneur, alléguant son âge avancé et la diminution de ses forces; mais ce fut en vain, toutes ses résistances échouèrent devant les efforts combinés du roi, du clergé, du peuple et du saint pontife Remi lui-même. La volonté de Dieu était manifeste, et Médard le reconnaissant se résigna enfin avec une modestie touchante à recevoir l'onction épiscopale; et ce fut par saint Remi lui-même, qui touchait alors au terme de sa glorieuse et féconde carrière, qu'il fut sacré évêque de Vermand.

Plus que jamais il fit alors paraître sa charité, sa piété, son zèle, son dévouement, et il montra véritablement qu'en recevant la plénitude du sacerdoce, il en avait fait fructifier les dons et les grâces. La contrée qu'il habitait avait subi, peu avant son élection, les incursions des barbares, et considérant que sa ville épiscopale mal défendue était continuellement exposée à leurs ravages, il prit la résolution d'émigrer avec une grande partie de son troupeau et de transférer son siège à Noyon, qui était alors bien fortifiée. Dieu bénit ce dessein, si bien que Noyon devint une grande ville et un des plus beaux évêchés de France. Là, sa foi et son zèle ranimèrent en lui toute l'ardeur de la jeunesse. Pour soutenir la responsabilité qui pesait sur lui, il se multipliait, se faisait tout à tous, *omnia omnibus factus sum*. Il priait, prêchait, catéchisait sans cesse. On le voyait dans les plus pauvres villages se mêlant aux humbles chrétiens, leur parlant de Jésus-Christ, leur racontant sa vie, sa passion, sa mort et suscitant de nombreux retours à la foi parmi ces paysans le plus souvent ignorants et misérables. Il les détachait des choses terrestres peu à peu et il leur enseignait à mettre leur espérance dans les récompenses éternelles. Tous, petits et grands, femmes,



enfants, vieillards l'approchaient sans crainte, lui parlaient avec confiance. On oubliait l'élévation de son rang, la sublime dignité dont il était revêtu ; c'était un père dont on écoutait avec bonheur la parole, dont on suivait avec empressement les conseils. Quand Médard avait évangélisé les pauvres, il allait chez les grands et les puissants et ne craignait point de leur rappeler leurs devoirs ; il implorait leur compassion en faveur des malheureux, leur disant bien haut que Dieu ne leur avait confié des richesses que pour les partager avec les déshérités de la fortune, et qu'ils devaient se considérer ici-bas comme les économes de la Providence à l'égard de ceux qui souffrent et ne possèdent rien.

Qu'elle est admirable, mes frères, la mission remplie par des hommes, par des apôtres comme saint Médard ! Ils exercent sur leur siècle une immense influence. Leur action même ne se borne point à leur temps et à leur pays : les siècles suivants et les contrées avoisinantes en reçoivent les bienfaits et leur prédication s'exerce encore longtemps après eux : *Defunctus adhuc loquitur*.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, chrétiens, au souvenir des travaux auxquels s'est livré ce grand pontife, pour la sanctification des âmes, nous ne pouvons nous empêcher de faire un retour sur nous-mêmes et de nous demander : « De même que l'on écoutait la voix de Médard, de même que l'on s'empressait d'obéir à ses charitables conseils, de céder à la véhémence de son langage, sommes-nous attentifs à mettre à profit la parole des ministres qui représentent Jésus-Christ auprès de nous ? Quand ils nous pressent, nous exhortent, nous avertissent au nom de nos plus chers intérêts, leur prêtons-nous une oreille docile ? La vérité pourtant est toujours la même, et l'Evangile n'a pas changé. Les lèvres qui l'annoncent se succèdent, les voix qui le prêchent peuvent être plus ou moins éloquentes, mais la doctrine ne varie pas. Telle elle retentissait par la bouche de l'apôtre du Vermandois, il y a treize siècles écoulés, sur les bords de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise, telle elle retentit encore aujourd'hui à nos oreilles. Aujourd'hui comme alors la parole de Dieu est esprit et vie, elle éclaire, elle console, elle vivifie, elle procure la vie éternelle. Les barbares l'accueillaient avec empressement et reconnaissance ; serons-nous moins sensibles qu'eux à ses bienfaits, et serons-nous moins empressés à la recueillir et à la mettre en pratique ?

Cependant saint Eleuthère, à qui saint Médard avait prédit, étant son condisciple, sa future destinée, venait de laisser vacant par sa mort l'évêché de Tournai, et comme la réputation de notre saint s'était étendue jusque-là, les fidèles de ce diocèse demandèrent instamment à être soumis à sa juridiction. Le pape y ayant consenti, saint Médard gouverna donc à la fois Noyon et Tournai. Des épreuves bien cruelles l'attendaient dans cette dernière ville ; il y fut chargé d'injures et couvert d'opprobres ; il se vit même plus d'une fois me-

nacé de mort et condamné par des forcenés aux derniers supplices. Mais inébranlable au milieu de ces assauts répétés de l'enfer, il dompta enfin la dureté des infidèles et des libertins, opéra tant de conversions et régénéra tant d'idolâtres dans les eaux sacrées du baptême que toute la contrée changea de face et qu'on y vit bientôt reluire, avec grand éclat, la lumière du christianisme. Fortunat nous fait remarquer dans la vie qu'il nous a laissée du grand pontife qu'il réalisa en sa personne les promesses que Notre-Seigneur fait dans l'Evangile aux prédicateurs apostoliques. En effet il chassa les démons, en les bannissant de l'âme des païens par le baptême ; il parla des langues nouvelles, parce qu'il annonça aux infidèles des vérités dont ils n'avaient jamais entendu parler ; il extermina les serpents, parce qu'il munit les chrétiens contre les tentations du serpent infernal ; il but du poison sans en éprouver de malaise, parce que recevant la confession de tous les pécheurs, il absorba pour ainsi dire le venin de leurs crimes sans que la pureté de son âme en fût altérée ; il guérit enfin les malades en leur imposant les mains, parce qu'ayant trouvé presque toutes ses ouailles spirituellement atteintes de la lèpre du péché il leur rendit la santé par les sacrements.

Ce qui l'affligeait surtout, c'était le lamentable état où était réduit son diocèse : les Huns et les Vandales, peuples affamés de carnage et de ruines, l'avaient envahi. Les populations effrayées à leur approche abandonnaient cités et hameaux pour s'enfuir dans les forêts et dans les plus profondes solitudes. Que de meurtres commis, que de sang versé, que de ruines amoncelées, que de désastres et de ravages ! Médard ne recula pas devant ces sauvages ennemis du christianisme et de toute civilisation. Il parut souvent devant eux sans armes aucunes qu'un crucifix, et il força leur admiration par son calme, son courage héroïque et cette divine charité qui leur était inconnue. Aussi en convertit-il un grand nombre et prépara-t-il le triomphe du christianisme. Type du bon pasteur il défendait ses brebis contre les attaques des barbares plus cruels que les bêtes fauves, et quand il avait pu obtenir quelque trêve à leur fureur ou empêcher quelque pillage, il courait vers ses ouailles pour les rassurer et leur distribuer les secours qu'il avait pu se procurer malgré la détresse des temps.

Un des plus remarquables événements de son épiscopat fut l'arrivée à Noyon de sainte Radegonde qui se retirait de la cour avec l'assentiment du roi, et venait demander au vénérable prélat le voile qui devait la consacrer à la vie religieuse. Après quelque temps d'épreuve il céda aux instances de la pieuse reine et en lui imposant les mains ajouta une gloire de plus à toutes celles de son illustre épiscopat.

Sur ces entrefaites une grave maladie ayant atteint le saint vieillard, le roi Clotaire vint le trouver pour lui demander une dernière bénédiction. Ce prince repentant de la cruauté qu'il avait

exercée envers Chramne et la famille de ce fils rebelle, confessa publiquement sa faute. Son humble aveu, ses vifs regrets, la pénitence à laquelle il se soumit généreusement lui en méritèrent l'absolution. Puis animé d'un pieux dessein il demanda au vénéré prélat la permission de transporter son corps à Soissons, où il voulait édifier une magnifique basilique qui abriterait son tombeau.

Peu après, le vaillant athlète du Christ entra dans l'éternel repos. Ceux qui l'assistaient à ses derniers moments virent son âme monter au ciel sous une forme sensible; et durant plusieurs heures, des lumières célestes parurent auprès de son corps, Dieu voulant manifester sans doute ainsi qu'il était sorti de la région ténébreuse de cette vie mortelle pour entrer dans l'indéfectible lumière de l'éternelle vie!

Le roi, fidèle à sa promesse, vint chercher la dépouille funèbre du saint évêque, la chargea lui-même sur ses épaules royales, et aidé des principaux officiers de sa cour, la transporta jusqu'au bourg de Crony, près de Soissons, où il avait résolu de bâtir une église.

Quand on fut parvenu en ce lieu, le cercueil devint tellement pesant qu'aucun effort ne réussit à le lever, jusqu'à ce que le roi eut fait don de la moitié de ce bourg, qui était de sa mense, pour l'entretien des moines qui y célébreraient les saints offices. Mais le cercueil ne pouvait se soulever que d'un côté, l'autre restait immobile. Le roi comprit, donna le bourg en entier, et en fit expédier sur-le-champ des lettres patentes, scellées de son sceau, et tout aussitôt le précieux fardeau redevint aisément transportable. Avant que le tombeau fût scellé, on vit encore deux belles colombes descendre du ciel, et une troisième plus blanche que la neige sortir de la bouche du défunt : merveilles qui prouvaient à n'en pas douter la vertu et la sainteté du vaillant prélat, qui dut entendre du seuil des célestes parvis ces consolantes paroles : « Venez, bon et fidèle serviteur, vous avez conservé le précieux dépôt que je vous ai confié; vous l'avez fait croître, vous me le rendez accru par vos labeurs, venez et recevez la couronne éternelle. »

Puissions-nous, mes frères, mériter au sortir de cette vie, d'entendre un semblable langage de la part du Dieu trois fois saint, qui récompense et punit chacun selon ses œuvres. Mais souvenons-nous bien que nous n'aurons ce bonheur et cet honneur qu'autant que nous nous serons efforcés de faire revivre en nous, dans nos actions, dans notre vie tout entière, les vertus des saints qui sont nos protecteurs et nos modèles. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

LES SUITES DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

*Audivimus eos loquentes nostris  
linguis magnalia Dei.*

Nous les avons entendus parler,  
chacun dans notre propre langue,  
des merveilles de Dieu.

(Act. II, 12.)

Grand entre tous est le mystère que nous célébrons aujourd'hui. Notre-Seigneur, ayant accompli sa mission parmi les hommes, était remonté vers son Père. Mais il nous avait donné l'assurance qu'il ne nous laisserait pas orphelins. Dix jours après l'Ascension, les apôtres étaient réunis dans le Cénacle, où ils s'étaient préparés par la retraite et la prière, en union avec Marie mère de Jésus, aux plus ineffables faveurs divines. Tout à coup, d'en haut il se fait un bruit comme d'un vent impétueux, qui remplit et ébranle toute la maison. En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu qui se partageant s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Et tous ils furent remplis de l'Esprit-Saint.

Tel est dans sa concision le récit des Actes. Ce qui nous y frappe le plus, c'est la simplicité jointe à la grandeur des voies divines, c'est la manière à la fois merveilleuse et proportionnée à notre nature par laquelle il plaît à la divinité de se manifester à nous. Que d'admirables enseignements dans ce mystère de la Pentecôte chrétienne! La dévotion y trouve un aliment précieux et le sujet des plus touchantes méditations. Bien des fois, relisant et approfondissant le texte sacré, vous en avez fait la douce expérience.

Toutefois, ce n'est point sur les circonstances mêmes de la descente du Saint-Esprit que je veux appeler aujourd'hui votre attention, mais plutôt sur ses suites étonnantes, savoir cette propagation rapide de l'Evangile par toute la terre, sur le miraculeux établissement de l'Eglise, sur ce caractère d'universalité, sur cette force extensive qu'elle a eue dès le commencement et qu'elle a gardée de siècle en siècle parmi toutes les vicissitudes humaines.

Ce miracle perpétuel est une des marques de la vraie Eglise. Il est une preuve manifeste de cette assistance aussi active qu'incessante de l'Esprit divin, condition et garantie de vitalité pour cette Eglise fondée par le Christ au prix de tout son sang.

Ranimons notre foi, affermissons notre espérance, enflammons notre zèle au spectacle de ces merveilles accomplies au jour de la Pentecôte, merveilles dont nous sommes encore les heureux témoins et qui se perpétueront jusqu'à la fin des siècles.

I

Tout est providentiel dans ce grand événement qui devait changer la face du monde. A l'heure,



en effet, où l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres, une multitude immense affluait à Jérusalem. Attirés par les solennités de cette époque de l'année, les plus religieux d'entre les Juifs étaient accourus des contrées les plus reculées et jusque des extrémités du monde connu, pour adorer Dieu et lui offrir des sacrifices dans son temple. Il y avait des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Lybie; il y en avait qui étaient venus de Rome, de Crète et d'Arabie; et parmi cette foule, à côté des Juifs on voyait les prosélytes des autres nations. Le genre humain se trouvait en quelque sorte représenté tout entier dans la ville sainte.

La circonstance était solennelle. Aucune ne paraissait plus propice à l'action de la grâce. Les esprits préparés par la prière, par les chants et les cérémonies auxquels tous participaient, devaient accueillir favorablement la vérité qui leur serait annoncée. Les grands souvenirs rappelés par les fêtes de la Pâque et de la Pentecôte, l'attente universelle du Messie, qui alors même tenait toute la nation juive en suspens, ajoutaient encore, par l'émotion qui remplissait les cœurs, à ces ferventes dispositions.

Ce fut l'heure choisie de Dieu pour exécuter ses desseins arrêtés de toute éternité. En effet, les apôtres, il n'y a qu'un instant, pusillanimes, lâches, incrédules, manifestent une foi, une assurance, un courage à toute épreuve. La foule, bientôt rassemblée par le prodige, est d'abord dans l'étonnement et la stupeur.

Mais Pierre, le prince des apôtres, a pris la parole. Entendez avec quelle netteté, quelle énergie, quel feu, et aussi avec quelle science des Ecritures, il prêche Jésus, Jésus crucifié, Jésus ressuscité, Jésus au nom duquel il faut faire pénitence et être baptisé. Depuis le temps des prophètes, depuis les jours de Jean-Baptiste, on n'avait pas ouï pareil langage de la bouche des hommes. Qu'étaient donc ceux-ci pour parler de la sorte? Des hommes inspirés de Dieu, les hérauts de la bonne nouvelle? Oui, assurément, et la multitude des auditeurs ne s'y trompa point. Huit mille se convertirent sur-le-champ, crurent et furent baptisés.

Or ces nouveaux disciples étaient, nous dit l'auteur du livre des Actes, de toute nation existant sous le soleil. Ils étaient non moins différents de langage que de pays. De la porte du Cénacle, Pierre s'adresse donc par eux à l'univers entier: il est le pasteur suprême, le docteur universel, dont la parole est entendue, comprise, acceptée de tous. On s'étonne au premier moment de cette puissance surhumaine, de ce merveilleux don des langues, grâce auquel la promulgation de l'Evangile fut du coup complète et parfaite. Mais l'admiration fit vite place au respect, à la conviction, à la foi profonde et ardente.

O Eglise catholique, je vous salue avec amour

dans la splendeur et l'éclat de votre naissance! Qu'il fut beau votre lever, au matin de ce jour à jamais mémorable de la Pentecôte, alors qu'à la voix de votre chef vous apparûtes avec ce caractère d'unité et d'universalité que vous imprima dès lors l'Esprit-Saint comme une marque insigne de votre divine mission! Pourquoi faut-il que les passions humaines aient essayé plus tard de ternir cette idéale perfection, cette pure auréole de gloire qui illumina votre berceau? Du moins, ces ombres passagères que dissipera sans doute un jour Celui qui vous a fondée et vous assiste toujours, seront impuissantes à cacher aux hommes de bonne volonté, à leur faire méconnaître ces traits distinctifs, cette empreinte divine qui jusqu'à la fin serviront de signe de ralliement pour tous les vrais disciples du Christ.

## II

Quand les Juifs venus à Jérusalem s'en retournèrent chacun dans leur pays, ils emportèrent avec eux la bonne semence de l'Evangile. Mais il appartenait aux apôtres et à leurs successeurs, et non aux simples fidèles, de répandre cette semence, de la féconder par leurs travaux et leur sang, de la faire fructifier au centuple.

Les apôtres se partagent le monde, comme les généraux d'un roi vainqueur se partagent un empire. Tandis que Pierre établit définitivement à Rome le siège premier de toute l'Eglise, les autres disciples évangélisent les nations les plus diverses de langue et de mœurs. Les voyez-vous, ces pêcheurs timides et ignorants de la Galilée, évangélisant intrépidement les peuples, portant jusque dans les cours et au pied des trônes l'affirmation de la foi triomphante? Partout ils enseignent les merveilles de Dieu, et partout leur langage est compris; les fidèles se multiplient, l'Eglise se dilate pour recevoir ses nouveaux enfants. Faites-vous assez attention, mes frères, à cette merveilleuse propagation de l'Evangile? Remarquez-vous suffisamment combien les apôtres par eux-mêmes étaient impuissants pour accomplir une telle œuvre, et comment un succès si remarquable, si rapide, si complet, était disproportionné avec leurs efforts, avec les moyens qu'ils employaient? Ah! c'est que Jésus-Christ, voulant affermir notre foi, et nous faire voir son Eglise parfaite dès son origine sous des traits que ni le temps, ni les hommes n'effaceraient pas, voulut en même temps fonder cette Eglise sur le miracle, sur le long miracle d'une catholicité soudaine, mais aussi d'une catholicité durable, constante, à toute épreuve.

Les apôtres ne sont plus; leurs disciples à leur tour sont tombés victimes d'impitoyables persécuteurs; les siècles ont passé avec tout le cortège des persécutions sanglantes, des hérésies, des schismes, des apostasies; le monde a été bouleversé de fond en comble, des trônes ont disparu, de nouvelles nations se sont élevées. Au milieu de ces morts,

de ces changements et de ces ruines, qu'est devenue la catholicité de l'Eglise ? Regardez : partout la croix se dresse, d'un bout de l'univers à l'autre, partout l'Eglise maintient ou étend son influence ; les apôtres succèdent aux apôtres, et quand les ouvriers évangéliques ne paraissent plus devoir suffire à la tâche, des ordres religieux se fondent, héroïques phalanges de missionnaires qui vont prêcher et paître le troupeau de Jésus-Christ jusqu'aux dernières frontières du monde connu.

### III

Cet esprit de prosélytisme est toujours celui de l'Eglise. Le mouvement ne s'est pas ralenti, loin de là. Si les disciples du Christ sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, s'ils dépassent deux cent millions, ne croyez pas que l'apostolat soit devenu moins actif, moins avide de nouvelles conquêtes. Il suffit d'ouvrir les Annales de la propagation de la foi, histoire moderne de notre apostolat, pour se convaincre que la force d'expansion, toujours vivante, obéit encore à l'impulsion que lui a donnée au jour de la Pentecôte et que dans tous les temps a continué de lui donner l'Esprit-Saint.

En vain des défections importantes se produisent, menaçant de ruiner cette catholicité établie et poursuivie au prix de tant d'efforts et de travaux ; vite, elles sont compensées. Semblable à un arbre vigoureux, doué d'une sève exubérante, l'Eglise peut perdre, par la violence des tempêtes ou sous les coups d'aversaires sans cesse armés contre elle, quelques-uns de ses nombreux rameaux : toujours elle en verra surgir d'autres plus vivants, plus forts, qui renouvelleront son éternelle jeunesse. Ainsi en a-t-il été au temps des grandes hérésies qui ont ravagé l'Orient : les barbares alors sont venus, ils ont cru, ils ont été baptisés et de leur baptême sont sorties les splendeurs chrétiennes du moyen âge. Puis c'a été le schisme grec qui a détaché du tronc fécond une des principales branches, aujourd'hui encore séparée, bientôt peut-être restituée par de magnanimes efforts à l'arbre même dont si longtemps elle fut la gloire : mais, dans le même temps, les lointaines excursions des ordres monastiques propageaient le règne de Jésus-Christ et amenaient au bercail des brebis plus fidèles. Le protestantisme, à son tour, multiplia, au cœur même de l'Europe, les défections et les schismes : mais Dieu ouvrait alors pour ses apôtres tout un vaste champ inexploré, le Nouveau-Monde, où la foi devait aussi bientôt enfanter des merveilles.

Et maintenant viennent les apostasies préparées par la guerre savante livrée par les sectes à l'Eglise. Dieu n'a-t-il pas pourvu aux vides qu'elles susciteront dans les rangs des fidèles, par de magnifiques promesses de retour dans les pays dissidents, par des conversions qui réjouissent et consolent l'Eglise, par les progrès du christia-

nisme en Asie et surtout en Afrique où nos missionnaires pénètrent chaque jour plus avant, suivant ou même devançant ceux qui cherchent à introduire un peu de civilisation dans ces régions désolées ?

Il est donc bien vrai que l'Eglise aujourd'hui, comme au jour de la Pentecôte, publie dans toute langue et à toute nation les merveilles de Dieu. Laissez dire les faux prophètes : ils affectent de croire et ils proclament que le catholicisme perd du terrain, que le règne de l'Evangile est près de finir ; ils fixent même l'époque de sa disparition. Est-ce donc à des aveugles qu'ils s'adressent, et ne suffit-il pas de regarder autour de soi, au-delà sans doute du modeste horizon où nous nous mouvons, mais par-delà notre vieille Europe, par-delà les mers, pour constater, ce qui est plus éclatant que la lumière du soleil, la vitalité puissante du christianisme, le rayonnement toujours plus marqué de la haute et salutaire influence que l'Eglise exerce sur les âmes et sur les destinées du monde.

Que cette solennité vingt fois séculaire, en nous rappelant de si précieux souvenirs, en nous invitant à de si consolantes constatations, serve à nous faire envisager le présent comme l'avenir avec une invincible confiance ; qu'elle nous anime aussi à travailler avec un zèle nouveau, chacun selon la mesure qui lui est donnée, à cette œuvre par excellence de la propagation de la foi et de l'extension du règne de Jésus-Christ par toute la terre ! Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche de la Pentecôte. — Jésus-Christ explique la mission des apôtres.

LA FOI A LA PAROLE DES APÔTRES

*Si quis diligit me, sermonem meum servabit.*

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.

*Objection.* — Je ne puis pas croire à la parole de pêcheurs ignorants comme les apôtres. Voltaire les appelait des faquins.

*Réponse.* — Ces faquins ont converti le monde. Considérez la difficulté de l'entreprise, la faiblesse des moyens, la rapidité du succès, la grandeur des résultats.

Difficulté de l'entreprise. Il fallait triompher de l'idolâtrie qui enlevait ingénieusement jusqu'aux remords ; des intérêts des hommes qui vivaient de l'ancienne religion ; des passions nourries par le paganisme qui associait le ciel à la volupté, se



faisant pardonner par quelque grandeur une dégradation sans limite ; des préjugés hostiles à une religion étrangère et méprisée ; de la rage des persécuteurs engagés par leurs intérêts et leur amour-propre dans une lutte à mort contre le christianisme.

Faiblesse des moyens : douze juifs, la plupart pêcheurs d'un lac de Galilée, n'ayant rien, ne sachant rien, commandés par Pierre, le moins entreprenant d'entre eux, convertissent l'univers ; c'est le jeu d'un fou, si ce n'est celui d'un Dieu. « Ce sera pour nous, dit saint Augustin, un assez grand miracle que toute la Terre ait cru sans miracle, » si l'on veut expliquer humainement le succès des apôtres.

Rapidité du succès. « Tous les chrétiens, dit J.-J. Rousseau, couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continu. »

Grandeur des résultats. Les pratiques les plus insensées et les plus dégradantes régnaient dans le monde ; les apôtres ont arraché le monde complètement et sans retour à cette irrémédiable corruption.

*Objection.* — C'est l'intérêt qui a inspiré aux apôtres leur prédication.

Ceux des disciples qui étaient les plus enthousiastes, ou les plus ambitieux, et surtout le fanatique Paul, se répandirent hors de la Judée, et cherchèrent à mettre à profit ce que la doctrine de leur maître avait d'attirant, ou même de sublime, en prêchant l'égalité fraternelle, la communauté des biens, la pureté des mœurs, et y joignirent le merveilleux, dont on ne peut se passer quand on veut fonder une religion, et ils la fondaient d'abord pour eux ; car elle leur donnait une existence que par eux-mêmes ils n'avaient pas. Ces premiers missionnaires étaient pauvres, et leur ministère mettait à leurs pieds tous les biens des premiers fidèles, à qui l'on promettait le royaume des cieux. C'est toujours par là que l'on commence, et l'on voit dans les Epîtres de Paul qu'ils prétendaient en les instruisant avoir le droit de vivre aux dépens des néophytes. (Laharpe).

*Réponse.* — « J'ai horreur aujourd'hui de ces blasphèmes, disait plus tard Laharpe ; je rougis de tant d'absurdités, mais je remercie Dieu de ma confusion ; et si je lui demande pardon de mon impiété, je lui rends grâce de ce qu'on ne saurait être impie sans être si prodigieusement inepte, menteur et ridicule. »

*Objection.* — On a regardé les apôtres comme d'heureux imposteurs dont l'imposture a réussi.

*Réponse.* — Que de suppositions absurdes dans cette supposition ! Des hommes simples et illettrés ont été assez pervers pour imaginer une pareille imposture ; assez sûrs les uns des autres pour exécuter un projet si étrange, si compliqué, si dangereux ; assez audacieux pour essayer de persuader à leurs contemporains la réalité de faits incroyables de leur nature, publics, nombreux, récents ; assez téméraires pour raconter ces faits dans des contrées proches du théâtre où ils se sont accomplis, à une époque rapprochée de leur

accomplissement, en décrivant les moindres circonstances, en nommant les personnes, les témoins, les chefs romains, fournissant ainsi tous les moyens nécessaires pour découvrir si leur récit est vrai ou faux : on pouvait encore voir dans la Judée ceux qui avaient été rendus à la vie et à la santé, ceux qui avaient été délivrés du démon, nourris miraculeusement par la multiplication des pains ; les faits étaient d'une très grande conséquence puisqu'ils tendaient au renversement de la religion juive et de la religion païenne, ils ont donc dû être soigneusement vérifiés ; enfin assez fous pour se dévouer volontairement aux souffrances et à la mort, dans le dessein de soutenir une imposture. A peine pourrait-on concevoir qu'un héroïsme si singulier eût pu se glisser dans une seule tête ; comment comprendre qu'il se fût emparé de plusieurs têtes et qu'il eût agi dans toutes avec la même force, la même constance, la même unité ?

*Objection.* — Les apôtres ont réussi comme les premiers initiés d'une secte ou d'un charlatanisme quelconque. Ils ont fait circuler leurs impostures parmi le petit peuple et mis à contribution la crédulité des humbles.

*Réponse.* — Il ne faut pas croire, comme l'ont prétendu certains philosophes, que l'Eglise primitive se composait uniquement de pauvres et d'ignorants. Plinie atteste dans sa lettre à Trajan, qu'il y avait en Bithynie des chrétiens de tout rang et de toute condition, *omnis ordinis*. Tertullien avertit Scapula, proconsul d'Afrique, que parmi les chrétiens qu'il veut immoler, il trouvera des sénateurs, des femmes de la plus haute naissance, les parents de ses amis. Arnobe ne craint pas d'interpeller les ennemis du christianisme en leur disant : « N'est-ce pas à vos yeux un motif suffisant de croire, que tant d'hommes de génie, orateurs, grammairiens, rhéteurs, jurisconsultes, médecins, philosophes, sollicitent aujourd'hui les enseignements de notre croyance et méprisent les opinions dans lesquelles ils mettaient auparavant toute leur confiance ? » Les Actes des apôtres nous disent d'ailleurs que les prêtres de la loi, même en très grand nombre, embrassèrent la foi : *multa etiam turba sacerdotum obediebat fidei*. « Quelle inconséquence, dit Duvoisin, de ranger les aumônes parmi les moyens de séduction, quand on prétend que l'Eglise n'était alors composée que de misérables ! »

*Objection.* — C'est la persécution qui a fait le succès des apôtres.

*Réponse.* — « Mahomet s'est établi en tuant, et Jésus-Christ en faisant tuer les siens. Si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. » (Pascal).

*Objection.* — Pascal a eu tort de dire : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. » En effet, plusieurs fausses religions ont eu des martyrs.

*Réponse.* — Ces martyrs ne sont pas morts pour attester des faits, mais pour défendre des systèmes. Un homme préoccupé d'une idée fausse, au service de laquelle il met toutes les forces de son esprit et de sa volonté, obligeant ses sens à ne percevoir que ce qui vient en aide au système qu'il a adopté, peut arriver à se tromper lui-même; il n'en est pas ainsi d'un homme qui rend témoignage au sujet de ce qu'il a vu et entendu.

*Objection.* — « Le fanatisme peut tout braver quand il voit le ciel ouvert. » (*Mercur de France* 1793).

*Réponse.* —

On va voir, dit Laharpe converti, que je répétais alors ce mot de fanatisme, comme ceux qui me l'avaient appris, sans savoir ce que je disais, et sans me soucier de le savoir. C'était assez qu'il fût bon à remplir une phrase et qu'il dispensât d'avoir une idée... Le fanatisme est par lui-même un sentiment violent, un mouvement aveugle de l'âme trompée par l'imagination et qui embrasse son erreur avec d'autant plus de force qu'elle ne peut la défendre que par la fureur. Car il est de principe que le fanatisme est absolument incompatible avec la vérité : c'est proprement la rage de l'erreur. Ce sont bien là ses caractères, et les philosophes, qui les ont souvent tracés avec énergie, apparemment ne les méconnaîtront pas. Eh bien, parcourons dans l'histoire tout ce qu'a produit le fanatisme, et voyons si nous y trouverons la moindre ressemblance avec l'établissement du christianisme. Ensuite, s'il est avoué en philosophie qu'une cause vicieuse ne saurait produire des effets louables, et qu'une passion malfaisante ne saurait avoir les effets de la vertu, il sera démontré que la prédication de l'Evangile est, dans ses caractères et dans ses effets, aussi étrangère au fanatisme que la vertu l'est au crime, et la vérité au mensonge.

*Objection.* — Il faut avoir recours à l'interprétation mythique pour expliquer les écrits des apôtres. « Dès qu'il s'agit de surnaturel, dit le docteur Strauss, il est toujours plus facile de concevoir une fiction spontanée ou réfléchie que d'admettre la réalité des faits allégués. »

*Réponse.* — Les récits ne peuvent passer de la réalité à la légende qu'à la faveur de l'obscurité et de la nuit qui les environne. Or, les récits des apôtres renferment des faits d'une importance capitale pour tout l'univers et qui ont dès les premiers temps fixé l'attention générale, comment auraient-ils pu s'envelopper de légendes et de mythes ? Les récits des apôtres ont été répandus parmi un grand nombre de peuples, les mythes auraient dû varier selon les peuples. Un accord général, un consentement unanime dans un ordre de choses étrangères à la nature, dans un ordre de choses contraires à la réalité, serait un prodige mille fois plus étonnant que les miracles et les mystères évangéliques. Enfin, comment les mythes pourraient-ils altérer complètement des récits traduits dans toutes les langues et gardés dans un livre sacré à l'intégrité duquel la religion elle-même oblige de veiller ? Un allemand, Heine, a soumis le système mythique à l'épreuve de la parodie : c'est la seule réfutation qu'il mérite :

« Le temps, dit-il en parlant de Napoléon, impuisant à détruire son image gigantesque, la transformera en un mythe, et un professeur démontrera que Napoléon Bonaparte n'est autre chose que ce Titan qui a dérobé la lumière aux dieux, et qui a été pour cela exilé sur une roche isolée au milieu de l'Océan. » <sup>1</sup>

## PANÉGYRIQUE DE SAINT LORDIUS, MARTYR

Sepulchrum ejus erit gloriosum.

Notre siècle ne néglige rien pour honorer ses grands hommes. Impossible de parcourir les rues et les places de nos cités sans être frappé de la multitude de monuments qui doivent conserver aux générations futures le souvenir de tant de héros, de tant d'artistes, de tant de génies ! C'est le siècle des anniversaires et des centenaires, des plaques commémoratives et des statues. Appliquée dans une juste mesure, l'idée n'est pas mauvaise. Elle serait louable, si ces solennels hommages s'adressaient toujours au vrai mérite, au lieu de s'égarer parfois sur d'ambitieuses médiocrités dont la postérité se souciera fort peu et qui encombreront plutôt nos places publiques que les pages de l'histoire. Mais qu'importe ? Ces marbres et ces bronzes nous crient une leçon de patriotisme quand le héros qu'ils représentent fut un brave, un guerrier mort au service de son pays. La mère en le montrant à son fils peut dire : Voilà un brave ! Et aux heures solennelles le soldat peut puiser dans cette muette contemplation un stimulant de plus pour son courage, le désir de la gloire, le secret de vaincre ou de mourir.

L'Eglise, elle aussi, a ses grands hommes, dont la gloire est plus haute et plus pure ; ses saints et ses martyrs, au nombre desquels je suis heureux de saluer notre bienheureux patron, saint Lordius, dont vous êtes fiers de posséder quelques reliques. Avec un orgueil plus légitime que cette mère antique disant de ses enfants : « Voilà ma parure et mes trésors », l'Épouse immortelle du Christ nous répète devant les ossements sacrés de ses martyrs : « Voilà les plus nobles de mes fils, les plus vaillants de mes soldats ». Et plus d'un obscur chrétien a puisé dans le récit de leurs travaux et de leurs souffrances, le désir d'une vie plus courageuse et plus sainte, d'une perfection plus haute, et comme l'ivresse d'un divin enthousiasme. Saint Augustin ne nous a-t-il pas communiqué le résultat de sa propre expérience quand il nous dit : « Les solennités de nos martyrs sont

<sup>1</sup> Voir *Ami* 1896, p. 1013, *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé.*



une exhortation pressante au courage, à la vaillance, au martyre » ?

Mais tandis qu'il serait souvent imprudent de nous conseiller l'imitation complète de nos grands hommes de bronze, l'Eglise nous dit hardiment devant l'image de ces héros : « Imités ceux que vous honorez. Regardez, et faites selon le modèle exquis que vous avez sous les yeux. »

C'est la double exhortation que nous adresse le saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, le double cri qui s'échappe de ce glorieux tombeau : regardez et agissez, *Inspice et fac*.

## I

Qu'a été saint Lordius ? Nous devons l'avouer, un voile épais couvre son origine, sa vie, ses travaux et sa mort. A part ces quelques reliques, dont l'authenticité nous est garantie par la plus vénérable des traditions et la signature plusieurs fois séculaire de pieux et savants pontifes, il ne nous reste aucun monument historique de notre martyr ; et quelque aliment que réclament votre religieuse affection et votre légitime curiosité, je me déclare incapable de les satisfaire.

Saint Paul, parlant des aides qui lui ont prodigué pendant son apostolat les bons offices et les services, les rappelle d'un seul mot : « Et les autres dont les noms sont écrits dans le Livre de vie »<sup>1</sup>. Nous ne savons de notre saint que deux choses : son nom, inscrit au Livre de vie, et sa qualité de martyr.

C'est un martyr, un des frères d'armes des Etienne, des Laurent, des Vincent ; un émule des Fabien et des Sébastien, des Jean et des Paul, des Cosme et des Damien, des Gervais et des Protas, pour ne citer que les martyrs invoqués publiquement par l'Eglise dans ses solennelles litanies. C'est un héros de cette brillante armée qui sur la terre a partagé les combats, les souffrances et la mort de Jésus-Christ. C'est une étoile de cette radieuse constellation qui au ciel raconte les glorieux triomphes de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

C'est un martyr, c'est-à-dire un serviteur de Dieu, mais un serviteur fidèle malgré la prison, l'exil, la perte de ses biens, un serviteur obéissant jusqu'à la mort. C'est un martyr, c'est-à-dire un soldat des armées de Dieu, mais un soldat d'élite, intrépide jusqu'à l'héroïsme. C'est un martyr, c'est-à-dire un témoin de la foi chrétienne et de la divinité de Jésus-Christ, mais un témoin inébranlable dans la vérité et la justice malgré les assauts des persécuteurs, un témoin qui écrit et scelle son témoignage avec son propre sang. C'est un martyr, c'est-à-dire un champion de la plus noble des causes, la cause éternelle du vrai, du bien et du juste ; le défenseur invincible de la Croix, du signe toujours debout quand tout croule, de l'Evangile, de la parole qui toujours

résonne quand tout se tait, de l'Eucharistie, de la vie qui persévère quand tout fléchit et meurt.

C'est un martyr ! une de ces millions de voix qui dans les siècles éternels chantent devant le trône de l'Agneau : « Amen, bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles. Amen ! » C'est un martyr ! un de ces millions de vierges, de femmes, d'enfants, de patriciens, d'esclaves qui constituent les plus nobles rayons de la gloire de l'Eglise, les plus beaux joyaux de sa couronne, les plus brillantes fleurs de son parterre, lys par l'éclat de la pureté, roses par la pourpre de la charité.

Regardez et chantez, regardez et pleurez, regardez et louez, regardez et imitez.

Vous vous demandez, devant tant d'héroïsme en face des tortures et de la mort, devant cette faiblesse triomphant de la force, devant cette vertu résistant fièrement au vice, devant cette justice terrassant l'iniquité, qui a soutenu, appuyé, fortifié ces millions de délicates et intrépides victimes ? Et vous voyez avec raison dans cette œuvre surhumaine le doigt de Dieu, le rayonnement de sa grâce, de sa lumière et de sa force. Oui, sans aucun doute, la part de Dieu et de la grâce est grande dans l'héroïsme des martyrs ; mais il nous est bien permis de rechercher la part de l'homme et de l'éducation virile dont le martyre est le couronnement. Du ciel descend abondante la rosée de la grâce ; mais elle tombe sur une terre bien préparée d'ailleurs par l'éducation chrétienne.

## II

Oui, mes frères, tout à l'heure j'attirais votre regard sur cette fleur de courage, de sainteté héroïque qui, plus que dans les autres saints, charme et attire et répand la bonne odeur de Jésus-Christ. Essayons de pénétrer jusqu'à la racine d'où s'échappe cette tige et d'où s'élance cette fleur. Nous verrons que cette racine profonde, c'est une éducation vraiment chrétienne.

Si, comme l'a dit Tertullien, le sang des martyrs est une semence de chrétiens, on peut avec autant de vérité affirmer que l'éducation chrétienne est la pépinière du martyre. Dieu peut sans doute cueillir des fleurs délicates, des âmes saintes dans les terrains et les milieux les plus abjects. Mais c'est une exception à la loi rappelée par l'Evangile et qui se vérifie aussi bien dans l'ordre de la grâce que dans l'ordre de la nature : « On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figes sur des ronces. » Les palmes du martyre ne se cueillent que sur des tiges chrétiennes, je veux dire dans des familles où Jésus-Christ règne et gouverne en maître béni, aimé et adoré.

Saint Louis est le modèle de nos rois par son esprit de justice, de charité et de piété. Mais c'est une sainte mère, Blanche de Castille, qui lui inspire l'amour de la vertu. « Mon enfant, j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que cou-

<sup>1</sup> Philpp., iv, 3.

pable d'un seul péché mortel. » Saint Louis de Gonzague est le type le plus accompli de l'étudiant chrétien, un lys d'innocence et de candeur. Mais une pieuse mère, nous le savons, a veillé sur son berceau et dirigé vers Jésus ses premiers pas. Saint Augustin, à l'âme si grande, au cœur si ardent, étonne et illumine le monde qu'il a scandalisé par ses égarements. Mais Monique prie et pleure, deux fois mère d'Augustin qu'elle donne à la terre et au ciel.

Mais pourquoi chercher si loin ou au dehors la preuve de cette vérité qu'il faudrait graver dans le cœur de tous les parents et de tous les maîtres : l'éducation première reçue dans la famille étend son influence sur la vie entière de l'homme ? Ne suffit-il pas de dire que saint Lordius est un martyr, pour qu'aussitôt cette pensée nous vienne à l'esprit : ses parents furent donc chrétiens ou croyants et peut-être martyrs et héros ! Ce jeune triomphateur est né et s'est allaité de sang immortel ! Dans ces temps de persécutions, où se montrer chrétien était un crime, notre martyr a donc trouvé un père, une mère qui lui ont ouvert les yeux au monde supérieur de la foi et de la vérité révélée, qui ont parlé à son cœur le langage du dévouement et du sacrifice, qui ont mis entre ses mains les armes nécessaires pour vaincre la passion et supporter la douleur, la croix, l'Evangile, l'Eucharistie !

Notre raison ne nous dit-elle pas qu'il n'en saurait être autrement ? L'éducation veut dans l'enfant restaurer et développer des facultés viciées, inclinées vers le mal depuis le péché originel. Pour être complète et utile, elle vise à éclairer cette intelligence sujette à l'ignorance, à rectifier cette volonté inclinée aux mauvais penchants, à fortifier ce caractère faussé par la crainte des souffrances et de la mort. Après le baptême qui efface le péché originel, est-il rien de plus grand, de plus important, de plus nécessaire que l'éducation qui en corrige les suites désastreuses ? Qui guérira ces facultés de la nature blessées par le péché ? La grâce, par ses salutaires influences, sa pénétrante action, son concours permanent. Or, la grâce est inséparable de l'idée religieuse, de l'idée chrétienne, des mérites de Jésus-Christ, de la prière, des sacrements. D'où il est nécessaire de conclure que sans la religion, sans Jésus-Christ, il n'y a pas d'éducation possible, j'entends d'éducation sérieuse et complète.

O parents, ô maîtres, dignes de ce nom, versez donc, versez dans cette petite intelligence, avide de vérité, la lumière de l'Evangile ; donnez à ce cœur, épris de beauté, le désir, la connaissance et l'amour de Jésus, le souverain Bien ; fortifiez ce frère caractère par l'unction de la Croix, et vous pourrez espérer que cet enfant sorti de vos entrailles et de vos mains sera non seulement bon et honnête, mais chrétien et croyant, et s'il plaît à Dieu, héros et martyr.

Sans doute, abusant du don précieux de la liberté, cédant à des entraînements presque irrésistibles,

le jeune homme peut s'écarter de la voie droite, et devenir un sujet de larmes pour la mère chrétienne qui l'a pourtant entouré de la plus attentive vigilance et écarté de son âme l'apparence même du mal. Mais, c'est notre espoir rarement déçu, tôt ou tard il reviendra, comme la barque un instant vagabonde, se remettre dans le courant à la fois doux et fort de l'éducation chrétienne. O douces larmes du retour ! Ineffables joies de la résurrection ! Voici donc enfin le prodige aux pieds de son père, et Augustin aux côtés de sa mère !

### III

Telle est l'importance de l'éducation première que tous, amis et ennemis, la saisissent instinctivement. Ils la comprennent, ces nobles et généreux bienfaiteurs qui sacrifient leur or et leur cœur pour assurer à l'enfance des écoles où Jésus est le premier maître, l'Evangile le premier livre, la croix la première chaire, la foi la première règle, la piété le premier fruit. Ils la comprennent, ces parents chrétiens qui renoncent à des avantages matériels et à des faveurs certaines pour ne pas priver leurs enfants des bienfaits de l'éducation religieuse, témoin cette réponse digne de figurer à côté des réponses des premiers martyrs. On proposait à un pauvre ouvrier aveugle de lui payer le voyage de Paris, où il pouvait espérer la guérison, à condition de retirer sa fille de l'école libre. Et l'ouvrier répond simplement : « N'en parlons plus, je resterai aveugle, mais mon enfant gardera sa foi ». Ils la comprennent, les libres-penseurs eux-mêmes, qui, heureusement inconséquents avec leurs principes, confient l'éducation de leurs enfants à des établissements chrétiens, dans l'espoir que là ils éviteront la vulgarité de caractère, la sécheresse de l'âme et la dépravation des mœurs, fruits, hélas ! trop fréquents d'une éducation où la religion n'a pas une place honorable.

Mais c'est au sein de la famille, au foyer domestique, sur les genoux de la mère que doit commencer l'œuvre de l'éducation première pour être vraiment féconde et laisser des traces ineffaçables. Et comme l'âme de l'enfant est un livre dont plusieurs pages ne s'effaceront jamais, les parents doivent ambitionner l'honneur de n'y écrire que de belles leçons et de bons exemples.

Ah ! ne cherchez pas longtemps la cause de l'insuccès de certaines éducations, mi-païennes et mi-chrétiennes, chrétiennes à la maison et neutres à l'école, ou réciproquement. Si l'éducation de notre bienheureux martyr avait souffert cet absurde partage, cette odieuse division, s'il avait entendu alternativement invoquer et blasphémer le Christ Jésus, exalter et bafouer l'Evangile, il ne serait pas resté longtemps attaché aux principes chrétiens et n'aurait pas eu la force de résister

<sup>1</sup> Cité par Mgr l'archevêque de Lyon, mandement 1897.



aux tentations, aux séductions et aux menaces déchainées contre lui.

A l'âge de vingt ans, découvrant les inconvénients de cette position indécise entre deux camps, il se serait rangé du côté du plus fort. Vous l'eussiez vu dans la suite de l'empereur romain, au milieu des courtisans, heureux de vivre dans le rayonnement de la majesté impériale, en quête d'une faveur, d'un sourire. Il aurait applaudi aux caprices sanguinaires du tyran, mêlé sa voix aux réclamations furieuses du peuple : « Les chrétiens aux bêtes ! » et contemplé sans pitié le spectacle des membres vierges se tordant dans l'agonie, broyés sous la dent des tigres, mordus par la flamme, frissonnant sous la pointe de l'épée. Il aurait assisté au supplice comme bourreau, non comme victime, au milieu des spectateurs altérés de sang, non au milieu des martyrs enivrés de l'amour divin.

Mais il est chrétien, et les rôles sont changés. Son intelligence, remplie de la vérité, méprise les idoles d'or et de chair pour s'attacher au maître souverain du ciel et de la terre. Son cœur, impatient de sacrifice, bondit en présence des supplices trop lents. Son caractère, fortifié par la grâce divine, domine de toute sa hauteur l'appareil de la force brutale. Le Christ vivant et grandissant en lui le transforme en un rédempteur. Et une même gloire, partie du chef, rayonne sur ces membres meurtris que furent les martyrs.

Courage donc, parents chrétiens, développez dans l'âme de vos enfants les convictions religieuses, la sève chrétienne qui produira ces fruits d'honneur, de vertu, d'héroïsme même dont vous serez les premiers à goûter la douceur. Et vous, jeunes gens, au cœur généreux et viril, entretenez dans vos veines cette noble ardeur, la passion du vrai, du bien, du beau, la flamme de l'apostolat. Fils des martyrs, il ne s'agit pas même comme vos glorieux ancêtres de quitter vos biens, votre patrie, votre vie. Et pourtant quel honneur et quel bonheur de pouvoir souffrir pour la plus haute et la plus noble des causes, la cause de Dieu et de Jésus-Christ ! Mais non ! Il s'agit de braver le respect humain qui paralyse tant de bonnes volontés, de mépriser le sourire hébété d'un impie ou d'un libertin, d'accompagner votre mère et votre sœur aux pieds de l'autel et à la table du Seigneur ; il s'agit de venir recevoir dans votre cœur ardent et purifié le Dieu qui réjouit la jeunesse, soutient l'âge mûr et console la vieillesse ; il s'agit de fuir les compagnies qui souillent l'âme, perdent le corps et précipitent l'un et l'autre dans les flammes éternelles ; il s'agit d'être l'homme dont le chantre sacré célèbre ainsi le bonheur : « Il n'est pas allé dans l'assemblée des impies, il ne s'est pas posé dans la voie des pécheurs, il ne s'est pas assis dans les chaires empestées ; sa vie s'est passée dans l'étude et la pratique de la loi de salut et de vie ; c'est l'arbre planté le long du courant des eaux vives, il

donne son fruit en son temps, et son vigoureux feuillage brave la tempête et l'orage<sup>1</sup>. »

Si Dieu ne veut pas que vous soyez martyrs, il veut que vous soyez des saints. Le voulez-vous, chers amis ? Dieu le veut !

« Son sépulcre sera glorieux ». J'ai essayé de vous dire quel enseignement de virilité chrétienne, quelle leçon d'héroïsme sortait de ces restes glorieux de notre martyr.

Laissez-moi terminer par un souvenir personnel. C'était à quelques pas de notre frontière mutilée de l'Est, non loin de cette noble et laborieuse cité qu'on appelle la perle de la Lorraine, Nancy. La vapeur nous entraînait rapidement à travers ces plaines jadis labourées par les éclats des obus et des boulets. Là des milliers de braves étaient tombés, et sur leurs ossements, recueillis à la hâte et dans le désordre d'une défaite, s'élevait un monument imposant. La croix dominait ce vaste tombeau où reposaient tant de victimes. Mais nos regards ne pouvaient se détacher du groupe symbolique qui en formait le principal ornement. La France, sous les traits d'une femme en deuil, soutenait d'une main et de l'autre s'appêtait à couronner un soldat défaillant, blessé à mort, qui laissait tomber l'arme de vingt combats !... Quelques sœurs de Jeanne d'Arc entretiennent autour de ce mausolée la fleur immortelle du souvenir. Quand une troupe en marche passe auprès, les chefs s'arrêtent, le clairon sonne, les tambours battent aux champs, les soldats présentent les armes, saluant les restes de ces braves qui trouvèrent la mort en cherchant la victoire.

Pour vous, mes frères, c'est à genoux auprès de ces reliques que je vous invite à recueillir la leçon de foi, d'espérance et de charité qui vous soutiendra aux heures de découragement, à puiser la force nécessaire contre les séductions de la chair, les embûches du monde, les menaces du démon, à reprendre les armes un instant délaissées, à regarder enfin la récompense par delà les travaux, la couronne après les luttes et les combats. Ainsi soit-il.

---

## MOIS DE MARIE

### Vie de la Sainte Vierge

#### LIV

MARIE REINE DU CIEL ET REINE DE FRANCE

Le jour de son Assomption, Marie a été élevée au ciel en corps et en âme, telle est la foi de l'Eglise, ainsi résumée par Baronius.

« L'Eglise manifeste d'une manière si claire sa pensée sur l'Assomption corporelle de Marie dans

<sup>1</sup> Ps. 1.

ses saints offices et notamment dans les versets, répons, antiennes et leçons du jour de la fête, qu'on ne saurait la méconnaître, même en l'absence d'un jugement doctrinal. Les Pères qui ont traité ce point ont été si unanimes dans un même sentiment, et avec eux l'école entière, qu'il n'y a pas lieu de discuter. Ce serait une impardonnable audace et une impudence coupable de récuser le sentiment de l'Eglise universelle, ainsi que les décisions de tant de saints docteurs, et la plus grande des témérités d'oser soutenir la doctrine contraire » (Annal., an 48).

On se heurterait en effet aux *impossibilités* les plus formelles, et l'on violerait les plus hautes *convenances*, si l'on prétendait que le corps de Marie a subi la loi commune qui châtie les autres mortels, parce qu'ils sont pécheurs et fils du péché. Après avoir brièvement médité ces raisons imposantes, nous assisterons à l'entrée de notre divine Mère au ciel où elle règne, où elle triomphe, où elle prie pour nous, — particulièrement pour la France, son royaume de choix, qui l'a solennellement un jour choisie pour *reine* et patronne par l'organe de l'un de ses rois les plus pieux, Louis XIII.

## I

I. Quand le Verbe de Dieu députa le prince des anges à Nazareth, c'était pour demander à Marie les éléments nécessaires de la vie humaine, afin que Dieu pût aussi devenir homme. Une seule chose retenait l'humble vierge, c'était la pensée, la crainte qu'il lui faudrait donc sacrifier sa virginité que dès sa plus tendre enfance elle avait vouée au Seigneur. Sur l'assurance que loin d'être altérée ou diminuée, sa virginité en serait accrue, et brillerait d'une splendeur sans rivale, aussitôt elle prononça son sublime *Fiat*.

— Qu'il me soit fait suivant votre parole !

« Et le Verbe s'est fait chair, » parce que Marie lui prêta sa chair, lui communiqua la flamme de la vie allumée à son propre foyer. Oui, elle donna la vie à Dieu, puisqu'elle devint sa mère. Cette vie, sans doute elle la tenait de Dieu, mais elle la lui offrit de sa pleine volonté, inclinant devant le Seigneur sa raison tremblante et son cœur troublé par le mystère. Nul don ne saurait être comparable à celui-là, comme nul trésor au monde ne remplace pour nous cette jouissance de vivre, ce corps, cette existence que nous tenons de nos mères.

C'est ainsi que Dieu devint son débiteur. Il se plaît d'ailleurs à être le débiteur des hommes, parce qu'il est un débiteur magnifique. Ses dettes, c'est-à-dire tous les sacrifices que nous faisons pour lui, nos peines, nos travaux, nos prières pour étendre son règne et lui prouver notre amour, il les paie, non pas seulement en roi, mais en Dieu, il les récompense d'une telle façon que nous éprouvons une immense confusion d'avoir si peu fait et de tant recevoir.

Telle est sa conduite habituelle, la règle dont

sa magnificence et sa bonté lui défendent de se départir. A chacun de ses serviteurs il est lui-même la récompense magnanime, *ero merces tua magna nimis*.

Et il aurait manqué de générosité uniquement quand il s'agissait de couronner sa mère ! Celle-ci lui aurait donné sa vie, et il lui aurait répondu en lui rendant la mort !

Au jour du jugement il dira aux élus : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume que je vous ai préparé depuis l'établissement du monde. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu ! » Et à Marie qui l'a nourri de son lait, vêtu de langes à la crèche, de belles et chaudes tuniques toute sa vie, il aurait répondu par un traitement juste égal à celui du pécheur qui un jour a donné un verre d'eau fraîche à un pauvre !

Ce corps admirablement pur, dont la maternité divine avait affermi, augmenté et fait rayonner la virginité, comme le soleil du printemps accroît et réchauffe une belle plante soigneusement élevée, Dieu l'aurait livré aux injures du tombeau ! Cette radieuse virginité flétrie dans la fange commune serait devenue, suivant le mot de Bossuet, « ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue ! »

Notre corps de péché nous a valu la mort, l'opprobre de la tombe, la morsure déshonorante du ver du sépulcre, nous comprenons cela. Mais le corps de Marie qui n'a connu aucune souillure, qui brillait aux yeux du ciel comme une étoile splendide et immaculée, subirait le même sort odieux ! L'être corrompu et l'être incorruptible, la boue humaine et l'ange sous une forme mortelle auraient le même sort ! Il faudrait donc alors que, selon l'expression d'un écrivain contemporain, Dieu fit un miracle de défaveur contre sa mère !

Non seulement ce sont là des impossibilités, mais des injustices, mais des conséquences tellement insensées, des pratiques tellement contre nature qu'elles répugneraient même à un homme dégradé et sans cœur. Combien plus à Dieu qui est toute vérité, toute équité, toute miséricorde ! Non, non ! la conduite de Dieu ne saurait être telle. Loin d'humilier sa mère, il l'a exaltée au dessus de toute créature : « Vous m'avez donné mon humanité, lui a-t-il dit, je vous communiquerai ma divinité. *Communicasti mihi quod homo sum, communicabo tibi quod Deus sum* » (L'abbé Guarric, sermo de Assumpt.).

II. Ainsi d'ailleurs l'exigeaient les convenances divines et humaines.

Qu'est-ce que Marie, sinon le portrait le plus accompli de son Fils, sa ressemblance la plus parfaite ? Sa vie n'est-elle pas calquée sur celle de Jésus ? Aussi dans leur existence qui se compénètrent tous les événements sont-ils corrélatifs, on ne conçoit pas l'Enfant sans la Mère, Jésus sans Marie, ils sont inséparables l'un de l'autre.



« L'humanité du Christ, dit Denys le Chartreux, à cause de l'union personnelle de Jésus-Christ avec Dieu, fut ornée de toute perfection de la nature et de la grâce. Il en fut de même de la personne de Marie qui reçut les dons les plus éminents par l'humanité de son Fils. Car après l'union hypostatique il n'est aucune autre union qui soit aussi étroite que celle de la mère de Dieu avec Dieu son Fils <sup>1</sup>. »

Et c'est cette union intime, indissoluble, que l'on voudrait briser ! Et l'on oserait penser que le Sauveur eût pu laisser sur terre le corps de sa mère, rompant ainsi cette union filiale et divine ! Autant supposer que Marie ait pu abandonner son fils sur le chemin de l'Égypte lorsqu'elle fuyait devant les sicaires d'Hérode.

Non, l'on ne sépare pas ce que Dieu a uni. Ces deux vies s'orientent du même côté, subissent les mêmes épreuves, endurent les mêmes travaux, ont droit à la même récompense. Jésus a eu sa passion, Marie sa compassion. Il fallait que le Christ souffrit et mourût pour entrer dans sa gloire ; Marie qui a souffert avec lui, et autant qu'une créature peut souffrir, devait participer à la même gloire. Le Sauveur fut glorifié dans son Ascension ; Marie, de toute convenance et même de toute nécessité, devait être glorifiée dans son Assomption. Autrement elle est détruite, la belle unité, l'harmonie céleste de ces deux vies qui se reflètent l'une dans l'autre fidèlement, comme un beau visage dans un lac d'azur. — Ne medites pas que ce miracle de l'Assomption oblige la divinité à intervenir d'une façon insolite, merveilleuse. Est-ce que tout n'est pas merveilleux dans la vie de la sainte Vierge ? Est-ce que nous ne nageons pas, depuis que nous l'étudions, en plein surnaturel ? Ce qui nous étonnerait bien davantage et nous surprendrait au-delà de tout, ce serait d'en sortir. Les desseins de la Providence sur Marie nous apparaissent au contraire de plus en plus clairs, divins et miraculeux, si bien que, si Marie n'est pas au ciel en corps et en âme, auprès de son Fils, nous ne comprenons plus rien ni à son existence, ni au plan divin ; toutes les convenances qui nous réjouissaient pour leurs exquis délicatesses sont outrageusement blessées.

Ne serait-ce pas encore le lieu de rappeler toutes les prophéties concernant la sainte Vierge, depuis l'Etoile de Jacob jusqu'à la Vierge d'Isaïe ? N'est-ce pas au ciel, dans l'auréole sans tache de sa beauté complète, que les prophètes l'ont vue appuyée sur le bras de son bien-aimé, gracieuse comme la colombe, s'élevant de la fraîche vallée dans ses vêtements parfumés, couronnée de roses et de lis, proclamée bienheureuse par toutes les

filles de Sion ? Il nous suffit d'ouvrir l'Écriture ou plutôt les yeux de notre esprit, ainsi que Jésus fit aux disciples d'Emmaüs, pour nous écrier aussi avec lui : « O insensés et lents à croire tout ce qu'ont écrit les prophètes ! Est-ce qu'il ne fallait point que Marie souffrit comme le Christ, afin de partager pleinement sa gloire ! »

III. Jésus vint donc chercher sa sainte Mère pour le triomphe. Toute ravie de le voir : « O mon Fils, s'écrie-t-elle, si nous en croyons saint Jean Damascène, je remets mon esprit entre vos mains. Recevez cette âme qui vous est si chère et que vous avez gardée sans tache. C'est à vous et non à la terre que je confie mon corps. Conservez-le sauf, ce corps où vous avez daigné habiter et que par votre naissance vous avez laissé vierge. Emmenez-moi auprès de vous, et là où vous êtes, ô fils bien-aimé de mes entrailles, faites que je vive à jamais auprès de vous. J'accours à vous qui êtes venu à moi. Quant à mes très chers fils que vous aimiez à nommer vos frères, vous les consolerez de mon départ. Etendez sur eux votre main, ils sont bénis, comblez-les de nouvelles bénédictions.

— O ma mère bien-aimée, répond le Sauveur, venez dans le séjour de mon repos et de ma gloire. Levez-vous, ô la plus belle d'entre les femmes ! Vous êtes toute pure, et il n'est aucune tache en vous ! » <sup>1</sup>

Elle monte alors, du désert de cette vie, savourant les célestes délices, contemplant son Fils bien-aimé qui la conduit. Les portes d'or du ciel s'ouvrent, les chérubins l'accueillent avec les plus beaux chants de leurs harpes inspirées ; les patriarches, les prophètes, tous les élus se pressent sur son passage, acclamant leur fille et leur reine. Adam considère avec ravissement celle qui lui a été montrée un jour dans cette vision heureuse qui l'a empêché de mourir ; Moïse salue cette radieuse étoile de Jacob dont il nous a laissé dans ses livres la consolante prédiction ; David s'écrie : « La voilà debout à la droite du Roi, la Reine, dans ses vêtements d'or aux couleurs admirablement variées. Toute la gloire de cette fille de Roi est intérieure, et cependant quelle richesse dans sa parure extérieure ! Ecoute, ma fille, regarde et écoute-moi, oublie la terre où tu as souffert et viens auprès du Roi qui te désire ! » (Ps. 44.)

« Quelle est-elle, ajoute un autre prophète, celle-ci qui s'avance, radieuse comme l'aurore qui se lève, belle comme la lune, parfaite comme

<sup>1</sup> Sicut Christi humanitatem propter ejus personalem cum Deo unionem, decuit omni perfectione naturæ et gratiæ in termino excellentiæ præfulgere ; ita ipsius Genitricis personam post Unigeniti sui humanitatem oportebat in omnibus sic ornari, quoniam post hypostaticam in Deo conjunctionem non est alia tam vicina ut unio matris Dei cum Deo filio suo. (De laudibus Virg. cap. III).

<sup>1</sup> In manus tuas, Fili, commendo spiritum meum. Accipe ergo caram tibi animam quam immunem a culpa servasti. Tibi ac non terræ corpus meum trado : salvum hoc custodi in quo dignatus es inhabitare, quod nascendo incorruptum conservasti. Transfer me ad te ; et ubi es tu, viscerum meorum proles, illic quoque tibi sim contubernalis. Ad te enim proporo qui ad me ventitasti. Tu carissimis meis filiis, quos tu fratres appellare non dubitasti, migrationis meæ solatium esto. Per manuum extensionem benedictionem eorum novis benedictionibus cumula.

Veni in requiem meam, benedicta Mater mea... surge, veni, pulcherrima mulierum... macula non est in te (S. Joan. Damasc.).

le soleil, terrible ainsi qu'une armée rangée en bataille? » (Cant. vi, 9). Isaïe chante : « C'est la Vierge qui devait enfanter un fils, l'Emmanuel ! » Ezéchiel : « C'est la porte close par où nul n'est jamais entré ni sorti, parce que le Seigneur des armées se l'est réservée. » Tous, anges, séraphins et élus répondent : « C'est notre Reine ! » Et les voûtes célestes retentissent de leurs acclamations de victoire et d'allégresse.

Modeste même au ciel, comme elle l'était sur la terre, elle soupire : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, à lui qui se plaît parmi les lis » (Cant. ii, 16).

Qui nous donnera de raconter sa première entrevue avec saint Joseph, leur joie infinie, leur bonheur, leurs paroles, qui firent tressaillir d'amour les bienheureux ! Quel langage humain pourrait, hélas ! exprimer des pensées qu'il ne nous est même pas donné de saisir ! seul le langage du ciel peut redire les choses du ciel.

Toute ravie d'avoir revu le compagnon de ses travaux, le consolateur de ses peines, l'époux tendre et dévoué qui lui a tant manqué durant les angoisses de la passion, elle poursuit sa marche vers le trône de Dieu qui lui dévoile ses splendeurs infinies de lumière et de bonté, de vérité et de tendresse. Car si Jésus l'appelle sa mère, Dieu le Père lui donne le doux nom de fille, et le Saint-Esprit lui sourit en disant : « Viens, ma sœur, mon épouse, *Veni soror mea sponsa*. »

Alors tous les anges du paradis font silence, les élus jouissent de cette félicité qui leur est depuis longtemps promise, ils écoutent, pleins d'adoration et de respect, et une voix retentit, d'une suavité infinie, plus pure que celle du plus beau des séraphins, la voix de Marie qui chante aux esprits célestes transportés, son cantique de la terre : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur ! » *Magnificat anima mea Dominum*.

« O Marie ! dirons-nous encore avec saint Jean Damascène, vous êtes restée ici-bas notre seule consolation. Quel bonheur si nous avions pu vivre alors que vous viviez, mourir alors que la mort vous a enlevée à la terre ! Mais votre mort c'était la vie, une vie plus excellente et incomparablement supérieure à la nôtre <sup>1</sup>. » Oh ! puissions-nous un jour vivre auprès de vous au ciel, vous voir, vous parler, faire nôtre humble partie dans le concert et les fêtes des élus qui vous expriment leur amour !

## II

Le ciel ne saurait être sur terre, Dieu ne le veut point, car nous sommes trop portés déjà à oublier l'autre, celui qui est réservé aux justes après cette vie. Mais s'il existait quelque part, ce serait dans

ce pays prédestiné dont il a été dit : « Tout homme a deux pays, le sien et puis la France ! »

Ce n'est point sans de puissants motifs que la France a été appelée le royaume de Marie. Tous les fondateurs de la nation française, tous les hommes à l'âme grande qui ont fait de nous le peuple le plus généreux, le plus humain, le cœur même de l'univers, si bien que si nous disparaissions de la scène du monde ce serait comme si le soleil tombait du ciel, tous ces hommes, dis-je, depuis Clovis qui lui élevait des églises jusqu'à Jeanne d'Arc qui inscrivait le nom de Marie sur son étendard, ont été les humbles et fervents dévots de la sainte Vierge.

Leur dévotion privée même, comme il convient, ne leur suffit pas ; l'un d'eux voulut consacrer la France à Marie par un vœu solennel, et faire de l'Assomption notre vraie fête nationale.

Ce fut en partie l'ouvrage d'une jeune fille, Mlle Marie-Louise Mottier de la Fayette.

Tout enfant, elle rêvait d'entrer dans un cloître. Comme elle appartenait à une très noble famille d'Auvergne, elle fut envoyée, à peine âgée de quinze ans, comme fille d'honneur, à la Cour de Louis XIII. « Le seul plaisir que j'aie eu de venir à Paris, disait-elle plus tard, c'était de penser que je pourrais plus facilement dans cette grande ville me faire religieuse. »

Louis XIII était un prince remarquablement pieux, et d'une vertu au-dessus de tout soupçon. Il éprouva pour cette jeune fille, ou plutôt pour cette enfant, une affection toute paternelle. Il aimait à la voir à la cour, qu'elle édifiait par ses exemples et par son dessein hautement avoué de renoncer bientôt et pour jamais au monde. D'ailleurs il ne s'entretenait jamais avec elle qu'en public. Par devoir, par convenance, elle prenait part aux fêtes et aux divertissements, chantait quand on l'en priait, ayant la voix fort belle, était très riieuse, mais ne perdait jamais de vue sa vocation, la pensée de l'inutilité de sa vie présente, le souvenir de Dieu, même dans les sociétés ou les plaisirs les plus étourdissants.

Le roi eut une grande peine quand il la vit déterminée à quitter la cour dont elle était le plus pur et le plus gracieux ornement. Il eût pu s'y opposer, mais sa foi, sa droiture et sa vertu le lui défendaient : « J'en suis au mourir, disait-il au P. Caussin. Mais si je l'empêche à présent et qu'elle vienne à perdre sa vocation, j'en aurai regret toute ma vie. Jamais rien ne m'a tant coûté que ce que je fais à cette heure. *Mais il faut que Dieu soit obéi*. Allez lui dire que je lui donne congé et qu'elle peut partir quand il lui plaira. »

Leur dernière entrevue fut des plus émouvantes. C'était chez la reine Anne d'Autriche : « Après avoir été l'une de vos filles, dit-elle à celle-ci, je deviens aujourd'hui la fille de sainte Marie. Je ne pouvais choisir une moindre maîtresse sans dégénérer, après avoir été à une si grande reine. »

Et comme le roi paraissait fort triste, elle ajouta : « Je vous demande pardon de tant d'im-

<sup>1</sup> Tu sola nobis in terra consolatio relictas es, et te vivente simul vivere, et moriente simul mori beatum est. Quid autem moriente dicemus? Tibi enim mors quoque ipsa vita est, et vita prestantior, atque hanc vitam incomparabiliter antecedens. (S. Joan. Dam. orat. 2, de Assumptione).



perfections que votre bonté a toujours supportées en moi. Je m'en vais dans un lieu où je serai plus à Votre Majesté que jamais, employant le reste de mes jours à prier pour la conservation de votre personne sacrée, et la prospérité de votre Etat. Enfin, Sire, *il faut se sauver*, et Votre Majesté me permettra de lui dire que Dieu lui a donné une grande charge et qu'elle a besoin d'une grande grâce pour s'en acquitter. Pour moi, j'espère que vous m'obtiendrez par vos prières que j'estime beaucoup, la grâce d'être une bonne religieuse. »

Noble langage, qui honore également et celle qui le tenait, et celui qui méritait de l'entendre. C'était le 19 mai 1637. Elle avait dix-neuf ans <sup>4</sup>.

Le 2 juillet suivant, elle prit l'habit religieux à la Visitation de Paris. Louis XIII assista à sa vêture, puis il s'entretint trois heures avec elle à la grille. L'histoire n'a point rapporté les détails de leur entrevue, mais quelques mois après, le 10 février 1638, le roi de France consacrait son royaume à la sainte Vierge. « On ne saurait méconnaître, écrit M. Bazin, l'inspiration d'une âme plus naïve et plus tendre, dans l'idée qui lui vint de mettre sa personne et son royaume sous la protection spéciale de la vierge Marie. Ce qu'on a appelé le vœu de Louis XIII est évidemment l'œuvre de Louise Mottier de la Fayette. » (*Histoire de France sous Louis XIII*, t. 2).

Les lettres patentes du roi révèlent avec la piété de son âme quelque chose de ce religieux secret :

« Tant de grâces si évidentes, dit-il, font que pour n'en différer pas la reconnaissance, sans attendre la paix qui nous viendra sans doute de la même main dont nous les avons reçues et que nous désirons avec ardeur, pour en faire sentir les fruits aux peuples qui nous sont soumis ; en la protection (de la Mère du Christ) nous mettons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et tous nos sujets. Nos mains n'étaient pas assez pures pour présenter nos offrandes à la pureté même ; nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter les rendront hosties agréables, et c'est chose bien raisonnable qu'ayant été médiatrice de ses bienfaits, elle le soit de notre action de grâce.

« A ces causes, nous avons déclaré que prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis que, soit qu'il souffre le fléau de

la guerre ou qu'il jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce qui conduisent à celle de la gloire. »

Et il s'engageait à faire reconstruire « le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tienne entre ses bras celle de son Fils descendu de la croix, et où nous serons représenté aux pieds du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre. »

Voilà comment l'Assomption est la vraie fête nationale de France, car le peuple français n'a point renié la sainte Vierge ; et comment Marie, la reine du ciel, est aussi par le choix officiel du roi et de la nation, la reine de France. C'est, je crois, ce titre et cette protection qui nous ont empêché de disparaître dans le gouffre toujours béant des révolutions et des guerres, plus cruelles et inexpiables chez nous que partout ailleurs. C'est Marie qui nous conduira un jour à son Fils, au pied de la basilique de Montmartre, afin que la France officiellement aussi consacrée au Sacré-Cœur reprenne parmi les peuples son rang, son rôle d'apôtre de l'Evangile, sa mission de générosité, sa gloire qui ne subira plus d'éclipse.

Et vous, jeunes filles, pourquoi ne seriez-vous pas dans vos familles d'autres Louise de la Fayette, pour les consacrer à Marie ? Vous avez sûrement le même empire sur vos pères, sur vos mères, qu'elle avait sur le cœur de Louis XIII ; mais vous ne savez pas, vous n'osez pas toujours user de votre pouvoir.

Quel charme cependant, quelle douceur, quelle félicité régnerait dans toutes vos maisons transformées en heureux sanctuaires, si vous vouliez y exercer votre puissance d'apostolat, pour le bien !

Ce serait le vrai bonheur. Puisque vous le tenez en vos mains, je vous demande à la fin de ce beau mois, comme don virginal et royal, de le répandre autour de vous par votre piété et votre saine influence, de vous vouer plus que jamais au culte de la sainte Vierge, de consacrer votre jeunesse, votre vie tout entière à la Reine du ciel, de la prier pour la France, le cher royaume qu'elle n'abandonne point, et de comprendre enfin que pour vous la vraie félicité ne réside pas dans les plaisirs bruyants, la source ordinaire des malaises, des remords, des déshonneurs, mais dans la sainteté de la vie, la pureté de la conscience et la joyeuse innocence du cœur, fruits suaves de la dévotion à Marie.

FIN

<sup>4</sup> Marie-Louise Mottier de la Fayette naquit le 8 novembre 1618 à Vesigneux en Auvergne. Elle prit en religion le nom de sœur Louise-Angélique et devint en 1655 supérieure du monastère de Chaillot. Elle mourut pieusement le 11 janvier 1665. — Voir l'*Univers* du 8 juin 1892 et sa vie très édifiante par M. l'abbé Adolphe Sorin, chez Haton, rue Bonaparte.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT

LA DIVINITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST  
DANS L'EUCARISTIE

Ecce Deus salvator meus.  
(Isai., xii, 2.)

La fête que nous célébrons aujourd'hui est désignée dans le langage chrétien par les noms les plus beaux et les plus expressifs.

On l'appelle « la fête de l'Eucharistie du Christ, » c'est-à-dire la fête du don le plus excellent du Sauveur à la terre ; — « la fête de la consécration du corps du Christ » : la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur étant de tous les miracles le plus étonnant et le plus incompréhensible, il est bien juste de le célébrer par une grandiose solennité ; — « la fête du Très Saint-Sacrement » : quelles actions de grâce ne devons-nous pas au ciel pour ce sacrement le plus excellent, pour ce sacrement où Dieu a épuisé pour ainsi dire tous les trésors de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté ! — « la fête du corps du Christ, » parce que ce qui nous est premièrement donné par l'efficacité des paroles sacramentelles, c'est le corps de notre Sauveur qui a été immolé pour nous, c'est son sang qui a été répandu pour notre salut.

Mais il est une appellation plus suave, plus lumineuse, plus émouvante. On l'appelle, et c'est le nom populaire, la FÊTE-DIEU ! Ce nom me révèle l'aspect le plus sublime de l'incomparable Eucharistie et enflamme, plus que tous les autres, la dévotion de nos cœurs. Dans l'Eucharistie nous avons, il est vrai, la grâce de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ, l'âme de Jésus-Christ, mais nous possédons encore, et c'est là le suprême bonheur, la divinité de Jésus-Christ !

La présente solennité est donc surtout la fête de l'Emmanuel, « du Dieu avec nous ! »

Mon Dieu est là, mon Sauveur est là sous les espèces sacramentelles, *Ecce Deus salvator meus !* Quelle parole, quelle affirmation, quelle réalité ! Fixons sur cette pensée, à la fois si consolante et si écrasante, les regards de notre esprit et de notre cœur. O séraphins, qui avez purifié les lèvres du Prophète avec un charbon pris sur l'autel, venez purifier mon âme, venez la pénétrer d'un immense respect et d'un ardent amour : venez me remplir des flammes de votre extatique dilection !

### I

Nous lisons dans la vie de saint Antoine de Padoue<sup>1</sup>, que Dieu se plaît à glorifier de nos jours

d'une façon particulière, le beau trait suivant. Il prêchait à Bourges avec grand zèle contre les Albigeois, en faveur des dogmes chrétiens et surtout de l'Eucharistie. Et il y avait en cette ville un Juif influent nommé Guillard, l'un des plus acharnés parmi les ennemis des croyances catholiques. Les discours de saint Antoine l'avaient ébranlé, mais sans le convaincre entièrement. Il eut un jour une longue discussion avec l'apôtre au sujet du dogme, inadmissible selon lui, de la présence réelle. « Eh quoi ! répliquait le savant apologiste, le Sarrazin croit à la parole de Mahomet ; le philosophe au témoignage d'Aristote ; et vous, israélite, vous refusez de croire à la déclaration si nette et si lumineuse de l'Homme-Dieu ? »

Poussé à bout par cette vigoureuse argumentation, l'incrédule répétait l'éternelle objection du scepticisme : « Croire ne me suffit pas ; je voudrais voir ! » Et comme ses ancêtres, il demandait un miracle. « Frère Antoine, dit-il au Bienheureux, si vous pouvez démontrer par un phénomène sensible ce que vous démontrez par le raisonnement, j'abjurerais mes croyances et j'embrasserais les vôtres. Y consentez-vous ? — Certainement, répondit l'apôtre, avec une assurance dont son interlocuteur ne pénétrait pas le motif. — J'ai une mule, reprit le Juif, je l'enfermerai et la laisserai à jeun pendant trois jours. Au bout de ces trois jours je l'amènerai sur la place la plus spacieuse de la ville, en présence de tous les habitants, et je lui présenterai de l'avoine. De votre côté, vous apporterez l'hostie qui, selon vous, contient le corps de l'Homme-Dieu. Si la mule dédaigne l'avoine, pour se prosterner devant l'ostensoir, je me déclarerai catholique. »

Le défi était solennel, le Franciscain l'accepta. Dans l'intervalle l'apôtre se prépara par le jeûne et la prière. Au jour indiqué, au moment fixé, Guillard débouchait sur la place publique, conduisant sa mule et entouré d'une tourbe de sectaires qui jouissaient d'avance du spectacle de la confusion de leur antagoniste. Du côté opposé arrivait le Bienheureux, portant dans ses mains l'ostensoir d'or et l'Agneau triomphateur, les yeux voilés par la modestie, le cœur encore tout rempli de l'ivresse des saints mystères qu'il venait de célébrer ; derrière lui la masse des fidèles chantant des hymnes à l'Eucharistie.

Au milieu de la place, il s'arrête et impose silence ; et se tournant vers la mule, il lui parle en ces termes : « Au nom de ton Créateur, que je porte quoiqu'indigne dans mes mains, je t'enjoins, je te commande, ô être privé de raison, de venir immédiatement te prosterner devant Lui, afin que les incroyants reconnaissent par là que toute la création est soumise à l'Agneau qui s'immole sur nos autels. » En même temps on offre à la mule la pâture que réclamait sa faim ; mais elle, docile à la voix du thaumaturge et sans toucher à l'avoine, s'avance et plie les genoux devant l'ostensoir, dans l'attitude de l'adoration. Les catholiques applaudissent et se sentent affermis dans leurs croyances,

<sup>1</sup> *Saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Léopold de Chérancé.



les sectaires sont confondus et se cachent, ne pouvant résister à la puissance du thaumaturge qui commande aux éléments, ni à la vigueur de sa dialectique; ceux qui doutaient, ceux qui cherchaient sincèrement la vérité reviennent au symbole catholique.

Guillard est de ce nombre, il se convertit, il abjure solennellement ses erreurs, il devient apôtre, et en mémoire de cet événement une magnifique église est bâtie sur l'une des places principales de Bourges, laquelle subsiste encore aujourd'hui.

Ce splendide miracle eucharistique est vraiment digne d'admiration. Il constitue une théologie abrégée et en action du dogme du Saint-Sacrement. On y voit Jésus vrai Dieu et vrai homme résidant dans l'hostie, agissant avec une irrésistible autorité sur la créature irraisonnable elle-même, et, par un prodige plus merveilleux, touchant le cœur de l'incrédule, le convertissant; on y voit la foi de tout un peuple s'affirmant de la façon la plus solennelle et éternisant sa croyance par les pierres d'une église monumentale, qui chantent à leur manière la présence et la gloire de Jésus-Hostie.

Ce miracle est en faveur du dogme de la présence de Dieu dans l'Eucharistie, la voix de la puissance divine, faisant écho à d'autres voix non moins éloquentes et non moins persuasives.

Voix de Jésus-Christ lui-même nous affirmant qu'il est « le pain vivant descendu du ciel; » changeant, à la Cène, « le pain en son corps, et le vin en son sang, » inséparable comme son corps de la divinité, ordonnant aux apôtres « de réaliser le même prodige; » et, avant de retourner à son Père, leur déclarant « qu'il veut demeurer avec eux, tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Voix de l'Eglise qui regarde le Très Saint-Sacrement comme son plus riche trésor, précisément parce qu'elle y possède son Dieu, le Verbe incarné, ainsi qu'elle l'enseigne sans relâche par ses conciles.

Voix du peuple chrétien qui adore, prie, aime son Dieu dans l'Eucharistie.

Seigneur Jésus, le premier besoin de mon cœur, quand je prie aux pieds de vos autels, est de vous reconnaître pour mon charitable conseiller, mon Docteur infaillible, mon modèle incomparable, mieux que cela pour mon souverain Maître. Comme Pierre à Césarée, je déclare que vous êtes dans l'Eucharistie « le Christ, fils du Dieu vivant »; comme le même apôtre, à Capharnaüm, le lendemain de la multiplication des pains, symbole de l'adorable sacrement, je proclame que loin de me scandaliser des abîmes effrayants pour la raison que renferme ce mystère, je veux m'attacher plus étroitement à vous, parce que « vous avez les paroles de la vie éternelle »; comme saint Thomas, au cénacle, huit jours après la résurrection, confus et ravi, je confesse, je chante que vous êtes « mon Seigneur et mon

Dieu »; ce dogme béni, je le crois d'une foi ferme qui s'appuie sur votre parole, laquelle ne sait point tromper; d'une foi inébranlable qu'aucune objection ne peut émouvoir; d'une foi fière qui se sait en communion avec tout ce que l'humanité a de grand, de noble, de savant, d'illustre; d'une foi inassouvie qui veut toujours devenir plus ardente; d'une foi généreuse et persévérante: avec votre grâce, ô mon Dieu, je donnerais ma vie pour affirmer votre présence sous les espèces de l'adorable sacrement, je veux vous être fidèle jusqu'à la mort!

## II

Dieu est là: *Ecce Deus!* O mon âme, qu'est-ce donc que Dieu? Dieu! Dieu!... Mets-toi bien en face de l'abîme infini d'infinies perfections que'ée mot, unique dans toutes les langues, évoque et représente!

I. Dieu, dit la théologie<sup>1</sup>, est simple: il n'a ni corps, ni parties distinctes. Il est simple, car il n'a rien d'emprunté. Il est bon sans qualité, grand sans quantité, créateur sans avoir besoin de rien; il est partout sans tenir de place, il est éternel sans avoir de terme; il change toute chose et reste immuable. Il est bon d'une bonté infinie: bon pour tous, mais surtout pour les hommes. Il est infini dans la multitude de ses perfections, dans leur intensité, dans leur magnificence. Il est présent partout, de différentes manières; toutefois une souillure, une tache ne saurait l'atteindre nulle part. Il est immuable: son Eternité le défend des injures du temps, son Immensité le met à l'abri des changements de place, et sa Sagesse assure la constance de ses desseins. Il est éternel, sans commencement et sans fin; éternel et animé d'une vie qui existe tout entière, tout à la fois, et dont il a une possession parfaite. Il subsiste en vertu de l'incomparable Unité de sa nature adorable, et l'intérêt suprême de tout en ce monde consiste dans l'unité de Dieu. Il est la Pureté par excellence, la Sainteté ineffable, la Beauté la plus éclatante. Sans cesse reposant au sein d'une paix adorable, l'inquiétude ne saurait approcher de son être. Il se révèle à la nature, à la foi, à la gloire; et cependant il demeure incompréhensible pour tous, son nom est le Dieu ineffable! Sa Science est infiniment au-dessus de notre conception, et fait jaillir la source de la joie inaltérable. Son Etre est la vérité même, et sa Vie est la fontaine inépuisable de la vie. Sa Volonté est sainte, irréprochable, suprême; sa Liberté sans égale est au-dessus de toute expression. L'Amour qu'il ressent pour ses créatures est éternel, touchant, gratuit; et sa Miséricorde est un abîme aussi magnifique qu'infini de compassion et de condescendance. Sa Justice est sans tache comme sa sainteté, et bienveillante comme sa miséricorde. Sa Puissance est illimitée et ne respire que l'amour. Rien ne saurait approcher de sa Félicité. Toutefois ce ne sont pas là des

<sup>1</sup> *Tout pour Jésus*, du P. Faber.

perfections séparées, il est lui-même chacune d'elles, et il est unique ! O sublimité de la science et de la sagesse de Dieu ! O Majesté dont nos faibles regards ne peuvent soutenir l'éclat ! O Perfection inénarrable que les chérubins les plus élevés ne peuvent pas même bégayer ! Dieu est tout ce qu'il nous est possible d'imaginer, penser, contempler de beau, de bien, de suave, de vrai, d'ineffable ; ou plutôt il n'est rien de tout cela, parce qu'il dépasse d'une façon incommensurable tout ce que nous pouvons rêver de parfait à son égard. Cependant, s'il faut parler, ô Dieu, j'ose résumer toutes vos perfections en deux mots : Vous êtes l'infiniment grand, vous êtes l'infiniment bon ! *Ecce Deus salvator meus !*

II. On admire ici-bas ceux qui, à force de science et de pénétration d'esprit, arrachent à la nature ses secrets, supputent le volume, les distances et les révolutions des corps célestes, trouvent d'admirables remèdes aux maladies les plus pernicieuses et les plus rebelles, suppriment les distances par la rapidité des communications, les ténèbres par l'éclat des lumières, font courir la pensée d'un bout du monde à l'autre, avec la promptitude de l'éclair. Science humaine, tu n'es que ténèbres, tu n'es qu'un misérable flambeau, bien pâle et bien fumeux, à côté du soleil éblouissant de la science infinie qui est Dieu, lequel est caché sous les voiles eucharistiques ! *Magnus Dominus et laudabilis nimis !*<sup>4</sup>

On admire les potentats de la terre qui commandent et sont obéis par des millions d'êtres humains, et qui, par le prestige de leur autorité, les ressources de leur intelligence, transforment les nations et changent la face des empires. Pauvres puissants : une maladie les réduit à rien et les couche dans le tombeau ; un petit revers les arrête dans leur marche triomphale. Ah ! il y a un autre puissant auquel rien ne peut résister, ni les esprits, ni les corps ; un puissant qui commande à la foudre et à la tempête ; un puissant qui d'un mot a créé l'univers, qui d'un seul acte de sa volonté pourrait le réduire en poussière ; un puissant qui règne sur le ciel, la terre et les enfers ; un puissant devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas. Et ce Tout-Puissant réside dans l'auguste sacrement de nos autels. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !*

On admire les conquérants qui, par la vaillance de leur épée, décorent leur pays d'une gloire immortelle, reculent les frontières de leur nation, inspirent le respect de l'honneur et de la justice, font fleurir dans leur patrie, à l'ombre du drapeau victorieux, les sciences et les arts. Il y a un conquérant glorieux entre les conquérants, ou plutôt près duquel tous les géants de bataille ne sont que d'humbles pygmées. C'est celui qui s'appelle le Dieu des armées, celui qui donne la victoire à qui il lui plaît, celui qui dompte non seulement les corps mais les cœurs, celui qui triomphe infailli-

blement de tous ses ennemis et en fait l'escabeau de ses pieds. Ce victorieux c'est Dieu, l'Emmanuel, le Dieu avec nous dans l'adorable Eucharistie. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !*

On admire ces génies pacifiques qui par leur sagesse industrielle et leur dévouement sans bornes procurent avec abondance le bien de leurs semblables ; ces esprits intègres qui défendent efficacement la veuve et l'orphelin et maintiennent avec une équité que rien ne peut entamer les droits de la justice. On admire ces cœurs irréprochables qui ont le zèle du bien, pratiquent toute vertu, et gardent inviolablement la sainteté de l'âme et du corps. Il y a quelqu'un qui gouverne avec une sagesse, une bonté, une science, une puissance, dont rien ne peut nous donner l'idée ; quelqu'un qui atteint d'un bout de l'univers avec force et qui dispose tout avec douceur et suavité ; quelqu'un de qui dérive toute justice, toute beauté, toute bienfaisance, toute splendeur, tout progrès, toute bénédiction : c'est l'Eternel, c'est l'infiniment heureux, c'est l'infiniment juste, c'est l'infiniment saint ; c'est Dieu ; c'est vous, ô Jésus, vous qui êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut ; c'est vous qui êtes présent sous les apparences sacramentelles, mon Seigneur et mon Dieu. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !* C'est vous l'infiniment grand, mais aussi l'infiniment bon, *Ecce Deus Salvator meus !*

III. Ah ! la miséricorde de Dieu, combien cet attribut doit nous être cher, à nous pauvres misérables ! Combien j'aime à la méditer, à la contempler, à l'exalter !

La miséricorde : c'est la bonté, c'est l'amour se portant de préférence vers le malheur, ou vers le péché, et le plus souvent vers ces deux choses à la fois. La miséricorde : c'est le plus bel apanage, le caractère le plus distinctif de la divinité.

Prenez le texte sacré, la sainte Bible. Infailliblement, à livre ouvert, vous tomberez sur la miséricorde. Y a-t-il dans l'Ancien Testament un livre, une page qui ne parle de la miséricorde de Dieu ? C'est une redondance, une synonymie perpétuelle, pour redire de mille manières la même chose, à savoir que Dieu est miséricordieux, que sa grandeur, son bonheur, c'est de pardonner. Si Moïse, dans un cantique célèbre, énumère et glorifie les merveilles du Tout-Puissant, la terminaison de chaque strophe, la reprise et comme le refrain de l'hymne, c'est que Dieu est bon, qu'il est miséricordieux, et que sa miséricorde est éternelle. Que de Moïse on passe à David, les mêmes traits abondent. Ecoutez par exemple : *Misericors et miserator et longanimis, et multum misericors*. Le Seigneur est miséricordieux ; et qu'est-il encore ? Il est encore miséricordieux : *Misericors et miserator* ; puis, qu'est-il ? Il est longanimité et miséricorde, sa miséricorde est de longue haleine. *Misericors et miserator et longanimis* ; et qu'est-il enfin ? il est beaucoup miséricordieux. *Et multum misericors*.

Mais Dieu n'est-il pas juste aussi, et sa nature

<sup>4</sup> Ps. XLVII, 2.



ne lui commande-t-elle pas d'infliger quelquefois le châtiment? oui; mais comprenez la parole du Psalmiste : *Misericors et miserator et justus Dominus*. Dieu est deux fois miséricordieux, et une fois juste : deux parts, deux mesures de miséricorde contre une de justice. Est-ce assez? Et quand l'heure de la justice a sonné, est-ce pour toujours? Laissons encore parler le roi-prophète : *Misericors Dominus et justus, et Deus noster miseretur*. « Dieu est miséricordieux, et il est juste, puis il est encore miséricordieux. » C'est-à-dire qu'il commence par la miséricorde, par beaucoup de miséricorde, et que s'il est forcé de donner quelque chose à la justice, c'est pour revenir bientôt à la miséricorde. En telle sorte que la justice de Dieu ne se produit qu'avec une double escorte de pardon; elle ne marche, dit saint Ambroise, expliquant ce verset du psaume, qu'enfermée et comme resserrée entre deux haies de miséricorde, *Gemino septo interclusa misericordia*.

Mais il est encore un autre mot que les interprètes se sont plu à commenter; c'est celui-ci : *Quoniam multus es ad ignoscendum* : « Dieu est multiple, il est plusieurs pour pardonner. » Qu'est-ce à dire? N'est-ce point le premier enseignement et le point le plus élémentaire de la religion qu'il n'y a qu'un seul Dieu? Oui, sans doute. Mais pour caractériser certains hommes dont l'unique occupation est de faire du bien, n'est-ce pas une façon usitée de dire qu'ils savent se multiplier? Pareillement Dieu se multiplie en quelque sorte et devient plusieurs quand il s'agit de pardonner, *quoniam multus es ad ignoscendum* <sup>1</sup>.

C'est cette miséricorde infinie qui a multiplié pour nous les prodiges de la grâce et de la sanctification. C'est elle qui a fait l'Incarnation et la Rédemption; c'est elle qui nous a donné l'Evangile, l'Eglise, les sacrements, la force de la prière; c'est elle qui nous prépare les joies inénarrables et inamissibles du paradis!

Et cette miséricorde infinie nous la possédons; elle est près de nous dans la sainte Eucharistie; elle habite en nous par la sainte communion. *Ecce Deus salvator meus!*

On lit dans la vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, que Notre-Seigneur lui apparaissait dans le Saint-Sacrement sous deux aspects bien différents. Tantôt il se manifestait à elle dans l'appareil grandiose de sa redoutable Majesté, et alors elle tremblait de crainte et d'humilité, dans tout l'anéantissement de son être. Tantôt il se montrait avec toutes les grâces et toutes les amabilités de son inexprimable tendresse, et alors il semblait à la Bienheureuse qu'elle nageait comme perdue dans un océan de délices. C'était la vision de la sainteté de justice et de la sainteté d'amour.

O Verbe incarné, je n'ai pas, comme votre fidèle servante, le privilège de vous contempler d'une manière sensible, et comme à découvert dans votre adorable mystère. Mais je crois et je confesse, de

toute l'énergie de mon âme, que vous résidez sous les voiles sacrés, avec votre humanité et votre divinité trois fois sainte, avec vos incomparables grandeurs et vos ineffables bontés. *Adoro te supplex, latens deitas!* Je vous révère et je vous aime. Je voudrais avoir tous les cœurs et toutes les langues pour vous louer, vous bénir et vous témoigner ma reconnaissance. Du moins je chanterai, en m'adressant à toute créature, le cantique du prophète Isaïe célébrant tout spécialement votre chef-d'œuvre, votre Eucharistie. En employant ses paroles, c'est par vous que je vous louerai, car c'est vous qui l'avez inspiré. « Je vous rends grâces, Seigneur. Vous avez été irrité contre moi, à cause de mes fautes; mais votre colère s'est apaisée et vous m'avez comblé de consolations. Voici mon Dieu et il est mon Sauveur. J'agirai avec confiance, sans rien craindre, car le Seigneur est ma force, ma gloire et mon salut! Vous puiserez avec allégresse aux fontaines du Sauveur, et vous direz : Louez le Seigneur et invoquez son nom; faites connaître ses œuvres parmi les peuples; souvenez-vous que son nom est grand. Chantez un cantique au Seigneur, car il a agi avec magnificence; faites connaître ses merveilles dans la terre entière. O Sion, tressaille d'allégresse et bénis le Seigneur, car il est grand Celui qui est au milieu de toi : c'est le saint d'Israël! »

## PETITE INSTRUCTION POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

### FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

*O altitudo divitiarum sapientiae  
et scientiae Dei!*

O profondeur des trésors de la  
sagesse et de la science de Dieu!

(Rom. xi, 33.)

Tous les mystères, lorsque nous nous arrêtons à en contempler la grandeur, nous donnent une idée plus haute de la divinité. Mais il en est un, le premier, qui semble avoir particulièrement cet avantage. Nous appliquons-nous, en effet, à méditer le mystère de la sainte Trinité, à considérer ces simples quoique très profondes données que la révélation et la théologie nous fournissent sur la nature incompréhensible du Dieu unique en trois Personnes que nous adorons, l'exclamation de l'apôtre vient naturellement se placer sur nos lèvres : « O qu'ils sont profonds et impénétrables, les trésors de la sagesse et de la science divines! » Il ne semble pas qu'il puisse y avoir d'autre expression pour traduire les sentiments d'une âme croyante, d'une âme même simplement raisonnable pourvu qu'elle soit sincère.

Que voyons-nous néanmoins, mes frères? Quelle est l'attitude d'un grand nombre en face de cette

<sup>1</sup> Cardinal Pie, *Oeuvres*, t. x.

majesté divine qui veut bien, par une touchante condescendance, lever un coin du voile qui en dérobe le secret mystérieux à nos regards ? Que pensent, que disent les hommes, de ces merveilles effrayantes même pour les esprits célestes ?

Hélas ! ai-je besoin de vous l'apprendre ? Quand ce n'est pas une froide et systématique indifférence, indifférence absolument inexcusable, ce ne sont souvent que propos erronés, indignes de gens sensés, peut-être des blasphèmes allant jusqu'à la suprême impudence !

D'où proviennent ces jugements si contraires à la vérité, si opposés au respect que nous devons à Dieu ? C'est ce qu'en premier lieu nous voulons rechercher. En connaissant mieux la folie et l'inconvenance, nous serons plus fermes à les éviter.

Nous examinerons ensuite, afin de les aviver en nos âmes, quels sentiments doit produire la pensée de Dieu et de ses infinies perfections.

## I

A chaque page de nos Saintes Lettres, Dieu se manifeste à nous comme un Dieu puissant, éternel, juste, saint, vrai, sage, bon et miséricordieux. Tous ces attributs de la divinité, vrais en eux-mêmes, se révèlent non moins dans les rapports de Dieu avec les hommes. La simple raison, sincèrement consultée, suffirait à l'établir.

Mais contre cette évidence même, voici que plusieurs se révoltent. S'ils admettent l'existence de Dieu, ils décrètent qu'il sera non ce qu'il s'est affirmé lui-même, mais tel plutôt que ses contradicteurs se le représentent. Ils suppriment ainsi, parmi les perfections divines, celles qui ne concordent pas avec leur manière de voir. Qu'arrive-t-il alors ? C'est que les uns font de Dieu une sorte d'être absolu, sans cœur et sans vie, à qui sa nature transcendante interdit de se mêler à nos luttes et à nos agitations vulgaires, demeurant nécessairement étranger au monde qu'il a créé. Les autres au contraire, — et c'est le grand nombre, — ne voulant discerner que sa bonté, sa miséricorde et sa patience, le rapetissent au point de lui enlever tout ce qui peut l'élever au-dessus des faiblesses et des infirmités de l'homme, en font pour ainsi dire notre semblable et notre égal.

En conséquence, ils ne craignent pas de le citer, avec ses attributs et ses œuvres, au tribunal de leur raison établie juge suprême du vrai et du bien. Que d'erreurs résultent de cette fausse conception de Dieu ! A quelles contradictions, à quelles difficultés insolubles ne se heurte-t-on pas, quand partant de principes mensongers on s'obstine à en déduire des raisonnements logiques !

Tout cela est le résultat de l'orgueil humain. Quiconque est conduit par ce vice capital, en arrive vite à avoir une confiance imperturbable en ses propres lumières, et à ne reconnaître d'autre guide, dans la recherche de la vérité, que sa raison essentiellement limitée et bornée. Mais com-

ment le fini comprendrait-il l'infini ? Comment celui qui est imparfait pourrait-il, réduit à ses seules inspirations, se faire une idée juste de l'Etre souverainement parfait ? Comment celui qui est du temps concevrait-il l'éternel et l'immuable ?

L'esprit d'indépendance, également engendré par l'orgueil, ne contribue pas peu à entretenir cet aveuglement volontaire. Pour ne pas être gêné ni contrarié dans sa manière de voir, de juger et d'agir, pour secouer tout joug pesant, on fait, même à son insu, concorder ses jugements avec son inclination et son humeur, sinon avec les caprices et les fantaisies d'une volonté qui ne connaît ou ne veut plus connaître de frein.

Après cela, qu'importent les mots pompeux sous lesquels on prétend dissimuler la cause véritable de tous ces faux raisonnements ! Le progrès, la civilisation, la science, les temps nouveaux, les merveilleuses découvertes du génie humain, rien de tout cela n'est incompatible avec une saine idée de Dieu. Des savants au-dessus de tout soupçon l'avouent eux-mêmes et le reconnaissent. On est donc mal venu à chercher là des prétextes ou des excuses dont le vice éclate aux yeux des plus prévenus.

Que dirai-je de ces passions violentes, de cette soif immodérée des jouissances les moins nobles et les moins avouables, auxquelles s'abandonne, pour son malheur et sa honte, une portion considérable de la génération actuelle ? Ah ! mes frères, c'est là qu'il faut chercher encore la cause des étranges aberrations qui nous contristent. Ils ne sauraient avoir des idées saines et élevées, ceux qui s'abaissent si bas ; ils ne peuvent concevoir les choses de l'esprit, ceux qui sont tout chair ; ils ne peuvent comprendre Dieu, ceux qui s'égalent à la brute vile et insatiable en ses appétits grossiers.

Loin d'incriminer Dieu, sa justice et les décrets de son infinie sagesse, que les malheureux, victimes de leur orgueil ou de leur sensualité, exercent contre eux-mêmes une rigueur qui ne peut avoir de plus légitime objet ! Avant d'afficher ces fières prétentions, cette arrogance superbe, qu'ils cessent de se montrer esclaves, esclaves humiliés de dégradantes et tyranniques passions ! Plutôt que de juger Dieu, qu'ils redoutent le terrible jugement dont ils sont passibles et auquel, quoiqu'ils disent et prétendent, ils n'échapperont pas !

Sachons du moins, mes frères, séparer notre cause de la leur, en observant vis-à-vis de Dieu la seule attitude qui convienne à des chrétiens, disons plus, à toute créature simplement raisonnable.

## II

Dieu seul est grand ; sa perfection ne connaît pas de limites, elle est immense, infinie ; tout ce que le langage humain peut en dire, n'approche pas de la réalité ; l'imagination elle-même, si prompt à idéaliser les objets qu'elle se représente, est obligée d'avouer son impuissance abso-



lue; loin d'embrasser cette grandeur sans rivages, elle sent que tout ce qu'elle en peut concevoir en s'aidant des comparaisons et des figures les plus relevées, n'est rien, moins que rien, auprès de la connaissance que Dieu a de son Etre infini.

« Qu'êtes-vous donc, mon Dieu ? s'écriait saint Augustin, qu'êtes-vous, sinon le Seigneur Dieu ? » — « O Dieu infiniment grand, ajoutait-il, infiniment bon, infini dans votre puissance, dans votre miséricorde, dans votre justice, invisible et présent à la fois en tous lieux, incomparable dans votre bonté, invincible dans votre force; toujours le même et toujours incompréhensible; immuable en vous-même, et changeant et renouvelant tout ce qui n'est pas vous-même; jamais nouveau, jamais ancien; conduisant d'une main invincible les superbes à leur fin; toujours en action, toujours en repos; amassant sans besoin; donnant à toutes choses l'être, la conservation, l'accroissement, la perfection; nous cherchant dans votre amour, quoique rien ne manque à votre puissance » (*Confessions*, liv. I, ch. iv).

Mes frères, si le bonheur des saints consiste dans la contemplation ineffable et éternelle de l'Etre divin, n'est-il pas vrai que dès ici-bas la connaissance imparfaite qui nous en est donnée suffit à nous jeter dans le ravissement? Oui, nous demeurons charmés de cette élévation, ou plutôt nous sommes comme accablés sous le poids de cette gloire et de cette majesté infinie. Les sentiments qui nous étreignent sont tout à la fois ceux d'un profond respect, d'une humble soumission, d'un abandon filial plein de confiance et d'amour.

Nous nous inclinons naturellement devant tout ce qui porte la marque de la supériorité, de la force, de la puissance. Nous honorons les hommes qui s'élèvent au-dessus des autres par le génie, le mérite ou la vertu. Nous ne nous sentons nullement amoindris ou abaissés par les hommages que nous leur rendons.

Comment dès lors hésiterions-nous à payer à Dieu un tribut d'honneur et de louanges que nous octroyons si libéralement à nos semblables? Comment ne ferions-nous pas profession de reconnaître sa souveraine grandeur, sa perfection qui surpasse infiniment nos perfections humaines, toujours bornées par quelque endroit?

Nous devons à Dieu plus que le respect. Il est bien pour nous le souverain Maître, dans toute l'acception du terme. Il est donc nécessaire que nous reconnaissions et affirmions notre absolue dépendance vis-à-vis de lui. Cette soumission doit être pleine et entière: soumission de notre intelligence qui doit s'incliner devant les secrets divins, soumission de notre volonté aux ordres et aux desseins de la Providence.

Nous avouons sans peine que les faibles lumières de notre raison ne sont que de pâles lueurs en comparaison des splendeurs transcendantes de l'intelligence divine. Les intuitions profondes des plus vastes génies, les merveilleuses explorations de la science à travers les régions

sans cesse prolongées des connaissances humaines, tout cela n'est que l'ombre de cette science une, simple, éternelle, à qui rien n'échappe des choses présentes, passées ou futures. Pourrions-nous dès lors faire difficulté d'accepter qu'il y ait des mystères, des vérités supérieures qui nous échappent, qui dépassent même et dépasseront à jamais la portée de notre intelligence finie et bornée? Refuserons-nous à Dieu ce droit de venir en aide à l'infirmité de notre raison, et ne nous montrerons-nous pas au contraire fiers et reconnaissants d'avoir un tel maître qui veuille condescendre à nous instruire lui-même, à nous ouvrir les trésors de son infinie sagesse?

Notre volonté n'a pas moins à gagner de se conformer sans réserve aux prescriptions et aux règles salutaires tracées par la volonté divine. Le seul souci de notre vraie perfection nous en ferait un devoir, alors que l'obéissance ne nous y obligerait point. Où trouverons-nous, en effet, un guide plus sûr dans la poursuite de tout ce qui peut ennoblir et perfectionner notre nature, que Dieu, la beauté et la sainteté mêmes? Avec lui, nous n'aurons pas à craindre de nous égarer, avec lui notre volonté demeurera droite, ferme, vaillante pour accomplir toute justice et tendre sans relâche au bien parfait.

Cette soumission raisonnable autant que chrétienne ne nous sera point dure et importune. Il s'y ajoutera un abandon volontaire et filial à Providence, à ses desseins aussi sages que miséricordieux. La juste idée que nous aurons de la divinité, nous fera adorer avec amour la paternelle bonté qui se manifeste en toutes les œuvres de Dieu, même quand les apparences témoigneraient du contraire. C'est là le privilège de notre foi, privilège inestimable, de nous révéler, de nous montrer dans un jour admirable ces attributs infinis qui en ravissant notre âme l'enflamment en même temps d'une invincible confiance.

Marchons toujours fidèlement à cette divine lumière, et de plus en plus nous connaissons Dieu, nous le servirons et l'aimerons, et nous mériterons qu'il soit un jour notre éternelle récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dimanche de la Trinité. — Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit

#### LA FOI AUX MYSTÈRES

*Objection.* — Je ne crois pas aux mystères, parce que je ne crois pas à ce qui est contraire à ma raison.

*Réponse.* — Les mystères ne sont pas contraires à votre raison, ils sont seulement au-dessus de la raison.

*Objection.* — « Quand une tour carrée, dit Bayle, nous paraît ronde de loin, non seulement nos yeux déposent très clairement qu'ils n'aperçoivent rien de carré dans cette tour, mais aussi qu'ils y découvrent une figure ronde, incompatible avec la figure carrée. On peut donc dire que la vérité, qui est la figure carrée, est non seulement au-dessus, mais encore contre le témoignage de notre faible vue. » Que les mystères soient ou ne soient pas vrais, je ne puis pas voir en eux ce qu'on affirme d'eux ; ils sont donc contraires à ma raison.

*Réponse.* — Quand vous jugez qu'une tour carrée est ronde parce qu'elle vous paraît ronde, c'est que vous attendez de vos sens ce qu'ils ne peuvent vous donner, et que vous établissez une fausse correspondance entre l'impression que vous ressentez et l'existence de l'objet qui semble la produire ; vous auriez évité votre erreur si vous aviez porté une attention suffisante à l'impression reçue. L'erreur n'appartient donc pas au sens de la vue, mais à l'insuffisance de votre attention. Ainsi l'erreur de votre esprit au sujet des mystères ne vient pas de la nature de votre esprit, mais de l'imperfection de votre jugement. Vous devriez remarquer que Dieu est trop loin de votre vue pour être bien vu.

*Objection.* — L'incompréhensibilité des mystères est une preuve de leur impossibilité.

*Réponse.* — « L'incompréhensibilité du dogme, dit Bayle, et l'insolubilité des objections qui le combattent, n'est pas une raison de le rejeter, puisque la raison nous prouve nécessairement l'existence d'une chose incompréhensible ; il s'ensuit qu'il y a des choses très vraies et très réelles qui sont incompréhensibles à la raison ; et de là, tous les arguments des Sociniens empruntés du lieu commun de l'incompréhensibilité n'ont aucune force. » Peut-on prouver que des choses ne sont pas vraies par la seule raison qu'on ne peut les comprendre, et conçoit-on que la vérité d'une chose dépende du plus ou du moins d'étendue dans la capacité de celui à qui elle est proposée ? Peut-on prouver que Dieu n'a pas pu révéler à l'homme des vérités au-dessus de la portée de son intelligence, après qu'il a mis dans la nature des secrets que l'intelligence humaine n'a pas encore pu pénétrer ?

*Objection.* — Je ne puis pas nier, il est vrai, l'existence des choses que je ne comprends pas ; mais je ne puis pas croire à la réalité de ces choses, si elles n'ont rien en elles-mêmes qui les rendent croyables. Je douterai jusqu'à ce que je comprenne.

*Réponse.* — Il n'est pas nécessaire pour croire une chose que les motifs de la croire soient tirés de son évidence intrinsèque ; la plupart des choses ne sont crues par nous que pour des motifs extrinsèques. Ce n'est effectivement qu'à la vérité que notre esprit doit son acquiescement, mais peu

importe par quels moyens nous arrivions à cette vérité. « Si tous les géomètres du monde, dit Fénelon, disaient d'un commun accord, à un ignorant sensé, une vérité de géométrie qu'il ne serait nullement à portée d'entendre, il la croirait prudemment sur leur témoignage unanime : l'usage qu'il ferait alors de sa raison ignorante serait de la soumettre à la raison supérieure et mieux instruite de tant de savants. Ne dois-je point bien davantage soumettre ma raison bornée à la raison infinie de Dieu ? »

*Objection.* — Si les notions de géométrie enseignées à cet ignorant lui paraissaient en quelque point opposées à sa raison, il devrait suspendre son jugement jusqu'à de plus complètes études ou de plus amples informations.

*Réponse.* — L'accord des géomètres doit être suffisant pour l'engager à mépriser les répugnances de sa raison. Si on faisait toucher de la main à un aveugle une toile plate peinte en perspective, en lui assurant que s'il avait l'usage de la vue cette toile plate ferait sur lui une impression et une sensation de profondeur, aurait-il raison de juger qu'on lui dit une chose impossible, sous prétexte qu'il ne saurait concevoir comment ce qui est uni et plat peut faire une impression de profondeur ? Non, il devra sacrifier les répugnances de sa raison, pour n'être pas en contradiction avec le bon sens du genre humain.

*Objection.* — Les mystères sont contraires aux principes du raisonnement : donc, ou ces principes sont faux, ou les mystères sont incroyables.

*Réponse.* — S'il se trouvait que le mystère fût évidemment contraire à un principe évident, ce ne serait pas un mystère obscur, ce serait une absurdité manifeste.

*Objection.* — Les défenseurs des mystères, particulièrement du mystère de la Sainte Trinité, n'ont jamais pu nous montrer comment les principes du raisonnement sont d'accord avec ces mystères.

*Réponse.* — Lorsque les incrédules nous opposent quelques principes de raisonnement, ce n'est pas à nous de prouver d'une manière claire et distincte que ces principes sont conformes avec notre dogme, mais c'est à eux de prouver qu'ils y sont contraires. Ce n'est pas au défenseur à prouver le « comment » du mystère, puisqu'il en reconnaît la profonde obscurité, c'est à l'opposant à faire voir l'absurdité de ce mystère et son opposition absolue avec les vérités naturelles.

*Objection.* — Les incrédules ont plus d'une fois fait remarquer cette opposition.

*Réponse.* — Non, ils ont prouvé que les mystères ne sont pas des vérités comprises dans l'enchaînement des vérités que nous connaissons par la lumière naturelle, mais ils n'ont jamais prouvé que les mystères contredisent à aucune des vérités où cet enchaînement peut nous mener. Ils ont



donc seulement prouvé que les mystères sont inexplicables.

*Objection.* — Voilà une manière facile de se débarrasser des objections sans les résoudre. « Il est bien certain, dit Bayle, qu'une objection que l'on fonde sur des notions bien distinctes demeure également victorieuse, soit que vous n'y répondiez rien, soit que vous y fassiez une réponse où personne ne peut rien comprendre. La partie peut-elle être égale entre un homme qui vous objecte ce que vous et lui concevez très nettement, et vous qui ne pouvez vous défendre que par des réponses ou ni vous ni lui ne comprenez rien ? »

*Réponse.* — La partie peut-elle être égale entre un homme qui chante victoire dès qu'il a prouvé qu'un mystère est inexplicable, et un homme qu'on veut obliger à l'expliquer après qu'il a reconnu son incompréhensibilité ? Pour se déclarer victorieux, l'incrédule devrait prouver que le mystère renferme une contradiction, en sorte que pour l'admettre il faudrait croire qu'une chose peut être et ne pas être en même temps, être de telle manière et ne pas être en même temps de cette même manière. Tant qu'il n'y a pas une contradiction de cette nature dans sa croyance, le croyant peut toujours répondre à l'incrédule par une fin de non recevoir, puisque Dieu est un des termes du mystère et que la nature de Dieu est au-dessus de notre raison.

*Objection.* — La contradiction niée est visible dans le mystère de la Sainte Trinité, où trois ne font qu'un.

*Réponse.* — De Maistre répond :

Aucune autorité dans le monde n'a le droit de révéler que trois ne font qu'un, car un et trois me sont connus, et comme le sens attaché aux termes ne change pas dans les deux propositions, vouloir me faire croire que trois et un sont et ne sont pas la même chose, c'est m'ordonner de croire de la part de Dieu que Dieu n'existe pas. Mais si l'on me dit que trois personnes ne font qu'une nature, pourvu que la révélation, d'accord encore, quoique sans nécessité, avec les spéculations les plus solides de la psychologie, et même avec les traditions plus ou moins obscures de toutes les nations, me fournisse une démonstration suffisante, je suis prêt à croire, et peu m'importe que trois ne soient qu'un ; car ce n'est pas de quoi il s'agit, mais de savoir si trois personnes ne peuvent être une seule nature, ce qui fait une autre question.

*Objection.* — La question des mystères sera éternellement un problème sans solution. C'est ce que Bayle a bien prouvé par les raisonnements suivants :

Il est évident que la raison ne saurait jamais atteindre à ce qui est au-dessus d'elle. Or si elle pouvait fournir des réponses aux objections qui combattent le dogme de la Trinité et celui de l'union hypostatique, elle atteindrait à ces deux mystères, elle se les assujettirait... Dès qu'un dogme est au-dessus de la raison, la philosophie ne saurait ni l'expliquer, ni le comprendre, ni répondre aux difficultés qui le combattent... Si quelques doctrines sont au-dessus de la raison, elles sont au-delà de sa portée, elle n'y saurait atteindre ; si elle n'y peut

atteindre, elle ne peut pas les comprendre. Si elle ne peut pas les comprendre, elle n'y saurait trouver aucune idée, ni aucun principe qui soit une source de solution, et par conséquent les objections que la raison aura faites demeureront sans réponse, ou, ce qui est la même chose, on y répondra par quelque distinction aussi obscure que la thèse même qui aura été attaquée.

*Réponse.* — Ce n'est pas au croyant à atteindre le mystère pour l'expliquer, à s'élever jusqu'à lui, puisqu'il reconnaît qu'il est inexplicable et inaccessible à sa raison ; c'est à l'opposant à s'élever jusqu'au mystère, puisqu'il a la prétention de le détruire, puisqu'il veut le sonder pour y trouver des contradictions. Bayle, en reconnaissant que le mystère est au-dessus de la portée du raisonnement, avoue, sans le vouloir, qu'il est au-dessus de tous les traits que l'incrédulité lui lance. C'est ce qu'il suffit de prouver.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### VIII

#### ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Six mois après l'événement miraculeux survenu à Zacharie dans le temple, le même ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans la ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge nommée Marie, fiancée à Joseph, de la maison de David.

L'ange étant venu près d'elle lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » En entendant ces paroles, la vierge se trouble et se demande avec inquiétude quels peuvent bien être le sens et le but d'une telle salutation.

Mais le messager céleste ajoute : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très Haut ; le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

Marie répondit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. » — « L'Esprit-Saint, reprit l'envoyé du ciel, surviendra en vous, et la vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Et voilà qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse ; ce mois est le sixième pour celle qu'on appelle stérile ; car rien n'est impossible à Dieu. »

Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

Et l'ange disparut.

Cette narration si sobre, si délicate et si exquise, nul doute que saint Luc ne l'ait tenue de Marie elle-même. Seule elle pouvait lui fournir ces détails de l'apparition et du dialogue avec l'ange. Cette pensée donne à ce récit quelque chose de plus touchant encore et de plus précieux pour notre foi. Un vrai chrétien est toujours si heureux de pénétrer le plus avant possible dans tout ce qui touche à sa religion sainte ! Il aime faire revivre ces scènes adorables de l'Evangile ; et tout ce qui peut contribuer à les lui rendre plus présentes, plus vivantes, lui plaît.

Qui n'a souhaité voir les traits bénis de Jésus et de sa Mère ? Qui n'a envié le bonheur des fortunés pèlerins auxquels il est permis de visiter les lieux consacrés par le passage du Fils de Dieu et de Marie ? Qui n'a désiré pouvoir au moins contempler les horizons, considérer les montagnes et les lacs qu'ils ont vus, parcourir les routes et les sentiers que leurs pas ont foulés ? Essayons de suppléer à ces pieux désirs en recueillant les détails de l'histoire ou les récits des voyageurs en ces pays.

Il semble tout naturel de vous offrir d'abord le portrait de l'humble vierge de Nazareth, tel que la tradition nous l'a peint. Notre piété se la représentera mieux recevant le message de l'ange, ou occupée à travailler, à prier dans sa pauvre maison.

Voici d'après saint Epiphane l'esquisse de sa personne et de son aspect <sup>1</sup>.

« La taille de la sainte Vierge était ordinaire ; quelques-uns pensent cependant qu'elle dépassait la moyenne.

« Elle avait le teint couleur de froment, légèrement basané comme tous les Orientaux, qui habitent un pays plus chaud que les nôtres.

« Ses cheveux étaient d'un blond clair, couleur de blé mûr ; ses yeux noirs, vifs et brillants ; ses sourcils également noirs et doucement arqués ; ses paupières un peu rouges, sans doute à cause des larmes abondantes qu'elle avait versées et qu'elle ne cessait de répandre chaque jour.

« Elle avait le nez assez long, les lèvres vermeilles et d'une inexprimable douceur lorsqu'elle parlait. Sa figure n'était ni ronde ni allongée, mais un peu ovale. Ses mains étaient bien faites, les doigts longs et effilés.

« Son maintien était modeste, son regard grave sans affectation. Elle parlait peu, mais toujours à propos. D'un accès facile, toujours affable, elle écoutait patiemment ce qu'on avait à lui dire. Dans ses conversations elle conservait une liberté décente, sans jamais se permettre de plaisanteries ni de propos qui pussent causer le moindre trouble et encore moins ressentir l'emportement.

« Ennemie de tout faste, simple dans ses manières, elle ne s'occupait nullement de donner du

relief aux grâces de son visage. Ses vêtements étaient de la couleur naturelle de la laine.

« Tout en elle trahissait une humilité profonde et décelait une grâce divine. »

Aussi, saint Denis l'Aréopagite qui était allé la voir et avait été introduit près d'elle, raconte-t-il ainsi ses impressions <sup>1</sup> :

« A son aspect tout divin, je me sentis environné d'une splendeur éblouissante, et mon âme se trouva pénétrée d'une clarté si pure, inondée d'un si suave parfum de vertus, que ni mon corps ni mon esprit stupéfait ne purent contenir une si vive émotion. L'usage de mes sens m'abandonna, et les puissances de mon être succombèrent écrasées par cette incomparable majesté.

« J'en prends à témoin Dieu qui résidait dans la Vierge bénie : si je n'avais été instruit par le saint Evangile, je l'aurais prise pour une divinité, et je ne puis même concevoir dans les bienheureux du ciel un bonheur plus grand que celui qui m'enivrait à ce moment, tout indigne que je suis. Les transports de ma reconnaissance ne connaissent pas de bornes envers tous ceux qui m'ont procuré cette incomparable faveur. »

Nazareth veut dire fleur ou rejeton. Aujourd'hui encore, cette bourgade, gracieusement assise sur le flanc d'un coteau, se compose de maisons blanches, ombragées de palmiers. Elle s'épanouit comme une fleur au milieu d'une verdoyante ceinture de collines. A ses pieds s'étend une petite plaine circulaire couverte de gazons, parsemée de bosquets d'oliviers, de figuiers et de grenadiers.

Selon l'usage des gens peu aisés de la Palestine, la maison habitée par Marie était adossée à une caverne qui faisait partie du logement. Cette maison avait neuf mètres et demi de long sur un peu plus de quatre mètres de large.

Il ne reste plus en Terre Sainte que les fondations. Saint Pierre l'avait convertie en chapelle et y avait érigé un autel, sur lequel il célébra les saints mystères, ainsi que les autres apôtres. Saint Luc orna ce sanctuaire d'une statue en bois de cèdre qui représentait la très sainte Vierge portant l'Enfant Jésus dans ses bras.

Mais le 10 mai de l'année 1291 les anges arrachèrent la Sainte Maison de ses fondements et la transportèrent d'abord en Dalmatie. Puis, le 10 décembre 1294, ils la portèrent de l'autre côté de la mer Adriatique, au milieu d'une forêt. Enfin huit mois après, elle fut une troisième et une quatrième fois miraculeusement transportée à quelque distance de là, sur une colline où elle est encore. Tout le monde a entendu parler du célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Lorette. C'est là ; et c'est la maison même où Marie reçut la visite de l'ange Gabriel qui y est vénérée.

Cette maison où le Fils de Dieu s'incarna, où il grandit et vécut si longtemps, où Marie passa

<sup>1</sup> S. Epiph. *apud* Niceph., lib. II, cap. xxiii, *Eccles. hist.*

<sup>1</sup> Hub. de Casal. lib. IV, *Arb. vit.* c. 36.



avec Joseph la plus grande partie de sa vie, où mourut le père nourricier du Sauveur, avait une cheminée, une petite armoire aussi simple que pauvre qui renfermait quelques ustensiles de ménage. De naïves peintures représentant les mystères de Nazareth couvraient les murailles, tandis que le plafond en bois, de couleur bleue, était parsemé d'étoiles.

D'après la tradition toujours, la grotte contre laquelle s'appuyait la maison de la sainte Vierge servait de chambre à coucher pour l'Enfant Jésus. Deux colonnes en marbre indiquent la place où se tenaient l'ange et Marie durant leur céleste colloque. Au milieu de cette grotte s'élève un autel au-dessous duquel on lit ces simples mots : « C'est ici que le Verbe s'est fait chair. »

La boutique de saint Joseph était distante de quelques centaines de pas. Et la fontaine où Marie allait puiser l'eau nécessaire au ménage, se trouve au nord-ouest de Nazareth.

Que les pensées et les desseins de Dieu sont différents des nôtres ! En voyant passer l'épouse du charpentier, les pieds nus dans la poussière, se dirigeant vers la fontaine, portant son urne sur la tête comme les autres femmes de la bourgade, qui donc eut soupçonné qu'elle était la Vierge choisie pour mère du Fils de Dieu, et que cet enfant qu'elle tenait par la main était le Messie attendu ?

Suspendons nos considérations par cette réflexion. Qu'avons-nous à envier aux habitants de Nazareth contemporains de Jésus et de Marie ? Est-ce que nos églises ne sont pas des Nazareth ? Est-ce que Jésus n'y réside pas aussi réellement, aussi vivant que dans la bourgade galiléenne, et ne pouvons-nous pas aller le voir, lui parler, ainsi qu'autrefois les juifs de son pays ? Si Joseph et Marie n'y sont pas présents personnellement, n'ont-ils pas leurs autels où nous pouvons converser avec eux et leur exposer nos demandes ? Leur regard n'est-il pas penché plus particulièrement sur ces autels, du haut du ciel ? Enfin, ne pourrions-nous pas graver au-dessous de nos tabernacles la même inscription que celle qui se lit dans la grotte de l'Annonciation : « C'est ici que le Verbe se fait chair » ? Ne s'incarne-t-il pas de nouveau, en quelque sorte, chaque matin au saint sacrifice ? Ne descend-il pas du ciel parmi nous pour y rester et pour renouveler le grand sacrifice de la croix ?

Ah ! si nous avions la foi ! Oui, sans doute, pèlerins de Terre Sainte, collez vos lèvres avec émotion et respect sur les dalles et les chemins foulés par les pas de Jésus et de sa Mère ! Mais nous, si nous avions la foi, avec quel respect et quelle vénération ne baisserions-nous pas la pierre de nos autels ! avec quel amour empressé ne viendrions-nous pas visiter Jésus et invoquer Marie dans leurs sanctuaires ! Demandons cette foi et cet amour, et venons souvent à l'église, notre Nazareth, la maison du Verbe incarné et de sa Mère.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

##### LA GRACE (suite)

##### D

##### La grâce actuelle

##### 5

##### Sa distribution

— Dans nos dernières leçons, mes enfants, nous avons vu

1<sup>o</sup> Que la grâce actuelle est absolument nécessaire pour la justification et le salut ;

2<sup>o</sup> Qu'elle est gratuite, c'est-à-dire que l'homme ne saurait la mériter en justice, ni acquérir sur elle un droit rigoureux.

Dans la présente leçon, nous allons chercher

1<sup>o</sup> Si la grâce actuelle est donnée à tous les hommes.

2<sup>o</sup> Comment elle est donnée.

##### §

La grâce actuelle est donnée à tous les hommes

— Nous allons tout d'abord chercher si la grâce actuelle est donnée à tous les hommes.

Afin de procéder avec ordre dans cette recherche, nous diviserons les hommes en plusieurs classes ou catégories, et nous nous demanderons si dans chacune de ces catégories ils reçoivent bien les leçons nécessaires au salut.

Commençons par les justes.

##### a

##### Les justes

— Un certain Jansénius a prétendu que quelques préceptes de Dieu sont impossibles aux justes qui veulent les observer et s'y appliquent selon la force qu'ils ont pour le moment, parce que, disait-il, la grâce par laquelle ces préceptes seraient possibles, leur fait défaut ;

Qu'en pensez-vous, Lucien ?

— Jansénius s'est trompé.

— Comment le savez-vous ?

— Les voix les plus autorisées me l'apprennent.

— Quelles voix ?

— La voix de Dieu,

La voix de l'Eglise,

La voix des saints,

La voix du bon sens.

##### +

##### Voix de Dieu

— Selon les Livres saints,

« On ne voit pas le juste délaissé ; »

« Dieu n'abandonne pas les saints ; »

« Il est leur protecteur, et reste auprès d'eux pour les garder et les empêcher de tomber. »

Que signifie ce langage ?

— Il signifie clairement que Dieu donne aux justes les secours nécessaires à l'accomplissement de leurs devoirs.

— Si on disait que Dieu ne donne pas ces secours aux justes ?

— On contredirait les Livres saints, en accusant Dieu de délaisser et d'abandonner les siens.

— *D'après l'Evangile,*  
« Les commandements de Dieu ne sont pas lourds ; »

« Le joug du Seigneur est suave, et son fardeau léger ; »

L'Evangile pourrait-il parler de la sorte si Dieu ne donnait pas aux justes tous les secours nécessaires à l'observation des préceptes graves dont dépend le salut ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que dans ce cas le joug du Seigneur, loin d'être suave et léger, serait plus que lourd, puisqu'on ne pourrait plus le porter.

— Donc ?

— Donc, le Seigneur donne aux justes les grâces actuelles dont ils ont besoin.

— L'Esprit-Saint dit aux justes, par la bouche de l'apôtre saint Paul, que Dieu ne permettra point qu'ils soient tentés au-dessus de leurs forces ; mais que dans la tentation Il leur donnera des secours abondants qui leur permettront de résister.

Ce langage serait-il vrai si la grâce actuelle manquait aux justes en présence d'un devoir important à remplir ?

— Non.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que le Seigneur donne sa grâce aux justes pour les aider à observer les préceptes dont dépend le salut.

+

— Le Concile de Constantinople tenu en 418 nous enseigne que la grâce de Dieu n'a pas seulement le pouvoir de remettre les péchés, mais encore celui d'aider à ne plus en commettre.

Le Concile d'Orange nous apprend que tous les baptisés, moyennant les secours de Jésus-Christ, peuvent accomplir ce qui importe au salut de l'âme, s'ils veulent s'y appliquer fidèlement.

Le Concile de Trente frappe d'anathème celui qui prétendrait qu'il est impossible à l'homme, même justifié, d'accomplir les préceptes du Seigneur ;

Que prouvent ces décrets de conciles parlant au nom de l'Eglise ?

— Que, d'après l'enseignement de l'Eglise, l'homme juste reçoit toutes les grâces nécessaires à l'observation des commandements qui importent au salut.

— Quand le pape Innocent X a condamné la proposition de Jansénius citée plus haut, qu'a-t-il voulu nous apprendre ?

— Il a voulu nous apprendre que la grâce ne fait pas défaut aux justes, et que par elle ils peuvent toujours accomplir les préceptes du Seigneur.

— Que nous dit donc la voix de l'Eglise ?

— Elle nous dit la même chose que la voix de Dieu.

— A savoir ?

— A savoir, que le juste reçoit de Dieu toutes les grâces nécessaires à l'accomplissement de tous les préceptes qui importent au salut de l'âme.

+

Voix des saints

— « Dieu n'abandonne pas le juste s'il n'en est pas abandonné. »

« Loin de négliger, de laisser, d'abandonner le juste, Dieu le soutient, l'aide et ne lui fait jamais défaut. »

« Le Seigneur ne commande donc pas l'impossible au juste ; mais en lui donnant ses préceptes, il le prévient d'avoir à faire ce qu'il peut, et de demander ce qu'il ne peut pas. »

Ainsi parle celui d'entre les saints qui s'est le plus occupé de la grâce, saint Augustin.

Dites-nous, Ernest, ce qu'il faut penser de ce langage ?

— Ce langage prouve que la voix des saints s'unit à la voix de Dieu et à celle de l'Eglise pour nous apprendre que le Seigneur donne sa grâce aux justes afin de les aider à accomplir les préceptes nécessaires au salut.

+

Voix du bon sens

— Pourquoi, Justin, Dieu nous a-t-il créés ?

— Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir sur la terre et le posséder dans le ciel, qu'on appelle le paradis.

— Dieu veut donc nous sauver ?

— Oui.

— Est-ce seulement quelques hommes que le Seigneur veut sauver ?

— Dieu veut sauver tous les hommes, sans exception.

— S'Il ne donnait pas aux justes les secours nécessaires à l'accomplissement de certains devoirs qui importent au salut, pourrait-on dire que Dieu veut réellement sauver tous les hommes ?

— Non.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que Dieu accorde aux justes toutes les grâces nécessaires à l'observation des commandements qui importent au salut.

— Que devrait-on dire d'un maître qui commanderait l'impossible et punirait durement les malheureux qui n'auraient pas pu exécuter ses ordres ?

— On devrait dire que c'est un maître injuste, un tyran cruel.

— Dieu est-il un maître injuste, un tyran cruel ?

— Dieu est le meilleur des maîtres.

Mieux que cela, Il est un Père infiniment bon.

— Donc ?

— Donc, Dieu ne commande pas l'impossible ; donc, Il accorde aux justes toutes les grâces nécessaires à l'observation des préceptes qui importent au salut.

— Vous dites que Dieu accorde à tous les justes les grâces nécessaires à l'accomplissement de leurs devoirs ?

— Oui.

— Cependant n'y a-t-il pas des justes qui manquent à leurs devoirs, tombent dans le péché et finissent même par se damner ?

— C'est malheureusement vrai.



— *Ceux-là n'ont peut-être pas reçu la grâce actuelle ?*

— Ils l'ont reçue.

— *Comment se fait-il alors qu'ils aient manqué à leurs devoirs ?*

— C'est qu'ils n'ont pas profité de la grâce reçue ; c'est qu'ils l'ont rendue inutile par le défaut de coopération.

b

#### Les pécheurs

— *Voilà un juste qui est tombé dans le péché mortel pour n'avoir pas profité de la grâce reçue, Dieu va sans doute le punir en lui refusant désormais toute grâce actuelle.*

*Qu'en dites-vous, François ?*

— Dieu n'agira point de cette façon.

— *Que fera donc le Seigneur ?*

— Il donnera à ce pécheur les grâces nécessaires tant pour sortir de son péché que pour ne pas en commettre d'autres.

— *Mais si cet homme s'obstine à vivre dans le péché, bien sûr que Dieu l'abandonnera à son triste sort et cessera de lui donner ses grâces ?*

— Non, Dieu n'abandonnera pas ce pécheur obstiné et endurci.

— *Que fera-t-Il donc pour lui ?*

— Il lui donnera les secours nécessaires tant pour sortir du péché que pour l'éviter à l'avenir.

#### Grâces de conversion données au pécheur, même endurci

— *Si je vous demandais, Justin, de prouver que Dieu donne des grâces au pécheur même endurci, pour le retirer du péché, pourriez-vous le faire ?*

— Oui.

— *Quelles preuves m'apporteriez-vous ?*

— La parole de Dieu,  
La parole de l'Eglise,  
La parole des saints Pères,  
La parole du bon sens.

+

#### Parole de Dieu

— *Au témoignage de l'Ecriture Sainte, loin de vouloir la mort des pécheurs, Dieu veut leur conversion, les presse de se convertir et désire ardemment que tous répondent à son invitation de faire pénitence ;*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que Dieu doit donner aux pécheurs les grâces nécessaires à leur conversion.

— *Comment cela ?*

— C'est que la conversion n'étant pas possible sans la grâce, Dieu n'inviterait pas les pécheurs à se convertir s'il ne leur donnait pas les secours nécessaires pour y réussir.

— *Autrement ?*

— Autrement, Dieu aurait l'air de se moquer de l'homme ; ce qu'on ne pourrait pas dire sans blasphème.

—

— *Il est dit aussi dans les Livres saints*

*Que Dieu a pitié de tout le monde ;*

*Que le Sauveur est venu appeler les pécheurs à la pénitence ;*

*Qu'il est le bon pasteur cherchant la brebis égarée jusqu'à ce qu'il la trouve ;*

*Que faut-il en conclure, Joseph ?*

— C'est que le Seigneur donne à tous les pécheurs les grâces nécessaires à leur conversion.

— *Sans quoi ?*

— Sans quoi, on ne pourrait pas dire qu'Il a pitié d'eux et qu'Il cherche à les ramener au bercail.

—

— *Dans la Sainte Ecriture encore, le Seigneur reproche aux pécheurs*

*De dédaigner ses conseils ;*

*De négliger les réprimandes ;*

*De ne pas répondre à son appel ;*

*De mépriser les trésors de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité ;*

*D'avoir la tête dure et de résister toujours à l'Esprit Saint, etc., etc.*

*Dites-nous, Julien, ce que prouve ce langage.*

— Il prouve bien que le Seigneur accorde aux pécheurs, même obstinés et endurcis, toutes les grâces nécessaires à leur conversion.

+

#### Parole de l'Eglise

— *Maintenant, Victor, lisez-nous ces diverses décisions des conciles.*

— « Après la réception du baptême, quiconque est tombé dans le péché peut toujours réparer sa faute par une sincère pénitence ». (iv<sup>e</sup> de Latran).

« Quand, après avoir reçu la grâce de la justification, on tombe dans le péché, on peut de nouveau être justifié, lorsque, Dieu aidant, on cherche à recouvrer la grâce par les mérites de Jésus-Christ, dans le sacrement de Pénitence ». (Trente).

« Les méchants périssent, non point parce qu'ils n'ont pas pu être bons, mais parce qu'ils n'ont pas voulu le devenir ». (III<sup>e</sup> de Valence).

— *Que nous apprend ce langage de l'Eglise représentée par ces divers conciles ?*

— Il nous apprend que Dieu donne à tous les pécheurs les grâces nécessaires pour faire pénitence de leurs péchés.

+

#### Parole des saints Pères

— *Les saints Pères s'accordent à nous enseigner*

*Que Dieu est miséricordieux envers tous les pécheurs, sans excepter les endurcis ;*

*Qu'il donne sa grâce à tous, tant qu'ils demeurent sur cette terre ;*

*Qu'il n'abandonne totalement aucun homme, quand même cet homme aurait commis les péchés les plus grands et les plus nombreux, etc., etc.*

*Que prouve ce langage ?*

— Il prouve, une fois de plus, que Dieu donne à tous les pécheurs les grâces nécessaires à leur conversion.

+

#### Parole du bon sens

— *Si un pécheur disait comme Caïn :*

*« Mon péché est trop grand pour que Dieu me pardonne, »*

*Que faudrait-il en penser, Gabriel ?*

— Ce pécheur commettrait un nouveau et très gros péché.

— *Quel péché ?*

— Le péché de désespoir.

— Dieu veut donc qu'on ait confiance en lui tant qu'on reste en ce monde ?

— Oui.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve bien qu'il n'abandonne point et qu'il doit aider le pécheur le plus endurci.

— Judas a donc eu tort de se pendre de désespoir ?

— Il a eu grand tort.

— Est-ce que Dieu aurait encore consenti à lui pardonner ?

— Il en avait même envie.

— La preuve ?

— La preuve, c'est que Notre-Seigneur lui donnait le nom d'ami au moment même où ce traître se servait du signe de l'amitié pour livrer ce bon Sauveur à ses cruels ennemis.

— Que dites-vous de cette parole du Sauveur ?

— C'était une grâce très précieuse accordée à ce grand criminel.

— La conclusion ?

— C'est que le pécheur le plus endurci reçoit encore de Dieu les grâces nécessaires à sa conversion.

— Si un vieux pécheur disait :  
« Je n'ai pas la force de me corriger de mes défauts, de vaincre mes habitudes ; »  
Serait-il excusé et grâcié pour cela ?

— Nullement.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que ce vieux pécheur reçoit encore de Dieu les secours nécessaires pour se corriger de ses défauts.

— Sans quoi ?

— Sans quoi on pourrait accuser Dieu de le punir de choses dont il n'est plus responsable, ce qu'on ne saurait même penser sans blasphème.

— Hier, Jean disait à un voisin :

« Dieu m'abandonne. »

Qu'est-ce que cela, Henri ?

— Un blasphème et un acte de désespoir.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que Dieu n'abandonne personne ; c'est qu'il vient en aide aux pécheurs les plus obstinés.

— Le plus obstiné des pécheurs n'est-il pas obligé de faire un acte d'espérance à l'article de la mort ?

— Oui.

— Pourrait-il le faire sans le secours de Dieu ?

— Non.

— Donc ?

— Donc Dieu doit donner à ce pécheur la grâce nécessaire à l'acte qu'il lui impose.

— La raison ?

— La raison, c'est que, s'il lui refusait cette grâce, on pourrait l'accuser de commander l'impossible, chose absolument défendue, sous peine d'outrage très injurieux à la Majesté divine.

— Si certains pécheurs étaient privés des secours nécessaires au salut, pourrait-on dire

en toute vérité que Dieu veut leur salut et que Notre-Seigneur est mort pour eux ?

— Ce serait difficile.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que tous les pécheurs reçoivent les secours nécessaires à leur conversion.

Grâces données aux pécheurs pour les préserver de nouveaux péchés

— Si le pécheur reçoit la grâce nécessaire pour se convertir, la reçoit-il également pour éviter de nouveaux péchés ?

— Oui.

— S'il fallait en donner la preuve, où la trouverait-on ?

— On la trouverait aux sources précédentes.

— C'est-à-dire

— C'est-à-dire

Dans la parole de Dieu,

Dans l'enseignement de l'Eglise et des saints.

— Je me contente, Emile, de vous demander ce que l'on pourrait dire, si le pécheur était privé des secours dont il a besoin pour éviter de nouvelles fautes ?

— On pourrait dire

Que les commandements du Seigneur sont trop lourds ;

Que son joug n'est pas suave, ni son fardeau léger ;

Que Dieu commande l'impossible ;

Qu'il ne veut pas sincèrement le salut de tous les hommes ;

Que Notre-Seigneur n'est pas mort pour tous, etc., etc...

— Qu'est-ce que tout cela ?

— Tout cela c'est l'injure, le blasphème et le mensonge.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le contraire de la parole de Dieu.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que le Seigneur donne aux pécheurs les secours nécessaires pour éviter de nouveaux péchés.

c

Les infidèles

— Si les justes et les pécheurs reçoivent les grâces nécessaires au salut, c'est peut-être parce qu'ils ont la foi.

Quant à ceux qui n'ont pas la foi, comme les infidèles, les musulmans, les hérétiques et autres, ils ne reçoivent sans doute pas les grâces nécessaires au salut ?

— Tous les infidèles reçoivent les grâces actuelles qui suffisent pour le salut.

— Comment le savez-vous ?

— C'est Dieu lui-même qui nous l'apprend dans les Livres saints.

— Que nous disent là-dessus les Livres saints ?

— Ils nous disent d'abord

Que Dieu a pitié de tous les hommes ;

Qu'il ne veut pas que personne périsse ;

Que Jésus-Christ est mort et s'est fait rédemption pour tous ;

Qu'il est la vraie lumière éclairant tout homme venant en ce monde, etc., etc...



— *Tout cela serait-il vrai si les infidèles ne recevaient pas les grâces nécessaires pour le salut ?*

— Non.

— *Donc ?*

— Donc, ces grâces leur sont accordées.

— *Que disent encore les Livres saints ?*

— Ils disent

Que la volonté de Dieu est que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ;

Que Jésus-Christ est le Sauveur de tous ;

Qu'il n'y a pas à distinguer entre Juif et Grec, que Dieu est le Seigneur de tous, prêt à donner de ses richesses spirituelles à tous ceux qui l'invoquent, etc., etc.

— *Encore une fois, tout cela serait-il vrai, si les infidèles ne recevaient pas les secours nécessaires au salut ?*

— Non.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que ces secours ne sont pas refusés aux infidèles.

+

— *Est-ce que les saints Pères et docteurs de l'Eglise entendent de la sorte le langage des Livres saints ?*

— Oui.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est qu'ils nous enseignent

Que Dieu veut le salut de tous les hommes ;

Que Jésus-Christ est mort pour tous ;

Que les moyens de salut sont accordés à tous sans exception.

— *La preuve encore ?*

— La preuve encore, c'est qu'ils affirment que ces moyens de salut sont accordés aux infidèles, même à ceux qui n'ont pas entendu la prédication de l'Evangile.

— *La preuve enfin ?*

— La preuve enfin, c'est qu'ils concluent que tous les réprouvés devront attribuer leur damnation uniquement à leur manque de bonne volonté.

+

— *Est-ce que l'Eglise enseigne également que les grâces suffisantes pour le salut sont accordées aux infidèles ?*

— Oui, attendu qu'elle a condamné la doctrine contraire.

— *Lisez-nous, Charles, cette proposition de Jansénius condamnée par le Pape Alexandre VIII.*

— « Les païens, les juifs, les hérétiques et les autres de ce genre ne reçoivent aucune influence de Jésus-Christ. D'où l'on peut conclure qu'en eux la volonté est sans aucune grâce suffisante ».

— *Pourquoi l'Eglise a-t-elle condamné cette proposition de Jansénius ?*

— Pour montrer que l'influence de Jésus-Christ se fait sentir à tous les hommes, dont, par conséquent, la volonté ne reste pas sans la grâce suffisante pour le salut.

+

— *Parmi tous les pauvres réprouvés, s'en trouvera-t-il un qui pourra dire :*

« Si je suis damné, ce n'est pas ma faute » ?

— Il ne s'en trouvera pas un seul.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu, infiniment bon et juste, ne damne que ceux qui l'ont mérité.

— *Dire le contraire ?*

— Dire le contraire serait un blasphème horrible.

— *Alors tous les réprouvés seront damnés par leur faute ?*

— Oui.

— *S'ils sont damnés par leur faute, c'est qu'ils pouvaient éviter la damnation ?*

— Bien entendu.

— *Le pouvaient-ils par leurs forces naturelles, sans la grâce de Dieu ?*

— Non.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que Dieu leur a donné à tous les grâces suffisantes pour le salut.

d

Les enfants morts sans baptême

— *Je reconnais que les grandes personnes reçoivent les grâces actuelles suffisantes pour le salut ; mais les petits enfants qui meurent avant l'âge de raison ne sont-ils pas privés des moyens de salut ?*

— Non.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que, dès avant la venue du Messie, les petits enfants avaient un moyen de salut qui, en les délivrant du péché originel, leur ouvrait le paradis.

— *Quel était ce moyen ?*

— Pour les petits Juifs, c'était la circoncision.

Pour les autres petits enfants, c'était la foi de leurs parents au Messie, foi qui se manifestait par quelque signe extérieur, soit une prière adressée à Dieu, soit une bénédiction donnée à l'enfant.

— *Depuis la venue du Messie, y a-t-il un moyen de salut pour les petits enfants ?*

— Oui.

— *Lequel ?*

— Le Baptême.

— *Notre-Seigneur est-il mort pour les petits enfants aussi bien que pour les adultes ?*

— Sans aucun doute.

— *Dieu veut-il le salut des petits enfants, comme celui des grandes personnes ?*

— Très certainement.

— *Si les petits enfants avaient le malheur de mourir sans être baptisés, aurait-on le droit de le reprocher à Dieu ?*

— Nullement, puisqu'il a préparé ce moyen de salut pour tous, sans exception.

— *A qui donc serait la faute, si les petits enfants venaient à mourir sans avoir reçu le baptême ?*

— Tantôt à la négligence ou à la mauvaise volonté des parents, tantôt à l'action de certaines autres causes, mais point du tout à la bonne Providence, qui veut le salut de tous sans aucune exception.

§§

*Manière dont la grâce est donnée à tous les hommes*

— *Je vois bien que Dieu donne sa grâce à tous les hommes, mais je voudrais savoir comment il la donne.*

*Voyons, Marie, pourriez-vous nous le dire ?*

— *Dieu étant le maître souverain, donne sa grâce Quand il lui plaît, Comme il lui plaît, Autant qu'il lui plaît.*

— *C'est donc Dieu qui, pour la distribution de la grâce, choisit Le temps, Le mode, La mesure ?*

— *Oui.*

*à*

*Le temps de la distribution de la grâce*

— *Dieu donne-t-il sa grâce à tous les instants de la journée, ou sans discontinuer ?*

— *Non.*

— *Quand la donne-t-il ?*

— *Il la donne quand il faut.*

— *C'est-à-dire ?*

— *C'est-à-dire dans le temps convenable, lorsque l'homme en a besoin.*

+

— *Le moment de faire ses Pâques est venu ; il en coûte à Jean de remplir ce devoir, à cause du respect humain ; Jean manquera-t-il de la grâce nécessaire à l'accomplissement de cette obligation ?*

— *Non.*

— *Pourquoi ?*

— *Parce que Dieu donne sa grâce quand il y a un devoir important à remplir.*

— *Est-il convenable que Dieu donne sa grâce quand il y a un devoir à remplir ?*

— *Oui.*

— *La raison ?*

— *La raison, c'est que pour l'accomplissement d'un devoir l'homme a besoin de la grâce de Dieu.*

+

— *Jean est tenté si fort par le démon du plaisir que s'il est abandonné à lui-même il succombera à peu près sûrement ;*

*Jean sera-t-il abandonné à lui-même ?*

— *Non, Dieu lui donnera la grâce nécessaire pour triompher du démon.*

—

— *Saint Paul, un jour, se plaignait à Dieu d'avoir des tentations, le Seigneur lui répondit : « Tu as une grâce qui te suffit. »*

*Qu'est-ce que cela prouve, Ernest ?*

— *Cela prouve que Dieu donne sa grâce à l'homme au moment de la tentation, pour l'aider à la repousser.*

—

— *Sainte Catherine de Sienne, à son tour, se plaignant d'avoir été attaquée par une longue*

*et violente tentation, demandait à Notre-Seigneur où il était pendant ce temps là.*

*Savez-vous, Lucie, ce que le Sauveur lui répondit ?*

— *Le Sauveur lui répondit qu'il était dans son cœur, admirant sa résistance et l'aidant à triompher de ce terrible assaut du démon.*

— *La conclusion ?*

— *La conclusion, c'est que Dieu donne sa grâce à l'heure du danger, au moment de la tentation.*

+

— *Jean se trouve malheureusement dans l'état du péché, et il lui est impossible d'en sortir par ses propres forces ;*

*Dieu va-t-il l'abandonner à lui-même ?*

— *Non, Dieu lui donnera les secours dont il a besoin pour se convertir.*

— *Est-ce continuellement, sans cesse, que Dieu lui donnera ses secours ?*

— *Non.*

— *Quand donc le fera-t-il ?*

— *Dans les moments favorables.*

— *Pourriez-vous, Angèle, nous indiquer quelques-uns de ces moments favorables dont Dieu profite pour exciter le pécheur à la conversion ?*

— *Une mission,*

*Un jubilé,*

*Une prédication,*

*Une bonne lecture,*

*Un bon exemple,*

*Une humiliation,*

*Une épreuve grave,*

*La mort subite d'un ami,*

*La perte des biens temporels, etc., etc... ;*

*Voilà des occasions dont Dieu profite pour frapper à la porte de l'âme du pécheur, pour lui faire entendre sa voix, en l'excitant à la conversion.*

— *En pareille circonstance, quel est le devoir et l'intérêt du pécheur ?*

— *C'est d'écouter la voix de Dieu et d'ouvrir la porte de son âme à la grâce de conversion.*

—

— *Jean va mourir, après avoir longtemps vécu dans le péché, dont il ne peut sortir sans le secours de Dieu ;*

*Jean sera-t-il abandonné dans cet instant solennel ?*

— *Dieu lui viendra en aide à cause de la grande nécessité où il se trouve ; mais il faudra que Jean profite bien de la grâce divine.*

— *Sans quoi ?*

— *Sans quoi, Jean mourrait dans le péché, après avoir vécu dans le péché.*

b

*Le mode de la distribution de la grâce*

— *Maintenant, Julie, pourriez-vous nous dire de quelle manière Dieu donne sa grâce actuelle ?*

— *Il la donne comme il lui plaît, comme bon lui semble.*

—

— *Si Dieu inspire au pécheur une grande frayeur de l'enfer ?*

— *C'est une manière de lui donner sa grâce.*

—



— S'il le tourmente par les remords de la conscience ?

— C'est une autre façon de lui venir en aide.

— Quand le Seigneur excite dans le cœur de l'homme le désir du ciel ?

— C'est une troisième manière de l'aider.

— Quand il lui fait goûter combien son joug est suave et son fardeau léger ?

— C'est encore une autre façon de secourir l'homme et de l'exciter à faire son salut.

— Si le Seigneur donne un secours purement intérieur, sans que rien paraisse au dehors ?

— C'est une nouvelle manière de distribuer sa grâce.

— S'il lui plaît de manifester au dehors, à l'extérieur, le don accordé à l'homme pour son salut ?

— C'est encore une autre façon de venir en aide à sa créature raisonnable.

— Le Seigneur a donc bien des manières de distribuer sa grâce aux hommes ?

— Autant que bon lui semble, vu qu'Il est le maître absolu de ses dons et du mode de leur distribution.

c

#### La mesure de la distribution de la grâce

— A présent, Jules, je voudrais savoir si la mesure dont Dieu se sert pour distribuer ses grâces est la même pour tous ;

En d'autres termes, si tous reçoivent la même somme de grâce.

Qu'en pensez-vous ?

— Non, tous ne reçoivent pas la même somme de grâce.

— La grâce est donc distribuée inégalement ?

— Oui, il y en a qui en reçoivent plus, d'autres qui en reçoivent moins.

+

— Voilà deux enfants qui ont le même âge et le même degré de vertu ; Dieu prévoit que, s'Il les laisse vivre, ils se perdront tous les deux ; alors Il fait mourir l'un pour qu'il ne se perde pas, et laisse vivre l'autre qui tombe en enfer.

Lequel de ces deux enfants a été le plus favorisé ?

— Celui que Dieu a fait mourir tout jeune.

— Un jour Notre-Seigneur, faisant des reproches aux Juifs, leur disait que Tyr et Sidon auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice, si leurs habitants avaient été témoins des merveilles opérées en Israël ;

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que les grâces accordées aux Juifs l'emportaient sur les grâces accordées aux Tyriens et aux Sidoniens.

— Dans une de ses paraboles, l'Evangile nous raconte qu'un maître distribue plusieurs talents à trois serviteurs.

Au premier il en donne cinq,

Au second, deux,

Au troisième, un seul.

Pourriez-vous, Georges, nous dire de quoi cette parabole est l'image ?

— Elle est l'image de la distribution de la grâce.

— Comment cela ?

— Le maître, c'est Dieu qui distribue inégalement aux hommes, ses serviteurs, les talents spirituels de la grâce.

— Paul et Jean ont tous les deux à remplir le devoir pascal, aussi difficile pour l'un que pour l'autre ;

Tous les deux reçoivent une grâce actuelle intérieure : Paul, une grâce efficace qui lui donne de faire son devoir ; Jean, une grâce suffisante, avec laquelle il pourrait faire, mais ne fait pas son devoir ;

Lequel des deux a été le mieux partagé ?

— Paul, qui a reçu la grâce efficace.

— Jean reçoit une grâce intérieure qui lui donne le pouvoir actuel et présent de remplir tel devoir ou de résister à telle tentation, tandis que Pierre ne reçoit que la grâce de prier Dieu de lui venir en aide ;

Quel est le plus favorisé des deux ?

— C'est Jean, qui a reçu le pouvoir de remplir ses obligations.

— Dans la distribution de la grâce, Dieu a-t-il égard à certaines circonstances qui le portent à la donner plus généreusement ?

— Quelquefois Dieu donne très généreusement sa grâce à certains grands pécheurs qui en ont abusé beaucoup ; mais, le plus souvent, le Seigneur donne ses grâces les plus abondantes et les meilleures à ceux qui prient, qui font des aumônes, qui pardonnent les injures, etc., etc.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que Dieu, dans la distribution de la grâce, a égard à la prière, à l'aumône, au pardon des injures, etc., etc.

+

#### Résolution

— Dites-nous, Henri, ce que vous ferez pour obtenir abondamment les grâces actuelles nécessaires au salut.

1<sup>o</sup> Je les demanderai avec instance et humilité.

2<sup>o</sup> Je pardonnerai d'un bon cœur à tous ceux qui m'auront fait de la peine.

3<sup>o</sup> Je ferai le plus possible l'aumône corporelle et spirituelle à mon prochain.



Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS

(16 JUIN)

*Quod in aure auditis,  
prædicate super tecta.*

Ce que je vous ai dit  
à l'oreille, prêchez-le sur  
les toits.

Mes frères,

Admirable vie que celle de l'illustre apôtre dont nous célébrons aujourd'hui la fête! Admirable non point tant par les évènements extraordinaires dont elle est remplie que par les merveilles que Dieu s'est plu à opérer dans les âmes par le ministère de son zélé prédicateur. Nous verrons en effet, mes frères, dans sa vie la pratique de toutes les vertus par lesquelles on se sanctifie soi-même et les autres : un dévouement absolu à la cause du Bon Dieu et au salut des âmes, un courage inébranlable pour propager la sainte parole et convertir les pécheurs, une douceur inaltérable qui le rendait maître des cœurs les plus rebelles, une inépuisable charité à l'égard des malheureux, une patience à toute épreuve, une fermeté que les menaces et la mort même ne purent jamais ébranler, l'humilité la plus profonde, l'abnégation la plus entière, une docilité parfaite, une angélique pureté, un souverain mépris du monde et un amour ardent pour Jésus crucifié. Y a-t-il, je vous le demande, une vie d'homme où l'on trouve à un degré plus éminent toutes ces vertus réunies? Aussi préparez bien vos âmes, mes chers auditeurs, à recevoir aujourd'hui et une profonde édification et des grâces nombreuses que notre saint vous obtiendra pour pratiquer quelques-unes des vertus qui l'ont rendu lui-même si grand au ciel et sur la terre.

I

C'est le 31 janvier de l'an 1597, à Fontcouverte, au diocèse de Narbonne, que naquit Jean-François, d'une famille qui n'avait cessé de se signaler par sa fidélité à la foi catholique dans un pays ravagé par l'hérésie. Il était, pour ainsi parler, né apôtre ; sa piété était si sincère qu'il inspirait à ses compagnons d'enfance l'amour du bien, et que plusieurs même s'amendèrent grâce à ses exemples et à ses conseils. Plus tard, au collège, et jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il réunit auprès de lui, en une sorte de communauté, ceux de ses disciples dont la vie était plus régulière et plus exemplaire, et il était lui-même leur règle vivante. Etant devenu très malade à cette époque, et Dieu l'ayant subitement guéri au moment le plus désespéré, il fit vœu de se consacrer pour toujours au salut des âmes.

Il entra donc chez les Pères de la Compagnie de Jésus et se fit tout d'abord remarquer par sa ferveur. Soumis comme novice à de rudes

épreuves, il fut envoyé à l'hôpital pour y donner aux malades les soins les plus rebutants et les plus pénibles, mais là encore Régis fut admirable de dévouement et d'abnégation. Surnommé « l'Ange du Collège » à Tournon, où il étudiait la philosophie, il y débuta dans la carrière des missions, où il devait plus tard opérer tant de merveilles, et entreprit la sanctification du bourg d'Andance où il opéra de véritables prodiges de conversion, et où son nom est resté en bénédiction jusqu'à nos jours encore. Ordonné prêtre en 1630, il célébra sa première messe avec une dévotion si tendre et si expressive qu'il fit fondre en larmes tous les assistants. Il obtint tout aussitôt à force d'instances de consacrer les prémices de son ministère au soulagement des pestiférés de Toulouse ; il y prodigua un tel dévouement qu'on aurait cru, à le voir ainsi braver la mort, qu'il cherchait l'occasion du martyre avec le même empressement que de hardis chevaliers mettent à se jeter dans la mêlée sur un champ de bataille. Après avoir terminé le cycle des exercices par lesquels le grand saint Ignace a voulu faire passer tous ses disciples, pour les former à la piété plus encore qu'à la science, il fut envoyé par le général de la Compagnie à Fontcouverte pour régler des affaires de famille. Mais le jeune saint, bien plus préoccupé des choses du ciel que de celles de la terre, prêchait, catéchisait, confessait sans cesse la foule des fidèles attirés de tous côtés par son précoce renom de sainteté. Il aimait surtout à visiter les pauvres, il mendiait même pour eux, et un jour qu'il portait sur ses épaules une paillasse destinée à un malade il fut hué par des soldats. Ses frères l'en reprirent, lui parlant de bienséance et le conjurant de mettre des bornes à un zèle intempestif qui l'exposait à la risée publique et eux avec lui. Régis répondit que ce n'est pas en s'humiliant que les ministres de l'Evangile déshonorent leur caractère, et qu'il était bien résolu à régler sa conduite sur les conseils du divin Maître et non suivant les maximes du monde. Les conversions nombreuses et le changement total de mœurs opérés en peu de temps dans la ville lui donnaient raison envers et contre tous, si bien que ses supérieurs résolurent de l'employer exclusivement au ministère de la prédication.

Ah ! mes frères, s'il y a dans le monde une chose merveilleusement belle et grande, c'est bien celle-là. S'il y a une puissance à laquelle rien ne résiste avec la grâce de Dieu, c'est celle de la parole apostolique, dont la vie des saints missionnaires comme Régis, Vincent de Paul, François-Xavier, Grignon de Montfort, pour ne citer que ceux-là, nous offre d'admirables et indéniables preuves. « On ne peut assez admirer, dit Bossuet, l'usage de la parole dans les affaires humaines. Qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce ; elle est et plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion, et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale que l'on ne



peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son esprit dans la sanctification des âmes ». La foi, en effet, vient par l'ouïe, *fides ex auditu*. Mais, dit saint Paul, qui entendra sans prédicateurs, et qui prêchera sans être envoyé ? De là cette injonction si étonnante en soi : « Priez le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » Dieu veut avoir en quelque sorte besoin de notre aide, et il veut encore attendre qu'on le supplie de nous envoyer. Assurément, dit saint Augustin, tout pouvait se faire par les anges, mais la nature humaine serait avilie si Dieu dédaignait de transmettre son Verbe aux hommes par le ministère de l'homme. *Et poterant utique omnia per angelum fieri, sed abjecta esset humana conditio, si per homines hominibus Deus Verbum suum ministrare nolle videretur.* (S. Aug. de *Doctrina christiana*, Prol. n° 6).

Aussi pour ce ministère de choix fut créé « l'homme de Dieu, » création à part, l'homme qui devient le représentant officiel de Dieu, son héraut, son porte-voix, l'homme obligé par état d'employer toutes ses puissances naturelles à la sanctification des âmes, c'est-à-dire à l'œuvre surnaturelle de Dieu. Or toutes les puissances naturelles de l'homme se traduisent et se résument dans la parole, et par une admirable dispensation, la grâce est établie à l'égard de cette parole dans une situation singulière : elle en est indépendante, car l'efficacité naturelle du moyen est et demeure en disproportion absolue avec l'effet poursuivi ; Dieu ne veut pas qu'on l'ignore, il permet que la simplicité soit féconde et l'éloquence stérile : le curé d'Ars convertissait, et tel parleur de génie ne convertit pas. Et cependant la grâce est parfois dépendante de la parole humaine ; car un autre ordre de faits nous la montre acceptée ou non, suivant notre façon de la présenter et de l'introduire. Ainsi paraît tout le plan de la Providence. Elle tient à marquer le caractère surhumain de l'œuvre, mais tout ensemble à honorer l'instrument humain qu'elle y emploie.

Ainsi l'avait compris notre saint. Son langage était simple et sans afféterie, mais la conviction profonde qui l'inspirait et l'amour sincère des âmes qui l'animaient était tel qu'on accourait de partout pour l'écouter et qu'on ne pouvait l'entendre sans être ému et décidé à mener une vie meilleure. « C'est bien en vain que nous travaillons tous à orner nos discours, disait un prédicateur éloquent et renommé après l'avoir entendu ; tandis que les catéchismes de ce saint missionnaire convertissent, notre beau langage ne fait qu'amuser sans produire aucun fruit. » Les malheureux étaient en tout ses amis de prédilection. « Venez, mes chers enfants, leur disait-il, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur. » Il s'oubliait même avec eux jusqu'à les écouter en confession sans prendre de nourriture. Et il répondait avec naïveté à qui lui en faisait un reproche : « Je vous

assure que quand je suis occupé auprès de ces pauvres gens, je ne puis penser à autre chose. » On le voyait aller par les rues de Montpellier chargé de bottes de paille qu'il avait mendrées pour donner à coucher aux pauvres malades. Les enfants s'en divertissaient et les gens de condition trouvaient déplacées et inconvenantes de telles allures : « A la bonne heure ! répliquait tout simplement le saint, on gagne doublement quand on soulage ses frères au prix de son humiliation propre. »

Que lui importait en effet l'estime et l'opinion du monde ! Plaire à Jésus-Christ et le servir dans la personne des pauvres, était son unique ambition. Ne s'inquiétant nullement du qu'en dira-t-on, et peu soucieux de se faire applaudir ou mépriser des mondains, il visait à suivre le plus près possible le Fils de Dieu, son maître et son modèle.

La carrière apostolique du Père Régis dura dix ans, pendant lesquels il fit reflourir la religion particulièrement dans le Languedoc, le Vivarais et le Velay, et opéra une véritable transformation dans ces pays désolés par l'hérésie et par la corruption des mœurs. Il créa au Puy et à Montpellier des maisons de refuge, qu'il confia d'abord à des personnes charitables, puis à de saintes religieuses, et malgré les embarras et les déboires inouïs de cette audacieuse entreprise vingt fois mise en péril par des écueils de tout genre, il la sauva vingt fois par les efforts de son zèle et de sa persévérance.

A Sommières, dans le Gard, il fut lui-même étonné des miracles de conversion que Dieu opéra par sa parole, à tel point que la ville était toute transformée ; le saint apôtre y institua la confrérie du Saint-Sacrement, réconcilia des familles ennemies, établit la prière en commun.

Mais ce fut surtout dans le Vivarais que son action fut prépondérante. Nul pays n'avait autant souffert de l'hérésie calviniste ; la religion y était méprisée, les églises désertes, les bons prêtres bafoués. Le Père Régis parcourut durant trois ans ce pays montagneux, en toute saison et par tous les temps, et il ne prit de repos que lorsqu'il l'eut entièrement ramené à Dieu. Mais aussi il joignait la mortification à la parole et à l'action. Le plus souvent il ne vivait que de pain et d'eau ; constamment revêtu d'un cilice, il ne prenait un peu de repos que sur un banc ou sur le plancher.

Tant de vertus jointes à tant de merveilles de conversions ne pouvaient manquer d'exciter contre le pieux missionnaire toute la rage de l'enfer. Aussi fut-il accusé de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, de se servir en chaire de paroles inconvenantes et de faire des personnalités. Quel est le juste qui n'ait été ainsi accusé ? Quel est l'apôtre qu'on n'ait pas calomnié parce qu'il troublait le repos des consciences ? Est-ce que Notre-Seigneur ne s'était pas attiré la haine des pharisiens ? Est-ce qu'ils ne suscitèrent pas contre lui au dernier moment de faux témoins gagés ? C'est l'histoire de tous les temps, et c'est

l'épreuve de tous les saints, dont la vie contredit celle des méchants. L'évêque de Viviers, importuné des plaintes réitérées qu'on lui portait, fit enfin venir à son tribunal le Père Régis et le réprimanda sévèrement de ses excès de langage et de son zèle outré. Mais loin de se justifier, le saint homme avoua qu'il n'était que trop coupable et que, vu son peu de lumières, il avait dû lui échapper bien des fautes. « Au reste, ajouta-t-il, Dieu qui voit le fond de mon cœur, sait bien que je n'ai eu d'autre fin que sa gloire. » Le prélat charmé d'une réponse si modeste, soupçonna qu'il avait bien pu être trompé, et de fait il ne tarda pas à rendre un public hommage à la vertu du Père, à tel point que lorsque ses supérieurs le rappelèrent, l'évêque avoua qu'il n'avait qu'un seul reproche à lui faire, celui de prodiguer trop sa santé : « Empêchez, écrivait-il, que le plus charitable des hommes envers les autres soit si dur pour lui-même. »

On retrouve dans l'histoire des missions que donnait alors le saint apôtre, quelque chose de l'enthousiasme que suscitait sur son passage le divin Sauveur à travers les campagnes de Galilée, alors que les peuples, oubliant jusqu'aux nécessités de la vie, s'en allaient après lui, ravis par sa parole, et proclamant bien haut que « jamais homme n'avait parlé comme cet homme. » Ne voyons-nous pas en effet, pendant la mission que le P. Régis donnait au Cheylard, des villages entiers faire trois et quatre lieues à travers la neige et par des chemins impraticables pour avoir la consolation d'entendre le serviteur de Dieu et de se confesser à lui ? D'autres fois, des troupes de paysans s'attachaient à ses pas lorsqu'il se rendait d'une paroisse à une autre, et le saint, touché de tant de bonne volonté, s'arrêtait de temps en temps pour faire réciter à ses auditeurs ambulants des actes de charité et de contrition ; les montagnes d'alentour retentissaient alors d'hymnes sacrées et de cris d'allégresse qui annonçaient la venue du nouveau Précurseur, lequel, à mesure qu'il avançait, voyait grossir le nombre de ses disciples, désireux de faire la mission sous la direction d'un apôtre si renommé. Il exposait les vérités chrétiennes, dit un de ses contemporains, avec une netteté et une simplicité qui les rendaient accessibles aux plus ignorants, avec une solidité et une force qui convainquaient les plus opiniâtres, avec une onction qui obligeait les plus insensibles à les aimer. Sa vie si exemplaire donnait une nouvelle efficacité à ses discours ; sans parler, il persuadait, il touchait.

## II

Quoi d'étonnant après cela si Dieu se plut à accorder à notre saint le don des miracles ! Pendant qu'il prêchait à Marlihes, une femme voyant son manteau qui s'en allait en lambeaux, le pria de lui permettre de le réparer. Sa charité fut bientôt récompensée par un double miracle, car ayant appliqué quelques morceaux du manteau

délabré à deux de ses enfants atteints de graves maladies, ceux-ci furent immédiatement guéris.

Durant la mission du Puy, une disette vint à sévir dans les environs. Notre saint se mit en devoir de solliciter les riches en faveur des pauvres, et il avait dans la ville un magasin de blé où venaient puiser tous les nécessiteux. La gardienne de ces munitions, Marguerite Baud, vint un jour l'avertir qu'elle n'avait plus rien. Le saint ne laissa pas néanmoins de lui adresser une pauvre mère de famille avec ordre de lui donner tout le blé qu'elle demanderait. Fort surprise, Marguerite alla trouver de nouveau le Père pour lui exposer sa pénurie. « Allez, vous dis-je, reprit le saint, vous trouverez abondamment de quoi la nourrir, elle et d'autres encore. » Marguerite obéit ; et s'en étant allée, elle trouva son magasin qui regorgeait de blé. Ce miracle se renouvela plusieurs fois, et tous les pauvres qui s'adressèrent à Régis furent secourus.

La santé, la vie, la mort, tous les biens temporels appartiennent en propre à Dieu, qui nous les cède pour un temps, selon qu'il lui plaît. « *Omnia tua sunt, Domine*, Tout est à vous, Seigneur, » dit le prophète. N'est-il pas libre de mettre à la disposition de ses amis toutes les richesses de la création ? Or, quels sont ses amis de prédilection sinon les saints ? Et Dieu se plaît, en effet, à manifester sa puissance par leur vertu. Régis venait de confesser une femme abandonnée des médecins et qui n'avait plus qu'un souffle de vie. Ses parents désolés conjuraient le saint de la guérir. Touché de leur foi, celui-ci mit la médaille de son chapelet dans un verre d'eau, le bénit et le fit prendre à la mourante, qui sur-le-champ recouvra la santé.

Une pieuse fille qui l'avait aidé dans ses œuvres se trouvait à toute extrémité. Le Père Régis s'étant jeté à genoux, conjura le bon Dieu de rendre aux pauvres celle qu'ils aimaient comme une mère. Puis s'étant levé, il appela la malade par son nom, en disant : « Rendez grâces à Dieu qui a la bonté de prolonger vos jours afin que vous le serviez, et les pauvres ses enfants, avec plus de ferveur. »

Dieu omnipotent et omniscient, qui connaît tout ensemble le passé, le présent et l'avenir, lui avait également accordé le don de prophétie. Un jour qu'il était au Puy, un jeune gentilhomme vint le saluer et lui apprendre qu'il allait se faire recevoir docteur en droit. « N'avez-vous nul autre dessein ? » lui demanda le saint homme. — « Pardon, mon Père, je pense me marier ensuite, et le parti qu'on m'offre est fort avantageux. » — « Eh bien ! répliqua Régis, je vous annonce de la part de Dieu que dans peu de jours vos espérances s'évanouiront avec vos projets ambitieux, et l'année ne sera pas achevée que vous serez moine de notre Compagnie. » Et il fut fait ainsi, malgré toute prévision contraire.

En traversant les montagnes du Velay par des ravins couverts de neige, il se laissa choir et se cassa une jambe ; il n'en continua pas moins son



chemin, alla droit à l'église du lieu où il devait prêcher et qui était comble de fidèles impatients de l'entendre; il monta en chaire, confessa durant plusieurs heures et consentit enfin seulement à laisser visiter sa jambe, qui par miracle se trouva parfaitement guérie. « Après une marque si visible de la bonté de Dieu, disait-il, ne dois-je pas remettre ma vie entre ses mains et me reposer entièrement sur lui du soin de ma santé? »

Par un signe de croix il délivra du démon un énergumène qui souffrait depuis plus de huit ans, sans que des exorcismes réitérés lui eussent procuré aucun soulagement.

Il faudrait citer encore les aveugles qu'il a guéris par une simple bénédiction, les malades de toutes sortes qu'il a soulagés, les hérétiques qu'il a ramenés dans le giron de l'Eglise. Et ces prodiges se continuèrent sur son tombeau, si bien que, un peu plus d'un demi-siècle après sa mort, vingt-deux archevêques et évêques du Languedoc écrivaient au pape Clément XI : « Nous sommes témoins que devant le tombeau du P. Jean-François Régis les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et le bruit de ces étonnantes merveilles est répandu chez toutes les nations. » Le Seigneur affirmait ainsi d'une manière authentique et tout à fait incontestable, la sainteté de son serviteur.

Et voulez-vous maintenant, mes frères, assister à la mort d'un saint, et constater une fois de plus combien est véritable cette parole de nos saints Livres : « *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, La mort des justes est précieuse devant le Seigneur » ?

Il partit du Puy le 22 décembre 1640 afin de se trouver à la Louvesc la veille de Noël. Il s'égara à travers les sentiers tortueux des montagnes, et la nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il erra longtemps à l'aventure, jusqu'à ce qu'accablé de fatigue il s'arrêta dans une pauvre masure délabrée, ouverte à tous les vents, qui lui rappelait l'étable de Bethléem. Le lendemain matin, il gagna pourtant la Louvesc, non sans peine, et y fit l'ouverture de la mission avec son ardeur accoutumée; mais après avoir prêché trois fois le jour de Noël, et trois fois le lendemain, il fut pris de défaillance pendant qu'il était au saint Tribunal, et les médecins jugèrent qu'il était perdu sans remède.

Le P. Régis reçut les derniers sacrements en homme tout embrasé de l'amour divin, refusa les adoucissements qu'on essayait d'apporter à son état et demanda ensuite comme une grâce qu'on le laissât seul. Il souffrait de violentes douleurs, mais la vue du crucifix suffisait à les alléger, et l'on n'entendait sortir de ses lèvres que des aspirations pieuses et des soupirs ardents vers la céleste patrie. Il demanda même — ô sainte folie ! — à être porté dans une étable pour y mourir comme le plus pauvre des pauvres. Il demeura tout le dernier jour de décembre dans une paix parfaite, les yeux constamment attachés sur Jésus crucifié qui seul occupait sa pensée. Sur le soir,

s'adressant au gardien qui le veillait avec sollicitude, il lui dit avec un accent céleste. « Oh ! mon frère, quel bonheur ! que je meurs content ! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi pour me conduire dans le séjour des élus. » Un moment après, il joignit les mains, puis levant les yeux au ciel, il s'écria : « Jésus, mon Sauveur, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains. » Puis il s'endormit paisiblement dans le baiser du Seigneur, le dernier jour de l'année 1640, âgé seulement de quarante-quatre ans.

Ainsi vivent, ainsi meurent les saints, de cette sainte et enviable mort qui est le couronnement d'une vie pleine de mérites et de vertus. Puisse-nous tous, mes frères, imiter saint Jean-François Régis, et sinon à un degré éminent comme lui, du moins selon nos forces, pratiquer l'humilité, la charité, le dévouement, l'abnégation ! Soyons bien persuadés que Dieu est un bon maître, qui ne se laisse pas vaincre en générosité. Pour un peu que nous faisons pour lui, il fait beaucoup pour nous. Soyons donc, nous aussi, tous tant que nous sommes, des apôtres de la bonne nouvelle. Aimons à propager la vérité, à étendre le règne de Dieu, à nous montrer tels que doivent être de véritables chrétiens, c'est-à-dire zélés, charitables, dévoués à la cause du Christ notre maître, et de l'Eglise notre mère.

C'est ainsi que nous mériterons ici-bas la paix promise aux hommes de bonne volonté, et là-haut la récompense des élus. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LA SOLENNITÉ DE LA FÊTE-DIEU

(Deuxième dimanche après la Pentecôte)

### NOS DEVOIRS ENVERS LA SAINTE EUCHARISTIE

*Ego enim accepi a Domino  
quod et tradidi vobis.*

C'est du Seigneur que j'ai  
appris ce que je vous ai  
enseigné. (I Cor. XI, 23.)

L'apôtre parle ici de l'institution de la sainte Eucharistie. Il en veut relever l'excellence aux yeux des fidèles de Corinthe. Ce qui l'y porte, c'est la crainte qu'ils ne laissent s'affaiblir en eux le respect qu'ils doivent à l'auguste sacrement. En éclairant et fortifiant leur foi, saint Paul tend à leur donner une si haute idée du mystère eucharistique, qu'ils en demeurent tout pénétrés et qu'ils ne reçoivent cet aliment divin qu'avec les sentiments d'une piété profonde.

N'est-il pas, de nos jours, plus nécessaire encore de réveiller sur ce point la foi languissante des chrétiens ? Où en est parmi nous la connaissance de ce grand mystère ? Quelle idée nous en faisons-nous ? Qu'est devenu le culte du Saint-Sacrement ? Est-il aussi vivant, aussi actif, aussi généreux qu'il convient ?

Hélas ! chez plusieurs il s'est bien relâché de la ferveur des premiers jours ; chez beaucoup, il n'existe plus. L'impiété d'une part, l'indifférence de l'autre, ont amené cette diminution du sens catholique, et tari une des sources les plus puissantes du dévouement chrétien.

Sans doute, et nous sommes heureux de le constater, il y a de nobles exceptions. Grâce à Dieu, elles sont nombreuses les âmes qui ont gardé le culte du Saint-Sacrement, qui le manifestent fidèlement en toute occasion, y puisant une abondance de grâces qui ne contribuent pas peu à l'accroissement en elles de la vie de la foi.

Mais à ces âmes aussi, à ces âmes surtout, il faut rappeler les grandes vérités sans lesquelles la piété la plus fervente ne saurait longtemps se soutenir. A tous la doctrine prêchée par l'apôtre ne peut être que très profitable. Qui que nous soyons, justes et pécheurs, chrétiens tièdes et chrétiens pratiquants, méditons-la avec une religieuse attention, et puisse-t-elle provoquer en chacun de nous de salutaires résolutions !

Parmi les considérations exposées dans ce passage de l'épître aux Corinthiens, les uns regardent plus spécialement la *foi*, les autres la *conduite* des chrétiens envers le Très Saint-Sacrement.

## I

Quand saint Paul se propose de faire entendre un enseignement plus important, de révéler quelque vérité capitale, de recommander un devoir impérieux, il prend soin de nous avertir. Quel procédé emploie-t-il à cet effet ? Sera-ce de déguiser ou de voiler la vérité, pour que l'éclat d'une lumière trop vive n'éblouisse pas nos yeux affaiblis ? Non, l'apôtre n'est pas de ceux qui dissimulent ou amoindrissent la doctrine divine. Il sait l'affirmer et la déclarer dans toute son intégrité ; s'il use de ménagements pour la mieux proportionner à l'intelligence et aux dispositions de ses auditeurs, jamais ce ne sera au détriment de la vérité, jamais en la diminuant, jamais en la palliant sous d'indignes déguisements.

Mais parce que nos saints mystères dépassent davantage les conceptions humaines, ils ont besoin de s'appuyer sur une autorité incontestable. Cette autorité ne peut être que l'autorité divine. Si Dieu ne nous les eût pas révélés, nous ne les connaîtrions pas ; s'il ne nous en garantissait pas la certitude, nous pourrions hésiter à les croire. Le témoignage divin doit être mis en avant pour frayer la voie à notre foi.

Voilà pourquoi l'apôtre commence par cette déclaration que la doctrine qu'il propose n'est pas de lui, qu'elle vient de Dieu. C'est de Dieu, et de Dieu seul, qu'il a appris ce qu'il annonce aux autres. S'il parle, c'est au nom et par l'ordre de Celui qui est infiniment vrai et la vérité même. Quelle garantie meilleure pourrions-nous exiger de la parole de l'apôtre ? Qui oserait récuser un enseignement présenté avec autant d'autorité ?

Qui ne l'accepterait avec une pleine soumission, dans le sens précis où il s'offre à nous, sans en discuter les termes ou en mettre en soupçon l'exactitude ?

Or, le mystère dont on veut nous instruire ici, est précisément celui que l'Eglise proclame « un mystère de foi, *mysterium fidei*, » le mystère eucharistique. Il dépasse infiniment notre faible raison, qui y trouve de redoutables obscurités. Pour qu'il obtienne le plein et ferme assentiment de notre intelligence, il est nécessaire qu'avant tout nous en voyions nettement l'origine, et que nous soyons préparés par un témoignage souverain à en pénétrer les merveilleux secrets.

« C'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai enseigné. » En adhérant à cet enseignement, nous croyons donc à Dieu directement, non à l'homme, non pas même à l'apôtre, au docteur, quelque génie que nous leur supposions. Ce qui fait que nous acceptons ce mystère comme article de foi, ce n'est pas la parole d'un saint Paul, ce n'est pas celle d'un saint Augustin, d'un saint Thomas ou d'un Bossuet : non, le vrai et suprême motif, c'est la vérité divine, qu'il y aurait folie à nier comme à récuser.

Que les beaux esprits fassent donc les fiers tant qu'ils voudront ! qu'ils exaltent la raison même au-delà de toute borne ! S'ils veulent être sincères, il sont bien obligés de reconnaître que les connaissances naturelles ne sont pas le dernier mot de toute science, que l'intelligence humaine, si loin qu'elle ait poussé ses investigations, doit s'arrêter devant l'infini. Et quand il plaît à Dieu de nous découvrir quelque chose de cet inconnu mystérieux, quelle autre attitude convient à l'homme, sinon d'adorer, de remercier et de croire ?

Voici donc ce que l'apôtre a appris du Seigneur : c'est que Jésus, instituant la sainte Eucharistie la nuit même où il allait être livré à ses ennemis, a formellement dit en présentant le pain à ses apôtres : « Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous, » et en leur donnant le calice : « Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, » ajoutant aussitôt : « Faites ceci en mémoire de moi. »

L'apôtre ne donne pas d'autre argument de la vérité de ce mystère. Il ne lui semble pas que la foi puisse en exiger de plus formel. Il a suffi en effet à l'Eglise, qui n'a jamais varié dans sa croyance à cet égard, comme l'attestent les plus anciennes liturgies, les écrits des Pères, et les décrets exprès des Conciles. Il a suffi à tous les saints, aux martyrs comme aux anachorètes, aux vierges comme aux docteurs. Ces âmes éminentes par la vertu n'ont pas eu d'hésitation, elles ont cru fermement à la vérité du dogme eucharistique ; bien plus, l'Eucharistie a été le foyer principal où leur zèle a trouvé son ardeur, et leur dévouement sa flamme.

Mettons-nous résolument, mes frères, à la suite de nos pères et de nos maîtres dans la foi ; confions-nous à l'Eglise, confions-nous à Dieu lui-



même, et adorons, dans les sentiments d'une vraie piété, Jésus-Christ réellement présent au Très Saint-Sacrement.

## II

Ici surtout, en effet, la foi sans les œuvres serait une foi morte. La conclusion de l'apôtre est toute pratique. Il a rappelé la vérité du mystère, moins pour en instruire les fidèles que pour leur faire comprendre de quel respect ils doivent entourer cet auguste sacrement. Et comme il avait particulièrement en vue les abus qui s'étaient glissés dans l'acte même de la communion, il insiste sur la préparation nécessaire, sur la pureté de conscience qu'il importe d'avoir pour se présenter à la sainte table.

Aujourd'hui, sans négliger ces sages recommandations concernant les dispositions exigées des communiant, ne faut-il pas tout d'abord secouer cette indifférence coupable, trop fréquente, hélas ! envers le plus saint de nos mystères ?

Jésus-Christ, dans l'excès de son amour pour nous, a voulu résider jusqu'à la fin dans son adorable sacrement, pour nous y ménager les grâces les plus abondantes, et s'y donner d'une manière sensible à nos âmes. Mais qui pense à Lui ? Qui se montre empressé à Lui rendre ses devoirs ? Ah ! l'Eglise n'a que trop souvent à gémir sur la négligence, sur la noire ingratitude de ses enfants envers ce bienfaiteur insigne, leur créateur et leur Dieu. Absorbés par les mille préoccupations de la vie, les chrétiens, qui rougiraient de manquer de respect et d'égards vis-à-vis de leur semblable, n'ont que du mépris et du dédain pour l'Hôte divin de nos tabernacles. Ils trouvent du temps pour tout le reste, même pour leurs amusements, et ils ne peuvent consentir à accorder ou ils n'accordent qu'à regret quelques rares instants à Celui qui leur prodigue son temps et sa vie !

Quelle étrange et funeste inconséquence ! Comment l'expliquer raisonnablement ? Comment surtout la justifier ? Chrétiens lâches et négligents pour vos plus saints devoirs, direz-vous que vous avez manqué de foi et que vous n'avez pas connu le don de Dieu ? Mais les moyens ne vous ont pas manqué de vous instruire ; les ministres de Jésus-Christ, justement soucieux de votre salut, ne vous ont pas ménagé les avertissements, ni les reproches. Plus d'une fois peut-être vous les avez trouvés importuns, et vous ne les avez pas écoutés. Vous avez préféré suivre ces faux docteurs qui vous disaient des paroles qui vous plaisaient et flattaient mieux vos passions. Non, vous êtes inexcusables, car l'appel de Dieu vous a été adressé comme aux autres, et c'est à vous, à vous seuls, qu'il faut imputer de n'y avoir pas mieux répondu.

Mes frères, le culte du Saint-Sacrement nous impose trois grandes obligations auxquelles, nous du moins, nous devons avoir garde de manquer : le respect, la reconnaissance et la fidélité.

Nous manifesterons notre respect envers Notre-Seigneur, en observant une attitude digne et con-

venable dans ses temples, en fléchissant le genoux devant Lui pour rendre hommage à sa présence, en ne rougissant pas de le visiter, ni surtout de le recevoir, lorsque la religion nous en fait un devoir. Nous réprouverons donc ces manières déplacées, ces manifestations bruyantes auxquelles affectent de se livrer certains chrétiens, lorsque par hasard ils sont obligés par convenance de prendre part à quelque cérémonie du culte. Est-il rien de plus odieux que d'afficher ainsi son manque de foi, ou plutôt de la dissimuler par un vil respect humain qui est ici une grave offense envers la majesté divine ?

Au respect profond et inviolable nous joindrons la reconnaissance. Notre-Seigneur n'est là que pour nous bénir, nous consoler, nous combler de ses bienfaits. Nous lui rendrons donc de sincères actions de grâces, et le témoignage qui lui agréera le mieux sera de profiter de ses dons miséricordieux. Nous n'imiterons pas ceux qui ayant à leur disposition des richesses abondantes, se plaignent néanmoins de leur indigence et se laissent mourir de faim, parce qu'ils ne veulent faire aucun effort pour puiser à ces trésors qui leur sont ouverts. Nous sommes débiles et sans force : nous irons à celui qui offre de nous communiquer la vie, le courage et toutes les saintes vigueurs de l'âme. Nous avons des plaies vives qui nous font cruellement souffrir : nous ne craignons pas de recourir au médecin qui a remède et guérison pour tous les maux. Nous avons besoin de lumière dans nos doutes, dans les difficultés de chaque jour : nous nous rappellerons que Jésus-Christ a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; » nous nous honorerons de lui demander conseil et de le prendre pour guide en toutes nos entreprises.

Enfin nous serons fidèles, fidèles à remplir les devoirs imposés, sans en omettre aucun, fidèles à les pratiquer en toute conscience et sincérité, y apportant le soin, l'attention, la diligence que nous donnons aux affaires les plus sérieuses. Pour qui sait réfléchir et comprendre, il n'y a pas, en effet, d'obligation plus importante, plus rigoureuse, en cette vie, que le culte dû à Dieu. Mais pour nous catholiques, les grands actes de ce culte ne vont pas sans une piété sincère envers la sainte Eucharistie ; ils trouvent là leur manifestation comme leur expression parfaite. L'assistance exacte à la sainte messe, la communion régulière et fervente, en même temps qu'elles satisfont notre dévotion eucharistique et répondent aux vœux de Notre-Seigneur, sont et seront toujours la meilleure et plus sûre manière d'acquitter notre dette envers Dieu.

L'Eglise, mes frères, désire vivement voir ce culte, cette dévotion à la sainte Eucharistie s'accroître et se développer parmi le peuple chrétien. A cela tendent en particulier les solennités touchantes instituées en l'honneur du Saint-Sacrement. Qu'elles soient pour nous l'occasion d'un renouvellement de foi, de reconnaissance et d'amour envers le Dieu de nos autels. Oui, tous

tant que nous sommes, croyons plus fermement, aimons plus ardemment, servons plus fidèlement, aujourd'hui et tous les jours de notre vie, Notre-Seigneur présent dans son adorable sacrement. A Lui soit tout honneur, toute louange et toute gloire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il !

— — — — —

**RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES  
CONTRE LES DEVOIRS DE LA  
RELIGION  
MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES**

Deuxième dimanche après la Pentecôte. — Le père de famille envoie son serviteur chercher des convives pour les forcer d'entrer dans sa maison

L'INTOLÉRANCE

*Compelle intrare ut impleatur  
domus mea.*

Force-les d'entrer pour que  
ma maison soit pleine.

*Objection.* — Aucune loi, aucune maxime du christianisme n'autorise à haïr ni à persécuter les mécréants. Jésus-Christ a recommandé à ses disciples la patience et non la persécution, la douceur et non la haine, la voie d'instruction et de persuasion et non la violence.

*Réponse.* — Voilà le sophisme continuel des adversaires de la religion : il ne faut point forcer la croyance, donc il ne faut pas gêner la conduite ; la liberté de la foi ne peut être enlevée, donc elle emporte la liberté de dire, d'écrire et de faire ce que l'on veut.

*Objection.* — Tout moyen qui excite la haine, l'indignation, le mépris, est impie.

*Réponse.* — Souvent un moyen très légitime en lui-même excite la haine, l'indignation et le mépris de ceux contre lesquels on l'emploie, parce que ce sont des fanatiques et des séditions.

*Objection.* — Les hommes qui se trompent de bonne foi sont à plaindre, jamais à punir ; il ne faut tourmenter ni les hommes de bonne foi, ni les hommes de mauvaise foi, mais en abandonner le jugement à Dieu.

*Réponse.* — Quand les mécréants sont des séditions, des insulteurs, des calomnieux, des mal-faiteurs, il faut les punir sans s'embarrasser s'ils sont de bonne ou de mauvaise foi.

*Objection.* — La violence n'éclaire ni ne convertit personne ; elle rend plutôt opiniâtre et détourne de l'examen de la vérité ; elle ne peut aboutir qu'à faire des hypocrites.

*Réponse.* — Cette maxime établie d'une manière générale est fautive. Le contraire de cette maxime est prouvé par l'exemple des Donatistes, contre lesquels on fut obligé de sévir pour réprimer leur brigandage. Réduits à l'impuissance de le continuer, ils consentirent à se laisser instruire, et se

réunirent à l'Eglise. Si la correction ne convertit pas les pères, elle peut agir sur les enfants, empêcher le schisme et l'erreur de se perpétuer. Si elle ne change pas le cœur du coupable, elle exerce une salutaire influence sur ceux qui n'étant pas coupables le deviendraient sans la crainte des châtimens infligés aux prévaricateurs.

*Objection.* — Un ancien adage dit : *Ecclesia abhorret a sanguine*, c'est-à-dire : « La douceur est la vertu ecclésiastique par excellence. »

*Réponse.* — Ce n'est pas manquer de douceur, mais avoir la vraie charité que de corriger les âmes pour les arracher à la damnation éternelle. Celui qui aime corrige ; *qui parcat virgæ odit filium suum*. C'est un genre de cruauté misérable et de haine très pernicieuse que de laisser les âmes se précipiter à leur perte par défaut de correction.

*Objection.* — L'intolérance est aveugle et devient facilement criminelle.

*Réponse.* — La vraie religion est sous le rapport de la doctrine nécessairement intolérante. Toutes les sciences sont intolérantes ; la vérité exclut impitoyablement l'erreur ; mais la religion condamne tout acte d'intolérance commis d'autorité privée à l'égard de concitoyens qui sont dans l'erreur, et de plus elle oblige à exercer envers eux les devoirs de la charité.

*Objection.* — Le caractère propre du protestantisme, c'est la tolérance ; le caractère du catholicisme, c'est l'intolérance.

*Réponse.* — C'est à la persécution que le protestantisme doit son établissement. « Si nous punissons les voleurs par la corde, disait Luther, les assassins par le glaive, les hérétiques par le feu, pourquoi ne faisons-nous pas de même au Pape, aux évêques, à toute la tourbe de la Sodome romaine ? » — « Quant aux Jésuites qui nous sont contraires, disait Calvin, il faut les tuer, ou si cela ne se peut commodément faire, les chasser, ou tout au moins les écraser sous les mensonges et les calomnies. » Christian II, Gustave Vasa, Henri VIII furent des persécuteurs. Chose bien digne de remarque : pendant que de toute part les catholiques étaient dépouillés, proscrits, immolés, la papauté, qui ne cherche pas à vanter sa tolérance, n'a pas, au milieu de toute l'effervescence de la Réforme, prononcé une seule peine capitale en matière de religion. — Le protestantisme est resté fidèle à ses traditions d'intolérance. Une proposition de liberté religieuse ayant été faite dans l'Assemblée générale de la diète de Suède en 1857, on y répondit par ces paroles : « C'est par la persécution que l'Eglise suédoise s'est fondée sous Gustave Vasa et Charles XI, c'est par la persécution qu'elle se maintiendra. » — « On a la bonhomie, dit de Warren dans son ouvrage sur l'Inde anglaise, de croire chez nous, on s' imagine faire acte d'impartialité en répétant que la religion protestante est plus tolérante que la



nôtre. Je n'ai rencontré chez les protestants anglais que la plus excessive intolérance pour toute forme de religion étrangère à la leur, surtout pour les autres sectes chrétiennes, intolérance qui de nos jours ne va pas à la persécution, parce que la politique et les intérêts matériels font contre-poids à la malveillance. » On sait également ce que fut la tolérance du protestant Bismark.

*Objection.* — Nous accueillons toutes les religions (Quinet).

Toutes les religions ont le même prix, ou plutôt n'en ont aucun (Bouiller).

Le sort t'a-t-il fait naître dans une contrée païenne ? Adore les dieux de ton pays. Sacrifie à Jupiter, à Mars, à Priape, à Vénus, initie pieusement tes filles aux mystères de la Bonne Déesse. Tu rendras en Egypte les honneurs divins aux crocodiles sacrés et au dieu Apis ; chez les Phéniciens, tu offriras tes enfants à Moloch ; au Mexique, tu prendras les armes pour conquérir des victimes humaines à l'affreuse idole qu'on y révère ; ailleurs, tu te prosternerás humblement devant un tronc d'arbre, devant des pierres, des plantes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort. As-tu vu le jour à Constantinople ? Répète du fond du cœur : Dieu est Dieu, Mahomet est son prophète. A Rome tu mépriseras ce même Mahomet... Un enfant doit être élevé dans la religion de son père ; toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. ...Un prince n'est-il pas honoré de tous les honneurs que nous faisons à celui que nous prenons pour lui-même ? Notre méprise peut-elle affaiblir notre mérite à ses yeux, puisqu'il voit en nous le même dessein, la même droiture que dans ceux qui, mieux instruits, s'adressent à la même personne ? Je ne vois point de raisonnement plus fort contre l'intolérance (Rousseau).

*Réponse.* — Vains sophismes ! Il s'agit de savoir si Dieu a imposé la même religion à tous les hommes. Ce n'est ni à l'homme, ni à la famille, ni à la société civile à fixer les relations qui doivent exister entre l'âme humaine et Dieu. Tout ce qui prouve la vérité du christianisme, prouve que Dieu impose la même religion à tous les hommes. La religion n'est pas seulement une loi imposée par Dieu, c'est une loi que la conscience impose à l'âme ; or, où serait la liberté de conscience si l'homme devait suivre la religion de son pays ou la religion de sa famille ? C'est Bouiller qui a trouvé la note juste. Si toutes les religions ont le même prix, les religions n'ont aucun prix. Cette erreur de l'égale bonté de toutes les religions est fort répandue ; c'est parce qu'elle renferme une parcelle de vérité. Dieu ne punit pas l'erreur invincible, et à défaut de la révélation dont on n'aurait pu avoir connaissance, il accepterait tout culte honnête et raisonnable. Les préjugés de patrie ou de famille ont une telle influence sur l'esprit humain qu'on est souvent de bonne foi en suivant la religion de son pays ou de sa famille, mais l'ignorance de la loi n'enlève rien à l'autorité de cette loi.

## SERMONS OÙ L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XXXI

JÉSUS-CHRIST JUGE

*Potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est.*

Dieu lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme.

(Jean, v, 27.)

Jésus-Christ comme homme est assis à la droite du Père ; il occupe au ciel la première place, et là sa gloire n'est pas sans puissance, car il a été constitué juge des vivants et des morts, c'est-à-dire des justes et des pécheurs. — Le pouvoir de juger appartient à Dieu en principe et en dernier ressort, et ce pouvoir est en Jésus-Christ comme Fils de Dieu. Mais, comme d'une part il était dans les desseins de Dieu que les impies comme les justes pussent voir leur juge, et que d'autre part les pécheurs ne verront pas Dieu, Jésus-Christ comme homme a été constitué juge des pécheurs et des justes. « Le Père ne juge personne, dit Jésus-Christ, mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger. » C'est, selon la remarque de saint Augustin, comme s'il disait que personne des vivants et des morts ne verra le Père à l'heure du jugement, mais tous verront le Fils parce qu'il est le Fils de l'homme, de sorte que les impies reconnaîtront en lui celui qu'ils ont crucifié.

Saint Thomas motive cette disposition de Dieu par une sorte de convenance à ce que les hommes soient jugés par Jésus-Christ trônant dans son humanité, pour qu'il y ait dans ce jugement un appareil plus supportable à notre nature, et que les justes trouvant dans le juge le Pontife qui a su compatir à leurs infirmités se présentent à son tribunal comme à un trône de grâce.

A ces raisons tirées de notre nature, il faut en joindre d'autres tirées des mérites de Jésus-Christ. « Dieu, dit Notre-Seigneur, a donné au Fils tout pouvoir de juger, afin que tous honorent le Fils. » — Pendant sa vie mortelle, il a été jugé très injustement, bafoué, chargé d'opprobres, crucifié ; depuis lors il est tous les jours méprisé des païens, des juifs, des hérétiques, des mauvais catholiques. En toute justice le monde lui doit amende honorable, et il la lui fera ; et l'orgueil le plus inflexible sera obligé de plier devant la majesté, l'autorité et la puissance de ce juge qui jugera même les justes. Voilà pourquoi il faut que nous comparaissons tous au tribunal du Christ ; car il est écrit que tout genou fléchira devant lui. C'est la continuation et le couronnement de cette glorification qui pour le Fils de l'homme a commencé à sa résurrection et s'est continuée dans son ascension. C'est le parfait accomplissement de la parole de saint Paul : « Il a obéi jusqu'à la mort de la croix, à cause de cela Dieu l'a exalté. »

Du reste, il faut à l'Homme-Dieu, vis-à-vis de

nous, un titre incontesté. Tous les autres titres qu'il a pris dans ses rapports avec les hommes ont été, pour les besoins et même par la malice des hommes, tournés contre lui. Sa qualité de Sauveur l'a voué à l'opprobre et au supplice de la croix. Son office de Prêtre l'a obligé à être lui-même victime; car un prêtre si excellent ne pouvait et ne devait pas offrir une victime de moindre valeur. Son office de Pasteur l'a porté à cet abaissement de donner sa chair et son sang pour la nourriture de ses ouailles. Sa qualité de Roi a porté ses envieux à lui donner un roseau pour sceptre, des épines pour couronne, la croix pour trône. Mais sa qualité de Juge est incontestée : elle est toute d'honneur, d'autorité, de sagesse, de puissance, sans retours possibles contre lui.

Ce pouvoir de juge en Jésus-Christ s'exercera sur chacun de nous et en tout ce qui nous concerne, car ce pouvoir s'étend à tout : « Pater omne judicium dedit Filio ». Dans le jugement particulier il saisira chacun de nous avec ses actes. Dans le jugement dernier il poursuivra la trace que l'homme a laissée après avoir quitté le monde et qui n'a pu être la matière du premier jugement, ce qui reste de lui après lui dans le souvenir des hommes, dans ses enfants et ses descendants, dans les conséquences de ses œuvres, dans la poussière de son corps, enfin dans ce qui avait fixé les affections de son cœur ici-bas. Rien de ce que l'homme a laissé après lui, aucun des fruits même les plus lointains de ses œuvres n'échappera aux investigations de ce juge suprême; et le bruit plus ou moins prolongé après nous de notre passage en ce monde aura son retentissement nécessaire au dernier jugement, et son écho très net dans la sentence qui le terminera.

Pour nous ménager auprès de ce Juge qui a voulu être notre Sauveur un jugement de miséricorde, disons-lui avec l'Eglise : Vous en qui nous reconnaissons notre Juge à venir, ayez pitié de vos serviteurs que vous avez rachetés de votre sang. *Judeo crederis esse venturus; te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti.*

## CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### IV

#### LEUR ACTION SUR LES ENFANTS JUSQU'À LA PREMIÈRE COMMUNION

Dans notre conférence précédente, je vous ai indiqué d'une manière générale vos devoirs pour l'éducation et la préservation de vos enfants. Nous vivons dans un temps où les lois ont déformé les antiques mœurs chrétiennes, par l'instruction publique proclamée *neutre*. J'aimerais mieux qu'on la déclarât franchement *athée*, ce serait plus vrai, moins hypocrite, et à mon sens, moins odieux. Car s'il est un mot qui ne soit ni chrétien,

ni français, ni humain, c'est celui-là ! Je ne sais même pas d'expression au monde qui soit plus répugnante. Que diriez-vous si l'on enseignait à vos enfants qu'ils doivent être *neutres* pour leurs frères, leur père, leur mère ? Vous vous écrieriez, n'est-ce pas, que c'est là un enseignement monstrueux ! Eh bien ! est-ce que, pour ces petits enfants, Dieu n'est pas plus que leurs frères, plus que leurs pères, plus que vous, leurs mères ? Et l'on ose déclarer officiellement que dans les écoles on ne s'occupe pas plus de Dieu que s'il n'existait pas ; comme si dans votre maison votre fils passait à côté de vous sans vous saluer, sans vous regarder, sans plus tenir compte de votre autorité de mère que si vous n'étiez pas là ! Est-ce que vous endureriez cela ? Est-ce que votre cœur ne saignerait pas ? Est-ce que vous ne bondiriez pas sous l'outrage ? Hélas ! il n'est que trop vrai que beaucoup d'enfants aujourd'hui, depuis que sévissent ces lois contre nature, ne respectent plus leur père, ne parlent à leur mère qu'avec injure et mépris. Alors vous gémissiez, vous pleurez, vous souffrez. Croyez-vous donc que le cœur du Dieu infiniment bon qui nous a créés et qui nous aime ne souffre pas de se voir ainsi oublié, dédaigné et haï ? Car c'est la haine qui a inspiré ces lois et forgé ce mal, une haine satanique : l'homme n'en eût pas eu l'idée.

Je vous disais que pour élever vos enfants il faut déjà la parole, l'action, l'exemple du chef de la famille. Il est un âge pourtant où votre fils, votre fille, vous appartiennent à peu près à vous seules, où vous avez sur eux une influence absolue : c'est l'âge où vous formez en eux sur vos genoux « l'homme moral », l'âge tendre et docile qui précède leur première communion.

Si vous le voulez bien, nous étudierons tous les détails de ce temps que vous regrettez plus tard comme le plus heureux de votre existence, où leur vie est unie ou mêlée à la vôtre, si bien que vous vivez ensemble dans la plus étroite et la plus parfaite des intimités. Nous prendrons l'enfant d'abord *avant* l'usage de raison, puis aux moments précieux *qui suivent*, alors que la lumière se fait dans son âme et qu'il apprend, qu'il comprend la vraie notion du devoir.

### I

C'est une grande joie pour une mère chrétienne quand elle peut s'écrier comme Eve : Dieu m'a envoyé un enfant ! *posse di hominem per Deum* (Gen. iv, 1). Elle a coopéré à l'œuvre créatrice de Dieu, elle a appelé à l'existence une petite âme qui lui en sera à jamais reconnaissante. Vous voyez-vous au ciel entourées de ces âmes devenues des saintes du paradis et qui vous diront pendant toute l'éternité : « C'est à vous que nous devons ce bonheur infini, la vision des splendeurs divines, soyez-en éternellement bénies ! »

Aussi ne craignez pas que s'augmente le nombre de vos enfants ; c'est comme si vous redoutiez d'avoir un jour devant Dieu trop de fleurons à votre couronne, de trop peupler les cieux, de recevoir une trop



belle récompense. Dieu « considère votre labeur et votre douleur » ; ne vous plaignez pas qu'il les multiplie, car si vous agissez en chrétiennes, il s'engage aussi à vous multiplier les faveurs. Un arbre n'est beau que par ses fruits, mais quels beaux fruits que vos enfants ! Les seules femmes vraiment à plaindre sont celles qui n'en ont pas, ou qui, par leur faute, n'en ont plus.

Même quand votre enfant n'a pas encore vu le jour, quand il tressaille dans votre sein, vous annonçant ainsi vos maternelles espérances, déjà vous avez à remplir envers lui des devoirs nombreux et délicats. Vous ne les ignorez point, aussi n'insisterai-je que sur deux choses.

D'abord vous devez offrir à Dieu cet enfant qui vit, qu'anime déjà une âme faite pour des destinées éclatantes, cette créature privilégiée appelée à devenir la sœur des anges. C'est pour vous un temps de souffrances diverses, un temps aussi de retraite et prière. Oh ! combien grande est votre mission, votre responsabilité, combien sublime l'honneur qui vous est conféré ! Cet enfant qui ne fait qu'un avec vous, ne semble-t-il pas qu'alors il vive de votre pensée, que votre piété, votre caractère de chrétienne et de femme forte pénètre déjà, pour y demeurer en une empreinte ineffaçable, dans ce cerveau qui se façonne lentement, dans ce cœur que fait battre le vôtre ?

Oui, offrez-le à Dieu, car il est à Lui avant d'être à vous, c'est par Lui que vous avez le bonheur de le posséder, *possedi hominem per Deum*. Que dès maintenant il en dispose, et s'il le demande un jour pour son service, jeune homme pour l'autel, jeune fille pour le cloître, que sa volonté soit faite et non la vôtre. Priez pour cet être chétif et déjà tant aimé, afin qu'il vienne au monde salué par tous les désirs des siens et par toutes les bénédictions d'en haut !

« La femme, quand elle enfante, dit Notre-Seigneur, éprouve de la tristesse, parce que son heure d'angoisse est venue, mais quand elle a enfanté elle ne se souvient plus de son mal dans sa joie d'avoir mis un homme au monde. » (Jean, xvi, 21). Une mère en effet est alors bien heureuse. Cependant, si elle est vraiment chrétienne, sur son bonheur pèse une inquiétude, comme un gros nuage noir dans un beau ciel bleu. Son enfant est né à la lumière matérielle, mais son âme demeure dans la nuit surnaturelle ; il paraît plein de vie et il est dans la mort.

Quand donc votre bonheur sera-t-il complet ? Quand il sera baptisé. Vous l'embrassez, ce doux fruit de vos entrailles, vous le couvrez de caresses, vous lui dites, comme s'il pouvait vous comprendre, combien profonde est votre tendresse pour lui ; mais vos baisers ne sauraient être sans arrière-pensée, car vous embrassez une âme morte, une âme dont la face de Dieu se détourne. S'il venait à mourir, jamais, jamais il ne serait heureux, et le jour où Dieu lui permettrait de connaître sa mère, celle à qui il doit le jour, il vous maudirait ! Ah ! s'il pouvait parler, cet enfant, redire ce que son ange lui raconte dans ce langage d'ange à

ange qu'il comprend et dont nous ne devinons rien, il vous supplierait de le conduire aussitôt à l'église, afin que le ciel puisse désormais le regarder sans rougir, afin que, à l'heure où il déploierait ses ailes pour s'envoler, il s'en allât directement auprès de Dieu, parmi les phalanges immaculées qui forment à Marie sa blanche escorte d'âmes vierges.

C'est aussi le précepte de l'Eglise. Elle ne veut pas que ces jeunes âmes demeurent longtemps la propriété du démon, soient pendant des jours et des semaines sa chose, son bien. Un évêque missionnaire nous racontait que chez les nègres du Sénégal qu'il évangélisait, quand un enfant est né les parents laissent ouverte la porte de la case. Alors il n'est point rare de voir entrer un grand serpent qui de ses longs replis entoure ce frêle corps déposé sur une natte. C'est la prise de possession diabolique de l'enfant. Quand votre enfant n'est pas encore baptisé, la même prise de possession existe : le serpent est invisible, mais il est là, autour du gai berceau, et quand vous baisez au front ce petit être, si fragile et si chéri, un autre s'interpose entre son visage et le vôtre, qui vous ferait reculer d'horreur si vous l'aperceviez dans sa répugnante réalité.

Faites-le donc baptiser aussitôt, afin d'obéir à l'Eglise, afin qu'il soit agréable à Dieu, afin que vous puissiez l'embrasser avec toute votre tendresse et sans remords, afin de ne pas laisser au démon le temps d'y implanter les germes de vices, qu'il y dépose activement.

Vous rappellerai-je encore une autre obligation des mères ? Quelque délicat que soit le sujet, la chaire chrétienne peut et doit l'entendre.

N'avez-vous pas lu souvent dans la vie des saints cette phrase qu'on y retrouve à chaque page : « Il avait sucé la piété et la vertu avec le lait de sa mère » ? C'est ainsi qu'élevaient leurs enfants les mères des saints, elles ne croyaient pas avoir rempli tout leur devoir si elles ne les nourrissaient point de leur propre substance. Elles étaient convaincues que le lait maternel jouit d'une efficacité matérielle et morale qu'on demanderait vainement à une étrangère. Il est donné avec plus de sollicitude et plus d'amour, il renferme en quelque sorte tous les principes de foi, de bonté et de tendresse dont l'âme d'une mère est remplie, si bien que par lui vous communiquez à votre enfant la meilleure essence de vous-même. C'est pourquoi tant de mères sérieuses, mais privées de ces chers moyens, portent envie à celles qui les remplacent dans cette heureuse fonction, et ne sont pas sans anxiété pour l'avenir sur le caractère de leur enfant qui n'ayant point goûté au lait de sa mère sera demeuré moins proche de son âme. Ne vous déchargez de ce devoir que s'il vous est devenu impossible. C'est d'ailleurs pour vous le temps le plus heureux, temps d'intimité, de jouissance très douce quand l'enfant ouvrant ses yeux candides, commence à vous connaître et à vous sourire, c'est-à-dire à vous aimer. Joie sans mélange, car il est

le temple de Dieu, le séjour de sa grâce, la bénédiction de votre foyer, l'ange protecteur de sa mère.

Comme vous le regardez sans cesse avec une attention toujours en éveil, vous êtes les premières à discerner leurs défauts naissants et les vagues lueurs de raison qui commencent à poindre. Oui leurs défauts ; ils sont à peine nés qu'ils en sont déjà pourvus, et sans rappeler l'histoire connue racontée par saint Augustin de cet enfant jaloux qui trépignait de colère en voyant un autre enfant allaité au même sein que lui (*Conf. lib. I, cap. 7*), n'avez-vous pas observé chez les vôtres des mécontentements, des signes d'envie, traduits par une mauvaise humeur persistante, des fureurs précoces ? Gardez-vous d'en rire ou de n'en pas tenir compte. Tout l'homme est dans l'enfant ; seulement ici il ne se déguise point et vous apercevez à nu le germe vivace des vices qui s'épanouiront à l'aise plus tard si vous ne les supprimez pas aujourd'hui.

Comment, me direz-vous, il faut déjà sévir contre un enfant de dix-huit mois ou de deux ans ? — Vous savez cependant mieux que moi tout ce que renferme de malice et de ruse un cerveau de petit enfant. Sans doute, il ne jouit point de tout son libre arbitre, il ne comprend la portée ni des mots qu'on lui fait dire, ni des actes qu'on lui fait accomplir, mais il sait pourtant quelque chose, il possède d'une façon rudimentaire les éléments du bien et du mal. N'avez-vous pas vu comme il s'entend déjà à vous contrarier, par quelle désobéissance calculée et savante il répète à plaisir des gestes ou des paroles que vous lui avez interdits ? Donc il comprend qu'il fait mal ; donc vous devez l'obliger à faire bien.

Trop souvent d'imprudents voisins, des parents, ou même des gens de la famille s'appliquent à leur faire redire des mots grossiers, des jurements même, des refrains inconvenants, parfois des horreurs. Ils les répètent inconsciemment d'abord, et c'est chose navrante d'entendre de ces bouches roses et innocentes sortir des propos qui font frémir. Les étrangers écoutent, rient, applaudissent, tout en déplorant au fond cette souillure précoce ; l'enfant s'enhardit, recommence avec plus d'ardeur ses monstruosité, toujours bruyamment accueillies, car sa petite vanité en est flattée, et cherche à comprendre. Il y parvient plus tôt et plus sûrement que vous ne pensez, car il retient toutes les réflexions qui éclatent dans l'entourage, il compare, il tire ses conclusions, et il arrive qu'une âme de trois ans est déjà déflorée par des propos vils, comme une jolie fleur aux pétales pleins de fraîcheur mais dont le calice a été souillé par un insecte à la bave puante et corrosive. Vous la cueillez, et après l'avoir sentie vous la jetez loin de vous avec dégoût.

C'est une erreur de se figurer que cela ne marque pas : ce qui est flétri demeure flétri. Le cerveau de l'enfant est comme une belle page rose sur laquelle vous pouvez écrire le nom béni de Dieu, les lignes célestes de l'Evangile, les principes lumineux du devoir de la vie, tout ce qui au regard de Dieu constitue une belle âme. Son

cœur est une lyre dont les cordes délicates demandent pour chanter des doigts angéliques, et qui sont faites pour rendre seulement les mélodies du paradis, les louanges de Dieu, les sentiments élevés qui font de lui, à cet âge, un frère des séraphins, un concitoyen des anges. Et sur cette page vous écrivez ou vous laissez écrire des sentences immondes ; et dans ce cœur, qu'habite avec une jouissance infinie la sainte Trinité, vous laissez chanter des refrains d'orgie, d'impudicité et d'enfer ! Ne dites pas : « Cela passera, il oubliera, et quand sera venu l'âge de la raison, j'effacerai toutes ces vaines impressions, je les remplacerai par d'autres parfaitement pures et saines. J'y veillerai alors. » Alors il sera trop tard. N'oubliez pas cette parole profonde d'un grand penseur, Joseph de Maistre : « Ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans ; et s'il ne l'a pas été sur les *genoux de sa mère*, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais » (*Soirées de St-Petersbourg*, 3<sup>e</sup> entretien). Voyez quel est votre pouvoir, jugez aussi quelle est votre responsabilité !

## II

Voici maintenant que votre enfant a grandi ; il vous comprend, il rougit quand il fait une faute, il est heureux au contraire quand il a bien étudié sa petite leçon, quand il vous a fait plaisir : il a l'usage de la raison. Il ne l'a point parfaite sans doute, combien d'hommes même et de femmes ne l'ont jamais ! La raison, c'est une lumière qui pénètre dans l'intelligence par une ouverture étroite d'abord, mais qui s'élargit à mesure, si bien qu'un jour tout l'esprit est éclairé. Mais qui peut se prévaloir de voir toujours bien clair dans tous les replis de son âme, surtout d'y vouloir voir clair ! L'âme même la plus droite ruse toujours un peu avec elle-même et avec Dieu : c'est qu'elle n'a pas complètement l'usage de la raison.

Votre enfant donc est parvenu à cet âge heureux, où sa conscience ressemble à un terrain fertile disposé à porter des fruits, sous les rayons éléments du double soleil de la grâce de Dieu et de l'amour maternel. Deux mots alors résument tous vos devoirs : ne le gâtez pas, et élevez-le chrétienement.

1. Ne le gâtez pas. Notre langue a de ces mots expressifs, impitoyables qui peignent un état d'âme, une situation, un caractère. On dit « un enfant gâté » comme on dit un fruit gâté. La chose, je veux dire la pourriture, est dissimulée sous un terme poli, mais tout de même signalée. Il est des mères qui gâtent tout dans leurs enfants : leur corps par une nourriture malsaine, des sucreries à outrance, le café qui les use et que, par faiblesse ou par incurie, elles n'osent remplacer par la soupe traditionnelle qui seule leur donne des organes résistants et des membres robustes ; leur



esprit par des raisonnements faux et terre à terre, par des conseils pervers ; leur cœur par la pensée et l'habitude de la jouissance, le désir exclusif de la richesse, pour jouir et ne rien faire. Mais vous les gâtez surtout de trois manières : par des *concessions* sans fin, des *caresses* exagérées, et des *récompenses* qui faussent en eux l'idée du devoir.

L'enfant est comme nos passions, qui disent toujours : « *Affer ! Affer !* Encore et toujours plus ! » Vous lui passez un défaut, un acte inconvenant, il s'en autorise aussitôt pour recommencer. Conquérant doué d'une incroyable ténacité, il explore les frontières de son pouvoir afin de s'appliquer à les étendre sans fin. Chaque liberté que vous lui passez c'est une conquête nouvelle dont il se glorifie, comme un guerrier d'une province nouvelle. Il aspire à être le maître de ses paroles, de ses démarches, de ses actes, de la maison ; faites-lui sentir votre autorité, et à cet océan impétueux de ses jeunes volontés sachez dire : « Tu iras jusque-là et pas plus loin ! C'est ici que tu briseras l'orgueil de tes caprices ! » Pas de concessions qui deviendraient désastreuses, car il est logique : « Si vous m'accordez ceci, dira-t-il, pourquoi pas cela ? » Je sais bien que vous êtes portées à leur tolérer quantité de choses pour obtenir la paix ; c'est ici, au contraire, que Dieu ordonne la guerre, pour troubler et empêcher cette paix malsaine achetée à des conditions humiliantes pour vous. Aujourd'hui ils paraîtront satisfaits, mais ils reviendront demain, semblables aux anciens Normands qui, éloignés à prix d'or, reparaissent bientôt, attirés par l'appât même de l'or.

Ils aiment les caresses, et leurs frais visages appellent les baisers. Mettez un prix à vos caresses et ne les prodiguez pas à un enfant qui ne les a pas méritées. — Un petit garçon avait dit un mensonge dont son père le reprit vivement. Puis vinrent des étrangers qui reçurent l'hospitalité à la maison, si bien que l'enfant s'imaginait que sa faute était oubliée. Quand avant de se coucher il se présenta pour embrasser son père comme de coutume, celui-ci l'écarta froidement : « Tu n'en es pas digne ce soir, » dit-il. Croyez-vous que cet homme ne se soit pas fait violence, en refusant le baiser que sollicitait son fils ? Mais sa raison empêcha son cœur d'explorer, il sut se contenir, et l'enfant se souvint de la leçon. Jamais plus il ne fut surpris à mentir.

Même quand ils en sont dignes, — je sais bien que je vais dire une chose qui fera bondir vos cœurs de mères, mais je crois nécessaire de ne la point passer sous silence, — même quand ils les méritent, ne les en accablez pas.

Ce n'est pas ainsi que l'on fait des hommes, que l'on trempe des caractères. « Le cœur de chair, dit Mgr Gay, peut se faire là des festins que Dieu ne bénit point et nous sommes convaincus que l'âge est très précoce où l'on commence d'amollir les enfants en les caressant trop. » Ainsi vous développez chez eux et chez vous une sensibilité qui sera funeste à l'un et à l'autre. Car il faudra se quitter quelque jour. Où prendrez-vous ce courage,

et où le prendront-ils, si vous ne leur avez donné que le spectacle de votre faiblesse ?

Une autre grande erreur des mères, c'est de multiplier les récompenses, de se mettre à genoux devant leurs enfants pour les supplier d'essayer tel effort, d'accomplir tel devoir, enfaisant miroiter devant leurs yeux des promesses sans fin : « Fais ceci et je te donnerai cela ! » C'est alors une sorte d'échange mutuel, de contrat *do ut des*, dont le premier inconvénient est de laisser voir à l'enfant qu'il traite avec sa mère d'égal à égal, le second de le pousser à l'égoïsme.

La récompense est un encouragement, non un but. Le but, c'est le devoir. Faites aimer le devoir pour lui-même, parce qu'il est grand, parce qu'il est juste, parce que Dieu le commande. La récompense qui le couronne reçoit surtout son prix du contentement intérieur que l'enfant éprouve d'avoir obéi, travaillé, fait plaisir à ses parents, écouté Dieu et sa conscience.

Prenez garde cependant de leur peindre le devoir sous des couleurs trop austères, de leur montrer le travail pénible et ennuyeux. C'est, dit Fénelon, « un grand défaut des éducations ordinaires ; on met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre : tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. » (*Education des filles*, ch. v). L'enfant est fait pour la joie, mettez de la joie plein ses études, son travail, ses jeux, plein sa vie. Qu'il trouve de l'attrait au devoir, l'attrait naturel fortifié par la pensée de Dieu qui le voit, de Jésus qui fut enfant comme lui, mais qui pour lui donner l'exemple a voulu être parfaitement pieux, sage et laborieux. Non, tout le plaisir n'est pas du côté des plaisirs, il est surtout du côté du travail bien compris, sagement dirigé vers un but chrétien.

2. Nous retombons ainsi naturellement dans le second de vos devoirs, l'éducation chrétienne de vos enfants.

N'est-ce pas vous qui devez être leurs premières catéchistes, vous qu'ils comprennent si bien, qu'ils comprennent seules même pendant longtemps ? Parlez-leur de Dieu qui les regarde, inspirez-leur sa crainte afin qu'ils ne l'offensent pas. Apprenez-leur les principales vérités de la religion, et pour qu'elles demeurent dans leur esprit, leur imagination, leur cœur, racontez-leur avec le charme qui vous appartient les traits principaux de l'histoire sainte, les paraboles de l'Evangile. Y a-t-il rien de saisissant par exemple comme l'histoire de Joseph ou celle de l'enfant prodigue ? Est-ce qu'ils ne comprendront pas ces récits mieux que tout autre, d'autant mieux que c'est une parole inspirée, la parole de Dieu, qui passera par vos lèvres maternelles ?

Pourquoi, je vous demande, inventer des contes, même ingénieux, leur farcir l'esprit d'aventures bizarres, de doctes fables, lorsque nous possédons cette mine inépuisable de récits divins qui émeuvent doucement le cœur et élèvent l'âme jusqu'à Dieu ?

Bientôt l'âge viendra où ils devront confesser

leurs fautes. A vous encore de les y préparer, de leur apprendre combien grande est la miséricorde divine qui a institué ce doux et réconfortant sacrement pour nous rendre la paix et l'innocence par l'aveu de nos péchés et la sentence du pardon.

Puis voici leur première communion. Rappelez-leur alors tout ce que vous leur avez dit pour les mettre sur le chemin de la vertu : la candeur et l'obéissance de Jésus enfant, les douceurs de la Sainte-Eucharistie, les miracles du Sauveur, sa tendresse pour les enfants, sa pitié pour son peuple qu'il a voulu nourrir du pain matériel dans les déserts de Galilée, qu'il nourrit encore du pain céleste dans le désert de cette vie, l'amour maternel et la bonté de Marie.

Ce moment est particulièrement grave dans leur vie et dans la vôtre. Cet enfant gardera l'impression la plus durable de cette journée céleste qui rayonne sur ses jeunes années, qui a la mère la plus pieuse, la plus chrétienne. C'est leur avenir éternel qui est en jeu. Or vous l'avez fixé quand dans votre fils vous avez formé l'homme moral d'après les principes de l'Evangile, quand de votre fille vous avez fait une chrétienne qui appuyée sur sa foi regardera tranquille la vie, semblable pour elle à une avenue qui s'ouvre sur le ciel.

Alors vous êtes heureuse. En cet enfant vous voyez revivre votre passé, refleurir votre enfance. Vous jouissez de votre œuvre et vous dites à Dieu dans toute la joie de votre cœur : « Cette âme, vous me l'aviez donnée, j'en ai pris soin comme d'une plante aimée et délicate, je vous la rapporte belle, parée de tous vos dons, innocente et croyante. Elle vous aime, ô Seigneur Jésus, elle est à vous, gardez-la auprès de vous, car je ne l'ai élevée que pour vous. »

## PANÉGYRIQUE DE S. LOUIS DE GONZAGUE

(POUR COLLÈGES)

*Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Il est mort jeune et cependant sa vie a été longue et féconde.

(Sap., iv, 13.)

Oui, très longue, parce qu'elle fut surtout très laborieuse. Volontiers l'on se figure que saint Louis de Gonzague fut exclusivement une âme intérieure, très mystique, perdue dans la contemplation et l'amour de Dieu, vivant habituellement au ciel et presque jamais sur terre ; une fleur angélique qui a poussé une fois, mais dont l'espèce ne saurait ni se cultiver ni se propager, en un mot un magnifique phénomène de sainteté, mais un phénomène. Et l'on se dit volontiers : « Ce jeune homme était un ange revêtu d'une chair d'homme, mais il n'a pas connu nos misères : il était fait autrement que nous. Sans doute il est admirable, mais nullement imitable. »

Ces idées sont loin d'être exactes. Saint Louis de Gonzague n'était point un extatique, un rêveur religieux, un pieux jeune homme qui, suivant l'expression populaire, « priait le Bon Dieu tout le temps. » C'était un étudiant, un religieux dans la vie duquel tout était pratique et raisonné, une âme de volonté et de devoir qui avant tout s'appliquait à suivre le droit chemin, à obéir à la voix de Dieu, à se sauver enfin. Mais ce qui me frappe plus que toute autre vertu en lui, c'est qu'il fut un *travailleur* constant, consciencieux, acharné. Dieu ne lui permit pas de jouir des fruits de son labeur, mais il demeure le modèle, le protecteur et le patron de toute jeune âme qui cherche sa sauvegarde et son salut dans le travail chrétien.

C'est cette note travailleuse que nous allons retrouver dans les deux parties de sa vie si courte et pourtant si pleine, sa vie d'*écolier* et sa vie d'*étudiant*.

### I

Il avait puisé dans sa noble famille l'amour du travail, la passion pour les armes, la culture intellectuelle, les grandes entreprises. Dans le milieu illustre de Castiglione où il naquit, le 9 mars de l'année 1563, florissaient les lettres avec les vertus guerrières. La cour des Gonzague, très fréquentée par les savants, sacrifiait avec ardeur aux séductions scientifiques et artistiques de cette époque brillante qu'on a décorée du nom fallacieux de Renaissance. Aucune famille non plus ne compta plus de cardinaux de la sainte Eglise, parce qu'aucune n'était plus attachée aux traditions religieuses, les vraies traditions d'honneur. Don Ferrante de Gonzague, le père de notre saint, était un homme de grand caractère et ne faisant point les choses à demi. « J'ai appris de lui cette maxime, dira Louis, que celui qui embrasse un état, ou commence à faire quelque chose, doit s'efforcer de le faire avec toute la perfection possible. » Cette maxime deviendra la règle directrice de sa vie.

Sa mère, Marthe de Tana, de Santena, en Piémont, fille d'honneur d'Elisabeth de France, — fille de notre roi Henri II et épouse de Philippe II, roi d'Espagne, — avait été élevée par le maître même de Marie Stuart. Aussi les historiens du temps parlent-ils avec admiration de « son beau savoir. » Elle aimait beaucoup la poésie et à la lire. Elle parlait bien, avec un fort bel air, tant français qu'espagnol et y avait une fort bonne grâce. Elle savait de plus le latin et le grec, et à la cour d'Espagne où elle fit aimer la France, « aux Français elle parlait toujours français » par amour pour la langue maternelle, dit Brantôme. Elle mourut trop tôt, ajoute-t-il, « au plus beau et plus plaisant avril de son âge. » C'était donc une grande dame, très ouverte aux choses de l'esprit, douée d'une intelligence facile et fort cultivée, possédant des connaissances étendues, surtout dans les langues anciennes ou modernes et très appréciée pour ses manières distinguées. La devise des Tana était « De bien en mieux. »



L'enfant n'avait donc qu'à recueillir à pleines mains de fortes traditions du côté maternel aussi bien que dans sa famille paternelle, traditions de science, de caractère et de courage.

Chez les Gonzague la piété n'était point chose secondaire, cependant elle ne venait qu'en second lieu. Louis était l'aîné, par conséquent l'avenir, l'espoir de la maison. Aussi à peine a-t-il cinq ans que son père l'arrache aux mains amollissantes des femmes, et lui ayant fait fabriquer de petites arquebuses et autres armes suivant son âge et sa taille, l'emmène avec lui dans une revue militaire au camp de Casal Maggiore. Il suit tous les exercices guerriers, et se passionne pour des expériences d'artillerie, où son imprudence faillit lui coûter la vie. C'est là qu'il commet ses gros péchés. Un jour en effet il lui arrive de voler de la poudre à des soldats pour charger ses petits canons, et de répéter sans les comprendre quelques-unes de ces paroles grossières trop communes dans les camps. Il racontera plus tard ingénument que ces fautes d'enfant devinrent l'occasion de « sa conversion. »

Mais malgré les traverses de cette vie étourdissante, la piété a établi son siège immuable dans son cœur. Ses lèvres prononcent avec délices les saints noms de Jésus et de Marie, et il lui suffit d'entendre nommer la sainte Vierge pour se sentir ému d'une filiale tendresse. Sa vertu toutefois ne demeure pas enfermée dans l'intérieur de son âme comme un parfum égoïste, elle demande à se répandre, et en sa qualité d'aîné de la famille, il se croit obligé d'exercer auprès de ses frères un ardent apostolat. C'est ainsi qu'il fait répéter ses prières et dire le chapelet à son plus jeune frère, François. Pour l'encourager il se sert d'un procédé irrésistible : « A chaque *Pater noster* ou *Ave Maria*, racontera l'enfant, il me donnait un grain de coriandre confit dans le sucre » (Bollandistes ; *Etudes religieuses*, mai 1891).

Son zèle s'étend aux domestiques de la maison, au salut desquels il s'intéresse par devoir, aux pauvres surtout dont il se fait l'avocat auprès de ses parents, heureux d'obtenir pour eux des secours et de leur distribuer lui-même des aumônes. Il comprend, tout enfant qu'il est, que les maîtres ont charge d'âme à l'endroit de leurs serviteurs et que l'opulence doit venir en aide à la pauvreté, se faire la Providence visible des malheureux, car le riche ici-bas est l'intendant de Dieu. Charge redoutable qui fait tant d'intendants infidèles !

Son père, poursuivant ses rêves de gloire, ne le laisse pas longtemps jouir de cette douce vie d'intérieur. De Louis il entend faire non pas un moine austère et retiré du monde, mais un homme brillant, un lettré et un soldat. Il l'enverra donc à Florence, à la cour des Médicis, avec son second fils Rodolphe, pour se façonner à la science, aux lettres, aux manières élégantes du temps. C'est en vain que dona Martha proteste contre cette obligation inutile et barbare d'astreindre un enfant de neuf ans à des études

pénibles, loin de la vie de famille, don Ferrante se montre inflexible : son idée fixe c'est l'avenir et l'honneur de sa maison ; il ne prend nul souci des dangers auxquels ses deux fils vont être exposés dans ce palais de toutes les vanités et de tous les arts, où se sont réunies à l'envi toutes les séductions du siècle. Aussi bien sont-ils défendus par leur solide vertu.

Ce qui préservera en effet le jeune Louis, c'est son amour de la sainte Vierge, son attrait pour la plus sévère chasteté et son application au travail. Il rencontre à la cour deux princesses charmantes, Eléonore et Marie, la future reine de France et épouse d'Henri IV. Elles recherchent sa compagnie aimable et sérieuse, mais il les délaisse et refuse de jouer avec elles, préférant se retirer au fond du jardin pour y construire de petits autels à la Reine des cieux, qui occupe toutes ses pensées et possède tout son cœur. Sa modestie portait les autres à l'imiter et répandait autour de lui comme un parfum de candide pudeur. « Son visage gardait une impression de douceur attirante, ses yeux demeuraient baissés, comme s'ils contemplaient quelque spectacle intérieur » (Bollandistes).

Aussi bien avait-il mieux à faire qu'à se divertir avec des princesses, fussent-elles Eléonore et Marie de Médicis. Le travail le sollicitait, car il lui fallait pourvoir à son avenir. Regardez-le, ce laborieux, avec quelle ardeur il étudie le toscan, la langue officielle, la langue du Dante et de Guichardin ! Comme il est attentif aux leçons de Giulio Bresciani qui lui enseigne le latin, les sciences humaines, avec les bonnes mœurs et les belles manières ! Quels progrès en tout genre qui se reflètent dans ses lettres à ses parents, où il appelle Ferrante son « Seigneur Père, » sa « Seigneurie illustrissime, » et dona Martha « sa très illustre et très honorée mère en Jésus-Christ ! »

Une société où règne le respect est toujours grande et forte, parce que l'ordre et l'autorité y dominent. Les enfants alors y sont soumis à leurs parents et ils le leur témoignent avec simplicité et sincérité. Ils ne se permettraient pas de les traiter dans leur langage sur ce pied d'égalité moderne qui est la négation du respect. Aussi un pays où l'enfant tutoie son père est-il un pays voué à la décadence et à la ruine. Quand le désordre est dans les mots, c'est qu'il est aussi dans les idées et dans les mœurs.

Le respect appelle l'amour, comme la familiarité le mépris. Aussi comme Louis aime ses parents, comme il tient à leur être agréable, comme il prie pour eux ! Il leur écrit souvent pour leur parler de son travail, de ses goûts militaires, mais surtout pour leur rendre compte de sa conduite : « Nous continuons nos exercices de piété et nos études. Nous avons prié la sainte Vierge à la Nunziata, pour qu'elle vous donne bonheur et contentement » (17 août 1578). Cependant il a près de douze ans et n'a pas encore fait sa première communion. Un jour saint Charles Borromée passe à Castiglione, il le voit, le remarque et

l'entretenait longtemps, au grand étonnement de nombreux visiteurs, presque scandalisés de le voir dépenser des heures précieuses dans la compagnie d'un enfant. L'illustre archevêque a lu dans cette belle âme, il a découvert ce trésor et il veut lui-même lui donner pour la première fois le pain des anges (22 juillet 1580). Ce jour-là fut décisif dans la vie de Louis. Sans doute que le grand cardinal, l'homme de volonté par excellence et l'esprit le plus élevé, le plus clairvoyant de son temps, lui dit le mot révélateur qui détermine une carrière et fixe une vocation. Désormais à son travail Louis de Gonzague va assigner un autre but, il se fera religieux. Il renoncera à son avenir terrestre, à ses goûts guerriers, pour envisager uniquement l'avenir du ciel et la guerre contre lui-même, contre le mal, contre l'erreur qui désolait alors l'Eglise. Pour la combattre il prendra les armes de la science et de la piété.

On a conservé son portrait d'adolescent. Une figure ouverte, s'élevant de l'ample et gracieuse collerette du temps, un beau front plein de pensées, deux grands yeux noirs candides et ardents, des traits d'enfant arrondis et peu accusés encore, des lèvres épanouies, et comme une lumière d'innocence qui éclaire l'ensemble aimable du visage. En le regardant on ne peut se défendre de s'écrier : « Oh ! qu'elle est belle et glorieuse, la génération chaste ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* »

## II

L'étudiant chez notre saint est, comme il convient, plus remarquable encore que l'écolier. Toujours modeste, il accompagne dona Maria d'Autriche, — la fille de Charles-Quint, — en Espagne et chaque jour il vient la saluer à la Cour de Madrid ; cependant il ne sait, dit-il, si elle est blanche ou noire, et s'il la rencontrait, il ne la reconnaîtrait pas. Mais sa qualité dominante, ici encore, c'est l'amour, la passion du travail.

Partout alors, dans chaque ville importante, florissait une Université, c'est-à-dire une école complète où l'on enseignait non seulement une partie des sciences, comme dans nos écoles primaires ou secondaires, mais toutes les sciences connues alors. A Madrid, le jeune homme achève l'étude des belles-lettres et celle de la langue espagnole. Le castillan le séduit par la richesse et la fermeté de ses vocables, il s'y applique avec sa ténacité coutumière et bientôt le possède aussi bien que la langue toscane. Pour qu'il se perfectionne dans la connaissance de cet idiome, on lui remet un jour des volumes magnifiques « remplis d'exploits et de galanteries », des romans de chevalerie. Il les livre aux flammes. Exemple salutaire, et qui devrait être suivi dans toutes les familles qui ont souci des mœurs de la jeunesse, c'est-à-dire dans toutes les familles chrétiennes. Qu'étaient, en effet, les romans de chevalerie d'alors si on les compare aux romans orduriers qui dépravent et déshonorent notre époque, et souillent les jeunes âmes grâce à la négligence complice des parents !

Page de don Diègue, fils de Philippe II, et relevé de ses fonctions par la mort prématurée de ce prince, il se remet avec plus d'acharnement encore à ses chères études. Ses succès lui attirent une réputation telle que le jour où Philippe II rentre triomphant à Madrid après la conquête du Portugal, c'est lui qui est chargé de le complimenter en latin. Il s'en acquitte aux applaudissements de tous, et l'on admire dans cet étudiant de quinze ans non seulement un esprit droit, cultivé, profondément chrétien, mais une hauteur de vues peu commune.

Il étudie ensuite à l'Université d'Alcala, qu'on appelait alors la huitième merveille du monde, il y soutient « une journée entière » une thèse de philosophie avec un éclat qui ravit les vieux maîtres, particulièrement le célèbre Gabriel Vasquez. Ces examens étaient extrêmement difficiles, on n'y était admis qu'au concours, après un long travail où nombre d'étudiants se ruinaient la santé.

A-t-il du moins achevé de parcourir le cycle de la science qu'il entend acquérir ? Nullement. Ce travailleur n'est encore qu'au début de sa tâche, car il est dans sa destinée de travailler jusqu'à la fin, d'apprendre toujours, sans relâche ni répit. A Milan, il s'adonne aux mathématiques, tenant à être complet, afin de mieux servir les desseins de Dieu. Voulez-vous apprécier quelle était sa puissance intellectuelle ? Un jour, au retour d'une leçon de mathématiques, il dicte à son camérier les démonstrations qu'il a entendues, ne se trompant jamais ni de chiffre, ni de calcul, ni de mesure, n'omettant ou ne confondant aucun terme technique. Son historien, le P. Cépari, qui a vu ses cahiers, demeure émerveillé de sa science non moins que de son « bon esprit et de son jugement éminent. »

Son jugement était surtout fermement chrétien. L'éducation classique alors, suivant les habitudes de la Renaissance, qui ont passé à notre siècle, était fortement teintée de paganisme. Mais il ne demeure point l'esclave de ces fictions menteuses, il n'est pas séduit par ce clinquant. Un jour il écrira dans sa *Méditation sur les saints Anges* ces lignes qui montrent combien il estimait l'Evangile supérieur aux doctrines païennes : « Sénèque, philosophe, païen, dit-il, s'adressant à l'un de ses amis et lui offrant un moyen d'être sur ses gardes lui enseigne à s'imaginer toujours qu'il a devant ses yeux Caton, comme censeur sévère de sa conduite. Cet enseignement, nous avons, nous chrétiens, bien plus de raison d'en profiter, nous imaginant dans toutes nos actions que nous avons toujours devant nous nos Anges gardiens, comme des censeurs sévères de notre conduite. »

Langues, philosophie, sciences, mathématiques, belles-lettres, ce jeune homme de dix-huit ans a tout étudié et il sait tout. Mais pour lui ce sont des moyens, et il aspire au but qui semble fuir devant lui à mesure qu'il avance, car son père s'oppose à ce qu'il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus avant ses vingt-cinq ans révolus :



« J'attendrai, dit le jeune homme, mais permettez-moi d'attendre à Rome, afin d'y mieux conserver ma vocation et d'avoir plus de facilité pour continuer mes études. »

Cette parole désarme don Ferrante, qui comprend enfin qu'il doit céder devant une décision inébranlable. Louis abandonne son droit d'aînesse à son frère Rodolphe, et le 25 novembre 1585, en la fête de sainte Catherine, patronne des étudiants laborieux, il entre au noviciat de Saint-André du Quirinal.

Et si vous me demandez ce qu'il fait à Rome, ou à Naples où il passera six mois, je vous répondrai : « Il travaille plus que jamais. » Il poursuit ce merveilleux plan d'études qui est propre aux jésuites et qui se termine par la théologie supérieure, toujours appliqué, consciencieux, modeste, dit un témoin de sa canonisation, d'une modestie qui captivait tout le monde tant elle le rendait vénérable et aimable, si bien qu'on se portait sur son passage uniquement pour le voir quand il allait au Collège romain, ses livres sous le bras, assister aux cours de la première Université de la Compagnie.

On y comptait alors deux mille élèves qui suivaient les leçons des professeurs les plus distingués du monde, comme Gabriel Vasquez et les deux Giustiniani. Louis se signale comme à Alcalá dans les disputes publiques, mais il y apporte moins de fougue. Le jeune homme a subi une transformation étonnante. Il est la mesure, la politesse, la pondération même, car une piété profonde a corrigé en lui les âpretés du travail et les vivacités de l'adolescence. L'humble novice demeure tellement uni à Dieu que durant six mois, — c'est lui-même qui l'avoue au Père Maître, — ses distractions jointes l'une à l'autre n'auraient pas rempli la durée d'un *Ave Maria*. Triomphe merveilleux de la grâce et de la volonté !

Cependant il était plus aimé encore qu'admiré. Le noble fils du marquis de Gonzague n'occupait qu'une petite chambre de huit pieds au carré où il travaillait, où il priait sans cesse pour le salut des âmes, car quelle prière que ce travail ! Mais il n'eût pas été content s'il n'eût donné tout essor à la charité qui fait les saints et qui le rendait si compatissant pour les pauvres dès sa prime enfance. Plus vous aimez Dieu, plus vous aimez le peuple, tant déshérité, et doué pourtant d'une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, généreuse, car elle est chrétienne, et faite pour l'éternelle félicité. A l'exemple du Sauveur, il éprouvait une grande compassion pour la foule malheureuse et mal instruite. Aussi n'était-il point rare qu'il l'arrêtât au Champ de Flore, pour lui expliquer les vérités de la religion. Il le faisait avec tant de clarté, une telle force, un si grand désir de lui faire du bien, que ses auditeurs campagnards (*contadini*) s'en retournaient charmés, convertis, fortifiés dans la vie honnête et chrétienne. Il aimait le peuple parce que c'était le peuple, le peuple des humbles pour lesquels il se sentait un

vif attrait, comme il aimait Rome parce que c'était Rome, la Rome de saint Pierre et des papes.

C'est son amour pour le peuple qui le presse de solliciter de ses supérieurs la faveur de soigner durant une épidémie terrible les pestiférés dans les hôpitaux. La vue d'une plaie le fait d'abord tomber en faiblesse, mais sa volonté, sa piété, sa charité lui font un devoir du dévouement. Alors, ceux qu'il choisit de préférence, ce sont les malades dont les plaies purulentes répandent la plus insupportable infection. Son rêve, le désir qu'il souhaitait le plus de voir réalisé, comme François-Xavier allant porter l'Evangile aux païens de l'Inde, le couronnement envié de son obstiné labeur, c'était de mourir pour les âmes. Que de fois il avait demandé à Dieu de boire ce calice ! Dieu l'exauça ; il permit que le jeune religieux fût atteint de la contagion qu'il avait contractée au chevet des malades du peuple, des pestiférés de la rue.

Ainsi sur son front resplendissant de candeur et de dévouement, à la double couronne des confesseurs et des vierges vint s'adjoindre l'auréole des martyrs.

Se sentant atteint, il réclama les prières de ses condisciples et de ses maîtres, qui déjà l'invoquaient plutôt comme un saint. Une nuit il dit au religieux qui demeurait auprès de lui : « Veillez avec moi et assistez-moi : je vais mourir. » Puis il pria qu'on le changeât de position. Par prudence, ce suprême soulagement lui fut refusé : « Courage, lui dit alors le P. Guelfucci, c'est la dernière goutte du calice du Seigneur que vous ayez à boire. » Et il se soumit humblement, parce que Dieu le voulait ainsi.

Soudain, dans sa pauvre cellule on entendit de bien douces mélodies, qui ne paraissaient point venir de la terre, tant elles étaient pénétrantes, suaves, angéliques. C'étaient en effet les anges qui venaient cueillir l'âme de leur frère, comme une belle fleur épanouie qui ne devait point porter fruit ici-bas.

Il avait beaucoup travaillé, obéi, prié, aimé Dieu. C'est pourquoi l'Eglise l'a donné pour patron à la jeunesse studieuse, afin de lui apprendre que le travail, l'obéissance, la prière, l'amour de Dieu seuls enfantent les dévouements, l'héroïsme, le courage de mourir pour ses frères, et qu'il n'y a pour elle que deux seuls moyens de salut, parmi les périls qui la menacent, les entraînements et les écarts de cet âge si fougueux et si fragile : c'est de se livrer à un travail opiniâtre, constant, noblement chrétien, et suivant un mot célèbre, de « mettre sa chasteté sous la garde de sa charité. »

*Le gérant : J. MAITRIER.*

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXX

LE CANON DE LA MESSE

Mes frères,

Vous regardez avec raison comme vénérables et saintes les premières parties de la messe que nous avons étudiées ensemble. Elles ne forment pourtant que la préparation du grand sacrifice, des cérémonies et des prières qui s'étendent depuis la fin du *Sanctus* jusqu'au *Pater*, et constituent le *Canon de la messe*. Le mot grec *canon* signifie règle, mesure, ordre, loi obligatoire; nous appelons, dans le même sens, *Canon des Ecritures* le catalogue des livres inspirés par l'Esprit-Saint, ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament qui forment la base de notre religion, et *Droit canon* l'ensemble de la jurisprudence ecclésiastique. Quand on parle des décisions d'un concile en matière de foi, de morale ou de discipline, on cite les *canons* du Concile de Trente ou de celui du Vatican. La prière mystérieuse et sacramentelle qui a reçu le nom de *Canon missæ*, c'est-à-dire règle de la messe, est vraiment ce qui constitue la messe, ce qu'on peut nommer par excellence la Messe. Elle forme la règle invariable des rites et des oraisons qui précèdent, accompagnent et suivent la consécration. Nous nous servons du mot *canon de la messe* pour indiquer que nous allons offrir à Dieu, selon la règle de son Evangile, le sacrifice institué par Jésus-Christ, avec la prière fixée par les apôtres et par la tradition perpétuelle de l'Eglise.

Les saints Pères lui donnent plusieurs autres noms qui expriment clairement la partie essentielle des saints mystères : la *prière canonique*, avec le pape Vigile selon sa propre expression : « *Ipsius canonicae precis textum diximus* » ; la *prière par excellence*, par laquelle nous demandons à Dieu le plus grand de tous les dons, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après saint Cyprien, saint Augustin et le pape Innocent I<sup>er</sup>; l'*action*, selon le terme de saint Irénée qui a été admis par les rubriques du Missel romain, car c'est l'acte le plus grand que puisse oser une créature que de faire descendre Dieu sur l'autel; l'*anaphore* ou élévation, nom donné quelquefois à la messe tout entière, parce que nous élevons vers le ciel une double offrande, d'abord Jésus-Christ et ensuite nos cœurs avec lui. Avec l'Eglise romaine, nous croyons que l'expression qui convient le mieux à cette série de prières est celui de *Canon* : désormais tout prêtre est obligé de se conformer à la règle précise pour le texte lui-même des oraisons et pour l'ordre invariable qui leur est assigné.

Si vous me demandez l'origine et l'histoire du canon, je pourrai tout de suite vous renvoyer au récit évangélique de la dernière Cène du Sauveur avec ses disciples, et vous dire qu'il fut établi là dans sa forme essentielle et dans ses principaux rites, avec l'ordre pour les apôtres d'agir de même à l'avenir. Le Concile de Trente vous dira qu'il est tiré des paroles de Jésus-Christ, des traditions des apôtres et des pieuses institutions des saints pontifes : « *Is enim constat cum ex ipsis Domini verbis, tum ex apostolorum traditionibus, ac sanctorum quoque Pontificum piis institutionibus.* » (*Trid., sess. xxii, c. iv.*) Oui, nous affirmons que le canon est de tradition apostolique quant à sa substance et qu'il est bien antérieur au concile de Nicée; mais nous devons ajouter que les diverses oraisons dont il se compose actuellement remontent à la plus haute antiquité, sans remonter toutefois aux premiers jours de la sainte Eglise. Elles furent probablement rédigées à la fin du second siècle ou au début du troisième, car il est historiquement établi que le service divin se fit d'abord en grec, langue beaucoup plus usitée à cette époque que la langue latine. Les diverses Eglises eurent leur canon, dont la forme différa légèrement alors que le fond demeura toujours le même; la doctrine exprimée dans les liturgies primitives s'accorde avec celle de notre rite latin : preuve admirable de l'unité de croyance dans la variété des formules de prière!

Le pape saint Léon le Grand, élevé au souverain pontificat en l'an 440, trouva le canon fixé par ses prédécesseurs et notamment par saint Innocent I<sup>er</sup>; il usa de son autorité suprême pour y ajouter quatre mots : *saint sacrifice, hostie sans tache*, comme le rapporte le Livre pontifical : « *Statuit ut in actione mysterii diceretur : sanctum sacrificium, immaculatam hostiam.* » Un autre pape, saint Grégoire le Grand, mort en 604, inséra dans la prière *Hanc igitur oblationem* ces paroles : « Seigneur, daignez fixer nos jours dans votre paix, *Diesque nostros in tua pace disponas* », lorsqu'il se vit menacé de la guerre avec les Lombards et pendant que le peuple romain était décimé par la peste. Cette addition, la dernière qui ait été faite au texte du Canon, causa un étonnement extraordinaire et souleva quelques rumeurs dans le clergé et parmi les fidèles. Ce fait nous montre avec quelle vénération nos ancêtres dans la foi gardaient intégralement les textes sacrés, et comment ils ne reconnaissaient qu'aux souverains pontifes le droit d'y opérer quelque changement.

Il est impossible de désigner l'auteur de la rédaction définitive du canon, dont la substance nous vient de saint Pierre; nous savons que ce fut un scholastique, c'est-à-dire un écrivain de grande érudition. Rien ne permet de voir en lui saint Grégoire, ou le prêtre marseillais Musæus, ou l'évêque Voconius, noms mis en avant par les auteurs liturgistes. Ce qu'il y a de bien certain c'est que le canon fut du nombre des mystères tenus



secrets jusqu'au cinquième siècle, qu'on ne devait pas l'écrire pour ne pas laisser tomber les formules saintes entre les mains des infidèles, que les prêtres le récitaient de mémoire et le transmettaient à leurs successeurs par une tradition inviolable, et que le texte se conservait en un lieu sûr et à l'abri des regards profanes, où on pouvait le consulter en cas de besoin. Saint Augustin parle de la prière mystérieuse par laquelle l'Eucharistie est consacrée et recommande à ses prêtres de la savoir par cœur : *Prece mysteria consecrantur... sit vobis codex vestra memoria*. Origène défend à ses disciples de la confier au papier : *Mysteria chartis non committenda*.

Vous savez, mes frères, que le célébrant dit à voix basse, même aux messes solennelles, toute la grande prière du canon, et les *Amen* qui terminent les différentes oraisons dont elles se composent. Une seule fois il élève un peu la voix, mais il ne prononce que trois mots, et c'est pour se confesser pécheur, lui et ceux qui l'entourent : *Nobis quoque peccatoribus*. Il doit prier de façon à s'entendre lui-même, sans être entendu des assistants, selon les termes des rubriques : *Quæ vero secreta dicenda sunt, ita pronuntiet ut et ipsemet se audiat et a circumstantibus non audiat*. Cet usage est devenu obligatoire et a été constamment suivi depuis le onzième siècle par les Occidentaux ; il repose sur la sublimité du mystère, chose secrète et invisible, et sur la nécessité du recueillement où doivent entrer les fidèles au moment le plus solennel du sacrifice. Le Concile de Trente a défendu de le blâmer et il a même prononcé l'anathème contre ceux qui critiquent l'habitude de l'Eglise romaine de prononcer à voix basse une partie du canon et les paroles de la consécration : « Si quis dixerit ecclesiæ romanæ ritum, quo submissa voce pars canonis et verba consecrationis proferuntur, damnandum esse... anathema sit. » (Sess. xxii, c. ix.) En souvenir de l'ancien usage, pendant dix siècles où le canon se prononçait à haute voix, nous récitons encore aujourd'hui, à l'ordination des prêtres, les prières du Canon à haute et intelligible voix. Les Eglises orientales prononcent toujours le canon à haute voix, de manière à ce que les assistants entendent les paroles.

Les raisons du silence du prêtre vous sont déjà connues par la rapide explication que nous avons donnée à propos de la Secrète. On peut en fournir un grand nombre d'autres. Jérémie nous avertit qu'il est bon d'attendre en silence le salut de Dieu : *Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei*. Isaïe affirme que le silence entretient la piété : *Cultus justitiæ silentium*. Elle s'acquiert et se conserve en parlant beaucoup à Dieu et peu aux hommes, puisque les saints proclament que le silence est comme le lit où reposent toutes les vertus. Dieu nous dit, dans les saintes Ecritures, qu'il habite une lumière inaccessible, qu'il s'enveloppe de ténèbres comme d'un manteau et qu'il s'assied sur les nuages comme sur un trône ; le

silence et le secret conviennent par conséquent à son culte. Il faut remarquer, après saint Basile, que rien n'est plus propre à augmenter en nous le respect des saints mystères que le soin avec lequel on dérobaît autrefois au peuple les paroles de la consécration, parce qu'on avait peur que leur connaissance affaiblît leur vénération chez les gens de peu de foi. La plupart des prières de Notre-Seigneur ont été faites dans le silence, et le prêtre veut imiter ce divin silence, nous dit Innocent III : *Silentium sacerdotis latibulum Christi indicat*. Les apôtres n'eurent pas le courage de se déclarer ouvertement les serviteurs du Maître céleste, et ils ne professèrent sa foi que secrètement : *In passione Christi discipuli non nisi occulte Christum confitebantur*, remarque saint Thomas.

L'Ancien Testament nous indique aussi que le silence convient aux cérémonies religieuses. Le grand-prêtre pénétrait tout seul dans le Saint des saints et y priait sans être vu et sans être entendu du peuple. La vertueuse mère de Samuel, Anne, priait silencieusement ; elle parlait à Dieu non pas avec la voix, mais par le cœur. C'est ainsi, de l'aveu de saint Cyprien, que l'Eglise, figurée par cette femme merveilleuse, adresse tacitement des prières à Dieu pendant certaines parties du sacrifice : *Anna Ecclesiæ typum portans custodit et servat, quæ Deum non clamosa petitione, sed tacite ac modeste intra ipsas pectoris latebras precabatur*. Judith pleurait en silence et avec larmes dans la tente d'Holopherne : *Orans cum lacrymis et labiorum motu in silentio dicens*. L'Eglise catholique a toujours approuvé la coutume de prier en secret ; aussi peut-on croire que la récitation tacite du canon remonte jusqu'au berceau du christianisme. Nous pouvons appliquer à notre sujet le grand principe de saint Augustin : ce que l'Eglise universelle observe et a toujours observé, sans avoir été établi par les conciles, doit être regardé comme d'institution apostolique.

On divise naturellement le canon de la messe en trois parties distinctes : les prières avant la consécration, celles de la consécration et les prières après la consécration. Dans la première partie, nous avons quatre oraisons distinctes : *Te igitur, Memento, Communicantes*, qui sont placées sous une seule et même conclusion, et *Hanc igitur*, qui a une conclusion spéciale. Nous les examinerons l'une après l'autre ; aujourd'hui il ne nous sera possible que d'attirer votre attention sur l'oraison *Te igitur*, qui commence le canon, la partie la plus vénérable et la plus essentielle de la liturgie.

Laissons la parole à dom Guéranger dans une conférence familière à ses religieux. « La première lettre de la première oraison du canon est un T, qui a la même valeur que le *Tau* des Hébreux et qui, par sa forme, représente la croix. Aucun autre signe ne pouvait être mieux placé en tête de cette grande prière dans laquelle se renouvelle le

sacrifice du Calvaire. Aussi lorsqu'on commença à écrire ces magnifiques sacramentaires enrichis de vignettes et de dessins de tous genres, on se plut à orner le *Tau*, et on eut l'idée de placer sur la croix que forme cette lettre l'image du Christ. Peu à peu le dessin s'agrandit, et l'on finit par représenter toute la scène de la crucifixion ; ce dessin, quelque grand qu'il fût, servait cependant de première lettre pour l'oraison *Te igitur*. Enfin, on décida que le sujet était assez important pour en faire une image séparée, et c'est ce qui arriva. Aussi il n'y a pas aujourd'hui de missel complet sans la gravure du Christ en croix, placée sur la feuille qui est en regard du commencement du canon, et cela est venu simplement de cette petite vignette des anciens sacramentaires.

« Quant à l'importance du *Tau*, nous voyons que déjà dans l'Ancien Testament il en était question ; car Ezéchiel dit, à propos des élus, que le sang de la victime étant pris, tous ceux que Dieu voudra se réserver devront en être marqués au front avec le signe du *Tau*, et tous ceux-là seront épargnés, dit le Seigneur (Ezech., ix, 4, 6). La raison est que nous sommes tous sauvés par la croix de Jésus-Christ, laquelle avait la forme du *Tau*. A la confirmation, l'évêque marque aussi le *Tau* sur le front des confirmés avec l'huile sainte. La croix de Notre-Seigneur avait la forme du *Tau*, c'est-à-dire celle-ci T. Au-dessus avait été placée une autre pièce de bois pour soutenir l'écrêteau, ce qui complète l'image de la croix telle que nous l'avons aujourd'hui, car saint Jean nous dit que la cause de la mort de Notre-Seigneur fut placée sur la croix : *Scriptis autem et titulum Pilatus, et posuit super crucem* (S. Jean, xix, 41). Telle est l'importance de cette lettre qui commence la grande prière du canon. »

Le prêtre, après avoir levé les yeux au ciel s'incline profondément, les mains jointes et appuyées sur l'autel, et récite l'oraison suivante : « Nous vous supplions donc, Père plein de clémence, et nous vous demandons par Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur, d'agréer et de bénir ces dons, ces présents, ces sacrifices saints et sans tache, que nous offrons principalement pour votre sainte Eglise catholique, afin que vous daigniez la pacifier, la garder, la réunir et la gouverner sur tout le globe terrestre, conjointement avec votre serviteur notre pape, et notre évêque, et tous les fidèles orthodoxes, et tous les observateurs de la foi catholique et apostolique. »

Vous remarquez les idées principales renfermées dans cette prière : le prêtre demande à Dieu de sanctifier les dons qui seront bientôt divinement transsubstantiés ; il rappelle que l'adoration est la première fin du sacrifice et que le fruit général de la messe est une grâce de paix pour toute l'Eglise, son chef, ses ministres et ses enfants. J'appelle aussi votre attention sur les trois signes de croix que le célébrant fait sur le pain et le vin du sacrifice pour demander à Dieu de les bénir et pour nous apprendre que nous obtenons les béné-

diction du ciel par la vertu de la croix du Rédempteur. Les signes de la croix sur la matière du sacrifice se forment toujours en nombre impair, une fois, trois fois, ou cinq fois : une fois pour honorer l'unité de l'essence divine ; trois fois, en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité ; cinq fois, en mémoire des cinq plaies du Sauveur. La fréquence de ces signes de croix a pour but de nous rappeler sans cesse que la victime offerte et immolée sur l'autel est la même victime qui s'offrit elle-même et fut immolée sur le Calvaire. Et n'oublions pas la différence qui existe réellement entre les signes de croix qui précèdent la consécration et ceux qui la suivent : les premiers veulent attirer les grâces ou indiquer que nous les attendons par le mérite de la croix et ils accompagnent les paroles qui expriment la faveur désirée ; les seconds sont institués pour nous convaincre que les dons placés sur l'autel sont véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ et que notre sacrifice de la messe est bien le même que celui de la croix.

Il ne faut pas nous étonner de la prière du célébrant pour l'Eglise, pour le Pape et pour l'évêque diocésain. Sans doute, l'Eglise n'a pas un besoin absolu de nos prières, puisque le Seigneur lui a donné les promesses de la vie éternelle et qu'elle est constamment dirigée par le Saint-Esprit. Nous regardons cependant comme un devoir de filiale tendresse de prendre ses intérêts et de demander à Dieu, qu'on touche infailliblement en lui parlant d'elle, de la maintenir dans l'unité, dans la paix et dans le triomphe de sa doctrine. Chaque messe célébrée sur toute l'étendue du monde profite à la sainte Eglise tout entière, et tous ses membres y participent. Comme on n'est membre de cette Eglise qu'autant qu'on est en communion avec le Pape, car c'est de la chaire de Pierre que découle l'unité du ministère sacerdotal, nous nommons ici par son nom le père de tous les fidèles et le chef spirituel du diocèse. L'un et l'autre ont la lourde charge de notre salut et ont besoin de lumières pour conduire leur troupeau dans la bonne voie ; notre prière leur est due puisqu'ils rendront compte à Dieu de nos âmes, selon le mot de saint Paul : « *Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* »

Après le nom de l'évêque venait autrefois celui du prince, du roi ou de l'empereur, conformément à la recommandation du même apôtre de prier pour les princes et pour tous ceux qui sont élevés en dignité. Tertullien parle de cette ancienne coutume : « Nous prions pour les empereurs, et nous demandons à Dieu qu'il leur donne une longue vie, que leur empire jouisse d'une paix profonde et leur maison d'une heureuse concorde, que leurs armées soient invincibles, qu'ils soient assistés de bons conseils, que les peuples demeurent dans leur devoir, qu'il ne s'élève aucun trouble contre leur autorité ; enfin nous n'oublions rien de ce que le prince peut souhaiter comme homme et comme empereur. » Depuis le pape saint



Pie V, le souverain régnant ne doit plus être mentionné par son nom à la messe sans un indult apostolique. L'Espagne demanda cette permission particulière à Rome et l'obtint sous le roi Philippe II. Par un décret de la S. Congrégation des Rites en date du 10 septembre 1857, l'empereur Napoléon III obtint du pape Pie IX la faveur d'être nommé au canon de la messe par tous les prêtres français, après le Pape et l'évêque diocésain : *Pro imperatore nostro Napoleone.*

En terminant, remarquons encore que nous prions à la sainte messe pour tous ceux qui professent la foi catholique et conservent les croyances orthodoxes. L'Eglise ne veut pas qu'on offre publiquement le sacrifice pour ceux qui n'ont pas la foi, pour les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés. A l'office du Vendredi Saint seulement, au jour de l'expiation universelle, cette bonne mère récite en leur faveur de touchantes oraisons et demande leur conversion. Vous voyez par là combien la messe s'éloigne des dévotions privées et avec quel soin nous devons lui donner la première place et respecter ses intentions. Si le démon avait le pouvoir de faire mourir tous les prêtres et d'empêcher la célébration du saint sacrifice, nous retomberions dans les ténèbres du paganisme et nous verrions arriver les jours de malheur qui précéderont le règne et les débordements de l'Antechrist.

Plus heureux que les anciens fidèles, mes frères, vous avez la joie de posséder dans vos livres de piété le texte intégral des prières du canon, que le prêtre prononce dans un mystérieux silence. Méditez-les avec respect et humilité ; que votre imagination et vos sens se recueillent ; laissez parler votre cœur tout seul, ce cœur dont Dieu entend et exauce le cri plutôt que celui de la voix : *Silentium est et clamat pectus, sed in auribus Dei*, dit Florus. Suivez le conseil de saint Augustin : « Débarrassez-vous de tous vos soucis et prenez un peu de temps pour penser à votre Dieu et vous reposer en lui. Entrez dans la solitude de votre cœur, et chassez-en toutes choses, à la réserve de votre Créateur et de ce qui peut vous servir pour le trouver, et fermant ensuite la porte dites-lui : Seigneur, je désire que votre volonté se fasse, enseignez-moi à la connaître et à l'accomplir. » Sainte Thérèse vous assure à son tour « qu'il n'est pas nécessaire, en priant le Seigneur, de discourir beaucoup et de se servir d'expressions choisies. On peut se contenter de se tenir profondément recueilli en sa divine présence, lui représenter simplement ses besoins et l'obligation qu'il a bien voulu contracter, par amour pour nous, d'y subvenir ! »

## PETITE INSTRUCTION POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

(Troisième dimanche après la Pentecôte)

*Confitebor tibi, Domine, quoniam iratus es mihi, conversus est furor tuus, et consolatus es me.*

Je vous rendrai grâces, Seigneur, de ce que vous étiez irrité contre moi, mais votre colère s'est apaisée, et vous m'avez consolé.

(Is. xii, 1.)

Ce n'est pas sans un dessein manifeste de la Providence que le culte du Sacré-Cœur de Jésus, réservé à ces derniers temps, a pris de nos jours une si grande extension. Nulle dévotion, en effet, ne nous révèle mieux les trésors de miséricorde et de rédemption qui sont en Dieu ; aucune ne nous donne plus d'espoir et de confiance.

Deux plaies vives tourmentent plus que jamais les âmes, causant de redoutables ravages : une *faiblesse particulière à l'endroit du mal, du péché*, qui se multiplie et grandit dans d'inquiétantes proportions ; un *manque de confiance en Dieu* qui va jusqu'au découragement et au désespoir.

Le remède, remède aussi doux qu'efficace, se trouve dans la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Longtemps à l'avance le prophète l'avait annoncé, mettant sur les lèvres de l'âme fidèle ce joyeux cantique : « Voici Dieu mon Sauveur, j'agirai avec confiance, je n'aurai plus de crainte, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire ; il est devenu lui-même mon salut. »

### I

Tout homme est pécheur, c'est folie de le nier. L'orgueil, et le cortège des honteuses passions qu'il traîne après lui, peut s'insurger contre cette humiliante constatation, mais hélas ! on ne peut sérieusement la mettre en doute, et, si l'on ne peut regarder tous les actes humains comme entachés de mal, on ne peut non plus, sans aller contre l'évidence, les considérer tous comme bons et irréprochables aux yeux de la conscience.

Et telle est cependant la prétention de plusieurs. A les entendre, les hommes, quoiqu'ils fassent, restent justes ; l'usage de la liberté rend légitimes même les abus auxquels on peut se laisser aller. Que l'on ne parle donc plus d'un Dieu irrité contre les fautes de ses créatures, d'un Dieu punissant rigoureusement les crimes, d'un Dieu exigeant des réparations proportionnées à l'offense !

A quel moment de telles doctrines s'affirment-elles avec plus d'audace et d'impudence ? A l'heure précisément où le mal, sous ses formes multiples, ne garde aucune mesure et infecte la génération tout entière, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse ; telle une lèpre dévorante qui ne laisse intacte la moindre partie du corps humain. Etrange justification, qui, devant l'excès du

crime, croit pouvoir le couvrir ou le supprimer en le niant.

Mais non, le péché existe ; partout où il y a violation de la loi divine, partout où l'ordre souverainement établi est enfreint, il y a prévarication, offense envers la majesté du Créateur, outrage à l'infinie sainteté de Dieu.

Là est la gravité du péché ; quiconque fait le mal, sait qu'il va à l'encontre d'un commandement divin, d'un droit supérieur contre lequel il ne peut lui-même avoir de droit ; notre liberté est nécessairement limitée ou plutôt réglée par celle de Dieu, et cette règle qui lui est imposée, la relève et la fortifie, loin de lui nuire ou de la déprimer.

La conséquence des négations impies touchant la nature ou la gravité du péché, est, hélas ! trop manifeste. Non seulement les crimes vont augmentant, mais le sens moral s'oblitére, et les pécheurs, selon l'expression de l'Ecriture, « boivent l'iniquité comme l'eau, » tant ils la commettent facilement, n'éprouvant plus même ce remords salutaire qui est la première réparation du péché.

Car, il faut le dire hautement à une génération blâcée sur ce qui est d'une morale surnaturelle et divine, toute faute volontaire doit être expiée, toute prévarication doit être châtiée, en ce monde ou en l'autre. Dieu ne serait plus juste, il ne serait plus Dieu, s'il pouvait laisser le crime impuni, la vertu opprimée, le vice triomphant.

Mais comment l'homme pécheur satisfera-t-il à la justice infinie, comment se rendra-t-il Dieu favorable après l'avoir tant outragé et offensé ? Il semble bien rivé à son malheureux sort, impuissant qu'il est à offrir une réparation convenable.

C'est ici qu'au regard de la foi tout s'explique ; le doute cesse, l'espoir renaît. Voyez plutôt dans ce touchant symbole du cœur sacré de notre Sauveur l'immensité de l'amour divin et l'incompréhensible étendue de cette miséricorde, seule capable de couvrir la multitude de nos iniquités.

Bien plus, toute la Passion est résumée et, on pourrait dire, consommée dans cette blessure qui ouvrant, sur la croix, le cœur du Christ expirant, en fit descendre sur l'humanité coupable le pardon et la réhabilitation.

Comprenez-vous maintenant la gravité du péché, en voyant qu'il n'a pu être dignement expié que par tout le sang de l'Homme-Dieu, sang versé jusqu'à la dernière goutte, et que Dieu, justement irrité contre nous, n'a voulu être apaisé que par cette offrande pure et sans tache ?

O pécheurs, levez les yeux vers ce cœur adorable, et vous ne direz plus : « J'ai péché, et quel malheur en est-il résulté ? » L'expiation a été douloureuse, profonde, portée à l'extrême. Concevez le sort qui vous attend si vous ne mettez à profit les richesses de cette rédemption surabondante, si vous ne puisez avec empressement à cette source salutaire : *Haurietis aquas in gaudium de fontibus salvatoris*, si, en un mot, si

vous ne faites vous-mêmes de dignes fruits de pénitence.

J'ajouterai, et c'est ma seconde pensée : Regardez le cœur de Jésus, et vous ne serez point tentés de vous écrier : « Mon iniquité est trop grande pour que Dieu me pardonne jamais ! »

## II

Heureux ceux qui, éclairés par les vives lumières de la foi, conçoivent une sainte horreur du mal et se gardent purs de toute iniquité ! Ils sont les amis privilégiés du cœur de Jésus ; ils reçoivent avec abondance et mettent à profit les grâces de la Rédemption dont ce divin cœur est la source féconde. Leurs pieds ne s'égarent point dans les sentiers des pécheurs ; toutes leurs voies sont dans l'équité et la justice. L'espérance qui les soutient et les anime ne sera point confondue.

Heureux aussi ceux qui ayant trempé un instant leurs lèvres à la coupe séduisante du vice, en sentent bientôt la cuisante et mortelle amertume, et n'ont plus de repos qu'ils n'aient rejeté tout le poison qui oppressait leur âme ! Pauvres âmes, meurtries dans les luttes de cette vie, elles aussi se sont tournées vers le cœur du bon Maître ! Elles n'auraient pas osé affronter le regard du Juge impitoyable ; la pensée d'une inflexible justice les eût jetées dans la crainte ; le découragement aurait paralysé leurs efforts.

Mais Jésus, voyant leur détresse, a fait luire sur elles un rayon de son infinie miséricorde ; son divin cœur leur est apparu plein de mansuétude et de tendresse, leur offrant un pardon généreux en retour d'une bonne volonté que lui-même secondait et fortifiait. Elles ont eu confiance, confiance en l'appel divin, confiance aux promesses qui accompagnaient cet appel, confiance en l'inépuisable bonté de leur Sauveur. Cette confiance les a sauvées.

Que ne les imitez-vous, chrétiens qui hésitez à quitter la voie dangereuse du péché, et qui n'hésitez que parce que vous doutez de l'accueil que votre Dieu vous réserve ? Sans doute, Dieu déteste l'hypocrisie et le mensonge, la sincérité seule peut être agréée de Lui. Mais si vos intentions sont droites, pourquoi craindriez-vous ? N'est-ce pas à vous, à vous particulièrement, que Jésus adresse cette invitation touchante : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous rendrai la vie » ? (Matth. XI, 28).

Mais peut-être êtes-vous de ceux qui pour revenir franchement et totalement à Dieu, veulent avoir la certitude de ne plus retomber, et se sentir invulnérables au péché. N'est-ce point, hélas ! ressembler au malade qui ne consent à prendre de remède pour sa guérison, que s'il possède l'absolue garantie de jouir toujours dans la suite d'une santé à l'abri de tout accident ? « Commencez, lui dirait son médecin, par procurer soigneusement votre rétablissement, c'est la première et essentielle condition à réaliser ; plus tard vous



songerez à perfectionner cet état et à l'affermir contre les causes de maladie. »

Ainsi en est-il dans la vie spirituelle. Vous souhaitez avec une très grande sincérité servir Dieu si fidèlement que plus jamais vous ne vous exposiez au danger de perdre sa grâce et son amitié. Ce désir est bon et digne d'éloge. Mais vous n'arriverez pas tout d'un coup à le parfaire, surtout par vos seuls efforts, et sans l'aide de Dieu.

Enlevez d'abord les obstacles qui s'opposent à vos louables résolutions. Purifiez votre âme du péché; mettez fin à cette faiblesse inhérente à la privation de la grâce sanctifiante. Insensiblement et fort vite vous arriverez à cette vigueur, à cette stabilité dans le bien que nulle autre voie ne saurait vous procurer.

Ce n'est pas, en effet, seulement la guérison de l'âme qu'il faut attendre de notre céleste médecin. Avec cette grâce nous viendront toutes celles qui doivent nous fortifier en nous acheminant vers la perfection. Pourrions-nous croire que le cœur de Jésus, si compatissant pour nous alors que nous vivons dans son inimitié, ne nous réservera pas des secours plus puissants encore quand nous lui serons unis par les liens d'une étroite charité? Ah! ce serait bien peu connaître ce cœur qui, pour notre salut, s'est dévoué jusqu'à l'immolation du Calvaire, jusqu'aux abaissements de l'Eucharistie! Ce serait lui faire la plus sanglante injure que de douter un seul instant de sa générosité à toute épreuve, de se persuader qu'il abandonne jamais ceux qui se sont une fois confiés en lui!

Quelque grâce dont nous ayons besoin, soyons-en convaincus, le cœur de Jésus est assez riche pour nous la procurer, il est assez bon pour ne point nous la refuser, il est assez patient pour ne pas se rebuter de nos infidélités.

Faites-en, mes frères, la douce expérience. Le cœur de Notre-Seigneur s'offre à vous comme un guide sûr pour vous aider à passer à travers tous les écueils dont est semé le chemin de la vie; ne négligez pas une si sage direction. Il se donne à vous comme un ami compatissant, prêt à vous relever dans vos chutes, comme un ami puissant qui veut vous communiquer sa propre force, comme un ami généreux qui met à votre disposition toutes ses richesses, comme un ami fidèle qui ne vous fera jamais défaut; abandonnez-vous à lui en toute confiance, appuyez-vous sur lui comme sur votre plus ferme défenseur et votre plus solide soutien, demandez beaucoup et sans cesse à celui qui peut tout vous accorder et qui est disposé à ne rien vous refuser.

O Cœur sacré de Jésus, foyer de la charité parfaite, embrasez nos âmes de ce feu divin, qui consumant nos imperfections suscite en nous une vive ardeur pour le bien! Plus les temps deviennent mauvais, plus l'iniquité abonde, et plus aussi, dans votre inépuisable miséricorde, daignez multiplier pour les pécheurs les grâces

de conversion, pour les justes les effets d'une sainteté véritable et persévérante! Donnez à vos apôtres accroissement de lumière et de zèle, rendez les pasteurs dignes de leur sublime ministère, assistez de plus en plus dans sa charge redoutable votre très saint Vicaire, afin que votre Eglise, poursuivant sa glorieuse mission, étende et affermis le règne de Dieu par toute la terre. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Troisième dimanche après la Pentecôte. — Les Pharisiens jugent mal de Jésus-Christ parce qu'il mange avec les pécheurs

LES JUGEMENTS TÊMÉRAIRES

*Murmurabant Pharisei et Scribæ, dicentes : quia hic peccatores recipit et manducat cum illis.*

Les Pharisiens et les Scribes murmuraient en disant : Il reçoit les pécheurs et mange avec eux.

*Objection.* — Le jugement téméraire prouve la faiblesse de l'esprit; les erreurs ne sont pas des péchés.

*Réponse.* — Le jugement téméraire prouve aussi la méchanceté du cœur. On croit facilement ce que l'on souhaite. « Tout ce qu'il y a d'hommes, dit Pascal, sont presque toujours emportés à croire, non pas par la preuve, mais par l'agrément. » — « Quod vult, non quod est, credit qui cupit errare », dit l'Exode. Si l'on interprète mal les actions du prochain sans raison suffisante, c'est qu'on est livré à quelque malice secrète; c'est peut-être de l'envie : l'envie, dit Vauvenargues, a des qualifications énormes pour les moindres fautes; c'est peut-être de la haine : lorsqu'une personne nous est contraire, et qu'elle tourne ses efforts contre nous, l'amour-propre froissé la juge sévèrement, il donne à ses défauts une étendue qui les rend énormes, il met ses bonnes qualités dans un jour si désavantageux que ses vertus deviennent des vices. Pourquoi chacun s'estime-t-il personnellement plus que tout autre? C'est parce qu'il n'y a rien qui nous plaise ordinairement tant que nous.

*Objection.* — « Crois le mal, dit un proverbe, et tu ne te tromperas pas. » L'Evangile nous recommande d'être simples comme la colombe, mais aussi d'être prudents comme le serpent. L'esprit de l'homme, nous disent les saints Livres, incline au mal dès la jeunesse.

*Réponse.* — Dieu qui juge les hommes avec la plus grande justice, les juge aussi avec la plus

grande miséricorde. L'homme, par nature, aime la vérité et le bien ; il ne s'en écarte que sous l'empire de ses passions. Il serait donc aussi déraisonnable qu'injuste de croire au mal sans raisons suffisantes et de prendre, dans nos jugements, notre propre malice comme garantie de vérité. Quelques boules noires sont mêlées dans l'urne aux boules blanches, cent fois plus nombreuses. Retirerai-je une boule noire ? Peut-être, mais vous l'affirmez, et voilà l'erreur.

*Objection.* — Croire le mal, c'est peut-être contraire à la charité, mais ce n'est pas contraire à la saine raison.

*Réponse.* — La loi chrétienne qui défend les jugements téméraires n'est pas seulement charité, elle est une loi de prudence et de bonne logique. Rien de plus téméraire que de juger, sur de simples apparences, d'une action et surtout de l'intention qui l'a produite. Dans le cours ordinaire des choses, les moindres événements sont si compliqués, les hommes se trouvent placés en des situations si diverses, ils agissent par des motifs si différents, ils voient les choses sous des points de vue si opposés, que bien souvent nous n'aurions qu'à changer de place pour passer de la colère à l'indulgence, pour comprendre, pour excuser un fait, une façon de penser ou d'agir dont nous avons été d'abord étonnés, froissés, et que nous étions tentés de condamner sans appel. (Balmès.)

*Objection.* — Les hommes de bien sont toujours dupes des méchants, parce qu'ils ne soupçonnent pas en autrui le mal qu'ils ne sentent point en eux.

*Réponse.* — Les méchants sont souvent dupes de leur méchanceté, parce qu'ils soupçonnent en autrui le mal qu'ils sentent en eux-mêmes. Le bossu ne voit pas sa bosse, mais il voit celle de son voisin. Un larron se défie de son ombre. Ne règle pas la montre de chacun d'après la tienne.

L'homme incline à juger autrui en se prenant pour terme de comparaison ; il fait d'instinct un retour sur lui-même, et à son insu il prête aux autres ses sentiments. Celui qui ne connaît que les usages d'un pays tient pour étrange tout ce qui s'en écarte ; lorsque pour la première fois il quitte le sol natal, chaque objet nouveau est pour lui une occasion de trouble et d'étonnement. Il en est de même dans l'ordre moral ; quand on porte un jugement, on oublie qu'il s'agit de l'âme d'autrui, c'est-à-dire d'une terre étrangère, et nous jugeons que les choses se passent là comme elles se passeraient sur notre territoire. Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. Pourquoi voyez-vous le mal sans raison suffisante en dehors de vous ? C'est que vous avez le mal au dedans de vous.

*Objection.* — Il y a des circonstances où le mal est certain, ce serait une folie de douter quand la certitude doit exister.

*Réponse.* — On donne souvent à la certitude des degrés qu'elle ne doit point avoir.

Quelles méprises n'avons-nous pas faites dans nos jugements ? et n'est-ce pas presque toujours lorsqu'ils étaient défavorables ? Chaque jour il arrive quelque fait de ce genre ; nous avons vu une chose claire comme

le jour ; il n'y avait pas moyen d'y trouver un autre aspect ; nous avions pris nos mesures, et là-dessus nous nous étions montés au ton d'une indignation vertueuse. Tout d'un coup, voici l'affaire qui s'éclaircit de la manière la plus simple et la plus naturelle, tellement que nous nous perdons en étonnement de n'y avoir pas pensé. « Méfiez-vous toujours des cas parfaitement clairs », a dit un jurisconsulte. Ce qui est obscur peut s'éclaircir, ce qui semble opaque peut se trouver transparent. (Faber.)

Ne soyez point précipitée dans vos jugements, n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences, et ne vous empressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables. Il faudrait, dans les jugements particuliers, imiter l'équité des jugements solennels. Jamais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté et confronté les témoins avec les intéressés ; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation ; toute preuve suffit, toute autorité paraît bonne quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. (Mine de Lambert.)

*Objection.* — Le jugement téméraire vient d'un esprit faux plutôt que d'un cœur méchant. C'est l'esprit qu'il faut réformer, ce n'est pas le cœur qu'il faut guérir.

*Réponse.* — Telle n'est pas l'opinion de saint François de Sales :

On prétend, dit-il, que ceux qui ont bu du suc d'une herbe d'Ethiopie que l'on appelle Ophiusa s'imaginent voir partout des serpents et mille objets affreux ; pour les guérir, il faut leur faire boire un peu de vin de palmier. Quoi qu'il en soit, je dis que ceux dont l'orgueil, l'envie, l'ambition ou la haine a corrompu le cœur, ne voient plus rien qu'ils ne trouvent mauvais et blâmable, et j'ajoute qu'il n'y a que l'esprit de charité qui puisse les affranchir de cette inclination perverse à former tant de jugements téméraires et iniques... Pour les guérir, on ne doit pas appliquer le remède à l'esprit, mais aux affections du cœur.

*Objection.* — Le jugement téméraire fait du mal à la réputation du prochain, mais il ne nous fait point de mal à nous-même.

*Réponse.* — C'est une erreur : les jugements téméraires multiplient pour nous les mauvais exemples et les scandales en plaçant le mal et en le voyant où il n'est pas.

Certes, tous les chrétiens, mais spécialement tous les religieux, en considérant et lisant les vies des saints, se devraient former sur leurs exemples, faisant comme les avettes qui ne voltigent dessus les fleurs que pour y cueillir le miel et s'en nourrir. Or il se trouve souvent des âmes qui font le contraire de ceci, et ressemblent non à des abeilles, mais à des guêpes, lesquelles à la vérité vont bien volant sur les fleurs, mais c'est pour en tirer non le miel comme les abeilles, mais le venin ; et si elles y recueillent le miel, elles le convertissent en fiel, regardant les actions du prochain non pour en recueillir le miel d'une sainte édification par la considération de leurs vertus, mais pour en tirer le venin, remarquant les fautes et imperfections... ; et outre cela elles excitent et provoquent les autres à faire de même, faisant ainsi que les guêpes, lesquelles par leur bourdonnement attirent les autres mouches à venir sur la fleur où elles ont trouvé du venin. (S. François de Sales.)



## UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ-CŒUR

### I

LE CŒUR DE JÉSUS MODÈLE DE PATIENCE  
DANS SA VIE PRIVÉE

*Dominus autem dirigat corda  
vestra in charitate Dei et patientia Christi.*

Que le Seigneur dirige vos cœurs  
dans l'amour de Dieu et la patience  
du Christ. (II Thessal. III, 5.)

La patience est une des vertus les plus nécessaires au chrétien parce que, presque à chaque pas, il se heurte à des personnes ou à des circonstances qui viennent se mettre en travers de ses projets, le contrarier dans ses goûts comme dans ses idées, enfin bouleverser et parfois anéantir ses entreprises. Hommes et choses, à chaque instant, se dressent devant nous comme autant d'obstacles ou d'ennemis. Murmures, vengeances, colères, haines n'aboutissent qu'à rendre plus vives et plus douloureuses les blessures faites à notre amour-propre ou à nos idées. La patience chrétienne, bien entendu, est seule capable d'amortir les chocs et les déchirures, seule elle nous fait éviter le découragement ou le désespoir. Petits et grands, jeunes et vieux, tous ont besoin d'une forte provision de patience.

Sans doute, les exemples des saints, en particulier celui du saint homme Job et de nos martyrs, sont un puissant exemple pour nous exciter à cultiver et à acquérir cette vertu. Mais nul exemple et nul modèle n'est comparable sous ce rapport au cœur de notre Dieu, car non seulement il est le modèle le plus parfait de patience que nous puissions copier, mais encore une source intarissable de cette vertu où nous avons la liberté de puiser à discrétion.

Considérons aujourd'hui le cœur de Notre-Seigneur au point de vue de la patience qu'il a montrée dans sa vie cachée à Bethléem, dans sa fuite en Egypte et durant son séjour à Nazareth.

À Bethléem, pendant la fuite en Egypte, durant les longues années passées à Nazareth, il semble qu'une des vertus qui éclatent le plus dans la conduite de Jésus-Christ c'est la patience.

Dans l'étable où il vient de naître et qui ne lui offre qu'une hospitalité pleine de misère, de souffrances, de dénuement, quelle patience est la sienne ? Il souffre sans se plaindre, il endure de douloureuses privations dans ses membres délicats, il n'a même pas le berceau qui n'est point refusé aux enfants des familles les plus pauvres, et il reste là de longs jours sur la paille de la crèche, quand il aurait pu quitter plus vite le réduit de l'étable. Les bergers, il est vrai, sont

venus l'adorer, mais durant des semaines l'étable est vide, ses seuls compagnons sont Marie et Joseph, avec les deux animaux domestiques. Son cœur souffre davantage encore à la vue de la peine, des privations imposées à sa mère et à son père nourricier.

Les mages arrivent chargés de riches présents, le besoin matériel disparaît avec eux, mais alors commence la cruelle épreuve de la fuite en Egypte. Il est à peine né que le roi Hérode complot sa mort et verse à cause de lui le sang de nombreux innocents. Pourtant il est Dieu ; d'un mot, d'un simple désir, il pourrait arrêter le bras des bourreaux, coucher dans la tombe son barbare persécuteur et s'éviter à lui et aux siens les angoisses et les fatigues d'un long voyage, de l'exil en un pays inconnu ; ce mot, il ne le dira pas ; ce désir, il ne le concevra pas. Son cœur accepte avec la patience la plus inaltérable les décrets, les volontés de son Père.

Tout concourt à battre en brèche cette patience : fuir vers une terre étrangère où Joseph devra mener la vie d'un vulgaire et méprisé artisan ; où sa mère connaîtra toutes les anxiétés, toutes les craintes d'une existence précaire, sans lendemain assuré. Encore, si cet exil n'eût duré que quelques semaines, quelques mois ; mais non, des années entières s'écouleront avant que sonne l'heure du retour dans la patrie.

Il est aisé d'imaginer à quelle épreuve fut soumise la patience des membres de la sainte Famille, et il est facile aussi d'imaginer combien cette patience demeura inaltérable. Grâce à la vertu qui se déversait du cœur de Jésus sur Marie et sur Joseph, résignés, sans murmure, tous attendaient le signal du ciel qui mettrait fin à leurs souffrances.

Quel modèle déjà et quelle leçon pour notre conduite ! Si la Providence nous a fait naître dans une famille obscure et pauvre où notre enfance a connu l'indigence, les privations de la misère, les humiliations d'une situation modeste, que de fois n'avons-nous pas murmuré ! que de fois une sourde révolte n'a-t-elle pas grondé au fond de notre âme ! Avec quelle impatience nous subissons notre sort ! Combien de *pourquoi* ne posons-nous pas à la Providence ? Pourquoi sommes-nous pauvres plutôt que d'autres ? Pourquoi ceux-là sont-ils riches plutôt que nous ? Qu'ont-ils fait de plus que nous à Dieu, et nous qu'avons-nous fait de moins qu'eux ? Jugeant sur des apparences presque toujours trompeuses, nous demandons pourquoi tel ou telle sont plus à l'aise, plus heureux que nous. Estimant la félicité en proportion de ce qu'on possède, nous murmurons, nous blasphémons peut-être la Providence parce que la gêne, les privations sont venues s'asseoir à notre foyer. Revers, malheurs, pertes d'argent ou d'être chers, insuccès, tout nous irrite, nous impatient, nous fait jeter vers le ciel des regards pleins d'une certaine amertume et arrache à nos lèvres tous les *pourquoi* que nous venons d'énu-

mérer. Et au lieu d'adoucir nos peines, nos épreuves, nous les avivons. Si parfois, du milieu de nos perplexités et de nos souffrances, nous nous écrions comme Job : « Maudit soit le jour qui m'a vu naître ! » nous ne savons pas comme lui prononcer la parole de la résignation soumise : « Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, c'est le bon plaisir du Seigneur qui s'est accompli : que le nom du Seigneur soit béni ! »

Oui, mais aussi, non seulement l'humiliation de notre condition ne sert pas à nous sanctifier, elle nous constitue en une sorte de révolte contre Dieu, et nous ne sommes point de ceux dont parle Notre-Seigneur qui gardent la parole, les promesses de Dieu dans leur cœur et lui font produire du fruit par la patience <sup>2</sup>.

Le séjour de Jésus-Christ en Egypte, cette terre étrangère, où la vie est dure et le lendemain toujours incertain; deux années passées dans des conditions aussi pénibles que décourageantes, tout cela supporté avec une patience qui ne se démentit jamais, quel modèle encore des sentiments qui doivent animer nos cœurs et inspirer notre conduite dans les traverses et les contrariétés de la vie ! Quand la douleur ou les revers s'acharnent à nous poursuivre sans que nous puissions prévoir l'éclaircie qui ramènera sur notre cœur un peu de soleil, de repos et de prospérité, gardons-nous de murmurer, de nous impatienter comme si Dieu nous oubliait; attendons avec confiance l'heure de la Providence en nous abandonnant tranquillement à ses desseins. Pour cela, tournons nos pensées et nos regards vers le cœur qui a subi avant nous ces épreuves, afin de nous servir d'exemple et de nous apprendre avec quelle patience il faut les supporter.

Lorsqu'on songe que le Fils de Dieu avait une si grande œuvre à accomplir pour une vie qui ne devait durer que trente-trois années, on se demande comment et pourquoi il a passé trente ans de cette vie dans une inactivité et une obscurité complètes. Car enfin, il s'agissait non seulement de racheter les péchés du monde par son sang, quelques heures suffisaient à cette mission, mais encore de constituer une Eglise, une société destinée à continuer sur la terre, à travers les générations, l'œuvre de sanctification entreprise par Jésus-Christ. Il fallait former des apôtres, des missionnaires, les instruire, les façonner à la vertu qu'ils devaient prêcher et dont ils devaient donner l'exemple. Il s'agissait en un mot de sauver les âmes.

Comment le Christ va-t-il se préparer à cette grave mission après laquelle soupire le genre humain tout entier ? Entrez dans la boutique du charpentier de Nazareth, nommé Joseph, voyez ce

jeune homme de quinze, de vingt, de vingt-cinq ans, dont les mains durcies par le travail manient la scie, le rabot, la varlope, qui passe ses journées penché sur un établi ou occupé à clouer des morceaux de bois façonné, eh bien, ce jeune ouvrier, c'est Jésus, c'est le grand Destiné à sauver le monde en le convertissant par l'Evangile ! Les semaines, les mois, les années passent, et il continue chaque matin à se rendre en cette boutique, à se servir des mêmes outils, à opérer les mêmes travaux.

« Mais, ô Christ, vous n'y pensez donc pas ? vous ne voyez donc point que les âmes se perdent, vous n'entendez donc pas les cris des millions de cœurs qui vous réclament ? Hâtez-vous de déposer ce costume d'ouvrier ; quittez vite cet humble toit et votre petite bourgade pour prendre le chemin des grandes villes, de Jérusalem, la cité sainte ! Parcourez, jour et nuit, les montagnes et les plaines de la Judée, rassemblez les foules, semez les miracles avec vos divines prédications ! Il n'y a plus de temps à perdre, ne voyez-vous point ces immenses moissons jaunies qui attendent la faucille du divin moissonneur ? Est-ce là une occupation digne de vous ? Quoi ! ces mains qui doivent bénir, pardonner, être attachées sur la croix du Calvaire, passent leur temps à tenir un marteau, un ciseau, des copeaux ? Quoi ! ces bras qui doivent se fatiguer à prier, qui se déchireront distendus sur le Golgotha, ces bras qui doivent intercéder pour le monde, se lassent à porter des outils, des planches, à façonner des poutres pour des usages vulgaires ? Quoi ! ces pieds qui doivent courir, jour et nuit, après des brebis perdues, qui s'épuiseront en courses évangéliques jusqu'à ce que les bourreaux les aient cloués au gibet, ne vous servent qu'à vous rendre à l'atelier d'un artisan aussi obscur que commun ? Où donc est ce zèle prédit par les prophètes et qui doit dévorer votre cœur ? »

Voilà bien le raisonnement humain, les pensées humaines, n'est-ce pas, et colorées d'un zèle ardent pour le salut du prochain, pour l'amour et la gloire de Dieu ? Et néanmoins l'ouvrier divin continue à raboter ses planches, les copeaux continuent à tomber de son établi, pendant que la sueur perle à son front et ruisselle de son visage jusqu'à terre. Et pourtant, ô homme, ose donc dire que son cœur, ce cœur que la divinité a fait sien, qui bat sous cette poitrine haletante, ose donc dire qu'il ne palpite pas d'amour pour les âmes et d'amour pour son Père !

Les calculs de Dieu ne sont point les calculs de l'homme : J'entends le compagnon de Joseph répondre à notre impatience : « Mon heure n'est pas encore venue. Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père ; quand sonnera l'heure marquée par cette volonté, alors, mais alors seulement je quitterai mon atelier, mes outils, alors seulement j'irai évangéliser les âmes de bonne volonté. Je n'oublie pas ma mission ; n'ai-je pas prouvé dans le temple, quand j'avais douze ans,

<sup>1</sup> Job, I, 21.

<sup>2</sup> Luc, VIII, 15.



que je la connais, puisque je parlais déjà de l'obligation où je suis d'être à ce qui regarde mon Père? Parce que mon cœur est uni à celui de mon Père, il attend patiemment l'heure fixée. »

Ici encore, découle pour nos cœurs un enseignement dont il nous faut profiter. Parfois il nous semble, dans notre zèle, que Dieu devrait agir autrement. Il laisse les méchants dresser la tête, triompher insolemment, persécuter les âmes pieuses et les faire pleurer. L'épreuve tombe lourde, écrasante, douloureuse sur les justes quand elle paraît épargner les impies. La foudre frappe les églises, une voûte s'écroule sur les fidèles réunis dans un temple, un incendie atroce dévore l'élite de la société, occupée à gagner le pain des pauvres de Jésus-Christ. Les méchants en ricanant et la foi des foules en est ébranlée.

Et ces conversions tant désirées que nous réclamons avec des larmes depuis de si nombreuses années sans qu'aucun indice trahisse le moindre changement dans les âmes qui nous désolent! toutes nos prières, nos bonnes œuvres offertes à cette intention et que le ciel semble ne pas entendre ou ne pas voir! Quel sujet d'impatience, de découragement, de je ne sais quelles plaintes ou quels murmures proférés tout bas!

Il faut pourtant nous rappeler et bien nous convaincre que nous n'avons pas à fixer ses voies au Seigneur, non plus qu'à assigner une date à ses bienfaits ou à ses miséricordes. Dieu est patient envers les méchants parce qu'il est éternel et miséricordieux. Qui sommes-nous pour critiquer sa conduite et oser lui demander compte de ce que sa Providence permet? Qui sommes-nous pour ériger le tribunal de notre sagesse et de notre justice en face du sien et réformer ses jugements? Et puisque nous ignorons les motifs de sa longanimité envers les méchants aussi bien que ceux des épreuves envoyées aux justes, réfrémons dans nos cœurs cette impatience que nous estimons sainte et qui n'est qu'un orgueil déguisé.

Ah! plutôt apprenons du cœur de Jésus la patience qu'il a si parfaitement pratiquée à Bethléem, en Egypte et à Nazareth. Approchons notre cœur tout près de ce divin modèle; comparons les sentiments qui nous animent, en particulier notre patience, à cette vertu qui réglait si exactement le cœur de notre Dieu. Réglons désormais notre cœur sur le sien ainsi qu'on règle une montre facile à se déranger sur une qui ne varie pas. Ou encore, imitons l'orfèvre qui veut redorer un vase : il le plonge dans un bain d'or, et plus il l'y laisse longtemps, plus la couche du précieux métal est épaisse et le vase brillant. Plongeons, trempions, si je puis ainsi parler, notre cœur dans le cœur de notre Dieu afin qu'il retire de ce bain divin une forte provision de patience envers les hommes comme envers les événements permis par la Providence. Puisque le cœur de Jésus est une source intarissable de toutes les vertus, prions-le de nous communiquer abondamment cette vertu de patience, qu'il a si bien pratiquée.

Puisons à cette source par la méditation, les réflexions, la prière; imprégnons-en notre cœur, qu'elle l'anime et l'inspire tellement que la volonté de Dieu devienne comme la nourriture de notre âme et le pain de notre vie. En un mot, que le cœur de Jésus dirige le nôtre, selon la parole de l'apôtre saint Paul, dans l'amour de Dieu et la patience du Christ, afin que, conformément à la promesse de l'Evangile, grâce à cette patience, nous opérons le salut de nos âmes : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* <sup>1</sup>.

## PANÉGYRIQUE DE S. LOUIS DE GONZAGUE

(POUR CAMPAGNES)

*Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. (Matth. iv, 8.)

Aucune vertu n'est exaltée dans nos saintes Ecritures, aucune n'est peinte sous des couleurs plus aimables, aucune n'est récompensée comme la douce et suave vertu de pureté. Quel amour de prédilection Notre-Seigneur ne manifesta-t-il pas pour elle? Il a proclamé bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu; il attire à lui les petits enfants, les comble de caresses et les bénit, parce que leurs anges dans le ciel contemplent toujours la face de Dieu; Jean, le disciple vierge, mérite de reposer sur la poitrine du divin Maître à la dernière Cène; mais le plus bel éloge que Jésus pût faire de la pureté, ce fut de vouloir naître d'une mère vierge.

Aussi, le fleuron resplendissant entre tous dont il orna la couronne de l'Eglise, son épouse, a été la virginité. L'Eglise a ses millions de martyrs qui ont généreusement versé leur sang pour la foi; un moment de souffrances leur a valu une gloire immortelle, une félicité sans fin. Le nombre des vierges est plus grand encore, leur triomphe n'est pas moins éclatant.

Or, entre tous ceux qui font cortège à l'Agneau, il en est qui l'emportent sur les autres, il en est dont la victoire semble plus glorieuse, parce qu'elle a été achetée au prix de luttes héroïques : choisis et distingués comme les preux sur le champ de bataille, ils sont devenus les chefs de ces légions saintes; à leur suite ils ont entraîné une foule d'âmes éprises des charmes de la vertu; ils ont réjoui, consolé l'Eglise et peuplé le ciel.

Tel fut saint Louis de Gonzague, le modèle incomparable et le patron de la jeunesse chrétienne. Il n'a paru que quelques jours au milieu des hommes, et néanmoins ce peu de temps lui a suffi pour confondre le monde et conquérir une palme éternelle. Il a conservé son innocence, et il

<sup>1</sup> Luc, xxi, 19.

en a reçu la couronne. Il a conservé son innocence, malgré tous les dangers auxquels il fut en butte, toutes les séductions dont il fut entouré ; et il a mérité, même dès ici-bas, cette récompense promise aux âmes virginales : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Nous renfermerons dans ces deux propositions l'éloge que nous voulons faire de ce grand et aimable saint.

## I

La vertu a quelque chose qui plaît même aux âmes les plus corrompues ; sa candeur, ce je ne sais quoi de simple, de doux et de céleste qui paraît en elle, attire les cœurs, touche et contraint au respect. De plus, sous le voile d'une modestie charmante, elle cache une force, une énergie, qui lui donnent plus de puissance que n'en ont les conquérants illustres. Enfin, ses fruits seuls ont de la solidité et de la durée ; il n'y a que l'homme vertueux qui puisse avoir des amis.

Ces avantages, il est vrai, il faut les acheter par de généreux efforts ; ils ne s'obtiennent qu'au prix de vaillants sacrifices ; les combats de la chasteté sont particulièrement difficiles. Voilà ce qui en fait l'excellence, en constitue le mérite, en grandit la récompense, mais assurément n'en détruit pas l'obligation. Ils se trompent donc ceux qui prennent prétexte des difficultés qu'offre la vertu, pour se dispenser de la pratiquer, et même pour la déclarer impossible.

Quoi ! la vertu, la pureté impossible, quand des milliers et des milliers de jeunes gens, de tout rang, de toute condition, en ont poussé et en poussent encore la pratique jusqu'à l'héroïsme ! Avouons plutôt, avec saint Augustin, que ce qu'ils accomplissent si généreusement, nous aussi nous pouvons l'accomplir ; nous n'avons qu'à le vouloir, à le vouloir sincèrement, à le vouloir persévéramment.

Saint Louis de Gonzague nous en fournit une nouvelle preuve. Tout semblait, en effet, s'être réuni pour lui disputer le précieux trésor de son innocence. La vertu fuit le tumulte, elle aime la retraite, le recueillement. Mais comment notre jeune héros pourra-t-il trouver tout cela au milieu d'une cour où il n'y a qu'agitation continuelle, où tous les discours sont un danger, tous les spectacles un écueil ? Car Louis est de naissance noble, son père est prince de l'empire, sa mère est dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II. Ajoutez à cela qu'il a reçu du ciel les plus beaux dons : son esprit est merveilleux, son jugement délié, ses manières sont pleines de distinction ; tout le monde l'admire, tout le monde l'aime et le respecte ; il semble né pour commander. N'est-il pas d'ailleurs l'aîné de la famille ? Cette haute prérogative lui confère des avantages comme des droits auxquels il n'est pas facile de se soustraire.

Ferdinand de Gonzague, aussi bon prince que

vaillant capitaine, a su apprécier les talents et les heureuses dispositions de son fils ; sa joie a été grande, grandes aussi ses espérances. Déjà il a destiné Louis à la carrière des armes ; il lui tarde de le voir grandir pour l'honneur et la gloire des Gonzague.

Que de périls, que d'obstacles, dans cette naissance, dans ces titres, dans ces brillantes qualités ! Combien se laisseraient éblouir, et comment Louis échappera-t-il à cette fascination d'une fortune qui lui paraît assurée ?

Il eut le bonheur inappréciable de posséder une bonne mère. Marthe Tana de Santena avait consacré à Dieu son enfant dès le jour de sa naissance. Avec quelle sollicitude ne veilla-t-elle pas sur ses premiers ans ! Elle le conserva près d'elle, et, malgré les exigences de la cour, elle n'hésita pas à tout sacrifier à l'éducation de son fils, montrant ainsi un courage, une abnégation, une foi, trop rares chez les mères de notre époque. A peine Louis commence-t-il à bégayer le nom de ses parents, qu'il prononce en même temps les doux noms de Jésus et de Marie. Marie, Jésus, oh ! comme il les aime déjà ! on dirait qu'il les a connus avant de naître, tant sa pieuse mère a pris soin de l'en instruire.

Ainsi grandit notre saint. Ses heureuses dispositions, si bien cultivées par Marthe, se développaient avec une prodigieuse rapidité. Il avait quatre ans ; son père crut dès lors devoir l'initier à sa vie future. Louis est donc revêtu d'habits guerriers, il porte des armes proportionnées à sa taille, passe les revues avec le marquis, se mêle aux soldats, réalisant ainsi les vœux de son père.

Ceci se passait à Casal où Louis avait été emmené pour quelques mois. Pendant ce temps, Marthe gémissait d'être loin de son fils, surtout de le sentir si tôt abandonné à lui-même ; la vie des camps lui inspirait des inquiétudes, il lui tardait de le revoir. Louis revient, mais ses premières armes au milieu du monde n'ont point été heureuses ; on s'aperçut bien vite à Châtillon qu'il avait appris parmi les soldats à dire des paroles trop libres. C'était, il est vrai, sans les comprendre, mais on l'en reprit : Louis reconnut sa faute et jamais il ne devait se la rappeler qu'avec le plus amer regret. Ainsi sa défaite même devait lui être profitable ; il en retira une humilité profonde, une vive défiance de lui-même, présages de ses futures victoires.

A partir de ce moment, la vertu fait en lui de remarquables progrès. Louis voue à la sainte Vierge un culte particulier ; à sept ans, il récite chaque jour son petit office à genoux, sans vouloir accepter ni coussin ni aucun soulagement. Bientôt son père l'emmène à Florence, avec son jeune frère Rodolphe, pour y commencer ses études. Là, sa dévotion s'augmente beaucoup par la vue d'une image miraculeuse de la Mère de Dieu et par la lecture d'un livre sur les mystères du Rosaire. Un jour en particulier qu'il lisait cet



ouvrage, il se sentit un vif désir de faire quelque chose qui pût plaire à la sainte Vierge, et il pensa qu'il serait bien agréable à cette Reine du ciel, si pour imiter autant qu'il pourrait sa pureté, il lui consacrait par vœu sa virginité. Se trouvant donc en présence de l'image vénérée, il mit à exécution son projet ; dans toute la générosité et l'ardeur de sa jeune âme, il fit à Dieu, en l'honneur de Marie, le vœu de chasteté perpétuelle. Marie agréa si bien cette offrande, qu'elle entoura dès lors son pieux serviteur d'une spéciale protection, ne permettant pas que jamais le souffle du mal ternît même légèrement une vertu qui s'était si généreusement donnée à Elle.

La dévotion à la sainte Vierge, voilà bien le grand moyen de préservation, l'arme par excellence des bons combats pour la vertu. Toute âme qui veut rester pure, doit avoir en honneur le culte de Marie, la Reine des vierges.

Louis de Gonzague n'y manqua pas ; mais il n'eut garde non plus de négliger les autres précautions commandées par la prudence chrétienne. Il commence à se confesser fréquemment, et il le fait avec autant de douleur et de confusion que s'il était le plus grand pécheur du monde. Cependant il n'avait pas encore le bonheur de faire la sainte communion, objet de tous ses désirs, lorsque Dieu lui envoya saint Charles Borromée pour l'y disposer. L'illustre cardinal le communia de sa propre main, lui recommandant de recevoir souvent ce pain qui fait les forts, et lui traçant les règles pour le faire de la manière la plus parfaite. Ces sages conseils tombaient dans une âme bien préparée. Par son amour ardent pour le Très Saint-Sacrement, par l'angélique piété avec laquelle il s'unissait à son Dieu, Louis de Gonzague ravissait d'admiration ceux qui pouvaient le contempler. Puisse son exemple être pour la jeunesse chrétienne un précieux et puissant encouragement à demeurer fidèle au grand devoir de la communion !

Il semble, après cela, que la vertu de notre jeune héros dûl être à l'abri des atteintes de l'esprit mauvais. Que pouvait-on exiger de plus ? Louis toutefois ne l'entend pas ainsi. Voyez plutôt comme il s'entoure de plus de précautions encore. Il s'adonne à la plus stricte vigilance sur lui-même, sur ses sens, et particulièrement sur ses yeux, ne les fixant jamais sur aucun objet qui puisse lui donner de l'inquiétude. Dans les rues, il les tient constamment baissés. Doit-il vivre à la cour et remplir l'office de page auprès de la reine, après plusieurs mois il ne peut distinguer cette princesse de ses suivantes, tant il a soin de mortifier ce désir naturel à cet âge, de tout voir, de tout examiner, de tout connaître.

Mères de famille, voulez-vous conserver à vos enfants leur innocence ? Ah ! éloignez d'eux tant de spectacles compromettants, tant de livres et de tableaux dangereux. Plus que jamais que votre vigilance soit en éveil, qu'elle ne s'endorme pas un instant ; ne cessez de pourvoir à ce que rien ne

blesse les yeux, les oreilles de vos enfants, ces sens que l'Écriture avec raison appelle les fenêtres de l'âme et par où l'ennemi a coutume de s'introduire pour exercer de funestes ravages.

Louis de Gonzague ne s'arrête pas là. Tout ce qui peut mortifier la chair, il l'embrasse avec ardeur. Sa santé est débile, la maladie le mine ; qu'importe ! il jeûne au pain et à l'eau. Épuisé par une dure abstinence, il crucifie son corps par la discipline et souvent son sang teint les murs de son humble cellule.

Il ne veut point supporter d'habits élégants. Tandis que son frère Rodolphe voyage en de superbes équipages, lui se refuse à aller autrement qu'à pied. Un jour, il est invité à un tournoi, toute la jeune noblesse s'y rend richement équipée, mais ici encore Louis ne paraîtra que monté sur un pauvre mulet, tempérant le plaisir d'une fête mondaine par l'amertume de la dérision et des sarcasmes auxquels il s'expose.

Quelle contradiction entre une telle conduite et l'éducation donnée de nos jours à la jeunesse ! Loin d'écarter des enfants tout ce qui peut leur nuire, on leur prodigue, et cela dès l'âge le plus tendre, tout ce qui est plus propre à faire naître et à développer en eux les mauvais instincts de la nature. Les liqueurs, enivrantes même, leur sont familières ; on les habille avec une recherche incroyable, on prévient tous leurs caprices, on flatte leur sensualité, on les nourrit dans la mollesse et dans l'esprit d'indépendance. Et l'on s'étonne qu'une telle éducation ne produise que des fruits détestables ? Non, non, le retour aux principes chrétiens, tels qu'ils ont été mis en pratique par les saints, nous donnera seul des générations fortes et saines, parce que seul il est capable de tremper les caractères et de faire des enfants des hommes vertueux pour eux-mêmes et dévoués pour les autres.

## II

Le triomphe de notre saint était complet. Si Satan avait pu tromper tant d'âmes en ces temps malheureux de révolution religieuse, il était contraint de s'avouer vaincu par un jeune enfant, malgré les armes puissantes dont il disposait contre sa faiblesse. Louis de Gonzague suffisait à lui seul pour confondre le protestantisme, et venger l'honneur de l'Eglise romaine.

Dieu qui avait vu son serviteur sortir victorieux de la lutte, ne pouvait manquer de lui réserver une brillante récompense. Cette récompense, le Sauveur l'avait promise et annoncée du haut de la montagne : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » La parole divine se réalisa à la lettre pour Louis de Gonzague, même dès ici-bas.

De bonne heure, en effet, Dieu l'avait admis à une intimité touchante, en lui enseignant lui-même le degré le plus sublime de l'oraison. Louis, sans avoir été instruit par aucun autre maître, vaquait à ce saint exercice avec un goût

et une satisfaction intérieure si sensible que la douceur que son âme éprouvait se traduisait fréquemment au dehors par des transports célestes et une grande abondance de larmes.

Ceux qui le servaient, s'en étant aperçus, se plaisaient à l'épier par les fentes des portes. Grand était leur étonnement de le voir, des heures entières, prosterné devant un crucifix, tout absorbé dans son union avec Dieu. Qui dira le ravissement de cette contemplation et les lumières que notre saint en retirait? Qui rendra surtout les sentiments que l'âme aimante de Louis éprouvait, lorsque Jésus venait la visiter et l'inonder de ses ineffables consolations?

Dès lors le monde n'était plus fait pour Louis, et Louis n'était plus fait pour le monde. Et toutefois, malgré l'extraordinaire piété de son fils, malgré son peu de goût pour les choses de la terre, Ferdinand de Gonzague n'avait pas abandonné ses espérances; il y tenait même plus que jamais. Mais Dieu voulait tout à lui une âme si pure et si parfaite, et Louis crut enfin venu le moment de mettre à exécution un dessein qu'il nourrissait depuis longtemps.

Il avait entendu la voix de son Bien-aimé qui lui disait : « Quitte ton peuple et la maison de ton père. » Aussi n'a-t-il pas de repos qu'il n'ait pu se défaire de son droit d'aînesse, et que, abandonnant tout, il ne soit entré dans la Compagnie de Jésus. Mais ici encore combien de luttas n'eut-il pas à soutenir, et contre son père qui longtemps retarda par sa résistance l'exécution du pieux projet de son fils, et contre tant d'illustres personnages dévoués à sa famille! Ne l'oublions pas : ce sont les grandes épreuves qui font les grandes âmes, les âmes héroïques, les âmes vraiment dignes des faveurs divines.

Louis est enfin sorti du monde. C'est avec le sentiment de la plus tendre reconnaissance comme de la plus vive allégresse qu'il franchit le seuil du noviciat de Rome. Le genre de vie qu'il embrassait, ne l'avait-il pas exercé dans le monde? Il y mit seulement une perfection, si possible, plus accomplie encore.

Mais pendant qu'il achevait de détruire ce qui pouvait être de quelque obstacle entre Dieu et lui, en se pliant avec une obéissance admirable à toutes les exigences de la règle, Dieu de son côté se plaisait de plus en plus à se communiquer à son fidèle serviteur. Alors, notre jeune saint ne trouve de repos et de satisfaction que dans la pensée de Dieu. Même parmi les occupations extérieures, il ne perd pas un instant son recueillement. Il avoue qu'il a autant de peine à se distraire de Dieu, que d'autres disent en éprouver pour se recueillir en Lui, parce que tout le temps qu'il met à s'en distraire est un temps de lutte et de violence.

Les douceurs intérieures dont Louis de Gonzague jouissait si abondamment, lui faisaient négliger le soin de son corps, qui tous les jours s'affaiblissait et s'exténuaient. Ses supérieurs s'en émurent et

finirent par lui interdire toute oraison, même l'usage fréquent des jaculatoires. Louis se soumit par obéissance, mais quelque effort qu'il fit pour détourner son attention des choses de Dieu, peu à peu et sans qu'il s'en aperçût il s'y trouvait de nouveau transporté. Comme la pierre tend au centre de la terre, de même il semblait que son âme se reposait en Dieu si naturellement qu'elle y retournait comme à son centre, quand par violence elle en avait été distraite et arrachée.

Enfin, la liberté lui fut rendue. Mais déjà il est mûr pour le ciel. L'amour divin qui le consume, a brisé un à un les liens qui le retenaient sur la terre. Cette flamme céleste remplit son âme au point que son corps même en éprouve les merveilleux effets. On voit briller sur son visage transfiguré le feu qui le dévore au dedans, et aux fréquentes palpitations de son cœur, on croirait que cet organe, foyer ardent de la plus sublime charité, va s'ouvrir un passage pour sortir de sa place.

Désormais, Louis de Gonzague ne soupire plus que pour la céleste Jérusalem. Il tombe malade. On se presse autour de sa couche, tant il fait paraître de résignation et de ferveur, tant il est beau de contempler une âme pure à la veille de son union définitive avec son Dieu! Ainsi, notre saint est encore sur la terre, et déjà il paraît converser dans les cieux avec les anges, ses frères et ses admirateurs. Ils vinrent enfin, ces esprits célestes, détacher son âme qui s'envola vers la patrie au milieu des chœurs joyeux des chérubins et des séraphins. L'oracle divin était pleinement accompli. Louis de Gonzague, par son éminente pureté, était admis à voir Dieu face à face et à le posséder pour toujours.

Laissons-nous perdre de si précieuses et si utiles leçons, et nous contenterons-nous d'une stérile admiration? Ah! plutôt appliquons-nous les enseignements qui résultent d'une telle vie! Saint Louis nous a montré l'injustice des prétextes que nous opposons à notre devoir. Ayons le courage et la sincérité d'avouer que la vertu n'a rien d'impossible pour aucun de nous; la loi sainte de l'Evangile n'est incompatible qu'avec nos passions. Avec la grâce de Dieu, nous pouvons dominer nos inclinations perverses, dompter la chair, recouvrer et conserver, jusqu'au jour du Seigneur, notre innocence première. De la sorte, et c'est Jésus-Christ lui-même qui nous en donne l'assurance, il nous sera donné de voir Dieu ici-bas, par de plus vives lumières que recevra notre foi. Nous pénétrerons, dans une proportion grandissante, le secret des divins mystères. Nous connaîtrons mieux les trois Personnes divines, nous apprécierons davantage leurs bienfaits. Ainsi peu à peu s'effaceront et disparaîtront les nuages et les obscurités qui pendant cette vie nous voilent la face de Dieu, jusqu'à ce que nous parvenions au plein jour de la vision intuitive et de l'éternité. Ainsi soit-il.



## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## TROISIÈME PARTIE

## Moyens de salut

## I

## LA GRÂCE (suite)

## D

## La grâce actuelle

## 6

## Son prix

— Vous rappelez-vous, Henri, ce que nous avons déjà dit de la grâce actuelle ?

— Nous avons déjà dit

1<sup>o</sup> Sa nature,

2<sup>o</sup> Ses espèces,

3<sup>o</sup> Sa nécessité,

4<sup>o</sup> Sa gratuité,

5<sup>o</sup> Sa distribution.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons dire quelques mots du prix de la grâce. Après quoi nous pourrions indiquer quelques-unes des conclusions pratiques à tirer de ce sujet important.

— Savez-vous, Joseph, quels sont les moyens de connaître le prix ou la valeur d'un objet quelconque ?

— Il y en a deux principaux.

— Lesquels ?

— C'est de trouver

1<sup>o</sup> Ce que cet objet a coûté,

2<sup>o</sup> Ce qu'il rapporte.

## a

## Ce que la grâce actuelle a coûté

— Si un objet n'a coûté que quelques centimes, que pourra-t-on en conclure ?

— C'est que cet objet n'a pas beaucoup de valeur.

— Si au contraire cet objet a coûté très cher ?

— Alors ce sera un signe qu'il doit avoir une grande valeur.

## +

## Ce que la grâce actuelle a coûté à Dieu le Père

— Maintenant, Justin, pourriez-vous nous dire ce que la grâce actuelle a coûté à Dieu le Père ?

— Elle lui a coûté un prix infini.

— Quel prix ?

— Son divin Fils.

— Comment cela ?

— C'est que Dieu le Père a donné son Fils unique et bien-aimé afin de nous procurer les grâces actuelles nécessaires au salut.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la grâce actuelle a une valeur incomparable, une valeur infinie, vu qu'elle a coûté à Dieu le Père un sacrifice d'un prix infini.

## +

## Ce que la grâce actuelle a coûté à Dieu le Fils

— A présent, Ernest, vous rappelez-vous par qui la grâce nous a été méritée ?

— Elle nous a été méritée par le Fils de Dieu fait homme pour notre salut.

— Le Fils de Dieu fait homme a-t-il payé cher la grâce qu'il nous a méritée ?

— Il l'a payée très cher.

— A quel prix l'a-t-il achetée ?

— Il l'a achetée au prix

D'une pauvreté perpétuelle,

D'une humilité profonde,

De toute une vie d'obscurité, de privations, d'obéissance et de travail,

Des fatigues les plus pénibles,

Des tortures les plus terribles,

De tout son sang répandu,

De sa mort sur la croix.

— Si on vous faisait cadeau d'un diamant qui aurait coûté un million, que diriez-vous ?

— Je dirais :

« Voilà un cadeau très riche et très précieux. »

— Que devons-nous dire du cadeau de la grâce actuelle ?

— Nous devons dire que c'est le cadeau par excellence, le plus riche et le plus précieux de tous.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a été payé plus cher que tous les cadeaux du monde.

— Quel est le prix de la grâce actuelle ?

— C'est un prix divin, un prix infini, c'est le trésor inépuisable des mérites infiniment grands de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

## b

## Ce que la grâce actuelle rapporte

— Savoir ce qu'un objet a coûté, voilà déjà un premier moyen d'en connaître la valeur.

Quel est le second, Lucien ?

— C'est de savoir ce que rapporte cet objet.

— Donnez un exemple ?

— Par exemple, j'ai un champ qui me rapporte, tous les ans, une somme de 150 francs ; je n'ai qu'à chercher le capital représenté par cette somme, et je connaîtrai le prix ou la valeur de mon champ.

— Très bien.

Maintenant, que faut-il que nous fassions pour connaître le prix de la grâce actuelle ?

— Il faut chercher ce qu'elle rapporte au pécheur et au juste.

## +

## Ce que la grâce actuelle rapporte au pécheur

— Pourquoi la grâce actuelle est-elle donnée au pécheur ?

— Pour l'aider à accomplir les actes utiles au salut.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire les actes par lesquels il doit arriver à la grâce sanctifiante.

— Quels sont les actes par lesquels le pécheur arrive à la grâce sanctifiante ?

— Les actes de foi, d'espérance, de charité et de pénitence.

— Si le pécheur profite bien de la grâce actuelle ?

— Il accomplira les actes ci-dessus.

— Et alors ?

— Et alors, il recouvrera la grâce sanctifiante.

— Et en recouvrant la grâce sanctifiante ?

— Il retrouvera tout à la fois

Le trésor le plus riche,

La vie la plus noble,

La beauté la plus ravissante,

Les titres les plus élevés et les plus précieux,

La fortune spirituelle perdue par le péché,

La liberté des enfants de Dieu,

La joie, la paix, etc., etc...

— Et tout cela, à qui le pécheur le devra-t-il ?

— A la grâce actuelle dont il aura eu soin de profiter.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que, pour le pécheur, il n'y a pas de don plus précieux que celui de la grâce actuelle ; c'est que la grâce actuelle est le cadeau le plus riche qui puisse être fait au pécheur.

+

Ce que la grâce actuelle rapporte au juste

— *Dites-nous, Paul, pourquoi la grâce actuelle est donnée au juste ?*

— Pour l'aider, lui aussi, à faire des actes utiles au salut.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire des actes méritoires du paradis.

— *En d'autres termes ?*

— En d'autres termes, des actes de vertu conformes à la volonté divine.

— *Si le juste profite de la grâce actuelle ?*

— Il accomplira les actes ci-dessus méritoires du paradis.

— *Qu'est-ce que le paradis ?*

— Le paradis,

C'est la richesse éternelle et infinie,

C'est la gloire éternelle et infinie,

C'est la joie éternelle et infinie.

— *Et d'où viendra à l'homme juste la possession de la richesse, de la gloire et de la joie éternelles et infinies ?*

— De la grâce actuelle dont il aura su profiter.

— *Que concluez-vous ?*

— Puisque la grâce actuelle rapporte à l'homme juste des trésors éternels et infinis de gloire, de richesse et de bonheur, je conclus que la grâce en question a pour le juste une valeur inappréciable, un prix au-dessus de toute estimation.

7

#### Conclusions pratiques

a

##### La reconnaissance

— *Si quelqu'un vous donnait un beau vêtement, Alfred, que feriez-vous ?*

— Je ne manquerais pas de le remercier.

— *Si on vous donnait une bourse garnie de pièces d'or ?*

— J'aurais soin de témoigner toute ma reconnaissance.

— *Et si un prince généreux vous faisait le don de toute une fortune ?*

— J'aurais à cœur de lui exprimer et de lui garder la reconnaissance la plus vive.

— *Qu'est-ce que la fortune la plus grande à côté de la grâce actuelle ?*

— Pas même un morceau de plomb à côté du diamant le plus précieux.

— *Que devez-vous donc à Dieu pour le don de cette grâce ?*

— Une reconnaissance sans bornes et sans fin.

— *Comment vous y prendrez-vous pour remplir ce devoir ?*

— D'abord, je prierai tous les jours la sainte Vierge, les anges et les saints de remercier pour moi le Bienfaiteur suprême.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, j'offrirai à Dieu ma journée comme un acte continu de remerciement.

— *Enfin ?*

— Enfin, chaque fois que je recevrai une nouvelle grâce, j'aurai soin de dire merci au Père infiniment bon qui me l'accorde et au Sauveur infiniment dévoué qui a voulu me la mériter.

b

##### La demande

— *Dites-nous, Henriette, ce que fait l'enfant qui a faim ?*

— Il demande à ses parents la nourriture nécessaire.

— *Et le pauvre qui n'a pas de quoi vivre, que fait-il ?*

— Il va frapper à la porte du riche, pour obtenir le secours dont il a besoin.

— *Avons-nous besoin de la grâce actuelle ?*

— Nous en avons le plus grand besoin, vu que sans elle nous ne pouvons accomplir aucun acte utile au salut.

— *Si vous demandez la grâce actuelle avec humilité, ferveur, confiance, persévérance, et en union avec Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les anges et les saints du Paradis, qu'arrivera-t-il ?*

— Dieu me la donnera avec d'autant plus d'abondance que j'aurai mis plus, de ferveur et de persévérance à la demander.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que, tous les jours, il faut demander avec instance la grâce actuelle, et surtout la grâce de la persévérance finale.

c

##### La coopération

+

##### Sa nécessité

— *La grâce actuelle, qui nous excite à faire l'acte utile au salut, accomplit-elle cet acte toute seule, sans nous ?*

— Nullement.

— *Et nous-mêmes, accomplissons-nous l'acte utile au salut, seuls, sans la grâce actuelle ?*

— Impossible.

— *L'acte utile au salut ne sera donc pas l'ouvrage de la grâce actuelle toute seule ?*

— Non.

— *L'acte utile au salut ne sera donc pas l'ouvrage de notre bonne volonté toute seule ?*

— Pas davantage.

— *De qui donc sera-t-il l'ouvrage ?*

— Il sera l'ouvrage tout ensemble de la grâce actuelle et de notre bonne volonté réunies pour son accomplissement.

— *Saint Augustin nous dit :*

« Celui qui vous a créés sans vous ne vous sauvera pas sans vous. »

— *Qu'est-ce que cela signifie ?*

— Cela signifie que le salut n'est l'ouvrage ni de Dieu seul, ni de l'homme seul, mais bien l'ouvrage de Dieu et de l'homme tout ensemble.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire l'ouvrage de la grâce actuelle et de notre bonne volonté.

— *Saint Paul, parlant du bien qu'il avait pratiqué, nous en signale la cause en ces termes :*

« C'est la grâce de Dieu avec moi. »

— *Que prouve ce langage ?*

— Il prouve que l'acte bon et utile au salut est l'ouvrage tout ensemble de la grâce actuelle et de notre bonne volonté.

— *Vous rappelez-vous, Jules, quelle nourriture Dieu envoya aux Israélites pendant leur séjour dans le désert ?*

— C'était la manne. —



— Si les Israélites n'avaient pas voulu profiter de cette nourriture, que serait-il arrivé ?

— Tous seraient morts de faim.

— Que durent faire les Israélites pour ne pas mourir de faim ?

— Ils durent recueillir la manne, la moudre et la préparer avec soin.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, ils durent en profiter, en faire usage.

— Sans quoi ?

— Sans quoi la manne devenait inutile et était perdue pour eux.

— Si l'homme ne profitait pas de la grâce actuelle qui lui est donnée ?

— Elle deviendrait inutile et serait perdue pour lui.

— Que faut-il donc pour que la grâce actuelle ne devienne pas inutile et ne soit pas perdue pour l'homme ?

— Il faut que l'homme la reçoive avec reconnaissance, lui ouvre son cœur, suive son impulsion et travaille avec elle.

— Autrement ?

— Autrement, il la recevrait en vain et elle ne le sauverait pas.

— Je voudrais savoir, Julie, si la pluie pourrait faire pousser le blé toute seule, sans la terre ?

— Elle ne le pourrait pas.

— Et la terre pourrait-elle produire du blé sans la pluie ?

— Pas davantage.

— Que faut-il donc pour la production du blé ?

— Il faut tout à la fois et la terre et la pluie, et la pluie et la terre.

— Que faut-il pour l'accomplissement de l'acte utile au salut ?

— Il faut aussi tout à la fois et la grâce actuelle et notre bonne volonté.

— Si nous voulions faire la comparaison entre la production du blé et l'accomplissement de l'acte utile au salut, que trouverions-nous ?

— Nous trouverions

Que la pluie représente la grâce,

Que la terre représente notre bonne volonté,

Et que le blé produit représente l'acte utile au salut.

— Que faut-il conclure de tout ceci ?

— C'est que notre âme doit se mettre avec la grâce pour accomplir l'acte utile au salut.

C'est que la coopération à la grâce actuelle est absolument nécessaire pour le salut.

+

Sa liberté

— Quand l'homme profite de la grâce actuelle, c'est peut-être par force ; la grâce le contraint peut-être à accomplir avec elle l'acte utile au salut ?

— Nullement.

— Si on disait que l'homme ne peut pas résister à la grâce actuelle, et qu'en suivant son impulsion il n'a plus sa liberté ?

— On ferait une grosse hérésie.

— C'est donc toujours librement que l'homme agit sous l'influence et avec l'aide de la grâce actuelle ?

— Oui.

— Autrement ?

— Autrement, il n'aurait aucun mérite et ne pourrait gagner le ciel.

— Quand l'homme ne profite pas de la grâce actuelle, c'est peut-être qu'il n'a pas la force de la suivre et qu'il lui est impossible d'en profiter ?

— L'homme peut toujours suivre la grâce actuelle et en profiter.

— Si on disait qu'il ne le peut pas ?

— On ferait une nouvelle hérésie non moins grosse que la précédente.

— Si la grâce actuelle demeure inutile, c'est-à-dire si l'acte utile au salut, pour lequel elle était donnée, n'est pas accompli, à qui faut-il en attribuer la faute ?

Est-ce à l'homme ou à la grâce elle-même ?

— C'est à l'homme et nullement à la grâce elle-même.

— Ce n'est donc pas l'impuissance ou la faiblesse de la grâce qui la rend inutile ?

— Non, car la grâce actuelle nous donne toujours le pouvoir d'accomplir l'acte en vue duquel elle nous est accordée.

— D'où vient donc qu'elle demeure inutile ?

— Cela vient de la lâcheté de l'homme qui, au lieu de la suivre et de travailler avec elle, lui résiste, et ainsi la rend inutile.

+

Ses motifs

— Si un pauvre jetait dans la boue une aumône importante reçue d'un bienfaiteur généreux, que faudrait-il en penser, Victor ?

— Ce pauvre aurait bien tort.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce qu'il offenserait et affligerait son bienfaiteur.

— Ensuite ?

— Ensuite, parce qu'il se ferait du mal à lui-même en se privant d'un secours dont il a grand besoin.

— Enfin ?

— Enfin, parce qu'il s'exposerait à ne plus recevoir les aumônes nécessaires.

— Maintenant, que faut-il penser de l'homme qui laisse tomber à ses pieds le don si précieux de la grâce ?

— Cet homme a grand tort.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il offense et contriste Dieu, son généreux bienfaiteur ;

Parce qu'il se fait le plus grand mal à lui-même en renonçant à un secours qui lui serait si utile ;

Parce qu'il tarit la source des grâces en refusant d'en profiter.

— La Sainte Ecriture nous dit :

« La terre qui boit souvent la pluie du ciel et ne produit rien, n'est pas loin d'être maudite ».

Que faut-il en conclure ?

— C'est que l'abus des grâces conduit à leur diminution, la diminution des grâces nous mène à la faiblesse, et la faiblesse à la mort spirituelle et éternelle.

— La Sainte Ecriture nous dit encore :

« Ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. »

Que faut-il en penser ?

— C'est là une recommandation de la plus haute importance qu'il faut observer très fidèlement.

— Quelle est votre résolution ?

— Je recevrai avec beaucoup de reconnaissance toutes les grâces de Dieu, et j'aurai à cœur d'en bien profiter.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## INSTRUCTIONS LITURGIQUES

### Les personnes liturgiques

#### LE SOUVERAIN PONTIFE

Constituit eum Dominum  
domus suæ et principem  
omnis possessionis suæ.

(Ex. Lit. Cath.)

Le peuple d'Israël, miraculeusement délivré de la servitude d'Égypte, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, était enfin arrivé à la terre que le Seigneur lui avait promise. Les nations païennes, qu'il devait supplanter par la protection de Dieu et la force des armes, tremblaient à son approche. Balac, roi des Moabites, fit venir un devin fameux nommé Balaam pour maudire les envahisseurs. Avec lui il gravit une montagne, du sommet de laquelle on découvrait le camp des Israélites. A la vue de leur ordre parfait, de leur discipline, de leurs tribus rangées sous les étendards sacrés, Balaam, saisi par l'esprit de Dieu, au lieu de jeter un sort funeste, bénissant au lieu de maudire, s'écria tout rempli d'enthousiasme : « Que vos tentes, ô Jacob, sont belles ! que vos pavillons sont magnifiques, ô Israël ! »

Le peuple d'Israël était la figure de l'Eglise. L'Eglise, elle aussi, est voyageuse sur la terre ; elle va, à travers mille dangers et constamment entourée d'ennemis, à la conquête de la vraie terre promise qui est le ciel, où ses enfants ne peuvent entrer que par l'effort d'une exacte discipline et d'une vaillante énergie. L'Eglise, elle aussi, est admirable ; et quand on la considère dans la suite des siècles, au milieu des péripéties diverses de son histoire, revêtue des charmes de la vertu, noble triomphatrice des puissances du mal, remplissant le monde de ses bienfaits, bonne et charitable pour toutes les infortunes, sainte dans sa doctrine, forte dans ses pouvoirs, resplendissant des beautés de son inaltérable unité et des splendeurs de sa puissante et divine hiérarchie, tous, même les plus hostiles, sont obligés de s'écrier comme Balaam : « Que vos tentes, ô Jacob, sont belles ! que vos pavillons sont magnifiques, ô Israël ! »

Sa divine hiérarchie ! nous l'avons déjà admirée à plusieurs reprises dans nos instructions liturgiques en étudiant la cléricature, les ordres mineurs et majeurs, l'épiscopat. Nous avons considéré dans leurs prérogatives et leurs obligations, dans leurs droits et leurs devoirs, si bien gradués et si bien harmonisés, les simples clercs, les portiers, les lecteurs, les exorcistes, les acolythes, les sous-diacres, les diacres, les prêtres, les

évêques, les cardinaux. Mais il nous reste le suprême degré à contempler, savoir, le Souverain Pontificat qui est comme le centre vital des énergies de l'Eglise, le fondement et la clef de voûte de l'édifice chrétien, et par lequel tout est unifié, affermi et vivifié dans la divine société instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Pape ! C'est incomparablement la personne liturgique la plus excellente : auprès de lui toutes les autres dignités pâlissent comme la lumière des étoiles en face des rayons resplendissants du soleil.

Le Pape ! C'est lui qui dans l'Eglise porte les NOMS LES PLUS MAJESTUEUX ; c'est lui qui est revêtu des POUVOIRS LES PLUS SUBLIMES ; c'est lui qui est décoré des INSIGNES LES PLUS GLORIEUX.

#### I

« Qui êtes-vous donc ? écrivait saint Bernard au pape Eugène III. Vous êtes le grand Prêtre, le Pontife souverain. Vous êtes le Prince des évêques, vous êtes l'héritier des apôtres. Vous êtes Abel par la primauté, Noé par le gouvernement, Moïse par l'autorité, Samuel par la judicature, Pierre par la puissance et le Christ par l'onction... Les évêques ont une part de la sollicitude ; vous, vous avez été appelé à la plénitude de la puissance. »

Un autre grand docteur, saint François de Sales, a réuni, d'après les écrits des Pères et les définitions des conciles, les noms magnifiques donnés dans le cours des âges au Chef de l'Eglise. Il en a composé une page célèbre de son livre des *Controverses* qui est une des plus décisives démonstrations, par la tradition, de la primauté du siège de Rome.

Nous ne pouvons expliquer en détail ces lumineuses appellations ; contentons-nous de mettre en relief les principales et les plus populaires.

1. Disons d'abord que chaque Pape a un *nom personnel*. Ce n'est pas son nom de famille, mais c'est un nom qu'il choisit dès qu'il a donné son consentement à son élévation. Autrefois, lorsque Dieu voulut faire alliance avec Abraham, et l'établir le Père des croyants, il commença par changer son nom : « Vous ne vous appellerez plus Abram, c'est-à-dire, Père élevé, lui dit-il, mais Abraham, c'est-à-dire Père de la multitude, parce que je vous ai établi pour être le père de plusieurs nations. » De même Jésus-Christ changea le nom de celui qu'il avait choisi, entre ses apôtres, pour être le père et le chef de tous les fidèles, lorsqu'il lui dit : « Vous êtes Simon, fils de Jean ; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. » Le Pape, en montant sur la chaire de saint Pierre, devient le successeur de cet apôtre, dont Jésus-Christ changea le nom ; il devient un homme élevé au-dessus de tous les autres hommes ; c'est pour cela qu'il adopte un nom différent de celui qu'il portait auparavant.

2. Parmi les noms communs à chaque Pape et et par lesquels il est désigné dans le langage ecclé-



siastique et populaire, il en est qui expriment son incomparable puissance. C'est ainsi qu'on l'appelle le *Souverain Pontife*, parce qu'il est dans le ministère de la grâce le premier des pontifes, au-dessus des prêtres et des évêques; l'*Evêque de l'Eglise universelle*, parce qu'il a partout juridiction et puissance suprême, aussi bien aux extrémités du monde qu'à Rome même; le *Successeur de saint Pierre*, parce qu'il a hérité de tous ses droits et privilèges, de sa primauté d'honneur et de juridiction; le *Vicaire de Jésus-Christ*, parce qu'il remplace Jésus-Christ sur la terre dans le gouvernement de l'Eglise.

3. D'autres noms, également très beaux et très expressifs, font ressortir le caractère de son autorité.

L'autorité pontificale est une autorité de sainteté. Le Souverain Pontife occupe une si haute situation, il est le dispensateur de si augustes mystères, les yeux de l'univers sont si constamment tournés vers lui, qu'il doit être pour tous un exemple de toutes les vertus, un miroir de justice et de perfection. Voilà pourquoi on l'appelle *Sa Sainteté, Très saint Père*.

L'autorité pontificale est une autorité de bonté et non de rigueur. Aussi bien le Souverain Pontife est-il communément désigné sous le nom de *Pape*, ce qui veut dire *Père*. Autrefois on donnait le nom de pape aux évêques et même aux simples prêtres, parce que chacun d'eux est aussi père, dans un sens restreint, de la partie du troupeau qui lui est confiée. Mais au troisième concile de Carthage, tenu l'an 419, on convint de le réserver au chef de la hiérarchie de l'Eglise. Le Pape est donc par excellence, et spirituellement, le père de tous les fidèles.

L'autorité pontificale est une autorité d'humilité et de dévouement et non d'orgueilleuse suprématie. Notre-Seigneur avait dit : « Que celui qui est le plus grand parmi vous se fasse comme le plus petit, et que celui qui commande devienne comme celui qui sert. » Voilà pourquoi le Pape a coutume de s'appeler, dans ses lettres apostoliques, le *Serviteur des serviteurs de Dieu*. Evêques, églises, prêtres, peuples, particuliers se tournent vers lui et lui confient leurs peines, leurs tribulations, leurs anxiétés, leurs doutes; il accepte ce grand labeur comme un serviteur qui se doit à son maître, et il donne tout : temps, liberté, force, santé, vie. « Quand vous serez vieux, disait Jésus-Christ à son premier Vicaire, un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas aller. » C'est l'esprit de servitude dans la plus haute dignité et la puissance la plus absolue. Et les annales de la papauté sont la perpétuelle justification de ces paroles. Ce fut saint Grégoire le Grand, qui monta sur la chaire de saint Pierre en 590, qui le premier prit le titre de « Serviteur des serviteurs de Dieu » pour répondre à l'orgueil de Jacob, patriarche de Constantinople, qui avait pris le titre d'« Evêque des évêques. »

L'autorité pontificale est une autorité de sacri-

fice et d'immolation. Voilà pourquoi on donne au Chef de l'Eglise un nom tout rempli de la plus haute sagesse et de la plus mystérieuse philosophie. On l'appelle : « *Votre Béatitude, Très heureux Père*. » Aux yeux de la foi l'épreuve est désirable parce qu'elle est une participation à la Croix du Sauveur et le principe des plus sublimes récompenses. L'apôtre n'a-t-il pas écrit : « Regardez comme la plus heureuse fortune d'être en butte aux tribulations les plus diverses » ? Et Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « Vous serez heureux, lorsque les hommes vous chargeront d'injures, vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera abondante dans les cieux » ? Or le Pape, à toutes les époques de l'histoire, a été le point de mire de la malveillance de l'ennemi de tout bien. « Sa puissance, dit très éloquemment le P. Faber<sup>1</sup>, est dans sa patience; sa majesté dans sa longanimité; il est la victime de toutes les perversités, de toutes les insolences qui viennent de haut. Les hommes peuvent le charger d'injures, de même qu'ils ont craché au visage de son Maître; ils peuvent l'humilier et l'outrager avec leurs soldats, comme Hérode le fit à l'égard du Sauveur; ils peuvent sacrifier ses droits aux exigences momentanées de leur propre lâcheté, de même qu'Hérode sacrifia autrefois Notre-Seigneur. Il peut y avoir, dans les gouvernements, des lâchetés dont aucune lâcheté humaine ne saurait atteindre la profondeur, et c'est spécialement à souffrir de ces bassesses qu'est destiné le Vicaire de Jésus-Christ. Des hommes qui ont sur la tête des couronnes d'or portent envie à cette tête couronnée d'épines; ils murmurent contre cette douloureuse souveraineté, pour laquelle il est prêt à donner sa vie, parce qu'elle lui a été confiée par son Maître et qu'elle n'est pas sa propriété. A chaque génération qui se succède, Jésus, dans la personne de son Vicaire, se retrouve devant de nouveaux Pilates et de nouveaux Hérodes. Le Vatican est moins un palais qu'un calvaire. » Plus que tout autre, parce qu'il est celui qui par vocation souffre davantage, le Pape a donc un droit terrible à cette auguste appellation : *Beatitudo vestra, Beatissime Pater!* »

## II

Ne nous étonnons pas de la splendeur des titres dont la tradition a décoré le Souverain Pontife. Ces titres découlent de sa sublime dignité et de la situation unique qu'il occupe dans la divine société fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les plus grands noms lui sont donnés parce qu'il est revêtu des plus grands pouvoirs. Le pape en effet « est Pierre lui-même, continuant, dans la suite des siècles, à régir l'Eglise de Dieu avec toutes les prérogatives dont cet apôtre a été investi par le Sauveur. »

<sup>1</sup> *De la dévotion au Pape.*

Quatre paroles de Jésus, paroles véritablement créatrices, mettent Pierre dans un rang à part dans le collège apostolique. Un an à peu près avant d'accomplir l'œuvre de la Rédemption, dans les environs de Césarée de Philippe, Notre-Seigneur interroge ses disciples sur ce qu'ils pensent de lui, et Pierre, avec une admirable plénitude de foi et d'amour, lui dit : « Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. » Et Jésus alors lui répond solennellement : *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* — Précédemment Notre-Seigneur avait dit aux apôtres : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Magnifique pouvoir ! Mais Jésus le donne particulièrement à Pierre, et avec plus de plénitude, en lui disant : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.* — Dans le suprême discours de la dernière Cène, il ajoute une nouvelle prérogative : *Simon, Simon, lui dit-il, voilà que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme on crible le froment. Mais moi j'ai prié pour toi afin que la foi ne défaille point, et quand tu seras converti, confirme tes frères.* — Après la Résurrection, dans la fameuse apparition du lac de Génézareth, il met le comble à ses largesses à l'égard de Pierre, en lui faisant la triple interrogation d'amour : *Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* et en ajoutant à chaque réponse de l'apôtre : *Pais mes agneaux, Pais mes agneaux,* et enfin, *Pais mes brebis.* Sur quoi Bossuet dit : « Tout lui est soumis, tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'aimer plus que tous les autres apôtres, et ensuite de paître et de gouverner tout, et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard du troupeau, et brebis à l'égard de Pierre. »

Ainsi par la volonté de Jésus-Christ, Pierre est le premier parmi les apôtres, le premier non seulement par l'honneur, mais avant tout par l'autorité.

Et Pierre, en toute circonstance, agit au milieu des apôtres comme ayant le souverain pouvoir et comme chef suprême. Le premier il propose au Cénacle de compléter le nombre des douze apôtres et de suppléer à la défection de Judas. Le premier, au jour de la Pentecôte, il annonce officiellement au peuple la parole de Dieu. Le premier il use de la puissance des miracles mise par Notre-Seigneur entre les mains de ses ministres. C'est lui qui le premier ouvre aux Gentils la porte de l'Evangile. C'est lui qui préside le Concile de Jérusalem, qui veille à la fondation des

chrétientés, qui punit Ananie et Saphire et Simon le magicien. C'est lui que saint Paul, quoique directement appelé et instruit par Notre-Seigneur, va visiter à Jérusalem, afin de donner aux siècles à venir l'exemple de la soumission et la forme de l'unité.

Or en quittant la terre, dit saint Léon, Pierre n'a pas cessé de gouverner l'Eglise. Uni par une indissoluble alliance au Pontife éternel, il est encore sur son siège et transmet à ses successeurs la solidité qu'il reçut de Jésus-Christ ; en sorte que, partout où paraît quelque fermeté, on reconnaît aussitôt la force invincible du premier pasteur. En effet, comme le remarque Bossuet, ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. PIERRE VIVRA DANS SES SUCCESEURS ; PIERRE PARLERA TOUJOURS DANS SA CHAIRE !

Oui, et cela est de foi, et la tradition l'a toujours proclamé : Pierre a attaché ses droits de primauté au siège de Rome. L'évêque de Rome est le pape, le vicaire de Jésus-Christ, le souverain dépositaire des dons célestes.

Comme Pierre, le Pape reçoit immédiatement sa juridiction de Jésus-Christ.

Comme Pierre, le Pape a le droit de créer des pasteurs, d'assigner des sujets à leur autorité, d'étendre ou de restreindre leur juridiction.

Comme Pierre, le Pape est le premier dans l'Eglise, non seulement pour l'honneur mais pour l'autorité.

Comme Pierre, le Pape est le fondement essentiel et unique de l'Eglise.

Comme Pierre, le Pape a le pouvoir des clefs, le pouvoir de gouverner les pasteurs et les fidèles, d'édicter des lois et de les faire observer.

Comme Pierre, le Pape a mission d'enseigner et jouit du privilège de l'infailibilité.

Comme Pierre, le Pape est le centre de l'unité, le foyer inextinguible de la vérité, le canal suprême par lequel le divin Pasteur communique ses grâces à la terre.

Quelle puissance ! Quelle grandeur ! Quelle majesté ! Comparée à la dignité du Pape, la dignité des rois et des empereurs est bien faible, bien limitée. Oh ! que l'Eglise, dans la liaison et la subordination de ses pouvoirs, dans la sublime excellence de son souverain pontificat qui soutient, anime, unifie et vivifie tout, me paraît admirable et avec quel cœur, en la considérant, je m'écrie en bénissant Dieu : « Que vos tentes, ô Jacob, sont belles ! que vos pavillons sont magnifiques, ô Israël ! »

### III

L'homme est un esprit uni à un corps ; c'est par les sens que les idées arrivent à notre âme, et les choses intellectuelles sont d'autant mieux saisies par nous qu'elles frappent plus vivement nos sens. Cette loi de notre nature est pour beaucoup dans le culte extérieur et dans les institutions et les règles si sages de la liturgie : l'Eglise veut par



l'extérieur éclairer et frapper les esprits et les cœurs.

Ne nous étonnons donc pas qu'elle ait environné la personne du Souverain Pontife des insignes les plus pompeux, afin de mieux faire sentir aux peuples sa dignité, ses pouvoirs, et son excellence. Rien qu'à voir les vêtements et les insignes du Pape dans sa vie privée et dans les solennelles cérémonies, on comprend qu'il n'est pas un homme comme un autre, mais qu'il est au contraire le personnage le plus élevé de l'humanité, celui qui participe davantage sur la terre à la majesté de Dieu.

I. *L'habit privé* du Pape, c'est-à-dire celui qu'il porte habituellement dans l'intérieur de ses appartements, consiste dans la soutane blanche, symbole de la pureté éminente qui doit caractériser le vicaire de Jésus-Christ. Il porte une calotte blanche, et des souliers en étoffe de velours ou de laine rouge, dont l'empaigne est ornée d'une croix d'or brodée. Cette chaussure est ce que nous appelons en français les *mules* du Pape. Ce mot dérive de *mullus*, petit poisson de la Méditerranée dont la chair est rouge. Lorsqu'on se présente devant le Pape, on baise ses pieds : c'est un hommage que l'on rend à Jésus-Christ dans la personne de son vicaire. Et afin que cette intention soit mieux marquée encore, c'est toujours la croix brodée en or sur la chaussure que l'on baise. Le Souverain Pontife veut ainsi rapporter à l'auguste instrument de la rédemption des hommes et à Jésus-Christ lui-même, l'honneur qu'il reçoit, et il fait connaître en même temps qu'il ne tient que de la croix l'autorité qu'il possède. Quant au chapeau à l'usage particulier du Pape, et qu'il porte, soit avec son costume privé, soit lorsqu'il va assister dans les basiliques ou églises de Rome à quelque cérémonie religieuse, il est de feutre, de forme allongée, recouvert d'une étoffe de soie rouge, bordé d'un galon d'or et entouré d'un cordon à glands d'or.

II. *L'habit de chœur* du Pape, c'est-à-dire celui dont il est revêtu quand il assiste à quelque office religieux dans les églises de Rome, ou qu'il visite quelque monastère, collège ou établissement de charité, consiste dans la calotte blanche, les bas blancs, les souliers rouges, la soutane blanche, une ceinture à glands d'or, le rochet de dentelle, la mosette rouge bordée d'hermine et l'étole.

III. Dans les cérémonies où le Pape officie solennellement, outre les ornements particuliers aux évêques il a des insignes spéciaux qui sont la *chape traînante*, la *falda*, le *fanon*, l'*anneau du pêcheur*, la *tiare*, la *croix*.

La *chape traînante*, ornée du formal précieux, large plaque d'argent ou de vermeil qui en retient les bords sur la poitrine et sur laquelle sont gravés divers emblèmes, rappelle le rational du grand-prêtre du peuple d'Israël.

La *falda*, sorte de soutane très large, en satin blanc, pendant de tous côtés, très ample, relevée

dans la marche par les camériers de service, est le symbole de la charité sans bornes du prince des pasteurs.

Le *fanon* consiste en deux mozettes superposées. Elles sont d'une étoffe de soie et d'or, à longues lignes perpendiculaires de deux couleurs, l'une blanche et l'autre d'or, réunies par une autre ligne amaranthe. Le fanon rappelle l'antique éphod aux quatre couleurs du grand-prêtre aaronique.

L'*anneau du pêcheur*. Le Pape porte habituellement l'anneau comme les évêques ; et dans les grandes cérémonies il en prend un plus précieux, orné d'un camée, où se trouvent représentées diverses figures, et particulièrement celle de Notre-Seigneur ou de la sainte Vierge. Mais, outre ces anneaux, il en est un autre qui lui appartient exclusivement et qu'on nomme l'*anneau du pêcheur*, parce qu'on y voit représenté saint Pierre dans une barque, jetant ses filets dans la mer. Toute grâce accordée en forme de bref est scellée de cet anneau. De là la formule : « Donné à Rome sous l'anneau du pêcheur. » Cet anneau est rompu après la mort de chaque Pape et on en remet un autre au nouveau Pape élu, aussitôt après son exaltation.

La *tiare*. Comme les évêques le Pape porte la mitre, signe de l'autorité spirituelle. Mais dans quelques circonstances, il porte la tiare. La tiare est ornée d'une triple couronne. Les Italiens l'appellent le *trirègne*. Ces trois couronnes sont l'emblème du pouvoir pontifical, royal et impérial que réunit en sa personne le successeur de saint Pierre. En même temps qu'il est le chef suprême de la religion, le pape en effet est aussi roi temporel. Ces trois couronnes rappellent également aux fidèles le pouvoir exercé par le Souverain Pontife dans l'Eglise militante, souffrante et triomphante.

Le Pape ne se sert jamais de la crosse, dont la volute recourbée indique une juridiction limitée et restreinte. En revanche, lorsqu'il est en habit de chœur, il est précédé de la *croix*. En signe de sa juridiction universelle il a le droit de la faire porter devant lui dans toute l'Eglise ; les patriarches et les évêques n'ont ce droit que dans leurs diocèses. L'image du Sauveur est tournée vers le Pontife, comme pour lui rappeler sans cesse qu'il remplit l'office de médiateur entre Dieu et les hommes, et qu'il doit toujours marcher en présence de ce Pontife éternel, qui est le souverain médiateur dont il doit souvent implorer l'assistance.

De plus les *clefs*, qui sont le symbole expressif du pouvoir suprême, du droit de lier et de délier, sont l'apanage exclusif du Souverain-Pontife <sup>1</sup>.

En lisant l'histoire du grand siècle, disait il y a quelque temps un éminent orateur, vous avez dû vous représenter les vastes et magnifiques salles du palais de Versailles, remplies d'une foule somptueuse choisie parmi les plus nobles familles

<sup>1</sup> *Histoire des chapelles papales* ; — D'Hauterive, t. IV ; — Guillois ; — Noël, *Instructions sur la liturgie* ; — Giraud, *Prêtre et Hostie*.

de France. Princes, ducs, marquis, comtes, barons, tout ce monde est heureux et fier d'être admis aux honneurs d'une présentation, tout ce monde attend respectueusement le grand monarque, qui daignera tout à l'heure lui donner un sourire en passant, tout ce monde se communique à mi-voix ses impressions et ses espérances. Après une longue et fatigante station, on entend enfin le pas mesuré des gardes et la voix des officiers de service qui crient : « Messieurs, le Roi ! » Silence et profonde émotion. Louis XIV paraît et s'avance solennellement à travers les rangs pressés de cette foule humblement courbée devant sa royale majesté.

Je n'ai point à vous dire si Louis XIV méritait tant d'honneur ; mais je sais qu'avec toutes ses gloires de naissance, de gouvernement et de conquête, il n'était qu'un tout petit monarque en comparaison d'une autre majesté : le Pape, considéré en son particulier, et surtout dans les grandes cérémonies, entouré de tous les dignitaires de la cour pontificale !

Le Pape, oh ! qu'il est grand avec ses titres, ses insignes et ses pouvoirs !

Le Pape, le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ dans le gouvernement du monde, le vice-Dieu pour la distribution des grâces de la Rédemption pour le salut des âmes !

Le Pape, vénérons-le comme ce qu'il y a de plus grand sur la terre ; aimons-le comme notre plus insigne bienfaiteur, prions pour lui, attachons-nous à lui, dévouons-nous pour lui, voyons en lui Notre-Seigneur Jésus-Christ. On l'a dit, et c'est une très lumineuse vérité : Jésus-Christ a parmi nous une double résidence, Il réside dans l'Eucharistie, Il réside dans la papauté et la papauté est l'Eucharistie de son gouvernement ! Ce que nous faisons pour le dernier des fidèles du Christ ne perdra pas sa récompense ; ce que nous ferons pour le chef des membres de l'Eglise, pour le visible représentant de Notre-Seigneur, aura une récompense excellente entre toutes. Ayons le bonheur de la mériter.

## PETITE INSTRUCTION POUR LA SOLENNITÉ DES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL

(Quatrième dimanche après la Pentecôte)

### NOS DEVOIRS ENVERS LE PAPE

*Oratio fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo.*

L'Eglise adressait à Dieu des prières ininterrompues pour Pierre. (Act. xii, 5.)

Ce fut pour l'Eglise naissante une douloureuse épreuve que l'arrestation de saint Pierre, son chef, incarcéré par l'ordre d'Hérode. Le dessein du tyran était manifeste. Ayant sacrifié

Jacques, et afin de se concilier de plus en plus les Juifs, il résolut de faire saisir le premier d'entre les apôtres, et, après la Pâque, de l'immoler devant tout le peuple. O politique humaine, voilà bien ton habileté où la justice et la probité ont si peu de part !

Les fidèles sentirent profondément toute la gravité du coup qui les frappait. L'apôtre saint Jacques était mort, et son supplice n'avait suscité parmi les disciples qu'une émotion compatissante ou plutôt une religieuse admiration. Mais que saint Pierre soit arrêté, alors c'est une angoisse extrême. Toute la communauté chrétienne adresse aussitôt à Dieu de ferventes supplications, et ces supplications ne cesseront pas jusqu'à la délivrance de l'apôtre. Et comme pour tenir en haleine et aviver encore les sentiments des fidèles, Dieu fait attendre son secours, qu'il n'accorde qu'à la dernière heure, alors que le péril est devenu tout à fait imminent.

C'était, dès l'origine de l'Eglise, tracer d'une manière saisissante les devoirs des chrétiens de tous les âges envers le successeur légitime de Pierre, le Souverain Pontife. Si la prospérité d'une famille dépend de l'intime union de ses membres avec le père, du respect, de l'attachement filial, de l'obéissance que tous témoignent à l'envi au chef né de cette petite société domestique, modèle des autres sociétés plus parfaites, ainsi l'Eglise a-t-elle bravé les puissances de l'enfer, triomphé d'épreuves sans nombre, accompli glorieusement sa mission ici-bas, grâce surtout à ce culte fait de vénération, de déférence, d'attachement profond, de docilité et de dévouement dont les fidèles n'ont cessé d'entourer le premier pasteur, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Le passé nous est un garant de l'avenir. Devant les attaques audacieuses de l'impunité, à la vue des dangers que court la foi, serrons-nous plus étroitement, plus amoureusement, dirai-je, autour de notre Chef, du père de nos âmes, le Pape. Là est le salut, là l'espérance de temps meilleurs.

Sachons donc reconnaître sincèrement, à l'encontre de tous les préjugés, nos vrais et imprescriptibles devoirs envers la personne et l'autorité du Souverain Pontife, et, ces devoirs bien compris, ayons à cœur de les accomplir de la manière la plus filiale, sans réserve ni restriction aucune.

### I

Jésus-Christ a aimé son Eglise jusqu'à se livrer pour elle. Ce serait donc faire injure à ce divin Sauveur de douter qu'il n'ait pris à tâche de la pourvoir des prérogatives les plus capables de lui faciliter sa mission. Par dessus tout il a voulu qu'elle fût une, lui donnant, comme principe et gardien de cette unité, un chef qui jouirait d'une autorité souveraine sur les pasteurs aussi bien que sur les fidèles. A tous les papes il a été dit dans la personne de Pierre : « Pais mes agneaux ; pais



mes brebis » (Jean, xxi). Aucune exception n'a été faite à cette juridiction suprême ; quiconque prétend s'y soustraire va contre la volonté formelle du divin fondateur de l'Eglise ; renonçant à suivre le pasteur, il quitte nécessairement le bercail et cesse d'appartenir au troupeau.

Universel quant aux personnes, le pouvoir du pape ne l'est pas moins par rapport aux choses auxquelles il touche. En matière de foi, comme en matière de morale et de discipline, qui limitera son autorité après cette promesse solennelle tombée des lèvres du divin Maître : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel ; tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel ? » (Matth., xvi, 19.)

Craignez-vous que l'infirmité humaine, avec les vices qu'elle engendre, ne nuise à un pouvoir si élevé et ne le fasse dégénérer en une odieuse tyrannie ? Mais voici que Jésus-Christ a juré à son Vicaire de l'assister, d'être avec lui jusqu'à la fin des siècles (Matth. xxviii, 20). Et de fait, cette assistance ininterrompue est un des grands miracles que vérifie l'histoire de l'Eglise. En tant qu'homme le pape peut errer ; comme chef et docteur suprême de l'Eglise, il est infaillible.

L'enfer, du moins, avec les formidables ressources de puissance et de ruse dont il dispose, ne pourra-t-il troubler, au point de l'annihiler ou de le paralyser, l'exercice de l'autorité pontificale ? Mais non ; ici encore nous en avons la garantie divine : *Porte inferi non prevalebunt* (Marc, xvi, 18). Il y a eu, il y aura de violents assauts, de la part de l'esprit mauvais, contre la barque de Pierre. Le monde pervers essaiera souvent de miner ce pouvoir qui le condamne. Les passions en délire s'efforceront d'en secouer le joug. Pierre restera debout, plus fort, dans son apparente faiblesse, que l'enfer, dominant le monde, abaissant à ses pieds l'orgueil des hommes, conduisant, avec une invincible assurance, l'Eglise à ses immortelles destinées.

Quelle sécurité, quelle garantie pour nous, timides passagers de cette barque toujours ballottée par les flots, toujours ferme en sa course vers les rivages éternels !

Le pouvoir du pape est du ciel directement et non de la terre. De quel respect ne devons-nous pas entourer le plus haut représentant de Dieu ici-bas ? Il y a une telle majesté dans la personne même du pape, qu'en sa présence tous, aussi bien les princes que les simples fidèles, les savants illustres comme l'ouvrier modeste, les incrédules et les hérétiques comme les croyants, se laissent aller au sentiment d'une vénération profonde. Mais est-il besoin de voir le Souverain Pontife pour comprendre combien ces prérogatives si élevées le rendent honorable à nos yeux ? N'est-ce pas l'Esprit-Saint qui l'assiste, n'est-ce pas Jésus-Christ dont il est le Vicaire, n'est-ce pas Dieu lui-même que nous vénérons et honorons par ces hommages rendus à celui dont l'autorité n'a pas

d'égale et dont le pouvoir surpasse tous les autres pouvoirs ?

Le pape est le juge suprême de la foi et des mœurs. Nous devons donc accepter avec une foi entière ses décisions telles qu'elles nous sont proposées, sans chercher à les interpréter ou à les faire concorder avec nos propres vues. Remercions Dieu plutôt de ce qu'il nous a donné dans cet enseignement infaillible qui nous vient de la chaire de Pierre, une règle si sûre, si claire, si accessible à tous, de ce qu'il faut croire et pratiquer pour arriver au ciel.

Le pape est le chef de la société chrétienne, il a la charge du troupeau, à lui seul appartient la mission de veiller aux intérêts supérieurs de l'Eglise. Facilitons-lui cette tâche, qui nous apparaît si ardue, par une soumission pleine de déférence à la direction qu'il juge bon et nécessaire de prescrire pour le plus grand avantage de la religion et des âmes. Il voit de haut et de loin : quoi d'étonnant si ses conceptions dépassent ou renversent nos courtes vues, nos plans où entrent souvent tant d'imprévoyance et d'erreur ?

Enfin le pape est père ; c'est là son titre de prédilection, celui que les catholiques lui donnent de préférence lorsqu'ils s'adressent à lui. Cette paternité spirituelle, supérieure à toute autre, comme sont supérieures la vie et les grâces dont elle est le principe fécond, nous commande une piété filiale, pleine d'affection et de dévouement. Les fils bien nés sont la consolation de leur père, ils lui viennent en aide dans la mesure de ses besoins et de leurs forces, ils sont fidèles à acquitter envers lui le doux devoir de la prière. Telles sont précisément nos obligations à l'égard du père commun des fidèles, obligations qui doivent nous être d'autant plus chères que plus grande est la sollicitude du Souverain Pontife pour nos âmes, plus éminents ses bienfaits, plus vives les douleurs dont l'abreuvent des enfants ingrats.

## II

Voilà brièvement rappelés les titres du Vicaire de Jésus-Christ à notre respect, à notre obéissance, à notre piété filiale. Ah ! si tous les catholiques avaient reconnu et rempli, comme il convient, ces grands devoirs ! Combien plus belle et plus parfaite encore apparaîtrait l'unité de l'Eglise ! Quel accroissement de force et d'efficacité en recevrait le pouvoir pontifical ! Le Père commun de la famille chrétienne, soutenu par l'unanime adhésion de tous ses fidèles enfants, et pouvant compter sur leur dévouement le plus entier, serait délicieusement ému et consolé ; la charge redoutable qui pèse sur ses épaules lui paraîtrait moins lourde, il aurait la satisfaction de voir se développer et s'accroître les effets d'un zèle qui n'a d'autre but que la gloire de Dieu, la prospérité de l'Eglise et le salut des âmes.

Mais il faut l'avouer, ici comme sur quantité d'autres points, beaucoup de catholiques sont

oublieux ou négligents de leur devoir. Plaise à Dieu que plusieurs ne remplacent point le respect par le mépris ou l'insulte, la soumission par la révolte, la piété filiale par l'ingratitude et la haine ! L'impiété, par une pente rapide, conduit ses adeptes jusqu'à cet excès d'indignité. Hélas ! l'esprit de parti, s'il ne va pas aussi loin, ne laisse point parfois de s'abandonner lui-même à de coupables et regrettables licences. On commence par quelques légères infractions, on distingue, on amoindrit la portée de certaines prescriptions, on se croit permises des critiques qui ne touchent point aux choses de la foi, et l'on arrive à marchander une obéissance qui, pour être méritoire, doit se montrer et plus prompte et plus entière.

En tout cela, il faut voir la funeste influence de l'esprit du monde. Partout, le principe d'autorité a été battu en brèche, et le respect pour les représentants du pouvoir, quels qu'ils soient, a sensiblement baissé parmi les masses. On n'a plus voulu que le peuple vit dans ses chefs et ses maîtres les dépositaires de l'autorité divine, mais seulement de simples mandataires révocables à volonté. La base de l'édifice a été renversée, comment l'édifice lui-même se soutiendra-t-il ?

Les catholiques ont pour se guider d'autres principes. Un penseur illustre a dit que l'Eglise était « la grande école du respect. » Elle l'est surtout parce que sa doctrine relève, ennoblit et consacre l'origine de tout pouvoir, dans la famille comme dans la société. C'est sa voix qu'il faut écouter, et non celle des sophistes contemporains, si l'on veut rester dans la vérité et conserver la juste notion de ses devoirs.

Oui, mes frères, n'oubliez pas les enseignements de la foi qui vous révèlent toute la grandeur et l'étendue de la mission donnée immédiatement par Jésus-Christ lui-même à son vicaire sur la terre. Reconnaissez aussi les importants bienfaits qui découlent pour chacun de nous de cette institution divine. Rappelez-vous la conduite des premiers chrétiens à l'égard du premier pape, la vénération, l'attachement sincère qu'ils lui ont témoignés en cette circonstance mémorable que je vous citais en commençant, surtout cette persévérance dans la prière à laquelle ils s'appliquèrent pour lui obtenir une particulière assistance du ciel.

Alors, vous sentirez croître votre respect pour cette majesté la plus auguste qui existe après Dieu ; et cette vénération se traduira dans vos paroles comme dans vos actes.

L'obéissance, la soumission la plus absolue ne vous coûteront pas, lorsque les enseignements ou les ordonnances du Souverain Pontife vous seront transmis. Vous ne distinguerez point entre ceux-ci et ceux-là. Vous ne verrez que la source d'où ils émanent, et tous vous seront également sacrés.

Enfin, en toute circonstance, votre dévouement au Saint-Siège, à la personne même du pape, se manifestera et par l'aide que vos prières incessantes lui apporteront, et par les secours généreux

que votre piété filiale ne manquera jamais de lui procurer.

Comme la gloire du père est toute dans ses enfants, votre vie plus sincèrement chrétienne, votre attachement à la religion plus absolu, les œuvres multipliées de votre zèle, achèveront d'apporter au Père et Pasteur suprême de vos âmes la seule consolation que son âme ambitionne, elles mettront à son front cette auréole de gloire qui vous fera partager un jour, avec lui, dans le ciel, les éternelles récompenses promises aux fils reconnaissants et fidèles. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Quatrième dimanche après la Pentecôte. — Saint Pierre jette le filet sur la parole de Jésus-Christ, parce qu'il croit à sa puissance

LA FOI AU SURNATUREL

*In verbo tuo laxabo rete.*

Sur votre parole je jetterai le filet.

*Objection.* — A Dieu ne plaise que je m'attache jamais, de propos délibéré du moins, à cette vie grossière des sens qui assimile l'être intelligent et l'animal sans raison ! Cette vie ignoble est indigne d'un esprit cultivé, d'un cœur noble et bien fait : je repousse le matérialisme comme une honte pour l'espèce humaine. Je professe hautement les doctrines spiritualistes, je veux, de toute l'énergie de ma volonté, vivre de la vie de l'esprit et observer les lois exactes du devoir. Mais vous me parlez d'une vie supérieure et surnaturelle, vous développez tout un ordre surhumain, basé principalement sur le fait de l'Incarnation d'une puissance divine ; vous me promettez pour l'éternité une gloire infinie, la vue de Dieu face à face, la connaissance et la possession de Dieu, tel qu'il se connaît et se possède lui-même ; comme moyens proportionnés à cette fin, vous m'indiquez les éléments divers qui forment en quelque sorte l'appareil de la vie surnaturelle : foi en Jésus-Christ, préceptes et conseils évangéliques, vertus infuses et théologiques, grâces actuelles, grâce sanctifiante, dons de l'Esprit-Saint, sacrifice, sacrements, obéissance à l'Eglise. J'admire cette hauteur de vues et de spéculations. Mais, si je rougis de tout ce qui m'abaisserait au-dessous de ma nature, je n'ai non plus aucun attrait pour tout ce qui tend à m'élever au-dessus. Ni si bas, ni si haut. Je ne veux faire ni la bête ni l'ange, je veux rester homme. (Naturalistes, *passim*).

*Réponse.* — Les rationalistes supposent qu'ils ont le droit de rester dans leur douce quiétude et leur paisible mépris jusqu'à ce que des preuves éclatantes comme le soleil les obligent à fixer leurs regards sur un ordre supérieur à l'ordre naturel. Cette manière de comprendre les choses est extravagante. C'est aux catholiques, à la vérité, que s'impose l'obligation de prouver la convenance de l'ordre surnaturel ; du moment que cette convenance est prouvée, la partie est égale entre les catholiques et les rationalistes, et les uns



et les autres doivent passer du domaine des idées dans le domaine des faits. L'ordre surnaturel ne répugne pas à la sagesse et à la puissance de Dieu et convient parfaitement à sa bonté. On peut même dire que cet ordre a une certaine convenance avec la puissance de Dieu, car il est bon que l'homme se sente d'une manière spéciale dépendant de cette puissance, afin que, étant données ses tendances à l'orgueil et à l'insubordination, il ne se fasse pas lui-même, comme les rationalistes, son centre et son Dieu; c'est ce qui serait arrivé très souvent si l'homme, qui n'est complet en rien et qui dépend pour sa vie corporelle des choses extérieures, avait trouvé en lui-même tout ce qui lui est nécessaire pour atteindre sa fin spirituelle et éternelle. Que les rationalistes le veuillent ou ne le veuillent pas, ils deviendront des bêtes, s'ils s'obstinent à repousser la main de Dieu qui veut les élever à la hauteur des anges.

*Objection.* — J'estime grandement ma nature; réduite à ses éléments essentiels et telle que Dieu l'a faite, je la trouve suffisante.

*Réponse.* — Dieu, sans doute, dirigeant les êtres selon leur nature, doit diriger l'homme selon sa nature d'être raisonnable et le conduire à sa fin par sa raison; les catholiques ne prétendent pas le contraire; ils croient eux aussi que l'homme sera jugé sur l'usage qu'il aura fait de sa raison et de sa volonté, mais ils affirment à bon droit qu'on ne peut pas de cela conclure légitimement que Dieu a isolé la raison et la volonté de l'homme, a séparé l'homme de lui, s'est interdit à lui-même avec l'homme tout rapport qui ne serait pas une conséquence nécessaire de sa création naturelle, l'a cantonné en un mot dans sa nature comme dans une prison fermée d'où Dieu ne pourrait jamais le tirer. Une telle disposition de Dieu serait un fait tellement extraordinaire qu'elle devrait être prouvée : *Factum non præsumitur, sed probandum est.*

*Objection.* — Je n'ai pas la prétention d'arriver après cette vie à une félicité ineffable, à une gloire transcendante, supérieure à toutes les données de ma raison. Dieu ne me refusera pas, après une vie honnête, vertueuse, le seul bonheur éternel auquel j'aspire : la récompense naturelle des vertus naturelles.

*Réponse.* — Dieu, sans doute, ne vous refuserait pas ce bonheur, s'il ne vous avait pas imposé un ensemble d'obligations et de vertus surhumaines, en vous offrant les secours nécessaires pour remplir ces obligations et pratiquer ces vertus. Les catholiques se reconnaissent obligés de prouver l'existence d'une fin surnaturelle; les rationalistes doivent également se reconnaître obligés de prouver l'existence de ce tiers parti qu'ils choisissent entre le ciel de Jésus-Christ et l'enfer de Satan, de cette félicité philosophique qui serait la récompense naturelle des vertus naturelles, et dont l'idée ne se trouve nulle part dans les livres sacrés.

*Objection.* — Je serai reconnaissant envers Dieu de ses généreuses intentions, mais je n'accepterai pas ce bienfait, qui serait pour moi un fardeau. Il est de l'essence de tout privilège de pouvoir être refusé. Et puisque tout cet ordre surnaturel, tout cet ensemble de la révélation est un don de Dieu, gratuitement surajouté par sa libéralité et sa bonté aux lois et aux destinées de ma nature, je m'en tiendrai à ma condition première; je vivrai selon les lois de ma conscience, selon les règles de la raison et de la religion naturelle.

*Réponse.* — L'ordre surnaturel est un don gratuit de Dieu, en ce sens que Dieu aurait pu ne pas élever à cet ordre la nature humaine. Mais la religion enseigne que cette élévation ayant été faite par Dieu entraîne avec elle pour l'homme des obligations auxquelles il doit se soumettre; l'homme naît et vit dans le surnaturel; qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, il a la jouissance du bienfait de Dieu à sa portée; c'est un avantage qui lui impose des obligations auxquelles il ne peut échapper. Dieu n'entend pas qu'on méprise ses dons et qu'on repousse sa main bienfaisante. Si le bienfait de l'existence entraîne des obligations pour l'homme, le bienfait de son existence surnaturelle lui crée des devoirs nouveaux et surnaturels. La loi surnaturelle de Dieu est d'ailleurs suffisamment promulguée pour qu'elle soit obligatoire.

*Objection.* — C'est aux catholiques qu'il appartient de prouver l'existence de cette loi.

*Réponse.* — Ils en prouvent l'existence par tous les faits miraculeux qui prouvent la vérité du christianisme.

*Objection.* — Nous ne tenons pas compte des faits miraculeux.

*Réponse.* — Des millions de faits incontestables prouvent l'intervention surnaturelle de Dieu dans l'histoire de l'homme et de l'humanité. Le merveilleux tient une trop grande place dans cette histoire pour que les rationalistes aient le droit de n'en tenir aucun compte. Avant de nier l'ordre surnaturel, ils devraient préalablement prouver la fausseté de tous les faits d'ordre surnaturel dont il est fait mention dans l'histoire de l'humanité, car la réalité d'un seul de ces faits suffirait pour renverser leur système. Quel rationaliste osera entreprendre de démontrer la fausseté de tous les faits surnaturels, et de faire disparaître par sa critique toutes les traces et tous les monuments du surnaturel dans l'histoire du monde? Quiconque nie l'action surnaturelle de Dieu sur l'homme et les créatures, accuse le genre humain d'aliénation mentale soixante fois séculaire, et déchirant les unes après les autres toutes les pages de l'histoire, arrive au doute universel.

*Objection.* — Moi qui ne crois pas aux miracles, l'existence de l'ordre surnaturel ne peut pas m'être prouvée par les faits miraculeux.

*Réponse.* — Le fait de l'existence du christianisme est un fait que vous ne pouvez pas nier. Or c'est un fait surnaturel : en effet, le christianisme est parfait, les hommes sont imparfaits ; une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait ; donc il n'est pas venu des hommes ; donc il témoigne en faveur d'une intervention surnaturelle de Dieu.

## SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

COMMENT UTILISER NOS FAUTES

*Bonum mihi quia humiliasti me.*

Il m'a été avantageux que vous m'ayez humilié. (Ps. 118.)

C'est une chose digne de remarque, mes frères, que les princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul, aient été l'un et l'autre pécheurs, avant de remplir leur divine mission. Pourquoi Dieu, qui les avait prédestinés à l'apostolat, a-t-il permis que, pour un instant, l'un fût un renégat et l'autre un persécuteur ?

Mes frères, ce n'est pas Dieu qui est la cause du péché ; il n'y a point de part, il n'y contribue d'aucune façon : parce qu'il est infiniment saint, il ne peut vouloir le mal. Mais parce qu'il est infiniment puissant, il le permet afin d'en tirer parfois un plus grand bien. De là vient qu'en certains cas nous pouvons bénir Dieu d'avoir permis le péché : l'Eglise ne craint pas d'appeler la désobéissance d'Adam une heureuse faute, la rédemption du Christ nous ayant plus donné que le péché d'Adam ne nous avait ôté. En pareil cas se trouve réalisé le mot de l'Evangile : Dieu moissonne où il n'avait pas semé. Il n'a pas semé le mal ; mais là où le mal a germé, il sait moissonner le bien.

L'exemple de nos deux apôtres est bien propre à démontrer cette vérité. L'un et l'autre ont été pécheurs ; mais l'un et l'autre ont tiré si bon parti de leur faute qu'ils peuvent dire à Dieu avec le Psalmiste : Seigneur, il nous a été avantageux de tomber dans la honte du péché, *Bonum mihi quia humiliasti me.* Le souvenir d'avoir péché ne les quitta plus après leur conversion, et changea complètement les dispositions dont ils étaient animés, à l'égard d'eux-mêmes, à l'égard du prochain, à l'égard de Dieu. Avant d'avoir commis et reconnu leur faute, ils étaient présomptueux ; leur péché les rendit plus humbles. Ils étaient durs envers les autres ; leur péché les rendit plus doux. Ils prenaient pour de l'amour de Dieu leur zèle fougueux ; leur péché les aida à devenir plus fervents.

Méditons, mes frères, ces trois avantages que saint Pierre et saint Paul tirèrent de leur faute.

Pécheurs que nous sommes, apprenons d'eux à profiter de nos péchés passés, tout en les pleurant.

### I

Avant d'avoir commis et reconnu leur péché, ils étaient remplis de présomption.

Celle de Pierre nous est marquée dans l'Evangile par plus d'un trait. Avant l'institution de l'Eucharistie, Jésus voulait lui laver les pieds. « Moi, s'écrie-t-il, vous me laveriez les pieds ? Jamais ! » Un instant après, Jésus lui prédit les conséquences de sa trop grande confiance en lui-même : « Cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » — « Moi, reprend Pierre, jamais ! Les autres, peut-être ; mais s'il n'en reste qu'un de fidèle, je serai celui-là. » Non, Pierre, celui-là, ce sera Jean, ce ne sera pas vous ; vous n'êtes pas assez défiant de vous-même, et vous allez dormir quand le Maître vous invite à prier.

Jésus, mes frères, aurait pu le guérir de son défaut par une bonne parole. Mais le remède aurait-il valu celui qu'il employa en permettant la chute de l'apôtre ? Voyez en effet combien celui-ci fut efficace. Pierre venait de dire pour la troisième fois : « Je ne connais pas cet homme. » Jésus se retourna et regarda Pierre. C'était fait, Pierre était guéri de sa présomption. Il sortit en pleurant de chez Caïphe. Sortir, c'était quitter l'occasion du péché à laquelle il n'aurait pas dû s'exposer. Pleurer, c'était commencer cette longue pénitence que saint Pierre continua jusqu'à sa mort : la tradition rapporte que les larmes finirent par creuser un sillon sur ses joues.

Saint Paul, mes frères, comme saint Pierre, était présomptueux ; après sa conversion, le souvenir d'avoir péché contribua à le rendre lui aussi plus humble. Elevé par les orgueilleux pharisiens dans le culte des traditions juives, il rejeta de parti pris et sans examen la religion chrétienne. Pourtant, il avait lu dans la Bible les prophéties qui annoncent le Messie ; il avait été témoin des conversions et des prodiges opérés par les apôtres, il avait entre les mains tous les moyens de s'éclairer. Il n'en fit rien : son esprit orgueilleux ne pouvait admettre qu'il se fût trompé. Il fut le premier des persécuteurs.

Voyez-le maintenant après sa conversion. Quand Jésus lui eut crié du haut du ciel : « Pourquoi me persécutes-tu ? » comme soudain il devient humble ! Comme le souvenir de son ancienne présomption le rend défiant de lui-même ! Lui, si jaloux de se distinguer par son zèle entre les persécuteurs du Christ, il se proclame le dernier de ses disciples : « Je ne suis pas digne, disait-il, d'être appelé apôtre ; j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. » Lui, autrefois si suffisant et si plein de lui-même, il n'ose plus compter sur ses propres forces. Etant descendu dans son cœur, il y a trouvé le germe de tous les mauvais désirs ; il ne trouve pas en lui la force de faire le bien qu'il aime, et il se trouve entraîné malgré lui au mal qu'il déteste.



Aussi compte-t-il maintenant sur Dieu seul avec le secours duquel il peut tout.

Tel est, mes frères, le premier profit que Pierre et Paul retirèrent de leur péché : la défiance d'eux-mêmes. Voici maintenant le second : la douceur envers le prochain.

## II

Avant sa chute, Pierre naturellement fougueux devenait facilement dur et cruel à l'égard des autres. Voyez-le à la Cène. Jésus vient de dire que l'un des siens le trahira. Aussitôt Pierre fait signe à Jean qui était à côté du maître de demander quel est celui-là. Jean le demanda en effet ; mais il se garda bien de dire à Pierre le nom du traître. Si Pierre l'avait connu, il aurait épargné à Judas la peine de se pendre, il l'aurait étranglé. Voyez-le encore au jardin des Oliviers, lors de l'arrestation de Jésus. Celui-ci avait dit assez de fois qu'il se livrerait à ses ennemis quand son heure serait venue, qu'il ne voulait point être défendu par le glaive. A la vue des ennemis de Jésus, Pierre oublie tout cela ; il saisit une épée pour fendre la tête au premier qu'il rencontre ; et si Malchus n'eût esquivé le coup, il n'en aurait pas été quitte pour une oreille.

Paul avant sa conversion n'était pas moins fougueux que Pierre. Dans sa rage contre les chrétiens, nous dit le livre des Actes, il entraînait de force dans les maisons, en arrachait les hommes et même les femmes pour les trainer en prison. Quand saint Etienne fut lapidé, Paul se fit remarquer parmi ses adversaires ; trop jeune pour prendre rang parmi les bourreaux, il voulut du moins garder leurs vêtements. Le jour même de sa conversion, il venait de demander aux princes des prêtres des lettres l'autorisant à s'emparer des chrétiens de Damas.

Voilà ce qu'étaient Pierre avant sa chute et Paul avant sa conversion. Voyez maintenant quelle douceur leur inspira dans la suite le souvenir de leur faute. Tous deux avaient expérimenté l'infinie bonté du Sauveur envers les pécheurs, puisqu'il s'était servi d'un regard bien doux pour convertir le premier, et d'une bien douce parole pour convertir le second. Tous deux dans la suite se souvinrent de cette bonté pour l'imiter ; ils se servirent envers les autres de la mesure dont Dieu s'était servi envers eux. Donnez-en seulement un ou deux exemples.

Au lendemain de la Pentecôte, Pierre parlant aux Juifs qui avaient crucifié Jésus s'exprime ainsi : « *Fratres, scio quia per ignorantiam fecistis* ; mes frères, je sais que vous avez agi par ignorance. » Ainsi, ceux qui ont fait mourir son maître, il les appelle ses frères ; et pour les excuser autant que possible, il dit qu'ils ont agi par ignorance. Vraiment Pierre n'est plus ce qu'il était ; il se montre maintenant le disciple de Celui qui est doux et humble de cœur, de Celui qui appelait Judas son ami et qui, pendant qu'on le clouait au gibet, criait à son Père : « Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Quant à Paul, qui pourrait exprimer de quelles flammes son cœur devint embrasé à l'égard de tous les hommes et surtout des pécheurs ! Pour obtenir la conversion de ceux-ci, il désirerait être anathème. Ceux qu'il a convertis, il les appelle ses petits enfants ; il se considère comme leur mère, et pour leur donner un lait maternel il consent à bégayer avec eux. Pas un membre de l'Eglise ne souffre, sans que Paul ne ressente ses souffrances : *Quis infirmatur et ego non infirmor* ? Ah ! sans doute, c'est le souvenir de ses cruautés qui contribue à rendre Paul si compatissant. Plus il a fait de mal à l'Eglise, plus il se croit obligé de lui faire du bien.

## III

Il nous faut dire enfin comment le péché de saint Pierre et de saint Paul fut pour eux l'occasion d'un plus grand amour envers Dieu.

Jésus avait fait comprendre à l'un et à l'autre qu'ils étaient obligés à plus d'amour, parce qu'ils avaient été plus pécheurs.

Pour Pierre, c'était après la résurrection, au bord du lac de Galilée. Jésus lui demanda en présence des autres apôtres : « Simon, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » — « Oui, Seigneur, répondit Simon-Pierre, vous savez que je vous aime. » Jésus reprit une seconde fois : « Simon, est-ce bien vrai, m'aimes-tu ? » — « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus demanda pour la troisième fois : « Simon, m'aimes-tu ? » Pierre fut attristé d'entendre Jésus continuer la même question. Il comprit enfin que Jésus voulait lui faire expier son triple reniement par une triple protestation d'amour ; il comprit qu'ayant péché plus que les autres, il devait aimer plus que les autres. « Oui, Seigneur, dit-il, vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. »

A saint Paul aussi Jésus fit comprendre que pour avoir persécuté l'Eglise il était obligé d'aimer Dieu plus que les autres. Le jour même où il le terrassa sur le chemin de Damas, il disait à Ananie dans une vision : « J'ai choisi Paul de Tarse pour porter mon nom devant les nations, les rois et les enfants d'Israël. Je lui ferai comprendre combien il doit souffrir pour mon nom. »

Ainsi ce n'est pas douteux : aux princes des apôtres, Jésus demanda plus d'amour qu'aux autres, parce qu'ils avaient plus péché que les autres.

Vous savez, mes frères, s'ils répondirent aux exigences de Dieu. Pendant trente ans, tous deux parcoururent la terre pour y prêcher Jésus-Christ et sa rédemption, partout poursuivis avec une implacable fureur, mais toujours se réjouissant de souffrir pour le nom de Jésus. Que n'ont-ils pas enduré ? Des naufrages dans leurs voyages sur mer ; des embûches dans ceux de terre ; des supplices et la prison dans toutes les villes ; des calomnieurs devant tous les tribunaux ; dans l'Eglise même, des traîtres et des faux-frères ! Mais

aussi ni les tribulations, ni les angoisses, ni les privations, ni les persécutions ne purent jamais les séparer du Dieu qu'ils aimaient.

D'où leur venait tant de zèle et tant d'amour ? Sans doute le souvenir de leur péché les aiguillonnait. Pierre voyait toujours en esprit le regard que Jésus lui jeta chez Caïphe ; toujours il entendait résonner à ses oreilles cette parole : « Pierre, m'aimes-tu plus que les autres ? » Et saint Paul lui aussi devait être continuellement poursuivi par la tendre plainte de Jésus : « Pourquoi m'as-tu persécuté ? Tu dois beaucoup souffrir pour moi. »

Il souffrit jusqu'au martyre, lui ainsi que saint Pierre. Jetés ensemble dans la prison Mamertine, ils en sortirent ensemble pour aller à la mort. C'était sous le règne de Néron, en l'année 67. Pierre fut crucifié la tête en bas ; Paul eut la tête tranchée. Tous deux avaient donné à Dieu la suprême marque de l'amour.

Mes bien chers frères, vous comprenez maintenant comment leur péché aidait saint Pierre et saint Paul à se sanctifier. Je puis donc en terminant dire à tous ceux qui sont ici : Vous qui avez imité vos saints patrons dans leur chute, imitez-les dans leur pénitence. Comme eux, profitez de vos fautes passées. Parce que vous avez péché, humiliez-vous : quand Dieu vous envoie une affliction ou une humiliation, dites avec le bon larron : Nous l'avons mérité. Parce que vous avez péché, soyez indulgents et compatissants : vous avez vous-mêmes grandement besoin d'indulgence et de miséricorde. Parce que vous avez péché, sachez que vous êtes obligés d'aimer Dieu à un double titre, comme créatures et comme pécheurs. Ah ! Seigneur, nous avons trop peu de vertus et de mérites à vous offrir, mais nous avons à vous présenter trop de dérèglements et de crimes. O Dieu qui savez moissonner là où vous n'avez pas semé, faites-nous donc recueillir, à l'exemple des saints apôtres Pierre et Paul, quelques fruits de nos péchés passés, afin que nous puissions dire comme eux au jour de la moisson : « C'est pour mon bien, Seigneur, que vous avez permis mes chutes. »

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### IX

#### ANNONCIATION (Suite)

D'après une tradition, Marie était restée orpheline à l'âge de onze ans. Joachim et Anne, tous deux simples artisans, mais de la descendance de David, laissaient à leur fille, pour toute fortune, l'humble et pauvre maison de Nazareth.

Offerte à Dieu et élevée dans le temple depuis l'âge de trois ans, Marie, lorsque le moment fut venu, dut, selon la coutume juive, choisir un

époux. Et, d'après l'usage encore, quand une famille se trouvait réduite à une jeune fille, c'était parmi les plus proches parents de la même tribu qu'elle se mariait. Ainsi l'exigeait la loi juive, afin que les alliances étant moins éloignées, on vit plus clair dans la généalogie du Christ, espérance rêvée de toutes les unions.

Plusieurs prétendants à la main de la jeune vierge s'étaient présentés au grand prêtre. Celui-ci avait ordonné à chacun de déposer sur l'autel un rameau d'amandier destiné à consulter la volonté du Seigneur. Le rameau apporté par Joseph se mit à reverdir et à fleurir : le ciel s'était prononcé, Marie lui fut fiancée.

Des qualités de celui qui devait avoir l'insigne honneur d'achever sa vie aux côtés de Jésus et de Marie, de vivre sous le même toit, d'être leur tuteur et leur gagne pain, l'Evangile ne nous dit rien, sinon qu'il était juste, et exerçait la profession de charpentier.

Remarquons, en passant, combien les vues et les pensées de Dieu diffèrent des vues et des sentiments humains. Le Verbe éternel veut s'incarner, se choisir une mère parmi les femmes : il prend non point la plus riche, la plus brillante, la plus noble par sa naissance et par son rang, mais la plus humble, la plus pure, la plus vertueuse. Il faut un protecteur à l'enfance de ce Verbe incarné et à la faiblesse de sa mère : Dieu dédaigne les princes, les rois, les riches ; il s'adresse à un obscur ouvrier qui gagne à peine son pain.

Quelle leçon encore pour les jeunes gens qui songent à fonder une famille ! C'est au Seigneur que Marie s'adresse pour connaître celui qui lui est destiné ; elle commence par la prière, et la vertu de Joseph seule arrête sa détermination, fixe le choix de son cœur. La fortune, les intérêts temporels, les passions n'y sont pour rien.

Joseph, à son tour, en offrant sa main à la fille de Joachim, ne considère que ses vertus. Cette vierge n'a d'autre dot que sa piété, son humilité, sa chasteté, sa douceur ; ils seront assez riches. Que son calcul, si différent des calculs trop souvent seuls mobiles d'unions entre les familles, fut bien récompensé ! Hélas ! combien de mariages contractés comme un vulgaire marché, où l'on pèse la dot et les avoirs, et qui au lieu de la fortune et du bonheur n'apportent que déceptions, tristesses et larmes !

Chez les Juifs, les fiançailles solennelles précédaient le mariage, d'ordinaire célébré seulement un an plus tard.

Marie était donc simplement fiancée à Joseph ; elle vivait retirée, seule en sa petite maison, partageant son temps entre le travail et la prière. Et c'est là que l'ange vint la trouver et lui annoncer le grand mystère de l'Incarnation.

Combien de fois auteurs pieux et prédicateurs n'ont-ils pas fait observer, avec raison, la façon dont la jeune vierge se préparait à son mariage !



C'était dans le recueillement, le travail et la prière qu'elle faisait l'apprentissage de la nouvelle vie qu'elle allait mener, et dont le recueillement, le travail et la prière devaient occuper toutes les heures. Bel exemple et sûr modèle qu'on ne saurait trop proposer aux jeunes gens qui pensent à s'unir par les liens du mariage !

Marie se trouvait dans l'intérieur de sa chambre, lorsque tout à coup elle aperçoit un messager mystérieux qui la saluait respectueusement. La formule de salutation, usitée alors comme aujourd'hui encore en Palestine, était celle dont Notre-Seigneur se servit plus tard : « La paix soit avec vous ! » Chez les peuples de l'Orient qui, dans le principe, menaient une vie nomade, on comprend l'origine de cette formule. Se rencontrait-on, pour bien marquer les intentions amies dont on était animé, on se saluait par ces mots : « Que la paix soit avec vous ! » C'était dire : « Je viens à vous, ou je passe près de vous, en ami et non en ennemi. »

L'ange dut se servir de cette salutation, et néanmoins à sa vue, en entendant ses paroles, Marie se trouble, elle a peur. Elle savait trop combien une jeune personne surtout doit se défier des compliments flatteurs, qui souvent ne lui sont adressés que pour la tromper, et toujours dangereux ou perfides lors même qu'ils se présentent sous une apparence inoffensive. Les rechercher, les écouter avec plaisir a coûté cher à plus d'un cœur !

Gabriel, pour rassurer la vierge qui se demandait le but de ce salut étrange, lui annonce qu'elle a trouvé grâce devant le Seigneur, c'est-à-dire, en la langue du pays, qu'elle possède la faveur du Seigneur. Et aussitôt il ajoute qu'elle concevra et enfantera un fils qu'elle appellera Jésus, qui sera appelé le Fils du Très-Haut, etc...

Familiarisée comme elle l'était avec les prophéties de l'Ancien Testament, Marie ne pouvait se méprendre sur l'honneur qui lui était annoncé. Le messager céleste lui eût dit : « Dieu vous a choisie pour être la mère du Messie, » que ces paroles n'eussent pas été plus claires pour elle. Porteur de la nouvelle si impatiemment attendue par le peuple juif, l'ange s'était servi, presque mot à mot, des paroles du commencement de la célèbre prophétie d'Isaïe <sup>1</sup>, de celles de Daniel <sup>2</sup> et de Michée <sup>3</sup>.

A première vue, la réponse de la vierge paraît surprenante : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais pas d'homme ? » puisqu'elle était fiancée à Joseph. Pourquoi eût-elle demandé avec étonnement comment elle pourrait devenir mère, si elle était entrée dans le mariage comme les autres femmes, pour avoir des enfants ?

N'oublions pas que Marie avait consacré à Dieu sa virginité par un engagement irrévocable ; Joseph, en l'acceptant pour fiancée, avait promis

de respecter le vœu qu'elle avait formé. Marie avait donc le droit d'interroger l'envoyé du ciel sur le *comment* de sa future maternité <sup>1</sup>.

L'ange s'empresse de la rassurer : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, etc. » Ni la chair ni le sang n'auront part à l'accomplissement du grand mystère, il sera l'œuvre de l'Esprit-Saint. De même qu'au commencement du monde l'Esprit de Dieu était descendu sur la nature encore informe et l'avait prédisposée aux admirables transformations qu'elle devait subir, de même le germe du *fruit saint* qui naîtrait de Marie devait être déposé dans le sein de la vierge par ce même Esprit. Cette ombre dont la vertu du Très-Haut couvrira Marie pour la rendre Mère du Christ, traduit, dans les termes les plus clairs et les plus chastes, le mystère admirable qui va s'accomplir en réunissant sur la tête de l'humble vierge les deux plus belles couronnes qui puissent orner un front : celle de la maternité et celle de la virginité.

Quand les prophètes prédisaient, au nom du ciel, un événement important mais surhumain, ils en annonçaient parfois un autre plus rapproché dont la réalisation devait servir de preuve à leur parole. C'est ainsi que Gabriel apprend à Marie que sa cousine Elisabeth, malgré son grand âge, donnera bientôt le jour à un fils. Si donc une femme stérile et âgée pouvait devenir mère, pourquoi une vierge n'enfanterait-elle pas ? « Car, ajouta l'ange, rien n'est impossible à Dieu. »

La mission de Gabriel est accomplie, il attend respectueusement la réponse de Marie avant de se retirer. Celle-ci, sûre désormais de conserver la virginité qui lui est si chère, n'a aucun motif de refuser ce que Dieu demande d'elle : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Dieu n'attendait que cet assentiment plein de foi pour réaliser le salut du monde. Aussitôt, du sang le plus pur de Marie, l'Esprit-Saint forma le corps de Jésus, l'unit à une âme humaine créée au même instant, et le Verbe prit possession de ce corps et de cette âme : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Le plus grand des mystères était consommé, Marie devenait mère du Fils de Dieu, le Verbe éternel se faisait homme comme l'un d'entre nous, afin de nous racheter. La faute commise par Eve en croyant à la parole du serpent, dit Tertullien <sup>2</sup>, était effacée par la foi de Marie en la parole de Gabriel.

L'Eglise, estimant avec raison que ses enfants ne pourront jamais trop bénir le ciel de cet événement qui est le point de départ de notre rédemption, fait sonner la cloche trois fois par jour afin de le leur rappeler et de les inviter à en exprimer leur reconnaissance.

<sup>1</sup> Cf. : S. August. Lib. de Virg., ch. iv ; S. Greg. de Nys. Oratio de Christ. Nativit. ; S. Anselm. lib. de Excell. Virg. ; S. Bernard, Sermo iv de Assompt.

<sup>2</sup> De Carne Christi. c. xvii.

<sup>1</sup> Isaïe, vii, 14.

<sup>2</sup> Daniel, vii, 14-27.

<sup>3</sup> Michée, iv, 7.

Prenons donc la pieuse et facile habitude de réciter l'*Angelus* avec ces sentiments. Faisons revivre dans notre pensée la scène de l'Annonciation, et comprenons que si Dieu nous a fait une telle grâce, il nous faut y correspondre. Redisons, avec la foi de Marie et en l'appliquant à notre âme, l'*Ecce ancilla Domini* : Je suis le serviteur, la servante de Dieu, qu'il me soit fait selon votre parole. Seigneur, que je sois un bon serviteur de votre loi sainte ! Que votre volonté s'accomplisse en moi et que mes actions y soient conformes !

Comme ensuite la prière qui termine monte naturellement du cœur : « Seigneur, répandez votre grâce dans nos âmes, afin que nous qui avons connu, par le message de l'ange, l'Incarnation de Jésus-Christ votre Fils, en vertu des mérites de votre loi sainte et de sa croix nous parvenions à la résurrection glorieuse. »

Oh ! les bonnes et salutaires pensées ! Oh ! la douce et encourageante prière ! Oh ! le bienfaisant souvenir qui vient tomber, trois fois par jour, comme une rosée céleste, sur nos tristesses, nos fatigues, nos défaillances mêmes, et les féconder pour le ciel !

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

### XLI

HÉRODE LE GRAND (37 — an 4)

En lui, même caractère, mêmes ressources, même cruauté que chez son père, mais une décision plus prompte encore, portée d'un bond jusqu'à l'extrémité. Son coup d'œil est plus rapide, ses évolutions non moins faciles, la passion de son intérêt personnel égale : c'est le signe de la race. L'ami de Cassius deviendra successivement le familier d'Antoine et le féal d'Octave, avec une désinvolture, une assurance cynique où pourtant quelquefois il entre de la grandeur. Mais cet habile demeure violent ; loin de reculer jamais devant un crime, le crime est sa première pensée, il éprouve on ne sait quelle jouissance à verser le sang. Il supprimera même ceux qui lui sont les plus chers pour satisfaire une vengeance, pour servir son propre intérêt.

Joséphe, son admirateur, nous fait de lui ce portrait beaucoup trop flatté : « C'était un homme de haute taille, d'un noble maintien, d'une force physique égale à son intrépidité. Il aimait les chevaux et la chasse ; il aimait surtout la guerre, et de très jeune âge s'était exercé au maniement des armes. Nul ne lançait un trait, une flèche avec plus de sûreté et de vigueur. Enfin il réussissait toujours dans ses entreprises militaires. Rarement la victoire trahit son génie. S'il subit

quelques échecs, ce fut moins par sa faute que par la défection ou la témérité de ses soldats. »

I. Par ses exactions et ses cruautés Cassius avait indisposé contre lui toute l'Asie-Mineure. Il pillait jusqu'aux trésors des temples et des cités : « Laissez-nous au moins les statues de nos dieux, » lui disent les Rhodiens. « Je ne vous laisserai que le soleil, » répond-il. Telle était alors l'incorruptibilité républicaine. Ses soldats eux-mêmes se détachèrent de lui, et l'on sait comment, avec Brutus, il fut vaincu par Antoine dans les plaines de Philippes (42).

La fortune naissante d'Hérode, l'ami de Cassius, eût aussi sombré à Philippes, s'il n'eût possédé à un degré parfait la science utile de changer à temps de parti. Antoine triomphe, vive Antoine ! Il se hâte de lui envoyer de riches présents, et quand les ambassadeurs d'Antigone viennent à Ephèse au devant du vainqueur, forts de leur droit et de leurs griefs contre l'usurpateur, on les trouve trop pauvres, et ils arrivent trop tard.

Ils rejoignent Antoine à Daphné et s'appuient même du crédit de la célèbre Cléopâtre. Un de leurs députés, Messala, fait très éloquemment devant lui le procès d'Hérode ; le vainqueur se contente de demander à Hyrcan, présent aux débats : « Quels sont les hommes les plus capables de gouverner, sous vos ordres, la Judée ? » — « C'est Phasaël et Hérode, » répond le faible vieillard. — « Eh bien ! je les nomme tétrarques de la Judée. »

Alors Antigone conclut un marché honteux avec les Parthes. Il leur livrera cinq cents jeunes femmes et mille talents d'or s'ils font périr les usurpateurs et le remettent sur le trône. Les Parthes se portent donc sur la Judée avec trois corps d'armée. Barzapherne longe les côtes par la Phénicie, Pacorus pénètre dans l'intérieur, Antigone s'avance entre les deux généraux, ils poussent jusqu'à Jérusalem qui lui ouvre ses portes. Hérode s'enferme, avec son frère Phasaël et son protégé Hyrcan, dans la forteresse de Baris. Aux fêtes de la Pentecôte les Juifs affluent dans la ville sainte. Sous prétexte d'empêcher les désordres, Pacorus, qui se tenait à l'écart, y entre avec cinq cents cavaliers. N'osant lui livrer bataille, Phasaël vient à sa rencontre, les mains tendues, et ils s'abouchent ensemble :

— Je connais votre valeur, lui dit le général parthe, vous êtes bien supérieur à Antigone. Croyez-moi, Barzapherne ne demande qu'à l'abandonner. Allez le trouver, je vous appuierai de tout mon pouvoir.

En apprenant ce langage, Hérode, plus défiant et plus fin, dit à Hyrcan et à Phasaël :

— Prenez garde à la mauvaise foi des Parthes. Quand Pacorus reviendra pour conférer de nouveau, emparez-vous de sa personne et massacrez son escorte. Voilà ce que vous commande la prudence.

Ils n'osèrent suivre ce sanglant conseil et se livrèrent aux mains de Pacorus, qui les conduisit



à Barzapherne. Celui-ci les jeta en prison. Pacorus alors était revenu à Jérusalem. Hérode se plaignit amèrement à lui de cette trahison et sentant sa propre vie en danger, une nuit, il fait monter sur des chariots Cypros, sa mère, Phéroras, son frère, Salomé, sa sœur, Marianne, sa fiancée, Alexandra et Aristobule, et ils s'évadent à la faveur des ténèbres, en route pour Massada, à l'ouest de la mer Morte. Le char qui portait Cypros se brise, et en tombant elle se blesse grièvement. Hérode désespéré, sentant les Parthes sur ses talons, saisit son épée pour se tuer. On le supplie de ne pas abandonner la caravane qui renferme ce qu'il a de plus cher au monde. Alors il se ressaisit, et retrouvant avec son sang-froid toute son audace, il répare le chariot, donne à sa mère les soins nécessaires et fait face à l'ennemi qui les presse. Bientôt sa famille était en sûreté dans la forteresse.

Pacorus pendant ce temps s'empare de Baris et pille le palais. Antigone est proclamé roi et pontife, et Barzapherne lui envoie ses deux prisonniers, Hyrcan et Phasaël. Celui-ci redoutant sa vengeance féroce se brise le crâne contre les murailles de sa prison. On dit que sur l'ordre d'Antigone les médecins empoisonnèrent ses blessures. Comme il était sur le point de mourir, une servante lui apprit l'évasion d'Hérode :

— Je meurs content, s'écria-t-il. Je laisse après moi un vengeur !

Quant à Hyrcan, on lui coupa les oreilles afin de le rendre désormais incapable, aux termes de la loi mosaïque, de remplir les fonctions de grand-prêtre, puis on le confina chez les Parthes, sans doute à Ctésiphon.

II. Hérode maintenant va travailler avec une ténacité inouïe à se faire rendre justice.

Il se réfugie d'abord chez Malichus, successeur d'Arétas, à qui il avait confié des sommes considérables. Mais le dépositaire infidèle refuse de le recevoir. De là il gagne l'Égypte, dans l'espoir de s'y embarquer pour Rome. En chemin il apprend la mort de son frère, son courage et son animosité redoublent. Tous les obstacles semblent s'accumuler sous ses pas. A Péluse on ne consent point d'abord à lui donner une place sur un navire. Il l'obtient enfin et gagne Alexandrie où Cléopâtre essaie de le retenir. Mais en lui le génie de la vengeance est plus fort que le démon de la volupté. Il part. Une tempête le jette sans ressources sur les côtes de Rhodes ruinée par Cassius. Il aide de ses conseils cette malheureuse cité, répare les avaries de sa trirème et finit par aborder à Brindes.

Bientôt il est à Rome et raconte ses infortunes au tout-puissant Antoine, qui convoque le Sénat et plaide chaudement la cause de son protégé : « Antigone, dit-il, est un usurpateur, un ennemi du Sénat romain puisqu'il a voulu tenir sa royauté des Parthes. Le vrai roi des Juifs, dévoué au peuple romain, et persécuté par nos mortels ennemis, c'est Hérode ! »

Tous acclament ce discours, et Hérode, le

nouveau roi des Juifs, l'étranger qui fait définitivement sortir de Juda le sceptre souverain, monte au Capitole pour rendre grâces aux dieux (40). C'était sous le consulat de Pollion, celui-là même à qui Virgile dédia l'églogue prophétique où il saluait les temps nouveaux, l'enfant attendu souriant à sa mère.

Hérode ne s'attarde pas dans la compagnie jouisseuse de « l'inimitable Antoine, » il poursuit avec âpreté son but : la prise de possession du trône qu'il tient du Sénat, et sa vengeance. Il délivre Massada assiégé, où s'est abritée sa famille, mais il doit consacrer deux années de luttes de géant à soumettre les braves partisans des Macchabées. Massada libre, il lui faut Jérusalem. Les Parthes viennent au secours des Asmonéens et mettent en déroute près de Jéricho le frère d'Hérode, Joseph, qui tombe sous les coups de Pappus. Phéroras demande à racheter du moins le corps de ce vaillant pour cinquante talents. Antigone refuse, et fait décapiter le cadavre. On marche d'horreurs en horreurs. Hérode alors se met à la poursuite de Pappus, le meurtrier, l'atteint à Isana et envoie sa tête à Phéroras. C'était pendant l'hiver (38).

Au printemps suivant il dispose avec Sosius, le général romain, le siège de Jérusalem. Mais pour appuyer ses prétentions sur des semblants de droit il épouse d'abord Marianne, sa fiancée, à Samarie, comme si cette union forcée avec le sang des Macchabées pouvait légitimer son usurpation.

La malheureuse princesse subit ce mariage dicté par la politique et aussi par la passion d'Hérode. Quant à elle, blessée dans ses sentiments les plus sacrés, très fière et très digne, jamais elle n'éprouva pour l'époux qui s'imposait, que de la haine, de la froideur et du dédain. En elle survivait toute la grandeur, toute la noblesse des aïeux.

Jérusalem finit par succomber après deux mois de tranchées et d'assauts, le temple fut pris le jour même où Pompée, vingt-six ans auparavant, avait pénétré dans le saint des saints. Mais moins généreux que lui, Sosius permit à ses soldats, exaspérés d'ailleurs par un long siège, tous les massacres, toutes les cruautés. Il fallut qu'Hérode le suppliât d'arrêter les meurtriers, qui bientôt ne l'eussent laissé régner que sur des morts.

Alors Antigone descend de la forteresse de Baris, et se jette en pleurant aux pieds de Sosius. Le général romain l'insulta grossièrement, l'appellant *Antigona*, lâche comme une femme. Le prince juif cependant s'était battu avec une bravoure que ses ennemis ne pouvait méconnaître, car c'était cette bravoure même qui avait prolongé le siège et qui excitait leur rage. Il fut envoyé chargé de chaînes à Antoine, et Hérode, implacable, obtint, à prix d'argent, qu'on lui fit trancher la tête (37).

Antoine, qui avait besoin de sommes énormes pour ses honteuses orgies, livra à la hache ce noble roi vaincu. Jamais les Romains n'avaient

ainsi traité un monarque malheureux. Mais tous les festins alors étaient souillés de sang; toujours d'ailleurs c'est au prix des cruautés que s'achète la volupté.

Ainsi finit la dynastie asmonéenne, par la main du bourreau.

III. Hérode est enfin maître de Jérusalem; il a établi son pouvoir dans le sang. Le sang appelle le sang. Il fait mourir à peu près tous les partisans de marque d'Antigone, mais pour se faire accepter il comble d'honneurs Pollion et Samæas, en qui M. de Saulcy croit reconnaître les illustres docteurs Hillel et Schammaï.

Il est d'ailleurs le favori du pouvoir, et, confiant dans les ressources de son génie, il peut toujours dire : « Antoine et moi ! »

Les Asmonéens cependant ne sont pas tous morts avec Antigone. Il reste Alexandra, sa belle-mère, fille d'Hyrcaan, et mère du jeune Aristobule. Il reste même Hyrcan, bien qu'il soit confiné à Ctésiphon. De fait ce vieillard demande à revenir à Jérusalem, pour y mourir; Hérode, par politique, l'encourage dans son projet. Du moins il les aura tous sous la main et les meurtres ne lui coûtent pas. Le malheureux pontife revient, avec ses oreilles coupées qui lui interdisent désormais l'exercice du souverain sacerdoce, chez celui qu'il croit son ami et qui le reçoit en triomphe. Un prêtre obscur, Hananéel, est désigné pour être grand-prêtre à sa place.

A cette nouvelle, Alexandra bondit sous l'injure. Quoi ! c'est un étranger, et non son fils Aristobule qui sera grand-prêtre ! Elle en appelle à Cléopâtre son amie, l'amante toute-puissante d'Antoine. Hérode voyant ses ruses éventées consent alors gracieusement aux désirs d'Alexandra et de Marianne. Il allègue le jeune âge d'Aristobule; jamais d'ailleurs il n'a entendu l'écarter de cette charge élevée, mais trop lourde encore pour ses épaules d'adolescent. Et il dépose Hananéel pour investir son jeune beau-frère de la dignité souveraine de la sacrification.

Le jour de la fête des tabernacles, Aristobule apparaît dans toute la splendeur de ses vêtements de grand-prêtre, la lame d'or sur le front, la tiare sur la tête. Sa beauté presque enfantine encore, — il avait dix-sept ans, — son élégance, la noblesse de ses traits, sa ressemblance frappante avec les ancêtres Asmonéens, les glorieux souvenirs des Macchabées incarnés dans sa personne, saisissent le peuple qui l'admire et l'acclame. Dans son cœur Hérode a juré sa perte.

Au milieu de la chaude journée, les jeunes gens se baignent dans les vastes piscines du palais. Le roi tout à la joie, en apparence plein d'abandon et de bonté, engage Aristobule à les imiter. Celui-ci descend de la terrasse, les jeunes baigneurs l'accueillent en riant, et quand sans défiance il partage leurs jeux, ils le saisissent et prolongeant à dessein leurs bruyants ébats, ils lui tiennent la tête sous l'eau et le noient.

— Quel horrible accident ! s'écria Hérode en versant des larmes hypocrites.

Et il ordonna qu'on lui fit les plus magnifiques funérailles.

Alexandra, la mère inconsolable, se plaignit à Cléopâtre, criant vengeance. La reine d'Egypte qui convoitait aussi la Judée, en toucha Antoine qui pour la première fois se montra rebelle à ses paroles : « Il ne convient pas, dit-il, que vous vous montriez ainsi curieuse des actes des princes qui vous sont étrangers. » Elle insista; alors, pour lui complaire, il somma Hérode de le venir trouver à Laodicée.

Or, à Jérusalem, s'ourdissaient dans le palais d'horribles intrigues de famille. Salomé, sœur d'Hérode, qui avait épousé Joseph, leur oncle — un autre Joseph — haïssait de haine Marianne, sa belle-sœur. Celle-ci d'une beauté célèbre, fière comme les Macchabées, irréprochable dans ses mœurs, professait un haut dédain pour ces parvenus et ces parvenues, sans humanité, décence, ni grandeur. Un jour, même elle reprocha durement à Salomé la bassesse de sa naissance. Cypros et Salomé, Alexandra et Marianne, constituaient donc deux camps, deux partis résolument ennemis.

Lorsque Hérode partit pour Laodicée, il laissa tous ses pouvoirs à Joseph, et lui dit en guise d'adieu : « Si je suis condamné, aussitôt que vous l'apprendrez, poignardez Marianne. » C'était la jalousie qui parlait plus encore que la férocité, car il aimait éperdument sa femme, tout hautaine qu'elle voulait rester.

Ce n'est pas sans inquiétude qu'il aborda Antoine. Pourquoi le mandait-on ? Le voluptueux Romain ne songeait-il pas à conquérir, en le faisant disparaître, les faveurs de Marianne ? N'était-ce point la conclusion de son entretien avec Cléopâtre ? Telles sont les questions qu'il se posait, se rassurant à peine par les puissantes raisons d'or qu'il se préparait à mettre en ligne.

Pendant ce temps, Joseph s'appliquait à gagner la confiance de Marianne et à l'attacher à son époux. Il lui représentait un jour combien celui-ci l'aimait; elle eut un sourire incrédule; le régent alors pour la convaincre lui révéla les ordres d'Hérode. Les deux femmes frémirent d'horreur, et le bruit s'étant répandu que le prince iduméen était condamné à mort, elles résolurent d'aller se mettre sous la protection des Romains qui campaient sous les murs de la ville.

Mais non, Hérode n'était pas condamné à mort; ses raisons d'or, comme toujours, avaient triomphé du besogneux Antoine, et il revenait plus en faveur que jamais. Salomé court à sa rencontre, elle lui raconte que Marianne a voulu s'enfuir dans le camp romain, et comme Hérode s'irrite, elle la noircit de la plus infâme calomnie ! « La reine a entretenu, dit-elle, des relations coupables avec Joseph ! » Hérode est atterré, il mande sa femme, puis se dominant lui-même il lui fait rendre compte avec douceur de sa conduite pendant qu'il était absent. Elle répond avec un tel accent d'innocence et de vérité que le roi ne garde plus un seul soupçon, et que retourné



soudain, il proteste avec chaleur de son amour pour elle :

— Un homme qui m'aimerait vraiment, répondit-elle, n'aurait pas ordonné de me faire mourir si Antoine eût été sans pitié pour lui !

— Comment savez-vous cela ? s'écria Hérode. Si vous ne m'aviez pas déshonoré avec Joseph, jamais il ne vous eût révélé un pareil secret !

Il s'avança sur elle pour la tuer. Mais, il se contint et sortit. C'était pour ordonner qu'on fit périr à l'instant le malheureux gouverneur. Joseph entra au palais, ignorant tout, quand les sicaires l'assassinèrent. Salomé qui détestait son mari, se hâta d'épouser le gouverneur d'Idumée, Costobara (an 33 av. J.-C.).

Bientôt, sur les explications de Marianne, Hérode revint de son erreur, mais il n'en avait pas moins fait mourir son oncle innocent, et cela ne le corrigea point de sa crédulité, de ses habitudes soupçonneuses, ni de sa confiance aveugle en la perfide Salomé.

C'est en ce moment que Cléopâtre vint en personne à Jérusalem, pour visiter sa future capitale, car elle convoitait la Judée. Pour s'en rendre maîtresse il fallait se débarrasser d'Hérode. Elle fit tout au monde pour le séduire, l'enchaîner de ses caresses, exaspérer sa passion afin de le dénoncer à Antoine et de le perdre. Le roi, lui, songeait à la faire assassiner : « Je rendrais ainsi, disait-il, un service éclatant à Antoine qu'elle déshonore et que Rome, à cause d'elle, répudiera. » Ses amis l'en détournèrent, et après avoir fait assaut de finesse, de bonne humeur, de magnificence et de perfidie, ils se quittèrent l'un et l'autre mécontents et blessés. Hérode l'accompagna jusqu'à la frontière d'Egypte. La reine lui avait cédé quelques provinces de Judée et d'Arabie à elle données par Antoine, et comme le roi d'Arabie s'était engagé envers elle pour deux cents talents annuels, Hérode se porta caution pour lui. Mal lui en prit, car pour se faire rembourser force lui fut de prendre à chaque fois les armes.

La fortune de son protecteur Antoine pâlisait comme un astre à son déclin troublé. Honteusement battu par les Parthes, il s'en revint se consoler dans la débauche auprès de Cléopâtre et partagea l'Orient entre les deux fils qu'il avait eus d'elle, Alexandre et Ptolémée. Octave, à Rome, l'accusa de démembrer l'empire. Le Sénat déclara la guerre à Cléopâtre, pour ne point proscrire toute l'armée d'Antoine. Celui-ci se prépara à la lutte par de brillantes orgies avec cette reine dénaturée, parmi des baladins et des bouffons. Elle voulut jouir du spectacle d'une bataille navale comme d'un drame nouveau pour elle, et le 2 septembre 31 les troupes aguerries d'Octave coulèrent ou dispersèrent à Actium les vaisseaux d'Antoine mal commandés. Les soixante galères de Cléopâtre, couvertes de fleurs, donnèrent le signal de la fuite.

Qu'allait devenir Hérode ? Tout appui lui manquait désormais. Notoirement il était l'ennemi

d'Octave, et un ennemi sur la tête duquel pesaient des charges de crimes. Nul doute que ses envieux ne courussent le noircir auprès du vainqueur. Ils rappelleraient les meurtres d'Aristobule et de Joseph, ils plaideraient en faveur des derniers Asmonéens, d'Hyrcaan, âgé sans doute de quatre-vingt-quatre ans, mais qu'importe ? il resterait assez de force à ce vieillard pour monter encore les degrés du trône.

Sa résolution est vite prise. Il se défendra avec son audace coutumière, et avant qu'on verse son sang, il en répandra d'abord et du plus précieux. Hyrcan, ce prince inepte qu'il a toujours conduit en esclave, Hyrcan du moins n'aura pas la joie de lui survivre et de lui succéder.

Il l'invite un jour à un festin, et brusquement il lui demande des nouvelles du roi arabe Malchus, son ennemi. « J'ai reçu, répond sans défiance Hyrcan, j'ai reçu naguère une lettre de lui. » — « Et sans doute aussi quelque présent ? » — « Oui, quatre bêtes de charge dont je me sers. » — « Corruption et trahison ! » s'écrie Hérode avec une feinte fureur. Et il ordonne de l'étrangler sur-le-champ.

Avec ce malheureux vieillard disparaissait la dynastie asmonéenne.

Ensuite il mande le gouverneur Sohem, lui enjoint d'enfermer Alexandra et Marianne dans la forteresse d'Alexandrie, et de les égorger s'il lui arrivait malheur. Ces dispositions prises il se présente hardiment devant Octave à Rhodes, dans ses vêtements royaux, sans peur apparente, comme s'il eût été sans reproche.

— Oui, dit-il, j'ai aimé Antoine. Il a été mon bienfaiteur, c'est lui qui a déposé sur mon front la couronne que tu m'enlèves. J'ai le regret de n'avoir pu le suivre en personne, de n'avoir point donné pour lui tout mon sang, toute ma vie. Malheureux Antoine ! Il est mort victime de son aveugle passion pour Cléopâtre ! Que de fois je lui ai demandé la mort de cette femme. Il n'a pas voulu suivre mes conseils ! Oui, j'ai été son ami, son ami dévoué ; si c'est un crime, punis-moi. Mais si tu veux savoir quel ami je suis pour mes bienfaiteurs, mon ami n'aura changé que de nom, et mon dévouement le prouvera !

— Je ne veux, répondit Octave, triompher de toi que par mes bienfaits.

Et sur sa tête il remit le diadème, puis il lui rendit les provinces qui avaient été cédées à la reine d'Egypte. Huit cents talents, habilement offerts, n'avaient pas été sans influence sur la générosité du vainqueur.

Hérode, rentré en grâce, s'offrit à accompagner Octave en Egypte, approvisionnant magnifiquement les troupes romaines, et reçut en récompense quatre cents Gaulois, les gardes du corps de Cléopâtre. Partout accueilli, partout fêté, il revint ainsi à Jérusalem plus puissant que jamais.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE <sup>1</sup>

### VIII

DEUXIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX : LA FLAGELLATION DE JÉSUS. — FRUIT DE CE MYSTÈRE : L'AMOUR DE LA PÉNITENCE.

De tous les supplices que les bourreaux firent endurer à notre bon Sauveur durant sa passion, la flagellation fut le plus douloureux et le plus cuisant, celui où son sang divin coula le plus abondamment, celui enfin qui réalisa la vision prophétique d'Isaïe en enlevant au Messie toute beauté et jusqu'à l'apparence humaine <sup>2</sup>.

Ayons le courage, — car il nous en faudra pour assister à cette scène déchirante, — de pénétrer dans le prétoire de Pilate; obligeons nos yeux à contempler ce qui va se passer; ne souffrons à notre cœur ni défaillance, ni cris d'horreur, ni malédictions inutiles autant qu'impuissantes: seuls, le repentir de nos fautes, les larmes, l'amour lui sont permis.

Aux vociférations de la foule qui réclamait la mort de Jésus, répondre: « Je le châtierai; puis je le relâcherai <sup>3</sup>, » c'était de la part de Pilate donner l'ordre de le flageller.

Ce châtiment infligé à un innocent était-il donc si dur?

Les auteurs anciens nous ont laissé sur le supplice de la flagellation des détails suffisants pour que nous puissions suivre Jésus dans toutes les péripéties par lesquelles il a passé et comprendre ce qu'il dut endurer.

Notre-Seigneur fut donc amené près d'une colonne de marbre fixée au sol dans un des angles du prétoire. Cette colonne, supportée par une base carrée, n'avait guère qu'un pied et demi de hauteur; un anneau était scellé au sommet. Pilate prononce la formule usitée: « Va, lieur, lie-lui les mains, voile-lui la tête, et frappe-le avec vigueur et précaution. » Les exécuteurs dépouillent alors la victime de ses vêtements, lui jettent sur le visage un voile destiné à cacher ses larmes et à étouffer ses cris. Ensuite ils lui lient les poignets solidement, passent la corde dans l'anneau de la colonne, et l'attachent de façon à

tenir le Sauveur courbé en avant afin de mieux présenter les épaules aux coups des lanières.

Un grand silence se fait autour du poteau fatal et l'on attend le dernier signal du procureur Pilate. Le bourreau, les bras nus, armé d'un fouet composé de quatre lanières de cuir, s'est placé derrière Jésus, sur un gradin de pierre, afin de diriger plus sûrement ses coups. L'ordre est donné; l'exécuteur frappe d'abord avec lenteur, espaçant les coups sur la chair palpitante afin que nulle place ne reste sans douleur. Oh! comme il s'acquitte savamment de sa tâche, le misérable! Chaque fois que son bras s'abat, des sillons violacés zèbrent les épaules, le dos, la poitrine de la divine victime. Chaque fois le corps frémit dans une épouvantable commotion, de douleur, et des gémissements étouffés percent sous le voile ensanglanté. La chair vole bientôt en lambeaux sanglants, le sang jaillit et ruisselle le long du corps. Les côtés creusés par les extrémités aiguës des lanières, laissent voir les os, réalisant la prophétie du Psalmiste: « Ils ont frappé sur mon dos comme sur une enclume <sup>4</sup>; ils ont pu compter tous mes os <sup>5</sup>. »

La face et les yeux même n'échappent pas aux lanières, malgré le voile qui les couvre. Car c'était un jeu ordinaire des bourreaux de cingler le visage du patient pour augmenter la douleur de son expiation.

Imaginez, si vous le pouvez, tout ce qu'un pareil supplice dut avoir d'horriblement douloureux pour notre bon Sauveur. Le cou, les épaules, le dos, ne forment plus qu'une plaie, sorte de bouillie sanglante que chaque coup nouveau pétrit davantage. On aurait eu pitié d'une bête fauve mise en pareil état, et ni les assistants, ni le procureur, ni le bourreau ne sont émus en face de la douce victime. Le fouet poursuit sa sinistre besogne; les lanières ruisselantes du sang divin dont elles aspergent les murailles et l'assistance, continuent à s'abattre en sifflant sur toutes les parties du corps de Jésus. Oh! comme ils ont peur qu'une parcelle de la chair virginale du Sauveur reste saine et sans blessure! La loi défendait de dépasser le nombre de quarante coups, mais on n'en tient pas compte. Il n'est pas nécessaire de recourir à l'exagération évidente de certains récits qui parlent de milliers de coups pour comprendre que cette deuxième agonie du Sauveur eût été la dernière si la volonté du divin martyr n'avait arrêté la mort; l'heure n'était point encore venue.

Plus nous sommes d'une constitution délicate et plus nous sommes capables de souffrir. Plus une personne possède un cœur sensible, une intelligence développée, et plus elle sent vivement peines et douleurs. L'énergie elle-même dont elle est douée ne fait qu'augmenter l'intensité de la souffrance. Si donc il est impossible de dépeindre

<sup>1</sup> Les deux premières de ces *Instructions sur les mystères du Rosaire* ont paru en 1894; quatre en 1895; et le « Premier mystère douloureux » en 1896. Nous allons désormais en donner une chaque mois.

<sup>2</sup> Isaïe, LIII, 2.

<sup>3</sup> Luc XXIII, 22.

<sup>4</sup> Psaume CXXVIII, 3.

<sup>5</sup> Psaume LXXI, 18.



ce qu'un homme ordinaire endure en pareille circonstance, qui pourra imaginer ce que dut éprouver Notre-Seigneur Jésus-Christ dont l'âme, le cœur, la chair vivaient dans une harmonie si délicate, si parfaite ?

O larmes, ô sang, ô lambeaux de chair brisée, que n'a-t-on pu vous recueillir en quelque vase d'or ! Où étiez-vous donc, légions des cieux, que vous n'êtes pas accourues au secours de votre Dieu ? Et vous, que faisiez-vous, chérubin descendu du ciel pour consoler l'agonisant du jardin de Gethsémani ? Et vous, Père Éternel, comment avez-vous pu supporter un pareil spectacle sans frapper de la foudre ces bourreaux ainsi acharnés sur votre Fils bien-aimé ?

Oui, mais comment se seraient accomplies les Écritures ? Et puis, cette flagellation subie ne devait-elle pas servir à expier nos péchés et à nous en faire comprendre l'horreur ?

« Il est raconté dans nos saints Livres, dit un pieux auteur <sup>1</sup>, que Moïse, le libérateur prophétique d'Israël, ayant frappé dans le désert un rocher de sa verge, l'eau jaillit si abondante qu'elle s'écoula en fleuve et que tout le peuple s'y put désaltérer. La figure fut réalisée et surpassée en la nuit de la flagellation. Le rocher ou la pierre, c'était le Christ <sup>2</sup>; la verge, c'était le fouet manié par le bourreau et tenu par l'invisible main de la justice divine. De Jésus ainsi frappé, l'eau qui jaillit à la vie éternelle <sup>3</sup>, la grâce et le salut, s'épanchaient comme d'une source, et le désert sablonneux et infécond de ce monde se changeait en un champ fertile.

« Dans la lumière où son regard plongeait, Jésus voyait clairement aussi le fruit de ses douleurs. Il les voulait, par suite, et d'un vouloir immense, son amour pour nous tous lui faisait de ces tortures une vraie fête. Il embrassait dans un amour intense et incessant toutes ses créatures, non seulement celles à qui son sang versé profitait déjà ou profiterait plus tard, mais encore les autres, même ses ennemis, depuis Judas, les princes des prêtres, jusqu'à Hérode, à Pilate et à ses bourreaux. »

Son cœur les étreignait tous spirituellement et les inondait de tendresse en leur répétant les paroles que l'Eglise met sur ses lèvres le Vendredi Saint : « Mon peuple, que t'ai-je fait, et en quoi t'ai-je contristé pour que tu me flagelles ? »

Les gémissements, les soupirs, les larmes, les tressaillements de la divine victime, les coups qui résonnent en la meurtrissant ne sont-ils pas autant d'appels à notre cœur ? Ne semblent-ils pas nous crier dans le langage le plus émouvant : « Vois donc comme Jésus t'a aimé ! Vois donc

combien le péché doit offenser la majesté divine, pour que le Sauveur ait dû l'expier ainsi ! »

Une autre pensée encore achèvera de nous inspirer une horreur profonde pour le péché : c'est que chaque faute grave que nous commettons volontairement et délibérément est en quelque sorte un coup de fouet appliqué par nous à notre Sauveur. Surtout les péchés de luxure, d'impureté. Car plusieurs auteurs ont pensé que dans cette longue suite d'expiations supportées pour nous, la flagellation avait eu pour objet spécial les fautes contraires à la chasteté. En sorte que nous pouvons dire que nos mains, nos yeux, nos lèvres, nos oreilles, se constituaient les bourreaux de Jésus-Christ pour les péchés qu'ils nous font commettre contre la pureté.

Enfin une conclusion s'impose à notre foi et à nos regrets, un autre fruit se détache de la colonne sanglante où notre Dieu fut battu si cruellement : c'est l'amour de la pénitence.

Si Jésus voulut être ainsi traité, c'était pour faire pénitence de nos péchés. Si sa face divine a été déchirée, c'était pour expier les péchés de nos yeux, de notre bouche, de nos oreilles, de notre sensualité. Si ses bras et ses épaules ont été meurtris, c'était pour expier les péchés que nos mains ont commis. Si sa chair fut déchirée, sillonnée de blessures profondes, c'était afin d'effacer les souillures de la nôtre. Si son sang a coulé en ruisseaux sur tout son corps, c'était afin de purifier le nôtre. C'était, tout cela, afin de nous apprendre la nécessité de la pénitence si nous voulons obtenir le pardon de nos fautes, et celle de la mortification de notre chair si nous voulons rester chastes et vertueux.

Et comment douter de cette nécessité en voyant l'innocence même ainsi traitée ? Comment ne point comprendre ce grand précepte de notre sainte religion et ne pas se décider à le pratiquer, en considérant l'exemple que nous en a donné le Fils de Dieu ? L'apôtre saint Paul lui-même n'a-t-il pas écrit : « Je châtie mon corps et je le réduis en esclavage, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne moi-même réprouvé ? » Tant la pénitence et la mortification sont nécessaires ! Et si elles l'étaient ainsi pour le grand apôtre, que sera-ce de nous, inconstants et faibles pécheurs ?

Allons, mon âme ! Allons, mon pauvre cœur ! Avant de quitter la méditation de ce mystère, douloureux entre tous, approchez une dernière fois de la colonne sanglante. On vient d'en détacher enfin le Sauveur, et il s'affaisse, il tombe comme une masse inerte dans la mare de sang qui baigne ses pieds. Regardez bien votre ouvrage, gravez à jamais ce lamentable spectacle dans votre souvenir ! Agenouillez-vous, pleins de repentir et d'amour, devant cet homme méconnaissable qui est votre Dieu. Mêlez vos larmes à ce sang dont vous prendrez quelques gouttes pour en marquer et en purifier ce front qui a rougi peut-être de Jésus et n'a passé rougir quand il fallait sauvegarder la vertu

<sup>1</sup> Mgr Gay : Entretiens sur les mystères du saint Rosaire.

<sup>2</sup> I Corinth., x, 1.

<sup>3</sup> Jean, iv, 14.

ou qu'on insultait sa foi et son Dieu. De ce sang, marquez ces mains si souvent profanées par l'iniquté à laquelle elles se sont prêtées. Signez-en ces yeux, aux regards indiscrets, curieux, lascifs, afin qu'ils recouvrent leur innocence et leur chasteté. De ce sang, rougissez ces lèvres souillées par tant de paroles calomnieuses, mensongères, délatrices, par tant de sourires immodestes et peut-être de contacts réprouvés par la loi de Dieu et la morale. O mon âme, ô mon cœur, marquez-vous vous-mêmes de ce sang, afin qu'il vous régénère, qu'il vous inspire le regret de vos misères et de vos défaillances, et que sa marque indélébile vous enseigne comment un chrétien doit faire pénitence de ses péchés, à la suite et à l'exemple de son Dieu !

Et vous, ô Marie, qui avez ressenti dans votre chair virginale le contre-coup de la flagellation qui déchirait votre Jésus bien-aimé, obtenez-nous la grâce du repentir et de l'amour de la pénitence que nous avons recherchés dans la méditation de ce douloureux mystère. Ainsi soit-il.

## SERMON POUR LA FÊTE D'UN SAINT

SUR LA SAINTETÉ : CE QUE C'EST ; SON RÔLE ET SON INFLUENCE

*Omnia vestrasunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.*

Toutes choses sont à vous, et vous vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu.

Mes frères,

Ces paroles jetées comme en courant par le grand apôtre saint Paul dans un des passages de sa première épître aux fidèles de Corinthe, sont marquées au coin d'une science et d'une sagesse qui décèlent par elles seules l'inspiration de Dieu. « Toutes choses sont à vous, et vous vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » Paroles d'une admirable simplicité, d'une profondeur plus étonnante encore : le plus humble les peut saisir et le plus grand savant ne les approfondira jamais. C'est le dernier mot du plan divin. C'est le point de départ et en même temps la dernière conclusion de toute vraie science. Hors de là, ou Dieu n'est pas, ou c'est l'aveuglement de l'intelligence et l'égarement de la raison.

Je me propose de les envisager aujourd'hui sous un aspect tout spécial, en tant qu'elles sont l'expression de ce qu'on appelle la sainteté. Je voudrais montrer ce que c'est que la sainteté, et ce que c'est qu'un saint, et quel est le rôle et l'influence d'un saint dans le gouvernement général du monde.

Ce sujet m'a été tout naturellement suggéré par la circonstance. Nous célébrons aujourd'hui la fête d'un saint : saint Thiébaut, de l'ancienne famille

des comtes de Champagne, que son siècle a vu quitter les pompes du monde et les honneurs d'un rang distingué, pour aller passer obscurément une vie de prière et de mortification dans les solitudes d'un affreux désert. — Peut-être n'apprécions-nous pas toujours assez la valeur d'un saint. Ces quelques paroles pourraient ranimer notre foi, et même, le dirai-je, réjouir notre cœur de chrétiens. Nous donnons trop aux soucis de la terre et aux préoccupations de ce monde. Puisque cette solennité nous réunit tous, créatures du même Dieu, enfants de la même Eglise, aux pieds des mêmes autels, unis dans la même charité, faisons trêve, un instant du moins, au tumulte des affaires, pour parler de Dieu, de Jésus-Christ, de ses saints, de notre salut. Après tout, c'est toujours là la grande affaire. Tout passe, mes frères, excepté cela.

Par mon âge, je devrais être l'un des derniers d'entre vous, et voici que Dieu dans son infinie miséricorde et malgré mon indignité m'a imposé le caractère sacerdotal et confié la mission de prêcher son Evangile, *prædicare Evangelium*. C'est la première réponse que je fais à son appel, et je suis tout heureux d'avoir à la donner à des frères dans la foi, habitants d'une paroisse dont je suis l'enfant et que j'ai toujours aimée. Mais vous, Seigneur, daignez bénir mes premières paroles !

### I

Et d'abord, qu'est-ce que la sainteté ? Toute chose, dit le Docteur angélique saint Thomas, s'appelle selon ce qu'elle est : *Res nominantur sicut sunt*. En d'autres termes, le nom est l'expression de la nature. Etant donné le nom d'une chose, est donnée par là-même la notion de cette chose. Essayons de ce principe pour le cas présent. Il nous conduit à une connaissance exacte, claire, et tout à la fois profonde et admirable de la sainteté. Sainteté dans presque toutes les langues veut dire « lien, union » ; et pour tous les peuples un homme saint est un homme lié, attaché, dévoué. Ainsi, mes frères, la sainteté c'est l'union. Quelle union, me direz-vous ? C'est l'union par excellence, union qui se comprend, mais qu'on abaisserait en lui donnant une expression dans le langage : c'est l'union de la créature au Créateur, de l'âme à Dieu, le plus ineffable des mystères qui soient en ce monde. C'est l'Union enfin, de même que le plus beau livre que possèdent les hommes, la Sainte Ecriture, s'appelle la Bible, c'est-à-dire dans notre langue le Livre, le Livre par excellence ; de même encore que Dieu s'appelle le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, *rex regum, dominus dominantium*.

La sainteté c'est l'union, l'union à Dieu. Mais pour unir il faut un lien, et le lien doit toujours participer plus ou moins de la nature des deux objets qu'il veut unir. C'est ici, comme je le disais, que nous touchons au plus ineffable, au plus indécible mystère. Ce lien, mes frères, c'est la grâce, et la grâce c'est Jésus-Christ, Homme-Dieu ; c'est



l'Esprit-Saint demeurant en nous : *Ad eum venimus, et mansionem apud eum faciemus*, disait Notre-Seigneur dans l'Evangile en parlant du pêcheur qui se convertit. Ainsi la sainteté c'est l'union à Dieu par Jésus-Christ, l'homme saint c'est l'homme uni à Dieu par Jésus-Christ qui réside dans l'intelligence de cet homme et se meut dans sa volonté, par Jésus-Christ qui, tout en demeurant vivant mais caché dans cette âme, veut bien parfois se communiquer sous les apparences visibles du pain dans la sainte communion, comme pour faire participer le corps lui-même à son influence vivifiante et témoigner du grand amour dont il nous aime. « *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*. Toutes choses sont à vous ; et vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. »

Voilà, mes frères, ce qu'est la sainteté dans ce qu'elle a de plus intime. Je ne connais rien qui soit plus capable de ravir et tout à la fois de confondre nos faibles intelligences. Dieu, être infiniment parfait, souverainement heureux, qui de toute éternité se suffit à lui-même, a voulu à un moment prévu par sa divine sagesse tirer du néant tous ces mondes de merveilles, dans ce monde placer comme roi et comme pontife une créature singulière, douée de raison et de volonté, et dans cette créature qu'il aurait pu sans blesser sa justice ni son amour assujettir à un service pénible et de tous les instants, reposer lui-même à l'état de principe sanctificateur et défiant, comme s'il eût regretté de n'avoir pu faire de l'homme un Dieu. — C'est là le sublime de la religion catholique : voilà ce que nous appelons la vie surnaturelle, c'est-à-dire la surélévation de l'homme par la grâce au-dessus de sa propre nature ! Favorisés de cette union, nous ne vivons plus seulement de notre vie ; nous vivons de la vie même de Dieu. « *Vivo ego, jam non ego*, disait saint Paul, *vivit vero in me Christus*. Je vis ; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Nos vertus sont des vertus divines, nos actions des actions divines, nos aspirations des aspirations divines, et voilà pourquoi nous sommes dits mériter le ciel, récompense infinie, parce que nos actes ainsi surélevés par l'Esprit de Dieu qui réside en nous se trouvent à la hauteur de la récompense.

O merveilles de mon Dieu ! Tout ce magnifique enseignement que me propose l'Eglise ne serait-il point une chimère, une invention des hommes ? Je sens ma raison comme vaciller à ce poids de gloire dont vous chargez d'aussi chétives créatures. — Mais que dis-je ! C'est vous, Seigneur, qui nous avez donné la vie naturelle, ce corps que je vois, cette âme que je sens, et vous ne pourriez nous donner la vie surnaturelle ? C'est vous qui avez fait ce vaste univers, étendu la voûte des cieux, parsemé la terre de toutes ces splendeurs, et vous ne pourriez embellir nos âmes de votre présence ? C'est vous qui, pour parler le langage des saints Evangiles, nourrissez le passereau et donnez au lis des champs une parure plus belle

que celle du roi Salomon, et je n'oserais croire que vous daigniez vous abaisser jusqu'à m'élever à vous ? Non, mon Dieu ! Il est vrai, je vois là un mystère, mais si vous ne m'avez point donné une intelligence assez vaste pour le comprendre, vous m'avez donné une foi assez forte pour y croire, et des témoignages assez frappants pour forcer ma raison. Oui, nous sommes bien au Christ, et le Christ est à vous !

Puisse, mes frères, cette connaissance de la sainteté vous la faire aimer dans les autres et rechercher pour vous-mêmes ! A devenir saint, il y a moins de difficultés peut-être que vous ne pensez. D'après la définition que j'ai donnée de la sainteté, tout chrétien en état de grâce est un saint. Saint Paul lui-même ne l'entendait pas autrement. Lorsqu'il écrivait ses lettres si belles et si touchantes aux fidèles d'Ephèse, de Corinthe, de Thessalonique, il disait : « aux saints d'Ephèse, aux saints de Corinthe, aux saints de Thessalonique ». Peut-être n'avez-vous regardé comme saints jusqu'ici que ceux que l'Eglise honore d'un culte public et auxquels elle a solennellement donné les honneurs de la canonisation. Sans doute, mes frères, ce sont là des saints, mais ce ne sont point les seuls. Ce sont les géants de la vie surnaturelle, c'est l'élite de cette grande société qu'on appelle l'Eglise et dont nous faisons partie ; ce sont nos modèles ; et ce doit être le sujet de notre gloire et de notre fierté. Mais il est d'autres saints qui, pour être plus humbles combattants, n'en sont pas moins précieux aux yeux de Dieu et les chefs-d'œuvre de sa miséricorde et de son amour.

Ce qui nous fait beaucoup de tort dans l'exercice de notre religion, c'est que tous nous nous défions trop de Dieu. Qu'arrive-t-il ? Chez les uns la défiance mène à l'oubli ; chez les autres elle met obstacle aux progrès. Pourquoi cette défiance ? Dieu, mes frères, vient à nous, il nous appelle, il nous invite, il nous presse, il nous prie de l'aimer ; et nous restons comme insensibles à tant d'avances. Sachons vaincre nos résistances. Un jour, dit saint Ephrem, la récompense sera belle, et dès ici-bas même la vie sera moins pénible.

Mais c'est de l'estime surtout que l'on passe à l'imitation. Voyons quel est le rôle et quelle est l'influence d'un saint dans le gouvernement général du monde.

## II

Un saint est ce qu'il y a de plus grand et de plus influent dans le monde. Cette vérité, qui autrefois dans les siècles de foi régnait sans conteste, demande aujourd'hui malheureusement des preuves. Les grandeurs du monde, l'influence de la fortune, du crédit, de la puissance, de l'habileté ont tellement prédominé qu'on a oublié le gouvernement de la Providence et l'influence des saints, que nous pouvons bien appeler les favoris de Dieu.

Avant d'entrer dans les détails, donnons un raisonnement général, qui pour tout esprit non prévenu mettra l'assertion en complète évidence.

C'est Dieu qui nous a créés, Dieu qui est le maître absolu du monde. Mais Dieu, être infini, n'a pu nous créer que pour un but infini, c'est-à-dire pour lui-même; c'est d'ailleurs la première réponse du catéchisme : Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir et le posséder éternellement dans le ciel. Voilà son but, notre fin à tous. Toute créature qui ne va point à ce but est en dehors du plan divin, se pose en ennemie de l'œuvre de Dieu, et malgré son apparente grandeur n'est plus qu'un être supporté par la miséricorde du Souverain Maître, qui parfois patiemment jusqu'à la conversion, et parfois mais plus rarement abandonne pour jamais. Or, mes frères, il n'y a qu'une route pour aller à ce but, c'est la sainteté, et ceux-là seuls qui sont en état de grâce peuvent être dits de suprême utilité et puissants sur le grand Roi de ce monde, *rex sæculorum immortalis*, dit saint Paul.

Maintenant mesurons la stature de ces saints que parfois on appelle faibles et petits d'esprit. On vante les sages que l'antiquité profane a produits ; on s'extasie sur l'austérité de leurs mœurs, la sévérité de leurs principes et la force de leur âme ; on cite avec d'honorables commentaires des beaux traits de leur vie. Mais, comme l'a très bien dit un auteur, sans parler de la différence des vertus, que sont deux ou trois justes semés de loin en loin dans une longue suite de siècles, en présence de cette nuée innombrable de témoins que nous présente l'Eglise ?

Après qu'on a nommé un Socrate chez les Grecs, un Caton chez les Romains, on a fait à peu près toute l'histoire des vertus antiques. Que d'hommes dans l'Eglise de Dieu, et plus vrais que Socrate qui ment à sa conscience en sacrifiant à des dieux qu'il méprise, et plus forts que Caton qui se donne la mort parce qu'il ne peut porter le fardeau de la vie !

Nous avons des saints à tous les âges, dans toutes les conditions ; et la grâce, toujours la même, mais infinie dans ses opérations, s'est plu à produire cette aimable et brillante variété comme pour réjouir l'Eglise et contribuer au bonheur de la société.

C'est David, pécheur une fois, et dans tout le cours d'un long règne modèle de repentir, de douceur et de clémence. — C'est saint Louis, cachant le cilice sous la pourpre, pansant les plaies des infirmes de ses mains royales et triomphantes ; saint Louis qui accordait les qualités de grand roi, de sage législateur, de guerrier intrépide, avec la piété d'un anachorète. — C'est Geneviève, humble bergère, ange et patronne de la France. — C'est saint Isidore, pauvre laboureur. — C'est saint Maurice, soldat chrétien. — C'est saint Thomas d'Aquin, le plus grand des savants peut-être qu'ait vus l'Eglise, c'est saint François-Xavier, l'apôtre qui a gagné le plus d'âmes au Christ ; c'est saint Charles Borromée qui soulage les pestiférés de Milan ; c'est Elie, c'est Jean-Baptiste, c'est Paul, c'est Thérèse foudroyant du fond de leurs retraites

la délicatesse et les vanités du siècle ; c'est Louis de Gonzague, l'ange de l'enfance ; enfin, c'est Vincent de Paul, le héros des temps modernes, qui a couvert ce monde de ses hôpitaux, de ses missionnaires, de ses sœurs de charité, et qui après trois siècles, vivant dans ses œuvres, inspire tout ce qui se fait aujourd'hui de grand dans la religion catholique.

Voilà, mes frères, les vrais grands hommes. Leur vertu ne fut point comme celle des faux sages, l'effort d'un moment, c'est l'effort de toute la vie, le combat de tous les jours, ou plutôt l'état habituel de leur âme. — Lisez leurs actions ou leurs discours, vous ne voyez pas qu'ils s'efforcent ou se dressent pour paraître grands ; toujours en guerre avec trois puissances, le monde, l'enfer et les passions, et toujours victorieux, vous les retrouverez toujours simples et modestes dans les habitudes de leur vie.

Parce que ces hommes furent humbles, et qu'ils ont fui la gloire qui vient du monde, on les accuse de petitesse d'esprit. Sommes-nous forts parce que nous succombons aux tentations de l'orgueil, et sont-ils faibles parce qu'ils les ont surmontées ?

D'autres disent qu'ils furent enthousiastes : oui, enthousiastes pour Dieu ; et après tout, l'enthousiasme de la vertu est assez rare pour qu'il soit juste de leur pardonner.

Je pourrais, mes frères, moissonner largement dans ce vaste champ de la sainteté, mais le temps ne me le permet point.

Honneur à cette foule de saints, plus humbles, presque inconnus, mais que Dieu, lui, connaît ! à cette foule de saints qui par leurs prières, leurs soupirs, la pureté de leur âme, apaisent la justice de Dieu que nous avons offensée, attirent les bénédictions du ciel dans notre vie, préparent notre conversion pour un jour plus ou moins prochain ! Nous, mes frères, marchons sur leurs traces !

Et vous, Seigneur, aidez-nous à marcher dans ce droit chemin. Bénissez la vieillesse afin qu'elle vous consacre ses derniers jours. Bénissez l'âge mûr, pour qu'il s'attache à votre loi. Bénissez l'adolescence, pour qu'elle ne se disperse point en des voies perverses. Bénissez l'enfance, pour qu'elle ne connaisse point le mal. Bénissez nous tous, pour qu'un jour au ciel nous partagions la société de vos saints élus. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

### LE GRAND DEVOIR DE LA PRIÈRE

*Omnes unanimes in oratione  
estote.*

Soyez tous unis dans la prière.  
(Epître de la messe.)

La prière est un des plus rigoureux devoirs du chrétien. Son importance est telle que le divin Sauveur a voulu la relever dans les termes les



plus exprès en maints discours ; il n'a pas dédaigné de nous instruire, avec des détails qui ne laissent rien à désirer, sur les dispositions qu'il faut apporter à la prière ; il a ajouté à ses enseignements des promesses bien propres à animer notre confiance en même temps qu'à stimuler notre zèle. L'Eglise, par la bouche de ses apôtres d'abord, puis, et sans interruption, par la voix des Pères, des Docteurs, par la voix aussi de ses pasteurs, n'a cessé de faire écho à son divin fondateur. Quelle insistance elle met à nous rappeler cette grave obligation ! Comme elle a à cœur de nous en faciliter la pratique ! Non seulement elle a institué une prière officielle, publique, prière perpétuelle, prière du jour et prière de la nuit, mais chaque jour elle invite ses enfants à s'unir à elle dans la célébration du saint sacrifice d'abord, puis à des intervalles réguliers marqués par le son des cloches. Cette invitation journalière devient le dimanche un commandement qui engage la conscience.

Voilà donc, mes frères, en quels sens il faut entendre cette unanimité dans la prière, objet de la recommandation de l'apôtre que l'Eglise fait sienne aujourd'hui, et sur laquelle il importe d'autant plus d'insister que nous remarquons, de la part d'un trop grand nombre, une indifférence condamnable et des omissions multipliées, peut-être même ordinaires, sous ce rapport.

Rechercher les causes d'un mal si commun, indiquer ensuite les remèdes, sera tout le sujet et le partage de cette instruction.

## I

1. La cause première et principale de nos défaillances habituelles, lorsqu'il s'agit d'obligations de conscience, vient ordinairement d'un défaut de foi, de l'oubli ou de la méconnaissance des principes qui doivent guider notre conduite. On ne prie plus, parce que l'on ignore, ou que l'on a oublié, ou encore que, de parti pris, on nie le rôle nécessaire, capital, de la prière.

Cela est si vrai qu'aux hommes de foi, aux croyants sincères, il n'est pas besoin de fixer de règle à cet égard. La manière dont ils entendent et pratiquent l'oraison, dépasse, souvent de beaucoup, les prescriptions divines et ecclésiastiques. Voyez les saints, même ceux qui eurent des occupations autrement suivies et absorbantes que les nôtres : ce qui les distingue surtout, c'est un grand esprit de prière. Leurs travaux ne leur permettent-ils pas de vaquer autant qu'ils le voudraient, pendant le jour, à ce pieux exercice, ils y emploient une partie importante des nuits ; et rien jamais, ni la fatigue, ni la maladie, ne sera capable de leur faire retrancher quoique ce soit de ce qu'ils regardent comme leur occupation la plus excellente, la plus avantageuse, la plus urgente. Leur force d'âme nous étonne parfois, et nous désespérons bien d'atteindre à la perfection de leur vertu. N'en doutez pas, cependant : les

saints étaient par eux-mêmes aussi faibles que nous, leur impuissance naturelle n'était pas moindre que celle dont nous nous plaignons ; si, malgré tout, ils se sont montrés réellement forts, réellement puissants, c'est qu'ils ont cru à la parole de Dieu ; ils ont eu recours à l'arme invincible de la prière, et par elle ils ont remporté toutes les victoires.

Voulez-vous, mes frères, vous faire des convictions fermes sur la nécessité et les avantages de la prière ? Ne vous arrêtez pas seulement à l'exemple des saints. Considérez que le Fils de Dieu fait Homme n'a pas accompli autrement l'œuvre de notre rédemption. Nous savons, d'après les évangélistes, quel temps considérable il employait à la prière durant les trois années de sa prédication ; il y consacrait des nuits entières, et jusque sur la croix, parmi les souffrances de la dernière heure, il n'a pas cessé de supplier son Père par d'ardentes invocations, non pas pour lui-même, mais pour nous qu'il voulait sauver.

Les saints ont prié, le Fils de Dieu lui-même a prié, proclamant ainsi l'indispensable nécessité du recours à Dieu ; et après cela nous douterions encore de l'efficacité de la prière, nous pourrions ne pas sentir combien nous qui sommes si enclins au péché, soumis à tant d'infirmités spirituelles, nous avons besoin de chercher en Dieu un aide, une assistance, un appui que les créatures sont impuissantes et se refusent à nous donner ?

Oh ! qu'ils témoignent d'une foi affaiblie et d'une grande ignorance religieuse, ceux qui non seulement tournent en dérision la prière, mais encore ceux qui en omettent, en négligent la pratique, et à quels dangers ne s'exposent-ils pas, en supprimant cet indispensable moyen de salut !

2. Le défaut de convictions sincères n'est pas l'unique cause de cet abandon de la prière. Signalons encore cette tendance, générale de nos jours, à laisser de côté tout ce qui nous coûte, tout ce qui exige quelque effort, quelque sacrifice. Et comme on est porté à exagérer les difficultés souvent peu graves que fournit tout devoir à remplir ! Autrefois l'on savait se faire de la prière une habitude ferme ; on se serait reproché la moindre infraction comme une impardonnable négligence. Aujourd'hui on hésite à consacrer de temps en temps quelques minutes à cet exercice sacré, que dis-je ? on passe des semaines, des mois, des années sans l'accomplir une fois, et cela avec une insouciance, une légèreté qui étonnent.

Mais si nous n'avons pas même le courage d'observer envers Dieu le plus facile, le plus doux de nos devoirs, comment nous comporterons-nous en face d'obligations autrement pénibles à la nature ? La volonté, l'énergie nous manquent pour nous soumettre au moins onéreux des préceptes : quelle obéissance accorderons-nous aux autres, et que restera-t-il bientôt de notre vie morale ? La conscience émoussée ne supporte plus

aucune entrave, elle s'accommode des pires excès ; le mal devient une sorte de fatalité dont on subit le joug, une nécessité devant laquelle on s'incline, comme si Dieu ne nous avait pas procuré abondamment les moyens de nous en affranchir et de le vaincre.

## II

1. Il importe, si nous ne voulons pas périr victimes d'une irrémédiable décadence, de revenir au devoir bien compris et exactement rempli de la prière. C'est une question de vie ou de mort pour les sociétés aussi bien que pour les individus : impossible de s'y méprendre, car le dessein de la Providence, la volonté de Dieu se révèle trop manifeste pour que l'on puisse jamais impunément y contrevenir.

Tout homme, parce qu'il est créature raisonnable, doit au Créateur soumission, respect, adoration, reconnaissance. Parce qu'il est pécheur, il est tenu en outre à des réparations envers Celui qu'il a offensé ; pour obtenir son pardon, il est obligé de le demander en s'efforçant de se rendre son juge propice.

De plus, dans l'ordre surnaturel, nous ne pouvons rien sans la grâce, principe de notre sanctification personnelle. Or, pour obtenir, conserver, développer en nous la grâce, la prière est d'une impérieuse et indispensable nécessité.

Chaque jour, sur quantité de points, nous nous trouvons en défaut, nous sentons et nous avouons notre impuissance, nous reconnaissons, nous confessons le besoin d'un aide supérieur qui seconde et appuie notre faiblesse, et supplée à notre indigence. Dieu seul peut combler les lacunes causées par notre infirmité native ou par le péché. Il le veut, mais il y met une condition, c'est que nous l'en priions.

Enfin, il est des ennemis qui nous harcèlent sans cesse, ennemis aussi rusés qu'implacables, cherchant par tous les moyens à nous tromper et à nous perdre. Comment déjouerons-nous leur perfidie, comment repousserons-nous leurs assauts ? Encore et toujours par la prière : « Veillez et priez, nous dit le divin Maître, pour ne point entrer en tentation » (Marc, xiv, 38).

Tels sont les principaux motifs qui nous commandent la prière, non pas une prière quelconque, mais une prière fréquente, régulière, soutenue, persévérante.

Inspirons-nous de ces graves raisons, ayons-les constamment présentes à l'esprit ; notre zèle pour la prière y trouvera un précieux stimulant. Plus fermes seront nos convictions, moins nous serons portés à oublier ou à négliger un devoir que tant de titres nous rendront cher et sacré.

2. Il ne manque pas davantage de moyens efficaces pour remédier à cette paresse spirituelle, à ce défaut de courage, que nous avons signalé, en même temps que l'affaiblissement de la foi, comme une des causes les plus capables d'amener la négligence dans la pratique de la prière.

Mettons en premier lieu le soin de se créer des habitudes fermes et pour le temps et pour la manière de faire oraison. L'habitude est une seconde nature, qui nous fait accomplir aisément et invariablement les choses auxquelles nous sommes une fois accoutumés. Si au début il nous en coûte quelques efforts, peu à peu et bien vite les difficultés s'évanouissent. L'habitude introduit ainsi l'ordre et la régularité dans notre vie. Nous souffririons et quelque chose manquerait à la paix de notre âme, si nous omettions, ne serait-ce que rarement, ce que nous accomplissons en vertu de cette répétition et de cette continuité des mêmes actes. Vous en faites l'expérience dans les mille détails de vos travaux quotidiens : ceux dont vous vous acquittez le mieux, ce sont ceux auxquels vous vous adonnez communément et comme par profession. Appliquez la même méthode à votre vie chrétienne, et vous obtiendrez les mêmes heureux résultats.

Un autre moyen est celui que nous recommande aujourd'hui l'Eglise, je veux dire : l'union dans la prière, *omnes unanimes in oratione estote*. Isolés, nos efforts semblent et sont en effet moins soutenus et moins efficaces. Ils reçoivent, au contraire, d'une participation commune, je ne sais quelle secrète vertu qui les active et les féconde. L'exemple des autres, l'émulation, un entraînement communicatif centuplent nos forces, accroissent notre courage, éveillent en nous une énergie que nous étions loin de nous soupçonner.

Ainsi une prière unanime devient nécessairement une prière plus régulière et plus fervente. On rougirait d'être seul à omettre un exercice auquel tous se livrent avec tant de zèle. Telle est la force de cette identité d'action, que l'on n'a pas même la pensée de s'y soustraire ; on suit machinalement la seule route qui s'ouvre devant soi.

Heureuses donc les familles où cette sainte habitude de la prière commune est en honneur ! Heureuses celles où le père et la mère donnent sous ce rapport un noble et fidèle exemple, et où les enfants, dès le bas âge, à genoux près de leurs parents, apprennent ces formules d'invocation qu'ils n'oublieront jamais plus !

Heureuses les communautés chrétiennes, les paroisses, où règne une unanimité sinon tout à fait entière, du moins générale, pour la prière publique, pour l'assistance aux offices les jours de dimanches et de fêtes ! Longtemps l'esprit de foi, la ferveur de la piété, le culte de la vertu, toutes les habitudes chrétiennes s'y maintiendront vivantes et prospères.

Contribuons tous, mes frères, chacun en ce qui le concerne, à ce qu'il en soit réellement ainsi. Examinons devant Dieu quel soin nous donnons à l'accomplissement de ce saint devoir de la prière. Nous en acquittons-nous avec toute la régularité, toute la diligence désirable ? N'y apportons-nous pas, au contraire, des retarde-



ments et des omissions que la conscience nous reproche à juste titre? Loin d'édifier sous ce rapport ceux qui dépendent de nous, ne leur sommes-nous pas plutôt un sujet de scandale?

Ah! quoiqu'il en soit, efforçons-nous de réformer les abus dont nous nous reconnaitrions coupables, et montrons un zèle sincère et persévérant à payer à Dieu ce tribut obligatoire de nos adorations et de nos hommages. Rendons-lui fidèlement le culte, tout le culte auquel il a droit, sachant que nous servons un bon Maître, prêt à nous rendre au centuple et à récompenser par des grâces sans nombre ce que nous aurons fait pour son honneur et sa gloire. Ainsi soit-il.

### RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Cinquième dimanche après la Pentecôte. — Jésus condamne la fausse justice des riches et des pharisiens

#### LA FAUSSE CONSCIENCE

*Nisi abundaverit iustitia vestra plus quam Scribarum et Phariseorum, non intrabitis in regnum celorum.*

Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

**Objection.** — La conscience, c'est l'idée qu'on se fait de la vertu. La conscience n'est jamais fausse pourvu qu'elle soit sincère.

**Réponse.** — La conscience n'est pas seulement une idée, c'est la promulgation intérieure de la loi de Dieu. La première règle de l'ordre moral existe dans la raison de Dieu; cette raison, en tant qu'elle gouverne les créatures et les dirige vers leur fin, est appelée la loi éternelle. Dieu qui dirige toutes les créatures vers leur fin, les dirige conformément à leur nature, en leur communiquant une force en rapport avec cette nature, force qui est comme une participation à la règle première et éternelle existant dans la pensée de Dieu. Dans les choses corporelles, cette force n'est que l'inclination naturelle ou l'instinct qui les entraîne vers leurs fins. Mais pour les créatures intellectuelles, cette participation de la direction divine ne peut consister seulement dans une inclination naturelle, parce qu'elles sont libres et peuvent se déterminer à une chose ou à une autre par un choix de leur intelligence; c'est pourquoi elle réside dans la raison pratique qui préside à leurs actions. Si donc on demande pourquoi une action est bonne ou mauvaise, il faut répondre: C'est parce que Dieu la commande ou la défend, la veut ou la réprouve, la volonté de Dieu étant

droite et la source de tout bien et de toute loi. Si l'on demande ensuite comment l'homme peut savoir si Dieu permet ou réprouve telle ou telle action, il faut répondre qu'il le saura par tous les moyens qu'il a de connaître la volonté de Dieu. Le moyen naturel, c'est sa raison, lumière de la conscience.

**Objection.** — Les choses sont bonnes ou mauvaises selon le jugement que la raison porte sur elles; les actions appartiennent au bien ou au mal selon le jugement pratique qui les dirige.

**Réponse.** — Les païens ont eux-mêmes reconnu que les choses sont bonnes ou mauvaises par leur nature et non par les opinions des hommes. Bayle prouve par l'autorité de Cicéron que « la nature ayant donné à chaque être des propriétés essentielles qui le distinguent de tout autre être, elle a également donné à la vertu une honnêteté intérieure, par où elle diffère du vice essentiellement, et non par l'opinion », suivant cet axiome fameux prononcé par le philosophe Antisthène sur le théâtre d'Athènes: « Quod turpe est, turpe est, sive credas, sive non. »

Il y a des règles de raisonnement indépendantes de la volonté de l'homme. Ce n'est point à cause qu'il a plu aux hommes d'établir des règles de syllogisme, qu'elles sont justes et véritables; elles le sont en elles-mêmes, et toute entreprise de l'esprit humain contre leur essence et leurs attributs serait vaine et ridicule. Un sophiste a beau les brouiller et les violer; si ses preuves ne se trouvent pas conformes aux règles du syllogisme, il est condamné sans rémission et on le couvre de honte. S'il y a des preuves certaines et immuables pour les opérations de l'entendement, il y en a aussi pour les actes de la volonté. Les règles de ces actes ne sont pas toutes arbitraires; il y en a qui émanent de la nécessité de la nature, et qui imposent une obligation indispensable; et comme c'est un défaut que de raisonner d'une manière opposée aux règles du syllogisme, c'est aussi un défaut que de vouloir une chose sans se conformer aux règles des actes de la volonté. (Bayle)

**Objection.** — Les catholiques admettent eux-mêmes qu'il y a pour la conscience des erreurs invincibles enlevant toute culpabilité aux actions accomplies avec ces erreurs: le mal est donc dans l'idée et non dans la chose.

**Réponse.** — Les catholiques enseignent aussi que sur certains points de morale, il ne peut pas y avoir d'erreur invincible, parce que les réclamations de la conscience sont trop fortes pour qu'elles puissent être suffisamment étouffées. J.-J. Rousseau semble avoir compris cet enseignement et l'avoir approuvé quand il a dit: « Il est au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience. »

**Objection.** — Les catholiques ont tort d'ajouter aux lois de la conscience des lois qui lui sont absolument étrangères.

*Réponse.* — Dieu ne s'est pas dépouillé du droit de nous imposer d'autres lois que les lois naturelles de la conscience. Dieu nous a donné dans la Sainte Ecriture une connaissance plus complète de sa loi éternelle et a chargé l'Eglise d'interpréter cette Ecriture. C'est pourquoi, outre la distinction du bien et du mal fixée par la raison humaine, il y a une science surnaturelle renfermée dans l'enseignement de l'Eglise, soit que les principes soient clairement contenus dans les livres sacrés, soit que les docteurs et les casuistes aient tiré des principes des conséquences plus ou moins certaines. Or, cette loi surnaturelle n'est pas présentée aux hommes pour qu'ils l'acceptent ou ne l'acceptent pas suivant le courant de leurs idées, la tournure de leur esprit, ou l'inclination de leur cœur : elle s'annonce comme une autorité imposée au monde et non comme une opinion répandue dans le monde ; elle se donne comme une loi imposée aux hommes, loi qui lie tous les hommes du moment qu'elle est suffisamment promulguée, en sorte que la désobéissance à cette loi, même par ignorance involontaire, est un désordre véritable, comme toute désobéissance à une loi ignorée, mais réellement obligatoire.

Les philosophes incrédules eux-mêmes ont reconnu la supériorité de la morale chrétienne sur la morale exclusivement naturelle :

Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Epictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Epictètes qui ne savent qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même... Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens, je l'avoue : les vertus divines ne sont que chez les chrétiens. (Voltaire)

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux, et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire. (J.-J. Rousseau)

Il est certain que les nations païennes étaient dans une espèce d'enfance morale par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui ; de beaux traits de justice échappés à quelques peuples anciens ne détruisent pas cette vérité et n'altèrent pas le fond des choses. (Château-briand)

*Objection.* — Les catholiques, loin de perfectionner la morale, l'ont corrompue, et l'on a avec raison accusé certains auteurs de théologie d'avoir enseigné des principes de morale trop relâchés.

*Réponse.* — On pourrait dire qu'on les a mal compris, qu'on les a mal traduits, qu'on a sciemment faussé leur langage, etc., etc. Mais quand même il serait vrai que quelques auteurs de morale se fussent trompés par excès d'indulgence, qu'est-ce que cela prouverait contre la religion ? qu'est-ce que cela prouverait contre ces auteurs eux-mêmes ? Ils raisonnaient mal, mais sans voir que leurs principes s'éloignaient plus ou moins de l'enseignement de l'Eglise ; ils craignaient de rendre la morale odieuse aux âmes faibles, ils se sont trompés par excès de zèle : ce n'est pas ainsi que se trompent les partisans de la morale indépendante. On sait ce qu'il faut penser de l'exacti-

tude avec laquelle Pascal a rapporté l'enseignement de la morale par les Jésuites. Voltaire, qui se connaissait en calomnie, a écrit : « De bonne foi, est-ce par la satire des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de la morale des jésuites ? » — « Tout ce livre, dit-il encore, porte sur un fondement faux, la chose est visible ; mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public. » Nous récusons complètement le jugement des incrédules sur cette matière ; ce n'est pas à eux qu'il appartient de parler de morale, attendu qu'ils sont tous plus ou moins immoraux. Ils corrompent le peuple par leurs écrits ou le pervertissent par leurs exemples. S'ils trouvent la morale des chrétiens trop relâchée, c'est qu'ils ressemblent aux Pharisiens, toujours prêts à imposer au peuple des fardeaux qu'ils n'étaient pas capables de remuer eux-mêmes.

## DISCOURS

PRONONCÉ A UN SERVICE SOLENNEL CÉLÉBRÉ  
POUR LES SOLDATS FRANÇAIS  
MORTS DEPUIS 1870

*Et nunc, Domine omnipotens, anima in angustis et spiritus anxius clamat ad te.*

Et maintenant, Seigneur, notre âme dans le deuil et dans l'angoisse crie vers vous.

(Baruch, III, 1.)

Voilà, mes frères, comment autrefois, au milieu des maux qui accablaient le peuple juif, les prophètes d'Israël voulaient qu'on s'adressât au Dieu tout-puissant et qu'on implorât, avec larmes, sa miséricorde.

Voilà aussi ce que la foi commande aujourd'hui ; et à vous voir si nombreux et si recueillis dans cette enceinte sacrée, au pied des saints autels, je devine aisément les pensées qui vous agitent et les sentiments qui vous animent.

Qu'est-ce que vous êtes donc venus faire dans cette église où j'aperçois le drapeau national mêlé aux symboles du deuil et aux emblèmes de la religion ?

Mais vous êtes venus prier pour nos soldats tombés, depuis plus de vingt-cinq ans, sur bien des champs de bataille, au service et pour la défense de la patrie. Et puis, vous êtes venus demander à Dieu qui tient dans ses mains souveraines les destinées des peuples, d'avoir pitié de la France, de lui rendre un jour avec les provinces qu'elle a perdues, quelque chose de cette gloire et de cette puissance qui en faisaient naguère encore, la première des nations chrétiennes.

Oui, mes frères, ce sont les deux pensées qui vous ont amenés ici, et qui nous réunissent en ce moment, prêtres et fidèles, dans une commune supplication ; et ces deux pensées, je vais essayer de m'en inspirer moi-même pour vous dire la signi-



fication vraie, le sens noble, élevé, de cette cérémonie que vous avez réclamée avec instances et qui fait honneur aussi bien à votre foi qu'à votre patriotisme.

## I

Faut-il vous rappeler, mes frères, les angoisses, les humiliations, les défaites de cette année qu'on a appelée si justement d'un nom qui lui restera dans l'histoire « l'année terrible », année de ruines, de pillage et d'incendie, année de sang et de carnage ? Faut-il vous rappeler nos armées anéanties les unes après les autres, malgré des prodiges d'héroïsme ? Faut-il vous rappeler ces sièges fameux où les boulevards de la France, Strasbourg et Metz, furent obligés de capituler, n'ayant plus ni munitions pour répondre au feu de l'ennemi, ni pain pour nourrir leurs défenseurs exténués ? Faut-il enfin vous rappeler la France envahie, Paris bombardé, nos provinces, nos cités, les moindres villages rançonnés, dévastés par un vainqueur implacable ?

Mais, mes frères, toutes ces choses sanglantes et presque inouïes dans nos annales, quoique lointaines déjà, sont toujours présentes à votre mémoire, et je ne saurais, en évoquant de tels souvenirs, rien vous apprendre que vous ne sachiez aussi bien que moi.

Vingt-cinq ans sont passés sur ces choses lugubres, sur ces ruines effroyables, sur ces désastres où la fortune de la France faillit bien sombrer tout à fait, et il semble que tout cela soit d'hier, tant est vivace dans nos âmes de chrétiens et de français la douleur et la honte que nous en avons ressenties !

Et dans cette année terrible, que de sang répandu ! C'était le meilleur du sang de la nation qui coulait de mille blessures à la fois. Que de vies massacrées ! Que de jeunes gens, la fleur et l'espoir du pays, moissonnés par le fer, dévorés par la fièvre et à jamais perdus pour leurs familles et pour la patrie !

Ah ! je crois entendre encore ces longs cris de douleur des mères agenouillées dans les larmes et les sanglots, et qui, d'un bout à l'autre du pays, tendaient vers le ciel leurs bras suppliants. C'était la France tout entière qui, comme autrefois Rachel au dire du prophète Jérémie, mais avec plus d'infortune encore, s'épuisait en gémissements inconsolables, parce que ses fils n'étaient plus : *Fletus Rachel plorantis filios suos, et nolentis consolari super eis, quia non sunt.* (Jerem., xxxi-15)

Combien cette guerre maudite fit-elle de victimes ? Combien de nos soldats périrent sur les champs de bataille et dans les prisons de l'Allemagne ? Hélas ! le nombre en est effrayant, et sans parler des autres maux de la patrie foulée aux pieds, déchirée par l'invasion, à lui seul il suffit pour que nous répétions le mot du poète romain : *Bella, horrida bella*, ô guerre horrible, guerre exécrable !

Un orateur antique, à la suite d'une bataille dé-

sastreuse pour son pays et à la pensée de toute cette fleur de jeunesse fauchée par le glaive et couchée dans la boue sanglante des combats, s'écria : « L'année a perdu son printemps ! »

Ah ! quand on songe que des centaines de mille hommes dans la force et la vigueur de l'âge sont tombés pour ne plus se relever, ce n'est pas seulement un printemps, c'en est plusieurs qui ont été perdus pour nous, et à l'heure actuelle nous le sentons d'autant mieux que la France, par un crime de lèse-nation, se dépeuple chaque jour davantage et que si bientôt le clairon des suprêmes batailles vient à sonner, dans une lutte fatalement inégale, qu'on le sache bien, un contre deux, nous ne pouvons espérer vaincre et triompher qu'à force de bravoure, et avec l'aide et la protection du ciel !

Et ces victimes de la guerre, et les âmes de nos soldats, que sont-elles devenues ?

Partout sur le sol du pays on a élevé et on élève encore des monuments commémoratifs de la défense nationale. Certes, on a raison. Car si nous avons été vaincus par surprise, écrasés par le nombre, du moins à la face de l'Europe qui nous regardait mourir, nous avons pu, avec quelque fierté, reprendre la parole d'un de nos rois les plus braves, battu et emmené en captivité : « Tout est perdu, excepté l'honneur. »

Oui, l'honneur était sauf. Mais encore une fois, les âmes de nos soldats, Dieu les a jugées au sortir de ce monde, qu'en a-t-il fait ? Où sont-elles ?

Sans doute, comme l'a si bien dit un illustre philosophe chrétien du commencement de ce siècle, Joseph de Maistre, *la mort trouvée dans les combats a de grands privilèges*. Car, une telle mort, surtout si elle est accompagnée d'un cri de suprême appel vers Dieu, d'un regard d'espérance vers le ciel, une telle mort est capable de racheter, d'effacer les plus grands péchés. Et je comprends que Jésus-Christ qui a aimé sa patrie jusqu'à pleurer sur elle, Jésus-Christ qui a aimé l'humanité jusqu'à verser pour nous tous le sang de son cœur et de ses veines, Jésus-Christ qui a attiré à lui, qui a pris, saisi, embrassé sur la croix nue et sanglante toutes les amertumes et toutes les douleurs, je comprends que Lui, le divin supplicié devenu le Juge des vivants et des morts, soit plus indulgent, plus miséricordieux aux braves qui s'immolent et qui se sacrifient pour leur pays.

Mais enfin, mes frères, nos soldats, si généreux et si héroïques qu'ils aient été dans la guerre, ont dû porter au tribunal de Dieu bien des péchés inexpiables pour lesquels la justice infinie les a retenus et les retient peut-être encore dans les flammes et les tourments du Purgatoire.

Qu'on ne dise pas que depuis lors vingt-cinq ans se sont écoulés ! Qui donc oserait bien se flatter d'avoir mesuré jamais l'étendue et la durée des jugements de Dieu ? Ce que nous savons, ce qui est certain, c'est qu'il faut être pur, c'est qu'il faut avoir payé jusqu'à la dernière obole la dette contractée vis-à-vis de la justice de Dieu, pour être

admis aux joies et aux triomphes du ciel. Et n'y aurait-il que quelques-uns de nos frères à délivrer et à arracher aux flammes qui les dévorent, eh bien ! c'est un devoir pour nous de ne pas les oublier, de venir en aide à leur détresse, et de reconnaître par nos prières et nos œuvres expiatriques le sacrifice qu'ils ont fait d'eux-mêmes pour la défense et l'honneur de la patrie.

Ce devoir saint, mes frères, vous le remplissez aujourd'hui ; et aux suffrages de l'Eglise, au sang de Jésus-Christ qui de l'autel coule et se répand jusque dans les abîmes du Purgatoire pour en rafraîchir, en diminuer, en éteindre les brasiers ardents, vous avez voulu joindre vos prières, vos regrets et vos larmes.

Ah ! que les âmes de nos soldats, les âmes de tous ceux qui ont trouvé la mort, une mort tout à la fois cruelle et glorieuse, autour du drapeau de la France, et pendant l'année terrible et dans nos dernières expéditions, au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar, que toutes ces âmes en soient consolées et soulagées !

O chères victimes ! ô frères disparus et bien aimés, écoutez bien : Nos voix et nos cœurs vous saluent !... En mourant les armes à la main sur un champ de bataille, vous n'avez point eu, vous ne pouviez avoir les soins et les caresses d'une mère, les derniers et si touchants adieux d'une famille en larmes, les étreintes affectueuses et passionnées d'amis désolés, vous n'avez point eu pour beaucoup, et vous ne pouviez avoir les dernières onctions, les dernières bénédictions de l'Eglise ! Mais à cette heure suprême, dans cette dernière minute où vos yeux, voilés déjà pour les choses du temps, entrevoyaient les choses de l'éternité, vous avez pensé au Dieu de votre première communion, vous avez invoqué la Vierge Marie, votre mère du ciel, dont vous sentiez sur votre cœur qui se glaçait l'image, la médaille emportée avec vous comme le gage béni d'une tendresse qui s'alarmait, et peut-être avez-vous murmuré ces deux mots qui font de la mort du soldat un sacrifice et un holocauste : *Pro Deo et patria*, Pour Dieu et pour la patrie ! Quoiqu'il en soit, nous tous que votre souvenir assemble autour de cette représentation funèbre, nous prions pour vous. Nous ne savons où sont vos cendres, mêlées peut-être bien loin sur des rivages inhospitaliers à une terre étrangère, mais qu'importe ! La prière ne connaît pas de distance, de ses ailes rapides elle franchit tous les espaces, et sur votre tombe, ignorée des hommes mais connue de Dieu, nous déposons comme un pieux hommage de notre amour et de notre foi cette ardente supplication de nos cœurs : Seigneur, ce sont nos frères. Ils ont donné leur sang, leur vie à la France, nous voulons leur donner le ciel. Prenez nos travaux, nos souffrances, prenez nos aumônes, nos pénitences, nos communions, nos larmes, nos sacrifices, et en échange accordez-leur la paix et le repos éternel, *Requiem æternam dona eis, Domine* ; faites luire à leurs yeux ravies les clartés de votre gloire, *Lux æterna*

*luceat eis*, et sur leur front transfiguré mettez enfin la belle et resplendissante couronne des Bienheureux !

## II

Prier pour les victimes de la guerre, voilà mes frères, la première pensée qui vous a amenés ici, mais il en est une autre non moins chrétienne, non moins noble qui vous occupe : vous êtes venus aussi prier pour la France.

Vous n'êtes pas de ceux qui pleins d'une orgueilleuse confiance rééditent volontiers dans leurs discours et jusqu'à la tribune parlementaire, cette imprudente parole qu'un pays voisin, vaniteux à l'excès, semblait il y a quelque temps avoir prise pour devise : La France fera par elle-même et sans le secours de Dieu.

A la veille de nos désastres, il y en a qui disaient cela, et l'adversité s'est acharnée à nous poursuivre tant que nous n'avons pas crié grâce et merci.

Vous n'êtes pas non plus de ceux qui profèrent ce blasphème contre lequel proteste hautement l'histoire de tous les peuples : qu'il n'y a pas de péché national, de péché qui provoque et qui attire sur une nation tout entière les vengeances et les châtements du ciel.

Au contraire, vous qui croyez en Dieu, à sa justice comme à sa miséricorde, vous êtes de ceux qui, à la vue des prévarications actuelles, — prévarications qui des hauteurs du pouvoir sont descendues peu à peu, par une pente nécessaire et fatale, jusque dans les derniers rangs du peuple, et qui sont un outrage public et permanent à la souveraine majesté de Dieu, — vous êtes de ceux qui redoutent pour la France des épreuves plus lourdes et des expiations plus cruelles encore que les premières.

Ah ! c'est que nous sommes d'autant moins excusables qu'après que la justice de Dieu nous eut flagellés, nous n'avons pas compris assez les leçons et les avertissements qu'elle avait voulu nous donner.

Un jour, saint Augustin s'adressant aux Romains de son temps, à l'heure où sous les coups répétés, sous les poussées violentes des invasions, le vieil empire de Rome croulait de toutes parts, leur fit ce reproche : « Vous avez perdu le fruit de la calamité, *perdidistis utilitatem calamitatis*. » (*De civit. Dei*, l. I, c. xxxiii).

Eh bien, nous aussi, après un réveil passager de la foi, nous avons perdu le fruit des longues épreuves et des grandes tribulations d'il y a vingt-cinq ans. Et nous sommes devenus, hélas ! suivant le mot de saint Augustin, et à l'exemple des Romains de la décadence, très misérables et très mauvais, *miserrimi et pessimi*.

Dieu me garde de rien exagérer ! Mais j'en appelle à votre conscience d'honnêtes hommes et de chrétiens. Dites-moi si vous n'êtes pas soucieux de l'avenir, si devant les périls qui nous menacent, périls du dedans et périls du dehors, vous



n'êtes pas inquiets jusqu'à vous écrier : Où allons-nous ? Et que deviendrons-nous ?

Aussi bien avons-nous tous, qui que nous soyons, à quelque condition que nous appartenions, un grave devoir à remplir.

Certes ! j'entends souvent parler de la patrie, et en des termes éloquents qui m'émeuvent. Mais, il faut bien le dire, la patrie, ce n'est pas seulement le coin de terre où nous sommes nés, les champs, les forêts, les montagnes, les prairies, les ruisseaux, les fleurs qui font de la France, de l'aveu des étrangers eux-mêmes, le plus beau pays du monde. La patrie, c'est tout cela et plus que cela. C'est la société des choses divines et humaines, c'est-à-dire les foyers, les autels, les tombeaux de nos pères. La patrie, c'est nous-mêmes avec notre chair, notre sang, nos aspirations, notre génie, nos œuvres, notre foi, notre honneur, et pour couronner toutes ces choses qui font à notre race un caractère à part, cette sublime mission que nous tenons de notre baptême à Reims d'être les auxiliaires et les soldats de Dieu pour répandre et faire régner à travers le monde la justice et la vérité !

Voilà à quelles hauteurs il faut s'élever pour comprendre la patrie et pour l'aimer comme elle le demande.

Eh bien, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, et n'en déplaie à ceux qui nous gouvernent et qui pensent n'avoir besoin que d'habileté et de talent pour refaire la fortune de la France, le grand péril d'aujourd'hui pour la patrie, ce sont les péchés qui se commettent parmi nous, ce sont les doctrines mauvaises et les mœurs dissolues qui se répandent à travers le pays, comme un torrent sorti de ses bords qui ravage tout sur son passage.

Voulez-vous bien me permettre de vous citer encore un mot qui à lui seul va jeter une grande lumière dans la question qui nous occupe ? C'est un mot de saint Jérôme. Ah ! s'est-il écrié un jour, en présence des convulsions de l'empire romain expirant, c'est par le fait de nos péchés que les barbares sont forts, *nostris peccatis barbari fortes sunt*, c'est à cause de nos vices que nous avons été vaincus, *vitiis nostris romanus superatur exercitus*. (S. Hieron. *Epist.* xxxv).

La justice de Dieu n'a pas changé, mes frères, et tenez pour certain que si, un jour ou l'autre, nous devons subir quelque effroyable calamité, c'est à nos péchés que la nation tout entière serait redevable de ses humiliations, de ses maux et de ses deuils.

Que faire alors ? Mais il y a deux choses qui me semblent pressantes et qui ne sauraient attendre.

La première, c'est d'apaiser, de fléchir, de désarmer la colère de Dieu.

Comment cela ? Mais par la prière pénitente, par la prière qui jaillit du cœur et qui est accompagnée de contrition et de repentir. Un jour, Dieu irrité voulait anéantir le peuple d'Israël. Moïse

tomba à genoux pour l'implorer, et Dieu dit à son serviteur : « Laisse-moi, laisse-moi à mes vengeances, *dimitte me.* » Et Moïse répondit : « Non, Seigneur, non, je ne vous laisserai pas tant que vous n'aurez pas pardonné. » Et dans ce grand débat entre le Tout-puissant et son humble serviteur, ce fut celui-ci qui l'emporta. (Exod. xxxii, 10).

Ces mois derniers, des catholiques, des hommes de foi, non moins dévoués à leur pays qu'à l'Eglise, répondant à l'appel du vénérable archevêque de Paris, s'étaient donné rendez-vous dans la basilique du Sacré-Cœur, et comme autrefois Moïse, à genoux devant Dieu et les mains jointes, ils se frappaient la poitrine en disant : Seigneur, oubliez nos iniquités et faites-nous miséricorde !...

Ah ! quand on pense qu'il s'est rencontré des Français assez ennemis d'eux-mêmes et de leur patrie pour s'indigner d'une telle prière et pour demander qu'on fermât le temple de la réparation nationale, comment ne pas trembler que Dieu ne punisse et ne châtie un pareil blasphème ? Les insensés ! autant vaudrait arracher de dessus nos monuments les paratonnerres qui les gardent de la foudre ! Mais si quelque chose doit nous mettre à l'abri des coups de la justice de Dieu, si quelque chose doit lui faire oublier nos crimes et pardonner nos iniquités, c'est cette prière qui, au nom de la France pénitente, des hauteurs consacrées de Montmartre, monte jusqu'au ciel et en redescend pour couvrir le pays tout entier d'une invisible et toute-puissante protection !

Il ne suffit pas, mes frères, que nous apaisions Dieu ; il faut aller plus loin, et la seconde chose que je vous demande, c'est de faire alliance avec lui et de mériter son secours.

On dit que les Machabées, ces héros, ces grands patriotes des derniers âges d'Israël, quand ils voulurent affranchir leur pays, arborèrent des étendards sur lesquels ils avaient écrit ces deux mots : *Auxilium Dei*, secours de Dieu ; et vous savez quelles victoires ils remportèrent.

Mais le secours de Dieu, comment l'avoir ? Eh bien ! il n'y a qu'un moyen, et ce moyen c'est de pratiquer la justice telle que l'Evangile l'enseigne, c'est-à-dire d'accomplir vaillamment, coûte que coûte, tous les devoirs de la vie chrétienne. Car le Saint-Esprit l'a déclaré : c'est la justice qui élève les nations, qui les rend glorieuses et prospères, *justitia elevat gentem* (Prov. xiv, 34).

Est-ce que Dieu n'a pas dit que s'il avait trouvé dix justes à Sodome et à Gomorrhe il eût épargné ces deux cités coupables ? Ah ! que le nombre des justes, le nombre de ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur, qui le servent de toute leur âme, dans l'épreuve et dans le succès, dans les larmes et dans la joie, dans la richesse et dans la pauvreté, dans les humiliations et dans les honneurs, dans la santé et dans la maladie, dans la vie et dans la mort, que le nombre des chrétiens sans peur et sans reproche grandisse et se multiplie, ici, dans cette paroisse et dans notre pays tout entier, et, je le jure par ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur

la terre, plus que les bataillons, plus que les forteresses, plus que les glaives et que les canons, plus même que les alliances humaines, si honorables qu'elles soient, ils relèveront la France de ses défaites et lui rendront tout ce qu'elle a perdu !

Et savez-vous bien pourquoi, mes frères ? — C'est que Dieu sera avec nous, et s'Il est avec nous, il n'y a rien ni personne que nous ne puissions vaincre. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* (Rom. VIII, 34).

Ecoutez ce qu'un prophète, dans les temps anciens, dit à un roi de Juda et à ses sujets effrayés de l'approche de l'ennemi : « Ne craignez rien, *notite timere* ; ce n'est pas vous qui combattez, mais c'est Dieu qui combattra pour vous, *non est enim vestra pugna, sed Dei*. » (II Paral. XX, 15).

Soyez donc, mes frères, hautement, loyalement, publiquement chrétiens, dans tous les détails de votre vie, et pour votre part, dans une large mesure, vous contribuerez au bien, à la prospérité et à la gloire de la France !

Il est raconté dans notre histoire que, quand Attila vint mettre le siège devant Orléans, saint Aignan qui en était l'évêque, après avoir invité tous les habitants, le clergé et le peuple, à s'humilier, à prier, à faire pénitence, commanda qu'on allât regarder du haut des remparts. On y alla trois fois, et la troisième fois on vit au loin, bien loin, un nuage qui s'élevait de terre. « C'est le secours de Dieu, s'écria saint Aignan, c'est le secours de Dieu, *Auxilium Domini est !* » C'était vrai ; et Attila dut prendre la fuite pour aller se faire écraser aux champs catalauniques.

Quel exemple, mes frères, et quel souvenir ! Nous aimons la France, nous l'aimons comme on aime une mère, avec tendresse et dévouement. Eh bien ! prions, devenons pour elle de meilleurs chrétiens, appelons à notre aide les saints du ciel qui sont ses enfants, saint Remi, sainte Clotilde, sainte Geneviève, saint Louis et tant d'autres ; unissons-nous à tout ce qui souffre, qui lutte, qui combat, qui s'immole et qui se sacrifie, au milieu des persécutions présentes, pour lui garder la foi et l'amour de Jésus-Christ ; et le jour où nous irons, sur l'ordre de quelque saint pontife, regarder du haut des montagnes voisines, du haut des Vosges qui sont proches, qui sait si nous n'apercevrons pas quelque chose qui sera pour nous un signe de triomphe ? Oh ! alors, en voyant nos vainqueurs d'il y a vingt-cinq ans abandonner les provinces qu'ils nous ont ravies et s'en aller de l'autre côté du Rhin redevenu français, puissions-nous, dans une clameur immense dont l'écho grandissant retentirait d'un bout à l'autre du pays, nous écrier : C'est le secours de Dieu, *Auxilium Domini est !* ... Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

#### LA GRÂCE (suite)

##### E

#### La grâce sanctifiante

— Vous rappelez-vous, Henri, de quelle grâce nous avons parlé jusqu'à présent ?

— Nous avons parlé de la grâce actuelle.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire de la grâce qui nous aide à accomplir les actes utiles au salut.

— N'avons-nous pas dit que nous parlerions aussi d'une autre grâce très importante ?

— Oui.

— Quelle est cette grâce ?

— La grâce habituelle ou sanctifiante.

— C'est bien cela.

Maintenant donc, mes enfants, nous allons, dans les leçons suivantes, essayer d'apprendre à connaître cette grâce si parfaite, si importante, si nécessaire, qui s'appelle la grâce sanctifiante.

##### 1

#### Ses noms

— Tout d'abord, il convient d'apprendre les motifs des noms divers qui lui sont attribués.

Voyons, Georges, me diriez-vous bien pourquoi cette grâce s'appelle la grâce habituelle ?

— C'est parce qu'elle nous est donnée pour habiter en nous, et qu'en venant dans notre âme elle est précédée ou accompagnée des vertus ou bonnes habitudes surnaturelles.

— Dites-nous maintenant pourquoi cette grâce s'appelle la grâce sanctifiante ?

— C'est précisément parce qu'elle nous sanctifie, ou nous rend saints et agréables à Dieu.

— On l'appelle aussi justification ou justice de Dieu : pourriez-vous, Paul, nous en dire le motif ?

— C'est parce qu'elle rend l'homme juste après l'avoir délivré du péché.

— On la nomme encore grâce d'adoption ou adoption tout court : pourquoi ?

— Parce qu'elle fait de nous les enfants adoptifs de Dieu, qui consent à devenir notre Père céleste et infiniment bon.

— On l'appelle également charité : en savez-vous le motif ?

— Le motif, c'est qu'elle amène ou accompagne en nous la charité qui est la reine des vertus.

— Cette grâce a de même reçu le nom de participation à la nature divine : d'où cela vient-il ?

— Cela vient de ce qu'elle met en nous un élément divin, un être divin qui nous rend d'une certaine façon participants à la nature divine.

— On lui donne enfin le nom de grâce de régénération, de rénovation : pourquoi ?



— Parce que cette grâce est comme une nouvelle naissance pour l'homme, une naissance divine, qui lui apporte une nouvelle vie, la vie surnaturelle, la vie divine.

2

### Sa définition

— *Rappelez-vous, Justin, la définition de la grâce dont nous parle le catéchisme.*

— La grâce est un don surnaturel que Dieu nous fait par les mérites de Jésus-Christ pour notre sanctification.

— *Maintenant, il nous faut chercher si cette définition peut s'appliquer à la grâce sanctifiante.*

*Voyons, Céline, la grâce sanctifiante est-elle un don, c'est-à-dire une chose donnée sans qu'elle soit due, un présent, un cadeau fait sans qu'on l'ait mérité ?*

— Evidemment.

— *Si elle n'était pas un don ?*

— Elle ne pourrait pas porter le nom de grâce.

— *Si on peut dire que la grâce sanctifiante est un don, peut-on dire aussi qu'elle est un don surnaturel ?*

— Non seulement on le peut, mais on le doit, sous peine de n'avoir plus la grâce divine.

— *Que faut-il entendre par don surnaturel ?*

— Il faut entendre un don au-dessus des exigences et des forces de toute nature créée, un don divin nous rendant supérieurs à nous-mêmes, nous déifiant ou nous communiquant une vie divine.

— *A présent, devons-nous ajouter que c'est Dieu qui nous fait ce don surnaturel ?*

— Evidemment, puisque personne autre que Dieu ne peut accorder un don divin capable de déifier.

— *Devons-nous également ajouter que ce don de la grâce sanctifiante nous est fait par les mérites de Jésus-Christ ?*

— Sans aucun doute, vu que nos actes naturels les plus parfaits n'ont aucune proportion avec la grâce et ne sauraient nous donner aucun droit à l'obtenir.

— *Est-ce qu'on peut dire enfin que la grâce sanctifiante nous est donnée pour notre sanctification ?*

— Très certainement, attendu que son but particulier, son effet propre est de nous rendre saints ou de nous sanctifier.

+

— *Maintenant, mes enfants, pour connaître la grâce sanctifiante autant que possible, il nous faut trouver la signification du mot sanctifier.*

*Voyons, Paul, où est la véritable sainteté ?*

— En Dieu.

— *Comment les anges célèbrent-ils la sainteté divine ?*

— Ils la célèbrent en chantant :

« Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ».

— *Quel est le modèle de toute sainteté ?*

— La sainteté divine.

— *Quelle est la source de toute sainteté ?*

— Toujours la sainteté divine.

— *A présent, qu'est-ce que sanctifier quelqu'un, ou le rendre saint ?*

— C'est le faire participer à la sainteté divine.

— *En d'autres termes ?*

— En d'autres termes, c'est le rendre semblable à Dieu.

— *Peut-on communiquer la sainteté ou la ressemblance divine, sans mettre dans l'âme quelque chose de divin ?*

— Non.

— *Que doit donc être la grâce qui sanctifie ?*

— Un don divin rendant l'âme semblable à Dieu.

— *Ce don divin rendra-t-il l'âme semblable à Dieu sans lui communiquer une vie divine, c'est-à-dire sans faire de l'homme l'enfant du Roi des rois ?*

— Non.

— *Si l'homme devient l'enfant de Dieu, ne deviendra-t-il pas en même temps son héritier ?*

— Evidemment.

— *Quelle sera donc, dans l'homme, l'œuvre de la grâce sanctifiante ?*

— Rendre l'homme semblable à Dieu et faire de lui l'enfant et l'héritier du Roi des rois, voilà l'œuvre de la grâce sanctifiante.

— *Dès lors, comment pourrait-on la définir ?*

— On pourrait la définir :

« Un don surnaturel qui rend l'homme semblable à Dieu et fait de lui l'enfant et l'héritier du Roi des rois ».

— *Eugène, répétez-nous cette définition.*

— La grâce sanctifiante est un don surnaturel qui rend l'homme semblable à Dieu et fait de lui l'enfant et l'héritier du Roi des rois.

3

### Son essence

— *Maintenant, mes enfants, nous allons chercher à savoir en quoi consiste ce don surnaturel de la grâce sanctifiante, et pour cela nous allons voir ce qu'il n'est pas, pour dire ensuite ce qu'il est.*

a

Ce que n'est pas la grâce sanctifiante

+

La grâce sanctifiante ne consiste pas dans une faveur de Dieu purement extérieure

— *Luther et Calvin prétendent que la grâce sanctifiante est une faveur de Dieu purement extérieure, ne mettant rien du tout dans l'âme.*

*Qu'en pensez-vous, Alfred ?*

— Ces gens-là doivent se tromper.

— *Le Seigneur nous apprend dans les saintes Ecritures,*

*Que « nous sommes nés de Dieu » (S. Jean, I, 13)*

*Et que « notre âme doit se renouveler en revêtant l'homme nouveau créé dans la justice et la sainteté » (Eph., IV, 23-24).*

*Dites-moi : peut-on naître de quelqu'un sans participer à la nature de ce quelqu'un ?*

— Nullement.

— *Et l'âme peut-elle être renouvelée sans avoir en elle-même quelque chose de ce qui la renouvelle ?*

— Pas davantage.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que la grâce sanctifiante qui nous fait naître de Dieu et qui nous rend justes et saints, doit mettre en nous quelque don intérieur et permanent.

— *L'Eglise condamne ceux qui disent que la grâce sanctifiante n'est qu'une pure dénomination extrinsèque, une simple faveur extérieure de Dieu ne mettant rien dans l'âme (Conc. de Tr., Sess. VI, can. 11).*

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que la grâce habituelle met dans notre âme un don qui s'unit et s'attache à elle pour la sanctifier et la déifier.

— *Pour les aider à accomplir les actes qui doivent les conduire à leur fin naturelle, Dieu ne met-il pas dans les créatures des formes ou des habitudes intérieures qui les disposent à l'accomplissement de ces actes ?*

— Oui.

— *Peut-il faire moins quand il s'agit de conduire l'homme à sa fin surnaturelle, à la possession du souverain bien ?*

— Evidemment non.

— Donc ?

— Donc, le Seigneur doit mettre dans notre âme des formes ou des habitudes nous disposant à accomplir les actes en rapport avec notre fin surnaturelle.

Donc, la grâce n'est pas une faveur purement extérieure ne mettant rien dans l'âme.

— *Pourrait-on dire que la grâce sanctifiante consiste dans la seule imputation des mérites de Jésus-Christ ?*

— Non.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que cela reviendrait à dire que la grâce sanctifiante est une faveur de Dieu purement extérieure, ce qui est faux.

— Ensuite ?

— Ensuite, cette nouvelle manière de qualifier la grâce sanctifiante a été également condamnée par l'Eglise au concile de Trente (Sess. VI, can. 11).

+

La grâce sanctifiante ne consiste pas seulement dans la rémission des péchés

— *Quelques-uns prétendent que la grâce sanctifiante consiste seulement dans la rémission des péchés.*

Qu'en dites-vous, Aline ?

— C'est là une grosse erreur.

— Montrez-le.

— D'abord nous venons de dire que la grâce habituelle met quelque chose dans l'âme.

Or elle n'y mettrait rien si elle se contentait d'en effacer les taches ou les souillures.

Donc elle ne consiste pas dans la seule rémission des péchés.

— *Le concile de Trente (Sess. VI, can. 11) frappe d'anathème celui qui dirait que l'homme est justifié par la seule rémission des péchés.*

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve bien que la grâce sanctifiante ne consiste pas dans la seule rémission des péchés.

— *La Sainte Ecriture nous dit*

*Que la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs (Rom. V, 3),*

*Que le juste reçoit l'abondance de la grâce (Jean, XIV, 23),*

*Que nous sommes sauvés par la régénération et la rénovation opérée en nous par l'Esprit-Saint (Tit. III, 5) :*

*Que faut-il en conclure ?*

— Il faut en conclure que l'homme est justifié ou sanctifié non par la seule rémission des péchés, mais par une infusion de grâce intérieure, opérée par le Saint-Esprit.

— *Avec la seule rémission des péchés et sans la grâce intérieure, aurions-nous la vie surnaturelle ?*

— Non.

— *Serions-nous les enfants de Dieu ?*

— Non encore.

— *Serions-nous les héritiers du ciel ?*

— Non toujours.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que la grâce sanctifiante ne consiste pas seulement dans la rémission des péchés, attendu qu'elle doit nous donner la vie surnaturelle avec les titres d'enfants de Dieu et d'héritiers du paradis.

+

La grâce sanctifiante n'est pas la nature même de Dieu

— *Lorsque les livres saints nous disent que nous sommes nés de Dieu, cela signifie peut-être que la grâce sanctifiante est la nature même de Dieu ?*

Qu'en pensez-vous, Gabriel ?

— On serait dans l'erreur si on croyait que la grâce sanctifiante est la nature même de Dieu.

— *Le concile de Trente (Sess. VI, ch. 7) dit que la grâce est la justice de Dieu, non celle par laquelle Dieu est juste en Lui-même, mais celle par laquelle il nous rend justes ;*

*Je voudrais savoir, Joseph, ce qu'il faut en conclure ?*

— Il faut en conclure que la grâce n'est pas la justice ou la nature même de Dieu.

— *Jésus-Christ est le Fils de Dieu par nature ; savez-vous pourquoi ?*

— Parce qu'il a reçu la nature même de Dieu.

— *Quand l'homme possède la grâce sanctifiante, peut-on dire de lui qu'il est le fils de Dieu par nature ?*

— Non.

— *Que peut-on dire ?*

— On peut et on doit dire qu'il est le fils de Dieu par adoption.

— *Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que la grâce sanctifiante n'est pas la nature même de Dieu.

— *La philosophie et la théologie nous apprennent que la nature divine ne peut entrer à titre de composant dans la nature d'aucun être, et que l'essence de Dieu est incommunicable en elle-même : qu'en résulte-t-il ?*

— Il en résulte que la grâce sanctifiante ne saurait être la nature même de Dieu.

— *Les Saints Pères s'accordent à nous dire que notre justice n'est pas celle par laquelle Dieu est juste en Lui-même ;*

*Que nous sommes les fils de Dieu par adoption, tandis que Jésus-Christ l'est par nature ;*

*Que Dieu ne nous a pas engendrés de sa substance, comme Il l'a fait pour son Fils unique, mais qu'Il nous a adoptés par la charité, etc., etc...*

*Que faut-il en conclure ?*

— C'est que la grâce sanctifiante par laquelle nous devenons les enfants de Dieu n'est pas la nature divine elle-même.

+

La grâce sanctifiante n'est pas la personne du Saint-Esprit

— *Dans l'Epître aux Romains (ch. V, v. 5) saint Paul nous apprend que la charité de Dieu*



*a été répandue dans nos âmes par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.*

*Cela signifie peut-être, Justin, que la grâce sanctifiante est la personne même du Saint-Esprit ?*

— La personne du Saint-Esprit n'est pas la grâce sanctifiante.

— *Cependant, puisque l'Esprit-Saint nous a été donné, il me semble qu'on pourrait dire qu'Il est Lui-même la grâce sanctifiante ?*

— L'Esprit-Saint nous a été donné pour habiter en nous comme les deux autres Personnes divines, mais non point pour être Lui-même en nous la grâce sanctifiante proprement dite.

— *Quand nous possédons la grâce, notre justice est-elle la justice par laquelle Dieu est juste en Lui-même ?*

— Non, c'est la justice par laquelle Dieu nous rend justes.

— *Si la grâce sanctifiante était la personne même du Saint-Esprit, que devrait-on dire ?*

— On devrait nécessairement dire que notre justice est la justice par laquelle Dieu est juste, attendu que le Saint-Esprit est Dieu.

— *Peut-on le dire ?*

— Non.

— *Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que la grâce sanctifiante n'est pas la personne même du Saint-Esprit.

— *« La justice par laquelle Dieu nous rend justes dans l'œuvre de la sanctification, c'est l'Esprit-Saint qui nous la donne, selon qu'il Lui plaît et selon la disposition propre et la coopération de chacun. »*

*Peut-on conclure de ce langage du concile de Trente (Ses. VI, ch. 7) que la grâce sanctifiante est la Personne même du Saint-Esprit ?*

— Au contraire, on doit en conclure que la grâce sanctifiante diffère de la personne du Saint-Esprit comme le diamant donné en cadeau diffère du donateur.

— *Par conséquent ?*

— Par conséquent, la grâce sanctifiante n'est pas la personne même du Saint-Esprit.

— *Parlant de la grâce sanctifiante, les Saints Pères nous disent qu'il faut mettre entre la justice qui justifie et la justice opérée par la justification la même différence qu'entre la sagesse qui crée et l'objet créé.*

*Qu'en résulte-t-il ?*

— Il en résulte qu'il y a une grande différence entre la grâce sanctifiante et la personne du Saint-Esprit.

— *Donc ?*

— Donc, la grâce sanctifiante n'est pas la Personne même du Saint-Esprit.

+

La grâce sanctifiante semble différer de la charité

— *Si on disait que la grâce sanctifiante est la même chose que la charité, serait-on dans le vrai, Lucien ?*

— Il semble que non.

— *Pourquoi ?*

— D'abord la Sainte Ecriture distingue la grâce de la charité, comme on peut le voir dans plusieurs passages, par exemple 2 Cor. XIII, 13, 1 Tim. I, 14.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, le concile de Vienne fait les mêmes

distinctions en disant que le baptisé reçoit la grâce et les vertus.

— *De plus ?*

— De plus, le catéchisme du concile de Trente, parlant des effets du baptême, enseigne que le troisième est la grâce, ou cette qualité divine qui rend les âmes si belles et si ravissantes ; il met donc une différence entre ce troisième effet du baptême et le quatrième effet du même sacrement, qui est le cortège très noble des vertus dont fait partie la charité.

— *Enfin ?*

— Enfin, la grâce ayant pour sujet notre âme, tandis que la charité a pour sujet la volonté, il s'ensuit que la grâce et la charité doivent être distinctes et non point confondues.

b

Ce qu'est la grâce sanctifiante

— *Nous venons, Justin, de dire ce que n'est pas la grâce sanctifiante ; pourriez-vous nous le rappeler en quelques mots ?*

— La grâce sanctifiante n'est pas une faveur purement extérieure de Dieu ni la simple imputation des mérites de Jésus-Christ.

Elle ne consiste pas davantage dans la seule rémission des péchés.

Elle n'est pas non plus la nature même de Dieu, ni la personne du Saint-Esprit.

Elle se distingue enfin de la vertu de charité.

— *Puisque la grâce sanctifiante n'est ni la seule rémission des péchés, ni la simple imputation des mérites de Notre-Seigneur, ni une pure faveur extérieure de Dieu, que faut-il en conclure ?*

— Il faut en conclure qu'elle est un don surnaturel intérieur, inhérent à l'âme.

— *Puisque ce don surnaturel et intérieur n'est ni la nature divine, ni la personne du Saint-Esprit, ni la vertu de charité, que peut-il être ?*

— Le catéchisme du concile de Trente (De Bapt., I) nous dit que ce don surnaturel et intérieur est une qualité divine.

— *Cette qualité divine est peut-être une partie, une portion de la nature divine ?*

— Non.

— *Pourriez-vous, Angèle, nous dire ce qu'elle est ?*

— Cette qualité divine est une ressemblance, une similitude, une image surnaturelle de la nature divine.

— *Et que fait dans l'âme cette qualité divine ?*

— Tout d'abord, elle la rend semblable à Dieu.

— *Et par là ?*

— Par là-même, elle lui donne une nouvelle naissance, une nouvelle vie, une naissance et une vie divines.

— *Par là encore ?*

— Par là encore, elle rend l'âme très belle et très agréable à Dieu.

— *Par là enfin ?*

— Par là enfin, elle fait de l'homme l'enfant de Dieu, le frère de Jésus-Christ et l'héritier du paradis.

— *Que faut-il conclure de tout ceci ?*

— C'est que la grâce sanctifiante est le plus riche de tous les trésors, un trésor qu'il faut désirer ardemment et garder précieusement.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### V

#### COMMENT UNE MÈRE DOIT CONDUIRE SON FILS

Dans notre précédente conférence, nous avons exposé les devoirs des mères à l'égard de leurs enfants dans le premier âge. Vous avez eu le bonheur de posséder un fils, une fille, et vous vous êtes écriées comme Eve : « C'est Dieu qui m'a fait cet inestimable don ! *Possedi hominem per Deum.* » Mais s'il vous les a donnés, c'est pour que vous les lui offriez, pour que sa grâce règne dans leur âme, sa volonté sur leur volonté. Vous le savez ; aussi avec quel amour vous les avez élevés dans la prière, dans le respect de l'Eglise, et préparés à leur première communion ! Une mère n'est jamais aussi heureuse qu'à cette époque vraiment divine de la vie de ses enfants puisque Dieu resplendit visiblement dans leur âme. Alors elle regarde son œuvre, comme le Seigneur regardait le monde après chacun des jours de la création, et elle dit aussi : « C'est bien. »

Viennent ensuite des jours nouveaux plus troublés où son fils ne l'écoute plus, où sa fille se cache d'elle, où elle ne voit plus clair maintenant dans leur cœur qui a cessé d'être limpide et sincère. Comment les ressaisir, les diriger, les ramener au devoir, au droit chemin, à Dieu ?

Je vais d'abord vous indiquer des *moyens généraux* ; puis nous entrerons pour aujourd'hui dans les *détails* de la conduite à tenir par une mère envers son *fils* qui grandit, qui forcément s'éloigne du foyer, ne fût-ce que pour les exigences du service militaire, et qui enfin choisit une carrière. Une autre fois, nous parlerons de ses devoirs envers sa fille.

### I

Salomon a dit dans la manière imagée qui le distingue : « Il est trois choses pour moi bien difficiles à découvrir et une quatrième qui m'échappe totalement : la voie de l'aigle qui fend les airs, la voie du serpent qui glisse à travers les rochers, la voie du vaisseau qui sillonne la mer, et la voie de l'homme dans les années de son adolescence » (Prov., xxx, 18-19). Ce que Salomon pouvait ignorer, une mère qui voit son enfant de plus près le doit mieux savoir. Elle le regarde si souvent, les yeux dans les yeux ! Tant que le regard ne se trouble pas, comme un miroir il réfléchit nettement l'âme. Le jour où il se trouble, vous y lisez cependant toujours, si vous

êtes clairvoyantes. Continuez alors, sans vous lasser, votre œuvre de patience pour former en vos enfants trois choses essentielles pour vivre : la *conscience*, le *caractère* et le *cœur*.

1. Comment « suivre la voie de l'homme dans les années de son adolescence ? » Surtout comment pénétrer dans sa conscience devenue fuyante, insaisissable, qui cesse parfois d'avoir la saine notion du bien et du mal ? Ce n'est pas sans raison que cet âge a été appelé « l'âge ingrat. » Tout y est étrange, déformé ou mal formé, comme à l'état de chaos en travail, dans le corps comme dans l'âme. Les justes proportions, si harmonieuses dans l'enfance ou dans la jeunesse, n'existent plus ; les traits comme les idées sont heurtés : il ne possède ni le sens ni l'expérience de la vie, et la conscience, cet œil de l'âme, est atteinte d'un mal singulier qui la trompe sur la qualité et la portée des actions, comme certaines vues se trompent sur la place exacte ou la couleur des objets. Soyez semblables au médecin qui redresse le rayon visuel en le forçant à se porter longuement sur la même chose, à fixer le même but.

Ce que vous devez les contraindre doucement, mais obstinément à envisager toujours, c'est la loi de Dieu, l'Evangile qui est la règle immuable de nos actions. Parlez-leur, raisonnez-les, rappelez-leur les principes du catéchisme qu'ils oublient chaque jour en compagnie d'autres jeunes gens qui les initient à la nouvelle morale, celle du monde, large comme la voie qui conduit à l'enfer, amuseuse et malsaine.

Ils pourront s'écarter, peut-être partager les errements communs, se laisser engluier au mal ; mais la foi de leur enfance les déprendra, les ramènera, car elle ne cessera de leur crier : « Tu n'es pas dans le bon chemin ! » C'est ce que nous disait un jeune homme resté catholique et pratiquant : « Nous aussi nous faisons des chutes, mais nous nous relevons. Nous ne pourrions pas rester dans l'inconduite, dans l'habitude du mal, et c'est ce qui nous distingue de nos camarades qui ne croient pas ! »

Sa mère sans doute lui avait formé la conscience, lui disant : « Ceci est bien, il faut le faire ! Cela est mal, il faut l'éviter, » et il déclarait que s'il y désobéissait quelque temps il était malheureux. Car la conscience, c'est la voix de Dieu qui nous parle au cœur, et l'on ne refuse pas impunément à Dieu de l'écouter. Il se venge alors d'une manière impitoyable et miséricordieuse en nous rappelant à la règle stricte du devoir jusqu'à se faire importun. Mais cette règle il faut que quelqu'un la maintienne, et si ce n'est pas vous, qui le fera, je vous le demande ? Je vois pour eux des légions d'entraîneurs au mal, je ne vois que vous d'entraîneuses au bien.

2. Tout ce qui est contre notre conscience est mal, c'est pourquoi il importe de la bien former. Je ne saurais trop vous recommander ce point, aussi bien pour vos jeunes gens que pour vos



enfants. N'exagérons rien, mais demeurons dans la vérité qui est logique, exigeante sans doute, mais clémentine aussi. Maintenant, un ressort puissant pour la diriger et l'empêcher de dévier, c'est le caractère.

Ah ! le caractère, qui fait que nous demeurons nous-mêmes, que nous gardons notre personnalité et notre liberté, notre manière de voir et notre manière d'agir, que nous ne nous attachons aux destinées ni au char de personne, que nous disons fièrement comme saint Paul : « Je suis citoyen romain ! *Civis romanus sum* ! Je suis chrétien, je veux remplir tous mes devoirs, mais je revendique tous mes droits ! » que cette dignité-là est rare ! et pourtant qu'elle est nécessaire aujourd'hui !

Elevez des enfants qui sachent ce qu'ils croient et ce qu'ils veulent. Pas de girouettes qui tournent à tous les vents ! Nous avons choisi notre direction, comme la boussole, on nous retournera vainement au midi, à l'orient ou à l'occident, nous revenons aussitôt au nord. Notre nord c'est l'Evangile, les enseignements de l'Eglise, c'est la croix de Jésus-Christ. Nous n'en avons et nous n'en voulons pas d'autres, car c'est Jésus-Christ seul qui sauve, *non est in alio aliquo salus*. Comprenez-vous la puissance qu'auraient vos fils pour le bien s'ils étaient des hommes de caractère ? Comme ils seraient redoutés, surtout qu'ils seraient estimés ! Ils se sauveraient eux-mêmes et sauveraient leur pays.

Il est un grand obstacle à la fermeté et à la noblesse du caractère : c'est l'amour de la jouissance. « Préservez à tout prix, dit Mgr Gay, vos enfants de l'idolâtrie du bien-être. Il n'y a rien qui, plus que ce culte, fasse des âmes baptisées une proie facile au monde, à la chair et au démon. » (*Conférences aux mères chrétiennes*, I, p. 217.) La jouissance les étiole, les rend incapables d'efforts, d'entreprises généreuses, même de pensée. Leur santé s'altère et l'on ne trouve plus chez eux cette vigueur qui est leur apanage ordinaire. Il faut qu'ils soient des chênes au physique et au moral, des chênes pour résister aux duretés et aux tempêtes de la vie, des chênes comme caractère, et non des roseaux. Nous vivons à une époque où le roseau est fort en honneur parce qu'il plie et ne rompt pas, on trouve même que c'est la grande habileté. J'admets que le roseau est habile, mais que voulez-vous qu'on fasse de lui ? Il n'est bon à rien, il n'entre dans aucune construction, dans aucune œuvre durable. Tant qu'on bâtit pour l'avenir, il faudra des chênes ; tant qu'on voudra élever une famille, établir une maison, soutenir la société qui tombe, agir par l'exemple, la parole, la marche en avant, il faudra du caractère.

Faites de plus à vos jeunes gens un bon caractère, aimable et doux, qui appelle les sympathies. Les enfants gâtés ne sont point aimés, parce qu'ils n'aiment pas. Ils ne pensent qu'à eux ; les autres les délaissent et les dédaignent comme égoïstes. Or

on ne fait du bien que si l'on est aimé. La société contemporaine estime surtout les vertus qu'elle ne possède pas, qu'on lui a arrachées et dont elle garde la nostalgie, je veux dire la bonté, le dévouement. Avec cet appoint, l'on pourrait beaucoup sur elle. Comment agir sur un milieu social, si l'on a une humeur chagrine, un caractère insupportable, des habitudes de récriminations aigres, si l'on est dépourvu de liant, si, en un mot, on n'est pas sociable ? Dieu vous a donné à vous, femmes, cette prérogative de la bonté, de l'amabilité, vous savez être insinuantes, persuasives, patientes : c'est pour que vous communiquiez ce don à vos fils, afin qu'ils fassent aimer Dieu. Je sais bien que c'est un labeur non moins ingrat que leur âge, mais vous avez de l'empire sur eux, car vous ne vivez que pour eux, vous n'avez que leur pensée à l'esprit et au cœur, vous êtes leurs mères et seules vous savez les prendre.

3. S'ils ont de plus un bon cœur, il ne vous sera point difficile de les conduire et de les changer.

On se plaint que les jeunes gens manquent de cœur, comme autrefois les païens, à qui saint Paul reprochait d'être sans affection, *sine affectione*. Ce n'est point exact. Tout chrétien reçoit au baptême la grâce de la charité, et ses aïeux lui ont transmis de longues traditions d'amour. Mais pour qu'une faculté grandisse, il faut l'exercer. L'affection, c'est aussi une habitude, engendrée par une répétition d'actes. Or vos enfants la plupart du temps vivent seuls ou à peu près dans leur foyer, ils n'ont pas de frères sur qui ils déversent le trop plein de leur âme faite pour se répandre ; pas de sœurs à qui ils réservent toutes les délicatesses de ce sentiment fraternel si doux, qui renferme à la fois de la tendresse, le dévouement de la force pour la faiblesse aimée, je ne sais quoi de généreux et de protecteur. Hélas ! dans vos familles désertes vous supprimez l'amour et l'exercice de l'amour, et vous vous étonnez que vos enfants n'aiment pas ! L'hiver a envahi ces jeunes âmes et les a refroidies, parce que vous avez chassé le printemps de chez vous ! Le printemps c'est la joie, les chants, l'atmosphère suave et tiède, les fleurs et les enfants ! Or nos maisons ressemblent à des parterres dévastés et glacés où l'on n'entend plus que par intervalles la voix désolée et solitaire de quelque rare oiseau qui s'ennuie.

Heureux seulement ceux qui font boire leurs enfants à cette source pure et abondante de l'amour ! Quelle belle éducation pour leur cœur ! Comme un jour le cœur se dilatera, se remplira pour répandre partout l'affection qui l'a rendu bon, et d'abord sur vous, leurs mères, qu'ils remercieront de leur avoir servi dans leur enfance joyeuse un large banquet d'amour.

Oh ! dans votre fils qui grandit, qui entre dans « cette voie inconnue » et semée de périls de l'adolescence, développez, puis réglez le cœur. Qu'il aime ses parents, qu'il soit accessible à la pitié,

qu'il se sente pris de compassion pour toute misère et toute pauvreté ! A vous de lui faire achever l'apprentissage de l'affection, à vous qui savez aimer. Que dis-je, l'apprentissage ! Le champ du cœur étant infini, on apprend toute la vie à aimer, et « toujours il y aura des pauvres parmi nous » qui réclameront ce pain nécessaire à la vie.

Que vous seriez fière de votre fils un jour si on disait de lui : « Quel bon et large cœur ! Il aime Dieu, sa famille, son pays natal, ses concitoyens, sa patrie. Dans l'avenir tous peuvent compter sur lui ! »

## II

Me permettez-vous maintenant d'entrer en quelques détails pratiques de sa vie et de le suivre un instant « dans la voie de l'adolescence ? »

1. Reprenons-le à « l'âge ingrat » où il est si difficile à conduire parce que la raison en lui n'est pas pleinement éveillée, qu'il ne sait rien et croit tout savoir ; que pour lui tout est nouveau comme pour le jeune oiseau, qui des bords de son nid regarde ébloui l'immense horizon bleu, sans se douter des ennemis qui le sillonnent, ni de l'abîme qui est à ses pieds.

Avant tout, appliquez-vous à posséder toute sa confiance, chose facile, à la condition que vous conserverez avec tout votre amour maternel une grande dignité de vie, la discrétion dans vos paroles et des ménagements envers lui.

Il y a ici une transition que beaucoup de mères ne se soucient pas de garder, considérant toujours leur fils comme un petit enfant, alors qu'il est proche de la virilité. Jusque-là vous lui commandiez avec autorité, je le veux, peut-être avec brusquerie, souvent avec faiblesse, car pour vous, suivant vos mouvements d'humeur, il était tour à tour votre souffre-douleur ou votre souffre-douleurs, — plus caressé toutefois que grondé. — Désormais, à l'autorité ajoutez le raisonnement, la persuasion, ayez une grande égalité d'humeur et de ton dans le commandement. Quand il regimbe, qu'il n'obéit pas, qu'il ne comprend point vos remontrances, insistez doucement, vous contentant de dire : « Tu ne sais pas encore, tu comprendras plus tard combien j'avais raison et tu te reprocheras de ne m'avoir pas écouté. »

A cet âge tout est impression plus qu'action et raison. Veillez donc sur les impressions qu'il est susceptible de recevoir. Son âme est comme une pièce d'or qui va être frappée. Prenez garde qu'après avoir été frappée à l'effigie du Christ par le baptême, la première communion, la marque première ne s'efface et ne soit remplacée par quelque effigie honteuse qui reste. Car, vous le savez bien, toute sa vie l'homme vit sur les impressions, les relations, les souvenirs toujours vivants de sa jeunesse.

Quand la raison aura repris son empire sur lui, la raison appuyée sur la foi, il vous remerciera

d'avoir su le diriger à travers les écueils de cette adolescence insensée dont le sage même ignorait la voie. Mais en attendant vous devez porter toute la charge, et souvent seule. Le catéchisme, les instructions du dimanche vous aideraient, mais ils s'éloigneront de l'église, par respect humain, par entraînement. Votre devoir c'est de les y ramener constamment, d'insister pour qu'ils y viennent, enfin de suppléer au catéchisme, aux enseignements qu'ils n'entendraient plus. Voyez si votre mission est grave et pleine de responsabilités. Mais quelle jouissance pour vous quand vous aurez atteint votre but, réussi, conservé votre fils chrétien, affectueux, honnête, affirmant sans peur comme sans reproche la foi de sa mère, cette foi qui sera la sauvegarde de votre vie !

Voilà qu'avec ces soins intelligents et prolongés il a atteint la vingtième année. L'heure est venue où il va se séparer de vous pour servir son pays, pour apprendre au moins à le défendre s'il était envahi. C'est maintenant un fier jeune homme, solide et bon, estimé de ses camarades et craignant Dieu. Quand il est dans son banc, là-bas devant vous le dimanche à la messe, vous le couvez des yeux, et vous ne savez point vous interdire un certain orgueil maternel. Je ne vous en blâmerai pas : vous avez tant souffert parfois quand il n'était pas là, qu'il s'était dérobé sous quelque prétexte de mauvais aloi, mais au fond parce qu'il traversait une crise de mal, d'incrédulité, parce qu'il écoutait un mauvais conseiller plutôt que sa mère. Oui, vous avez bien souffert alors, vous avez beaucoup pleuré et prié. Réjouissez-vous aujourd'hui, votre fils était perdu, le voilà retrouvé !

2. Mais ne va-t-il pas se perdre au régiment ? C'est votre grande préoccupation, la pensée qui vous réveille les nuits et fait ensuite fuir le sommeil. Toutefois, ne vous exagerez pas les dangers.

Il s'est réels. Le jeune homme qui arrive parmi des camarades nouveaux, tarés souvent, dans une ville lointaine, perdue, où personne ne le connaît, où il peut prendre toute liberté, s'adonner sans frein à tous les excès, y trouve de nombreuses sollicitations au vice. Des jeunes gens chez eux très rangés, laissés à eux-mêmes et encadrés dans l'armée du désordre se font soudain hardis, éhontés, cyniques, posant pour la perversité la plus inouïe. C'est une sorte de concours pour le mal. Le régiment en somme est une école malsaine, et ce n'est pas sans quelque vue satanique que la révolution a jeté là, dans le même gouffre, toute notre jeunesse sans distinction.

Dieu toutefois sait tirer le bien du mal. Votre fils avant de partir est aussi encadré, si vous l'avez voulu, mais dans une autre armée où l'on se soutient, où l'on s'aime, où l'on s'encourage à rester bon, l'armée du Christ et de la croix. Il a assisté, vous n'avez pas manqué d'y venir, à la messe du départ, et il en est sorti fortifié, animé des plus généreux desseins. Là-bas aussi, il trou-



vera des amis, des *pays* comme ils disent, et leur présence le retiendra toujours. S'il y a de mauvais camarades, il en est aussi d'excellents qui le conduiront à l'église et le détourneront d'autres compagnies qu'on ne nomme pas. Le bien est organisé partout. Il n'est pas une ville où ne se présente un prêtre, un aumônier qui parle aux soldats, qui leur procure d'honnêtes amusements, des indications utiles, qui leur donne des conférences, et leur rend volontiers des services. Les chefs demeurent indifférents, je le veux, mais au fond ils applaudissent à ces œuvres qui favorisent la discipline, et ils estiment autant les soldats qui fréquentent ces cercles, qu'ils méprisent ceux qui en fréquentent d'autres mal famés.

Assurez-vous que votre fils est bien encadré, qu'il a de bons camarades, qu'il va à l'église, et vous pouvez être tranquille. Je dirai plus : au régime il rencontrera moins de raillerie que dans le plus humble hameau perverti par la mauvaise presse, il y fera plus facilement ses pâques même que dans son village.

Et puis vous êtes là, vous lui écrirez. Quand il reviendra passer quelques jours auprès de vous, bientôt vous aurez pénétré dans sa conscience, vu son état d'âme, lu dans ses yeux ; et s'il s'est maintenu, vous le trouverez transformé par l'habitude de la discipline, façonné à l'obéissance, patriote et sachant pourquoi il aime sa patrie, meilleur citoyen et plus homme.

3. C'est à cela peut-être qu'il devra un sentiment du devoir plus développé, le désir de choisir bientôt une carrière, pour remplir sa jeunesse, dépenser sa vie, se préparer un avenir utile et fécond. Car il faut y penser maintenant. Que fera-t-il ? Traînera-t-il comme tant d'autres une vie égoïste, stérile, bonne à rien ni à personne ? Oh non ! vous ne le voudriez pas, vous avez sous les yeux trop d'exemples tristement instructifs de jeunes gens qui ont versé dans l'oisiveté et le désordre, parce que leurs parents pour des raisons diverses, presque toutes condamnables, n'ont pas voulu les établir à temps, prétendant que c'était trop tôt, qu'ils ne sauraient pas conduire une maison, et au fond le père redoutant de perdre un gagne-pain, la mère d'être regardée comme une vieille femme parce qu'elle serait grand'mère !

Vous, plus clairvoyante et l'aimant d'une manière plus désintéressée, vous songerez à son prompt établissement. Pour l'ordinaire, le fils embrassera la carrière paternelle ; le père est ouvrier, laboureur, vigneron, le fils sera vigneron, laboureur, ouvrier. C'est dans l'ordre, les traditions sont ainsi gardées, avec le bonheur qui à notre époque est tant troublé par l'ambition de s'élever.

Ce n'est point que je blâme la marche ascendante du peuple vers des situations plus hautes. Celles-ci appartiennent au plus digne, au plus méritant. Mais il est dangereux de lancer son fils dans cette carrière pleine d'aventures, dans cette course au galop où si peu atteignent le but,

tandis que des milliers de malheureux tombent sur la piste, sont écrasés par les concurrents ou versent dans l'ornière des déclassés.

Heureux, disait le poète, celui qui cultive les sillons paternels ! Il est plus modeste sans doute, mais quelle félicité intime et communicative il goûte dans sa maison et dans ses champs où il retrouve les traces et les souvenirs des aïeux. Ce bonheur, votre fils vous le devra en partie quand vous l'aurez introduit vous-même dans sa demeure nouvelle, avec l'épouse que vous lui aurez choisie et qu'il aura librement acceptée. Ce jour-là cesse votre responsabilité, et vous pourrez vous dire en votre conscience : « Je l'ai guidé dans la voie périlleuse de la jeunesse, je l'ai suivi constamment. Qu'il trouve la joie dans sa maison, dans son travail. Ma mission est remplie ! »

## PETITE INSTRUCTION POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

### LA GRACE DU BAPTÊME

*Quicumque baptizati sumus  
in Christo Jesu, in morte ipsius  
baptizati sumus.*

Nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés en sa mort.

(Rom., vi, 3.)

C'est la grâce de notre baptême qui nous est rappelée dans l'Épître de ce dimanche, et non seulement la grâce, mais encore les effets du sacrement, les obligations qui en découlent pour nous.

Enseignement bien nécessaire, car nombreux sont ceux qui ignorent ou ont oublié à quelle vocation ils sont appelés en vertu même de leur baptême. Ils pensent, ils agissent, ils vivent, ils meurent, comme si rien n'avait été changé à leur condition. Chrétiens, ils sont tenus à un genre de vie à part qui les distingue des infidèles. Mais chez plusieurs, où est cette conformité des œuvres avec la dignité, où cette différence essentielle d'avec les autres hommes qui n'ont point reçu le don de Dieu ?

Or, en quoi précisément doit consister cette vie chrétienne, et quel en est le modèle, voilà ce que l'Apôtre s'efforce de nous démontrer par des arguments bien propres à nous convaincre.

Le baptisé revêt un caractère particulier de ressemblance avec Jésus-Christ mort, ressuscité et vivant d'une vie immortelle. Il est donc nécessaire premièrement *qu'il meure au péché*, cessant d'être soumis à son empire : ainsi se conformera-t-il à Jésus crucifié ; deuxièmement, *qu'il mène une vie nouvelle* toute de justice et de sainteté, comme Jésus, ressuscité d'entre les morts, a joui lui-même d'une vie incorruptible ; troisièmement, *qu'il ait*

la foi et la ferme espérance de suivre un jour au ciel Jésus qu'il se sera appliqué à imiter sur la terre.

Mais donnons quelque développement à chacune de ces considérations.

## I

Songe-t-on assez à l'immense bienfait qu'est pour nous la réception du saint baptême? A nous en tenir au seul avantage démontré ici, est-ce peu de chose que l'affranchissement du péché qui régnait en nous et sur nous? Le péché, c'était l'état de mort surnaturelle, c'était la main-mise de Satan sur nous, c'était l'exclusion du royaume céleste.

Représentez-vous la condition de ceux qui n'ont point été régénérés par l'eau purifiante et à la fois sanctifiante du sacrement, *unda purificans, unda sanctificans*. C'est l'absence de toute grâce, c'est la nuit, ce sont les ténèbres épaisses de l'infidélité, c'est la déchéance morale, l'oblitération de ce que la conscience a de plus délicat et de plus noble. Aussi, dans quel abîme d'erreurs, d'idées fausses, de croyances innommables ne sont pas tombés ces malheureux! Et combien profonde est devenue parmi eux la dégradation des mœurs: les vertus y sont inconnues, les vices y sont divinisés.

Eh bien, toute proportion gardée, les chrétiens infidèles à la grâce de leur baptême en arrivent aux mêmes pitoyables conséquences. Sous les dehors d'une civilisation qui peut paraître brillante, quelle âme sincère ne sent tout ce qui se cache de corruption, de honte et d'infamie? Pourquoi la grâce du sacrement qui produisait autrefois des fruits merveilleux de sainteté, semble-t-elle réduite à cette impuissance? Ah! c'est qu'elle n'est plus cultivée, développée comme il convient; l'ivraie, abondamment semée par l'homme ennemi, s'élève, s'élève encore, et finit par prendre le dessus et étouffer le bon grain.

Voilà ce que, avec douleur, on constate chaque jour. Le corps du péché, selon l'expression de l'apôtre, a été vraiment détruit, mais il en demeure de dangereux rejets qui infectent encore notre existence de leurs fruits de mort.

Le remède, mes frères, le remède souverain, c'est ce sentiment d'affranchissement et de délivrance à l'endroit du péché, qu'il ne nous est point permis de mettre en oubli, mais qu'il faut plutôt secondar par des efforts d'autant plus vigoureux qu'ils sont assurés d'une pleine efficacité. Il ne tient qu'à nous de préserver désormais de toute souillure, de garder intacte jusqu'à la mort, cette innocence première que nous avons recouvrée dans l'eau salulaire du baptême. Arrachés par une grâce souveraine à la tyrannie du péché, nous demeurons libres de ne plus subir son joug honteux. O privilège inestimable, notre honneur et notre force! Comment pourrions-nous être assez insensés pour le méconnaître, assez ennemis de nous-mêmes pour le sacrifier à de misérables

intérêts terrestres, à de viles passions? Chrétiens, nous sommes morts au péché, le mal a été banni de notre âme, ne l'y laissons pas rentrer par une lâche complicité et une impardonnable faiblesse.

Avez-vous néanmoins cédé, serait-ce d'une manière générale, aux assauts de cet implacable ennemi de votre salut, la grâce du sacrement n'en demeure pas moins efficace pour vous délivrer et vous permettre de ressaisir tous vos droits. Croyez donc, croyez fermement à cette vertu divine qui subsiste en vous malgré tout. Résistez au péché, vous le pouvez, et marchez généreusement dans la voie nouvelle des bonnes œuvres, de la justice et de la sainteté. C'est là le deuxième effet que produit le sacrement, là deuxième obligation qu'il vous impose.

## II

Mourir au péché, y renoncer totalement, persévéramment, ne suffit pas au chrétien. Sa condition n'est pas d'être réduit à ne représenter qu'un cadavre. S'il quitte cette vie basse, déshonorante, vie des sens, vie de crimes, de débauches et d'injustices, c'est pour recevoir une vie plus haute, plus noble, plus parfaite, vie divine qui transfigure notre nature et lui confère de sublimes prérogatives.

La grâce du baptême ne va pas, en effet, sans un cortège de dons et de vertus qui ont pour but de nous porter par un élan puissant à toute œuvre bonne et agréable à Dieu. C'est une reine qui étend sa bienfaisante domination sur les diverses facultés de notre âme, pour leur donner les moyens de tendre à leur perfection.

Voyez cette grâce en action dans ces âmes d'élite que nous appelons les saints. Quelle exubérance de vie et quelle fécondité puissante! Comptez, si vous le pouvez, leurs œuvres magnanimes, essayez d'embrasser l'étendue de leurs sacrifices, de leurs dévouements, de sonder ce zèle dont la flamme s'alimente à un inextinguible foyer, d'atteindre du regard le sommet d'un héroïsme qui dépasse si visiblement les forces de l'homme. Tout cela n'a pas d'autre principe que la vertu du sacrement, accrue des secours multipliés qui sont ménagés au chrétien durant son pèlerinage ici-bas.

Mais, sans nous élever si haut, nous pouvons constater les mêmes consolants effets dans une foule d'âmes obscures qui silencieusement, mais avec autant de force que de constance, accomplissent leur devoir journalier, pratiquent les vertus propres à leur état, multiplient les œuvres d'un dévouement ignoré peut-être des hommes, mais très méritoire aux yeux de Dieu.

Il n'est personne, parmi les baptisés, qui ne puisse prétendre à cette pleine vie surnaturelle; il n'est personne qui n'y soit tenu. Car, remarquez-le, nous ne sommes pas libres de déchoir volontairement de cette dignité à laquelle nous avons été élevés. Engendrés à la vie divine, il



nous est défendu de retourner à notre premier état de mort. Faits enfants de Dieu, nous devons avoir à cœur de ne point profaner ce beau titre par une vie indigne, mais bien de l'honorer par des pensées hautes, par une conduite irréprochable, par toutes les œuvres de la justice chrétienne.

Hélas ! que nous sommes loin de réaliser cette somme de mérites et de perfection ! Est-ce pour Dieu que nous vivons ? A quoi se consomment nos efforts ? Humilions-nous, mes frères, et rougissons de ressembler si peu au divin modèle qui nous est proposé. Rapprochons-nous, rapprochons-nous sans cesse de Jésus crucifié et ressuscité, et pour cela entretenons soigneusement en nous cette vie supérieure qui ne connaisse point de déclin et suive une marche toujours ascendante. Nous y parviendrons par une fidélité courageuse à observer les commandements divins, par une correspondance exacte aux inspirations de la grâce, par un recours sincère aux moyens de salut si libéralement mis à notre disposition par la Providence. Alors nous pourrions compter sur cette Providence, si prodigue envers nous, et nous n'aurons pas lieu de craindre que nos espérances soient jamais confondues.

### III

Notre espérance, mes frères, c'est la vie éternelle que Dieu nous octroiera en retour de cette vie que nous lui aurons volontairement consacrée. L'effet dernier du baptême, vous le savez, consiste en ce que nos droits à l'héritage céleste, droits dont nous avait dépouillés le péché d'origine, nous sont intégralement rendus.

Voilà bien le comble des divines miséricordes. Il semblait que Dieu avait épuisé en notre faveur les trésors de son infinie bonté, en nous appelant, dès l'origine, à participer à sa gloire dans le ciel. C'était une pure libéralité, un don absolument gratuit. L'homme ne comprit pas ce don parfait ; par sa désobéissance coupable il détruisit tout le plan divin. Quel désastre irréparable ! Fut-il jamais ruine aussi subite et aussi prodigieuse ? Comment serait-il possible de combler l'abîme creusé entre le ciel et la terre ?

L'amour de Dieu seul en était capable. Mais ne vous semble-t-il pas que le second bienfait surpasse encore le premier ? Nous avions tout perdu, Dieu nous a tout restitué. Et quelles conditions a-t-il mises à ses nouvelles libéralités ? Des conditions si faciles et si douces que personne ne puisse être exclu, parce que personne n'arguera jamais légitimement de son impuissance à les remplir.

Ainsi le plus humble parmi les fidèles est admis à prétendre à ce sublime héritage, au même titre que les plus grands serviteurs de Dieu. Eh ! pauvre fille des champs, ouvrier qui gagnez péniblement votre pain à la sueur de votre front, timide enfant qui arrivez à peine à la vie, qui vous a permis d'avoir des espérances si hautes et si sûres ? Répondez, répondez à tous ces esprits

forts, à tous ces penseurs qui se moquent de votre simplicité tout en vous demandant compte de vos croyances : — Notre titre, c'est celui que nous donne notre baptême. Nous n'en avons point d'autre. Vous-mêmes avec toute votre science, votre fortune et vos talents, n'en pouvez produire d'autre ; il nous suffit, comme il vous suffit, si vous savez le faire valoir ici-bas et le faire agréer un jour devant le Souverain Juge, qui décidera de nos mérites à tous.

O la précieuse espérance ! C'est notre devoir, et aussi notre bonheur, de vous la rappeler souvent. Puisse-t-elle rester ferme au fond de vos âmes, et soutenir votre aideur dans les bons et les mauvais jours ! Que sont les luttes de la vie, que sont les souffrances et les épreuves, la pauvreté, la maladie et la mort elle-même en comparaison de cette gloire immense et de ce bonheur parfait qui nous attend dans le ciel ?

Travaillez seulement, mes frères, à rendre votre vocation certaine en vous abstenant de tout péché ; donnez-vous sincèrement à la pratique des bonnes œuvres ; appliquez-vous à exceller en toute sorte de vertus. De la sorte vous remplirez les conditions fixées par l'Esprit-Saint pour que la grâce de votre baptême ne soit pas stérile en vous, mais produise au contraire ses salutaires effets, vous sanctifiant sur la terre, vous béatifiant dans le ciel. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Sixième dimanche après la Pentecôte. — Jésus a pitié de la foule qui a négligé le soin de sa nourriture pour entendre sa parole

LA FOI A LA RÉVÉLATION

*Ecce jam triduo sustinent me.*

Voici trois jours qu'ils me suivent.

*Objection.* — Je ne crois pas à la révélation, parce que la révélation n'aurait pu être faite qu'inutilement aux hommes : chaque être doit avoir dans sa nature les moyens d'atteindre sa fin.

*Réponse.* — La révélation, même pour apprendre aux hommes les vérités naturelles et la loi naturelle, est le moyen le plus facile, le plus à la portée de tous, le plus certain, le plus prompt, le plus efficace.

*Le plus facile :* un peu de bon sens, une vulgaire intelligence, une médiocre attention suffisent pour que ce qui est enseigné soit compris ; c'est pourquoi les préceptes de la vie sont plus facilement inculqués comme des articles de foi que comme

des raisonnements scientifiques. *Le plus à la portée de tous* : le vulgaire manque de génie et des autres qualités requises pour acquérir la connaissance philosophique des vérités naturelles ; il manque en outre du temps nécessaire s'il fallait acquérir ces connaissances par l'étude. *Le plus certain* : quand on croit à la parole de Dieu on ne craint pas d'être trompé ; dans les démonstrations philosophiques au contraire, on craint de se tromper ou d'être trompé à cause de l'infirmité de la raison et des dissensions des philosophes. *Le plus prompt* : « Credere auctoritati, dit saint Augustin, magnum compendium est et nullus labor. » *Le plus efficace* : les hommes en effet sont efficacement engagés à pratiquer leurs devoirs quand il entendent la voix de Dieu commandant positivement, clairement, avec une autorité souveraine, avec des menaces et des promesses qui donnent aux lois la sanction la plus indiscutable.

Autrefois, sans lumières certaines, sans dogmes arrêtés, la philosophie païenne flottait à tout vent de doctrine ; elle hésitait sur les points fondamentaux. Eh bien ! aujourd'hui le peuple lui-même est éclairé et ferme, là où les philosophes ne répondaient qu'en tremblant ; ce que les sages ont ignoré, le peuple le sait maintenant. Prenez dans une nation chrétienne le plus simple villageois, interrogez-le sur Dieu, sur la vie future, sur les devoirs, sur tous les points de la morale, et vous le trouverez plus instruit que ne l'étaient tous les sages de la Grèce ensemble. Oui, le pasteur, avec ses instructions familières, fait plus de vrais sages que n'en peut faire Platon avec la pompe de ses discours. (Frayssinous).

*Objection.* — Il faut sans doute que le peuple soit enseigné, mais la raison suffit au philosophe.

*Réponse.* — Les philosophes païens ont eux-mêmes reconnu la nécessité d'une révélation.

L'homme doit faire ce qui est agréable à Dieu ; mais la difficulté est de le connaître ; et il ne le peut, à moins qu'il ne l'ait appris de Dieu même, ou des génies, ou enfin qu'il ne soit éclairé d'une lumière divine. (Pythagore).

Il n'est pas possible à l'esprit humain de rien savoir de certain sur des objets aussi relevés, c'est pourquoi il est du devoir qu'on ait recours à quelque dieu, ou qu'on attende du ciel un guide qui en instruisse les hommes. (Platon).

A moins qu'il ne plaise à Dieu de vous envoyer quelqu'un pour vous instruire de sa part, n'espérez pas de réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes. (Socrate).

Les contradictions de ces philosophes ont suffisamment prouvé la faiblesse de la raison :

Quel fut mon étonnement, disait Lucien (Dialogue des morts), lorsque mes doctes maîtres, bien loin de dissiper ma première incertitude, me plongèrent dans un aveuglement mille fois plus grand encore ! J'avais tous les jours les oreilles rebattues des grands mots de principes, de fins, d'atomes, de vide, de matière, de forme. Ce qu'il y avait de plus insupportable pour moi, c'est que chacun d'eux, en m'enseignant précisément le contraire de ce que m'avaient enseigné les autres, exigeait que je n'eusse confiance qu'en lui seul, et me donnait son système comme étant le seul bon.

*Objection.* — La philosophie était alors dans les langes, c'est dans les écrits des philosophes modernes que l'on constate la puissance de la raison.

*Réponse.* — Les philosophes modernes ont été forcément éclairés par les lumières de la révélation. « Il y a, dit Locke, une infinité de choses que nous avons apprises dès le berceau, que nous regardons comme des vérités incontestables et faciles à démontrer, sans réfléchir à combien de temps nous en aurions douté, si la révélation ne nous les avait pas apprises. » La philosophie moderne, d'ailleurs, n'a guère eu plus de succès que la philosophie ancienne, toutes les fois qu'elle a voulu se séparer de la lumière de la foi. C'est ce que J.-J. Rousseau a spirituellement démontré :

Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions : je les trouvais tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer... Je ne comprenais pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puéril s'est dissipé et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri... Ce serait un détail bien flétrissant pour la philosophie que l'exposition des maximes pernicieuses et des dogmes impies de ses diverses sectes... A entendre les philosophes, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de leur côté sur une place publique : Venez à moi ; c'est moi seul qui ne trompe point ? L'un prétend qu'il n'y a point de corps, et que tout est en représentation ; l'autre qu'il n'y a d'autre substance que la matière ; celui-ci avance qu'il n'y a ni vice ni vertu, et que le bien et le mal sont des chimères ; celui-là que les hommes sont des loups, et qu'ils peuvent se manger en sûreté de conscience.

La dernière démarche de la raison est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ; elle est bien faible si elle ne va pas jusque-là. (Pascal).

*Objection.* — Une révélation qui serait accordée à un peuple et non à un autre peuple, serait un trait de partialité, d'injustice, de méchanceté de la part de Dieu.

*Réponse.* — De même que Dieu peut, sans partialité, mettre de l'inégalité dans la distribution qu'il fait des dons naturels à l'homme, il peut en mettre aussi légitimement dans le partage des dons surnaturels ; dans l'un et l'autre cas, il ne fait point d'injustice, parce qu'il ne demande compte à chaque homme que de ce qu'il lui a donné.

*Objection.* — La révélation aurait dû être complète dès le commencement du monde. Pourquoi Dieu aurait-il préféré un temps à un autre temps ? C'est l'idée de Voltaire quand il dit :

Gardons-nous de rechercher ici pourquoi Dieu a substitué une loi nouvelle à celle qu'il avait donnée à Moïse, et pourquoi il avait commandé à Moïse plus de



choses qu'au patriarche Abraham, et plus à Abraham qu'à Noé. Il semble qu'il daigne se proportionner au temps et à la population du genre humain : c'est une gradation paternelle. Mais ces abîmes sont trop profonds pour notre débile vue.

*Réponse.* — Est-il donc si difficile de comprendre que de nouvelles circonstances demandaient de nouvelles lois, et que de nouveaux besoins exigeaient de nouveaux secours ? Fallait-il, pour que Dieu parût agir raisonnablement, qu'il commandât à Noé un rite signe de son alliance avec Abraham, et qu'il donnât à Abraham les lois destinées à conduire un peuple qui n'existait pas ? Si ce sont là des abîmes où la débile vue de Voltaire se perd, elle est débile en effet, mais des dérisions ne sont pas des preuves.

*Objection.* — Le philosophe de Genève, apostrophant par la bouche de son vicaire savoyard, un partisan de la révélation, s'exprime de la manière suivante :

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas juge ? — Dieu lui-même a parlé, écoutez sa révélation. — C'est autre chose, Dieu a parlé ! voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? — Il a parlé aux hommes. — Pourquoi donc n'ai-je rien entendu ? — Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. — J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en aurait pas coûté davantage, et j'aurais été à l'abri de la séduction. — Il vous en garantit en manifestant la mission de ses envoyés. — Comment cela ? — Par des prodiges. — Et où sont ces prodiges ? — Dans des livres. — Et qui a fait ces livres ? — Des hommes. — Et qui a vu ces prodiges ? — Des hommes qui les attestent. — Quoi, toujours des témoignages humains ! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ! Que d'hommes entre Dieu et moi ! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. Oh ! si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurais-je servi de moins bon cœur ?

*Réponse.* — Le citoyen de Genève raisonne à peu près comme ceci : Oh ! si Dieu m'avait donné quatre yeux, en aurais-je bien moins vu ? Donc je ne dois pas croire à ce que je vois avec mes deux yeux. Si César a fait tant de bruit dans le monde, pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Donc je ne dois pas croire qu'il y a eu un César. César a existé, me dit-on ; c'est bientôt dit. Mais par où constate-t-il que César ait existé ? Par les actions qu'il a faites. Et où sont ces actions ? Dans les histoires. Et qui a fait ces histoires ? Des hommes qui en ont été témoins. Et qui a vu ces hommes, auteurs de ces histoires et témoins de ces actions ? D'autres hommes interposés entre eux et nous. Quoi, toujours des témoignages humains ! toujours des hommes me rapportant ce que d'autres hommes ont rapporté ! Que d'hommes entre César et moi !

## PANÉGYRIQUE

### DE SAINTE MARIE-MADELEINE

(22 JUILLET)

*Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam.*

J'ai trouvé celui que chérit mon âme ; je me suis attachée à lui, je ne l'abandonnerai pas. (Cant. III, 4.)

Qu'est-ce que la conversion d'une âme, sinon le résultat d'un double travail : travail de la grâce divine, travail de la volonté humaine ? Il faut à cette grande œuvre ces deux concours, si nécessaires, si indispensables que si l'un vient à manquer, tous les efforts de l'autre sont inutiles.

Pourquoi les conversions vraies et sincères sont-elles si rares de nos jours ? Ah ! ne cherchez point du côté de Dieu la cause de cette constatation douloureuse ! Dieu désire d'un infini désir le salut de tous, il frappe, il frappe à la porte de notre cœur, il ne tient pas à Lui que ce cœur ne vive de son amour ; s'il nous appelle à la perfection, c'est en nous en fournissant abondamment les moyens, en multipliant les industries d'une sagesse féconde en ressources, dans le but d'obtenir et de rendre efficace notre coopération à sa grâce.

Mais trouve-t-il dans les âmes cette correspondance généreuse, empressée, qu'il sollicite et attend ? Hélas ! avouons-le à notre honte : les hommes aveuglés par leurs passions, les hommes indifférents à leurs intérêts véritables, ennemis de leur propre bonheur, restent sourds à ces miséricordieux appels, ils négligent, que dis-je ? ils refusent obstinément de donner à Dieu, à sa grâce, ce concours d'une volonté dont ils ont la libre disposition.

Il a fallu que, par un excès de miséricorde, Dieu montrât en des exemples frappants qui confondissent tous nos prétextes et missent à néant toutes nos excuses, comment nul ne peut jamais être admis à légitimer sa coupable négligence en alléguant une prétendue impossibilité ou encore d'insurmontables difficultés. Car voilà bien où tend cette surprenante et autrement inexplicable condescendance de Notre-Seigneur pour les pécheurs, et même pour les plus décriés des pécheurs, pendant qu'il conversait parmi les hommes.

Marie-Madeleine fut une de ces insignes converties, que la grâce de Dieu tira des profondeurs du vice pour l'élever au sommet de la vertu, et en faire pour les générations futures un modèle accompli de la vraie pénitence.

Il semblait bien que toutes les illuminations divines dussent s'émousser contre un esprit si pénétré des préventions du monde, que tous les attraites divins ne pussent émouvoir un cœur si épris des plaisirs terrestres, que tous les appels divins ne trouvassent pas d'écho dans une âme

affaiblie par tant de défaites, découragée par tant de chutes lamentables.

Mais, ô prodige ! ô triomphe de la grâce ! L'événement trompe les prévisions, renverse les craintes, dépasse les espérances.

Là où la grâce semble être inutile et devoir faire défaut, elle abonde. Là où toute bonne volonté semble être paralysée, anéantie, elle se révèle avec une énergie, une force incomparables ; comme par enchantement, les obstacles disparaissent ; Marie-Madeleine, si éloignée de Jésus, séparée de lui par un abîme infranchissable, le recherche avec ardeur, et bientôt s'attache à lui pour ne le plus quitter.

Voilà, mes frères, ce qu'il nous est donné d'admirer en cette illustre pénitente, et ce que, mû par un grand désir d'être utile à vos âmes, je voudrais vous retracer vivement dans cette instruction, savoir *ce double travail et ce double triomphe de la grâce d'une part de la volonté humaine de l'autre dans l'œuvre de notre conversion, et en même temps de notre fidélité.*

O sainte amante du Cœur de Jésus, aidez-nous à comprendre les trésors de compassion pour les pécheurs renfermés dans ce cœur adorable, les miracles d'une tendresse que rien ne déconcerte et qui tend à ses fins avec une patience, une force, une suavité infinies ! Obtenez aussi que, tout pénétrés du noble et sublime exemple que vous nous donnez, nous cherchions Jésus-Christ avec vous dans un esprit sincère, sans nous laisser intimider par les vains discours du monde, sans nous effrayer de difficultés souvent imaginaires, et que l'ayant trouvé nous lui restions unis, nous le servions avec une indéfectible fidélité.

## I

Le mal, le seul mal aux yeux de Dieu, c'est le péché, l'offense envers le Créateur, le Maître souverain, la désobéissance à ses commandements, le mépris de sa loi sainte. Dieu hait le mal quel qu'il soit, pour le péché il a une antipathie, une aversion infinie, parce que l'essence divine, la perfection divine, c'est le bien, c'est la vertu.

Toutefois, il est des fautes plus honteuses, des vices plus dégradants ; l'infamie qui les distingue rejaillit sur l'âme pécheresse, la marque d'un stigmate indélébile. Celui qui s'y livre descend de sa dignité, il s'abaisse, s'avilit, se ravale, selon l'expression de l'Esprit-Saint lui-même, au rang des brutes privées de raison.

O homme, ô chrétien, comment peux-tu consentir à déchoir ainsi de la sublime grandeur à laquelle Dieu t'a élevé ? Tes éminentes prérogatives, tu y renonces ; tes nobles facultés, tu les profanes odieusement ; ton corps enfin, ton corps, cette enveloppe merveilleuse de l'âme, ton corps devenu par le baptême le temple de l'Esprit-Saint, tu le voues à d'exécrables souillures. Voilà le trop fréquent aboutissement de passions indomptées, du défaut, dans la conduite, de cette forte disci-

pline qui imprime à chacun de nos actes sa règle et sa mesure.

Ah ! sans doute, Dieu réserve à de tels forfaits une terrible répression. Il semble qu'il doive exercer, et de suite, contre les pécheurs, une justice pleine, entière, impitoyable ; il semble que le châtiment va suivre immédiatement la faute ; que pour toute âme pécheresse Dieu éprouve une aversion infinie, et qu'il ne peut que l'accabler sous le poids de sa colère.

C'est bien ainsi que par un zèle outré, nous qui sommes si prompts à juger et à condamner les autres, nous l'entendons ; c'est ainsi que l'entendaient les juifs. Ils voient Marie-Madeleine, celle-là même qui dans tout le pays n'est connue que sous le nom de « la pécheresse », ils la voient contrite et repentante aux pieds de Jésus. Ils la voient et ils s'indignent, et ils murmurent, non tant de cette audace inouïe que de l'insensibilité de Jésus. Eh quoi ! il est prophète, et il ne paraît pas remarquer quelle indigne créature l'approche, le touche, lui prodigue les témoignages affectés d'une piété mensongère ? Ah ! plutôt ! que ne la démasque-t-il, cette femme perdue ! que ne la chasse-t-il avec tous les termes du dégoût, du mépris, de l'indignation ! Que ne l'écrase-t-il sous les justes foudres de sa justice ? Voilà, voilà ce qu'on attend, ce qu'on exige d'un Dieu infiniment sage. Qu'il éloigne donc, qu'il frappe, qu'il frappe sans pitié le criminel assez présomptueux pour se présenter devant Lui !

Hélas ! que deviendriez-vous, pauvres pécheurs, que deviendrions-nous tous, si les pensées de Dieu ressemblaient aux pensées des hommes ? Qui d'entre nous pourrait affronter sa face, et envisager sans effroi ses terribles jugements ? Mais non, tels ne sont pas les sentiments de l'éternelle Sagesse.

Dieu déteste souverainement le mal, il l'exécra, il l'abomine au-delà de toute expression ; mais il aime l'âme de sa créature. A côté de la haine du mal, il y a l'amour pour l'âme qui est l'ouvrage de ses mains, et l'amour tempère les effets de la justice. Ne voyez pas seulement la toute-puissance irritée, reconnaissez aussi en Dieu la toute-puissance miséricordieuse, qui attend, qui cherche le pécheur pour le pardonner, le réhabiliter, l'élever sur un piédestal de gloire, lorsqu'il a reconnu ses fautes et ouvert son cœur au repentir.

Jésus-Christ ne nous dit-il pas la grandeur de sa miséricorde, quand il inaugure en ces termes sa mission de réconciliation et de paix : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs », et encore : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, ce sont les malades, qui ont besoin du médecin » ? (Marc, II, 17 ; Luc, V, 31.)

Ainsi, scrutant la pensée intime des juifs, dit-il précisément à propos de Marie-Madeleine, en s'adressant à Simon, son hôte : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. » — « Maître, parlez. » — « Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. N'ayant pas de quoi s'acquitter, ils reçurent cha-



cun remise de leur dette. Lequel des deux l'aime davantage? » — « J'estime, répond Simon, que c'est celui à qui il a remis davantage. » — « Vous avez bien jugé, lui dit Jésus, » et se tournant vers Marie-Madeleine, il ajouta : « Voyez-vous cette femme? Eh bien! je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, vii.)

O la belle et suave doctrine! ô divine condescendance plus ravissante et plus admirable encore! Car de cette femme transformée par le pardon céleste, qu'avez-vous fait, ô mon Dieu? Vous en avez fait votre suivante : dans vos voyages à travers la Judée, c'est d'elle que vous recevez la nourriture et les vêtements. Et plus tard, qu'en avez-vous fait? Vous l'avez faite l'assistante de vos derniers moments, le témoin de votre mort, le premier héraut de votre résurrection, vous en avez fait une sainte honorée par tous les siècles à l'égal des martyrs et des vierges.

Voilà, mes frères, ce qu'a accompli la miséricorde du Seigneur, voilà ce qu'elle accomplit tous les jours. Ah! loin de nous la pensée de trouver excessive cette infinie bonté de Dieu pour les pauvres pécheurs repentants et contrits. Ne possédons-nous pas en elle le motif le plus ferme de notre confiance? Oui, à la vue de tant d'iniquités inouïes, de tant de scandales, de crimes et d'infamies, on peut dire : la miséricorde de Dieu est encore plus grande. Courage donc, âmes coupables, vous-mêmes qui pliez sous le poids de mille iniquités, courage et confiance! La conduite de Jésus envers Marie-Madeleine vous enseigne que Dieu ne sait point mettre de borne à sa miséricorde, à sa puissance de pardon. Vous pouvez tout espérer de Celui qui est mort pour vous sauver, mais à une condition : c'est que vous reviendrez à Lui, que vous le chercherez avec une âme sincère et droite, et que, à l'exemple de Marie-Madeleine, vous ferez de dignes fruits de pénitence. Car, ne l'oubliez pas, pour triompher en vous la grâce a besoin de votre concours; en d'autres termes, pour trouver Jésus il faut le chercher, pour le posséder il est nécessaire de lui être fidèle. Importante vérité, dont la démonstration se trouve dans l'exemple de notre sainte. C'est par elle que nous achèverons ce discours.

## II

Assez volontiers, mes frères, surtout s'il s'agit de nous-même, nous croyons à l'infinie bonté et miséricorde du Seigneur. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui fondent sur elle toute leur espérance. Vous les entendez dire : « Dieu est trop bon pour me damner. » Et par là ils entendent que Dieu est tenu de les sauver, de les admettre en son paradis, malgré la multitude des péchés qu'ils se flattent d'entasser jusqu'au dernier moment. Est-il question des fautes d'autrui, ils ne veulent invoquer que la seule justice de Dieu; mais en vient-on à leur propre compte, ils ont

oublié les exigences de cette justice, et ne savent plus célébrer que l'étendue de la miséricorde.

Paraissent donc, ô sainte Pénitente, avec votre ardeur à chercher Jésus, avec votre dévouement à toute épreuve, avec vos héroïques austérités, et apprenez à un siècle amolli le secret de la pénitence et du parfait retour à Dieu!

Marie-Madeleine, et c'est par là que la grâce a commencé de se manifester à elle, Marie-Madeleine connaît le pouvoir divin du Sauveur, elle sait de foi certaine et elle croit que le bon Maître, comme elle aimera à l'appeler plus tard, est prêt à lui pardonner. Elle ne garde pas l'ombre d'un doute à cet égard. Que fera-t-elle? Va-t-elle attendre quelque circonstance propice pour se présenter au céleste médecin, ou plutôt se reposant sur cette espérance qu'avant longtemps Jésus ne quittera point les confins de la Judée, remettra-t-elle d'année en année une conversion dont elle sent la nécessité, mais qu'elle veut accomplir le plus tard possible, alors qu'elle sera toute rassasiée des plaisirs et des vanités du monde? A Dieu ne plaise! Mais à la première occasion, à la première annonce que Jésus est présent, elle rompt brusquement tous les liens, ces liens prétendus infrançibles, qui l'attachent à sa misérable condition. La voilà aux pieds du Sauveur. Comment y est-elle arrivée? Ah! sans doute, par ce sacrifice déjà admirable de ses folles passions, par l'abandon héroïque de ces compagnies mondaines auxquelles elle s'était donnée corps et âme, mais encore et surtout par l'acceptation d'une grande et douloureuse humiliation.

Marie-Madeleine avait recherché avec avidité les louanges des hommes, elle avait soulé son âme de leurs vaines flatteries, de leurs adulations capiteuses. C'a été là une des causes, la principale peut-être, de ses longs désordres. Ce sera là aussi sa première expiation volontaire. Elle sait d'avance à quoi elle s'expose en entrant chez le pharisien Simon. Elle sait le souverain mépris qu'affecte cette race d'hommes pour les pécheurs. Elle voit ces yeux pleins d'éclairs de dédain, ces lèvres sur lesquelles se pressent les sarcasmes, les railleries, les malédictions. Elle boit par anticipation et jusqu'à la lie ce calice qui lui devait être si amer. Elle foule aux pieds, d'un pas résolu, le respect humain dans ce qu'il a de plus tyrannique. Jamais autrement elle n'aurait pu trouver Jésus; mais à ce prix elle ne le cherchera pas longtemps sans qu'il se révèle à elle, sans qu'il réponde à la générosité de son sacrifice par une grâce singulière, éclatante, qui d'un coup comble les vœux de cette âme courageuse à l'excès dans la manifestation de son repentir. Quelle force et quelle suavité dans ces simples mots : « Tes péchés te sont remis. Ta foi t'a sauvée, va en paix : *Remittuntur tibi peccata. Fides tua te salvam fecit, vade in pace!* » (Luc, vii, 48, 50.)

Le pardon divin ne tomba pas dans une âme ingrate. L'ardeur que Marie-Madeleine avait apportée à faire le mal, cette ardeur centuplée par la

grâce, elle la met au service du bien. Qu'on lui demande désormais tous les sacrifices : elle est prête à tous, aucun ne l'étonnera, aucun ne la trouvera en défaut. Ses biens, son temps, son dévouement absolu sont à Jésus, à sa sainte Mère, à ses apôtres. Faut-il s'exposer à de longues fatigues, à des privations de toute sorte, pour suivre Jésus dans ses courses évangéliques, l'assister, entendre sa parole, s'instruire et s'édifier de ses exemples, Marie-Madeleine sera au premier rang de ces femmes dévouées, fidèles suivantes du divin Maître. Rien ne lui paraît pénible dans ces devoirs dont se rebute si aisément notre lâcheté, et jusque sur le Calvaire, parmi l'universel abandon qui se manifeste autour de la croix, elle demeurera fidèle à son Sauveur.

Que dis-je ? La mort elle-même ne fera qu'accroître et porter à l'extrême ce zèle consumant qui ne se peut contenter de témoignages vulgaires d'attachement et d'amitié. Comptez les pas, les démarches de notre sainte, pendant ces mortelles heures où Jésus a privé les siens de sa présence. Ecoutez les plaintes, les soupirs qui s'échappent de son cœur toujours aimant. Quel n'est pas l'excès de sa douleur, jusqu'à ce que Jésus se manifestant enfin à elle la première, ait ainsi donné à son zèle la plus douce des récompenses !

Suivrons-nous Marie-Madeleine après l'Ascension ? L'accompagnerons-nous dans son exil, dans cette retraite inaccessible de la Sainte-Baume ? Quel spectacle s'offre à nos regards ! Eh quoi ! cette femme dont la conversion a été si parfaite, que Jésus n'a pas dédaigné d'admettre à une tendre intimité, ne croit pas avoir assez fait jusqu'alors pour expier ses fautes. Pendant des années et des années elle va se consumer dans des larmes dont la source paraît intarissable, elle va exercer sur son corps tous les genres de mortifications et de pénitences ; jamais les saintes rigueurs de l'expiation n'ont atteint et n'atteindront un tel degré.

O l'admirable modèle du sincère retour à Dieu ! Rien n'y manque, ni l'empressement des premières démarches, ni la ferveur du repentir, ni les sacrifices les plus coûteux à la nature, ni l'étendue de la satisfaction, ni la persévérance parfaite.

Direz-vous qu'il est inimitable ? Ah ! sans doute, il faut bien désespérer d'atteindre tant d'héroïsme et de sainteté. Mais les caractères de cette pénitence sont bien les mêmes qui sont exigés de chacun de nous. N'espérons pas trouver Jésus, obtenir grâce devant lui, si nous ne le cherchons comme Marie-Madeleine, aussi promptement, aussi courageusement, aussi fermement ; ne comptons pas que nos péchés nous seront pardonnés, si nous ne les pleurons, si nous n'en faisons une exacte pénitence, jusqu'à la fin de notre vie.

Les difficultés d'une telle entreprise vous effraient-elles encore ? Demandez à Marie-Madeleine le secret qui la lui a fait accomplir avec tant de succès, ou plutôt, ce secret, demandez-le à Jésus. Car il a pris soin de nous le révéler : « Elle a,

nous dit-il, beaucoup aimé : *Quoniam dilexit multum.* » (Luc VII, 47.)

Aimez donc, mes frères, aimez Dieu davantage, aimez-le beaucoup, et ce qui vous semblait tout à l'heure impossible vous deviendra aisé, ce qui était trop lourd à vos épaules vous paraîtra léger. Aimez, et les obstacles s'aplaniront, vous entrerez pleinement dans cette voie royale qui conduit à Dieu, vous y persévérerez par une généreuse fidélité. Ainsi soutenus par la grâce, après avoir cherché sincèrement et trouvé Dieu ici-bas, vous mériterez de le posséder éternellement, et sans crainte de jamais le perdre, dans le ciel.

Ainsi soit-il !

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

### V

*Et abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.*

Et ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son trafic.

(Math. XXII).

A cette question générale : Pourquoi en est-il qui ne vont pas à l'église ? j'ai fait cette réponse générale : Il est possible, pour quelques-uns du moins, que ce soit par manque de foi, ou à cause d'une vie notoirement scandaleuse qui ne se concilie pas avec la fréquentation du lieu saint et qui n'a pas été réparée par une conversion sérieuse. Mais pour le plus grand nombre, pour la masse des prévaricateurs, pareille abstention n'est guère imputable qu'à la négligence : *Illi autem neglexerunt.*

Nous nous sommes alors demandé d'où venait cette négligence. Et nous avons montré qu'elle ne pouvait procéder que de l'une ou de l'autre de ces trois maladies de l'âme, sinon de toutes les trois à la fois : de l'indifférence ayant pour cause l'ignorance et l'absence de convictions, du respect humain, et des passions.

Mais dans quel sens, et jusqu'à quel point chacune de ces trois maladies engendre-t-elle la négligence ?

*L'indifférence* d'abord : cette indifférence qui est le résultat de l'ignorance et de l'absence de convictions, jusqu'à quel point engendre-t-elle la négligence, et comment s'en préserver ?

### I

*Jusqu'à quel point engendre-t-elle la négligence ?* — Cette sorte d'indifférence fait qu'on en peut venir, et qu'on en vient très souvent à ne plus même sentir qu'on manque à un devoir. Car, dès qu'on ne saisit pas la raison qui ferait une obligation de venir à l'église, comment verrait-on matière à un cas de conscience dans le fait d'y



manquer ? Alors, comme dit la parabole du festin, les uns s'en vont à leur campagne, les autres à leur trafic, sans scrupule et sans remords.

Cette indifférence est donc l'émoussement et comme l'extinction du sens moral, et il n'y a qu'un degré dans la mort au-dessous de celui-là : c'est l'état de celui qui n'a jamais eu la foi ou qui l'a perdue. L'hostilité la plus déclarée prouve du moins une préoccupation, une très vive préoccupation même ; l'indifférence ne prouve qu'une chose : l'insensibilité, je dirais même l'hébètement ! Ne demandez pas aux indifférents à quoi ils songent, car ils ne songent à rien qu'à vivre sans souci, comme des bêtes de somme : *Comparatus est jumentis insipientibus*. Parmi ceux qui ne se montrent jamais à l'église, il en est qui allèguent encore des semblants d'excuses : les indifférents n'en ont aucune à alléguer, par la raison bien simple qu'ils ne sentent pas même le besoin d'excuses. Ce ne sont pas eux qui se mettront l'esprit à la torture pour en inventer : ils ne vont pas à l'église, parce qu'ils ne voient point de raison d'y aller.

Et voilà en quel sens l'indifférence provenant de l'ignorance ou de l'absence de convictions, engendre la négligence.

Invitez-les cependant à une cérémonie d'enterrement ou de mariage : ils y viendront, pour peu qu'ils aient de savoir-vivre ; mais qu'il leur en coûte de payer ce tribut à l'amitié, et comme on verra à la négligence de leur tenue, à l'ennui empreint sur leur visage, qu'ils accomplissent une corvée, et qu'ils remplissent un devoir pénible !

Ce qu'il y a encore de plus effrayant dans un pareil état, mes frères, c'est que l'espoir d'un amendement possible chez l'indifférent manque de base et de fondement. Qu'attendre d'un homme qui ne voit plus, qui ne sent plus ?... A moins d'une catastrophe subite qui le tire de ce sommeil et lui laisse le temps de la réflexion, vous pouvez compter qu'il s'acheminera vers son éternité sans que les trop bénins avertissements d'un trépas lent et naturel suffisent à secouer sa torpeur ; c'est l'aveuglement et l'endurcissement dans tout leur épanouissement, funestes conseillers et avant-coureurs de l'impénitence finale. — Donc, si Dieu a pitié de vous, il vous préservera de l'indifférence comme du dernier des malheurs.

## II

*Comment se préserver de l'indifférence ?* — Quand on consulte un médecin, on attend de lui autre chose qu'une constatation plus ou moins habile de la gravité de la maladie ; ce qu'on tient le plus à apprendre de sa bouche, ce sont les moyens de s'en préserver ou de s'en guérir. Mais remarquez d'abord qu'il est infiniment plus facile de se préserver de l'indifférence que d'en guérir, s'il est possible qu'on en guérisse jamais.

Pour se préserver de l'indifférence comme pour en guérir, une observation fondamentale s'impose : ne confondez pas l'indifférent proprement dit avec

ceux qui n'ont jamais eu la foi ou qui l'ont perdue. L'indifférent a eu la foi, et il l'a encore, ne fût-ce qu'à sa première puissance. Seulement, la foi de l'indifférent est tellement reléguée et enfouie au fond de l'âme, qu'il ressemble extérieurement à ceux qui n'ont jamais eu la foi ou qui l'ont perdue. Mais alors, comment donc, ayant toujours eu la foi, a-t-il pu descendre à ce degré d'affaïssement moral ? Car, indiquer l'origine d'une maladie et la manière dont elle se contracte, ce sera nous mettre sur la voie des préservatifs et des remèdes à employer.

Nous avons déjà dit que l'ignorance et l'absence de convictions conduisent fatalement à l'indifférence ; et cette vérité, je crois vous l'avoir fait toucher du doigt.

Admettons, si vous y tenez, que les indifférents ont reçu la même dose d'instruction que les plus fervents chrétiens jusqu'à l'époque de leur première communion : pouvez-vous croire que cette instruction, si suffisante qu'elle fût pour cet âge, était propre à leur donner de solides convictions et ce que j'appellerai volontiers un robuste tempérament chrétien ? Il faudrait n'avoir point traversé soi-même cette époque de la vie pour oser le prétendre ! Leur eût-on fait les démonstrations les plus lumineuses, développé à fond les raisons les plus propres à justifier leur foi, est-ce que leur jeune intelligence était assez mûre pour recevoir ces semences et les féconder ? Nullement ; tout ce qu'on pouvait faire de mieux et de plus profitable, c'était d'approvisionner leur mémoire de toutes les connaissances les plus indispensables à l'édifice de leur salut ; d'initier leur intelligence aux vérités de la foi ; de disposer leur cœur à les apprécier, à les estimer, et à les aimer. Mais, hélas ! si, dans l'intervalle, la mémoire a perdu ses spirituelles provisions ; si l'intelligence, au lieu de travailler, s'est endormie dans un fatal repos, si même elle s'est livrée à un travail funeste qui mettait la raison en lutte avec la foi ; si le cœur s'est épris d'autres charmes ; si la volonté s'est refusée à l'emploi des moyens de préservation et de persévérance, tels que la vigilance, la prière, les sacrements, que voulez-vous que devienne cette âme dévastée ? Dès lors que les matériaux d'une vie chrétienne ont été en partie dispersés, et que, pour comble, la pauvre raison humaine est dévoyée par l'intelligence, mal conseillée par le cœur, trahie par la volonté, ce serait grand miracle qu'elle en vint seulement à concevoir le plan d'une vie chrétienne. Sans doute, elle se fera un plan de vie, puisqu'il en faut un, mais d'une architecture toute bizarre, où seront confondus pêle-mêle tous les ordres, l'ordre païen, l'ordre chrétien, l'ordre libre-penseur, à lui seul si composite et si varié. Examinez maintenant l'étrange chrétien qui résulte de cet assemblage. Vous avez à la fois l'être qui prie et qui blasphème ; qui use des pratiques de l'Eglise et qui les tourne en dérision ; qui observe une partie de ses lois et foule aux pieds tout le reste. Et voilà ce qu'on appelle

encore un chrétien !... Juste ciel ! appelez-le du nom que vous voudrez, mais le seul nom qui ne lui convienne pas, c'est le nom de chrétien ! Ne serait-il pas même le premier à en rougir ?... En tout cas, et comme s'il se rendait compte à lui-même que ce qu'il garde encore de chrétien n'est plus qu'un rôle insignifiant, il se fait de moins en moins scrupule de renoncer à toute habitude pieuse, il va jusqu'à ne plus même entrer à l'église, où pourrait encore se rallumer le flambeau presque éteint de sa foi, et c'est ainsi qu'il descend par degrés aux dernières profondeurs du gouffre de l'indifférence.

Or, voulez-vous éloigner de vous ce malheur ? Le moyen est des plus simples : suivez le chemin contraire. Ne laissez point votre mémoire se désapprovisionner ; ajoutez même de nouvelles connaissances à celles que vous avez déjà reçues, ne serait-ce qu'en profitant de toutes les instructions qui se donnent à l'église. A mesure que votre intelligence se développe, exercez-la à approfondir les vérités qu'on vous a enseignées, et à se mieux pénétrer de l'usage que nous devons faire des moyens de salut mis à notre disposition ; surtout, mettez-la bien en garde contre les prophètes de mensonge qui surgissent de tous côtés pour la circonvenir. La doctrine chrétienne, dans tout son ensemble, est un festin délicieux pour qui n'a point eu le goût dépravé : conviez votre cœur à en savourer souvent les délices, à en apprécier de plus en plus la valeur, et ne lui permettez jamais de cueillir les fruits empoisonnés qui bordent le chemin de la vie. Enfin, comme la vie chrétienne est un combat, et que l'ennemi est toujours à nos portes, ne déposons jamais les armes qui s'appellent vigilance, prière, sacrements. Ainsi nous nous préserverons infailliblement de l'indifférence ; mais sans cela, vous en serez infailliblement victimes dans la mesure où vous aurez négligé l'une ou l'autre de ces précautions, qui seules éloignent de nous les lourdes chutes et les défaillances irrémédiables. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

### XLII

#### LES MEURTRES D'HÉRODE

Hérode est à l'apogée de sa gloire, jeune encore, de plus en plus ambitieux, sans scrupules, et encouragé dans sa fortune par les sourires d'Octave devenu *imperator* et Auguste. De son père il a hérité la finesse, l'ardeur à poursuivre ses fins sans se détourner jamais, la fourberie habile, l'évolution facile avec cette crânerie qui leur a constamment réussi. Mais élevé au pouvoir il en a pris les goûts hautains et il affectera la magni-

ficence. Antipater ne dépouilla jamais le caractère du parvenu qui a gardé le pli de l'esclave ; lui, il s'affirmera maître et roi, et pour rester le maître incontesté et terrible, il couvrira de sang et de cadavres les abords du trône. Puis, doctrinaire et païen comme Antiochus, il s'appliquera à pervertir la ville, à n'y laisser professer qu'un seul culte, celui d'Auguste, sa nouvelle divinité. Il n'y réussira point ; alors pour conquérir quelque popularité et faire oublier ses crimes, il rebâtit le temple de Jérusalem avec une splendeur inouïe afin de le rendre plus digne du Sauveur qui va faire son entrée dans les parvis relevés et glorieux.

C'est ainsi que les plus grands ennemis de Dieu travaillent toujours pour lui, et malgré eux lui préparent des triomphes.

Mais avant d'étudier le bâtisseur, arrêtons-nous à l'assassin.

I. Le gouverneur Sohem, aussi imprudent que Joseph, avait révélé à Mariamne les derniers ordres du roi. Quand celui-ci revint, heureux des faveurs d'Auguste et le visage rayonnant, il se heurta à la froideur et au ressentiment de la reine. Salomé, le mauvais génie du palais, s'ingénia à ourdir de nouveaux complots contre celle qu'elle déteste plus que jamais, l'ennemie dont elle a juré la perte. Elle suborne un échanson du roi et l'amène à révéler à Hérode que Mariamne a voulu empoisonner son époux. « Elle l'a sollicité, dit-il, de faire prendre au roi un philtre, un breuvage mortel, composé par elle-même et qu'on trouvera chez elle. » Un autre officier du palais mis à la torture raconte les indiscretions de Sohem. Hérode ne se connaît plus, le même doute lui revient qui a été si funeste à Joseph : « Elle a donc eu des rapports criminels avec le gouverneur ! » Sohem est aussitôt arrêté et mis à mort, et Mariamne jetée en prison.

Il n'y avait plus de Sanhédrin pour la juger. Alors il convoque un tribunal improvisé, composé de ses amis, et devant eux lui-même se fait accusateur public, dénonce avec violence les crimes de la reine et obtient contre elle une condamnation à mort !

Pendant ces juges qui à l'unanimité l'ont déclarée digne de mort se repentent de leur entraînement et demandent qu'on l'enferme simplement dans une forteresse. Le roi, qui adorait sa femme et qui ne s'était porté à cette extrémité que poussé par une de ces jalousies qui sont le signe le plus caractéristique de la passion, était heureux de cette démarche et prêt à l'accueillir. Mais Salomé veillait : « La garder dans une forteresse ! dit-elle, mais le peuple délivrera par une émeute la descendante de ses rois ! » Elle connaissait bien son frère également jaloux et de sa femme et du pouvoir. L'arrêt de mort prononcé fut contresigné.

Comme elle sort de la prison, entourée de soldats, pour se rendre au supplice, elle rencontre Alexandra, sa mère. Celle-ci affolée, se voyant déjà comme elle saisie par le bourreau, oubliant tout sentiment maternel, accable sa fille d'injures : « Va, épouse infâme ! s'écrie-t-elle. Tu n'as que



trop mérité la mort, car tu as outragé le plus aimable et le plus généreux des maris ! » Et se jetant sur elle dans un accès de démence, elle la prend aux cheveux. Mariamne ne la regarde même pas : les yeux élevés vers le ciel, la fille des Machabées portant sur ses traits toute la noblesse et toute la fierté de sa race, garde une attitude admirable de dignité. Il semble qu'elle parle à des esprits invisibles et qu'elle en appelle, silencieuse, à la justice de Dieu. Contente d'être délivrée de cette vie monstrueuse passée avec Hérode, elle livre doucement sa tête au bourreau, et meurt sans proférer une plainte, comme une vaillante. (30).

A peine est-elle morte que l'amour d'Hérode se réveille plus passionné que jamais et, de plus, exaspéré par le remords. En proie à une frénésie indomptable, il l'appelle à grands cris, éclate en sanglots, se précipite dans les débauches pour oublier, et ne réussit qu'à perdre conscience de ce qui s'est passé : « Allez, dit-il alors à ses serviteurs, prévenez Mariamne que je l'attends ! » Puis quand il revient à l'horrible réalité, ce sont des scènes de désespoir et de rage.

La peste en ce moment sévit sur Jérusalem. Le peuple criait : « C'est le châtimement de la mort de la reine ! » Hérode éperdu s'enfuit à Samarie, tombe malade, avec des douleurs de tête atroces et une fièvre brûlante qui le dévore. Les médecins l'abandonnent et déjà la nouvelle de sa mort se répand à Jérusalem.

Aussitôt Alexandra s'occupe d'assurer le trône aux enfants de Mariamne, Alexandre et Aristobule ; elle prend ses mesures pour s'emparer du pouvoir. Hérode moribond l'apprend et donne des ordres pour qu'on lui tranche la tête (an 27). La lâcheté de cette malheureuse n'avait même pas sauvé ses misérables jours.

II. Le roi guérit, mais il reste étrangement irritable et crédule. Salomé tient toujours en main le fil des perfidies et garde toute son autorité sur lui. Maintenant elle est lasse de son mari Costobara et elle lui envoie un *libellum repudiî*, contre tout droit et toute forme de droit. Cette impudence soulève une indignation universelle, Hérode même, sous la pression de l'opinion publique, fait de vives représentations à sa sœur. Celle-ci lui répond : « C'est votre cause et votre pouvoir que je défends. Costobara s'est fait le protecteur d'autres descendants des Asmonéens et il veut vous empoisonner pour les mettre sur votre trône. »

Il restait en effet plusieurs fils de Babas, qui descendait d'une branche cadette des Machabées, et Costobara, au lieu de les faire mourir, leur avait assuré une retraite. Cette retraite, Salomé la révéla. Son mari fut égorgé ainsi que les jeunes prétendants. Elle tenait cette fois son *libellum repudiî* (26).

Hérode cependant, comme tous les tyrans, avait soif de popularité. Cette pensée et celle de plaire à Auguste, étaient son perpétuel tourment. Tout son gouvernement intérieur gravite autour de ces deux sentiments, fixes chez lui, quand il n'a pas de meurtre en tête.

Pour faire sa cour à César et au peuple, il institue les jeux quinquennaux, bâtit des arènes où des lions et des tigres se ruent sur des esclaves qu'ils déchirent et dévorent. L'âme païenne se repaissait avec délices de ces combats, de ces cris, de ce sang d'hommes répandu, mais non l'âme juive élevée par les lois de Moïse, humaines parce qu'elles sont divines. Dix Hébreux déterminés jurèrent même d'assassiner en plein théâtre le roi, fauteur de ces crimes. Dénoncés, ils expirèrent dans les tortures, mais le délateur fut mis en pièces par le peuple et les débris de son corps jetés aux chiens. Hérode était trop habile pour fronder tout un peuple. Il ne renoncera point à ses projets de perversion nationale, mais pour les masquer il se consacra à des travaux magnifiques, qui flatteront, pensait-il, et les Juifs et son empereur.

Il envoie à Rome les deux fils de Mariamne, les confiant à Auguste. Celui-ci ne se montre point ingrat. Il annexe à la Judée les provinces de la Trachonitide, de l'Auranie et de la Batanée ; il vient même en personne à Antioche (24) et témoigne à Hérode les plus grands égards. Le roi de Judée est nommé de plus procurateur de Syrie et devient ainsi le prince le plus considérable de l'Orient. Son frère Phéroras reçoit le titre de tétrarque de Pérée. C'est une justice à lui rendre qu'Hérode n'oublie point sa famille ni ses amis.

A Jérusalem il construit trois tours qu'il appelle Mariamne — du nom de sa nouvelle femme, fille d'un prêtre nommé Simon, laquelle a remplacé la première Mariamne, — Phasaël, en l'honneur de son frère aîné, et Hippicos, en souvenir d'un de ses favoris. Il néglige moins encore son divin protecteur : en son honneur il rebâtit Samarie, désormais Sebaste, — le nom grec d'Auguste, — et élève au centre un temple superbe à la divinité de l'empereur. Il s'entendait aux flatteries grandioses. Ce temple à Auguste n'est pas le seul, il en couvre la Palestine.

Loin d'apprivoiser les Juifs, ce paganisme outré et bas les révolte. Lui-même s'en rend compte, car il aime à se glisser, vêtu en paysan, au milieu des foules, et le lendemain l'on est tout surpris de certaines exécutions capitales. Une parole, un geste, est puni de mort. Cependant le roi qui veut fonder une dynastie doit s'appuyer sur son peuple. Un jour il convoque les Juifs et leur annonce qu'il va reconstruire le temple, suivant des proportions gigantesques.

« Durant une famine, leur dit-il, j'ai sacrifié toutes mes richesses pour conjurer le fléau. Mon but, c'est de rendre la nation juive plus puissante qu'elle ne fut jamais. Après la captivité de Babylone nos pères ont rebâti le temple, mais sa splendeur était loin d'égaler celle de l'ancien. Il a soixante coudées de moins en hauteur que celui de Salomon. Nos aïeux ne pouvaient davantage, contraints qu'ils étaient d'obéir aux ordres de Cyrus et de Darius qui imposèrent leurs mesures. Dieu m'a donné le trône, des richesses et la faveur des Romains, j'achèverai l'œuvre commencée par nos pères, et ainsi je témoignerai au Seigneur la

reconnaissance que je lui dois pour tant de bienfaits ». (17).

Ce discours est accueilli avec froideur. Quels sont les desseins d'Hérode ? se demande le peuple. Ne veut-il pas simplement détruire le temple pour plaire à Auguste et établir ensuite le paganisme à Jérusalem ? De sa part on a tout à craindre et l'on craint tout. Mais lui, il devine ce qui se dit tout bas, il rassure les Juifs : « Je ne toucherai au temple, déclare-t-il, que le jour où tous les matériaux seront prêts pour une rapide reconstruction. » Et il se met à l'œuvre aussitôt.

Mille chariots amènent pendant deux ans les blocs de marbre, les bois précieux. Mille prêtres travaillent ensuite au sanctuaire ou naos, en vêtements sacerdotaux, et après dix-huit mois l'édifice est debout (15). Dix mille ouvriers des plus habiles bâtissent le reste du temple, lui donnent en hauteur les mêmes proportions qu'avaient arrêtées Salomon, et après huit années l'œuvre est terminée. En longueur et en largeur, c'est toujours le temple de Zorobabel, mais transformé, enrichi de parvis immenses, de portes d'or, de tapisseries d'une richesse inimaginable, de terrasses d'une élévation vertigineuse. Tout est prêt maintenant pour recevoir dignement le Roi des rois. La dédicace célébrée le jour anniversaire du couronnement d'Hérode, rappelait par sa magnificence, ses trois hécatombes, ses innombrables victimes, les jours glorieux de Salomon. Cependant il y manquait la piété, la religion ; le feu du ciel ne tomba pas sur les autels pour consumer les holocaustes.

III. C'est qu'Hérode restait un prince étranger, un prince païen, il ne faisait pas corps avec le peuple : il l'éblouissait, le terrifiait, mais ne pensait pas, ne croyait pas comme les Juifs. Il s'attaque à leur liberté en les faisant vendre comme esclaves, non plus jusqu'à la prochaine année sabbatique, mais à perpétuité, et chez des peuples lointains, s'ils sont insolvables ou condamnés pour vol. Plus d'espoir pour eux de reconquérir leur liberté, de revoir jamais leur patrie. Par ses édits, ses pratiques, ses lois, il distillait goutte à goutte la tyrannie et le paganisme dans l'âme juive.

Se sentant impopulaire il fait un voyage à Rome, afin de rapporter sur son front un rayon nouveau venu des faveurs impériales. Les deux fils de Mariamne, Alexandre et Aristobule, ont brillamment terminé leur éducation auprès des rhéteurs les plus fameux, sous l'œil d'Auguste. Il constate que son crédit n'a point baissé, car on l'enivre d'honneurs et il ramène ses fils à Jérusalem.

Le peuple croit voir revivre en eux leur mère, dont ils ont les traits charmants, la grâce attirante et la fierté, les aïeux, les Machabées sauveurs, les grands Asmonéens. Il les accueille, les acclame et ne se tient point d'exprimer ses regrets. Entre eux les Juifs murmurent, ils rappellent le supplice immérité de l'innocente et belle Mariamne sur l'ordre d'Hérode. Celui-ci n'en sait rien d'abord, il songe à établir ses deux enfants, marie Alexandre, l'aîné, avec Glaphyra, fille d'Archélaüs roi de Cap-

padoce, et Aristobule avec Bérénice sa nièce, la fille de Salomé. Agrippa d'ailleurs, le gendre d'Auguste, lui a fait l'honneur de visiter la Judée et il est tout entier à sa félicité ; il lui montre Sébaste, le port de Césarée, ses palais, notamment celui de Jérusalem où dans une salle il a fait dresser cent lits d'or pour ses convives ; il lui prépare de ses deniers une flotte et l'accompagne dans une expédition dans le Bosphore Cimmérien. Auguste saura quel auxiliaire dévoué il a dans Hérode et comment sa divinité impériale est adorée en Judée.

A son retour le roi tombe en d'inextricables intrigues de palais. Prince débauché autant qu'habile, on lui compte neuf femmes et une quinzaine d'enfants. D'une première femme, Doris, répudiée depuis, il a un fils aîné, Antipater, qui a puisé dans sa disgrâce une haine implacable contre Alexandre et Aristobule. Sa seconde Mariamne, fille de Simon, devenu grand-prêtre, lui a donné Hérode-Philippe qui sera tétrarque de l'Iturée ; Malthacé de Samarie est mère d'Archélaüs ; Cléopâtre de Jérusalem, d'Hérode-Antipas, qui épousera Hérodiade, la femme de son frère Philippe. Enfin, au milieu de ce nid à perfidies, Salomé, le génie du mal, désordonnée et scandaleuse comme son frère, mais plus méchante encore que lui.

C'est elle qui à l'arrivée d'Hérode lui dénonce les deux fils de son ennemie personnelle, Mariamne, qu'elle poursuit de sa haine jusqu'au-delà du tombeau. Pour assouvir sa rancune elle n'épargnera même pas Aristobule son gendre.

« Ne savez-vous pas, dit-elle, qu'ils conspirent contre vous ? Ils ne cessent de travestir vos intentions, de critiquer votre gouvernement. Ils ont juré de venger leur mère, et tout le peuple est avec eux ! »

Ces calomnies, Phéroras les répète, vingt délateurs payés les redisent au roi sous une autre forme, à lui en rebattre les oreilles. Hérode est effroyablement malheureux. Car ce qu'on lui demande maintenant, ce n'est pas seulement de verser le sang d'étrangers comme Sohem, de parents comme Aristobule, Joseph ou le vieil Hyrcan, de sa belle-mère Alexandra ou même de sa femme, mais le sang de ses fils, son propre sang à lui ! Il ne veut pas, il ne le fera pas !

Cependant ses deux fils, pense-t-il, travaillent sourdement à lui prendre son trône ! Alors pour abaisser leur orgueil, il rappelle au palais Antipater, le fils de Doris, et l'élève aux premières dignités, il l'envoie même à Rome, sous le patronage d'Agrippa, pour le faire accepter par Auguste et il le désignera comme l'héritier de sa couronne. A Rome Antipater, stylé par Salomé et Phéroras, noue des intrigues pour perdre les deux frères, et quand il est parvenu à donner une sorte de corps au complot, il pousse son père à les traduire devant le tribunal d'Auguste.

Le roi se dirige donc vers Aquilée, où se trouvait l'empereur, et ils reçoivent l'ordre de s'embarquer à Césarée pour l'y rejoindre. Au tribunal impérial ce père dénaturé les accuse avec la fougue et



l'éloquence qui lui sont habituelles : « Je les ai comblés de bienfaits et ils veulent m'assassiner ! Soyez juge entre eux et moi. Ne laissez point leurs forfaits impunis, ni ma vieillesse toujours tremblante à la merci d'attentats parricides ! »

Les jeunes gens sont atterrés. Jamais ils n'ont conçu un tel dessein, mais comment persuader cette assemblée de juges prévenus, et surtout Auguste qui a pleine confiance en leur père ? Alexandre cependant commande à ses larmes et à ses sanglots de s'apaiser, et il réclame résolument des témoins qui appuient l'accusation : « Oui, nous avons pleuré au souvenir de notre mère, est-ce un crime cela ? Mais vouloir régner avant le temps, ô mon père, comment avez-vous pu le croire ? Non, vous n'avez pas donné le jour à des fils si impies, si insensés. Mais la mort de notre mère même était pour nous un avertissement qui nous ordonnait la prudence ! Aussi bien, pourquoi excuser des projets qui n'ont jamais existé et qui demeureront sans preuves ? Nous ne demandons qu'une seule grâce à César. S'il nous croit innocents, nous porterons toute notre vie la douleur d'avoir été soupçonnés par notre père. S'il nous croit coupables, nous ne voulons plus d'une existence qui tourmenterait à jamais celui qui nous l'a donnée. Nous demandons la mort. »

Auguste avait longuement regardé les jeunes gens. Ils avaient bien des visages honnêtes, c'étaient bien là les accents de l'innocence. L'assemblée aussi leur était favorable. Il les gronda doucement : « Je ne vous crois pas coupables du crime qui vous est imputé, mais je vous blâme de n'avoir pas rendu par votre respect pour votre père cette calomnie impossible. » Et sur un signe souverain de l'empereur, les deux frères se jettent aux genoux d'Hérode qui, retourné soudain, le premier leur ouvre ses bras en pleurant. Toute l'assemblée applaudit, même Antipater, qui déjà méditait de nouvelles perfidies. (41).

IV. Hérode revint à Jérusalem, et dans un discours public il fit connaître l'ordre de succession au trône : « Antipater, mon fils aîné, dit-il, régnera après moi, puis Alexandre, enfin Aristobule. Tant que je vivrai, je garderai le pouvoir. » Ces dispositions solennellement proclamées ne pouvaient que jeter dans sa famille des germes de discorde.

Sa manie des grands travaux le ressaisit. Il se ruine à l'achèvement du port de Césarée, puis de la forteresse d'Antipatris et du palais de Cypon, près de Jéricho, en l'honneur de son père et de sa mère. Pour payer ces folies il se voit réduit à fouiller les tombeaux des rois. Quand on arrive aux sarcophages de David et de Salomon, une flamme vengeresse jaillit et dévore deux officiers royaux. Alors il s'arrête et érige à l'entrée un monument expiatoire en marbre blanc. Mais désormais il ne goûtera plus un seul instant de paix.

Salomé poursuit son œuvre délatrice, elle indispose sa fille Bérénice contre Aristobule, espionne et dénonce à propos. Un jour elle dit à Hérode :

« Vos fils se récrient chaque fois que vous donnez à vos femmes quelque parure de Mariamne, et ils déclarent hautement que tôt ou tard ils les forceront bien à ne plus porter au lieu de robes royales que des cilices, comme des servantes qu'elles sont. » Une autre fois elle fait tenir à Alexandre par Phéroras, qu'Hérode aime éperdument sa bru, Glaphyra. Elle excite le père contre les enfants et les enfants contre le père, avec une science, des raffinements qui n'appartiennent qu'à elle.

Le vieux roi ne voit partout que conspirations, embûches et poisons ; il met tout le monde à la question, à la torture, il devient un monstre de cruauté, son palais est un enfer. Les supplices arrachent des aveux de complaisance qui accusent les deux frères d'avoir cherché à assassiner leur père à la chasse ou à le tuer avec du poison d'Ascalon. Antipater paie cinquante talents à un délateur spartiate, Eurycèles, pour renchérir encore. Un faussaire nommé Diophante, imite l'écriture d'Alexandre dans une lettre accablante où tout le prétendu complot est dévoilé. Hérode n'y tient plus, il jette ses fils en prison et demande à Auguste l'autorisation de les punir comme parricides.

Le tribunal se réunit à Beryle ; il est présidé par Saturninus, gouverneur, et Volumnius, procureur de Syrie. Cent-cinquante membres siègent, parmi lesquels Phéroras et Salomé. Les accusés ne comparaissent même pas. Hérode dans un réquisitoire forcené réclame contre eux la peine de mort. Volumnius accepte sa terrible conclusion, et sans être entendus, Alexandre et Aristobule sont condamnés à être étranglés. Ils subissent leur peine peu après à Sébaste. (6).

C'est ainsi qu'Hérode accomplit à la lettre les prophéties. Le sceptre est définitivement sorti de Juda : dans les veines des autres fils du roi de Judée il ne coule plus une seule goutte du sang de David. Le Messie attendu va paraître, et il n'est pas un juif clairvoyant qui ne soupire après sa venue, maintenant prochaine.

Au palais les scènes de sang se poursuivent. Antipater tout-puissant trouve bientôt que son père vit trop longtemps. Hérode s'en aperçut, et nous verrons qu'il le fit jeter à son tour en prison et périr cinq jours avant sa propre mort. (An 4 après J.-C.).

Tel fut Hérode qu'on a appelé le Grand à cause de son faste magnifique et de ses vastes constructions, mais qui fut grand surtout dans le crime. L'un de ses derniers fut le massacre des saints Innocents, au sujet duquel Macrobe raconte ce fait bien connu et qui achève de le peindre : « Auguste ayant appris que parmi les enfants qu'Hérode roi des Juifs avait fait tuer dans la Syrie, âgés de deux ans et au-dessous, son propre fils avait été mis à mort, dit : « Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. »

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

I

## PANÉGYRIQUE DE SAINT GERMAIN ÉVÊQUE D'AUXERRE

(31 JUILLET)

*Laudemus viros gloriosos, et parentes  
nostros in generatione sua.*

Louons ces hommes, illustres en leur  
temps, qui furent nos pères et nos maîtres.  
(Eccli., XLIV, 1.)

L'un des avantages du culte des saints est de représenter, de faire revivre à nos yeux les grands exemples, les nobles actions, les vertus héroïques par lesquels se sont distingués ces parfaits serviteurs de Dieu. En suivant pas à pas leurs travaux, leurs luttes, leurs victoires, nous nous laissons gagner par la douce influence de leur ferveur, nos cœurs s'embrasent au feu de leur charité; avec eux nous nous sentons plus forts, capables de plus généreux efforts pour servir et honorer Dieu, pour faire du bien à nos frères, pour sauver notre âme.

Ces précieux effets, je voudrais aujourd'hui les assurer à votre piété, par l'éloge du glorieux pontife saint Germain dont nous célébrons la fête. Nulle vie, comme la sienne, n'est propre à nous montrer comment nous devons être prêts à tout sacrifier pour obéir à l'appel de Dieu, conserver l'intégrité de la foi, prendre en main les intérêts du prochain. Or, n'est-il pas vrai que ces trois points résument particulièrement à cette heure les devoirs des catholiques? Ajoutons que nous avons là un remède efficace aux maux qui nous désolent, je veux dire : l'esprit d'indépendance vis-à-vis de l'autorité divine, l'indifférence en matière religieuse, l'égoïsme dans nos rapports avec nos frères. Travailler à faire disparaître ces vices pour les remplacer par les fortes vertus contraires, telle est par excellence la tâche qui s'impose à chacun de nous aux temps malheureux où nous vivons.

Venez donc vous instruire à l'école de notre saint; apprenez de lui le secret du *renoncement* chrétien, de la *foi vive*, du *vrai dévouement*. Ce sont, entre les qualités qui le distinguent, celles qui resplendent en lui d'un plus brillant éclat, celles aussi qui paraissent davantage se rapporter aux besoins de vos âmes : en elles nous renfermons toute la louange que nous voulons décerner à l'illustre évêque d'Auxerre. Appliquez-vous, chacun, à en recueillir tout le profit pratique, tout l'avantage qui convient à votre condition particulière et pourra mieux favoriser votre avancement spirituel, accroître vos progrès dans la voie du salut.

Jésus-Christ a toujours exigé de ceux qu'il appelle à sa suite, et dont il veut faire ses ministres ou ses apôtres, un renoncement absolu, renoncement à eux-mêmes, à leur volonté propre, renoncement à tous les liens qui les rattachent au monde. Ainsi a-t-il agi à l'égard de ses premiers disciples. « Venez, leur dit-il simplement, suivez-moi. » (Marc, x, 21). Et eux d'abandonner aussitôt leur famille, leur industrie, leur pays, pour répondre à cette pressante invitation du divin Maître. Ils ont compris que tout doit céder devant la manifestation expresse de la volonté divine; ils n'hésitent pas un instant à sacrifier repos, fortune, avenir temporel, au bon plaisir de Dieu dont l'expression est pour eux le plus formel des commandements. Mais ne croyez pas que ce sacrifice si complet, pour être prompt et joyeux, soit exempt de mérite; il en comporte au contraire un réel et très considérable. « Vous qui avez tout quitté et qui m'avez suivi, ce sont les paroles mêmes de Jésus, vous recevrez le centuple et posséderez la vie éternelle. » (Matt., xix, 29). Combien grande est la récompense! Dieu, tout-puissant qu'il est, ne peut en accorder de plus magnifique. Comprenez par là le prix qu'il fait des renoncements et des sacrifices que nous savons accomplir pour Lui.

Saint Germain, auquel la Providence réservait une si haute mission, devait plus que personne passer par cette redoutable épreuve. Jusqu'alors tout dans sa destinée tendait à l'éloigner du ministère qu'il aurait à remplir. Il était né, vers la fin du quatrième siècle, à Auxerre même, d'une race très noble. Les études brillantes, en droit surtout, qu'il acheva à Rome, l'avaient préparé aux premières charges de l'empire. Jeune encore, il en fut pourvu et il y réussit à merveille. Bientôt l'empereur Honorius le nomma gouverneur et préfet de la ville d'Auxerre, sa patrie. Dans le même temps, il épousait une femme de grande maison et de grands biens, et dont la vertu n'était pas commune. Vous comprenez aisément combien, malgré la profession qu'il faisait du christianisme, Germain se trouvait engagé dans l'affection des choses de la terre, où le portaient sa jeunesse et sa fortune.

Un événement qui arriva sur les entrefaites devait creuser plus profondément encore l'abîme qui le séparait de sa véritable vocation. Passionné pour la chasse, il avait l'habitude de suspendre aux branches d'un arbre, en pleine place publique, les têtes des animaux tués par lui. Or, il advint que le peuple entoura cet arbre d'un culte superstitieux allant jusqu'à l'idolâtrie. L'évêque d'Auxerre, saint Amateur, plus soucieux du salut de son peuple que des bonnes grâces du gouverneur, après d'inutiles remontrances, profita d'une absence de Germain pour faire abattre l'objet de cette superstition. Germain revint bientôt, et apprenant ce qui s'était passé, il entra dans une



violente colère et menaça l'intrépide pontife d'une vengeance éclatante.

Saint Amateur, plutôt par prudence que par crainte, se retira à Autun. Il connut alors par révélation qu'il mourrait à bref délai et que Dieu lui destinait pour successeur celui-là même qui le persécutait. Grande fut la joie du saint Pontife. Ayant obtenu de Jules, préfet des Gaules, l'autorisation d'ordonner Germain, il retourna en toute hâte dans sa ville épiscopale. Aussitôt, désireux d'accomplir ce que la divine Sagesse lui inspirait, il fait assembler le peuple fidèle à l'Eglise, dont il commande de fermer les portes, et là, en présence de la multitude, il s'approche de Germain, et sans que celui-ci pût opposer de résistance, il lui coupe les cheveux, le revêt de l'habit ecclésiastique et lui confère les ordres sacrés, lui disant : « Prenez un très grand soin, mon cher frère, de conserver pur et sans tache l'honneur que vous venez de recevoir, car le Pasteur tout-puissant vous destine pour être mon successeur. » L'appel divin ne supportait ainsi ni retard ni délibération. Ne vous semble-t-il pas néanmoins qu'il dut se livrer en ce moment un terrible combat dans l'âme de Germain si soudainement mis à même de renoncer à ses espérances humaines pour embrasser la croix du Sauveur et la prendre en partage ? Cet homme si fier, au caractère si énergique, ne fut-il pas sur le coup révolté de la sorte de violence qu'on lui faisait ? Qui oserait en douter ? Mais la lutte ne fut pas de longue durée. Terrassé par l'ascendant du pontife, et plus encore par la force de la grâce, Germain, comme saint Paul sur le chemin de Damas, reconnut vite en cet événement la conduite de la Providence ; il se soumit pleinement, son acceptation fut aussi prompte que généreuse, et il ne songea plus qu'à se rendre digne de sa nouvelle vocation.

Saint Amateur ne tarda pas, selon l'annonce qu'il en avait reçue, à aller recevoir au ciel la récompense de ses nombreux mérites. Germain lui succéda, et foulant plus complètement aux pieds les honneurs du monde, ne regardant plus sa femme que comme une sœur, et distribuant tous ses biens à l'Eglise et aux pauvres, il voulut être évêque et pasteur dans la pleine acception du mot.

Vous croyez que son sacrifice est assez grand et ne pourrait que difficilement être surpassé. Germain saura néanmoins y ajouter de nouvelles rigueurs. Ce qui nous est rapporté de sa mortification et de ses austérités est à peine croyable. Comme il a immolé sa volonté sur l'autel du Seigneur, ainsi crucifie-t-il sa chair : abstinence poussée à l'extrême, jusqu'à ne boire jamais de vin, à n'user ni d'huile, ni de vinaigre, ni de légumes, ni même de sel, à se contenter de pain d'orge pour tout aliment ; vêtements pauvres réduits au strict nécessaire ; cilice continuellement porté ; couche misérable faite d'une simple étoffe de crin, tout ce que l'esprit de pénitence peut inventer, Germain le pratiqua, sans que toutefois

cette extraordinaire sévérité envers lui-même le fassse se départir d'une aménité, d'une bienveillance admirable à l'égard des autres.

Voilà, mes frères, voilà ce qu'a pu réaliser un délicat selon le monde, un homme habitué à toutes les commodités et douceurs de la vie. Et nous, nous nous plaignons sans cesse des légers sacrifices que demande le service de Dieu, la moindre abstinence nous coûte, et loin de nous imposer des pénitences volontaires pour expier tant de péchés dont nous nous rendons coupables tous les jours, nous trouvons mille prétextes pour échapper à celles que prescrit l'Eglise. Est-ce là l'esprit du christianisme ? Est-ce là l'esprit des saints ? Oh ! que l'exemple de ces grands serviteurs de Dieu doit nous donner de confusion ! Puisse-t-il en même temps nous rendre le courage nécessaire à l'accomplissement de nos devoirs petits et grands, à l'acceptation généreuse des sacrifices, des privations et des épreuves de chaque jour !

## II

La principale sollicitude des pasteurs a toujours été de garder le dépôt de la foi : *depositum custodi*. (I Tim. I, 14). L'intégrité de la foi, tel est, en effet, le lien essentiel de l'unité de l'Eglise. L'enfer l'a compris, et toutes ses attaques tendent d'abord à ruiner ce lien, à détruire ce fondement solide de la vérité chrétienne. Jusqu'à la fin des temps nos saintes croyances auront à subir les rudes assauts de l'esprit mauvais. Comment cela ? Par les hérésies surtout qui successivement entreprendront de nier ou de travestir chacun des points du dogme catholique. L'Eglise non plus ne faillira pas à sa tâche de gardienne fidèle de la doctrine, jamais elle ne laissera obscurcir la vérité ni prédominer l'erreur.

Vers le commencement du ve siècle, l'hérésie de Pélagie, préludant aux négations modernes, niait la grâce et exaltait la nature humaine. Après avoir exercé de grands ravages en Afrique, elle y avait rencontré de terribles adversaires dans les évêques de cette Eglise alors à l'apogée de sa puissance, et surtout dans le génie de saint Augustin. Maintenant elle cherchait à s'implanter dans la Grande-Bretagne et de là menaçait les Gaules. Les évêques s'émurent du danger. Le pape saint Célestin, d'accord avec eux, choisit l'évêque d'Auxerre pour aller combattre l'erreur sur son propre terrain.

Saint Germain, à qui sa haute réputation de science et de sainteté avait mérité cet honneur, partit aussitôt avec saint Loup, évêque de Troyes, son disciple et son ami. Ce fut alors que, passant par Paris, il découvrit et consacra au Seigneur celle qui devait être plus tard le modèle et le soutien de la grande cité, sainte Geneviève. Ainsi son voyage même devait servir les intérêts de la foi et la gloire de l'Eglise.

Les deux pontifes, malgré les obstacles suscités à leur mission par l'enfer, arrivèrent bientôt en Bretagne, où ils furent accueillis avec empressement par les catholiques fidèles.

On sait combien les hérétiques sont tenaces et à quels subterfuges ils ont recours pour ne point quitter leurs erreurs. Ils opposèrent une vive résistance aux missionnaires qui venaient les démasquer et les confondre. Dieu lui-même assista ses apôtres, et confirma par toute sorte de miracles leur prédication et les efforts de leur zèle. Ai-je besoin de dire combien cette prédication fut soutenue et ce zèle infatigable? Sans perdre un instant, saint Germain et saint Loup parcoururent tout le pays, prêchant non seulement dans les églises, mais dans les chemins et les campagnes, provoquant les Pélagiens à des conférences publiques, préparant les peuples à la réception des sacrements, n'omettant rien pour extirper complètement l'erreur et affermir solidement la vérité. Le succès répondit à leurs efforts : les hérétiques ou se convertirent, ou n'osèrent plus se montrer ; les catholiques, confirmés dans leur foi, reprirent courage, la religion et la piété reflourirent avec un nouvel éclat.

Mais à peine les deux saints missionnaires eurent-ils quitté le pays, que l'hérésie commença à relever la tête et à désoler les vrais croyants. Ceux-ci songèrent à faire une seconde fois appel à saint Germain, qui accueillit favorablement leur demande. Insensible aux infirmités d'un âge déjà avancé, il prend pour compagnon saint Sévère, évêque de Trèves, et arrive heureusement en Bretagne. Elaphe, qui était le plus considérable du lieu où il aborda, instruit de son arrivée, s'avança au-devant du saint évêque avec une grande multitude de peuple, et lui présenta son fils, perclus de ses membres, que Germain guérit. Ce miracle, joint à la réputation de sainteté des deux apôtres, disposa les esprits et les cœurs en leur faveur. Saint Germain eut la consolation de trouver les peuples constamment attachés à la foi. Quelques novateurs seuls s'efforçaient de répandre parmi les masses leurs subtiles erreurs. Recherchés, ils comparurent devant les saints, et, afin de prévenir tout trouble nouveau, ils furent expulsés de l'île.

De quel éclat la foi, vengée et rétablie par le zèle de saint Germain, ne brilla-t-elle pas pendant de longs siècles dans la Grande-Bretagne ! Hélas ! l'hérésie ne devait pas y être vaincue pour toujours. Elle y reparut, en de tristes jours, plus audacieuse que jamais. Elle s'y implanta au point de ne plus laisser subsister presque de traces de la vraie foi. Mais voici que depuis un siècle, et grâce encore aux secours venus de la terre de France, le flambeau de la pure doctrine a brillé de nouveau sur ce pays, la hiérarchie catholique a été rétablie, de consolants progrès qui vont chaque jour croissant marquent l'aurore de temps meilleurs, l'espoir renaît de voir ce grand peuple revenir à la religion intégrale de ses pères. Cet espoir est celui du successeur de saint Célestin et de saint Grégoire le Grand. Tous les efforts de Léon XIII tendent à ramener à l'unité cette Eglise séparée et déjà ébranlée par des appels si pleins

d'une paternelle tendresse. Appliquons-nous, mes frères, à contribuer, par nos prières du moins, au succès de cette cause, bien propre à rallier toutes les bonnes volontés, parce qu'elle intéresse au plus haut point la gloire de Dieu et le salut des âmes.

### III

Le dévouement sincère ne connaît pas de limites. Plus il se dépense, plus il augmente d'intensité, plus il franchit les barrières, pour se dépenser toujours davantage ; jamais il ne croit avoir assez fait, tant que des horizons inexplorés s'ouvrent devant lui.

Tel vous est apparu déjà le zèle de saint Germain dans l'œuvre d'évangélisation qu'il a tentée dans la Grande-Bretagne. Pour sauver tant d'âmes rachetées par le sang du Christ, il n'a pas hésité à quitter son diocèse où sa présence est particulièrement nécessaire, à entreprendre de longs et périlleux voyages, à s'exposer à de redoutables dangers.

Mais c'est à Auxerre qu'il fait beau le voir instruisant son peuple, l'édifiant par ses saints exemples, réprimant d'une main ferme les désordres naissants, construisant des monastères pour les âmes avides d'une plus haute perfection, multipliant les miracles, comme aux jours de la primitive Eglise, pour subvenir aux besoins de tous.

N'allez pas croire toutefois que le soin des intérêts spirituels de son troupeau lui fasse oublier le souci de ses intérêts temporels. Non, cet évêque si ami du recueillement et de la retraite, qui passe tout le temps qu'il a de libre dans l'étroite cellule d'un couvent, cet ascète constamment appliqué aux choses de Dieu, ne demeure étranger à rien de ce qui touche le bonheur, pas plus qu'il n'est insensible aux maux de ceux, qui lui sont confiés. Il ne s'occupe même point de savoir si ceux qui réclament son secours ne sont pas les siens. Comme l'Apôtre, il se croit redevable à tous, et il se donne à tous sans ménagement ni réserve.

Au retour de son premier voyage en Angleterre, il trouve son peuple dans la dernière misère, à cause des tributs excessifs dont on l'a chargé. Il part de suite pour Arles où se trouvait le gouverneur des Gaules, et il obtient que satisfaction soit donnée aux habitants d'Auxerre. Mais il a soin de payer cette faveur par les miracles et les bénédictions qu'il répand à Arles même, et partout où il reçoit accueil et hospitalité sur son passage.

Se rend-il pour la deuxième fois en Angleterre, il apprend, en traversant Paris, la persécution injuste suscitée contre sainte Geneviève ; il ne veut reprendre son voyage qu'après avoir pleinement justifié cette vierge admirable devant tout le peuple, qu'il n'eut pas de peine à persuader de son innocence et de sa sainteté.

Après de très grandes fatigues, il rentre dans sa ville épiscopale ; il est accablé par l'âge, les austérités et les travaux du ministère le plus actif.



Mais voici que les Armoricaïns viennent implorer son intercession. La dureté du gouvernement d'Aëtius les avait portés à la révolte. Pour les punir, Aëtius fait marcher contre eux une armée qui entre déjà dans l'Armorique, pour y porter la désolation et le ravage. Germain seul pourra conjurer le péril. On l'en supplie avec instance. Il part donc à la rencontre d'Eocaric, roi des Alains, qui commande l'armée romaine. C'était un prince païen et barbare. Il l'aborde néanmoins avec assurance, et par interprète le supplie humblement d'épargner la province. Ses prières ne pouvant rien, il lui fait des reproches, et enfin saisit la bride de son cheval, l'arrête et avec lui toute l'armée. Le Barbare, étonné d'une telle hardiesse, écoute des propositions de paix, retourne à son poste, et convient de ne point ravager la province, pourvu qu'elle obtienne son pardon d'Aëtius ou de l'empereur.

C'était pour le saint vieillard de nouvelles et plus pénibles démarches. Il n'en fut point effrayé. Il fit route vers l'Italie et gagna Ravenne où se trouvait l'empereur. Valentinien et son épouse Placidie le reçurent avec grand honneur et l'entourèrent de toutes sortes de respects. Le peuple, la noblesse, le clergé, à la tête duquel était le saint évêque Pierre Chrysologue, lui donnèrent également mille témoignages de leur vénération. Sa requête reçut un accueil favorable, mais resta sans effet par suite d'une nouvelle révolte des Armoricaïns. Ce voyage ne fut pas inutile cependant, si l'on en juge par l'odeur de piété et de sainteté que saint Germain laissa dans tous les lieux visités par lui, et par l'édification qui en résulta et persista longtemps après son passage.

Mais l'heure du repos avait sonné pour ce vaillant ouvrier du Père de famille. Il tomba malade à Ravenne même, et ne tarda pas à rendre le dernier soupir, après trente ans d'un épiscopat aussi fécond que glorieux.

Je ne vous décrirai pas la pompe de ses funérailles, qui se poursuivit d'Italie jusqu'à Auxerre. A leur occasion, la piété des populations se donna libre cours, attestant le grand esprit de foi et la reconnaissance des fidèles envers celui qui, à l'exemple du divin Maître, avait passé partout en faisant le bien.

Représentons-nous plutôt la somme de dévouement qu'avait dépensé le grand évêque, et encourageons-nous par son exemple à nous montrer obligeants envers nos frères, à les assister généreusement dans tous leurs besoins, même au prix de réels sacrifices.

Car, mes frères, s'il est juste de louer ces hommes illustres, nos pères dans la foi, qui jetèrent tant d'éclat sur les origines de notre pays, la louange que nous leur décernons ne doit pas être une louange stérile. Elle nous invite à marcher sur leurs traces, à reproduire leurs vertus, à vivre de leur vie toute de foi, de labeur et de dévouement. Ainsi nous continuerons et perpétuerons les nobles traditions de leur zèle,

et ayant accompli les mêmes œuvres nous aurons droit à la même éternelle récompense.

Ainsi soit-il!

## PANÉGYRIQUE DES SAINTS ABDON ET SENNEN

(30 JUILLET)

*Nolite timere.*

N'ayez pas peur.

Cette recommandation de ne pas avoir peur, qui revient à chaque page dans l'Evangile, convient tout spécialement, mes frères, aux hommes de notre époque. Semblables à des lièvres timides qui ont l'oreille toujours tendue et qui tremblent au moindre bruit, un grand nombre de nos contemporains sont en proie à la peur. C'est parce qu'ils ont peur qu'un trop grand nombre se tiennent éloignés des pratiques de la religion; et parmi les fidèles eux-mêmes, combien n'y en a-t-il pas qui sont les esclaves de la peur! Quand Gédéon eut renvoyé de son armée les peureux et les timides, de 30.000 hommes elle se trouva réduite à 10.000. Si un nouveau Gédéon voulait renvoyer de l'armée chrétienne toutes les gens de cette sorte, croyez-vous que cette armée ne subirait pas une diminution plus considérable encore?

Et cependant, mes frères, Jésus-Christ nous défend d'avoir peur. Aux peureux il dira quand le jour du jugement sera venu : « Je ne vous connais pas. » Pour nous guérir de ce mal terrible qui s'appelle la peur, considérons aujourd'hui l'exemple que nous donnent nos saints patrons Abdon et Sennen. Eux n'ont pas eu peur. Dans l'histoire de leur vie, je trouve trois choses principales au moyen desquelles le monde essaya de les effrayer et de les détourner de la religion chrétienne : la *moquerie*, la *persécution*, la *mort*. Pour Jésus-Christ, ils bravèrent tout. La crainte de Dieu qu'ils avaient établie dans leur cœur, en chassa toute autre crainte. Voyons-les donc à l'œuvre, et apprenons d'eux à ne craindre ni les moqueries, ni les sacrifices, ni la mort.

### I

Ce fut au milieu du III<sup>e</sup> siècle, sous l'empereur Dèce, pendant la septième persécution générale, que saint Abdon et son compagnon saint Sennen confessèrent Jésus-Christ par leur vie et par l'effusion de leur sang.

Pour se déclarer chrétiens, il leur fallut affronter tout d'abord l'opinion publique. Ils étaient issus tous les deux d'une des plus riches et des plus nobles familles de la Perse. Or en ce temps-là l'Eglise n'était guère encore que l'assemblée des pauvres; le mot de saint Paul conservait encore toute sa vérité : il n'y avait guère dans son sein de nobles ni de puissants. Voilà pourquoi aux

yeux des hommes Abdon et Sennen ne pouvaient sans déchoir embrasser le christianisme. Mais qu'importe le jugement des hommes à ceux qui attendent le jugement de Dieu ? Non seulement ils se firent baptiser ; mais ils s'appliquèrent aux offices les plus humbles de la charité : de leurs propres mains ils ensevelissaient les corps des martyrs.

C'est l'empereur Dèce qui offrait à leur zèle ce nouveau genre d'occupation. Son édit, signé au mois de janvier de l'année 250, enjoignait à tous les chrétiens de se présenter à bref délai devant l'autorité pour faire leur abjuration : la désobéissance entraînait successivement un procès, la torture, l'exil et la mort. Vous comprenez, mes frères, que les chrétiens déjà si méprisés avant cet édit durent l'être encore davantage après. Le monde donne toujours raison aux forts contre les faibles. D'ailleurs à toutes les accusations formulées contre les chrétiens on en ajoutait une nouvelle, celle d'être des révoltés. Ces considérations n'ébranlèrent point vos deux patrons : ils méprisèrent l'opinion pour écouter leur conscience.

Bientôt ils eurent occasion de subir une humiliation plus profonde. Dèce, n'ayant pu les faire apostasier par ses flatteries et ses promesses, les fit transporter à Rome pour servir d'ornement à l'un de ses triomphes. Couverts de chaînes, ils durent suivre le char de l'empereur, en présence d'une foule immense qui maudissait moins en eux les ennemis de Rome que les disciples du Christ. Pour eux, ils se réjouissaient comme les apôtres d'être humiliés pour le nom de Jésus.

Admirez et imitez cet exemple, vous que la peur d'être tourné en dérision éloigne trop souvent des pratiques chrétiennes. N'ayez pas peur du jugement des hommes, Dieu lui-même vous jugera. N'ayez pas peur du ridicule. Et pourquoi en auriez-vous peur ? En dépit du proverbe, le ridicule ne tue pas. Il y a longtemps que les sceptiques, les cyniques et les imposteurs se moquent de la foi, de la vertu et de la vérité : la foi ne périt point, la vertu demeure, la vérité est immortelle. D'ailleurs, à quelles pertes ne s'expose-t-on pas, quand on a peur d'être tourné en dérision ! Que diriez-vous d'un homme qui jetterait au fond de la mer l'or qu'il tient à la main, parce qu'un moqueur aurait devant lui trouvé cet or ridicule ? Voilà pourtant ce que font les malheureuses victimes du respect humain ; elles lui sacrifient leurs plus précieux trésors : leur foi et leur liberté.

## II

En même temps que les moqueries du monde, nos saints patrons nous apprennent à mépriser les souffrances.

Dèce qui aimait mieux, quand il le pouvait, faire des apostats que des martyrs, les fit paraître un jour dans le Sénat romain. Il rappela aux sénateurs la noblesse et les rares qualités de ses deux prisonniers. Puis se tournant vers ceux-ci, il leur dit qu'il ne tenait qu'à eux de rentrer dans

leurs biens et d'obtenir même de nouvelles dignités. En même temps il leur faisait signe de brûler de l'encens sur un trépied qu'avait apporté Claude, prêtre de Jupiter. Abdon et Sennen savaient que refuser c'était s'exposer à la torture. Mais ils n'hésitèrent pas à répondre qu'ils ne reconnaissaient d'autre Dieu que Jésus-Christ.

Le lendemain ils étaient fouettés publiquement avec des cordes garnies de plomb. Dèce avait espéré que ce supplice vaincrait leur obstination. Il les fit amener devant la statue du soleil. Mais eux, au lieu de l'adorer, crachèrent dessus.

Sur-le-champ on les traîna à l'amphithéâtre, et on lâcha contre eux deux lions et deux ours. Plus humains que les bourreaux, ces animaux se couchèrent aux pieds des confesseurs et se firent leurs gardiens. Par ce prodige Dieu voulait montrer aux hommes combien ses martyrs avaient eu raison de ne pas avoir peur.

Profitons de cet enseignement, mes frères, il nous est bien nécessaire. Il n'est pas possible d'être chrétien, si l'on a peur de la souffrance et du sacrifice. Jésus l'a déclaré expressément : quiconque veut être son disciple doit porter la croix à sa suite. Le disciple n'est pas au-dessus du maître : le maître étant allé au ciel par le chemin de la croix, les disciples ne peuvent y aller par un autre chemin.

Pour nous faire souffrir, il n'est pas besoin que les persécutions sanglantes reviennent. A tout homme qui veut vivre en chrétien la douleur arrive, par deux voies différentes. Dieu d'abord sème sur sa route les épines et les ronces ; lui-même ensuite doit continuellement dompter son corps et le réduire en servitude afin d'accomplir fidèlement la loi de Dieu. En d'autres termes, point de chrétien sans la patience et le sacrifice.

Est-il étonnant dès lors qu'il y ait si peu de chrétiens aujourd'hui, quand tout le monde a peur de ce qui coûte et de ce qui fait souffrir ? S'agit-il de faire le moindre effort pour rester fidèle au devoir, immédiatement on dit avec le paresseux de l'Ecriture : « Il y a un lion sur le chemin, je ne sors pas. » Eh ! chrétiens, il y avait deux lions et deux ours dans l'amphithéâtre où saint Abdon et saint Sennen descendirent : ils n'en eurent pas peur ; et vous, vous trahissez souvent votre devoir pour un rien. Eux n'ont pas eu peur de verser leur sang ; et vous avez peur de verser quelques larmes ou quelques gouttes de sueur. Apprenez d'eux à n'avoir pas peur de la souffrance.

## III

Ils vous apprendront enfin à n'avoir pas peur de la mort.

Aux yeux du monde, c'est le mépris de la mort qui fait les héros ; et quand les hommes ont dit de quelqu'un qu'il n'a pas eu peur de mourir, ils croient avoir atteint le comble de la louange.

Ce que le monde admire dans ses héros, Jésus-Christ l'exige de tous ses disciples. Ecoutez ses



paroles : « Si quelqu'un vient à moi et qu'il ne soit prêt à me sacrifier son père, sa mère, son épouse, ses enfants et même sa vie, il ne peut pas être mon disciple » (Luc, xiv, 26).

Cela se comprend. Quiconque a la conviction de ne pas être créé uniquement pour boire, manger et dormir, mais d'avoir une destinée plus haute que celle de l'animal, n'aime la vie qu'à cause des biens supérieurs qu'on peut acquérir avec elle. Celui-là seul vit réellement qui est toujours prêt à perdre la vie présente pour sauver la vie éternelle. Et celui-là seul, mes frères, sait pourquoi il a une tête sur les épaules, qui est toujours prêt à se la laisser couper pour le royaume des cieux.

Si mes paroles vous semblaient extraordinaires, c'est que vous auriez oublié votre catéchisme; c'est que vous ne comprendriez plus votre acte de charité où vous protestez d'aimer Dieu par dessus toute chose; c'est que vous auriez perdu de vue les exemples des saints. Rappelez-vous aujourd'hui celui de vos saints patrons. Leur mépris de la mort fut d'autant plus sublime que la mort acceptée par eux fut plus ignominieuse, et que leur résolution de mourir fut plus longuement méditée.

Pendant plusieurs années nos deux martyrs eurent sans cesse la mort devant les yeux. Entre l'édit de Dèce et leur mort il s'écoula quatre ans. Quatre ans pendant lesquels tous leurs actes publics de christianisme étaient une nouvelle expression de leur mépris de la mort !

Et quelle mort fut la leur ! Celle d'un héros qui tombe sur le champ de bataille est certes digne de nos applaudissements. Mais enfin l'enivrement du combat, la nécessité de braver la mort, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation servent de rempart au soldat contre la crainte de la mort. Les bienheureux Abdon et Sennen n'avaient rien de pareil pour leur masquer l'horreur de la mort. Ils la virent accompagnée de honte et d'ignominie. C'est comme révoltés qu'ils furent condamnés aux bêtes, et ensuite à être égorgés. N'importe; ils demeurèrent intrépides et purent dire en mourant à leurs bourreaux : « Tuez-moi si vous voulez. Je prendrai mon âme et je m'en irai. Je ne vous verrai plus, je ne vous entendrai plus, je ne vous retrouverai plus qu'en Dieu pour vous plaindre, vous pardonner et vous aimer. »

N'avais-je pas raison, mes frères, de vous dire que la vie de vos saints patrons vous répète et vous crie bien haut le précepte de Jésus-Christ : « N'ayez pas peur » ? Vous savez aussi comment ils étaient arrivés à bannir la peur de leur âme : en y établissant l'amour et la crainte de Dieu. Eh bien ! mes frères, aimez donc Dieu, craignez de l'offenser ; et vous n'aurez plus d'autre crainte. Et vous pourrez comme vos saints patrons répéter ces paroles de saint Paul : « Ni les moqueries, ni les souffrances, ni la mort ne pourront me séparer du Dieu que j'aime. » Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

### NOS MEMBRES

*Nunc exhibete membra  
vestra servire justitiæ in  
sanctificationem.*

Maintenant faites servir  
vos membres à la justice  
pour votre sanctification.  
(Rom., vi, 19.)

C'est une erreur assez répandue de nos jours de regarder les opérations des sens comme choses d'instinct qui échappent à la direction de la conscience. Quels rapports peut avoir la morale avec ce qui est impérieusement réclamé par la loi même de la nature ? Pas plus qu'il n'est possible d'arrêter les battements du cœur, la circulation du sang dans les veines, ou d'empêcher les sensations du système nerveux, il ne dépend du libre arbitre de l'homme de régler les fonctions des différents sens. C'est affaire de tempérament, de constitution physique, de prédisposition héréditaire, que sais-je ? Mais ne parlez pas de discipline, de contrainte, de salutaire violence ; la science moderne a condamné tout cela, comme contraire aux légitimes exigences des organes qui constituent l'être humain.

Ces maximes, que je ne crains pas de qualifier de profondément immorales, ne sont pas seulement à l'usage des impies, des matérialistes avérés ; elles n'ont que trop cours parmi les chrétiens. Il faut même voir là une des causes de cette corruption des bonnes mœurs, véritable fléau des âmes et des sociétés, dont nous avons à cette heure le triste spectacle.

À l'encontre, la doctrine catholique proclame, avec l'apôtre, que nos membres peuvent être l'instrument du mal comme du bien, du péché comme de la justice. D'où il suit que l'on doit exercer sur eux une exacte vigilance 1<sup>o</sup> pour les empêcher de servir au mal et à l'injustice, et 2<sup>o</sup> pour les employer au service du bien.

### I

L'expérience, non moins que la foi et la raison, nous enseigne que le péché originel a introduit dans nos facultés corporelles un triple désordre, dont les effets se font cruellement sentir sur l'âme.

1. Tout d'abord, le monde et le démon, incapables d'atteindre directement la volonté humaine, y tendent par le moyen des sens. C'est le canal par où ils introduisent et font passer le subtil poison de l'erreur et du vice. Lectures, tableaux, concerts, spectacles, autant d'appâts destinés à n'agir sur l'ouïe et la vue que pour arriver plus sûrement jusqu'à l'esprit et au cœur. Que de péchés, que de défaillances n'ont pas d'autre cause que la facilité avec laquelle on se laisse aller à tout voir, tout entendre, à ne se priver d'aucun des fols

divertissements, d'aucune des joies dangereuses du monde !

S'il s'agissait seulement de fautes passagères vite réparées, d'entraînements d'un moment qui ne laissent point de traces après eux, il y aurait lieu déjà de se montrer réservé et prudent, d'éviter avec grand soin ce qui peut nous être une occasion de péché. Mais la séduction est constante et revêt toutes les formes ; elle crée un état en quelque sorte permanent d'obsession qui ne laisse aucun répit, paralyse toutes les résistances de la volonté, engendre et développe rapidement les pires habitudes. N'est-ce pas dès lors un impérieux devoir de mettre un frein à cette curiosité naturelle ; sollicitée de tant de manières à notre époque, et habilement exploitée par l'enfer pour introduire les erreurs et les fausses maximes parmi les masses, et multiplier les crimes ?

2. Second désordre, seconde source de péchés : les révoltes des sens contre la volonté, contre les justes prescriptions de la conscience, alors même que l'on est en garde contre toute excitation du dehors. C'est cette tyrannie de la chair qui a fait gémir les âmes les plus ferventes, et qui n'étant point combattue peut mener à tous les excès. Tel animal, abandonné à la fougue de sa nature, conduira et précipitera son maître dans les abîmes ; dompté au contraire et assoupli par une ferme discipline, il rendra de précieux services. Ainsi en est-il de notre corps. L'âme doit exercer sur lui sa maîtrise, maîtrise naturelle et nécessaire, sous peine de déchoir et de s'exposer à une ruine lamentable.

Au lieu de flatter cet ennemi intime, en ne réprimant point ses convoitises et ses débordements, appliquez-vous, mes frères, à le mater plutôt, à le tenir dans une dépendance constante. Faites-en le serviteur fidèle de l'âme ; c'est là son rôle, rôle inférieur, mais noble, mais utile et avantageux qui lui vaudra un jour d'être associé à l'âme pour la gloire et la récompense éternelle.

3. Troisième désordre, plus grave encore, s'il est possible : c'est celui d'une volonté pervertie, vouée au mal, et violentant le corps pour le faire servir à l'iniquité. Méconnaissant la volonté du Créateur, l'homme n'a pas compris ses immortelles destinées, il s'est avili en lui-même, il s'est ravalé au rang des brutes privées de raison. Telle était la dégradation dans laquelle étaient tombés les païens et à laquelle nous avons été arrachés par la grâce du christianisme. Cette grâce, sachez l'apprécier, de crainte que par un criminel abus vous ne descendiez au-dessous des païens eux-mêmes. Car, plus on est élevé en dignité, plus la chute que l'on fait est profonde ; et plus abondantes auront été les lumières, plus terribles seront les vengeances.

L'apôtre saint Paul, rappelant aux fidèles ce premier état qui avait précédé leur conversion, prend occasion de la honte qu'ils en éprouvaient, et des funestes conséquences qu'ils avaient encourus,

pour exciter leur zèle et les exhorter à ne plus retomber sous la tyrannie du péché, mais à produire, en servant Dieu, des fruits de sainteté et de vie. Il veut, et en cela il prétend bien ne leur point imposer une obligation trop onéreuse, *humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ*, il veut qu'ils apportent, à faire servir leurs membres à la justice, le même soin qu'ils ont mis précédemment à les faire servir à l'iniquité.

Est-ce donc trop exiger de ceux qui avant leur baptême n'ont point connu les souillures du paganisme, mais depuis cette grâce singulière ont peut-être eu une indulgence coupable pour une chair condamnée à la mort, est-ce trop exiger d'eux qu'ils imitent les premiers chrétiens dans cette mortification essentielle du corps et des sens, et que si ceux-ci ont été souvent pour eux les instruments du mal, ils deviennent définitivement les instruments du bien ? Non, mes frères, ce n'est point là une sévérité outrée ni un zèle excessif, mais la juste application des principes de l'Evangile. Il sera facile de vous en convaincre, si vous voulez me prêter quelques instants encore votre bienveillante attention.

## II

C'était une sentence familière dans la bouche du divin Maître, qu'il faut faire pénitence, que sans l'exercice de la pénitence nous sommes tous condamnés à périr (Luc, XIII, 3). Or, qu'est-ce que faire pénitence, sinon quitter la voie mauvaise dans laquelle on s'est engagé, renoncer au péché non seulement par le désir, mais d'une volonté efficace, vivre d'une vie nouvelle manifestée par nos bonnes œuvres ?

Mais, me direz-vous, quelles sont ces bonnes œuvres qu'il nous est commandé d'accomplir ? Celles-là précisément qui sont opposées aux fautes et aux vices dans lesquels vous étiez tombés. Car cette maxime sera toujours vraie, que par les vertus contraires seules on peut réparer le désordre et en détruire l'habitude.

Ainsi l'avare éteindra-t-il en lui la soif des richesses, par une sainte profusion. L'orgueilleux triomphera de son penchant déréglé à la louange, en s'accoutumant à porter avec patience les humiliations que la Providence lui ménage. L'impudique devra s'imposer une continence d'autant plus rigoureuse qu'il connaît mieux sa faiblesse et qu'il a plus à redouter le retour de tentations violentes. Le médisant expiera par un silence strictement observé l'abus de ses conversations. Celui qui est exposé à la colère, profitera de toutes les occasions pour pratiquer la patience et la douceur. L'intempérant saura se mortifier même dans les choses permises. Le paresseux enfin appliquera à un travail soutenu ses membres engourdis peut-être par une longue oisiveté.

Qui que vous soyez, mes frères, qui voulez triompher de vos défauts et servir Dieu dans une parfaite intégrité de conscience, vous n'attein-



drez ce but par aucune autre voie. La trouvez-vous trop dure, le travail vous effraie-t-il, prétendez-vous que c'est assez de renoncer au péché, et que le reste n'est exigé que des plus fervents ? Prenez garde, votre conversion n'est point sincère, surtout elle n'aura point de suite ni de persévérance. Les membres de votre corps ne tarderont pas à se révolter de nouveau, et à se livrer à l'iniquité avec plus de fureur, parce que vous ne les aurez pas accoutumés par une ferme impulsion aux œuvres contraires de la justice. N'en doutez pas : c'est là l'écueil où viennent échouer beaucoup de bonnes volontés faibles et incertaines d'elles-mêmes. C'est là ce qui rend les vraies conversions si rares, l'endurcissement dans les habitudes de péché si invétéré, et, hélas ! l'impénitence finale si fréquente.

Car, nous dit l'apôtre, quel est le fruit de cet asservissement honteux, de cette tyrannie des sens que vous n'avez pas le courage de secouer ? La fin de tout cela, c'est la mort, *finis illorum mors est*, la mort de l'âme privée de la grâce sanctifiante, et finalement la mort éternelle. Voilà, insiste-t-il, la solde, le paiement du péché, *stipendia enim peccati, mors*.

Oh ! que cette vérité profondément méditée est propre à vous toucher ! Vous dites que refuser quoi que ce soit à vos sens vous est impossible, que vous ne pouvez vous y résoudre. Je pourrais vous répondre et vous montrer qu'en mille circonstances, et s'il y va de votre santé ou de quelqu'autre intérêt temporel, vous savez cependant prendre sur vous de faire ces efforts et les tenir longtemps sans qu'il vous en coûte. Vous savez être tempérant, et sobre, et chaste, et doux, si le médecin vous en fait une condition de vie ou de mort, ou même seulement de prompt guérison. Rien ne vous est impossible alors, rien ne vous paraît difficile. Ayez donc le même souci, un empressement égal pour vos intérêts spirituels, ce ne sera que justice, et vous accomplirez d'autant plus aisément ces œuvres de pénitence qu'ici vous n'agirez plus seuls, mais que vous serez aidés par le secours efficace de la grâce.

Mais laissons cette considération dont l'importance ne vous échappe pas, et tenons-nous-en à la pensée bien autrement grave de l'apôtre. Non, il n'y a pas à s'y tromper, l'aboutissement de cette vie de désordre, de satisfactions sensuelles, c'est la mort, non pas dans le néant après lequel il n'y a plus rien, mais la mort dans l'enfer où les supplices seront éternels. Cette fin est non pas seulement probable, mais certaine, si vous persévérez dans la voie funeste que vous suivez. Car ce serait vous abuser que de compter sur une grâce finale de conversion que Dieu ne vous doit à aucun titre et que votre conduite tend à éloigner de vous.

Qu'il est beau, au contraire, qu'il est consolant le terme d'une vie employée à servir Dieu dans la pratique des bonnes œuvres et la mortification des sens ! C'est avec une complaisance visible que

saint Paul nous le rappelle. Que la vie éternelle aura de charmes et de joies pour ceux qui se seront efforcés de s'y préparer ! Méritons tous ce bonheur, en nous affranchissant de plus en plus de la servitude du péché, et en persévérant courageusement dans la vertu. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Septième dimanche après la Pentecôte. — Jésus recommande à ses disciples de se garder des faux prophètes

LA FAUSSE PIÉTÉ

*Intrinsecus autem sunt  
lupi rapaces.*

Au fond, ce sont des loups ravissants.

*Objection.* — Je suis pieuse, mais ce n'est pas une raison pour que je déteste le monde.

*Réponse.* — Non seulement vous ne détestez pas le monde, mais vous l'aimez. Votre âme frivole n'est ouverte qu'aux bruits du monde, aux vanités, aux plaisirs, à toutes ces dangereuses convoitises que Notre-Seigneur a maudites ; vous jetez follement votre barque au milieu des écueils, et vous voulez goûter la « joie de vivre, » au risque de pleurer toute l'éternité.

*Objection.* — Je veux être pieuse, mais je ne veux pas être dévote.

*Réponse.* — Vous vous vantez de n'être pas dévote ? Est-il rien de plus sot que de se glorifier d'un travers d'esprit ou d'une faiblesse de cœur ? Or on ne peut pas qualifier plus modérément le défaut de dévotion, puisque l'amour de Dieu, ne fût-il pas un devoir, est le plus noble et le plus désirable de tous les sentiments. Si vous entendiez seulement par dévotion, comme certaines gens mal instruits, la fausse piété, l'hypocrisie, ou les manières ridicules, on n'aurait rien à reprendre que la mauvaise acception du mot. Mais votre langage et votre conduite prouvent trop clairement que vous voulez blâmer le zèle, la ferveur, l'empressement des meilleures chrétiennes pour le service de Dieu. La confession et la communion sont pour vous une sorte de supplice ; vous en usez le moins que vous pouvez, et seulement quand l'usage vous en fait une sorte de nécessité. Alors vous devenez de mauvaise humeur, vous êtes ennuyée, vous soupirez, on dirait que vous vous préparez à subir une opération douloureuse. Quand une force supérieure ne vous contraindra plus moralement à remplir vos devoirs de religion, vous les abandonnerez et vous en irez grossir le nombre de ces femmes fri-

voles qui sont de vraies païennes au sein du christianisme.

*Objection.* — Je suis pieuse, mais la piété n'oblige pas à renoncer à ses intérêts : charité bien ordonnée commence par soi-même.

*Réponse.* — C'est-à-dire que vous voulez unir l'égoïsme à la piété. Vous êtes fort habile à dissimuler cet égoïsme ; vous feignez d'être bonne, obligeante, affable et même aimante, mais en réalité vous êtes égoïste par le fond de vos entrailles, vous ne songez qu'à vous en paraissant tout faire pour les autres. Les vertus feintes se démentent toujours par quelque côté ; on voit percer l'oreille du loup. Ceux qui vous suivent d'un peu près s'aperçoivent bientôt que vous n'agissez point par bonté de cœur, par pure charité, et que vous êtes incapable de vrai dévouement. En effet, vous ne vous gênez pas du tout avec les personnes dont vous n'attendez rien et que vous ne tenez pas à gagner ; vous les traitez avec indifférence, si ce n'est avec dédain. Apprenez que la vraie charité est la première condition de la vraie piété.

*Objection.* — Je suis pieuse, mais je ne veux pas ressembler à ces personnes hypocrites qui n'osent pas lever les yeux ; rien n'est plus éloigné de la piété que le scrupule.

*Réponse.* — Vous n'êtes pas scrupuleuse en effet. Vous avez certaines manières qui décèlent une dangereuse étourderie. Il faut vous connaître à fond pour ne pas penser mal de vos intentions, tant vous oubliez la réserve imposée à une chrétienne. Vous vous croirez suffisamment justifiée, quand vous aurez dit : Je n'ai pas l'intention de mal faire. Mais le monde est trop sévère pour accepter une pareille excuse, et Jésus-Christ est encore plus sévère que le monde.

*Objection.* — Je suis pieuse, mais j'ai un mari fort difficile à contenter ; rien d'étonnant si je ne le contente pas toujours.

*Réponse.* — Si vous étiez véritablement pieuse, vous n'auriez pour votre mari que des paroles douces et des procédés aimables. Pourquoi l'irritez-vous par des vivacités, des reproches injustes ou peu mesurés, et des querelles sans fondement ? Pourquoi lui rendez-vous la vie dure par vos défauts ? Pourquoi vos colères contre lui ressemblent-elles à celle qui a été décrite par l'Esprit-Saint quand il a dit : « Il n'y a point de bête plus méchante que celle du serpent, ni de colère plus aigre que celle de la femme. Il vaut mieux demeurer avec un dragon que d'habiter avec une méchante femme. Sa malignité change le visage de son mari, qu'elle rend sombre et farouche » ? Vous êtes pieuse : pourquoi donc ne vous faites-vous pas le moindre scrupule de désobéir en secret à votre mari et de le tromper toutes les fois que vous le jugez à propos, par exemple quand vous voulez satisfaire un caprice qui lui déplairait, ou dépenser de l'argent contrairement à sa volonté ?

*Objection.* — Je suis pieuse, et la piété a tellement adouci mon cœur que je ne suis jamais méchante pour mes enfants.

*Réponse.* — Vous êtes même trop bonne pour eux. Vous trouvez tout bien de leur part et ne permettez pas qu'on les contrarie. Vous ne parlez jamais que de leurs qualités ; quand ils sont coupables, vous vous contentez de leurs vaines promesses ; ils méprisent vos menaces, parce qu'ils savent bien que vous céderez à tous leurs caprices. Que de remords vous vous préparez pour l'avenir !

*Objection.* — Je suis pieuse, mais je suis femme ; si la piété défendait aux femmes de parler et de parler beaucoup, peu de personnes seraient véritablement pieuses.

*Réponse.* — On accuse les femmes d'aimer beaucoup plus à parler qu'à écouter, contrairement au conseil de l'apôtre saint Jacques : « La langue est un feu qui brûle, c'est un monde d'iniqité. » Mais on leur pardonnerait ce défaut naturel, si leurs discours étaient toujours édifiants, utiles et charitables. Vous êtes pieuse, dites-vous ; il semble cependant que le précepte de la charité n'existe pas pour vous ; vous cédez sans cesse à la démanaison de dénigrer et de faire rire. Vous n'épargnez pas même les ministres de la religion, et vous décochez contre eux sans aucun scrupule les traits les plus acérés. Vous avez surtout en aversion certaines femmes pieuses, qui ont eu sans doute le tort impardonnable de vous trouver trop médisante et trop orgueilleuse, ou qui se sont acquis une réputation de vertu dont vous êtes jalouse ; vous les poursuivez avec une rancune implacable par des quolibets et de mauvaises plaisanteries, qui dénotent la haine et qui frisent parfois l'impiété. Avez-vous que votre piété serait plus vraie si vous étiez moins bavarde.

*Objection.* — Je suis pieuse, et par conséquent j'ai le droit de me mêler des affaires de la religion.

*Réponse.* — Ecoutez ces paroles où votre portrait a été tracé :

Avez-vous remarqué cette demoiselle à la mise brune et modeste, mais à la figure un peu hautaine, qui va et vient dans l'église de sa paroisse comme elle ferait dans sa propre maison, et qui parle avec autorité au sacristain et au bedeau ? C'est mademoiselle A... qui s'est ingérée dans les fonctions de diaconesse, grâce à la bienveillance, pour ne pas dire à la tolérance de Monsieur le curé. On dit par malice que n'ayant pu se marier à cause de son vilain caractère, elle s'est mise au service de Dieu. Elle a certainement bien fait. Mais elle aurait dû prendre les sentiments chrétiens qu'inspire une religion toute d'humilité et de charité ; autrement elle laissera la patience de son pasteur et se fermera l'entrée de la sacristie. Il ne suffit pas de porter une robe noire, un chapeau gris ou même un simple bonnet, ni des chapelets et des livres d'heures tout plein ses poches, et encore moins de faire le suisse ou le gendarme dans la maison de Dieu, pour prendre place de son vivant au rang des saintes. Demandez-le plutôt à Messieurs les vicaires et aux sacristains. Il



serait préférable de montrer un peu de modestie, beaucoup de douceur et de charité, enfin ces vertus aimables qui vont si bien à la sainteté ; il est surtout indispensable de ne point scandaliser les gens par un caractère altier, des manières brusques et des paroles offensantes. Voilà ce que tout le monde dit. Mademoiselle A... le dit aussi, en baissant les yeux et en prenant une voix flûtée, qui ne lui est point naturelle. Mais à peine vous a-t-elle donné cette satisfaction qu'elle prend sa revanche contre ses prétendus détracteurs, elle éclate en plaintes amères, en critiques acerbes, elle donne un libre cours à sa bile et ne ménage plus personne.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

### XXXII

LE SAINT-ESPRIT

(Existence ; nature ; noms)

*Credo in Spiritum Sanctum.*  
Je crois au Saint-Esprit.

Il est bon, mes enfants, de nous rappeler de temps en temps les vérités de foi les plus élémentaires, afin qu'elles ne soient ni ignorées ni oubliées, surtout celles qui sont nécessaires au salut. De ce nombre est le dogme de foi concernant le Saint-Esprit. — Sans doute nous ne sommes pas comme ces nouveaux chrétiens à qui saint Paul demandait s'ils avaient reçu le Saint-Esprit et qui répondaient : « Nous n'avons pas même entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit. » Nous connaissons l'Esprit-Saint, nous l'invoquons souvent en nous signant « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; » nous professons la foi à son existence au moins deux fois chaque jour par ces paroles du Symbole des apôtres : « Je crois au Saint-Esprit ; » enfin nous savons que nous l'avons reçu dans le sacrement de Confirmation. — Pour que cette foi soit entretenue en nous, rappelons-nous d'une manière succincte ce que l'Eglise nous enseigne sur le Saint-Esprit, sa nature et les noms sous lesquels on le désigne.

I. Qu'il y ait un Saint-Esprit, l'Ancien et le Nouveau Testament en font foi en mille endroits. L'Evangile surtout le mentionne dans de nombreux passages, depuis le jour où il coopère au mystère de l'Incarnation en formant le corps de Jésus-Christ, jusqu'à celui de la Pentecôte où il se manifeste sur les Apôtres. Le divin Sauveur fait du Saint-Esprit le sujet fréquent de ses prédications et l'objet de ses promesses. De tout cet enseignement divin sur le Saint-Esprit, je ne m'arrête qu'à une seule parole. Lorsque Jésus-Christ confie à ses apôtres la mission d'établir son Eglise, c'est-à-dire de continuer et de développer son œuvre dans le monde : « Allez, leur dit-il, enseignez... baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, » mettant ainsi l'Esprit-Saint au même rang que Dieu le Père et que Lui-même.

II. Si nous parlons de sa nature, l'Esprit-Saint est Dieu. Sans en indiquer d'autres preuves, l'égalité que Jésus-Christ lui attribue avec son Père et avec Lui-même le montre suffisamment. Distinct du Père et du Fils comme personne, il est un avec eux comme Dieu. Dans la très sainte Trinité, vous le savez, mes enfants, les trois personnes divines sont unies dans une même nature, ou plutôt elles sont un par la même nature divine, c'est-à-dire par la même infinie perfection. D'autre part, elles sont non pas séparées, mais distinctes par leur origine, par leur raison d'être, le Père étant par lui-même, le Fils étant engendré du Père, et le Saint-Esprit procédant de l'un et de l'autre ; et pour nous arrêter à cette dernière personne, nous saurons et nous croirons que l'Esprit-Saint a son origine dans l'amour mutuel du Père et du Fils. Eternellement Dieu le Père aime le Fils ; éternellement Dieu le Fils aime le Père ; éternellement le Saint-Esprit procède de cet amour réciproque des deux autres personnes ; en d'autres termes nous pouvons dire qu'il est cet amour même personnifié. — En cela pour nous tout est mystère sans doute, mais tout ce qui tient à la nature de Dieu l'est nécessairement pour une intelligence créée.

III. Le nom d'« Esprit » qui convient à la très sainte Trinité, pur esprit par essence, est donné en particulier à la troisième personne parce qu'elle procède, qu'elle émane des deux autres comme un souffle commun produit par leur amour mutuel. — Cet Esprit est dit « Saint, » saint en lui-même et infiniment puisqu'il est Dieu, saint en dehors de lui-même parce qu'il est pour les hommes et pour les anges la source de toute sainteté. — Considéré dans ses rapports avec nous, il est nommé « le Paraclet, » c'est-à-dire le consolateur, source des seules vraies consolations par l'Espérance chrétienne ; — « Esprit vivificateur », source de la vie surnaturelle par les sacrements ; — Esprit de lumière, de sagesse, d'intelligence, de force, de piété, parce qu'il excite en nous ces vertus et qu'il est la source de ces dons.

Pour nous, mes enfants, adorons le Saint-Esprit comme Dieu ; confions-nous à lui et invoquons-le comme l'auteur de tout don parfait ; et laissons cet Esprit, ce souffle de Dieu, nous pousser par ses divines inspirations vers notre fin dernière, le ciel. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(19 JUILLET)

Job, ce modèle achevé de patience et de résignation, a tracé de lui-même un tableau dont chaque trait convient admirablement à saint Vincent de Paul. Est-ce le patriarche de l'Idumée ou le saint français que loue l'Esprit-Saint par ces paroles inspirées ? « L'oreille qui m'écoutait me publiait

bienheureux, et l'œil qui me voyait me rendait témoignage que j'avais délivré le pauvre qui criait et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir. Celui qui était près de périr me comblait de bénédictions et je remplissais de consolations le cœur de la veuve. J'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. J'étais le père des pauvres. Je brisais les mâchoires de l'injuste et je lui arrachais sa proie d'entre les dents. Je suis comme un arbre dont la racine s'étend le long des eaux; et la rosée se reposera sur mes branches. Ma gloire se renouvellera de jour en jour... Et lorsque j'étais assis comme un roi au milieu des gardes qui m'environnaient, je ne laissais pas d'être le consolateur des affligés <sup>1</sup>. »

Il suffirait de commenter ces lignes par des faits pour avoir une vie de cet homme providentiel, aimé de Dieu et des hommes, de ce génie de la bienfaisance, de cet ange de la charité que le Seigneur envoya à la France au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Essayons du moins de montrer quelque chose de cette action si opportune, si variée, si profonde, si féconde et si durable de saint Vincent sur la société de son temps. Ses œuvres le loueront mieux que tous les discours. Elles sont si éclatantes et si utiles, que l'impiété elle-même ne lui conteste pas le titre de bienfaiteur de l'humanité. Mais quand même les hommes se tairaient, par impuissance ou par ingratitude, les pierres de tant de monuments qu'il a fondés par son génie, marqués de son empreinte et consacrés par sa charité crieraient éternellement ses titres à l'admiration et à la reconnaissance.

## I

« Depuis les apôtres, il n'y a peut-être pas d'homme qui ait rendu plus de services à l'Eglise catholique et à l'humanité entière <sup>2</sup>. » Sans vouloir établir une comparaison que le saint prêtre eût repoussée de toute la force de son humilité, on peut dire que Dieu qui envoya son Fils unique pour sauver le monde perdu, députa saint Vincent pour relever et guider l'Eglise de France en danger de se perdre. Autre Christ, il passe en faisant le bien. Notre-Seigneur n'a-t-il pas prédit que ses disciples opéreraient de plus grands prodiges que lui-même ? Du reste, comme ce nouvel apôtre agissait par la vertu et dans l'esprit de Jésus, c'est à ce divin Sauveur que revient toute la gloire de si étonnantes fondations.

L'Eglise venait de passer par toutes les crises du terrible orage déchaîné par le protestantisme. La prétendue réforme avait répandu partout l'ignorance et la dépravation. On fit moins de cas de la prière, de l'assistance aux exercices du culte, de la réception du baptême et de la cène, et, en général, de toutes les œuvres de la vie religieuse. Par contre il y eut un accroissement de tous les excès, de la

débauche, de l'ivrognerie, des outrages, du blasphème; une servitude beaucoup plus dure pesa sur le peuple; au lieu d'un clergé plus moral, plus instruit, plus considéré, on vit pulluler une multitude de prédicants ignorants, immoraux, méprisables, se dénigrant les uns les autres. On avait espéré des écoles publiques plus florissantes; on vit diminuer le nombre des étudiants et l'indiscipline régner parmi eux. On comptait jouir d'une entière liberté d'enseignement; ce fut un monopole odieux et une censure arbitraire et rigoureuse qui dominèrent partout <sup>3</sup>. — Pardonnez-moi ces détails, nécessaires pour vous faire connaître l'état de la société religieuse et civile au moment où Vincent de Paul y fit son entrée.

La France déchirée pendant trois règnes par des guerres civiles, était devenue comme un vaste champ de bataille. Vingt mille églises détruites; en Dauphiné 256 prêtres et 112 moines tués, 900 villes ou villages détruits, les reliques des martyrs profanées, brûlées et les cendres jetées au vent; une ligue religieuse et légitime dans son principe dégénérant en querelle politique, les excès d'un parti provoquant tôt ou tard de sanglantes représailles, un règne réparateur, une aurore de justice et de bonté, ternie par de singulières défaillances morales, puis brusquement ensanglantée par un poignard régicide, les provinces divisées, les princes révoltés, l'autorité méconnue: tous les maux fondaient sur la France, semblables à ces orages qui s'acharnant et s'obstinant sur une malheureuse contrée ne se calment sur un point que pour renaître avec plus de violence sur un autre. Notre patrie marchait vers la paix et à l'unité par un chemin de larmes et de sang, suivie d'un cortège effrayant de désolation et de deuil.

Dieu n'oubliait ni l'Eglise, ni la France. Il suscitait en Italie, en Espagne, en Portugal, en France d'admirables saints, presque tous fondateurs ou réformateurs d'ordres religieux qui répandirent au loin la vie catholique et la vraie réforme morale. Il suffit de nommer Ignace de Loyola, François-Xavier, François Régis, Charles Borromée, Barthélemy des Martyrs, Jean de la Croix, François de Sales, Pierre Fourier, Thérèse de Jésus, Angèle de Mérici, Jeanne de Chantal, qui consolaient la divine épouse de Jésus-Christ. Si, comme Rachel, elle ne pouvait oublier tant d'enfants violemment arrachés de son sein par l'hérésie, elle pouvait comme Anne se réjouir en voyant que le Seigneur ne lui refusait pas la fécondité spirituelle et qu'elle pouvait affronter les moqueries de l'Eglise soi-disant réformée.

Nous allons voir que Vincent de Paul ne fut pas un des moins ardents à consoler l'Eglise en détresse et que nous pouvons lui appliquer les paroles de Job: « J'ai consolé le cœur de la veuve, *Et cor viduæ consolatus sum.* »

<sup>1</sup> Job, xxix, 11-25.

<sup>2</sup> Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise universelle*, L. 87, § 4.

<sup>3</sup> Mgr Bourquard, *Histoire de l'Eglise*, p. 233.



## II

Il la consolait en fermant ses plaies. Aussi ajouterons-nous avec le texte sacré qu'il était l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux : *Oculus fui cæco et pes claudò*.

Rien de plus vrai, de plus juste, de plus expressif que la conception de la société sous la forme d'un corps. Si au temps de Vincent ce corps était atteint du sommet de la tête à la plante des pieds, il faut reconnaître que son zèle ardent ne négligea aucun des membres souffrants et infirmes.

Il commence sa mission de charitable Samaritain par la tête, c'est-à-dire qu'il s'applique tout d'abord à réformer le clergé, le sacerdoce, qui doit être, selon la parole de Notre-Seigneur, la lumière du monde. La haine est clairvoyante comme le véritable amour. Les ennemis de l'Eglise savent donc bien ce qu'ils font en visant avant tout à ternir l'éclat de l'ordre sacerdotal. Ils blessent le Christ à la prunelle des yeux. Ils frappent le pasteur pour mieux perdre le troupeau, et répètent qu'un clergé sans lumière ne peut guider un peuple éclairé. Ils ont raison. L'ignorance, surtout l'ignorance religieuse ne peut enfanter que le désordre, comme les ténèbres favorisent les écarts les plus grossiers.

Aussi notre saint, le premier, réalise en France le désir du saint Concile de Trente en établissant les séminaires pour donner aux clercs une instruction convenable. Il en trace le plan, en règle les exercices, en forme les directeurs, et bientôt l'Eglise de France voit s'élever dans son sein des pépinières de saints ecclésiastiques. — Il établit des retraites de dix jours pour éprouver la vocation des ordinands, purifier leurs mœurs, cultiver leur esprit, les former par d'habiles maîtres aux fonctions ecclésiastiques. Répandus dans les diocèses, ils y portent la lumière et la chaleur, ils rallument la piété éteinte dans les peuples, ils purifient le lieu saint, instruisent l'ignorant, soulagent le pauvre, consolent le malade, rétablissent la majesté du culte divin et dispensent avec prudence les sacrements.

Pour assurer ces premiers fruits dans la réforme du clergé, le génie organisateur de saint Vincent lui suggère les conférences ecclésiastiques et les retraites annuelles. Chaque semaine, le mardi, il rassemblait les prêtres de Paris et du voisinage au collège des Bons-Enfants, puis à Saint-Lazare, pour traiter des vertus, des fonctions, des charges et des périls de leur saint état. Chaque année les ramenait à la source du séminaire. Dans ce désert Dieu parle au cœur; la manne y tombe; on voit de près les plus grandes vérités de la religion; on rentre dans son cœur, on en examine les endroits faibles, on en relève les brèches, et tout renouvelé, on retourne à son troupeau pour lui communiquer le feu dont on est embrasé. Ce bienfait, nous le devons à saint Vincent.

Non content d'allumer, d'entretenir et de rallumer le feu sacré de la science et de la piété dans le cœur de ses frères, saint Vincent étendit son action plus haut et plus loin. Les rois sont souvent aveuglés par l'éclat de leur puissance, par l'encens des flatteries et par la poussière des passions. Louis XIII, roi de France, eut la grâce d'être assisté à sa dernière maladie et de mourir entre les bras de notre saint. Sa veuve Anne d'Autriche le nomme chef de son Conseil de conscience; elle lui confie, au grand étonnement de sa cour, cet important ministère des mœurs; des études, des services et des récompenses ecclésiastiques, et veut que ce même instituteur des séminaires, qui a si bien su former les évêques, soit spécialement chargé du soin de les choisir. Les choix dont le premier clergé de Louis XIV fut composé, honoreront à jamais son ministère, et il suffit de se rappeler quels furent les prélats de son temps pour juger de son discernement et de ses principes <sup>1</sup>. *Oculus fui cæco*.

*Et pes claudò*. Saint Vincent fut vraiment le pied du boiteux par sa Congrégation de la Mission qu'il fonda exprès pour évangéliser les pauvres des campagnes. Il les voyait avec douleur négligés, sans culture, sans instruction et souvent plus dénués des biens de la grâce que de ceux de la fortune. A les catéchiser, à entendre leurs confessions, à travailler à leur salut, il n'y a ni plaisir, ni honneur, ni profit. Vincent crut que c'était la meilleure part, il la prit donc pour lui et ses deux congrégations, laissant à d'autres les fonctions qui ont de l'éclat, qui mènent aux dignités ecclésiastiques ou qui sont lucratives. Nouveaux disciples d'un nouveau Christ, ils vont de village en village, opérant sur les âmes les merveilles que les premiers apôtres opéraient sur les corps. Ils vont faire connaître, aimer, servir Jésus-Christ à ces pauvres âmes. Et accompagnés de la bénédiction de Dieu, ils remportent toujours des succès incroyables. De mauvaises confessions réparées par une confession générale, des inimitiés invétérées éteintes, des procès interminables assoupis, des scandales ôtés, des biens mal acquis restitués, en un mot l'innocence et la paix rendues à une paroisse, c'est le fruit ordinaire d'une mission.

Vincent, voulant atteindre également les pauvres des villes, établit les Filles de la Charité avec la tâche de distribuer la nourriture du corps par les secours et la nourriture de l'âme par l'instruction des pauvres filles. Quel coup d'œil de génie dans cette institution! Ces filles deviennent plus tard des mères de famille. Formées dans l'âge tendre à la piété, au travail, aux bonnes mœurs, elles répandent les mêmes sentiments dans leur famille, les transmettent dans la suite à leurs enfants. Ainsi grâce à saint Vincent, les chrétiens les plus obscurs eurent des guides éclairés pour leur

<sup>1</sup> Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, II, 520. Paris, 1842, Gustave Martin.

apprendre à mépriser les biens fragiles de la terre et à connaître ceux du ciel. *Oculus fui cæco et pes claudus.*

## III

*Eram pater pauperum.* Ils étaient non seulement évangélisés, mais encore secourus par la plus agissante et la plus ingénieuse charité. Mettant en pratique une de ses maximes favorites, il aimait Dieu et le prochain « aux dépens de ses bras et à la sueur de son visage, » parce qu'une bonne action est le véritable coin auquel est marqué l'amour de Dieu. Il multiplie tellement les œuvres de miséricorde corporelle qu'on a pu dire qu'il a fait plus de bien que vingt autres saints et distribué plus d'aumônes en une année qu'un roi en vingt ans.

Homme du peuple il va au peuple, aux pauvres. Les pauvres ! Comme il les estime, les respecte, les aime et les sert ! Il les appelle « nos seigneurs et maîtres. » « Nous sommes les prêtres des pauvres, disait-il ; Dieu nous a choisis pour eux. » La vue des pauvres, leur nom même faisait sur son cœur une impression qui se manifestait au dehors. Il s'attendrissait en prononçant ces paroles des Litanies : *Jesu, pater pauperum.* Il encourageait ses congrégations à se vouer au service des malheureux par ces mots : « Dieu aime les pauvres... Tous ceux qui aimeront les pauvres pendant leur vie n'auront aucune crainte de la mort. » Pour eux, il se dépouille de sa dernière obole ; il les traite comme des rois, il leur bâtit des palais, et il leur donne pour ministres ces anges qui portent le nom si doux de Filles de la Charité. Il va même jusqu'à consacrer à l'indigence un demi-million qu'on lui offrait pour élever une église. Pour eux il sollicite les revenus du roi, les diamants de la reine, les parures des dames, le temps des grands seigneurs. Chaque jour il en a deux à sa table. Il les découvre partout : à Paris où le luxe et les richesses coudoient si souvent la misère et l'indigence ; dans les provinces ravagées par la guerre, Lorraine, Picardie, Champagne, où il envoie régulièrement pendant des années des secours en argent et en vivres ; à l'étranger, jusqu'en Pologne et en Irlande. Il nous semble vraiment voir la Providence incarnée sous les traits de cet humble prêtre, l'œil ouvert sur toutes les plaies, l'oreille attentive à tous les cris de douleur, les mains pleines de largesses étendues sur le monde entier !

## IV

Oui, père des pauvres et consolateur des affligés. *Pater pauperum et merentium consolator.* Qu'il nous suffise avec le bréviaire d'énumérer les œuvres sorties de ses mains créatrices : « Nulle sorte de misérables qu'il n'ait secourus avec une tendresse de père. Fidèles gémissants dans les chaînes des Turcs, enfants exposés, jeunes libertins, religieuses dispersées, femmes tombées dans le désordre, vierges exposées à y tomber, criminels

condamnés aux galères, pèlerins surpris par la maladie, artisans invalides, hommes tombés en démence, mendiants innombrables, tous trouvèrent en lui et par ses tendres soins des soulagements et des retraites qui subsistent encore aujourd'hui. »

Et tout cela et bien d'autres choses encore est l'œuvre d'un pauvre prêtre né dans un coin des Landes, d'un fils de paysan, d'un petit pâtre, comme il aimait à le rappeler dans les assemblées des grands et dans le conseil des rois ! Cet homme qui d'après des calculs approximatifs répandit jusqu'à soixante millions, manquait souvent du nécessaire ! Cet oracle des rois, ce guide éclairé des âmes était tourmenté d'étranges scrupules et bouleversé par des doutes contre la foi ! Cet homme qui a manié heureusement tant d'affaires, édifié tant de monuments, était d'une lenteur extraordinaire à se décider à l'action, ne voulant jamais, disait-il, enjamber sur la Providence, mais la suivre pas à pas !

Oh ! que Dieu est beau, bon, admirable dans ses saints ! Et combien nous aurions besoin d'un nouveau saint Vincent de Paul dans un temps où, de l'aveu de tous, la misère est si grande et la question sociale si menaçante !

Quand on songe qu'en France il y a près de quinze mille bureaux de bienfaisance avec un million huit cent mille indigents inscrits, et une dotation de trente millions, dont cinq à six millions seulement vont aux indigents, et le reste aux fonctionnaires paperassiers ; qu'à Paris certains dépôts de mendicité où 3000 personnes sont internées n'ont ni chapelle, ni aumônier, ni offices religieux ; que notre pays qui comptait dix mille hôpitaux avant 1789, n'en a pas aujourd'hui deux mille ; qu'après un siècle de combats pour la liberté, un catholique ne peut pas sûrement léguer à son curé une aumône pour les pauvres, et que saint Vincent de Paul revenant sur la terre ne serait pas jugé capable ni digne d'être membre d'un bureau de bienfaisance ; que les secours étant mal organisés et insuffisants, on traite comme mendiants et vagabonds « des vieillards et des vieilles femmes incapables de travaux sérieux, des infirmes hors d'état de subvenir à leurs besoins, des malades repoussés des hôpitaux, en un mot tous les vaincus de la vie qui devraient être recueillis comme on recueille les blessés sur les champs de bataille, et qu'on laisse au contraire étaler au grand jour leurs misères et leurs plaies » (M. d'Haussonville) ; qu'au lieu de laisser aux religieuses les biens donnés par la charité au profit des bonnes œuvres pour soulager les infortunes, moraliser les âmes, étendre l'influence de la France et de l'Eglise, on les dépouille et on les chasse des asiles de leur bienheureux Père : on se sent envahi d'une immense pitié, et on ne peut que répéter le cri éloquent du Père Lacordaire : « Mon Dieu, mon Dieu, donnez-nous des saints, des saint Vincent de Paul pour consoler l'Eglise et la France, fermer nos plaies sociales, éteindre nos



misères, adoucir nos amertumes ! Du moins, conservez-nous ses fils et ses filles, messagers du ciel sur la terre, pour y répandre le baume de la charité et l'exemple de toutes les vertus. »

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

##### LA GRACE (suite)

##### E

##### La grâce sanctifiante

##### 4

##### Ses causes

— Vous rappelez-vous, Joseph, ce que nous avons dit de la grâce sanctifiante dans le précédent catéchisme ?

— Nous avons dit  
Ses noms,  
Sa définition,  
Son essence.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons chercher ses causes efficiente, méritoire, finale ; c'est-à-dire nous allons nous demander,

*D'où vient la grâce sanctifiante ?  
Qui nous l'a méritée ?  
Pourquoi elle nous est donnée ?*

##### a

##### Cause efficiente

— Dites-moi, Emile, est-ce vous-même qui avez pu vous procurer la grâce sanctifiante ?

— Non.

— C'est peut-être votre saint patron qui a pu vous faire ce riche cadeau ?

— Nullement.

— C'est donc votre ange gardien ?

— Pas davantage.

— C'est sans doute votre bonne mère du paradis, la très sainte Vierge ?

— Point du tout.

— Qui donc alors a pu vous donner ce trésor si précieux ?

— C'est Dieu, et Dieu seul

+

— La Sainte Ecriture nous dit  
« Que le Seigneur donne la grâce » ;  
« Que Lui seul peut rendre pur l'homme conçu dans le péché » ;

« Que la charité est répandue dans nos âmes par le Saint-Esprit, etc., etc. » :

Que prouve ce langage ?

— Il prouve que Dieu est l'auteur, ou la cause efficiente de la grâce habituelle.

+

— Le saint Concile de Trente nous enseigne que la cause efficiente de la justification est le

*Dieu de miséricorde qui nous purifie et nous sanctifie gratuitement :*

*Qu'est-ce que cela signifie ?*

— Cela signifie précisément que c'est Dieu qui donne la grâce sanctifiante.

+

— Vous avez dit tout à l'heure que ni les hommes, ni les saints, ni les anges, ni même la très sainte Vierge ne pouvaient donner la grâce sanctifiante ;

*Pourriez-vous nous en fournir la raison ?*

— La raison, c'est que la grâce sanctifiante est le don divin par excellence, qui est au-dessus de la puissance des créatures, autant que le ciel est au-dessus de la terre.

+

— Quand le prêtre administre les sacrements, n'est-ce pas lui qui donne la grâce ?

— Non, le prêtre n'est que l'instrument de Dieu pour nous communiquer la grâce ; c'est Dieu seul qui la donne.

+

— Dites-moi, Paul, à qui vous adresserez-vous tout d'abord pour obtenir la grâce sanctifiante ?

— A Dieu, qui en est le maître et l'auteur.

— Comment lui direz-vous ?

— Je lui dirai :

« Seigneur, je vous supplie de m'accorder votre sainte grâce. »

— Est-ce à Dieu seul que vous vous adresserez pour demander la grâce ?

— C'est aussi à la sainte Vierge, aux anges et aux saints.

— Leur parlerez-vous comme à Dieu ?

— Non.

— Comment leur direz-vous ?

— Je leur dirai :

« Je vous prie humblement de m'obtenir du Seigneur la grâce sanctifiante ».

— Pourquoi cette différence de langage ?

— Parce que la sainte Vierge, les anges et les saints ne peuvent que nous obtenir la grâce par leur intercession, tandis que Dieu lui-même et lui seul peut la donner.

##### b

##### Cause méritoire

— Nous venons d'apprendre que c'est Dieu qui donne la grâce sanctifiante ; cherchons maintenant à savoir qui nous l'a méritée.

Voyons, Henri, est-ce vous qui avez mérité la grâce que vous avez reçue au baptême ?

— Non.

— Auriez-vous pu la mériter ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a aucune proportion entre les actes d'une créature et la grâce sanctifiante.

— Si vous aviez pu mériter ou gagner la grâce, qu'en résulterait-il ?

— C'est que la grâce ne serait plus la grâce, attendu qu'une chose gagnée et due n'est plus gratuite, et ne peut plus porter le nom de grâce.

— Est-ce que les anges auraient pu mériter la grâce sanctifiante qu'ils ont reçue de Dieu pour gagner le ciel ?

— Ils ne pouvaient pas plus la mériter que l'homme lui-même.

— *Peut-être que la sainte Vierge a pu mériter les grâces si abondantes dont elle a été comblée ?*

— Pas davantage.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que les actes purements naturels de la créature la plus parfaite n'ont aucune proportion avec le don divin de la grâce.

+

— *S'il est impossible aux anges et aux hommes de mériter la grâce sanctifiante, Dieu la donne sans doute sans qu'elle ait été méritée par qui que ce soit ?*

— Peut-être que Dieu l'a donnée ainsi aux anges et à nos premiers parents avant le péché originel ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la grâce donnée aux hommes depuis le péché originel a été méritée.

— *Par qui ?*

— Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

— *Et vous dites que c'est certain ?*

— C'est un article de foi.

—

— *Pour la grâce des anges et de l'homme innocent, vous avez dit que peut-être Dieu l'avait donnée sans qu'elle ait été méritée par personne ;*

*Pourquoi ce peut-être ?*

— Parce que les uns disent que cette grâce a été donnée sans prévision aucune des mérites de Jésus-Christ, tandis que les autres pensent le contraire.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire croient qu'elle a été donnée en prévision des mérites du Sauveur.

+

— *Ce qui est douteux pour la grâce des anges et de l'homme innocent, ne l'est donc pas pour la grâce de l'homme tombé ?*

— Non, celle-là nous la devons entièrement et uniquement aux mérites de Jésus-Christ.

— *Et nous sommes obligés de le croire ?*

— Oui, puisque c'est un article de foi.

—

— *L'Evangile nous apprend*

*« Que Jésus-Christ nous a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu » ;*

*« Que la grâce a été apportée au monde par Jésus-Christ » ;*

*Que prouve ce langage ?*

— Il prouve justement que c'est ce bon Sauveur qui nous a mérité la grâce sanctifiante.

—

— *L'apôtre saint Paul, inspiré par l'Esprit-Saint, nous enseigne que Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes ;*

*Que faut-il en conclure ?*

— C'est que la grâce, qui nous fait enfants de Dieu, nous arrive par le moyen ou les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

—

— *L'Eglise termine toutes ses prières par ces paroles :*

*« Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc. »*

*Savez-vous pourquoi ?*

— C'est pour montrer qu'elle attend toutes les grâces divines des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

+

— *Comment Jésus-Christ a-t-il mérité la grâce ?*

— Jésus-Christ nous a mérité la grâce par sa vie d'obéissance, de pauvreté, de privations, d'humiliations, ainsi que par ses travaux, ses larmes, ses souffrances, son précieux sang répandu et sa mort sur la croix.

+

— *Quel est donc, Jules, le prix de la grâce que vous avez reçue au baptême ?*

— C'est un prix infini.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle a coûté et qu'elle vaut les larmes et le sang du Fils de Dieu.

— *Si on avait le malheur de perdre la grâce ou d'en abuser ?*

— On perdrait un trésor infiniment précieux ; on foulerait aux pieds le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; on rendrait inutiles ses souffrances et sa mort.

— *Le ferez-vous ?*

— Je m'en garderai bien.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je remercierai souvent Notre-Seigneur de m'avoir acheté la grâce à un si grand prix, et je m'efforcerai de garder fidèlement et d'enrichir de plus en plus ce trésor infiniment précieux.

c

Cause finale

— *Voilà que nous connaissons la cause efficiente et la cause méritoire de la grâce. Voyons maintenant pourquoi elle nous est donnée, ou sa cause finale.*

+

Gloire de Dieu

— *Vous rappelez-vous, Ernest, pourquoi Dieu a fait toutes choses ?*

— Dieu a fait toutes choses pour sa gloire.

— *Quelle a donc été la première et principale intention de Dieu quand Il a créé le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les anges, les hommes, etc., etc ?*

— La première et principale intention de Dieu, quand Il a créé toutes choses, a été sa propre gloire.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire que Dieu a fait toutes choses pour être loué, béni, chanté, glorifié, célébré par ses différentes créatures.

— *Peut-on dire également de la grâce sanctifiante que Dieu nous la donne tout d'abord pour sa gloire ?*

— Très certainement.

— *L'apôtre saint Paul nous apprend que si nous avons été comblés par Jésus-Christ du fruit de la justice ou de la grâce, c'est pour la louange et la gloire de Dieu ;*

*Que prouve ce langage inspiré par le Saint-Esprit ?*

— Il prouve justement que la grâce sanctifiante nous est donnée tout d'abord pour la gloire de Dieu.

—



— Dites-nous, Justin, comment la grâce sanctifiante glorifie-t-elle Dieu ?

— D'abord elle manifeste sa bonté infinie dans l'œuvre de notre sanctification.

— Ensuite ?

— Ensuite, elle multiplie à la louange de Dieu les actions de grâces de tous les saints.

— Enfin ?

— Enfin, les bonnes œuvres des justes sont cause que les autres hommes louent et bénissent le Seigneur selon cette parole de l'Evangile :

« Que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ».

+

Gloire de Jésus-Christ

— Pourrait-on dire également que la grâce sanctifiante nous est donnée pour la gloire de Jésus-Christ ?

— Oui.

— Me diriez-vous bien, Céline, à qui doit revenir toute la gloire de nos bonnes œuvres ?

— A Jésus-Christ.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est lui qui nous a mérité la grâce au moyen de laquelle nous les accomplissons.

—

— Voilà un général victorieux qui délivre de nombreux prisonniers tombés aux mains de l'ennemi ; ce général ne va-t-il pas retirer une grande gloire de la délivrance de ces prisonniers ?

— On ne saurait en douter.

— Jésus-Christ, vainqueur du démon, ne nous a-t-il pas délivrés tous de la plus triste des servitudes par sa grâce divine ?

— Rien de plus certain.

— Donc ?

— Donc rien de plus glorieux pour Notre-Seigneur que cette grâce qui délivre tant de malheureux captifs.

—

— Un soldat qui combat vaillamment n'honore-t-il pas son chef ?

— Rien de plus sûr.

— De qui sommes-nous les soldats ?

— De Jésus-Christ.

— Si la grâce de Jésus-Christ nous fait remporter des triomphes éclatants, qu'en résultera-t-il ?

— Il en résultera que la gloire des soldats rejailira sur le chef qui les mène à la victoire, c'est-à-dire sur Jésus-Christ.

—

— Que fait-on pour un bienfaiteur qui a rendu un grand service ?

— On le remercie, on le bénit, on le porte aux nues.

— Que font les chrétiens pour Jésus-Christ, qui nous a mérité le trésor de la grâce ?

— Ils le remercient, le bénissent, le portent aux nues, c'est-à-dire le glorifient.

—

— Quelle est la conclusion de tout ceci ?

— C'est que la grâce sanctifiante nous est donnée pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

+

La vie éternelle

— Est-ce seulement pour la gloire de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ que la grâce sanctifiante nous est donnée ?

Qu'en pensez-vous, Eugène ?

— C'est aussi pour notre bonheur éternel.

—

— Pourrions-nous gagner le ciel par des œuvres purement humaines ou naturelles ?

— Impossible.

— Quelles sont les œuvres qui gagnent le ciel ?

— Les œuvres divines.

— Que faut-il pour être capable d'accomplir des œuvres divines ?

— Il faut la vie divine ou la grâce de Dieu.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la grâce sanctifiante nous est nécessaire et nous est donnée pour nous conduire à la vie éternelle.

—

— Si, au moment de la mort, vous n'étiez pas l'enfant de Dieu, auriez-vous la vie éternelle ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que, pour avoir la vie éternelle, il faut être l'héritier du paradis, et, par conséquent, l'enfant de Dieu.

— Comment devient-on l'enfant de Dieu ?

— Par la grâce sanctifiante.

— Que devez-vous en conclure ?

— C'est que la grâce sanctifiante nous est donnée pour nous procurer la vie éternelle en faisant de nous les enfants de Dieu et ses héritiers.

—

— Quelles sont vos résolutions ?

— Puisque la grâce sanctifiante m'est donnée pour mon bonheur éternel,

1<sup>o</sup> Je remercierai souvent le Dieu infiniment bon qui me l'accorde, et le Sauveur infiniment dévoué qui me l'a méritée ;

2<sup>o</sup> Je garderai fidèlement et j'enrichirai tous les jours ce trésor infiniment précieux.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXI

LES PRIÈRES AVANT LA CONSÉCRATION

Mes frères,

Dans l'oraison *Te igitur*, la première prière du canon de la messe, le prêtre a d'abord appliqué le fruit général du sacrifice à l'Eglise, au Souverain Pontife, à l'Evêque et à tous les catholiques orthodoxes, c'est-à-dire qui sont dans la foi de notre sainte mère l'Eglise. Il applique ensuite le fruit spécial aux personnes qui lui sont chères et qu'il nomme dans la seconde oraison, le *Memento des vivants*, qui n'est vraiment que la continuation de la première.

Il a toujours été libre, d'après la tradition, de recommander particulièrement à Dieu les fidèles qui l'intéressent d'une manière ou de l'autre, sans préjudice de l'intention principale pour laquelle la messe est célébrée. Il lève les mains, les rejoint sur sa poitrine, prononce en silence la commémoration, incline la tête dans l'attitude de l'oraison mentale et étend les mains en continuant cette belle prière :

« Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, NN., et de tous les assistants dont la foi vous est connue et dont la dévotion vous est agréable, pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange, pour eux et pour tous les leurs, pour la rédemption de leurs âmes, pour obtenir le salut et la délivrance de tous les maux, et qui vous rendent leurs hommages à vous, Dieu éternel, vivant et véritable. »

Nous trouvons l'origine du *Memento des vivants* dans l'ancien usage des *diptyques*, ou tablettes à deux colonnes unies ensemble de la même manière que la peinture nous représente les Tables de Moïse. Le diacre et quelquefois le sous-diacre nommaient tout haut les bienfaiteurs et les bienfaitrices, les personnes remarquables par leur naissance ou leurs dignités, qui contribuaient à la fondation des églises, à l'entretien du clergé ou à la subsistance régulière des pauvres. Le pape Innocent I<sup>er</sup> ordonna, au cinquième siècle, de réciter les noms des bienfaiteurs après l'oblation, pendant les saints mystères, soit en leur présence, soit pendant leur absence. Saint Cyprien demandait avec instance, dans ses lettres, qu'on lui fit connaître tous les personnages célèbres par leurs bonnes œuvres, afin qu'il en fit une mention expresse à l'autel. — Hélas ! les abus s'introduisent parfois dans les pratiques les plus salutaires ; aussi voyons-nous saint Jérôme se plaindre de la

vanité de ceux qui offraient des dons considérables pour avoir le plaisir de s'entendre louer dans l'assemblée des fidèles : *Nunc publice recitantur offerentium nomina, et redemptio peccatorum mutatur in laudem*. Pour ôter tout prétexte à l'orgueil, on cessa de proclamer à haute voix les noms inscrits sur les diptyques, et l'usage lui-même des diptyques fut entièrement supprimé à la fin du onzième siècle.

Considérez, mes frères, quel intérêt souverain vous avez à assister le plus souvent possible à la célébration des saints mystères, puisque le prêtre prie pour tous les fidèles qui sont présents et qui l'entourent. Ils ont droit, en effet, à une part toute spéciale du sacrifice, puisqu'ils ont quitté leurs occupations habituelles pour se grouper autour de l'autel. Toutefois, les assistants seuls qui ont une foi véritable et une dévotion sincère participent aux fruits de la sainte messe, car l'application plus ou moins étendue du mérite satisfactoire du sacrifice se mesure ordinairement sur l'excellence de leurs dispositions personnelles. La prière du *Memento* ne saurait donc comprendre ces chrétiens dépourvus de toute ferveur, qui entendent la messe par routine, par contrainte, par bienséance, se tiennent dans l'église comme dans un lieu profane, laissent leur imagination s'égarer en pensées frivoles, sinon coupables, et se préoccupent beaucoup plus des assistants que de ce qui se passe à l'autel. Leur présence matérielle n'empêche pas leur cœur de battre loin de Dieu ; à la fois présents et absents, ils n'emportent aucun profit spirituel de cette messe qui procure aux âmes bien disposées une abondante effusion de grâces.

Le prêtre, en demandant à Dieu de se souvenir, c'est-à-dire d'avoir pitié de ceux qui offrent le sacrifice ou pour qui il est particulièrement offert, indique que les simples fidèles sont coopérateurs des saints mystères et participent au royal sacerdoce dont Jésus-Christ est le pontife éternel. Quelle consolation pour les catholiques généreux qui bâtissent des églises de leurs deniers, ou qui contribuent activement aux frais du culte catholique, ou qui multiplient les aumônes et les honoraires de messes ! Ils peuvent se rendre le témoignage qu'ils offrent le sacrifice en union intime avec le célébrant, pour eux d'abord, pour leurs parents et amis ensuite, pour la santé de l'âme et celle du corps, pour l'éloignement des maux de tous genres qui les menacent, pour l'espérance d'acquiescer le ciel, et pour offrir leurs vœux au Dieu vivant. Elles sont touchantes, les diverses recommandations du prêtre, qui n'oublie personne, tient entre les mains actuellement l'Eglise entière, offre un sacrifice non personnel, mais universel, qui embrasse tout et s'étend à tous, comme le Sauveur sur la croix s'immolait pour tous les hommes !

Ce n'est pas tout. S'il a prié pour l'Eglise militante, il se met en communion avec l'Eglise triomphante, et invoque la protection des saints du ciel, pour que le Seigneur ne nous considère pas dans notre misère et pour qu'il daigne nous



voir à travers les mérites de la sainte Vierge et des martyrs. Il récite la prière *Communicantes* : « Unis de communion avec tous vos saints, et honorant en premier lieu la mémoire de la glorieuse Marie toujours Vierge, Mère de Jésus-Christ notre Dieu et Seigneur ; et ensuite de vos bienheureux apôtres et martyrs, Pierre et Paul, André, Jacques, Jean, Thomas, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Simon et Thaddée, Lin, Clet, Clément, Xyste, Corneille, Cyprien, Laurent, Chrysogone, Jean et Paul, Côme et Damien, et de tous vos autres saints, aux mérites et aux prières desquels accordez, s'il vous plaît, qu'en toutes choses nous soyons munis du secours de votre protection ; par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il ! »

Dans cette oraison, qui nous rappelle le dogme consolant de la communion des saints où tous les chrétiens de la terre, du ciel et du purgatoire ne forment qu'une famille, la sainte Vierge reçoit un honneur particulier et occupe le premier rang. En Orient comme en Occident, dès les premiers siècles, cet ordre de préséance lui a toujours été assigné et maintenu par l'autorité de l'Eglise, qui la proclame *glorieuse*. La créature privilégiée qui a seule réuni les joies de la maternité à l'honneur de la virginité : *Gaudia matris habens cum virginitatis honore* ; la Vierge par excellence annoncée par le prophète Isaïe : *Ecce virgo concipiet et pariet filium*, et *vocabitur nomen ejus Emmanuel*, celle qui a donné sa chair et son sang à la Victime de notre salut a droit à toutes les distinctions imaginables en sa qualité de Mère de Dieu.

Après elle sont mentionnés les Apôtres, les fondateurs de l'Eglise et les premiers prêtres de l'Eucharistie, et les martyrs qui ont courageusement versé leur sang pour la foi du Christ. Saint Mathias, qui remplaça Judas dans le collège apostolique, n'est pas nommé ici ; il aura sa place dans la liste de la prière *Nobis quoque peccatoribus* après la consécration. Il n'a pas été du nombre de ceux que Jésus-Christ a choisis lui-même et constitués apôtres. Saint Paul, établi apôtre non par les hommes, mais par le Seigneur lui-même, est cité avec saint Pierre, selon l'usage de Rome qui ne sépare pas ces deux noms.

Autrefois, le diptyque des saints dont la mémoire était en vénération comprenait une liste nombreuse, qui a été réduite aux noms inscrits dans le *Communicantes*. De l'usage de lire les noms des saints martyrs et des saints évêques, pendant le Canon de la messe, est venu le mot *canonisation* pour annoncer qu'un serviteur de Dieu a été mis au nombre des saints et reconnu digne d'un culte public. Depuis le treizième siècle, la liste des saints nommés au Canon est restée invariable ; elle ne comprend que des martyrs romains et les plus anciens, parce que cette prière est empruntée à la liturgie romaine. Chaque pays se permettait d'ajouter les noms des saints qu'il honorait plus spécialement ; en France, on mentionnait toujours saint Hilaire et saint Martin,

avec les quatre grands docteurs de l'Eglise latine. Ces usages ont été abolis pour établir l'unité et ne pas faire du *Communicantes* une véritable litanie des saints.

En tête de la liste des apôtres nous plaçons saint Pierre, celui qui est le premier partout, la pierre fondamentale sur laquelle repose l'édifice de l'Eglise catholique. André, son frère, fut crucifié comme le divin Maître et resta attaché à la croix pendant deux jours. Jacques le Majeur, un des trois témoins de la transfiguration et de l'agonie du Sauveur ; on sait quelle affluence de pèlerins son tombeau a constamment attirés à Compostelle. Jean, frère du précédent, l'apôtre vierge, qui reposa sur le cœur de Jésus à la dernière cène et reçut la garde filiale de Marie. Thomas a contribué à affermir notre foi par ses doutes si divinement éclaircis. Jacques le Mineur, cousin germain du Christ, fut évêque de Jérusalem et mérita le nom de Juste. Philippe est ce jeune homme à qui le Sauveur demanda où l'on pourrait trouver assez de pain pour nourrir la multitude des auditeurs de la parole céleste dans le désert. Barthélemy subit un douloureux martyre : il fut écorché vif et partagé par une scie. Simon et Thaddée évangélisèrent la Mésopotamie et l'Egypte ; et subirent le martyre en Perse. Saint Thaddée est aussi appelé Jude et invoqué sous ce titre comme l'avocat des causes désespérées.

Aux noms des apôtres, l'Eglise joint ceux de douze martyrs dont le souvenir lui est cher. Lin, Clet, Clément, trois évêques de Rome ordonnés par saint Pierre, lui succédèrent comme papes et scellèrent de leur sang leur court pontificat. Saint Xyste ou Sixte, eut pour diacre et enfant de prédilection saint Laurent ; sa tête fut tranchée dans le cimetière de Prétextat. Corneille fut aussi pape, et son épitaphe a été récemment découverte dans les catacombes. Un évêque vient ensuite, saint Cyprien de Carthage, si célèbre par sa science et par l'énergie de son caractère. Laurent, l'archidiacre de Rome, le père des pauvres, subit joyeusement le supplice du gril et défia la cruauté de ses bourreaux. Chrysogone, romain de distinction, obtint la palme du martyre pendant la persécution de Dioclétien. Jean et Paul, deux frères, refusèrent constamment à Julien l'Apostat de sacrifier aux idoles et furent mis à mort ensemble. Côme et Damien, également frères, exerçaient gratuitement la médecine auprès des malades, dont ils gagnaient les âmes à la foi du Christ ; ils souffrirent sous Dioclétien. Ces deux saints terminent la liste adoptée par l'Eglise, qui veut achever l'oraison en faisant mémoire de tous les saints en général, *omnium sanctorum tuorum*, par les mérites desquels elle demande pour nous la protection divine. Le chœur des anges répond ainsi soit-il, affirme un pieux auteur, tandis que l'*amen* est prononcé tout bas par le prêtre, dont on n'entendra plus la voix jusqu'au *Pater*.

Vous êtes certainement surpris, mes frères, de ne pas voir le nom de saint Joseph mentionné

dans le Canon de la messe, comme nous ne l'avons pas rencontré dans le *Confiteor*. Et pourtant le virginal époux de Marie, le père nourricier de l'enfant Jésus nous semble digne de cet honneur. Je vous ferai remarquer d'abord que l'Eglise ne fait ici aucune commémoration des saints confesseurs et qu'elle se contente de rappeler les apôtres et les martyrs, dont la vie et la mort ont plus expressément représenté la vie et la passion du Sauveur, renouvelée en quelque sorte au sacrifice de la messe; et ensuite, que des personnages recommandables, tels que les évangélistes saint Luc et saint Marc, sont passés sous silence, peut-être parce qu'il n'est pas certain qu'ils aient enduré le martyre. La dévotion à saint Joseph était réservée par la Providence à ces derniers temps, comme la dévotion au Sacré-Cœur; c'est surtout à sainte Thérèse que nous sommes redevables de l'extension du culte de l'admirable ouvrier de Nazareth, regardé comme le modèle des âmes intérieures, tant elle sut exalter sa puissance et prouver qu'elle ne l'avait jamais invoqué inutilement.

Pourquoi le prêtre invoque-t-il les saints avec instance avant la consécration? Ce n'est pas, vous répond Bossuet, que nous prétendions que nos oraisons donnent du prix à celles des saints; mais c'est : 1<sup>o</sup> pour joindre nos prières aux leurs, pour faire avec eux une même oraison, un même chœur de musique, un même concert, comme nous ne faisons qu'une même Eglise; 2<sup>o</sup> pour confesser que les prières même des saints ne plaisent à Dieu qu'à cause de son cher Fils; 3<sup>o</sup> que c'est le nom de Jésus qui prie et donne accès, qui fléchit et persuade le Père. Voilà donc que, dans ces mystères si saints, l'Eglise s'offre tout entière à Dieu avec Jésus-Christ, afin d'offrir tout ensemble le chef et les membres. Tant que nous sommes sur la terre, ou dans la voie, nous sommes en communion avec les saints par la même foi qu'ils ont eue comme nous, et par l'espérance d'obtenir la même récompense et de triompher avec eux dans la patrie. C'est ainsi que Tobie enseignait à son fils que nous sommes les enfants des saints, et que nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise : *Filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his, qui fidem suam nunquam mutant ab eo*. N'oublions jamais que nous avons l'insigne gloire, selon le grand apôtre, d'être les concitoyens des saints : *Cives sanctorum*.

Uni à l'Eglise triomphante et plein de confiance dans la protection de tous les habitants de la Jérusalem céleste, le prêtre offre à Dieu l'oblation en ces termes : « Daignez donc, Seigneur, nous vous en supplions, recevoir avec bonté cette offrande de notre dépendance, qui est aussi l'oblation de toute votre famille; daignez fixer nos jours dans votre paix, nous délivrer de la damnation éternelle, et nous admettre au nombre de vos élus. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. » Il tient les mains étendues sur le calice et l'hostie,

indiquant par ce geste que nous nous unissons à ces dons pour être consacrés à Dieu, c'est-à-dire changés avec eux; que la protection divine est absolument nécessaire au célébrant avant d'accomplir le prodige de la consécration; qu'il s'unit à la sainte victime d'esprit et de cœur, avec tous les fidèles, afin de ne faire qu'un avec Jésus-Christ; et qu'il prend possession de cette victime sainte, pour s'appliquer à lui et à nous tous le fruit de la Rédemption.

Cette cérémonie nous vient de l'ancienne loi mosaïque. Aaron et les pontifes ses successeurs étendaient les mains sur la tête des animaux offerts en sacrifice, et marquaient par là la substitution de la victime, qu'ils chargeaient du poids des péchés de tout le peuple. Le rit de l'imposition des mains avait un double sens et une double efficacité, car la victime était isolée et séparée pour jamais de l'usage profane, et députée au service et à la gloire de Dieu. Au grand jour de l'expiation universelle, le grand-prêtre, entrant seul dans le Saint des saints, mettait ses deux mains sur la tête d'un bouc, choisit pour le sacrifice, reconnaissant que la nation avait mérité mille fois la mort par ses crimes, priant le Seigneur de lui pardonner ses continuelles prévarications, et de vouloir bien faire tomber toute sa juste colère sur l'animal que les coupables lui présentaient comme hommage de leur dépendance et de leur entière soumission. Le prêtre catholique agit pour nous dans les mêmes intentions; il déclare que nous méritons les effets de la vengeance céleste et que nous sommes incapables de réparer et d'expiation nous-mêmes nos innombrables péchés; il compte sur la seule miséricorde du Sauveur qui s'est volontairement chargé de payer notre dette à son Père.

Dans cette oraison *Hanc igitur oblationem*, les demandes que le célébrant adresse à Dieu ont un sens très relevé et sont de la plus haute perfection, au dire du Vénérable Bède, puisque nous prions le Seigneur d'établir nos jours dans sa paix, de nous préserver de la damnation éternelle et de nous admettre au nombre de ses élus. Vous savez déjà que cette demande de la paix a été insérée ici par saint Grégoire le Grand, pendant le siège de Rome par les Lombards et durant la peste. La Sainte Eglise a jugé bon de maintenir la supplique du saint Pape qui, au rapport du diacre Jean, fut souvent inspiré par l'Esprit-Saint dans des circonstances graves, de telle sorte que son secrétaire vit plusieurs fois une colombe se tenir près de la tête du vénérable pontife et lui dicter à l'oreille ce qu'il devait enseigner ou entreprendre.

Pendant le cours du sacrifice, on demande à Dieu la paix à trois reprises différentes : avant la consécration : « *Etablissez nos jours dans la paix* »; après l'oraison dominicale : « *Soyez-nous propice et donnez la paix à nos temps* »; et avant la communion, par ces paroles de l'*Agnus Dei* : « *Donnez-nous la paix.* » Or, il y a la paix du



temps et la paix de l'éternité ; de la première nous allons à la seconde par la paix de l'âme. C'est celle-ci que le Seigneur donnait à ses disciples et que saint Paul souhaitait aux premiers fidèles, paix que le monde ne connaît pas et qui n'est jamais accordée aux impies.

La paix, mes frères, est le vœu continu de l'Eglise, comme l'atteste l'encyclique de Pie IX du 27 avril 1859 : « Tenant ici-bas, malgré notre indignité, la place de Celui qui, sortant du sein de la Vierge immaculée, a annoncé par la voix de ses anges la paix aux hommes de bonne volonté, qui, ressuscitant d'entre les morts et montant au ciel pour s'y asseoir à la droite du Père, laissa la paix à ses disciples, nous ne pouvons pas, pressé par les sentiments particuliers et paternels de notre amour et de notre sollicitude, surtout à l'égard des peuples catholiques, ne pas prêcher sans cesse la paix, et nous appliquant de toute la force de notre esprit à inculquer à tous les paroles mêmes de notre divin Sauveur, ne pas répéter sans fin : *Pax vobis, pax vobis !* C'est avec ces paroles de paix que nous nous adressons à vous avec amour, vénérables frères, qui êtes appelés à partager notre sollicitude, afin que, dans votre piété, vous excitiez par votre zèle et tous vos soins les fidèles confiés à votre vigilance à élever leurs prières vers le Dieu tout-puissant, afin qu'il donne à tous sa paix si désirée. » Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT DOMINIQUE

(4 AOÛT)

*Orationi et ministerio verbi instantes erimus.*

Nous nous appliquerons à la prière et à la prédication. (Act., VI, 4.)

Ce sont les apôtres, mes frères, qui tenaient ce langage, le jour où ils ordonnèrent pour la première fois des ministres sacrés. A ceux-ci ils confièrent les travaux matériels et le soin des pauvres ; mais ils se réservèrent deux offices : celui de la prière et celui de la prédication. Ainsi donc, les apôtres de Jésus-Christ ont deux principales fonctions : ils doivent parler à Dieu, ils doivent parler aux hommes ; parler à Dieu des hommes, parler aux hommes de Dieu ; parler à Dieu dans la prière, parler aux hommes dans la prédication. Semblables aux anges que Jacob vit monter et descendre sur l'échelle mystérieuse qui unissait la terre au ciel, ils doivent monter de la terre au ciel pour y puiser la lumière divine, puis descendre du ciel sur la terre pour la répandre sur les hommes.

Saint Dominique, dont je dois vous entretenir aujourd'hui, n'a pas été autre chose qu'un apôtre. C'est comme tel que Dieu l'annonça à sa mère.

Celle-ci, avant la naissance de son fils, l'aperçut dans une vision, sous la forme d'un chien qui tenait dans sa gueule une torche enflammée. Symbole de la mission de Dominique, qui devait faire entendre sa voix à travers le monde et allumer dans les âmes le feu de la charité. Sa vie d'ailleurs fut exclusivement remplie par les travaux apostoliques. Elle s'écoula, vous le savez, entre l'année 1170 et l'année 1220, commença à Calahorra en Castille, et finit à Bologne en Italie. Successivement chanoine de l'église d'Osma, missionnaire en Languedoc, fondateur d'ordre, Dominique poursuivit toujours le même but : la conversion des âmes. Puisqu'il fut ainsi un homme apostolique, je ne crois pas pouvoir le mieux louer qu'en vous montrant comment il fut, à l'exemple des premiers apôtres, adonné complètement à la prière et à la prédication. Il *pria*, il *prêcha* : ces deux mots résument toute sa vie.

### I

Premièrement, saint Dominique fut un homme de prière.

1. La prière, mes frères, est *nécessaire* à tous les hommes. Pour atteindre notre destinée surnaturelle, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu, pas même avoir une bonne pensée. Dieu sans doute le sait bien, tous nos besoins lui sont connus avant que nous ne les lui exposions ; mais aussi il a décrété qu'il n'accorderait rien qu'à la prière. Créateur tout-puissant, il veut que ses créatures reconnaissent par là leur dépendance. Père infiniment tendre et qui pense sans cesse à ses enfants, il emploie ce moyen de les forcer à penser quelquefois à lui.

Nécessaire à tous les hommes, la prière l'est surtout pour ceux à qui Dieu a donné la mission d'évangéliser leurs frères. Dans la conversion des âmes en effet, les apôtres ne sont que les instruments de Dieu ; pendant que les premiers font retentir leur voix aux oreilles, le second fait agir sa grâce sur les cœurs. Or un instrument ne peut rien faire par lui-même, s'il est séparé de la main de l'ouvrier.

Et à supposer même que l'apôtre ait sa part dans une conversion, où puise-t-il ailleurs que dans la prière les moyens de convertir ? Comment persuaderait-il à ses auditeurs des vérités dont il ne serait pas lui-même persuadé ? Comment imprimerait-il dans leurs âmes la haine du péché et l'amour de Dieu, s'il n'avait en lui-même ces sentiments ? Or cette persuasion et ces saintes dispositions ne s'acquièrent que par la prière.

Voilà pourquoi Jésus a dit à ses apôtres : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Et pour les mieux pénétrer de cette vérité, il fit lui-même deux parts de sa vie publique, consacrant l'une à la prédication et l'autre à la prière.

Vous étonnerez-vous après cela que tous les grands ouvriers apostoliques aient été des hommes de prière ? Leur nature, leur tempérament, leurs

tentations en avaient fait ce que nous sommes ; c'est la prière qui les a faits ce qu'ils sont.

2. Aussi, mes frères, rien qu'à considérer l'œuvre immense de saint Dominique, on peut deviner *combien il a prié*, et comment il a prié. Rappelons-le cependant afin de nous édifier.

A peine a-t-il l'âge de raison qu'il se lève la nuit, à l'insu de tout le monde, pour prier.

Vers sa dixième année, il est confié à son oncle, archiprêtre de Jumiel d'Yzan : l'oraison mentale et la récitation de l'office font alors toutes ses délices.

De quinze à vingt ans, il étudie à l'Université de Palencia. Ses progrès dans la prière marchent de pair avec ses progrès dans les sciences. Il oublie quelquefois de prendre ses repas ou son sommeil ; jamais il n'oublie ses heures bien déterminées de prière.

A vingt-cinq ans, il est prêtre et chanoine de l'église d'Osma. Vers cette époque, il fait plusieurs missions en Galice, en Aragon, en Castille ; il y opère un grand nombre de conversions. Voulez-vous savoir la cause de ses succès ? La prière. Toutes les nuits il se donnait cent cinquante coups de discipline et récitait autant de fois l'*Ave Maria*.

Vers l'année 1207, il vient en Languedoc convertir les Albigeois. Bien des ouvriers évangéliques avaient travaillé avant lui dans cette région, mais avec peu de succès. Dominique prie plus que les autres et il réussit mieux. C'est à cette époque que la dévotion du Rosaire lui est révélée par la sainte Vierge. Un jour qu'il prie dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille près de Toulouse, celle-ci lui apparaît et lui dit que si la salutation angélique a commencé la rédemption du monde, il faut aussi qu'elle soit le principe de la conversion des hérétiques ; qu'en récitant et en propageant la prière du Rosaire, il verra un succès merveilleux de ses travaux. Dominique obéit : en quelques années il convertit plus de cent mille hérétiques. Plus que l'épée de Simon de Montfort, la prière de saint Dominique termina la croisade des Albigeois.

3. Ces exemples suffisent pour nous apprendre combien notre saint priait. Ecoutez maintenant *comment* il priait. Pour s'élever à Dieu, sa prière avait deux ailes : l'humilité et la confiance en Dieu.

Son humilité était si grande qu'il priait ordinairement la face prosternée contre terre. Ce n'était point simplement pour adorer la Majesté divine ; mais il avait un vif sentiment de son indignité. Lui qui conserva jusqu'à la mort son innocence baptismale, il se croyait le plus grand pécheur du monde ; et en quelque lieu qu'il arrivait, il craignait d'y attirer par sa présence la malédiction de Dieu.

Sa confiance en Dieu égalait son humilité. Il ne croyait pas que Dieu lui pût rien refuser. Un jour qu'il faisait cette confidence à un moine de Cîteaux, celui-ci lui dit : « Si cela est, demandez

donc à Dieu de faire entrer dans votre ordre le docteur Conrad de l'Université de Bologne. » Le saint passa la nuit en prière ; et le lendemain matin, qui était le jour de l'Assomption, le docteur Conrad venait lui demander l'habit des Frères Prêcheurs.

Accompagnées d'une telle humilité et d'une telle confiance en Dieu, comment ses prières n'auraient-elles pas été exaucées ? N'est-il pas écrit que la prière de l'homme qui s'humilie pénétrera les nues, et que la prière de l'homme qui a la foi transportera les montagnes ?

## II

Pour être apôtre, il ne suffit pas de prier, il faut encore prêcher. Après avoir parlé à Dieu dans la prière, il faut parler aux hommes dans la prédication.

Or, que vous dirai-je de saint Dominique prédicateur, sinon qu'il imita Jésus-Christ, l'incomparable modèle des prédicateurs ? Il prêcha *la même doctrine* que Jésus-Christ, il la prêcha *de la même manière*.

1. Notre-Seigneur, mes frères, ne présenta jamais sa doctrine en son propre nom, mais au nom de son Père. « La parole que je vous ai prêchée, disait-il aux foules, n'est pas la mienne, mais celle de mon Père. » C'est une première leçon donnée aux prédicateurs. Ils doivent parler au peuple de la part de Dieu, et lui annoncer la pure parole de Dieu. Aussi les fidèles et les prêtres commettent-ils un grand péché, quand les premiers réclament ou que les seconds distribuent une doctrine altérée. C'est un sacrilège comparable à la profanation de l'Eucharistie, la parole de Jésus-Christ n'étant pas moins respectable que son corps.

Toute sa vie saint Dominique fut fidèle à observer cette première loi de la prédication. Quand il songeait à instituer l'ordre des Frères Prêcheurs, saint Pierre et saint Paul lui apparurent, lui présentant le premier un bâton, le second le livre du Nouveau Testament, et lui disant : « Va et prêche. » C'est pourquoi dans ses nombreuses courses à travers le monde, Dominique porta toujours un bâton d'une main et l'Evangile de l'autre.

Mais l'Evangile, il ne se contentait pas de le porter dans sa main, il le portait surtout dans son cœur. Il en faisait sa lecture assidue, et l'objet de tous ses discours. Le Rosaire, que saint Dominique aimait à prêcher, est-il autre chose que le résumé de l'Evangile, puisqu'il est la méditation des principaux mystères de la vie, de la mort, et de la résurrection de Jésus ?

2. Si saint Dominique prêcha l'Evangile de Jésus-Christ, il le prêcha aussi comme Jésus-Christ.

Celui-ci pour appuyer ses prédications avait de puissants moyens, en particulier la pureté de sa vie, la bonté de son cœur, l'éclat de ses miracles. Sa sainteté lui permettait de dire aux Juifs : « Qui de vous me convaincra de péché ? »



l'immense amour de son cœur : « Soyez mes disciples, parce que je suis bon ; » enfin le nombre et l'éclat de ses miracles : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres. »

En saint Dominique nous retrouvons, toute proportion gardée, les mêmes moyens de persuasion.

L'intégrité de sa vie faisait la plus grande impression sur l'esprit et sur le cœur des hommes. Aussi le pape Honorius pouvait-il lui écrire : « Vous êtes dévoré du feu de la charité, vous répandez un parfum qui réjouit le cœur. Athlète invincible, vous portez le bouclier de la foi, et vous employez avec magnanimité cette parole de Dieu qui pénètre plus avant que le glaive le plus aigu. »

Son amour pour les âmes était un feu qui consumait son cœur. C'est pour leur conversion que depuis son enfance jusqu'à sa mort il s'imposa toutes sortes de travaux et de souffrances, qu'il se mit souvent le corps en sang, qu'il s'offrit deux fois pour être vendu aux infidèles. Il n'approchait jamais d'une ville sans faire ce que fit Jésus devant Jérusalem, sans verser des larmes de pitié sur les pécheurs qui l'habitaient. Cet amour des âmes donnait à ses discours une onction et une force de persuasion toutes divines.

Il ne manquait même pas à ces discours d'être confirmés par des miracles. Saint Dominique en fit en effet un grand nombre. Il guérit plusieurs malades, il apaisa des tempêtes, il ressuscita trois morts ; en un jour d'extrême pauvreté, les anges vinrent servir à ses religieux un pain miraculeux.

3. Il est un dernier point sur lequel saint Dominique imita Jésus-Christ prédicateur. Celui-ci pour continuer par toute la terre et jusqu'à la fin des temps ce qu'il n'avait fait qu'en un seul pays et durant un petit nombre d'années, transmet sa mission et ses pouvoirs à des hommes qui seront ses lieutenants jusqu'à la fin du monde. Ce sont des motifs analogues qui amènent Dominique à fonder ses trois ordres religieux : celui des Frères Prêcheurs qui est depuis bientôt sept siècles une pépinière de saints, de prédicateurs et de savants ; celui des Religieuses dominicaines qu'il voua à la prière et à l'enseignement de l'enfance ; enfin celui des soldats de la Milice de Jésus-Christ, connu depuis sous le nom de Tiers Ordre, et auquel s'agrégent tant de pieuses personnes qui retenues dans le monde par les liens du mariage ou leurs devoirs d'état, désirent cependant y mener la vie religieuse.

Telle a été, mes frères, l'œuvre de saint Dominique, œuvre que nous voyons vivre toujours sous nos yeux. Eh bien ! est-ce que nous nous contenterons d'admirer notre saint ? Ce serait mal célébrer sa fête. Ajoutons à notre admiration l'hommage de notre imitation. Nous le devons, mes frères, car tous nous sommes apôtres, tous nous devons travailler au salut de nos frères en même temps qu'au nôtre.

Or les moyens de le faire sont les mêmes pour nous que pour saint Dominique : la prière et la prédication.

La prière est possible à tous ; et vous avez vu par l'exemple de notre saint son efficacité pour convertir les âmes.

Quant à la prédication, elle ne nous est pas non plus impossible : les moins avantagés ont au moins celle de la correction fraternelle et du bon exemple.

Si Dieu, mes frères, s'était servi de nous pour créer le monde, nous en serions justement fiers. Eh bien ! il se sert de nous pour quelque chose de plus grand encore, pour l'enfantement de ses élus. Dans l'ordre surnaturel nous sommes les aides de Dieu, *Dei adjutores sumus* (1 Cor. III, 9). Soyons apôtres, mes frères, pour avoir part à un tel honneur. Soyons-le aussi pour obtenir la récompense promise aux apôtres, et que saint Dominique a si bien méritée : « Ceux qui instruisent les hommes dans l'amour de la justice, brilleront au ciel comme des astres dans l'étendue des siècles. »

---

#### PETITE INSTRUCTION POUR LE HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

##### LA FIN DE L'HOMME

*Debitorum sumus non carni,  
ut secundum carmen vivamus.*

Nous ne sommes point redevables à la chair, pour vivre selon la chair. (Rom., VIII, 12.)

Aucune question n'est plus importante pour nous que celle dont la solution se trouve dans le passage de l'Épître aux Romains proposé aujourd'hui à nos méditations. De la manière dont nous la comprenons dépend en effet la bonne ou mauvaise direction de notre vie, et finalement notre salut ou notre damnation éternelle. Ajoutons que la solution s'en impose à chacun de nous, bon gré mal gré, dès que nous jouissons de notre pleine raison, et que nul ne peut l'éluder, pas plus qu'il ne lui est permis de demeurer dans l'indifférence.

De quoi s'agit-il donc et quelle est cette vérité capitale au sujet de laquelle il nous importe tant de ne point errer ? Déclarons-le de suite : c'est de savoir quelle est notre fin, pourquoi nous sommes sur la terre, et quel sort nous est réservé après cette vie.

Nous vous dirons d'abord ce qu'il faut entendre en général par la fin de l'homme ; suivant ensuite l'enseignement de l'apôtre, nous vous montrerons comment elle ne doit pas être renfermée dans ce qui est désigné sous le nom générique de « la chair, » mais placée plus haut, en Dieu lui-même, dont nous sommes constitués les enfants et les

héritiers. L'énoncé de ces trois propositions vous indique le partage et la suite de cette instruction.

## I

Avoir une fin, mes frères, c'est ne pas exister au hasard, sans raison précise, sans but déterminé. Laisant de côté les créatures inanimées ou privées de raison, nous mettant en face de l'homme, le considérant en possession de l'intelligence, de la volonté, de l'activité qui le distinguent, nous nous demandons : l'homme a-t-il une fin, une raison d'être ici-bas ? Pour quel but doit-il agir, sous quelle impulsion se doit-il mouvoir, vers quel résultat dernier et définitif doit-il faire converger ses aspirations et aussi ses efforts ?

Il semble, mes frères, que poser la question c'est la résoudre, au moins en ce sens que personne, pas même les athées et les matérialistes, ne voudra y répondre par une négation absolue et complète. On peut errer sur la nature de la fin qui est celle de tout homme ici-bas, on ne peut sérieusement contester que cette fin existe d'une façon ou d'une autre. L'être intelligent poursuit, de lui-même, en tout ce qu'il fait, une fin particulière. Mais l'ensemble de ses actes tend à la réalisation d'un but dominant et on peut dire unique, qui devient, selon l'expression populaire, la grande pensée de la vie entière.

Quelques exemples bien simples vous feront mieux comprendre cette doctrine. Un habile sculpteur prend un bloc de pierre ou de marbre ; avec son ciseau il le taille, le polit, s'apprête à lui donner une forme ; évidemment il sait d'avance ce qu'il veut faire, une statue, une colonne ou un monument. Voilà une fin particulière nettement déterminée. Une fois son travail terminé, cet artiste en entreprendra un autre, et ainsi jusqu'à la fin. Mais ces travaux qui tendent chacun à un résultat spécial, sont eux-mêmes régis par une fin plus générale, qui est la même pour tous et en qui il faut voir la cause impulsive des labeurs de l'ouvrier.

Le laboureur sème son champ en vue de la moisson ; ses soucis, ses fatigues, ses soins convergent tous à obtenir une abondante et magnifique récolte. C'est la fin particulière et immédiate de son travail. Une fois ses greniers remplis, il songera aussitôt à s'occuper de nouveaux semencements et de nouvelles récoltes ; chaque année verra recommencer ses travaux, qui se succéderont comme les anneaux parfaitement égaux d'une même et unique chaîne. Le but final poursuivi n'est donc pas atteint par chacune de ces moissons et de ces récoltes ; au-dessus de ces fins particulières, il y en a une plus générale qui sert de mobile aux autres.

Ainsi, à quelque condition qu'ils appartiennent, les hommes, par une multitude de résultats privés, tendent à des résultats plus vastes, pour aboutir à un résultat prépondérant qui les domine et les englobe tous.

Allons plus loin, et poursuivons jusqu'en ses dernières limites cette unité qui nous apparaît planer au-dessus des mille préoccupations et travaux de chacun d'entre nous. Quelle sera la fin dernière et suprême après laquelle nos désirs seront satisfaits et nos efforts auront un plein aboutissement ? Faut-il la chercher, cette fin dernière, dans les bornes de ce monde qui passe, ou plutôt en dehors de ce monde, là où toutes choses ont leur perfection achevée ? Et encore, chacun est-il libre de se la fixer selon ses goûts et ses préférences, en d'autres termes, nous appartient-il ou appartient-il à Dieu, notre créateur et notre maître, d'orienter notre vie et nos destinées vers un but précis, définitif, inéluctable ?

C'est ce que nous voulons examiner plus spécialement, autant que la gravité du sujet le comporte.

## II

Et d'abord la fin de l'homme est-elle dans les biens de ce monde ? Les matérialistes et les athées, ceux qui nient Dieu et la vie future, l'affirment ouvertement. Ne croyez pas cependant, mes frères, que cette assurance affectée aille de leur part au-delà du doute, d'autant plus qu'elle n'est aucunement fondée en raison.

Je ne ferai pas à votre foi l'injure de supposer qu'il soit nécessaire de vous démontrer l'inanité de ces doctrines, inventées surtout pour favoriser toutes les mauvaises passions. Mais si vous réprouvez, de toute l'énergie de vos convictions catholiques, ces pernicieuses maximes, n'arrive-t-il pas à plusieurs d'agir pratiquement comme si elles étaient la vérité ?

Voilà le danger pour les chrétiens, celui que signale saint Paul lorsqu'il nous dit que « nous ne sommes pas redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Car, ajoutez-t-il, si vous vivez selon la chair, vous mourrez. » Qu'est-ce que cette vie charnelle, qui conduit à la mort, sinon la recherche exclusive des biens de ce monde au détriment des biens célestes, le soin exagéré des intérêts du corps qui fait négliger les intérêts de l'âme ? Plus expressément, les paroles de l'apôtre condamnent cette sensualité grossière qui rapporte tout au corps comme à la fin dernière de l'homme.

O déplorable inconséquence ! Les chrétiens savent de science certaine, ils croient fermement que le corps doit être soumis à l'âme comme l'esclave à son maître, que toute révolte du corps contre l'âme est une source de graves désordres, et trop souvent ils favorisent cette révolte, ils la provoquent par des concessions imprudentes, sinon par des satisfactions coupables. De faiblesse en faiblesse, on en arrive à cette idolâtrie du corps et des sens, si vigoureusement flétrie par l'Esprit-Saint : *quorum deus venter est* (Philip., III, 19), qui est le vice le plus terrible pour les individus comme pour les sociétés. Si la sensualité, avec les excès auxquels elle se porte de nos jours, est une cause de mort, mort surtout spirituelle et éter-



nelle, pour nombre de chrétiens, elle est aussi une cause certaine de ruine pour les peuples, dont elle précipite la décadence et dont elle devient le tombeau. Que d'exemples particulièrement frappants nous en fournit l'histoire !

Ayez donc soin, comme vous y invite l'apôtre, « de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, » c'est-à-dire de réprimer les mouvements déréglés de la concupiscence, de vous abstenir de tout ce qui est péché ou occasion de péché, de pratiquer une sage et salutaire mortification qui maintienne à l'âme son légitime empire sur les sens. Votre conduite sera la meilleure condamnation de ces doctrines maudites dont il se fait aujourd'hui une propagande effrénée, et dont les conséquences sont, hélas ! si désastreuses.

### III

Si la fin de l'homme ne consiste pas dans les biens fragiles et périssables de la vie présente, dans ces misérables satisfactions bien impuissantes à combler les désirs d'un cœur avide de vérité et de vrai bonheur, si rien ici-bas ne peut jamais nous contenter pleinement, il faut chercher en haut, auprès de Dieu, cette perfection de vie à laquelle nous nous sentons appelés et attirés par tout ce qu'il y a d'instincts nobles en notre âme.

C'est une vérité élémentaire du catéchisme que Dieu, étant l'infinie sagesse, a dû se proposer une fin digne de Lui dans la création de l'homme, et comme Il est le Maître souverain, cette fin n'a pu être que Lui-même. Toutefois il Lui a plu d'ajouter à la dignité naturelle que nous tenons de l'acte créateur un degré incomparable de gloire, en nous assignant une fin surnaturelle, qui n'est autre que la possession de Dieu lui-même dans le ciel.

Ecoutez comment saint Paul établit cette vérité. Son raisonnement est plus clair que la lumière du soleil, plus persuasif que toute éloquence humaine.

« Tous ceux, dit-il, qui sont conduits par l'esprit de Dieu, » c'est-à-dire qui en suivent les inspirations et correspondent fidèlement à la grâce, « ceux-là sont enfants de Dieu. » Cet Esprit divin que nous avons reçu dans les sacrements, ne fait pas de nous en effet des esclaves craintifs et tremblants vis-à-vis de Dieu, mais il nous a procuré l'adoption des enfants, de sorte que par Lui et avec Lui nous appelons Dieu : Père. Oui, « c'est bien l'Esprit-Saint qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, » et ce témoignage en détruisant tous nos doutes est pour nous un gage d'absolue certitude. Mais aussi quelle confiance ne nous donne-t-il pas ? Etre réellement les enfants de Dieu, quel honneur ! et comme toutes les dignités terrestres pâlissent à côté de ce titre dont nous ne comprendrons jamais l'infinie grandeur !

Oserons-nous davantage supputer les droits qu'il nous confère ?

Non, ces droits sont tels que nous nous serions crus à jamais indignes d'y prétendre, si l'apôtre ne nous en donnait l'assurance formelle : « Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ. » Mais Dieu n'a point en dehors de Lui de bien plus excellent que Lui-même à nous communiquer, Dieu possédé, Dieu étant notre bien, notre félicité sans limites et sans fin, voilà donc notre héritage pour l'éternité.

Quittons, mes frères, quittons nos idées basses et vulgaires, nos conceptions trop matérielles, et élevons-nous jusqu'à cette sublime intelligence de notre vraie fin, du but vers lequel il nous faut tendre incessamment par toutes les énergies de notre être.

Quittons aussi ces mœurs grossières, cette sensualité, ces habitudes vicieuses, indignes de ceux que Dieu élève au rang de ses enfants. Par la gravité de notre conduite, l'excellence de nos œuvres, nos vertus, témoignons plutôt à Dieu notre reconnaissance pour son bienfait, et méritons qu'il nous introduise un jour dans la plénitude de nos droits. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Huitième dimanche après la Pentecôte. — Parole de  
l'économe infidèle et ambitieux

### L'AMBITION

*Scio quid faciam.*

Je sais ce que je ferai.

*Objection.* — L'ambition est la plus noble des passions ; c'est elle qui fait la grandeur des hommes.

*Réponse.* — Il faut dire plutôt que c'est la plus aveugle des passions. En effet les biens qu'elle poursuit ne sont pas proportionnés aux maux qu'elle se donne. Quel bien poursuit l'ambitieux ? Un fantôme d'honneur qui n'a rien de solide, qui ne donne point le mérite, qui communément ne le suppose point, qui plutôt contribue à le faire perdre, qui ne subsiste que dans l'idée de quelques hommes trompés, qui devient le jouet du caprice et de l'inconstance, et qui tout au plus ne peut s'étendre qu'à une vie courte, pour disparaître bientôt à la mort et pour s'évanouir comme une fumée. Que de peines se donne-t-il pour atteindre cette fin ! Il lui faut prendre mille mesures toutes également gênantes et toutes contraires à ses inclinations. Sa passion tantôt l'aigrit des dépités les plus amers, tantôt l'envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt l'enflamme des plus violentes colères, tantôt l'accable

des plus mortelles tristesses, tantôt le dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt le dévore des plus cruelles jalousies et lui fait souffrir une espèce d'enfer. Pour troubler la douceur de ses succès, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, que son esprit ambitieux grossit et dont il se fait un monstre : car tel est le caractère de l'ambition de rendre un homme sensible à l'excès, et délicat sur tout. Sénèque a donc eu raison d'appeler les dignités d'honorables tortures : « Ad speciosa tormenta alligatus sub ingenti titulo, » et de dire que les honneurs sont des charges : « Honor onus potius est quam animi levamentum. Inter onus et honorem non tam allusio vocis quam rei ipsius expressa veritas. Honor quippe ex onere venit, aut potius ex honore onus. » — C'était pour saint Bernard un sujet d'étonnement dont il avait peine à revenir, lorsque considérant tout ce que l'ambition attire d'inquiétudes, d'alarmes, de troubles, d'agitations, de douleurs intérieures et de désespoirs, il voyait néanmoins tant d'ambitieux, et le monde rempli de gens possédés d'une passion si cruelle à ceux qui la nourrissent dans leur sein : « O ambitio, disait-il, quomodo omnes torquens omnibus places ? »

*Objection.* — Il faut sans doute se donner beaucoup de peines pour arriver aux honneurs, mais une fois que le but est atteint la jouissance est profonde.

*Réponse.* — Le but est comme l'horizon, qui fuit toujours devant les yeux. Le succès, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage et qu'à l'allumer : d'un degré on tend bientôt à un autre ; il n'y a rien où l'on ne se porte ni rien où l'on se fixe, rien que l'on ne veuille avoir ni rien dont on jouisse ; c'est une perpétuelle succession de vœux, de désirs, d'entreprises, et par une suite nécessaire un perpétuel tourment. « Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis, c'est le tonneau des Danaïdes. » (Lebrun).

*Objection.* — Décrier l'ambition, c'est rendre un mauvais service à l'humanité ; en effet, c'est par de louables efforts que l'on arrive aux honneurs.

*Réponse.* — Si l'on arrivait aux honneurs par une vigilance plus éclairée, par un travail plus constant, par l'accomplissement de toutes ses obligations, peut-être y aurait-il quelque chose de solide en cela. Mais l'ambitieux n'est grand ni dans sa personne, ni par sa personne, il est grand par ce qui ne vient pas de lui et qui est hors de lui. Que de fois on a pu trouver vrais ces deux vers :

Les dignités ne sont que des piédestaux  
Où l'on place souvent des méchants et des sots.

Les plus hautes fortunes n'ont point eu d'autre principe et n'ont point d'autre soutien que les flatteries les plus basses, que les complaisances les plus serviles.

Quand on ne peut voler, on s'élève en rampant,  
C'est la méthode du serpent.

DE SÉGUR.

Je suis préteur en Grèce. Toi, préteur ? Et sais-tu juger ? Où as-tu donc appris cette science ? — J'ai la patente de César. — Et si César t'avait envoyé une patente pour juger de la musique, à toi qui n'en a jamais appris une note, qu'en ferais-tu, et à quoi te servirait-elle ? Mais je passe cela. Je te demande seulement par quelles voies as-tu obtenu ta charge ? Qui te l'a procurée ? A qui as-tu baisé la main ? A quelle porte as-tu couché ? A qui as-tu fait des présents ? Par quelles bassesses, par quelles indignités, par quelles faussetés l'as-tu achetée ? (Epictète.)

*Objection.* — Avouez au moins que l'ambition est une passion qui préserve d'autres passions plus basses et plus viles.

*Réponse.* — C'est une illusion. Tacite a dit : « Decus, pudorem, corpus, cuncta regno viliora habet ambitio. » Pline a dit : « Honores mutant mores, sed raro in meliores. » Les succès de l'ambition nourrissent l'orgueil, qui est la source de tous les vices :

Quelle arrogance et quelle fierté de l'ambitieux, qui se prévaut de sa fortune pour ne plus garder de ménagements avec personne, pour traiter avec mépris quiconque est au-dessous de lui, pour en attendre des respects et des adorations, pour vouloir que tout plie sous son pouvoir et seul décider de tout et régler tout, pour affecter des airs d'autorité et d'indépendance ! Quelle dureté à faire valoir ses droits, et à exiger impérieusement ce qu'il se croit dû, à emporter de hauteur ce qui ne lui appartient pas, à poursuivre ses vengeances, à opprimer les petits, à humilier les grands et à les insulter ! Quelle ingratitude envers ceux mêmes qui lui ont rendu les services les plus essentiels, et à qui peut-être il doit tout ce qu'il est, dédaignant de s'abaisser désormais jusqu'à eux et les oubliant ! Une heure de prospérité fera méconnaître à un favori une amitié de trente années. Quel faste et quelle splendeur pour éblouir le public, pour en attirer sur soi les regards, pour répandre sur son origine un éclat qui en relève la bassesse et qui en efface l'obscurité ! (Bourdaloüe).

J'estime un parvenu qui, grandi par ses mains,  
Supporte sans orgueil sa fortune ou sa gloire :  
Mais pour deux qu'on en cite, il est deux cents faquins  
Qui de leur origine ont perdu la mémoire ;

Et dans ce siècle d'oripeau,  
De clinquant et d'enluminure,  
Il est bien difficile à qui change de peau  
De ne point changer de nature.

VIENNET.

#### PETITE INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

On admire dans un musée un tableau ancien qui retient invinciblement l'attention des visiteurs. C'est le portrait d'une mère et de sa fille. La ressemblance est parfaite : mêmes traits, même regard, même sourire, même expression aimable. La seule différence vient de l'âge ; le temps en effet a adouci et voilé légèrement les traits de la mère. Mais on dirait que le peintre n'avait qu'un seul



modèle sous les yeux pour composer ce double portrait.

Dieu, qui n'est pas seulement le plus grand de tous les ouvriers, mais le meilleur de tous les artistes, a réalisé quelque chose de plus sublime encore, en présentant à notre admiration sainte Anne auprès de Marie : l'une gracieuse comme son nom, et l'autre pleine de grâce ; toutes deux femmes bénies entre toutes les femmes, épouses incomparables, mères admirables, quoique inégamment imitables.

O Marie, nous vous demandons cette grâce : Après l'exil de cette terre, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Mais aujourd'hui aidez-nous à étudier la tige bénie dont vous êtes la fleur, sainte Anne le modèle des femmes, des épouses et des mères chrétiennes.

## I

Vous avez toutes une vocation de religieuse, de sœur de charité, et d'institutrice. C'est dire que le dévouement, sous toutes ses formes, doit être le fond de votre vie, comme le dit l'Eglise en faisant votre éloge, *pro devoto fœmineo sexu* : dévouement à Dieu, dévouement à votre mari, dévouement à vos enfants.

La dévotion, non pas certes cette dévotion extérieure et routinière qui coûte peu et ne vaut rien, mais celle qui vous applique sérieusement aux devoirs d'état : voilà, n'en doutez pas, la qualité que le monde lui-même estime et recherche le plus en vous, et celle que vous vous efforcerez de développer toujours davantage. Que vous soyez choyées, célébrées, entourées de tendresse audacieuse et de respect ému ; que vous soyez admirées dans vos grâces, dans votre esprit, dans vos charmes, excusées dans vos faiblesses, devinées dans votre finesse, flattées dans toutes vos aspirations, comprises dans vos fantaisies, qu'importe ? L'Esprit-Saint nous dit : « Les charmes sont trompeurs ; la beauté est vaine ; la femme qui craint Dieu est celle qui sera louée. » Et l'Eglise ajoute : « Que nos mâles accents s'accordent pour louer la femme forte, dont la sainteté a répandu partout un glorieux éclat. Dévorée du saint amour, pleine d'horreur pour les attraites coupables du monde, elle gravit le chemin escarpé du ciel. Pour avoir dompté son corps par des jeûnes, et nourri son âme des doux festins de la prière, elle jouit des délices éternelles. »

Cette femme idéale et vraiment vertueuse, n'est-ce pas sainte Anne ? La piété lui fut facile. Elle en avait sous les yeux des modèles achevés dans la personne de son père Mathan, prêtre de Bethléem, et de Marie sa mère, de la tribu de Juda, tous deux recommandables par leur naissance, par leur exacte probité et par l'éclat d'une vie exemplaire. Elle en avait des modèles dans la personne de ses sœurs : Marie, qui épousa Cléophas et fut mère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude, de saint Siméon et de saint Joseph surnommé Barsabas ou

le Juste ; Sobé, qui fut la mère de sainte Elisabeth. Elle aime, elle craint, elle sert le Seigneur. Et la piété, loin de nuire à ses qualités naturelles, les rehausse du plus vif éclat. La grâce est répandue sur ses traits et la prière s'épanouit sur ses lèvres. Son regard, habitué à chercher vers le ciel les plus nobles inspirations, est empreint de cette bienveillance qui attire la confiance et commande le respect. Ses mains qui savent se joindre dans l'élan de la prière sont aussi habiles pour les moindres travaux domestiques. Au sein de la famille, en attendant une autre vocation et une autre forme de dévouement, elle s'attache à plaire à Dieu, et, sans s'en douter, elle répand la joie, le bonheur autour d'elle, sans bruit, sans ostentation, comme ces nuées bienfaisantes qui laissent tomber sur une terre aride et désolée la fraîcheur et la fécondité.

## II

Recherchée en mariage par tout ce qu'il y avait de plus vertueux dans le pays, elle fut enfin accordée à Joachim, qui demeurerait à Nazareth, et qui était de la famille royale de David. Ce fut par cette heureuse alliance que la race sacerdotale se trouva réunie dans la même famille avec le sang royal ; ce qui était absolument nécessaire pour que le fruit de ce mariage pût être un jour la mère du Messie.

Quand la vierge chrétienne est appelée par le mariage à contenir cette passion de dévouement qui lui est si naturelle, elle unit ses destinées aux destinées d'un homme qui lui donne son nom et à qui elle donne son cœur. « Oh ! s'écrie saint Paul, le grand et admirable sacrement ! »

Le beau, le saint et touchant spectacle que celui de deux cœurs purs s'apportant le trésor de leur virginal tendresse, et formant une société de mutuelle affection, de mutuel respect, de mutuel dévouement que Dieu accepte, que l'Eglise bénit, que les anges admirent !

Les vertus qui avaient brillé dans sainte Anne étant fille, parurent avec un nouvel éclat dès qu'elle fut devenue l'épouse de l'homme le plus saint qui fût alors. Combien différente la conduite de ces jeunes épouses qui, régulières, au moins extérieurement, jusqu'au mariage, commencent à partir de ce jour une vie qui ne retient plus rien des pratiques religieuses. Le mariage est le dernier sacrement qu'elles reçoivent. Faut-il voir dans ce fait déplorable l'influence d'un mari indifférent ou impie, d'un milieu peu fervent, d'une timidité excessive et déplacée, ou la suite d'un sacrement profané ? Dieu le sait ! Mais désertir la table sainte et le tribunal de la pénitence, les offices et les pratiques de la religion, au moment même où des devoirs nouveaux, austères et difficiles, réclament un surcroît de forces et de vertu, quel aveuglement !

Je sais bien qu'on veut pour vous l'égalité complète avec l'homme. Oui, égalité dans l'indifférence et l'impiété, bientôt suivie de l'égalité dans la misère et la dégradation ! O femmes chrétiennes,

elles ne sont que trop vraies les douleurs que vous endurez, et que trop nombreuses les injustices que vous subissez, par le fait de la loi égoïste de l'homme ! Mais vous êtes-vous demandé pourquoi ? C'est parce qu'elles ne sont pas encore pénétrées par l'esprit du christianisme que plusieurs de nos lois restent marquées d'une dureté païenne et sauvage. Dans les pays où la foi est vivace, l'enseignement religieux accepté, l'Eglise écoutée, l'Evangile pratiqué, la femme est entourée du respect que mérite sa faiblesse et de la vénération qui récompense son dévouement. Sachez-le, là où la civilisation chrétienne a baissé ou disparu, la femme est amoindrie et déconsidérée. Là où Notre-Seigneur ne règne pas, l'homme n'est trop souvent qu'un tyran, la femme une esclave, un instrument de plaisir, une bête de somme.

Mais pourquoi toutes ces considérations, qui nous éloignent de la radieuse figure de sainte Anne, de l'incomparable épouse de saint Joachim ? Là aussi règne la plus parfaite amitié et la plus complète égalité : mêmes inclinations, même penchant pour la vertu, même pureté dans les mœurs, même innocence ; même résignation à supporter cette longue stérilité de quarante ans qui précède, à ce que l'on croit, la naissance de la Vierge Marie ; même modération dans l'usage des biens de la terre, versés dans le sein des pauvres, à défaut de famille.

La religion vous montre votre faiblesse naturelle compensée par votre influence surnaturelle, et votre infériorité apparente rachetée par de précieux avantages. Chaque être est destiné par l'ordre providentiel à se tenir à sa place et à chercher la perfection qui lui est propre. Sachez-le reconnaître : le mari est fait pour commander, la femme, sa compagne et son aide, pour obéir. Si vous voulez atteindre dans ce rôle la perfection, vous deviendrez à votre foyer des sœurs de charité. Vous mettrez l'ordre, l'économie, la paix et la joie dans la famille. Vous serez l'âme de la maison, l'ange du foyer, la force dans l'épreuve, la consolation dans le deuil, l'inépuisable trésor dans toutes les nécessités. C'est la vertu, c'est la religion qui vous aidera à reconstituer cette vie de famille d'autrefois avec son atmosphère de respect, de tendresse et de bonnes mœurs. Et Dieu ne laissera pas sans récompense l'accomplissement de ces devoirs parfois pénibles. Vous goûterez certainement le plaisir d'une bonne conscience, les joies du cœur, l'allégresse du dévouement, l'espoir d'une vie meilleure et surtout l'onction de la grâce divine.

### III

Il est une autre récompense pour l'épouse chrétienne : la naissance d'enfants qui sont « comme un héritage du Seigneur, le prix de ses peines et de ses travaux ». Aussi, à ses fonctions de sœur de charité la mère selon le cœur de Dieu ne tarde

pas à joindre les fonctions d'institutrice de ses enfants.

Je ne veux pas vous rappeler longuement ces nouveaux devoirs que vous a imposés la maternité. Vous êtes des mères chrétiennes. Vous savez que ces petits êtres fragiles sont un dépôt sacré dont Dieu vous demandera compte, et qu'Il vous commande de les élever non pas seulement pour vous, mais pour Lui, leur fin surnaturelle, et pour le ciel. Et cette pensée est déjà capable de soutenir vos efforts, votre courage dans la tâche glorieuse autant que difficile qui vous est échue.

Mais voici en sainte Anne un modèle, une protectrice disposée à vous accorder le secours de ses puissantes prières et de ses fortifiants exemples. Jamais, il est vrai, éducatrice n'eut une élève aussi docile et aussi parfaite. O bienheureuse mère, que pouviez-vous donc apprendre à cette fille bénie, à cette reine immaculée dès sa conception, dont l'intelligence était un océan de lumière, et le cœur un océan de tendresse ? Vous appreniez aux mères qu'elles ne doivent céder à personne le soin de former l'intelligence et le cœur de leurs enfants, surtout dans le jeune âge, et qu'il est des livres qu'elles doivent tenir constamment ouverts sous l'œil déjà observateur du petit enfant.

Quels livres ?

Le livre d'une vie exemplaire et sans tache, le livre de votre âme, où chaque jour ajoute une page d'affection, de dévouement, de régularité, le livre que retient le mieux l'enfant. — Le livre si varié et si instructif de la belle et grande nature, où les fruits, les fleurs parlent si éloquemment de la bonté et de la beauté de Dieu, où les cieux racontent si splendidement sa gloire. — Le livre de la conscience même de l'enfant, où il apprendra à distinguer le bien et le mal, à réprimer ses petits défauts, germes des plus grandes passions, l'impatience, l'opiniâtreté, la gourmandise, le mensonge, le vol, la paresse, la vanité. — Le livre de la croix, où Jésus-Christ a écrit avec son sang le mystère de sa justice et de sa miséricorde infinies. — Le livre de l'Evangile, où chaque page nous révèle la pauvreté, les privations, la douceur, l'obéissance du Sauveur. — Enfin le livre du catéchisme, où l'enfant trouvera la solution de tous les problèmes qui agitent et tourmentent et passionnent l'intelligence humaine.

Et puissent tous ces livres se résumer en un livre, le livre des bienheureux, où Dieu veuille un jour nous inscrire : les enfants grâce aux larmes et aux mérites de leurs parents, les époux grâce aux soins et aux exemples de leurs pieuses compagnes, les parents grâce aux vertus et aux bénédictions de leurs enfants. Ainsi soit-il.



## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

## VI

*Fili hominis, putasne  
vivent ossa ista ?*

Fils de l'homme, penses-tu que ces os revivront ?

(Ezéch. xxxvii, 3.)

Supposé qu'on n'ait pas su se préserver de l'indifférence et qu'on soit tombé dans cette maladie terrible, *comment en guérir ?*

Un jour, Dieu transporta en esprit Ezéchiel au milieu d'une campagne couverte d'ossements desséchés, et lui dit : Fils de l'homme, penses-tu que ces os puissent revivre ?... Et voici qu'en même temps Dieu lui signifia que tous ces os desséchés représentaient l'état où se trouvait alors la maison ou le peuple d'Israël : *Ossa hæc, universa domus Israel est.*

C'est sous la figure de ces ossements desséchés que je me représente moi-même les indifférents qui encombre le vaste champ de l'Eglise.

Qu'ils aient pu ne pas en venir là, je n'en doute pas. Mais maintenant qu'ils en sont là, peuvent-ils revivre ? *Putasne vivent ossa ista ?*

## I

La question est fort complexe, et appelle quelques distinctions.

1. Il faut d'abord tenir compte du degré de l'indifférence. A quel degré d'indifférence en êtes-vous ?

Il y a des chrétiens qui sont encore au seuil de l'indifférence. Ils sont convaincus, et conviennent volontiers de tout ce qu'il est nécessaire de croire et de faire, mais ils se bornent généralement à la pratique des seuls préceptes les plus essentiels, mais ils passent sur certains devoirs de moindre importance, qu'au besoin peut-être ils recommanderaient à leurs enfants, comme l'assistance aux vêpres, aux prières du soir en carême. C'est vraiment par conscience qu'ils vont à la messe le dimanche ; toutefois, ils ne sont pas trop fâchés d'avoir une excuse plus ou moins légitime d'y manquer quelquefois, et je doute qu'ils aient jamais à se féliciter d'un effort sérieux pour lever des empêchements, même prévus. Ils auraient assez de conscience pour ne pas susciter ces empêchements, mais trop peu encore pour ne pas s'y résigner facilement. Chrétiens tièdes et très imparfaits sans doute, mais que je ne puis pourtant confondre avec les vrais indifférents ! Ce sont comme des ossements encore recouverts de nerfs et de peau, sous laquelle, je le veux bien, ne circule qu'un sang appauvri... Mais ne suffirait-il pas qu'ils se prêtassent à l'infusion d'un meilleur sang pour revivre ?... En attendant, on doit convenir qu'ils végètent plutôt qu'ils ne vivent : *Nomen habes quod vivas...* Entre cela et bon chrétien, il y a autant de distance qu'entre anémie et robuste santé.

2. Il en est d'autres, hélas ! en plus grand nombre, qui conviennent également de tout, mais avec des restrictions, et c'est ici que nous allons toucher à l'indifférence proprement dite.

D'après ceux-ci, il faut une religion, et la meilleure, celle qui offre encore le plus de sécurité, est bien celle dans laquelle ils ont été baptisés. C'est bien de se confesser, puisqu'il le faut, mais à quoi bon si souvent ? Est-ce qu'un bon *peccavi* à la mort, ne suffit pas ?... Bien d'aller à l'église, mais encore faudrait-il n'avoir rien à faire, et l'ouvrage avant tout. Et d'ailleurs, y aller quelquefois, c'est bien assez. Le propre de ces sortes de chrétiens, c'est d'avoir tout juste assez de religion pour qu'il ne puisse être dit qu'ils en manquent absolument. Sanctifier chaque dimanche, entendre la messe chaque dimanche ! Le pourraient-ils, qu'ils ne s'y résoudraient pas.

Voilà des indifférents ! Pouvons-nous trouver encore, dans l'indifférence, un degré au-dessous de celui-là ?

3. Je veux bien le croire, car il m'en coûterait de taxer d'hommes sans foi tous ces baptisés, tous ces premiers communicants de la veille qui encombre le foyer de la famille chrétienne, encore qu'ils affectent, pour bien dire, de n'avoir plus rien de commun ni avec le Dieu qui les a créés, ni avec le Dieu qui les a rachetés, ni avec le Dieu qui les a sanctifiés, ni avec l'Eglise qui les a si longtemps bercés sur ses genoux. Le fait est néanmoins qu'ils se sont excommuniés, exilés de l'Eglise, et qu'ils n'y reparaitront probablement plus que sous les lugubres livrées de la mort.

Ce qui les caractérise entre tous, c'est l'absence, le manque de tout sentiment. Les indifférents du premier degré, ceux que nous avons surnommés les chrétiens tièdes et relâchés, n'ont pas ce que j'appellerais la *délicatesse* du sentiment ; — les indifférents du second degré n'ont plus l'*intégrité* du sentiment ; — chez les indifférents dont je parle ici, tout sentiment du devoir est *éteint*. Voyez-les le dimanche : rien dans leur mise même ne témoigne qu'ils distinguent le dimanche d'un autre jour, excepté peut-être dans l'après-midi, parce qu'il faut se produire au spectacle, aux divertissements ou au cabaret. Qu'ils aient un voyage ou un transport à faire, une de ces mille petites choses que d'autres font habituellement, à temps perdu, la veille ou le lendemain, c'est toujours le dimanche, comme à jour fixe, qu'ils s'y livreront, avec une sorte d'ostentation et d'amour du scandale : *Et abierunt alius in villam suam, alius...* Ils ont perdu la pudeur chrétienne. Si de pareils chrétiens n'ont pas tout à fait perdu la foi, je laisse à d'autres le soin de la découvrir en eux, car ma vue à moi s'y trouble et s'y perd. Admettons pourtant que la foi subsiste en eux ; on conviendra, du moins, que nous touchons aux extrêmes frontières, et qu'en fait d'indifférence nous sommes au fond de l'abîme. Et alors, qu'en pensez-vous ? Ces os peuvent-ils revivre ? *Putasne vivent ossa ista ?*

## II

Oui, sans doute, c'est possible, s'il est réel qu'une étincelle survive encore au foyer de l'âme; mais c'est d'autant plus difficile qu'elle y dort plus profondément cachée.

1. Que ceux d'entre vous, mes frères, dont la foi n'est qu'un peu languissante, et qui reconnaissent sincèrement le besoin qu'on a de ses lumières et de sa direction pour s'assurer le ciel, la consultent plus à fond sur toutes choses; qu'ils enregistrent plus scrupuleusement ses réponses, et qu'ils n'en dédaignent aucune, car toutes sont des réponses de vie, et de vie éternelle: *Verba vitæ æternæ*. Et vous ne tarderez pas à éprouver combien vite elle transforme en un sang riche le sang le plus pauvre.

2. Quant à ceux dont la foi maléclairée ne leur découvre pas tout le chemin, ou ne répand devant leurs pas qu'une lueur douteuse et incertaine qui les rend hésitants, qu'ils prennent la peine de mettre un peu plus d'huile dans leur lampe, et qu'avant toutes choses ils commencent par la débarrasser de cette lie qu'en bon français on appelle des préjugés. Ils arriveront vite à comprendre et à se convaincre que ce qu'ils nous vantent pour une religion de bon aloi, n'est qu'une abominable dérision.

3. Mais, hélas! quel conseil donner à ces chrétiens en qui tout sentiment du devoir est éteint, et qui d'ailleurs ne se trouvent pas ici pour m'entendre? Ossements desséchés qui recouvrez le vaste champ de l'Eglise, est-il une voix qui puisse arriver jusqu'à vous? — Je regarde, et j'observe. Y a-t-il encore au foyer une de ces épouses chrétiennes comme on en voyait autrefois, dont l'œil exercé et attentif sache démêler le feu de la cendre; dont le tact et le jugement soient toujours aux aguets pour épier les moindres sentiments, les écarter s'ils sont mauvais, ou les aider à éclore et à s'épanouir s'ils s'annoncent bien; une de ces femmes dont le cœur sente toute la gravité et l'étendue de sa mission; dont la volonté toujours armée de patience, de douceur, de prévenance, de charité, ne calcule jamais les rebuts et les défaites, mais travaille sans cesse à poursuivre la victoire qui se dérobe?... Si oui, oh! alors, ossements desséchés, vous pourrez revivre un jour, et peut-être bientôt. Si non, oh! alors ce n'est pas trop d'un coup de cette grâce triomphante qui de Saul le persécuteur fit saint Paul, le grand apôtre, et l'un des meilleurs lieutenants de Jésus-Christ sur la terre.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE  
DU SOIR

## X

## LA VISITATION (LUC, I, 39-56)

Quelques jours après que Marie eut reçu le message béni lui annonçant l'accomplissement en elle-même du grand mystère de l'Incarnation, elle quitta sa maison et prit le chemin des montagnes où se trouvait le bourg habité par sa cousine Elisabeth.

« Elle s'en alla en grande hâte vers les montagnes, en une ville de Juda, nous dit le récit évangélique; et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. Et il arriva que, dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint. Et elle s'écria d'une voix forte et dit: « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre sein est béni. Et « d'où me vient ceci que la mère de mon Dieu « vienne vers moi? Car dès que votre voix, en me « saluant, a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et bienheureuse « êtes-vous, vous qui avez cru! car ce qui vous a « été dit par le Seigneur s'accomplira. »

Marie répond à sa cousine en bénissant Dieu. Sa foi, son bonheur, son amour font monter de son cœur à ses lèvres le sublime cantique du *Magnificat*, trop connu pour être rapporté ici. Les sentiments dont débordait l'âme de l'humble et heureuse Vierge, vibrent en accents inspirés, qu'on dirait rendus par les cordes d'une lyre sous les doigts de quelque séraphin.

Enfin, après un séjour de trois mois chez sa cousine, Marie revint à Nazareth.

On pense généralement que la bourgade habitée par Elisabeth et Zacharie était la petite ville d'Hébron, située au sud de Jérusalem et au centre des montagnes les plus élevées de la Judée. Il y avait pour quatre ou cinq jours de marche de Nazareth à Hébron.

Tout paraît prouver que Joseph n'accompagna point Marie; il n'était encore que son fiancé, et puis ses perplexités lorsqu'il s'aperçut de la grossesse de son épouse, ne se comprendraient pas s'il avait été témoin de l'entrevue et de l'entretien de Marie avec Elisabeth. — Selon la coutume encore existante aujourd'hui dans le pays, la jeune vierge dut faire le voyage assise sur une ânesse. Elle portait sans doute le costume traditionnel des Nazaréennes: robe rouge et manteau bleu, ou robe bleue et manteau rouge, avec un grand voile blanc enveloppant tout le corps. Soit qu'elle se fût adjoint une compagne ou qu'elle eût pris place dans quelque groupe de Galiléens se rendant à



Jérusalem, il lui fallut traverser d'abord la plaine de Jesréel, ensuite les montagnes d'Ephraïm, puis la Samarie, enfin une grande partie de la Judée avec Jérusalem et Bethléem.

Qui eût dit à l'humble voyageuse que moins de neuf mois après elle referait le même trajet ! Comme son cœur se fût serré, si elle avait su que dans ce Bethléem où elle cheminait joyeuse de toucher au terme de son voyage, elle reviendrait bientôt sans pouvoir y trouver pour son enfant d'autre asile que la pauvre étable peut-être remarquée en passant ! Tant il est vrai que Dieu est bien bon de nous voiler l'avenir ; car autrement, nos heures de joie, si rares déjà, seraient encore empoisonnées par les douleurs et les déceptions qui les suivent trop souvent.

Parvenue à Hébron, Marie n'eut pas de peine à trouver la maison de Zacharie. Quelle agréable surprise pour Elisabeth de revoir cette jeune parente ! Et quelle allégresse ineffable pour son cœur, lorsque Marie lui adressant le salut accoutumé : « Que la paix soit avec vous ! » Elisabeth sentit l'enfant qu'elle portait tressaillir dans son sein ! Remplie aussitôt de l'Esprit-Saint, elle comprend le mystère dont Marie a été l'objet. Emue, saisie, elle salue sa cousine de la même manière que l'ange : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre sein est béni ! »

Après l'étonnement, l'admiration, un sentiment de reconnaissance s'échappe de son cœur. Comment a-t-elle pu mériter une visite si honorable ? La mère de son Dieu chez elle !

Elle raconte à Marie ce tressaillement extraordinaire de son enfant, qui lui a tout dévoilé. Enfin elle termine par une exclamation : « Que vous êtes heureuse d'avoir cru, car les promesses divines s'accompliront en vous ! »

La réponse de Marie est le cantique incomparable du *Magnificat* : *Mon âme glorifie le Seigneur*. Cantique de reconnaissance et cantique d'humilité ; magnifique action de grâces dont l'Eglise se sert chaque jour pour remercier Dieu de ses bienfaits, et que des millions de cœurs fidèles redisent de génération en génération pour exprimer le même sentiment, et réaliser la prophétie que ce chant renferme : « Désormais toutes les générations me diront bienheureuse. »

Représentez-vous ces deux femmes debout, face à face. La plus âgée, qui pourrait être l'aïeule de l'autre, la contemple d'un regard qui trahit le bonheur, le ravissement. La plus jeune, la voyageuse qui vient d'arriver, dont la chaussure et les plis de la robe portent les traces de la poussière de la route, se tient là, les deux mains croisées sur la poitrine, ses beaux grands yeux levés vers le ciel. De ses lèvres qui s'entr'ouvrent et se referment doucement, tombent des paroles étranges où il n'est question que de Dieu et de ses bontés. Elle parle lentement, ainsi qu'on parle dans les extases, et comme si elle écoutait un ange lui dicter les paroles qu'elle ne fait que répéter.

Sans nul doute, après la part faite à Dieu dans l'action de grâces, les deux cousines tombèrent dans les bras l'une de l'autre et se livrèrent à toute l'effusion d'une sainte affection ; elles parlèrent du voyage, de la parenté et des choses de la vie ordinaire.

Nous devons remarquer dans ce récit de la Visitation de Marie plusieurs points qui peuvent servir de règle à nos visites et à la manière de nous y comporter. Ce qui domine en toute cette entrevue, c'est la *charité*. C'est sous l'impulsion de la charité que Marie entreprend son voyage : elle sait qu'elle fera plaisir à sa cousine et qu'elle pourra lui rendre service. Elisabeth, de son côté, ne se laisse guider que par cette vertu : loin d'être jalouse de l'enviable privilège accordé à sa jeune parente, elle s'en réjouit, elle en est heureuse et l'en félicite sincèrement. Enfin, la conversation des deux saintes femmes s'engage sur des choses de Dieu, elle commence par un acte de reconnaissance envers le Seigneur.

Et nous, nos démarches, nos visites ont-elles toujours la charité pour mobile, directement ou indirectement ? Ne sont-elles pas plus souvent inspirées par la curiosité, l'ennui de notre solitude, ou même par ce qu'on appelle vulgairement la politique ou l'intérêt ? Est-ce bien pour faire plaisir aux autres plutôt qu'à nous-mêmes que nous les entreprenons ?

A l'exemple d'Elisabeth, si nous apprenons un succès, un événement heureux, arrivé à quelqu'un de notre parenté ou de nos connaissances, est-ce bien du fond du cœur que nous nous en réjouissons avec eux, que nous les en félicitons, ou bien ne ressentons-nous pas une peine secrète, un sentiment de je ne sais quelle jalousie inavouable et inavouée ?

Nos conversations ressemblent-elles à celle de Marie et de sa cousine ? Les choses de Dieu, de la religion, y trouvent-elles au moins une petite place ? Hélas ! combien de chrétiens, de chrétiennes, s'entretiennent durant des heures entières de toutes sortes de sujets, sans qu'un seul mot vienne sur leurs lèvres qui dénote un cœur chrétien ! On parle de tout : d'affaires, de voyages, de festins, de plaisirs, de fêtes, de terres, d'argent, de politique, de modes et de toilettes, de pluie et de beau temps, sans avoir même la pensée de placer une parole pieuse, édifiante, qui ait trait à Dieu ou à la religion. Heureux encore quand ces conversations ne frisent pas la légèreté, l'immodestie, ou ne versent point dans la médisance et le dénigrement du prochain !

Oh ! qu'il nous reste à apprendre dans l'Evangile, et à corriger dans notre conduite !

## ALLOCUTION POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

*Ego vox clamantis in deserto :  
Parate viam Domini.*

Je suis la voix de celui qui crie  
dans le désert : Préparez la voie  
du Seigneur. (Math. III, 3).

Mes frères,

L'histoire des Hébreux qui pendant quarante ans traînent leurs pas errants dans le désert, avant d'atteindre la terre promise, est également l'histoire du chrétien. Ici-bas, nous parcourons ce grand désert qui s'appelle la vie, avançant chaque jour vers notre terre promise, qui est le ciel. Les uns mettront quarante ans, d'autres soixante ans, à traverser ce désert. C'est le secret de Dieu. Il dispose à son gré de notre existence ; et quand il a jugé, dans sa sagesse infinie, que nous avons marché assez longtemps, il met fin au voyage en rappelant le voyageur.

Le Seigneur n'avait point abandonné les Hébreux dans le désert. Plusieurs fois, il s'était révélé à eux par des prodiges de puissance et de bonté. C'est la manne qu'il faisait tomber du ciel pour les nourrir ; c'est l'eau du rocher qui jaillissait sous la verge de Moïse pour apaiser leur soif ardente ; c'est la nuée, tour à tour sombre et lumineuse, qui les préservait des feux du soleil pendant le jour, et éclairait leur marche pendant la nuit.

Dieu ne nous abandonne pas davantage dans le désert de la vie. Il se révèle à nous avec une variété de modes qui font le plus grand honneur à sa bonté. Mille voix retentissent dans le monde pour nous parler de lui. — Voix du ciel ! Ce sont les astres qui se jouent sur nos têtes, au firmament ; les teintes azurées d'un ciel pur ; les nuages, portant au loin, dans leurs flancs tumultueux, les éclairs et les tempêtes. Tout cela raconte la gloire de Dieu. *Caeli enarrant gloriam Dei.* — Voix de la terre ! Ce sont les eaux mugissantes de la mer et les flots majestueux de l'océan, *vox Domini super aquas multas.* Ce sont les arbres de nos forêts, les moissons dorées de nos campagnes, la verdure de nos prairies, les corolles étincelantes de nos fleurs. Ce sont, dans un ordre différent, les exhortations de vos prêtres, les conseils d'un père, la tendresse d'une mère, l'aiguillon du remords, le bon témoignage de la conscience. Toutes ces voix parlent un langage éloquent pour l'âme attentive et recueillie, pour le chrétien qui sait planer au-dessus des vains bruits de la terre, et s'élever jusqu'à ces régions sereines d'où l'on a regard dans les cieux : *Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.*

Mais en dehors de toutes ces voix, il en est une autre que la religion a créée. C'est la voix de la cloche catholique. Laissez-moi vous dire en quelques mots le ministère qu'elle remplit dans chacune de nos paroisses.

C'est toujours, mes frères, un spectacle grandiose que la consécration d'une cloche au culte

catholique. Toutes ces cérémonies saintes, ces onctions sacrées, ont quelque chose de mystérieux qui parle au cœur et frappe l'esprit tout à la fois. Le baptême d'un enfant, la consécration d'un prêtre, le sacre d'un roi, n'ont pas de rites plus solennels. C'est que la cloche, cette fille de l'air, que vous voyez si gracieusement enguirlandée, si riche dans sa toilette de catéchumène, remplira tout à l'heure un ministère que j'appellerai auguste et sacré. Planant comme une reine au-dessus de nos têtes, elle remplira exactement la mission du prédicateur assis dans la chaire de vérité. Elle nous parlera de Dieu aux jours décisifs, aux époques solennelles de notre vie.

Dans ce palais, dans cette chaumière, à la douce chaleur de deux âmes que l'amour chrétien unit à jamais, une petite fleur vient d'éclore, un enfant a fait son premier pas dans la vie. Il est salué à son entrée par le sourire de ses parents. Mais ce sourire n'a pu effacer la malédiction écrite sur son front et la souillure du péché empreinte dans son âme. Il faut l'efficacité merveilleuse d'un sacrement, pour faire de lui le frère des anges et l'enfant du Seigneur. Et pendant que les gouttes de l'eau baptismale roulent comme des perles sur cette tête chérie, les cloches s'ébranlent ; leur carillon joyeux s'envole, et va dire à la mère que son enfant vient d'entrer dans la grande famille de l'Eglise. Elles chantent, les cloches, elles chantent le cantique de la nuit de Noël, celui que les anges chantaient aux bergers en leur annonçant la grande nouvelle : *Parvulus natus est nobis. Gloria in altissimis Deo.*

L'enfant a grandi. Bien des fois la cloche l'a doucement appelé dans la maison de Dieu, pour y chercher les choses que Dieu se plaît à « révéler aux petits, » pour y apprendre les vérités de la religion. Il fallait bien se préparer de loin à ce jour de bonheur qui inaugure, d'une façon si touchante, l'époque de notre adolescence, et dont nous gardons tous un souvenir si vivant et si fidèle, au jour de la première communion. La veille de ce jour, la cloche, semblant partager l'impatience des convives du lendemain, s'est agitée dans son beffroi ; elle annonçait « une grande joie. » Pendant ce temps, l'enfant, ayant reconquis l'innocence de son baptême, s'agenouillait aux pieds de son père et de sa mère, et leur demandait, après celle du sacrement, l'absolution de leur tendresse avec la bénédiction de leur amour. Puis la cloche a retenti le matin de la solennité sainte ; et sa grande voix semblait dire : Venez au festin, tout est prêt ; *parata sunt omnia... venite ad nuptias!* Elle a retenti pendant la sainte messe ; et son chant, plus suave, murmurait doucement : « Goûtez, et voyez que le Seigneur est bon. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus!* »

Elles ont coulé vite, les délicieuses années de la jeunesse. Alors le père était fier de son fils ; la



mère se complaisait dans sa fille ; c'était le bonheur autour du foyer. Mais il est écrit : « L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à celle qu'il aura choisie pour épouse. » Craintes, espérances, joies, tristesses inséparables de cette grande démarche, la cloche prend tous ces tons et rend tous ces sentiments.

Depuis vingt ans jusqu'au soir de la vie, l'espace est bien restreint. Cependant la cloche fera entendre souvent sa voix dans l'intervalle. Trois fois le jour, elle nous invitera à monter jusqu'à Dieu par la pensée et à bénir son nom adorable, à invoquer Marie, notre guide, notre douceur, notre espérance dans cette vallée de larmes. Un jour par semaine, ses joyeuses volées retentiront plus pressantes et plus multipliées, convoquant au pied des autels, au saint sacrifice, tous les membres de cette grande famille qu'on nomme la paroisse.

Ah ! mes frères, que vous soyez à la maison ou à la campagne, quand le matin la cloche vous parle, sachez comprendre son langage. Elle vous dit qu'un prêtre, au nom de Jésus-Christ, va monter à l'autel ; elle vous invite à joindre vos intentions aux siennes, aux intentions de toute l'Eglise. Pourquoi n'entrerions-nous pas dans cette communion de prières et d'offrandes ?

Il semble vraiment que la cloche vit de notre vie, et s'émeut de nos dangers comme elle se réjouit de nos allégresses. Quand un sinistre éclate, elle jette son cri d'alarme, poignant et lugubre, et fait appel à tous pour conjurer le péril qui menace.

Mais voici maintenant qu'elle gémit. Elle annonce qu'un de vos frères est couché sur son lit de douleur aux prises avec la mort, que l'huile sainte va purifier l'agonisant, que le saint Viatique va le fortifier pour le voyage du temps à l'éternité. Et la cloche tinte, et chacun de ses tintements semble dire : Chrétiens, quittez vos travaux. Allez faire cortège au Dieu qui tout à l'heure traversera vos rues... A genoux !... Priez pour cette âme qui s'en va, afin que le doux et radieux Jésus lui apparaisse au milieu des labeurs du dernier combat, *mitis atque festivus Jesus illi appareat*. Quand le glas funèbre vous avertira que ce frère s'est endormi dans le Seigneur, n'oubliez pas d'intéresser en sa faveur la miséricorde de son Juge, et obtenez que s'allume pour lui la grande lumière de l'éternité. *Lux perpetua luceat ei*.

Ah ! nos pauvres défunts ! Les cloches ont pour eux de véritables sanglots. Le soir de la Toussaint, le matin des Trépassés, qui n'a entendu avec émotion cette voix de l'airain qui pleure et qui prie ? Ce sont comme des plaintes ininterrompues, des voix d'outre-tombe, des voix de l'éternité !

O cloche catholique, que ton rôle est sublime ! Tu sonnes la joie aux naissances, la ferveur à la première communion ; tu sonnes l'allégresse au mariage, le zèle chrétien dans la vie, l'espé-

rance et les larmes au seuil du tombeau. Ta vie se mêle à la nôtre ; elle lui survit même, et tu parles encore de nous quand nous avons quitté la terre !

Au début de cette allocution je vous disais, mes frères, que le ciel et la terre ont un grand nombre de voix pour nous parler de Dieu. Mais à ces voix qui les appellent et qui les pressent, beaucoup d'hommes demeurent insensibles et sourds. Absorbés par leurs affaires et plongés dans leurs plaisirs, ils résistent à toutes ces invitations. C'est pourquoi la religion s'est dit : « O homme, tu veux fermer l'oreille aux voix de la nature comme à celles de la conscience ; tu as endormi les sentinelles que Dieu avait placées pour te garder, au ciel, sur la terre et dans ton cœur. Eh bien ! je susciterai une voix d'airain, voix puissante et solennelle, qui retentira dans les villes, et dans les campagnes. C'est elle qui parlera aux transfuges de la foi, pour leur rappeler leurs devoirs et leurs immortelles destinées. Ces hommes refusent d'entendre la voix qui part de l'autel et tombe du haut de la chaire de vérité ; du moins, ils entendront une autre voix, la cloche, objet d'amour pour ceux qui ont encore dans l'âme le sens religieux, objet de haine pour ceux qui veulent absolument vivre sans Dieu. »

On raconte que Napoléon avait la passion des cloches ; elles lui rappelaient sa pieuse enfance et le plus beau jour de sa vie ; être privé de leurs harmonies fut une de ses grandes douleurs sur son rocher de Sainte-Hélène. D'autre part, on cite un impie allemand que le son des cloches transportait de fureur. Naguère encore, un vieillard, enrôlé dans les sociétés secrètes, offrit une forte somme pour obtenir la suppression du glas funèbre le jour des Trépassés. Mais non ; la cloche n'a point voulu de ce silence acheté, et le son de sa voix est venu troubler le malheureux jusque sur sa couche de douleur. Quelques jours après, hélas ! elle se tut. C'était le jour de l'enterrement civil. Et ce mutisme avait encore son éloquence. Le vieillard, avant de mourir, avait repoussé les sacrements de l'Eglise ; et la cloche avait gardé le silence, parce que sa mission était terminée, peut-être aussi parce que les grandes douleurs sont muettes.

Plus douce, plus consolante est la mort du juste qui fréquente la maison de Dieu, qui se montre docile aux enseignements de l'Eglise, à la voix des cloches. Quand il descend dans la tombe, il n'est pas seul ; les cloches le pleurent, l'espérance l'accompagne. Une telle mort est précieuse en présence du Seigneur. Que ce soit la nôtre !

---

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## LES LEÇONS DE L'HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

*Hæc autem scripta sunt ut  
credatis et... vitam habeatis.*

(Joan. xx, 31.)

Chers jeunes gens,  
Mes frères,

Ces paroles que saint Jean a dites de l'histoire de Notre-Seigneur, nous les appliquons à l'histoire de Notre-Dame de Lourdes. La Grotte près de laquelle nous nous trouvons réunis est le mémorial et comme le résumé de cette histoire.

En élevant ce monument sous vos yeux, quelle a été, mes amis, la pensée de vos maîtres ? Si je la comprends bien, ils ont voulu vous donner trois grandes leçons que je trouve dans mon texte, en l'élargissant un peu : une leçon de foi, une leçon de prière, une leçon de vie chrétienne et surnaturelle ; *hæc scripta sunt ut credatis et... vitam habeatis.*

Avant de commencer le développement de ces trois pensées, redisons tous ensemble la salutation angélique, qui bruit comme un murmure perpétuel devant l'image de Notre-Dame de Lourdes : *Ave Maria.*

### I

Premièrement, une leçon de foi.

Sans doute, Messieurs et très chers enfants, vous avez le bonheur d'être instruits à fond des vérités saintes dans cette noble maison. L'instruction religieuse y tient sa place légitime, la première. Vous vous y appliquez avec soin ; vos maîtres vous y encouragent ; et aucun de ceux qui accomplissent ici le cours de leurs études ne s'en va sans bien connaître la religion, sans l'avoir appuyée dans son esprit sur tous les motifs qui nous la rendent acceptable, ou plutôt qui nous l'imposent, sans s'être fait des convictions solides, avec lesquelles il résistera aux attaques de l'impiété comme aux assauts des passions, avec lesquelles aussi il pourra rendre compte de sa foi, venger sa croyance et son Dieu, au besoin se faire apôtre et ramener quelques âmes au devoir.

Or vous savez que, parmi les preuves de notre religion, le miracle, c'est-à-dire l'intervention divine dans les choses de la nature, est une des plus convaincantes. Quand après un examen sérieux des faits on peut conclure : *Le doigt de*

*Dieu est là, Digitus Dei est hic*<sup>1</sup>, on est contraint d'adorer sa présence, d'ouvrir l'esprit à ses révélations, de soumettre la volonté à ses ordres, et de le remercier de ses bienfaits.

A la vérité, mes amis, les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, ceux qui dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ont aidé à la conversion du monde, le miracle perpétuel de la vie et de la fécondité de l'Eglise, forment une base de granit à notre foi. Mais à cause de leur éloignement dans le temps, ils ne sont pas toujours acceptés par nos adversaires, qui les nient, les dénaturent, les réduisent à des supercheries habiles ou à des hallucinations inconscientes. Et nous-mêmes, malgré la sincérité de notre foi, nous ne sommes pas autant impressionnés par les événements lointains, aussi stimulés au devoir que par les événements dont nous serions les témoins. Remarquez-le, la fermeté de la croyance est ici hors de cause : je parle de l'entrain, de l'élan, de l'attrait qu'elle doit produire en nous pour une vie meilleure et plus haute. Je comprends que saint Louis n'ait pas voulu aller voir le miracle où courait tout Paris : la parole du Sauveur lui suffisait. Sa foi était très vive et enfantait les dévouements admirables de sa vie et de sa mort. Mais nous ne sommes pas des saints, du moins tous (je me rétracte pour ceux qui auraient devant Dieu droit à ce beau titre) ; et les miracles de notre temps nous sont bien utiles, parce qu'en ravivant notre foi ils aiguillonnent notre zèle.

C'est à ce point de vue que la connaissance, le rappel fréquent des événements de Lourdes forment pour nous une première leçon. Un prêtre d'une haute intelligence, très dévot à Marie, dont l'absence nous est particulièrement sensible à tous, a écrit que « l'histoire de Lourdes était le plus grand miracle du XIX<sup>e</sup> siècle. » On peut dire que la sainte Vierge a semé de nos jours comme des constellations de merveilles, comme une voie lactée de miracles dans le ciel de l'Eglise.

Mes enfants, que Dieu puisse continuer à travers les âges ces œuvres étonnantes par lesquelles il a établi sa religion et qui font dire aux hommes : *Hæc fecit Dominus*, Dieu seul a fait cela ; qu'il puisse se montrer en telle manière qu'il voudra et parler à sa créature ; qu'il puisse lui faire du bien surtout par des procédés inaccoutumés, c'est évidemment son droit. En enseignant que le dépôt des vérités révélées est complet dans les livres des deux Testaments et dans les trésors de la Tradition, l'Eglise ne prétend pas rejeter les révélations privées. Elle reconnaît, au contraire, avec saint Paul, que « Dieu n'est jamais resté sans témoignage en ce monde ; » avec saint Augustin, « qu'il provoque par des faits et des paroles nouvelles l'attention de ceux pour qui les merveilles ordinaires de la création ont perdu leur prestige ; » avec saint Thomas,

<sup>1</sup> Allocution prononcée dans le Bosquet du Collège de la Malgrange par M. le chanoine Enard, curé-archiprêtre de Commercy, au dixième anniversaire de l'inauguration de la Grotte.

<sup>1</sup> Exod., VIII, 19.



« qu'il emploie les miracles et les révélations dans tous les temps, non pour ajouter aux doctrines de la foi, mais pour agir sur la direction de la vie des hommes. »

Méticuleuse, sévère dans l'examen de ces divers cas, y apportant des délais qui parfois désespèrent, l'Eglise approuve les révélations privées quand il y a lieu, comme elle l'a fait pour l'apparition de saint Michel et la dévotion du Sacré-Cœur; elle met le sceau à son approbation en autorisant une fête et un office pour en consacrer le souvenir : c'est ce qu'elle vient de faire pour Notre-Dame de Lourdes, déclarant ainsi qu'il y a lieu de tenir pour vraies les merveilles innombrables écloses devant la Grotte bénie.

C'est qu'en effet l'Apparition et la Révélation sont ici indiscutables. Comme il arrive d'ordinaire dans les choses de Dieu et de la grâce, il y a un fait invisible, réclamant la foi : c'est l'Apparition, ce sont les paroles de Marie, que Bernadette seule voyait et entendait; puis un fait visible, tombant sous les sens, pouvant être discuté et reconnu avec toutes les garanties de la certitude : c'est le jaillissement de la source, qui prit la proportion d'aujourd'hui, en quelques jours, le temps nécessaire pour que Dieu fit venir, en leur creusant un lit, les eaux qui dormaient dans les profondeurs des montagnes. C'est là le miracle initial, toujours continué depuis bientôt quarante ans.

Mais en face de cette excavation où la Vierge s'était reposée, autour de cette source où elle avait dit à la voyante de boire, depuis quarante ans quelle série ininterrompue de miracles!

*De miracles patents* : ils n'ont pas été relevés dans un coin obscur du pays, *neque in angulo quidquam horum gestum est*<sup>1</sup>, mais dans l'endroit le plus fréquenté, d'abord de la France, puis tard de l'Europe, et bientôt après de la terre entière.

*De miracles nombreux*, puisqu'il a fallu pour les rapporter des catalogues faits exprès, des registres spéciaux, et qu'au bas de leurs pages on lit, comme dans les martyrologes : « sans compter une foule d'autres qui n'ont pas été inscrits. »

*De miracles variés*, car il semblerait que la formule de l'Evangile ne suffit pas à les indiquer, et qu'après les aveugles, les sourds, les muets, les boiteux, les paralytiques rendus à la santé, après les pauvres d'esprit ramenés à l'Evangile et à la foi, il y a une multitude infinie d'autres sortes de merveilles répondant à la multitude infinie des misères humaines.

*De miracles authentiques et contrôlés* : non seulement la science les a étudiés avec une sereine impartialité, avec une critique très sévère; mais la science impie, tout en ricanant de loin, n'a osé se prendre à un seul de ces faits. Un défi lui a été porté; une somme d'argent, presque une

petite fortune, a été déposée comme une gageure sacrée : nul n'a espéré de la gagner; aucune dent, aucune lime n'a osé s'essayer sur le diamant de nos preuves.

*De miracles ininterrompus*, puisque chaque année ils se renouvellent avec une périodicité régulière et qu'on peut renvoyer les douteurs du printemps aux miracles de l'automne.

Mes enfants et mes frères, quand on a vu ces choses, ou quand nos oreilles en ont entendu le récit, on sent Dieu plus proche de soi, on comprend que son bras est toujours étendu et sa puissance toujours en action parmi nous, *In brachio extento*<sup>1</sup>; on sent la foi se réveiller dans son cœur; il n'y a pas de sacrifice demandé par elle dont on ne se trouve capable; il n'y a pas d'acte de prosélytisme qu'on ne puisse accomplir; il semblerait qu'il n'y a aucun homme qu'on ne puisse convertir en le ramenant à Dieu par Marie.

Voilà la première raison de la création de cette Grotte et la première leçon qu'elle nous donne.

## II

Secondement, une leçon de prière.

Si la foi nous amène aux pieds de Dieu, c'est la prière qui nous ouvre son cœur. Je n'ai pas, mes amis, à vous en dire la nécessité. La prière est la respiration de la vie spirituelle. Des besoins multiples nous assiègent : ceux du corps, fatigues, douleurs, décadence et ruine des forces, de la santé, de la fortune; ceux de l'âme, langueurs morales, craintes, tentations, défaites, désespoirs. Sous la pression de ces besoins, nous crions naturellement vers Dieu; il n'y a pas de jour où notre bouche ne s'ouvre pour cette fonction, la plus nécessaire entre toutes.

La prière est aussi efficace que nécessaire : efficace, pour relever notre courage; efficace, pour éclairer notre voie; efficace, pour endormir nos chagrins; efficace, pour nous aider à lutter contre tous les maux et maintenir droite notre vie. Et qu'il a bien raison, Charlemagne, à qui l'on fait dire dans une des plus belles, sinon la plus belle des tragédies de ce siècle :

Prions : j'ai vu toujours, dans ma rude carrière,  
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

Or, qu'est-ce que la sainte Vierge a demandé à Lourdes et qu'y fait-on surtout? On y prie. « Je désire voir venir ici beaucoup de monde, qu'on y élève une chapelle, c'est-à-dire un lieu de prières; qu'on y vienne en procession, c'est-à-dire qu'on y apporte la prière dans son éclat le plus solennel. » Et le rosaire qui pendait au bras de Marie indiquait la supplication préférée de son cœur.

Ah! ses désirs ont été reçus comme des ordres; et depuis qu'elle a parlé, il n'y a pas de lieu dans l'univers où l'on prie autant, j'oserai dire où l'on

<sup>1</sup> Act. xxvi, 26.

<sup>1</sup> IV Reg. xvii, 36.

prie aussi bien. La Grotte de Lourdes est devenue comme la source de la prière parfaite dans le monde chrétien. C'est là ce qu'on a voulu vous apprendre, mes amis, en vous amenant fréquemment devant celle-ci : bien prier. Et certainement les échos qui vous arriveront des Pyrénées, et les exemples qui vous seront donnés dans ce refuge béni, vous formeront à ce grand devoir ; car devant Notre-Dame de Lourdes la prière se montre vraie, courageuse, confiante, publique, facile et populaire.

Elle est vraie. Pour cela, il faut, n'est-ce pas ? que le cœur soit d'accord avec les lèvres. Ah ! il suffit d'être quelques instants témoin du spectacle de Lourdes, pour se rendre compte que le suppliant est tout entier dans sa prière. Qu'elle soit humble et silencieuse, ou qu'elle devienne éclatante et sonore à couvrir les murmures du Gave, peu importe : chez tous elle est profondément sincère.

Elle est courageuse et sans respect humain. Combien qui n'osent pas prier devant autrui ! qui se réfugient avec lâcheté dans le conseil du Maître : « Fermez la porte de votre chambre pour offrir vos vœux à votre Père », paroles qu'il faut entendre autrement, à savoir comme la condamnation de l'hypocrisie et de l'ostentation ! Arrivés dans ces lieux où l'atmosphère est chargée du fluide de la grâce divine, ces timides déposent leur crainte, ils se sentent tout autres et prient audacieusement. Une fois rentrés dans leurs foyers, ils n'hésitent pas à se déclarer franchement et publiquement ce qu'ils ont été un jour : des chrétiens qui prient et agissent ; car la prière mène à l'action.

Elle est publique. On voudrait, mes Frères, pour effacer l'idée de Dieu du milieu du peuple, enfermer la prière, la claquemurer, si j'ose employer ce mot : c'est là le grand effort du siècle impie. Mais voici la grande protestation du siècle croyant : des processions venant du monde entier, où la prière est récitée à haute voix, chantée, *clamée*, comme on aurait dit il y a trois siècles, par des milliers et des milliers de pèlerins ; toutes les nouvelles inventions des voyages modernes consacrées à la prière, les wagons transformés en chapelles, les longs trains qui se suivent devenant comme des fleuves de supplications qui sillonnent la France entière.

Elle est confiante. Ah ! Dieu le sait ; si l'on ne connaissait les infinies tendresses de Marie, on serait enclin à croire que la confiance est trop grande et que les suppliants vont tenter le Seigneur, tant leurs requêtes sont pressantes, impérieuses. Mais nous n'oublions pas à qui elles s'adressent, ni les droits que Marie a sur le cœur de son Fils. Nous savons qu'elle peut lui dire, comme Moïse, bien plus que Moïse à Jéhovah : « Ou pardonnez, ou effacez-moi de votre livre » ; »

et ajouter : « C'est Vous qui les avez faits mes enfants. »

Enfin, dans ces lieux sacrés de Lourdes, la prière est facile, populaire, expansive. Ce rosaire toujours répété accroît l'intensité des impressions ; ces bras tendus, ces appels, ces prosternements nous prennent tout entiers, corps et âme, et nous jettent ainsi aux pieds de Dieu. Ces démonstrations extérieures développent d'une manière admirable le sentiment intime de l'âme. Ce serait un grave tort de vouloir trop spiritualiser notre prière, de vouloir aller à Dieu avec notre âme seule. « Qui veut faire l'ange, fait la bête, » a dit Pascal. Employons à prier les diverses puissances de notre nature ; que la religion la pénètre toute, et notre piété deviendra tout ensemble plus aisée, plus ardente, plus communicative. Cette prière extérieure, fortement exprimée au dehors, est la seule qui convienne aux foules et les maintienne recueillies.

Ah ! mes enfants, si devant cette Grotte vous pouviez devenir des hommes de prière, votre salut personnel serait assuré ; et pendant votre vie, quelle qu'elle soit, vous apporteriez de grands accroissements au règne de Dieu. Venez donc ici apprendre à prier.

### III

Troisièmement, une leçon de vie chrétienne et surnaturelle.

Croire et prier doivent aboutir à bien vivre. Pour un chrétien, bien vivre, c'est, autant que le permet la fragilité humaine, se rapprocher de la vie parfaite dont Dieu avait enrichi Adam à la création, que celui-ci a perdue pour lui et pour nous par la faute originelle, et que Jésus-Christ veut rendre à chacun de nous en nous communiquant sa grâce.

Or, l'idéal de cette vie pleine et parfaite, c'est la très sainte Vierge Marie, telle qu'elle s'est révélée aux grottes de Massabielle ; et voici, nous semble-t-il, le point essentiel de ces mystères et la raison dernière de ces miracles.

Pressée par l'enfant de lui dire son nom, l'Apparition le laisse quelque temps désirer, comme pour faire sentir tout le prix des enseignements qu'il renferme ; puis Elle choisit, entre toutes les appellations qui lui conviennent, celle qui s'impose davantage à nos efforts d'imitation. Elle ne dit pas : Je suis la *Vierge sainte*, quoique ce titre dût nous inspirer un profond respect. Elle ne dit pas : Je suis la *Mère de Dieu*, quoique ce titre dût nous inspirer une confiance sans bornes. Elle ne dit pas même : Je suis *votre Mère*, quoique ce nom parût résumer tout ce qu'Elle est pour nous, tout ce que nous sommes pour Elle. De quel nom va-t-Elle se parer ? Prêtons l'oreille, mes Frères : c'est Dieu qui nous fait une révélation par sa Mère. Elle dit : « Je suis l'*Immaculée-Conception*. »

En présence des habitudes de péché qui se répandent partout et souillent tant d'âmes, c'était

<sup>1</sup> *Clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito.* — Math. vi, 6.

<sup>2</sup> Exod. xxxii, 31-32.



dire : Je suis la créature sans tache. En présence des théories qui nient le mal et prétendent que tout est permis, c'était dire : Je suis la créature parfaite, primitivement ordonnée par Dieu pour le bien. En présence du mépris que font les hommes des richesses de la grâce ici-bas et de la gloire là-haut, en présence de l'abaissement des idées, des mœurs, des aspirations, c'était leur dire : Relevez la tête et voyez ! Je suis Celle que le péché n'a pas effleurée et sur qui Satan n'a pas eu la moindre prise ; je suis Celle qui, par privilège, a gardé tous les dons du commencement. Vous retrouverez en moi l'humanité telle que Dieu la voulait ; je suis le miroir où se reflète la justice éternelle de Dieu et la justice originelle des hommes ; je suis telle que tous les enfants d'Adam auraient dû être ; je suis le modèle sur lequel ils doivent tous réformer leur vie ; je suis l'Immaculée-Conception.

Vous avez lu, chers amis, cette légende pieuse des bords du Rhin, où il est raconté que le plan d'une des plus belles cathédrales du monde fut lacéré par la griffe de Satan, au moment où ses murs émergeaient à peine de terre. L'harmonie des lignes en fut tellement troublée qu'aucun architecte, si savant et si saint fût-il, n'avait osé depuis le dessiner à nouveau, et que, pendant de longs âges, le monument resta inachevé, presque semblable à une ruine. Un jour enfin, un jour de ce siècle, par une permission divine, un exemplaire du plan primitif fut retrouvé ; les croyants se mirent à l'œuvre, et la cathédrale de Cologne s'élança dans les airs avec une hardiesse, avec une perfection artistique incomparables.

Cette légende nous aidera à vous faire saisir mieux encore notre pensée. L'humanité telle que Dieu l'avait faite au premier jour, pure, droite, belle de toutes les beautés, riche de tous les trésors et de toutes les espérances, a été mutilée par le démon et bouleversée par le péché. C'était comme une ruine énigmatique, avec des parties qui se heurtaient, et sur laquelle les philosophes, les poètes, les prophètes ont pleuré, jusqu'au jour où Dieu a remplacé sous nos regards le dessin primitif, dans la personne de la vierge Marie conçue sans péché. Car elle est la vraie œuvre de Dieu ; elle ne porte dans son être moral la trace d'aucun désordre ; elle garde la beauté intégrale de la créature humaine, quand elle sortit, toute pétrie de grâce, des mains de Dieu : *Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te*.

Voilà sous quel nom, voilà à quel titre Marie veut être honorée de notre temps, et vous comprenez maintenant les enseignements, les invitations, les reproches, que ce titre apportait à la génération présente. Voilà le modèle de notre vie surnaturalisée !

« Je suis l'Immaculée-Conception ; » et de suite elle nous indique comment nous pouvons nous rapprocher d'elle. Tout d'abord par la pénitence, dont elle a répété le nom jusqu'à trois fois. Sans doute, nous rappelons volontiers qu'à Lourdes la

Vierge a souri ; mais elle a également pleuré, comme elle avait fait à La Salette, et ces larmes lui étaient arrachées par l'indifférence et l'endurcissement des pécheurs. La pénitence donc, le repentir, la réparation, les œuvres qui mortifient la chair et qui humilient l'esprit ; la fuite de tout ce qui porte au mal : plaisir, sensualité, immodération ; l'acceptation résignée des rigueurs de la vertu, voilà la première condition de la vie surnaturelle et sainte dont elle nous offre l'exemple parfait. N'ayant jamais péché, elle n'a pas eu à faire pénitence ; et cependant sa vie a été sanctifiée par la mortification et le renoncement ! Mais pour nous pécheurs, il nous faut chasser le désordre de notre âme, si nous voulons y introduire le règne de Dieu et de sa grâce.

Ah ! la grâce du Sauveur ! elle est à nos âmes ce que la sève est aux arbres, ce que le sang est au corps, ce que l'air est au sang, le principe de la vie et de la force. Il est nécessaire que nous l'aspirions en nous par une humble demande, par la prière quotidienne, puis par la pratique des actions saintes qui nous la communiquent. Il est nécessaire que nous la développions en nous par la fidélité au devoir, par les sacrifices accomplis, par la constance dans la vertu, par l'union habituelle avec le divin Maître qui en est l'auteur, et surtout par l'Eucharistie, qui fait vivre Dieu en nous et nous fait vivre en Dieu.

Repentir et réparation d'une part, œuvres de vie, habitudes de fidélité, au besoin sacrifices héroïques, sacrements régulièrement fréquentés, voilà la vie chrétienne, la vie surnaturelle dont Marie est devant nous le type à reproduire.

Ici encore une comparaison éclairera notre pensée, et nous l'emprunterons aux guérisons corporelles qui se réalisent à Lourdes.

Habituellement, les maladies n'envahissent pas d'abord le corps dans son entier, mais elles ont leur foyer en certaines parties de nos membres que le sang ne vivifie plus : c'est comme un nœud où il s'arrête et où bientôt naît soit la corruption, soit la paralysie. Quand la sainte Vierge guérit quelque pauvre malade, soudainement ou peu à peu le sang force ces barrières ; il circule avec sa richesse vitale là où il n'était pas passé depuis longtemps ; il regagne l'empire qu'il avait perdu. A ce moment, l'endroit qui était mort cède à la vie ; il se rétrécit, se réduit à de courtes limites : une cicatrice au dehors, un point de suture au dedans ; et l'on peut dire, malgré ces vestiges de la maladie, que la santé a fleuri dans toute sa plénitude. Nous pouvons pareillement espérer que la grâce de Dieu pénétrera ainsi toutes les parties de notre être moral pour le rajeunir. Sans doute, nous n'aurons jamais la guérison complète de Naaman, dont la peau rugueuse et sale devint rose comme celle d'un jeune enfant ; sans doute, il y aura toujours ça et là dans notre âme de petits foyers de concupiscence, et nous devons les garder, comme une épreuve, jusqu'à la dernière minute de notre existence. Mais si nous lui

prêtons notre concours et si nous lui sommes fidèles, la grâce envahira toutes les parties de notre âme où le péché avait débordé, et nous nous rapprocherons de la perfection originelle d'Adam et de la perfection de Marie.

C'est la troisième leçon que vous donne la sainte image de Notre-Dame de Lourdes, dont la tête est nimbée de ce glorieux titre : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Jeunes gens, formés sur les confins de ce siècle, au cours duquel Marie a montré tant d'amour à ses enfants, vous deviendrez les hommes du <sup>xx</sup>e siècle, et il sera ce que vous le ferez. Ses destinées sont entre les mains de ceux qui auront reçu l'instruction et l'éducation chrétiennes par lesquelles vous êtes formés ici. Nous espérons que l'avenir s'améliorera, car « Dieu a fait les nations guérissables ; *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum* <sup>1</sup>. »

Mais si vous voulez avoir part à ce relèvement et y contribuer selon vos forces ; si vous voulez y trouver votre sanctification personnelle, et peut-être votre gloire devant vos frères, soyez des hommes de foi, des hommes de prière, des hommes de vie surnaturelle, comme vous le prêchent cette Grotte et son histoire.

Nous inspirant de ce bosquet et des grandes futaies au milieu desquelles nous vous parlons, volontiers, nous, vos maîtres et vos pères, nous enfermons nos vœux dans ces beaux vers d'un poète chrétien :

Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles ;  
Etendez vos rameaux arrosés de nos pleurs :  
D'avance je vous vois, plus fortes et plus belles,  
Faire un plus doux ombrage à des hôtes meilleurs <sup>2</sup>.

Ainsi soit-il !

## SERMON POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

*Ecce prandium meum  
paravi... Venite ad nup-  
tias.*

Voici que j'ai préparé  
mon festin... Venez aux  
noces.

(Math. xxii, 4.)

Mes frères,

« Le royaume des cieux, nous dit Jésus-Christ dans le saint Evangile, est semblable à un roi qui voulut faire les noces de son fils, et envoya ses serviteurs rassembler ceux qu'il avait invités. » Ce roi, c'est Dieu lui-même, créateur et souverain maître de l'univers. Ce fils dont il fait les noces, est Jésus-Christ, époux de l'Eglise et de nos âmes. Ce festin, que le roi témoigne avoir préparé avec tant d'impatience et d'empressement, auquel il

invite avec tant d'amour et de libéralité, c'est le grand festin de la gloire, réservé dans le ciel aux élus ; c'est aussi le festin de la doctrine évangélique, des sacrements et surtout de la Sainte Eucharistie, festin tout spirituel et de suave odeur, que Dieu dans sa paternelle bonté nous prépare à tous en ce monde, pour aider et soutenir notre acheminement à ce magnifique festin de l'éternité ; festin encore, dit saint Grégoire, où nous commençons avec Jésus-Christ le céleste époux cette union divine et surnaturelle dont les joies du ciel seulement célébreront la pleine et entière consommation. Les serviteurs, mes frères, envoyés pour rassembler les invités, c'est-à-dire tous les hommes, ce sont les prêtres de tous les temps, de manière qu'aujourd'hui comme autrefois, comme jusqu'à la fin du monde, notre divin Sauveur à tous les instants va répétant par leur bouche cette invitation : « Voici que j'ai préparé mon festin... Venez aux noces ». Interprétant ces paroles de la Sainte Eucharistie, voyons quelle amoureuse et riche convocation le Seigneur nous fait là, combien elle mérite que nous nous empressions d'y répondre ; et pour cela, expliquons ces trois paroles de saint Bonaventure : l'Eucharistie est un festin qui charme, qui nourrit, qui unit : *delectat, nutrit, unit*.

### I

Et d'abord, l'Eucharistie est un festin qui charme, ou plutôt qui délecte, c'est-à-dire qui charme et réjouit d'une joie tout à la fois vive et tranquille, bien différente de celle qu'apportent les plaisirs du monde et les satisfactions des sens, d'autant supérieure qu'elle est toute spirituelle et produite immédiatement par Dieu lui-même. Et en effet, mes frères, d'où vient à une nourriture la suavité et le contentement qu'elle procure ? De ses qualités d'abord, répond saint Thomas, et des empressements de celui qui l'offre, *ex natura cibi et sollicitudine dantis*. Or quelle plus exquise nourriture que celle du corps et du sang de notre Divin Sauveur, préparée, dit saint Bernard, avec les sollicitudes du plus tendre amour, offerte, dit saint Augustin, comme un mets si recherché qu'il épuise toute la richesse, toute la puissance, toute la sagesse du plus sage, du plus puissant et du plus riche des rois ? Ecoutez plutôt le Divin Maître : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous... Venez, mangez ce pain, buvez ce vin que je vous ai préparé... Ce pain, c'est ma chair que je donne pour la vie du monde. Depuis l'éternité je vous préparais cet aliment : l'arbre de vie que j'avais planté dans le jardin de délices, la manne que je faisais descendre sur le camp des Israélites dans le désert, le pain d'Aser que Jacob prédisait devoir faire les délices des rois : *Aser pinguis panis ejus, et præbebit delicias regibus*, les pains de proposition, la farine multipliée par Elie, le ferment de Salomon, les raisins d'Engaddi n'en étaient que

<sup>1</sup> Sap. I, 14.

<sup>2</sup> De Laprade.



la figure, et je n'en ai donné par avance tant d'images et aussi par la bouche de mes envoyés tant de prophéties, que pour témoigner à tous que c'était là mon œuvre de prédilection et les attirer à cette table de mon amour... Et pour mettre le comble à cet amour, je suis venu vivre parmi vous trente-trois années de votre vie, préparant par mes paroles, par mes actions, par mes miracles les esprits à ce grand prodige que j'ai institué la veille de ma mort, tandis qu'on apprêtait mon supplice, avec ordre qu'il se renouvelât jusqu'à la fin. » Voilà, mes frères, les sollicitudes, les empresses qui nous ont préparé la divine Eucharistie.

Et qu'est donc le banquet lui-même ? C'est Jésus-Christ, car l'amour a fait ce miracle, incompris des juifs, répudié par les orgueilleux, cru par les privilégiés et savouré par les plus humbles, que le Roi donne à ceux qu'il a convoqués aux noces de son fils la chair et le sang de ce fils bien-aimé. Oui, mes frères, c'est Jésus-Christ, source de délices, dit saint François de Sales, et fontaine de suavité ; c'est Jésus-Christ, non plus le Dieu grand et redoutable qui jugera, mais le consolateur des affligés, le soutien des faibles, le refuge des pécheurs, le père des pauvres, la lumière des cœurs, la joie des anges ; c'est Jésus-Christ le Dieu de paix, le trésor des fidèles, le bon pasteur, la pureté des vierges, la bonté infinie. Oh ! je conçois dès lors pourquoi ces ineffables tressaillements chez les heureux convives assez débarrassés des soucis de la terre pour goûter de leur cœur pur, pour sucer, selon l'expression de la Sainte Ecriture, les douceurs de ce pain céleste ; je conçois les violents désirs des saints qui soupiraient après la sainte communion, leurs extases après l'avoir reçue. Vous concevez vous-mêmes, mes frères, pourquoi ce paisible et tranquille contentement que vous éprouvez au dedans de vous après une communion bien faite. Le contentement vient de la paix, la communion c'est la paix. Il y a paix dans l'âme quand les mauvaises passions sont vaincues, les mauvais désirs réprimés, les inquiétudes de l'orgueil bannies, quand toutes nos puissances, au lieu de poursuivre un but coupable ou tout au moins frivole, demeurent tendues vers le bien pour lequel Dieu les a faites, et déjà même se reposent en une possession imparfaite mais réelle de ce bien, dont on n'aura qu'au ciel la complète jouissance. C'est alors même plus que la paix : c'est la joie, c'est la délectation. Or, mes frères, la sainte communion est le festin délectable qui donne la force pour remporter toutes ces victoires sur le monde, sur le démon, sur nous-même, et qui nous fait jouir, imparfaitement il est vrai, mais réellement, de Jésus-Christ souverain bien auquel la grâce de Dieu nous destine tout entiers, et dont la satiété, dit Tertullien, sera la vie des élus, *cujus satietas vita beatorum*. Elle est donc vraie la parole de saint Bonaventure, que la Sainte Eucharistie est un festin qui réjouit, et nous sommes heureux,

nous que le Seigneur invite à être les convives de ce merveilleux banquet.

## II

Mais la Sainte Eucharistie, ai-je dit en second lieu, est de plus un festin qui vivifie, *vivificat*. C'est sous ce rapport que les Saintes Lettres et Notre-Seigneur lui-même se plaisent surtout à l'enviesager : « Le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. — Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Je suis le pain de vie : celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage : celui qui me mange, vivra par moi. » Et il convenait qu'il en fût ainsi, dit un Père. Puisque Jésus-Christ avait choisi nos âmes pour épouses, nous avait fait ses enfants adoptifs et constitué les membres de son corps, il fallait bien que l'épouse reçut une vie conforme à la grandeur de son époux, le fils à la noblesse de son père, les membres à la dignité de leur chef. D'où vient encore que saint Jérôme disait : « Ce fut assez pour les juifs qui étaient les esclaves de Dieu, de manger la manne, pain terrestre : mais à nous que Dieu a ennoblis jusqu'à nous faire ses enfants d'adoption, à nous qui avons été engendrés du sang de Jésus-Christ, la manne terrestre ne suffit point ; il faut la manne céleste, le pain de Dieu, et c'est pour cela que Jésus-Christ nous le donne dans l'Eucharistie. »

C'est un festin qui vivifie. Mais qu'est-ce donc, mes frères, que vivifier ? On appelle vie le principe des mouvements et des opérations. Or il y a deux sortes de vie : la vie du corps, et c'est celle que nous donne la naissance matérielle et dont l'âme est le principe ; la vie de l'âme, et c'est celle que nous donne la naissance spirituelle et dont la grâce est le principe. C'est de cette dernière dont nous parlons ici, et que le festin eucharistique, bien qu'ordinairement il ne la donne point, puisqu'il la suppose comme préparation nécessaire, conserve néanmoins et développe merveilleusement : car c'est son effet tout spécial, sa vertu particulière, sa grâce sacramentelle enfin, de faire opérer, de mettre en mouvement la charité habituelle qu'il trouve déjà dans l'âme qui le reçoit. Aussi voyez cette âme qui approche souvent de la table sainte, avec de bonnes et sincères dispositions. Quelle riche floraison de vertus ; quel épanouissement de bonnes œuvres ; quelle abondance de vie surnaturelle ! L'amour du Christ la presse, il n'y a plus de sacrifices qu'elle redoute et de difficultés qui l'effraient. Et même voyez cette âme tiède et languissante, ce cœur glacé, dans lequel repose, il est vrai, la grâce sanctifiante, mais pour ainsi dire dans quelque repli caché : cette âme, ce cœur même, si lâche au service de Dieu, ressent au moment de la sainte communion comme des pulsations de vie étranges et inaccoutumées. C'est l'habitude de la charité qui éclate en action sous

l'influence du Saint-Sacrement. Les choses qui, il n'y a qu'un instant, paraissaient presque impossibles à cette nature paresseuse, lui semblent maintenant aisées. C'est comme si cette divine nourriture, dit un saint, lui avait donné des ailes et qu'elle découvrit des puissances d'amour dont elle ne soupçonnait point auparavant l'existence... jusqu'à ce qu'enfin bientôt distraite par de secrets attachements elle retombe dans sa langueur habituelle.

Et nous pouvons d'ici, mes frères, jeter un regard sur nous-mêmes. Que si nous sentons le feu de la charité se refroidir, nos pieux sentiments disparaître, notre esprit se dissiper, c'est que nous n'usons pas assez, ou bien encore et surtout peut-être que nous usons mal de ce pain de vie. Ce n'est point assez d'être convive, il faut avoir la robe nuptiale pour ne point mériter la réprobation du Maître.

### III

L'Eucharistie enfin, ai-je dit en troisième lieu, est un festin qui unit : *unit*. « Celui qui mangera ce pain, dit Notre-Seigneur, demeure en moi, et moi en lui. Comme je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vit par moi. » O prodige, s'écrie saint Jean Chrysostome, ce Dieu suprême sur lequel les anges mêmes n'osent fixer les yeux, s'unit à nous et nous unit à lui, afin que par cette union nous ne fassions qu'un avec lui ! Qu'il est grand votre amour pour nous, ô mon Dieu, ajoute saint Laurent Justinien dans son livre *De l'Amitié divine*, puisque vous avez voulu vous unir si étroitement à notre corps que nous parvenions à n'avoir qu'un cœur avec vous ! Et ces belles paroles de saint Bonaventure : N'était-ce point assez, Seigneur, de nous envoyer le Saint-Esprit ? Mais non ; vous avez voulu nous incorporer parfaitement à votre corps, nous donner votre sang à boire, afin qu'enivrés de votre amour nous n'eussions plus avec vous qu'un cœur et qu'une âme. Le sang étant le siège de l'âme, quand nous buvons votre sang, notre âme se mêle inséparablement à votre âme et c'est pour amener ce résultat que vous avez travaillé si longtemps ! Le Sauveur, dit saint François de Sales, ne peut paraître en nulle chose plus aimant ni plus tendre, que dans l'acte où il s'annihile pour ainsi dire et se réduit en nourriture pour pénétrer dans nos âmes et s'unir au cœur des fidèles. Saint Cyrille est plus explicite encore : Qu'on prenne, dit-il, de la cire et qu'on la mette en fusion sur le feu ; qu'on fasse également fondre d'autre cire et qu'on les laisse ensuite se mêler ensemble, qui pourra les distinguer et les séparer ? Ainsi le Rédempteur en venant à nous mêle nos chairs à ses chairs glorieuses, et cela pour ne former en quelque sorte qu'un même corps.

Voilà, mes frères, l'union que produit le festin eucharistique. C'est ainsi que les saints Pères l'entendent et l'expliquent. Union ineffable, insonda-

ble, dont nous n'aurons point ici-bas le secret, mais qui demeure aussi certaine qu'elle est inexplicable. Union réelle qui persévère même après le moment de la communion, et même, selon le sentiment des docteurs, d'une manière toute spéciale, autrement que par la grâce sanctifiante. Dès lors, mes frères, et c'est ce qu'il nous importe le plus de savoir, Jésus-Christ nous transforme en lui-même, et de même que les démons possèdent les corps de leurs victimes, ainsi l'âme de notre Divin Sauveur prend possession de notre nature entière, parle par notre bouche, pense par notre cerveau, se meut dans toutes nos actions. Selon la proportion dans laquelle notre ancienne vie humaine disparaît devant son influence, les vues et les sentiments humains s'évanouissent, et les pensées et les désirs de Jésus les remplacent. Au lieu de l'amour des aises vient la soif des souffrances, au lieu de l'égoïsme un zèle plein d'abnégation, au lieu de l'orgueil l'humilité et une mansuétude semblable à celle de Jésus, qui seul est vivant en nous. Et puis quel amour pour nos frères ! Uni avec Jésus-Christ, nous ne faisons plus qu'un avec notre prochain, parce qu'il ne fait plus qu'un lui-même avec ce Divin Sauveur ; ou bien encore, prenant les sentiments de ce souverain amant des âmes, nous gémissons, mais avec des gémissements tout miséricordieux, qui n'ont point le fiel du reproche ou l'amertume du mépris, sur les infortunés que n'enlacent point encore les liens de cette union.

Voilà, mes frères, quelques courtes paroles sur ce festin nuptial dont nous parlait l'Evangile d'aujourd'hui, et qui n'est, comme je l'ai dit, que l'ombre du grand festin de la gloire réservé dans le ciel aux élus. Admirez la prodigieuse bonté de Dieu, qui nous a ménagé ce pain de délices au milieu des peines, des ennuis, des lassitudes, des découragements qui nous accablent parfois en ce pèlerinage de la vie. Rendons-lui grâces pour un pareil bienfait. Oh ! n'imitons point les Israélites du désert, qui rassasiés de la manne délicieuse que Dieu leur envoyait, dirent un jour : Nous avons dégoût de cette nourriture : *nauseat anima nostra super cibo isto levissimo*. Nous n'arriverons jamais à pousser ce murmure. Mais prenons garde de ne point laisser insensiblement notre palais se blaser, par des communions sans ferveur. Le Seigneur nous demande bien peu, sachons le donner généreusement, et après avoir été en ce monde d'assidus convives de la table eucharistique, nous serons en l'autre d'heureux et privilégiés convives du festin de la gloire. Ainsi soit-il !



## PETITE INSTRUCTION POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

LA FERMETÉ CHRÉTIENNE

*Qui se existimat stare,  
videat ne cadat.*

Que celui qui croit être  
ferme, prenne garde de  
tomber. (I Cor. x, 12.)

Rien n'est fréquent de nos jours comme les changements d'opinion et de conduite en ce qui regarde la profession de la foi chrétienne. Tel était, hier, catholique fervent, affirmait hautement ses convictions, se montrait assidu aux exercices religieux, qui, aujourd'hui, blasphème avec les impies, et affecte de ne plus entrer à l'église, pas même aux circonstances les plus solennelles, pas même à l'enterrement d'un proche ou d'un ami. Nous ne rechercherons point ici les causes, faciles à trouver, de ces regrettables apostasies. Mais, en signalant l'imminence du danger, la contagieuse influence du mauvais exemple, nous vous mettrons en garde contre de funestes défaillances, en même temps que nous exciterons votre zèle à une fermeté plus généreuse et plus constante.

### I

L'apôtre saint Paul aime à faire voir dans les événements de l'Ancien Testament la figure et l'image du Nouveau. Il sait en particulier tirer des châtiments ou des vertus du peuple d'Israël, d'utiles enseignements pour la conduite des premiers chrétiens. S'il veut enflammer le courage et la foi de ceux-ci, il leur représente tout ce qu'ont entrepris de grand les patriarches et les prophètes, à commencer par Abraham, le père des croyants, jusqu'à Moïse, David et les autres personnages célèbres de l'Ancienne Loi. La même comparaison lui sert à démontrer la supériorité de l'Eglise sur la synagogue, de l'Evangile sur la loi écrite, de la grâce et de l'amour sur la crainte et la servitude. Allant plus loin, il n'hésite pas à rappeler les errements, les prévarications et les nombreuses apostasies du peuple élu, prédisant que les disciples du Christ sont exposés aux mêmes fautes, malgré tous les secours qui les environnent, et même à des fautes plus graves, à cause de l'éminence de leur foi et des grâces reçues.

C'est ce salutaire enseignement que l'Eglise veut nous mettre aujourd'hui sous les yeux, pour nous guérir d'une présomption qui pourrait nous être fatale. De quelle présomption ? De celle qui consiste à croire ses convictions assez fermes pour n'avoir rien à redouter des attaques de l'impiété ou encore de l'influence des fausses doctrines, à considérer sa vertu comme suffisamment fondée pour être à l'abri des scandales ou des entraînements des passions. En d'autres termes, il importe de ne point se fier à ses victoires passées, à la

paix et à la quiétude présente, parce que ce précieux trésor de la foi et de la fidélité chrétienne, nous le portons en des vases fragiles sujets à bien des chocs, à des ruines multiples, tant que nous vivons en ce malheureux siècle. Il sera toujours vrai que « celui qui paraît ferme, doit prendre garde de tomber. »

La raison en est précisément dans les exemples, hélas ! trop fréquents que nous avons sans cesse sous les yeux. Il n'est point nécessaire, comme au temps de l'apôtre, de remonter le cours des siècles écoulés, et de demander aux âges passés ces leçons frappantes que portent avec eux les grands événements de l'histoire. Jamais, à aucune époque, les hommes n'ont été exempts de ces chutes lamentables, que devaient néanmoins prévenir les plus signalés bienfaits. De grands crimes ont été commis par ceux qui étaient particulièrement prévenus des faveurs et de l'amitié de Dieu ; non seulement la multitude, si impressionnable et sujette à des fluctuations diverses, mais ses chefs eux-mêmes, des hommes favorisés des communications divines, dont la fermeté paraissait assurée contre toute épreuve, se sont laissés parfois aller à de coupables faiblesses, plusieurs à de réelles et définitives apostasies. Sommes-nous plus invulnérables qu'eux ? Avons-nous un caractère mieux trempé, une somme de mérites et de vertus supérieure ou seulement égale à celle qu'ils possédaient ? Nous n'oserions le prétendre, et la comparaison sous ce rapport ne serait pas aisément en notre faveur. S'ils sont tombés néanmoins, malgré tout, que ne devons-nous pas craindre pour nous-mêmes et quel sujet n'avons-nous pas de vivre dans une sérieuse défiance de nos propres forces ?

Mais c'est surtout le spectacle de l'iniquité présente qui peut davantage nous détourner d'une présomption exagérée. Sommes-nous d'une autre nature que nos frères ? N'ont-ils pas reçu le même baptême, les mêmes grâces, les mêmes lumières, peut-être des grâces et des lumières plus abondantes que nous ? Longtemps n'ont-ils pas marché sans trébucher, d'un pas résolu, dans la voie des parfaits ? Et maintenant, de cette fermeté, de cette vigueur invincible, que reste-t-il ? Tout a cédé, tout a été anéanti, parfois dans une seule lutte, au premier assaut qu'a livré l'ennemi. Encore s'il y avait quelque chance de résurrection, quelque espoir de retour ! Mais pour combien, hélas ! la défaite est totale, la ruine définitive, la mort éternelle !

Et ce qui est vrai des individus, l'est également des communautés chrétiennes, des paroisses. Partout l'on constate avec douleur une décadence de la foi et des habitudes religieuses peu rassurante pour l'avenir. Même parmi les populations les plus sincèrement attachées jusqu'ici aux enseignements et à la direction de l'Eglise, les convictions ont faibli, les bonnes pratiques ont diminué, les mauvaises doctrines et les mœurs faciles sont en progrès, et chaque jour voit le mal s'étendre et se resserrer les limites du bien.

Est-ce le moment de s'endormir sur le bord de l'abîme ? N'est-ce pas plutôt l'heure de faire retentir le grave avertissement de l'apôtre : « Que celui qui croit être debout, prenne garde de tomber » ? Non, non, il ne nous est pas permis de nous laisser aller au dangereux sommeil de l'illusion et de la présomption. L'imminence du danger doit nous tenir plus que jamais en éveil. Si nous voulons éviter le sort de tant d'autres auxquels leur imprévoyance a été funeste, abstenons-nous soigneusement des fautes qui ont causé leur perte, et animons sans cesse notre zèle par tous les moyens en notre pouvoir.

## II

En premier lieu, il convient de prendre les sages précautions recommandées par l'apôtre : nous garder des désirs mauvais, de cette vie purement animale et terrestre qui rapporte tout aux sens et rien à Dieu, de cette véritable idolâtrie du corps, mille fois plus pernicieuse que l'ancienne. N'est-ce pas autant des hommes d'aujourd'hui que de ceux d'autrefois que l'on peut dire : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ensuite il se leva pour danser » ? Uniquement occupés de la vie présente, un grand nombre, en effet, réduisent leurs soins à s'y procurer un sort heureux, et préfèrent leur repos ou leurs plaisirs à leurs devoirs plus impérieux et plus nécessaires. Mais une telle conduite n'a pu attirer que de terribles châtiments sur l'humanité coupable. Dieu l'a sévèrement punie chez les Juifs. N'en tirera-t-il pas une vengeance plus rigoureuse de la part du peuple chrétien ?

Voyons nous-mêmes si nous ne sommes pas sujets à quelques-uns de ces vices, entre lesquels nous sont encore signalés l'impureté, la défiance vis-à-vis des promesses divines et les murmures contre la Providence. Ce furent là les causes principales des maux qui fondirent sur le peuple choisi. Ce sont aussi les fautes qui peuvent contraindre davantage à ruiner parmi nous le sens chrétien, à ébranler et anéantir cette fermeté que nous devons apporter à servir Dieu et à procurer sa gloire.

Plusieurs se récrieront peut-être : « Si tous sont tombés, comment pouvons-nous rester debout jusqu'à la fin ? Est-ce notre faute, si nous cédon's au courant général ? Notre excuse n'est-elle pas toute dans ces considérations plus propres à nous décourager qu'à nous relever ? »

A Dieu ne plaise, mes frères, que vous soyez autorisés à tirer cette conclusion de nos paroles ! Signaler un danger, ce n'est pas le faire aimer ni rechercher, mais plutôt inviter à le craindre, à le prévoir et à le fuir. Parce qu'une peste étend davantage ses ravages et multiplie ses victimes, il convient non d'envier le sort de ces malheureux et de s'y exposer de gaieté de cœur, mais bien de tâcher de se soustraire à la contagion et d'en repousser les moindres atteintes. Le mal de nos

frères doit donc nous faire apprécier notre bonheur d'y avoir échappé, et redoubler d'efforts pour nous en affranchir à jamais. Les autres sont tombés par leur faute, gardons-nous de les imiter. Si leur exemple nous inspire une juste défiance de nous-mêmes, il ne manque pas d'autres motifs qui relèvent notre courage.

Saint Paul nous en suggère un bien propre à atteindre ce but : « Dieu est fidèle, dit-il, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais il vous fera tirer avantage de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer. » Qui donc, après cela, pourrait se plaindre de la violence des mauvais désirs, de la tyrannie des passions, de l'entraînement irrésistible des pernicieux exemples et des scandales du monde ? Dieu, en permettant que toutes ces épreuves nous accablent, ne nous livre pas sans secours à leur excessive rigueur ; il veut le combat, non la défaite. La preuve, c'est qu'il met entre nos mains des armes toutes puissantes pour assurer le triomphe. Que reste-t-il donc, sinon que nous combattons avec courage, comptant sur la fidélité de notre Dieu dont les promesses sont infail-  
libles ?

Je vous ai parlé, mes frères, comme si tous vous étiez debout, fermes et vaillants dans votre foi. Mais ne dois-je pas plutôt, en ce moment, emprunter les paroles d'un grand docteur, et m'écrier en terminant : « L'apôtre disait : Que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber. Et nous, pouvons-nous le redire, alors que tous sont déjà abattus, tombés et étendus à terre ? Non, c'est le temps de crier, avec le prophète : « Celui qui est tombé ne se relèvera-t-il pas ? » (Ps. xli.) Car tous sont à terre, et ne veulent pas se relever. Nos exhortations ne tendent donc plus à empêcher de tomber, mais à donner à ceux qui sont tombés la force de se relever. Relevons-nous donc enfin, mes bien-aimés, quoiqu'il soit bien tard, relevons-nous et tenons-nous debout solidement. Jusqu'à quand resterons-nous couchés ? Jusqu'à quand resterons-nous ivres, appesantis pas la convoitise des biens temporels ? C'est bien le cas de dire maintenant : A qui parlerai-je ? Qui prendrai-je pour témoin ? Tous se sont si bien rendus sourds à l'enseignement de la vérité ! Et ils se sont par là attiré tant de maux ! Si l'on pouvait voir les âmes à nu, on aurait dans l'Eglise le spectacle que présente un champ de bataille après le combat : des morts et des blessés.

« C'est pourquoi, je vous en prie et vous en conjure, tendons-nous la main les uns aux autres et relevons-nous. Car moi aussi je suis du nombre des blessés et de ceux qui ont besoin de la main qui applique les remèdes. Cependant ne désespérez pas pour cela ; si les blessures sont graves, elles ne sont pas incurables. Notre médecin est si puissant ! Sondons seulement nos plaies ; et fussions-nous tombés au plus profond du vice, il nous ouvrira bien les voies du salut. » (Chrys. Hom. xxiii in Ep. i ad Cor.).



C'est là toute notre espérance parmi les combats et les épreuves de cette vie. C'est aussi tout le secret de notre force, ce qui établit et assure notre fermeté, jusqu'à nous faire triompher des puissances conjurées du monde et de l'enfer. Gardons cette foi et cette espérance au plus profond de notre cœur ; travaillons, sous l'œil de Dieu, à accomplir intégralement et jusqu'à la fin notre devoir, et nous mériterons un jour de voir notre fidélité couronnée dans les cieux. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Neuvième dimanche après la Pentecôte. — Parole de  
l'économe infidèle et ambitieux

LE PATRIOTISME

*Videns civitatem flevit  
super illam.*

Jésus voyant Jérusalem  
pleura sur elle.

*Objection.* — Les chrétiens n'aiment pas suffisamment leur patrie.

*Réponse.* — Pourquoi ? Ils ont les mêmes raisons de l'aimer que les impies. Elle a nourri leur enfance, elle a été arrosée des sueurs et du sang de leurs aïeux ; là se poursuit leur carrière, là s'agitent leurs intérêts, là se dresse leur foyer et s'étend leur domaine. Si leur pays a tracé dans l'histoire un sillon glorieux et s'est fait une place honorable au milieu des nations, il l'a dû aux ancêtres des chrétiens aussi bien qu'aux ancêtres des impies, plus peut-être, car pendant que les ancêtres des impies égorgaient les prêtres et envoyaient les meilleurs Français à l'échafaud, nos ancêtres à nous défendaient la France contre l'étranger et promenaient son drapeau glorieux et triomphant à travers l'Europe. Les chrétiens ont en outre pour aimer la France des raisons que les impies n'ont pas. La France pour eux, c'est le clocher qui a fêté leur baptême et leur première communion par ses plus joyeux carillons, c'est la fille aînée de l'Eglise, célèbre dans le monde par l'esprit chrétien de ses coutumes, par la splendeur de ses temples, par le sang qu'elle a versé pour la défense du christianisme.

*Objection.* — Les chrétiens ne peuvent pas aimer suffisamment maintenant leur patrie, parce qu'elle n'est plus chrétienne.

*Réponse.* — Elle l'a été et elle peut le devenir encore. Les chrétiens travaillent à rendre leur patrie chrétienne, et c'est une preuve de leur amour pour elle : « *Justitia elevat gentes, miseros autem facit populos peccatum.* » Nous ne cessons

de rappeler nos compatriotes aux croyances et aux pratiques religieuses, et en agissant ainsi nous donnons à notre pays le secret de la gloire et de la prospérité. Les vrais ennemis de leur patrie, vraiment traîtres à leur pays, ce sont ceux qui voulant l'asservir au lieu de le servir, le pervertissent et le corrompent. Ils font plus de mal à leur pays que les traîtres qui le vendent à l'étranger.

*Objection.* — Les chrétiens aspirent à devenir les maîtres de leur pays quand ils ne le sont pas ; ce sont donc de dangereux agitateurs et de mauvais citoyens.

*Réponse.* — Ce ne sont pas les chrétiens qui élèvent des barricades et font des révolutions. S'il reste quelques principes d'ordre au sein de la société, c'est aux chrétiens qu'on le doit. Qui sont ceux qui s'opposent aux progrès du socialisme et de la révolution sociale ? Ce sont des chrétiens qui servent la France et non des charlatans qui l'exploitent, ce sont des chrétiens qui se dévouent pour la France, et non des ambitieux qui se disputent non pas l'honneur de la servir, mais l'honneur de la gouverner. S'il y a encore en France quelques fondements de l'ordre social, à qui le doit-on ? Est-ce aux écrivains qui répandent des doctrines immorales et impies ? Est-ce aux politiques qui élèvent des statues aux assassins des siècles passés ? Est-ce aux éducateurs qui apprennent aux enfants qu'il n'y a ni âme ni Dieu ? Non, ce sont les hommes qui maintiennent au milieu de leurs concitoyens les idées de devoir, de justice, de dévouement, de sacrifice, sans lesquelles il n'y a que des nations abaissées et des peuples pourris.

*Objection.* — Le patriotisme est un sentiment naturel plutôt qu'un sentiment chrétien.

*Réponse.* — Qu'est-ce que ce sentiment naturel ? Direz-vous avec Sénèque : « Il faut aimer la patrie, non pour sa grandeur et sa beauté, mais parce que c'est la patrie » ? Mais cette définition ne définit rien. Qu'est-ce qui fait la patrie ? Est-ce la frontière ? Non, puisque la force brutale et inique peut arracher des provinces des flancs d'une nation sans leur enlever l'amour de leur première patrie. Est-ce la race, la langue ? Non, puisqu'on a vu se combattre des nations d'une même race et d'une même langue. Est-ce le sol natal ? Sans doute le sol de la patrie doit être vénéré et aimé, c'est le souvenir de cette terre aimée, qui, à travers les Océans et malgré les années écoulées, émeut profondément le cœur de l'exilé ; mais si l'amour de la patrie n'était composé que de souvenirs personnels, ce serait une incarnation de l'égoïsme ; non, le sol de la patrie ne possède pas par lui seul ni cette consécration, ni ces séductions incomparables qui soulèvent l'enthousiasme dans les cœurs. Est-ce le souvenir des gloires militaires ? Sans doute, partout où passe le drapeau national, cette grande famille que l'on appelle un peuple est présente

dans son honneur et dans sa puissance; partout elle s'émeut devant l'hommage du respect, ou elle frémit sous la flétrissure de l'outrage. A ce morceau d'étoffe qui s'agite dans les airs ou qui pend négligemment à sa hampe, se rattachent les hauts faits du passé, les épreuves, les larmes répandues, le sang généreusement versé, le trésor sacré de l'honneur national. Il se lève, on se lève avec lui; il marche, on le suit; il s'agite dans la mêlée, on l'entoure, on le défend au péril de sa vie. Les balles, les sabres, les épées se disputent ses lambeaux. Ce n'est plus qu'une guenille, disait un orateur, et devant cette guenille abreuvée de gloire, les tambours battent aux champs, les soldats portent les armes. Debout, enfants, voilà la France qui passe, vive la France! Néanmoins, ce n'est pas là encore qu'est l'essence du patriotisme, car il doit exister là même où la gloire militaire n'existe pas ou a complètement disparu. Qu'est-ce donc que le patriotisme? C'est l'amour non seulement du corps, mais de l'âme de la patrie. Les païens disaient qu'ils combattaient *pro aris et focis*, pour les autels et pour les foyers, faisant ainsi passer l'âme de la patrie avant son corps. La patrie est principalement là où sont ses temples, et les sans-patrie sont toujours des hommes sans Dieu. Si le patriotisme n'est pas un devoir sacré, c'est un enthousiasme passager. Dès que le patriotisme se sépare de la Divinité, il se gangrène; dès qu'il se met suivant ses forces en rapport avec la Divinité, une goutte de cet Océan incommensurable de puissance semble se détacher et tomber sur lui. Les fondateurs des peuples le savaient bien, et ils ont étroitement uni le patriotisme à la religion. N'essayez donc pas de vous passer de la religion dans l'amour de la patrie: vous seriez non seulement de mauvais chrétiens, mais de mauvais citoyens.

## UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ-CŒUR

### II

LE CŒUR DE JÉSUS MODÈLE DE PATIENCE  
DANS SA VIE PUBLIQUE

*Tu autem, o homo Dei, hæc fuge; sectare vero justitiam, patientiam, mansuetudinem.*

Quant à vous, homme de Dieu, fuyez ces vices, et pratiquez la justice, la patience, la douceur. (I Tim., vi, 11.)

La patience qui animait le cœur de Jésus durant sa vie cachée se manifesta, au même degré, pendant les trois années de son ministère public. Ayant plus d'occasions de s'exercer, cette vertu du Cœur du bon Maître fut une de celles qui parurent le plus visibles. Il nous suffira de considérer dans l'Evangile comment Notre-Seigneur a pratiqué la patience dans ses *paroles* et dans ses *actes* pour

comprendre combien nous sommes loin de notre divin modèle, et les *efforts* qu'il nous faut tenter afin de nous en rapprocher.

### I

Soit que Jésus prêche, soit qu'il adresse des reproches ou qu'il fournisse des explications, ses paroles portent toutes l'empreinte d'une inaltérable patience. Jamais il ne lui échappe une expression trop vive, ou qu'il devra regretter; jamais un terme sentant l'amertume d'une impatience qui déborde ne tombera de ses lèvres. Sans doute, il flétrira vigoureusement l'hypocrisie des pharisiens jusqu'à les appeler « hypocrites, race de vipères, » mais ces mots ne trahissent point un emportement de son cœur. Si Jésus les prononce en leur conservant leur dureté, c'est afin de démasquer la perfidie de ces faux dévots dont l'orgueil et la conduite portent atteinte à la religion; c'est parce qu'il y va de la gloire de Dieu son Père, de l'honneur de la religion et du salut de l'âme de ses frères. Ce n'est pas l'impatience, encore une fois, qui dictait au Sauveur ces expressions qui semblent amères, mais bien une sainte indignation, vengeresse de la loi de Dieu méconnue. Qui donc oserait taxer d'une impatience coupable la conduite d'un père, d'une mère, qui jetterait l'épithète de scélérat ou de bandit à la face du misérable qui chercherait à pervertir leurs enfants ou à les détourner de leurs devoirs?

D'autre part, quelle patiente bonté dans ses entretiens avec ses apôtres, avec les foules ou avec les pécheurs! Que de fois ses disciples eux-mêmes mettent cette patience à l'épreuve par leurs sentiments bas et vulgaires! Les questions qu'ils lui posent, les sentiments qu'ils lui manifestent, dénotent à chaque instant qu'ils ne comprennent pas sa sublime mission, non plus que la leur. Un jour, il les surprend occupés à se demander qui d'entre eux serait le plus grand dans le royaume des cieux. Une autre fois, Jacques et Jean se prosternent à ses pieds avec leur mère Salomé qui adresse une requête à Jésus en faveur de ses fils: elle sollicite, par avance, que ceux-ci siègent l'un à droite, l'autre à gauche du Sauveur dans son royaume. Et pourtant Jésus vient d'annoncer qu'il monte à Jérusalem pour être livré aux princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à mort, le livreront aux gentils pour être moqué, flagellé et crucifié; il est vrai qu'il prophétise aussi sa résurrection après trois jours. Jésus pousse la condescendance jusqu'à discuter avec ses deux disciples au sujet de leur demande et à leur déclarer qu'elle n'est pas recevable. Ensuite, comme les dix autres apôtres murmurent et s'indignent contre Jacques et Jean, le bon et patient Maître leur explique complaisamment qu'il n'y a parmi eux ni premier ni dernier, et que celui qui veut être le premier doit se considérer comme le serviteur des autres<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Matth., xx, 18-28.



Quelle patience divine il fallait au Sauveur pour ne point s'indigner et s'échapper en paroles dures lorsqu'il voyait ses propres apôtres, ces hommes qu'il s'efforçait de former aux idées surnaturelles, retomber sans cesse dans des sentiments purement naturels et terre à terre ! Malgré tout, cette patience ne se démentira pas à leur égard, même une seule fois.

La même patience plane sur ses discours et sur ses réponses aux foules, comme aux docteurs qui essaient de le surprendre en contradiction ; on sent qu'elle découle, égale, de la même source : son cœur. Tantôt on lui reproche de guérir le jour du sabbat, d'autres fois de se faire l'égal de Dieu ; tantôt on lui impute comme un crime de s'asseoir à la table des pécheurs, de fréquenter des gens perdus, de vouloir amener le peuple. Ces gens, pourtant, ont été témoins de ses miracles ; des parents, des amis, des voisins ont été guéris par lui peut-être ; tous ont entendu la sublimité de ses prédications ; pas un qui puisse révoquer en doute la pureté de sa vie, et néanmoins la critique revendique ses droits, la calomnie n'abdique pas les siens.

Jésus ne va-t-il pas enfin secouer la poussière de ses pieds, porter ailleurs ses bénédictions et ses miracles ? Ne laissera-t-il point tomber quelque malédiction, quelque adieu qui soit un anathème ? Non, il condescend à la faiblesse d'esprit et de cœur de ces gens-là, il s'abaisse jusqu'à discuter avec eux, point par point, les soupçons injurieux et les calomnies dont il est l'objet.

Lisez sa réponse à Simon, lorsque la pécheresse est venue pleurer sur ses pieds divins ; aux pharisiens qui l'accusent d'opérer ses prodiges par le pouvoir de Beelzébuth, de violer le sabbat en guérissant les malades. Étudiez ses paroles avec la Samaritaine et la Chananéenne, j'allais dire étudiez tous ses discours, et convenez que bien souvent l'impatience eût pu légitimement se faire jour dans son cœur. Que de fois, à sa place, l'orage se fût déchaîné dans notre âme, indignée de tant d'intrigues, de pièges, de suspicions injurieuses !

Et remarquez jusqu'où il pousse cette patience avec les petits. Pendant qu'aux puissants, aux grands, à Hérode, à Pilate, il ne répond que par le silence, observant une réserve qui les dérouté, il discute, il répond, il donne des raisons aux humbles, même aux bourreaux qui le souffletent. Quelle patience divine dans la parole adressée au traître Judas, qu'il appelle encore « mon ami » au moment où celui-ci le trahit ! Au valet qui lui lance un soufflet en plein prétoire, il réplique avec une possession de lui-même qui laisserait croire qu'il n'a pas ressenti l'odieux affront. Quelle patience enfin, car il faut finir, quand, au milieu de la plus humiliante et de la plus douloureuse agonie qu'on puisse imaginer, il prononce ses dernières paroles, là, tout près des prêtres juifs qui ricanent en insultant à ses douleurs, et tout près aussi des bourreaux dont les mains rougies de sang jouent sa robe et partagent ses autres vête-

ments : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Et voilà toute sa vengeance.

## II

La patience dont le cœur de Notre-Seigneur était animé, j'allais dire pétri, éclate peut-être plus encore dans ses actes et ses procédés que dans ses conversations et ses discours.

Considérons cette patience en quelques circonstances frappantes. Un jour, il vient de guérir la main desséchée d'un malheureux estropié. C'était un jour de sabbat, pharisiens et hérوديens se consultent pour perdre Jésus, il se contente de quitter le pays. Le prophète n'avait-il pas dit : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. Il ne contestera pas, il ne criera point... il n'achèvera pas de rompre le roseau déjà brisé ? »

La parabole de l'ivraie qu'il expliquait à ses disciples, en particulier, avait pour but de leur faire comprendre la patience avec laquelle Dieu agit envers les méchants et par conséquent celle dont lui-même était animé. Dieu attend patiemment les pécheurs parce qu'il ne voudrait point qu'une seule âme périt. Cette patience miséricordieuse pouvait-elle se manifester plus éloquemment et d'une manière plus touchante que dans l'histoire de l'enfant prodigue ? Aussi, quelle leçon il donne à ses apôtres, dont les sentiments étaient si différents !

La petite caravane se rendait à Jérusalem, on était aux portes de Samarie, Jésus envoie en avant quelques disciples préparer le logement pour le soir, mais on ne voulut pas les recevoir. Deux des apôtres, Jacques et Jean, indignés d'une telle conduite à l'égard de leur maître, lui demandent la permission de faire tomber le feu du ciel sur la ville inhospitalière. O admirable patience du cœur de mon Dieu : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, se contente-t-il de leur répondre ; le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver ! » Et il dirige ses pas vers un village voisin <sup>1</sup>.

Faut-il vous rappeler sa patience à recevoir les mères pieusement importunes qui lui apportent leurs enfants afin qu'il les bénisse ; et sa bonté à les accueillir malgré les murmures des apôtres qui trouvent qu'elles encomrent la route et le retardent en son chemin ?

Mais c'est surtout pendant les scènes douloureuses de sa Passion qu'il nous apparaît revêtu comme d'une cuirasse impénétrable, de la vertu dont nous parlons.

À la dernière Cène, il communique Judas, le consacré prêtre avec les onze autres, se met à ses genoux pour lui laver et lui baiser les pieds ; il déclare qu'il connaît la trahison qui se machine contre lui, et le traître reste insensible, et Jésus se contente de dire au misérable qui se lève de table

<sup>1</sup> Luc, ix, 52-56.

pour accomplir son forfait : « Fais vite ce que tu veux faire. »

Au jardin des Oliviers, alors qu'une indicible agonie lui déchire l'âme et lui broie le cœur, il répète par trois fois la parole de la patience résignée : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Et puis, durant cette nuit si remplie par les tortures, où il est conduit de supplice en supplice, de tribunal en tribunal, on dirait qu'il a muré ses lèvres. S'il ne leur interdit pas de gémir sous les coups et les affronts sans nom, il ne leur laisse exprimer non plus aucun signe d'impatience. S'il n'empêche point les larmes de couler de ses paupières ensanglantées, pas un regard d'indignation ne tombera sur ses bourreaux. Qu'ils le déchirent de verges, attaché à la colonne; qu'ils lui tressent une couronne d'épines et en labourent son front; qu'ils lui bandent les yeux, l'insultent, le bafouent; qu'ils poussent l'infamie jusqu'à lui couvrir le visage de soufflets et de leur immonde salive; qu'enfin ils le traînent, à demi-mort, à travers les rues de Jérusalem, l'obligeant à porter encore une lourde croix sous laquelle il tombe; qu'ils le jettent brutalement, féroce ment plutôt, sur cette croix, qu'ils l'y attachent à grands coups de marteau et qu'ils le montrent dépouillé de ses vêtements à la foule qui ricane et blasphème; qu'ils le laissent là, bouillie sanglante, durant six mortelles heures, sous un soleil de feu; qu'ils abreuvant de fiel et de vinaigre ses lèvres enfiévrées par la soif, et, suprême outrage, qu'ils l'insultent jusque sur le gibet où il sauve le monde, pas une fibre de son visage, pas le moindre geste qui trahisse la plus légère impatience ! Et pourtant il n'avait qu'à le vouloir, et la foudre ou des légions d'anges anéantissaient cruels bourreaux et indignes témoins. Mais non, il reste patient comme l'agneau sous les ciseaux du tondeur, ou lorsqu'on le conduit au lieu où l'on doit l'égorger.

### III

Hâtons-nous de tirer de ces considérations quelques réflexions pratiques. Comparons notre cœur à celui de notre divin Maître, afin de voir combien nous sommes loin de lui ressembler et les efforts qu'il nous faut déployer pour tâcher de lui ressembler un peu.

A l'encontre de Notre-Seigneur, si l'on nous contredit, si l'on nous contrarie, s'il nous semble que nous ne sommes pas compris et que nos observations légitimes ne sont point observées, alors notre cœur se trouble, s'impatiente; nous nous emportons; des flots de paroles vives, piquantes, peut-être même blessantes, coulent de nos lèvres comme d'une source qui déborde. Que nos intentions soient méconnues, notre conduite suspectée, nos démarches et nos conversations les plus inoffensives critiquées, calomniées; que des personnes à qui nous avons fait du bien l'oublient et nous paient d'ingratitude, et nous ne tarissons plus en plaintes amères, nous redisons à tous les échos, nous confions à tous ceux qui nous approchent le

sujet de notre tristesse. Enfin, viennent les chagrins, les déceptions, les maladies, la souffrance, les deuils, nous gémissons perpétuellement, nous nous impatientons, nous murmurons contre la Providence, nous ne savons pas prononcer le *Fiat* de la patience et de la résignation chrétiennes. N'est-il pas vrai que nous avons grand besoin de réformer nos paroles? que, trop souvent, nos murmures, nos plaintes, nos reproches ne sont guère dignes des disciples d'un Dieu qui nous a donné de tels exemples?

Malheureusement, hélas! notre conduite pèche, ainsi que notre langue, sous le rapport de la patience. Susceptibles, ennemis de toute gêne, le moindre contretemps, parfois de simples divergences de caractère nous mettent hors de nous. On nous voit donner des marques d'une vive impatience, nous le faisons comprendre et sentir aux gêneurs, aux importuns. A plus forte raison, lorsque des événements ou des personnes viennent se placer en travers de notre route, s'opposer à nos vues ou à nos projets. Il n'est pas rare alors que, passez-moi l'expression, sortis hors de nos gonds, nous nous abandonnions à des accès d'humeur aussi pénibles que blessants pour nos frères. Nous ne savons point nous montrer patients envers les défauts des autres, encore moins envers leurs fautes; trop semblables en cela au serviteur de l'Evangile auquel son maître venait de remettre une dette considérable et qui, lui, saisit durement au cou un malheureux compagnon qui lui devait quelques deniers. Sans longanimité, en face des injustices ou des mauvais procédés, nous répondons aussitôt par la haine et la vengeance. Que l'opinion nous attache à la colonne du ridicule ou de la calomnie: au lieu d'imiter la patience de notre Dieu, nous poussons des cris de douleur et d'indignation qui retentissent jusqu'au ciel. Aux prises avec le malheur et l'épreuve, nous demandons avec colère ce que nous avons fait au Seigneur pour permettre que nous soyons ainsi traités. Au lieu de la patience et de la douceur de l'agneau, nous montrons l'emportement du lion.

Qui donc, dans ce langage plein d'emportement, de ressentiment ou de haine, pourrait reconnaître le langage des disciples d'un Dieu qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » ? Qui donc, sous nos procédés d'impatiente vivacité, voudrait voir l'image, chercher les traits de Celui que les prophètes avaient vu sous la figure d'un agneau muet et patient ?

Non, sans doute, l'homme n'atteindra jamais jusqu'à la ressemblance parfaite avec son Dieu sous ce rapport, pas plus que sous les autres. Essayons du moins d'ébaucher en nous, de notre mieux, cette ressemblance divine, de nous en rapprocher le plus possible. Imitons le jardinier : lorsqu'il possède une belle fleur, qu'il veut développer, il la plante dans la terre qui lui convient le mieux, dans le sol où elle puisera plus abondamment les sucs nécessaires à sa croissance. Notre cœur est la plante qui doit produire la



patience chrétienne comme fleur ; quel sol lui conviendrait mieux que le Cœur de notre Dieu ? où pourrait-il puiser une sève plus féconde des vertus évangéliques ? Plantons-le donc dans le Cœur de Jésus, arrosons-le de son sang, dans la communion, la méditation, la prière, pour lui faire jeter de profondes et vivifiantes racines. Elles le couvriront de la fleur divine ; la patience mûrira les fruits qui lui sont promis dans l'Evangile <sup>1</sup>, je veux dire notre propre salut, les vertus chrétiennes, l'édification et la sanctification de notre prochain.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE PHILOMÈNE

(10 AOÛT)

*Qui me confessus fuerit  
coram hominibus, confi-  
tebor et ego eum coram  
Patre meo.*

Je rendrai témoignage  
devant mon Père à celui  
qui m'aura rendu témoi-  
gnage devant les hommes.  
(Math. x, 32).

Mes frères,

Ces paroles ont été adressées par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres. Il n'ignorait pas en effet ce qui devait arriver dans la suite des temps. Il savait que de violentes persécutions s'élèveraient contre eux, que les puissants de la terre les poursuivraient de leur colère et les feraient mourir ; et voilà pourquoi, voulant soutenir leur courage et enflammer leur zèle, il leur promet, non pas les richesses d'ici-bas qui sont périssables, non pas les dignités humaines qui ne durent guère, mais les biens, mais les gloires de l'éternité, et il leur dit : Si vous me glorifiez devant les hommes, c'est-à-dire si vous croyez en moi d'une foi inébranlable, si vous m'aimez de tout votre cœur ; si vous préférez être soumis à d'affreux tourments plutôt que de m'offenser, de me trahir, eh bien ! moi, votre Maître, moi, le Fils unique de Dieu, je vous glorifierai devant mon Père. Je vous présenterai à lui comme mes bien-aimés et j'obtiendrai pour vous un trône et une couronne dans son royaume éternel.

Ces paroles de Jésus-Christ ont été entendues ; et en effet, pendant les trois premiers siècles de l'Eglise les chrétiens ont soutenu pour leur foi, avec un courage indomptable, des combats acharnés contre les empereurs païens qui s'appelaient avec tant d'orgueil et qui étaient en vérité les Maîtres du monde. Des millions d'hommes, d'enfants, de vierges ont rendu témoignage à Jésus-Christ, en versant pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Parmi les chrétiens de ces âges héroïques, la sainte que nous honorons aujourd'hui, sainte Philomène, s'est distinguée d'une façon merveil-

leuse, et je voudrais simplement, en ce discours, vous rappeler, autant que j'ai pu le comprendre, autant que mon cœur l'a senti, comment elle a glorifié Jésus-Christ, et comment vous, à son exemple, vous devez le glorifier.

### I

Je ne veux pas, mes frères, m'attarder à vous raconter ce que des révélations particulières et dignes de foi nous apprennent de la naissance et des premières années de sainte Philomène. Ces révélations vous les connaissez. Mais je veux tout de suite vous dire que sainte Philomène a rendu à Jésus-Christ un triple témoignage : le témoignage de la parole, le témoignage de la vertu et le témoignage du sang.

1. Le témoignage de la parole. A treize ans, sainte Philomène était déjà une chrétienne admirable. Certes ! elle avait lu l'Evangile et les livres sacrés qui gardent à notre amour les enseignements du Christ. Une parole surtout avait dû la frapper et faire en son âme généreuse une profonde impression : Vous serez, avait dit Jésus-Christ à ses apôtres, au moment de regagner les hauteurs des cieux, vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre, *Eritis mihi testes usque ad ultimum terre*. Témoin de Jésus-Christ, de ce Dieu qu'elle adorait et qu'elle aimait, c'est-à-dire pouvoir, un jour, prêcher son nom, proclamer sa divinité, et jeter aux foules émues ce cri de son cœur : Je suis chrétienne, ah ! c'était là son plus ardent désir, sa suprême ambition.

Son père dut faire le voyage de Rome, et il l'emmène avec lui. La voilà devant Dioclétien, devant cet empereur barbare qui déjà a versé le sang de tant de martyrs.

Et Dioclétien, pour réaliser le rêve qu'il caresse, essaie de l'amener à renier sa foi et à quitter Jésus-Christ pour les faux dieux.

Ce n'est qu'une enfant ; elle ne compte encore que treize printemps. Qu'est-ce qu'elle va devenir ?

O mon Dieu ! je sais que vous mettez sur les lèvres de ceux qui vous aiment une éloquence passionnée, des paroles brûlantes. Séparée de ses parents, seule dans un cachot, sans un appui, sans un secours humain, sainte Philomène soutient, trente-sept jours durant, les plus furieux assauts.

Ah ! mes frères, quel témoin de Jésus-Christ que cette enfant, que cette jeune vierge si faible, si fragile ! L'histoire ne nous a rien conservé de ses réponses à Dioclétien, des paroles qu'elle lui adressa. Mais il me semble l'entendre reprendre les grandes et sublimes prédications des apôtres. Elle parle de la fausseté des idoles, elle flétrit les abominations de leur culte ; et puis, elle exalte le vrai Dieu, le Dieu qui a créé le ciel et la terre, elle montre son nom écrit partout dans la nature. Elle raconte la chute de l'humanité, les abaissements du Verbe, son amour immense pour les âmes, ses souffrances, sa passion, sa mort, sa victoire sur le péché et son triomphe dans le ciel, triomphe auquel il convie ses disciples, les disciples de l'Evangile et de la croix...

<sup>1</sup> Luc, viii, 15.

Encore une fois, mes frères, quel témoin de Jésus-Christ ! L'empereur ne sait plus que dire ; il est réduit au silence. Ah ! s'il pouvait ouvrir son âme à la vérité ! Mais non, vaincu par une enfant, pâle de colère et de rage, il médite maintenant de venger sa défaite.

2. Au premier témoignage rendu à Jésus-Christ, sainte Philomène en ajoute un second.

Il y a, en effet, une autre éloquence que celle des lèvres ; il y a une autre puissance, une autre force que la puissance et la force de la parole, c'est la puissance et la force de la vertu.

L'histoire nous apprend à quel point de dégradation était tombée la société païenne. Les mœurs étaient corrompues, les caractères avilis, les âmes... mais, mes frères, est-ce qu'il y avait encore des âmes ? Est-ce que le paganisme ne les avait pas tuées en les asservissant au corps, et en proclamant le règne brutal de la matière ?

Aussi, lorsque sainte Philomène se présente à la cour de Dioclétien, quelle révélation d'une grande âme et d'un noble caractère ! Elle est à la fleur de l'âge, elle possède toutes les grâces de la jeunesse, tous les charmes de la beauté. Mais ce n'est point ce qui attire les regards, ce qui captive et ce qui ravit. Il y a sur son front comme une auréole de gloire, c'est l'âme qui se fait jour à travers l'enveloppe du corps et qui rayonne d'un doux éclat. Quelle humilité ! quelle modestie, quelle réserve dans son maintien ! Quelle douceur, quelle patience, quelle charité dans ses paroles ! Mais surtout, mes frères, quel amour des choses du ciel, et quel mépris des honneurs de ce monde ! Demain, elle pourrait gravir les degrés d'un trône ; demain, l'empereur poserait une couronne sur son front !

Mais cette couronne, elle la dédaigne, elle n'en veut pas. Ecoutez-la donc, en effet, répondre à son père et à sa mère, tous deux à genoux devant elle, tous deux lui disant, les larmes aux yeux et des sanglots dans la voix : Ma fille, aie pitié de ton père, de ta mère, de ta patrie, de nos sujets !... Ecoutez-la répondre : Mon père, ma mère, ah ! je vous aime tendrement. Mais Dieu, mais Jésus-Christ avant tout, avant vous, avant ma patrie. Mon royaume, c'est le ciel... Et puis, écoutez-la donc dire au Seigneur Jésus, de toute l'ardeur de son âme : Seigneur, vous qui êtes né pour moi dans une étable, vous qui avez vécu pauvre, vous qui avez été haï, persécuté, maudit, vous qui êtes mort de la mort des esclaves, sur un gibet d'ignominie, c'est vous que j'ai choisi. C'est vous que j'aime, et je vous aime avec vos larmes, avec votre dénuement, avec votre front meurtri, avec vos mains déchirées, votre cœur percé ; je vous aime avec vos plaies, vos épines et vos meurtrissures ; je vous aime avec vos souffrances et votre croix. Arrière donc les grandeurs et les gloires d'ici-bas ! A vous, mon Dieu et à vous seul et pour toujours, mon cœur, mon âme, tout moi-même.

Ah ! mes frères, n'est-il pas vrai, voilà le témoignage de la vertu, ce témoignage qui parle plus haut et qui convainc mieux que tous les discours.

Sainte Philomène préfère les jeûnes, les veilles, les larmes et les austérités de la pénitence aux plaisirs voluptueux. Elle préfère Jésus-Christ, le crucifié dont se moque et que tourne en dérision, depuis trois siècles, la sagesse païenne, au tyran couronné qui gouverne le monde, et elle mourra, elle donnera tout le sang de ses veines, tout le sang de son cœur plutôt que d'être infidèle à son Dieu.

3. Et ce troisième et dernier témoignage, témoignage plus éloquent, plus expressif encore, témoignage qui donne à la parole et à la vertu une force invincible, elle le rend, en effet, à Jésus-Christ.

On a dit très bien qu'il faut croire des témoins qui se font égorger. Eh bien ! sainte Philomène aspire à l'honneur d'être du nombre de ces témoins héroïques qui ont certifié leur foi de tout leur sang répandu.

Aux promesses des premiers jours succèdent les menaces. C'a été du reste toujours la méthode des persécuteurs. S'ils ne peuvent pas corrompre, ils essaient d'intimider. Qu'on la punisse, qu'on la châtie, qu'on la batte de verges, qu'on déchire ses membres ! s'écrie Dioclétien, au comble de la fureur.

Mais, mes frères, les menaces pas plus que les promesses n'ont de prise sur la vierge chrétienne. Eh quoi ! dit-elle, je renierais Jésus-Christ, mon roi, mon maître, l'époux de mon âme, et l'ami de mon cœur ? non, jamais ! Vous voulez ma vie, prenez-la. Les bûchers, les échafauds, la dent des bêtes féroces, les fers rougis au feu, les traits qui déchirent, les glaives qui transpercent, choisissez ; je me réjouis de souffrir, et j'ai hâte de mourir.

Il semble que tant de générosité aurait dû fléchir et abattre la colère de l'empereur. Mais les persécuteurs orgueilleux, jaloux et cupides, n'ont jamais rien compris au dévouement et à la grandeur d'âme.

On essaie de bien des supplices ; mais à chaque nouvelle torture, il y a dans la foule des cris d'admiration. On applaudit au courage et aux nobles paroles de la sainte. Des prodiges éclatent, des conversions nombreuses se produisent. Il faut en finir, et Dioclétien ordonne qu'on tranche la tête à l'héroïque vierge.

Ah ! saluez avec moi, mes frères, cette chrétienne de treize ans qui accepte et qui supporte tous les supplices, avec une admirable patience ; saluez avec moi cette vierge, cette enfant qui présente aux fouets ses membres délicats, tout son corps aux flèches aiguës ; saluez avec moi cette enfant qui courbe la tête sous le glaive du bourreau et qui rend ainsi à Jésus-Christ le plus beau témoignage qui puisse lui être rendu, le témoignage de son sang ; saluez avec moi cette âme si pure, si sainte, qui se dégage radieuse des liens violemment brisés qui la retenaient captive sur la terre et qui s'envole sur les ailes de l'amour jusqu'au sein des félicités éternelles ! Jésus-Christ, en effet, le Dieu qu'elle a si bien glorifié, la glorifie à son tour, et pendant que les chrétiens emportent son corps dans les profondeurs des catacombes



pour lui donner une sépulture glorieuse, il vient à sa rencontre, il la reçoit sur le seuil de l'éternité, et pendant que les cieux s'illuminent d'une clarté plus vive, aux acclamations de tous les anges et de tous les saints, il la présente à son Père qui lui remet pour toujours la couronne des vierges et la palme des martyrs : *Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.*

## II

Je viens de vous dire, mes frères, ce qu'a été sainte Philomène. En terminant, et comme conclusion de ce discours, permettez-moi de vous demander de l'imiter en glorifiant Jésus-Christ, à son exemple, autant que vous le pouvez.

1. Glorifiez-le par la *parole*. S'il en est qui raillent Jésus-Christ, qui blasphèment sa doctrine, sa morale, ses sacrements, son Eglise, vous, ayez assez de courage pour prendre sa défense, pour bénir son nom et exalter les grands bienfaits que l'humanité rachetée lui doit et qui, de siècle en siècle, se perpétueront jusqu'à la fin des temps.

Quoi ! les incrédules, les impies, tous les ennemis de la foi élèveraient la voix contre lui dans leurs livres, leurs revues, leurs journaux, leurs discours, et vous vous tairiez ! Mais non, il faut parler, il faut être les témoins de Jésus-Christ, il faut confesser sa divinité, et en face de tous les orgueilleux de ce siècle, si pleins d'eux-mêmes, si infatués de leur science, proclamer qu'il n'y a de vérité, de progrès et de salut qu'en Lui.

2. Glorifiez-le par vos *vertus*. Car si vous êtes des chrétiens sans peur, prompts à défendre votre foi, il faut aussi que vous soyez des chrétiens sans reproche, des chrétiens dont les actes et la vie tout entière soient d'accord avec les paroles et les discours.

Or, de nos jours, il arrive fréquemment qu'on essaie de concilier deux choses qui ne sauraient aller ensemble : le service de Dieu et le service du monde. Il y a des chrétiens dégénérés qui tout en adorant encore Jésus-Christ veulent leur part de bien-être, d'amusements et de plaisirs sensuels. Mais de pareils serviteurs font honte à Jésus-Christ et le déshonorent en quelque sorte.

Eh bien ! qu'il n'en soit pas ainsi de vous ! Rappelez-vous les devoirs et les obligations de votre baptême, et en les accomplissant, en y demeurant fidèles coûte que coûte, en vous éloignant des joies mauvaises du monde, en estimant la vertu plus que l'or, plus que les honneurs, plus que les amitiés d'ici-bas, vous rendrez à Jésus-Christ la gloire qu'il attend de vous.

3. Enfin, mes frères, glorifiez Jésus-Christ par vos *souffrances*, oui, je dis bien, vos souffrances. Sans doute, il n'y a pas, à l'heure présente, de persécution violente et qui exige que vous résistiez jusqu'au sang.

Mais, mes frères, je n'ai presque pas besoin de vous le rappeler, est-ce que vous ne savez pas que Jésus-Christ est indignement trahi, lâchement abandonné, et traité, dans notre pays surtout,

sur notre sol français autrefois si catholique, comme le dernier des malfaiteurs ? Est-ce que vous ne savez pas que l'Eglise qu'il a fondée avec la mission de baptiser les nations et de les enseigner, est accablée d'outrages et de jour en jour amoindrie, diminuée dans ses droits les plus légitimes et sa liberté la plus sainte ? Est-ce que vous ne savez pas que le dimanche, le jour du Seigneur est profané, que les églises sont désertes, que la Table sainte n'a plus guère de convives, que les âmes se perdent, et suivant la comparaison employée par une grande sainte, qu'elles tombent en enfer comme les flocons de neige en hiver ?

Eh bien ! il est impossible qu'à cette pensée votre âme ne soit pas déchirée de douleur. Il est impossible que vous ne cherchiez pas à ajouter vos larmes, les soupirs et les sanglots de votre cœur brisé à tout ce que Jésus-Christ a enduré sur la croix, pour le salut et la rédemption des âmes.

Une jeune fille de ce temps disait à Dieu : « Mon Dieu, je suis bien aise de souffrir un peu pour vous qui êtes mort pour moi. »

Voilà une belle parole, et c'est là ce qu'il faut que disent tous les vrais chrétiens. Aussi, ce n'est pas assez qu'ils s'éloignent du luxe, des vanités, des spectacles et des amusements du monde, toutes ces choses que saint Augustin appelait si bien une tentation dangereuse et pleine de périls, *periculosa tentatio*, mais ils doivent encore offrir à Jésus-Christ leurs peines, leurs fatigues, leurs pénitences, et en s'associant à ses douleurs, le consoler de toutes les tristesses, de toutes les amertumes dont son Cœur est abreuvé.

Oui, mes frères, voilà ce qu'il faut faire, et si vous glorifiez ainsi Jésus-Christ, soyez sûrs qu'un jour il vous glorifiera à son tour.

Les impies, quand la mort viendra les prendre, les saisir pour les jeter à l'improviste au tribunal de Dieu, pousseront des cris d'effroi : Insensés que nous étions ! Quoi ! nous sommes perdus pour l'éternité !

Mais vous, mes frères, vous qui aurez tout immolé, tout sacrifié à Jésus-Christ, vous entonnerez un chant d'allégresse. Quand on a été au combat, qu'on a fait partie d'une expédition lointaine et qu'on en revient victorieux, quelle gloire ! La nation tout entière se lève avec des couronnes et des palmes, et elle est debout, debout pour saluer ses enfants et acclamer leur courage.

Après avoir pris part aux luttes, aux batailles de cette vie, lorsque vous arriverez de cette terre, les mains pleines de mérites, les anges et les saints se lèveront pour applaudir à votre triomphe. Vous trouverez, à votre entrée dans le ciel, Jésus-Christ qui vous dira, comme il l'a dit à sainte Philomène, cette parole qui est la meilleure récompense des âmes généreuses : Vous m'avez glorifié sur la terre, c'est à moi, maintenant, à vous glorifier dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

### LA TRÈS SAINTE VIERGE ET LA FRANCE

Ego diligentes me diligo.  
(Prov., VIII, 17.)

L'histoire raconte qu'après une bataille célèbre, dans l'antiquité, les généraux grecs réunis se demandaient quel était celui d'entre eux qui avait le plus contribué à la victoire. Quand on alla aux voix, chacun d'eux se nomma modestement le premier vainqueur; mais tous ajoutaient : Après moi, c'est Thémistocle. L'histoire n'a pas eu de peine à conclure que Thémistocle l'Athénien fut le vrai héros de Salamine.

Toutes les nations chrétiennes se font une gloire d'appartenir à Marie et de lui rendre les hommages les plus solennels. C'est une lutte admirable de piété et de dévotion.

En Italie, depuis que l'empereur Constantin a proclamé la Vierge « impératrice de l'Orient et de l'Occident », depuis qu'il a érigé sur le Capitole en son honneur l'église resplendissante qu'il appela « l'autel du ciel », *ara cœli*; en Italie, quand il s'agit de la Madone, c'est l'épanouissement de toutes les couleurs et comme une floraison de marbre et d'or.

L'Espagne attribue à la Vierge guerrière toutes ses victoires sur l'Islamisme.

Le Portugal s'est consacré à la Vierge de Clairvaux.

Saint Henri d'Allemagne a bâti jusqu'à mille églises en l'honneur de la Mère de Dieu.

La statue de Notre-Dame décore la place principale de Vienne, et l'Autriche est sous l'invocation de la Vierge.

En Hongrie, que se passe-t-il ? Autrefois, tout noble regardait Notre-Dame comme sa suzeraine, et saint Etienne lui dédia l'église magnifique d'Albe Royale.

En Pologne, dans la chaumière comme au château, on trouve l'image de Notre-Dame de Cracovie. Marie, là-bas, ne s'appelle que la grande Dame. Son nom divin est si vénéré qu'il n'est permis à aucune femme de le porter.

Qui n'a entendu parler de la dévotion du peuple suisse à Notre-Dame des Ermites, ce célèbre sanctuaire que Notre-Seigneur daigna consacrer lui-même ? Encore à l'heure présente, nul des rudes montagnards de la libre Helvétie ne voudrait mourir sans avoir fait son pèlerinage au béni sanctuaire d'Einsiedeln<sup>1</sup>.

Et la France, quelle place occupe-t-elle dans ce

concert de louanges, de bénédictions en l'honneur de la Reine des cieux ? Si on consultait les différentes nations, il y a lieu de penser que chacune, tout en gardant pour elle-même le premier rang, attribuerait à la France la deuxième place.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que la France, selon la parole d'un grand pape du siècle dernier, redisant la parole d'un grand Docteur du moyen âge, est le royaume de Marie, *regnum Galliæ, regnum Mariæ*, qu'en France le culte de la sainte Vierge est profondément enraciné et tout à fait populaire, qu'entre la mère de Dieu et les fils des croisés il y a d'admirables relations de dilection, qu'en un mot la dévotion à Marie est UNE DÉVOTION ÉMINEMMENT FRANÇAISE.

Le beau, le consolant, le réconfortant sujet de méditation : l'amour de la France pour Marie ; l'amour de Marie pour la France ! appliquons-y notre âme avec une sainte joie !

## I

I. La France aime la très sainte Vierge. En pourrait-il être autrement ? Avec son âme chevaleresque, comment ne serait-elle pas ravie de ses beautés, de ses bontés, de ses ineffables miséricordes ?

Oh ! que Dieu est un grand artiste, s'écrie un éloquent orateur<sup>1</sup> ! Entre le ciel et la terre, entre notre néant et sa grandeur, pour nous servir d'intermédiaire, il a placé une simple créature, notre fille, notre sœur, ravie sans doute bien au-dessus de nous par la splendeur de ses dons ; mais trop grande précisément et trop belle pour oublier jamais, au sein de sa gloire éblouissante, qu'elle est notre sœur.

De plus, c'est une femme. Ah ! c'est que de tous les cœurs le plus compatissant c'est celui de la femme. Sans doute l'homme s'émeut, mais aux grandes circonstances ; il s'attendrit, mais dans les grands malheurs. La femme au contraire, il y a en elle des trésors de sensibilité et de tendresse. Le moindre soupire la fait soupirer.

J'ajoute que cette simple créature, cette femme, c'est une Vierge, la plus pure de toutes les vierges. Chose admirable ! il n'y a que les cœurs purs qui soient des cœurs tendres. La mesure de la pureté est, dans les âmes, la mesure de la tendresse.

Est-ce tout ? Oh ! non. La couronne de la maternité descend sur le front de Marie, sans que pâlisse la couronne de sa virginité. Les deux états sacrés de la femme, ceux que l'homme, à moins d'être maudit ou fou, respectera éternellement, la maternité et la virginité, unissent leurs splendeurs sur son front, et y mettent une beauté qui est le dernier mot de la beauté humaine.

Et en même temps qu'elle devient mère de Dieu, l'auguste Vierge devient la mère des hommes, la mère de l'humanité. Dieu la conduit au Calvaire afin qu'elle nous y engendre dans d'ineffables

<sup>1</sup> P. Vaudon, *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, septembre 1889.

<sup>1</sup> Mgr Bougaud, *Discours prononcé au pèlerinage national de Cléry*.



douleurs. Et afin que notre mère ne soit pas une mère impuissante, il l'emporte dans la gloire; il la fait asseoir sur un trône, et il l'établit reine du ciel et de la terre, dispensatrice de toutes les grâces.

O spectacle tout divin ! Entre cette terre où s'accumulent, hélas ! tant de péchés, et ce ciel où grondent quelquefois tant de foudres, qu'est-ce donc que j'aperçois ? Une mère ! C'est la mère des hommes ! mais sera-t-elle assez forte ? C'est la mère de Dieu ! sera-t-elle assez tendre ? O prodige ! Elle est à la fois la mère de Dieu et la mère des hommes ; mère des coupables, elle est aussi la mère du juge ; mère des insulteurs, elle est aussi la mère de l'insulté ! Aurait-on imaginé un plus sublime trait d'union ?

Comment la France, avec son grand esprit, avec les intuitions de son noble cœur, n'aurait-elle pas senti de telles harmonies ? Comment ne se serait-elle pas précipitée, enthousiaste et émue, aux autels d'une telle mère ?

II. Aussi bien, la France a-t-elle dévoué son amour à Marie.

Elle l'a aimé, même avant de naître au christianisme, quand les Druides célébraient et chantaient la Vierge qui devait enfanter, *Virgini pariturae Druides* ; — dans ses origines chrétiennes, quand les disciples des apôtres lui apprenaient à glorifier, en même temps que le Rédempteur, la mère même du Rédempteur ; — pendant le moyen âge où l'on bataillait, on vivait, on mourait pour tout ce qui est beau, bon, noble et saint ; — dans les siècles modernes, malgré les efforts des jansénistes, des rationalistes, des révolutionnaires ; — en notre siècle, on continue à l'aimer, et le XIX<sup>e</sup> siècle, qui est le siècle de tant de défaillances, a mérité cependant d'être appelé le *siècle de Marie*.

En France, toutes les classes de la société ont prodigué à Marie les témoignages du plus ardent attachement.

Le peuple l'a aimée, et guidé par son cœur il lui a donné les appellations les plus tendres, les plus confiantes et les plus enthousiastes. Pour les Français, elle est Notre-Dame de Consolation, Notre-Dame de Perpétuel-Secours, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame des Sept-Douleurs, Notre-Dame de Liesse, de Toutes-Joies, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Bonne-Encontre, Notre-Dame du Bon-Retour, Notre-Dame de la Délivrance, etc.

Les guerriers l'ont aimée et ils se sont plu à mettre leur épée sous la protection de Celle qui a vaincu le dragon infernal ; ils plaçaient son image sur les étendards, comme les croisés ; ils allaient à l'ennemi en récitant le chapelet, comme les soldats de Simon de Montfort et les Vendéens au temps de la Révolution ; ils affrontaient les balles le scapulaire sur la poitrine, comme les soldats de Louis XIII à La Rochelle ; ils aimaient à engager une action décisive en des jours consacrés par ses fêtes, comme en cette sanglante campagne de Crimée à la prise de Sébastopol, le 8 septembre.

Les Docteurs l'ont aimée et se sont réjoui de célébrer ses grandeurs.

Les chefs du peuple l'ont aimée, donnant ainsi à leurs sujets, un noble et salutaire exemple. Pour ne citer que quelques noms, Clovis à peine converti jette dans la Cité, à l'emplacement d'un temple druidique, les fondements de Notre-Dame. Pépin, traversant l'Austrasie, s'arrête aux petites chapelles forestières de Marie, construites par les ermites. Son fils, Charlemagne, bâtit à Marie trois églises en Allemagne, et veut que son image orne le palais d'Aix-la-Chapelle et soit déposée avec lui dans le tombeau. Son neveu Roland, partant pour l'Espagne, fait un vœu à Notre-Dame de Roc-Amadour, et il meurt en demandant qu'on bâtisse un sanctuaire à la Vierge dans la vallée de Roncevaux. Son grand ministre Alcuin, le Restaurateur des études, mérite son autre titre plus glorieux de Défenseur de la foi en défendant la Maternité divine contre Félix d'Urgel et Eléphant, qui ressuscitaient le Nestorianisme. Son fils, Louis le Pieux, porte toujours sur lui une image de Marie, et quand il est seul dans les bois, il la tire de son sein, il la place au pied d'un chêne, il s'agenouille et prie devant elle. Ces belles traditions sont continuées par les saint Louis, les Louis XI, les Louis XIII, les Louis XIV et les Napoléon.

III. Et cet amour de la France pour Marie s'est traduit par des monuments impérissables.

Confréries et institutions pieuses. — C'est en France que prit naissance le *Rosaire* de saint Dominique, source inépuisable de grâces pour toute la chrétienté. C'est en France, au Concile de Clermont, que commença l'admirable prière de l'*Angelus* qui, trois fois le jour, exalte d'un manière solennelle les gloires de la très sainte Vierge. C'est en France que la belle pratique du *Mois de Marie* reçut l'accueil le plus enthousiaste. C'est la France qui a fait au monde le beau présent de la *Médaille miraculeuse*. C'est en France qu'a eu lieu la plus belle effervescence d'ordres religieux de l'un et l'autre sexe en l'honneur de Marie, sous son vocable et sa protection.

Discours, panégyriques, traités doctrinaux. — Elle serait longue la liste des théologiens et des orateurs qui, en notre patrie, se sont plu à redire les gloires et les bontés de Marie. Qu'il suffise de citer trois noms qui, à des titres divers, sont la personnification du génie et de la piété : saint Bernard, si complet et si sublime, lequel ne sera jamais égalé ; Bossuet, si profond, si doctrinal, si aimant ; le Bienheureux de Montfort, suscité au XVIII<sup>e</sup> siècle pour combattre la froide hérésie du Jansénisme et préparer les suprêmes triomphes de Jésus par un renouvellement de piété en l'honneur de la Mère de Dieu.

Eglises nombreuses, splendides, magnifiques. — Plus de quinze cents sanctuaires s'élèvent en des endroits illustrés par quelque apparition ou par quelque miracle célèbre de la très sainte Vierge. Au moyen âge, suivant la gracieuse expression

d'un chroniqueur<sup>1</sup>, la France se couvra « d'un blanc manteau d'églises » ; et comme le dit un autre écrivain<sup>2</sup>, « le treizième siècle est un acte de foi à la Vierge traduit en pierre. » Trente cathédrales surgissent presque simultanément sous son invocation. Et quelles cathédrales, pour ne citer que celles de Paris, de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Strasbourg, de Rouen, de Coutances, de Bayeux, de Séez, de Mende, du Puy, de Clermont ! Vraies merveilles, dont le mode de construction est encore une merveille qui en suppose bien d'autres ! Aucun nom d'artiste ne reste attaché à ces magnifiques monuments, œuvre des siècles et des peuples. De ces poèmes en pierre, plus que de l'Iliade, on pourrait dire qu'elles n'ont d'autres auteurs que les populations inspirées du même souffle, inspirées, ici, par une commune foi et une commune piété envers Marie<sup>3</sup>.

Consécration officielle faite par le roi Louis XIII de la France à Marie et procession solennelle chaque année le jour de l'Assomption en l'honneur de l'auguste Vierge. — Le pieux monarque, voyant ses désirs sur le point d'être accomplis par la naissance d'un héritier du trône, après avoir rappelé les bienfaits célestes dont il avait été comblé dans la paix et dans la guerre, disait dans la mémorable déclaration de Saint-Germain-en-Laye le 10 février 1638 : « A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite, et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre ou jouisse des douceurs de la paix, que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce, qui conduisent à celle de la gloire. Et afin que la postérité ne puisse manquer à suivre nos volontés en ce sujet, pour monument et marque immortelle de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tienne entre ses bras celle de son précieux Fils descendu de la Croix ; nous serons représenté aux pieds du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre. »

Il est donc bien vrai que la France est le royaume de Marie, parce que la France a toujours aimé et aime aujourd'hui la très sainte Vierge d'un amour ardent, filial, tendrement dévoué. Mais notre patrie a un autre titre aussi réel, et plus glorieux et plus consolant encore, à se dire la nation de Marie : c'est que Marie l'aime d'un amour particulier.

## II

Oui, Marie aime la France.

Comment ne lui serait-elle pas attachée ? N'est-il pas dit d'elle qu'elle aime ceux qui la chérissent, *ego diligentes me diligo* ? La France n'est-elle pas la fille aînée de l'Eglise ? N'a-t-elle pas dans le monde l'admirable rôle d'être le soldat armé de la vérité et de la justice, la protectrice de l'opprimé, du faible et de l'indéfendu ? N'est-elle pas la gardienne immaculée de la foi, conservant son *Credo* au milieu des défections qui l'ont entourée, malgré les assauts de l'hérésie et les tentatives multipliées de l'irréligion ? N'est-elle pas le pays du dévouement, le foyer de l'apostolat ? Ne jette-t-elle pas sur toutes les plages de l'univers ses missionnaires, ses sœurs de Charité ? N'est-elle pas essentiellement animée par cet esprit d'amour, de générosité et de prosélytisme, qui forçait son premier roi Clovis, quand il entendait le récit de la passion de Jésus-Christ, à mettre la main sur son épée et à s'écrier : « Que n'étais-je là, avec mes Francs ? »

Marie aime la France, et elle n'a cessé de lui en donner les preuves les plus touchantes.

C'est elle, on peut le dire, qui a présidé à sa formation, avec une tendresse maternelle. Elle envoie en Gaule pour y porter l'Evangile les disciples privilégiés des grands apôtres, ses dévots serviteurs ! C'est saint Denis l'Aréopagite, si saint, si savant, le converti de saint Paul qui vient, après avoir vu à Jérusalem la mère de Dieu, prêcher la foi à l'antique Lutèce ; c'est saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, lequel le fut de saint Jean, qui vient évangéliser Lyon et apporte avec lui une image de la Vierge qu'il dépose dans la crypte sur laquelle fut construite l'église de Saint-Nizier ; c'est Lazare et ses sœurs sainte Marie-Madeleine et sainte Marthe qui viennent répandre les lumières de la foi à Marseille ; c'est Zachée qui vient planter le christianisme dans le pays où s'élèvera le sanctuaire de Rocamadour. Aussi Marie, par les siens, prend possession des points principaux de la France pour demeurer avec elle à jamais.

Elle est là quand le premier roi de France touché des beautés de la religion se décide à se faire chrétien. La veille du baptême de Clovis, saint Remi prolonge sa prière au pied de l'autel de Marie ; et Marie veut que ce soit dans son église que Clovis reçoive la grâce de la régénération.

Elle est là, Marie, aux moments décisifs pour la France, bénissant ses armées et la faisant triompher de ses ennemis. C'est par elle que nos rois, par exemple, remportent les victoires de Bouvines, de Mons-en-Puelle, de Cassel ; et, après le succès, ils lui en témoignent de solennelles actions de grâces. Auparavant c'est elle qui défendit Paris contre les terribles Normands ; et une vieille ballade disait, en forme de consolation, à leur chef : « Ne rougis pas, vaillant capitaine ; car ce n'est point la France qui te met en fuite,

<sup>1</sup> Raoul Glaber.

<sup>2</sup> Michelet.

<sup>3</sup> Maynard, *La sainte Vierge*, p. 398.



ni le Bourguignon : c'est Marie notre Reine. » Et au moyen âge jamais nos pères ne partaient en expédition qu'au nom de « Madame sainte Marie », et son étendard était arboré en tête des armées.

Elle est là pour donner à notre patrie renom, honneur et gloire. C'est elle qui obtient la miraculeuse naissance du grand roi et du grand saint que fut saint Louis. C'est elle qui donna à ses parents longtemps stériles l'illustre monarque qui fut Louis XIV, sous le règne duquel fleurirent une foule de grands hommes, des artistes fameux, des héros magnanimes, des orateurs sublimes, des saints admirables, tous remplis d'amour pour la Reine, des cieux, les Vincent de Paul, les Olier, les Bérulle !

Elle est là surtout lorsque la France est dans le danger, sur le point de succomber. Ah ! c'est ici particulièrement que j'admire l'amour de Marie pour notre chère patrie. Quand les Anglais, maîtres de la France presque entière, vont détruire notre nationalité, elle envoie Jeanne d'Arc. Jeanne a passé son enfance aux pieds de Notre-Dame de Bermont ; Jeanne reçoit de l'auguste Vierge, dans l'église de Notre-Dame de Fierbois, son épée libératrice ; Jeanne fait inscrire sur son étendard le nom de Marie à côté du nom de Jésus, et de plus elle fait porter devant elle un petit guidon sur lequel on voit un ange qui présente un lis à la très sainte Vierge. Et Jeanne, terrible comme une armée rangée en bataille, « imitation de celle dont elle est la mandataire », bat les Anglais, fait lever le siège d'Orléans, et conduit le roi à Reims pour être sacré dans la cathédrale de Marie ! Au dix-huitième siècle nouveau péril, nouvelle assistance. Comme je le disais tout à l'heure, elle suscite contre les ténèbres du rationalisme et les glaces du jansénisme un grand apôtre, le Bienheureux de Montfort qui prêche avec la pénitence et les miséricordes de Dieu le culte de l'aimable mère de Dieu. Au milieu des orgies et des catastrophes effroyables de la Révolution, elle ne perd pas de vue sa nation bien-aimée ; et le jour de sa grande fête, en la solennité de l'Assomption, le concordat étant publié, les portes des églises de France, fermées par l'impiété, sont ouvertes, la liberté est rendue à la religion. En notre siècle, l'ennemi de tout bien redouble d'efforts et de rage ; il met en œuvre tous les moyens de séduction et de ruine qu'il a essayés dans le cours des âges ; ne craignons point, nous ne périrons pas, Marie est avec nous, *Regnum Mariæ, regnum Mariæ, ideo non peribit !* Au fait, jamais elle ne s'est montrée plus miséricordieuse, plus empressée, plus tendre, plus dévouée pour nous que depuis cent ans ! Elle apparaît sur notre sol avec des démonstrations incroyables d'amour ; elle vient nous parler, nous encourager, nous exciter à la pénitence, ouvrir nos cœurs à l'espérance. Quelles incomparables apparitions que celles de La Salette, de Lourdes, de Pontmain ! Quels prodiges de grâces elle accomplit ! Que de miracles elle réalise par la médaille miraculeuse, au sanctuaire de Notre-Dame des Vic-

toires, sur la colline de Fourvières, aux Roches de Massabielle, sur la sainte montagne des Alpes ! Non, Marie ne veut pas nous abandonner ! Courage et confiance ! La France est avec Marie, mais Marie est avec la France !

Dans la sainte liturgie l'Eglise nous fait lire les belles paroles suivantes en les appliquant à la très sainte Vierge : « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et je suis née avant toute créature. J'habite au plus haut des cieux, et seule j'en ai fait tout le tour. J'ai posé mes pieds sur toute la terre, et j'ai occupé la première place dans toutes les nations, et je me suis soumis les cœurs de ce qu'il y a de plus grand comme de plus humble, et j'ai jeté mes racines chez le peuple que Dieu a honoré, et j'ai établi mon séjour dans la cité que Dieu a sanctifiée. »

C'est avec une sainte fierté qu'un cœur français aime à voir sa patrie désignée dans cet oracle !

O Marie, comme catholiques et comme français, nous voulons vous servir de tout notre cœur ! O Marie, notre mère et notre reine, ayez pitié de nous dans les mille dangers qui nous menacent, priez pour nous, *ora pro nobis !* Priez pour notre nation, priez pour nos familles, priez pour chacun de nous, *ora pro nobis*. Priez pour nous afin que Dieu dissipe les ténèbres, qui nous aveuglent, écarte les illusions qui nous séduisent, détruise les préjugés qui nous dominent, réprime les ennemis qui veulent nous perdre, *ora pro nobis*. Priez pour nous afin que Dieu nous rende heureux pour le temps et pour l'éternité.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT MAMMÈS

(17 AOÛT)

O Dieu qui avez armé de constance votre martyr le bienheureux Mammès, faites qu'à son exemple et pour votre amour nous méprisions les séductions du monde, et nous ne redoutions point ses violences.

(Oraison de saint Mammès, la même que celle de saint Hermès, au 28 août.)

Les saints martyrs, mes frères, nous ont laissé deux espèces de reliques : les restes de leurs corps et le souvenir de leurs vertus. Aux premières l'Eglise a toujours rendu les plus grands honneurs, et vous êtes venus aujourd'hui honorer les reliques matérielles de votre illustre patron exposées dans ce sanctuaire. Toutefois, n'oubliez pas qu'il en a laissé de plus précieuses, qui sont les exemples de ses vertus. Ce sont ces dernières que je veux aujourd'hui proposer à votre vénération, afin que vous les enchâssiez et les conserviez dans le reliquaire de votre cœur. En le faisant, vous imitez les premiers chrétiens. De même, dit saint Basile, compatriote et premier panégyriste de saint Mammès, de même que les abeilles sortent de leur ruche quand elles voient

le beau temps, et qu'après avoir parcouru les fleurs de quelque belle campagne, elles s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée; de même aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leur tombeau, pour y recueillir, comme un don céleste, l'exemple de leurs vertus.

Ne pouvant célébrer toutes celles qui ont illustré saint Mammès, j'en ai choisi une entre toutes les autres, celle précisément que l'Eglise nous fait demander à Dieu par son intercession : la constance. Non moins qu'à lui elle nous est nécessaire. Tout chrétien doit être en effet en quelque façon un martyr. Un chrétien est un homme qui, croyant et espérant des biens éternels, méprise les biens passagers. Mais le monde ne se laisse pas mépriser impunément; et contre les chrétiens il dresse deux batteries qui s'appellent la séduction et la violence. Il orne d'abord de faux appâts les créatures qu'il renferme, afin de les faire adorer à la place du Créateur; et s'il n'a pu nous séduire, il essaie de nous dompter par la violence. En un mot il entreprend ou de se faire aimer, ou de se faire craindre.

Ces deux attaques contre lesquelles tout chrétien doit se préparer sont précisément celles auxquelles saint Mammès a été en butte. Le monde ne lui a pas plu, c'est pourquoi il l'a méprisé. Il n'a pas plu au monde, c'est pourquoi le monde l'a persécuté. Mais pour l'un et l'autre combat, Dieu l'a armé de constance; de sorte que son exemple nous apprend tout à la fois à mépriser pour Dieu les faveurs du monde, *prospera mundi despiciere*, et à ne pas redouter ses violences, *nulla ejus adversa formidare*.

## I

Mépriser pour Dieu les présents du monde, ses richesses et ses plaisirs, voilà la première maxime qui fait le chrétien, qui fait le martyr. Devenu par le baptême l'enfant de Dieu, il se sait l'héritier du Père qui est au ciel, il attend de lui un bien éternel et une vie qui ne finit pas. Dès lors qu'il a l'esprit plein de ces grandes choses et de ces sublimes espérances, ô monde, que pourrais-tu bien lui présenter pour le séduire? Des plaisirs? Ils ne rendent pas heureux. Des honneurs? Ils ne sont pas solides. Des faveurs? Elles ne sont pas durables. La fortune? Elle n'est jamais assurée. Une grande place? Demain la mort nous en donnera une toute petite dont il faudra se contenter. O monde, non, tu n'as rien à offrir au vrai chrétien qui soit digne de son admiration et de son estime! Il a vu quelque chose de plus beau que toutes tes splendeurs, et c'est pourquoi tu ne saurais le séduire. Connaissez-vous, mes frères, les fières paroles qu'un de nos grands poètes français met dans la bouche de saint Polyeucte, qui vivait dans un temps et dans un pays voisins de saint Mammès?

Monde, pour moi tu n'as plus rien...

Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?

Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre;

Vous étalez en vain vos charmes impuissants.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.

Ces sentiments, mes frères, furent bien ceux de saint Mammès. Ecoutez comment pour l'amour de Dieu il méprisa les séductions du monde.

Vous vous rappelez les grands traits de son histoire. Né à Césarée vers l'an 260, à la fin de la persécution de Valérien, dans la prison où ses parents avaient été jetés pour la foi, il rendit à Jésus-Christ un premier témoignage devant Aurélien à l'âge de 12 ans. Après avoir passé les trois années suivantes dans une solitude, il fut arraché à sa retraite pour subir le martyre en l'année 275. En relisant sa vie ces jours derniers, j'ai remarqué, surtout, trois choses auxquelles le jeune Mammès renonça pour Jésus-Christ : l'estime des hommes, la faveur de l'empereur, les agréments de la société.

L'estime des hommes. Mammès en effet fut chrétien à une époque où le christianisme était encore odieux à toute la terre, où ses adeptes étaient à tout le monde un spectacle de mépris et de moquerie, où chacun les foulait aux pieds comme les balayures du monde. Il était d'illustre origine, il pouvait prétendre à bien des honneurs : il leur préféra celui d'être méprisé pour Jésus-Christ.

La faveur de l'empereur. En l'an 273, Aurélien était en Orient, préparant sa fameuse expédition contre Zénobie, reine de Palmyre. Mammès, alors emprisonné pour sa foi, était d'un rang assez illustre pour que l'empereur voulût lui-même l'interroger. Il offrit au jeune chrétien son amitié et les plus hautes charges, s'il voulait sacrifier à Sérapis. De pareilles offres étaient bien capables de séduire un enfant. Mais cet enfant était chrétien : il préféra Dieu à Sérapis, le ciel à la terre.

Les agréments de la société. Après avoir repoussé les faveurs d'Aurélien, Mammès se retira dans un désert auprès de Césarée, où il resta trois ans, occupé à garder un petit troupeau, et exerçant sur les bêtes sauvages l'empire que l'homme possédait avant sa chute. C'est cela sans doute qui permit à saint Basile d'écrire que saint Mammès n'est pas moins célèbre comme berger que comme martyr. Il dut en coûter, mes frères, à un tout jeune homme de quitter le monde pour s'ensevelir dans la solitude. Mais peut-être sa persévérance exigeait de lui un tel sacrifice. Sans doute il voulait se dérober aux louanges des autres chrétiens. Peut-être aussi par défiance de ses forces voulait-il se soustraire à de nouveaux combats.

Voilà, mes frères, comment saint Mammès méprisa pour Dieu les biens du monde. Et nous, comment les méprisons-nous, comment imitons-nous notre glorieux patron? Si nous eussions vécu de son temps et qu'on nous eût fait de pareilles offres ou demandé de pareils sacrifices,



aurions-nous méprisé les unes et accepté les autres ? Mais laissons cette inutile supposition. Pour rester fidèles à notre foi, on ne nous demande pas les mêmes sacrifices qu'à saint Mammès. Nous n'avons pas à renoncer comme lui à l'estime publique : grâce à Dieu, le nom de chrétien est encore parmi nous une qualité honorable, puisque c'est parmi les chrétiens que se trouve aujourd'hui la presque totalité des hommes vraiment éclairés, vertueux et libres. Nous n'avons pas comme lui, généralement du moins, à dédaigner les bienfaits de César. Et Dieu ne nous demande pas comme à lui de quitter le monde, mais seulement de nous y considérer comme des passants.

Et néanmoins, quelque légères que soient les faveurs terrestres que Dieu nous demande de lui sacrifier, souvent nous refusons de le faire ; et pour un rien nous violons les plus saints devoirs du christianisme. Il est effrayant, mes frères, de considérer à combien peu de chose tiennent notre foi et notre vertu. Quand nous songeons aux biens éternels et hors de pair que Dieu nous promet, nous sommes chrétiens. Le monde vient-il étaler à nos yeux le moindre de ses faux biens, la tête nous tourne, nous apostasions. Voilà ce qui est ; et de ce qui est nous pouvons conclure ce qui aurait été. Si nous manquons de fermeté pour dédaigner les moindres présents du monde, qu'aurions-nous bien pu faire pour mépriser les plus séduisantes de ses promesses ?

O mon Dieu, donnez-nous donc quelque chose de la fermeté et de la constance de saint Mammès, afin de nous faire au moins mépriser celles des faveurs du monde qui nous exposeraient à perdre votre amitié ! Donnez-nous également cette vertu pour nous empêcher de craindre ses violences. Jusqu'à présent, mes frères, nous avons admiré l'athlète se dépouillant pour la lutte. Admirons-le maintenant dans son glorieux combat.

## II

Orphelin dès sa naissance, Mammès avait été recueilli dans sa prison par une dame chrétienne nommée Ammia. Cette femme, d'une grande foi et d'une grande piété, dut parler à son enfant adoptif de ses parents persécutés pour Jésus-Christ, et l'exhorter à suivre leurs traces. Ainsi Mammès, qui avait du sang de martyr dans les veines, fut élevé à l'école du martyre. L'antiquité nous montre ses plus illustres capitaines bercés dès leur enfance au son des instruments de guerre, ayant pour jouets des casques et des épées, se plaisant au récit des batailles, et déjà impatients de s'immortaliser par leurs exploits. Ainsi nous pouvons nous figurer Mammès faisant l'apprentissage du martyre sous la direction de sa mère adoptive : elle lui parlait des ennemis du nom chrétien, de leurs gibets, de leurs tortures ; et en même temps elle enflammait son espérance en lui montrant la récompense promise par Jésus-Christ à ses soldats. Aussi le pieux enfant n'avait-il pas de plus vif désir que celui de souffrir pour la foi.

Deux occasions illustres lui en furent bientôt fournies. A la première il avait 12 ans. C'était après l'interrogatoire d'Aurélien dont nous avons parlé tout à l'heure. Ayant vu ses caresses inutiles, l'empereur recourut aux menaces et enfin aux tortures. Le corps de l'enfant fut déchiré à coups de fouets et des torches enflammées, approchées de ses plaies. Le courage de Mammès ne faillit point. « Inventez, disait-il, tout ce que vous pourrez pour me tourmenter ; vous ne me ferez rienner ni de cœur ni de bouche le Dieu que j'adore. »

Trois ans plus tard il consumma son martyre. La torture et la prison préludèrent aux affreux tourments qu'on lui destinait. Puis, comme les compagnons de Daniel, il fut jeté au milieu des flammes ; comme eux il en sortit sans blessure. Deux fois il descendit dans l'arène en présence d'une foule avide de le voir déchiré ; deux fois les léopards, les ours et les lions se couchèrent devant lui et lui léchèrent les mains. On finit par lui plonger dans les entrailles une fourche de fer. Ainsi se termina pour Mammès le combat du martyre.

Chrétiens qui m'écoutez, ne vous contentez pas de lui donner l'hommage de votre compassion, ni même celui de votre admiration. Il faut aller jusqu'à l'imitation. Il n'y a point en effet de chrétiens sans souffrances courageusement supportées. Nous sommes les disciples d'un Dieu crucifié, et le disciple n'est pas au-dessus du maître. Quiconque, dit saint Paul, veut vivre pieusement en Jésus-Christ souffrira persécution.

Dieu lui-même a pourvu, mes frères, à ce que la souffrance se trouvât en abondance sur le chemin de la vie ; mais il nous a laissé le soin de souffrir avec patience à l'exemple de Jésus-Christ. Peut-être y'en a-t-il parmi vous qui, en considérant combien grande était la ferveur des chrétiens au temps des persécutions, sont tentés de dire à Dieu : « Seigneur, rendez-nous les Néron et les Aurélien ! » Mais à quoi bon ces vœux imprudents ? Vous croyez que pour être chrétien il faut souffrir avec Jésus-Christ : à la bonne heure. Mais sans ramener les feux, les fouets, les roues ni les chevalets, la matière ne manque pas à notre patience : il y a en nous assez de passions à dompter et d'infirmités à supporter ; il y a dans les hommes avec qui nous vivons assez d'injustice, dans leurs jugements assez de méchanceté, dans leur humeur assez de contrariété, dans leur moquerie assez d'amertume ; et je ne crois pas qu'il se soit complètement trompé, l'homme qui disait qu'il faudrait avaler une couleuvre tous les matins, pour ne plus rien trouver de répugnant pendant la journée, quand on doit la passer avec les hommes.

Non, mes frères, ce ne sont point les persécutions qu'il faut regretter, elles ne manquent pas ; c'est le courage et la patience des martyrs. Chaque jour nous violons la loi de Jésus-Christ et nous profanons le beau nom de chrétien, parce que nous craignons de légères peines et de légères

sacrifices. Que nous sommes loin, hélas, de la constance et de la fermeté des martyrs ! Combien nous nous faisons illusion, si, étant infidèles dans les petites choses, nous nous imaginons que nous serions fidèles dans les grandes ! Je ne sais pas sans doute ce qui se serait passé si nous avions vécu au temps de saint Mammès ; mais à considérer ce qui se passe, il est à craindre que plusieurs d'entre nous n'aient épargné aux tyrans la peine de les torturer.

Je ne voudrais pourtant pas vous décourager, mes frères, en mettant notre inconstance en parallèle avec la fermeté de saint Mammès. C'était, après tout, un homme comme nous, sujet aux mêmes passions et aux mêmes faiblesses. S'il a triomphé des séductions et des violences du monde, ce n'est point par ses propres forces, c'est Dieu qui l'a armé de constance. C'est de Dieu aussi que nous devons attendre la victoire. En vain nous essaierions de lutter avec nos seules forces ; bientôt nos efforts, impuissants, ne nous laisseraient que la confusion de notre témérité.

O Dieu tout-puissant, secourez donc notre faiblesse ! Notre pauvre vertu ressemble à une argile qui n'a pas encore subi la cuisson : elle est molle, sans consistance et exposée à recevoir l'empreinte de tout ce qui l'entoure ; que le feu de notre charité vienne la rendre ferme et solide ! Faites de nous des chrétiens véritables, des chrétiens fermes et constants. Accordez-nous cette grâce par l'intercession du bienheureux Mammès, afin qu'après avoir imité sa constance ici-bas nous allions là-haut partager sa gloire. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

(Dixième dimanche après la Pentecôte)

*In Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea.*

J'ai été affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte ; et ma puissance a été assise dans Jérusalem.

(Eccli. xxiv, 15.)

Montons aujourd'hui en esprit avec Marie dans le ciel pour y chercher la réalisation de cet oracle de l'Esprit-Saint que l'Eglise applique à la divine Mère du Sauveur. Ou plutôt, reculant les limites du temps, pénétrons-y avec elle en ce jour à jamais mémorable où elle y fit son entrée triomphale escortée des chœurs angéliques, acclamée par les élus comme une reine qui prend possession de son royaume. Unissons nos faibles voix aux sublimes et éternels concerts des saints pour célébrer le bonheur, la gloire et la puissance de Marie, et pendant que nos lèvres chantent l'hymne de l'allégresse, que nos cœurs tressaillent d'une vive espérance !

La joie et l'espérance, voilà bien les deux sentiments que doivent ressentir et manifester les chrétiens au jour de la fête de leur mère. Ces sentiments sont particulièrement les vôtres, mes frères. Car, s'il est une dévotion qui vous soit chère entre toutes, c'est assurément la dévotion à la très sainte Vierge. Vous avez voué depuis longtemps à Marie un culte de prédilection, culte profond, culte ardent et généreux, que les scandales et l'impiété du siècle n'ont point atteint ni refroidi, et qu'ils n'affaibliront ni ne ruineront jamais. Vos pères vous ont transmis cette piété filiale comme un héritage sacré ; vous ne le laisserez point se dissiper entre vos mains, mais vous aurez à cœur de le transmettre intact, accru même, à vos enfants.

Aujourd'hui donc, en union avec la multitude innombrable des pieux serviteurs de Marie, soyons tout à la joie et tout à l'espérance. C'est à traduire, et, s'il se peut, à aviver encore, à porter à sa perfection ce double sentiment qui vous anime, que je consacrerai ce discours. Et de quoi vous parlerais-je mieux que de ce qui fait l'objet de votre plus intime, de votre plus tendre affection, de Marie, de sa félicité, de l'honneur qui lui est décerné, du grand crédit dont elle jouit auprès de Dieu ? Car ce sont là les motifs sur lesquels se fondent et ces saints transports de nos âmes et cette ferme confiance, si douce et si précieuse en ces jours d'universelle désespérance.

Mais daignez vous-même, ô Marie, seconder nos vœux ! Bénissez nos efforts, enflammez notre zèle, et donnez à nos saints désirs cette fermeté et cette ardeur qui leur assurent une plus parfaite efficacité.

### I

Jour du triomphe de Marie, *jour de joie et jour d'allégresse*. La mort, en effet, pleine de deuil, de larmes et de tristesse chez les autres, se montre clémente pour la Vierge très pure. Causée par le péché, la mort perd ses droits là où il n'y a nulle ombre de tache ni de souillure. Elle devient alors ce matin brillant, cette aurore radieuse d'une vie nouvelle auprès de laquelle notre existence temporelle paraît bien misérable et bien terne. Et si cela est vrai des justes ordinaires pour qui la mort est une naissance, l'entrée dans la patrie, l'épanouissement total des facultés de l'âme dans la possession du bien incréé, que dirons-nous de Celle qui par son origine même est Immaculée ? Non, non, n'appellez pas le dernier moment de sa vie terrestre une fin, mais un commencement, car toute la perfection que cette auguste Vierge a montrée ici-bas n'approche pas de l'océan de beauté, de richesses et de gloire que le ciel lui réservait.

Essaierons-nous, mes frères, de pénétrer ce mystère de l'immense et infinie félicité de Marie ? Les expressions les plus relevées, les images et les comparaisons les plus pompeuses nous laisseront loin de la réalité ; car l'intelligence humaine, pour qui la nature elle-même est une énigme incom-



préhensible, sera à jamais impuissante à saisir les merveilles du monde surnaturel et divin.

Du moins les saints Docteurs, ces génies transcendants tout illuminés des clartés d'en haut, pourront-ils nous révéler quelque chose de ce secret insondable pour notre raison trop faible, elle, et trop bornée ? Interrogeons un saint Augustin, un saint Bernard, un saint Thomas, demandons aux Pères de l'Eglise, demandons aux Apôtres et aux Evangélistes : « Dites-nous, vous à qui a été départie une si vive lumière, vous à qui il a été donné plus qu'à nul autre de connaître les pensées et les desseins de l'Eternel, dites-nous quel est le bonheur, quelle est la gloire de Marie dans le ciel. »

Mais voici que tous sont unanimes à confesser leur ignorance. Ils sont réduits à nous affirmer que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a pas entendu, que son cœur n'a point goûté un tel bonheur. Ils se bornent à nous assurer que la gloire et la félicité de Marie surpassent d'une manière ineffable la gloire et la félicité des anges, la gloire et la félicité de tous les élus ensemble, et qu'au-delà il n'y a que la plénitude infinie et divine.

Tenons-nous en à cette déclaration, et s'il nous faut y ajouter quelque chose, disons que les trois Personnes de la sainte Trinité ont contribué comme par une sorte d'admirable émulation à cette grande œuvre, le Père couronnant en Marie sa fille de prédilection, le Fils sa mère, le Saint-Esprit son épouse, tous trois épuisant, pour ainsi dire, en faveur de cette divine Vierge les marques d'une infinie tendresse.

Mais déjà cette idée tout imparfaite que nous nous faisons de l'éminente dignité et de la sublime récompense de Marie, suffit à ravir notre cœur, à nous émuoir d'un saint enthousiasme, à nous transporter d'une joie débordante, à faire éclater le cri de notre admiration et de nos louanges.

Oui, heureux enfants de la plus honorée des mères, nous ne pouvons rester insensibles à l'élévation de Celle que nous aimons d'un amour si ardent et si profond, nous y applaudissons naturellement, nous félicitons l'auguste Vierge et nous nous réjouissons de son propre bonheur.

Ah ! c'est que nous attendons de la part de notre bonne Mère une réciprocité, tout à notre avantage, de tendre et affectueuse sympathie. Nous croyons fermement que parmi les splendeurs de l'éternité Marie garde un cœur compatissant pour ses enfants de la terre. Elle s'intéresse plus que nous ne saurions le dire à nos combats, à nos tentations, à nos souffrances, non d'une manière générale et confuse, mais distinctement pour chacun de nous, non pas seulement par un sentiment tendre et profond, il est vrai, mais avec une volonté sincère et efficace de nous venir en aide, de nous apporter et consolation et réconfort.

O Marie, vous voyez notre misère et notre affliction. Jamais elles n'ont été plus grandes. Le mal nous environne et nous presse de toute part ;

l'impiété orgueilleuse ne nous laisse point de répit ; par ses doctrines de mensonge, par ses scandales, elle séduit, elle trompe, elle corrompt une multitude d'âmes ; nous souffrons des effroyables ravages qu'elle fait parmi le peuple fidèle lui-même, nous redoutons pour nous ses funestes atteintes. O notre Souveraine, notre Mère, assistez-nous dans ce pressant danger, soutenez notre foi, affermissez notre courage, et donnez-nous toujours la victoire sur tous les ennemis de notre salut.

Non moins nombreux, non moins durs sont les maux qui assaillent notre vie. La maladie, l'affliction, l'épreuve matérielle et morale, les fléaux du ciel et de la terre fondent tour à tour sur nous, nous plongent dans la désolation, nous laissent en proie à la douleur, aux larmes, au sombre désespoir. Ah ! de grâce, adoucissez l'excessive amertume de nos souffrances, versez le baume des célestes consolations sur nos plaies vives, apaisez la justice divine irritée contre nous, et par vos saints mérites rendez efficace notre pénitence et notre retour à Dieu.

## II

Jour du triomphe de Marie, jour de joie, *jour aussi d'espérance.*

L'espérance est un des biens les plus précieux de l'âme. Elle centuple notre force et nous rend capable des vaillants efforts, des nobles entreprises. Elle diminue ou surmonte les obstacles, elle rend aisée et douce la pratique de la vertu. Quoi d'étonnant si l'enfer met tout en œuvre pour nous ravir ce don divin ! Il n'y réussit, hélas ! que trop de nos jours, et le nombre des désespérés ne se compte plus, de ceux qui se laissent aller à la dérive du doute et du découragement comme les épaves perdues d'un triste naufrage.

Ah ! c'est qu'ils ont oublié que l'espérance n'est pas de la terre. C'est en haut qu'il faut le chercher, et nulle part nous ne le trouverons mieux qu'auprès de Marie.

Pourquoi son divin Fils lui a-t-il décerné un si magnifique et si ostensible triomphe au jour de sa glorieuse Assomption ? Pourquoi a-t-il voulu manifester à nos regards ravis l'honneur suprême, la sublime récompense dont il voulait gratifier sa Mère ? Sans doute pour rehausser l'éclat de cette couronne qu'avec amour il posait sur sa tête, mais aussi, n'en doutez pas, pour animer, par un motif puissant, et encourager toutes nos espérances.

Jésus-Christ était lui-même monté visiblement au ciel, et par là nous montrant et nous frayant la voie, il nous avait clairement laissé entendre que nous devions l'y suivre un jour. Toutefois, parce qu'il était Dieu, nous aurions pu hésiter encore et nous croire indignes de prétendre à un tel honneur.

Mais voici que prenant par la main sa sainte Mère, il l'introduit lui-même en corps et en âme dans le séjour de la gloire ; puis il nous la présente comme notre Mère, notre avocate, notre reine. Pouvait-il nous révéler d'une manière plus expresse sa volonté de nous appeler à Lui et de nous

rendre à notre tour participants de cette récompense éternelle ? Là où la mère est admise, comment les enfants pourraient-ils être refusés ? Marie supporterait-elle cette inégalité de traitement, et la justice souveraine de Dieu ne la rend-elle pas impossible ?

Si la Vierge bénie est entrée en corps et en âme dans la cité céleste, si elle y règne glorieusement, c'est donc que là est la patrie, la patrie permanente de toutes les âmes fidèles, de tous ceux qui auront servi Dieu et observé ses commandements ici-bas.

Un autre motif de confiance nous est donné, je veux dire le grand crédit dont nous avons la certitude que Marie jouit dans le ciel. L'homme qui a péché, a comme naturellement peur de Dieu, il tremble devant cette infinie Majesté qui le domine de si haut et qui a tant de raisons de se montrer impitoyable pour son ingrate créature. Alors Marie nous apparaît avec ce sourire affectueux et prévenant d'une reine qui n'oublie pas qu'elle est mère, mère aimante et dévouée, mère secourable et empressée à prendre en main la cause de ses enfants.

Abandonnons-nous donc avec pleine confiance à sa toute-puissante protection. Aujourd'hui surtout elle ne saurait rejeter notre prière, et jamais nous ne serons plus sûrs de voir nos supplications exaucées. Une mère, une reine, au jour de sa fête ne peut rien refuser à ses enfants, à ses sujets ; elle est prête à faire droit à leurs plus exigeantes requêtes.

Priions donc Marie, invoquons-la avec ferveur, recommandons-lui tous nos besoins, recommandons-lui les besoins des nôtres, les besoins de l'Eglise et de la France ; ne mettons point de bornes à nos vœux, afin qu'elle-même nous accorde sans mesure ses faveurs. Ainsi notre joie sera complète, et après avoir vu notre espérance réalisée ici-bas, nous mériterons de la voir couronnée plus splendidement encore dans les cieux. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dixième dimanche après la Pentecôte. — Le pharisien  
et le publicain

L'ORGUEIL

*Omnis qui se exaltat,  
humiliabitur.*

Quiconque s'élève, sera  
abaissé.

*Objection.* — L'humilité est une vertu absurde ; pourquoi s'abaisser au-dessous de ce que l'on est ?

*Réponse.* — L'humilité n'est pas un mensonge de l'esprit se cachant à lui-même ses qualités ; c'est la vraie connaissance de soi-même. Tout ce que l'homme a de bien lui vient de Dieu ; il est lui-même la cause du mal qui le déshonore ; il ne

peut donc pas se glorifier si ce n'est en Dieu, et le mépris qu'il a de lui-même est juste, du moment qu'il ne peut attribuer qu'à lui-même le mal qui est en lui.

*Objection.* — Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser : s'il est petit quelquefois par ses œuvres, il est grand par sa nature.

*Réponse.* — « Je ne suis à la fois que néant et grandeur », disait Louis Racine. « Juge de toutes choses, écrivait Pascal, imbécile vers de terre ; dépositaire du vrai, amas d'incertitude ; gloire et rebut de l'univers. Si l'homme se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante. » On voit donc que si l'homme trouve dans sa nature des raisons de s'estimer, il y trouve aussi des raisons de s'humilier. D'ailleurs il n'est pas défendu à l'homme d'estimer la nature qu'il a reçue de Dieu : l'orgueil n'est que le sentiment exagéré de sa valeur personnelle.

*Objection.* — La religion en exigeant la pratique de l'humilité contribue à l'abaissement des caractères ; l'homme en se méprisant se rend méprisable.

*Réponse.* — L'expérience prouve le contraire :

Quand les arbres sont fort chargés de fruits, la grande quantité fait courber les branches jusqu'à les rompre même quelquefois, au lieu que celles qui n'en sont point chargées demeurent droites et élevées ; et quand les épis sont pleins de grains, ils sont si penchés qu'il semble que le tuyau aille rompre ; mais quand ils demeurent droits, c'est signe qu'il y a peu de chose dedans. Il en est de même dans l'ordre des choses spirituelles. (S. Dorothee).

Il n'y a rien qui rende l'homme plus méprisable que l'orgueil ; l'orgueilleux le sait si bien qu'il cache avec soin son orgueil ; s'il repousse la louange, c'est par la crainte de nuire à sa renommée.

Mais se complaire aux louanges et témoigner qu'on les dédaigne, se poser pour objet principal les jouissances de la gloire et feindre des sentiments tout différents : une telle dissimulation est au-dessus des forces humaines. Le voile se déchire tôt ou tard et laisse voir enfin la vérité dans sa nudité honteuse. (Balmès).

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel. (La Rochefoucauld).

*Objection.* — L'humilité est directement opposée à la grandeur d'âme ; or la grandeur d'âme, c'est la grande noblesse de l'humanité.

*Réponse.* — « Il y a autant de différence, disait Philodème, entre la grandeur d'âme et l'orgueil, qu'entre un corps sain et celui dont l'embonpoint trompeur est lui-même une maladie. » La grandeur d'âme c'est la santé du cœur, l'orgueil c'est l'embonpoint de l'esprit. Ce n'est pas la tête qu'il faut porter haut, c'est le cœur. Vainement le front se dresse, si le cœur est bas ; on peut avoir une mine insolente et une âme rampante. Au contraire, plus l'esprit est humble, plus le cœur est élevé.



« La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens. » (Duclos). « La fierté de l'âme sans hauteur est un mérite compatible avec la modestie ; c'est de la grandeur. » (Voltaire). « La fleur de lis, si élevée, si blanche, si agréable, est toujours penchée vers la terre, d'où le proverbe : *celsum respicit ima*. » (Saint Bernard).

**Objection.** — L'humilité n'a pas l'importance qu'on lui suppose ; ce n'est qu'une manière adroite d'éviter le ridicule auquel on s'expose par l'orgueil.

**Réponse.** — Un adage sacré dit que l'orgueil est le commencement de tous nos crimes (Eccli., x, 15). De Maistre ajoute : « et de toutes nos erreurs. »

L'orgueil est la source de toutes les maladies, parce qu'il est la source de tous les vices, (St Augustin).

Je ne sais s'il y en a à qui la tête n'ait plus ou moins tourné en montant ; cet accident pourrait être aussi commun au moral qu'au physique. (Duclos).

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes. L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil ; il sert à le nourrir et à l'augmenter ; il nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts. (La Rochefoucauld).

Maître de son orgueil, l'homme est maître de lui-même ; son jugement se mûrit et se perfectionne ; il fait des progrès plus rapides dans la connaissance des choses et des hommes ; la gloire elle-même, gloire d'autant plus méritée qu'il la recherche moins, devient souvent le fruit de cette conquête. (Balmès).

L'orgueil porte ses attentats jusque sur Dieu. (Châteaubriand).

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur je ne sais quels sentiments secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchants si doux ; il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré ; et ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une âme, laquelle n'avait été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusqu'au-dessus des nuées, et se plaça à côté du Très-Haut. (Massillon).

**Objection.** — Comment peut-on avancer que l'humilité est le fondement des autres vertus, puisque selon les paroles de l'apôtre, personne ne peut mettre d'autre fondement que celui qui est déjà mis, qui est Jésus-Christ ?

**Réponse.** — Saint Thomas répond très bien à cette objection.

Il faut deux choses, dit-il, pour bien faire les fondements d'une maison. Premièrement, il faut ouvrir la terre, jeter toute celle qui est légère et sablonneuse, et creuser toujours jusqu'à ce qu'on trouve une terre assez solide pour bâtir. En second lieu, après qu'on a bien creusé, et qu'on a enlevé tout le sable, on commence à asseoir la première pierre, laquelle, avec les autres qu'on pose dans le même rang, fait le fondement principal du bâtiment. Voilà l'image de ce que font l'humilité et la foi dans l'édifice spirituel. L'humilité fait l'ouverture de la terre, elle creuse les fondations, et elle en jette dehors tout le sable, qui est la faiblesse des

forces humaines ; car ce n'est pas sur vos propres forces qu'il faut bâtir : ce n'est qu'un sable mouvant qu'il faut jeter, en vous défiant de vous-mêmes, et en creusant toujours jusqu'à ce que vous trouviez un terrain ferme, pour y placer la première pierre ; et cette pierre est Jésus-Christ, qui est le principal fondement de tout l'édifice. Mais, parce que, pour bien asseoir cette pierre fondamentale, il faut avoir creusé auparavant par le moyen de l'humilité, c'est pour cela que l'humilité est appelée le fondement de cet édifice. Que si l'humilité ouvre bien la terre, si elle creuse bien dans la connaissance de notre néant, si elle jette dehors tout ce qu'il y a de sable mouvant en nous, je veux dire toute la confiance que nous avons en nous-mêmes, pour y poser la pierre fondamentale de Jésus-Christ, le bâtiment que l'on élèvera là-dessus sera inébranlable, et ni les vents ni les eaux ne pourront jamais l'abattre, parce que les fondations en sont solides. Mais si on bâtit sans l'humilité, tout l'édifice tombera bientôt, parce qu'il n'aura été fondé que sur le sable.

### PETIT SERMON POUR L'ASSOMPTION

*Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.*

Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans le lieu de votre repos, vous et l'arche que vous avez sanctifiée. (Ps. cxxxi, 8).

Le Psalmiste prédit en même temps la résurrection du Fils de Dieu et celle de sa très sainte Mère. Car Marie est la véritable arche d'alliance, le tabernacle fait d'un bois incorruptible et revêtu d'or pur, où Jésus, le pain vivant descendu du ciel, n'a pas dédaigné de se reposer. Ce que saint Bernard disait de la mort d'un saint religieux, nous le devons dire avec plus de raison de l'heureux trépas de la sainte Vierge : *Mors abesse non debuit, sed obesse non potuit*. La mort n'a pas dû s'éloigner, mais elle n'a pas pu nuire. Elle s'est donc approchée, cette infatigable messagère de Dieu, elle a touché Marie sans la blesser, elle a coupé ce lis immaculé sans le flétrir. D'une part, Marie a dû mourir, parce qu'elle est fille d'Adam, et comme telle soumise à toutes les misères qui sont devenues depuis le péché la loi inévitable de la nature humaine. D'autre part, il convenait qu'elle ne restât pas longtemps en cet état de mort et que son âme bienheureuse reprît bientôt son corps virginal pour monter au ciel, en corps et en âme, auprès de Jésus-Christ entré le premier au lieu de son repos. *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.*

Mais pourquoi cette mort plus douce que le sommeil, ce tombeau glorieux, cette absence totale de corruption ? Parce que Marie est *fille du Père éternel, mère du Verbe Incarné, épouse privilégiée du Saint-Esprit*. Une piété attentive trouve en chacun de ces titres, dont nous saluons si souvent Marie, une raison qui confirme notre croyance au mystère de cette belle fête, à l'Assomption glorieuse de notre souveraine.

Marie est fille du Père Eternel. Nous en concluons que Dieu, dans sa bonté et sa puissance infinies, n'a pas assujéti à la malédiction qui frappe tous les mortels le corps de Marie conçue sans la tache du péché.

Personne, selon la parole de Tertullien, n'a une paternité aussi éminente que Dieu. Père, il l'est de toute éternité, engendrant avant les siècles son Fils unique ; père, il l'est par la Création, car tout ce qui est, se meut et vit, possède en Lui et par Lui l'être, le mouvement et la vie ; père, il l'est par la Providence qui gouverne et conserve l'ordre et l'état de tout ce qui existe, comme le chef de famille dirige sa maison par son autorité et ses conseils ; père, il l'est des anges que l'Écriture appelle souvent les enfants de Dieu ; il l'est des hommes devenus grâce à Jésus-Christ ses enfants d'adoption.

Or, parmi ces créatures humaines, j'en aperçois deux qui sont ornées de dons singuliers. Elles ouvrent l'Ancien et le Nouveau Testament. Eve et Marie, à l'origine de leur création, présentent des traits frappants de ressemblance. Toutes deux vierges, toutes deux reines, toutes deux recevant comme une dot divine tous les avantages capables de charmer les yeux, l'esprit et le cœur, tous les dons naturels et surnaturels qui rendent une créature parfaite : un corps bien proportionné et ce rayonnement qui constitue la beauté, une santé inaltérable, une âme plus parfaite encore, une intelligence éclairée des lumières de la vérité sans aucun mélange d'erreur, un cœur plein de droiture et de justice, une volonté ardemment portée au bien sans aucune inclination vers le mal, et pour couronner ces biens précieux, la promesse de l'immortalité. Oh ! qu'il nous est doux de contempler, dans leur radieuse innocence, Eve notre mère selon la nature, et Marie notre mère selon la grâce !

Mais là s'arrête la ressemblance entre la première et la seconde Eve. La première, hélas ! est dépouillée de ses dons, de ses privilèges, de sa dot divine et surtout de son immortalité, en punition du péché. Ce châtement se prolonge et se continue mystérieusement en nous : châtement du travail et de la fatigue pour l'homme, châtement de la douleur et de l'infériorité pour la femme, châtement de la mort et de la corruption pour tous. « Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. » Marie, au contraire, non seulement n'a rien perdu de ses dons originels, de sa dot primitive, mais croissant toujours en mérite, en grâce et en gloire, exempte de tout péché, elle a été soustraite au châtement le plus terrible du péché, la mort, et elle a ignoré la corruption du tombeau par une résurrection glorieuse. Ah ! il était impossible que ces deux filles privilégiées du Père Eternel partageassent le même sort, Marie innocente et Eve coupable ; Marie cause de notre joie en écoutant la parole de l'ange, Eve cause de

nos douleurs en prêtant l'oreille aux suggestions du démon ; Marie écrasant la tête du serpent infernal, et Eve se laissant corrompre par son venin le plus subtil, l'orgueil !

Il est écrit dans le livre d'Esther que quiconque pénétrait dans la chambre du roi Assuérus sans y être appelé, était condamné à mourir. La pieuse Esther, obligée de parler au roi en faveur de son peuple, s'avance près du trône, avec une fille d'honneur sur laquelle elle s'appuie et une suivante qui soutient la traine de sa robe. Quand elle vit le monarque sur son trône, tout éclatant d'or et de pierreries, elle tomba évanouie ; mais le roi accourut vers elle, lui tendit son sceptre en témoignage de grâce et de faveur, la releva et lui dit avec bonté : « Esther, ne craignez point, la loi qui condamne à mort ceux qui entrent ici, est faite pour les autres, mais non pour vous. » — Depuis le péché originel, tous ceux qui entrent au ciel pour jouir de la vue de Dieu ne sont pas seulement condamnés à mourir, mais leur corps restera en état de mort jusqu'à la consommation des siècles. La sainte Vierge est dispensée de cette loi terrible. Elle est montée au ciel accompagnée de la nature angélique et suivie de la nature humaine qui recueille les exemples de ses vertus comme les franges de sa robe. Il est vrai qu'en entrant dans le ciel son âme a été séparée de son corps ; mais ce trépas n'a été que comme un évanouissement et un doux sommeil de trois jours. On pouvait dire en vérité : elle n'est pas morte, cette fille bien-aimée du Père, mais elle dort ; car l'Eternel lui a tendu le sceptre de sa puissance, l'a relevée de terre, l'a fait entrer au ciel en corps et en âme et asseoir sur le trône de sa gloire.

## II

Marie est la mère du Fils. Nous en concluons que le Verbe incarné a préservé Marie de la corruption du tombeau.

Jésus-Christ, par sa divinité, a la même substance que Dieu son Père ; par son humanité, il a la même substance que Marie sa mère. Son corps, son sang est une partie du corps et du sang de la vierge sans tache. Était-il convenable qu'une partie de cette substance virginale fût dans la demeure des archanges, l'autre dans le séjour des cadavres ; l'une sur le trône de la gloire, l'autre dans le sein de la terre ; l'une au-dessus des séraphins, l'autre au milieu des vers ; l'une douée d'immortalité, l'autre livrée à la pourriture et à la corruption ?

Le mystère de l'Incarnation fournit le plus solide argument en faveur de la résurrection et de la glorification corporelle de la très sainte Vierge. Marie en effet, dit saint Bernard, ayant reçu Jésus à son entrée dans la demeure de ce monde, est reçue par lui à son entrée dans la cité sainte. Le corps de Marie engendrant l'auteur de la vie, ne pouvait être condamné à la corruption. Marie ayant porté dans son sein le corps du Christ, il convenait que le Christ transportât dans sa gloire



le corps de Marie. — Si Jésus ressuscita la fille de Jaïre, en la prenant par la main, et le fils de la veuve de Naïm en touchant son cercueil ; si la chair de Jésus pénétrant dans nos corps par la sainte Eucharistie leur communique un germe d'immortalité en vertu duquel ils sortiront un jour de terre et ressusciteront glorieux, combien plus une si longue habitation dans le corps de Marie, les caresses qu'il lui a prodiguées dans son enfance, étaient-elles capables de préserver la Vierge très pure de la décomposition commune !

Où, Jésus répondit aux soins de la plus tendre des mères par l'amour et le respect du meilleur des fils. En glorifiant sa mère non seulement dans son âme mais dans son corps, il ne faisait qu'obéir à son propre commandement : « Honore ton père et ta mère, » et payer Marie d'un juste retour. Or, les saintes Écritures nous indiquent encore ce que dut être cette reconnaissance : « Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie point les douleurs de ta mère. Souviens-toi que sans eux tu ne serais pas né, et rends-leur tout ce qu'ils ont fait pour toi ». Appliquez ces paroles à Jésus, rappelez-vous de quel Fils et de quelle Mère il s'agit, et concluez, si vous l'osez, que Jésus a abandonné à la pourriture du tombeau cette femme bénie qui le revêtit de la nature humaine, cette aimable mère qui supporta tant de fatigues et de douleurs ! C'est de tout son cœur, et avec tous les transports d'un cœur comme le sien, qu'il dut honorer Marie et lui rendre ce qu'il en avait reçu. Pour attester leur affection, leur reconnaissance envers leurs parents défunts, pour mieux les honorer, que peuvent faire les hommes ? Pauvres, imiter leurs vertus ; riches, continuer leurs bienfaits ; poètes, immortaliser leur mémoire par des chants sublimes ; écrivains, leur dédier des pages doucement émues ; peintres, conserver leurs traits vénérés ; sculpteurs, les faire revivre dans le bronze ou le marbre ; princes, renfermer leurs restes dans de magnifiques tombes et chercher à les préserver de la corruption par l'embaumement et les parfums les plus rares. Mais Jésus pouvait davantage pour honorer sa mère : il pouvait l'arracher à la mort, la ressusciter et la glorifier dans le ciel. Au lieu de conserver l'image seule de sa divine mère, il pouvait en contempler la vivante réalité dans son bienheureux royaume. Et usant de sa toute-puissance, il a fait ce que tout fils aimant serait heureux de faire pour ses parents, leur rendant ce qu'il en avait reçu : la vie.

Le Rédempteur enfin a promis à ses serviteurs cet incomparable honneur de le suivre partout où lui-même se trouverait. Mais qui donc mieux que Marie a servi Jésus, qui donc mérite mieux que Marie de le suivre au ciel pour y être honoré par le Père céleste ? C'est avec son corps, l'instrument de si fidèles et de si intimes services, qu'elle doit monter sur le trône de son Fils. « Tu m'as communiqué mon humanité, peut dire Jésus à sa mère, je te communiquerai ma divinité, c'est-à-dire l'immortalité bienheureuse qui rend aussi semblable

que possible à la divinité ». Et puisque la seule immortalité bienheureuse de l'âme n'aurait rien d'extraordinaire et ne distinguerait en rien Marie des autres saints, il convenait que l'immortalité fût aussi le partage de son corps, que ce corps immaculé fût ressuscité et glorieusement placé dans le ciel au-dessus de tous les chœurs des anges.

### III

Marie est l'Epouse du Saint-Esprit. Nous en concluons que cet Esprit d'amour était intéressé à honorer dignement, par une prompte et glorieuse résurrection, le corps de la créature privilégiée qui lui servit d'Epouse et de temple.

Si nous nous appliquions avec esprit d'humilité à contempler, à goûter, à savourer les vérités de notre sainte religion, nous apprendrions de la parole de Dieu et des saints docteurs qu'il y eut une admirable et spirituelle union, un réel, parfait et sublime mariage entre le Saint-Esprit et l'incomparable Vierge. Un prince de la cour céleste, l'archange Gabriel, vient de la part de la divine Majesté en apporter la proposition et en expliquer les conditions à l'humble créature, recevoir son consentement et lui en signifier la forme authentique : « L'Esprit-Saint descendra sur vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Elevée par ce prodige inouï à la dignité d'épouse, sanctifiée non seulement dans son âme, mais encore dans son corps par la présence de la Divinité, Marie ne peut plus participer à l'opprobre de la corruption qui est le lot malheureux de la nature humaine déchue.

De plus, ce corps virginal, temple vivant du Saint-Esprit, était aussi vénérable que l'autel sacré de nos mystères, et méritait tout honneur pour avoir servi à tant de sacrifices, de mortifications, de vertus agréables à Dieu. Judas Machabée et les prêtres, ne sachant que faire de l'autel des holocaustes qu'ils avaient trouvé renversé et profané, jugèrent à propos d'en porter les pierres sur la montagne de la maison de Dieu, en un endroit convenable, jusqu'à ce qu'un prophète leur apprit à s'en servir. A plus forte raison, le corps vénérable de Marie, resté sans profanation, devait-il être traité avec respect et transporté non dans la terre des morts, mais en la présence du Dieu vivant.

Si le corps de Marie n'est pas au ciel, où donc est-il sur la terre ? Se peut-il qu'il gise ignoré et sans honneur depuis des siècles ?

Les fidèles accourent à Rome des extrémités de l'orient et de l'occident, du nord et du midi, pour y vénérer les corps des princes des apôtres. Depuis des siècles, le corps de saint Jacques à Compostelle est l'objet d'une vénération extraordinaire et universelle. Les ossements des martyrs et des bienheureux se conservent dans des châsses d'or et d'argent. A diverses époques la Providence divine a permis qu'à la grande joie des peuples, de nombreux corps saints, jusque-là inconnus,

fussent découverts, spécialement dans les catacombes de Rome. C'est ainsi que Dieu, la justice même, veille à ce que les dépouilles mortelles de ses serviteurs et de ses amis ne restent pas privées du culte et des honneurs qui leur sont dus. Et nous croirions que le Saint-Esprit aime si peu son Epouse immaculée qu'il en laisse le corps en quelque endroit désert de la Judée, la vile proie de l'abandon et du mépris ? Non, non, car il est écrit : Dieu glorifiera la demeure de sa Majesté. Les hommes eux-mêmes recourent à des parfums, à des aromates pour préserver de la corruption les corps qu'ils veulent honorer ; et Dieu seul, Dieu la puissance infinie, Dieu pour qui les miracles ne sont qu'un jeu, n'aurait rien fait pour sauver d'un tel opprobre le corps de sa Fille, de sa Mère, de son Epouse ? Qui oserait lancer contre la sagesse et la bonté de Dieu l'outrage d'un si indigne soupçon ? La gloire étant proportionnée à la grâce, Marie, après avoir reçu la plénitude de la grâce sur la terre, ne fut pas privée de la plénitude de la gloire dans le ciel, et la plénitude de la gloire céleste entraîne nécessairement la glorification de l'âme et du corps.

O aimable et sainte Mère de Dieu, quelle consolation cette vérité répand dans nos âmes ! Oui, vous réglez dans les cieux avec ce corps immaculé, virginal et très saint qui revêt de la nature humaine le Verbe Eternel. Nous nous sommes élevés au-dessus de nos misères et des ténèbres de ce monde jusqu'au pied du trône où vous êtes assise auprès de Dieu. Nous nous prosternons devant vous, et avec les anges et avec l'Eglise nous nous écrivons de tout cœur : Oui, c'est vraiment en corps et en âme que vous êtes exaltée au-dessus des chœurs des anges. *Corpore et anima exaltata est sancta Dei genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna.*

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### XI

NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

(Luc, I, 57-80.)

Plus probablement Marie avait repris le chemin de la Galilée lorsque sa cousine Elisabeth donna le jour à un fils.

L'heureuse mère fut bientôt entourée de voisins, d'amis et de parents accourus pour la féliciter. Et il y avait de quoi, car tous reconnaissaient un grand bienfait du ciel dans cette merveilleuse naissance. « Ils apprirent, nous dit l'Evangile, que le Seigneur avait manifesté en Elisabeth sa miséricorde, et ils s'en réjouissaient avec elle. »

Le huitième jour de la naissance de l'enfant, conformément aux prescriptions de la loi de

Moïse, on se réunit de nouveau pour la cérémonie de la circoncision, qui avait lieu, le plus souvent, dans la maison des parents. C'était un événement joyeux pour une famille que la circoncision de l'enfant nouveau-né, parce qu'elle faisait entrer un membre de plus dans l'alliance de Jéhovah. Elle était célébrée par les Juifs avec des réjouissances pareilles à celles qui accompagnent le baptême chez les chrétiens.

La loi qui la fixait au huitième jour ne souffrait aucune exception, pas même quand ce jour tombait un sabbat ; et tous les Israélites, même les femmes, pouvaient accomplir ce rite sur l'enfant.

Suivant un usage qui remontait jusqu'à l'époque d'Abraham, on donnait un nom à l'enfant au moment de la circoncision, ainsi que nous faisons au baptême. Ordinairement le père se réservait le choix du nom.

Comme Zacharie était resté muet depuis l'apparition de l'ange, les assistants se crurent sans doute autorisés à remplacer le père, et persuadés qu'ils lui seraient agréables, ils donnèrent un nom au fils de sa vieillesse. Mais alors Elisabeth se mit à protester : « Non pas, dit-elle, il s'appellera Jean. » On lui fit remarquer que personne dans sa famille ne portait ce nom, et pour trancher le différend, par signe on demanda au père comment il voulait nommer son enfant. Zacharie écrivit sur une tablette : « Jean est son nom. »

L'assemblée, surprise de voir les deux époux d'accord pour introduire un nom étranger dans la famille, fut frappée d'une véritable stupeur quand, tout à coup, la langue de Zacharie fut déliée et qu'il se mit à bénir le Seigneur.

Tout le voisinage, comme on le pense bien, fut rempli d'une sainte frayeur au récit de cette merveille ; le bruit s'en répandit peu à peu dans toutes les montagnes de la Judée. Et tous ceux qui l'entendaient se disaient : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main du Seigneur est manifestement avec lui. »

A son tour, Zacharie, inspiré par l'Esprit-Saint, le cœur débordant de joie et de reconnaissance, fit entendre des paroles qui étaient tout à la fois comme un chant lyrique et un oracle prophétique. C'est le beau cantique *Benedictus*, que la sainte Eglise chante à la fin des Laudes, comme le *Magnificat* à la fin des Vêpres.

Voici ce cantique traduit largement, vous en saisirez ainsi plus facilement le sens.

« Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple ; qu'il a suscité le protecteur qui doit nous sauver, dans la maison de son serviteur David. Il accomplit ce qu'il avait dit par la bouche de ses saints prophètes qui vécurent jadis : qu'il nous sauverait de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, afin de réaliser sa promesse de miséricorde faite à nos pères et pour nous prouver qu'il se souvient de son alliance sainte, du serment qu'il a juré à notre père Abraham. Ce serment nous était garant



qu'il nous délivrerait de la main de nos ennemis et que nous le servirions sans crainte, marchant sous ses yeux dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie.

« Et toi, enfant, on t'appellera le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies ; afin de donner à son peuple la science du salut, pour la rémission des péchés. Cette rémission jaillira des entrailles de la miséricorde de notre Dieu qui a poussé le Soleil levant, le Messie, à venir nous visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, afin de diriger nos pas dans la voie de la paix. »

Remarquons que si Zacharie prédit que son fils sera le précurseur du Messie, c'est surtout la miséricorde du Seigneur que son cœur chante. Dieu avait promis de faire miséricorde à son peuple, il tient sa promesse en envoyant du haut des cieux son Verbe qui va paraître sur le monde comme le soleil qui chasse les ténèbres. Le Messie remettra les péchés ; désormais la miséricorde coulera du cœur de Dieu comme un fleuve qui ne tarira jamais. La lumière de la foi éclairera les infortunés assis dans les ténèbres de l'ignorance, du doute ou de l'incrédulité. Grâce au soleil du Messie, les pauvres voyageurs qui cherchaient péniblement leur route, les cœurs de bonne volonté, trouveront sans peine la voie qui conduira leurs pas à la paix, au bonheur.

Depuis bientôt dix-neuf siècles cet oracle de Zacharie s'accomplit ; Jésus-Christ et son Evangile brillent sur le monde, éclairent les générations qui passent, et leur montrent le chemin de la paix, du bonheur, du ciel. Depuis dix-neuf siècles la miséricorde coule à flots, purifie, console et fortifie les cœurs tombés ou chancelants, et emporte avec elle, dans l'Océan divin, les souillures du péché. Aussi chaque jour le prêtre catholique, en récitant l'office du bréviaire, s'il appelle encore la lumière pour les âmes trop nombreuses, hélas ! assises dans la région de la mort du péché, redit avec plus de vérité que le prêtre juif : *Benedictus Dominus*... « Béni soit le Seigneur, qui a racheté son peuple ! »

Et qui des simples fidèles n'a pas à chanter aussi son *Benedictus*, pour son baptême, pour sa première communion, pour les absolutions reçues, pour tant de grâces qui, de la miséricorde divine, découlent sans cesse sur son âme ? Empruntons donc quelquefois les accents de ce beau cantique, et unissons notre voix pour le chanter au chœur magnifique formé à travers tous les siècles, dans tous les pays, en toutes les langues, et redire après Zacharie : « Béni soit le Seigneur qui a racheté son peuple ! »

Prenons encore exemple sur le père de Jean-Baptiste dans les diverses circonstances de notre vie où il nous arrive un événement heureux. Zacharie consacre à Dieu les prémices de la

faculté qu'il vient de recouvrer miraculeusement ; son premier sentiment est de remercier le ciel. Est-ce ainsi que nous agissons lorsque la bonne Providence nous favorise d'une grâce importante ou d'un bienfait signalé ? N'oublions pas que le Seigneur est sensible à notre reconnaissance, et que rien ne le prédispose à nous accorder de nouvelles faveurs comme la gratitude que nous lui exprimons pour celles que nous avons reçues.

La loi mosaïque ordonnait de circoncire, huit jours après sa naissance, l'enfant nouveau-né. L'obéissance des pieux époux doit servir d'exemple aux parents chrétiens. L'Eglise, dans sa sagesse inspirée, veut que l'on baptise les enfants sans différer au-delà de deux ou trois jours. Et l'on voit des familles remettre le baptême à plusieurs semaines, parfois à plusieurs mois, sous un prétexte ou sous un autre : comme si aucune raison devait prévaloir contre l'obéissance due à l'Eglise de Jésus-Christ, et qu'un prétexte pût entrer en balance avec le salut de l'enfant ! Ce n'est pas ainsi qu'agissent des parents qui ont la foi et sont sincèrement chrétiens.

Ajoutons encore une réflexion. L'incrédulité avait enlevé à Zacharie l'usage de la parole, un acte de foi et d'obéissance le lui rend. A combien de chrétiens n'arrive-t-il pas de perdre la parole, je veux dire, la science de savoir parler à Dieu dans la prière, et parler de lui aux créatures, par manque de foi, pour s'être mêlés aux incrédules et avoir pris part à leurs propos et à leurs faux raisonnements ? — Ils ont perdu encore l'usage de la parole pour confesser leurs fautes. Qu'ils se soumettent donc humblement, docilement aux enseignements de la sainte Eglise, qu'ils obéissent à ses sages prescriptions et ils retrouveront l'usage de la parole. Leurs lèvres s'ouvriront, leur langue se déliera pour prier, pour chanter les divines louanges, et pour accuser des péchés sur lesquels ils sont muets depuis longtemps peut-être. Eux aussi alors rediront avec un indicible bonheur : « Béni soit le Seigneur qui a visité et racheté son peuple ! »

## INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

### IX

TROISIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX : LE COURONNEMENT D'ÉPINES. — FRUIT DE CE MYSTÈRE : LE TRIOMPHE DE L'ORGUEIL ET L'AMOUR DES HUMILIATIONS.

Il semble qu'après un supplice aussi barbare que celui de la flagellation, la cruauté des bourreaux eût dû être satisfaite et que l'heure de la pitié fût venue. Hélas ! non, la divine victime était loin d'avoir terminé la série des douleurs et

des affronts. Et puis, parce que tous les hommes devaient être enfantés dans la Passion à la vie éternelle, tous devaient contribuer aux douleurs de cet enfantement. Et enfin, comme Jésus devait expier toutes les fautes, il était nécessaire qu'il subît toutes les humiliations.

Ce n'était pas assez d'avoir enseigné l'amour de la pénitence et de la mortification à notre orgueilleuse et sensuelle nature, il fallait courber son front dans l'humilité. La scène sera d'autant plus douloureuse, la leçon plus frappante que la pratique de l'humilité est plus difficile.

Les appariteurs ont détaché les mains de Jésus ; la victime broyée s'affaisse dans la mare de sang qui baigne le pied de la colonne. On la relève, on lui remet ses vêtements et on attend les ordres du procureur Pilate.

Pendant ce temps les soldats, pour qui tout accusé flagellé est un homme condamné au supplice des esclaves, la croix, imaginent de renouveler pour Jésus une de ces représentations où ils bafouaient publiquement certains rois que César tolérât sur le trône. Un manteau de pourpre fanée, une couronne de jonc, un sceptre de roseau jouaient leur rôle dans ces intronisations burlesques où quelque pauvre fou tenait la place du monarque raillé.

Ils entraînent donc Jésus au milieu du prétoire et ils appellent leurs camarades de la cohorte casernée dans l'Antonia <sup>1</sup>, c'est-à-dire environ cinq cents hommes, fantassins, vivandiers et serviteurs de toute nature. Pendant qu'ils se rassemblent, les autres font entrer Jésus au corps de garde, le dépouillent une seconde fois de ses vêtements, et lui jettent sur les épaules une chlamyde <sup>2</sup>, afin de simuler le manteau de pourpre dont se revêtaient les monarques au jour de leur proclamation. C'était une sorte de manteau rouge que portaient les soldats romains, s'agrafant sur le cou, couvrant l'épaule gauche et laissant le bras droit libre et nu. — Il fallait aussi une couronne pour représenter la mitre ou tiare royale usitée en Orient. Les soldats en tressent une avec des joncs empruntés à la litière de leurs chevaux, puis dans ce bourrelet ils plantent des branches d'épines tirées du fagot destiné au foyer du bivouac. Ils obtiennent ainsi une sorte de calotte élevée d'où émergent de longues pointes rappelant les rayons de la mitre des rois chaldéens. Mais, hélas ! les épines tranchantes comme des pointes d'acier surgissent à l'intérieur comme à l'extérieur, et quand on place l'horrible coiffure sur la tête de Jésus, les aiguillons lui labourent profondément le front et le crâne. Selon une tradition, c'était précisément l'époque où fleurissent ces épines, et quelques fleurs blanches épanouies sur les tiges ressemblaient à des perles auxquelles

se mêlent bientôt les rubis faits des gouttes de sang figées aux aiguillons. Un roseau placé dans les mains liées de la victime fera l'office de sceptre.

Satisfaits de leur invention, ces soldats poussent Jésus vers la porte derrière laquelle se presse la cohorte ; leur brutalité s'accompagne de huées, de rires et de sifflets.

Des applaudissements éclatent, car voici un spectacle vraiment digne de barbares. Les rangs s'écartent pour laisser passer Jésus et se referment aussitôt pour former le cercle autour d'un débris de colonne roulé jusque-là. Ceux qui le conduisent le poussent sur ce trône improvisé. Et comme la couronne s'est dérangée, ils arrachent de ses doigts crispés le sceptre dérisoire et frappent Jésus à la tête pour assujettir les épines. Alors le défilé commence, les soldats passent lentement devant lui, fléchissant le genou en lui jetant le salut ironique : « Salut, roi des Juifs ! »

Quelques-uns, plus inhumains encore, ajoutent à la dérision un soufflet sur la face déjà si ensanglantée, si meurtrie ; d'autres lui crachent au visage ; d'autres enfin achèvent de lui briser le roseau sur la tête.

Au milieu de ces outrages, Jésus reste silencieux ; sa seule protestation ce sont les larmes qui coulent de ses yeux. « Qu'elles devaient être amères, écrit un pieux auteur, lorsqu'il voyait d'un regard prophétique la longue suite des révoltés contre sa vérité et son amour, passant devant lui comme les soldats de Pilate et lui jetant au passage une insulte et un défi ! Mais étaient-elles sans douceur, quand il voyait venir les soldats de Constantin et de Clovis, et qu'il entendait par avance les protestations enthousiastes des générations fidèles qui viendraient, elles aussi, ployer le genou devant lui, et, baisant ses pieds adorés, lui crieraient avec un amour qui ne finirait plus : « Salut ! Nous t'adorons, ô Christ, roi des Juifs ! »

Mêlons-nous à la foule pressée sur la place, en avant de la caserne. Tenons-nous aux côtés de cette femme qui pleure et dont les yeux ne peuvent se détacher du balcon où la victime vient d'être amenée. Cette femme c'est Marie. Une mère seule peut deviner ce que son cœur dut ressentir en voyant apparaître son Jésus en pareil état. Du dehors elle avait entendu les ricanements, les huées, peut-être les coups. Quel martyr dans tout son être ! Avec Marie tenons nos regards fixés sur notre Roi, et recueillons les enseignements qu'il nous donne sans rien dire. Quel langage eût pu être plus éloquent que cette couronne d'épines, ce roseau, ce manteau rouge !

Le noble prince qui s'empara de Jérusalem, lors de la première croisade, refusa de porter une couronne d'or dans une ville où son Dieu avait porté une couronne d'épines. Cette conduite, ce sentiment devraient être les nôtres dans un autre sens et pour les mêmes raisons. En vérité, com-

<sup>1</sup> Math., xxvii, 27.

<sup>2</sup> Marc, xv, 17.



ment pouvons-nous encore aimer les honneurs, rechercher les premières places, désirer la domination sur les autres, lorsque nous voyons notre Sauveur, notre Dieu, roi éternel des siècles, vouloir être traité comme un roi de théâtre ? Quelle confusion pour notre orgueil !

Nous levons audacieusement la tête : au-dessus de nos frères, pour les critiquer, les condamner ; les mépriser ; contre Dieu, pour discuter les décrets de sa Providence et les blâmer. Et Jésus baisse la tête devant d'ignobles satellites, il leur obéit sans le moindre murmure, quand nous nous révoltons, nous, contre les ordres raisonnables de nos supérieurs légitimes. Avec nos égaux, nos inférieurs, nous dressons un front hautain, dur peut-être, parce qu'ils sont moins riches ou moins instruits, ou moins bien doués que nous ; et Jésus courbe le front, baisse les yeux devant des êtres dégradés, les derniers de la famille humaine par l'éducation et par le cœur.

Nous orons notre tête de vaines parures ; à prix d'or quelquefois nous cherchons à lui rendre une apparence de jeunesse, nous la chargeons de pierres précieuses, nous employons à la faire remarquer de fortes sommes. Et Jésus laisse couronner la sienne d'épines aiguës, déchirantes ; il permet qu'on la souille de crachats et qu'on l'humilie en la chargeant de soufflets. Allons, vaniteux, vaniteuses, ornez longuement et avec soin votre visage et votre tête, considérez devant une glace combien tous ces ornements vous sièent et vont exciter l'admiration des hommes, de tous ceux et celles qui vous verront ! Mais aussi placez-vous un instant devant cet autre miroir plus fidèle et seul digne d'un chrétien, d'une chrétienne, le Christ Jésus. Regardez-vous bien, en face de ce miroir, et jugez combien et comment il reflète vos traits, vos parures, votre orgueil. Sans doute il n'est pas défendu de se parer selon les devoirs de sa condition, mais c'est l'orgueil qu'il faut dépouiller, ce sont les intentions qu'il faut purifier. Et comment attacher son cœur, son âme à de futils hochets, en rechercher le luxe et l'éclat pour son front, lorsqu'on arrête ses regards sur Jésus aux tempes ceintes d'épines ? Comment convoiter de riches étoffes pour se couvrir les épaules, en face de son Dieu portant un manteau d'emprunt, déchiré ? Comment enfin afficher l'amour du luxe jusque sur des doigts chargés de bijoux, lorsque les mains du Seigneur Jésus ont pour tout ornement les gouttes de son sang et un sceptre de roseau ?

Une autre leçon ressort de la méditation de ce douloureux mystère : c'est que nous devons, sinon comme les saints, aimer et désirer les humiliations, les rechercher, du moins les accepter chrétiennement lorsque la Providence nous les envoie. Nous nous plaignons qu'on nous rabaisse, qu'on méconnaît nos qualités, notre mérite, qu'on nous humilie, en un mot. Pourtant, qui sommes-nous en comparaison du Fils de Dieu, le Verbe éternel, tout-puissant comme son Père ? Que valent nos

qualités, nos mérites, en comparaison des siennes ? A peine une goutte d'eau en face des océans ! Et quand ce Dieu, l'innocence et la pureté même, se soumet volontairement à des humiliations sans nom, telles que les nôtres n'en approcheront jamais, nous voudrions nous révolter, notre orgueil aurait le droit de regimber ? Encore, les humiliations qui peuvent nous atteindre proviennent généralement de supérieurs ou d'égaux, rarement d'inférieurs ; tandis que pour Jésus, ce sont des créatures sorties de ses mains, des êtres qui tiennent de lui tout ce qu'ils sont, qui l'humilient plus que s'ils l'avaient broyé sous leurs pieds !

Ames chrétiennes, lors donc que vous sentirez l'orgueil monter jusqu'à votre intelligence, songez, oh ! songez à votre Dieu couronné d'épines, et votre main déchirera sans pitié les couronnes de préférence, de vaine gloire, de satisfaction que votre amour-propre se tressait. Lorsqu'une main ennemie portera à vos lèvres la coupe de l'humiliation, du ridicule ou du mépris, ne rejetez pas cette coupe avec colère loin de vous : si la boisson en est amère, tournez les regards de votre foi sur votre Dieu portant un sceptre de roseau et un manteau déchiré que la dérision lui a imposés. Oh ! comme cette vue adoucira le fiel de votre breuvage ; qu'il vous semblera même doux, bu ainsi après votre Sauveur !

O Marie, ô vous qui avez connu aussi les épines des humiliations et des outrages, obtenez-nous de votre cher Fils la grâce de repousser les suggestions de l'orgueil ; de marcher à sa suite dans la voie de l'humilité qu'il a arrosée de son sang ; enfin, d'accepter comme lui et pour lui le dédain, le mépris, les humiliations, afin que portant la couronne de la tribulation pour le nom du Christ, nous ayons le bonheur promis par l'apôtre Pierre, de voir reposer sur nous l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu et son esprit <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> I Petr., iv, 14.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD

(20 AOUT)

... *Sollicitudo omnium Ecclesiarum.*  
J'ai la sollicitude de toutes les  
Eglises. (2 Cor. xi).

Saint Paul, après avoir fait l'énumération de ses nombreux travaux, des tortures qu'il avait subies, des dangers qu'il avait courus sur mer et sur terre, sur les fleuves et dans les cités, terminait par ces mots qui révèlent toutes les anxiétés de son grand cœur : « Encore, cela n'est rien, ce sont les peines extérieures, *quæ extrinsecus sunt*; mais ce qui me pèse et m'effraie, c'est que j'ai la sollicitude de toutes les Eglises. »

Ainsi pensent, ainsi parlent les saints. Loin de redouter les responsabilités et les fardeaux, ils les recherchent plutôt, ils ne savent et ne veulent fuir que les honneurs et les jouissances. Jamais sans doute saint Bernard n'eut l'idée de se comparer à saint Paul, son humilité sincère le lui défendait; cependant il parlait, il agissait comme lui : « Les affaires de Dieu sont les miennes, écrivait-il, et rien de ce qui regarde Dieu ne m'est étranger. *Nulla quæ Dei esse constiterit, a me duco aliena.* » (Ep. 20).

On peut dire que c'est là le mot, la raison d'être de sa vie. Je voudrais vous l'expliquer en vous montrant la sollicitude de saint Bernard pour toute l'Eglise de Jésus-Christ, celle d'Orient comme celle d'Occident. Il la conduit, la soutient, lui donne un des papes les plus éminents qui aient existé, Eugène III, l'instruit et la console par sa doctrine toute de suavité et d'amour. Mais son cœur ardent et vierge de tout sentiment purement humain, s'est attaché surtout à son pays, à la France qui appartient au Christ et qui est la fille aînée de l'Eglise, à la patrie terrestre qui est pour lui l'image de la patrie du ciel. Sa plus grande sollicitude après l'Eglise, c'est pour la France dont il dirige et reprend les ministres, dont il contribue à fonder l'unité nationale. Saluons ce grand saint qui fut aussi un grand homme, il est l'un de nos bienfaiteurs les plus signalés, l'une de nos meilleures gloires, il a élevé l'âme de la France.

### I

Du fond de son monastère de Clairvaux, son regard parcourt toutes les contrées où règne l'Eglise, suit le mouvement des esprits, signale les erreurs et les schismes. Il dévoile les doctrines dangereuses d'Abélard, les tendances séditeuses d'Arnaud de Brescia, il est le marteau des hérésies. Un schisme se déclare à Rome, l'Eglise est partagée entre deux pontifes, Anaclet II et Inno-

cent II. C'est Bernard qui au Concile d'Etampes, où il est écouté comme un oracle, tranche la question en faveur du dernier et assure la paix universelle.

1. A Clairvaux où il jeûne et se mortifie comme un moine de la Thébaïde, où il est le meilleur moissonneur de la communauté par une faveur spéciale longtemps implorée, où il prie comme un ange et étudie comme un docteur, il remue le monde par son action. Ce qu'il demande sans cesse à Dieu, c'est le salut des âmes, le triomphe de l'Eglise. Et Dieu l'exauce, lui, l'homme de désirs, qui se plaint toujours que le bien ne s'opère pas assez, qui réclame toujours une pêche plus abondante d'âmes. Et il le conduit par des voies lentes, mystérieuses, dont le pieux cénobite n'aperçoit point l'aboutissement, mais qu'il suit docilement, les yeux fermés, parce qu'il sent la main divine.

Dans l'un de ses nombreux voyages il rencontre un jour, à Pise, le vidame de la cathédrale, Bernard Paganelli, il lui dit comme Jésus à ses apôtres : Suivez-moi ! Et il l'entraîne à Clairvaux où ils passent ensemble des années délicieuses dans la pénitence et la contemplation. Le saint abbé se complaisait dans les austérités et les renoncements. Lui-même reconnaît que la dose des flagellations et des abstinences était exagérée, mais il la regardait comme « nécessaire » pour satisfaire sa soif d'immolation<sup>1</sup>. En revanche, — c'était en effet la revanche éclatante de l'esprit sur la chair, — il aimait ses religieux, ses disciples et particulièrement Bernard de Pise d'un amour pur et puissant que le monde ne saurait concevoir. « Malheureux que je suis de ne plus t'avoir, écrit-il un jour à l'un d'eux, de ne plus te voir, de vivre sans toi ! Mourir pour toi c'est vivre ; vivre sans toi c'est mourir ! »

Ces angoisses de la séparation, il les connut trop souvent, et toujours douloureusement. Bernard de Pise retourne dans son Italie pour y établir l'ordre cistercien, et sur l'ordre du pape il devient abbé de Saint-Paul-Trois-Fontaines, dans un lieu malsain, où les moines étaient voués à une mort certaine, amenée par les fièvres des marais. Combien le nouvel abbé regrette « Clairvaux où il vivait dans un lieu de délices parmi les arbres du paradis ! » Mais c'est Dieu qui le conduisait là pour le désigner aux suffrages de l'Eglise. Peu d'années après en effet, le disciple de saint Bernard devenait le pape Eugène III.

Quelle gloire d'avoir donné un pape à l'Eglise ! Bernard d'abord s'en plaint avec sincérité : « Pourquoi prendre un homme des champs, lui arracher des mains la hache, la scie et le hoyau, pour le traîner dans un palais, l'élever sur une chaire, le revêtir de pourpre et le ceindre d'un glaive ? » Mais il s'en console aussitôt et éclate en recon-

<sup>1</sup> *Talem animæ meæ languorem sentiebam, cui fortior esset potio necessaria.* (*Apologia*, cap. iv). — Voir pour tous ces détails *Saint Bernard*, par l'abbé Vacandard. 2 vol. in-8°, chez Victor Lecoffre.



naissance, en vifs sentiments de piété et de respect : « J'ose à peine vous nommer mon fils, parce que le fils s'est changé en père ; et pourtant, si vous le voulez bien, je vous ai en quelque sorte engendré par l'Evangile. Quel est mon espoir, ma joie, ma couronne de gloire ? N'est-ce pas vous devant Dieu ? Un fils sage est la gloire de son père. » (Ep. 238).

S'il se réjouit toutefois ce n'est point par vaine gloire, pour l'honneur qui en rejaillira sur lui, pour le crédit qu'il aura auprès du nouveau Pontife. Non, c'est parce que l'Eglise sous un tel Pontife conquerra de nouvelles légions d'âmes. C'est là son ambition, sa jouissance. Aussi comme elles sont pressantes ses lettres à Eugène III, pour qu'il réprime les abus et soit digne de Pierre par le zèle et par la foi. « Il a été enseveli en ce lieu même, lui mande-t-il, afin que si vous vous écartiez de la voie du Seigneur il se lève pour rendre témoignage contre vous ! » (ibid.).

Tel est Bernard, un homme apostolique qui parle avec autorité, avec une sainte liberté aux rois et même aux papes, parce qu'il porte en son âme la sollicitude de toutes les Eglises.

2. Aussi bien, les hommes qui parlent ainsi savent-ils mieux que tout autre obéir. Bernard sentit bientôt que la couronne de l'obéissance est une couronne d'épines. Un cri parti d'Orient retentit dans tout l'Occident : « Jérusalem est en danger ! Edesse est au pouvoir du Sultan d'Alep qui menace les lieux saints ! » Bernard n'est point surpris. Car de longtemps il écrivait à la reine Mélisende, veuve de Baudouin II, à Jérusalem : « Il faut que vous mettiez la main à des œuvres grandes et que dans une femme vous montriez la virilité. Il faut que l'on dise : Ce n'est pas une reine, c'est un roi ! » Mais les événements se sont précipités ; le Pape demande alors à son maître de prêcher en France et en Allemagne une nouvelle croisade.

Quelle angoisse et quelle perplexité pour l'abbé de Clairvaux ! Le roi Louis VII y est favorable, il a même autrefois fait vœu de se croiser, mais Bernard pense comme Suger que l'entreprise sera funeste, que la France n'y est point préparée, que le départ du roi sera nuisible au pays. Il demeure partagé entre son patriotisme et sa foi. L'intérêt de la patrie commande de s'abstenir, et les chrétiens qui pleurent autour du tombeau du Christ font un devoir de marcher. Mais le Pape commande, il fera taire ses appréhensions.

Qui ne se rappelle le triomphe de Vézelay (31 mars 1146) quand du haut d'une tribune qui fut conservée pendant six siècles il parle devant cent mille hommes rassemblés qui l'entendent tous et qui l'applaudissent ? La voix de l'apôtre résonnait, disent les chroniqueurs, comme un orgue céleste, et tous buvaient la rosée de cette parole divine. Tout à coup une clameur l'interrompt, un cri s'élève répété par un tonnerre de voix : « Des croix ! des croix ! » Il distribue toutes celles qu'il possède, et

quand il n'en a plus, il déchire ses propres vêtements.

Après ce succès inouï, miraculeux, il écrit simplement au Pontife romain : « Vous avez commandé, j'ai obéi. C'est l'autorité de Celui qui commandait qui a fait fructifier l'obéissance. » (Ep. 247). Et il continue sa prédication en Allemagne. Il n'a qu'un souffle, il n'est plus qu'une ombre d'homme, les macérations l'ont réduit à l'état de squelette, mais il va, il va toujours, mu par ce ressort puissant, invincible qui est l'obéissance. Ici toutefois, hors de France, il est plus à l'aise, l'obéissance lui est plus agréable, il n'est plus torturé par les alarmes patriotiques. Toutefois il rencontre à la diète de Spire dans l'empereur Conrad des obstacles et des partis pris qu'il désespère de dominer. Mais qui résisterait à sa foi, à sa parole qui sait se faire si douce, si persuasive et si terrible ? « O homme ! s'écrie-t-il en s'adressant à Conrad, voici ce que te dit le Roi des rois : Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? » Le prince est vaincu : « Je suis prêt à le servir, répond-il aussitôt, puisque c'est de sa part que vous me sommez de le faire ! » (27 décembre 1146.)

Les Croisades, Jérusalem, la Croix, l'Europe en marche vers l'Orient, c'était alors la forme précise, la grande expression du patriotisme. La vraie patrie, le lieu de toutes les âmes, c'était Jérusalem, le Calvaire, le Saint-Sépulcre. Quand la nouvelle parvenait que les musulmans s'étaient emparés d'une ville, avançaient d'une étape, les chrétiens étaient pris d'effroi, les cœurs consternés, la foi soulevait, portait, entraînait les volontés ; la foi et l'amour du Christ. Sans doute, la seconde croisade ne réussit point, et les revers des croisades empoisonnèrent les dernières années de saint Bernard. Cependant, sans les croisades, où serions-nous ? Que serait devenue la civilisation, la liberté du monde ? L'Islam c'est la barbarie fatale, la destruction lente mais sûre des arts, des lettres, de toute prospérité, la négation des droits de la conscience, l'absorption de toute volonté et de toute personnalité, l'humiliation de la femme, la glorification de la force, de la cruauté et de la débauche. Voilà les fléaux dont les croisades nous ont délivrés. Bernard le savait, lui qui avait par la sollicitude de toute l'Eglise celle aussi de la liberté humaine et de l'avenir de l'Europe.

3. Il a élevé l'Eglise en lui donnant un grand Pontife, son disciple, pénétré de ses principes, animé de son zèle et de sa charité ; il l'a sauvée du fanatisme musulman ; maintenant pendant tous les siècles il la nourrira du miel de sa doctrine.

Sa doctrine, c'est la bonté. « Si la miséricorde était un péché, disait-il, je crois que je ne saurais point m'empêcher de le commettre. » (Ep. 70.) Nul homme depuis saint Augustin n'avait aimé Jésus-Christ comme lui, n'avait poussé de ces cris d'amour pénétrants qui semblent échappés d'un cœur qui a goûté le ciel. « J'aime parce que j'aime, et j'aime pour aimer. L'amour est à lui-même sa

récompense. » Et il n'en voulait pas d'autres et il gardait précieusement dans son âme, comme le secret du roi, la suave blessure de l'amour du Sauveur, *Suave vulnus amoris*.

Sa doctrine, c'est l'humilité, c'est la vie intérieure. L'Eglise en est tout embaumée, il n'est pas une âme qui ne doive à saint Bernard ses meilleures effusions devant Dieu, ses moments les plus heureux dans la conversation avec le bon Maître, car sa doctrine est condensée dans un livre que nous avons tous lu avec délices, que nous aimons à relire à nos heures de tristesse, pour lui demander la résignation, une vue plus élevée et plus vraie sur le ciel, j'ai nommé l'*Imitation*. Ces admirables sentences « *Ama nesciri*, Aime à n'être point connu, qui se connaît bien est vil à ses propres yeux », qui sont le fond de l'œuvre, des pensées du doux auteur de l'*Imitation*, sont empruntées à saint Bernard. Sans lui, ce beau livre, le plus beau qui soit sorti de la plume de l'homme, n'aurait pas été écrit. Aussi l'Eglise reconnaissante a-t-elle appelé saint Bernard le dernier des Pères, et il n'est point de docteur dont les fidèles aient autant béni la pieuse mémoire, après avoir savouré ses forts et délicieux enseignements.

## II

J'ai dit qu'il est aussi l'un de nos plus nobles aïeux et qu'il a élevé l'âme de la France.

1. Il l'a élevée par son exemple d'abord. Voyez-vous le fils de Tescelin, ce modèle du princeloyal, généreux, bon au petit peuple, et de la pieuse Adeth, quittant le château de ses pères pour se rendre à Cîteaux et entraînant à sa suite trente-deux gentilshommes ? Il était beau, séduisant avec sa tête blonde, ses traits doux, ses yeux bleus inexprimablement purs et limpides, le nimbe de candeur qui entourait son front. Il était riche, spirituel, il pouvait donc prétendre à toutes les gloires, et se promettre toutes les jouissances. Eh bien ! château, fortune, espérance d'avenir, bien-être, honneurs humains, il laisse tout cela pour le cloître, le dénuement, la solitude, l'ensevelissement. « Son exemple et sa parole convaincue prennent tous ceux qui l'entendent comme dans un filet, si bien qu'il était, dit son biographe, la terreur des mères et des jeunes femmes ; les amis redoutaient de le voir aborder leurs amis. » Que vont-ils demander au cloître ? « La miséricorde de Dieu. » A quoi pensent-ils ? A leur salut, au mépris d'eux-mêmes ainsi que des vanités mondaines ; et s'il leur arrive d'avoir quelque ressouvenir du siècle, aussitôt ils se redisent le mot de Bernard : « N'est-ce pas pour oublier le monde que tu es venu ici ? *Ad quid venisti ?* »

Un jour, quand leur vocation est suffisamment affirmée, ils s'en vont, au nombre de douze, comme les apôtres, cherchant un pays inculte, une gorge plus ignorée, une solitude plus profonde où ils puissent vivre plus intimement, plus entièrement encore avec Dieu. Ils découvrent une

vallée boisée, dans un site sauvage, qu'on appelait la Vallée de l'absinthe. Ils s'y établissent, et les habitants des contrées environnantes voient soudain des hommes vêtus de blanc qui s'abritent sous des huttes, se livrent à des austérités effrayantes, manient comme eux et mieux qu'eux la hache et le hoyau, ne s'interrompant que pour chanter les louanges de Dieu qui retentissent parmi les chênes des forêts, « les seuls maîtres » de Bernard. On leur dit que ces humbles moines sont des fils des premières familles de Bourgogne. Il leur semble alors que ce sont des anges plutôt que des hommes, et ils se sentent relevés, eux qui travaillent, leur foi s'accroît, ils prient dans leur âme heureuse, leurs cœurs chantent aussi et se mettent à l'unisson de ces bons religieux, le labeur leur est plus léger, et la Vallée de l'absinthe, désolée et triste, devient pour eux la « Claire vallée », la vallée de la lumière et de la joie.

Le pape Innocent II ne dédaigne point de les visiter. Les moines de Bernard viennent à sa rencontre en psalmodiant des cantiques, vêtus d'une bure grossière, précédés d'une croix de bois et sans lever les yeux. La présence de la cour romaine ne change même rien à l'ordinaire du repas des religieux, les cardinaux partagent leur pauvre chère, le pain de son et les légumes, car « ce n'est pas une réjouissance de table, mais la fête des vertus », dit encore le pieux biographe de saint Bernard. Quel exemple pour les peuples du douzième siècle ! Comme les esprits s'élèvent en face de tels spectacles ! Comment la jalousie, la convoitise, la sensualité ne seraient-elles pas étouffées par la vue de ces austérités, de cette frugalité mortifiée, de cette simplicité ! Comment la question sociale se serait-elle posée alors que les fils des plus puissants barons et les princes de l'Eglise se montraient plus détachés du luxe, de l'or, des jouissances, que les fils du peuple !

2. Bernard d'ailleurs ne se borne point à l'exemple. Il fait entendre sa voix, il flétrit les splendeurs de la richesse qui insultent à la pauvreté, il n'hésite pas à reprendre Suger lui-même de son train princier qui révèle « un gouverneur de provinces plutôt qu'un directeur d'âmes. » « Je parlerai, écrit-il ; dussé-je passer pour présomptueux, je dirai la vérité. Comment la lumière s'est-elle obscurcie ? Comment le sel de la terre s'est-il affadi ? Ceux dont la vie devrait nous indiquer la voie de la vie, nous donnent l'exemple de l'ostentation : ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Quoi donc ! est-ce une marque d'humilité de voyager en si grande pompe, avec une telle escorte ? » (*Apologia*, cap. xi).

La vérité doit être dite, affirmée, proclamée, et à la longue elle produit toujours ses fruits, surtout dans les âmes élevées. Suger ne se blessa point, il ne protesta pas contre le courageux moine qui blâme avec ardeur son « faste insolent ». Il se corrigera, réformera sans bruit sa maison, sa vie, son abbaye de Saint-Denis, et par là-même tout le royaume confié à ses soins hautement



éclairés et prudents. Quand Bernard apprend cet admirable changement il ne se tient pas de joie : « O l'heureuse nouvelle ! » lui écrit-il. Il ne s'excuse point de sa hardiesse, il ne rétracte point ses critiques, loin de là : « Vous seul étiez en cause. Vous n'aviez qu'à vous corriger pour faire taire les médisances ! Mais si nous avons signalé si vivement le mal, pouvons-nous, maintenant que nous sommes témoins du bien, garder le silence et ne pas lui rendre témoignage ? » (Ep. 78).

C'est en reprenant les chefs des nations qu'on se fait le bienfaiteur des peuples. Sans Bernard, Suger, cet homme d'Etat modèle, l'intégrité, la prévoyance même, le type du grand homme politique chrétien, le véritable restaurateur de la patrie, n'eût été peut-être qu'un vulgaire ministre occupé de sa propre gloire, de la splendeur de son train domestique, et oublieux de la grandeur de son pays. Quelques années après, Bernard pourra dire de lui au pape Eugène III : « C'est un homme sans reproche dans les choses temporelles comme dans les choses spirituelles. Auprès de César, c'est un membre de la cour romaine ; auprès de Dieu, un membre de la cour du ciel ! » (Ep. 309). Suger, c'est son œuvre.

3. Comment taire enfin l'immense service que saint Bernard a rendu à la France, en lui faisant connaître et aimer la sainte Vierge ?

Sans doute Marie a toujours été aimée des fidèles ; jusqu'à saint Bernard cependant elle n'était point sur ce piédestal d'amour et d'honneur où nous nous plaçons à la prier, à la contempler. Le premier, l'abbé de Clairvaux a exposé la doctrine catholique complète sur la puissance et la bonté de Marie, mère de Dieu.

Bonne, il l'aime comme une mère. Couché sur son dur lit où il souffre d'intolérables douleurs, il pense à elle, il l'appelle à son secours, il dicte ces immortels discours qui consacrent à jamais ses louanges, et quand il peut se lever enfin, c'est pour la célébrer encore et toujours. Et cependant il se déclare saisi de terreur lorsqu'il doit parler d'elle, tant le sujet est sublime.

Il ne tarit point sur sa vie, ses vertus, ses prérogatives. Il presse tous les chrétiens de s'adresser à elle, et pour les rassurer avec quelle suavité il leur dit : Regardez-la : « En elle rien d'austère, rien de terrible. Elle est toute douceur, elle offre à tous du lait et de la laine. Repassez attentivement toute l'histoire évangélique : si vous surprenez en Marie le moindre mot de reproche, la moindre dureté, le signe de la plus légère indignation, je vous permets alors de craindre de l'approcher ! » (*Dom. infra octav. Ass.*).

Et encore : « Marie c'est le trésor de Dieu. Où elle est, là est le cœur de Dieu : c'est un grand trésor caché dans la petite ville de Nazareth. » (*In Annunt. serm. III*).

Puissante, elle est notre unique médiatrice : « Telle est la volonté de Dieu que nous ayons tout par Marie, *sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam* (*In Nativit.*). Car elle

a plu à Dieu par son humilité, qui est le principe de sa virginité. C'est son humilité mieux encore que sa pureté immaculée, qui a attiré le regard de Dieu. En un mot elle offre au ciel et à la terre le spectacle de la créature la plus parfaite, du bien le plus complet, car elle est « pleine de grâce. »

Oh ! la douce, tendre et admirable doctrine ! Comme elle a pénétré les cœurs, imprégné les âmes, semblable à la rosée bienfaisante qui tombe sur une terre desséchée. Les cœurs pieux l'ont savourée, et lui ont donné cette forme délicieuse du *Souvenez-vous* qui résume la pensée de saint Bernard avec les mots les plus saisissants de son langage théologique. Il y a mis toute son âme, et la foi de ses disciples y a ajouté un corps en quelque sorte, ces paroles confiantes, filiales, d'une suavité céleste que répètent toutes les lèvres chrétiennes.

La France les a bûes à leur source même, elle les a goûtées mieux que toute autre nation, par saint Bernard, le plus illustre de ses fils au douzième siècle. La première elle a fait profession d'aimer Marie. Toutes les églises de Cîteaux sont désormais placées sous le vocable de la sainte Vierge, et les temples qui surgissent partout en son honneur, depuis le plus humble des clochers de campagne jusqu'à Notre-Dame de Paris, redisent sans cesse la gloire de saint Bernard, qui a établi le royaume de France sur les bases inébranlables de l'exemple, de la justice, de l'action chrétienne, et en a fait le royaume de Marie, *Regnum Galliæ, regnum Mariæ*.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE NÉGLIGÉE APRÈS LE  
CATÉCHISME

*Notum vobis facio Evangelium quod prædicavi vobis, quod et accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini.*

Je vous remets devant les yeux l'Evangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous êtes sauvés.

(1 Cor., xv, 1, 2.)

Saint Paul écrivait aux fidèles de Corinthe ; il venait de leur rappeler les dons extraordinaires dont le Saint-Esprit les gratifiait : don des langues, don de prophétie, don des miracles, et autres non moins parfaits. Nous pouvons croire que les chrétiens évangélisés par l'apôtre lui-même étaient fort avancés dans les voies de Dieu. Or, que voyons-nous ? Voici que tout à coup saint Paul s'interrompt. Il veut avant de terminer son épître donner un enseignement, dont l'importance nous

est révélée par cela seul qu'il est réservé pour la fin, comme pour frapper davantage les esprits. Et cet enseignement n'est autre que l'exposition du dogme qui sert de base et de fondement à toute la foi, du dogme de la résurrection de Jésus-Christ.

Que prétend ici le grand apôtre, et pourquoi se plait-il à attirer l'attention de ses disciples sur les premières vérités qu'il a dû leur enseigner ?

On a pu donner de cette conduite diverses raisons, y voir en particulier la nécessité de définir clairement certains points de doctrine dès lors déjà obscurcis par l'esprit d'erreur. Mais nous voulons relever surtout le désir manifeste que les chrétiens s'attachent particulièrement à avoir des premières vérités de la foi une connaissance sûre et précise, et qu'ils ne craignent pas pour cela d'y revenir souvent, repassant dans leur esprit et s'efforçant de mieux comprendre, d'approfondir chaque jour plus, les principaux mystères du christianisme.

Cet avertissement de l'apôtre me paraît avoir de nos jours un caractère de haute opportunité, à cause de l'indifférence que l'on affiche généralement après l'enfance pour affermir et compléter l'instruction religieuse reçue sur les bancs du catéchisme.

Montrons les funestes suites de cette indifférence tant au point de vue de la conservation de la *foi* que du *salut* des âmes.

## I

Il fut un temps où l'instruction religieuse primait toutes les autres sciences, où elle était même pour la masse la seule suffisamment possédée. Sans doute on pouvait souffrir et l'on souffrait en réalité de l'ignorance relative à laquelle étaient réduits un grand nombre. Il est bon et salutaire que l'intelligence acquière, dans la mesure possible, toutes les connaissances utiles à la pratique de la vie. Ainsi du reste l'a toujours entendu l'Eglise ; elle s'est aux différentes époques de son histoire montrée soucieuse de l'instruction, amie des sciences et des lettres, et il n'a pas dépendu d'elle que tous profitassent de l'enseignement largement donné dans ses nombreuses écoles.

Mais alors, c'était surtout au sein des familles que se conservait fidèlement et se transmettait, par les leçons orales et par les conversations mêmes, la science des vérités religieuses. Le ministre du prêtre y trouvait un secours appréciable qui préparait et facilitait sa tâche. Aussi la foi éclairée restait vivace dans toutes les classes du peuple, loin de diminuer ; elle croissait avec l'âge, soutenue qu'elle était par une pratique exacte, constante des devoirs chrétiens. Les familles étaient fortes, vigoureuses et unies, parce qu'elles vivaient de l'esprit de foi, de convictions solidement établies. La société elle-même en retirait de précieux avantages par l'unité, l'ordre, la paix qui en résultaient. La foi était l'arôme divin appelé à féconder les âmes, à les rendre aptes aux grandes et nobles

vertus. Elle était un frein très ferme aux mauvaises passions, elle était la sauvegarde des bonnes mœurs, une barrière infranchissable aux envahissements de la corruption et du libertinage. Elle était l'âme des saintes entreprises, l'inspiratrice des purs et magnanimes dévouements.

Combien aujourd'hui les conditions sont changées ! Bannie ou à peu près de la famille, bannie de l'école, l'instruction religieuse n'a plus trouvé de refuge qu'à l'église. Le catéchisme en est devenu l'organe exclusif. Encore marchande-t-on à l'enfance le temps nécessaire, indispensable, pour arriver à une connaissance suffisante des vérités les plus essentielles.

Mais qui garantira, à l'encontre du déluge des mauvaises doctrines, cette science religieuse à peine ébauchée et qui aurait plus que jamais besoin d'être longtemps développée et affermie ? Qui surtout la fera traverser, intacte, pure, lumineuse, une vie agitée par tant d'événements, d'assauts et d'épreuves ?

Avouez, mes frères, que l'on songe bien peu parmi nous à ce développement, à cet affermissement nécessaire de l'instruction religieuse. L'impiété s'est appliquée en ces derniers temps à empêcher par tous les moyens, à ruiner, si possible, entièrement l'œuvre d'évangélisation des masses poursuivie par l'Eglise. Ses efforts n'ont eu que trop de succès, et tout ce qui a été tenté par le zèle catholique pour réagir n'a pas empêché le mal de faire de réels et effrayants progrès.

D'un côté, l'ignorance ou l'oubli des vérités premières, des mystères qui sont la base de la foi, est devenue extrême. Dans nombre d'esprits il n'y a plus vestige de ces données claires, précises, sur Dieu, la Providence, la Rédemption, les fins dernières, qui ouvrent à la foi et même à la raison de si beaux et si vastes horizons sur la vie présente et sur l'au-delà de cette vie.

L'erreur, d'autre part, habilement propagée par les mille organes d'une presse démoralisatrice, l'erreur grossière, obstinée, s'est emparée des intelligences d'où la vérité était absente. Jamais tant d'idées fausses, de préjugés absurdes, d'opinions erronées, n'avaient rencontré de crédit et n'avaient eu cours comme aujourd'hui, non seulement parmi les classes populaires, mais jusque dans les milieux savants. On est stupéfait parfois de l'excès de cette crédulité, on demeure confondu de voir même des esprits distingués en subir le joug, acceptant pour vraies et fondées des assertions dont l'instruction religieuse la plus élémentaire suffirait à rendre évident le mensonge.

Tant il est vrai que la foi faisant défaut, l'intelligence perd sa lumière la plus sûre, elle n'a plus pour se guider à travers le monde des vérités supérieures que des lueurs incertaines qui ne la garantissent pas des abîmes.

Mais la foi ne peut subsister que par l'enseignement, il lui faut cette nourriture solide et substantielle, surtout aux heures critiques, pour garder sa vigueur, ses pures et rayonnantes clartés.



## II

Non seulement la foi est intéressée à ce que nous travaillions à acquérir une science religieuse aussi complète que claire et précise, en rapport avec les conditions particulières où chacun de nous se trouve; mais il y va de notre salut lui-même. C'est là ma seconde pensée.

Il n'est pas un seul de mes chers auditeurs qui ne souhaite ardemment être sauvé. Votre présence fidèle à nos saints offices n'a pas d'autre but que d'assurer votre salut. Il en est de même de l'accomplissement des autres devoirs de la vie chrétienne. Vous croyez et avec raison que c'est là pour le chrétien l'affaire principale, unique, qu'il importe de mener à bonne fin.

Mais, d'abord, cette conviction d'où vient-elle? qui vous l'a donnée? qui l'entretient au fond de votre cœur? qui la rend chaque jour et plus efficace et plus ferme? N'est-ce pas ce soin diligent, cette attention que vous apportez à écouter la parole sainte, à la méditer, à vous en faire une juste application? Supprimez toute instruction, toute exhortation, toute lecture propre à vous inspirer une haute idée du salut; passez seulement un temps plus ou moins long dans l'oubli ou la négligence de la doctrine chrétienne: du coup vous arrêterez ces aspirations, cet élan de vos âmes vers un monde meilleur; ne pensant plus qu'à la terre et aux choses de la terre, nécessairement vous perdrez de vue le ciel.

Le salut dépend de la pratique exacte, persévérante des vertus chrétiennes. Il demande que nous mettions la loi de Dieu à la base de nos actions, que nous en appliquions les règles à tous les détails de notre vie. La moindre erreur sous ce rapport peut nous faire tomber dans des fautes graves et nous exposer à de sérieux dangers. Oh! combien en compte-t-on de ces ignorances coupables touchant les devoirs les plus essentiels, ignorances qui auront difficilement l'excuse de la bonne foi, parce qu'on n'a rien fait pour les prévenir et que l'on met une sorte d'obstination à les entretenir! Hélas! même parmi les chrétiens pratiquants on en rencontre qui ont peur de cette pleine lumière, et qui se croient justifiés parce qu'ils n'auront pas été suffisamment convaincus de certaines obligations dont ils n'ont eu garde de s'instruire, le pouvant sans trop de difficulté; mais cette connaissance les aurait contraints peut-être à modifier telle ou telle habitude, à renoncer à tel ou tel profit, et il leur en aurait coûté de consentir ce sacrifice, comme de le refuser ouvertement.

Ah! ne craignons pas cette bienfaisante lumière, ne craignons pas qu'elle soit trop éclatante. Plus elle le sera, plus notre route sera éclairée, et plus nos pas seront assurés. Souhaitons au contraire qu'elle parvienne à dissiper toutes nos obscurités, à éclaircir tous nos doutes, afin que rien ne nous arrête dans la généreuse poursuite de notre fin

dernière. Une conscience droite sans cesse en éveil pour profiter des moyens divers de se perfectionner dans la science du salut, attentive à n'ignorer et à ne négliger aucun devoir, jouit dès ce monde d'une paix « surpassant, dit l'apôtre, tout sentiment. » Ce privilège ne compense-t-il pas et au-delà les efforts et les sacrifices, quels qu'ils soient, que peut nous imposer l'obligation de garder fidèlement et même de développer, dans la mesure possible, le dépôt de la foi?

Enfin nous pouvons ajouter que la mesure des connaissances religieuses acquises pendant cette vie, sera la mesure de la vision intuitive qui nous est réservée dans l'éternité. Celui donc qui se sera complu dans l'ignorance, qui par sa faute n'aura pas connu le Père qui est au ciel, ni le Fils qui s'est fait homme et est mort sur la croix pour nous racheter, celui-là, dit l'apôtre, sera ignoré de Dieu au jour du jugement: *Si quis ignorat, ignorabitur* (I Cor. xiv, 38). Mais, au contraire, à proportion que nous aurons mis plus de zèle à croître ici-bas dans cette science sublime des saints, Dieu se révélera à nous avec une plénitude qui sera pour notre âme un sujet de ravissements sans fin.

Que ferons-nous donc, mes frères, pour nous acquitter dignement d'un si pressant devoir? Tout d'abord nous garderons la mémoire fidèle des formules de notre foi, et nous nous efforcerons d'en acquérir une suffisante intelligence. Ces formules, les parents auront à cœur de les apprendre à leurs enfants, aussitôt que s'éveilleront en eux les premières lueurs de la raison, et ils leur en donneront l'explication convenable, préluant ainsi et aidant à l'instruction plus complète du catéchisme. Des lectures appropriées à votre état d'âme, à votre degré de culture intellectuelle, surtout l'assistance suivie aux instructions paroissiales, au besoin des éclaircissements, des solutions particulières demandés à ceux qui ont charge de vos âmes, autant de moyens faciles, efficaces pour arriver à la pleine connaissance des vérités du salut.

Si, après cela, vous savez écarter ce qui serait de nature à nuire à votre foi, vous gardant principalement des lectures dangereuses, et évitant la société des impies, vous pourrez espérer jouir ici-bas, à l'abri de toute erreur et de toute défaillance, des pures clartés du dogme catholique; et il vous sera donné un jour de contempler face à face ce Dieu que vous aurez connu, aimé, et servi sur la terre. Ainsi soit-il.

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

## VII

*Os habent, et non loquentur.*

Ils ont une bouche, et ils ne parleront pas.

(Ps. 113).

Qui de nous, mes frères, s'il a bien saisi ce que c'est que l'indifférence, s'il a compris jusqu'à quel point elle peut nous ôter le sentiment du devoir, nous plonger dans une sorte de léthargie morale et nous laisser comme morts à toute préoccupation religieuse, ne tremblerait de se laisser glisser sur cette pente ? C'est donc bien le cas de dire : Marchons toujours de l'avant pendant que nous avons la lumière, de peur que les ténèbres ne nous surprennent : *Ambulate, dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* Marchons toujours de l'avant, c'est-à-dire au moins ne reculons pas, ne revenons pas en arrière, ne cédon pas un pouce du terrain sur lequel la conscience nous fait un devoir d'avancer. Vous croyez au précepte d'entendre la messe tous les dimanches et toutes les fêtes d'obligation, et une fois sur dix vous vous absteniez de l'entendre : c'est reculer, au lieu d'avancer. C'est même un précepte de sanctifier le dimanche tout entier, et vous n'en sanctifiez qu'une minime partie : vous cédez du terrain, et beaucoup. — Je dirai même plus : Ne vous arrêtez pas, et, sans vous imposer des devoirs de surérogation, acquittez-vous du moins de ceux qui sont de précepte avec une exactitude, une ponctualité, une fidélité croissante. C'est le seul moyen de tenir toujours en éveil le sentiment du devoir, et de ne pas glisser dans l'indifférence.

Et maintenant, venons-en au *respect humain*, et montrons : 1<sup>o</sup> comment il engendre aussi la négligence et jusqu'à quel point ; 2<sup>o</sup> comment on peut s'en préserver ou s'en guérir.

## I

Le respect humain, nous l'avons expliqué, c'est la crainte du qu'en dira-t-on. Il peut avoir deux origines différentes.

Ceux qui n'ont pas un dossier immaculé aux regards de l'opinion publique ne peuvent guère, je l'avoue, se défendre d'une pareille crainte, et je leur répète qu'il n'y a pas d'autre remède à cette crainte qu'une complète réparation de leurs torts. S'ils sentent leur indignité, et qu'ils brûlent de s'en laver par le repentir, certes, il ne sont pas si loin du salut que tel indifférent qui a la meilleure opinion de soi-même. C'est toujours l'histoire du pharisien et du publicain. Dieu veuille nous amener beaucoup de ces âmes sincèrement désireuses de se réhabiliter ! Nous ne les repousserons pas.

Le respect humain, d'autres fois, est une crainte qui provient d'une certaine hésitation dans la foi. On croit, sur ce fondement solide que ni Dieu ni

son Eglise ne peuvent ni se tromper ni nous tromper, et c'est bien avoir réellement la foi que de croire de la sorte. Mais à côté de cette foi générale, que d'anxiétés peuvent trouver leur place ? Possède-t-on bien le sens de telle ou telle vérité de la foi ? Interprète-t-on bien l'esprit de telle ou telle loi en s'adonnant à telle pratique de religion, et ne s'expose-t-on pas à tomber dans l'exagération ? Voilà, ce me semble, à quelle cause on peut faire remonter cette crainte, si l'on ne veut pas l'imputer à un réel manque de foi. On ne se défie pas de la parole de Dieu, mais on se défie des interprétations qui en sont données. Alors, qu'arrive-t-il ? Que la crainte de passer pour un esprit faible comprime tellement le sentiment du devoir qu'on ne peut se décider à lui donner libre cours. On a une bouche et une langue, et on ne parle pas. Si par moment cependant on surmonte cette répugnance, ce n'est guère qu'en se cachant ou en rougissant. C'est vous dire que l'esclave du respect humain ne se sent pas à l'aise ; et quand on n'est pas à l'aise pour l'accomplissement d'un devoir déjà difficile en lui-même, qu'il faut se faire violence à chaque instant, on le néglige plus volontiers.

Nous avons envisagé jusqu'ici le respect humain sous son aspect le plus noble, ou plutôt sous son aspect le moins méprisable. Que dire maintenant de cette maladie morale, quand elle n'est plus qu'une crainte honteuse, un acte de servilité devant l'opinion ? Certains hommes, en effet, sont descendus à ce degré de faiblesse, qu'ils foulent aux pieds les réclamations de leur conscience pour éviter une critique impie, un sourire moqueur. Ils croient de tout leur cœur, mais ils se font les esclaves de ceux qui ne croient pas. Ils ont peur de paraître bons chrétiens, parce que la race en est diminuée, et qu'ils seraient du côté du petit nombre. Et cette insigne lâcheté, si elle émeut leur conscience dans les commencements, devient bientôt une habitude, et n'éveille plus de remords. On abandonne ses devoirs, et sous l'influence de cette peur coupable on en vient jusqu'à concevoir une sorte d'horreur pour le bien.

Voilà donc jusqu'où nous peut mener le respect humain : jusqu'à nous faire prendre en aversion l'accomplissement de nos devoirs de chrétien. Il est donc, sous ce rapport, plus redoutable encore que l'indifférence.

## II

*Comment se préserver du respect humain, ou s'en guérir ?* Au point de vue de la responsabilité de conscience, le respect humain est une perniciose maladie, plus perniciose même que l'indifférence. Car, si nous comparons ensemble l'indifférent et l'esclave du respect humain, et si vous me demandez lequel pèche le plus grièvement par une même omission, je vous dirai que c'est l'esclave du respect humain. Chez l'indifférent, en effet, le sens moral est tellement émoussé, en-



dormi, qu'il se rend à peine compte de la malice actuelle de ses prévarications ; chez l'esclave du respect humain, au contraire, le sens moral est tellement en éveil qu'il a besoin d'étouffer chaque fois les protestations de sa conscience, et je ne sais si la rougeur qui lui monte au front n'est même pas plus l'effet du remords que de toute autre appréhension. Il abuse donc plus de la grâce actuelle que l'indifférent. Ce n'est pas à dire que le plus grave des deux états ne soit l'indifférence. Celle-ci, c'est la sentinelle endormie, sur laquelle il n'y a plus à compter ; on ne l'excuse pas de s'être endormie, mais présentement, c'est son sommeil seul qui est une trahison. L'esclave du respect humain, c'est encore la sentinelle en éveil, et bien qu'elle offre peu de garanties, elle est encore préférable à une sentinelle endormie. Aussi tirerait-on plus aisément parti d'une âme dominée par le respect humain, que d'une âme plongée dans le sommeil de l'indifférence. Celle-là du moins offre encore certaine prise aux raisonnements, aux bons exemples, au lieu que celle-ci n'en offre que peu ou point.

Or, tant qu'une âme est accessible aux remontrances d'où qu'elles viennent, on peut encore la préserver du danger ou du mal, on peut même l'en retirer.

Quand je dis qu'on peut se préserver du respect humain, je ne prétends pas qu'on n'en subira point les attaques, car il n'a pas seulement son principe en nous-même, dans une certaine faiblesse d'esprit, mais il est généralement occasionné par les prétendus dires et sarcasmes d'un certain monde, et pour peu qu'on se trouve mêlé à cette sorte de monde, on est exposé à y recevoir des blessures. Or, si vous n'êtes pas encore un homme d'assez forte conviction, êtes-vous du moins un homme ? Considérez donc que votre manière de voir ou de faire n'est pas moins honorable qu'une foule de vilenies et de bassesses dont se rendent coupables ceux-là mêmes qui vous contrôlent et vous jugent ; ayez du front quand vous faites le bien, et ne craignez pas les railleries de ceux qui, au fond, ne possèdent pas votre estime.

Je me souviens d'avoir ouï parler de deux collégiens, dont l'un faisait le tourment et l'autre la joie de sa famille. La chose était même assez connue. Un jour qu'ils s'étaient rencontrés dans une réunion, le premier se mit à railler son camarade de ce qu'il fréquentait la sainte Table... « Dis ce que tu voudras, riposta le bon jeune homme, c'est là que j'apprends à ne pas faire pleurer ma mère !... » L'autre se tut, mais je vous laisse à penser qui des deux fut le plus mortifié.

N'ayez donc jamais de crainte de bien faire. On finit toujours par avoir les approbateurs de son côté.

Le grand tort de ces chrétiens peureux, qui ont la foi, c'est de n'avoir des yeux et des oreilles que pour les ricanes. Mais vous n'avez donc jamais occasion de vous trouver en bonne et honnête compagnie ? Vous y entendriez sûrement plus de bien que de mal. Ne savez-vous pas qu'en respec-

tant et en pratiquant votre religion, vous êtes avec l'élite de l'humanité ?

C'est par légions qu'il faut compter les esprits et les génies supérieurs qui, de tout temps, ont rendu les plus beaux hommages à la foi. Ignorez-vous que, le dimanche et même en semaine, ils ne rougissaient pas de s'asseoir sur les mêmes bancs que les simples fidèles ? Ce sont de ces traits qui volent de bouche en bouche, et qu'on ne se lasse pas de rappeler à leur éternel honneur.

Voilà de ces considérations qu'il importe de se remettre devant les yeux et à la mémoire, soit pour se préserver, soit pour se guérir du respect humain.

Mais le mieux est encore d'aller à la source du mal, de guérir votre faiblesse, de fortifier votre audace pour le bien, et surtout de dissiper vos doutes si vous en avez, car rien ne donne le calme et l'aplomb comme la conviction qu'on a d'être bien dans le droit chemin. Instruisez-vous donc, et ne perdez aucune occasion de faire la lumière au sein de vos obscurités et de vos ténèbres. — Et si à tous ces moyens vous joignez la prière et la fidélité à Dieu, guérison ou préservation ne font pas de doute, car je ne sache pas à quelles autres causes on pourrait attribuer la persévérance et la fidélité de tant de bons chrétiens qui se comptent encore dans chaque paroisse.

Ecoutez, pour finir, ces conseils qu'un officier chrétien<sup>1</sup> donnait à son fils au moment de son entrée à l'Ecole polytechnique, et faites-en le texte de vos résolutions : « Arbore ton drapeau tout de suite, afin que l'on sache qui tu es. Il faut qu'après quarante-huit heures tes camarades n'aient aucun doute à ton sujet. C'est l'unique moyen d'éviter les positions fausses et les engagements équivoques. Parler comme on croit, et agir comme on parle, voilà la meilleure logique du monde. Pas de faiblesse ou de lâche condescendance. Quand on a l'honneur d'être chrétien, il ne s'agit pas de se faire pardonner ou tolérer, mais bien de se faire respecter. Et n'aie pas peur de passer pour singulier ; voici plus de quarante ans, pour ma part, que je suis très singulier, et ni Dieu ni les hommes ne m'en ont encore puni. »

Voilà l'homme, voilà le chrétien.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XXXIII

LE SAINT-ESPRIT

(Ses manifestations)

Dans un précédent entretien, mes enfants, nous avons exposé ce que la foi nous enseigne sur la nature du Saint-Esprit. Pour mieux connaître cette troisième personne de l'adorable Trinité, rappelons-

<sup>1</sup> Biographie du colonel Paqueron.

nous quelques-uns des mystères où l'Esprit-Saint envoyé vers les hommes par le Père ou par le Fils s'est manifesté par des signes plus éclatants ou par une opération divine. Car, quoique, selon la doctrine universellement reçue parmi les théologiens, les œuvres de la Sainte-Trinité vis-à-vis des créatures soient communes aux trois personnes divines, chacune d'elles cependant se manifeste pour nous d'une manière plus marquée, selon que telle ou telle des perfections divines ressort et se montre davantage dans une de ces diverses opérations ; et comme, ainsi que nous l'avons dit, l'Esprit-Saint est l'amour personnifié du Père et du Fils, les œuvres, les opérations qui sont des manifestations de l'amour de Dieu pour ses créatures sont par appropriation attribuées à l'Esprit-Saint.

I. C'est à ce titre que le nom du Saint-Esprit intervient dans le mystère de l'Incarnation. L'action de l'Esprit-Saint dans la formation de la très sainte humanité du Sauveur est pour nous un dogme de foi consigné dans le symbole des apôtres, et basé sur la parole de l'ange assurant à Marie qu'en elle l'œuvre de la maternité divine serait l'œuvre du Saint-Esprit. De même qu'au jour de la création de l'homme, un peu de terre a suffi pour former son corps ; de même que pour former le corps d'Eve, il a suffi d'une côte d'Adam ; de même le Saint-Esprit emprunta à Marie et à Marie seule les éléments d'un corps mortel pour former le corps du nouvel Adam, de Jésus-Christ : et c'est pourquoi l'Ange qui révèle à Joseph ce mystère lui annonce que c'est l'œuvre de l'Esprit-Saint, *quod in ea natum est de Spiritu sancto est*. Œuvre divine et toute sainte ; œuvre d'amour et de divine charité, puisque d'une part elle a pour principe l'Esprit-Saint, amour personnifié du Père et du Fils, et que d'autre part Dieu y a montré son amour pour le monde en lui donnant son Fils unique.

II. Une seconde manifestation de l'Esprit-Saint est celle qui se fit au baptême de Notre-Seigneur, lorsque le Saint-Esprit se reposa sur sa tête sacrée sous la forme d'une colombe, comme disent les évangélistes ; car, ce n'était pas une vraie colombe, mais un corps qui en empruntait la forme, selon la remarque de saint Luc, *corporali specie sicut columba* (Luc, III, 22). Que cette colombe manifestât la présence de l'Esprit-Saint, nous avons pour le démontrer le témoignage suivant de Jean-Baptiste lui-même : « Celui qui m'a donné mission de baptiser m'a dit : Tu verras l'Esprit descendre et se reposer sur celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu, et je rends témoignage que celui-là est le Fils de Dieu. » Or la colombe, symbole de simplicité, de sainteté et d'amour, nous montre bien l'Esprit de Dieu, l'Esprit d'amour remplissant de charité divine l'humanité sainte de celui que saint Jean-Baptiste désigne comme l'Agneau immolé pour les péchés du monde. « Et comme il appartient bien à la colombe de se reposer sur l'Agneau de Dieu ! De part et d'autre même innocence, même douceur, même simplicité, » dit à ce propos saint Bernard. (De Epiph.).

III. Cette vérité et cet à-propos dans le choix des symboles sous lesquels l'Esprit-Saint manifeste sa présence et ses opérations paraissent aussi bien clairement dans le mystère de la Pentecôte. Depuis dix jours, les apôtres attendaient cet Esprit divin de qui ils devaient recevoir ce qui leur faisait défaut pour prêcher l'Evangile, science de la parole, intelligence des choses de Dieu, courage surhumain pour affronter tous les périls, tout cela leur manquait absolument ; et tout cela leur est donné éminemment à l'instant où des langues de feu viennent planer sur leurs têtes. — La facilité de parler de manière à se faire entendre et comprendre des gens de tous pays leur est donnée par ces langues ; la lumière de ce feu éclaire leur intelligence et fait d'eux des docteurs supérieurs aux docteurs de la loi ancienne, en même temps que son ardeur, symbole de la charité divine, les prépare à tout souffrir avec joie pour le nom de Jésus-Christ. — Et ce fut là en eux l'œuvre de l'Esprit-Saint.

En terminant, n'oublions pas, mes enfants, que ces manifestations et opérations du Saint-Esprit en Marie, sur l'humanité sainte de Notre-Seigneur et sur la personne des apôtres, étaient la préparation aux grâces que cet Esprit divin voulait opérer en nous ; car, vous le savez, s'il ne vient pas en nous d'une manière éclatante et sensible comme sur Jésus-Christ et sur les apôtres, il y vient comme en Marie, et d'une manière effective, pour nous faire vivre de la vie de Jésus-Christ, ce que saint Paul appelle former en nous Jésus-Christ ; et comme dans les apôtres, pour nous donner le courage de professer et de confesser la foi.

#### PANÉGYRIQUE DE SAINT JOACHÏM, PÈRE DE LA SAINTE VIERGE

*Iustum deduxit per vias rectas,  
et ostendit illi regnum Dei.*

La sagesse a conduit ce juste par des voies droites, et elle lui a montré le royaume de Dieu.

(Sap. x, 10.)

Parmi les institutions divines qui ont pour but de conduire les hommes à leur fin, une des plus admirables, des plus nécessaires et des plus avantageuses, c'est la famille. La famille, fondée originairement par un sacrement, est le lien de l'amitié entre les époux, la source de tout bien et principalement de l'éducation pour les enfants, le principe et la base essentielle des grandes sociétés humaines. La famille, aussi bien, à des droits, droits inaliénables qu'elle tient du Créateur et que nulle autorité ici-bas ne peut lui enlever ; elle a également des devoirs, dont le fidèle et parfait accomplissement procure le bonheur de ses membres, en même temps que la prospérité



des nations. Mais il arrive souvent que ces droits sont méconnus, foulés aux pieds par ceux qui sont chargés de les sauvegarder ; il arrive que ces devoirs ne sont pas compris ni convenablement remplis. De là de graves désordres dont les conséquences pèsent durement sur les familles et sur la société elle-même. Or, c'est là, au jugement unanime je ne dirai pas seulement des penseurs chrétiens, mais des hommes politiques sérieux, le mal le plus profond, le danger le plus redoutable de l'heure actuelle : la famille troublée, désorganisée, manquant à sa mission, tant par suite de la méconnaissance de ses droits particuliers que de l'oubli des obligations qui incombent à chacun de ses membres.

Dès lors, tous nos efforts doivent tendre, pour conjurer ce mal et écarter ce danger, à ce que la famille soit restaurée, à ce qu'elle redevienne véritablement telle qu'elle a été conçue et établie d'après le plan divin. Il y va, en effet, des intérêts sacrés et même du salut des parents, comme des enfants. C'est aussi une question de vie ou de mort, de décadence ou de grandeur pour la société elle-même. Ajoutons que la religion doit en retirer les plus solides avantages, les familles chrétiennes pouvant seules favoriser les progrès de la foi comme en assurer l'avenir.

Toutefois, pour atteindre un tel but, les exemples sont incontestablement de tous les moyens les meilleurs et les plus efficaces.

L'Eglise l'a compris. Si aujourd'hui elle nous fait honorer, en une fête solennelle, dans le saint patriarche Joachim un grand serviteur de Dieu, elle veut plus encore exalter et nous proposer en lui le modèle des époux et des pères. En le plaçant, malgré l'humilité et l'obscurité de sa vie, sur un piédestal de gloire, elle relève à nos yeux la dignité attachée au titre de chef de la famille, elle proclame l'excellence et le mérite de cette charge, lorsqu'elle est acceptée et remplie en conscience, avec esprit de foi et soumission aux desseins de la Providence.

Ainsi donc, tout l'éloge que nous voulons faire de saint Joachim se résume en ces deux mots : il a été *l'époux* de sainte Anne, il a été *le père* de la vierge Marie. C'est là un double honneur que l'infinie bonté de Dieu pouvait seule dispenser, mais que le saint patriarche n'a pas laissé de mériter et de soutenir par ses éminentes vertus.

## I

L'Evangile, si bref pour tout ce qui ne touche pas à la personne même du Sauveur, tait jusqu'au nom des ancêtres de la sainte Vierge. Toutefois, l'antiquité chrétienne a retenu ces noms ; la tradition, fidèlement transmise par les docteurs et les Pères de l'Eglise, nous apprend que Marie eut pour mère sainte Anne, qui descendait d'Aaron, et pour père saint Joachim, de l'antique race des rois de Juda.

Le nom seul de Joachim qui signifie « la prépa-

ration du Seigneur » est une révélation du rôle réservé à notre saint. Dieu, nous n'en pouvons douter, prit soin de prodiguer à ses jeunes années les grâces privilégiées, semences des fortes vertus nécessaires à l'accomplissement de la mission la plus sainte après celle de Mère de Dieu.

Nous nous représentons sans peine cet adolescent, fidèle, dès sa plus tendre jeunesse, aux inspirations divines, nourri et fortifié dans l'étude assidue des saintes Ecritures, grandissant en sagesse, en pureté, mais surtout en charité pour Dieu qu'il sert avec une ferveur digne des anciens jours. Tandis que tout, foi et mœurs, fléchit autour de lui, que la jeunesse elle-même participe à l'universelle décadence religieuse qui envahit le peuple élu, Joachim se distingue par une rare gravité de conduite, il se sépare courageusement des compagnies dangereuses, il attend dans le recueillement, dans la pratique des nobles vertus, dans l'accomplissement intégral du devoir, que la volonté de Dieu se manifeste à lui et lui fixe la carrière qu'il aura à embrasser.

Voilà, mes frères, la vraie et seule efficace préparation que la jeunesse puisse et doive apporter au choix d'un état, préparation et choix si importants, d'où dépend l'avenir de plusieurs, et sur lesquels on ne saurait trop appeler les bénédictions du ciel.

Ah ! combien ils se trompent et quelles étranges déceptions ils se préparent, ceux qui agissent autrement, employant à la vanité, à l'irréflexion, à de fols et continuels amusements un temps précieux que la Providence ne leur a point ménagé pour un si misérable usage ! Pourquoi comprend-on si peu que la vie est une chose sérieuse, que les devoirs en sont graves, qu'il y faut apporter une volonté ferme et persévérante, et que cette volonté se trouve non dans une éducation molle, efféminée, sensuelle, mais dans l'habitude, acquise et fortifiée dès le bas âge, de l'effort et du sacrifice ?

L'heure était venue pour Joachim de contracter une alliance en rapport avec sa condition, mais surtout avec les aspirations élevées de son âme. Il le fit avec la maturité requise, non sans prendre conseil de Dieu et de ses parents. Aussi rencontra-t-il en sainte Anne la compagne choisie entre mille, capable de comprendre et de partager les sollicitudes de la charge paternelle, la femme forte de l'Ecriture apte à tous les devoirs de la famille.

Ce que fut cette union, combien assortie, combien faite de concorde, de support mutuel et d'amitié dévouée, combien digne et sainte devant Dieu, combien irréprochable aux yeux des hommes, il serait superflu de l'expliquer longuement.

Pénétrez plutôt dans cet intérieur charmant, où les épreuves ne manqueront pas sans doute, mais où règne une si parfaite harmonie de sentiments, et où tout est si bien mis en commun, joies et peines, consolations et douleurs. Tous

deux étaient justes ; tous deux marchaient dans la voie des commandements avec un cœur parfait. Poussant plus loin même le désir de la perfection, ils s'appliquaient avec zèle à la pratique des conseils. De leurs revenus ils faisaient, nous dit la tradition, trois parts : la première était pour le temple et les serviteurs du temple, la seconde pour les pèlerins et les pauvres, la troisième pour eux-mêmes et les besoins de leur maison.

Le service de Dieu, l'exercice de la charité envers le prochain, le travail quotidien religieusement accompli, voilà toute la vie de saint Joachim. Et cette vie est bien remplie. Bien qu'elle n'ait rien d'éclatant ni d'extraordinaire selon le monde, elle n'en est pas moins parfaite au regard de Celui qui juge non ce qui brille à l'extérieur, mais ce qui révèle une vertu intime et cachée.

Oh ! l'admirable modèle constamment digne d'inspirer toute union chrétienne ! Pourquoi rencontre-t-on si peu, de nos jours, de ces foyers où règne l'accord parfait des esprits et des volontés, où les époux ne semblent avoir qu'un cœur et qu'une âme, tant il y a d'harmonie entre leurs sentiments, leurs vœux et leurs efforts ? Trop évidente en est la raison : Dieu est absent, absent de la pensée, absent du but, absent de la vie entière ; et rien, rien jamais, ne pourra combler le vide immense produit par cette absence. Quoi d'étonnant si les foyers ressemblent à des déserts par où a passé un vent de mort ! Dieu n'y est plus, et avec lui a disparu le sentiment vrai du devoir, dans ce qu'il a de plus délicat et de plus élevé. Ah ! faites-le rentrer, ce Maître souverain et nécessaire, laissez-Le régner pleinement sur la famille ; avec Lui et par Lui renaîtront tous les biens ; d'abondantes bénédictions succéderont aux tristesses et aux désolations qui font verser tant de larmes amères ; on verra se manifester entre les époux une admirable union ; et parmi une belle couronne d'enfants l'autorité paternelle, respectée et bénie, reprendra tout le prestige qu'elle avait aux âges de foi, au sein des familles patriarcales dont le souvenir, un souvenir délicieux et suave, est venu jusqu'à nous.

## II

L'état du mariage n'a pas pour seule et unique fin, ni même comme fin principale et dernière, le bonheur des époux. Il en est une autre plus élevée dont la première dépend plus qu'on a coutume de le croire communément. Au-dessus des devoirs mutuels qui lient entre eux le mari et la femme, il y a les devoirs, devoirs sacrés et nécessaires, de la paternité. Telle est la loi divine, loi à laquelle les hommes ne sauraient impunément contrevenir.

Les justes de l'Ancien Testament comme du Nouveau, tous ceux qui ont voulu marcher dans les voies parfaites du Seigneur, n'ont eu garde de méconnaître cette providentielle mission de la

famille. Joachim était trop scrupuleux observateur des volontés divines pour ne pas y accéder lui-même avec une soumission qui ne supportât ni restriction ni réserve. Cependant Dieu le soumit à une longue et dure épreuve, s'il faut en croire une tradition digne de foi.

Pendant vingt ans, lui et sa sainte épouse demandèrent en vain au ciel la bénédiction qui en fécondant leur union devait combler leurs vœux les plus chers. Pour obtenir cette grâce, ils se rendaient chaque année à Jérusalem aux trois fêtes principales. Leur patience du moins ne se démentit pas durant un si grand espace de temps. Ils savaient que Dieu récompense la persévérance par des faveurs de choix, et ils espéraient sans se plaindre, d'une espérance qui ne devait point être confondue.

Les hommes non plus ne leur ménagèrent point la dérision et le mépris, cette épreuve suprême du malheur. Un jour même Joachim se vit brutalement repoussé par le prêtre, qui refusait l'offrande de l'homme sans postérité. Mais c'était Dieu qui épurerait ainsi et portait à son comble la vertu de son serviteur, le préparant par des voies ordinaires à la Providence, voies du sacrifice, de l'humiliation et de la souffrance, à la grâce la plus haute que put ambitionner créature humaine.

Une révélation particulière apprit bientôt à Joachim que sa prière était exaucée ; l'opprobre allait cesser, la vertu des parents avait obtenu seule une naissance où tout devait être surnaturel, où se réunissaient les dons les plus sublimes de la munificence divine.

Les deux vénérables époux redoublèrent alors leurs prières. C'était sur leurs lèvres l'hymne d'une vive et perpétuelle reconnaissance, c'était aussi l'offrande à Dieu du fruit béni de leur union. Heureux les parents qui savent ainsi attendre et accepter de la Providence la faveur la plus enviable pour eux, celle d'une postérité qu'ils auront à cœur d'élever en Dieu et pour Dieu ! Heureux les enfants sur la tête desquels n'auront pas cessé un instant d'être appelées ces bénédictions d'en haut qui se prolongeront d'une manière ineffable sur tout le cours de leur existence !

Nous pouvons mieux concevoir qu'exprimer la joie profonde, les saints ravissements de Joachim lorsqu'il lui fut enfin donné de contempler, de porter sur ses bras, de couvrir de ses caresses la pure enfant, l'enfant immaculée qui devait être la Mère du Sauveur. L'Evangile nous a conservé les paroles par lesquelles Zacharie célébra la naissance de Jean-Baptiste, paroles toutes débordantes de foi, de gratitude, et d'esprit prophétique. Tel nous aimons à nous représenter le cantique de Joachim saluant l'apparition de sa fille prédestinée. Toutes les figures, toutes les prophéties de l'Ancien Testament se présentèrent alors à son esprit, et aussi toutes les espérances d'Israël, l'avènement et les gloires du Messie, la rédemption du monde, les triomphes de l'Eglise. Il résuma et chanta l'incomparable vision dans la



langue imagée de l'Orient, et cet hymne inspiré fut en même temps le cri brûlant de la plus ardente reconnaissance.

Dieu voulait se charger lui-même de l'éducation d'un enfant qu'il avait résolu d'associer d'une manière si intime à l'accomplissement de ses plus grands desseins. C'était dans le temple, sous l'influence directe du Soleil de justice, que devait s'épanouir et grandir cette fleur sans tache, toute resplendissante de grâce, tout embaumée des parfums célestes.

Anne et Joachim prévenus des conseils divins avaient d'avance renoncé à leurs droits sur cette enfant, objet de leurs vœux les plus tendres et dont la présence devait, semblait-il, leur procurer tant de consolation et de joie. Ils l'avaient, par une détermination libre et spontanée, vouée et consacrée au Seigneur, même avant sa naissance. Il n'eurent garde, quoiqu'il leur en coûtât, de révoquer une offrande si méritoire. Marie avait à peine trois ans lorsqu'ils la conduisirent à Jérusalem et la confièrent aux soins du grand-prêtre, heureux de rendre à Dieu le don précieux qu'ils en avaient reçu.

La mission de Joachim paraissait désormais achevée. Dieu lui avait fait entrevoir, comme à Moïse, la terre promise, la préparation du royaume éternel. Il ne pouvait plus rien désirer sur la terre, et il ne tarda sans doute pas à s'endormir dans la paix du Seigneur.

Apprenez, mes frères, et vous surtout pères de famille, apprenez de ce saint patriarche à rapporter ici-bas à Dieu, à Dieu principalement, à Dieu uniquement, vos pensées, vos aspirations, vos projets, votre vie tout entière. C'est en vain que vous travaillerez, que vous vous épuiserez de sueurs et de fatigues, si par dessus tout vous ne vous proposez pas cette fin essentielle et nécessaire. Mais aussi quelles bénédictions et quels succès vous vous assurez en entrant généreusement dans cette voie où vous ont précédé les justes de tous les temps, nos maîtres et nos modèles en perfection et en sainteté ! Peut-être aurez-vous alors de longues et cruelles épreuves à supporter, peut-être une infortune apparente s'attachera-t-elle à vos entreprises, peut-être les hommes vous mépriseront-ils et se moqueront-ils de vous : soyez sans crainte néanmoins et ayez confiance. Si vous avez mis en Dieu toute votre espérance, il ne vous abandonnera pas, et tôt ou tard il saura vous donner, selon la mesure de vos mérites, la plus magnifique et la plus enviable des récompenses.

Ainsi devons-nous croire que saint Joachim, dont la fidélité a été si entière et si vaillante pendant les jours de sa vie mortelle, a obtenu parmi les élus une place privilégiée, et qu'il jouit d'un exceptionnel crédit auprès du Tout-Puissant. Ayons donc recours à son intercession ; prions ce grand saint de nous bénir, de bénir et de protéger nos familles. Demandons-lui avec instance qu'il intercède auprès de Marie, auprès de Jésus-Christ

lui-même, pour que la religion recouvre et conserve au foyer domestique l'influence prépondérante qui régénérera et sauvera notre société en lui rendant l'intelligence du devoir et les mâles vertus chrétiennes.

Prions aussi saint Joachim en faveur du Père et Pontife de la famille chrétienne, dont il est le patron. Qu'il l'assiste, le protège et lui obtienne de voir ses vœux, ses nobles travaux, toutes les saintes entreprises de son zèle, couronnées d'un complet succès. Qu'il le conserve lui-même longtemps encore à l'affection de ses enfants pour le plus grand bien des âmes, l'extension du règne de Dieu et l'exaltation de la sainte Eglise. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION.

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### I

#### LA GRÂCE (suite)

#### E

#### La grâce sanctifiante

#### 5

#### Son sujet

— Jusqu'ici, mes enfants, nous avons exposé les noms, la définition, l'essence et les causes de la grâce sanctifiante.

Nous allons maintenant nous demander quel est son sujet, c'est-à-dire quelle est la créature privilégiée qui reçoit ce riche trésor.

Voyons, Julie, la grâce sanctifiante est-elle pour cette magnifique créature qui s'appelle le soleil ?

— Nullement.

— Est-elle pour la lune, les étoiles, la terre ?

— Point du tout.

— Elle est peut-être pour la jolie fleur, pour l'oiseau brillant, pour le lion fort et courageux ?

— Pas davantage.

— Connaissez-vous les créatures privilégiées auxquelles Dieu destine le trésor de la grâce sanctifiante ?

— Il y en a deux.

— Qui sont ?

— Qui sont l'ange et l'homme.

— Parmi toutes les créatures de Dieu, combien en trouvez-vous qui possèdent la raison ?

— Deux seulement.

— Lesquelles ?

— L'ange et l'homme.

— Quelle est donc en résumé la créature qui a le glorieux privilège d'être honorée du don de la grâce sanctifiante ?

— La créature raisonnable.

+

— *Nous ne parlerons pas, mes enfants, de la grâce donnée à l'ange, dont nous avons dit un mot en temps voulu.*

*Nous allons seulement parler de la grâce sanctifiante réservée à l'homme, ou plutôt de l'homme sujet de la grâce sanctifiante.*

*Est-il bien vrai, Justin, que l'homme ait le grand honneur de recevoir la grâce sanctifiante de préférence à toutes les créatures terrestres ?*

— C'est très vrai.

— *Quand l'Evangile parle de la régénération par la grâce, qui a-t-il en vue ?*

— L'homme.

— *Et quand il célèbre la naissance divine, à qui fait-il allusion ?*

— A l'homme encore.

— *Et lorsqu'il rappelle la rénovation intérieure, le revêtement de Jésus-Christ ou de l'homme nouveau, quel est l'objet de sa pensée ?*

— L'homme toujours.

— *Lorsque les théologiens nous apprennent que la grâce sanctifiante est un don intrinsèque, une qualité permanente, à qui attribuent-ils ce don intrinsèque, cette qualité permanente ?*

— A l'homme, encore une fois.

— *C'est donc l'homme qui reçoit la grâce sanctifiante ?*

— Oui.

— *C'est donc en lui qu'elle demeure ?*

— Oui encore.

— *C'est donc à lui qu'elle adhère comme à son sujet, pour le transformer, le rendre supérieur à lui-même, lui communiquer une nouvelle vie, une vie divine ?*

— Oui toujours.

+

— *La grâce a l'homme pour sujet. Mais l'homme se compose de deux choses : le corps et l'âme.*

*Dites-nous, Joseph, où se trouve la grâce reçue par l'homme ; est-ce dans le corps ou dans l'âme ?*

— C'est dans l'âme.

— *En nous recommandant le renouvellement intérieur, la sainte Ecriture nous dit qu'il faut se renouveler dans son âme.*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

*Cela prouve que c'est dans l'âme que doit habiter la grâce sanctifiante destinée à nous renouveler.*

— *Où doit nous conduire la grâce sanctifiante ?*

— Au ciel.

— *Est-ce par le corps que nous pourrions atteindre cette fin sublime ?*

— C'est par l'âme.

— Donc ?

— *Donc c'est dans l'âme que doit se trouver la grâce qui conduit au ciel.*

+

— *Dans l'âme, il y a des puissances ou des facultés ; il y a tout particulièrement l'intelligence et la volonté. Pourriez-vous, Victor, nous dire si la grâce sanctifiante s'étend aussi à ces facultés ?*

— *La grâce sanctifiante, qui atteint premièrement la substance même de l'âme, pour lui com-*

*muniquer la vie divine, s'étend aussi à ses facultés principales, pour les diviniser en quelque sorte et les rendre aptes à produire les actes surnaturels et divins méritoires du Paradis.*

— *Si les facultés de l'âme n'étaient pas ainsi élevées et divinisées par la grâce sanctifiante ?*

— *Elles ne produiraient que des actes purement naturels, incapables de nous mériter le bonheur du ciel.*

— *Que devons-nous à Dieu qui nous donne la grâce et à Jésus-Christ qui nous l'a méritée ?*

— *La reconnaissance la plus vive et l'amour le plus ardent et le plus dévoué.*

6

Son obtention

— *Vous rappelez-vous, Pierre, ce que nous avons déjà fait connaître de la grâce sanctifiante ?*

— *Nous avons déjà fait connaître*

*Ses noms,*

*Sa définition,*

*Son essence,*

*Ses causes,*

*Son sujet.*

— *Maintenant, mes enfants, nous allons chercher à savoir comment et à quelles conditions l'homme obtient la grâce qui lui est destinée.*

§

La grâce sanctifiante et le petit enfant

— *Dites-moi, Henri, avez-vous déjà reçu de Dieu le trésor de la grâce sanctifiante ?*

— Oui.

— *Où l'avez-vous reçu ?*

— Au baptême.

— *Pour vous faire ce superbe cadeau, le Seigneur ne vous a-t-il pas demandé certaines dispositions personnelles ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— *Parce que j'étais incapable d'en fournir, vu que je n'avais pas l'usage de la raison.*

— *Toutefois, avant de vous accorder le précieux trésor de la grâce, Dieu n'a-t-il pas exigé certaines garanties ?*

— Oui.

— *Lesquelles ?*

— *Tout d'abord il m'a fait déclarer, par la bouche de mes parrain et marraine, que je renonçais au démon, à ses œuvres et à ses pompes.*

— *Ensuite ?*

— *Ensuite, il m'a fait dire de la même manière que je croyais aux vérités révélées et que je voulais le baptême.*

— *Et savez-vous maintenant ce que doivent faire vos parrain et marraine ?*

— *Ils doivent me rappeler les engagements contractés au baptême et m'aider à les remplir.*

— *Que faut-il conclure de tout ceci ?*

— *C'est que Dieu attache la plus grande importance au trésor de la grâce sanctifiante, et qu'il tient beaucoup à ce que nous le conservions avec le plus grand soin.*



## §§

*La grâce sanctifiante et l'adulte*

— *Paul est un grand garçon de 17 ans qui, malheureusement, se trouve privé du riche trésor de la grâce sanctifiante.*

*Dites-nous, Joseph, Paul pourra-t-il se procurer ce trésor sans le secours de Dieu ?*

— C'est tout à fait impossible ; il faut de toute nécessité à Paul la grâce actuelle qui l'excite et qui l'aide à parvenir à la justification ou à la grâce sanctifiante.

— *Peut-être que Dieu va lui donner cette grâce sanctifiante comme au petit enfant, c'est-à-dire sans lui demander aucune disposition personnelle ?*

— On serait dans l'erreur, si on le croyait.

— *Dieu exigera donc quelque chose de Paul avant de lui donner la grâce sanctifiante ?*

— Oui.

— *Et que lui demandera-t-il ?*

— Il lui demandera de coopérer à la grâce actuelle et d'apporter les dispositions personnelles requises de tout adulte pour la justification.

— *Dieu requiert donc des dispositions personnelles de la part des adultes avant de leur accorder la grâce de la justification ?*

— Oui.

— *Est-ce qu'il est possible d'en fournir la preuve ?*

— Certainement.

— *Dans les saintes Ecritures, le Seigneur nous dit :*

*« Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous. »*

*Que prouve ce langage ?*

— Il prouve que Dieu demande la coopération de notre libre arbitre, ou des dispositions personnelles pour nous accorder la grâce de la justification.

— *Le saint concile de Trente (s. VI, ch. V) enseigne que les adultes se disposent à la justification par la grâce excitante et aidante, en donnant librement à cette même grâce leur assentiment et leur coopération.*

*Que signifie ce langage ?*

— Il signifie que les adultes doivent concourir à leur propre justification par leur consentement et la coopération à la grâce, c'est-à-dire par certaines actions et dispositions personnelles.

— *Le même concile de Trente a condamné ceux qui disent que le libre arbitre, mu et excité de Dieu, ne fournit de son côté, en donnant son consentement à cette excitation et à cet appel de Dieu, aucune coopération qui le dispose et le prépare à obtenir la grâce de la justification.*

*Que faut-il en conclure ?*

— Il faut en conclure que l'homme fournit une coopération, ou apporte des dispositions qui le préparent à obtenir la grâce sanctifiante.

— *Saint Augustin nous dit :*

*« Celui qui vous a créés sans vous, ne vous justifiera pas sans vous. »*

*La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que, pour nous justifier, Dieu exigera de nous un certain travail, certaines dispositions.

— *Si l'homme adulte ne voulait pas de la grâce sanctifiante et refusait de se convertir, Dieu le justifierait-il malgré lui ?*

— Nullement.

— *Qu'en résulte-t-il ?*

— Il en résulte que, pour être justifié, l'homme doit consentir à recevoir la grâce et se préparer à l'obtenir en se tournant vers Dieu.

— *En d'autres termes ?*

— En d'autres termes, l'homme doit fournir certaines dispositions requises pour l'œuvre de la justification.

— *Maintenant, mes enfants, il nous faut chercher quelles sont les dispositions personnelles requises de l'adulte pour la justification.*

## a

*La foi*

— *Si un adulte refusait de croire aux vérités révélées, aux promesses divines ; s'il refusait de croire que c'est Dieu qui justifie l'impie par la grâce, en vertu de la rédemption de Jésus-Christ : Dites-moi, Justin, cet adulte pourrait-il être justifié ?*

— Point du tout.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, et, par conséquent, de se rapprocher de lui et de devenir son enfant.

— *Qui vous apprend que sans la foi, il est impossible à l'adulte de plaire à Dieu et d'arriver à la justification ?*

— D'abord Dieu Lui-même, comme nous l'avons vu au chapitre de la nécessité de la foi.

— *Ensuite ?*

— Ensuite le saint Concile de Trente, qui met la foi au premier rang des dispositions requises pour la justification de l'adulte.

— *De plus ?*

— De plus, tous les saints Pères et Docteurs de l'Eglise s'accordent à nous donner le même enseignement.

— *Enfin ?*

— Enfin, le simple bon sens nous dit que, si l'homme doit se préparer à sa justification, il faut d'abord qu'il veuille et désire cette justification, ce qui lui serait impossible s'il ne la connaissait par la foi.

— *La foi dont nous parlons ici, est-ce simplement la confiance en la miséricorde de Dieu, aux promesses divines ?*

— Non.

— *Qu'est-ce donc ?*

C'est la croyance ferme et universelle aux vérités révélées.

— *La foi en question est peut-être la seule disposition personnelle requise pour la justification ?*

— On se tromperait grandement, si on le croyait.

— *Il y a donc d'autres dispositions nécessaires pour la justification de l'adulte ?*

— Oui.

b

## La crainte

— *Paul s'aperçoit qu'il a offensé gravement le chef de l'Etat.*

*Dites-nous, Eugène, quel est le sentiment que Paul va éprouver ?*

— Un sentiment de crainte.

— *Paul aura donc peur ?*

— Oui.

— *Et de quoi ?*

— Des châtimens qu'il a mérités.

— *Quand l'homme adulte éclairé par la foi reconnaît qu'il a offensé gravement le Roi du ciel et de la terre, que se passe-t-il en lui ?*

— A son tour, il éprouve un grand sentiment de crainte.

— *Et que craint-il ?*

— Il craint les coups de la justice divine ; il craint les châtimens qu'il a mérités ; il craint l'enfer.

— *Et quel est l'effet de cette crainte dans l'âme du pécheur ?*

— Elle en bannit l'affection au péché et la volonté de le commettre.

— *D'où vient cette crainte ?*

— Elle vient de Dieu, elle vient du Saint-Esprit.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que les Livres saints nous montrent très souvent le Seigneur menaçant les pécheurs de ses châtimens afin de leur en inspirer une frayeur salutaire.

— *Cette crainte n'est donc pas un mal ?*

— Nullement.

— *Elle ne rend donc pas le pécheur plus mauvais ?*

— Au contraire elle tend à le rendre meilleur.

— *Comment cela ?*

— Nous venons de le dire, en bannissant de son âme l'affection au péché et la volonté de le commettre.

— *Sans cette crainte ?*

— Sans cette crainte, le pécheur garderait l'affection au péché et continuerait à le commettre.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que ce sentiment de crainte salutaire est une disposition qui aide le pécheur à obtenir la grâce de la justification, en faisant disparaître l'obstacle principal, l'affection au péché.

c

## L'espérance du pardon

— *Si Paul, qui a gravement offensé son Souverain, apprend que le Prince est la bonté même, que va-t-il arriver, Ernest ?*

— De la crainte, Paul va passer à l'espérance du pardon.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il sait que le Prince est bon et tout disposé à pardonner à ceux qui se repentent.

+

— *Le Roi du ciel est-il aussi miséricordieux que les rois de la terre ?*

— Il l'est infiniment plus.

— *Le pécheur éclairé par la foi finit-il par le savoir ?*

— Oui.

— *Alors qu'arrive-t-il ?*

— Alors, ce pécheur passe de la crainte à l'espérance que Dieu lui pardonnera en considération des mérites de Jésus-Christ.

— *Cette espérance est-elle nécessaire au pécheur pour sa justification ?*

— Oui.

— *Dieu nous dit dans la Sainte Ecriture :*

« *C'est par l'espérance qu'on est sauvé.* » (Rom. VIII, 24) ;

« *Espérez en votre Dieu* » (Osée XII, 6).

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que, si le pécheur n'avait pas d'espérance, il désobéirait à Dieu et ne pourrait pas être sauvé.

— *Avant d'accorder un bienfait sollicité, Notre-Seigneur réclamait toujours la confiance du sollicitateur.*

*Pourriez-vous nous dire pourquoi ?*

— Notre-Seigneur voulait montrer combien l'espérance est nécessaire à celui qui veut recevoir le grand bienfait de la justification.

— *Le saint Concile de Trente nous dit :*

« *Qu'ils s'élèvent jusqu'à l'espérance ceux qui veulent être justifiés !* »

*Que conclure de ce langage ?*

— C'est que sans l'espérance le pécheur n'arrivera pas à la justification.

— *Saint Isidore de Séville nous dit à son tour :*  
« *C'est tomber en enfer que de désespérer de son salut.* »

*La conclusion de ces paroles ?*

— La conclusion de ces paroles, c'est que, sans l'espérance, le pauvre pécheur ne pourra pas sortir du péché et tombera en enfer.

— *Si le pécheur restait sans espérance, qu'arriverait-il ?*

— Il ne chercherait pas le pardon, et ne le trouverait point.

d

## Un commencement d'amour de Dieu

— *Si Paul a du cœur, dites-nous, François, ce qu'il va faire à la pensée de ce bon roi qui doit lui accorder un pardon généreux ?*

— Paul ne pourra pas s'empêcher d'aimer ce roi si bon, si miséricordieux.

— *Qu'arrive-t-il au pécheur éclairé par la foi, qui espère son pardon du plus miséricordieux et du meilleur de tous les rois ?*

— Le saint Concile de Trente nous dit que ce pécheur commence à aimer Dieu comme source de toute justice.



— Si le pécheur n'éprouvait aucune espèce d'amour pour ce Dieu infiniment bon qui s'apprête à le justifier, qu'est-ce que cela prouverait ?

— Cela prouverait qu'il n'aurait point de cœur du tout, et qu'il ne saurait pas apprécier les bienfaits de la justification.

— La conséquence ?

— La conséquence, c'est que le pécheur se mettrait peu en peine de rechercher ce grand bienfait, et ne réunirait d'ailleurs pas les conditions voulues pour l'obtenir.

e

La haine et la détestation du péché

— Voilà que Paul aime ce bon roi qui va lui pardonner. Dites-nous, Louis, le sentiment qu'il éprouvera à l'égard de l'offense dont il s'est rendu coupable ?

— Paul éprouvera un sentiment de haine et de détestation pour cette offense.

— Autrement ?

— Autrement on ne pourrait pas dire qu'il aime le bon roi qui va lui pardonner.

— Quel sentiment le pécheur doit-il éprouver pour le péché qui a offensé Dieu ?

— Un sentiment de haine et de détestation.

— Si le pécheur n'avait point de haine pour son péché ?

— C'est qu'il n'aimerait pas Dieu, ne comprendrait pas la malice du péché et n'apprécierait pas le bienfait de la justification.

— Ce pécheur obtiendrait-il la rémission de ses fautes et le trésor de la grâce ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que, sans la haine du péché, on n'a pas les dispositions voulues pour la justification.

— Dieu exige donc ce sentiment de haine pour le péché, avant d'accorder le pardon et la grâce au pécheur ?

— Oui.

— Quand est-ce que nous aurons l'occasion de parler plus au long de cette haine du péché ?

— Lorsque nous traiterons du sacrement de Pénitence.

f

Bon propos

— Si Paul ne voulait rien faire pour réparer ses torts envers le bon roi qui veut lui pardonner, dites-nous, George, mériterait-il son pardon ?

— Nullement.

— Que faut-il donc pour qu'il le mérite ?

— Il faut qu'il soit prêt à réparer sa faute.

+

— Que diriez-vous d'un pécheur qui ne voudrait ni changer de vie, ni observer les divins commandements, ni recevoir les sacrements nécessaires à la justification ?

— Je dirais que ce pécheur n'a pas les conditions requises pour la justification.

— Si ce pécheur avait vraiment la crainte des coups de la justice divine, que ferait-il ?

— Il s'efforcerait de les éviter, en employant les moyens de sortir au plus tôt de l'état du péché.

—

— Si ce pécheur avait la haine du péché ?

— Il ne négligerait rien de ce qui peut l'en délivrer.

—

— S'il commençait réellement à aimer Dieu ?

— Il ne voudrait plus rester son ennemi, et s'efforcerait de rentrer en grâce avec Lui.

—

— Si le pécheur ne fait rien de tout cela ; si on ne voit pas en lui le bon propos, la ferme résolution de changer de vie, de garder les préceptes divins et de recevoir les sacrements ?

— C'est une preuve qu'il n'a pas les dispositions voulues pour la grâce de la justification.

g

Réception des sacrements

— Le pécheur est éclairé par la foi ;

Il craint les coups de la justice divine ;

Il espère son pardon et commence à aimer le Seigneur assez bon pour le justifier ;

Il déteste ses péchés et ne demande qu'à changer de vie et à recevoir les Sacrements.

Que lui reste-t-il à faire pour obtenir la grâce de la justification ?

— Il n'a plus qu'à recevoir le sacrement institué pour lui procurer cette grâce.

— Quel est ce sacrement ?

— C'est le Baptême, si le pécheur n'est pas encore baptisé.

— Et s'il est baptisé ?

— C'est le sacrement de Pénitence, établi pour remettre les péchés commis après le baptême.

—

— Si le pécheur ne peut pas recevoir le sacrement établi pour lui procurer la grâce de la justification, n'a-t-il pas un autre moyen d'obtenir cette grâce si précieuse ?

— Il en a un.

— Lequel ?

— L'acte de contrition parfaite ou de charité, qu'il peut accomplir moyennant le secours de Dieu.

+

— Que feriez-vous, Céline, si vous aviez eu le malheur de tomber dans le péché ?

— Je prierais Dieu de m'accorder les dispositions requises, et je m'empresserais de recourir aux sacrements.

— Et s'il vous était impossible de recevoir les sacrements établis pour la justification ?

— Alors je demanderais avec instance au Seigneur la grâce de faire un acte de contrition parfaite ou de charité.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

I

## PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS ROI DE FRANCE

(23 AOUT)

*Judicium matris exquirens  
(Deus), firmavit in filios.*

Dieu affermit sur les enfants  
l'autorité de leur mère.

(Eccli., III, 3.)

Les vertus de saint Louis sont hors de conteste. Son époque les a reconnues et le moyen âge l'a salué comme le type de la bonté et de la droiture, de la bravoure et de la loyauté. Nulle figure n'est plus vénérée et à la fois plus populaire que la sienne, car la faveur n'eut jamais prise sur lui, et ce monarque si grand, si redouté de tous les princes de l'Europe, ne dédaignait pas de rendre la justice au plus humble de ses sujets. Henri IV s'est présenté devant la postérité avec un mot sorti de son bon cœur et qui indiquait son amour pour le peuple. Mais ce n'était qu'un mot, qu'un désir, qui, hélas ! ne s'est point réalisé, une belle parole ternie d'ailleurs par beaucoup de vices, tandis que saint Louis comparait devant l'histoire avec des actes et le témoignage d'une vie immaculée. Combien « la poule au pot le dimanche » est éclipsée par les souvenirs du chêne de Vincennes !

La politique moderne veut qu'on ne puisse gouverner les hommes sans les tromper ou les duper, administrer un pays sans que l'on s'entoure de mystère, sans que le mérite soit sacrifié à la brigue et les honnêtes gens plus paisibles aux ambitieux plus dangereux et plus ardents. Etrange doctrine qui ne considère la patrie que comme une terre à exploiter, un troupeau à tondre ou à écorcher, un champ de bataille où les faibles seront fatalement écrasés, ou un champ de course où l'unique prix à conquérir c'est l'argent, l'argent qui procure la jouissance ! L'histoire de saint Louis condamne et flétrit cette politique d'iniquité, elle nous montre à l'évidence que la vraie habileté réside dans l'honnêteté des moyens, les affaires conclues en public, au clair soleil, sous le chêne de Vincennes, que l'homme droit est le plus fin des politiques, et que l'homme fort, c'est l'homme juste.

Bien que ce sujet demeure tentant, et qu'il soit des plus instructifs, je ne fais cependant que l'indiquer, laissant pour aujourd'hui l'histoire glorieuse de saint Louis qui est écrite dans toutes vos mémoires, pour envisager plutôt le côté privé de sa vie : le fils et le frère, l'époux et le père. Ne vous scandalisez pas toutefois : je ne saurais séparer des éléments inséparables. Un roi de France ne vivait que pour la France, c'est pourquoi dans le fils, le frère, l'époux et le père, nous retrouvons partout l'amour de la France.

Louis n'avait guère que onze ans quand il perdit son saint et vaillant père Louis VIII, mort à Montpellier au retour d'une expédition contre les Albigeois. Il lui restait une mère douée de foi autant que d'énergie, Blanche de Castille, la fille d'Alphonse IX, l'héroïque vainqueur des Maures à Navas-Tolosa. Il y avait alors des mères qui, suivant le plan divin et l'ordre même de la nature, s'oubliaient elles-mêmes pour s'occuper avant tout de l'éducation de leurs enfants, qui pensaient au corps, mais mieux encore à l'âme, à la conscience de leurs fils. Blanche de Castille était une de ces mères qui ne regardaient nullement leur situation comme une situation honoraire. Tout le monde connaît ces belles paroles qu'elle adressait à Louis enfant : « Beau fils, je vous aime plus que moi-même, mais j'aimerais mieux vous voir mourir que coupable d'un péché mortel ! »

Ce cri du cœur de la mère est admirable, parce qu'il est vrai, parce qu'il est chrétien. Oui, vos enfants ne sont beaux devant Dieu, devant le ciel, que s'ils restent purs. Quand ils sont souillés de péché mortel, ils peuvent plaire au démon, à l'enfer, mais Dieu détourne d'eux sa face, et comment seraient-ils bénis, comment leur vie serait-elle heureuse, leur âme joyeuse, si elle est réprouvée ? Qu'importe qu'ils aient la prospérité matérielle, la félicité extérieure, si la vie morale est suspendue, si l'intérieur de leur conscience est ravagé par le vice ! Mais quelle est la mère qui s'occupe ainsi de l'âme de son fils, qui comprend ainsi ses intérêts ? Hélas ! souvent elles se contentent d'un peu de decorum, d'un peu de blanc au dehors de ces sépulcres ! Et quand il s'agit de créer un avenir à leur fille, qui se demande si elle ne sera pas exposée à rester désormais perpétuellement, grâce à des habitudes, à des convictions, à des influences connues, en état de péché mortel, flétrie devant Dieu et vouée à la flétrissure éternelle ?

Le salut de leurs enfants pourtant, c'est la seule chose nécessaire, et c'est sur ce point particulier que les mères seront sévèrement jugées.

Blanche lui avait tellement inspiré l'horreur du péché mortel que l'enfant le regardait comme l'ennemi personnel, unique de son âme. L'impression de ces enseignements ne s'effaça point, cette parole auguste eut son retentissement dans toute la vie de saint Louis, il n'eut pas d'autre souci que de faire fleurir la piété, la justice dans son royaume, et l'on peut affirmer que, de tous les siècles, le treizième fut celui qui envoya de France le plus d'âmes au ciel. Merveilleuse conséquence d'une éducation, d'une parole chrétienne !

Cette pensée d'ailleurs de la laideur du péché mortel demeura familière à l'esprit du roi. Vous vous rappelez qu'un jour il fit venir Joinville devant lui : « Or je vous demande, dit-il, ce que vous aimeriez mieux : être lépreux ou avoir commis un péché mortel. — Et moi qui jamais ne lui mentis, continue le bon sénéchal, je lui ré-



pondis que j'aimerais mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. » Le saint roi le reprit sévèrement : « Vous avez parlé en étourdi et en fou ; car il n'y a pas de lèpre aussi laide que d'être en état de péché mortel, parce que l'âme qui est en cet état est semblable au diable. Voilà pourquoi il ne saurait y avoir de lèpre si vilaine. Et il est bien vrai que quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain qu'il ait un tel repentir que Dieu lui ait pardonné. C'est pourquoi il doit avoir grand peur que cette lèpre ne lui dure tant que Dieu sera en Paradis. »

Qu'elle est puissante l'autorité d'une mère, qu'il est précieux son jugement sur toute chose ! L'enfant ne voit que par ses yeux, n'aime que par son cœur, ne conçoit de sentiments, de pensées, d'amour ou de haine que ceux qu'elle lui transmet. Dieu considère ce travail, ces efforts maternels, il les bénit, et ce sont les enfants qui en récoltent les heureux fruits. *Judicium matris exquirens, firmavit in filios.*

Outre qu'elle fut une bonne mère, Blanche de Castille se montra une grande reine. Elle se sentait pour le peuple surtout des entrailles maternelles. Aussi est-ce sur lui qu'elle s'appuie, en même temps qu'elle sépare le puissant comte de Champagne des grands vassaux, les ennemis du jeune roi. Peu de reines ont été douées d'autant de résolution, d'un coup d'œil aussi prompt, d'un caractère aussi élevé et chrétien. Hélas ! ce noble caractère va bientôt être soumis à une épreuve terrible. On offre à Dieu des enfants, et souvent Dieu les accepte, il les prend, toujours pour leur bien sans doute, mais le cœur des mères n'en saigne pas moins.

Vous savez comment Louis, à peine âgé de vingt ans, alors que par sa jeunesse, son esprit d'équité, ses brillants exploits, il était l'idole de la nation, soudain fut atteint d'une maladie qui le conduisit au bord du tombeau. Toute la France se met en prière, Paris conduit en procession solennelle les reliques des saints martyrs qui lui ont apporté la foi, et le jeune roi se réveille enfin de sa longue léthargie, mais c'est pour annoncer à tous qu'il a fait le vœu de se croiser.

La prudence humaine l'en détourne, sa mère pleure, l'évêque de Paris lui affirme que son vœu, fruit des angoisses de la maladie, ne l'oblige pas ; une fois guéri, il le renouvelle dans la plénitude de sa liberté, et demande solennellement qu'on lui remette la croix. Blanche fit appel à toute la foi de son âme, et cependant lorsqu'elle le vit partir, « elle montra aussi grand deuil que si elle l'eût vu mort. » (Joinville.) Il est vrai qu'avec Louis s'en allaient aussi ses trois autres fils, Robert d'Artois, Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou. Elle demeurerait une seconde fois veuve, et d'un veuvage plus cruel encore que le premier.

Il s'en va, le roi magnanime, le cœur brisé mais vaillant, embaumé du souvenir de sa très pieuse mère, fortifié par l'amour de la croix. Il sait que

sa France est bien gouvernée, et désormais il ne pense plus qu'à vaincre, à chasser les musulmans. Dans les plus grands dangers, il est toujours au premier rang, sans nul souci de sa vie, couvert de son armure dorée, dépassant ses guerriers de toute la tête et frappant avec une adresse, une vigueur qui arrachaient à Joinville des cris d'admiration : « Je vous promets, dit-il, que oncques si bel homme armé ne vis ! » A la vaillance personnelle il unit la prière, la pénitence, et quand les musulmans lancent sur son vaisseau, la nuit, le feu grégeois, « le bon roi » ne songe pas à sa propre vie, mais il « se revêtait sur son lit et tendait les mains vers Notre-Seigneur, et disait en pleurant : Beau sire Dieu, gardez-moi mes gens ! »

Dieu éprouva sa grande âme par de grands revers qui le montrèrent aux Musulmans avec une noblesse, une résignation calme, une fierté chrétienne qu'ils ne connaissaient pas. Il traite avec eux pour racheter son armée, mais un roi de France ne se rachète pas avec de l'argent, et il tient ses soldats à un si haut prix qu'il fixera lui-même leur rançon : « Pour mon armée, dit-il, je donnerai un million de besants d'or — plus de dix millions de notre monnaie — et Damiette pour ma personne ! » — « Par ma foi, s'écrie le soudan, vaincu par sa générosité autant que son grand cœur, il est large, le Franc, de n'avoir pas marchandé sur une somme aussi énorme de deniers ! »

Ce qui le peinait plus que ce million de besants d'or versé à l'infidèle, c'était la mort de son frère Robert d'Artois, qui, par son imprudente bravoure, s'était fait tuer à la bataille de Mansourah. Louis était aussi bon frère que bon fils. Le prieur de l'Hôpital étant venu lui demander « s'il savait aucune nouvelle de son frère Robert, » le saint roi répondit : « Oui bien ! » c'est à savoir qu'il savait bien qu'il était en paradis. Et comme le prieur essayait de le reconforter, en faisant l'éloge de la vaillance du prince, « le bon roi répondit que Dieu fût adoré de tout ce qu'il avait fait. Et lors lui commencèrent à cheoir grosses larmes des yeux, à force, dont maints grands personnages qui virent furent moult oppressés d'angoisse et de compassion. »

Qu'ils se trompent ceux qui prétendent que la religion endurecille le cœur ! Elle l'attendrit au contraire, le développe, l'agrandit et lui arrache de ces paroles, de ces larmes exquisées qui nous révèlent son intime bonté !

Et quand il perd sa mère, quelle explosion de douleur ! Depuis trois ans il fortifiait les villes d'Orient menacées par les infidèles, admiré d'eux, et exerçant sur les princes chrétiens son ascendant de roi de France et de vaillant capitaine. On lui offre d'aller à Jérusalem, mais il refuse, car il entend bien y entrer non en humble pèlerin par la grâce du soudan, mais en conquérant, par la force des armes. Ce jour tant désiré, il ne le vit point, car il apprit tout à coup que Blanche sa mère n'était plus. « Il en montra un si grand deuil que de deux jours on ne put jamais lui parler, » dit Joinville. « Après cela, il m'envoya quérir par un

valet de chambre. Quand je vins devant lui en sa chambre où il était seul, et qu'il me vit, il étendit les bras et me dit : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu ma mère ! »

N'est-ce point là le sublime de la douleur ? Et dans l'expression de cette douleur quelle poignante simplicité ! Tel était saint Louis, un cœur aussi tendre que fort, mais la foi y ajoute la reconnaissance, y parfait la piété filiale, car aussitôt il envoie en France un de ses chevaliers « chargé de lettres de prières pour les églises, afin qu'elles priaient pour elle. »

## II

Nous avons vu le fils et le frère, voici maintenant l'époux et le père. Il gardait au fond de l'âme une affection plus tendre encore et plus vive, plus expansive pour sa femme, la reine, Marguerite de Provence. Dans ce mariage, nulle visée humaine, nul calcul politique, puisqu'elle ne lui apporte que dix mille livres de dot. Mais elle lui apportait tout son cœur, aimant et élevé, qui ne reculait devant aucun dévouement. Elle l'accompagna à Damiette où elle eut un fils « qui eut nom Jean, mais qu'on appela Tristan, pour la grande douleur où il naquit. » Elle était pieuse comme lui, comme lui elle ne pouvait voir un malheureux sans se sentir pressée de le soulager. Et lui, il l'aimait d'une affection délicate et profonde. Sur l'anneau qu'il portait constamment au doigt, il avait fait graver ces deux mots : « France, Marguerite », et il se plaisait à dire : « Hors cet anneau n'ay point d'amour. » Le roi de France était donc le modèle des époux et il n'y avait pas dans tout le royaume de ménage plus uni que le sien, de maison plus vertueuse et plus heureuse que la maison royale, car il était aussi le modèle des pères de famille.

Dieu lui accorda de beaux et nombreux enfants, quatre fils et cinq filles. Ils étaient l'objet de sa continuelle sollicitude. Les précepteurs et les chapelains ne manquaient point dans son palais pour les instruire et les surveiller, et cependant il ne se désintéressait pas de leur éducation. Il savait que si rien ne forme le cœur des enfants, comme le cœur de leur mère, rien non plus n'établit en eux des convictions et des principes de conduite comme l'autorité de la parole de leur père. Il savait mieux encore qu'en eux il préparait l'avenir de son cher royaume de France, et que plus que quiconque, de ce chef, il avait charge d'âmes.

Chaque soir il les faisait venir devant lui, leur racontait « les faits des bons rois et des bons empereurs et leur disait qu'ils devaient prendre exemple sur de tels hommes. Et il leur rapportait aussi les faits des mauvais princes qui par leur luxure, leur rapine et leur avarice avaient perdu leurs royaumes : « Et je vous rappelle ces choses, ajoutait-il, pour que vous vous en gardiez et que Dieu ne se courrouce pas contre vous. » Il leur faisait encore apprendre leurs heures de Notre-Dame et réciter l'office du jour, pour les accoutumer à ouïr leurs heures quand ils gouverneraient leurs Etats. »

Ainsi donc, parmi les nombreux tracassés de sa vie, passée à guerroyer contre ses vassaux ou dans le lointain contre les Musulmans, à défendre ses sujets, à leur rendre la justice, à préparer des lois protectrices qui leur donnent la sécurité et le bonheur en ce monde et leur faciliter le salut éternel, ce grand prince trouvait encore du temps pour faire réciter et pour apprendre lui-même leurs prières à ses fils. Quel modèle et quelle leçon pour les chefs de famille !

Et il n'était pas homme à se contenter de paroles, il donnait l'exemple de toute prière comme de toute bonté. Il aimait les pauvres, les servait lui-même en Carême, et partout où il allait, il ordonnait qu'on en nourrit toujours cent-vingt dans sa maison. Il faisait plus. Dans leur personne il voyait Jésus-Christ lui-même, et il leur lavait les pieds le Jeudi Saint. Comme il s'enquérât un jour auprès de Joinville si celui-ci n'avait pas aussi cette pieuse coutume : « Sire, répondit le Sénéchal avec sa naïveté et sa franchise ordinaires, les pieds de ces vilains je ne les laverai pas ! » Il le reprit vivement en disant : « Il ne faut pas l'avoir en dédain, car Dieu l'a fait. Alors vous feriez donc bien malgré vous ce que fait le roi d'Angleterre qui lave les pieds aux lépreux et les baise ? »

C'était donc alors dans toute l'Europe une sainte émulation, parmi les princes, de respect pour les pauvres de Jésus-Christ. C'est ainsi que les fils des monarques les plus honorés comprenaient et apprenaient leur métier de roi. Ils avaient lu, étudié, médité l'Evangile que nous ne lisons plus, et ils y avaient vu que petits et grands sont frères en Jésus-Christ, que devant Dieu les âmes des uns valent souvent mieux que celles des autres, et qu'au ciel ceux-ci, à moins qu'ils ne remplissent rigoureusement leur devoir de charité, seront plus honorés et glorifiés que ceux-là, s'ils ont chrétiennement travaillé et souffert. Quel changement avec notre époque tant vantée, où éclate partout le mot de fraternité mais jamais la chose ! Quelle décadence, quelle barbarie que la nôtre en ce siècle qui n'a de faveur que pour les riches, de mépris que pour les malheureux ! Les peuples qui n'aiment pas Dieu, qui ne lisent point l'Evangile et méprisent Jésus-Christ, tombent dans l'égoïsme cruel, la haine féroce du pauvre. Aussi regardez bien : chaque année s'augmente chez eux le nombre de ceux qui meurent de faim !

Pour être le père du peuple comme le fut saint Louis il faut aussi être chrétien comme lui. Car il se considérait comme le père de la grande famille française, pour laquelle sans cesse il travaillait, guerroyait, élevait des enfants qui fussent dignes d'elle et de lui.

Cette éducation de ses fils sera sa dernière œuvre, sa suprême pensée.

Vous savez comment il tenta une dernière croisade, dans l'espoir de convertir le sultan de Tunis, et peut-être aussi de conquérir enfin cette Jérusalem l'objet de ses plus chers désirs.



Le voilà donc sous les murs de Tunis, qui lui ferme ses portes. La peste se met dans son armée, ce qui est pour son cœur de père et de roi la plus terrible épreuve. Dieu ne se lassait point de frapper son héroïque serviteur pour donner à l'univers et à tous les temps l'exemple de son incroyable énergie et de son admirable foi. Trois de ses fils sont avec lui, il les a amenés pour leur montrer comment un roi sait se dévouer, comment un roi sait mourir. Dès longtemps il leur redisait les maximes traditionnelles de sa maison : « Il faut faire droit à chacun, sans acception de personnes, aussi bien aux pauvres qu'aux riches, à l'étranger qu'à l'homme du pays. » Il exigeait même que les baillis en fissent serment. Et encore : « Le roi Philippe mon aïeul me dit que nul ne pouvait être bon gouverneur de terre s'il ne savait aussi hardiment refuser qu'il saurait donner. »

Que de fois il avait répété à son fils Philippe : « Beau fils, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume, car vraiment j'aimerais mieux qu'un Ecossais vint d'Ecosse et gouvernât le peuple bien et loyalement que si tu gouvernais mal au su de tous ! »

Maintenant il tenait à parachever leur éducation par la vue de sa mort. Ils allaient en effet voir le plus beau spectacle que la terre puisse offrir jamais aux âmes qui comprennent la grandeur morale et la magnanimité chrétienne qui en est la perfection : un grand roi que le malheur ne sait point fléchir, que la mauvaise fortune ne peut abattre, qui garde jusqu'à la fin la plénitude de sa pensée et de son caractère, et qui s'estime bien heureux de mourir pour la foi.

Il a gagné la peste en visitant ses bien-aimés soldats atteints du fléau ; il a voulu s'asseoir auprès d'eux pour les consoler, pour les réconforter de sa parole paternelle, de sa démarche royale. Lui-même sent bientôt que sa fin est proche. Alors il pense à la France et il appelle son fils aîné Philippe auprès de lui. Que de recommandations il voudrait lui faire, et qu'ils sont sublimes ses suprêmes avis !

« Beau fils, la première chose que je t'enseigne c'est que tu mettes ton cœur à aimer Dieu, car sans cela nul ne peut être sauvé. Garde-toi de rien faire qui déplaît à Dieu, c'est à savoir le péché mortel... Ne convoite pas contre ton peuple et ne charge pas ta conscience d'impôts et de tailles... »

Toujours ce souci puissant de la conscience de ses enfants, cette haine du péché mortel que lui a inspirée sa mère !

Puis il se fait déposer sur un lit de cendre et on l'entend murmurer : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison ; je vous adorerai dans votre saint temple ! » Ses lèvres défaillantes redisent « Jérusalem ! Jérusalem ! » Sans doute qu'il entrevoyait la Jérusalem céleste, et que Dieu le récompensait déjà du sacrifice qu'il avait fait de ne pas voir la Jérusalem terrestre gardienne du tombeau du Sauveur !

Quel prince fut plus accompli, quel père eut

plus de sollicitude et pour ses enfants et pour son royaume ? Aussi nous l'invoquons avec confiance, et nous savons qu'il prie pour nous, pour tous ses sujets et fils de France qui après sept siècles continuent à bénir sa mémoire.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT CHRISTOPHE<sup>1</sup>

(20 AOÛT)

*Iste sanctus pro lege Dei sui certavit usque ad mortem.*

Ce grand saint a combattu jusqu'à la mort pour la loi de son Dieu. (Antienne des premières vêpres d'un martyr).

L'histoire de saint Christophe tient en deux lignes. C'était un pieux et doux religieux qui vivait heureux dans son monastère de Cordoue, avec son ami Léovigilde, ne songeant qu'à aimer Dieu et à se sanctifier. Mais l'Espagne alors était sous la domination des Maures, dont elle ne pouvait encore totalement s'affranchir. Ceux-ci pourtant sentaient que les fils de Pélagie ne se soumettraient jamais et tôt ou tard les chasseraient de la péninsule. Les Asturies et Léon avaient reconquis leur indépendance ; Inigo, roi de Navarre, tenait Pampelune ; les Musulmans reculaient. Alors pour se maintenir ils eurent recours aux moyens violents qu'emploient toujours les faibles ou les désespérés, aux persécutions sanglantes.

Un prêtre, Perfectus, fut traduit devant le cadi, le juge musulman. « Que pensez-vous de Jésus-Christ et de Mahomet ? » lui demanda le magistrat. — « Jésus-Christ, répondit le prêtre, c'est le Dieu béni sur toutes choses. Mahomet votre prétendu prophète, c'est un de ces séducteurs dont parle l'Evangile, qui doivent précipiter leurs sectateurs dans l'abîme de l'enfer ! »

Le courageux confesseur fut décapité, et avec lui quantité de moines, de vierges consacrées à Dieu et de chrétiens de tout rang. Cordoue fut inondée du sang le plus pur, le plus généreux. Comme le khalife Abdérame II, nouveau Néron, regardait du haut d'une terrasse de son palais mourir les martyrs, repaissant son cœur de tigre du spectacle de leurs tortures, Dieu le frappa soudain et il mourut. Alors se réalisa une fois de plus la grande parole de Tertullien : « Le sang des martyrs c'est une semence de chrétiens. » La piété des tièdes se ranime sous le souffle de la grâce de Dieu, les timides deviennent vaillants et assiègent les tribunaux, impatients qu'ils sont de souffrir pour Jésus-Christ. Parmi les plus ardents on remarque surtout saint Christophe qui avec Léovigilde professe hardiment sa foi, est jeté en

<sup>1</sup> Ne pas confondre ce saint Christophe avec son homonyme du 25 juillet, beaucoup plus connu, et dont nous réservons le panégyrique pour l'année prochaine.

prison, puis décapité et livré aux flammes. Son exemple entraîne une multitude de chrétiens, la fièvre du martyre les saisit, tous veulent mourir. A leur suite se lèvent des légions nouvelles d'âmes séduites par la beauté céleste de cette mort qui donne la vraie vie, pénétrées d'un amour indicible pour Jésus-Christ qui les attire jusqu'à lui, jusqu'à sa croix, le plus sûr chemin du ciel. Leur nombre s'accroît tellement que le fils d'Abdérâme est contraint de supplier les évêques d'arrêter cet élan. Il consent bien à faire mourir les chrétiens qui seront arrêtés par ses ordres : mais que les fidèles ne se présentent pas d'eux-mêmes aux bourreaux fatigués de tuer, car son royaume serait dépeuplé !

Le mahométisme fut le plus terrible fléau déchaîné contre l'Eglise et contre le monde civilisé. « C'est une religion monstrueuse, dit Bossuet, qui se dément elle-même, qui a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout miracle ses armes, pour tout attrait ses excitations voluptueuses et ses promesses immorales. » Je voudrais *dans une première partie* vous montrer les grandes phases de cette lutte de Mahomet contre Jésus-Christ jusqu'au martyre de notre saint, et comment nos idées sont plus qu'on ne croit imbuës des préjugés musulmans, des erreurs faciles de l'islam, parce que notre foi en Jésus-Christ diminue ; et dans *une seconde partie* la nécessité de fortifier notre foi si nous voulons être sauvés, et d'être nous aussi des Christophe, c'est-à-dire des porte-Christ.

## I

Dieu punit les peuples pervers, écrit le cardinal Pie, par d'autres peuples plus pervers. Le monde romain avait par ses crimes mérité de disparaître de l'univers et du ciel de l'histoire, Dieu députa alors un homme, un peuple nouveau, des doctrines séduisantes qui fascinent leurs adeptes, et huit siècles durant la bataille va se livrer qui se terminera par l'effacement des derniers vestiges du colosse de fer qui si longtemps a étreint et broyé les nations.

Cet homme, c'est Mahomet, un de ceux dont parle l'Evangile qui feront des choses tellement extraordinaires que les élus eux-mêmes, s'il était possible, seraient induits en erreur. Il possède le génie de la persuasion et de la fourberie, son visage paraît inspiré comme celui des prophètes. Il raconte qu'il est monté au ciel par une échelle plus brillante que celle de Jacob, qu'il a traversé les étoiles, les soleils, les cieux des cieux, faits de diamants, d'or, d'émeraudes et de saphirs. Les prophètes les plus saints l'ont salué comme le plus sublime des envoyés de Dieu, et sur le trône de la suprême majesté divine il a lu, écrite en lettres de feu, cette sentence : « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. »

Ses compatriotes, il les proclame les premiers d'entre tous les hommes ; son peuple, le premier des peuples, appelé à changer par les armes la face du monde. Il les a exaltés en leur disant :

« Celui qui tombe sur le champ de bataille entre aussitôt dans les cieux qui s'ouvrent pour le recevoir. Ses blessures sont belles comme le vermillon, parfumées comme l'ambre », et il goûtera à jamais des voluptés sensuelles d'une infinie douceur. Aussi bien nous n'échapperons pas à l'heure fixée par le destin. « Qui peut arrêter la mort ? Sa marche est plus rapide que la course des gazelles. » La mort n'est qu'un pont jeté entre le temps et l'éternité, cette éternité de délices où tous les plaisirs du monde s'offriront en foule à notre humanité inassouvie. Comment d'ailleurs éviter la mort ? « C'est écrit ! » Et pourquoi la fuir, puisque mourir pour exterminer l'idolâtrie, c'est le bonheur assuré ? Courons donc aux armes et ne les déposons pas avant d'avoir fait périr le dernier des chrétiens.

Le métier de la guerre est le seul qui soit digne d'un homme libre, le travail est l'œuvre méprisée des esclaves. La terre portera ce qu'elle pourra, mais la cultiver c'est un opprobre. La passion des conquêtes, la passion des jouissances charnelles, la haine du nom chrétien, la haine du travail, et l'abaissement de la femme réduite à la réclusion, condamnée à servir d'instrument vil aux plus infâmes caprices, telle est la doctrine de l'islam.

Ne lui demandez pas qu'il ne laisse point en friches au moins le champ de la science, s'il stérilise les plus belles contrées de l'univers. Il vous répondrait avec ce fanatique Omar qui ordonna de brûler la bibliothèque précieuse d'Alexandrie : « Les livres ? ils renferment la doctrine du Coran, alors ils sont inutiles ; ou ils lui sont opposés, alors ils doivent périr. »

Un siècle à peine s'est écoulé depuis que ses partisans ont fermé le tombeau de Mahomet, et déjà ils se sont emparés de l'Afrique et de l'Espagne. Abdérâme leur chef reprend la route d'Annibal et se dirige sur Rome en passant par les Gaules. Pour assurer le succès de sa terrible et décisive campagne, il a divisé son armée en deux corps. L'un remonte le Rhône et la Saône, pousse jusqu'à Dijon, jusqu'à Besançon, sans rencontrer d'autre résistance que devant la cité de Sens. L'autre, commandé par Abdérâme en personne, emporte de haute lutte l'Aquitaine dont le roi Eudes s'enfuit racontant partout l'horreur de son désastre. Bayonne, Bordeaux, Poitiers, voilà ses triomphantes étapes. Et partout les cités sont saccagées, les vierges outragées, les hommes tombent sous le cimeterre comme au temps de la moisson les épis tombent sous la faux. A Poitiers enfin ils se heurtent, non plus contre des cohortes romaines comme Attila dans les plaines catalaniques, mais contre des peuples jeunes, des nations nouvelles, l'espoir de l'avenir, massées là pour leur barrer la route. Les deux mondes sont en présence, le midi et le nord, l'Afrique et l'Europe, la barbarie et la civilisation, la religion infâme de Mahomet et la pure, la sainte religion du Christ. Abdérâme sent que l'issue sera décisive, il appelle à lui son autre corps d'armée, et sept jours durant les Francs et les Arabes s'observent.



Enfin les Musulmans n'y tiennent plus, ils se précipitent sur leurs fauves et impassibles ennemis en poussant leur cri : « Dieu est grand ! » Mais leur cavalerie se brise sur les lignes hérissées de fer des Francs qui ne cèdent point sous le choc vingt fois répété, sur les masses immobiles de ces hommes du nord qui résistent « comme une zone de glace. » A la fin la zone s'ébranle, Eudes tourne l'armée arabe et Charles à son tour avec ses Francs exécute ces formidables charges qui lui ont valu le nom de Martel ou marteau. La civilisation, l'Europe, l'Eglise, Rome est sauvée. La barbarie est pour jamais refoulée devant les nations de l'avenir.

L'islamisme n'est pas mort, hélas ! Ses doctrines subsistent encore avec les mêmes conséquences atroces de stérilité, de fanatisme et de sang. Cette année même les massacres de l'Arménie et de la Crète ont montré qu'une race qui a inscrit dans son code la haine du nom chrétien, et qui vit dans la croyance que le meurtre d'un chrétien ouvre les portes du paradis, demeure une menace perpétuelle et terrible pour le repos du monde. Sa doctrine flatte les passions les plus dangereuses. Mais qui peut dire que notre temps n'en a pas pris quelque chose ?

Est-ce qu'une secte prépondérante aujourd'hui n'a pas juré la destruction du christianisme ? Est-ce qu'elle n'est pas plus vile encore que celle de Mahomet, elle qui supprime le nom de Dieu dans l'alphabet et dans le cœur des petits enfants ? Est-ce que le socialisme n'affiche pas aussi la haine du travail, le travail, ce grand bienfaiteur et sauveur de l'humanité, qu'il regarde comme l'ennemi et qu'il rêve aussi de supprimer presque radicalement ? Croyez-vous que les Musulmans poussent à un degré plus élevé la passion des jouissances matérielles ? Est-ce qu'enfin la femme, tant exaltée par le christianisme à cause de Marie, l'idéal pur et sublime de la femme, n'est point rabaissée et avilie par la littérature contemporaine, les mœurs qui se font dégradées, et même la loi qui en autorisant le divorce, ramène la polygamie — tout comme à Constantinople ?

L'invasion des doctrines mauvaises et des mœurs malsaines, monte, s'avance comme les hordes d'Abdérane, et les hommes sérieux regardent inquiets à l'horizon s'il ne se lèvera pas un autre Martel !

## II

C'est l'Eglise en réalité qui a terrassé Abdérane à Poitiers, elle qui a réuni de tous les points du Nord des combattants, elle qui a remis son épée aux mains de Charles Martel. C'est elle encore qui combat le mahométisme de nos lois et de nos mœurs en poussant ce cri chrétien : « Dieu est Dieu et Jésus-Christ est le Fils de Dieu ! Et il n'est pas d'autre nom sous le ciel qui puisse sauver les hommes, *non est in alio aliquo salus.* »

Ce que l'impiété a le plus attaqué dans notre siècle, c'est la foi en Jésus-Christ, qui est la base de toute la religion chrétienne. Les Musulmans

n'ont pas agi autrement. Ils ne nient point non plus les vertus, les mérites, le génie extraordinaire de Jésus-Christ, mais ils nient sa divinité, et placent au-dessus de lui Mahomet, au-dessus de sa doctrine si pure et purifiante, si céleste, et pourtant si humaine, la doctrine sensuelle et avilissante du faux prophète, parce que celle-ci leur laisse la liberté de la fange.

En France aujourd'hui et dans toute l'Eglise « il est certain qu'il existe, ainsi que le proclamait Pie IX il y a plus de quarante ans déjà, une race impie et incrédule qui voudrait, s'il était possible, exterminer tout culte religieux. Tels sont principalement ces hommes qu'unit un lien infernal, et dont les machinations occultes tendent incessamment à la violation de tout droit public ou privé, au bouleversement de toute société sacrée ou séculière : grands coupables sur la tête desquels tombent directement ces paroles du divin Rédempteur : Vous avez Satan pour père et vous voulez faire les œuvres de votre père. » (Allocution du 9 décembre 1854).

Cette race de sectaires, nous la voyons sans cesse à l'œuvre, s'appliquant à rendre prophétique chacune des paroles de l'illustre Pontife. Sans doute, vous ne comptez point parmi eux, on ne vous voit pas dans leurs rangs, cependant vous les laissez agir, et ce que je vous reproche surtout, c'est de vous imprégner de leur esprit. Si vous ne résistez pas, demain vous penserez comme eux.

Déjà en effet vous êtes entamés, et vous acceptez parfaitement par exemple la prépondérance de l'Etat sur l'Eglise, cette grande hérésie moderne. Ainsi l'Etat met la main sur les biens de l'Eglise, il fait vendre à l'encan les terres et les maisons des religieux qui ont refusé de se soumettre à une loi unique, et je ne trouve point parmi vous ces belles ardeurs honnêtes de protestation énergique contre la violation du droit de propriété. Cela ne vous touche pas, me direz-vous. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que vous êtes des égoïstes ? Il faut aimer et défendre le droit pour le droit, la justice pour la justice, et si vous approuvez le vol d'une propriété quelconque, ou si simplement vous vous taisez quand il s'accomplit, je vous dirai avec Chateaubriand : Prenez garde, « aucun de vous alors ne peut être assuré que ses enfants jouiront paisiblement de leur héritage. » Votre maison est voisine de la maison spoliée, fatalement l'incendie la gagnera.

Vous acceptez les idées courantes au sujet de la religion et de la morale, idées fausses, qui sont la grande machine moderne de perdition des âmes. Ces idées, les voici, vous verrez qu'elles sont musulmanes sous plus d'un point.

« La religion, dites-vous, est une belle et exquise chose, l'Eglise catholique est admirable dans sa foi, son action, ses prescriptions mêmes. Mais ses lois sont facultatives. Je ne blâme pas, ajoutez-vous, ceux qui vont à la messe, mais je ne veux pas non plus qu'on me blâme si je n'y vais pas. J'entends me faire ma religion à moi, dans ma

conscience, suivant ma raison. Telle vérité me plaît dans la religion catholique, je l'accepte ; telle autre doctrine me choque, pourquoi voulez-vous que je l'embrasse ? Libre je suis, libre je veux rester. Vous avez votre religion à vous, j'ai ma philosophie à moi. Avec cela je crois en Dieu et je prétends bien rester honnête homme. Peut-être serait-il mieux d'écouter en toute chose l'Eglise, mais cela gênerait fortement ma liberté, et personne aussi bien n'est tenu au mieux. »

C'est bien là ce que vous pensez, ce que vous dites.

J'avoue que votre doctrine est commode, — comme le vol à ceux qui veulent s'enrichir sans travailler. Mais en avez-vous bien pesé toutes les conséquences ? Votre religion en somme, c'est d'abord votre caprice, car je me défie de votre conscience qui en est la base : elle est trop intéressée dans l'affaire pour être impartiale. C'est encore votre intérêt, et Dieu sait où vous conduirait ce mobile. Le voleur aussi écoute son intérêt, c'est pourquoi il fait tant de brèches dans la propriété d'autrui, comme vous dans la morale. Vous comprenez qu'il me serait facile de vous amener à conclure par la formule des pires socialistes : « Ni Dieu ni Maître ! » Pas de Dieu pour vous, car s'il existe, s'il parle, il faut que vous l'écoutez, et vous ne l'écoutez point. Pas de Maître, puisque vous n'en reconnaissez d'autre que vous-même. Voilà comment une société composée de quantité d'honnêtes gens, inoffensifs et bons comme vous l'êtes, peut devenir demain, quand parleront le caprice ou l'intérêt, une société d'anarchistes.

Non, tous les principes sont également sacrés, parce qu'ils viennent également de Dieu ; vous ne pouvez toucher à un seul sans les blesser tous ; et comme ils sont tous attaqués aujourd'hui, votre devoir c'est d'accourir pour les défendre tous.

Le premier de tous, c'est la foi. D'abord vous m'accorderez que le vrai chrétien, qui observe parfaitement sa religion, est l'homme juste, l'homme parfait, le type de l'honnête homme. Il croit en Jésus-Christ, Fils de Dieu, il croit aux paroles de l'Evangile et il s'applique à leur donner dans sa vie, dans sa conduite, comme une forme vivante. Il ne s'écarte point du droit chemin, il est l'incarnation même de la justice, de la bonté, de la charité. Tel est l'idéal que nous nous proposons tous, et c'est seulement lorsque nous l'avons atteint de quelque côté que notre conscience nous dit : « C'est bien ! Vous avez été miséricordieux comme le Père céleste est miséricordieux. »

Mais laissez-moi ensuite, chrétiens tièdes, et plus convaincus peut-être, plus croyants que vous ne pensez, laissez-moi vous rappeler une parole terrible du Maître : « Celui qui ne croira pas sera condamné » ; et cette autre de saint Paul : « Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu ! » La foi, entendons-le bien, c'est la foi pratique, la foi accompagnée d'œuvres, la foi qui va à la messe le dimanche et qui fait ses Pâques. C'est sans cette foi-là qu'il est impossible de plaire à Dieu. L'avez-vous ? Et si vous ne l'avez pas, comprenez-

vous que vous ne plaisez point à Dieu, qu'en ce moment même où il vous regarde vous lui apparaissez comme un objet de dégoût, et qu'un jour vous serez condamnés, condamnés pour n'avoir pas cru par votre faute !

L'Evangile, c'est le livre divin, il ne nous est point loisible de prendre telle page et de laisser telle autre. Chaque verset, chaque sentence est divine, et nous oblige. C'est la parole de Dieu qui ne passe pas, mais qui demeure éternellement, *veritas Domini manet in æternum*.

Or voici ce que je lis encore dans l'Evangile : « Demeurez en moi et moi je demeurerai en vous. Le sarment ne peut porter des fruits par lui-même s'il ne demeure dans la vigne, ainsi de vous, si vous ne demeurez pas en moi. Je suis la vigne et vous les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là portera beaucoup de fruits, car sans moi vous ne pouvez rien faire, » *nihil potestis facere*. (Jean, xv, 4 et seq.)

Jésus-Christ, fait observer saint Augustin, ne dit pas : « Sans moi vous ferez peu de chose, » mais « vous ne ferez rien ». C'est à cela que se réduisent les efforts humains, notre volonté personnelle, notre belle philosophie, la religion que nous nous faisons à nous-même, à rien. Nos superbes conceptions, nos séduisantes théories, notre doctrine de liberté absolue, rien, *nihil*. Nos bonnes œuvres mêmes, nos aumônes, nos pauvres justes, nos vertus humaines, rien, *nihil*. Et pour conclure, que deviendra le sarment, image de notre vie passée loin de Jésus-Christ ou en dehors de lui ? Il séchera, on le jettera au feu et il brûlera, in *ignem mittent et ardet*. Pas de milieu, ajoute encore saint Augustin : Ou le Christ ou rien, ou la vigne ou le feu, *si in vite non est, in igne erit*. Choisissons. (*Tractat. 91 in Joann. 3*).

Ah ! vous avez choisi sans doute, comme le prêtre Perfectus, et vous dites avec lui : « Jésus-Christ c'est le Dieu béni sur toutes choses ! » Nous voulons Jésus-Christ, c'est-à-dire la foi, la paix, la conduite, le renoncement, la noblesse de la vie, et non Mahomet, c'est-à-dire l'impunité, le désordre, la libre action, les jouissances sensuelles et l'avi-lissement de notre âme chrétienne. — Vous avez choisi, comme saint Christophe, vous êtes convaincus et croyants comme lui ; son exemple vous soutient, et s'il le fallait aussi, comme lui vous verseriez votre sang pour la cause du Christ et de son Eglise ; son nom même vous inspire : Christophe, c'est-à-dire « porte-Christ, » vous porterez Jésus-Christ dans votre cœur, car toutes vos actions seront faites pour Lui, en son nom, et votre vie ainsi sera une communion continuelle, en attendant le jour où il vous recevra comme de bons et fidèles serviteurs qui lui plairont, parce qu'ils auront eu la foi, jour délicieusement béni où commencera pour vous la communion éternelle du Paradis.



# PETITE INSTRUCTION POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

## LA CONFIANCE EN DIEU

*Fiduciam talem habemus  
per Christum ad Deum.*

C'est par Jésus-Christ que nous avons une si grande confiance en Dieu.

(II Cor. III, 4.)

La fin de ce siècle voit s'accroître un mal qui jamais ne fit tant de victimes. J'ai nommé le découragement, ou plutôt le défaut de confiance en la divine Providence. De cet état d'esprit particulier à la génération actuelle on a donné diverses causes : transformation des idées, lutte plus vive pour la vie, faiblesse croissante des tempéraments, manque de ressort et d'énergie chez plusieurs. Mais ce sont là, en réalité, moins des causes que des effets, moins la raison première du mal que ses manifestations et ses conséquences. Il faut regarder plus attentivement et plus haut, et il ne sera pas malaisé de découvrir une autre cause, celle-ci vraie, suffisante à tout expliquer : le défaut total ou simplement l'affaiblissement de la foi, du sentiment religieux dans les âmes. Il existe en effet une corrélation évidente entre l'un et l'autre de ces phénomènes. A proportion que la foi diminue, que la croyance en Dieu, en ses perfections, tend à disparaître, les volontés aussi fléchissent et deviennent incapables des longs efforts, des sacrifices et des renoncements qu'a toujours exigés l'accomplissement exact, intégral du devoir.

Or, la cause du mal étant connue, il ne sera pas difficile de découvrir le remède. Il consistera à établir, à exciter dans les âmes une ferme confiance en Dieu, en se servant des motifs et des moyens qui nous y peuvent aider. Vous rappeler ces *motifs de votre confiance*, vous indiquer les *moyens* de l'acquiescer, sera tout le sujet de cette instruction.

## I

La confiance n'est autre chose que l'espérance parvenue à son plein développement, et, pour ainsi dire, à sa maturité; elle en découle, et elle la rend parfaite. Le motif de l'espérance est la bonté de Dieu perçue par la foi, éprouvée par une douce expérience des bienfaits divins. Tel est aussi celui de la confiance. Elle naît d'une juste connaissance et appréciation de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa sainteté et de sa justice, et ensuite des grâces reçues dans le cours de notre existence.

C'est la doctrine de Notre-Seigneur, doctrine aussi vieille que le monde, parce qu'elle est fondée sur le dogme même de la création, que Dieu est pour nous un Père qui s'occupe de nos destinées, veille à notre conservation, pourvoit à nos besoins, s'intéresse à nos souffrances, et

veut être le juge équitable et souverain de nos actions.

« Je t'ai aimé, dit Dieu à chacun de nous par la bouche du prophète, je t'ai aimé d'un amour éternel; c'est pourquoi je t'ai attiré à moi, te prenant en pitié » (Jér. xxxi, 3). Ainsi, de toute éternité Il pensait à nous; de toute éternité, Il prédestinait notre existence dans son amour infini. Nous sommes, parce que Dieu nous a aimés. Aucune autre raison de notre existence ne peut être trouvée; et cet amour, qui était de toute éternité, est pour toute la vie, pour toute l'éternité. Dieu pourra haïr nos iniquités, il ne haïra jamais sa créature, il ne l'abandonnera jamais.

L'homme ne va donc pas seul en ce monde, comme un pauvre être délaissé, comme un orphelin dont nul ne se soucie. Celui même qui a tout perdu, celui qui est le plus déshérité des appuis et des douceurs de la vie, peut encore répéter avec David : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur prend soin de moi » (Ps. xxvi, 10). Tous tant que nous sommes, pauvres et riches, savants et ignorants, heureux ou visités par l'épreuve, nous pouvons et devons dire : « Le Seigneur me conduit, et rien ne me manquera. Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce qu'il est avec moi » (Ps. xxii, 1).

Telle est notre foi, notre ferme assurance. « Dieu est charité » (Joan. iv, 8); il nous aime avec toute la tendresse et la miséricorde de sa nature, d'un amour de père, d'un amour efficace, infini. Cela doit donc nous donner une absolue confiance; car, comment pourrait-Il tant nous aimer et souffrir que nous périssons, et ne pas mettre à notre disposition les trésors de sa toute-puissance?

Mais j'entends l'apôtre nous enseigner que c'est par Jésus-Christ qu'il nous faut avoir confiance, *Fiduciam talem habemus per Jesum Christum*. Lors donc que tout autre motif nous ferait défaut, le Christ seul suffirait à lever nos doutes et nos craintes. Comment cela? Pour une double raison. C'est parce que « Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son Fils unique » (Joan. iii, 16). « En ceci est la charité : que Dieu nous a aimés le premier et nous a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation de nos péchés » (I Joan. iv, 10). Mais non seulement le Fils de Dieu s'est livré et est mort une fois pour nous, il se donne encore à nous dans le Très Saint-Sacrement, à la messe, en reposant dans le tabernacle, en entrant dans nos cœurs par la sainte communion, réalisant cette douce promesse tombée de ses lèvres : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (Math. xxviii, 20).

Nous avons donc en Jésus-Christ et par Jésus-Christ un très puissant motif de confiance. Si indignes que nous soyons des miséricordes divines, nous savons qu'elles nous sont données libéralement, nous ayant été méritées par tout le sang d'un Dieu. Qu'importe si nous ne sentons pas cette action de la Providence sur nous! qu'im-

porte même si les apparences nous feraient plutôt supposer le contraire : notre foi est un appui sûr et infaillible sur lequel, malgré tout, malgré les ténèbres de l'esprit, malgré les difficultés de la vie, malgré les épreuves les plus cruelles, nous aimons à nous reposer, certains que la réalité, ainsi que nous le reconnaitrons un jour, dépasse nos souhaits et nos espérances.

Et encore, pour peu que nous réfléchissions, nous n'aurons pas de peine à avouer que ces marques de la bonté divine nous ont été, dans une large mesure, prodiguées tout le long de notre existence. N'est-ce pas cette paternelle Providence qui a sustenté jusqu'ici notre vie et nous a donné toutes les choses nécessaires d'année en année, de saison en saison, d'heure en heure ? Nous avons été couverts par sa protection et conservés par sa volonté : Et ces grâces qui semblent tissées ensemble pour nous enchaîner au trône de la miséricorde, qui nous soutiennent quand nous ne le savons pas et même quand nous résistons, d'où viennent-elles, si ce n'est de la perpétuelle bonté de Dieu envers nous ? Toute notre vie a été la trame de ces surnaturelles opérations, commencée à notre baptême pour ne finir qu'avec notre dernier soupir, en formant comme un tissu continu de miséricorde et d'amour.

Voilà, mes frères, brièvement rappelés les motifs de notre confiance. Il n'en saurait être de plus solides ni de plus certains : la bonté de Dieu et son amour sans bornes envers chacun de nous en particulier ; l'Incarnation de Jésus-Christ par amour pour nous ; la tendre et vigilante action de la Providence ; la grâce divine toute-puissante et inépuisable.

Ah ! laissons nos cœurs s'enflammer d'une vive espérance, abandonnons-nous, fions-nous pleinement à Dieu, car toujours nous pourrions dire avec l'apôtre : « Je sais à qui je me suis confié, et je suis certain qu'il a la puissance de garder mon dépôt pour ce jour » éternel (II Tim. I, 12).

Il me reste à vous dire un mot des moyens par lesquels nous pouvons atteindre cette confiance.

## II

Le grand don de la confiance est une de ces grâces que Dieu donne à tous ceux qui les cherchent ; et, par conséquent, en même temps que c'est une grâce infuse, qui s'élance du cœur de Dieu lui-même, c'en est une aussi que nous obtenons par notre propre action. Quels sont les moyens à employer pour cela ?

1. Le premier consiste à fortifier notre foi touchant les perfections et les promesses divines. Si, en effet, nous nous défiions de Dieu, ce ne peut être que parce que nous n'apprécions pas ses perfections, que nous ne comprenons pas sa Providence ou que nous n'estimons pas sa bonté ; nous n'avons pas encore appris l'amour de Dieu. Le Psalmiste dit : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux » (Ps. xxxiii, 9). Or, il n'est pas possible d'arriver à cette connaissance de Dieu,

connaissance expérimentée et pratique, sans arriver à nous confier à sa Providence de toutes nos forces.

Souvenez-vous donc de Dieu. Plus vous le contemplez, vous arrêtant sur l'étendue et la largeur, sur la profondeur et la hauteur de l'amour de Jésus, qui surpasse toute connaissance, et de là vous élevant aux perfections infinies de Dieu, à l'ample harmonie des glorieux attributs de Dieu, de sa sainteté, de sa tendresse, de sa compassion, de sa miséricorde et de sa providence paternelle ; plus vous vivrez, respirerez et vous tiendrez dans la lumière et l'atmosphère de Dieu, plus votre confiance grandira, plus elle s'épurera, plus elle vous donnera de force, de courage, de générosité, de paix intime et de sécurité profonde.

La défiance de Dieu prouve aussi que nous ne croyons pas à sa parole. Nous savons que Notre-Seigneur nous a promis d'être avec nous, de nous éclairer, de nous aider, de nous sauver, de nous protéger, et cela jusqu'à la fin ; et cependant nous ne nous confions pas en Lui. Si nous avions de la foi comme un grain de senevé dans les promesses de Dieu, il nous serait impossible de murmurer, de nous impatienter, de nous plaindre. Notre confiance serait non pas hésitante, non pas soupçonneuse et craintive, mais pleine, mais ferme, mais illimitée et invincible.

2. Un second moyen d'acquiescer cette confiance en Dieu, c'est la défiance de nous-mêmes, c'est ce sentiment, cette conviction que « nous ne sommes pas capables de former aucune bonne pensée, comme de nous ; Dieu seul nous en rend capables » (II Cor. iii, 5). Si nous sommes bien persuadés de notre peu de lumières, de l'infirmité de notre jugement, de notre faiblesse et de notre insuffisance, nous ne prendrons pas uniquement conseil de nous-mêmes, et l'épreuve, l'insuccès, la stérilité réelle ou apparente de nos efforts ne nous surprendront point ; nous n'en concevrons ni peine, ni dépit, ni découragement. Mais nous nous reposerons sur Dieu de conduire toutes choses à leur juste fin, sans aucun retour sur nos dispositions, nos vœux, nos espérances, trop souvent intéressées et dépourvues de cette pureté d'intention qui accompagne toujours la confiance en Dieu, qui la fait naître et la rend parfaite.

Ne dites pas : « Mes tentations sont si fortes, ou mes troubles si grands, ou mes fautes si nombreuses, ou mes péchés si graves, que je ne puis espérer. » Il n'y a pas de confiance à avoir là où il n'y a pas de danger. Quand les apôtres étaient sur la mer de Galilée, par un ciel sans nuage et des eaux tranquilles, leur confiance ne paraissait pas. Mais quand la tempête gronda, que les vagues s'amoncelèrent, que le vent s'éleva et que la barque fut près de sombrer, alors ils s'écrièrent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » Voilà le cri de la confiance, et cette confiance honore Dieu, parce que nous oubliant nous-mêmes nous n'attendons de secours que de Lui.

La confiance ne souffre donc pas d'exception,



et elle ne saurait avoir de limites. L'apôtre ne fait nulle réserve, lorsqu'il nous adresse cette exhortation : « Jetez tous vos soucis vers Dieu, car il a soin de vous » (I Petr. v, 7).

Sainte Thérèse dit que l'âme qui est ainsi établie en Dieu devient, selon l'expression du Psalmiste, « comme un arbre qui, planté sur le bord d'une eau courante, donne ses fruits dans la bonne saison, et dont les feuilles ne tombent pas » (Ps. i, 4). Le prophète Jérémie emploie la même image quand il dit : « Il ne craindra rien lorsque la chaleur viendra, » (Jér. xvii, 8).

Etablissons-nous donc dans cette confiance simple, absolue, universelle, qui donne à l'âme tant de force et tant de paix. Oui, dirai-je avec Bossuet, « quand on s'est bien abandonné à Dieu, on est prêt à tout. On suppose le pis qu'on puisse supposer et on se jette aveuglément dans le sein de Dieu. »

« Si quelque chose, ajoute le grand évêque, est capable de rendre un cœur libre et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa sainte volonté. » (*Discours sur l'acte d'abandon à Dieu*). Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Onzième dimanche après la Pentecôte. — On amène à Jésus un sourd-muet et on le prie de lui imposer les mains

#### L'ESPÉRANCE EN DIEU

*Adducunt ei surdum et mutum.*  
Ils lui amènent un sourd-muet.

*Objection.* — Rien de plus beau que ces paroles de Chateaubriand :

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du charme de sa voix, de la douceur de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La foi et la charité lui disent ma sœur, et elle se nomme l'Espérance.

Mais il n'est pas impossible de laïciser l'espérance, elle n'est pas tellement divine qu'elle ne puisse être une vertu humaine.

*Réponse.* — L'espérance humaine est souvent une joie, mais plus souvent encore une erreur. « L'espérance, a dit Vauvenargues, fait plus de dupes que l'habileté. » On demandait à Bias quelle est la chose qui flatte le plus les hommes : « C'est l'espérance, » répondit-il. L'espérance nous flatte, c'est-à-dire nous trompe. On a comparé les effets

de l'espérance humaine au mirage dans les plaines échauffées par le soleil. Nous apercevons dans le lointain telle personne, telle chose, tel projet : cela nous semble une oasis entourée d'un lac enchanteur ; et déjà nous voyons comme dans le phénomène du mirage les arbres du désert se refléchir dans l'eau fraîche et limpide. Nous nous précipitons avec la soif du bonheur ; nous bâtissons des châteaux sur les bords de ces eaux aux sites ravissants ; mille rêves féeriques sont déjà pour nous comme une jouissance anticipée. Nous arrivons : toutes ces constructions aériennes ont disparu, et nous ressemblons au voyageur du désert qui éprouve la double souffrance d'une soif encore plus grande et de la déception qui a cruellement trompé ses espérances.

*Objection.* — L'espérance donne des forces pour marcher vers le but de la vie présente, qui est la jouissance. « L'espérance, a dit Vauvenargues, comble non seulement notre misère, mais notre faiblesse. » — « Le désespoir est la plus grande des erreurs. »

*Réponse.* — Si l'espérance a des avantages, elle a aussi des inconvénients : « Celui qui vit d'espérances court risque de mourir de faim. » (Franklin). « L'espérance est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il nous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on désire. » (M<sup>me</sup> de Lambert). Ces inconvénients de l'espérance humaine n'existent pas pour l'espérance divine, qui ne trompe pas : *spes non confundit*.

*Objection.* — L'espérance humaine n'est pas incompatible avec l'espérance chrétienne.

*Réponse.* — Ceux qui espèrent trop dans les choses de la terre, désespèrent des choses du ciel. Victimes d'un attachement criminel aux misérables satisfactions dont ils poursuivent la jouissance, ils ont, pour quelques années d'une telle vie, renoncé de cœur à leur part éternelle du Paradis. Ils ne savent plus que désirer le ciel en terre, comme ils disent ! Ils ne se laissent de ressource que l'abîme de fange où ils se vautrent et où se consommera leur réprobation : *Desperantes tradiderunt semetipsos immunditie*. O Dieu, dit l'auteur du Livre de la Sagesse, soyez béni d'avoir voulu que vos enfants fussent les enfants de la sainte espérance : *Bonæ spei fecisti filios tuos*.

*Objection.* — L'espérance n'est pas la vertu des chrétiens, car on ne rencontre aujourd'hui que des chrétiens sinon désespérés, au moins découragés.

*Réponse.* — Ce découragement ne vient pas de ce qu'ils sont chrétiens, mais de ce qu'ils ne le sont pas assez. Il résulte de la fausse sagesse dont notre siècle est sottement fier et qui consiste à placer sa confiance dans les créatures, roseaux fragiles et cassants dont les éclats percent toujours la main qui les prend pour appui. « Tentation du découragement, a dit un saint docteur, tentation la plus lâche de toutes, » et la plus

funeste, car le découragement est une maladie qui se donne. Machabée, général du peuple de Dieu, n'a triomphé des armées ennemies que pour n'avoir rien sacrifié de ses espérances : *Semper confidebat cum omni spe*. Il faut être du nombre de ceux pour qui « l'ancre est jetée du côté d'en haut, et non du côté d'en bas. » — « Que feriez-vous, demandait-on au P. de Ravignan, si Dieu vous ôtait votre confiance même ? — Ah ! s'il me l'ôtait, répondit-il, je l'aurais encore. » C'est la parole de Job : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo*. C'est la devise des vieux blasons : *Dum spiro, spero*.

**Objection.** — « L'espérance, dit Rivarol, est un emprunt fait au bonheur. » N'aurait-elle d'autre effet que de nous rendre heureux sur la terre, elle ne serait pas inutile.

**Réponse.** — « Les longues espérances, a dit M<sup>me</sup> de Sévigné, usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur. » A force de trainer jusqu'au tombeau « la longue chaîne de ses espérances trompées, » on finit par ne plus croire à l'espérance elle-même ; on finit par se décourager comme les Danaïdes dont parle le poète :

Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche,  
Théano, Callidie, Amymome, Agavé,  
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,  
Courrent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.  
Hélas ! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,  
Et le bras faible est las du fardeau soulevé :  
« Monstre ! que nous avons nuit et jour abreuvé,  
O gouffre ! que nous veut ta soif que rien n'étanche ? »  
Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs ;  
Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs,  
Chante et leur rend la force et la persévérance.  
Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions :  
Elles tombent toujours, et la jeune Espérance  
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommen-

[cions ?]

SULLY-PRUDHOMME.

**Objection.** — Un célèbre libre-penseur de notre temps a dit : « Ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie, qui savent étouffer leur tristesse et se passer d'espérance. »

**Réponse.** — Cette parole ressemble beaucoup à celle d'un autre impie : « Le travail est mon Dieu. » Ces individus-là faisaient leur apprentissage de l'enfer. Mais le désespoir n'est pas commode pour vivre, et c'est le diable pour mourir. L'espérance, a dit un évêque, est « le dernier mot de la terre, puisque la charité est le premier mot du ciel. »

Douzième dimanche après la Pentecôte. — Jésus enseigne la loi de l'amour de Dieu

L'AMOUR DE DIEU

*Diliges Dominum Deum tuum.*  
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

**Objection.** — Il suffit de craindre Dieu, il n'est pas nécessaire de l'aimer. En effet, la crainte produit l'obéissance aussi bien et même plus sûrement que l'amour.

**Réponse.** —

Sans l'amour la crainte est fâcheuse et l'honneur n'est point agréable ; la crainte est une passion servile tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour, et l'honneur qui ne vient point du cœur n'est pas un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu, mais il ne les accepte pas s'ils ne sont assaisonnés par l'amour. (Bossuet).

**Objection.** — Il est bon d'avoir un certain amour de Dieu, mais il faut avouer que la dévotion portée à un certain point est une extravagance ou une folie.

**Réponse.** — Il ne peut pas y avoir d'excès dans l'amour de Dieu.

1<sup>o</sup> Dieu est infiniment parfait, il mérite un amour infini. L'amour, c'est le don de soi, il n'y a point d'amour sans cela. L'amour est d'autant plus grand qu'on se donne soi-même davantage, et il est parfait lorsqu'on se donne soi-même absolument, sans réserve et sans partage, et qu'on ne veut point d'autre récompense de l'amour que l'amour lui-même et le bonheur d'aimer : c'est là ce qui constitue le désintéressement, l'héroïsme de l'amour. Or ce n'est qu'à Dieu qu'un pareil amour est dû et qu'il peut légitimement être donné, parce qu'il est le seul bien véritable et absolu.

2<sup>o</sup> On ne peut pas trop aimer Dieu, parce qu'on ne peut pas trop fortement tendre à sa fin. Or nous avons été créés pour Dieu.

Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur sera toujours inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. La comparaison dont on se sert d'ordinaire à ce sujet, de l'aiguille d'une boussole, est extrêmement juste et explique très bien les paroles de saint Augustin. Le propre de cette aiguille, quand elle a été frottée d'aimant, est de regarder toujours vers le nord ; et elle y est si violemment portée par l'impression que l'aimant fait sur elle, que, si on la tourne d'un autre côté, elle ne cesse de s'agiter, qu'elle ne soit remise dans sa première situation. Il en est de même de nous à l'égard de Dieu : il a imprimé en nous une inclination naturelle, qui nous porte continuellement vers lui comme vers notre nord et vers notre dernière fin ; ainsi, tant que notre cœur ne sera point tourné vers Dieu, nous serons toujours, comme cette aiguille, dans une agitation et dans une inquiétude perpétuelle. De toutes les parties du ciel qui se meuvent, quelque partie qu'elle regarde, elle ne s'arrête point ; mais sitôt qu'elle a trouvé le point immobile du ciel, elle demeure fixe et immobile. De même, tant que vous aurez les yeux et le cœur tournés vers les choses du monde, qui sont changeantes et périssables, vous n'aurez jamais de repos et de satisfaction ; mais tournez-les vers Dieu qui est immuable, et vous demeurerez dans une tranquillité et dans une joie parfaites. (Rodriguez).

**Objection.** — Saint François de Sales avoue lui-même que la dévotion n'est qu'une tendresse de cœur inutile. Voici ses paroles :

Il y a des personnes qui, considérant la bonté de Dieu et la passion du Sauveur, sentent certains attendrissements qui leur font jeter beaucoup de soupirs et verser bien des larmes au milieu de prières et d'actions de grâces fort sensibles, au point qu'on dirait qu'elles ont l'âme pénétrée d'une grande dévotion ; mais quand on en vient à l'épreuve, on voit que, semblables aux pluies d'un été bien chaud, qui sont passagères, tombent à grosses gouttes, ne pénètrent pas la terre et ne servent



qu'à produire des champignons, de même ces larmes si tendres, tombant sur un cœur vicieux et ne le pénétrant point, lui sont tout à fait inutiles... Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette à sa mère pour la saigner; mais si en même temps sa mère lui demande une bagatelle qu'il tient à la main, il ne la lui donnera pas. Telles sont la plupart de nos tendres dévotions.

*Réponse.* — Ces paroles de saint François de Sales prouvent qu'il y a une fausse dévotion. Mais de ce qu'il y a une dévotion fausse, il ne s'ensuit point qu'il n'y en ait pas une vraie. Le contraire est prouvé par ces autres paroles du même saint :

Notre chétive nature, navrée par le péché, fait comme les palmiers que nous avons de ce côté-ci, qui font certaines productions imparfaites, et comme des essais de leurs fruits; mais de porter des dattes entières, mûres et assaisonnées, cela est réservé pour des contrées plus chaudes. Ainsi notre cœur humain produit bien naturellement certains commencements d'amour envers Dieu; mais d'en venir jusqu'à l'aimer sur toutes choses, qui est la vraie maturité de l'amour dû à cette suprême bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animés et assistés de la grâce céleste et qui sont en l'état de la sainte charité.

*Objection.* — L'amour suppose toujours une certaine égalité entre celui qui aime et celui qui est aimé. Or, que sommes-nous devant Dieu pour que nous osions l'aimer? Est-ce que même entre les hommes, il n'est pas des distances qu'il n'est pas permis à l'amour de franchir? On admire ou l'on envie ceux qui occupent des positions très élevées, mais on sait bien qu'on ne peut nouer avec eux ces liens intimes qui sont l'amour, et qu'y prétendre serait une témérité. Comment peut-il donc se faire que nous osions entreprendre de franchir pour l'aimer la distance qui nous sépare de Dieu?

*Réponse.* — Dieu a franchi lui-même la distance qui nous sépare de lui. Il l'a franchie par l'Incarnation et par l'Eucharistie. Voilà pourquoi l'idée de l'aimer ne nous étonne plus. En dehors des idées de la foi, il n'est venu à personne la pensée d'aimer Dieu. Les païens admiraient et redoutaient leurs prétendues divinités, mais ils ne les aimaient pas. Il n'y a que les chrétiens qui puissent aimer leur Dieu sans être effrayés de la grandeur et de la hardiesse d'une pareille entreprise.

*Objection.* — L'amour de Dieu des dévotes est un amour exclusif; elles aiment tant Dieu qu'il n'y a plus de place dans leur cœur pour l'amour du prochain. Tout le monde s'accorde au sujet de l'acerbité de leur caractère.

*Réponse.* — « Il est vrai, dit le P. Faber, qu'il y a une sorte de dureté qui dépare ordinairement les commencements de la piété; mais cela vient de ce que nous ne savons pas encore manier la grâce qui nous est donnée. Nos vieilles humeurs recevant l'impulsion destinée à nos jeunes vertus, la machine ne peut pas être en ordre dès le premier coup. » La Rochefoucauld parlait de l'amour humain quand il disait : « Il n'y a point de pas-

sion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour, et l'on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien. » Le véritable amour du prochain est celui qui est inspiré par l'amour de Dieu.

Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre impatient, délicat, jaloux, plein de besoins et vide de mérite, se défie sans cesse et de soi et de son ami : il se lasse, il se dégoûte; il voit bientôt le bout de ce qu'il croyait le plus grand; il trouve partout des mécomptes; il voudrait toujours le parfait, et jamais il ne le trouve; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu aimant sans rapporter ses amis à soi, les aime patiemment avec leurs défauts. (Fénelon).

## PANÉGYRIQUE DE SAINT FIACRE

(30 AOUT)

*Qui fecisti patres electos et sanctificasti eos, custodi partem tuam et sanctifica.*

O Dieu qui avez choisi nos pères pour en faire des saints, gardez ce peuple qui est vôtre et rendez-lui la sainteté.

(II Mach., I, 25.)

Mes frères,

Il est une parole que vous avez certainement entendu prononcer plus d'une fois; et quand, pour vous exhorter à la pratique des vertus chrétiennes, on vous propose l'exemple des saints, elle vous vient comme naturellement aux lèvres : « Oui, les saints ont fait cela, mais nous, nous ne sommes pas des saints. » Comme si les saints avaient été des hommes d'une autre nature que nous, confirmés en grâce dès leur naissance!

Mais Dieu, pour que nous n'ayons point d'excuse, a pris soin de nous donner des modèles de sainteté dans toutes les conditions.

Aujourd'hui, dans votre patron saint Fiacre, il nous montre un *saint jardinier*.

Quelle fut la *vie* de saint Fiacre, et quelles *grâces* nous devons lui demander afin de lui ressembler, tel sera tout le partage de l'entretien que vous attendez de votre pasteur en ce jour.

### I

Dieu fit naître saint Fiacre au milieu des richesses, sur les marches d'un trône. Il était fils d'Eugène IV, roi d'Ecosse. Elevé par un pieux évêque, l'enfant grandit dans la crainte et l'amour du Seigneur comme un arbrisseau dont une main prévoyante dirige la croissance.

Mais voici la jeunesse! La jeunesse, c'est le temps de l'indépendance, de l'orgueil, de la présomption et du plaisir. Je ne sais quel feu brûle au cœur, quelles émotions s'éveillent alors au fond de l'âme d'un jeune homme. Et Fiacre n'est pas seulement jeune, il est jeune prince, et jeune prince à la cour, et la cour, savez-vous ce que c'est? Il y a là des courtisans qui s'arrogent la

mission de rendre le vice aimable en l'ornant des plus belles couleurs; il y a là des flatteurs qui trompent et qui poussent à l'abîme; il y a là le luxe avec tout son prestige, la gloire avec ses séductions; il y a là toutes les passions réunies pour fasciner et pour corrompre.

Au milieu de tant d'écueils, que fera le jeune prince?

Il a vu les périls qui l'attendent, et il s'est dit à lui-même : « Il est une couronne qui doit m'être plus chère que ma couronne de roi. A quoi bon porter le diadème sur le front, si le vice a dégradé mon cœur? La vertu, voilà mon trésor, je le garderai jusqu'à mon dernier soupir. » Et le jeune homme suit l'attrait céleste. A un âge où la plupart ne pensent qu'aux joyeux loisirs, il se livre ardemment au bonheur d'aimer Dieu. Sa vertu embaume le palais de son père. Une angélique pureté rayonne sur son front, une aimable modestie est répandue dans toute sa personne. Tous l'admirent et le vénèrent.

Bientôt Dieu lui fait entendre les paroles qui retentirent autrefois au cœur du patriarche Abraham : « *Egrederet* ! Sors de la terre que tu habites, de ta parenté, de la maison de ton père ; » sors de la gloire mondaine, méprise les plaisirs et les richesses ; « et va dans la terre que je te montrerai, » dans la terre de la pauvreté, de la pénitence, du sacrifice et de la perfection suprême.

Fiacre répond à cet appel divin, et dans la fleur de la jeunesse il comprend la vanité et l'instabilité des honneurs, il ira dans la solitude, il s'attachera aux seuls biens qui ne périssent pas.

A l'insu de son père, il s'enfuit de la cour avec la princesse Sira, sa sœur, passe la mer et aborde en France : c'était la terre destinée par Dieu pour être le théâtre de sa sainteté.

A cette époque, parmi les saints pontifes qui faisaient la gloire et l'ornement de l'épiscopat des Gaules, brillait d'un vif éclat Faron, évêque de Meaux. Issu d'une noble famille, puissant par son crédit dans les conseils du roi Clotaire II, il avait renoncé à tous ces avantages si grands selon le monde, et échangé le service de son Prince contre le service de son Dieu.

Attiré par sa réputation, Fiacre vint le trouver et obtint de lui, dans la forêt de Breuil, l'emplacement nécessaire pour la construction d'un ermitage.

Quel ne dut pas être son bonheur, lorsqu'il se trouva seul avec son Dieu dans cette douce et paisible retraite, loin des agitations du siècle ! J'aime à me le représenter le soir, assis devant la porte de sa cellule, après le travail de la journée, au milieu du silence de la nature, se redisant à lui-même la parole de saint Eucher : « La solitude est pour ses heureux habitants l'image du paradis qu'ils posséderont un jour. Là, pas de bruit qui trouble ; pas d'entretiens si ce n'est avec Dieu ; les anges pleins d'allégresse viennent admirer les beautés de la solitude, et comme jadis le long de l'échelle de Jacob, ils peuplent et embellissent le désert de leur présence mystérieuse. »

Ne croyez pas cependant, mes frères, que les journées du pieux ermite se passent dans une contemplation oisive.

Il travaille et il prie.

Le travail manuel, mes frères, est marqué au coin d'une grandeur et d'une dignité incomparables, car il est la collaboration de l'homme avec Dieu dans la création. Vous êtes les aides de Dieu dans l'achèvement et le perfectionnement de son œuvre.

Vous êtes l'aide du Créateur, jardinier mon frère, lorsque vous fécondez en la remuant cette écorce terrestre où Dieu a déposé les semences et les germes de la vie, lorsque, par votre travail assidu et vos soins infatigables, vous les faites éclore au soleil du bon Dieu. Vous êtes l'aide du Créateur, lorsque vous tracez ces sillons qui régularisent le cours de la force végétale, lorsque vous semez, transplantez et greffez. Vous êtes l'aide du Créateur, lorsque vous faites circuler et dirigez la sève à votre gré et que vous doublez la beauté des plantes en mêlant leurs vertus.

Et c'est pourquoi l'Eglise a toujours honoré le travail. C'est pourquoi, à côté des religieux voués à l'étude ou à l'apostolat, elle a suscité les moines laboureurs qui par légions ont défriché des terres restées jusque-là rebelles à toute culture, qui ont fécondé de leurs sueurs et transformé en fertiles contrées les déserts les plus arides, comme hier à Staouéli et demain à Madagascar ; des moines dont les couvents ont été et seront encore autant de grandes fermes monastiques, où l'industrie humaine ira chercher ses modèles.

Et enfin c'est pourquoi elle place devant vos yeux saint Fiacre comme l'idéal et le modèle du travail chétien. Le psautier d'une main et la bêche de l'autre, il vous apprend l'art le plus difficile de tous : celui d'unir la prière au travail, pour l'ennoblir et le sanctifier. Il vous apprend à cultiver avec soin ces terres que Dieu vous a données, mais aussi à vous détacher d'elles pour porter plus haut vos désirs et vos espérances. Il vous apprend à demander à la terre, à force de peines et de labeurs, tout ce qu'elle peut produire, mais aussi à vous en remettre au ciel pour ce qu'il juge à propos de donner.

Mes frères, lorsque les devoirs de mon ministère m'appellent au milieu de vous, et qu'en traversant vos jardins et vos champs je vous vois courbés vers la terre, dépensant vos forces dans un travail incessant et pénible afin de gagner votre pain de chaque jour et d'amasser quelques rentes pour vous et vos enfants, je me sens pénétrer de respect et d'admiration pour ces courageux et persévérants labeurs. Mais en même temps je ne puis m'empêcher de me dire tout bas : « Ah ! si mes paroissiens savaient offrir à Dieu leurs fatigues, leurs sueurs, ces mille privations qui forment comme la trame et le tissu de leur vie, quelle moisson de mérites ne recueilleraient-ils pas pour l'éternité ! Et comme ils réaliseraient en toute vérité cette devise qui est bien celle du jar-



dinier fidèle à ses devoirs de chrétien : *Travailler, c'est prier!* »

Telle était la vie de travail et de prière que menait saint Fiacre, dans le silence et l'obscurité de son ermitage.

Cependant, je me reprocherais d'omettre ce détail, Fiacre avait une ambition : il trouvait son jardin trop petit. Les produits n'en suffisaient plus à nourrir les pauvres des alentours, non plus que les nobles étrangers qui venaient réclamer des conseils et s'asseoir à sa table frugale. Il alla donc trouver le saint évêque Faron, et sollicita humblement de lui une nouvelle concession de terrain, et tout heureux d'avoir été exaucé, il élargit l'enceinte de son potager et de son verger et multiplia les planches de légumes et les plants d'arbres fruitiers.

Il vivait donc ainsi partagé entre la contemplation des choses célestes et la culture de ce coin de terre, lorsqu'il fut averti par révélation des événements malheureux qui se passaient dans son pays d'origine.

Son frère Ferguard, qui avait succédé à son père Eugène IV, avait soulevé l'indignation de ses sujets en prenant parti pour les hérétiques et en se livrant à toutes les débauches. Aussi les grands du royaume l'avaient déposé et pris la résolution de demander à Fiacre de quitter sa solitude pour monter sur le trône de ses aïeux. Que va répondre le pieux ermite ? obéir à ses compatriotes qui veulent faire de lui un roi comme l'avaient été ses pères, et va-t-il échanger contre un sceptre ses instruments de travail ?... Les historiens de la Grèce nous montrent l'humble jardinier Abdolonyme quittant son arrosoir, sa bêche et les chaînes de son puits pour prendre en main les rênes du gouvernement public. Mais le christianisme devait nous offrir un plus beau spectacle : celui de ce descendant des rois d'Ecosse congédiant les ambassadeurs chargés de le ramener sur le trône, et ne désirant qu'une chose : rester dans l'humble enclos de son modeste ermitage, pour y vivre de prière, de travail et d'assiduité.

Telle fut, mes frères, la vie de saint Fiacre.

Un jour vint où il exhala son dernier souffle avec une dernière prière. Des mains pieuses l'ensevelirent dans une chapelle de Marie, à quelque distance de son ermitage ; et il y avait tout lieu de croire que son souvenir allait s'éteindre dans les étroites limites de quelques bourgades obscures de la Brie.

Mais, ô triomphe de l'humilité ! Non, l'oubli ne devait pas passer sur cette tombe. A peine s'est-elle fermée sur les dépouilles de l'ermite, qu'il se produit autour de son nom un mouvement de foi et de dévotion. Tandis que la puissance divine multiplie ses miracles, les hommes font de toutes part éclater leur confiance.

Les Parisiens viennent en foule vénérer ses reliques et rendre populaires sous le nom de « fiacres » les voitures destinées primitivement à les conduire à son tombeau. Les races royales se

réclament de sa protection et tiennent à honneur d'incliner leur sceptre devant l'image du prince ermite. Les saints, comme François de Sales et Vincent de Paul, viennent répandre devant lui leurs prières. Une basilique s'élève pour abriter sa tombe, témoigner de la dévotion des âmes et glorifier ce coin de terre où ce pauvre volontaire avait prié, travaillé et souffert, d'autant plus digne d'être exalté après sa mort qu'il n'avait cherché pendant sa vie que l'abaissement et l'oubli.

Voilà, mes frères, la page de la vie des saints que je suis venu vous lire, sûr de répondre à votre désir et de vous édifier par le spectacle de cette héroïque vertu. Et maintenant il ne me reste plus qu'à achever la prière qui a commencé ce discours : O mon Dieu, vous qui avez choisi nos pères pour en faire des saints, — gardez ce peuple qui est vôtre et rendez-lui la sainteté.

## II

Dans une nation la fête d'un prince est l'occasion de réjouissances, et surtout de largesses, de grâces et de faveurs. Les portes des prisons s'entr'ouvrent et des captifs sont rendus à la liberté. Les citoyens qui ont bien mérité de la patrie reçoivent les décorations qui sont la récompense de leur mérite et la reconnaissance authentique de leurs vertus et de leur dévouement.

Or, il y a, ce me semble, quelque analogie entre les solennités civiles et les solennités religieuses. Une fête comme celle que nous célébrons aujourd'hui doit fournir au bienheureux habitant du ciel qui en est l'objet l'occasion d'exercer auprès de Dieu le rôle d'intercesseur qui lui a été dévolu. Nous sommes donc en droit de demander en ce moment à saint Fiacre les grâces particulières que réclament l'état de nos âmes et la situation religieuse de cette paroisse.

Permettez-moi de vous ouvrir simplement à ce sujet mon cœur de prêtre et d'ami.

Je commence par vous faire en toute sincérité les compliments que vous méritez, afin que vous me permettiez ensuite de vous donner aussi sincèrement quelques leçons et quelques conseils.

Depuis trois ans que je suis au milieu de vous, j'ai pu apprécier les qualités et les vertus naturelles qui vous ont été départies par la Providence : vous êtes probes, laborieux, remplis de bon sens et d'honnêteté, respectueux de tout ce qui s'appelle ordre, devoir, religion. Vous déployez dans la gestion de vos affaires temporelles une activité, un savoir-faire, une habileté au-dessus de tous les éloges. Dès l'aube vous êtes au travail, penchés sur vos sillons pour arracher à vos terres les produits que vous pouvez légitimement leur demander. Pas une motte dont vous ne tiriez parti, que vous n'arrosiez, que vous ne fécondiez de vos sueurs !

C'est fort bien. Je vous approuve et vous félicite. Mais ce n'est pas là tout l'homme.

Dites-moi, qu'est devenue la vie surnaturelle que vos pères vous avaient léguée comme le plus précieux des héritages ? La foi n'a-t-elle pas diminué

sensiblement parmi vous, par suite de l'indifférence religieuse qui est le grand fléau de notre époque ? Vous gardez au fond de vos cœurs les convictions chrétiennes que vos mères y ont déposées au foyer domestique, et le prêtre sur les bancs du catéchisme ; mais en pratique vous vivez comme si vous ne croyiez pas.

Vous croyez à votre âme ; mais vous ne vous en occupez pas.

Vous croyez au salut ; mais vous n'y songez pas plus que si vous y aviez renoncé.

Vous savez qu'il y a une autre vie ; mais vous vous comportez en celle-ci comme s'il n'y en avait point d'autre après elle.

Vous ne voudriez pas mourir comme vous vivez ; mais vous persistez à vivre comme vous ne consentiriez jamais à mourir.

Vous croyez à l'éternité ; mais vous ne travaillez aucunement à vous y préparer.

La terre vous fait oublier le ciel ; le temps, l'éternité ; le service du monde, le service de Dieu.

Mes frères, réfléchissez un peu.

Pourquoi êtes-vous sur la terre ? Y êtes-vous uniquement comme les plantes, comme les arbres, comme les animaux, pour y vivre quelques années et puis disparaître à jamais sans qu'il reste aucune trace de votre existence ? Non, non, vous avez des destinées plus hautes. Votre corps n'est que la moindre partie de vous-même. Vous avez une âme immortelle, créée à l'image de Dieu dont elle exprime les traits et reproduit la beauté. C'est cette âme qu'il importe de cultiver avant tout. Rappelez-vous que vous ne serez pas toujours sur cette terre, qu'il viendra un jour où vous quitterez tout ce que vous possédez à l'heure présente. Votre argent ne vous suivra pas au tombeau ; vos champs, vos maisons, vous les laisserez derrière vous, et vous n'emporterez que les mérites que vous aurez acquis devant Dieu par votre fidélité à pratiquer sa loi. Dans ce moment où vous serez jugés, votre Créateur ne vous demandera pas si vous avez été riche ou pauvre. Il vous dira : Avez-vous bien vécu, avez-vous observé les commandements de Dieu et de l'Eglise, avez-vous reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ?

De grâce, mes frères, ayez pitié de votre âme, que Dieu avait faite si belle et si pure, pour laquelle Notre-Seigneur a versé son sang sur l'arbre de la Croix, de cette âme destinée à un bonheur sans fin et que vous exposez à un malheur éternel !

Et si je vous parle avec cette franchise, c'est qu'il y a là pour moi un devoir sacré. Lorsqu'un jour nous nous rencontrerons au tribunal de Dieu — car nous y serons, vous et moi, — si je vous avais dissimulé ces grandes vérités, vous me le reprocheriez avec amertume et vous me diriez alors avec l'accent du désespoir : « Quand vous avez paru dans la chaire de vérité, dans cette circonstance solennelle qui nous réunissait tous aux pieds des autels, pourquoi ne pas avoir pressé, sollicité, conjuré, ceux qui parmi nous ne rem-

plissaient pas leurs devoirs religieux, de revenir à la pratique de la foi chrétienne ? »

La disparition du fléau de l'indifférence religieuse dans cette paroisse, voilà donc la grâce que nous allons demander à saint Fiacre en retour du tribut de vénération que nous lui offrons.

En 1845, un philosophe célèbre de notre époque qui fut en même temps un homme d'Etat au regard ferme et pénétrant, Royer-Collard, était à sa dernière heure. Devant son éternité, à cet instant où l'on considère les choses dans leur réalité, il fit entendre cette parole que je vous laisse en terminant : « Il n'y a rien de solide ici-bas que les idées religieuses ; ne les abandonnez jamais, et si vous en sortez, rentrez-y. »

Oui, rentrez-y, frères très chers, en reprenant tous les dimanches comme aujourd'hui le chemin de l'Eglise et des saints offices. Où trouver des spectacles plus édifiants, plus fortifiants, plus propres à élever l'âme que ces solennités religieuses, que ces chants, ces rites sacrés, ces fêtes qui nous rappellent les mystères sublimes et touchants de notre foi et de notre rédemption ?

Rentrez-y en revenant au pied de la chaire de vérité, écouter d'un cœur docile les enseignements de la sainte Eglise. Est-il rien qui mérite mieux l'attention d'une âme intelligente que ces enseignements si sûrs, si précis, sur Dieu, sa nature, ses perfections, ses menaces, ses promesses, ses commandements, ses bienfaits ; sur notre âme, ses destinées et les saintes espérances de la vie future ?

Rentrez-y pour votre propre bonheur et la joie des prêtres qui vous aiment.

Seigneur, je vous demande cette grâce pour ce peuple qui nous est cher, en vous répétant la prière que je faisais en commençant ce discours : O mon Dieu, vous qui avez choisi nos pères pour en faire des saints, gardez ce peuple qui est vôtre et rendez-lui la sainteté. Ainsi soit-il.

## PLAN D'UN PANÉGYRIQUE DE S. GENÈS, COMÉDIEN CONVERTI ET MARTYRISÉ

(25 AOUT)

*Exorde.* — Jésus-Christ qui a eu pour ses bourreaux une prière et un pardon, n'a eu pour les rieurs et les moqueurs qu'une malédiction : *Vae vobis qui ridetis, Malheur à vous les rieurs !* C'est qu'il n'y a rien à attendre d'un homme qui, de parti pris, n'examine rien afin d'avoir le droit de se moquer de tout, qui enveloppe dans un même dédain la vérité et l'erreur, le bien et le mal, la vertu et le vice, qui fait profession de ne rien admirer, et se vante d'être revenu de tout, bien qu'il ne soit allé nulle part.

<sup>1</sup> Cf. Mgr Freppel. — *Sermons inédits*, t. II, p. 233-234.



*Division.* — Cet état d'esprit est malheureusement très commun aujourd'hui. L'histoire de la conversion et du martyre de saint Genès est à redire aux hommes de notre époque. Ils apprendront de lui : 1<sup>o</sup> à ne plus se moquer des choses sérieuses ; 2<sup>o</sup> à se séparer de ceux qui s'en moquent.

*Premier point.* — Genès était comédien de profession. En 303, Dioclétien, grand persécuteur des chrétiens, vient à Rome. Pour le divertir, Genès jouera sur la scène, devant l'empereur, les cérémonies du baptême. Il se fait donc instruire des principaux rites et des principaux dogmes du christianisme, afin de pouvoir s'en moquer.

Sur la scène, il se couche, feignant d'être malade : « Mes amis, je sens sur moi un poids accablant ; et je voudrais bien en être délivré. » — « Que ferons-nous, lui disent ses camarades, pour t'ôter ce poids ? Veux-tu qu'on te passe au rabot pour te rendre plus léger ? » — « Que vous êtes peu intelligents ! C'est du poids de mes péchés qu'il s'agit. Je veux mourir chrétien afin que Dieu me reçoive dans son royaume. »

Alors entrent deux acteurs, l'un déguisé en prêtre, l'autre en exorciste : « Pourquoi, mon fils, nous faites-vous venir ? » En ce moment, Genès, soudainement touché de la grâce, se lève, et changeant de ton : « Eh bien, oui ! je désire recevoir la grâce de Jésus-Christ et être régénéré, afin de pouvoir être délivré de mes péchés. » Un moment on l'applaudit, on croit que c'est le désir d'être parfait acteur qui lui inspire ce ton convaincu ; on fait sur lui les cérémonies du baptême, et on le conduit devant Dioclétien pour être jugé comme un chrétien. Mais à la fin il faut se rendre à l'évidence : Genès n'est plus le même, il est chrétien. Sans doute, le baptême qui vient de lui être conféré n'est pas un sacrement, l'acteur n'ayant pas eu l'intention de faire ce que l'Eglise fait. Mais le sacrement est déjà suppléé en lui par le baptême de vœu, et tout à l'heure il le sera par le baptême de sang.

Deux choses ont converti Genès : l'étude de la religion chrétienne, encore qu'elle fût superficielle et entreprise dans un mauvais but, et la grâce de Dieu. — Deux choses font les moqueurs : l'ignorance, et l'abus des grâces.

La grande majorité des moqueurs est composée d'ignorants qui blasphèment ce qu'ils ignorent. « La meilleure preuve de la divinité de notre religion, écrivait Tertullien au second siècle, c'est qu'elle n'est tournée en ridicule que par ceux qui l'ignorent. Du moment qu'on la connaît, on la pratique ou tout au moins on la respecte. » Pour ne jamais devenir moqueurs, employons tous les moyens d'entretenir et de perfectionner en nous la science du catéchisme : lectures, méditations, assistance exacte aux instructions de la paroisse.

Et puis, n'abusons pas des grâces de Dieu. Tout péché est une moquerie. Si nous multiplions nos fautes, nous perdrons peu à peu le sérieux de

notre caractère et finalement nous raillerons les choses saintes. Quoi d'étonnant que l'on arrive à s'en moquer en paroles, quand on s'en est moqué en actions ? Et si nous en arrivions là, Dieu ne ferait pas sans doute pour nous ce qu'il a fait pour saint Genès. Les grâces de choix, les grâces de conversion sont pour ceux qui n'ont pas encore abusé de la grâce.

*Deuxième point.* — Il est une autre leçon que nous donne saint Genès : c'est de nous séparer de la société des moqueurs.

Devant ses compagnons de théâtre, Genès n'hésita pas à faire profession du christianisme : « Je m'étais instruit des mystères du christianisme uniquement pour m'en moquer et pour les faire mépriser aux autres. Mais j'ai vu au-dessus de ma tête une troupe d'anges éclatants de lumière qui lisaient dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance ; puis ayant plongé ce livre dans l'eau où j'étais, ils me l'ont montré plus blanc que la neige et sans aucune trace d'écriture. Vous donc qui avez tourné en dérision avec moi les mystères du christianisme, croyez avec moi que Jésus-Christ est le vrai Dieu, et que c'est par lui que vous pouvez obtenir le pardon de vos péchés. »

Pour l'obliger de se joindre de nouveau à la troupe des comédiens et de railler Jésus-Christ et sa doctrine, on emploie un chevalier, des ongles de fer et des torches ardentes. Il répète tranquillement : « Il n'y a point d'autre Seigneur du monde que celui que j'ai eu le bonheur de voir. Il n'y a point de tourments qui puissent arracher Jésus-Christ de mon cœur, ou empêcher ma bouche de louer son saint nom. Toute ma douleur est de l'avoir outragé par mes moqueries, et de l'avoir connu trop tard. » (Ruinart, *Acta martyrum*). Ces fières paroles lui firent trancher la tête.

Nous n'avons pas à affronter les mêmes tourments pour fuir la société des moqueurs. Il ne nous faut qu'un peu de courage.

Si nous sommes obligés par nos relations de nous trouver avec eux, sachons leur fermer la bouche par un mot, c'est si facile. A défaut de paroles, gardons au moins le silence. Dans ce cas le silence est éloquent.

Surtout fermons notre porte aux moqueurs. Ne laissons pas entrer chez nous les livres, les journaux écrits par eux ; nous aurions bientôt fait de devenir semblables à eux.

*Péroraison.* — Laissons le rire et les moqueries aux hommes qui n'ont ni science ni vertu. Laissons le monde, suivant la parole de Jésus, se réjouir, pendant que nous sommes dans la tristesse. Ne prenons point part à ses joies, lui n'en prendra point à la nôtre.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### VI

#### CE QU'UNE MÈRE DOIT DÉFENDRE A SA FILLE

##### I. Les mauvaises lectures

Vous vous rappelez sans doute les moyens généraux qui vous ont été indiqués dans notre précédente conférence pour conduire vos fils. Vous devez leur former une conscience chrétienne, afin que, s'ils se laissent entraîner au mal, du moins ils subissent la grâce du remords qui les ramènera ; leur donner un caractère élevé et ferme, afin qu'ils deviennent des hommes et non des roseaux ; enfin développer chez eux le cœur, afin qu'ils soient aimés et secourables.

Ces mêmes moyens, vous ne manquerez pas de les employer aussi pour conduire votre fille. Elle vous appartient plus, par son sexe elle vous est plus proche en quelque sorte que votre fils, et son éducation, son avenir vous incombe davantage. Sur elle vous aurez plus d'empire, mais à une condition, qui se réalise rarement : que vous posséderez toute sa confiance.

Je ne doute point que vous ne croyiez l'avoir tout entière, et peut-être vous étonnerai-je en vous affirmant que c'est là une grande présomption de votre part. Non, vous ne l'avez pas entière, il est quantité de choses, et surtout les plus graves, que votre fille vous cache. Vous la considérez avec vos yeux de mère, qui demeurent voilés par l'affection. Ah ! qu'il est difficile de réunir ces deux qualités nécessaires pour gouverner, mais ordinairement inconciliables, la confiance et l'autorité ! N'oubliez pas ce point essentiel : sachez vous faire aimer, sachez attirer, sachez voir et sachez agir.

Oui, sachez voir. Quelle surveillance incessante d'abord il vous faut exercer sur elle, afin de vous rendre compte de tous ses instants, de connaître ses compagnies, ses lectures, ses penchants, et cela sans espionnage. Une mère ne doit jamais se livrer à ces pratiques louches qui détruisent à jamais toute affection et toute estime du moment où elles sont découvertes, et qui empêchent de s'ouvrir une âme blessée au vif. Je ne vous demande que de ne point fermer les yeux et de regarder.

Puis sachez agir, d'abord pour écarter d'elle les dangers où elle succomberait infailliblement. C'est une plante frêle et délicate que l'on doit protéger contre l'orage en la mettant à l'abri, contre les passants même en l'entourant d'épines. Voilà pourquoi, en premier lieu, vous lui interdirez les

mauvaises lectures, car les livres malsains abondent, pullulent. S'ils ne sont pas dans votre maison qui se respecte, ils sont dans la maison voisine qui ne se respecte pas. Votre fille le sait, et il se rencontrera toujours quelqu'un pour les lui offrir, les lui glisser dans les mains ou les mettre à sa portée. Qui sait ! c'est peut-être vous, mère imprévoyante, qui les laisserez traîner dans un coin, après les avoir lus. Sachez que vous commettez alors un crime moral. C'est pour vous en mieux convaincre que je veux vous montrer aujourd'hui ce que votre fille *cherche* dans ces livres, ensuite, hélas ! ce qu'elle y *trouve*.

### I

1. Ce qu'elle y cherche, me direz-vous ? Mais à s'instruire, à se distraire. Est-ce que c'est défendu ? En tout cas, je n'y vois aucun mal, pour moi ni pour elle.

Voilà bien le langage ordinaire des mères même chrétiennes, qui demeurent étrangement faibles et aveugles, quand il s'agit de leur fille.

Eh bien ! elles ne cherchent pas à s'instruire, car ces sortes de livres ne sont pas instructifs. Ils n'apprennent rien, et vos enfants, plus franches que vous, le savent bien. Aussi ne les lisent-elles pas à fond. Elles passent les descriptions, les pages littéraires ou savantes qui pourraient en effet leur apprendre quelque chose de moins frivole que le reste, et elles s'arrêtent aux endroits risqués ou impudiques pour les approfondir, en deviner les sous-entendus vils, lire entre les lignes ce que l'auteur n'a osé exprimer en toutes lettres. S'ils renfermaient quelque chose d'utile, surtout de sérieux, elles ne les ouvriraient pas : elles ne lisent pas ces choses-là. Et pourtant elles lisent.

2. C'est donc pour se distraire, alors ? — Croyez-vous d'abord qu'elles aient tant besoin que cela de distractions ? Sont-elles donc si occupées ? En vérité, je vois des mères qui travaillent beaucoup, mais c'est pour exempter leurs filles du moindre effort. La meilleure distraction pour vos filles, c'est le travail qui les préserve de la paresse, du désœuvrement, des tentations si nombreuses à cet âge et si puissantes quand elles ne sont pas atténuées ou domptées par l'acharnement au labeur. C'est dans un moment d'oisiveté qu'Eve a rencontré le serpent, et elle a succombé parce qu'elle a pris le temps de l'écouter. Elle venait de commettre une infraction à la loi du travail, elle était moins préparée pour résister au terrible assaut de la première séduction, affaiblie, diminuée qu'elle était par sa rêverie paresseuse. Dites-moi quelles nombreuses et incessantes infractions à la loi du travail commettent ces filles qui ont du temps pour lire tout ce qui se trouve, pour ne rien faire, sauf quelque absorbante et scandaleuse toilette, pour tout, sauf pour travailler et pour prier. Aussi bien, comment ne seraient-elles pas vaincues au premier choc, à la première parole démoralisatrice, à la première page malsaine ?

Les distractions ne doivent pas faire le fond



d'une vie humaine qui doit être consacrée à mériter le paradis, l'occupation habituelle d'une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ. Dans votre existence, vous qui m'écoutez, mères chrétiennes, vous qui êtes des laborieuses, les distractions ne sont que l'exception : pourquoi dans celle de vos filles deviendraient-elles la règle ?

Enfin si elles désirent des distractions, au moins qu'elles les prennent honnêtes. Mais ce qui est évident, c'est que dans ces lectures elles ne cherchent pas plus à se distraire qu'à s'instruire. Je comprends que l'on aime à prendre un bain, mais l'idée ne viendra à personne de le prendre dans une boue infecte. Et cependant vous le savez, et j'y reviendrai bientôt, leur âme, leur cœur, par la lecture de certains livres, se roule dans la plus ignoble des boues.

Osez-vous me dire après cela que vous n'y voyez pas de mal ni pour vous ni pour elles ? Je répondrais que vous êtes étrangement téméraires, et que vous manquez de mémoire, à moins que vous n'ayez jamais eu le sens moral. Téméraires, car vous ne savez donc pas combien sont fragiles vos enfants ? Manquant de mémoire, parce que vous ne vous rappelez donc pas ce que vous étiez, ce que vous sentiez, quand vous aviez leur âge, avec les mêmes curiosités, les mêmes passions, les mêmes ardeurs ? Et si vous n'êtes pas convaincues, j'emprunterai à Bossuet les fortes considérations qui suivent et que je n'oserais faire moi-même, de peur d'être taxé peut-être de crudité de langage.

Il répondait alors à ceux qui ne voyaient point de mal non plus dans les comédies licencieuses, et qui prétendaient qu'elles les laissaient froids. Or une lecture malsaine, parce qu'elle est plus réfléchie, pesée, retournée sous mille faces lubriques par l'imagination solitaire, est plus dangereuse parfois que le théâtre. Voici ses paroles :

« Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore parce qu'elles ne sont pas déclarées ; et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes et tiennent déjà quelque chose de la mort où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours qu'ils ne sentent point le danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités, et non seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent par là et trop faibles et trop sensibles : pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien et je les en crois sur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par dessus la tête. » (*Réflexions sur la comédie*).

Elles sont donc à plaindre les personnes qui

disent : « Je n'y vois point de mal, » et en vérité l'on ne se trouve point pressé de les estimer. Elles se dissimulent elles-mêmes à elles-mêmes, car après tout, elles ont la même nature humaine que tout le monde, et elles laisseraient conclure qu'elles sont ou profondément inconscientes ou profondément corrompues.

3: Non ! votre fille, dans ces lectures que je signale, ne cherche ni une instruction plus complète ni une distraction permise. Tranchons le mot : nouvelle Eve aussi curieuse et moins innocente que la première, elle cherche la science du mal, le fruit défendu.

Je me la représente à douze ou treize ans, au lendemain de sa première communion. En elle rien n'est éveillé encore, ni la raison questionneuse, ni les élans du cœur, ni les sens. Elle passe au milieu de sa famille et des compagnies étrangères sans rien voir ni rien entendre, uniquement préoccupée des devoirs de classe ou des leçons du catéchisme, et combien vous donneriez pour qu'elle garde longtemps encore cette heureuse ignorance du mal !

Comment la perd-elle ? Il suffit parfois d'une occasion, d'un mot, d'un regard. Jusque-là rien ne faisait impression sur elle. Sur son front que ne plissait aucune inquiétude ni aucune passion, régnait une candeur sereine qui faisait plaisir à voir. Puis, un jour, après une conversation, une parole sans retenue, ce front s'assombrit, ces yeux se font rêveurs, la candeur s'enfuit, laissant le visage défraîchi comme un lis souillé par une averse.

A quoi songe-t-elle ? Elle songe à ce qu'elle a entendu. Elle songe aux secrets de la vie qui s'ouvrent pour elle, aux mystères qui se révèlent, à mille choses confuses et indéfinies qui se remuent dans son imagination incohérente. Ah ! si vous possédiez sa confiance, si elle avait l'habitude de ne rien vous cacher, ce serait le moment propice pour lui parler, dissiper ses doutes, régler et fixer sa pensée, imprimer à son cœur l'impulsion décisive qui le tourne vers Dieu, de peur qu'il ne se répande à terre. Qui, mieux qu'une mère, peut lui découvrir avec précaution ces secrets du mal avec leur réelle horreur, secrets terribles que d'autres lui apprendront brutalement à quelque moment funeste, en les peignant avec de capiteuses, irrésistibles et séduisantes couleurs ? Mais les mères n'y songent pas, elles ne savent pas guetter l'éclosion de la pensée nouvelle dans l'âme de leur fille, elles ne se souviennent pas ; et la science du mal s'apprend, en dehors d'elles, fausse, perverse, dominatrice.

Elle achève ordinairement de s'apprendre par l'intermédiaire d'un mauvais livre.

Pauvre enfant ! Elle éprouve, suivant Bossuet que je me plais à citer dans ces matières délicates, « je ne sais quelle disposition secrète aux plaisirs des sens, qui ne tend à rien et qui tend à tout... C'est ce que sentait saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée : « Je

n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer. » Il cherchait quelque piège où il prît et où il fût pris, et il trouvait ennuyeuse une vie où il n'y eût point de ces lacets. Tout en est plein dans ce monde : il fut pris selon son souhait » (*Ibid.*).

Un soir donc, elle est seule dans sa chambrette que vous lui avez faite bien chaste, bien blanche, bien virginale. Vous vous êtes endormie sans nul souci en vous disant : « Elle aussi, elle va dormir de son bon sommeil, jeune et pur, qui ne sera traversé que par des visions d'ange. » Mais non, elle ne dort pas. Elle a caché dans un coin un de ces livres honteux qui va devenir sa vile nourriture, elle a allumé sa lampe, et elle lit avidement dans son lit ces pages odieuses qui à mesure impriment je ne sais quelle flétrissure déshonorante sur ses traits candides de vierge. Si vous étiez auprès d'elle, vous verriez avec quelle intensité elle s'applique à comprendre, à deviner, à savoir, comme elle relit lentement tel passage, comme elle attend, fiévreuse, le dénouement de telle triste aventure, comme elle aspire avec de mortelles délices ce poison, comme elle s'enivre de cette jouissance coupable, comme elle se repaît à satiété du fruit défendu... Mais vous dormez, et le lendemain dans ses yeux rougis et troubles, sur sa figure rêveuse et bouleversée, vous ne saurez pas lire la catastrophe, le naufrage de son âme. Et le soir elle se reprendra à la même lecture ou à une autre du même genre, cherchant toujours de nouveaux chapitres à cette science d'enfer qui déjà lui a gangrené la conscience, l'âme, le cœur, et porte peut-être un contre-coup misérable à ses mœurs.

Elle a cherché et elle a trouvé.

## II

Ce qu'elle a trouvé, ce n'est point la vertu.

Continuons, si vous le voulez bien, à étudier le travail de ces lectures sur son *esprit*, puis sur son *cœur*, car elles sapent l'un d'abord pour mieux prendre l'autre d'assaut.

1. Voici premièrement ce qui la frappe : c'est que ces sortes de livres, même ceux qui vous paraissent les moins dangereux, traitent la religion de très haut, comme une quantité négligeable dans la vie, comme une chose secondaire dont on peut très bien se passer. Pour eux elle ne compte pas, ou elle est gênante, odieuse, étroite, absurde.

Figurez-vous bien alors son état d'âme particulier. Jusque-là elle a suivi sérieusement les catéchismes, elle est instruite des choses de l'Eglise et de la conscience. On lui a dit et elle croit que la religion est nécessaire pour se sauver, que sans elle on ne saurait vivre chrétiennement, honnêtement même, que l'âme en a besoin dans le temps, chaque jour, à chaque danger qui la menace, afin de s'assurer l'éternité. Elle ne s'imaginait pas une vie sans religion, une journée sans prière, un sommeil commencé avant de s'être mise à genoux au pied de son lit, en regardant le

crucifix ou la douce image de Marie qui ornent sa chambre. Or dans ce livre qu'elle parcourt, Dieu est relégué au second plan, on ne parle pas de lui, ou on le considère comme un étranger. Tout y est purement humain, naturel, terre à terre, indifférent, comme si Dieu n'existait pas, ne nous aimait pas, comme si sa Providence ne veillait point sur nous, ou que le Fils de Dieu ne nous eût point rachetés !

Elle poursuit sa lecture. Ce sont maintenant des critiques amères de l'Eglise qui est trop exigeante, trop sévère, qui défend les amusements, et voudrait enfermer les âmes dans une vie austère, rigide, triste, comme les saints dans leur niche. Ce qu'elle défend d'ailleurs, ces compagnies, ces jeux qu'elle déclare dangereux, est-ce donc si coupable ? Faut-il donc passer les belles années de sa jeunesse sans rien connaître du monde, contenue par toutes ces barrières, défilant entre deux haies étroites de prescriptions minutieuses et d'exercices de piété, grave et compassée comme les saintes des vitraux ? Et puis, tout ce qu'on lui a enseigné, est-ce bien vrai, est-ce bien sûr ? Ce livre dit que non et se moque de tout cela. Ailleurs on s'amuse, on jouit ; pourquoi ne s'amuserait-elle pas, ne jouirait-elle point aussi ?

Aussi bien, dans ces livres qui lui apprennent enfin la vie, elle a vu des prêtres, des religieux, des princes de l'Eglise qui ont les défauts les plus vils, des intentions grossières, un langage sans dignité. Dans son inexpérience elle prend tout cela pour vrai. Elle a d'ailleurs intérêt à le croire pour faire taire sa conscience qui gronde et pour être plus libre. Le mal a des intelligences secrètes dans la place. Subjuguée par ces récits frivoles ou mauvais qui la séduisent, la fascinent, lui infusent les passions, les idées qu'ils expriment, elle ne s'appartient plus, elle demeure sous l'influence impérieuse de je ne sais quelle action magnétique qui lui ôte le sentiment du justé, le discernement du bien, l'idée même de résister. Aussi elle accepte tout, elle croit tout, et peu à peu elle se détache de la foi de ses jeunes années, de la prière, de la piété, de l'Eglise qui l'a élevée.

Ce qu'elle a trouvé d'abord, c'est le doute, la tiédeur, le dégoût des choses de Dieu, une sorte d'impiété pratique. Et ce ne sont là encore que les ruines de l'esprit, voici maintenant les ruines du cœur.

2. Dans le cœur s'agitent toute une nuée de mauvais désirs, de convoitises étranges qui, dans la jeunesse surtout, sont en perpétuelle fermentation. Rien n'active cette fermentation funeste, comme les lectures que je signale.

Trois désirs alors se partagent le cœur de votre fille : désir de paraître, désir de jouir, désir d'aimer et d'être aimée.

Pour paraître et pour jouir, il faut être riche et vivre en un autre milieu que sa modeste petite situation dans son humble cité ou son trou de village. Les romans contemporains l'introduisent



dans un monde faux, trompeur, parmi de splendides salons ruisselants d'or et de tentures choisies. Par la pensée, elle est riche, elle possède des trésors infinis, les millions ne lui coûtent rien; elle se promène, reine adulée, dans un pays enchanté, pourvue de magnifiques toilettes. Et quand elle referme le livre, elle se retrouve chez vous, dans sa maison de labeur, contrainte de vivre dans une modique aisance, peut-être dans la pauvreté, à côté des animaux qui gagnent la vie du ménage, mais qu'il faut soigner, émonder, les pieds dans le fumier, dans la boue. Comment voulez-vous qu'elle ne prenne pas en dégoût les travaux des champs, et même son aiguille qui, en lui piquant les doigts, la fait tomber des hauteurs du rêve!

Maintenant, dans quelle étrange société vit-elle par l'imagination? Une société de vauriens, de joueurs, de gens dénués de sens moral, de femmes perdues. Ah! c'est la femme perdue surtout que les romans du jour ont réhabilitée, exaltée. Elle est généreuse, elle s'oublie elle-même pour les autres, et son dévouement est absolu, désintéressé, sans nul souci du lendemain. Pas de vues égoïstes, pas de calcul comme dans la société conjugale qui prépare une famille avec le tort immense de songer à l'avenir.

Oui, l'adultère, la courtisane, voilà le type de la vertu. Des sociétés où l'on rougirait de rester un instant, voilà celles qu'on glorifie! Des incompris et des incomprises, des femmes qui ont foulé aux pieds tous leurs devoirs, voilà les héros et les héroïnes que l'on propose à votre fille comme modèles, les compagnies où elle vit sans cesse par l'imagination, par le cœur, la malheureuse!

Et cette malheureuse, c'est votre fille!

Pendant ce temps elle est elle-même tourmentée d'aspirations nouvelles, d'émotions qu'elle ne connaissait pas. Jusque-là elle pouvait s'appliquer sans trop le comprendre le mot de saint Augustin que j'ai cité: « Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer. » Après ces lectures abominables naissent des sentiments inavouables. Ce n'est pas que le thème des romans actuels soit bien varié: c'est toujours un amour malheureux qui lutte contre des obstacles insurmontables. On y glisse des propos enflammés, des situations équivoques ou cyniques, et les personnages finissent en général par se marier ou par se pendre. Mais quelle impression font sur un jeune cœur de pareilles scènes! Elle aussi rêve de se trouver en semblable position, elle croit y être, elle joue son rôle dans le drame, elle s'identifie avec l'infortunée qui souffre, qui aime, qui est trahie ou qui triomphe. Elle se plaît dans cette fange couverte de quelques fleurs.

Sans doute sa conscience proteste, mais voici qui va la faire taire. On ne dédaigne point dans tel livre de mêler la religion à la passion profane. L'héroïne s'y lance même dans la religion, dans la piété, dans un mysticisme éthéré qui excuse tout; parfois, par une audace ou une confusion

sacrilège elle priera Dieu de l'exaucer, elle placera son amour coupable sous la protection de la sainte Vierge. Ah! voilà le procédé le plus dangereux. C'est ainsi qu'on se fausse les convictions, les idées, et qu'on oublie peu à peu les principes les plus élémentaires de convenance. On s'est permis la liberté de l'imagination, on se permettra bientôt, par la logique des passions, la liberté de la conduite. Car si la religiosité demeure dans un vague voulu et vicieux, les sentiments se définissent et l'on marche toujours vers le même but rigoureusement fixé. « L'arbre tombe où il penche. » Votre fille penche de ce côté-là, elle y tombera.

Elle cherchait la science du mal, elle l'a trouvée, avec l'inconduite, la chute, la méses-time, le déshonneur devant Dieu et devant les hommes.

Est-ce donc pour cela que vous l'éleviez si tendrement, que vous veilliez sur elle avec précaution de peur qu'elle ne heurte son pied contre la moindre pierre? Non, sans doute, vous l'aimez trop pour vouloir la perdre. Aussi, tout en vous priant de me pardonner certains détails hardis, mais nécessaires, laissez-moi vous supplier en terminant de prendre garde pour elle, et pour vous à cause d'elle, à cette pierre d'infailliable achoppement: le mauvais livre.

---

## PETITE INSTRUCTION POUR LE TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

### LA FOI EN JÉSUS-CHRIST

*Conclut Scriptura omnia sub peccato, ut promissio ex fide Jesu Christi daretur credentibus.*

L'Écriture a comme renfermé tous les hommes sous le péché, afin que ce que Dieu avait promis fût donné par la foi de Jésus-Christ à ceux qui croiraient en Lui.

(Gal., III, 22.)

Voici l'explication que saint Jean Chrysostome propose de ces paroles de l'Apôtre: « Comme les juifs n'avaient pas conscience de leurs propres péchés, et que dans cet état ils ne désiraient pas s'en faire absoudre, Dieu leur donna la Loi qui leur révéla leurs blessures, et leur fit désirer l'intervention du médecin. « L'Écriture, dit-il, les enferma sous le péché », c'est-à-dire, qu'elle les convainquit de péché, et les retint, en faisant naître la crainte chez eux. »

Le grand docteur poursuivant son raisonnement ajoute: « Sans la Loi écrite, tous les hommes auraient abouti au vice, et parmi les juifs il n'y en aurait pas eu un seul qui eût voulu écouter le Christ; tandis que, du jour où elle leur a été octroyée, elle a produit un double résultat: elle a développé chez ceux qui l'observaient des germes

suffisants de vertu, et elle leur a donné conscience de leurs péchés, ce qui était le meilleur moyen de leur faire désirer la venue du Fils de Dieu. » (In cap. III Ep. ad Gal.)

Le dessein de l'Apôtre était donc de montrer que si la Loi ancienne était une préparation à la foi, la foi seule néanmoins devait nous procurer la justification, la grâce et le salut. En effet, dit-il, « les promesses de bénédictions faites à Abraham devaient se réaliser par la foi en Jésus-Christ à l'égard de ceux qui croiraient en Lui. »

Quelle doit être cette foi en Jésus-Christ, c'est ce que je voudrais vous indiquer dans cette instruction. La nécessité en étant bien établie par les paroles de l'Apôtre, je me bornerai à vous montrer qu'il est indispensable qu'elle soit tout à la fois *éclairée et pratique*. Ce sont là ses deux qualités essentielles auxquelles toutes les autres se ramènent aisément. Heureux serai-je, si me prêtant une attention en rapport avec un sujet si grave et si opportun, vous parvenez à mieux comprendre et aussi à mieux remplir ce devoir, le premier et le plus important du christianisme.

## I

Alors que sur toutes choses on cherche à se faire des idées nettes, justes, étendues, que l'on se montre avide de lumière, disposition dont il faut louer notre siècle, trop souvent on s'en tient à l'égard de la religion à des notions vagues, superficielles et bornées. Par suite de cette indifférence funeste, beaucoup de chrétiens en arrivent à n'avoir plus de nos mystères une intelligence suffisante. Plaise à Dieu même que l'humble formule du *Credo* ne soit pas oubliée par un grand nombre, auxquels il ne reste qu'une très imparfaite connaissance d'un Dieu unique, mêlée d'erreurs et de préjugés touchant l'action de sa providence vis à vis des hommes.

Mais, disons-le tout de suite, quand même on ne serait point parvenu à ce degré d'ignorance, et qu'on aurait gardé de l'instruction de son enfance des traces solides, connaît-on comme il convient Jésus-Christ et ce grand mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, sur lequel se fonde toute la religion chrétienne ? Cherchez, parmi les masses, cette foi profonde, claire, complète, vous ne la trouverez qu'à l'état de rare exception. « Jésus n'est pas aimé, » s'écriait un saint avec une amère tristesse. Jésus n'est pas connu, devons-nous dire aujourd'hui avec non moins de douleur, et c'est là le principe de tous nos maux.

Jésus n'est-il pas en effet, ainsi qu'il s'est lui-même proclamé, « la voie, la vérité et la vie ? » — « Il est, dit saint Jean, la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (Joan., I, 9.). Connaître Jésus, c'est donc posséder la science parfaite, auprès de laquelle les autres n'ont qu'une importance amoindrie. Voilà pourquoi l'Apôtre déclare que cette science lui suffit, et qu'il n'en veut point avoir d'autre.

Mais quelle est cette connaissance que nous devons avoir de Jésus, et comment y parviendrons-nous ?

Connaître Jésus, c'est savoir son origine éternelle comme Verbe de Dieu, comme Fils du Père, avec les admirables perfections dont il jouit en tant que Dieu, étant égal en toutes choses au Père et au Saint-Esprit. C'est aussi connaître sa génération humaine, son incarnation merveilleuse, le mystère de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension glorieuse. C'est se représenter le Christ dans son adorable unité de Personne divine, mais sans confondre les deux natures ni leurs opérations distinctes. Jésus-Christ ne se divise pas. De même la foi que nous devons avoir en lui ; il ne nous appartient pas de la varier, comme nous ferions d'une opinion purement humaine. Il ne peut y avoir en effet plusieurs manières de comprendre Jésus ; toute foi qui n'est pas conforme à son objet et à la pure et absolue vérité, est une foi trompeuse, erronée, qui ne mérite pas le nom de foi.

Connaître Jésus, c'est non seulement confesser sa divinité, le révéler comme notre Sauveur, c'est aussi et surtout pénétrer dans le sanctuaire intime de son âme, s'appliquer à découvrir les desseins de son infinie sagesse, à comprendre l'étendue et la profondeur de son amour, à méditer les enseignements qu'il nous a laissés.

Connaître Jésus, enfin, c'est savoir le chercher et le trouver partout où il lui a plu d'établir comme une représentation visible et une continuité de sa présence parmi nous : dans l'Eglise qui perpétue l'œuvre de sa Rédemption, dans le ministère des pasteurs, dans la personne des pauvres qu'il a pris sous sa spéciale protection.

Est-ce ainsi que nous connaissons Jésus ? Avons-nous de lui cette science parfaite qui nous fait entrer dans une sorte de communication intime avec sa grande âme, et nous achemine à une entière conformité de nos pensées à ses pensées, de nos aspirations et nos sentiments à ses propres aspirations et à ses propres sentiments ?

Qui donc du moins ne voudrait posséder, autant qu'il lui est donné, cette foi sublime qui a fait le ravissement et la consolation des saints ici-bas ? Or, il est un moyen facile d'y atteindre. Jésus-Christ nous est révélé surtout dans l'Evangile ; lui-même s'y fait notre maître, et quand nous lisons le livre divin, c'est comme si nous écoutions Jésus présent, selon la belle expression de saint Augustin : *Audiamus Evangelium quasi praesentem Dominum*. (Tr. 30 in Joan.) Etudions donc le saint Evangile, étudions-le non comme un livre ordinaire, mais avec respect, y cherchant non une science qui satisfasse notre curiosité, mais uniquement la connaissance de Celui qui résume en lui toute sagesse et toute science.

## II

Ce serait peu que notre foi en Jésus-Christ soit éclairée et affermie chaque jour davantage par



l'attentive méditation de l'Evangile, si elle n'était en même temps toute pratique.

Sans doute, plus nous connaissons parfaitement Jésus, plus notre admiration pour sa divine personne croîtra, plus nous serons émerveillés de tant de grandeur et de majesté, de tant de grâce et de bonté réunies, plus ses actes, plus ses discours nous paraîtront empreints d'une sublimité sans égale. Transportés et ravis, nous tomberons au pied du divin Maître dans le sentiment d'une vénération profonde. Est-ce là tout ce qu'il attend de nous ?

Ce serait une erreur de le croire. S'ils se trompent étrangement ces admirateurs spéculatifs du Christ, qui ne confessent en lui qu'un homme grand entre tous, un génie transcendant qui a réalisé l'idéal de la perfection humaine, ils se trompent non moins ces chrétiens qui se contentent d'adorer en Jésus-Christ le Dieu fait homme, sans aucun souci de traduire leur foi par des actes. Les adorateurs sincères sont les adorateurs en esprit et en vérité.

Croire pratiquement en Jésus-Christ, c'est d'abord l'accepter comme Maître et Docteur. Il est venu chasser les ténèbres de l'erreur, dissiper les doutes, les incertitudes qui tourmentaient les âmes, et enseigner toute vérité. C'est donc à lui, à lui seul, qu'il faut demander la solution des grands problèmes qui intéressent notre existence et notre avenir. Sa doctrine est une doctrine sûre, parce qu'elle est une doctrine divine; elle peut et doit servir de guide, de modératrice et d'appui à notre raison. Combien se sont consumés en de longues et vaines recherches pour avoir refusé le secours de cette lumière bienfaisante qui s'offrait à eux ! Combien se sont égarés pour l'avoir méprisée et rejetée !

Il est vrai que, pour s'y soumettre, il faut souvent se renoncer soi-même, abaisser l'orgueil de son propre esprit, et fouler aux pieds le respect humain. Mais comme on est dédommagé par les vives clartés dont on se sent pénétré, et par cette paix ineffable que procure la possession ferme de la vérité !

Croire d'une foi pratique en Jésus-Christ, c'est encore suivre la voie qu'il nous a tracée par ses préceptes et ses exemples. La règle certaine du bien et du mal se trouve dans l'Evangile; elle y est clairement exprimée, elle y est mise à la portée de toutes les intelligences; là tous les devoirs reçoivent leur expression juste et complète, les vertus leur développement intégral et parfait. La conscience chercherait inutilement ailleurs une direction à la fois plus élevée et plus infaillible.

Jésus-Christ toutefois ne s'est pas contenté de nous donner des préceptes et des conseils marqués au coin de son infinie sagesse, il nous a encore proposé son exemple où nous en trouvons la vivante application. Copier ce modèle accompli devient donc la tâche douce et aimée de l'âme croyante. Et ainsi la foi atteint dans cette imitation du Christ sa parfaite et dernière expression.

C'est cette foi qui a transformé les apôtres, qui leur a fait accomplir de si nobles entreprises pour le nom de Dieu, qui les a soutenus dans leurs travaux, leurs fatigues, leurs souffrances, et jusque dans la mort héroïque qu'ils ont acceptée généreusement pour ressembler davantage à leur divin Maître.

C'est cette foi vaillante et pratique qui a animé ces légions de saints, de martyrs, de confesseurs et de vierges, qui a stimulé leur ardeur et enflammé leur zèle pour toutes les nobles et grandes causes intéressant la gloire de Dieu et le salut des âmes.

C'est aussi cette foi, mes frères, qui fera de vous des chrétiens non pas seulement de nom, non pas tièdes, indifférents, lâches dans le service de Dieu, mais généreux, prompts à l'action, soucieux d'accomplir toute justice, prêts aux courageux efforts, aux luttes nécessaires, aux sacrifices exigés par le devoir et la vertu.

Oh ! qu'elle est avantageuse, cette foi, et combien grande en sera la récompense ! Pourquoi faut-il que nous sachions si peu l'apprécier, et que jusqu'ici nous ayons tant négligé de l'acquérir ! Tendons-y désormais avec plus d'ardeur. Car nous le pouvons, nous le pouvons avec l'aide de Dieu et en prenant les moyens mis à notre disposition. Avant tout, ayons-en un vif et sincère désir, et ne cessons d'adresser au Seigneur l'ardente prière des apôtres : « Augmentez, Seigneur, augmentez notre foi, *adauge nobis fidem.* » Ainsi soit-il !

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

### MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Treizième dimanche après la Pentecôte. — Un seul lépreux vient remercier Jésus

#### LE MAUVAIS EXEMPLE

*Novem ubi sunt ?*

Où sont les neuf autres ?

*Objection.* — Ce n'est pas l'exemple qui sert de règle à la conduite des hommes. L'homme suit sa propre conscience plutôt que celle des autres hommes.

*Réponse.* — C'est l'exemple qui éveille ou qui endort la conscience. Si les yeux ne rencontrent que des exemples de péché, le crime est tranquille, parce que son opposition avec les actions saintes n'est pas assez frappante pour en troubler les fausses douceurs. Le pécheur alors ne ressent pas audans de lui ces troubles secrets de la conscience qui lui reprochent sa faiblesse; et il croit la vie chrétienne impossible, parce qu'il ne la voit pratiquée par personne. Si au contraire il a sous les yeux de bons exemples, une voix

s'éveille au fond de son cœur pour le rappeler malgré lui à la vérité et à la justice ; il se reproche à lui-même les penchants malsains qui ne lui permettent pas de ressembler à ceux qui sont meilleurs que lui ; la vue des bons exemples le couvre de confusion, arrache des soupirs à sa faiblesse, et le fait balancer entre le devoir et la passion.

*Objection.* — L'autorité de la loi est plus forte que l'autorité de l'exemple.

*Réponse.* — La loi annonce le bien, mais l'exemple le persuade. La loi montre la voie, l'exemple y fait marcher. La loi est une règle, l'exemple est un modèle. Il est faux d'ailleurs que l'exemple soit sans autorité. L'exemple rassure contre les anathèmes de l'Evangile, le vice étant par lui non seulement excusé, toléré, mais applaudi et consacré, justifié et en quelque façon commandé, *ubi vitiis jam non excusatio datur*, dit saint Cyprien, *sed auctoritas*. « L'homme, dit saint Augustin, prend moins au-dedans de lui que hors de lui sa règle d'agir et de penser ; de là vient que pour nous convertir, Jésus-Christ a voulu parler en même temps à notre cœur par sa grâce et à nos yeux par ses exemples, afin de nous adoucir la peine de l'obéissance par le plaisir de l'imitation. » « Et que fait le prince des ténèbres ? dit Origène. Ne pouvant se manifester par lui-même, il cherche des hommes qui le représentent, des hommes qui agissent pour lui par leurs mauvais exemples : *Dæmones quærun organa per quæ operentur scandala*. »

*Objection.* — Ce qui détourne du mal, c'est l'opprobre qui y est attaché. Or, quels que soient les exemples, cet opprobre existe toujours.

*Réponse.* — Il n'y a plus d'opprobre pour le mal quand le mal est devenu une coutume. De tous les péchés particuliers il se forme un péché public et dominant, un règne, un empire de péché qui met le vice en honneur. Le vice paraît vice lorsqu'il n'est que le péché d'un particulier ; il paraît presque vertu dès qu'il est devenu le péché de tout un peuple : *Cum admittunt singuli, crimen est ; virtus est, dum publice geritur*. Aussitôt qu'il a passé dans la multitude, on ne rougit plus d'être pécheur, on rougirait de ne l'être pas. C'est ici que le mauvais exemple est une leçon de péché : *Discitur dum videtur*, dit saint Cyprien.

*Objection.* — Chaque homme est responsable de ses actions. Tant pis pour celui qui se laisse séduire par les exemples.

*Réponse.* — C'est par ce raisonnement que se tranquillisent les hommes dont la vie est scandaleuse, mais il est en opposition avec les paroles de Jésus-Christ : *Expedi ei ut demergatur in profundum maris*. C'est un principe incontestable dans la morale chrétienne que cette parole de saint Augustin : « L'homme de scandale sera puni de tous les péchés de tous les hommes qu'il aura

rendus pécheurs : *Quantoscumque ad iniqua opera provocaveris, cum tantis et pro tantis perpetua supplicia sustinebis*. » « Si l'homme faible et fragile que séduit le péché, dit saint Chrysostome, ne trouve point de grâce devant Dieu, par quels coups de tonnerre Dieu se vengera-t-il de l'homme séducteur qui aplanit les sentiers du péché ? Si pour périr il suffit de n'avoir pas aimé la vertu, que sera-ce d'avoir répandu la contagion du mal ? » Le bien des bons exemples appartient moins à ceux qui les donnent que le mal des mauvais exemples ; car ce bien n'existerait pas sans Dieu, tandis que ce mal existe contre Dieu. Si donc les vertus de ceux que le chrétien a sanctifiés sont ajoutées à ses vertus, avec les péchés du scandaleux seront comptés bien plus étroitement les péchés de ceux qu'il aura pervertis ; ce sera comme un seul corps de péché, dit saint Cyprien : *Unum faciunt et agentium et aspicientium crimen*. Le mal du scandale est comme un feu qui se perpétue et s'étend à mesure qu'il brûle, et qui consumera et dévorera quelquefois la dernière postérité.

*Objection.* — Il ne faut pas exagérer les effets des mauvais exemples.

*Réponse.* — Les saints nous disent qu'ils sont plus à craindre que les persécutions. Comme le remarque saint Augustin, les Césars idolâtres ont défendu leurs dieux par des proscriptions sanglantes, la religion a triomphé et des dieux et des Césars de Rome ; l'homme du mauvais exemple a remplacé les hommes de meurtre, et sa séduction a été plus puissante que toute leur autorité. Le glaive des tyrans a établi la foi, le mauvais exemple l'a détruite ; le glaive des tyrans a fait les grandes vertus et les grands saints, le mauvais exemple a produit les grands crimes et les grands pécheurs. « Que direz-vous, que répondrez-vous, dit un évêque, lorsque devant les peuples assemblés, l'Eglise vous reprochera non d'avoir fait des martyrs, mais d'avoir fait tant d'apostats ; non de lui avoir enlevé ses saints, mais de lui avoir ôté sa sainteté ? » Rien de plus juste que cette comparaison d'un poète latin, Stace : Quand un troupeau est sur le bord d'un fleuve qu'il s'agit de traverser, il hésite, il craint, mais si l'un des animaux se mettant à la tête du troupeau traverse hardiment le fleuve, l'eau paraît moins terrible, le passage semble plus facile ; les autres animaux croient que les rives se sont rapprochées. Telle est la puissance de l'exemple ; il facilite le mal, il entraîne ceux qui hésitent, il encourage ceux qui craignent.

*Objection.* — Il n'y a pas de déshonneur à suivre l'opinion publique, puisque c'est l'opinion publique qui fait l'honneur. Il y a donc plus de sagesse que de crime à suivre les exemples de la multitude.

*Réponse.* — Mgr Giraud répond de la manière suivante :



Le plus grand nombre place l'honneur dans l'opinion publique, qu'on a proclamée la reine du monde; et il faut convenir que cette idée de se considérer dans l'estime de ses semblables a quelque chose qui flatte et qui séduit, parce qu'elle honore l'humanité. Mais enfin l'honneur est un, il est fixe, invariable, et l'opinion est inconstante et volage, elle renverse le lendemain l'idole qu'elle encensait la veille; elle partage toutes les chances des événements qui la changent, la modifient ou l'altèrent; elle est trompeuse: vous croyez entendre l'oracle de la vérité, et vous n'entendez souvent que l'écho des passions; elle est douteuse et incertaine: chacun la tire de son côté, la range sous ses bannières et prétend marcher avec elle; elle est souvent injuste, et dans le blâme comme dans la louange ses jugements ne sont pas toujours exempts de précipitation ni de malignité. Et l'on prendrait pour juge suprême du mérite et de la vertu les caprices d'une multitude aveugle et séduite! Et l'honneur subirait les variations de la hausse et de la baisse comme ces fonds publics qui tombent ou remontent, sur place, selon les cours des intérêts et des affaires! Ainsi, l'honneur sera irrégulier si le siècle est impie; vénéral, si le siècle est avare et le vend au plus offrant comme une marchandise; cruel et féroce, si le siècle n'a pas dépouillé des préjugés barbares: tel qui se croirait flétri s'il égorgeait son ennemi avec un fer long de trois pouces, s'estimerait plein d'honneur si son fer a trois pieds. Quelle âme honnête ne repousserait avec horreur ce paradoxe impie? De plus, l'honneur doit être personnel à l'homme, et qu'y a-t-il qui soit plus étranger à l'homme que l'opinion d'autrui? En reste-t-on moins ce qu'on est pour être élevé ou déprimé dans le jugement des hommes? Si donc l'honneur est quelque chose, il faut chercher ce feu sacré dans son vrai sanctuaire, je veux dire dans le cœur de l'homme, et nous le trouverons dans une certaine énergie de caractère, certaine élévation de sentiments, certaine fierté à la fois noble et modeste, qui ne messied ni à l'homme ni même au chrétien, et surtout dans la chrétienne et sage indépendance d'une âme qui, forte du sentiment de ses droits et de ses devoirs, ne relève que de Dieu seul et des pouvoirs ordonnés par lui.

## PLAN D'UNE INSTRUCTION POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?  
(Cant. vi, 9).

*Exorde.* — La naissance de Marie est l'aurore du grand jour qui devait se lever sur le monde avec Jésus-Christ notre Sauveur. Réjouissons-nous, car Marie répare la faute d'Eve, et donne un Sauveur au monde qu'Eve avait perdu.

*Division.* — 1<sup>o</sup> La naissance de Marie est pour le chrétien un mystère de joie. 2<sup>o</sup> La naissance de Marie est pour le chrétien un mystère d'espérance.

*Premier point.* — Mystère de joie. 1<sup>o</sup> Par le péché originel le monde était tombé dans la disgrâce de Dieu. La naissance de Marie annonce des temps de miséricorde et de pardon. Péché; chute; promesse du Rédempteur. (Voir saint Bernard, Hom. II super Missus, ap. Off. vot. Imm. Conc., tempore verno).

2<sup>o</sup> Dans la naissance de Marie et les privilèges qui lui sont accordés en vue de sa maternité, le Sauveur commence à faire paraître les prodiges de grâce qu'il doit opérer dans le monde. Tout vient à Marie de Jésus-Christ. Et elle est toute à Lui. Connaître Jésus-Christ, le servir, vivre de sa vie, voilà le fondement de toute vie chrétienne: « Non est aliud nomen in quo oportet nos salvos fieri. »

*Deuxième point.* — Mystère d'espérance. Jésus-Christ vient venger Dieu et sauver l'homme. Quelle que soit sa bonté, il faut qu'Il soutienne les droits de son Père outragé. Mais

1<sup>o</sup> Avant même de paraître Il se choisit une mère qui sera la nôtre, afin de nous inspirer toute confiance. Mère au pied de la croix, mère au ciel; mère toute-puissante sur son cœur.

2<sup>o</sup> Il veut donner dans sa propre mère le modèle de toute sainteté. Vie de prière et de réflexion, vie d'action et de charité, vie de résignation et de sacrifice, voilà la vie chrétienne. Marie au Temple et à Nazareth, chez sainte Elisabeth, au Calvaire, a été un modèle offert à tous.

*Sub tuum presidium...*

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### XII

#### NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR A BETHLÉEM

Sans le vouloir et sans le savoir, et alors même qu'ils croient n'obéir qu'aux inspirations de leur propre sagesse, les hommes accomplissent les desseins de la Providence à l'heure qu'elle a marquée. Le César Auguste qui régnait à Rome rendit un décret ordonnant le recensement de toute la population de son empire. Soit orgueil de potentat ou calcul d'intelligent administrateur, Auguste voulait connaître le nombre exact de ses sujets.

D'après l'édit du César romain, chacun devait se rendre dans la ville d'où sa famille était originaire, faire inscrire son nom, son âge, sa fortune, sa condition. Pour le juif, cette ville n'était point celle de sa naissance ni même de son domicile, c'était le lieu d'origine de la famille à laquelle il appartenait. Tout Israélite était censé faire partie de la ville ou de la bourgade habitée primitivement par ses ancêtres. Là se conservaient les registres de la famille, et là aussi, pour ce motif, chaque citoyen venait faire contrôler son identité lorsqu'il y avait un dénombrement.

Saint Joseph n'eut garde de se mettre en révolte contre l'édit impérial. Il quitta donc la petite ville de Nazareth où il habitait, « pour monter en Judée, à Bethléem, la ville de David, parce qu'il était de

la maison et de la famille de David<sup>1</sup> ». L'expression, *monter* à Jérusalem, était consacrée à tout voyage ayant pour but cette ville et ses environs, parce que, de quelque côté qu'on vint, il fallait monter pour y arriver. Or, Bethléem se trouve à quelques lieues seulement de Jérusalem.

De Nazareth à Bethléem, le trajet était long et pénible, à peine différent de celui que Marie avait accompli quelques mois auparavant, lors de sa visite à sa cousine Elisabeth.

Pour aller de Jérusalem à Bethléem, Joseph et Marie très probablement sortirent par la porte de Damas, puis tournant à gauche et traversant les ravins au pied du mont Sion, ils gravirent une montagne sur laquelle ils durent cheminer environ une heure. Sur leur chemin se trouvaient l'olivier et le rocher où se reposait le prophète Elie lorsqu'il se rendait à Jérusalem. Peut-être les saints voyageurs s'y arrêterent-ils quelques instants, s'entretenant de l'homme de Dieu, qu'eux-mêmes devaient, sans le savoir, dépasser en célérité.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent le tombeau de Rachel, l'épouse préférée de Jacob. Ensuite Rama, sur le flanc de la montagne ; Rama, dont quelques mois plus tard les mères éplorées par le massacre de leurs enfants devaient accomplir par leurs gémissements la douloureuse prophétie de Jérémie<sup>2</sup>. Quel trouble et quelle angoisse au cœur des deux époux, si un ange fût venu leur annoncer que l'enfant qui allait naître de Marie serait l'occasion du meurtre de tant d'innocentes victimes et de larmes si déchirantes ! Sans doute Joseph et Marie avaient salué Rachel leur mère, et ils possédaient assez les saintes Ecritures pour se rappeler la parole, encore mystérieuse alors, du prophète : « Une voix a été entendue à Rama, des pleurs et des sanglots incessants : c'est Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus... »

Quelle impression emportèrent-ils, quels sentiments éprouvèrent-ils en parcourant les deux lieues qui les séparaient encore du but de leur voyage, c'est le secret de Dieu ; mais sans doute ils continuèrent leur route pleins de soumission à la sainte volonté du Seigneur : il n'arriverait que ce qu'Il voudrait.

Enfin Bethléem parut : Bethléem la ville de leurs ancêtres, d'Abraham, de Jessé, de Booz, de David. Elle avait reçu son nom d'Abraham lui-même qui l'avait appelée *Maison du Pain*, car c'est là le sens du mot Bethléem. On l'avait encore surnommée *Ephrata* (fructueuse), pour la distinguer d'une autre Bethléem dans la tribu de Zabulon. Elle porta aussi le nom de *Cité de David*, parce qu'elle était la patrie de ce roi qui y gardait les troupeaux dans son enfance. Comme David, Jessé et Booz naquirent à Bethléem. C'est

donc dans les champs de Bethléem que Ruth allait glaner pour sa belle-mère Noémi, et c'est dans cette bourgade qu'il faut placer la touchante églogue de Ruth et Booz.

Au jour de l'arrivée de Marie et de Joseph, un jeune homme put croiser dans la rue les pauvres voyageurs. Lui non plus ne se doutait guère de la destinée que lui préparait l'avenir. Mathias, né à Bethléem, devait être le douzième apôtre en remplacement du traître Judas.

Marie et Joseph entrèrent à Bethléem par un chemin étroit, scabreux, et se dirigèrent directement vers le caravansérail, car c'est le sens du mot « hôtellerie » donné par l'Evangile à l'endroit où les étrangers cherchaient un abri. Le caravansérail est la seule hôtellerie des bourgades orientales, il consiste simplement en un bâtiment assez vaste, peu élevé, sans étages, grossièrement construit et qui devient bientôt très malpropre, les Orientaux n'ayant guère souci de la propreté. Chaque voyageur s'y installe à sa façon et à son gré ; en cas d'affluence, les derniers venus s'arrangent comme ils peuvent, et l'on comprend aisément qu'à la veille d'un recensement l'abri public de Bethléem ait regorgé d'étrangers.

Lors donc que Marie et Joseph se présentèrent au caravansérail, il n'y avait plus de place. Pour des gens de distinction, on se serait peut-être gêné ; mais pour des arrivants à l'aspect si pauvre, aucun ne voulut sacrifier ses aises, et pourtant l'état de grossesse de Marie, ses traits fatigués par un long voyage étaient bien faits pour exciter la pitié. Force leur fut donc de chercher un refuge dans une des grottes voisines, utilisées comme étables. Et c'est ainsi que Jésus en naissant ne trouva d'autre abri qu'une caverne, servant d'étable, dans le pays de ses royaux ancêtres. Du reste, dans cette même contrée, Ruth et David n'avaient-ils pas mené la vie la plus humble, celle-là glanant son pain dans les champs de Booz, celui-ci gardant les troupeaux de sa famille sur les coteaux voisins ?

« Or il arriva, nous dit l'Evangile, que comme ils étaient là, les jours où Marie devait enfanter furent accomplis. Et elle mit au monde son premier-né, et l'enveloppa de langes et le déposa dans une crèche<sup>1</sup> ».

Tout porte à penser que l'enfantement de Marie eut lieu durant la première nuit qui suivit l'arrivée à Bethléem. Marie, immaculée dès sa conception, n'ayant jamais été soumise au péché, n'enfanta pas d'une façon douloureuse comme les autres femmes. Le parfum qui sort d'une fleur n'en altère ni l'intégrité ni la pureté ; le rayon qui s'élance du foyer ne lui fait rien perdre de sa force et de sa vie. Ainsi fut pour Marie la naissance de Jésus : l'antiquité chrétienne est unanime à nous le dire, et notre foi se plaît à le croire. « Marie,

<sup>1</sup> Luc, II, 4.

<sup>2</sup> Jérémie, xxxi, 15.

<sup>1</sup> Luc, II, 6-7.



assure saint Augustin avec le dogme chrétien, demeura vierge dans l'enfantement et après comme elle l'était avant <sup>1</sup> ». Et si l'Evangile nomme Jésus premier-né de Marie, c'est en se servant de la même expression qu'on emploie pour le Christ, Fils unique de Dieu.

On comprend que Marie se fût munie, avant de quitter Nazareth, des langes préparés par ses mains virginales ; et les premiers soins qu'elle rend elle-même à son fils avec un mélange de respect et de tendresse impossible à décrire sont encore une preuve de son enfantement miraculeux. Manquant de berceau, elle couche le divin enfant dans la crèche ou mangeoire qui était là pendue au mur, destinée à recevoir la nourriture des animaux qui partageaient la possession de ce réduit misérable.

Quel lieu pour la naissance d'un Dieu et quel berceau pour celui à qui l'univers appartient ! Digne retraite pour celui qui devait dire plus tard : Les renards ont leurs trous, et les oiseaux du ciel, qui sont les familles les plus vagabondes du monde, ont leurs nids, tandis que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Et en effet, à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête. Digne berceau aussi pour celui qui devait mourir sur une croix !

Jésus entre dans le monde comme il en sortira, dans la pauvreté et dans l'humiliation. Quelle leçon pour nous qui n'aspérons qu'à la fortune et aux honneurs ! Quelle protestation contre notre ambition ! Privés des biens de la terre, nous ne pensons qu'à en acquérir, à en entasser, à devenir riches, et le Fils de Dieu qui possède l'univers semble s'ingénier à se dépouiller de tout, il veut naître comme ne voudrait pas naître le dernier des malheureux. Sans considération ou sans dignités, nous ne rêvons qu'aux moyens de nous élever au-dessus des autres, de dominer et d'éclipser nos frères. Nous nous élevons, nous nous haussons de toutes nos forces et en toute circonstance, lorsque Celui qui seul est grand se fait petit, s'abaisse au-dessous de la dernière condition.

Quand donc comprendrons-nous les conséquences de notre conduite ? Disciples d'un Dieu qui a prêché l'humilité et le détachement du cœur des biens terrestres, après nous en avoir donné le plus complet exemple, nous passons notre vie, nous chrétiens, à nous hisser dans les voies périlleuses de l'orgueil et à entasser autour de nous des biens qui sont trop souvent une occasion de perte pour un grand nombre. Ou changeons de sentiments, ou renonçons à notre prétention de nous croire chrétiens ! Ou rougissons de notre Dieu, de son berceau, comme ces fils orgueilleux de parvenus auxquels la bassesse de leur naissance fait monter le rouge au front, ou cherchons ailleurs des titres qui conviennent mieux à notre orgueil !

Mais non, n'est-ce pas ? Ah ! plutôt à genoux avec Joseph et Marie aux pieds de la crèche, sur le sol nu de la pauvre étable. Et là, confondus, regardons, écoutons attentivement toutes les leçons qui nous sont données, et conservons-les fidèlement en notre cœur afin de les mettre en pratique.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

##### LA GRACE (suite)

##### E

##### La grâce sanctifiante

##### 7

##### Ses effets

— *Rappelez-vous, Henri, ce que nous avons déjà dit de la grâce sanctifiante.*

— Nous avons déjà dit

Ses noms,  
Sa définition,  
Son essence,  
Ses causes,  
Son sujet,  
Son obtention.

— *Aujourd'hui, mes enfants, nous allons parler de ses effets merveilleux.*

*Soyez très attentifs, afin que vos cœurs s'ouvrent de plus en plus à la reconnaissance et à l'amour envers Jésus-Christ qui vous a mérité et envers l'adorable Trinité qui vous prodigué de tels trésors.*

##### a

##### Rémission des péchés

— *La grâce sanctifiante doit disposer notre âme à posséder Dieu dans le ciel, ainsi que nous l'avons dit en parlant de sa cause finale.*

*Si notre âme restait dans le péché, soit originel, soit mortel, aurait-elle la disposition voulue pour entrer en possession du Paradis ?*

*Qu'en pensez-vous, Julie ?*

— L'âme n'entrera jamais au Paradis avec le péché originel ou mortel.

— *Puisque la grâce a pour but de disposer l'âme à la béatitude éternelle, quel doit donc être son premier effet ?*

— Son premier effet doit être de détruire ou d'effacer le péché.

— *Sans cela ?*

— Sans cela, elle serait impuissante à nous conduire au ciel.

##### +

— *La grâce sanctifiante détruit-elle réellement le péché dans les âmes ?*

— Très certainement.

— *Voyons, Julien, la vie peut-elle s'accorder avec la mort ?*

— Nullement, la vie chasse la mort.

<sup>1</sup> Sermon 123.

— *Qu'est-ce que la grâce sanctifiante pour l'âme ?*

— C'est la vie, la vie spirituelle ou divine.

— *Qu'est-ce que le péché pour l'âme ?*

— C'est la mort spirituelle.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que la grâce sanctifiante, en venant dans l'âme, en chasse le péché comme la vie chasse la mort.

— *Y a-t-il accord entre la lumière et les ténèbres ?*

— C'est impossible. La lumière et les ténèbres s'excluent réciproquement et nécessairement.

— *Qu'est-ce que le péché a mis dans l'âme ?*

— Les ténèbres.

— *Qu'est-ce que la grâce y apporte ?*

— La lumière.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que la grâce sanctifiante chasse le péché de l'âme comme la lumière chasse les ténèbres.

— *Le saint Concile de Trente (Sess., V., C. 5) nous enseigne que*

« Dieu ne hait plus rien dans ceux qui ont reçu une nouvelle naissance, »

Et « Qu'il n'y a plus rien qui soit digne de damnation dans ceux qui sont morts au péché avec Jésus-Christ par le baptême, et qui restent dépouillés du vieil homme... »

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que la grâce sanctifiante les a délivrés du péché.

— *Autrement ?*

— Autrement il y aurait en eux quelque chose que Dieu haïrait, et qui les rendrait dignes de la damnation éternelle.

— *Et qu'y aurait-il ?*

— Il y aurait le vieil homme, ou l'homme de péché.

— *Comme il n'y est plus ?*

— C'est que la grâce sanctifiante le détruit pour le remplacer par l'homme nouveau, ou l'homme renouvelé dans la justice.

— *Si vous interrogez là-dessus les saints Pères et Docteurs de l'Eglise, que vous répondraient-ils ?*

— Tous répondraient que le premier ouvrage de la grâce dans l'âme, c'est la destruction du péché.

— *Un certain Baïus prétendait qu'il y a vraie justification dans l'adulte avant le sacrement de Pénitence, et dans le catéchumène avant le Baptême ; mais justification séparée de la rémission des péchés.*

*Or l'Eglise a condamné cette proposition.*

*Que faut-il en conclure sur le point qui nous occupe ?*

— C'est que la justification ou la grâce sanctifiante ne va pas sans la rémission des péchés.

— *Nous avons déjà vu et nous allons voir encore que la grâce sanctifiante fait de nous les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les héritiers du ciel et les hôtes de la Très Sainte Trinité, etc., etc...*

*Tout cela pourrait-il être si le péché demeurerait dans l'âme ?*

— Nullement.

— *Donc ?*

— Donc, le premier effet de la grâce sanctifiante doit être de chasser, d'expulser le péché de nos âmes.

+

— *Que pensez-vous, Céline, de ce premier effet de la grâce sanctifiante :*

*La rémission des péchés ?*

— C'est un très grand bienfait.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que nous délivrer du péché c'est nous délivrer

Du plus grand de tous les maux,

De la mort la plus terrible,

De la lèpre la plus hideuse,

De la servitude la plus dure.

C'est en même temps nous préserver

Des tourments les plus horribles,

De la prison la plus affreuse,

Des remords les plus cuisants,

Des pleurs,

Des grincements de dents,

De la rage,

Du désespoir, etc., etc.

+

— *Que ferez-vous au souvenir d'un si grand bienfait ?*

— Je remercierai vivement et Notre-Seigneur qui m'a mérité, et l'adorable Trinité qui me donne la grâce sanctifiante pour me délivrer et me préserver de tant de maux si redoutables, si effrayants.

— *Est-ce tout ?*

— Non.

— *Que ferez-vous de plus ?*

— J'aurai la plus grande estime pour le trésor de la grâce, et je le conserverai à tout prix.

— *Pourquoi ?*

— Parce que si je venais à perdre la grâce, je serais de nouveau affligée de tous ces maux terribles.

b

Vie divine

— *Dites-moi, Georges, aviez-vous plusieurs vies avant votre baptême ?*

— Avant mon baptême, je n'avais qu'une seule vie.

— *Laquelle ?*

— La vie naturelle.

— *Et après votre baptême ?*

— Après mon baptême, j'avais deux vies.

— *Lesquelles ?*

— La vie naturelle et la vie surnaturelle ou divine.

+

— *Rappelez-vous comment vous avez reçu cette vie divine.*

— Au baptême, Dieu a fait pour moi ce que le jardinier fait pour le sauvageon.

— *Et que fait le jardinier pour le sauvageon ?*

— Le jardinier prend une pousse d'un arbre excellent et la greffe sur le sauvageon.

— *Et alors ?*

— Et alors le sauvageon se trouve transformé ; il devient supérieur à lui-même ; il acquiert une nouvelle sève, une nouvelle vie ; il peut porter des fruits que sa nature lui aurait toujours refusés.



— Et vous dites que Dieu a fait pour vous au baptême ce que le jardinier fait pour le sauvageon ?

— Oui.

— Expliquez-vous.

— Au baptême, Dieu a mis sur ma pauvre nature humaine, vrai sauvageon spirituel, une sorte de greffe divine.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, un être divin, un élément divin, une qualité divine.

— Et qu'a produit dans votre âme cette greffe ou qualité divine ?

— Elle y a formé comme une nouvelle nature.

— Quelle nature ?

— Une nature bien supérieure à la nature humaine, une sorte de nature divine, puisqu'elle est une participation à la nature divine.

— Est-ce que cette nature serait une partie, une portion de la nature divine elle-même ?

— Non, mais c'en est une ressemblance magnifique, une admirable similitude, une merveilleuse image surnaturelle.

— Et qu'est-ce que cette nouvelle nature apporte à votre âme ?

— Une vie toute nouvelle, autre que la vie naturelle.

— Et comment appelez-vous cette vie ?

— C'est la vie surnaturelle et divine.

— Pourquoi l'appelez-vous vie surnaturelle ?

— Parce qu'elle est bien au-dessus des exigences et de la portée de toute nature créée.

— Pourquoi l'appelez-vous vie divine ?

— Parce qu'elle est constituée par un élément divin, une qualité divine, une sorte de greffe divine.

— Et que fait en nous cette vie divine ?

— Elle nous transforme, nous élève au-dessus de nous-mêmes, nous rend supérieurs à nous-mêmes, nous déifie et nous met en état de produire des œuvres divines, des œuvres dignes du bonheur divin et éternel.

— Maintenant, Joseph, quel est le nom donné à cette greffe divine, à cette qualité divine, qui nous apporte cette vie nouvelle ?

— Cette qualité divine, c'est la grâce sanctifiante.

— C'est donc à la grâce sanctifiante que nous sommes redevables de la vie surnaturelle et divine ?

— Oui, c'est la grâce sanctifiante qui met en nous cette vie divine, qui nous transforme, nous déifie et nous rend aptes à produire des œuvres divines.

+

— Dites-moi, Paul, la vie naturelle n'est-elle pas déjà un beau cadeau de la libéralité divine ?

— Très certainement.

— N'êtes-vous pas très heureux de posséder cette vie ?

— Sans aucun doute.

— Que devez-vous à Dieu pour ce bienfait de la vie naturelle ?

— Une grande reconnaissance et un grand amour.

— Et pour la vie surnaturelle apportée par la grâce sanctifiante, que devez-vous à Jésus-Christ qui vous l'a méritée et à Dieu qui vous l'a donnée ?

— Une reconnaissance bien plus vive, un amour bien plus grand.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie surnaturelle est beaucoup plus précieuse que la vie naturelle.

— La preuve que la vie surnaturelle est bien plus précieuse que la vie naturelle ?

— C'est qu'elle a coûté un prix infini à Dieu qui la donne et à Jésus-Christ qui l'a méritée.

— Qu'a-t-elle coûté à Dieu ?

— Elle lui a coûté son fils unique et bien-aimé.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire un prix infini, puisque Dieu faisait un sacrifice infiniment grand en nous donnant son divin fils.

— Qu'a-t-elle coûté à Jésus-Christ ?

— Elle lui a coûté

Les humiliations,

La pauvreté,

Les privations de sa naissance.

Elle lui a coûté toute une vie

De travail,

D'obscurité,

D'obéissance,

De sacrifices.

Elle lui a coûté

Les outrages les plus sanglants,

Les tourments les plus cruels,

La passion la plus douloureuse,

Tout son sang répandu,

La mort sur la croix.

— Est-ce que la vie naturelle de l'homme a coûté aussi cher à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

— Elle ne leur a coûté qu'une parole, un acte de volonté.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la vie surnaturelle vaut infiniment mieux que la vie naturelle.

— La preuve encore que la vie surnaturelle est bien plus précieuse que la vie naturelle ?

— C'est que la vie surnaturelle nous rapporte beaucoup plus que la vie naturelle.

— Qu'est-ce que nous rapporte la vie naturelle ?

— Quelques biens passagers accompagnés d'un grand nombre de maux,

Quelques joies fugitives mêlées de beaucoup de tristesses,

Une fumée de gloire aussi vaine qu'elle est courte et mêlée d'humiliations,

Voilà ce que nous rapporte la vie naturelle.

— Et que nous rapporte la vie surnaturelle ?

— La beauté la plus ravissante,

Le trésor le plus riche,

Les titres les plus glorieux,

La richesse éternelle et infinie,

La gloire éternelle et infinie,

Le bonheur éternel et infini,

Voilà ce que nous rapporte la vie surnaturelle.

— Est-il bien difficile de conclure ?

— On conclut tout naturellement que cette dernière vie vaut infiniment mieux que la première.

+

— Maintenant, Justin, quelles sont vos résolutions pratiques ?

— 1<sup>o</sup> J'estimerai la vie surnaturelle infiniment plus que la vie naturelle.

2<sup>o</sup> Je garderai très fidèlement la grâce sanctifiante qui m'apporte cette vie si précieuse.

3<sup>o</sup> Je ne cesserai de bénir Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ de cet incomparable bienfait.

c

Beauté ravissante

- Dites-moi, Lucie, Dieu est-il beau ?  
 — Dieu est infiniment beau.  
 — Si Dieu est infiniment beau, son image participera-t-elle à cette beauté infinie ?  
 — Rien de plus certain.  
 — Qu'est-ce que la grâce sanctifiante dans nos âmes ?  
 — C'est justement l'image, ou la ressemblance de Dieu.  
 — La grâce sanctifiante rend donc notre âme très belle ?  
 — Immanquablement.  
 — Aussi belle que la prairie émaillée de fleurs variées et brillantes ?  
 — Cent fois plus belle.  
 — Aussi belle que le ruisseau limpide aux rives enchanteresses ?  
 — Mille fois plus belle.  
 — Aussi belle que l'admirable fleur de lis ?  
 — Dix mille fois plus belle.  
 — Aussi belle qu'un ciel bleu tout étincelant d'étoiles ?  
 — Cent mille fois plus belle.  
 — Où faut-il donc aller pour trouver quelque chose de plus beau que l'âme ornée de la grâce sanctifiante ?  
 — Il faudrait aller au ciel et chercher parmi les élus.

—

- Dieu sait-Il bien ce qui est beau ?  
 — Il le sait mieux que personne, lui qui est la beauté infinie.  
 — Que dit-Il de l'âme innocente et ornée de la grâce sanctifiante ?  
 — En présence de cette âme, il s'écrie :  
 « Qu'elle est belle, la génération pure et innocente ! »

—

- Que faut-il en conclure ?  
 — C'est qu'il n'y a rien en ce monde de beau, d'éblouissant, de resplendissant comme l'âme revêtue de la grâce sanctifiante.  
 — Rappelez-vous, Ernest, l'histoire racontée par le saint curé d'Ars, sur le point qui nous occupe.  
 — Un jour, dit ce saint curé, Notre-Seigneur fit voir à sainte Catherine de Sienne une âme en état de grâce.  
 Sainte Catherine trouva cette âme si belle, qu'elle s'écria, ravie d'admiration :  
 « Seigneur, si je ne savais qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un ».  
 Et le saint curé ajoute :  
 « L'image de Dieu se réfléchit dans une âme pure, comme le soleil dans l'océan ».

—

- Quelle est votre résolution pratique ?  
 — Puisque la grâce sanctifiante nous rend si beaux, je l'aimerai de plus en plus et j'aurai grand soin de la garder très précieusement.

d

Riche trésor

- Si on vous donnait cent mille francs, Eugène, que diriez-vous ?  
 — Je dirais : « Me voilà riche ! »

- Et si on vous faisait cadeau d'un million ?  
 — Je me croirais encore bien plus riche.

— Et si on mettait entre vos mains tout l'argent, tout l'or, toutes les pierreries, tous les diamants de la terre ?

- Pour lors, je serais vraiment trop riche.  
 — Ne connaissez-vous pas quelqu'un qui est encore bien plus riche ?

- Oui.  
 — Et qui donc ?  
 — Celui qui possède la grâce sanctifiante.

- Comment le savez-vous ?  
 — C'est Dieu lui-même qui l'a dit.

- Qu'a dit le Seigneur ?  
 — Il a dit que  
 « Tous les trésors de la terre ne sauraient être mis en comparaison avec le prix d'une âme innocente ».

- Cela se comprend-il ?  
 — Cela se comprend très bien, vu que tous les biens de ce monde ne sont que des biens terrestres, tandis que la grâce est un trésor céleste et divin.

—

- Quel est donc le jour où vous avez été mis en possession de la fortune la plus magnifique ?  
 — C'est le jour de mon baptême.

- Pourquoi ?  
 — Parce que ce jour-là j'ai reçu la grâce sanctifiante, qui vaut mieux que tous les trésors de la terre.

- Que ferez-vous de cette fortune sans pareille ?

- Je la garderai très soigneusement, et j'aurai à cœur de l'augmenter tous les jours de ma vie.

e

Amitié précieuse

- L'autre jour, j'entendais un petit monsieur se vanter d'être l'ami du conseiller général.  
 On est donc fier, Edmond, de l'amitié des grands hommes ou des grands personnages ?

- On en est très fier.  
 — Si ce petit monsieur peut devenir l'ami du député ?

- Il sera bien plus fier encore.  
 — S'il arrive à obtenir l'amitié du ministre ?  
 — Sa fierté ne fera qu'augmenter.

- Et s'il parvient à se concilier les bonnes grâces du chef de l'Etat lui-même, à être admis au nombre de ses favoris, de ses intimes ?  
 — Alors sa fierté ne connaîtra plus de bornes.

—

- Si vous pouviez, Félix, gagner l'amitié d'un favori du Roi des rois, ne vous trouveriez-vous pas grandement honoré ?

- J'en serais plus fier que de l'amitié d'un favori des rois de la terre.

- Et si vous arriviez à être l'ami d'un prince de la cour céleste, d'un ange ?

- J'en serais bien plus honoré et heureux que si j'étais l'ami d'un courtisan du plus puissant empereur de ce monde.



— *Et si vous parveniez à obtenir la faveur, les bonnes grâces du Roi des rois, de l'Empereur des empereurs, du Souverain Maître du ciel et de la terre.*

— Alors mon bonheur et ma fierté ne connaîtraient plus de bornes.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'y a rien de plus glorieux, rien de plus avantageux que d'être l'ami, le favori, l'intime du Roi des rois, du Souverain Maître de toutes choses.

+

— *N'y a-t-il pas un moyen de parvenir à cette glorieuse et bienheureuse amitié ?*

— Il y en a un.

— *Lequel ?*

— La grâce sanctifiante.

— *Le saint Concile de Trente nous enseigne que les âmes innocentes, immaculées, pures, et sans tâche, sont aimées de Dieu :*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que la grâce sanctifiante, en nous délivrant du péché et en nous communiquant la beauté surnaturelle, nous rend agréables à Dieu et nous procure son amitié.

— *Est-ce que Notre-Seigneur n'a pas dit aux apôtres :*

*« Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis ; et vous serez mes amis si vous faites ce que je vous ordonne » ?*

— Oui, le Sauveur a promis à ses apôtres de les appeler ses amis.

— *Les apôtres auraient-ils pu devenir les amis du Sauveur s'ils étaient demeurés dans le péché mortel ?*

— Non.

— *Quel est donc le moyen de gagner l'amitié de Jésus-Christ ?*

— C'est de garder ou de recouvrer la grâce sanctifiante.

—

— *Est-il étonnant que la grâce sanctifiante nous procure l'amitié du Souverain Seigneur et Maître de toutes choses ?*

— Nullement.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que la grâce sanctifiante, étant l'image de Dieu dans nos âmes, nous rend semblables au divin Maître.

— *Dès lors ?*

— Dès lors, Dieu, qui aime son image, ne saurait manquer d'accorder ses faveurs et ses bonnes grâces à tous ceux qui en sont revêtus et embellis.

—

— *Si vous possédez la grâce sanctifiante, Joseph, vous êtes donc aimé de Dieu ?*

— Oui.

— *Dieu vous regarde donc d'un œil favorable et bienveillant ?*

— Oui encore.

— *Vous pouvez donc dire :*

*« Je suis le favori, l'intime, l'ami du Roi des rois » ?*

— Oui toujours.

— *Qu'en dites-vous ?*

— Je dis qu'il n'y a rien de plus glorieux et de plus consolant qu'une telle amitié.

—

— *Quelle est votre résolution ?*

— Puisque c'est la grâce sanctifiante qui me vaut le grand honneur et le grand bonheur d'être le favori et l'ami du Roi des rois, je la garderai avec le plus grand soin tous les jours de ma vie.

f

#### Filiation divine

— *Savez-vous, Henri, ce que dit l'enfant d'un noble quand il est à même de connaître la qualité de ses parents ?*

— Il dit avec orgueil :

« Je suis le fils d'un noble, et non pas d'un pauvre ouvrier ! »

— *Et l'enfant d'un vicomte, d'un comte, d'un marquis : que dit-il ?*

— Lui aussi est fier de dire :

« Moi, je suis le fils d'un vicomte, d'un comte, d'un marquis, et non point d'un vulgaire paysan ! »

— *Et l'enfant d'un duc, d'un prince ?*

— Il met également sa fierté à dire :

« Ma naissance est encore plus brillante que toutes celles-là :

« Moi, je suis le fils d'un duc, d'un prince ! »

— *Et l'enfant d'un roi, d'un empereur ?*

— A son tour, il s'écrie :

« Qu'est-ce que toutes ces naissances à côté de la mienne ?

« Ne suis-je pas le fils d'un grand roi, d'un puissant empereur ? »

—

— *Les hommes sont donc fiers de leur naissance ?*

— Oui, et quelquefois ils s'enorgueillissent beaucoup trop des titres honorifiques de leurs parents.

— *S'il en est ainsi, pourriez-vous me dire quel est, de tous les hommes, celui qui a le droit d'être le plus fier de sa naissance ?*

— Ce n'est déjà pas l'enfant des nobles, des vicomtes, des comtes, des marquis, des ducs, des princes...

— *C'est alors l'enfant des rois et des empereurs ?*

— Pas davantage.

— *Dans tous les cas, ce n'est pas l'enfant de l'humble berger, du pauvre artisan, de l'homme qui est au dernier degré de l'échelle sociale ?*

— C'est peut-être lui.

— *Comment dites-vous ?*

— Je dis que c'est peut-être l'enfant de l'humble berger qui a le droit d'être le plus fier de sa naissance.

— *Mais n'est-ce pas impossible ?*

— Nullement.

— *Expliquez-vous.*

— Le fils de l'humble berger aura le droit d'être le plus fier de sa naissance, s'il est devenu l'enfant de Dieu.

— *Comment le fils d'un berger pourrait-il devenir l'enfant de Dieu ?*

— Le fils d'un berger sera l'enfant de Dieu, s'il est né de Dieu.

— *Est-ce que le fils d'un berger peut naître de Dieu ?*

— Oui.

— *Comment cela ?*

— Le fils d'un berger naît de Dieu, quand il plaît à Dieu de lui communiquer sa vie divine.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire, d'enter dans son âme la greffe divine de la grâce sanctifiante.

— *N'est-il pas étonnant que la grâce sanctifiante fasse un enfant de Dieu du fils de l'humble berger ?*

— Nullement.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que la grâce sanctifiante, en communiquant au fils du berger la vie divine, lui donne par là-même une naissance divine et en fait ainsi un enfant adoptif de Dieu.

— *Comment savons-nous que Dieu fait au dernier des hommes le grand honneur de l'adopter pour son enfant ?*

— C'est Dieu lui-même qui nous l'apprend dans beaucoup d'endroits des Livres saints qu'il serait trop long de citer.

— *L'homme né de Dieu, l'homme enfant de Dieu :*

*Dites-nous, Victor, ce qu'il faut penser de cette naissance ?*

— C'est bien certainement la plus noble, la plus illustre, la plus glorieuse de toutes les naissances.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est une naissance divine, tandis que toutes les autres ne sont que des naissances humaines.

— *Pourquoi encore ?*

— Parce que Dieu est un père infiniment plus grand, plus parfait et par conséquent plus honorable que tous les pères les plus grands, les plus parfaits et les plus honorables de ce monde.

— *Pourquoi enfin ?*

— Parce que les nobles, comtes, barons, marquis, ducs, princes, rois, empereurs et présidents de république n'étant que les sujets et serviteurs de Dieu, les enfants de tous ces hauts personnages ne sont que des fils de domestiques, tandis que l'enfant de Dieu est le fils du Roi des rois, du Souverain Seigneur et Maître de toutes choses.

— *Maintenant, Félix, porterez-vous envie aux enfants des princes et des grands de la terre ?*

— Point du tout.

— *Que ferez-vous ?*

— Je me rappellerai que la grâce sanctifiante, en me faisant l'enfant de Dieu, m'a fait plus grand que tous les enfants des rois de la terre.

— *Ce beau titre d'enfant de Dieu, vous en laisserez-vous dépouiller par le démon ?*

— Avec l'aide du Seigneur, jamais. Au contraire, j'en serai toujours très fier, je le garderai fidèlement, et je mourrai plutôt que de le perdre.

9

#### Héritage incomparable

— *Dites-moi, Lucie, votre domestique aura-t-il une part aux biens de vos parents ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'est pas leur héritier.

— *Et pourquoi n'est-il pas leur héritier ?*

— Parce qu'il n'est pas leur enfant, mais seulement leur domestique.

— *Que faut-il donc pour être l'héritier naturel d'un père de famille ?*

— Il faut être son enfant.

— *Quels sont les héritiers du meilleur de tous les pères, du Père qui est dans les cieux ?*

— Ses héritiers sont ses enfants.

+

— *Le père de Georges a cent mille francs de fortune : que doit penser Georges, son fils ?*

— Il doit penser qu'il est bien heureux d'être l'héritier d'une telle fortune.

— *Si son père, au lieu de cent mille francs, avait un million ?*

— Georges serait encore bien plus content d'être son héritier.

— *Et s'il avait un milliard ?*

— Georges ne se posséderait plus de joie.

— *Et si le père de Georges possédait la plus grande fortune de ce monde ?*

— Georges se croirait le plus heureux des hommes, parce qu'il serait le plus riche des héritiers.

+

— *Connaissez-vous, Jules, un héritier qui doit s'estimer encore plus heureux que Georges ?*

— C'est l'héritier du meilleur de tous les pères ; c'est l'enfant de Dieu.

— *Pourquoi l'enfant de Dieu est-il un héritier plus heureux que Georges ?*

— Parce que son héritage vaut infiniment mieux que celui de Georges.

— *Montrez-le.*

— D'abord l'enfant de Dieu a un héritage céleste, tandis que Georges n'a qu'un héritage terrestre.

— *Or ?*

— Or, autant le ciel l'emporte sur la terre, autant l'héritage de l'enfant de Dieu l'emporte sur l'héritage de Georges.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, l'héritage de Georges, si grand soit-il, est borné, limité, fini, tandis que l'héritage de l'enfant de Dieu est infini, illimité, sans bornes.

— *Quel est-il ?*

— C'est la richesse infinie, la gloire infinie, le bonheur infini.

— *De plus ?*

— De plus, Georges est exposé à perdre son héritage, les voleurs peuvent le lui prendre, et un jour la mort le lui ravira tout entier sans lui en laisser la moindre parcelle.

— *Et l'enfant de Dieu ?*

— L'enfant de Dieu, au contraire, gardera éternellement son héritage.

— *La rouille ne le rongera point ?*

— Nullement.

— *Les voleurs ne le prendront pas ?*

— Non.



— *La mort ne viendra pas le lui ravir ?*  
 — Point du tout.  
 — *L'enfant de Dieu jouira donc toujours de la gloire infinie, de la richesse infinie, du bonheur infini ?*  
 — Oui, toujours, et sans crainte aucune de perdre un si bel héritage.

+

— *Maintenant, Lucien, serez-vous jaloux de Georges, l'heureux héritier d'un père immensément riche ?*

— Non.  
 — *Pourquoi ?*  
 — Parce que je suis devenu l'héritier d'un Père bien autrement riche que le père de Georges.  
 — *Quel est ce père plus riche que le père de Georges ?*  
 — C'est notre Père céleste, c'est Dieu.  
 — *Comment êtes-vous devenu son héritier ?*  
 — En devenant son enfant.  
 — *Et comment êtes-vous devenu l'enfant de Dieu ?*

— Par la grâce sanctifiante reçue au baptême.

— *Quelle est votre résolution ?*  
 — Je n'oublierai jamais le jour de mon baptême. Et je garderai très fidèlement la grâce sanctifiante, afin de rester l'enfant de Dieu et l'héritier de son beau royaume.

h

## Parenté glorieuse

— *L'autre jour, trois hommes causaient sur la place. Dans le cours de la conversation, le premier se mit à dire à ses interlocuteurs :*

« Vous saurez que je suis le petit cousin de M. le Sous-Préfet. »

*Le second répliqua aussitôt :*

« Et moi je suis le cousin de M. le Préfet ». »

— *La belle affaire, riposta le troisième,*

« Si je vous disais, moi, que je suis le propre cousin de M. le Ministre ? »

*Pourriez-vous, Théophile, faire ressortir l'enseignement de cette conversation ?*

— Cette conversation nous prouve que dans le monde on est fier d'avoir pour parents des personnages élevés en dignité.

— *Et l'on s'en vante ?*

— On s'en vante même quelquefois beaucoup trop.

— *Savez-vous bien quel est l'homme qui a le plus le droit de se glorifier de sa parenté ?*

— Oui.

— *Est-ce le cousin du Président de la République ?*

— Non.

— *C'est peut-être le neveu d'une grande reine ?*

— Pas du tout.

— *C'est donc le frère d'un empereur ?*

— Pas davantage.

— *Quel est donc celui qui peut se vanter d'avoir la parenté la plus illustre ?*

— C'est celui qui possède la grâce sanctifiante.

— *De qui donc est-il le parent, celui qui possède la grâce sanctifiante ?*

— Tout d'abord, il est le frère de tous les hommes les plus vertueux et les plus honorables de ce monde, puisqu'ils sont, comme lui, les enfants de Dieu.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, il est le frère de tous les bienheureux Et des vierges si pures, Et des martyrs si courageux, Et des apôtres si zélés, Et des patriarches si vénérables.

— *De plus ?*

— De plus, il peut se vanter d'être le frère des anges, puisque les anges aussi sont devenus les enfants de Dieu par la grâce sanctifiante.

— *Est-ce tout ?*

— Non, il a une parenté encore bien plus glorieuse que toutes celles qui précèdent.

— *Quelle est cette parenté si glorieuse ?*

— Le chrétien, orné de la grâce sanctifiante, peut dire :

« Je suis le frère du Fils de Dieu fait homme, le frère de Jésus-Christ ! »

— *Ce chrétien a-t-il bien le droit de tenir un tel langage ?*

— Oui.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que, si Jésus-Christ est fils de Dieu par nature, lui, chrétien, l'est par adoption.

— *Le Fils de Dieu ne sera-t-il pas froissé de l'affirmation de ce chrétien ?*

— Au contraire, puisque c'est Lui qui le premier a proclamé cette parenté si glorieuse pour l'homme.

— *Que dites-vous ?*

— Je dis que Jésus-Christ lui-même a reconnu pour frères et sœurs ceux et celles qui possèdent la grâce sanctifiante.

— *Dans quelle circonstance ?*

— Quand Il a dit :

« Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur ». »

— *Que dites-vous, Charles, d'une telle parenté ?*

— C'est bien la plus noble, la plus illustre, la plus glorieuse de toutes.

— *Et à qui la devons-nous ?*

— A la grâce sanctifiante, qui, en faisant de nous les enfants de Dieu, nous rend, par là-même, frères de Jésus-Christ, des anges et des saints.

— *Quelle est votre résolution ?*

— J'aimerais de plus en plus la grâce sanctifiante, et j'aurai à cœur de ne jamais exposer ce trésor incomparable.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

I

## POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE MARIE

EXCELLENCE DE LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE  
VIERGE

Quibus te laudibus offeram nescio.  
(S. Aug.)

Nous lisons dans la vie de saint François d'Assise qu'un jour ce grand saint fut honoré d'une vision surnaturelle, dans laquelle il lui semblait voir deux échelles qui s'élevaient de la terre jusqu'au ciel. L'une était rouge : au sommet rayonnait dans la gloire la personne adorable du Sauveur Jésus. L'autre était blanche : en haut se tenait la gracieuse reine du paradis, la très sainte Vierge Marie. Les fils du patriarche séraphique gravissaient avec ardeur les degrés de l'échelle rouge afin d'atteindre à Jésus ; mais leurs efforts étaient inutiles : tous retombaient découragés. A cette vue, François pleura et il se plaignit doucement à Notre-Seigneur. Jésus lui répondit : « François, ordonne à tes religieux de monter les degrés de l'échelle blanche. C'est par ma mère qu'ils arriveront jusqu'à moi. » Aussitôt le saint transmet l'ordre divin à ses religieux, et ils gravirent facilement l'échelle virginale, et Marie les conduisit à son Fils.

Admirable théologie en action ! Sublime mise en scène de l'adage : *Ad Christum per Mariam* ! C'est par Marie qu'on va à Jésus, qu'on trouve Jésus, qu'on possède Jésus !

Tous, qui que nous soyons, nous désirons être et demeurer à jamais dans la compagnie de Notre-Seigneur, tous nous voulons le ciel, et nous ambitionnons le bonheur d'aller jouir un jour, après les tristesses de la terre, des joies et consolations sans fin du paradis.

Le moyen le plus sûr, le plus facile et le plus court c'est de nous adresser à Marie, de nous confier à elle, d'avoir en un mot pour elle une vraie et filiale dévotion.

En ce jour où nous célébrons la naissance temporelle de cette divine Vierge, naissance qui fait tressaillir de joie l'univers tout entier en lui annonçant le salut, ne convient-il pas, pour notre parfait bonheur, de faire naître dans nos âmes l'amour de Marie, ou du moins, si nous le possédons, de le rendre plus vif et plus ardent ? Dans ce but nous ne saurons faire chose plus utile que de nous convaincre de l'excellence de la dévotion envers la très sainte Vierge, de considérer la triple gloire dont elle resplendit, et de nous persuader qu'elle est *très auguste* dans son objet, *très vénérable* par son antiquité, et *très féconde* en fruits de salut. O Vierge très puissante et très clément, donnez-nous votre bénédiction et faites que ces considérations soient toutes à la gloire de Dieu, à votre honneur et à notre sanctification !

Rappelons d'abord un principe essentiel qui éclaire et règle nos rapports avec les glorieux habitants du ciel. Nous honorons Dieu pour lui-même, à cause de son excellence personnelle, incréée, essentielle et indépendante ; et voilà pourquoi le culte que nous lui rendons est le culte incommunicable, suprême, le culte d'adoration proprement dit. Nous honorons les anges et les saints à cause des dons de Dieu qui sont en eux, à cause de l'excellence qu'ils ont reçue de Dieu ; aussi bien notre culte à leur égard est-il un culte relatif, qui se rapporte à Dieu. Nous les honorons parce que Dieu les a honorés, et dans la mesure où il l'a fait : *Sic honorabitur quemcumque voluerit Rex honorare*.

D'après ce principe, il faut dire qu'après le culte que nous rendons à Dieu, la dévotion à la très sainte Vierge est la première de toutes, inférieure de l'infini à celle qui a Dieu pour objet, mais immensément supérieure à celle qui s'adresse aux anges et aux saints.

Marie en effet est la créature qui a été le plus avantagée des dons du Seigneur ; Marie est, après la sainte humanité du Sauveur, le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté de la sainte Trinité.

On honore la beauté de la vertu, la droiture du jugement, la noblesse des sentiments, l'énergie morale qui triomphe des inclinations perverses, dompte les mauvaises passions, recherche et pratique le vrai, le juste, le bien sous toutes ses formes. Marie est la merveille de la sainteté, son âme est enrichie de la science la plus sublime et de la vertu la plus accomplie. Le péché, que dis-je ? la plus légère imperfection n'a jamais effleuré son cœur. Sa sainteté surpasse celle de tous les élus réunis. Les fondements de sa vertu sont établis sur les montagnes, c'est-à-dire qu'au premier instant de son existence elle a été revêtue d'une grâce supérieure, qu'elle n'a cessé de développer jusqu'à son dernier soupir. Son âme est plus pure que la lumière, plus immaculée que le lis de la vallée, plus gracieuse que les roses parfumées de Jéricho. Parmi les anges et les saints, qui sont comme les étoiles du firmament de l'Eglise, elle brille avec toute la splendeur de la lune en son plein, reflétant à la perfection la lumière du soleil de justice qui est Jésus-Christ. Elle est si achevée en perfection, que l'Esprit-Saint ravi la salue par son ange comme étant pleine de grâce, et lui adresse cet éloge unique : « Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tâche en vous, *Tota pulchra es et macula non est in te !* »

On s'incline devant ce qui est grand, on est pénétré de respect devant ceux qui sont élevés en dignité : Marie est un miracle de grandeur, elle est revêtue de la plus sublime dignité à laquelle puisse atteindre une créature. Elle est mère de Dieu : quel abîme d'excellence renfermé dans ce mot ! Une créature donner le jour à son Créateur,



coucher dans une crèche Celui qui règne dans le ciel des cieux, envelopper de langes Celui qui a le soleil pour vêtement, nourrir Celui qui nourrit tous les êtres de l'univers, porter dans ses bras Celui qui porte le monde, commander à Celui devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, quelle vertigineuse élévation ! Dieu, dit saint Bonaventure, peut créer une terre plus belle que celle que nous habitons, des cieux plus splendides que ceux que nous contemplons, mais une créature plus sublime que sa mère, non, il ne le peut ! Et parce que Marie est mère de Jésus, elle est nécessairement mère des hommes. Du moment qu'elle est la mère de Celui qui, par sa rédemption, nous a rendu la vie surnaturelle, elle est la mère de tous les enfants de Dieu. Le Sauveur, du reste, l'a confirmée dans cette incomparable prérogative, quand sur le Calvaire, lui désignant saint Jean qui nous représentait, il lui dit : « Femme, voilà votre fils ! » C'est une nouvelle dignité ajoutée à la première. Mère de Dieu, mère des hommes, est-ce assez de grandeur ? Toujours par voie de conséquence, il faut qu'il y ait une troisième couronne sur son front. Ressuscitée trois jours après son trépas, elle monte, en corps et en âme, au plus haut des cieux ; fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, elle va s'asseoir à la droite de Jésus-Christ son fils, le Roi immortel des siècles, elle est intronisée la Reine du ciel et de la terre, la reine des anges et des archanges, des vertus, des puissances et des dominations, des trônes, des chérubins et des séraphins, la reine des patriarches et des prophètes, des apôtres et des martyrs, la reine des confesseurs et des vierges, la reine de tous les élus. Elle est reine et elle commande ; elle est reine et répand ses bienfaits à profusion. *Salve Regina, mater misericordiæ !*

Nous sommes ainsi faits que nous admirons ce qui est fort, et, par un secret mouvement de la nature qui recherche son avantage, on s'efforce de mériter les bonnes grâces de ceux qui ont entre les mains la puissance. Or le sceptre de la puissance est véritablement aux mains de Marie. Elle est puissante, ce n'est pas assez dire, elle est toute-puissante au ciel et sur la terre. Toute-puissante, non par nature, mais par grâce, toute-puissante par ses prières. En réalité elle peut tout ce qu'elle veut. Elle dispose de tous les dons, de toutes les grâces. Et elle les distribue à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut. Plus puissante que tous les élus, aussi puissante que Dieu quoique d'une autre manière, *Omnipotentia supplex !*

Si l'on vénère la grandeur, il y a un sentiment plus beau pour la bonté : c'est l'amour. On aime ceux qui aiment ; et l'on donne son cœur à ceux qui ont mérité d'être appelés les bienfaiteurs de l'humanité. Mais qui donc a une bonté comparable à celle de la très-sainte Vierge ? Le cœur des bienheureux habitants du ciel, pourtant si brûlants de charité envers leurs frères de la terre, n'est qu'un morceau de glace comparé au cœur

de Marie. Plus aimant que le cœur des mères de la terre, cependant si généreux, si dévoué, le cœur de Marie ne se renferme pas dans les étroites limites d'une petite famille. Il s'étend au genre humain tout entier. Elle pense, avec un incroyable amour, à tous les enfants de la famille humaine, aux chrétiens surtout. Elle ne les perd jamais de vue, elle les comble de ses bontés. Elle instruit, elle console, elle protège, elle défend, elle encourage, elle fortifie, elle convertit, elle assiste par elle-même et par ses anges les mourants, elle plaide notre cause au tribunal de Dieu, et avec quelle éloquence ! Elle nous aime, qui que nous soyons, ardemment, constamment, généreusement ! Elle nous aime, nous ses enfants, comme une telle mère, une divine mère, peut aimer ! *Ecce mater tua !*

Non, non, après Dieu il ne se peut trouver un plus digne et plus parfait objet de dévotion que la très sainte Vierge. Elle a toutes les grandeurs avec une inexprimable suréminence. De toutes les créatures, bien au-dessus des esprits célestes les plus élevés, elle est la plus sainte, la plus honorée de Dieu, la plus puissante, la plus aimante et la plus dévouée. O Marie, à vous mon admiration la plus enthousiaste, ma vénération la plus profonde, ma confiance la plus absolue, ma reconnaissance la plus filiale et la plus aimante ! Je veux participer à la dévotion de tous les siècles à votre égard ; je veux joindre, pour vous honorer, mes hommages aux hommages des bons chrétiens de tous les temps.

Non seulement, en effet, la dévotion à la très-sainte Vierge est très auguste dans son objet, elle est encore très recommandable par son antiquité. C'est une dévotion apostolique, et c'est là sa deuxième excellence.

## II

Non, la dévotion à Marie ne date pas d'hier ; ce n'est point la manifestation récente d'un enthousiasme exagéré ; elle remonte aux origines du christianisme.

On aimait la très sainte Vierge au grand siècle : témoin les beaux panégyriques des plus merveilleux génies du xvii<sup>e</sup> siècle, des Bossuet, des Massillon, des Bourdaloue ; témoin cet édit du roi Louis XIV ratifiant la consécration officielle de la France à Marie par son père Louis XIII et prescrivant pour tous ses Etats la procession officielle du 15 août.

On aimait la très sainte Vierge au moyen âge : témoin ces Ordres de chevalerie institués en son honneur ; ces serments solennels faits par les docteurs dans les Universités pour défendre ses prérogatives, particulièrement son Immaculée Conception ; l'institution du *Rosaire* et de l'*Angelus* destinés à redire tous les jours solennellement ses gloires ; ces cathédrales magnifiques, monuments impérissables de la foi et de l'amour des siècles écoulés, bâties et dédiées en son honneur et sous son vocable, non seulement en France, mais en Angleterre et en Allemagne.

On aimait la très sainte Vierge au <sup>xiii</sup>e siècle : témoin les incomparables écrits de l'illustre saint Bernard dont la plume ne cesse de distiller le miel le plus exquis de la plus suave dévotion, et qui se surpasse lui-même et est tout triomphant quand il parle de sa bonne Mère et célèbre ses grandeurs, ses bontés, ses œuvres de miséricorde, ses glorieux privilèges.

On aimait la très sainte Vierge au <sup>v</sup>e siècle : témoin les actes de ce fameux concile d'Ephèse, qui subsisteront autant que l'Eglise, c'est-à-dire dans les siècles des siècles, à l'honneur de la mère de Dieu. L'infâme Nestorius ose dire dans une prédication : « Anathème à qui osera soutenir que Marie est la mère de Dieu ! » Les assistants frémissent en entendant ce blasphème, un simple laïque élève la voix, il reproche hardiment au novateur son impiété et sa félonie. Le bruit de ce scandale se répand bientôt dans Constantinople, à Alexandrie, dans tout l'empire. Un concile est réuni à Ephèse. Trois cents évêques proclament la foi traditionnelle et s'écrient, en terminant leur sentence contre l'hérétique obstiné : « Qu'il soit déposé, cet homme audacieux qui d'une main sacrilège a osé renverser les bornes sacrées posées par nos ancêtres ! Etranger à Marie, qu'il se soit à Jésus-Christ ! » A la nouvelle de la condamnation de Nestorius, les Ephésiens transportés de joie illuminent la cité, et reconduisent en triomphe, des flambeaux à la main, les Pères du concile, vengeurs de la gloire de la Reine du ciel. Et cette joie se communique rapidement à tout l'univers catholique.

On aimait la très sainte Vierge à la première époque de l'ère chrétienne : témoin les innombrables écrits des docteurs du <sup>iv</sup>e siècle, des Chrysostome, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Ambroise, des Jérôme, des Augustin, célébrant la divine Mère ; témoin les textes si lumineux des Pères des <sup>ii</sup>e et <sup>iii</sup>e siècles, de l'illustre saint Ignace, martyr, par exemple, disant : *Marie est la maîtresse de notre religion* ; du docte saint Irénée de Lyon s'écriant : *Marie a été l'avocate d'Ève, afin que les hommes étant devenus esclaves par une Vierge fussent affranchis par une autre Vierge* ; du grave Tertullien appuyant sur la même vérité : *L'une a tout perdu en croyant au serpent et l'autre a tout réparé en croyant à l'ange* ; de l'élégant saint Cyprien disant : *A la mère était due la plénitude de la grâce, à la Vierge la surabondance de la gloire.*

On aimait la très sainte Vierge au temps des persécutions, dans les catacombes : témoin ces nombreuses et touchantes peintures où sont retracés les mystères de sa vie. Témoin par exemple, dans une des cryptes de la catacombe de saint Callixte, cette fresque où est peinte la sainte Vierge, assise, tenant dans ses bras son Fils qu'elle présente en souriant. Derrière elle deux *Orantes*, deux chrétiennes, les yeux levés au ciel dans l'attitude de la prière, deux vierges qui paraissent demander la grâce du martyre. Là donc, il y a seize

siècles passés, quand grondait la persécution au-dessus de ces souterrains, des chrétiens guidés par saint Urbain, des femmes et des jeunes filles conduites par sainte Cécile, venaient se prosterner devant cette image fraîchement peinte, ravissante pour ses belles couleurs et pour l'ardeur des jeunes pinceaux qui l'avaient dessinée en tremblant d'amour sur l'enduit à peine séché. Tous tombaient à genoux et saluaient la mère du Christ, et l'imploraient comme l'unique étoile de leur ciel bouleversé. Elle leur souriait doucement pendant que les *Orantes* leur montraient le paradis ; et quand ils se relevaient, ils étaient forts, décidés à affronter tous les tourments pour ce petit Enfant que Marie leur présentait, pour Elle, pour son sourire virginal et maternel.

On aimait la très sainte Vierge au temps des Apôtres : témoin leur empressement à mêler son souvenir dans la liturgie pendant la célébration des saints mystères, et à bâtir des sanctuaires en son honneur, comme saint Pierre à Tripoli et saint Jacques en Espagne ; témoin ce zèle à la consulter et à implorer le secours de ses prières, comme au Cénacle ; témoin le bonheur des fidèles à vénérer ses images peintes par saint Luc ; témoin cette joie de la visiter, comme fit saint Denys l'Aréopagite qui s'exprime ainsi : « Saint Jean, le prince des Évangélistes et des Prophètes, qui, vivant sur la terre, brille comme un soleil dans les cieux, m'ayant conduit en la présence de cette incomparable Vierge, je me sentis environné extérieurement et pénétré intérieurement d'une lumière si admirable et comblé d'une telle douceur de suavité que ni mon corps, ni mon âme ne pouvaient supporter un tel excès de bonheur, en sorte que je suis presque tombé en défaillance. J'atteste Dieu, qui était présent en cette Vierge, que si la doctrine ne m'eût assuré du contraire, je l'eusse prise pour une divinité revêtue d'un corps mortel. »

Sans doute, à cause de la loi du secret qu'imposait la surveillance méchante des païens, sans doute à cause du danger d'idolâtrie que pouvaient présenter des honneurs plus grands décernés à la Vierge pour des chrétiens naguère sortis du polythéisme, la dévotion à la très sainte Vierge commença petite comme un humble ruisseau. Mais le ruisseau n'a cessé de grandir, alimenté par les eaux profondes de la foi ; les obstacles, loin de l'arrêter, n'ont fait que lui donner plus de force et d'impétuosité ; il est devenu un grand fleuve, fleuve de grâces qui réjouit la cité de Dieu. Aujourd'hui la génération contemporaine, faisant écho à une tradition de dix-neuf siècles, ou plutôt se conformant à l'exemple de Jésus-Christ, qui en sa vie mortelle a tant honoré sa mère, à l'exemple de Dieu qui depuis le paradis terrestre n'a cessé de prodiguer à Marie des marques de spéciale dilection, et même de toute éternité a mis en elle ses complaisances, la génération contemporaine a donné son cœur à la Vierge des vierges. Aujourd'hui Marie est honorée partout, avec un zèle dont l'enthousiasme n'a d'égal que l'universalité : au



foyer domestique, dans les temples sacrés, dans toutes les nations, par les pauvres et les riches, par les simples et les princes de la science, par les vieillards aussi bien que par les enfants, *In omnibus primatum tenui!* On l'a dit, et c'est vrai, notre siècle est le siècle de Marie. O mère de Dieu, ô ma mère, quel bonheur pour moi d'entrer dans cet immense concert qui, depuis tant d'années, retentit en votre honneur au ciel et sur la terre! Oui, avec les anges et les saints, avec les générations passées, avec ce que l'humanité compte, à l'heure actuelle, de plus noble et de plus distingué, je veux être votre fidèle et loyal serviteur. L'amour que je vous porte et mes plus chers intérêts m'en font le devoir le plus sacré.

### III

En effet, la dévotion à Marie est extrêmement salutaire.

Marie est établie par Dieu la trésorière des dons célestes, la distributrice des grâces, notre avocate très dévouée et toujours écoutée.

Aux autres saints il est donné de nous procurer telle faveur spéciale; Marie a l'insigne privilège de nous obtenir toutes les faveurs que nous pouvons désirer.

C'est elle qui nous l'affirme. « A moi le conseil et la justice, nous dit-elle; à moi la prudence et la force. C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs portent leurs décrets. C'est par moi que les princes commandent et que les puissants rendent la justice. J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me recherchent dès le matin me trouvent. Avec moi, les richesses et la gloire. Mes fruits valent mieux que l'or et les pierres précieuses. Celui qui me trouve trouvera la vie et il puisera avec abondance les grâces du salut. » *Qui me invenerit, inveniet vitam!*

C'est l'Eglise qui le proclame bien haut, en nous la faisant invoquer comme notre vie, notre espérance et nos plus suaves délices, *Vita, dulcedo et spes nostra!*

Ce sont les saints qui l'enseignent en déclarant que le serviteur de Marie ne peut périr, et que tous les biens nous viennent avec elle et par elle, *Omnia mihi bona venerunt cum illa.*

C'est la raison éclairée par la foi qui nous en donne l'assurance la plus formelle. Cela est certain, le saint Cœur de Marie est une fournaise ardente du pur amour, la merveille des merveilles. Ce cœur, après le cœur de Jésus, est le plus doux, le plus tendre, le plus obligeant, le plus charitable de tous les cœurs. Non seulement il surpasse en charité tout l'amour de tous les séraphins et des saints les plus élevés en gloire, mais il a plus d'intensité que l'amour de tous les élus ensemble. Et cet amour agit; et de ce cœur découle sans cesse, comme d'une source intarissable, sur toutes les créatures, une multitude presque infinie de toutes sortes de grâces.

Marie protège l'Eglise; elle la défend contre les

entreprises de Satan, et, à elle seule, elle écrase la tête de toutes les hérésies.

Marie est la patronne des nations chrétiennes, où elle maintient la foi, la concorde, la vraie civilisation.

Marie est la joie et le bonheur des familles qui lui sont dévouées.

Marie est la mère très aimante de tous les chrétiens, parce qu'ils sont les frères de Jésus-Christ et ses enfants.

Non! quand je parlerais le langage des anges, il ne me serait pas possible d'exprimer les avantages que procure la dévotion à l'admirable mère de Dieu. L'éternité ne sera pas trop longue pour en admirer les merveilles. Oh! si les hommes savaient ce que c'est que d'avoir une sincère affection pour la Reine du paradis! Je le disais tout à l'heure, quand on la trouve on trouve tous les biens: l'assistance dans la pauvreté, le remède et la guérison dans les maladies, la force dans la faiblesse, la science dans l'ignorance, l'honneur dans le mépris, la consolation dans la peine, le secours dans la tribulation et les dangers, la paix dans l'inquiétude, le pardon des péchés, la persévérance dans le bien, la bonne mort, les joies du ciel. L'expérience de tous les jours, les *ex-voto* appendus à ses sanctuaires en sont une preuve manifeste. Il n'y a point de condition qui ne ressent ses faveurs, point de pays qui ne participe à ses miséricordieuses bontés. Elle est la mère de la divine grâce, la cause de notre joie, l'arche d'alliance, la porte du ciel, le salut des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens. Elle est bonne pour tous, surtout pour ses serviteurs fidèles.

Le B. de Montfort, dans son beau *Traité sur la vraie dévotion à la sainte Vierge*, a écrit les paroles suivantes qui sont l'expression exacte de la plus consolante vérité et résument tout ce discours: « Marie se donne tout entière et d'une manière ineffable à celui qui lui donne tout; elle le fait s'engloutir dans l'abîme de ses grâces; elle l'orne de ses mérites, elle l'appuie de sa puissance, elle l'éclaire de sa lumière, elle l'embrase de son amour, elle lui communique ses vertus, son humilité, sa foi, sa pureté; elle se rend sa caution, son supplément envers Jésus. Enfin, comme ce chrétien est tout à Marie, Marie est tout à lui; en sorte qu'on peut dire de ce serviteur et enfant de Marie ce que saint Jean dit de lui-même, qu'il a pris la sainte Vierge pour tous ses biens, *Acceptit eam discipulus in sua.* »

Méritons ce bonheur, et pour cela, avec la grâce de Dieu, remplissons nos cœurs d'une vraie dévotion à Marie! Oui, aimons Marie fortement, courageusement, joyeusement, généreusement! Le culte de Marie n'est pas un vain produit d'une imagination exaltée: il repose sur les fondements les plus solides, il nous fait honorer celle que Dieu a si magnifiquement honorée. Il n'est point de date récente et suspecte: il remonte aux origines du christianisme. Il n'est point entaché de stérilité,

vaine et inutile : il est au contraire le principe et la source des grâces les plus abondantes et les plus précieuses pour le temps et l'éternité. Disons donc, mais du fond du cœur : « Seigneur, je suis votre serviteur et l'enfant de votre servante » ; et encore, en nous adressant à Marie : « O mère, je veux être à vous, aujourd'hui et à jamais, *Tuus sum ego!* »

## LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

### XXXII

#### LA CONSÉCRATION

Mes frères,

Saint François de Borgia, qui avait été vice-roi de la Catalogne et que l'empereur Charles-Quint appelait le modèle des grands de sa cour, devenu prêtre et simple religieux, tremblait de tous ses membres pendant la célébration de la messe. Arrivé à l'oblation, il lui semblait entendre la voix terrible du Sauveur lui dire : « Voici l'heure où le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs », et il se considérait lui-même comme le plus misérable de ces pécheurs et le plus indigne de recevoir le Dieu du ciel et de la terre. Ce sentiment de sainte frayeur torturait sa belle âme jusqu'au moment de la communion ; mais alors son visage s'illuminait d'une joie surhumaine, ses yeux devenaient vifs et ardents, tout son extérieur trahissait les élans de son cœur et il paraissait ravi comme les apôtres au Thabor. Les assistants ne se lassaient pas de contempler ce spectacle et s'en retournaient convertis ou édifiés par l'esprit de foi si extraordinaire de ce grand saint.

Vous et moi, mes frères, nous devrions éprouver un salutaire tremblement à la pensée que nous avons l'audace d'appliquer notre pauvre intelligence à l'étude des merveilleuses inventions de l'amour divin, voilées dans le mystère eucharistique. Au lieu de pénétrer au cœur même du sacrifice, notre langue ferait mieux de rester muette, car toute parole humaine ne saurait exprimer dignement la grandeur du prodige. Notre âme sent le besoin de se renfermer dans le silence de l'adoration. En vous racontant la sublime histoire de la Transsubstantiation, pour vous édifier et vous raffermir dans votre croyance, je n'oublierai pas que nous marchons sur une terre brûlante et que seul un chérubin serait capable de vous instruire convenablement.

Lorsque le célébrant a retiré les mains de dessus les oblations, il les rejoint devant sa poitrine et récite la courte et imposante prière *Quam oblationem* : « Nous vous prions, ô Dieu, qu'il vous plaise de faire que cette oblation soit en toutes choses bénie, admise, ratifiée, raisonnable et agréable, afin qu'elle devienne pour nous le corps

et le sang de votre très cher Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » En prononçant ces paroles, il fait trois signes de croix conjointement sur le calice et l'hostie, c'est-à-dire sur les oblations, et deux autres isolément sur le pain et sur le vin, pour exprimer que c'est par les mérites de la croix que l'Eglise demande le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ. D'après saint Bonaventure, les trois premiers signes de croix rappellent l'horrible trahison de Judas, qui livra son Maître successivement aux princes des prêtres, aux scribes et aux soldats, dont il se fit lui-même le guide ; les deux autres indiquent la double nature du Sauveur, et signifient en même temps qu'il a souffert pour nous de cruelles douleurs dans son corps et dans son âme.

Cette prière, sans être indispensable et nécessaire à la consécration, revêt aux yeux des Pères et des Docteurs une importance extraordinaire. Saint Basile y fait allusion dans ce passage : « Nous ne nous contentons pas des paroles qui sont rapportées par l'Apôtre et par l'Evangile, mais nous y en ajoutons d'autres avant et après, comme ayant beaucoup de force pour les mystères, lesquelles nous n'avons apprises que par la tradition. » C'est d'elle que s'occupait saint Augustin quand il enseignait que l'Eucharistie est produite par la consécration et par une prière mystique.

Les termes employés par le prêtre, ou les cinq épithètes que renferme l'oraison *Quam oblationem*, se rapportent à la sanctification de la victime, ou de l'oblation, qui doit être sainte et acceptée avec plaisir par le Seigneur, *benedictam* ; propre à sa fin divine et en quelque sorte enregistrée, *adscriptam* ; permanente, irrévocable, approuvée et confirmée au ciel comme une chose excellente, *ratam* ; spirituelle et vivante, c'est-à-dire, de terrestre et inanimée elle sera transformée en la chair immortelle du Verbe, *rationabilem* ; agréable au Seigneur qui dira : Je suis satisfait de l'offrande qui m'a été faite, *acceptabilem*. Il s'agit du véritable Agneau, propre à sa fin divine et représenté par l'agneau pascal, par le sacrifice d'Abel et d'Isaac, par la manne tombée du ciel ; c'est l'Hostie exempte de toute tache et de toute faute, qui demeure toujours selon l'ordre de Melchisédech ; c'est le véritable sacrifice de louange qui glorifie véritablement le Seigneur. Ces différents mots nous rappellent encore que Jésus sanctifié dans sa nature humaine par son incarnation, offert dans sa naissance, immolé dans sa passion, glorifié par sa résurrection, uni à Dieu par son ascension, est lui-même cette oblation bénie en toutes choses, offerte et consacrée, ratifiée, spiritualisée et agréée de Dieu, et qu'il va se rendre présent sur notre autel.

Le célébrant cesse de prier et prend la place de Jésus-Christ qui parle par son organe et consacre par sa bouche ; il raconte et imite ce que le Sauveur fit à la dernière cène, en disant : « La veille de sa Passion, il prit du pain dans ses mains saintes et vénérables, et, les yeux levés au ciel



vers vous, ô Dieu, son Père tout-puissant, vous rendant grâces, il le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, en disant : *Prenez et mangez tous de ceci : CAR CECI EST MON CORPS.* » Quand il prononce les premiers mots de cette prière : *Qui pridie quam pateretur*, mots ajoutés par le pape saint Alexandre I<sup>er</sup>, sixième successeur de saint Pierre, afin de mieux retracer la sainte Cène et de rappeler que le sacrifice de la messe est le même que celui de la Croix, puisque le même Seigneur qui s'immole la veille au Cénacle s'immolera le lendemain au Calvaire, le prêtre essuie sur le corporal le pouce et le second doigt de chaque main, par profonde révérence pour le corps de Jésus-Christ; puis il prend l'hostie avec les quatre doigts consacrés par l'onction sacerdotale, porte ses regards vers le ciel, incline la tête, bénit le pain d'un signe de croix, se penche et s'appuie sur l'autel, et prononce lentement sur l'hostie les paroles sacramentelles. Aussitôt le miracle accompli, il fléchit les genoux et adore la sainte Hostie. Le pain a disparu, il n'en reste plus que les espèces ou les apparences; la substance a laissé la place au Seigneur. Le célébrant se relève et élève l'Hostie consacrée au-dessus de sa tête, pour la montrer au peuple qui adore à son tour le Dieu eucharistique et s'anéantit dans les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour.

Après cette ostension aux assistants, le prêtre dépose l'Hostie sur le corporal et l'adore une seconde fois; désormais, chaque fois qu'il la touchera, il fera une génuflexion avant et après; en outre, il ne disjoindra plus le pouce et le second doigt de chaque main jusqu'après l'ablution qui suivra la communion, parce que ces doigts sont sacrés et seuls ils doivent toucher le Seigneur. Il découvre le calice et procède à la consécration du vin, en disant : « De même, après la cène, prenant aussi ce glorieux calice entre ses mains saintes et vénérables, et vous rendant également grâces, il le bénit et le donna à ses disciples, disant : *Prenez et buvez tous de ceci, CAR CECI EST LE CALICE DE MON SANG, du nouveau et éternel testament (mystère de foi), qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, pour la rémission des péchés.* Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi. » Au même instant, le vin n'est plus dans le calice; c'est le précieux sang qui est sur l'autel. Le prêtre l'adore par une génuflexion profonde, et le fait adorer au peuple, en élevant le calice, qu'il accompagne des yeux, comme il l'a fait pour la sainte Hostie. La cloche annonce que tous les fronts doivent encore se courber et adorer dans le silence du recueillement : *Silentium tibi laus!*

Si, à cette heure solennelle, vous ne vous anisiez pas aux esprits célestes qui entourent l'autel, écoutez les reproches de saint Chrysostome : « O indignes chrétiens ! ô malheureux ! c'est pour vous que coule le sang de l'Agneau immaculé, et vous n'êtes pas prosternés, pénétrés

et anéantis en esprit devant Dieu », et ceux de Bossuet : « Et votre corps est là comme mort, sans esprit, sans foi ! Quoi donc ! vous ne sentez rien ! vous ne songez pas que ces espèces sacrées sont l'enveloppe où est renfermé le corps de votre Sauveur et comme le drap mortuaire dont il est couvert ! Vous assistez au tombeau où est votre père, qui est mort percé de plaies pour vous sauver, et vous êtes insensibles !... Qui donc ne serait ému, en entendant tous les jours ces paroles du Sauveur : *Ceci est mon sang du Nouveau Testament* ; ou, comme le tourne saint Luc : *Ce calice est le Nouveau Testament par mon sang qu'il contient*, parce que telle est la nature de ce testament qu'il doit être écrit tout entier du sang même du testateur ? Venez lire, chrétiens, venez lire ce testament admirable ; venez en entendre la publication solennelle dans la célébration des saints mystères ; venez jouir des bontés de votre Sauveur, de votre père, de ce divin testateur qui vous achète par son sang votre héritage, et qui écrit encore de ce même sang le testament par lequel il vous le laisse. Venez lire ce testament, venez posséder, venez jouir : l'héritage céleste est à vous. »

Nous pouvons exciter notre foi, mes frères, en songeant aux visions miraculeuses dont furent favorisés plusieurs saints personnages. Sainte Catherine de Sienne, à qui Jésus-Christ présenta deux couronnes, une d'épines et l'autre de roses, en disant : *L'une après l'autre*, vit un jour, à l'élévation de la sainte hostie, Jésus sous la forme d'un globe de feu ; aussi ne pouvait-elle pas concevoir comment tous les cœurs des hommes ne se sentaient point brûlés et consumés par ce feu divin. Le pape Innocent III, célébrant la sainte messe le jour de la fête de sainte Agnès, aperçut, au moment où il éleva l'hostie consacrée, un ange vêtu de blanc, orné d'une croix de deux couleurs et paraissant racheter des captifs. A la même époque saint Jean de Matha vint lui demander l'approbation de l'Ordre de la Sainte-Trinité qu'il fondait, de concert avec saint Félix de Valois, pour la délivrance des chrétiens réduits en esclavage dans les pays infidèles. Jean de Matha, pendant la célébration de sa première messe, avait été visité par un ange qui portait sur la poitrine une croix rouge et bleue, et qui étendait ses mains croisées sur deux captifs, un chrétien et un maure ; cette vision lui donna la preuve que Dieu l'appelait à la mission de racheter les esclaves. Saint Pascal Baylon, religieux franciscain, avait professé une dévotion extraordinaire pour la sainte Eucharistie ; étendu sur son lit de mort dans la chapelle du couvent, il ouvrit et ferma deux fois les yeux à l'élévation de la sainte hostie, en présence des amis réunis pour ses funérailles : Dieu montrait par ce prodige que son fidèle serviteur lui avait été agréable en défendant la vérité de la présence réelle contre les hérétiques, au péril même de sa vie. Saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, celui que le pape Eugène IV

appela la gloire et l'honneur de l'épiscopat en présence de ses cardinaux, eut le bonheur de contempler le Christ Sauveur sous la forme d'un très bel enfant, tandis qu'il célébrait les saints mystères pendant une nuit de Noël, en répandant des larmes en abondance, selon son habitude. Un roi d'Angleterre, saint Edouard, professait un si grand amour pour le Saint-Sacrement que, pendant l'office divin, il vit Jésus-Christ lui apparaître avec un visage riant et empreint d'une lumière céleste. Notre saint Louis, roi de France, ne nous a-t-il pas laissé un exemple incomparable de foi ? Un prêtre célébrant la messe dans la Sainte Chapelle du palais, tomba en extase au moment de la consécration. Les assistants virent avec la plus grande surprise entre les mains du célébrant le plus beau et le plus aimable des enfants. On courut avertir le roi du miracle et on le pria de venir lui-même en être témoin ; il répondit : « Je crois si réellement que Notre-Seigneur est présent dans l'Eucharistie, que je n'ai pas besoin de voir ce miracle pour m'en convaincre ; je l'y crois plus fermement que si je l'y voyais, et je n'irai point le voir, afin de ne pas perdre le mérite de ma foi. » A la fin de son glorieux règne, lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, le prêtre lui demandant s'il croyait que l'hostie était le vrai corps de Jésus-Christ, le saint monarque s'écria : « Oui, je le crois aussi fermement que si je le voyais en la forme qu'il monta au ciel ! »

La pensée du grand mystère de la Transsubstantiation, c'est-à-dire du passage d'une substance en une autre, nous fournit un sujet inépuisable de méditations affectueuses. Le catéchisme du Concile de Trente nous enseigne que parmi les effets que la foi catholique attribue hautement et sans hésiter à la force des paroles de la consécration, il en est surtout trois que nous devons admettre et contempler. Le premier, c'est que le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, celui-là même qui est né de la Vierge Marie, qui est assis dans le ciel à la droite du Père, est contenu dans l'Eucharistie. Le second, c'est que dans ce sacrement il ne reste rien de la substance des deux éléments du pain et du vin, quoique rien ne soit plus en désaccord avec les sens. Le troisième, qui se déduit aisément des deux autres, et qui, de plus, se trouve encore formellement énoncé dans les paroles de la consécration, c'est que, par une disposition inexplicable et miraculeuse, les accidents qui apparaissent aux yeux et que les autres sens perçoivent aussi, se soutiennent sans le secours d'aucun sujet. Ils présentent encore toutes les apparences du pain et du vin, mais ils ne tiennent à aucune substance, ils subsistent par eux-mêmes. La substance du pain et du vin est si bien changée au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il n'en reste absolument rien.

Les paroles de la consécration du pain et du vin constituent l'acte même du sacrifice. D'après la parole du Sauveur à ses apôtres : « Faites ceci

en mémoire de moi », quand un prêtre validement ordonné prononce les paroles sacramentelles sur du vrai pain et sur du vin naturel, avec l'intention de consacrer comme le fait l'Eglise, il opère le mystère de la présence du corps de Notre-Seigneur sur l'autel, il oblige Dieu lui-même à lui obéir. Pensons-nous sérieusement à cette merveille des merveilles qui s'accomplit tous les jours sous nos yeux ?

Jésus-Christ ne vient pas d'un autre lieu pour se rendre présent dans l'hostie consacrée ; il est sur l'autel à l'état vivant, comme au ciel, c'est-à-dire glorieux, et il y attend nos adorations ; le prodige de sa présence réelle s'opère par le changement de la substance du pain et du vin en celle de son corps et de son sang ; une substance disparaît, n'est plus, et une autre est à sa place. Mon Jésus est présent tout entier non seulement dans chacune des espèces entières du pain et du vin, mais aussi dans la moindre partie visible et séparée de chaque espèce ; son corps glorieux n'y peut être altéré ni modifié par rien de ce qui vient de la terre, car les seules espèces du pain et du vin sont soumises aux changements. Je crois tout cela, Seigneur, et pourtant augmentez ma foi !

Nous savons, mes frères, que le prêtre donne son concours et son ministère à Notre-Seigneur pour l'accomplissement du sacrifice eucharistique ; ce n'est cependant pas lui qui offre. Le Sauveur s'offre et s'immole lui-même dans la personne du célébrant, qui ne fait plus qu'un avec lui. Il n'y a toujours qu'un seul sacrifice, soit qu'il s'accomplisse sur le Calvaire, soit qu'il se renouvelle sur l'autel jusqu'à la fin des temps. — On se demande qui produit le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ et quelle est dans ce mystère la Personne divine qui opère. Nous savons que toutes les fois qu'une des trois personnes de la Sainte Trinité agit, les deux autres Personnes concourent à cette action dans un parfait accord. Dans l'Incarnation, c'est le Fils qui se revêt de notre humanité ; mais le Père l'a envoyé et le Saint-Esprit préside à l'opération du mystère. A la messe, le Père envoie le Fils ; celui-ci obéit et vient, et le Saint-Esprit opère la Transsubstantiation par le changement d'une substance en une autre.

La première consécration, le premier sacrifice de la messe eut lieu à la fin de la Cène : *postquam cœnatum est*, tandis que les apôtres se trouvaient à table : *cœnantibus illis*. Les papes Innocent III et Innocent IV ont cru que Notre-Seigneur, avant de communier les apôtres, avait déjà changé le pain et le vin en sa substance, et que ces paroles *Hoc est corpus* et *Hic est sanguis*, indiquaient seulement que la Transsubstantiation était déjà opérée. Le Concile de Trente n'a pas voulu trancher cette question qui lui fut soumise. Plusieurs théologiens se croient en droit de conclure, d'après l'opinion de ces deux Souverains Pontifes, qu'un prêtre proférant, hors de la messe, les paroles de Jésus-Christ sur du



pain et sur du vin, ne consacrerait pas, parce que le sens de ces paroles ne serait pas déterminé par la suite d'actions qui doivent les accompagner, l'invocation et la prière qui précèdent étant nécessaires.

Après la consécration de chacune des deux espèces, a lieu l'élévation de l'hostie et du calice. Le mot *élévation* signifie l'action par laquelle le prêtre élève les saintes espèces après leur consécration, pour les faire adorer au peuple, pour figurer l'élévation du corps sanglant du Rédempteur sur la croix et son Ascension au ciel, et pour offrir à Dieu cette victime de notre salut. Cet usage n'est devenu général que depuis le onzième siècle; un archidiacre d'Angers, Bérenger, osa nier la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et pour protester solennellement contre cette erreur, on donna aux fidèles ce témoignage deux fois répété de la foi catholique. Toutefois, de tout temps l'adoration eucharistique a été pratiquée dans l'Eglise : saint Augustin nous assure que personne ne mangeait la chair divine sans l'avoir auparavant adorée : *Nemo illam carnem manducat, nisi prius adoraverit*, et saint Ambroise ajoute que les fidèles adoraient la chair de Jésus-Christ comme elle avait été adorée par les apôtres : *Caro Christi, quam hodie quoque in mysterio adoramus et quam apostoli in Domino Jesu adorarunt*.

En commençant cet entretien, j'ai cité un exemple de la frayeur qu'éprouvent les saints en offrant le sacrifice de la messe; en voici un autre non moins édifiant. Il s'agit de saint Pierre Célestin, le seul qui, simple religieux et simple solitaire, a été placé soudainement sur la chaire de saint Pierre, et le seul dans l'histoire qui, devenu pape et pape aimé et vénéré, ait abdiqué spontanément le souverain pontificat, que personne ne lui disputait. Malgré ses visions célestes et les miracles que Dieu opérait par son entremise, il hésita pendant longtemps à offrir le saint sacrifice tous les jours, en considérant que les Paul ermite, Antoine le solitaire, François d'Assise et bien d'autres ne s'étaient pas crus dignes de recevoir le sacerdoce. Il se disait en lui-même : « Je ne suis pas digne d'immoler l'Agneau éternel, et je ferais bien de ne plus monter à l'autel. » Une voix céleste lui répondit : « Et qui donc en est digne ? Il n'y a point de créature, mon fils, quand même ce serait un ange, qui soit digne d'offrir à Dieu le sacrifice de la messe. Je vous conseille toutefois de l'offrir souvent, mais avec respect et avec crainte !... »

## PETITE INSTRUCTION POUR LE QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

### LES PASSIONS

*Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitis et concupiscentiis.*

Ceux qui appartiennent au Christ, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés. (Gal. v, 24.)

Il y a ici-bas, nous dit saint Augustin, deux cités : la cité de Dieu et la cité du démon. A la première appartiennent les justes, les prédestinés; à la seconde les réprouvés, les pécheurs, ceux qui s'abandonnent à l'iniquité.

Quelle est la nôtre, mes frères ? Sommes-nous à Dieu, à Jésus-Christ, ou bien le démon nous compte-t-il parmi les siens ? Car il ne saurait y avoir d'autre alternative ; il faut de toute nécessité que nous nous rangions à l'un de ces deux partis. Quelle consolation et quel honneur d'être du nombre des amis de Dieu, des disciples de Notre-Seigneur ! Quel malheur, quelle confusion et quel désespoir de penser que le démon est notre maître !

Saint Paul n'a pas voulu nous laisser dans l'incertitude. Il nous donne une marque certaine pour reconnaître ceux qui sont à Jésus-Christ, un signe infaillible qui les distingue des sectateurs de Satan. Ceux-ci se laissent guider par la voix de la chair, ils suivent ses désirs, ils accomplissent ses œuvres. Ceux-là, au contraire, crucifient leur corps, ils résistent aux mouvements de la concupiscence ; ils les combattent, ils en triomphent par la mortification ; l'Esprit-Saint les guide, les dirige, les préserve, et ils n'agissent que par lui et d'après les inspirations de sa grâce ; leurs œuvres sont vraiment les œuvres de l'Esprit divin, et elles ne sont autre chose que la pratique des plus excellentes vertus.

Vous faites tous, mes frères, profession de christianisme ; vous vous dites chrétiens et disciples de Jésus. Mais prenez garde qu'il ne suffit pas de porter ce nom, comme plusieurs le prétendent, pour en recueillir les avantages ; il est nécessaire d'en soutenir l'honneur par une conduite irréprochable aux yeux de Dieu. C'est là une tâche de toute la vie, tâche laborieuse dont il ne faut pas exagérer, mais aussi dont il serait dangereux de se dissimuler la difficulté.

Considérons donc les différents caractères sous lesquels se présentent les passions que nous devons mortifier en nous. Il nous sera plus facile ensuite de découvrir la manière de remporter toujours la victoire.

### I

Qu'il y ait en nous des désirs, des appétits désordonnés qui nous poussent au mal, que nous devons par conséquent réprimer et soumettre à

l'esprit, c'est une vérité d'expérience sur laquelle personne ne peut soulever de contestation. Il est non moins certain que nul n'est exempt de cette tyrannie de la chair ou des passions mauvaises, peu considérables par le nombre, mais terribles par la continuité et la violence de leurs attaques.

Saint Ambroise les compare à la fièvre : « Notre fièvre, dit-il, c'est la luxure, c'est l'avarice, l'ambition, la colère » (L. 7 in Luc. 4). La fièvre produit d'ordinaire plusieurs désordres. Elle chauffe le sang, elle trouble la raison, elle cause une grande soif, elle amène souvent la mort. Tels sont aussi les effets des passions.

1. Elles sont ardentes. Le propre de la passion est d'émouvoir et de surexciter violemment les sens. Tout d'abord, on remarquera à peine sa présence. Car elle ne procède pas toujours par saillies impétueuses, mais s'insinue doucement, se fortifie peu à peu, et finit par ces excès, ces véhémences auxquels il semble qu'on ne puisse plus résister. Comme l'étincelle imperceptible va se développant en une flamme bientôt vive et crépitante et produit un vaste incendie, ainsi la passion qui n'est pas combattue à sa naissance devient en peu de temps un feu qui consume et dévore. Malheur à celui qui entretient et alimente cette flamme, espérant qu'il pourra à son gré en diriger ou en suspendre l'élan ! Si Dieu ne lui vient en aide, il sentira vite qu'il est difficile de modérer ou d'éteindre un brasier, comme de calmer la tempête et de barrer le passage au torrent débordé.

2. Les passions sont aveugles. Essayez de parler raison à un homme passionné, il ne vous comprendra pas, il ne vous écouterait même pas. Comme ses oreilles sont fermées à la vérité, ses yeux le sont à la lumière. Tous remarquent les excès auxquels il se laisse emporter, les scandales qui en résultent, le déshonneur qui suit ; on tremble que le malheureux n'aille d'égarement en égarement donner tête baissée dans l'abîme vers lequel il marche à grands pas. Lui seul ne s'aperçoit de rien, ne s'émeut de rien, ne redoute rien. Tel fut Caïn, le fratricide, si bien averti par Dieu lui-même des conséquences de sa jalousie. Tels furent les deux infâmes vieillards qui attaquèrent la chaste Suzanne. « Ils avaient détourné les yeux, remarque l'Ecriture, pour ne point voir le ciel d'où Dieu les considérait et se souvenir de ses justes jugements » (Dan. xiii). Tels sont, sans exception, tous ceux qui se font les esclaves de leurs passions.

3. Les passions sont insatiables. Une satisfaction en entraîne une autre, les faiblesses succèdent aux faiblesses, et le temps qui détruit tout ne fait qu'accroître un penchant que l'on pourra bientôt appeler une seconde nature. « Je saurai bien m'arrêter à propos, dira cette personne, et si je vais jusqu'à cette limite, jamais je ne la dépasserai. » Vaine promesse, résolution fragile, mainte fois démentie par une douloureuse expérience ! En réalité, jamais passion n'a été

éteinte par quelque concession que ce soit. Un avare, après avoir accumulé richesses sur richesses et trésors sur trésors, veut encore amasser de nouveaux biens ; un vindicatif ne trouve jamais que son ennemi soit assez humilié et il rêve sans cesse des expédients plus propres à apaiser sa rancune ; un ambitieux aspire à monter encore, à monter toujours ; l'âme impure s'enfonce chaque jour davantage dans la fange des mauvais plaisirs. Tous s'écrient : Encore, encore ! C'est une faim qui ne se rassasie pas, c'est une soif qui ne s'éteint pas, c'est un gouffre que rien ne peut combler.

4. Les passions sont souvent mortelles. Cherchez la cause des grands crimes, des scélératesses qui font frémir, cherchez l'origine des dissensions qui troublent les familles et les Etats, des déshonneurs et des ruines qui abattent les plus solides maisons : toujours vous trouverez la passion, la passion cruelle, la passion barbare, la passion à qui tous les moyens sont bons pour arriver à ses fins. Ni le respect religieux, ni la voix du sang, ni les liens les plus sacrés ne lui sont un obstacle. La honte ne l'arrête pas, l'iniquité est sa pâture.

Comprenez-vous qu'alors il est impossible de se livrer à ses passions et de rester dans les bornes de la sagesse, de suivre les entraînements de la chair et des sens et de persévérer dans la grâce et l'amitié de Dieu ? L'homme passionné est voué fatalement à la mort. Il ne se relève un instant que pour retomber plus lourdement, et plaise à Dieu que ses fautes, s'enchaînant comme les anneaux d'une implacable chaîne, ne le lient, ne l'étreignent jusqu'à lui enlever toute liberté, jusqu'à le conduire à l'impénitence finale !

Pour peu que vous réfléchissiez, vous serez convaincus de la réalité de ces graves conséquences des passions, et vous voudrez à tout prix échapper à la tyrannie qu'elles font peser sur les âmes.

## II

Connaître à fond son ennemi, a-t-on dit, c'est l'avoir à moitié vaincu. On sait par où l'attaquer, et quelles armes il faut employer contre lui.

1. Les passions sont vives et ardentes : il importe de leur résister promptement. Point de retards, point de délais. Quand l'ennemi est dans les murs, qu'il est arrivé au cœur de la place, il est bien tard pour songer à le repousser. C'est lorsqu'il frappe à la porte qu'il faut lui fermer l'entrée de la cité et lui opposer une opiniâtre résistance.

Aussitôt que vous vous apercevez des assauts que vous livre la chair, mettez une double garde à votre cœur et à vos sens, et par une inflexible volonté étouffez les premiers mouvements de la passion. Si vous lâchez le pied, si vous pactisez avec l'ennemi, si vous le flattez, il prendra vite empire sur votre âme, il s'insinuera adroitement par toutes les ouvertures que votre imprudence lui ménagera. Quelques légers efforts eussent suffi



au début pour rester victorieux; maintenant il faut vous résoudre à une lutte acharnée pour réparer les premières brèches et échapper à une complète et désastreuse défaite.

2. Les passions sont aveugles : il faut les conduire et non les suivre, selon l'avertissement que nous donne l'Esprit-Saint : *Post concupiscentias tuas non eas* (Eccli. xviii, 30). C'est aussi la recommandation de l'Apôtre : « Laissez-vous, dit-il, conduire par l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair » (Gal. v, 16). Qu'est-ce à dire, mes frères, sinon qu'une forte et ferme discipline doit régner sur les facultés de notre âme et sur nos sens, pour prévenir les écarts et tout maintenir dans l'ordre, dans une stricte et sévère régularité ? Nous avons dans la volonté divine clairement manifestée par les commandements une règle sûre et précise. Appliquons cette règle aux moindres détails de notre conduite, et nous ne craindrons point de nous égarer ni de faire fausse route, ce qui arriverait infailliblement si nous nous abandonnions sans discernement aux folles inspirations des passions.

3. Les passions sont insatiables : renonçons à l'absurde espoir de les vaincre en les flattant et en leur accordant ce qu'elles demandent. Plus on les satisfait, plus elles se montrent exigeantes. Moins au contraire vous les favoriserez, leur refusant impitoyablement toute concession, plus vous les affaiblirez au point de les réduire bientôt à l'impuissance de vous nuire. Voulez-vous donc échapper toujours à la violence de vos passions quelles qu'elles soient ? Ne leur obéissez jamais. Voulez-vous arriver à les surmonter ? Cessez de les satisfaire. La victoire sera définitive et certaine.

4. Enfin les passions donnent la mort aux âmes dont elles ont fait leurs esclaves : il faut les combattre sans trêve ni merci, il faut les mortifier et les vaincre, sous peine d'être vaincu par elles.

Ainsi devons-nous regarder nos passions comme des bêtes farouches, qu'il est nécessaire de traiter avec rigueur, qu'on n'apprivoise jamais par la douceur, et que la crainte seule peut maintenir dans leur devoir ; ou encore, comme des ennemis irréconciliables avec lesquels il n'est jamais permis de faire la paix sous quel prétexte que ce soit, parce que si nous ne les perdons pas, ils ne manqueront pas de nous perdre nous-mêmes.

C'est notre vie que nous protégeons et que nous défendons, cette vie spirituelle et éternelle plus précieuse que tous les trésors, lorsque nous combattons nos passions, lorsque nous les empêchons de grandir, lorsque nous refoulons par une constante énergie les efforts continuels par lesquels elles cherchent à prédominer sur nous et à nous entraîner au péché.

S'il en est qui ont succombé dans cette lutte, ou qui ne l'ayant jamais entreprise ont subi sans résister cette humiliante tyrannie de la chair, qu'ils sachent qu'il leur est possible encore de recommencer le combat avec succès, qu'après même un grand nombre de défaites ils peuvent

prendre le dessus et triompher à l'égal des plus fermes. Qu'ils crient vers Dieu, et Dieu leur tendra la main, il les aidera à se relever, il leur enverra son Esprit pour être désormais leur guide et leur appui.

C'est cet Esprit divin que tous nous devons suivre pour échapper aux dangers des passions. Soumettons-lui notre raison, acceptons pleinement la direction sainte que sa grâce nous trace. Ainsi notre voie sera tout illuminée des clartés célestes ; et nos cœurs affermis contre toute influence contraire persévéreront dans la fidélité et la ferveur, jusqu'au jour où Dieu nous appellera à Lui pour consommer notre triomphe dans les cieux. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Quatorzième dimanche après la Pentecôte. — Jésus loue la providence de Dieu

LA FOI EN LA PROVIDENCE

*Nolite solliciti esse.*

Ne soyez pas dans l'inquiétude.

*Objection.* — Rien de plus juste que le raisonnement suivant par lequel Epicure fermait la bouche à ceux qui affirmaient l'existence d'une Providence divine. Dieu ou veut enlever le mal et ne le peut ; ou le peut et ne le veut pas ; ou ne le veut ni ne le peut ; ou le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut pas, il est impuissant : ce qui ne peut pas se dire de Dieu. S'il le peut et ne le veut pas, il est méchant. S'il ne le veut ni le peut, il est à la fois impuissant et méchant. S'il le veut et le peut, supposition seule digne de Dieu, pourquoi y a-t-il tant de mal sur la terre ?

*Réponse.* — Il faut dire que Dieu peut et ne veut pas enlever complètement le mal de la terre. Mais on ne peut pas en conclure qu'il est méchant. Que de fois l'homme ne laisse-t-il pas le mal se faire alors qu'il pourrait l'empêcher, sans qu'il soit juste pour cela de l'accuser de méchanceté ! Il suffit que dans cette tolérance du mal il ait la raison d'un bien suffisant. De même, pour ne pas enlever à l'homme la liberté du mal, Dieu a des raisons dignes de sa sagesse. Il n'y a pas de mérite où il n'y a pas de liberté. Dieu, dit saint Augustin, aime mieux tirer le bien du mal que de ne supporter aucun mal. Il faut remarquer du reste que la fin dernière de Dieu n'est pas le plus grand bien de sa créature, mais sa gloire infinie.

*Objection.* — Dieu ayant créé le monde l'a abandonné à lui-même et le laisse aller au hasard. Cette affirmation n'est pas la négation de l'existence de Dieu.

*Réponse.* — Il est impossible d'admettre l'existence de Dieu sans reconnaître sa Providence. Si Dieu en effet ne dirigeait pas l'ordre du monde, ce serait ou parce qu'il en ignorerait les moyens : ce qui est contraire à sa sagesse ; ou parce qu'il ne le voudrait pas : ce qui est contraire à sa bonté. Quelle bonté aurait un être indifférent pour tous les autres êtres ? Pouvons-nous croire que Dieu n'aime pas ce qu'il a créé ? Puisqu'il aime ses propres perfections, peut-il ne pas aimer les êtres dans lesquels il en a imprimé quelques traits ? S'il les aime, les abandonne-t-il ? Et pouvant régler leurs destinées, les livre-t-il au hasard ?

*Objection.* — En chargeant la divinité du gouvernement de toutes les choses du monde, on lui impose une charge énorme, et on l'embarasse d'une multitude d'affaires ; il est d'ailleurs indigne de la Providence de s'occuper des petites choses.

*Réponse.* — Certains philosophes modernes n'ont pas eu honte de réchauffer cette objection que Cicéron met dans la bouche d'un épicurien de son temps. Peut-il y avoir quelque chose d'embarassant pour l'être qui connaît tout par une seule pensée et qui peut tout par une seule volonté ? Si Dieu dirige certaines choses par des causes secondes, c'est, dit saint Thomas, « non propter defectum suæ virtutis, sed propter abundantiam suæ bonitatis, ut dignitatem causalitatis communice. » Le gouvernement des petites choses n'est pas plus indigne de Dieu que leur création. « Si injuria est regere, dit saint Ambroise, nonne est major injuria fecisse ? » Gardons-nous, c'est la réflexion d'un philosophe païen, de rabaisser l'Auteur du monde au-dessous des ouvriers mortels ; plus ils sont habiles, plus ils s'occupent de perfectionner et d'adapter les unes aux autres toutes les parties, grandes et petites, de leurs ouvrages. Dieu, admirable par sa puissance jusque dans celles de ses œuvres qui nous semblent les moindres, l'est encore par sa sagesse, qui les dirige et les conduit à leur fin.

*Objection.* — Il est impossible d'expliquer comment la Providence s'entremet dans les affaires humaines, par quels moyens elle influence les pensées et les projets des hommes, comment cette influence ne les prive pas de la liberté de choisir et de vouloir.

*Réponse.* — Nous sommes, il est vrai, dans l'ignorance du moyen terme par lequel la Providence de Dieu se concilie avec la liberté de l'homme : « il faut alors, comme le dit Bossuet, tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas le milieu par où l'enchaînement se continue. » Lorsque rien ne peut altérer la vérité d'un fait, nous n'avons pas le droit de le révoquer en doute uniquement parce que nous ne comprenons pas les moyens qui l'ont produit.

Les interventions de la Providence de Dieu sont des faits si visibles dans l'histoire du monde

qu'il est impossible de les contester. Si les peuples n'avaient pas cru à ces interventions, ils n'auraient pas adressé leurs supplications à la Providence divine comme ils l'ont fait. D'ailleurs l'Écriture Sainte nous atteste continuellement, et de la manière la plus claire, que Dieu prend part à tout ce qui survient parmi les hommes, et elle s'accorde en cela avec toutes les fausses religions. Votre expérience personnelle ne suffit-elle pas pour vous convaincre ? Combien sont nombreuses les circonstances où vous avez senti que l'accomplissement de vos désirs et de vos projets dépendait entièrement de la volonté divine ! Entraîné par votre imagination, vous aviez formé des plans dont vos vœux demandaient le succès. Vous n'aviez rien oublié de ce que la prévoyance peut conseiller. Vous aviez épuisé toutes les combinaisons et pris vos mesures avec une prudence si vigilante que vos espérances vous paraissaient être appuyées sur une base inébranlable. Mais, hélas ! un événement, si léger qu'il ne vous semblait pas même digne de votre attention et dont vous aviez dédaigné de prévoir les suites, a cependant suffi pour changer le cours des choses, pour leur donner une nouvelle direction et pour renverser ces brillants mais frêles édifices. Vous avez alors compris que la voie de l'homme n'est pas en lui-même, qu'il n'est jamais le maître de son sort, qu'en vain il propose, que Dieu seul dispose, et que dans les mains de la Providence l'incident le plus léger est un instrument qui suffit pour renverser les plans les mieux combinés par les hommes.

*Objection.* — Ce qu'on attribue à la Providence doit être attribué au hasard, à la fortune. Dans les plans les mieux combinés on laisse toujours une place à l'imprévu.

*Réponse.* — Accident, hasard, fortune sont des mots souvent proférés auxquels l'homme attribue beaucoup de puissance, mais ils sont réellement vides de sens, ou s'ils ont une signification, elle ne sert qu'à désigner les opérations inconnues de la Providence. Ce que nous prenons pour le hasard est un plan concerté dans un dessein plus élevé que nous. Ce chaos des intrigues et des affaires humaines où nous ne distinguons aucune lumière ; cette masse de désordre et de confusion qu'elles nous présentent, sont tout ordre et toute clarté devant celui qui gouverne et dirige tout, devant celui qui fait survenir chaque événement dans son temps et dans la place qui lui convient. « Le Seigneur est assis dans les flots. Le Seigneur ordonne à la colère de l'homme de le glorifier, comme il fait obéir la grêle et la pluie à sa voix. Il a placé son trône dans le ciel et son royaume domine sur tout. Le cœur de l'homme trace sa route, mais Dieu dirige ses pas. »

*Objection.* — La confiance en la Providence de Dieu ne peut qu'empêcher l'homme de tracer des plans, de former des projets et de se précautionner par un exercice avantageux de son activité contre les malheurs de l'avenir.



*Réponse.* — Il ne suit pas du pouvoir suprême de la Providence que l'homme n'ait aucun rôle à remplir. Les efforts de notre industrie sont quelquefois trompés, mais il n'est pas dit qu'ils doivent tous être vains. Les moyens les plus ordinaires sont presque toujours ceux qui suffisent à la Providence pour accomplir ses desseins. L'homme traçant sa route et poursuivant l'exécution de ses plans occupe une place dans les moyens dont la Providence se sert, il est donc appelé par elle aux efforts qui lui sont propres. Aucun passage de l'Écriture n'encourage la paresse, ni la vaine et présomptueuse confiance dans la Providence.

*Objection.* — « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Cette maxime est plus utile à la société que toutes les croyances à la Providence divine.

*Réponse.* — Est-elle donc inutile, cette foi à la Providence qui humilie l'orgueil de la prospérité en lui montrant la main d'un Dieu prête à la réduire en poussière si elle se livre à la présomption, si elle se jette dans le tourbillon des plaisirs, si elle endure le cœur de l'homme jusqu'à le rendre insensible aux détresses de ses frères; cette foi en la Providence qui sauve l'adversité du désespoir en lui rappelant la loi d'espérer: « De même que les montagnes environnent Jérusalem, de même le Seigneur est autour de son peuple depuis l'éternité et pour toujours »; cette foi en la Providence qui arrête le pécheur dans ses crimes en lui rappelant que la Providence dirigera contre lui ses traits: « La face du Seigneur est contre ceux qui font le mal »; cette foi à la Providence enfin qui ramène l'impie lui-même à la pensée de Dieu dans les circonstances terribles où il sent l'impuissance des efforts humains ?

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XXXIV

L'ÉGLISE

(Sa définition)

*Christus caput est Ecclesiæ.*

Jésus-Christ est le chef de l'Eglise. (Eph. v, 23).

Le mot Eglise dans son sens premier veut dire société, assemblée; il s'applique donc aux personnes, et ce n'est que par extension qu'il s'applique aux lieux où des personnes se réunissent. Aujourd'hui, mes enfants, si je vous parle de l'Eglise, c'est dans le premier sens, et la société dont je veux vous entretenir c'est l'Eglise de Dieu, l'Eglise de Jésus-Christ, ce qui est tout un.

Qu'est-ce donc que l'Eglise de Dieu ? — C'est l'ensemble de tous ceux qui ont aimé et servi Dieu, qui l'aiment et qui le servent comme il veut être

aimé et servi. Dans ce sens, l'Eglise est de tous les temps; car en fait, depuis le premier jour du monde il y a toujours eu des âmes fidèles qui ont aimé et servi Dieu. Elle est aussi en droit de tous les lieux: car il n'est aucun lieu sur cette terre qu'il a créée où Dieu n'ait le droit d'être servi et où l'homme n'ait le devoir de le servir. Cette Eglise dans les desseins de Dieu devrait grouper toutes les âmes; car Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (I Tim. II, 4). C'est la malice de l'homme abusant de sa liberté qui éloigne de Dieu et de son service un trop grand nombre d'âmes, les empêche de faire partie de l'Eglise de Dieu ou les oblige d'en sortir.

J'ai dit: « comme Dieu veut être aimé et servi. » C'est que ceux-là ne sont pas des serviteurs qui agissent en tout à leur gré et non au gré du Maître; ceux-là ne sont pas dignes du nom d'enfants qui prétendent aimer leur père tout en ne lui obéissant pas. Or, Dieu, de qui nous tenons tout, est Maître, il a le droit de commander; Dieu est Père, il a le droit d'être obéi. — Vouloir se tracer à soi-même une croyance, une loi, avoir sa religion à soi, comme le disent imprudemment et sottement certaines gens, c'est ne pas servir Dieu comme il veut être servi; c'est lui désobéir, c'est ne pas être de sa famille, de son Eglise.

Cette véritable Eglise de Dieu, cette société où Dieu est servi sur terre comme il veut être servi, nous la connaissons; nous n'avons pas à la rechercher pour y entrer. Enfants de l'Eglise par le saint baptême, nous n'avons qu'à lui rester fidèles et à ne pas nous en détacher. Cette Eglise, vous le savez, mes enfants, c'est l'Eglise chrétienne, celle qui a Jésus-Christ pour chef; c'est, pour me servir de la comparaison de saint Paul, ce corps moral dont Jésus-Christ est la tête et dont nous sommes les membres.

Et qu'on ne m'objecte pas que si Jésus-Christ est le chef de l'Eglise de Dieu, les vrais fidèles qui avant lui, pendant 4000 ans, ont servi Dieu dans la droiture de leur cœur ne pourraient faire partie de cette Eglise. Saint Paul dit à ce propos dans son Epître aux Hébreux: « Tous ces saints sont morts dans la foi, sans avoir reçu l'effet des promesses, mais les voyant et les saluant de loin, confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre... Ils désiraient une meilleure patrie, qui est la patrie céleste. Aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu. » (Héb. XI, 13-16). La différence entre eux et nous, c'est qu'ils allaient à Jésus-Christ et que nous en venons; ils ont attendu la grâce de Jésus-Christ, et la grâce de Jésus-Christ nous a attendus. Ils ont posé des actes bons auxquels les mérites de Jésus-Christ sont venus plus tard donner, ou plutôt ont donné par anticipation une valeur surnaturelle; tandis que nous, nous trouvons ces mêmes mérites toujours prêts, et nous n'avons qu'à nous en faire ou à nous en laisser faire l'application. — Comme nous, ils étaient donc eux aussi les membres de cette Eglise dont Jésus-Christ devait être le chef, parce qu'ils ont

eu la même foi que nous, la même espérance, la même charité; parce qu'ils ont été justifiés par les mérites du même Sauveur, parce qu'ils cherchaient et qu'ils ont obtenu la même gloire et la même béatitude que celle à laquelle nous tendons.

Car, mes enfants, c'est seulement au ciel que l'Eglise trouve sa formation complète; c'est là qu'on reconnaît sûrement ceux qui lui ont vraiment appartenu; c'est là qu'elle groupe ses enfants de toutes les époques et de tous les lieux du monde. Elle leur a donné sur la terre la vie de la grâce; elle leur donne en Paradis la vie de la gloire.

Réjouissons-nous, mes enfants, d'appartenir à l'Eglise, à cette grande famille de Dieu, et vivons si saintement que nous soyons toujours dignes du nom de chrétiens, du titre d'enfants de Dieu, de ce Dieu qui veut que nous l'appellions Notre Père qui est au ciel.

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

### VIII

*Unde bella et lites in vobis ? Nonne hinc ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris ?*

D'où viennent en vous les dissensions et les litiges ? N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres ? (Jac., iv, 1.)

C'est à l'indifférence et au respect humain que nous avons jusqu'ici attribué la négligence de beaucoup de chrétiens. L'indifférence, en effet, est l'état d'une âme qui en est venue jusqu'à perdre le sentiment du devoir. Le respect humain témoigne, au contraire, qu'on a bien ce sentiment; mais la crainte qu'on a de passer pour un esprit faible comprime assez un tel sentiment pour qu'on néglige le devoir, ou du moins pour qu'on ne se décide à le remplir qu'en se cachant on en rougissant. Et même si l'on ne sait pas s'affranchir d'une pareille crainte, on court grand risque de prendre le devoir même en aversion.

Cependant, nous avons beau nous rendre compte de ces désastreux effets : l'indifférence et le respect humain n'en restent pas moins des énigmes; car comment, dans une matière aussi importante que celle du salut, un homme sensé peut-il être indifférent, ou avoir du respect humain ?

De quoi s'agit-il, en effet ?

De ce que nous deviendrons après la mort; et de ce qui peut assurer, compromettre ou modifier notre destinée.

Et d'abord, de ce que nous deviendrons.

Il s'agit de savoir quelle sera notre destinée au-delà du tombeau.

C'est là, par conséquent, un problème tout à fait digne de nos préoccupations. Dès lors, comprenez-vous qu'un être doué de raison ne s'inquiète nulle-

ment de ce problème, ou rougisse de passer pour quelqu'un qui s'y intéresse ?

Mais, chose encore plus difficile à comprendre, c'est qu'on espère, soi-disant, une autre vie, et que, nonobstant cet espoir, on fasse preuve de la même indifférence et du même respect humain au sujet de ce qui peut assurer, modifier ou compromettre la destinée. Car, bien qu'on se plaise à dire que Dieu est trop bon pour nous damner, il y a certains moments où la conscience est si peu sûre de ce qu'on avance qu'elle n'ose prudemment s'y reposer.

Or, mes frères, qu'il y ait des chrétiens assez peu instruits de la solution à donner à ces redoutables problèmes, c'est très possible; mais des chrétiens assez ignorants pour ne pas même soupçonner l'existence de ces problèmes, il ne peut pas y en avoir; et je dis qu'y demeurer indifférent, ou rougir de paraître s'en préoccuper, est une énigme dont les passions seules peuvent nous fournir l'explication.

Étudions donc encore comment et jusqu'à quel point LES PASSIONS sont capables d'engendrer à elles seules la négligence.

La passion (c'est important à retenir) est ce mouvement de l'âme qui, sous l'impression favorable ou fâcheuse que lui transmettent nos sens, notre mémoire, notre imagination, au sujet de tout ce qui peut intéresser son bien-être, se sent portée à poursuivre ce que la passion lui représente comme enviable, et à fuir ce qu'elle lui représente comme détestable. Si la passion était un juge éclairé, ce serait parfait, et la volonté n'aurait qu'à suivre son impulsion; mais le malheur, je vous l'ai dit, c'est qu'elle n'est bonne qu'à nous bien faire apprécier la nature des sensations, et à nous faire discerner celles qui sont agréables de celles qui sont pénibles. Quant à juger des conséquences ou de la moralité de ces sensations, ce n'est pas son affaire : force est d'en appeler à cet autre juge qui s'appelle la Raison, ayant la Foi pour principal assesseur ou même comme premier conseiller.

Mais examinons le rôle qu'au contraire s'adjugent les passions, et vous comprendrez d'abord *comment* et en quel sens elles engendrent, elles aussi, la négligence; nous verrons ensuite jusqu'à quels *excès* même elles peuvent nous porter.

### I

Au lieu de se borner à transmettre à l'âme les impressions dont il a le sentiment ou le pressentiment, l'appétit sensitif se prononce toujours, avant tout contrôle, en faveur de ce qui lui plaît, contre ce qui ne lui plaît pas. Ce qui lui plaît, c'est tout ce qui flatte les sens, la nature, tout ce qui est susceptible de procurer actuellement plaisir et satisfaction. Ce qui ne lui plaît pas, c'est tout ce qui coûte, tout ce qui gêne, tout ce qui occasionne ou est susceptible d'occasionner à l'homme animal peine ou douleur. Et il excite la volonté à poursuivre ce qui lui est agréable, ou à



fuir ce qui ne l'est pas, sans tenir compte des conseils, ni même des protestations de la Raison ou de la Foi. Voyez, par exemple, l'enfant qui ne se laisse conduire encore que par les sens : il ne se décidera pas, sans que vous lui fassiez violence, à porter ses lèvres au remède amer que vous lui présentez, si salutaire que puisse être ce remède ; mais ce breuvage fût-il un poison, il s'y portera avec ardeur, pourvu qu'il soit de son goût. Pourquoi cela ? C'est que l'appétit sensitif, auquel il ne sait encore qu'obéir, n'apprécie et ne sait apprécier les choses qu'au point de vue du plaisir ou de la douleur. Ne lui parlez pas de conséquences : l'appétit animal ne voit ni si loin ni si haut.

Eh bien ! de même, prenez-moi un homme qui ait le malheur de ne se laisser conduire que par les sens ; mettez-le en présence d'un devoir un peu pénible, tel que celui d'aller à la messe chaque dimanche, par le froid, par la chaleur, par le mauvais temps : c'est bien trop dur pour un homme dont les vœux et les aspirations ne dépassent pas celles des sens ! Serait-il même à proximité de l'église, jouirait-on avec cela d'une température à souhait, il trouvera excessif et beaucoup trop onéreux le seul souci de se préparer. Que le moindre intérêt, que le plus insignifiant plaisir l'appelle ou le retienne sur un autre théâtre, et vous aurez en lui un homme, un chrétien pourtant, à qui il ne viendra même pas à l'idée de venir à l'église !... *Unde bella et lites ?* D'où naissent donc ces multiples répugnances d'un côté, ces attraites légitimes ou non de l'autre ? *Nonne hinc ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris ?* N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans votre chair ? Toutes les fois donc qu'il ne vous paraîtra pas possible d'attribuer à l'indifférence ou au respect humain une négligence coupable, attribuez-la, sans hésiter, à quelque passion.

Et voilà pourtant où en sont venus des hommes, des chrétiens, à qui Dieu avait donné la Raison et la Foi pour se guider ! Vous les diriez aveuglés et comme étourdis, tant ils paraissent ne plus même se douter du terme où ils doivent tendre, et de la voie étroite dans laquelle il leur faudrait marcher !

## II

Mais ces sortes d'invités en demeurent-ils toujours là ? — Je rouvre l'Evangile et je lis : D'autres invités se saisirent des serviteurs et les tuèrent, après les avoir couverts d'outrages : *Reliqui vero tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt* (Math. xxii, 6).

Voici, mes frères, le comble de l'ingratitude et de l'outrage. Un roi, voulant faire les noces de son fils, envoie des serviteurs dire de sa part aux conviés : J'ai fait apprêter mon dîner ; j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais engraisé, tout est prêt, venez aux noces. Et, pour toute réponse, plusieurs se jettent sur les envoyés du roi, les accablent d'outrages et ne craignent pas de les mettre à mort !... C'est inouï.

Et pourtant, c'est l'exacte vérité. Est-ce que les juifs n'ont pas tué les prophètes, ces envoyés de Dieu, et jusqu'à Celui-là même qui les avait envoyés ?... Est-ce que les invités de la première heure au christianisme n'ont pas tué les apôtres et égorgé par millions ceux de leurs frères qui avaient voulu se rendre à l'invitation, sans autre cause que celle-là ?... Est-ce que la même cruauté ne s'est pas prolongée dans le cours des siècles ? Ne se renouvelle-t-elle pas encore de nos jours sur tant de missionnaires chargés de porter la même invitation à ces contrées inhospitalières qui s'appellent la Corée, le Thibet, la Chine, le centre de l'Afrique ?... N'en soyons pas surpris, car il n'y a pas d'extrémités auxquelles ne puissent se porter des passions indomptées, dès que vous entreprenez de leur mettre un frein. Telles ces bêtes fauves qui se voient surprises et menacées pour la première fois dans leur repaire : vous diriez qu'elles recueillent tout ce qu'elles ont de féroce énergie, d'instinct sanguinaire, pour défendre à tout prix leur sauvage indépendance. Si, parmi nous, on voit rarement ces bêtes féroces en venir jusque-là, c'est tout simplement qu'elles sont déjà domptées et assagies par la crainte. Mais ce que je n'hésite pas d'affirmer, c'est que tous les sentiments hostiles, tous les propos haineux et méprisants, toutes les oppositions, toutes les résistances qui se donnent libre carrière contre les envoyés du Roi, ne procèdent pas d'une autre source.

Gardez-vous donc de n'attribuer la négligence de certains chrétiens qu'à une froide indifférence ou qu'à un sot respect humain. Ne doutez pas que très souvent les passions n'y soient pour une grande part, quand toutefois encore elles ne vont pas, comme je viens de l'établir, jusqu'à faire de celui qu'elles dominent un ennemi acharné de la vérité et du bien.

## PANÉGYRIQUE DES SAINTS FERRÉOL ET FERGEUX, APOTRES DE LA FRANCHE-COMTÉ

(18 SEPTEMBRE)

*Depositum custodi.*

Gardez le dépôt qui vous a été confié.

(I Tim. vi.)

Je ne crois pas, mes frères, pouvoir mieux vous exhorter à célébrer la fête de vos saints patrons qu'en vous adressant de leur part cet avertissement de saint Paul à son disciple Timothée : Gardez bien le dépôt de la foi qu'ils vous ont confié.

Quand saint Paul écrivit ces paroles, il se savait proche de la mort ; il envoya alors à son cher Timothée les recommandations que l'on fait en pareil cas, et il les termina par ce mot : « O Timothée, gardez bien le dépôt que je vous ai confié. » Ce qu'il appelait ainsi un dépôt, c'était la doctrine chrétienne qu'il lui avait enseignée, à

charge de la garder et de la transmettre à d'autres.

Saint Ferréol et saint Fergeux ont été pour nous ce que saint Paul avait été pour Timothée : ils sont nos pères dans la foi, c'est à eux que nous sommes redevables du bienfait du christianisme. Ils sont venus de l'Asie nous l'apporter au prix de leurs sueurs et de leur sang ; ils l'ont confié à nos ancêtres comme un dépôt sacré ; et voilà seize siècles que de génération en génération nos aïeux se transmettent ce précieux héritage. Il est entre vos mains aujourd'hui, mes frères ; et c'est pour cela que je puis vous dire au nom de vos saints patrons : Gardez bien ce dépôt.

A cette invitation je pourrais, vous le comprenez, donner bien des motifs. Mais pour répondre à l'esprit de cette fête ainsi qu'à vos pieux désirs, je me contenterai de vous indiquer le suivant. Chrétiens de la Franche-Comté, gardez le dépôt que vos apôtres vous ont confié, parce qu'il leur en a coûté cher de vous l'apporter.

Des enfants ont une estime spéciale pour un héritage que leurs pères ont acquis par une vie laborieuse et surtout par une mort violente. Enfants des saints Ferréol et Fergeux, souvenez-vous que pour vous apporter la doctrine chrétienne, vos pères dans la foi ont dépensé tout le *travail* de leur vie et tout le *sang* de leurs veines.

## I

A la fin du second siècle, la vraie religion commençait à s'implanter en Gaule. Saint Irénée était devenu évêque de Lyon, après le martyre de saint Pothin ; disciple de saint Polycarpe, lequel l'avait été de saint Jean, il ne pouvait point ne pas faire en Gaule ce qu'il avait vu faire dans l'Orient son pays aux disciples des apôtres. Il forma donc des prêtres pleins de zèle et de talent qu'il envoya dans les villes voisines pour y fonder des églises. En même temps qu'il établissait Bénigne à Dijon, Félix, Fortunat et Achillée à Valence, Thyrse et Andoche sur les bords de l'Ain, il chargeait l'évêque Ferréol et son ami le diacre Fergeux d'évangéliser Besançon.

Ceux-ci avaient vu le jour en Asie-Mineure, en ces pays dont le ciel pur et le délicieux climat feraient un paradis terrestre, si le paradis terrestre était encore possible ici-bas. Leurs parents, fort riches, leur destinaient un héritage considérable. L'un et l'autre avaient étudié dans les écoles d'Athènes où ils avaient brillé par leur esprit et leur savoir, et où ils avaient vu leur sourire les premiers rayons de la gloire. Eh bien ! patrie, fortune, gloire, ils abandonnèrent tout ; et cela pour nous, mes frères, pour nous apporter l'évangile de Jésus-Christ.

Qu'est-ce que la Franche-Comté pouvait bien dire au cœur de ces jeunes chrétiens ? Ce qu'aujourd'hui, mes frères, les pays sauvages disent au cœur de nos missionnaires ; ce que la Macédoine disait à saint Paul dans une vision célèbre :

« *Transiens in Macedoniam, adjuva nos* : Venez à notre aide » (Act. xvi, 9). Il y avait en notre pays des âmes pour qui Jésus-Christ était mort et qui ne connaissaient pas Jésus-Christ : il fallait leur annoncer Jésus-Christ.

Nous pouvons difficilement nous imaginer au prix de quels efforts ils le firent. A des idolâtres élevés dans les superstitions du paganisme et pratiquant sa morale facile, il s'agissait de faire accepter de sublimes, mais incompréhensibles mystères, d'imposer une divine, mais crucifiante morale. Leur zèle triompha de tous les obstacles. Si la nouveauté de leur doctrine étonna d'abord les esprits, leur vertu et leur charité gagnèrent bientôt les cœurs. Et sur la semence qu'ils avaient répandue au milieu des larmes Dieu ayant fait tomber la rosée de sa grâce, on vit en quelques années germer et croître dans les champs de la Séquanie une riche moisson.

En ce temps-là le paganisme avait pour célébrer ses orgies de somptueux édifices. Ce fut dans une grotte solitaire, aux environs de Besançon, que Ferréol et Fergeux réunirent leurs premiers néophytes. Par les écrits de saint Irénée, le maître de nos saints patrons, nous savons ce qui se passait dans ces assemblées. Le premier jour de chaque semaine, le dimanche, Fergeux lisait d'abord quelques écrits des prophètes ou des apôtres ; puis Ferréol expliquait la lecture. « L'Eglise, disait celui-ci, croit en Dieu créateur du ciel et de la terre, et en un seul Jésus-Christ, Fils de Dieu, incarné pour notre salut, et au Saint-Esprit qui a prédit par les prophètes les desseins de Dieu. L'Eglise croit que Jésus-Christ, après sa passion et sa résurrection, s'est élevé au ciel avec notre chair, et qu'il reviendra un jour ressusciter tous les hommes » (S. Irénée, *Adv. hæres.* I, 10). « Jésus-Christ, disait-il encore avec son maître Irénée, a laissé ici-bas une société dont il a confié la direction à ses apôtres et à leurs successeurs. Là où est l'Eglise, là aussi est l'Esprit-Saint. Elle a été fondée et constituée à Rome par saint Pierre et saint Paul. C'est dans elle que les fidèles trouvent la tradition transmise par les apôtres ; c'est à elle que doivent nécessairement s'unir toutes les églises répandues sur la terre. Après avoir fondé l'Eglise, les apôtres en confièrent le gouvernement à Linus. A Linus succéda Anaclet, qui eut à son tour Clément pour successeur. Le siège de Rome fut ensuite occupé par Alexandre, Sixte, Télesphore, Hygin, Pie, Anicet, Soter et Eleuthère qui règne aujourd'hui » (*Ibid.*, III, 3).

Ces paroles que je vous cite se lisent textuellement dans les ouvrages de saint Irénée, le maître de nos saints patrons. Le même écrivain nous apprend aussi comment se célébrait alors la fin de l'office divin. Après l'instruction, Ferréol offrait le saint sacrifice. Il communiait le premier ; puis tous les assistants venaient recevoir dans leurs mains pour le manger le pain vivant descendu du ciel ; Fergeux recueillait ensuite dans un voile



bénit ce qui restait de l'aliment céleste pour le porter aux malades.

Voilà ce qui se passait les dimanches. Les autres jours de la semaine, Ferréol et Fergeux priaient, instruisaient, visitaient les pauvres et les malades. Nous ne saurons jamais, mes frères, tout ce qu'ont fait les fondateurs de l'Eglise de Besançon pour implanter la foi dans nos pays. Mais il est temps de vous dire ce qu'ils ont souffert : après avoir donné à leur troupeau leurs veilles et leurs travaux, comme le bon pasteur ils lui ont donné leur vie.

## II

Il était, mes frères, dans la nature des choses, et il était dans les desseins de Dieu que l'Eglise chrétienne fût fondée dans le sang.

Cela, dis-je, était dans la nature des choses. Les hommes d'avant le christianisme avaient en effet oublié Dieu, leur créateur et leur père ; l'oubli, comme une éponge, avait entièrement effacé de leur cœur toute idée des vérités divines. Malgré leur aveuglement, ils avaient pourtant, tout comme les hommes de notre temps, la prétention de tout savoir. Aussi quand la vérité brilla sur la terre et voulut les convaincre d'erreur, ils s'irritèrent et recoururent aux armes de la fureur pour défendre leur superbe ignorance.

Si les persécutions contre l'Eglise naissante étaient rendues nécessaires par la force des choses, elles devaient être très utiles dans les intentions de Dieu. Celui-ci voulait imprimer à la vraie religion la marque éclatante de sa divine main, de sorte que chacun pût en la voyant reconnaître l'œuvre de Dieu. Elle dut s'établir dans le monde comme une reine toute-puissante, sans aucun secours, et malgré les efforts conjurés de tous les puissants de la terre. Venue sur la terre comme une étrangère, la vérité chrétienne s'est vue soudain en butte aux persécutions ; cependant, en dépit de toutes les fureurs de l'enfer et de la terre, elle a triomphé. Sans mendier l'assistance d'aucune puissance humaine, elle s'est fait à elle-même des défenseurs intrépides et d'un genre nouveau : des hommes qui ne savaient que mourir, mais qui mouraient avec tant d'ardeur et de courage qu'ils finirent par lasser et effrayer leurs bourreaux.

Nos illustres patrons sont du nombre de ces défenseurs : ils scellèrent de leur sang la doctrine qu'ils avaient scellée à nos pères.

Souvent ils avaient demandé à Dieu la grâce du martyre. Dieu daigna les avertir que leur prière était exaucée : ils virent un jour en songe des anges resplendissants de clarté, qui tenaient dans leurs mains des couronnes d'or et de diamant, et qui leur disaient : « Venez, disciples d'Irénée, recevoir la récompense que votre Père vous a préparée ; venez posséder dans les cieux un royaume éternel. »

Ferréol et Fergeux ne tardèrent pas à com-

prendre le sens de l'avertissement qui leur était donné. Claudius, préfet de la Séquanie, avait une raison toute particulière d'en vouloir aux deux apôtres : ils avaient converti sa femme à la religion chrétienne. Ce fut donc avec un grand plaisir qu'il exécuta contre eux l'édit de Septime-Sévère, l'empereur qui avait ordonné la cinquième persécution.

Suivant la coutume des persécuteurs, qui aimaient mieux faire des apostats que des victimes, il eut d'abord recours à la séduction. Il offrit de l'argent aux deux saints, s'ils voulaient renier Jésus-Christ. « Que votre argent périsse avec vous, répondit Ferréol ; faites de nous ce qu'il vous plaira, nous n'avons de confiance qu'en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

N'ayant pu se faire aimer, Claudius voulut se faire craindre. Il fit battre de verges les confesseurs. Ceux-ci, pendant qu'on les frappait, rayonnaient de joie. Le tyran ne réussit pas mieux en les faisant emprisonner, en leur coupant la langue, en enfonçant des alènes aiguës dans leurs mains, leurs pieds et leurs poitrines, en plantant d'énormes clous dans leurs têtes en forme de couronne. Les martyrs souriaient toujours.

Claudius crut triompher d'eux en leur faisant couper la tête. Il ne se doutait pas, l'insensé, qu'il assurait ainsi leur triomphe et le triomphe de leur œuvre. Pour eux, il les envoyait au ciel, à la vie éternelle. La véritable vie n'est pas le pain qu'on mange, ni l'air qu'on respire, ni le sang qui circule dans les veines : tout cela n'en est que le vase extérieur et la fragile enveloppe. Or c'est tout ce que peut atteindre un tyran. L'âme, en qui est le germe de la véritable vie, échappe à ses atteintes. Quant à l'œuvre de Ferréol et de Fergeux, elle était également consacrée et affermie par leur mort. En Franche-Comté comme partout, le sang des martyrs devint une semence de chrétiens. Comment ne pas croire à des témoins qui se laissent égorger ? Comment n'être pas saisi à la vue d'un courage aussi extraordinaire ?

Voilà seize siècles, mes frères, que se sont passés les événements que je viens de retracer. Pendant tout ce temps l'Eglise de Besançon s'est distinguée par son inébranlable attachement à la religion catholique. Elle a gardé avec un soin jaloux ce précieux dépôt de la foi que lui avaient apporté saint Ferréol et saint Fergeux. Aujourd'hui, mes chers auditeurs, c'est vous qui êtes chargés de veiller à ce précieux héritage qui vous vient de vos saints patrons et que vous avez reçu non pas pour en jouir seuls, mais pour le transmettre à vos enfants. Oh ! gardez-le donc avec un soin jaloux ; transmettez-le, pur et intact, comme vous l'avez reçu. Vous n'avez rien de mieux à faire, ni pour honorer vos pères dans la foi, ni pour assurer le bonheur de vos enfants.

*Le gérant : J. MAITRIER.*

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LA FÊTE DES SEPT-DOULEURS

GRANDEUR ET FÉCONDITÉ DES SOUFFRANCES DE  
MARIE

Stabat juxta crucem  
Jesu mater ejus.  
(Joan., XIX, 25.)

A vrai dire, la fête des Sept-Douleurs de Marie est la fête de sa Compassion. Si en cherchant à se rendre compte de ce mystère on entendait le mot de compassion dans le sens où nous l'entendons d'ordinaire, on aurait de ce qui occupe l'Eglise et de ce qu'elle honore avec tant de piété une idée si basse et de tout point si imparfaite qu'il faudrait presque la tenir pour fausse.

Marie fait tout autre chose ici que d'être émue de pitié pour ce que Jésus souffre. Elle fait plus, infiniment plus, que de ressentir par sympathie les douleurs de son divin Fils. Son cœur, son âme avec toutes ses puissances, son être tout entier entrent réellement dans la Passion du Rédempteur. Elle y entre toute vive, pleine de l'amour le plus fervent, et tout ensemble avec une possession d'elle-même et une tranquillité imperturbables, sachant ce qu'elle fait, voulant le faire et le faisant de toutes ses forces.

Elle fait sienne, absolument sienne, la Passion de Jésus. Elle s'en couronne comme d'un diadème, elle s'en enveloppe comme d'un vêtement, elle s'en inonde comme d'un parfum, elle s'en nourrit comme d'un festin.

Elle ne prend pas la moitié des douleurs du Sauveur, partageant le fardeau qu'il porte. Assurément elle le partage, mais sans qu'il soit du tout divisé. Tous deux sont sous la charge; chacun la porte tout entière; et de la porter ainsi à deux, loin de la leur rendre plus légère, fait qu'elle en est considérablement augmentée. La douleur de l'un double ainsi la douleur de l'autre, et le comble du tourment de l'un comme de l'autre est de n'être pas tout seul à l'endurer<sup>1</sup>.

Il en est de ce Fils et de cette Mère, dit Bossuet, comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent, par une espèce d'émulation, multiplient les objets à l'infini.

O Marie, ô Vierge très sainte et très pure, quel horrible changement est survenu dans votre existence! Il n'est plus, le temps des suaves délices, des joies si profondes de la sainte Enfance, de la vie cachée, de la vie publique de Jésus: voici l'heure des horribles tortures et des effroyables tourments. Mais jamais, j'ose le dire, vous ne m'avez paru plus grande et plus aimable, parce

que jamais vous n'avez pratiqué de plus sublimes vertus, jamais vous ne m'avez donné de marques plus touchantes de votre dilection! De grâce, pour ma consolation, accordez-moi de pénétrer dans le mystère de votre Compassion, en me faisant un peu comprendre tout ensemble l'INTENSITÉ et la FÉCONDITÉ de vos souffrances pendant la Passion de notre bien-aimé Sauveur!

### I

Un artiste célèbre de l'antiquité ayant à peindre la scène tragique d'un père assistant à l'immolation de sa fille, voyant qu'il ne pouvait exprimer par son pinceau la douleur immense de ce dernier, couvrit son visage affligé d'un voile noir. De même les évangélistes, comprenant qu'ils ne trouveraient pas de termes propres à retracer dignement les douleurs de Marie pendant la Passion de Jésus, ont mieux aimé n'en point parler et les couvrir du voile du silence. Seul saint Jean s'est décidé à nous en laisser un mot. « La mère de Jésus, dit-il, était debout auprès de la Croix du Sauveur! » Cette parole est courte, il est vrai, mais elle est divinement expressive. Elle dit tout. Jésus était sur la croix: quel supplice terrible et déshonorant, *Crucem Jesu!* Marie est près de la croix; quelle proximité effroyablement douloureuse, *Stabat juxta crucem Jesu!* Elle est la mère du divin crucifié: quelle répercussion horrible des tortures du Fils doit se faire dans le cœur de la mère, *Mater Jesu!*

Méditons ces trois pensées: elles nous feront saisir ou du moins soupçonner aussi parfaitement que cela nous est possible l'intensité des douleurs de la très sainte Vierge.

I. Le noble privilège de l'amour véritable est de ramener à l'unité les personnes qui s'aiment. De même que dans l'être humain les émotions joyeuses ou pénibles se centralisent dans le cœur, de même, dans l'amitié, l'affection mutuelle est comme un centre sublime où convergent tous les sentiments, toutes les aspirations, toutes les joies, toutes les douleurs de ceux qu'elle unit. C'est une même vie entre plusieurs personnes. Entre amis tout est commun, les allégresses mais surtout les peines, le succès mais surtout les épreuves. *Cor unum, anima una*, c'est un seul cœur, une seule âme!

Mais entre tous les amours, le plus ardent, le plus tendre, le plus délicat, le plus généreux, le plus héroïque, c'est sans contredit celui de la mère pour son enfant. Il y a entre elle et lui des liens si forts et si étroits, une telle ressemblance, une telle sympathie, une telle union physique et morale, qu'elle vit plus en lui qu'en elle-même. Elle ressent plus profondément que son fils ses gloires et ses opprobres, son bonheur ou son malheur. Témoin la Chananéenne de l'Evangile qui, venant solliciter du Sauveur la guérison de sa fille, lui fait cette admirable prière: « Seigneur, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon! »

<sup>1</sup> Mgr Gay, 42<sup>e</sup> Conférence aux mères chrétiennes.



Or Marie est la mère de Jésus. Elle l'aime comme son fils et au plus haut degré, étant plus sa mère que les mères ordinaires le sont de leurs enfants ; comme homme, en effet, Jésus n'a point de père, et l'on peut donc dire qu'elle est à la fois son père et sa mère, et qu'à la tendresse de sa dilection s'unit la force qui est l'apanage du père. Elle l'aime comme sa ressemblance très parfaite, formé du plus pur de sa substance par l'opération du Saint-Esprit. Elle l'aime comme son fils très aimable, la merveille de la création, en qui sont tous les trésors de la sagesse, de la science et de la sainteté. Elle l'aime comme son fils très aimant, si gracieux et si obéissant qu'on ne saurait ni l'imaginer, ni l'exprimer. Elle l'aime comme son souverain bienfaiteur, comme son sauveur, à qui elle doit tous ses privilèges : son immaculée conception, sa préservation de tout péché, sa sainteté incomparable, sa dignité sublime de mère de Dieu ! Elle aime si ardemment que le cœur de la plus aimante des mères pour son enfant comparé au sien n'est qu'un morceau de glace comparé à une fournaise embrasée.

Ce n'est pas assez. L'amour de Marie pour Jésus va jusqu'à l'adoration. Elle l'aime non seulement comme son fils, mais encore comme son Dieu, puisque Jésus est Dieu et homme tout ensemble. Et qui dira les dimensions, les perfections, les excellences, les ardeurs, les transports de cet amour ? Qu'on rassemble en un seul foyer les flammes de charité de tous les anges, de tous les saints, de tous les élus : ce sera à peine une étincelle en regard de l'incendie d'amour qui consume le cœur de Marie pour le Verbe incarné.

Inexprimable est donc son amour pour Jésus-Christ, inexprimable par conséquent est sa compassion pour les souffrances du Sauveur pendant sa passion.

II. Mais qu'elles sont grandes, nombreuses, terribles ces souffrances !

Jésus souffre de la part du ciel et de la terre, de la part de Dieu et des hommes, de la part de ses amis et de ses ennemis.

Jésus souffre dans son esprit par le déshonneur ; dans son cœur par l'oubli, l'ingratitude et la trahison ; dans son corps par toutes les tortures inventées par la malice de ses ennemis.

Quelles souffrances à la Cène, quand il voit son Eucharistie profanée par l'indigne Judas ! Quelles souffrances au jardin de Gethsémani où, prosterné la face contre terre, il pleure les péchés du monde avec une telle contrition qu'une sueur de sang ruisselle de son corps, avec un tel isolement que ses plus chers apôtres, loin de veiller avec lui, se laissent aller au sommeil, avec un tel accablement qu'un ange du ciel lui est envoyé pour le soutenir ! Quelles souffrances, quand il est trahi par un baiser, garrotté comme un malfaiteur, emmené précipitamment chez Caïphe, souffleté par un valet, et condamné à mort parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu ! Quelles souffrances pendant la nuit terrible, quand entraîné dans une salle basse il est à la

discretion d'une ignoble soldatesque qui le maltraite, l'injurie, le frappe et le couvre de crachats ! Quelles souffrances le lendemain chez Pilate quand il est indignement et calomnieusement accusé, chez Hérode quand il est moqué et renvoyé au gouverneur romain avec la robe des insensés ! Quelles souffrances quand, mis en parallèle avec Barabbas, il se voit mettre au-dessous du voleur et de l'assassin par la foule qu'il a cependant évangélisée et comblée de bienfaits les plus signalés ! Quelles souffrances, quand il est soumis au cruel et humiliant supplice de la flagellation qui ne fait bienôt qu'une plaie de tout son corps ! Quelles souffrances, quand il est couronné d'épines, recouvert d'un manteau de pourpre, armé d'un roseau en guise de sceptre, traité et moqué comme un roi de théâtre par les soldats romains qui fléchissent dérisoirement le genou devant lui, lui crachent au visage, le soufflètent, le frappent avec le roseau en disant : « Salut, roi des Juifs ; prophétise, Christ, et dis qui t'a frappé ! » Quelles souffrances, quand en cet état lamentable il est présenté au peuple par Pilate disant : « Voilà l'homme ! » au milieu des hurlements de haine de la foule, laquelle réclame sa mort à grands cris ! Quelles souffrances, quand, condamné à mort par le faible gouverneur, il va, chargé de l'instrument de son supplice, sur la montagne du Calvaire où il est dépouillé de ses vêtements, attaché à la croix par des clous cruels, et reste suspendu de midi à trois heures, jusqu'à ce qu'il expire pour le salut du monde !

III. Et Jésus est le fils de Marie, et Marie l'aime d'un amour incommensurable. Oh ! quelles douleurs n'a-t-elle pas ressenties des douleurs du cher objet de son amour, surtout, hélas ! qu'elle fut témoin de ses affreuses tortures, qu'elle les vit de ses yeux et qu'elle assistait à son supplice, *Erat mater Jesu ibi !*

Le lugubre cortège avait quitté le prétoire, il se dirigeait à travers les rues de Jérusalem vers la montagne du Calvaire. L'heure du sacrifice avait sonné. Marie, qui aux jours de triomphe de son divin Fils se dérobait, sera présente au moment de la suprême humiliation. Elle accourt. Tout à coup, au détour d'une rue elle se trouve en face du plus effroyable spectacle. En quel état elle voit son divin Fils ! Courbé sous le lourd fardeau de son supplice, il s'avance péniblement, le visage souillé de sang, de poussière et de sueur, les yeux remplis de larmes, suivi de deux malfaiteurs, escorté par de farouches soldats, accompagné par une foule hostile qui fait entendre des cris de haine. Elle voit Jésus, Jésus la voit : « Ma mère !... Mon fils ! » Ce sont les deux paroles qu'ils peuvent échanger... et Marie sous le poids de sa douleur, s'affaisse à terre, abandonnée par ses forces. Elle se relève et suit les traces sanglantes du Sauveur. Arrivé au Calvaire, Jésus est dépouillé de ses vêtements ; les bourreaux l'attachent à la croix en enfonçant avec un bruit sourd les clous dans les mains et dans les pieds ; la croix est dressée, elle

retombe avec fracas dans la cavité préparée, et Marie est là, *Erat mater Jesu ibi!*

Elle est là pendant les trois longues heures de la dernière agonie. Elle voit à travers ses larmes son cher Fils élevé entre ciel et terre, attaché à l'arbre de la Croix, qui ruisselle de son sang. Elle voit les clous qui traversent ses mains et ses pieds; elle voit la couronne d'épines qui s'enfonce dans son chef sacré; elle voit les soldats indifférents qui tirent au sort la robe sans couture qu'elle a tissée avec tant d'amour; elle voit la foule qui va et vient, insolente et méchante, auprès du divin Crucifié. Elle entend les cris du peuple furieux, les railleries et les blasphèmes des princes des prêtres: « Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même! S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la Croix! » Elle entend son Jésus prononcer les paroles solennelles qui sont son suprême testament; elle l'entend se plaindre sans pouvoir le consoler; elle l'entend demander à boire sans pouvoir étancher sa soif; elle l'entend lui confier ses dernières volontés: « Femme, voilà votre Fils! » et à saint Jean: « Voilà votre mère! » elle entend les pulsations de son cœur sacré, les soupirs de sa prière, le cri suprême, et elle le voit expirer. Elle est là quand le soldat vient lui donner le coup de lance qui, en blessant le cœur, en fait couler du sang et de l'eau. *Erat mater Jesu ibi!*

Le corps de Jésus est détaché de la croix par les soins de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. Marie est encore là. Elle le reçoit dans ses bras. Quel état et quel état! Quelle différence entre le Jésus de Nazareth, plein de charmes et de grâce, et le Jésus du Calvaire! Quel spectacle lamentable que ce front troué par les dards de la couronne d'épines, ces cheveux en désordre et collés par la sueur et le sang, ces yeux éteints, ces lèvres décolorées, ces joues pâles et livides, ce corps tout couvert de blessures, ces trous béants des mains, des pieds, du côté sacré, ce corps enfin froid, inanimé! Marie adore, elle pleure, elle aime, elle ferme pieusement les yeux, elle arrange doucement les cheveux, elle ne se lasse pas de baiser les plaies de son cher Fils, *centiesque milliesque!* Elle est là pendant qu'on procède à l'embaumement, quand on enveloppe le divin corps avec le linceul, quand on le place dans le sépulcre. Elle est là quand on couvre le visage avec un suaire, quand on ferme l'entrée de la grotte avec la pierre. Elle est là, longtemps priant et pleurant. Et quand il lui faut regagner Jérusalem, quoique la passion de Jésus ait pris fin, sa compassion continue. Elle repasse dans les larmes et dans l'amour les scènes tragiques du grand drame; et son cœur est au sépulcre qui renferme tout son trésor. *Erat mater Jesu ibi!*

Ah! je comprends, en songeant à la véhémence de l'amour de Marie pour Jésus, à l'immensité des douleurs du Sauveur endurées sous les yeux de sa mère, je comprends, dis-je, l'intensité de la Compassion de la très sainte Vierge, je comprends la grandeur de ses douleurs, je comprends

qu'elle est remplie d'amertume et abreuvée de fiel, qu'elle est vraiment, comme son nom l'indique, un océan d'amertume.

Oui, ô Marie, je crois et je confesse que vous pouvez dire, comme votre divin Fils: « O vous tous qui passez, considérez et voyez s'il y a une douleur comparable à ma douleur! »

Je crois et je confesse que vous êtes martyre, la reine des martyrs, car vous avez à vous seule souffert plus que tous les témoins du Christ ensemble; vous avez souffert sans consolateurs, parce que c'était surtout votre amour pour Jésus qui était votre bourreau!

Je crois et je confesse que la prophétie du vieillard Siméon s'est réalisée en vous, pendant la passion, avec une effrayante exactitude. Ce n'est pas seulement votre corps, c'est votre âme qui a été percée d'un glaive, que dis-je, un glaive? une multitude de glaives vous ont fait sentir leur pointe acérée: ce que vous voyiez, ce que vous entendiez, les blessures de votre cher Fils, ses paroles et celles de ses ennemis, le vinaigre, les clous, la couronne d'épines, la lance, la croix étaient autant d'épées douloureuses qui transperçaient votre cœur!

O mon âme, prosterne-toi dans l'adoration, compatis à la Vierge très douloureuse, livre-toi aux sentiments de la plus ardente dilection, car c'est pour toi, c'est pour le genre humain tout entier, que Marie, dans sa Compassion, a accepté le plus terrible martyre. Ses souffrances sont pour nous une source de grâces; et leur fécondité n'est pas moins étonnante que leur intensité.

## II

I. Il y a d'abord la fécondité de *l'exemple*. Que sont nos douleurs vis à vis des siennes? Pas même une goutte d'eau comparée à la vaste étendue des mers. Et cependant sa fermeté est inébranlable, *Stabat!* Elle ressent la souffrance avec une acuité dont nous ne pouvons nous faire l'idée, et elle ne murmure pas, elle ne se plaint point, elle ne s'abandonne point elle-même, *Stabat!* L'abîme de ses douleurs, le spectacle de la mort, la fureur des hommes et la rage des démons ne peuvent abattre son corps, ni empêcher les saintes occupations de son âme: elle se tient debout au milieu de cette affreuse tempête qui l'assaille, comme un rocher au milieu des vagues qui sans l'ébranler le battent de tous côtés, *Stabat!*

Elle est parfaitement résignée. Elle redit avec une ardeur, une plénitude, un amour incroyables, le cantique de la douleur acceptée, le refrain de la sainte conformité à la volonté de Dieu: « O mon Père, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez! Que votre volonté soit faite! »

Et par son admirable patience, Marie nous crie au milieu de nos afflictions: « Courage, courage, mon enfant! N'oublie pas que ta mère a souffert avant toi! Courage: après la peine la récompense! *Euge, euge!* »

Au fait, que d'amertumes adoucies par le sou-



venir de la Compassion de Marie uni à la méditation de la passion de Jésus ! Que de tribulations de l'âme et du corps consolés par le spectacle de la résignation de la sainte Vierge ! Marie, sur le Calvaire, a été constituée reine et consolatrice des affligés. Dans nos maladies, dans nos épreuves, dans les angoisses causées par les cruelles séparations de la mort, allons au pied de la croix, allons à l'école de Jésus et de Marie, et nous serons aidés puissamment ; les consolations célestes tomberont sur nos cœurs ulcérés comme un baume divin qui les guérira, les fortifiera et les réjouira !

II. Je trouve dans les souffrances de Marie et son admirable Compassion une autre fécondité plus sublime, la fécondité des plus excellents mérites.

Au Calvaire, il y a le grand sacrifice qui rachète le monde avec une excessive surabondance. Le prêtre est Jésus-Christ, la victime est Jésus-Christ, la dignité et la valeur sont infinies.

Mais il y a aussi une victime secondaire, il y a un prêtre secondaire qui offre aussi un sacrifice, lequel, non par lui-même, mais par celui du Sauveur, a un immense mérite.

Ce prêtre secondaire, c'est Marie ; voilà pourquoi au pied de la croix, elle est debout, dans l'attitude du sacrificateur, *Virgo sacerdos* !

Elle s'offre elle-même, en union avec son Fils, à la gloire de Dieu et pour le salut du genre humain. O victime admirable qui réalise bien les conditions exigées par Dieu dans les offrandes faites à sa majesté ! Victime pure et immaculée ; victime pleine de force et de courage ; victime tendre et capable de sentir toutes les amertumes et toutes les rigueurs de l'immolation ; victime volontaire et tout embrasée d'amour ! *Virgo sacerdos* !

Mais que dis-je ? Marie est prêtre à un degré plus éminent encore, à un degré si sublime qu'on éprouve le vertige rien qu'à le contempler. Elle offre une victime infiniment plus noble qu'elle-même : elle offre son divin Fils !

Elle sacrifie Jésus-Christ en ce sens qu'elle lui a donné, de sa substance, la matière de son holocauste incomparable, c'est-à-dire son corps et son sang. — Elle sacrifie Jésus-Christ en ce sens encore qu'elle a accepté en principe son immolation quand, au jour de l'Annonciation, elle a consenti à devenir la mère du Rédempteur dont le sang violemment répandu devait sauver le monde. Et cette acceptation, loin de la rétracter, elle la confirme, lorsque l'immolation sanglante a lieu. — Elle sacrifie Jésus-Christ en ce sens plus élevé encore que, par le fait qu'elle est sa mère, ayant des droits inaliénables sur lui, elle les abandonne, et elle accepte que son Fils meure pour notre salut. « Il faut, dit Bossuet avec sa profondeur habituelle, il faut que Marie se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice ; c'est pour cela que la divine Providence l'a appelée au pied de la croix ». En sorte qu'on peut répéter d'elle cette

parole dite de Dieu le Père : « Elle a tant aimé le monde, que pour lui elle a donné son Fils unique ! » *Virgo sacerdos*.

Et Marie offre Jésus, comme Jésus s'offre lui-même, en union avec lui, en dépendance de lui et pour les mêmes fins que lui, et avec quelle efficacité ! Par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, quelles adorations parfaites dans le sacrifice de Marie, quelles splendides actions de grâces, quelles sublimes réparations, quels riches mérites acquis ! Au Calvaire elle devient vraiment la corédemptrice du genre humain, la médiatrice de la grâce, corédemptrice et médiatrice secondaire et dépendante il est vrai, mais corédemptrice et médiatrice réelle !

III. « Je vis, dit saint Jean dans l'Apocalypse, je vis une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds et dont la tête était couronnée d'étoiles, et elle poussait de grands cris dans le travail de l'enfantement. » Voilà une nouvelle manifestation de la fécondité de la Compassion de la très sainte Vierge. Il appartenait bien au disciple bien-aimé, au premier des fils adoptifs de Marie, de nous la signaler : c'est sa *maternité spirituelle*.

Oui, Marie dans sa Compassion est devenue la mère de tous les élus. En consentant à la Passion du Sauveur, qui par sa mort a rendu la vie surnaturelle à nos âmes, elle a concouru à la régénération universelle. Commencée au jour de l'Annonciation, cette maternité est parachevée au jour du Vendredi Saint. Marie à Bethléem a enfanté Jésus, son fils premier-né, le Saint des saints, sans souffrance, dans l'extase de la joie la plus ineffable ; au calvaire elle nous a enfantés, nous pécheurs, dans les tortures des souffrances les plus aiguës. Au pied de la croix elle est devenue la « mère des vivants », comme Eve au pied de l'arbre de la science du bien et du mal était devenue la « mère des morts ! » Et elle reçoit l'investiture de cette amère dignité de la bouche du Sauveur mourant : « Femme, dit Jésus, en désignant saint Jean qui représentait tous les humains, femme par excellence, voilà votre fils ! » et à saint Jean : « Voilà votre mère ! »

Il nous avait donné son Père en nous mettant cette prière au cœur et sur les lèvres : « Notre Père qui êtes dans les cieux... » Maintenant il nous donne sa mère en la personne de saint Jean, afin que nous soyons avec lui des frères de père et de mère.

O chrétien, réjouis-toi de ce que Jésus, parlant à sa mère et lui donnant son cher apôtre pour fils, veut aussi lui parler de toi et t'inscrire sur son testament, comme un des enfants de cette Reine toute-puissante au ciel. Crois fermement qu'il te montre à elle du haut de la croix, en lui disant au cœur : « Femme, voilà votre fils ! » Souviens-toi aussi qu'il te dit en même temps : « Voilà ta mère ! Je te la donne pour médiatrice et pour refuge en tous tes besoins. »

En terminant ce discours, dont le fruit doit

être un zèle plus actif pour marcher dans la voie royale de la croix et un amour plus ardent pour Jésus et Marie dont nous avons reçu de si touchantes preuves d'amour dans la Passion, remarquons que saint Jean fut choisi pour le premier fils adoptif de Marie en considération de son excellente pureté et de l'attachement qu'il avait pour son Maître, l'accompagnant fidèlement au Calvaire. Si nous voulons mériter les faveurs de la bienheureuse Vierge, croissons tous les jours, sous la protection de l'apôtre bien-aimé, dans l'amour de la chasteté et de la charité. Ces deux vertus nous concilieront la bienveillance du Fils et de la Mère et nous feront trouver sur le Calvaire ce char à quatre roues dont parle David et qui nous conduira au ciel : nous nous adresserons à saint Jean pour aller à la sainte Vierge, nous irons à Jésus par l'entremise de Marie, nous arriverons auprès du Père céleste par l'intermédiaire de son Fils, *et quadrigæ tuæ salvatio!* Ce char mystique sera pour nous le char du salut, si nous savons en user. Le nom de saint Jean signifie grâce : la bienheureuse Vierge en est la mère, son Fils en est l'auteur, le Père éternel en est la source infinie qui la donne abondamment aux âmes généreuses qui aiment la souffrance, la pénitence et la croix, aux âmes embrasées des saintes ardeurs de la charité. Dieu nous accorde d'être du nombre de ces chrétiens d'élite !

## PANÉGYRIQUE DE SAINT FIRMIN, PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS ET MARTYR

(23 SEPTEMBRE)

*En fines patrios deserit, oppida  
Lustrat præco Dei, ruraque Gallica;  
Et quocumque volat, plurima civium  
Christo millia subicit.*

Firmin quitte son pays ; il va, missionnaire intrépide, annoncer la bonne nouvelle dans les villes et les campagnes de notre France ; et à sa voix éloquente et convaincue des milliers de voix répondent : Nous croyons au Christ ! (Hymne de la fête).

Mes frères,

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, le jour même de sa mort, disait à Pilate qu'il n'était venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité, il résumait magnifiquement sa vie et sa doctrine ; et d'un mot, à la fois calme et fier, il créait la pérennité de l'apostolat catholique.

La vérité ! c'était toute sa mission ; c'était la nécessité du salut proclamée par la croix, la réalité d'une vie d'outre-tombe, la religion établie sur des bases inébranlables. Dieu, l'âme, l'éternité, telles étaient les trois cimes que le Christ avait inondées de lumière, et que le paganisme avait entourées d'épaisses ténèbres. Sa vie, ses œuvres, sa passion avaient constamment rendu témoignage

à la vérité, et ce témoignage défilait toutes les attaques de l'erreur.

C'était bien, mais Jésus étant remonté aux cieux, qui donc se portera garant de sa parole ? Ne craignez rien, le Christ a tout prévu, il se survivra à travers les siècles. « Vous serez mes témoins, dit-il à ses Apôtres, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » Et il ajoute incontinent pour bien marquer que les larmes et le sang sont la rosée où croît de préférence la vérité : « Vous souffrirez à cause de moi. » Et tous les saints sont venus en ce monde pour rendre à la vérité le solennel témoignage qui ne saurait défaillir dans l'Eglise : celui de l'apostolat, de la virginité, du miracle et du martyre.

Quel spectacle, mes frères, que celui-là : l'homme s'arrachant aux affections faciles, aux joies permises, au repos, à la gloire, pour aller jeter à travers le monde, en dépit des obstacles de toute sorte, l'attestation irrésistible de la foi de l'humanité chrétienne en ces deux grandes choses pour lesquelles le Christ a versé tout son sang : la justice et la liberté ! *Duo sunt justitia et libertas pro quibus quisque fidelis usque ad sanguinem stare debeat.*

Et que dire, lorsque celui qui certifie sa foi doit lutter non seulement contre les propres défaillances de sa nature, mais encore se faire un chemin à travers les profondes erreurs de son temps, lutter contre la barbarie des puissants, et tous les jours, au péril de sa vie, prêcher, catéchiser, prier ? Mais tandis qu'il monte au Calvaire, comme autrefois son Maître, la vérité gravit les pentes du Thabor ; tandis que la croix se dresse et que l'apôtre accomplit dans sa chair ce qui manque à la passion du Christ, en face, aux yeux du monde stupéfait, apparaît, resplendissante, la vérité ! Et alors, parlant, agissant, souffrant comme le Christ Jésus, l'apôtre rend à la vérité un témoignage irréfragable. Il attire tout à lui et par lui tout à la vérité. Or, parmi ceux-là qui sont des premiers témoins dans l'Eglise, votre piété, mes frères, devant une parole, salue en ce jour saint Firmin de Pampelune, premier évêque d'Amiens.

### I

Firmin naquit en Ibérie dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Baptisé et plus tard instruit par saint Honeste, disciple de saint Saturnin, il apprit bientôt le prix d'une âme et s'éprit d'un véhément désir d'en conquérir un grand nombre à Jésus-Christ. A dix-sept ans il suivait son maître dans ses courses apostoliques ; il prêchait souvent dans les bourgs et les hameaux, se préparant ainsi au glorieux apostolat qu'il devait couronner par le martyre. Sa parole grave, douce et persuasive, jointe à une vie édifiante et austère, portait l'amour de Dieu dans les cœurs et la conviction dans les esprits. Aussi, à sa voix, beaucoup de païens quittèrent l'idolâtrie et embrassèrent le christianisme.

A vingt-quatre ans, Honeste le jugeant digne



d'être élevé au sacerdoce, l'envoya à Toulouse recevoir la prêtrise des mains d'Honorat, successeur de saint Saturnin, et peu après le même pontife lui conféra la consécration épiscopale, et comme inspiré par l'Esprit-Saint en cet instant solennel, il s'écria : « Réjouissez-vous, mon fils, parce que vous avez mérité d'être un vase choisi. Allez dans toute l'étendue des nations, vous avez reçu de Dieu la grâce et la fonction de l'apostolat. Ne craignez rien, car le Sauveur est avec vous, mais sachez qu'en toutes choses il vous faudra beaucoup souffrir pour son nom, avant d'arriver à l'éternelle récompense. »

Loin d'être découragé par cette perspective, le jeune évêque se mit à prêcher la parole de Dieu avec zèle tout d'abord en son propre pays ; puis ayant, sur le conseil du divin Maître, distribué tous ses biens aux pauvres, il dit adieu à sa famille et prit la route des Gaules.

Si, pour suivre le Bienheureux jusque dans nos contrées, les documents historiques nous font défaut, la tradition vient à notre aide ; elle éclaire même sa route d'une lumière assez vive pour que nous puissions reconnaître ses traces. C'est ainsi qu'il est facile de le suivre en Guyenne, en Auvergne, en Anjou, en Normandie. Dans le pays de Caux, au pied de la colline boisée où s'élèvent aujourd'hui l'église et le château de Sommesnil, coule une claire et limpide fontaine qui porte son nom. Là, dit-on, il a baptisé un si grand nombre d'infidèles qu'un historien appelle ce cours d'eau le Jourdain de la Normandie. « Toujours avide de souffrir pour le Dieu qu'il prêchait, dit un de ses biographes, et touché du récit des persécutions endurées par les chrétiens de Beauvais, saint Firmin quitta ces rives enchanteresses que sa présence avait sanctifiées, et pénétra dans le pays des Bellovaques. » Ainsi, disent les Actes de sa vie, un athlète se porte au lieu où le combat est le plus violent.

Lorsque Firmin arriva à Beauvais, il trouva l'Eglise fondée par saint Lucien dans les larmes et la désolation. Le pasteur mort, les brebis s'étaient dispersées. Firmin courut à leur poursuite, les réunit, les encouragea. Mais les autorités romaines, qui avaient cru proscrire la religion chrétienne par la mort de son premier apôtre dans le pays des Bellovaques, prirent ombrage de la prédication de Firmin, et le gouverneur ne tarda pas à le faire comparaître devant son tribunal pour lui demander raison de sa conduite. Le vaillant pontife confessa généreusement Jésus-Christ ; et battu de verges, chargé de chaînes, il fut jeté dans un fort voisin de la cité.

On sait avec quelle barbarie la civilisation romaine traitait les prisonniers ; elle était loin d'admettre que tout accusé doit être réputé innocent. Aussi Firmin eut-il à endurer dans son cachot toute sorte de tourments. Mais un ange venait le visiter, le consoler, pendant que la main de Dieu s'appesantissait sur son inique persécuteur, qui fut tué dans une sédition populaire. Aussitôt rendu à

la liberté, il se hâta de reprendre le cours de ses prédications, et bientôt il put édifier sur l'emplacement même de son cachot une église qu'il dédia à saint Etienne, le protomartyr.

Cependant, comme Firmin était encore dans les murs de Beauvais, la persécution, un instant assoupie, se réveilla avec une nouvelle violence, et les chrétiens, pour soustraire le saint aux périls qui menaçaient sa vie, le forcèrent à fuir par une voie souterraine d'où il gagna Amiens. Là, l'infatigable héraut de l'Evangile recommença son sublime ministère. La liturgie amiennoise nous a conservé quelques-unes des paroles qu'il adressa au peuple de cette ville, dès son arrivée : « Mes petits enfants, disait-il, sachez que Dieu le Père, créateur de toutes choses, m'a envoyé vers vous pour purifier cette cité du culte des idoles, et vous prêcher Jésus-Christ, Jésus-Christ crucifié selon la faiblesse de la chair, vivant par la force de Dieu. » Il confirma par plusieurs miracles la doctrine qu'il prêchait, guérit des lépreux, rendit la vue à des aveugles et la parole à des muets :

Leprosis munda cutis,  
Cæcis lumen, sermo mutis  
Ejus ope redditur.

Faut-il, mes frères, s'étonner de ces merveilles dont est remplie la vie des premiers prédicateurs de l'Evangile ? Non, certes. Parce que nécessaires en quelque sorte pour établir le culte de Jésus-Christ sur la ruine des idoles, elles n'étaient après tout que le strict accomplissement des promesses faites par le divin Maître à ses apôtres, avant de les envoyer travailler à la conquête du monde.

Celles que Firmin opéra dans la ville d'Amiens firent une vive impression sur l'esprit des idolâtres. La grâce tomba bientôt sur leurs cœurs et un grand nombre d'entre eux demandèrent le baptême, si bien que quarante jours seulement après son arrivée, Firmin comptait déjà plus de trois mille disciples, et parmi eux des grands, des puissants, un sénateur entre autres, et une noble veuve.

Tout extraordinaires que furent les succès évangéliques de Firmin dans l'enceinte de la cité amiennoise, ils ne parvenaient pas pourtant à satisfaire le zèle ardent dont son âme d'apôtre était dévorée. Le saint évêque alla donc faire connaître le nom du Sauveur Jésus dans les contrées voisines et jusque sur les bords de l'Océan. La tradition indique plusieurs endroits évangélisés par lui : Vignacourt, Boves<sup>1</sup>, Picquigny, où l'on voit encore un petit monument en pierre sur le lieu même de sa prédication. Le peuple des villes, auquel les conquérants avaient fait abjurer de force le druidisme pour embrasser le polythéisme gréco-romain, tenait peu à ses croyances religieuses.

<sup>1</sup> On voit à Boves, entre la route d'Amiens à Péronne et celle d'Amiens à Montdidier une éminence qui est appelée dans le pays le *Mont d'Evangile*, parce que, dit la tradition locale, saint Firmin y prêcha plus d'une fois aux populations d'alentour accourues pour entendre ce merveilleux étranger.

Il n'en était pas de même dans les campagnes, où le druidisme, banni des cités, s'était ancré avec l'énergie du désespoir, et où nous le trouverons encore, plus ou moins caché et défiguré, pendant plusieurs siècles; car, violemment ébranlé par saint Firmin, il ne disparut néanmoins entièrement que vers le sixième siècle, grâce aux moines, dont la parole et l'influence contribuèrent puissamment à effacer ces derniers vestiges dans le cœur des habitants des villages et des hameaux picards.

Le zélé pontife ne se borna pas à évangéliser les environs de sa ville épiscopale. Il s'avança plus loin et porta le flambeau de la foi jusque chez les Mosins, dont le pays comprenait le Ponthieu et l'ancien et immense diocèse de Théroutanne. Cependant Firmin, de retour à Amiens, ne négligeait point d'y entretenir les fidèles dans la pratique de la foi et des œuvres chrétiennes. Sa parole, comme le bon grain dont il est parlé dans la parabole évangélique, tombait sur un terrain bien préparé, qui lui faisait porter des fruits au centuple et comblait de joie le cœur du vaillant missionnaire. La foi chrétienne s'établissait dans son pays, et y poussait ces racines fortes et profondes que dix-sept siècles n'ont fait qu'affermir, qui ont survécu à toutes les révolutions, à tous les bouleversements, et qui la font resplendir encore de nos jours d'une éternelle jeunesse.

Ces merveilles de conversion s'opéraient, faut-il le dire, au grand désespoir des prêtres des idoles, qui voyaient avec dépit les *Ambiani* délaisser de jour en jour les temples de Jupiter et de Mercure pour fréquenter les autels du Crucifié de Galilée. Les païens eux-mêmes reconnaissaient l'éloquence et la vertu de Firmin et en même temps la supériorité morale de la religion qu'il annonçait, et impuissants à le combattre par les mêmes armes, ils allaient déchaîner hypocritement contre lui toute la rage de l'enfer.

O Firmin, soyez fort pour résister dans la foi au cruel ennemi que vous avez vaincu tant de fois et qui a juré de prendre sur vous une éclatante revanche ! *Estote fortes in bello* ! Allez sans crainte comparaître devant le tribunal des persécuteurs ! Le disciple n'est pas au-dessus du maître, mais le Maître a promis assistance à ses disciples. *Confidite, ego vici mundum*.

## II

Cependant les temples des idoles de Samarbrive de plus en plus étaient déserts. Les gouverneurs de la province, qui se trouvaient alors à Trèves, en furent informés et s'empressèrent de revenir à Amiens, et dès leur arrivée convoquèrent d'urgence tous les habitants de la cité à se réunir sous trois jours au prétoire.

L'orage grondait et bientôt allait éclater sur la tête de Firmin, qui n'eut pas un instant, est-il besoin de le dire, la pensée de se dérober. Pasteur du troupeau qu'il avait gagné à Jésus-Christ, il

était prêt à défendre ses chères brebis au prix de tout son sang, comme Pierre, Paul, Jacques, Barthélemy et les autres; car le véritable apôtre, sachez-le bien, mes frères, porte au cœur une flamme sacrée que rien ne saurait étouffer, et sa vie lui coûte peu quand il s'agit de défendre les intérêts sacrés de la religion.

Le troisième jour, peuples, soldats, tribuns se trouvaient réunis au prétoire. Les prêtres païens n'y manquaient pas non plus; pour eux, le moment était venu de se débarrasser du redoutable ennemi de leurs dieux et d'en finir enfin avec un adversaire et un rival tout-puissant qui les importunait depuis trop longtemps. Sébastien, l'un des gouverneurs, harangua la foule, en lui recommandant, au nom des empereurs, de rester fidèle au culte des dieux. « Que si quelqu'un, ajouta-t-il, s'avise d'apporter la moindre opposition aux décrets souverains, qu'il soit tourmenté de divers supplices, et qu'il subisse la peine capitale. » Et quand il eut fini, Auxilius, prêtre de Jupiter, s'écria : « Il y a ici un pontife des chrétiens qui a déjà séduit toute la ville et voudrait détourner tout l'Empire du culte des dieux immortels. — Et quel est cet audacieux profanateur ? reprit Sébastien étonné. — Il se nomme Firmin. C'est un Espagnol très habile et très éloquent. Il enseigne au peuple qu'il n'y a aucun autre Dieu au ciel et sur la terre que le Dieu des chrétiens qu'il appelle Jésus de Nazareth. Quant à nos dieux antiques, il les traite de démons, les dénonce publiquement à tous comme des idoles et de vains simulacres sourds, muets et insensibles. Il détourne si adroitement le peuple que personne ne vient plus offrir l'encens dans nos temples vénérables; même il a séduit, dit-on, plusieurs sénateurs. Si vous ne le faites périr, il s'efforcera de bouleverser l'Empire jusque dans ses fondements. Ecoutez donc nos conseils, excellent gouverneur, et pour sauver nos dieux d'un si grand péril, ordonnez que Firmin soit amené à votre tribunal. »

Le réquisitoire d'Auxilius produisit l'effet qu'il espérait, et sur-le-champ le gouverneur ordonna à ses soldats de se saisir du Pontife et de le lui amener deux jours après. Le saint Evêque, ayant appris les funestes projets tramés contre lui, n'attendit pas le jour fixé pour paraître devant ses juges. — Déjà, il avait entendu la voix de Dieu qui l'appelait à la récompense du ciel, et son cœur brûlait du désir d'en jouir au plus tôt, par un glorieux martyre. Il devait être enchaîné une troisième fois pour l'amour de son divin Maître, mais il espérait que cette dernière captivité lui mériterait enfin la couronne que lui avait annoncée autrefois dans sa jeunesse le saint prêtre Honeste.

Il se rendit donc de lui-même au prétoire, et ne craignit pas d'y proclamer la grandeur, la puissance et la divinité de Jésus-Christ, l'obligation pour tous de n'adorer que lui seul. « N'es-tu pas, lui demanda Sébastien, ce malfaiteur qui renverse les sanctuaires de nos dieux et qui éloigne le peuple de la religion des très sacrés empereurs ? »



— « Si vous voulez savoir mon nom, lui répondit fièrement l'auguste accusé, je m'appelle Firmin, né en Espagne, je suis citoyen de Pampelune et issu d'une famille sénatoriale. J'appartiens à la foi chrétienne et suis revêtu de la dignité épiscopale. J'ai pour mission de prêcher l'Evangile du Fils de Dieu, afin que les nations apprennent qu'il n'y a pas d'autre Dieu, au ciel et sur la terre, que celui qui a tout fait de rien et par qui tout subsiste. Il tient entre ses mains la vie et la mort et rien n'échappe à sa puissance. Au ciel, sur la terre et dans les enfers, tout genou fléchit devant lui. Entouré des Anges et des Vertus des cieux, il abaisse les royaumes et brise les sceptres des rois ; tandis que les temps et les générations s'écoulent devant son éternité, il reste toujours immuable en face de la mobilité des siècles. Mais les dieux que vous adorez, sous l'influence du démon, ne sont que de vains simulacres, sourds, muets et insensibles, qui abusent leurs partisans et les précipitent aux enfers. Je viens ici vous déclarer que ces idoles sont l'œuvre du démon : reniez-les donc, si vous ne voulez point tomber dans les abîmes éternels. »

Menacé des plus affreux tourments et même d'une mort ignominieuse s'il ne renonçait à Jésus-Christ, notre saint répliqua : « Je ne redoute point vos supplices. Pensez-vous qu'un serviteur du Dieu immortel puisse craindre des châtiments qui lui valent une couronne de gloire incorruptible ? Pour vous, vous souffrirez éternellement dans des flammes vengeresses, pour le crime que vous commettez en persécutant les serviteurs de Dieu. »

Une telle constance et une telle dignité jetèrent Sébastien dans la stupeur ; les prêtres païens ne l'avaient certes pas accoutumé à une si grande indépendance de langage. Cependant, aussi cruel mais plus lâche que les autres persécuteurs, il dissimula ses desseins sanguinaires, craignant que, s'il faisait torturer publiquement Firmin, ses disciples ne réussissent à le délivrer, en excitant un soulèvement populaire. C'est ce courage héroïque et cette fermeté admirable au milieu des supplices que célèbre en ces termes l'Eglise d'Amiens au jour de la fête de son glorieux fondateur :

Altum pro gregibus qui caput objicis,  
Longo nil meritis carcere clauderis ;  
Antrum perpetuis noctibus obsitum  
Tanto fulget ab hospite.  
Inter carnifices non pavidus mori,  
Hortaris populum cunctaque provides ;  
Te si vincia manus, si cohibent pedes,  
Christum libera vox sonat.

Sébastien feignit donc de faire trêve à sa colère, et laissa le saint confesseur en liberté. Mais en même temps l'hypocrite gouverneur ordonnait à ses soldats de l'arrêter, de le conduire en prison, de lui trancher la tête, en secret, dans la nuit, et de prendre soin de cacher son corps, après l'avoir mis en pièces, de peur que les chré-

tiens lui rendissent un culte. Le saint évêque continua donc quelque temps encore son divin ministère, affermissant dans la foi les néophytes et donnant ses derniers avis pour le bon ordre de la chrétienté naissante. Mais bientôt les satellites du gouverneur s'emparèrent du glorieux Pontife et le conduisirent dans la prison du château qui fut plus tard désigné sous le nom de *Castillon* <sup>1</sup>.

Ils frémissaient de rage en entendant leur prisonnier célébrer sans cesse pendant la route les louanges de Jésus-Christ, et se réjouir de porter des chaînes pour son amour :

O nox purpureo splendidior die,  
Felix tenebræ, carcer amabilis !  
O sacri lapides, dulcia vincula,  
Quis signatur amor Deo !

Ils se hâtèrent donc de l'enfermer dans un obscur cachot dont ils scellèrent la porte, et devant lequel ils préposèrent des gardes. Puis quand Samarobrive fut ensevelie dans les ténèbres, ils se rendirent à la prison pour perpétrer le forfait comploté par Sébastien.

Les voyant venir à lui, armés de glaives, l'intrépide confesseur ne put contenir sa joie et s'écria : « Je vous rends grâces, ô souverain rémunérateur de tous les biens, bon pasteur, qui avez bien voulu m'appeler à la société de vos fidèles. Daignez, roi miséricordieux, prendre soin des âmes que vous avez appelées à vous par ma voix, et exaucez ceux qui par mes prières imploreront votre secours, vous qui réglez dans les siècles des siècles ! »

Il parlait encore qu'un des soldats abattit d'un coup de son épée la tête du glorieux martyr.

### III

Ainsi mourut le premier évêque de l'antique Samarobrive, le vingt-cinquième jour de septembre, dans les premières années du second siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Trajan. Le sang de saint Firmin répandu sur le sol humide de sa prison souterraine, était le premier sang versé par le paganisme sur le territoire des *Ambiani* ; et selon la célèbre parole de Tertullien, une nouvelle et abondante moisson de chrétiens ne tarda pas d'y germer : *Sanguis martyrum, semen christianorum*.

Si, en effet, il eût été donné au bourreau, qui venait de le verser dans l'ombre, d'élever ses regards au-dessus de ce monde, il l'eût pu voir monter, comme un suave encens, jusqu'au pied du trône de Celui qui règne aux cieux, pour retomber ensuite, en une douce rosée de grâces, sur les cœurs arides et rebelles que le zèle et le dévouement du saint apôtre n'avaient pu toucher. Dieu accepta l'holocauste, exauça la suprême

<sup>1</sup> Elle fut détruite en 1117, sous l'épiscopat de saint Geoffroy, 37<sup>e</sup> évêque d'Amiens. Sur son emplacement s'éleva peu après l'église paroissiale de Saint-Firmin-en-Castillon qui disparut à l'époque néfaste de la Révolution.

prière du martyr, et la cité consacrée par les travaux, les souffrances et la mort de son premier évêque, devint plus tard l'une des plus florissantes et des plus ferventes de la France très chrétienne.

Quant au barbare Sébastien, il ne tarda pas, comme il arrive d'ordinaire, à porter la peine de son crime. Etant venu à Beauvais peu après la mort de saint Firmin, les habitants de cette ville se soulevèrent dans un mouvement unanime d'indignation, et firent promptement justice du meurtrier de leur apôtre bien-aimé. Pendant que la vindicte populaire s'exerçait ainsi contre le tyran, Dieu veillait sur sa victime. Le sénateur Faustinien recueillait précieusement les restes du martyr et les faisait déposer dans sa sépulture de famille, près de sa métairie nommée Abdalène et où l'on a bâti depuis l'église de Saint-Acheul. Avant de les déposer dans le tombeau, il les entourait d'aromates et de linges de grand prix. La piété et la reconnaissance amenèrent bientôt près des reliques du pontife une foule de pèlerins, tant d'Amiens que des contrées voisines; et de nombreux miracles rendirent un éclatant témoignage à sa sainteté, à travers les siècles et jusqu'à nos jours.

Et que conclure après cela? Et quelles résolutions emporterons-nous après avoir étudié cette vie et célébré cette fête? Le voici. Est-ce que les luttes dont saint Firmin est sorti victorieux ne sont pas l'image de celles que nous avons à soutenir nous-mêmes contre l'ennemi de notre salut? Si donc nous voulons partager son triomphe et mériter sa couronne, imitons son énergie, sa constance; comme lui prions et souffrons généreusement; comme lui soyons les disciples et les amis de Jésus, notre Roi et notre modèle, à la vie et à la mort s'il le faut, *usque ad effusionem sanguinis*.

Appelé à l'apostolat, Firmin quitte tout, famille, fortune, patrie, et il vole au combat, toujours vigilant, athlète infatigable, et toujours prêt à se sacrifier pour la cause du Christ, son maître adoré. Et nous, qu'avons-nous fait pour le même Jésus, pour son Eglise en détresse, dans les jours mauvais que nous traversons? A quels sacrifices nous sommes-nous astreints pour secourir les œuvres chrétiennes, pour aider à la propagation de l'Evangile ou subvenir aux besoins de ses ministres parfois si nécessaires?

Et pour la sanctification de notre âme et assurer notre salut, avons-nous eu le courage de rompre une habitude coupable, de renoncer à une liaison dangereuse, de fuir une occasion de péché?

Saint Firmin n'a pas seulement combattu quelques jours : sa vie tout entière a été une lutte qui n'a pas connu de trêve. Païens, prêtres des faux dieux, gouverneurs romains l'ont poursuivi sans cesse, traqué comme un malfaiteur. Et vous l'avez vu : loin de se plaindre il se réjouissait au milieu des épreuves, à l'exemple des premiers apôtres, *ibant gaudentes*. Et nous, mes frères, n'avons-nous jamais laissé nos lèvres

exhaler d'amères plaintes et d'impardonnables murmures lorsque la douleur, si bénigne fût-elle, est venue nous visiter? Nous ne voudrions jamais souffrir; nous souhaiterions faire de cette terre un séjour de délices, comme si la maladie et la mort n'y étaient point en permanence.

Garrotté, jeté dans un noir cachot, soumis à d'affreuses tortures, Firmin ne perd point la calme sérénité du juste; il ne fait que proclamer avec plus d'énergie la vérité de la sainte religion dont il est le ministre. Eh bien! les armes qui l'ont rendu victorieux sont à notre disposition : c'est la foi, l'amour de Dieu, le zèle pour sa gloire, l'humilité et la prière. Et si, à son exemple, nous savons y recourir, nous ne recevrons aucune blessure mortelle ni du monde, ni du démon, ni de nos propres passions. Comme lui, nous aurons part à l'éternelle récompense promise au bon et fidèle serviteur.

O Firmine, tibi sacra dies redit;  
Terras non pigeat nosque revisere;  
Ut quas rite preces fundimus annuas  
Per te suscipiat Deus.

Amen !

---

### PETITE INSTRUCTION POUR LE QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

#### L'AMOUR DU PROCHAIN

*Ergo dum tempus habemus,  
operemur bonum ad omnes,  
maxime autem ad domesticos  
fidei.*

Tandis donc que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais principalement à nos frères dans la foi. (Gal, vi, 10.)

Le principe de la vie chrétienne, c'est la charité. Il n'y a pas de vertu plus essentielle, plus nécessaire. Qui la possède accomplit toute justice; il sait rendre à Dieu ce qu'il lui doit; il donne aux hommes avec usure ce à quoi ils ont droit, il évite de leur nuire et leur fait tout le bien en son pouvoir.

Mais parce que cette vertu a sa place marquée dans les relations que nous avons avec Dieu ou encore avec nos semblables, il n'en est pas dont l'absence soit aussi vivement sentie. Enlevez l'amour de Dieu à une âme, vous supprimez du coup l'esprit de piété, de religion; le flambeau de la foi se voile, l'espérance perd peu à peu sa fermeté pleine, le zèle s'éteint, il passe sur les œuvres comme un souffle délétère et glacial qui leur enlève toute sève surnaturelle, et cette bonté, cette perfection, ce parfum, dons exclusifs de la grâce sanctifiante.

Que la charité fraternelle cesse d'inspirer les relations entre les divers membres d'une famille,



d'une communauté, de quelque société humaine que ce soit, la porte s'ouvre d'elle-même aux dissensions, aux conflits, à l'égoïsme et à tous les maux qu'il entraîne. On pourra parler encore de son amour, de son dévouement pour les autres; mais c'est un amour, un dévouement qui s'appuie sur une base trompeuse et par là-même fragile : au fond, ce que l'on prend pour l'amour du prochain, qu'est-ce autre chose que l'amour de soi ? et les œuvres qui en découlent ne sont que la satisfaction d'une vanité à peine dissimulée sous le masque d'une bienfaisance toute matérielle, d'une bienfaisance où le cœur n'a point de part.

Il n'est donc pas facile de reconnaître si l'on est mu toujours par cette charité véritable envers le prochain. Mais il est certain que l'on ne peut bien l'acquérir que par le don divin, et il est non moins sûr que la foi seule nous en doit tracer les règles précises. Telle est l'importante vérité qui ressort des paroles de l'apôtre rapportées dans l'épître de ce jour. Vous en suivrez l'exposé avec une particulière attention; car tous vous avez à tirer profit des sages conseils donnés par l'Esprit-Saint lui-même aux fidèles de la primitive Eglise, que dis-je ? aux chrétiens de tous les temps comme de tous les pays.

# I

Il y a, mes frères, pour le chrétien une vie supérieure à la vie apparente, à la vie naturelle qui résulte de l'union de l'âme et du corps. Au-dessus de la vie des sens, au-dessus même de la vie de l'intelligence, il y a la vie de l'esprit, la vie surnaturelle, dont la grâce est le principe invisible mais puissant. Cette vie, en quelque sorte divine, a aussi ses lois, et on ne peut les méconnaître ni les enfreindre impunément. Voilà pourquoi l'apôtre nous dit : « Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous aussi par l'Esprit » (Gal. v, 25).

C'est à cette vie de la grâce que se réfère la vertu de charité, telle que nous l'entendons dans son sens le plus élevé. L'amour de Dieu engendre l'amour du prochain, ou plutôt il ne fait avec lui qu'un seul et même amour. Nous aimons les hommes, non seulement parce qu'ils ont une nature semblable à la nôtre, mais parce qu'ils portent en eux l'image et la ressemblance de Dieu. Source de la vraie charité, la grâce en est encore la garantie, le soutien, l'aliment, le préservatif et la sauvegarde.

La charité purement humaine, en effet, ne résiste pas à certains dangers qui la menacent, et bientôt la ruinent. L'apôtre en signale ici trois principaux : la recherche de la vaine gloire, les différends et les rixes, la jalousie : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidî, invicem provocantes, invidiam invidentes* (Gal. v, 26).

La vaine gloire affectionne l'éclat, elle brigue les applaudissements et les louanges. Ne lui demandez pas de sacrifices obscurs, humbles, inconnus du public, accomplis dans le silence et

ne visant que l'intérêt de celui qu'on veut obliger. C'est là où vont les préférences de la vraie charité. Aussi tandis que l'autre se ralentit et cesse tout à fait quand la vanité n'a rien à prétendre, la charité selon Dieu, s'affranchissant de toute vue humaine, s'exalte et s'accroît à mesure qu'elle devient plus désintéressée, plus pure, plus divine. Que lui importe que les hommes l'ignorent, que lui importe même qu'ils la méprisent et l'injurient, si Dieu la connaît, l'approuve et la bénit. Elle redoute plutôt l'approbation des hommes, elle la fuit, de peur d'y trouver avec une vaine satisfaction une récompense plus vaine encore. Est-elle obligée néanmoins d'agir au grand jour, elle n'est ni arrogante, ni prétentieuse, elle garde sa simplicité, elle observe une juste réserve, elle renvoie toute gloire à Dieu.

Il est un autre écueil non moins fréquent. Celui-ci vient des différends et des conflits qui s'élèvent entre les hommes. Si vous ne vous montrez bons, obligeants qu'à l'égard de ceux qui partagent vos goûts, votre humeur, ou encore votre opinion, vos idées, vos tendances, vous n'avez pas la vraie charité. Votre charité est étroite, exclusive, elle manque de sincérité et de grandeur. Regardez ce qui se passe dans le monde, et vous reconnaîtrez que c'est bien là le caractère distinctif de cette bienfaisance humanitaire tant prônée où Dieu et la religion n'ont point de part. L'esprit de coterie, l'esprit sectaire s'y manifestent dans tout leur jour, et rendent une telle bienfaisance aussi funeste pour ceux qui en sont l'objet qu'odieuse chez ceux qui la pratiquent. La charité chrétienne ne doit pas connaître cette révoltante partialité, elle évite avec soin ces abus criants, elle ne veut voir que les besoins réels de ceux à qui elle est redevable, elle se donne à tous sans acception de personne.

Enfin le dernier ennemi de la charité, c'est l'envie. L'homme envieux ne supporte ni supérieurs, ni égaux. Le bien des autres semble être à son détriment propre, les avantages qu'il remarque chez eux, il les regrette comme s'ils lui étaient enlevés à lui-même; toute réussite, tout succès le blesse, l'attriste, comme une injustice dont il doit souffrir. Comment la charité subsisterait-elle avec une pareille disposition d'âme ? L'envie ne peut que susciter et envenimer les haines, les divisions, les vengeances.

La charité selon Dieu a des tendances tout opposées, et par là-même l'envie n'a pas de prise sur elle. Aimant sincèrement nos frères, nous nous réjouissons de leur bonheur, nous louons leurs qualités, nous applaudissons à leurs succès. Nous nous gardons de ces rapprochements entre leur sort et le nôtre, ou si nous constatons notre infériorité, nous ne prétendons y remédier que par une noble émulation, ou encore par le bienfait de l'union que la charité établit entre tous ceux qu'elle anime et inspire.

Nous avons étudié la charité dans son principe et sa nature. Pour terminer, examinons les lois

qui en règlent l'exercice; autrement dit, voyons par quels actes et en quelles occasions surtout elle se doit manifester.

## II

La charité est essentiellement bienfaisante. L'apôtre veut d'abord qu'elle s'applique à relever, dans un esprit de douceur, ceux qui sont tombés en quelque faute. Eh quoi! les pécheurs ne sont-ils pas méprisables, ne méritent-ils pas d'être repris sévèrement et châtiés avec rigueur? Non, tel n'est point le conseil de la charité. Ecoutez le beau commentaire que saint Chrysostome fait des paroles de saint Paul : « Il n'a pas dit : Punissez-le, ni : Condamnez-le, mais : Redressez-le. Et même il ne s'en est pas tenu là, mais il leur montre qu'ils doivent témoigner la plus grande bienveillance à ceux qui ont fait un faux pas, et ajoute : « Ayez soin de le relever dans un esprit de douceur. » Il n'a pas dit : Avec douceur, mais : Dans un esprit de douceur, pour montrer que cela plaît à l'Esprit divin, et que c'est un don de l'Esprit divin que de pouvoir redresser avec modération ceux qui ont péché. »

Ainsi, loin d'aigrir et d'exaspérer les blessures de nos frères par un zèle inconsidéré et une sévérité outrée, la charité nous commande d'avoir égard à la faiblesse de celui qui est tombé, nous considérant nous-mêmes et sachant que nous sommes exposés aux mêmes tentations et aux mêmes misères. Quel secours apporterions-nous aux âmes que leur infirmité met aux prises avec le mal, si nous savions toujours compatir à leur détresse et mettre à leur service toutes les ressources d'une amitié sincère! Ces âmes trouveraient dans le témoignage de notre sympathie, dans nos bons conseils, nos encouragements, nos reproches même, un puissant appui, une force souveraine contre les assauts du mal, une sauvegarde précieuse qui les mettrait à l'abri des pièges de l'enfer.

Un autre devoir que nous prescrit la charité, c'est « de porter les fardeaux les uns des autres » (Gal. vi, 2). « Comme il n'est pas possible, dit encore saint Jean Chrysostome, qu'on soit homme et sans défauts, l'apôtre nous engage à n'y pas regarder de trop près quand il s'agit des péchés des autres, et à supporter les défauts du prochain pour qu'on supporte les nôtres. Ainsi, ajoute le saint docteur, celui-ci est porté à la colère, et toi tu es lent : supporte donc ses vivacités pour qu'il ne s'impatiente pas de tes lenteurs. De la sorte lui ne péchera pas parce qu'il s'appuiera sur toi, et toi tu ne resteras pas plongé dans ton engourdissement, parce que ton frère sera là pour te soutenir. Si vous n'agissez pas ainsi, mais si chacun s'apprête à critiquer les actions du prochain, il n'y aura que désordre parmi vous. »

N'est-ce point là le défaut de beaucoup qui se disent chrétiens, mais qui n'ont point l'esprit de Jésus-Christ? Le grand commandement que Jésus-Christ nous a fait, est que nous nous aimions

mutuellement [comme lui-même nous a aimés (Jean, xv, 12). Or, Jésus-Christ ne s'est point arrêté aux défauts qui étaient en nous; nous ne devons pas nous arrêter à ceux que nous voyons dans le prochain. Nous devons aller plus loin, à l'exemple du Sauveur, à l'exemple aussi des premiers chrétiens, qui non seulement se supportaient mutuellement par un admirable sentiment de religieuse fraternité, mais encore au témoignage de Tertullien, étaient prêts à mourir les uns pour les autres : *Videte, inquit, ut invicem diligunt, et ut pro alterutro mori sint parati* (Apolog. 30).

L'apôtre résume d'un mot les autres obligations de la charité, nous recommandant « de faire du bien à tous, » non pas une fois, non pas transitoirement, mais sans nous lasser, mais avec ardeur et constance.

La persévérance dans les bienfaits, c'est encore la pierre de touche de la vraie charité. Ne pas se rebuter, ne pas se laisser arrêter par les ingratitude, les mépris, les injures, n'espérer et n'attendre sa récompense que de Dieu, voilà la marque, la marque infaillible à laquelle nous reconnaitrons si notre charité est surnaturelle et divine.

Nous le saurons également, si elle est universelle. La charité ne met pas de limites à nos bonnes œuvres, elle nous presse de saisir toutes les occasions de bien faire; elle n'admet pas non plus d'exception de personnes, c'est indistinctement qu'elle nous commande de faire le bien à tous, même à ceux qui nous sont étrangers par la foi. Elle admet, il est vrai, une certaine gradation, une sorte de faveur à l'égard des fidèles. Elle exige que ceux-ci aient une place privilégiée dans notre affection, mais tout en observant cette gradation, nous n'en devons pas moins être bons et compatissants pour tous les hommes : *Operemur bonum ad omnes*.

Vous trouverez peut-être, mes frères, que Dieu exige beaucoup de nous, et que c'est là un devoir difficile à remplir. Mais l'apôtre a soin de nous rappeler que la récompense sera en proportion de l'excellence et de la continuité de nos bonnes œuvres. Si nous accomplissons fidèlement et jusqu'à la fin les prescriptions de la charité chrétienne, nous en recueillerons le fruit en son temps : *Tempore enim suo metemus non deficientes*. Ainsi soit-il.



## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Quinzième dimanche après la Pentecôte. — Jésus console la veuve de Naïm

LA CONSOLATION DANS LA SOUFFRANCE

*Misericordia motus super eam, dixit : Noli flere.*

Emu de compassion à son sujet, il lui dit : Ne pleurez pas.

*Objection.* — Les hommes savent bien par leur sympathie consoler les autres hommes quand ils souffrent ; le secours de la religion est inutile.

*Réponse.* — Si les hommes sont de si puissants consolateurs, pourquoi ceux qui souffrent leur cachent-ils si souvent leurs souffrances ? On cache dans le monde sous de riants dehors des peines, des chagrins, des misères. Pourquoi ? C'est parce qu'on est persuadé qu'on cesse d'être agréable au monde dès qu'on est malheureux. Ferait-on tant d'efforts pour cacher ses peines, si l'on espérait trouver des consolations utiles dans la société ?

*Objection.* — La coutume existe dans le monde de porter des consolations à ceux qui sont affligés ; cette coutume n'existerait pas si ces consolations étaient inutiles.

*Réponse.* — Il s'agit de savoir si ces consolations mondaines sont bien efficaces. Comme Marthe et Marie tenaient un rang distingué dans la Judée, les Juifs venaient en foule pour les consoler de la mort de Lazare : « Multi ex Judæis venerant... ut consolarentur eas. » Mais ce n'était qu'une foule de consolateurs importuns, dit saint Chrysostome, ils rouvraient les plaies, ils renouelaient la douleur, ils perpétuaient le deuil. Il n'y a que Dieu qui puisse nous consoler. Ces sœurs affligées ne cesseront de répandre des pleurs, de pousser des soupirs, elles ne trouveront des douces, des consolations dans leur deuil, que lorsqu'elles auront vu Jésus-Christ, qu'elles l'aient entendu : « Viso Christo non in luctum, in planctum, in gemitum erumpunt. » C'est que Jésus-Christ seul peut nous consoler : *Consolatur nos*, dit saint Paul, *in omni tribulatione nostra*.

*Objection.* — Le vrai consolateur est celui qui enlève la souffrance à l'humanité : « La souffrance, c'est l'abus ; la souffrance, c'est la malice des hommes ; la souffrance, ce sont les mauvais gouvernements. L'humanité peut vivre sans la souffrance ; nous la ferons vivre sans la souffrance. »

*Réponse.* — « Les hommes souffrent des douleurs physiques ou des douleurs morales : le premier pas de l'homme sur la terre, c'est le pas de la douleur, et son premier besoin, c'est d'en être consolé. » « La douleur, c'est le dard qui est enfoncé dans notre âme ; c'est comme le javelot de Mantinée enfoncé dans la poitrine d'Épami-

nondas, et on ne l'arrache qu'en mourant. » « Regardez sur un cercueil ce long drap noir semé de larmes, c'est l'emblème de la vie. » « Si l'humanité ne peut être consolée que par la disparition de ses souffrances, elle ne le sera jamais. »

*Objection.* — En ce cas Dieu est le mal. J'accuse Dieu de la souffrance sur la terre. Je hais la souffrance que Dieu m'impose et je m'insurge contre elle. La souffrance est par elle-même répulsive ; si je ne puis pas l'éloigner, il faut que je la haisse.

*Réponse.* — C'est ici précisément que paraît la puissance de la consolation chrétienne ; elle nous fait aimer la souffrance, ne pouvant nous en délivrer. Elle nous enseigne que la souffrance nous sauve, quand elle est unie à la souffrance de Celui qui a tout sauvé. Elle élève ainsi la douleur à une grandeur céleste et à une espérance divine. Ce qui pèse sur tout à l'homme qui souffre, c'est que sa douleur paraît fatale, c'est que sa douleur est purement humaine et qu'il n'y a rien de Dieu dans cette douleur. Dès que Dieu y entre par la résignation et l'esprit de sacrifice, dès que la douleur du temps apparaît comme un germe du bonheur de l'éternité, on cesse de la trouver inutile et son mérite console.

*Objection.* — Les stoïciens ont indiqué la vraie consolation de la douleur, quand ils ont enseigné qu'elle n'était pas un mal : « O douleur ! tu as beau faire, tu ne me forceras jamais à reconnaître que tu sois un mal. »

*Réponse.* — L'insensibilité à la souffrance est au-dessus des forces humaines ; la religion elle-même ne prétend pas nous rendre insensibles, elle veut seulement nous rendre courageux. L'insensibilité du stoïcien est une grimace, et l'on voit trop bien que cette insensibilité n'est qu'une fiction démentie par les vrais sentiments.

*Objection.* — Si la religion était si consolante, les malheureux ne chercheraient pas ailleurs leur consolation.

*Réponse.* — Chez bien des malheureux, la foi dans la Providence, qui devait s'offrir comme la plus efficace des consolations, n'arrive que lorsque toutes les autres ont manqué leur effet. Presque toujours, cependant, une profonde douleur reporte vers les pensées religieuses. Pour peu qu'elle persiste, elle en prend la conviction et en fait une consolante habitude. (Baron d'Haussez.)

*Objection.* — La souffrance doit éloigner l'homme de Dieu ; il est impossible qu'un homme malheureux ne considère pas Dieu comme la première cause de ses malheurs.

*Réponse.* — Du moment que la religion enseigne que la souffrance est un bien, Dieu ne peut pas nous paraître un ennemi, lors même qu'il nous semblerait être la cause de nos malheurs.

Si vous regardez à terre la verge dont se servit Moïse devant Pharaon, c'est un horrible serpent ; mais si vous la considérez dans la main de Moïse, c'est une baguette avec laquelle il opère les plus grands prodiges. Il en est

ainsi des tribulations. Considérez-les en elles-mêmes, elles sont horribles ; mais lorsqu'on les envisage dans la main de Dieu, elles sont aimables et délicieuses. (Saint François de Sales.)

Je ne puis m'empêcher dans ce moment de penser à cette jeune fille devenue célèbre dans cette grande ville parmi les personnes bienfaisantes qui se font un devoir sacré de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans ; il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférente à la douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : « O douleur ! tu as beau faire, tu ne me feras jamais convenir que tu sois un mal ! » Elle fait bien mieux : elle n'en parle pas. L'inaltérable résignation de cette jeune fille est devenue une espèce de spectacle, et comme dans les premiers siècles du christianisme on se rendait au cirque par simple curiosité pour y voir Blandine, Agathe, Perpétue, livrées aux lions et aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retourna tout surpris d'être chrétien, des curieux viennent aussi dans votre bruyante cité contempler la jeune martyre livrée au cancer. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : « Je ne suis pas, dit-elle, aussi malheureuse que vous le croyez ; Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui. » Et lorsqu'un homme de bien lui dit un jour : « Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui ? » Elle répondit avec une naïveté angélique : « Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime. »

*Objection.* — De ce que le christianisme peut consoler l'homme dans l'adversité, il ne s'ensuit pas que la philosophie soit impuissante à le faire.

*Réponse.* — Voltaire a reconnu lui-même cette impuissance.

Le chrétien, dit-il, sait deux grandes choses : supporter l'adversité et consoler les malheureux. La religion nous soutient surtout dans le malheur, dans l'oppression et dans l'abandon qui le suit. Et c'est la seule consolation que je puisse implorer après trente années de travaux. Un grand philosophe disait un jour à une dame désolée, et qui avait sujet de l'être : « Madame la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de son royaume, elle fut près de périr sur l'Océan par les tempêtes, elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. » — « J'en suis fâchée pour elle, » dit la dame ; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes. — « Mais, dit le philosophe, souvenez-vous de Marie Stuart : sa bonne amie et sa bonne parente Elisabeth lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison pendant dix-huit années. » — « Cela est fort cruel, » répondit la dame ; et elle se replongea dans sa mélancolie. — « Vous avez peut-être entendu parler, dit le consolateur, de Jeanne de Naples, qui fut prise et étranglée ? » — « Je m'en souviens confusément, » dit l'affligée. — « Il faut que je vous conte, ajoute l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps, après souper, et qui est morte dans une île déserte. » — « Je sais toute cette histoire, » répondit la dame. — « Cette princesse à qui j'ai montré la philosophie, ne parlait jamais de ses malheurs. » — « Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe aux miens ? » lui dit la dame. — « C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que tant de grandes dames ayant

été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à Hécube, songez à Niobé. » — « Ah ! dit la dame, si j'avais vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princesses, et si pour les consoler vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté ? » — Le lendemain, le philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfants et la porta au philosophe : il la lut et la trouva exacte, il n'en pleura pas moins.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

#### LA GRACE (suite)

##### E

#### La grâce sanctifiante

##### 7

#### Ses effets

#### (Suite)

— Vous rappelez-vous, Joseph, où nous en sommes dans nos leçons sur la grâce sanctifiante ?

— Nous en sommes aux effets que cette grâce produit dans nos âmes.

— Pour nous faire voir que vous avez bien écouté, dites-nous quels sont ceux dont nous avons déjà parlé ?

— Rémission des péchés,  
Vie divine,  
Beauté ravissante,  
Riche trésor,  
Amitié très précieuse,  
Filiation divine,  
Héritage incomparable,  
Parenté illustre,  
Voilà les effets de la grâce sanctifiante dont nous avons déjà parlé.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons continuer cette étude, qui nous fera de plus en plus comprendre tout ce que l'on gagne à recevoir la grâce sanctifiante, et tout ce que l'on perdrait en la perdant.

##### I

#### Cortège très noble des vertus surnaturelles

— Tout dernièrement, la reine d'Angleterre quittait son palais royal pour visiter son peuple, qui voulait fêter le sixième anniversaire du règne de sa souveraine :

Dites-moi, Henriette, la reine était-elle toute seule dans cette visite à ses sujets ?

— Non.

— Elle était donc accompagnée ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par les princesses de la cour.

— Quel était donc son cortège ?

— C'était le plus brillant, le plus beau des cortèges.

##### +

— Quand la grâce sanctifiante vient dans une âme, y vient-elle toute seule ?

— Non.



— Elle est donc accompagnée ?

— Oui.

— Pourriez-vous nous dire quel est son cortège ?

— C'est le cortège des vertus surnaturelles.

— Le Catéchisme du Concile de Trente nous dit qu'à la grâce sanctifiante répandue dans l'âme s'ajoute le cortège très noble de toutes les vertus : Que signifie ce langage ?

— Il signifie précisément que la grâce sanctifiante nous apporte avec elle, comme dit saint Augustin, l'abondance des vertus.

— Saint Augustin et le Catéchisme du Concile de Trente veulent-ils parler ici des vertus naturelles ou des vertus surnaturelles ?

— Ils parlent des vertus surnaturelles.

— La preuve ?

— La preuve, c'est qu'il s'agit des vertus qui aident à gagner la récompense divine du paradis, récompense que toutes les vertus naturelles sont incapables de nous mériter.

— Quelles sont les vertus surnaturelles qui forment le cortège de la grâce sanctifiante ?

— Toutes.

— Et tout d'abord ?

— Tout d'abord les vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité.

— Ensuite ?

— Ensuite, les autres vertus, cardinales, intellectuelles et morales, qui doivent nous aider à observer la règle des bonnes mœurs ou la loi de Dieu.

— Parmi toutes ces vertus, quelles sont les plus parfaites ?

— Les vertus théologiques.

— Et parmi les vertus théologiques ?

— Parmi les vertus théologiques, la plus parfaite, la plus noble, est la charité.

— Et vous dites que toutes ces vertus surnaturelles forment le cortège de la grâce sanctifiante ?

— Oui, la charité en tête.

— Est-ce que l'homme a besoin de ces vertus surnaturelles pour le salut ?

— Oui.

— Si l'homme ne faisait pas des œuvres divines ou surnaturelles, gagnerait-il le paradis ?

— Non.

— Peut-on accomplir des œuvres surnaturelles avec des facultés purement naturelles ?

— Nullement.

— Que faut-il donc pour que les facultés de l'homme puissent accomplir des œuvres divines, méritoires du paradis ?

— Il faut qu'elles soient élevées au-dessus d'elles-mêmes ou divinisées.

— Comment le sont-elles ?

— Par l'infusion des habitudes ou vertus surnaturelles qui sont répandues dans les différentes facultés de l'âme, en même temps que la grâce divinise l'âme elle-même.

— Dans l'ordre naturel, Dieu ne donne-t-il pas à l'homme tous les organes nécessaires à l'accomplissement des actes pour lesquels Il l'a créé ?

— Dieu donne tous ces organes.

— Peut-il faire moins dans l'ordre surnaturel ?

— Evidemment non.

— Donc ?

— Donc, le Seigneur doit donner à l'âme tous les organes nécessaires à l'accomplissement des actes utiles au salut.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, Il a dû, par les vertus surnaturelles, diviniser les différentes facultés au moyen desquelles l'âme accomplit les œuvres méritoires du paradis.

— Paul, qui vient de se convertir, n'avait que des vices avant sa conversion : où en est-il maintenant ?

— Paul possède toutes les vertus surnaturelles qui sont venues en lui avec la grâce sanctifiante, et qui le disposent à accomplir les actes utiles au salut.

— Pourra-t-il accomplir ces actes aussi facilement que s'il avait déjà possédé, avant sa conversion, les vertus naturelles ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il devra d'abord se vaincre lui-même et faire des efforts assez grands pour se corriger de ses vices et réprimer ses mauvais penchants.

— Tandis que ?

— Tandis que si son âme avait été ornée des vertus naturelles, celles-ci seraient venues en aide aux vertus surnaturelles, ce qui aurait facilité beaucoup l'accomplissement des actes méritoires du ciel.

— Si Paul persévère dans sa conversion, qu'arrivera-t-il ?

— Paul finira par acquérir les vertus naturelles qui lui faisaient défaut en se corrigeant des vices contraires.

— Ces vertus resteront-elles purement naturelles ?

— Non, elles seront tout aussitôt élevées au-dessus d'elles-mêmes et surnaturalisées par les vertus qui forment le cortège de la grâce sanctifiante.

— Que devons-nous à Dieu qui nous met ainsi entre les mains tous les moyens possibles de salut ?

— Une vive reconnaissance et un tendre amour.

### 3

#### Dons du Saint-Esprit

— Quand une reine, accompagnée de sa suite, va visiter quelqu'un de ses sujets, n'est-ce pas, Henri, avec l'intention de lui faire du bien ?

— C'est ordinairement pour lui offrir quelque cadeau, lui faire quelque don précieux.

— Lorsque la grâce sanctifiante vient dans notre âme, accompagnée du très noble cortège des vertus, ne nous apporte-t-elle pas quelque cadeau, quelque don précieux ?

— Oui.

— Et que nous apporte-t-elle ?

— Les dons du Saint-Esprit.

### +

— Que faut-il entendre par ces dons du Saint-Esprit ?

— Ces dons du Saint-Esprit sont des habitudes ou des qualités surnaturelles venues dans notre âme avec la grâce sanctifiante.

### +

— Pourquoi ces dons nous sont-ils apportés ?

— Pour nous disposer à suivre avec promptitude le mouvement et l'inspiration du Saint-Esprit.

### +

— Avons-nous de bonnes raisons de croire que les dons du Saint-Esprit viennent en nous avec la grâce sanctifiante ?

— Oui.

— *Le Concile de Trente (ses. VI, 7) nous dit que la justification est la rénovation de l'homme intérieur par la réception volontaire de la grâce et des dons.*

*Que faut-il en conclure ?*

— Il faut en conclure que le jour où nous recevons la grâce sanctifiante, nous recevons aussi les dons du Saint-Esprit.

— *Savez-vous, Ernest, à l'image de qui nous sommes justifiés ?*

— C'est à l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Est-ce que Notre-Seigneur n'a pas toujours possédé les dons du Saint-Esprit ?*

— Oui, puisque le prophète Isaïe (XI, 2, 3) avait annoncé que l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété ainsi que l'Esprit de crainte se reposeraient sur Lui dans toute leur plénitude.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que nous avons dû recevoir quelque chose de cette plénitude des dons du Saint-Esprit, le jour même où la grâce sanctifiante est venue justifier nos âmes.

— *Dans la prière liturgique, l'Eglise nous fait demander à l'Esprit aux sept dons le saint et sacré Septenaire, c'est-à-dire les sept dons eux-mêmes qui nous viennent de la troisième Personne divine.*

*Que prouve cette prière liturgique ?*

— Elle prouve que l'Eglise a la ferme croyance que le Saint-Esprit accorde ses dons quand on les lui demande.

— *Sans la grâce actuelle, l'homme pourrait-il accomplir un seul acte utile au salut ?*

— Impossible.

— *Puisque l'œuvre de notre sanctification est attribuée à l'Esprit-Saint qui est la charité même, ne peut-on pas dire que la grâce actuelle est la motion même du Saint-Esprit ?*

— On le peut.

— *La grâce actuelle n'étant pas autre chose que la motion divine du Saint-Esprit, ne convient-il pas qu'il y ait dans notre âme des habitudes la disposant à recevoir cette motion divine ?*

— Cela est très convenable.

— *C'est pourquoi ?*

— C'est pourquoi l'Esprit-Saint a dû nous accorder les dons qui nous disposent à suivre avec promptitude ses bons mouvements et ses bonnes inspirations.

+

— *Est-ce que ce n'est pas le sacrement de confirmation qui doit nous procurer les dons du Saint-Esprit ?*

— Le sacrement de confirmation nous apportera toute la force, toute la vertu, et, en quelque sorte, toute la plénitude des dons du Saint-Esprit ; mais nous les recevons tout d'abord au baptême avec la régénération et la rénovation de notre âme par le Saint-Esprit.

— *Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui sur les dons du Saint-Esprit, nous réservant d'en parler plus longuement au chapitre de la confirmation.*

k

#### Fruits du Saint-Esprit

— *Pourquoi, Emile, le jardinier se donne-t-il la peine d'enter sur un sauvageon une greffe excellente ?*

— C'est afin de récolter de bons fruits.

— *Pourquoi le Jardinier divin a-t-il enté sur notre âme la greffe divine de la grâce sanctifiante ?*

— *Pourquoi y a-t-il ajouté les vertus et les dons surnaturels qui divinisent nos facultés et nous rendent aptes à suivre avec promptitude la motion du Saint-Esprit ?*

— C'est aussi afin de récolter de bons fruits.

— *Qu'est-ce que rapporte le sauvageon rendu supérieur à lui-même par la greffe du jardinier ?*

— Il rapporte des fruits bien meilleurs que ceux qu'il aurait produit s'il n'avait pas été greffé.

— *Que doit rapporter l'âme divinisée en elle-même et dans ses facultés par la grâce, les vertus et les dons surnaturels ?*

— Elle doit rapporter des fruits bien supérieurs à ceux qu'elle aurait produit sans cette greffe divine.

— *Quels sont ces fruits ?*

— Les œuvres divines, les opérations surnaturelles, les actes méritoires du ciel accomplis par l'âme sous la motion divine du Saint-Esprit, voilà ces fruits excellents et supérieurs.

— *Ces actes surnaturels de l'âme, saint Paul (Gal. v, 22, 23), les appelle des fruits du Saint-Esprit :*

*Me diriez-vous bien, Justin, pourquoi ces actes sont appelés fruits ?*

— Parce que, portant avec eux la conscience du bien accompli et l'espoir de la récompense infinie, ces actes produisent un sentiment de félicité que l'âme savoure aussi délicieusement que la bouche savoure les fruits les plus agréables au goût.

— *Maintenant, pourquoi ces actes sont-ils appelés fruits du Saint-Esprit ?*

— Parce qu'ils proviennent du Saint-Esprit, qui, après avoir porté l'âme aux actes de vertu, lui donne le sentiment de la félicité quand elle les a accomplis.

— *Lisez-nous, Pierre, les noms des principaux fruits énumérés dans la lettre de saint Paul aux Galates (v, 22, 23).*

— La charité,

La joie,

La paix,

La patience,

La bénignité,

La bonté,

La longanimité,

La mansuétude,

La fidélité,

La modestie,

La continence,

La chasteté,

Voilà ces fruits du Saint-Esprit.

— *Combien en trouvez-vous ?*

— Douze.

— *La vigne rapporte-t-elle plusieurs fruits ?*

— La vigne ne rapporte qu'un seul fruit, le raisin.

— *Mais le moût, le vin, l'eau-de-vie, etc..., ne sont-ils pas aussi des fruits de la vigne ?*

— Le moût, le vin, l'eau-de-vie sont des propriétés de l'unique fruit de la vigne, propriétés qui varient selon que le fruit est diversement employé.

— *Saint François de Sales dit que les différents fruits du Saint-Esprit ne sont que les diverses propriétés du seul et unique fruit, qui est la charité :*

*Qu'en pensez-vous, Alphonse ?*

— Saint François de Sales a raison.



*Pourquoi ?*

— Parce que c'est la charité, répandue en nous par le Saint-Esprit, qui donne la perfection et la saveur à tous les actes surnaturels de l'âme.

— *En sorte que ?*

— En sorte que sans la charité ces divers actes, n'ayant ni perfection ni saveur, ne pourraient pas s'appeler les fruits du Saint-Esprit.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que ces différents fruits ne sont que les diverses propriétés du seul et véritable fruit de l'Esprit-Saint, qui est la charité.

#### Béatitudes

— *Dites-moi, Jean, lorsque vous êtes en voie d'obtenir un objet que vous désirez beaucoup et dont la possession doit faire votre bonheur, quel sentiment éprouvez-vous ?*

— Je suis déjà bien heureux par avance.

— *Et lorsque vous approchez du jour où vous devez recevoir une magnifique récompense longtemps attendue ?*

— A mesure que la récompense approche, la joie grandit dans mon âme.

— *Et si vous commencez déjà à jouir de cette récompense tant convoitée ?*

— Alors ma joie est à son comble.

— *Que pensez-vous de celui qui est dans la voie qui mène au bonheur suprême, au ciel ?*

— Celui-là doit être bien heureux.

— *Et s'il voit qu'il se rapproche de cette béatitude infinie ?*

— Sa joie sera doublée.

— *Et s'il est assuré de posséder cette béatitude, s'il la goûte déjà comme par anticipation ?*

— Alors sa joie ne connaîtra plus de bornes.

— *N'y a-t-il pas des actes qui nous mettent dans la voie du paradis, qui nous en rapprochent tous les jours, qui nous assurent et nous font goûter par avance le bonheur suprême ?*

— Oui.

— *Quels sont ces actes ?*

— Les actes surnaturels accomplis par l'âme divinisée sous la motion du Saint-Esprit.

— *Que faut-il penser de ces actes ?*

— Puisqu'ils nous mènent à la béatitude, nous en rapprochent, nous l'assurent et nous la font goûter par avance, on peut dire que ces actes sont des sources du bonheur, de vraies béatitudes.

— *Vous rappelez-vous, Georges, quels sont ceux que Notre-Seigneur proclame bienheureux dans l'Evangile ?*

— Notre-Seigneur proclame bienheureux :

Ceux qui sont pauvres d'esprit,

Ceux qui sont doux,

Ceux qui pleurent,

Ceux qui ont faim et soif de la justice,

Ceux qui sont miséricordieux,

Ceux qui ont le cœur pur,

Ceux qui sont pacifiques,

Ceux qui souffrent persécution pour la justice.

— *Que prouve ce langage du Sauveur ?*

— Il prouve justement que les actes de vertu, même pénibles et coûteux, sont des sources de bonheur et de félicité, de vraies béatitudes.

— *Saint Paul surabondait de joie au milieu de toutes ses tribulations :*

*Que faut-il en conclure ?*

— Il faut en conclure que les larmes de la péni-

tence et les épreuves de la persécution sont vraiment des sources de grande joie, des béatitudes.

— *Sainte Thérèse disait souvent :*

« *Ou souffrir, ou mourir* ».

*Qu'en pensez-vous, Henriette ?*

— C'est que la souffrance endurée pour plaire à Dieu devait être pour sainte Thérèse une source de bonheur, une béatitude.

— *Les martyrs étaient tout joyeux au milieu des plus horribles supplices :*

*D'où pouvait venir cette joie extraordinaire ?*

— Elle venait de ce que les plus terribles supplices, supportés pour l'amour de Dieu, sont de vraies béatitudes.

— *Et comment ces supplices pouvaient-ils devenir des béatitudes ?*

— C'est qu'ils rapprochaient les martyrs du bonheur suprême, leur garantissaient la possession de l'éternelle béatitude et leur en donnaient un avant-goût délicieux qui réjouissait leurs âmes.

— *Dites-moi, Félix, ce que vous éprouvez quand vous avez fait quelque sacrifice pour Dieu ; par exemple, quand vous avez repoussé une tentation, accompli un acte de vertu pénible, etc... ?*

— Quand j'ai fait un petit sacrifice pour Dieu, je suis toujours heureux et content.

— *Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que les sacrifices accomplis pour l'amour de Dieu, en nous dirigeant vers le bonheur éternel, en nous rapprochant de ce bonheur, nous en donnent, dès ici-bas, un avant-goût délicieux et méritent ainsi d'être appelés de vraies béatitudes.

— *Notre-Seigneur a dit dans l'Evangile :*

« *Mon joug est suave et mon fardeau léger* ».

*Que faut-il penser de ce langage ?*

— C'est la vérité même.

— *On est donc heureux en ce monde quand on sert Dieu ?*

— Oui, et on l'est d'autant plus qu'on sert plus fidèlement et plus généreusement ce Père infiniment bon, qui trouve moyen de combler de joie ses enfants, même au milieu de leurs plus grandes tribulations.

— *Sans la grâce sanctifiante, aurions-nous tout ce bonheur ?*

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce que sans elle nous ne serions pas dans la voie du bonheur éternel, nous ne nous en rapprocherions point, et il nous serait par conséquent impossible d'en avoir l'avant-goût délicieux.

— *A qui donc devons-nous le vrai bonheur ici-bas, les plus douces joies de notre vie terrestre ?*

— A la grâce sanctifiante, dont les merveilleux effets nous font goûter combien le Seigneur est doux, combien son joug est suave et consolant.

— *Quelle est votre résolution ?*

— J'aimerai de plus en plus la grâce sanctifiante ;

J'aurai bien peur de la perdre ;

Je ferai tout au monde pour la garder tous les jours de ma vie.

*Le gérant : J. MAITRIER.*

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

### GLOIRE DE JÉSUS FILS DE MARIE

Et benedictus fructus ventris  
tui, Jesus. (Ex Sal. Ang.).

On lit dans les *Annales de l'Ordre des Dominicains* un trait bien touchant, qui nous montre combien est chère à la très sainte Vierge cette parole : « Béni est Jésus, le fruit de vos entrailles. » On sait que ces religieux ont coutume de chanter tous les jours la belle antienne *Salve, Regina*, afin de se mettre tout particulièrement sous la protection de Marie, dont ils font profession d'être les enfants dévoués. Or, un jour qu'ils redisaient comme d'habitude cette antienne, étant arrivés à ces mots : « Montrez-nous, après cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles », voilà que la sainte Vierge apparut au milieu d'eux, leur présentant avec un sourire plein d'amour l'Enfant Jésus, son cher Enfant. Par là elle leur donnait comme un avant-goût de la possession de Jésus dans les splendeurs du ciel, où ils pourraient le bénir, comme ils le bénissaient déjà sur la terre, mais avec un bonheur infiniment plus délicieux.

Il ne faut pas s'étonner que Marie soit touchée jusqu'au ravissement de cette parole qui termine la Salutation Angélique, et que le Saint-Esprit a inspirée à sainte Elisabeth pour mettre le comble à sa divine glorification. Il ne faut pas être surpris que la Reine du ciel distribue libéralement ses faveurs à ceux qui la récitent avec dévotion.

Est-ce que l'appeler la mère de Jésus n'est pas la louange la plus excellente que nous puissions lui offrir ? Est-ce que la qualité de mère de Dieu n'est pas le principe de toutes ses grandeurs et la raison de toutes ses prérogatives ? Si elle est digne des hommages de l'archange saint Gabriel, si elle est pleine de grâce, si elle est bénie entre toutes les femmes, plus avantagée des dons de Dieu et plus glorifiée que toutes les filles d'Adam, n'est-ce pas parce que Jésus est le fruit de ses entrailles, n'est-ce pas parce qu'elle est la mère du Sauveur du monde, plus réellement et plus parfaitement que les mères ordinaires ne le sont de leurs enfants, ayant conçu, elle, par l'opération du Saint-Esprit ?

D'autre part, la mère ne triomphe-t-elle pas de la gloire de son fils ? Or par ces mots : « Jésus, le fruit de vos entrailles est béni, » nous glorifions admirablement notre Rédempteur ; nous le louons, nous l'exaltons d'une manière vraiment incomparable.

Pensée délicieuse aux amis de Jésus et de Marie : aujourd'hui en cette fête du Rosaire, cette belle parole : « Jésus, le fruit de vos entrailles est béni, » sera redite des millions et des millions de fois, sur toute la surface du globe. Pour la gloire

de Jésus et de Marie, appliquons-nous donc à la mieux comprendre afin de la prononcer avec une plus ardente dévotion. Et comme nous avons déjà en d'autres circonstances médité l'immense dignité de Marie, « mère de Dieu », bornons-nous à mettre en relief la bénédiction que le Saint-Esprit attribue à Jésus, fils de Marie.

Si je ne me trompe, elle présente trois sens magnifiques : c'est une LOUANGE, c'est une PROPHÉTIE, c'est une PRIÈRE. C'est comme si sainte Elisabeth avait dit à la sainte Vierge : « O Marie, votre Fils doit être béni, à cause de ses excellences infinies ; votre Fils sera certainement béni dans le temps et dans l'éternité ; votre Fils, oh ! même avant d'avoir contemplé ses traits augustes, je le révère et je l'aime, et je demande au ciel qu'il soit béni et glorifié par tous les hommes. »

Quelle suave nourriture pour nos âmes dans la méditation de ces trois délicieuses pensées ! O Jésus, fils de Marie, soyez remercié de l'offrir à notre piété ! O Marie, aidez-nous à la goûter, à la savourer, à nous en rassasier pleinement !

### I

Et d'abord, la parole de sainte Elisabeth est une *louange* splendide, un refrain merveilleux qui chante toutes les perfections, toutes les grandeurs, toutes les excellences de Jésus. C'est une conclusion sublime qui résume les raisons nombreuses, magnifiques, pour lesquelles nous devons rendre gloire à notre Sauveur.

I. Jésus mérite d'abord d'être glorifié parce qu'il est le fruit incomparable. La terre qui l'a produit c'est l'humanité, la racine c'est Abraham, la tige c'est Jessé, la fleur c'est Marie.

Oh ! qui dira les ineffables qualités de ce fruit divin ?

C'est un fruit d'une *noblesse hors ligne* : il est sorti d'un sein royal, du sein de Marie, fille de David ; d'un sein virginal, car, dit saint Bernard, le Christ naît de la femme, mais de telle sorte que le fruit de sa fécondité n'a point flétri la fleur de sa virginité ; il est sorti d'un sein divin, c'est de Jésus que le Père éternel dit au livre des Psaumes : « Je vous ai engendré de mon sein avant la naissance de la lumière. »

C'est un fruit *délicieux* par son parfum, sa beauté et sa saveur, *Benedictus Jesus in odore, benedictus Jesus in sapore, benedictus Jesus in specie* <sup>1</sup>. Qu'ils sont parfumés les exemples de Jésus-Christ ! qu'elles sont embaumées les consolations et les promesses du Sauveur ! Isaac était enivré de leur exquise suavité quand il s'écriait : « Voilà que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ que le Seigneur a béni ! » Qui célébrera dignement ses beautés ? « Mon bien-aimé a la blancheur de la neige et l'éclat de la pourpre ! Il est choisi entre mille ; il a la splendeur de la lumière éternelle. » Il rayonne de la blancheur la plus immaculée par sa pureté et par sa divinité ; il est empoûvré du sang de sa Passion ; il est

<sup>1</sup> Saint Bernard.



beau dans les cieux, beau sur la terre, beau comme Fils de Dieu, beau comme Fils de Marie ! Mais qui exaltera surtout les ineffables douceurs qu'il procure à ceux qui le goûtent, lesquels peuvent s'écrier en toute vérité : « Je me suis reposé à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est délicieux à ma bouche ! »

C'est un fruit *puissant, énergique et fécond* ; parce qu'il est véritablement le fruit de salut ; il a la vertu de ressusciter les morts à la vie de la grâce, de guérir les malades, de maintenir dans la sainteté ceux qui sont appelés à régner avec Dieu dans les gloires de l'éternité. « Par lui nous retrouvons, dit le vénérable Bède, dans les champs de l'héritage céleste le germe divin de l'incorruptibilité que nous avons perdu en Adam. »

C'est enfin un fruit *abondant* qui rassasie pleinement, qui suffit à tous, et qui a ceci de particulier, que, nourrissant les anges et les hommes, il ne subira jamais de diminution. O abondance miraculeuse, ô abondance infinie ! Non, il ne s'épuisera point, ce fruit, durant l'éternité des éternités, puisque la bénédiction qu'il a reçue est une abondance d'une richesse intarissable, selon ce que dit saint Bernard : « Béni soit le fruit de votre sein, qui est béni pour l'éternité ! »

II. Mais parlons sans figures. Considérons que Jésus mérite d'être béni dans tout son être.

Il mérite d'être béni comme Dieu, consubstantiel à son Père, comme lui éternel, comme lui infiniment grand, infiniment parfait, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment bon, infiniment juste, infiniment miséricordieux.

Il mérite d'être béni comme homme, possédant une nature humaine qui subsiste dans la gloire et la majesté de la personne du Verbe, et, à cause de cet incompréhensible privilège, accomplissant des actes d'une valeur infinie, même dans les choses les plus vulgaires !

Il mérite d'être béni dans son âme, qui jouit immensément plus que le plus parfait des élus de la vision intuitive, cette âme en qui ont été entassés tous les trésors de la science et de la sagesse, qui est illuminée des clartés les plus éblouissantes, qui aime de l'amour le plus tendre et le plus généreux, qui a pratiqué les vertus les plus sublimes, qui a acquis les mérites les plus excellents, des mérites infinis !

Il mérite d'être béni dans son corps, la merveille de la création matérielle, l'idéal de la beauté humaine, le digne tabernacle de l'âme la plus sainte qui fut jamais, le vivant sanctuaire de la divinité !

Il mérite d'être béni dans sa tête qui pour nous a été couronnée d'épines ; dans ses cheveux qui pour nous ont été souillés de poussière et de sang ; dans ses yeux qui ont regardé avec tant de bonté et de mansuétude les pécheurs ; dans ses oreilles qui ont écouté avec tant de bienveillance les requêtes des malheureux ; dans ses lèvres qui ont prononcé des discours si lumineux et si consolants ; dans son visage sur lequel se reflétait si vivement l'image de la divinité ; dans ses mains qui ont

répandu tant de bienfaits ; dans ses pieds qui l'ont porté à la recherche de la brebis errante ; dans ses mains et dans ses pieds qui ont été percés par des clous cruels ; dans ses épaules qui se sont courbées sous le poids de nos iniquités et ont été blessées par le lourd bois de la croix ; dans sa chair qui a été déchirée par les fouets des bourreaux ; dans son cœur qui n'a battu que par amour pour nous et qui a été ouvert par la lance du soldat ; dans son sang enfin qui a été répandu jusqu'à la dernière goutte pour la consommation de l'œuvre de notre salut !

III. O Marie, votre fils est notre Dieu et la gloire de la création ! Votre fils a été comblé des bénédictions de son Père et il nous a lui-même comblé de ses bénédictions ! Il est notre Sauveur, notre Rédempteur, il est le bienfaiteur universel ! Il a apporté à la terre le pardon, la sainteté, le droit à l'héritage céleste ! Il nous a donné sa parole, ses exemples, son Eglise, ses sacrements, son Eucharistie, sa vie tout entière ! Il est le seul Saint, le Seigneur, le seul Très Haut ! A lui toute gloire et tout honneur ! Et vous aussi, ô mère, vous méritez toute louange et toute bénédiction, puisque c'est par vous que Jésus nous est venu ! Oui, oui, il mérite d'être béni le fruit de vos entrailles, *benedictus fructus ventris tui Jesus !*

## II

La parole de sainte Elisabeth que nous méditons n'est pas seulement une louange exquise, c'est encore une admirable *prophétie*. Eclairée de la lumière de Dieu, la sainte épouse de Zacharie a lu dans la suite des âges, et jusque dans les profondeurs de l'éternité, la glorification de l'incomparable fils de son illustre parente ; et, sous l'inspiration du Saint-Esprit, elle a traduit sa vision dans une parole d'une sublime concision, annonçant que le Fils de Marie serait béni à jamais.

O Dieu ! qu'elle est splendide la réalisation de cette prophétie ! Comme le cœur fidèle aime à en constater l'accomplissement ! Le Christ a été magnifiquement glorifié dans les siècles écoulés, il l'est aujourd'hui, et il le sera dans les âges futurs. *Christus hodie, heri et in sæcula !*

I. Quels hommages il a reçus à son entrée dans le monde de la part des anges, des mages, des bergers, du saint vieillard Siméon, de la prophétesse Anne, de saint Joseph et de la très sainte Vierge ! Pendant sa vie publique, il a eu des ennemis que lui suscitaient la haine des démons, la perversité du monde jaloux de la beauté de sa doctrine et confondu par la sainteté de ses exemples. Mais en revanche, quels concerts de louanges retentissaient en son honneur, de quels ardents enthousiasmes il était l'objet ! Les foules ravies d'admiration par la sublimité de ses enseignements, proclamaient que jamais homme n'avait parlé comme cet homme ; extasiées devant la multitude et la grandeur de ses miracles, elles disaient que jamais homme n'avait agi comme lui ; pour le voir et pour l'entendre elles ne reculaient ni devant la fatigue des voyages, ni devant

la perspective de la faim, elles oublièrent les premières nécessités de la vie, et elles s'écrièrent : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! »

D'ordinaire la mort est fatale aux plus grandes célébrités du siècle ; la gloire la plus retentissante vient s'éteindre dans le silence des tombeaux. Il n'en va pas ainsi de Jésus-Christ. Son sépulcre devient glorieux. Il continue à ravir les esprits et les cœurs et à provoquer tous les dévouements. Pour lui les apôtres abandonnent leur patrie, s'en vont aux extrémités du monde prêcher son évangile, malgré les obstacles les plus insurmontables, malgré les menaces les plus terribles, malgré les prisons, les glaives, les persécutions et la mort, car ils scellent de leur sang la vérité de leur prédication. Pour lui les martyrs sacrifient leur vie ; pour lui les docteurs étudient, parlent, écrivent ; pour lui les confesseurs foulent généreusement aux pieds les séductions de la nature, du monde et du démon ; pour lui les vierges renoncent aux plaisirs même permis, afin de lui offrir en hommage le lis immaculé de leur chasteté parfaite. Pour lui l'univers se couvre de temples ; pour lui des croisades sont organisées, des armées se lèvent et vont livrer de sanglants combats, afin d'arracher les lieux saints à l'impie musulmane ; pour lui sont fondés des ordres religieux où l'on s'engage par vœu à la pratique héroïque de ses conseils, où l'on fait profession de servir Dieu plus parfaitement, où l'on se dévoue plus généreusement au bien du prochain ; pour lui, par lui et avec lui le culte public !

II. Jésus-Christ remplit le passé, il remplit le présent. Il était glorifié hier, il l'est aujourd'hui. La prophétie d'Elisabeth se réalise à notre époque comme elle s'est accomplie dans les siècles écoulés, *Christus heri, Christus hodie*. Jésus continue son œuvre de salut, il applique abondamment les fruits de la rédemption, il sanctifie, ennoblit et soutient les familles et les sociétés. Il met un rayon divin au front de ceux que l'esprit païen dédaigne et méprise : le pauvre, l'enfant, la femme, le travailleur, et il les transfigure et les rend recommandables. Il est la lumière, le progrès et la civilisation. Il maintient, et lui seul, l'ordre, la concorde, le respect, le dévouement mutuel, et il empêche le monde de retomber dans les horreurs de la barbarie. Et pour tous ces bienfaits il est béni ! Aujourd'hui plus de deux cents millions de chrétiens lui soumettent leur esprit par la foi à sa doctrine, leur cœur par l'amour et l'obéissance à ses préceptes, leurs lèvres par la louange, tout leur être par l'adoration, le reconnaissant et l'acclamant comme leur Créateur, leur Rédempteur et leur Dieu. A l'heure actuelle une multitude innombrable de fidèles le bénissent dans son évangile, code de la vérité, de la liberté et de la vraie fraternité ; dans sa croix, étendard de la civilisation ; dans ses sacrements, principe fécond de vie surnaturelle et de vertu ; dans les fêtes chrétiennes qui annuellement rappellent le cycle des grands événements de sa vie ; dans son sacrifice où il rend toute gloire et tout honneur à la Tri-

nité au nom de la création tout entière ; dans son Eucharistie, où il vit véritablement, réellement et substantiellement au milieu de nous, pour recevoir nos hommages, entendre nos prières, consoler nos douleurs et nous combler de ses largesses et de ses miséricordieuses bontés. A notre époque ils sont *légion* ceux qui aiment à se fatiguer, à se dévouer et à se sacrifier pour lui ; ceux qui renoncent à ce que le cœur humain aime le plus pour mieux servir sa cause et glorifier son nom plus excellemment ; ceux qui abandonnent leur famille, leur patrie, pour aller, au prix de mille fatigues et de mille dangers, porter la connaissance de son nom et prêcher son évangile dans les pays infidèles, jusqu'aux extrémités de la terre !

III. Et ces bénédictions, et ces acclamations, et ces louanges et cet amour, ne sont pas près de finir ; ils doivent durer à jamais : *Christus hodie, heri et in sæcula* ! Les ennemis du Sauveur disparaîtront, leur nom sera oublié ou honni ; mais Jésus vivra, il agira, il vaincra, il règnera, il commandera, il triomphera, il sera connu, il sera aimé, il sera béni, il sera glorifié tant que le monde subsistera. Tous les jours, dans l'Eglise qui doit rester debout, soutenue par son fondateur, jusqu'à la fin des siècles, il y aura des voix qui acclameront le Sauveur en disant : « Au roi immortel et invisible, à Jésus seul vrai Dieu, gloire et honneur ! » Que dis-je ? Jésus ne doit pas seulement être béni dans le temps, il le sera et plus magnifiquement encore pendant la durée sans fin de l'éternité : *Cujus regni non erit finis*. Au ciel, les chœurs immenses des esprits célestes, la multitude innombrable des élus, prosternés dans la plus humble adoration, embrasés de l'amour le plus ardent, chanteront les grandeurs, les gloires et les excellences de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction ! A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! »

Tel est le sublime oracle que nous redisons toutes les fois que nous prononçons cette parole de la Salutation angélique : « Et le fruit de vos entrailles est béni ! » O Marie, quelle gloire et quel bonheur pour vous d'avoir été choisie pour donner le jour au Dieu Sauveur ! A cause de votre incomparable vocation, vous deviez vous-même être à jamais honorée par l'humanité. Vous l'avez annoncé du reste au jour de la Visitation, quand vous disiez : « Voilà que toutes les générations me diront bienheureuse ! » Oui, votre prophétie s'est réalisée et se réalise en même temps que s'est accompli et s'accomplissait l'oracle de votre sainte cousine. Les chrétiens ne séparent pas la mère du Fils ; et, dans leurs hommages, vous êtes associée à votre divin Fils. O Marie, notre mère et notre reine, nous voulons tous les jours vous aimer, vous bénir, et vous exalter conjointement avec Jésus notre Sauveur et notre Dieu. *Et benedictus fructus ventris tui Jesus !*



## III

Achevons l'explication de la parole inspirée de sainte Elisabeth. C'est une louange, c'est une prophétie, c'est encore une prière par laquelle nous demandons que le Fils de Marie soit béni comme il le mérite.

I. Prière nécessaire. Quand on aime, on désire voir estimé et honoré l'objet de son affection. L'enfant veut promouvoir la gloire de ses parents; les parents celle de leurs enfants; l'ami celle de son ami. Comment pourrions-nous affirmer que nous aimons Dieu, s'il nous était indifférent qu'il fût ou non connu et aimé? *Qui non zelat non amat!*

Prière très agréable à Jésus et à Marie. Quelle bienveillance éprouve le cœur de notre Sauveur pour ceux qui sont dévoués à son honneur! Quelle bonté et quelle tendresse remplissent le cœur de la sainte Vierge pour ceux qui ont le zèle de la glorification de son divin Fils!

Prière ingénieuse dans ses manifestations. Ce n'est pas seulement un souhait du cœur, un vœu de l'âme, une supplication adressée au ciel. Le vrai fidèle emploie tous les moyens les plus efficaces qui sont à sa disposition. Il parle, il exhorte, il dissipe les préjugés; il a recours surtout à la prédication plus persuasive de l'exemple. C'est par sa vie principalement qu'il fait connaître et admirer son divin Maître.

II. Grand Dieu, quel champ ouvert à notre activité pour la glorification de Notre-Seigneur! Ce champ est élevé comme le ciel, vaste comme la terre, profond comme les abîmes. Nous pouvons faire honorer Jésus dans le ciel en procurant le salut du plus grand nombre d'âmes possible, en les arrachant à l'enfer, en hâtant la délivrance des âmes du purgatoire, en convertissant les pécheurs, en affermissant les bons, en travaillant à l'évangélisation des infidèles par nos prières et nos aumônes, surtout en donnant un concours efficace à l'œuvre si belle de la *Propagation de la foi*. Ah! si nous avions le bonheur de faire aimer Jésus-Christ, ne serait-ce que par une seule âme; si nous pouvions convertir, ne serait-ce qu'un seul pécheur; si nous pouvions contribuer efficacement au salut, ne serait-ce que d'un seul chrétien, quel serait notre bonheur! Notre salut personnel serait assuré; Dieu ne pourrait nous refuser de nous faire grâce, et nous mourrions dans la persévérance finale!

III. Mais c'est surtout en nous-même que nous devons réaliser la glorification du nom de Jésus. Oui, bénissons Jésus par les mérites d'une foi ferme, vivante, agissante, généreuse pour renoncer à toutes les occasions mauvaises, et accepter tous les sacrifices que nous impose notre titre de chrétien. Bénissons-le par la ferveur d'une confiance filiale, recourant à sa miséricorde dans toutes nos nécessités: il souhaite plus vivement nous communiquer les mérites de sa passion et de sa mort que nous ne les désirons nous-mêmes. Bénissons-le surtout par les ardeurs d'une sincère charité,

célébrant ses louanges, observant ses préceptes, et surtout nous efforçant de reproduire ses vertus dans toute l'économie de notre vie.

Au livre des Juges nous lisons que les Israélites, pleins de reconnaissance envers Gédéon qui les avait délivrés de la servitude de Madian, vinrent lui offrir l'hommage de leur inviolable attachement, et lui dirent tous avec l'accent de la plus vive gratitude: « Domine sur nous, toi et ton fils, tu en es digne! »

O Marie, votre Fils nous a sauvés du malheur éternel; au prix des sacrifices les plus pénibles il a accompli l'œuvre de notre Rédemption; vous-même, ô notre Reine, vous avez coopéré avec le plus généreux amour à notre salut. Permettez-nous de redire la parole des enfants d'Israël. Nous nous donnons à vous et à votre divin Fils: réglez sur nous, vous et le Sauveur Jésus; nous voulons vous appartenir à jamais; nous voulons vous louer et vous glorifier aujourd'hui, tous les jours de notre vie, pendant toute l'éternité. O Marie, soyez bénie et que le fruit de vos entrailles soit béni, *Benedictus fructus ventris tui Jesus!* Ainsi soit-il!

## PANÉGYRIQUE DE SAINT LÉGER

(2 OCTOBRE)

*Imitatores mei estote sicut et ego Christi.*

Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. (I Cor. xi, 1).

Mes frères,

Ceux qui prendront place au ciel parmi les élus sont ceux qui sur la terre auront imité Jésus-Christ. Dieu n'admettra dans son paradis que les enfants adoptifs en qui il verra la ressemblance de son Fils incarné.

C'est dans l'Evangile que se trouve dépeint le divin modèle sur lequel doivent se former les élus. Mais parce que tous les hommes n'ont ni le temps ni peut-être la science nécessaires pour méditer l'Evangile, Dieu a donné aux hommes de toutes les époques des modèles vivants dans la personne de ses saints, des hommes qui, après avoir reproduit en eux le divin exemplaire, peuvent dire aux autres: Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ.

Saint Léger, mes frères, me semble avoir un droit tout spécial de nous dire cette parole: sa ressemblance avec Jésus-Christ est en effet particulièrement frappante.

L'existence terrestre du Sauveur se divise en trois parties bien distinctes: la vie cachée qui dura trente ans, la vie publique qui dura trois ans, l'époque de la passion et de la sépulture qui dura trois jours. Comme Jésus, saint Léger eut sa vie cachée, sa vie publique et sa passion: sa vie cachée où il imita l'humilité du Sauveur; sa

vie publique pendant laquelle il imita sa *charité*; enfin sa passion au cours de laquelle il imita sa *patience*. Pour louer votre saint patron, je vais donc vous redire comment, dans cette triple phase de son existence, il reproduisit en lui les traits du divin modèle.

## I

La vie terrestre de saint Léger s'écoula entre les années 615 et 678 de notre ère. Durant les quarante premières années de cette vie qui en dura soixante-trois, saint Léger imita dans la retraite et la solitude la vie cachée de Jésus.

Il est digne de remarque, mes frères, que le Sauveur qui devait faire sur notre terre un pèlerinage de trente-trois ans, en ait passé trente dans l'obscurité. Venu sur la terre pour révéler aux hommes les mystères du ciel, il semble n'avoir pas eu de plus grand souci que celui de se cacher. Dieu de gloire égal à son Père, il commença par se cacher dans le sein d'une Vierge sous le voile d'une nature mortelle. A sa naissance il se manifesta bien à quelques humbles personnes; mais saint Jean a pu écrire en toute vérité qu'à son entrée dans le monde, le monde ne le connut pas. Son enfance n'eut rien de célèbre: on ne fait jamais la vie d'un homme sans indiquer où il fit ses études, et de Jésus les Juifs disaient: « Où donc a-t-il appris ce qu'il sait? il n'a jamais étudié. » Il est vrai qu'à douze ans il laissa paraître quelque chose de sa sagesse devant les docteurs de Jérusalem: mais n'était-ce pas pour mieux marquer son dessein de rester caché, puisqu'aussitôt il rentra dans l'obscurité? De sorte que pendant trente ans on ne sait rien de lui, sinon qu'il était charpentier, qu'il travaillait dans la boutique d'un charpentier, et qu'il obéissait à ses parents comme les enfants des autres artisans.

Ne croyez pas, mes frères, que le divin Maître ne nous ait rien enseigné pendant ce temps. Il nous enseignait l'amour de la vie cachée; et s'il nous a pendant trente ans donné la même leçon, il faut bien qu'elle soit importante. Oui, l'homme est si vain que, presque toujours, il cherche à paraître au lieu de chercher à être. Voilà pourquoi Jésus nous apprend pendant si longtemps à nous contenter des regards de Celui qui voit dans le secret, sans rechercher les regards des hommes; à faire le bien sans désirer d'autre témoin de nos bonnes œuvres que Dieu seul; à craindre les louanges qui trop souvent nous font perdre le mérite de nos vertus. Il posait ainsi par ses exemples les fondements de ses futurs préceptes: « Ne faites pas le bien pour être vus des hommes; car si vous voulez être récompensés par leurs applaudissements, vous n'aurez pas de récompense du Père céleste. »

Saint Léger, mes frères, a bien compris ces exemples et ces préceptes. Volontairement il renonça à la gloire pour mener une vie cachée. Et s'il sortit enfin de son obscurité, ce ne fut que tard et sur l'ordre de Dieu.

Certes, rien ne lui manquait pour briller dans

la société des hommes. Ni la noblesse: il était d'une famille illustre, unie par les liens du sang à la dynastie mérovingienne. Ni la richesse: la mort prématurée de son père le laissa tout jeune en possession d'une immense fortune. Ni la science: sa mère sainte Sigrade l'avait fait élever à la cour de Clotaire II, dans cette école du palais où étudiaient les enfants des plus nobles familles, destinés aux grands emplois du royaume.

Léger eut donc pu espérer dans le monde un poste éminent. Il préféra servir Dieu dans l'obscurité. En sortant de l'école palatine, il se rendit auprès de son oncle Diddon, évêque de Poitiers; et là, près du tombeau de saint Hilaire, il se prépara au sacerdoce avec les autres clercs de la cathédrale. Ce noble Autrasien, assis naguère à la table des rois, se dévoua avec plaisir aux plus humbles fonctions de la cléricature, aimant à redire avec David: « J'ai mieux aimé le dernier rang dans la maison de Dieu que le séjour dans la tente des pécheurs. »

Ses talents et ses vertus ne lui permirent pourtant pas de rester caché. Vers l'âge de 25 ans, il devint archidiaque de l'église de Poitiers; il dut en cette qualité aider son oncle dans l'administration du diocèse. Bientôt après il reçut le sacerdoce; alors dans la même chaire où deux siècles avant lui avait parlé saint Hilaire, il dut prêcher l'Evangile au peuple chrétien. Or un de ses contemporains nous apprend que son éloquence merveilleuse l'avait fait surnommer « l'Ange du Seigneur. »

Léger n'avait point recherché les applaudissements. Quand ils se présentèrent à lui, il en eut peur. On le vit un beau jour s'arracher au monde pour aller s'ensevelir dans le monastère pauvre et ignoré de Saint-Maixent. Là enfin il comptait pouvoir satisfaire son besoin de paix et de solitude.

Dieu ne l'y laissa que six années. Alors on vit arriver à Saint-Maixent les députés de la reine sainte Bathilde. Clovis II venait de mourir, laissant trois enfants en bas âge sous la tutelle de leur mère. Pour les élever et pour gouverner le royaume pendant leur minorité, sainte Bathilde réclamait le concours de Léger. La vie publique de celui-ci allait commencer. Disons comment elle fut une imitation de la vie publique du Sauveur.

## II

Dans cette dernière, mes frères, je remarque trois choses surtout que saint Léger reproduisit dans la sienne. Premièrement, avant de se manifester au monde, Jésus attendit que son heure, l'heure fixée par son Père, fut venue. Deuxièmement, il passa en faisant le bien, semant les miracles et les bienfaits. Troisièmement, la jalousie lui ayant suscité des ennemis, il affronta avec calme leur colère afin de poursuivre sa mission. Or, telle fut bien aussi la conduite de saint Léger pendant sa vie publique.

Remarquons tout d'abord que s'il revint à la cour, il ne l'avait jamais désiré. Il savait qu'il y a



deux sortes d'ambition : l'une qui consiste à désirer les grandes places, l'autre qui aspire à remplir grandement celle qu'on occupe. Il n'eut jamais que la seconde; tout son désir était de finir ses jours dans la solitude de Saint-Maixent. Aussi, pour vaincre ses résistances, il ne fallut pas moins que l'autorité de la reine et celle des évêques. Dans la demande de sainte Bathilde il vit un ordre de Dieu : il s'y soumit.

Mais aussi quand il eut accepté la haute fonction qu'on lui offrait, avec quel dévouement il s'y consacra ! Plus encore que dans sa retraite il s'oublia, pour ne songer qu'à l'intérêt public. Puisqu'il lui fallait passer par les honneurs, il y passa en faisant le bien.

Conseiller de la reine, il lui inspira une sage politique, bien capable d'assurer la grandeur de la France. Tenir sous un même sceptre les trois Etats du royaume de Clovis II, la Neustrie, la Bourgogne et l'Austrasie; diminuer les impôts qui accablaient le peuple; assurer le bonheur de la nation en y faisant fleurir la religion : tels furent les conseils qu'il donna à Bathilde, et qu'il lui aida à réaliser.

Tout en restant son conseiller, Léger fut nommé vers 660 évêque d'Autun. C'était un nouveau théâtre ouvert à son activité; il n'épargna rien pour procurer le bien de ses diocésains. Garder la foi intègre fut son premier souci : il convoqua à Autun, pour condamner l'hérésie des Monothélites, un concile où fut promulgué pour la première fois le symbole attribué à saint Athanase. Son amour pour les pauvres égalait l'ardeur de sa foi : un de ses premiers actes à Autun fut de leur léguer son patrimoine. Plein de zèle pour la maison de Dieu, il s'appliqua à restaurer et à orner les églises; mais sachant que le principal ornement de celles-ci est la vertu des prêtres, il s'employa surtout à faire régner la discipline et la régularité dans le clergé. Au milieu de ces préoccupations il n'oubliait pas les travaux d'utilité générale qui répondaient aux besoins temporels de son peuple : c'est ainsi qu'il fit réparer les vieux remparts construits par les Romains, et c'est grâce à lui qu'Autun possède l'enceinte romaine la mieux conservée du monde.

Il semblerait qu'un homme ainsi dévoué aux intérêts de l'Etat et au bien des âmes ne dût point avoir d'ennemis. Mais est-il possible de faire constamment son devoir sans heurter parfois les méchants ? Saint Léger eut l'honneur de se faire de la sorte deux ennemis puissants : Ebroïn et Childéric.

Comme saint Léger, Ebroïn rêvait d'assurer l'unité monarchique de la Gaule; mais c'est pour lui qu'il entendait travailler, il voulait régner sous le nom d'un des fils de Clovis. Une grande ambition servie par une audace effrénée et nullement gênée par les scrupules : tel était Ebroïn. S'étant fait nommer maire du palais de Neustrie, il inaugura son gouvernement en faisant enfermer la reine-mère dans le monastère de Chelles, et en faisant assassiner les évêques de Paris et de

Lyon. Comme évêque et comme conseiller de Bathilde, Léger était obligé d'élever la voix. Il le fit sans hésiter. Ebroïn jura sa mort; mais il n'eut pas cette fois le temps d'exécuter sa vengeance : abandonné des siens, poursuivi par ses ennemis, il dut chercher un asile dans une église. Léger eut la générosité de demander sa grâce aux leudes d'Austrasie qui voulaient le mettre à mort; et comme prison, il lui fit assigner la magnifique abbaye de Luxeuil.

Débarrassé de ce premier ennemi, Léger fut bientôt obligé de s'en faire un second. Childéric, devenu seul roi de la Gaule après la chute d'Ebroïn, avait la plus grande confiance dans l'évêque d'Autun, et il le faisait souvent venir à la cour. Mais un jour, malgré les lois de l'Eglise, il épousa la fille de son oncle. Léger ne craignit pas de lui dire la parole de saint Jean-Baptiste à Hérode : Cela ne vous est pas permis. Mais aussitôt il dut s'enfuir de la cour devant la colère du roi. Celui-ci le poursuivit jusqu'à Autun. Le jour de Pâques, au moment où l'évêque célébrait les saints mystères, Childéric entra dans l'église avec une troupe d'hommes armés. Il n'osa point mettre la main sur lui dans le lieu saint; mais le lendemain il le fit saisir et enfermer à Luxeuil, dans le monastère même où était Ebroïn. C'était pour Léger le prélude du martyre. Il nous reste à raconter ce martyre, et à montrer comment saint Léger imita Jésus-Christ souffrant.

### III

Quand les ennemis de Jésus, conduits par Judas, vinrent le saisir au jardin des Olives, il s'avança vers eux et leur dit : « Qui cherchez-vous ? Si c'est moi que vous cherchez, laissez partir mes disciples. »

Comme Jésus-Christ, mes frères, saint Léger est venu s'offrir à ses bourreaux. Childéric avait été assassiné quelques semaines après l'emprisonnement de l'évêque; Ebroïn et Léger étaient alors sortis de Luxeuil, le premier pour reprendre ses ambitieux projets, le second pour revenir dans son diocèse. Des enfants de Clovis II il ne restait plus qu'un fils, Thierry III; Léger le reconnut pour roi. Mais Ebroïn produisit un prétendu petit-fils de Clovis qu'il avait pris on ne sait où, et il voulut l'établir à la place de Thierry. L'évêque d'Autun étant le principal protecteur de ce dernier, Ebroïn jura une seconde fois de le perdre.

Une armée vint donc sur son ordre assiéger la ville d'Autun. Les habitants se préparaient à une courageuse résistance quand Léger leur dit : « S'ils sont venus à cause de moi, je suis prêt à les satisfaire. » Pour s'en assurer, il envoya un message aux assiégeants qui promirent de lever le siège si Léger faisait serment d'être fidèle à Ebroïn. La réponse de l'évêque fut sublime : « Que ceci soit connu de tous : tant que Dieu me conservera la vie, je garderai le serment que j'ai fait au roi Thierry. Que mon corps périsse par le glaive, mais que mon âme ne soit point souillée par la trahison. »

Le lendemain, la ville d'Autun fut témoin d'un indicible spectacle. On vit Léger sortir des murs, précédé de la croix et des reliques des saints. Il s'avança jusque vers les soldats d'Ebroïn : c'était le bon pasteur qui allait offrir sa vie pour ses brebis. « C'est à moi, leur dit-il, que vous en voulez. Eh bien ! me voici, prenez ma vie. »

Les soldats auraient dû être touchés d'une telle grandeur d'âme ; ils se précipitèrent sur lui avec une joie barbare, et aussitôt lui arrachèrent les deux yeux.

Vous voyez, mes frères, qu'au début de sa passion, saint Léger imita Jésus-Christ : comme lui, il vint s'offrir à ses ennemis. La même ressemblance se remarque dans toute la suite de son martyre.

Jésus, traîné de tribunaux en tribunaux pour y être convaincu de crimes imaginaires, confondit ses accusateurs tantôt par son silence, tantôt par l'énergie de ses paroles. Léger, traîné trois fois devant un tribunal où présidait Ebroïn, y fut accusé de la mort de Childéric. Trois fois il se souvint pour l'imiter de l'exemple de Jésus. Il ne prononça qu'une parole : « Les hommes peuvent ignorer mon innocence, Dieu la connaît et cela me suffit. » Puis il ne répondit plus rien aux calomnies qu'on inventait contre lui.

Avant d'être condamné à mort, Jésus fut convaincu et flagellé. A son martyr Léger, Dieu accorda encore cette ressemblance avec son divin Fils. Ebroïn l'obligea à marcher dans une mare hérissée de cailloux aigus ; il lui fit déchirer le visage, couper les lèvres et arracher la langue ; enfin il le fit dépouiller de ses vêtements et traîner dans les rues couvert de boue et de sang. En cette occasion Dieu voulut déclarer à Léger combien il était content de lui : malgré sa langue arrachée, le martyr conserva l'usage de la parole.

Avant de mourir Jésus pensa à sa mère pour la donner à Jean. Avant de mourir, Léger adressa à la sienne une lettre mémorable où il la prie de pardonner aux bourreaux de son fils. « Si vous aviez au cœur, lui dit-il, quelque peu de haine contre nos ennemis, ce serait grand dommage. Nous ne pouvons mieux nous montrer les enfants de Dieu qu'en aimant nos ennemis, ni mieux mériter le pardon de nos péchés qu'en pardonnant aux autres. »

Sur le chemin du Calvaire, Jésus consola les filles de Jérusalem. Avant d'aller subir le dernier supplice, Léger vit pleurer la femme du comte Robert, lequel était chargé d'exécuter la sentence de mort. « Ne pleurez point, lui dit-il, à cause de mon dernier passage ; ma mort ne vous sera point imputée. »

Enfin Jésus dit à son Père avant d'expirer : « Je remets mon âme entre vos mains. » C'était une nouvelle acception volontaire de sa mort. Au fond de la forêt où l'on devait lui trancher la tête, Léger se souvint de cette parole pour l'imiter, et il dit à ses bourreaux : « Je demande à Dieu qu'il vous pardonne ; faites ce qui vous a été commandé. »

Voilà, mes frères, comment votre saint patron a imité Jésus-Christ. Il a donc le droit de vous dire : « Soyez mes imitateurs, comme moi-même je le suis de Jésus-Christ. » Eh bien ! promettons-lui, au jour de sa fête, de mieux travailler à reproduire comme lui les traits du divin modèle. La plupart de nos actions appartiennent à la vie cachée ; rappelons-nous qu'elles ont toutes Dieu pour témoin et faisons-les de notre mieux. Quand nous avons à agir en public, que ce soit toujours pour faire du bien aux hommes, et sans avoir peur d'eux. Enfin quand Dieu nous envoie la souffrance, remercions-le de nous associer à la passion de Jésus-Christ et souffrons comme notre divin modèle. Si comme saint Léger nous imitons Jésus en cette vie, comme lui aussi nous partagerons la gloire de Jésus pendant l'éternité.

Ainsi soit-il.

---

#### PETITE INSTRUCTION POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

NOS DEVOIRS EN FACE DES ÉPREUVES DE L'ÉGLISE

*Peto ne deficiatis in tribulationibus meis pro vobis : quæ est gloria vestra.*

Je vous demande de ne point vous laisser abattre à cause de mes tribulations pour vous, car c'est votre gloire.

(Eph. III, 13).

Ainsi écrivait saint Paul du fond de la prison où il était détenu à Rome pour le nom de Jésus-Christ. C'était, après beaucoup d'autres, la suprême tribulation réservée au grand apôtre avant la consommation de son martyre. Accablé de travaux plus encore que du poids des années, chargé de chaînes, brisé par les privations et les souffrances, croyez-vous qu'il va se répandre en plaintes bien légitimes, déplorer son sort si dur, incriminer la Providence dans l'extrême désolation où il se trouve plongé à cause même de son zèle à prêcher l'Evangile ? Non, ce serait là méconnaître son âme vaillante, intrépide, toute pénétrée des saintes ardeurs de la charité divine. Saint Paul a d'autres pensées. Il s'oublie lui-même, mais il songe à ceux qu'il a évangélisés, il se demande si ces épreuves qu'il subit ne vont pas devenir pour eux un sujet de scandale. Il a hâte de les rassurer. En quels termes élevés il le fait ! Toute son épître respire cette noblesse de sentiments, cette foi, cette espérance invincible qui n'est pas de la terre, mais du ciel lui-même. Nulle part toutefois ce caractère surnaturel et divin ne se manifeste comme dans les paroles que j'ai citées et dans la belle prière qui suit. Ces paroles, l'Eglise les livre aujourd'hui à nos méditations. Efforçons-nous donc de les appliquer aux circonstances où nous vivons. Nous y trouverons



plus d'une utile leçon. Nous y verrons d'abord l'explication des souffrances et des persécutions réservées à l'Eglise dans tous les temps. Nous y apprendrons aussi quel genre de consolation l'Eglise attend et demande de ses enfants.

## I

Depuis qu'elle existe, l'Eglise n'a pas cessé d'être en butte aux attaques, aux persécutions perfides ou violentes des hommes. Sous une forme ou sous une autre, l'enfer lui déclare une guerre sans trêve ni merci. Mais il y a des heures où la lutte redouble de violence. Accablée sous les coups que lui portent ses ennemis, la divine Epouse du Christ apparaît comme anéantie et vaincue. Déjà ses ennemis publient sa ruine définitive. Ayez patience : si l'action divine s'est voilée pour un moment, bientôt elle se révélera avec éclat, l'enfer humilié reconnaîtra que son triomphe apparent n'était qu'un leurre, destiné à rendre plus cruelle sa défaite, plus complète sa déroute, plus flagrante son impuissance et sa faiblesse.

En attendant, il n'est pas rare de voir les chrétiens s'alarmer et perdre tout courage devant les succès et l'audace des méchants, devant les humiliations et les épreuves de l'Eglise. La parole du Christ : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde », devrait sans cesse être présente à leur pensée, pour éloigner la crainte et prévenir les défaillances. Au lieu de cela, ils n'entendent que les cris de l'impiété, ils ne voient que les progrès du mal. Alors ils prennent peur.

Les uns se laissent choir misérablement sur les pentes de l'apostasie. Ils sont prêts à sacrifier leurs convictions religieuses, à renier même leur foi, s'ils y trouvent leur intérêt. Du moins, indécis et tremblants, ils hésitent à se montrer chrétiens, ils ne croient plus avec autant de fermeté, leur conduite n'est plus franchement réglée d'après les principes du christianisme, ils ont des complaisances regrettables pour le mal, et de jour en jour ils sentent se ralentir leur ardeur pour le bien.

Les autres, sans tomber aussi bas, ne laissent pas de manifester une certaine défiance. Ils se répandent volontiers en plaintes, en lamentations quasi désespérées. Leur âme timorée ne voudrait pas offenser la foi, mais leur découragement, qu'ils ne savent pas vaincre, les pousse à ce blasphème inconscient : Il n'y a rien à faire, le mal est trop grand, tout est perdu.

Hommes de foi, rappelez-vous donc les promesses divines, rappelez-vous l'histoire des siècles passés, surtout envisagez les événements non d'après nos courtes vues humaines, mais d'après les principes éternels dont la vérité n'a jamais été en défaut !

Dieu s'est fait appeler « le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui : *Protector est omnium sperantium in se* ». (Ps. XVII, 34). Mais, parmi ceux qui espèrent, il en est qui ont reçu des promesses plus formelles d'assistance. L'Eglise tient la tête de ces privilégiés. Son divin fondateur l'a

avertie des maux qui devaient fondre sur elle ; il lui a promis la haine du monde, la persécution des méchants. Et, de fait, il y aura toujours des hommes qui ne pourront supporter que son infailliable doctrine confonde l'orgueil de leur raison au lieu de se plier à l'extravagance de leurs opinions ou de leurs systèmes, que sa sainteté condamne leurs vices, que sa morale mette un frein à leurs passions et en flétrisse les désordres. La haine qui poursuit l'Eglise ne sera donc jamais complètement apaisée, pas plus que ne le sera la soif des jouissances mauvaises qui tourmente l'humanité déchue.

Mais, en même temps qu'il lui prédisait ces destinées nécessaires, ces destinées éternelles, Jésus-Christ donnait aussi à son Eglise l'assurance d'une protection contre laquelle aucune force ne peut prévaloir : « Voici que je suis avec toi jusqu'à la consommation des siècles. » Qu'importent les humiliations, les opprobres, les souffrances ? Avoir Dieu avec soi, et en soi, un Dieu de lumière, un Dieu de force, un Dieu de sainteté, n'est-ce pas la plus grande des gloires ? Avoir le sentiment de cette perpétuelle présence, la certitude d'une toute-puissante quoique invisible protection, n'est-ce pas la condition d'une ferme et indomptable espérance ?

Ne plaignez donc pas les saints, ne plaignez pas les pasteurs des âmes lorsque vous les voyez en butte à d'odieuses tracasseries, à d'injustes persécutions. Depuis le Calvaire, depuis les apôtres et les martyrs, les hommes n'ont pu être sauvés que par le sacrifice et au prix du sang. Jamais Jésus-Christ n'a été plus puissant que sur la croix ; jamais saint Paul n'a été plus éloquent, plus apôtre, que dans les fers ; jamais l'Eglise n'a été à la veille de remporter de plus beaux triomphes, de multiplier ses conquêtes, que lorsque la malice des hommes s'est plus acharnée à l'abreuver de douleurs imméritées.

## II

Ne croyez pas cependant que ce soit assez d'écarter toute pensée de découragement, de renoncer à une injuste et criminelle défiance, dans l'excès même de l'iniquité à laquelle se livre l'impiété en délire. Un autre devoir s'impose aux croyants. Ecoutez plutôt l'expression touchante des vœux que saint Paul forme, au milieu de ses souffrances, pour les fidèles de l'Eglise d'Ephèse :

« Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité tire son nom au ciel et sur la terre, afin qu'il vous accorde, selon les richesses de sa gloire, que vous soyez puissamment fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur ; que le Christ habite par la foi dans vos cœurs ; afin qu'enracinés et fondés dans la charité vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur, et connaître aussi la charité du Christ qui surpasse toute science ; afin que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu ». (Gal. III).

O la sublime prière ! Oubliant les misères de ce monde, le grand apôtre s'élève et se tient dans une région à laquelle ne peuvent atteindre les passions humaines. Il veut y entraîner et y porter les âmes de ses auditeurs. Ce qu'il souhaite pour eux, ce qu'il demande avec tant d'ardeur, c'est un accroissement de grâce, une effusion particulière de l'Esprit-Saint qui affermis et perfectionne en eux l'homme intérieur. Or, cet homme intérieur, c'est le chrétien délivré des ténèbres de l'erreur et ne pensant que par les pures lumières, les saintes inspirations de la foi, c'est le chrétien méprisant tout ce qui est de la terre et n'ayant d'ambition que pour les biens célestes, c'est enfin le chrétien s'arrachant à la vie grossière des sens pour vivre pleinement de cette vie supérieure, vie divinisée, qui est le partage des enfants de Dieu.

Ah ! mes frères, l'Eglise se console aisément, elle se réjouit de ses tribulations, pourvu qu'il lui soit donné, comme prix de ses souffrances, de voir se multiplier parmi les fidèles ces dons divins. Voilà le résultat réel auquel elle prétend et qui lui est assuré, quoi qu'il paraisse aux yeux des hommes.

Les méchants peuvent remplir d'épouvante et de désordre la triste vallée que traversent nos âmes voyageuses ; leur audace sacrilège, leurs colères impies, leurs tentatives iniques ne montent point jusqu'aux sommets sacrés où s'établissent les amis de Dieu. C'est de haut, comme du sein de la Majesté suprême, qu'il contemplent la tourmente ; quelle que soit la fureur de l'enfer, elle ne peut troubler leur quiétude, la paix et la sérénité dont ils jouissent dans la possession de Dieu lui-même.

Qui leur assure un si grand avantage ? Une foi ferme et éclairée, une vie pure et immaculée devant Dieu. Ne croyez donc pas que l'apôtre exagère, se laissant emporter à l'excès d'un zèle outré, ou que la ferveur des premiers fidèles ait été seule capable d'une telle sublimité, et que ce soit folie aujourd'hui d'y prétendre. Non, cette doctrine, comme les saintes réalités qui en découlent, est pour toutes les générations, pour la nôtre aussi bien que pour celle des temps apostoliques.

Quoi donc ! saint Paul ne prend-il pas soin de nous avertir que tout cela vient des richesses infinies de la divinité ? Ces richesses n'ont pas diminué, elles sont toujours surabondantes ; Dieu les départit toujours, avec une égale libéralité, aux âmes de bonne volonté.

Puisqu'il en est ainsi, entrez généreusement, mes frères, dans la voie qui nous est tracée par l'Esprit-Saint lui-même. Répondez aux pressantes avances que vous fait cet Esprit divin. Comment cela ? direz-vous. C'est tout d'abord en prenant pour règle unique de vos jugements les données de la foi. Nourrir fortement son esprit de ces principes supérieurs, vivre constamment dans cette atmosphère surnaturelle, voilà le solide refuge assuré à l'âme fidèle parmi les doutes et les incertitudes, les utopies et les illusions du siècle.

De même, vous échapperez à la corruption d'en bas, en tenant votre vie à ces hauteurs du devoir et de la vertu, où l'âme se sent vraiment libre, où le cœur goûte ces joies nobles, où il est enivré de ces délices auprès desquelles les jouissances de la terre lui paraissent viles et méprisables.

J'en appelle à l'expérience des personnes pieuses, à l'expérience de tous ceux qui sont habitués à envisager les événements dans le plein jour de Dieu, à la seule lumière de la foi, qui ne recherchent que Dieu et sa sainte volonté, qui ne vivent que pour Dieu, parce qu'ils n'espèrent qu'en lui seul et que son amour règne souverainement dans leur cœur. J'en appelle aux saints et aux élus. Quiconque tend à réaliser l'homme intérieur dont parle l'apôtre, à remplir son âme de la plénitude de Dieu, a trouvé le secret de la vie véritable et la source du parfait bonheur.

Ah ! si l'apôtre a appelé de tous ses vœux la réalisation de cet état accompli en faveur de ceux qu'il avait évangélisés, s'il n'attendait pas d'autre consolation de ses mortelles souffrances que le témoignage que sa prière était exaucée ; l'Eglise, soyez-en sûrs, parmi les maux qui l'accablent, n'a aussi qu'une pensée, qu'un désir, qu'une prière : c'est que ses enfants progressent dans la foi et la charité, qu'ils se sanctifient chaque jour plus, qu'ils atteignent la plénitude de vie divine au-delà de laquelle il n'y a plus que la possession de Dieu dans le ciel.

Secondez, mes frères, par une fidèle correspondance ces vœux de votre mère. Faites-le pour acquitter le plus excellent et le plus méritoire des devoirs, le devoir de la piété filiale. Faites-le pour consoler et réjouir l'Eglise. Faites-le pour recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire qui en sera la récompense. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Seizième dimanche après la Pentecôte. — Les pharisiens observent Jésus par haine contre lui

LA HAINE DE LA RELIGION

*Et ipsi observabant eum.  
Ils l'observaient.*

**Objection.** — Nous ne haïssons pas la religion : le cléricalisme, voilà l'ennemi ; mais le cléricalisme n'est pas la religion.

**Réponse.** — La haine du prêtre n'a jamais été sérieusement séparée de la haine de la religion. Qu'est-ce que le prêtre en effet ? C'est l'ambassadeur de Dieu. *Pro Christo legatione fungimur.* Or le respect accordé à l'ambassadeur remonte à celui qu'il représente. L'empereur Julien l'Apostat disait qu'il faut respecter les prêtres parce qu'ils sacrifient et prient. L'empereur Basile disait à son



films Léon : « L'honneur que l'on rend aux prêtres se rapporte à Dieu même ; car, de même que notre volonté est que l'on respecte nos ministres à cause de nous, de même la volonté de Dieu est que l'on vénère ses représentants à cause de lui-même. » On peut dire de même que l'injure faite au prêtre, surtout quand cette injure n'a d'autre motif que le caractère sacerdotal, s'adresse à Dieu et suppose la haine de la religion elle-même. « Lorsque le prêtre parle, disait un grand homme, je vois Dieu derrière lui. » Les ennemis du prêtre ne lui font la guerre que parce qu'ils voient Dieu derrière lui.

*Objection.* — Il y a des hommes sans doute qui n'établissent aucune distinction entre le prêtre et Dieu, mais nous ne sommes pas du nombre de ces hommes-là, parce que nous ne sommes pas de leur parti.

*Réponse.* — « Il n'y a qu'une secte, disait Joseph de Maistre, cette épouvantable secte qui s'appelle Légion. » Tout ce qui hait le prêtre fait partie de cette légion des démons. Le nom de Satan signifie « l'adversaire. » Satan ne s'adoucît point, il est aujourd'hui ce qu'il était il y a six mille ans, plein de haine contre Dieu et les hommes. Ceux donc qui suivent l'étendard de Satan sont des hypocrites quand ils se prétendent des adoucés.

*Objection.* — On peut nuire à la religion sans être animé par la haine contre elle ; il y a des hommes qui croient rendre service à la société en combattant la religion.

*Réponse.* — L'erreur de ces hommes est trop évidente pour que leur prétexte soit sincère.

Chose admirable : la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci (Montesquieu).

Le bonheur des hommes est attaché à chacune des vérités de l'Evangile (Voltaire).

La religion est le bien du peuple. Elle est le bien de l'Etat. Douter de la vérité de la religion, c'est une erreur personnelle. La combattre, c'est un attentat social (Montesquieu).

Ceux, qui s'efforcent de désabuser le genre humain des préjugés de la religion, sont peut-être de bons raisonnateurs, mais je ne saurais les reconnaître pour bons citoyens ni pour bons politiques, puisqu'ils affranchissent les hommes d'un des freins de leurs passions, et qu'ils rendent l'infraction des lois de l'équité et de la société plus aisée et plus sûre à cet égard (D. Hume).

*Objection.* — Nous n'avons pas la foi ; en combattant la religion chrétienne, nous pensons combattre une fausse religion ; notre guerre doit donc être attribuée non à la haine du bien, mais à l'amour de la vérité.

*Réponse.* — « Une religion même fausse, dit Montesquieu, est le plus sûr garant de la vertu des hommes. » Un frein, quel qu'il soit, est toujours un frein, et il en faut un aux passions humaines. « J'aime mieux que mon valet serve mal que de ne point servir du tout. » Ceux qui attaquent la religion savent bien qu'ils ne font que détruire, et qu'ils n'ont rien pour remplacer le bien religieux dont ils s'efforcent de procurer la destruction.

*Objection.* — Les ennemis de la religion peuvent avoir, dans la guerre qu'ils lui font, d'autres motifs que la haine de la religion.

*Réponse.* — C'est vrai, mais aucun de ces motifs n'est honorable. Ils supposent tous une nature perverse et méchante.

Les naturalistes prétendent que la poule n'est nullement le modèle des mères et ne couve ses œufs avec tant de sollicitude que pour se soulager d'une certaine démanaison qui lui vient au temps de la ponte. Le gredin est incessamment tourmenté de cette démanaison-là. Il en veut à la beauté, au rang, à l'esprit, au courage, à la vertu, au talent, à la renommée, à la force, à l'honneur, à tout ce qu'il n'a pas et qu'il n'aura jamais. Il en veut surtout à ceux qu'il loue, car lui, qui le louera ? Or sa plume le soulage. S'il avait un poignard, peut-être qu'il cesserait d'écrire, ou ce serait pour flétrir la mémoire de ceux qu'il viendrait d'assassiner (Louis Veuillot).

*Objection.* — On a vu tant d'hypocrites qui ont trompé si longtemps le monde, qu'on regardait comme des saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étaient que des hommes pervers et corrompus !

*Réponse.* — Que voulez-vous conclure de là ? Que tous les chrétiens leur ressemblent ? La conséquence est affreuse : et où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes ? On a vu tant d'épouses infidèles : il n'y a donc plus de fidélité dans le mariage ? On a vu tant de magistrats injustes ; la justice est donc bannie de tous les tribunaux ? Judas a trahi son maître : tous les autres disciples étaient-ils donc des traîtres et des infidèles ?

Il est difficile que le vice ne se pare quelquefois des apparences de la vertu ; que l'ange de ténèbres ne se transfigure quelquefois en ange de lumière ; et que les passions qui mettent tout en œuvre pour réussir, ne s'avisent pas quelquefois d'appeler à leur secours les apparences même de la piété. Mais c'est une extravagance de faire retomber sur toute vertu l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même.

*Objection.* — Vous avouez qu'il y a des hypocrites dans l'Eglise ; il est bon que leur hypocrisie soit démasquée ; nous accomplissons donc une œuvre excellente en démasquant cette hypocrisie.

*Réponse.* — D'où vous vient ce zèle contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable ? Prenez-vous si fort à cœur les intérêts de la gloire de Dieu, que vous veuilliez le venger de ces imposteurs qui le déshonorent ? Que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connaissez même pas ? Qu'y a-t-il qui vous intéresse si fort dans la droiture ou dans l'hypocrisie de ses adorateurs, vous qui ne savez pas même comment on l'adore ? Ce n'est pas à vous, dont la vie est un crime continu, à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fausses vertus qui font tant de tort et tant de peine à l'Eglise. Si vos censures portaient d'un fonds de religion et de zèle véritable, vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quel-

quefois réussir à tromper les chrétiens; loin de nous alléguer ces exemples avec un air triomphant, vous géiriez du scandale dont ils ont affligé l'Eglise; loin de vous applaudir lorsque vous en renouvelez le souvenir, vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes. La loi ancienne maudissait celui qui découvrait la honte et la turpitude de ceux qui lui avaient donné la vie; mais c'est la honte et le déshonneur de l'Eglise votre mère que vous exposez avec plaisir à la dérision publique. Prenez-vous soin de rappeler certaines circonstances humiliantes pour votre maison, et qui ont déshonoré autrefois le nom et la vie de quelqu'un de vos ancêtres? Ne voudriez-vous pas effacer ces traits odieux de la mémoire des hommes? Ne regardez-vous pas comme les ennemis de votre nom ceux qui en font revivre le souvenir? N'opposez-vous pas à leur malignité cette maxime d'équité, que les fautes sont personnelles et qu'il est injuste de faire retomber sur tous ceux qui ont porté votre nom la mauvaise conduite d'un seul qui l'a déshonoré?

Appliquez cette règle à vos attaques contre l'Eglise. L'Eglise est votre maison, les chrétiens sont vos proches, vos frères, vos prédécesseurs, vos ancêtres, votre peuple, votre tribu. Que faites-vous donc en découvrant avec complaisance l'ignominie de quelque faux chrétien qui déshonore son caractère? C'est votre maison, votre nom, vos ancêtres que vous déshonorez; vous flétrissez l'éclat de tant d'actions glorieuses qui ont illustré l'Eglise dans tous les siècles, par l'infidélité d'un seul; c'est donc sur vous-même que retombe cet opprobre; à moins que vous n'ayez déjà renoncé à la société des saints, et que vous n'aimiez mieux choisir votre partage éternel avec les impies et les réprouvés.

Avouez que si vous montrez tant d'indignation contre tel ou tel chrétien que vous accusez d'infidélité, c'est moins à cause de la méchanceté ou de l'hypocrisie par laquelle il vous ressemble, qu'à cause des liens qui l'attachent encore à la religion que vous détestez, vous ne haïssez dans l'hypocrite que la ressemblance de l'homme de bien.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

### XXXV

#### L'EGLISE (Son unité)

*Unus Dominus, una fides, unum baptisma.*

Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. (Eph., iv, 5.)

« L'Eglise, dit saint Grégoire le Grand, consiste dans l'union des fidèles, comme le corps existe par l'union des membres. » L'Eglise, nous l'avons dit dans un précédent entretien, est l'ensemble, la

société, la famille de tous ceux qui servent Dieu comme il veut être servi. Or, une société, une famille ne peut exister s'il n'y a pas des liens pour en unir les membres. Ces liens qui unissent les membres de l'Eglise, saint Paul les indiquait aux Ephésiens par ces paroles de mon texte : « Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême. »

I. L'Eglise n'a qu'un seul Seigneur, c'est-à-dire qu'un seul maître : ce maître est Jésus-Christ, fondateur et chef invisible de l'Eglise. De sa personne, comme Dieu et comme homme, il est au ciel depuis le jour de sa glorieuse ascension; mais de son autorité, il demeure sur la terre dans la personne du Pape, successeur de saint Pierre, son vicaire en ce monde, chef visible de l'Eglise universelle, en qui Jésus-Christ a établi et en qui les fidèles trouvent l'unité, *le lien de l'autorité*, en sorte que le chrétien qui dans les affaires de son âme se soumet à la direction des pasteurs, prêtres et évêques en communion avec le Souverain Pontife, ce chrétien, dis-je, sait qu'il est gouverné par Jésus-Christ, son seul vrai Seigneur. — Ils ne sont donc pas dans l'Eglise de Jésus-Christ, ceux qui dans les choses de la religion se soumettent au chef de l'Etat, comme les schismatiques de Russie, comme les protestants d'Allemagne et d'Angleterre qui sont schismatiques en droit et en fait, et n'appartiennent ni au corps ni à l'âme de l'Eglise. — Il ne serait pas davantage dans l'Eglise de Jésus-Christ, le chrétien, catholique de nom, qui dans les affaires de sa conscience ne suivrait que sa volonté et ne voudrait pas se soumettre aux lois et à la direction des pasteurs légitimes : celui-là serait schismatique en droit et n'appartiendrait pas à l'âme de l'Eglise, parce qu'il ne reconnaîtrait pas l'autorité de celui qui est le seul Seigneur, Jésus-Christ.

II. L'Eglise n'a qu'une seule foi, c'est-à-dire un ensemble invariable de vérités révélées. Il ne peut y avoir qu'une vraie foi, car la vérité est une et toujours vraie; et Dieu étant la vérité et la sainteté même n'a pu ni se tromper, ni nous tromper. Sans doute Dieu ne nous a pas révélé toutes les vérités, lui seul connaît toutes choses. Mais tout ce qu'il nous a fait connaître est vérité; et vouloir faire un choix dans les vérités révélées, admettre les unes, rejeter les autres, ce serait accuser Dieu d'erreur ou de mensonge, briser le *lien de la foi* qui unit à lui, se séparer de l'Eglise qui prêche cette foi, la prêche tout entière dans tous les pays et dans tous les temps. Ce serait tomber dans l'hérésie.

III. L'Eglise n'a qu'un baptême, c'est-à-dire qu'une même manière de nous faire enfants de Dieu, de nous faire vivre de la vie de Dieu, de la grâce de Dieu. Et ici sous le mot baptême, saint Paul comprend les autres sacrements qui développent et conservent la grâce de ce sacrement soit dans les particuliers, la Confirmation, la Pénitence, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction; soit dans la société, l'Ordre et le Mariage. Jésus-Christ a voulu que la grâce méritée par lui au prix de



son sang nous fût communiquée d'une manière nécessaire et suffisante par ces sept sacrements. Qui osera dire que ces moyens de sanctification sont inutiles ou incomplets; qu'on peut être chrétien et parfait chrétien sans le Baptême et la Confirmation; qu'on peut vivre en chrétien sans la Pénitence et l'Eucharistie; mourir en chrétien en négligeant, surtout en méprisant l'Extrême-Onction; que la famille sera selon Dieu sans le Mariage chrétien, et l'Eglise gouvernée légitimement sans le sacrement de l'Ordre? — Ce serait supprimer en tout ou en partie les sources que Jésus-Christ a ouvertes pour faire couler sa grâce dans les âmes. Ce serait briser le troisième lien qui unit les âmes dans l'Eglise, *le lien de la grâce*.

Nous resterons, mes enfants, soumis à notre seul Maître et Seigneur Jésus-Christ dans la personne et sous l'autorité des pasteurs qui gouvernent l'Eglise en son nom. Nous conserverons tout entier, sans restrictions ni hésitations, la foi aux vérités révélées. Nous continuerons à aller chercher la grâce sanctifiante à sa source principale et nécessaire, à la source des sacrements. Unis entre nous et avec tous les fidèles du monde par le triple lien de l'autorité légitime, de la vraie foi et des sacrements divins, nous serons de dignes membres de l'Eglise, de vrais enfants de Dieu.

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE?

### IX

*Subditi ergo estote Deo, resistite autem diabolo.*

Soyez donc soumis à Dieu, et résistez au diable. (Jac. iv, 7).

Mes frères,

Les passions ayant toutes quelque chose de bon, ne sont pas essentiellement des maladies, bien qu'elles puissent facilement, depuis la déchéance originelle surtout, devenir pour l'âme de véritables plaies. Ce sont plutôt des éclaireurs suspects et dangereux, et comme elles font partie essentielle et intégrante de nous-mêmes, il ne faut pas songer à les supprimer, mais seulement à les observer, à les dompter, et à les faire servir au bien de notre âme. Il n'est pas de meilleure tactique à employer avec elles, et c'est bien celle qu'a entendu nous recommander l'apôtre saint Jacques quand il nous dit d'être soumis à Dieu et de résister au diable : *Resistite autem diabolo*.

Pas plus cette fois que les autres je ne dépasserai les limites d'une courte instruction, et c'est pourquoi je me contenterai aujourd'hui de vous exposer la manière d'*observer* ses passions.

Observer les passions, c'est les avoir à l'œil, nous rendre compte de ce qu'elles sont et où elles tendent, à quoi elles nous feraient aboutir.

### I

Et d'abord, il faut les avoir à l'œil. C'est un fait certain que beaucoup de ceux qui sont à la

remorque de leurs passions ne s'en doutent même pas. Habités qu'ils sont à n'écouter que leurs penchants ou leurs instincts naturels, il ne leur viendra pas à l'idée qu'on puisse se comporter autrement. Jamais ils ne se sont demandé : Que pense de cela la raison? et moins encore : Qu'en pense la foi? Et pourtant, ni la raison, ni la foi ne nous ont été données inutilement, et se passer de leur contrôle accuse une coupable imprudence et respire un trop grand mépris des meilleurs dons de Dieu. C'est par la raison seule, ne l'oublions pas, que l'homme se distingue de la bête, et par la foi seule que le chrétien se distingue de l'homme ordinaire. Or, comme il n'y a aucune de nos déterminations qui ne soit imputable soit à la passion, soit à la raison, soit à la foi, n'omettons pas de discerner à laquelle des trois nous allons obéir en prenant tel ou tel parti. C'est le seul moyen de savoir au juste qui nous gouverne, où nous en sommes et où nous allons.

A dire vrai, je ne sais rien de lamentable comme un pareil aveu : « Pourquoi ai-je fait ceci ou non? Pourquoi vais-je à l'église ou pourquoi n'y vais-je pas? Je n'en sais seulement rien... » Nous ne sommes pourtant pas de viles bêtes de somme, à qui importe peu la nature du fardeau, ou la main qui l'impose, que ce soit celle du maître ou de l'esclave. Et si c'est un fardeau déshonorant?... Et si celui qui vous l'impose était destiné à vous obéir et non à vous commander, à plier devant vous et non à vous faire plier devant lui?... Laissez-vous à la passion le sceptre du commandement, quand c'est la raison ou la foi seule qui est en droit de le porter?

Ayez donc l'œil sur vos passions, de telle sorte au moins que, s'il leur prend envie d'usurper vos droits, ce ne soit jamais à votre insu.

### II

Rendez-vous bien compte de ce que sont vos passions et à quoi elles tendent.

Les passions sont des mouvements de vie et des symptômes, c'est vrai : ne les réprouvons pas comme tels; mais souvenons-nous bien qu'elles ne procèdent pas de la plus noble partie de nous-mêmes. D'où naissent-elles, en effet? De l'appétit sensitif, de la partie la plus basse de nous-mêmes, incurablement aveugle, et par là-même inspiratrice absolument suspecte et dangereuse.

Il y a donc prudence et sagesse à toujours soumettre de pareils mouvements au contrôle de la raison et de la foi. Que de regrets, de déceptions et de remords, souvent irréparables, on s'épargnerait, si toujours on leur imposait ce frein salutaire et puissant!

Mais voyez de plus à quoi elles tendent. Ce n'est pas que les passions préviennent toujours la raison en voulant se passer de son contrôle, et à plus forte raison de son assentiment; mais quand la raison ou la foi décident, de leur propre chef, de faire ou d'omettre quelque chose, les passions ne manquent jamais délever la voix. La rai-

son n'a pas plutôt dit : Voilà le devoir ! la foi n'a pas plutôt dit : Voilà la messe à entendre, le dimanche à sanctifier ! qu'au même instant intervient la passion comme pour imposer son avis. Eh ! bien, qu'éprouvez-vous ? Répugnance ou attrait ? Car c'est toujours l'un ou l'autre. Demandez-vous bien alors à quoi tend cette répugnance, cet attrait que vous ressentez. Si vous reconnaissez qu'il est capable de vous détourner du devoir prescrit par la raison ou la foi, sachez du moins qu'en cédant à cette répugnance ou à cet attrait vous manquez à votre devoir d'homme ou de chrétien, et ne soyez pas de ceux à qui Dieu reproche de boire l'iniquité comme l'eau : *Abominabilis... homo qui bibit quasi aquam iniquitatem*. (Job, xv, 16). Y a-t-il, en effet, démoralisation plus étrange, plus inconcevable que celle de ces êtres éclairés des lumières de la raison et de la foi, et qui n'obéissent cependant qu'à leurs instincts naturels, n'écoutent que leurs répugnances ou leurs goûts naturels, et disent sans hésiter : « Quel mal à cela ? J'ai manqué à la messe, c'est vrai ! J'ai violé le jeûne, l'abstinence ! Mais songez donc : il m'eût fallu vaincre telle répugnance, refouler tel attrait, sacrifier telle partie de plaisir ! » Ah ! s'écrierait l'Apôtre avec larmes, il y en a plusieurs qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ ; qui font leur dieu de leur ventre : *Quorum Deus venter est* ; qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensées et d'affections que pour la terre : *Qui terrena sapiunt* (Philipp. III, 19). A quoi serviront donc la raison et la foi que Dieu vous a données, si vous ne prenez jamais conseil que de vos passions et ne vous guidez que sur elles ?

### III

Ce n'est donc pas à la satisfaction de la conscience que tendent les passions, mais uniquement et exclusivement à la satisfaction charnelle et animale ; et alors, je vous le demande, à quoi nous feraient-elles aboutir, si nous les choissions pour nos uniques inspiratrices et pour nos seuls guides ? A la mort, reprend le même apôtre : *Quorum finis interitus*.

Oui, à la mort ; et d'abord à la mort ou mieux à ce qui s'appelle l'extinction du sens moral.

Savez-vous qu'à force de s'habituer à ne prendre pour règle de sa conduite que ses passions, l'instinct animal, on finit vite par s'abrutir et s'animaliser, par ne plus rêver d'autre vie que celle des sens et des appétits, on arrive à fuir naturellement tout effort, toute violence contre soi-même et ses mauvais instincts ? Que d'hommes, de nos jours, subissent, de longue date, le joug dégradant de toutes les cupidités terrestres, et même des plus ignobles instincts, sans que jamais la pensée de secouer ce joug et de rêver une autre destinée leur vienne un seul moment à l'esprit ! Certainement l'Esprit-Saint n'exagère pas quand il leur reproche de s'être assimilés aux bêtes de somme : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis*

*factus est illis*. Ce serait vainement que vous leur parleriez de devoirs, car on ne parle de devoirs qu'à ceux qui ont encore de la conscience, et chez eux il n'y a plus que des instincts.

Ah ! si cette mort était la dernière, ils pourraient peut-être s'en consoler ; mais après celle-là il y en a une autre, suivie d'un jugement, auquel à son tour succédera pour eux une mort nouvelle qui sera le châtiment de la première ! Mort terrible, celle-ci, parce qu'elle sera éternelle, et qu'un ver rongeur y réveillera sans cesse par ses morsures ces consciences aujourd'hui trop complaisantes.

Voulez-vous donc éviter un tel malheur ? Observez de près vos passions, de peur qu'elles ne promènent, à votre insu, le ravage et la ruine dans vos âmes, et distinguez bien en toutes choses quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, ce qui est parfait. *Probetis quæ sit voluntas Dei bona, et bene placens, et perfecta*.

### PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDOCHE, MARTYR

(24 SEPTEMBRE)

Mes frères,

A notre époque où tant d'hommes renient le Dieu de leur baptême et de leur première communion, où tant de demi-chrétiens répudient la morale austère de la croix et veulent allier les maximes du monde avec celles du Christ, il est particulièrement utile de rappeler les exemples de fidélité et de courage que nous ont donnés les martyrs.

Voyez-les ces vaillants soldats de Dieu, sur les bûchers, sous le glaive des bourreaux, sous la dent des lions et des tigres du Colysée, devant ces bêtes à face humaine qui s'appelaient Néron et Domitien, regardant bravement la torture et mourant en poussant ce cri de victoire : « Je suis chrétien ! »

Pendant trois cents ans le sang des martyrs coule par torrents ; et leurs adversaires eux-mêmes leur rendent ce témoignage : « Ils courent au supplice comme les abeilles à la ruche. » — « Je suis fatigué de punir et de tuer, écrivait l'un deux à Trajan, et ils ne cessent de s'offrir à la mort. » O prodige ! ce sang devient fécond ! Quelquefois les persécuteurs abjurent leurs blasphèmes de la veille et chantent le *Credo* sur la tombe des martyrs !

Vraiment, qu'elle est belle l'armée de ces âmes invincibles qui ont suivi le Sauveur dans la voie douloureuse, mêlé leur sang à son sang, donné leur vie comme une goutte d'eau pour affirmer les droits de Dieu ! Leur force inébranlable nous fait rougir de notre lâcheté, de nos mœurs efféminées, et elle nous exhorte à offrir à Dieu le témoignage



sinon de notre sang, du moins de la sainteté de nos œuvres.

Parmi ces héros des premiers siècles, j'aperçois saint Andoche votre patron.

Nous considérerons sa vie à un triple point de vue :

1<sup>o</sup> Disciple de saint Polycarpe, il s'instruit à fond et se pénètre de la vérité ;

2<sup>o</sup> Apôtre, il la prêche ;

3<sup>o</sup> Martyr, il meurt pour elle.

Puissent ce simple récit et les courtes réflexions naissant du récit lui-même vous exciter à la pratique des trois vertus de foi, de zèle et de force, si nécessaires au chrétien de nos jours !

## I

Nous sommes à la fin du premier siècle. Les apôtres du Sauveur ont scellé de leur sang la foi qu'ils avaient reçu mission d'annoncer à l'univers. Saint Paul, captif à Rome, a arrêté là sa course commencée il y a trente ans sur le chemin de Damas. Pierre l'a embrassé sur le chemin du supplice et lui-même a eu le même jour l'honneur de monter sur la croix de son maître. C'est également entre les bras d'une croix qu'André s'est endormi dans la mort. Après Jacques le Majeur, après Jacques le Juste, Siméon a offert à Jérusalem le pur sacrifice de son sang... Tous en un mot ont gravi comme leur maître la montagne du Calvaire. Un seul demeure encore : c'est Jean, le disciple bien-aimé de Jésus.

Presque centenaire il réside à Ephèse et de là rayonne dans toute l'Asie, visitant ses églises l'une après l'autre, combattant les erreurs, consolant les tristesses et portant en tous lieux cette mansuétude qui est le caractère propre de sa vie et de son sacerdoce. Autour de lui s'est formé un groupe de disciples qui affermissent leur foi en écoutant ses enseignements et qui modèlent leur vie chrétienne et sacerdotale sur les exemples de son zèle et de ses vertus. L'un d'eux, Polycarpe, évêque de Smyrne, est plus particulièrement l'objet de sa tendresse. Or, un jour, lui montrant au loin la terre des Gaules, il lui demande instamment de travailler à l'évangélisation de ce pays et d'y envoyer des ouvriers apostoliques. Pour répondre à ce vœu de son maître mourant, Polycarpe envoie vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle plusieurs colonies de prédicateurs de la foi dans les Gaules : Pothin et Irénée de Lyon, les prêtres Bénigne et Andoche, le diacre Thyrese et le sous-diacre Andéol.

La vertu par excellence d'un apôtre de la vérité doit être la foi, une foi vive, robuste, éclairée. Formé par un maître tel que l'évêque de Smyrne, votre patron, mes frères, devait posséder cette vertu à un degré éminent. Ne pouvait-il pas s'écrier comme saint Irénée : « Je pourrais dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe quand il parlait, retracer sa démarche, son genre de vie, son air et sa figure. Il me semble encore entendre les discours qu'il adressait au peuple ; comment il

racontait qu'il avait vécu avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur, comment il rapportait tout ce qu'il leur avait entendu dire touchant le Christ, sa doctrine et ses miracles. Tout ce qu'il nous communiquait ainsi était conforme aux Ecritures parce qu'il le tenait de ceux-là mêmes qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie. Dieu me fit la grâce d'écouter attentivement toutes ces choses, de les écrire non sur du papier mais dans mon cœur, et Dieu aidant je les conserve précieusement dans ma mémoire. »

C'est tout rempli de ce trésor d'une foi sérieusement étudiée qu'Andoche débarquait à Marseille pour exercer son apostolat. Sa parole, écho fidèle de celle de Polycarpe, allait être un retentissement harmonieux des discours du disciple que Jésus aimait.

Vous n'avez rien à envier à saint Andoche, mes frères. Pour enraciner dans votre âme les convictions de la foi chrétienne, Dieu vous a faits les disciples d'un homme sur les lèvres duquel il a mis la parole de la vérité : le prêtre.

Remarquez-le bien : sans doute le prêtre monte à l'autel où sa main consacrée par l'onction du pontife immole la victime ; il ouvre le ciel au petit enfant que purifie l'eau du baptême ; il siège au tribunal de la pénitence où il rend sans autres témoins que les anges du ciel les arrêts de la miséricorde ; il bénit la famille qui se constitue sous le regard de Dieu ; il prie à côté de la couche des mourants et près de la tombe des morts : mais avant tout, il enseigne. Il est l'instrument dont Dieu se sert pour répandre et accroître la foi, fondement de toute vie chrétienne.

C'est pour cela que vous êtes venus enfants sur les bancs du catéchisme chercher la science du salut. Le prêtre vous a parlé de votre céleste origine, de vos immortelles destinées, de vos devoirs envers Dieu, et des secours que la bonté divine a mis à votre disposition pour vous aider à aller au paradis.

Mais cette première initiation ne suffit pas ordinairement pour faire de vous, à l'heure actuelle surtout, des hommes de conviction profonde. Les objections contre la religion qui courent le monde, les blasphèmes contre Jésus-Christ qu'une presse impie et mensongère colporte partout, même dans le plus humble de nos villages, les calomnies contre l'Eglise qui retentissent à vos oreilles toutes les fois que vous vous trouvez en relations avec les indifférents ou les ennemis de Dieu, auront bien vite raison de la foi de vos premières années.

Une instruction solide peut seule à l'heure actuelle sauvegarder vos croyances. Où la trouverez-vous ? Ici, aux pieds de la chaire de vérité.

Ah ! mes frères, lorsque chaque dimanche la cloche vous appelle à l'église pour offrir vos hommages au Dieu de l'Eucharistie, « laissez donc là vos instruments de travail, relevez vos fronts trempés de sueur, prenez vos habits de fête, et écoutant la voix maternelle de ces cloches, venez

au moins une fois chaque semaine aux pieds de la chaire chrétienne entendre d'une bouche amie la réponse aux mensonges dont on voudrait vous abuser, et chercher les lumières, les certitudes, les espérances dont votre âme a besoin <sup>1</sup>. »

## II

Andoche et ses compagnons viennent de quitter Marseille; ils ont hâte de se mettre à l'œuvre de leur apostolat. Laisant Andéol à Carpentras, ils traversent la Provence et le midi de la Gaule, évangélisent le Maconnais et s'arrêtent enfin à Autun. C'était alors une ville profondément païenne. Partout des temples à toutes sortes de dieux, pas un seul temple au Dieu véritable, et on aurait pu dire d'Autun ce que Bossuet disait du monde en général : « Ici tout était dieu excepté Dieu lui-même. » Comme saint Paul à Athènes, à la vue de tant d'édifices consacrés aux idoles, nos missionnaires durent frémir d'indignation.

Cependant une modeste communauté chrétienne s'abritait dans le palais d'un préteur nommé Faustus et de sa sainte épouse Augusta. Contemplez, mes frères, l'intérieur de cette famille bénie : Faustus et Augusta possèdent sans doute de grands biens, de grands emplois, mais ils possèdent et ils estiment plus que tout ce qui fait la vraie gloire du chrétien, une foi agissante. Et si leurs concitoyens admirent en eux la sagesse, le dévouement du magistrat dans l'exercice public de sa charge, la dignité de la matrone dans ses relations avec le monde, les anges admirent la religion sincère de ces époux qui ont fait de leur foyer un sanctuaire orné de toutes les vertus.

Les saints missionnaires, connaissant de renommée la foi et la charité du préteur, dirigent leurs pas vers son palais <sup>2</sup>. Ils sont accueillis avec tous les témoignages d'honneur, de respect et d'amour. Augusta leur présente son fils Symphorien qu'elle a instruit de la foi du Christ, mais qui n'a pas encore reçu le baptême.

Saints apôtres, achevez l'œuvre de cette mère chrétienne et initiez ce jeune catéchumène à tous les enseignements de la religion ! Conférez-lui le baptême ; appelez sur lui par l'imposition des mains l'esprit de résistance et de courage ; nourrissez-le du pain des forts !

Nos missionnaires se mettent donc à l'œuvre. Tous les catéchumènes du palais de Faustus sont instruits, baptisés, confirmés, communies <sup>3</sup>.

Après avoir renouvelé dans la ferveur la chrétienté d'Autun, ils partent pour de nouveaux labeurs. Alise et le pays des Lingons deviennent le théâtre de leur apostolat que Dieu bénit et rend fécond. Andoche s'est séparé de Bénigne, il travaille avec Thyrese. A Saulieu, grâce à la recommandation de Bénigne, tous deux reçoivent

l'hospitalité chez un riche marchand nommé Félix. Là, au souffle vivifiant de leur amour, au contact de leur sainteté, aux accents de leur parole embrasée, les chrétiens se multiplient. A leur zèle infatigable Dieu répond par les plus grands succès, ils engendrent de nombreuses âmes à Jésus-Christ.

Mes frères, je sais bien que c'est surtout à nous prêtres qu'il faut proposer de tels modèles de dévouement aux âmes, puisque notre mission est de continuer l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ. Mais, est-ce à dire pour cela qu'un chrétien doive se désintéresser du salut de ses frères ? Non, certes ! Il faut, à côté du sacerdoce qui évangélise, qui administre les sacrements, qui monte à l'autel, un sacerdoce secondaire. Il faut que le laïque soit le précurseur et l'avant-garde du prêtre, qu'il aplanisse les obstacles qui s'opposent à son ministère. Il faut que, dans ce grand combat qui se livre depuis des siècles entre l'erreur et la vérité, le vice et la vertu, tout chrétien soit un soldat et paie de sa personne.

Et sur ce sujet, entrons dans un ordre d'idées pratiques. Ne devez-vous pas être des apôtres, parents qui m'écoutez ? L'âme de vos enfants vous a été confiée par Dieu : inculquez-leur donc de bonne heure les principes chrétiens qui seront leur force et leur soutien durant tout le cours de leur vie. Exercez surtout sur eux l'apostolat du bon exemple.

L'enfant, naturellement imitateur, regarde autour de lui pour savoir ce qu'il doit faire.

S'il ne vous voit jamais vous agenouiller pour vous acquitter de vos devoirs envers Dieu votre créateur et votre père ;

S'il ne vous voit jamais sanctifier le dimanche et s'il vous retrouve comme la veille assis à votre comptoir ou courbés sur une motte de terre ;

S'il ne vous voit pas chaque année à la table sainte pour retremper vos forces dans le sacrement de l'Eucharistie ;

S'il ne vous entend parler que d'intérêts matériels, commerce, profits, bien-être, jouissance, fortune,

Il commencera à douter de ce qu'on lui a appris au catéchisme, il se dira qu'il n'y a pas deux morales, l'une pour les parents, l'autre pour les enfants, et vous aurez bientôt à pleurer sur des ruines lamentables.

Ne devez-vous pas être des apôtres, personnes pieuses qui goûtez les douceurs du service de Dieu ? Mais prenez bien garde : nous vous demandons un zèle prudent et doux, intelligent et discret, un zèle qui ne brusque jamais, qui n'irrite point, un zèle qui sache mettre à profit les occasions pour rappeler les âmes au devoir, un zèle actif et insatiable.

Mes frères, Dieu vous demande le zèle à tous, épouses chrétiennes en faveur de vos maris incrédules ou indifférents, jeunes filles en faveur de vos frères, enfants en faveur de vos parents. Tous, en un mot, vous devez travailler à étendre autour de vous dans les âmes sur lesquelles vous pouvez

<sup>1</sup> Cf. Mgr Laroche, Panégyrique de saint Marc.

<sup>2</sup> Audita beati viri benignitate ac fide plenissima. (Boll. 24 sept.).

<sup>3</sup> Cf. Encyclopédie de la prédication contemporaine. Panégyriques, IV, p. 610.



avoir de l'influence, le règne de notre commun maître Notre-Seigneur Jésus-Christ.

### III

Quand un homme a donné à Dieu, dans un sacrifice de tous les instants, son intelligence, son cœur, sa volonté, qu'il s'est dévoué pour sa cause, il lui reste à ramasser en quelque sorte toutes les puissances de son être, à prendre son corps et son âme et à les jeter aux pieds de Jésus-Christ dans une sanglante immolation.

L'heure décisive du martyre va donc sonner pour Andoche et ses compagnons. Marc-Aurèle et Lucius Verus empereurs, renouvellent contre les chrétiens les édits de Néron et de Domitien. Les saints apôtres sont arrêtés dans la maison de Félix par ordre du gouverneur de la province et conduits au prétoire.

On les interroge :

— Quel est votre pays ? — L'Orient.

— Quel motif vous a poussés à venir dans nos contrées ? — Nous sommes venus sur l'appel de Jésus-Christ dont nous annonçons la sainte parole au peuple. Nous sommes prêts à mourir plutôt que de trahir notre Maître et de renoncer aux magnifiques récompenses qu'il nous réserve dans son ciel.

N'est-ce pas là l'antique fierté des premiers apôtres ? Réponses nettes, parole ferme, attitude noble, toutes choses qui frappent d'admiration les personnes présentes à cet interrogatoire. Le gouverneur païen a une réponse triomphante, celle de tous les tyrans : la force brutale !

Je ne vous décrirai pas, mes frères, tous les supplices qu'endurent nos saints martyrs. C'est la prison, le fouet, le feu. Les flammes s'allument, mais Dieu permet que leur action terrible ne se fasse pas sentir aux généreux confesseurs. Pour en finir, le gouverneur ordonne de les assommer à coups de leviers qu'on leur décharge sur la tête. Andoche et ses compagnons ont achevé leur témoignage. *Testimonium perhibuit veritati.*

Mes frères, l'ère des persécutions est passée ; mais ce qui ne passe pas c'est l'esprit du martyre, l'esprit de force qui est le fond même du christianisme.

Il faut avouer que la force n'est pas la vertu dominante à notre époque. Là-dessus il n'y a qu'un sentiment et les faits ne le confirment que trop, c'est une plainte générale : il n'y a plus de caractères. Les âmes manquent d'énergie pour le bien.

S'agit-il de lutter pour la bonne cause, c'est à qui s'imposera le moins de sacrifices.

S'agit-il de travailler à l'affaire importante du salut, on se dérobe à tout effort tant soit peu sérieux.

S'agit-il de montrer ses convictions au grand jour devant un monde impie et railleur, on se cache, on tremble, on rougit de Jésus-Christ et de la foi chrétienne.

Il faut réagir, mes frères, contre ces faiblesses et donner au monde l'exemple d'une invincible fermeté en face du devoir à accomplir.

Cette fermeté, vous la trouverez dans de solides convictions. L'absence de foi enlève tout ressort à la volonté ; des croyances enracinées et éclairées lui communiquent au contraire constance et vigueur.

Cette fermeté, vous la trouverez dans la fidélité à garder vos mœurs simples et austères. Ne recherchez pas d'une façon immodérée les jouissances matérielles, les commodités de la vie, le luxe, le bien-être, et vous vous trouverez forts à l'heure de la lutte et des résolutions viriles.

Cette fermeté, vous la trouverez dans la pratique intégrale du devoir chrétien, dans la prière, la confession, la communion. Celui qui s'est uni à Jésus-Christ par des liens aussi étroits, aussi profonds, est protégé contre sa faiblesse par la force de Dieu même <sup>1</sup>.

Mes frères, je viens de vous rappeler, dans ce tableau que je vous ai fait de la vie de votre saint patron, les grandes vertus de foi, de zèle et de force dont il vous a donné l'exemple. Imitiez-les.

Soyez *croyants*.

Ne rougissez pas de votre foi. Est-il une doctrine plus sublime que la doctrine chrétienne ? Y a-t-il une morale plus haute que la sienne ? Non, il n'y a pas de déshonneur à croire des vérités qu'ont admises les plus grands génies, et à pratiquer des devoirs qui ont fait les saints.

Soyez *zélés*.

Voyez dans chacun de vos enfants une innocence à garder, une vie divine à développer, une âme à sauver. Usez de l'influence que vous donnent la parenté, l'amitié, la situation, les services rendus, pour distribuer de bons conseils et faire du bien à ceux qui vous entourent. Mais rappelez-vous surtout que votre apostolat ne sera efficace qu'autant qu'il sera appuyé par l'exemple d'une vie vraiment chrétienne.

Enfin soyez *forts*.

Le devoir avant tout, le devoir toujours, sans ostentation mais sans faiblesse, sans présomption mais sans découragement, dans la vie publique, dans la vie privée. Prenez pour devise la parole de saint Andoche devant son persécuteur : « Nous sommes prêts à mourir plutôt que de trahir notre maître et de renoncer aux magnifiques récompenses qu'il nous réserve dans son ciel !

Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Cf. Mgr Freppel. Lettre pastorale sur la vertu de force.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

### XXV

L'ENFANT PRODIGE : SA VIE MISÉRABLE  
« IN REGIONE LONGINQUA »

Facta est fames valida in  
regione illâ, et ipse cepit  
egere. (S. Luc, xv, 14).

Dans l'entretien précédent, nous avons assisté au départ du prodigue. Nous avons été témoins de sa présomption, de ses enchantements, des mirages d'avenir et de félicité dont il est le jouet, de ses insolences, des accès de fièvre chaude qui lui ont fermé les oreilles aux remontrances de la sagesse, de la tendresse paternelle et du plus élémentaire bon sens. Il était « tout ténèbres », comme dit de lui-même saint Augustin en pareille crise de l'âme et des sens : *in omnibus eram caligo*. Parvenu à ce degré de fascination, le genre humain tout entier mis en travers ne serait pas capable d'arrêter l'adolescent de seize à vingt ans, *in illo sexto decimo anno* (S. Aug.), jeune homme ou jeune fille, dans le délire qui l'emporte. O décors d'opéra, voluptés en peinture et en espérance, quels songes décevants vous procurez à certaines imaginations !

Mon Dieu ! que c'est là, — faut-il le répéter ? — une vieille et banale histoire ! Vous, mes frères, spectateurs étrangers, elle ne vous inspire que des sourires d'amusement ou de pitié ; elle ne vous intéresse même plus, tant elle vous est connue, dans son drame vulgaire, ses péripéties, son dénouement su d'avance. Mais pour nous, pères, mères, pasteurs des prodiges, elle nous angoisse comme toute maladie mortelle ; car c'est une vie, une belle, riche, précieuse vie qui va être manquée, une âme qui court tête baissée aux catastrophes, aux abîmes ; aux abîmes fangeux d'abord des appétits, des pratiques charnelles, et puis, trop souvent, aux ruines plus grandes et plus irréparables de la foi perdue et de la libre-pensée.

La *regio longinqua* vers laquelle est parti notre prodigue, figure l'éloignement de Dieu. Il y est déjà parvenu ; car sur le chemin du vice il suffit de se mettre en route, il n'y a que le premier pas, la première déchirure de conscience qui coûte. Bientôt on y court, on s'y roule, par bonds précipités. Le drame lamentable est donc déjà en pleine action. La chaire et le théâtre, les moralistes aussi bien que les romanciers le décrivent, l'analysent longuement, mais dans des vues bien différentes : les uns, pour en mettre à nu les ulcères, les vers rongeurs, en inspirer l'éloignement ; les autres, pour recouvrir ces ulcères de

soieries chatoyantes, pour parer la coupe empoisonnée. Les bibliothèques des prédicateurs, comme les bibliothèques des chemins de fer, sont pleines de ces récits, de ces peintures parallèles, qui, certes, n'ont pas la même clientèle. Mais, mes frères, pour peu que vous vouliez tourner de ce côté le regard de votre attention, vous en serez saisis aussi bien que moi : tous ces discours, ces tableaux, toutes ces études, ces analyses, ces peintures, ces descriptions variées de couleurs à l'infini, et en somme ces éternelles et fastidieuses répétitions n'ont pas l'éloquence des trois mots gravés d'une main divine dans la parabole des paraboles. Ils sont bien, — suivant la remarque que nous avons déjà faite, et qu'on fait d'instinct à mesure qu'on lit le texte sacré à la lueur de l'expérience et des années, — ils sont bien de ces mots d'Evangile si pleins, si nourris, si gonflés de sens que l'écorce en éclate et laisse échapper les plus salutaires pensées : des mots éminemment suggestifs, comme on dit aujourd'hui, jets, sources intarissables pour la méditation. Qui dira les souvenirs humiliants, les hontes, les douleurs qu'ils rappellent, les larmes amères et inutiles — excepté devant Dieu — qu'ils ont fait et font verser ! Puissent-ils, chers jeunes gens en particulier, vous dont l'âme n'est pas encore engagée sur le chemin fatal, être pour vous une enseigne, un signal d'alarme écrit, à son entrée, en gros et brefs caractères.

Ces mots qui dépeignent, en trois coups de pinceau vigoureux, la vie du prodigue et les suites, dès ici-bas, du péché, vous les connaissez, mes frères, vous les savez par cœur, mais les avez-vous jamais suffisamment médités ? Les voici. Le premier : banqueroute, *dissipavit substantiam* ; le second : esclavage, et quel esclavage ! *ut pasceret porcos* ; le troisième : les affres de la faim, *fame pereo*. Voulez-vous que nous les reprenions ensemble, seulement autant qu'il sera nécessaire pour les signaler, pour vous en donner la clef ? Car, Dieu merci, chacun d'eux suffirait pour une suite de sermons, pour tout un traité de morale et d'analyse psychologique.

I. La banqueroute morale : *et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose* (v. 13). Permettez-moi, mes frères, d'arrêter votre attention sur ce dernier et fameux adjectif *luxuriose*, qui dans toute l'Écriture ne se rencontre qu'ici. La parabole tout entière lui doit son nom.

Aussi bien, avez-vous jamais réfléchi à la puissance de l'adverbe ?

En morale, en conduite, dans les actes humains et par là-même dans l'affaire de notre sanctification, l'adverbe est tout. Il ne fait pas seulement que teindre, parer, habiller nos œuvres, nos passions ; il les caractérise, les détermine et même les transforme foncièrement, essentiellement. Il change, et *vice versa*, l'or pur en plomb vil, la vertu en vice, le bien en mal. En tout effort, travail, but à atteindre, occupez-vous soigneusement de l'adverbe, prenez garde à l'adverbe. Tout est



là ; le ciel même et l'enfer en dépendent. Vivre, par exemple, est en soi chose vague, très indéterminée. C'est l'adverbe qui va donner à la vie sa forme et son prix. On vit *justé*, *pié*, *devoté*, *sancté*, ou bien l'on vit *impié*, *bestialiter*, *luxuriosé*. Ce n'est pas dépenser, dissiper, qui est un mal ; cela même — suivant le but ou l'adverbe, — peut être de l'héroïsme, la pratique d'un conseil évangélique à l'adresse des parfaits. La maigreur et la tenue du pénitent et du libertin, de Benoît Labre et du prodigue, ne diffèrent guère, à première vue ; mais qu'elles sont loin de dénoncer le même état d'âme ! Mon ami, pour vous juger j'ai besoin d'un seul mot : je voudrais savoir votre adverbe. Ici l'Evangile nous le dit : notre prodigue avait dépensé tout son avoir pour vivre *luxuriosé*. C'est là son crime et son malheur.

Il vous souvient, mes frères, du riche héritage, de la splendide fortune de ses vingt ans, dont nous avons fait l'inventaire au moment où il l'a réalisée pour désertier le foyer paternel : biens de la nature et biens de la grâce, du corps et de l'âme, éducation soignée, instruction, traditions de famille, argent, valeurs mobilières, habitudes religieuses, toutes ces richesses abandonnées à l'empire de son libre arbitre. Tout va y passer, pour des satisfactions honteuses et gloutonnes, quels que soient, ô mondains, les contre-sens de noms dont vos théâtres et vos romans cherchent à en démarquer, à en décorer la honte, en appelant conquêtes ce qui n'est qu'une suite de défaites avilissantes de l'esprit par la chair. Au début, dans ce pays lointain, *in regionem longinquam*, c'était des fêtes élégantes, tapageuses. Telle courtisane coûtait, — cela se voit, — quarante mille francs par an à ce riche fils de famille, pour ses robes, son ameublement, sa voiture, sa loge au théâtre. Maintenant qu'il est presque ruiné, il prend parmi les rebuts et au rabais, à l'angle des rues, ces araignées de luxure ; ou, si vous le voulez, il s'en laisse prendre. Mais elles n'en sont pas moins des vampires qui lui sucent le sang du corps et de l'âme, des assassins plus perfides et plus meurtriers que ceux que l'on rencontre à l'angle des bois. O légende éternelle des siècles et dans des mondes si variés, à la ville comme à la campagne, tu n'apprendras donc rien aux malheureux prodiges arrivés au cap des tempêtes, au moment critique, moment aujourd'hui si hâtif, si précoce surtout au sortir de certaines morales et de certaines écoles ! Malgré la divine parabole, il y aura donc toujours des roués, des exaltés, des romanesques, et toujours aussi des niais, des naïfs, des candides qui se laisseront facilement engluier, fasciner, voler, et une fois tombés dans la nasse, seront incapables d'en sortir !

Gardez-vous toutefois, mes frères, de restreindre l'étendue de la parabole et la leçon que le Maître a en vue de nous donner. L'enfant prodigue, ce n'est pas seulement, au figuré, une passion, un péché en particulier, exclusivement. Nous n'avons pas ici l'esquisse d'une passion d'après nature ;

mais un portrait de genre, ou du péché en général. Les prédicateurs, les moralistes ont beau champ et riche matière pour dépeindre, sur ce thème, les ravages de la volupté, — je ne les condamne pas ; — mais l'intention du Maître est de nous enseigner que tout pécheur, à des degrés et sous des formes différentes, est dissipateur. Tout péché, suivant ses prises, son objet, son étendue, est une démolition, une banqueroute : *dissipavit substantiam*. Banqueroute, évidemment, devant Dieu, sous le rapport de la vie future et des trésors de l'âme, puisqu'il nous ravit les privilèges de l'adoption divine, l'Esprit-Saint, la grâce avec les dons et les vertus infuses qui lui font cortège, nos richesses spirituelles enfin, les seules solides, permanentes et vraiment personnelles qui en réalité sont le tout de l'homme, *hoc est enim omnis homo*. Mais déjà et très souvent, pour la vie présente, et suivant la manière de juger civile, bourgeoise, terre à terre, tout péché, toute passion est une destruction, un chancre rongeur ; même celle qui au premier aspect se montrerait à vous sous des tendances économes, conservatrices. L'orgueil, par exemple, l'ambition n'est-elle pas à sa façon, épuisante, tyrannique, nous prenant le repos des jours et des nuits, la paix de l'âme, la concorde fraternelle, l'amitié de nos concitoyens, notre santé même, *ambitio ambientium crux* ? Et l'avarice qui paraît amasser, entasser, n'est-elle pas aussi à sa manière une fièvre froide, une pieuvre d'eau calme, une gloutonne insatiable qui ravit à sa victime à peu près toutes les joies du présent pour un avenir qui ne sera pas, le rend pauvre, jeûneur, mendiant, miséreux, objet du mépris public ? Tout péché donc comme tout pécheur porte au front : destruction, ravage, ruine de la précieuse vie. Dans tout péché, l'âme dissipe sa propre substance, *dissipavit substantiam suam* ; elle perd la ressemblance divine, ses droits à l'héritage céleste, que dis-je ? très souvent, elle ne garde même pas intacte l'image de créature humaine. Ce n'est pas assez, pour ce malheureux, d'avoir fait faillite des biens de la grâce, il abuse de ceux de la nature, il les corrompt et les pervertit : *Et facta est ruina magna*. La vie coupable, quels qu'en soient les agissements et le défaut dominant, péché des sens ou de l'esprit, doit donc être caractérisée par le mot évangélique : *dissipavit* ; et avec les années et les habitudes, ruine progressive et de plus en plus irréparable, véritable et criminelle faillite, *dissipavit substantiam*. Comme le disait dans ses *Confessions* un « Enfant du siècle », lui aussi dépensier de sa vie, de son âme et de ses talents, dans le pays des sans-Dieu et de la libre-pensée, *in regione longinqua*, prodigue célèbre en son temps parmi les hommes de la génération précédente, — comme il en faisait le poignant aveu : « Le seul bien qui me reste au monde, est d'avoir quelquefois pleuré ! » (Alf. de Musset).

Et dire, ô chers et infortunés jeunes hommes, que la vie ne vous avait été donnée, — si vous

aviez su la maintenir dans le devoir et dans l'honneur, sous la sauvegarde de la religion, — que pour être une riche moisson, proportionnée à vos qualités naturelles et aux grâces de Dieu ! Au lieu de ces larmes sitôt venues, vous goûteriez les joies de la vertu dans une maturité féconde, une vieillesse honorée, prémices pour vous des récompenses célestes !

II. Le péché ou la vie qu'on mène en pays éloigné de Dieu n'est pas seulement un gaspillage, *dissipavit*, mais en second lieu, comme nous le montre la suite de la parabole, une servitude.

Après avoir dépensé toute sa portion d'héritage, il restait encore au prodigue un bien très précieux, sa liberté : si tant est qu'en pays civilisé surtout, monarchie ou république, on puisse être libre quand on n'a plus le sou. Il faut vivre alors, et on ne vit qu'en aliénant, par un contrat *do ut des*, des parts d'autant plus grandes de sa liberté qu'on est plus pauvre. Certains maîtres ou supérieurs le savent bien ; aussi préfèrent-ils avoir des pauvres pour serviteurs ou inférieurs hiérarchiques. Leur indigence est une garantie ; si le collier est plus doré, c'est qu'il est plus serré et plus dur.

Il y a toutefois, mes frères, service et service, domesticité et domesticité. Il en est de très honorables, d'enviées, de recherchées, sans dire qu'en certaines maisons le plus maître n'est pas toujours celui qu'on pense. Mais il y en a aussi de honteuses et de particulièrement humiliantes, soit pour leur objet, soit pour leur cause, ou les contrastes qu'elles rappellent ; stigmates, preuve, incarnation d'une déchéance, d'un déclassement, d'une dégradation publique dans celui qui les remplit. Le service dépend de sa fonction, du libre choix qu'on en a fait, des avantages qu'il procure, de la position qu'on a quittée pour le prendre. Un journal parlait dernièrement des comtes, des marquis devenus les uns cochers de fiacre, les autres concierges, les autres balayeurs de rue ou tombés plus bas encore. Il en donnait le chiffre à l'heure qu'il est.

Dans cette catégorie, notre prodigue va prendre la place la plus honteuse. Lui, fils de famille riche, élégant, jouisseur raffiné, habitué au confortable, il va devenir le serviteur d'animaux immondes que je n'ose nommer en français : *ut pasceret porcos*. Et dire que la comparaison n'a rien d'exagéré pour la leçon morale que le Maître a en vue ! Aussi bien le choix même qu'il en a fait suffirait à le prouver. Mais continuons la parabole, dans laquelle on ne saurait trop admirer la puissance de synthèse, la merveille de concision, la fécondité qui par un trait, un simple mot, comme celui que nous venons de citer, ouvre aux yeux des abîmes qui appellent d'autres abîmes, suggère à la pensée un monde de détails et de misères.

Un missionnaire de campagne plus désireux, et avec raison, de se mettre en contact avec son auditoire que de débiter des périodes inutiles de style cicéronien, vous représentait dans la chaire même où je parle, l'enfant prodigue s'en allant de

ferme en ferme : « Ne vous faut-il pas un domestique ? » Il dépeignait de quelles explosions de rire et de quelles moqueries était accueilli par les rudes valets et les batteurs en grange, ce dandy délicat, aux mains blanches, à la tournure efféminée ; quelle ovation bruyante lui faisaient les chiens de garde étonnés et mis en émoi à la vue inaccoutumée de cette sorte de voyageur hybride, mendiant-bourgeois, exhumé de boudoirs, ainsi accouturé d'habits de cérémonie en loques, d'un complet à coupe élégante mais en guenilles, de souliers de soirée transformés en sandales. « Que pourrait-on faire de toi, mon beau citadin ? » Il est vrai qu'il montrait son certificat d'études et même son parchemin de bachelier. Mais ces outils sont d'un rare emploi à la ferme. D'autres certificats y sont plus appréciés, et à bon droit, de nos rudes travailleurs.

*Et abiit, abiit...* Il s'en va donc, il s'en va, suivant l'expression hébraïque passée dans notre langue ; il chemine, il chemine, sur la route poudreuse ou boueuse. Enfin il trouve un homme du pays, *civium regionis illius*, qui veut bien l'embaucher, l'accepter pour l'emploi que vous savez. Il l'envoie à sa maison des champs, *misit illum in villam suam ut pasceret porcos*. En marche donc encore et de suite ! la fonction ne demande pas de stage. *Et abiit et adhæsit...* Le terme grec est d'une grande énergie qu'il faudrait traduire par *agglutinator* est, et qui met en relief à la fois et l'absolue dépendance dans laquelle est tombé ce jeune homme tout à l'heure si hautain envers son père lui-même, et les démarches empressées qu'il a dû faire pour obtenir le bénéfice de ce véritable esclavage d'un des habitants de la contrée.

Désormais il ne s'appartient plus ; il appartient à son maître et aux animaux que je viens de dire, dont il est le nourricier surveillé, le valet de chambre, le porte-baquet. Ils sont sa société, sa vue, son parfum, son atmosphère ; il est leur compagnon intime du jour et de la nuit ; excepté toutefois, — suivant sans doute l'étiquette qui interdit au domestique de manger avec ses maîtres, — qu'il n'a pas l'avantage d'être leur commensal. S'il était, le malheureux jeune homme, berger du troupeau, il aurait une brebis préférée qui mangerait dans sa main et viendrait bêlante se reposer à l'ombre à ses côtés ; s'il avait pour tâche de préparer la curée à la meute des chiens, il trouverait des caresses de la part de ces amis de l'homme, — et quand il n'en a pas d'autre, le cœur de l'isolé n'y est pas insensible ; — s'il menait paître les bœufs, le bœuf connaît son maître et le regarde de ses grands yeux paisibles. Mais *adhæsit ut pasceret porcos...*

Et cependant, mes frères, tel est, d'après le Maître, le Verbe de Dieu lui-même, d'après la comparaison qu'il emploie et qu'il accentue, tel est dans l'âme l'effet de la volupté, son aboutissement quand une fois on s'est mis dans l'engrenage de cette passion dévorante : la banqueroute morale, pécuniaire, souvent physique, *dissipavit substantiam*



*suam* ; et après la banqueroute, la servitude ; et grand Dieu quelle servitude ! *ut pasceret porcos* ! Ses avocats intéressés, ses louangeurs à gage, ont beau, dans leurs romans, leurs feuilletons, sur le théâtre, faire un héros de cette victime, par un contre-sens des choses et des termes, chanter ses conquêtes, couvrir de fleurs la couche avilie, les plaies hideuses de ce Job d'un nouveau genre : il n'en reste pas moins, à la lumière de l'Evangile et aussi à la lumière de la calme et sage raison, l'esclave que vous avez sous les yeux ; esclave d'instincts grossiers, d'appétits inférieurs et honteux que la parabole a si éloquemment stigmatisés. *Adhæsit ut pasceret porcos*. Oui, dit un prodigue célèbre, en arrosant de ses larmes cette page de ses Confessions : « Sous des dehors polis et élégants j'étais un misérable, *fædus atque inhonestus, elegans et urbanus*. Je me roulais dans la fange comme dans des onguents précieux : *volutabar in cæno tanquam in cinamomis et unguentis pretiosis*. »

La passion bien vite devenue maîtresse, tire de son croc de fer sa victime à toutes les hontes et à toutes les servitudes. Servitude de l'intelligence, qu'elle aveugle et qui fait que cet homme ci-devant sage ne voit plus le caractère dont il est revêtu, sa fonction, son âge, ses devoirs les plus élémentaires et les plus sacrés, les regards de tout un peuple tournés sur lui ; s'abaissant à des puérilités, à des inepties, à des chefs-d'œuvre de niaiserie, à des démarches, à des discours de malade en délire qui l'avilirent à jamais, même dans son propre jugement, quand l'ivresse sera passée et le bon sens revenu. Servitude à nœuds plus serrés encore de la volonté, *adhæsit*, qu'elle lie d'une chaîne de fer, *catenâ ferreâ* (S. Aug.). Servitude du cœur, de l'âme, qu'elle roule dans la fange, fange dorée de littérature peut-être, parfumée de poésie, mais qui n'en reste pas moins de la fange, comme le répétait le prodigue célèbre : « Je me roulais dans la boue comme dans des onguent précieux. »

Mais de tout ce qu'on peut dire sur cette servitude, de tout ce que j'ai lu et entendu, rien n'égale — si j'ose m'exprimer ainsi — le réalisme et la crudité du texte sacré : *adhæsit ut pasceret porcos* ; et pourtant c'est le mot du Maître et parole d'Evangile.

Suivant la remarque déjà faite, vous n'oubliez pas, mes frères, et vous saurez en faire votre profit quand vous méditez la parabole, qu'ici encore, comme pour la banqueroute, *dissipavit substantiam suam*, la figure de servitude ne s'applique pas à la seule volupté, mais à toute passion, à tout péché. Tout péché, toute révolte contre le Père qui est aux cieux, toute fuite *in regionem longinquam*, mène à la servitude, dans des proportions et sous des formes différentes selon sa gravité et l'habitude. La maxime de l'Esprit-Saint, que nous n'avons pas le temps de longuement expliquer, en est la preuve sans réplique : *Qui facit peccatum servus est peccati*. Esclaves

que nos premiers parents vendus au démon par leur désobéissance ! et quiconque les imite subit et aggrave les suites du péché originel. Esclave que l'ambitieux sous l'aiguillon d'un tyran sans merci ! A quelles platitudes, à quelle mendicité, à quelle posture rampante ne le réduit-il pas d'escabeau, de marchepied ? Esclave et esclave souvent en guenilles, que l'avare traînant son or comme un boulet ! Esclave du monde, et de quel monde, que le trembleur mené par le respect humain ! Esclave que l'intempérant, que le jaloux, que le paresseux. Esclave que le soi-disant libre-penseur émancipé de la parole de Dieu, et qui, crédule souvent à l'excès, court après tous les systèmes, toutes les philosophies éphémères, toutes les lueurs et toutes les lanternes qui s'allument dans la nuit ! Rebelle à l'Evangile, au Pape, à l'Eglise de Jésus-Christ, et écolier docile, mené à la lisière par l'endocrinéur ou le journal auquel il est lié, *adhæsit, agglutinator est ut pasceret*. O prodiges de tous les temps et de tous les chemins, quand comprendrez-vous qu'il n'y a pour vous de vraie liberté que dans le chemin du devoir et la maison du Père, *cui servire regnare est* ?

III. Perte de tous ses biens, esclavage, asservissement que vous savez, *ut pasceret porcos*, est-ce assez d'abaissements et de misères pour un jeune seigneur juif, fils de juifs, pour lesquels le pourceau est l'animal immonde entre tous ? La banqueroute et la servitude sont-elles, et dès ce monde, les seuls mécomptes et punitions du prodigue ou du pécheur ? Non, mes frères. La parabole si profonde dans l'analyse et l'histoire du cœur humain a mis une progression dans son récit : elle va nous dire le dernier châtement, la suprême plaie d'Egypte, le comble du malheur de celui qui a déserté la maison du Père. Si au moins « dans la région lointaine » il trouvait, au prix de la fortune et de la liberté qu'il n'a plus, de quoi manger, quelque aliment pour son cœur, son âme, son intelligence ! Mais écoutez la fin du second acte du drame qui fait la matière de ce second entretien.

Vivre, manger, quand la bourse est vide, devient, pour l'étranger surtout, une question à coup sûr très intéressante, très pressante à résoudre. Elle se pose comme celle du sphinx, sous peine de mort et en tout temps. Mais, mes frères, en temps de famine, c'est pour l'indigent sans le sou une double calamité dont l'une encadre l'autre ; c'est la misère noire. Les enfants eux-mêmes, en pareils jours, n'ont pas de pain, et il ne tombe pas de miettes sous la table pour les chiens. Et y eût-il des miettes, il n'est pas sûr que les chiens ne seraient pas préférés aux pauvres : — cela se voit chez certains riches, la parabole même en est la preuve, où les animaux passent avant les hommes. Or, il survint précisément après qu'il eut tout dépensé, une de ces horribles famines dans le pays, *fames valida in regione illa. Et ipse cæpit egere*. Et lui-même commença

à avoir faim : mal, quand il a commencé, que le temps n'atténue et ne guérit guère.

Le prodigue, il est vrai, a trouvé un gîte ; mais dans cette villa où la famine l'a fait échouer, il y a toute une hiérarchie de valets plus exigeante, plus entichée de ses fonctions, de ses prérogatives, plus attachée au protocole que dans les cours des princes. Le prodigue n'y a été embauché que pour les plus basses œuvres. Ce n'est pas lui qui distribue la ration journalière à son vil troupeau, et les serviteurs préposés à ce soin refusent de lui faire à lui-même sa part. Aussi bien la gent vorace ne laisse rien au fond de l'auge. Il regarde d'un œil de convoitise les gloutons convives qu'il assiste ; il désire, *cupiebat implere ventrem de siliquis*, des gousses insipides, *quas porci manducabant*. *Et nemo illi dabat*. Et personne ne lui en donnait...

L'entendez-vous, mes frères ? *Et nemo illi dabat* ; *illi*, à lui, à ce blasé, à ce saturé jadis des tables abondantes, des mets succulents, des vins fins apportés sur un simple signe du maître ! Et il avait grand'faim, et il se mourait de faim pendant des nuits sans sommeil, et les jours sans pain plus longs encore, *fame pereo*. Le voilà en proie à la souffrance qui résume toutes les autres, à la souffrance à laquelle a été condamnée l'humanité coupable, à la seule souffrance qui existe. Oui, mes frères, y avez-vous jamais bien réfléchi ? En ce monde comme en l'autre, sous des formes, pour des causes et à des degrés différents, il n'y a qu'une douleur, qu'une seule, qu'une souffrance : la faim. O faim terrible ou bienheureuse, qui est une grâce ou un châtement, qui tue ou ramène à Dieu ! Quelle est votre faim, mes frères, à chacun de vous ? Quelle est la faim du prodigue et des prodiges figurée dans l'immortelle parabole ?

Les damnés en enfer, plus encore que par l'horrible feu, sont torturés par la peine du dam où la faim de Dieu ; et le bonheur des saints dans le ciel consiste à en être rassasié, *satiabor cum apparuerit gloria tua*. Et vous, mes frères, mes sœurs, si je vous rencontre sur le chemin, le visage soucieux, chagrin, abattu, si je vous visite dans vos demeures, je n'ai pas besoin de vous demander pourquoi vous êtes tristes, pourquoi vous pleurez : vous avez faim. Vous avez faim de quelque bonheur qui vous manque : vous avez faim d'argent pour payer cette dette criante ; vous avez faim de la santé que le médecin et les remèdes, tous les régimes lactés en honneur ne vous rendent pas ; vous avez faim de la concorde, de la paix, de la sympathie qui ne règnent pas dans le ménage. Peut-être vos greniers, votre cave, votre bourse sont-ils remplis, votre table chargée de mets variés, et pourtant vous avez faim ! Ah ! c'est que l'homme, le cœur de l'homme, l'âme de l'homme ne vit pas seulement de pain. Il y a un autre aliment essentiel, proportionné à sa nature, qui vous manque au soi-disant banquet de la vie, un appétit vital qui n'est pas satisfait. Vous avez

faim de ce défunt qui fait à votre foyer un vide que rien ne peut combler ; votre pauvre cœur solitaire, isolé, méconnu, a faim d'amitié, d'affection, de soutien. Et si par malheur, mon frère, vous n'étiez pas croyant, si vous n'aviez pas la foi, votre âme qui doit en vivre, qui ne peut se passer de vérité, serait torturée par la faim la plus cruelle de toutes, par les angoisses, le supplice du doute. Que les anciens avaient bien raison de dire que la nature a horreur du vide !

Et nous aussi, pasteurs des âmes, nous avons faim ; — j'y pense souvent aux pieds de l'autel : *Quare tristis es anima mea et quare conturbas me ?* — La faim est notre grande et habituelle douleur. Notre cœur, après tant de peines, d'efforts, de culture, notre pauvre cœur voudrait recevoir de votre part quelque aliment visible, tangible, réconfortant, quelques succès, quelques encouragements, quelque soutien de fidélité, de concours, de piété, de prières, de sacrifices unis aux nôtres ; et trop souvent il n'en trouve pas, il est réduit à pleurer seul entre le vestibule et l'autel : *et nemo illi dabat*.

Mais devons-nous nous en étonner et en être trop abattus, lorsque le Sauveur lui-même sur la croix, au milieu de ses immenses douleurs, ne se plaint toutefois que d'une seule, de la soif, — ce qui est le même sentiment et la même torture, — de la soif et de l'abandon. *Sitio*, j'ai soif, dit-il, j'ai soif de vos âmes ; et à mes appels, à mon sang, à mes bras étendus vers vous, vous ne répondez que par l'indifférence, l'incrédulité, le fiel de l'ingratitude, *et dederunt in escam meam fel, et potaverunt me aceto*.

Chacun de nous, mes frères, a donc ses désirs, ses appétits, sa faim qui fait sa honte ou sa gloire. La faim du prodigue ou du pécheur, et qu'éprouvent tous les prodiges, *in regione longinqua*, est la nostalgie de la maison du Père, le vide de l'âme, la faim de Dieu : vide, besoin, malaise, remords dont ils ne se rendent pas toujours compte de prime abord. Le pécheur au début cherche à satisfaire cette faim qui l'aiguillonne de plus en plus, dans la vaine pâture des biens de ce monde : *et cupiebat implere ventrem suum de siliquis* ; mais ces pâtures matérialistes, il n'est pas donné à chacun de se les procurer : *et nemo illi dabat*. Et les eût-il à satiété, et s'y fût-il plongé avec fureur, il ne tarderait pas à comprendre, à moins que l'abrutissement de l'orgueil ou des sens n'ait étouffé en lui tout sens moral, ce que prouvent à la fois la raison, nos saints Livres et l'expérience universelle, à savoir, que le cœur de l'homme est un abîme sans fond que Dieu seul peut combler ; tout autre aliment qu'on y jette exclusivement ne fait qu'irriter sa faim. « Tribulation et angoisse dans toute âme qui fait le mal. » — « Vanité et de plus affliction de l'esprit, excepté servir Dieu et l'aimer. » — « Notre cœur, ô Dieu, est sans repos tant qu'il ne se repose pas en vous ! »

Dans cette fin de siècle, mes frères, la faim de



notre prodigue, la faim de Dieu est la maladie, le tourment non seulement de certains individus en particulier, mais de la société, de nos paroisses, hélas ! de la France elle-même. Nos populations se meurent de faim. Les cœurs et les âmes n'ont plus leur aliment nécessaire. On leur a bien prôné et promis l'instruction, et encore l'instruction panacée universelle et obligatoire qui devait guérir toutes les douleurs. Mais cette instruction, cette science tant vantée qu'on leur sert sous l'enseigne « neutralité », lors même qu'elle ne serait pas un piège et qu'elle ne cacherait pas sous l'écorce de ce mot menteur un mortel poison, cette science vide de Dieu, sinon contre Dieu, n'est pour le peuple et surtout pour l'enfant qu'une gousse sèche et qu'un amas de gousses sèches et sonores tout au plus, *sæculares doctrinæ, sterili veritate resonantes* (saint Augustin), *siliquis, siliquis* ; creuse philosophie, vaine pâture, tout à fait insuffisante ; bonne, peut-être, pour des êtres de rang inférieur, *siliquis quas porci munducabant*, pour des païens, des matérialistes, mais qui ne vaut rien, qui est morbide pour des âmes baptisées. Le Christ, qui aime les Francs, gémit de nouveau sur la foule parce qu'elle n'a pas de quoi manger, *Misereor super turbam*. Tous les organes de la publicité parlent, à l'heure qu'il est (août 1897), du renchérissement du pain. Il y a une autre rareté, une autre famine plus terrible, dit l'Esprit-Saint, et plus pressante à conjurer, *non famem panis, sed audiendi verbum Dei* (Amos, VIII, 11) : *fames valida in regione illa*. Heureux, mes frères, celui qui sait du moins, comme notre prodigue, avouer cette faim ! Et plus heureux encore si comme lui il sait en suivre les conseils !

C'est ce que nous verrons dans la troisième partie du drame, qui fera l'objet de notre prochain entretien.

#### PETITE INSTRUCTION POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

(Dix-septième dimanche après la Pentecôte)

*Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Dieu a choisi ce qu'il y a de faible dans le monde pour confondre ce qui est fort, et ce qui n'est pas pour détruire ce qui est.

(I Cor. I, 27.)

Ces étonnantes paroles de l'apôtre, qui déconcertent et renversent la sagesse humaine, sont la révélation de la conduite ordinaire de la Providence à notre égard.

Quand ils veulent arriver à de grands résultats, produire de puissants effets, les hommes sont obligés de mettre en œuvre toutes les forces dont

ils disposent, d'utiliser les ressources variées de la nature, de ne négliger aucun des secours qui leur sont fournis par les progrès de la science.

Il en va autrement de Dieu. Pour l'accomplissement de ses plus étonnants desseins, il aime à se servir des instruments dont la faiblesse, la disproportion, l'impuissance même ne peuvent être dépassées.

Pourquoi Dieu agit-il ainsi, sinon pour confondre l'orgueil humain réduit à chercher en dehors de soi une force et un appui nécessaire ? Pourquoi encore, sinon pour affirmer, d'une manière indubitable, que lui seul est le Seigneur, le Maître souverain, tout-puissant et indépendant, qui, pour accomplir ses merveilles, n'a pas besoin d'aide ni d'auxiliaire, mais se suffit pleinement à lui-même ?

Le Rosaire de Marie que nous célébrons en ce jour est une preuve éclatante de cette vérité, et je n'en chercherai pas d'autre. Rien d'une part n'est humble, faible et impuissant comme la petite prière, l'*Ave Maria*, dont il est composé. Mais rien non plus n'approche des merveilleux résultats dus à cette courte invocation. Ce sont les deux pensées que je veux développer dans cette instruction. Tout mon dessein est de vous faire estimer davantage et embrasser avec une nouvelle ardeur une pratique si excellente, à laquelle sont attachées les faveurs divines les plus précieuses et l'assistance particulière de notre bonne Mère du ciel.

#### I

A l'heure actuelle, pour réussir auprès des multitudes, pour ravir les suffrages des hommes et exercer quelque influence sur les masses, il faut ou le prestige de la force, ou celui de la fortune, ou celui de la nouveauté, ou encore celui de la science. Enserrés dans le cercle des vues naturelles, des intérêts humains, nous ne sommes que trop insensibles à ces mobiles surnaturels, vrais et supérieurs, qui dirigeaient autrefois les esprits, leur imprimant une impulsion souveraine, les portant à tout ce qui était noble, grand, généreux et saint. Voyez plutôt le monde, et cherchez où vont ses préférences. N'est-ce pas à ce qui est puissant, ou riche, ou nouveau, ou savant, du moins à ce qui paraît tel, car notre siècle impressionnable et léger s'arrête le plus souvent aux apparences extérieures sans se préoccuper de la réalité ? Les hommes dédaignent et méprisent tout ce qui ne se recommande pas à leurs yeux de quelqu'une de ces qualités.

Or, s'il est une chose qui en soit dépourvue, c'est bien l'humble invocation en laquelle consiste le Rosaire, c'est bien l'*Ave Maria*.

Elle n'a pas pour elle, cette petite prière, le prestige de la force. Si vous la comparez à ces machines puissantes, merveilleuses inventions du génie moderne, dont les effets sont si prompts, si multipliés, si considérables, elle paraît la faiblesse et la fragilité même. La mettez-vous en

présence de ces armées redoutables et par le nombre, et par la discipline, et par la science des combats, et par le perfectionnement des engins de guerre, son néant apparaîtra plus absolu encore. C'est dans toute la vérité du mot l'*infirmia mundi* dont parle l'apôtre.

L'*Ave Maria* n'a pas non plus pour lui l'attrait de la nouveauté, qui exerce tant d'empire sur notre génération plus avide de ce qui brille et a de l'éclat que de ce qui est solide et durable. La Salutation angélique date de bien loin. Il y a longtemps, fort longtemps déjà, que l'ange Gabriel et sainte Elisabeth en ont apporté les premières paroles à la terre, et que les autres ont jailli du cœur des chrétiens dans un élan de reconnaissance et d'amour. L'*Ave Maria* a traversé les siècles sans voir changer une seule de ses syllabes.

Pourra-t-il davantage soutenir la comparaison avec la fortune? L'or exerce une fascination prestigieuse sur nos contemporains. Que ne fait-on pas pour en obtenir? C'est à la conquête de la richesse que se ruent des foules oublieuses de tout le reste. Réaliser une brillante, une prompte fortune, c'est le comble de l'habileté. On n'estime heureux que ceux qui y parviennent.

Qu'elle est pauvre, à côté des trésors convoités par l'avidité humaine, la modeste formule du Rosaire! Quelques mots faciles à compter, faciles à retenir, et c'est tout. Avec cela à quoi pourrait-on prétendre dans un siècle et au milieu d'une société où tout se pèse, tout s'achète, tout se conquiert, crédit, position, plaisirs, au seul poids de l'or?

De quoi donc se recommandera l'*Ave Maria*? Sera-ce enfin de l'attrait de la science? Car c'est encore là une force et une influence avec laquelle il faut compter. La science, elle aussi, a des prétentions à l'empire, à la domination universelle.

Hélas! la Salutation angélique n'a rien de l'appareil scientifique, rien qui tienne du mystère. Elle ne peut se réclamer que de sa simplicité, simplicité extrême et absolue. Pour la savoir, il n'est pas besoin ni d'une intelligence profonde, ni de patientes recherches, ni de longues et pénibles études. Ceux qui n'ont jamais appris ni à lire ni à écrire, la comprennent et la retiennent aisément. C'est sur les genoux de notre mère que tous nous l'avons entendue pour la première fois; alors même que notre langue commençait à peine à se délier, nous nous sommes essayés à la redire, et plus jamais nous ne l'oublierons.

Rien donc, mes frères, vous le voyez, rien de ce qui charme et attire les hommes, rien absolument de naturel ne recommande cette pratique. C'est encore une fois, et dans l'acception la plus complète du mot, cette chose de néant, *ea quæ non sunt*, qu'avait en vue l'apôtre lorsqu'il nous déclare que Dieu aime à se servir de tels instruments quand il veut accomplir quelque grand dessein : *Infirmia mundi elegit Deus ut confun-*

*dat fortia, et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

## II

Il est avéré, en effet, que cette humble et modeste prière, si dédaignée par tous ceux qui ne reconnaissent que la force, la richesse ou la science, est douée de plus de puissance et d'efficacité que l'électricité et la vapeur; elle produit des effets bien supérieurs à tous ceux des inventions du génie humain.

C'est qu'il y a en elle une vertu cachée, visible seulement aux yeux de la foi, vertu réelle, qui lui vient d'en haut, qui lui est garantie par les divines promesses.

Si excellents sont ces effets, si nombreuses les grâces obtenues par cette invocation à Marie, que l'Eglise a cru devoir instituer une fête spéciale pour perpétuer la mémoire de ces bienfaits, et surtout pour rendre un solennel hommage de reconnaissance à celle qui en est la miséricordieuse dispensatrice. Grâces de conversion, grâces de guérisons, grâces de salut pour les peuples comme pour les individus, qui pourrait les compter?

Par elle, combien d'âmes dont la foi était éteinte ou languissante ont vu se dissiper leurs doutes, s'évanouir leurs incertitudes, ont retrouvé de fortes et lumineuses convictions! Par elle, combien d'âmes adonnées au vice, enchaînées peut-être par de longues et funestes habitudes, ont recouvré les vigueur, ont goûté de nouveau les suavités du devoir et de la vertu! Par elle, combien d'âmes minées par la douleur, découragées, accablées même par le désespoir, ont senti la paix, la joie, la sérénité rentrer dans leur cœur!

Par ailleurs, d'immortelles victoires, comme celles de Lépante et de Vienne, remportées en des circonstances extraordinaires et difficiles, ou encore des événements décisifs pour l'histoire de l'humanité, ont attesté, à n'en pouvoir douter, la surprenante et universelle efficacité du Rosaire, la toute-puissance de l'*Ave Maria*.

Que nous font, après cela, les dédains et les railleries de certains esprits forts, qui prétendent que nous abaissons, que nous rapetissons notre Dieu, en faisant dépendre sa grâce de si misérables moyens! Est-ce que Dieu est seulement le Dieu des puissants, des riches, des savants? N'est-il pas le Dieu de tous, le Dieu des petits, des ignorants, des pauvres, de tous ceux qui sont faibles, qui travaillent, qui souffrent? S'il est le Dieu de tous, ne doit-il pas mettre sa grâce à la disposition comme à la portée de tous? Où serait sa justice s'il faisait acception des personnes? Comment reconnaîtrait-on sa bonté, si nous promettant ses grâces il nous laissait dans l'impossibilité d'y atteindre?

Non, non, loin de le rapetisser et de l'abaisser, la faiblesse, l'humilité des instruments auxquels il attache ses grâces font plutôt éclater splendi-



dement sa miséricorde et sa justice infinies. Désirant le salut de tous, il ne veut pas qu'au jour du jugement une seule âme puisse lui dire : « J'ai souhaité d'être sauvée, j'en ai eu la volonté, mais les moyens m'en ont manqué ; c'était au-dessus de mes facultés, au-dessus de mes forces. »

Légitime est donc notre confiance, mes frères, justifiée qu'elle est et par le témoignage de nos saints livres, et par des faits nombreux et éclatants. Nous ne devons même point mettre de borne à notre espérance, puisque Dieu n'en a point fixé au crédit qu'il a donné à sa sainte Mère. Nous pouvons tout demander à Celle qui a mission de tout nous accorder, biens du corps et biens de l'âme, grâces du temps et grâces de l'éternité.

Ah ! que notre foi redouble plutôt à cette heure, et que s'accroisse la ferveur de nos supplications ! L'Eglise nous le demande par la voix de son chef bien-aimé. Léon XIII, avec toute l'autorité qui s'attache à sa charge et à son génie, ne cesse de nous signaler l'imminence et la gravité des dangers qui menacent l'Eglise et la société ; il nous rappelle en même temps les grands devoirs qui incombent à tous les catholiques, comme aussi les puissants moyens de salut qui sont entre leurs mains. Or, parmi ces moyens, quel est celui qui lui paraît plus efficace, plus adapté aux circonstances, sinon la pratique du saint Rosaire, la récitation fidèle, multipliée de l'*Ave Maria* ?

Marie elle-même, comme une mère pleine de tendresse et de compassion pour ses enfants, s'est penchée vers nous. Sensible à nos maux, à notre détresse, elle nous a prodigué les marques du plus affectueux dévouement. Par ces sublimes et maternelles avances de son amour, elle nous presse de nous confier à elle, de recourir avec empressement à sa puissante intercession. Quelle preuve demande-t-elle de la sincérité de nos sentiments ? Quelle meilleure expression exige-t-elle de nos vœux, de nos désirs ? Simplement que nous soyons zélés et assidus à réciter le saint Rosaire. C'est de tous les hommages celui qu'elle préfère, c'est de toutes les prières celle qui lui va plus directement au cœur.

Rendons-nous, mes frères, à tant de si pressantes et si persuasives instances. Embrassons avec une nouvelle ardeur une dévotion que tout nous recommande, l'estimant et l'appréciant non d'après les apparences et dans des vues purement humaines, mais d'après les enseignements certains de notre foi. Affectionnons-nous y de tout l'amour de notre cœur. Que cette suave invocation, mille et mille fois répétée, ne cesse jamais d'être sur nos lèvres, jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de nous exaucer ; et quand Dieu nous aura exaucés, qu'elle soit encore et toujours l'hommage de notre reconnaissance. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dix-septième dimanche après la Pentecôte. — Les pharisiens interrogent Jésus au sujet de la loi

LA MORALE CHRÉTIENNE

*Magister, quod est mandatum magnum in lege ?*

Maitre, quel est le grand commandement de la loi ?

*Objection.* — Je veux être moral, mais je ne veux pas être pieux.

*Réponse.* — Le premier commandement de la morale chrétienne est l'amour de Dieu. Tous les hommes sont persuadés de la nécessité de la vertu, ils ne prononcent son nom qu'avec respect, tous se plaisent à répéter qu'elle mérite des hommages, et cependant le plus grand nombre d'entre eux se permet de dédaigner la piété. Les hommes du monde s'offenseraient si l'on osait douter de leur honneur, de leur probité, de leur franchise, de leur humanité, mais les sentiments de la piété ne leur paraissent utiles qu'à contenir les esprits faibles. Et pourtant, tout ce que l'homme rencontre autour de lui tend à lui prouver qu'il ne peut rien par lui-même. Ce serait une grande erreur de croire que celui qui néglige les préceptes de la religion pourra s'attacher fortement aux devoirs de la morale, et qu'il saura les remplir avec fidélité. Le sentiment du juste ou de l'injuste, les principes de l'honneur ou les mouvements généreux de la bienfaisance, sont des barrières trop faibles pour résister aux chocs redoublés des passions. Il faut à ces passions un frein plus puissant que celui de la raison.

*Objection.* — Quel sera ce frein ? Les catholiques croient à un secours surnaturel de Dieu ; nous ne croyons pas à l'existence de ce secours.

*Réponse.* — « Approche-toi de Dieu, dit la Sainte Ecriture, et il s'approchera de toi ; invoque-le au jour de ta détresse, et il te répondra. » Le système de la morale sans la piété est un faux système :

1<sup>o</sup> Parce qu'il fait consister la morale surtout dans le perfectionnement de l'esprit ; or c'est sur le cœur plutôt que sur l'esprit qu'il faut travailler : la vraie grandeur de l'homme est dans le cœur. C'est son cœur qu'il faut élever pour qu'il aspire à de grandes choses, c'est son cœur qu'il faut fortifier pour qu'il puisse les accomplir.

2<sup>o</sup> Parce que les motifs qu'il présente aux hommes pour les engager à la vertu sont insuffisants. Soyez bons, leur dit-on, parce que cela est raisonnable, beau, utile à la société, avantageux

pour vous. La religion nous dit : Soyez bons, parce que Dieu est un maître dont la puissance est sans bornes, dont le regard pénètre jusqu'au fond des cœurs, dont la bonté donne au juste des récompenses éternelles, dont le bras vengeur sait atteindre et terrasser le coupable. Ces grandes pensées donnent à la vertu une sorte de solennité qui la rend plus majestueuse et plus belle ; elles sont pour la conscience une loi dont elle reconnaît l'infailible autorité ; elles viennent s'unir aux dispositions soumises de l'homme religieux et lui donnent une nouvelle force pour le bien.

3<sup>o</sup> Parce que ce système est un outrage à Dieu dont on prétend se passer pour pratiquer la vertu. La gloire de Dieu est intéressée à ce qu'un homme qui veut être vertueux sans Dieu et contre Dieu, tombe dans le vice malgré tous ses efforts humains.

4<sup>o</sup> Parce que l'exclusion systématique des moyens surnaturels pour la pratique de la vertu n'est pas seulement une omission, c'est une déchéance et une apostasie. Citons ici Mgr Perraud :

Les dieux nouveaux ont été impuissants contre l'application à la fois inexorable et très juste d'une grande loi morale qui gouverne le monde depuis dix-huit siècles, loi dont les sophismes et les passions des hommes ne feront que démontrer de plus en plus l'inflexible rigueur. Voici comment cette loi peut se formuler. Quand un individu ou un peuple, favorisés de la grâce du christianisme, ne se maintiennent pas à la hauteur surnaturelle à laquelle Dieu les avait appelés et prédestinés, ils descendent souvent au-dessous de ce niveau des vertus naturelles qu'avaient pratiquées les infidèles avant la venue du Christ et la prédication de l'Evangile. Pourquoi cela ? C'est que, comprenez-le bien, ce n'est pas une chose indifférente d'avoir reçu ou de n'avoir pas reçu le baptême. L'avoir reçu et en profiter, c'est posséder le secret de monter aux vertus les plus hautes et d'atteindre jusqu'à la sainteté. Mais l'avoir reçu et en abuser, c'est se précipiter volontairement dans les abîmes. De ce que les dons surnaturels ont un caractère essentiellement gratuit, on conclut souvent qu'on peut les repousser impunément et n'avoir aucun compte à en rendre. C'est un pitoyable sophisme, et saint Paul menace avec raison de la colère de Dieu « ceux qui méprisent les trésors de sa bonté. »

*Objection.* — Que les catholiques attendent, s'ils le veulent, le secours de Dieu, puisqu'ils aspirent à une morale divine ; moi je me contente d'une morale humaine.

*Réponse.* — Vous supprimez une partie de la morale, si vous supprimez vos devoirs envers Dieu. Vous voulez que l'on vous croie bon fils, bon citoyen, ami dévoué ; vous proclamez que vous méritez ces titres, qu'ils font votre bonheur ; et vous croyez ne rien devoir à votre premier père, à votre premier souverain, au plus grand de vos bienfaiteurs ! Celui qui s'arroge le droit de ne choisir parmi les obligations que celles qui peuvent lui plaire, a perdu le droit de dire qu'il est fidèle à l'honneur et à la vertu.

*Objection.* — Les catholiques réclament un

secours de Dieu parce que dans leur système l'homme doit lutter contre lui-même ; il ne saurait dans ce cas être victorieux que par une force étrangère. Mais nous comprenons autrement les choses : comme le dit Rousseau, les mouvements de la nature sont droits, il s'agit seulement de les diriger ; les attractions sont proportionnelles aux destinées ; la lumière qui leur montre le chemin suffit ; la force qui les aiderait sur ce chemin serait inutile, pour ne pas dire nuisible.

*Réponse.* — Ceux qui disent que les attractions sont proportionnelles aux destinées, disent vrai s'ils parlent seulement des goûts, des aptitudes pour telle ou telle profession, tel ou tel art, telle ou telle science ; mais ils disent une énormité, s'ils parlent des instincts irréfrenés de la nature brutale, venus à l'homme par le péché originel. La morale est le frein des passions ; ce qui déchaîne les passions est au contraire l'immoralité. On aura beau dire et beau faire, on ne changera jamais le sens des mots. La morale c'est la compression, et l'immoralité c'est l'expansion absolue ; l'expansion absolue est la conséquence du dogme matérialiste : c'est le droit de la brute ; la compression libre et volontaire est la conséquence du dogme spiritualiste : c'est le devoir de l'homme.

*Objection.* — Les païens considéraient la morale seulement comme un enseignement de la vertu, et non comme l'acquisition d'une force pour la pratiquer.

*Réponse.* — Cette opinion serait fausse si elle était trop absolue. Sénèque a dit : « Nous n'avons pas une bonne pensée sans Dieu. » Et Platon : « Dans les combats de cette vie, nous ne pouvons vaincre, si Dieu ou ses anges ne viennent à notre aide. » Et Bias : « Sachez que tout le bien que vous avez fait est une grâce du ciel. » Néanmoins, il est vrai que les païens avaient plus de confiance en eux-mêmes qu'en Dieu. Qu'en est-il résulté ? Ils remplissaient leurs écrits de magnifiques sentences et leur vie de crimes abominables. Sénèque prêchait la pauvreté, et il a été accusé par son ennemi Suilius d'avoir en quatre années de faveur amassé 300 millions de sesterces, en captant les testaments, en circonvenant les vieillards sans enfants, en pressurant l'Italie et les provinces par d'énormes usures. Ce moraliste a laissé la réputation d'un intrigant sans scrupules et n'a su faire de son élève qu'un Néron. Socrate dogmatisait chez Aspasia sur la science des courtisanes, et Lucien lui a fait une épigramme injurieuse où il l'accuse d'un vice infâme et l'appelle philosophe des choses d'amour.

*Objection.* — Si l'insuffisance de la morale naturelle est prouvée par les désordres de l'ancien monde, l'insuffisance de la morale évangélique est prouvée par les désordres du nouveau.

*Réponse.* — L'ancienne société a péri par ses croyances ; les nouvelles sociétés ne périront jamais que par leur apostasie. Les moralistes du dix-



huitième siècle, en essayant de ressusciter la religion naturelle et les dogmes moraux du temps de Socrate, n'ont fait que lapider les vivants avec les ossements des morts. On était las du régime des idées chrétiennes, et l'on s'est remis à celui des vieux charlatans qui ont précipité la ruine de la société ancienne. Faut-il s'étonner si le mal depuis cette époque n'a fait qu'empirer ? Les livres de morale philosophique qui ne parlent pas de guérir par le fer et le feu la gangrène des vices sont des livres dangereux : ils assoupissent la raison, habituent le cœur à une molle condescendance, et en détruisant l'effort détruisent la vertu. Ce n'est pas avec des déclamations sentimentales et des rêveries romanesques qu'on réformera jamais les mœurs. Mieux valent après tout ces sectaires qui se déclarent cyniquement les adversaires de la morale : avec eux on sait à quoi s'en tenir, et on ne laisse pas tomber leurs livres entre les mains de ses enfants.

## INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

### X

QUATRIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX : JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — FRUIT DE CE MYSTÈRE : LA RÉSIGNATION DANS LES PEINES ET L'AMOUR DES CROIX.

En vain Pilate a tenté d'attendrir la foule, de provoquer la compassion des ennemis de Jésus en le leur montrant brisé de coups. Chaque fois qu'il ouvre la bouche pour prononcer une parole qui semble solliciter la pitié pour la victime, une clameur s'élève : « Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le ! » <sup>1</sup>

L'unique juge se fait alors apporter de l'eau, et devant tous il se lave les mains en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste ; pour vous c'est votre affaire. » Et la multitude de répondre : « Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants ! » <sup>2</sup>

Pilate est vaincu, il se tourne alors vers Jésus et prononce la formule consacrée de l'arrêt de mort : « *Ibis ad crucem* ; Tu iras à la croix. » Ensuite il donne l'ordre traditionnel : « *I, victor, expedi crucem* ; Va, licteur, prépare la croix. »

On vit alors le procureur descendre les degrés du tribunal, et regagner son palais sans paraître remarquer les salutations obséquieuses des Scribes et des Princes des Prêtres, qui ne pouvaient dissimuler leur satisfaction. Pendant ce temps les soldats entraînaient le condamné.

Pendant que Pilate, l'âme ulcérée, remontait

l'escalier de marbre qu'il descendait peu auparavant le front calme et fier, entendant les cris de joie de la foule, il dut s'arrêter un instant pour jeter un dernier coup d'œil sur la place de l'Antonia. A la vue de Jésus aux mains des bourreaux, dépouillé du manteau de pourpre et revêtant péniblement ses habits, au milieu des insultes et des moqueries, <sup>1</sup> apercevant à quelques pas la lourde croix prête à s'abattre sur l'épaule du condamné, que dut-il se passer de honte et de remords au cœur de cet homme ? Vainement balbutiait-il encore tout bas : « Je suis innocent du sang de ce juste ! » Une voix mystérieuse lui répondait : « C'est toi qui l'as livré ! » Le châtiment commençait.

Un officier s'approcha de lui, tenant à la main la tablette de bois blanchie qu'on devait porter devant le condamné et ensuite attacher au sommet de la croix, et lui demanda quelle inscription il fallait graver : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs », répondit froidement le gouverneur. Et le scribe inscrivit ces mots en caractères hébreux, grecs et latins, afin qu'ils fussent compris par tous ceux qui les verraient.

Selon les uns la croix était en bois de chêne ; selon les autres d'un bois résineux, probablement le pin d'Alep, abondant en Palestine.

Quoi qu'il en soit, la croix préparée pour notre bon Sauveur était faite de deux poutres équarries, et ressemblait évidemment à celles des autres condamnés, en particulier à celles des deux larrons condamnés avec lui. Autrement, comment expliquer que sainte Hélène n'ait pu distinguer, entre les autres, la croix qui avait porté Jésus ? Cette croix ne pouvait avoir plus de huit à neuf pieds d'élévation.

Ce fardeau était déjà un poids trop lourd pour les épaules meurtries du Sauveur et pour ses forces perdues avec son sang. Néanmoins on le lui place brutalement sur l'épaule gauche, après lui avoir ôté son bonnet d'épines et l'avoir remplacé par la calotte en usage dans le pays. Non qu'ils eussent eu pitié de leur victime, mais sans doute par crainte de la voir tomber morte en route par suite d'insolation. Et puis ils se promettaient bien de lui remettre le douloureux diadème au moment du crucifiement.

Il était environ midi. Au firmament montaient de toutes parts des vapeurs qui ressemblaient à un voile mystérieux destiné à dérober au ciel la vue du crime qui allait s'accomplir. Joignons-nous au funèbre cortège, afin d'apprendre avec quelle résignation nous devons accepter et porter notre croix à la suite de Jésus.

Conformément à la loi romaine, un officier (centurion) prend la tête. Il est chargé de présider à l'exécution et de maintenir le bon ordre avec l'aide de sa compagnie qui forme la haie autour

<sup>1</sup> Jean, xix, 15.

<sup>2</sup> Math., xxvii, 25.

<sup>1</sup> Math. xxvii, 31 ; Marc, xv, 20.

du condamné. A ses côtés marche un héraut portant l'inscription et sonnant de la trompette pour ouvrir le passage.

Un cri d'horreur et des huées saluent l'apparition de Jésus à la porte de la forteresse, tenant la croix entre ses bras. De quel regard dut-il alors parcourir cette multitude qui l'acclamait naguère et qui maintenant réclame son supplice ! Sans doute, des larmes coulèrent de ses yeux attristés et se mêlèrent sur ses joues au sang qui gouttait de son front, et ses lèvres murmurèrent déjà : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Et il descend lentement, poussé par les bourreaux, bientôt à bout de forces, chancelant, au milieu des rires et des moqueries, harcelé par les satellites qui le frappent avec leurs bâtons et par la foule qui lui jette de la poussière et des cailloux, ainsi que fait encore aujourd'hui la populace de ces pays aux malheureux condamnés.

Au bas de la pente, un faux pas le fait tomber. Cette chute le meurtrit, lui attire des coups ainsi que de nouvelles insultes. A quelques pas plus loin, à l'angle d'une petite ruelle, Marie l'attendait soutenue par Madeleine et accompagnée de Jean le disciple bien-aimé. La mère et le fils échangèrent un regard où passa toute leur âme, et il y avait dans ce regard une tendresse et un amour impossibles à décrire. C'en était trop pour le cœur de la mère. Le glaive prédit par le vieillard Siméon, enfoncé dans sa poitrine depuis l'arrestation de son cher Jésus, atteignait cette fois les fibres les plus intimes. Selon une tradition Marie s'affaissa évanouie entre les bras de Madeleine, et défaillit sous le poids du sacrifice comme son fils avait défailli au jardin des Oliviers.

Jésus était passé quand Marie revint à elle, et déjà les bourreaux avaient forcé un homme qui revenait des champs à prendre la croix que le Sauveur ne pouvait plus soutenir. Heureux Simon ! heureux Cyrénéen entre tous qui eut l'honneur de porter la croix du Maître à sa place et à ses côtés ! Que de rois et de cœurs généreux envieront son bonheur dans le cours des âges !

Déchargé de sa croix, Jésus continuait la route péniblement, la sueur au front, tremblant de fièvre et comme prêt à rendre le dernier soupir, au point que, par moments, les soldats devaient le porter <sup>1</sup>.

Au milieu de la montée qui conduit hors de la ville, Jésus s'affaissa une seconde fois près du seuil d'une humble demeure. Aussitôt une femme paraît, fend les rangs des satellites, tenant dans ses mains un linge trempé d'eau fraîche, avec lequel elle essuie doucement et avec compassion le visage du Sauveur, couvert de poussière, de sueur, de sang et de larmes. Jésus se ranime entre les mains de Véronique, il prend le voile qu'elle lui présentait, l'applique à son front et le lui rend avec un regard de divine gratitude.

Cette scène ne dura qu'un instant ; les soldats écartent Véronique et la repoussent dans sa demeure, où la poursuivent mille injures pour avoir osé témoigner de la sympathie au « séducteur. » Rentrée chez elle, l'épouse de Zachée. — car on sait que Véronique (ou Bérénice) avait épousé le publicain, — tout émue encore, déploie le linge où elle s'attendait à retrouver des traces de sang. O prodige qui la trouble ! ô récompense qui la ravit ! La face auguste de Jésus y est nettement dessinée. Le front pâle, les paupières closes, les joues meurtries, les lèvres tuméfiées, la barbe souillée, semblaient peints sur la toile.

A la sortie de la porte de la ville, on s'arrêta un instant pour attacher au portique une copie de la sentence prononcée contre Jésus. La victime défaillit pour la troisième fois. Puis le cortège s'engagea dans un sentier qui gravissait une pente légère conduisant à une plate-forme dénudée, appelée Calvaire ou Mont-Chauve.

Ce fut le long de ce sentier que le Sauveur aperçut un groupe de femmes pleurant et sanglotant : « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem, leur dit-il, pleurez plutôt sur vous et sur vos enfants ; car voici que vont venir des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont pas engendré ! heureuses les mamelles qui n'ont point allaité ! — Alors on criera aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Couvrez-nous ! — Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du bois desséché ? »

C'était la première fois que Jésus rompait le silence depuis sa sortie du prétoire, et c'était pour faire entendre une effrayante prophétie ; il empruntait presque textuellement ses paroles au prophète Osée <sup>1</sup>.

Que de leçons se dégagent pour nous de ces scènes douloureuses ! Et d'abord, n'avons-nous pas imité, bien souvent peut-être, la conduite de Pilate ? Quand, du fond de notre cœur, s'élevaient les clameurs des sens et des passions, que nous avions à choisir entre ces passions ou crucifier Jésus par le péché mortel, n'avons-nous point eu les mêmes tergiversations que le procureur romain ? Nous voulions bien aller jusqu'à flageller Jésus, en consentant à céder jusqu'à je ne sais quelles satisfactions que nous ne dépasserions point, croyions-nous, et puis nous avons fini par dire, nous aussi : *I, lictor, expedi crucem* : Va passion, va volupté, vengeance, gourmandise, calomnie, va, prépare la croix ! Et en nous défendant d'avoir consenti à crucifier Jésus, avons-nous eu plus que Pilate le droit de nous laver les mains et de dire à nos passions : Je suis innocent du sang de ce juste, c'est votre affaire ?

Réfléchissons aussi à cette considération douloureuse pour un cœur chrétien : nos péchés ont

<sup>1</sup> Marc, xv, 22, texte grec.

<sup>1</sup> Osée, ix, 14 et x, 8.



rendu plus pesante la croix portée par Jésus à travers les rues de Jérusalem. Si nous avions moins péché, cette croix eut été moins lourde, les épaules divines moins meurtries. Comme cette pensée doit étreindre notre cœur, lui arracher des larmes, des regrets et des cris d'amour reconnaissant ! Ah ! comme on voudrait alors enlever des bras du Sauveur cette croix, la prendre soi-même en lui criant : « Ce n'est pas à vous, Seigneur, à porter ce gibet, mais à nous pécheurs qui l'avons tant mérité. Arrière ! cédez-nous votre place ! »

Jésus n'aurait pas consenti, il ne consentirait pas encore. Il nous demande non point de le remplacer, mais de le suivre en portant nos croix en union avec lui et avec l'expiation dont il s'était chargé pour nos péchés. Et comment devons-nous porter ces croix ? Comme il a porté la sienne.

Sans murmure, sans récrimination, Jésus, quoique l'innocence même, accepte la croix qu'on lui présente, une lourde croix, instrument d'un supplice déshonorant entre tous puisqu'il était réservé aux scélérats. Et cette croix, afin qu'elle soit plus pesante et plus douloureuse, on la place sur son épaule déjà meurtrie de coups. Un simple pli de vêtement qui appuie sur une plaie cause une douleur intolérable : que devait-il en être de la charge de deux poutres pesant sur des blessures à vif ? C'est la volonté de son Père, Jésus se soumet sans se plaindre, il se traîne jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, mais pas une fois ses lèvres ne font entendre une parole de découragement ou de plainte amère. Et non seulement il porte sa croix, mais à cela vient encore s'ajouter l'outrage de la foule, et ce surcroît le trouve aussi patient, aussi résigné.

Et nous, disciples de ce Dieu ainsi traité, la plus petite croix nous est odieuse, la moindre épreuve nous fait gémir, le malheur nous arrache des murmures, la maladie des blasphèmes contre le Seigneur. Nous semblons oublier que Notre-Seigneur a dit : « Que celui qui veut être mon disciple prenne sa croix, chaque jour, et me suive ! » Etranges chrétiens que nous sommes ! Nous restons insensibles aux souffrances, aux plaies causées à notre âme par le péché ; mais viennent les maladies, les deuils, les croix de la vie en un mot, nous accourons vers Dieu, nous le supplions par l'intercession de la sainte Vierge et de tous les saints de nous délivrer de notre croix. Et comme généralement Dieu n'entend pas de telles prières, nous nous plaignons qu'il ne s'occupe pas de nous, qu'il nous abandonne, que sais-je ? nous l'abandonnons par dépit.

Oh ! que les saints, les vierges, les martyrs, les apôtres, l'auguste Marie, agissaient autrement ! Lorsque les croix meurtrissaient leur cœur ou leur corps, ils tournaient leurs regards vers Jésus montant au Calvaire, et à la vue de sa patience, de sa résignation, de son silence, ils acceptaient ces croix avec les mêmes sentiments, redisant à la

suite du bon Maître : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

C'est qu'aussi ils savaient bien — et c'est une pensée qu'un bon chrétien n'a garde d'oublier — que les épreuves, les humiliations, les souffrances, la maladie, la douleur, les croix, ne peuvent nous atteindre sans la permission de Dieu. Or, quand une croix se présente à nos épaules, c'est la main de Dieu qui nous l'offre, et s'il nous l'offre c'est qu'elle nous sera utile. Pourquoi dès lors murmurer, la refuser ? Si Dieu la permet, pourquoi ne la voudrions-nous pas ? S'il nous l'envoie, pourquoi ne l'accepterions-nous pas ? D'autant que plus la croix pèse sur nos épaules et les endolorit, plus elle nous rend semblable à Jésus-Christ, plus elle nous approche de son cœur. Cette pensée faisait la force et la consolation des saints amants de la souffrance, comme elle fera la nôtre si nous le voulons.

Et puis, si parfois notre croix est tellement lourde qu'elle nous écrase, si nous nous affaissions découragés, songeons que notre bon Sauveur est tombé aussi par trois fois. A de telles heures, Marie ne manquera pas de se trouver sur notre passage, et d'un regard, d'un sourire, elle parlera à notre âme un langage qui la réconfortera et lui fera éprouver un charme inexprimable. Dieu est si bon qu'il placera sur notre route quelque généreux Cyrénéen pour nous aider à porter notre croix, quelque Véronique compatissante qui viendra essuyer nos larmes, nos blessures, avec le voile de la charité chrétienne.

Courage donc ! Depuis que Jésus a porté sa croix, il n'est pas d'autre chemin que celui du Calvaire pour arriver au ciel : entrons-y généreusement. Celui qui nous appelle à prendre notre croix après lui, nous donnera les forces nécessaires pour la porter.

Ne quittons pas la méditation de ce mystère sans nous approcher de Jésus gravissant la pente du Calvaire et adressons-lui cette prière : O mon bon Sauveur, par mes péchés j'ai placé cette lourde croix sur vos épaules, mes péchés encore l'ont rendue plus pesante, je vous demande pardon. Désormais je veux accepter mes peines et mes souffrances comme des croix choisies par votre miséricorde pour me sanctifier. Je ne serai pas assez aveugle pour refuser de marcher à votre suite, accordez-moi seulement la grâce de ne jamais murmurer ni me décourager et de porter mes croix courageusement et chrétiennement.

O Marie, joignez votre prière à la mienne, et qu'elle m'obtienne d'éprouver à l'égard des croix les sentiments que vous aviez vous-même en suivant votre fils dans la voie douloureuse.

Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## TROISIÈME PARTIE

## Moyens de salut

## I

## LA GRACE (suite)

## E

## La grâce sanctifiante

## 7

## Ses effets

## (Suite)

## m

## Le mérite

— Dans la leçon précédente nous avons vu que l'âme, ornée de la grâce sanctifiante, des vertus et des dons surnaturels, accomplit des œuvres divines qui, dès ici-bas, sont pour l'homme des fruits délicieux, de vraies béatitudes.

Je voudrais savoir, Henri, si ces œuvres divines se bornent à nous rapporter un peu de bonheur en ce monde ?

— Elles nous rapportent également le vrai bonheur dans l'autre monde.

— Comment cela ?

— En nous méritant la récompense du paradis.

— Ces œuvres divines ou surnaturelles sont donc méritoires ?

— Très certainement.

— Et vous dites qu'elles nous méritent une récompense divine ?

— Oui, la récompense du paradis.

— Est-il important de savoir comment on peut mériter cette divine récompense ?

— C'est très important, vu qu'il s'agit pour nous d'un bonheur éternel.

— Puisque la question du mérite est très importante, nous allons en dire quelques mots et nous rappeler brièvement :

La nature du mérite,

Ses espèces,

Son existence,

Ses conditions,

Son objet.

1<sup>o</sup> Sa nature

— Paul, qui a été domestique l'année dernière, a très bien servi son maître.

Dites-moi, Justin, ce que cette fidélité de Paul à remplir tous ses devoirs lui a mérité ?

— Elle lui a mérité le gage promis par le maître.

— Qu'est-ce à dire que la fidélité de Paul lui a mérité le gage promis ?

— C'est-à-dire qu'elle lui donne un droit véritable à recevoir le gage convenu.

## +

— Le Souverain Maître a promis le ciel à l'homme si celui-ci veut être un serviteur bon et fidèle.

Paul a été ce bon et fidèle serviteur de Dieu.

Que faut-il en penser ?

— Paul a mérité le paradis.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que sa fidélité à servir Dieu lui donne droit au bonheur du ciel.

— Qu'est-ce donc, en réalité, que mériter une chose ?

— C'est acquérir le droit d'obtenir cette chose.

— Qu'est-ce alors que le mérite ?

— C'est le droit à obtenir une chose, le droit à une rétribution.

— Qu'est-ce que l'œuvre méritoire ?

— C'est l'œuvre qui donne le droit à obtenir une chose, ou l'œuvre digne de rétribution.

2<sup>o</sup> Ses espèces

— Paul, au lieu de bien servir son maître, lui a fait du tort.

Qu'a-t-il mérité, Ernest ?

— Il a mérité une punition.

— Que pensez-vous de cette sorte de mérite ?

— C'est plutôt un démerite qu'un mérite.

— Avons-nous à nous en occuper ici ?

— Non, puisque nous parlons du vrai mérite qui est l'effet de la grâce.

## +

— En servant bien son maître, Paul a mérité le gage promis.

Comment appelleriez-vous cette espèce de mérite ?

— Je l'appellerais le mérite humain.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est d'homme à homme.

— Est-ce de ce mérite que nous allons nous occuper ?

— Non encore, attendu qu'il n'est point l'effet de la grâce.

## +

— Paul, qui a une horreur instinctive de l'ivrognerie, pratique, par ses seules forces, la vertu de tempérance ; que faut-il penser du mérite acquis par ces actes naturels de tempérance ?

— C'est encore un mérite purement humain ou naturel, qui ne peut donner droit qu'à une récompense purement naturelle.

— Est-ce de ce mérite qu'il va être question ?

— Pas plus que des précédents.

## +

— Pourriez-vous, Emile, nous dire quels étaient les mérites de Jésus-Christ ?

— Ils étaient infinis.

— Pourquoi ?

— Parce que chacune de ses œuvres était infiniment parfaite.

— Comment cela ?

— C'est que chacune des œuvres de Notre-Seigneur avait pour auteur la seconde personne divine, le Fils de Dieu, agissant dans sa nature humaine.

— Quel est donc le droit que donnait à Jésus-Christ chacune de ses œuvres ?

— Le droit à la récompense infinie.

— Ce droit de Jésus-Christ à la récompense infi-



*nie était-il absolu, complet et de rigoureuse justice ?*

— Oui.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que chacune des actions du Sauveur valait la récompense infinie.

— *Ce mérite de Notre-Seigneur était-il un mérite naturel ou humain ?*

— C'était un mérite surnaturel et divin.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il venait de l'union de la seconde personne divine avec la nature humaine en Jésus-Christ.

— *Est-ce du mérite de Jésus-Christ que nous allons nous entretenir dans cette leçon ?*

— Non encore.

+

— *Voici que Paul agit avec la grâce de Dieu et sous son influence.*

*Dites-moi, Célestin, le mérite de la bonne œuvre de Paul sera-t-il purement naturel ou humain ?*

— Ce mérite sera surnaturel et divin.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que l'œuvre de Paul est surnaturelle et divine.

— *Si cette bonne œuvre de Paul lui donne un droit de justice à la récompense divine, quel nom faudra-t-il donner au mérite de ladite bonne œuvre ?*

— On l'appellera le mérite de justice.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la justice demande qu'une récompense lui soit accordée.

— *Ce mérite s'appelle également le mérite de condignité : en devineriez-vous bien le motif ?*

— C'est parce qu'il rend la bonne œuvre digne de récompense.

— *Mais l'œuvre surnaturelle de Paul ne lui donne pas le droit de justice à la récompense ; il y a seulement une certaine convenance à ce qu'une faveur surnaturelle lui soit accordée par la libéralité divine, en considération de sa bonne œuvre.*

*Comment pourrait-on appeler ce nouveau genre de mérite surnaturel ?*

— On l'appellera le mérite de convenance.

— *Une comparaison nous aidera à distinguer ces deux sortes de mérite surnaturel.*

*Voilà un militaire qui remplit fidèlement ses devoirs ordinaires de soldat, et qui, en un jour de bataille, se distingue par une bravoure extraordinaire.*

*Quel mérite a-t-il ?*

— Il semble avoir un double mérite naturel : le mérite de justice et le mérite de convenance.

— *Expliquez-nous cela.*

— Puisqu'il exerce fidèlement sa profession de militaire, il est juste qu'il en touche la solde : Voilà le mérite de justice.

— Parce qu'il a vaillamment combattu, il convient que son chef lui décerne des éloges et même quelque distinction honorifique :

Voilà le mérite de convenance.

— *Des deux mérites surnaturels, le mérite de justice et celui de convenance, dites-nous, Théophile, lequel est le véritable ?*

— C'est celui de justice ou de condignité.

— *Pourquoi ?*

— Parce que seul il donne droit à une récompense surnaturelle de la part de Dieu.

— *Comment peut-on le définir ?*

— On peut le définir : le droit à une récompense surnaturelle.

— *Et si on le prend pour l'œuvre méritoire elle-même, comment le définira-t-on ?*

— On le définira : une œuvre surnaturelle digne devant Dieu d'une récompense surnaturelle.

— *Maintenant, Joseph, pourriez-vous nous dire de quel mérite nous allons parler ?*

— Nous allons parler du mérite surnaturel de justice ou de condignité.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce qu'il est le véritable mérite, le seul capable de nous procurer le ciel.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, parce qu'il compte parmi les effets de la grâce sanctifiante, qui font l'objet de nos présentes leçons.

Son existence

— *Le mérite surnaturel de justice existe-t-il pour l'homme ?*

*En d'autres termes :*

*L'homme juste peut-il, moyennant la grâce de Dieu, faire une œuvre digne d'une récompense surnaturelle ?*

*Qu'en pensez-vous, Julie ?*

— Oui, l'homme juste peut, à l'aide de la grâce, faire des œuvres dignes d'une récompense surnaturelle.

— *Avez-vous des preuves de votre affirmation ?*

— Oui.

— *Lesquelles ?*

— La parole de Dieu,

La parole de l'Eglise,

La voix des saints,

La voix du bon sens.

+

3<sup>e</sup> Parole de Dieu

— *Si Dieu nous enseignait dans les Livres saints que le paradis est une récompense, le prix du combat, la rémunération, la rétribution de notre travail :*

*Que faudrait-il en conclure ?*

— Il faudrait en conclure que l'homme, avec la grâce de Dieu, peut faire des œuvres dignes du paradis.

— *Est-ce que nous trouvons cet enseignement dans les divines Ecritures ?*

— Oui, dans beaucoup d'endroits de la sainte Ecriture le paradis est proposé au juste comme une récompense, comme le prix de ses combats, comme la rémunération, la rétribution de son travail.

— *Donc ?*

— Donc, l'homme juste peut, avec le secours de Dieu, faire des œuvres dignes du paradis.

— *Le Seigneur nous répète souvent dans nos saints Livres que les œuvres du juste lui procureront le bonheur éternel.*

*Par exemple, Il dit :*

« Si tu veux avoir la vie éternelle, garde les commandements » (Mat. xix, 17).

« Celui qui, pour moi, aura abandonné sa maison, son père, etc., etc., celui-là possédera la vie éternelle » (Mat. xix, 19).

« La piété est utile à tout ; elle a les promesses de la vie présente et de la vie future » (1 Timot. iv, 8).

« Parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup de choses » (Mat. xxv, 21).

« Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... » (Mat. xxv, 34).

Dites-nous, Eugénie, ce que vous pensez de ce langage ?

— C'est une preuve évidente que les bonnes œuvres de l'homme juste le rendront digne du paradis.

— *Parlant du paradis comme récompense, le Seigneur va jusqu'à dire que la récompense sera en rapport avec le travail et proportionnée aux bonnes œuvres de l'homme.*

*C'est ainsi qu'Il nous dit :*

« Le Fils de l'homme rendra à chacun selon ses œuvres » (Mat. xxv, 27).

« Chacun recevra sa propre récompense selon son travail » (1 Cor. iii, 8).

« L'homme moissonnera ce qu'il aura semé » (Gal. vi, 8).

*Que faut-il en conclure, Ernestine ?*

— Plus que jamais, il faut en conclure que l'homme juste méritera le paradis par ses œuvres et son travail, puisque cette divine récompense doit précisément être proportionnée au travail et aux œuvres de chacun.

+

#### Parole de l'Eglise

— *Si l'Eglise condamnait ceux qui contredisent cet enseignement divin de la sainte Ecriture, qu'est-ce que nous aurions le droit de dire, Augustin ?*

— Nous aurions le droit de dire que l'Eglise parle comme Dieu lui-même touchant le mérite des bonnes œuvres de l'homme juste assisté de la grâce.

— *Lisez-nous donc ce décret du saint Concile de Trente (Sess. vi, c. 32).*

— « Si quelqu'un dit que les bonnes œuvres du juste sont tellement des dons de Dieu qu'elles ne soient pas aussi les mérites du juste lui-même ; ou que le juste, par ses bonnes œuvres..., ne mérite pas vraiment l'augmentation de la grâce, la vie éternelle et l'obtention de la vie éternelle elle-même, pourvu qu'il meure dans la grâce, qu'il soit anathème ! »

— *Que résulte-t-il de cette condamnation ?*

— C'est que les bonnes œuvres du juste sont méritoires ;

C'est que, par elles, le juste peut mériter vraiment l'augmentation de la grâce, la vie éternelle

et l'obtention de celle-ci, pourvu qu'il meure dans la grâce sanctifiante.

+

#### Voix des saints

— *Si nous interrogeons les saints et les docteurs de l'Eglise sur la présente question, que nous répondraient-ils ?*

— Ils répondraient avec Dieu et l'Eglise que l'homme juste, aidé de la grâce, peut faire des œuvres dignes d'une récompense surnaturelle.

— *Pour nous en convaincre, vous allez, Victor, nous lire ces quelques citations tirées de leurs écrits.*

— « Laissez-moi devenir la nourriture des bêtes afin que je puisse mériter Dieu » (Saint Ignace, martyr).

« L'homme est sauvé par les œuvres de justice » (Saint Basile).

« N'est-il pas évident que la récompense de nos mérites nous attend après la mort » ? (Saint Ambroise).

« Jamais le Seigneur ne fera défaut aux mérites qui nous donnent droit à la récompense » (Saint Cyprien).

« Les mérites des justes sont-ils donc nuls ?

« De même que la mort est donnée comme paiement au mérite du péché, de même la vie éternelle est donnée comme paiement au mérite de la justice » (Saint Augustin).

— *Que prouvent ces citations qu'on pourrait multiplier à l'infini ?*

— Elles prouvent que tous les saints s'accordent à nous enseigner que l'homme juste, aidé de la grâce, peut mériter une récompense surnaturelle.

+

#### Voix du bon sens

— *Connaissez-vous, Henriette, un homme qui après la mort échappera au jugement de Dieu ?*

— Il n'y en a point.

— *Pourquoi Dieu juge-t-il tous les hommes ?*

— C'est afin de savoir ce qui revient à chacun, et de donner la récompense aux bons et la punition aux méchants.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que, si les méchants se rendent dignes de l'enfer par leurs mauvaises œuvres, les justes, par leurs bonnes œuvres, doivent se rendre dignes du paradis.

— *Autrement ?*

— Autrement, le jugement serait sans but et n'aurait pas de raison d'être.

—

— *Dans la vigne, le sarment ne rapporte-t-il pas du raisin de concert avec le cep auquel il est uni ?*

— Rien de plus certain.

— *Le juste ne fait-il pas partie de la vigne spirituelle dont Jésus-Christ est le cep et dont nous sommes les sarments ?*

— Oui.

— *Jésus-Christ, cep divin de la vie spirituelle, n'a-t-il pas produit des œuvres infiniment méritoires ?*

— Nous l'avons dit plus haut.



— Dès lors ?

— Dès lors, le juste qui lui est uni comme le sarment l'est au cep, doit recevoir de Jésus-Christ la puissance de produire des œuvres méritoires, dignes d'une récompense surnaturelle.

— La pourpre a un très grand prix, personne ne l'ignore ; mais d'où vient le prix de la pourpre, Victorine ?

— Il vient de la teinture, et non pas de la laine dont elle est composée.

— Si nos œuvres ne provenaient que de nous, auraient-elles beaucoup de valeur surnaturelle ?

— Elles n'en auraient point du tout.

— Les bonnes œuvres du juste proviennent-elles seulement de lui ?

— Elles proviennent en même temps de la grâce sanctifiante et de la grâce actuelle.

— Et qui a mérité au juste les grâces divines ?

— Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Comment ?

— Surtout par son précieux sang versé pour notre salut.

— Puisque les œuvres du juste proviennent tout à la fois de lui-même et des grâces divines méritées par le précieux sang du Sauveur, on peut donc dire que ces œuvres sont comme teintées du sang de Jésus-Christ ?

— Oui.

— La conséquence ?

— La conséquence, c'est qu'elles ne sauraient manquer d'avoir une grande valeur surnaturelle.

+

— Vous voyez, mes enfants, que l'homme juste peut, avec l'aide du Seigneur, acquérir le mérite de justice, ou faire des œuvres dignes de la vie éternelle.

Mais jusqu'à quel point ce mérite dont nous venons de parler est-il un mérite de justice, et dans quelles conditions est-il récompensé ?

Pour en avoir une idée, nous allons terminer ce catéchisme par quelques courtes questions, en réservant pour un autre entretien les chapitres des conditions et de l'objet du mérite.

Voyons, Angèle, si Dieu ne lui donnait pas la grâce surnaturelle, l'homme pourrait-il faire des œuvres dignes de la vie éternelle ?

— Non.

— Cela étant, peut-on dire que le mérite de l'homme juste est un mérite de justice dans toute l'étendue et la rigueur du terme ?

— On ne le peut pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne va point sans la grâce divine qui nous aide à l'acquérir.

— Que faut-il donc penser de cette parole de saint Augustin :

« Quand Dieu couronne nos mérites, il couronne ses propres dons » ?

— Cette parole est bien vraie, puisque sans la grâce divine, don du Seigneur, il nous serait impossible d'acquérir aucun mérite surnaturel.

— Paul et Jean ont acquis la même somme de mérites au service de Dieu ; lequel des deux sera le mieux récompensé ?

— Tous les deux recevront la même récompense.

— Paul a une fois plus de mérites que Jean ?

— Sa récompense sera une fois plus grande que celle de Jean.

— Comment donc agira le Seigneur dans la distribution de ses récompenses ?

— Comme un maître très juste qui distribue à chacun de ses serviteurs le salaire mérité, ou comme un roi très équitable qui mesure la récompense au mérite de ses sujets.

— Quand vous achetez une marchandise quelconque, Céline, pour combien vous en donne-t-on ?

— On m'en donne juste pour mon argent.

— Si vous achetez du pain pour cinq francs ?

— On m'en donnera pour cinq francs.

— Il y a donc égalité de valeur entre la marchandise achetée et la somme qui sert à la payer ?

— Oui.

— Y aura-t-il semblable égalité entre nos mérites et leur récompense ?

— Oui et non.

— Expliquez-vous.

— Il y aura une certaine égalité entre nos mérites et leur récompense, en ce sens que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, que chacun recevra sa propre récompense selon son travail, telle quantité de récompense pour telle somme de mérites.

Il n'y aura pas égalité réelle entre nos mérites et la récompense, parce que celle-ci surpassera toujours de beaucoup la somme de ceux-là.

— Comment le savez-vous ?

— C'est Dieu lui-même qui nous l'apprend dans les livres saints.

— Que nous dit-il ?

— Il nous dit

Que les souffrances de ce monde ne sont pas dignes de la gloire future ;

Qu'un moment de légère tribulation nous vaut un poids éternel de gloire ;

Que, pour avoir été fidèle en peu de choses, son serviteur sera établi sur beaucoup de choses.

— Dans tout ce qui vient d'être dit, ne voyez-vous pas, Lucien, des preuves frappantes de la bonté divine ?

— Oui.

— Lesquelles ?

— D'abord, Dieu m'offre et me propose une magnifique récompense.

Ensuite, il m'aide à la mériter.

Enfin, il veut que la récompense dépasse de beaucoup mes faibles mérites.

— Quelle est votre résolution ?

— Je remercierai et j'aimerai tous les jours de plus en plus notre Père céleste infiniment bon.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LA FÊTE DE LA MATERNITÉ DE MARIE

MARIE EST NOTRE VRAIE MÈRE

*Non relinquam vos  
orphanos.*

Je ne vous laisserai  
pas orphelins.

(Joan. xiv, 18.)

Quelle belle et douce promesse ! Quelle délicieuse parole ! Elle est certainement l'une des plus suaves et des plus consolantes du sublime discours après la Cène ! Notre-Seigneur allait affronter les horribles tourments de la Passion, il allait subir la mort pour nous rendre la vie, il allait quitter la terre, et, à ses apôtres attristés, il dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins ! »

C'est si triste et si pénible, en effet, pour des enfants de n'avoir plus leurs chers parents et d'être privés de leurs conseils, de leur assistance, de leur tendresse ; je ne connais pas de douleur plus inconsolable, et l'on peut dire qu'elle fait au cœur une plaie qui jamais ne se cicatrise ! Jésus, notre bon père, n'a pas voulu nous soumettre à cette épreuve, et, avec l'accent de la plus ineffable dilection, il nous dit : « Ne vous troublez pas, ne vous affligez pas de mon départ, je ne vous laisserai pas orphelins ! »

Mais avec quelle magnificence notre bon Sauveur a rempli sa promesse ! Il demeure avec nous par sa paternelle, son immense et sa très efficace sollicitude ; du haut du ciel, vivant et glorieux, il nous voit, il connaît nos besoins, il entend nos prières, il plaide notre cause auprès de son Père, il nous aime. Il demeure avec nous par un autre lui-même, le divin Paraclet, l'Esprit consolateur qu'il a envoyé à son Eglise et qu'il fait descendre sur chacun de nous pour nous éclairer, nous fortifier et nous encourager. Il demeure surtout avec nous dans l'adorable Eucharistie, où il est présent sans interruption, avec son corps et son âme, avec son humanité et sa divinité, pour recevoir nos hommages et nous combler de toutes sortes de bénédictions, *non relinquam vos orphanos !*

Est-ce tout ? Non. Son cœur aimant veut faire davantage. Dans la famille la mère occupe une place si aimable, si délicieuse et si bienfaisante, que Notre-Seigneur, quoique nous suffisant pleinement et surabondamment, n'a pas voulu nous priver de cette précieuse assistance. Avant de monter aux cieux, il nous a donné une mère, et cette mère n'est autre que la sienne, la très sainte Vierge Marie, *non relinquam vos orphanos !*

O Marie, vous êtes, de par Dieu, notre vraie

mère ; puissions-nous, aussi par la grâce de Dieu, être pour vous de véritables enfants sur la terre, afin de mériter d'aller un jour jouir dans le ciel, en compagnie de Jésus notre frère, de votre présence, de votre vue, de votre amour !

### I

I. Parmi les catholiques, comme le remarque un grand serviteur de Marie <sup>1</sup>, il y a un sentiment de dévotion universel, profond, constant, plein de tendresse pour la très sainte Vierge. Ce sentiment ne peut être l'effet des pieuses industries et du zèle d'un individu ou d'un corps, quelque influent ou actif qu'on le suppose, car jamais une cause particulière et privée n'a pu produire un effet si étendu et si général. Il faut donc remonter à une cause plus élevée et plus puissante, à une cause qui agit sur le cœur et qui y imprime ces instincts dont nul ne peut donner la raison. Il faut dire que le culte de Marie provient de cet esprit de catholicité qui guide l'Eglise, qui en est l'âme, et qui est l'esprit même de Jésus-Christ, demeurant dans l'Eglise jusqu'à la fin du monde pour lui assurer non seulement l'unité de la foi par la croyance aux mêmes doctrines, mais encore l'unité d'amour par la pratique des mêmes œuvres de religion et de piété. Il faut reconnaître dans ce culte l'effet miraculeux de la parole toute-puissante de Jésus-Christ, qui donnant à Marie une ineffable disposition, un cœur de mère pour les vrais fidèles, a donné à ceux-ci une autre disposition en retour et un cœur d'enfant pour Marie.

Marie est notre mère. Chacun la regarde, la proclame et l'invoque comme telle ; de là la dévotion qu'on lui voue, la tendresse dont on l'aime, les transports avec lesquels on l'exalte, le bonheur que l'on éprouve à l'honorer, la confiance simple et assurée avec laquelle on recourt à sa médiation et l'on se met sous la sauvegarde de sa puissance.

Marie est notre mère selon l'esprit ; l'Eglise fait profession de cette vérité, les Docteurs l'affirment avec une touchante unanimité, l'Ecriture nous en donne la plus solide assurance.

Marie est notre mère : réfléchissons un instant, et nous en aurons la conviction la plus solide. Cela est certain, Jésus-Christ est le père de nos âmes ; c'est lui qui nous a arrachés à la mort du péché ; c'est lui qui nous a ressuscités à la vie surnaturelle. En consentant à Nazareth, au jour de l'Annonciation, à devenir la mère de notre rédempteur, Marie a donc coopéré à nous rendre la vie spirituelle, elle a consenti à devenir spirituellement notre mère. — D'autre part, nous ne faisons qu'un seul corps mystique avec Jésus-Christ. Il est la tête et nous sommes les membres. Si Jésus-Christ est né de Marie à Bethléem, les prédestinés qui sont les membres de ce Chef divin, doivent

<sup>1</sup> Le P. Ventura, *La mère de Dieu, mère des hommes.*



aussi naître d'elle par une suite nécessaire. Une mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête, autrement ce serait un monstre dans la nature. De même dans l'ordre de la grâce : le Chef et les membres naissent d'une même mère, et si un membre du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire un prédestiné naissait d'une autre mère que Marie qui a produit le Chef, ce ne serait pas un membre de Jésus-Christ, mais un monstre dans l'ordre de la grâce. — Sur le Calvaire, par le crucifiement, par l'effusion de tout son sang, par sa mort si douloureuse et si ignominieuse, Notre-Seigneur nous a rachetés et nous a mérité toutes les grâces qui doivent nous régénérer. Si nous réfléchissons que Marie a consenti par amour pour nous, au sacrifice de son Fils bien-aimé ; si nous songeons que la chair que Jésus immolait, que le sang qu'il répandait étaient, selon saint Augustin, le corps et le sang de Marie, et que Marie l'immolait et le répandait avec lui ; si nous nous persuadons bien que Marie s'immolait elle-même avec le Sauveur et nous acquerrait avec lui, par lui et sous sa dépendance, les grâces du salut, il faut bien avouer qu'elle a coopéré à la rédemption universelle. — Aussi bien Jésus, déclarant solennellement, en forme de suprême testament, sa gloire et sa dignité, la plus auguste après celle de mère de Dieu, la proclamait mère des hommes, en lui désignant saint Jean qui représentait le genre humain et en lui disant : « Femme, femme par excellence, dont Eve n'était que la figure, voilà votre fils ! » — Et depuis ce moment, surtout depuis qu'elle règne dans le paradis, elle ne cesse d'appliquer les fruits de vie acquis sur le Calvaire pour engendrer à Dieu de nouveaux fils et de nouveaux héritiers du royaume des cieux.

Marie est notre mère. Mais quelle vie sublime elle nous communique : non pas la vie corporelle, la vie naturelle, qui fait de nous des fils coupables d'Adam coupable, des exilés, des malheureux, des pécheurs, indignes de la gloire céleste ; mais la vie surnaturelle qui nous délivre de la mort du péché, nous communique d'une manière ineffable la nature divine, nous rend les amis, les enfants de Dieu, les temples du Père, du Fils et du Saint-Esprit, les frères de Jésus-Christ, les héritiers du paradis !

Marie est notre mère. Mais que sa famille est magnifique, immense ! Physiquement elle n'est mère que de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais spirituellement elle est mère de millions et de millions d'enfants, de tous ceux qui sont appelés à régner éternellement dans la gloire, c'est-à-dire de tous les hommes. C'est pour cela qu'il est dit qu'un homme et un homme sont nés d'elles, *homo et homo natus est in ea* ; « un homme, » c'est-à-dire Jésus, « et un homme » c'est-à-dire nous tous. C'est pour cela qu'il est écrit « qu'elle enfanta Jésus son fils premier-né ; » nous, nous sommes ses fils puînés ! C'est pour cela que saint Paul affirme « que le Christ est prédestiné de Dieu pour être l'aîné d'une multitude de frères ! »

Salut, ô Marie, ô mère de la divine grâce, *Mater divinæ gratiæ* ! Salut, ô mère admirable, *Mater admirabilis* ! Salut, ô mère très aimable, parce que vous êtes la mère très aimante, *Mater amabilis* !

II. O ciel ! comment pourrai-je comprendre et exprimer l'amour de la très sainte Vierge pour nous ? Cet amour est immense, il est ineffable ! Le peu que nous en pouvons soupçonner nous le représente avec des caractères qui nous remplissent de la plus délicieuse admiration, *Mater amabilis* !

Quelle ardeur et quelle tendresse ! Marie nous aime, parce qu'elle aime Dieu et que l'amour de Dieu est lié indissolublement à l'amour des hommes qui sont ses enfants et son œuvre de prédilection. Elle nous aime, parce que nous lui avons été recommandés par Jésus-Christ lui-même sur la croix, de sa voix mourante, presque avec ses derniers soupirs ! Elle nous aime, parce que nous sommes le prix des souffrances et de la mort de son divin Fils. En jetant les yeux sur nous elle pense que Jésus nous a sacrifié son honneur, sa liberté, sa vie ; elle se rappelle les humiliations, les tristesses, les amertumes, les plaies, l'agonie qu'il a endurées pour notre salut ; elle nous voit à travers la pourpre de son sang qu'il a répandu pour nous ! Elle nous aime surtout parce que nous sommes ses enfants. Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de Dieu ; c'est une merveille de patience, de dévouement ; c'est un prodige d'affection et de tendresse. Or l'amour de toutes les mères pour leurs enfants, l'amour de tous les époux pour leurs épouses, l'amour de tous les amis pour leurs amis, l'amour de tous les saints et de tous les anges pour leurs protégés, et tous les autres amours créés mis ensemble ne sont pas même une ombre, comparés à l'inexprimable tendresse du cœur de Marie pour nous. *Mater amabilis* !

La preuve souveraine de l'amour, c'est le sacrifice. Combien encore sous ce rapport l'amour de notre divine mère est admirable ! Oh ! combien nous lui avons coûté ! Elle a enfanté son Fils premier-né le Saint, le Juste, dans l'allégresse et la jubilation ; mais nous, pauvres pécheurs, elle nous a engendrés dans les plus effroyables tortures. « Marie, dit saint Bernardin de Sienne, s'est acquis le titre de mère des chrétiens au prix des peines les plus incompréhensibles. Toutes les douleurs endurées par les mères en donnant la vie de la nature à leurs enfants, Marie les a ressenties toutes à la fois en nous enfantant à la grâce. Ses souffrances ont égalé celles de toutes les mères, car nous ayant tous enfantés, elle a dû souffrir pour chacun de nous en particulier. » Rappelons-nous, dit à ce sujet le P. Lefebvre, rappelons-nous ce que l'histoire nous raconte des massacres de Thessalonique. Nous verrons dans ce trait une parabole qui nous fera comprendre à la fois les douleurs de Marie et son amour pour nous. Une victime devait être frappée dans chaque famille de

cette ville infortunée, une seule. Or, au moment où le carnage commença, il y avait dans l'amphithéâtre un père et auprès de lui deux enfants : l'un déjà fort et l'espérance d'une grande maison, et l'autre jeune encore et tendrement aimé. Le soldat, ou plutôt le bourreau, dit au père de choisir : « Lequel des deux faut-il que je frappe ? » Le père infortuné regarde ses deux fils, se tait et pleure. « Choisis, » dit le bourreau. C'était impossible. Le père alors prend ses deux enfants dans ses bras, les presse sur son cœur, et il prie qu'on les tue tous les trois d'un même coup. Ils tombèrent, mais un seul avait été frappé par le glaive, et quand cet homme revint de sa douleur à la vie, le corps d'un beau jeune homme était étendu près de lui, et le plus jeune des enfants, suspendu à la main de son père, pleurait. — Eh bien ! au Calvaire aussi, il fallait une victime à la justice de Dieu ; et Dieu dit à Marie de choisir ou Jésus ou cet autre enfant, l'homme coupable, le bourreau. Et Marie a choisi ; et elle nous a tant aimés que pour nous elle a sacrifié l'aimable Jésus, *Sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret !* Elle a consenti à la mort de Jésus et elle a eu la force de se tenir debout à l'heure de ce grand sacrifice. *Mater amabilis !*

Une mère n'abandonne pas son enfant quand elle lui a donné l'existence, mais elle ne cesse de lui prodiguer ses soins pour le nourrir, l'élever, le protéger et le rendre heureux. De même en est-il pour Marie. Son amour est infatigable. Elle a les regards sans cesse tournés vers nos besoins pour y subvenir. Elle ne se contente pas d'avoir coopéré en principe à notre régénération spirituelle ; elle s'applique sans relâche à nous faire naître individuellement à la vie de la grâce, à nous y maintenir et à nous y faire grandir. Mieux que saint Paul elle peut dire : « J'enfante tous les jours des enfants de Dieu jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux. » Par ses prières, par sa vigilance, par son assistance, par sa protection, par sa puissante intervention, elle forme Jésus-Christ dans nos âmes, elle nous communique la vérité de Jésus-Christ, la charité de Jésus-Christ, les vertus de Jésus-Christ, pour faire de nous, si j'ose dire, d'autres Jésus-Christ. *Mater amabilis !*

Saint Jean, dans les sublimes visions de son Apocalypse, a contemplé Marie comme revêtue du soleil. Ce symbole est d'une admirable justesse pour exprimer l'étendue de la charité de la très sainte Vierge pour les hommes. De même que le soleil répand ses rayons et sa chaleur sur l'univers tout entier, de même Marie fait sentir à tous les enfants d'Adam les salutaires effets de sa maternelle dilection. Elle aime les justes, en qui elle voit une image plus fidèle de son cher Jésus ; elle aime aussi les pécheurs, pour qui il a tant souffert et a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang. Oh ! non, pourvu que les pécheurs ne soient pas méchamment obstinés dans le mal, quelles que soient les chaînes qui les chargent, quelles que soient les misères qui les dominent,

notre bonne mère ne les abandonne pas. S'ils ont recours à elle, elle a pitié d'eux et plaide leur cause auprès du Souverain Juge. Comme la femme de Thécué, qui la figurait, elle dit à Dieu : « O Père, j'avais deux fils, Jésus et l'homme. L'homme en péchant a tué mon Jésus sur la croix, maintenant votre justice veut condamner l'homme pécheur. O Seigneur, mon Jésus est mort ! ayez compassion de moi ; et si j'ai perdu l'un de mes fils, ne me privez pas de l'autre ! » Et elle obtient la grâce des coupables. C'est bien là le sens consolant de la révélation qui fut faite à sainte Gertrude. Un jour il sembla à cette bonne sainte voir Marie avec son manteau ouvert ; et sous ce manteau s'étaient réfugiés un grand nombre de lions, de tigres et d'autres bêtes féroces. Et elle remarquait avec étonnement et attendrissement que la sainte Vierge, loin de les repousser, les accueillait avec commisération. Elle comprit par là que les pécheurs les plus désespérés, pourvu qu'ils ne soient pas endurcis et fixés opiniâtrement dans le mal, tant soit peu qu'ils recourent à Marie, sont favorablement reçus et victorieusement protégés. *Mater amabilis !*

Réjouissons-nous donc tous dans le Seigneur, qui que nous soyons, riches ou pauvres, justes ou pécheurs, heureux ou misérables, nous avons dans le ciel une puissante protectrice, une avocate toujours victorieuse : Marie est notre mère ! Ecrivons-nous dans la reconnaissance et la paix avec saint Alphonse de Liguori : « Heureux ceux qui vivent sous la protection d'une mère si tendre et si puissante ! » Avec le vénérable Bellarmin : « Qui osera donc arracher du sein de Marie ses enfants ? Quelle fureur infernale, quelle passion, si violente qu'elle soit, pourra les vaincre, s'ils mettent leur espoir dans le patronage d'une telle mère ? » Avec saint Bonaventure : « Que crains-tu, ô mon âme ? La cause de ton salut ne peut se perdre, puisque la sentence est laissée à la décision de Jésus qui est ton frère et de Marie qui est ta mère. »

Marie est ma mère, Marie est ma mère ! je veux redire ce refrain si suave, si consolant, si réconfortant, tous les jours de ma vie, dans mes joies et dans mes peines, dans mes succès et dans mes épreuves, dans la santé et dans la maladie. O Marie, ma mère, j'ai recours à vous, je mets en vous ma confiance ; bénissez-moi, maintenant et surtout à l'heure de ma mort ; montrez que vous êtes ma mère, *Monstra te esse matrem !* Ah ! je le sens, vous accueillez ma prière, vous désirez l'exaucer pleinement, et pour cela vous me demandez d'être pour vous un véritable enfant : *Monstra te esse filium !* Mais quels sont les caractères du véritable enfant de Marie ? Rappelons-les brièvement.

## II

I. Et d'abord un enfant bien né a pour sa mère un profond respect. Il la considère comme une majesté qui domine de beaucoup les majestés terrestres. La mère de famille est en effet une des



plus sublimes créations de Dieu. Ayons ce sentiment au plus haut degré, quand il s'agit de la très sainte Vierge. Non seulement elle porte sur son front un rayon de la gloire de Dieu, mais elle est toute divinisée ! Marie notre mère est mère de Dieu : ce mot dit tout, et, à part l'adoration, réclame et autorise tous les hommages. Ayons donc la plus profonde vénération de pensées, de paroles et d'actions pour notre divine mère. Ayons la plus haute estime et le respect le plus souverain pour son nom, sa personne, ses images, ses sanctuaires, son culte, ses prérogatives et tout ce qui se rapporte à sa personne. *Honora matrem tuam !*

II. Le second devoir des enfants à l'égard de leur mère c'est une *obéissance* exacte, complète, et pleine d'empressement. Cet hommage, la très sainte Vierge le réclame quand elle nous dit : « Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi, *nunc ergo, filii, audite me !* ». Que veut-elle donc de nous ? Elle nous adresse la recommandation qu'elle faisait aux noces de Cana : « Ce que mon divin Fils vous a dit, faites-le, observez-le. Par conséquent, voulez-vous m'être agréables ? soyez détachés du monde, soyez humbles, doux, miséricordieux, zélés pour la justice ; priez, rendez à Dieu le culte privé et public ; respectez vos parents et tous les représentants de l'autorité ; fuyez, fuyez le vice impur, l'injustice et le mensonge. Aimez-vous les uns les autres. » Mais que veut-elle plus particulièrement de nous ? Elle l'a précisé dans les magnifiques apparitions dont elle a honoré notre France en ce siècle. En donnant la médaille miraculeuse, elle nous suggère comme oraison jaculatoire ces belles paroles : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » A la Salette, elle laisse échapper de ses yeux de grosses larmes, elle annonce de terribles châtements si l'on ne se convertit, et signale comme irritant particulièrement la colère de Dieu, le blasphème, la profanation du dimanche et la violation de l'abstinence. A Lourdes, elle apparaît un chapelet au bras, le regard levé au ciel, elle révèle son nom : « Je suis l'Immaculée-Conception ! » elle dit : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! Priez pour les pécheurs ! Qu'il vienne ici du monde ! Allez à la source sainte et vous y lavez ! » Donc si nous voulons être des enfants d'obéissance, observons tout spécialement les recommandations suivantes : soyons zélés pour le culte de la sainte Vierge, honorons son Immaculée-Conception, récitons le chapelet, prions pour les pécheurs, évitons tout blasphème, soyons fidèles à la sanctification du dimanche, à la loi de la pénitence, à l'abstinence, pensons sérieusement à nos fins dernières !

III. Mais ce qui distingue particulièrement les enfants de Marie c'est un ardent *amour* pour cette tendre mère. Oh ! comme les saints, nos modèles, se sont toujours acquittés admirablement de ce devoir ! Saint Philippe de Néri, par exemple, était tout consolé, rien que de penser à la très sainte Vierge. Saint Bonaventure l'appelait sa souve-

raine, son cœur, son âme. Saint Bernard lui donnait le nom de céleste ravisseuse des cœurs. Saint Bernardin de Sienne allait chaque jour devant une image qui la représentait, et par de tendres colloques lui exprimait ses sentiments d'affectueuse dilection. Saint Louis de Gonzague brûlait pour elle d'un tel amour qu'en entendant prononcer son nom, son cœur s'embrasait et son visage s'animaient et s'enflammait. Saint Jean Berchmans, lui, s'écriait : « Ah ! très douce Marie ; heureux qui vous aime ! Ah ! si j'aime Marie, je suis assuré de la persévérance et j'obtiendrai de Dieu tout ce que je désire », et il ne cessait de répéter : « Je veux aimer Marie, je veux aimer Marie ! » Mais qui dira les transports de dilection de saint Stanislas Kostka ? Il avait tant d'affection pour l'auguste Vierge qu'il suffisait de l'en entendre parler pour être rempli des flammes du plus ardent amour. Il avait inventé des mots nouveaux et de nouveaux titres pour glorifier son nom. Il ne commençait jamais une action sans regarder son image et sans implorer sa bénédiction. Quand il récitait le chapelet, l'office, ou quelque autre prière en son honneur, il y mettait le même sentiment que s'il eût été en face de la Reine du ciel. Le chant du *Salve Regina* l'embrasait d'amour. Un jour qu'un Père de la Compagnie de Jésus allait avec lui en pèlerinage à un sanctuaire de la sainte Vierge, il lui demanda combien il l'aimait : « Père, répondit le saint jeune homme, c'est ma mère, que puis-je dire de plus ? » Or ce Père dit que Stanislas, en prononçant ces mots, avait dans la voix une si tendre émotion, et une telle expression de visage qu'il ne semblait plus un mortel, mais un ange parlant de l'amour de Marie.

O Marie, ma mère, je veux vous aimer comme les saints mes frères ! O Marie, je m'attache à vous, je me consacre à vous, je vous donne mon cœur ! O Marie, je veux vous louer, vous bénir, vous imiter, vous servir, vous glorifier ! O Marie, obtenez-moi de vous aimer toujours davantage, non autant que vous êtes aimable, mais autant que ma faiblesse me le permet. Je me souviens qu'un de vos fidèles serviteurs sur le point de mourir disait : « Au paradis, au paradis ! Bénie soit l'heure où j'ai commencé à servir la très sainte Vierge ! Bénies soient les prédications, les fatigues, les œuvres auxquelles je me suis livré pour vous ! » O Marie, moi aussi je veux vous aimer et vous faire aimer, je veux vous servir avec tout le filial dévouement dont je suis capable, afin de m'écrier, plein de paix, de joie et de confiance, quand mon dernier moment sera venu : « Au paradis ! Au paradis ! »

## LE ROSAIRE

SON EXCELLENCE

*Ave, Maria.*

Je vous salue, Marie.

Mes frères,

Depuis quelques jours nous avons commencé les pieux exercices du mois du Rosaire, et ce matin même vous entendiez la voix du chef suprême de l'Eglise qui vous convie, le chapelet à la main, et l'*Ave Maria* sur les lèvres, aux pieds de la sainte Vierge.

Assurément, comme les années précédentes, vous avez résolu de répondre à cet appel, avec une grande générosité. Cependant, pour enflammer encore votre zèle, pour soutenir votre bonne volonté, aujourd'hui, en cette solennité, en cette fête de reconnaissance envers Marie, je me propose d'attirer votre attention sur l'excellence du Rosaire.

Deux choses surtout le recommandent et le signalent à la piété des fidèles : c'est qu'il est un *enseignement* et une *prière*.

## I

Le Rosaire, mes frères, est un enseignement, et quel enseignement ! Aucune parole ne saurait dire assez combien il est noble, élevé, parfait.

1. Et en effet, ce n'est pas un enseignement abstrait, aride, philosophique comme celui que donnent trop souvent les maîtres et les savants d'ici-bas ; mais c'est un enseignement pratique, un enseignement vivant.

Quand Jésus-Christ voulut prêcher l'Evangile, répandre la bonne nouvelle à travers la Judée, découvrir aux hommes quelque chose des mystères de l'éternité, savez-vous bien comment il s'y prit ? Nos saintes Ecritures nous le disent : Il commença par faire, par agir, et puis il enseigna, de manière qu'il pût dire à ses disciples : Regardez-moi et suivez l'exemple que je vous donne. *Cœpi't Jesus facere et docere.* (Act. I, 1.)

Eh bien ! le Rosaire pour nous instruire, pour nous pénétrer des grandes vérités de la foi, nous montre Jésus et Marie, ces deux modèles de toute vie chrétienne, dans toutes les circonstances de leur vie admirable et divine. Il les fait apparaître devant nous, il les met sous nos yeux ; et nous les voyons, nous les apercevons dans tout l'éclat et le rayonnement de leurs vertus incomparables. Entrons dans le détail.

Le Rosaire nous montre Marie à Nazareth recevant la visite de l'ange et répondant avec une humilité parfaite : Qu'il me soit fait suivant votre parole ! Il nous la montre s'en allant à travers le pays des montagnes, chez sa cousine Elisabeth, pour lui porter le secours de sa charité et les soins empressés de sa tendresse. Il nous la montre, en la nuit bénie de Noël, dans la pauvre étable de Bethléhem, tenant entre ses bras pleins d'amour

le cher fruit de ses entrailles, Dieu fait homme, le Verbe fait chair et venu sur la terre pour sauver le monde. Il nous la montre sur les marches du temple, présentant à Dieu le Fils qu'il lui a donné, l'immolant, le sacrifiant déjà à sa gloire. Il nous la montre plus tard, dans ce premier voyage de Jésus à Jérusalem, après trois jours d'angoisses, toute joyeuse d'avoir retrouvé son Fils au milieu des docteurs...

Et puis, ce sont d'autres tableaux, des tableaux où il y a des larmes et du sang, des tableaux où l'âme impressionnée ne peut que gémir et pleurer de tant de douleurs et de tourments. Le Rosaire nous montre Jésus dans son agonie au jardin des Olives, tout baigné d'une sueur de sang et criant vers le ciel, à l'approche du calice qu'il faut boire, la grandeur de son martyre. Il nous le montre flagellé, couronné d'épines, écrasé sous le fardeau de la croix, gravissant le sentier du Calvaire, escorté de tout un peuple qui l'outrage et le blasphème. Il nous le montre crucifié, attaché à un vil gibet, comme les esclaves, et debout, à ses pieds, sa mère qui partage toutes ses douleurs, qui ressent dans son cœur toutes ses souffrances. Il nous montre Jésus et Marie sauvant et rachetant l'humanité au prix d'un martyre qui n'a jamais été et qui ne sera jamais égalé...

Mais, par la souffrance et par la mort, alors qu'on la supporte dignement, on va à la gloire. *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (Luc, xxiv, 26). Aussi le Rosaire nous montre-t-il Jésus tout éclatant des splendeurs de sa Résurrection et de son Ascension, et Marie toute radieuse des gloires de son Assomption et de son couronnement dans le ciel.

Voilà, mes frères, ce que nous montre le Rosaire, voilà les grands événements qu'il fait revivre dans notre pensée. Eh bien ! dites-moi, est-ce qu'en voyant tout cela, est-ce que nous ne comprenons pas mieux, est-ce que nous ne saisissons pas mieux les mystères de notre foi, la Trinité, l'Incarnation la Rédemption ? Est-ce que nous ne saisissons pas mieux cette grande vérité que Dieu nous a aimés le premier, *prior dilexit nos* ? Est-ce que nos yeux ne se portent pas invinciblement vers le ciel où sont toutes nos espérances, tous nos trésors, tous nos biens, toutes nos joies, tout notre bonheur, et où nous trouverons Jésus, notre Dieu, et Marie, notre mère ?

2. Ce n'est pas tout ; le Rosaire est un enseignement qui embrasse toutes les vertus et qui s'étend à tous les devoirs de la vie chrétienne.

La vertu et le devoir ont en nous des obstacles, des difficultés ; et pour nous y déterminer efficacement il faut plus que la parole, si éloquente et si persuasive qu'elle soit : il faut l'exemple. Eh bien ! le Rosaire, par l'exemple de Jésus et de Marie, nous enseigne toutes les vertus. Prenez-les toutes, en effet. Est-ce la foi ? Qui a eu, qui a montré plus de foi que Marie, au grand jour de l'Annonciation ? Est-ce l'espérance ? Qui a eu, qui a montré plus de confiance en la parole divine que Marie, dans les



jours sombres de la Passion ? Est-ce la charité ? Qui a aimé Dieu et l'humanité comme Jésus et Marie ? Nommerai-je l'humilité ? Mais le Rosaire nous rappelle que Marie s'est écriée : Je suis la servante du Seigneur, *Ecce ancilla Domini*. Nommerai-je la pauvreté, le détachement, l'esprit de sacrifice ? Mais le Rosaire nous rappelle que Jésus et Marie ont vécu pauvres, ne possédant rien, sacrifiant tout, jusqu'à leur propre vie, pour le salut du monde.

Et les devoirs de la vie chrétienne, il n'en est pas un que le Rosaire n'enseigne éloquentement : la vie de retraite, de silence, de recueillement, l'amour du travail et de la prière, le dévouement maternel, l'obéissance filiale, la charité envers Dieu et envers le prochain, le don de soi-même, la résignation dans l'épreuve, le pardon des injures. Oh ! quel sublime enseignement, quel magnifique résumé de la morale évangélique, de cette morale que Jésus-Christ a apportée sur la terre et qui, dépassant infiniment la morale antique, est devenue depuis dix-neuf siècles, ici-bas, la condition nécessaire de toute civilisation et de tout progrès !

3. Enfin le Rosaire est un enseignement qui s'adresse non pas seulement à quelques âmes privilégiées, à quelques intelligences d'élite, mais à toutes les âmes, si petites, si humbles qu'elles soient. C'est un livre toujours ouvert, et où tous les âges, toutes les conditions peuvent lire les plus admirables choses qui soient au monde.

L'enfant, dès l'âge le plus tendre, le comprend, et en disant le chapelet, aux genoux de Marie, il devient plus sage, plus obéissant. Le jeune homme et la jeune fille le comprennent, et en le disant, ils ont tout à la fois et plus de mépris pour les joies malsaines et les plaisirs troublants du monde, et plus de goût pour les seuls biens qui ne passent pas, les biens de l'âme et de l'éternité. Le père et la mère de famille le comprennent, et en le disant, ils travaillent avec plus de courage et se dévouent avec plus de générosité. Le vieillard arrivé au bord de la tombe et sur le point de mourir, le comprend, et en le disant d'une voix plus émue, d'un cœur plus touché, il entrevoit déjà de ses yeux qui vont se fermer aux dernières lueurs d'ici-bas, les premiers rayons du ciel. L'ignorant qui ne sait pas lire, qui ne connaît rien des lettres et des sciences humaines, le comprend, et il y puise la grande science du bien et de la vertu. Le pauvre, le malade, l'affligé le comprennent, et ils en sont plus calmes, plus résignés, plus patients. Le riche le comprend, et il sacrifie volontiers et de grand cœur quelque chose de cette fortune que Jésus-Christ et Marie n'ont point possédée, et qui n'est utile, qui ne saurait lui servir qu'autant qu'il l'emploie non seulement pour ses aises, son bien-être, mais aussi pour le soulagement des malheureux.

Et si vous voulez la preuve de ce que j'avance, de ce que j'affirme hautement, eh bien ! interrogez les saints, les grandes âmes qui en ces derniers siècles ont illustré l'Eglise. C'est le Rosaire qui a

fait saint Dominique et qui lui a permis de convertir tant d'hérétiques, et de pacifier le midi de la France. Et depuis saint Dominique il n'y a pas un saint qui n'ait cherché et qui n'ait trouvé dans le Rosaire le secret des plus hautes et des plus belles vertus. Suarez, le grand docteur et le grand théologien, disait un jour qu'il donnerait tous ses ouvrages pour un *Ave Maria*. Ah ! c'est que l'*Ave Maria*, le Rosaire est l'enseignement qui parle au cœur et qui l'entraîne. Saint François de Sales y a puisé la douceur et le pardon des injures ; saint Vincent de Paul la charité, une charité qui ne se lassait jamais et qui s'immolait toujours ; et saint Benoît Labre, si pauvre, si dénué de tout, y a puisé l'amour de Dieu et le mépris de tout ce qui n'était pas Dieu.

Oh ! mes frères, dites bien votre chapelet, avec attention, méditez bien les mystères du Rosaire, et vous aussi, éclairés sur vos devoirs, vous apprendrez, vous saurez tout ce qu'il faut faire pour servir Dieu, pour glorifier Jésus-Christ, pour sauver votre âme et pour gagner le ciel.

## II

Le Rosaire n'est pas seulement un enseignement, c'est quelque chose de plus.

Quand les maîtres de la terre ont donné leurs paroles, ils ont tout donné ; c'est fini, ils ne sauraient agir assez sur l'âme pour qu'elle garde toujours la vérité enseignée, et surtout sur la volonté pour qu'elle la mette en pratique avec une constante générosité. Non, ils ne peuvent pas cela.

Mais le Rosaire a ceci de particulier qu'il est encore une prière, c'est-à-dire qu'il obtient de Dieu par Marie la grâce de faire, de pratiquer ce qu'il enseigne ; et c'est ce qui achève son excellence.

C'est une nécessité que nous priions. La prière est aussi nécessaire à notre âme que la respiration l'est à notre corps. Notre-Seigneur nous l'a dit : *Oportet orare*, il faut prier, et pour nous bien convaincre de la nécessité de prier, il a ajouté avec une singulière énergie : Sans moi, vous ne pouvez rien faire.

Or, parmi les prières que nous devons faire, qui inclinent le ciel vers nous, qui nous obtiennent les lumières, la force d'en haut, il faut, certes, mettre au premier rang le Rosaire, et je vais vous dire pourquoi. C'est qu'il réunit deux caractères bien précieux : c'est une prière très facile et c'est une prière efficace.

1. C'est une prière *très facile*. Ai-je besoin d'insister ?

L'*Ave Maria*, la salutation angélique est la première prière que l'enfant apprend sur les genoux d'une mère chrétienne, et on ne l'oublie jamais. L'expérience prouve en effet que des hommes jetés au milieu des orages de la vie, ont pu tout oublier, mais il y a un mot, une parole qui n'est jamais sortie de leur cœur, c'est cette parole dont leur enfance a été bercée : Je vous salue, Marie.

Le Rosaire est une prière très facile, on peut la dire en tout temps, dans le travail de la journée, au milieu des insomnies de la nuit, dans la longueur du voyage.

C'est une prière très facile, on peut la dire en commun. Plusieurs personnes se trouvent réunies : au lieu de conversations souvent malveillantes, presque toujours oiseuses ou futiles, qu'elles prennent leur chapelet ; le Souverain Pontife a déclaré qu'alors même qu'elles s'occuperaient à quelque travail, si leur attention est suffisante, elles gagnent l'indulgence de cent jours attachée à chaque grain du Rosaire.

2. Non seulement le Rosaire est une prière très facile, c'est encore une prière *très efficace*.

Elle est très efficace, parce qu'elle est enrichie d'un grand nombre d'indulgences, et ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire. Oh ! pendant ce mois, à l'approche de cette grande solennité qui va nous rappeler le souvenir de nos défunts, dites bien votre chapelet. Entendez-vous les chères âmes qui vous supplient ? Dites-le bien, et ces âmes arrachées aux flammes qui les dévorent, chanteront, en vous bénissant, leur délivrance.

Le Rosaire est une prière très efficace, parce que c'est une prière divine. C'est une prière non point composée par les hommes, par les saints, par les apôtres, par l'Eglise, c'est une prière composée par Dieu.

C'est Jésus-Christ qui nous a appris le *Notre Père* ; c'est un ange qui est venu dire à Marie, de la part de Dieu : *Ave, gratia plena*, je vous salue, vous êtes pleine de grâces.

Si bien que quand nous disons le chapelet, ce ne sont pas les accents de la terre que le ciel entend, mais c'est sa propre voix qui lui revient, des profondeurs de l'humanité, comme une louange et une supplication. Et Dieu qui entend cette prière, comment n'en serait-il pas touché, ému ? Comment ne l'exaucerait-il pas ?

Le Rosaire est une prière très efficace, parce qu'elle est très agréable à Marie.

Ah ! c'est qu'elle lui rappelle ses plus beaux titres de gloire. Elle lui rappelle sa maternité divine, les joies de Noël ; elle lui rappelle ses souffrances endurées pour nous ; elle lui rappelle les triomphes de son fils et les siens.

Et en lui rappelant tant de grâces, tant de privilèges uniques, qu'elle seule a reçus, comment ne serait-elle pas inclinée à la tendresse, à la miséricorde ? Comment ne prierait-elle pas avec nous et pour nous ? et si elle le fait, comment n'obtiendrait-elle pas de Dieu, du cœur de Jésus, toutes les grâces dont nous avons besoin ?

L'efficacité du Rosaire, mais l'histoire la proclame. C'est le Rosaire qui a remporté la victoire de Lépante, et délivré la ville de Vienne assiégée par les Turcs.

Le Rosaire a fait des merveilles et a accompli des miracles. Vous le savez bien : que d'âmes converties ! que de malades guéris ! que de pauvres

mourants introduits au ciel et sauvés pour jamais !

Eh bien, dites donc votre chapelet, pendant tout le mois du Rosaire, n'y manquez pas.

Dites-le aux intentions du Souverain Pontife, pour le bien de l'Eglise, pour la diffusion de l'Evangile à travers le monde, pour la conversion et le salut des âmes.

Dites-le pour notre cher pays, pour qu'il revienne à Dieu, à la vérité et à toutes les saintes pratiques de la foi.

Dites-le pour votre famille, pour tous ceux que vous aimez, pour qu'ils bénéficient de la protection et du secours de Marie.

Dites-le enfin pour vous : pour le temps de votre vie, pour que vous marchiez d'un pas plus ferme dans le chemin de la vertu ; pour l'heure de votre mort, afin que défendu par Marie contre les derniers assauts du démon, vous ayez la joie de recevoir les biens, les récompenses et la couronne du ciel. Ainsi soit-il.

---

### PETITE INSTRUCTION POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

#### L'ACTION DE GRACES

*Gratias ago Deo meo semper pro vobis in gratia Dei, quæ data est vobis in Christo Jesu.*

Je rends grâces sans cesse à mon Dieu pour vous, à raison de la grâce de Dieu qui vous a été accordée dans le Christ Jésus. (I Cor. I, 4.)

C'est par ces mots, expression vive des sentiments d'un cœur tout dévoué à Dieu et aux hommes, que saint Paul commence l'immortelle épître qu'il adresse aux Corinthiens. Il nous donne là une grande et utile leçon. Il nous enseigne, mieux que par une démonstration directe, l'indispensable nécessité qui s'impose à nous de ne pas négliger, mais d'accomplir avec exactitude et zèle, le devoir de la reconnaissance envers Dieu. Non seulement il se fait notre maître, il nous est de plus un modèle. Nous serons parfaits, pouvons-nous dire, si nous savons nous acquitter comme lui de cet important devoir.

La reconnaissance, en effet, pour être vraie et sincère, doit venir du cœur. De là elle doit passer sur les lèvres, et la parole doit la manifester extérieurement. Si en outre elle se traduit par des actes efficaces, elle est arrivée à son expression la plus achevée, et il ne saurait y être rien ajouté.

Telle nous apparaît avoir été, à un degré éminent, la reconnaissance de l'Apôtre envers Dieu. Il me sera facile, il me sera doux aussi de vous le démontrer. Car tout mon désir est que, comprenant



mieux cette grave obligation, vous vous en acquittiez avec une ferveur croissante, non pas d'une manière faible et languissante, comme il n'arrive que trop souvent, mais par une conviction raisonnée, dans l'accomplissement intégral des pratiques qui en sont l'essence même et la perfection.

## I

Dans l'action de grâces, il y a d'abord une vue très nette des bienfaits divins. La mémoire représente comme dans un vaste tableau la multitude de ces dons variés qui remplissent notre vie, elle nous fait voir chaque grâce en particulier avec les diverses circonstances qui la précisent et lui donnent son caractère à part.

L'intelligence à son tour comprend toute la grandeur, l'importance, le prix de tant et de si riches faveurs. Elle sait quel en est le principe, qui n'est autre que l'infinie bonté de Dieu ; la cause, savoir, la passion et la mort de Jésus-Christ ; la fin, le salut des âmes, et comme dernier terme la glorification de Dieu.

Mais déjà, devant cette claire conception des bienfaits divins, le cœur s'est délicieusement ému. Le sentiment de cette miséricorde ineffable qui s'est inclinée vers sa misère, et malgré son indignité lui prodigue les marques d'un amour infini, ce sentiment le ravit et le transporte. Il en éprouve une joie profonde, jointe à une complaisance marquée pour les dons divins et à une tendre gratitude envers l'auteur de ces dons.

Voilà ce qui constitue l'essence même de la reconnaissance. Celle-ci est d'autant plus effective, d'autant plus sincère et véritable, qu'elle repose sur une plus exacte et plus complète représentation, sur une plus entière et plus parfaite intelligence des grâces de Dieu. Oh ! comme l'action de grâces jaillit d'elle-même, spontanément et librement, d'un cœur ainsi disposé ! Il n'y a en elle rien d'affecté, rien non plus de mensonger. Elle est simple, elle est vraie, elle est généreuse, elle est ardente.

C'est bien ce qui nous apparaît en saint Paul. Voyez d'abord comme il sait envisager l'étendue des bienfaits divins. Il reconnaît que Dieu a comblé les Corinthiens de toute sorte de grâces, au point qu'ils ne sauraient désirer plus. « Vous avez été enrichis, leur dit-il, en toutes choses, en toute parole et en toute science... De sorte qu'il ne vous manque quoi que ce soit en aucun genre de grâce, pour attendre la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

On sent assez combien l'Apôtre se complait en cette assurance. Il est tout pénétré des effets merveilleux de la munificence divine à l'égard des Corinthiens. L'admiration qu'il éprouve perce à travers ses paroles, et non seulement l'admiration, mais la joie, le bonheur, une satisfaction intime et profonde. Remarquez plutôt ces expressions par où se révèle la sincérité et la ferveur de ses sentiments : « Je rends grâces à mon Dieu, *Deo*

*meo.* » « A mon Dieu ! Dans l'abondance de son amour, dit saint Jean Chrysostome, il s'empare, pour ainsi dire, du bien commun, et se l'approprie. Ainsi avaient coutume de faire les prophètes : « Dieu, mon Dieu. »

Il ne dit pas non plus simplement : « Je rends grâces », mais : « Je rends grâces toujours, *semper* », montrant que chez lui la reconnaissance n'est pas un sentiment transitoire, mais enraciné, mais vivace, mais constant, qui ne passe pas plus que la mémoire toujours présente du bienfait.

O l'admirable exemple, et comme il condamne un grand nombre de chrétiens de nos jours ! Qui songe, en effet, aux bienfaits de Dieu ? Qui parmi nous en fait sa méditation incessante ? Qui les apprécie, et s'y complait au fond de son cœur, en goûtant l'ineffable suavité, et éprouvant pour Celui qui nous en a comblés un amour et une reconnaissance chaque jour plus exquis ?

## II

L'Apôtre ne renferme pas dans l'intime de sa conscience l'expression de la gratitude qui sans cesse le porte à rendre grâces à Dieu. Aussi bien, le second caractère qui distingue la reconnaissance, c'est qu'elle aime manifester au dehors ce que l'intelligence a perçu, ce que le cœur a senti à l'endroit des bienfaits célestes. Comment l'âme tairait-elle ce qui est, d'une manière si vive, présent à la pensée ? N'est-ce pas pour elle un impérieux besoin de laisser éclater les saints transports qui l'agitent ? Nous en avons une preuve touchante dans l'Evangile. Lorsque Jésus eut guéri le sourd-muet, il recommanda à ceux qui le lui avaient présenté de n'en rien dire à personne. Mais, observe saint Marc qui nous rapporte ce miracle, cette défense même n'avait pour effet que d'exciter leur zèle. Plus Jésus insistait, plus ils publiaient le prodige qui venait d'être accompli et plus ils témoignaient de leur admiration, disant : « Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets. » (Marc, VII.)

Ainsi encore agissait saint Paul. D'ordinaire, lorsqu'il écrit à quelque Eglise, il débute par cette déclaration : qu'il ne cesse de rendre grâces à Dieu, que c'est là le premier objet des prières qu'il adresse au Seigneur. Pourquoi agit-il de la sorte ? Sans doute pour inspirer aux fidèles une haute idée des dons divins. Mais c'est aussi, croyez-le, parce qu'il n'a rien tant à cœur que de manifester la gratitude qui déborde de son âme envers Dieu, et qu'il voudrait faire partager par tous ces sentiments dont rien n'égale la vive ardeur.

Mes frères, ne suivrons-nous pas de si beaux modèles ? Nous avons reçu nous-mêmes, et tous les jours, sous mille formes diverses, nous recevons des grâces signalées. La reconnaissance sera donc toujours le premier de nos devoirs, et l'action de grâces ne devra jamais cesser sur nos lèvres. Au lieu de nous livrer à ces plaintes et à ces murmures contre la Providence, murmures et plaintes

qu'il est si étrange de rencontrer chez des chrétiens, aimons à faire monter vers le ciel l'hymne de notre religieuse gratitude pour tous les bienfaits du Seigneur. Par là nous acquitterons une dette sacrée, et nous mériterons de nouvelles faveurs.

Les moyens ni les occasions ne nous manqueront pas pour remplir ce devoir. N'avons-nous pas la prière de chaque jour, dont c'est là précisément l'une des fins ? Oh ! quand nous ne nous proposerions point d'autre but, cette seule raison doit suffire à nous faire embrasser cette excellente pratique, une des plus importantes de la vie chrétienne. Soyez fidèles à votre prière quotidienne pour remercier Dieu de ses grâces, et vous n'aurez pas à craindre le sort funeste des ingrats.

Gémissez-vous sur votre impuissance et votre indignité à rendre à Dieu de justes actions de grâces, l'Eglise, par son exemple, vous invite à le faire en union avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, surtout au saint sacrifice. La messe est l'action de grâces par excellence. Y assister avec esprit de foi, c'est offrir à Dieu un hommage qui toujours lui agréé, parce qu'il y voit les mérites infinis de son Fils.

### III

Il y a un témoignage plus sûr, plus expressif, plus honorable que celui qui s'exprime par la parole : c'est celui que rendent les œuvres. Un discours peut être menteur, les actes ne trompent point, surtout lorsqu'ils se prolongent et impriment à la vie une direction ferme et suivie. Il suit de là que la reconnaissance, pour être parfaite, doit se manifester dans toute notre conduite.

Comment cela, mes frères ? En apportant une correspondance fidèle aux grâces que nous avons reçues. L'estime vraie que nous faisons des faveurs divines ne consiste-t-elle pas dans le zèle et l'empressement que nous mettons à en profiter ? Les hommes peuvent se contenter de formules plus ou moins sincères de reconnaissance ; Dieu exige davantage : il veut trouver chez ceux qu'il favorise de ses dons, des fruits en rapport avec l'abondance du secours qu'il nous donne. Que lui importent nos prières et nos protestations de dévouement, si par lâcheté ou indifférence nous laissons se dissiper les biens dont il ne cesse de nous combler ! Servons-le, ce Dieu si bon, ce Dieu si généreux pour ses enfants, servons-le avec une ferveur chaque jour croissante et une volonté parfaite, afin de lui témoigner de la manière la plus excellente les sentiments de profonde gratitude dont nous sommes pénétrés pour tous ses bienfaits.

C'est là ce à quoi se sont appliqués les saints, et saint Paul en particulier. Le grand apôtre éprouve une joie, un contentement inexprimable à la pensée des libéralités sans bornes dont les premiers fidèles ont été gratifiés. Il énumère ces faveurs avec une complaisance marquée. Il en renvoie à

Dieu toute la gloire ; son action de grâces est continuelle. Mais aussi comme son zèle grandit, en proportion même de l'abondance des dons du Saint-Esprit ! Quel soin il prend que rien ne vienne contrarier les salutaires opérations de la grâce ! Avec quelle force il s'élève contre les scandales ! Avec quelle délicatesse il corrige les abus ! Que de voyages, que de fatigues, que de sacrifices il s'impose, que de lettres il écrit, pour que les fidèles répondent à leur sublime vocation, qu'ils persévèrent jusqu'à la fin, et soient trouvés irrépréhensibles au jour de l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Ayant devant les yeux un si bel exemple, animons-nous, mes frères, à secouer l'indifférence et la froideur que jusqu'ici peut-être nous avons témoignée pour les bienfaits de la Providence. Gardons-nous de mériter le stigmate honteux qui s'attache à l'ingratitude, ce vice des âmes basses, des hommes sans cœur. Craignons plus encore les terribles châtiments réservés à ceux qui se rendent coupables de ce crime, et dont le plus redoutable est l'impénitence finale. Que la vertu de reconnaissance soit au contraire notre vertu préférée ; qu'elle soit en nous non commune et ordinaire, mais affectueuse, mais active, mais toujours en exercice. Alors nous pourrions avoir confiance que Dieu si libéral envers nous dans le passé, ne nous abandonnera pas. Forts de son secours, aidés de sa grâce toute-puissante, nous lutterons avec succès contre les ennemis de notre salut jusqu'au jour du triomphe définitif. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dix-huitième dimanche après la Pentecôte. — Les foules en voyant les miracles de Jésus furent saisies de crainte.

DANGER DE SUIVRE LA MULTITUDE DANS LE MAL

*Videntes turbæ timuerunt.*  
Les foules à cette vue furent  
saisies de crainte.

*Objection.* — Il y a au fond de nos cœurs un désir indestructible de nous lier avec nos semblables. Ce désir produit le bien aussi facilement que le mal.

*Réponse.* — L'Écriture dit que le monde est toujours prêt « à se lier pour la méchanceté. »

*Objection.* — Les idées de la multitude sont encore, malgré tout, favorables à la vertu.

*Réponse.* — Les actions de la multitude sont la plupart du temps contraires à ses principes. On



entre dans le monde avec l'estime de la vertu : mais bientôt on trouve la fraude et l'artifice établis dans toutes les classes ; on voit le mal autorisé par des noms célèbres et couronné par des succès ; on entend répéter sans cesse que les avantages de la fortune sont préférables à ceux de la vertu, ou si l'on n'ose pas le dire, on agit comme si cette idée était vraie. Nos communications avec la multitude familiarisent nos pensées avec le crime, et l'horreur qu'il nous inspirait d'abord s'affaiblit graduellement. Souvent aussi l'intérêt vient s'unir avec cette faiblesse de caractère pour nous entraîner à la suite de la foule. Suivre le goût dominant, se prêter aux passions des grands, avoir de l'indulgence pour les penchants des petits, tels sont les moyens les plus sûrs de s'élever dans le monde.

*Objection.* — C'est un principe de philosophie que le sentiment commun de la multitude est un criterium de vérité : *Vox populi, vox Dei.*

*Réponse.* — Cela peut être vrai quand il s'agit de vérités que les passions n'ont aucun intérêt à obscurcir, mais il n'en est plus de même quand il s'agit des vérités pratiques. Le philosophe alors ne croit-il pas nécessaire d'écarter les opinions populaires et les préjugés établis, pour arriver au vrai ? La multitude ne voit que les objets extérieurs, elle se borne aux surfaces, et toujours séduite par les belles apparences, elle poursuit des biens trompeurs. Dans la multitude les opinions se transmettent sans examen. Qu'ils sont rares ceux qui possèdent la sagesse de juger, de penser par eux-mêmes, et qui ont la fermeté nécessaire pour agir d'après leurs jugements ! La philosophie a raison de dire en parlant des suffrages des hommes que *non numerantur sed ponderantur*. Jésus-Christ a lui-même caractérisé les voies du monde, lorsqu'il a nommé le chemin où marche la multitude le chemin qui mène à la destruction, et la route qui conduit au bonheur le sentier étroit que très peu savent trouver.

*Objection.* — L'opinion justifie jusqu'à un certain point celui qui marche à sa suite.

*Réponse.* — Quelle justification peut-elle lui donner ? La vertu brille d'un lustre inaltérable, que la louange ne peut rendre plus éclatant et que le blâme ne peut ternir. Son droit est de régler les opinions des hommes, sans jamais descendre à consulter ces opinions. Sa nature, toujours la même, se rit des vains efforts de la multitude qui conspire contre elle.

*Objection.* — L'entraînement de la multitude est au moins une circonstance atténuante pour le coupable.

*Réponse.* — Le nombre des coupables, loin d'être une circonstance atténuante, ne fait qu'appeler plus fortement l'intervention de la justice divine. Plus les sujets rebelles à Dieu s'encouragent entre eux, plus ils se tiennent par la main, plus ils se

rassemblent par bandes pour se fortifier dans la licence et commettre le crime, et plus il devient urgent que le Très-Haut leur fasse sentir qu'il gouverne, en faisant éclater contre eux sa vengeance. L'exemple de la multitude est si peu capable d'excuser le vice et de l'atténuer, qu'une simple considération nous fait paraître plus grands les crimes de ceux qui suivent la foule. Ne voit-on pas en effet cette funeste influence armer le péché d'une plus grande force et servir à le perpétuer ? Si vous vous montriez capable de rompre avec la nature corrompue, vous seriez éminemment utile, en ramenant, en encourageant plusieurs de ceux que la faiblesse et la timidité tiennent asservis aux coutumes du monde. Mais lorsque vous cédez lâchement au torrent du vice, vous augmentez sa force entraînante, vous ajoutez au poids de la mauvaise cause, vous aidez à lui donner de la stabilité, vous joignez enfin toute votre puissance à celle de la multitude pour faire commettre le mal.

*Objection.* — L'entraînement de la multitude préserve du mépris le coupable, que ce mépris aurait poursuivi s'il eût été seul à commettre l'iniquité.

*Réponse.* — Si le coupable est moins méprisé, il n'en est pas moins très méprisable. Qu'espérer et qu'attendre de louable et de grand de l'homme qui, loin de chercher ce qui est juste en soi, considère seulement ce que le monde pourra dire ou penser ? N'adopter pour règle de sa conduite que l'opinion de la multitude, c'est se rendre indigne d'inspirer aucune confiance, car il est impossible de prévoir jusqu'à quel degré le vice peut entraîner. Il est trop à craindre de ne plus trouver que mensonge, dissimulation et trahison dans celui qui prend sans scrupules toutes les formes qu'il croit pouvoir plaire à ceux qu'il veut séduire. Cette soumission à l'opinion de la multitude est le plus triste des esclavages. Montesquieu définit l'esclavage : l'établissement d'un droit qui rend un homme tellement propre à un autre homme, que celui-ci est le maître absolu des biens et de la vie de celui qui lui est soumis. Pourquoi telle personne qui sent dans son âme un dégoût amer de la vie mondaine, n'ose-t-elle pas changer de vie ? C'est qu'à la seule pensée d'un changement elle se voit menacée d'un orage de railleries, d'ironies, de censures, d'interprétations malignes. Elle est donc esclave de l'opinion non seulement pour sa vie, mais pour son âme et pour son éternité. Comment dans un siècle qui est si jaloux de toutes ses libertés, admettre ainsi l'esclavage de la conscience ?

*Objection.* — Il y a moins de malice à offenser Dieu par suite de l'entraînement la multitude, qu'à l'offenser par un mépris de sa divine volonté.

*Réponse.* — L'asservissement au monde renferme l'impiété la plus profonde envers Dieu.

C'est accorder aux jugements humains la soumission et le respect qui ne sont dus qu'à la loi divine. Notre dédain pour le gouvernement de Dieu devient si grand, que nous croyons ne plus devoir obéir à ses préceptes que lorsqu'ils s'accordent avec les caprices et les folies du monde; il semblerait qu'ils ne sont plus dignes de notre attention dès qu'ils contrarient ses coutumes et ses modes. C'est, comme dit saint Thomas, le respect de l'homme plus que de Dieu. La gloire de Dieu exige que nous ne le mettions pas en parallèle avec un monde méprisable, et que nous ne fassions pas plier ses préceptes divins sous les usages du monde. « O homme, s'écrie saint Chrysostome, savez-vous bien quel est le langage que vous tenez à Dieu ? Vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve ; j'aime mieux être l'objet éternel de vos mépris et de vos vengeances que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. »

*Objection.* — Il faudrait quelquefois un courage héroïque pour rompre avec les usages du monde.

*Réponse.* — Il faut avoir ce courage quand il est nécessaire. « Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? » disait-on au vieil Horace qui maudissait son fils fuyant devant ses trois ennemis. « Qu'il mourût ! » répondit le farouche romain. Si l'on dit à une mère chrétienne : « Pourquoi votre fils ne remplit-il plus ses devoirs ? » elle est toujours prête à s'écrier : « Que vouliez-vous qu'il fit contre l'exemple de tous ? » Il devrait se trouver là un chrétien énergique pour répondre : « Qu'il mourût ! »

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

### X

*Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.*

Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures.

(Rom., XIII.)

Il ne suffit pas d'observer ses passions. Ce sont des éclaireurs si aventureux et si entreprenants qu'une simple surveillance ne les contiendrait pas ; mais il faut, à tout prix, les dompter et nous les assujétir ; il faut, en un mot, les faire rentrer dans l'ordre au sens de l'apôtre : *Omnis anima...*

J'ai toujours ouï dire que la place la mieux gardée était celle où le général commandant était le plus fidèlement renseigné et le mieux obéi. Grâce en effet à des renseignements sûrs et précis, il sait à quoi s'en tenir pour bien diriger la défense et assurer le salut de la place ; et si avec cela il dispose de troupes bien disciplinées, les assiégés,

sans doute, ont à redouter les assaillants, mais ils n'ont pas tout à redouter d'eux.

Mais si la place dont il a la garde ne renferme pas uniquement des citoyens dévoués et fidèles, s'il s'y trouve à côté de ceux-ci des agents de l'ennemi, des espions ignorés, et, à plus forte raison, des conspirateurs déclarés et turbulents, jugez du danger que court la place, si le général, si vaillant qu'il soit, a le malheur de se laisser circonvenir par eux !

Telle est l'image de notre âme. Le commandant de la place, c'est notre volonté ; excellent général, mais réduit à ne pouvoir prendre aucune décision que sur les rapports de ses éclaireurs. Comme vous pensez bien, ce ne sont pas les espions de l'ennemi, les conspirateurs, qui le peuvent bien renseigner : et ce sont justement ceux-là qui sont aux avants-postes, eux qui fabriquent et transmettent les premières dépêches, et ils n'en laissent passer d'aucun autre sans la falsifier, ils vont souvent même jusqu'à introduire l'ennemi dans la place en le décorant du titre d'ami.

A ces traits, vous reconnaissez les passions, et leur rôle désastreux.

Par bonheur, la Providence a placé près du général commandant deux conseillers fidèles, avec recommandation expresse de s'en rapporter à leurs lumières et à leurs décisions. Vous avez deviné la raison et la foi.

Là raison et la foi, voilà donc les deux puissances supérieures auxquelles toute âme doit être soumise pour être dans l'ordre établi par Dieu : *a Deo ordinatæ sunt.*

Mais pour que cet ordre ne soit pas troublé, ou même renversé, il est de toute nécessité que les puissances inférieures qui s'appellent les passions, soient domptées et assujéties, assez du moins pour attendre et subir la direction de la raison ou de la foi, et ne jamais passer outre. J'irai jusqu'à dire qu'il n'est pas toujours impossible de les gagner à la cause de la raison et de la foi, et c'est le plus beau triomphe qui se puisse remporter sur elles.

Examinons d'abord la manière de les dompter et de nous les assujétir.

### I

Même avec les passions, un peu de diplomatie n'est pas à dédaigner. L'empire romain n'a dû sa prodigieuse puissance qu'à cette seule maxime savamment appliquée : *Divide et Impera*, diviser pour régner. Prenons-la pour notre compte.

Mais qu'est-ce que c'est que diviser les passions ?

1. C'est d'abord opposer une passion à elle-même, en sorte qu'elle se détruise, pour ainsi dire, de ses propres mains. — On comprend que rien ne soit plus propre à affaiblir un parti que ses dissensions intestines ou que la guerre civile, et s'il est au pouvoir du parti contraire de les fomenter, il ne s'y épargne pas. Vous êtes empêché d'aller à



l'église par la crainte de ce que diront de vous, si vous y allez, des gens de mauvaise vie le plus souvent : pourquoi ne pas vous décider d'y aller par la crainte de ce que penseront de vous les gens de bien, si vous n'y allez pas ? Est-ce que leur sentiment vous toucherait moins que celui des autres ? — Ils ne sont pas en nombre, direz-vous. — Le nombre n'est rien, la qualité est tout. Quand mille voleurs se moqueraient de moi pour ma probité, ils ne me feraient pas sitôt baisser les yeux qu'un seul honnête homme ayant à me reprocher la plus légère indécatesse. — Ce qui vous retient d'aller à l'église, ou d'y aller aussi souvent qu'il faudrait, c'est encore la crainte d'une foule d'inconvénients que chacun énumère à sa façon. Pour celui-ci, c'est une chose ; pour celui-là, c'en est une autre ; en hiver c'est la froidure, en été c'est la chaleur. Que n'opposez-vous à cette crainte celle des inconvénients autrement graves dont la foi vous menace dans un avenir peut-être, hélas ! si rapproché, si vous vous laissez aller à manquer à l'église par insouciance ou lâcheté ?

2. Diviser les passions, c'est encore les opposer l'une à l'autre, tel que la joie à la tristesse, le plaisir à la douleur, l'espoir au désespoir, l'amour à la haine, de manière à combattre l'une par l'autre. Car quand vous réussissez à enfoncer l'ennemi par votre allié, c'est autant de profit, et en ce cas vous n'avez plus qu'à intervenir pour le partage des dépouilles.

S'agit-il donc encore et toujours du précepte dominical, vous ne considérez que les épines et non les roses, vous ne considérez que la peine : ne feriez-vous pas mieux d'envisager plutôt les satisfactions qui vous en reviendront ? Satisfactions du devoir accompli ; satisfaction de recueillir une de ces bonnes paroles qui éclairent l'esprit, qui réchauffent le cœur, qui relèvent l'espoir, qui raniment les bonnes résolutions, qui remettent un peu de baume dans la vie ; satisfaction de se sentir uni avec tous les membres de la même famille dans la même prière, dans la même adoration, dans la même action de grâces, dans les mêmes aspirations et les mêmes espérances.

Certes, je suis loin de prétendre que le fidèle accomplissement du précepte dominical ne présente aucune incommodité ; mais quel est donc le devoir qui n'en présente pas, et qui promette des avantages de ce prix, sans même parler des bénédictions temporelles et éternelles que nous assure la foi ? Faites-vous à vous-mêmes le tableau de l'une de ces familles chez lesquelles le dimanche est toujours fidèlement observé, ou habituellement méconnu et méprisé. Quelle différence d'atmosphère ! Quelle différence d'idées, de goûts, d'usages, de procédés mutuels ! Quelle différence de vie !

Eh bien, que ne mettez-vous en balance les avantages d'un côté avec les inconvénients de l'autre, pour vous aider à triompher de vos répugnances ? Voilà ce que j'appelle combattre une passion par une autre. Votre âme restera donc

éternellement sous le coup de la désolation, faute de rentrer en elle-même et de réfléchir ? *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

## II

Mais si la diplomatie seule ne suffit pas pour abattre les résistances, il reste encore un moyen : c'est le recours aux *armes*. Car il n'y a pas de milieu, il faut vaincre ou mourir ! Il faut que l'âme qui veut se posséder, se dégage de la servitude des passions, et se laisse soulever et emporter sur les ailes de la raison et de la foi : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit*. Nous ne cesserons pas autrement d'être des hommes terrestres pour devenir des hommes célestes. Combattons l'indifférence par le zèle à nous instruire ; la nonchalance, la mollesse, la paresse, la sensualité par la mortification ; le respect humain par l'immolation d'un amour-propre mal entendu. Et surtout n'oublions pas la prière. On néglige beaucoup trop cette arme de combat et de salut, parce qu'on en fait peu de cas généralement ; et pourtant, sans moi, dit le Fils de Dieu, vous ne pouvez rien. Ou bien on ne l'emploie pas toujours à propos, on fait des demandes irréfléchies, et on ne songe pas à solliciter d'En haut le remède opportun. Que d'indifférents, que d'esclaves du respect humain, que d'âmes molles et affadies, ne se sont jamais rendu compte du mal qui les afflige, et n'en ont jamais demandé la guérison et la délivrance !

Que si, malheureusement, vous n'êtes plus même en état de manier de telles armes, n'attendez plus votre salut que d'un miracle et d'une grâce tout à fait spéciale.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT BRUNO

(6 OCTOBRE)

*Exultabit solitudo lætabunda et laudans.*

La solitude a tressailli de joie et retenti de louanges.

(Is., xxxv, 2.)

Il est des hommes qui nous paraissent mener une vie étrange, au fond d'une solitude triste, vêtus d'habits grossiers, se privant de toutes les jouissances du corps, se relevant toutes les nuits pour prier en chantant, n'ayant d'autre horizon que le jardinet attenant à leur cellule, la croix sans nom qui s'élève sur des tombes connues de Dieu seul, ignorées à jamais du monde, et qui s'élèvera un jour, — c'est leur chère espérance, — sur le tertre gazonné qui recouvrira leur dépouille mortelle. Ces hommes cependant sont heureux, beaucoup plus heureux, dans leur conscience

sereine et lumineuse, que ceux qui, n'ayant de culte que pour leur plaisir, sont en réalité des esclaves courbés sous un joug des plus durs, les esclaves de leurs passions. Leur solitude austère est vraiment joyeuse, elle retentit de louanges, louanges divines, cantiques de leur âme embrasée d'amour, pleine de reconnaissance : *Exultabit solitudo letabunda et laudans*. Qui sont-ils ? Que font-ils ? Quelle est leur raison d'être et d'exister ? Ne forment-ils pas un anachronisme au milieu de notre société civilisée et viveuse ? Peut-on les souffrir sous le soleil du dix-neuvième siècle, et la raison n'exige-t-elle pas plutôt qu'on les fasse disparaître comme un outrage à nos mœurs et à nos lois ?

Sans doute quelques-uns l'ont pensé. De là des persécutions honteuses au nom de la liberté, des expulsions et des décrets qui demeurent comme un stigmate d'opprobre au front de ceux qui les ont machinés, et dans tous nos souvenirs comme un mauvais rêve qu'on voudrait oublier. Mais c'est précisément la liberté qu'ils invoquent pour garder leur droit de vivre ; c'est sur la raison qu'ils s'appuient pour réclamer le droit à l'étude et à la contemplation de la vérité. Que fait le philosophe, en effet ? Il cherche, il étudie, il approfondit, il contemple les vérités naturelles. Que fait le religieux de Saint-Bruno ? Il s'éprend des vérités sur-naturelles, il cherche Dieu et le trouve, but heureux que n'atteignent pas toujours nos philosophes ; il aime Jésus-Christ, se pénètre de sa doctrine, s'enivre de sa croix, et puise dans les enseignements de la perfection l'amour des hommes jusqu'aux suprêmes sacrifices. Quelles lois pourraient interdire de tels exercices, punir de tels bienfaits ? Un coup de force n'est pas une loi. Il y a sept cents ans que les Chartreux subissent de ces coups de force, et ils restent debout comme leurs montagnes inaccessibles, comme la croix, plantée sur le globe, qui est leur emblème : *Stat crux dum volvitur orbis*.

Ces hommes, je veux essayer de vous dire, en esquissant la vie de leur saint fondateur, qui ils sont et ce qu'ils font. Ce sont des hommes providentiels suscités de Dieu pour donner aux siècles amollis un exemple vainqueur. Je vous montrerai ensuite dans l'histoire même de saint Bruno comment à l'exemple ils savent joindre l'action, l'action doctrinale pour maintenir les droits de l'Eglise, l'action sociale pour rendre aux peuples la prospérité et la paix, action puissante et féconde qui reçoit sa grande impulsion de la prière.

## I

Le onzième siècle fut une des époques les plus tourmentées de l'histoire de l'Eglise. Deux princes de mœurs presque également dissolues dominaient l'Europe, Philippe I<sup>er</sup>, roi de France, et Henri IV, empereur d'Allemagne. Les faveurs de l'Eglise étaient distribuées par leurs mains vénales au plus offrant ; une abbaye était le

prix d'un service ou d'une débauche. La guerre était déchaînée sur tout le territoire français ; on y commettait, écrit le pape saint Grégoire VII aux évêques de France, « des forfaits exécrables et horribles à redire. » Et « c'est, ajoute-t-il, votre roi, ou plutôt votre tyran qui est, à la persuasion du démon, la cause et l'origine de toutes ces calamités. » En Allemagne, c'était pis encore. L'empereur Henri était un monstre d'impudicité et d'injustice. Les détails de ses forfaits font frémir, et comme le Pape seul s'opposait à ses débordements, il lui adressait des lettres insensées où il lui reprochait de méconnaître son autorité royale et le sommait de quitter le siège apostolique : « Que le siège de saint Pierre, disait-il, soit occupé par un autre, qui ne cherche point à couvrir la violence sous le manteau de la religion, et qui enseigne la saine doctrine de saint Pierre ! Moi, Henri par la grâce de Dieu, je te dis avec tous nos évêques : Descends, descends de ton siège ! »

Partout c'est l'esprit de jouissance effrénée, l'impudeur et l'hypocrisie.

Le grand Pape à qui Dieu avait alors confié son Eglise mesure d'un coup d'œil l'étendue des désastres moraux et matériels. Ce qui le peine surtout, c'est que l'épiscopat écoute plutôt la voix des princes que la sienne. « De quelque côté que je jette les yeux, je ne trouve que des sujets d'une immense tristesse. L'Eglise d'Orient se sépare de la foi catholique. Et quand je tourne mes regards vers l'Occident, le Midi ou le Septentrion, à peine si j'y vois des évêques qui soient entrés dans l'épiscopat par des voies canoniques ou qui y vivent en évêques. » C'est à saint Hugues de Cluny qu'il exhale ainsi ses plaintes. « Je vis mourant pour ainsi dire, poursuit-il, brisé par mille tempêtes. J'attends Celui qui m'a attaché dans ses liens, qui m'a ramené à Rome malgré moi et m'a entouré de mille angoisses. Je lui dis souvent : Pressez-vous, ne tardez point, délivrez-moi pour l'amour de la sainte Vierge et de saint Pierre ! »

Quand il priait ainsi (1075), déjà Dieu et saint Pierre avaient exaucé ses vœux. Bruno d'Hartenfaust était né à Cologne d'une illustre famille (1024), et ses débuts d'écolier à Reims annonçaient un lettré remarquable, un prince de l'éloquence, un apôtre. Mais bientôt il abandonne la rhétorique et les brillants succès de parole dans la noble cité, pour un ministère plus humble et moins envié : il évangélise le peuple des campagnes. L'ignorance religieuse est le pire des fléaux ; il le dissipe, il instruit, il entraîne à sa suite les petits, ceux qui ne comptent pas, dont personne ne s'occupe, il les conduit à Jésus-Christ. Lui gagner des âmes, c'est son unique ambition, car il est prêtre, et l'on n'est prêtre que pour convertir des âmes.

Cependant à Reims sachez en deuil le réclame. Sur l'ordre de son archevêque Gervais il y remonte, aux applaudissements de tous les délicats qui aiment la science servie par une belle parole. Ce n'est pas sans peine qu'il s'y résigne, mais on l'appelle « le Maître », c'est donc qu'il doit obéir, à



l'exemple du Maître. Chancelier des écoles, il donne à l'instruction un essor, une impulsion qui nous étonnent encore. La pensée qui le préoccupe pourtant, c'est de quitter le monde qui lui pèse, les honneurs qui lui semblent méprisables, la science qui enfle sans rien édifier, et de se retirer dans une solitude où il pourra prier, jeûner, s'immoler à son aise. Il sait que son pays a besoin d'expiation, il expiera, — et à cette époque jouisseuse il se sent pressé de donner l'exemple du renoncement.

Avant de partir toutefois il lui faudra montrer que la dignité et la fierté chrétiennes ne sont point incompatibles avec l'humilité, et que la passion de la justice prime toute autre vertu. A la mort de Gervais, le siège de Reims est dévolu à un évêque sacrilège, nommé Manassès, qui, parvenu par l'intrigue, affiche bientôt le scandale. Bruno s'oppose comme un mur d'airain à ces désordres les plus graves de tous, parce qu'ils viennent de la tête. Il est persécuté, injurié, frappé même, mais il résiste à la tourmente, appuyé sur l'autorité de son nom et sur la ferme doctrine de l'Eglise. A son appel un légat du Pape accourt de Rome, un concile se réunit à Autun (1077), le prélat simoniaque est déposé, la paix et la justice rentrent à Reims. Quant à Bruno, redoutant qu'on ne lui impose l'épiscopat, il s'enfuit à Paris où il assiste aux funérailles d'un célèbre théologien, Raymond Diocres. Comme devant le cercueil placé au milieu de l'église on prononçait l'éloge du défunt, que tous considéraient comme un saint, soudain le mort se lève de sa bière, écarte son suaire, et promenant lentement son regard sur la foule terrifiée il s'écrie : « Je suis accusé ! Je suis jugé ! Je suis justement condamné ! » Quelle réponse aux éloges menteurs qui tombaient des bouches humaines ! Bruno épouvanté lui-même sentit mieux que jamais le néant de toute vanité, de toute gloire mondaine, et il résolut de quitter à jamais le siècle où des hommes aussi considérables que Raymond Diocres, des savants de premier ordre n'aboutissent qu'à perdre leur âme. Alors à quoi donc leur sert l'éclat de leur renommée, la griserie des louanges, à quoi leur servirait même d'avoir conquis l'univers ?

S'il paraît encore dans sa chaire de Reims, son langage est tout autre : il célèbre les renoncements, exalte la solitude en paroles enflammées, et convertit à ses idées deux amis intimes, Raoul le Vert et Fulcius. Quand il parlait au peuple, dit un chroniqueur, « on croyait entendre Dieu même. »

L'esprit de Dieu souffle où il veut. Ses deux amis ressemblent au jeune homme de l'Evangile

qui s'en va, triste, parce qu'il lui faudrait abandonner trop de richesses pour suivre Jésus. Mais s'ils regardent en arrière, Bruno marche devant soi, dans la vocation que Dieu lui trace. Il ne les oublie point toutefois, car il les aime en Dieu et pour Dieu, il a plutôt compassion d'eux, il priera pour eux et il essaiera de les attirer à lui dans son heureux désert.

Sa vocation, c'est de donner l'exemple, non pas un exemple ordinaire, mais un exemple sublime qui entraîne les âmes héroïques et sublimes. Où ira-t-il ? Quelle solitude sera assez profonde, assez retirée, assez sauvage, pour qu'il ne soit en rien distrait de Dieu, de la prière, des pensées éternelles ? Toute une nuit il prie dans l'église de Molesmes, et quand il s'endort sur le matin trois anges lui apparaissent, le visage souriant, et lui disent : « Va, va ! Dieu sera avec toi, il marchera à tes côtés, ton œuvre sera bénie ! »

En même temps, saint Hugues, évêque de Grenoble, voyait en songe un temple magnifique qui s'élevait parmi les montagnes neigeuses des Alpes dauphinoises, et au-dessus de ce temple sept étoiles brillantes. C'était Bruno qui arrivait bientôt avec son ami Landuin et cinq autres compagnons. L'évêque les accompagne à travers les régions de glace inexplorées de son diocèse ; ensemble ils traversent des forêts impénétrables, des ravins sauvages, les espaces attristés d'une nature inculte et désolée. Ce n'était pas encore les montagnes que Bruno avait vues ; pour lui le site rappelait encore trop les hommes, et quoique les hurlements des bêtes féroces seuls retentissaient dans la nuit, il trouvait la nature trop élémentaire. Ils continuent à s'enfoncer en des régions que nul pied humain n'a foulées, jusqu'à ce qu'une voix intérieure leur dise : « C'est ici ! »

C'est là en effet que Dieu les voulait, dans cette solitude qui se réjouit de l'allégresse de leurs cantiques de louanges, *letabunda et laudans*. Au pied de ces montagnes blanches, ils sont seuls devant le Dieu de la nature qu'ils chantent. Ils construisent une église en l'honneur de Marie, plantent la croix sur les sommets les plus abruptes, et demeurent pénétrés de reconnaissance pour le Sauveur qui leur a dit : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi », et qui les inonde de si grandes faveurs, en échange de leurs joyeux sacrifices. Quand ils songent à leurs amis restés dans le siècle, exposés au naufrage, c'est avec la pitié compatissante de celui qui, du rivage de la mer, regarde les malheureuses nacelles qui sont le jouet des flots et deviendront peut-être la proie de la tempête. Du moins ils ont donné l'exemple, puissent-ils trouver des imitateurs ! Pour eux ils prient le jour, la nuit, à des heures rigoureuses déterminées par une règle inflexible, ils défrichent les maigres terres qui les nourriront, ils vivent de privations, de veilles prolongées, de jeûnes austères, et avec cela ils éprouvent une félicité que seule peut donner la foi, félicité céleste qui les

<sup>1</sup> Ce fait a été vivement contesté, puis rejeté par l'école rationaliste même teintée de catholicisme, qui fait profession de rejeter tous les miracles qu'elle peut. Les Bollandistes ne se sont point prononcés, et l'on sait que leur critique est sévère. « La conviction de beaucoup de chrétiens, dit Louis Veuillot, est entraînée par un témoignage sérieux : c'est la tradition de tout temps existant dans l'ordre des Chartreux qui attribue à ce prodige la retraite de saint Bruno. Je suis, je l'avoue, au nombre des chrétiens qui ne contestent pas un témoignage pareil. » (*Pèlerinages de Suisse*).

aide à porter leur dur labeur. En même temps ils méditent l'Evangile, copient les plus belles pages des Pères de l'Eglise, donnant ainsi à leur âme une nourriture délicieuse, divine. Ils prient pour l'Eglise, dont ils sont aux yeux de Dieu les membres les plus honorés, les membres de choix, les membres forts. Car l'Eglise est semblable à un corps dont les fidèles sont les membres nombreux. Combien de ceux-ci sont frères, malades, mal-sains ou corrompus ! Avec une telle faiblesse, comment l'Eglise tiendrait-elle ? Mais à la Chartreuse, Bruno et ses compagnons gravissent tous les échelons de la perfection, ils grandissent en foi, en grâce, en vertu, ils sont non seulement l'exemple de tous, mais le grand réservoir des forces vives de l'Eglise, ils sont sa vigueur, sa santé, sa beauté devant Dieu, son armée de réserve qui attend, prête pour le combat, pour l'action.

## II

L'heure de l'action sonna bientôt pour le saint fondateur. Saint Grégoire VII n'est plus. Après avoir courbé le caractère indomptable de l'empereur Henri, il est abandonné de tous et réduit à s'enfuir à Salerne. « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs en exil, » telles furent ses dernières paroles. L'Eglise est toujours ainsi vaincue, et en fin de compte, par un prodige permanent de la puissance de Jésus-Christ, elle triomphe toujours.

Le successeur de Grégoire est un Français de l'illustre famille de Châtillon, un élève de Bruno, Urbain II, le Pape des croisades. Il considère le champ de labeur laissé à son zèle, champ défriché sans doute par saint Grégoire VII, mais dévasté encore par l'hérésie, la simonie, les agissements pervers des princes et d'un antipape. Il appelle à son secours l'ordre de Saint-Benoît, il crie à saint Anselme de Lucques : « Monte vers nous, Anselme, combats pour ta mère et la nôtre, aide-nous ! *Ascende usque ad nos, Anselme, et pugnans pro matre tuâ et nostrâ, adjuva nos !* » Mais il s'adresse surtout à son vieux maître Bruno, et afin de supprimer tout prétexte, il lui ordonne d'accourir à ses côtés pour combattre.

Quelle douleur déchirante pour Bruno quand il reçut cet ordre ! Jusque-là il ignorait combien l'obéissance est parfois pénible. Car il ne s'agissait point ici de ses goûts, de son amour pour la solitude, des jouissances personnelles qu'il lui fallait sacrifier, mais de sa communauté naissante dont il était l'unique soutien, de ses compagnons qu'il avait entraînés là, dans cet affreux désert, qui y vivaient avec bonheur parce qu'il était là, mais qui loin de lui et sans lui se mourraient d'ennui, de découragement, de tristesse. Le démon du reste, parce que les ordres monastiques sont des foyers de vertu et de ferveur, s'est toujours appliqué à les éteindre : témoin les assauts terribles qu'il livrait aux solitaires d'Egypte, à saint Antoine, à saint Benoît ou à saint Martin. Que de-

viendraient ses enfants quand il serait loin d'eux ? A coup sûr la proie du désespoir, l'objet des tentatives perfides et sans doute victorieuses de l'ennemi éternel de l'Eglise et des âmes.

Cependant le Pape a commandé, il obéit. A la tête de la communauté il place Landuin, leur recommande la fidélité à la règle et part, le cœur brisé, pour la lutte, pour l'action. Quelle action incessante et énergique pour combattre les révoltes, les menaces de schisme, les mauvaises mœurs, pour pacifier les esprits, donner le mot précis des situations diverses, la solution des difficultés pendantes, passant de concile en concile, et toujours sûr de la parole, toujours écouté comme il l'était à Reims par ses enthousiastes disciples !

Hélas ! pendant qu'il conduisait d'une main maîtresse les affaires de l'Eglise, sa chère Chartreuse était tourmentée par un insurmontable découragement. Ce n'était plus la solitude joyeuse et résonnant des louanges divines, *lætabunda et laudans* ; les voix n'éclataient plus qu'en sanglots, les psaumes retentissaient toujours, mais avec la note désolée des captifs de Babylone, et les mains inertes n'avaient plus la force de tenir les instruments de travail. Bruno n'était plus là, il avait emporté toute la joie, toute l'espérance, tout le ciel avec lui. Ses frères ne pouvaient vivre sans lui, surtout dans ce désert qui leur semblait plus sauvage que les bêtes sauvages elles-mêmes. Un jour, n'y tenant plus, ils prennent le chemin de Rome, abandonnant leurs cellules, leur église dédiée à la sainte Vierge, et ils se présentent en pleurant devant leur maître bien-aimé. Celui-ci dissimule sa douleur et prie ardemment Dieu d'éclairer ces pauvres égarés, à qui il ne se sent point la force d'adresser des reproches. Il comprend si bien leur démarche, leur désespoir ! Son cœur de père s'ouvre et déborde d'amour, de bonté, de lumière ; ils voient, ils reconnaissent leur faute et implorent leur pardon. Bientôt l'Esprit du mal était vaincu et ils reprenaient, avec de nouveaux compagnons, le chemin de la Chartreuse, emportant avec eux les bonnes paroles de Bruno et l'espoir de le revoir bientôt.

Dieu, qui se plaît à éprouver les âmes d'élite afin de se réjouir de les voir généreuses et de se consoler par leur dévouement parfait, *in servis suis consolabitur*, ne permit point que ce doux espoir se réalisât ici-bas. Le pieux fondateur toutefois leur prodiguait ses avis par des lettres nécessaires qui étaient reçues avec un respect, un amour tout filial. Nécessaires, car le démon avait envahi de nouveau la communauté. Mais Bruno continuait sur eux son action puissante par la prière. Un vieillard leur apparut qui leur recommanda de réciter chaque jour en l'honneur de Marie les sept heures de son office ; ils implorèrent désormais avec confiance la Reine du ciel, ainsi que saint Jean-Baptiste, le grand patron de la vie religieuse et le premier solitaire ; et ils pensèrent que ce vieillard n'était autre que saint



Pierre qui venait les confirmer dans la foi et le courage. Leur désert, par la vertu salutaire des prières de saint Bruno, se mit à refleurir, la joie y remplaça la désolation, et les chants d'allégresse, les cantiques de louanges se prirent à y retentir désormais sans interruption. *Exultabit solitudo letabunda et laudans.*

Mais lui, que devenait-il, le patriarche de la solitude ? Maintenant que sa mission de combat était accomplie, il soupirait après la solitude. Il ne reviendra point parmi les âpres rochers du Dauphiné, auprès de ses frères bien-aimés. Il imposera ce suprême sacrifice à son cœur, et il ira fonder avec d'autres compagnons une autre Chartreuse dans la Calabre.

Est-ce donc qu'il oublie ses amis ? Loin de là. Landuin et les premiers fondateurs jouissent désormais du bonheur que Jésus-Christ promet à ceux qui se donnent entièrement à lui ; ils savent quels sont les charmes de la solitude, « la seule béatitude » ici-bas. Mais les autres demeurent exposés à toutes les infortunes du monde. Il se rappelle ses amis de jeunesse, notamment Raoul le Vert, et il le presse de le suivre. Quelle peinture aimable il lui fait de la région silencieuse où il s'est retiré : « L'homme sage, lui dit-il, y trouve d'autres plaisirs plus agréables et plus purs, parce qu'ils sont divins. Cependant l'esprit fatigué par la méditation et les exercices de la discipline régulière a besoin de rencontrer dans ses plaisirs une belle campagne, un délassement innocent ; car un arc toujours tendu perd de sa force. » Ses accents respirent une tendresse qui rappelle celle de saint Jean vieillissant. Bientôt cependant reparait le rude solitaire : « Vous savez, ajoute-t-il, à quoi vous vous êtes dévoué, et combien le Dieu à qui vous vous êtes dévoué est terrible. Il n'est pas permis de lui mentir ; car on ne se moque pas impunément de lui. »

C'est ainsi que tout en étant retiré des luttes du dehors il garde son action sur le monde, l'action la plus efficace de toutes, car elle prend Dieu pour point d'appui.

Vous vous demandez pourquoi ces hommes se cachent dans la retraite ? C'est pour y faire fleurir d'abord les vertus chrétiennes. *O desertum Christi floribus vernans !* Ils y amassent les pierres qui serviront à construire la cité du grand roi. *O solitudo in qua illi nascuntur lapides de quibus civitas magni regis exstruitur* (S. Jér.). Ce sont eux qui ont posé la première pierre des hôpitaux, enseigné les lettres, les arts, la morale, la prière, les métiers, l'agriculture qui nous fait vivre et qu'ils ont créée, car les moines ont été non seulement de grands savants mais de grands agriculteurs ; seuls ils ont eu sur le monde civilisé une action continue, durable et bienfaisante.

Vous vous demandez ce qu'ils sont et ce qu'ils font ? Ils sont « les hommes de la louange divine, » dit Mgr Freppel, et leur grande action, la voilà.

Que font les autres hommes chaque jour, chaque soir, chaque nuit ? Ils ne prient pas, et

ils offensent Dieu. Songez-vous quelquefois aux crimes effrontés et sans pudeur qui crient vers le ciel, qui montent, le soir, d'une cité perverse, d'une capitale où il y a place pour toutes les passions, pour tous les forfaits, et d'où Dieu le maître du monde, d'où Jésus-Christ le créateur de la société chrétienne, est exilé ? L'heure est venue des vols qui se trament, des débauches et des orgies, les flambeaux s'allument pour éclairer des scènes qui font reculer d'horreur le ciel et la terre, des voix provocatrices s'élèvent qui nient Dieu, qui l'outragent, qui le défient. Que fera Dieu, en entendant ce concert sacrilège, les protestations de la nature outragée, de toutes les honnêtetés révoltées, la voix de la créature qui malgré elle est l'esclave de la vanité ?

Ah ! sans doute qu'il se souvient des colères qui ont englouti Sodome sous une mer de soufre et de feu !

Mais en même temps, au fond d'une solitude silencieuse, une chapelle rayonne de la pure clarté des cierges ; des ombres blanches se rangent doucement dans le chœur auprès de l'autel, elles chantent, elles prient, elles demandent pardon à Dieu, elles innocentes, pour des milliers de coupables. Plus pénétrante encore que leur voix, leur prière intime frappe à la porte du cœur de Dieu, elle implore avec larmes, avec gémissement, avec confiance, sa bonté. Au milieu de leurs chants d'exilés, comme sous le fouet de leurs pénitences, elles pensent à ceux qui offensent Dieu, à toutes les misères dégradantes, à toutes les iniquités qui souillent la terre, couvrent de déshonneur et de lèpre des âmes baptisées pourtant, et elles s'écrient : « Mon Dieu ! acceptez nos flagellations, nos jeûnes, nos mortifications, nos nuits passées sans sommeil, nos maladies causées par les macérations qui nous exténuent, acceptez tout cela comme réparation des péchés de nos frères ! Nous nous offrons à vous comme victimes, épargnez-les et frappez-nous ! Gardez-leur votre amour, votre grâce, l'étincelle de foi et de bonté qui les sauvera ! »

Voilà ce que font les moines. Saluez-les, respectez-les, soyez-leur reconnaissants, car ils sont vos protecteurs devant Dieu. C'est grâce à Dieu que notre société n'a pas été frappée et que la France conserve des espérances d'avenir.

---

Le gérant : J. MAITRIER.

---

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LA FÊTE DE LA PURETÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

LA PERPÉTUELLE VIRGINITÉ DE MARIE

Signum magnum apparuit.  
(Apoc., xii, 1.)

L'apôtre saint Jean, dans son exil de Pathmos, eut une vision mystérieuse qu'il nous décrit au livre de l'Apocalypse. « Le septième ange, dit-il, sonna de la trompette, et il y eut dans le ciel de grandes voix qui disaient : « Le royaume de ce monde est devenu celui du Seigneur et de son Christ, et le Seigneur règnera dans les siècles des siècles. Amen. » Et les vingt-quatre vieillards, qui sont assis en présence de Dieu sur leurs trônes, se prosternèrent et adorèrent Dieu en disant : « Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes, qui étiez et qui devez être, parce que vous avez pris en vos mains votre grande puissance et que vous avez régné. Et les nations se sont irritées; et votre colère s'est allumée, et le temps est venu de juger les morts » et de donner la récompense aux prophètes vos serviteurs, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, petits et grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre. » Et le temple de Dieu dans le ciel fut ouvert, et l'on vit l'arche de son alliance dans le temple, et il se fit des éclairs, des voix, et un tremblement de terre, et une grande grêle. Et une grande merveille parut dans le ciel : c'était une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » *Signum magnum apparuit.*

Quelle est cette femme extraordinaire ? Les Pères et les interprètes disent que c'est l'Eglise qui est symbolisée avec sa destinée. Eclairée par Jésus-Christ comme par un soleil lumineux et fécond, elle conduit victorieusement au ciel les générations humaines dont elle est la reine. Quoiqu'il en soit du sens littéral, il est certain que l'Eglise applique cet admirable symbole à la très sainte Vierge. Marie en effet est la femme par excellence, annoncée dès l'origine, figurée par les héroïnes de l'ancien peuple, la mère de Dieu qui l'enveloppe d'une gloire plus éblouissante que la lumière du soleil, la mère des hommes dont elle est la reine. La couronne des douze étoiles qui repose sur sa tête, représente l'universalité de ses vertus et de ses privilèges, *signum magnum apparuit.*

Mais l'une de ses vertus les plus merveilleuses, c'est sa pureté sans tache ; l'un de ses privilèges

les plus glorieux, ou plutôt le plus glorieux après celui de sa maternité divine, c'est son inaltérable et perpétuelle virginité. Il est si glorieux pour Dieu, si cher à Marie et si rempli pour nous d'utiles leçons, que l'Eglise, non contente de le croire et de le professer comme un dogme de sa foi, a voulu le consacrer par une fête spéciale de sa liturgie, afin de provoquer plus efficacement en son honneur les hommages de notre esprit et de notre cœur, *signum magnum apparuit.*

### I

Un jour le bienheureux Egidius, de l'ordre des Dominicains, vit venir à lui un savant docteur du même ordre ; et, éclairé d'une lumière surnaturelle, il comprit que le docteur venait lui demander la solution d'une difficulté dont la science ne pouvait le débarrasser sur la perpétuelle virginité de Marie. S'avançant à la rencontre du savant, l'homme de Dieu frappa la terre de son bâton, et en fit sortir un lis, en disant : « Frère prêcheur, sainte Marie est vierge AVANT l'enfantement. » Frappant de nouveau la terre, il fit sortir un nouveau lis et dit : « Frère prêcheur, sainte Marie est vierge PENDANT l'enfantement. » Enfin il frappa une troisième fois, et un troisième lis vint confirmer cette troisième profession de foi : « Frère prêcheur, sainte Marie est vierge APRÈS l'enfantement. »

Où, Marie est la reine de la virginité. Quoique vraie mère de Dieu, elle est et demeure la Vierge des vierges. Dès sa tendre enfance elle a fait vœu de virginité ; elle conçoit et enfante le Sauveur d'Israël sans cesser d'être vierge ; et saint Joseph son époux est le confident, le gardien et le protecteur de sa virginité, *virgo virginum*. Comme les Ecritures mettent en lumière cette sublime vérité ! comme les saints docteurs l'affirment ! comme la sainte Eglise la professe avec magnificence !

I. L'archange Gabriel aborde Marie et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Dieu Très Haut, le Roi et le Restaurateur d'Israël. Voilà d'admirables promesses, s'écrie Bossuet<sup>1</sup>. Qui pourrait penser qu'une femme dût être troublée d'une si heureuse nouvelle ? Qui n'oublierait pas le soin de sa pureté dans une si belle espérance ? Il n'en est pas ainsi de Marie. Au contraire elle fait des difficultés. « Comment peut-il se faire que je conçoive ce Fils dont vous me parlez, moi qui ai résolu de ne connaître aucun homme ? » C'est comme si elle eût dit : « Ce m'est beaucoup d'honneur à la vérité d'être la mère du Messie ; mais si je le suis, que deviendra ma virginité ? » Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Voici qu'on lui fait les plus belles promesses ; c'est un ange qui les propose de la part de Dieu ; et Marie craint

<sup>1</sup> 2<sup>e</sup> sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion.



toutefois, elle hésite, elle est prête à dire que la chose ne peut se réaliser, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition. Et c'est seulement lorsque le messager céleste l'a assurée que ce mystère s'accomplirait par la seule intervention du Saint-Esprit, qu'elle s'écrie : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » — Et quand à Bethléhem elle met au monde le Sauveur des hommes, sa virginité loin d'être blessée ou diminuée, est confirmée et augmentée <sup>1</sup>. La fleur de son intégrité devient plus belle et plus brillante. Jésus, la Sainteté et la Virginité même, garde ce trésor à sa mère et le porte au plus haut degré. Comme le fruit mûr se détache de l'arbre sans lui faire de dommage; comme le rayon s'échappe de l'astre sans lui porter atteinte; comme la lumière du soleil traverse le cristal sans le briser, mais au contraire en le faisant resplendir d'un éclat plus splendide; de même Jésus naissant sauvegarde la virginité de sa mère et lui donne une incomparable perfection. Marie est d'autant plus vierge qu'elle est mère d'un Dieu. — Et cette virginité, qui est d'un prix si élevé à ses yeux, elle la garde à jamais comme un trésor intangible; et quand son Fils unique est sur le point de mourir, il la confie, à défaut d'autres enfants, à un fils d'adoption, à saint Jean, au fils de Zébédée et de Salomé.

II. Sans doute, le dogme de la perpétuelle virginité de Marie, comme tous les dogmes chrétiens, a été l'objet de la haine du père de l'erreur et du prince du mensonge, et il l'a fait attaquer par les hérétiques ses suppôts. Mais chaque attaque a provoqué d'ardentes protestations et d'éloquents réfutations.

Ebion et Cérinthe avançaient que Marie a conçu comme les autres femmes. — Vous vous trompez en quelque chose, leur dit Jovinien, non moins impie qu'eux; l'Evangile dit trop clairement qu'elle a conçu du Saint-Esprit. Mais ce en quoi vous avez raison, c'est qu'elle a perdu la virginité en donnant le jour à Jésus. — Pas du tout, répond Helvidius; vierge après la conception de Jésus, elle resta vierge en le mettant au monde; mais ensuite elle eut d'autres enfants de Joseph son époux.

Les saints docteurs tressaillirent d'horreur en entendant ces blasphèmes, et les réfutèrent avec autant de facilité que d'indignation. O sacrilège! s'écrie saint Augustin. O démente! ô nouveauté exécrable! dit à son tour saint Epiphane. Et saint Jérôme, prenant à partie Helvidius, lui dit : « Il y avait dans l'antiquité un misérable qui, ne pouvant réussir à sortir de l'obscurité, imagina pour se faire un nom d'incendier le temple de Diane. Et comme personne ne l'avait vu, il courut sur la place publique une torche à la main, en criant : « C'est moi qui l'ai fait ! » Arrêté et inter-

rogé par les magistrats sur les motifs de son action : « Ne pouvant m'honorer par le bien, dit-il, j'ai voulu m'illustrer par le crime. » De même toi, Helvidius, plus impie encore qu'Erosstrate, c'est le temple du Seigneur que tu as attaqué, c'est le sanctuaire de l'Esprit-Saint que tu as profané <sup>1</sup>. »

Et ce que saint Epiphane fit en Orient, saint Jérôme à Rome, saint Ildephonse le fit en Espagne; et Marie l'en récompensa par les grâces les plus singulières. Un jour elle lui apparut environnée d'esprits célestes, et tenant dans sa main le livre même que son panégyriste lui avait consacré; en même temps elle lui fit don d'une chasuble d'une éclatante blancheur. Une fête commémorative de ce prodige fut instituée en Espagne, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, par un concile de Tolède <sup>2</sup>.

III. Oui, l'Eglise, appuyée sur la tradition et sur l'Ecriture, a toujours cru à la perpétuelle virginité de Marie. Elle a proclamé sa croyance par l'organe de ses docteurs et par ses conciles, notamment par le premier concile général de Latran, où elle a défini cette vérité comme dogme de foi. Elle l'a proclamée et ne cesse de la proclamer par l'acclamation populaire : le peuple chrétien dans le langage usuel aime à désigner Marie par un nom éminemment expressif au point de vue qui nous occupe, il l'appelle : la VIERGE, la TRÈS SAINTE VIERGE. Chaque jour les fidèles, en récitant le symbole, exaltent la virginité de la Reine du ciel : *Natus ex Maria virgine*. Chaque jour, dans les litanies qui sont comme un poème lyrique des gloires de Marie, ils célèbrent spécialement cette insignée prérogative : « Sainte Vierge des vierges, Mère très pure, Mère très chaste, Mère immaculée, Vierge très prudente, Vierge vénérable, Vierge puissante, Vierge clémente, Vierge fidèle, priez pour nous ! »

Mais c'est particulièrement dans la liturgie, c'est-à-dire dans sa prière officielle, que l'Eglise affirme sa foi à la virginité inaltérable de Marie et glorifie cet ineffable privilège. Elle l'affirme pendant la célébration du saint sacrifice de la messe, au *Confiteor*, au *Credo*, à la *Préface*, au *Communiquantes*. Dans l'office, que de fois elle revient sur ce sujet fondamental pour le culte de la très sainte Vierge, soit dans les hymnes <sup>3</sup>, soit dans les grandes antiennes <sup>4</sup>, soit dans les versets qui sont comme les refrains de la prière publique : *Post partum virgo inviolata permansisti!*

L'Eglise ne s'est pas contentée de tous ces hommages, elle a institué une fête spéciale pour glorifier Marie toujours vierge, la fête de la Pureté de Marie. Et dans cette solennité que d'éloges, que de louanges, que d'acclamations en

<sup>1</sup> Lagrange, *Vie de sainte Paule*, ch. v.

<sup>2</sup> Petitalot, *La vierge Marie*.

<sup>3</sup> *Atque semper Virgo... Virgo singularis... O gloriosa virginum.*

<sup>4</sup> *Virgo prius ac posterius... Gaude Virgo gloriosa... Gaude et lætare, Virgo Maria... O dulcis Virgo Maria.*

<sup>1</sup> *Matris integritatem non minuit sed sacravit.* (Secrète de la fête de la Nativité).

l'honneur de ce beau privilège ! Quelles sont belles en particulier les paroles de saint Bernard que nous lisons aux leçons ! « Qui pourrait douter que la Reine des vierges ne chante la première dans le paradis le sublime cantique que les vierges seules doivent chanter pendant l'éternité ? J'ai la conviction que tout en prenant part à ce cantique réservé, elle chantera une hymne plus suave et plus exquise qui remplira de délices les glorieux habitants de la Jérusalem céleste. Et pas une vierge ne sera trouvée digne de redire les accents de cette Vierge incomparable, parce que celle-là seule a droit de les exprimer qui peut se glorifier d'un enfantement et d'un enfantement divin. Elle s'en glorifie, dis-je, non en elle-même, mais en Celui à qui elle a donné le jour. C'est un Dieu, oui, c'est un Dieu qu'elle a enfanté, un Dieu qui, devant la couronner dans le ciel d'une gloire singulière, a voulu sur la terre l'avantager d'une grâce exceptionnelle, savoir, concevoir sans souillure et enfanter sans corruption. Un Dieu voulant se faire homme ne pouvait naître que d'une vierge ; une vierge devant enfanter ne pouvait enfanter qu'un Dieu. Le Verbe se faisant homme a voulu qu'elle fût immaculée, sainte de corps par la virginité, sainte d'esprit par l'humilité. Et cette Vierge il l'a désignée de toute éternité, il l'a figurée par les héroïnes de l'Ancien Testament, il l'a annoncée par ses prophètes, il l'a gardée et protégée par ses anges ! »

O Marie, je vous salue dans toute l'ardeur de ma foi, avec l'Eglise, avec les saints docteurs, avec les conciles, avec l'Esprit-Saint, comme la merveille de la pureté, comme le chef-d'œuvre de la sainteté ! Vous êtes la lis toujours immaculé, vous êtes la rose toujours fleurie, vous êtes le jardin fermé, vous êtes la source scellée qu'aucun souffle délétère ne vient troubler ! Vous êtes toute belle, et en vous il n'y a ni ride, ni tache ! Vous êtes la Vierge toujours pure, et tout en devenant mère de Dieu vous restez la Vierge des vierges ! A vous louange, honneur et bénédiction !

## II

La perpétuelle virginité de la très sainte Vierge est donc un dogme très certain qui s'impose à notre foi. Mais pour la gloire de Dieu et de Marie, pour notre propre édification, considérons plus attentivement quelques aspects de ce dogme magnifique.

I. Et d'abord, on peut l'affirmer sans crainte de se tromper, ce privilège de Marie est en toute vérité l'un des plus splendides miracles opérés par la droite du Tout-Puissant. Il est si grand que Dieu, ainsi que je le disais tout à l'heure, a voulu l'esquisser par les figures de l'ancienne loi. Certes j'admire le buisson ardent qui brûlait sans se consumer ; j'admire la toison de Gédéon qui demeurait sèche quand tout autour d'elle était couvert d'humidité, et qui était baignée de rosée tandis que tout était désolé par la sécheresse ;

j'admire les trois enfants demeurant dans la fournaise sans ressentir la moindre atteinte de la flamme : ce sont là de grands miracles ; mais le miracle de Marie toujours vierge et en même temps mère de Dieu, est incomparablement plus merveilleux, autant supérieur aux premiers que la réalité l'emporte sur la figure ! Ce prodige est si sublime que Dieu lui a fait l'honneur de la prophétie et d'une prophétie grandiose. Il l'a fait annoncer par ses Voyants et dans les termes les plus solennels, comme étant une création nouvelle, une œuvre absolument extraordinaire. « Voici, dit Isaïe à Achaz, un signe extraordinaire qui surprendra le ciel et la terre : une vierge concevra et enfantera un fils, qui sera et s'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » — « Ecoutez mortels, s'écrie Jérémie : Dieu créera un prodige nouveau sur la terre, une femme portera un homme dans son sein. » Et Ezéchiel faisant parler l'ange qui l'a conduit à la porte orientale du temple, figure de Marie : « Cette porte, dit-il, demeurera fermée, et elle ne s'ouvrira point, et l'homme ne passera point par elle, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est passé par elle, et elle sera toujours fermée, même à l'égard du prince. » Oui, la perpétuelle virginité de la très sainte Vierge est une merveille entre les merveilles, c'est un signe extraordinaire, *signum a Domino*, c'est une nouveauté à nulle autre pareille, *creavit novum*, c'est une œuvre de la toute-puissance de Dieu, *Domine, opus tuum*, pour laquelle le Psalmiste nous invite à la louange et à la bénédiction en nous disant : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau ; tous les peuples de la terre, chantez. Glorifiez le Seigneur et bénissez son saint nom ; publiez chaque jour ses œuvres de salut. Publiez sa gloire parmi les nations ; annoncez ses prodiges au milieu de tous les peuples. Car il est grand le Seigneur, et il mérite infiniment toutes nos louanges. » *Cantemus Domino* !

II. « Le Seigneur a fait en moi de grandes choses, » disait la très sainte Vierge à sa cousine Elisabeth. Ces grandes choses sont tout d'abord, et avant tout, sa maternité divine ; mais tout après, c'est sa perpétuelle virginité. Sa virginité est unique en excellence. La première elle a fait vœu de cette excellente vertu ; elle l'a pratiquée, non par nature, comme les anges, mais par choix ; constamment, sans orage, sans éclipse ; avec une perfection qui la rend semblable à la sainte Trinité, *prima virgo Trias est, secunda virgo Maria est* (S. Ambr.) ; avec une excellence qui a attiré sur la terre le Verbe de Dieu ; avec l'honneur inconciliable à première vue, de la maternité, de la maternité divine ! « Si j'admire en Marie la virginité, dit saint Bernard, ce n'est point là, il faut le dire, une vertu qui lui soit absolument propre. Depuis qu'elle en a donné l'exemple et arboré l'étendard, des milliers de vierges s'offrent à mes regards marchant à sa suite. Si je fais l'éloge de son humilité je trouve



aussi des fidèles qui ont compris et pratiqué cette maxime de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Si je glorifie sa miséricorde, ne trouverai-je pas aussi des hommes miséricordieux et des femmes remplies de compassion ? Mais voici un point où personne, ni avant ni après elle, ne pourra lui être comparé : c'est d'avoir uni les joies de la maternité aux gloires de la virginité, c'est d'être restée véritablement vierge en devenant véritablement mère <sup>1</sup>. » Aimons donc à féliciter Marie de cette perfection unique ; réjouissons-nous de l'acclamer comme le chef-d'œuvre de la pureté ; redisons-lui avec amour la salutation et la félicitation de l'Eglise : « O Marie, vous êtes la plus glorieuse de toutes les vierges ; vous êtes plus élevée que les astres ; vous dépassez les esprits angéliques eux-mêmes, *O gloriosa virginum sublimis inter sidera !* »

III. Louons-la, bénissons-la, mais surtout donnons-lui la marque de dévotion qu'elle préfère : imitons-la particulièrement dans son amour pour la pureté.

Estimons cette vertu qui revêt notre âme d'une beauté surhumaine. Les esprits et les corps, voilà les extrémités opposées ; la virginité, voilà le milieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est en la chair, dit saint Augustin, c'est par là qu'elle tient aux hommes ; mais elle a dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, c'est par là qu'elle touche aux anges, tellement qu'elle est un milieu entre les esprits et les corps. C'est une perfection des hommes, mais c'est un écoulement de la vie des anges. Oui, elle nous *angélise* en quelque sorte !

Aimons la pureté qui nous procure toutes sortes de biens pour le corps comme pour l'âme. Elle nous rend recommandables à nos frères, elle nous concilie la faveur de Dieu, elle est l'école de la sagesse, elle éclaire la foi, elle excite l'espérance, elle enflamme la charité, elle nous introduit dans le paradis, selon cette parole du Psalmiste : « Qui donc montera sur la montagne du Seigneur ? Qui pourra prendre place dans le séjour de la sainteté ? Celui qui est pur dans ses œuvres et dans ses affections ! »

Pratiquons avec grand zèle cette aimable vertu, et pour y réussir plus sûrement et plus parfaitement, adonnons-nous généreusement à l'humilité qui est la chasteté de l'esprit ; employons le moyen si nécessaire de la prière qui guérit nos faiblesses et affermit notre bonne volonté. Sur tout recourons à la sainte Vierge qui est à la fois le modèle, la donatrice, la gardienne de la « blanche vertu, » *præclara custos virginum !* Plus que jamais, à cause des dangers et des tentations qui nous viennent d'un siècle si corrompu et si corrupteur, nous avons besoin de son aide et de son assistance. Disons-lui donc souvent et du

fond du cœur avec l'Eglise : « O Vierge incomparable, abîme de bonté et de douceur, affranchissez-nous de nos péchés, rendez-nous bons et purs, *Virgo singularis, inter omnes mitis, nos culpis solutos, mites fac et castos.* » Puissions-nous par son intercession obtenir cette pureté de l'âme et du corps ; ce serait pour nous le bonheur en cette vie, et le gage assuré de l'éternelle félicité !

## PANÉGYRIQUE DE SAINT CAPRAIS

(20 OCTOBRE)

*Luceat lux vestra coram hominibus.*

Que la lumière de vos bonnes œuvres brille devant les hommes. (Matth., v, 16.)

L'homme, mes frères, est par sa nature un être imitateur. Dès sa plus tendre enfance, il commence son éducation en imitant ce qu'il voit faire autour de lui. Et ce qu'il a fait enfant, il le fait toute sa vie : toujours et en toute circonstance il cherche quelqu'un à qui ressembler. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, on est disciple de quelqu'un, on suit un chef ; et ceux mêmes qui se croient les plus indépendants et pensent ne relever que d'eux-mêmes, sont voués comme les autres à l'imitation. Le peuple a un mot pour exprimer cela : il dit que les hommes sont des moutons.

Eust-ce un mal ? Non, mes frères, puisque c'est Dieu qui nous a faits et qui, par conséquent, nous a faits tels que nous sommes. S'il nous a faits imitateurs, il avait pour cela d'excellentes raisons : il voulait que les hommes, solidaires les uns des autres, s'entraînaient mutuellement au bien par le bon exemple. Voilà pourquoi Notre-Seigneur a donné des exemples au monde avant de lui donner des leçons. Voilà pourquoi il a voulu que ses disciples fissent comme lui. « Vous êtes, leur dit-il, la lumière du monde ; faites briller aux yeux des hommes la lumière de vos bonnes œuvres, afin qu'en les voyant ils se sentent portés à rendre gloire à Dieu. »

Ces paroles de Jésus-Christ sur le bon exemple renferment en somme deux obligations : celle de l'imiter et celle de le donner. Ces deux obligations sont inséparables l'une de l'autre : si nous sommes obligés de donner le bon exemple, les autres sont par là-même obligés d'en profiter ; et par là-même que les autres sont obligés de nous édifier, nous devons les imiter.

Or, mes frères, le martyr de notre patron, saint Caprais, dont vous attendez de moi l'éloge, a parfaitement réalisé cette double loi. C'est en contemplant le martyr de sainte Foi que saint Caprais a conçu le désir de s'y associer : voilà comment il imita le bon exemple. Par son propre martyr il

<sup>1</sup> *Gaudia matris habens cum virginitatis honore.* (Ant. Vesp. Circumcisionis).

entraîna bon nombre de chrétiens et même de païens à confesser avec lui Jésus-Christ : voilà comment il donna le bon exemple. Redisons ces deux glorieuses scènes de la vie de saint Caprais, afin d'apprendre de lui comment nous devons : *premièrement* imiter le bon exemple ; *deuxièmement* le donner.

## I

C'est, dis-je, pour avoir su admirer et imiter le bon exemple, que saint Caprais mérita la couronne du martyr, en l'an 303 de l'ère chrétienne.

Il était évêque d'Agen sa ville natale, quand éclata contre l'Eglise la dixième persécution générale, la plus cruelle et la plus sanglante de toutes, celle qui fit appeler le règne de Dioclétien l'*ère des martyrs*. Dacien, le préfet romain chargé d'exécuter l'édit des empereurs dans le sud de la Gaule, avait contre le christianisme une haine farouche ; il espérait bien que cette fois, après tant d'essais inutiles, on allait l'abolir : aussi faisait-il couler à flots le sang des chrétiens.

Quand il vint à Agen, un grand nombre des chrétiens de cette ville cherchèrent une retraite dans les forêts et les cavernes. Comme eux Caprais leur évêque se cacha ; il trouva un asile dans une grotte du mont Saint-Vincent au pied duquel est bâtie la ville. Ne l'accusons point ici de timidité ; c'est plutôt par charité et par humilité qu'il agissait ainsi : par charité, parce qu'il se devait aux proscrits pour les consoler ; par humilité, parce qu'il se défiait de ses forces. Aussi put-il prendre pour lui ce conseil de l'Evangile : « Quand on vous persécutera dans un lieu, fuyez dans un autre. » (Matth. x, 23.)

Or un jour, du fond de sa retraite, il put voir à ses pieds un grand spectacle. Devant une estrade où siégeait un juge, en présence d'une multitude énorme et bruyante, on allumait un brasier sous un lit de fer, et on étendait dessus une jeune chrétienne. Par un de ses amis, Caprais sut ce qui se passait : c'était Foi, jeune vierge d'Agen, qui rendait témoignage à Jésus-Christ. Caprais connaissait cette jeune chrétienne issue, comme lui, d'une des plus nobles familles d'Agen. Jeune par les années, elle était mûre par la sagesse et le courage. Héritière d'une grande fortune, elle avait toujours fait consister ses principales richesses dans les biens de la grâce. Pendant plusieurs années, l'évêque lui avait adressé ses exhortations ; aujourd'hui elle lui prouvait qu'elle les avait entendues.

A la vue des flammes qui entouraient le corps de la jeune martyre, Caprais tomba à genoux et demanda à Dieu pour elle la victoire. Dieu entendit sa prière : il lui montra dans les airs, au-dessus de la tête de sainte Foi, une couronne de pierreries et de diamants. Mais en même temps il lui donna ce qu'il n'avait pas demandé : un vif désir de verser lui aussi son sang pour Jésus-Christ. Sur-le-champ il sortit de sa retraite et s'élança au lieu où sainte Foi subissait son sup-

plice. On savait à Agen qu'il était chrétien et chef de la religion nouvelle. Il fut aussitôt saisi et traîné devant le préfet. « Votre nom ? » lui crie celui-ci. « Mon nom, répond-il, est le plus beau des titres du monde : je m'appelle chrétien ; les hommes me nomment Caprais. »

La réponse était sublime, mais compromettante. Avant de voir ce qu'elle valut à notre martyr, faisons, mes frères, quelques réflexions sur la première leçon qu'il vient de nous donner.

Avons-nous soin, dans notre sphère, d'imiter les bons exemples que nous avons sous les yeux ? Car nous en avons. Aux hommes de tous les temps Dieu donne des modèles à imiter. Notre époque elle-même, si triste à bien des égards, n'en est point dépourvue. Seulement il faut se donner la peine de les regarder. Un jour le prophète Elie, fuyant devant Achab, s'arrêta et se coucha exténué à l'ombre d'un figuier. Il se plaignit à Dieu amèrement : « Pourquoi, Seigneur, dit-il, m'avez-vous laissé seul pour vous servir ? » — « Tu n'es pas seul, lui répondit Dieu ; je me suis réservé sept mille serviteurs qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » A ceux qui se plaindraient aujourd'hui du petit nombre des chrétiens sincères, la même réponse est à faire : ils sont encore plus nombreux que nous ne pensons. Combien y a-t-il autour de nous, et dans les hautes classes, et dans les plus humbles rangs de la société, de chrétiens sans honte et sans reproche, qui supportent sans rien dire les épreuves de la vie, s'oublient eux-mêmes pour ne songer qu'aux autres ; héros obscurs et ignorés du monde, mais dont Dieu compte les œuvres et pèse les sacrifices !

Non, mes frères, ce ne sont pas, grâce à Dieu, les bons exemples qui nous manquent ; c'est nous qui manquons de courage pour les admirer et les imiter. Rien n'est plus à la mode aujourd'hui que l'esprit de dénigrement. Réservant toute leur admiration à l'argent et au succès, beaucoup de nos contemporains n'en ont plus pour la vertu et l'héroïsme. Devant une belle action ils ferment les yeux ; ou s'ils sont obligés de la considérer, ils la déprécient en lui prêtant de mauvais motifs.

Ah ! mes frères, ce n'est pas ainsi que fit saint Caprais, ce n'est pas ainsi que nous devons faire nous-mêmes. Ouvrons les yeux autour de nous pour découvrir le bien : il existe. Et puis laissons-nous émouvoir, laissons-nous entraîner par ceux à qui Dieu a confié le soin de nous édifier. Sans doute, en agissant ainsi nous nous sentirons humiliés ; nous nous trouverons bien petits et bien imparfaits en présence de la sincérité, de l'abnégation, de la bonté que nous verrons briller dans les autres ; notre vie, comparée à la leur, nous semblera une ébauche enfantine à côté des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Tant mieux ! mes frères, tant mieux ! Cette humiliation sera pour nous le commencement de la perfection. Et quand nous nous serons appliqués à imiter le bon



exemple, nous deviendrons à notre tour capables de le donner. C'est la seconde leçon qui ressort du martyre de saint Caprais.

## II

En confessant Jésus-Christ devant la foule, notre martyr enflamma le zèle des chrétiens et convertit un grand nombre de païens.

Revenons, mes frères, sur cette place publique où nous l'avons laissé devant le tribunal de Dacien. Celui-ci essaya d'abord par des promesses de le faire apostasier. « Vous êtes, lui dit-il, à la fleur de l'âge ; si vous reniez votre Christ, vous aurez la première place dans mon palais, vous serez mis en possession de plusieurs héritages. » Pauvre Dacien ! quels biens osait-il offrir à un chrétien, qui est l'héritier de Dieu même ! « Tout mon désir, lui répondit Caprais, est d'habiter le palais de celui que j'adore depuis mon baptême ; j'aspire aux biens éternels de celui qui m'a institué son héritier et qui est fidèle dans ses promesses. »

N'ayant pu le séduire, Dacien voulut l'intimider. Il n'avait pu se faire aimer ; il voulut se faire craindre. Il fit flageller Caprais, et le fit jeter en prison.

Cruauté inutile ! Le martyr se réjouissait de souffrir pour le nom de Jésus. Quand on le ramena devant le préfet, il renouvela avec plus de force encore sa première profession de foi. Alors dans son impuissante fureur, Dacien ordonna qu'on le conduisit sur-le-champ au supplice.

Avant sa mort, saint Caprais eut toutefois la consolation de voir plusieurs des fruits produits par l'exemple de son courage. Quatre chrétiens, l'ayant vu parcourir sa voie douloureuse, réclamèrent eux aussi l'honneur de mourir pour leur foi.

C'était d'abord la mère elle-même de Caprais. Pendant que son fils était conduit à la mort, elle osa lui crier du milieu de la foule : « Mon fils, tu sais où est le Christ ; élève ton cœur avec moi et regarde Celui qui règne dans les cieux. Tu ne mourras pas aujourd'hui, mais tu échangeras ta vie mortelle contre une vie meilleure. » Bien que l'histoire ne nous le dise pas, il paraît bien certain que ces fières paroles durent mériter à cette mère héroïque d'être associée au martyre de son fils.

Le fait est certain pour Alberte, une jeune sœur de sainte Foi, et pour les deux frères Prime et Félicien. Tous trois, animés par la constance de Caprais, comparurent d'eux-mêmes devant Dacien pour se déclarer chrétiens. Tous trois méritèrent d'avoir la tête tranchée en même temps que Caprais.

L'exemple de celui-ci eut encore plus d'influence après sa mort. A peine les martyrs avaient-ils rendu l'âme que des cris s'élevèrent dans la foule. C'étaient des païens indignés de la cruauté de Dacien, et frappés de la force surhumaine que le

Christ inspire à ses soldats : eux aussi se déclaraient chrétiens, et demandaient à échanger une vie périssable pour un bonheur éternel. Ils furent sans retard exaucés ; assommés à coups de pierres et de bâtons, purifiés par le baptême du sang, ils allèrent aussitôt recevoir au ciel la couronne des élus.

Apprenons par là, mes frères, que le bon exemple est contagieux, au moins autant que le mauvais ; et que, chaque fois que nous faisons une bonne action, nous allumons autour de nous dans les cœurs la lumière, l'entrain et l'espérance. Puisse cette leçon nous encourager à donner le bon exemple !

Sans doute le précepte de Jésus-Christ devrait nous suffire. Il est bien formel en effet : « Faites briller devant les hommes la lumière de vos bonnes œuvres. » Mais trop souvent nous comptons sur les autres pour remplir ce précepte, et nous nous en dispensons nous-mêmes. Ou bien encore nous disons : « Que puis-je faire tout seul ? Les scandales sont nombreux, quel bien peut produire mon bon exemple, qui est-ce qui le remarquera ? »

Nous ne raisonnerions pas ainsi, mes frères, si nous comprenions bien l'immense puissance du bon exemple, et l'immense besoin qu'en ont les hommes. C'est même là ce dont ils ont aujourd'hui le plus besoin. En dépit de tous les efforts des méchants, le plus grand nombre de nos contemporains sont encore tout disposés à vivre chrétiennement, ils acceptent facilement les enseignements du prêtre, ils ne demanderaient pas mieux que de pratiquer la religion. Pourquoi donc s'abstiennent-ils ? Ah ! mes frères, il ne leur manque le plus souvent qu'un exemple pour les entraîner. Nous demandions un jour à un homme pourquoi il n'allait pas à la messe : « J'irais volontiers ; mais je n'y vais pas parce que chez nous on n'y va pas. » Pauvre homme ! comme le paralytique de l'Evangile, il avait besoin d'un homme pour l'entraîner, et il n'en avait point. Que d'âmes aujourd'hui en sont là ! Que d'âmes se perdent, faute d'un bon exemple, parce que ceux que Dieu avaient chargés de le leur donner, ont failli à leur mission ! Rappelons-nous tous, mes frères, que nous sommes solidaires, et que les âmes ont le droit d'être édifiées par nous. Il ne faut qu'un peu de levain pour faire fermenter la pâte, il ne faut qu'une étincelle bien placée pour allumer un incendie : de même il ne faut souvent qu'un bon exemple pour soulever les âmes et allumer dans les cœurs le feu de la charité.

On dit, mes frères, que les jeunes rossignols, dont la voix n'est pas encore formée, se sentent très malheureux quand ils entendent chanter leurs aînés qui charment nos nuits d'été. Aussitôt qu'ils les entendent, ils se taisent, et pendant longtemps gardent le silence. Ce n'est point jalousie de leur part, les rossignols n'ont pas un mauvais caractère. Mais c'est l'idéal qui les éblouit et les enchante. Ils écoutent, ils admi-

rent les enivrantes mélodies ; à la fin ils s'en inspirent si bien qu'ils les chantent à leur tour, et servent de modèles aux rossignols plus jeunes.

Dieu, mes frères, a établi entre les hommes une solidarité pareille à celle-là. Il veut que les plus parfaits servent de modèle aux imparfaits, et que ceux-ci sachent admirer et imiter les premiers ; que les uns fassent briller la lumière de leurs bonnes œuvres, que les autres se laissent éclairer par cette lumière. Entrons, mes frères, dans les desseins de Dieu : imitons et donnons tour à tour le bon exemple. Le moyen le plus sûr d'aller au ciel est d'y entraîner les autres avec nous.

### PETITE INSTRUCTION

#### POUR LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Renovamini spiritu mentis vestre.*

Renouvelez-vous dans l'esprit intérieur. (Eph. iv, 23).

Mes frères, il n'est pas possible de vivre au milieu du monde et parmi les embarras du siècle, sans se relâcher à la longue de la ferveur de l'esprit chrétien. De nos jours surtout où tout conspire contre la vertu, le danger est évident. Nous ne saurions donc trop méditer le conseil de l'apôtre, afin de nous pénétrer de la nécessité du renouvellement intérieur, afin aussi de travailler, comme il convient, à devenir des hommes nouveaux, affermis dans la justice et zélés à accomplir tout bien.

Pour nous y aider, nous étudierons 1° en quoi consiste ce renouvellement de l'esprit chrétien ; et 2° quels moyens nous avons de le réaliser.

#### I

Chaque état, chaque profession a son esprit propre, et le caractère de cet esprit c'est de rendre les hommes aptes à accomplir les travaux et les différents offices de leur condition. Ainsi lorsque Dieu choisit entre les juifs Béséléel et Ooliab pour construire le tabernacle, il est dit qu'il les remplit de sagesse, d'intelligence et de science pour tous les ouvrages auxquels il avait résolu de les appliquer.

Le christianisme, en tant qu'il est un état particulier soumis à des obligations étroites et parfois difficiles, a aussi nécessairement son esprit. Cet esprit n'est autre chose qu'une participation de l'esprit de Jésus-Christ même. La nature ni la naissance n'y ont aucune part. On le reçoit au baptême avec les prémisses de la foi. Il se développe sous l'action de la grâce. Les habitudes chrétiennes le fortifient. Mais elles sont elles-mêmes

engendrées par lui, elles en sont la manifestation visible. Celui-là a véritablement l'esprit chrétien qui, animé de fermes convictions, accomplit en toute circonstance les devoirs et les actes de vertu que la religion lui prescrit, sans se laisser arrêter par le respect humain, ni séduire par les fausses maximes du monde.

Il y a des degrés dans la participation à cet esprit, comme parmi les artisans il y a des différences de talent et d'adresse. Autre est l'esprit chrétien chez les simples fidèles, autre chez les religieux voués par état à la perfection du service de Dieu, autre encore chez les saints. Chacun le reçoit selon sa vocation. Mais c'est le seul et même esprit, qui produit souvent chez les humbles et les petits ses plus merveilleux effets.

Remarquez encore, mes frères, que l'esprit chrétien n'agit point seul, et qu'il a besoin de notre coopération fidèle pour produire, avec le secours de la grâce, tous ses fruits. L'ouvrier ne devient point maître tout d'un coup. Il lui faut un long exercice. Et encore, n'est-ce point assez. Il a besoin de maîtres qui lui fassent découvrir et mettre en œuvre les dons qu'il tient de la nature ; il doit étudier, comparer les travaux de ceux qui l'ont précédé, et s'appliquer à profiter de leur expérience, des règles et des lois que leur génie ou leur industrie a fixées.

Ainsi en est-il dans la religion. Pour parvenir à la plénitude de l'esprit chrétien, notre zèle doit être constamment en éveil. C'est par une foi éclairée, par une doctrine puisée à des sources sûres, surtout par une pratique régulière, soutenue, des œuvres saintes, qu'on développe ce goût, cette aptitude habituelle pour les choses de Dieu qui distingue les vrais chrétiens de ceux qui ne l'ont jamais été ou qui ne le sont plus.

Il est dès lors aisé de comprendre que l'on peut, par défaut de culture, rendre inutile ce don précieux, comme on peut le laisser s'affaiblir et même s'éteindre, parce qu'on n'a pas pris les précautions qui pouvaient le garantir ou qu'on l'a exposé à de funestes atteintes. Car l'esprit chrétien a aussi ses ennemis et tous les efforts de l'enfer tendent à nous le ravir.

Combien peu nombreux, hélas ! sont ceux en qui il conserve sa lumineuse direction, son invincible vigueur, en qui il fait sans cesse des progrès marqués ! Tous, ou à peu près, ne subissent-ils pas plutôt l'action dissolvante de l'esprit mondain, si répandu et si puissant de nos jours ? Qui donc n'a pas besoin de s'interroger pour savoir quel est l'esprit qui domine en lui ? Pour qui n'est-il pas utile et nécessaire de réparer les brèches faites par l'homme ennemi à l'édifice de notre foi, à la régularité et à la constance de nos habitudes chrétiennes ?

Il en est qui, totalement absorbés par les soucis de la vie matérielle, attentifs aux seuls intérêts terrestres, uniquement épris des joies et des plaisirs de ce monde, ne pensent jamais à Dieu, à leur âme, à leur éternité. Pour eux plus d'instruction reli-



gieuse, plus de fréquentation des sacrements, plus de sanctification des saints jours, plus de prière. C'est l'indifférence, c'est la mort de l'esprit chrétien. Qu'ils prennent pour eux l'avertissement de l'apôtre. Ils peuvent encore se sauver, mais en secouant cette indolence qui les accable, en réfléchissant sérieusement sur le vide de leur conduite, sur la nécessité de travailler à leur salut, en s'appliquant à raviver leur foi, à devenir fidèles à ces pratiques religieuses qu'ils ont trop mises en oubli.

Le renouvellement intérieur est encore essentiel à cet âge voué, comme par nature, à la légèreté, à la dissipation, à la recherche des amusements et des vains plaisirs. Ah ! qu'il est utile, indispensable à la jeunesse de rentrer de temps en temps en soi-même, pour y méditer la brièveté de la vie, la fragilité des agréments extérieurs, le néant des joies mondaines, et aussi les malheurs et les remords qu'on se prépare pour la suite, quand, au lieu de tourner vers Dieu l'activité et l'ardeur de ses premières années, on s'est abandonné avec une coupable facilité à toutes les folies, à tous les entraînements du vice et de l'erreur !

Parents chrétiens, vous aussi devez fréquemment repasser dans votre esprit les graves obligations qui vous incombent, vous mettre en garde contre les doctrines perverses, les scandales et les exemples mauvais, ruine de l'esprit de famille, affermir votre âme contre les craintes et les dangers chimériques, vous retremper sincèrement dans cette confiance en Dieu, en sa providence, qui est votre meilleur appui parmi les difficultés du devoir et les épreuves de la vie.

Que ceux enfin qui paraissent marcher d'un pas ferme dans la voie de la vérité, de la justice et de la sainteté, ne se croient pas dispensés de ce renouvellement intérieur si instamment recommandé par l'Esprit-Saint à tous les fidèles sans aucune exception. Rien n'est si ordinaire, en effet, que de se ralentir de la ferveur de ses bonnes résolutions. L'habitude du bien dégénère assez souvent en routine. Tel s' imagine être fervent, qui est déjà bien attiédi et se laisse aller à de nombreuses négligences. Parfois aussi l'amour-propre, la vaine complaisance cache aux âmes qui passent pour les plus vertueuses, des plaies secrètes, objet de déplaisir pour Dieu, et assez souvent de scandale aux yeux du prochain. Le renouvellement de l'esprit rendrait leur vigilance plus attentive, leur crainte plus salutaire, leur charité plus ardente, et leur conformité plus sensible avec l'homme nouveau dont l'apôtre nous présente aujourd'hui le modèle.

Convenons donc, mes frères, que tous nous avons sinon l'impérieuse nécessité, du moins un très grand avantage à nous retremper dans l'esprit chrétien, esprit de foi et de sacrifice. Il y va de nos plus chers intérêts et du salut même de nos âmes. Que rien ne nous empêche d'accomplir une œuvre si importante. Les moyens ne nous manquent pas, et ils sont faciles.

## II

Nous en signalerons trois principaux : la réflexion, la prière, l'usage des sacrements.

1. La réflexion d'abord. Il y a longtemps que l'Esprit-Saint l'a proclamé par la bouche du prophète : « La cause des maux qui désolent la terre, c'est le défaut de réflexion, *Desolation desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* » (Jér. XII, 11).

On pense à tout, à tout excepté à l'affaire la plus importante, du succès de laquelle dépendent nos immortelles destinées. Voilà donc le sujet capital qui s'impose à notre sérieuse réflexion : pénétrer notre esprit de la considération de nos fins dernières, et faisant trêve à toute autre préoccupation, nous mettre en face de cette réalité, à laquelle nul n'échappera, et qui fixera notre sort pour l'éternité. O éternité, éternité ! combien profonds sont tes mystères, combien redoutable l'alternative que tu nous réserves, un bonheur ou un malheur sans fin ! Qui donc pourrait rester insensible à tes leçons ? Qui pourrait te donner chaque jour ne serait-ce qu'une pensée fugitive, sans songer à devenir meilleur, sans chercher à se rendre favorable le Juge suprême dont les arrêts sont irréfornables, définitifs, perpétuels ?

Cet instant de réflexion, ne le refusons pas à notre âme. Loin de détourner de parti pris, comme font les mondains, notre attention des graves vérités du salut, aimons à en entretenir notre esprit ; revenons-y sans cesse, arrêtons-nous y plus longuement à certains temps, selon l'invitation que nous en fait l'Eglise. Sans cet exercice salutaire de la réflexion, nous resterons tout appesantis et comme rivés à la terre ; l'usage de la réflexion, au contraire, donnera des ailes à notre âme, et l'aidera à s'élever vers ces régions supérieures de la foi, à se maintenir dans cette atmosphère divine pour laquelle elle est faite, et où seulement elle trouvera la satisfaction de ses nobles instincts, de ses insatiables désirs, de ses immortelles espérances.

2. A la réflexion nous joindrons la prière. Pourquoi, mes frères, insistons-nous si fréquemment, sans craindre de vous être importun, sur la pratique de la prière ? C'est que nous savons, de science certaine, les immenses avantages qui doivent vous en revenir. La prière est la condition mise par Dieu pour qu'il nous accorde sa grâce. « Demandez, et vous recevrez. » (Joan., xvi, 24). Quiconque ne se soumet pas à cet ordre, restera à jamais privé des secours tout-puissants qui lui étaient réservés. Mais que pouvons-nous de nous-mêmes, livrés à nos propres forces ? Nous ne sentons, hélas ! que trop notre faiblesse et notre incapacité en face du bien. Sans la grâce, le devoir nous pèse, la vertu nous est à charge. La grâce seule peut nous donner cette impulsion salutaire, cette sainte vigueur nécessaire pour accomplir avec générosité et constance l'œuvre de notre salut. Priez donc, mes frères, priez souvent, priez comme il convient, et vous sentirez de plus en

plus en vous ces vives énergies qui referont vos forces abattues, soutiendront vos efforts, enflammeront votre zèle, vous rendront aptes à tous les sacrifices pour Dieu et pour vos frères.

3. Enfin, dernier moyen de renouveler et de fortifier en vous l'esprit chrétien : l'usage des sacrements. L'âme, pour être libre, pour développer toute son activité dans l'ordre surnaturel et divin, doit se purifier souvent de ses fautes, liens funestes qui entravent ses mouvements et la maintiennent dans une sorte d'esclavage. Il lui faut de plus puiser, et puiser largement à sa source même la vie, la vie de la grâce, qui comme une sève puissante communique à nos œuvres une fécondité merveilleuse et nous met à même d'acquérir des trésors pour le ciel. Le temps me manque pour vous exposer comme je le désirerais les fruits considérables que nous retirons de la bonne et fréquente réception des sacrements. Mais soyez-en sûrs, je vous le dis avec certitude, avec sentiment de la miséricorde divine : il n'est pas d'instrument plus efficace de sanctification, de principe plus abondant de salut, mis à notre disposition par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Que faut-il de plus, mes frères, pour animer votre confiance ? Employez, employez avec zèle, employez avec persévérance les moyens que je vous ai rappelés. Les temps sont mauvais, la malice des hommes s'accroît chaque jour, la corruption du siècle ne connaît plus de bornes. Redoublez d'efforts pour ne point être enveloppés dans la ruine commune. Courage ! Dieu n'abandonne pas les siens. Pour être ainsi à lui, pour lui appartenir à jamais, appliquez-vous à vivre de son esprit, renouvelez-vous et maintenez-vous fermement dans l'esprit chrétien. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Dix-neuvième dimanche après la Pentecôte. — Le roi ordonne de jeter dans les ténèbres extérieures l'invité venu sans la robe nuptiale.

LA MALÉDICTION DE DIEU

*Mittite eum in tenebras exteriores.*

Jetez-le dans les ténèbres extérieures.

*Objection.* — La malédiction de Dieu est injuste, parce qu'elle est inexplicable et par conséquent injustifiable.

*Réponse.* — Les jugements de Dieu, comme le fait remarquer David, sont un profond abîme ; ils sont incompréhensibles. Mais il n'est pas néces-

saire qu'ils soient justifiés par nous. Ils sont justes par eux-mêmes ; personne ne les comprend avec perfection, donc personne ne les reprend avec justice : *Nemo plane comprehendit, nemo bene reprehendit.*

*Objection.* — Quel courage puis-je avoir pour remplir mes devoirs ? Je vois deux hommes ayant à l'égard de Dieu les mêmes dispositions du cœur : l'un béni de Dieu prospère dans toutes ses entreprises ; l'autre semble rencontrer la malédiction à chaque pas de sa vie, et loin d'acquérir ce qu'il n'a pas, perd tout ce qu'il possède.

*Réponse.* — Nous naissons tous pécheurs et par là-même sans aucun droit à aucun bien. C'est pourquoi Dieu n'est pas injuste à l'égard de ceux qu'il laisse dans la misère, dans le mépris et dans la pauvreté ; et quand il élève quelqu'un aux dignités, aux richesses, les autres ne peuvent pas le condamner. Dieu est le maître de ses biens : ne les devant à personne, il les donne à qui lui plaît, « et in hac donatione non habet locum personarum acceptio, dit saint Thomas, quia quilibet absque injustitia potest de suo dare quantum vult, et cui vult. »

*Objection.* — Si ce raisonnement peut être accepté quand il s'agit des biens temporels, il n'a pas de valeur quand il s'agit des biens spirituels. Or il y a relativement à ces biens une bénédiction et une malédiction injustifiable de Dieu. La religion enseigne que l'esprit de Dieu envoie ses inspirations où il veut : *Spiritus, ubi vult, spirat.* Et le prophète Malachie prête à Dieu ces paroles : *Dilexi Jacob, Esaü autem odio habui.*

*Réponse.* — Les grâces, c'est-à-dire les faveurs spirituelles sont des dons gratuits encore plus que les biens temporels. Si Dieu nous devait sa grâce, ce serait parce que nous la méritons ; mais comment la grâce pourrait-elle être fondée sur notre mérite, puisque nous n'avons de mérites que par cette grâce ? La grâce ne nous est donnée que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Or, la Rédemption est un don de Dieu purement gratuit, donc tout ce qui nous vient de la Rédemption est de même gratuit. Si donc Dieu donne aux uns plus de grâces qu'aux autres, c'est qu'il a plus de bonté, plus de bénédictions pour les uns que pour les autres ; mais il nous donne trop de marques de sa miséricorde pour que nous puissions nous plaindre de sa justice. « Plus vult ille dare quam nos accipere, dit saint Augustin ; plus vult ille misereri quam nos a miseria liberari. » Ne nous plaignons donc pas que ses inspirations nous manquent, mais rougissons de manquer si souvent à ses inspirations.

*Objection.* — Le dogme de la prédestination prouve bien qu'il y a des hommes bénis de Dieu et des hommes maudits par lui. Ce dogme, en effet, consiste à croire que Dieu de toute éternité a choisi entre les hommes perdus par le péché,



un certain nombre d'hommes pour lesquels il a préparé des bienfaits par lesquels tous ceux qui sont délivrés, sont certainement délivrés. Ou je suis du nombre de ces prédestinés, ou je n'en suis pas. Si je suis prédestiné, peu importe ce que je fasse, je serai sauvé; si je ne suis pas prédestiné, peu importe ce que je fasse, je serai perdu.

*Réponse.* — Que diriez-vous d'un malade qui raisonnerait de la manière suivante : « Ou je dois mourir, ou je ne dois pas mourir. Si je dois mourir, il est inutile que je prenne des remèdes; si je ne dois pas mourir, ces remèdes ne me seront pas moins inutiles; donc je dois abandonner ma maladie à elle-même » ? Ce malade raisonnerait absolument comme vous.

*Objection.* — Dieu étant comme premier être cause immédiate de tout être, comme premier agissant doit être cause de toute action, tellement qu'il fait en nous l'agi même comme il fait le pouvoir d'agir. (Bossuet).

Agent aveugle et sourd de mystères funèbres,  
Une âme de malheur faite avec des ténèbres.  
(Victor Hugo).

*Réponse.* — Il ne faut pas tirer des principes les conséquences qu'ils ne renferment point. La plupart des théologiens veulent que Dieu soit cause immédiatement avec notre âme de la plupart de nos actions libres, mais ils ne nient pas pour cela la liberté de nos actions. Si votre raison ne saisit pas la conciliation de la liberté humaine avec la grâce efficace des thomistes, vous pouvez suivre le système des molinistes. Si vous ne comprenez pas comment un effet peut être certain sans être nécessaire, reconnaissez l'impuissance de votre raison, mais ne rejetez pas un dogme pour en suivre un autre, car la liberté humaine, la responsabilité morale de l'homme est un dogme comme la prédestination. Vous n'auriez le droit de vous plaindre que si vous trouviez une opposition absolue entre ces deux dogmes, mais vous n'oserez pas affirmer cette opposition, qui serait contraire à la loi de la révélation et qui a été niée par les plus grands génies.

*Objection.* — Il y a des peuples maudits, comme il y a des hommes maudits; la postérité de Cham par exemple a porté à travers le monde la malédiction du fils de Noé. De Maistre lui-même a déclaré que les sauvages devaient à une malédiction divine le caractère d'abrutissement gravé sur leur front. Dieu n'est-il pas encore plus injuste en maudissant des peuples qu'en maudissant des hommes ?

*Réponse.* — Dieu maudit les peuples comme il maudit les hommes, non en les créant pour le mal et le châtement, car le but de Dieu dans ses actions ne peut être que le bien, mais en leur donnant l'existence malgré la prévision de l'abus qu'ils feront des grâces peu abondantes, mais suffisantes, qui leur seront accordées. La prévision de l'abus ne crée pas cet abus. Dieu connaît par

une seule intuition le passé, le présent et l'avenir; et comme cette intuition ne fait ni le passé, ni le présent, elle ne fait pas non plus l'avenir. Pourquoi Dieu a-t-il accordé à certains peuples moins de faveurs qu'à d'autres ? A cause des crimes des ancêtres de ces peuples. En agissant ainsi Dieu n'a fait que suivre une loi générale de l'humanité. Un père, par une mauvaise conduite, peut réduire à la misère ses enfants nés et à naître; il peut les déshonorer d'avance par un crime. Qui faut-il accuser ? Il est du bien de la société qu'il en soit ainsi, afin d'inspirer aux pères plus d'horreur pour des crimes dont les suites peuvent être si terribles et avoir tant d'influence sur le sort de leur postérité.

*Objection.* — Avouez que cette doctrine des amitiés particulières de Dieu est nuisible à la morale, en diminuant la responsabilité humaine et en exposant les hommes à la présomption ou au désespoir.

*Réponse.* — Cette doctrine ne serait nuisible que si elle était mal comprise. Elle est encourageante pour les chrétiens : n'est-ce pas à eux que Jésus-Christ pensait quand il prononçait ces paroles : « La volonté de mon Père qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés. Mes brebis ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main : personne ne peut ravir ce qui est entre les mains de mon Père. » Le chrétien évitera l'usurpation sacrilège de la gloire qui est due à Dieu en s'attribuant à lui-même ses vertus; il sera reconnaissant envers Dieu à qui seul il rapportera tout le bien qui est en lui; au lieu de s'appuyer sur les forces de sa faible nature, il appellera à son secours la force même de Dieu; il craindra la malédiction qui lui viendrait de l'abus des grâces de Dieu. Dieu n'a-t-il pas commencé pour lui l'œuvre de sa sanctification ? n'est-ce pas un motif d'espérer qu'il ne la laissera point imparfaite ? Il aime et il craint Dieu; que peut-il y avoir de meilleur pour lui ?

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XXXVI

L'ÉGLISE

(Sa sainteté)

*Vos... gens sancta.*

Vous êtes une nation  
sainte, (I Pet., II, 9.)

Ce n'est pas aux saints du ciel, mais aux chrétiens de la terre, que saint Pierre adressait ces paroles, qui dans sa pensée et en réalité n'étaient pas un compliment, mais un enseignement. La sainteté en effet est une des marques de la véritable Eglise en même temps qu'elle est son principal

titre de gloire. Car d'une part c'est une preuve qu'elle est divine; et d'autre part, cette Eglise dont nous sommes les membres par la grâce de Dieu, n'a à rougir ni de son chef, ni du but qu'elle se propose, ni de la doctrine qu'elle enseigne, ni des membres qui la composent, au moins de ceux qui sont fidèles.

I. Son chef, celui qui l'a fondée et qui continue de la gouverner par ses représentants, c'est Jésus-Christ, Dieu et homme : comme Dieu, la sainteté même et source de toute sainteté ; comme homme, modèle de toute sainteté, au point que pendant les jours de sa vie publique il n'a pas craint de jeter à la face de ses détracteurs, sans que ceux-ci aient relevé le défi, cette fière mais toute divine parole : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Lisons du commencement à la fin le récit de la vie de Jésus-Christ, dans les quatre Evangélistes, nous n'y trouverons pas une action, pas une parole dont nous ayons à rougir ; pas une action, pas une parole qui au contraire ne soit en même temps sainte et sanctifiante. Quelle différence avec les chefs et fondateurs d'églises hérétiques et schismatiques, comme Luther et Calvin, dont l'histoire vraie et dont les œuvres authentiques sont telles qu'elles ne sont pas lisibles, et qu'un homme qui se respecte n'oserait les feuilleter sans de graves motifs, et encore moins en permettre la lecture à ses enfants !

II. L'Eglise est sainte dans son but, dans la fin qu'elle se propose, qui n'est autre que la sanctification des âmes. Faire vivre ses membres sur la terre d'une manière si sainte qu'ils soient des saints dans le ciel, telle est la seule préoccupation de ses pasteurs, de ses ministres. Le jour où il n'y aura plus sur la terre une âme à conduire au ciel, à sanctifier, l'Eglise cessera d'exister, parce que n'ayant plus ce but à atteindre elle n'aura plus de raison d'être.

III. Elle est sainte aussi dans sa doctrine. Rien dans son enseignement qui ne porte à la sainteté. Ses lois sont des lois de respect : respect de Dieu, de son nom, du jour qu'il s'est réservé ; respect des parents, des supérieurs, des inférieurs ; respect du prochain, de sa vie, de son honneur, de ses biens ; respect de nous-même, de notre âme, de notre corps. Tel est le résumé des commandements, des conseils, des pratiques, en un mot de l'enseignement moral de l'Eglise. Et pour ne pas nous laisser à notre propre faiblesse en face de si nombreux et si difficiles devoirs, elle nous présente dans l'enseignement et l'administration des sacrements une ressource nécessaire et infaillible, nous assistant depuis la naissance par le Baptême jusqu'à la mort par l'Extrême-Onction, ayant toujours dans n'importe quelle circonstance difficile ou importante de la vie l'appui d'un sacrement à nous offrir.

IV. Enfin, l'Eglise est sainte dans ses enfants. Non pas que tous ses enfants soient saints, mais parce que tous sont appelés à être des saints et ont le moyen de le devenir. Elle est sainte dans ses

enfants, dans ce sens qu'en tout temps un grand nombre d'entre eux vivent saintement ; dans ce sens aussi qu'un certain nombre brillent par une sainteté hors ligne, qui en fait pour nous des modèles sur la terre et des soutiens au ciel. Chose digne de remarque, mes enfants : l'Eglise catholique romaine, cette Eglise de Jésus-Christ à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, est la seule qui ose proclamer saints quelques-uns de ses enfants, leur rendre un culte public et se recommander à eux comme à des avocats assurés auprès de Dieu. — Demandez aux hérétiques s'ils ont des saints et quels ils sont ; ils vous répondront qu'ils n'ont aucun moyen de reconnaître la sainteté. La vérité est que toutes les fois qu'une secte séparée de l'Eglise a essayé de proclamer saint un de ses membres, l'opinion publique en a vite fait justice et a fait tomber cet essai sous le ridicule.

Bénissons Dieu, mes enfants, qui veut que nous soyons des saints, et qui dans l'Eglise et par l'Eglise a disposé toutes choses pour que nous puissions le devenir.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT DENIS

premier évêque de Paris

(9 OCTOBRE)

*Depositum custodi.*

Gardez le dépôt qui vous a été confié. (I Tim. vi, 20).

Mes frères,

L'homme, quelque léger qu'il soit, se sent immortel, et, d'instinct, cherche à imprimer le sceau de l'immortalité à son souvenir et à ses œuvres. Il regarde l'avenir en souriant ou avec tristesse, selon qu'il entrevoit la stabilité ou la déchéance pour ce qu'il a reçu, ce qu'il a créé ou ce qu'il aime.

Rêve et illusion, quand ce désir ou cet espoir tombent sur les choses périssables, sur la scène mobile de ce monde d'où le temps et la mort emportent tout. Noble et féconde ambition, quand elle regarde les promesses divines et les biens éternels.

Toute âme pure, grande, généreuse, éprouve ce tourment d'immortaliser sur la terre les œuvres de Dieu auxquelles elle donna son travail, ses joies et ses larmes. Mais si cette âme habite au sein de la lumière, à ces hauteurs d'où le regard mesure pleinement la vanité de ce qui passe et le prix de ce qui est éternel, elle ne peut concevoir de plus ardent désir que de voir prospérer sur le sol fécondé de ses sueurs, des biens sacrés reçus de Dieu et fidèlement transmis au nom de Dieu.

Telle doit être au ciel, à cette heure, la pensée de l'apôtre dont nous célébrons la gloire. Sans doute, c'est une joie douce à son cœur de voir les foules pieuses environner son tombeau, vénérer



ses reliques, garder fidèlement sa mémoire et implorer pieusement sa protection. Mais ce qui l'émeut surtout et le réjouit le plus, c'est de constater en ses enfants la fidélité à la vérité reçue, à la grâce, à la foi, aux saintes espérances. De son cœur s'échappent les paroles que saint Jean adressait aux fils de son âme : « *Majorem horum non habeo gratiam, quam ut audiam filios meos in veritate ambulare.* Ma plus grande joie est de savoir que mes fils marchent dans la vérité. » (III Joan. 4).

Je répondrai aux sentiments de vos âmes et aux vœux de saint Denis en vous rappelant le dépôt sacré qu'il confia à vos pères et que vos pères vous ont transmis, et en vous exhortant à le conserver et à le transmettre à votre tour avec fidélité.

### I

Le premier trésor que Denis portait dans son âme et qu'il déversa dans celle de vos ancêtres, fut le don de la foi. Où l'avait-il puisée lui-même ? D'où venait-il ? Quel pays porta son berceau ? Nous aimons à savoir de quel point de l'horizon sont partis ceux qui nous ont donné des biens immortels.

Denis naquit à Athènes, la reine des sciences et des arts, en Grèce, la huitième ou neuvième année de l'ère chrétienne. Après y avoir fait de brillantes études, il alla à Héliopolis pour s'y perfectionner dans les mathématiques et l'astrologie. Ce fut là qu'il vit cette éclipse extraordinaire du soleil au temps de la pleine lune. C'était à l'heure, en effet, où l'astre du jour pâlisait, l'horreur d'une épaisse nuit couvrit le monde d'un voile funèbre. « Que signifie ce prodige ? » demanda Denis au philosophe Apollonius. « C'est un signe, répondit son ami, qu'il y a quelque changement dans les choses divines. » Notre saint assura plus tard que cette réponse lui était venue plutôt par une inspiration d'En Haut que d'une connaissance naturelle. Quant à lui, admirant ce fait prodigieux dont la cause lui échappait, il s'écria, dit-on : « Ou le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire et rentrer dans son ancien chaos. » Il avait alors vingt-cinq ans.

De retour à Athènes, il fut reçu avec le plus grand empressement ; on lui confia d'abord une des premières magistratures, celle des Archontes, puis la charge suprême de conseiller du sénat de l'Aréopage, car à une rare maturité de jugement il joignait une conduite exemplaire et une science profonde des hommes et des choses.

Le plus éloquent des orateurs, le plus subtil des philosophes, il était en outre le premier des Aréopagites en noblesse, en vertu, en prudence ; en un mot il était l'oracle de l'illustre assemblée.

Admirons ici les desseins de la divine Providence sur ce nouveau vase d'élection, l'enrichissant à l'avance de tous les dons de la nature, pour rendre plus glorieux et plus fécond l'apos-

tolat auquel elle allait l'appeler par le grand Apôtre des nations.

En se rendant à Athènes, saint Paul connaissait-il déjà de réputation Denis, célèbre dans toute la Grèce, ou savait-il de Dieu qu'il était envoyé pour en faire une des plus belles conquêtes de l'Eglise ? Nous pouvons le supposer sans trop de témérité. Quelle dut être alors sa joie de trouver en cette âme d'élite une terre toute prête à recevoir la divine semence !

Amené devant l'Aréopage, l'Apôtre des Gentils, saisissant habilement pour sujet de son discours une inscription qu'il avait remarquée dans la ville au-dessus d'un autel : *Deo ignoto, Au Dieu inconnu*, s'exprima avec tant de véhémence et de conviction que plusieurs se rendirent à ses raisons, et parmi eux Denis et sa femme Damaris. Et qui dira lequel fut le plus heureux, ou de l'Apôtre offrant à Dieu, cette belle conquête de la grâce, ou du converti inclinant avec une humble soumission sa haute intelligence devant la divine parole ? Aussi ne nous étonnons pas de voir Denis mériter par une foi parfaite, d'être la lumière des Gaules, comme son maître Paul celle des nations.

Quel triste spectacle au contraire offrent les soi-disant savants de nos jours ! Orgueilleux d'une science qu'ils tiennent avant tout de Dieu le *maître des sciences* (I Reg. II, 3), au lieu de lui rendre hommage d'un don tout gratuit, retournant le bienfait contre le bienfaiteur, ils en usent pour l'offenser, l'insulter, outrager sa majesté suprême, nier ses divins attributs, blasphémer son saint nom, mettre en doute même son existence. Mais comme Dieu, à son tour, se venge avec une ironie écrasante ! Les abandonnant à leurs instincts pervers, à leurs sens dépravés, il les laisse tomber, ces esprits superbes, dans des aberrations si extravagantes qu'ils ne rougissent pas de se dire les descendants d'un singe ! Châtiment bien mérité du savant impie et orgueilleux pour son double crime de lèse-majesté divine et de lèsedignité humaine.

Si fortement touché de la grâce et croyant d'une foi ferme, Denis n'eut pas de peine à renier les erreurs du paganisme. Il reçut donc le saint baptême avec sa femme et toute sa maison, se démit immédiatement des dignités de la vie séculière, ne songeant plus qu'à devenir un parfait disciple de Jésus-Christ. Aussi se plaça-t-il résolument sous la direction du grand Apôtre, qu'il suivit durant trois ans dans ses courses évangéliques, afin de mieux s'instruire et de s'initier plus intimement aux secrets de la sainteté que réclament les fonctions ecclésiastiques.

Comme il pouvait s'y attendre, — car le divin Maître avec son amitié donne ordinairement à ses disciples un morceau de sa croix, — le néophyte eut à soutenir une terrible lutte contre ses amis et ses concitoyens, qui ne comprenaient pas les uns qu'il quittât la plus haute dignité de l'Etat, les autres qu'il abandonnât la vieille religion de ses

pères pour en embrasser une nouvelle, jusqu'alors inconnue et méprisée même.

N'importe ! La grâce chez Denis avait parlé trop haut pour ne pas triompher de tous les obstacles. Rien donc ne put ébranler sa constance et lui faire changer sa ferme résolution de vivre de la vie pauvre et humiliée de son Sauveur. Et sa conversion ayant entraîné celle d'un grand nombre de ses concitoyens, saint Paul jugea bon de le leur donner pour évêque.

Si bien formé à l'école du sublime Apôtre, le nouveau prélat donna l'exemple d'une vie toute céleste, animé qu'il était du même zèle et de la même charité que son maître. Comme lui, il s'efforçait d'être l'imitateur de Jésus-Christ par le détachement des créatures et en se faisant tout à tous, n'ayant de bonheur qu'à servir Jésus-Christ, à lui plaire, à faire mourir en lui ce qui restait du vieil homme pour se revêtir entièrement du nouveau (Coloss. III, 11).

Chrétiens, comme nous devons être saintement fiers d'avoir un tel père dans la foi ! Mais aussi n'oublions pas la vieille devise française, qui s'applique encore mieux aux enfants des saints qu'aux fils des preux : *Noblesse oblige*. C'est bien sans doute d'admirer, de louer les vertus de notre illustre patron ; il faut de plus travailler à les imiter et à les reproduire en notre vie, chacun selon sa position.

Ne croyez pas que cette vie intérieure, toute concentrée en Dieu, empêchât saint Denis de remplir ses devoirs épiscopaux. Au contraire, il y puisait une ardeur extraordinaire à la sanctification de son peuple. Il prêchait souvent, et avec tant d'éloquence que chacune de ses prédications amenait des conversions nouvelles, à ce point qu'en peu de temps l'Eglise d'Athènes devint l'une des plus florissantes de la Grèce. On y admirait surtout l'ordre, la piété, l'esprit de charité qui animaient les fidèles ; aussi la bonne odeur de leurs vertus se répandait-elle de tous côtés. Toutefois, ces soins et ces travaux ne suffisaient pas à l'ardeur apostolique du vaillant évêque, qui se mit à propager la *bonne nouvelle* jusque dans la Troade.

Nonobstant ses nombreuses occupations, il entretenait un commerce de lettres avec les hommes les plus marquants de cette époque. On a encore de lui celles qu'il écrivit à Tite, à Timothée, d'un style sublime, empreint du même cachet que son beau livre *De la Hiérarchie angélique*, où brille une si profonde intelligence du sujet qu'on le croirait composé au ciel même. Certains prétendent qu'il écrivit aussi à la très sainte Vierge et qu'il eut l'insigne honneur de la voir à Ephèse ; ce qui est plus assuré, c'est qu'il assista à ses derniers moments, comme il nous l'apprend lui-même dans son livre des *Noms divins*. Il méritait bien ce bonheur, lui qui a si bien parlé de la Mère du Christ qu'on l'a surnommé « le théologien de Marie. »

Privilegié du ciel, Denis joignait au don de

guérir les maladies l'esprit de prophétie, ainsi que l'atteste son épître adressée à saint Jean, relégué dans l'île de Pathmos, où il lui prédit qu'il en reviendra bientôt pour retourner en Asie. L'événement suivit de près la prédiction ; le disciple bien-aimé recouvra sa liberté et retourna à Ephèse, où il écrivit son Evangile. Notre saint s'y rendit bientôt, car il lui tardait d'aller embrasser ce martyr de la foi, pour lequel il avait un tendre et respectueux attachement. Aussi quelles durent être les communications de ces deux grands apôtres ! Ne nous semble-t-il pas voir saint Denis, le cœur sur le cœur de saint Jean, s'échauffant au feu de la charité qu'y avait allumé le divin Maître lui-même ? Ce fut là, n'en doutons pas, que dans le désir de donner son sang pour Jésus-Christ, il conçut le dessein ou du moins résolut d'aller à Rome, unir son immolation à celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul. Peut-être de son côté saint Jean lui représenta-t-il l'état déplorable des Gaules plongées dans l'idolâtrie, et l'engagea-t-il à aller les conquérir à l'Evangile. Mais avant tout, il fallait en recevoir la mission du chef de l'Eglise.

## II

Ici se pose une question qu'il ne me déplaît point d'essayer de résoudre. Je n'ignore pas les complications soulevées par la critique janséniste touchant les origines chrétiennes dans les Gaules. La négation ne coûte rien à ceux qui osent, surtout quand ils ont au cœur le froid de la haine et qu'ils espèrent couvrir leurs théories du vernis de la science et de l'érudition.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter. Qu'on me permette une simple remarque. En groupant les plus anciennes légendes et en les rapprochant les unes des autres, une conclusion s'en détache : elles concordent toutes à reculer jusqu'au temps apostoliques l'évangélisation des Gaules. Cette unanimité incline ma foi plus que les difficultés de la critique ne l'ébranlent. L'axiome de droit *Possession vaut titre*, prévaut ici plus qu'ailleurs. L'histoire n'a pas d'autre façon de naître et de vivre.

Mais qu'importe le lieu d'origine de celui à qui les habitants de Lutèce donnèrent droit de cité et qui désormais ne devait plus avoir d'autre patrie que la leur ! Qu'importe après tout l'heure de l'histoire où il vécut ! Une chose est certaine, c'est qu'elle fut pour nos pères comme pour nous tous l'heure de l'illumination et du salut, puisqu'il apporta à nos ancêtres, au nom de Jésus-Christ et du souverain pasteur de l'Eglise, la vérité qui sauve les âmes.

L'homme sans doute n'oublie jamais les figures aimées qui entourèrent son berceau : un père, une mère, les visages sympathiques qui lui souriaient à son arrivée. Jamais il n'oublie ce premier cadre de la nature qui frappe ses regards, ni les sentiments qu'éveillèrent en lui les premières visions et les premières émotions. Où que l'emportent les fluctua-



tions du voyage, où qu'il vive, où qu'il meure, ce souvenir est ineffaçable et toujours délicieux.

Mais pour l'apôtre, il se fait dans des régions supérieures des visions plus amples, des rencontres plus intimes, des souvenirs plus pénétrants : c'est la région des âmes. Là où il rencontre les âmes, ce lieu devient sa patrie. Rappelez-vous la scène attendrissante que nous offre le livre de Ruth : « La terre qui recevra votre dépouille aura la mienne, dit Ruth à Noémi. Votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon Dieu : *Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus.* » (Ruth, I, 16). Et se jetant dans les bras l'une de l'autre, elles se jurèrent de vivre et de mourir sous le même ciel. La noble étrangère mérita ainsi non seulement d'être agrégée au peuple d'Israël, mais de prendre place parmi les ancêtres du Messie.

Il me semble voir votre apôtre saint Denis frapper aux portes de Paris et dire à nos pères : « Votre peuple sera mon peuple, pourvu que mon Dieu, le Dieu véritable, devienne votre Dieu. Je ne suis pas un étranger : je viens vous apprendre que nous sommes tous les enfants d'un même père. Recevez-moi, écoutez-moi. Je vous apporte la lumière, l'espérance, la vie, l'éternelle vie. Je n'en veux qu'à vos âmes ; pour vos âmes je viens parler, prier, souffrir et mourir. »

Pour courir ainsi après les âmes, il faut avoir reçu au cœur une mystérieuse blessure, la blessure inguérissable de l'amour de Jésus-Christ. Quand une âme a rencontré Jésus-Christ, lui a donné sa foi et s'est éprise, en le contemplant, de sa bonté et de sa beauté ; que Jésus-Christ en échange l'a comblée des dons de sa grâce et lui a révélé dans d'ineffables confidences le secret de sa venue, de sa vie, de sa mort, de ses mystères et de ses institutions, c'est-à-dire l'amour des âmes, cette âme se prend à aimer les âmes ses sœurs du même amour dont elle aime Jésus-Christ.

Dès lors elle est apôtre, et il ne reste plus qu'à lui ouvrir le champ où devra se déployer son zèle. Que Jésus la pousse par son Esprit vers une région déterminée, ou la mette sous la main du souverain pasteur chargé de diriger les apôtres selon les besoins des temps et des lieux, elle ira, elle volera au rendez-vous de Dieu et des âmes.

Et puis, pourquoi ne le dirais-je pas ? lorsqu'une âme a vécu avec des âmes, elle ne sait plus les oublier ni courir à d'autre vie. Les scènes les plus éblouissantes de la nature pâlisent à côté des splendides horizons où se meuvent les âmes ; les voluptés les plus enivrantes ne valent pas les effusions de l'âme à l'âme pour qui les a goûtées.

Telle est l'histoire de l'apostolat de saint Denis. Plein, débordant de foi, il sentait le besoin de répandre cette lumière divine, cette flamme sainte. Blessé au cœur par l'amour de Jésus-Christ, il voulut soulager sa blessure en la communiquant aux âmes, et c'est pour cela qu'il tressaillit d'une sainte allégresse quand le pape saint Clément lui adressa ces paroles : « Très cher fils, vous voyez

combien est vaste à recueillir la moisson du Seigneur et combien rares sont les ouvriers. Et puisque vous êtes résolu à porter la bonne nouvelle partout où il nous plaira, allez au nom du Seigneur prendre possession de toute la Gaule. Courage ! Allez avec la grâce du Seigneur Jésus, car vous introduirez dans son bercail un peuple innombrable. »

Ainsi muni de la bénédiction du Saint-Père et de tous pouvoirs apostoliques, Denis quitta Rome avec plusieurs compagnons missionnaires et vint d'abord à Arles, où il fut reçu comme un ange venu du ciel par la chrétienté naissante formée déjà par saint Trophime. Après avoir pendant quelque temps évangélisé et édifié cette ville, il lui laissa pour évêque Rieul, un de ses aides, en députa un autre, Eugène, en Espagne, et un troisième, Eutrope, en Saintonge. Pour lui, il s'avança vers Paris, méditant dans son cœur la conquête de ce grand royaume, non pas à la manière de César avec de nombreux bataillons, mais armé seulement du crucifix et de l'Evangile. Arrivé sur le champ de bataille, il distribua à chacun de ses compagnons le pays à conquérir : Beauvais à Lucien, Rouen à Nicaise, Evreux à Taurin, Chartres à Sonas, Verdun à Saintin, et il demeure avec ses fidèles Rustique et Eleuthère sur les bords de la Seine, au centre même de l'action. Innombrables et rapides furent bientôt les victoires de ce vaillant athlète du Christ sur le démon, jusque-là maître absolu dans cette contrée, si bien qu'il bâtit plusieurs oratoires au lieu de sa retraite. Mais ce qui donna un élan merveilleux au succès de sa mission, ce fut la conversion du seigneur Lisbius, dont les Montmorency se disent les descendants. Désireux de témoigner à son père spirituel sa reconnaissance, le nouveau converti l'engagea à venir se fixer dans la ville, dans sa propre maison. Saint Denis, voyant en cela une occasion toute providentielle, accepta cette offre. Dès lors Paris fut conquis, la place était prise. Il y eut bientôt foule en effet dans l'hôtel de Lisbius converti en église, pour entendre ce grand prédicateur dont l'air de sainteté donnait à la parole un attrait irrésistible. Aussi l'enfer rugissant ne tarda pas à susciter les plus violents orages contre la nouvelle religion, et furieux de voir le nombre des chrétiens s'accroître de plus en plus, les prêtres des idoles cherchèrent à soulever le peuple, appelant même à leur secours les païens du voisinage.

Ils arrivèrent en effet, raconte la vieille légende, tout armés et la rage au cœur, bien résolus de massacrer les saints missionnaires et leurs adeptes. Mais à peine aperçurent-ils le visage du grand apôtre, sur lequel brillait d'une manière ineffable la lumière de la grâce céleste, qu'ils déposèrent en même temps et leurs armes et leur esprit de cruauté, pour le plus grand nombre, tandis que les autres qui résistaient encore s'enfuirent saisis d'une terreur panique. Vous eussiez vu alors le fier Gaulois et le Germain à tête dure se courber

humblement sous le joug doux et suave du Seigneur Jésus. Puis rentrés chez eux, ils brisèrent les idoles fabriquées de leurs mains, se faisant gloire d'appartenir désormais au seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre.

### III

L'Eglise triomphait. Le christianisme faisait de merveilleux progrès dans l'enceinte de Paris, Dieu confirmant par d'éclatants miracles la parole de ses serviteurs. On se pressait à venir les entendre, à se faire admettre au nombre des catéchumènes et à demander le baptême, et la ville tout entière eût bientôt abjuré l'idolâtrie, si Fescennius, alors gouverneur de la cité pour l'empereur, n'y fût accouru pour arrêter les progrès de l'Evangile, excité d'ailleurs par les fabricants d'idoles qui pleuraient la ruine de leur infâme industrie. Il n'eut pas de peine à découvrir et à faire arrêter nos trois prédicateurs, qui ne tardèrent pas à comparaître devant son tribunal. Et si jusqu'ici nous avons admiré notre saint sur les divers théâtres de son ardent et fécond apostolat, nous allons maintenant l'admirer sur le théâtre de son glorieux martyre.

« N'es-tu pas, lui demanda Fescennius, ce criminel vieillard appelé Denis, qui déteste le culte de nos dieux et méprise les ordres de notre auguste empereur ? » — « Je suis un vieillard, il est vrai, répondit le saint évêque, mais de corps seulement, car par la ferveur de la dévotion et de la foi je demeure jeune et ne cesse de nourrir du lait de la sainte doctrine ceux que mes prédications ont amenés à une vie nouvelle par le saint baptême. » — « Dis-nous de quelle divinité tu professes le culte et quelle est la fonction que tu remplis. »

Et alors, avec la noble fierté d'un apôtre sur les lèvres duquel la vérité n'est jamais captive, il exposa magistralement la doctrine de l'Incarnation et de la Rédemption. Mais le préfet l'arrêtant lui posa cet *ultimatum* barbare : ou adorer les dieux ou mourir. Et Denis choisit la mort, la mort non pas rapide et glorieuse du soldat sur le champ de bataille, mais cette mort lente et horrible de l'agneau auquel s'attaque le tigre sans pitié. Dépouillé de ses vêtements il fut successivement flagellé par neuf soldats, mais il demeura invincible. N'était-ce pas là une première et vivante image de la flagellation de Notre-Seigneur ? Oh ! c'est que dans l'apôtre des Gaules comme chez l'apôtre des nations vibrait le même cri d'amour : « Ma vie c'est le Christ, et mourir m'est un gain. » (Phil. i, 24). Pendant que les verges déchiraient ses membres, il encourageait les fidèles à rester fermes dans la foi, et s'estimait heureux de porter en sa chair les stigmates de la Passion du Sauveur (Gal. vi, 17).

Après leur vénérable maître, Rustique et Eleuthère furent flagellés non moins cruellement et tous trois jetés dans un cachot. Ramenés au tribunal, le gouverneur les trouvant inébranlables dans

leur résolution, les fit étendre de nouveau sur des chevalets et fouetter avec cruauté ; mais les trois saints n'en continuaient pas moins de chanter les louanges du Seigneur. Exaspéré de cette constance héroïque, Fescennius, tournant sa fureur sur le bienheureux Denis, ordonna qu'il fût couché sur un lit de fer que rougissait la flamme. Et calme et serein, l'auguste vieillard endurait ce supplice avec autant de tranquillité que s'il eût reposé sur un lit de roses. Vaincu derechef par la patience de sa victime, le tyran le fit jeter à des bêtes féroces dont un long jeûne avait excité la rage. Nouvelle déception. Les voyant accourir sur lui, le saint leur opposa le signe de la croix, en disant : « Venez à moi, Seigneur, et montrez pour moi la même puissance que vous avez manifesté pour votre serviteur Daniel. » Et l'on vit — ô merveille ! — les bêtes affamées s'arrêter subitement, s'adoucir, puis se prosterner devant le serviteur de Dieu. Croyant en finir, le gouverneur fit jeter l'indomptable athlète dans une fournaise ardente. Mais le miracle de la fournaise de Babylone se renouvelant à Paris, on en vit sortir notre saint tout radieux et en meilleur état qu'il n'y était entré. Assurément, c'était Satan qui soufflait au cœur du tyran sa haine contre le vaillant soldat du Christ. Il lui inspira donc la pensée de le faire crucifier. L'enfer alors fut à son tour défait, comme au crucifiement de son premier et divin vainqueur ; car en vrai disciple de Jésus-Christ, saint Denis fit du gibet où il était attaché un autel de sacrifice, une chaire d'éloquence, un trône royal. Profitant de la circonstance, qui avait amené une foule immense autour de lui, il se mit à prêcher l'ineffable mystère de la Passion avec tant d'onction que le peuple en était profondément ému ; et les conversions n'eussent pas été moins nombreuses que lorsqu'il prêchait dans son église, si le préfet, stupéfait et furieux à la vue de ce spectacle étrange, n'eût donné l'ordre de le détacher de la croix et de l'emmener en prison avec plusieurs de ceux qui avaient témoigné plus de sympathie au glorieux martyr. Là, se passa un fait merveilleux qui témoigne hautement de la tendre bonté du divin Maître pour son fidèle serviteur. Comme il était sur le point de rompre le pain sacré, soudain une lumière céleste resplendit dans la prison, et Notre-Seigneur apparaissant visiblement à tous, communia lui-même saint Denis, lui disant : « Prenez ceci, mon bien-aimé, en attendant la récompense qui vous est réservée ainsi qu'à ceux qui écouteront votre parole. Combattez toujours vaillamment et vous vaincrez ; la mémoire de votre martyr sera impérissable, et lorsque vous prierez, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez. » Comme ces paroles et cette promesse doivent vous inspirer un profond respect et une filiale confiance envers votre saint et glorieux patron !

Las de ses nombreuses défaites, Fescennius pour en finir ordonna que les indomptables martyrs fussent décapités. On les conduisit donc à l'endroit où s'élevait l'idole de Mercure, qui porte aujour-



d'hui le nom de Montmartre. Ils s'y rendirent en vrais triomphateurs, tant était grande leur impatience de donner leur vie pour Jésus-Christ ; et s'étant agenouillés pour prier, les bourreaux achevèrent leur sinistre besogne, et par un raffinement de cruauté, avec des haches émoussées. Saint Denis décapité se redressa de lui-même, et portant sa tête tranchée s'avança environné d'une éclatante lumière et escorté d'une troupe d'esprits célestes chantant le *Gloria in excelsis*. Ce que voyant et entendant les païens se frappaient la poitrine et se convertissaient. Cette marche triomphale dura près de deux heures, jusqu'à ce qu'ayant rencontré une pieuse femme nommée Catulle, notre saint lui remit son chef ensanglanté et retomba à ses pieds. C'est à cet endroit même que plus tard s'éleva la ville de Saint-Denis.

Nous ne saurions terminer ce panégyrique sans vous faire remarquer, mes frères, les desseins miséricordieux de la Providence, qui permet que la montagne arrosée du sang de l'apôtre des Gaules soit précisément le théâtre de la manifestation des tendresses divines pour la France. Pour saint Denis comme pour saint Paul, Jésus était son amour, sa vie, son tout, et mourir pour lui fut un gain, une joie, son suprême bonheur. C'est le Cœur de Jésus qui mit à l'esprit de Clovis, nous pouvons le croire, la pensée de consacrer sa personne et son royaume au premier évêque de Paris. C'est à Montmartre que le Cœur de Jésus amena saint Ignace pour y puiser sur les reliques de saint Denis la grâce de l'apostolat et y poser les fondements de sa noble et vaillante compagnie. Et aujourd'hui, ne semble-t-il pas confirmer l'heureux choix de cette terre privilégiée par les faveurs insignes qui découlent chaque jour de son sanctuaire encore inachevé ? Assurément, c'est là qu'il convie la France à lui faire amende honorable de ses infidélités, à s'humilier, à se repentir, afin de pouvoir renouveler avec elle l'ancien pacte contracté au baptistère de Reims il y a quatorze siècles.

Hâtons donc par nos prières et nos vertus le jour où il nous sera donné de voir notre chère patrie reprendre sa place à la tête des nations catholiques pour continuer les gestes de Dieu ! Et en vénérant aujourd'hui notre illustre et bien-aimé patron, demandons à Dieu par sa puissante intercession la grâce d'imiter sa foi et son inébranlable courage ; et après avoir triomphé des difficultés que rencontre tout chrétien qui soutient ici-bas les combats du Seigneur, nous arriverons au bonheur dont il jouit dans l'éternité. Ainsi soit-il !

## PLAN DE SERMON

### LA VÉRITABLE PÉNITENCE

*Convertimini ad me in toto corde vestro.*

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. (Joel, II.)

Dans la création de l'homme, Dieu a montré sa puissance et sa sagesse, mais surtout il a révélé sa grande bonté a) en élevant la condition de l'homme au-dessus de celle des animaux, par la noblesse de son âme et la dignité de son corps appelé à la gloire de la résurrection ; — b) au-dessus de celle des anges, auxquels il a refusé la miséricorde et le pardon qu'il accorde au pécheur dont la volonté est inconstante. Ce pardon n'est offert qu'à la véritable pénitence. Examinons ses trois caractères.

#### I

##### *La vraie pénitence est un changement*

C'est une divine transformation : 1° d'après l'Écriture : C'est se dépouiller du vieil Adam pour se revêtir de Jésus-Christ. C'est devenir un homme nouveau ; — 2° d'après les Saints Pères : C'est mourir au monde et à ses vanités ; — renoncer à ses caprices et à ses mauvaises habitudes ; — quitter sa mauvaise vie, à l'exemple des Ninivites ; — 3° d'après le concile de Trente : La vraie pénitence contient le retranchement de tout péché, le commencement d'une vie nouvelle. Sans quoi la pénitence est vaine et les sacrements sont profanés ; — 4° d'après la raison : Les sacrements donnent la grâce, les dons du Saint-Esprit et les habitudes surnaturelles de toutes les vertus. Ces forces doivent agir et on doit en constater les effets. Nous devenons les temples du Saint-Esprit. La présence de cet hôte divin doit produire en nous l'esprit de toutes les vertus.

#### II

##### *C'est un changement du cœur*

C'est le cœur qui doit être renouvelé, changé principalement. C'est le cœur que Dieu demande avant tout. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, — vous ne mépriserez pas, Seigneur, un cœur contrit, — faites-nous un cœur nouveau et un esprit nouveau. Ici il y a, à éviter deux graves illusions, d'après saint Grégoire : a) La vraie contrition n'est pas sur les lèvres ou dans l'imagination, mais dans la volonté ; elle n'est donc pas dans les paroles ou les pensées, qui ne sont pas l'interprète infailible du cœur, mais dans les œuvres et la conduite ; — b) Il faut se défier des changements qui ne viennent pas du cœur, mais qui ont pour cause les événements extérieurs, l'absence des occasions ; car alors la cessation du péché n'est pas la preuve que le cœur est changé. Or si Dieu n'a pas le cœur, il ne fait pas grand cas du reste.

#### III

##### *C'est un changement du cœur entier*

Dieu veut le cœur entièrement. Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. Il le veut totalement 1° quant à l'amour. Dieu veut que nous quittions le péché non pas à regret, par contrainte, mais par amour pour lui. Ne lui donnons pas notre cœur comme nous donnerions notre bourse à un voleur au milieu d'un bois ; — 2° quant à l'objet. Si nous sommes vraiment convertis, nous renoncerons à tous nos péchés sans exception, — et nous fuirons même toutes les occasions, toutes les apparences et les suites du péché. Il faut vider entièrement notre cœur qui doit se répandre comme de l'eau devant Dieu, et non comme de l'huile, du vin ou de l'encre, car il en resterait encore quelque chose, comme l'odeur ou la couleur ; — 3° quant au temps, sans revenir au péché dans l'avenir.

Puisqu'on voit rarement de tels changements, on doit dire que la vraie conversion est rare.

Ne plus pécher, c'est sagesse, car on est sûr de conserver la grâce ; tandis que revenir au péché, c'est imprudence, car on n'est jamais absolument sûr d'avoir la véritable pénitence.

P. LEJEUNE.

*Le gérant : J. MAITRIER.*

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## POUR LA FÊTE DU PATRONAGE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

LA CÉLESTE PROTECTRICE

*O clemens, o pia, o dulcis  
Virgo Maria.*

O clémence, ô bonté, ô douceur, ô Vierge Marie !

(Ex Ant. *Salve Regina.*)

Marie a les promesses de la vie présente, de la bonne mort et de la vie éternelle. Marie est notre avocate, notre protectrice, notre illuminatrice, notre médiatrice, notre mère, la trésorière et la dispensatrice des grâces. Marie est notre céleste patronne, toute bonne et toute-puissante. Mais pour qui sont ses faveurs ? Disons-le bien haut : pour tous ceux que Jésus notre Rédempteur, le Sauveur de nos âmes, veut sauver, c'est-à-dire pour tous les descendants d'Adam, sans aucune exception ; cependant, ajoutons-le immédiatement, afin de rester dans la vérité, elle favorise spécialement ceux qui la servent, ceux qui ont pour elle une véritable dévotion.

Les saints Docteurs sont aussi unanimes qu'éloquents, en nous affirmant cette vérité.

« Honorons, révérons, respectons, aimons, dit le bon saint François de Sales, d'un amour spécial, la très sainte et très glorieuse Vierge Marie. Recourons à elle, et, comme ses petits-enfants, jetons-nous dans ses bras avec une confiance parfaite. Implorons sa protection, invoquons son amour maternel et tâchons d'imiter ses vertus, témoignant ainsi que nous avons envers elle un cœur vraiment filial. »

« Mes bien chers frères, disait le B. Thomas a Kempis, si vous désirez être consolés dans vos tribulations, adressez-vous à Marie, offrez-lui vos hommages, priez-la, confiez-vous à sa bonté. Réjouissez-vous avec Marie, priez avec Marie, marchez avec Marie, cherchez Jésus avec Marie, en un mot désirez vivre et mourir avec Jésus et avec Marie. »

« O Mère de mon Sauveur ! s'écriait saint Ildefonse, tout transporté d'amour. Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, pure entre toutes les vierges et reine de toutes les créatures, faites que je célèbre vos grandeurs autant qu'il me sera possible de les célébrer, que je vous aime autant qu'il m'est possible d'aimer, que je contribue à vous faire honorer avec tout le zèle dont je suis capable par la grâce de Dieu et autant que mes forces me le permettent. »

Qu'est-ce à dire ? Que signifient ces belles paroles ? Elles signifient que si nous voulons être vraiment les protégés de Marie et l'objet de ses

miséricordieuses bontés, il faut que nous ayons pour elle une vraie et sincère dévotion. Aussi bien est-ce promouvoir très efficacement la cause de notre salut que de nous faire une juste idée de la dévotion à la très sainte Vierge et de nous appliquer avec toute l'énergie dont nous sommes capables à la mettre en pratique. O Vierge si clément, si bonne et si pleine de douceurs, *o clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria*, daignez nous assister dans la méditation d'un sujet qui nous intéresse à un si haut degré ! Priez pour nous, *Ora pro nobis sancta Dei Genitrix !*

### I

Observons d'abord que dans la dévotion à la très sainte Vierge il y a, comme dans toutes les choses humaines, la lettre et l'esprit, le corps et l'âme. La lettre, le corps, c'est ce qui paraît à nos sens, ce sont les pratiques diverses par lesquelles nous honorons Marie extérieurement, par exemple, vénérer ses images, porter sa médaille ou son scapulaire, réciter l'*Angelus*, l'*Ave Maria*, le chapelet : c'est là le moindre côté de la dévotion à la mère de Dieu. L'esprit, l'âme, ce sont les sentiments intérieurs qui animent tout, qui vivifient tout, qui donnent de la valeur et du mérite à nos paroles et à nos actes : c'est le côté essentiel qui peut suppléer à tout, mais que rien ne remplace.

Cela étant posé, disons qu'à côté de la bonne et vraie dévotion à Marie il y en a de défectueuses et même de mauvaises.

Il y a la dévotion critique et orgueilleuse qui, tout en professant quelque estime de la très sainte Vierge a toujours peur d'en trop faire pour son honneur, et blâme avec une incroyable facilité les manifestations de la piété chrétienne, les regardant et les stigmatisant comme autant de faiblesses d'esprit.

Il y a la dévotion hypocrite : c'est celle de ces chrétiens qui couvrent leurs péchés et leurs mauvaises habitudes sous le manteau de la Vierge fidèle, afin de passer aux yeux des hommes pour ce qu'ils ne sont pas.

Il y a la dévotion des présomptueux, qui, sous le beau nom de serviteurs de Marie, ne veulent rien faire absolument pour se corriger de leurs vices ; qui dorment en paix dans leurs mauvaises habitudes parce qu'ils observent quelques pratiques en l'honneur de la sainte Vierge, qui restent volontairement, de propos délibéré, opiniâtrément, dans les liens des passions, disant qu'ils ne seront pas damnés parce qu'ils récitent quelque prière, font quelque acte extérieur de piété envers la Reine des cieux. Ils voudraient faire ainsi la Vierge très pure et très sainte la protectrice de leurs désordres.

Il y a la dévotion des hommes terrestres et basement intéressés. Ceux-là ne recourent à la sainte Vierge que pour gagner quelque procès, pour éviter quelque péril, guérir d'une maladie, ou pour quelque autre besoin analogue ; en dehors de ces conjonctures, ils l'oublient totalement.



Mais, hâtons-nous de le dire, il y a aussi la vraie dévotion, celle qui plaît à Dieu, qui ravit le cœur de Marie et qui est le principe fécond des grâces les plus précieuses. Celle-là est intérieure, pure, sainte, constante, pleine de généreuse affection, sincère. Et s'il fallait brièvement la décrire, on pourrait dire qu'elle est un culte de VÉNÉRATION qui se traduit par la plus haute estime et le respect le plus profond; un culte de CONFIANCE qui s'exprime par la prière la plus fervente; un culte d'AMOUR qui lui dévoue fidèlement et loyalement tout notre cœur.

Un culte de vénération, d'abord. Je dis *vénération* et non point *adoration*. Tout catholique le sait, il n'y a que Dieu qui a droit à l'adoration, c'est-à-dire à cet hommage par lequel nous le reconnaissons comme le souverain Seigneur et Maître de toutes choses, parce qu'il est le créateur de tout ce qui existe. Nous rendons gloire à Dieu à cause de lui-même; les créatures, nous les honorons à cause de Dieu dont elles tiennent leurs perfections. Et Marie, nous le croyons et nous le professons, est une créature, créature excellente, il est vrai, mais seulement une créature. L'adorer serait une idolâtrie; aussi il n'y a aucun catholique si peu éclairé qu'il soit, qui soit victime de cette aberration. Marie, oui, cela est certain, est l'aimant des esprits et des cœurs; mais elle ne les attire à elle que pour les donner à Jésus-Christ.

Cette restriction étant posée, ne craignons pas d'aller trop loin dans notre estime et notre respect pour la très sainte Vierge.

La très sainte Vierge, dit très justement le pieux évêque de Genève, le docte saint François de Sales, est digne de tout l'honneur qui peut appartenir à une créature.

Elle est le chef-d'œuvre de la pureté; jamais l'ombre du plus petit péché, de la plus légère imperfection, n'a effleuré son âme. Exempte du péché originel dès le premier instant de sa conception, l'esprit du mal n'a jamais eu rien à revendiquer en elle. En elle, il n'y a pas la plus petite tache. Elle est plus pure que la lumière, plus radieuse que l'astre du jour, plus éclatante de blancheur que le lis le plus immaculé ou la neige qui couronne le sommet des plus hautes montagnes. Sa pureté dépasse celle des Chérubins et des Séraphins les plus sublimes.

Elle est le chef-d'œuvre de la sainteté. Elle a reçu la plénitude de la grâce. Sa sainteté est supérieure à celle de tous les élus réunis ensemble. En elle on admire toutes les vertus portées à leur plus haut degré : l'innocence d'Abel, la foi d'Abraham, la constance de Josué, la piété de David, la sagesse de Salomon. Elle surpasse Moïse en douceur, Job en patience, Isaac en obéissance, la mère des Machabées en courage, Judith en dévouement, Esther en prudence, les anges en science et en sagesse. Elle est la vierge très prudente, la vierge vénérable, le miroir de la justice, le trône de la sagesse.

Elle est le chef-d'œuvre le plus accompli de grandeur et de dignité. En sa qualité de mère de Dieu elle a une sorte de consanguinité avec la divinité; elle atteint, dit saint Thomas, aux confins de la divinité, *finis divinitatis attingit*.

Elle est le chef-d'œuvre de la gloire, de la puissance et de la bonté. Elle est assise dans le ciel à la droite de Jésus-Christ son fils et notre Dieu; elle est couronnée Reine de l'univers, partageant pour ainsi dire l'empire de Dieu; elle est investie de la puissance de Dieu; et vis-à-vis de nous elle brûle des ardeurs de la charité de Dieu à notre égard, son cœur est la copie la plus exacte du cœur adorable de notre Sauveur.

Quelle grandeur, quelle excellence, quelle sublimité ! Oh ! que la sainte Vierge mérite bien nos hommages et nos louanges : jamais nous ne la louerons assez, *quibus te laudibus efferam, nescio !*

Nous vous saluons. Ô mère du souverain roi, ornement du ciel, arbre de vie, principe des vraies consolations, océan de grâces, trône resplendissant de la divinité, arche de la nouvelle alliance !

Nous vous saluons, ô Vierge sans tache, incomparable mère du Très-Haut, temple du Dieu vivant, palais du Roi éternel, sanctuaire de l'Esprit-Saint, cèdre du Liban, douce lumière brillant sur les hauteurs de Nazareth, joie d'Israël, gloire de l'humanité, allégresse de la céleste Jérusalem !

Nous vous saluons, ô mère de la divine grâce, paradis vivant du Dieu vivant !

Nous vous saluons, ô pleine de grâces ostensor de la divinité, bénie entre toutes les femmes, aurore du soleil de justice ! Nous vous saluons en union avec tous les saints, en union avec tous les anges, en union avec l'auguste Trinité elle-même. A vous notre vénération, à vous notre *confiance* sans bornes !

## II

Une histoire célèbre est celle de Marie dite « l'Egyptienne », rapportée au premier volume de la vie des Pères du désert. A l'âge de douze ans, elle s'enfuit de la maison paternelle et vint s'établir à Alexandrie, où sa vie licencieuse faisait le scandale de toute la cité. Après seize années de désordres et de crimes, comme des pèlerins s'embarquaient pour Jérusalem afin d'aller y célébrer la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, il lui prit fantaisie de se joindre à eux. Arrivée dans la ville sainte, le jour de la solennité, poussée par un simple sentiment de curiosité, elle voulut pénétrer avec la foule des fidèles dans l'église; mais elle se sentit repoussée comme par une main invisible. Par trois fois elle renouvela sa tentative, mais ce fut inutilement; quoiqu'elle fit, elle ne put franchir le seuil sacré. Eclairée soudain par la lumière de Dieu, touchée par la grâce, la pauvre pécheresse comprit qu'elle était rejetée à cause de ses désordres. Or il y avait sous le péristyle de l'église une image de la sainte Vierge peinte sur la

muraille. Apercevant cette image, l'Égyptienne se prosterne, et, fondant en larmes, elle fait cette humble prière : « O Mère de mon Dieu, ayez compassion d'une malheureuse créature ! O vous, le refuge des pécheurs, ne me refusez pas la consolation de voir et d'adorer ce bois sacré sur lequel mon Sauveur, votre fils, a répandu son sang et est mort pour me racheter ! Après quoi, je vous le promets, j'irai pleurer mes crimes le reste de mes jours dans l'endroit que vous voudrez bien m'indiquer. » Sentant intérieurement que l'église lui serait ouverte, elle se présente, entre sans résistance avec les autres fidèles, et adore la vraie Croix dans les sentiments de la plus vive contrition. Retournant ensuite vers l'image sacrée : « O mère de Dieu, ô ma mère, s'écria-t-elle, où voulez-vous que je me retire ? » Une voix lui répondit : « Passe le Jourdain et là tu trouveras le lieu de ton repos. » La pécheresse convertie fit alors une confession générale de toute sa vie, reçut la sainte communion, puis, ayant franchi le fleuve, elle s'enfonça dans le désert, où elle vécut dans la pénitence la plus austère, dans la prière la plus assidue, dans la piété la plus angélique ; et, après de longues années, elle mourut pleine des plus excellents mérites, et son âme fut reçue, aux applaudissements des anges, dans la Jérusalem du ciel.

J'aime beaucoup ce trait emprunté aux annales ecclésiastiques. D'abord parce qu'il est très antique et témoigne de la dévotion des fidèles de la primitive Eglise pour Marie ; ensuite parce qu'il est une affirmation saisissante de la confiance que nous devons tous mettre en Marie.

Tous, c'est-à-dire les justes parce qu'ils sont la portion choisie du troupeau du Sauveur ; mais aussi les pécheurs, nous ne saurions trop le répéter, parce que Jésus-Christ est venu guérir les malades, appeler à lui les pécheurs, les racheter par l'effusion de tout son sang. Et si Marie est le secours des chrétiens, elle est très véritablement « le refuge des pécheurs. »

Comme le dit très justement un pieux évêque, prêcher que la piété envers Marie, de la part de ceux qui vivent dans le désordre, est une piété mensongère, injurieuse à Jésus-Christ et à sa Mère, une observance dérisoire, une vaine et criminelle confiance, c'est outrepasser la vérité et fausser la règle ; c'est arrêter le courant de la grâce, et, à force de sécheresse et d'exagération, enter le désespoir sur la faiblesse, quand l'intention de l'Eglise est de greffer le repentir sur la miséricorde.

Oui, tous peuvent recourir à Marie avec pleine confiance d'être exaucés ! Aux justes elle donne la persévérance ; aux pauvres pécheurs elle obtient la lumière qui les éclaire, la force qui vient en aide à leur faiblesse, l'énergie pour rompre leurs liens, faire pénitence et rentrer en grâce avec Dieu.

C'est à tous, mais particulièrement aux pécheurs, que s'adressent ces paroles si célèbres et si consolantes de saint Bernard : « Qui que vous soyez, ô

vous qui comprenez qu'au milieu de la mer de cette vie vous cheminez non sur la terre ferme, mais au milieu des orages et des tempêtes, ne détournez pas les yeux de cet astre resplendissant, si vous ne voulez pas faire naufrage. Si les vents des tentations s'élèvent, si vous êtes portés sur les écueils des tribulations, regardez l'étoile, appelez Marie à votre secours. Si vous êtes balottés par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si la colère, ou l'avarice, ou l'impureté secoue violemment la barque de votre âme, vite, vite un regard vers Marie ! Etes-vous troublés par l'horreur de vos crimes, êtes-vous confus de la noirceur de votre conscience, êtes-vous épouvantés par les terreurs du jugement, êtes-vous sur le point d'être engloutis dans les abîmes de la tristesse et du désespoir, pensez à Marie. Encore une fois, dans vos dangers, dans vos angoisses, dans vos incertitudes pensez à Marie, invoquez Marie, que son nom soit toujours sur vos lèvres et dans votre cœur ! Et si vous voulez être plus sûrement exaucés, efforcez-vous d'imiter ses exemples. En la suivant on ne s'égare pas ; en la priant on ne désespère pas ; en se tenant à elle on ne tombe pas ; sous sa protection on n'a rien à craindre ; sous sa conduite on ne se fatigue pas ; avec son assistance on arrive au port de la bienheureuse éternité. »

Qui que nous soyons, allons à Marie avec pleine confiance. Recourons à elle pour obtenir tout bien, pour être délivrés de tout mal. Implorons son secours dans le doute, dans la tentation, dans l'épreuve, dans la maladie, dans le découragement, dans toutes les nécessités de l'âme et du corps.

Aimons à lui adresser, sinon quant aux mots, du moins quant au sens, la prière si théologique, si tendre, si cordiale, de saint François de Sales : « Je vous salue, très douce Vierge Marie, Mère de Dieu ; vous êtes ma mère et ma souveraine ; conséquemment, je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur, parce que je ne veux plus avoir d'autre mère et souveraine que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et très douce Mère, qu'il vous plaise de me consoler en toutes mes angoisses et tribulations. Ayez mémoire et souvenance, très douce Vierge, que vous êtes ma mère et que je suis votre fils, que vous êtes très puissante et que je suis un pauvre homme, vil et faible. Partout, je vous supplie que vous me gouverniez et défendiez en toutes mes voies et actions. Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez : car votre bien-aimé Fils vous a donné toute puissance, tant au ciel que sur la terre. Ne me dites pas que vous ne devez : car vous êtes la commune mère de tous les pauvres humains, et singulièrement la mienne. Si vous ne pouviez, je vous excuserais disant : Il est vrai qu'elle est ma mère et me hérit comme son fils, mais la pauvre manque d'avoir et de pouvoir. Si vous n'étiez ma mère, avec raison je patienterais disant : Elle est bien assez riche pour m'assister, mais



hélas ! n'étant pas mère, elle ne m'aime pas. Puis donc, très sainte Vierge, que vous êtes ma mère et que vous êtes puissante, comment vous excuserai-je si vous ne me soulagez et ne me prêtez secours et assistance ? Voyez, ma mère, vous êtes contrainte de m'accorder, et d'acquiescer à toutes mes demandes. Faites-moi présent de tous les dons, biens et grâces qui plaisent à la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit... »

La vraie dévotion à Marie est donc un culte de vénération et de confiance, mais j'ajoute, et c'est le principal, que c'est aussi un culte d'amour.

### III

Comment n'aimerions-nous pas la très sainte Vierge ? Elle est toute belle, toute gracieuse, toute parfaite, toute aimable. Elle a été prévenue de tant de charmes qu'elle fait le ravissement du ciel et qu'elle est l'objet des complaisances de Dieu lui-même. D'autre part elle est si bonne, si miséricordieuse, qu'il nous est impossible, notre esprit fût-il celui d'un séraphin, notre langue eût-elle l'éloquence des plus éloquents, d'imaginer et d'exprimer les abîmes de bénédictions dont elle est la source. Tous les biens surnaturels, mérités par les souffrances et la mort de Jésus-Christ, nous sont communiqués par les mains de Marie, dit saint Léonard de Port-Maurice. Première origine du sang de Jésus-Christ, dit Bossuet, c'est d'elle que commence à se répandre dans nos âmes le beau fleuve de grâces qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise. Nations rachetées, s'écrit l'Eglise, applaudissez, car la vie nous a été rendue par la Vierge <sup>1</sup>. Nous avons recouru à Marie et Marie nous a secourus <sup>2</sup>. D'ailleurs n'est-elle pas notre mère ? Ce mot dit tout. Le premier devoir à l'égard d'une mère, tout le monde le reconnaît, c'est l'amour. Aimons donc la très sainte Vierge ; donnons-lui notre cœur ; attachons-nous à elle ; témoignons-lui notre affection de toute manière, afin de recevoir plus abondamment les faveurs de sa maternelle bonté.

Qu'est-ce donc qu'aimer ?

Aimer c'est ce rappeler avec complaisance ; aimer c'est visiter ; aimer c'est louer ; aimer c'est défendre et glorifier l'objet de sa dilection. Voulons-nous donner à Marie des marques sincères de notre amour ? Plaisons-nous dans le souvenir de ses grandeurs, de ses bontés, de ses vertus et de ses privilèges ; soyons pleins de zèle pour célébrer ses gloires, visiter ses sanctuaires, porter ses livrées, entrer dans ses confréries, défendre sans aucun respect humain ses prérogatives. *Dignare me laudare te, Virgo sacrata, da mihi virtutem contra hostes tuos.*

Aimer surtout c'est imiter. Ah ! c'est là le signe infaillible de l'amour vrai ; c'est là le témoignage de tendresse que notre Mère désire de nous ; c'est la marque d'attachement la moins équivoque.

« Tout ce qui est l'objet de notre culte, dit Bos-

suet qui a si bien parlé de la dévotion à Marie, doit être le modèle de notre vie. C'est la tradition et la doctrine constante de l'Eglise catholique que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints c'est de savoir profiter de leurs beaux exemples. Dressez à la Reine du ciel une image sainte. Soyez vous-même son image. Chacun est le peintre et le sculpteur de sa vie. Formez la vôtre sur celle de la sainte Vierge et soyez de fidèles copies d'un si parfait original <sup>1</sup>. »

Au fait, quelle que soit notre condition, Marie est notre modèle, *talis fuit Maria ut ejus unius vila omnium sit disciplina* <sup>2</sup>.

Imitons-la donc, non dans sa dignité, non dans ses privilèges incommunicables, mais dans sa sainteté. Sans prétendre reproduire exactement un si beau modèle, tâchons de nous en rapprocher de plus en plus.

Imitons-la dans la pratique de toutes les vertus à notre portée : l'éloignement du monde, l'amour de la retraite, le détachement des biens temporels, l'obéissance, le soin d'accomplir fidèlement nos devoirs envers Dieu et envers les hommes, la générosité à tout faire et à tout souffrir dans une intention surnaturelle, la mortification des sens, l'assiduité à la prière, et particulièrement les trois vertus qui réjouissent par leur parfum la maison de Dieu : l'humilité, la pureté, la charité, *viola humilitatis, lilyum castitatis, rosa caritatis* <sup>3</sup>.

Imitons-la dans la persévérance et la fermeté invariable de sa sainteté. « Il n'y a que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera couronné ! »

O Marie, si bonne et si généreuse pour tous les humains, mais surtout pour ceux qui vous honorent, je veux être au nombre de vos serviteurs fidèles et dévoués ! Je veux, avec la grâce de Dieu et votre aide, vous vénérer, vous invoquer, vous aimer. Béni soit Dieu qui m'a fait trouver en vous un moyen si facile et si efficace de sanctification, de joie sur terre, et de félicité dans le ciel !

### PETITE INSTRUCTION POUR LE VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

LA VRAIE ET LA FAUSSE SAGESSE

*Videte quomodo caute ambulatis : non quasi insipientes, sed ut sapientes.*

Ayez soin de marcher avec circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages. (Eph., v, 15-16.)

Les impies, les athées, qui la plupart ont eu d'abord la foi et l'ont ensuite misérablement perdue ou reniée, affectent volontiers de mépriser les

<sup>1</sup> 3<sup>e</sup> Sermon pour la Conception de la sainte Vierge.

<sup>2</sup> S. Ambroise.

<sup>3</sup> S. Bernard.

<sup>1</sup> Hymne *O gloriosa Virginum*.

<sup>2</sup> Fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

chrétiens fidèles. Ils raillent leur simplicité, ils les traitent d'esprits faibles, ils vont jusqu'à les déclarer fous et insensés. Eux seuls possèdent la vraie lumière, la science certaine de la vie; seuls ils sont et peuvent se dire réellement sages.

Ne vous laissez pas émouvoir par ce vain bruit de paroles, de sarcasmes et de moqueries. Jusqu'ici vous avez cru qu'il n'y avait de sagesse qu'à servir Dieu en évitant le mal qu'il défend et en accomplissant le bien qu'il commande. C'est là une vérité proclamée par la droite raison, par l'expérience, par les saintes Ecritures, vérité aussi ancienne que le monde et qui subsistera éternellement.

Mais comme les prétentions de l'impiété prennent de nos jours une recrudescence qui pourrait en imposer à plusieurs, il ne sera pas hors de propos de nous arrêter à en démontrer l' inanité, et par un contraste saisissant de relever à vos yeux l'excellence de la sagesse chrétienne, la seule digne de notre estime, de nos aspirations, de notre amour.

## I

Et d'abord, que faut-il penser de ce que l'on appelle bien à tort la sagesse mondaine ?

Le vrai sage, c'est assurément celui qui se proposant une fin noble et utile, y tend, avec constance et fermeté, par les moyens les mieux appropriés, les plus sûrs et les plus directs.

Il est évident, au contraire, que celui-là est déraisonnable et insensé qui, négligeant une fin plus élevée, borne tous ses soins à une fin secondaire, basse et vulgaire; ou encore qui, n'ignorant pas le but vrai de la vie, ne se met point en peine d'y atteindre, et perd son temps, dissipe ses forces en d'inutiles labeurs.

Vous avouerez, mes frères, que borner son ambition à la poursuite des biens de ce monde, se montrer satisfait pourvu que l'on arrive à une jouissance paisible de la vie présente, n'est pas une fin ni très noble ni très spirituelle. J'y vois bien la part du corps et des sens; j'ai peine à y découvrir le profit que l'âme en retire. Est-ce donc pour aboutir à un tel résultat, matériel et grossier, que cette âme a reçu de si grandes, de si hautes facultés? Comment complèrerez-vous, avec de vaines et périssables et mensongères satisfactions ses désirs insatiables d'un bonheur complet et immortel ?

Ah! je sais bien qu'on peut étouffer plus ou moins cet instinct supérieur par les préoccupations terrestres, par la recherche ardente, obstinée de la fortune, et même seulement par la lutte opiniâtre pour l'existence qui est le sort d'un si grand nombre; qu'on peut, à force d'erreurs, de préjugés, de maximes fausses, voiler ou fermer l'horizon divin qui s'ouvre tout grand à l'âme vraiment libre et éclairée. Mais à certains moments l'âme parvient à soulever ce poids qui l'opprime, elle éprouve des élans qui l'arrachent à la terre où on veut la raver et qui l'emportent vers les cieux, elle déchire ces nuages amoncelés devant elle, elle perçoit un monde plus vaste, un monde meilleur

que celui où elle se renfermait, elle s'écrie avec saint Augustin : « J'avais cru que c'était là le repos, le bonheur, le tout de l'homme. Erreur, erreur! Non, il n'y a de repos, de paix pour notre cœur que lorsqu'il s'est reposé en vous, ô mon Dieu! »

La sagesse humaine ne se tient point pour battue quand on lui a démontré l'infériorité, la bassesse, le néant de la fin à laquelle elle se condamne. Si elle consent à céder sur ce point, capital il est vrai, elle cherche à prendre sa revanche en toutes rencontres dans la pratique.

À l'entendre, c'est folie que de s'astreindre à la lettre des commandements, folie de se soumettre à toutes les prescriptions de l'Eglise, folie de pardonner les offenses, folie de mortifier son corps, folie de chercher à s'enrichir par les seuls moyens honnêtes, folie de trop fréquenter les églises, de se montrer assidus aux saints offices ou à la réception des sacrements. Il est d'un homme sensé de n'user de ces pratiques qu'avec modération, indépendance, sans scrupule ni contrainte.

Voilà, mes frères, le langage, je ne dirai pas de l'impiété, mais des simples mondains, mais des chrétiens tièdes et indifférents.

Certes, la voie ainsi tracée est large et commode. Est-ce bien la vraie? Est-ce sagesse de s'y fier? Si tous ces compromis, ces excessives atténuations du devoir, sont désavoués par celui qui est le Maître souverain et absolu de nos destinées, si les œuvres qui en résultent sont par lui trouvées insuffisantes, ne courons-nous pas grand risque de manquer le but, et de nous voir condamner non pour ce que nous aurons fait, mais pour ce que nous aurons omis de faire?

Or, nous n'en pouvons douter, ces maximes de la sagesse mondaine sont en opposition directe avec les maximes de l'éternelle Sagesse. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous avertit que la voie large conduit à l'abîme, mais que la voie du ciel est étroite, et que ceux-là seuls qui se font violence et s'imposent des sacrifices parviennent à la vie. Loin donc d'estimer que si peu que l'on donne à Dieu on lui donnera toujours assez, ne faut-il pas craindre que, quoi que nous fassions, nous n'atteignons jamais à la perfection de notre devoir et que même nous ne soyons exposés à demeurer en deçà ?

Dès lors, la conclusion qui s'impose, c'est qu'il serait téméraire de prêter l'oreille aux conseils de la prétendue sagesse du siècle, plus téméraire encore et insensé de régler sur eux notre conduite. Quand il y va d'intérêts si graves, il est rigoureusement requis de s'entourer de toutes les lumières de la vérité, de toutes les certitudes de l'enseignement divin. Agir autrement, c'est risquer de gâter de cœur ce que l'homme a de plus précieux ici-bas, son salut; c'est sacrifier son éternité.

Sous quelque côté que nous l'envisagions, la sagesse purement humaine ne nous offre donc qu'incertitude et contradiction; elle est aussi sévèrement condamnée par la droite raison que par la foi.



## II

La sagesse chrétienne, telle que la définit saint Paul, nous paraît autrement supérieure, lumineuse et sûre.

Elle ne réprouve pas les choses de ce monde, elle n'en interdit pas l'usage; mais elle nous avertit d'en jouir avec circonspection et prudence, *caute*, à cause des dangers qui y sont renfermés et de l'abus qu'on peut en faire.

Elle nous enseigne que nous ne sommes ici-bas qu'en passant, que nous n'avons point sur la terre de demeure permanente, et qu'il est inutile de chercher parmi les biens de ce monde un bonheur qu'il ne leur appartient pas de nous donner.

Elle éveille ainsi en nous ces aspirations vers une vie meilleure, qui comblera tous nos désirs. Elle nous la fait entrevoir par avance, elle en met le doux espoir en nos cœurs. Elle excelle à diriger vers ce but suprême toutes nos œuvres, tous nos soins, tous nos efforts.

Et pour que nous n'ayons point peur de nous tromper, elle nous donne une garantie assurée, elle nous fixe comme appui et comme règle la volonté même de Dieu, *intelligentes quæ sit voluntas Dei* (Eph. v, 17). En nous tenant fermement à cette volonté infaillible, nous serons à l'abri des imprudences et des fautes dont, abandonnés à nos propres ressources, nous ne sommes que trop coutumiers.

La sagesse divine ne nous dissimule pas, comme la sagesse mondaine, notre naturelle faiblesse, elle nous la remet sans cesse devant les yeux; mais c'est afin de stimuler notre vigilance, afin de nous faire redoubler de zèle et de prudence, et prendre d'utiles précautions contre les ennemis qui nous entourent.

Parmi ces ennemis, nombreux et perfides, qui font dire à l'apôtre que « nos jours sont mauvais, *dies mali sunt*, » il en est un qui nous guette avec plus de persistance. Contre ses suggestions, il faut être continuellement en garde. Vous avez nommé la sensualité, mère de la luxure, source d'innombrables désordres.

Ce serait peu, toutefois, de signaler le péril, si en même temps ne nous étaient indiqués les moyens de nous y soustraire, si notre âme n'était vivement excitée à user de diligence et d'activité pour accomplir toute justice.

De là cette exhortation pressante, suggérée par la brièveté de la vie, d'employer avec soin le temps qui nous est donné, et non seulement de ne rien perdre du temps présent, mais de racheter le temps passé, *redimere tempus*, hélas! trop souvent perdu en œuvres mauvaises ou inutiles.

Et à quoi devons-nous les employer, ces jours précieux qui nous sont mesurés avec tant de parcimonie par la Providence? La grande, la principale, l'unique occupation du chrétien, pourrait-on dire, c'est la louange de Dieu, l'action de grâces, la prière.

La louange de Dieu dans les conversations et les entretiens des fidèles, *loquentes vobismetipsis in psalmis, hymnis, et canticis spiritualibus*. Oh! qu'ils seraient saints et édifiants, nos discours, s'ils étaient toujours assaisonnés par des paroles de foi, de charité, de soumission à la volonté de Dieu! Ainsi en était-il au temps de la primitive Eglise, où, au témoignage des saints Docteurs, les campagnes et les villes retentissaient sans fin du pieux chant des cantiques et des psaumes, suave harmonie qui égalait la terre au ciel.

La louange de Dieu dans les offices publics assidûment fréquentés, *cantantes et psallentes in cordibus vestris*. Rien de touchant comme cette unanimité des fidèles à célébrer les miséricordes divines d'une seule voix et d'un seul cœur. Alors, les passions se calment, la paix se fait dans les âmes, les difficultés du devoir s'évanouissent, on se sent prêt à tous les sacrifices, à tous les dévouements exigés par la volonté divine.

Enfin, l'action de grâces, la prière, mêlant leur douce influence à toutes nos actions, sanctifiant nos travaux, fécondant nos sueurs, versant sur nos douleurs et nos épreuves un baume réparateur, *gratias agentes semper pro omnibus*.

Et, par-dessus tout cela, le souvenir et la pensée de Jésus-Christ, dans le nom duquel réside toute notre confiance, et qui veut que nous lui soyons toujours unis, *in nomine Domini nostri Jesu Christi*.

Est-il nécessaire d'insister, mes frères, pour vous faire voir dans la vie chrétienne ainsi conçue la vraie et solide sagesse? Ah! plutôt, ayant cette conviction sincère que ceux-là seuls sont réellement sages qui conforment leur conduite à cette règle de salut tracée par l'Esprit-Saint lui-même, méprisez la vaine sagesse des hommes, et attachez-vous à réaliser de plus en plus dans toute votre conduite les prescriptions de la sagesse éternelle. Ainsi soit-il.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XXXVII

L'ÉGLISE

(Sa catholicité)

*Docete omnes gentes.*

Enseignez toutes les nations.

(Math. xxviii, 18).

Cette parole de Jésus-Christ indique un des caractères, une des marques de la véritable Eglise. Jésus-Christ a voulu (et il devait le vouloir) que ses apôtres prêchassent l'Evangile dans le monde entier: l'Eglise de Jésus-Christ sera donc celle qui dès le début cherchera à embrasser la terre entière, qui ne cessera de travailler dans ce

but, et qui parmi toutes les églises aura bientôt et conservera le plus grand nombre d'adeptes, de disciples. Cette Eglise devra mériter le titre de catholique, c'est-à-dire universelle, parce que, dans le dessein de Jésus-Christ son divin fondateur, elle est faite pour tous les pays et pour tous les temps, à la différence de l'Eglise des juifs, la synagogue, qui devait prendre fin à la venue du Messie, et dont le culte public était restreint à un seul lieu, le Temple de Jérusalem.

Les prophéties les plus précises ont annoncé cette catholicité, cette universalité de l'Eglise. Lorsque Dieu promet à Abraham que toutes les nations de la terre seraient bénies en lui, il est évident que cette prophétie ne s'appliquait pas à la religion judaïque, mais à celle de Jésus-Christ, fils d'Abraham selon la chair, de Jésus-Christ qui a fondé une religion, une Eglise qui appelle tous les peuples dans son sein. — Au ps. LXXVII, David fit la même prédiction. Parlant du Messie, il dit : « Il dominera d'une mer à l'autre et jusqu'aux limites de la terre... Les rois de la terre le serviront et toutes les nations lui obéiront. » — Plus tard, Isaïe invite Jérusalem à élargir le lieu de son campement, à multiplier et agrandir ses tentes, à s'étendre à droite et à gauche parce que sa postérité aura toutes les nations pour héritage. — Enfin le dernier des prophètes de l'Ancien Testament, Malachie, clot la série de ces prophéties sur la dilatation de l'Eglise par cet oracle si remarquable : « Du levant au couchant mon nom est glorifié parmi les nations, dit le Seigneur, et en tout lieu on sacrifie à mon nom une oblation sainte. »

Jésus-Christ, en qui toutes les prophéties se sont accomplies, voulant que celles-ci le fussent également, a donné à ses apôtres l'ordre d'évangéliser toutes les nations, les assurant, ainsi que le rapporte saint Luc au premier chapitre des Actes, qu'ils rendraient témoignage de lui non seulement à Jérusalem, dans la Judée tout entière et dans la Samarie, mais jusqu'aux extrémités du monde : « Eritis mihi testes... usque ad ultimum terræ. » — Et de fait les apôtres ont personnellement porté le flambeau de l'Evangile jusqu'aux limites du monde connu alors, puisque saint Jacques évangélisa l'Espagne et saint Thomas les Indes. Deux siècles plus tard, le monde était plein de chrétiens ; et depuis lors, à mesure que de nouvelles contrées sont découvertes, de nouveaux apôtres, prêtres catholiques, y pénètrent aussitôt pour y établir le règne de Jésus-Christ. Souvent ce sont les missionnaires eux-mêmes qui vont à la recherche de ces pays infidèles encore inexplorés, comme cela se voit en ce moment dans plusieurs parties du centre de l'Afrique.

En réalité l'Eglise catholique romaine est la seule qui ait des disciples en grand nombre dans toutes les parties du monde. Le nombre de ses fidèles, qu'on porte à 140 millions au moins, dépasse de beaucoup la totalité des adhérents à toutes les différentes sectes hérétiques et schis-

matiques de l'Eglise grecque et des Eglises protestantes réunies ensemble, bien loin qu'une seule de ces sectes puisse lui disputer l'avantage du nombre.

Voilà comment on peut appliquer à l'Eglise dont nous sommes les enfants le titre de catholique, c'est-à-dire universelle, puisqu'elle s'étend dans tout l'univers. Du reste, ce nom de catholique ne lui est contesté par personne ; et si l'on demande à un protestant ou à un sectaire quelconque où est l'église des catholiques, il se gardera bien d'indiquer son temple : tant il est vrai et universellement reconnu que le titre de catholique appartient à l'Eglise romaine. Dès le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, saint Cyrille de Jérusalem faisait la même remarque : « Si vous entrez dans quelque ville, dit-il, ne demandez pas où est la maison de Dieu ; vous pourriez être trompé, car les sectes les plus corrompues et les plus impies ne craignent pas de donner ce nom aux lieux de leurs assemblées. Ne demandez pas seulement où est l'église, mais où est l'église catholique ; car c'est le nom propre et spécial de la vraie Eglise qui est notre mère commune. »

Continuons, mes enfants, à être les membres fidèles de la famille de Dieu sur la terre, de cette Eglise de Jésus-Christ qui dans le désir de sauver toutes les âmes s'étend à tous les pays ; et fidèles à notre foi continuons à dire : « Je crois l'Eglise une, sainte, catholique. »

## PANÉGYRIQUE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

(25 OCTOBRE)

*Ducam eam in solitudinem  
et loquar ad cor ejus.*

Je la conduirai dans la solitude et je me dévoilerai à son cœur.

Mes vénérées sœurs,  
Mes frères,

Les existences les plus fécondes ne sont pas toujours les plus retentissantes. L'histoire de la Bienheureuse dont la fête nous rassemble en ce jour en est la preuve éclatante.

Il y a deux siècles mourait à Paray-le-Monial une humble religieuse dont la vie s'était écoulée obscure au fond d'un monastère de la Visitation. Rien ne l'avait signalée à l'attention de ses contemporains. A s'en tenir aux dons de sa nature et aux qualités de son esprit, il semblait que son nom n'aurait jamais dû franchir les grilles du couvent où elle avait vécu.

Tout à coup, à peine morte, sœur Marguerite-Marie devient un objet de contradiction parmi les hommes. Les uns l'accablent avec enthousiasme,



les autres la méprisent et la bafouent ; les uns n'ont pas assez de louanges pour ses vertus, les autres pas assez d'outrages pour sa mémoire et de railleries pour sa prétendue mission ; pour les uns c'est une sainte confidente du cœur de Jésus, pour les autres c'est une hallucinée, une visionnaire, une folle !

Pendant que les hommes se disputent ainsi, l'Eglise examine, pèse, discute, attend, trop longtemps peut-être au gré de ses enfants fidèles, et enfin elle porte son jugement. La sainteté héroïque de Marguerite-Marie est solennellement proclamée, et Pie IX place sous les yeux des peuples sa vie toute rayonnante de vertus et de beautés surnaturelles.

Dans cette vie de Marguerite-Marie, il y a deux choses bien distinctes : une existence passée tout entière dans la pratique des vertus religieuses poussées jusqu'à l'héroïsme ; et une vision de l'éternité qui, déchirant les voiles du temps, est venue manifester à la terre les volontés du ciel.

En d'autres termes : la sainte, *religieuse* de la Visitation, et la confidente de Jésus, *révélatrice de la dévotion au Sacré-Cœur*, telle sera la matière et le partage de ce discours, suivant les paroles de mon texte : « Je la conduirai dans la solitude et je me dévoilerai à son cœur, *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* »

## I

« Dieu est admirable dans ses saints ; et les chefs-d'œuvre de la grâce plus encore que les merveilles de la nature manifestent sa puissance et son infinie sagesse. *Pater meus agricola est*, Mon Père est le laboureur des âmes, disait Notre-Seigneur ; et de même que l'homme des champs cultive avec amour la terre dont il attend les fruits, ainsi Dieu prépare-t-il les âmes à leurs destinées futures, choisissant pour elles et disposant de loin les conditions les plus favorables à leur fertilité »<sup>1</sup>.

Dieu prépara Marguerite-Marie à la vie du cloître par un attrait secret pour la solitude. Enfant, quoique naturellement vive et enjouée, elle désire les grands ombrages des bois pour prier Dieu loin des bruits du monde et des regards des hommes. Elle n'a pas de plus grand bonheur que d'aller à l'église pour s'y entretenir le plus longtemps possible avec Notre-Seigneur présent au Très Saint-Sacrement.

A neuf ans, ses parents l'envoient au couvent des Clarisses de Charolles. L'austérité, la vie cachée des filles de saint François ne suffisent pas à son âme saintement affamée de retraite et de silence. Elle voudrait une séparation absolue, un éloignement plus grand encore des créatures. Seule avec Dieu seul, voilà le désir intime de son cœur. Son ambition est de se « consumer en sa

présence comme un cierge ardent, afin de lui rendre amour pour amour. »

Evidemment Dieu a des vues d'une prédilection spéciale sur cette âme d'élite. Le monde n'en est pas digne.

Un instant toutefois on peut craindre que les vanités du siècle ne viennent la détourner de ses projets sublimes. Les sourires du monde la captivent, elle aime ses fêtes, ses réunions, ses plaisirs : « Je commençais, dit-elle, à voir le monde et je cherchais à me divertir autant que je le pouvais. »

Quelle était donc la cause qui subitement l'avait détournée du cloître au moment où elle allait faire le pas décisif ? C'était l'amour de sa mère. La première fois qu'elle parla de sa vocation à la vie religieuse, il tomba des yeux de sa mère de si grosses larmes, que l'enfant fut non seulement étonnée, interdite et troublée, mais que la violence de son amour faillit l'égarer. Elle examina ses vœux ; ne les avait-elle pas faits à un âge où manifestement ils n'avaient point de valeur ? Elle examina la vie religieuse et il lui sembla qu'elle ne serait jamais assez sainte pour monter sur ces sommets. « J'avais tellement horreur du mariage, dit-elle, que j'aurais préféré aller au supplice ; mais plutôt que de voir pleurer ma mère, il n'y a pas de supplice que je ne fusse prête à endurer. » Voilà pourquoi elle songea à se marier !

Mais Dieu la poursuivait par les tendres et miséricordieux appels de son amour. Il resta le vainqueur. Ecoutez les motifs qui la guident : « Je veux aller dans un couvent éloigné où je n'aurai point de connaissances ; je veux être religieuse pour Dieu seul ; je veux quitter le monde tout à fait, me cacher en quelque coin où je puisse l'oublier et en être oubliée pour toujours. » Ne croirait-on pas entendre un écho de la parole du prophète : « Oh ! qui me donnera les ailes de la colombe pour m'enfuir dans la solitude et y trouver le repos dont mon âme a besoin ! » Le 20 juin 1671, les portes du sanctuaire s'ouvrirent, et le Roi d'amour entrant dans le cher monastère de Paray, y introduisit sa bien-aimée<sup>1</sup>.

En voyant des jeunes filles dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté quitter un père et une mère tendrement aimés, renoncer aux joies les plus légitimes pour se renfermer derrière les murs austères d'un couvent, pour vivre de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, les hommes, qui ne voient rien aux choses de l'esprit de Dieu, ne peuvent s'empêcher de sourire de pitié, de hausser les épaules, et de dire : « Quelle folie ! » Faut-il ajouter, mes frères, qu'il n'est pas rare de rencontrer des personnes chrétiennes qui, ne comprenant pas la sublimité d'une telle vocation, vous disent naïvement : « Nous admirons les religieuses qui se dévouent aux différentes œuvres de charité, mais à quoi bon tant d'existences qui se consomment dans une contemplation oisive et

<sup>1</sup> Cf. Mgr Freppel, *Panegyrique de la bienheureuse Jeanne de Maille*.

<sup>1</sup> Cf. *Année sainte*, I, p. 746.

stérile? A quoi servent ces religieuses cloîtrées? Ce sont des êtres inutiles! »

Inutiles! ces anges de paix qui se tiennent entre le ciel et la terre pour appeler la miséricorde sur le monde coupable! Inutiles! ah! on ne sait pas tout ce qu'il y a de force morale pour un peuple dans ces vies pures et mortifiées! S'il y a pour les nations déchues un espoir de relèvement, il est dans les prières de ces saintes âmes qui se mortifient, qui prient et qui pleurent! « Mes filles, disait sainte Thérèse à ses religieuses, vous n'êtes pas venues ici pour vous reposer et jouir, mais pour travailler, pour souffrir, pour sauver des âmes! »

Mes sœurs, laissez dire un monde ignorant des mystères divins, et continuez à prier, à vous sanctifier, à vous immoler pour des âmes qui seront tout étonnées un jour de vous devoir leur salut!

Voilà le genre de vie que Marguerite-Marie avait embrassé. Guidée par des maîtresses instruites dans les voies de Dieu, elle fit bientôt des progrès étonnants dans la pratique des vertus. Après trois mois d'épreuve, on la jugeait digne de recevoir le saint habit et d'être admise en qualité de novice.

Vous n'attendez pas de moi, mes frères, le récit des actions qui remplissaient les journées de Marguerite-Marie dans l'intérieur du monastère de Paray. Elle fut une parfaite religieuse, faisant l'édification de ses sœurs, et réjouissant les regards de Dieu et de ses anges.

Je voudrais cependant glaner çà et là dans sa vie quelques traits qui montrent jusqu'à quel point elle a poussé la pratique des vertus qui forment le fond de la vie du cloître : l'obéissance, l'humilité, la mortification.

La véritable pierre de touche de la sainteté, c'est l'obéissance; Dieu a voulu que notre vie spirituelle fût basée sur cette vertu. Dès que nous substituons nos propres lumières à celles de nos supérieurs, nous sortons de l'ordre providentiel, de la voie droite et sûre, et nous nous exposons à toutes les illusions et à tous les écarts de notre imagination. Au contraire, si nous obéissons docilement, si nous nous laissons diriger par ceux à qui Dieu a donné autorité sur notre âme, nous pouvons être assurés de marcher dans le chemin de la perfection.

Telle était bien la conviction de Marguerite-Marie. Ses supérieures, pour l'éprouver, ne craignaient pas quelquefois de lui commander des actes qui auraient pu lui sembler étranges. Jamais elle ne fit entendre la moindre réclamation; pleine de défiance pour elle-même, elle se soumettait aveuglément, sacrifiant sans hésiter son jugement et sa propre volonté. « Quoique mon divin Sauveur se soit rendu mon maître et mon directeur, il ne veut pourtant pas que je fasse rien de ce qu'il m'ordonne sans le consentement de ma supérieure, à laquelle il veut que j'obéisse pour ainsi dire plus exactement qu'à lui-même. » Et un jour Notre-Seigneur lui fit

entendre ces paroles que je livre à la méditation des âmes religieuses : « J'agréé plus qu'une personne prenne ses commodités par obéissance que de s'accabler d'austérités et de jeûnes par sa propre volonté. »

L'humilité est sœur de l'obéissance. Le monde ne saurait comprendre tous les désirs ardents de vie cachée, de solitude, d'abaissements, qui dévoraient son âme. Elle demandait avec instance à ses supérieures de ne lui épargner ni les humiliations, ni les affronts, ni les mépris. Elle fut exaucée. Pour s'assurer de la vérité des faveurs surnaturelles dont elle était l'objet, et pour rendre son cœur inaccessible aux sentiments de vanité qui auraient pu venir la tenter, on la soumettait parfois à de rudes épreuves. Elle supportait tout cela humblement. « Du berceau à la tombe, quand j'étudie la vie de cette humble vierge, a dit un panégyriste de la Bienheureuse, je n'y trouve qu'un don, qui domine tous les autres : c'est le désir de se cacher, d'oublier les créatures. Obligée par ses confesseurs d'écrire le récit des merveilles que Dieu opérait en elle, elle obéissait en arrosant son papier de larmes. Dans le récit qu'elle fait, il y a un tel amour de vie cachée que je ne sache pas s'il y en a un second exemple aussi éclatant dans l'histoire de la sainteté. »

Joignez à cela un désir insatiable de souffrances et de mortifications. « Mon divin Maître me fit voir, dit-elle, que mon âme était une toile d'attente sur laquelle il voulait peindre tous les traits de sa vie souffrante, qui s'est écoulée dans l'amour, le silence et le sacrifice jusqu'à sa consommation. » A partir de ce moment, la préoccupation constante de Marguerite fut de se sacrifier, de s'immoler. Elle poursuivait en elle impitoyablement les moindres restes du péché. Elle se flagellait jusqu'au sang. Il fallait la surveiller pour l'empêcher de se porter à des excès dangereux. Elle en vint à aimer, à rechercher la souffrance au point qu'elle disait à Notre-Seigneur : « Hé quoi! vous me laisserez donc toujours sans souffrir? » Jésus lui ayant fait entrevoir les joies et les extases des séraphins, lui demanda si elle voulait en jouir : « Oh! qu'il m'est bien plus doux, lui répondit-elle, et que j'aime mieux souffrir pour vous faire connaître et aimer que d'être au nombre de ces ardents séraphins! » Plongée dans les souffrances, elle parlait de délices : « Lorsque je vois augmenter mes souffrances, il me semble sentir en moi la même joie que les plus avares et ambitieux en voyant accroître leurs trésors. » En un mot, la passion de la souffrance la possédait à un point incompréhensible. Dans ce creuset de la douleur son âme se purifiait, se dégageait des sens. Sa chair, selon le mot hardi de Tertullien, semblait comme angélisée, *angelisata caro* <sup>1</sup>.

Mes frères, n'y a-t-il rien à prendre pour nous dans les exemples de vie intérieure si admirables

<sup>1</sup> Panégyrique de la Bienheureuse, par l'abbé Gauthey.



dont Marguerite-Marie nous offre ainsi le modèle au fond de son cloître ? Dans ce siècle d'activité fiévreuse tout extérieure, notre grand malheur c'est que nous répandons notre âme au dehors sur tout ce qui nous entoure, sans la conserver au dedans calme et pure ; nous ne savons pas nous créer des moments où libres de toute agitation nous puissions nous retrouver en face de Dieu, de nous-mêmes, des grands intérêts de notre âme, des pensées sérieuses de la mort, du jugement, de l'éternité : bref, nous ne vivons pas, nous ne savons pas vivre de la vie intérieure !

Si nous voulons rester dignes de Dieu, il faut savoir quitter quelquefois le tourbillon des affaires, il faut dérober quelques heures au temps qui nous emporte pour les donner à la méditation des vérités éternelles, au repentir, à la pratique des bonnes œuvres. Les heures où l'amour de Dieu, l'enthousiasme de la prière et de la foi, la douleur de nos fautes, la charité compatissante nous touchent de leur aile, sont les plus fécondes de la vie.

## II

Je viens de vous montrer, mes frères, en Marguerite-Marie les vertus de la religieuse ; il me reste à vous parler de l'apôtre du Sacré-Cœur, de la confidente de Jésus.

Au moment où Marguerite-Marie parut, l'Eglise venait de traverser la crise terrible du protestantisme. Elle en était sortie victorieuse, mais que de troubles au fond de certaines âmes ! A force d'entendre calomnier le pape, on finissait par regarder avec défiance du côté de Rome ; à force d'entendre décrier les sacrements et en particulier la sainte Eucharistie, on se demandait si la conduite irrévérencieuse de certains catholiques à l'égard de l'Eucharistie n'était pas l'explication toute naturelle des blasphèmes du protestantisme, et s'il ne valait pas mieux se tenir éloigné d'un sacrement que tant de gens profanaient si facilement, ou du moins ne traitaient pas avec tout le respect convenable.

Le jansénisme fit donc son apparition sous les dehors d'une orthodoxie rigide. Dieu cessa d'être un père pour devenir un tyran. Les gardiens naturels de la foi firent malheureusement à cette nouvelle hérésie un accueil trop complaisant, et les populations rebutées par un rigorisme aussi déraisonnable que funeste, s'éloignèrent de plus en plus des sources de la grâce. L'homme ne crut plus à l'amour de Dieu pour lui.

C'est au moment où le jansénisme commençait à étendre ainsi ses ravages, que Notre-Seigneur se montra sous l'image si douce et si consolante du Dieu de bonté. Marguerite-Marie fut choisie pour être l'instrument de ces desseins miséricordieux. Dieu l'avait conduite dans la solitude pour la préparer à sa mission par la pratique des vertus du cloître, il allait maintenant parler à son cœur. *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.*

Depuis longtemps déjà, Notre-Seigneur se plaisait à converser avec sa servante. Il lui apparaissait souvent, lui disant la grandeur de son amour, et lui demandant de se donner à lui sans réserve, se faisant en un mot son maître dans la voie de la perfection. Bientôt ses extases devinrent plus fréquentes, de plus longue durée. « Elle sortait de ses oraisons tremblante, brûlante et prête à défaillir. »

Un jour qu'absorbée en Dieu elle reposait doucement sur la divine poitrine de Jésus, les merveilles de son Cœur lui furent découvertes. « Mon divin cœur est si passionné d'amour pour les hommes que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les tirer de la perdition. Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi. »

Ces paroles, mes frères, jettent dans un profond étonnement. Voyez-vous ce Dieu qui est comme fou d'amour pour sa créature : il lui a prodigué toutes les preuves de sa tendresse ; cependant, ne recevant d'elle que des outrages et des mépris, il semble ne plus y tenir, il se met de nouveau à sa poursuite pour la reconquérir à son amour et il lui crie : « O mon enfant, pourquoi me fuir ainsi ? tu ne sais donc pas que je t'aime sans mesure ! » O mon Dieu, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez ainsi de lui ? *Quid est homo quod memor es ejus ?*

Quelques mois plus tard, Notre-Seigneur lui apparut de nouveau tout éclatant de gloire. « Il lui découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, toutes les merveilles inexplicables de son pur amour et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude. « Toi du moins, lui dit-il, donne-moi cette joie de suppléer autant que tu pourras à leur ingratitude, » et en même temps il lui indiquait comme moyen de réparation la communion du premier vendredi du mois et la pieuse veillée de l'heure sainte.

La mission de la Bienheureuse devenait plus précise. Jésus voulait que les âmes chrétiennes, saintement contristées de voir son amour méconnu, lui fissent amende honorable pour consoler son divin Cœur, abreuvé d'amertume.

Mais le Sauveur n'avait pas encore dit son dernier mot. Le 16 juin 1675, la Bienheureuse, étant à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le tabernacle, Notre-Seigneur lui apparut. Sa poitrine était resplendissante, et dans ce feu le Cœur de Jésus-Christ étincelait comme un soleil. « Voilà, dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abon-

dance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendront cet honneur. »

Tout ce qui concerne la dévotion au Sacré-Cœur est renfermé dans les paroles de Jésus-Christ à sa servante : son principe, l'amour débordant de Dieu ; son but, offrir à Dieu un culte de réparation, de consolation, d'amende honorable ; ses effets, qui seront une nouvelle effusion de l'amour divin sur l'Eglise et plus particulièrement sur les âmes pieuses qui s'en feront les propagatrices et les apôtres.

O Marguerite-Marie ! Après avoir montré au monde ce Cœur percé pour nous, ce Cœur type idéal de toute beauté, de toute perfection, de toute élévation et de toute force au ciel et sur la terre, vous pouvez vous endormir du sommeil de la mort dans les bras de votre Maître adoré ! Le monde, d'abord se soulèvera, méprisera et raillera, il criera à la nouveauté et à l'absurdité. Mais il finira par croire à l'amour de Dieu pour lui. La dévotion au Cœur de Jésus s'insinuera doucement et tendrement dans les âmes et rayonnera sur le monde pour le réchauffer, le ranimer et le sauver !

Un jour, saint François d'Assise, désolé de voir les hommes attachés à leurs richesses, à leurs plaisirs, à leurs passions, sort de sa retraite, le front pâle, la poitrine haletante, et il se met à parcourir les villes et les campagnes en criant : « L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé ! »

Ce cri, la bienheureuse Marguerite-Marie le répétait quatre siècles plus tard, et il me semble l'entendre encore sortir de sa tombe à notre époque d'ingratitude et d'oubli de Dieu : « L'amour n'est pas aimé ! »

Ecoutez cette voix, mes frères, et ranimant votre dévotion au Cœur sacré de Jésus, répondez par un amour ardent aux tendresses de votre Dieu !

Ames ferventes et généreuses, ne mettez aucune limite à votre perfection. Est-ce que Dieu a calculé lorsqu'il s'est agi de vous sauver ? Consolez donc par votre fidélité délicate et inébranlable le Cœur de votre Maître outragé par des hommes ingrats.

Ames tièdes, que le moindre effort trouve faibles, hésitantes, n'écoutez pas les résistances d'une nature avide de bien-être et de jouissances. Est-ce que vous pouvez refuser à Dieu un cœur qu'il a fait tout entier pour lui ?

Ames privilégiées que Dieu appelle peut-être à le servir dans l'obscurité et le silence du cloître, ne fermez pas l'oreille à la voix de Jésus. Hâtez-vous de mettre entre le monde et votre cœur une barrière infranchissable.

Tous enfin, ô Marguerite-Marie, arrachez-nous à nos passions, à nos mesquines pensées terrestres, aux mille vanités qui nous séduisent et nous captivent, et jetez-nous repentants, généreux, fervents, entre les bras et sur le Cœur de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

##### LA GRACE (suite)

##### E

##### La grâce sanctifiante

##### 7

##### Ses effets

##### (Suite)

##### m

##### Le mérite (suite)

##### 4°

##### Ses conditions

*Nous savons maintenant que l'homme peut, avec la grâce de Dieu, mériter une récompense surnaturelle.*

*Mais comment et à quelles conditions l'homme acquiert-il des mérites ?*

*C'est ce qu'il n'est pas inutile de rechercher.*

*Pour mettre de l'ordre dans cette recherche, nous allons examiner les conditions requises pour le mérite*

*1° Du côté de Dieu,*

*2° Du côté de l'homme,*

*3° Du côté de l'acte.*

##### §

##### Du côté de Dieu

##### +

##### La promesse du Paradis

*— Paul a cultivé le champ de Pierre, à l'insu de celui-ci et sans aucune promesse de récompense de sa part. Dites-nous, Célestin, ce que Pierre doit à Paul pour ce service rendu ?*

*— En justice, Pierre ne doit rien à Paul.*

*— Pourquoi ?*

*— Parce qu'il n'a pris aucun engagement envers lui.*

*— Si Pierre donne à Paul le paiement de son travail ?*

*— C'est qu'il n'aura pas voulu laisser une bonne œuvre sans récompense ; car, en justice, il n'y était pas tenu.*

##### —

*— Si Dieu n'avait pas pris l'engagement ou fait la promesse de récompenser les bonnes œuvres surnaturelles du juste, que devrait-il au juste pour ses actes les plus parfaits ?*

*— En justice, Il ne lui devrait rien.*

*— Pourquoi ?*

*— D'abord parce que Dieu, maître absolu et souverainement indépendant, ne doit rien à personne, à moins d'engagement ou de promesse de récompense de sa part.*

*— Ensuite ?*

*— Ensuite, s'il existe entre les actes surnaturels du juste et la vie éternelle une certaine proportion qui vient de la grâce, il n'y a pas l'égalité absolue qui réclame la récompense à titre de justice.*

*— De plus ?*

*— De plus, ces œuvres n'étant accomplies qu'avec le secours de Dieu, elles sembleraient plutôt sa propriété que celle du juste lui-même.*



— Enfin ?

— Enfin, le juste étant obligé d'obéir à son Souverain Maître, on ne voit pas pourquoi Dieu serait tenu de récompenser une obéissance qui lui est due.

— La conclusion de tout ceci ?

— C'est que le juste ne pourrait pas mériter en justice une récompense surnaturelle, si Dieu n'avait promis de la lui donner.

— La promesse divine est donc une condition requise pour le mérite de justice ou de condignité ?

— Oui.

— Cette promesse divine a-t-elle été faite ?

— Oui.

— Comment le savez-vous ?

— C'est Dieu lui-même qui nous l'apprend bien des fois dans les saintes Ecritures ;

C'est l'Eglise qui nous le rappelle très souvent ;  
C'est la voix de tous les saints qui nous excite au combat par l'espoir de la récompense promise.

— Dieu était-il obligé de nous promettre une récompense pour notre fidélité à Lui obéir ?

— Pas le moins du monde.

— Il pouvait donc imiter les rois de la terre qui ne promettent rien aux sujets qui observent leurs lois ?

— Evidemment.

— Savez-vous ce que prouvent les magnifiques promesses faites par le Souverain Maître à ses fidèles serviteurs ?

— Elles prouvent que Dieu est le meilleur de tous les rois, ou plutôt le plus aimant de tous les pères.

— Que Lui devons-nous pour tant de bonté ?

— La plus vive reconnaissance et le plus tendre amour.

§§

Du côté de l'homme

+

Etat de viateur

— Quand vous serez dans le tombeau, Justin, pourrez-vous encore mériter le Paradis ?

— Nullement.

— Comment le savez-vous ?

— C'est Dieu lui-même qui nous l'apprend.

— Le Seigneur nous fait dire dans les Livres saints :

« Accomplissez les œuvres de justice avant votre mort » (Eccl. xix, 17) ;

« Pendant que nous avons le temps, faisons le bien » (Gal. vi, 10) ;

« La nuit vient pendant laquelle personne ne peut plus travailler » (Joan. ix, 4) :

Que signifie ce langage ?

— Il signifie que le temps de la vie est le temps du mérite, et qu'après la mort on ne peut plus mériter.

— En sorte que ?

— En sorte que pour mériter le paradis il faut être en ce monde, accomplissant son pèlerinage terrestre.

— Le Seigneur nous fait encore dire dans la sainte Ecriture :

« Tout ce que ta main peut faire, fais-le promp-

tement, parce qu'il n'y a plus d'œuvre dans les lieux souterrains où tu te précipites » (Eccl. ix, 10) ;

« Si l'arbre tombe au midi ou à l'aquilon, il restera là où il sera tombé » (Eccl. xi, 3) :

Que faut-il en conclure ?

— C'est qu'après la mort on ne peut plus acquérir de mérites.

— Donc ?

— Donc, c'est pendant le temps de la vie présente, pendant notre pèlerinage ici-bas que nous pouvons et devons en acquérir.

— D'où vient que la vie présente est le temps où l'on peut acquérir des mérites ?

— C'est parce que Dieu l'a réglé ainsi.

— S'il avait plu au Seigneur d'en décider autrement ?

— Nous n'aurions qu'à nous soumettre et à conformer notre conduite à sa décision.

— Les saints nous recommandent-ils d'employer le temps de la vie à faire le bien ?

— Ils nous le recommandent avec les plus vives instances, en nous faisant remarquer qu'après la mort on n'aura plus jamais l'occasion de faire une seule œuvre méritoire.

— Dites-moi quelle est votre résolution ?

— Pendant que le Seigneur m'en laisse le temps, je vais m'appliquer à acquérir tous les mérites possibles.

— Et savez-vous pourquoi vous aurez bien raison d'agir ainsi ?

— C'est parce que, sur la fin de mes jours, une seule chose me restera et comptera pour moi.

— Laquelle ?

— Les mérites acquis au service de Dieu.

— Le reste ?

— Tout le reste ne comptera plus, ni les richesses, ni la gloire, ni les plaisirs de ce monde.

— Que faut-il donc penser de ceux qui ne songent qu'aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs de la terre ?

— Ces pauvres gens sont des aveugles qui, un jour, se reprocheront très amèrement de n'avoir été que des insensés.

+

Etat de grâce

— Dites-nous, Lucien, le ciel sera-t-il donné à celui qui n'en est pas l'héritier ?

— Nullement.

— Que faut-il pour être l'héritier du Paradis ?

— Il faut être l'enfant de Dieu.

— Et comment devient-on l'enfant de Dieu ?

— Par la grâce sanctifiante.

— Sans la grâce sanctifiante, on ne serait donc ni l'enfant de Dieu ni l'héritier du ciel ?

— Rien de plus certain.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que, pour être digne du paradis, il faut avoir la grâce sanctifiante, il faut être en état de grâce.

— Un mort peut-il faire des œuvres de vie et gagner quelque chose ?

— Impossible.

— Un mort spirituel pourra-t-il faire des œuvres de vie surnaturelle, lui méritant comme récompense la vie divine et éternelle ?

— C'est également impossible.

— *D'où nous vient la vie surnaturelle et divine ?*

— De la grâce sanctifiante.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que sans la grâce sanctifiante il est impossible de faire des œuvres surnaturelles méritoires du paradis.

— *Si l'on n'avait pas la robe nuptiale de l'innocence, serait-on admis au banquet céleste ?*

— On en serait exclu, comme a été exclu du banquet royal de l'Evangile l'invité qui n'avait pas le vêtement de cérémonie exigé pour la fête.

— *D'où nous vient la robe nuptiale de l'innocence ?*

— De la grâce sanctifiante.

— *Quelle est votre conclusion ?*

— C'est que sans la grâce sanctifiante nous resterons indignes d'être admis au banquet du paradis.

— *Tant qu'on reste dans le péché mortel, peut-on être digne du royaume des cieux ?*

— Impossible.

— *Par quoi le péché mortel est-il chassé de notre âme ?*

— Par la grâce sanctifiante.

— *Donc ?*

— Donc, sans la grâce sanctifiante il nous serait impossible de mériter le bel héritage du royaume des cieux.

— *L'apôtre saint Paul nous dit :*

« Quand même je distribuerais tout mon bien aux pauvres, quand même je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela m'est inutile. »

— *Que prouve ce langage ?*

— Il prouve la nécessité de la grâce sanctifiante pour mériter le ciel.

— *Comment cela ?*

— C'est que la charité, si nécessaire au salut, ne va point sans la grâce sanctifiante.

— *D'après le saint concile de Trente (Sess. v, c. 16), « le travail des justes, qui ont gardé ou recouvré la grâce, n'est pas inutile devant le Seigneur ; et, s'ils meurent dans la grâce, ces justes ont vraiment mérité la vie éternelle. »*

— *Que devons-nous conclure de ces paroles ?*

— C'est que la grâce sanctifiante est nécessaire pour mériter le bonheur éternel.

+

— *Résumons-nous.*

— *Quelle est, Paul, du côté de Dieu, la condition requise pour que nos actes soient méritoires du Paradis ?*

— C'est la promesse divine.

— *Que faut-il du côté de l'homme pour que ses œuvres méritent le ciel ?*

— Il faut :

1<sup>o</sup> Qu'il soit viateur, c'est-à-dire qu'il accomplisse son pèlerinage de cette vie à l'éternité ;

2<sup>o</sup> Qu'il soit en état de grâce.

— *Maintenant, mes enfants, nous allons rechercher les conditions requises du côté de l'acte pour qu'il soit méritoire.*

§§§

*Du côté de l'acte*

+

Il doit être libre

— *Voilà un somnambule qui prie pendant son sommeil ; dites-moi, Henri, cette prière lui est-elle méritoire ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce que cet homme ne sachant pas ce qu'il fait, son acte n'est pour ainsi dire pas de lui et ne saurait lui être imputé en bien ou en mal.

— *Le petit Paul ne voulait pas faire son signe de croix ; mais sa mère l'a forcé à le faire, bien malgré lui.*

— *Le signe de croix de Paul lui sera-t-il méritoire ?*

— Pas du tout.

— *La raison ?*

— La raison, c'est qu'il est forcé et doit être attribué à la mère plutôt qu'à Paul lui-même.

— *Que faut-il donc déjà pour qu'un acte quelconque puisse être méritoire à celui qui le fait ?*

— Il faut que cet acte vienne vraiment de lui, qu'il en soit vraiment l'auteur et le maître.

— *Et pour qu'un acte vienne vraiment de l'homme, pour que l'homme en soit vraiment l'auteur et le maître, quelles sont les conditions ?*

— Il est nécessaire que l'homme l'accomplisse avec connaissance et liberté.

— *Qu'est-ce à dire avec connaissance ?*

— C'est-à-dire que l'homme sache bien ce qu'il fait.

— *Qu'est-ce à dire avec liberté ?*

— C'est-à-dire que l'homme se décide à agir de lui-même, alors qu'il peut s'abstenir de le faire.

— *Et vous dites que, dans ce cas, l'homme est vraiment l'auteur et le maître de son acte ?*

— Oui.

— *Comment cela ?*

— C'est qu'alors l'acte est l'œuvre de ses deux facultés principales, l'intelligence raisonnable et la volonté libre, qui distinguent l'homme de la bête.

— *Et la conséquence de ce que l'homme est l'auteur et le maître de son acte ?*

— C'est que cet acte lui sera méritoire s'il est bien fait d'ailleurs.

— *Et si cet acte n'était pas fait avec connaissance et liberté ?*

— Alors il ne serait pas méritoire, par la raison qu'il ne viendrait pas vraiment de l'homme, que l'homme n'en serait pas vraiment l'auteur et le maître.

— *Et il en est ainsi de tous les actes de l'homme ?*

— Evidemment.

— *Aucun d'eux ne pourra être méritoire s'il n'est fait avec connaissance et liberté ?*

— Aucun.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que l'acte ne venant pas vraiment de l'homme, il n'est pas possible de lui en attribuer le mérite ou le démérite.



— *L'hérétique Jansénius avait dit :  
« Pour mériter et démeriter la liberté de nécessité n'est pas requise. »  
Or l'Eglise a condamné cette proposition.  
Que faut-il en conclure ?*  
— C'est que pour être méritoires les actes de l'homme doivent être libres.

+

Il doit être bon d'une bonté surnaturelle

— *Paul insulte son prochain ; Dieu le récompensera-t-il de cet acte ?*  
— Au contraire, il le punira.  
— *Pourquoi ?*  
— Parce que tout acte mauvais mérite un châtiment au lieu d'une récompense.  
— *Si l'on veut aller en Paradis, il ne faut donc pas accomplir des actes mauvais ?*  
— Point du tout.

— *Paul se promène, pêche à la ligne ou s'amuse à jouer ; est-ce qu'il gagne le Paradis en faisant tout cela ?*  
— Non, si dans tout cela il n'y a rien pour Dieu, rien de surnaturel.  
Oui, si tout cela est surnaturalisé et fait pour Dieu.

— *Paul accomplit un acte de justice uniquement parce qu'il n'aime pas le vol et ne voudrait point passer pour voleur ;  
Quelle récompense mérite-t-il devant Dieu ?*  
— Si dans cet acte de justice il n'y a qu'une bonté purement naturelle, Paul pourra mériter quelque faveur naturelle ; mais il ne mérite pas de récompense surnaturelle.

— *La raison ?*  
— La raison, c'est que pour mériter une récompense surnaturelle il faut une œuvre en rapport avec cette récompense.  
— *C'est-à-dire ?*  
— C'est-à-dire une œuvre surnaturelle et divine.

— *Que faut-il donc, Ernest, de la part de l'acte pour qu'il mérite une récompense surnaturelle et divine ?*  
— Il faut qu'il soit revêtu d'une bonté surnaturelle et divine.

— *En d'autres termes ?*  
— En d'autres termes, il faut que cet acte soit une œuvre surnaturelle et divine.  
— *Sans cela ?*  
— Sans cela, il n'y aurait aucune proportion entre l'acte et la récompense, et conséquemment point de mérite.

— *Quelle est la condition requise pour qu'un acte ait une bonté surnaturelle et divine ?*  
— Il faut que cet acte soit accompli sous la motion du Saint-Esprit, par une âme déifiée dans sa substance par la grâce habituelle et dans ses facultés par les vertus et les dons surnaturels.

— *Que pensez-vous de ceux qui ne se mettent pas en peine d'accomplir des actes surnaturels dignes du Paradis ?*  
— Ils perdent leur temps et se préparent des regrets terribles pour le jour de la mort.

+

Il doit être rapporté à Dieu

— *M. Bontemps dit à Pierre :  
« Si tu veux travailler pour moi, je te donnerai un salaire convenable. »*

*Or Pierre ne travaille point du tout pour M. Bontemps.*

*Pourriez-vous, Edmond, nous dire ce que M. Bontemps devra à Pierre ?*

— Il ne lui devra rien du tout, vu que Pierre n'a rien fait pour lui.

— *Que faut-il donc pour que M. Bontemps doive quelque chose à Pierre ?*

— Il faut que Pierre se décide à travailler pour lui.

— *Le bon Dieu nous a promis une belle récompense, si nous voulons le servir ou travailler pour Lui.*

*Or Pierre ne fait rien pour ce Maître souverain.*

*Qu'est-ce que le Seigneur lui devra ?*

— Rien du tout.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Pierre a négligé de travailler pour Lui.

— *Que faut-il donc pour que le Seigneur doive quelque chose à Pierre ?*

— Il faut que Pierre se décide à travailler pour ce souverain Seigneur et Maître.

— *Qu'est-ce que travailler pour Dieu ?*

— C'est faire nos différentes actions pour Lui, les accomplir pour sa gloire, les Lui rapporter fidèlement.

— *L'homme est-il obligé de travailler pour Dieu ?*

— Oui.

— *La Sainte Ecriture nous enseigne que « le Seigneur a fait toutes choses pour Lui-même. »  
Quelle en est la conséquence ?*

— C'est que Dieu attend que nous nous donnions à Lui, que nous travaillions pour Lui, que nous lui rapportions toutes nos œuvres.

— *D'après les Livres saints, les cieux racontent la gloire de Dieu et chantent ses louanges, en nous redisant sa bonté, sa sagesse et sa puissance infinies.*

*Dites-moi, Henriette, si l'homme peut faire moins que ces êtres sans raison qui glorifient le Seigneur ?*

— Evidemment non.

— *La conséquence ?*

— La conséquence, c'est que toutes nos œuvres doivent tendre à glorifier le souverain Seigneur de toutes choses.

— *L'Esprit-Saint nous dit par la bouche de l'apôtre saint Paul :*

*« Tout ce que vous faites, faites-le au nom du Seigneur Jésus » (Col. III, 17) ;*

*« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu » (I, Cor. x, 31) ;*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que nous devons rapporter à Dieu toutes nos œuvres, les plus communes aussi bien que les plus élevées.

— *Pourquoi le jardinier plante-t-il et soigne-t-il ses arbres ?*

— Pour qu'ils lui rapportent de bons fruits.

— *Pourquoi le Jardinier divin a-t-Il planté l'arbre de notre âme tout près des eaux divines*

de la grâce, chargées de l'arroser et de le féconder ?

— Pour en retirer des fruits excellents.

— Si l'arbre ne rapportait rien au jardinier, que lui ferait celui-ci ?

— Il le ferait couper et jeter au feu.

— Si l'arbre de notre âme ne rapportait rien à Dieu ?

— Dieu le ferait couper et jeter au feu éternel.

— Pourquoi le vigneron prend-il la peine de planter et de cultiver la vigne ?

— C'est pour récolter du raisin.

— Le Seigneur Lui-même appelle notre âme sa vigne bien-aimée qu'Il entoure de la plus tendre sollicitude :

*Savez-vous, Julie, ce qu'il faut en conclure ?*

— C'est que nous devons rapporter à Dieu des fruits non moins précieux que le raisin.

— Si la vigne ne rapportait rien au vigneron ?

— Elle serait jetée au feu.

— Si la vigne de notre âme ne produisait rien pour le céleste Vigneron ?

— Elle aussi serait jetée au feu, et au feu éternel.

— Est-il bien important de faire toutes choses pour Dieu, de Lui rapporter toutes ses actions, d'agir avec l'intention de Lui plaire ?

— C'est de la dernière importance.

— Paul donne cent mille francs aux pauvres, uniquement pour s'attirer l'estime de ses semblables ?

— La mauvaise intention de Paul rend son aumône coupable et digne d'un châtiment.

— Jean a l'habitude de jeûner tous les jours ; mais il le fait dans le seul intérêt de sa santé, et son jeûne n'est point du tout rapporté à Dieu ?

— Jean n'aura droit à aucune récompense surnaturelle.

— Pourquoi ?

— Parce que son jeûne n'est pas accompli en vue de Dieu.

— Pierre donne à un passant qui a soif un verre d'eau pour l'amour de Dieu ?

— Pour ce verre d'eau, Pierre recevra une récompense surnaturelle.

— La raison ?

— La raison, c'est que cette légère aumône est faite pour l'amour de Dieu, avec l'intention de plaire à Dieu.

— Sans la bonne intention de plaire à Dieu ?

— Les choses les meilleures ne sont plus que vanité ou péché.

— Avec la bonne intention de plaire à Dieu ?

— Les choses les plus communes sont transformées en œuvres méritoires et dignes d'une récompense surnaturelle.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est qu'il est très important d'agir toujours avec une bonne intention.

+

— Voilà, mes enfants, que nous avons appris à connaître l'obligation et l'importance de la bonne intention qui rapporte nos actions à Dieu ; maintenant il nous faut chercher la manière de tirer parti de cette connaissance, c'est-à-dire, il

nous faut apprendre comment nous devons rapporter nos actions à Dieu pour qu'elles soient méritoires. Faites bien attention, et reprenez bien ce que nous allons dire.

Je suppose, Alfred, que Paul donne entièrement, totalement un arbre à Pierre : lui donnera-t-il seulement le tronc et les branches ?

— Il lui donnera aussi les feuilles, les fleurs et les fruits.

— En sorte que ?

— En sorte que tout ce qui vient de l'arbre sera pour Pierre comme l'arbre lui-même.

— Saint François de Sales nous dit que si l'homme donne son cœur à Dieu, il Lui donne en même temps tout ce qui vient du cœur.

Qu'en pensez-vous Joseph ?

— Cela paraît tout aussi naturel que de donner les fruits de l'arbre en même temps que l'arbre lui-même.

— Qu'est-ce qui vient du cœur de l'homme ?

— Les différents actes dont il est la source : paroles, désirs, actions, etc.

— Qu'est-ce donc que l'homme donne à Dieu en lui donnant son cœur ?

— Il lui donne toutes ses bonnes actions.

— En sorte que ?

— En sorte que les bonnes œuvres de l'homme sont pour Dieu, comme le cœur lui-même.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que ces œuvres données en même temps que le cœur qui en est la source se trouvent par là-même rapportées à Dieu et par conséquent méritoires.

— Maintenant, Juliette, qu'est-ce que donner son cœur à Dieu ?

— C'est faire un acte de charité.

— Quel est donc l'acte par lequel l'homme donne à Dieu ses bonnes œuvres dont le cœur est la source ?

— C'est l'acte de charité.

— L'apôtre saint Paul (Rom. VIII, 28) nous apprend que « toutes choses tournent à bien à ceux qui aiment Dieu » ;

Et saint Augustin nous dit :

« Mettez-y la charité, tout vous est utile ;

« Otez la charité, tout vous devient inutile. »

Que faut-il penser de ce langage ?

— Il nous apprend, une fois de plus, que c'est la charité qui rend toutes nos œuvres méritoires et utiles pour le ciel.

— Saint Thomas, surnommé le Docteur angélique à cause de sa science extraordinaire, nous enseigne (I, II, q. 114) que le mérite de la vie éternelle revient principalement à la charité, et secondairement aux autres vertus selon que leurs actes sont commandés par la charité :

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que saint Thomas est d'accord avec saint Paul, saint Augustin et saint François de Sales, pour nous dire que c'est la charité qui rend toutes nos œuvres méritoires en les rendant très agréables à Dieu.

— Pierre fait l'acte de charité toutes les fois qu'il y est tenu par la loi de Dieu :

Qu'en résulte-t-il, Arsène ?

— Il en résulte que, le cœur de Pierre étant donné à Dieu, toutes ses œuvres Lui sont également données et sont pour Lui comme le cœur lui-même.



— *La conséquence ?*

— La conséquence, c'est que toutes les bonnes œuvres de Pierre seront méritoires et dignes d'une récompense surnaturelle parce qu'elles auront été rapportées à Dieu.

— *Pierre a la bonne habitude de dire tous les matins en s'éveillant :*

« Adorable Trinité, je vous offre cette nouvelle journée comme un acte continué de charité, d'amour pour Vous. »

*Qu'en pensez-vous, Eugénie ?*

— La journée entière sera méritoire et rapportera à Pierre une belle récompense, parce qu'elle aura été donnée et consacrée à Dieu par l'acte de charité.

— *Avant chacune de ses occupations importantes, par exemple :*

*Avant ses prières,*

*Avant ses repas,*

*Avant son travail,*

*Avant ses récréations,*

*Avant le repos de la nuit,*

*Pierre a soin de dire à Dieu :*

« Seigneur, c'est en union avec le Cœur adorable de Jésus, avec la très sainte Vierge, les anges et les saints que je veux accomplir cette action pour vous plaire, pour vous être agréable, par amour pour vous. »

*Qu'en dites-vous, Lucien ?*

— Chacune des actions de Pierre sera d'autant plus agréable à Dieu, d'autant plus méritoire devant Dieu qu'elle lui aura été offerte et rapportée plus explicitement et plus prochainement par l'acte de charité.

— *En faisant à Dieu l'offrande de sa journée, le matin, Pierre n'oublie pas d'ajouter :*

« Seigneur, je vous offre aussi cette journée comme un acte de charité pour le prochain, comme une très humble pénitence et prière pour les âmes du purgatoire et pour tous les vivants. »

*Que faut-il en penser, Joséphine ?*

— C'est là une nouvelle manière de donner toutes ses actions à Dieu, un nouveau moyen d'acquiescer des mérites.

— *Comment cela ?*

— C'est que, le prochain étant l'ouvrage, l'image, l'enfant de Dieu, si Pierre l'aime surnaturellement, c'est Dieu lui-même qu'il aime en réalité, et c'est à Dieu qu'il donne de nouveau toutes ses actions en les offrant pour le salut de ses frères.

— *Dieu est-Il content qu'on fasse ainsi au prochain l'aumône de ses pénitences et de ses prières ?*

— Il en est très content.

— *Savez-vous ce que Notre-Seigneur dira aux justes, quand au jour du jugement général il les invitera à monter au ciel ?*

— Il leur dira :

« Venez, les bénis de mon Père :

« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ;

« J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ;

« J'ai manqué de vêtements, et vous m'avez vêtu ;

« J'étais sans logement, et vous m'avez logé. »

— *Que prouve ce langage ?*

— Il prouve que la charité corporelle exercée envers le prochain est si agréable à Dieu qu'en retour Il donne le paradis.

— *Fera-t-Il moins pour l'exercice de la charité spirituelle ?*

— Il fera plutôt bien davantage.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, autant l'âme l'emporte sur le corps, autant la charité spirituelle l'emporte sur la charité corporelle.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que, pour récompenser Pierre de ses aumônes spirituelles, Dieu lui donnera le paradis.

+

— *Maintenant, Lucie, dites-nous comment vous profiterez de ce qui vient d'être dit sur les conditions du mérite ?*

— D'abord, j'aurai à cœur de bien remercier Dieu, qui a daigné promettre de récompenser mes faibles efforts pour son service.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, puisque le temps de la vie présente est le seul où je puisse acquiescer des mérites, j'aurai soin de ne pas en perdre une minute.

— *De plus ?*

— De plus, comme je ne pourrais pas faire une seule œuvre surnaturelle digne du paradis sans la grâce sanctifiante, je garderai très fidèlement ce trésor si précieux et si nécessaire.

— *Enfin ?*

— Enfin, puisqu'il faut rapporter à Dieu toutes nos œuvres pour qu'elles soient méritoires, je ne manquerai pas de le faire.

— *Quand le ferez-vous ?*

— Je le ferai tous les matins, à mon réveil, et le plus souvent possible dans la journée.

— *Comment direz-vous ?*

— Je dirai :

« Adorable Trinité, en union avec le Cœur adorable de Jésus, avec la sainte Vierge, les anges et les saints, je vous offre cette journée comme un acte continué d'amour pour vous. »

« Je vous l'offre aussi comme un acte de charité pour le prochain, ou comme une très humble pénitence et prière pour les âmes du purgatoire, pour tous les vivants, pour la sainte Eglise, pour ma patrie, pour ma paroisse, pour ma famille et pour moi. »

— *Quand vous voudrez faire de nouveau cette offrande dans le cours de la journée, serez-vous obligée de répéter toutes ces paroles ?*

— Non.

— *Comment ferez-vous ?*

— Je dirai simplement :

« Adorable Trinité, je vous renouvelle mon offrande de ce matin. »

— *Si vous êtes fidèle à conserver la grâce sanctifiante et à offrir ainsi toutes vos actions à Dieu ?*

— Toutes mes actions, même les plus ordinaires et les plus communes, seront méritoires et me vaudront un jour la belle récompense du paradis.

— *Ce jour-là ?*

— Ce jour-là je serai au comble du bonheur d'avoir bien servi Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce que je recevrai une récompense qui me dédommagera au centuple de tous les petits sacrifices que j'aurai faits.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## LA TOUSSAINT

NOS SAINTS NOUS AIMENT ET NOUS AIDENT

*Vidi turbam magnam quam  
dénombrare nemo poterat, stan-  
tes ante thronum.*

J'ai vu une foule innombrable  
de saints debout devant le trône  
de Dieu. (Apoc. vii, 9.)

Pourquoi cette solennité de la Toussaint, ces douces et pompeuses descriptions du ciel, ces millions d'élus glorieux, vêtus de robes blanches, parlant toutes les langues, venus de tous les peuples de la terre, que l'Eglise nous remet aujourd'hui sous les yeux ? Pourquoi ces hymnes touchantes, ces graves cérémonies, cette pensée du ciel en un mot qui nous remue le cœur en cette fête et y réveille la vieille foi endormie ?

Tout cela, ce sont des preuves aimables de la sollicitude de l'Eglise pour l'âme de ses enfants. La vie humaine ne connaît du bonheur que quelques pâles rayons, quelques heures fugitives, car ici-bas la joie ne dure pas. Elle est pesante le lendemain, elle attriste nos consciences et nos vieux jours, si elle est coupable ou simplement frivole et que nous nous y soyons abandonnés.

Chaque année apporte les mêmes durs labeurs et ajoute de nouveaux deuils aux autres déjà si nombreux. La cité du ciel s'enrichit aux dépens de la cité de la terre, et ne nous laisse plus qu'une vie désolée et triste qui ne nous sent rien. Ah ! cette vie, à certains moments, quel désespoir ! et comment s'y plaire, comment s'y trouver bien parmi tant d'incertitudes, de chagrins, d'angoisses et de cruelles séparations ?

L'Eglise, parce qu'elle est mère, connaît toutes nos douleurs, toutes nos peines intolérables ; alors elle nous fait regarder le ciel et nous dit : « La cité la plus nombreuse est là-haut. Vos frères, vos sœurs, vos enfants, vos parents, vous y ont devancés, ils vous y attendent, ils vous y appellent, ils continuent à vous suivre ici-bas, à vivre avec vous. Ils vous *aiment* et ils vous *aident*. Soyez dignes d'eux, dignes de leur amour et laissez-vous aider, encourager, soulever jusqu'à eux par leurs exemples, leurs prières, les inspirations qu'ils ne cessent de vous prodiguer pour vous éclairer, vous guider, vous détourner des dangers quotidiens. »

### I

1. Oui, pour nous c'est la grande, constante et troublante question quand la mort nous a ravi nos parents ou nos proches : « Que sont-ils ? Que leur sommes-nous ? Jusqu'où sont-ils morts ? »

Pensent-ils encore à nous quelquefois ? Nous voient-ils, nous aiment-ils encore ?

Mais qu'est-ce donc qu'un saint, qu'un élu du ciel ? C'est un être transfiguré, uni à Dieu pour jamais, parfaitement heureux et chez qui la puissance d'aimer a été multipliée comme à l'infini, car c'est dans l'amour que réside le bonheur. Et vous me demandez s'ils nous aiment toujours !

Sans doute ils aiment Dieu, ils vivent, ils nagent dans l'océan de son amour inénarrable ; mais cet amour ne détruit point leur amour pour nous, il le fortifie au contraire, il le développe et le perfectionne, le rend plus tendre et plus puissant.

Et vous voudriez que ces êtres chéris qui nous aimaient tant, soient plongés dans le sein de Dieu qui est un abîme de tendresse et qu'ils nous aiment moins au ciel, avec leur âme épurée et souverainement aimante, qu'ils ne nous aimaient ici-bas avec leur cœur de chair ! Autant dire qu'on entre dans une fournaise pour s'y refroidir !

Car pourquoi les aimions-nous et pourquoi nous aimaient-ils ? N'était-ce pas pour obéir aux lois du cœur humain que Dieu a posées ? Nous les aimons parce qu'ils étaient nos frères ou nos enfants et que Dieu nous commande d'aimer nos frères et nos enfants. Ils nous aimaient parce que nous étions leurs pères, leurs mères, leurs sœurs et que Dieu leur ordonnait de nous aimer. Ces affections étaient légitimes, elles formaient pour eux et pour nous un devoir doux et sacré. En nous abandonnant à cette pure tendresse, nous accomplissions un précepte. Dieu était vivant dans ces affections qu'il approuvait, qui le réjouissaient, et vous voudriez qu'après les avoir établies, sollicitées, déclarées indestructibles, « fortes comme la mort, » il vint à les briser ?

Nos enfants, nos amis qui nous ont laissés sur cette terre, dans cette vallée de misère, nous les aimons toujours malgré les infirmités et les étroitesse de notre cœur. Nous parlons d'eux souvent. Aujourd'hui surtout leur souvenir nous reviendra, nous nous entretiendrons du passé, d'eux, de leurs qualités, de leur mort qui nous surprend toujours, de leurs derniers moments. Nous aurons une prière pour eux et il nous semblera qu'après avoir prononcé leur nom avec un soupir et une larme, nous sentirons comme une brise d'outre-tombe qui nous rafraîchit et nous vient réconforter ; nos pleurs couleront moins amers, notre cœur sera moins serré, notre peine sera adoucie. Voilà les effets, les privilèges, les miracles de l'amour.

Quoi ! nous ferons cela, nous, avec nos imperfections de nature, avec notre cœur si difficile à fixer ; nous nous dirons : « Ah ! nous ne les avons pas oubliés, nous les aimons tellement qu'ils nous semblent tenir au fond même de nos entrailles. S'il nous était donc donné aujourd'hui de le voir ! ... Si maintenant, pendant que nous parlons d'elle, tout à coup elle nous apparaissait, elle entrerait, elle venait nous embrasser comme elle faisait

<sup>1</sup> Mgr Gay, *Conférences aux mères chrétiennes*, t. II, 402.



autrefois ! » Nous trouvons dans notre affection des trésors qui ne s'épuisent pas avec le temps, sous la cendre des jours et des années couve toujours le brasier ardent de notre amour pour eux ; et, au ciel, eux qui ont dépouillé la fragilité humaine, eux dont le cœur s'est dilaté à l'infini, augmentant dans une mesure incalculable ses affections épurées et sa puissance d'aimer, ils cesseraient d'obéir à Dieu qui leur ordonne de nous aimer toujours, ils nous oublieraient dans ce pays glorieux où l'on sait tout, où la mémoire ne laisse tomber aucun souvenir, où l'âme acquiert, pour ne jamais les perdre, une infinité de connaissances qu'elle ignorait ! Ils seraient ainsi au ciel moins élevés, moins justes, moins bons, moins parfaits que nous ne sommes sur la terre !

Qui oserait concevoir et soutenir de telles absurdités ?

Non, ils vivent avec Dieu qui nous aime à l'infini et ils nous aiment comme lui, avec lui, dans la vaste mesure qui leur a été conférée en entrant au séjour céleste et qui est leur perfection, leur joie, leur bonheur. Ils jouissent au contraire de pouvoir nous aimer enfin autant qu'ils le veulent, autant que le mérite notre âme qui est si chère à Jésus-Christ parce qu'elle lui a tant coûté. Cet amour complet, sans limites, infiniment doux, est un des côtés les plus ravissants de leur parfaite félicité.

2. Je dirai plus : non seulement ils nous aiment, mais *nous leur manquons*, leur âme demeure veuve ou orpheline de la nôtre, parce que nous étions la chair de leur chair, l'âme de leur âme, une partie d'eux-mêmes, et que cette partie aimée leur a été enlevée violemment par la mort. Tout amour que Dieu a mis en nous a soif d'être perfectionné, et s'ils pouvaient éprouver une souffrance ce serait celle de rester privés de nous, de ne pas nous voir auprès d'eux, d'être comme frustrés de notre présence, jusqu'au jour où les décrets divins nous réuniront à eux, parce que leur bonheur ne sera complet qu'à cette heure bénie où, la séparation cessant, ils nous posséderont, ils seront unis à nous pour jamais.

Cette heure, ils l'appellent de toutes leurs prières.

Parfois s'échappe du sein de nos demeures une âme que nous aimions vivement, comme un oiseau qui s'élance de sa cage ouverte. Nous ne supposons pas qu'elle dût jamais nous quitter. Nous pensions : « Pour moi la vie s'écoule, la vieillesse vient. J'aurai du moins quelqu'un pour me fermer les yeux. Elle sera là, à mon chevet, pour prier avec moi et m'aider à franchir le terrible passage. » Et il se trouve que c'est nous qui sommes appelés à lui rendre ce sacré et douloureux devoir. Alors vous vous rappelez telle autre personne de la famille qui vous a quittés peu de temps auparavant et vous vous dites : « Ah ! c'est celle-ci qui a appelé celle-là ! »

Dans cette exclamation populaire peut-être trouvons-nous la révélation d'une grande et bien

consolante vérité. Qui sait, — car ici nous sommes en plein dans les mystères de l'autre vie, mêlée aux mystères de la nôtre, — qui sait si nos frères, nos parents de là-haut ne nous appellent pas victorieusement auprès d'eux ?

Au ciel, ils découvrent en Dieu l'avenir, notre avenir surtout, nos peines et nos dangers futurs, les écueils où se briserait notre âme, les chagrins qui empoisonneraient notre vieillesse. Alors ils se sentent pris d'une immense compassion pour nous et ils disent à Dieu : « Seigneur ! épargnez-leur ces épreuves qu'ils ne pourraient porter, ces angoisses qui leur feraient éclater le cœur. Ils souffriraient trop ! Peut-être aussi leur vertu sombrerait dans les périls, leur salut éternel serait compromis, malheureux sur terre ils le seraient encore durant l'éternité, et nous ne les verrions jamais ici, auprès de nous !... Oh ! attirez-les au ciel, mettez-les à l'abri dans ce bienheureux port, ces pauvres âmes qui disparaîtraient dans le naufrage. Coupez, tranchez les liens qui les attachent au monde ; pour une minute cruelle, ils obtiendront une joie sans fin ! »

Et c'est parce qu'elles nous aiment qu'elles nous appellent, qu'elles nous attirent auprès d'elles.

Il me semble que c'est là pour nous la clef de beaucoup de mystères qui nous troublent et nous font pleurer.

Ne pleurons pas cependant ceux qui s'en vont avant nous, même prématurément, s'ils sont morts dans le Seigneur. Ils jouissent du repos éternel que Dieu leur a donné, ils vivent dans la paix, ils prient pour nous, ils nous préparent une place auprès d'eux, ils nous aiment plus et plus efficacement qu'ils ne nous aimaient ici-bas. La seule chose nécessaire c'est qu'on arrive au port ; et dans une traversée dangereuse, le mieux c'est qu'on arrive plus tôt. Croyons qu'il leur était plus avantageux de partir avant nous. Quelqu'un là-haut les appelait à partager leur joie, des parents, des amis qui s'intéressaient à leur sort, les suivaient avec une sollicitude persévérante, mais en premier lieu Jésus-Christ notre doux Sauveur dont ils sont les membres. Il n'estime point sa joie complète, dit saint Julien de Tolède, tant qu'il manque des parties désirées à ce corps céleste dont il est la tête. Le plan divin ne sera pleinement achevé que le jour où toutes ces parties réunies enfin formeront un seul tout splendide et harmonieux, sans qu'il reste éparpillé un seul élément de gloire. Aussi pendant que nous pleurons, ce sont des cris de triomphe qui retentissent au ciel pour l'entrée au divin bercail d'une brebis nouvelle, aimante et pure. *Non sibi ducit perfectam esse lætitiā donec ex membris aliquid corpori suo deesse videt.*

## II

Puisqu'ils nous aiment, ce qui est de toute évidence, comment admettre qu'ils ne nous *aident* pas, qu'ils ne viennent pas à notre secours parmi

nos détresses nombreuses et nos dangers ? Comprendrait-on même qu'ils puissent être parfaitement heureux s'ils nous voient dans la tristesse et la peine et qu'il leur soit impossible de nous soulager, de nous tendre la main ?

Du moment que Dieu leur accorde le bonheur, il leur accorde aussi la puissance. Autrement le ciel pour eux ne différerait point de notre terre, le séjour leur en serait même plus pénible puisqu'ici-bas du moins si nous ne pouvons parer à toutes les infortunes, il nous est toujours permis de consoler toute âme qui souffre.

Mais emprisonnés que nous sommes dans la matière et les soucis grossiers de la vie, nous désirons avant tout qu'ils pourvoient à notre subsistance quotidienne, qu'ils nous assurent avant tout le pain du corps. Nous ressemblons bien à ces Pharisiens qui se demandaient tous les jours : « Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? » tandis que les dangers qui les touchent le plus, ce ne sont pas ceux qui menacent nos biens, nos corps, nos maisons, mais ceux qui menacent nos âmes. Ils agissent sur nous, ils nous aident par leurs prières d'abord, par les relations intimes qu'ils gardent avec notre pensée, avec notre cœur. Ils agissent aussi sur nous par leur *exemple*, par la *confiance en Dieu* qu'ils font naître en nous, puissante, invincible.

Vous êtes-vous en effet demandé parfois ce que c'est qu'un saint ?

Un saint, c'est un homme comme nous sans doute, faible et sentant toutes ses faiblesses, mais c'est aussi un homme animé de l'esprit de Dieu, et qui, soutenu par cette force surnaturelle, a fait des choses qui sont impossibles aux seules forces humaines.

« L'histoire des saints contient, avec l'histoire de l'homme, l'histoire de la vie extérieure de Dieu. » Elle nous apprend que dans nos traverses nous ne sommes pas seuls puisque Dieu est avec nous, vit et agit en nous, comme il vivait et agissait en eux. Avec la force même de Dieu comment ne serions-nous pas vaillants ? Qui oserait même lutter contre nous avec l'espoir légitime de nous vaincre ?

« Je conseille beaucoup à ceux qui ne croient pas de méditer ce mot étrange : « le saint. » Qu'ils essaient de s'expliquer « le saint. » S'ils s'arrêtent avant de rencontrer Dieu, ils ne trouveront pas la raison d'être du saint » (Hello).

C'est en effet Dieu et Dieu seul qui a fait les saints, lui qui les soutient sans doute, mais les nourrit aussi de son esprit, de sa vie, de sa grâce, lui, dont ils sont parmi nous les plus pures et les plus éclatantes manifestations. Est-ce qu'ils n'avaient pas nos misères, nos péchés, nos tentations ? Comment ont-ils échappé aux périls où nous sombrons si misérablement, sinon par la puissance divine qui les aidait ?

Nous devons passer entre deux écueils : l'orgueil et le désespoir. « L'homme, quand il se montre à

lui-même sa grandeur, perd de vue sa misère. Quand il se montre à lui-même sa misère, il perd de vue sa grandeur » (Id.). Nous sommes également prompts et à nous exalter et à nous décourager. Tantôt nous nous disons : « Le paradis nous est fermé, le salut nous est impossible. Le ciel est trop haut, nous ne saurions jamais l'atteindre. » Tantôt, pleins d'ardeur et de confiance, nous pensons : « Dieu est trop bon pour me damner. Il ne nous a pas créés, infortunées créatures d'un jour, pour que nous soyons encore malheureux pendant l'éternité ! » Et nous naviguons ainsi entre l'extrême espoir et l'extrême désespoir, entre l'extrême présomption et l'extrême sentiment de notre impuissance.

Alors les saints interviennent qui nous montrent dans leur propre vie les mêmes douloureuses alternatives. Ils nous disent : « Nous sommes vos frères, nous avons été comme vous tristes, accablés par les traverses et les souffrances. Elie était un homme semblable à nous, exposé aux mêmes revers, aux mêmes douleurs, *Elias erat homo similis nobis, passibilis* (Jac. v, 17). Pourquoi vous troublez-vous et vous laissez-vous aller à l'amertume ? Est-ce que d'autres n'ont pas été éprouvés avant vous et plus que vous ? » Alors nous revient cette parole qui fut un stimulant si énergique à saint Augustin pour sa conversion : « Pourquoi ne pourrais-je faire ce qu'ont fait ceux-ci et ceux-là ? » Voilà comment les *exemples* des saints nous aident non moins que leurs prières.

Mais n'oublions pas qu'ils n'avaient garde de s'appuyer sur leurs propres forces. D'eux-mêmes ils ne pouvaient rien, ils le savaient et le proclamaient. Puis ils ajoutaient avec l'apôtre : « Je puis tout en Celui qui me fortifie, *Omnia possum in eo qui me confortat*. » Aussi bien Dieu qui les fortifiait, mettait en quelque sorte son orgueil à les soutenir, à les rendre victorieux, à les exposer au monde comme des prodiges de sa puissance et de son amour. Ils sont ses chefs-d'œuvre après tout, et il est fier de les montrer, de faire voir jusqu'à quelle hauteur de tendresse, de bonté, d'héroïsme il peut élever une pauvre petite créature.

Courage donc ! Dieu non plus ne nous abandonnera pas ; il nous portera par-dessus les abîmes du doute et des tribulations ; il voudrait aussi être fier de nous. Est-ce que nous le frustrerions de ses légitimes espérances ? Est-ce que nous nous montrerions indignes de lui, notre Créateur et notre Père ?

Nous avons de plus là-haut des protecteurs puissants, nous le savons, c'est pourquoi cette fête est si douce et si consolante pour notre cœur. Et ces protecteurs nous les comptons non seulement parmi ceux que l'Eglise a placés sur ses autels, mais parmi nos parents, nos amis, les membres de notre famille.

Je disais tout à l'heure qu'ils prient pour nous et que souvent nous pensons douloureusement à eux. Nous faisons plus : après avoir évoqué leur



souvenir nous parlons parfois tout haut avec eux, nous leur disons comme saint Bernard à son frère aîné Gérard qui venait de mourir : « Que suis-je pour toi maintenant ? Que ressens-tu pour moi, pour moi que tu semblais aimer uniquement sur la terre ? Que je voudrais le savoir !... Peut-être qu'introduit dans les puissances de Dieu tu as tout oublié, excepté sa justice !... Mais non, tu es uni à Dieu, tu es rempli de Dieu. Ce qu'il aime, tu l'aimes donc ! Ce qu'il sent, tu le sens ! Dieu est amour. Plus tu es en lui, plus tu lui ressembles !... Lui-même l'a dit : « La charité ne saurait mourir ! »

Et lorsque nous avons achevé ce fortifiant colloque, il nous semble qu'ils nous ont entendu, qu'ils nous écoutent, nous répondent et nous soulagent. Nous sommes mieux ; nous sentons de quelque manière leur présence réelle à côté de nous, et combien de ces causeries avec ceux que nous croyions si loin et qui sont si près deviennent aussitôt puissamment consolatrices ?

C'est que nous sommes aimés d'eux, nous le savons maintenant, nous en avons la certitude, car *l'amour ne peut pas mourir*. Or cet amour n'est pas inerte, stérile, impuissant, mais prodigieusement vivant et doux. Aussi en éprouvons-nous, surtout dans cette fête où la famille de la terre d'exil donne la main à la famille de la patrie, les effets réconfortants.

Quel heureux échange de prières entre le ciel et la terre, qui nous laisse l'âme baignée de grâce et parfumée d'espérance ; qui nous relève en nous révélant que le secret de la vie n'est point ici-bas, mais au ciel ; qui nous fait voir par avance notre place parmi cette foule de saints qui chantent les louanges de Dieu, à côté de nos bienheureux protecteurs, auprès de nos parents, de nos enfants, de nos frères, de nos sœurs, des âmes que nous avons le plus aimées sur la terre !

## SERMON POUR LA TOUSSAINT

LA SAINTETÉ EST POSSIBLE ET FACILE

*Sanctificamini et estote sancti.*

Sanctifiez-vous, et soyez saints.

(Levit. xx, 7).

Mes frères,

Nous sommes assemblés pour célébrer les triomphes des saints, pour chanter leur bonheur et les féliciter d'avoir atteint les hauts sommets de la gloire où Dieu les a couronnés pour les siècles éternels. Certes, rien n'est plus juste que ces louanges qui jaillissent de nos lèvres. Car, les saints ont été des vaillants et des forts, et aujourd'hui, après les luttes où ils ont été mêlés, après les combats dont ils sont sortis victorieux, ils ont bien droit à notre admiration. Aussi, avec l'Eglise qui est fière de leurs succès et qui nous les montre là-haut dans les splendeurs de l'éternité, au pied

du trône de Dieu, tous plus étincelants que les feux du soleil à son midi, faut-il les chanter, les acclamer, et nos acclamations et nos chants, venus des tristes régions de cette terre quand notre cœur est cependant oppressé, brisé de tant de douleurs, ajoutent encore à leur bonheur et à leur félicité.

Mais, mes frères, ce serait trop peu de nous en tenir là ; si nous songeons aux saints et si nous portons nos regards vers la patrie où ils résident, il faut qu'après leur avoir payé notre tribut de louanges, nous pensions à nous-mêmes, et que nous nous demandions si nous sommes bien sur le chemin du ciel.

Grave question que celle-là, mes frères, et qui est digne à tous égards d'attirer notre attention ! Pour aller au ciel, pour franchir, un jour, le seuil de la bienheureuse éternité, il faut, sur cette terre, se sanctifier. Est-ce que vous avez mis déjà la main à ce grand travail, à cette noble entreprise ?

Je ne sais pas où vous en êtes à ce sujet, mais je voudrais, aujourd'hui, pressé par le désir de vous faire du bien, de contribuer à votre gloire future, je voudrais vous décider à devenir des saints ; et pour cela, je vous montrerai que votre sanctification est *possible*, et qu'il n'y a rien de plus *facile* et de plus doux.

Oh ! plaise à Dieu que mes paroles entrent dans vos âmes, qu'elles y produisent une conviction profonde, si bien que vous n'ayez rien tant à cœur que de faire votre salut, et de conquérir, à force de renoncements, de sacrifices et de combats, la couronne des saints !

### I

Il y a, mes frères, plusieurs degrés dans la sainteté. Deux choses, en effet, font la sainteté : la grâce accordée par Dieu et le travail personnel. Or, ces deux choses ne se trouvent pas en tous les saints dans la même mesure ; de là des différences, des inégalités. Tous, sans doute, sont les amis de Dieu, mais ils sont plus ou moins près de lui, près de son cœur, et de même que leur progrès ici-bas, ou si vous le voulez, leur mouvement, leur ascension vers la vertu, vers le bien, vers l'amour parfait, est plus ou moins rapide, de même aussi dans le ciel, au jour des grandes justices, l'auréole de gloire qui ceindra leur front sera plus ou moins éclatante.

Vous le comprenez bien, mes frères, quand je parle de votre sanctification, je n'entends point dire que vous devez atteindre ces sommets plus élevés où Dieu n'appelle que quelques âmes privilégiées. Bien au-dessous de la sainteté héroïque, de cette sainteté qui s'impose au monde lui-même, par l'éclat des prodiges, par une ressemblance plus parfaite avec l'idéal divin qui est Jésus-Christ, en passant par des degrés intermédiaires il y a la sainteté commune.

Eh bien ! je dis que cette sainteté commune ordinaire, qui consiste dans l'état de grâce, dans l'exemption du péché mortel, dans une union habituelle avec Dieu, par la charité, n'est pas au-des-

sus de vos efforts ; je dis que vous pouvez l'acquiescer, la posséder et la garder.

Aujourd'hui, mes frères, que les âmes sont moins énergiques et les cœurs moins généreux, il n'est pas rare d'entendre des chrétiens dire, en gémissant : « Je voudrais bien devenir un saint, mais c'est impossible. » Peut-être avez-vous prononcé cette décourageante parole.

Et pourquoi donc ne pourriez-vous devenir des saints ? S'il y a des obstacles à la sainteté, ils ne peuvent venir que de trois côtés : ou bien de ce que Dieu nous demande et nous impose, ou bien des résistances de notre nature, ou bien enfin des exigences du milieu dans lequel nous vivons.

1. Et d'abord pour ce que Dieu nous commande, qu'est-ce qu'il veut donc ?

Il veut que nous croyions sa parole, ses enseignements. Dites-moi, est-ce qu'il y a là quelque chose d'impossible ? Est-ce que Dieu n'a pas pris soin de nous garantir sa parole ? Et quand il nous la présente dans nos saints Livres, dans l'Evangile, dans la doctrine de son Eglise, est-ce qu'il ne s'est pas préoccupé d'y attacher certaines marques, certains caractères qui la font reconnaître et distinguer de toute parole créée, de toute parole humaine ? Ah ! les grands docteurs de l'Eglise, ces magnifiques génies qui ont laissé dans le monde et dans l'histoire des traces si lumineuses de leur passage, ne s'y sont pas trompés ; et quand ils prenaient les pages sacrées de la Bible ou de l'Evangile, ils disaient, avec un accent de conviction profonde : Ceci est la parole de Dieu !... et ils y croyaient de toute l'énergie de leur âme.

Et pourquoi donc, nous, les enfants du dix-neuvième siècle, ne pourrions-nous pas y croire ? Les Augustin, les Jérôme, les Bossuet adoraient l'Evangile, et nous, avec notre petite raison, nos faibles lumières, nous refuserions d'y voir la parole révélée de Dieu ! Ah ! mes frères, si la foi vous manque, ce n'est pas qu'il y ait quelque impossibilité à l'avoir, mais c'est que vous ne l'avez pas demandée, c'est que vous ne vous êtes pas recueillis en vous-mêmes pour réfléchir aux choses de Dieu, ou bien que quelque passion trop aimée a jeté dans votre âme d'épaisses ténèbres qui obscurcissent jusqu'à votre raison.

Qu'est-ce que Dieu veut encore ? Il veut que vous pratiquiez sa loi. Eh bien, cette loi, si vous la parcouriez dans toute son étendue, avec ses préceptes, est-ce qu'elle est réellement impossible à observer ? Ah ! je vous accorde que cette loi qui met un frein à l'orgueil, à la cupidité, au sensualisme, offre des difficultés. Les saints eux-mêmes les ont reconnues. Mais enfin, est-ce que cette loi ne s'harmonise pas avec notre nature, avec ses vraies exigences et ses légitimes aspirations ? Est-ce qu'elle ne répond pas aux sentiments les plus purs, les plus nobles, les plus généreux du cœur humain ? Dire qu'on ne saurait la pratiquer, mais c'est s'avouer misérable ; mais c'est reconnaître sa honte, c'est dire qu'on est incapable de ce qui est beau et de ce qui est grand. Non, non, la loi de

Dieu n'est pas impossible. Témoins les saints qui la trouvaient suave et qui l'aimaient. Témoins nos pères qui, dans les mêmes conditions que nous, se faisaient une joie de l'observer. Témoins tant d'âmes encore qui, de nos jours, restées fidèles à Dieu, chantent avec le prophète : « Seigneur, je mets mes délices à suivre la voie de vos commandements, *In viâ testimoniorum tuorum delectatus sum.* »

2. Parlons maintenant des résistances de notre nature. Depuis que le péché est entré dans le monde, l'homme est violemment attiré au mal. Saint Paul a été un grand saint, il a été choisi de Dieu pour un merveilleux et sublime apostolat : eh bien, quand lui, l'apôtre converti, l'apôtre au cœur ardent et tout embrasé d'amour pour Jésus-Christ, quand il nous raconte l'histoire de ses luttes intérieures, que nous dit-il ? Il nous dit qu'il y a en lui deux lois : l'une qu'il appelle la loi de la chair et qui le porte vers toute espèce de mal, l'autre qu'il appelle la loi de l'esprit et qui le porte vers toute espèce de bien ; et il ajoute que ces deux lois sont en opposition et que quelquefois il se sent violemment entraîné vers ce qu'il abhorre et ce qu'il déteste ; et dans les cruelles souffrances qu'il endure, dans la frayeur que lui cause le combat terrible dont il est le théâtre vivant, il se proclame l'homme le plus infortuné : *Infelix homo !* « Oui, malheureux que je suis ! Quoi ! j'aperçois les splendeurs des cieux, des choses qui me ravissent et me transportent, et il faut que le mal m'attire, il faut que je sente en moi-même des révoltes audacieuses. Tout mon être en est troublé, et c'est une lutte, un combat de tous les instants. O supplice ! ô torture effroyable ! *Infelix homo !* »

Si c'est là, mes frères, ce que disait saint Paul, il n'est pas étonnant que nous, qui n'avons point reçu les mêmes grâces, qui n'avons point été illuminés des mêmes clartés, qui n'avons point entrevu les beautés du ciel, nous éprouvions en nous-mêmes des résistances au bien, et des entraînements vers le mal.

Mais enfin, est-ce qu'il y a là dans ces résistances et dans ces entraînements un obstacle insurmontable à la sainteté ?

Assurément non. J'accorde que vous ayez une imagination vive, un cœur ardent, une âme ambitieuse ; j'accorde que tout votre être frémissse rien qu'à la pensée des jouissances et des voluptés d'ici-bas ; j'accorde que le sang qui circule dans vos veines soit comme un feu brûlant, ah ! laissez-moi vous le dire, au milieu de tous ces sentiments qui affluent à votre âme, dans cette fièvre qui vous dévore, dans cette impatience de goûter et de savourer tous les plaisirs, vous pouvez devenir des saints.

Sans doute, si vous cédez à vos passions, si vous laissez se développer en vous les lois de la chair, les instincts pervers, les appétits mauvais, c'en est fait de vous, de votre âme, de votre éternité.

Mais vous pouvez réagir. Est-ce qu'on laisse les rênes au coursier qui s'emporte, et qui se préci-



pite, comme un tourbillon, sur une route bordée d'abîmes ? Mais on cherche à le contenir, mais on le dirige, on s'en rend maître, on le domine, et au lieu de vous jeter dans les précipices où vous trouveriez la mort, devenu docile, il vous conduit au terme de votre voyage.

Vous n'avez donc pas à vous plaindre de votre nature, de votre tempérament, de vos passions ; vous avez à vous mettre à l'œuvre et à imprimer une direction à votre vie. Saint Paul avait un cœur ardemment aimant, est-ce qu'il demanda à la terre de lui donner des objets d'affection ? Mais non, il s'élança vers la vérité, vers le souverain bien, et il appliqua son cœur à aimer Jésus-Christ, et il put s'écrier, un jour, avec un accent de défi, en s'adressant à toutes les créatures d'ici-bas : *Quis nos separabit a caritate Christi ?* Qu'est-ce donc qui pourra me séparer de l'amour de Jésus-Christ ? Saint François-Xavier brûlait du désir de s'illustrer, de devenir célèbre, de se faire un nom dans l'histoire. Un mot de l'Evangile lui indiqua sa voie, et il la suivit, et dans les Indes où il s'ex-patria, par dévouement pour ses frères, il conquit des millions d'âmes à l'Eglise et à Jésus-Christ.

Aussi, mes frères, je ne vous demande pas de resserrer votre cœur, de le comprimer ; je ne vous demande pas d'étouffer le feu dont vous êtes embrasé, je vous demande seulement de regarder vers Dieu : à lui votre imagination, à lui votre sensibilité, à lui votre cœur, toutes les puissances de votre âme, tout ce qui est en vous, votre être tout entier, et vos passions, ces passions dont vous vous plaignez, bientôt vaincues, asservies, deviendront pour vous le moyen de grandir en sainteté sur la terre et de monter plus haut dans la gloire du ciel.

3. Il ne reste plus, mes frères, que les difficultés qui viennent du milieu dans lequel nous vivons.

Certes, il faut bien l'avouer, la foi est combattue de nos jours, et rien n'est triste comme de penser aux efforts que fait l'impiété pour arracher les âmes à Dieu et les perdre pour l'éternité. Sans doute, la persécution d'aujourd'hui n'est pas celle des premiers siècles. On ne va pas jusqu'à dresser des échafauds, jusqu'à allumer des bûchers, jusqu'à verser le sang, mais on poursuit le même but, mais on travaille par tous les moyens possibles à amener ce résultat qu'un jour le monde se réveille sans foi, sans croyances, sans pratiques religieuses. De là toutes ces entreprises que vous connaissez, que je vous ai signalées déjà et qui seront la honte et l'éternel déshonneur d'un siècle qui prétend être un siècle de progrès et qui n'est en réalité qu'un siècle rétrograde, puisqu'il nous ramène aux vieilles doctrines et aux antiques erreurs du paganisme.

Mais, mes frères, cette persécution qui se manifeste de mille manières et qui s'attaque à toutes les conditions et à tous les âges, est-ce qu'elle est capable de nous faire chanceler dans le bien et de nous détourner de la voie qui mène au ciel ? Non, mes frères, et voici pourquoi. C'est qu'à tous ces

prétendus savants qui parlent d'adaignement de la religion, vous avez à opposer la légion compacte et serrée de tous les grands hommes qui, dans tous les siècles, ont cru ce que vous croyez, pratiqué ce que vous pratiquez, adoré ce que vous adorez, suivi enfin le chemin dans lequel vous êtes entrés. C'est que l'Eglise est là pour vous soutenir. Ah ! regardez donc comme l'Eglise, comme le pape, ce chef vaillant que nous ne saurions trop vénérer et aimer, résistent à tous les assauts des méchants. Depuis dix-neuf cents ans l'Eglise et le pape sont attaqués, et l'Eglise, malgré ses plaies et ses cicatrices, est toujours vivante, toujours jeune, et le pape, en dépit de tant de haines amassées contre lui, au milieu des peuples en armes, prêts à fondre les uns sur les autres dans une épouvantable mêlée, est toujours debout, plus fort que jamais, toujours debout pour bénir ses enfants, leur donner du courage et leur dire comme le divin Maître à ses disciples : Ne craignez rien, j'ai vaincu le monde,  *nolite timere, ego vici mundum.*

Ce n'est donc pas la persécution présente qui peut vous empêcher de devenir des saints. Est-ce que ce seraient alors les scandales dont nous sommes les témoins attristés, les défections et les trahisons qui se multiplient, toutes ces choses enfin qui sont de nature à séduire et à tromper ?

C'est qu'en effet notre siècle est un siècle de sensualisme. Il y a dans l'air je ne sais quoi qui amollit les caractères, qui paralyse les volontés, qui énerve les âmes. Les mœurs se corrompent chaque jour davantage. C'est partout, dans toutes les classes sociales, un besoin immodéré de jouissances et de bien-être. Et il faut vivre dans ce milieu où il n'y a pas une pensée sérieuse, pas une pensée de l'éternité, mais où l'on ne songe qu'à bien vivre et à bien s'amuser, au risque de mourir demain, et d'emporter dans l'autre monde une conscience qu'aucun repentir et qu'aucune absolution n'auront purifiée.

Ah ! peut-être, mes frères, voilà le plus grand obstacle. Mais encore une fois, est-ce qu'il est invincible ? Non, grâce à Dieu. Car s'il y a de nos jours tant et de si détestables exemples, est-ce qu'il n'y a pas aussi des actes sublimes de dévouement et de charité ? S'il y a des cœurs souillés, est-ce qu'il n'y a pas des cœurs purs ? S'il y a des âmes tombées dans toutes les fanges du vice, est-ce qu'il n'y a pas des âmes qui planent au-dessus de cette terre et dont l'éclat et la divine beauté nous ravissent ?

Et puis, mes frères, toutes ces jouissances que le monde vous offre, tous ces plaisirs qu'il vous propose, au prix de votre salut, qu'est-ce qu'ils valent donc ? Est-ce que vous avez pesé, estimé tout cela ? Un grand roi l'a fait et voici son jugement : *Vanitas*, tout cela est fumée, tout cela est vanité, tout cela n'est rien, *omnia fui et nil expedit.*

Aussi, ne gémissiez pas, ne vous plaignez pas de vivre dans le milieu où vous êtes. En haut seule-

ment vos cœurs, *sursum corda!* Oui, plus haut que les tiédeurs, que les lâchetés dont le monde est plein, plus haut que les ambitions malsaines, que les compétitions jalouses, que les cupidités insatiables, plus haut que tout ce qui est orgueil de l'esprit et dépravation des sens, *sursum corda!* En haut, pour y trouver la lumière, la paix, le repos, d'immortelles espérances! En haut, pour y rencontrer le bien infini, la beauté suprême, la vérité éternelle, Dieu enfin! En haut pour devenir des saints et conquérir, dans un dernier triomphe, la palme et la couronne des saints!

## II

Je viens de vous dire, mes frères, qu'il est en votre pouvoir de devenir des saints; mais je veux aller plus loin, et pour ne plus laisser d'objection aux âmes tièdes, et paresseuses, j'ajoute que l'œuvre de votre sanctification est facile.

Elle est facile parce qu'elle dépend de vous. Vous rappelez-vous cette parole que les anges ont chantée, à la nuit bénie de Noël, sur le berceau du Christ naissant : *Paix aux hommes de bonne volonté, pax hominibus bonæ voluntatis?* De la bonne volonté, voilà tout le secret et je ne vous demande rien autre chose pour que vous soyez des saints.

Il ne suffit certes pas pour être un artiste de génie, un grand écrivain, un grand orateur de vouloir produire des œuvres superbes. Il ne suffit pas pour être un grand général de vouloir remporter d'éclatantes victoires. Il ne suffit pas pour être riche de vouloir posséder une immense fortune. Mais pour être un saint, il suffit de vouloir le devenir.

Comment cela, mes frères? Quoi! vous n'avez qu'à vouloir, et vous posséderez la grâce de Dieu et vous serez ses amis, ses bien-aimés, vous serez l'objet de ses complaisances! Mais oui. Car la bonne volonté, la volonté forte, la volonté agissante, après qu'on lui a montré le but à atteindre, prend les moyens d'y parvenir.

Or, ces moyens, Notre-Seigneur nous les a indiqués, et leur extrême simplicité les met à la portée de tous : c'est la vigilance, c'est la prière, c'est la communion.

*La vigilance.* Si un voyageur avait à traverser une forêt peuplée de brigands, s'il avait à suivre un chemin bordé de précipices, qu'est-ce qu'il ferait donc? Est-ce qu'il s'avancerait dans cette forêt, sur cette route, les yeux fermés? Ah! s'il agissait ainsi, vous le traiteriez d'insensé, et vous seriez tentés de lui crier : Malheureux, arrête, tu vas te perdre!

Et cependant, mes frères, c'est ainsi qu'agissent tant de chrétiens imprudents qui, voyageurs ici-bas, ne prennent point garde aux périls qui les menacent, aux abîmes qui s'ouvrent sous leurs pas.

Pour vous, mes frères, je vous en conjure, je vous en supplie, au nom de vos plus chers intérêts, prenez garde! Je ne vous demande pas de

vous imposer de rudes fatigues, vous pourriez me répondre que cela est au-dessus de vos forces, mais je vous demande de prêter l'oreille aux moindres bruits qui arrivent à votre âme, pour les discerner et reconnaître s'ils ne vous annoncent point quelque danger; mais je vous demande de regarder devant vous, autour de vous, pour savoir s'il n'y a point là, à quelques pas, au détour du chemin, quelque ennemi placé en embuscade qui va essayer de vous prendre non pas votre or, non pas votre vie, mais ce qui vaut mieux que les richesses d'ici-bas, ce qui vaut mieux que l'honneur, que la vie : votre foi et votre amour de Dieu; mais je vous demande, au milieu du monde où vous vivez, de ne vous avancer qu'avec précaution. Vous savez bien qu'il y a des fleurs qui cachent des serpents, des coupes d'or qui renferment des breuvages empoisonnés; de même il y a des fêtes, il y a des harmonies, il y a des sourires, il y a des caresses, il y a des enivremments qui tuent pour l'éternité. Soyez donc sur vos gardes, comme la sentinelle qui du haut des remparts d'une ville assiégée doit signaler l'approche de l'ennemi; et, déjà sans qu'il vous en coûte presque rien de peines et d'efforts, vous aurez beaucoup fait pour votre salut et la sanctification de votre âme.

A la vigilance joignez la prière. Car il ne suffit pas d'apercevoir le danger, il faut encore le vaincre.

Or, mes frères, c'est la prière qui nous rend capables d'une telle victoire.

Il y a des chrétiens qui comptent sur eux-mêmes et qui disent : « J'ai tant de délicatesse, j'ai tant d'honneur, j'ai été si bien élevé que je ne saurais tomber dans le mal. Aucun péril ne m'effraie; je me suffis à moi-même pour en triompher. »

Hélas! quelle illusion, et quelle témérité! Mais, mes frères, nous sommes essentiellement faibles; mais il y a chez nous — et l'expérience de chaque jour le prouve — une impuissance radicale à tirer de notre propre fonds quoi que ce soit comme élévation de pensées ou de sentiments; mais nous n'avons de bon, nous n'avons de bien réel, nous n'avons de force vraie qu'en Dieu, et Dieu qui est notre lumière, notre secours, notre appui, et par conséquent notre victoire, nous ne l'avons, nous ne le possédons en nous, que par la prière.

Ah! comme les saints, qui cependant avaient de l'énergie, de l'esprit, un noble cœur, une âme grande et généreuse, comme les saints priaient! Comme ils disaient à Dieu, avec un sentiment profond de leur misère et de leur néant : « Seigneur, ayez pitié de moi, je ne puis rien sans vous, aidez ma faiblesse. Si vous ne venez à mon secours, je suis perdu. » Et Dieu qui descendait en eux pour leur prêter sa puissance, les rendait invincibles.

Vous aussi, mes frères, priez donc. Si je vous demandais de crucifier votre chair, de vous imposer de cruelles pénitences, vous pourriez me répondre que vous n'en avez pas le courage, mais



prier, mais jeter vers Dieu le cri d'alarme que le petit enfant, quand il se croit en danger, jette vers sa mère, mais dire à la sainte Vierge qui est notre mère du ciel : « O ma bonne mère, protégez-moi, défendez-moi, » est-ce que cela est difficile ? Est-ce qu'il y a là un travail pénible ? Non, mes frères, mais cela est bon, cela est doux au cœur. Et puis, comme la prière est efficace ! Tout à l'heure nous pouvions tomber dans le péché, la tentation était si pressante. Mais nous avons prié et le démon a été mis en fuite, et le calme s'est fait dans notre âme, et sauvés du danger nous n'avons plus qu'à chanter la miséricorde infinie de Dieu qui nous a gardé dans sa grâce et maintenant dans son amitié.

Le troisième moyen de se sanctifier, c'est la communion.

Je ne veux pas, mes frères, entrer dans de longs détails. Mais quand je vois des chrétiens qui ne confessent plus leurs fautes, qui ne vont plus s'asseoir à la table sainte, qui ne communient plus, ah ! mon cœur se serre et je me dis : Puisqu'ils ne mangent pas le pain vivant descendu du ciel, la chair du Christ, comment pourraient-ils avoir la vie, non pas la vie du corps, mais cette vie plus haute, plus noble, cette vie qui est notre gloire et notre grandeur, la vie de l'âme par la grâce ? Comment pourraient-ils être des saints ?

C'est qu'en effet, mes frères, je vous l'ai dit déjà, au milieu de toutes les difficultés qui nous entourent dans les combats que nous devons livrer, il nous faut de la force. Sans doute, nous la trouvons déjà dans la prière, mais nous la trouvons mieux encore dans la communion.

J'en appelle à votre expérience. Pour la plupart ce matin vous avez communiqué. Eh bien, est-ce que vous ne vous sentez pas plus forts ? Ah ! Dieu est en vous ; c'est Dieu qui est descendu dans votre cœur, et vivant en vous, il vous prête ce qu'il accordait si généreusement aux saints, sa force et sa puissance : ce qui faisait dire à saint Paul, dans un élan d'enthousiasme : *Omnia possum in eo qui me confortat*, je puis tout.

Vous l'entendez bien, mes frères, quand vous avez communiqué, vous pouvez tout. Faut-il travailler à la sueur de votre front ? Vous le pouvez. Faut-il supporter des angoisses, des chagrins, des deuils ? Vous le pouvez. Faut-il résister aux séductions du monde ? Vous le pouvez. Faut-il vaincre le démon ? Vous le pouvez. Faut-il triompher d'une nature passionnée, d'un caractère violent, d'un tempérament de feu ? Vous le pouvez. Faut-il porter votre croix et vous y laisser attacher ? Vous le pouvez. Faut-il accepter la mort, lui sourire comme on sourit à son meilleur ami ? Vous le pouvez. L'amour est plus fort que tout, et l'amour qui est Jésus-Christ emplit votre cœur.

Communiez donc, mes frères, communiez souvent. Ne dites pas que cela vous est difficile. Quoi ! vous auriez de la peine à aller à votre Dieu qui vous appelle et qui vous dit : Venez, venez manger ma chair et boire mon sang. Quoi !

vous auriez de la peine à porter à Dieu votre cœur ! Mais il n'y a rien de plus suave, de plus délicieux, de plus enivrant. Ah ! tout ce que la terre peut nous offrir de meilleur n'est rien auprès des délices de la communion. Il n'y a qu'une joie, qu'une félicité qui surpasse le bonheur de la communion de la terre, c'est la joie et la félicité de la communion éternelle des cieux.

On raconte, mes frères, qu'un homme qui jusque-là avait vécu, sinon dans l'éloignement de Dieu, du moins dans le tumulte des choses du monde, trouva sous sa main la vie des saints. N'en ayant point d'autre il se mit à lire ce livre. Mais voilà que tout à coup la grâce de Dieu le saisit, un noble sentiment s'élève dans son âme et il s'écrie : « Ce que les saints ont fait, pourquoi ne le ferai-je pas moi-même ? » Et alors, il se mit à l'œuvre, avec une singulière énergie, il pratiqua les plus hautes vertus et son nom est inscrit au glorieux catalogue des saints.

Aujourd'hui, mes frères, en pensant à tous les élus du ciel, à tous ces héros de l'éternité ; en pensant à tous ceux que vous avez connus sur cette terre, et qui vous ont quittés pour un monde meilleur, à ces amis dévoués qui vous ont donné l'exemple de la foi et de la piété, à toutes ces âmes si belles et si pures qui, au sortir de ce monde, sont entrées dans le ciel, ah ! dites-vous donc vous aussi : « Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le ferai-je pas ? Ils se sont sauvés, moi aussi je veux me sauver, je veux les rejoindre, les retrouver, me réunir à eux pour partager là-haut leur bonheur. » Si vous vous dites cela, si vous prenez cette résolution, Dieu vous bénira, et devenus des saints sur la terre, vous serez couronnés dans le ciel. Ainsi soit-il.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE JOUR DES TRÉPASSÉS<sup>1</sup>

LA MESSE POUR LES AMES DU PURGATOIRE

*Quando sacerdos celebrat, defunctis requiem præstat.*

Quand le prêtre célèbre la sainte messe, il obtient pour l'âme des défunts le repos éternel.

(Imit. de J.-C., l. iv, ch. 5.)

Mes frères,

L'Eglise propose aujourd'hui à nos méditations la pensée des morts. Tous, vous allez vous acheminer en silence vers le cimetière, pour porter sur la tombe de vos chers disparus des couronnes et des prières. Votre cœur ressuscitera leur souvenir,

<sup>1</sup> Cette instruction peut également être utilisée pour un service de lendemain de fête patronale. On modifierait dans ce cas l'exorde comme il suit :

Mes frères,

Hier, dans une fête que vous avez rendue très belle par votre concours empressé et votre recueillement parfait, nous faisons monter ensemble vers le ciel nos

et votre foi s'élancera vers eux avec ses espérances dans un avenir meilleur. C'est bien. Mais laissez-moi vous le dire, le souvenir des morts ne doit pas être un souvenir stérile. Se borner comme on le fait quelquefois à la pompe extérieure des funérailles, murmurer chaque année une prière du bout des lèvres, et croire que par là on s'est acquitté suffisamment de ses devoirs envers ceux qui ne sont plus, c'est tenir une conduite qui n'est pas chrétienne. La splendeur des obsèques, la profusion des couronnes, la magnificence des tombeaux, tout cela, dit un saint Docteur, peut être une consolation pour les vivants, mais non un soulagement pour les morts.

Permettez-moi donc de vous rappeler, en ce jour de réflexions sérieuses, que le moyen *le plus puissant* et *le plus sûr* de soulager les âmes du Purgatoire, c'est le saint sacrifice de la messe.

## I

Oui, la messe est le moyen *le plus puissant* de soulager les âmes du Purgatoire.

1. Résumons d'abord en quelques mots la doctrine catholique touchant la messe.

L'homme est un être tombé par son crime. Par conséquent il a besoin d'expiation pour sa faute du premier jour, besoin d'expiation pour ses fautes de chaque jour. Toujours coupable, il est toujours punissable, à moins qu'il ne soit racheté de la punition par la Rédemption. Voilà une première vérité que l'humanité a toujours reconnue.

En voici une seconde : c'est que l'homme est par lui-même impuissant à se racheter, et cela parce qu'il n'est rien, parce qu'il n'a rien, parce qu'il ne vaut rien au regard de Dieu. Il a beau chercher dans son fond de néant et dans son fond de péché, il ne trouve rien pour s'acquitter. Qui donc le fera pour lui ? Le Fils de Dieu fait chair, Jésus-Christ, qui offrit pour les âmes sur la croix et qui continue à leur appliquer sur l'autel les mérites impétra-toires et propitiatoires d'une prière et d'une expiation dont la valeur est infinie. Oui, depuis qu'il a commencé au Calvaire à couler de la croix sur le monde, le flot du sang rédempteur ne s'est jamais arrêté. C'est lui qui chaque matin rougit la pierre sacrée de nos autels. Chaque jour deux cent mille calices aux mains de deux cent mille prêtres, de l'aurore au couchant, de tous les pays de la terre, offrent à la divine justice le sang précieux du Sauveur. De la pierre de l'autel, il projette ses rayons jusqu'au ciel sur les élus et sur les anges et vient s'arrêter aux pieds du trône de l'adorable Trinité comme l'hommage de la création tout entière. Il inonde la terre comme une pluie de grâces et lave dans le torrent de ses flots purificateurs le déluge quotidien des iniquités humaines. Enfin il retombe

hymnes triomphales en l'honneur de notre saint patron. La prière s'échappait de nos cœurs plus fervente qu'à l'ordinaire, pour solliciter de celui qui nous a été donné comme intercesseur les grâces dont nous avons besoin.

Aujourd'hui, la scène change, les chants de deuil ont remplacé les chants d'allégresse, et fidèles à une pieuse tradition que nous ont léguée nos pères, nous venons prier pour nos défunts, pour ceux que nous avons aimés pendant leur vie et dont nous avons pleuré la mort. La religion, mes frères, a de ces délicatesses, elle veut nous faire souvenir le plus souvent possible du dogme de la communion des saints et associer l'Eglise souffrante à toutes nos fêtes et à toutes nos joies.

Vous êtes venus nombreux assister à cette cérémonie funèbre, à cette messe des morts, et puisque l'occasion m'est donnée de vous adresser la parole, laissez-moi vous rappeler justement que parmi les moyens de venir en aide à vos chers défunts, *le plus puissant* et *le plus sûr*, c'est le saint sacrifice de la messe.

comme une rosée bienfaisante sur les flammes du lieu d'expiation où les âmes captives de la justice divine achèvent de se purifier de leurs souillures.

2. Et de fait elles en ont besoin.

Que sont les chrétiens du purgatoire ? Des prisonniers, des débiteurs, des malheureux qui n'ont pu payer complètement leur dette à la justice de Dieu, et que le créancier éternel détient dans les cachots expiatoires jusqu'à la dernière obole ; pécheurs qu'un acte de contrition suprême inspiré par l'amour de Dieu a sauvés de l'enfer, tout en leur laissant une peine effroyable à subir ; âmes négligentes qui ont passé leur vie dans des alternatives de chutes et de repentirs sans songer à alléger leur dette par les œuvres de la pénitence ; âmes justes qui ont évité les grandes fautes, tout en se permettant sans scrupule mille péchés véniels dont elles ne se sont pas purifiées.

Qui donc peut efficacement satisfaire pour elles ? Le Crucifié, la victime offerte sur l'autel. Le prêtre prend dans une coupe d'or ce sang précieux qui possède une voix comme le sang d'Abel, il fait retentir sur la pierre du sacrifice le cri de Jésus immolé que tous entendent et qui rend à tous la vie. Il élève dans ses mains la victime, et montre avec elle clouée à la croix comme un trophée « la charte de notre libération. » Et chaque fois qu'il conclut les oraisons où il demande pour les morts le rafraîchissement, la paix et la lumière par Jésus-Christ notre Seigneur, au nom de Jésus tout ce qui est s'ébranle. Du haut du ciel jusqu'au fond des abîmes, des sommets de la justice jusqu'aux gouffres de l'expiation, ce nom passe comme la majesté immense et victorieuse de la foudre ; au ciel, sur la terre, dans les enfers, tout fléchit, tout s'incline, et le juge vaincu, et les ministres prosternés et les victimes tressaillantes, tous répondent dans une clameur infinie : *Amen*. Et les âmes purifiées par le sang du Rédempteur, plus blanches que la neige, plus pures que la lumière, s'envolent dans la gloire<sup>1</sup>.

3. Ah ! sans doute, dès lors que la messe a une valeur infinie, il semble qu'il eût pu suffire de la célébrer une seule fois dans le monde pour opérer le rachat de toutes les âmes condamnées au purgatoire. Mais une seule goutte du sang de Jésus-Christ aurait également suffi à la rédemption du monde ; et cependant Jésus-Christ a voulu répandre son sang jusqu'à la dernière goutte. De même après avoir institué le sacrement et le sacrifice de l'Eucharistie, Il a dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » c'est-à-dire continuez à offrir ce sacrifice. Et l'Eglise, interprète infailible des volontés de son divin Chef, ajoute : « Offrez ce sacrifice pour les vivants et pour les morts, » *pro vivis et pro defunctis*. Car Dieu dispose lui-même de l'oblation ainsi répétée du sang de son Fils pour le plus grand bien des âmes et pour sa plus grande gloire. Si les âmes pour lesquelles le Saint-Sacrifice est offert sont déjà parvenues au ciel, Dieu en reporte le mérite sur d'autres âmes, sur celles qui sont les plus nécessaires, les plus abandonnées, sur celles auxquelles personne ne pense. Et ainsi l'acte de charité accompli par le chrétien qui demande au prêtre la célébration d'une messe, s'étend bien au-delà des limites qu'on lui avait d'abord assignées.

C'est pourquoi, un témoignage de Tertullien, on trouve, dès l'origine de l'Eglise, la coutume de faire célébrer le Saint-Sacrifice plusieurs fois chaque année et même tous les jours pour une âme recommandée, parce qu'on savait que si cette

<sup>1</sup> Cf. l'abbé Bolo, *Les dernières étapes de la vie chrétienne*, p. 243.



âme n'en avait plus besoin pour sa délivrance, le mérite du Sacrifice profiterait à d'autres moins bien partagées. Et cette pratique s'est maintenue; elle s'est propagée tout le long des siècles, surtout à l'intention des fidèles trépassés. Dès lors, en effet, qu'on a la foi et qu'on sait que par l'offrande d'une seule messe, on peut obtenir qu'un bon-heur immense et sans fin succède immédiatement aux souffrances de ces chères âmes, comment hésiter à le leur procurer ?

## II

Le sacrifice de la messe est, en second lieu, le moyen le *plus sûr* de soulager les âmes du purgatoire.

En effet, tous les autres moyens, comme la souffrance, l'aumône, la prière, les indulgences et la communion demandent de notre part des conditions dont l'accomplissement plus ou moins parfait peut nous laisser dans l'incertitude sur le mérite de ces œuvres. Pour les rendre efficaces, il faut être en état de grâce. Jeûnez, priez, faites l'aumône, appliquez des indulgences, communiez : si vous êtes en état de péché mortel, vous avez beau faire, vous ne pouvez rien pour le soulagement des défunts.

Le sacrifice de l'autel, au contraire, a toute son efficacité, quelles que soient les dispositions de celui qui y assiste et même de celui qui l'offre. En effet, la messe est la prière de Jésus-Christ, qui est toujours agréable à Dieu. Le Père éternel ne regarde pas si les mains du prêtre sont souillées : il ne voit que les mains innocentes de son Fils bien-aimé qui est l'unique victime et le seul vrai sacrificateur. Le sang du Christ ne trouve d'obstacle ni au ciel ni au purgatoire. Il monte droit au ciel pour éteindre la foudre, il descend droit au purgatoire pour éteindre le feu.

Rien n'est donc plus facile pour vous, mes frères, que de venir en aide à vos défunts. Je ne vous demande pas en ce moment de vous mortifier, vous n'en auriez peut-être pas le courage; je ne vous demande pas de faire de longues prières, vous n'en avez pas le temps; je ne vous demande pas de faire d'abondantes aumônes, elles vous sembleraient trop onéreuses; je vous prie de donner de temps en temps quelques offrandes, prises sur vos menus plaisirs, pour faire célébrer quelques messes à l'intention des chères âmes que vous avez aimées. Cela n'est-il pas admirable que vous puissiez ainsi sauver à si peu de frais des âmes que le Fils de Dieu n'a sauvées qu'en pleurant et en mourant ?

Nous lisons dans la vie du Bienheureux Henri Suso, qu'à un temps où il étudiait à Cologne il fit une convention avec un de ses frères en religion : celui des deux qui survivrait à l'autre s'engageait à célébrer quelques messes pour le repos de l'âme du défunt aussitôt qu'il aurait appris la nouvelle de sa mort.

Quelques années après, l'ami du Bienheureux Henri Suso mourut. Celui-ci ne fut pas libre de célébrer immédiatement les messes promises, mais il pria pour son frère et se livra pour lui à de rigoureuses mortifications. Et voici que le défunt lui apparaît pâle et triste, et lui demande pourquoi il n'a pas célébré les messes promises. Le Bienheureux s'excuse et lui parle des prières qu'il a récitées, des pénitences qu'il s'est imposées pour le repos de son âme.

Et le mort répond : « Ta prière, quoique agréable à Dieu, n'est pas assez puissante pour me délivrer des tourments. » Et il ajoute : « C'est le sang de Jésus-Christ qu'il nous faut. Le sang de Jésus-Christ consacré pendant la messe et offert pour nous, voilà ce qui peut nous arracher à nos sup-

plices. Si tu avais offert les messes promises, déjà je serais délivré de la maison de feu. » Le Bienheureux accomplit sa promesse, et de nouveau le défunt lui apparut, et lui annonça sa délivrance en lui promettant de prier pour lui dans le ciel.

Le très saint sacrifice de la messe, voilà donc le moyen le plus sûr de soulager les âmes du purgatoire.

Mes frères, il y a quelques mois mourait au Canada un pieux prélat, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, qui s'était consumé durant de longues années pour le bien du diocèse confié à sa sollicitude pastorale. En mourant, il avait témoigné le désir qu'aucune couronne de fleurs ne fût déposée sur sa dépouille mortelle. Son vœu fut respecté par ses diocésains. Mais ils trouvèrent dans leur foi un moyen de manifester leur reconnaissance à l'égard de celui qui s'était dévoué pour eux : ils déposèrent au pied du lit de parade où son corps était exposé deux mille intentions de messe.

Imitez cet exemple dans la mesure de vos ressources ; moins de couronnes et plus de messes.

A votre demande, le prêtre offrira pour les âmes de vos défunts la divine victime, il versera pour elles le sang du Christ, qui, tombant comme la rosée sur une terre brûlante, éteindra les feux qui les consomment et leur donnera de s'envoler joyeuses dans le sein de Dieu, où elles reposeront en paix. Ainsi soit-il.

---

### PETITE INSTRUCTION POUR LE VINGT-ET-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

#### LES ARMES DU CHRÉTIEN

*Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli.*

Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir tenir contre les embûches du démon. (Eph., vi, 11.)

Saint Paul termine sa belle Epître aux Ephésiens par une exhortation vibrante à la lutte contre Satan. Satan, c'est l'ennemi invisible, qui se cache, se dérobe, cherche à dissimuler ses coups pour mieux surprendre et accabler son adversaire. Tel il se montrait au temps de l'Apôtre, et sa tactique n'a pas changé. Combien de chrétiens, de nos jours, sont tentés de nier l'action du démon, sa funeste influence sur les âmes, parce que cette action n'éclate pas à la lumière du soleil, et que cette influence ne se fait pas sentir d'une manière palpable, ainsi qu'ont coutume les puissances humaines !

Mais comme à la faveur de cette silencieuse conspiration, le mal grandit, se propage et s'étend ! Nous pouvons juger de la cause par les effets. Or, pour expliquer l'excès déconcertant de l'iniquité, pour rendre raison de ces crimes monstrueux dont la seule pensée épouvante, ce n'est pas assez de la faiblesse de notre nature déchue, ce n'est pas assez des passions, ce n'est pas assez des abîmes insondables de la perversité humaine, il faut, de toute nécessité, admettre une malice plus profonde jointe à une puissance supérieure, et tout à la fois une intelligence transcendante et une volonté douée de toute la haine du bien, de toutes les ressources du vice. C'est l'ange révolté, ce sont, dit saint Paul, « les princes et les puissances, les

dominateurs de ce monde de ténèbres, les esprits mauvais répandus dans l'air. » Voilà les ennemis redoutables contre lesquels il nous faut lutter sans cesse. Il nous importe de nous faire une juste idée de leur nombre, de leur ruse, de leur force, d'abord pour que notre vigilance ne s'endorme point, ensuite pour que nous sachions prendre les armes les plus propres à les combattre et à les vaincre. Car, quelle que soit l'astuce du démon, quelque formidable que nous paraisse son empire, de quelques succès dont il puisse se prévaloir dans le passé, la victoire, si nous le voulons, nous sera toujours assurée.

Qu'avons-nous à faire pour cela ? Nous revêtir de la force et de la vertu même de Dieu, ainsi que nous y exhorte l'Apôtre, employer les armes divines qui sont mises entre nos mains, ne négliger aucun des moyens de salut qui nous sont proposés. Notre épître nous en donne un aperçu aussi complet que pratique. Suivons-en l'exposé avec une particulière attention.

La vocation du chrétien étant d'être soldat, il semble naturel d'emprunter à l'art militaire, par comparaison, la manière dont nous devons être armés pour combattre les bons combats du Seigneur.

1. La première partie de l'armure est la *ceinture*, qui supporte l'épée, et qui est le symbole de la fidélité, de la force et du courage. La ceinture du chrétien doit être la vérité, *succincti lumbos vestros in veritate*. Par là on entend communément la fidélité qu'à notre baptême nous avons jurée à Jésus-Christ comme à notre chef. Tant que nous persévérons dans cette fidélité et que nous ferons profession d'appartenir au Christ, nous demeurerons fermes contre les assauts de l'enfer. Unis à notre chef, nous participerons à sa propre force ; ayant ses exemples sous les yeux, animés par sa parole, nous connaissons la vraie science de la guerre, et le courage ne pourra défaillir en nos cœurs.

Les martyrs nous ont donné l'exemple de cette fidélité. Inspirés par l'enfer lui-même, les tyrans s'efforçaient par tous les moyens de les amener à renier le Christ. C'était là le but de tant de menaces, de tortures et de supplices. Tout était gagné, si l'on obtenait une parole de reniement et d'apostasie. Aussi entendez les belles, les sublimes protestations que font les saints confesseurs de la foi. Ils ne savent opposer aux interrogations captieuses des juges que ce mot où est renfermé l'indéfectible témoignage de leur foi : « Je suis chrétien ! »

Ayons à cœur nous aussi non seulement de nous dire, mais encore, en toute circonstance, de nous montrer chrétiens, c'est-à-dire disciples dévoués, obéissants, fidèles de Jésus-Christ, et nous nous rirons à jamais de la rage et des menaces de l'enfer.

2. En second lieu, le soldat revêt et porte la *cuirasse*, par laquelle il a le corps protégé contre les coups et les blessures de l'ennemi. Or, la cuirasse pour le chrétien c'est la justice, *induti loricae justitiae*. Saint Jean Chrysostome nous dit qu'il faut entendre ici par « justice » la vie vertueuse en général. Nos bonnes œuvres nous seront donc comme un rempart contre les tentatives de l'esprit mauvais. En fortifiant nos saintes habitudes par une pratique généreuse et constante du devoir, nous nous rendrons invulnérables aux attaques du vice. Oh ! qu'il importe, mes frères, à une époque d'universelle défaillance, de tenir fermement à la régularité la plus stricte en tout ce qui touche aux obligations de la vie chrétienne ! Celui-là est invincible qui ne cède jamais, et, sous aucun prétexte, ne consent à transgresser un précepte clairement indiqué ou à omettre

quelque devoir que ce soit, mais, au contraire, est prêt à accomplir, même dans les circonstances les plus difficiles, les prescriptions de la justice et de la sainteté chrétienne.

3. La *chaussure* solide et éprouvée est, chez le soldat, le symbole d'une âme intrépide et prompte à l'action. Ayant les pieds affermis, le guerrier marche avec assurance à travers tous les obstacles, franchit les précipices, fond avec impétuosité sur l'ennemi qu'il surprend et met en déroute.

« Ayez les pieds chaussés, nous dit l'Apôtre, pour vous préparer à l'Evangile de paix, *calceati pedes in præparatione Evangelii pacis*. » Les Pères et les interprètes autorisés de la sainte Ecriture nous font voir ici la disposition et la promptitude d'une part à accepter l'Evangile et à marcher dans la voie qu'il nous trace, de l'autre, le zèle à annoncer et à propager cet Evangile.

L'Evangile, c'est-à-dire les enseignements de Jésus-Christ, connus, médités, toujours présents à notre esprit, observés de point en point, tel est le moyen infailible pour éviter tout faux pas et courir avec assurance dans la lice ouverte aux soldats de la foi. Ne négligeons pas une arme aussi précieuse, comme le font, hélas ! un trop grand nombre de chrétiens que nous voyons, incertains et chancelants, butter à toutes les pierres du chemin, je veux dire aux épreuves et aux difficultés de la vie. Que l'Evangile soit et demeure notre guide, la règle certaine de notre conduite. Mais pour cela, ayons soin de l'étudier et d'en graver les maximes au plus profond de notre cœur.

4. Quand saint Paul faisait allusion aux armes de la guerre, il avait en vue l'art militaire tel qu'il se pratiquait de son temps, sans les transformations qu'il a dû subir dans la suite des siècles et qui, semble-t-il, sont arrivées aujourd'hui à leurs dernières et extrêmes limites. C'est ainsi que le *bouclier*, depuis longtemps hors d'usage, jouait un rôle important dans les combats, et servait principalement à repousser les traits acérés de l'ennemi.

« Servez-vous surtout, nous dit l'Apôtre, du bouclier de la foi dans lequel vous puissiez éteindre tous les traits enflammés du malin, *in omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere*. »

Par ces traits de feu, traits capables de percer les plus durs et les plus résistants d'entre les soldats de la milice chrétienne, il faut entendre les tentations diverses, répétées, violentes, à l'aide desquelles le démon cherche à atteindre l'âme et, s'il se peut, à la blesser mortellement. Comme autrefois souvent le ciel était obscurci par la grêle des projectiles, ainsi arrive-t-il que les tentations se font autour de l'âme si fréquentes et si nombreuses, qu'il n'est pas toujours facile, parmi les ténèbres qu'elles engendrent, de se tenir suffisamment à l'abri de leurs néfastes atteintes.

Il faut pour cela une lumière vive qui dissipe toute obscurité, une vigilance habile à parer tous les coups, une résistance que rien n'entame ni n'émousse. Or, tel est le bienfait que nous procure la foi. Qu'il est donc essentiel de développer en nous ce don précieux ! Quelle imprudence, au contraire, n'est-ce pas de le compromettre, et même de s'exposer à le perdre par sa faute, en se permettant des lectures, des conversations, où la foi est battue en brèche et odieusement outragée ! Faut-il s'étonner si ce bouclier, si puissant dans les premiers jours du christianisme et aux époques de ferveur religieuse, ne remporte presque plus de victoires ? Sachons et osons faire profession de foi catholique, en public comme en particulier, au foyer domestique comme dans la vie privée, et nos défaites, sur quelque terrain que nous en ayons éprouvé, ne tarderont pas à se changer en victoires. Car,



écoutez la promesse de Jésus-Christ à ses disciples : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Passe d'ici là, et elle y passerait. » (Matth., xvii, 19.)

5. Mais, comme la foi n'est pas la seule vertu dont nous ayons besoin pour nous défendre, l'Apôtre nous montre dans l'espérance le casque du salut : *Galeam salutis assumite*, selon le sens qu'il donne ailleurs à cette expression : *Galeam spem salutis*. (Thess., v, 8.)

Le casque protège la partie principale du corps, la tête qui commande aux autres membres. Qu'importe que le corps entier soit garanti, si la tête est laissée sans défense ; mais que la tête reste sauve, les blessures du corps seront plutôt guérissables. La tête, pour ainsi parler, le principe et la règle de nos actes, c'est la fin, l'intention proposée. Tout dans notre conduite, nos pensées, nos desirs, nos œuvres, tout est ordonné vers la fin à laquelle nous tendons, tout est régi par l'intention bonne ou mauvaise que nous avons.

Or, ici apparaît le rôle de l'espérance chrétienne, qui nous proposant une fin très noble, Dieu lui-même, nous fait rapporter à cette fin dernière toutes nos autres intentions particulières. Ah ! combien cette vertu précieuse, élevant ainsi l'homme au-dessus de lui-même et de toutes les choses terrestres, le rend formidable aux puissances de ténèbres ! Et, en effet, qu'est-ce qui pourrait tenter sur la terre celui qui fait du ciel l'objet habituel de ses desirs ? Dieu lui tient lieu de tout et fait toute sa richesse. La pensée de la patrie lui adoucit les rigueurs de l'exil, lui donne la patience, la résignation dans les maux et les épreuves de la vie. Cette vie même il la dédaigne, il est prêt à la sacrifier, dans l'attente d'une vie meilleure et immortelle.

6. Le soldat étant tout couvert et revêtu d'une puissante armure, que reste-t-il, sinon de lui remettre entre les mains un glaive bien trempé et tranchant ?

Le glaive spirituel que l'apôtre attribue au chrétien n'est autre que la parole de Dieu : *Gladium spiritus quod est verbum Dei*. Le premier, Jésus-Christ nous a appris à nous en servir contre le démon. La parole de Dieu lui a suffi pour confondre cet esprit superbe. Elle est, aussi bien, non seulement un glaive, mais comme un riche arsenal où nous trouvons des armes appropriées à tous les besoins de notre âme. Aucune illusion du démon qu'elle ne puisse déjouer, aucun piège, aucune tentation contre lesquels elle ne nous fournisse un secours efficace, souverain. Etes-vous tenté de douter des vérités révélées et de renier votre foi ? prenez le glaive de la parole divine, opposez au démon cette sentence sortie des lèvres du Sauveur : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. » (Joan. iii, 18.) Etes-vous tenté de différer votre conversion ? servez-vous de ces paroles de l'Évangile : « Soyez prêts, car vous ignorez l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra. » (Matth. xxiv, 44.) Etes-vous tentés de colère, de vengeance, d'impureté, de blasphème, d'injustice ? repoussez ces tentations en vous souvenant de l'arrêt prononcé par l'Esprit-Saint : « Ceux qui s'abandonnent à de semblables péchés, n'entreront point dans le royaume de Dieu. » (Gal. v, 21.)

Celui qui saura ainsi, durant sa vie, faire un bon usage du glaive de la parole, n'aura pas à craindre, lorsqu'il quittera ce monde, que son âme reçoive le coup de la mort, et qu'elle soit à jamais séparée de Dieu, sa seule et véritable vie.

Soyons donc résolus, mes frères, à nous servir des armes toutes-puissantes dont la bonté divine nous a pourvus. N'en négligeons aucune par indifférence ou mépris. Estimons-les comme il convient, et mettons en elles notre confiance. Avec

elles et par elles les saints ont remporté toutes leurs victoires. Combattant nous-mêmes généreusement jusqu'à la fin, nous triompherons comme eux, et nous mériterons de partager un jour leur récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Vingtième dimanche après la Pentecôte. — L'officier de  
Capharnaüm prie Jésus de guérir son fils

LA RÉVERSIBILITÉ DES MÉRITES

*Objection.* — Je comprends que Dieu m'exauce quand je le prie pour moi, mais de quelle utilité peut être ma prière ou mon expiation pour les autres ? En me rendant meilleur moi-même, je ne rends pas meilleur celui pour qui je prie.

*Réponse.* — Dieu sans doute n'est pas obligé de vous exaucer quand vous le priez pour un autre que vous-même, mais il convient qu'il le fasse, parce qu'il a fait de la réversibilité des mérites une croyance du genre humain. Que de fois un père de famille a pardonné à un enfant punissable, par l'intercession et par les mérites d'un autre enfant dont il a lieu d'être content ! Que de fois un souverain a, pendant son règne, accordé un emploi, remis ou commué une peine, par les mérites des pères, des frères, des fils, des parents ou des ancêtres de celui qui était l'objet de ses faveurs !

Ce principe est si général et si naturel qu'il se montre à tout moment dans les moindres actes de la justice humaine. Vous avez ri mille fois de la sottise balance qu'Homère a mise dans les mains de son Jupiter, apparemment pour le rendre ridicule. Le christianisme nous montre bien une autre balance. D'un côté tous les crimes, de l'autre toutes les satisfactions, les sacrifices et les larmes de l'innocence s'accumulant sans relâche pour faire équilibre au mal qui, depuis l'origine des choses, verse dans l'autre bassin ses flots empoisonnés. Il faut qu'à la fin le côté du salut l'emporte, et pour accélérer cette œuvre universelle, dont l'attente fait gémir tous les êtres, il suffit que l'homme veuille. Non seulement il jouit de ses propres mérites, mais les satisfactions étrangères lui sont imputées pour la justice éternelle, pourvu qu'il l'ait voulu, et qu'il se soit rendu digne de cette réversibilité... Lors donc que le coupable nous demandera pourquoi l'innocence souffre dans ce monde, nous ne manquerons pas de réponses, mais nous pouvons en choisir une plus directe et plus touchante peut-être que toutes les autres, nous pouvons répondre : Elle souffre pour vous, si vous le voulez. (De Maistre).

*Objection.* — Une pareille doctrine ne peut que tranquilliser le pécheur au milieu de ses crimes : il ne se donnera aucune peine pour son salut, s'il peut l'espérer des prières de ses amis.

*Réponse.* — Cette doctrine est bienfaisante, parce qu'elle ajoute un puissant motif aux raisons de notre avantage personnel dans l'œuvre de notre sanctification, le motif de la charité. On prie pour ceux qu'on aime et qui souffrent, dans des circonstances où l'on ne prierait pas pour soi-même ; on a vu des hommes qui ne priaient jamais, prier sur la tombe d'un ami, pour le soulagement de l'âme d'un mort regretté. « Quel superbe tableau, dit encore de Maistre, que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois

ordres toujours en rapport ! Le monde qui combat présente une main au monde qui souffre, et saisit de l'autre celle du monde qui triomphe. L'action de grâces, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les esprits, comme des lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres. Quelle noble émulation pour la vertu ! Quel avertissement, et quel encouragement pour le coupable ! »

*Objection.* — Cette doctrine est une pieuse croyance, mais cette croyance n'a pas des fondements bien profonds dans la religion.

*Réponse.* — Qu'est-ce que la Rédemption, sinon un grand pardon accordé au genre humain par les mérites infinis de l'innocence par excellence, volontairement immolée pour lui ? L'Homme-Dieu a payé pour nous : donc les mérites de l'innocent peuvent servir au coupable. Cette idée a été le fondement des anciennes religions. Platon veut une victime complètement juste. « Dépouillons le juste, disait-il, même de l'apparence de la justice et ne lui laissons que la justice seule ; irréprochable, qu'il soit chargé de tous les soupçons du crime, qu'il soit mis à la torture et aux fers, et qu'après avoir enduré tous les supplices, il expire sur une croix. » Eschyle demande une victime aussi innocente que Dieu et met ces paroles dans la bouche de cette victime : « Vois quelles souffrances Dieu moi-même je supporte de la part d'un Dieu. *Vide quanta patior a Deo Deus.* »

Toute l'antiquité a cru à cette réversibilité des mérites. Les Grecs attendent vainement près du rivage que les vents se lèvent et favorisent le départ de leur flotte. Il faut qu'une victime innocente soit immolée au nom de toute l'armée, à sa place et pour elle. Une princesse est désignée par le prêtre, comme la victime réclamée par les dieux pour le salut du peuple.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,  
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;  
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,  
Et la mer lui répond par des mugissements ;  
La rive au loin gémit blanchissante d'écume ;  
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;  
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre et parmi nous  
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.  
Le soldat étonné dit que dans une nue  
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,  
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,  
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.

(RACINE).

Comment ces hommes pouvaient-ils croire que le sang d'une fille innocente était nécessaire au départ d'une flotte et au succès d'une guerre ? Où avaient-ils pris cette opinion ? Quelle vérité avaient-ils corrompue pour arriver à cette épouvantable erreur ? Tout tenait au dogme de la substitution dont la vérité est incontestable. Une disette régnait parmi les Messéniens : leur roi Aristodème dévoue sa fille innocente et l'immole lui-même, puis il s'immole sur le tombeau de cette princesse. C'est à cette croyance encore qu'il faut rapporter les sacrifices d'enfants, si nombreux dans l'antiquité. On pensait que la vie des hommes étant coupable, une vie plus innocente pouvait être offerte à Dieu et acceptée à sa place ; cette âme offerte pour une âme, les anciens l'appelèrent antipsychon, *vicariam animam*, comme qui dirait âme pour âme, ou âme substituée. Les dévouements si fameux de l'antiquité tenaient au même dogme. Décus avait la foi que le sacrifice de sa vie serait accepté par la Divi-

nité, et ferait équilibre aux maux qui menaçaient sa patrie.

*Objection.* — Cette doctrine convenait aux temps d'ignorance et de barbarie, mais nous connaissons mieux maintenant les lois de la responsabilité humaine, et les conditions du mérite. L'homme est fils de ses œuvres et de ses œuvres seules.

*Réponse.* — La réversibilité des mérites est une idée innée et gravée dans le cœur. Que d'hommes criminels nourrissent dans le secret de leur cœur l'espérance que l'innocence des membres de leur famille fera contre-poids à leurs crimes en présence de la justice de Dieu et détournera les fléaux dont ils sont menacés ! Les poètes modernes ont plus d'une fois fait passer ce sentiment dans leurs vers :

Ma fille va prier !...

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,  
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,  
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;  
Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,  
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,  
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main !

(VICTOR HUGO).

Heureux l'homme pour qui la prière attendrie  
S'élève des lèvres d'autrui !

Il obtient par la voix de l'orphelin qui prie  
Plus qu'il n'a fait pour lui.

(LAMARTINE).

Viens, Berthe ! Cette fois Dieu sera-t-il pour nous ?  
Prions-le donc ensemble ; oui, ma fille, à genoux !  
Prions ! J'ai vu toujours, dans ma rude carrière,  
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

(H. DE BERNIER).

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

#### LA GRACE (suite)

##### E

#### La grâce sanctifiante

##### 7

#### Ses effets

#### (Suite)

##### m

#### Le mérite (suite)

##### ..

#### 5° Son objet

— Avant de commencer cette leçon sur le mérite, rappelez-vous, Joseph, ce que nous en avons déjà dit dans les leçons précédentes.

— Nous avons dit

Sa nature,  
Ses espèces,  
Son existence,  
Ses conditions.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons chercher à connaître l'objet du mérite de justice, ou à savoir ce que nous pouvons mériter en justice ; après quoi nous dirons, la prochaine fois, quelques mots du mérite de convenance.

Pour mettre de l'ordre dans la recherche de



*l'objet du mérite de justice, nous dirons d'abord ce que nous ne pouvons pas mériter en justice, et ensuite ce que nous pouvons mériter.*

## §

*Ce que nous ne pouvons pas mériter en justice*

## +

Le pécheur

— Voyons d'abord ce qu'il en est pour le pécheur. Dites-nous, Henri, si, avant sa conversion, le publicain Zachée pouvait mériter en justice la première grâce actuelle dont il avait besoin pour revenir à Dieu ?

— Il ne le pouvait point du tout.

— Comment l'avons-nous prouvé en parlant de la gratuité de la grâce actuelle ?

— Nous l'avons prouvé

Par la voix de Dieu,

Par la voix de Notre-Seigneur,

Par la voix de l'Eglise,

Par la voix du bon sens.

— Répétez-nous très brièvement ce que nous dit là-dessus le simple bon sens.

— Il nous dit premièrement

Que si la grâce actuelle pouvait être méritée par le pécheur, elle ne devrait plus porter le nom de grâce, qui signifie chose donnée pour rien.

Il nous dit deuxièmement

Que le principe du mérite ne tombant pas sous le mérite ou ne pouvant pas être mérité, il est impossible de mériter en justice la grâce actuelle qui est pour nous le principe du mérite.

Il nous dit troisièmement

Que les œuvres, dispositions et prières purement naturelles de l'homme ne sont pas plus capables de lui rapporter le fruit divin de la grâce actuelle, qu'un buisson d'épines n'est capable de produire du raisin, attendu qu'il n'y a aucune proportion entre une œuvre purement naturelle et la grâce divine.

Il nous dit quatrièmement

Que Dieu est et demeure le maître absolu de ses dons, privilège qu'il aurait perdu si l'homme, en méritant la première grâce actuelle, pouvait lui imposer une obligation à acquitter, une dette à payer.

— En profitant bien de la première grâce actuelle, Zachée aura sans doute pu mériter en justice les autres grâces actuelles qui devaient le conduire à la justification :

Qu'en dites-vous, Justin ?

— Zachée n'a pas pu mériter en justice ces autres grâces actuelles.

— La raison ?

— La raison bien simple, c'est que Zachée n'avait pas la grâce sanctifiante, sans laquelle on ne peut rien mériter en justice.

— Mais Zachée ne pouvait-il pas mériter cette grâce sanctifiante qui est le principe du mérite de justice ?

— Personne au monde ne peut mériter en justice la première grâce sanctifiante.

— Comment le savez-vous ?

— C'est tout d'abord Dieu lui-même qui nous l'apprend par la bouche de saint Paul, quand il nous fait dire par ce grand apôtre que nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce.

— Qu'est-ce que cela signifie, justifiés gratuitement ?

— Cela signifie justifiés sans aucun mérite de notre part.

— Est-ce ainsi que l'entend le concile de Trente dans le chapitre 8 de la 6<sup>me</sup> Session ?

— Oui.

— Que dit-il ?

— Il dit que rien de ce qui précède la justification ne mérite la grâce elle-même de la justification.

— Le principe du mérite de justice peut-il tomber sous le mérite, ou être mérité lui-même ?

— Tous les théologiens s'accordent à dire que non.

— Quel est le principe du mérite de justice ?

— C'est la grâce sanctifiante.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la grâce sanctifiante, au moins la première, ne tombe pas sous le mérite ou ne saurait être méritée.

— Si elle pouvait l'être ?

— Elle ne devrait plus porter le nom de grâce.

— Vous dites donc, Paul, que Zachée, avant sa conversion, n'a pu mériter en justice

Ni la première grâce actuelle,

Ni les autres grâces actuelles,

Ni la première grâce sanctifiante ?

— Oui.

— Si Zachée était resté dans le péché, aurait-il pu mériter sa conversion ?

— Jamais.

— Aurait-il pu mériter la grâce d'une bonne mort ?

— Pas davantage.

— Aurait-il pu mériter la gloire du Paradis ?

— Nullement.

— Quel mérite de justice aurait-il donc pu acquérir s'il avait continué à vivre ainsi dans le péché ?

— Aucun.

— La raison ?

— La raison, c'est que le principe du vrai mérite surnaturel, la grâce sanctifiante, lui aurait toujours fait défaut.

## +

Le juste

— Voilà Zachée converti, le voilà en possession de la grâce sanctifiante qui est le vrai principe du mérite, Zachée pourra sans doute mériter en justice tout ce qui a rapport au salut ?

— Bien que Zachée soit en possession de la grâce sanctifiante, il y a cependant certaines choses qu'il ne pourra pas mériter en justice.

— Dans tous les cas, il pourra toujours bien mériter de la sorte les grâces actuelles suffisantes pour persévérer dans le bien ?

— Ce n'est pas du tout certain.

— Comment cela ?

— D'abord, on ne trouve rien dans les dispositions et les promesses divines qui autorise à dire que l'homme justifié puisse mériter ainsi les grâces en question.

Ensuite, tout acte méritoire ayant sa récompense juste et équitable dans l'augmentation de la grâce sanctifiante et de la gloire, on ne voit pas pourquoi il aurait droit à une autre récompense.

Enfin, Dieu qui veut sauver tous les hommes et leur distribue à tous les grâces actuelles suffisantes pour le salut, n'a pas dû donner le pouvoir inutile de mériter des grâces qu'il accorde gratuitement.

— *Zachée converti et justifié aura du moins le pouvoir de mériter en justice une longue persévérance dans le bien :*

*Qu'en pensez-vous, Eugène ?*

— Zachée n'aura pas ce pouvoir.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que l'homme juste, pour persévérer dans le bien, a besoin d'un secours spécial de Dieu, ainsi que nous l'avons prouvé en parlant de la nécessité de la grâce actuelle.

— *Or ?*

— Or, si l'homme ne peut pas même mériter en justice les grâces actuelles simplement suffisantes, à plus forte raison ne pourra-t-il mériter de la sorte le secours spécial nécessaire à la longue persévérance.

— *Mais la persévérance finale, ou la bonne mort, Zachée aura peut-être le pouvoir de la mériter en justice ?*

— Pas davantage.

— *Pourriez-vous m'en dire les raisons ?*

— D'abord, si l'homme juste ne peut pas mériter en justice la longue persévérance dans le bien, à plus forte raison ne pourra-t-il pas mériter la plus longue de toutes les persévérances, la persévérance finale.

Ensuite, dans beaucoup d'endroits, la sainte Ecriture attribuée à Dieu la persévérance finale, et nous presse de demander avec instance la grâce d'une bonne mort.

— *Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve précisément que l'homme ne doit pas attendre cette grande grâce de ses propres mérites, mais bien de la bonté divine.

— *Pourquoi l'Eglise, dans ses prières publiques, nous fait-elle demander constamment le don de la persévérance finale ?*

— Justement pour nous montrer que c'est à la bonté divine et non pas à nos propres mérites que nous sommes redevables du plus précieux de tous les dons.

— *L'apôtre saint Paul nous dit d'opérer notre salut avec crainte et tremblement : la raison ?*

— C'est qu'il savait bien que le juste ne peut pas mériter, à titre de justice, le don de la persévérance finale.

— *Zachée converti et justifié pourra-t-il mériter, par avance, la grâce de se convertir de nouveau, pour le cas où il retomberait dans le péché ?*

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce que la grâce de la conversion est tellement grande que personne au monde ne peut la mériter en justice.

Ensuite, en supposant qu'on ait pu acquérir un mérite quelconque, le péché mortel l'empêcherait de produire ses heureux effets.

— *Est-ce que l'homme qui possède la grâce sanctifiante, peut mériter en justice quelque faveur surnaturelle pour les autres hommes ?*

— C'est là le privilège de Jésus-Christ seul, qui est l'auteur de notre salut et a reçu la mission de conduire tous les hommes au ciel.

— *Dites-nous, Jules, ce qu'il faut faire quand on est impuissant à mériter quelque grâce importante ?*

— Il faut la demander avec ferveur et persévérance tant qu'on ne l'a pas obtenue.

§§

*Ce que nous pouvons mériter en justice*

+

Le pécheur

— *Rappelez-nous, Paul, ce que le pécheur ne peut pas mériter en justice.*

— Le pécheur ne peut mériter en justice

Ni la première grâce actuelle,

Ni les autres grâces actuelles,

Ni la grâce sanctifiante,

Ni la grâce de la conversion,

Ni la grâce d'une bonne mort,

Ni la gloire du paradis.

— *Maintenant, dites-nous ce que le même pécheur peut mériter en justice.*

— Il ne peut rien mériter du tout en fait de récompenses surnaturelles.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'a pas le vrai principe du mérite surnaturel, qui est la grâce sanctifiante.

— *Le pécheur ne peut donc rien mériter en justice pour le salut ?*

— Rien du tout.

— *Que faut-il penser de son sort ?*

— C'est le sort le plus triste et le plus malheureux du monde.

— *Le pécheur est donc aussi à plaindre que le pauvre qui ne peut plus gagner sa vie ?*

— Il l'est beaucoup plus.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la vie de ce monde n'est rien à côté de la vie spirituelle et surtout de la vie éternelle, que le pauvre pécheur ne pourra jamais gagner, s'il reste abandonné à lui-même.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je prierai tous les jours pour la conversion des pauvres pécheurs.

+

Le juste

— *A votre tour, Ernest, de nous redire ce que l'homme en possession de la grâce sanctifiante ne peut pas mériter en justice ?*

— Il ne peut mériter

Ni la grâce actuelle,

Ni la longue persévérance,

Ni la bonne mort,

Ni une nouvelle conversion,

Ni aucune grâce pour le prochain.

— *Maintenant, vous allez nous faire savoir ce que le même homme peut mériter en justice ?*

=

Augmentation de grâce sanctifiante

— L'homme juste peut déjà mériter une augmentation de grâce sanctifiante.

— *Comment le savez-vous ?*

— Tout d'abord, c'est Dieu lui-même qui nous l'apprend.

— *Au verset 11 du chapitre xxii de l'Apocalypse de saint Jean, nous lisons :*

« *Que celui qui est juste se justifie encore ;*

« *Que celui qui est saint se sanctifie encore ».*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que l'homme juste peut mériter une augmentation de justice et de sainteté, c'est-à-dire de grâce sanctifiante.

— *Maintenant, Céline, lisez-nous ces deux décrets du Concile de Trente.*



— « Si quelqu'un dit que la justice, une fois reçue, ne se conserve pas et ne s'augmente pas devant Dieu par les bonnes œuvres, mais que les bonnes œuvres ne sont que les fruits et les signes de la justification obtenue, et non la cause de son accroissement, qu'il soit anathème ! » (Trid., Sess. vi, can. 24).

« Si quelqu'un dit... que le juste, par ses bonnes œuvres, ne mérite pas l'augmentation de la grâce..., qu'il soit anathème ! » (Sess. vi, can. 32).

— *Que faut-il conclure de ces deux décrets ?*

— C'est que l'augmentation de la grâce sanctifiante par les mérites des bonnes œuvres du juste, est une vérité de foi.

— *Les élus, dans le ciel, auront-ils tous le même degré de gloire et de bonheur ?*

— Non.

— *D'où viendra la diversité des degrés dans la récompense ?*

— De la diversité des degrés dans la grâce sanctifiante.

— *Et cette diversité des degrés dans la grâce sanctifiante, d'où viendra-t-elle à son tour ?*

— En grande partie du zèle plus ou moins grand que chacun mettra à se justifier et à se sanctifier davantage.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que, par notre empressement à accomplir des bonnes œuvres, nous pouvons tous les jours agrandir la source de notre éternelle récompense.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire la grâce sanctifiante.

— *Les vertus et les dons surnaturels ne sont-ils pas augmentés en même temps que la grâce sanctifiante elle-même ?*

— Oui.

— *La raison ?*

— La raison, c'est qu'ils en dépendent et doivent naturellement la suivre dans ses progrès ou son accroissement.

— *A quel moment cette augmentation de grâce sanctifiante a-t-elle lieu ?*

— Vraisemblablement tout aussitôt qu'elle est méritée.

— *Pourquoi ?*

— C'est que l'homme ne sera jamais mieux disposé à recevoir cette augmentation qu'au moment où il la mérite.

#### Vie éternelle

— *Est-ce seulement l'augmentation de la grâce sanctifiante que peut mériter l'homme innocent ?*

— Il peut aussi mériter la vie éternelle, la gloire du paradis.

— *Vous rappelez-vous, Henri, à quel moment nous avons prouvé que le juste peut mériter la vie éternelle ?*

— Nous l'avons prouvé en parlant de l'existence du mérite de justice.

— *Comment l'avons-nous prouvé ?*

— Nous l'avons prouvé

Par la voix de Dieu,

Par la voix de l'Eglise,

Par la voix des saints,

Par la voix du bon sens.

— *Quand un homme peut gagner la fortune, la gloire et le bonheur de ce monde, cet homme ne se croit-il pas bien heureux ?*

— Il se croit très heureux, le plus heureux des mortels.

— *Qu'est-ce que le juste peut gagner ?*

— Il peut gagner la richesse, la gloire et la joie infinies et éternelles.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est qu'il est infiniment plus heureux que celui qui se croit le plus heureux des hommes.

#### Augmentation de gloire

— *En méritant l'augmentation de la grâce, le juste ne mérite-t-il pas en même temps l'augmentation de la gloire ?*

— Oui.

— *Comment le savons-nous ?*

— D'abord, Dieu lui-même nous le donne à entendre quand Il nous fait savoir

« Que le Fils de l'homme rendra à chacun selon ses œuvres ;

« Que chacun recevra sa propre récompense selon son travail ;

« Que l'homme moissonnera ce qu'il aura semé ».

— *Ensuite ?*

— Ensuite, le concile de Trente en fait une vérité de foi, quand il lance l'anathème contre celui qui prétend que le juste ne mérite point par ses bonnes œuvres l'augmentation de la gloire.

— *Enfin ?*

— Enfin, le simple bon sens nous dit que, si on mérite une augmentation de grâce, on doit aussi mériter une augmentation de gloire.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la grâce est comme la semence et le germe de la gloire.

#### Obtention de la gloire

— *Voilà maintenant le juste qui a le bonheur de mourir dans la grâce de Dieu : que mérite-t-il ?*

— Il mérite d'entrer en possession du paradis.

— *Que dit là-dessus le saint concile de Trente ?*

— Il dit que le juste mérite, par ses bonnes œuvres, l'obtention de la vie éternelle, pourvu qu'il meure dans la grâce de Dieu.

— *Le juste en mourant a donc droit au magnifique héritage du ciel ?*

— Oui.

— *A quels titres ?*

— D'abord, il en est l'héritier légitime, depuis qu'il est l'enfant de Dieu.

Ensuite, il l'a gagné par ses bonnes œuvres et acquis par ses mérites.

— *Voyons, Henri, si vous avez bonne mémoire.*

*Qu'est-ce que peut mériter en justice le pauvre pécheur ?*

— Absolument rien.

— *Et le juste ?*

— Le juste peut mériter

L'augmentation de la grâce sanctifiante,

La vie éternelle,

L'augmentation de la gloire,

l'obtention de la richesse, de la gloire et de la joie infinies et éternelles.

— *Que pensez-vous du pauvre pécheur ?*

— C'est le plus malheureux des hommes.

— *Que dites-vous du juste mourant dans la grâce de Dieu ?*

— C'est l'homme le plus heureux du monde.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je conserverai fidèlement la grâce de Dieu, principe du mérite de justice, et j'aurai à cœur de faire toutes les bonnes œuvres possibles.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### VII

#### CE QU'UNE MÈRE DOIT DÉFENDRE À SA FILLE

#### II. Les bals

Une mère doit être avant tout soucieuse de l'âme de sa fille. C'est pourquoi elle doit veiller avec tant de soin sur sa conduite et particulièrement sur ses lectures. Nous savons ce qu'une jeune fille cherche ordinairement dans les romans du jour, qui remplissent les colonnes de certains journaux qu'il faut bannir de vos maisons, ou qui se passent clandestinement, honteusement, de la main à la main, sans que vous vous en doutiez. Elles y cherchent non pas des distractions, non pas des connaissances nouvelles, mais la science du mal, le fruit défendu. Elles y trouvent cette science fatale qui leur pervertit l'esprit, ce fruit gâté qui leur gâte le cœur. L'on se demande parfois pourquoi elles sont si indifférentes aux choses de Dieu, aux intérêts de leur âme, pourquoi dans leur langage il se rencontre des propos qui frisent l'impiété, des réticences inquiétantes, des mots risqués, révélant un fond de perversité précoce, pourquoi elles s'éloignent des sacrements ou s'en approchent sans empressement, sans conviction et sans fruit, pourquoi enfin plusieurs se précipitent ouvertement dans l'inconduite. La réponse est facile : c'est qu'un mauvais livre a passé par là !

Interdisez-leur donc tout mauvais livre, et l'on désigne sous ce nom tous ceux qui attaquent la foi ou la morale, même les livres *neutres*, d'où le nom, la pensée et l'action de Dieu sont systématiquement exclus. Dieu règne dans la nature, dans nos âmes qu'il a créées : il doit aussi régner dans les livres qui expliquent la nature et mettent en jeu les sentiments de l'âme.

J'ajouterai en second lieu : interdisez-leur les bals, car ils sont également condamnés et par la *théologie* et par l'*expérience*.

### I

La danse est chose indifférente de sa nature : c'est un exercice du corps que ne défend aucune loi positive, comme nulle loi ne défend la course ou la gymnastique. Plusieurs même prétendent que son origine serait religieuse. Aussi en soi est-elle permise, pourvu que tout y soit honnête et décent, dit saint Liguori, que la tenue et les gestes demeurent convenables, *modo fiant honesto modo, scilicet non gesticulationibus inhonestis*.

Elle paraît bien toutefois, n'est-ce pas ? avoir dégénéré de sa pureté primitive, et l'on est fondé

à se demander si la danse, indifférente en soi, ne renferme pas des dangers qui l'interdisent à tout chrétien, particulièrement à toute jeune fille soucieuse de son honneur et de sa pureté. C'est un exercice du corps, mais est-ce bien à ce point de vue qu'on l'envisage d'ordinaire ? Personne de vous sûrement ne la comprend ainsi et ne la croit innocente. Cette raison ne serait donc qu'un prétexte ; allons au cœur de la chose. Puis donc que ce n'est point précisément l'exercice, chose permise, qu'on y cherche, il est clair qu'on y cherche autre chose, qui n'est pas permis.

Les danses d'autrefois avaient des mouvements plus graves, plus dignes, et même renfermaient quelque cérémonieuse solennité. On en avait banni la valse comme indécente et immodeste. C'étaient celles-là sans doute dont saint Liguori disait : elles sont licites en soi, *per se licite sunt*, et dont les théologiens affirment unanimement, au témoignage de Benoît XIV, que ceux qui s'y livrent ne commettent aucun péché, *nullum crimen admittit qui choreis indulget*. Mais nos danses modernes ont-elle gardé cette dignité extérieure, cette innocence relative ? Une personne sérieuse peut-elle même en être témoin sans se sentir déplacée ? Un spectacle qu'on ne saurait regarder sans être mal à l'aise et gênant, n'est pas un spectacle innocent.

Qu'en conclure, sinon que s'il est des danses honnêtes, les vôtres ne le sont pas, et que, pour considérer mon sujet au seul point de vue théologique, ceux et celles qui y assistent y trouvent une *occasion prochaine de péché*, c'est-à-dire qu'il est moralement certain qu'ils commettront un péché grave, ne fût-ce qu'un péché de pensée ? Ignorez-vous donc qu'un péché de pensée peut être mortel ? On n'y songe pas assez, et je sais bien des consciences mal formées qui ne tiennent pas compte de ces péchés intimes, connus de Dieu seul, comme si la pensée n'était pas de la même nature que l'action, la graine de la même nature que la plante ! Je suppose que le mal s'arrête à la pensée, — je ne saurais donc être plus charitable, — et je déclare qu'il n'est point permis de s'y exposer, car on ne doit point s'exposer à la mort : « Qui aime le danger y périra, » dit l'Esprit-Saint, et notre expérience nous prouve à tous par des faits lamentablement périodiques que cette parole de l'Esprit-Saint est éternellement vraie.

Il y a ensuite la raison de *scandale*. Le mal est contagieux et l'homme est faible. Les consciences honnêtes hésitent longtemps, fascinées par le mal et retenues cependant par la foi, la grâce et la pudeur native. Ainsi travaillées par la tentation, elles sont ébranlées déjà, et pourtant elles ne cèdent pas encore. Elles se souviennent de leurs bonnes résolutions, des engagements pris, un jour de ferveur et de haute raison, après de mûres réflexions, au pied de l'autel de la sainte Vierge ; elles rougiraient de paraître en ces lieux publics d'où l'innocence est bannie. Alors une voix



séductrice leur dit à l'oreille et au cœur : « Pour quoi ne feriez-vous pas ce qu'ont fait ceux-ci et ceux-là ? » Ce sont, mais pour un but opposé, les mêmes paroles qui ont converti saint Augustin, tant il est vrai que l'exemple est une puissante attraction ! Au fond, elles cherchaient des exemples tangibles pour s'autoriser dans la voie du désordre : vous les leur avez fournis, et elles n'ont pas manqué de s'en prévaloir ensuite.

Et le mal s'est fait ainsi sous votre couvert, et c'est vous qui l'avez causé, qui en êtes responsables ! Quelle puissance au monde pourrait jamais ôter de dessus votre conscience le poids terrible de ces âmes que vous avez entraînées et perdues ? Vous avez commis des dégâts dans la propriété voisine, vous payez le dommage et la justice est satisfaite ; mais allez donc réparer les ruines des consciences et des conduites que vous avez perverties ! Aussi Jésus-Christ n'a-t-il pas assez de malédictions contre le monde à cause de ses scandales : *Vae mundo a scandalis*. Ce malheur qu'il lui prédit indique assez qu'il est disposé à le punir durement.

Les anciens eux-mêmes ont compris l'inconvenance de ces réunions où siègent en permanence la volupté et le déshonneur : ils mettaient la danse au rang des vices, Salluste, parlant d'une dame de mœurs légères, disait « qu'elle chantait et dansait trop bien pour être une honnête femme. » D'un mot il stigmatisait ainsi nos théâtres contemporains où les chants, comme les gestes ou les danses, empruntent leur charme principal aux attitudes lascives. Cicéron, ayant à défendre Muréna à qui l'on reprochait ses débauches de danse, répondait simplement que son client n'était pas assez insensé ni corrompu pour se les permettre.

Si telle est l'opinion des païens, qu'ont dû dire les Pères de l'Eglise ? Ils rappellent que le meurtre de Jean-Baptiste a été décidé à la suite d'une danse impudique, et qu'ainsi ce plaisir conduit comme naturellement à la plus atroce cruauté ; que c'est Satan lui-même qui l'a enseignée aux chrétiens comme il enseignait l'idolâtrie aux Juifs (S. Ephrem) ; qu'il se mêle avec une allégresse infernale à ces tournois d'impureté, *his tripudiis diabolus saltat* ; et que « mieux vaudrait labourer le dimanche que danser » (S. Augustin), car la danse est la compagne des voluptés défendues et de l'impudicité, *deliciarum comes et impudicitiae* (S. Ambroise).

Telle est, conclut Bourdaloue, « la morale des Pères de l'Eglise, des premiers génies du monde, dans tous les temps et pour toutes les conditions, pour tous les états, pour tous les caractères, pour tous les esprits, pour tous les tempéraments, telle a été leur morale par rapport au bal qu'aucun d'eux n'a hésité à le qualifier de péché. Ils ont dit que cette sorte de divertissement est condamnable, parce que dans sa nature il est impur et criminel » (Sermon pour le 3<sup>e</sup> dimanche après Pâques). Les évêques qui font autorité dans notre siècle se

sont également appliqués à en arrêter les excès, déclarant que « les chefs de famille qui n'ont pas le courage de s'opposer chez eux à ces abus dont nous nous plaignons, sont infidèles à leur mission sur la terre » (Mgr de Bonald), et qu'« à l'égard des jeunes gens qui fréquentent les bals, la charité demande qu'on soit inflexible » (Mgr Parisis).

Si vous trouvez que cette doctrine est trop sévère, peut-être en croirez-vous saint François de Sales, le plus doux et le plus pratique des docteurs. Il traite « des balz et passe-tems loy-sibles, mais dangereux, » et l'on voit, à le lire, que les danses de son temps n'étaient pas bien méchantes. Il les critique fort, cependant, parce qu'« on les fait de nuit, » et que le mal y trouve facilement son compte ; parce qu'« on y fait des grandes veilles, après lesquelles on perd les matinées des jours suivants, et par conséquent le moyen de servir Dieu en icelles ; » parce que « chacun porte au bal de la vanité à l'envy ; et la vanité est une si grande disposition aux mauvaises affections et aux amours dangereux et blâmables qu'aysément tout cela s'engendre es danses. »

Il est clair que les bals de son temps étaient loin d'être capiteux et éhontés comme ceux du nôtre, ces détails le prouvent. Cependant il les redoute pour Philothée comme on redoute « les champignons. » Ceux-ci doivent être « bien apprestés » si on veut les manger. De même, « si par quelque occasion de laquelle vous ne puissiez pas vous bien excuser il faut aller au bal, prenez garde que votre danse soit bien apprestée. Mais comme faut-il qu'elle soit accommodée ? De modestie, de dignité, et de bonne intention. »

Or, dites-moi franchement, « la modestie, la dignité et la bonne intention, » ces trois vertus sœurs, ne sont-elles pas exilées des bals où vous laissez vos filles s'égarer, sans souci de leur jeunesse aussi précieuse que fragile ?

Car ces sortes d'exercices, ajoute le saint, « ouvrent les pores du corps de ceux qui les font, » mais ils ouvrent aussi « les pores du cœur. » Alors, « si quelque serpent sur cela vient souffler aux oreilles quelque parole lascive, quelque muguetterie, quelque cajolerie, ou que quelque basilic vienne jeter des regards impudiques, des œillades d'amour, les cœurs sont fort aysés à se laisser saisir et empoisonner. »

Que fera alors Philothée si elle est dans la nécessité d'aller au bal ? D'abord, qu'elle « danse peu. » Ensuite, « après les champignons il faut boire du vin précieux. » Qu'elle use donc de « quelques saintes et bonnes considérations, qui empeschent les dangereuses impressions. » Songez qu'« à mesme tems que vous étiez au bal, plusieurs ames brusloient au feu d'enfer pour les péchés commis à la danse, ou à cause de la danse. » Pensez qu'un jour vous serez clouée sur votre lit par des maladies terribles et expiatoires, alors « vous gemirés tandis que d'autres danseront comme vous avés fait. »

« Nostre Seigneur, Nostre Dame, les anges et les saintz vous ont veü au bal : ha ! que vous leur avés fait grand'pitié, voyans votre cœur amusé à une si grande niayserie, et attentif à cette fadaye.

« Helas ! tandis que vous estiés là, le tems s'est passé, la mort s'est approchée : voyez qu'elle se moque de vous, et qu'elle vous appelle à sa danse, en laquelle les gemissemens de vos proches serviront de violon, et où vous ne ferés qu'un seul passage de la vie à la mort » (*Introd. à la vie dévote*, 3<sup>e</sup> Partie, ch. xxxiii).

Non, les bals de cette époque n'étaient pas dangereux comme ceux de la nôtre, et cependant vous entendez les enseignemens du saint évêque de Genève. Quelles âmes aussi, chrétiennes, élevées, pénétrées de crainte de Dieu, que celles à qui il pouvait tenir ce langage, et combien je voudrais que les vôtres leur ressemblassent ! Vous vous chargeriez alors vous-mêmes, et par votre exemple sévère, et par vos pieuses et solides paroles, de détourner vos jeunes filles de ces réunions pleines de péchés qu'un Père de l'Eglise appelle « les cavernes du démon. »

## II

L'expérience vient à l'appui de la théologie. Rien n'est plus naturel que de récolter ce qu'on a semé. Permettez-moi de dire un mot et des enseignemens dépravés que l'on sème et de l'inconduite que l'on récolte.

Il est impossible d'appartenir à la fois à Dieu et au démon, d'avoir en même temps un pied à l'église et l'autre au bal. C'est un fait d'expérience que la vertu sombre toujours à ce jeu de hasard.

Voyez-vous d'ailleurs cette suprême inconvenance : le matin votre jeune fille portera la bannière de la sainte Vierge, et le soir elle valsera dans une compagnie de débauche ? Le matin elle chantera des cantiques pieux, et le soir des chansons impures ? Le matin elle priera avec ferveur, et le soir elle s'abandonnera à des amusements libres que les circonstances rendront sacrilèges ? Je vous fais juges : une telle conduite n'est-elle pas scandaleuse ?

Que l'on s'étonne après cela que la vie chrétienne diminue, que les habitudes religieuses disparaissent, que les jeunes filles ne fréquentent plus les sacrements, alors qu'elles ne cherchent même plus à résister au mal, qu'elles y courent d'elles-mêmes, jetant ainsi aveuglément leur jeunesse, leur innocence et leur avenir dans le gouffre où rien ne surnage, sacrifiant pour un instant de plaisir mauvais leur conscience, leur honneur, l'estime des hommes et même celle des libertins qui se rient d'elles ! Par un reste de pudeur elles demeurent éloignées des sacrements au moins ces jours-là ; mais elles se privent aussi de grâces précieuses qui les fortifieraient, les empêcheraient de céder à la tentation, et au fond c'est afin d'être plus libres.

J'essaie de me définir l'état d'âme de votre jeune fille avant qu'elle parte pour le bal. Je ne crois pas qu'elle se mette à genoux, comme on doit le faire avant toute action importante, car il lui serait difficile de dire à Dieu par exemple : « Mon Dieu ! me voici prête à me rendre dans un mauvais lieu. Je sais que vous me le défendez, je n'oserais pas jurer que je n'y ferai pas de mal, je suis même à peu près convaincue du contraire, les émotions que j'éprouve me le disent assez. » Mais ce qu'elle pourrait dire c'est ceci : « Si cependant il y avait beaucoup de mal, vous m'avez donné des guides naturels qui m'avertiraient. Au besoin d'ailleurs ma mère sera là pour sauver la situation. Elle doit connaître le danger du bal, or elle ne m'en détourne pas, elle m'y accompagne même, je puis donc y aller. »

C'est pourquoi elle n'est pas la plus coupable, bien que l'on ne puisse approuver ce spécieux raisonnement. La plus coupable c'est la mère, absente ou présente, et je demande la permission d'appuyer sur cette idée.

Vous aimez votre fille, je le sais. Depuis le premier jour de son existence vous l'avez élevée avec des soins tendres et éclairés que j'admire. Que d'heures pénibles, anxieuses, passées auprès de son berceau ! Que d'heures charmantes aussi et bien douces, consacrées à l'aimer, à le lui dire, à ouvrir sa jeune âme aux saintes vérités de la foi, à lui faire bégayer les noms les plus aimés de la terre avec les noms célestes et divins ! Elle grandit, et votre sollicitude ne fait que s'accroître ; vous la gardez auprès de vous, et vous ne la confiez qu'à bon escient à des mains pures, à des éducatrices dévouées. Si elle vous quitte un instant, de loin votre œil, votre pensée la suivent, et votre cœur plus éclairé encore vous révèle ses plus secrets désirs, ses plus intimes sentiments.

Voici le moment de sa première communion. Grâce à vous, ce jour-là elle est un ange. Oui, vous pouvez pleurer de joie, elle est pure, immaculée comme son voile blanc, Jésus se complait dans sa belle âme, votre œuvre est parfaite. Contemplez-la et remerciez Dieu. Sans doute elle a les défauts de son âge, mais comme ses yeux, ces miroirs de son innocence, sont limpides ! Comme la moindre parole déplacée la fait rougir ! Comme vous tremblez aussi que le mal ne se glisse dans son cœur virginal ! C'est une fleur gracieuse et frêle qui a grandi à l'ombre du temple, à l'abri des rayons ardents du soleil et des vents brûlants.

Vous avez ainsi employé seize ans à l'élever, à la voir grandir dans l'amour de Dieu et le vôtre ; vous avez présidé avec les précautions les plus délicatement maternelles au développement de son corps et de son âme. Oh ! vous êtes bien récompensée de votre affectueux labeur, car elle apparaît maintenant dans tout l'épanouissement de sa beauté ingénue que tous admirent, de ses qualités morales qui la font chérir.

Un jour, vous vous dites que le temps est venu



de la produire. Qu'allez-vous faire, malheureuse ! Hélas ! vous la jetez dans le monde, sans nulle transition, avec ses passions jusqu'alors endormies, mais qui vont s'éveiller avec une curieuse et fougueuse avidité de savoir, de connaître mille choses qu'elle ne comprend pas !

Et dans quelles compagnies du moins l'allez-vous conduire ? Sans doute que vous l'introduirez parmi des personnes sérieuses, honnêtes, pleines d'attentions et de délicatesses pour son âge qui a gardé son heureuse ignorance. Elles sauront du moins respecter et, s'il le faut, éclairer doucement son innocence, veiller sur sa tendre vertu ! Non, vous la jetez dans une compagnie composée d'étrangers, d'inconnus, d'hommes grossiers et sensuels, à qui elle servira de jouet, dans une compagnie de libertins ivres de luxure ou de vin, de gens de rien !

Vous ne pouvez pas même espérer que ces hommes gardent les moindres convenances, échauffés qu'ils sont par les liqueurs, enivrés par la musique et par toutes les convoitises, éblouis par les lumières et à peine responsables de leurs actes. Souvent vous ne les connaissez même pas et ils ont peu de souci de vous. Ce qu'ils cherchent, c'est une proie à dévorer, une jeunesse à flétrir, et c'est en ce moment que vous leur jetez votre fille dans les bras ! Non, vous n'êtes pas des mères, car une mère ne livre pas sa fille !

Quoi ! une pensée suffit pour rendre adultère, et vous l'exposez à ces regards impudiques, à ces paroles honteuses, à cette atmosphère voluptueuse qui permet de tout dire et de tout entendre ! Et non contentes de conduire vous-mêmes cette victime infortunée qui va être immolée sur le plus impur des autels, vous entendez encore assister au sacrifice, vous voulez en être témoin, et, oubliant tout, sa jeunesse, ses passions, la raison et vos devoirs maternels, vous tenez à être complices jusqu'au bout ! Qui donc ne se sentirait révolté de cette conduite ?

Et il est des mères qui ne se reprochent point cela, qui prétendent avoir veillé sur la vertu de leur fille parce qu'elles étaient là ! Est-ce que vous voyez tout ? Est-ce que vous entendez tout ? Est-ce que vous voyez les pensées ? Est-ce que vous entendez les paroles qui font frémir cette jeune âme, la souillent et la scandalisent ? Insensée et aveugle qui ne vous rappelez point votre jeunesse, et à qui la vie n'a rien appris !

Quand le bal est fini, vous croyez emmener votre fille, puis vous dormez tranquille, avec la conscience du devoir accompli. Eh bien ! non, ce n'est plus votre fille. Où donc est son innocence, son allure modeste, sa sainte ignorance du mal ? Elle les a laissées dans cet antre des passions, dans cette « caverne de Satan, » et jamais, jamais plus elle ne les retrouvera. Non, ce n'est plus votre fille, car elle ne vous appartient plus, mais à d'autres. Regardez ses traits bouleversés où se reflètent les ravages de son âme ! Vous lui parlez, elle ne vous répond point, elle n'est pas à ce que

vous lui dites. A quoi songe-t-elle ? L'enfer seul pourrait le révéler. Ce que je sais, c'est que le moral chez elle est profondément atteint, car il a reçu les secousses les plus violentes. Ce que je sais encore, c'est que le lendemain elle n'en sera ni plus sage ni plus soumise. Elle a bu à longs traits le poison que vous lui avez servi vous-même, elle se meurt, et vous ne traînez plus à vos côtés que le cadavre de son âme !

Et ce n'est pas tout. C'est auprès de vous, mères si vigilantes qui n'avez rien su voir et rien vu, c'est auprès de vous, au retour du bal, que va s'achever et se développer le mal dont elle a reçu le germe. Car ce sont les suites surtout que je redoute, ô aveugles volontaires que personne ne plaindra, qui semez de déshonneur votre vie et celle de vos enfants, et qui, redoutant les conséquences, ne craignez pas pourtant de poser les principes ! Car vous aurez beau dire, vous ne ferez pas que le mal ne soit pas le mal, ni qu'une jeune fille puisse danser avec un jeune homme sans éprouver de grandes et funestes tentations ; vous ne ferez pas que les bals ne soient pas la ruine des mœurs dans un pays, ni même que ceux que vous appelez « des bals comme il faut » ne soient pas, suivant la dure et juste expression d'un écrivain contemporain, le vestibule des maisons comme il ne faut pas !

Et si ces malheureuses pratiques continuaient, n'attendez pas que le prêtre approuve que vous donniez à vos filles pour maîtres et conseillers des jeunes gens que vous-mêmes n'estimez pas, ni qu'il sanctionne votre coupable indulgence par le silence de sa voix. Malheur à moi si je ne vous annonce pas l'Evangile de la vérité ! dit-il avec saint Paul, si je ne vous montre pas les dangers que courent les familles et les âmes, si je ne projette pas au fond des consciences les clartés de la foi et de l'expérience ! « J'ai toujours cru les bals dangereux, » disait un vieux courtisan, qui connaissait le monde, Bussy-Rabutin. « Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, c'a été encore mon expérience ; et quoique le témoignage des Pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un courtisan doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasards en ces lieux-là que d'autres, cependant les tempéraments les plus froids s'y échauffent. Ce ne sont d'ordinaire que des jeunes gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations de la solitude, à plus forte raison dans ces lieux-là. Aussi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien. »

Dieu veuille que vous entendiez et méditiez ces leçons, ensuite que vous en fassiez un profit pratique. L'on ne doit point se fier à sa force quand on est faible, ni à sa vertu quand on n'en a point. Dieu veuille aussi que vous acceptiez mes paroles dans le même esprit qui les a dictées, un esprit de devoir. Le prêtre est établi par l'Eglise pour instruire, avertir, parler, et quand il l'a fait,

sans toutefois cesser de compatir à la faiblesse humaine, qu'il comprend, qu'il excuse même dans une certaine mesure, il peut dire à tous, hautement et la conscience sereine, qu'on l'approuve ou qu'on le condamne, qu'on le blâme ou qu'on le loue : « J'ai fait mon devoir, faites le vôtre ! »

## POUR UNE MESSE DE DÉPART

ALLOCUTION A DES CONSCRITS

*Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vite.*

Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.

(Apoc. II, 10.)

Mes chers amis,

Je me souviens d'avoir lu dans les récits d'un aumônier militaire ce trait qui m'a profondément frappé et que je suis bien aise de vous citer, en ce moment où vous allez quitter vos foyers, le pays natal, pour obéir à la patrie qui vous appelle sous les drapeaux de la France.

Un général de division, le général de Lascours, après avoir assisté à la première communion de son fils, rentré à la maison, lui dit, en lui tendant les bras pour le serrer sur son cœur : « Mon fils, complétez, pour mon âme, mon bonheur de ce jour. Venez à moi, et, vos mains dans les miennes, dites solennellement à Dieu que vous ne déserterez jamais le drapeau de la foi. »

Le fils le jura, et alors l'admirable père étendit la main et bénit le jeune communiant avec l'espérance qu'il serait non seulement, dans le monde, un digne héritier de son nom, mais aussi jusqu'à la fin de sa vie, un fidèle imitateur de ses vertus.

En vous réunissant au pied des autels, dans cette chère église où vous êtes nés à la foi, où vous avez fait votre première communion, j'ai pensé, mes chers amis, que, sous le regard de Dieu, vous écouteriez mieux pour les graver dans votre mémoire, les conseils que m'inspire pour vous, pour le salut de votre âme, la tendresse que je vous porte ; et dans ces adieux qui sont bien ceux d'un père à ses fils bien-aimés, c'est de tout mon cœur que je vous dis, avec l'accent de ce général chez qui la foi parlait si haut et si fort : Soldats de la France, soyez aussi les soldats de Jésus-Christ ; demeurez fidèles à Dieu jusqu'à la mort, *esto fidelis usque ad mortem !*

Qu'est-ce que c'est que la fidélité à Dieu ? Qu'est-ce qu'elle exige de vous, dans la nouvelle condition où vous allez être ? Voilà ce que je voudrais essayer de vous dire.

### I

Vous le savez bien, mes chers amis, quand l'Eglise parle des chrétiens, ses enfants, elle les appelle « des fidèles. »

Oh, le beau mot, dont il faut bien saisir le sens élevé et profond ! Qu'est-ce donc qu'être fidèle ? C'est n'avoir qu'une parole, qu'un serment, c'est être toujours égal à soi-même, c'est être demain ce qu'on est aujourd'hui, gardant à Dieu, avec un soin jaloux, sa foi, tout l'amour de son cœur.

Les apôtres ont été fidèles. Après un moment d'hésitation, ils sont revenus au pied de la croix, et là, sur ce sol baigné du sang de leur Maître, ils ont juré de n'aimer jamais que Jésus, et mis au défi toute créature de les séparer de son amour.

L'apôtre saint Paul, en particulier, a été fidèle ; et je comprends qu'arrivé au terme de sa carrière si belle, si féconde, si héroïque, au souvenir de toutes les luttes qu'il avait soutenues pour Dieu, pour la foi chrétienne, pour les droits et l'honneur de la vérité, il se soit écrié : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de gloire. »

Les martyrs ont été fidèles. La vraie fidélité c'est de faire le sacrifice de tout ce qu'on a de plus cher, plutôt que de renier ses convictions et de trahir sa parole. En mourant, leur sang répandu criait au monde, avec une souveraine éloquence : Ce sont des fidèles qui tombent et qui préfèrent une mort glorieuse à une vie déshonorée !

Tous les bons chrétiens de tous les temps ont été fidèles. Aussi lorsqu'après de leur cercueil ou sur leur tombe, les hommes les louaient d'avoir montré un caractère qui ne s'était jamais démenti, les anges de Dieu, venant à leur rencontre, chantaient en leur honneur la parole de l'Evangile : Parce que vous avez été de bons et fidèles serviteurs, entrez dans la joie du ciel.

### II

Mais, mes chers amis, si la fidélité à Dieu, est si belle et si nécessaire, qu'est-ce qu'elle exige de vous ? Oui, à quels signes reconnaîtra-t-on que, sous les livrées du soldat, vous portez un cœur qui appartient à Dieu ? Je vais vous le dire.

Qu'est-ce que c'est qu'un soldat ? C'est, n'est-il pas vrai, avant tout, l'homme de la lutte, du combat, en même temps que l'homme de la discipline, de l'obéissance. Un soldat a les yeux fixés sur les ennemis de son pays pour les combattre, et sur ses chefs pour exécuter leurs ordres.

Or, mes chers amis, le chrétien qui est, suivant la parole de Tertullien, soldat dans la cause de Dieu, ne fait pas autre chose.

1. La fidélité exige donc d'abord que vous résistiez. Mais à qui ? Aux ennemis du dedans et aux ennemis du dehors.

*Les ennemis du dedans*, ce sont les passions qui grondent au fond du cœur humain ; et toutes les passions, comme on l'a si bien dit, sont cruelles. Car, elles ne poursuivent rien moins que l'anéantissement, la destruction de Dieu.

Entendez-vous, un jour, les passions ameutées,



soulevées, s'écrier avec l'accent de la haine : *Crucifige, tolle eum*, crucifiez-le !... crucifiez-le ! Qu'est-ce que cela ? Mais ce sont les passions qui demandent la mort de Jésus-Christ. Après une nuit passée dans les plus atroces souffrances, il est conduit au sommet du Calvaire, et là, il est cloué à la croix où il expire.

Jésus-Christ, mes chers amis, habite en vous, il a fait de vos jeunes âmes sa demeure de prédilection, et voici que demain, bientôt, malgré les serments qui vous lient à lui, je ne sais quelle passion grossière et brutale vous dira comme autrefois le serpent du paradis terrestre : « Etends la main, cueille ce fruit de plaisir, si tu savais ! porte-le à tes lèvres et tu sentiras au fond de toi-même des félicités inconnues. » Elle vous pressera de chasser Dieu de votre cœur et de le crucifier de nouveau...

O mes bien chers amis, à cette voix de la passion, voix d'autant plus redoutable que vous serez seuls, loin de la famille, loin des bons conseils et des bons exemples qui vous soutiennent dans le bien et vous font mépriser les misérables jouissances de la terre, ayez le courage de répondre : « Non, non, je ne ferai pas cela. O démon de la volupté, va-t-en, arrière ! J'ai promis d'être fidèle jusqu'à la mort, et je ne trahirai pas mon serment. »

Combattre les ennemis du dedans, ce n'est pas assez ; il faut encore repousser *les ennemis du dehors*.

C'est un mauvais camarade, aussi déréglé dans ses mœurs qu'impie dans ses paroles, qui cherchera, sans doute, à dépraver votre âme. Il rira de votre simplicité, de vos habitudes honnêtes, de votre crainte du mal, de votre foi, de vos pratiques religieuses. Il tendra des pièges à votre innocence. Malheur à vous, si vous tremblez devant lui ; si, par peur de ses moqueries, vous cessez d'être chrétiens !

Au lieu de prêter l'oreille à ses discours, fuyez-le ; et s'il tente de vous entraîner là où un jeune homme n'entre jamais sans y laisser la pureté de son cœur, eh bien, sachez le repousser comme on repousse un ennemi.

Demain, mes chers amis, rangés autour du drapeau français, vous apprendrez à le saluer, à le vénérer comme un signe sacré. Et non seulement vous n'en rougirez pas, mais vous en serez fiers, mais vous vous promettez, s'il vous conduisait, un jour, sur un champ de bataille, de mourir plutôt que de l'abandonner et de le trahir.

Ces sentiments sont beaux ; l'Eglise les bénit, et certes, je suis bien aise de joindre ma voix à celle de vos chefs pour vous dire que le patriotisme est une vertu, et que, parmi tous les devoirs que la religion impose, elle met parmi les plus sacrés celui de servir son pays.

Mais, mes chers amis, avec le drapeau de la France, vous en avez aussi un autre, plus glorieux encore, à défendre : c'est celui de Jésus-Christ.

Planté sur le Calvaire, il y a dix-neuf siècles, il a été arrosé du sang d'un Dieu. Les apôtres l'ont pris dans leurs vaillantes mains, pour l'emporter à travers le monde. Il en a visité toutes les capitales ; et aujourd'hui, plus que jamais, par toutes les victoires qu'il n'a cessé de remporter, il force le respect et l'admiration de la terre.

Ce drapeau de la foi, à l'exemple des plus grands généraux de ce siècle, à l'exemple de La Moricière qui ne craignit pas, un jour, au milieu de ses camarades, de réclamer tout haut, avec le bel accent d'une âme chrétienne, le chapelet qu'il avait perdu, ne l'abandonnez jamais ! Au contraire, saisissez-le d'une main ferme et dites-vous à vous-même : « Je lui resterai fidèle jusqu'à la mort, *usque ad mortem*. »

Un autre ennemi que vous rencontrerez sans doute, c'est un mauvais livre, un mauvais journal. Notre France, hélas ! en est pleine ; et j'ai remarqué qu'aux abords des casernes on les rencontrait plus encore que partout ailleurs.

Eh bien, soyez sur vos gardes. Ne touchez pas à ces journaux, à ces brochures, à ces publications malsaines dont la lecture est si dangereuse à l'âme mal affermie du jeune homme.

Un voleur peut prendre votre bourse, vous dépouiller de votre fortune, un calomniateur peut ruiner votre réputation. Un mauvais journal fait plus, il sème le doute, il détruit la foi, il gâte le cœur et emporte le bien le plus précieux qui soit au monde : la grâce et l'amitié de Dieu.

Il y a des jeunes gens qui étaient, comme vous, animés des meilleures dispositions chrétiennes ; on les voyait assidus aux offices, ils pratiquaient volontiers tous les devoirs que l'Eglise commande à ses enfants, et depuis qu'ils sont revenus du service militaire, hélas ! ils n'ont plus rien de chrétien que le nom. Comment cela s'est-il fait ? Et pour parler la langue de nos saintes Ecritures :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Mais ces jeunes gens par faiblesse, par entraînement, par curiosité, ont lu de mauvais journaux. Ils y ont pris goût, et peu à peu la religion a diminué en eux jusqu'à s'éteindre.

Ah ! c'est que, comme l'a si bien dit un homme célèbre, les mauvaises publications sont dans le monde une prédication venimeuse contre tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre.

Aussi, mes chers amis, au nom des intérêts les plus sacrés de votre âme, repoussez les journaux qui parlent mal de Dieu, de l'Eglise, du prêtre, et qui ne flattent vos passions que pour faire de vous des jeunes gens sans dignité, sans caractère, sans honneur, en ruinant en vous du même coup la foi et les mœurs :

2. Combattre et repousser les ennemis de votre âme, c'est déjà beaucoup. Cependant la fidélité à Dieu demande davantage de vous, elle demande que vous accomplissiez, autant que vous le pouvez, les devoirs de la vie chrétienne.

Or, ces devoirs je les réduits pour vous à deux : la prière et la confession.

La prière est nécessaire, mes chers amis ; on l'a comparée à la respiration, et de même que le corps ne pourrait vivre sans respirer, de même l'âme ne saurait vivre sans prier.

Il y a la prière quotidienne, et puis il y a la prière plus solennelle du dimanche.

Priez chaque jour, matin et soir. Votre prière sera courte, je le veux bien ; mais vous n'y manquerez pas.

On raconte qu'un vieux soldat faisait à Dieu chaque matin et chaque soir le salut militaire en disant : « Seigneur, votre serviteur se lève !... Seigneur, votre serviteur se couche ! »

Sans doute, il y a dans ces paroles un acte de foi, mais vous me permettrez de vous demander davantage. Dites les prières que vous avez apprises sur les genoux de votre mère, que nous avons tant de fois récitées ensemble et que nous répéterons encore avant de nous quitter.

Dites le *Notre Père*, en tournant le regard de votre cœur vers le ciel où réside et où règne le grand Dieu qui nous a créés et rachetés.

Dites encore une autre prière que vous savez bien et qui est si douce à vos lèvres : *Je vous salue, Marie*.

Si votre mère habitait la ville où vous serez envoyés, oh ! avec quelle joie, quel bonheur vous iriez la voir pour goûter le charme de son sourire et la suavité de ses caresses ! Mais, en quelque endroit que vous alliez, vous êtes sûrs d'y trouver la très sainte Vierge, votre bonne mère du ciel.

Que de soldats elle a gardés, sauvés ! Ils s'étaient mis, avec une pieuse confiance, sous sa protection ; ils portaient ses livrées, le saint scapulaire, la médaille miraculeuse. Eh bien, vous aussi, vous l'invoquerez ; et quand le soir vous passerez près d'une église, entrez-y un instant, allez vous agenouiller devant son image, et en lui disant vos fatigues, vos peines, vos angoisses, il vous semblera qu'elle vous bénit et qu'elle vous promet de vous ramener sains et saufs, au milieu des vôtres, dans cette famille bien chère que vous quitterez dans quelques jours, mais où vous laisserez votre cœur.

La prière quotidienne ne suffit pas ; il y en a une plus solennelle et plus nécessaire, c'est celle du dimanche.

Sans doute, vous n'aurez pas toujours la liberté d'assister à la messe le dimanche. Les exigences du service ne vous le permettront pas. Mais chaque fois que vous le pourrez, allez vous mêler aux fidèles et remplir le grand devoir de l'adoration ; allez porter vos hommages, l'amour de votre cœur, à Jésus-Christ qui renouvelle pour vous, sur nos autels, le sacrifice de son corps et de son sang.

Et quand vous entendrez ainsi la messe, ah ! soyez-en sûrs, chaque dimanche, il y aura ici, dans cette église, un souvenir ému, une prière ardente pour vous. C'est votre père, votre mère,

vos frères, vos sœurs, toute la paroisse, tous les fidèles assemblés qui diront à Dieu de vous protéger et de vous garder ; et moi-même, moi qui ai pour vous toute l'affection qu'un père doit avoir pour ses fils, moi qui répondrai de vous devant Dieu, je vous promets bien, quand je tiendrai entre mes mains l'hostie sainte et que je l'élèverai vers le ciel, d'attirer sur vous, de toute la force et de toute la puissance de mon amour, les bénédictions du cœur de Jésus.

Un mot encore, mes chers amis : à la prière, joignez la confession. C'est dans la confession que vous avez jusqu'ici trouvé les grâces qui ont fait de vous de bons jeunes gens, des jeunes gens chrétiens, c'est dans la confession encore que vous trouverez le courage de pratiquer votre foi. Là où vous irez, il y a sûrement des prêtres zélés qui vous accueilleront avec une tendresse paternelle. Vous irez leur ouvrir votre âme et leur demander les conseils dont vous aurez besoin. Ne craignez pas de les importuner, ils seront trop heureux de vous entendre et de prononcer sur vous la parole sacrée qui absout de tout péché et qui purifie de toute tache et de toute souillure.

Il y a, dans tout prêtre, un ami du soldat, et cet ami, chaque fois que vous vous adresserez à lui, consolera vos peines, ranimera votre courage, fortifiera vos espérances, et vous mettra au cœur, plus que jamais, cette pensée que la fidélité à Dieu est le gage certain de la couronne éternelle.

J'ai fini, mes chers amis, et cependant mon cœur me presse de vous dire et de vous répéter encore : Soyez fidèles à Dieu, et n'oubliez jamais qu'avec le drapeau de la France, vous en avez un autre à glorifier, celui de Jésus-Christ.

On raconte que le maréchal de Vioménil étant tombé gravement malade, un de ses amis vint le voir, et comme il lui disait que peut-être regretterait-il de n'être pas mort, au champ d'honneur, en défendant le drapeau : « Ah ! s'écria le malade, avec une singulière énergie, en montrant le crucifix qu'il tenait à la main, *le plus beau drapeau, le voilà !* »

Vous vous rappellerez cette noble parole, et vous en ferez comme la devise de votre vie de soldats.

Mes chers amis, mon cœur s'émeut et je me sens tout attendri, maintenant qu'approche l'heure de votre départ. Qu'allez-vous devenir ? A quelles tentations n'allez-vous pas être exposés ? De quelles séductions ne serez-vous pas entourés ? Et quand vous reviendrez, après avoir payé votre dette à la France, serez-vous encore des jeunes gens croyants et fidèles ?

Ah ! il n'y aura pas de jour où je ne penserai à vous et où je ne prierai Dieu que vous gardiez la foi de votre âme et la pureté de votre cœur.

Courage, mes chers amis, s'il est glorieux de lutter, de souffrir et de mourir pour son pays, il est plus glorieux encore de combattre pour son Dieu.

Dans la campagne d'Algérie, un jour, un poste



qui s'était mal gardé, fut surpris aux environs de la Maison-Carrée par les Arabes d'Abd-el-Kader, qui pressèrent aussitôt les prisonniers de choisir entre l'apostasie et la mort.

L'officier, après un moment de silence, consulta des yeux le tambour debout près de lui. « Lieutenant, dit l'héroïque soldat à voix haute, vous ferez ce que vous voudrez ; moi je ne renie pas mon baptême ni mon Dieu. — Ni moi, reprit l'officier. — Ni moi ! — Ni moi ! — Ni moi ! » s'écrièrent les uns après les autres les glorieux enfants de la France, qui tous, à l'exception de deux seulement, eurent la tête coupée.

Vous ne serez pas exposés, mes chers amis, à une pareille épreuve ; on ne vous demandera pas votre vie. Mais au moins promettez et jurez devant ces autels qui ont déjà entendu vos serments, de rester fidèles à Dieu, de le servir et de l'aimer jusqu'au jour où il vous appellera des combats de cette terre pour vous couronner dans le ciel. *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.* Ainsi soit-il.

### PETITE INSTRUCTION POUR LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

#### DEVOIRS RÉCIPROQUES DES PASTEURS ET DES FIDÈLES

Mes frères,

L'épître de ce dimanche nous révèle les rapports touchants qui existaient entre le grand apôtre et les fidèles qu'il avait évangélisés. On ne peut lire cette page admirable, sans se sentir pressé du désir de voir renaître ces temps heureux, où une tendre charité unissait les pasteurs et les troupeaux, établissant entre eux une communauté parfaite de sentiments, une réciprocité de bons offices, et ces relations affectueuses et sincères, qui apportaient à tous tant de consolation, de force et de courage.

Hélas ! de nos jours, que n'a-t-on pas tenté pour détruire cette harmonie, pour jeter dans l'âme des fidèles la suspicion et la défiance à l'égard des pasteurs, et provoquer ainsi des luttes et des persécutions si préjudiciables à la paix sociale comme au bien de la religion !

Grâces à Dieu, vous avez su résister à ces entreprises de division et de schisme. Vous avez conservé et vous vous plaisez à témoigner en toute circonstance à votre pasteur une déférence, un attachement, une prévenance pleine de cordialité et de dévouement. Il est lui-même profondément touché des marques multipliées de votre charité à son endroit, et il ne peut que s'écrier à son tour, empruntant le langage de l'apôtre : « Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ ! » (Philip. I, 8).

Remettre sous vos yeux l'exemple de saint Paul et des chrétiens de la primitive Eglise, ce sera tout à la fois vous montrer le prix que Dieu attache à cette communion étroite, à cet échange constant de bons procédés et de dévouement de la part du prêtre et des fidèles, et affermir, pour le plus grand avantage et profit de la paroisse, ce qui existe déjà si heureusement parmi nous.

D'abord nous écouterons saint Paul nous exposant ce qu'il ressent et ce qu'il fait en faveur de ses chers disciples de Philippes, et comment ceux-ci répondent à son affection et à son dévouement. Nous inspirant ensuite du beau commentaire de saint Jean Chrysostome sur ce sujet, nous nous efforcerons de plus en plus de copier le modèle parfait qui nous est offert et d'en reproduire, autant qu'il est permis à notre infirmité, les traits principaux dans notre conduite.

#### I

C'est de Rome que saint Paul écrit aux Philippiens. Il était alors emprisonné pour le nom de Jésus-Christ. Mais les fers lui sont doux, parce qu'ils étaient devenus « célèbres à la gloire de Jésus-Christ dans tout le prétoire. » L'apôtre est captif, ses membres sont enchaînés, mais son âme est libre et sa parole, fière et ardente, traversant les murs de sa prison, va partout porter les germes de la foi, les consolations spirituelles, les saintes audaces du martyre. Il parle à ceux qui peuvent l'approcher, il écrit à ceux que de longues distances séparent de lui. Il se fait réellement « tout à tous » pour les gagner ou les conserver tous à Jésus-Christ.

Présent ou absent, l'apôtre ne néglige aucun des devoirs du ministère évangélique.

Avant tout, il prie pour les fidèles. Pour eux il rend grâces, pour eux il demande. Il le fait avec une joie particulière en faveur de ses bien-aimés disciples de Philippes. Jamais, dans aucune de ses prières, il n'a manqué d'avoir leur souvenir présent. Il remercie Dieu de leur zèle à embrasser l'Evangile dès l'origine, il le remercie plus encore de leur persévérance, de ce que leur foi ne s'est pas un seul instant ni démentie ni altérée, mais depuis le premier jour s'est constamment maintenue ferme et vaillante.

C'est Dieu, sans doute, qui en est l'auteur, et c'est en lui que l'apôtre met sa confiance pour la confirmation et le couronnement du bien commencé.

Mais ce qui accroît cette confiance, ce qui la rend si douce et si forte, c'est la charité des Philippiens, qui leur fait prendre une part intime, une part efficace aux travaux, aux persécutions, aux souffrances du grand apôtre. Admirez en effet, avec saint Jean Chrysostome, comment tous ces pieux fidèles ont eu des sentiments assez généreux pour être appelés par Paul lui-même « ses associés et ses copartageants, *socios gaudii mei omnes vos esse.* » De telles dispositions ne garantissaient-elles pas leur persévérance ? Il était

impossible qu'un zèle si éclairé et si profond s'éteignît et se dissipât comme une vaine fumée; d'avance il promettait une fin glorieuse.

Mais quelle était la nature de ce zèle? De quelle participation des Philippiens aux travaux et aux joies de son apostolat saint Paul entend-il parler? Il nous le déclare lui-même dans son épître: « Au début de la prédication évangélique, écrit-il, vous avez une première et une seconde fois pourvu à mes besoins, et personne ne l'a fait que vous; car nulle autre Eglise n'a usé avec moi de cette réciprocité de biens tour à tour donnés et rendus » (Phil. iv, 15, 16). Quand les chrétiens apprirent que l'apôtre était dans les fers, ils députèrent aussitôt vers lui pour lui offrir le témoignage de leur attachement et avoir de ses nouvelles. Saint Paul en fut touché, non pour lui-même et pour le secours qui lui en advenait, mais toute sa satisfaction était de voir refluer les bons sentiments, les excellentes dispositions de ces fervents chrétiens. Il laisse alors éclater sa joie, et il leur prodigue les marques d'une tendresse que seule sa grande âme pouvait éprouver à ce degré. Il les rassure, il les console, il leur donne des conseils et des instructions admirables, il les enflamme pour Jésus-Christ de la charité brûlante qui le consume.

On voit ainsi que rien ne lui tenait plus à cœur que le progrès spirituel de ses disciples. Ses souhaits pour eux, l'objet de sa prière constante, c'est que « leur charité croisse de plus en plus en lumière et en toute intelligence, afin qu'ils sachent discerner ce qui est meilleur, qu'ils soient innocents et sans tache jusqu'au jour de Jésus-Christ, remplis des fruits de justice, pour la gloire et la louange de Dieu » (I, 9-11).

S'il n'a rien épargné lui-même pour leur procurer cette grâce, il est prêt à faire davantage encore, et, s'il le faut, à donner son sang avec joie, pour cimenter et consommer l'œuvre de leur sanctification (II, 17).

Ce suprême sacrifice il l'accomplira bientôt, en y mettant, comme son divin Maître, le gage sublime d'une charité qui ne peut s'élever plus haut. Heureux apôtre, dont la seule ambition fut de gagner des âmes à Jésus-Christ, et dont rien ne fut jamais capable de lasser ou de vaincre le zèle! Heureux fidèles, qui méritèrent de tels pasteurs et surent si bien seconder leurs efforts, partager leurs travaux et leurs épreuves, correspondre aux grâces dont ils leur furent redevables!

Mais il est temps, mes frères, de chercher, parmi de si beaux exemples, un encouragement et d'utiles leçons pour notre propre conduite.

## II

Aujourd'hui, comme au temps de l'apôtre, la foi a ses ennemis et l'Eglise ses combats. Il y aura toujours à souffrir, pour ceux qui aiment Jésus-Christ et veulent le servir. L'enfer, éternellement défait, recommencera sans cesse la guerre, guerre ouverte ou dissimulée, guerre violente ou

hypocrite, dont le poids pèsera plus lourdement sur les pasteurs, sur les chefs de l'armée du Christ. Ah! c'est qu'ils ont mission, ces pasteurs, de conduire les autres, et que leur responsabilité est gravement engagée, si par leur faute l'ennemi envahit et dévaste le troupeau! Pourraient-ils, je vous le demande, voir avec indifférence les âmes tomber dans les filets de Satan, précipitées dans l'abîme en rangs pressés comme les épis fauchés par la faux du moissonneur? Pourraient-ils ne pas sentir profondément les coups portés à la foi par l'impiété? Et ne doivent-ils pas être prêts à tout affronter, à tout subir, à tout sacrifier pour le salut de leurs frères?

A Dieu ne plaise que nous nous comparions à un saint Paul! « Grand comme l'apôtre, s'écrie justement saint Jean Chrysostome, nul ne peut l'être; et que dis-je, comme lui! De lui, d'un tel saint, nul n'approche. » Cependant nous oserons emprunter son langage, et vous dire dans les mêmes sentiments que lui: « Oui, vous nous êtes chers en Jésus-Christ; oui, nous vous avons été jusqu'ici et nous vous sommes profondément dévoué. Et si quelque chose se peut ajouter à ce que nous avons fait pour la sanctification de vos âmes, nous sommes résolu, avec la grâce de Dieu, à l'entreprendre. Nous ne voulons rien négliger de ce qui peut vous être utile et avantageux. Si notre impuissance nous paraît parfois trop réelle, du moins nous offrirons notre bonne volonté au Seigneur, nous le conjurerons de prendre en main vos intérêts, afin que votre science, votre foi, votre charité s'accroissent et se perfectionnent chaque jour davantage, et que votre vertu étant plus grande sur la terre, votre récompense soit aussi plus belle dans les cieux. Mais notre prière que nous voulons faire incessante pour vous, secondera les efforts de votre zèle; elle nous animera à nous dépenser sans mesure pour vous procurer les secours et les grâces dont vous avez besoin surtout en ce temps d'incrédulité et d'apostasie presque générale; elle nous disposera à tous les sacrifices, et même, s'il le fallait, à celui de notre vie, afin que vous soyez préservés de la contagion du mal, et affermis dans le bien. »

Voyez, mes frères, dans ces paroles l'expression vraie et sincère de nos dispositions à votre égard. Mais souffrez qu'en retour nous vous demandions quelque chose des sentiments qu'éprouvaient les fidèles des premiers temps envers les apôtres et les pasteurs qui les avaient évangélisés.

Et d'abord partagez, nous dirons-vous, partagez nos espérances, notre ambition, nos vœux, tels que Jésus-Christ les a formés en nous pour votre bonheur. Souhaitez ardemment obtenir les grâces objet de nos prières, de notre sollicitude, de tous nos soins. L'unité de vues, la communauté d'espérance fera nécessairement l'accord des volontés. Tendait au même but, surnaturel et élevé, nous travaillerons de concert, et nos forces étant ainsi réunies, le succès sera assuré. De plus, les efforts étant identiques, identique sera la récompense.



« Quand le prédicateur annonce la sainte parole, dit saint Jean Chrysostome, vous qui lui prêtez votre concours, vous aurez avec lui mêmes couronnes. » (Hom. I in Epist. ad Phil.)

Ce concours, fait cette fois de sympathie, d'amitié et d'attachement sincère, vous nous l'accorderez avec une égale bonne volonté parmi les difficultés du saint ministère. Ecoutez encore saint Chrysostome : « Sans parler des dangers proprement dits, le Maître de la parole — il s'agit ici de saint Paul, et on peut entendre aussi tout homme apostolique, — rencontre bien des ennuis : veilles, fatigues de la prédication et de l'enseignement, dures critiques et accusations, plaintes, reproches, jalousies. N'est-ce rien, dites-moi, que de s'exposer à mille contradictions, lorsqu'après tout on aurait le droit absolu de ne penser qu'à soi et à ses intérêts personnels ? »

Or, parmi ces épreuves, quel sera le réconfort, la consolation, le soutien, sinon l'approbation des fidèles, leur zèle empressé, leurs soins continus ? « L'homme apostolique, disait le grand docteur que nous nous plaçons à citer, fait face à l'ennemi, il lutte, il reçoit les coups ; et vous, quand il reviendra de la bataille, soignez-le, recevez-le dans vos bras, essuyez sa sueur, pansez ses plaies, consolez et relevez son âme fatiguée. Servir : ainsi les ministres de Jésus-Christ avec un dévouement généreux, c'est se créer un droit à partager avec eux le salaire éternel. »

Arrêtons-nous, mes frères, à ces belles et éloquentes paroles. Et puissions-nous, les uns et les autres, méditer attentivement, et, dans la mesure de nos forces, observer les exemples, mettre en pratique les enseignements de nos maîtres et de nos pères dans la foi. Associons-nous dans une étroite union d'intention et de soins, aidons-nous par un réciproque concours en ce qui regarde la conquête des biens célestes. Que tout soit commun entre le pasteur et les paroissiens, travaux, joies, douleurs, luttas et triomphes ! Rien ne pourra prévaloir contre cette alliance sainte, dont les fruits seront doux ici-bas et les résultats couronnés un jour dans les cieux. Ainsi soit-il.

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Vingt-et-unième dimanche après la Pentecôte. — Le méchant serviteur lasse la patience de son maître

LA PATIENCE DE DIEU

*Patientiam habe in me.*

Prenez patience à mon égard.

*Objection.* — Dieu n'est pas si sévère qu'on le crie, si grand ennemi du péché qu'on le prêche : il y a dix ans que j'en commets des plus grands,

et en grand nombre, et il ne m'en est arrivé aucun mal ; je me porte bien, ma femme et mes enfants sont en bonne santé, mes caves et mes greniers sont toujours bien garnis, je gagne tous mes procès, je réussis en toutes mes affaires.

*Réponse.* — L'Esprit-Saint vous répond au chapitre cinquième de l'Écclesiastique : « Ne dixeris : Peccavi, et quid mihi accidit triste ? Altissimus enim est patiens redditor. » Gardez-vous bien de dire : « Dieu est patient, donc je puis l'offenser, » car il est d'autant plus juste qu'il a été plus patient ; il a des pieds de laine quand il vient à la vengeance, mais il a des bras de fer quand il l'exerce ; il vient à pas de tortue, mais il frappe à coups de géant.

*Objection.* — La patience de Dieu sans doute n'assure pas l'impunité, mais elle est une preuve de clémence par les délais qu'elle apporte à l'exercice de la justice.

*Réponse.* — La patience de Dieu est quelquefois par elle seule un châtement. C'est de ce châtement que Dieu menace les grandes pécheresses de son peuple : « Non visitabo super filias vestras cum fuerint fornicatæ, et super sponsas vestras cum adulteraverint, et populus non intelligens vapulabit. » L'historien sacré du livre des Machabées, parlant de la persécution d'Antiochus contre le peuple de Dieu, dit : « C'est une faveur de Dieu quand il ne permet pas que les pécheurs aient tout à souhait, mais qu'il les châtie sur-le-champ, car Dieu ne nous traite pas comme les infidèles, qu'il attend patiemment pour les punir en son jugement quand leurs crimes seront en leur comble, mais il ne retire pas de nous sa miséricorde, et il n'abandonne pas son peuple, le corrigeant par des adversités temporelles. » Cette vérité a été trouvée par les païens eux-mêmes. Homère dit dans l'*Illiade* : « Celui que Dieu honore est soudain accueilli de quelque grande adversité. » Le poète tragique Sénèque raisonne de la manière suivante : « Désireux d'avoir des enfants modestes, vous les reprenez et corrigez rudement quand ils se débauchent, mais vous ne vous souciez pas si vos valets sont incivils et vicieux. Dieu agit de même : il ne traite pas délicatement l'homme de bien, il l'éprouve, l'endurcit aux maux, le prépare pour soi. » Plutarque a fait un traité complet sous ce titre « De sera numinis vindicta. » Dites donc avec saint Augustin : « Hic seca, modo in æternum parcas » ; avec Job : « Hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat » ; avec saint Bernard : « Volo irascaris mihi, pater misericordiarum, quia cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis ».

*Objection.* — La patience de Dieu rend ma culpabilité moins grande ; en effet, le silence de Dieu quand je l'offense, me permet de penser que mes offenses ne sont pas des injures auxquelles il serait fort sensible.

*Réponse.* — Au contraire, la patience de Dieu rend votre culpabilité plus grande. Supposons que

vous donniez un soufflet à un homme honorable et que, pouvant aisément s'en venger, il ne le fasse pas, mais qu'il l'endure patiemment sans dire mot; il n'y a point de doute que si vous redoubliez, si vous lui en donniez encore un autre, ce second soufflet ne fût plus injurieux, plus difficile à supporter que le précédent; encore plus, si vous en ajoutiez un troisième, un quatrième. La première fois que vous avez commis un péché mortel, Dieu pouvait très facilement et très justement vous damner; il ne l'a pas fait, mais il a souffert votre arrogance, même il vous a rendu le bien pour le mal; au lieu d'admirer sa bonté et d'en être touché, vous avez recommencé : qui ne voit que la seconde offense est plus dénaturée, plus monstrueuse que la première, la troisième plus que la seconde, et ainsi des autres? Voilà pourquoi la patience de Dieu est comparée au diamant : on le brise difficilement, mais quand il se rompt une fois, il se met en tant de pièces qu'il est complètement perdu. Elle est aussi comparée à un arc : plus l'archer retire la flèche en arrière, plus il la décoche puissamment et avec violence. Elle est encore comparée à une épée que l'on affine : plus le glaive de la justice s'affilera et s'aiguïsera longtemps à la pierre de votre méchanceté, plus il aura la pointe perçante pour pénétrer bien avant.

*Objection.* — Ce n'est pas sous ce point de vue que je considère les choses. J'entends le prophète Isaïe dire que Dieu nous attend pour avoir pitié de nous : « Expectat ut misereatur. » J'entends saint Pierre nous dire : « Patienter agite propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad poenitentiam converti. » J'entends saint Paul prononcer ces paroles : « Patientia Dei ad poenitentiam te adducit. » Enfin j'entends l'auteur du livre de la Sagesse nous dire que Dieu affecte de ne pas voir nos péchés pour que nous revenions à lui : « Dissimulans peccata, propter poenitentiam. »

*Réponse.* — Saint Paul a ajouté aux paroles que vous citez : « An divitias bonitatis contemnis ? » Croyez-vous que la bonté de Dieu soit stupide et insensible? Dieu mesure sa justice sur sa bonté, et sa sévérité sur sa miséricorde. Quelquefois sans doute Dieu est patient pour laisser à ceux qui ont le cœur droit, mais la volonté faible, le temps de revenir à lui; mais d'autres fois il n'est patient que parce qu'il est éternel : « Patiens quia æternus » ; il peut bien prendre son temps pour punir : il est sûr que ni le temps, ni l'occasion ne lui manqueront pour exercer ses vengeances.

*Objection.* — Si Dieu me punissait au lieu de m'attendre avec patience, je deviendrais encore plus méchant.

*Réponse.* — C'est possible, mais il est possible aussi que vous perdriez cette funeste tranquillité de conscience qui fera votre malheur. On peut comparer votre âme à un de ces étangs dont l'eau paraît claire et tranquille. Pour l'agiter et la troubler, il ne faut qu'y jeter quelque appât : on voit

alors des poissons monstrueux monter jusqu'à la surface de l'étang et se replonger incontinent dans le fond d'où ils sont sortis; c'est dans ce fond bourbeux qu'ils habitent, et ils ne le quittent que pour courir à quelque proie. Ainsi en est-il des vices cachés; ils demeurent tranquilles dans le fond de l'âme, et on ne les connaît point; mais que quelque accident auquel on ne s'attendait pas vienne à les exciter, ils se montrent tels qu'ils sont, et on commence à les connaître. Or il importe beaucoup aux âmes que ces sortes d'accidents leur arrivent et qu'elles tombent dans des malheurs qui les exercent et les éprouvent, pour leur apprendre à se connaître. Il y a des mers pleines d'écueils dangereux cachés dans le fond, et qu'on ne découvre que lorsqu'on s'en approche et que le vaisseau vient à les toucher. Comme la connaissance des écueils cachés est la plus grande science du pilote, on peut dire que l'ignorance des vices occultes est le plus funeste aveuglement et le plus grand malheur d'une âme. Voilà votre malheur.

*Objection.* — Si Dieu m'envoyait l'adversité je le maudirais; il m'envoie la prospérité et je le bénis.

*Réponse.* — La prospérité n'est pas toujours un bien véritable :

La prospérité est un malheur et un grand malheur, parce que la joie qu'elle produit n'est propre qu'à nous corrompre. (S. Augustin).

Les charmes trompeurs de la prospérité font périr plus de gens que les fléaux de l'adversité. (S. Bernard).

Les prospérités nous doivent causer plus de frayeur que de joie, et on ne doit jamais tant craindre que quand tout va selon nos désirs. (S. Ignace).

Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes et les sentiments de la loi. (Bossuet).

Il n'y a rien de plus misérable que de prospérer dans le mal, puisque cette fausse prospérité nourrit et entretient l'impunité de la licence, qui est la plus terrible punition des méchants, et fait que leur mauvaise volonté se fortifie de plus en plus chaque jour. (Saint Augustin).

La prospérité est la plus forte épreuve de la sagesse. (La Harpe).

Trop de bonheur brise, renverse les hommes, comme trop d'abondance les moissons. (Sénèque).

Etre sage dans la prospérité, c'est savoir marcher sur la glace. (Socrate).

Egræ fortunæ sana consilia; melius in malis sapiamus, secunda rectum auferunt. (Sénèque).

Que les méchants ne nous présentent donc plus leur prospérité comme une approbation divine de leurs forfaits! Dieu orne ses victimes avant de les immoler.

Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. — Jésus dit de payer le tribut à César

#### LES DROITS DE CÉSAR

*Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari.*  
Rendez à César ce qui est à César.

*Objection.* — César ou l'Etat est la puissance suprême. Tous les droits sont inclus dans le droit public; les autres droits dérivent du droit de l'Etat, en vertu de la loi qui les sanctionne.



*Réponse.* — Cette doctrine nie le Christ et se renferme dans les limites du pur rationalisme. La question par rapport à elle est tranchée : « Qui non credit, jam judicatus est. »

*Objection.* — Ma doctrine est raisonnable, du moment que je ne reconnais pas la mission divine de l'Eglise.

*Réponse.* — Cette doctrine va jusqu'à nier la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Pour concevoir l'Etat comme une association souveraine, il faut limiter la destinée de l'homme à la sphère de la vie purement organique et matérielle. Toute société est spécifiée par sa fin, et celle-là est société suprême qui se rapporte à la fin suprême. Si donc le sort de l'homme n'est pas achevé ici-bas, si d'immortelles destinées lui sont réservées au-delà de la tombe, il est clair, à ne s'en tenir même qu'à la seule lumière de la raison, qu'il ne peut y avoir d'autre association suprême que l'association religieuse, c'est-à-dire celle qui conduit l'homme à son dernier et impérissable bien. Un protestant, M. Guizot, semble l'avoir compris quand il a dit : « Que l'Eglise catholique maintienne pleinement ses principes fondamentaux, son inspiration permanente, son infailibilité doctrinale, son unité ; que par ses lois et sa discipline intérieure elle interdise à ses fidèles tout ce qui pourrait y porter atteinte, c'est son droit comme sa loi. »

*Objection.* — Si l'Eglise a une puissance, c'est une puissance purement spirituelle, par conséquent la loi de l'Etat doit seule régler les choses corporelles ou matérielles.

*Réponse.* — La société chrétienne, quoique spirituelle par son but, est corporelle quant aux parties qui la composent et aux moyens dont elle se sert pour remplir ici-bas sa mission ; elle est formée d'hommes, elle se sert d'éléments humains. Les édifices sacrés, les instruments du culte, les dépenses nécessaires à l'entretien des ministres sacrés sont des choses de l'ordre matériel. Peut-il y avoir sur la terre une association spirituelle sans moyens matériels ?

*Objection.* — La publicité du ministère ecclésiastique n'a été accordée aux ministres de l'Eglise que sous la condition qu'ils seraient soumis au gouvernement même pour l'exercice de leurs fonctions.

*Réponse.* — Ce n'est pas de l'Etat, mais de Jésus-Christ que l'Eglise a reçu le droit d'exercer son ministère. Non seulement les apôtres l'ont exercé sans l'autorisation des souverains, mais contre leur volonté et malgré leurs persécutions.

*Objection.* — Le pouvoir politique doit veiller à l'observation de ses lois ; si donc le ministre ecclésiastique dans la pratique de son ministère dépasse ses droits, le pouvoir politique peut et doit connaître du fait et punir l'abus.

*Réponse.* — Sans doute, c'est au pouvoir politique qu'il appartient de veiller à l'observation de

ses lois, mais seulement dans la sphère où la société est soumise à sa juridiction et nullement dans celle où elle lui échappe pour être soumise à une autre. Or quant à la pratique du saint ministère, la société chrétienne échappe à la juridiction civile et ne relève que de la juridiction ecclésiastique.

*Objection.* — L'Eglise peut abuser de son pouvoir : qui réprimera ses abus, sinon l'Etat ?

*Réponse.* — L'abus d'un pouvoir ne détruit pas ce pouvoir. Même en admettant que l'Eglise puisse abuser de son pouvoir contre la loi civile, les gouvernants, personne ne le niera, peuvent abuser du leur contre la loi canonique, et beaucoup plus hardiment parce qu'ils ont la force matérielle à leur disposition. Si donc la possibilité de l'abus est une raison suffisante pour accorder le droit d'appel à l'Etat sur l'Eglise, elle sera sans contredit une raison suffisante plus forte encore pour accorder ce même droit à l'Eglise sur l'Etat. On appellera donc du juge ecclésiastique au juge laïque, puis on appellera du juge laïque au juge ecclésiastique. Et ainsi indéfiniment. Or, il ne peut pas en être ainsi. Si dans l'exercice de son ministère un prêtre viole les droits de l'Etat, c'est à l'évêque à le juger et au pape à juger l'évêque ; si le pape se trompait, Dieu seul pourrait le juger.

*Objection.* — L'Eglise en ce cas est un embarras dans l'Etat, et moi qui n'ai pas la foi, je ne puis qu'engager l'Etat à s'en débarrasser.

*Réponse.* — Un pareil raisonnement nie les droits de la conscience. Si on reconnaît que la conscience doit être libre, on doit lui accorder les droits qu'exige cette liberté. Ces droits sont imprescriptibles et inaliénables. On sait bien les revendiquer contre l'Eglise, et on les foule aux pieds dès qu'il s'agit de ne pas entraver l'exercice du ministère ecclésiastique.

*Objection.* — L'Eglise est juge dans sa propre cause, quand elle fixe les limites des droits de l'Etat ; nous ne sommes pas obligés de nous soumettre à ses décisions.

*Réponse.* — L'Etat doit-il être lui-même juge dans sa propre cause, en niant les droits de l'Eglise ? Ce n'est ni l'Eglise, ni l'Etat qui peuvent faire les droits ; la puissance pour être légitime doit venir de Dieu ; or il est impossible que l'Etat reçoive de Dieu une autorité qu'il pourrait légitimement exercer contre Dieu. Pour tout catholique la question est tranchée : l'Etat ne peut pas avoir le droit de s'opposer à l'exercice de la mission de l'Eglise. L'homme d'Etat qui n'est pas catholique, mais qui croit aux droits de la conscience, devra refuser à l'Etat les droits destructeurs de la liberté de conscience. Mais la discussion est impossible, nous le reconnaissons, avec les hommes qui font de l'homme un produit de la pure matière, destiné à se résoudre dans la matière.

*Objection.* — Les ecclésiastiques doivent être regardés comme des fonctionnaires publics du

gouvernement civil, or tout fonctionnaire doit obéir à son gouvernement.

*Réponse.* — Le prêtre tient son pouvoir de Dieu, le fonctionnaire le reçoit du souverain ou de la loi, c'est-à-dire de l'homme. Le prêtre est ministre d'un culte indépendant, le fonctionnaire est l'agent d'une administration soumise au chef de l'Etat. Le prêtre émane d'une autorité spirituelle existant avant le pouvoir civil, en dehors de lui et sans lui; le fonctionnaire émane de l'Etat, il vit de l'Etat, par l'Etat et pour l'Etat. Le prêtre reçoit de l'Etat un salaire, mais ce salaire ne peut pas constituer pour lui un esclavage, puisqu'il est une faible indemnité des biens énormes enlevés à l'Eglise, à moins que le créancier ne doive être l'esclave de son débiteur; le fonctionnaire est le salarié de l'Etat comme un domestique est le salarié de son maître.

Non, mille fois non, l'évêque n'est pas fonctionnaire, le prêtre n'est pas fonctionnaire. Elle est fautive, elle est erronée, l'opinion de ceux qui ne voient dans un évêque qu'une espèce de préfet en soutane, un commissaire de haute police morale... Les évêques, aux yeux des catholiques, — et ils sont faits après tout pour les catholiques, ils ne sont pas faits pour ceux qui, d'après une expression fameuse, n'en usent pas —, les évêques sont commis par Dieu au gouvernement de l'Eglise; ils ont reçu mission d'en haut pour diriger nos consciences et au besoin pour les troubler; ils sont les ambassadeurs de Dieu auprès de nous. Le roi les désigne, il les choisit; mais ce n'est pas de lui qu'ils tiennent leur pouvoir. La loi reconnaît leur autorité, mais ce n'est pas elle qui l'a créée; ils tiennent cette autorité de Dieu, ou ils ne la tiennent de personne. (MONTALEMBERT).

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

##### LA GRACE (suite)

##### E

##### La grâce sanctifiante

##### 7

##### Ses effets

##### (Suite)

##### m

##### Le mérite (suite)

##### \* \*

##### Mérite de convenance

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons terminer nos leçons sur la question du mérite par quelques mots relatifs au mérite de convenance, dont nous dirons brièvement

La nature,  
L'existence,  
Les conditions,  
L'objet.

+

##### 1<sup>o</sup> Sa nature

— *Paul fait une bonne œuvre qui lui donne un droit de justice à la récompense divine, dites-nous, Henriette, le nom qu'il faut donner au mérite de cette bonne œuvre?*

— On doit l'appeler le mérite de justice ou de condignité.

— *La bonne œuvre de Paul ne lui donne pas le droit de justice à la récompense surnaturelle; il y a seulement une certaine convenance à ce que cette récompense lui soit accordée par la libéralité divine, en considération de sa bonne œuvre :*

*Comment faudra-t-il appeler ce genre de mérite surnaturel?*

— On l'appellera le mérite de convenance.

+

##### 2<sup>o</sup> Son existence

— *Dieu, qui veut sauver tous les hommes, donne à Pierre une grâce actuelle pour l'aider à sortir du péché.*

*Pierre en profite et fait son possible pour revenir à Dieu; mais il n'y réussira pas s'il ne reçoit de la libéralité divine d'autres secours qui l'aident à accomplir les actes requis pour la justification :*

*Que pensez-vous, Julie, de la bonne volonté de Pierre et de ses efforts vers le bien?*

— Il est convenable que Dieu les récompense et les encourage par quelques grâces nouvelles qui aideront Pierre à arriver à la justification.

— *Par sa bonne volonté à profiter de la grâce actuelle, et par ses efforts pour sortir du péché, Pierre n'est donc pas sans quelque mérite?*

— Non.

— *Quel mérite a-t-il?*

— Il a le mérite de convenance.

— *C'est-à-dire?*

— C'est-à-dire qu'en considération de sa bonne volonté à profiter d'une première grâce et de ses efforts pour sortir du péché, il convient que Dieu accorde à Pierre de nouveaux secours à l'aide desquels il parviendra jusqu'à la justification.

— *Ces nouveaux secours sont-ils ordinairement accordés?*

— Oui.

— *Pourriez-vous nous en fournir la raison?*

— On la trouve dans l'infinie bonté de notre Père céleste.

— *Comment cela?*

— En parlant de la distribution de la grâce actuelle, nous avons vu que Dieu est assez bon pour donner aux pécheurs les plus obstinés et les plus endurcis les grâces nécessaires à leur conversion; on est donc autorisé à conclure que sa bonté infinie ne manquera pas d'encourager les efforts de Pierre par quelques secours qui l'aideront à sortir du péché.

— *Si un petit garçon, tombé dans le borbier du vice, écoutait la voix de son père et cherchait à se relever, que ferait ce père de famille?*

— Il se hâterait de tendre la main à son enfant pour l'aider à rentrer dans le chemin de la vertu.

— *A la voix de Dieu, Pierre cherche à sortir*



*de l'abîme du péché où il est tombé : que va faire le meilleur de tous les pères ?*

— Il va se hâter de tendre une main secourable à Pierre, pour l'aider à se relever de sa terrible chute.

— Dieu invite très souvent le pécheur à se convertir :

*Savez-vous pourquoi, Victor ?*

— C'est parce qu'il désire beaucoup venir en aide à son enfant prodigue pour le ramener à la maison paternelle.

— *Pourquoi l'Eglise presse-t-elle avec instance le pécheur d'écouter la voix de Dieu et de revenir à son Père infiniment bon ?*

— C'est qu'elle sait très bien que ce Père aimant sera heureux d'encourager les premiers efforts que fera ce pauvre égaré pour revenir à la maison qu'il n'aurait jamais dû quitter.

+

### 3° Ses conditions

— *Si Pierre était mort, pourrait-il encore acquérir ce mérite de convenance ?*

— Non.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que, même pour le mérite de convenance, il faut que l'homme soit en état de viateur.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire qu'il accomplisse, en ce monde, son pèlerinage du temps à l'éternité.

— *Est-il nécessaire pour ce mérite de convenance que Pierre possède la grâce sanctifiante ?*

— Non, mais il faut qu'il ait le secours de la grâce actuelle.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'une œuvre purement naturelle ne pourrait mériter d'aucune façon une faveur surnaturelle.

— *La raison ?*

— La raison, c'est qu'il n'y a aucune proportion entre l'œuvre purement naturelle et la récompense surnaturelle.

— *L'action de Pierre est mauvaise :*

*Qu'en pensez-vous, Justin ?*

— Au lieu d'acquérir le mérite de convenance, Pierre se rend digne d'un châtement proportionné à sa faute.

— *Que faut-il donc pour qu'un acte procure à Pierre le mérite de convenance ?*

— Il faut que cet acte soit bon, même d'une bonté surnaturelle, pour la raison qui vient d'être rappelée tout à l'heure.

— *Faut-il également que cet acte soit rapporté à Dieu ?*

— Oui.

— *Autrement ?*

— Autrement, il ne serait pas pour Dieu et ne pourrait, à aucun titre, en espérer une récompense surnaturelle.

— *Si l'acte de Pierre était accompli par force, sans connaissance et liberté ?*

— Il resterait encore privé de tout mérite, même du simple mérite de convenance.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il manquerait d'une condition essentielle à toute espèce de mérite, la liberté.

— *Quand Dieu a promis de récompenser le mérite de convenance, est-on certain d'obtenir ce qu'on a ainsi mérité ?*

— Oui, attendu que Dieu est fidèle à ses promesses.

— *On dit qu'un tel mérite de convenance est infaillible : savez-vous pourquoi, Joséphine ?*

— Justement parce que Dieu ne saurait manquer à sa parole.

— *Si Dieu n'a pas promis de récompenser le mérite de convenance, ce mérite sera-t-il infaillible ?*

— Non.

— *Que sera-t-il donc ?*

— Il sera faillible.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire qu'il ne sera pas sûr et certain de recevoir sa récompense.

— *Quelle est donc, du côté de Dieu, la condition requise pour que le mérite de convenance soit infaillible ou certain d'obtenir la récompense ?*

— C'est la promesse divine.

+

### 4° Son objet

— *Maintenant, mes enfants, il nous reste à dire ce que l'homme peut obtenir par le mérite de convenance.*

*Pour mettre de l'ordre dans cette recherche, nous allons tâcher de savoir ce qu'il en est*

1° *Pour le pécheur,*

2° *Pour le juste.*

=

### Le pécheur

— *Voilà que Pierre a perdu la grâce sanctifiante par un péché mortel : je vous demande, Paul, s'il peut obtenir par le mérite de convenance la première grâce actuelle dont il a besoin pour sortir de son triste état ?*

— Il ne le peut pas.

— *Pourquoi ?*

— Parce que les œuvres purement naturelles n'ont aucune proportion avec la grâce surnaturelle.

— *Pourquoi encore ?*

— Parce que, le principe du mérite ne tombant pas sous le mérite, la première grâce actuelle ne saurait être l'objet du mérite de convenance, attendu qu'elle en est elle-même le principe.

— *Pierre, après son péché, profite bien de la première grâce actuelle reçue de Dieu : a-t-il l'espoir d'obtenir d'autres grâces actuelles par le mérite de convenance ?*

— Oui.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que Dieu l'ayant excité à désirer, à demander ces autres grâces actuelles, il convient que sa bonté divine les lui accorde en considération de la docilité avec laquelle il a suivi sa bonne inspiration.

— *C'est en vue de la justification et du bonheur éternel de Pierre que Dieu lui donne ces grâces actuelles ;*

*Si Pierre a soin d'en faire un bon usage et s'efforce d'arriver ainsi à la grâce et à la gloire, que faudra-t-il en conclure ?*

— C'est qu'il conviendra que Dieu accorde à Pierre la grâce sanctifiante et la gloire du paradis, qu'il s'efforce d'obtenir par le bon usage des grâces actuelles reçues.

— *Le concile de Trente nous enseigne que l'attrition dispose le pécheur à obtenir la grâce de Dieu dans le sacrement de pénitence :*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que le mérite de convenance est attaché aux actes du pécheur accomplis sous la motion de la grâce actuelle.

— *Que dit là-dessus le simple bon sens ?*

— Il dit que si l'homme, moyennant le secours de Dieu, fait son possible pour se préparer à la grâce sanctifiante, il est convenable que le Seigneur la lui accorde.

— *Le pécheur aidé de la grâce actuelle peut-il obtenir quelque chose pour autrui, par le mérite de convenance ?*

— C'est douteux.

— *Comment cela ?*

— C'est qu'il y a des raisons pour et des raisons contre.

— *Quelles sont les raisons contre ?*

— 1<sup>o</sup> Le pécheur n'étant pas agréable à Dieu, il semble qu'il ne pourra pas intercéder utilement auprès de Lui en faveur des autres.

2<sup>o</sup> Le pécheur n'étant pas uni à Jésus-Christ, il est à croire qu'il ne pourra pas s'appuyer sur ses mérites pour faire du bien au prochain.

— *Quelles sont les raisons pour ?*

— 1<sup>o</sup> En priant pour les autres et en travaillant à leur salut, le pécheur fait une chose agréable à Dieu, en considération de laquelle le Seigneur pourra bien accorder quelque faveur divine.

2<sup>o</sup> Les mérites de Notre-Seigneur ne perdent pas de leur dignité pour être offerts à Dieu par un pécheur.

— *Détournerez-vous le pécheur de prier pour les autres ?*

— Au contraire, je l'engagerai à prier le plus possible pour les âmes du purgatoire et pour tous les vivants.

— *L'engageriez-vous aussi à prier pour lui-même et à travailler à sa conversion ?*

— Je l'y engagerai de toutes mes forces.

— *Pourquoi ?*

— Parce que si le pécheur prie et s'efforce d'arriver à la justification et au salut, le Seigneur aura pitié de lui et finira par lui accorder l'un et l'autre de ces deux grands bienfaits.

==

Le juste

— *Nous venons de voir que le pécheur peut obtenir de grandes faveurs spirituelles par le mérite de convenance.*

*Je vous demande, Victor, si le juste aura le même avantage ?*

— Très certainement.

— *Et que pourra-t-il mériter de la sorte ?*

— Il pourra déjà mériter de nouvelles grâces actuelles.

— *Que lui feront ces grâces actuelles ?*

— Elles l'aideront à rester fidèle à Dieu.

— *Le juste obtiendra donc aussi par le mérite de convenance la persévérance dans le bien ?*

— Oui.

— *Pourra-t-il obtenir de même la persévérance finale, ou la grâce de la bonne mort ?*

— Oui.

— *Quelles sont les intentions du Seigneur quand Il donne ses différentes grâces au juste ?*

— C'est que le juste en profite pour en obtenir d'autres, pour lui rester fidèle et persévérer jusqu'à la fin.

— *Si le juste a soin de bien profiter de ces grâces de Dieu ?*

— Il convient dès lors que le Seigneur lui accorde les grandes faveurs qu'Il avait en vue.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire des grâces nouvelles, la fidélité à son service et la persévérance finale.

— *Le juste pourra-t-il acquérir, par le mérite de convenance, un certain droit à la grâce de la conversion, pour le cas où il tomberait dans le péché ?*

— Cela semble probable.

— *Pour quelles raisons ?*

— D'abord, il paraît convenable que Dieu se souvienne des mérites antérieurs du juste pour lui accorder les grâces qui l'aideront à se convertir.

Ensuite, ces mérites antérieurs du juste demandent à Dieu de le faire revivre, et par là-même ils sollicitent de la bonté divine la résurrection du pauvre mort spirituel.

Enfin, quand le juste demande à Dieu de le relever s'il venait à tomber, il fait une bonne prière qui ne doit pas être perdue pour lui.

— *Si le juste peut obtenir pour lui-même de grands avantages par le mérite de convenance, pourra-t-il en obtenir également en faveur des autres ?*

— Oui.

— *La Sainte Ecriture nous dit :*

« Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés ; car la prière persévérante du juste a beaucoup de valeur. » (Jac. v, 16).

*Dites-nous, Jean, ce que nous pouvons conclure de ce langage ?*

— Nous pouvons en conclure que le juste, par ses prières, est utile à son prochain, et l'aide à faire son salut.

— *L'Evangile nous apprend qu'un jour Notre-Seigneur, voyant la foi de ceux qui lui présentaient un paralytique, dit à ce dernier :*

« Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. » (Mat. ix, 2).

*Que prouve ce trait historique raconté par saint Mathieu ?*

— Il prouve que Jésus-Christ a eu égard à la foi d'autrui pour faire du bien au paralytique.

— *Que font les membres d'un même corps ?*

— Ils s'aident mutuellement.



— *Ne sommes-nous pas tous, au moins par la vocation, les membres du même corps spirituel dont Jésus-Christ est la tête ?*

— Oui.

— Donc ?

— Donc, il est tout naturel que nous nous aidions les uns les autres et que les prières et les mérites de Paul soient utiles à Pierre et à tous les autres membres du même corps spirituel.

— *Maintenant, Catherine, dites-nous ce que le juste peut obtenir pour les autres par le mérite de convenance ?*

— Il peut déjà obtenir pour les autres ce qu'il est en mesure d'obtenir pour lui-même.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire

Des grâces actuelles,  
La fidélité dans le service de Dieu,  
La persévérance finale,  
La grâce de la conversion.

— *Parmi les grâces actuelles que le juste peut mériter pour les autres, faut-il compter la première que reçoit le pécheur pour l'aider à se convertir ?*

— Oui.

— *Est-ce que le pécheur pourrait obtenir lui-même cette première grâce actuelle, par le mérite de convenance ?*

— Nous avons dit tout à l'heure qu'il ne le pouvait point du tout.

— *Le juste peut donc faire pour le pécheur plus qu'il n'a pu faire pour lui-même avant sa propre justification ?*

— Oui, attendu qu'il lui a été impossible de se procurer la première grâce actuelle, même par le mérite de convenance.

— *Résumez-nous, Marie, ce qui vient d'être dit sur l'objet du mérite de convenance.*

— Le pécheur ne peut pas obtenir la première grâce actuelle par le mérite de convenance.

Il peut obtenir les autres grâces actuelles, la première grâce sanctifiante, et la première gloire du ciel.

C'est douteux qu'il puisse obtenir quelque faveur spirituelle pour les autres.

Le juste peut obtenir par le mérite de convenance

1<sup>o</sup> Des grâces actuelles qui l'aideront à rester fidèle à Dieu,

2<sup>o</sup> La persévérance dans le bien,

3<sup>o</sup> La grâce de la bonne mort.

Il peut également mériter les mêmes faveurs spirituelles pour les autres, en y ajoutant la première grâce actuelle.

— *Vous avez dit plus haut que vous engageriez le pécheur à prier beaucoup pour lui-même et pour les autres, et à travailler courageusement à son salut :*

*Le juste, à quoi l'engageriez-vous ?*

— Je l'engagerai

1<sup>o</sup> A bien profiter des grâces actuelles reçues, afin d'en obtenir tous les jours de plus efficaces et de plus abondantes ;

2<sup>o</sup> A demander souvent la fidélité et la persévérance dans le service de Dieu ;

3<sup>o</sup> A solliciter de la bonté divine, tous les jours,

très humblement et avec beaucoup de ferveur, la grâce par excellence, la grâce de la bonne mort ;

4<sup>o</sup> A travailler de tout son pouvoir, par la prière, par l'exemple, par la parole, par tous les moyens possibles, à la conversion et au salut du prochain.

— *Si le juste a soin de faire tout ce que vous dites ?*

— Son bonheur éternel est assuré.

## PLAN DE SERMON

LA TOUSSAINT

*Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

Soyez mes imitateurs, comme moi-même je suis l'imitateur du Christ. (I Cor. xi, 1.)

Les saints sont nos modèles. Ils éclairent notre esprit, règlent notre cœur et dirigent notre volonté.

### I

L'homme a besoin d'un flambeau pour éclairer son intelligence. Depuis le péché originel, il vivait plongé dans d'épaisses ténèbres que n'avaient pu dissiper les philosophes païens, ni leurs systèmes absurdes. La vraie lumière est descendue du ciel pour apporter aux hommes la vérité divine. Les saints l'ont connue, ils l'ont aimée, ils l'ont propagée et fait briller aux yeux de tous dans toute sa pureté. Malgré les menaces et les persécutions, ils n'ont pas mis le flambeau de la vérité sous le boisseau, mais ils ont dit à tous, aux grands comme aux petits : *Non licet*.

### II

L'homme a besoin d'une règle pour diriger les affections de son cœur vers le bien infini pour lequel il a été créé, car les créatures le séduisent et deviennent trop souvent l'unique objet de son amour. Or les saints ont consacré toute leur vie à aimer Dieu et le prochain, et nous ont laissé un admirable exemple de l'amour bien ordonné. Voyez leurs ravissements sublimes ; écoutez leurs colloques enflammés ; admirez leur dévouement à soulager toutes les misères : ils fondent des hôpitaux, des écoles, etc. Dieu, voilà le seul vrai bien qu'ils aiment, soit en lui-même, soit dans l'homme son image.

### III

L'homme a besoin d'un guide pour diriger sa volonté. Les saints ont su triompher des obstacles qui arrêtent bien des chrétiens sur le chemin de la vertu : les passions, le monde et le démon. Qui donc a dirigé et soutenu leur volonté faible comme la nôtre ? La prière, la mortification, les sacrements et surtout la sainte Eucharistie. Ne pouvons-nous pas faire ce que les saints ont fait ? *Nonne poteris quod isti et istæ ?* Les mêmes moyens sont entre nos mains. Si nous ne les employons pas, la vie des saints sera la condamnation de la nôtre.

LELANDAIS.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

### XXVI

#### L'ENFANT PRODIGE : LE RETOUR

Surgam et ibo ad patrem.  
(S. Luc, xv, 18).

Les plus grandes joies de la vie nous viennent des retours et des objets retrouvés, des choses et des personnes dont nous avons pleuré la perte et qui nous sont rendus. Demandez-le à l'exilé qui rentre dans sa patrie, à la mère qui revoit son fils qu'elle avait cru mort, à l'avare qui retrouve son trésor, au convalescent qui des portes du tombeau revient à la vie. Mais qui dira le bonheur de celui qui non seulement est retrouvé, mais qui s'est retrouvé lui-même ?

Après les lâchetés de la désertion et de l'apostasie, après les misères de la banqueroute, les hontes et les tristesses de la servitude, épave lamentable de tous les luxes et de tous les vices, c'est le spectacle consolant que va nous offrir le prodigue. Nous allons enfin sortir avec lui de la *regio longinqua*, du pays des morts de faim, de ces passes douloureuses où nos larmes, nos souvenirs personnels peut-être, l'ont accompagné. Mais en ce moment il est encore au fond de l'abîme, si enlisé dans sa fange, si bas tombé qu'en vérité il ne peut tomber plus bas : serviteur, valet de pourceaux, dont il envie la pâture, *Adhæsit... ut pasceret porcos*. Le Sauveur a dessein à accentué sa dégradation, en a dépeint les degrés extrêmes, pour mieux faire ressortir les divines miséricordes, et soutenir la cause qu'il plaide devant ses détracteurs. Nous voici donc arrivés au nœud du drame, au moment critique, décisif, angoissant entre la crainte et l'espérance, aussi vive l'une que l'autre.

Je suppose que je ferme ici le livre. Le dénouement nous est complètement inconnu. Si je vous demandais : « Qu'en pensez-vous, reviendra-t-il ? » que répondriez-vous ?

N'allez pas croire que l'excès du mal, par une réaction nécessaire, doive le ramener au bien, que l'impasse de douleurs auquel il est acculé va le forcer de revenir sur ses pas. Il y a dans cette impasse d'autres issues. Et d'abord, la corde, le poison, le charbon, l'eau du fleuve : issue commune aujourd'hui, depuis l'éducation et l'école sans Dieu. Aussi bien encore, il y a l'attraction de l'abîme : il peut s'entêter dans son péché, dans sa rébellion, s'y abrutir — passez-moi l'expression — de plus en plus, « *comparatus jumentis*, semblable à ses pourceaux, et *similis factus*. » Il peut devenir, — et alors le mal serait à peu près incurable, — philosophe libre-penseur, la bête d'orgueil dont

parle l'apôtre, *animal superbæ* ; philosophe, faquin de science d'écurie ou de salon, de cabinet de bureaucrate ou d'équipe de terrassier, du high-life ou du cabaret de village ; sur les chemins commis-voyageur, ou accroupi dans une échope de cordonnier ; cherchant dans des produits de son goût, dans des journaux mal famés un venin nourricier de ses vices, des autorités pour l'incrédulité dont il se fait gloire. Et même cette évolution découle assez régulièrement de la logique des choses, prédite de très vieille date : « Quand le sans-Dieu, a dit l'Esprit-Saint, est arrivé au fond, il ricane, il se moque, il prend en pitié le genre humain, il *renanise* : *Cum in profundum venerit, contemnit.* »

Reviendra-t-il donc, notre prodigue ? Pardonnez-moi, mes frères, de vous importuner par cette redite. C'est une redite et une inquiétude bien naturelle à un pasteur comme à un père. Que de fois elle me saisit tristement, douloureusement, moi la sentinelle responsable de vos âmes, sur certaines d'entre vous, brebis bien-aimées, dans l'observatoire solitaire où Dieu m'a placé au milieu d'elles !

A mon avis, le prodigue reviendra, si dans ses ruines il a conservé une vertu, une seule : l'humilité, l'humilité de cœur et d'esprit, trésor avec lequel on peut en retrouver beaucoup d'autres. Si au contraire il est orgueilleux, c'est-à-dire libre-penseur, — car ici, orgueil et libre-pensée sont synonymes : « l'orgueil, dit Massillon, est la source de l'incrédulité, » — il ne reviendra pas. Les têtes orgueilleuses, quand elles sont montées sur un cœur gâté, ne reviennent pas. Fortes têtes, grosses têtes, mais qui n'ont pas d'yeux et ne peuvent s'orienter vers le droit chemin. Mais, grâce à Dieu, mes frères, le naufrage des mœurs n'entraîne pas toujours le naufrage de la foi ; elle peut survivre à la corruption et même à une pourriture très avancée du cœur, comme un diamant enfoncé, caché dans la boue, et qui reprend son éclat dès qu'il en est tiré, comme une boussole qui revient au nord après la tempête. Tout est donc là, mes frères, pour son diagnostic : quels que soient ses égarements, ses infamies, ses débauches, le prodigue a-t-il gardé le bon sens de l'humilité ou de la foi ? Tombé dans le ruisseau, il se relèvera si dans sa chute il n'a pas lâché, il n'a pas rejeté ce précieux flambeau.

Mais rouvrons la suite de la parabole pour y apprendre comment le prodigue est revenu, et, d'après le Maître lui-même, la marche que doit prendre le pécheur qui, sincèrement, veut retourner à Dieu, le programme ordinaire de toute conversion, de la volte-face vers Dieu, *ad Deum conversus*.

« Le mystère de ma conversion ! » a dit un chrétien célèbre, Donoso Cortès. Il y a du mystère, en effet, dans toute conversion, comme dans tout cœur humain, *cor profundum et inscrutabile*. Il y a les convertis par un coup de foudre ou plutôt un coup de la grâce : tels saint Paul sur le chemin



de Damas ; saint Augustin dans le jardin du figuier, baignant de ses larmes la page que l'ange lui ordonne de lire ; Ratisbonne devant l'image de la Vierge qui le regarde dans l'église de Saint-André-delle-Fratte à Rome ; Hermann Cohen au moment de la bénédiction du Très Saint-Sacrement à Notre-Dame-des-Victoires... Mais ce sont là des miracles, faits par conséquents hors de la voie commune. Sans que le miracle se montre d'une façon aussi visible, il y a encore les convertis par le malheur, la catastrophe inattendue, providentielle. Un jour, — c'était au courant d'une maladie, au soir d'un deuil, le lendemain d'espérances ruinées pour jamais, d'une fortune évanouie, près d'un berceau vide ou sur le bord d'une tombe, — dans l'âme affamée du vrai et du bien, vide de Dieu, le tourment était arrivé à son maximum d'acuité. Alors est apparu nettement et comme forcément le néant des biens d'ici-bas ; le vide du cœur est devenu immense, il a appelé Dieu ; l'âme soulevée par d'impérieux élans l'a cherché d'instinct. Mais ces retours provoqués par la salutaire épreuve, quoique plus fréquents, sont encore des faits extraordinaires ; le malheur, seul et si grand qu'il soit, ne ramène pas à Dieu : on pourrait en citer des preuves nombreuses. Les facteurs, les moteurs que nous venons de dire entouraient, pressaient le prodigue, et pourtant malgré sa détresse et son extrême misère, il demeure jusqu'ici inerte et passif. L'ennemi, suivant l'expression de saint Augustin, tient sa volonté liée avec la corde qu'il a faite pour le trainer.

D'après la parabole cette résurrection morale, la conversion de l'âme, doit avant tout s'opérer par un mouvement concentrique ou réflexe de l'âme sur elle-même ; par la réflexion qui prévient, accompagne ou suit les autres secours, moyens providentiels. Elle en est la condition *sine qua non*. Le prodigue pour revenir à son père devra d'abord — et tout pécheur doit d'abord — revenir à lui-même. Or, jusqu'ici coureur de plaisirs et ensuite coureur de misères, mendiant à toutes les portes, comme tant d'autres égarés mendient à tous les systèmes et à toutes les erreurs, il n'était pas encore rentré en lui-même.

Etant donc rentré en lui-même, *ad se reversus*... Le voilà enfin ce fameux *ad se reversus*, devant lequel se sont arrêtés tous les prédicateurs et les interprètes du texte sacré, une des plus grandes leçons de la parabole ! Prêtez-y vous-mêmes, je vous prie, mes frères, toute votre attention.

*Ad se reversus* : rentré en lui-même... « Chose étrange, dit un éminent cardinal, membre actuellement de l'Académie française, la plupart des hommes passent leur vie entière sans penser sérieusement, pendant un quart d'heure, à l'affaire de toute la vie la plus importante et la seule nécessaire. » Ce cri de stupéfaction ne fait que préciser la maxime si connue de l'Esprit-Saint qui dénonce cette excentricité de l'âme, cette asperision de l'âme au dehors comme la cause des maux qui désolent la terre : *desolatione desolata est*

*terra quia nullus est qui recogitet corde*. Mais, mes frères, serait-ce s'aventurer de dire que cette légèreté d'allure et de pensée, maladie universelle, *nullus est qui recogitet corde*, est en particulier un des défauts caractéristiques de nos concitoyens, lesquels, d'après un diplomate étranger, parlent d'abord et pensent ensuite ? Non, nous n'écrivons pas toujours ce que nous n'avons pas pensé, médité et quelquefois bien laborieusement retourné, palpé, pesé, considéré : — « J'ai pensé, dit Taine, pendant quinze ans à cette phrase avant de l'écrire ; » — mais il demeure évident que beaucoup d'hommes très judicieux, très avisés, très calculateurs pour tout le reste, ne laissant rien à l'aventure de ce qui peut être prévenu, n'accordent pas néanmoins, dans toute leur longue existence, une réflexion sérieuse, personnelle, à la solution du problème qui les intéresse avant tout, au redoutable au-delà, à la vie future, au moyen d'en assurer les terribles incertitudes. On se laisse absorber par ses travaux, ses peines ou ses plaisirs, par ses projets, ses désirs, par les mille fascinations de la bagatelle qui varient suivant les âges, les caractères, la civilisation des peuples ; on est tout entier au présent ou à un avenir prochain et secondaire, mais on tourne le dos obstinément, stupidement, à l'avenir final, décisif ; on est attentif à regarder autrui pour le dénigrer, l'exploiter ou s'en chagriner ; on ne veut pas se regarder soi-même ; on vit chez les autres par la pensée, par le discours, la haine ou l'amour ; on ne vit pas chez soi, on ne veut pas rentrer chez soi ; est-il étonnant qu'on ne se voie pas, que la connaissance de soi-même soit si rare ? J'ai rencontré hier dans les champs un vieillard qui, au retour d'un enterrement auquel il avait dû assister le matin, se jetait avec frénésie pour réparer ce temps perdu, dans un travail dont il n'a nul besoin, s'y traînait à genoux parce qu'il ne pouvait plus se tenir debout, uniquement enfiévré d'ajouter terre à terre, écu à écu, acharné de corps et de pensée à tout ce qui est à côté et en dehors de sa tombe, laquelle lui reste seule désormais, à tout excepté à son âme qui demain sera citée devant son juge. Il n'a pas le temps, il n'a pas un quart d'heure le dimanche pour assister à la messe, y rentrer en lui-même devant Dieu, dans sa conscience affreusement chargée, y voir le terrible compte à rendre. O vénéré et insensé prodigue, vous que l'âge n'excuse plus, n'est-ce donc pas l'heure, le moment pressant de revenir à un Père depuis si longtemps quitté, oublié, offensé !

Le prodigue de la parabole n'a pas eu ce suprême malheur. Il a su enfin s'arrêter sur le chemin de la dissipation et de l'oubli ; il a réfléchi, il est rentré dans le sanctuaire fermé de son âme : *ad se reversus* ; et dans cette retraite spirituelle, mes frères, qu'a-t-il fait ? Il a regardé, il s'est souvenu, il a comparé.

Il a regardé ; il a soulevé cet épiderme fardé des mondains qui recouvre tant de laideurs purulentes ; il a vu ses fautes plus multipliées que les

cheveux de sa tête et qui criaient vengeance contre lui, il a vu le chancre rongeur de ses honteuses habitudes ; il a compris son ingratitude pour son éducation première, les grâces privilégiées dont il avait été l'objet. Il a écouté, dans le silence, les voix du remords, en même temps qu'il constatait la longue chaîne de ses illusions, des plaisirs du péché, si doux en espérance, et qui avaient été si amers, si trompeurs en réalité. Et surtout, il a comparé sa misère actuelle, sa servitude, son indigence, cet embarras de lui-même, avec ses joies d'autrefois, du lendemain de sa première communion, des années de sa pure adolescence quand au retour de l'office sacré, des belles fêtes de la religion, il s'asseyait à la table paternelle. Quel état et quel état ! C'est le bonheur pourtant dont il devrait encore jouir dans la fierté partout honorée d'une conscience sans reproche. « Combien de simples mécontents, même les derniers venus dans la maison de mon père, sont dans l'abondance, et moi ici je meurs de faim ! »

*Ego autem hic fame pereò !* Que dit-il ? L'avez-vous entendu, mes frères ? Dans toute son histoire, c'est la première parole qu'il profère. Jusqu'ici, j'ai bien prêté l'oreille ; mais quoique aiguilloné, pressuré dans sa géhenne de toutes les misères, il souffrait, il rageait sans doute ; mais il s'obstinait dans un silence d'enfant boudeur, entêté ; il continuait à garder ses pourceaux. Enfin le voilà qui reconnaît le vide de son cœur et de son âme, qui avoue sa faim, qui regrette la table abondamment servie qu'il a quittée par sa faute et où il pourra l'apaiser. Le métal battu a rendu un son qui nous renseigne sur sa nature intime. Cet aveu précieux est le premier effet de sa retraite spirituelle, *ad se reversus*.

Alors, tout est fait ? me direz-vous. Il va revenir ?

Mes frères, ne vous réjouissez pas si vite. Un grand pas est fait sans doute ; je suis comme vous plein d'espérance ; mais tout n'est pas fait. Dans l'œuvre essentiellement pratique de la conversion, il pourrait même arriver qu'il n'y eût rien de fait. S'il y a loin de la coupe aux lèvres, il y a aussi loin de l'intelligence à la volonté. De ce que l'esprit a vu le mal et le remède, il ne s'ensuit pas que la volonté liée par la chaîne du mal et de l'habitude aura le courage de prendre ce remède. Les écailles tombées des yeux, le bras peut rester paralysé. Ces incohérences de pensée et de conduite ne sont, hélas ! que trop fréquentes. Combien d'autres de vingt-cinq à trente ans ont fait de ces rentrées, de ces réflexions et, à eux-mêmes, les aveux du prodigue, ont vu de pareils éclairs sur l'abîme du prodigue, ont poussé le gémissement que nous venons de surprendre sur ses lèvres, et néanmoins sont restés et restent dans leur péché, dans la posture lâche et criminelle du péché, y mourant de faim et n'ayant pas le courage d'en sortir ! Prions donc encore pour le cher retraitant, *ad se reversus*, l'œil et l'oreille attentifs à un nouveau signe de son état d'âme.

Nous n'attendrons pas longtemps. Déjà il a ajouté la parole libératrice : « *Surgam*, je me lèverai et j'irai. » Où ira-t-il ? Il ira se confesser. « Je me lèverai, dit-il, et j'irai à mon père, et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre « vous : contre le ciel, par mes scandales publics ; « contre vous, par mes ingratitude, les turpitudes « secrètes que vous connaissez. »

Sa résolution est prise : *surgam*. Le mot longtemps attendu est donc enfin prononcé : mot plus heureux pour le prodigue, pour son pasteur et père, pour ses amis, pour l'Eglise de Dieu, que tel autre mot historique qui fait tressaillir aujourd'hui d'allégresse les cent millions d'hommes de deux nations alliées, mot plus digne de *Te Deum* et d'actions de grâces. Il l'a dit et il n'a pas de respect humain à ce qu'on le sache, il a dit : « *Surgam*, oui, je me lèverai, — il est si bas, — et j'irai à mon père, et je lui dirai : « Mon père, j'ai « péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis pas « digne, je ne le mérite plus, d'être appelé votre « fils, traitez-moi comme un de vos serviteurs. »

Et ce disant à lui-même, — voici, mes frères où surtout je l'admire, pour le ciel, la conversion, comme le sort d'une bataille, dépend très souvent d'un moment, de la promptitude, de l'instantanéité de la décision qui va répondre à l'éclair de la grâce, à l'appel de Jésus frappant aujourd'hui à la porte du cœur et qui n'y frappera plus demain ; la conversion, aussi bien, n'est-elle pas un duel entre l'homme ancien et l'homme nouveau ? — et ce disant, il ne renvoie pas à plus tard le bon mouvement de l'heure présente ; à peine a-t-il pensé qu'il agit. L'admirable parabole a bien soin de ne mettre aucun interstice entre le *surgam* et le *surgens venit*. Il ne laisse pas au démon du délai, toujours à l'affût de pareilles prises, le temps de se placer comme un coin ou une cloison entre les deux termes, la résolution et l'action, pour les disloquer à jamais, en briser la continuité et par là-même tout l'effet. *Nescit tarda molimina*, dit saint Ambroise, *Spiritus sancti gratia*.

Il part, il est parti, il est déjà loin. Car, mes frères, — je le sais, et j'en appelle, s'il y en a parmi vous, à ceux qui, obsédés de la nostalgie du doux pays de l'enfance, se sont jamais évadés pour le revoir, — en pareille douleur, avec quelle rapidité on marche, on court, on ne sent pas le chemin, on ne s'aperçoit pas des rencontres. Il reprend les étapes de ses désordres, qui sont maintenant pour lui les étapes de sa conversion et qu'il arrose de ses larmes.

Comme la mère du jeune Tobie, son père souvent montait la colline et interrogeait l'horizon du côté où il avait vu partir son fils. Ou bien encore, comme vous, ô bon Sauveur, s'asseyait-il sur la pierre froide, et il pleurait le déserteur : « Si tu savais ce qui peut te rendre heureux, ô pécheur, enfant de mon amour ! Jusqu'à quand, pauvre aveugle, cela sera-t-il caché à tes yeux ? *Si scires que ad pacem tibi...* »

Un de ces jours particulièrement pesants, où le



chagrin lui rendait impossible tout autre pensée et tout travail, le père était donc là, quand de bien loin encore il voit son fils : *Cum adhuc autem longe esset, vidit illum pater ipsius*. C'est bien lui, à mesure qu'il approche ; mais dans quel pitoyable état ! Le vieillard est saisi d'une indicible compassion, il sent ses genoux fléchir ; le cœur, qui un moment avait cessé de battre, reprend ses palpitations avec une violence précipitée. Néanmoins il réunit encore assez de force pour courir à sa rencontre ; il tombe à son cou et l'embrasse, *et accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum*. « Mon père, dit le fils, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils... » Avec quelle sincérité, quelle humilité de sentiments ces paroles sont dites. Il n'y a que la douleur du péché qui sache se confesser comme il faut. Au saint Tribunal, nous le constatons, ces accents ne s'imitent pas. Il faut avoir le cœur touché, pour bien exprimer les plaies et les misères du cœur lui-même.

Cependant le père ne laisse pas au prodigue le temps d'ajouter la prière et tout ce qu'il avait préparé. Déjà il a appelé ses serviteurs : « De suite, dit-il, de suite qu'on apporte sa première et plus belle toge patricienne et qu'on l'en revête ; qu'on lui mette un anneau à la main et des chaussures aux pieds. Allez, amenez le veau gras et tuez-le. Faisons bonne chère et réjouissons-nous. C'est mon fils : *quia hic filius meus* ; il était mort et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé. » Et on fit un grand festin.

Le père évidemment c'est Dieu : c'est vous, ô Sauveur Jésus, auteur de cette parabole des paraboles, qui n'avez fait ce drame d'amour que pour vous y dépeindre. Dans la sortie empressée du père pour aller au-devant de son fils, nous voyons les délicates attentions de la grâce prévenante et adjuvante à l'égard du pécheur : *Convertimini ad me, et ego convertar ad vos* ; dans l'accueil si généreux qu'il lui fait, l'abondance des grâces que le pécheur recouvre par sa réconciliation avec Dieu ; dans la joie de ce bon père, la joie du Seigneur, — de Celui que nous avons vu naguère courir après la brebis égarée, — sur le retour de cette âme si longtemps ravie à sa tendresse.

C'est ce que Dieu a fait, aux jours de son Incarnation, pour notre nature déchue, coupable, ruinée, esclave du démon : *Quoniam quidem Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi, non reputans illis delicta ipsorum* (2 Cor. v, 19). Ce qu'il a fait pour l'humanité égarée, Dieu le répète pour le salut de tous les égarés. Il vient à eux par sa grâce. Elle se tient à la porte du cœur, frappe doucement, guette le moindre bon mouvement accepté par le libre arbitre, redouble alors d'aides et de prévenances, donne la main au pécheur repentant, le guide, que dis-je ? le prend amoureusement dans ses bras et le porte jusqu'à Dieu, jusqu'à Dieu qui l'attend dans la personne de son ministre.

Car, mes frères, le père du prodigue, c'est aussi

le prêtre ministre du sacrement de la réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis. Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos* (2 Cor. v, 19, 20). Le prêtre représentant du Très-Haut vient lui aussi au-devant du pécheur, lui répétant avec l'apôtre : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*. C'est aux pieds du prêtre que le pécheur fera à Dieu l'humble aveu de son crime : *Pater, peccavi*, c'est de ses lèvres qu'il recevra le pardon, de douces et fortifiantes paroles. A la voix de Dieu parlant par son ministre, l'âme recouvrera la robe de la grâce sanctifiante, *stolam primam*, la blanche robe du baptême, de la première communion et des heureux jours ; l'anneau de l'adoption filiale, sceau de sa ressemblance avec Jésus-Christ ; les sandales de la prudence surnaturelle et des vertus infuses, chaussant ses pieds, pour marcher sûrement en la voie des divins préceptes, et prêcher d'exemple l'Evangile de la paix (Saint Augustin et saint Jérôme). N'est-il pas vrai, mes frères, qu'au sortir du saint Tribunal de la réconciliation, — à qui l'apprendrai-je ici ? — l'âme se sent déchargée et légère, prête non pas à marcher, mais à courir dans la voie des divins commandements ? Le joug du Seigneur lui est suave, son fardeau facile à porter. Le soleil est plus beau, les fleurs plus souriantes, les cloches dans la vallée n'ont jamais fait entendre de pareilles symphonies ; il y a de la joie dans les choses, la nature entière paraît chargée de faire une ovation à l'heureux pénitent et de lui chanter : *Dicite justo quoniam bene* ; — *Gusta et vide quam suavis est Dominus* ! Pécheur, pour toi est-ce assez de bonheur ? De la part de Dieu, de son Eglise, de ses ministres, est-ce assez de tendresse ? Et pourtant, je n'ai pas tout dit.

Avant de tout dire, les interprètes ne manquent pas de faire admirer ici l'extrême bonté du père, qui ne fait à son fils contrit et humilié aucun reproche, aucune allusion pénible sur le passé. Je ne les contredis pas, avec eux aussi je veux chanter les éternelles miséricordes du Seigneur. Mais je vous avoue que si je l'admire, je n'en suis pas étonné, si j'en juge d'après mes propres sentiments, la tendresse que j'éprouve moi-même, que tous, simples instruments et ministres du Sacrement, nous éprouvons pour le prodigue qui nous fait les confidents de son retour, [prêts spontanément à faire nôtre sa cause, à le soutenir, à le défendre : effet sans doute du caractère sacerdotal et de notre grâce d'état. Aussi bien en cela nous n'avons aucun mérite ; c'est plutôt pour nous un besoin inné, une fête de l'âme d'embrasser nous aussi le prodigue, de l'accueillir avec empressement, de faciliter, de devancer ses aveux qui ne nous apprennent jamais rien. Nous vivons de pareilles joies, nous en avons une faim plus vive que la faim du prodigue, nous mourons de ne pas les avoir : *hic fame pereo*. Ah ! que vous seriez charitables, frères bien-aimés, de nous les procurer ! plus charitables encore, n'est-ce pas ? envers vous-

mêmes ! Dites, parlez : qu'exigez-vous, quelles avances, quelles démarches, quelles peines demandez-vous ? Nous ne refusons aucun sacrifice.

Mais pendant que nous faisons ces réflexions et que nous portons nos félicitations à l'heureux du jour, le veau gras a été tué : *parata sunt omnia*. « Venez, dit le père, venez », *manducemus et epulemur*.

Parmi les hommes il n'y a pas de grandes jouissances, d'événements notables dans la vie sans festin. Qui ne comprend pas cela, ne connaît pas la nature humaine. Mais si le festin venait à tromper son étymologie et à manquer dans les fêtes humaines, il ne manquera jamais — Dieu y a pourvu — dans les fêtes du pardon, pour affermir la conversion et la couronner. Le banquet symbolique, mes frères, vous le savez tous, c'est l'ineffable Eucharistie. Le jeune taureau, *vitulus saginatus*, hostie propitiatoire de l'ancienne loi, figurait la céleste victime, celle qui est immolée pour fêter et récompenser le retour de l'âme, réparer ses forces : *vitulus saginatus qui ad pœnitentis immolatur salutem, ipse salvator est, cujus quotidie carne pascimur, sanguine potamur* (Saint Jérôme). Toute bonne communion est douce au cœur ; mais qui dira la joie, le ravissement quelquefois — j'en ai été le témoin édifié — de la communion après une longue absence, après la désertion, hélas ! après un laborieux retour ? C'est la table de la famille dressée pour l'enfant qui rentre au foyer ; c'est le festin d'allégresse autour du naufragé, sauvé comme par miracle de la tempête ; c'est le banquet donné au vainqueur le lendemain de la victoire, au glorieux vainqueur de lui-même, de sa lâcheté naturelle, du respect humain, de l'habitude et de tant de servitudes ambiantes : *sicut lætantur victores capta prædâ, quando dividunt spolia*.

Mais sera-t-il donc dit, mes frères, qu'il n'y a pas ici-bas de fêtes complètes, qu'il n'y en a pas du moins pour nous, les pères du prodigue ?

Que devenait pendant ce temps le frère aîné resté fidèle ? Il était dans les champs, et ce semble dans un domaine assez distant. Le père ne devait pas l'ignorer ; mais il savait apparemment que le retour de l'absent suivrait de peu l'heure où seraient terminés les apprêts du festin. Il omit donc de le faire prévenir. « Quelle surprise pour mon aîné, pensait sans doute ce bon père, et quelle joie ! » Il comptait sans un sentiment, hélas ! trop souvent prompt à naître en un cœur fraternel.

L'aîné donc revenait, il approchait du logis ; tout à coup il entend un bruit de danses (accompagnement obligé de tout festin solennel dans l'antique Orient, on louait à cet effet des musiciens et des danseurs à gage). Il appelle un des serviteurs : « Qu'est-ce que cela ? » lui demande-t-il. Et celui-ci de lui dire : « C'est que votre frère est arrivé, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils sain et sauf. » A cette nouvelle l'aîné devenu boudeur, sournement indigné, scandalisé, ne voulait pas entrer. Le père donc sort de la

salle et presse son fils de prières, et *cœpit rogare illum*. Mais celui-ci pour réponse : « Voilà, dit-il, tant d'années que je vous sers, sans jamais transgresser vos ordres, et à moi jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour faire fête avec mes amis. Mais quand votre fils que voilà, arrive après avoir dévoré son bien avec des courtisanes, vous tuez pour lui le veau gras ! » Reproche sanglant, ironie amère, la colère aveugle met tout sur les lèvres de ce malheureux. A cette sortie outrageante, le père n'oppose que calme et compatissant pitié. Il reprend sur le ton d'une tendresse grave et attristée : « Mon enfant, toi tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi, *Omnia mea tua sunt* ; tu ne cesses de jouir des marques de mon affection, des avantages de mon aisance. Une fête et des réjouissances s'imposaient à l'occasion de ton frère que voici, *quia frater tuus hic* ; car, il était mort pour nous et il revit, il était perdu et le voilà retrouvé. »

L'entretien est déjà long, et cependant, mes frères, je dois vous faire au moins remarquer que ce dialogue avec le frère aîné est loin d'être ici un simple épisode, ou un ornement accessoire de la parabole. Il en est au contraire le but pour l'auditoire du moment, pour les Juifs qui entouraient le Sauveur ; il en est la conclusion voulue et amenée, la leçon, la réponse que le Maître avait en vue à leur adresse.

Rappelez-vous qu'il y a souvent dans les paraboles, dans celle-ci en particulier, deux enseignements : l'un pour les auditeurs présents, l'occasion qui l'a fait naître, et, celui-ci tout de circonstance, l'autre pour le genre humain tout entier jusqu'à la fin des siècles. Les pharisiens étaient scandalisés de la conduite de Jésus envers les publicains et les pécheurs : il fallait leur montrer l'injustice de leurs murmures. Mais admirez, mes frères, avec quelle adresse, quelle délicatesse miséricordieuse, la leçon est donnée pour ne pas blesser ces esprits prévenus et orgueilleux. Ils sont le frère aîné ; ils ne peuvent pas ne pas se voir dépeints dans son attitude, ses critiques, ses murmures. Mais dans la personne de ce fils aîné le Sauveur les loue, leur fait honneur de leur fidélité dans les pratiques extérieures et l'accomplissement de la loi ; il reconnaît le mérite et les droits de leur piété, *omnia mea tua sunt* ; il veut bien par la bouche du père leur donner humblement les raisons et l'explication de sa conduite.

Quel a été l'effet de la réponse du père, de ses explications bienveillantes, sur le fils aîné ? En d'autres termes, les pharisiens ont-ils été persuadés ? Jésus ne le dit pas ; le divin paraboliste clot ici brusquement son récit, sur la réponse paternelle, et son silence semble nous en dire bien long... O dévotion mêlée de fiel, ô dévots jansénistes, pharisaïques, desquels nous viennent trop souvent nos chagrins les plus inattendus, votre piété a donc toujours été cruelle, parce qu'elle est fausse ! Faut-il s'étonner de vos critiques, de vos murmures, de votre incurable mauvais esprit, du



venin que vous répandez sur nos paroles, nos démarches, nos efforts les plus désintéressés, les plus charitables, lorsque vous trouvez à redire à la conduite, à l'attitude même du Sauveur, et que sa bonté est pour vous matière à scandale !

Mais laissons de côté le frère aîné ; qu'est-ce que nous fait sa jalousie, son cœur mal placé ? Il en subira seul le tourment. S'il ne veut pas entrer, s'il ne veut pas prendre part à la joie commune — je le regrette, — qu'il reste à la porte. Il n'empêchera pas la conversion du prodigue et le pardon qu'il a obtenu. Aussi bien la conclusion du frère aîné, qui demanderait tout un discours, ne s'adressait qu'aux juifs, et il n'y a pas de juifs parmi nous.

Dans ces jours du pèlerinage national à Lourdes, laissez-moi, en terminant, vous redire l'appel apostolique qu'un de nos plus éloquents évêques, orateur des foules (Mgr Turinaz), y faisait entendre dernièrement, s'adressant à la France, à nos paroisses, à tant d'âmes de nos contemporains qui elles aussi ont faim, se meurent de la faim de Dieu : — « France, pauvre France, s'écriait-il, qu'as-tu fait ? Nouvel enfant prodigue, tu t'es éloignée de Celfi qui faisait autrefois ton honneur et ta gloire ; tu as cru pouvoir te passer de Lui. Dis-moi, pauvre France, qu'as-tu trouvé ? Oh ! reviens à ton Dieu, à ton Père, Il t'attend. Il te tend les bras à Montmartre, à la Salette, à Pontmain, à Lourdes. Il vient au-devant de toi, ô France... Redis donc toi aussi : *Surgam et ibo ad Patrem.* »

Frères bien-aimés, vous en particulier, mon cher prodigue, vous que j'ai spécialement en vue dans ces entretiens, — je ne m'en cache pas, — vous auquel j'ouvre mon cœur et mes bras, n'attendez pas, pour vous mettre en marche, que la France revienne, que la foule insensée revienne. En temps d'épidémie, chacun pense d'abord à soi, à prendre l'antidote, le remède urgent, le chemin de la vie. Voulez-vous donc vous aussi mourir de la faim de Dieu ? Revenez, ah ! revenez, je vous prie, je vous conjure, au Père de vos bons et heureux jours ! Si vous saviez quelle fête de l'âme vous attend ! Ce n'est que dans le retour à Dieu que vous trouverez la paix de la conscience, que vous n'avez pas, que vous ne pouvez pas avoir, les joies du présent, l'assurance sur le redoutable avenir. *Si scires quæ ad pacem tibi !*

## INSTRUCTION POUR LA FÊTE DES SAINTES RELIQUES

*Custodit Dominus omnia ossa eorum.*  
Le Seigneur garde tous leurs ossements.  
(Ps. xxxiii, 21).

Mes frères,

C'est le privilège des saints d'avoir une mort précieuse devant Dieu et glorieuse aussi devant les hommes. A ce moment de la mort, si lugubre et

si plein d'effroi lorsque vient de s'achever une vie commune, commencent ou tout au moins se développent merveilleusement le triomphe et la manifestation de ces créatures privilégiées, vraiment sages et vraiment fortes, qui en ce monde ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences et suivi Jésus-Christ. Triomphe dans le ciel, où leur âme reçoit la grande récompense ; triomphe sur la terre, où leur corps, scellé du sceau de Dieu, et souvent même reflétant comme par avance quelque rayon des gloires réservées au jour de la résurrection, devient un objet d'amour et de vénération pour les fidèles, et tout à la fois une protection, un témoignage, un enseignement pour les générations qui suivent. C'est ainsi que Dieu, mes frères, rémunère ses saints : une éternité de bonheur pour une courte vie de souffrances et de mortifications ; des siècles d'hommages et de glorification, pour quelques années d'abaissement et de mépris de soi-même. C'est ainsi encore, dit saint Jean Chrysostome, que la sainteté est puissante, *tantum valet sanctitas*, puisqu'elle répand jusque sur la mort elle-même je ne sais quels charmes, et communique à d'humbles ossements je ne sais quel trévailllement de vie, *exultabunt ossa humiliata*. « Restes bénis des saints, disait encore le même Père, quelle odeur de suavité et quel parfum de vertu je respire près de vous, et quelles précieuses leçons me donne votre poussière glorieuse ! » Aujourd'hui, mes frères, que l'Eglise est tout entière à vénérer, à célébrer ces restes bénis cette poussière illustre dont parle saint Jean Chrysostome, essayons de recueillir nous-mêmes quelques-unes de ces précieuses leçons, après avoir vu d'abord ce que c'est que les reliques des saints, surtout ce que c'est par rapport à nous.

On appelle *reliques* d'un saint, tout ce qui reste de ce saint après sa mort, ses os, ses cendres, ses vêtements, et que l'on garde avec respect et vénération pour honorer sa mémoire, car, telle est d'une part dans un homme l'intime union de l'âme avec le corps, que la sainteté de cette âme rejaillit sur le corps lui-même et le compénètre ; et telle est d'autre part l'influence, l'empire de la sainteté, qu'elle imprime une excellence, un mérite, une qualité particulière à tout ce dont elle approche. Et c'est ainsi, mes frères, que nous appelons saints et vénérables les corps des bienheureux, parce que Jésus-Christ les a sanctifiés par sa présence, qu'ils ont été ses membres vivants et les temples du Saint-Esprit. « J'honore, disait saint Ambroise aux fidèles de Milan, j'honore les corps des saints martyrs et confesseurs, les princes de la foi, les intercesseurs du monde, les héros du royaume de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ ; et si vous me demandez ce que j'honore en une chair morte, je vous répondrai que j'honore en la chair du martyr les cicatrices qu'elle a reçues pour le nom de Jésus ; j'honore la mémoire de celui qui montre qu'il est vivant par les miracles qu'il opère ; j'honore les cendres qui ont été consacrées par la confession de foi, j'honore en ces cendres les se-

mences de l'éternité ; j'honore le cœur qui m'apprend à aimer le Fils de Dieu, et à ne rien craindre pour l'amour de lui... J'honore enfin le corps que Jésus a sanctifié et doit couvrir un jour de gloire au ciel. »

Tels sont les sentiments que nous devons avoir nous-mêmes dans notre vénération pour les reliques des saints : les honorer, parce qu'elles sont précieuses aux yeux de Dieu et sanctifiées par lui, mais surtout parce qu'elles nous apprennent à aimer, à espérer, à vivre de la vraie vie. Car elles sont bien, par rapport à nous, un magnifique *enseignement* et une sublime exhortation, et de plus une véritable *protection*.

## I

Et d'abord un enseignement et une exhortation.

1. Elles nous apprennent à bien juger de la vie. La vue de ces parcelles sacrées que l'Eglise conserve comme ses trésors, le spectacle de cette poussière pour laquelle nous voyons cette même Eglise dépenser de ses richesses et prodiguer les pompes de son culte, doit faire sérieusement réfléchir ceux qui chercheraient et croiraient trouver en ce monde, dans la fortune, dans les honneurs, dans les distinctions, la vraie gloire. Elle doit aussi singulièrement consoler ceux qui n'auraient d'autre richesse que le pouvoir et la volonté d'aimer et de servir Dieu, d'autre distinction, d'autre honneur que celui de chrétien et de fidèle dévoué. Tandis que ce saint, dont je baise amoureusement les reliques, se dérobait peut-être au monde et s'estimait le dernier de ses frères ; tandis que cet autre, repoussé, méprisé, bafoué des superbes, réputé insensé par les faux sages, ne jouissait d'aucune réputation parmi ses semblables, il y avait de son temps, pendant qu'il était ainsi dans l'obscurité, d'autres hommes, entourés de bien des prestiges, très en renommée pour leur grandeur, mais qui ne voyaient point, eux, jusqu'à la mort. La mort est venue et le prestige s'est effacé, la renommée a fait place à l'oubli, la pourriture est venue visiter la tombe, tandis que Dieu, selon l'expression de la Sainte Ecriture, visitait les ossements des humbles et que leur sépulcre devenait glorieux : *Ossa ipsius visatata sunt... et sepulcrum erit gloriosum*<sup>1</sup>.

Il est une maxime que nous croyons tous : c'est que tout est vanité, hormis l'amour et le service de Dieu. Tous croient cette maxime ; bien peu s'en laissent pénétrer, on l'évite volontiers ; c'est une pensée importune, à qui l'on refuse droit de principe et de conviction ferme et stable dans son esprit, crainte qu'elle ne vienne à gagner le cœur ; et de fait, c'est une maxime qui mènerait rigoureusement à la sainteté. Mais elle revient inévitablement devant les reliques des saints, chaque grain de cette poussière l'inculque jusqu'au plus profond de notre âme. Tout est vanité : oui,

puisque les favoris, les privilégiés de ce siècle ont vu leur félicité les abandonner devant la tombe ; oui, puisque ce saint dont je vois, dont je touche le corps sacré, maintenant si glorieux, a néanmoins quitté tout, tout méprisé, hormis l'amour et le service de Dieu ; oui encore, puisque ce même saint n'a pas eu d'autre privilège, d'autre ambition, d'autre abondance, que l'amour et le service de son Dieu. Cette maxime n'est plus comme une chimère : elle est là, toute réelle et toute vivante, dans ces restes que je vénère.

2. La vue des saintes reliques nous apprend aussi à bien juger de la mort. Depuis le péché d'Adam, la mort, punition de son crime, a revêtu je ne sais quoi de terrible et de repoussant. Jésus-Christ en venant, lui, Dieu, mourir comme un homme, en goûtant cet amer breuvage, *gustavit mortem*, en a comme adouci l'amertume. Mais la punition reste néanmoins, et ce n'est que l'innocence qui, selon qu'elle est plus ou moins entière, plus ou moins réparée, laisse à cet instant de la mort plus ou moins d'effroi, parce qu'alors, la mort dans l'innocence prend son vrai caractère, celui que lui a donné Jésus-Christ son vainqueur : le caractère de passage et de délivrance. Ainsi devrions-nous l'envisager toujours ; ainsi du moins nous la font envisager les restes bénis des saints.

3. Les reliques des saints nous excitent puissamment à la vertu. « Après la puissance de la parole, dit encore saint Jean Chrysostome, les tombeaux des saints sont ce qu'il y a de plus propre, lorsque nous les avons sous les yeux, à nous porter à l'imitation de leurs vertus. On ne saurait en approcher sans se voir saisi d'une heureuse impression : la vue d'une chaise frappe vivement le cœur, on s'en éloigne pour ainsi dire changé en un autre homme. » Et il ajoutait : « Qui me donnera de voir le corps du bienheureux apôtre Paul ; de baiser les cendres de ce corps qui accomplissait en lui ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ, qui portait ses stigmates sacrés, qui semait partout la bonne semence de l'Evangile ! Qui me donnera de toucher la poussière de cette bouche qui a publié tant de choses grandes et ineffables et divulgué les oracles du St-Esprit ! Mais c'est encore la poussière de son cœur que je voudrais vénérer, de ce cœur assez vaste pour contenir des villes entières, des peuples, des nations ; de ce cœur plus haut que le ciel, plus large que l'univers, plus éclatant que les rayons du soleil, plus brûlant que le feu, plus ferme que le diamant. » C'est qu'en effet, mes frères, la vue de ces restes, instruments de tant d'œuvres surhumaines, possède une singulière éloquence pour encourager dans la pratique des vraies et solides vertus chrétiennes. Peut-on continuer une vie molle et sensuelle, ou tout au moins trop délicate, devant ces chairs que le jeûne et la mortification ont desséchées, que les austérités et les veilles ont cent fois affaiblies, je dirais presque meurtries ? Voilà ces pieds qui ont parcouru le monde pour y prêcher l'Evangile, y glorifier Dieu, y faire aimer sa justice comme sa miséricorde ; ils

<sup>1</sup> Jusqu'à la mort, c'est le temps des hommes ; après, le temps de Dieu. Mais le premier n'est qu'un instant ; le second, l'éternité.



ne se sont jamais égarés dans les voies de l'iniquité. Voilà ces mains qui se sont tant de fois élevées vers le ciel pour détourner les vengeances du Seigneur, qui se tendaient vers l'indigence si volontiers et avec tant de compassion, comme vers un des membres les plus aimés de Jésus-Christ. Voilà ces genoux, parfois si douloureusement meurtris par la longueur de la prière. Voilà ces yeux dont la modestie dirigeait les regards, que la douleur de voir Dieu offensé parmi les hommes baignait de larmes. Voilà ce front qui n'a jamais rougi de l'Evangile et conservait précieusement l'onction sainte du baptême; que de fois peut-être ne s'est-il point courbé dans la poussière, en signe de pénitence et de supplication! Voilà ce cœur encore, vaste comme celui de l'apôtre Paul, comme lui plus brûlant que la flamme, plus ferme que le diamant, ferme contre les séductions du monde, contre ses joies, ses plaisirs, ses douceurs, ses affections, ses reproches, ses récriminations, ferme contre le démon, contre lui-même, mais tout brûlant de la plus pure charité, tout consumé d'ardeurs séraphiques. Voilà tout ce corps enfin, qui, pendant tant d'années, fut une hostie vivante, continuellement sacrifiée pour la gloire et l'honneur de son souverain Seigneur et Maître. Et maintenant, devant cet holocauste de toute une vie, devant ce cœur, devant ce front, devant ces mains, devant ces pieds sacrés, où est notre zèle, où sont nos bonnes œuvres, où est notre pénitence, où sont nos aumônes, nos larmes, nos prières, où est notre fermeté contre le démon, contre le monde, contre nous-mêmes, où est notre charité? C'est bien une chair comme notre chair, ce sont bien des ossements comme nos ossements: il ne nous manque que le même courage et la même volonté. Or, ces reliques des saints nous poussent à ce courage, à cette volonté: laissons-nous convaincre et gagner par leur enseignement et leur exhortation.

## II

J'ai dit en second lieu que les reliques des saints sont pour nous *une protection*. La grâce du St-Esprit, disait saint Ephrem, opère dans les reliques des saints. Et qu'opère-t-elle? poursuit saint Basile.

D'abord la sainteté de l'âme; car, si quelqu'un touche les ossements d'un martyr, il devient en quelque sorte participant de sa sainteté, à cause de cette grâce qui continue de résider en eux: *propter in eis permanentem gratiam*.

Elle opère aussi, cette grâce du St-Esprit, toutes sortes de bienfaits temporels. Ce que ne sauraient faire l'or et les richesses, dit saint Jean Chrysostome, les reliques des saints le font sous nos yeux. Jamais l'or ne chassa les maladies et ne garantit contre la mort: les reliques des martyrs ont produit ce double effet. Il est dit dans l'Ancien Testament qu'un cadavre approché des restes du prophète Elisée revint à la vie. Les apôtres, nous est-il raconté dans leurs Actes,

accomplissaient des prodiges: l'ombre de Pierre guérissait des infirmes; la simple application de ses vêtements éloignait des malades leurs langueurs, et des possédés le malin esprit. Il n'y a qu'à lire les Vies des saints, pour voir l'immense nombre des miracles accomplis sur leurs tombeaux, la grande multiplicité des grâces et des bienfaits obtenus sur leurs restes vénérés. Nous respectons et honorons les reliques des saints, disait d'ailleurs le saint Concile de Trente, parce qu'il plaît à la divine Bonté d'accorder aux hommes par leur intermédiaire de nombreuses faveurs.

Et il n'y a rien là, mes frères, qui doive nous étonner. Les favoris d'un roi, devenus tels pour leurs services et leur dévouement, partagent en quelque sorte sa puissance et dirigent ses faveurs. Ainsi des saints: ce sont bien les favoris du Grand Roi, devenus tels non par tromperies ou adulations, mais par un dévouement de tous les instants, par des vertus à toute épreuve. Ces membres qu'ils ont fatigués par tant de macérations et de pénitences, sont pour ceux qui les vénèrent, comme une perpétuelle requête devant le trône du Seigneur, mais une requête puissante, que le Seigneur ne voudrait repousser. D'ailleurs, dit saint Thomas, on domine ce qu'on a vaincu; ces corps ont vaincu la concupiscence, ils ont vaincu la matière, les souffrances, les maladies, ils ont vaincu la mort même, ils se sont vaincus eux-mêmes, et maintenant ils règnent sur la matière et sur le monde. *Regnabit super terram*, dit l'Ange aux saints dans l'Apocalypse, vous régnerez sur la terre, et c'est bien ce règne qu'attestent tous ces miracles dont les reliques des saints, depuis des siècles, sont les glorieux instruments. Ah! si notre foi était plus confiante, nous en serions bien plus souvent témoins nous-mêmes. Nous avons bien des appuis que nous ne savons pas reconnaître, des secours qui se heurtent contre notre indifférence. Nous ne recevons pas, parce que nous ne demandons pas, ou parce que nous demandons mal.

Nous nous sommes dit peut-être quelquefois: « Je voudrais voir un saint pour ranimer mon zèle, ma foi, mon courage au contact de sa charité; je voudrais entendre sa parole, contempler la sérénité de son visage, jouir du spectacle de ses vertus. » Mais voici, mes frères, de ces hommes de Dieu. Morts, ils parlent encore; leurs cendres prophétisent, et vraiment il faut avoir le cœur bien fermé pour ne point comprendre leur langage.

Je pourrais ajouter encore que les reliques des saints sont un témoignage de la fécondité, des prodiges de notre foi, à qui nous devons toutes ces merveilles; un témoignage aussi des miséricordes du Seigneur, car c'est sa grâce qui fait les saints, et partant son amour et sa générosité qui prépare et achève leur triomphe. Elles sont de même une garantie des promesses divines. D'humbles cendres ainsi glorifiées, c'est un coin du voile qui sépare cette vie de l'éternité, c'est un coin de ce voile déchiré. Il est de pleine évidence que le mé-

pris du monde, l'abaissement, la pénitence, seront dignement récompensés, puisque dès ce monde la rémunération est déjà si glorieuse.

Que ce trésor des saintes reliques ne soit donc point pour nous un trésor inutile ! Puissent ces quelques pensées vous en faire apprécier toute la valeur ! L'histoire nous rapporte qu'une célèbre dame romaine, la pieuse Aglaé, envoya quelqu'un de ses serviteurs dans les pays d'Orient chercher des reliques des bienheureux martyrs et confesseurs, et les recommandations qu'elle lui faisait à son départ témoignent de la grande estime qu'elle avait pour ces restes bénis et du violent désir qu'elle avait aussi d'en posséder. Nous avons le bonheur, nous, mes frères, d'avoir au milieu de nous de ces précieux dépôts. Vénérons-les avec un religieux respect ; mais surtout, écoutons dans le fond de notre cœur les leçons qu'ils nous donnent ; imitons les vertus, qu'ils nous rappellent, afin qu'un jour nous soyons agréés par le souverain Rémunérateur. C'est la grâce que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

### PETITE INSTRUCTION POUR LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

#### L'IMITATION DES SAINTS

*Observate eos qui ita ambulantes, sicut habetis formam nostram.*

Proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous.

(Philip. III, 17.)

Les hommes sont par nature portés à l'imitation les uns des autres. Mais comme tous ne sont pas bons, il est nécessaire de choisir les modèles dont on veut reproduire les traits. Saint Paul nous donne ici la règle à suivre, règle très sage et très sûre. Gardons-nous de voir dans ses paroles la moindre présomption ou l'apparence d'un orgueil quelconque. L'humilité, la droiture, le désintéressement de l'apôtre nous sont assez connus pour que, comprenant qu'il fait volontiers abstraction de sa personne, nous ne voyions que le principe posé par lui, principe d'après lequel nous ne devons nous proposer comme modèles que les plus vertueux et les plus parfaits.

Souhaitant vivement que vous fassiez de cette imitation l'objet de vos soins les plus assidus, je m'attacherai 1<sup>o</sup> à vous en faire sentir tous les avantages, et 2<sup>o</sup> à vous en signaler les principaux caractères.

#### I

1. Le premier avantage que nous retirons de l'imitation des chrétiens parfaits, c'est de nous faire une plus juste idée du devoir et de la vertu.

L'enseignement par l'exemple a toujours été reconnu comme ayant une particulière efficacité. La démonstration vive qui en résulte, lève aisément nos doutes, prévient les objections, met la vérité dans un jour éclatant qu'aucun sophisme ne peut obscurcir. Quand nous voyons des hommes de même condition que nous, soumis aux mêmes difficultés, sans autres moyens que ceux qui sont à notre portée, quand nous les voyons, dis-je, fermes et assurés dans leurs convictions, observant en toutes choses une probité, une justice impeccables, nous devons confesser que la morale chrétienne n'a rien de trop malaisé, encore moins d'impossible ou de contraire à la droite nature.

Le grand prétexte, en effet, invoqué par les chrétiens faibles et indifférents, pour pallier leurs torts, excuser ou même justifier leurs fautes, c'est la sublimité de la loi évangélique qui la rend impraticable dans la conduite autant qu'incompréhensible à la raison. Et ils appuient encore ce sentiment des exemples de la multitude, qui se montre incapable d'une telle perfection. Il y aurait là, sans doute, un argument puissant contre la morale évangélique, si nous n'étions avertis par l'Esprit-Saint lui-même de ne pas chercher nos modèles dans ce qui est imparfait ou défectueux, mais bien en ce qui est de tout point accompli.

N'est-ce pas, d'ailleurs, une vérité de simple bon sens ? Un artiste qui ne considérerait que de grossières ébauches, pourrait-il croire à l'existence des chefs-d'œuvre de la peinture ou de la sculpture ? S'il veut avoir une juste conception du vrai et du beau, ira-t-il demeurer en la compagnie d'ouvriers qui, négligents et dépourvus de tout talent, resteront à jamais dans les bas-fonds de la médiocrité ? Se mettra-t-il à leur école ? Non ; mais il les évitera avec soin pour ne point fausser ses idées et son goût. Il choisira, au contraire, des maîtres sérieux, renommés ; la perfection de ceux-ci ne le rebuttera pas, il tiendra même à honneur d'être formé par les plus éminents d'entre eux.

Ainsi, mes frères, nous ne prendrons que des sentiments bas, vils et méprisables, auprès des hommes qui sont sans vertu, sans dignité, sans mérite d'aucune sorte ; leur société ne pourra que nous déprimer ; nous descendrons à leur niveau, sinon au-dessous d'eux ; et nos idées et nos sentiments étant ainsi inférieurs, que seront, je vous le demande, nos œuvres elles-mêmes ?

Ah ! si nous désirons que notre vie soit réellement honnête et féconde, si nous aspirons au progrès, si nous voulons, par la vertu, par la pratique du devoir, répondre à l'appel de Dieu, réaliser, avec l'aide de la grâce, la perfection à laquelle nous pouvons légitimement prétendre, avant tout n'ayons que des pensées, des conceptions justes, nobles, élevées ; formons-nous un idéal non d'après les opinions qui ont cours parmi les mondains, mais demandons-le aux



grandes âmes, aux héros du christianisme, aux saints.

2. L'exemple des bons a ce second avantage de stimuler notre zèle et d'encourager nos efforts. Le bien nous coûte moins à accomplir, lorsque nous le voyons pratiqué par tant de fervents chrétiens, qu'aucune difficulté n'arrête, que nulle opposition ne déconcerte, qu'aucun insuccès n'abat.

Quand on considère ceux qui suivent la voie droite et demeurent fidèles à Dieu, on est obligé de reconnaître qu'ils sont encore légion, et qu'en se rangeant à leur suite on se trouve en excellente compagnie. Pourquoi donc ces craintes, pourquoi ces compromissions déshonorantes, ces lâchetés du respect humain, comme si le monde appartenait tout entier aux impies et que l'on ne rencontrerait plus que des méchants sur la terre? Non, non, tous n'ont pas fléchi le genou devant Baal, les autels du vrai Dieu sont debout, et il ne faut que lever les yeux pour s'apercevoir qu'ils sont aimés et fréquentés par une foule de fervents adorateurs. Sachez regarder, s'il est nécessaire, par delà le modeste horizon où se meut votre existence quotidienne et où vous rencontrez peut-être plus de tristesses que de consolants exemples, et vous arriverez vite à vous convaincre que le mal est loin d'être partout triomphant, et que le bien, le devoir, la vertu gardent leurs partisans nombreux, ardents et dévoués.

3. Bientôt même vous avouerez que votre vie, comparée à celle de ces vaillants serviteurs de Dieu, est bien vide, et votre mérite fort inférieur au leur. C'est là encore un des fruits, et non des moins appréciables, que nous retirons de l'exemple de ceux que nous devons regarder comme nos modèles dans la foi. Il en est qui servent Dieu dans le travail et les fatigues, dans les veilles et dans les jeûnes, dans les prières, dans les méditations saintes, et dans une infinité de sacrifices et d'œuvres héroïques. Plusieurs ont renoncé à tout, aux richesses, aux dignités, aux honneurs, à leurs amis, à leurs parents. Non contents d'observer scrupuleusement les préceptes, ils se vouent par état à la pratique des plus sublimes conseils évangéliques; l'amour de Dieu, l'amour de leurs frères leur font constamment accomplir des prodiges, prodiges de vertu, prodiges de dévouement poussé jusqu'à la plus parfaite abnégation de soi-même. Ah! mes frères, que nous faisons peu en comparaison de ces chrétiens d'élite! Du moins, ce peu, accomplissons-le avec une générosité nouvelle, et que l'exemple des autres nous soit un aiguillon puissant qui excite notre zèle et nous inspire une noble et féconde émulation.

## II

Mais pour que l'exemple des gens de bien nous soit ainsi profitable, certaines conditions sont requises de notre part, que je crois devoir vous indiquer en terminant.

1. La première consiste à nous défaire de tout préjugé à l'endroit des hommes distingués par leur foi et leur vertu. Si nous ne jugions de leurs qualités ou de leur mérite que d'après l'opinion du monde, nous n'en aurions qu'une connaissance très imparfaite, peu capable d'exercer une salutaire influence sur notre conduite. Le monde, en effet, hait les bons, parce que leur vie est la condamnation de tout ce qu'il aime et recherche. Aussi s'efforce-t-il de dénaturer leurs intentions, d'exagérer leurs légers défauts, de déprécier leurs actes les plus louables, de jeter le ridicule sur toute leur personne. Malheur à ceux qui prêtent l'oreille à ces discours trompeurs! Il en restera dans leur esprit je ne sais quel soupçon et quelle défiance; ils n'arriveront pas à se débarrasser pleinement de ces idées préconçues, contraires à l'estime sincère, qui ne peut naître que d'une appréciation saine et équitable.

Sachons donc juger par nous-mêmes, dans la pleine liberté et l'indépendance absolue de notre raison, sans subir aucune influence mauvaise, sans nous arrêter aux apparences, mais selon le conseil de l'apôtre, en observant de près et constamment ceux qui passent pour être bons et vertueux.

2. Ce résultat sera plus sûrement atteint, si évitant la société des méchants nous recherchons celle des gens de bien. Les exemples vus de loin, et connus simplement par l'histoire ou le bruit public, ne font pas une grande impression sur notre esprit. Du moins, ils n'ont pas cette efficacité puissante des faits dont nous sommes spectateurs et témoins.

Souvent, hélas! nous serons obligés de chercher en dehors du cercle habituel de nos relations ces hommes en qui nous voulons trouver des modèles accomplis de toute vertu. Mais quand nous avons le bonheur d'en rencontrer de tels parmi ceux qui nous entourent, ah! de grâce ne nous contentons pas de les admirer de loin; lions commerce avec eux, s'il se peut, entrons même dans leur intimité. C'est alors que nous découvrirons ces secrets merveilleux, souvent voilés aux yeux du monde, qui nous raviront, nous transporteront, nous enflammeront d'une pure et noble émulation.

Saint Paul, entendant louer la piété des fidèles de Jérusalem, et surtout le zèle des apôtres, de saint Pierre en particulier, voulut entreprendre un long voyage dans l'unique but, nous affirme saint Ambroise, de voir les justes, de passer quelques jours auprès de Pierre pour le plus grand profit spirituel de son âme.

Un jeune étudiant d'Alexandrie, converti et baptisé, apprend le nom et les grandes vertus de saint Antoine, déjà célèbre dans toute l'Egypte. Il va le trouver au désert. Touché de ses exemples, il change de vêtement et demeure près de lui environ deux mois, observant avec soin sa manière de vivre, la gravité de ses mœurs, son assiduité à l'oraison, son humilité, sa bonté à

recevoir les frères, sa charité à les reprendre, sa persévérance dans les austérités. Il se prend alors d'un vif désir d'imiter le saint cénobite, à quinze ans il s'enfonce lui-même dans la solitude, y pratique la plus héroïque pénitence, et devient à son tour le modèle et le patriarche des autres solitaires.

Tel est l'ascendant, telle est l'influence qu'exercent les saints et, en général, les hommes vertueux sur ceux qui les approchent et s'appliquent à méditer leurs exemples.

3. Enfin, dernière remarque, s'il est bon de contempler dans l'infinie variété de leurs mérites et de leurs œuvres « cette nuée imposante de témoins » qui ont illustré l'Eglise à toutes les époques, et dont, grâce à Dieu, la race n'est pas éteinte, il est plus avantageux encore de se choisir, entre ces éminents serviteurs de Dieu, un maître préféré dont on s'efforcera de reproduire les traits particuliers.

Chacun, en effet, a sa vocation propre, son attrait, ses aptitudes, et la vertu, bien qu'étant de tous les âges et de toutes les conditions, se diversifie cependant suivant les états, les dignités, les professions si différentes parmi les hommes. Autres sont les devoirs du célibat et autres ceux du mariage, autres les obligations des princes et autres celles des sujets, autres celles des riches et autres celles des pauvres. Tous doivent pratiquer les mêmes vertus, mais ceux-ci d'une manière et ceux-là d'une autre, les uns en telles circonstances, avec des difficultés nombreuses, tandis qu'il en est dont la vie s'écoule plus paisible, sans contradiction et sans épreuves d'aucune sorte.

Tous ne sont donc pas appelés à imiter un saint Paul ou une sainte Thérèse, et plusieurs même s'abuseraient en élevant si haut leurs aspirations et leurs désirs. Mais personne ne pourra prétendre, quelque modeste que soit sa situation, que Dieu ne lui a pas donné de modèle dont il puisse s'inspirer et qu'il soit capable, dans la mesure de ses forces, de copier, non seulement dans tel ou tel moment de ferveur, mais dans la vie ordinaire de chaque jour.

Gardons-nous, mes frères, de négliger ce grand moyen de salut. Assez souvent, la vue des scandales et des iniquités du monde nous afflige et menace de nous enlever tout courage, toute ardeur pour le bien. Sachons nous arracher à ce mortel spectacle, en reportant nos regards et notre attention sur tant d'admirables exemples bien faits pour nous consoler et nous soutenir, et aussi pour enflammer notre zèle, accroître notre piété, donner de l'élan à notre générosité et à notre dévouement. Mettons-nous résolument à l'école des parfaits, à l'école des saints; vivons avec eux et comme eux; ainsi nous nous rendrons dignes de partager leurs mérites, et un jour leur récompense. Ainsi soit-il.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

### XXXVIII

#### L'ÉGLISE

(Son apostolicité)

*Superædificati super fundamentum apostolorum.*

Vous êtes élevés sur le fondement des apôtres. (Eph. II, 20.)

Telle est la gloire de l'Eglise, mes enfants. Les grandes cités, les royaumes de la terre se font honneur d'avoir une origine illustre, citent avec orgueil les noms de leurs fondateurs. Le grand titre de gloire de l'Eglise, c'est d'avoir Jésus-Christ pour pierre angulaire et les apôtres pour fondement, *superædificati super fundamentum apostolorum... ipsi summo angulari lapide Christo Jesu*. Aussi les conciles de Nicée et de Constantinople ont-ils ajouté au symbole des apôtres le mot « apostolique, » comme un des titres le plus glorieux de l'Eglise et comme une marque à laquelle on pourrait facilement la reconnaître, car l'antiquité de l'Eglise seule opposée à la nouveauté des sectes hérétiques est une preuve évidente de sa divinité.

I. Et d'abord, l'Eglise a été fondée par les apôtres dans ce sens que si la mission d'édifier l'Eglise leur a été donnée par Jésus-Christ, ce sont eux qui ont élevé l'édifice. Pour parler sans figures, ce sont eux qui par leur prédication ont amené à la loi évangélique une multitude de fidèles et formé les premiers groupes de chrétiens; ce sont eux qui ont uni tous ces groupes par les liens d'une même foi et d'une même autorité. Le divin Sauveur n'a prêché, et encore seulement pendant trois ans, que dans la Judée, dans la Samarie et dans la Galilée, c'est-à-dire dans le pays du peuple juif : il a posé là en quelque sorte la pierre angulaire de l'Eglise. Les apôtres, nous l'avons dit dans un précédent entretien, ont prêché par eux-mêmes dans toutes les parties du monde entier alors connues; et de fait ils y ont établi l'Eglise de Jésus-Christ. Ils ont été ainsi les bases de cette nouvelle Jérusalem dont parle saint Jean au dernier chapitre de l'Apocalypse, cité sainte qui avait douze fondements marqués du nom des douze apôtres de l'Agneau.

II. Si les apôtres ont fondé l'Eglise par leur enseignement, c'est leur doctrine qui continue à l'éclairer. Le symbole des apôtres est encore le symbole de l'Eglise. Ce qu'ils croyaient, ce qu'ils enseignaient, l'Eglise le croit, l'Eglise l'enseigne. La foi qu'ils exigeaient des fidèles, l'Eglise l'exige de ses enfants. Comme du temps des apôtres, pour être admis au saint baptême il faut professer leur symbole et de bouche et de cœur. Comme du temps des apôtres, rejeter une seule des vérités révélées, c'est renier la foi de Jésus-



Christ. De même aussi y ajouter quelque chose serait pécher contre la foi. Sans doute, l'Eglise a le droit et le devoir d'exposer la doctrine des apôtres, de la définir, de mettre dans un plus grand jour certaines vérités moins comprises ou plus méconnues, en un mot de compléter par son enseignement l'exposé des vérités révélées; mais y ajouter quelque chose, jamais. Son enseignement n'est ni plus ni moins que l'enseignement des apôtres.

III. Il en est de même du ministère que l'Eglise exerce sur les âmes pour leur communiquer la grâce, c'est-à-dire la vie surnaturelle, par l'oblation du sacrifice de la messe et l'administration des sacrements. Ses ministres n'ont ce pouvoir que parce qu'il leur vient sans interruption des apôtres, et par eux de Jésus-Christ. Si les ministres de l'Eglise sont nos pères dans la foi, les apôtres sont nos ancêtres; et c'est par cette parenté, par cette génération spirituelle ininterrompue que nous sommes les enfants de Dieu selon l'esprit. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin: « Ce qui me retient dans l'Eglise, c'est la succession non interrompue des évêques depuis saint Pierre à qui le Seigneur a confié le soin de ses brebis. » Nous avons le bonheur, mes enfants, de vivre dans des pays entièrement catholiques; mais si quelque jour un hérétique venait affirmer sa descendance de Jésus-Christ par les apôtres et nous contester la nôtre, nous lui dirions comme Tertullien aux hérétiques de son temps: « Montrez-nous donc l'origine de vos églises. Faites-nous voir la liste de vos évêques jusqu'aux apôtres... Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Depuis quand êtes-vous nés? »

Quant à nous, pourrions-nous ajouter, nous connaissons notre généalogie chrétienne; elle est complète jusqu'aux apôtres. Nous sommes sans conteste de leur descendance et par là les légitimes enfants de Dieu et de l'Eglise: ce dont nous bénissons Dieu sur la terre, ce dont nous le bénirons encore davantage au ciel.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT BRICE

(13 NOVEMBRE)

*Gratia Dei sum id quod sum.*

C'est à la grâce de Dieu que je dois d'être ce que je suis.

Mes frères,

Il y a en nous deux hommes qui sont perpétuellement en lutte. Le premier est terrestre et charnel, *de terra terrenus*: ce sont les inclinations mauvaises qui nous portent au péché, aux joies basses, grossières et ignominieuses; c'est l'amour des biens, des plaisirs, des honneurs périssables; c'est l'ambition, la cupidité, la sensualité. Saint

Paul, dans son énergique langage, appelle tout cela « la chair ». Le second est spirituel et céleste: ce sont des mouvements de la grâce de Dieu qui nous excitent au bien, à la vertu, au renoncement, au sacrifice; ce sont les victoires que nous remportons sur les passions dépravées qui s'agitent au fond de notre être. Saint Paul appelle cela « l'esprit ».

« Ah! » s'écriait au <sup>xvii</sup>e siècle un roi puissant, « moi je connais bien ces deux hommes! » Mes frères, on peut les connaître sans se nommer Louis XIV. Chaque chrétien les possède au-dedans de son âme, et la sainteté consiste précisément à se dépouiller du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau.

Saint Brice, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, a connu plus que d'autres peut-être cet antagonisme intérieur, ce combat de la nature et de la grâce. En méditant sa vie, nous verrons comment après avoir suivi les égarements du vieil homme ou de la chair, il a fini par en triompher complètement pour devenir l'homme nouveau et vivre selon l'esprit.

### I

Nous sommes au <sup>iv</sup>e siècle. En ce temps-là, sur le siège épiscopal de Tours était assis, ou mieux était debout Martin, la lumière, l'apôtre et le thaumaturge des Gaules. Devenu évêque, il continuait de porter la bure grossière du moine, et dans l'intervalle des labeurs du missionnaire et du pasteur, il aimait à venir, non pas se reposer, car jamais il ne connut le repos ici-bas, mais continuer son apostolat au milieu des disciples que sa réputation de sainteté avait attirés autour de lui. Brice eut le bonheur inappréciable de vivre sous la direction de cet homme éminent, qui, voyant en lui d'excellentes dispositions, ne fit point difficulté de l'admettre dans les rangs de la milice sacrée du Christ. Il lui permit de faire le premier pas dans le sanctuaire en le recevant au nombre de ses clercs.

Il semblait que Brice n'avait qu'à respirer l'atmosphère de sainteté qui enveloppait sa jeunesse pour marcher dans la voie du bien sans épreuves et sans combat. Hélas! bientôt la crise de la jeunesse se déclara. Enorgueilli par les premiers honneurs auxquels il était élevé et par les marques particulières de tendresse qu'il recevait de ce grand évêque, il se laissa aller insensiblement au relâchement.

Mes frères, ne l'oubliez pas: vos enfants dans leur jeunesse traversent une crise morale, c'est-à-dire une hésitation entre le bien et le mal, plus accentuée et plus longue qu'aux autres âges de la vie. Le combat entre la chair et l'esprit est alors plus acharné et plus puissant. Dieu et Satan se disputent l'homme dans une lutte plus décisive. « La jeunesse, disait saint Augustin si expert en pareille matière, la jeunesse, c'est la fleur de la vie, mais aussi le grand péril de l'âme: *Juventus flos ætatis, periculum mentis.* » Du reste, ce n'est

pas vous qui me démentirez, car, qui que vous soyez, n'est-il pas vrai qu'à un moment donné de votre adolescence, vous avez subi l'inexorable loi de la tentation, vous avez eu à disputer votre âme au doute, à l'incrédulité ou à la volupté ?

Veillez donc bien sur ces enfants, sur ces jeunes gens que vous aimez autant et plus que vous-mêmes, afin de rendre aussi certaine qu'elle peut l'être l'heureuse issue de la crise qu'ils traversent. A cet âge où leur jeune imagination colore d'un faux éclat les plaisirs du monde, et où ils attendent fiévreux et haletants l'heure de goûter à ces joies, qu'allez-vous faire ? Tout refuser ? C'est impossible, et ce serait injuste. Tout accorder ? Ce serait une imprudence, une folie, quelquefois un meurtre, et il arrive qu'on le commet ! Nous en avons vu de ces âmes de dix-huit ans, tout ardentes, toutes resplendissantes ! Quelles espérances reposaient sur elles ! Du jour au lendemain, ces enfants étaient initiés à tous les plaisirs du monde ; oui, hélas, à tous..., mais en quelques mois, c'était fini. Ils avaient bu un breuvage empoisonné, leur force était alanguie et comme épuisée. On pouvait encore en faire des honnêtes gens ; mais des apôtres, des hommes de dévouement, c'était impossible, le ressort était brisé et la flamme à jamais éteinte... Veillez !

Brice commençait donc à éprouver les fatales influences de cette crise décisive. Ce n'était pas les grandes chutes, mais c'était la légèreté, la vanité, le luxe, le faste, indignes d'un ministre du Seigneur. Son cœur était épris du monde, sa volonté débile. Il ne répondait plus aux sollicitudes et aux leçons de son maître que par l'ingratitude et les moqueries, cherchant les occasions de le tourner en ridicule. Il alla même un jour jusqu'à le traiter publiquement d'insensé. Le saint, quoique éloigné, avait entendu les paroles de mépris qui venaient d'être prononcées contre lui : « Mon fils, lui dit-il, j'entendais ce que vous disiez tout à l'heure. Cependant je ne cesse de solliciter la miséricorde de Dieu pour vous et de le prier pour qu'il vous remette dans votre devoir. Il m'a fait connaître même que vous pourriez bien me succéder à l'épiscopat, et je vous prédis que vous y aurez beaucoup à souffrir. »

Cependant, comme il y avait dans la conduite de Brice des moments où la grâce victorieuse lui faisait détester ses égarements et prendre de généreuses résolutions, saint Martin consentit à l'ordonner prêtre. Bientôt, hélas ! il retombait dans ses habitudes premières, que les remontrances du saint évêque ne purent lui faire quitter.

Sulpice-Sévère, historien de saint Martin, nous dit que Brice fut accusé encore de divers crimes, mais que l'évêque de Tours ne put se résoudre à le dégrader du sacerdoce, ni à le chasser de son église comme on l'en sollicitait, pour ne point donner lieu de croire qu'il eût vengé sa propre querelle. Il savait d'ailleurs quels étaient les

desseins de miséricorde que Dieu avait sur cette âme dévoyée.

L'heure de la grâce sonna enfin.

## II

L'attrait suprême de Dieu, mes frères, réside en sa miséricorde. L'aspect merveilleux de sa toute-puissance nous écrase, de sa justice nous terrifie, de sa sagesse nous confond. Le doux visage de sa bonté au contraire nous sourit, nous rassure, nous reconforte. Et encore, la bonté de Dieu pour nous est plus que de la bonté, puisque nous sommes pécheurs ; elle ajoute à son charme divin le prestige de la grandeur qui oublie et de la générosité qui pardonne<sup>1</sup>.

Brice éprouva les effets de cette miséricordieuse tendresse, qui voulait faire de lui un admirable pénitent et un des ouvriers choisis de l'apostolat.

Martin venait de mourir après avoir offert à Dieu de recommencer, s'il le jugeait utile, le long martyre de ses quatre-vingts ans, ses veilles, ses jeûnes, ses austérités de toutes sortes, ses combats contre l'erreur et le péché. Le vaillant soldat du Christ était entré dans le lieu de son repos et de sa gloire, il s'agissait de lui trouver un successeur. Brice fut désigné. La patience que saint Martin avait montrée à son égard avait porté ses fruits et contribué à le faire revenir à de meilleurs sentiments. On se rappelait aussi la prédiction que l'évêque de Tours avait faite à son sujet ; enfin ses qualités d'esprit le rendaient digne de l'épiscopat. Dès qu'il eut reçu la grâce de l'ordination, il devint un autre homme ; et prenant à cœur de réparer les égarements de sa vie passée, il faisait pénitence et accomplissait en évêque exemplaire les devoirs de sa charge.

Tel est en effet, mes frères, le premier besoin d'une âme qui revient à Dieu sincèrement et généreusement : elle veut expier, élever la réparation au scandale et rendre sa pénitence aussi éclatante que sa faute. Y pensons-nous ? Que de fois ne sommes-nous pas tombés dans le péché ! mais après avoir versé loyalement devant Dieu cette larme du cœur qui s'appelle le repentir, avons-nous songé à racheter sérieusement par les œuvres de la pénitence les égarements de notre vie passée ?

Permettez-moi, mes frères, de vous rappeler la doctrine catholique à ce sujet : la faute étant remise, il reste à l'homme l'obligation essentielle et le devoir impérieux de l'expier par la pénitence. Si d'un côté la miséricorde purifie l'âme de ses souillures et la délivre de la peine éternelle, d'un autre côté la justice est là qui, réclamant son droit, nous condamne à une certaine satisfaction ; et ainsi, le Seigneur agit à notre égard comme un créancier qui abandonne le capital tout en exigeant les intérêts. *Omnis iniquitas punietur necesse est, aut a Deo vindicante, aut ab ipso poenitente.*

Or, je vous le demande, croyez-vous avoir suffi-

<sup>1</sup> Abbé Bolo, *Les convertis dans l'Evangile.*



samment expié des fautes qui vous auraient valu une éternité de souffrances, par quelques prières que le prêtre vous a imposées comme pénitence ? Non, mes frères, si vous ne vous punissez pas vous-mêmes, Dieu, dans cette vie ou dans l'autre, vengera ses droits méconnus. C'est en vain que nous cherchons à fuir l'expiation, nous n'y échapperons pas ; au moins sur le bord de la tombe Dieu nous attend pour nous infliger le châtement. De ces deux expiations laquelle voulons-nous ? Choisissons.

Brice comprenait cette loi divine, et c'est pourquoi il expiait les fautes de sa vie passée par une salutaire pénitence. Dieu de son côté, pour le purifier davantage, le faisait passer par le feu des tribulations, selon la prédiction que Martin avait faite à son fils révolté.

Ce sont d'abord les poursuites d'un disciple de saint Martin, nommé Lazare, qui, prenant droit d'accuser Brice sur ses fautes passées, mais plus encore sur de fausses imputations, le traduit de conciles en conciles pour obtenir qu'il soit chassé de son siège. Lazare est condamné comme calomniateur par le concile de Turin, et Brice sort victorieux de l'épreuve, mais au prix de quelles souffrances intimes !

Ce sont ensuite les imputations les plus graves contre sa vertu. Après trente-trois ans de vie pénitente on doute de sa chasteté, on l'accuse d'un crime énorme. C'est en vain que pour justifier son serviteur, Dieu fait éclater le miracle. Les esprits sont tellement aveuglés par la fureur qu'ils refusent de croire le témoignage divin, qu'on prend pour de la sorcellerie. Brice est indignement chassé et un intrus prend sa place. Le saint prélat se courbe humblement sous la main de Dieu qui le frappe ; mais fort de son droit, il se rend à Rome pour défendre sa cause auprès du pape.

Là, il passe sept ans dans la pénitence, la prière et les larmes. Pendant ce temps, sur son siège épiscopal un nouvel intrus, Armence, a pris la place du premier, mort peu après son élection, mais il n'ose pas venir à Rome pour plaider sa cause contre Brice.

Enfin, celui-ci se décide à retourner dans les Gaules. Quelques jours avant d'arriver à Tours, il apprend la mort d'Armence. Rétabli ainsi sur son siège, il passe les sept dernières années de sa vie dans les durs labeurs de sa charge pastorale et dans les œuvres de la pénitence. L'expiation était suffisante ; après quarante-sept ans d'un épiscopat pendant lequel il avait senti cruellement la couronne d'épines sous la mitre d'or, Dieu jugeait son serviteur mûr pour la récompense.

Mes frères, il me semble que le mot qui résume le mieux les applications pratiques que suggère la méditation d'une telle vie est la parole de l'Evangile : « Faites pénitence, *Pœnitentiam agite* ».

Faites pénitence, en vous imposant volontairement quelques sacrifices pour expier les fautes de votre vie. Il y a deux coupables en vous, le corps et le cœur. La justice demande qu'ils soient

également châtiés : le cœur par l'abnégation et la mortification intérieure, le corps par l'immolation de la chair et des sens.

Faites pénitence, surtout en acceptant sans murmure toutes les croix que la Providence vous envoie, l'ingratitude des hommes, la maladie, la mort de ceux que vous aimez, les pertes d'argent, la pauvreté...

Vous vous purifierez ainsi dans l'expiation ; vous allégerez la dette que vous avez contractée envers la justice divine ; vous vous rapprocherez de Dieu et du ciel. Ainsi soit-il !

## POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

### ALLOCUTION A UNE SOCIÉTÉ DE MUSIQUE

Mes frères,

Il est raconté dans l'*Histoire des Moines d'Occident* qu'un humble bouver de couvent, Ceadmon, était déjà parvenu à un âge avancé, sans avoir appris la musique, et sans pouvoir mêler sa voix aux refrains joyeux qui tenaient une si grande place chez les Anglo-Saxons, comme chez les Celtes.

Lorsque dans un festin son tour venait de chanter et qu'on lui passait la harpe, il sortait de table et s'en allait chez lui. Un soir qu'il s'était éloigné ainsi, il entra dans son écurie et s'y endormit à côté de ses bœufs. Pendant son sommeil, il entendit une voix qui l'appelait par son nom et lui disait : « Chante-moi quelque chose. » A quoi il répondit : « Je ne sais pas chanter, et c'est pour cela que j'ai quitté le dîner et que je suis venu ici. » — « Chante cependant, » reprit la voix. — « Mais quoi donc ? » — « Chante le commencement du monde, la création. » Et aussitôt il se mit à chanter des vers dont il n'avait auparavant nulle connaissance, mais qui célébraient la gloire et la puissance du Créateur.

Mes frères, j'aurais dû céder à un autre plus compétent que moi le rôle de parler de la beauté et de la puissance de la musique à l'auditoire d'élite qui m'écoute. Cependant, puisqu'il me faut vous adresser quelques mots d'exhortation, je prie Dieu de m'aider à mettre ma parole en harmonie avec les sentiments que doit nous inspirer cette fête de l'art et de la religion.

Résumons d'abord rapidement la vie de sainte Cécile, votre bien-aimée patronne, et nous nous demanderons ensuite quels sont nos devoirs à l'égard de la musique, dont elle est la gracieuse personnification.

### I

Quelle fut sainte Cécile ?

De sa vie et de sa mort le récit est court : quelques traits seulement, mais suaves, dessinent sa

figure ; une fleur presque aussitôt moissonnée qu'épanouie ; un vase pur où se recueille jour par jour, goutte à goutte, l'exquise liqueur de l'humble et chaste vertu ; du vase brisé le parfum s'exhale et ne s'évanouit pas, il embaume à jamais l'Eglise catholique.

Cécile est une *Romaine* de noble lignée. Elle paraît sur la scène du monde à une heure où Rome est arrivée à la décadence après avoir épuisé toute sa sève puissante. La corruption la plus effrénée règne dans ses murs. Les crimes les plus honteux s'étalent au grand jour sans effrayer la pudeur publique, qui n'existe plus. Les empereurs sont des monstres de luxure et de cruauté.

Et cependant au milieu de toutes ces voluptés poussées jusqu'au raffinement, Cécile est *vierge*. Dès sa plus tendre enfance elle écarte d'elle tout ce qui pourrait ternir l'éclat de sa pureté. Elle grandit dans l'amour de cette angélique vertu. Au sein de sa famille, dans les réunions mondaines, devant les persécuteurs et les bourreaux, elle reste vouée à une inviolable chasteté.

Et elle est pure parce qu'elle est *chrétienne*. Elle se livre jour et nuit à la prière, elle visite les pauvres et fréquente l'église. Voyez-la sortant de sa splendide demeure, accompagnée d'une servante. Elle traverse Rome et s'engage sur la voie Appienne. Sa physionomie est plus grave et plus recueillie qu'à l'ordinaire. Le fastueux tombeau de Cecilia Metella son aïeule n'attire point ses pas. Elle entre dans la plaine à un endroit où se forme une dépression subite ; un sentier à peine visible s'engage sous terre dans une longue et étroite galerie. Bientôt elle ne marche plus qu'à la lueur de petites lampes scellées dans les parois du souterrain. Tout à coup, sur son passage s'ouvre une salle plus abondamment éclairée. Une multitude s'y presse, rangée en deux chœurs. Au fond, sous une voûte basse, un tombeau est enveloppé d'une nappe blanche sur laquelle reposent un plat et une coupe d'or. Un vieillard en cheveux blancs célèbre une liturgie mystérieuse. C'est Urbain, que les chrétiens appellent leur « père. » Cécile a pris place parmi les femmes, et mêlant sa voix aux voix de l'assemblée, elle entonne des chants d'un enthousiasme oriental et d'une douce mélancolie que les chrétiens appellent des psaumes. Elle participe avec ferveur aux saints mystères, et après avoir baisé les reliques sacrées des martyrs elle retourne à ses labeurs et à ses pauvres.

Quel fleuron ajouter à la couronne de Cécile ? Romaine de noble lignée, vierge, chrétienne fervente, que lui manque-t-il ? L'aurole du *martyre*. C'était sa seule ambition. Elle va se réaliser enfin. Interrogée, Cécile montre l'antique fierté de sa race et l'intrépidité romaine. Enfermée dans la salle de bain de son palais, elle doit respirer la mort avec la vapeur embrasée. Dieu ne permet pas qu'elle éprouve la plus légère atteinte de ces bouillantes ardeurs. Il faut en finir. Un lieute-

est mandé. Trois fois son glaive s'abat sur la tête charmante de Cécile sans pouvoir la trancher entièrement : la loi interdisant un quatrième coup, il part laissant sa victime mutilée, étendue, et baignée dans son sang. Trois jours après, la tête de l'héroïque patricienne s'incline sous la bénédiction du pontife Urbain, ses bras s'affaissent l'un sur l'autre, son corps virginal se penche sur le côté droit et son âme s'envole vers le ciel.

## II

Sainte Cécile est spécialement la patronne de la musique religieuse. Soit que, selon une tradition déjà ancienne et constante, elle ait joué des instruments de musique, soit que selon le texte des actes de son martyre et de l'office romain elle ait chanté dans son cœur les louanges de Dieu et invoqué sa protection tandis qu'elle écoutait les mélodies du ciel, tous les siècles chrétiens lui ont décerné cette gloire.

Elle est donc votre patronne : imitez-la.

Avez-vous quelquefois vu la *Sainte Cécile* de Raphaël ?

On ne rêve pas une figure plus idéale. Aux pieds de la martyre sont épars les emblèmes de la musique profane. Cécile abaisse l'instrument qu'elle tient dans ses mains ; on dirait qu'il va lui échapper. Elle est en extase, les yeux fixés au ciel, elle écoute dans un ravissement divin le concert que les anges exécutent dans le ciel, dont les profondeurs infinies s'entr'ouvrent au-dessus de sa tête.

Voilà, mes frères, votre patronne. Oui, la glorieuse patricienne est une aimable et saisissante personnification de la musique. Comme Cécile, la musique est de haute lignée, elle est fille de Dieu, et c'est en lui qu'elle puise ses meilleures inspirations. La religion et la musique sont deux sœurs qui ne peuvent plus se quitter. Que serait la religion si pour exprimer ses émotions, ses douleurs, ses joies, ses enthousiasmes, ses extases, elle n'avait pas la musique ? Mais que deviendrait la musique si on lui ôtait Dieu, l'âme, la prière, l'amour, l'infini ?

De ces relations étroites de la religion et de la musique résultent pour nous plusieurs devoirs ; vous aimerez que je vous les rappelle brièvement.

1. D'origine céleste, la musique a droit de notre part à un véritable culte. *Respectons-la* toujours, ne la profanons jamais. Elle nous a été donnée pour endormir et calmer nos peines, pour nous recréer innocemment, pour élever notre âme, lui imprimer de beaux élans, pour nous faire désirer le ciel, pour nous emporter vers lui. Nous serions des sacrilèges si, la détournant de sa fin, nous faisons d'elle la voix de nos convoitises, si nous nous servons de ses mélodies pour nous amollir, nous énerver et nous corrompre.

Hélas ! dans certains milieux où l'on ne respecte rien, on la ravale jusqu'à l'obscénité, on lui coupe les ailes et on la force de ramper dans la fange !



Je sais, messieurs, que vous êtes une noble exception. Je vous en félicite.

2. Ne nous contentons pas de respecter la musique, *aimons-la*, elle est si belle et si puissante.

C'était à la fin de l'année 1860. Mgr Dupanloup était monté dans la chaire de Saint-Roch pour mettre sa vaillante éloquence au service de la noble et sainte cause des catholiques abandonnés de l'Irlande. Il avait lancé cette première phrase qui était un appel à la bienveillance de tous : « Ne craignez pas que je vienne jeter une irritation de plus au milieu de tant de circonstances douloureuses qui attristent aujourd'hui tous les cœurs. » Mais voilà que du fond de l'église s'élèvent des clameurs haineuses et prolongées. L'orateur se tait et s'assied un instant. Les cris cessent. Il élève de nouveau la voix et répand sur son auditoire des paroles de paix et de charité.

Mais sa voix est de nouveau couverte par des cris stridents qui menacent de se prolonger longtemps. Tout l'auditoire est haletant, et la foule commence à s'émouvoir, lorsque par une inspiration soudaine l'organiste s'empare de son instrument. Athlète vigoureux, il lui communique une irrésistible puissance ; sous ses doigts frémissants l'instrument éclate comme la foudre, gronde comme l'orage, supplie comme la prière, pleure comme la douleur, et bientôt les émeutiers vaincus se retirent, laissant à l'organiste la gloire de son triomphe, à la foule le sentiment de l'admiration, et à l'orateur l'expression de la reconnaissance.

3. Enfin *cultivons* la musique. Elle est utile et bonne à tous, mais plus spécialement à la jeunesse. Elle la distrait des vils amusements et des plaisirs dangereux, parce qu'elle retient l'âme dans les régions élevées.

Permettez-moi d'ajouter un conseil. Si Dieu vous a donné des aptitudes musicales, soyez empressés à offrir vos services au clergé de votre paroisse pour rehausser l'éclat des cérémonies sacrées. Aimez à célébrer les louanges de Dieu en prenant une part active aux chants d'église.

Rien n'est beau, mes frères, comme l'unisson soutenu par un grand nombre de voix. Je n'oublierai jamais l'incomparable spectacle que j'avais, il y a quelques jours, sous les yeux. C'était au soir d'un pèlerinage en l'honneur de la très sainte Vierge. On donnait la bénédiction du Saint-Sacrement en plein air. La foule était immense et toute cette multitude chantait l'adorable Eucharistie. Hommes mûrs, jeunes hommes, femmes, enfants, tous mêlaient leurs voix. C'était puissant, c'était suave, c'était magnifique. Ah ! que nos offices seraient autrement attrayants qu'ils ne le sont, si le peuple tout entier unissait ses accents à la voix des chœurs pour faire monter vers le ciel le cri de sa foi, de son espérance et de son amour !

Je termine par un trait. C'était au *xvii<sup>e</sup>* siècle, dans la cathédrale de Milan ; la foule en remplissait les vastes nefs, avide d'entendre un compositeur justement renommé. L'office commence, et

l'orgue murmure quelques mesures d'une mélodie douce et plaintive comme une prière étouffée de sanglots. Puis une voix inspirée s'élève seule dans le silence de la basilique. C'est Stradella qui chante lui-même son grand air d'église. L'orgue reprend le dialogue pour le suspendre encore et laisser la parole à l'artiste. Puis la voix et l'instrument se mêlent, se soutiennent, s'harmonisent dans un admirable duo où la prière prend un accent de gémissement, puis de douceur confiante qui se communique à l'assemblée tout entière et la rend esclave des sentiments de foi, de piété, d'amour qui inspiraient le grand artiste. Il avait conquis son auditoire, il avait vaincu ses ennemis. Et à la sortie de l'église, des sicaires envoyés contre lui par un rival jaloux, venaient déposer à ses pieds leur poignard homicide, et implorer de sa bonté le pardon de leur projet criminel.

Tout à l'heure, mes frères, des voix vont se faire entendre pour chanter Dieu et la sainte dont la fête nous réunit dans cette église. Fasse le ciel que cette harmonie pénètre l'âme des auditeurs des sentiments les plus profonds, qu'elle les plonge dans les douces émotions de la piété, qu'elle les fasse monter jusqu'à Dieu dans la région du vrai, du beau et du bien. Ainsi soit-il <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour la composition de cette instruction d'un genre si spécial, nous nous sommes servi largement d'une charmante allocution de l'abbé Pergeline dans son dernier ouvrage : « La jeunesse à l'école de Corneille et de Racine, » *La Musique*, p. 177.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETIT AVENT SUR LES BÉATITUDES

### I

#### LES BÉATITUDES EN GÉNÉRAL

*Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in celis.*

Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel. (Math., v, 12).

Mes frères,

Dieu est la justice même. Pour les méchants il a des peines éternelles ; aux bons il réserve des joies qui ne doivent jamais finir. Si l'enfer est le châtimement du mal, le ciel est la récompense du bien. Le ciel ! qui dira le bonheur dont Dieu y comble les justes ? Je ne l'essaierai pas, moi, pauvre exilé comme vous. Ici-bas, nous ne savons que pleurer et souffrir. Il est si rare, si imparfait, et de si courte durée, le bonheur que nous goûtons sur cette terre ! Pour nous parler de la félicité des saints il faudrait avoir soulevé un coin du voile qui nous sépare de la cité des bienheureux. Et encore devrions-nous nous écrier avec saint Paul, à qui Dieu avait daigné permettre d'en être l'heureux témoin : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a pas éprouvé tout le bonheur que le Seigneur réserve à ses élus. »

Ce bonheur inexprimable, serions-nous donc appelés à en jouir ? Oui, m. f., tous, sans aucune exception. Et cependant, par leur faute, un grand nombre d'hommes en seront éternellement privés. Mais enfin, ajoutez-vous, pouvons-nous savoir si un jour nous serons mis en possession de la vraie gloire, si nous irons au ciel ? Notre-Seigneur, dans l'évangile de la Toussaint, répond à votre question. Cette page divine est le catalogue des prédestinés et, par le fait, des réprouvés. Ecoutez avec cette pieuse attention à laquelle vous m'avez accoutumé, et vous saurez desquels vous êtes.

En première ligne viennent les dédaignés et les méprisés du monde, les humbles, les pauvres et les détachés de tout. A eux le ciel : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum celorum* : Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, parce que le royaume des cieux est à eux. Les vrais pauvres, c'est-à-dire ceux qui ne rougissent point de leur dénuement, de leurs hillons, qui ne jettent pas un regard d'envie sur le bien du prochain, sont assurés de leur salut. Ceux-là aussi seront sauvés qui, riches des biens de ce monde, n'y attachent pas leur cœur, ne se regardent que comme les économes de Dieu et se font une fête de répandre d'abondantes aumônes

dans le sein des malheureux. Mais malheur aux riches au cœur dur, à la main rapace, qui ne pensent qu'à thésauriser : *Væ vobis divitibus !* Ah ! qu'ils se rappellent la parabole de Lazare et du mauvais riche à qui ils ressemblent, refusant comme lui de donner même les miettes qui tombent de leur table à ce misérable qui grelotte de froid et meurt de faim à leur porte.

Le ciel, il est pour les doux qui souffrent tout de tous, sans importuner personne, qui rendent le bien pour le mal, la louange pour le blâme, l'amour pour la haine. Il est aussi pour les pacifiques qui ne permettent jamais aux passions de troubler la paix de leur âme et vivent en bonne intelligence avec le prochain. *Beati miles, quoniam ipsi possidebunt terram* : Bienheureux les doux, parce qu'ils conquerront la terre. Ici-bas, ils sont les amis de leurs semblables, qu'ils gagnent par leurs bons procédés, par leur affabilité, par leur langage bienveillant. Ils jouissent surtout de l'amitié de Jésus, grâce à leurs efforts pour reproduire en eux la vertu favorite de son divin Cœur. Dieu donne dès ici-bas le titre de fils aux pacifiques : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur*. N'est-il pas le prince de la paix, *Princeps pacis*, le Roi pacifique, *Rex pacificus* ? Sommes-nous de ceux-là ? A nous le ciel. Si au contraire nous comptons parmi ces caractères irascibles, violents ; si nous étions de ces hommes colères, emportés, durs à leurs frères ; si nous appartenions à cette race de perturbateurs qui trouble la paix, rompent les liens sociaux, se plaisent dans les procès, ne vivent que de querelles et de chicanes, notre place pendant l'éternité serait près du démon.

Un trône attend aussi les âmes éprouvées qui languissent dans l'affliction, au milieu des larmes. Notre-Seigneur les proclame bienheureuses, parce qu'elles seront consolées : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*. Leur tristesse sera changée en joie, et leurs nombreuses larmes brilleront comme autant de perles à la couronne qui leur ceindra le front. Au contraire, la folle joie des mondains se transformera en une amère et sempiternelle tristesse. Aux divertissements insensés du temps succéderont les pleurs et les grincements de dents pendant l'éternité.

Ils sont déjà heureux sur cette terre, et dans l'autre vie ils le seront davantage, ces chrétiens qui ont faim et soif de leur perfection, qui chaque jour font de nouveaux efforts pour avancer dans le chemin de la vertu. Ce zèle qu'ils déploient avec tant d'énergie et de constance pour leur sanctification sera magnifiquement récompensé. Les lâches chrétiens qui croient toujours en trop faire, qui taxent les autres d'exagération dans la pratique du devoir, se repentiront au déclin de leur vie, au jour de la mort, de leur tiédeur, de leur indifférence. Ils comprendront, mais trop tard, que ceux dont ils censuraient la conduite, critiquaient les exercices de piété, les pratiques de dévotion, étaient plus sages qu'eux.



*Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* Ils sont rassasiés de gloire et de bonheur, tandis qu'eux sont à jamais envelés dans l'opprobre et dans le malheur.

Le ciel est promis aux miséricordieux, c'est-à-dire à ceux qui compatissent aux peines de leurs frères et prennent en pitié leurs défauts et leurs misères : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* La miséricorde de Dieu n'est assurée qu'à ceux qui l'auront exercée envers le prochain. Jésus-Christ nous déclare dans son Evangile que nous serons traités comme nous aurons traité les autres, qu'il nous appliquera la mesure dont nous nous serons servis à l'égard de nos frères. Ainsi donc, ne comptez pas sur la bonté de Dieu, sur sa miséricordieuse indulgence, vous qui êtes impitoyables pour vos semblables, qui ne leur passez rien, leur refusez le pardon auquel ils ont droit. Oh ! de grâce, pendant qu'il en est temps encore, ménagez-vous pour l'heure suprême la miséricorde du Seigneur, en l'exerçant vous-mêmes.

Le ciel ! ah ! il est surtout pour les cœurs purs. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* : Bienheureux les purs, car ils verront Dieu. Rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Comme tout péché souille l'homme, il s'ensuit que pour jouir de Dieu dans sa demeure éternelle il faut ou n'en avoir point commis ou les avoir expiés dans les larmes de la pénitence. Mais si tout péché est une souillure, il en est un qui nous salit plus que les autres : c'est l'impureté. Il profane le chrétien dans tout son être ; aussi l'appelle-t-on le péché honteux, infâme, sans doute parce qu'il avilit l'homme en le ravalant au degré de la bête. Or saint Paul nous assure que le paradis est fermé aux impudiques, tandis qu'il est grand ouvert aux âmes chastes. Les vierges y ont même une place à part ; ils sont comme la garde d'honneur de l'Agneau sans tache : *Sequuntur Agnum quocumque ierit.*

Enfin, il en est à qui Dieu doit son ciel, qu'ils ont gagné par leurs souffrances. Ce sont les persécutés. *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum celorum* : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. Souffrir persécution est un bonheur, mais aussi un honneur, car on ne persécute que ceux qui veulent le bien et le font. Les mauvais traitements infligés aux méchants ne sont d'ordinaire qu'un acte de justice vindicative qu'exerce contre eux la société. Quand on envoie au bagne un voleur de grand chemin et un assassin à l'échafaud, on ne les persécute pas, on leur inflige le châtiment qu'ils méritent. La persécution consiste à faire souffrir, à torturer un homme irrépréhensible qui s'acquitte de son devoir et pratique sa religion. C'est surtout contre ces hommes que s'est exercé le sanguinaire génie des persécuteurs. Rappelez-vous les flots de sang qu'ils ont versés dans les trois premiers siècles

du christianisme. Que de millions de martyrs ! Et ne me dites pas que l'ère des persécutions est fermée, que le sang ne coule plus, grâce aux progrès de la civilisation : je vous répondrais, l'histoire à la main, que depuis que les Juifs, persécuteurs de l'Homme-Dieu, ont arrosé le Calvaire de son sang, jamais celui des martyrs n'a cessé de couler tantôt sur une plage, tantôt sur une autre. Sans doute, dans les pays civilisés le glaive n'ose répandre le sang des fidèles du devoir et de la religion. Mais, dites-moi, la persécution n'a-t-elle à son service que le glaive, les chevaux, les ongles de fer, l'échafaud ? Elle a bien d'autres tortures à sa disposition. Vous les connaissez aussi bien que moi. Non, la persécution n'a pas désarmé, et le nombre des persécuteurs n'a fait qu'augmenter. Ah ! vous qui voulez servir le Seigneur, ne rencontrez-vous pas, à chaque pas dans la vie, un ennemi qui vous fait payer chèrement votre fidélité à Dieu, à l'Eglise, en vous couvrant d'insultes, en vous criblant de stupides sarcasmes et de sottes railleries ? Votre persécuteur, femme chrétienne, c'est peut-être votre mari ! Votre persécuteur, jeune fille, c'est peut-être un frère dévoyé ! Vos persécuteurs, enfants, qui sait ? ce sont peut-être vos parents ! Des proches, de prétendus amis, des voisins, voilà peut-être, m. f., vos persécuteurs ! Ne vous en plaignez pas ; estimez-vous heureux, au contraire, d'être en butte aux persécutions, car vous en serez récompensés dans le ciel. Vos ennemis, vos bourreaux iront, eux, partager l'éternel malheur de leur instigateur, le démon. Nobles et saintes victimes, ne vous révoltez point contre les malédictions, les mensongères inventions des iniques ; soyez heureuses et fières de votre sort : c'est le gage d'une grande récompense, *merces magna nimis*.

Je m'arrête. J'ai dit assez pour que vous sachiez si vous êtes du nombre des prédestinés ou des réprouvés. Le ciel est assuré aux pauvres volontaires, aux doux, aux pacifiques, aux affamés de la justice, aux miséricordieux, aux purs et aux persécutés. A vous de savoir, en jetant un regard sur votre âme, si vous êtes de ceux-là. Si oui, avec mon Dieu, je vous proclame heureux dès ce monde, *Beati*, vous assurant pour l'autre vie un bonheur infini. Que si vous comptiez parmi ceux devant lesquels le ciel ne s'ouvrira que dans le cas où s'opérerait en eux une vraie et sincère conversion, je vous dirais, en me jetant à vos pieds : Oh ! m. f., je vous en supplie, je vous en conjure, convertissez-vous, revenez à Dieu de tout votre cœur. Les anges vous ont tressé une couronne, le Seigneur vous a préparé un trône, ne vous privez pas à tout jamais d'un bonheur et d'une gloire dont vous pleureriez la perte pendant les siècles des siècles ! Puissions-nous nous retrouver tous un jour au ciel ! *Amen !*

**PETITE INSTRUCTION  
POUR LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE  
APRÈS LA PENTECOTE**

LA CONNAISSANCE DE LA VOLONTÉ DE DIEU

*Non cessamus pro vobis orantes,  
ut impleamini agnitione voluntatis  
Dei.*

Nous ne cessons point de prier  
pour vous, demandant à Dieu qu'il  
vous remplisse de la connaissance  
de sa volonté. (Coloss., I, 9.)

Ayant à solliciter en faveur des fidèles de l'Eglise de Colosses des grâces qui devaient les porter à la perfection du christianisme, saint Paul met en premier lieu la connaissance de la volonté divine. C'est assez indiquer l'importance de ce don particulier. S'il fallait d'autres raisons pour vous en convaincre, il serait facile de vous montrer dans l'ignorance et le mépris de cette volonté la source de tous les désordres, de tous les maux qui ont depuis l'origine affligé l'humanité.

Quand Dieu veut punir les individus ou les peuples, il les abandonne à leur propre conseil, il les laisse suivre jusqu'au bout la voie de l'iniquité, nous dit la sainte Ecriture, pour bien les convaincre, par les malheurs qu'ils accumulent ainsi sur leur tête, de l'aveuglement d'esprit et de la perversité de cœur où les conduit une volonté qui prétend être à elle-même sa règle unique et souveraine. Les nations païennes ont donné, à l'apogée même de la civilisation, le triste spectacle des erreurs les plus invraisemblables, des habitudes les plus corrompues, et elles se sont toutes effondrées sous le poids de crimes causés par une perversion profonde de la volonté aussi bien que par les égarements de l'intelligence.

Voulons-nous éviter un sort si funeste ? Déflions-nous de notre volonté propre, gardons-nous de suivre aveuglément les mouvements de la nature, et sachons mettre, au contraire, la volonté de Dieu à la base de toutes nos actions.

Il est nécessaire, pour cela, d'en avoir une connaissance aussi complète que pratique. Examinons 1<sup>o</sup> quelle doit être cette connaissance, et 2<sup>o</sup> par quels moyens il nous sera donné de l'acquérir.

I

Les théologiens, étudiant les attributs essentiels de la divinité, arrivent à peine, malgré les savants et lumineux travaux des Pères et des Docteurs, à effleurer un sujet qui, par son infinie profondeur, échappera toujours aux investigations humaines. Et pourtant le peu qu'ils nous en découvrent suffit à nous ravir, à nous pénétrer de respect et d'admiration pour ce Dieu si grand, si supérieur à toutes nos conceptions, et en même temps si plein de bonté et de miséricorde à l'égard des plus humbles d'entre ses créatures. Les saints ont fait leurs délices de la contemplation de ces mystères

dont Dieu a réservé la connaissance aux purs et aux petits.

Mais ce sont moins ces lumières transcendantes que nous devons ambitionner et rechercher, que la science pratique, la science du cœur, accessible à tous, et seule nécessaire pour le salut. Nous recevons de celle-ci une détermination au bien en quelque sorte naturelle. Sans elle, nous y trouverions d'incroyables difficultés. Nous sentirions en nous des attraites pour le mal dont l'esprit le plus juste ne suffit pas toujours à triompher. Grâce à elle, au contraire, la vertu, le devoir nous apparaissent avec leurs attraites divins, nous les aimons, nous y tendons avec une ferme et persévérante ardeur.

C'est encore la doctrine de l'Apôtre qui veut que « nous éprouvions ce qu'est la volonté de Dieu, c'est-à-dire ce qui est bon, ce qui plaît au Seigneur, ce qui est parfait à ses yeux. » (Rom., XII, 2). Nous devons, en effet, nous représenter la perfection divine comme un soleil éblouissant qu'aucune ombre n'altère, ou comme un pur cristal d'où ne s'échappent que de brillants et lumineux rayons. Tout ce qui est beau, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, voilà l'objet de cette volonté ; nul œil n'y peut découvrir le plus léger défaut, la moindre apparence d'imperfection.

Comment la considération attentive d'un tel attribut ne nous frapperait-elle pas ? Comment ne purifierait-elle pas nos intentions, nos affections, nos désirs ? Comment ne nous inspirerait-elle pas une vive horreur du mal, un amour triomphant du bien ?

Avant tout, il importe donc que la connaissance que nous avons de la volonté divine, soit une connaissance *pratique*. Ajoutons qu'elle doit être une connaissance *complète*.

Par là j'entends qu'il ne faut pas borner le champ de la volonté divine, lui soumettre certaines parties de notre être, certaines conditions de notre existence, et lui interdire les autres. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui, tout en paraissant désirer connaître ce que Dieu demande d'elles, craignent au fond de le savoir d'une manière trop évidente et trop précise. Elles voudraient plaire à Dieu, lui obéir, mais à condition de n'être point contredites dans leur manière de voir et d'apprécier telle ou telle convenance, telle ou telle habitude auxquelles il leur en coûterait trop de renoncer. Elles se forment ainsi en elles-mêmes comme des retraites où elles ont peur de laisser pénétrer la volonté de Dieu.

Ce n'est pas cette connaissance pusillanime et incomplète qu'il convient de souhaiter, encore moins de demander à Dieu. Un chrétien sincère doit éviter de ressembler à ces oiseaux de nuit qui se plaisent dans l'obscurité et redoutent la lumière. Il doit désirer plutôt que se fasse pour son âme le plein jour de Dieu. Saint Paul veut que « nous soyons remplis de la connaissance de la volonté divine. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'elle occupe toutes nos facultés, qu'elle surabonde en nous, de



façon à ne plus laisser place pour aucun autre sentiment ? Que notre devise soit celle d'une grande sainte : « Tout ce que le bon Dieu voudra ! » Point de réserve, point de mélange, point de duplicité, mais une vue simple vers la volonté divine, avec la résolution ferme d'en accepter et d'en suivre les prescriptions. Là est pour nous la sécurité, le repos, la confiance absolue et invincible.

Et il ne suffit pas encore d'être attentif à cette volonté générale qui embrasse tous les hommes, leur fixe les limites du bien et du mal, détermine la moralité de chacun de leurs actes. Il n'est personne à qui Dieu ne prescrive une loi particulière, en rapport avec le don spécial qu'on a reçu, avec le rôle que l'on doit remplir, la vocation à laquelle on est appelé. A cette sollicitude admirable de Dieu, ne convient-il pas de répondre par une sollicitude analogue ? La délicatesse ne s'unit-elle pas à nos propres intérêts pour nous persuader de rechercher soigneusement quel est le don particulier que Dieu nous a fait, quelles sont les lois qu'il nous a tracées pour faire fructifier en nous ce don ?

En un mot, sous quelque rapport que la volonté divine s'exerce sur nous, appliquons-nous à en avoir une connaissance parfaite, qui nous mette à même de l'accomplir pleinement, sans reculer jamais devant les sacrifices qu'elle réclamera de nous.

Mais vous me demanderez peut-être comment il vous sera possible d'arriver à une telle connaissance, et si ce n'est point vous imposer une obligation trop onéreuse d'exiger que vous la possédiez avec la plénitude que nous avons dit.

Je répondrai à votre objection en vous indiquant brièvement les moyens que nous avons de connaître avec facilité la volonté de Dieu, même en ce qu'elle a de spécial pour chacun de nous.

## II

Disons d'abord qu'il y a en nous un ennemi de la volonté divine, qui a tout intérêt à nous maintenir dans l'ignorance. Cet ennemi n'est autre que la concupiscence. Comme elle est habile, mes frères, à nous cacher les prescriptions de la loi divine, afin de nous porter à accomplir ses propres désirs ! Non seulement il importe de nous tenir en garde contre ses dangereuses suggestions, mais nous devons la mortifier sans cesse, si nous voulons que la voix de Dieu se fasse entendre à notre âme, si nous voulons que Dieu même condescende à nous révéler ses desseins miséricordieux.

Un autre obstacle non moins à craindre, ce sont les discours du monde. Celui qui aime et recherche les sociétés profanes, qui prête l'oreille aux mille bruits du dehors, ne peut avoir l'attention nécessaire à l'intelligence de la parole divine. Et puis, quelle opposition entre les maximes du siècle et les conseils de la sagesse éternelle !

Aussi, voyez comment les saints ont pris soin de fuir le monde, de crucifier leur chair, d'embrasser toutes les austérités de la pénitence, pour

mieux jouir des communications célestes. Dieu s'est plu à s'en montrer vraiment prodigue à leur égard, comme pour mieux nous indiquer la voie que nous devons suivre nous-mêmes afin de partager une si précieuse faveur.

Les obstacles étant écartés, il faut encore ne pas négliger les moyens d'avancer en nous cette connaissance, que la seule raison est impuissante à nous donner.

Si vous en avez la facilité et le loisir, vous lirez les beaux commentaires des maîtres de la vie spirituelle. Vous y trouverez expliqué et développé tout l'enseignement de la Tradition chrétienne. Le simple petit traité de l'*Imitation de Jésus-Christ* vous donnera, étudié et médité avec attention, des aperçus profonds et lumineux sur la conduite de Dieu à votre égard, sur la manière de correspondre aux saints avertissements de la grâce, sur le détachement de votre propre volonté, et l'obéissance aux inspirations de l'Esprit-Saint.

Mais c'est surtout dans l'Ecriture que ce divin Esprit a voulu renfermer les principes de sagesse destinés à nous servir de règle infaillible en cette vie. C'est là qu'il faut chercher l'expression des desseins paternels de Dieu sur l'humanité tout entière et sur chacun de nous en particulier. Méditons assidûment la sainte Ecriture, méditons l'Evangile, nous y puiserons l'aliment souverain de nos âmes, le plus efficace après la sainte communion, je veux dire la parole vive de Dieu, révélatrice de ses conseils comme de ses préceptes.

Il est un autre moyen plus accessible, à la portée des plus humbles d'entre les fidèles de Jésus-Christ. Il nous est enseigné dans le récit de la conversion de saint Paul, persécuteur acharné des chrétiens. Paul croyait ainsi, de bonne foi sans doute, accomplir la volonté divine. Il se trompait. Son erreur lui apparut clairement, lorsqu'il fut, par l'effet d'une grâce singulière, terrassé sur le chemin de Damas. Son premier cri, sa première prière vers ce Jésus qui se révélait à lui, furent ces simples mots : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et il lui fut commandé d'aller à Damas où la volonté divine lui serait manifestée par le moyen du pieux prêtre Ananie. Le Seigneur prit soin lui-même d'avertir son fidèle ministre et de lui communiquer ses desseins sur celui qu'il destinait à être un vase d'élection pour porter son nom par toute la terre. Ainsi récompensait-il la prière que Paul lui avait adressée.

Ce fait miraculeux nous indique à nous-mêmes la voie à suivre. La prière, la prière sincère, nous ouvre cette voie. Si nous savons exprimer souvent à Dieu le désir de connaître sa volonté pleine et entière, avec la résolution ferme de l'accomplir, soyons sûrs que Dieu nous écoutera favorablement et fera droit à notre demande. Le saint roi David nous est un modèle sous ce rapport, il nous a donné dans ses Psaumes les plus belles formules de supplication pour obtenir cette grâce qu'il estimait par-dessus tout. Aimons à nous servir de ses saints cantiques ; nous ne trouverons nulle part

ailleurs comment exprimer mieux, avec plus de piété, les vœux fervents de notre cœur.

Enfin, selon la recommandation du Sauveur, nous nous ferons un devoir de consulter ceux à qui Dieu a donné cette mission d'être ses interprètes auprès des hommes. Dans les voies du salut surtout, nul ne peut être son propre guide; se fier à ses lumières, c'est s'exposer à des illusions et à des erreurs fort préjudiciables aux intérêts de son âme. Qui n'admirerait cette conduite de la Providence, qui ne veut se communiquer à nous, nous diriger et nous instruire, qu'à la condition que nous renoncions à toute velléité d'indépendance, à toute volonté propre et personnelle?

Puis donc que la connaissance de la volonté de Dieu nous est si nécessaire, qu'elle nous préserve de désordres inévitables, qu'elle établit en nous et hors de nous un ordre parfait, désirons la posséder et efforçons-nous de l'acquérir par tous les moyens en notre pouvoir. Combattons l'ignorance qui y fait obstacle, mortifions nos passions, recourons à la prière, à la méditation, surtout aux conseils d'un sage directeur. Alors la pleine lumière de Dieu resplendira sur notre vie, elle affermira nos pas dans la vérité, elle nous guidera à travers les dangers, jusqu'au port de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il!

## RÉPONSES AUX OBJECTIONS MORALES CONTRE LES DEVOIRS DE LA RELIGION

MISES EN RAPPORT AVEC LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

Vingt-troisième dimanche après la Pentecôte. — Jésus compare à un sommeil la mort de la fille de Jaïre

LA CRAINTE DE LA MORT

*Non est enim mortua puella,  
sed dormit.*

Elle n'est pas morte, elle dort.

**Objection.** — La crainte de la mort se glisse dans le cœur du juste comme dans le cœur du méchant. L'homme frissonne à l'idée de la mort. Il ne s'avance qu'en tremblant sur le bord de ce précipice inconnu, et dès qu'il se penche et plonge ses regards dans sa profondeur, il recule épouvanté.

**Réponse.** — Celui qui s'endort en Dieu comme l'enfant dans les bras de sa mère, sûr de rouvrir le lendemain les yeux à la lumière, n'a rien à redouter de la mort, ce rafraîchissement d'un instant. (Reynaud).

**Objection.** — Les peintures de la mort sont toutes horribles.

**Réponse.** — On est injuste envers la mort en la peignant comme on le fait : on devrait la représenter en vieille femme bien conservée, grande, belle, auguste, douce et calme, les bras ouverts pour nous recevoir. C'est l'emblème du repos éternel après la malheureuse vie inquiète et orageuse. (Prince de Ligne).

**Objection.** — Si la mort n'était pas horrible, les hommes ne se défendraient pas si fort contre elle.

**Réponse.** — Une brebis se laisse égorger sans aucune résistance... Mais le pourceau, qui est un animal immonde, jette des cris effroyables quand on veut le tuer, et se défend autant qu'il peut contre la mort. Cette même différence se rencontre entre les justes, qui sont figurés par les brebis, et les hommes méchants et charnels, qui sont désignés par les pourceaux. (Rodriguez).

**Objection.** — La mort la plus paisible est la mort de l'homme qui se passe pour mourir des secours de la religion. La religion catholique semble avoir pris à tâche de rendre la mort épouvantable en l'entourant de cérémonies qui l'annoncent et la font craindre. Les protestants ont eu raison de supprimer ces ridicules cérémonies. Le ministre vient lire au mourant quelques versets choisis de la Bible, c'est suffisant.

**Réponse.** — Quelle nécessité y a-t-il d'introduire auprès d'un malade un étranger qui n'a pas autre chose à faire qu'une lecture? Une bouche amie saura bien mieux remplir cet office, et ses accents paraîtront plus doux aux oreilles fatiguées qui l'écouteront. Ce que le chrétien attend d'un ministre de la religion, lorsqu'il le voit près du lit où la mort lui dispute ses dernières heures, c'est plus qu'une parole, si onctueuse et si éloquente qu'elle soit.

Voici la peinture de la mort du méchant :

Le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agit pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son esprit frémit, et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable. (Massillon).

Voici ce qu'est la mort du chrétien :

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à



son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourant, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire. Enfin le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balança dans le berceau de la vie, ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins, déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche; car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur! (Chateaubriand).

C'est la certitude que la grâce le visite une dernière fois, pour consommer, dans sa vie pécheresse, les miséricordes de son Dieu; c'est un signe sensible et palpable de sa sanctification. La rémission des péchés, l'affermissement des vertus chrétiennes, n'est-ce pas ce qui est le plus nécessaire à l'homme, lorsque sa vie va sombrer, lorsque les fureurs de Satan et les terreurs de la mort l'assiègent?

*Objection.* — Quand on a su se passer de la religion pendant sa vie, on sait bien s'en passer à l'heure de la mort.

*Réponse.* — Pendant la vie la lointaine image de la mort n'apparaît à l'homme qu'à travers les vapeurs de ses rêves terrestres, où se croisent ses amours, ses intérêts et ses plaisirs; cette vague apparition n'a point de prise sur son âme trop bien entourée et trop violemment distraite. Mais quand ses rêves s'évanouissent, quand il sent la froide main de l'ennemi qui le guettait peser sur sa poitrine oppressée, il cherche instinctivement du secours autour de lui.

*Objection.* — Les douces paroles et les regards attristés de ceux qui l'aiment, le consolent.

*Réponse.* — Ces témoignages d'affection ne peuvent que rendre plus déchirante l'heure de la séparation.

*Objection.* — Les émotions sont dangereuses pour les malades; on ne peut leur parler des derniers sacrements sans les affoler de terreur.

*Réponse.* — Il est fort douteux qu'on réussisse à tromper tel ou tel malade sur l'approche de la mort, et il est certain que la grâce des sacrements donnerait un apaisement à ses craintes et lui procurerait un courage puissant pour supporter ses émotions.

*Objection.* — On réussit quelquefois à tromper le malade jusqu'à la fin; on masque sa douleur, on met dans ses regards, sur son visage, dans sa

voix, des promesses chimériques. Quelle douce mort! Il meurt sans se voir mourir.

*Réponse.* — Vous comptez donc pour rien les secrètes angoisses de l'âme que vous avez trompée jusqu'au dernier instant, et l'atroce saisissement qu'elle a dû éprouver lorsque Dieu est venu au-devant d'elle et lui a dit : « Me voici, tu ne m'attendais pas. Honte et malheur à ceux qui, près de ton lit de souffrance, ont étouffé le bruit de mes pas! Maintenant je te tiens, et c'est pour toujours! » (P. Monsabré).

*Objection.* — Heureux l'homme qui sait se passer de l'Eglise pour mourir! On a bien représenté la douceur d'une telle mort :

A l'heure où le soleil s'abaisse sous l'horizon, tandis que les vapeurs qui montent et les ombres qui descendent, couvrent déjà de ténèbres et de rosée les vallons spacieux, on voit le haut d'une tour, ou le sommet élevé d'une montagne, retenir encore les derniers rayons de l'astre disparu. Ainsi dans ces instants funèbres qui répandent l'horreur et la nuit sur la foule rampante des âmes vulgaires, Philandre toujours calme et serein, dans une majesté tranquille, levait au-dessus des ombres de la mort sa tête éclatante. La paix de son âme se peint dans tous ses traits, l'espérance élincelle sur son front auguste. La destruction le pare, le couronne de lumière, et le présente immortel à l'Etre suprême. (Young).

*Réponse.* — C'est la peinture de la mort d'un homme juste ou d'un homme qui se croit juste.

Vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte. — Jésus enseigne que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront pas

#### LA PAROLE DE DIEU

Mes paroles ne passeront pas.  
*Verba mea non præteribunt.*

*Objection.* — Les curés font leur métier quand ils prêchent. On les laisse dire, et de ce qu'ils disent on garde ce que l'on veut.

*Réponse.* — La parole de Dieu, comme l'Esprit-Saint nous l'enseigne, ne remonte jamais sans effet là d'où elle est descendue. Il faut qu'elle annonce ce qu'elle a produit. Si elle a été reçue, si elle a été accueillie avec sa puissance et sa force, des bénédictions et des grâces la suivent immédiatement; mais si elle remonte sans avoir été acceptée, les grâces se changent en ces flèches terribles de la malédiction dont parle le prophète.

*Objection.* — La parole des prédicateurs étant nécessairement ennuyeuse, quel bien peut-elle me faire?

*Réponse.* — Voyez ces graines que vous semez dans vos champs, dans vos jardins : ne sont-elles pas bien petites, sèches et flétries? Et pourtant si elles tombent dans une bonne terre, elles se féconderont un jour et donneront un feuillage, des fleurs et des fruits. La faiblesse de la main qui jette les semences n'est pas ce qui les empêche de germer; c'est la dureté de la terre sur laquelle elles sont jetées.

*Objection.* — La parole de Dieu est une parole qui juge et condamne; on est naturellement disposé à lui faire opposition soit dans son esprit, soit dans son cœur.

*Réponse.* — On ressemble alors à l'aspic dont parle l'Écriture, qui ferme les oreilles afin de ne pas subir la fascination. Les anciens naturalistes racontaient que certains enchanteurs savaient par les modulations de la voix charmer les aspics et s'en emparer, mais pour échapper au charme les aspics bouchaient leurs oreilles avec leur queue roulée autour de leur tête. Vous bouchiez ainsi les oreilles de votre âme, quand vous ouvrez celles de votre corps.

*Objection.* — Si l'on doit juger de la puissance d'une parole par ses effets, il faut avouer que la parole divine est bien impuissante aussi bien pour les autres hommes que pour moi.

*Réponse.* — La parole apostolique a brisé le paganisme, régénéré le monde barbare, civilisé le monde sauvage; elle a pris l'homme dans les profondeurs de sa dégradation morale, elle a rompu sa chaîne si lourde, elle a guéri les plaies si profondes de son âme; mais elle n'a produit ces effets que parce qu'elle était reçue comme la parole de Dieu et non comme la parole de l'homme. Quand saint Paul se félicite des succès de sa parole, il reconnaît qu'elle a été reçue comme la parole de Dieu. Dans la ville de Lycaonie où l'on voulait lui offrir un sacrifice comme à une divinité, il ne fit aucun bien, parce qu'on ne voyait en lui qu'une puissance humaine; à l'Aréopage d'Athènes il fit peu de conversions, parce que sa parole était écoutée comme une parole humaine. On n'a plus assez de foi maintenant pour entendre la parole de Dieu dans la parole du prêtre, voilà la raison de l'impuissance de cette parole.

*Objection.* — J'ai quelquefois écouté la parole du prêtre avec respect, et elle ne m'a fait aucun bien.

*Réponse.* — C'est que vous ne l'avez pas entendue assez souvent. « L'eau est molle, dit un saint, et la pierre est dure. Cependant l'eau tombant d'un vase goutte à goutte sur la pierre, la perce peu à peu. Il en est de même de la parole de Dieu. Bien qu'elle soit molle en quelque façon par sa douceur, et que notre cœur soit dur par son insensibilité, si on a soin d'écouter souvent cette divine parole, elle ouvre enfin le cœur, malgré sa dureté, pour y faire entrer la crainte salutaire de Dieu. » Saint Grégoire dit que comme le corps est en très mauvaise santé lorsque l'estomac ne peut retenir aucune nourriture et rejette tout ce qu'il prend; ainsi l'âme est en très mauvais état quand le cœur ne retient pas la parole de Dieu. Saint Augustin dit que la parole de Dieu est semblable à l'hameçon qui ne prend que quand il est pris. Comme le poisson demeure pris à l'hameçon, ainsi l'on demeure pris par la parole de Dieu, quand on la prend et qu'on la reçoit.

*Objection.* — Les défauts ou les vices que les prédicateurs condamnent sont toujours des défauts ou des vices que je n'ai pas.

*Réponse.* — « Vous êtes semblables, disait un grand prédicateur, à ceux qui ont soin de couper les viandes à la table des grands, et qui les distribuent à tout le monde sans rien prendre jamais pour eux. Lorsque vous m'entendez, vous dites : Voilà qui serait très propre pour un tel; ceci conviendrait bien à quelqu'un que je connais; si une telle personne était ici, voilà justement son fait. Et cependant vous ne gardez rien pour vous. Je veux qu'au banquet de la parole de Dieu vous soyez tous du nombre des conviés, et non pas de ceux qui ne coupent que pour les autres. »

*Objection.* — Je vais au sermon pour m'assurer si le prédicateur mérite la réputation qu'il s'est faite. J'examine la composition, le style, le débit : j'aime beaucoup la belle éloquence. Qui osera m'en faire un crime ?

*Réponse.* — Que dirions-nous d'un malade que l'on serait sur le point de saigner, et qui, au lieu de se laisser tirer du sang, s'amuserait à regarder l'étau et la lancette du chirurgien et à en admirer le travail ? Laissez, lui dirait-on, ces curiosités inutiles; il faut vous saigner, il n'est question maintenant que de cela, et tout le reste est hors de propos. Il en est de même de ceux qui, négligeant ce qu'il y a de plus essentiel dans un sermon et dont ils auraient le plus besoin, afin d'en tirer un bon suc pour leur nourriture spirituelle, ne s'arrêtent qu'à l'écorce, à l'invention et à la division du discours, à la force et à la pureté des expressions, et enfin à tout ce qui n'est qu'un ornement inutile et un vain artifice d'éloquence. Ces sortes de gens peuvent être encore très justement comparés à un crible et à un sac, qui ne retiennent que la paille et le son, et laissent couler le grain et la farine. (Rodriguez).

*Objection.* — Le prédicateur catholique ne peut donner à sa parole que son autorité personnelle, il n'est pas plus infaillible que le ministre protestant ou tout autre apôtre d'une religion quelconque.

*Réponse.* — Le prêtre catholique ne monte pas en chaire pour donner son opinion, mais pour donner l'enseignement de l'Eglise. Vingt siècles de tradition chrétienne parlent par sa bouche; sa parole est soumise à l'autorité et à la surveillance d'une hiérarchie dont le chef est infaillible; si sa bouche trahissait son ministère, s'il jetait à son auditoire une parole qui ne fût pas catholique, il serait condamné à un silence éternel. En est-il de même du ministre protestant ? Un ministre protestant converti, M. Laval, disait : « Il n'y a pas de foi pour le protestant; ce qu'il appelle sa foi n'est qu'une opinion aussi vaine, aussi inconstante que les autres opinions. La religion, la foi divine, n'est pour lui qu'une manière de voir, un système et rien de plus. » Le prince Georges de Saxe avait coutume de dire que les luthériens ne savaient pas chaque jour ce qu'il faudrait croire le lendemain. Rousseau a tracé le portrait suivant des ministres protestants : « Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. On leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre; on leur demande quels mystères ils admettent, ils n'osent répondre encore. Leur intérêt temporel est la seule chose qui décide de leur foi. On ne sait ni ce qu'ils croient ni ce qu'ils ne croient pas, on ne sait



pas même ce qu'ils font semblant de croire; leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres. » Hégel disait : « Ils ne sont unis que dans la nullité. » Un protestant converti, le docteur Hurter, s'est exprimé en ces termes : « Si l'on ôtait du Nouveau Testament tout ce que le protestantisme en a rejeté en différents temps et par différents docteurs, il n'en resterait que le frontispice, puisqu'il n'y a pas une seule doctrine, un seul chapitre, un seul verset de ce livre divin qui n'ait été rejeté par quelques protestants. » Un journal protestant, la *Correspondance de l'Allemagne du Nord*, écrivait il y a quelque temps :

On nous renvoie à la Bible, et nulle part nous ne trouvons le moyen de la comprendre de manière à arriver à l'unité de foi. Qu'est-ce donc qu'une Eglise qui en appelle partout et toujours à la Bible, sans pouvoir fournir une interprétation solide, qui ne peut jamais dire avec une pleine assurance : « Voilà l'interprétation vraie » ? Tout homme attaché de bonne foi au christianisme ne doit-il pas douter si l'Eglise protestante possède le Saint-Esprit, et tourner ses regards vers celle qui dit : « Voilà la décision de l'Eglise » ? Nous en sommes là. Nous avons des prédicateurs luthériens, piétistes, rationalistes, supernaturalistes, et, dans la même chaire, Christ est tantôt Fils éternel du Père éternel, tantôt seulement le plus sage des hommes. Avant midi, les fidèles apprennent que l'homme ne rentre en grâce avec Dieu que par la rédemption du Christ sur la croix; après midi, que leurs mérites personnels suffisent seuls pour arriver au ciel. Un prédicateur dira que l'accomplissement des commandements est l'essentiel; un autre que la foi et les sacrements suffisent, le reste n'est qu'accessoire. A quelle doctrine s'arrêter ? Car il s'agit de points fondamentaux. Evidemment ces doctrines ne sont pas toutes vraies, puisqu'elles sont contradictoires. Quelle est la bonne ? L'Eglise protestante ne nous donne à cet égard ni principe, ni décision. Elle laisse au contraire ses ministres libres de décider, et les fidèles libres d'errer dans ce dédale de contradictions... Aussi trois mots résument l'intérieur de l'Eglise protestante : désunion, faiblesse, impuissance. Voilà l'Eglise nationale... Nous irons là où l'Eglise sait ce que dit l'Ecriture, où l'Eglise prescrit ce que ses ministres doivent enseigner, ce que ses fidèles doivent apprendre... C'est à contre-cœur que nous nous séparons de la maison de nos pères, mais il faut nous séparer. En avant pour Rome !

Oseriez-vous encore comparer la prédication protestante à la prédication catholique ?

FIN

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'ÉGLISE ?

### XI

*Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum.*

Jésus-Christ est ma vie, mon bonheur; et ne fallût-il mourir pour en jouir, la mort m'est un gain.

(Philip., I, 21.)

Dompter l'ennemi jusqu'à le mettre hors d'état de menacer sérieusement la sécurité de l'empire; réprimer et soumettre les conspirateurs jusqu'à les empêcher de prévaloir désormais contre les pouvoirs réguliers, c'est déjà bien : mais *les gagner à notre cause et nous en faire des alliés*

serait beaucoup mieux, et je vous dirai qu'avec les passions on en peut venir jusque-là.

« Comment ! me direz-vous, ces passions qui militent avec tant d'acharnement contre la raison et contre la foi, nous pourrions les gagner à notre cause, les mettre au service de la raison et de la foi ? Pareille conquête s'est-elle jamais vue ? »

Oui, mes frères, et les héros chrétiens qui ont eu la gloire de cette conquête s'appellent même légion. Songez donc aux apôtres, aux martyrs, à ces confesseurs, à ces vierges sans nombre, qui tous brillent comme autant d'étoiles resplendissantes dans le ciel : en est-il un seul qui n'ait mis au service de sa foi toutes les forces disponibles de son âme ? Or il n'est pas en nous de forces plus redoutables que les passions ; c'est à tel point que la victoire est toujours inmanquablement à celui qui les compte dans son parti. Mais comment les y entraîner ? C'est sans doute là le difficile ? Et pourtant, tout se réduit à *savoir* et à *vouloir*.

### I

Savoir gagner les passions à la cause de la raison et de la foi n'est pas chose bien difficile d'abord. Que veulent nos passions en définitive ? N'est-ce pas d'assouvir notre soif de bonheur ? Or, apprenez que c'est justement là ce que proposent à notre cœur la raison et la foi. Voilà donc un premier point sur lequel l'accord est parfait. — Mais toutes, passions, raison, foi, nous veulent-elles la même somme de bonheur ? Oui encore. Bonheur infini en intensité et en durée : notre cœur n'ambitionne rien de moins pour être rassasié. L'entente jusqu'ici est toujours aussi complète.

Tels sont déjà les préliminaires du fameux traité d'alliance en perspective : tout en nous aspire au bonheur, et à un bonheur parfait.

Où le désaccord commence, c'est sur les choses capables de procurer ce bonheur que nous rêvons. Les passions disent : « Il est dans les biens sensibles ! attachez-vous donc aux biens sensibles. » — « Nullement, reprend la raison ; ces biens passent comme l'ombre, et ne font qu'activer la soif du bonheur sans l'apaiser jamais, sans compter qu'ils laissent toujours après eux une amertume absolument inconciliable avec le vrai bonheur. Quant à vous dire moi-même où il réside, je déclare humblement que j'ai cherché, et je n'ai point trouvé : *Quæsi vi et non inveni !* » — « Malheureux homme que je suis ! m'écrierai-je avec l'Apôtre. Qui donc fera tomber le voile qui me cache le bonheur, et me délivrera de mon tourment ? Bonheur ! Bonheur ! Mon cœur m'affirme que tu es, et le cœur ne trompe pas : où donc es-tu ? Sur quelles rives inconnues t'es-tu réfugié ? En vain ma raison a-t-elle interpellé tous les rivages : aucun n'a répondu. Bonheur ! Bonheur ! où es-tu ? » — « Au ciel, répond la foi ; et c'est pourquoi, en haut les cœurs ! en haut ! *Sursum corda !* » Et ce bonheur n'est pas une chimère, mais tout ce qu'il y a de plus réel. Car c'est moi-même qui suis le bonheur, dit le Seigneur : *Ego merces !* Et c'est

à toi, ô homme, oui, bien à toi qu'il est destiné, et en vertu de ma bonté, et en vertu de mes promesses, et en vertu des mérites de l'Homme-Dieu qui l'a payé de son sang : *Ego merces tua!* Et c'est bien moi le bonheur qu'il te faut pour assouvir ta soif, puisque je dépasse toute mesure : *Magna nimis!* — « Oh! *quando veniam, et apparebo ante faciem Dei?* Face de mon Dieu! quand parviendrai-je en ta présence, et, de mes yeux, te contemplerai-je? »

Tel est le cri d'envie que la foi ne saurait manquer d'arracher non seulement à ma raison, mais même à mes passions. Et si j'ai soin de les nourrir souvent de cette perspective de bonheur, de les tenir constamment en haleine à la conquête de cet idéal, comment les passions elles-mêmes, si avides de bonheur, ne s'enflammeraient-elles pas à sa poursuite? Arrière toute autre convoitise! arrière toute autre crainte que celle de le manquer : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* On se passionne si facilement pour de faux biens, et on ne se passionnerait pas pour le ciel où l'on est pour toujours exempt de tous les maux et en possession de tous les biens!

Mais voici la difficulté. Il faudrait laisser parler la raison d'abord, la foi ensuite, et on ne laisse parler et s'agiter que les passions insensées et aveugles! Ce qu'elles savent dire et faire est connu : « Jouissons des biens présents, car le temps de notre vie n'est qu'une ombre. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. » Cœur de l'homme, jusqu'à quand seras-tu appesanti, et ne t'éprendras-tu que de vanité et de mensonge? *Usquequo gravi corde?*

Vous le voyez, mes frères : *savoir* gagner les passions au parti de la raison et de la foi n'est ni impossible, ni même bien difficile; mais il faut aussi le *vouloir*, et c'est là le difficile : *Hic opus, hic labor.*

## II

Et ici, entendons-nous bien. Je ne dis pas qu'il nous soit difficile de vouloir être heureux; c'est là un sentiment si naturel! Et c'est pourquoi ceux qui n'auront plus l'espoir de l'être jamais, ne pourront plus se défendre de pleurer et de grincer des dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium.*

Ce qu'il nous est difficile de vouloir, c'est 1<sup>o</sup> de passer par le chemin qui mène à la vie, au bonheur. L'entrée en est si étroite, *quam angusta porta*, qu'il faut singulièrement se contraindre et se faire violence pour y pénétrer : *contendite intrare!* Et je vois d'ici combien la Suffisance et l'Orgueil, l'Envie avec ses chagrins, l'Avarice avec tout son attirail, la Luxure et l'Intempérance avec leurs goûts déréglés et leurs débordements, la Colère avec ses gonflements, la Mollesse avec son inertie, ont lieu de frémir et de se décourager. Comment faire passer un chameau par le trou d'une aiguille? Et pourtant, n'a pas craint de dire Notre-Seigneur, ce serait chose plus facile : *Facilius est enim!* Notre-Seigneur n'a pas cherché à nous endormir et à nous abuser.

Ce qu'il nous est plus difficile encore de vou-

loir, c'est 2<sup>o</sup> de tenir constamment le droit chemin, ou, comme a dit le divin Maître, de porter constamment notre croix à sa suite : *Qui vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam*, paroles graves qui donnent à entendre qu'on renonce de venir après lui quand on cesse de porter la croix. Car la croix est à l'homme voyageur vers la Terre promise ce qu'étaient aux Israélites les laitues amères qu'ils devaient manger au moment de quitter la servitude d'Egypte. C'était comme un souvenir que Dieu leur faisait emporter de leur amère servitude, pour qu'ils n'eussent jamais à la regretter et qu'ils en fissent mieux la différence avec cette Terre de liberté dans laquelle il allait les introduire, et où il leur servirait en abondance le lait et le miel. Mais qu'au lieu de laitues amères les Hébreux aient eu à manger une dernière fois de ces oignons dont la suavité les tentait encore au désert, n'auraient-ils pas été exposés davantage à fausser leur direction vers la Terre promise, et à rebrousser chemin vers la servitude? De même, la croix est pour nous autres, voyageurs vers le ciel, cette laitue amère à laquelle Dieu a attaché le don de nous maintenir dans la voie et de nous y faire avancer.

Or, mes frères, il importe que vous m'entendiez bien : je ne dis pas que le difficile est de nous renoncer et de porter constamment notre croix; je dis seulement que le difficile est de le *vouloir*, quand pourtant le vouloir suffirait.

Que le difficile soit surtout de le vouloir, je n'en veux d'autre preuve que celle de l'expérience. Car, si venir à l'église chaque dimanche, par exemple, c'est faire acte d'abnégation et assumer une croix sur ses épaules, ne trouvez-vous pas que ceux qui s'en exemptent sont bien plus nombreux que ceux qui en font le sacrifice? Or, aucun de ceux qui en font le sacrifice n'y est déterminé par un autre motif que celui-ci : parce qu'il le veut bien. J'en appelle à eux tous : qu'ils disent si ce n'est pas la bonne volonté seule qui les amène à l'église. Mais du moment qu'ils sont le petit nombre, n'est-ce pas la marque que le difficile est surtout de le vouloir?

Je sais que vous n'en convenez pas, et qu'à vous entendre c'est plutôt le pouvoir que le vouloir qui vous manque : « Nous voudrions bien, mais nous ne pouvons pas. »

Eh bien! faisons tomber cette illusion, et, pour cela, contentons-nous de comparer entre eux les temps, les personnes et les lieux.

Et d'abord, qui êtes-vous, vous qui prétendez ne pas pouvoir venir à l'église chaque dimanche, ou même ne pouvoir y venir que rarement ou jamais? Cultivateurs ou artisans? Vieillards ou jeunes gens? Maîtres ou domestiques? Demandez-vous bien si, ici ou ailleurs, il n'y aurait pas des chrétiens de votre âge et de votre condition qui ne laissent pas que de venir à l'église chaque dimanche. Et alors, *quod isti et istae, cur non ego?* D'où vient cette différence d'agir entre eux et moi?



En outre, qui que vous soyez, vous avez un passé. Ce passé a-t-il toujours ressemblé au présent ? Et ce qui vous paraît aujourd'hui insurmontable, ne l'avez-vous donc jamais surmonté ? D'où vient cette différence entre vous-même et vous-même, selon l'époque de votre vie ?

Ne dites pas enfin : « Le milieu n'est plus le même ; les conditions du travail ont changé ; et ce qui n'était presque pas un obstacle dans ce temps-là, en est un sérieux aujourd'hui. » Car, si ce que vous prétendez est vrai, il en serait de même partout, et cet état de choses aurait eu apparemment pour résultat de réduire le niveau religieux de tous les pays de culture ou de manufactures sans exception. Or, la statistique religieuse prouve au contraire que souvent, entre deux paroisses même voisines, et où les conditions du travail sont les mêmes, l'une est religieuse et l'autre ne l'est pas. Encore une fois, d'où vient cette différence ?

Mais tout bonnement de la différence des attraits que vous vous êtes accoutumés de prendre pour mobiles de vos déterminations. Quiconque n'a des yeux que pour les biens sensibles, ne peut qu'être à la remorque de ses passions, et ne peut avoir que de l'éloignement et de l'horreur pour la croix. Mais veut-on devenir capable d'aimer la croix et d'en porter le joug, il est nécessaire qu'à l'exemple de Jésus-Christ et de tous ses vrais disciples, qui dans la vue de la joie éternelle qui leur était proposée ont souffert la croix : *Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*, il est nécessaire, dis-je, qu'on ne perde pas un moment de vue cette somme de biens que la foi seule nous fait espérer, et qui surpasse tout sentiment et toute idée : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum*.

Et comme les passions, si naturellement avides de bonheur, ne sont en désaccord avec la raison et la foi que sur la nature et les conditions du bonheur, on ne peut douter que la raison et la foi ne finissent par les gagner à leur sentiment, et par obtenir leur utile et puissant concours pour la poursuite des biens suprasensibles, et surtout du bien infini. Témoins tous les martyrs, pour ne parler que des plus grands prodiges opérés par la foi. Et entre tous, je n'en sais aucun qui ait mieux expérimenté ni mieux traduit une pareille disposition de cœur et d'âme que saint Ignace d'Antioche. Il avait été condamné à être dévoré par les bêtes. Mais connaissant tout le pouvoir qu'ont les saints auprès de Dieu, il appréhendait que l'on demandât et que l'on obtînt sa délivrance. « Je crains, écrivait le saint martyr aux fidèles de Rome, que votre charité ne me nuise. Pour moi, je soupire après les bêtes qui me sont préparées : puissent-elles me dévorer sur-le-champ ! Je sais ce qui m'est utile, et je ne désire que le bonheur d'être réuni à Jésus-Christ. Oui, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ, je ne crains ni le feu, ni la croix, ni les bêtes, ni la séparation de mes os, ni la division de mes membres, ni la destruction de mon corps, ni tous

les tourments que la rage du démon peut inventer. »

Or, que sont en comparaison les sacrifices que Dieu demande de nous ? Aller à l'église un jour par semaine, entendre des offices d'une heure ou deux. Et néanmoins nous ne laissons pas que de dire : « Nous voudrions bien, mais nous ne pouvons pas ! »

Entendons-nous. « Je voudrais » ne dit pas autant que « je veux. » « Je voudrais » signifie qu'on veut la fin sans les moyens : n'est-ce pas vouloir être riche sans travailler ? « Je veux » indique qu'on est actuellement disposé à prendre les moyens pour atteindre la fin, et il n'y a que cette manière de vouloir qui soit la bonne. Oh ! je sais bien que la meilleure volonté se heurte quelquefois à de véritables impossibilités ; je sais qu'il y a des obstacles insurmontables, et c'est alors seulement que l'intention ou la bonne volonté est réputée pour le fait : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Mais ce que je sais bien aussi, c'est qu'en dehors de certains cas de maladies, d'indispositions ou d'infirmités graves, ces sortes d'empêchements ne sauraient être que fort rares, et la preuve, c'est que ceux dont la bonne volonté ne fait de doute pour personne, n'éprouvent que fort rarement des empêchements de ce genre. Quelle est donc la fatalité qui multiplierait pour vous ces sortes d'empêchements ? A en croire certains chrétiens, ce serait toujours à un maudit empêchement, et jamais à la volonté, qu'il faudrait reprocher leur défection. Illusion diabolique qui, de nos jours surtout, précipite plus de victimes en enfer que tous les crimes à jamais commis !

Revenez donc, mes frères, je vous en conjure dans votre intérêt, à une plus saine appréciation des conditions du salut ; et si votre conscience a eu le malheur de se laisser aller à d'abusives concessions, remettez-lui bien sous les yeux le texte sacré et inviolable de la loi : « Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement, » et n'oubliez jamais la sanction de vie ou de mort éternelle que Dieu y a mise, et dont la foi ne nous permet pas de douter un instant.

## POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

(Lecture pour la prière du soir)

LES LEÇONS QUE CETTE FÊTE NOUS DONNE

*Surge, prospera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni.*

Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez.

(Cantiq. des Cant., II, 10.)

Cette parole de la sainte Ecriture s'applique merveilleusement à la vocation divine de Marie. A peine est-elle née que déjà Dieu semble impatient d'accomplir en elle les prodiges qu'il a décrétés pour sauver le monde. Le Père contemple

avec tendresse cette enfant qui sera la mère de son Fils; le Verbe voudrait hâter l'heure de son Incarnation et salue celle qui lui prêtera le tabernacle de ses toutes chastes entrailles; le Saint-Esprit regarde avec amour l'Epouse qu'il s'est préparée toute pure, toute immaculée. Du haut du ciel, comme du fond du temple, retentit l'appel mystérieux sur cette enfant de trois ans : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez. »

Marie entend cette voix, elle se lève, quitte ses parents et accourt en toute hâte se consacrer au Seigneur, se remettre entre ses mains afin d'achever en elle la préparation immédiate au grand mystère de l'Incarnation. Tel est l'événement que l'Eglise fête aujourd'hui et qu'elle propose à notre méditation avec les leçons qu'il renferme.

Considérons donc ce fait de la Présentation de Marie au temple avec les diverses circonstances qui l'ont accompagné, et tâchons d'en recueillir quelque enseignement pour notre conduite.

C'est la croyance de l'Eglise que Marie, dès son plus bas âge, fut conduite par ses parents à Jérusalem, et consacrée à Dieu dans son temple. Joachim et Anne, ainsi que font tous les parents religieux, avaient, sans nul doute, offert leur enfant au Seigneur avant et après sa naissance; mais ce n'était point assez pour celle qui devait être la mère du Messie promis. La fille d'Anne n'avait que trois ans lorsqu'elle fit part à son père et à sa mère de son projet d'être toute à Dieu. Ce dessein dans un âge si tendre ne doit pas nous surprendre, car la théologie nous enseigne que Marie, comme fruit du privilège de son Immaculée-Conception, avait reçu tout de suite la pleine jouissance de sa raison.

Quelque pénible que dut être pour Anne et Joachim la pensée de se séparer d'une fille si ardemment et si longtemps désirée, en qui ils espéraient trouver l'appui de leur vieillesse et sur laquelle ils avaient concentré toute leur affection, ils se soumettent à la volonté du ciel. Bien loin de contrarier les vues de Dieu sur leur fille, ils les favorisent; leur foi comprend le prix attaché par le Seigneur aux prémices de la vie de leur enfant; ils n'hésitent pas à faire le sacrifice demandé, sûrs qu'une large compensation leur sera accordée, car Dieu ne reste jamais en retard de générosité avec nous. Les pieux parents conduisirent donc la jeune Marie à Jérusalem et l'offrirent au grand-prêtre; ensuite ils s'en retournèrent chez eux bénissant le Seigneur de l'honneur qu'il leur avait fait.

Selon la coutume en pareil cas, Marie logea dans les bâtiments dépendants du temple. Sous la direction de quelque pieuse et vénérable juive, avec d'autres enfants de son âge, offerts comme elle, elle passait ses jours dans la prière et dans le travail. Qu'il devait être touchant le spectacle de Marie enfant, occupée tantôt à lire l'Ecriture sainte, tantôt à quelque travail manuel destiné aux lévites ou au temple! Que j'aurais voulu la

voir à genoux, les mains jointes, en prière, ou bien assistant sous les parvis sacrés au sacrifice du matin et du soir! Quels devaient être sa piété et son recueillement, sa foi et son amour! Quelles son humilité, sa modestie et son obéissance!

La jeune vierge demeura douze ans dans ce saint asile. Douze ans de retraite, de prière, de travail, de vertus. Le tabernacle où devait demeurer le Verbe était prêt, il était d'une perfection accomplie, le Fils de Dieu pouvait quitter les cieux.

La première leçon qui découle de la considération des circonstances de cette fête est à l'adresse des parents, et cette leçon leur est donnée par Anne et Joachim. Ceux-ci n'ont qu'une enfant; ils l'ont désirée durant de longues années; à sa naissance, ils ont offert à Dieu cette fille si joyeusement attendue, et voici qu'après trois ans il leur faut en faire le sacrifice. Sans doute la nature réclama, le cœur dut se serrer et saigner, mais ils surent obéir généreusement à la volonté du Seigneur et redire la parole résignée de Job : « Le Seigneur nous l'avait donnée, il la reprend, que son nom soit béni! » A leur retour de Jérusalem, quand ils trouvèrent leur foyer vide, privé des sourires, des conversations joyeuses et naïves de leur enfant, de ses caresses et de ses baisers, plus d'une fois ils sentirent des larmes mouiller leurs paupières. Peut-être même furent-ils tentés de retourner dans la ville sainte et de reprendre celle qui aurait fait la joie et la consolation de l'humble ménage. Eh bien, non, toujours la foi parla plus haut que le cœur et prêcha la résignation.

Mais aussi, supposez les parents de Marie animés d'une foi plus raisonneuse, plus hésitante : que serait-il arrivé? Il ne manquait pas de prétextes pour refuser ou du moins retarder la séparation : Marie était leur unique enfant; ils se faisaient vieux; qui les soignerait et égayerait un peu leur triste foyer? Et puis, en supposant que Dieu voulût leur jeune fille à son service, elle n'était âgée que de trois ans; n'était-il pas légitime d'attendre? A un âge si tendre, n'avait-elle pas besoin des soins de sa mère? Mille autres raisons durent se présenter pour s'opposer à la réalisation des désirs de l'enfant et de l'appel divin. Si l'esprit de foi avait été moins profond chez Anne et son époux, ils auraient refusé de descendre à ce qu'ils eussent appelé un caprice d'enfant, ils auraient refusé de se séparer de leur fille. Mais alors, qui pourrait dire si Dieu n'eût pas révoqué le choix qu'il avait fait de Marie et transféré à une autre famille l'honneur sans pareil de compter la mère du Messie parmi ses membres? A coup sûr, en s'opposant aux desseins de Dieu sur leur fille, le père et la mère de Marie l'eussent privée de grâces nombreuses.

Tout ceci doit donner fort à réfléchir aux parents. S'ils ne veulent pas comprendre que

<sup>1</sup> Job, I, 21.



leurs enfants sont un dépôt que Dieu peut leur reprendre, qu'il peut réclamer, dont il a le droit de disposer, ils risquent de résister aux vues du ciel sur eux et sur ces enfants. S'ils n'agissent pas, sous ce rapport, avec un esprit chrétien, dans des vues de foi, ils s'exposent par leurs visées et leurs calculs tout humains à combattre les desseins de la Providence, à faire manquer leur vocation à leurs enfants, à les jeter hors de leur voie et par conséquent à les priver des grâces que Dieu leur destinait, et ainsi à vivre malheureux.

Pères et mères, prenez modèle sur Anne et Joachim. Lorsque le ciel vous envoie des enfants, offrez-les tout d'abord au Seigneur, dès avant leur naissance, et avec la foi, la confiance des pieux époux. S'il vous les reprend tout jeunes, ne murmurez pas, surtout ne blasphémiez point devant leur berceau vide, dites, vous aussi, la parole de Job : « Le Seigneur me l'avait donné, il me l'a repris, que son saint nom soit béni ! » Habituez de bonne heure vos enfants à fréquenter l'église, apportez-les y tout jeunes, dès qu'ils se tiennent calmes et tranquilles. Quand ils auront grandi, guidez, conseillez leur décision dans la grande affaire de la vocation ; et si Dieu vous fait l'honneur de choisir un prêtre, un religieux, une religieuse parmi eux, au lieu de mettre obstacle à l'appel du ciel, à leur goût, remerciez le Seigneur et priez ardemment pour qu'ils soient fidèles à leur vocation. Songez que vous serez en quelque sorte la cause première des mérites acquis, des âmes sauvées par eux, de la gloire procurée à Dieu par leur vie ; songez que tout cela rejaillira sur votre front dans l'éternité. Oh ! si les parents avaient la foi vive de Joachim et d'Anne, qu'ils seraient heureux d'offrir un fils, une fille au service de Dieu !

Au lieu de cela, on en voit s'irriter contre l'enfant que Dieu appelle, murmurer contre la Providence et regretter l'éducation chrétienne donnée à un fils, à une fille, qui les a déterminés à quitter le monde. On les entend gémir et pleurer comme si leur enfant était mort, et ils l'auraient vu partir bien loin, d'un œil sec, s'il les avait quittés pour se livrer au commerce, ou si cette fille s'en était allée au bras d'un homme plus ou moins inconnu. C'est la foi qui manque, hélas ! et souvent aussi la raison.

Marie se donne à Dieu sans retard, sans réserve et sans se reprendre jamais. Sa conduite est un enseignement pour nous tous, elle nous apprend de quelle façon nous devons nous donner à Dieu : sans retard, sans réserve et sans nous reprendre.

Nous avons eu aussi notre présentation au temple : c'était le jour de notre baptême, mais à ce moment notre rôle a été tout à fait inconscient. Plus tard, au jour de notre première communion, nous nous sommes présentés de nous-mêmes au prêtre du Seigneur et, la main levée sur les fonts du baptême ou sur l'Evangile, nous nous sommes consacrés à Jésus-Christ et à sa mère pour tou-

jours. A cette heure bénie, notre cœur ne fit aucune réserve et ce fut sincèrement qu'il voulut s'attacher à Jésus-Christ pour toujours. Hélas ! ne nous sommes-nous pas bientôt repris ? Avons-nous tardé longtemps à formuler des réserves dans la consécration de nous-mêmes à Dieu ?

Marie ne croit point pouvoir trop tôt être toute au Seigneur, et une fois dans le temple, ni les fêtes, ni les divertissements dont le bruit venait jusqu'à elle, ne la tentent ni ne lui causent le moindre regret. Jamais elle ne tourne la tête en arrière pour revenir sur sa démarche et retirer la plus petite parcelle de ce cœur qu'elle avait donné à son Dieu.

Quelle leçon et quelle condamnation pour beaucoup d'entre nous ! Dans la jeunesse, nous estimons qu'il est trop tôt pour renoncer au monde, que nous avons toujours le temps de servir Dieu, qu'il faut d'abord profiter de cette jeunesse pour s'amuser, se livrer au plaisir. Plus tard, on se propose de mieux faire, mais on veut attendre que l'âge des passions et des plaisirs soit passé. On semble dire à Dieu : « Plus tard, lorsque j'aurai bu à la coupe de toutes les voluptés, que mon cœur sera rassasié, dégoûté, quand les créatures ne voudront plus de lui ; quand, froid et glacial, il ne sentira plus aucun attrait pour le monde et ses divertissements ; quand il se sera meurtri à tous les écueils, souillé à toutes les boues, alors je viendrai à vous, ô mon Dieu, je vous apporterai ce cœur, je vous consacrerai ces restes des créatures ! » Comme s'il était jamais trop tôt pour servir Dieu, gagner le ciel et pratiquer la vertu ! Comme si Dieu ne méritait point la préférence et les prémices d'une vie si peu longue, d'un cœur si peu riche !

Dans l'âge mûr et jusque dans la vieillesse, nous retardons encore le plus longtemps possible à nous donner au Seigneur ; nous paraissions croire que Dieu aura toujours une part assez grande dans notre existence et dans nos affections.

Et puis, lorsque nous lui consacrons notre vie, oserions-nous affirmer que nous le faisons sans arrière-pensée, sans réserve ? Nous disons dans nos prières que nous renonçons à tout ce qui n'est pas pour Dieu et selon Dieu, que nous voulons vivre et mourir pour Jésus-Christ ; oui, nous disons cela du bout des lèvres, mais au fond du cœur, dans le secret de notre conscience nous faisons des restrictions, des exceptions. Exception pour ce sentiment trop naturel, pour cette affection troublante et déréglée que notre conscience nous reproche pourtant ; exception pour certains penchants, certains défauts, certaine sensualité, certaine gourmandise que nous condamnons nous-mêmes, qui élèvent des nuages entre Dieu et nous, et que néanmoins nous n'avons pas le courage de sacrifier. Que nous sommes loin de condamner tout ce que Dieu condamne, de renoncer à tout ce qui le contriste !

Une fois consacrée au Seigneur, Marie ne s'est pas reprise un instant : sa volonté et son cœur sont demeurés fidèles. Ici encore, quelle leçon pour

notre inconstance ! Le matin, nous sommes bien disposés, nous prenons les résolutions les plus énergiques, les engagements les plus indissolubles, nous nous donnons à Dieu, corps et âme, pour toujours : et le soir nous chancelons déjà, la moindre tentation nous ébranle, nous fait tomber. A l'appel du plaisir ou de la volupté, nous cédon, nous voilà renversés, nous reprenons à Dieu cœur et âme, vie et affection, pour en rendre au moins une grande partie aux créatures.

Que cette faiblesse et cette inconstance ne nous découragent point ! Demandons à Marie sa générosité, sa promptitude et sa persévérance. Nous n'avons pas tous la vocation de passer notre vie au pied des autels, mais puisque l'occasion de nous rendre à l'église s'offre souvent à nous, inspirons-nous des sentiments de la fille de Joachim et d'Anne. En cette fête, un grand nombre de prêtres, de religieux et de religieuses renouvellent leur consécration à Dieu ainsi que leurs vœux : pourquoi les simples fidèles ne feraient-ils pas de même pour les promesses de leur baptême et celles de leur première communion ? Du reste, chaque fois que nous allons à l'église, ce peut être pour nous une présentation ; imitons donc la foi, l'empressement et la fidélité de Marie. Lorsque la cloche sonne et nous convie à la prière ou au saint sacrifice, accourons empressés, surtout les dimanches et les fêtes d'obligation. Quand notre pasteur nous invite à nous préparer à la communion, la veille d'une fête, n'est-ce point une voix comme celle qui fut entendue par Marie ? N'est-ce pas une présentation et la plus auguste des présentations qui nous est proposée : celle de l'âme au Dieu de l'Eucharistie ? Que de fois notre bon Sauveur nous redit au fond du cœur, si nous savions l'entendre, la parole de nos saints Livres : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, et venez ! » Oh ! si nous avions la générosité, la docilité, la fidélité de la Vierge de Nazareth, avec quel empressement nous répondrions à cet appel ! Et alors notre vie deviendrait, en quelque sorte, une perpétuelle présentation ou consécration de notre âme et de notre cœur à Dieu ; elle serait ainsi la meilleure des préparations à la grande et décisive présentation dans l'éternité.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

### XLIII

#### ATTENTE DU SAUVEUR

L'esprit de prophétie vit dans l'humanité : c'est un don précieux que Dieu lui a accordé pour la relever dans ses angoisses par les espérances de l'avenir. Quand l'homme était par trop accablé en face de ses maux constants, de ses douleurs exaspérantes, des guerres sans fin, des misères sans issue, Dieu entr'ouvrait un coin du voile qui lui

fermait la vue de l'avenir terrestre, ainsi que la vue du ciel, et il lui découvrait, comme un coin bleu d'horizon, quelque chose des mystères consolateurs.

Ne le devait-il pas, lui qui nous avait créés et qui nous aimait ? N'était-il pas engagé d'honneur et d'amour à ne point nous laisser souffrir outre mesure ? Toutefois il tenait aussi à ce que le Sauveur qui viendrait fût vraiment l'Attendu, le Désiré, suivant la parole de Jacob : *Et erit expectatio gentium.*

Car outre l'esprit de prophétie l'humanité gardait des souvenirs précis, des traditions révélatrices conservées par elle comme son meilleur trésor. Dieu avait promis aux hommes un Sauveur, il l'avait promis à Adam, à Abraham, à Jacob ; il avait confirmé sa promesse quinze siècles durant par la bouche des prophètes. Ceux-ci, en même temps qu'ils recevaient les lumières divines et les répandaient sur l'humanité, parlaient aussi comme représentants des traditions primitives qu'ils transmettaient intactes. Les nations idolâtres elles-mêmes n'avaient point totalement oublié ni la chute originelle, ni le relèvement annoncé, ni l'homme prédestiné qui devait l'opérer. Jésus-Christ était donc attendu et par les *Gentils* et par les *Juifs*.

#### I

1. Les traditions religieuses des Perses sont saisissantes de conformité avec la Bible. M. Félix Lajard les résume ainsi dans ses *Recherches sur Mithra* : « Zarouan, Ormuzd et Mithra composent une triade divine qui représente la pensée, la parole et l'action. Ormuzd, roi du firmament, a créé le monde par la parole. Cette parole est : Je suis. Mithra, roi du ciel mobile, roi des vivants ou de la terre, roi des morts ou des enfers, prononce sans cesse la parole, chargé qu'il est par Ormuzd de présider à la reproduction des êtres. Son nom signifie même, en zend, la *parole*, *Δόγος*, *Verbum*. Il doit incessamment et partout combattre Ahri-man et le mal, entretenir l'harmonie dans le monde, servir de modèle aux hommes et remplir les fonctions de médiateur entre Ormuzd et eux, et non pas entre Ormuzd et Ahri-man, comme Plutarque le croyait. »

Zoroastre annonce aux Perses que le Libérateur viendra. Il *naîtra d'une vierge*, « chassera du monde de douleur le germe de l'homme impur, » et toute la terre embrassera sa loi.

2. Confucius n'était-il pas doué aussi de l'esprit prophétique, lorsque répondant à cette question qui lui était posée : « Quel est celui qui peut être appelé saint ? » il disait : « J'ai entendu dire que dans les contrées occidentales, il y aurait un saint homme qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles ; qui sans parler inspirerait une foi spontanée... Aucun homme ne pourrait dire son nom, mais moi, Khiéou, j'ai entendu dire que c'était le véritable saint. » Et souvent il parlait de ce « saint qui existait ou qui devait exister dans l'Occident. » (Voir Darras, t. IV, 478-485).



L'Inde, le foyer des mystères, nous dit également son mot profond et lumineux. Dans un de ses livres sacrés, le *Lotus de la bonne foi*, elle nous représente le genre humain sous la forme d'un enfant séparé dès longtemps d'un père très aimé. Les sages alors s'écrient engémissant : « Nous sommes égarés, nous sommes impuissants, nous sommes incapables de faire effort ! » Et Baghavat ému de leurs plaintes leur apporte la loi qui sauve, et ils s'inclinent devant lui, les mains jointes, éperdus de reconnaissance, heureux ainsi que l'enfant qui vient de retrouver son père.

Laissons les traditions mexicaines qui nous redisent le combat du fils du dieu Pura contre le serpent de l'Orénoque, aussi bien que les souvenirs scandinaves où la prophétesse Vola chante le combat des dieux bons contre les dieux mauvais dans une plaine qui a « cent journées de marche, de longueur et de largeur », et venons aux croyances exposées par la philosophie grecque.

3. Socrate instruit son disciple le plus aimé, Alcibiade : il lui dit que Dieu considère les dispositions intimes du cœur plutôt que la magnificence des sacrifices. Quelles sont ces dispositions, dit le jeune homme, et que faut-il demander à Dieu ? Le philosophe hésite à répondre :

— Il serait à craindre qu'on ne se trompât en demandant à Dieu de véritables maux que l'on prendrait pour des biens. Il faut donc attendre jusqu'à ce que quelqu'un vienne nous enseigner comment il faut nous conduire envers les dieux et envers les hommes.

— Quel sera-t-il, ce maître, et quand viendra-t-il ? Oh ! cet homme, quel qu'il soit, avec quelle joie je le saluerai !

— C'est celui qui déjà pense à vous avec sollicitude ; mais, pour le connaître il faut que soient dissipées les ténèbres qui enveloppent votre esprit et vous empêchent de discerner le bien du mal. C'est ainsi qu'Homère nous montre Minerve ouvrant les yeux de Diomède pour lui faire distinguer le Dieu caché sous la forme de l'homme.

— Qu'il dissipe donc cette nuée épaisse ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il m'ordonnera, afin que je devienne meilleur.

— Je vous le répète, celui dont nous parlons vous veut infiniment de bien.

— Quand il luira, ce jour désiré, nous offrirons les couronnes et les dons qui nous seront alors prescrits. J'espère de la bonté des dieux qu'il ne tardera pas à luire. (Platon, *Alcibiade*, cap. XIII).

Ces leçons sublimes, Platon les a recueillies. Il salue à son tour le Sauveur attendu, « gloire des dieux et des hommes, leur chef très beau et très bon. Nous devons, ajoute-t-il, le suivre toujours, le célébrer dans nos hymnes. » Il l'invoque au commencement d'un de ses entretiens, « afin que par un enseignement merveilleux et nouveau, il nous sauve, en nous instruisant de la vraie doctrine. » (Platon, *Timée*). Mais il ne le connaît pas ; toutefois il croit qu'un Dieu plein de sollicitude pour nous, un jour nous l'enverra (*Apolog. Socrat.*), afin de donner la paix au genre humain.

Enfin Aristote, résumant avec la sobriété qui lui est propre et cette doctrine et ces espérances, appelle nettement le Rédempteur attendu « un vrai Sauveur et un vrai Libérateur, » σωτήρ τε καὶ ελευθερίος ἐτόμως (*de Mundo*, VIII), comme s'il avait l'intuition de cette liberté inconnue alors et qui serait la grande nouveauté de l'Evangile, la liberté des âmes et des consciences.

Qui leur avait donné à ces philosophes païens ces lumières sur toutes choses, ces clartés sur l'avenir ? D'abord leurs voyages en Egypte, leurs entretiens avec les sages de Memphis, plus proches de l'antiquité, qui disaient à Solon : « O Solon ! Solon ! Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants ; il n'y a point de vieillard en Grèce. Vous êtes tous jeunes d'esprit. Aucune intelligence chez vous n'a été nourrie des enseignements anciens, transmis par l'antique tradition ; vous n'avez pas de science blanchie par le temps. » (Platon, *Timée*) ; peut-être aussi la connaissance des Ecritures, grâce aux Juifs répandus partout dès lors par petites mais fidèles colonies ; enfin, l'esprit prophétique répandu chez tous les peuples, qui leur révélait, l'avènement du Christ <sup>1</sup>.

4. Rien d'étonnant donc que Tacite ait écrit, et Suétone après lui : « C'était une croyance générale, basée sur d'anciens livres des prêtres, qu'à cette époque l'Orient reprendrait le pouvoir et que des hommes partis de Judée deviendraient les maîtres du monde <sup>2</sup>. »

D'ailleurs la Sybille avait parlé et ses paroles avaient troublé Cicéron : « Ses vers nous annonçaient un roi, écrit-il, un roi qu'il faudrait reconnaître si nous voulons être sauvés. Ah ! trouvez-nous toute autre chose, car un roi, ni les dieux ni les hommes ne le souffriraient à Rome ! <sup>3</sup> »

Mais Virgile en est ravi, et il salue avec des accents émus l'âge nouveau prédit par la Sybille de Cumès, l'ordre plein de grandeur qui va naître et tout changer, la race divine qui descendra du ciel, l'enfant sublime qui commence à témoigner par son sourire qu'il connaît sa mère <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Saint Thomas l'affirme expressément : « Dicendum quod multis gentilibus facta fuit revelatio de Christo, ut patet per ea quæ prædixerunt. » (2<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup>, q. II, art. 7.)

<sup>2</sup> Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum libris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur. (Tacite, *Histor.*, lib. V, n<sup>o</sup> 13.)

Suétone affirme la même tradition : « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans traditio, esse in fatis ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. » (*Vespasianus*, n<sup>o</sup> 4.)

<sup>3</sup> Sybillæ versus observamus quos illa furens fudisse dicitur. Quorum interpres nuper falsa quadam hominum fama dicturus in senatu putabatur, eum quem revera regem habebamus, appellandum quoque esse regem si salvi esse vellemus... Cum antistitibus agamus ut quidvis potius ex illis libris, quam regem proferant, quem Romæ posthac neque dii neque homines patientur. (*De Divinatione*, lib. II.)

<sup>4</sup> Tout le monde connaît par cœur la quatrième églogue :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,  
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo...  
Jam nova progenies cælum demittitur alto...  
Aspice convexo nutantem pondere mundum,  
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum,  
Aspice venturo lætantur ut omnia sæclo.

Admettons que Virgile demeure dans un certain vague, comme les Sybilles, comme tous les prophètes ; mais qu'on explique, s'il s'agit d'un enfant ordinaire, cette solennité de style et cette magnificence de promesses. De quel fils de souverain dira-t-on qu'il va ramener l'âge d'or sur la terre, que les siècles à venir se réjouiront de son arrivée au monde, que « la terre, la mer, le ciel profond en tressaillent d'allégresse » ?

Si le poète n'a pas entrevu le Rédempteur prédestiné, ses vers seraient non seulement une basse flatterie, mais une sottise indigne.

A qui en effet fera-t-on croire qu'il songeait seulement à l'enfant du consul Pollion, Asinius Gallus ? Car il ne s'agit point ici, c'est de toute évidence, de l'enfant attendu d'Octave et de Scribonia. On ne célèbre pas un enfant qui n'est pas né, surtout que cet enfant fut une fille, et quelle fille ! Alors comment oserait-il dire de ce fils de consul au berceau, qui peut à peine sourire à sa mère, qu'il gouvernera un jour l'univers pacifié, *pacatumque reget patriis virtutibus orbem* ? Ce serait plus qu'une flagornerie, d'ailleurs maladroite, car elle eût offensé gratuitement Octave et Antoine, les dieux du jour, qui espéraient bien voir régner sur le monde leur postérité ; ce serait, tranchons le mot, de l'imbécillité pure.

Non, l'antiquité chrétienne a vu dans la quatrième églogue l'expression formelle et admirable en style poétique de la tradition universelle touchant la venue du Messie. Virgile s'est trompé de quarante ans, car Jésus-Christ n'est pas né en 714 sous le consulat de Pollion, mais en l'an 754 de la fondation de Rome. Mais qui ne voit qu'ici la date est chose secondaire, l'événement chose principale ?

Dans son discours aux Pères de Nicée, Constantin puise en ces vers de Virgile un argument en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Le moyen âge croyait à l'esprit prophétique de Virgile, c'est pourquoi Dante donne au poète latin un si beau rôle dans sa *Divine Comédie*. Alors, le jour de Noël on réunissait dans la nef de l'église tous les prophètes qui avaient parlé de la venue du Messie. Chacun d'eux redisait les oracles qui avaient touché et consolé autrefois les Juifs ; puis on faisait comparaître Virgile : « Viens, prophète des Gentils, rends témoignage au Christ <sup>1</sup>. » Aussitôt il s'avancait sous la forme d'un jeune homme richement vêtu, et il prononçait ces mots : « Voici qu'une race nouvelle est descendue du ciel sur terre <sup>2</sup>. »

Au dire de Dante, la quatrième églogue aurait converti Stace. Aussi fait-il rencontrer les deux poètes dans le purgatoire, et Stace remercie son doux initiateur en lui disant : « Par toi j'ai été poète, par toi, chrétien. »

« Virgile était, dit M. Gaston Boissier, de ceux qui frayèrent le chemin au christianisme et l'ai-

dèrent, sans le savoir, à s'emparer du monde. Dante a exprimé cette pensée, par une image saisissante, quand il le compare « à l'homme qui s'en va dans la nuit, portant derrière lui un flambeau dont il ne profite pas, mais qui éclaire ceux qui le suivent. S'il n'était pas chrétien lui-même, ses écrits disposaient à l'être. Aussi le christianisme ne l'a-t-il jamais traité tout à fait en étranger. Une légende qui fut répandue au moyen âge racontait que saint Paul, en passant à Naples, s'était fait conduire au tombeau de Virgile. L'apôtre, ajoutait-on, s'arrêta devant le mausolée et versa sur la pierre une rosée de larmes pieuses. — « Quel homme j'aurais fait de toi, dit-il, si je t'avais trouvé vivant, ô le plus grand des poètes ! » Virgile fut en effet une des âmes les plus chrétiennes du paganisme <sup>1</sup>. »

Le monde païen attendait donc avec anxiété, avec angoisse, le Messie, le Libérateur promis. Il l'attendait, car il souffrait, il agonisait comme un malheureux qui gît, enchaîné, au fond d'une prison infecte.

C'était le règne de l'irrespect et de la misère, règne organisé, soutenu par les lois de l'Etat. Nul souci de ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de naître citoyens romains ou patriciens. Nul respect pour l'enfance, ni pour la pudeur des femmes. L'immense majorité des hommes ne comptait pas, c'étaient des esclaves, c'est-à-dire des choses, une sorte de bétail plus intelligent dont on se défaisait comme on se défait du bétail. Aucun scrupule, nulle croyance ne les arrêtait, car ils ne croyaient plus à rien : Après cette vie, disaient-ils, ce sera, suivant la formule de Sénèque, le bonheur ou le néant, *Aut beatus aut nullus*. En ce monde par conséquent jouissait qui pouvait ; les autres ou se délivraient par le suicide ou restaient effroyablement malheureux. Encore l'histoire toute lamentable qu'elle est, a-t-elle été écrite par des gens heureux. Combien épouvantable donc a dû être la réalité ! Quelles scènes atroces eût décrites, s'il avait su faire un livre, un fils de Spartacus !

Le peuple se plaint aujourd'hui de sa misère, et il n'a pas toujours tort. Cependant il en est peu relativement qui manquent de pain, et tous jouissent d'une certaine égalité et d'une protection réelle. Nos lois, qui demeurent chrétiennes au fond, malgré toutes les tentatives faites pour y effacer l'influence de l'Evangile, imposent le respect de tous et de chacun, tandis que le mépris, l'injustice et la pauvreté étaient, de par les lois païennes, le lot obligé de la plupart des hommes.

C'est pourquoi l'humanité sacrifiée à l'injustice attendait avec larmes le Sauveur, elle criait vers Dieu : « Envoyez-nous le Juste ! »

## II

Le peuple de Dieu l'attendait plus sûrement encore. Depuis des siècles il ne vivait que de Lui, de sa pensée, de l'espoir de le voir, de le contem-

<sup>1</sup> Vates, Maro, gentiliū.

Da Christo testimonium.

<sup>2</sup> Ecce polo demissa solo nova progenies est.

C'était une variante — assez malheureuse — du beau vers *Jam nova progenies*, etc.

<sup>1</sup> *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 257-262.



pler, de l'acclamer. Il ne tournait son regard que vers Lui, dans les joies du triomphe avec Salomon, dans les menaces de l'invasion avec Isaïe, dans les pleurs de la captivité avec Daniel, dans le rajeunissement du temple avec Néhémias. Ses traditions lui disaient qu'Abel, Isaac, Melchisédech, Joseph, Moïse, David, Salomon, étaient les figures du Messie qui reproduisaient chacune quelque partie de ses traits. Il attendait le Juste innocent comme Abel, victime obéissante comme Isaac, prêtre comme Melchisédech, sauveur du monde comme Joseph, prophète comme Moïse, roi comme David, prince pacifique comme Salomon.

Les Juifs relisaient les prophéties. Le sceptre était sorti de Juda, puisqu'Hérode avait fait mourir ses propres fils, Alexandre et Aristobule, les derniers descendants des Macchabées. Les soixante-dix semaines d'années prédites par Daniel s'écoulaient. Le temple était prêt pour recevoir le Messie. Hérode, si cruel par ailleurs, s'était montré magnifique dans la reconstruction des murailles saintes. Les faites dorés du sanctuaire étaient presque aussi splendides que ceux de l'ancien. Ses parvis étaient agrandis, ses portes d'or ne demandaient plus qu'à s'ouvrir devant « le désiré des nations qui l'emplirait de gloire » (Aggée, II, 8). Quand donc viendra-t-il celui qui offrira sur ses autels renouvelés l'offrande pure, la victime sainte qui sera immolée dans tout l'univers, *in omni loco* ? (Malach. I, 11.) Quand donc Dieu enverra-t-il son ange pour préparer les voies ? Quand donc à la suite de l'ange fera-t-il son entrée au temple, le Dominateur désiré, le Messager du Nouveau Testament ? (Mal. III, 1.) Quand donc la Vierge, annoncée par Isaïe présentera-t-elle à l'univers son Emmanuel ?

Telles étaient les questions que se posaient les Juifs, les anxiétés, les prières, les pensées constantes de la nation sainte, qui avait gardé avec un soin jaloux la vérité et l'espérance dans le monde.

Eux surtout s'écriaient dans le plus touchant des concerts : « Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées versent le Juste ! » (Is. XLV, 8). Donnez-nous « l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix » (Is. IX, 7). Qu'elle fleurisse, la branche de Jessé, et que sur le rejeton divin « repose l'esprit du Seigneur ! Qu'il paraisse parmi les nations comme un signe qui les rallie ! » (Is. XI, 1, 2.)

Ils gémissaient aussi, accablés par la plus dure servitude, par le désespoir. Ils ne s'appartenaient plus, ils n'étaient plus libres, mais soumis à un prince étranger, à un sceptre haï, au joug des Romains, ils étaient effacés de la liste des peuples. Alors ils se figuraient que le Messie serait un roi conquérant qui chasserait l'envahisseur, l'ennemi, les légions de Rome, et ferait de Jérusalem la capitale du monde.

Ce n'est pas ainsi pourtant que devait apparaître le Messie, dans un appareil de gloire et de guerre. Il viendra à l'heure exacte, déterminée

par les décrets divins, prédite par les prophètes ; il viendra chez lui, car Jérusalem, la Judée, tout l'univers lui appartient. Mais il apportera avec lui autre chose que la victoire orgueilleuse, accompagnée de vains triomphes, de terreurs et de massacres.

Les Juifs n'ont pas bien lu les prophètes.

Ils ont vu dans Isaïe cependant : « Voici mon serviteur, mon esprit repose sur lui, il ne criera pas, il n'aura point de faste, on n'entendra point sa voix au dehors. Il ne brisera pas le roseau à moitié rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, il jugera dans la vérité » (Is. XLII, 1-3) ; ils n'ont pas compris. Ils n'ont pas compris non plus ces passages significatifs : « Il jugera les pauvres suivant la justice. Quand il viendra, le loup habitera avec l'agneau, ce sera le règne de la paix » (Is. XI). « Il établira son trône sur la miséricorde et il y siègera appuyé sur la vérité » (Is. XVI, 5). « Il jugera dans l'équité en faveur de ceux qui sont doux sur terre » (Is. XI, 3). « Dieu m'a envoyé pour annoncer le salut aux humbles, pour guérir ceux dont le cœur est brisé, pour prêcher le pardon aux captifs et la délivrance aux prisonniers, pour consoler ceux qui pleurent » (Is. LXI, 1, 2).

Non, ils n'ont pas bien lu, ils n'ont pas compris. Il ne viendra point tel qu'ils l'attendent, qu'ils se le figurent, mais tel qu'il a promis de venir, avec ses traits aimables et humbles, empreints de douceur et de bonté.

Il craint que nous n'ayons peur de lui, c'est pourquoi il revêtira la forme gracieuse et attirante d'un petit enfant.

Il sait que nous avons faim surtout de justice et de vérité, que nous sommes malheureux dans nos corps qui souffrent, dans nos âmes qui s'égarent, dans notre esprit qui est aveuglé par l'erreur, dans notre cœur que seules font battre les passions méchantes ; il sait que nous ne voyons plus clair dans le présent ni dans l'avenir, dans notre conduite ni dans nos destinées ; il vient nous consoler, nous relever, nous aimer, il nous apporte les clartés de la vérité, le bienfait de sa charité céleste.

Aussi après l'avoir longuement attendu, avec les prophètes et les justes de l'Ancienne Loi, dans sa vie maintenant, dans les détails, les paroles, les épisodes de sa divine histoire, nous nous réjouissons de le contempler, environné « de la gloire qui convient au Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. »

FIN

DU CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE HISTORIQUE ET  
APOLOGÉTIQUE POUR L'ANCIEN TESTAMENT

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'AMI DU CLERGE PAROISSIAL

## PETIT AVENT SUR LES BÉATITUDES

### II

#### PREMIÈRE BÉATITUDE : LA PAUVRETÉ

*Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum celorum.*

Bienheureux les pauvres d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux.

Mes frères,

C'est la première des huit béatitudes proclamées par Notre-Seigneur dans son incomparable discours sur la montagne. *Beati pauperes* ! Quelle parole et quelle doctrine ! Le monde appelle heureux les riches, les favoris de la fortune, ceux en un mot qui ont toutes leurs aises en cette vie ; il regarde la pauvreté, la misère comme le suprême malheur. Il béatifie les riches, tandis que Jésus-Christ béatifie les pauvres. Bienheureux les pauvres, c'est-à-dire les pauvres de fait qui ne jettent aucun regard d'envie sur les richesses d'autrui, supportant avec patience le poids de leur misérable condition, aimant même leur dénuelement. Bienheureux les pauvres, c'est-à-dire les riches dont l'esprit et le cœur ne sont pas attachés aux biens dont ils ne sont que les économes, les riches qui n'éprouvent d'autre joie que celle procurée par de nombreuses et d'abondantes aumônes.

En ces jours qui nous préparent à la venue du Sauveur, méditons sur un des principaux obstacles que l'homme rencontre sur la route qui conduit vers Lui, je veux dire l'avarice ou l'attache excessive aux biens passagers. Nous constaterons facilement que c'est un *crime*, une *folie*, une *torture*.

### I

L'avarice est un crime. Ne serait-il pas plus juste d'affirmer que c'est un tissu de crimes et des plus énormes ? Vous allez le comprendre.

Au dire de Notre-Seigneur, nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent. Or, je ne vous demanderai pas auquel des deux l'avare donne la préférence. Son maître, c'est l'or, c'est l'argent : il renie son Créateur pour se livrer corps et âme à ce vil métal dont il devient le plus abject esclave. Et ce n'est là encore qu'un premier trait : l'impiété de l'avare va plus loin. Car ce n'est pas ici le reniement ordinaire, tel que le renferment les autres péchés ; c'est une vraie apostasie. La négation de tout le christianisme est en germe dans l'avarice. Foi, espérance, charité, Dieu, âme, vie éternelle : que deviennent ces réalités dans l'âme de l'avare, sinon des chimères et des non-sens ? Où est sa foi, ailleurs qu'en son or ? Qu'espère-t-il, si-

non l'agrandissement perpétuel de sa fortune ? Qu'aime-t-il, sinon soi-même et ses trésors ? Que lui importent Dieu et ses invisibles biens, dont il n'a que faire ? Que lui est l'autre vie, à cet homme qui n'a de regards, d'aspirations et d'énergie que pour la terre ? Renégat, apostat, ce n'est pas tout : l'Apôtre nous le montre en flagrant délit d'idolâtrie. Il est à genoux aux pieds du démon, devant une misérable idole. Satan vient à lui, l'élève sur la montagne d'où il déroule devant lui l'éblouissant spectacle des fortunes humaines : « Tout cela est à toi, si tombant à mes pieds tu m'adores. » Et l'avare adore, il n'adore que cela.

Ai-je épuisé la série des crimes dont l'avare est capable ? Non. Ecoutez l'Esprit-Saint : « La racine de tous les maux, c'est la cupidité. — Rien de pervers comme l'amour des richesses. — Rien de scélérat comme l'avare. — L'avare est capable de tout, même de vendre son âme. » Si ce langage était de moi, vous le taxeriez d'exagération ; il est de Celui qui ne se trompe pas. D'ailleurs, l'expérience se charge de le confirmer. L'avare est vraiment capable de tout, même de vendre son âme ; il est prêt à tout pour gagner deux oboles. Il hait tous les hommes : les pauvres, de peur qu'ils ne viennent l'importuner de leurs demandes ; les riches, parce qu'il n'a pas leurs biens. Dur, cruel, il l'est jusqu'à l'excès. Il voudrait qu'il ne restât pas un homme ici-bas, pour tout posséder à lui seul. Tous les jours il forme des souhaits de mort contre ses proches. Il n'est pas jusqu'à son vieux père, jusqu'à sa vieille mère dont il ne trouve les jours trop longs, tant il a hâte d'entrer en possession de leur héritage. Malheur à ces infortunés vieillards s'ils ont besoin de l'assistance de ce fils dénaturé ! Ah ! les miséreux connaissent sa porte : ils fuient le seuil de cette maison comme si elle était habitée par un pestiféré. Qui dira les injustices, les torts dont il se rend coupable, les procès, les désordres, les querelles qu'il suscite ? J'ai avancé tout à l'heure, après l'Esprit-Saint, qu'il est capable de tout, même de vendre son âme : il ira plus loin, il vendra son Dieu. Et en effet c'est un avare qui a vendu le Christ !

### II

La passion de l'or est une folie. La comparaison suivante vous le prouvera surabondamment.

Un homme riche, ayant une route à parcourir, sait, à n'en pas douter, que sur son chemin des voleurs sont aux aguets pour le dévaliser. Malgré cela, il prend avec lui son or, son argent, ses titres ; il emporte toute sa fortune. Si encore il était sûr que l'attaque fût lointaine, que durant une grande partie du trajet il pourra repaître son regard de ces trésors dont il se fait accompagner, toute précaire que peut être une pareille consolation, c'en serait une. Mais chaque heure, chaque instant peut consommer sa ruine. Que pensez-vous de cet homme ? — C'est un fou. — Et vous avez raison, car il fait acte de la plus étrange folie.



Or, nous sommes tous des voyageurs ; nous nous acheminons vers l'éternité. Sur le bord de la route se tient un voleur formidable : la Mort. Il nous attaquera tous sans exception. Quelle distance franchirons-nous avant de tomber sous ses coups ? Je l'ignore ; mais je sais que personne ne lui échappera et qu'il nous dépouillera complètement. Certes, plus d'une fois vous avez eu sous les yeux le triste spectacle d'un voyageur dévalisé par la mort. Que lui a-t-elle laissé ? Rien, absolument rien. — L'avare n'emportera rien avec lui de ses labeurs, nous dit l'Esprit-Saint. Quelle folie de s'attacher avec tant d'acharnement à des richesses dont il faudra nécessairement nous séparer !

« Mais, me dira l'avare, je sais qu'un jour je serai totalement dépouillé de ce que je possède ; je m'en console, en pensant que mon avoir passera à mes enfants. » Entendez Dieu lui répondre par la bouche du Psalmiste : « L'homme passe comme l'ombre, il thésaurise sans savoir pour qui il amasse toutes ces richesses. » Et si la mort frappe avant lui ce fils unique, fruit de son avarice ! L'histoire nous a conservé de nombreux exemples de ce genre. Alors se vérifiera la parole de nos saints Livres : « L'homme thésaurise sans savoir pour qui il amasse. » Folie ! Folie !

### III

Avez-vous jamais médité sur cette vérité, à savoir, que chaque passion satisfaite renferme en elle-même son châtement ? Il me serait facile de vous le démontrer. Pour ne parler que de l'avarice, qui dira les peines, les travaux, les fatigues qu'exige l'acquisition des richesses, la crainte qui accompagne leur possession et la douleur qui suit leur perte ? C'est la sueur au front, le brisement aux membres, l'angoisse dans l'âme que ce pauvre fou a élevé son édifice ruineux. Quoi de plus misérable que l'homme cupide ? Il est sans cesse troublé ou par les maux qui lui surviennent, ou par ceux qu'il craint. Jamais de calme, point de sécurité ; son âme est plus agitée qu'une mer battue d'orages ; la nuit ne lui apporte pas le repos que lui refuse le jour. Il ne jouit pas du bien qu'il possède, et le désir de celui qu'il n'a pas le ronge et le torture. Il épie les affaires des autres, questionne avidement sur l'avoir de chacun. Il songe comment il triomphera de celui-ci par la crainte, de celui-là par la flatterie, de cet autre par la violence. Procès, ventes, achats, testaments, intérêts, capitaux, champs, vignes, prés, tout s'agite en tumulte dans son cerveau malade. Et jamais son inquiétude n'est plus poignante que quand il est plus riche.

Voici donc le triste inventaire de ce que cette basse et cruelle passion apporte avec elle dans une âme : fatigues excessives, déboires infinis, vie dure et honteuse, privations sans mérite, mépris universel, huées populaires, bassesses odieuses, risées et haine de tous, existence misé-

nable, mort exécrée, dénuement éternel. Oui vraiment, l'avare est le plus malheureux des hommes.

Si je demandais à chacun de vous : Mon frère, veux-tu aller au ciel ? Chacun me répondrait : Oui, prêtre de Jésus-Christ, je le veux. Ah ! c'est que tous nous désirons être heureux pendant l'éternité. Pour arriver à ce but, renversons les obstacles qui obstruent le chemin du paradis. Je viens de vous signaler un des principaux, l'avarice. Pas de ciel pour l'avare. — Ne vous y trompez pas, nous dit saint Paul, ni voleurs, ni avares, ni ravisseurs ne posséderont le royaume de Dieu. — Est-ce que l'évangéliste saint Marc ne nous assure pas qu'il est plus aisé à un chameau de passer par le trou de l'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ? L'enfer ! voilà le séjour éternel des avares : témoins Judas et le mauvais riche. Par conséquent, détachons-nous chrétiennement des biens de ce monde, puisque ce détachement nous ouvre la porte du ciel : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Et quand l'Eglise, de par Dieu, vous parle de détachement, elle ne vous prêche pas une sottise prodigalité, ni une criminelle oisiveté : non ; elle les condamne également. Elle n'a que des encouragements et des bénédictions pour le père de famille laborieux, économe, qui conserve et augmente le patrimoine de ses ancêtres pour le transmettre à ses enfants ; mais ce qu'elle anathématise, c'est l'amour excessif des richesses qui endurent notre cœur, aveugle notre esprit à ce point que nous n'aimions que la terre, perdant de vue la vraie patrie, le ciel.

Ah ! mes frères, si ceux qui nous ont précédés là-haut revenaient sur la terre, comme ils nous persuaderaient éloquemment de ne pas nous attacher d'une manière déréglée aux biens de ce monde ! « Nous aussi, diraient-ils, nous avons possédé ces richesses, cet or, ces champs, ces prés, ces vignes qui sont aujourd'hui entre vos mains. De tout cela que nous reste-t-il ? Un sépulcre. *Solum mihi superest sepulcrum*. Un sépulcre, c'est-à-dire un coin de terre que sous trois pas un enfant mesure. »

Profitons, mes frères, de ces enseignements qui nous viennent d'outre-tombe, et qui nous aident si puissamment à comprendre la parole du Sauveur : « Heureux ceux qui sont pauvres par le cœur et le détachement. » Notre félicité ne saurait être dans ces biens dont la conquête, dit saint Bernard, est une peine, la possession un tourment, la perte une torture. Vidons de plus en plus notre cœur de toute affection pour les choses terrestres, afin que Dieu, et Dieu seul le remplisse. Le souverain bonheur, l'unique bonheur est de posséder Dieu, ici-bas par la grâce, là-haut dans la gloire. Ainsi soit-il.

## III

## DEUXIÈME BÉATITUDE : LA DOUCEUR

*Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram.*

Bienheureux les doux, parce qu'ils conquerront la terre.

Mes frères,

La première parole du discours de Notre-Seigneur sur la montagne est pour la pauvreté : *Beati pauperes spiritu* ; la seconde pour la douceur : *Beati mites*. Il béatifie les doux immédiatement après les pauvres, qui sont ses amis de prédilection. La douceur est une vertu si absolument nécessaire à tous, que Jésus-Christ a voulu en être tout particulièrement le docteur. C'est une chose remarquable que ce divin Sauveur, qui a recommandé toutes les vertus et qui a voulu nous les inculquer par sa doctrine et par ses exemples, se soit cependant réservé à lui-même l'enseignement spécial de la douceur et de l'humilité : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*.

*Discite a me !* Quelle parole, ô mon Sauveur ! disait à ce sujet saint Vincent de Paul, mais quel bonheur d'être vos écoliers et d'apprendre cette leçon si courte, et si excellente qu'elle nous rend tels que vous êtes !

La recommandation que nous adresse le divin Maître de nous appliquer tout spécialement à l'étude de cette vertu, nous dit assez le cas qu'il en fait et le prix que nous devons y attacher. Nous l'estimerons davantage, quand nous saurons que la douceur 1<sup>o</sup> nous rend maître de nous-même, 2<sup>o</sup> qu'elle nous assure la conquête du prochain et 3<sup>o</sup> la possession du ciel.

## I

L'homme est un être raisonnable. C'est par l'intelligence, c'est par la raison que nous nous distinguons de l'animal. S'il en est ainsi, le vice qui nous dépouille, pour ainsi dire, de la faculté qui nous rend supérieurs aux animaux est donc un grand mal. Par une corrélation nécessaire, c'est une vertu d'une importance majeure que celle qui nous maintient dans cet état de supériorité dans lequel Dieu nous a créés. Toute passion — je prends ce mot dans sa mauvaie acception — toute passion, dis-je, asservit l'homme, l'avilit, l'animalise. Mais entre toutes, il en est deux qui le dépouillent particulièrement de sa raison, qui l'excommunient de la société humaine. J'ose à peine nommer la première, la passion brutale de la chair. Mais je ne veux vous parler que de la colère, cette ivresse d'une intelligence orgueilleuse en délire. Or, j'affirme que cette passion met l'homme hors de lui-même, lui enlève plus ou moins sa raison, selon qu'elle est plus ou moins violente. Voyant un de vos semblables en cet état, ne vous êtes-vous pas écrié : Ce n'est plus un homme, il est hors de lui ! Et c'est vrai : il a mis hors de lui ce qui fait l'homme, la raison. Et la preuve qu'il ne s'appar-

tient plus, c'est qu'il jette des cris inhumains, il y a du fauve dans ses vociférations, de la bête dans ses actes. Non vraiment, ce n'est plus un être conscient. Dans sa fureur, il s'attaque à tout ; il s'acharne aussi bien sur un être inanimé qu'après son cheval ou son bœuf. Et malheur à l'homme qui tombera sous sa main ! il peut le traiter comme Caïn fit d'Abel. Quand le feu de sa colère se sera éteint, il s'écriera dans son désespoir, en voyant les ruines qu'il a amoncelées, le sang qu'il a répandu : Malheureux que je suis, j'avais perdu la tête, je ne me possédais plus ! et il ne sera redevenu homme que pour pleurer le malheur d'avoir cessé un instant de l'être.

La colère, l'impatience nous mettent plus ou moins hors de nous-même. Nous ne sommes maître de nous que par la patience, la douceur : *In patientia vestra possidebitis animas vestras*. Tant que nous maintenons notre âme dans une disposition de douceur et de calme, nous maîtrisons nos passions, nous les gouvernons facilement, parce qu'alors nous en observons sans peine tous les mouvements et que les forces de notre volonté n'étant point distraites ailleurs, nous pouvons les diriger contre elles. Tandis que l'impatience, ce bouillonnement de la faiblesse indignée de son impuissance, nous tire de nous-même, la douceur, qui est le calme de la force, rend facile la perfection de toutes les vertus. Travaillons donc à établir en nous celle-là. Par elle nous nous maîtriserons, nous nous dominerons. Cette victoire, les païens la regardaient comme la plus glorieuse que l'on puisse remporter. Elle est d'ailleurs le gage de celles que nous remporterons sur nos frères.

## II

L'impatience, la violence, la dureté ne servent qu'à éloigner de nous, qu'à nous créer des ennemis. On peut contraindre, forcer, dompter les animaux ; mais le cœur de l'homme ne se gagne que par la douceur. Par la force armée, on peut subjuguier des provinces, soumettre des empires : c'est ce qu'ont fait les grands capitaines, Alexandre, César, Napoléon ; mais plier une volonté, conquérir un cœur, c'est autre chose. Supposez tout le génie militaire de ces glorieux soldats dans un homme de guerre ; placez-le à la tête des plus gros et des plus valeureux régiments, je le défie de gagner cette bataille. Il ne conquerra pas ce cœur, il ne domptera pas cette volonté, s'il n'emploie la seule arme victorieuse, la douceur. Toute notre puissance sur le cœur de nos frères est dans cette vertu. Avec elle, nous triompherons de nos semblables, nous nous les attacherons. Notre-Seigneur nous l'a assuré par ces paroles : « Heureux les doux, car ils conquerront la terre. » Les Douze étaient chargés de cette conquête. Leur Maître, en les envoyant à travers le monde, leur dit : « Allez avec confiance, car voici que je vous envoie comme des brebis au



milieu des loups ; vous serez vainqueurs, pourvu qu'à la prudence du serpent vous joigniez la simplicité de la colombe. » Et encore : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Quoi de plus doux qu'une brebis ? Est-ce que d'ailleurs Jésus-Christ ne se fait pas appeler l'Agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei* !

N'est-ce pas, en effet, la grâce et la douceur du Cœur de Jésus qui attirent à Lui ? N'est-ce pas au moyen des mêmes armes que ses apôtres ont converti le monde ? N'est-ce pas la sérénité constante des premiers chrétiens, l'amour tendre et dévoué qu'ils avaient les uns pour les autres, la mansuétude dont ils usaient envers leurs ennemis, qui charmaient les païens et démontraient mieux que les autres arguments la vérité de la religion chrétienne ? N'est-ce pas à cette même douceur charmante, à cette paix radieuse qui reluit sur le visage des saints, que nous devons attribuer l'espèce de fascination qu'ils exercent sur tous ceux qui les approchent ? Non, impossible de résister aux attraites de la douceur. Prati- quons-la donc dans nos paroles, dans nos manières, dans toutes nos relations avec le prochain. Les hommes sont ainsi faits, dit saint Vincent de Paul, qu'ils veulent tous être traités avec douceur ; nul ne veut qu'on lui parle avec humeur, qu'on le reprenne avec dureté. Oh ! que de mal font dans les familles et dans les rapports de société les saillies de caractère, les fougues de l'humeur, les impatiences qui ne peuvent souffrir contradiction ! Traitons donc les autres comme nous désirons être traité et nous ne verrons bientôt autour de nous que des âmes aimantes, que des cœurs dévoués.

### III

Dieu est la plus précieuse conquête de la douceur. Comme il hérit cette vertu, il ne sait rien refuser à quiconque la pratique. Il est tout à lui. C'est par sa douceur que Moïse se fait écouter du Seigneur et par elle qu'il obtient la grâce de la sainteté. Quand le peuple veut apaiser la colère de Dieu, justement irrité, il lui rappelle la douceur du saint roi David : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus*. Et comment le Père serait-il insensible, inattentif aux prières de celui en qui il remarque la ressemblance de son Fils ? Doux ! Jésus-Christ le fut toute sa vie, dans son berceau, dans l'atelier de saint Joseph, au milieu des Apôtres, hommes grossiers, sans éducation, comme entre les mains de ses bourreaux. Son évangile est le code de la douceur. « *Discite a me*, Apprenez de moi que je suis doux. » Si notre cœur n'est pas dans une disposition de douceur à l'égard de nos frères, il nous éloigne de son autel en nous disant : « Allez avant tout vous réconcilier. » Que d'autres paroles tombées des lèvres divines je pourrais vous citer ! Il n'en est pas besoin pour vous aider à comprendre le prix que Notre-Seigneur attache à cette vertu.

J'ai assez dit, mes frères, je m'arrête. Vous avez

compris que la douceur nous rend, pour ainsi parler, maître de Dieu pendant les jours de notre exil. Je veux ajouter, en finissant, qu'elle nous assure son éternelle possession. Car, si le ciel est fermé à l'homme qui vit dans la colère, qui n'a pour ses frères que de durs procédés, il s'ouvre devant le chrétien qui aura été le fidèle disciple du Cœur de Jésus. Le Paradis est pour les doux : *Beati mites*. Là, ils jouiront de la vraie béatitude. Amen !

## PRONES CATÉCHÉTIQUES

### Premier dimanche de l'Avent

#### LA FIN DE L'HOMME

Alors on verra le Fils de l'homme venant sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

(Luc, xxi, 17.)

L'Eglise nous met sous les yeux dans l'Evangile de ce jour deux événements très importants : la fin du monde et le jugement dernier. « La figure de ce monde passe, nous dit-elle avec une maternelle sollicitude ; mettez tous vos soins à l'unique chose nécessaire, et traversez les choses du temps sans oublier l'éternité ! » Cependant bien peu de chrétiens écoutent cet appel de l'Eglise ; la plupart se disent : « Pourquoi nous soucier de la fin du monde et du jugement dernier qui sont si loin de nous ? » Quelle folie de raisonner de la sorte ! Quand la fin du monde ne devrait arriver que dans dix mille ans, elle arrivera cependant très certainement, et avec elle le jugement dernier. Mais on peut dire dans un sens véritable que ces événements sont tout à fait rapprochés de nous ; car chacun de nous doit mourir, peut-être dans dix ans, dans un an, dans six mois, dans huit jours, et à la mort nous serons jugés, cela ne fait aucun doute, et jugés irrévocablement : tels nous serons à l'heure de la mort, tels nous demeurerons pendant l'éternité.

Ne dites donc pas que la fin du monde et le jugement dernier sont trop éloignés pour qu'il vaille la peine de s'en inquiéter ; pensez au contraire que la mort est proche et qu'elle décidera de votre sort éternel, et vivez de manière à faire une bonne mort. Profitez de l'année qui commence aujourd'hui pour travailler au salut de votre âme. Si vous avez jusqu'ici vécu dans le péché, rentrez en vous-mêmes par une confession sincère, et faites de dignes fruits de pénitence ; si vous avez négligé votre salut, travaillez-y avec zèle dès à présent, afin que Jésus-Christ soit pour vous un juge miséricordieux et vous appelle, comme de bons serviteurs, à entrer dans sa gloire.

C'est pour vous aider à atteindre ce but que je commence aujourd'hui une série d'instructions

que je continuerai, avec la grâce de Dieu, pendant tout le cours de cette année. Ce ne seront pas de beaux sermons, car les belles phrases ne servent pas souvent à grand'chose; je vous expliquerai simplement le catéchisme; je tâcherai d'être clair et de ne rien omettre de ce que vous devez savoir pour être de bons chrétiens. Ainsi je vous aiderai à trouver le chemin que vous devez suivre pour faire votre salut.

Et pour commencer, aujourd'hui je vous parlerai de la fin de l'homme, et je répondrai à ces deux questions :

1<sup>o</sup> Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ?

2<sup>o</sup> Que devons-nous faire pour atteindre notre fin ?

Que Dieu bénisse mes paroles et leur fasse porter dans vos cœurs des fruits abondants !

## I

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? Pour le connaître, l'aimer, le servir, et par là arriver au ciel.

1. Il n'est pas possible aux animaux d'arriver à connaître Dieu, il leur manque le moyen nécessaire pour cela, la raison. L'homme au contraire est un être raisonnable, et par conséquent capable de connaître Dieu; et le plus noble emploi qu'il puisse faire de son intelligence, est d'arriver à acquérir cette connaissance. De même que Dieu nous a donné les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, la langue pour parler, ainsi il nous a donné la raison pour le connaître. Celui qui ne se sert pas de ses sens ou de ses membres pour l'usage auquel ils sont destinés, agit contrairement à la volonté de Dieu, et par conséquent pèche. Nous péchons aussi, si nous ne nous servons pas de la raison, ce précieux don du Créateur, pour le connaître tous les jours davantage. Quand nous réussirions à acquérir toutes les sciences du monde, à exceller dans tous les arts, tout cela ne nous serait d'aucune utilité sans la connaissance de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur dit par la bouche du prophète : « Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le fort de sa force, ni le riche de ses richesses; mais que celui qui veut se glorifier, se fasse gloire de me connaître et de savoir que je suis le Seigneur. » (Jérém., ix, 23-24).

Combien ont donc tort les parents qui font élever avec tant de soin leurs enfants pour le monde, et qui ne s'inquiètent pas de leur donner les notions les plus élémentaires de religion ! Quel compte auront à rendre tant de personnes qui dépensent tant de peine et d'argent pour se perfectionner dans les sciences de la terre, et restent ignorantes de la science des choses divines !

La connaissance de Dieu est le fondement de toute vertu et la base de toute honnêteté. Si nous ne connaissons pas Dieu, nous ne saurons pas ce qu'il commande ni ce qu'il défend, nous ne pourrions donc jamais exécuter sa sainte volonté. Voyez les peuples païens, qui se croyaient permis

le meurtre et tous les vices, parce qu'ils ne connaissaient pas le vrai Dieu.

Cette ignorance nous privera aussi de la plus solide base de la piété. Comment éviterions-nous le péché dans tous les détails de notre conduite, si nous ne savions pas qu'il y a un Dieu qui voit tout, qui aime le bien et déteste le mal, qui récompense les bons et punit les méchants ? Tout au plus observerions-nous les lois de la justice et de l'honnêteté quand nous y trouverions notre intérêt, et aussitôt que nous n'aurions plus rien à craindre de ce côté-là, nous ferions tout ce qui nous plairait. S'il y a de nos jours tant de gens qui lâchent les rênes à leurs passions et vivent comme des païens, la cause en est que la connaissance de Dieu leur fait défaut. Uniquement préoccupés des choses de la terre, du succès de leurs affaires, ils ne s'inquiètent aucunement des intérêts de leur âme, et vivent comme s'il n'y avait ni Dieu, ni ciel, ni enfer; de là viennent les débordements de leurs passions. Le prophète dit à juste titre : « Il n'y a point de connaissance de Dieu sur la terre, aussi il n'y a que malédiction, mensonge, meurtre, vol, adultère. » (Osée, iv, 1-2).

Combien vous est-il donc utile et nécessaire, mes frères, de connaître Dieu ! Aussi, écoutez attentivement les instructions, lisez de bons livres, surtout l'histoire de la religion, la vie de Jésus-Christ et les vies des saints, et par là vous arriverez à connaître Dieu, et à l'aimer.

2. *L'amour de Dieu* est le second de vos devoirs religieux. En effet, dit saint Thomas, « si Dieu est comme vérité souveraine le premier objet de notre intelligence, comme souverain bien il est le but et la fin dernière de notre volonté. » Que nous soyons sur la terre pour aimer Dieu, cela résulte clairement de ce que nous ne saurions trouver notre repos et notre vrai bonheur dans l'amour d'aucune chose créée. « Vous nous avez créés pour vous, dit saint Augustin, et notre cœur est inquiet, tant qu'il ne se repose pas en vous. » Le cœur de l'homme est bien petit, et cependant toutes les joies et tous les biens de la terre ne sauraient le remplir. Donnez à un homme tout ce qu'il désire pour être heureux : santé, fortune, honneurs, plaisirs, il sent toujours au fond de son âme un vide immense que rien de tout cela ne peut combler; il se rassasie, il se dégoûte de tout, et il se prend à haïr la vie. Voyez Salomon : il avait gouverné en paix pendant quarante ans ses immenses états, ses richesses surpassaient celles de tous les autres rois de la terre, il ne se refusait rien de ce qui pouvait être agréable à ses sens; et il déclare qu'il n'a trouvé en tout cela que vanité et affliction d'esprit (Ecclés. ii). Il en est de même pour tout homme qui attache uniquement son cœur aux choses de la terre : elles ne peuvent suffire à le rendre heureux; il sera toujours comme le papillon qui voltige sans cesse d'une fleur à une autre, sans jamais se reposer nulle part.

Combien, au contraire, est heureux et tranquille



le chrétien qui aime Dieu de tout son cœur ! Il apprend bien vite que le Seigneur est bon pour ceux qui se donnent à lui, il goûte une paix qui est inconnue aux amis du monde, et il répète avec le psalmiste : « Un seul jour passé auprès du Seigneur vaut mieux que mille. » (Ps. LXXXIII, 14). Si les épreuves viennent fondre sur lui, il est toujours calme et content, et peut dire avec l'apôtre : « Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations. » (II Cor., VII, 4).

Si nous aspirons à passer des jours tranquilles sur la terre, en attendant que nous soyons parfaitement heureux dans le ciel, et si nous ne pouvons trouver ce bonheur et cette paix que dans l'amour de Dieu, ne s'ensuit-il pas que nous sommes faits pour aimer Dieu ? Voilà pourquoi Dieu a imposé le précepte de l'amour dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament comme le premier et le plus important de ses commandements. (Deut. VI ; Math. XXII).

Voilà pourquoi les saints ont trouvé dans l'amour de Dieu la plus douce occupation de leur vie. C'était comme la nourriture de leur âme, la respiration de leur cœur ; ils disaient avec saint Paul que tout le reste ne leur semblait que du fumier, et ils protestaient que ni la vie ni la mort ne pourraient les séparer de l'amour de Dieu. (Rom. VIII, 38).

Aimons donc Dieu par-dessus tout, mes bien chers frères, méprisons le monde avec toutes ses vanités, et donnons-nous entièrement à Celui qui mérite seul tout notre amour, puisque seul il peut nous rendre parfaitement heureux pour toujours. Faisons souvent des actes d'amour de Dieu, surtout dans les tentations, et répétons tous les jours avec saint Liguori : « Mon Dieu, je ne désire rien que votre amour ; j'ai bien peu à vous offrir, mais je voudrais posséder tous les biens, tous les royaumes du monde, afin de les sacrifier pour l'amour de vous. Je vous aime, Amour infini, je vous aime plus que moi-même, et j'espère vous aimer éternellement. »

3. Si nous aimons véritablement Dieu, nous le servirons, *nous ferons sa volonté*. Dès que nous avons de l'amour sincère pour quelqu'un, nous cherchons tous les moyens de lui en donner des preuves, et nous évitons tout ce qui l'offense. Il en est de même de l'amour de Dieu : nous devons le prouver par nos œuvres ; aussi Jésus-Christ a dit : « Celui qui connaît mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime. » (Jean, XIV, 21).

Nous devons servir Dieu parce qu'il est notre Seigneur et Maître. L'ordre n'exige-t-il pas que le serviteur obéisse à son maître, le sujet à son souverain ? Et nous ne voudrions pas obéir au créateur et souverain Seigneur du ciel et de la terre ? Ne sommes-nous pas l'œuvre de ses mains, sa propriété inaliénable ? Que font les hommes qui ne veulent pas servir Dieu ? Ils se révoltent contre l'autorité la plus légitime : ils refusent de reconnaître pour leur souverain Celui qui leur a donné

l'existence. Une pareille folie ne doit-elle pas les conduire droit à leur perte ?

Mais Dieu est aussi notre Père, un Père qui nous aime de l'amour le plus tendre, et qui nous comble tous les jours de ses bienfaits. Nous lui devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes : « C'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie. » (Act., XVII, 28). Il nous a tant aimés « qu'il a donné son Fils unique, pour que tous ceux qui croiront en lui ne périssent pas. » (Jean, III, 16). Cette bonté infinie du Père céleste ne nous oblige-t-elle pas à le servir en enfants reconnaissants, et à nous soumettre de bon cœur à tous ses ordres ? Si les enfants qui désobéissent gravement à leurs parents méritent des châtiments sévères, que ne méritera pas un homme qui refuse d'obéir au meilleur des pères ? Voulez-vous savoir comment il punit ceux qui lui résistent ? Les mauvais anges lui refusent leurs hommages ; il ouvre l'abîme de l'enfer, et les y précipite. Les hommes se livrent à la corruption, à l'époque de Noé ; Dieu envoie le déluge pour les submerger. C'est le sort qui vous est réservé si vous refusez obstinément de le servir, il vous rejettera loin de lui, selon la parole du Sauveur : « Jetez dans les ténèbres extérieures le serviteur inutile : là seront les pleurs et les grincements de dents. » (Math., XXV, 30). Mais si vous faites ce qu'il demande de vous, vous avez l'assurance qu'il vous récompensera, et qu'après les peines de cette vie vous entrerez pour toujours, avec les bons serviteurs, dans la joie de votre Seigneur.

4. Et c'est là le but final de toute notre existence : *gagner le ciel*. Nous ne sommes pas uniquement sur la terre pour y faire nos affaires temporelles, élever une famille, vivre en société avec nos semblables conformément aux lois de la justice. Tout cela est bien, mais il y a des devoirs plus élevés : nous avons une âme dont la destinée doit nous préoccuper. Rappelons-nous ce que Jésus disait à la sœur de Lazare : « Marthe, Marthe, tu te préoccupes de beaucoup de choses, or il n'y en a qu'une de nécessaire. » (Luc, X, 41). Cette seule chose nécessaire est le salut de notre âme. Nous ne sommes pas sur la terre pour entasser des richesses, acquérir de la gloire, arriver aux honneurs ; car un jour, il nous importera assez peu que nous ayons été riches ou pauvres, estimés ou méprisés : ce qui nous importe, c'est de sauver notre âme, de gagner le ciel. Nous ne sommes pas sur la terre pour jouir des plaisirs des sens, et nous rassasier de voluptés. Que servent à ceux qui sont en enfer tous les plaisirs qu'ils ont goûtés ici-bas ? « Que servirait à l'homme de gagner tout l'univers s'il venait à perdre son âme ? » (Math., XVI, 26). Notre fin dernière, le but unique de toute notre vie, c'est de parvenir au ciel. C'est pour cela que Dieu nous a créés, que Jésus-Christ a donné tout son sang, établi son Eglise, institué les sacrements. Que faut-il donc penser des chrétiens qui mettent tout leur soin à acquérir des richesses, à se procurer des plaisirs, et qui négligent leur salut éternel ?

Les insensés ! ils reconnaîtront un jour leur erreur et diront avec l'accent du désespoir : « Nous nous sommes bien trompés ; nous nous sommes fatigués dans les voies de l'iniquité, nous avons suivi des chemins pénibles, et nous avons ignoré la route du ciel. A quoi nous a servi notre orgueil, l'éclat de nos richesses ? Tout cela a passé comme une ombre. » (Sag. v, 5). Les saints agissaient bien autrement : s'ils possédaient des richesses, s'ils goûtaient des plaisirs permis, ils n'y attachaient pas leur cœur ; et quand il s'agissait d'assurer leur salut, ils sacrifiaient tout le reste.

Marchez sur ces exemples, mes frères, et ne perdez jamais de vue le but de votre existence. N'attachez pas votre cœur aux biens d'ici-bas, qui sont si fragiles et si fugitifs, et qui ne peuvent vous rendre parfaitement heureux ; levez vos regards plus haut, et recherchez les biens éternels. N'oubliez jamais que Dieu vous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir, et par là arriver au ciel. Voyons maintenant comment nous pouvons arriver à notre fin dernière.

## II

Pour atteindre le ciel, but de notre vie, nous devons croire tout ce que Dieu a révélé, observer ses commandements, et employer les moyens de salut qu'il a institués.

1. Nous sommes sur la terre pour connaître Dieu. Pour arriver à le connaître comme il faut, nous devons croire tout ce qu'il nous a révélé. La raison peut bien nous faire connaître les lois de la nature, mais abandonnée à elle-même elle est beaucoup trop faible pour nous donner une connaissance parfaite de Dieu et des choses divines. C'est pourquoi il est écrit dans le livre de la Sagesse : « Seigneur, qui pourra connaître votre pensée, si vous ne donnez vous-même la sagesse, et si vous n'envoyez votre esprit du haut des cieux ? » (Sag. ix, 17). Le triste état des peuples païens nous montre assez combien la raison seule est incapable de se faire une juste idée des choses divines. A mesure qu'ils ont perdu les traditions de la révélation primitive, ils se sont fait les idées les plus fausses de la divinité. Les plus avancés dans la civilisation et les sciences, comme les Grecs et les Romains, attribuaient aux dieux tous leurs vices. Les philosophes arrivèrent bien à reconnaître que les fables de la mythologie n'étaient que des mensonges, mais ils restèrent toujours dans le doute sur les questions religieuses les plus importantes. Socrate avouait qu'on ne saurait jamais comment on devait se conduire envers Dieu et les hommes, s'il ne venait du ciel quelqu'un pour nous instruire. Cette ignorance, jointe aux superstitions les plus ridicules, règne encore aujourd'hui chez les peuples idolâtres.

Voyez donc, mes frères, ce qu'est l'homme sans la foi aux vérités révélées ! Il est environné des plus épaisses ténèbres, il ne sait pas ce qu'est Dieu, ce que Dieu demande de lui, et par consé-

quent ce qu'il faut faire pour lui être agréable. Vous seriez dans ce triste état si Dieu n'avait eu pitié de vous, et ne vous avait appelés à la foi. Ce qui est clair pour un petit enfant qui sait bien son catéchisme, qu'il y a un Dieu, un ciel, un enfer, serait pour vous une énigme inexplicable. Reconnaissez donc combien il est nécessaire de croire ce que Dieu vous a révélé, puisque sans cela il vous serait impossible d'arriver à votre fin dernière. Aussi l'apôtre a dit : « Il faut croire, pour arriver à Dieu. » (Hébr. xi, 6).

2. Nous ne sommes pas seulement sur la terre pour connaître Dieu, mais encore pour l'aimer et le servir ; aussi, devons-nous observer fidèlement tous ses commandements. Le véritable amour de Dieu n'est pas une affaire de sentiment, il ne doit pas rester caché au fond du cœur, il doit se montrer au dehors par l'observation des commandements. « L'amour de Dieu, dit saint Jean, consiste à observer ses commandements ; celui qui protesterait cent fois par jour qu'il aime Dieu de tout son cœur, et n'observerait pas ses commandements, prouverait qu'il n'a pas au fond du cœur la moindre étincelle d'amour. » Quant au service de Dieu, il consiste précisément dans l'accomplissement de tout ce qu'ordonne sa loi. Si donc il est absolument impossible d'aimer Dieu et de le servir sans observer ses commandements, il est clair que nous ne pouvons nous sauver qu'en accomplissant fidèlement toute la loi du Seigneur. C'est ce qu'a exprimé le Sauveur lui-même en disant : « Si vous voulez arriver à la vie éternelle, gardez mes commandements. » (Math. xix, 17). Il n'y a pas un saint dans le ciel qui n'y soit arrivé par la voie des commandements, et pas un damné dans l'enfer qui n'y ait été jeté pour avoir méprisé la loi de Dieu.

Voulez-vous donc savoir, mes frères, si vous êtes en ce moment sur le chemin du ciel ou de l'enfer ? Demandez-vous si vous observez les commandements de Dieu. Si vous pouvez vous rendre ce témoignage que vous ne les transgressez pas, au moins en choses graves, vous pouvez espérer de faire votre salut. Mais si vous êtes obligé d'avouer que vous manquez gravement à tel ou tel commandement, vous devez craindre pour votre salut éternel, si vous ne vous hâtez de vous corriger. La vie et la mort sont entre vos mains, choisissez : l'observation des commandements, c'est la vie éternelle ; le mépris de la loi de Dieu, c'est la mort éternelle.

3. Il y a encore une chose nécessaire pour le salut : c'est d'employer les moyens établis par Dieu pour notre sanctification. C'est un dogme de notre foi, que la grâce divine nous est nécessaire pour faire le bien, et que sans elle nous ne pouvons rien faire qui mérite le ciel. La foi elle-même, cette première condition du salut, est déjà une grâce de Dieu. Nous ne pourrions jamais arriver à la foi véritable si nous étions abandonnés aux seules forces de notre nature : il faut que Dieu nous éclaire pour que nous reconnais-



sions comme telles les vérités révélées, et qu'il incline notre volonté pour qu'elle accepte l'autorité de sa parole.

Nous avons également besoin de la grâce pour surmonter toutes les difficultés que nous rencontrons dans l'accomplissement de nos devoirs. Bien plus, nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée pour notre salut sans le secours de Dieu : « Nous ne sommes pas capables d'avoir de nous-mêmes une bonne pensée, comme si elle venait de nous, mais toute notre capacité vient de Dieu. » (II Cor., III, 5).

Avec la grâce, nous avons encore besoin des sacrements, à la réception desquels Dieu a attaché les faveurs les plus importantes pour le salut, et de la prière qui nous obtient les secours quotidiens dont nous avons besoin. — Les sacrements sont des moyens surnaturels institués par Jésus-Christ pour nous sanctifier en nous communiquant la grâce, et pour nous mettre en état de surmonter les tentations, d'accomplir courageusement les devoirs de notre vocation afin d'arriver au ciel. Sans eux nous ne pouvons ni recevoir la grâce, ni la conserver, ni l'augmenter. — Non moins nécessaire est la prière ; c'est la clé du ciel, elle nous ouvre tous les trésors de la bonté divine, et peut tout nous obtenir, selon la parole du Sauveur : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous l'obtiendrez ; demandez et vous recevrez. »

Nous devons surtout prier, et prier sans cesse, pour que Dieu nous accorde la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans le bien, car cette grâce capitale de la persévérance finale n'est donnée qu'à ceux qui la demandent. « Nous croyons, dit saint Augustin, que personne n'arrive au salut si Dieu ne l'y appelle, qu'aucun de ceux qui sont appelés ne fait le bien sans l'aide de Dieu, et que l'aide de Dieu s'obtient seulement par la prière. »

Voilà, mes frères, les trois conditions requises pour le salut : croire tout ce que Dieu a révélé, observer ses commandements, et employer les moyens institués par lui ; et c'est l'enseignement de ces trois conditions de salut qui constitue tout le catéchisme. Il se compose de trois parties : la première traite de la foi, la seconde du décalogue, la troisième des sacrements et de la prière. Quel beau livre que celui où l'on trouve tout ce qu'il faut pour faire son salut ! Lisez donc le catéchisme, venez l'entendre expliquer à l'église, étudiez cette science avec zèle, afin d'apprendre tous les jours à mieux connaître votre fin dernière et de suivre le chemin qui y conduit. Vous êtes en ce monde pour connaître Dieu, l'aimer et le servir, n'oubliez jamais cela ; vous seriez trop à plaindre si vous veniez à vous perdre en suivant les égarements du monde !

Comment se conduiraient les malheureux qui sont aujourd'hui au fond des enfers, s'il leur était permis de revenir sur la terre pour travailler à leur salut ? Comme ils mortifieraient leurs passions, comme ils résisteraient aux inclinations de la chair, comme ils feraient pénitence, comme

ils serviraient Dieu tous les jours de leur vie ! Mais pour eux, le temps de la grâce est passé, ils ont manqué leur but, ils ont tout sacrifié à leurs passions ; il ne leur reste plus qu'à brûler éternellement au milieu des pleurs et des grincements de dents. Que le malheur des damnés serve à vous rendre plus sages, mes bien chers frères ! Employez le reste de votre vie à travailler à votre salut, afin qu'au jour du jugement votre place soit avec les élus de Dieu. Ainsi soit-il.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XXXIX

L'ÉGLISE ROMAINE

*Super hanc petram ædificabo  
Ecclesiam meam.*

Sur cette pierre je bâtirai mon  
Eglise. (Math. xvi, 18).

La première fois que saint Pierre, qui se nommait alors Simon, se trouva en face de Jésus-Christ, le Sauveur lui dit : « Tu es Simon, fils de Jean : désormais tu auras nom Céphas, qui veut dire Pierre. » (Joan. I, 42). Plus tard faisant allusion à ce nom, Notre-Seigneur lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » (Math. xvi, 18). De sorte que, mes enfants, l'Eglise de Jésus-Christ c'est celle qui a pour siège le siège même de saint Pierre, c'est-à-dire Rome, puisque c'est à Rome que saint Pierre est mort après y avoir définitivement fixé son siège d'apôtre, d'évêque : ce qui a fait donner à l'Eglise le nom d'Eglise romaine pour la distinguer des sectes hérétiques et schismatiques. Cette seule parole de Notre-Seigneur suffirait donc pour nous assurer que nous, membres de l'Eglise qui a pour chef le Pape, successeur de saint Pierre, nous sommes bien dans la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Pour fortifier cette assurance, faisons à l'Eglise romaine l'application des marques de la véritable Eglise dont nous vous avons parlé dans nos quatre précédents entretiens. — D'abord l'Eglise romaine est *une*, c'est-à-dire que ses membres répandus dans le monde entier, ne reconnaissent qu'un chef, le Pape, successeur de saint Pierre, résidant à Rome. De même qu'elle n'a qu'un chef, l'Eglise romaine n'a qu'une doctrine : ce qu'elle enseigne comme de foi à Rome, elle l'enseigne partout, comme aussi ses sacrements sont les sacrements des catholiques de tout pays. — L'Eglise romaine est *sainte* dans son fondateur Jésus-Christ, et elle n'a d'autre but que de rendre ses membres saints. En fait, quoique Dieu seul connaisse le secret de toutes les consciences, il est notoire qu'à toutes les époques elle produit des saints, et de grands saints ; si bien qu'elle est la seule qui ose, à la face du monde, proclamer saints quelques-uns de

ses enfants et leur rendre un culte public, comme nous en avons déjà fait la remarque. — Nous avons également remarqué que le titre de *catholique* ne lui est contesté par personne. Dans les cinq parties du monde, chrétien catholique et catholique romain indique le même ordre de chrétiens, ceux qui sont soumis au Pape. Et non seulement ce nom leur est donné, mais il leur convient, parce que seuls ils ont des représentants aussi nombreux dans les diverses contrées du globe. — Enfin quelle autre Eglise que l'Eglise romaine peut prétendre au titre d'*apostolique*, elle qui a eu pour premier chef le chef des apôtres et a toujours été gouvernée par ses successeurs, elle qui a gardé intacte la doctrine des apôtres, et dont le pouvoir pour la conduite des âmes et l'administration des sacrements remonte aux apôtres sans interruption ? Nous dirons donc avec un saint Père : « Là où est Pierre, là est l'Eglise, » c'est-à-dire, là où est le siège de Pierre, là est le centre de l'Eglise.

Il nous reste à faire sur ce point une remarque non sans importance. Prise dans son ensemble, l'Eglise est une et universelle, c'est-à-dire que sous l'autorité du seul Pontife romain elle unit les fidèles de tout l'univers. Considérée dans ses détails, l'Eglise catholique romaine se subdivise en autant d'Eglises particulières qu'il y a de diocèses reconnus et délimités par elle, et c'est dans ce sens qu'on dit très légitimement l'Eglise de Lyon, l'Eglise d'Angers, l'Eglise de Paris ; parce que chaque diocèse sous la conduite de son évêque forme une société chrétienne jouissant de tous les éléments nécessaires pour y entretenir la vie surnaturelle dans les âmes, dans les familles et dans la société.

Mais il serait contraire à la vraie constitution de l'Eglise de considérer chaque état, royaume ou empire, comme formant une Eglise et de dire, par exemple, l'Eglise de France, l'Eglise d'Angleterre, etc. Cette manière de parler sent le schisme, parce qu'elle suppose qu'au lieu de gouvernement humain correspond un lien religieux : ce qui est faux. Laissons cette manière de parler aux Grecs schismatiques et aux protestants, qui soumettent leur foi religieuse aux caprices d'un empereur de Russie ou d'Allemagne, d'un roi de Norvège ou d'une reine d'Angleterre. Chaque pays, la France par exemple, a un nombre plus ou moins grand d'Eglises particulières, de diocèses unis sous la loi et dans la foi de l'Eglise romaine ; on pourra, pour les désigner sous un seul titre, dire les Eglises de France, mais jamais l'Eglise de France ou l'Eglise française. On restera ainsi dans la vérité du dogme catholique sur la constitution de l'Eglise.

Il m'a paru utile, mes frères, d'insister sur ce point. Les vérités révélées sont des dogmes précis qui doivent être exposés dans des termes précis et nets, pour être offerts aux intelligences sans exagération et sans diminution. C'est le moyen de les faire accepter et aimer ; et pour ne parler que de l'Eglise romaine, la connaissant mieux, nous l'aimerons davantage et serons ses enfants plus fidèles. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE

(25 NOVEMBRE)

*Fortis est ut mors dilectio.*  
L'amour est fort comme la mort.  
(Cant. VIII, 6).

Notre-Seigneur Jésus-Christ, un jour, tout au début de ses prédications, s'adressant à ses apôtres, leur dit cette parole qu'aucune bouche humaine, avant lui, n'avait osé dire : « Celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, *super me*, celui-là n'est pas digne de moi. »

Et si Jésus-Christ se mettait en comparaison avec les êtres que la nature nous fait un devoir d'aimer davantage ici-bas, c'est qu'il entendait réclamer de l'humanité un amour supérieur à tout autre, une affection qui primât, sans les détruire toutefois, les autres affections du cœur, un attachement qui allât jusqu'au sacrifice de tout nous-même.

Je ne sais si vous avez réfléchi sur cette étonnante prétention de Jésus-Christ, mais il y a une chose qu'il faut bien reconnaître, une chose que l'histoire proclame avec la dernière évidence, — et cela dans tous les siècles et sur tous les points du globe à la fois, dans chaque pays, dans chaque nation, dans chaque cité et jusque dans les moindres coins de terre, les plus ignorés, les plus obscurs, les plus déshérités où des chrétiens ont vécu ; — et cette chose qui force l'admiration, c'est la réalisation prodigieuse de ce commandement de Jésus-Christ : Vous m'aimerez par-dessus tout, plus que vos biens, plus que votre famille, plus que votre vie, plus que vous-même.

Aujourd'hui que nous célébrons la fête de sainte Catherine, de cette glorieuse vierge, de cette illustre martyre que vous avez à cœur d'invoquer et d'imiter, je voudrais simplement vous montrer, dans un rapide et cependant magnifique tableau, comment elle a entendu la parole de Jésus-Christ, et comment jusqu'à son dernier soupir elle s'est appliquée de toutes ses forces à la mettre en pratique.

L'amour de Jésus-Christ, il faut le dire tout de suite, rencontre en nous plus d'un obstacle.

Oh ! sans doute, de quelque façon et par quelque côté que nous l'étudions, Jésus-Christ est la perfection infinie.

Regardez-le bien ; toutes les beautés sont en lui, resplendent en lui.

La beauté de la physionomie : il y a sur son front, dans ses traits une lumière qui est un reflet des clartés du ciel. C'est ce qui désespérait les plus grands génies quand ils se mettaient à contempler les traits de Jésus-Christ et qu'ils essayaient de les fixer sur la toile ou de les graver sur le marbre et sur l'airain. La beauté de l'esprit : il connaît, il annonce, il révèle les secrets du temps et les mystères de l'éternité. La beauté de l'âme : toutes les vertus lui sont familières, et



il les pratique avec une aisance, un naturel, si je puis ainsi dire, et à un degré qui dépasse tout ce que nous pouvons concevoir et rêver de plus sublime. La beauté du cœur : quelle tendresse ! quelle miséricorde ! quelle générosité ! quel amour ! Ayez un idéal ; faites-le aussi parfait, aussi magnifique que vous le voudrez, ah ! vous serez loin, je vous mets au défi de saisir jamais la surnaturelle et infinie beauté de Jésus-Christ !

Oui, mais quelque charme qui se dégage de son adorable personne, il n'en est pas moins vrai que pour l'aimer comme il le veut, sinon d'un amour exclusif, du moins d'un amour supérieur à tout autre, pour l'aimer jusqu'au dépouillement de soi-même, ou bien, suivant la belle et forte parole de saint Augustin, jusqu'à l'oubli, jusqu'au mépris de soi-même, *usque ad contemptum sui*, il en coûte à la nature.

Est-ce qu'en effet, depuis la chute originelle, depuis le jour où le premier homme a porté à ses lèvres le fruit défendu, est-ce que notre nature n'est pas violemment inclinée vers les biens, les séductions, les jouissances, les voluptés d'ici-bas ? Aussi bien, à cause de cela, à cause des difficultés, des obstacles, des barrières que la nature élève en nous contre l'amour envahissant et souverain de Jésus-Christ, cet amour est une vertu, et la plus haute et la plus belle des vertus.

C'est ce qu'a admirablement compris sainte Catherine, et nous allons voir qu'elle a aimé Jésus-Christ jusqu'à lui tout sacrifier, tout immoler : ses *biens*, sa *famille*, sa *vie*.

1. Sainte Catherine était de noble naissance et d'illustre race. Elle avait grandi dans un palais, entourée de tout le luxe que donne la richesse ; et comme elle était douée d'une intelligence vive et pénétrante, elle avait fait de rapides progrès dans l'étude et la connaissance de tout ce qu'on enseignait de son temps.

Voilà donc sainte Catherine, de bonne heure, en possession d'un double trésor : elle a la *fortune* et elle a la *science*.

Eh bien, à Jésus-Christ tout cela !

Jésus-Christ, assurément, n'a pas besoin de notre or ; il n'a que faire de ces biens, de ces richesses dans lesquelles l'orgueil humain se complaît. Car il est le maître du monde. C'est lui qui a tout fait, qui nous a tout donné ; et il pourrait, demain, s'il le voulait, d'un seul mouvement de sa volonté, créer des milliers et des milliers de mondes plus beaux, plus riches que celui que nous habitons.

Mais Jésus-Christ a marqué de sa ressemblance certains hommes, les plus pauvres, les plus déshérités, les plus malheureux, et il les appelle ses frères, d'autres lui-même.

Et l'humanité chrétienne ne s'y est pas trompée. Car, chaque fois qu'elle a bâti un hôpital, un *hôtel-Dieu*, pour y recueillir les malades, les infirmes sans ressources, sans moyens d'existence, elle a gravé au front de ces asiles de la

misère et de la douleur cette inscription superbe : *Christo in pauperibus*, au Christ dans les pauvres !

Eh bien ! sainte Catherine illuminée des clartés de la foi, des rayons de l'Evangile, en regardant les pauvres d'Alexandrie a aperçu Jésus-Christ, le divin mendiant, le crucifié du Calvaire, et alors elle a pris largement dans ses biens, dans cet or qu'elle possédait, et qu'elle eût pu, comme tant d'autres, dépenser en des futilités, en des vanités, en des plaisirs coûteux et elle disait aux pauvres : Venez, et je vous soulagerai ; venez, car vous êtes à mes yeux, non pas seulement des frères malheureux, mais d'autres Christ, des Christ vivants.

O la noble jeune fille ! Elle s'entoure de pauvres, elle les console, elle arrête sur leurs lèvres les plaintes, les murmures prêts à en jaillir ; elle les soulage, et quand elle les quitte, ceux-ci bénissant la Providence, Dieu qui leur a envoyé une pareille bienfaitrice, baissent la trace de ses pas.

Le second bien de sainte Catherine, c'était sa science ; elle était la merveille de son temps. Elle pouvait converser, discuter avec les plus grands savants ; elle les étonnait par ses réponses ou ses questions qui étaient l'indice d'un esprit profond et cultivé.

Ah ! ne pensez pas qu'elle tire vanité de cette science ; ne pensez pas qu'elle s'enorgueillisse des connaissances qu'elle a acquises !

Hélas ! il arrive trop souvent, surtout de nos jours, que des jeunes filles pourvues d'un diplôme péniblement obtenu, font ostentation de leur savoir, et à cause de cela, se détachent petit à petit des devoirs de la vie chrétienne.

Sainte Catherine, elle, n'use de sa science que pour mieux servir Jésus-Christ, pour prêcher sa parole, son Evangile, et lui convertir des âmes qui soient, dans la cité, au regard du peuple, sa couronne et sa gloire.

Elle a dix-huit ans ; elle est à la fleur de l'âge, dans tout l'épanouissement de la jeunesse. L'empereur Maximin, qui a juré de lui faire apostasier la foi, lui envoie des philosophes, les hommes les plus fameux et les plus renommés d'Alexandrie.

Ceux-ci entreprennent de lui faire abjurer le christianisme.

Sainte Catherine les écoute un instant ; mais attendez... Elle se recueille, elle invoque l'Esprit-Saint, cet Esprit que Jésus-Christ a promis d'envoyer aux chrétiens persécutés, traduits devant les tribunaux de la terre, pour mettre dans leur bouche, à l'heure de l'épreuve, les paroles qu'il faut dire : *quid oporteat vos dicere*. (Luc, XII, 12).

Et elle interpelle les philosophes ; elle accuse le néant des idoles qu'ils invoquent, elle s'indigne qu'eux, des hommes graves et sensés, n'aient pas su lire le nom du vrai Dieu, écrit cependant partout dans la nature, et au front des astres, et puis elle leur enseigne les grands mystères, les sublimes vérités de la foi.

Quelle éloquence quand elle leur parle du Sauveur du monde, né d'une vierge, en Judée,

et mort à Jérusalem, sur une croix, pour le rachat de l'humanité pécheresse et déchue !... Quelle éloquence, quand elle leur raconte les plus belles pages et les plus beaux enseignements de l'Evangile !

Vous savez ce qui est arrivé de ces entrevues, je dirais volontiers de ces conférences entre une jeune fille et tout ce qu'Alexandrie comptait de plus illustre et de plus savant. Ah ! ce n'est pas Catherine qui cède, qui recule et qui se dérobe. Elle est superbe de foi ; elle attaque ceux qui étaient venus pour la réduire, elle les presse, elle les émeut, elle les convainc, si bien que les philosophes ravis abjurent le paganisme, renoncent aux honteuses idoles qu'ils adoraient, en confessant et en proclamant la divinité de Jésus-Christ.

2. Après avoir sacrifié ses biens à Jésus-Christ, sainte Catherine lui sacrifie une plus grande chose, une chose qui tient par mille liens, et par les liens les plus forts et les plus étroits, au cœur humain : elle lui sacrifie sa famille.

Entendons-nous bien. Ce n'est pas à dire, comme on voudrait le faire croire, comme on l'insinue perfidement, de nos jours, quand on parle des jeunes filles qui renoncent au monde pour se consacrer à Dieu, dans un hôpital ou dans un cloître, ce n'est pas à dire qu'elle n'ait plus pour son père, pour sa mère, ni affection ni tendresse.

Non : elle les aime avec plus d'ardeur, avec plus de force que jamais. Mais c'est-à-dire qu'elle obéit à la grande loi promulguée dans l'Evangile et qu'elle fait passer Jésus-Christ avant sa famille, avant son père, avant sa mère.

Je m'explique. Ah ! sans doute, ses parents qui apprécient chaque jour davantage ses qualités, ses vertus grandissantes, voudraient la garder longtemps près d'eux, jusqu'à leur dernier soupir, et ils se bercent du doux espoir qu'elle leur fermera les yeux. Aussi veillent-ils sur elle avec un soin jaloux. N'est-elle pas leur plus précieux trésor ? Et au moment de la persécution, sentant venir l'orage, ils ne manquent pas de lui conseiller la prudence. Peut-être lui demandent-ils de garder le silence et d'adorer et de servir Jésus-Christ seulement en secret.

Mais sainte Catherine, la noble enfant, je me la représente devant son père et sa mère. Elle est à genoux en signe de son obéissance et de son respect. Mais je l'entends dire : « Je vous aime bien. Dieu m'est témoin que, pour vous, je donnerais volontiers ma vie, comme une goutte d'eau. Mais Jésus-Christ, le Dieu qui nous a créés, qui nous a rachetés, qui nous couronnera dans le ciel, veut être aimé par-dessus tout, avant vous, mon père, avant vous, ma mère. Ah ! laissez-moi le servir publiquement, en face de toute la cité, et ainsi lui prouver que je lui appartiens du plus profond de mon âme. »

Sainte Catherine sacrifie encore sa famille d'une autre façon. Le rêve d'un père, d'une mère pour leur enfant, c'est une alliance honorable,

une alliance qui jette de l'éclat, un rayon de gloire sur leur nom, leur famille.

Or, quelle alliance plus illustre que celle qui se présente pour sainte Catherine ? C'est l'empereur lui-même qui la sollicite en mariage. Demain, elle n'a qu'un mot à dire, demain elle montera les marches d'un trône, demain elle portera à son front une des plus belles couronnes de la terre, demain elle verra à ses pieds une foule de courtisans.

Eh bien ! non, le jour même où sainte Catherine avait ouvert les yeux à la vérité, le jour même où elle avait connu Jésus-Christ, ce jour-là, elle s'était donnée à lui sans réserve et pour toujours ; ce jour-là elle avait fait vœu de virginité ; ce jour-là elle lui avait immolé sa jeunesse, les charmes de sa beauté, tout son être sur l'autel de son amour ; ce jour-là enfin elle avait pris Jésus-Christ pour son époux.

Mariage mystérieux et sacré que les plus grands peintres ont essayé de représenter ! Et on visite, on admire de nos jours, à Naples, le tableau du Corrège où l'on voit l'enfant Jésus mettant l'anneau nuptial au doigt de sainte Catherine.

Aussi, cette alliance avec l'empereur, ces noces qui lui vaudraient tant de puissance, d'autorité et d'honneur, elle n'en veut pas, elle les repousse et elle s'écrie : « Depuis que je me suis unie au Roi du ciel, par les liens invisibles et sacrés d'un chaste amour, je ne saurais accepter les offres d'un roi de la terre. Je suis vierge et je veux garder mon cœur vierge à Jésus-Christ, et lui rapporter, dans le ciel, l'anneau symbole de fidélité par lequel je lui ai engagé ma foi. Ne me parlez pas de noces terrestres, j'ai épousé Jésus-Christ ; à lui ma jeunesse, ma beauté, à lui toutes les aspirations de mon âme et tous les battements de mon cœur. »

3. Mais l'empereur ne l'entend pas ainsi. Il se flatte d'obtenir par la force et la violence ce qu'il n'a pu obtenir par les promesses et la séduction.

O sainte et pure jeune fille ! voici l'heure des ténèbres, voici l'heure des puissances infernales, voici l'heure du prince des enfers, cette heure que Jésus-Christ lui-même a connue, au jardin des Oliviers, voici l'heure des combats, l'heure des persécutions sanglantes !

Comment donc seule, toute seule, dans un âge si faible, va-t-elle soutenir la colère d'un tyran qui dispose de la puissance suprême ?

Oh ! ne craignez pas qu'elle tremble, qu'elle défaille ! Mais jamais son amour n'a été plus ardent pour Jésus-Christ ! S'il lui faut donner, sacrifier sa vie, en pleine jeunesse, eh bien, elle est prête, elle la donnera ! Car l'amour qui la possède et qui la remplit, sous l'action de la grâce divine, cet amour-là est plus fort que tout au monde, plus fort que le glaive, plus fort que la mort elle-même.

Sainte Catherine est arrêtée, on la charge de chaînes et on la jette en prison.

Que lui importe ? La prison ne déshonore que les coupables, et elle est innocente.



Aussi demeure-t-elle calme et souriante ; et elle continue à prêcher Jésus-Christ à ceux qui l'approchent et la visitent, et elle a la joie immense d'en faire des chrétiens.

Mais plus sainte Catherine est calme, résignée, joyeuse, plus l'empereur sent sa colère monter comme les flots, comme les vagues écumanantes de l'océan soulevées par la tempête. Il la fait tirer de sa prison et amener devant lui.

Il la presse, il l'adjure encore de cesser d'être chrétienne. Il la menace d'un supplice atroce, supplice inventé tout exprès pour elle : c'est une roue dont les dents aiguës déchireront son corps et le mettront en pièces.

Rien n'y fait ; et d'ailleurs la roue meurtrière se brise et vole en éclats.

O tyran, arrête-toi ! Ne vois-tu pas que le bras, la puissance de Dieu est avec cette jeune et admirable chrétienne ? Au lieu de la poursuivre, mets-la plutôt en liberté, et toi aussi, adore le Dieu qu'elle aime !

Mais Maximin, au comble de la fureur, pour ne point paraître vaincu par une enfant, ordonne qu'on lui tranche la tête.

Et la glorieuse victime marche au dernier supplice. Ah ! ce n'est pas la tenue, la démarche et le pas d'une coupable. Elle n'a rien fait dont elle ne puisse se glorifier : elle a accompli les œuvres de la charité, elle a pratiqué toutes les vertus de son âge, elle a gardé son cœur pur.

Aussi qu'elle est rayonnante de beauté chaste ! Elle marche d'un pas ferme, comme si elle avait hâte de mourir ; ses yeux s'attachent au ciel pour y chercher déjà son bien-aimé. Ses lèvres s'ouvrent, mais ce n'est pas pour demander grâce, c'est pour entonner de saints cantiques. Elle s'agenouille, mais ce n'est pas pour implorer son pardon, c'est pour recevoir le coup fatal...

Tant de grâce, tant d'innocence, tant de jeunesse, tant de beauté, faut-il donc que tout cela soit fauché par le glaive, ainsi qu'est fauchée sur sa tige une fleur délicate et fraîchement épanouie ?

En vérité, c'est fait ! Le bourreau a levé le glaive, et d'un seul coup il a tranché la tête de la sainte.

O anges de Dieu, troupe céleste, purs esprits, venez, descendez du ciel, étendez vos ailes sur ce corps virginal pour le défendre des injures et des outrages des hommes ; prenez-le, emportez-le tout empoûvré de sang !...

Et les anges l'emportent, en effet ; et ils l'en-sevelissent d'eux-mêmes dans une terre illustre, dans cette terre du Sinaï où Dieu se révéla à Moïse, au milieu du bruit de la foudre et des éclats du tonnerre.

Voilà comment sainte Catherine a compris et pratiqué le grand commandement de l'amour de Jésus-Christ.

Et maintenant, en terminant, permettez-moi de vous demander où vous en êtes à ce sujet.

Où sont vos œuvres ? Où sont vos sacrifices ? Où

sont vos renoncements ? Répondez devant cette image de sainte Catherine.

Et si la vérité vous oblige à reconnaître et à confesser que jusqu'ici votre amour pour Jésus-Christ a été tiède et négligent, que vous n'avez fait que bien peu de chose pour lui, pour sa gloire, eh bien, aujourd'hui, prenez la résolution d'être plus généreuses et plus ferventes.

O sainte Catherine, vous dont j'ai si imparfaitement balbutié la louange, dans le ciel où vous êtes couronnée de gloire, près de Jésus, votre divin époux, priez pour toutes les jeunes filles de cette paroisse, demandez et obtenez qu'elles aient un peu de votre courage, de votre foi héroïque et de votre amour ardent ! Nous sommes en des temps mauvais, en des temps pleins de périls, parce qu'ils sont pleins de séductions : faites-en des femmes fortes, des chrétiennes inébranlables qui, en marchant sur vos traces, en imitant vos nobles exemples, servent fidèlement Jésus-Christ, sur la terre, et méritent de le posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il !

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

##### LA GRACE (suite)

##### E

##### La grâce sanctifiante

##### 7

##### Ses effets (Suite)

##### n

##### Inhabitation divine

— Où en sommes-nous, Joseph, dans nos leçons de catéchisme ?

— Nous en sommes aux effets de la grâce sanctifiante.

— Rappelez-nous ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent.

— Rémission des péchés,  
Vie divine,  
Beauté ravissante,  
Riche trésor,  
Amitié précieuse,  
Filiation divine,  
Héritage incomparable,  
Parenté illustre,  
Cortège des vertus surnaturelles,  
Dons du Saint-Esprit,  
Fruits du Saint-Esprit,  
Béatitudes,  
Mérite,

Voilà les effets de la grâce sanctifiante dont il a été question jusqu'ici.

— Maintenant, mes enfants, il nous reste à dire quelques mots d'un autre effet non moins merveilleux et aussi consolant que tous ceux qui précèdent, et qui s'appelle l'inhabitation divine de la sainte Trinité dans nos âmes.

1<sup>o</sup> Son existence

— Il est écrit dans les Livres saints :

« Je prierai mon Père, et Il vous donnera un autre Paraclet... que vous connaîtrez, parce qu'Il demeurera en vous. » (Jean, xiv, 16).

« Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du Saint-Esprit qui demeure en vous ? » (I Cor. vi, 19).

« Ne savez-vous pas que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (I Cor. iii, 16, 17).

Dites-nous, Lucie, ce que prouve ce langage ?

— Il prouve que le Saint-Esprit habite en nous, demeure en nous.

— Qu'est-ce que le Saint-Esprit ?

— Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Sainte Trinité.

— Les personnes divines sont-elles séparées ?

— Loin de là, elles sont unies de la manière la plus étroite.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que là où est le Saint-Esprit, là aussi doivent se trouver les deux autres personnes divines.

— Donc ?

— Donc le Père et le Fils habitent aussi en nous avec le Saint-Esprit.

— Il est encore écrit dans les Livres saints :

« Vous êtes le temple du Dieu vivant. » (II Cor. vi, 16).

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu ? » (I Cor. iii, 16, 17).

Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie clairement que Dieu fait sa demeure en nous comme dans ses temples vivants.

— Est-ce seulement Dieu le Père qui habite ainsi en nous ?

— C'est également Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, attendu que les trois personnes divines sont inséparables.

— Notre-Seigneur nous dit dans l'Evangile :

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » (Jean, xiv, 23).

Que faut-il conclure de ces paroles ?

— C'est que le Père et le Fils viennent habiter dans notre âme aussi bien que le Saint-Esprit.

+

— Les saints Pères et Docteurs de l'Eglise nous apprennent que la grâce sanctifiante et l'inhabitation divine sont unies et liées si intimement qu'elles ne vont pas l'une sans l'autre :

Qu'en résulte-t-il ?

— Il en résulte que là où est la grâce sanctifiante, là aussi se trouve l'inhabitation divine.

+

— Est-ce que la grâce sanctifiante n'établit pas une amitié très étroite entre Dieu et l'homme ?

— C'est certain.

— Des amis intimes ne sont-ils pas heureux de se voir et de se visiter ?

— Rien de plus sûr.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que le Seigneur, ami intime de notre âme, doit la visiter et s'unir à elle le plus étroitement possible.

— Quand on s'aime véritablement, ne cherche-t-on pas à se faire mutuellement tout le bien qu'on peut ?

— Oui.

— Quel est le bien par excellence ?

— C'est Dieu lui-même.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que le Seigneur cherchera à se donner lui-même à l'âme du juste par le moyen de l'inhabitation divine.

2<sup>o</sup> Sa gloire

— Si M. le Préfet venait vous demander un jour l'hospitalité, qu'en penseriez-vous, Eugène ?

— Je dirais qu'il nous fait beaucoup d'honneur.

— Et si c'était le premier ministre du chef de l'Etat ?

— L'honneur serait encore plus grand.

— Et si c'était le chef de l'Etat en personne, le roi, l'empereur ou le président de la république ?

— Pour lors, l'honneur serait à son comble.

— Quel est celui qui vient habiter dans l'âme ornée de la grâce sanctifiante ?

— C'est le Roi des rois, l'Empereur des empereurs, le Président des présidents, le souverain Seigneur et Maître de toutes choses.

— Que faut-il penser de la présence d'un tel hôte dans la maison de notre âme ?

— Cette présence divine, c'est la gloire par excellence, c'est l'honneur incomparable et sans pareil.

— Les premiers chrétiens avaient-ils connaissance de cette gloire de l'homme justifié par la grâce ?

— Oui.

— Lisez-nous, Henriette, cette histoire qui nous en fournit la preuve.

— L'empereur Trajan, persécuteur de l'Eglise, fit un jour comparaître devant lui saint Ignace, évêque d'Antioche.

C'était dans le cours de l'année 107.

Dès que Trajan aperçoit le saint Evêque, il lui crie :

« C'est donc toi, misérable, qui, comme un mauvais démon, séduis les citoyens ? »

Saint Ignace répond :

« Personne n'a encore donné le nom de démon à Théophile, qui met les démons en fuite. »

Trajan continue :

« Et qui est ce Théophile ? »

Saint Ignace réplique :

« C'est celui qui porte Dieu dans son cœur. »

Trajan demande :

« Est-ce que ton Dieu n'est pas ce Jésus qui a été crucifié à Jérusalem par sentence de Ponce-Pilate ? »

Saint Ignace dit :

« C'est Lui-même. »

Trajan insiste :

« Tu te fais donc gloire de porter le Crucifié dans ton cœur ? »

Saint Ignace s'écrie :

« Je m'estime heureux d'être compté parmi les hommes dont il est écrit aux livres divins :

« J'habiterai au milieu d'eux, et je reposerais dans leur cœur. »

— Pourquoi saint Ignace s'estimait-il heureux de posséder Dieu dans son cœur ?

— Parce qu'il regardait cette inhabitation divine comme le plus grand de tous les honneurs.



+

— Lorsque la nièce du juif Mardochee, Esther, fut choisie pour épouse par le roi Assuérus, ne regarda-t-elle point ce choix comme un grand honneur qui lui était fait ?

— Certainement.

— L'apôtre saint Paul, parlant de la présence de Dieu dans nos âmes, l'appelle un mariage spirituel :

Que faut-il en conclure ?

— C'est que la gloire de l'âme, épouse du Roi des rois, est infiniment supérieure à celle d'Esther, épouse du roi Assuérus.

+

— Vous rappelez-vous, Henri, ce qu'était David avant d'avoir reçu l'onction royale de la main du prophète Samuel ?

— C'était un simple berger.

— Après l'onction reçue des mains de Samuel, était-il encore un simple berger ?

— Non.

— Qu'était-il devenu ?

— Il était devenu roi.

— De quel peuple ?

— Du peuple de Dieu.

— Que faut-il donc penser de cette onction donnée à David par le prophète Samuel ?

— Elle a procuré à David une grande gloire en l'élevant à la dignité de roi.

— L'apôtre saint Jean nous dit (I Joan. II, 20) que nous avons reçu l'onction du Saint-Esprit venu dans nos âmes ornées de la grâce sanctifiante :

Que faut-il penser de cette onction de l'Esprit-Saint ?

— Elle nous procure une gloire bien plus grande que l'onction de Samuel à David.

— Comment cela ?

— En nous donnant une royauté beaucoup plus élevée et plus longue que celle de David.

— De qui sommes-nous les rois par l'onction du Saint-Esprit ?

— Nous sommes les rois des démons, de leurs suppôts et de nos mauvais penchants.

— Pour combien de temps sommes-nous faits rois par cette onction divine ?

— Pour l'éternité.

— Dans l'éternité nous aurons donc un trône, un sceptre, un manteau royal et une couronne ?

— Oui.

— Et à qui en serons-nous redevables ?

— A l'onction divine du Saint-Esprit.

— Et d'où nous viendra cette onction du Saint-Esprit ?

— De sa présence dans nos âmes.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que l'habitation du Saint-Esprit dans nos âmes nous procure une gloire plus grande que celle de tous les rois de la terre.

+

— Un domestique n'est-il pas fier de porter les livrées de maîtres distingués et très haut placés ?

— Il en est très fier.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il regarde comme une gloire d'être au service de maîtres élevés en dignité.

— L'apôtre saint Paul (Eph., I, 13) nous apprend que l'Esprit-Saint nous a marqués d'un sceau divin, à une effigie divine :

Dites-nous, Victor, ce qu'il faut en penser ?

— C'est qu'il y a là pour nous un nouveau titre d'honneur qui surpasse de beaucoup tous les titres terrestres.

— Comment cela ?

— Autant l'Esprit-Saint l'emporte sur tous les grands de ce monde, autant ses livrées doivent l'emporter sur les livrées de ces grands personnages.

— Et d'où nous viennent ces livrées divines de l'Esprit-Saint ?

— De son habitation dans nos âmes.

— Par conséquent ?

— Par conséquent, rien n'est plus glorieux pour nous que la présence dans nos âmes de la très sainte et adorable Trinité.

### 3<sup>e</sup> Ses avantages

— Je vois bien que l'habitation divine apporte une grande gloire ; mais nous procure-t-elle autre chose que de la gloire ?

Qu'en dites-vous, Ernest ?

— Outre la gloire qu'elle nous procure, l'habitation divine est pour nous la source des plus grands avantages.

+

— Paul était seul, sans amis et sans fortune. Un riche commerçant, touché de compassion, invite Paul à se mettre de société avec lui :

Qu'en pensez-vous, Lucien ?

— Je pense que Paul est heureux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il va faire fortune.

— Et d'où cela vient-il ?

— De ce que le riche commerçant a bien voulu le mettre de société avec lui.

— Quelle est pour l'homme la société la plus intime et la plus étroite de toutes ?

— C'est celle de l'âme unie à Dieu par l'habitation divine.

— Saint Paul (I Cor., VI, 17) va jusqu'à dire que cette âme ne fait qu'un avec le Seigneur :

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve combien cette union est intime et étroite.

— Que doit-il résulter pour l'homme d'une telle union ?

— Il doit en résulter tout naturellement une communication très abondante des biens et des trésors divins.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que l'habitation divine doit procurer à l'âme les plus précieux avantages.

+

— Vous renfermez un parfum délicieux dans un vase :

Dites-nous, Céline, ce qui va se passer ?

— Le vase sera tout embaumé de la bonne odeur de ce parfum délicieux.

— Que doit-il se passer dans une âme où la sainte Trinité habite avec amour ?

— Cette âme ne saurait manquer d'être embaumée de la bonne odeur des perfections divines.

+

— Vous êtes maréchal-ferrant, Emile, et vous plongez un morceau de fer dans un feu ardent :

Que va-t-il arriver ?

— Le fer prendra la couleur, la chaleur et les autres propriétés du feu.

— *Quand une âme est comme plongée en Dieu par l'inhabitation divine, que devient cette âme ?*

— Elle reçoit communication des perfections divines autant que cela lui est possible, et se trouve ainsi de plus en plus déifiée, divinisée et sanctifiée.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que l'âme retire de cette présence divine des trésors de vertu, de perfection, de sainteté.

+

— *Ne seriez-vous pas très heureux, Julien, d'apprendre que, tous les jours, vous ressemblez de plus en plus à Jésus-Christ, notre divin modèle ?*

— J'en serais d'autant plus heureux que j'aurais une plus belle place en paradis.

— *L'apôtre saint Paul (II Cor. III, 18) nous apprend que nous sommes transformés en la ressemblance divine par l'Esprit-Saint qui habite en nous :*

*Que devons-nous en conclure ?*

— Il faut en conclure que c'est un nouvel avantage très précieux de la présence de Dieu dans nos âmes, vu que cette ressemblance nous assure la possession du bonheur éternel.

+

— *Ne pourrait-on pas dire, Georges, que celui qui est en état de grâce porte déjà le ciel dans son cœur ?*

— Oui.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que ce chrétien possède en lui le Dieu du ciel ; il l'aime et en est aimé du même amour dont l'aiment et sont aimés les élus dans le paradis.

— *Et d'où vient ce grand bonheur de porter déjà le ciel dans son âme ?*

— De l'inhabitation divine.

— *La conséquence ?*

— La conséquence, c'est que l'inhabitation divine est pour nous la source des plus grands biens.

#### 4<sup>e</sup> Devoirs qu'elle nous impose

— *Qu'est-ce que nous venons de dire, Célestin ?*

— Nous venons de dire :

1<sup>o</sup> Que nous sommes les temples de l'adorable Trinité ;

2<sup>o</sup> Que c'est là pour nous une grande gloire et un grand bonheur.

— *Maintenant, mes enfants, nous allons nous rappeler brièvement nos devoirs envers ces temples vivants du Seigneur.*

+

#### Le respect

— *Paul entre à l'église en courant,  
Il se dissipe au lieu de prier Dieu,  
Il se tient mal,  
Il tourne la tête à droite et à gauche,  
Il fait du bruit,  
Il cause et fait causer les autres :*

*Qu'en dites-vous, Justin ?*

— Je dis que Paul manque au respect dû à la maison de Dieu.

— *On doit donc respecter l'église ?*

— Oui.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire qu'il faut

Y entrer posément et gravement,

Y garder une attitude modeste,

S'y tenir dans le recueillement le plus profond,

Y prier avec beaucoup d'attention et d'humilité,

En un mot, faire paraître, en toutes choses, la plus profonde vénération pour le lieu saint.

— *Si on manquait de respect à la maison du Seigneur ?*

— On serait puni selon la gravité de l'irrévérence.

— *Saint Paul a dit :*

« Si quelqu'un viole le temple de Dieu, le Seigneur le perdra. »

*Pourquoi ce langage ?*

— Pour nous montrer qu'il est défendu de manquer de respect aux temples du Seigneur.

— *Le Sauveur du monde, qui était la douceur même, a chassé du temple ceux qui y vendaient et y achetaient :*

*Savez-vous, Adrien, pour quelle raison ?*

— Il voulait nous apprendre qu'il faut respecter la maison de Dieu.

— *Pendant toute la durée de la construction du temple de Salomon, on n'entendit pas le bruit d'un seul coup de marteau :*

*Pour quel motif le Seigneur en avait-il ordonné ainsi ?*

— Pour nous apprendre à garder dans les églises le plus respectueux silence.

— *La sainte Eglise nous enseigne que, dans la maison du Seigneur, les anges tremblent de frayeur et se tiennent dans une profonde humilité :*

*Que faut-il en conclure ?*

— C'est que nous devons nous-mêmes être saisis d'une crainte religieuse, et nous tenir humblement prosternés en présence de la majesté infinie.

=

— *Si c'est ainsi qu'on doit respecter les églises de bois et de pierre, comment devra-t-on respecter les temples vivants de l'adorable Trinité, c'est-à-dire notre âme et notre corps qui sont comme le sanctuaire et l'arche d'alliance de la Divinité ?*

— On doit entourer ces temples vivants du respect le plus profond, de la vénération la plus entière.

— *La raison ?*

— La raison, c'est qu'ils sont les temples privilégiés, les sanctuaires préférés du souverain Maître.

— *Et pourquoi l'homme est-il le temple privilégié, le sanctuaire préféré du Seigneur ?*

— C'est

1<sup>o</sup> Parce qu'il est un temple vivant ;

2<sup>o</sup> Parce qu'il est un temple fait à l'image de la divinité ;

3<sup>o</sup> Parce qu'il a coûté à Dieu plus cher que tous les autres temples ;

4<sup>o</sup> Parce qu'il lui est consacré d'une manière toute particulière.

—

— *Si Paul se permettait de jeter de la boue ou des ordures dans une église, d'en couvrir les images de Notre-Seigneur ou de la très sainte Vierge, que faudrait-il en penser, Ernestine ?*

— Ce serait un énorme sacrilège, une horrible profanation, un très grand péché contre le respect dû à la maison du Seigneur.



— *Que faut-il penser de celui qui souille son âme, ou son corps, par un péché mortel, par une pensée impure, une parole déshonnête, une action coupable ?*

— Celui-là commet un sacrilège plus énorme que le précédent, une profanation plus horrible, un péché plus grand contre le respect dû au temple du Seigneur.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je ferai tout mon possible pour ne jamais profaner, en ma personne, le temple vivant de l'Adorable Trinité.

+

#### La décoration

— *Quand le Seigneur voulut construire le tabernacle qui devait être l'église portative des Juifs, voici comment il procéda :*

1<sup>o</sup> Il en dressa lui-même le plan détaillé et précis ;

2<sup>o</sup> Il ordonna d'y employer les matériaux les plus riches et les plus précieux ;

3<sup>o</sup> Il choisit pour le construire deux maîtres très habiles, qu'il rendit plus habiles encore par une communication de la sagesse divine ;

4<sup>o</sup> Il ordonna à tous les Juifs d'y contribuer par des offrandes en rapport avec leur fortune.

Pourriez-vous, Félix, nous dire ce qu'il faut conclure de cette conduite du souverain Maître ?

— C'est que Dieu aime bien la beauté de ses temples et tient singulièrement à leur décoration.

— *Lisez-nous, Marie, ces quelques traits historiques qui se rapportent à notre sujet.*

— « Un pécheur, appelé Bernardin de Mendoce, est converti et sauvé, parce qu'il donne une maison pour bâtir une église en l'honneur de la très sainte Vierge. »

« David veut bâtir un temple au Seigneur ; en récompense, Dieu lui promet que le sceptre royal ne sortira point de sa lignée. »

« Salomon bâtit le temple projeté par David ; en retour Dieu lui apparut et lui promet d'exaucer ses prières. »

« Zorobabel rebâtit le temple détruit par les Chaldéens ; pour le récompenser, le Seigneur lui promet, par le prophète Aggée, qu'il le mettra au nombre de ses élus. »

— *La conclusion de tout ceci ?*

— C'est que le Seigneur est très content de ceux qui travaillent à la construction et à l'embellissement de sa maison ici-bas.

— *Je connais une bonne chrétienne qui met son bonheur à balayer l'église, à l'approprier, à l'embellir, à la décorer :*

*Qu'en pensez-vous, Victoire ?*

— Cette bonne chrétienne sera très bien accueillie par Notre-Seigneur au jour du jugement.

— *Que lui dira ce bon Sauveur ?*

— Il lui dira :

« Venez, âme bénie de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé..., car je manquais de vêtements, et vous m'en avez donnés en travaillant à embellir et à décorer ma maison terrestre. »

=

— *Quel est surtout le temple qu'il faut décorer pour plaire à Dieu ?*

— Le temple de notre âme.

— *Pourquoi ?*

— Nous l'avons dit plus haut : c'est parce que notre âme est le temple privilégié et le sanctuaire préféré du Seigneur.

— *Comment, Marcelline, vous y prendrez-vous pour embellir le temple de votre âme ?*

— Avec l'aide de Dieu, je m'appliquerai sans cesse à obtenir une augmentation de la grâce sanctifiante et un accroissement des vertus et des dons surnaturels.

— *Que ferez-vous dans cette intention ?*

— Je prierai beaucoup ;

Je recevrai souvent et le mieux possible les sacrements de pénitence et d'eucharistie ;

J'accomplirai toutes les bonnes œuvres en mon pouvoir ;

Je ferai un très bon usage des grâces actuelles ;

Je serai fidèle à Dieu dans les plus petites choses et j'irai au devant de ses moindres désirs.

+

#### La réconciliation

— *Quand on a commis quelque péché énorme dans une église, comme, par exemple, un homicide volontaire et injuste, cette église se trouve souillée, profanée, de sorte qu'il est défendu d'y célébrer les saints offices.*

Il faut alors réconcilier cette église, c'est-à-dire la purifier de cette souillure, ce qui se fait au moyen de la prière et de l'eau bénite.

Voilà, mes enfants, ce qui arrive quelquefois pour les églises de bois ou de pierre.

Supposons maintenant qu'un temple vivant de l'adorable Trinité ait été profané par une souillure grave, par un péché mortel :

Dites-nous, Eugénie, ce qui se passerait ?

— Le Seigneur abandonnerait sur-le-champ cette demeure souillée par le péché mortel.

— *Et il n'y reviendrait plus ?*

— Il n'y reviendrait pas avant que ce temple vivant de l'âme ait été purifié et délivré de cette souillure.

— *Si vous aviez jamais le malheur de chasser Dieu du temple de votre âme par quelque péché mortel, que faudrait-il faire pour ramener cet hôte divin ?*

— Il faudrait réconcilier ou purifier le temple de mon âme.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire le délivrer de la souillure du péché mortel.

— *Quel moyen auriez-vous de le faire ?*

— La prière et les larmes de la pénitence.

—

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je veillerai avec le plus grand soin sur le temple de mon âme, afin de le préserver toujours de la souillure du péché mortel qui chasserait l'adorable Trinité.

— *Et si, par malheur, il vous arrivait de profaner gravement ce temple spirituel ?*

— Je me hâterais d'en faire la réconciliation au moyen de la prière et des larmes de la pénitence.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETIT AVENT SUR LES BÉATITUDES

### IV

#### TROISIÈME BÉATITUDE : LA DOULEUR

*Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

(Matt., v, 5.)

Mes frères,

Jamais peut-être la doctrine de Notre-Seigneur ne fut plus qu'ici en opposition avec la doctrine du monde. Quoi de plus contradictoire, en effet, que les larmes et le bonheur ? Le bonheur ne consiste-t-il pas à fuir les souffrances de l'âme comme celles du corps, à chasser toute cause de tristesse et de douleur ? Ne consiste-t-il pas dans la joie et la prospérité ? Et pourtant Notre-Seigneur a dit : « Malheur à vous qui êtes dans la joie ! Heureux ceux qui pleurent ! » Essayons donc de pénétrer le sens de ces divines paroles ; et pour cela, considérons dans une première partie de *quelles larmes* veut parler Notre-Seigneur ; puis, dans une seconde partie, nous verrons *par quelles consolations* ces larmes seront récompensées. Mais implorons d'abord le secours de l'Esprit Consolateur par l'intermédiaire de Celle que l'Eglise appelle la Consolatrice des affligés.

### I

Dans le court espace de temps qu'il lui est donné de passer ici-bas, l'homme est rempli de misères et de souffrances. Il y a les souffrances physiques qui le saisissent à son entrée dans la vie pour ne le quitter qu'à la tombe ; il y a les souffrances morales, beaucoup plus cuisantes que les premières, qui frappent les riches comme les pauvres, les grands du siècle comme les simples citoyens. Depuis six mille ans, l'homme a tout fait pour échapper à la domination de la douleur. Il a déployé en mille choses le plus sublime génie, il a couvert la terre de créations presque divines : il n'a rien pu contre la souveraineté de la douleur. Tous les temps, tous les climats, toutes les civilisations ont vu l'homme pleurer, et les larmes sont encore le plus triste héritage qu'il transmettra à sa postérité. Seule, la religion catholique a pu donner le mot de l'énigme en faisant de la douleur une des conséquences du péché originel ; seule elle a pu calmer la douleur par l'exemple d'un Dieu souffrant et par des paroles aussi encourageantes que celles-ci : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Mais, de même que Notre-Seigneur n'a pas promis le royaume de Dieu à tous les pauvres, mais

seulement à ceux qui le sont par esprit intérieur, de même, ses consolations ne sont pas pour toutes les larmes.

Car il y a de mauvaises larmes et il y a de bonnes larmes.

Il y a les larmes de l'envie et de la colère. Ce sont les larmes de Caïn jaloux de ce que les offrandes de son frère Abel avaient été plus agréables aux yeux du Seigneur. Ce sont les larmes d'Hérode faisant mettre à mort les enfants de Bethléem, afin d'envelopper dans ce massacre le Messie dont il redoutait la royauté. Ce sont enfin les larmes de tant de déshérités de ce monde, qui, oubliés des belles récompenses réservées à la pauvreté, s'insurgent contre l'ordre des fortunes établi par Dieu, se révoltent contre la société, et essaient, par de sanglantes révolutions, de jouir eux aussi des biens trompeurs d'ici-bas.

Il y a les larmes du dépit et du désespoir. Ce sont les larmes de Caïn s'écriant : « Mon crime est trop grand pour que j'en obtienne le pardon. » Ce sont les larmes du mauvais larron, qui, loin de regarder son châtiment comme l'expiation de ses crimes, blasphème contre Notre-Seigneur et souffre sans résignation, sans consolation et sans récompense. Ce sont les larmes de Judas ; ce malheureux apôtre, sourd au dernier appel de la grâce, rebelle aux dernières bontés de son divin Maître, fait l'aveu de sa faute aux princes des prêtres ; mais pour toute consolation il reçoit d'eux cette réponse : « Que nous importe ? c'est ton affaire. » Et il va se pendre. Enfin ce sont les larmes de tant de malheureux qui n'ont pas le courage de supporter les peines de ce monde, et poussent la lâcheté jusqu'à s'ôter la vie du corps, sans considérer qu'ils vont presque infailliblement échanger les peines passagères d'ici-bas contre des tourments qui ne finiront jamais.

Toutes ces larmes ne profitent à personne, parce que la tristesse dont elles sont le signe n'est point selon l'esprit de Dieu. Il est, dit l'Apôtre, une mauvaise tristesse, la tristesse du monde qui n'engendre que la mort, tandis que la tristesse selon Dieu opère le salut de ceux qui la ressentent. Cette dernière tristesse accompagne les bonnes larmes auxquelles Notre-Seigneur promet ses consolations.

Il y a d'abord les larmes de la vraie contrition. Qui de nous n'a pas à se reprocher des fautes plus ou moins graves ? Or, à côté du péché il faut l'expiation ; à côté du mal, la douleur. De même que le feu purifie l'or dans le creuset et le débarrasse de tout alliage impur ; de même notre âme doit être purifiée dans le creuset de la douleur pour être dégagée des scories du péché. David, dans l'excès de la douleur de ses péchés, arrosait son lit de ses larmes et les mêlait à son breuvage ; aussi Dieu, touché de son repentir, lui envoya le prophète Nathan pour lui annoncer le pardon. A l'exemple du saint roi, pleurons donc nos péchés ; mais pleurons aussi pour les crimes que nous voyons commettre autour de nous, et faisons pénitence.



tence pour tant d'âmes qui boivent l'iniquité comme l'eau.

Il y a les larmes de la résignation. Que de fois Dieu nous frappe pour nous ramener plus sûrement à lui ! Tantôt, il touche à peine un point douloureux : c'est une illusion qui s'envole, c'est un ami qui oublie, c'est une maladie sans danger. D'autres fois, Dieu frappe plus fort : c'est une fortune qui s'écroule, c'est un trône qui chancelle ; on sent alors le Ciel qui se découvre et la terre qui s'en va : témoin cette reine d'Angleterre qui remerciait Dieu de lui avoir enlevé trois royaumes pour la rendre meilleure. D'autres fois, les coups sont encore plus terribles et plus répétés. C'est une mère comme Rachel qui pleure ses enfants ; elle pousse vers le ciel ses cris et ses gémissements, elle refuse toute consolation ici-bas ; mais, dans la main qui la frappe, elle reconnaît la main d'un Dieu infiniment bon ; elle se rappelle que Marie, la plus aimante des mères, a fait généreusement à Dieu le sacrifice de son Fils, et elle prononce avec amour le « fiat » de la résignation.

Il y a les larmes de la compassion. La tristesse est communicative comme la joie, et toute âme bien née aime à pleurer avec ceux qui pleurent. C'est tous les jours que nous avons à nous apitoyer sur les souffrances de nos frères : misères physiques qui torturent les membres, misères morales qui déchirent le cœur, mais surtout misères du péché qui tuent l'âme. Heureuses larmes que les larmes de la compassion, car elles ont été sanctifiées par Notre-Seigneur ! Notre Sauveur, en effet, pleura sur Jérusalem, à la vue des malheurs qui devaient fondre sur cette ville ingrate ; il fondit en larmes sur le corps inanimé de Lazare, avant de commander à la mort d'abandonner sa proie.

Enfin, il y a les larmes du sacrifice. L'âme qui veut être toute à Dieu a des passions à vaincre, des liens à briser. L'apôtre quitte sa famille, ses amis, sa patrie pour gagner des âmes à Jésus-Christ ; la vierge chrétienne quitte le monde pour le cloître, où elle s'offre en holocauste pour les péchés des hommes. A la vue du sacrifice qui s'impose, la nature peut se révolter, le cœur se déchirer ; mais ces âmes héroïques vont droit à leur but, soutenues par la grâce de Celui qui, le premier, s'est offert en sacrifice pour le rachat du monde. Elles unissent leurs larmes aux larmes divines du jardin des Oliviers ; larmes précieuses, dit saint Augustin, que les anges recueillent et présentent dans des coupes d'or au trône de l'Eternel et qui deviennent des perles inaltérables.

## II

S'il y a des larmes pour tous les âges et pour toutes les conditions, si la douleur est la compagne inséparable de notre existence, nous comprenons comment Notre-Seigneur, en apportant au monde sa loi de grâce et d'amour, a voulu apporter des consolations à tous les pauvres déshérités du

monde. Ceux qui pleurent seront consolés dès cette vie, en attendant que dans l'autre leur tristesse se change en joie éternelle.

1. Dès ici-bas, en effet, la souffrance éclaire notre intelligence et fortifie notre volonté ; elle embellit notre cœur et sanctifie notre âme.

L'âme frappée se recueille ; elle se prend à considérer le néant des choses humaines et le tout de Dieu. Qu'est-ce donc pour elle que cette vie, où il n'y a pas un jour qui n'apporte avec lui sa peine ? Que valent les richesses, les honneurs, l'influence, puisque les puissants du siècle sont les plus éprouvés ? La terre n'est donc qu'une vallée de larmes, un lieu d'exil ; notre patrie, c'est le ciel ; notre fin dernière, c'est Dieu.

Esclaves du plaisir, ennemis de tout effort, nous nous laissons trop facilement glisser dans la mollesse. C'est alors que la douleur vient pour ainsi dire à nous avec son fouet ; elle secoue notre énergie et relève notre courage. Ce corps qui nous aggrave, elle l'affaiblit ; ce cœur qui se dessèche dans l'égoïsme, elle l'attendrit ; elle fait de nous un de ces caractères forts et doux où la trempe de l'acier se mélange à la souplesse de l'affection.

La douleur vivifie et embellit les âmes ; elle y met une beauté, une grandeur que la vertu elle-même n'aurait pas pu leur donner. Il semble que pour être grand, ni le génie ni la gloire n'ont jamais suffi ; toujours il a fallu ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que le malheur ajoute à la vertu. De même qu'en frappant un caillou on en fait jaillir la flamme, de même il faut frapper l'âme pour en faire jaillir la lumière, la grandeur et l'héroïsme : voilà pourquoi tous les saints ont été les enfants privilégiés de la douleur.

Mais le plus beau rôle de la souffrance, sa plus sublime mission, c'est de nous sanctifier. Quand nous avons défailli, quand nous avons perdu au contact du mal la pureté de notre âme, Dieu nous jette dans la douleur, nous appelle bon gré mal gré à l'expiation, et cette souffrance acceptée volontairement nous régénère et nous rachète. La raison en est évidente. Eblouis, en effet, des faveurs du monde, nous ne pensons plus à nos fautes ; et parce que nous n'y pensons plus, nous nous imaginons trop facilement que Dieu les oublie ; mais alors que nous nous sentons frappés, nous réveillons en notre cœur le sentiment endormi de la justice divine ; et, touchés de la crainte de ses jugements, nous confessons avec sincérité les désordres de notre vie passée, et nous les effaçons dans le bain salutaire de la pénitence. Si la main toute-puissante de Dieu continue à nous frapper, nous montons encore plus haut dans le chemin de la perfection. Nous comprenons que si nous portons notre croix à la suite de Jésus-Christ, c'est que nous sommes enrôlés sous ses étendards ; si nous souffrons, c'est que Dieu nous aime. La patience, dit l'Apôtre, produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espérance. Nous ne serons donc sûrs que le bon Dieu nous aime, notre espé-

rance de l'immortalité ne sera donc certaine que quand nous aurons passé par l'exercice des afflictions. Jésus-Christ a voulu souffrir dans toutes les parties de son corps naturel ; nous ne pourrions donc faire partie de son corps mystique qu'autant que nous lui serons identifiés par la souffrance. Et si le Christ a versé son sang pour nous, de notre côté nous lui offrirons les larmes de nos fautes, que saint Augustin appelle le sang des âmes ; et lorsque nous lui soumettrons notre cœur blessé et ensanglanté par de cruelles séparations, c'est encore du sang que nous donnerons à Notre-Seigneur et par là nous aurons acquis la gloire du martyre.

2. Mais toutes ces consolations terrestres ne sont rien en comparaison des consolations célestes promises à ceux qui souffrent. Nos tribulations passagères, dit saint Paul, produiront en nous un poids considérable de gloire éternelle. Notre bonheur au ciel sera donc d'autant plus grand que nous aurons plus souffert sur la terre. Ce bonheur sera sans mélange, car le Seigneur essuiera toutes les larmes des yeux de ses élus, et il n'y aura plus ni tristesse, ni cris de douleur. Ce bonheur sera sans fin, Notre-Seigneur l'a promis à ses apôtres : Le monde se réjouira, leur dit-il ; pour vous, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en une joie que personne ne pourra vous ravir. Au ciel nous retrouverons ces âmes chéries dont le départ avait été pour nous la cause de tant de larmes. Elles sont là, dans la patrie céleste, qui nous attendent. Ensemble nous verrons Dieu, et nous nous réjouirons sans fin d'avoir échangé les souffrances de la terre contre un pareil trésor de gloire. Mais, mes frères, tout ce que je pourrais vous dire de la joie du ciel n'est rien en comparaison de la réalité, car l'œil n'a jamais vu ni l'oreille entendu ce que Dieu réserve à ceux qui l'ont aimé, et par conséquent à ceux qui ont souffert chrétiennement.

Ah ! nous comprenons maintenant pourquoi les saints ont tant aimé la souffrance. Ils en savouraient les délices, ils s'y plongeaient comme dans un bain, ils regardaient la Croix en lui disant : « O bonne Croix, l'objet de tous mes désirs ! » Ils saluaient la douleur comme une amie, la mort comme une libératrice. A l'école des saints, apprenons donc à supporter les épreuves de la vie, et nous mériterons cet appel de Notre-Seigneur : « Courage, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître, » joie que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il !

## POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

LA DÉVOTION A MARIE EST UNE DÉVOTION  
ESSENTIELLEMENT CATHOLIQUE

*Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis. (I Tim., III, 15).*

On lit dans la vie de saint Ignace que, se rendant en Italie et traversant avec ses neuf compagnons les contrées de la Suisse envahie par l'hérésie de Calvin, ils rencontrèrent une femme qui vint au-devant d'eux dans les transports de la joie la plus vive. Versant des larmes de bonheur, elle se prosterna à leurs pieds, elle ne cessa de bénir Dieu et de baiser leurs vêtements avec les signes de la vénération la plus profonde. Les pieux pèlerins lui demandent la cause de ces démonstrations extraordinaires de la sainte joie qu'elle éprouve : « Je suis catholique, leur dit-elle, et seule je suis restée catholique dans ma malheureuse région. Les prédicateurs de la secte de Calvin ont fait tous leurs efforts pour m'entraîner dans leur apostasie, et pour y réussir ils ont voulu me persuader, entre autres choses, que c'en est fait du catholicisme, qu'il n'y a plus de catholiques dans le monde. Je ne les ai pas crus ; mais aujourd'hui je suis heureuse au delà de toute expression, de voir de mes yeux que les apôtres de la nouvelle doctrine ne sont que des imposteurs. Il n'est donc pas vrai qu'il n'y a plus de catholiques, puisque vous l'êtes vous-mêmes, et je suis assurée que vous l'êtes réellement, en vous voyant tous porter au cou le rosaire de Marie, que l'hérésie a proscrit dans ces contrées, et QUI EST POUR MOI UN SIGNE CERTAIN DE CATHOLICISME. »

Cette simple femme exprimait, par ces paroles, une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles.

C'est un phénomène vraiment remarquable en effet : les hérétiques éprouvent une aversion non déguisée pour la très sainte Vierge. Tantôt ils sont animés à son égard d'une haine furieuse ; tantôt ils s'attaquent à ses prérogatives, comme à sa pureté sans tache ou à sa maternité divine ; tantôt ils s'appliquent, sous prétexte de sauvegarder le pur Evangile, à discréditer son culte, comme attentatoire aux droits de Dieu, entaché de superstition, ou marqué des stigmates de la petitesse d'esprit. En cela ils se conforment à leur chef, le démon, qui déteste cordialement Marie comme sa plus terrible ennemie, parce qu'elle a ruiné son empire et arrache chaque jour à sa fureur un nombre d'âmes incalculable.

Les vrais chrétiens au contraire vont par instinct à la très sainte Vierge, ils sont heureux de célébrer ses louanges et de recourir à sa puissante intercession. C'est que la dévotion à Marie sort pour ainsi dire des entrailles du christianisme ; c'est une fleur embaumée qui éclot nécessairement dans le parterre de notre religion ; c'est une dévo-



tion essentiellement catholique, parce que c'est une dévotion très chère à l'Eglise. L'Eglise en effet, s'appuyant sur les plus solides raisons, fait profession de rendre à l'auguste Vierge le culte le plus splendide et le plus enthousiaste; et tout catholique se fait un devoir de conformer ses sentiments et sa conduite aux sentiments et à la conduite de l'Eglise, comme tout enfant bien né se plaît à imiter sa mère, car l'Eglise est la mère de nos âmes!

Au fait, qu'il est édifiant de considérer la splendeur des hommages que l'Eglise rend à Marie! Qu'il est réconfortant d'analyser et de comprendre les admirables motifs qui inspirent sa dévotion! Qu'il est délicieux et salutaire de se conformer à l'exemple de Celle qui est « la colonne et le soutien de la vérité, » et de se pénétrer des son esprit! Agir ainsi c'est être chrétien sincère, c'est vivre de la foi, c'est assurer son éternité, car la dévotion à la sainte Vierge, l'expérience de tous les siècles le confirme, est le signe distinctif du catholique et le thermomètre exact de la religion dans les âmes.

Pour atteindre à ce but si désirable, pour nous revêtir de ce caractère si précieux, considérons dans *ses motifs* et *sa nature* l'amour extraordinaire de l'Eglise pour Marie, afin d'apprendre nous-mêmes à mieux aimer et à mieux servir notre auguste mère.

## I

I. Il ne faut pas réfléchir longtemps pour être frappé de la place immense que Marie occupe, par la volonté de Dieu, dans la religion : et c'est la première raison pour laquelle l'Eglise l'honore si magnifiquement.

Voyez donc : Dieu le Père n'a donné son Fils unique au monde que par Marie. Quelques soupirs qu'aient poussé les patriarches, quelques demandes qu'aient faites les prophètes et les saints de l'ancienne loi pendant quatre mille ans pour posséder ce trésor, il n'y a eu que Marie qui l'ait mérité, et qui ait trouvé grâce devant Dieu par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus. Le monde était indigne, dit saint Augustin, de recevoir le Fils de Dieu immédiatement des mains du Père; il l'a donné à Marie, afin que le monde le reçût par elle. Le Fils de Dieu s'est fait homme pour notre salut, mais en Marie et par Marie. Dieu le Saint-Esprit a formé Jésus-Christ en Marie, mais après lui avoir demandé son consentement par un des premiers ministres de sa cour.

Dieu le Père a communiqué à Marie sa fécondité, autant qu'une pure créature en était capable, pour lui donner le pouvoir de produire son Fils et tous les membres de son corps mystique. Dieu le Fils est descendu dans son sein virginal, comme le nouvel Adam dans le paradis terrestre, pour y prendre ses complaisances et y opérer des merveilles de grâce. Dieu fait homme a trouvé sa liberté à se voir emprisonner dans son sein; il a fait éclater sa force à se laisser porter par cette Vierge bénie; il a trouvé sa gloire et celle de son

Père à cacher ses splendeurs à toutes les créatures d'ici-bas pour ne les révéler qu'à Marie; il a glorifié son indépendance et sa majesté à dépendre de cette aimable Vierge.

O prodige! ô merveille! Marie est associée à tous les mystères de notre religion par les relations les plus intimes et les plus étroites. Associée au mystère de la Trinité : fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit; associée au mystère de l'Incarnation : il ne s'opère que lorsqu'elle a donné son consentement au céleste messager; associée aux mystères de la Circoncision, de l'Adoration des bergers et des mages, de la Présentation, de la fuite en Egypte, de la vie cachée à Nazareth et de la vie publique; associée au mystère de la Rédemption auquel elle prend part comme corédemptrice, cosacrificatrice et médiatrice secondaire; associée au mystère du salut du genre humain en sa qualité de mère du Dieu Sauveur et des hommes; associée au mystère de la présence de Jésus-Christ dans nos temples : dans l'Eucharistie la chair et le sang de Jésus sont la chair et le sang de Marie; associée au mystère de la royauté sans fin du Rédempteur dans le ciel, car elle a été établie, en même temps que notre avocate auprès de Dieu, reine de tout l'univers!

Ainsi toujours Marie avec Jésus, jamais Jésus sans Marie : comment l'Eglise séparerait-elle Marie de Jésus dans ses hommages, dans son admiration, dans ses louanges, dans sa reconnaissance, dans son amour? Tous les biens nous viennent de Jésus, mais Jésus nous est venu par Marie : comment pourrait-elle, oubliant Marie, ne penser qu'à Jésus? Aussi bien ne le fait-elle pas; et en même temps qu'elle adore Jésus comme le Dieu fait homme pour notre salut, elle vénère Marie comme la créature privilégiée, honorée au plus haut degré par la Trinité, et choisie pour être la coopératrice de Jésus dans l'œuvre incomparable de la rédemption du monde.

II. D'autre part, né faut-il pas que l'Eglise glorifie par son culte celle dont le Saint-Esprit a glorifié les grandeurs dans les livres sacrés?

Ah! sans doute l'Ecriture ne s'étend pas en longs discours sur la très sainte Vierge. Au contraire ses expressions sont concises, mais leur brièveté est énergique et pleine de force; elles sont simples, mais leur simplicité est majestueuse, éloquente et sublime. En peu de mots, elles renferment les idées les plus grandes et les plus élevées; elles semblent ne rien dire, mais elles donnent tout à penser : elles sont profondes comme les abîmes!

En réalité l'Ecriture est pleine de la gloire de Marie.

Marie est annoncée dès le paradis terrestre. « Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, dit Dieu au serpent, c'est-à-dire au démon, entre ta race et la sienne; et elle t'écrasera la tête; et toi, tu chercheras à la mordre au talon. » Six cents ans avant l'événement, Isaïe prédit sa maternité divine et son inviolable virginité : « Voilà,

dit-il, qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, qui sera appelé « Emmanuel, » c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Le Saint-Esprit, non content de l'annoncer, se plaît dans les livres sacrés à la représenter sous les images les plus gracieuses et les plus expressives. D'après Lui, Marie est l'*aurora* du soleil de justice, le *lis* au milieu des épines, l'*arche* de salut, le *buisson* ardent qui brûle sans se consumer, la *verge* d'Aaron qui fleurit miraculeusement, la *toison* de Gédéon, la *nuée* légère qui annonce la fin de la désolante sécheresse, le *jardin* fermé, la *tour* de David à laquelle sont suspendues des armes de toutes sortes.

Outre les prophéties qui l'annonçaient, outre les images qui la symbolisaient, nous trouvons dans l'Ecriture les figures qui représentaient la très sainte Vierge; les figures, prophéties vivantes, l'une des plus grandes merveilles de la sagesse, de la puissance et de la providence de Dieu; les figures qui mettaient en relief sa vocation, son rôle dans le monde, ses grandeurs, ses privilèges : c'est *Eve* la mère du genre humain, c'est *Rachel* si remarquable par ses charmes, c'est *Judith* la libératrice de son peuple, c'est la reine *Esther*, c'est *Abigaïl* avocate si éloquente et si heureuse, c'est *Bethsabée* si honorée par son fils le roi Salomon, et d'autres encore. A la vérité, comme on l'a remarqué justement, son nom n'est pas prononcé, mais, au temps prédit, il descendra du ciel, et en attendant, son image rayonne partout dans l'Ancien Testament; elle s'y forme peu à peu sous le pinceau des âges, elle y brille d'une clarté mystérieuse et à-demi voilée, comme il convient aux choses de l'avenir et surtout à l'avenir d'une vierge. Pendant quatre mille ans la loi ancienne la porta dans ses flancs avant de l'enfanter sur le seuil de la loi nouvelle.

Après l'annonce la réalité. Dans le Nouveau Testament l'Esprit-Saint nous parle de Marie en termes précis et explicites. Il nous déclare son nom mystérieux et nous signale ses excellences hors pair : *Et nomen Virginis Maria.*

Je bénis la sainteté ineffable de l'auguste Vierge, quand un prince de la cour céleste, l'archange saint Gabriel, la salue, au nom de Dieu, comme pleine de grâce, *Ave, gratia plena.*

Je contemple avec émotion son incomparable vocation, quand, répondant au céleste messager, elle accepte d'être l'instrument du mystère de l'Incarnation et dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole, *fiat mihi secundum verbum tum.* »

Je suis saisi d'étonnement en prêtant l'oreille aux honneurs qui l'attendent et dont elle ratifie le présage, lequel lui est fait par sainte Elisabeth, *Benedicta tu in mulieribus... Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Je suis tout rempli de reconnaissance et d'amour, quand, du haut de la croix, par un testament suprême, Jésus la donne officiellement pour mère à tous ceux qui croiront en lui : *Ecce mater tua!*

Je suis ravi d'admiration et de sainte confiance en la contemplant, suivant la révélation du livre de l'Apocalypse, dans une gloire incomparable, « revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles, » et cependant continuant avec un zèle incroyable et une mystérieuse angoisse à travailler, jusqu'au jour du jugement, à la sanctification des élus : *clamabat parturiens!*

Mais la parole qui résume tout, qui domine tout, et qui me jette dans l'extase, c'est celle de saint Matthieu : « Marie de qui est né Jésus ! » Qu'on rassemble toutes les louanges, tous les discours, tous les panégyriques, tous les cantiques, tous les sanctuaires, tous les temples, toutes les fêtes, tous les livres en l'honneur de la sainte Vierge, tous ces hommages palissent à côté de la gloire que renferment ces simples mots : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus!*

Et c'est ainsi que du commencement à la fin des Ecritures, depuis le livre qui raconte l'histoire de la création et des origines du monde jusqu'à celui qui déroule à nos regards les splendeurs du ciel et les joies de la béatitude finale, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, on trouve Marie louée, bénie, glorifiée par l'Esprit-Saint!

Et voilà pourquoi l'Eglise la glorifie. Quelle est belle et magnifique cette nouvelle raison de son culte!

III. En voici une troisième qui n'est pas moins admirable : ce sont les miracles par lesquels Dieu autorise la dévotion à la très sainte Vierge. Dieu en effet ne se lasse pas de dire aux chrétiens par les grâces les plus prodigieuses accordées au culte de Marie : « Celle-ci est ma fille bien-aimée en qui j'ai mis mes complaisances, servez-la, écoutez-la, aimez-la, confiez-vous en elle ! Par là, vous plaisez à mon cœur, vous entrez dans mes vues, vous êtes mes vrais serviteurs ! »

Au fait est-il aucune espèce de secours que Dieu n'ait accordé, à cause de Marie honorée, par Marie invoquée ? Ici ce sont les vents déchaînés, les flots soulevés, la mer en furie, soudain apaisés au nom de Marie. Là c'est un naufrage imminent conjuré par l'intervention du suffrage de Marie. Que de malades guéris, que de morts ressuscités, que de pécheurs convertis, grâce à Marie ! Que de familles tirées de l'indigence, que de villes préservées des plus rudes assauts, que de pestes éloignées, que de fléaux écartés, par l'invocation du saint nom de Marie ! Que de grâces obtenues contre tout espoir humain, aux sanctuaires de Marie, par exemple à Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule, à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame d'Einsiedeln, à Notre-Dame del Pilar, à Notre-Dame de Fourvières, des Victoires, de la Salette, de Pontmain, et surtout à Lourdes : Lourdes où la mère de Dieu a voulu tant de fois apparaître, Lourdes où elle a fait jaillir une fontaine de prodiges, Lourdes les *lieux saints* d'Occident, Lourdes le rendez-vous de toutes les misères physiques et morales, Lourdes où le miracle éclate en permanence ! Que de



faveurs corporelles et spirituelles, absolument surnaturelles, accordées par Dieu à la piété envers la Reine du Paradis, et par lesquelles Dieu nous déclare authentiquement combien Marie nous aime, combien elle est aimée de Lui et combien il veut que nous l'aimions ! Que de miracles de l'ordre privé et public attestés par d'innombrables *ex-voto* et par de solennels monuments liturgiques. Pour n'en citer que quelques-uns, la peste, du temps de saint Grégoire le Grand, fait d'affreux ravages à Rome ; Marie est invoquée, la peste cesse soudain : le Souverain Pontife, en mémoire du prodige, ordonne de réciter le *Regina Cœli*. Les Albigeois menacent de tout détruire dans l'Eglise et dans l'Etat ; sur l'invitation de saint Dominique on s'adresse à Marie, les Albigeois sont domptés : la confrérie du Rosaire éternise la mémoire de ce bienfait. Les Musulmans enivrés de leurs victoires s'avancent vers l'Europe pour détruire la chrétienté ; on a recours à Marie, et, à Lépante, leur orgueil est écrasé : la fête du Rosaire rappellera à toutes les générations cette victoire miraculeuse, où le petit nombre des chrétiens triompha facilement et complètement des forces immenses de l'Islam. Les mêmes ennemis, au bout d'un siècle, se réveillent ; nombreux, terribles et menaçants, ils s'avancent jusque sous les murs de Vienne ; sous l'égide de la sainte Vierge, Jean Sobieski avec une faible troupe les frappe d'une irrémédiable défaite : en souvenir, l'Eglise établit la fête du saint nom de Marie. Napoléon, dans l'éclat de sa grandeur et l'enivrement de ses victoires, s'attaque au chef de l'Eglise ; il l'arrache de Rome et l'emmène captif avec les membres du Sacré Collège ; jamais l'Eglise n'a subi, pour sa liberté et son action, une plus rude épreuve ; Pie VII emploie l'assistance de Marie, et, contre toute attente, à la suite d'un enchaînement d'événements que l'on ne pouvait prévoir, le géant des batailles est jeté à terre, et le Pape rentre libre dans la ville éternelle : la fête de Notre-Dame Auxiliatrice racontera à jamais ce prodige !

Tels sont donc les fondements solides, inébranlables, sur lesquels l'Eglise, d'ailleurs dirigée par l'Esprit de vérité et aussi infaillible dans sa discipline et sa liturgie que dans le dogme et la morale, appuie sa dévotion envers Marie. Mais il est temps de considérer la nature de cette admirable dévotion.

## II

I. Un des premiers caractères de cette dévotion c'est la continuité dans son exercice. L'Eglise ne se lasse point d'honorer la très sainte Vierge. Sur les douze mois de l'année, elle lui en attribue un, le mois de mai, qui réunit chaque jour les bons chrétiens dans des hommages aussi fervents que gracieux et poétiques. Chaque mois elle célèbre une solennité en l'honneur de la Reine du ciel. Chaque semaine il y a un jour qui lui est consacré, le samedi ; et chaque jour elle rappelle son souvenir, lui adresse ses louanges, l'invoque et la fait

invoker par ses enfants. Chaque jour dans la prière du chrétien elle la nomme dans la formule de la pénitence et de la foi ; chaque jour elle l'acclame et la fait acclamer, le matin, le soir et à midi, au son de l'airain sacré, dans l'*Angelus*.

II. Un autre caractère de la dévotion de l'Eglise pour Marie c'est son incomparable variété. Pour lui témoigner son admiration, sa confiance, son amour, elle a recours à toutes les formes de glorification.

Glorification de la louange. Elle lui décerne les titres les plus pompeux et les noms les plus glorieux, particulièrement dans ses Hymnes, dans les grandes Antiennes, dans les Litanies. Elle l'appelle la mère de Dieu et des hommes, la médiatrice du salut, notre avocate auprès de Dieu, l'espérance, la vie, les délices des fidèles, la reine des anges et des hommes, la porte du ciel, la Vierge par excellence, la mère de la grâce divine, le salut des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, le secours des chrétiens !

Glorification doctrinale. Les ministres sacrés, avec l'approbation du magistère enseignant, se plaisent à redire les grandeurs et les bontés de l'auguste Vierge. Les saints Docteurs et les anciens Pères exaltent ses prérogatives avec une telle profusion qu'on ferait de leurs écrits une immense bibliothèque. Les saints conciles, ces solennelles assises de ce que la chrétienté a de plus noble et de plus savant, veillent avec un soin jaloux sur sa gloire. Si quelque hérétique, comme Arius, Nestorius, Vigilantius, Luther, Calvin, y porte atteinte, il est anathématisé avec horreur.

Glorification artistique. En effet notre sainte mère l'Eglise pour rendre hommage à notre reine du ciel fait appel à tous les arts : à la peinture et à la sculpture pour reproduire ses traits bénis le moins imparfaitement possible ; à la musique et à la poésie pour chanter ses souveraines amabilités, ses admirables vertus, sa sublime dignité et son irrésistible crédit ; à l'architecture pour élever en son honneur de gracieux sanctuaires ou de grandioses basiliques.

Glorification liturgique surtout. Quelle place immense l'Eglise donne à Marie dans sa prière officielle, dans son culte liturgique ! Elle a institué des fêtes solennelles pour célébrer les principaux événements de sa vie, ses privilèges insignes, ses mystères joyeux, douloureux ou glorieux : fêtes de son Immaculée-Conception, de sa Naissance, de son Nom, de sa Présentation au temple, de son Alliance avec saint Joseph ; fêtes de l'Annonciation, de la Visitation, de la Purification ; fêtes de son saint Cœur, de sa Maternité, de sa Pureté, de ses Sept-Douleurs, de son Assomption... Et dans ces fêtes elle déploie la pompe de ses cérémonies, elle chante les hymnes les plus touchantes, elle lui prodigue les éloges les plus expressifs, empruntés aux plus beaux passages des Saintes Ecritures ou des saints Docteurs.

Tous les jours, et plusieurs fois, elle mêle à son office dans le Bréviaire le nom de Marie. Chaque

heure canoniale débute par l'*Ave Maria*, qui accompagne l'Oraison dominicale, et elle se termine par quelque une des grandes antiennes, soit le confiant *Salve Regina*, soit le tendre *Alma Redemptoris mater*, soit le suppliant *Ave Regina cælorum*, soit le triomphant *Regina cæli*, selon les époques de l'année.

Mais c'est surtout à la messe que l'Eglise marque son respect et sa tendresse pour sa divine reine. Quoique le saint sacrifice ne soit offert qu'à Dieu seul, puisque c'est l'acte d'adoration par excellence, jamais il ne se célèbre sans que le souvenir de la sainte Vierge n'intervienne, et à plusieurs reprises. Comment pourrait-on séparer la Mère du Fils dans l'action ineffable qui nous donne Jésus né de Marie, *Nobis natus, nobis datus ex intacta Virgine*? Aussi bien est-elle nommée dans les cinq parties de la messe. Dans la prière initiale de purification par laquelle le prêtre commence les saints mystères, il confesse ses fautes à Dieu et à la sainte Vierge Marie et il implore son pardon spécialement par son intercession, *Confiteor... beatæ Mariæ semper Virginis...*, *Ideo precor beatam Mariam semper virginem*. — Dans la profession de foi qui suit la prédication, dans le *Credo* qui ne renferme que les vérités fondamentales, Marie n'est pas oubliée; dans un article elle est signalée avec ses deux principaux privilèges, sa maternité divine et sa perpétuelle virginité, et cet article est chanté à genoux, *Et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine*. — Pendant l'oblation, le prêtre énumère les diverses fins pour lesquelles il offre le sacrifice : après la gloire de Dieu c'est l'honneur de Marie qu'il indique; il dit la messe entre autres intentions pour remercier Dieu des grâces faites à la très sainte Vierge, pour obtenir en sa faveur une augmentation de gloire accidentelle comme s'expriment les théologiens, pour mériter sa maternelle intercession, *Suscipe sancta Trinitas hanc oblationem quam tibi offerimus... in honorem beatæ Mariæ semper Virginis*. — Les prières augustes du Canon sont commencées, la grande merveille de la Transsubstantiation va s'opérer : elle ne s'opérera pas sans qu'il soit fait mention de Marie. L'Eglise se recommande aux prières de toute la cour céleste, elle réclame les suffrages de tous les élus, mais avant tout ceux de la très sainte Vierge, *Communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosæ semper virginis Mariæ, genitricis Dei et Domini nostri Jesu Christi*. — Jésus est présent sur l'autel; il s'est immolé mystiquement à la gloire de son Père pour le salut du monde; il se prépare à se donner, par un excès de bonté incroyable, en nourriture à ses fidèles; quoiqu'il doive absorber en quelque sorte toutes nos pensées et être l'objet de toutes nos prières, cependant, en ce moment solennel, le souvenir de Marie sera encore évoqué, et on lui demande d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir à ses enfants paix, sainteté et sécurité, *Intercedente beata et gloriosa semper virgine Dei genitrice Maria*. —

Après la Communion on recourt souvent à sa charité dans l'action de grâces, dans les oraisons qui terminent la messe, et sa mémoire nous est encore rappelée quand, à la fin du dernier évangile, le prêtre fait mention de l'Incarnation, dont le mystère vient de se renouveler pendant le saint sacrifice, *Et Verbum caro factum est*. Enfin le prêtre ne quitte l'autel qu'après avoir mis la grande action qu'il vient d'accomplir sous la protection de Marie par la récitation de la salutation angélique et du *Salve Regina*. Quelle belle, magnifique, imposante glorification!

III. Terminons en signalant un troisième caractère de la dévotion de l'Eglise envers la très sainte Vierge, savoir un ardent prosélytisme, inspiré par l'amour le plus intime. Elle sait, cette bonne mère, combien Marie mérite nos hommages et avec quelle générosité elle les récompense; et voilà pourquoi elle s'applique avec tant de zèle à nous faire partager son enthousiaste piété. Elle a recours à tout ce qui peut frapper nos sens pour nous donner une haute idée de Marie et une entière confiance en sa protection : les lumières, les fleurs, les chants, les pèlerinages. Elle bénit et encourage toutes les démonstrations faites à sa gloire. Elle enrichit d'indulgences les pratiques de piété en son honneur. Elle groupe et organise les bonnes volontés en confréries, afin que les hommages soient plus solennels, les prières plus nombreuses, plus ferventes et plus efficaces. Elle ne cesse de recommander de célébrer avec empressement ses fêtes, et provoque avec une insistance toujours plus grande la pratique du chapelet et la récitation du saint Rosaire. Elle veut que ses ministres dans leurs catéchismes et leurs prédications la fassent connaître et aimer, surtout de la jeunesse, parce que Marie est la protectrice spéciale de la jeunesse, parce que la jeunesse est l'âge où l'on prend les bonnes habitudes pour toute la vie. Elle commande à ses missionnaires de porter son nom avec celui de Jésus jusqu'aux extrémités du monde, et de donner aux infidèles Jésus par Marie!...

Et c'est ainsi que par tous les moyens qui sont en son pouvoir, l'Eglise catholique appuyée sur l'autorité de Dieu lui-même, guidée par l'Esprit-Saint qui est l'Esprit de vérité, ne cesse de nous dire à tous : « Imitez-moi! Avec moi et comme moi, glorifiez, aimez, servez la très sainte Vierge! »

O sainte Eglise, ô ma mère, je suis votre enfant, et que puis-je faire de mieux que de marcher sur vos traces et de suivre vos exemples! Docile à votre voix, je veux entrer dans la noble troupe des serviteurs de Marie. Avec les papes, avec les saints, avec les grands Docteurs et les grands savants comme les Epiphane, les Chrysostome, les Basile, les Athanase, les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, les Anselme, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, les Gerson, les François de Sales, les Vincent de Paul, les Bossuet, les Fénelon, je me dévoue corps et âme



à la gloire de l'auguste Vierge! Avec la foule immense des bons catholiques, je veux redire par mon admiration, ma confiance et mon amour la parole de l'archange qui est le mot d'ordre des bons chrétiens : « Je vous salue, Marie, Ave Maria. Je vous salue, je vous salue; oui, je vous salue et vous salue mille et mille fois. A vous mon cœur pour le temps et pour l'éternité. Ave Maria »!

## PRONES CATÉCHÉTIQUES

### Deuxième dimanche de l'Avent

LA FOI : SA NATURE, SON OBJET

Tu es qui venturus es, an  
alium expectamus?

(Matth., XI, 3).

Mes frères,

Vous pouvez trouver étrange que Jean-Baptiste envoie aujourd'hui deux disciples à Notre-Seigneur pour lui poser cette question : « Etes-vous Celui qui doit venir, ou faut-il en attendre un autre? » Est-ce que le saint Précurseur doutait que Jésus ne fût le Messie promis aux Juifs, le Fils unique de Dieu? Pas le moins du monde. Il avait vu de ses propres yeux, comme il en rend témoignage, le Saint-Esprit descendre sur le Christ après son baptême, sous la forme d'une colombe, et il avait entendu de ses oreilles une voix céleste proclamer que c'était bien là le Fils de Dieu. Bien plus, il avait montré Jésus à tout le peuple en l'appelant « l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde. »

Si donc il lui fait demander aujourd'hui qui il est, ce n'est pas pour l'apprendre lui-même, mais pour le faire connaître à ses disciples. Jean était en prison, il savait que ses jours étaient comptés, il tenait essentiellement à ce que ses disciples se joignissent au Sauveur. C'est pourquoi il les envoya vers lui pour que Jésus eût l'occasion de les convaincre de sa mission divine, et de les fortifier dans la foi.

La foi en Jésus-Christ, voilà, mes frères, le plus précieux des dons que vous avez reçus de Dieu. Voilà aussi le point sur lequel l'incrédulité ancienne et moderne a concentré toutes ses attaques. Ce doit donc être le premier objet de l'enseignement religieux.

1<sup>o</sup> Qu'est-ce que la foi?

2<sup>o</sup> Quelles sont les sources de la foi, c'est-à-dire où devons-nous aller chercher les vérités à croire?

Voilà les deux premières questions auxquelles nous avons à répondre touchant la foi.

## I

Qu'est-ce que la foi?

La foi, dit le catéchisme, est un don surnaturel de Dieu, une vertu par laquelle nous croyons fermement, sur l'autorité de la parole de Dieu, tout ce que l'Eglise croit et enseigne.

1. Croire, c'est tenir pour certain *ce que* quelqu'un dit et *parce qu'il* le dit. On vous raconte ce qui s'est passé au village pendant votre absence; si vous regardez l'auteur du récit comme un homme sérieux et judicieux, si vous avez confiance en lui, vous ajoutez foi à ses paroles, vous croyez ce qu'il vous dit. Vous voyez par là quelle différence il y a entre *croire* et *savoir*. On « sait » ce que l'on a vu de ses yeux ou ce qui résulte d'un raisonnement clair, ce qui est évident; on « croit » ce qu'on ne peut atteindre ni par les sens, ni par le raisonnement, mais qu'on admet sur l'autorité d'un homme digne de foi. Vous savez qu'il y a un soleil, parce que vous l'avez vu; vous croyez qu'il y a une ville qui s'appelle Rome, parce qu'on vous l'a dit.

Croire ne signifie pas s'imaginer, supposer, avoir telle ou telle opinion; quand on n'a qu'une opinion vague, on n'est pas sûr, on doute : or la foi n'admet ni doute, ni incertitude, c'est une pleine assurance de posséder la vérité à l'aide du témoignage d'autrui. C'est, comme le dit saint Paul, « une pleine conviction de ce que l'on ne voit pas. » (Hébr., XI, 1.)

La foi humaine ne peut pas toujours vous donner cette certitude absolue, parce que les hommes peuvent être dans l'erreur, ou même tromper de parti pris; mais quand la foi repose sur le témoignage de Dieu, on comprend qu'il ne peut plus être question de doute, d'hésitations, d'erreurs. Dès que nous sommes bien convaincus que Dieu a révélé une vérité, nous devons la croire aussi fermement, et même plus fermement que ce que nous voyons de nos yeux, car nos sens peuvent quelquefois nous tromper, tandis que Dieu ne trompe jamais, puisqu'il est la vérité même. Peu importe que notre raison comprenne ou ne comprenne pas la vérité que Dieu lui révèle, il suffit que nous soyons sûrs qu'elle est révélée. Refuser de croire ce que Dieu dit, parce qu'on ne le comprend pas, c'est une insigne folie, c'est une injure à la souveraine véracité de Dieu.

2. La foi est appelée une « vertu, » parce qu'elle ne consiste pas seulement dans des actes passagers, mais dans une disposition habituelle et persévérante de l'âme à croire les vérités révélées. Un chrétien qui a cette vertu est profondément pénétré de la vérité de nos dogmes; si on les attaque devant lui, il les défend s'il en est capable, ou bien il ferme les oreilles à ces discours impies. S'il est tenté, il résiste à la tentation en se rappelant tout ce que la foi lui enseigne sur les suites du péché. Il juge de tout à l'aide de la lumière de la foi; il méprise les faux biens que le mondain estime, et il recherche avec empressement ce que l'impie méprise; il ne craint pas de proclamer tout haut qu'il est chrétien, et il serait prêt, comme les martyrs, à donner sa vie en témoignage de sa foi.

3. Cette belle vertu de foi est un don de Dieu, c'est-à-dire que nous ne pouvons arriver à la produire en nous par nos seules forces, il faut que

Dieu nous aide de sa grâce. Non seulement il nous envoie des maîtres pour nous instruire, des prédicateurs pour nous toucher, mais il éclaire notre intelligence et ébranle notre volonté, afin que nous reconnaissons la vérité et que nous nous y attachions de tout cœur. C'est donc à la grâce divine que nous devons le bienfait de la foi : « Personne, dit le Sauveur, ne peut venir à moi si ce n'est mon Père qui l'attire. » (Jean, vi, 44.) « Tu es bien heureux, dit-il encore à Pierre qui a confessé sa divinité, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est au ciel. » (Matth., xvi, 17.) L'Eglise, en s'appuyant sur ces textes si clairs, a condamné au concile d'Orange, en 529, tous les hérétiques qui soutenaient que le développement de la foi dans l'âme ou son premier commencement pouvaient être attribués aux forces de la nature.

Puisque la foi est la première condition requise pour le salut, il faut que Dieu offre à tous les hommes la grâce nécessaire pour y arriver. Sans doute il n'enverra pas à chacun d'eux un messenger spécial pour l'instruire, mais il éclaire intérieurement, il avertit par la voix de la conscience tout homme vivant en ce monde, pour lui faire observer la loi naturelle. Si les hommes méprisent cette voix et s'abandonnent à leurs passions, ils se perdent par leur faute ; mais s'ils écoutent ces avis intérieurs de la grâce, la Providence divine trouvera un moyen de les faire arriver à la pleine connaissance de la vérité, pour qu'ils ne restent pas assis à l'ombre de la mort.

Remerciez Dieu, mes frères, de ce qu'il vous a appelés, sans aucun mérite préalable de votre part, mais par sa pure miséricorde, à recevoir ce don si précieux de la foi ; estimez-le plus que tous les biens de la terre, et faites-en un bon usage en vivant chrétiennement.

Associez-vous à la grande œuvre de la *Propagation de la Foi*, qui recueille dans tout l'univers des aumônes pour envoyer des missionnaires chez les peuples infidèles, et priez pour que le royaume de Dieu s'étende tous les jours, pour que les hérétiques et les schismatiques se réunissent à la véritable Eglise, et que tous les peuples de la terre entrent dans le bercail du Christ.

4. Quelles sont les vérités que nous devons croire ? Le catéchisme répond : « Toutes les vérités qui ont été révélées par Dieu, et qui sont proposées à notre croyance par l'Eglise catholique. »

Dieu a daigné nous instruire lui-même et nous révéler ce que nous devons croire. Il a fait entendre sa divine parole à nos premiers parents, puis aux patriarches et aux prophètes de l'Ancien Testament. Enfin il a envoyé son propre Fils sur la terre pour nous apprendre les mystères de la foi et nous manifester ses volontés. (Hébr., i, 1-2).

Mais comment sommes-nous sûrs que telle ou telle vérité a été révélée par Dieu aux hommes ? Nous le savons par l'enseignement de l'Eglise catholique. Dieu ne parle pas à chacun en particulier ; mais après avoir confié à ses apôtres le

dépôt des vérités révélées, il les a chargés d'instruire tous les peuples, et il leur a promis d'être avec eux et leurs successeurs jusqu'à la fin du monde. (Matth., xxviii, 20.) Les successeurs des apôtres, les dépositaires de la vérité révélée, ce sont les pasteurs de l'Eglise, le pape et les évêques ; par conséquent, en croyant ce que l'Eglise nous enseigne par la bouche de ses pasteurs, c'est la parole de Dieu que nous croyons. « Celui qui vous écoute, m'écoute, disait Jésus-Christ à ses apôtres ; celui qui vous méprise, me méprise. » (Luc, x, 16).

## II

Il nous reste à dire maintenant à quelles sources il faut aller puiser ces vérités révélées que Dieu a confiées à son Eglise.

Tout ce que Dieu a révélé nous est parvenu par le moyen de l'Ecriture ou de la Tradition orale. Il y a donc deux sources différentes de la foi : la *Sainte Ecriture* ou la Bible, et la *Tradition*.

1. La *Sainte Ecriture* est la collection des livres qui ont été écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit et reconnus comme tels par l'Eglise. C'est le Saint-Esprit qui a inspiré aux auteurs sacrés le dessein d'écrire, qui les a éclairés pour leur faire connaître une foule de choses qu'ils ne pouvaient savoir et les préserver de toute erreur, qui les a assistés constamment dans leur travail en leur suggérant ce qu'ils devaient dire, de manière à leur faire dire uniquement ce que Dieu voulait nous révéler. Ainsi nous avons dans l'Ecriture Sainte la parole de Dieu écrite. « Ce n'est point de la volonté des hommes que nous sont venues les prophéties, mais les saints hommes de Dieu ont écrit inspirés par le Saint-Esprit. » (II Petr., i, 21.)

Mais on se demande : comment savoir quels sont les livres qui ont été ainsi écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint ? C'est une question capitale ; il ne nous servirait à rien de savoir qu'il y a une Ecriture Sainte, si nous ne savions de quels livres elle se compose. Or, l'Eglise catholique seule peut répondre à cette question. Car c'est elle qui a été établie par Jésus-Christ, et qui a reçu dès l'origine le dépôt des enseignements divins consignés dans l'Ecriture ou la Tradition orale ; c'est à elle seule de nous dire dans quels livres inspirés se trouvent ces enseignements. Sans cette décision de l'Eglise, nous ne pouvons savoir si un livre est inspiré, quelle que soit la sainteté de son auteur. Aussi saint Augustin disait qu'il ne croirait pas même à l'Evangile, s'il n'y était amené par l'autorité du témoignage de l'Eglise. Pour qu'un livre fasse partie de l'Ecriture Sainte, il faut donc qu'il ait été reconnu par l'Eglise comme inspiré. Dès les premiers siècles, les conciles se sont occupés de fixer la liste des livres inspirés, et cette liste, appelée aussi *Canon*, a été définitivement arrêtée par le concile de Trente, à l'apparition du protestantisme.

2. Arrivons à la seconde source de la foi, qui est la *Tradition*. Par Tradition on entend l'enseignement que les apôtres ont donné de vive voix,



et qui n'a pas été consigné dans des livres inspirés, mais qui s'est transmis jusqu'à nous soit par l'enseignement oral, soit par les écrits des Pères, par l'histoire ecclésiastique, ou par tout autre moyen ; c'est comme un héritage que se sont religieusement passé les générations chrétiennes. Saint Paul dans une épître à Timothée nous dit comment se sont passées ces traditions : « Ce que tu as appris de moi, devant tant de témoins, dit-il à son disciple, confie-le à des hommes fidèles qui soient eux-mêmes capables de l'apprendre à d'autres ». (II Tim. II, 2).

La Tradition renferme-t-elle la parole de Dieu, aussi bien que la Sainte Ecriture ? Oui, sans doute, car l'une et l'autre nous viennent des apôtres, ou plutôt de Jésus-Christ par les apôtres, par conséquent sont également la parole de Dieu. Les apôtres étaient assistés du Saint-Esprit aussi bien quand ils enseignaient de vive voix que lorsqu'ils écrivaient : « Ce n'est pas vous qui parlez, leur avait dit Jésus-Christ, mais c'est l'Esprit de mon Père qui parle en vous ». (Math. x, 20). L'enseignement oral des apôtres a dû se conserver intact dans l'Eglise, car sans cela cette Eglise ne serait plus celle de Jésus-Christ ; les puissances de l'enfer, l'erreur et le mensonge auraient prévalu sur la vérité, contrairement à la promesse formelle du Sauveur. Nous devons donc accepter l'enseignement de la Tradition avec le même respect que l'Ecriture Sainte. Saint Paul disait déjà aux fidèles de son temps : « Conservez les traditions que vous avez reçues soit par nos paroles, soit par notre lettre ». (II Thess. II, 14). Et saint Irénée faisait un siècle plus tard la remarque suivante : « Qu'aurions-nous à faire, si les apôtres ne nous avaient rien laissé par écrit ? Ne devrions-nous pas nous en rapporter aux traditions qu'ils ont laissées à ceux qu'ils ont chargés de gouverner après eux les Eglises ? » C'est ainsi que beaucoup de peuples barbares ont conservé la foi au Christ sans le secours des lettres, grâce aux antiques traditions gravées dans leurs cœurs.

Tout ce que nous devons croire n'est donc pas renfermé dans les Saintes Ecritures ? Non, quoi qu'en disent les protestants. « Il y a beaucoup d'autres choses faites par Jésus, dit saint Jean ; s'il fallait les écrire en détail, je crois que le monde ne suffirait pas à contenir les livres où elles seraient racontées ». (Jean, XXI, 25). Il est évident, dit saint Jean Chrysostome, que les apôtres n'ont pas tout écrit, mais qu'ils ont enseigné beaucoup de choses oralement, et qu'il faut croire aussi bien les unes que les autres. Nous devons croire, par exemple, que toute personne peut baptiser en cas de nécessité, qu'on peut baptiser les enfants avant l'âge de raison, que l'ordre, la confirmation, sont des sacrements institués par Jésus-Christ, qu'il faut chômer le dimanche et non le samedi : cependant cela ne se trouve pas dans l'Evangile.

La Tradition est surtout indispensable pour nous

assurer de l'inspiration des livres saints. Nous lisons bien dans la Bible qu'elle est inspirée, mais Mahomet, dans le Coran, affirme également qu'il est l'envoyé de Dieu ; c'est la Tradition qui nous apprend quelle a été la foi de l'Eglise relativement à l'inspiration des Saintes Ecritures, quels livres ont été reconnus comme inspirés, comment le texte sacré s'est conservé jusqu'à nous sans altération.

Que dire de l'explication des Saintes Ecritures ? Tout le monde reconnaît qu'il y a dans la Bible beaucoup de passages obscurs, qui peuvent être expliqués de différentes manières. Quel moyen avons-nous de reconnaître parmi ces sens variés celui qui est le véritable ? Aucun autre que la parole vivante de la Tradition, c'est-à-dire l'enseignement des apôtres devenu l'âme de la vie chrétienne. L'Ecriture ne sert donc de rien à ceux qui rejettent la Tradition, puisqu'il leur est impossible d'en découvrir le véritable sens, alors même qu'ils seraient sûrs de la posséder sans aucune altération. Les protestants, avec l'Ecriture seule dans les mains, ressemblent à un homme qui possède un trésor, mais qui n'a pas la clef du coffre-fort où ce trésor est renfermé. Par une conséquence nécessaire, ils ne peuvent pas trancher les différends qui s'élèvent sur les questions religieuses. Nous autres catholiques, nous nous en rapportons à la foi de l'Eglise, aux décisions des conciles, en un mot à la Tradition : ce qui a été cru partout, dès l'origine, nous le croyons. Mais les protestants sont obligés d'avoir recours uniquement à la Bible. Qu'arrive-t-il ? L'un trouve un sens dans le texte sacré, l'autre en trouve un autre ; chacun prétend avoir raison et condamne ceux qui n'expliquent pas la Bible comme lui ; la discussion dure éternellement, parce que la Bible, comme une lettre morte, ne peut dire qui a tort ou raison. C'est pourquoi le protestantisme est divisé en un nombre infini de sectes, et se trouve incapable d'arriver à l'unité.

Vous voyez, mes frères, combien l'Eglise catholique a raison de tenir si fortement à la Tradition, et de la regarder comme une des sources nécessaires de la foi, puisqu'elle renferme aussi bien que l'Ecriture, la pure parole de Dieu. Sans elle notre foi serait vacillante, incomplète, impuissante à se défendre contre l'erreur. Ecoutez fidèlement la voix de l'Eglise, puisque c'est à elle que Jésus-Christ a confié le dépôt sacré de l'Ecriture et de la Tradition. Elle a été chargée par son divin fondateur d'enseigner la vérité à tous les hommes ; elle est, grâce à l'assistance du Saint-Esprit, la colonne inébranlable, la citadelle de la vérité, elle seule a les paroles de la vie éternelle. Remerciez donc le Seigneur d'être né dans le sein de cette Eglise, et demandez-lui la grâce de lui rester fidèles jusqu'à la mort. Que votre conduite soit toujours conforme à votre foi, afin que Dieu vous reconnaisse un jour pour ses véritables enfants. Ainsi soit-il.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XL

L'ÉGLISE

(Son infailibilité)

*Ecce ego vobiscum sum  
omnibus diebus.*

Voici que je suis toujours  
avec vous.

(Mat. xxviii, 20.)

Arrêtons aujourd'hui notre attention, mes enfants, sur les dernières paroles que Jésus-Christ adresse à ses apôtres avant de monter au ciel, et par lesquelles saint Mathieu termine son évangile : « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations..., leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit ; et soyez certains que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Jésus-Christ veut que tous les peuples apprennent ce qu'il a prescrit, et que cette science leur soit communiquée par ses apôtres, c'est-à-dire par des hommes naturellement faibles et sujets à l'erreur ; des hommes qui, à cause du défaut d'intelligence ou de mémoire, seront exposés à se tromper ; des hommes qui, par crainte de la persécution ou par des motifs d'intérêt, pourraient à la rigueur trahir la vérité, car tout homme est faillible. C'est pourquoi, afin de prévenir toute objection, et de leur part et de la nôtre, le divin Sauveur s'empresse d'ajouter : « Voici que je suis avec vous. » Puis, comme les apôtres devront être remplacés par d'autres hommes chargés de continuer leur apostolat, il faut que ceux-ci soient assurés également de l'assistance divine ; et voilà pourquoi Jésus-Christ après avoir dit : « Je suis avec vous, » complète sa promesse par ces mots : « Jusqu'à la consommation des siècles. » C'est de là que vient à l'Eglise enseignante, c'est-à-dire aux pasteurs, le privilège de l'infailibilité, indispensable pour assurer la foi de l'Eglise enseignée, c'est-à-dire des fidèles. Il importe, mes enfants, pour couper court à bien des préventions admises dans le monde, que vous vous fassiez une idée nette de ce privilège.

L'infailibilité dans l'enseignement de l'Eglise consiste en ce que l'ensemble des évêques unis au pape ne peut faillir en transmettant et exposant la doctrine de Jésus-Christ ; et cela par un simple secours divin, par la simple assistance de l'Esprit-Saint, et non par une révélation et une inspiration particulière comme chez les prophètes. — Cette infailibilité réside d'abord dans le pape qui est le chef, la tête de l'Eglise ; et ensuite dans la majorité, dans l'ensemble des évêques, dans le corps épiscopal qui forme le corps de l'Eglise enseignante. Lorsque le pape définit une vérité révélée, d'une part Dieu ne permettra pas qu'il enseigne une erreur, et à cet effet sa Providence disposera toutes choses, talents naturels, études

personnelles, lumières puisées auprès des savants et des docteurs, consultation des évêques éminents par leur doctrine, Dieu, dis-je, fera abonder autour de lui les lumières de la science religieuse et les ressources naturelles et surnaturelles de la prudence chrétienne. Que si cet ensemble de moyens pour arriver à la vérité était insuffisant, le Saint-Esprit y pourvoirait par telles circonstances qu'il lui plairait de ménager ; mais plutôt que de laisser le pape promulguer en matière de foi un enseignement erroné, Dieu briserait sa plume ou arrêterait la parole sur ses lèvres. D'autre part, Dieu ne permettra pas que le pape ayant enseigné, l'épiscopat catholique dans sa grande majorité enseigne d'une manière diverse, parce que la vie de la tête est la vie des membres, et que la foi étant la vie de l'Eglise, l'unité de foi dans le chef et dans les membres lui est nécessaire.

Ainsi en sera-t-il toutes les fois que la définition d'une vérité révélée viendra de l'initiative du pape. Si au contraire l'initiative venait des évêques réunis en concile général, la définition du concile recevrait sa force complète de l'approbation du pape. Dans le premier cas, Dieu ne permettra pas que le pape ne soit pas suivi par les évêques. Dans le second cas, Dieu ne permettra pas que les évêques proclament une doctrine que le pape ne pourrait approuver et s'engagent dans une voie où le pape ne pourrait marcher à leur tête.

Il n'est pas superflu d'ajouter que l'infailibilité du pape et du corps des évêques n'a trait qu'à l'enseignement des vérités religieuses, et encore lorsque cet enseignement s'adresse à l'Eglise universelle ; que ce privilège n'existe pas lorsqu'ils enseignent comme docteurs privés, surtout si leur enseignement concerne des choses de l'ordre naturel ; enfin qu'il n'a aucun rapport avec la sainteté de la vie, avec l'impeccabilité, c'est-à-dire l'assurance de ne pas pécher : privilège que nous aurons tous au ciel, mais qui n'est donné à personne sur la terre.

Remercions Dieu, mes enfants, de ce que par l'infailibilité de nos premiers pasteurs il nous donne le moyen assuré de connaître la vraie foi, cette foi aussi nécessaire à notre esprit que la grâce est nécessaire à notre cœur. A cause de ce privilège, il est aussi certain que la vérité nous est donnée par leur enseignement qu'il est certain que nous recevons la grâce par leur ministère. Dans l'ordre surnaturel, recevoir la vérité par la prédication, par l'enseignement de l'Eglise, n'est pas plus étonnant que de recevoir la grâce par ses sacrements. Ceux qui en seraient surpris ne comprendraient rien aux besoins des âmes et à l'ordre divin établi par Jésus-Christ, par Jésus-Christ qui a laissé à son Eglise cette consolante et rassurante parole : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »



## PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉLOI

(1<sup>er</sup> DÉCEMBRE)

*Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, et hæredes regni quod repromisit Deus diligentibus se?*

Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres dans ce monde pour être riches dans la foi et devenir les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? (Jac. II, 5).

Mes frères,

Les jugements et les actions de Dieu ne ressemblent ni aux jugements ni aux actions des hommes. Quand il s'agit d'opérer de grandes choses, les rois, les empereurs, les maîtres des nations s'étudient à choisir parmi leurs sujets les plus élevés, les plus puissants, les plus riches, et ils semblent ne rien attendre de l'humble, du faible ni du pauvre.

Il n'en est pas de même de Dieu, qui pour obtenir les plus merveilleux effets se sert souvent d'une cause ignorée et impuissante en apparence. Il va, et désignant un enfant, un berger, une humble pastoure sans lettres ni fortune, il lui dit : « Marche ! En avant ! Confiance ! Tu ne seras pas seul, je serai avec toi. » C'est pourquoi celui qui est choisi ne peut pas dire au retour de quelque victoire, ou quand il a opéré quelque merveille : « Voilà mon œuvre. »

Telle a été en particulier sa conduite envers le glorieux patron dont nous célébrons tous les ans la fête avec un pieux empressement. Quand il a jeté les yeux sur lui, il était pauvre selon le monde ; et il l'a fait riche, et si riche, que pendant une longue vie il put communiquer de son superflu à des foules de mendiants sans cesse renouvelées. Et ne vous y trompez pas, mes frères : je ne veux pas seulement parler ici des abondantes aumônes qu'il versa dans le sein des indigents avec une inépuisable libéralité, mais je veux surtout vous parler des trésors de foi, de zèle et de bons exemples dont sa vie est remplie.

Nous ne pourrions aujourd'hui, mes frères, vous raconter en un seul discours toute cette vie si pleine de bonnes œuvres, si dévouée à Dieu et aux hommes, si édifiante et si intéressante à la fois. Qu'il nous soit du moins permis d'en citer quelques traits, les plus saillants.

Vous trouverez en saint Eloi un modèle accompli des devoirs que vous avez à remplir, quelle que soit la condition où la divine Providence vous a placés. La contemplation de ses sublimes vertus vous remplira d'une sainte ardeur pour l'accomplissement des divins commandements, qui furent la règle inviolable de toutes ses actions. Et non seulement nous chercherons à l'imiter, mais nous lui adresserons de ferventes prières pour qu'il nous obtienne de Dieu la force de marcher sur ses traces.

Dieu veut, mes frères, à n'en pas douter, la sanctification et le salut de tous les hommes : *Deus vult omnes homines salvos fieri* ; et en mettant chacune des professions exercées par eux sous la tutelle d'un glorieux patron, l'Eglise a voulu leur faciliter le chemin du ciel en leur montrant par les faits qu'il n'est point de position ni d'état où l'on ne puisse faire son salut. Ainsi avons-nous tous, qui que nous soyons, savants ou ignorants, riches ou pauvres, prêtres ou artisans, une route tracée à l'avance par ceux qui nous ont précédés dans la carrière, de sorte qu'au jour du jugement dernier, le Juge suprême pourra nous dire en toute justice : « Si vous avez encouru ma colère, c'est vous qui l'avez voulu, car il vous était facile de vous sauver avec les exemples que vous aviez sous les yeux et les secours que je vous ai prodigués. »

Jetons donc en ce moment les yeux sur le saint et glorieux évêque de Noyon, et voyons comment sa vie peut servir de modèle à la nôtre : *Et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.*

Autrefois, mes frères, il existait une coutume bien louable et bien touchante au sein des familles chrétiennes. Le soir, pendant les longues veillées d'hiver, on y lisait l'évangile ou la vie des saints. Aujourd'hui, hélas ! on y dévore bien plutôt le journal à un sou sans convictions ni principes, ou le roman qui trop souvent empoisonne les âmes. Eloi avait, même pendant son travail, toujours quelque livre de piété ouvert devant lui, et de temps en temps il y jetait les yeux pour y puiser quelque bonne pensée, quelque sainte inspiration. Sa chambre était remplie d'ouvrages édifiants, parmi lesquels les Livres saints tenaient sans conteste la première place. De nos jours, au contraire, ne voyons-nous pas l'ouvrier le front presque toujours courbé vers la terre ? C'est à elle, et à elle seulement qu'il demande le prix de ses peines et de ses sueurs ; aussi son travail est-il un travail d'esclave et de païen : *Nonne et ethnici hoc faciunt ?* Je ne connais, pour ma part, rien de plus triste, de plus malheureux, que la condition du pauvre ouvrier sans espérance et sans foi, attaché à la glèbe ou rivé à sa machine, qui peinait hier, qui peine aujourd'hui, qui peindra demain, tous les jours, jusqu'à la mort, sans autre espoir que le pain du jour et le vêtement qui le couvre. Combien différent est le travail du chrétien ! Sanctifié par la prière, il le grandit, le réhabilite, lui vaut une récompense éternelle. Tel était le travail des saints, tel en particulier celui de saint Eloi.

Dès ses premières années, le jeune Eligius se fit remarquer par une extraordinaire aptitude à tous les ouvrages manuels. Son père, émerveillé de son génie précoce, le confia au maître de la Monnaie de Limoges, l'orfèvre Abbon, aussi connu par sa probité que par son habileté professionnelle.

Dans son atelier, on s'entretenait pendant le travail des maximes de l'Écriture Sainte et du ser-

mon qui avait été prêché le dimanche précédent dans l'assemblée des fidèles. Eloi, doué d'une éloquence naturelle et d'une heureuse mémoire, charmait ses compagnons, en reproduisant devant eux les passages de l'homélie qui l'avaient le plus vivement frappé.

O vous ! mes frères, qui comme saint Eloi connaissez l'art d'amollir les plus durs métaux, et de les transformer pour les mille usages de la vie, sanctifiez aussi vos labeurs par la prière : ils en seront plus légers. Et vous, bons et infatigables agriculteurs, qui remuez si péniblement la terre, n'oubliez pas que ce n'est pas celui qui laboure, ni celui qui sème, qui donne au sol sa fertilité, mais que c'est Dieu qui répand sur vos travaux ses bénédictions, fait croître vos grains et remplit vos greniers. Pour vous dispenser de la prière, n'alléguez point le proverbe que nous avons entendu tant de fois répéter à tort plus qu'à raison : « Qui travaille prie. » Oui bien, celui qui travaille prie, mais c'est quand, avant de commencer sa journée, il l'offre sincèrement au bon Dieu, et quand il lui en consacre, de temps en temps, les fatigues et les peines. Alors, les bruits de l'atelier et de la ferme, transformés, sont comme les accents de la prière qui montent vers le ciel pour en faire descendre les bénédictions divines. Alors, on voit reluire sur le front de l'ouvrier ce calme, cette résignation, cette douce sérénité qui sont le partage des enfants de Dieu sur cette terre.

Si, pendant les jours ouvrables, saint Eloi était uni à Dieu, combien cette union n'était-elle pas plus intime dans ceux qui appartiennent spécialement au Seigneur ! On le voyait, en effet, assidu à l'église, et les dimanches et les jours de fêtes étaient tous consacrés à la prière, aux offices divins et aux œuvres de charité. On l'appelait même, nous apprend son historien, « le religieux séculier, » tant il était assidu à remplir tous les devoirs de la perfection chrétienne ; et le jeune orfèvre, si habile dans son art, l'était encore davantage dans la science pratique des saints.

Pouvons-nous, chrétiens, nous rendre ce témoignage que nous marchons sur les traces du patron à qui nous offrons aujourd'hui nos hommages ? Le dimanche est-il respecté comme il le doit, et tout travail manuel et non urgent chôme-t-il aux champs et à la maison ? Maîtres et serviteurs sont-ils assidus à venir dans cette église se reposer des fatigues de la semaine et puiser au pied des saints autels cette consolation, cette force, cette énergie surnaturelle dont nous avons tous besoin pour vivre et pour bien vivre ? Ne l'oubliez pas, mes frères, c'est une expérience qui a été faite depuis longtemps : le travail du dimanche n'a jamais enrichi personne. Bien loin de nous enrichir, il semble, au contraire, attirer sur nous une espèce de malédiction. Regardez en effet autour de vous. Quelle est la famille qui a été le plus constamment heureuse ? Est-ce celle qui a violé le jour du Seigneur ou celle qui l'a sanctifié ? Ne nous objectez pas qu'on a vu quelquefois le méchant prospérer ; nous vous répondrons :

« Attendez, il n'a pas encore terminé sa carrière... » Et d'ailleurs, Dieu est juste et souverainement juste, et il a pour lui l'éternité où il rendra à chacun selon ses œuvres.

Saint Eloi ne se contentait pas de fréquenter les églises ; il voulait qu'en tout elles fussent dignes de la majesté de Celui qui les habite. Il se serait reproché d'avoir consacré ses talents à orner les palais des princes de la terre, et de laisser dans le dénûment la demeure du Roi du ciel. S'il ne l'a pas embellie avec la magnificence d'un Salomon, c'est qu'il n'en avait ni la puissance, ni les ressources. Du moins pouvons-nous affirmer en toute vérité qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour rehausser l'éclat du culte dû à Dieu et à ses saints. C'est ainsi qu'il fit bâtir à ses frais plusieurs églises, qu'il fabriqua lui-même et couvrit d'argent, d'or et de pierres précieuses les chasses qui renfermaient les restes vénérés de saint Lucien, de saint Denis, de saint Quentin, de saint Martin, et d'autres encore : *Beati Martyris Luciani et Sociorum ejus sepulcra fabricavit sanctus Eligius, et memorias eorum insigni decoravit ornamento*. Aussi bien a-t-il pu s'écrier comme le saint roi David : « J'ai aimé, Seigneur, la splendeur de votre maison, et le lieu où réside votre gloire. » (Ps. xxv, 9).

Il n'est pas superflu, mes frères, qu'un pareil exemple soit proposé aux chrétiens de nos jours. Dans combien de paroisses, hélas ! la maison du Seigneur ne ressemble-t-elle pas à une demeure abandonnée ! Si nous entrons dans quelques-unes de ces églises, quel triste spectacle se présente à nos regards ! Des murs qui menacent ruine, des autels pourvus à peine des objets nécessaires au culte, des ornements sacrés qui ne peuvent plus inspirer le respect inséparable des choses saintes... Quelle honte pour les chrétiens dont la foi n'est plus capable de les porter à décorer, comme il se doit, le sanctuaire du Dieu qui pourtant fait ses délices d'habiter au milieu des enfants des hommes !

Pour nous, mes frères, à l'exemple du grand saint Eloi, aimons nos églises. Ne souffrons pas le luxe dans nos demeures tandis que celle du Seigneur est dans une pitoyable nudité. Il y a un moyen infaillible de connaître jusqu'à quel point la religion règne dans une paroisse. Possède-t-elle une église propre, riche, bien ornée, vous pouvez affirmer sans crainte de vous tromper que la foi y a conservé de profondes racines. Mais si, au contraire, vous y remarquez l'abandon, le dénûment, la misère, vous pouvez alors vous écrier avec le prophète des Lamentations : « *Vie Sion lugent*, les rues de Sion pleurent et gémissent parce qu'il n'y a plus personne qui assiste à ses solennités. »

## II

Vous parlerai-je maintenant, mes frères, de l'amour du bienheureux Eloi pour les pauvres, de cette charité que Jésus-Christ avait tant à cœur de voir régner parmi les hommes, et que son glorieux disciple s'efforçait de tout son pouvoir de propa-



ger autour de lui ? Comblé des faveurs de la Cour, il employait les largesses que lui attiraient ses vertus et ses talents, à soulager d'innombrables misères. Aussi ce n'était pas vers les palais des grands qu'il portait le plus souvent ses pas, mais dans les plus humbles réduits, où il allait répandre des consolations et des aumônes. Il était tellement renommé pour sa grande charité, que lorsque quelque étranger venu pour le voir s'enquêrait de sa demeure, on lui répondait aussitôt : « Allez dans telle rue, il habite là où vous voyez des pauvres rassemblés, car ils vont chez lui comme les abeilles à la ruche : *Ubi cætus pauperum conspexeris, illic utique Eligium reperies : sicut enim apes circumdant favum, ita turbis pauperum assidue stipatur.* »

Le roi, le voyant si mal habillé, raconte un de ses biographes, lui donnait quelquefois ses propres vêtements ; mais tout ce qu'Eloi recevait, il le distribuait incontinent aux pauvres. Il faisait enter les suppliciés à ses frais, et montrait beaucoup de zèle pour le rachat des captifs. Il en achetait jusqu'à cent à la fois, surtout parmi les Saxons que Clotaire avait vaincus et faits prisonniers et qu'on vendait par troupes nombreuses ; ensuite, il leur rendait la liberté, leur laissant la faculté ou de retourner dans leur patrie, ou de rester avec lui, ou d'entrer dans un monastère.

Promu au titre de maître de la Monnaie, il fut dans ce poste un véritable exemplaire de toutes les vertus, mais surtout de la charité. Désireux de pourvoir au bonheur de ses frères, il avait compris que le vice qui y est le plus opposé, c'est, dans les riches, la passion d'amasser, la cupidité insatiable, jointe à la soif des jouissances égoïstes que les richesses peuvent procurer. La charité, qui seule peut guérir efficacement cette double plaie, l'avait écartée bien loin du cœur d'Eloi. Aussi avait-il fait de son atelier et de sa maison une sorte d'hospice, où il recueillait et instruisait des pauvres, des enfants, des païens récemment convertis, pour en faire des artisans habiles et des chrétiens fervents. Les louanges de Dieu, chantées en commun, se mêlaient durant le travail au bruit du marteau frappant sur l'enclume.

C'est ainsi que le christianisme résolvait alors la question qui nous préoccupe tant à l'heure actuelle : rendre les ouvriers heureux et les unir à leur patron. Les bénéfices de cet atelier modèle s'écoulaient en aumônes. Eloi ne sortait jamais qu'avec une bourse pleine pour n'avoir rien à refuser aux malheureux. Le soir, il rentrait souvent suivi d'une troupe de mendiants et d'infirmes, auxquels il servait lui-même à souper dans sa demeure. Il les déchargeait de leurs besaces et de leurs bâtons, versait l'eau sur leurs mains, et lui qui jeûnait, qui ne « goustait ni chair ni vin, » il s'empressait de leur offrir pain, vin et viande en abondance.

Selon la parole du Sauveur, tous les siècles ont eu des pauvres ; mais le siècle de saint Eloi connaissait un genre de pauvreté que le christianisme devait effacer de la terre, après de longs combats

seulement : nous voulons parler de l'esclavage. Il n'était donc pas rare à cette époque de voir des flottes entières remonter la Seine et déposer sur la grève de Paris des cargaisons de prisonniers destinés à y être vendus aux enchères. C'étaient des Italiens, des Maures, des Bretons, des Saxons surtout, arrachés de leur sol natal par ces conquérants barbares et enlevés par troupes, pour être mis à prix, comme des animaux, selon leur taille, leur force ou leur beauté. A la nouvelle de ces arrivages, Eloi courait au lieu du marché ; il rachetait, comme nous disions tantôt, vingt, trente, cinquante prisonniers ; il en rachetait même jusqu'à cent et jusqu'à des cargaisons entières. Il employait à cela tous ses trésors ; quand il n'avait plus d'argent, il se dépouillait de ce qui pouvait lui rester de précieux, donnant tout, son bracelet d'or, sa dague, sa ceinture, son manteau. Puis, traînant derrière lui comme un triomphateur tout ce cortège de captifs, il les menait au palais du roi, leur faisait délivrer sous ses yeux des chartes de liberté. Les aumônes qu'il distribuait ainsi s'élevèrent à un chiffre tellement exorbitant que l'historien de sa vie, saint Ouen, se déclare impuissant à l'évaluer.

La charité d'Eloi ne s'arrêtait pas là ; elle s'étendait aux besoins généraux de la société de son temps. Ce grand serviteur de Dieu était aussi un grand serviteur de la patrie ; et c'est à ce titre qu'il aimait à fonder des monastères, estimant à bon droit qu'aucune œuvre ne pouvait être plus bienfaisante et plus civilisatrice. Pendant cette époque d'invasions barbares, au milieu des campagnes dévastées, les cloîtres étaient devenus les derniers refuges non seulement de la vertu, mais encore des sciences, des lettres et des arts. Lorsque notre saint orfèvre fondait près de Limoges la puissante abbaye de Solignac, en même temps qu'il y réunissait cent cinquante moines pour louer Dieu, il y établissait une colonie agricole qui devait rendre à ce riche pays son ancienne fécondité et donner aux populations découragées l'exemple du travail embrassé librement. Les religieux y exerçaient tous les métiers utiles, cultivaient les champs et plantaient des arbres fruitiers. Leur monastère offrait aux paysans du voisinage un refuge en temps de guerre et un grenier d'abondance dans les années stériles. A Paris, une autre abbaye, celle de Sainte-Aure, se forma grâce à la libéralité de notre saint, et réunit bientôt trois cents religieuses. On y voyait se confondre sous la loi de l'égalité évangélique les princesses et les esclaves. Toutes ces religieuses, Eloi les voulut pauvres, mais ils les voulut pareillement instruites, afin qu'elles pussent pourvoir à l'éducation des enfants de leur sexe, spécialement des enfants du peuple, et leur inculquer avec le catéchisme le sentiment de la dignité de la femme, qui est l'un des plus beaux fruits de la civilisation chrétienne.

De même il se plut à fonder, de ses propres libéralités, d'autres couvents célèbres, à Noyon, à Arras, en Hollande. Les ministres de cette époque

étaient des saints, et ils tenaient à honneur de fonder des monastères, que les ministres d'aujourd'hui veulent fermer. Que les temps sont changés !

Et puis, il était beau de voir un grand du royaume, honoré de toutes les faveurs, servir les pauvres à sa table. A notre époque de démocratie où l'on parle tant de l'émancipation des classes ouvrières, le pauvre n'est plus entouré de tant d'honneurs. Heureux quand, après avoir affronté mille rebuts, il parvient à obtenir quelque maigre secours dans les bureaux de bienfaisance, où l'on a remplacé les saintes folies de la charité par les statuts autocratiques de la philanthropie !

### III

Que ne pouvons-nous, chrétiens, nous étendre davantage sur la vie et les vertus de votre glorieux patron ? Parlons du moins de sa délicatesse et de sa scrupuleuse probité, qui lui avaient valu la confiance du roi et l'admiration de toute la cour. Parvenu à la plus haute situation, il sut, au milieu des honneurs, se préserver de toute bassesse, et il ne consentit jamais à sacrifier aux considérations humaines les intérêts de la religion ou de la justice. Il respectait en la personne du prince le pouvoir, sans lequel il n'y a pas de société possible ; mais il gardait avec lui les droits de la liberté chrétienne ; il prenait hardiment le parti des innocents contre les forts. Après la mort de Clotaire II, son premier protecteur, il trouva la même faveur auprès de Dagobert I<sup>er</sup>, qui s'arrachait à la foule de ses favoris pour s'entretenir avec lui, lui confiait la distribution de ses aumônes et la conduite de ses affaires les plus importantes.

Tel était l'intendant des Monnaies, l'orfèvre du palais mérovingien. Le moment était venu où Dieu allait l'élever plus haut encore, le placer au rang des pontifes et en faire une des plus brillantes lumières de l'Eglise. En 640, le clergé et le peuple de Noyon l'élirent à l'unanimité pour succéder à saint Achaire sur le siège épiscopal de leur ville. Ce diocèse, d'une étendue qui peut nous étonner aujourd'hui, comprenait alors le Vermandois et la Flandre ; ses limites se prolongeaient jusqu'au pays de Courtray, de Bruges et de Gand.

Dans cette dernière partie de ce vaste territoire, les chrétiens étaient peu nombreux et habitaient les villes, tandis que les campagnes étaient encore remplies de païens barbares et farouches. Pour les dompter et les soumettre au joug de l'évangile, il fallait un saint.

Appelé soudainement à une si grande charge, Eloi voulut en vain s'y dérober. Il n'obtint qu'un court délai pour se préparer aux ordres inférieurs, à la prêtrise, enfin à la consécration épiscopale qu'il reçut dans la cathédrale de Rouen, en même temps que saint Ouen, son ami. Il ne tarda pas à se rendre à Noyon, où il fit preuve des vertus des plus grands évêques : piété fervente et éclairée, science dans l'enseignement de la doctrine, énergie dans le gouvernement. Il se montra surtout le père du peuple et le confident de ses misères ; il visitait les prisonniers et trouvait moyen de ra-

mener au bien ces cœurs endurcis ; il allait chez les malades, priait sur eux et les guérissait.

Mais ce n'était là, pour ainsi dire, que la moindre partie de sa tâche. Il avait dans son vaste diocèse des milliers de païens à convertir, de barbares à civiliser. C'était surtout pour cette fin que Dieu l'avait envoyé, et il s'y dévoua de toute son âme. Il commença donc à s'enfoncer dans les campagnes et à visiter les tribus sauvages campées dans les bois et les marais de la Flandre. Sans autre bouclier que celui de la foi au Christ, Eloi abordait ces idolâtres, qui se jetaient parfois sur lui comme des bêtes féroces. La majesté de sa personne, la douceur de ses discours, son inaltérable patience les désarmaient bientôt. On consentait peu à peu à l'écouter. Il déployait alors toutes les ressources de son industrieuse charité. Avec un art et une délicatesse infinis, il touchait le cœur de ces barbares, ouvrait à leur espérance le bonheur éternel qui leur était jusque-là inconnu, prêchait la paix et la concorde aux ennemis, la mansuétude aux violents et la douceur aux plus farouches.

Une moisson d'âmes apparut soudain sur ce sol naguère aride et désolé. Les barbares de la veille, hommes, femmes, vieillards, enfants, accouraient à la pénitence, distribuaient leurs biens aux pauvres et rendaient la liberté à leurs esclaves, si bien que chaque année, à Pâques, Eloi donnait le baptême à une véritable armée de catéchumènes.

Après leur baptême, beaucoup de ces nouveaux chrétiens renonçaient au monde et sollicitaient du saint évêque la permission d'embrasser la vie monastique. On bâtitait des églises, autour desquelles les tribus converties, abandonnant leur vie errante, venaient se fixer définitivement. Les bourgades se multipliaient, le travail faisait enfuir l'oisiveté, les forêts défrichées étaient ensemencées, la vie civilisée commençait. Eloi ne borna même point son zèle aux habitants de son diocèse, si vaste que fût celui-ci ; il entreprit d'attirer à la foi le peuple d'Anvers, les Frisons et les tribus répandues sur les côtes de l'océan germanique.

C'est ainsi que saint Eloi créa ces belles provinces de Flandre qui, de nos jours, font l'admiration de l'Europe par la fertilité de leur sol, par l'industrie de leurs habitants, et, grâce à Dieu, souvent aussi par la vivacité de leur foi. Eloi se rendit même jusqu'en Danemark et en Suède, et il obtint là, dans une mesure consolante, des fruits de salut.

Cet apostolat si étendu dura dix-neuf ans ; après ce temps, Dieu fit connaître à son serviteur que sa dernière heure approchait. Il fut saisi de la fièvre, et cependant durant six jours encore il continua d'aller et de venir, appuyé sur un bâton. Enfin, ayant réuni ses disciples autour de lui, il leur fit ses derniers adieux.

Les voyant baignés de larmes, il ne put retenir les siennes. Il pria Dieu de ne pas les abandonner et de leur procurer un saint pasteur ; puis il expira tranquillement et s'endormit dans la paix du Seigneur, en récitant le *Nunc dimittis*. C'était le



1<sup>er</sup> décembre 659 ; il avait vécu soixante-dix ans. Dieu avait jugé assez bonne l'œuvre de ce vaillant et sa vie assez remplie.

Et maintenant, mes frères, après avoir admiré les vertus de saint Eloi, recourons à sa bienveillante intercession.

Adressons-nous à lui dans nos plus pressants besoins. Or, ces besoins quels sont-ils ? Incontestablement ce sont ceux de l'âme. Comme elle est mille fois plus noble que le corps, et que ses destinées sont immortelles, c'est à elle que nous devons nous intéresser avant tout. Si nous rentrons sérieusement en nous-mêmes, nous verrons que peut-être nous avons des torts à nous reprocher envers Dieu. Le saint évêque dont nous célébrons la fête, et qui dans ce jour doit avoir là-haut un singulier crédit, nous obtiendra le pardon de nos égarements, et il nous aidera à restaurer dans nos familles ces habitudes chrétiennes que l'on rencontre si peu de nos jours.

Qu'il nous soit donc permis de profiter de cette circonstance pour dire au paisible et intelligent agriculteur : « Vous ne savez pas combien il est avantageux pour vous de revenir entièrement aux idées et aux pratiques chrétiennes. Au dedans de vous-même, vous aurez le calme et la satisfaction d'une bonne conscience ; vous trouverez dans vos enfants plus de soumission et d'obéissance, dans vos serviteurs plus d'attachement et de fidélité. Ajoutez-y les bénédictions abondantes que Dieu ne manque jamais d'accorder à ceux qui observent ses commandements. »

Pouvons-nous aussi demander à Dieu les biens temporels par l'entremise de saint Eloi ? Assurément, mes frères, et la preuve, c'est que l'Eglise a toujours employé des prières spéciales pour demander au Seigneur de faire croître ou de conserver les fruits de la terre. Dans les siècles de foi nous voyons les pieux cultivateurs placer sous la protection de saint Eloi leurs champs, leurs récoltes, leurs habitations et leurs troupeaux ; et souvent on a remarqué que ceux qui avaient une dévotion particulière à ce puissant protecteur, échappaient aux désastres dont les autres étaient atteints.

Mais si nous voulons que ce saint protecteur jette sur nous en ce jour un regard favorable, célébrons sa fête avec un esprit chrétien.

Lorsque tous les ans, à l'occasion de cette solennité, nous vous voyons rassemblés dans le

lieu saint, sans doute nous remercions Dieu de cette manifestation de votre foi, et de la confiance que vous avez conservée en ce glorieux patron qu'aimaient tant vos pères. Cependant, permettez-vous de vous exprimer nos craintes. Il arrive, en effet, dans bien des localités que ces fêtes perdent peu à peu le caractère religieux qui leur est propre pour devenir des réunions profanes, et ainsi l'on se détourne du but pour lequel l'Eglise les a instituées.

Dieu, mes frères, n'est pas ennemi d'une joie sainte et tempérée. *Gaudete*, nous dit l'apôtre saint Paul, *iterum dico, gaudete semper in Domino*, je vous le dis et je vous le répète : réjouissez-vous sans cesse devant le Seigneur. C'est ainsi que les saints et les vrais chrétiens sont toujours gais, heureux, souriants. La paix de leur cœur se reflète sur leur visage, et leur vie est un festin perpétuel. Qu'après avoir prié Dieu, assisté aux offices de ce jour et chanté les louanges de votre saint patron, vous vous abandonniez tous ensemble à une joie calme et modérée, qu'il y ait entre vous de ces saintes agapes semblables à celles des premiers fidèles, nous ne pourrions que nous en réjouir nous-même et vous en féliciter. Mais qu'après avoir assisté à nos cérémonies saintes, vous transformiez cette fête religieuse en une réunion bruyante et toute profane, qu'elle se termine — ce qu'à Dieu ne plaise — par des excès coupables, il y aurait là un étrange abus d'une institution consacrée par l'Eglise et destinée à vous rappeler vos destinées éternelles en vous méritant des grâces abondantes.

Il n'en sera pas ainsi de vous, mes bien chers frères, j'en ai la douce confiance. En célébrant la fête de saint Eloi, nous n'aurons tous qu'un but : mériter son appui par l'imitation de ses vertus.

Tous ensemble au pied des saints autels, prenons donc avant de nous séparer la ferme et sincère résolution de sanctifier le travail quotidien par la prière, d'employer au service de Dieu les dimanches et les fêtes d'obligation, d'embellir la maison du Seigneur selon nos moyens, et de soulager par de pieuses et discrètes aumônes la misère du pauvre qui nous sollicite pour l'amour de Dieu, notre Père et le sien.

Si tel est l'esprit qui vous anime, si tel est votre désir, j'ose vous promettre, mes frères, que la protection du glorieux saint Eloi ne vous fera pas défaut. Il vous bénira, vous obtiendra les faveurs que vous désirez, vous aplanira la route du ciel, et au dernier de vos jours il sera là pour vous accueillir à la porte du paradis et vous introduire dans l'éternel séjour de la paix, du bonheur et de la gloire. Ainsi soit-il !

'C'est encore au village une vieille coutume  
D'honorer en ce jour la charrue et l'enclume,  
Et le cultivateur avec le forgeron  
Ce matin à l'église ont fêté leur patron.  
Et sous le lampadaire où la veilleuse brille  
Ils semblaient ne former qu'une même famille.  
Ils font en ce moment ce qu'ont fait leurs aïeux,  
Et plus d'un, tout rempli de souvenirs pieux  
Qui font que le présent au passé se relie,  
Tend la main refusée et se réconcilie ;  
Et les meilleurs chevaux et les bœufs les plus forts,  
Courbatus, surmenés par d'incessants efforts,  
Vont avoir du repos pour la journée entière,  
Et fêter le bon saint, couchés sur leur litière.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETIT AVENT SUR LES BÉATITUDES

### V

#### QUATRIÈME BÉATITUDE : LA JUSTICE

*Beati qui esuriunt et sitiunt, quoniam ipsi saturabuntur.*

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. (Matth. v, 6).

L'âme, mes frères, a faim et soif de bonheur, tout comme le corps a faim et soif d'aliments. De même qu'il est naturel au corps de désirer une nourriture qui entretienne et développe sa vie, de même il est naturel et nécessaire à l'âme de chercher en dehors d'elle des objets qui assurent sa félicité.

Or, pour l'âme aussi bien que pour le corps, il est souverainement important de bien choisir parmi les aliments qui peuvent rassasier. Quand il s'agit du corps, ce choix est prescrit par l'hygiène. Il y a en effet dans le corps des appétits déréglés : si on les satisfait tous au hasard du caprice, au lieu de conserver au corps la force et la santé, on le rend malade. Il en est de même pour l'âme. La faim et la soif que Dieu a mises en elle doivent évidemment être rassasiées. Mais aussi notre âme a des appétits de malade. De même qu'à un corps qui a la fièvre on ne donne pas à boire et à manger toute espèce de choses, ainsi ne faut-il pas demander indifféremment à tous les objets de rassasier les désirs de notre âme.

C'est la leçon que Notre-Seigneur nous donne dans la quatrième béatitude : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » Dans ces paroles se trouve implicitement contenue une autre leçon qui complète la première : « Malheureux ceux qui ont faim et soif d'autres choses que la justice : ils ne seront pas rassasiés. »

En quoi consiste la justice qui seule peut rassasier notre faim et notre soif de bonheur ? Quelles sont les autres choses dont la jouissance est impuissante à rassasier nos désirs ? Un mot suffit pour répondre à cette question : La justice, au sens évangélique du mot, consiste à mener une vie sainte, à faire le bien et à éviter le mal. Quant aux autres choses dont notre âme peut avoir faim et soif, ce sont évidemment les biens sensibles et terrestres, les richesses, les plaisirs et les honneurs.

Il me semble, mes frères, qu'il y a trois raisons pour lesquelles les biens terrestres ne peuvent rassasier notre âme, pour lesquelles au contraire la justice peut la rassasier. Premièrement, il n'est pas toujours en notre pouvoir d'atteindre les biens ter-

restres, tandis qu'il dépend toujours de nous d'être justes. Deuxièmement, la jouissance des premiers biens irrite la faim et la soif plutôt qu'elle ne les apaise, tandis que la justice rassasie pleinement l'âme. Troisièmement enfin, la jouissance des biens terrestres ne dure qu'un moment, tandis que le contentement produit par la pratique du bien ne passe pas.

### I

Que diriez-vous d'un voyageur affamé et altéré qui, trouvant sur sa route une bonne hôtellerie où il pourrait se rassasier, n'y fait même pas attention et court en chercher une autre qu'il n'est pas sûr de trouver ? Oh le fou ! diriez-vous, oh l'insensé ! C'est pourtant là, mes frères, ce que font bien des hommes.

Tous ont faim et soif, tous ont besoin de félicité. Jésus a eu pitié de la foule. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, a-t-il dit ; je lui enseignerai le chemin du bonheur. Soyez justes et vous serez heureux. » Mais pour un petit nombre qui croient à ces paroles, combien d'autres qui ne les ont point comprises et qui demandent le bonheur aux biens terrestres !

Je suppose que ceux-ci puissent le donner, que la gloire ne soit pas une vaine fumée, que la volupté soit sans amertume, que les richesses rassasient réellement le cœur. Sont-ils assurés d'acquiescer tous ces biens ? Une chose est certaine, c'est qu'ils ont faim et soif, c'est que leur cœur est vide. Mais qu'ils puissent atteindre ces biens avec lesquels ils espèrent être rassasiés, rien n'est moins certain.

À la conquête des biens humains, grand est le nombre des prétendants, bien rares sont les parvenus. L'immense majorité de ceux qui convoitent les biens terrestres est condamnée à un véritable supplice de Tantale.

Au dire de la Fable, ce malheureux était condamné dans les enfers à une faim et à une soif éternelles. Il était plongé dans un étang dont l'eau claire et limpide arrivait juste à ses lèvres ; au-dessus de sa tête, des arbres laissaient pendre leurs branches chargées de fruits. Essayait-il de boire, l'eau fuyait ses lèvres. Étendait-il les mains pour cueillir un fruit, les arbres relevaient aussitôt leurs branches.

Sans doute ce n'est là qu'une fable. Mais si Tantale n'existe pas dans l'autre monde, que les Tantales sont nombreux dans celui-ci ! Je les vois se précipiter haletants à la poursuite des richesses et des honneurs ; à chaque instant ils se croient sur le point de les atteindre, mais toujours ils les voient fuir devant eux.

Pauvres malheureux ! il y avait pour votre âme affamée un autre aliment tout prêt, et qu'il dépendait de vous de goûter : la justice. Faut-il vous peindre d'après l'Evangile ce que c'est que la justice, ce que c'est qu'un homme juste ? Écoutez-moi bien.

Un homme juste, c'est celui dont le premier



soin est de garder en lui la grâce du baptême par laquelle il est l'enfant et l'héritier de Dieu, et dont le second souci est de faire le bien. C'est celui qui connaissant par la foi l'inestimable prix de la vie, ne la gaspille point à tort et à travers. C'est un homme qui aime Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même ; un homme qui ne conçoit pas son bonheur séparé du bonheur des autres ; qui chérit sa famille, sa patrie, l'humanité tout entière de toute l'émotion de ses entrailles et de toute sa puissance de sacrifice ; qui sur le point d'agir se demande toujours si ce qu'il va faire est juste, et jamais si cela est utile ou agréable ; qui a mis la crainte de Dieu dans son cœur afin d'en bannir la crainte de l'homme ; un homme qui sait combattre pour tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est bien.

Voilà ce que c'est que la justice. Certes, rien qu'à la définir, elle est quelque chose d'assez beau pour enchanter toute âme noble et élevée. Eh bien ! il dépend de vous, mes frères, de donner cet aliment à votre âme affamée de bonheur. J'ajoute, c'est ma seconde pensée, que votre âme en sera pleinement satisfaite.

## II

Non, mes frères, il n'y a point ici-bas de plus douce joie que celle de se sentir juste, c'est-à-dire bon et vaillant. La conscience d'avoir fait son devoir remplit l'âme d'une paix incomparable.

Sans doute, avant de goûter cette paix il a fallu l'acheter par le travail et l'effort. Mais c'est là précisément ce qui en multiplie la douceur. Il a été dit au premier homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Telle est la loi, mes frères. Elle s'applique aussi bien au pain de l'âme qu'au pain du corps. Pour être mangé avec joie, le pain matériel doit être d'abord arrosé de sueur : de même, pour nourrir l'âme il faut une nourriture achetée par l'action et le sacrifice.

J'entends quelquefois les mondains plaindre les enfants de Dieu. « Quel contentement, nous disent-ils, pouvez-vous bien goûter à faire ce que vous appelez votre devoir ? Toujours craindre d'offenser Dieu, toujours surveiller son cœur de peur qu'il ne batte trop vite, refuser à son âme une foule de choses bien douces : est-ce là une existence ? »

Gardez pour vous votre compassion, mondains : les justes ne sont pas à plaindre, ils sont rassasiés, ils sont remplis de contentement et de joie. Il y a en eux une satisfaction que vous pouvez nier, parce que vous ne l'avez pas goûtée. Mais écoutez donc un peu ce qu'en dit l'Écriture : « La vie des justes est un festin perpétuel. (Prov, xv, 15). Dieu lui-même apaise leur faim et étanche leur soif. (Ps. cvi, 9 ; Is. xlv, 3). Ceux qui cherchent le Seigneur sont dans l'abondance et les vrais biens ne leur manqueront jamais. » (Ps. xxxiii). Écoutez donc aussi les cris de joie que poussaient les saints au milieu même de leurs épreuves : « Le bonheur de souffrir pour Dieu,

disait sainte Thérèse, est le meilleur de tous. » — « O mon Dieu, disait saint François-Xavier, c'est trop de consolations. » — « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, s'écriait saint Augustin, c'est trop tard que j'ai commencé à vous aimer. » — « La croix, disait le vénérable curé d'Ars, sue le baume et transpire la douceur. »

Ainsi parlent les justes au milieu même de leurs tribulations. Si je prête ensuite l'oreille aux paroles des mondains, je surprends, au milieu même de leurs voluptés, des cris et des sanglots : ce sont des êtres affamés et qui ne peuvent se rassasier. Voyez cet avare qui veut apaiser la faim et la soif de son âme avec de l'or : plus il en a, plus il est affamé, et la vanité de ce qu'il possède ne ralentit pas en lui la fureur d'acquiescer ce qui lui manque. Voyez cet ambitieux qui poursuit une place : jamais il n'est rassasié ; dévoré de désirs quand il lui fallait gravir le chemin escarpé des honneurs, comment voulez-vous qu'il s'arrête le jour où il arrive dans la plaine et où il n'a plus qu'à courir ! Voyez ce débauché qui demande au plaisir de rassasier les désirs de son âme : il est écœuré ;

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide  
Je sens un tel dégoût que je me sens mourir.

En résumé tous poussent le cri de l'enfant prodigue : « *Fame perego*. Je meurs de faim. » Contre tous s'élève la malédiction du Sauveur : « *Vae vobis qui saturati estis, quia esurietis*. Malheur à vous qui êtes rassasiés des biens de ce monde, parce que vous aurez faim. »

Jamais peut-être la terre n'a été plus belle qu'aujourd'hui ; jamais la civilisation n'a offert à l'homme une plus ample provision de bonheur matériel. N'importe ! Jamais non plus le nombre des affamés n'a été plus grand : les âmes mangent et elles ont faim ; elles boivent et elles souffrent davantage. C'est qu'elles prennent une nourriture et un breuvage impuissants à les satisfaire. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »

## III

La troisième raison de demander à la justice et non aux biens sensibles le rassasiement de notre âme, c'est que les seconds ne contentent que pour un moment, et la première rassasie pour toujours.

A supposer même que le monde et ses biens puissent combler quelques instants les vœux de notre cœur, combien rares sont ces instants dans une vie, et qu'est-ce que la vie pour une âme immortelle !

La fortune, je le veux bien, vous a traité en enfant privilégié ; elle a rempli votre âme de désirs et votre bourse d'or pour satisfaire les premiers ; vous n'avez rien refusé à votre cœur et vous avez promené vos appétits d'objet en objet. Si au milieu de tout cela vous avez manqué à la justice, combien de temps pendant la vie avez-vous été content ? En faisant le compte, quelques

heures, quelques jours tout au plus. Quand la fièvre des passions s'est refroidie, que le délire s'est apaisé, que le cœur a battu avec moins de violence, vous avez éprouvé de profonds abattements qui ont duré cent fois plus que les minutes d'ivresse. La coupe enchantée des plaisirs où vous avez voulu boire, pour quelques gouttes de miel, vous a versé en abondance la lie et le fiel.

Et après cela, pendant combien de temps ceux qui ont faim et soif des biens terrestres en goûteront-ils les très passagères jouissances ? Pendant le temps de leur vie, c'est à-dire pendant très peu de temps. Notre-Seigneur met dans la bouche d'un riche trop attaché à ses biens, les paroles suivantes : « Je vais construire d'immenses greniers, j'y rassemblerai les fruits de mes champs et tous mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as des biens amassés pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. — Mais à cet homme Dieu dit : Insensé ! cette nuit même on va te redemander ton âme. » (Luc, XII, 16.) C'est là l'histoire, mes frères, de tout homme qui veut rassasier avec les seuls biens sensibles les désirs de son âme ; les jouissances qu'il leur demande ne durent guère.

Il en est tout autrement de la justice, du devoir chrétiennement accompli. Le rassasiement qu'elle procure aux serviteurs de Dieu est durable, est éternel : rien ne peut les en priver ni en ce monde, ni en l'autre.

En ce monde, on est exposé à perdre tous les biens terrestres : car ils sont extérieurs à nous, ils ne tiennent pas à nous. Mais la grâce sanctifiante, la volonté de faire en tout son devoir, la joie que procure la conscience de l'avoir fait : voilà des biens que personne ne peut nous ravir, des biens dont on jouit constamment.

La mort elle-même ne nous les ravira pas. Les œuvres de justice que nous auront faites nous suivront au-delà du tombeau ; éternellement nous en serons récompensés. Sur la terre sans doute nous aurons déjà été rassasiés pour avoir eu faim et soif de la justice ; mais ce n'était là qu'un acompte, qu'un gage de l'avenir. C'est au ciel que nous le serons pleinement et à jamais.

Saint Jean, dans l'Apocalypse, raconte que dans une vision il aperçut un ange debout devant le soleil. Cét ange cria d'une voix forte aux oiseaux qui volaient dans les régions du ciel, c'est-à-dire aux âmes qui ont des ailes comme les oiseaux : « Venez, rassemblez-vous pour le grand banquet de Dieu. » (Apoc., XIX, 17.) Mes frères, les ailes de notre âme, ce sont précisément ses désirs, cette faim et cette soif de la justice que Dieu a mises en elle. Si nous sommes faits pour voler, donc il ne faut pas ramper. Elevons-nous avec ces ailes au-dessus de la terre et des terrestres convoitises ; ayons faim et soif de tout ce qui est juste, de tout ce qui s'appelle le devoir et la vertu. Et nous serons pleinement rassasiés : rassasiés ici-bas, mais surtout rassasiés là-haut, au grand banquet de Dieu.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE FOURIER

(7 DÉCEMBRE)

*Nemini nocere, prodesse omnibus.*  
Ne nuire à personne, être utile à tous.

C'était la simple et noble devise de notre saint Pierre Fourier que l'Eglise, en des fêtes d'une solennité inoubliable, vient de proposer à la vénération universelle. « Ne nuire à personne », voilà une qualité négative, qui tout d'abord vous paraît naturelle, commune à beaucoup de monde ; mais quand on étudie le cœur humain l'on se convainc bientôt qu'elle est difficile à atteindre, tellement difficile que Dieu, sachant au contraire combien il est naturel à l'homme déchu de se venger, pour nous interdire cette coupable jouissance nous fait dire tous les jours dans l'adorable prière du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » N'est-il pas vrai qu'il en coûte de pardonner à ses ennemis, de ne pas leur faire sentir le poids de notre rancune quand les événements nous les livrent à merci, et qu'il faut avoir un cœur très haut placé et plein de clémence pour « ne nuire à personne » alors que l'occasion s'offre d'elle-même de laver une injure ?

Il ne suffisait pas cependant à saint Pierre Fourier de « ne nuire à personne » ; son âme embrasée de zèle et d'amour ne se fût pas contentée même de cette abstention héroïque. Elle demandait à agir, à se faire toute à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il se souvint que « la piété est utile à tout, » et c'est cette douce vertu qui lui découvrit le secret d'être utile à tous, *omnibus prodesse*. Il jette un coup d'œil sur son siècle, avec un désir immense de lui faire du bien, de soulager ses misères, et après y avoir mûrement réfléchi dans la prière il conclut que la meilleure manière de lui être utile, c'est de l'amener à la vérité chrétienne, en l'illuminant à la fois des clartés de la science et des lumières de l'Evangile ; que les fonctions les plus fécondes sont celles de l'éducateur qui élève l'intelligence, forme la volonté à la vertu, à la conduite, et celles du curé, de l'apôtre, qui éclaire, convertit et sauve les âmes. C'est ainsi que sa devise bien appliquée l'amena à devenir le modèle achevé des maîtres qui enseignent, et des prêtres voués également au ministère de la parole et à celui de l'action.

### I

Pour savoir élever les autres il faut d'abord être soi-même bien élevé. Pierre Fourier avait trouvé au sein de sa famille l'éducation vraiment chrétienne basée sur la crainte de Dieu et l'amour mutuel. Son père, Dominique, n'était qu'un petit commerçant de Mirecourt ; sa mère, Anne Nacquart, une humble femme du peuple ; mais s'ils « étaient médiocrement pourvus des richesses de



la terre, dit l'historien Bedel, ils étaient libéralement avantagés de celles du ciel. » Leur désir le plus vif c'est que Pierre, leur fils aîné, se consacre au service des autels ; ils l'entretiennent dans cette pensée, heureux de donner à Dieu les prémices de leur union, et lui il grandit parmi ses frères, respecté déjà, ayant une autorité acquise et bénissant tout enfant la table patriarcale où tous viennent s'asseoir. Quel doux intérieur que celui de ces artisans où l'on travaille, où l'on prie, où l'on prend ainsi ses repas sous le regard de Dieu !

Aussi comme leurs âmes unies par la piété sont resserrées dans une sainte affection ! « Nous avons cela de nature, écrira-t-il un jour, et comme héréditaire entre nous tous, de nous aimer très parfaitement les uns les autres, à l'exemple de nos pieux ancêtres. »

1. La première éducation, celle du foyer, vous grave dans l'âme des impressions et des habitudes indélébiles. C'est pourquoi, parents chrétiens, vous devez, comme Dominique Fourier, infuser à vos enfants des principes chrétiens, afin qu'à leur tour ils sachent faire souche d'honnêtes gens. Ayant été bien élevé lui-même, Pierre Fourier sut élever les autres. Il se sentait d'ailleurs un attrait pour cet art des arts, où dès les premiers essais il apparaissait déjà comme un maître consommé. Sans doute, il était précédé de sa réputation d'élève brillant qui avait fait la gloire de l'Université de Pont-à-Mousson sous les maîtres les plus distingués, comme le célèbre jésuite Jacques Sirmond, mais ce qui le grandit aux yeux de ses élèves, c'est l'exemple permanent d'une haute vertu toujours égale, qui leur semblait indéfectible. Ils l'étudiaient avec cette perspicacité tenace qui caractérise les enfants, ils cherchent à le prendre en défaut, ils lui dressent ces pièges adroits où ils excellent ; ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes, ils le « guettent en ses paroles, en ses gestes, en ses actions, aux corrections qu'il leur fait, pour voir s'il n'aurait point quelque aigreur d'esprit, quelque émotion de colère, comme il se comportait en compagnie, en sa chambre, à table, au boire et au manger, en ses habits et partout. » Leur enquête, toute « passionnée » qu'elle est, n'aboutit qu'à faire ressortir sa noblesse de caractère, l'intégrité de sa vie et surtout son admirable piété. « Je vous proteste et signerai de mon sang, dépose l'un d'eux, que jamais nous ne trouvâmes en lui une faute qui pût monter à un péché véniel, mais toute sorte de perfection. »

Cependant il n'est pas un maître tendre, mais un maître juste, qui encourage la vertu et punit sévèrement le vice. Au milieu des jeunes gentils-hommes qu'il dirige, il ressemble à Charlemagne parmi les fils amollis de ses leudes. Ce n'est pas lui qui s'abaissera à une flatterie ni à une compromission quelconque à l'endroit d'un enfant vicieux, mais dont le père est revêtu d'une haute dignité. Pour lui, la vraie noblesse, il le proclame, consiste dans la vertu, il ne connaît pas d'autre grandeur, et dans quel fier langage il le dit : « Les

plus vertueux, s'écrie-t-il, seront mes gentils-hommes, et les vicieux seront les roturiers, et entre les vicieux le menteur sera le plus roturier. » — « Il sera, ajoutait-il, sous les pieds des autres, il sera le valet de tous, se lèvera le premier, fera du feu, allumera la chandelle, balayera la chambre, donnera à laver à ses compagnons, et les servira à table, tête nue. »

Je ne sais rien de beau comme ces déclarations faites à de puissants fils de famille par ce fils d'artisan, qui se sentant investi d'autorité et de responsabilité, rappelait ainsi à chacun ses devoirs, et, éducateur de génie, comprenait qu'une vie, une conduite, une carrière, un avenir ne peut s'établir que sur la forte base de la vérité. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que le jeune maître qui parlait ainsi se faisait obéir, et ces fils de comtes ou de barons, sur un signe de sa main ou de son regard, servaient à table, par punition, leurs camarades, humblement et tête nue. Aussi son historien Bedel, ne sachant comment caractériser la maison où régnait ainsi Pierre Fourier, où il y faisait régner surtout la justice, l'égalité, la seule noblesse de la vertu, l'appelle-t-il une « petite république ». Il croyait de bonne foi, le pieux auteur qui écrivait sous une monarchie où ne manquaient ni les injustices, ni les partialités, que la république doit être l'idéal parfait du gouvernement dans ce monde.

2. Pierre Fourier toutefois ne demeure pas longtemps dans cet élément aristocratique qui n'est pas le sien. Fils du peuple, comme nous le sommes à peu près tous, il rêve de retourner auprès du peuple, auprès de ses frères qu'il comprendra mieux et qu'il aime d'une tendresse sans égale. Pour être en contact avec le peuple, pour mieux sentir battre son cœur, il a accepté d'être curé de la paroisse démolisée de Mattaincourt.

Qu'est-ce qu'un curé, sinon un éducateur ? Qu'est-ce qu'une paroisse, sinon une grande famille à élever ? Et comment s'y prendre pour élever une famille, sinon en commençant par les enfants ? Il les aimait d'une manière plus affectueuse et savait les attirer. D'où lui venait cet attrait, sinon des leçons du Maître qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants » ? Aussi s'applique-t-il, en méditant les beaux ouvrages de Gerson, à trouver la méthode de les pousser dans les bras du Sauveur. Un livre surtout le frappe, celui qui est intitulé *De parvulis trahendis ad Christum*, il en tire tout un traité, et de plus en plus il se convainc de cette vérité que le seul éducateur c'est Jésus-Christ, qui éclaire les âmes et de plus leur donne par sa grâce la force de vouloir et d'agir. Jésus-Christ, voilà son grand livre de classe, comme il fut le grand livre des vrais savants, d'un saint Thomas ou d'un saint Augustin. Ce livre il le recommande, il y fait lire sans cesse, et un jour qu'il envoie à ses petits enfants une image qui représente saint Jean embrassant Notre-Seigneur : « Aimez Jésus, leur écrit-il avec une plume digne de saint François

de Sales, aimez Jésus afin qu'il vous aime. Embrassez de cœur et d'affection au profond de vos âmes le bon Jésus, afin qu'il vous embrasse, comme vous voyez ce petit enfant en cette image-là, afin qu'il vous prenne entre ses bras comme les petits enfants qu'il bénissait. »

Tous les enfants sont l'objet de son affection, mais surtout les plus pauvres, les plus délaissés, les humbles petites filles du peuple, dont l'innocence est si précieuse et, hélas ! si fragile. Les dangers des écoles mixtes l'épouvantent ; car il voit les âmes souillées, les candeurs flétries avant l'épanouissement, le salut compromis, et l'avenir des sociétés incertain, assombri par ces préparations perverses. Il faut que ces enfants soient bonnes, qu'elles restent pures, modestes, qu'elles gardent immaculé et virginal l'honneur du foyer, car « leur malice ou piété peut quelque jour porter coup pour plusieurs autres, attendu que lorsqu'elles seront plus âgées et mères de famille... elles donneront aux petits, soit fils ou filles, la première nourriture et des impressions et exemples ou de bien ou de mal qui pourront s'enraciner dans leurs âmes. » C'est ainsi qu'il se promet de relever, de régénérer, de ressusciter la société de son temps, par l'éducation chrétienne des filles, par l'instruction qui éclaire l'esprit et par la piété qui élève, purifie, fortifie le cœur.

Ces enfants, il les prendra dès la sortie du berceau, alors qu'elles sont encore rayonnantes d'innocence, il veillera à « les sevrer soigneusement du péché, pour arroser ensuite leur cœur d'influences de la vertu au même instant que le lait cesse de rafraîchir leurs lèvres » (Bedel). Mais comme Dieu répand gratuitement sur tous la lumière de son soleil et de sa grâce, sur tous lui aussi il désire répandre gratuitement les dons incomparables de l'instruction et de la science chrétienne. Et si on lui demande : « Mais où prendrez-vous pour élever ainsi les enfants, pour leur donner ces soins coûteux, ne fût-ce que pour leur bâtir des maisons, des écoles, des salles recueillies et salubres, pour nourrir le personnel enseignant ? » il vous répondra avec son grand cœur qui se remet de tout entre les mains de la Providence : « Il sera plus agréable à Dieu d'enseigner sans aucune récompense et pour l'amour de Lui que de prendre de l'argent. Il faut enseigner pour rien, pauvres et riches, indifféremment... Que Dieu soit notre salaire et notre payeur, et ait plus d'occasion de bénir et faire prospérer nos labeurs. »

Que je voudrais pouvoir entrer dans les détails minutieux et charmants où il entre lui-même dans ses recommandations à ses religieuses de la congrégation de Notre-Dame ! Détails de programme ménager : ses enfants doivent savoir lire, écrire, compter, coudre, afin de vivre de leur industrie et de leur travail ; détails sur la méthode d'enseignement : il y a dans chaque classe le « banc de la victoire » et le « banc pénitencier, » où chacune s'assied suivant ses mérites ; les dictées sont pleines de hautes leçons morales,

mais souvent aussi les maitresses donnent « pour orthographe des formes de quittances, de récépissé, » de comptes d'affaires, pour toutes les choses pratiques de la vie ; détails d'aménagements des classes, détails de surveillance, car l'intendante inspecte les maitresses chaque jour et communique chaque semaine ses observations à la supérieure touchant la tenue des écoles, l'instruction, « le profit » et le bon esprit des enfants. Ainsi maitresses et élèves sont tenues en haleine, sans cesse, et portant ses vues plus loin, Pierre Fourier entend que sa congrégation soit ainsi une pépinière d'institutrices, une école normale d'où elles sortiraient pour aller partout semer le bienfait de l'instruction chrétienne et porter leurs méthodes sanctionnées par l'expérience.

Les filles de Pierre Fourier ont-elles réalisé le magnifique programme de leur fondateur ? Oui, grandement, comme il convenait au sublime esprit qui les animait. Elles s'y sont ruinées même, au point que cent quatre-vingt-cinq ans après la fondation de leur première école, elles seront réduites à tendre la main au cardinal de Luynes, archevêque de Sens, rappelant ce qu'elles ont fait pour « le petit peuple » de Paris dans la paroisse Saint-Etienne-du-Mont, avec si « peu de secours. » Elles ont instruit « gratuitement » et élevé un grand nombre de petites filles « qui fréquentent leurs classes extérieures. » Non seulement celles-ci savent « lire et écrire, » mais elles ont aussi « appris à travailler, » si bien que les religieuses « ont la consolation depuis longtemps de voir sortir de leurs écoles des jeunes filles non seulement instruites des maximes de religion et des principes de vertu qui doivent régler leur conduite pendant le reste de leur vie, mais encore capables de gagner leur vie par un travail convenable à leur état. » (Lettre de sœur Saint-Bernard, 23 janv. 1784).

Je n'entends point faire la critique de l'instruction ni de l'éducation officielle contemporaine. Je ne nie point les progrès, je voudrais pouvoir ne point soupçonner les intentions, mais il est sûr qu'on ne fait guère mieux qu'alors dans le domaine de l'instruction, que Pierre Fourier a été le premier initiateur de l'instruction publique, que, en fait de méthode, nous ne voyons presque rien de nouveau, et qu'il subsiste, hélas ! aujourd'hui une lacune immense que nous ne trouvons pas dans les écoles des religieuses de Notre-Dame : on oublie d'enseigner « les principes de vertu » chrétienne, qui doivent régler la conduite.

## II

Cette gloire d'éducateur n'est pourtant pas encore celle qui met au front de saint Pierre Fourier sa plus éclatante auréole. Il fut surtout curé. Sans doute un curé est éducateur, mais il est de plus pasteur. C'est là sa haute fonction trop dédaignée peut-être, ignorée ou incomprise, mais féconde au point de vue social, magnifique et sublime devant Dieu. Si le curé se retirait de son



presbytère pour rentrer dans la vie privée, si les événements le chassaient de sa paroisse, il y aurait en France, il y aurait dans le monde un vide intolérable. C'est comme si l'âme se séparait de la société, et si ce vide ne se comblait pas rapidement, ce serait la mort sociale. Assez longtemps le curé a été mis en croix : qu'on nous permette de nous réjouir de ce que Rome l'a mis à l'honneur en la personne de saint Pierre Fourier.

1. Notre saint fut curé par choix, et il opta pour une mauvaise paroisse. Son oncle, le jésuite Jean Fourier, lui avait dit : « Si vous voulez plus de peine que de récompense, prenez Mattaincourt. » Il était de ceux qui aiment la peine, il se rendit tout droit à Mattaincourt, la « petite Genève » comme on l'appelait, parce que ses trafics de draps, de dentelles, d'horlogerie, aux foires de l'étranger et notamment à Genève, y avaient amené une invasion de brochures protestantes et de désordres sans nom. Plus de mœurs, plus d'offices le dimanche, ou des offices déserts ; mais le règne incontesté de l'impiété, du libertinage et du cabaret. Les habitants favorisés par le commerce y jouissaient avec arrogance de la prospérité matérielle, qui les gâtait et les endurcissait. Par contre, la cure de Mattaincourt ne rapportait pas deux cents francs de revenus. Comment avec de si pauvres moyens Pierre Fourier triompherait-il de cette opulence impie et ramènerait-il à l'église pour y entendre de sévères vérités des hommes endormis dans les faciles jouissances ?

La journée de son installation, il la rend d'abord « illustre et éclatante, » suivant le conseil qu'il aimera à donner, afin que la première impression demeure favorable. Puis plus tard il s'applique à se concilier l'estime et l'affection, et dans une occasion solennelle il se *donne* à ses paroissiens. C'est le jour de la Fête-Dieu. « Comme Dieu se donne aux hommes sous les espèces sacramentelles, dit-il, sans autre intérêt que le bien de ceux qui le reçoivent, ainsi je me donne à vous, non pour l'honneur que j'en puis espérer, ni l'attente de vos richesses, mais simplement pour le salut de vos âmes que résolument, je veux sauver, quand même j'y devrais perdre le sang et la vie. » Il y a dans sa parole un tel accent de sincérité que tous les auditeurs sont saisis ; toutefois ils se réservent d'observer si sa conduite sera d'accord avec les paroles.

Bientôt ils constatent qu'il a dit vrai, qu'il tient ses engagements. Il leur donne de sa pauvreté ; il les console, il est à leur chevet, il les instruit partout et prend une peine immense pour les conquérir, les attirer à l'église par ses paroles élevées et persuasives, ses instructions lumineuses, la splendeur des cérémonies. Ils demeurent sa constante préoccupation, et déjà ils savent que leur curé ne pense qu'à eux, n'a de souci que pour leur bonheur, pour leur âme, qu'il s'est donné tout entier et ne se reprend jamais. Ce qui les subjuguait surtout c'est sa bonté, par laquelle il compatit. Sa devise c'est celle de saint Paul :

« Se réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurer avec ceux qui pleurent. » Mais pour un pasteur l'occasion se présente plus souvent de partager les douleurs que les allégresses de ses paroissiens. Il s'y associe avec cette vive sincérité qui caractérise le curé, et dont vous ne soupçonnez peut-être pas l'intensité poignante. Car le curé c'est un père, toutes vos peines le touchent, tous vos revers le contristent, et quand il sait vos familles éprouvées, c'est lui, père de vos familles, qui se sent éprouvé. Que de moyens alors il imagine en lui-même d'adoucir vos chagrins, de prévenir vos malheurs, et quand il se heurte à l'indélectable, quand il se convainc qu'on ne saurait réparer l'irréparable, avec quel serrement de cœur il se réfugie dans la prière, invoquant Dieu qui peut tout afin qu'il lui envoie des inspirations de salut, à lui qui ne peut rien ! Vos tristesses secrètes ou connues, il les porte dans sa pensée inquiète, il les porte au saint autel où chaque matin il se souvient de vous, avec la crainte que vous n'oubliez le ciel et que dans les deuils comme dans les joies vous ne trouviez des écueils pour votre âme, les écueils du découragement, du doute, de l'irrégion ou de la jouissance. C'est ce que Pierre Fourier exprimait en ces termes admirables : « Si vous n'êtes curé, vous ne comprendrez jamais quelle affection je porte à mes pauvres paroissiens, en quelle peine je me trouve quand je les vois affligés, et combien je mérite d'être excusé si, pendant qu'ils sont tous ensemble, sans en excepter pas un, travaillés injustement et en danger et de leurs corps et de leurs âmes, je me dispense de vaquer à d'autres affaires. »

Un jour ils sont « travaillés injustement » par les habitants de Mirecourt, qui les empêchent de s'approvisionner de grains à leur marché. Aussitôt, « quoique ceux de Mirecourt soient forts et puissants » et de plus ses compatriotes, il prend en main la cause de ses paroissiens, va directement au duc de Lorraine et, après un mois de négociations tenaces, leur fait rendre droit.

Vous n'avez pas, sachez-le, de défenseurs plus acharnés et plus désintéressés que vos curés. Vos intérêts sont les leurs, ils prennent votre parti en toute circonstance, ils ne souffrent pas qu'on vous attaque, parce qu'ils font corps avec vous, parce que vous êtes en quelque sorte leur chair et leur sang, leur âme et leur vie. Et vous, ne devez-vous pas les défendre aussi lorsqu'on les incrimine parce qu'on les méconnaît ? Les enfants permettront-ils qu'on outrage leur père ? Ah ! soyons ainsi unis dans la paroisse, et je vous réponds que nous serons plus forts, et plus heureux.

2. Parce qu'il s'est donné tout entier, bientôt ses paroissiens se sont aussi donnés à lui. Alors il les élève par la charité. Ils étaient riches, prospères, mais ne savaient point faire l'aumône. Les pauvres pourtant ne manquaient pas qui demeureraient à sa charge, et il ne possédait rien. Dans la primitive Eglise les fidèles apportaient sur l'autel

leurs offrandes en nature pour nourrir les plus indigents ; sachant qu'il est plus difficile d'obtenir du riche de l'or que du pain ou des provisions, il ressuscite à Mattaincourt les touchantes coutumes d'autrefois, et dispose à l'église une grande table qui se couvre aussitôt des présents divers des plus fortunés. Les riches goûtent la joie de donner, les pauvres se nourrissent de leurs bienfaits, et dans la paroisse circulent des brises fraternelles de concorde, de reconnaissance et d'amour : le bonheur s'y est établi avec la charité.

Et qu'on ne s'étonne pas de voir le bon curé s'occuper du pain de ses chers paroissiens : « Je suis prêtre, disait l'abbé Perreyve commentant une maxime antique, et rien de divin, rien d'humain ne m'est étranger. » Le curé peut le redire avec plus de vérité encore, parce qu'il voit de plus près que le simple prêtre les misères de la pauvreté et qu'il se sent le devoir de les soulager. Un grand écrivain, Lamartine, a fait de lui un portrait magnifique autant que faux, et qui a marqué son empreinte malheureuse dans l'âme contemporaine. A l'en croire, le curé est un pieux contemplatif, un homme de prière oisive, généralement un vieillard qui vit retiré dans son presbytère, à l'écart, loin du monde qu'il doit ignorer, cultivant son jardin, récitant poétiquement son bréviaire le soir sur le penchant du coteau, élevant le dimanche le calice « de ses mains tremblantes » et chantant d'une « voix cassée » qui remplit à peine le sanctuaire. Ce rôle effacé et platonique n'est point celui du curé ; aussi avec quelle énergie Pierre Fourier l'eût répudié ! Il priaît avec ferveur dans son église, mais c'était pour savoir en sortir et pour aller au peuple, soulevé par ces deux ailes robustes : la charité et le zèle. Il pénètre dans chaque maison, multiplie ses visites, surtout chez les malheureux. Et non seulement il guérit l'âme qui souffre, le cœur que ravagent les passions, mais il s'enquiert de la pauvreté effective de chacun.

Le pain, le pain du corps, c'est la première condition de la vie, et combien n'en ont pas pour eux, pour leur famille ! Comment d'ailleurs pourrait-il le leur procurer constant et complet, car ce pain c'est aussi l'avenir, les nécessités, les charges de demain. L'aumône est excellente, mais pour les vaincus de la vie, pour ceux qui ne peuvent plus lutter, brisés qu'ils sont par l'âge ou les infirmités. Un peuple ne vit pas d'aumônes, mais du juste travail. Or quand les outils manquent, comment travailler ?

Pierre Fourier y a pourvu. Il a fondé sous le nom de *Bourse de Saint-Epvre* une sorte d'institution de crédit de secours mutuel, de *caisse rurale* comme nous dirions aujourd'hui, afin que le commerçant gêné ou le cultivateur aux abois y puisent la somme nécessaire à l'achat des marchandises usuelles ou d'une charrue neuve. Cette idée de génie, notre saint l'aurait-il conçue si, suivant l'idéal du poète, il s'était contenté de vivre dans son presbytère en compagnie de ses animaux

domestiques, ou si d'après les prescriptions actuelles il s'était enfermé dans sa sacristie ?

Parce qu'il est l'homme de Dieu qui aime le peuple, le prêtre est aussi l'homme du peuple. Elevé au-dessus de ses paroissiens par le caractère, la culture d'esprit, l'autorité et la paternité, cependant il doit descendre chez eux et s'occuper même de leurs besoins matériels. Est-ce que ce n'est pas en pansant avec compassion une plaie saignante qu'on trouve le chemin de l'âme qui souffre aussi ? Ceux qui nous empêcheraient ou nous blâmeraient de songer au corps veulent surtout nous empêcher de parvenir à l'âme. Est-ce que l'homme d'ailleurs ne forme pas un tout qu'on ne peut diviser ? Est-ce qu'il est loisible dans ce tout de séparer les deux parties qui le constituent ? Est-ce que ce n'est pas la mort seule qui opère ce terrible partage ? C'est donc la mort sociale qu'on espère procurer en interdisant au prêtre, au curé, de se mêler au peuple pour souffrir avec lui de son infortune matérielle, de ses pertes d'argent, et pour lui indiquer dans l'association le remède à ses maux, les moyens de relèvement pour sa fortune ! Seul d'ailleurs il a mission parfaite pour établir ces œuvres populaires, parce qu'il est éclairé, qu'il a des loisirs pour étudier, et qu'il n'est mu que par le désintéressement, l'amour de ses paroissiens, le désir ardent de les voir prospères.

Accueillez donc votre curé quand il franchit votre seuil, ne lui prêtez que les intentions vraies qui le conduisent chez vous, des intentions de lumière et de charité. Si parfois il vous parle un langage sévère, soyez-lui plutôt reconnaissants de sa franchise. Il lui en coûte, allez ! de vous reprendre, de vous rappeler des devoirs nécessaires dont l'oubli vous mène à votre perte. Saint Pierre Fourier, lorsqu'il jugeait ses paroissiens en sa qualité de chef de justice, ne s'inspirait que de sa droiture, mais il n'hésitait point à condamner les coupables, car avant tout, il était le soutien du droit. Et en cela même il se montrait leur meilleur ami, car l'ami vrai c'est celui qui ose dire la vérité. Il les aimait tous, comme le curé aime tous ses paroissiens, même et surtout « la bande perdue », celle qu'il poursuit toujours comme la brebis égarée et qui s'obstine à ne se rendre jamais. Ah ! que de fois, ainsi que le Sauveur, il cherche à les réunir « comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; et ils ne veulent pas venir. » Ce sont là ses grandes peines, qu'il est en votre pouvoir de faire cesser ou au moins d'adoucir.

Ainsi cette paroisse convertie, par les prières de saint Pierre Fourier, redeviendrait heureuse, les cœurs seraient calmes, les labeurs bénis, et quel aimable paradis procurerait cette union parfaite, cette confiance réciproque du pasteur et du troupeau ! Ainsi soit-il !



## PRONES CATÉCHÉTIQUES

## Troisième dimanche de l'Avent

LA FOI : SA NÉCESSITÉ, SES QUALITÉS

*Tu quis es ?*

Qui êtes-vous ? (Jean, I, 19.)

Mes frères,

S. Jean-Baptiste aurait pu sans manquer à la vérité donner à cette question une réponse qui aurait été fort honorable pour lui. Il n'avait qu'à dire : « Je suis le fils du grand-prêtre Zacharie et d'Elisabeth, je suis le Précurseur dont la venue a été annoncée depuis plusieurs siècles par les prophètes, je suis celui dont la naissance a été accompagnée des prodiges les plus extraordinaires. » Mais bien loin de rappeler toutes les merveilles que Dieu avait déjà opérées en lui, il se contente de répondre : « Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur. » Il proclame par là que c'est pour lui un insigne honneur d'être le serviteur du Christ; auprès de ce titre glorieux, tout le reste n'est rien pour lui.

Faites de même, mes frères, glorifiez-vous aux yeux du monde d'être les serviteurs fidèles de Jésus-Christ, les enfants dévoués de l'Eglise catholique. Mais pour que vous puissiez revendiquer cet honneur, il faut non seulement que vous ayez la foi, mais que cette foi inspire et dirige toute votre conduite. Aussi vous parlerai-je aujourd'hui

1<sup>o</sup> De la *nécessité* de la foi, et2<sup>o</sup> Des *qualités* qu'elle doit avoir.

## I

Il y a de nos jours beaucoup d'hommes qui font bon marché de la foi. « Croyez ce qu'il vous plaira, disent-ils, pourvu que vous viviez honnêtement. » Pour les réfuter, je vais vous montrer : 1<sup>o</sup> qu'on ne peut se sauver sans la foi; 2<sup>o</sup> qu'il n'est pas permis à chacun de croire ce qu'il veut; 3<sup>o</sup> mais qu'il faut accepter dans son intégrité la foi de l'Eglise catholique.

1. Le Sauveur a dit formellement : « Celui qui ne croira pas, sera condamné » (Matth. xvi, 16); et encore : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé, puisqu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. » (Joan. iii, 18). Si ces paroles ne suffisent pas pour vous convaincre, suivez ce raisonnement. Celui qui veut être sauvé doit observer les commandements de Dieu (Matth. xix, 17); or, comment pouvons-nous savoir ce que Dieu exige de nous? Par notre raison? Non, assurément, car elle n'a pas assisté aux conseils de Dieu, pour savoir ce qu'il a commandé aux hommes. Quelle morale ont pratiquée les païens, à qui a manqué la lumière de la foi? Ils croyaient honorer leurs dieux en versant le sang humain, et en se livrant aux plus abominables désordres. Qui nous a appris que des tourments éternels attendent dans

l'autre vie le pécheur impénitent, et que les joies du ciel sont réservées aux justes? C'est la foi. Qui nous a appris que le Fils de Dieu s'est fait homme, et qu'il est mort sur la croix pour expier nos péchés? C'est la foi. Pourquoi Joseph chez Putiphar, et la chaste Suzanne ont-ils mieux aimé s'exposer à la mort que de pécher? Parce qu'ils croyaient à un Dieu infiniment juste et saint, de qui ils attendaient la récompense de leur vertu, et la force pour triompher de la tentation. Pourquoi enfin des millions de martyrs ont-ils supporté toutes sortes de supplices et affronté la mort, sinon parce qu'ils croyaient à cette parole de l'Ecriture : « Réjouissez-vous de participer aux souffrances du Christ, afin de triompher au jour de la manifestation de sa gloire » ? (I Petr. iv, 13). Qu'est-ce qui peut retenir du crime ceux qui ne croient ni à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, ni à l'éternité des peines de l'enfer? La crainte de la justice humaine ou de l'opinion les arrêtera peut-être un instant, mais dès qu'ils seront rassurés de ce côté, ils lâcheront la bride à leurs passions, surtout s'ils espèrent retirer de leur crime du profit ou du plaisir. Enlever la foi à l'humanité, c'est ouvrir la porte à tous les excès, et renverser la base de l'édifice social.

2. « Nous vous accordons, disent certaines gens, que la foi est nécessaire au salut, mais peu importe qu'on croie ceci ou cela, pourvu qu'on vive honnêtement dans sa religion. » C'est une autre erreur, aussi pérnicieuse que la précédente. Ah ! Il vous est indifférent d'admettre ou de rejeter telle ou telle vérité? Dites-moi alors pourquoi le Sauveur du monde a voulu prendre la peine de vous en instruire. Les Juifs avaient une religion, des croyances; les païens eux-mêmes avaient conservé certaines notions religieuses, ils pouvaient, en suivant la voix de leur conscience, éviter le mal et faire le bien. On n'a pas encore trouvé un peuple, si barbare qu'il soit, qui n'ait l'idée de la divinité, et qui ne l'honore de quelque manière. Et cependant Jésus est venu annoncer aux hommes une religion nouvelle, et il a dit à ses apôtres : « Allez dans tout l'univers, et prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. » (Marc, xvi, 15-16). Qui pourrait soutenir après cela qu'on peut embrasser n'importe quelle religion? Est-il possible que des religions qui enseignent les choses les plus opposées soient également agréables à Dieu? Sera-t-il indifférent à Dieu qu'on reconnaisse Jésus-Christ comme son Fils pour l'adorer ou qu'on le regarde comme un homme ordinaire, qu'on se prosterne devant le Saint-Sacrement ou qu'on le foule aux pieds, en un mot qu'on croie la vérité ou le mensonge? Dieu serait alors moins parfait que les hommes, qui ont toujours préféré la vérité et le droit au mensonge et à l'injustice. Si toutes les religions étaient également bonnes, les apôtres auraient été bien insensés de se donner tant de peine pour prêcher la doctrine de leur Maître; les

martyrs auraient eu grand tort de sacrifier leurs biens et leur vie plutôt que de renoncer à leur foi. Non, mes frères, on ne peut pas plaire à Dieu et se sauver dans n'importe quelle religion, car une seule a été établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quiconque ne professe pas la foi chrétienne est séparé du Christ et ne peut espérer le salut, car « il n'y a pas d'autre nom sous le ciel, en qui nous puissions être sauvés. » (Act. iv, 12).

3. Cette religion, qui est la seule véritable, la seule établie par Jésus-Christ pour le salut du monde, ne se trouve que dans l'Eglise catholique. Tandis que les autres confessions qui se donnent le nom de chrétiennes, ne remontent qu'à une date récente et doivent leur origine à des hommes, à Luther ou à Calvin, par exemple, l'Eglise catholique remonte jusqu'à Jésus-Christ et aux apôtres. Seule elle a le droit de s'appeler chrétienne, parce que son divin auteur est le Christ. Seule elle possède la vérité, parce qu'elle est solidement établie sur le roc, et qu'aucune tempête ne peut l'ébranler ; les puissances mêmes de l'enfer ne peuvent rien contre elle. Le Saint-Esprit est avec elle, pour la diriger, la préserver de toute erreur, et il y demeurera, selon la promesse du Sauveur, jusqu'à la fin des siècles. « Sachez, dit saint Augustin, que la foi de l'Eglise catholique est la seule véritable ; quiconque s'en éloigne ne ressuscitera pas pour la vie, mais pour la réprobation. » Les ennemis les plus acharnés du catholicisme ont reconnu sa divine origine. « Il faut avouer, dit Luther, qu'on trouve dans le papisme la parole de Dieu et l'apostolat, que nous tenons de lui les Ecritures, le baptême et les autres sacrements, qu'il possède la foi chrétienne et le Saint-Esprit. » Mélanchton a rendu le même témoignage à notre sainte religion : sa vieille mère, restée catholique, le suppliait au lit de mort de lui dire si elle devait changer de religion : « Restez catholique, lui répondit-il ; il fait meilleur vivre dans notre religion, mais il fait meilleur mourir dans la vôtre. »

Remerciez donc Dieu de tout votre cœur, mes frères, de la grâce qu'il vous a faite d'être élevés dans la religion catholique, puisqu'elle est la seule vraie, la seule établie par Jésus-Christ, la seule qui puisse vous conduire au salut. Mais pour que vous arriviez réellement à ce but, apprenez quelles qualités doit avoir votre foi.

## II

La foi d'un bon chrétien doit être universelle, ferme, active, persévérante.

1. Elle doit être *universelle*, c'est-à-dire s'étendre sans restriction à tout ce que l'Eglise catholique croit et enseigne. Ce n'est pas à dire qu'il faille connaître et croire en détail toutes les vérités enseignées par l'Eglise : il faudrait pour cela une instruction que les simples fidèles ne peuvent acquérir ; mais il faut croire d'une manière générale tout ce que l'Eglise croit et enseigne, et se soumettre avec docilité à toutes

ses décisions. C'est Jésus-Christ lui-même qui exige de nous cette foi et cette soumission lorsqu'il dit aux apôtres : « Enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. » (Matth. xxviii, 20). Toutes les vérités de la foi ont la même base qui est la révélation, la parole infaillible de Dieu ; rejeter un seul dogme, c'est faire à Dieu la même injure que si on les niait tous, puisque c'est refuser de croire à sa parole, comme si cette parole pouvait nous tromper. Faire un choix dans les vérités révélées pour croire les unes et rejeter les autres, c'est croire plutôt à soi-même qu'à la parole de Dieu. Croyez donc, mes frères, tout ce que Dieu a révélé, tout ce que l'Eglise vous enseigne de sa part ; sans cela vous ne pouvez faire votre salut.

2. Notre foi doit être *ferme*, c'est-à-dire exclure toute espèce de doute et d'hésitation. Rien en ce monde n'égale la certitude que nous donne la foi à la parole de Dieu. Ce que nous voyons de nos yeux, touchons de nos mains, est moins sûr que ce qui est garanti par l'autorité divine. « Je douterais de mon existence, dit saint Augustin, plutôt que de douter de ce que l'Eglise m'enseigne. » La doctrine de l'Eglise repose non sur le témoignage des hommes, mais sur le témoignage de Dieu ; or « le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera point. » (Luc, xxi, 33).

« Je ne doute point de la véracité de Dieu, disent quelques incrédules, mais comment suis-je sûr que ce qui m'est enseigné par l'Eglise est bien la parole de Dieu ? » Vous en êtes sûrs, mes frères, puisque vous savez que Jésus-Christ a promis à son Eglise l'assistance du Saint-Esprit jusqu'à la fin des siècles, afin qu'elle n'enseigne jamais l'erreur. Dès qu'elle vous oblige à croire une vérité révélée, vous êtes sûrs que cette vérité vient de Dieu, et il vous est impossible d'avoir le moindre doute à cet égard. « Celui qui n'écoute pas l'Eglise, dit Jésus-Christ, regardez-le comme un païen et un publicain. » Ne laissez donc pas ébranler votre foi par les objections des faux savants, ni par les sarcasmes des impies ; lorsque vous êtes tentés de douter de la parole de Dieu, faites un acte de foi énergique, et protestez que vous voulez vivre et mourir dans le sein de l'Eglise catholique.

3. Notre foi doit être *vive et agissante*, nous devons en faire la règle de toute notre vie, et pratiquer tout ce qu'elle nous prescrit. Ce n'est pas assez de croire sans exception tout ce que l'Eglise croit et enseigne, de le croire fermement et sans hésitation ; nous n'arriverons au salut par la foi que si nous faisons ce qu'elle nous commande. Comme c'est l'amour de Dieu qui nous porte à faire le bien et à éviter le mal, la foi doit être intimement unie à la charité. « La vraie foi en Jésus-Christ, dit saint Paul, est celle qui agit par la charité. » (Gal. iv, 6). La foi qui n'est pas animée par l'amour, ressemble à un corps sans âme, à un cadavre sans vie ; elle ne sert à rien. « Si j'avais assez de foi pour transporter des



montagnes, dit encore l'apôtre, et que je n'aie point de charité, je ne serais rien. » (I Cor. xiii, 2). Et saint Jacques dit de même : « Si quelqu'un prétend avoir la foi, et qu'il n'ait point d'œuvres, sa foi pourra-t-elle le sauver ? » Non, quelle que soit l'ardeur de la foi d'un chrétien, si sa conduite n'y répond pas, il sera réprouvé ; « les démons eux-mêmes croient, et ils tremblent » au fond des enfers (Jac. ii, 19). « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais seulement ceux qui auront fait la volonté de mon Père céleste, » nous affirme le Sauveur. (Matth. vii, 21).

Croire et ne pas vivre en chrétien, c'est non seulement compromettre son salut, mais s'attirer une plus terrible condamnation. Les païens, qui n'ont pas été éclairés des lumières de la foi, seront punis moins sévèrement que les mauvais chrétiens ; « on demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné. » (Luc, xii, 48).

Méditez bien cette parole, et travaillez de toutes vos forces à augmenter vos mérites en menant une vie conforme aux principes de votre foi.

4. Notre foi doit être *persévérante*, c'est-à-dire que nous devons être toujours prêts à tout sacrifier plutôt que de l'abandonner. Sans la foi il n'y a pas d'espoir de salut, la foi est donc pour nous le plus précieux des trésors, et nous ne devons y renoncer pour rien au monde ; s'il fallait lui sacrifier notre fortune, notre liberté, notre vie, nous devrions être disposés, à l'exemple des martyrs, à tout perdre en ce monde plutôt que de renier Jésus-Christ. On ne vous menace pas de la prison, de la mort, pour vous enlever la foi ; mais le monde est toujours l'ennemi de Jésus-Christ, les bons chrétiens sont tournés en dérision, on cherche à les humilier, à les décourager, pour les détourner des pratiques religieuses, selon la parole de saint Paul : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement au service du Christ souffriront persécution. » (II Tim. iii, 12). Il faut du courage, de la persévérance, pour résister à cette persécution sociale ou domestique, qui est quelquefois bien cruelle. Eh bien, vous aurez ce courage, vous ne connaîtrez pas le respect humain ; la haine, les mépris, les moqueries du monde ne vous empêcheront pas de prier, de sanctifier le dimanche, de faire vos Pâques, d'élever chrétiennement vos enfants ; et s'il fallait un jour sacrifier les biens de la terre pour garder ceux du ciel, vous n'hésiteriez pas, vous vous souviendriez que « nous n'avons pas ici une demeure définitive, mais que nous la cherchons au-delà de cette vie. » (Héb. xiii, 14).

Vous connaissez maintenant, mes frères, les qualités que doit avoir votre foi ; vous comprenez combien elle est nécessaire à votre bonheur éternel. Faites tous vos efforts pour la conserver et y conformer votre vie. Croyez tout ce que Dieu a révélé, tout ce que l'Eglise vous enseigne ; ne cherchez pas à comprendre ce qui est au-dessus de votre raison, mais croyez avec toute la simplicité

d'un cœur docile à la grâce, jusqu'à ce que vienne le jour où la clarté de la vision céleste remplacera les obscurités du mystère. Ne laissez jamais le doute entrer dans votre esprit, croyez fermement, puisque Dieu ne peut pas vous tromper. Remplissez consciencieusement vos devoirs de chrétiens, et ne vous laissez détourner du chemin du salut par aucune considération humaine. Alors s'accomplira pour vous la parole du Seigneur : « Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. » (Jean, xi, 25). Ainsi soit-il.

## SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

### XLI

#### L'ÉGLISE

(Ses membres)

*Multi unum corpus sumus in Christo.*

Nous sommes beaucoup, qui formons un seul corps en Jésus-Christ. (Rom. xii, 5).

Ce corps de Jésus-Christ dont nous sommes les membres, c'est l'Eglise, et saint Paul se sert souvent de cette comparaison du corps et des membres pour montrer l'union de Jésus-Christ et des fidèles dans l'Eglise, pour faire comprendre les services mutuels et variés que les fidèles doivent se rendre et les devoirs qu'ils doivent remplir. Considérons, mes enfants, quels sont ceux qui peuvent et doivent être regardés comme membres de cette société chrétienne dont Jésus-Christ est le chef, de cette Eglise hors de laquelle il n'y a pas de salut.

I. Il est certain que le baptême est absolument nécessaire pour qu'un homme qui croit en Jésus-Christ soit membre de son Eglise. Le baptême est l'acte par lequel on naît à la vie surnaturelle, et par lequel on commence à faire partie de la famille chrétienne. A partir de la réception de ce sacrement, on a tous les *droits* et tous les *devoirs* du chrétien, comme l'enfant à son entrée dans la vie a part, dès le premier moment, aux droits et aux charges de la famille. Par suite, l'infidèle, c'est-à-dire celui qui n'est pas baptisé, est vis-à-vis de l'Eglise un étranger, incapable de vivre de sa vie : pour elle, il n'est pas né. Tout ce que l'Eglise peut pour lui, c'est de s'efforcer de l'attirer à cette vie chrétienne ; mais d'action directe sur lui, elle n'en a pas. Telle était, mes enfants, notre position vis-à-vis de l'Eglise dans le temps heureusement très court qui pour nous a précédé le baptême : nous n'étions alors que de pauvres infidèles.

Le baptême, en introduisant l'infidèle dans l'Eglise, lui donne le caractère et la foi du chré-

tien : le caractère qui ne sera effacé ni au ciel, ni sur la terre, ni dans les enfers ; la foi qui en fait un fidèle tant qu'elle n'est pas publiquement reniée, quoique, hélas ! elle soit aujourd'hui trop souvent méconnue et oubliée. En effet, tant que le chrétien n'a pas formellement brisé les liens de la foi qui le tiennent uni au corps de l'Eglise, ou tant qu'il n'a pas mérité de voir briser ces liens par l'Eglise elle-même, le péché ne suffit pas pour l'en séparer : il continue à vivre, au moins extérieurement, de sa vie, à participer dans une certaine mesure à ses suffrages et avoir droit à ses sacrements. C'est la branche infertile, malade, menacée de mort, mais qui tient toujours à l'arbre.

II. Pour cesser d'être membre de l'Eglise, il faut une rupture éclatante, une séparation complète, qui peut avoir lieu d'une des quatre manières suivantes : par l'apostasie, lorsqu'un chrétien renonce à la religion de Jésus-Christ pour n'en pratiquer extérieurement aucune ou pour en pratiquer une autre, comme celle des juifs ou de Mahomet ; — par l'hérésie, en soutenant avec opiniâtreté des erreurs contraires aux dogmes de foi enseignés par l'Eglise ; — par le schisme, en refusant publiquement et obstinément obéissance aux pasteurs de l'Eglise et en se séparant de leur communion ; — enfin par l'excommunication méritée pour des fautes scandaleuses et prononcée par les premiers pasteurs de l'Eglise.

Apostats, hérétiques, schismatiques, excommuniés, telles sont les branches arrachées de l'arbre, tels sont les membres séparés du corps de l'Eglise, qui ne vivent plus de sa vie, parce qu'ils sont privés de la sève divine de foi et de grâce qu'elle seule peut leur infuser.

III. Tout cela, grâces en soient rendues à Dieu, ne nous regarde guère. Ce qui nous regarde, et dont nous remercierons Dieu surtout, c'est que, chrétiens par le baptême, nous en avons gardé la foi, et nous sommes restés membres de l'Eglise : motif de vive reconnaissance pour ce Dieu qui a voulu que nous soyons nommés et que nous soyons en effet ses enfants ; motif d'espérance sans doute, puisque membres de l'Eglise nous en avons tous les droits, droits à la grâce sur la terre, droits à la gloire dans le ciel. — Mais n'oublions pas que si ces droits sont une espérance, ils ne sont une assurance et une garantie de salut qu'autant que nous rendrons à l'Eglise, par l'accomplissement de nos devoirs, un peu de ce que nous recevons d'elle en vertu de nos droits, comme les membres qui tous selon leur rang contribuent à la conservation et à l'entretien de la vie du corps qui est la source et le siège de leur propre vie. — N'oublions pas aussi que, membres de l'Eglise, rien de ce qui intéresse l'Eglise ne doit nous être étranger ou indifférent, et que si tout chrétien ne peut pas entretenir la vie de l'Eglise et lui prêter son action par sa parole ou son travail, il le peut de temps en temps par ses aumônes, souvent par ses prières, toujours par ses désirs.

Enfin et surtout, n'oublions pas qu'on peut appartenir au corps de l'Eglise par son baptême

et par les liens extérieurs de la foi, des sacrements et de l'obéissance, et ne pas appartenir à l'âme de l'Eglise : c'est quand le péché mortel a fait perdre la grâce sanctifiante, qui est à l'âme chrétienne ce que la sève de l'arbre est aux branches. Nous ne permettrons pas à ce chancre hideux d'arrêter pour nous le courant de la grâce divine, et nous ne serons pas comme ces branches desséchées qui tiennent encore à l'arbre, mais qui ne produisant ni feuilles, ni fleurs, ni fruits, sont toujours menacées d'être brisées et jetées au feu. — Evitons avec soin le péché, au moins le péché mortel, et nous resterons les membres sains de l'Eglise, de fidèles disciples de Jésus-Christ, de dignes enfants de Dieu. Ainsi soit-il.

## POURQUOI NE VA-T-ON PAS A L'EGLISE ?

### XII

*A sabbatis meis averterunt oculos suos, et coinquinabar in medio eorum.*

Ils ont détourné les yeux de mes sabbats, et j'étais indignement déshonoré au milieu d'eux. (Ezéch. xxii, 26).

Plus d'une fois peut-être, mes frères, au cours de nos petites conférences, vous vous serez demandé pourquoi je paraissais ne m'en prendre qu'à la transgression du précepte dominical. N'y a-t-il donc pas bien d'autres prévarications que celle-là à signaler et à déplorer ?

Dites plutôt qu'il y en a trop, et que mon dessein a été de les comprendre toutes dans une seule, car *c'est parce qu'ils ont détourné les yeux de mes sabbats*, dit le Seigneur, *que je suis indignement déshonoré au milieu d'eux.*

Effectivement, l'iniqité inonde tellement la terre, qu'aujourd'hui encore la colombe trouverait à peine où poser le pied. Est-il une seule loi de Dieu et de l'Eglise qui ne soit outrageusement méconnue, c'est-à-dire traitée avec indifférence ou violée avec mépris ?... Il suit de là que la vie chrétienne semble n'exister plus que de nom, jusqu'au sein du christianisme, et que, par suite, les individus, la famille, la société ressemblent à un navire en détresse, n'ayant plus ni boussole pour se diriger, ni ancre de salut pour éviter les tempêtes et les écueils, ni port d'abri auquel tendre et se réfugier.

D'où vient un si grand mal ? De l'ignorance, disent les uns ; de l'égoïsme, disent les autres.

Mais la principale accusée, c'est encore la mauvaise presse. C'est à la mauvaise presse que tous les esprits clairvoyants jettent la première pierre et ce n'est pas sans motif. N'est-ce pas la presse en effet qui, de nos jours, tient le gouvernail des intelligences et des cœurs ? C'est au point qu'il n'y a presque plus personne qui se fasse une opinion, une manière de voir et d'entendre les choses



indépendante de la presse, ou qui ne règle ses goûts, ses sentiments, sa religion même sur la presse. Et comme malheureusement la presse, en général, n'a d'autre souci que de battre monnaie ou d'exploiter l'opinion au profit du parti qui rétribue le plus grassement ses services, je vous laisse à penser avec quelle désinvolture et avec quel souverain mépris de la conscience elle aborde et traite ordinairement les questions dans lesquelles la conscience est aux prises avec de pareils intérêts.

Eh bien ! mes frères, qu'on rejette sur la mauvaise presse tout le mal qu'il plaira ; qu'on dise même que c'est par elle que la foi a été minée ; par elle que l'indifférence a jeté sur tous les cœurs son linceul de glace ; par elle que le respect humain a pris un empire formidable, que toutes les passions ont été ameutées contre la vérité et contre le bien, ce n'est pas moi qui viendrai y contredire, tant son action démoralisatrice est visible à tous les yeux. Et cependant, n'en doutez pas, la première et principale source du mal est encore dans la désertion de nos églises. C'est la prévarication mère, et, en finissant, je voudrais simplement vous amener à reconnaître que c'était m'en prendre à toutes que de m'en prendre à celle-là.

Etablissons donc aujourd'hui que *c'est à l'abandon de l'église qu'il faut par dessus tout imputer notre déchristianisation* ; et nous ferons voir, une autre fois, qu'à moins de reprendre régulièrement le chemin de l'église, nous avons peu de chance de redevenir jamais chrétiens.

Je dis que c'est à l'abandon de l'église qu'il faut imputer notre déchristianisation.

Je ne vous détaillerai pas ici tout ce qu'est une église ; je vous dirai seulement que c'est la *seule école officielle* où des chrétiens aient l'obligation de venir puiser l'enseignement de leur religion, prendre le mot d'ordre et de ralliement dans les heures de crise, et que par conséquent, pour des chrétiens qui veulent rester chrétiens, il n'y a pas ce qu'on appelle la liberté du choix.

## I

Notre-Seigneur Jésus-Christ, voulant faire et maintenir entre ses disciples l'union des esprits et des cœurs, de manière à n'avoir qu'un seul troupeau, s'est bien gardé de livrer son enseignement à la libre interprétation de chacun ; mais il a institué son Eglise, et, dans son Eglise, un magistère infaillible pour la distribution du pain de la vérité. C'est par le pape personnellement et par les évêques en union avec le pape, que s'exerce dans l'Eglise ce divin magistère ; et j'ajouterai même : par tout prêtre légitimement envoyé à une portion quelconque du troupeau, mais sous la surveillance et le contrôle des évêques et du pape. Car, ne perdez pas de vue que l'Eglise est un corps, mais un corps mystique, et qu'il en est de la vérité destinée à la vivifier, comme du sang qui se répand du cœur dans les artères, et des artères dans les moindres veines. Il suit de là que les

membres fidèles n'ont pas à attendre d'un autre canal l'enseignement que Jésus-Christ leur a laissé. C'est tellement le seul enseignement officiel, que vous avez le droit de vous en contenter ; c'est surtout le seul sur lequel vous ayez à régler vos croyances et vos mœurs, Dieu se tenant pour satisfait qu'on écoute son Eglise et qu'on se plie à sa direction. Se peut-il rien de plus complètement rassurant pour la conscience ?

Or, mes frères, où se distribue cet enseignement ? Où les fidèles sont-ils tenus d'aller le prendre ? — A l'église, et pas ailleurs. C'est à l'église seulement qu'est dressée la chaire de vérité, et tout ce qui tombe de cette chaire devient, de par l'autorité même de Jésus-Christ, règle de foi et de conduite pour le chrétien.

Mais si vous abandonnez l'église, ou si vous n'y venez plus que de temps à autre, suppléerez-vous à cet enseignement, et comment y suppléerez-vous ?

Ah ! d'abord ils sont bien rares aujourd'hui ceux qui se passionnent pour l'étude de la religion, et qui y mettent assez de temps et assez de méthode pour acquérir une instruction qui égale celle qu'on reçoit à l'église ; très nombreux, au contraire, ceux qui ne se font pas plus grand scrupule de négliger cette étude que de manquer à l'église. Et alors, qu'arrive-t-il ? Qu'au lieu de connaître à fond sa religion, on n'en a que des notions vagues, incomplètes, inexactes, souvent fausses, quand on n'en vient pas à une ignorance crasse. Oh ! le bon terrain pour l'indifférence, pour tous les préjugés en vogue, pour la zizanie de toute espèce ! Sans compter que, grâce à un orgueil indéfinissable, on s'imagine être bien exempt des préjugés vulgaires. Et vous croiriez que, quand on en est là, on peut bien professer sa foi, être bien instruit de ses devoirs de chrétien, être bien au fait des dispositions que réclame de nous la pratique de l'adoration, de la prière et des sacrements ?... Ce ne sont plus des chrétiens, mais des avortons de chrétiens ! Que voulez-vous ! Ils ne croissent ni ne se fortifient, faute d'aliment ; ils ne peuvent que végéter, que dépérir d'inanition.

Et que sera-ce donc, si, fuyant l'église où ils apprendraient à connaître la religion, ils ne repaissent leur intelligence que de romans ou de diatribes contre la religion ? Car, hélas ! il ne manque pas de ces productions dans lesquelles le persiflage et le mensonge tiennent lieu de preuves aux négations les plus audacieuses, aux insinuations et même aux accusations les plus perfides. Tout y passe : tout ce qui fait l'objet de la foi de plus de soixante générations est impudemment nié ou travesti ; tout ce qui a soutenu ou relevé l'espoir de l'humanité déchue, est trivialement bafoué ou ridiculisé ; tout ce qui se dévoue au maintien ou à la défense de la vertu, de la justice et de l'honneur, est outrageusement vilipendé et flétri. On ne peut guère s'attendre à ce que les ténèbres donnent jamais la lumière ; n'est-ce point là pourtant ce que se promettaient ces naïfs lecteurs qui n'apprennent à penser sur Dieu, sur

l'âme, sur une autre vie, sur le bien et le mal, que d'après des athées et des matérialistes qui ont voué une haine implacable à tout ce que nous respectons le plus ? Et vous voudriez qu'à pareille école on pût rester croyant ou le devenir ?... Pour ma part, je serais fort surpris qu'on n'en vînt pas à renier, pratiquement au moins, son baptême et sa foi : *A sabbatis meis averterunt oculos suos, et coinquinabar in medio eorum*. — Mais ce ne sont ni des romans, ni des journaux hostiles que nous lisons. — Eh bien ! passe encore que vous lisiez de bons romans et de bons journaux ; mais ne comptez pas y trouver jamais, si bons soient-ils, ce précis des connaissances qu'il faut à des chrétiens.

« Il y a certainement, dit Bossuet, beaucoup d'injustice à ne vouloir croire touchant Jésus-Christ, que ce qu'en écrivent ceux qui ne sont pas rangés parmi ses disciples, car c'est chercher la foi dans les incrédules, ou le soin et l'exactitude dans ceux qui, occupés de toute autre chose, tiennent la religion pour indifférente. »

Ainsi, mes frères, nous avons beau avoir été entés sur Jésus-Christ par le baptême, pour parler comme saint Paul : si nous cessons d'adhérer à lui et d'aspirer la sève de sa doctrine en cessant de venir à l'église, il est à jamais impossible que nous vivions de sa vie. Mais si non contents d'être privés de la sève de sa doctrine, nous aspirons une sève étrangère, sera-t-il surprenant qu'au lieu de bons fruits, nous n'en portions que de sauvages ? *Expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas*.

## II

Est-ce à dire pourtant qu'il suffirait de venir à l'église pour être à l'abri de la contagion, tout en se repaissant de doctrines malsaines ?

Nullement ; celui qui viendrait à l'église tout en pactisant avec les ennemis de la religion, ne risquerait pas moins de perdre la foi et les mœurs, parce que c'est déjà périr que de jouer avec le péril. Mais ce que je veux dire, c'est que si l'on fréquentait l'église dans un esprit docile, comme il convient, du reste, à des chrétiens qui veulent avoir du christianisme autre chose que le nom, on ne manquerait pas d'y entendre, à l'approche du danger, à l'heure de la puissance des ténèbres, le mot d'ordre et de ralliement qui eût empêché de passer aussi facilement à l'ennemi. — Comment, vous eût-il été dit, vous chrétien, disciple de Jésus-Christ, vous iriez vous faire le disciple d'un maître, d'un mercenaire de la plume, d'un homme que vous ne connaissez d'aucune façon ! Où sont donc ses titres à votre confiance ? Quels gages avez-vous de son désintéressement et de sa sincérité ? Quelles preuves vous donne-t-il de ses négations ou de ses affirmations, et en quoi auraient-elles plus de valeur que celles sur lesquelles reposent vos croyances ? Ont-elles donc déjà affronté l'épreuve de la critique et du temps, comme celles que la religion vous offre ? Oui, je sais, par exemple, que, pour vous ôter la foi aux Ecritures, il se tue de vous dire que le papier se laisse

écrire... et, malheureux que vous êtes, vous ne vous apercevez pas que c'est surtout vrai du papier qu'il vous débite ! Et c'est là néanmoins ce papier que vous dévorez comme étant l'expression de la vérité même !... O sagesse ! ô bon sens ! quelle pitié !

Ne sentez-vous pas, mes frères, que pour de vrais chrétiens de pareils avertissements serviraient merveilleusement de mot d'ordre et de ralliement, et empêcheraient beaucoup d'hommes d'être surpris et de donner dans le piège qu'on avait essayé de leur tendre ?... Mais comment avertir ceux qui ne viennent plus à l'église ? Et, du reste, seraient-ils en état de bien reconnaître une voix qu'ils ne sont plus accoutumés d'entendre et qu'étouffent déjà les hurlements des loups ?

Ah ! elle ne vous sera donc jamais connue, l'astuce du loup qui guette le troupeau ! Toujours il attend, ou que le berger sommeille, ou que d'imprudentes brebis, ayant quitté le bercail, se soient mises hors de portée de la houlette ; et c'est alors qu'il se met à égorger tout à son aise... Je ne me figure pas autrement ces bandes de loups que la nuit des temps a vomies sur le troupeau de Jésus-Christ. Depuis longtemps ils guettaient ces chrétiens oublieux de leur âme, éloignés du bercail dans lequel ils ne rentreraient plus que par hasard, comme perdus et étourdis dans le tourbillon de la vie, et ils se sont dit : Voilà notre proie !... Proie facile, quand elle n'a plus qu'elle-même pour se défendre.

Voilà, mes enfants, comment je m'explique que, si l'on a cessé d'être chrétien pour devenir je ne sais quoi, c'est principalement pour avoir abandonné l'Eglise : *A sabbatis meis averterunt oculos suos, et coinquinabar in medio eorum*.

Et aujourd'hui, à qui n'entendez-vous pas demander : Où allons-nous ? Car, nous n'avons plus de boussole : ayant répudié la foi pour embrasser toutes les opinions que le vent du jour nous apportait, il y a longtemps que ces opinions ont varié de direction, en sorte que nous sommes emportés à l'aventure. — Où nous arrêterons-nous ? Car nous avons perdu notre ancre de salut : ayant renoncé aux promesses de l'autre vie pour nous attacher éperdument à la poursuite de biens chimériques, voilà que tous ces biens, même ceux que nous croyions déjà tenir et posséder, liberté, égalité, fraternité, tous nous échappent et nous fuient, et de tous côtés même se dressent sans cesse de nouvelles embûches et de nouveaux écueils. — Où tendre et nous réfugier ? Car nous n'avons plus de port assuré : quand on a abandonné le parti de la religion dont les destinées sont immortelles, pour des partis dont le triomphe est d'un jour, on ne peut jamais savoir auquel se rendre pour trouver le repos, si bien que l'âme est en perpétuel ballottage entre l'espoir et la crainte.

Tout cela, mes frères, que vous l'avez compris ou non, tout cela pour avoir abandonné l'église ; tout cela, sans préjudice des surprises plus douloureuses que le jour de demain nous ménage



peut-être, et des comptes autrement sévères que l'éternelle justice nous tient certainement en réserve. Ah ! combien donc l'abandon de l'église nous aura été funeste, et combien grande et précieuse serait la grâce qui nous ouvrirait enfin les yeux !

### XIII

*Per aliam viam reversi sunt in regionem suam.*

Ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

(Math., II, 12).

Mes frères,

Quand il y a un mauvais chemin connu, on est tenu de faire comme les Mages, et d'en prendre un autre. C'est surtout en abandonnant le chemin de l'église que nous avons cessé d'être chrétiens ; ce n'est qu'en reprenant le chemin de l'église que nous redeviendrons chrétiens, pas autrement. Et voilà comment encore j'avais les meilleures raisons de m'en prendre principalement à ceux qui ne vont plus ou presque plus à l'église.

Pour redevenir chrétien, en effet, il est de toute nécessité qu'on revienne à la pratique des devoirs de la vie chrétienne. Or, sans la volonté de venir à l'église, il n'est pas de devoir dont on ne soit tout prêt à faire bon marché, et il en est même d'autres qu'on se rend indigne de remplir. Bien plus, celui qui ne va pas à l'église ou n'y va plus que de loin en loin, désapprend tellement ses devoirs qu'il se rend vite incapable de les remplir comme il faut.

#### I

1. Sans la volonté de venir à l'église, il y a des devoirs dont on ne tarde guère à faire bon marché.

Que de fois, mes frères, à propos de certaines personnes ayant cessé d'être chrétiennes, ou à peu près, n'avez-vous pas entendu ou fait vous-mêmes des remarques comme celle-ci : Jadis, elles auraient eu si peur de manquer à quelque chose, et aujourd'hui elles ne s'approchent plus des sacrements ! elles ne respectent plus ni jours de jeûne, ni jours d'abstinence, et — que ne commenciez-vous par là — ni dimanches, ni fêtes ! Car vous pouvez tenir pour certain que nul autre respect ne survit longtemps à celui-ci.

Oui, la désertion de nos églises est le commencement de toutes les désertions.

Et cela s'explique. En considération de quoi tiendrait-on mieux compte de la même autorité sur un point que sur un autre ? *Dimanches et fêtes tu sanctifieras* est un précepte tout aussi grave et formel que tel ou tel de ceux-ci, par exemple : « Tous tes péchés confesseras au moins une fois l'an... Quatre-temps, vigiles jeûneras et le carême entièrement... Vendredi chair ne mangeras. » Or, de deux choses l'une : vous croyez à l'autorité de l'Eglise, ou vous n'y croyez pas. Si vous croyez à l'autorité de l'Eglise, et que vous la méprisiez sur un point aussi capital, je ne vois pas ce qui vous retiendrait de la mépriser sur un autre point. Si cependant ce n'est point par mépris, comme

j'aime à le croire, c'est toujours au moins ou par indifférence, ou par respect humain, ou par lâcheté que vous méconnaissiez son autorité, et la conséquence est la même, c'est-à-dire que vous ne surmonterez pas mieux votre lâcheté, votre indifférence, votre respect humain dans un cas que dans l'autre, surtout s'il vous en coûte encore davantage de vous confesser que de fréquenter l'église.

Si vous ne croyez même pas à l'autorité de l'Eglise, il n'y a plus à se demander comment vous faites si peu de cas de ses préceptes, et il ne reste qu'à vous regarder comme des païens et des publicains.

Je sais bien qu'il y a des inconséquences inexplicables, qu'il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui vont encore assez régulièrement à l'église et qui ne laissent pas que d'omettre d'autres obligations graves. Mais il est à constater que, si c'est par conviction que ces personnes vont à l'église, elles finissent toujours par reconnaître leur inconséquence et par s'amender sérieusement ; tandis que celui qui cesse de venir à l'église, fût-il encore attaché à certaines observances, en fera litière avant peu. D'où je conclus qu'il n'y a rien de si efficace pour entretenir et raviver les pratiques chrétiennes, que la fréquentation de l'église, et rien de si puissant pour en amener et consommer la ruine, que la désertion de l'église. Et voilà pourquoi on ne redeviendra fidèle à tous ses devoirs de chrétien qu'en reprenant bien régulièrement le chemin de l'église.

2. Sans la volonté de venir à l'église, il est même des devoirs qu'on se rend indigne de remplir.

De ce nombre sont la confession et la communion. Il va de soi, en effet, qu'on ne se confesse et qu'on ne communie dignement qu'à la condition d'être bien décidé à ne rien omettre de grave en fait de préceptes. Or, ne pas vouloir venir à l'église serait vouloir une omission grave. Aussi longtemps donc que vous vous ferez une habitude de manquer à l'église et que vous ne remplirez pas l'obligation qu'il y a pour vous d'y venir, vous vous constituez indigne de vous approcher de la table sainte, et même du tribunal de la pénitence ; car, qui veut la fin, veut les moyens. N'auriez-vous donc pas d'autre obstacle qui vous éloigne de ces sacrements, c'est assez que vous ne veniez pas à l'église, ou que vous n'ayez pas le ferme dessein d'y venir, pour que votre propre conscience vous en interdise l'approche. « Je tiendrais pourtant bien à me confesser, ne fût-ce que pour mettre ma conscience en repos ; mais j'entends rester libre de ne pas aller à l'église. » Si, avec de semblables dispositions, vous pouvez croire que vous mettrez votre conscience en repos, c'est que vous avez une conscience singulièrement formée. Donc, abandonner l'église, moins que cela, y aller même, mais n'y aller que pour la forme et sans conviction, c'est le grand obstacle à la vie chrétienne.

#### II

Quiconque ne vient pas à l'église, ou n'y vient plus que de loin en loin, devient vite incapable de

remplir comme il faut ses devoirs de religion, quels qu'ils soient.

Nous avons, en effet, envers Dieu, envers nous-mêmes et envers nos semblables des devoirs d'une souveraine et décisive importance pour le salut ; et ces devoirs, nul ne parvient à s'en bien acquitter qu'à ces trois conditions : de les bien connaître, de savoir la manière de les remplir, et d'être exhorté à les remplir.

1. Commençons par nos devoirs envers Dieu. Ils se résument tous dans la pratique de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Mais en quoi consistent nos obligations sur ce point ? Le savons-nous assez exactement pour que d'ineptes préjugés ne viennent pas se mêler à nos croyances et à nos pratiques, de façon à les rendre ridicules et insoutenables à nos propres yeux ? Savons-nous suffisamment ce que nous devons croire, espérer et aimer ? En savons-nous le pourquoi et le comment ? Car tout cela est de rigueur. — Et en admettant même que votre instruction religieuse sur tous ces points ne laisse rien à désirer, ne vous apercevez-vous pas que tout en nous a besoin d'être stimulé : notre intelligence pour saisir et comprendre, notre mémoire pour se rappeler, notre jugement pour se former, notre cœur pour s'affectionner, notre volonté pour se déterminer ?

Cherchez donc tout cela hors de l'église ! Vous ne le trouverez pas.

Que dis-je ? Vous ne le trouverez pas ? Vous êtes ou non amateurs de lectures... Amateurs de lectures ! Mais de quelles lectures ? Si seulement c'était d'un bon abrégé de la doctrine chrétienne, ou de la vie des saints, comme cela se pratique dans de bonnes familles, passe encore ! J'avoue que j'ai déjà rencontré, en ma vie, des personnes solidement instruites de la religion par ce moyen. Mais ne liriez-vous pas plutôt des romans, des feuilletons, des gazettes ? Est-ce bien dans ces genres de composition que vous trouverez la science que nous disons ? Car, si nous exceptons quelques rares journaux franchement catholiques, les meilleurs, très souvent, sont encore ceux qui ne toucheraient jamais à ces questions ; dans d'autres, la vérité est presque toujours faussée ou amoindrie... Et si vous lisez des journaux ou des brochures dont les auteurs, ennemis hypocrites ou déclarés de la religion, n'ont d'autre but que de travestir la vérité ou de salir la vertu, ah ! je vous plains d'être à une pareille école ! Et si, pour comble de malheur, vous avez déserté l'église, où vous trouveriez l'occasion de rectifier vos idées, vos impressions, vos jugements, vous me faites l'effet d'une de ces victimes d'autrefois qu'on couronnait de fleurs, mais à qui on avait pris soin de bander les yeux pour leur dérober la vue de l'autel et des instruments du sacrifice ; et il y a lieu de craindre qu'en vous repaissant de ces lectures profanes, impies même, vous n'ayez à jamais peut-être effacé de votre front le sceau des élus.

Plût à Dieu, alors, que vous ne fussiez pas amateurs de lectures ! Mais il n'en est pas moins vrai que si vous avez déserté l'église, vous devien-

drez vite incapables de remplir, comme il faut, vos devoirs envers Dieu.

2. Et les devoirs envers le prochain, en aura-t-on une plus nette intelligence, si l'on ne vient plus à l'église ? Il y a tant d'obligations de justice et de charité envers lui, tant de manières de lui en appliquer les lois suivant qu'on est chef de famille, magistrat ou simple particulier, supérieur ou inférieur, suivant qu'on a contracté ou non avec lui des engagements de justice ou de charité !

Fût-on même au courant de tous ses devoirs envers le prochain, et de la manière de s'en bien acquitter ; si l'on n'y est pas fréquemment excité, si la conscience n'est pas fortement tenue en éveil sur la gravité de pareilles obligations, on s'écouterait et on se relâcherait. Et en effet, s'il y a de nos jours tant de pères et de mères, tant de chefs de maisons qui font un si triste usage de leur autorité ; tant d'enfants et de jeunes gens qui font le désespoir de leurs familles ; tant d'infidélité dans les serviteurs ; tant de déloyauté dans les transactions, tant d'indélicatesses, tant de rapines ; s'il y a dans les affaires tant de brigandages que chacun se sent porté à dire : « Oh ! dans quel monde vivons-nous ! » ne voyez-vous pas que tout cela tient plus encore à une sorte d'inconscience qu'à une perversité innée, à ce que, dans la plupart des cas, j'appellerais plutôt une distraction, un sommeil de la conscience qu'un manque absolu de conscience ? Que voulez-vous ! Il en est de la conscience comme d'un clavier musical : elle n'émet le son désiré que si vous pressez du doigt la touche correspondante, et c'est la parole de Dieu qui est ce doigt savant et mystérieux. Cette parole, où l'entendrez-vous, si vous ne fréquentez pas l'église ?... Ce n'est pas dans les tristes milieux dont on se fait presque fatalement un choix approprié à son humeur et à ses goûts.

3. Quant à nos devoirs envers nous-mêmes, ce sont encore ceux sur lesquels nous nous aveuglons le plus aisément, et pour l'accomplissement desquels nous avons le plus grand besoin d'être stimulés, car il n'est rien d'aussi difficile et d'aussi héroïque que de se vaincre soi-même.

S'agit-il, en effet, d'un défaut à corriger ?... On ne se connaît pas de défaut : lynx envers nos pareils, dit le proverbe, et taupes envers nous. — D'une vertu à acquérir ?... On se croit plus vertueux que personne. Est-ce le monde qui vous fera la leçon et vous exhortera à la réforme de vos mœurs ? Mais d'abord le monde ne s'occupe que de l'extérieur. Ne seriez-vous qu'un sépulchre blanchi, il se contente de vous juger en secret, et il passe. Puis, sachez-le, quels que soient vos défauts ou quelle que soit la vertu qui vous manque, si vous êtes dans ses bonnes grâces, le monde s'abstiendra de vous faire de la peine, sauf à vous déchirer par derrière ; et si vous n'êtes pas dans ses bonnes grâces, ses reproches seront si violents, si acerbes, si exagérés peut-être, que vous vous poserez simplement en victime de l'insolence ou de la calomnie, et vous ne ferez que vous obstiner dans votre aveuglement.

Ah ! combien les choses se passent autrement à



l'église ! Ici, tout le monde écoute, et personne n'entend, si ce n'est la conscience intime de chaque auditeur. Il n'est donc pas de défauts, pas de vices qui ne puissent être repris avec discrétion et censurés avec fruit, pour peu qu'il se rencontre encore de bonne volonté dans une âme. Et non seulement on se verra mis de la sorte au courant de ses défauts ; mais en même temps que la parole de Dieu jette la lumière dans l'âme et l'avertit des chaînes qui la captivent, elle nous montre à quoi nous devrions aspirer, la possibilité et les moyens d'y atteindre ; et si une âme n'est point trop rebelle à la grâce, nul doute qu'il ne lui prenne envie de s'essayer à la lutte, et qu'elle n'en vienne un jour à marcher de victoire en victoire.

C'est en général l'histoire de toutes les conversions vraiment sérieuses.

Ainsi donc, mes frères, pas d'illusion possible : c'est en cessant de venir à l'église qu'on se déchristianise, c'est-à-dire qu'on en vient à perdre le sentiment chrétien, ce sentiment qui nous donne à la fois l'intelligence de notre sublime vocation et des charges qu'elle nous impose, l'ardeur sans laquelle on se relâche fatalement de manière à devenir indifférent en peu de temps, ou à se mettre à la remorque du respect humain et de ses passions. Et même, qui peut dire si l'on n'en vient pas jusqu'à perdre la foi ?

Pouvez-vous ne pas remarquer, mes frères, qu'il en est déjà trop parmi nous qui ont perdu ce sentiment chrétien ?... Que beaucoup même, oui beaucoup, aient perdu l'intelligence de leur sublime vocation et des devoirs qui en découlent ; que beaucoup ne sentent plus la moindre émulation pour faire honneur aux sacrés engagements de leur divine adoption, qui donc pourrait, l'Evangile à la main et les yeux sur ce qui se passe, le nier ou en disconvenir ? Or, comme il est trop manifeste qu'une pareille déchristianisation résulte principalement de l'abandon de l'église, je défie tout homme de recouvrer jamais pleinement le sentiment chrétien, à moins qu'il ne fréquente l'église de nouveau. Vous allez me dire que cette recette n'a pas grande chance d'être goûtée de ceux qui ont fait comme un divorce avec l'église : mais c'est justement à cause de cela qu'ils doivent passer pour très malades ; car, quand il ne reste plus qu'un remède pour suprême ressource et que le malade éprouve pour ce remède une invincible répugnance, c'est de mauvais augure. Eh bien ! alors, malheur pour malheur ! quand un chrétien, marqué des onctions du baptême en est venu là, mieux eût valu pour lui qu'il ne fût jamais né, ou que, du moins, l'Eglise ne l'eût jamais porté dans son sein.

C'est un grave et sérieux sujet d'examen, mes frères, que cette question : Pourquoi ne va-t-on pas à l'église ? et qui prête, vous l'avez vu, à bien des explications toutes plus accusatrices les unes que les autres. Il ne me reste plus qu'à prier Dieu d'éclairer chacun de vous sur son propre compte, et de lui inspirer les résolutions nécessaires, car je ne connais pas d'omission plus compromettante pour le salut que l'omission d'aller à

l'église. Jamais, de la part d'aucune sentinelle, cri d'alarme n'aura eu plus d'à-propos ; jamais cri d'alarme n'aura signalé ni plus grave ni plus pressant danger.

Ce n'est pas, je vous le répète, que pour se dispenser de l'église on n'ait la ressource de certaines excuses ; mais il arrive trop souvent qu'on se paie d'excuses bien insuffisantes, comme si l'on n'entendait pas bien la force de ce mot « obligation » et d'une obligation grave entre toutes. C'est tous les jours qu'une obligation imprévue vient comme se greffer sur nos obligations courantes, et demander que nous y fassions droit. Je ne veux pas savoir si cette survenante est toujours une obligation aussi caractérisée que celle d'aller à l'église le dimanche ; mais ce que je sais bien, c'est que si cette nouvelle obligation nous revient, il suffit qu'elle ne souffre aucune remise, aucun délai, pour que nous lui donnions le pas sur toutes les autres, même sur celles que nous proclamions tout d'abord très urgentes. N'est-ce pas la preuve qu'au besoin nous savons ajourner nos projets, suspendre nos travaux les plus pressants, changer le cours de nos occupations pour aller à celle qui ne peut se remettre, et que, pour pouvoir, il n'y a bien souvent qu'à vouloir ?... Mais ne pensez-vous pas aussi que Dieu, qui nous intime l'obligation d'aller à l'église, serait en droit de condamner le peu de gêne que nous nous imposons pour exécuter l'ordre qu'il prescrit sous les menaces les plus sévères ? Saint Augustin disait : « Ce qu'ont pu des tels et des telles, pourquoi ne le ferais-je pas moi-même ? » Disons après lui : « Ce que je puis faire pour contenter telle ou telle de mes envies, pourquoi ne le pourrais-je pas aussi bien pour obéir à l'ordre souverain de Dieu ? » Il me semble qu'au grand jour des suprêmes assises le Souverain Juge n'aura pas à invoquer d'autre argument que celui-là, pour mettre à néant la plupart de nos excuses. Oh ! qui dira la force de la bonne volonté pour triompher de bien des obstacles, de bien des répugnances ! et qu'il s'en trouverait peu de vraiment insurmontables, si nous nous pénétrions mieux de ce que nous avons à gagner ou à perdre, suivant notre obéissance ou notre désobéissance à la loi du dimanche ! Ah, c'est ici qu'il nous faut ouvrir les yeux de la foi, car il n'y a que la foi pour nous bien pénétrer d'aussi graves conséquences et nous les faire apprécier ! La raison, l'instinct même, peut bien nous apprendre à craindre ce qui tue le corps, mais il n'y a que la foi qui sache nous apprendre à craindre ce qui tue l'âme, et le Sauveur nous recommande expressément de ne point craindre ce qui tue le corps, mais bien ce qui tue l'âme. Consultez donc la foi, et obéissez à sa direction : c'est, en pareille occurrence, votre unique boussole, et le plus souvent, dans vos résolutions, le seul pilote auquel il soit prudent et sage d'abandonner le gouvernail.

FIN

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETIT AVENT SUR LES BÉATITUDES

### VI

#### CINQUIÈME BÉATITUDE : LA MISÉRICORDE

*Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Bienheureux les miséricordieux, car eux-mêmes obtiendront miséricorde. (Math., v, 7).

Pour arriver à la béatitude, mes frères, il faut avant tout établir l'ordre dans son propre cœur, en arracher l'amour des richesses, de la domination et des plaisirs, et les remplacer par une recherche ardente de la justice et de la sainteté. Mais nous ne sommes pas destinés à vivre seuls : notre existence doit s'écouler au milieu d'hommes semblables à nous, sujets aux mêmes faiblesses et aux mêmes misères. Comment nous comporter avec ces compagnons de notre exil ? Le divin Maître nous l'enseigne dans les dernières béatitudes.

Le premier devoir qu'il nous impose vis-à-vis des autres hommes est celui de la miséricorde. « La miséricorde, dit saint Thomas, est un sentiment de compassion qui s'élève dans notre cœur à la vue de la misère d'autrui, et qui nous pousse à la soulager autant qu'il est en notre pouvoir. » Quand donc Jésus nous dit : « Soyez miséricordieux, » c'est nous dire : « Vous verrez ceux qui vous entourent *torturés par la douleur ou souillés par le péché* ; ne soyez pas insensibles à leur malheur, mais tâchez d'y porter remède ; et vous serez récompensés, car ainsi vous obtiendrez allègement pour vos souffrances et rémission pour vos fautes. »

### I

1. Pour être miséricordieux, il faut d'abord *sentir* les maux d'autrui. Être insensible à la douleur de ses semblables paraît impossible pour tout homme qui a du cœur. Il est cependant des égoïstes qui, sous ce rapport, sont au-dessous des brutes. Tout dans leur existence est subordonné à ce but : se procurer le plus de jouissances possibles. Hormis ce but, ils ne connaissent rien. Si leur vie est bien tranquille, bien confortable, ne venez pas leur dire que d'autres sont malheureux. Ils ne vous écouteront pas, et « assis à une bonne table, vous soutiendront qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim. » Que si, malgré toutes leurs précautions, la souffrance d'autrui se présente à eux, ils détournent d'elle leurs regards comme d'un spectacle dangereux, capable de troubler leur chère quiétude. Quoi qu'ils fassent, ces égoïstes sans cœur ne seront jamais heureux : c'est le Maître qui le dit. A ceux-là seuls est promise la béatitude qui sont vraiment compatissants. Hommes, ils sentent que rien de ce qui con-

cerne les hommes ne doit les laisser indifférents ; chrétiens, ils savent que nous sommes tous frères, fils d'un même Père céleste, que ce bon Père veut avant tout le bonheur de ses enfants, et que le malheur d'un seul d'entre eux est contraire à l'ordre établi par la Providence. Aussi, de quelques souffrances qu'ils soient les témoins, qu'ils voient ceux qui les entourent minés par les privations, torturés par les maladies, brisés par les peines morales, ils ressentent en eux le contre-coup de toutes ces souffrances, et, si les larmes ne s'échappent pas toujours de leurs yeux, toujours du moins leur cœur est ému et souffre avec les malheureux. Voilà les véritables *compatissants*.

2. Mais ils ne seront pas miséricordieux si cette compassion est purement spéculative et stérile. « Si quelqu'un, dit saint Jacques, voit son frère dans le besoin, et qu'il lui donne de bonnes paroles, mais rien de plus, quel mérite aura-t-il ? » Toute compassion qui est sincère doit engendrer dans notre cœur le désir de soulager les maux d'autrui. Si nous souffrons véritablement de sentir notre prochain avoir faim et soif, être nu et sans toit, nous lui donnerons, selon notre pouvoir, aliment et boisson, vêtement et habitation. Si nous aimons ceux qui, auprès de nous, sont tourmentés par les mille déchirements de la vie, nous courrons à eux pour les consoler et prendre notre part de leur triste fardeau. Agir autrement serait la preuve que le cœur n'a pas été vraiment ému, qu'on a confondu avec la compassion un ébranlement de nos nerfs désagréablement affectés par le spectacle du mal.

3. C'est donc toutes les œuvres de charité corporelles et spirituelles que Jésus exige de nous pour que nous méritions la céleste récompense. Et la récompense de notre compassion sera précisément la miséricorde, la compassion. — Compassion de la part des hommes : non qu'il faille compter toujours sur la reconnaissance de ceux qu'on aura soulagés, ce serait malheureux, et notre compassion serait difficilement dégagée de tous calculs égoïstes. Mais enfin pourquoi Dieu ne se servirait-il pas des créatures pour nous récompenser du bien fait aux créatures ? — Compassion de la part de Dieu en ce monde. Tôt ou tard le malheur nous accablera. Avec quelle confiance alors n'irons-nous pas nous jeter dans les bras de Dieu, si nous avons été vraiment compatissants ? Nous ne serons pas repoussés par Dieu, mais nous l'entendrons parler à notre cœur et nous dire : « Ce que tu as fait au plus petit de mes enfants, je suis prêt à te le rendre. Mais ce que tu as fait imparfaitement, selon la mesure de ta faiblesse, je le ferai, moi, selon la mesure de ma Toute-Puissance. Quelles que soient tes misères et tes peines, je suis assez grand, assez bon pour te faire oublier tout et goûter le vrai bonheur. » — Compassion surtout de la part de Dieu dans l'autre monde. Ici il suffit d'ouvrir l'Evangile. « Au jour du jugement, le roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous depuis la formation du monde, car j'ai eu



faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité... Et ainsi les justes entreront dans la vie éternelle; heureux seront-ils alors de s'être montrés miséricordieux, car ils auront obtenu miséricorde.

## II

Notre miséricorde ne doit pas s'arrêter au mal physique, elle embrassera aussi le mal moral, le péché. Nous serons compatissants pour les pécheurs, et nous tâcherons de leur venir en aide, pour que Dieu à son tour ait pitié de nous, nous convertisse et nous pardonne.

1. Le pécheur est malheureux, et pourtant il nous est très difficile de le plaindre. D'abord il n'a pas l'air de se douter de son infortune et d'en souffrir; pourquoi alors en aurions-nous plus de peine qu'il n'en éprouve lui-même? Puis, souvent la faute d'autrui nous est nuisible, viole nos droits ou contrarie nos desirs; notre égoïsme alors prend parti pour la justice et nous exagère la scélératesse du pécheur. Enfin, si nous ne considérons que la grandeur de Dieu offensé par le péché, nous sommes tentés d'être impitoyables. Comme les apôtres fougueux qui auraient voulu voir la foudre écraser les Sichémistes ingrats, nous demandons à Dieu d'accabler ses ennemis, et en attendant nous les poursuivons de notre mépris et de notre haine. Dieu approuvera-t-il une telle conduite? Non certes, il nous blâmerait comme Jésus blâma ses apôtres trop zélés. « Pourquoi, nous dirait-il, voulez-vous être plus sages et plus justes que moi? Est-ce bien à vous d'abord à vous montrer sévères? Vos fautes ne sont-elles pas graves et nombreuses? Et, sans ma grâce qui vous a soutenus, ne seriez-vous pas tombés dans des crimes encore plus humiliants? Imitez-moi plutôt. Nulle de vos faiblesses, nul de vos forfaits n'échappe à ma science infinie, et chaque jour ma colère pourrait punir des coupables. Mais je sais de quelle boue vous êtes pétris; je ne suis pas impitoyable pour de faibles créatures comme vous. Malgré tout, je vous continue mes bienfaits, je pleure sur vos égarements et je suis prêt à accueillir votre repentir. Imitez ma bonté. Pleurez sur vos pauvres frères qui sont tombés; pleurez sur un malheur qui a peut-être été le vôtre, et qui vous accablerait bientôt si je ne vous soutenais dans les tentations. »

2. Pleurer sur les pécheurs ne suffit pas, il faut travailler à les soulager, à les convertir. Jésus en effet ne s'est pas contenté de verser des larmes sur Jérusalem coupable, il n'a rien épargné pour chercher et ramener les brebis perdues d'Israël. Il est allé aux pécheurs, il leur a parlé, il leur a fait du bien. Faisons comme lui. N'établissons pas une barrière infranchissable entre nous et ceux qu'à tort ou à raison nous estimons plus méchants que nous. Ne les condamnons pas à ne fréquenter que leurs semblables, à n'avoir sous les yeux que des exemples pernicieux. Admettons-les avec bonheur dans notre société; plus notre vie est réglée et

plus il sera utile pour eux d'en être les témoins. « Ils verront nos bonnes actions et seront amenés par là à glorifier notre Père céleste. » — Ajoutons les bonnes paroles aux bons exemples. Avertissons, reprenons, exhortons avec énergie au besoin, mais toujours sans dureté. Que notre charité nous suggère le langage le plus doux, le plus discret, le plus propre à faire impression. — Et enfin, si notre parole est impuissante sur ces esprits rebelles, gagnons les cœurs par nos bienfaits. Rendons le bien pour le mal, et peut-être qu'un jour nous aurons la joie de voir ces pauvres âmes ingrates revenir à une piété et à une vertu qu'elles auront trouvées en nous si bienveillantes et si compatissantes.

3. Ce sera déjà pour nous une belle récompense que d'avoir ramené au bercail une brebis égarée. Mais Dieu nous en réserve une plus belle encore, la grâce du repentir et du pardon. « Pardonnez, est-il dit, et il vous sera pardonné, car on usera envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers vos frères. » Si donc notre âme est jamais souillée par le péché, Dieu ne s'irritera pas sans retour contre nous, la pitié lutttera dans son cœur contre la justice. Il nous donnera le temps et l'occasion du repentir. Une voix intérieure se fera entendre à notre pauvre âme, lui rappellera son bonheur d'autrefois, lui montrera ses désillusions actuelles, et l'étendue de son infortune. Nous nous éveillerons alors de notre engourdissement, nous irons avec confiance vers notre Père, il ouvrira ses bras à ses fils repentants, et nos crimes seront pardonnés. Ainsi, au jour du jugement, nous ne serons pas plongés dans ces flammes éternelles que nos fautes nous avaient méritées; mais, parce que nous aurons été miséricordieux pour les autres, nos péchés aussi obtiendront miséricorde.

Ne dédaignons pas, mes frères, un moyen si facile d'arriver au ciel. Pour souffrir avec les malheureux et les soulager, pour plaindre et aider les pécheurs, il suffit d'avoir du cœur et d'aimer son prochain. Or, comme le remarque saint Augustin, on peut dire quelquefois : « Je ne puis jeûner, je ne puis travailler, » mais personne n'est admis à dire : « Je ne puis aimer. » Aimons donc le prochain, soyons bons pour tous ceux avec qui nous vivons, même pour ceux qui ne le méritent pas, et nous verrons se réaliser pour nous la parole des saints Livres : « Heureux l'homme miséricordieux, car sa félicité ne sera jamais troublée durant toute l'éternité. » Ainsi soit-il.

## VII

### SIXIÈME BÉATITUDE : LA PURETÉ DU CŒUR

*Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. (Math., v, 8).

Quelle magnifique récompense, mes frères, Jésus promet dans cette béatitude ! Ce n'est plus seulement le royaume du ciel et de la terre ; ce n'est

plus seulement la consolation dans les larmes, la plénitude de la justice, ou l'abondance de la miséricorde, c'est la vision et la possession de Dieu même qui est annoncée aux cœurs purs. Un pareil privilège ne doit pas nous surprendre : ceux en effet qui sont à la fois pauvres, doux, justes et miséricordieux ont le cœur pur, ils doivent donc jouir à la fois des récompenses promises aux précédentes béatitudes. Mais comment la pureté du cœur peut-elle mériter une telle gloire et un tel bonheur, c'est ce que nous allons expliquer en montrant d'abord *en quoi consiste la pureté du cœur*, et ensuite *comment elle mène à la vision de Dieu* en ce monde et en l'autre.

## I

On dit qu'une substance est pure, quand il n'y a rien en elle d'étranger à sa nature. Ainsi, l'eau est pure, l'air est pur quand ils ne contiennent que leurs éléments constitutifs dans une proportion déterminée. L'or est pur quand le feu l'a débarrassé de tout alliage hétérogène. Le cristal est pur, le diamant est pur, quand rien dans leur substance n'empêche la réflexion et les jeux de la lumière. Une glace est pure quand tous les objets s'y reflètent avec les moindres nuances de leur beauté ; la plus petite tache en détruit la netteté, et si elle vient à s'étendre, la lumière ne peut plus se réfléchir et l'on ne distingue plus rien.

Il en est ainsi de notre âme. Notre cœur est le siège de toutes nos affections bonnes ou mauvaises ; il sera donc pur quand il n'aimera que ce qu'il doit aimer. Or, notre âme, créée à l'image de Dieu, est faite pour le connaître et l'aimer, c'est sa destination. Mais Dieu est le bien parfait, l'éternelle vérité, la souveraine justice, la beauté sans tache. Donc notre cœur sera pur quand il adhérera à l'éternelle vérité, qu'il cherchera la souveraine justice, c'est-à-dire qu'il aimera Dieu par dessus tout.

Par la pureté du cœur, Notre-Seigneur n'entend donc pas parler seulement de la vertu de chasteté qui donne à l'âme ses plus beaux reflets et la prédestine à approcher plus près du trône de l'Agneau ; mais, de même que la justice, au sens évangélique du mot, signifie la perfection chrétienne, la sainteté dont nous devons avoir faim et soif, de même le cœur pur est le cœur exempt de tout péché et de toute attache au péché, si léger qu'il soit. On le reconnaîtra facilement aux caractères suivants : à la simplicité d'intention, à la droiture dans l'action, et à la pratique du désintéressement.

La simplicité d'intention d'abord. Un cœur pur, dit saint Augustin, est un cœur simple, c'est-à-dire un cœur sans replis, ne cachant aucune affection qui puisse déplaire à Dieu. « L'œil, dit Notre-Seigneur dans ce même sermon sur la montagne, l'œil est la lumière de votre corps. Si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé ; si votre œil est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres. » Or l'œil du corps désigne ici l'intention qui doit gouverner nos actes ; c'est donc à l'inten-

tion que nos bonnes actions emprunteront leur prix et leur beauté.

La droiture dans l'action ensuite. Le cœur pur va droit à son but sans dévier jamais, car il ne voit que la justice de Dieu à pratiquer et le royaume des cieux à conquérir. Au contraire, le cœur embarrassé des affections terrestres veut servir à la fois Dieu et le monde ; il est tiraillé en deux sens et s'engage nécessairement dans une voie oblique qui le conduira loin de son but.

Enfin, la pratique du désintéressement. Toutes nos afflictions viennent de ce qu'on nous arrache des choses auxquelles nous sommes attachés. Si nous n'étions attachés qu'à Dieu, personne ne pouvant nous faire perdre Dieu, nous serions véritablement heureux dès cette vie. Notre-Seigneur demande donc que nous nous détachions des créatures pour nous attacher à lui seul. « Si quelqu'un, dit-il, veut venir à moi, qu'il se renonce et qu'il porte sa croix. »

Ce détachement des choses du monde a des degrés. Il commence par le renoncement aux biens et aux jouissances matérielles. Les richesses sont un fardeau qui nous incline vers la terre, appesantit notre marche et retarde nos progrès dans les voies du salut. Si quelqu'un ne renonce pas, au moins d'affection, à tout ce qu'il possède, il ne peut être disciple de Jésus-Christ. Bienheureux les pauvres en esprit ! Les jouissances d'ici-bas, surtout les jouissances charnelles, obscurcissent le cœur et lui dérobent la vue de la patrie céleste ; elles brisent les ailes par lesquelles l'âme s'élève jusqu'à Dieu pour se remplir de sa lumière et de sa force.

Cette abnégation est déjà un grand pas dans la voie du salut ; mais il y a quelque chose à quoi nous tenons plus encore qu'aux biens de ce monde : c'est notre volonté. Cette volonté, dont Dieu était l'objet naturel avant la chute, tend depuis le péché à se rendre indépendante de son Auteur. De là le mauvais instinct qui la pousse à la désobéissance et à la révolte contre l'autorité. Il faut donc que cette volonté dérégulée soit disciplinée par l'abnégation chrétienne, qu'elle cherche à faire avant tout ce qu'exige la loi divine et non ce qu'il lui plaît, qu'elle sacrifie l'orgueil du commandement à l'obligation du devoir. « Mon Père, disait notre divin Modèle, que votre volonté soit faite et non la mienne. » C'est ce sacrifice complet de leur volonté à la volonté divine que recherchent ces âmes d'élite qui, par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, se condamnent à porter leur croix à la suite de Notre-Seigneur pour entrer avec lui dans sa gloire. C'est bien de ces âmes qu'on peut dire avec le moraliste chrétien qu'elles sont limpides et pures, que la vie en elles est comme un rayon de soleil qui se joue dans une goutte de rosée. C'est d'elles surtout que Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. »

## II

Dès ce monde, les cœurs purs voient Dieu, c'est-à-dire que par l'œil de l'âme qui perçoit les



choses spirituelles, ils s'élèvent de la contemplation des merveilles créées à la connaissance du Créateur. Pour les saints, les créatures sont comme un miroir qui leur envoie des reflets de la divinité. Ils voient Dieu partout, ils le sentent dans l'humble fleur des champs, ils l'entendent dans le mugissement des grandes eaux, ils le contemplent dans ce soleil que l'Ecriture appelle le vêtement de sa gloire. De même que l'astre du jour, en chassant les ténèbres de la nuit, remplit toute la nature de joie et de vie; de même Dieu, vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, illumine par sa présence l'âme des saints et éloigne de leur cœur les ténèbres de l'ignorance et du péché. Ce soleil des âmes ne s'est pas encore levé pour eux dans les splendeurs de sa lumière directe, ce spectacle est réservé aux siècles de l'éternité; mais dès ici-bas ce soleil a ses jets de lumière, voilés parfois, mais plus éclatants que les clartés de l'ordre naturel.

Mais la meilleure des œuvres de Dieu, la plus belle image de ses perfections, c'est l'âme elle-même. Dieu se manifeste clairement en elle par la puissance de l'intelligence, par la noblesse et la générosité du cœur, et par ces aspirations vers l'infini que rien ici-bas ne peut satisfaire. Nous voyons Dieu dans notre âme, quand par la foi en sa parole infaillible nous apprenons à connaître sa nature, ses attributs et ses mystères. Cette vision de Dieu par la foi s'est élevée chez des saints privilégiés jusqu'à la contemplation directe des choses divines; c'est ainsi que saint Paul fut ravi au troisième ciel et entendit des mystères qu'il n'est pas permis à l'homme de révéler. Mais surtout nous voyons Dieu dans notre âme, quand il y entre par sa grâce et que le St-Esprit y habite substantiellement; c'est alors que l'âme sainte, unie si étroitement à Dieu, le sent en elle, le touche du doigt pour ainsi dire et reste sans cesse pénétrée de sa présence. Mes frères, à certains jours de calme et de bonheur pur, au jour de votre première communion par exemple, n'est-il pas vrai que vous avez senti Dieu en vous, que votre âme a été illuminée des rayons de sa gloire suivant la prédiction du prophète Isaïe (LX, 2)? Alors vous avez compris combien ces manifestations de Dieu remplissent l'âme d'un bonheur tellement élevé au-dessus des plaisirs de la terre que nulle comparaison ne peut s'établir entre eux.

Et pourtant ces délices terrestres ne sont que l'ombre et l'image des délices éternelles que Dieu promet à ceux qui l'aiment. Dans ce monde, les cœurs purs n'ont point de la vision de Dieu que par le moyen des créatures et comme à travers un miroir; mais au séjour de la gloire, dans la vision béatifique, ils posséderont Dieu à la fois par l'intelligence et par l'amour. Ils verront Dieu face à face, en lui ils connaîtront directement les merveilles de ses perfections, les secrets de ses mystères, l'économie de sa Providence. Ils contempleront la vie divine en trois personnes, ils verront l'humanité glorifiée du Fils telle qu'elle apparut sur le Thabor aux apôtres bien-aimés. Cette vision ne

sera pas une pure théorie, mais une connaissance affective accompagnée d'amour et de jouissance. L'âme béatifiée, aimant Dieu de tout son cœur, concentrera en lui toutes ses affections; elle se plongera, s'abimera dans cet océan de splendeur et de bonté, et s'éciera avec délices: « O souveraine vérité, ô éternelle charité, ô mon Dieu, qu'elles sont belles les récompenses que vous avez réservées à vos saints! »

Mais, mes frères, ces récompenses se sont pas également brillantes pour tous les élus; car il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père céleste. Notre vue de Dieu sera donc en raison de la pureté de notre cœur. Chaque degré d'épuration est une ascension vers la vision bienheureuse, à laquelle nous ne pouvons parvenir que par une purification complète en ce monde ou en l'autre. Que ceux d'entre nous qui n'ont pas le cœur pur aillent donc le laver dans le bain salutaire du sacrement de Pénitence; que ceux qui sont déjà justifiés se sanctifient encore, afin que nous puissions tous arriver au sommet de la montagne de Dieu. Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES

### Quatrième dimanche de l'Avent

DIEU : SA NATURE, SON EXISTENCE

*Parate viam Domini.*

Préparez le chemin du Seigneur.  
(Luc, III, 4.)

Mes frères,

Cet avertissement s'adresse aussi bien à nous qu'aux Juifs, car les conditions auxquelles le salut nous est offert sont les mêmes qu'à l'époque de la prédication de saint Jean-Baptiste. Que devons-nous faire en premier lieu pour préparer le chemin du Seigneur? Nous devons croire à sa parole. La foi, il est vrai, ne suffit pas pour être sauvé, mais c'est la première condition du salut : sans elle nous ne pourrions ni accomplir la loi de Dieu, ni recevoir le pardon de nos péchés. Aussi l'Ecriture dit-elle que « sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. » (Hébr., XI, 6.)

Où sont contenues les principales vérités que nous devons croire pour être sauvés? Dans le *Symbole des Apôtres*. Il est court, mais rempli des plus précieux enseignements. Ce qui a été figuré dans tout l'Ancien Testament, annoncé par les prophètes, prêché par les apôtres, s'y trouve résumé. On croit que ce sont les apôtres eux-mêmes qui l'ont rédigé avant de se séparer pour aller convertir le monde. Depuis dix-huit siècles, des millions de fidèles l'ont répété, des millions de martyrs l'ont confessé au prix de leur sang, et aujourd'hui trois cents millions de catholiques le chantent d'une voix unanime dans les cinq parties du monde.

Vous savez que le symbole des apôtres renferme douze articles ou subdivisions. Nous commencerons à expliquer aujourd'hui le premier article : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* Et nous répondrons à ces deux questions :

1<sup>o</sup> Qu'est-ce que Dieu ?

2<sup>o</sup> Comment prouve-t-on son existence ?

# I

Qu'est-ce que Dieu ? Il est impossible de répondre parfaitement à cette question, de manière à vous faire comprendre intégralement la nature de l'Etre infini ; aucun homme, aucun ange ne peut s'élever jusque-là. Il nous est plus facile de dire ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Je me contenterai d'expliquer la réponse si profonde du catéchisme : « Dieu est un pur esprit, infiniment parfait, Créateur du ciel et de la terre, et souverain Seigneur de toutes choses. »

1. Dieu est « un pur esprit, infiniment parfait, » c'est-à-dire un Etre qui n'a point de corps, mais une intelligence et une volonté souverainement parfaites. « Dieu est esprit, » nous a dit le Sauveur (Jean, iv, 24), c'est-à-dire qu'il n'a pas de corps ; cependant l'Ecriture nous le représente apparaissant à nos premiers parents dans le paradis terrestre, se montrant à Noé, à Abraham ; elle nous parle de ses yeux qui voient tout, de sa main qui soutient la terre, etc. Lorsque Dieu prend un corps pour se manifester aux hommes, ce corps ne fait point partie de sa nature, c'est comme un vêtement extérieur, et lorsqu'on parle des yeux, des oreilles, des bras de Dieu, ce sont des expressions figurées, nécessaires pour exprimer sa science et sa puissance.

Dieu est esprit, c'est-à-dire il a une intelligence et une volonté, pour connaître, vouloir et agir, car cela est aussi nécessaire à un esprit que les yeux, les oreilles, les pieds et les mains sont nécessaires à un corps humain.

Les anges sont aussi de purs esprits, mais Dieu se distingue d'eux par ses infinies perfections. Entre un grain de sable et le globe de la terre il y a une différence immense ; bien plus grande est la distance entre l'ange et Dieu. Dieu n'a point eu de commencement, il ne dépend de personne ; les anges créés par lui le reconnaissent pour leur roi. L'intelligence divine connaît tout, sa puissance n'a point de bornes ; les anges ne connaissent que ce que Dieu leur découvre et ne font que ce qu'il leur permet. Dieu est la sainteté même ; les anges et les saints ne peuvent avoir qu'une faible participation à cette sainteté. Notre-Seigneur nous dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » (Matth., v, 48), c'est-à-dire : Imitiez autant qu'il est possible à une créature, la perfection de la sainteté divine. Efforcez-vous donc, mes frères, en méditant sur l'infinie perfection de Dieu, d'arriver à en reproduire en vous l'image.

2. Dieu est « le Créateur du ciel et de la terre, » c'est-à-dire de tout ce qui existe, de tous les êtres visibles ou invisibles. Il les a créés ou tirés du

néant, il leur a donné l'existence, sans lui ils ne seraient rien. Il ne s'est servi d'aucune matière pour produire le ciel et la terre, car de toute éternité rien n'existant que Dieu, la matière qu'il aurait employée aurait dû être créée, et ne pouvait l'être que par lui. Si une chose avait existé comme Dieu de toute éternité, elle aurait été indépendante de lui, elle aurait été éternelle et infinie comme lui, ce qui est absurde.

Dieu a tout créé par sa seule parole, c'est-à-dire par le seul acte de sa volonté : « Il a dit, et tout a été fait ; il a ordonné, et tout a été créé. » (Ps. xxxii, 9). Il a tout créé sans qu'il lui en ait coûté aucun effort, aucune fatigue ; il aurait pu créer des milliers d'autres mondes, car rien n'arrêtait sa liberté. S'il a voulu créer le monde en six jours ou six époques successives, c'est afin que nous admirions davantage sa sagesse, sa puissance et sa bonté. S'il a voulu se reposer le septième jour, c'est pour nous apprendre que l'œuvre de la création était complètement achevée.

Que votre puissance est admirable, ô mon Dieu ! Vous avez commandé, et la lumière est sortie du néant, les cieux se sont étendus, les mers se sont formées, la terre s'est couverte d'immenses forêts, les animaux s'y sont multipliés à l'infini en attendant l'homme, leur roi. Mais c'est par bonté pour nous que vous avez produit toutes ces merveilles, soyez-en béni à jamais. (Ps. cxlvi).

3. Dieu est « souverain Seigneur de toutes choses, » c'est-à-dire que tout lui appartient et doit lui être soumis. « Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme, l'univers et tout ceux qui l'habitent, parce que c'est lui qui l'a créé. » (Ps. xxiii, 1). Qu'il est étendu, l'empire du Créateur ! Notre globe nous paraît bien grand, il a une superficie de cinq cents millions de kilomètres carrés, mais en comparaison de l'univers entier il n'est qu'un grain de sable : le soleil est quatorze cent mille fois plus gros que la terre, et un boulet de canon lancé avec une vitesse de quinze kilomètres à la minute mettrait plus de vingt ans pour aller de la terre au soleil. Avez-vous jamais essayé de compter les étoiles du firmament ? Outre celles que vous voyez, on en découvre avec le télescope un nombre infiniment plus considérable, et tout cela appartient au Seigneur. C'est lui qui a fixé à chacun des astres la place qu'il occupe, c'est lui qui a réglé les mouvements si réguliers de la terre et des planètes. « Les montagnes se sont élevées, et les plaines se sont abaissées, dit le Psalmiste, aux endroits que Dieu a déterminés » (Ps. ciii, 8) ; c'est lui qui a donné à la mer des rivages, et qui lui a dit : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin » (Job, xxxviii, 10). Tout ce que renferment le ciel et la terre, depuis le chérubin le plus élevé jusqu'au plus humble vermisseau, dépend de Dieu et lui obéit.

Admirez, mes frères, cette grandeur, cette puissance, cette majesté infinies du Créateur ; voyez avec quel ordre merveilleux toute la nature obéit à ses ordres, et promettez-lui de rester toujours



fidèles à sa loi. Servez-le avec empressement, parce que c'est le meilleur des maîtres. Tout ce qu'il y a de bien en ce monde vient de lui ; c'est lui qui donne à toutes ses créatures ce qu'il leur faut pour atteindre leur fin. « Elles attendent, dit le Psalmiste, et c'est vous, Seigneur, qui leur donnez à temps voulu leur nourriture ; vous ouvrez la main et vous remplissez tous les êtres de vos bienfaits. » (Ps. cxliv, 16). Mais c'est surtout à l'égard des hommes que Dieu se montre plein de bonté et de miséricorde, il leur procure et les biens du corps, vie, santé, nourriture, vêtement, et les biens de l'âme, dons de l'intelligence, joies du cœur, et les biens surnaturels de la grâce qui les préparent au bonheur du ciel.

Cette bonté infinie vous oblige, mes frères, à une reconnaissance sans bornes. Si un pauvre à qui vous donnez un morceau de pain ne s'éloigne pas sans vous dire « merci », comment seriez-vous assez ingrats pour ne pas remercier un Dieu qui vous a comblés de tant de bienfaits ! Remerciez-le en faisant un bon usage de ses dons, et en évitant avec soin tout ce qui offense ses regards.

## II

Les preuves de l'existence de Dieu se tirent : 1<sup>o</sup> de la considération de ce monde visible ; 2<sup>o</sup> de notre propre conscience ; 3<sup>o</sup> de la révélation.

1. Pour nous convaincre de l'existence de Dieu, il suffit que nous jetions les yeux sur ce monde visible. Chacune des créatures qui le composent nous crie : « Il y a un Dieu qui m'a créé et qui me gouverne. » Le soleil, la lune et les astres qui brillent au ciel, les animaux et les plantes qui vivent sur la terre, ont-ils pu se produire eux-mêmes ? Non assurément. Si l'on venait vous dire qu'à l'endroit où nous sommes maintenant il n'y avait absolument rien il y a cinq cents ans, et que tout d'un coup cette église avec sa tour et ses cloches, son autel, ses statues et ses tableaux, a paru sans qu'on sache comment, que toutes les maisons du village sont sorties de terre un beau matin comme des champignons, vous prendriez pour un fou celui qui tiendrait un pareil langage. Vous savez bien que pour bâtir des maisons et une église il faut un architecte et des ouvriers. Ne sont-ils pas plus fous encore, ceux qui soutiennent que le ciel et la terre existent sans que personne les ait créés ? Quelque chose peut-il sortir du néant sans un créateur ? Et quel est ce créateur ? Un homme, quelque habile qu'on le suppose, un ange même, aurait-il pu faire de rien tout cet univers ? Du reste, cet homme, cet ange, qui les aurait produits ? qui leur aurait donné la puissance de créer le monde ? Il faut donc nécessairement admettre, à l'origine des choses, un Etre infini, tout-puissant, éternel, à qui tous les autres doivent leur existence. Quiconque refuse de reconnaître cette vérité doit renoncer au titre d'homme intelligent.

Ce n'est pas seulement la *création*, mais aussi le *gouvernement* du monde, qui nous prouve l'existence de Dieu. Voyez l'ordre qui règne dans la

nature : dans les êtres les plus petits comme dans les plus grands, partout éclate une sagesse infinie. Le soleil se lève chaque jour à une heure précise, la lune passe régulièrement par les mêmes phases, tous les corps célestes se meuvent plus exactement que les rouages d'une montre, les saisons se suivent toujours dans le même ordre, et chaque année la terre se couvre aux mêmes époques de plantes, de moissons et de fruits de toutes sortes. Les animaux ont des instincts admirables : l'hirondelle pour faire son nid, l'araignée pour tisser sa toile, le renard pour surprendre sa proie. Que dire de l'homme, de l'ordre et de la proportion qui règnent entre toutes les parties de son corps ? — D'où vient cette organisation merveilleuse de tout l'univers ? Du hasard ? Mais le hasard n'a ni pouvoir ni intelligence, ce n'est qu'un mot qui n'explique rien. Autant vaudrait dire que c'est le hasard qui a disposé le mécanisme des locomotives, qui fait partir et arriver exactement les trains des chemins de fer pour vous apporter chaque jour vos lettres et vos journaux, que c'est le hasard qui fait vos habits et prépare vos repas. Encore une fois, il n'y a que des fous qui puissent raisonner de la sorte. Evitez cette folie, mes frères, et reconnaissez avec l'apôtre saint Paul que « depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu nous ont été manifestées par les merveilles de la nature, de sorte que ceux qui ne veulent pas croire sont inexcusables. » (Rom., i, 20).

2. L'existence de Dieu est encore prouvée par la voix de notre conscience. Il y a dans chacun de nous une voix qui crie : « Ceci est bien, cela est mal, fais ceci, évite cela. » Si nous obéissons à cette voix, nous sommes heureux ; si nous lui résistons, nous sommes dévorés par le remords. Lorsque nos premiers parents eurent mangé du fruit défendu, ils allèrent se cacher tout-honteux dès qu'ils entendirent la voix de Dieu ; c'était leur conscience qui leur disait qu'ils avaient mal fait. Et lorsque Caïn eut tué son frère, le remords ne lui laissa ni paix ni trêve, le malheureux erra jour et nuit, comme s'il s'était vu poursuivi par la vengeance divine.

D'où vient, mes frères, cette voix qui nous commande de faire le bien et d'éviter le mal, cette sentence qui produit au fond du cœur humain la joie ou le remords ? Elle ne vient pas de nous, car souvent elle nous condamne, et quand nous voulons la faire taire, elle crie plus fort encore. Ce n'est pas le fait de l'éducation, du préjugé, de la crainte, car elle existe également chez les hommes qui n'ont reçu aucune formation morale, chez les sauvages eux-mêmes. C'est donc la voix de la justice éternelle, la voix de Dieu même qui commande le bien et interdit le mal, pour défendre les droits de sa sainteté infinie. « Dieu est tout près de vous, dit le païen Sénèque, il est avec vous, il est en vous, comme un témoin et un gardien vigilant, pour commander le bien et défendre le mal. »

Quand même nous n'aurions pas les sens pour nous convaincre de l'existence de Dieu par les mer-

veilles de la création, notre conscience nous suffirait pour nous obliger à reconnaître cette vérité.

3. Enfin nous trouvons dans la révélation les preuves les plus convaincantes de l'existence de Dieu. Dans le paradis terrestre, Dieu s'est révélé lui-même à nos premiers parents. Plus tard, il s'est révélé à Noé, à Abraham et aux autres patriarches, puis à Moïse à qui il a dicté la loi qui devait régir son peuple. Dans cette loi, la croyance à un seul Dieu Créateur et souverain Seigneur de toutes choses, occupe la première place, et toutes les fois que les Juifs se laissaient entraîner à l'idolâtrie, Dieu leur envoyait des prophètes pour les menacer de sa vengeance, et leur rappeler qu'ils ne devaient point avoir d'autre Dieu que lui.

Mais ce n'était pas assez pour ce Dieu infiniment bon de révéler aux hommes son existence : il leur a envoyé, après quatre mille ans, son divin Fils pour les instruire. C'est Jésus-Christ qui nous a appris qu'il y a en Dieu trois personnes : le Père qui produit de toute éternité un Fils semblable à lui, le Fils qui est venu sur la terre et s'est fait homme pour expier nos péchés, le Saint-Esprit qui sanctifie les fidèles en leur communiquant la grâce. Il a institué son Eglise pour conserver et propager sa doctrine, et aujourd'hui, un petit enfant qui sait bien son catéchisme, connaît mieux les vérités religieuses qu'aucun des philosophes païens.

Que de remerciements ne devons-nous pas à Dieu pour de si grands bienfaits ! Mais, hélas ! beaucoup d'hommes, au lieu de le remercier, blasphèment son nom et lui refusent l'hommage de leur foi. Est-ce de leur part une conviction réelle que Dieu n'existe pas ? Non, mes frères, si la foi ne nous apprenait pas que ce Dieu punit le vice de châtiments éternels, il n'y aurait pas d'incrédules. C'est parce qu'il y a au ciel un œil qui voit tout et une justice sévère qui punit tout, que l'impie essaie de dire au fond de son cœur : « Il n'y a pas de Dieu. » (Ps. xiii, 1).

Ne vous laissez donc pas séduire, mes frères, par les faux raisonnements des incrédules. Ecoutez cette voix de la nature, cette voix de la conscience, cette voix de l'histoire qui vous crient : « Il y a un Dieu qui a créé ce monde et qui le gouverne. » Ecoutez la voix de la révélation qui vous dit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu ne serviras que lui seul, et tu l'aimeras de tout ton cœur. » Si vous voulez être heureux en ce monde en goûtant les joies d'une conscience pure et assurer votre bonheur éternel, faites tous les jours la volonté de votre Père qui est dans les cieux. Ainsi soit-il !

## POUR LA FÊTE DE NOËL

Transeamus usque Bethlehem  
et videamus hoc verbum quod  
factum est. (Luc, ii, 15.)

Mes frères,

S'il est dans la religion catholique un mystère touchant entre tous qui nous attire, nous ravit, nous émeut jusqu'aux larmes, c'est bien le mystère de Noël.

Tout y est réuni pour attendrir nos cœurs : ce petit enfant nouveau-né étendu sur une crèche, enveloppé de pauvres langes, qui nous sourit et qui nous tend les bras, et dans lequel la foi nous découvre notre Dieu, notre Sauveur, notre frère ; Marie sa mère, qui ressent dans son âme toutes les douces joies de la maternité sans perdre la gloire de sa virginité ; Joseph, son père nourricier, heureux témoin de toutes ces merveilles, qui couvre de ses baisers cet Enfant-Dieu dont le soin, la garde, la vie lui ont été confiés ; les anges qui viennent annoncer à la terre la naissance de son Rédempteur, et qui font retentir les airs de leurs cantiques harmonieux ; les bergers qui déposent auprès de ce berceau le sincère hommage de leur foi et de leur amour.

La simplicité, la grâce du récit évangélique nous captive et nous séduit, et les plus indifférents eux-mêmes se laissent gagner par l'attrait de ces souvenirs.

Jouissez, mes frères, de ces douces impressions, rien n'est plus légitime : il fait si bon au milieu de la monotonie et des aridités de ce désert qui s'appelle la vie, rencontrer de temps en temps une oasis où l'âme se repose délicieusement dans la contemplation de quelque consolante vérité chrétienne, et y puise de nouvelles forces afin de continuer à lutter courageusement pour le devoir et la vertu !

Approchons-nous donc de la crèche, *Transeamus usque Bethlehem et videamus hoc verbum quod factum est*. Nous y trouverons, suivant une parole de saint Bernard que je voudrais développer dans ce discours, une merveille à contempler, l'Incarnation du Verbe : *Habemus quod admiremur* ; un Dieu-homme à aimer : *Habemus quod amemus* ; un Dieu-homme à imiter : *Habemus quod imitemur*.

Mais avant de commencer, unissons-nous aux sentiments de Marie agenouillée aux pieds de la crèche, contemplant et adorant dans le ravissement de l'amour le Désiré des nations. *Ave Maria !*

### I

Le mystère de Noël nous offre d'abord une merveille à contempler, l'Incarnation du Verbe : *Habemus quod admiremur*.

Il y a sur la terre des chefs-d'œuvre de l'art et des spectacles de la nature qui forcent notre admiration. Mais qu'est-ce que cela même, auprès du chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse



de Dieu qui s'appelle l'Incarnation du Verbe ? *Christum, Dei virtutem et Dei sapientiam !*

1. L'Incarnation est le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu. Le plus grand prodige de Dieu dans l'ordre naturel est sans contredit la création de l'homme et l'union si étroite qu'il a établie entre l'âme et le corps, l'esprit et la matière, substances si différentes dans leur nature, leurs propriétés, leurs opérations, substances cependant si étroitement unies qu'elles ne forment qu'une seule et même personne, substances enfin qui malgré l'intimité de leur union n'en conservent pas moins leur différence et leur distinction.

Mais l'éclat merveilleux de ce chef-d'œuvre de la toute-puissance divine pâlit en face de ce prodige ineffable qui, en unissant la nature divine à la nature humaine dans l'unique personne du Christ, fait qu'il est à la fois Dieu et homme, fils de Dieu engendré de toute éternité, et fils de l'homme né dans le temps de la Vierge Marie.

O profondeur ! s'écrie l'apôtre saint Paul penché sur cet abîme, *o altitudo !* Comment ! l'infini, que ne peut contenir l'immensité des cieux, s'enferme dans d'étroites limites ; l'éternel vient dans le temps ; la sainteté parfaite prend sur elle les iniquités de tous les siècles pour s'en faire un manteau d'ignominie ; la nature divine s'unit à la nature humaine sans en être amoindrie, et la nature humaine est saisie par la nature divine sans être perdue dans cet océan qui n'a pas de rivage ! Dieu vit dans l'homme sans cesser d'être Dieu, et l'homme vit en Dieu sans cesser d'être homme !

Quelle infinie puissance n'a-t-il pas fallu pour unir ainsi dans la même personne la majesté suprême de Dieu et notre infinie bassesse, la force de Dieu qui peut tout et notre faiblesse qui ne peut rien ! Oh oui, vraiment l'Incarnation est le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu !

2. Elle est encore le chef-d'œuvre de sa sagesse. La sagesse divine atteint la fin qu'elle se propose par les moyens les plus sûrs et les meilleurs. Or, de quoi s'agissait-il ? Il s'agissait de réparer dignement l'injure faite à Dieu par le péché. Cette injure étant infinie, il fallait une satisfaction d'un prix infini. L'homme ne pouvait rien offrir à Dieu qui fût équivalent à son crime ou même seulement agréable, parce qu'il est par sa nature un être borné et parce qu'il était par son péché devenu l'ennemi de Dieu. Il n'y avait donc qu'un Dieu pour offrir une satisfaction convenable. Mais comment sera-t-il possible à un Dieu de satisfaire, lui incapable de s'abaisser et de souffrir dans sa propre nature divine ? C'est alors que l'éternelle sagesse trouve cette sublime invention de l'Incarnation, en vertu de laquelle Dieu prend notre nature pour lui faire produire des actes divins, une satisfaction divine.

Un jour, une prière monta suppliante vers le trône de Dieu : « O mon Dieu, me voici. Que faut-il pour apaiser votre justice ? Des larmes ? Du sang ? Hé bien, je mêlerai mes larmes avec les

larmes des hommes, j'unirai mon sang au sang de leurs victimes ; acceptez mon offrande et faites-leur miséricorde ! » Et celui qui priait ainsi, c'était le Fils de Dieu, et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et dans la crèche la justice et la miséricorde s'embrassent, le monde a trouvé un Sauveur : *Natus est nobis hodie Salvator.*

3. Et si après avoir ainsi considéré d'un coup d'œil rapide ce grand mystère de l'Incarnation, l'on voulait étudier l'humanité sainte du Fils de Dieu, les dons et les richesses qui ornaient ce sanctuaire de la divinité, son esprit illuminé de sublimes clartés qui savait sur Dieu, sur l'homme, le temps et l'éternité ce que n'avait jamais entrevu ni saisi l'intelligence humaine ; son cœur plein d'un amour presque infini qui ne s'épuise pas en se donnant, qui ne se fatigue pas d'attendre et de souffrir, qui survit à toutes les épreuves et ne se laisse pas même effrayer par la mort ; son âme sainte, resplendissante de toutes les vertus, de toutes les grâces, de tous les héroïsmes, la douceur, la patience résignée dans l'épreuve, la pauvreté, l'humilité, le zèle : dites-moi, mes frères, ne comprend-on pas devant toutes ces merveilles que saint Bernard ait poussé tout d'abord un cri d'admiration : *Habemus quod admiremur !*

## II

Après l'admiration, l'amour : *Habemus quod amemus.*

Le premier sentiment qui s'empare du cœur de l'homme sitôt après la chute, c'est la peur de Dieu. « Adam, où es-tu ? » Et Adam de répondre : « Votre voix m'a fait peur et je me suis caché. » A dater de ce jour fatal, cette peur de Dieu se transmet avec le sang corrompu qui coule dans les veines de l'humanité ; et quand on regarde au-delà de la crèche et du Calvaire, que voit-on ? Les nations païennes ont peur de Dieu, qu'elles inondent du sang de leurs victimes, ne sachant apaiser sa justice qui leur apparaît toujours menaçante, irritée. Les Juifs ont peur de Dieu : nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur. « Parle-nous, » disaient les Israélites à Moïse, après que Dieu s'était révélé à lui au milieu des éclairs et du tonnerre, « parle-nous, et non point Jéhovah ! » Vraiment on dirait que l'homme coupable entend toujours retentir à son oreille la voix qui l'a maudit au paradis terrestre !

Ah ! sans doute, je comprends cet effroi dans une certaine mesure. Les perfections infinies de Dieu, sa grandeur, tout semble nous éloigner de lui ; et cependant parmi ses attributs divins il en est un qui le fait s'incliner avec amour vers sa créature, et qui devrait provoquer la confiance : c'est la bonté, la miséricorde.

Mais l'homme a péché ; et la bonté offensée, selon l'expression de Bossuet, s'est retirée ; et l'homme ne voit plus en Dieu qu'une majesté qui l'étonne et qui l'éblouit, et c'est pourquoi il a peur.

Et cependant, chose étrange ! malgré cette peur qui tenait toutes les âmes dans l'angoisse, l'humanité cherchait Dieu, elle l'appelait à grands cris : « Brise les cieux et viens, » s'écriait-elle ; « ne tarde plus ; viens nous parler ; montre-nous ton visage et nous serons sauvés. »

Après quarante siècles d'attente, Dieu entend cet appel et le Rédempteur paraît. La loi de crainte est abrogée, la loi d'amour commence. N'est-ce pas l'amour qui fait descendre du ciel le Fils de Dieu, qui lui fait voiler sa gloire et sa majesté sous les traits de l'humanité et de la bonté, pour se rendre plus accessible aux hommes et pour les attirer doucement vers lui ? N'est-ce pas l'amour qui lui fait commencer dès la crèche l'apprentissage de la souffrance, de la pauvreté, du dénuement, de l'humiliation ? N'est-ce pas l'amour qui se montre d'une manière éclatante dans l'étable de Bethléem, dans la faiblesse, dans la petitesse, dans les amabilités de l'Enfant-Dieu ? Il est né ainsi, parce qu'il a voulu se faire aimer.

O homme, tes désirs sont satisfaits ! Tu peux maintenant t'approcher de ton Dieu, le voir, l'entendre, le toucher de tes mains, le presser sur ton cœur ! Tout ce qui se passe à la crèche ne doit faire naître dans ton cœur qu'un sentiment : l'amour.

Venez donc, mes frères, auprès de la crèche, et demandez-vous si vous répondez à l'amour de Jésus.

Y répondez-vous, vous qui lui refusez depuis si longtemps l'entrée de votre cœur ? Ah ! il ne forcera pas votre liberté, vous pouvez mépriser ses avances ; mais prenez garde, il n'y a rien de si terrible qu'un amour méconnu. Regardez donc les tendres amabilités de cet Enfant-Dieu, laissez-vous toucher, et que de votre cœur monte à vos lèvres cette parole : « Puisque vous m'avez tant aimé, Seigneur, faites qu'enfin je vous aime. »

Répondez-vous à l'amour de Jésus, âmes tièdes et paresseuses qui alliez d'une façon plus ou moins consciente des habitudes de vie chrétienne avec des concessions déplorables aux maximes, aux actes et aux lois du monde ; vous qui vous ingéniez à trouver le moyen de satisfaire en même temps vos petites passions et les exigences de votre conscience ; vous qui faites consister votre dévotion plutôt dans des pratiques extérieures, qui ne sont que l'écorce de la piété, que dans le don généreux du cœur qui en est l'âme et la vie ?

Répondez-vous à l'amour de Jésus, âmes craintives et scrupuleuses, qui vous inquiétez, vous agitez sans cesse, croyant faussement que Dieu est un maître impitoyable, tandis qu'il est le plus tendre des pères, le plus affectueux des amis et qu'il ne demande de vous que la bonne volonté ?

Ah ! mes frères, nous ne connaissons pas le véritable esprit du Christ, qui est un esprit d'amour, fait de générosité, de confiance, de joyeuse tranquillité. Allons demander à Jésus enfant la grâce de l'aimer. « Regardez-moi,

semble-t-il nous dire, mes mains ne lancent point de foudre. Pourquoi avoir peur ? Je ne suis qu'un enfant. »

Inclinons-nous tendrement vers ce petit enfant et disons-lui : « Mon Dieu, oui, je vous aime ! » *Habemus quod amemus.*

### III

A la crèche nous devons non seulement apprendre à aimer Jésus, mais encore à l'imiter, car dès ce moment il se présente à nous comme notre modèle : *Habemus quod imitemur.*

Une naissance entourée de faste et de grandeur, au milieu de toutes les commodités de la vie, eût été plus en harmonie avec la majesté d'un Dieu. Mais Jésus vient sur la terre pour nous guérir de nos maladies morales, l'orgueil, la sensualité ; et c'est pourquoi il nous donne l'exemple de l'*humilité* et du *sacrifice*.

1. Il choisit pour mère une humble fille d'Israël. Elle appartient, il est vrai, à une noble famille, mais elle est pauvre. Son père nourricier est un simple charpentier qui gagne son pain à la sueur de son front. Lui-même naît dans une étable, une crèche lui sert de berceau. Ses premiers adorateurs, sont des gens du peuple, des bergers. Nul éclat ne l'environne, c'est l'obscurité, l'humilité.

Regardez-le bien, là, pauvrement étendu dans la crèche ; où donc est sa grandeur, où donc est cette puissance infinie qui déchaîne et apaise les tempêtes ? Le grand Dieu, le Dieu puissant et fort dont la parole féconde le néant, a pris la forme d'un esclave.

Comprenez-vous cette leçon, mes frères ? Vous avez peut-être trouvé sur votre berceau l'éclat du nom et de la fortune, la Providence vous a placés dans une haute position ; ou bien, par votre intelligence, votre travail, votre habileté dans les affaires, vous vous êtes fait à vous-même votre situation. Prenez garde aux éblouissements de l'orgueil, et rappelez-vous que la véritable grandeur consiste dans l'accomplissement de la loi de Dieu. Vous ne devez pas vous glorifier vainement, mais mettre votre vertu à la hauteur de votre nom. Ah ! vous pouvez être légitimement fier du patrimoine d'honneur que vos ancêtres vous ont légué ; mais ne l'oubliez pas : aux yeux de Dieu, vous ne vaudrez pas par votre nom ou par votre fortune, mais par la fidélité à tous vos devoirs. Servir Dieu, servir l'Eglise, servir la chose publique, servir toutes les nobles causes qui appellent le dévouement, les servir au prix de son bien-être, de son repos et au besoin de son sang et de sa vie : telle est la fonction privilégiée de tout ce qui porte un nom ou occupe une situation, et ce privilège du sacrifice, le Fils de Dieu se l'est attribué tout d'abord, quand il disait, lui, rejeton de David : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir »<sup>1</sup>.

Leçon d'humilité pour vous aussi, mes frères,

<sup>1</sup> Mgr Freppel.



que la Providence a placés dans une condition plus modeste. Ne murmurez pas contre votre sort; ne jetez pas des regards d'envie sur ceux qui sont au-dessus de vous, et surtout ne cherchez point par des moyens indignes d'un honnête homme et d'un chrétien, à sortir du rang social qui vous a été assigné. Réjouissez-vous même d'occuper comme votre divin Maître une humble place en ce monde et d'être préservés ainsi des dangers et des tentations auxquels sont exposés les riches et les grands.

2. Après l'orgueil, après le désir des honneurs, c'est l'amour des plaisirs, la sensualité qui captive le cœur de l'homme, et voilà pourquoi Jésus à la crèche donne l'exemple du sacrifice.

En naissant il ne trouve aucune des commodités de la vie. Il est étendu sur un peu de paille, le froid pénètre ses membres délicats et lui arrache des larmes, il envisage dès ce premier instant la vie de sacrifice qu'il lui faudra mener, et la mort sanglante qui en sera le couronnement; et il s'y soumet amoureusement. Il condamne ainsi la conduite de ces mauvais chrétiens qui font de la satisfaction des plaisirs déréglés le but unique de leur vie, qui ne refusent rien à leurs sens, qui, selon l'énergique expression de l'apôtre, ne connaissent d'autre Dieu que leur ventre, éteignant ainsi dans leur âme les nobles et pures flammes que Dieu y avait allumées. Il condamne encore la conduite de ces chrétiens relâchés qui évitent soigneusement la moindre gêne, la plus petite privation, qui se font une existence douce et tranquille, qui n'ont d'autre ambition que de vivre et mourir dans le petit nid bien chaud et bien abrité qu'ils se sont préparé.

Je vous le demande, est-ce là le vrai christianisme? Non, mes frères. Le chrétien est un autre Christ, or Jésus-Christ c'est une crèche pauvre et une croix douloureuse, c'est entre cette crèche et cette croix trente années d'abnégation et de sacrifice. Il y a entre le christianisme et le sacrifice une relation étroite. Ces deux mots, ou plutôt ces deux choses sont inséparables; on ne peut pas être à la fois un véritable chrétien et un homme de plaisir. Si on veut concilier le christianisme avec un attachement trop passionné aux plaisirs de la terre, même légitimes, petit à petit on s'énervé, on s'amollit, on finit par dépasser la limite et par devenir l'esclave des passions sensuelles.

Mes frères, le monde d'aujourd'hui a besoin qu'on place sous ses yeux des exemples d'humilité et de sacrifice. Que d'hommes qui, bien souvent, n'ont sur leurs semblables d'autre supériorité que celle du vice et de l'incrédulité! Que d'hommes veulent monter et s'élever! Que d'ambitieux qui, pour réaliser les rêves de leur orgueil, foulent aux pieds les plus grandes et les plus saintes choses, l'honneur, la probité, Dieu lui-même! Que d'hommes veulent jouir! La volupté, le luxe ont tout envahi; la notion même de la vertu s'est obscurcie; les plus mauvais instincts de la nature humaine sont légitimés et réhabilités;

la chair veut prendre sa revanche de la défaite qui lui a été infligée à la crèche et sur le Calvaire.

Mais vous, mes frères, fidèles disciples de Jésus-Christ, unissez vos efforts aux nôtres pour régénérer ce monde avili et corrompu. Rappelez-lui par vos paroles, et surtout par vos exemples, les leçons austères de la crèche et de la croix; faites-lui comprendre que l'homme ne s'élève jamais si haut que lorsqu'il s'abaisse devant Dieu, et que le sacrifice est la source du vrai bonheur ici-bas, en même temps que le gage le plus certain de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

---

### SERMON DE CHARITÉ EN FAVEUR DES PAUVRES

---

Videant pauperes et lætentur.

C'est votre pasteur qui vient faire appel à votre charité pour les pauvres. Assurément une cause aussi grande et aussi pressante mériterait un plus éloquent défenseur. Mais ceux que l'on pourrait appeler sont retenus par d'autres ministères, et pour faire face à la misère et à la faim, qui n'attendent pas, il ne reste qu'une parole qui depuis longtemps déjà a cessé d'être nouvelle au milieu de vous. Je vous l'apporte, cette parole, avec le plus grand bonheur et les plus vives espérances: avec bonheur, parce qu'il s'agit de venir au secours du pauvre et du malheureux et qu'aucune tâche ne saurait m'être plus chère; avec espérance, parce que l'indulgence, la bienveillance, l'empressement, la générosité avec lesquels vous m'avez accueilli autrefois répondent de l'accueil que vous voudrez bien faire à ma prière d'aujourd'hui.

Au reste, je n'irai pas chercher bien loin des arguments en faveur du pauvre. Dans la religion tout se tient; qui la saisit bien dans son principe peut facilement la déduire tout entière et jusque dans ses derniers développements. Il est dans la religion un signe sacré avec lequel au premier jour de votre vie on a marqué votre front, avec lequel au lendemain de votre trépas on distinguera vos restes et on obligera envers vous les divines miséricordes: c'est le signe de la sainte Trinité, « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit! » Je viens vous demander l'aumône au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Formule connue; mille fois vous avez entendu l'indigent qui, à travers ses haillons et ses larmes, la répétait à la porte de votre maison. Mais l'indigent qui vous la disait, s'il avait le génie de la trouver, n'avait pas celui de la faire comprendre, et il faut vous l'expliquer. Eh bien donc: *Au nom du Père*, parce que le riche qui donne est l'image de Dieu le Père! *Au nom du Fils*, parce que le pauvre qui reçoit est l'image de Dieu le Fils! *Au nom du Saint-Esprit*, parce que votre

charité, dont l'Esprit-Saint est l'auteur, est le seul lien suffisant entre le riche et le pauvre.

## I

Et d'abord, riches auxquels nous adressons, ne redoutez pas des leçons. Il n'y a qu'une attitude qui convienne à la prière, être à genoux, et si elle ose lever les yeux elle ne saurait le faire que pour rendre hommage et pour respecter. Et comment craindrions-nous d'être exagéré en vous disant que Dieu est en vous, puisque nous vous le disons avec les docteurs et avec les saints ? « Viens en aide aux infortunés, s'écriait autrefois saint Grégoire de Nazianze, et fais-toi Dieu en imitant la miséricorde de Dieu. » Oui, riches du monde, soyez dieux en reproduisant la générosité inépuisable de Dieu. Vous avez été créés comme les soleils pour répandre autour de vous la chaleur et la vie. Vous avez été créés comme les montagnes pour envoyer aux plaines les ondes fertilisantes. Est-il rien de plus grand que votre rôle, quand vous savez le comprendre ? Quoi de plus beau, de plus digne que de ressembler à ce Dieu qui, chaque matin, depuis le commencement de toutes choses, ouvre les portes de son éternité pour donner l'aumône à la terre et lui distribuer sa mesure d'espérances et de bénédictions !

Riches du monde, soyez dieux en vous associant à la Providence de Dieu ! Vous dites quelquefois : « Le pauvre est malheureux, c'est par sa faute ! » Non, c'est par suite d'un ordre général qui nécessite les pauvres parmi nous, comme les orages dans l'atmosphère, comme les blessés sur le champ de bataille, comme toutes les catastrophes et comme tous les fléaux. Mais Dieu qui s'emprisonne dans l'ordre général et se défend d'en sortir, a créé pour venir au secours des victimes de ses décrets providentiels des Providences particulières. Quand la famine étendit ses ravages en Egypte, ce fut Joseph qui ouvrit ses greniers pour la subsistance du peuple. Et quand la Providence générale de Dieu fait et étend des désastres, c'est vous qui êtes établis pour les réparer. Et cela est si bien la mission dont le Seigneur vous a chargés, que le génie de tous les siècles chrétiens a nommé le riche qui comprend ses devoirs : la Providence des malheureux !

Etre les remplaçants de Dieu pour le bien, mission honorable mais onéreuse. Ah ! c'est bien alors qu'il faut dire que noblesse oblige. Car si vous veniez à oublier ce pour quoi Dieu vous a faits, c'est l'ordre, c'est la religion, c'est Dieu lui-même qui souffrirait, et l'on entendrait le malheureux délaissé dans ses détresses remplacer ses louanges par des blasphèmes, et s'écrier avec désespoir : Il n'y a point de Providence ! Ainsi, vous le voyez, telle est la prérogative de votre fortune : vous tenez entre vos mains la vie et la mort non pas seulement pour le pauvre mais pour Dieu lui-même. Ah ! ouvrez généreusement vos mains pour que Dieu soit justifié dans son

gouvernement et pour que son saint nom soit toujours béni !

Riches, soyez des dieux en vous associant aux commisérations de Dieu ! Oh ! non, le Seigneur n'a pas oublié d'avoir pitié. Comment dans son cœur aurait-il oublié la pitié, puisque chez les païens eux-mêmes la pitié avait des autels ? Aussi n'a-t-il oublié aucun genre de souffrances. Il a commis le prêtre aux souffrances du cœur ! Il a commis le riche aux souffrances du corps ! *Tibi derelictus est pauper*. Le pauvre est le lierre, il ne résiste qu'à la condition qu'il trouvera dans le riche un arbre protecteur autour duquel il s'enlace ! *Tibi derelictus est pauper*. Le pauvre est le plus jeune de la famille : il a besoin de l'assistance de son frère plus habile et plus fort ! *Tibi derelictus est pauper*. Le pauvre sans ressources ne saurait montrer sans cesse la prudence et la maturité d'un homme : à celui qui a reçu davantage de ne point l'abandonner ! *Tibi derelictus est pauper*.

Ce sont là des vérités gravées dans la conscience de tous. Aussi quand un bon cœur se trouve avec la richesse, on sent comme des rayons de la miséricorde du ciel, et il n'est personne qui ne l'honore et ne s'en réjouisse. Mais si au contraire avec l'opulence il n'y a qu'égoïsme, sécheresse et dureté, un cri de réprobation s'échappe de toutes les poitrines : Va, il n'y a qu'un misérable sur la terre. Riche sans entrailles et sans compassion, toi qui possèdes de la fortune et qui n'es pas digne d'en avoir, le misérable, c'est toi !

Enfin, riches, soyez dieux en vous appropriant la béatitude de Dieu. Vous êtes les fils du Très Haut servis à souhait au banquet de la vie, et cependant il y a pour vous des ennuis et des tristesses. C'est qu'il n'est qu'une seule joie pure, douce, immense, continuelle : c'est la joie de faire le bien. On ne sait vraiment lequel du riche ou du pauvre dans le précepte de l'aumône Dieu a eu davantage en vue, tant, si l'aumône est nécessaire pour donner au pauvre le pain qui soutient sa vie, le riche a besoin du rafraîchissement d'un acte vertueux pour pouvoir supporter la sienne ! Si le bonheur de la famille vous laisse avec plus de soucis que de satisfactions, si vous portez un cœur blasé à toutes les ivresses des passions et de la gloire, si même vous voulez en finir avec vos jours parce que vous en avez grandement abusé, il vous reste, ne l'oubliez pas, une félicité sans obstacles : c'est de verser généreusement l'aumône à celui qui vous tend la main, c'est de vous donner à vous-même la satisfaction de pouvoir vous dire : « J'ai essuyé une larme, et il y a pour moi dans une mansarde ignorée un souvenir et une prière. » Et parce que vous êtes tous dans la disposition de vous montrer ainsi charitables, tandis que mon Seigneur Jésus s'écrie : Bienheureux les pauvres ! je me permets de lui répondre à la face de ses propres autels : Bienheureux les riches, bienheureux ceux qui s'attendent sur le sort des pauvres, parce que Dieu les délivrera aux jours mauvais !



Mais ce n'est pas seulement au nom de Dieu le Père que je dois solliciter vos aumônes, c'est encore au nom de Dieu le Fils.

## II

La misère humaine a des traits bien touchants. Ici, c'est un vieillard sans force, sans travail et sans pain, et mourant presque de misère après n'avoir vécu que pour la fatigue. Là, c'est un père de famille, ne trouvant sur son grabat de paille que la colère et l'angoisse, la colère parce que tous les magasins lui sont fermés, l'angoisse parce qu'à la détresse du présent vient s'ajouter la détresse de l'avenir à perte d'horizon ! Ailleurs, c'est la mère de famille, rendue presque stupide par les privations. La voyez-vous dans la rue cherchant parmi les immondices que vous jetez à la porte de vos maisons de quoi nourrir ses enfants ? Par-dessus tout, c'est l'enfant, c'est le petit enfant innocent de tous les oublis et de tous les excès, et qui depuis des mois supporte des jeûnes que les anachorètes ne connaissaient pas. Ah ! tous ces malheureux, vous dirai-je, tous ces gens qui pleurent, tous ces gens qui souffrent la faim, ce sont vos frères et vos semblables, *car-nem tuam ne despexeris*, ne les dédaignez pas ! Mais il ne faut pas à des émotions naturelles sacrifier des enseignements surnaturels. Il y a des traits plus touchants que ceux du père, de la mère, de l'enfant, pour consacrer la misère humaine : ce sont ceux de Jésus-Christ !

Que Dieu soit dans des êtres si dépouillés, si déshérités du monde, il n'y a pas lieu d'en douter, puisqu'il s'est mis en leur lieu et place par cette déclaration célèbre : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire. D'où il suit que chacun de ces infortunés est un Christ montant au Calvaire, et que votre charité doit faire à son égard l'office de la femme pieuse sur le chemin douloureux !

Et d'abord Dieu le Fils est dans les pauvres à titre d'incarnation. Eh oui ! un saint Grégoire, un saint Martin, une sainte Elisabeth, d'autres saints l'y ont vu. Ils ne croyaient soutenir qu'un indigent, et c'était le Christ qui leur apparaissait. Ah ! c'est qu'il a craint, ce grand Dieu, que l'égoïsme n'endormît et n'étourdît les hommes. Nouvel Elie, il a donc jeté le manteau de son austère ressemblance sur les épaules de la misère humaine. Il s'est caché sous toutes les détresses. Et le voilà passant et repassant sous nos yeux en la personne de tous les malheureux. Ah ! je vous conjure, vous qui rencontrant Jésus-Christ dans Jérusalem l'auriez secouru, ne le dédaignez pas en cette seconde Incarnation qui durera jusqu'à la fin des temps ! Le voilà, avec les haillons que lui a faits son amour pour vous ! Il a usé tout ce qui était à lui à vous enrichir et à vous aimer. Et le voilà maintenant qui vous tend la main, toujours avide parce qu'il est toujours aimant, toujours affligé et toujours humilié parce qu'il est toujours offensé, toujours réclamant des sacrifices parce

qu'il est toujours jaloux non pas de votre fortune, mais de votre cœur. Il n'est pas le savant, il n'est pas le puissant, il n'est pas l'homme distingué, il est plus que cela, il est la charité et il est l'amour. C'est son amour qui a tout fait pour rien, et si vous consentez à lui donner une place à la table de votre opulence et de votre bonheur, vous ne lui rendrez qu'une obole pour tous les trésors dont il vous a comblés.

Dieu le Fils est encore dans le pauvre à titre de rédemption. Le fidèle Daniel n'a-t-il pas enseigné que l'aumône rachète les offenses ? Sans doute l'aumône ne dispense pas du repentir. Sans doute elle ne saurait être la permission de mal faire, moyennant une sorte d'abonnement de bienfaisance. Mais elle est un acte de la miséricorde humaine qui fléchit la miséricorde divine. Ce pauvre en apparence si disgracié, il est en réalité plus riche que vous ! Tout ce qui manque à votre bonheur, il le possède. Oh ! si vous saviez qui est cet homme qui vous demande : « Donnez-moi à manger ! » Je pense qu'au prix même d'une partie de votre fortune vous vous empresseriez de lui dire : « Vous plutôt donnez-moi ce bien meilleur qu'un Dieu juste a mis entre vos mains comme une compensation de vos souffrances. Donnez-moi le pardon et la paix pour mes jours mauvais et tout remplis de fautes. Donnez-moi le salut de mon âme, la conversion de mes parents, la persévérance de mes fils, le soulagement de mes défunts. »

Enfin Dieu est dans le pauvre à titre de présence réelle. Je n'exagère rien. Il y a une étroite parenté entre le mystère de l'Eucharistie et le mystère de la pauvreté considérée selon l'Evangile. Cette parenté est attestée par deux monuments de pierre : le temple et l'hôpital, le temple créé pour abriter le Fils de Dieu sous les voiles du sacrement, et l'hôpital destiné à la demeure de Fils de Dieu sous les voiles de la souffrance humaine. Et la seconde de ces présences a tant d'affinité avec la première, que si le sanctuaire de l'une s'appelle *maison de Dieu*, le sanctuaire de l'autre s'appelle *hôtel-Dieu*. Même on a vu la maison de Dieu pratiquer envers l'hôtel-Dieu des condescendances sublimes, car les vases sacrés ont été vendus par nos saints au profit des indigents, et Jésus sous les espèces sacramentelles s'est dépouillé pour faire l'aumône à Jésus couvert de haillons.

Remarquez encore entre l'hôpital, maison des pauvres, et l'Eglise, maison de Dieu, cette analogie : pour l'une et pour l'autre de ces deux demeures il faut des personnes consacrées. Car où l'on ne croit plus à la présence réelle de Jésus-Christ dans le pauvre, il suffit à l'hôpital d'un mercenaire, comme il suffit d'un portier, d'un éclaireur et d'une balayeuse au temple, là où l'on ne croit plus à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie. Mais partout où la foi catholique a conservé avec son énergie ses saintes influences, voyez-vous, à côté des vierges qui s'enferment dans le cloître pour adorer Jésus-Christ Eucha-

ristique, ces autres vierges qui s'enferment dans les hôpitaux pour consacrer leurs jours au service du pauvre ? C'est que lui aussi, comme l'hostie, il doit être servi en Dieu, avec la pureté au cœur, la louange sur les lèvres, et à genoux.

La doctrine que j'expose a dans les temps passés ému et transporté l'Europe entière. On a vu les fils des princes quitter leur palais et abandonner leurs héritages pour n'avoir d'autre gloire et d'autre couronne que la sainte pauvreté.

Vous n'avez plus assez de religion peut-être pour envoyer vos fils au désert, et parmi vos pares et vos salons tomber vous-même de mélancolie en rêvant les délices et les gloires de la pauvreté de l'Evangile. Mais vous conservez votre foi au très Saint-Sacrement. Donnez donc à la suite de vos adorations et à la veille de vos Pâques, quand Jésus Eucharistique vous demande pour un autre lui-même, Jésus dans le pauvre ! Donnez ! Vous savez bien qu'il est un précepte de l'aumône, mais il n'en est pas de plus difficile à délimiter par la théologie. Et en pareille matière, il ne saurait y avoir qu'une seule bonne mesure, c'est celle d'une piété vive et d'un cœur compatissant. Donnez ! Puisqu'aujourd'hui la société tout entière s'émeut, ne soyez point indifférents ; puisque les libres-penseurs profitent des temps difficiles pour faire la guerre à l'ordre et à Dieu, ne cachez pas votre charité, et que les épreuves, tandis qu'elles font ailleurs affirmer Satan par les impies, fassent confesser ici Jésus-Christ par les chrétiens !

### III

Mais je n'ai pas fini mes supplications, et après que je vous ai demandé au nom du Père et du Fils, il faut que je vous conjure au nom du Saint-Esprit.

Dieu qui a relié les uns aux autres les continents par les vastes mers, Dieu qui a enchaîné par d'admirables rapports les astres du firmament, Dieu n'a pas manqué d'établir un lien entre les deux êtres qu'il a constitués pour former la société, le riche et le pauvre. Ce lien quel est-il ? Jamais, à aucune époque de l'histoire, la situation entre les deux classes des pèlerins de la vie ne s'est montrée plus tendue, et jamais on ne s'est occupé avec plus de sollicitude d'une part, de l'autre avec plus de colère, de la nettement définir. On a dit : Le trait d'union entre le riche et le pauvre, c'est le droit ! Mais le droit isole, le droit éloigne, le droit donne lieu à toutes les discussions et à toutes les divisions, il ne relie rien. Jamais la société ne s'est sentie moins une que depuis la fameuse Déclaration des droits de l'homme ! — On a dit de nouveau : La solution du problème entre le riche et le pauvre, c'est l'égalité ! L'égalité tend à supprimer le riche et le pauvre, elle ne les réunit pas. Qu'est-ce d'ailleurs que cette égalité dans la fortune, utopie menteuse du socialisme ? Une impossibilité ! Le bourgeois serait-il là pour maintenir le niveau, la différence entre individus des qualités morales,

intellectuelles et physiques, sans parler des diversités d'a-propos et de chance, le briserait sans cesse. Que serait cette égalité si elle réussissait à s'établir ? Un immense désastre ! La société, devenue semblable à un immense territoire sans montagnes et sans vallées serait insupportable. Il n'y aurait plus de place pour les âmes privilégiées, il n'y aurait plus de paix ni de contentement pour personne. L'homme bienfaisant s'en irait portant son grand cœur sans pouvoir le soulager. Et le reste des mortels périrait d'ennui, trouvant dans sa poitrine des vides inexorables que ni le dévouement ni la reconnaissance ne viendraient remplir. C'en serait fait de tout ce qui élève et de tout ce qui honore. Semblable à un arbre qu'on aurait privé de sa sève fécondante, l'homme disparaîtrait bientôt. — Enfin, on s'est écrié : Le progrès, voilà le terme de la lutte entre ces deux antagonistes immortels, le riche et le pauvre ! Mais si le progrès est autre chose qu'un mot, le progrès n'apporte guère au riche que des recherches de luxe et de bien-être qui doublent tout à la fois ses dépenses et son orgueil, aux pauvres que des appétits formidables qui exaspèrent ses jalousies ; et le progrès n'amène pas la conciliation !

Le lien entre le riche et le pauvre, il n'y en a qu'un : c'est celui qui unit dans les cieux Dieu le Père et Dieu le Fils, c'est le Saint-Esprit, c'est la charité. Il s'est rencontré des hommes qui ont eu le privilège d'une immense charité, les Vincent de Paul, les Camille de Lellis, les Thomas de Villeneuve, et tant d'autres ! Aussitôt on a vu, à leurs pieds et sous leurs mains, les hommes de tous les rangs échanger des luttes meurtrières pour les rapports heureux et bénis de la mansuétude et de la paix. L'univers s'est arrêté au milieu de ses guerres et de ses intrigues, ravi d'admiration à un tel spectacle, et au lieu qu'il répète aujourd'hui en suivant nos grèves et leurs discussions : Voyez comme ils se divisent et comme ils se haïssent ; on l'a entendu s'écrier à l'imitation des païens devant nos pères : Voyez comme ils s'aiment ! Ah ! c'est que la charité c'est la fille des cieux, c'est que ses regards sont toujours en haut, c'est qu'elle a entre les mains des parfums qui endorment toutes les passions d'ici-bas, c'est que dans la charité tous se reconnaissent et tous s'honorent, et celui qui donne et celui qui reçoit ; c'est que par la charité tous sont vainqueurs et tous triomphent, le riche et le pauvre, avec Dieu lui-même.

Donc, mes frères, au nom de l'Esprit-Saint, soyez miséricordieux et généreux. Ou plutôt, au nom de tous les bouleversements qui nous agitent, au nom de tous les dangers qui nous inquiètent, au nom de tous les maux qui nous menacent, au nom de la cité, pour qu'elle conserve la sécurité au point de vue de l'ordre matériel dont elle jouit présentement, au nom de la patrie, pour qu'elle retrouve bientôt la paix et la force qu'elle a perdues, donnez pour les pauvres, pratiquez la charité ! Dieu demande de chaque époque et de chaque génération un effort qui serve pour la



postérité. Autrefois la foi et l'espérance entraînaient les masses du moyen âge, les arrachant au sol natal, pour les jeter vers les contrées lointaines, au cri de *Dieu le veut!* Présentement avant les discours, avant les congrès, avant tous les autres moyens de défense, une sainte et indiscutable exigence s'impose, la charité.

Messieurs les membres de la Conférence de saint Vincent de Paul, soyez félicités d'avoir si bien compris le besoin de notre temps, en vous attachant avec constance à l'une des institutions catholiques les plus salutaires et les plus actuelles. Qu'il y a de bonheur à donner, quand on est sûr qu'en passant par vos mains éclairées l'aumône arrivera toujours aux plus nécessiteux, et sous la forme des secours les plus sagement proportionnés et les plus substantiels! Puisse votre drapeau pacifique, qu'il faut compter parmi nos drapeaux providentiels, tout aussi providentiel que le fut autrefois le drapeau des Croisés, voir se ranger sous ses plis bon nombre de nos jeunes gens si chrétiennement élevés! Que ceux qui l'ont délaissé, après lui avoir donné leur concours et leur nom, nous prouvent, par une aumône généreuse, que leur indifférence présente n'est pas sans quelque regard d'émotion et de respect pour le passé, qu'elle n'est pas non plus sans quelque impression de réveil et d'espérance pour l'avenir. Puisse l'aumône de tous vous attester une fois de plus les sympathies respectueuses que vous nous inspirez et l'estime que fait de votre œuvre le pays tout entier! Puisse saint Joseph dont il faut prononcer au moins une fois le nom vénéré, puisqu'il s'agit de charité, couvrir de la grâce dont il dispose l'insuffisance et l'infirmité de mes paroles et ouvrir les cœurs à l'égal des grands titres que j'ai représentés et des grandes misères que j'ai recommandées! Ainsi soit-il!

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### I

#### LA GRÂCE (suite)

##### E

#### La grâce sanctifiante

##### 8

#### Son incertitude

— Nous avons vu plus haut, mes chers enfants,  
1<sup>o</sup> Que, sans la grâce sanctifiante, on ne serait ni l'enfant de Dieu, ni l'héritier du ciel;

2<sup>o</sup> Que, sans la grâce sanctifiante, il est impossible de faire des œuvres surnaturelles méritoires du paradis;

Ce qui veut dire, au fond, que la grâce sanctifiante est absolument nécessaire pour le salut éternel.

Cela étant, dites-nous, Joseph, si vous ne seriez pas bien content d'avoir la certitude de posséder ce riche trésor si nécessaire?

— J'en serais très heureux.

— Avez-vous cette certitude?

— Malheureusement non.

— Vous ne pouvez donc pas dire avec Ambroise Catharin :

« Je suis certain, d'une certitude de foi, d'être en état de grâce? »

— Nullement.

— Que vous faudrait-il pour avoir cette certitude?

— Il me faudrait une révélation spéciale de Dieu m'apprenant que je suis en possession de la grâce sanctifiante.

— Les protestants prétendent que l'homme est obligé de croire, de foi divine, qu'il possède la grâce sanctifiante, et cela sous peine de ne pas arriver à la justification.

Que faut-il en penser?

— Les protestants sont dans une grande erreur.

— Comment cela?

— Loin d'être obligé de croire, de foi divine, qu'il est justifié, l'homme ne le peut même pas.

— Il reste donc dans l'incertitude au sujet de sa justification?

— Oui.

— Nous allons, mes enfants, exposer brièvement

1<sup>o</sup> Les preuves de cette incertitude,

2<sup>o</sup> Ses causes,

3<sup>o</sup> Ses avantages,

4<sup>o</sup> Le remède au découragement qu'elle pourrait nous causer.

+

#### 1<sup>o</sup> Ses preuves

— Pourriez-vous, Henri, nous indiquer où se trouvent les preuves de cette incertitude forcée et douloureuse?

— Elles se trouvent

Dans la parole de Dieu,

Dans la parole de l'Eglise,

Dans l'enseignement des saints,

Dans le témoignage du bon sens.

=

#### Parole de Dieu

— Il est dit dans la sainte Ecriture :

« Il y a des justes et des sages..., et cependant l'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine » (Ecclés. ix, 1);

« Qui peut dire : Mon cœur est pur; je suis exempt de péché? » (Prov. xx, 9).

Que prouve ce langage des livres saints?

— Il prouve clairement que l'homme n'est pas sûr d'être exempt de péché et digne d'amour.

— En d'autres termes?

— En d'autres termes, il prouve que l'homme n'est pas certain de posséder la grâce sanctifiante.

=

— Parlant de lui-même, l'apôtre saint Paul nous dit :

« Ma conscience ne me reproche rien; mais, pour cela, je ne suis point justifié. » (1 Cor. iv, 4).

Que faut-il en conclure?

— C'est que nous ne sommes pas absolument certains d'être en état de grâce, même lorsque nous n'avons rien sur la conscience.

=

#### Parole de l'Eglise

— « Tout homme peut craindre et redouter de ne pas être en état de grâce, puisque personne ne

*peut savoir, d'une certitude de foi infaillible, qu'il a obtenu la grâce de Dieu. »*

*Dites-nous, Emile, ce qu'il faut penser de cet enseignement du Concile de Trente (Sess. VI, ch. 9) ?*

— Il est d'accord avec la sainte Ecriture pour nous dire que nous ne sommes pas sûrs d'avoir la grâce sanctifiante.

==

#### Enseignement des saints

— *Les saints se vantaient-ils d'être sûrs de posséder la grâce sanctifiante ?*

— Ils en étaient bien loin.

— *Que faisaient-ils ?*

— Ils ne cessaient de se montrer inquiets et tremblants au sujet de leur justification.

— *Pour en avoir une idée, lisez-nous, Marie, ces quelques mots de saint Augustin sur le sujet en question.*

— « Peut-être ne trouvez-vous rien dans votre conscience ; Celui qui voit mieux y trouve quelque chose.

« Tant que nous demeurons sur la terre, nous ne pouvons pas dire non seulement ce que nous serons demain, mais même ce que nous sommes aujourd'hui.

« L'homme le plus juste doit songer qu'un autre peut le trouver coupable là où il ne voit rien lui-même ».

— *Ce langage est celui de tous les saints.*

*Que devons-nous en conclure ?*

— C'est que, sauf le cas d'une révélation spéciale de Dieu, nous restons dans l'incertitude au sujet de notre justification.

==

#### Témoignage du bon sens

— *Pour n'éprouver aucune inquiétude au sujet de sa propre justification, ne faudrait-il pas, Victor, être certain d'avoir eu toutes les dispositions requises pour cette justification ?*

— Evidemment.

— *Qui peut avoir cette certitude sans une révélation divine ?*

— Le simple bon sens nous dit que personne ne peut l'avoir.

— *On ne peut donc pas dire :*

*« Je suis sûr d'avoir eu toutes les dispositions nécessaires pour rentrer en grâce avec Dieu » ?*

— Pas du tout.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est qu'on ne saurait ajouter : « Je suis sûr d'être en état de grâce ».

+

#### 2<sup>e</sup> Ses causes

— *Votre incertitude, Gabriel, vient sans doute de ce que vous n'avez pas une entière confiance en la miséricorde divine ?*

— Nullement, attendu que la miséricorde de Dieu est infinie et qu'il n'est pas permis d'avoir là-dessus le moindre doute.

— *Elle vient peut-être de ce que vous regardez les mérites du Sauveur comme insuffisants ?*

— Point du tout, vu que les mérites de Notre-Seigneur sont infinis comme la miséricorde divine.

— *Elle vient donc de ce que la vertu et l'efficacité des sacrements ne vous offrent pas toutes les garanties désirables ?*

— Pas le moins du monde, car nul n'ignore que les sacrements possèdent toute la vertu et l'efficacité nécessaires au salut.

— *Alors, d'où peut venir cette incertitude ?*

— Elle vient de mon imperfection, de ma faiblesse, de mon infirmité.

— *Comment cela ?*

— Je suis si faible, si imparfait, si infirme d'esprit et de cœur, que je ne puis pas me dire à moi-même : « J'ai la certitude d'avoir eu toutes les dispositions requises pour la justification ; je suis, par conséquent, sûr et certain d'être en état de grâce ».

— *Notre faiblesse est donc bien grande ?*

— Elle est grande au-delà de ce qu'on peut imaginer.

+

#### 3<sup>e</sup> Ses avantages

— *Si Dieu le voulait, Julie, pourrait-Il nous tirer de cette incertitude en nous faisant savoir, par une révélation spéciale, que nous sommes justifiés ?*

— Il le pourrait.

— *L'a-t-il fait pour quelques privilégiés ?*

— Oui.

— *Par exemple ?*

— Par exemple, il l'a fait pour la très sainte Vierge.

— *Comment cela ?*

— Quand Il a chargé l'ange Gabriel de lui dire : « Je vous salue, ô pleine de grâce. »

—

— *Un jour Notre-Seigneur dit à un paralytique qu'on lui avait apporté :*

*« Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. »*

*Que faisait alors le Sauveur ?*

— Il donnait à ce paralytique l'assurance divine que ses péchés lui étaient pardonnés et qu'il était mis en possession de la grâce sanctifiante.

—

— *Ne connaissez-vous pas une pécheresse qui reçut du bon Sauveur la même assurance ?*

— Oui.

— *Quelle est cette pécheresse ?*

— Marie-Madeleine.

— *Que lui dit le Seigneur Jésus ?*

— Il lui dit en présence de Simon le Pharisien : « Tes péchés te sont remis ».

==

— *Pourquoi le Seigneur n'accorde-t-il pas la même faveur à tous les hommes ?*

— Il est le Souverain Maître, et nous n'avons pas à lui demander compte de sa conduite.

— *Si nous étions certains de posséder le trésor de la grâce, que pourrait-il arriver ?*

— D'abord, nous pourrions bien nous enorgueillir, ce qui serait très fâcheux pour nous.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, rassurés sur notre salut par la certitude d'être en état de grâce, nous serions exposés à nous croiser les bras, à négliger et peut-être à manquer l'affaire unique, la seule nécessaire.

— *Tandis que ?*

— Tandis que l'incertitude où nous demeurons sur l'état de notre âme nous maintient dans l'hu-



milite et nous fait travailler à notre salut avec crainte et empressement.

— *Le Seigneur a donc des intentions charitables en nous laissant dans l'incertitude ?*

— Oui, puisqu'Il veut nous empêcher de perdre deux excellents moyens de salut : l'humilité et le zèle pour l'œuvre de notre sanctification.

+

#### 4<sup>e</sup> Remède au découragement

— *Cette incertitude ne doit donc pas nous faire tomber dans le découragement ?*

— Nullement, d'autant moins que nous pouvons avoir quelques signes rassurants du bon état de notre âme.

— *Pourriez-vous, Georges, nous indiquer quelques-uns de ces signes rassurants, qui sont comme des marques auxquelles on peut reconnaître qu'on a la grâce de Dieu ?*

— Oui.

— *Faites-le.*

— Penser souvent à Dieu : voilà déjà un signe qu'on l'aime et qu'on doit être en état de grâce.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que chacun pense très souvent à ce qu'il aime ; témoin l'avare qui ne cesse de penser à son trésor chéri.

— *Si donc Paul a l'habitude de penser souvent à Dieu ?*

— C'est un signe qu'il aime le Seigneur et possède sa grâce.

—

— *Donnez-nous, Lucien, un autre signe auquel on pourra reconnaître qu'on aime le Seigneur et qu'on doit posséder sa grâce ?*

— C'est de mettre son bonheur à parler, ou à entendre parler de Dieu et des choses de Dieu.

— *De quoi parle ordinairement la bouche ?*

— Des choses que le cœur aime.

— *Qu'est-ce que l'oreille écoute volontiers ?*

— Également les choses que le cœur aime.

— *Si donc Pierre aime à parler et à entendre parler de Dieu et des choses de Dieu ?*

— C'est une preuve qu'il aime Dieu et doit en être aimé.

—

— *Connaissez-vous, Justin, d'autres signes indiquant qu'on possède la grâce de Dieu ?*

— La tristesse de voir Dieu offensé et la joie de le voir bien servi : voilà une nouvelle marque pour reconnaître qu'on a la charité et la grâce de Dieu.

— *Si Pierre est désolé d'entendre blasphémer et de voir profaner le dimanche ?*

— C'est un signe qu'il aime Dieu et qu'il doit posséder la grâce sanctifiante.

—

— *Paul, en examinant bien sa conscience, ne se sent coupable d'aucun péché mortel.*

— *Qu'en dites-vous, Célestin ?*

— C'est encore un signe que Paul doit avoir la charité et la grâce de Dieu.

—

— *Pierre est complètement détaché des choses de ce monde. Il méprise également les plaisirs, les richesses et les honneurs de la terre.*

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est une nouvelle preuve que Pierre doit aimer Dieu et posséder sa grâce.

— *Paul ne voudrait pas désobéir à Dieu ; il observe fidèlement sa loi ; il est même heureux d'aller au-devant des désirs du Seigneur.*

— *Que faut-il en penser ?*

— C'est la meilleure preuve que Paul aime Dieu ; c'est le meilleur signe qu'il possède sa grâce.

— *Notre-Seigneur a dit :*

« Celui-là m'aime, qui garde mes commandements ».

— *Que devons-nous en conclure pour le cas présent ?*

— C'est que Paul aime le Seigneur, puisqu'il est fidèle à observer ses commandements, puisqu'il est même heureux d'aller au-devant de ses simples désirs.

+

#### Résolutions

— *Vous rappelez-vous, Augustine, la parole des anges aux bergers le jour de la naissance de notre bon Sauveur ?*

— Après avoir dit :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux »,

Les anges ajoutèrent :

« Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

— *Qu'allez-vous donc faire pour avoir la paix, la tranquillité et la confiance au milieu des incertitudes de ce monde ?*

— Je vais tâcher de montrer beaucoup de bonne volonté.

— *Et en quoi montrerez-vous de la bonne volonté ?*

— Je montrerai de la bonne volonté

Pour offrir ma journée à Dieu,

Pour prier humblement le Seigneur ainsi que mes protecteurs du paradis,

Pour éviter toute occasion dangereuse,

Pour combattre vigoureusement tous les ennemis de mon âme,

Pour bien recevoir les sacrements,

Pour accomplir généreusement les sacrifices nécessaires au salut,

Pour porter la croix avec Notre-Seigneur,

Et surtout, pour obéir à Dieu en toutes choses et lui témoigner sans cesse ma reconnaissance, ainsi que mon attachement et mon dévouement.

— *Grâce à cette bonne volonté ?*

— Grâce à cette bonne volonté, j'aurai la paix et je pourrai me remettre avec confiance entre les mains de mon Sauveur infiniment dévoué et de mon Père céleste infiniment bon.

— *Si tous les hommes apportaient cette bonne volonté dans le service de Dieu ?*

— Tous auraient la paix en ce monde et le repos éternel dans l'autre.

— *N'avez-vous pas un moyen d'obtenir à tous les hommes cette bonne volonté ?*

— Oui.

— *Lequel ?*

— La prière.

— *Que ferez-vous ?*

— Je demanderai tous les jours à Dieu, et pour tous les hommes, la grâce de la bonne volonté.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETIT AVENT SUR LES BÉATITUDES

### VIII

#### SEPTIÈME BÉATITUDE : LA PAIX

*Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. (Math., v, 9).

La conversion du pécheur, mes frères, est essentiellement une œuvre de paix, une pacification. Par le péché, l'homme a déclaré la guerre à Dieu, il lui a fait tout le mal qui était en son pouvoir, l'insultant, lui désobéissant, contrariant les desseins de sa Providence; par la conversion, il se soumet, accepte les conditions de paix imposées par Dieu, et se conduit en sujet fidèle pour faire oublier sa rébellion. Par le péché, la guerre a été introduite dans le cœur de l'homme, guerre du corps contre l'esprit, des passions contre la raison; par la conversion, tout est remis dans l'ordre : pour récompenser la volonté qui se soumet à lui, Dieu lui rend l'empire qui lui revient sur les passions et les sens. On pourrait donc appeler à juste titre « amis de la paix » les pécheurs repentants qui rentrent en grâce auprès de leur Créateur, et de ses ennemis deviennent ses fils. Mais à mon avis, Notre-Seigneur emploie ici le mot « paix » dans un sens plus restreint, dans le sens que nous lui donnons couramment, d'union et de bon accord avec les autres hommes. « Bienheureux, dit-il, ceux qui vivent en paix avec leurs frères; bienheureux (car les mots du texte sacré ont aussi ce sens) ceux qui établissent la paix entre leurs frères; ils seront appelés enfants de Dieu. »

Qu'est-ce que Jésus demande de nous par ces paroles et quelle récompense il nous promet, c'est ce que nous allons examiner.

### I

1. Pour mériter la béatitude, il faut vivre en paix avec le prochain. La paix, c'est tout d'abord la cessation, l'absence de toute hostilité. La première condition pour l'avoir est donc de ne rien faire qui puisse violer les droits d'autrui. Si nous voulons être pacifique, jamais une parole sortie de nos lèvres n'ira ternir une réputation ou attrister une âme humaine; jamais aucune de nos démarches ne sera méprisante ou insultante; jamais aucun de nos actes n'attaquera nos semblables dans leurs personnes ou dans leurs biens.

Mais l'absence d'hostilité ne suffit pas pour constituer la paix. On peut voir des nations qui officiellement sont en paix l'une avec l'autre et dont les relations diplomatiques sont correctes et courtoises; et cependant ces dehors tranquilles cachent une antipathie profonde, une haine implacable. Ces deux peuples, en apparence unis, restent deux ennemis irréconciliables. Chacun d'eux n'a qu'un souci : exercer son armée, perfectionner ses armements, rendre sa puissance militaire supérieure à celle de son rival; chacun d'eux n'a qu'un désir : se mesurer un jour avec l'ennemi héréditaire, et assouvir sur lui sa rage concentrée. C'est de cette façon que beaucoup d'hommes sont en paix avec leur prochain. Rien que de correct dans leur conduite; rien que d'aimable dans les démarches; rien que de conciliant dans les paroles. Mais pénétrez jusqu'au fond des cœurs, vous y trouverez la jalousie et la rancune. Vous les verrez avides de vengeance, guettant l'occasion qui leur permettra de jeter le masque et de se montrer au grand jour tels qu'ils sont, haineux et méchants.

D'où vient cet état de paix trompeuse, de paix armée? Entre les nations, vous le savez, hélas! des droits ont été violés, et au cœur d'un pays a été faite une blessure qui saigne encore et qui saignera toujours. Des insultes cruelles ont été infligées aux vaincus et jamais ils ne se résigneront à l'humiliation de la défaite. Pour les individus, c'est la même chose. Les causes de l'hostilité, de l'antipathie peuvent se ramener à deux : la convoitise et l'orgueil. Vous avez violé les droits du prochain, abusant de votre force vous avez opprimé sa faiblesse : conscient de son infériorité, il s'est soumis, mais sa rancune quoique cachée n'en subsiste pas moins. Par des paroles superbes, par des manières hautaines, vous l'avez humilié et froissé : vous vous êtes fait un ennemi qui appelle de ses vœux le jour où il verra votre orgueil confondu.

Si donc vous voulez établir une paix véritable entre vous et le prochain, faites disparaître ces causes de discorde et d'antipathie. Suivez le conseil de l'apôtre saint Paul : « Que chacun de vous, écrit-il aux Philippiciens, considère non ses propres intérêts, mais ceux des autres. De même, ne faites rien par contention ou par vaine gloire, mais avec humilité, chacun croyant les autres au-dessus de soi. » Soyons désintéressés et humbles, et nous serons véritablement en paix avec tout le monde.

2. Mais Jésus-Christ ne nous demande pas seulement d'être pacifiques; il veut que nous soyons des artisans de paix; c'est en effet le sens exact du mot grec comme du mot latin qui se trouvent dans le texte sacré. Il veut que nous conservions ou que nous rétablissions la paix entre ceux qui nous entourent. Trop souvent, en effet, si la discorde existe entre des hommes, s'ils s'en veulent à mort et cherchent les occasions de se faire du mal, cela tient à la méchanceté ou à la maladresse de certaines personnes. Soit qu'elles ne voient pas les conséquences de leurs paroles, soit qu'elles souff-



frent de sentir les autres s'accorder, elles ne peuvent retenir leur langue. Elles colportent les on-dit, les commérages, les mensonges. Elles font les suppositions les plus désobligeantes et interprètent en mal les actions les plus insignifiantes. « Elles disent ce qu'il fallait taire, réveillent le souvenir de ce qu'il fallait laisser oublier, et ainsi, par des paroles piquantes, aigrissent leurs frères et leurs sœurs déjà émus par la colère. » (Bossuet).

Voilà comme on entretient la discorde. Pour conserver et rétablir la paix, il faut faire tout le contraire. N'intervenez pas à tout propos et hors de propos dans les démêlés qui peuvent surgir entre vos frères, et qu'en tout cas votre intervention soit toujours discrète et charitable. « Au lieu de rapporter des paroles imprudentes que l'une des parties a dites dans un moment de colère et souvent sans les penser, enterrez-les dans un profond silence. Si vous avez surpris au contraire quelque bonne parole, quelques désirs de conciliation, redites-les adroitement. Faites comprendre que les malentendus font les trois quarts des aigreurs de la vie, que la malice calculée est très rare, que l'on pèche plutôt par ignorance, légèreté ou entraînement que par malveillance préméditée. » (Mgr Landriot). Ce faisant, vous rétablirez la concorde parmi vos frères, vous serez des artisans de paix, des hommes pacifiques dans l'acception complète du mot.

## II

L'homme pacifique, nous dit le Maître, est vraiment fils de Dieu.

Fils de Dieu, parce que d'abord il sera du nombre de ces hommes justes, de ces fidèles observateurs de sa loi, que Dieu honore en les appelant ses fils. Il est peu de vertus que les saints Livres nous recommandent plus instamment que la paix, peu de vices qu'ils réprouvent plus sévèrement que la discorde. « Notre Dieu n'est pas un Dieu de discorde, mais un Dieu de paix : un des pécheurs qu'il déteste par dessus tout, c'est celui qui sème la discorde parmi ses frères. C'est le méchant seul qui suscite les rixes et les disputes ; l'homme pieux recherche avant tout la paix. »

Il sera le fils de Dieu, parce qu'il aura avec lui un trait de ressemblance tout particulier. Dieu, en effet, est le Dieu de la paix, le Dieu de l'ordre. Il a établi un ordre immuable parmi les millions d'astres qui, dans les espaces du ciel, poursuivent leur course sans jamais se heurter. Il a établi la paix au commencement entre l'homme et les animaux, ceux-ci acceptant docilement le joug de la créature raisonnable et n'abusant pas contre elle de leur force brutale. Il a établi la paix entre les hommes en gravant dans leurs cœurs les premiers principes de la loi morale, source de toutes les législations humaines. Et quand la méchanceté des hommes eut fait succéder partout la discorde et le désordre à la bonne harmonie et à la paix, il a envoyé son Fils sur la terre pour la rétablir.

Le Fils de Dieu, en effet, a été l'artisan de la paix, l'homme pacifique par excellence. Avant qu'il paraisse, les prophètes le saluent du nom de Prince de la paix. Son règne est annoncé comme une époque de concorde universelle, comme une paix qui n'aura point de fin. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » tel est le cri par lequel les anges annoncent aux hommes la naissance du Messie. La paix, c'est ce qu'il promet et donne à ceux qui le reçoivent. La paix, c'est le principe qui anime toute sa conduite ; il déteste le bruit, les disputes, les vengeances ; partout et envers tous il se montre doux, patient, miséricordieux. La paix, c'est ce que, sur le point de se sacrifier, il demande à son Père pour ses disciples : « Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Oui, qu'ils soient un, comme moi je suis en vous et vous en moi ; qu'eux-mêmes ainsi soient un en nous, afin que le monde croie que j'ai été envoyé par vous. » La paix, c'est le signe auquel il veut qu'on reconnaisse ses disciples, aussi ses apôtres ne recommanderont-ils rien autant que la paix : « C'est dans la paix que Dieu nous a appelés ; recherchons donc la paix, soyons en paix autant que possible envers tous les hommes, et préoccupons-nous avant tout de rester unis les uns aux autres. » Telle était la doctrine apostolique, et telle fut aussi la pratique des premiers chrétiens. Ce qui frappait en eux, c'était le bon accord qui régnait dans leur communauté, au point qu'ils semblaient n'avoir qu'un seul cœur et une seule âme. Cette paix, les saints Livres l'appellent la paix du Christ ; avec raison, car par là les chrétiens se rapprochaient de leur maître et imitaient, selon la mesure de leur faiblesse, le Fils unique de Dieu.

Imitons-le aussi, mes frères, et nous pourrions prétendre au titre d'enfants de Dieu. Les hommes ne nous le refuseront pas. Plus ou moins consciemment en effet, ils observent la règle indiquée par Jésus-Christ. C'est à l'amour de la paix, à la charité, à la bienveillance envers tout le monde qu'ils reconnaissent les chrétiens vraiment pieux. Eussiez-vous à un degré éminent toutes les vertus, si vous êtes taquins, brouillons, aigres en paroles, querelleurs en actions, vous êtes jugés par eux, vous êtes de faux dévots, des hypocrites. Au contraire, soyez aimables, bons, toujours prêts à tout supporter des autres, et on exaltera votre piété, on trouvera que vous pratiquez la vraie religion, que vous êtes vraiment un enfant de Dieu.

Ce jugement des hommes pourra être erroné, mais si vous êtes vraiment pacifiques, Dieu lui-même vous regardera et vous traitera comme ses enfants. Il veillera sur vous pendant cette vie avec un soin tout particulier, ainsi qu'une mère veille sur son fils. Si vous vous écarterez du droit chemin, vous trouverez toujours ses bras ouverts pour recevoir le fils prodigue repentant. Et surtout après votre mort, votre sort est assuré. *Si filii, et hæredes*, a dit l'Apôtre. Un fils a droit à l'héritage de

son père. Si, par votre amour de la paix, vous vous êtes montrés les dignes fils de Dieu, vous ne serez pas exilés à jamais dans le sombre royaume où règnent le désordre et la haine, mais vous entrerez de plein droit dans le séjour de la paix où les élus ne forment qu'un seul tout avec leur Dieu. Ainsi soit-il.

## IX

## HUITIÈME BÉATITUDE : LA PERSÉCUTION

*Beati qui persecutionem patiuntur  
propter justitiam, quoniam ipsorum  
est regnum cœlorum.*

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient.  
(Math., v, 10).

Juste, compatissant, charitable envers le prochain, le vrai chrétien pourrait, en attendant la béatitude suprême, aspirer sur terre au bonheur d'être estimé et aimé de ses semblables. Ce serait de sa part une erreur. Pour que ses vertus soient parfaites, il faut qu'elles soient éprouvées par la persécution. Aussi le divin Maître proclame bienheureux ceux qui sont l'objet de cette persécution. Il ne se contente pas d'une affirmation générale, il précise sa pensée et en fait l'application à ses apôtres : « Oui, vous serez bienheureux, quand vous aurez à supporter les mauvaises paroles, les mauvais traitements, les calomnies de toute sorte, et cela à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux, car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui vous ont précédés. »

Le juste ne saurait éviter la persécution, mais moyennant certaines conditions elle sera la cause de sa félicité : voilà les vérités que nous allons méditer pour mieux comprendre la parole de Jésus.

## I

Le juste ne saurait échapper à la persécution.

Cela est vrai si, par persécution, on entend d'une manière générale toutes les peines, les ennuis, les difficultés que l'on rencontre dans le chemin de la vie si on veut être fidèle à la loi de Dieu. « Ceux qui portent leur croix tous les jours, et persécutent persévéramment en eux-mêmes les mauvais désirs, souffrent persécution pour la justice. » (Bossuet.)

Ce n'est pas moins exact si on prend le mot persécution dans son sens propre, et si on désigne par là les mille vexations qu'ont à subir de la part des hommes ceux qui veulent vivre pieusement et honnêtement.

Que ces vexations soient le lot du juste, l'histoire seule suffirait à le prouver, et c'est l'argument

sur lequel s'appuie Jésus. « C'est ainsi, dit-il, qu'ils ont traité les prophètes. » Les exemples ne lui manquaient pas. Il aurait pu, comme il le fit ailleurs, rappeler les noms de tous les justes immolés à cause de Dieu depuis le meurtre d'Abel jusqu'à celui du grand-prêtre Zacharie. Il aurait pu rappeler Elie et Elisée traqués par les rois impies, Isaïe scié par le milieu du corps, Jérémie jeté en prison... Mais qu'avait-il besoin d'exemples ? Le Messie lui-même et ses apôtres après lui devaient être les plus éclatants des exemples.

N'ont-ils pas été maltraités en paroles, insultés, calomniés, présentés comme des imposteurs et des scélérats ? N'ont-ils pas été maltraités en fait, chassés des assemblées, enfermés dans des cachots, battus de verges, torturés de mille manières ? Ne sont-ils pas morts, le Maître sur une croix, les disciples au milieu des supplices les plus cruels ? Et, en lisant la vie des saints, ne voyons-nous pas que tous ont dû marcher dans la voie royale de la croix, et qu'en tous les temps s'est réalisée la parole de l'Apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement pour le Christ Jésus ont à souffrir la tribulation » ?

Du reste, pour quiconque connaît la nature humaine, il est évident que toujours le méchant haïra et persécutera le juste, uniquement parce qu'il est juste. Sa doctrine, sa vie, sa seule présence sont odieuses : sa doctrine, parce qu'il rappelle aux pécheurs insensés le Dieu qu'ils offensent et les devoirs qu'ils foulent aux pieds, parce qu'à l'occasion il élève une voix indignée pour protester contre leurs iniquités ; sa vie, parce qu'elle fait mieux ressortir, par le contraste, l'ignominie de leur conduite ; sa seule présence, parce qu'elle est un reproche muet. De tout cela ils voudront se débarrasser, et jusqu'à la fin des siècles ils raisonneront et agiront comme les fait raisonner et agir le livre sacré : « Maltraitons le juste, car il est opposé à notre manière d'agir, il nous reproche de violer la loi et proclame à notre honte les fautes de notre conduite. Nous passons dans son esprit pour des hommes insensés ; il s'abstient de notre manière de vivre comme d'une immoralité. Sa seule vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est pas comme celle des autres, et qu'il a une ligne de conduite toute différente. Infligeons-lui donc l'épreuve des outrages et des tourments afin de nous rendre compte de sa patience. Condamnons-le à la mort la plus honteuse, et l'on verra ce qu'on doit penser de ses discours. »

Faut-il ajouter que les justes, les chrétiens se joindront trop souvent aux méchants pour faire souffrir l'homme de bien ? Ce n'est pas moi qui le dit, c'est saint Augustin : « Qu'un chrétien cherche à marcher dans le chemin de la perfection, à monter vers le ciel, ou même qu'il veuille simplement observer les commandements de Dieu, pratiquer les règles de la tempérance et de la chasteté, aussitôt il se rencontrera d'autres chrétiens pour l'attaquer, lui adresser des paroles amères, lui dire d'un ton ironique : Vous êtes vraiment un homme



extraordinaire, un Elie, un saint Pierre, un juste descendu du ciel. »

Ainsi donc, qu'elles soient suscitées par la scélératesse ou par une jalousie mesquine, les persécutions nous atteindront infailliblement ; mais pour qu'elles soient salutaires, il faut que nous soyons persécutés pour la justice et sans l'avoir mérité.

## II.

La justice consiste dans la conformité de notre volonté avec la volonté divine. Etre persécuté pour la justice, c'est donc l'être parce qu'on accomplit la volonté de Dieu. La volonté de Dieu nous est manifestée par la révélation, et ceux-là souffrent pour la justice qui sont inquiétés, maltraités, mis à mort à cause de leur foi, ou parce qu'ils observent les préceptes de leur religion. La volonté de Dieu nous est manifestée par la raison, et ceux-là souffrent pour la justice qui soutiennent, aux dépens de leur repos, de leur fortune, de leur vie, la cause du droit, de l'équité, de la vertu.

Mais en revanche, des hommes se sont rencontrés qui ont été soumis aux supplices parfois les plus cruels et qui pourtant ne sont pas visés par notre béatitude. Je ne parle pas des scélérats qui paient à la société la peine de leurs forfaits. Mais d'autres moins coupables, innocents même en apparence, ont été condamnés à la torture, parfois même à la mort, et cela à cause de leurs opinions religieuses. Les ennemis de l'Eglise, par calcul, ont fait ressortir leurs prétendues vertus et les ont exaltés comme des héros ; le vulgaire, par bonté d'âme, ne voit trop souvent que leurs tourments, s'apitoie sur leur sort et les révère comme des martyrs. Erreur profonde. Ce n'est pas pour obéir à la volonté de Dieu qu'ils ont ainsi souffert, c'est au contraire pour rester en rébellion contre lui. Aussi ne doit-on pas les appeler bienheureux, mais plutôt malheureux, malheureux comme les damnés qui blasphèment au milieu de leurs souffrances.

De même on ne doit pas comprendre au nombre des heureux tous les hommes religieux qui sont persécutés. Il n'est pas rare d'en trouver, de ces hommes religieux, qui, en butte à des attaques violentes, se posent en victimes du devoir, et prétendent que la religion est attaquée en leur personne. Est-ce toujours exact ? Et qui connaîtrait les secrets de leur vie ne serait-il pas en droit de trouver leur prétention bien présomptueuse, et leur résignation bien hypocrite ? « Vous affectez, leur dirait-il, les dehors de la piété, c'est bien, mais votre vie répond-elle à vos convictions ? N'avez-vous pas une conscience trop large dans les questions de justice ? Vous faites-vous scrupule de manquer à votre parole ? N'êtes-vous pas très éloigné de pratiquer la charité tant recommandée par Jésus-Christ ? Ne vous voit-on pas toujours prêt à observer les actions d'autrui, à les interpréter malignement, à détruire les réputations par des propos aussi perfides que méchants ?

Ne couvrez-vous pas du manteau de la religion vos rancunes et vos haines personnelles ? Tout au moins, ne manquez-vous pas de jugement et de mesure dans l'accomplissement du bien ? Avez-vous assez peur de heurter, de froisser ceux à qui vous voulez rendre service ? Et, si vous tombez dans quelqu'un de ces défauts, vous vous étonnez qu'on vous déteste, qu'on cherche à vous nuire ? C'est le contraire qui serait étonnant. A moins de vivre avec des saints, toujours votre méchanceté sera payée par la méchanceté, votre injustice par l'injustice, votre dureté par la dureté. Mais ne dites pas qu'en votre personne on attaque la justice et qu'une récompense vous est due. Non, ce qui est attaqué en vous, ce sont vos vices, votre indécatesse, votre manque de charité, votre sottise. Vous ne souffrez pas pour la justice, et le mal qu'on dit de vous n'est pas un mensonge. La parole de Jésus ne s'applique donc pas à vous. C'est plutôt celle de saint Pierre : « Quel sujet de gloire avez-vous, si vous êtes punis pour les fautes que vous commettez ? »

## III

« Seulement, continue le même apôtre, se rappelant sans doute la parole de son Maître, si c'est pour la justice que vous souffrez, vous êtes bienheureux : *Si quid patimini propter justitiam, beati.* »

Ils sont heureux en ce monde, ceux qui souffrent ainsi. C'est une rude épreuve que de se sentir méconnu, détesté, persécuté par ceux que l'on aime et à qui l'on fait du bien ; mais toutes les peines, tous les déchirements du cœur disparaissent devant la certitude où l'on est de suivre la bonne voie. Or, les persécutés ont cette certitude. Quels moyens faut-il employer pour arriver au ciel ? Le Maître les a indiqués : « *Qui vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me*, pour arriver où je suis il faut renoncer à soi-même, à sa volonté, porter sa croix, et marcher sur mes traces ». Sans la persécution, il nous sera bien difficile de renoncer à nous-même, à notre volonté propre, de refuser satisfaction à nos instincts pervers. Nous fermons les yeux sur nos défauts et c'est tout au moins d'une main bien molle que nous les combattons. La croix, nous la prendrons peut-être, mais nous la choisirons si légère, si douce qu'elle ne sera plus une croix. Et quant à marcher dans la voie étroite et rude qui conduit au ciel, nous le ferons le moins possible, nous biaisérons, nous chercherons les endroits les moins rudes, nous éviterons les pierres qui pourraient nous blesser. Avec la persécution, rien de tout cela à craindre. Nul moyen d'obéir à notre volonté. Un autre nous saisira, comme il a été dit à saint Pierre, et nous conduira où nous ne voudrions pas aller. Nul moyen de choisir sa croix ; elle tombera lourdement sur nos épaules, car nos ennemis n'auront pas pour nous les ménagements qu'aurait ima-

ginés notre délicatesse. Bon gré mal gré, il nous faudra marcher dans la voie de la souffrance et, par cette souffrance, arriver comme Jésus, à la gloire.

Un seul écueil entre tous est à éviter pour l'homme juste, la vaine gloire. S'il se complait dans son mérite, s'il prête l'oreille aux éloges des hommes, il est bien prêt de tomber dans l'orgueil. Tout au moins le mérite de ses bonnes œuvres est perdu; il a reçu sa récompense. Avec la persécution, la vaine gloire n'est pas à redouter. Comment chercher à plaire aux hommes quand ils ne vous ménagent ni affronts ni tortures? Comment se complaire dans leurs louanges quand on ne reçoit d'eux qu'insultes et calomnies? Quand même nous le voudrions, nous ne pourrions chercher ici-bas notre récompense; force nous est d'attendre au ciel.

Mais là, elle ne peut nous échapper. Jésus nous le promet de la façon la plus formelle. Pour cette béatitude ainsi que pour la première, il nous propose directement comme récompense la possession du royaume des cieux : *Ipsorum est regnum celorum*. Dieu en effet se doit à lui-même de réparer dans la vie future toutes les injustices de celle-ci. Ses disciples auront été insultés, bafoués, traités d'insensés et de scélérats : il les appellera ses *élus*, ses *bénis*, ses *fils*. Leur vie aura été diffamée : il fera paraître au grand jour, devant l'univers assemblé, la pureté de leur cœur et l'éclat de leurs vertus. La persécution leur aura enlevé quelques biens périssables : il fera d'eux ses héritiers. Elle aura brisé les liens de la famille ou de l'amitié, et les justes se seront vus dédaignés et repoussés de leurs parents et de leurs amis : ils retrouveront une autre famille et sentiront combien il est doux pour des frères d'habiter ensemble la maison d'un bon père. Les privations, les supplices peut-être auront tourmenté leurs corps : ces corps renaîtront impassibles et incorruptibles. Leur âme aura été plongée dans une tristesse mortelle : Dieu se chargera de les remplir à jamais de joie en leur prodiguant les consolations surnaturelles.

Ayons donc les yeux fixés sur ce bonheur, et nous ne craignons pas la persécution. Elle aura beau s'acharner sur nous, plus calmes encore que le sage du poète, les colères des hommes ne nous inspireront que du mépris. Loin de nous plaindre, nous serons inondés de joie au milieu de nos souffrances, nous rappelant combien elles sont salutaires. Aucun bien en effet ne se produit sans persécution. On persécute le métal brut pour le dégager de son minerai, lui donner l'éclat et la valeur. On persécute le sauvageon pour le greffer et lui faire produire des fruits savoureux. On persécute l'animal pour le dresser et le rendre apte à tous les services. On persécute l'enfant pour faire pénétrer la vérité dans son intelligence et former son cœur à la vertu. C'est aussi la persécution qui formera en nous l'homme nouveau. Laissons sans récriminer l'ouvrier divin façonner notre âme, la

polir, l'orner. Si les coups sont nombreux et durs, tant mieux, l'ouvrage sera plus tôt terminé et nous pourrons, grâce à la tribulation, entrer dans le royaume de Dieu. Ainsi soit-il.

## INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE NOEL

### LA NAISSANCE DE L'HOMME-DIEU

*Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et déposé dans une crèche. (Luc, II, 12.)

Mes frères,

Un enfant dans une crèche, voilà la marque étrange que les anges donnent aux bergers pour reconnaître le Sauveur du monde! Pouvons-nous croire en effet que les abaissements du Fils de Dieu en sa naissance soient des signes certains qu'il est notre Sauveur? Oui, mes frères. Puisque Dieu voulait se faire homme, il fallait d'une part qu'il prît nos infirmités pour nous confirmer la vérité de sa chair, et d'autre part, que ces infirmités mêmes fussent la marque de sa nature divine. Si le Verbe était descendu tout à coup des cieux, s'il n'avait pas suivi les progrès de l'âge et pris sur lui nos misères, nous aurions cru que son humanité n'était qu'un fantôme; et s'il nous avait montré trop séparément les marques de sa nature humaine, nous n'oserions pas croire à sa divinité. Voilà pourquoi, dit Bossuet, là où Notre-Seigneur paraît en homme il sait bien nous montrer qu'il est Dieu, et là où il se déclare Dieu il fait voir aussi qu'il est homme; et dans tous les mystères de sa vie, la divinité paraît tout entière et l'humanité tout entière. Voyons donc dans la naissance de Notre-Seigneur quels sont les signes de son *humanité*, quels sont les signes de sa *divinité*.

### I

Suivons pas à pas le récit de l'évangéliste saint Luc; nous verrons qu'aux yeux de la raison rien ne distingue la naissance de cet Enfant divin qui devait racheter le monde.

Afin d'obéir au décret impérial, Joseph et Marie son épouse se rendirent à Bethléem pour s'y faire recenser conformément à la coutume des Hébreux. Marie, en effet, était de la race royale de David, originaire de Bethléem. Leur voyage s'effectua de la manière habituelle aux familles juives. Ils durent rencontrer beaucoup d'Israélites qui se rendaient eux aussi à la ville de leurs ancêtres; mais personne ne se doutait que celle qui cheminaient allait donner le jour au Sauveur si longtemps attendu. Notre-Seigneur voulait donc dès sa nais-



sance prendre rang parmi les citoyens juifs ; et cet Enfant divin qui commande aux rois et renverse les empires, devait se laisser inscrire comme le dernier des sujets du César romain. O anéantissement du Verbe éternel, et grandeur de l'humanité si intimement unie au Fils de Dieu !

Quand notre humble cortège arriva dans la patrie de David, l'encombrement était grand, car le recensement avait dû amener bon nombre d'étrangers. Marie et Joseph, pauvres, inconnus dans cette petite ville, n'y trouvèrent pas d'asile. L'heure était tardive, il fallait au moins un abri pour la nuit ; Joseph avisa donc sur le flanc de la colline une de ces grottes qui servaient parfois de refuge aux bergers et aux troupeaux. Il y avait là une crèche, une auge en bois pour contenir la nourriture des animaux, de la paille, et, suivant la tradition, un bœuf et un âne attachés pour la nuit. C'était le palais que le Père éternel avait choisi pour y faire naître son Fils.

« Pendant qu'ils étaient là, dit l'Evangile, arriva pour Marie le terme d'enfanter et elle enfanta son premier-né. » Arrêtons-nous ici pour contempler les abaissements de l'Homme-Dieu.

En se faisant homme, le Verbe divin pouvait prendre notre nature avec toutes les prérogatives qu'elle avait dans son innocence, la beauté, la force, l'immortalité. Mais il ne l'a pas fait. Pour racheter nos péchés, il a voulu prendre avec notre nature toutes les infirmités qui sont le châtimement de la faute originelle. Mais du moins, ô mon Sauveur, cette seconde humiliation vous suffira ; vous choisirez votre mère parmi les filles des rois, et vous ferez votre entrée dans le monde au milieu des splendeurs des palais pour recevoir les hommages de vos créatures. Mais non ; la mère de notre Sauveur sera bien une fille de David, mais elle n'aura point hérité de la grandeur de ses ancêtres royaux, son seul patrimoine consistera dans les vertus des patriarches et des rois les plus pieux de Juda. Notre Sauveur ne naîtra pas dans la maison de ses parents, mais en voyage, pour montrer que la terre n'est pas sa patrie. Il naîtra dans une étable abandonnée, parce qu'il veut que son avènement reste inconnu ; il permet que son peuple le traite comme un étranger, et que les siens le repoussent comme un de ces pauvres qui importunent la pitié publique. Non seulement il cache sa divinité sous les dehors de l'humanité ; mais son humanité, il l'abaisse jusqu'aux infirmités et aux faiblesses de l'enfance. Quelle humiliation que celle d'un Dieu-Homme devenu semblable aux petits enfants, comme eux privé de l'usage de la parole, de la liberté de ses mouvements, et comme eux dépendant de la volonté de ceux qui l'entourent !

Est-ce maintenant assez d'abaissement ? Non, mes frères, notre Sauveur n'est pas encore assez bas. Il veut être homme ; et comme on est homme surtout par la misère et la souffrance, il naîtra dans la misère et la souffrance. Le voilà donc, ce

divin Enfant, étendu sur la paille de la crèche. Marie est là qui l'adore. Plus que jamais son âme glorifie le Seigneur et tressaille d'allégresse, parce qu'elle a reconnu son Sauveur dans un pareil dénûment. Mais déjà l'âpre froid de la nuit se fait sentir aux membres délicats de Celui qui est venu pour souffrir. Il faut donc, dit Bossuet, couvrir ce nouvel Adam qui porte le caractère du péché, que l'air dévorerait et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Il est nu, Celui qui a le soleil pour vêtement de sa gloire : couvrez donc, ô Marie, ce tendre corps, enveloppez-le de langes. Il pleure, lui qui est la joie de toute la création : consolez-le de vos maternelles caresses. Il ressent la faim, lui qui empêche le petit oiseau d'en souffrir : allaitez-le de votre lait virginal. Il a besoin de tout, lui qui comble de biens tous les êtres, quel abîme d'humiliation ! O vous qui êtes venus rendre vos hommages à la crèche, ne pensez pas approcher de ce trône de la pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs ! Dépouillez-vous donc en esprit, et au lieu de vous glorifier du riche appareil qui vous environne, rougissez d'être parés, là où Jésus est nu et délaissé.

Il souffre, cet Enfant-Dieu ; il souffre dans son corps et dans son âme. Rien ne lui tarde tant que de faire dans son humanité l'apprentissage de la souffrance, à l'étable il lui faut déjà quelque chose du Calvaire. A l'étable il naît hors des maisons de Bethléem ; au Calvaire il mourra hors des murs de Jérusalem. A l'étable il est couché dans une crèche d'emprunt ; au Calvaire il sera couché sur le bois de la croix, et encore cette croix ne sera pas à lui. A l'étable il a pour compagnons de sa misère Joseph et Marie ; sur la croix, il aura sa mère et l'apôtre bien-aimé. A la crèche, il quittait ce Père éternel pour être à sa mère selon la chair ; sur la croix, il abandonne sa mère pour retourner à son Père du ciel. A l'étable ainsi qu'au Calvaire, comme la divinité s'est effacée pour ne laisser apparaître que l'humanité !

## II

Cependant, si avec les yeux de la foi nous reprenons la lecture du récit évangélique, nous détournerons facilement le voile qui nous cache l'origine céleste de Jésus, et sa divinité nous apparaîtra brillant de tout son éclat.

Pourquoi d'abord César Auguste promulgue-t-il ce décret qui met tout l'univers en mouvement à la naissance du Sauveur ? Est-ce pour faire le dénombrement de tous ses sujets ? Est-ce pour connaître l'étendue, la force et la puissance de ses vastes Etats ? Oui, c'est cela que voulait l'empereur, mais Dieu avait d'autres desseins. Son Fils doit naître à Bethléem, il l'a fait annoncer sept cents ans auparavant par son prophète Michée, et pour accomplir cette prophétie, il renverra tout l'empire romain pour amener à Bethléem l'auguste Mère de son Messie. La naissance de Jésus fut donc attestée par les registres

publics. César Auguste, sans y penser, rendit témoignage à sa royale descendance, et exécuta l'ordre de Dieu. Cette naissance, il est vrai, passa inaperçue à la cour de Rome; elle ne fut même pas soupçonnée à la cour d'Hérode, mais elle n'en resta pas moins le plus grand événement de l'histoire, et c'est de la naissance de cet Enfant né d'une mère pauvre dans une grotte abandonnée que datera la première année de l'ère moderne.

Notre-Seigneur a voulu naître à Bethléem; les saints Pères nous en donnent des raisons profondes. Bethléem en effet veut dire « maison du pain, » cette ville devait donc donner le jour à Celui qui a dit : Je suis le pain vivant descendu du ciel. Ainsi dès la première heure de sa vie mortelle, Jésus faisait entendre au monde que lui aussi deviendrait la nourriture de l'homme et que les temples élevés en son honneur seraient la vraie maison du pain de vie. C'est ce pain que Dieu donne aux pauvres dans la Nativité de Jésus; s'ils aiment avec lui la pauvreté, ils en mangeront et seront éternellement rassasiés.

A lire rapidement le récit évangélique, il semble que c'est le hasard et la nécessité qui réduisent Marie à donner le jour à Jésus dans une étable et à le déposer dans une crèche. Mais en réalité c'est le choix de la sagesse infinie qui a réglé ces abaissements de l'Homme-Dieu. S'il était né dans le palais des rois, quel soulagement aurait-il apporté à l'humanité pauvre et misérable qu'il voulait affranchir et consoler? Il était digne de Celui qui n'a rien à recevoir et qui venait tout apporter, de choisir ce qu'il y a de plus pauvre pour l'enrichir, ce qu'il y a de plus humble pour l'élever, et de manifester par là sa puissance autant que son amour. Il était digne de l'Eternelle Sagesse de démasquer les faux biens en les répudiant, et de signaler les biens véritables en les épousant. Il était digne du Sauveur de l'humanité précipitée dans l'orgueil et le vice, de la redresser, en mettant le contrepoids de sa divinité à côté de la pauvreté et de la souffrance.

Il n'est pas jusqu'à l'indigence de son berceau qui ne soit une prophétie. Il est posé en effet dans une crèche comme pour indiquer qu'il venait être la pâture de l'homme rabaissé par le péché au rang des animaux sans raison. Si le nom de Bethléem était un présage de la divine Eucharistie, la crèche de l'Enfant Jésus devait être la figure de la table sainte. C'est ainsi que toutes les circonstances de la Nativité de Jésus, ou bien sont l'accomplissement des anciennes prophéties, ou bien sont elles-mêmes des prophéties; et c'est ainsi que la sagesse éternelle témoigne au monde que l'Enfant-Jésus est bien le Dieu promis et attendu.

Mais voyons maintenant d'autres merveilles. Si l'Evangile nous dit que Marie enfante au terme ordinaire de la nature, nous savons par ce même Evangile que sa virginité n'en souffrit aucun préjudice. Le Fils de Dieu, miraculeuse-

ment conçu, devait naître encore plus miraculeusement. Sa naissance fut sans douleur comme sans violence, il quitta le sein de sa mère comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil qui perce la nue; il opérait en ce premier instant un acte de cette puissance qui plus tard le fera pénétrer à travers les portes closes du Cénacle.

Mais voici que le ciel s'ouvre pour manifester directement au monde la divinité de l'Enfant Jésus. L'ange du Seigneur apparaît aux bergers et les illumine de la clarté de Dieu. « Je viens, leur dit-il, vous annoncer une grande joie qui sera pour tout le peuple; il vient de vous naître aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de Bethléem. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et soudain se joignit à l'ange la multitude des esprits célestes qui disaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » Voilà donc en quels termes le ciel rend hommage à la divinité de Jésus. Cet enfant de Marie est donc bien celui dont parlait le prophète Isaïe quand il disait : « Un petit Enfant nous est né, un Fils nous est donné; il portera sur son épaule la marque de sa royauté, il sera appelé Admirable, Dieu, Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. » Cet Enfant est appelé par l'ange le Christ, le Seigneur, pour exprimer qu'il est Dieu au même titre que son Père céleste; et après l'ange, tous les siècles chrétiens l'appelleront « Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Mais pourquoi Dieu choisit-il des bergers pour les favoriser ainsi de cette céleste convocation? C'est qu'il fallait de tels témoins à Celui qui devait choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les futurs docteurs de son Eglise. Ainsi, la première prédication de l'Evangile était réservée à ces âmes innocentes et simples, comme les premières annonces du Messie avaient été faites à des pasteurs comme Abraham et Jacob. Ainsi, pendant que tout ce qui était grand dans Israël par l'autorité, le savoir ou les richesses, ignorait ce qui leur était découvert, Jésus-Christ se manifestait à des hommes petits et méprisables selon le siècle, et il ne fut pas sans se révéler intérieurement à eux par des touches de grâce qui devaient les ravir autant et plus que toutes les apparitions célestes. Ainsi, pour la première fois, une voix du ciel proclama la divinité de Jésus, comme elle devait la proclamer plus tard sur les rives du Jourdain et sur la montagne du Thabor.

Enfin, nous dit saint Luc, Marie conservait toutes ces choses et les méditait dans son cœur. L'évangéliste tient à nous faire connaître qu'un cœur entre tous les cœurs a été pénétré de ces divines choses, les a gardées et pesées à leur valeur. Seule de tous les assistants, Marie était à la hauteur de ces mystères par sa fidélité à n'en rien perdre, par son application à les méditer, à



s'en nourrir, et à en thésauriser les lumières et les grâces dans son cœur.

A son exemple, mes frères, repassez dans vos cœurs ces merveilles de la nativité de Jésus; et tout en venant à la crèche adorer sa sainte Humanité, reconnaissez que cet Enfant béni est bien le Fils de Dieu, à qui soit honneur, gloire et louanges dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES

### Dimanche dans l'octave de Noël

DIEU : SES PERFECTIONS

*Gloria in altissimis Deo.*  
Gloire à Dieu au plus  
haut des cieux. (Luc, II, 14.)

Mes frères,

Le cantique que les anges ont chanté dans la nuit de Noël retentira jusqu'à la fin des siècles dans l'Eglise du Christ. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, parce qu'il nous a envoyé un Sauveur! Gloire à Dieu, qui nous a rachetés de la servitude du démon, pour faire de nous ses enfants et nous recevoir dans son royaume! Gloire au Fils éternel de Dieu, qui a voulu prendre notre nature pour expier nos péchés et nous ouvrir le ciel! Nous étions assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort; voici venir à nous Celui qui est la vie, Celui qui est la lumière de toutes les intelligences; c'est lui qui nous apprendra à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir.

A l'aide de cette divine lumière, nous avons déjà reconnu qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. Nous ferons un pas de plus aujourd'hui en étudiant les perfections de son Etre infini. Nous chanterons sa gloire en proclamant qu'il est éternel, qu'il est présent partout, qu'il a une science, une sagesse, une puissance, une sainteté, une justice, une bonté infinies, et également une infinie miséricorde à l'égard des pauvres pécheurs.

1. Dieu est éternel, il n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Les anges et les hommes ont été créés, il y a eu un temps où ils n'existaient pas, ils ne sont pas éternels. Dieu au contraire a toujours existé; imaginez une époque aussi reculée qu'il vous plaira, vous n'arriverez jamais à en trouver une où il ait commencé. Il a dit à Moïse : « Je suis Celui qui est » (Exode, III, 14), c'est-à-dire Celui qui possède l'être dans toute sa perfection, Celui qui a toujours été et qui sera toujours. Toutefois il n'y a pour Dieu ni passé ni avenir, il ne vit pas comme les hommes, dans le temps; son éternité est un présent continu et immuable. Le monde existe depuis six à sept mille ans, il peut exister bien longtemps encore,

Dieu n'aura pas vieilli, il sera toujours le même, parce qu'il est éternel. Aussi David lui dit : « Mille ans sont devant vous comme le jour d'hier qui est passé. » (Ps. LXXXIX, 4). C'est à cause de l'imperfection de notre intelligence que nous sommes obligés de concevoir l'éternité comme une durée sans commencement ni fin.

La raison nous dit elle-même que Dieu est éternel. Il n'a point eu de commencement : supposez en effet un seul instant où rien n'a existé, éternellement rien ne sera, car rien ne peut commencer à être sans être tiré du néant par le Créateur. Il n'aura point de fin : car existant par lui-même, il a en lui-même la raison de son être, et personne ne peut le lui enlever, puisqu'il ne dépend de personne. Chantons donc avec le Psalmiste : « Avant les montagnes, avant que la terre et l'univers aient été créés, vous êtes de toute éternité, vous êtes à jamais, ô mon Dieu ! » (Ps. LXXXIX, 2).

La pensée de l'éternité doit nous apprendre à ne point attacher notre cœur aux choses passagères de la terre, mais à chercher uniquement le bonheur sans fin qui est en Dieu. Notre vie terrestre est peu de chose, elle finira bientôt; « c'est une vapeur qui paraît un instant et s'évanouit aussitôt. » (Jac. IV, 15). Il en est de même des biens de ce monde. Combien de temps cet homme riche jouira-t-il de ses magnifiques propriétés, combien d'années passera-t-il au sein des plaisirs que lui procurent ses richesses? Il n'en sait rien, il ne sait qu'une chose : c'est que la mort lui enlèvera tout ce qu'il possède, pour ne lui laisser qu'un tombeau. Quelle folie de s'attacher à des biens si fugitifs, et de ne pas s'occuper d'une âme destinée à un bonheur éternel!

2. Dieu est présent partout, il est au ciel, sur la terre et en tous lieux. Si vous parcouriez toute la terre, vous rencontreriez des pays sans habitants, sans maisons, sans végétation, mais vous cherchiez en vain un lieu où Dieu ne soit pas. Le Psalmiste a exprimé cette idée dans un magnifique langage : « Où irai-je pour échapper à votre présence? Où fuirai-je pour m'éloigner de votre face? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends aux enfers, je vous y trouve; si je prends mon vol dès le matin pour aller habiter au-delà des mers, c'est votre main qui m'y porte. » (Ps. CXXXVIII, 7-14).

Dieu est partout, non seulement par son action, comme le soleil par les rayons qu'il envoie de toutes parts, mais par son essence même. « N'est-ce pas moi, dit-il par la bouche de Jérémie, qui remplis le ciel et la terre? » (Jér. XXXIII, 24). Il les remplit sans occuper d'étendue, puisqu'il n'a point de corps, il est tout entier dans chaque partie de l'espace, comme notre âme est tout entière dans chaque partie de notre corps. Et lorsque l'Ecriture sainte dit que Dieu s'est transporté d'un endroit dans un autre, c'est simplement une manière de parler destinée à faire comprendre que l'action de la puissance divine

s'est manifestée successivement à différents endroits.

3. Dieu *voit tout et connaît tout*. Les savants connaissent plus de choses que les ignorants, mais ce qu'ils savent est bien peu, comparé à tout ce qu'ils ignorent. Dieu seul sait tout : « rien n'est caché à ses yeux, et son regard s'étend de siècle en siècle. » (Eccli. xxix, 34). Pour savoir, il n'a pas besoin d'apprendre, il connaît toutes choses avant qu'elles soient, il embrasse d'un seul regard tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera ; « les yeux du Seigneur plongent dans les profondeurs de l'abîme, et pénètrent les replis les plus cachés des cœurs des hommes. » (Eccli. xxiii, 28).

La pensée de la présence d'un Dieu à qui rien ne peut échapper doit nous détourner du mal, nous exciter à la vertu, et nous consoler dans nos peines. C'est assurément le meilleur remède contre les tentations : si un enfant n'ose pas se conduire mal sous les yeux de ses parents, un sujet sous les yeux de son prince, comment oserions-nous commettre un péché sous les yeux de notre Père céleste, du Roi des rois ? Ayez donc toujours cette pensée présente à l'esprit : Dieu est près de moi, il a les yeux sur moi. Dans les tentations, faites un acte de foi à la présence de Dieu, et vous éviterez facilement les pièges du démon. Quel encouragement à pratiquer le bien, à accomplir fidèlement tous vos devoirs, que de penser que vous êtes sous le regard de Dieu ! « Noé était un homme juste et parfait, » dit l'Écriture, et elle ajoute : « Il marchait avec Dieu, » c'est-à-dire il ne perdait pas de vue sa présence (Gen. vi, 9) ; et David dit au Seigneur : « J'ai observé tous vos commandements, parce que vous voyez toutes mes démarches. » (Ps. cxviii, 168). Lorsqu'il était dans la tribulation, il se rassurait en pensant que Dieu était près de lui. Répétez avec lui ces paroles si consolantes : « Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes avec moi, ô mon Dieu ! » (Ps. xxii, 4).

4. Dieu est *infiniment sage*, tout ce qu'il fait est bien fait. Lorsqu'il considéra son œuvre au dernier jour de la création, il vit qu'elle était parfaite (Gen. i, 24). Vous murmurez souvent contre la Providence, lorsque les choses n'arrivent pas selon vos désirs ; rappelez-vous que Dieu ne veut que votre bien. S'il permet que vous soyez tenté, c'est pour éprouver votre vertu ; s'il vous fait passer par les tribulations, comme le vertueux Joseph ou le saint homme Job, c'est pour augmenter vos mérites, car « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. » (Rom. viii, 28).

5. Dieu est *tout-puissant*, il peut faire tout ce qu'il veut. L'homme le plus habile ne peut faire un brin d'herbe, Dieu a fait le ciel et la terre et toutes les choses qui y sont ; depuis plus de six mille ans que le monde existe, aucune de ses parties ne s'est dérangée, et tous les jours nous y découvrons de nouvelles merveilles. Il n'a besoin que d'un mot, ou plutôt d'un acte de sa volonté pour produire

toutes ces merveilles, et s'il le voulait, tout l'univers rentrerait dans le néant. Pour faire éclater davantage sa puissance, il se sert quelquefois des moyens les plus faibles pour produire les résultats les plus étonnants, comme lorsqu'il a employé douze pauvres pêcheurs ignorants pour renverser les idoles du paganisme et porter la lumière de la foi au milieu de toutes les nations, jusqu'aux extrémités du monde.

Rien n'est plus propre à nous donner du courage et de la résignation au milieu des épreuves de la vie, que le souvenir de la toute-puissance de Dieu. Si nous sommes abandonnés de tout secours humain, tournons-nous vers le Tout-puissant, et disons lui : « Mon Dieu, c'est vous qui êtes mon refuge (Ps. lxxxix, 1) ; j'ai espéré en vous, je ne serai jamais confondu. » (Ps. xxx, 2).

6. Dieu est *infiniment saint*, il aime le bien, il hait le mal. Notre unique occupation doit être de faire ce qui lui plaît et d'éviter ce qu'il défend ; ainsi arriverons-nous à imiter sa sainteté, comme il le demande lui-même lorsqu'il dit : « Soyez saints, parce que je suis saint. » (Lévit. xix, 2).

7. Dieu est *infiniment juste*, il récompense le bien et punit le mal. En réalité personne ne peut exiger de Dieu une récompense ; c'est uniquement parce qu'il a promis cette récompense que nous avons le droit de l'attendre de sa justice, car il ne peut manquer de tenir sa promesse. Quant au mal, la justice exige qu'il soit puni : la sainteté de Dieu lui fait haïr le péché, sa toute-puissance lui donne tous les moyens de le châtier, il est donc impossible au pécheur d'échapper à la peine qu'il a méritée, à moins qu'il n'obtienne son pardon. Mais cette justice de Dieu ne s'exerce pas toujours pendant cette vie ; il arrive souvent que les impies coulent dans l'opulence des jours heureux, tandis que les justes gémissent dans la pauvreté et la misère. Ici-bas, Dieu permet que le bon grain et l'ivraie restent mêlés, mais dans l'autre vie il fera la séparation des bons et des méchants, il rassemblera le bon grain dans ses greniers et jettera l'ivraie au feu. (Math. xiii, 30). C'est Notre-Seigneur qui nous a appris avec quelle sévérité s'exécuteraient, au jour du jugement dernier, les arrêts de sa justice. Tremblons donc, si nous sommes pécheurs, de peur de tomber entre les mains d'un juge inexorable, qui lit jusqu'au fond de toutes les consciences ; ou plutôt hâtons-nous de prévenir son jugement en désarmant son bras par une sincère pénitence.

8. Dieu est *infiniment bon*. Dieu est le Père de toutes ses créatures, puisque tout ce qui existe au ciel et sur la terre lui doit l'existence ; il est tout spécialement notre Père, puisqu'il nous a créés à son image et à sa ressemblance, et c'est le meilleur de tous les pères, « le Père des miséricordes et de toute consolation » (2 Cor. i, 3), un Père « qui nous aime d'un amour éternel. » (Jér. xxxi, 3). Il nous a témoigné cet amour en nous donnant la vie et tous les biens nécessaires pour la conserver, bien plus précieux que toutes les richesses. Il nous a donné



une intelligence pour le connaître, un cœur pour l'aimer, une mémoire pour nous rappeler ses bienfaits, une conscience pour nous détourner du mal et nous porter à la vertu, et surtout une âme immortelle destinée à partager son bonheur et sa gloire dans le ciel. A ces biens il a ajouté encore tous les moyens de salut propres à nous faire atteindre notre fin, il nous a éclairés de la lumière de la foi, et fortifiés de sa grâce, il a institué les sacrements pour faire couler constamment dans nos âmes la vie surnaturelle. Pour réparer la faute d'Adam, expier tous les péchés des hommes et les racheter de l'esclavage du démon, il a envoyé sur la terre son divin Fils, notre Rédempteur. Que ne devons-nous pas attendre d'une telle bonté ? « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous aurait-il pas donné avec lui tout ce que nous pouvons désirer ? » (Rom. VIII, 32). Témoignons-lui notre reconnaissance en l'aimant de tout notre cœur et en faisant un bon usage de ses dons.

9. Enfin Dieu est *infiniment miséricordieux* ; il pardonne volontiers à tous les pécheurs animés d'un sincère repentir.

Il pardonne *volontiers* : les hommes se décident difficilement à pardonner à ceux qui les ont offensés, il n'y a guère que la crainte des châtimens éternels qui les amène à se réconcilier avec leurs ennemis. Dieu, lui, est heureux de pardonner, il est toujours prêt à recevoir le pécheur repentant ; il se montre plus disposé à accorder le pardon que le pécheur à le recevoir. « Pendant toute la journée, dit-il dans Isaïe (LXV, 2), j'ai tendu la main à un peuple incrédule, qui ne marche pas dans la bonne voie. » Le Sauveur se compare à un berger qui court à la recherche d'une brebis égarée et la rapporte sur ses épaules au bercail. Voyez, pauvres pécheurs, combien Dieu est rempli de miséricorde pour vous, c'est lui qui vous avertit par les remords de votre conscience de retourner à lui, et il vous promet de vous recevoir avec indulgence. Ecoutez cette voix, ne tardez pas de vous convertir ; dites comme l'enfant prodigue : « Je me lèverai, et j'irai trouver mon Père. » (Luc, xv, 18).

Dieu pardonne à tous les pécheurs, quelque nombreux, quelque énormes que soient leurs crimes. « Quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige, » dit-il par la bouche de son prophète. (Isaïe, I, 16). Que de fautes n'avait pas commises cette fameuse Madeleine, de laquelle le Sauveur avait chassé sept démons, et qu'on appelait dans la ville « la pécheresse » ! Voyez pourtant comme il lui a été facile d'obtenir son pardon. Et le bon larron, il n'eut pas plus tôt fait cette prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi ! » que Jésus lui promit le paradis. Avec quelle confiance ne devons-nous pas recourir à la miséricorde de Dieu, puisque nous sommes sûrs qu'il ne repousse personne !

Mais il ne pardonne qu'aux *pécheurs sincèrement contrits et repentants*. Sa miséricorde est infinie, mais sa justice l'est également, et il ne

saurait pardonner à ceux qui continuent à l'offenser en persévérant dans le crime. « Si l'impie fait pénitence de toutes les fautes qu'il a commises, s'il observe tous mes commandements et pratique la justice, il vivra certainement, il ne mourra pas, » dit le prophète (Ezéch. XVIII, 21), et Jésus-Christ déclare aux Juifs à plusieurs reprises que « s'ils ne font pas pénitence, ils périront tous. » (Luc, XIII, 3 et 5).

Notre vie doit avoir un terme, et si nos dettes ne sont pas payées à ce moment, nous serons traités comme le serviteur infidèle qui fut jeté pieds et mains liés dans les tourments éternels. Dieu ne dédaigne jamais un cœur contrit et humilié, mais si on provoque sa colère par l'abus de ses grâces, il menace de venir surprendre le pécheur au moment où il y pense le moins. Combien de temps nous attendra-t-il encore ? Nous l'ignorons. Hâtons-nous donc de nous jeter dans les bras de sa miséricorde par un repentir sincère.

Qu'il est grand, mes frères, qu'il est terrible dans son infinie majesté, le Dieu que nous servons ! Mais qu'il est bon pour ceux qui l'aiment, qu'il est juste dans ses jugemens et miséricordieux pour ceux qui reviennent à lui avec un cœur repentant ! Pourrions-nous lui refuser nos hommages, mépriser ses bontés, et nous exposer aux châtimens de sa justice ? Pleurons nos fautes pendant qu'il en est temps ; fuyons le péché ; soyons pleins de bonne volonté pour observer fidèlement tous les commandemens de Dieu et de son Eglise, afin de pouvoir chanter éternellement le cantique des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE POUR LA FÊTE DE NOËL

### LES LEÇONS DU RÉCIT ÉVANGÉLIQUE

*Natus est vobis hodie Salvator.*

Il vous est né aujourd'hui un Sauveur. (Luc, I, 11.)

Jésus-Christ était attendu avec une impatience indicible par toute l'humanité. Les Romains le saluent par la voix de Virgile ; les Juifs, leurs livres sacrés à la main, interrogent les cieux, avec la certitude de son avènement prochain ; les justes de l'ancienne loi, demeurés à la porte du Paradis depuis la chute, l'appellent de tous leurs vœux, car ils désirent ardemment jouir de la vue bienheureuse de Dieu ; les anges enfin le réclament, eux pour qui Noël sera comme une sorte de Fête-Dieu céleste où, pour la première fois, il leur sera donné d'adorer l'humanité indissolublement unie à la nature divine.

Il était attendu, il vient. Que pouvons-nous faire aujourd'hui que méditer cet adorable *récit*, et d'en tirer pour nous quelques *leçons* pieuses et douces

de sainte imitation, d'humilité, d'amour et de reconnaissance ?

## I

En l'année 746 de Rome, « il parut un édit de César Auguste qui ordonnait le dénombrement de tout l'univers » soumis aux lois romaines. Ce dénombrement commencé aussitôt dans la cité maîtresse du monde, s'imposa également aux provinces. En Judée, ce fut le légat de Syrie, Quirinus, — légat pour la seconde fois, — qui présida à « ce premier recensement » *hæc descriptio prima*; — car il y en eut un second, douze ans plus tard. Le but de cette immense opération était de fixer à la fois le chiffre de la population et un mode plus équitable de la répartition des impôts.

L'idée qui la détermina fut donc avant tout une idée d'orgueil. Auguste ne se doutait point, lui, le tout-puissant empereur, qu'il n'était qu'un humble instrument entre les mains de Dieu, le seul Tout-Puissant, et qu'il ne remuait ainsi tout l'univers que pour accomplir une prophétie faite depuis sept cents ans. Quand les princes et les peuples croient exécuter leurs propres desseins, ils ne s'appliquent ainsi qu'à exécuter laborieusement la volonté divine. Ils s'agitent beaucoup, ils se révoltent même, mais Dieu les conduit où il veut.

« Tous allaient donc se faire inscrire dans leur ville d'origine, *ibant omnes ut profiterentur singuli in civitatem suam* (Luc, II, 3). Joseph monta aussi de la ville de Nazareth, de Galilée, en Judée dans la cité de David appelée Bethléem, — car il était de la maison et de la famille de David, — pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était sur le point de devenir mère. » (Luc, II, 4).

Ils se dirigent par cette saison inclemente à travers les montagnes, vers la cité royale où Joseph, fils des anciens rois, a reçu le jour. Marie est montée sur un âne sans doute, l'humble monture qui convient à sa condition ; ils n'ont pris que les provisions nécessaires, car ils ne sont pas des riches, des heureux du monde, et ils s'en vont inconnus, méprisés peut-être, eux qui portent le trésor du ciel et de la terre, confondus parmi la foule du peuple qui se rend comme eux à Bethléem.

Dieu du moins leur a-t-il révélé le mystère qui se prépare, l'événement où ils doivent jouer un rôle si personnel, et qui marquera une date ineffaçable dans la vie de l'humanité ? Telle n'est point sa manière de procéder avec Marie et Joseph. Il aime d'ailleurs à tenir ses serviteurs les plus dévoués dans une dépendance parfaite, qu'ils acceptent toujours avec une heureuse soumission, sans lui demander les secrets du lendemain. Cependant Marie, guidée par les lumières de sa prudence humaine et maternelle, s'est pourvue de langes, et ils cheminent ensemble, adorant la volonté de la sainte Providence dont les décisions sont toujours miséricordieuses. Ils marchent sous le regard attentif du ciel ravi.

Ils passent sans doute à Jérusalem, où ils saluent au temple la majesté de Dieu, et, le soir du 24 décembre, ils entrent à Bethléem. La ville est pleine d'étrangers. C'est la patrie de Joseph, et pourtant, est-ce dureté des habitants, est-ce disposition particulière et voulue de Dieu, aucune maison ne s'ouvre devant eux, personne n'accueille, personne ne reconnaît Joseph, le descendant des rois qui avaient leur berceau et leur palais à Bethléem.

L'heure avançait : dans ces courtes journées de décembre, en Judée aussi la nuit tombe vite. Il fallait trouver un abri. A la porte des villes d'Orient, l'on voit ordinairement un khan ou caravansérail, une sorte de cour entourée d'une galerie légèrement élevée au-dessus du sol et protégée par un toit des plus sommaires. C'est ce que saint Luc appelle l'hôtellerie, *diversorium*. Or tout était encombré, là non plus il n'y avait pas de place pour eux, *non erat eis locus*. Déjà les voyageurs dormaient, enveloppés dans leurs amples manteaux, pendant qu'à l'intérieur, dans la cour, reposaient les animaux, couchés à la belle étoile. Marie et Joseph ne troublent pas le sommeil de la caravane. Ils passent outre.

Où vont-ils ?

Non loin de là, une grotte, bien connue de Joseph, se creuse dans le flanc d'un coteau. Elle devait servir de refuge, quand le caravansérail était rempli, aux voyageurs attardés. Ils y entrent et y trouvent une petite crèche, de la paille, et, si l'on en croit la tradition, un bœuf et un âne que leur propriétaire y avait attachés pour la nuit. L'âne appartenait peut-être à Joseph ; peut-être était-ce cette pauvre monture qui avait servi à conduire Marie durant son dur pèlerinage, où elle portait dans ses chastes flancs le roi du ciel et de la terre.

Maintenant ils sont seuls. Ils ont accompli les formalités légales, et les registres publics ont attesté leur descendance royale ; mais nulle demeure humaine ne leur a offert son toit, ou plutôt n'a été digne de les recevoir : Jésus vient au monde dans une grotte faite non de la main d'un homme, mais de la main du Créateur, la seule demeure digne de lui. Ainsi il ne doit rien aux soins des humains. Il y a là une dignité, j'allais dire une fierté divine dont nous devinons les adorables secrets.

Les auteurs mystiques ont suppléé à la sobriété de l'Evangile, pour nous redire les émotions saintes de Marie, ses ravissements, toutes ses délicatesses maternelles. Ils nous la représentent transportée dans une extase divine quand son enfant, traversant son sein comme les rayons brillants traversent le pur cristal, naît à la lumière du jour. « Sortez, divin enfant, s'écrie Bossuet, tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil : sa mère est tout étonnée de le voir paraître tout à coup ; cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence. Miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement,



et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né que d'être conçu d'une vierge. » (*Elévations sur les mystères*).

Du corps de l'enfant jaillit une lumière intense. Marie le regarde, elle le voit pour la première fois. Dès longtemps, sa pensée vivait de sa pensée, son cœur de son cœur. Elle le sentait, mais elle ne jouissait pas de le voir, de contempler la majesté de Dieu, la douceur de Dieu, la puissance de Dieu qui rayonnait sur ses traits, dans ce visage où elle reconnaît son visage. C'est Lui, c'est le Fils de Dieu et son fils ! Et elle se perd dans cette pensée du ravissement, dans cette contemplation d'amour.

Cependant un cri s'échappe des lèvres de l'enfant ; il tremble, il pleure, car il est bien le Fils de Dieu, mais il a revêtu aussi toutes nos faiblesses. Comme nous il souffre, il gémit, il a froid.

Alors elle le prend dans ses bras, le réchauffe, « l'enveloppe de langes, » lui sourit, lui parle, « l'adore, lui souhaite la bienvenue » au monde, l'admire et répand son amour dans ces douces paroles du cœur de la mère, qui en passant par ses lèvres sont un merveilleux cantique d'adoration et de bonheur. Et quand elle l'a « pressé sur son sein, réchauffé en le serrant sur sa poitrine et sur ses joues virginales, avec une joie immense, avec la plus tendre compassion, » elle le dépose pieusement dans sa crèche où elle continue, agenouillée, à l'adorer et à lui sourire, *reclinavit eum in præsepio*. (Sainte Brigitte).

Car c'est Dieu qui s'est fait homme, le Créateur qui du haut du ciel où il était infiniment heureux a voulu descendre sur terre et s'unir à notre humanité, se faire créature en quelque sorte. Qu'est-ce donc que l'homme pour que Dieu lui fasse un tel honneur ? Sa valeur est donc bien grande pour que le Sauveur achète son âme à un tel prix ! Immense est donc la miséricorde de Dieu qui s'abaisse ainsi jusqu'à sa créature d'un jour ! Et quelle dignité que celle de Marie qui l'a reçu, qui l'a formé de son corps et de son sang, qui en un mot est devenue sa mère ! Quel abîme ardent de mystères de puissance et de bonté où se fond l'âme de la Vierge Marie, où se devrait fondre la nôtre ! Car c'est pour nous qu'il est descendu du ciel, pour nous sauver, *propter nos homines et propter nostram salutem*. Et il est né de la Vierge Marie, qui par un privilège unique et une de ces délicatesses adorables qui n'appartiennent qu'à Dieu, est restée et restera Vierge, *natus ex Maria Virgine*.

Oh ! courons « nous faire inscrire aussi à Bethléem, la maison du pain, allons-y goûter le pain céleste, le pain des anges devenu la nourriture de l'homme » (Bossuet), afin que nous devenions forts, aimants et purs.

## II

Puisque le Sauveur vient au monde, c'est aussi pour se manifester au monde. A qui va-t-il se manifester d'abord sur la terre, car les anges l'ont

adoré déjà les premiers, admirant cette face nouvelle de la miséricorde de Dieu qui les frappe de saisissement et d'heureuse stupeur ? *Et adorent eum omnes Angeli Dei*. (Hebr. I, 6).

Les pensées de Dieu n'ont rien des nôtres. Quand nous voulons juger un homme, nous considérons déjà sa situation de fortune, ses qualités intellectuelles, le rang qu'il occupe dans la société, et s'il est à la première place, nous concluons volontiers qu'il est le premier.

Dieu regarde la valeur de l'âme. Une âme en état de péché mortel est pour lui un objet d'horreur ; une âme orgueilleuse n'est à ses yeux qu'une non-valeur. C'est pourquoi nous ne verrons à la crèche ni Hérode, ni les pharisiens, ni les rois, ni les prêtres de la synagogue. Dieu cherche des âmes pures et droites et il les trouvera chez les simples, chez les humbles de ce monde, chez les bergers. Il a voulu naître dans la pauvreté absolue, rien d'étonnant qu'il ait une prédilection pour les pauvres.

Non loin de la grotte, donc, *in regione eadem*, « des bergers veillaient, passant toutes les heures de la nuit à garder leurs troupeaux. Tout à coup l'ange du Seigneur parut devant eux, et la clarté de Dieu les environna et ils furent saisis d'une grande crainte. » (Luc, II, 9).

Les hommes ont toujours eu peur de Dieu, surtout dans l'ancienne loi, parce qu'ils se sentaient coupables et sous le coup de la justice souveraine. L'ange alors les rassure, s'approche d'eux et leur dit : « Ne craignez pas, je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui dans la cité de David un Sauveur qui est le Christ Seigneur. »

« Et voici le signe qui vous le fera connaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche. » (Luc, II, 10-12).

C'était aussi pour les anges du ciel l'heure attendue depuis des siècles, le moment choisi pour l'adoration en quelque sorte officielle du Dieu fait homme. Plusieurs Pères nous disent en effet que leur épreuve consista précisément dans l'adoration de la nature humaine, inférieure à la nature angélique sans doute, mais supérieure par son union étroite, hypostatique avec la nature divine. Lucifer refusa de s'incliner devant le Fils de Dieu revêtu de notre nature, tandis que des millions d'anges restés fidèles se soumièrent humblement, parce que Dieu le voulait. Ils ne se posèrent même point cette misérable question d'amour-propre et de préséance, et depuis cette heure décisive de leur adhésion à la volonté divine, ils attendaient le jour béni fixé pour leur adoration solennelle, pour leur Fête-Dieu perpétuelle à eux tant désirée. Voilà pourquoi ils sont si joyeux.

Leur bonheur toutefois, les hommes doivent le partager et dans la plus large mesure, car c'est pour eux que le Verbe se fait chair, pour leur ressembler et les encourager à souffrir, pour leur apprendre à vivre et les sauver. Aussi le chef des anges s'adresse-t-il aux bergers, ces humbles, par

conséquent ces anges de la terre : « Je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout le peuple. C'est pour vous que le Sauveur est né aujourd'hui, *natus est vobis hodie Salvator.* »

Les bergers écoutent, surpris et ravis à la fois. Ils n'entendent rien à ce mystère nouveau. Le Sauveur, le Messie qui doit venir n'est-il pas un fils de roi, ne naîtra-t-il pas dans un palais, ne sera-t-il pas déposé dans un berceau d'or en attendant qu'il monte en souverain sur le trône de David ? Et voilà que des esprits célestes leur disent que ce Sauveur est né et qu'ils le reconnaîtront à ce signe qu'il est « enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Ce qu'ils ne savent pas, c'est que si l'Enfant-Dieu avait voulu, il aurait préparé pour sa venue le plus beau palais, la pourpre la plus riche et la plus soyeuse, mais il ne l'a pas daigné. Ce sont là des choses qui passent, et il apporte des biens éternels ; et que lui fait cette pâle gloire d'emprunt, à lui qui est le Maître de la gloire durable ? Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est qu'il a embrassé la pauvreté pour l'amour des pauvres, qu'en l'embrassant il l'a relevée, ennoblie, tandis qu'en refusant la richesse il l'a méprisée et condamnée. Ce qu'ils ne comprennent pas surtout, c'est pourquoi le ciel leur annonce cette merveille, à eux, les petits, les inconnus, les oubliés, et non aux puissants de la terre. Et c'est parce qu'ils ne le comprennent pas qu'ils sont agréables à Dieu, car ils sont vraiment humbles, convaincus de leur indignité, et que leur cœur muet déborde de reconnaissance.

Pendant que leur esprit demeure partagé entre mille sentiments divers d'action de grâces et de confusion, les anges qui jusque-là s'étaient tus, laissant parler leur chef, ne contiennent plus leur bonheur, ils font éclater leur reconnaissance et leur charité. Les voix harmonieuses de l'innombrable milice céleste, *multitudo militiæ cælestis*, retentissent dans la nuit, sous les étoiles radieuses, en louanges, en bénédictions, en acclamations qui montent ardentes au pied du trône de l'adorable Trinité : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! *Gloria in altissimis Deo !* »

Quel beau cantique que l'Eglise a recueilli et développé dans son chant d'action de grâces de tous les dimanches, interprétant avec le sens des choses de Dieu qui lui appartient cette double pensée : Gloire à Dieu créateur et Père du monde, le seul puissant, le seul maître ! Gloire à Jésus-Christ le seul sauveur, le seul Très-Haut, le seul Rédempteur qui par sa naissance a apporté aux hommes la paix, la paix des âmes, la paix dans les familles, la paix entre les peuples et qui, pour éteindre les germes de guerre, vient effacer les péchés du monde, les seules causes de nos divisions.

Seules les âmes de bonne volonté connaissent cette paix apportée du ciel. Or quelles sont-elles ? Ce sont celles qui sont prêtes à faire à Dieu le sacrifice de ce qu'elles ont de plus cher au monde, de leurs passions, de leurs attachements, de leur for-

tune, de leurs affections, celles en un mot qui aiment Dieu d'une charité sincère et non feinte, *in caritate non ficta*. Or la vraie charité ne va pas sans les renoncements ni sans les œuvres, ces grandes preuves de l'amour.

Les bergers alors s'entredisent : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a montré. » Ils viennent donc en toute hâte et trouvent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche.

Et ils voient, *videntes autem*, et ils reconnaissent que c'est vrai ; il prient auprès du berceau de Jésus, et ils offrent à l'enfant leurs cœurs simples et bons, quelques pauvres fruits, mais donnés avec empressement, avec joie, avec gratitude même, car ils sont contents que leurs offrandes soient acceptées. Aussi sont-elles infiniment bienvenues de l'Enfant-Dieu.

Jusque-là peut-être ils avaient trouvé leur pauvreté lourde et dure. Mais ils ne s'en plaignent plus, puisqu'elle leur a valu de tels privilèges. Au palais d'Hérode ils préférèrent les tentes fragiles qui les abritent. Pauvres comme eux, ne nous plaignons pas non plus. Noël, c'est la fête de la pauvreté, que Jésus a récompensée dans la personne des bergers et qu'il a seule jugée moins indigne de lui.

Voilà les premiers adorateurs de la crèche : des hommes du peuple, des pasteurs de troupeaux, sans autre fortune que leur innocence, sans autre noblesse que leur belle âme pure et leur bonne volonté. Voilà nos premiers ancêtres ! Comme eux sachons tout quitter pour accourir auprès du berceau de Jésus, où nous convient aussi nos bons anges. Venons adorer l'enfant avec les mêmes dispositions saintes dans nos âmes rajeunies, régénérées par la grâce des sacrements. Soyons des hommes de bonne volonté d'abord, puis, comme eux, des témoins de Dieu. Regardez en effet comme leur charité s'est enflammée dans la prière : ils racontent partout ce qu'ils ont vu, et tous les croient parce qu'on les sait sincères, vrais, désintéressés. Parlons de même de ce que nous avons vu, de ce que nous savons, de Jésus, de Dieu, de l'Eglise, de la vérité chrétienne à ceux qui ne la connaissent pas. Et ils seront aussi ravis de rendre enfin justice à l'Eglise, et de revenir à leur mère, à leur foi, à leurs devoirs. *Et omnes qui audierunt mirati sunt.* (Luc, II, 18).



## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## TROISIÈME PARTIE

## Moyens de salut

## I

## LA GRÂCE (suite)

## E

## La grâce sanctifiante (suite)

— Vous rappelez-vous, Jean, ce que nous avons dit dans la leçon précédente ?

— Nous avons parlé de l'incertitude de la grâce sanctifiante, et des signes auxquels on peut reconnaître qu'on a le bonheur de posséder ce riche trésor.

— Faites-nous brièvement l'énumération de ces signes consolants.

— Penser à Dieu très souvent,  
Aimer à parler et à entendre parler de Dieu et des choses de Dieu,

Etre désolé quand le Seigneur est offensé et très content lorsqu'il est bien servi,  
N'avoir rien sur la conscience,  
Dédaigner les choses de ce monde,  
Obéir à Dieu avec empressement,  
Aller au devant de ses desirs :  
Voilà ces signes consolants.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons parler de l'augmentation du trésor divin de la grâce, et de son inégalité dans les âmes.

## 9

## Son augmentation

## a

## Certitude de cette augmentation

— Il est raconté dans l'Evangile que l'enfant Jésus croissait en grâce devant Dieu ; dites-nous, Paul, si l'homme juste peut croître aussi en grâce, à l'exemple du Sauveur ?

— Il le peut.

— Comment le savons-nous ?

— Par la voix de Dieu,  
Par la voix de l'Eglise,  
Par la voix des saints,  
Par la voix du bon sens.

## +

## Voix de Dieu

— Il est écrit dans le Nouveau Testament :  
« Que celui qui est juste se justifie encore ; que celui qui est saint se sanctifie davantage. » (Apoc. xii, 11).

Que faut-il conclure de cette recommandation du Saint-Esprit ?

— C'est que l'homme peut évidemment croître en sainteté et en grâce, attendu qu'il lui est ordonné de le faire.

— Nous lisons au livre des Proverbes :

« La voie des justes, comme une lumière brillante, progresse et s'accroît jusqu'au jour parfait. » (Prov. iv, 8).

Que signifie ce langage ?

— Il signifie que l'homme peut croître en grâce

et en sainteté, puisqu'il nous est présenté comme faisant des progrès dans la justice jusqu'au jour de la mort.

## +

## Voix de l'Eglise

— Lisez-nous, Joseph, ce canon du concile de Trente.

— « Si quelqu'un dit que la justice une fois reçue ne s'augmente pas devant Dieu par les bonnes œuvres : qu'il soit anathème ! » (S. vi, can. 24).

— Que faut-il conclure de ce décret ?

— C'est que l'homme peut croître en grâce, vu que la justice ou la grâce sanctifiante s'augmente devant Dieu par les bonnes œuvres du juste.

## +

## Voix des saints

— Les saints sont unanimes à recommander aux justes de marcher sans cesse dans la voie du progrès spirituel, et à dire, avec saint Augustin, que les justes eux-mêmes sont meilleurs ou plus saints les uns que les autres :

La conclusion de ce langage ?

— C'est que les saints sont d'accord avec la sainte Ecriture et l'Eglise pour dire que l'homme juste peut croître en grâce et en sainteté.

## +

## Voix du bon sens

— Nous avons vu plus haut :

1<sup>o</sup> Que l'homme juste, tant qu'il demeure sur la terre, a tout ce qu'il faut pour acquérir des mérites ;

2<sup>o</sup> Que ses mérites lui procurent une augmentation de grâce sanctifiante :

Qu'en résulte-t-il, Adrien ?

— Il en résulte que l'homme juste peut croître, devant Dieu, en grâce et en sainteté.

## b

## Sources de cette augmentation

## +

## Bonnes œuvres

— Pourriez-vous, Emile, nous dire comment l'homme juste acquiert des mérites ?

— C'est en faisant des bonnes œuvres.

— C'est donc déjà par ses bonnes œuvres que le juste réussit à augmenter en lui le trésor de la grâce ?

— Oui.

— Est-ce la bonne œuvre elle-même qui donne l'augmentation de grâce sanctifiante ?

— Non.

— Que fait-elle ?

— Elle la mérite.

— Et qui nous l'accorde ?

— C'est Dieu.

## +

## Prière

— Paul, qui possède déjà la grâce sanctifiante, prie Dieu de tout son cœur d'augmenter en lui ce divin trésor :

Qu'arrivera-t-il ?

— Si la prière de Paul est bien faite, Dieu l'exaucera et lui accordera ce qu'il demande.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire une augmentation de grâce sanctifiante.

— Que faut-il donc penser de la prière ?

— C'est un nouveau moyen d'augmenter le trésor de la grâce.

+

Bon usage des grâces actuelles

— Paul, qui est déjà riche à dix mille francs, reçoit tous les jours des petits cadeaux d'un bienfaiteur généreux :

Dites-nous, Ernest, ce qui arrivera si Paul a soin d'accepter ces cadeaux et d'en bien profiter ?

— Paul augmentera sa fortune tous les jours.

— Paul est en état de grâce, et chaque jour le Seigneur lui donne des grâces actuelles dont il profite soigneusement sans en perdre aucune :

Qu'en pensez-vous, Justin ?

— Chaque jour, Paul augmente en lui le trésor de la grâce sanctifiante.

— Et d'où vient cet accroissement ?

— Du bon usage des grâces actuelles.

+

Sacrements

— Un homme très riche vient dans notre pays et fait annoncer qu'il met un trésor inépuisable à la disposition des habitants :

Si Paul va puiser de temps en temps à ce trésor, quel sera le résultat ?

— C'est que Paul ne manquera pas d'augmenter sa fortune.

— Celui qui est plus riche que tous les riches de la terre, le Sauveur du monde, nous a ouvert des fontaines intarissables de grâce divine, les sacrements :

Si le juste va puiser à ces fontaines spirituelles, c'est-à-dire s'il reçoit les sacrements avec de bonnes dispositions, qu'advient-il ?

— Ce juste ne manquera pas d'augmenter sa fortune spirituelle de la grâce, d'autant plus qu'il ira puiser plus souvent à ces fontaines divines.

— Que faut-il donc penser des sacrements ?

— Ils sont des sources très fécondes de la grâce, et un des meilleurs moyens d'augmenter très rapidement notre fortune spirituelle.

c

Temps de cette augmentation

— Pourriez-vous, Eugène, nous dire à quel moment a lieu l'augmentation de la grâce dans l'âme du juste ?

— Très probablement tout aussitôt que le juste a employé le moyen d'obtenir cette augmentation.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire,

Au moment où il accomplit la bonne œuvre ;

A l'instant où il demande cette augmentation ;

Lorsqu'il profite d'une grâce actuelle ou reçoit un sacrement.

— Pourquoi cette augmentation de grâce est-elle accordée immédiatement ?

— Parce que le juste ne sera jamais mieux disposé à la recevoir qu'au moment où il s'en rend digne.

d

Résolutions

— Dites-moi, Henri, quelles sont vos résolutions bien arrêtées ?

— Pour augmenter le plus possible mon trésor spirituel de la grâce,

1<sup>o</sup> Je ferai toutes les bonnes œuvres en mon pouvoir ;

2<sup>o</sup> Je prierai beaucoup ;

3<sup>o</sup> Je ne laisserai perdre aucune grâce actuelle ;

4<sup>o</sup> Je recevrai les sacrements le mieux et le plus souvent possible.

10

Son inégalité

— Un hérétique, appelé Luther, a enseigné que la grâce est égale chez tous les hommes, et il a ajouté que tous sont aussi saints les uns que les autres, aussi saints que la sainte Vierge elle-même :

Qu'en pensez-vous, Julie ?

— Luther a proféré un gros blasphème en disant que les hommes sont aussi saints que la très sainte Vierge ; et il a commis une grande erreur en prétendant que la grâce sanctifiante est égale chez tous les hommes.

— La grâce sanctifiante n'est donc pas égale chez tous les hommes ?

— Non.

— Elle ne se trouve donc pas chez tous au même degré, dans la même mesure ?

— Nullement.

a

Preuves de cette inégalité

— En avez-vous des preuves ?

— Oui.

— Lesquelles ?

— La parole de Dieu,

La parole des saints,

La parole du bon sens.

+

Parole de Dieu

— Notre-Seigneur a dit dans l'Evangile :

« Il est moins pardonné à celui qui aime moins. » (Luc, VII, 47).

« M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Joan, xv, 13).

Dieu avait déjà dit en parlant de Job :

« Personne sur la terre n'est semblable à mon serviteur Job. » (Job, I, 8).

Que prouve ce langage ?

— Il prouve évidemment que l'amour de Dieu est moins grand chez les uns que chez les autres et que la perfection n'est pas la même pour tous.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la grâce sanctifiante est inégale, vu qu'elle ne se trouve pas chez tous les justes dans la même mesure.

—

— Il est écrit dans le Nouveau Testament à propos de la récompense éternelle du paradis : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. » (Joan, XIV, 2).

« Autre est la clarté du soleil, autre la clarté de la lune, autre la clarté des étoiles. » (1 Cor. xv, 41).

« Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. » (Rom. II, 6).

Dites-nous, Joséphine, ce qu'il faut en penser ?

— C'est que, dans l'autre monde, la récompense ne sera pas la même pour tous.



— *Que devez-vous en conclure ?*

— Qu'il y aura eu diversité ou inégalité de mérites, et par conséquent inégalité de grâce sanctifiante.

+

Parole des saints

— *Tous les saints sont d'accord avec saint Augustin pour nous dire que les justes eux-mêmes sont plus parfaits et meilleurs les uns que les autres :*

*Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que les saints nous apprennent, à leur tour, l'inégalité de la grâce sanctifiante.

+

Parole du bon sens

— *Nous avons vu, tout à l'heure, que l'homme juste peut toujours croître en sainteté et en grâce devant Dieu :*

*Dites-nous, George, la conclusion qu'il est permis d'en tirer ?*

— C'est qu'il n'est guère possible que la grâce sanctifiante se trouve chez tous les justes dans la même mesure.

— *Par conséquent ?*

— Par conséquent, elle doit être inégale.

— *L'expérience de chaque jour nous apprend que les justes n'ont pas tous la même ardeur pour le service de Dieu :*

*Pourriez-vous, Ernest, nous dire quelle en sera la conséquence ?*

— La conséquence de cette inégalité d'ardeur au service de Dieu sera l'inégalité de mérites et de grâce chez ces mêmes justes.

— *La foi nous apprend*

*D'une part, que chacun sera récompensé selon ses mérites ;*

*D'autre part, qu'il y aura dans le ciel diversité de récompense :*

*La conclusion ?*

— Nous l'avons déjà dit plus haut, la conclusion, c'est qu'il y a, chez les justes, diversité de mérites et par conséquent inégalité de grâce sanctifiante.

— *Parmi les justes de cette terre, on en voit qui accomplissent toutes les bonnes œuvres possibles ;*

*D'autres en font beaucoup moins ;*

*Les autres se contentent de celles qui sont strictement nécessaires au salut :*

*Que faut-il conclure de cette diversité dans les bonnes œuvres ?*

— Il faut conclure qu'il y aura de même diversité et inégalité dans les mérites et la grâce sanctifiante.

b

Causes de cette inégalité

— *Puisque la grâce sanctifiante a pour but et pour effet de nous conduire tous au ciel et de nous unir à Dieu, notre fin dernière, d'où vient qu'elle n'est pas égale pour tous ?*

— Cela vient tout d'abord du bon plaisir de Dieu, qui donne sa grâce comme Il le juge à propos.

— *Le Seigneur ne distribue donc pas à tous la même mesure de grâce sanctifiante ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Il est le maître, et nous n'avons pas à lui demander compte de ses actes.

— *Je sais que le Seigneur est le Maître souverain, et qu'il a le droit de donner à chacun une mesure de grâce plus ou moins grande ; mais je voudrais savoir s'il n'a pas quelque bonne raison d'agir de la sorte ?*

— Il en a une excellente.

— *Laquelle ?*

— De cette inégalité et de cette variété dans les degrés de la grâce, le Seigneur veut faire sortir la beauté et la perfection de son Eglise, comme la perfection de cet univers ressort des différentes catégories de créatures qui le composent.

— *Est-ce seulement du côté de Dieu que se trouve la cause de l'inégalité de la grâce sanctifiante ?*

— Elle se trouve aussi du côté de l'homme.

— *Comment cela ?*

— C'est que chez tous les justes il n'y a pas la même ardeur pour le service de Dieu, le même zèle pour les bonnes œuvres, le même empressement à se disposer à la grâce.

— *La conséquence ?*

— La conséquence, c'est que cette inégalité d'ardeur, de zèle, d'empressement, ne saurait manquer de produire l'inégalité de la grâce sanctifiante.

— *Le saint Concile de Trente (S. VI, c. 7) nous dit que chacun reçoit sa mesure de grâce que le Saint-Esprit donne selon son bon plaisir et selon la disposition et la coopération du sujet :*

*Que faut-il penser de ce langage ?*

— Il nous indique clairement les deux causes de l'inégalité de la grâce sanctifiante.

— *A savoir ?*

— A savoir,

1<sup>o</sup> Le bon plaisir de Dieu ;

2<sup>o</sup> La disposition et la coopération de chacun d'entre nous.

c

Résolutions

— *Seriez-vous contente, Eugénie, de savoir que vous êtes au dernier rang dans l'ordre de la grâce ?*

— J'en serais désolée.

— *Qu'allez-vous faire pour vous élever à un rang distingué parmi ceux qui possèdent la grâce ?*

— Je ferai tout ce qu'il faut pour augmenter en moi le trésor spirituel de la grâce sanctifiante.

— *C'est-à-dire ?*

C'est-à-dire,

1<sup>o</sup> Je prierai beaucoup ;

2<sup>o</sup> J'accomplirai toutes les bonnes œuvres en mon pouvoir ;

3<sup>o</sup> Je profiterai soigneusement de toutes les grâces actuelles ;

4<sup>o</sup> Je recevrai le plus souvent et le mieux possible les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

— *Si vous êtes fidèle à ces résolutions ?*

— Loin de rester aux derniers rangs dans l'ordre de la grâce, je m'élèverai aux premiers, et je me préparerai une magnifique récompense pour l'éternité.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche avant l'Épiphanie

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

*Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel.*

Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël.

(Math. ii, 20.)

Mes frères,

Dieu ne découvre pas tout d'un coup aux hommes ses desseins, il préfère les leur faire connaître peu à peu. L'enfant Jésus devait habiter Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans, Dieu n'ordonna cependant pas d'abord à Joseph de se rendre à Nazareth, mais seulement dans la terre d'Israël ; ce ne fut que plus tard qu'il l'avertit de se fixer en Galilée. La Providence a agi de même pour révéler les mystères de la foi : quelques-uns n'ont été montrés aux Juifs que dans une demi-obscurité, et n'ont été nettement formulés que dans le Nouveau Testament, par exemple le mystère de la sainte Trinité. Sans doute il y est fait allusion dans l'Ancien Testament, mais d'une manière obscure, et la foi explicite à ce mystère n'était pas exigée des Juifs ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a voulu nous enseigner en termes exprès le dogme des trois personnes divines. Je vous dirai aujourd'hui :

1<sup>o</sup> Ce que la foi nous enseigne sur le mystère de la sainte Trinité, et

2<sup>o</sup> Quelle en est l'importance pour nous.

I

La foi nous enseigne sur la sainte Trinité cinq choses principales : 1<sup>o</sup> qu'il y a en Dieu trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; — 2<sup>o</sup> que chacune de ces trois personnes est vraiment Dieu ; — 3<sup>o</sup> qu'il n'y a pourtant qu'un seul Dieu ; — 4<sup>o</sup> que les trois personnes sont parfaitement distinctes ; — 5<sup>o</sup> enfin qu'on attribue à chacune d'elles certaines œuvres spéciales.

1. *Il y a en Dieu trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.* Les premières pages de la Bible donnent déjà à entendre qu'il y a pluralité de personnes en Dieu. Dans le récit de la création de l'homme, nous lisons que Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » (Gen. i, 26). Au second psaume, la distinction entre le Père et le Fils est clairement exprimée : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré. » (Ps. ii, 7). On lit dans un autre psaume : « Les cieus ont été créés par le Verbe du Seigneur, et toute leur beauté a été produite par le souffle de sa bouche. » (Ps. xxxii, 6). On

trouve ici les trois personnes : le Père appelé Seigneur, le Fils appelé Verbe, et l'Esprit indiqué par le souffle de la bouche de Dieu. Les Juifs avaient donc une certaine notion de l'auguste Trinité, mais Dieu n'avait pas voulu leur révéler complètement ce mystère, de peur que leur penchant à l'idolâtrie ne les portât bientôt à s'imaginer qu'il y avait plusieurs dieux.

C'est Jésus-Christ qui nous a révélé en termes précis le mystère de la très sainte Trinité. Comme nous le voyons par son Evangile, il parlait souvent de son Père céleste, et il disait que son Père et Lui ne font qu'un ; souvent il parlait aussi du Saint-Esprit que le Père devait envoyer au monde en son nom, ou qu'il leur enverrait lui-même de chez son Père (Jean, xv, 26).

Il a proclamé solennellement le dogme de la Trinité lorsqu'il enjoignit à ses apôtres de baptiser toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (Math. xxviii, 19). Au baptême de Jésus lui-même, les trois personnes divines se sont manifestées d'une manière visible : la voix du Père se fit entendre en ces termes : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » et le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe (Math. iii, 16). Nous trouvons dans les épîtres des apôtres de nombreux témoignages en faveur de la Trinité, par exemple lorsque saint Paul souhaite aux Corinthiens que « la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu (le Père) et la communication du Saint-Esprit soient avec eux tous. » (II Cor. xiii, 13). C'est donc une vérité de foi, divinement révélée, qu'il y a trois personnes en Dieu.

2. *Chacune des trois personnes est vraiment Dieu.* Il est inutile de nous étendre longuement sur ce point, car nous prouverons successivement dans nos instructions la divinité de chacune des personnes de la Trinité. Aucun hérétique n'a nié la divinité du Père : s'il y a au moins une personne divine, c'est assurément celle qu'on doit regarder comme le principe des deux autres. Jésus-Christ, en disant de lui-même : « Moi et mon Père nous ne sommes qu'un » (Jean, x, 30), n'affirme-t-il pas qu'il est Dieu comme son Père ? Quant au Saint-Esprit, il suffit de citer le passage où saint Pierre, reprochant à Ananie sa conduite, lui dit : « Comment Satan a-t-il séduit votre cœur, pour vous faire mentir au Saint-Esprit ?... Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. » (Act. v, 3-4). Le Saint-Esprit est donc vraiment Dieu, aussi bien que le Père et le Fils. Chaque personne possède également toutes les perfections divines, aucune d'elles n'est plus grande, plus ancienne, plus puissante que les autres, elles ont en commun la même nature, la même divinité.

3. Quoique chacune des trois personnes possède la substance divine, *il n'y a pas trois dieux*, mais un seul. La doctrine de l'unité de Dieu est si fortement inculquée par l'Écriture, si souvent exprimée depuis la première page de la Bible



jusqu'à la dernière, qu'il est inutile de citer des textes pour la prouver. Jésus-Christ semble avoir voulu nous faire connaître l'unité de Dieu, en même temps que la Trinité des personnes, lorsqu'il a dit aux apôtres : « Baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; » ce nom unique exprime bien l'unité de la substance commune aux trois personnes désignées aussitôt. — Comment la même substance peut-elle être commune à trois personnes sans qu'il y ait division, c'est un mystère incompréhensible, mais dont nous ne pouvons douter, puisque Dieu l'a révélé. Au ciel, où nous espérons arriver, nous verrons Dieu face à face, et non plus dans le miroir imparfait des créatures, nous le connaissons comme il se connaît lui-même ; mais ici-bas nous devons nous contenter de l'apercevoir et de l'adorer à travers les voiles de la foi.

4. *Chaque personne divine est parfaitement distincte des autres.* Le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Saint-Esprit, celui-ci n'est ni le Père ni le Fils. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas trois noms servant à désigner différentes manières de se représenter l'Être divin, ce sont bien des personnes distinctes, chacune a quelque chose qui lui appartient en propre et qui la distingue des autres. Le Père a pour propriété distinctive de n'être point engendré, de ne point procéder d'une autre personne ; le Fils, d'être engendré de toute éternité par le Père ; et le Saint-Esprit, de procéder à la fois du Père et du Fils. De ce que le Fils procède du Père, et le Saint-Esprit du Père et du Fils, il ne s'ensuit pas que le Père soit plus ancien que le Fils et le Saint-Esprit ; il est de toute éternité Père, comme le Fils est de toute éternité engendré par le Père, comme le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils. Et comme l'Être communiqué au Fils par la génération, et au Saint-Esprit par l'action commune du Père et du Fils, est le même Être infini que possède le Père, les perfections des trois personnes sont égales sous tout rapport, parce qu'elles sont également infinies.

5. *Cependant on attribue spécialement certaines œuvres à chacune des personnes divines,* par exemple, au Père la création, au Fils la rédemption, au Saint-Esprit la sanctification. Il est dit de Dieu le Père dans l'Écriture : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » de Dieu le Fils : « C'est le Christ qui nous a rachetés, » et du Saint-Esprit : « Vous avez été sanctifiés dans l'Esprit de notre Dieu. » (I Cor. vi, 11). Ces œuvres ne sont pas attribuées à une personne pour exclure toute participation des autres, mais pour indiquer qu'elles se rapportent principalement à ce qui constitue son caractère distinctif.

La création est surtout une manifestation de la toute-puissance, que l'on attribue spécialement au Père, parce que c'est de lui que procèdent le Fils et le Saint-Esprit. La rédemption est surtout une manifestation de la sagesse, qui convient spéciale-

ment au Fils, en tant qu'engendré par la connaissance ou la sagesse du Père. La sanctification est surtout l'œuvre de l'amour divin, qui est représenté par le Saint-Esprit, qui procède de l'amour réciproque du Père et du Fils. Toutefois le Fils et le Saint-Esprit ont coopéré à la création, puisque l'Écriture dit que « les cieux ont été créés par le Verbe de Dieu, et toute leur beauté produite par le souffle de sa bouche. » Le Père a concouru à la rédemption en envoyant son Fils sur la terre, et le Saint-Esprit en opérant l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie. Le Père et le Fils concourent à la sanctification des âmes, puisque l'un et l'autre ont envoyé le Saint-Esprit pour accomplir cette œuvre par l'effusion de la grâce.

Telles sont, mes frères, les cinq choses principales que l'Eglise nous enseigne sur le mystère de la sainte Trinité. En vous expliquant le sens des enseignements de l'Eglise, je n'ai pas prétendu vous expliquer le mystère lui-même, je vous ai appris ce que vous devez croire pour être sauvés. Il me reste à vous faire voir combien ce mystère est important pour nous.

## II

La connaissance du mystère de la sainte Trinité est de la plus grande importance pour le chrétien, parce qu'elle est comme la *base des trois vertus théologiques* de foi, d'espérance et de charité.

1. Le fondateur de l'Eglise est le Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, il nous a appris tout ce que nous devons croire et pratiquer pour notre salut ; la foi à la divinité de Jésus-Christ est donc la base de notre religion. Sans doute Jésus a mené au milieu des hommes une vie sainte, mais ce n'est pas assez pour commander d'une manière absolue la foi, les hommes les plus saints peuvent se tromper. Il faut croire qu'il est Dieu. Il a prouvé sa divinité par des miracles, il a affirmé solennellement plusieurs fois qu'il était Fils de Dieu ; si on refuse de croire au témoignage de sa parole et de ses œuvres, le Christ n'est plus à nos yeux qu'un imposteur, et un imposteur ne mérite pas qu'on l'écoute. Si donc on ôte à Jésus-Christ sa divinité, tout l'édifice de notre foi s'écroule, ruiné par la base.

Jésus-Christ a promis à son Eglise de lui envoyer le Saint-Esprit, pour lui enseigner toute vérité et la préserver de toute erreur jusqu'à la fin des siècles. C'est grâce à l'assistance du Saint-Esprit que l'Eglise doit conserver intact le dépôt de la foi chrétienne, et résister aux attaques des puissances de l'enfer. Qu'arriverait-il, si on niait la divinité du Saint-Esprit ? La parole de l'Eglise serait sans autorité, et la foi sans appui, nous flotterions incertains à tout vent de doctrine.

C'est donc détruire l'œuvre du Christ que de nier la divinité de la seconde ou de la troisième personne de la sainte Trinité.

2. C'est encore sur ce mystère que repose notre espérance. Le genre humain tout entier est souillé

de la tache originelle et déchu de ses droits au ciel. Abandonnés à eux-mêmes, les hommes ne pouvaient que s'enfoncer de plus en plus dans la corruption, et aucune créature, quelque parfaite qu'on la suppose, n'aurait pu réparer l'injure faite par le péché à la majesté infinie de Dieu. Il fallait les mérites infinis d'une personne divine pour obtenir notre pardon et nous racheter de la mort éternelle. Si Jésus-Christ notre Sauveur n'était pas Dieu, il n'aurait pas pu nous rendre nos droits d'enfants de Dieu, nous gémirions encore dans l'esclavage du démon, le ciel serait toujours fermé pour nous ; si Jésus-Christ n'est pas Dieu, plus de pardon pour les pécheurs, impossible d'échapper à l'enfer, impossible d'atteindre le ciel. Au contraire, appuyés sur la foi en Jésus-Christ Fils de Dieu, notre Sauveur et notre frère, nous levons avec confiance les yeux vers le ciel pour demander à Dieu notre Père la grâce du pardon et la récompense de nos bonnes œuvres.

C'est le Saint-Esprit qui nous sanctifie, qui applique à chacun de nous les fruits de la rédemption, qui nous transforme en de nouvelles créatures par la grâce des sacrements ; il nous éclaire, nous fortifie, nous console, en un mot il nous donne tout ce qui nous est nécessaire pour arriver au ciel. Comment ferait-il tout cela s'il n'était pas Dieu ? Nier la divinité du Saint-Esprit, c'est donc enlever à l'homme l'espoir de se sanctifier et de se sauver.

Vous voyez, mes frères, de quelle importance est pour nous la croyance au mystère de la sainte Trinité, sur laquelle reposent toutes nos espérances pour cette vie et pour l'autre.

3. Ajoutons, pour terminer, qu'elle est aussi le fondement le plus ferme de la charité. Comment la pensée des grands bienfaits que nous devons aux trois personnes divines ne nous porterait-elle pas à les aimer ?

C'est par pur amour pour nous que Dieu le Père nous a créés ; il n'a pas voulu jouir seul de son bonheur infini, il a voulu le partager avec nous, et pour cela il nous a donné la vie, l'intelligence, le cœur, la liberté ; c'est pour nous qu'il a tiré du néant toutes les autres créatures de ce monde. Mais ce n'était pas assez : c'est par amour pour nous qu'il a envoyé sur la terre son divin Fils, et nous n'aimerions pas un Père si plein de bonté pour nous, nous refuserions de témoigner notre reconnaissance à Celui qui nous a comblés de tant de bienfaits ?

Mais qui peut exprimer l'excès infini de l'amour du Fils de Dieu pour nous ? Il s'est fait homme, il est né dans une étable, il a vécu dans la pauvreté, il a souffert tous les tourments de la plus cruelle passion, et il est mort sur la croix, de la mort la plus ignominieuse, pour opérer notre salut. Pouvons-nous méditer la vie de notre Sauveur et ne pas nous sentir embrasés du plus ardent amour pour lui ?

Et l'œuvre du Saint-Esprit dans nos âmes, n'est-ce pas une œuvre d'amour ? Au jour de

notre baptême, il a effacé en nous le péché originel et nous a faits enfants de Dieu en versant dans nos âmes la grâce sanctifiante. Si nous avons perdu par le péché mortel nos droits à l'héritage céleste, c'est lui qui dans le sacrement de la pénitence nous a rendu la robe d'innocence, c'est lui qui nous apprend à pousser vers le ciel les inénarrables gémissements de la prière, c'est lui qui nous fait croître tous les jours en vertus à l'aide de ses dons précieux qu'il nous a communiqués dans le sacrement de confirmation, et dont il augmente les divins effets par les autres sacrements, spécialement quand nous recevons la sainte Eucharistie. C'est lui qui nous soutiendra dans notre agonie par une dernière onction de sa grâce. Ne nous témoigne-t-il pas l'amour délicat et le dévouement de la plus tendre des mères ? Qui pourrait donc être assez ingrat pour ne pas lui donner tout l'amour dont est capable un cœur reconnaissant ?

Vous voyez, par tout ce que je viens de dire, quelle est l'importance du mystère de la sainte Trinité ; il est le fondement sur lequel reposent notre foi, notre espérance et notre charité. Aussi l'Eglise cherche-t-elle à l'imprimer en nous par toute sorte de moyens. Elle veut que nous comencions nos principales actions au nom de la sainte Trinité, en faisant le signe de la croix. C'est en ce nom sacré qu'elle administre les sacrements, qu'elle répand sur nous les grâces et les bénédictions célestes, et elle nous apprend à répéter souvent dans nos prières : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Et quand nous serons à notre dernière heure, le prêtre nous dira : « Ame chrétienne, pars de ce monde au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui t'a créée, au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi, au nom du Saint-Esprit, qui a été répandu en toi. »

Pour nourrir notre foi à ce mystère, elle a institué la fête de la très sainte Trinité, et elle l'honore tous les dimanches dans les offices religieux. Adorez, louez, remerciez, priez tous les jours les trois personnes divines, à qui vous devez les grands bienfaits de la création, de la rédemption et de la sanctification de vos âmes. Répétez cette belle prière de sainte Gertrude : « Recevez-nous, Père éternel, au nombre de vos enfants, afin que nous arrivions un jour au ciel par notre fidèle obéissance. Recevez-nous, Fils adorable, au nombre de vos frères, et soyez toujours notre modèle et notre guide. Recevez-nous, Esprit divin, dans les bras de votre charité, afin d'éclairer nos esprits et de fortifier nos cœurs. Recevez-nous, Trinité sainte, au sein de votre miséricorde, afin que votre volonté sainte soit accomplie en nous et par nous à jamais. Ainsi soit-il. »



## Premier dimanche après l'Épiphanie

## LA DIVINE PROVIDENCE

Obtulerunt ei munera : aurum,  
thus et myrrham. (Matth., II, 11.)

Mes frères,

Nous voyons aujourd'hui des sages venus d'Orient, prosternés aux pieds de l'Enfant Jésus. Eclairés intérieurement par une lumière surnaturelle, ils reconnaissent dans cet enfant le Fils unique de Dieu fait homme, le Sauveur du monde, et pleins de respect et d'amour ils l'adorent humblement. Les présents qu'ils lui apportent expriment les sentiments de leurs cœurs : ils lui offrent de l'or, c'est-à-dire ce qu'ils ont de plus précieux, pour signifier combien est grand leur amour pour lui ; de l'encens, pour témoigner qu'ils le reconnaissent pour leur Dieu ; de la myrrhe, pour montrer qu'ils sont prêts à le suivre jusqu'à la mort sur le chemin de la croix.

Nous devons apporter à notre tour au divin Enfant les mêmes présents. Offrons-lui avant tout l'or de la charité : c'est là ce qu'il demande de nous quand il dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces » (Marc, XII, 30) ; l'encens de la prière et de l'adoration qu'il nous demande en disant : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui » (Matth., IV, 10) ; la myrrhe d'une vie humble et mortifiée, à laquelle il nous convie par ces paroles : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » (Matth., XVI, 24).

Nous devons ce triple hommage à un Dieu qui nous a créés, rachetés et sanctifiés, et nous ne devons laisser passer aucun jour sans lui rendre le tribut de notre reconnaissance. Nous comprendrons mieux encore ce devoir en nous rappelant aujourd'hui comment il *conserve* et *gouverne* tout par sa Providence.

## I

C'est Dieu qui *conserve* le monde par un acte continu de sa toute-puissance ; et il le conservera aussi longtemps qu'il voudra.

1. Quand un architecte a achevé son œuvre, il part, et l'édifice reste ; mais il n'en est pas ainsi du monde : si Dieu le laissait à lui-même, il ne pourrait subsister un seul instant. Ne croyez donc pas, mes frères, que Dieu ne s'occupe plus de l'univers, après l'avoir créé ; il faut pour lui conserver l'être la même puissance que pour le lui donner. La sainte Écriture exprime clairement cette vérité en disant de Dieu, que « tout subsiste par lui » (Colos., I, 17), « qu'il soutient tout par sa parole puissante » (Hébr., I, 3), « que nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être » (Act., XVII, 28), « qu'il agit sans cesse » (Joan., V, 17), c'est-à-dire qu'après avoir tiré le monde du

néant, il ne cesse pas d'exercer son action pour lui conserver l'existence.

Est-ce que ce sont les hommes qui pourraient conserver le monde tel qu'il est depuis des milliers d'années ? Où trouve-t-on une œuvre de la main des hommes qui ait résisté aux ravages du temps ? Les peuples des âges anciens ont fondé de grands empires, bâti des villes superbes, élevé de beaux monuments, ils prétendaient avoir produit des œuvres d'une éternelle durée. Qu'est-ce que le temps en a fait ? Des ruines : l'homme, être d'un jour, ne peut rien produire d'immortel. Il en va tout autrement des œuvres de Dieu : elles ont vaincu les siècles, et des milliers d'années passeront sur elles sans les détruire. L'homme, après une brillante jeunesse, vieillit et s'incline vers la tombe, ses œuvres vieillissent comme lui et ne peuvent conserver longtemps l'éclat qu'il leur avait donné. Les œuvres de Dieu ne changent pas ; le soleil n'est pas moins brillant aujourd'hui qu'à l'instant de sa création, le printemps est aussi frais et aussi gracieux de nos jours qu'il y a six mille ans, les fleurs s'épanouissent toujours avec la même beauté, et les moissons dorées sont toujours aussi ravissantes. La nature, en un mot, est aussi jeune qu'en sortant des mains du Créateur, elle n'a aucun signe de décrépitude. Qui peut lui communiquer cette éternelle jeunesse, cette beauté qu'aucune ride ne flétrit, sinon le Créateur tout-puissant dont la main la soutient sans cesse ?

2. Mais il est à remarquer que Dieu conserve ses créatures *comme il veut, et aussi longtemps qu'il lui plaît*. L'intention du Créateur n'était pas de laisser éternellement le monde dans le même état, il avait prévu les changements qu'il devait subir. Ainsi, depuis le péché d'Adam, la terre n'est plus ce paradis planté de la main même de Dieu pour être la demeure de l'homme innocent. Pour punir la révolte d'Adam, toute la nature s'est insurgée contre lui, et l'homme ne peut tirer d'un sol ingrat sa nourriture de chaque jour qu'à la sueur de son front. Le déluge a bouleversé toute la face de la terre : d'immenses continents ont été submergés et le fond des mers est devenu une terre ferme, des montagnes se sont élevées, des vallées se sont creusées, le sable des déserts a recouvert des plaines jadis fertiles ; et des races entières d'animaux gigantesques, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, ont été ensevelies dans les profondeurs du sol. La main de Dieu a opéré tous ces changements pour montrer sa puissance et punir les péchés des hommes ; toutes les créatures sont devant lui comme si elles n'étaient pas, il en fait ce qu'il veut, car rien ne peut résister à sa volonté.

L'état actuel de l'univers ne durera qu'autant qu'il plaira à Dieu. L'Écriture dit en propres termes que le monde ne durera pas toujours, mais seulement aussi longtemps que Dieu le jugera bon. Ainsi Jésus-Christ lui-même a annoncé qu'un jour « le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera

plus sa lumière, les étoiles du ciel tomberont, et les puissances du ciel seront ébranlées » (Matth., xxiv, 29) ; et ailleurs, que « le ciel et la terre passeront, mais que sa parole ne passera point. » (Luc, xxii, 33). Il arrivera donc, tôt ou tard, un moment où Dieu retirera la main de laquelle il soutient le monde, et aussitôt tout cet univers, le soleil, la lune, les astres, la terre et ses habitants périront.

C'est Dieu qui nous conserve, nous devons donc lui témoigner tous les jours notre gratitude. Si votre fortune et votre vie dépendaient d'un homme puissant, qui depuis de longues années vous enrichit de ses propres biens et vous défend contre tous vos ennemis, ne tiendriez-vous pas à honneur d'être reconnaissants à son égard, et n'iriez-vous pas souvent lui demander de vous continuer sa protection ? Et vous resteriez froids et insensibles envers un Dieu qui, depuis votre naissance, n'a cessé de vous prodiguer les preuves de son amour ! Vous trouveriez trop pénible de le prier tous les jours pour lui demander de nouveaux bienfaits ! Ne soyez pas des ingrats ! Agenouillez-vous chaque matin pour remercier Celui qui vous conserve la vie, la santé et tous vos biens, et priez-le de ne point vous rendre indignes de ses bontés en l'offensant ; ne prenez jamais vos repas sans lui demander de bénir votre nourriture ; et ne vous couchez jamais sans lui demander de veiller sur vous pendant cette nuit qui peut être la dernière de votre vie.

## II

Non seulement Dieu conserve ses créatures, mais *il gouverne le monde*, en dirigeant tous les êtres à la fin qu'il leur a fixée.

1. Dieu gouverne tout, rien n'arrive sans son ordre ou sa permission. « C'est lui, dit le Psalmiste, qui fait croître l'herbe des prairies pour la pâture des animaux, c'est lui qui donne aux petits oiseaux leur nourriture. » (Ps. cxlvi, 9). Et Jésus-Christ a répété : « Voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas, ne moissonnent pas, c'est votre Père céleste qui les nourrit. Regardez les lis des champs, ils ne travaillent pas, ne filent pas, et cependant Salomon, dans sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » (Matth., vi, 26-29).

Mais le Seigneur s'occupe surtout des hommes, qui sont ses enfants. Avant que vous existiez, vous étiez déjà présents à sa pensée, il vous préparait une famille pour vous recevoir, il mettait au cœur de vos parents assez d'amour et de dévouement pour vous nourrir et vous élever au prix de tous les sacrifices, pour veiller sur vous et vous préserver de tous les dangers du corps et de l'âme. Il a mis auprès de vous des maîtres pour vous instruire, de sages conseillers pour vous diriger, des prêtres pour vous sanctifier, des médecins pour vous soigner dans vos maladies. Jusqu'au moment de votre mort il prendra soin de vous ; rien de ce qui vous touche ne lui est indifférent, « pas un cheveu de votre tête ne tombe sans

sa permission. » (Matth., x, 29). Pourquoi donc vous tourmenter de tout ce qui a rapport à la vie du corps ? « Votre Père céleste sait bien de quoi vous avez besoin » (Matth., vi, 25) ; « mettez en lui toute votre confiance, car il prend lui-même soin de vous. » (I Petr. v, 7).

2. Dieu ordonne tout en ce monde pour que chaque créature atteigne sa fin. Si personne ne veillait à mettre de l'ordre en ce monde, quelle confusion y régnerait ! Si le soleil s'approchait un peu trop de la terre elle s'embraserait, s'il s'éloignait trop elle gèlerait, tout périrait ; mais Dieu le dirige dans sa route, et il ne s'en écarte pas. Voyez comme il a assigné à tous les êtres le milieu qui leur convient : aux oiseaux les forêts, aux poissons les fleuves et les mers, aux bêtes fauves les solitudes des déserts. Admirez les instincts merveilleux qu'il a donnés aux animaux pour trouver leur nourriture, éviter les embûches de leurs ennemis, et même se bâtir des demeures. Depuis l'éléphant jusqu'au moucheron, quelle sagesse éclate dans les œuvres divines ! Comme on retrouve partout cette main puissante qui atteint sûrement son but, et dispose tout si parfaitement pour y arriver !

3. Mais on pourrait dire : Puisque Dieu ordonne tout avec sagesse, *pourquoi se fait-il tant de mal dans le monde ?*

Le mal, mes frères, Dieu ne peut ni le faire, ni le vouloir, car il est infiniment saint, infiniment juste, il déteste l'iniquité et tous ceux qui la commettent ; c'est l'homme qui fait le mal, et si Dieu ne l'empêche pas, c'est qu'il nous a donné la liberté, et qu'il lui est possible de tirer même le bien du mal.

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés libres ? Est-ce pour que nous ayons le droit de mal faire ? Non assurément, c'est pour que nous ayons du mérite en faisant librement le bien, en accomplissant sa volonté sans y être forcés. Avec le secours de sa grâce nous pouvons toujours faire le bien et éviter le mal ; mais si nous refusons de nous servir de ses dons pour obéir à sa loi et dompter nos passions, si nous tombons dans le péché, la faute en est à notre mauvaise volonté ; n'accusons donc pas la Providence à la vue du mal qui se fait dans le monde.

Dieu, du reste, sait tirer le bien du mal. Vous connaissez l'histoire des enfants de Jacob. Dieu permit que Joseph, haï par ses frères, fût vendu comme esclave à des marchands, emmené en Egypte et acheté par Putiphar, afin de préparer les voies à sa grandeur future, d'en faire le premier ministre du pharaon, le sauveur de sa famille et de tout son peuple. Joseph pouvait dire avec raison à ses frères : « Vous pensiez me faire du mal, Dieu l'a changé en bien. » (Gen., l, 20). Les Juifs ont commis un énorme sacrilège en mettant à mort le Fils de Dieu, la Providence a fait servir cette mort au salut des hommes. Les tyrans ont persécuté les chrétiens pendant trois siècles et fait mourir dans les tourments des millions de



martyrs, et nous trouvons dans ce témoignage du sang une des plus fortes preuves de la divinité de l'Eglise.

Mais Dieu n'est pas obligé de tirer toujours le bien du mal, sa justice exige qu'il punisse le péché, et nous voyons souvent sa colère frapper les pécheurs endurcis. C'est ainsi qu'il a puni les Juifs déicides en détruisant leur capitale et leur temple, en les dispersant aux quatre coins du monde, et en les livrant au mépris de tous les autres peuples. Et c'est encore un bien que le mal soit puni de la sorte, parce que la vue du châtiment nous inspire la crainte de Dieu, et nous dispose à la pénitence.

4. On dit encore : Si c'est une sagesse infinie qui gouverne le monde, *pourquoi la vie de l'homme n'est-elle le plus souvent qu'une suite de souffrances, de douleurs et d'afflictions ?*

Ah ! mes frères, s'il y a tant de douleurs dans la vie, c'est pour amener les pécheurs à la pénitence et pour augmenter les mérites des justes.

« Je ne veux pas la mort du pécheur, dit Dieu par la bouche du prophète, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » (Ezech., xxxiii, 11). Mais il y a quantité de pécheurs qui ne pensent pas à se convertir, qui méprisent toutes les grâces du ciel et marchent à grands pas vers la perte éternelle. Alors Dieu, après avoir épuisé les moyens de douceur, a recours à la sévérité : il envoie des épreuves, des revers, des maladies, et par là il ramène beaucoup de malheureux que la prospérité avait égarés. L'histoire de tous les siècles nous en fournit des exemples. Le roi Manassès avait mené pendant de longues années une vie impie et résisté à tous les avertissements du ciel, mais la captivité de Babylone le fit rentrer en lui-même et l'amena à une complète conversion. La même chose arriva à l'enfant prodigue. Tant qu'il vécut dans les plaisirs, il se laissait aller à toute sorte d'excès, et oubliait la maison paternelle ; mais lorsque la misère l'eût éprouvé, il ouvrit les yeux, il songea à changer de vie, et bientôt il vint, plein de honte et de repentir, se jeter aux genoux de son père. Nous voyons souvent encore aujourd'hui des conversions de ce genre : beaucoup de pécheurs n'écoutent ni la voix de leur conscience, ni les avis de leurs parents, tant que la fortune leur sourit ; ils résistent à toutes les grâces et laissent de côté tous les moyens de sanctification. Dieu les frappe soudainement dans ce qui leur est le plus cher ; qu'arrive-t-il ? Ce que la Providence avait en vue : ils s'humilient sous la main qui les punit, ils reconnaissent leur erreur et prennent le chemin de la pénitence. Oui, l'adversité est un des meilleurs remèdes pour guérir les maladies de l'âme, et l'expérience prouve que beaucoup de pécheurs lui doivent leur salut. « Dans leur tribulation, dit Dieu dans l'Ecriture, ils se hâteront de recourir à moi, disant : Venez, retournons au Seigneur ; s'il nous frappe, il nous guérira. » (Osée, vi, 1). Acceptons donc avec humilité, mes frères, les afflictions que la Providence nous

envoie ; nous sommes tous pécheurs, et tous nous méritons d'être châtiés. Remercions un bon Père qui nous frappe dans cette vie pour nous épargner dans l'autre.

Mais quand même notre conscience ne nous reprocherait aucune faute, nous ne devrions pas nous plaindre des épreuves que Dieu nous envoie, car elles serviront à augmenter nos mérites. Une bonne œuvre est d'autant plus méritoire qu'elle est plus difficile et plus pénible. Or, la douleur est si contraire à notre nature qu'il faut nous faire violence pour la supporter patiemment, elle est par conséquent très méritoire. Aussi une sainte disait : « Un jour passé sur la croix est plus profitable que cent années remplies de consolations spirituelles. » C'est que les tribulations nous obligent à pratiquer beaucoup de vertus, comme la patience, la douceur, l'humilité, le renoncement à nous-même, le mépris du monde. Si chacune de ces vertus mérite à elle seule une couronne, que sera-ce si nous les pratiquons toutes à la fois ? Il suit nécessairement de là que nos épreuves augmenteront notre récompense dans le ciel. La gloire du ciel sera proportionnée aux mérites acquis pendant la vie, « l'homme récoltera ce qu'il aura semé » (Galat., vi, 8) ; par conséquent plus nous aurons souffert ici-bas avec patience et résignation, plus nous serons glorifiés, et « de légères tribulations nous vaudront dans le ciel une gloire éternelle. » (II Cor., iv, 17).

J'en ai assez dit pour vous convaincre que Dieu a toujours des vues de miséricorde, dignes de sa sagesse, lorsqu'il envoie des tribulations soit aux pécheurs, soit aux justes. Beaucoup de pécheurs seraient en enfer, si l'épreuve ne les avait visités ; beaucoup de saints auraient une couronne moins brillante, s'ils avaient eu moins à souffrir. Gardez-vous donc bien de vous plaindre ou de murmurer contre la Providence, quand vous êtes dans l'affliction ; rappelez-vous que « Dieu châtie ceux qu'il aime » (Hébr., xii, 6), et « qu'il humilie ceux qu'il veut glorifier. » (Prov., xviii, 12). Si vous trouvez votre croix bien lourde, il ne vous est pas défendu de demander qu'elle soit allégée, mais seulement à la condition que cela ne mettra pas votre salut en danger. Si Dieu ne vous exauce pas, vous saurez que c'est dans votre intérêt, et vous vous soumettez avec confiance à sa volonté. Vous jetterez un regard au fond de l'enfer, vous y verrez le mauvais riche, qui a passé sa vie dans les plaisirs et la bonne chère ; puis, vous lèverez les yeux vers le ciel, vous y verrez le pauvre Lazare, qui vivait d'aumônes, et tous ceux qui ont suivi le chemin du Calvaire avec Jésus. Cette vue vous donnera des forces et du courage pour porter votre croix à leur suite, et arriver avec eux au séjour de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

# PETITE ALLOCUTION POUR LE JOUR DE L'AN

*En propono vobis benedictionem.*  
Voici qu'aujourd'hui je vous propose la bénédiction.

Mes frères,

Bénédiction ! douce parole au céleste parfum, à la vertu divine ! Mot plein de sens et d'onction, qui trouve de l'écho dans tous les cœurs.

Lorsqu'il quitte le foyer domestique pour s'en aller au loin servir la patrie et combattre pour l'honneur du drapeau, le jeune homme s'agenouille devant sa mère et lui demande sa bénédiction. C'est pour l'un et l'autre une consolation, un réconfort. « Il est parti avec ma bénédiction ! » dit la pauvre mère en pleurs ; et le jeune soldat se dit en s'éloignant : « J'emporte la bénédiction de ma mère ! »

À l'approche de la mort, le père de famille appelle tous ses enfants auprès de son lit d'agonie. Il se soulève une dernière fois sur sa couche, et de sa main tremblante d'épuisement et d'émotion, il les bénit d'une bénédiction d'adieu qui demeure sur la famille comme le plus précieux héritage de son chef.

Le prêtre est par excellence l'homme des bénédictions ; il a, de par sa vocation, le devoir de les répandre avec profusion sur le peuple qui lui est confié.

Quelle idée magnifique nous faire de la bénédiction de Dieu, quand nous tenons, à juste titre, à si haut prix celle des hommes dont toute l'efficacité lui vient de Dieu ?

Eh bien ! cette bénédiction du Seigneur, je vous la souhaite, et de quel cœur, Lui seul le sait !

Oui, je vous la souhaite, cette bénédiction du Seigneur ; sur vous et vos fils, qu'elle descende et demeure, abondante et féconde ! *Benedictio Dei super vos et super filios vestros !* C'est de tous les vœux, le plus complet, le plus parfait que je puisse former en ce jour pour le bonheur de mes chers et bien-aimés paroissiens.

Ecoutez les merveilleux effets de cette bénédiction, et vous verrez que ce mot renferme tous les vœux d'un pasteur.

Si la bénédiction de Dieu est sur vous, mes frères, le Seigneur « donnera à votre terre une pluie fécondante, afin que vous recueilliez de vos champs le froment, le vin et l'huile avec abondance et du foin pour nourrir vos animaux ; et que vous ayez vous-mêmes de quoi manger et vous rassasier. » (Deut. xi, 14, 15.) « Et le Seigneur vous comblera de biens dans tous les travaux de vos mains, dans vos enfants, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux, dans la fécondité de votre terre et dans une abondance de toutes choses. Car le Seigneur reviendra à vous pour mettre sa joie à vous combler de biens, comme il l'a fait à l'égard de vos pères. » (Deut. xxx, 9.) « La bénédiction du

Seigneur, — c'est toujours l'Esprit-Saint qui nous fait ses promesses, — fait les hommes riches ; et l'affliction ne se trouvera point en eux. » (Prov. x, 22.) « Ils n'auront rien à craindre de la part de leurs ennemis. » (Deut. xi, 25.) « Bénis de Dieu, vos jours et ceux de vos enfants se multiplieront. » (Deut. xi, 21.)

Et, quand vous aurez passé de longues années dans l'abondance, dans la réalisation de tous vos désirs, au milieu de la plénitude de toutes sortes de biens, Dieu vous fera franchir la barrière qui vous sépare de la terre promise, le Ciel, « afin que vous possédiez cette terre qu'il doit vous donner pour que vous en soyez les maîtres et qu'elle soit votre héritage. » (Deut. xi, 31.)

N'est-ce pas, mes frères, qu'en vous souhaitant la bénédiction de Dieu, je vous souhaitais tous les biens qu'un chrétien peut désirer dans le temps et pour l'éternité ?

Mais disons-le tout de suite : la réalisation de ces vœux ne dépend pas uniquement de moi qui les forme et de Dieu qui seul peut les exaucer. La bénédiction du Seigneur ne descend pas indistinctement sur tous. Il nous a fait connaître lui-même la condition qu'il met à cette faveur : « Vous aurez ma bénédiction, si vous obéissez aux ordres du Seigneur votre Dieu, que je vous prescrais aujourd'hui. » (Deut. xi.) Oui, vous serez enrichis de tous les dons que je vous ai énumérés, « pourvu que vous écoutiez la voix du Seigneur votre Dieu ; que vous observiez ses préceptes et les cérémonies qui sont écrites dans la loi que je vous propose, et que vous retourniez au Seigneur de tout votre cœur et de toute votre âme. » (Deut. xxx, 10.)

Vous venez de l'entendre, mes frères, le moyen infaillible d'attirer sur vous la bénédiction de Dieu, c'est de pratiquer franchement, sincèrement, complètement tous vos devoirs de chrétiens ; c'est de revenir sérieusement au Seigneur. Que si vous ne remplissiez pas les conditions imposées par Dieu même, au lieu de la bénédiction ce serait la malédiction, la malédiction de Dieu, terrible, épouvantable, dans le temps et pour l'éternité. La malédiction ! ah ! déjà elle plane sur la terre ! Si le sol depuis trop longtemps reste infécond, bien qu'il soit arrosé par vos sueurs et par vos larmes, ne faut-il pas attribuer sa stérilité aux malédictions qu'ont attirées sur lui l'oubli de Dieu, la profanation du dimanche et les horribles blasphèmes qui retentissent sans cesse ?

De grâce, mes frères, ne vous opposez pas à la réalisation de mes vœux, n'éloignez pas de vous la bénédiction du Seigneur. Revenez à lui, observez sa loi sainte.

O mon Dieu, je vous en conjure, éloignez de ce peuple qui m'est si cher votre malédiction ! Bénissez-le, je vous en supplie, d'une bénédiction qui ne l'abandonne jamais ! *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper.* Ainsi soit-il.



## ALLOCUTION POUR UNE FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE

Mes chers enfants,

On vous a déjà raconté, sans doute, l'histoire du jeune Moïse sauvé des eaux. Vous savez qu'un méchant roi d'Egypte avait donné l'ordre de tuer tous les petits garçons qui naîtraient dans les familles israélites. Une pauvre femme qui ne pouvait se résoudre à laisser mettre à mort son enfant, cherchait en pleurant tous les moyens de le sauver. — C'est bien comme cela qu'auraient fait vos mères ! — Elle imagina de placer le cher innocent dans une corbeille d'osier, bien enduite de bitume afin que l'eau ne puisse pas y entrer, et elle alla déposer la corbeille avec l'enfant dans des joncs, sur le bord du fleuve du Nil. Elle se disait que, le bon Dieu le permettant, quelque personne compatissante viendrait à passer par là et recueillerait le petit abandonné. Il y avait bien à craindre que l'enfant ne fût dévoré par les crocodiles, mais elle avait confiance en la Providence ; et puis, elle avait choisi un endroit où ces vilaines bêtes ne se montraient pas, puisqu'on s'y baignait ordinairement. Enfin, cette femme mit sa fille en embuscade dans un endroit où elle pourrait, sans être aperçue, voir ce qui arriverait à son petit frère.

Il n'y avait pas longtemps, mes enfants, que cette jeune fille était dans sa cachette, quand elle vit arriver la fille du roi avec plusieurs femmes qui venaient se baigner près de là. A la vue de la corbeille qui flottait dans les roseaux, la princesse se la fit apporter. Vous pensez si elle fut touchée de compassion en apercevant l'enfant qui lui tendait les bras et pleurait ! La sœur du petit Moïse s'étant montrée, la princesse lui ordonna d'aller chercher sa mère ; elle y courut bien vite. Quand cette femme fut arrivée, la fille du roi lui confia l'enfant en lui disant : « Prenez cet enfant, nourrissez-le moi et je vous donnerai une récompense. » Avec quelle joie la pauvre femme emporta son enfant chez elle ! Le petit Moïse grandit, et plus tard devint le sauveur de ses compatriotes, de tout le peuple israélite.

Cette histoire, mes chers enfants, mères chrétiennes, — car je m'adresse plus encore à vous qu'à vos enfants, — est d'une application facile à la belle et sainte Œuvre qui nous rassemble aujourd'hui.

Ce méchant roi qui fait mettre à mort tous les enfants des Israélites, n'est-ce pas le démon, le dieu des païens qui déploie tout son zèle pour empêcher le baptême et par conséquent la vie éternelle des enfants des contrées où il règne ? Tous ceux qui meurent sans baptême sont autant d'âmes perdues pour le ciel, pour Jésus-Christ. Ceux-là, il en est sûr, ne deviendront jamais chrétiens : voilà pourquoi il pousse la cruauté jusqu'à inspirer à certains parents idolâtres de se débarrasser de leurs petites filles surtout, quand

ils ont un certain nombre d'enfants. Quant à ceux qui survivent, ils restent comme le petit Moïse, exposés au plus grand des malheurs, celui d'être noyés dans le fleuve entraînant de l'idolâtrie, de l'impiété, et d'être dévorés par les crocodiles dont ce fleuve est rempli. Ces crocodiles sont l'impureté, la gourmandise, le vol et tous les vices.

Les chères et innocentes victimes du démon, victimes presque fatalement vouées à l'enfer, pleurent et tendent leurs petites mains vers les enfants de France et d'Europe, elles les supplient de les sauver.

La religion est cette princesse qui a pitié de leur triste condition. Touché jusqu'au fond du cœur, en songeant que des millions d'enfants se perdent chaque année, elle s'adresse aux jeunes chrétiens ainsi qu'à leurs parents et elle leur dit : « Vous qui avez le bonheur d'être baptisés, d'être chrétiens, les enfants du bon Dieu, pensez qu'il y a, par-delà les mers, à quelques centaines de lieues de vous, des enfants qui ne sont pas chrétiens, que leurs parents abandonnent, laissent entre les mains du démon et destinent ainsi à l'enfer. Qu'avez-vous fait de plus qu'eux pour naître en un pays chrétien, de parents chrétiens, qui vous ont procuré le saint baptême et vous ont élevés chrétiennement ? Eh bien, ces pauvres petits idolâtres, ces abandonnés, je vous les confie, prenez-les, nourrissez-les moi, et vous aurez une magnifique récompense. »

Comment donc pouvez-vous vous charger de ces chers enfants, qui sont comme vous l'image du bon Dieu, et par conséquent vos petits frères ? Quel moyen avez-vous de les prendre et de les nourrir ? Enfin, quelle récompense recevrez-vous si vous vous occupez d'eux ?

Ni vos parents ni vous ne pouvez quitter votre pays pour passer les mers et vous rendre dans ces contrées ; ce n'est point ce que Dieu demande. A d'autres, missionnaires, religieux et religieuses, il a inspiré la pensée de consacrer leur vie à ces pauvres enfants païens. Ces admirables apôtres recueillent les enfants abandonnés, orphelins, malades, et encore ceux que les parents leur apportent. Moribonds, ils les baptisent et les envoient au ciel où ils prient pour leurs petits frères d'Europe qui les ont sauvés. Ceux qui survivent sont élevés chrétiennement dans des écoles, et plus tard ils forment des familles chrétiennes, puis des villages chrétiens ; une foule d'âmes sont ainsi sauvées, arrachées aux griffes du démon.

Mais pour entretenir ces missionnaires, ces écoles, nourrir ces enfants, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. C'est ici qu'intervient votre rôle, celui de la Sainte-Enfance. Les mères chrétiennes, les enfants pieux se cotisent chaque année, ils versent un sou par mois, et ces sous, amassés un à un, forment des sommes importantes qu'on envoie aux missionnaires, et grâce

auxquelles ils peuvent continuer leur sainte mission. Plus on leur donne, plus ils peuvent bâtir d'écoles, d'orphelinats, nourrir d'enfants; plus ils sauvent d'âmes.

Quelle pensée pour vous, mes chers enfants, et pour vous, mères chrétiennes, de vous dire que ce sou, donné chaque mois pour chacun de vos enfants, sauvera peut-être la vie et l'âme d'un pauvre petit païen qui sans cela serait mort sans baptême ou n'aurait jamais été chrétien! Songez donc que si, il y a seize ou dix-sept cents ans, d'autres chrétiens ne s'étaient pas cotisés pour subvenir aux apôtres de votre pays, vous n'auriez pas le bonheur d'être chrétiens! Dieu seul sait dans quelle condition triste vous vous trouveriez encore aujourd'hui.

Comment refuser alors de faire quelques légers sacrifices afin de prélever ce sou en faveur des pauvres enfants païens? Quelle meilleure manière, mères chrétiennes, d'attirer sur vos enfants, sur votre famille et sur vous, les bénédictions du ciel, que de faire comprendre autour de vous l'importance et le but de cette œuvre? Quel moyen plus pratique de témoigner à Dieu votre reconnaissance pour le bienfait de la foi? Quelle famille assez pauvre ne pourrait économiser ce sou par mois, fût-ce au prix d'une légère privation?

Oh! mères chrétiennes, ce sou retranché peut-être sur votre nécessaire, comme il fructifiera dès ici-bas au centuple! Pareil au denier de la pauvre veuve de l'Evangile, comme il touchera le cœur de Dieu! Oh! mes chers enfants, ce sou, à vous donné pour vos menus plaisirs par un parent, un ami, ou pour un petit service rendu; ce sou que vous auriez destiné à un jouet ou à une friandise et dont vous vous priveriez pour l'envoyer bien loin, aux petits Chinois ou aux petits sauvages, comme il repassera les mers et les déserts pour vous revenir chargé de bénédictions! S'il est vrai de dire que « qui donne aux pauvres prête à Dieu, » quelle aumône sera jamais davantage un prêt fait au bon Dieu que le sou de la Sainte-Enfance? Donnez-le donc ce sou, donnez-le de bon cœur, économisez-le sur vos petites dépenses, sur vos jouets, sur vos friandises. Rappelez-vous le, Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Tout ce que vous ferez au dernier des miens, c'est à moi-même que vous le ferez. » Si la sainte Vierge vous présentait le petit Jésus, sur ses bras, pauvre, sans vêtements, grelottant, pleurant de faim, est-ce que vous lui refuseriez un sou pour l'aider à acheter des habits et un peu de soupe? Avec quelle joie vous lui diriez : « Oh! non, pas seulement un sou, ma bonne Mère, mais, deux, mais trois, toute ma petite bourse, tout ce dont je puis disposer. » Et elle vous présenterait son cher Enfant pour l'embrasser; et, de ses menottes divines, il vous caresserait les joues pour vous dire merci. Combien vous vous estimeriez payés, récompensés! Eh bien, la sainte Vierge vous montre aujourd'hui tous ces enfants orphelins, abandonnés, des pays étrangers, et elle vous dit : « Donnez, donnez, enfants chrétiens, donnez,

mères chrétiennes, un sou, quelques sous pour eux, c'est à mon Fils que vous ferez la charité; je vous en saurai le même gré, je vous en aurai la même reconnaissance. Jésus vous bénira et moi aussi je vous bénirai; ce sou vous portera bonheur à tous! »

Une dernière pensée et j'ai fini. Il me semble impossible qu'un enfant qui aura ainsi contribué par lui-même ou par l'entremise de sa mère au salut de ces enfants étrangers, puisse se perdre pour l'éternité. Sans doute, il pourra sur le chemin de la vie s'égarer, se laisser entraîner loin des sentiers de la vertu, oublier ses devoirs chrétiens; mais comment voulez-vous que Dieu ne lui accorde pas la grâce de la conversion, ne fût-ce qu'au moment de la mort, lorsque ces petits anges dont il aura contribué à peupler le ciel viendront se présenter au grand Juge et lui dire : « Seigneur, c'est grâce à un tel, à une telle, que nous avons le bonheur d'être avec vous. Le ciel serait triste pour nous s'ils n'y venaient pas avec nous, si nous ne pouvions leur exprimer notre reconnaissance. Pitié! grâce! miséricorde et pardon pour eux! » Comment le cœur de notre bon Sauveur ne se laisserait-il pas toucher et n'accorderait-il point le pardon demandé? Qui sait! C'est peut-être là qu'il faut chercher le secret de certaines conversions sur le lit de mort.

Mères chrétiennes, femmes chrétiennes, je livre cette considération à votre foi; à votre cœur d'y répondre avec générosité, avec la largesse que vos moyens vous permettent. Afin d'aimer la Sainte-Enfance et de l'aider selon votre pouvoir, retenez bien que vous imposez quelques sacrifices pour elle, c'est faire de vos enfants des apôtres, c'est sauver des âmes qui vous le rendront par leurs prières, c'est prêter à Dieu qui vous paiera en bénédictions de toutes sortes, dès ici-bas, c'est enfin assurer votre salut et celui des vôtres pour l'éternité. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE

(3 JANVIER)

*Ego gloriam meam non quero, est qui querat et judicet.*

Je ne cherche pas ma propre gloire, mais il y a quelqu'un qui s'en charge et qui jugera entre moi et mes ennemis.  
(Jean, VIII, 50).

Peu de vérités, mes frères, sont aussi clairement enseignées par l'Evangile que la suivante : la vertu, la piété sont rarement reconnues et appréciées par les hommes. Quelques heures avant sa mort, Jésus le répétait avec instance à ses apôtres : « Le monde vous détestera, et il vous détestera parce que vous n'imites pas ses vices et que vous êtes mes disciples. Comme des criminels et des maudits, vous serez chassés des assemblées, et un moment viendra où qui vous tuera croira faire une chose agréable à Dieu ». Et pour que les



apôtres ne fussent point découragés par cette perspective d'outrages immérités, Notre-Seigneur ajoutait : « Ne vous étonnez pas d'être ainsi traités : le disciple n'est pas plus que le Maître. Rappelez-vous que le monde m'a détesté avant vous, et cela sans raison ; si donc ils m'ont persécuté, il est juste qu'ils vous persécutent à votre tour ; mais ayez confiance : moi j'ai vaincu le monde ; vous aussi, votre tristesse se changera en joie, votre humiliation en gloire. »

Jésus pouvait tenir ce langage. Trois faits sont évidents. Le premier, c'est que rien dans sa vie ne motivait la haine ou le mépris des hommes : il a passé en faisant le bien à tous, ses bienfaits étaient son seul crime et ses adversaires ne trouvaient rien à reprendre en lui. Le second, c'est que sa vertu et son caractère ont été méconnus : on a vu en lui l'ignorant, le séditieux, le faux prophète, le possédé du démon et non l'envoyé de Dieu. Le troisième, c'est que Dieu a pris soin de le glorifier et pendant sa vie terrestre et après sa mort.

Il en a été de même, proportions gardées, de l'humble vierge dont nous célébrons aujourd'hui la fête. 1<sup>o</sup> Elle aussi a mené une vie juste et sainte, elle n'a fait que du bien à ses frères et jamais personne n'a pu la convaincre d'aucune faute. 2<sup>o</sup> Elle aussi a été durement éprouvée, sa vertu a été méconnue et son innocence calomniée. 3<sup>o</sup> Mais, elle aussi, Dieu a pris soin de la glorifier, de confondre ses ennemis, et, par des miracles signalés, de faire briller à tous les yeux les mérites incomparables de sa servante.

# I

La justice et la sainteté, sainte Geneviève les rechercha dès le début de son existence. Elle n'imita pas les chrétiens trop nombreux qui offrent au monde les prémices de leur cœur et les années de leur jeunesse, attendant pour revenir à Dieu le dégoût des plaisirs et les désillusions de la vie. « Encore petite enfant, nous dit le pieux biographe qui écrivait dix-huit ans seulement après sa mort, encore petite enfant, elle se distinguait par sa dévotion. »

Elle n'avait pas encore atteint sa dixième année, quand l'occasion se présenta pour elle de faire connaître, par un acte public, sa volonté de vivre uniquement pour Dieu. En cette année 429, deux saints évêques, Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, partaient en Angleterre pour y combattre l'hérésie des Pélagiens. A Nanterre, une foule immense s'amassa autour d'eux pour demander leur bénédiction. « Dans cette foule, saint Germain distingue une enfant, et au même moment Dieu lui révèle qu'elle deviendra une grande sainte. Il la fait venir, la baise au front, demande quel est son nom et de qui elle est fille : « Elle s'appelle Geneviève, » lui est-il répondu, et on lui amène ses parents. « Heureux êtes-vous, leur dit l'évêque, d'avoir mis au monde une telle fille. » — Puis, s'adressant à l'enfant : « Ma fille Geneviève ! — Je vous écoute, Père vénéré, faites-moi con-

naître vos ordres. — Répondez-moi sans crainte. Vous engagez-vous à mener une vie sainte, consacrée au Christ, et, en digne épouse de Jésus, à conserver votre corps intact et immaculé ? — Soyez béni, mon Père, de me demander ce que je désire ardemment. Oui, je veux vivre pour Dieu et je le prie d'agréer l'offrande que je lui fais de moi. — Courage, ma fille, conclut l'évêque, et que vos œuvres répondent à la profession que vous venez de faire. »<sup>1</sup> Le lendemain, Geneviève répétait à saint Germain la promesse qu'elle lui avait faite, et à partir de ce moment elle était aux yeux de tous une créature consacrée à Dieu. Cette consécration fut définitive quand, un peu plus tard, elle reçut des mains de l'évêque Julicus le voile des vierges chrétiennes.

Une vierge, nous dit l'Eglise, doit mener une vie de pénitence et d'oraison. « Les jeûnes doivent dompter sa chair, tandis que le céleste aliment de la prière nourrit son âme. » Ainsi fit notre sainte. Sa mortification dépassait tout ce que nous pouvons imaginer. Depuis sa quinzième année jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, elle observait, cinq jours par semaine, le jeûne le plus absolu. Le dimanche et le jeudi seulement, elle prenait quelque nourriture. Et quelle nourriture ! Du pain d'orge et des fèves dont elle faisait cuire une marmite pour deux ou trois semaines. Quant au vin et aux liqueurs enivrantes, jamais elle n'y goûta. Sur la fin de sa vie l'obéissance triompha de l'amour de la pénitence et, cédant aux conseils des évêques, elle ajouta à son pain d'orge du poisson et du lait. — En même temps qu'elle se mortifiait, elle priait ; et avec quelle ferveur, un seul fait suffit à le montrer : le terrain de sa pauvre cellule était tout humide des larmes qu'elle versait dans l'extase de son oraison.

Dévouée à Dieu, sa vie était loin d'être inutile aux hommes. Chez elle comme chez tous les saints, l'amour de Dieu engendrait un désir ardent d'être utile à ses frères. Sa charité éclata en particulier dans deux circonstances mémorables. Une première fois quand Attila menaçait Paris. Le danger devenant imminent, elle rassembla autour d'elle les femmes pour prier et jeûner et ainsi obtenir de Dieu le salut de la ville. Elle fit plus : par ses paroles, par ses exhortations, elle releva le courage abattu de ses concitoyens, les empêcha de fuir, et leur inspira une attitude ferme qui en imposa aux barbares. — Un peu après, Paris était assiégé par les Francs, et la disette était terrible. Geneviève paya de sa personne. S'exposant aux attaques des ennemis en même temps qu'au danger d'une navigation difficile, elle alla, à la tête d'une expédition, chercher des vivres dans la Champagne, et rapporter du pain à ses malheureux compatriotes.

Elle pourrait donc à bon droit s'attribuer les paroles de Jésus, et dire comme lui aux hommes de son temps : « Qui de vous me convaincra de

<sup>1</sup> Vita sanctæ Genovefæ, temporibus Childeberti regis scripta. (Bollandistes, 3 janvier).

péché? Qu'ai-je fait parmi vous sinon des œuvres bonnes et charitables?»

## II

Les hommes pourtant refusèrent souvent de reconnaître sa sainteté.

Ses parents d'abord. C'était un grand honneur pour les paysans Sévère et Gerontia que leur fille eût été distinguée par deux saints évêques, consacrée à Dieu et présentée à tout le peuple comme un modèle de sainteté. Ils auraient dû tout faire, ce semble, pour lui permettre de répondre à sa sublime vocation. Ils ne paraissent pas l'avoir compris. Ils raisonnaient comme beaucoup de parents aujourd'hui. Que leur fille servit Dieu, ils ne s'y opposaient pas absolument, mais il ne fallait pas que leurs intérêts matériels en souffrissent. Quelques jours après le passage de saint Germain, un jour de fête, la mère de Geneviève lui ordonna de garder la maison. L'enfant eut beau crier et pleurer : « Je veux, disait-elle, tenir la promesse que j'ai faite au vénérable évêque, et, en digne épouse du Christ, fréquenter les églises. » La mère fut inflexible, et, comme sa fille insistait, elle eut le tort de la maltraiter, faute que Dieu punit du reste en frappant de cécité cette mère trop exigeante.

Ses compatriotes furent aussi peu clairvoyants que ses parents. Il y avait déjà des années qu'elle avait reçu le voile des religieuses et qu'elle vivait de la vie la plus exemplaire quand saint Germain passa une seconde fois par Nanterre. Sa première question fut de demander des nouvelles de Geneviève. Vous croyez peut-être qu'on lui répondit en faisant l'éloge de la sainte dont les vertus étaient l'honneur de son pays natal? Aucunement. « Geneviève, lui fut-il répondu, elle n'est pas ce que vous croyez. Vous vous êtes laissé duper par une intrigante. » L'évêque blâma énergiquement ces assertions aussi sottes que méchantes et se porta garant de la sincérité de la pieuse vierge, mais ses paroles ne purent triompher de tous les préjugés.

Peu après en effet c'était l'invasion barbare, et Geneviève y jouait le rôle patriotique que nous venons de voir. Beaucoup ne comprirent pas cette noble conduite. « C'est une possédée du démon, disaient-ils, c'est une fausse prophétesse. Elle nous perdra avec ses conseils de malheur. Cette ville est condamnée à périr, pourquoi nous empêcher de fuir et de mettre à l'abri, dans une retraite plus sûre, nos personnes et nos biens? Il ne faut pas qu'elle séduise plus longtemps le peuple, mettons-la à mort ». Et déjà ils délibéraient sur le supplice à lui infliger. Les uns voulaient la lapider; les autres, la précipiter dans le fleuve. Par bonheur survint alors un archidiaacre d'Auxerre. « Que faites-vous, malheureux? leur dit-il. C'est contre une sainte que vous formez de pareils projets. Oui, une sainte. C'est mon vénérable évêque qui vous l'affirme, puisqu'il me charge de lui porter les eulogies que voici. » On écouta ces sages paroles. Sainte Geneviève ne

fut pas, comme Jésus, torturée et mise à mort par ses compatriotes, mais du moins elle avait été traitée comme lui de menteuse, de séductrice, de fausse prophétesse, de possédée du démon.

## III

Sa sainteté n'avait pas suffi à lui procurer la renommée et la gloire aux yeux des hommes. Mais Dieu lui-même se chargea de la glorifier et de la présenter à tous, d'une manière solennelle, comme sa fidèle servante et sa fille privilégiée. C'est par des miracles qu'il avait affirmé et prouvé au monde la mission divine de son Fils; à ceux qui lui demandaient s'il était vraiment ce qu'il se disait, l'envoyé et le Fils du Très-Haut, Jésus répondait : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent. » C'est par des miracles également que fut mise en pleine lumière la sainteté de Geneviève.

Enumérer tous ces miracles est impossible. Peu de saints ont été à un égal degré les instruments de la toute-puissance divine, et il n'est pas téméraire d'affirmer que tous les prodiges opérés par Notre-Seigneur, Dieu daigna les accomplir par l'intermédiaire de sa servante.

Comme Jésus, elle sembla commander aux éléments et les soumettre à sa volonté. Elle revenait d'Arcis par eau, amenant à Paris onze bateaux chargés de blé. Un ouragan s'abattit sur le fleuve. Secoués par le vent, heurtés par les troncs d'arbres qu'emportait le courant, les bateaux couraient risque de sombrer, d'autant que le blé qu'ils portaient, en s'amassant tout d'un côté, les faisait chavirer. Levant les mains au ciel, Geneviève implora le secours du Christ, et de suite l'ouragan s'apaisa et les bateaux poursuivirent leur route sans encombre.

Comme Jésus, elle sut multiplier les ressources que fournissent à l'homme les créatures. C'était au moment où elle faisait construire une basilique en l'honneur de saint Denis. Elle accompagnait les ouvriers dans une vaste forêt où ils abattaient et préparaient les bois nécessaires. L'eau vint à manquer et les ouvriers en souffraient. La sainte se mit en prière et, miraculeusement, une coupe s'emplit d'eau, et dans ce vase minuscule, tous les ouvriers purent boire à leur soif sans jamais l'épuiser.

Comme Jésus, elle guérit les maladies corporelles. Dès l'âge de dix ans elle guérit sa mère repentante de la cécité qui était pour elle un châtiment de Dieu. Durant toute sa vie, ceux qui étaient infirmes venaient à elles pour se recommander à ses prières, et, le plus souvent, après un signe de croix de Geneviève ils s'en retournaient soulagés.

Comme Jésus, elle fit fléchir la mort et lui arracha sa proie. Un jour un enfant de quatre ans tomba dans un puits et y resta quatre heures entièrement submergé. Sa mère le retira, et tout en pleurs, l'apporta dans la cellule de la sainte. Celle-ci le prit, le couvrit de son manteau, et se prostern-



nant à terre, elle ne cessa de prier et de verser des larmes que l'enfant ne fût revenu à la vie. Comme c'était pendant le carême et que l'enfant devait être baptisé la veille de Pâques, il reçut au baptême le nom de Cellomer, parce qu'il avait été ressuscité dans la cellule de Geneviève.

Comme Jésus, elle lisait dans les cœurs et guérissait les maladies de l'âme. Témoin cette jeune fille de Bourges qui, consacrée à Dieu, avait violé ses vœux, mais était pourtant regardée par tous comme une fidèle religieuse. Elle vint à Paris et se présenta avec confiance devant sa sœur, croyant la tromper aussi bien que les autres. Mais la sainte tout en l'apercevant, lui reprocha ses fautes en lui indiquant les moindres détails, lui fit honte de son hypocrisie et fit rentrer dans le devoir cette brebis égarée.

Comme Jésus, elle chassa les démons des corps humains qu'ils occupaient et tourmentaient... Mais à quoi bon continuer cette énumération ? Disons plutôt avec le pieux biographe : « Je pourrais encore raconter bien d'autres faits du même genre ; ce serait trop long et je les passe sous silence. »

Quand, en l'année 499, Geneviève fut retournée au ciel, les miracles se continuèrent autour de son tombeau. Les malades y étaient guéris, les énergumènes délivrés, les pécheurs convertis. De son tombeau aussi, elle assura à la ville de Paris, contre les ennemis du dehors, la protection qu'elle lui avait assurée contre Attila. C'est à elle qu'ont eu recours ses compatriotes chaque fois qu'un danger extraordinaire les menaçait, et souvent leur espoir ne fut pas trompé. C'est grâce à elle en particulier que fut écartée au IX<sup>e</sup> siècle la terrible invasion des Normands. De nos jours encore, quand d'autres barbares assiégeaient Paris, nombreux furent les chrétiens qui recoururent à la vierge de Nanterre et vinrent prier près de ses reliques pour obtenir la délivrance de la cité ; et, si leur prière ne fut pas exaucée, ce fut peut-être uniquement à cause des blasphèmes que des misérables proférèrent à cette occasion contre Dieu et sa servante Geneviève.

N'imitons pas, mes frères, l'aveuglement de ces insensés. A la vue des miracles de la sainte, disons plutôt en toute simplicité : « Ainsi sont traités ceux que le roi veut honorer. Que Dieu soit béni d'avoir glorifié Geneviève et d'avoir exalté son humilité ! » — A l'admiration, ajoutons la prière. Dieu n'a jamais rien refusé à l'intercession de notre patronne, durant le temps de sa vie terrestre. Maintenant qu'elle est au ciel, son influence auprès du Seigneur n'a pas plus diminué que sa charité pour les hommes. Recourons donc à elle en toute confiance, et demandons à la grande thaumaturge de guérir les maladies de notre âme et d'achever en nous, sinon le miracle, au moins l'œuvre de notre conversion. — Enfin, que l'exemple de Geneviève soit pour nous une leçon. Nous qui prenons tant de peine pour dissimuler nos vices, nous voudrions que nos rares vertus, bien faibles pourtant et bien imparfaites, nous attirent aussitôt l'admiration et les louanges des hommes.

Pour peu que ceux-ci se fassent prier et nous mé-nagent leurs éloges, nous nous plaignons, et pour un peu nous renoncerions à être vertueux. Apprenons de notre patronne à être méconnus ou même calomniés. Un jour viendra où, si nous sommes vraiment des serviteurs fidèles, Dieu lui-même prendra soin de nous glorifier. Si pour nous punir ou nous éprouver, il ne le fait pas en ce monde, ce sera pour plus tard, et quelques épreuves, quelques courtes humiliations nous auront mérité une gloire éternelle. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### I

#### LA GRÂCE (suite)

#### E

#### La grâce sanctifiante (suite)

#### 11

#### Son amissibilité

#### a

#### On peut perdre la grâce sanctifiante

— Vous rappelez-vous, Justin, quel est le plus précieux de tous les biens de ce monde ?

— C'est la grâce sanctifiante.

— Pourquoi ?

— Parce que la grâce sanctifiante nous apporte avec elle

La rémission des péchés,

La vie divine,

La beauté ravissante,

Le trésor par excellence,

L'amitié la plus précieuse,

La filiation divine,

L'héritage incomparable,

La parenté la plus illustre,

Le cortège des vertus surnaturelles,

Les dons du Saint-Esprit,

Les fruits du Saint-Esprit,

Les béatitudes,

Le mérite,

L'inhabitation divine avec toutes ses gloires et tous ses avantages.

— Je connais un homme riche à trois milliards ; dites-moi, Henri, cet homme est-il sûr de conserver toujours cette immense fortune ?

— Non.

— Il peut donc la perdre ?

— Oui.

— Que faut-il penser de la crainte de perdre une telle fortune ?

— C'est le tourment du riche ; c'est ce qui empoisonne ses joies mondaines.

— Celui qui possède le trésor incomparable de la grâce sanctifiante est sans doute exempt de cette crainte ?

— Non.

— On peut donc perdre aussi ce trésor sans pareil ?

— On peut le perdre.

— Comment le savez-vous ?

— Par la voix de Dieu,  
Par la voix de l'Eglise,  
Par la voix des saints,  
Par la voix de l'expérience,  
Par la voix du bon sens.

+

Voix de Dieu

— Notre-Seigneur nous dit dans l'Evangile :

« Veillez et priez pour que vous ne succombiez pas à la tentation. » (Mat. xxvi, 41).

Nous lisons dans saint Paul :

« Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber. » (1 Cor., x, 12).

« Ta foi est solide : ne t'enorgueillis pas, mais tremble plutôt. » (Rom. xi, 20).

Que prouve ce langage, Ernestine ?

— Il prouve clairement que nous sommes exposés à perdre le trésor de la grâce sanctifiante et qu'il faut prendre beaucoup de précautions pour le garder.

—

— L'Esprit-Saint nous fait dire par le prophète Ezéchiel :

« Le jour où le juste péchera, il ne pourra plus vivre dans la justice. » (Ezéch. xxxiii, 12).

Qu'est-ce à dire que le juste ne vivra plus dans la justice ?

— C'est-à-dire qu'il aura perdu la grâce sanctifiante.

—

— Nous lisons dans l'apôtre saint Jacques :

« Le péché, une fois consommé, engendre la mort. » (Jac. i, 15).

Que faut-il en conclure ?

— C'est que le péché mortel fait perdre la vie spirituelle ou la grâce sanctifiante.

—

— L'apôtre saint Paul écrit aux Corinthiens :

« Ne savez-vous pas que les pécheurs ne posséderont point le royaume de Dieu ? » (Cor. vi, 9).

La conclusion de ces paroles ?

— C'est que les pécheurs auront perdu la grâce sanctifiante qui nous rend dignes du paradis.

+

Voix de l'Eglise

— L'hérésiarque Luther avait enseigné que la grâce ne se perd que par le péché d'infidélité, et l'hérésiarque Calvin prétendait qu'elle ne se perd point du tout, pas même par le péché d'infidélité.

Lisez-nous, Eugène, ces deux décrets du Concile de Trente condamnant cette double erreur.

— « Si quelqu'un dit que la grâce, une fois reçue, ne peut être perdue que par le péché d'infidélité, qu'il soit anathème ! » (S. vi, c. 27).

« Si quelqu'un dit que l'homme, une fois sanctifié, ne peut plus pécher ni perdre la grâce, qu'il soit anathème ! » (S. vi, c. 25).

— Que faut-il conclure de ce double anathème ?

— C'est que la grâce peut être perdue, et qu'elle se perd non seulement par le péché d'infidélité, mais aussi par tout autre péché mortel.

+

Voix des saints

— Saint Augustin nous dit qu'il faut réprimander celui qui a perdu la grâce une fois reçue.

C'est un spectacle digne de compassion, ajoute saint Basile, que celui d'une âme qui, par sa négligence, perd tout d'un coup une fortune spirituelle acquise par des années de pénitence, de jeûne, de prière, de mortification.

Tous les saints, d'ailleurs, tiennent le même langage.

Dites-nous, Jean, ce que cela prouve ?

— Cela prouve que les saints sont d'accord avec l'Eglise et la sainte Ecriture pour nous apprendre que l'homme justifié peut perdre la grâce sanctifiante.

+

Voix de l'expérience

— Est-ce que tous les anges n'avaient pas reçu de Dieu la grâce sanctifiante ?

— Tous l'avaient reçue.

— Si tous l'avaient gardée, où seraient-ils maintenant ?

— Ils seraient tous en paradis.

— Les anges sont-ils tous au ciel ?

— Non, attendu que les mauvais anges ont été précipités en enfer.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve qu'ils avaient perdu la grâce sanctifiante.

—

— Parmi tous les hommes qui ont habité cette terre, pourriez-vous, Emile, nous en citer quelques-uns qui ont perdu la grâce sanctifiante ?

— Il y a déjà nos premiers parents.

— Adam et Eve n'ont donc pas su garder ce riche trésor ?

— Non.

— Du moins ont-ils pu le retrouver ?

— Oui.

— Comment ?

— Par les mérites futurs du rédempteur que Dieu leur avait promis.

—

— Connaissez-vous, Ernest, un roi qui a perdu la grâce sanctifiante en commettant deux gros péchés ?

— C'est David.

— David est-il rentré en possession du trésor spirituel qu'il avait perdu ?

— Oui, il a eu ce grand bonheur.

— Comment cela ?

— Le Seigneur lui ayant envoyé un prophète pour lui reprocher sa conduite, David comprit sa faute, la pleura amèrement et en obtint le pardon.

—

— A vous, Prosper, de nous citer un autre homme ayant perdu la grâce sanctifiante.

— Saint Pierre.

— Comment saint Pierre a-t-il perdu ce riche trésor ?

— Par son triple reniement.

— L'a-t-il recouvré ?

— Oui.

— De quelle manière ?

— Par son repentir et sa pénitence.

—

— Si on voulait citer tous les hommes qui ont eu le malheur de perdre la grâce ?

— On n'en finirait pas, car ils sont plus nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer.

—

— Que nous dit donc la voix de l'expérience ?

— Elle nous crie bien haut que la grâce sanctifiante a été perdue par un grand nombre de ceux qui avaient eu le bonheur de la recevoir.

+

Voix du bon sens

— Est-il étonnant que l'homme perde la grâce sanctifiante ?



— Point du tout.

— La raison ?

— La raison, c'est que

D'une part, l'homme a des ennemis nombreux, rusés, puissants, qui cherchent à le dépouiller de ce riche trésor ;

D'autre part, l'homme est faible, négligent, étourdi, imprudent.

— Cela étant ?

— Cela étant, il y aurait lieu de s'étonner beaucoup si l'homme ne perdait jamais ce trésor de la grâce que tant d'ennemis s'efforcent de lui ravir et qu'il défend si peu et si mal.

— Que fait donc la voix du bon sens ?

— Elle s'unit à toutes les autres voix pour nous dire que l'homme peut perdre le trésor de la grâce sanctifiante.

b

On perd la grâce sanctifiante par le péché mortel

— Je vois que, malheureusement, on peut perdre le trésor incomparable de la grâce sanctifiante ; mais, attendu qu'il importe avant tout de le conserver, je tiens à savoir comment on le perd, afin de prendre toutes mes précautions pour éviter ce terrible malheur.

Voyons, Victor, pourriez-vous nous renseigner sur ce point capital ?

— On perd le trésor de la grâce sanctifiante par le péché mortel.

— En avez-vous des preuves ?

— Oui.

+

— Tout d'abord ?

— Tout d'abord, j'ai pour preuve la parole de Dieu.

— Comment cela ?

— C'est que là même où le Seigneur nous enseigne qu'on peut perdre la grâce sanctifiante, là aussi il nous enseigne qu'on la perd en succombant à la tentation, en commettant le péché qui engendre la mort, ou le péché mortel.

+

— Auriez-vous une autre preuve à fournir ?

— Oui.

— Laquelle ?

— L'autorité du saint Concile de Trente nous enseignant (S. VI, ch. 15) que la grâce de la justification se perd par tout péché mortel, quel qu'il soit.

+

— Ne pourriez-vous pas aussi faire valoir l'incompatibilité qui existe entre la grâce et le péché mortel ?

— Oui.

— Est-il possible que la mort s'accorde avec la vie ?

— C'est impossible.

— Qu'arrive-t-il donc quand la mort spirituelle revient dans une âme par suite du péché mortel ?

— Il arrive forcément que la vie spirituelle ou la grâce sanctifiante est détruite dans cette âme.

—

— Peut-il y avoir accord entre la lumière et les ténèbres ?

— Nullement.

— Le péché mortel en rentrant dans une âme y ramène les ténèbres : quelle en sera la conséquence ?

— C'est que la grâce sanctifiante disparaîtra de

cette âme en même temps que la lumière qu'elle y avait apportée.

—

— Tant qu'on possède la grâce sanctifiante on reste digne du ciel ; or, tout aussitôt qu'on a commis le péché mortel, on devient indigne du paradis.

Qu'est-ce que cela prouve, Henri ?

— Cela prouve que le péché mortel a dépouillé l'âme de la grâce sanctifiante.

—

— Tant qu'une âme conserve la grâce sanctifiante, ne garde-t-elle pas la beauté divine en même temps que ses titres d'enfant de Dieu et de sœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

Oui, elle garde tous ces précieux avantages.

— Les a-t-elle encore quand elle est souillée par le péché mortel ?

— Nullement.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que le péché mortel lui a enlevé la grâce sanctifiante.

—

— Lorsque nous possédons la grâce sanctifiante, quel est l'hôte de notre âme ?

— C'est Dieu lui-même.

— Dieu habite-t-il encore dans l'âme coupable d'un péché mortel ?

— Point du tout.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la grâce a été chassée de l'âme par le péché mortel.

c

Sources du péché mortel

— Puisque c'est le péché mortel qui nous dépouille de la grâce sanctifiante, est-il important, Félix, de savoir d'où il vient, d'en connaître les causes et les sources ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'alors on pourra prendre ses précautions et l'éviter plus facilement.

—

— Pourriez-vous, George, nous dire quelles sont les sources du péché mortel ?

— Il y en a de deux sortes.

— Lesquelles ?

— Il y a les sources extérieures et les sources intérieures.

— Qu'entendez-vous par les sources extérieures du péché mortel ?

— Celles qui se trouvent en dehors de l'homme.

— Qu'entendez-vous par les sources intérieures du péché mortel ?

— Celles qui sont au-dedans de nous.

+

Sources extérieures du péché mortel

— Quelle est, Julie, la première source extérieure du péché mortel ?

— C'est le démon en personne.

— Que fait le démon ?

— Il rôde sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire qu'il passe son temps à nous tenter, à nous dresser des embûches pour nous attirer dans l'abîme du péché mortel, et, de là, nous précipiter en enfer.

—

— Indiquez-nous, Paul, une autre source extérieure du péché mortel ?

— Elle se trouve dans les suppôts ou auxiliaires du démon.

— Que font ces suppôts du démon ?

— Par leurs discours, par leurs actions, par toutes sortes de moyens, ils cherchent à nous entraîner dans le péché mortel.

— Citez-nous, Julien, une troisième source extérieure du péché mortel ?

— Le mauvais exemple.

— Pourquoi le mauvais exemple est-il une des causes du péché mortel ?

— Parce que le mauvais exemple attire au mal et porte à commettre le péché.

— Une autre source extérieure du péché mortel ?

— C'est l'occasion dangereuse.

— Qu'entendez-vous par occasion dangereuse ?

— J'entends une lecture, un divertissement, une fréquentation, une danse, un spectacle, ou toute autre chose qui nous met en danger d'offenser Dieu.

— Rappelez-nous, Lucien, où se trouve une dernière source extérieure du péché mortel ?

— Cette source se trouve dans les diverses créatures.

— Que dites-vous ?

— Est-ce que les créatures ne devraient pas nous aider à aimer et à servir Dieu, au lieu de nous porter au mal ?

— Très certainement ; mais, depuis le péché originel, il arrive trop souvent que les créatures, au lieu de nous porter à servir Dieu, nous détournent de notre salut.

+

#### Sources intérieures du péché mortel

— Est-ce seulement en dehors de nous, Lucie, que se trouvent les sources du péché mortel ?

— Il y en a aussi au-dedans de nous.

— Lesquelles ?

— D'abord l'ignorance volontaire et coupable qui nous fait manquer à des devoirs importants que nous aurions dû accomplir.

— Ensuite ?

— Ensuite, le foyer de la concupiscence.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, nos mauvais penchants qui ne cessent de nous pousser au mal.

— Enfin ?

— Enfin, l'habitude du péché véniel, qui ordinairement conduit au péché mortel.

d

#### Moyens d'éviter le péché mortel

— Dites-nous, Pierre, peut-on facilement guérir une maladie qu'on ne connaît pas ?

— On ne peut pas guérir une telle maladie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne sait pas quel est le remède qu'il faut y apporter.

— Si, au contraire, la maladie est bien connue ?

— Alors il sera bien plus facile de la guérir.

— Pourquoi ?

— Parce que le remède convenable pourra lui être appliqué.

— Si nous ne connaissons pas les causes de la maladie du péché mortel ?

— Nous ne pourrions guère éviter cette terrible maladie.

— Ses causes étant connues, pouvons-nous échapper au péché mortel ?

— Oui, à une condition.

— Laquelle ?

— A la condition d'employer les moyens capables de nous en préserver.

— Est-il bien important de connaître ces moyens de combattre efficacement les causes extérieures et intérieures du péché mortel ?

— C'est de la dernière importance.

— Pourquoi ?

— Parce que notre salut éternel en dépend.

— Nous allons, mes enfants, nous rappeler brièvement ces moyens, ou plutôt ces armes efficaces qu'il faut employer contre les ennemis de notre âme.

+

#### Contre le démon

— C'est le démon qui vous tend des pièges et vous livre des assauts terribles. Que ferez-vous, Jules, pour vaincre cet ennemi dangereux ?

— Je veillerai soigneusement pour éviter ses pièges ;

Je repousserai énergiquement ses assauts ;

J'appellerai à mon aide tous mes protecteurs du paradis.

— Quelles seront donc vos armes défensives contre le démon ?

— Une grande vigilance,

Une résistance énergique,

Une humble et fervente prière.

+

#### Contre les suppôts du démon

— Ce sont les suppôts ou auxiliaires du démon qui s'efforcent de vous entraîner dans le péché mortel. Dites-nous, Angèle, comment vous allez vous défendre ?

— Je fuirai ces suppôts du démon.

— Et si vous ne pouvez pas les fuir ?

— Je leur résisterai avec l'aide de mes protecteurs du ciel que je ne manquerai pas d'appeler à mon secours.

— Quelles seront donc vos armes contre les suppôts du démon ?

— La fuite,

La résistance,

La prière.

+

#### Contre le mauvais exemple

— Le danger d'offenser Dieu vous vient du mauvais exemple ou du scandale. Comment ferez-vous, Henriette, pour ne pas en être victime ?

— J'éviterai la compagnie des scandaleux.

— Et si vous ne pouvez pas l'éviter ?

— Je penserai à ceux qui donnent le bon exemple et je demanderai à Dieu la grâce de les imiter.

— Quels seront donc vos moyens de défense contre le mauvais exemple ?

— La fuite des scandaleux,

Le souvenir du bon exemple,

La prière.



+

## Contre l'occasion de péché

— *C'est de l'occasion de péché que vient pour vous le danger de perdre la grâce sanctifiante. Qu'allez-vous faire, Céline ?*

— Je fuirai toutes les occasions avec le plus grand soin.

— *Et si vous vous y trouvez forcément ?*

— Je me défendrai et je prierai Dieu de m'accorder la grâce de ne pas tomber dans le péché mortel.

— *Quelles seront alors vos armes contre l'occasion de péché ?*

— La fuite,

La résistance,

Une très humble et très fervente prière.

+

## Contre les créatures

— *Le danger d'offenser Dieu peut venir des diverses créatures, par exemple, des biens temporels, des honneurs mondains, des plaisirs sensuels. Voyons, Sébastien, que ferez-vous pour vous défendre contre les sollicitations des biens temporels qui voudront vous entraîner dans le mal ?*

— 1<sup>o</sup> Je me rappellerai que les biens temporels sont les derniers d'entre les biens, et que, très caducs et éphémères, ils deviennent pour l'homme une cause de perpétuels tourments.

2<sup>o</sup> Je penserai souvent à la pauvreté de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3<sup>o</sup> Je songerai aux richesses éternelles et infinies que me ferait perdre l'avarice, ainsi qu'aux affreux tourments endurés par le mauvais riche dans les enfers.

4<sup>o</sup> Je donnerai l'aumône selon mon pouvoir, afin de n'être pas vaincu par l'amour déréglé des biens temporels.

— *Vous êtes exposé, Achille, à vous laisser prendre aux appas des honneurs ; quels seront vos moyens de défense ?*

— Tout d'abord je songerai très souvent à ma petitesse, à mon néant, à mes nombreuses et grandes misères.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, je n'oublierai pas la vanité des grandeurs mondaines.

— *De plus ?*

— De plus, je méditerai les beaux exemples d'humilité de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints.

— *Enfin ?*

— Enfin, je me rappellerai souvent les malheurs et les châtements des orgueilleux.

— *C'est la séduction des plaisirs sensuels qui vous sollicite et menace de vous faire tomber. Dites-nous, Lucien, comment vous allez vous défendre ?*

— Je fuirai ces sortes de plaisirs ;

J'aurai soin d'être toujours occupé ;

Je veillerai sur tous mes sens ;

Je m'approcherai souvent des sacrements ;

J'invoquerai la Vierge conçue sans péché ;

Je penserai aux suites redoutables de ces plaisirs dangereux et aux terribles châtements qui leur sont réservés.

+

## Contre les sources intérieures

— *C'est votre ignorance coupable et voulue qui va vous perdre, Célestine. Quel remède y apporterez-vous ?*

— Le remède de l'étude,  
Le remède de la réflexion,  
Le remède du recours aux lumières des hommes sages, instruits et expérimentés.

— *C'est le foyer de la concupiscence qui menace d'allumer dans votre âme le redoutable incendie des passions criminelles. Que ferez-vous pour empêcher ce terrible malheur ?*

— Je prierai Dieu de m'en préserver,

Je combattrai et réprimerai énergiquement ces mauvaises passions,

Je communierai le plus souvent possible, afin que Notre-Seigneur étouffe en moi ce foyer de flammes dangereuses et le remplace par le foyer des feux de l'amour divin.

— *C'est l'habitude du péché véniel qui finira par vous précipiter dans l'abîme du péché mortel. Comment vous y prendrez-vous pour éviter cette effroyable chute ?*

— Je me rappellerai qu'il faut être fidèle dans les petites choses pour demeurer fidèle dans les grandes,

Je regarderai le péché véniel comme le plus grand de tous les maux après le péché mortel,

Je prierai Dieu de m'aider à ne jamais le commettre de propos délibéré,

Et j'aurai ainsi le bonheur de me préserver ou de me corriger d'une habitude dangereuse.

e

## Manière de recouvrer la grâce perdue

— *Quand on a eu le malheur de tomber dans le péché mortel et de perdre ainsi la grâce sanctifiante, peut-on retrouver ce riche trésor ?*

— Oui, mais à une condition.

— *Laquelle ?*

— A la condition d'apporter à Dieu les dispositions requises de tout pécheur adulte pour la justification.

— *Rappelez-nous, Eugénie, ces dispositions dont nous avons parlé à l'article de l'obtention de la grâce sanctifiante.*

— Ces dispositions sont

1<sup>o</sup> La foi, ou la croyance ferme et universelle aux vérités révélées ;

2<sup>o</sup> La crainte de la justice divine ;

3<sup>o</sup> L'espérance du pardon ;

4<sup>o</sup> Un commencement d'amour de Dieu ;

5<sup>o</sup> La haine et la détestation du péché ;

6<sup>o</sup> Le bon propos ;

7<sup>o</sup> La réception des sacrements ;

8<sup>o</sup> A défaut des sacrements qu'on ne pourrait pas recevoir, l'acte de contrition parfaite ou de charité.

f

## Résolutions

— *Dites-nous, Henriette, vous exposerez-vous à perdre la grâce sanctifiante ?*

— Au contraire, je veillerai avec le plus grand soin sur ce trésor sans pareil, et, s'il le faut, je le défendrai jusqu'à la mort.

— *Et si par malheur vous veniez à le perdre ?*

— Alors, je serais désolée et je n'aurais ni cesse ni repos que je ne l'aie retrouvé par une vraie et sincère pénitence.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## INSTRUCTION FAMILIÈRE POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE

### LES LEÇONS DE LA CRÈCHE

*Maria autem conservabat omnia  
verba hæc, conferens in corde suo.*

Marie conservait toutes ces paroles  
et les méditait dans son cœur.

(Luc, II, 19.)

Ces paroles que Marie conservait dans son cœur, les repassant avec délices, se les rappelant comme des grâces précieuses, des faveurs nouvelles qui excitaient de plus en plus sa reconnaissance, c'étaient celles de l'ange Gabriel, celles des esprits célestes qui avaient annoncé une grande joie au monde, celles des bergers qui venaient de défiler devant la crèche, celles des mages venus de l'Orient pour adorer l'Enfant-Dieu, les voix du ciel et les voix de la terre. Elle prie, elle médite, à genoux devant son Fils bien-aimé dont elle fut la première adoratrice, et l'Eglise nous convie à prier, à méditer avec elle, qui nous donne l'exemple.

Elle s'instruit à contempler Jésus, elle comprend chacun de ses mouvements, de ses gestes, de ses sourires, et elle y répond, comme une sainte en extase répond à son Dieu qui lui parle, comme une mère répond à son enfant. Or Jésus lui parle sans cesse au cœur, et elle est non seulement une sainte, elle est aussi sa mère.

Ce qu'il lui dit, elle seule pourrait l'exprimer. Il est certain qu'elle se sert de chacun des sourires, des regards, de chacune des paroles muettes de l'enfant pour s'élever d'un degré de plus dans l'amour de Dieu, car elle a pris pour devise spirituelle : « Toujours plus haut ! » Il n'est pas moins sûr qu'à cette heure, dans la pauvre grotte, elle médite surtout « dans son cœur » sur la bonté de Dieu et sur les vertus de l'enfant Jésus son fils.

### I

1. La bonté de Dieu, pour elle d'abord. Quand Elisabeth l'eut saluée du titre de bienheureuse, de femme bénie entre toutes les femmes, Marie se prit à chanter : « Dieu a fait en moi de grandes choses, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur tous ceux qui vivent dans sa crainte. » *Fecit mihi magna.* Ces grandes choses, elle les comprend mieux encore maintenant qu'elle en est témoin, qu'elle voit son Fils, couché devant elle, dans sa crèche, sur un peu de paille, et qui tour à tour pleure et lui sourit. C'est son enfant ! C'est elle qui est la mère de Dieu revêtu de la chair qu'elle lui a donnée ! Quel mystère de puissance, mais surtout quel abîme de bonté ! *Et misericordia ejus a progenie in progenies.* Cet enfant, c'est le Fils du

Très-Haut, et elle peut lui dire en toute vérité, comme le Père céleste : « Vous êtes mon Fils ! » *Filius meus es tu.* Quelle aimable, délicieuse, adorable réalité !

2. Mais cette bonté « s'étend d'âge en âge » sur tous les hommes, toujours également adorable et infinie.

Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il réduit à cet état de petit enfant qui ne parle pas, qui ne se remue pas, qui n'a de voix que pour crier, de mouvement que pour témoigner qu'il souffre ? C'est que le premier péché de l'homme a été causé par l'orgueil et la désobéissance : pour l'expier, le Verbe incarné veut se vouer à toutes les humiliations et à la plus constante soumission.

Pour nous sauver, on peut dire que Dieu a épuisé sa bonté. En effet, il nous a donné son Fils unique, Dieu comme lui, infiniment puissant comme lui. Il ne pouvait nous donner davantage, puisque c'est son propre fils, le même Dieu avec lui, lui-même, sa propre nature, sa propre substance. — Il ne pouvait non plus nous le donner sous une forme plus accessible, plus attrayante, puisque Jésus, son fils, afin de devenir vraiment notre frère, a revêtu le corps, la figure, la grâce d'un enfant. Il semble que Dieu craigne que nous ayons peur de lui. Il nous sait timides devant lui, tremblants même, parce que dans notre conscience nous sentons des fautes qui nous éloignent. A tout prix il veut nous amener auprès de lui, nous apprivoiser en quelque sorte. Convenons que cette idée de se faire enfant est le chef-d'œuvre de sa bonté, la marque la plus ravissante du génie divin, fait de miséricorde. En effet, est-ce qu'on a peur d'un enfant, est-ce qu'il ne vous attire pas irrésistiblement, est-ce qu'il n'appelle pas les sourires, les caresses, les baisers, l'entière confiance ?

Convenons aussi que nous sommes inexcusables si nous n'accourons pas auprès de sa crèche, pour l'adorer, lui témoigner notre reconnaissance, implorer pour nous, pour les nôtres, les grâces du présent et celles de l'avenir. Car s'il nous paraît un enfant frêle et doux, il est aussi le Tout-Puissant. Cette humble crèche de bois qui servait de mangeoire aux animaux est devenue le siège admirable de sa divinité, le trône d'où notre aimable Sauveur dispense ses bienfaits à ceux qui viennent à lui avec la piété, la foi, la simplicité des bergers.

C'est un fils de roi, mais il n'est pas né dans un palais, couché dans un berceau d'or ombragé de draperies de pourpre. Ces enfants privilégiés, au regard des hommes, demeurent aussi jalousement cachés aux hommes, comme s'ils étaient d'une autre nature et d'un autre sang que les autres enfants. Jésus craindrait de nous effaroucher, de nous éloigner, s'il nous apparaissait ainsi avec les signes imposants de la glorieuse opulence. Il n'a même pas de berceau. Quelques langes seulement le recouvrent ; il souffre de la rigueur des éléments comme le dernier venu des enfants du peuple, à



cette différence près que celui-ci pleure, gémit, pâtit inconsciemment, tandis que lui, il jouit de toute sa raison et de toute sa puissance de souffrir. Ah! ce n'est pas un enfant délicat qui recule devant la peine et la douleur! S'il a voulu prendre notre humanité, c'est avec ce qu'elle a de plus dur, de plus humiliant, de plus sacrifié, car il n'entend pas faire les choses à demi. Aussi se montre-t-il à nous plus éprouvé et douloureux que le plus misérable des enfants des hommes, semblable à ces malheureux qui naissent dans une voiture, au bord du chemin, par une froide nuit d'hiver.

Ainsi Dieu l'a décidé dans sa tendresse pour nous, afin de ne décourager, de ne repousser personne par un appareil de richesse et de grandeur, afin que nul ne puisse dire, surtout dans une époque égalitaire comme la nôtre : « Dieu s'est accordé des privilèges! »

Cette bonté toutefois est aussi une preuve de la justice divine. Ici s'embrassent la miséricorde et la vérité : c'est la vérité de nos fautes, c'est la justice qui a exigé ces expiations devant lesquelles nous pâlissons d'effroi, — j'entends l'extrémité de sa justice que le Sauveur s'est appliquée, tandis qu'à nous il n'apporte que l'extrémité de sa clémence. Oui, pour tout expier dans la dernière rigueur, il a pris jusqu'à nos misères les plus rebutantes, soulevé tous nos fardeaux, comme la faim, le froid, les pleurs amers, le dénuement réel, la pauvreté affreuse.

Qu'il est bon, le Sauveur Jésus, dans sa crèche! Mais qu'elle est terrible aussi la justice de Dieu qui exige de telles immolations, et qu'il est grand, horrible, injurieux à Dieu, le péché de l'homme qui les a nécessitées!

## II

Dieu, disions-nous, ne s'est pas accordé de privilèges, il n'en a revendiqué d'autre que celui de pratiquer les vertus les plus communes, les plus journalières, les vertus du peuple, je veux dire la *pauvreté*, l'*humilité*, l'*obéissance*.

1. A quoi bon rappeler qu'il est plus riche que les plus grands rois, qu'il pouvait naître dans un palais aux lambris d'or, choisir un moelleux berceau, et qu'il a dédaigné tout cela?

Est-ce que pour lui l'or est plus difficile à produire que la boue? Qu'est-ce que l'or, sinon une poussière qui nous apparaît plus brillante que la poussière du chemin, mais qui n'a pas demandé une plus grande vertu créatrice?

Comme nous sommes attachés à cette poussière et que beaucoup même ne vivent que pour en acquérir quelques onces de plus, l'enfant Jésus tient à nous montrer en quel mépris il la faut tenir lorsqu'elle n'est pas nécessaire pour nous fournir les choses indispensables à la vie.

Quand nos enfants viennent au monde, même dans les maisons les plus pauvres, ils sont attendus et ils trouvent à leur berceau des secours, du feu, de chaudes couvertures qui les reçoivent. Jésus se refuse jusqu'à ces superfluités, il se

contente du strict nécessaire. Ce n'est point en effet à la grotte que vous verrez le luxe, la soie, la pourpre, les beaux vêtements ouvragés. Marie a pourvu à la décence des langes, le Sauveur n'a voulu rien de plus.

Ce n'est pas toutefois qu'il réprouve l'or ni ceux qui en possèdent. L'or, c'est le moyen ordinaire à l'aide duquel nous nous procurons les choses essentielles, ainsi que le superflu de la vie, cette chose que plusieurs jugent « si nécessaire. » Lui, il ne tient qu'à l'essentiel, et quand il aura besoin d'autres ressources pour le dur exil d'Egypte, la Providence interviendra, les Mages arriveront à point pour lui apporter en premier lieu de l'or, de l'or pour sa fuite, de l'or pour que Marie et Joseph puissent acheter du pain en attendant que la hache de l'ouvrier leur en gagne. Jusque-là il se contente des modestes présents de la pauvreté des bergers, la pauvreté voulue, aimée, acceptée par choix, la pauvreté de l'étable, afin d'apprendre aux malheureux, qui forment la plus grande partie de l'humanité, à aimer leur pauvreté, et aux riches à vivre au moins dans l'esprit de pauvreté, sans lequel personne ne saurait obtenir de félicité en ce monde ni en l'autre : *Beati pauperes spiritu*.

2. La seconde vertu qu'il se plaît à pratiquer, c'est l'humilité. « Nul autre que Notre-Seigneur, dit un auteur mystique, ne peut être véritablement humble, car pour tous les hommes les humiliations sont méritées, et reviennent de droit à ceux qui les pratiquent. Jésus-Christ seul peut s'humilier, sans prendre en cela la place qui simplement Lui est due. Et si l'humilité peut se mesurer sur la dignité de la personne qui est humble, il faut dire, à ce point de vue encore, que l'humilité de Notre-Seigneur n'appartient qu'à Lui et qu'elle ne peut être partagée par aucun autre, puisque la dignité de sa personne ne trouve rien en dehors d'elle qui lui soit comparable. » (P. Coleridge).

Lui donc qui ne méritait aucune humiliation a voulu les subir toutes, et il y met un calcul, un raffinement qui révèle un dessein déterminé, comme un plan préparé à l'avance.

Lui que les prophètes annoncent semblable à l'astre brillant qui se lève avec éclat sur le monde, apparaît bien au temps fixé par les décrets divins, à l'époque précise indiquée par les prophètes : une étoile même révèle son arrivée au monde, sa présence à Bethléem, mais personne ne le remarque, et quand les mages demandent à Jérusalem où est né le Roi des Juifs, Hérode ne soupçonne même pas sa naissance.

C'est qu'il a choisi pour naître, non pas une capitale, ou même une ville ayant quelque renom, non pas Jérusalem, célèbre dans tout l'Orient, mais Bethléem, la plus humble des cités, une bourgade connue autrefois pour être le berceau de David, mais maintenant tombée dans l'oubli.

Et dans cette ville si dépourvue de prestige, où va-t-il loger? Dans une maison aisée au moins? Non; pas même dans une échoppe d'ouvrier,

pas même dans une chaumière, mais dans une grotte naturelle, comme s'il voulait ne rien devoir à un toit fait de main d'homme.

Ses parents sont Joseph, un pauvre charpentier, très honnête sans doute et de bonne souche, mais dédaigné parce qu'il n'est pas riche; Marie, sa mère, la plus pure et la plus angélique des créatures, mais elle aussi une ouvrière, une orpheline, que le monde prend en pitié, très honorée et vénérée au ciel par les anges, mais ignorée sur la terre où la vertu ne se révèle pas, parce qu'elle est modeste et redoute le bruit.

Les personnes que nous voyons d'abord autour de sa crèche, sont de petits bergers, accourus à la vue des anges. Ils l'ont adoré de toute leur âme et raconté à des pauvres comme eux les merveilles qu'ils ont vues; mais cette nouvelle, confinée dans les vallons de Bethléem, n'est pas montée jusqu'à Jérusalem. Ni Hérode, ni sa cour, ni les sages, ni les scribes, ni les prêtres ne l'ont apprise. Jésus tient à s'envelopper de la plus obscure humilité.

Et tel sera le cachet de toute sa vie. Tandis que les anges contemplent avec extase sa divine beauté qui éclate à leurs yeux parce que la divinité illumine ses traits, lui il voile sa splendeur, il la voilera toujours et n'apparaîtra qu'une seule fois dans son état naturel, dans sa grâce céleste : au Thabor, et seulement devant trois disciples privilégiés. Encore s'il se découvre ainsi devant eux, c'est parce qu'un jour ils le verront, il le sait, humilié, brisé et sanglant dans la grotte de l'agonie, et qu'il craint qu'ils ne soient scandalisés de sa lamentable faiblesse humaine. Mais alors ils se rappelleront le Thabor et leur foi sera aussitôt raffermie.

Cette humilité qui sera la passion de sa vie, il la voudra conserver encore après sa mort durant le cours de tous les siècles, au Saint-Sacrement. Nous le retrouvons en effet dans la sainte Eucharistie, voilant aussi sa beauté, sa divinité qu'il ne laisse que rarement transparaître. A peine si de loin en loin il se montre à des cœurs rebelles qu'il veut toucher, ou à des âmes assoiffées d'amour qui sans lui se mourraient de désespoir. Au saint tabernacle, il demeure toujours l'enfant de Bethléem, muet, silencieux et pourtant si éloquent ! inerte, quand il donne la vie et imprime le mouvement au monde, se laissant prendre et conduire par des mains humaines, acceptant de n'avoir pas d'autre volonté que celle de ses prêtres, qui l'enveloppent de langes en quelque sorte sur l'autel comme Marie à la crèche, et le placent où ils veulent, que celle des fidèles qui le reçoivent, l'emportent avec eux, le contemplent comme saint Joseph !

Aussi bien, veut-il nous apprendre ainsi que le bonheur réside dans un humble sort, dans un intérieur fermé au monde, où l'on s'aime parce qu'on aime Dieu, où l'on vit heureux parce qu'on vit caché.

3. Enfin dans la grotte de Bethléem l'enfant Jé-

sus nous donne l'exemple de la vertu d'obéissance. Ce n'est point la vertu favorite de notre siècle, et cependant c'est la plus nécessaire des vertus sociales. Voulons-nous triompher dans la lutte que nous soutenons contre les efforts du monde, des mauvaises lois, des complots de tout genre contre l'Eglise ? Soyons unis sous la direction de nos chefs, n'éparpillons pas nos forces qui seraient anéanties en détail, accomplissons, sans récriminer, même des manœuvres qui nous déplaisent et que nous jugeons inutiles ou mal conçues. Ecoutons la parole du Chef souverain de l'Eglise, du Pape, qui est notre général, et qui dirige le combat. Jamais armée n'a triomphé par l'indiscipline.

La naissance de Jésus à Bethléem n'est-elle pas un acte d'obéissance à César ? Pourquoi ce dénuement dont sûrement il n'eût pas été victime à Nazareth, où tout était prêt pour accueillir sa venue au monde ? C'est l'obéissance qui l'a causé. Pour obéir, Marie et Joseph viennent à Bethléem, et repoussés de partout, ils se réfugient dans la grotte qui servait d'étable. Voilà des leçons qu'on ne doit se lasser de rappeler aujourd'hui que souffle même sur les âmes les plus chrétiennes un esprit de désobéissance, et à des degrés divers, de révolution sociale. Ceux qui, sans mandat ni compétence, discutent les plans de bataille de leurs chefs, ne sont-ils pas des révolutionnaires ? Oui, et d'autant plus dangereux que leur autorité est plus grande et que leurs paroles peuvent trouver plus d'écho.

Jésus obéit surtout aux décrets du Père céleste. Parce qu'ainsi Dieu l'a décidé de toute éternité, il se fait petit enfant, il souffre comme un enfant, il pleure et se lamente comme un enfant. Sans doute nous n'en sommes pas encore aux douleurs du Calvaire; aussi bien restons-nous auprès d'un berceau. Mais pour être moins remarquées, les douleurs de l'enfant n'en sont pas moins cruelles; seule l'inconscience les atténue, cette inconscience que Jésus ne connut pas, et quand on est enfant tout est pénible.

Alors que nous pleurions sans rien sentir ni comprendre, lui il sentait, il savait, il obéissait, il offrait sans cesse à Dieu ses souffrances pour nous, il faisait des actes d'amour constants pour le Père du ciel et pour nous qu'il sauvait ainsi déjà. Exemple à méditer par tous ceux qui sont frappés de maladies, cloués sur leur lit, impuissants à se mouvoir et obligés d'accepter les services d'autrui. Ah ! s'ils le veulent, ils gagnent de nombreux mérites, ils aident à sauver les âmes; leurs prières, leurs souffrances librement et chrétiennement acceptées sont non seulement une expiation, mais la meilleure des supplications pour eux, pour l'Eglise dont ils sont les membres les plus aimés et les plus glorieux; ils ressemblent à l'enfant Jésus poussant dans sa crèche des cris de douleur que lui arrachent le froid, les intempéries, les ingratitude humaines.

Dirai-je enfin qu'il obéit à sa Mère, se consti-



tuant à son endroit dans un état de dépendance parfaite, obéissance qui la réjouit et l'humilie, car c'est son enfant, mais aussi le Fils de Dieu ?

Elle voit défiler devant le berceau de Jésus les bergers qui l'adorent dans la simplicité de leur âme, plus tard les rois d'Orient qui lui apportent leurs hommages et leurs présents ; elle remercie Dieu de toutes choses, lui rend grâces, adore, mais rien ne la touche comme cette obéissance parfaite du Créateur à sa créature. C'est ce spectacle qui l'anime à devenir plus soumise encore à la volonté de Dieu, c'est « cette parole » surtout qu'elle conserve, médite et repasse dans son cœur. *Maria conservabat omnia verba hæc.*

## PRONES CATÉCHÉTIQUES

### Deuxième dimanche après l'Épiphanie

#### DES ANGES

*Deficiente vino dixit mater Jesu ad eum : Vinum non habent.*

Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. (Joan., II, 3.)

Mes frères,

Le miracle opéré aujourd'hui aux noces de Cana nous montre que Jésus-Christ est bien le Fils de Dieu, puisqu'il partage avec lui la puissance de commander aux éléments. « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut ; » le Sauveur a devant lui six cruches d'eau pure : il commande, et aussitôt cette eau est changée en un vin délicieux.

Cette puissance créatrice, qui appartient aux trois personnes de la très sainte Trinité, ne s'est pas seulement exercée pour produire le monde visible, dont nous avons déjà admiré les merveilles. La foi nous apprend qu'il existe un monde invisible composé des millions d'esprits célestes qui forment la cour du Roi des rois, et des démons qui se sont révoltés contre lui et qui s'efforcent d'entraîner les hommes dans leur guerre insensée. Nous avons à nous entretenir aujourd'hui des anges. Nous parlerons

- 1<sup>o</sup> De leur existence et de leur nature,
- 2<sup>o</sup> Des bons et des mauvais anges, et
- 3<sup>o</sup> De leurs rapports avec les hommes.

#### I

1. Quand Dieu a-t-il créé les anges ? L'Écriture ne le dit pas expressément ; cependant beaucoup d'auteurs croient que ces mots : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » signifient que Dieu a produit en même temps, dès l'origine, le monde invisible et le monde visible, la nature angélique et la nature corporelle, avant de créer l'homme qui devait être comme le trait d'union entre les deux. (Conc. Vatic., sess. 3, cap. 1).

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions douter de l'existence des anges, car il est fait mention d'eux à chaque page de l'Ancien et du Nouveau Testament. Un ange apparut à Abraham lorsqu'il allait immoler Isaac sur le mont Moria, et lui ordonna d'épargner la vie de son enfant ; Jacob vit en songe une échelle mystérieuse dressée entre le ciel et la terre, et des anges qui montaient et descendaient. Ce fut l'ange Gabriel qui annonça à Daniel l'époque de la venue du Messie, et plus tard à Zacharie la naissance de Jean-Baptiste ; et Notre-Seigneur parlant un jour du scandale, dit à ses disciples : « Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits enfants ; car je vous dis que leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père. » (Matth., XVIII, 10).

Le nombre des anges est immense ; Daniel les a vus se presser par millions autour du trône de Dieu, et Notre-Seigneur parle de légions d'anges qu'il aurait pu demander à son Père pour le défendre.

2. Les anges sont de purs esprits. Ils peuvent se revêtir d'une apparence corporelle pour se manifester aux hommes, mais ils n'ont qu'une nature spirituelle. Destinés à demeurer devant la face de Dieu, ou à exécuter ses ordres avec la rapidité de la foudre, ils ne peuvent être assujettis à la matière ; ils ont, dit à Tobie l'archange Raphaël, une nourriture invisible (Tob., XII, 19), par conséquent une nature invisible.

Cette nature, toute spirituelle, est douée des plus nobles facultés : intelligence élevée, qui s'exerce chaque jour en contemplant Dieu face à face, volonté prompte à exécuter les ordres du Très-Haut, puissance extraordinaire sur le monde inférieur. Un ange mit à mort dans une nuit tous les premiers-nés d'Égypte (Exod., XII, 29), un autre détruisit une armée de cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens (IV Reg., XIX, 35).

Les anges sont immortels, leur nature spirituelle n'est point composée de parties, et par conséquent ne peut être décomposée par la mort.

Tous les anges n'ont pas le même rang, la même perfection ; nous trouvons mentionnées dans la sainte Écriture neuf catégories différentes d'esprits bienheureux, appelés Anges, Archanges, Principautés, Puissances, Vertus, Dominations, Trônes, Chérubins, Séraphins (Isa., III, 9 ; Rom., VIII, 9 ; I Petr., III, 22). Quoique placés à des degrés de gloire différents, ils sont tous parfaitement heureux, parce qu'ils aiment Dieu autant qu'ils en sont capables ; ils s'aiment les uns les autres et se réjouissent du bonheur de leurs frères.

Imitez, mes frères, ce bel exemple, aimez Dieu de tout votre cœur comme les anges, ne portez pas envie à ceux que vous croyez plus heureux que vous parce qu'ils occupent un plus haut rang, aimez-vous les uns les autres, et remerciez Dieu de vous avoir donné tout ce qui vous est nécessaire pour vous sauver.

## II

1. Tous les anges, au premier moment de leur création, étaient purs et innocents, ils aimaient Dieu, exécutaient ses ordres, et bien qu'ils n'eussent pas encore la jouissance de la béatitude éternelle, ils étaient heureux. Mais de même que Dieu soumit à l'épreuve nos premiers parents dans le paradis terrestre, il éprouva aussi la fidélité des anges, pour leur faire mériter la gloire du ciel qu'il leur réservait. Dans cet état d'épreuve, ils étaient libres d'obéir ou de désobéir, ils savaient quelles seraient les suites de leur obéissance ou de leur révolte, le secours de Dieu ne leur était pas refusé, mais ils devaient y correspondre librement. Qu'est-il arrivé ? « Un grand combat s'est livré dans le ciel, dit saint Jean ; Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon luttait ainsi que ses anges, mais ils ne prévalurent pas, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. » (Apoc. xii, 7-8).

En quoi consista le péché des mauvais anges ? L'Écriture ne l'explique pas, mais il est certain que ce fut un péché d'orgueil, car « l'orgueil est le commencement de tout péché. » (Eccli., x, 15). Le Sauveur fit un jour allusion à la chute des anges, lorsqu'en recommandant aux soixante-douze disciples de ne point s'enorgueillir des dons célestes, il s'écria : « Je voyais Satan tombant du ciel comme la foudre » (Luc, x, 18) ; c'est comme s'il leur avait dit : « N'imites pas l'orgueil de Satan, cet orgueil a été la cause de sa chute. »

2. Comment Dieu a-t-il puni les anges rebelles ? Il les a précipités du ciel dans les abîmes de l'enfer. Le ciel est le séjour des justes, amis de Dieu, rien de souillé par le péché ne peut y habiter ; « le feu de l'enfer a été préparé pour le démon et ses anges, » a dit le Sauveur (Matth., xxv, 41), et saint Pierre nous apprend que « Dieu n'a pas épargné les anges après leur péché, mais qu'il les a chargés des chaînes de l'enfer et précipités dans l'abîme pour y être tourmentés. » (II Petr., ii, 4). — Ce châtement est bien de nature à nous faire trembler : les anges n'ont péché qu'une fois, ils n'ont commis qu'un péché de pensée, ils n'ont abusé qu'un instant de la grâce de Dieu, et aussitôt ils ont été précipités du ciel et condamnés aux éternels tourments de l'enfer. Si Dieu ne s'est pas montré si sévère envers nous, s'il nous laisse le temps de la pénitence, ah ! profitons-en, ne négligeons rien pour expier nos fautes ici-bas, de peur de partager un jour le sort des démons.

3. Il est probable que le plus grand nombre des anges restèrent fidèles à Dieu, à l'exemple de saint Michel. Saint Jean parle d'un dragon qui entraîna le tiers des étoiles du ciel, ce qui peut s'appliquer à la chute des anges.

Quoiqu'il en soit, comprenons bien que la persévérance dans le bien dépend du bon usage que nous ferons des grâces de Dieu. Fuyons l'orgueil, comme la source de tous les maux de l'âme, et craignons toutes les occasions du péché. Si des

anges, placés si haut dans le ciel et comblés de tant de bienfaits de Dieu, ont pu faire une chute si effrayante, n'est-ce pas une folie de notre part de croire notre salut en sûreté, et de vivre comme si nous n'avions ni tentations à craindre, ni passions à combattre ? Le combat qui s'est livré autrefois dans le ciel se renouvelle souvent dans notre âme : le vice et la vertu se disputent notre cœur ; luttons courageusement, en nous rappelant le cri de guerre de saint Michel : « Qui est comme Dieu ? » Lui seul peut nous donner la victoire.

## III

1. Les bons anges nous aiment, nous protègent et prient pour nous ; aussi leur devons-nous la plus grande reconnaissance. Ils nous aiment et sont prêts à nous témoigner leur affection en nous rendant toute sorte de bons offices. « Le mal n'approchera point de vous, dit David, et les fléaux n'atteindront pas votre demeure, parce que Dieu a ordonné à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous garderont dans toutes vos entreprises. » (Psalm. xc, 10-12). L'Histoire Sainte nous fournit de nombreux exemples de cette assistance. Lorsque Dieu eut résolu d'exterminer Sodome et Gomorrhe, les anges, exécuteurs des vengeances divines, annoncèrent à Loth ce qui allait arriver, pour l'engager à fuir au plus tôt ; et comme il hésitait, ils le prirent par la main et l'emmenèrent avec sa femme et ses enfants, avant que la pluie de feu tombât sur les villes coupables. (Gen., xix, 24). C'était un ange qui venait agiter l'eau de la piscine probatique, où les malades trouvaient leur guérison. Ce fut un ange qui délivra saint Pierre de sa prison, etc.

Mais c'est surtout le salut de nos âmes qui est l'objet de leur sollicitude, c'est pour nous aider à le faire qu'ils prient sans cesse devant le trône de Dieu. « Tandis que tu priais avec larmes, dit Raphaël à Tobie, j'offrais tes prières à Dieu. » (Tob., xii, 12). Ils intercèdent surtout pour les pauvres pécheurs, et ils se réjouissent quand ils obtiennent leur conversion. (Luc, xv, 7). Les anges nous excitent à faire le bien, et nous préservent des tentations du démon ; ainsi nous voyons, dans les Actes des apôtres, qu'un ange avertit le centurion Corneille d'aller trouver saint Pierre pour se faire instruire dans la foi. (Act. x). C'est surtout au moment de la mort qu'ils nous offrent les secours dont nous avons besoin pour résister aux tentations et ne point perdre confiance dans les mérites du divin Sauveur, et ce sont eux, selon la pieuse croyance de l'Eglise, qui reçoivent, pour ainsi dire, dans leurs bras les âmes des justes, pour les déposer aux pieds du Seigneur. Lorsqu'une âme chrétienne quitte ce monde, le prêtre qui l'assiste dit : « Que l'archange de Dieu, saint Michel, la reçoive, lui qui a mérité d'être le prince de la milice céleste ; que les saints anges viennent à sa rencontre et la conduisent dans la Jérusalem du ciel. »



Chacun de nous a-t-il un *ange gardien* ? Oui, tel est l'enseignement de l'Eglise, appuyé sur les témoignages des saints Pères. « Telle est la dignité de nos âmes, dit saint Ambroise, que la garde de chacune d'elles est confiée à un ange. » « Grande est la sollicitude de Dieu pour nous, dit saint Augustin, grand son amour, il nous le prouve en nous mettant sous la garde des anges. » Quoique cette doctrine ne soit pas formulée en propres termes dans l'Ecriture, Suarez pense qu'on ne saurait la nier sans témérité. — Quelques auteurs vont jusqu'à affirmer qu'il y a des anges gardiens non seulement pour les individus, mais pour les nations : « Les royaumes et les peuples sont confiés à la garde des anges, » dit saint Jérôme. Cette opinion est souverainement raisonnable, car si Dieu a chargé les anges de veiller au salut des hommes, pourquoi ne leur confierait-il pas aussi les destinées des peuples ? Plein de cette pensée, saint François-Xavier avait l'habitude d'invoquer les anges des nations auxquelles il venait prêcher l'Evangile, et lorsqu'il quittait un pays, il recommandait ses néophytes aux bons soins des anges. Saint Michel a été honoré de tout temps comme l'ange protecteur de l'Eglise catholique ; c'est à ce titre que beaucoup d'églises lui sont dédiées, et qu'on a institué deux fêtes en son honneur.

Les services que nous rendent nos anges gardiens nous obligent à avoir pour eux une tendre dévotion et une sincère reconnaissance. En pensant à leur présence auprès de nous, nous éviterons de les contrister par le péché. Comment oserions-nous faire devant eux ce que nous ne ferions jamais devant les hommes ? Nous nous recommanderons à eux matin et soir par une petite prière, et dans les tentations nous leur demanderons leur puissant secours, afin d'éviter les pièges du démon. Enfin nous suivrons leurs bonnes inspirations. Dieu lui-même l'ordonnait aux Israélites lorsqu'il leur disait : « Voici que j'enverrai mon ange, pour qu'il vous précède, qu'il veille sur vous dans la route, et vous introduise dans le lieu que j'ai préparé. Respectez-le et écoutez sa voix, ne méprisez pas ses conseils, parce que mon autorité lui est confiée. » (Exod., xxxiii, 20-21). Lorsque la voix de notre conscience nous avertit que nous allons offenser Dieu, ou nous reproche nos fautes pour nous inspirer le repentir, pensons que c'est notre ange gardien qui nous avertit de nous détourner du chemin de l'enfer, et hâtons-nous de rentrer dans la bonne route qu'il nous indique.

2. Les mauvais anges cherchent par tous les moyens à nous faire tomber dans le péché ; aussi devons-nous résister énergiquement à toutes leurs tentations.

La sainte Ecriture nous représente les esprits mauvais comme nos pires ennemis, toujours occupés à travailler à notre perte. Ainsi le Sauveur nous les fait voir semant l'ivraie au milieu du bon grain dans le champ du père de famille, pen-

dant que les serviteurs dorment (Matth., xiii, 25), ou détruisant tout le fruit produit par la parole de Dieu dans le cœur des auditeurs. (*Id.*, xiii, 19). Saint Pierre compare le démon à un lion rugissant qui rôde autour de nous pour nous dévorer (I Petr., v, 8), et saint Paul nous prévient que nous aurons de terribles combats à soutenir contre eux. (Ephes., vi, 12).

Non seulement les mauvais anges travaillent avec une haine infernale à perdre les âmes, mais ils tourmentent souvent les corps, comme le prouve de nombreux passages de l'Evangile où nous voyons Jésus-Christ les chasser des possédés. Dieu a permis au démon de dépouiller Job de tout ce qu'il possédait et de le couvrir d'ulcères, afin d'éprouver la vertu de ce saint homme ; ainsi les épreuves et les maladies qui nous affligent peuvent être un moyen employé par notre perfide ennemi pour nous faire perdre la patience, la confiance en Dieu et compromettre notre salut. Mais nous devons imiter Job, et dire avec lui dans l'adversité : « C'est le Seigneur qui m'avait donné cela, c'est lui qui l'enlève, qu'il soit fait comme il lui plaira ! » (Job, i, 21). Le démon ne peut nous tenter ou nous nuire qu'avec la permission de Dieu, et dans les limites qui lui sont fixées, et il ne peut rien sur notre volonté sans notre libre consentement.

Que faut-il donc faire pour échapper aux tentations du démon ? Il faut avant tout prier. Si nous sommes trop faibles par nous-mêmes pour repousser les attaques de l'esprit malin, nous sommes invincibles avec le secours de la grâce de Dieu ; nous devons donc avoir sans cesse recours à la prière pour l'obtenir. Cette puissance de la prière nous apparaît dans l'histoire de Tobie. Ce pieux jeune homme, à qui l'ange Raphaël avait conseillé de demander en mariage la vertueuse Sara, sachant que le démon avait fait mourir ceux qui avaient voulu jusque-là l'épouser, hésitait de peur d'éprouver le même sort. Mais l'ange lui dit : Tu passeras trois jours en prières avec ton épouse, et votre union sera bénie de Dieu. C'est ce que fit Tobie, et sa prière attira sur lui les bénédictions du ciel. (Tob., vi, 18). Vous avez donc un moyen bien facile de mettre en fuite le démon : priez ; « le rugissement du lion, dit saint Chrysostome, est moins puissant pour faire fuir les animaux sauvages que ne l'est la prière pour chasser les mauvais esprits. » A la prière joignez le jeûne, les mortifications : il y a un genre de démons, dit Notre-Seigneur, qu'on ne peut chasser que par la prière et le jeûne. (Matth., xvii, 20). Un signe de croix suffit quelquefois pour mettre en fuite le tentateur, mais d'autres fois il ne cède qu'à une longue résistance. Résistez courageusement, ne discutez pas, ne cédez pas le terrain à l'ennemi, défiez-vous de ses ruses. Si Eve n'avait pas prêté l'oreille aux mensonges du serpent, si elle n'avait pas regardé avec complaisance le fruit défendu, elle n'aurait sans doute pas péché ; si Adam avait résisté à la proposition d'Eve, nous ne serions pas

exilés du paradis terrestre. Le démon, dit saint Augustin, est comme un chien enchaîné : il aboie, mais il ne peut mordre que ceux qui approchent trop près de lui. « Résistez au démon, dit saint Jacques, et il vous laissera tranquilles. » (Jac., iv, 7).

Un moyen infaillible de mettre en fuite le démon, c'est la dévotion à la sainte Vierge. Si Marie a bien voulu venir au secours de ses hôtes de Cana pour leur procurer le vin dont ils avaient besoin, pensez-vous qu'elle laissera ses enfants dans la peine, lorsqu'ils lui demanderont d'être délivrés des tentations du démon ? Elle a reçu de Dieu la mission d'écraser la tête du serpent infernal ; il y a entre elle et Satan une haine éternelle, parce que Satan sait qu'il ne peut faire tomber dans le péché ceux qui sont sous la protection de Marie. Ayez donc recours à elle dans toutes vos tentations, surtout pour défendre contre le démon de l'impureté l'innocence de votre cœur ; dites-lui avec confiance jusqu'à ce que la tentation ait disparu : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ainsi soit-il.

## PETIT SERMON POUR L'ÉPIPHANIE

### LES DIVERSES ÉPIPHANIES DE DIEU

Mes frères,

Depuis les temps les plus reculés, mais surtout depuis les jours d'Abraham, Dieu n'était connu sur la terre qu'au sein d'un petit peuple. *Notus in Judæa Deus*, disait le Psalmiste : c'est en Judée seulement que l'on connaît Dieu. Cependant les prophéties de l'Ancien Testament annonçaient que les peuples de la terre se ressouviendraient de Dieu et se convertiraient à lui. Cet oracle commença de recevoir son accomplissement le jour où une étoile miraculeuse et prédite par les prophètes, se leva en Orient pour annoncer la naissance du Sauveur.

Cette première épiphanie ou manifestation de Jésus n'eut qu'un faible succès. Quelques mages, trois au dire de la tradition, se mirent seuls à sa recherche pour l'adorer. Au total, l'étoile par laquelle Dieu annonçait au monde la naissance de son Fils incarné, trouva chez les hommes trois dispositions d'esprit bien différentes. Le plus grand nombre de ceux qui aperçurent l'étoile la contemplèrent un instant d'un regard de curiosité ; peut-être même se souvinrent-ils de la prophétie de Balaam ; mais uniquement soucieux de leurs intérêts terrestres et indifférents à tout le reste, ils laissèrent partir les mages et restèrent chez eux. Chez quelques autres peu nombreux, Hérode et ses partisans, la simple annonce que l'étoile était apparue excita une rage furieuse : « De quoi

se mêlait ce nouveau roi, de venir troubler les rois de la terre ? Vite, qu'on mette à mort tous les enfants mâles de Bethléhem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous ! » Enfin il y eut le groupe, peu nombreux aussi, des hommes de bonne volonté, des mages, à qui la vue de l'étoile causa la joie la plus vive, et qui méritèrent par leur générosité, leur courage et leur persévérance, de trouver et d'adorer l'Enfant-Dieu.

Mes frères, si vous aviez vécu au temps des mages, dans laquelle de ces trois catégories vous seriez-vous rangés ? Que ma question ne vous semble pas étrange ; vous pouvez y répondre sans être prophètes. Vous n'avez pour cela qu'à examiner comment vous profitez des diverses manifestations de Dieu qui se font sous vos yeux. Si en effet Dieu ne se manifeste plus par une étoile miraculeuse, il se révèle pourtant sans cesse par d'autres épiphanies. Et aujourd'hui comme au temps des mages, celles-ci continuent de rencontrer dans les hommes trois sentiments bien différents : l'indifférence, la haine, la docilité.

Prenons quelques exemples pour faire notre examen de conscience.

La création est une des plus éclatantes manifestations ou épiphanies de Dieu. « Les cieux racontent la gloire de l'Eternel, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. »

Un jour Michel-Ange, n'ayant pas rencontré un peintre qu'il était allé voir, crayonna, pour annoncer sa visite, une tête sur le mur de l'atelier. Quand le peintre, rentré chez lui, aperçut cette esquisse tracée de main de maître, il dit : « Michel-Ange est venu. » Les œuvres des grands maîtres portent en effet en elles-mêmes leur signature. Eh bien, l'univers ne porte-t-il point la signature de Dieu ? La puissance, la sagesse et la bonté du Créateur n'éclatent-elles point dans la création ? Astres sans nombre qui voguent dans l'océan du ciel comme des navires de flamme, terre émaillée de fleurs et peuplée d'êtres vivants, parfums, couleurs et lumière, vous êtes vraiment pour nous une épiphanie, une manifestation de Dieu !

Que font les hommes en présence de cette apparition ? Ce qu'ils ont fait, hélas ! aux jours du Messie en présence de l'étoile.

Le plus grand nombre regardent avec indifférence et d'un œil blasé les beautés de l'univers, ne s'élevant jamais de la créature au Créateur. Et pourtant Dieu les a doués d'intelligence ! Et pourtant quand ils sont en présence d'une de ces admirables machines construites par le génie de l'homme, ils en admirent l'inventeur ! Mais quand il s'agit de cette œuvre sublime qui s'appelle l'univers, ils cessent d'être raisonnables, ils ne voient pas la trace de Dieu. A plus forte raison ne l'aiment-ils pas. Tous les jours ils jouissent des biens de la création ; ils ne s'occupent même pas



de connaître le nom de celui qui les distribue, ni de le remercier.

D'autres sont plus coupables encore. S'appuyant sur des imperfections que Dieu a laissées à dessein dans son œuvre, ils osent nier sa providence ou blasphémer sa justice. Ils font ce qu'a fait Hérode en apprenant l'apparition de l'étoile : ils s'irritent contre Dieu.

Heureusement, en présence de cette manifestation de Dieu qui s'appelle la nature, plusieurs imitent les mages : ils s'agenouillent, ils adorent, ils offrent à Dieu l'hommage de leurs louanges ; ils prêtent leur intelligence et leur cœur à toute la création pour que, par eux, elle bénisse le Créateur ; ils disent avec les trois enfants de la fournaise : « Etoiles du ciel, bénissez le Seigneur. Pluie et rosée, vents et tempêtes, feux des étés, froids des hivers, montagnes et collines, herbes et germes, sources et fontaines, poissons des eaux, oiseaux du ciel, œuvres de Dieu, bénissez le Créateur. »

La création, mes frères, est une manifestation de Dieu. Comment en profitons-nous ?

Mais nous n'avons pas que celle-là. L'Eglise de Jésus-Christ est une autre épiphanie. Avant de remonter au ciel, le Sauveur la laissa sur la terre avec toute sa puissance, et lui donna pour mission d'annoncer Dieu aux hommes jusqu'à la fin des siècles.

L'étoile qui conduisit les mages au berceau du Christ ne brille plus sans doute au firmament ; la voix des anges qui annoncèrent sa naissance aux bergers ne se fait plus entendre dans les airs. Mais nous n'avons pas le droit de nous en plaindre. Plus heureux que les mages et les bergers, nous avons pour nous conduire à Dieu, non plus les apparitions passagères d'une étoile ou des anges, mais la vision perpétuelle d'un astre divin qui est l'Eglise, mais la voix d'une foule de messagers chargés de nous dire sans cesse : « Un Sauveur vous est né ; croyez en lui et pratiquez ses commandements. »

Oui, mes frères, l'Eglise brille à nos yeux d'un éclat divin, aussi bien et mieux encore que l'étoile de l'Epiphanie. Elle nous apparaît marquée à des caractères que la main de Dieu seul pouvait lui imprimer. Les prophètes qui l'ont annoncée depuis l'origine et dont les juifs nous garantissent l'authenticité ; les miracles par lesquels elle a été fondée et propagée, celui surtout par lequel elle se conserve à nos yeux, sans aucun secours humain, malgré la contradiction des passions et les violences de la force ; la sublimité de sa doctrine ; l'efficacité de son enseignement pour la sanctification des hommes : autant de rayons lumineux qui nous montrent la divinité de l'Eglise. Celle-ci, suivant l'expression du concile du Vatican, est un phare céleste élevé au-dessus des nations pour faire briller à tous les yeux la lumière de la vérité.

Eh bien ! en présence de cet astre divin toujours levé sur l'horizon de ce monde, quelle est la conduite des hommes ? N'est-ce pas toujours la même chose qu'aux jours de la première épiphanie ?

Un grand nombre regardent l'Eglise avec indifférence. Ils voient bien cette grande lumière qui éclaire le monde, ils comprennent bien qu'elle ne ressemble pas aux autres, et qu'elle est l'œuvre de Dieu. Mais à cela se bornent les hommages qu'ils lui rendent. Assis qu'ils sont dans les ténèbres et les ombres de la mort, ils ne veulent jamais se lever, comme les mages, pour aller où l'Eglise les veut conduire ; on ne les voit pas s'agenouiller devant Dieu, ils ne lui offrent pas les présents qu'il attend d'eux.

D'autres éprouvent en face de l'Eglise la fureur qui s'empara d'Hérode à l'annonce qu'un nouveau roi était né. Comme ce tyran, ils se sentent troublés dans la possession de leurs criminelles jouissances, quand ils entendent cette messagère divine leur parler des biens célestes, leur prêcher le renoncement et la pénitence. Alors leur rage s'allume ; et ne pouvant dédaigner l'Eglise dont la force leur paraît trop visiblement, ils essaient de la détruire.

Enfin, mes frères, à côté des indifférents et des ennemis, il y a les disciples fidèles. Il y a ceux qui se laissent conduire par l'Eglise, comme les mages se sont laissés guider par l'étoile. Sommes-nous de ces derniers ? Il le faut, mes frères, notre salut l'exige. L'étoile, nous dit l'Evangile, guida les mages tout le long de leur route, jusqu'à ce qu'elle les eut conduits à la maison où était Jésus. De même, c'est l'Eglise qui a mission de nous guider dans le chemin de la vie et de nous introduire au ciel.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que des manifestations générales de Dieu, de celles qui s'adressent à tous les hommes à la fois. Il y a aussi des épiphanies individuelles.

Outre l'étoile que les mages virent briller au firmament, il y eut une autre lumière qui brilla dans leur cœur. En même temps que Dieu frappait leurs yeux par un astre miraculeux, il éclairait leur âme par une inspiration de sa grâce. Le premier tout seul n'aurait pu les amener à Jésus, vers qui nul ne peut venir s'il n'est attiré par le Père. (Joan. vi, 44.)

Eh bien ! c'est à tous les hommes que Dieu donne intérieurement de ces lumières particulières. La création et l'Eglise parlent un même langage à tous les hommes ; Dieu a pour chacun un appel spécial, une épiphanie différente.

Qui d'entre nous, mes frères, ne connaît ces manifestations de Dieu, pour en avoir été favorisé ! C'était au cours d'une prière bien faite ou d'une communion fervente, pendant une instruction pieuse, en présence de premiers communicants dans le regard desquels nous avons vu briller Dieu, au souvenir des vertus d'un défunt

bien-aimé, peut-être même au moment où nous ne songions guère à Dieu : tout à coup une grande lumière s'est faite dans notre âme ; Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde nous faisait comprendre la vanité du monde et la beauté de la vertu ; en même temps nous entendions son appel pressant : « Mon enfant, donne-moi ton cœur. »

Comment avons-nous reçu ces épiphanies, ces manifestations de Dieu ? Ne nous occupons pas ici de ceux qui repoussent la grâce, ni de ceux qui entendent son appel sans y répondre jamais. Ne considérons que nous-mêmes. Avons-nous imité la promptitude et la générosité des mages ? Si ceux-ci n'avaient point obéi à l'inspiration de Dieu, sans doute ils seraient restés dans l'ignorance et l'idolâtrie. Il y a dans le cours d'une vie des appels de Dieu qui sont décisifs : tel était probablement celui qu'il leur adressa.

Mon Dieu, nous avons peut-être négligé déjà plusieurs grâces de choix, plusieurs de vos divines manifestations qui devaient nous conduire à la sainteté où vous nous appelez. Nous mériterions que vous nous laissiez maintenant dans les ténèbres ; mais, Seigneur, prenez pitié de nous, et continuez de faire briller sur nous votre divine lumière. A l'exemple des mages, nous voulons désormais nous laisser conduire par elle. Comme eux et avec eux, nous allons quitter notre pays, nous allons sortir par nos désirs de ce monde que vous avez maudit, pour, passer à Bethléhem et à Jérusalem. Là nous méditerons, devant votre crèche et votre croix, vos anéantissements et vos souffrances. Puissions-nous ainsi mériter de vous suivre au ciel, et de vous y contempler dans votre éternelle épiphanie ! Ainsi soit-il.

## UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ CŒUR

### III

#### LE CŒUR DE JÉSUS MODÈLE DE PATIENCE DANS LE TABERNACLE

Venez à moi, vous tous  
qui souffrez, et je vous  
soulagerai. (Math., xi, 28.)

Quelque admirable qu'ait été la patience de Notre-Seigneur dans les différentes phases de sa vie mortelle, il semble que c'est encore dans le tabernacle qu'elle apparaît plus profonde, plus inébranlable. Et en effet, les épreuves auxquelles fut soumise cette patience pendant les trente-trois ans qu'il a vécu au milieu de nous, furent relativement plus courtes et moins répétées que celles qu'il subit sous les voiles de l'Eucharistie. Songez que depuis bientôt dix-neuf siècles il réside, caché

sur des milliers d'autels, au sein des peuples les plus divers par le caractère et le tempérament, exposé aux caprices d'une dévotion parfois plus ou moins éclairée aussi bien qu'à la haine d'une impiété aveugle et brutale, et imaginez, si vous le pouvez, ce qu'il faut de patience à son cœur pour accepter sans rien dire ou des hommages mal entendus, ou des outrages sans mesure. Sans remonter la chaîne des siècles, arrêtons-nous à considérer ce qui se passe aujourd'hui parmi nous, comment Jésus dans le sacrement de nos autels fait preuve d'une inaltérable patience envers tous, et apprenons par son exemple comment nous-mêmes devons pratiquer cette belle vertu.

A voir avec quelle patience condescendante notre bon Sauveur se laisse traiter dans la sainte Eucharistie par ses prêtres et même par les fidèles, on dirait qu'en cachant sous les voiles eucharistiques sa divinité avec son humanité, il s'est lié les mains, et qu'il a abdiqué l'usage de sa volonté. A la voix du dernier des prêtres, — si l'on peut dire qu'il y a un dernier parmi les prêtres, — prononçant les paroles sacramentelles de la consécration, il descend sur l'autel. Et puis, que le prêtre l'enferme dans un tabernacle de marbre ou d'or, couvert de riches broderies, ou bien, comme dans les contrées sauvages, entre quelques planches vermoulues, froides et sans ornement, il se laisse faire et il y reste. Il y reste patiemment, viendrait-on à l'oublier, tant que subsistent les espèces du pain eucharistique. Qu'on l'expose à l'adoration d'une foule nombreuse, empressée, pleine d'amour et de foi, ou que l'ostensoir n'ait pour garde que quelques humbles femmes, de pauvres filles, il reste là avec la même patience. On l'y laisserait seul des jours et des nuits entières qu'il ne tressaillirait pas : l'hostie ne viendrait trahir la moindre impatience. Que le prêtre le porte aux malades, dans la demeure du riche, dans la mansarde du pauvre mendiant ; qu'il le dépose sur les lèvres pures de la vierge ou sur la langue empoisonnée du calomniateur ; qu'il le donne au cœur préparé, pardonné, et aussi hélas ! au cœur souillé, Jésus se laisse faire. Ainsi les saintes femmes et Joseph d'Arimathie transportaient le corps divin, dépendu de la croix, sans qu'il fit un geste ou un mouvement. Mais alors du moins la vie avait quitté ses membres, tandis que dans l'Eucharistie il est vivant, plein de force et de puissance.

Sa patience s'exerce sur l'autel non seulement de cette sorte, mais encore à l'égard des chrétiens, des indifférents et des impies.

Sans doute, les fidèles viennent le visiter, le prier, l'adorer, le recevoir dans son auguste sacrement, le dimanche particulièrement. Toutefois, que d'inconvenances, que de légèretés, que de manques de respect ils commettent en sa présence ! Considérez comment ces chrétiens qui ont la foi entrent dans les églises : après une genu-



flexion insignifiante, machinale, un signe de croix fait sans attention, une prière débitée sans savoir ce qu'on dit, on s'assoit, on tourne la tête et les yeux de tous côtés, on pense à tout, excepté à la présence de Jésus-Christ, on se laisse aller à des conversations déplacées, parfois à une dissipation scandaleuse. Et comment se tient-on? A peine si les genoux se ploient, si les fronts se courbent aux moments les plus solennels de nos cérémonies saintes, soit lorsque le prêtre élève l'hostie consacrée et la présente à nos adorations, soit lorsqu'il trace avec elle une croix sur l'assemblée pour la bénir. On le prie encore, c'est vrai, mais avec quelles prières, trop souvent pour ne lui demander que des grâces temporelles ou lui présenter des requêtes importunes, dans le genre de celle de la mère des fils de Zébédée!

Enfin, entrez dans une église pendant la semaine. Ces chrétiens ont la foi, ils croient que leur Dieu, le Dieu mort pour eux, est là tout entier, et pourtant ils le laissent seul durant de longues journées, pendant des semaines entières. A peine si le prêtre, quelques religieuses, de pieuses femmes ou filles, viennent le visiter et lui tenir compagnie un instant.

Quel prince consentirait à demeurer au milieu de sujets qui agiraient ainsi à son égard? Quel roi, après avoir sauvé son peuple, accepterait de lui, patiemment, un tel traitement? Et pour quoi parler de princes et de rois? Quel est celui d'entre nous qui, traité ainsi par ses enfants, ses parents ou ses amis, ne secouerait la poussière de ses pieds et ne s'en irait porter ailleurs son cœur et son foyer?

Et Jésus reste, il attend patiemment ses enfants; il souffre sans se plaindre leur conduite irrespectueuse. Il fait bien plus encore: il supporte les affronts dont l'abreuvent, chaque jour, les indifférents, les impies, les profanateurs.

Les indifférents, ce sont ces chrétiens qui ont peut-être conservé la foi, mais qui vivent, qui agissent comme s'ils ne l'avaient pas. Jésus-Christ n'est plus guère pour eux qu'un étranger, sa religion qu'une pratique oubliée, un souvenir d'enfance. L'évangile est un livre fermé pour toujours à leurs yeux. Examinez la façon d'agir de ces indifférents, hommes ou femmes, quand ils visitent une église ou qu'ils y entrent pour prendre part à une cérémonie où les bienséances les appellent. Ils passent devant le tabernacle sans donner le moindre signe d'adoration, sans faire le plus léger salut; ils ne semblent pas se douter que Jésus-Christ est là, présent. La lampe qui brille ne leur apprend rien; ils regardent de tous côtés, distraits, curieux, comme ils feraient dans un musée ou un théâtre. Pendant l'office, au moment même de l'élévation, pas une prière, pas une inclination du front, pas un signe qui indique de leur part la connaissance de ce qui se passe. En vain Jésus-Christ renouvelle sur l'autel, avec le même amour qu'au Golgotha, son sacrifice propitiatoire; en vain il s'incarne, en quelque sorte, de nouveau, à

la prière du prêtre, pour nous dispenser les grâces de sa première Incarnation; en vain il veut bénir: les fronts ne se courbent pas, les cœurs ne savent plus adorer.

Mais, ô mon Dieu, en face d'une conduite qu'on ne tolérerait pas dans un simple salon, — car quel maître accepterait qu'un visiteur ou une visiteuse vissent chez lui sans daigner le saluer et en ayant l'air de ne pas se soucier de sa présence? — comment donc n'ouvrez-vous pas la porte du tabernacle, comment ne déchirez-vous point les voiles de l'hostie pour vous montrer à ces indifférents, leur rappeler votre divine présence et les chasser comme vous fîtes autrefois pour les vendeurs du temple?

Eh bien non! Jésus patiente, il accepte cet affront, il bénit même ces aveugles. Les chasser! ils ne reviendraient plus, et qui sait? cette visite distraite, banale, à l'église, leur vaudra peut-être une grâce qui germera comme une semence et grandira. Jésus les supporte patiemment: peut-être la vue du Crucifix, de la Vierge, d'un tableau pieux, du confessionnal, de la table de communion, de la chaire, leur rappelleront quelques souvenirs d'enfance, quelques saintes pensées qui seront l'étincelle cachée sous la cendre, destinée plus tard à rallumer la foi. Quoi qu'il en soit, Jésus supporte les indifférents; il supporte aussi les impies, les profanateurs.

Oh! c'est ici surtout qu'éclate la patience infinie de son cœur! Les Judas se succèdent au banquet sacré, ils viennent lui donner le baiser de la trahison dans le sacrement de l'amour, et il les laisse faire, il se tait; tout au plus murmure-t-il à leur cœur la parole dite au disciple perfide: « Mon ami, que venez-vous faire ici? Quoi! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser, dans la communion? »

Les impies le blasphèment, ricanent, secouent la tête avec dédain, comme les Princes des Prêtres sur le Calvaire, et lui jettent le même défi: « Allons donc! Toi, sous cette hostie? Montre-toi et nous croirons en toi. »

Les profanateurs sacrilèges vont plus loin encore. Avec la même brutalité que les bourreaux qui renversèrent Jésus à terre pour le crucifier, ils brisent les portes du tabernacle, jettent sur le sol l'hostie sainte, foulent aux pieds le corps du Sauveur en lui disant: « Voyons, si tu es Dieu, frappe-nous, venge-toi! »

Et pas plus qu'au jardin des Oliviers ou sur le Golgotha, Jésus ne relève l'injure, l'insulte, le défi; il accepte tout, jusqu'aux plus indignes outrages, avec une patience qui ne se dément jamais, patience qui étonne notre foi, confond notre orgueil et instruit notre cœur.

Car si Jésus supporte de tels traitements avec une longanimité au-dessus des forces humaines, c'est pour nous servir d'exemple, c'est afin de fournir un modèle à notre conduite, c'est pour notre instruction.

Efforçons-nous donc de pratiquer la patience, tout d'abord envers nos parents, nos amis, ceux qui vivent autour de nous. Plus d'une fois, sans doute, il leur arrivera, plus ou moins consciemment, de manquer aux égards dus à notre condition, à notre rang. Souvent, par leur caractère, leurs travers, leurs défauts, ils nous irriteront. Leurs procédés, leurs conversations mêmes nous froisseront. Peut-être nous patientons depuis longtemps, nous fermons les yeux à ces procédés, les oreilles à ces propos, afin de sauvegarder la charité, pour ne pas rompre le bon accord, la paix. Mais il nous semble que la mesure est comble, nous nous sentons prêts à éclater, l'impatience nous gagne. Jetons les yeux sur notre Dieu dans son sacrement, et surtout allons l'y recevoir pieusement, pour lui demander envers les nôtres un peu de cette patience dont il fait preuve envers les chrétiens fidèles, patience qui nous fera acquérir de nombreux mérites et ressembler davantage à notre Dieu, patience qui contribuera tôt ou tard au salut de ceux qui la mettront à l'épreuve, patience enfin qui gardera la paix et par conséquent la charité.

Pratiquons de même, à l'exemple de Notre-Seigneur, la patience envers les indifférents, ceux dont le caractère nous est antipathique. Que de fois on nous entend dire : « Telle personne ne me revient pas, je ne puis la supporter ! » Et, partant de là, nous la décrions, nous entretenons pour elle dans notre cœur je ne sais quel fiel caché, quelle haine sourde, qui n'attendent que l'occasion de se manifester.

Avec Jésus dans l'Eucharistie, concevons d'autres sentiments à l'égard de ceux qui ne nous sont attachés par aucun lien, et qui nous refusent la considération, la déférence auxquelles nous avons droit. Au lieu de laisser notre cœur nourrir de l'humeur contre eux et chercher l'occasion de leur faire sentir qu'ils nous manquent de respect, prions pour eux, donnons-leur l'exemple de la patience et des autres vertus évangéliques : peut-être contribuerons-nous par là à les rendre meilleurs ; ce sera la seule vengeance digne d'un disciple du Dieu qui agit ainsi envers ceux qui le méconnaissent ou ne l'aiment pas.

Enfin, gardons notre âme dans la patience chrétienne, même à l'égard de nos ennemis, de nos persécuteurs, de nos bourreaux. Sans doute, en présence d'injustices, de calomnies, de trahisons, de mauvais traitements, nous sommes portés à bondir d'indignation, à éclater en reproches amers, à tirer vengeance du mal commis à notre endroit. C'est là le propre, le penchant de l'humaine nature ; mais il n'y a ni mérite ni vertu à suivre ce penchant et à le satisfaire. Notre divin Maître nous donne une tout autre leçon, un tout autre exemple. Sans nous défendre de revendiquer nos droits légitimes, il veut que notre cœur, à l'imitation du sien, conserve la patience au milieu des outrages, des trahisons, des persécutions dont il peut être l'objet.

Hélas ! si par le monde il y en a tant qui souffrent, cœurs trahis, âmes meurtries, vies brisées, vertus calomniées, victimes poursuivies, torturées par je ne sais quels bourreaux, et qui, ne sachant pas accepter leur croix avec patience, se lamentent, se désespèrent, endurent dès ici-bas un véritable enfer, c'est qu'ils ne savent pas aller puiser la patience nécessaire à la source. Ils n'entendent point la voix qui sort du tabernacle et leur dit sans se lasser : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

Pauvres cœurs, vous avez été trahis : allez donc au cœur du Dieu de l'Eucharistie, il a connu et il connaît encore chaque jour l'amertume de la trahison. Vos ennemis vous poursuivent, leurs calomnies vous déchirent : lui aussi a des ennemis, et la calomnie ne l'a pas épargné. On vous tourne en dérision, on vous bafoue : lui non plus ne saurait éviter les moqueries et les insultes. Les épines dont on couronne votre front ne sont pas plus douloureuses que celles dont l'impiété continue à percer le sien. Les traits qui meurtrissent votre cœur ne sont pas plus aigus que ceux qui s'enfoncent dans son cœur. Allez donc au pied du tabernacle, mieux encore, à la table sainte ; placez votre cœur, votre âme près de son cœur, ou plutôt dans son cœur et dans son âme, et il vous revêtira de la patience, du courage, de la résignation nécessaires. Et au milieu des persécutions de vos ennemis, vous sentirez comme il est doux de redire la parole du pardon : « Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Forts de la patience surnaturelle que vous communiquera le cœur de Jésus, à l'exemple des apôtres, des premiers chrétiens, des martyrs, vous éprouverez une force, une douceur que le monde ne soupçonne pas, et vous serez heureux de souffrir avec et pour Jésus-Christ.

Mais pour cela, communiez, communiez bien, communiez souvent. Car ne voyez-vous pas que si Jésus nous donne un tel exemple de patience dans la sainte Eucharistie, c'est manifestement pour nous faire entendre que, si nous avons besoin de cette vertu, c'est là qu'il nous faut aller la chercher ? Et de même que la nourriture corporelle influe considérablement sur le caractère et le tempérament, de même la nourriture eucharistique modifie, transforme le tempérament d'un cœur, d'une âme. Plus nous mangerons le pain eucharistique, la chair du Christ, plus notre cœur, notre âme pratiqueront aisément la patience, vertu divine qui nous rendra semblables à Jésus sur cette terre et nous conduira paisiblement parmi les écueils et les orages du temps, vers lui, sur le rivage de l'éternité.



## INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

### XI

CINQUIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX : JÉSUS EST  
CRUCIFIÉ. — FRUIT DE CE MYSTÈRE : LE  
RENONCEMENT A NOUS-MÊMES ET LE  
PARDON DES INJURES

Quel tableau et quelle scène pour finir la série des mystères douloureux ! Lorsqu'un enfant est témoin d'un spectacle effrayant, il saisit la main de sa mère en se pressant contre elle, et il regarde muet, stupéfait, tremblant. Au moment où nous voici parvenus au Calvaire, prenons, nous aussi, la main de Marie, serrons-nous contre son cœur et contemplons la fin du drame divin, en mêlant nos larmes aux siennes, nos sentiments à ceux qu'elle a éprouvés.

Le Cyrénéen a jeté la croix à terre ; les exécuteurs saisissent notre Sauveur et le dépouillent brutalement de tous ses vêtements. Quelque pénible que soit pour notre foi et notre amour cette horrible pensée que notre Dieu ait dû subir une pareille humiliation, il nous faut bien l'accepter. D'après une tradition, Marie aurait détaché son voile pour en ceindre les reins de son Fils, attention bien naturelle à une mère comme celle de Jésus.

Les bourreaux le renversent sur le dos ; l'un d'eux attire la main droite sur la traverse de la croix, pendant qu'un autre y enfonce à coups de marteau un clou long de dix centimètres. La seule vue d'un de ces clous précieusement conservés à Rome en l'église Sainte-Croix de Jérusalem, fait encore frémir aujourd'hui. Le sang jaillit, les doigts se contractent et les lèvres du Sauveur laissent échapper un gémissement. C'est ensuite le tour de la main gauche avec la même douleur. Puis les exécuteurs disposent les jambes en les relevant de façon à ce qu'elles soient à demi-p pliées sur la croix, et le marteau continue son œuvre barbare.

Enfin, après avoir entouré de cordes la ceinture et la poitrine de leur victime pour empêcher le déchirement des mains au moment de la chute de la croix dans le trou destiné à la recevoir, les bourreaux redressent le gibet à force de bras et le glissent dans la cavité. En tombant, la croix subit une secousse qui ajoute encore à la torture du Sauveur. N'espérez pas que la haine des ennemis de Jésus soit assouvie et qu'ils oublient quelque chose de ce qui pourrait augmenter ses humiliations et accroître ses souffrances : ils lui remettent sa couronne d'épines et attachent au sommet de la croix une planchette blanchie à la chaux, longue d'environ deux pieds, sur laquelle ils ont écrit en trois langues : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs <sup>1</sup>. »

C'est fait, la sinistre besogne est achevée ; le centurion rallie ses soldats, et désigne le décurion qui gardera la croix avec quatre légionnaires, et il se retire avec sa troupe au pied du Calvaire. Les bourreaux à l'écart, procèdent au partage des vêtements de Jésus, sa robe, sa ceinture, son manteau, ses sandales. Ils jouent aux dés sa tunique sans couture.

Pendant ce temps, la sainte Victime est là, dressée entre le ciel et la terre, en proie à d'atroces tortures. Le poids du corps pèse sur les bras et tend les muscles ; le cœur bat avec force dans la poitrine qui se soulève péniblement en de longs gémissements ; de grosses larmes roulent sur les joues et tracent leur sillon au milieu des souillures du sang. Si la tête se penche sur la poitrine, le corps pesant entier sur les mains les déchire davantage ; si elle se relève, les épines pénètrent dans les plaies vives de la tête ou du front. Quel supplice ! et cela sous un soleil de feu activant la fièvre qui dévore les veines du divin Crucifié !

La mesure est-elle comble, cette fois ? Vont-ils du moins laisser leur victime expirer en paix ? Son agonie pourra-t-elle suivre son cours, entourée du respect qu'on ne refuse à aucun mourant ? Non encore. La haine des ennemis de Jésus et de la populace qui l'entoure n'est pas apaisée. Pour que l'opprobre fût complet, il manquait aux derniers moments du Sauveur l'insulte à sa divinité et à sa mission. Il l'aura : « Va donc, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de ta croix et nous croirons en toi ! <sup>1</sup> »

Les blasphèmes, les injures, les défis se succèdent avec le défilé de la foule. Les uns secouent la tête dédaigneusement : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le Christ, choisi de Dieu, qu'il le montre en se délivrant <sup>2</sup> ! » « Il a mis en Dieu sa confiance ; que Dieu le délivre maintenant, s'il lui plaît ! car il a dit : Je suis le Fils de Dieu <sup>3</sup>. »

Et il n'est pas jusqu'aux deux scélérats crucifiés aux côtés de Jésus qui n'oublient leurs propres souffrances pour ajouter aux outrages des prêtres et de la populace : « Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous avec toi ! <sup>4</sup> » Les soldats chargés de le protéger contre les fureurs de la foule semblent craindre de paraître touchés de compassion. Ils joignent leurs railleries aux blasphèmes qui retentissent et offrent par dérision à Jésus l'eau vinaigrée qui servait à les rafraîchir <sup>5</sup>.

Pas une voix amie, une seule, n'a osé s'élever pour protester. Maintenant que l'accalmie s'est produite, que les saintes femmes avec Jean sont restées presque seules, un cri de compassion, de tendresse ne va-t-il pas retentir ? Les souffrances,

<sup>1</sup> Marc, xv, 29-32.

<sup>2</sup> Math., xxvii, 39-42.

<sup>3</sup> Math., xxvii, 43.

<sup>4</sup> Math., xxvii, 44.

<sup>5</sup> Luc, xiii, 36.

<sup>1</sup> Jean, xix, 19.

l'aspect de Jésus ne redisent-ils pas assez haut la parole du prophète : « O vous tous qui passez, arrêtez-vous pour regarder, et dites s'il est douleur égale à ma douleur ! »

Non, l'expiation devait être complète comme le martyr ; Dieu ne permit pas cette suprême consolation pour son Fils. Toutes les lèvres, même celles de Marie, restèrent muettes ; les cœurs seuls parlaient par les larmes.

Je me trompe : la divine Victime, qui avait gardé le silence au cours de la Passion, va parler du haut de la Croix. Recueillons, en les méditant, les dernières paroles de notre Rédempteur.

Les premiers mots tombés de ses lèvres sont une demande de pardon pour les bourreaux et pour ceux qui l'insultent : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font<sup>1</sup>. » Que cette prière sied bien au divin mourant qui avait tant recommandé la charité, le pardon des injures et voulu que ses disciples répétassent plusieurs fois chaque jour : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »

En conséquence, Jésus promet le Paradis au larron repentant, afin de ne désespérer aucune faute et de ne décourager aucun repentir, quelque tardif qu'il soit : « En vérité, je te le dis, tu seras avec moi, aujourd'hui même, dans le Paradis<sup>2</sup>. »

La suprême agonie allait commencer, plus cruelle encore que celle du Jardin des Oliviers. Jésus ne veut pas s'y abandonner avant d'avoir rassuré les pécheurs contre la crainte du délaissement dans lequel Dieu allait plonger la victime de leurs fautes. La foule s'est retirée, les amis de Jésus ont pu s'approcher de la croix. Les regards mourants du Sauveur rencontrent ceux de Marie, debout à sa gauche : « Femme, murmure-t-il, voilà votre fils ! » Et ses yeux désignaient Jean, le disciple bien-aimé, auquel il dit : « Voilà votre mère<sup>3</sup> ! »

Remarquons que ce mot de « femme » adressé à Marie par Jésus, n'a point en Orient le sens dur et irrespectueux qu'on lui attribuerait en Occident. C'est comme s'il avait dit : « O mère, pauvre femme ! vous n'avez plus de fils sur cette terre, mais je vous constitue la mère des humains ; désormais ils seront tous vos enfants, vous serez leur avocate auprès de moi. »

Puis, après un long silence, relevant péniblement la tête pour regarder le ciel, Jésus s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, est-ce que vous m'avez abandonné ? »<sup>4</sup> C'était l'heure où l'enfer semblait triompher et où la malédiction du péché pesait de tout son poids sur le Sauveur. Et presque aussitôt il ajouta : « J'ai soif ! »<sup>5</sup>

Quelle parole mystérieuse ! Sans doute, elle de-

vait être atroce la soif des condamnés exposés à un soleil brûlant, après avoir perdu la plus grande partie de leur sang ; mais pourquoi se plaindre de la soif quand il avait souffert en silence les autres tortures ? « Il avait soif de notre salut, » s'écrie saint Augustin. Il avait soif de Dieu qui se cachait et des âmes qui le fuyaient. Il avait soif de consommer le sacrifice qui devait satisfaire la justice divine et racheter l'humanité. Il avait soif de sauver les âmes et d'en être aimé !

Il était environ trois heures de l'après-midi quand un cri s'échappa de ses lèvres : « Tout est consommé ! »<sup>6</sup> C'est enfin fini, l'œuvre de la Rédemption est terminée. Comme le vainqueur fatigué qui touche au terme, il redresse la tête et dit d'une voix retentissante : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains<sup>7</sup>. »

Au même instant, Jésus inclina la tête et rendit le dernier soupir.

A peine a-t-il fermé les yeux que la terre tremble. Entre la croix du Sauveur et celle du mauvais larron, le rocher se fend<sup>8</sup>, coupé transversalement, attestant ainsi la divinité de Jésus. Autour de Jérusalem, des tombeaux s'ouvrirent et de nombreux morts ressuscitèrent<sup>9</sup>. Les Juifs restés sur le Calvaire retournèrent à Jérusalem en se frappant la poitrine<sup>10</sup>.

Ils pouvaient bien fuir vers Jérusalem. Là les prodiges éclataient aussi effrayants. La porte de Nicanor, dont vingt hommes pouvaient à peine mouvoir les vantaux de bronze, s'était ouverte toute seule. Le linteau de marbre qui couronnait l'entrée du sanctuaire se fendait ; le voile de pourpre qui cachait le Saint des Saints s'était déchiré depuis le haut jusqu'en bas<sup>11</sup>. Et en même temps des voix mystérieuses se faisaient entendre : « Sortons d'ici ! » criaient-elles, pendant que des bruits de pas pressés s'éloignaient des parvis désormais sans mystère<sup>12</sup>.

Nous aussi, chrétiens, frappons-nous la poitrine, en quittant le Calvaire, et écrivons-nous comme le Centurion romain avec ses soldats : « Jésus est vraiment le Fils de Dieu. »

On raconte qu'un pieux pèlerin, qui avait visité tous les lieux sanctifiés par la présence de Jésus, arriva enfin au Calvaire. Là, après avoir remercié Dieu de l'insigne faveur qu'il lui avait accordée, il s'agenouilla et, versant des larmes au souvenir de ses péchés, il supplia le Seigneur de lui faire la grâce de mourir à l'endroit même où son Fils avait expiré. Il pria longtemps, les bras en croix, le visage baigné de pleurs, puis, dans un élan suprême de foi, de contrition et d'amour, il se prosterna contre terre et rendit le dernier soupir.

<sup>1</sup> Jérém. Thren., I, 12.

<sup>2</sup> Luc, xxiii, 34.

<sup>3</sup> Luc, xxiii, 43.

<sup>4</sup> Jean, xix, 26.

<sup>5</sup> Math., xxvii, 46.

<sup>6</sup> Jean, xix, 28.

<sup>1</sup> Jean, xix, 30.

<sup>2</sup> Luc, xxiii, 46.

<sup>3</sup> Math., xxvii, 51.

<sup>4</sup> Math., xxvii, 52.

<sup>5</sup> Luc, xxiii, 48.

<sup>6</sup> Marc, xv, 38.

<sup>7</sup> Le P. Ollivier : *La Passion*.



Comme cet heureux pèlerin, nous avons au cours de ces méditations suivi Jésus dans les principales circonstances de sa vie et de sa mort. Disciples d'un Dieu crucifié, parvenus au Golgotha, demandons du moins la grâce de mourir à nous-mêmes, à nos passions, à nos sentiments, à nos aspirations terrestres. Mourir à nous-mêmes, c'est-à-dire renoncer à notre orgueil, à notre amour-propre, à notre ambition ! Mourir à nous-mêmes, c'est-à-dire encore renoncer à cette sensualité qui nous fait commettre tant de fautes ; à cet amour de nos aises qui nous rend pénible, odieux, insupportable, tout sacrifice, toute croix, toute souffrance. Mourir à nous-mêmes, c'est enfin nous oublier, oublier nos préférences, nos goûts, pour ne rechercher et ne suivre que les préférences et les volontés de Jésus-Christ. En un mot, mourir à nous-mêmes, c'est renoncer à ce qui plaît à notre nature pour nous attacher seulement à ce qui plaît à Jésus-Christ, c'est lui faire le sacrifice de notre volonté, de notre intelligence, de notre raison, en les courbant docilement devant ses volontés saintes et les enseignements de son Evangile et de son Eglise ; c'est vivre de la vie chrétienne, et mourir à la vie mondaine ; c'est vivre de la vie de la grâce, mener une conduite qu'il puisse avouer et reconnaître pour celle d'un de ses disciples.

Hélas ! que nous sommes loin d'un tel renoncement, d'une telle mort, nous qui nous recherchons en tout, et dont la conduite peut-être est si différente de celle que nous trace l'Evangile ! Apprenons du moins aujourd'hui à mourir à ce qui déplaît à Jésus-Christ, en le voyant ainsi mourir pour nous afin de nous sauver.

Et puis, qui donc encore prétendrait ne pouvoir pardonner à ses ennemis, à ses bourreaux même, quand Jésus pardonne aux siens du haut de sa

croix ? Qui oserait dire que le pardon ne saurait tomber de ses lèvres, ni sortir de son cœur, parce que l'outrage reçu a été trop sanglant, l'injure trop criante ? Eh quoi, pauvre enfant ! vous avez été meurtri, brisé, je le veux bien, mais, dites-moi, le trait qui vous a percé le cœur était-il plus aigu que la lance du soldat romain ? Les épines dont on a déchiré votre front étaient-elles plus pénétrantes et plus douloureuses que celles de la couronne de Jésus ? Les affronts dont on vous a abreuvé ont-ils été plus humiliants que ceux que Jésus a subis quand on l'a souffleté, dépouillé de ses vêtements en face de toute une foule ? Les railleries, les injures dont on vous a couvert étaient-elles plus mordantes, plus amères que celles dont les bourreaux poursuivaient votre Dieu jusqu'au milieu de son agonie ? Et pourtant il a pardonné, une parole de pardon a été sa première parole du haut de la croix.

Ah ! je comprendrais encore ces hésitations, si nous-mêmes n'avions pas besoin de pardon. Mais qui pourrait dire qu'il ne sait dans sa vie aucune page qui sollicite du ciel un pardon miséricordieux ? A genoux donc, aux pieds de Jésus mourant, avec la foi et l'amour de Madeleine, et, collant nos lèvres à ses genoux ensanglantés, redisons du fond de notre cœur : « O mon Jésus, pour vous et comme vous je pardonne ; pardonnez-moi aussi mes iniquités ! »

O Marie, qui avez si courageusement pratiqué le renoncement sur le Calvaire et si généreusement le pardon des injures, obtenez-nous la grâce de savoir désormais pardonner du fond du cœur à nos ennemis, de mourir complètement à tout ce qui déplaît à votre cher Fils et de ne plus vivre que pour lui ! Ainsi soit-il.

# TABLE DES MATIÈRES

DE LA

## NEUVIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1897)

### Sermons pour les fêtes de l'année

#### I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des saints

JOUR DE L'AN : Vœux de bonne année . . . . .	823
EPIPHANIE : Les leçons de la crèche . . . . .	833
— Les diverses épiphanies de Dieu . . . . .	839
SAINT JOSEPH : Modèle de foi et de charité . . . . .	132
— Il nous apprend à nous contenter de notre état, à l'aimer et à nous y sanctifier . . . . .	143
— Patron de la bonne mort . . . . .	159
PAQUES : La vie du chrétien au milieu du monde . . . . .	236
PATRONAGE DE SAINT JOSEPH : Les deux Joseph . . . . .	276
— Saint Joseph est le meilleur des protecteurs, à quelles conditions nous pouvons nous assurer son patronage . . . . .	282
PENTECÔTE : La foi à la parole des apôtres . . . . .	343
TRINITÉ . . . . .	356
FÊTE-DIEU : La divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie . . . . .	353
— Nos devoirs envers la sainte Eucharistie . . . . .	372
SACRÉ-CŒUR : Remède à deux maux de notre époque . . . . .	388
SAINT PIERRE ET SAINT PAUL : Comment utiliser nos fautes . . . . .	409
— Nos devoirs envers le Pape . . . . .	405
TOUSSAINT : Nos saints nous aiment et nous aident . . . . .	673
— La sainteté est possible et facile . . . . .	675
— Plan de sermon . . . . .	704
TRÉPASSÉS : La messe pour les âmes du purgatoire . . . . .	680
SAINTES RELIQUES : Elles sont un enseignement et une protection . . . . .	710
NOËL : Nous avons à la crèche une merveille à contempler, un Dieu-homme à aimer et à imiter . . . . .	791
— L'Homme-Dieu . . . . .	805
— Les leçons du récit évangélique . . . . .	810

#### II. — Fêtes de la sainte Vierge

PURIFICATION : L'obéissance de la T. S. Vierge . . . . .	49
ANNONCIATION : L'humilité de la T. S. Vierge . . . . .	167
MOIS DE MARIE : Instruction familière sur cette dévotion . . . . .	257
— Allocution d'ouverture . . . . .	259

ASSOMPTION : Ses convenances . . . . .	506
— Source de joie et d'espérance . . . . .	503
— La T. S. Vierge et la France . . . . .	497
NATIVITÉ : Excellence de la dévotion à la T. S. Vierge . . . . .	561
— Plan de sermon . . . . .	552
SEPT-DOULEURS : Grandeur et fécondité des souffrances de Marie . . . . .	577
ROSAIRE : Excellence du rosaire . . . . .	614
— C'est un enseignement et une prière . . . . .	629
— Gloire de Jésus fils de Marie . . . . .	593
MATERNITÉ : Marie est notre vraie Mère . . . . .	625
PURETÉ : La perpétuelle virginité de Marie . . . . .	641
PATRONAGE : La céleste protectrice . . . . .	657
PRÉSENTATION : Enseignements de cette fête . . . . .	730
IMMACULÉE-CONCEPTION : Les leçons de l'histoire de N.-D. de Lourdes . . . . .	481
— La dévotion à Marie est une dévotion essentiellement catholique . . . . .	755

### Instructions liturgiques

#### Les personnes liturgiques

Le Souverain Pontife . . . . .	401
--------------------------------	-----

### Panégryriques

Saints Abdon et Sennen . . . . .	452
Sainte Agathe . . . . .	33
Saint Andoche . . . . .	605
Sainte Anne . . . . .	473
Saint Benoît-Joseph Labre . . . . .	245
Saint Bernard . . . . .	513
Saint Blaise . . . . .	43
Saint Brice . . . . .	716
Saint Bruno . . . . .	636
Saint Caprais . . . . .	644
Sainte Catherine . . . . .	745
Sainte Cécile . . . . .	718
Saint Christophe (20 août) . . . . .	532
Saint Cyrille d'Alexandrie . . . . .	52
B. de la Salle . . . . .	205
Saint Denis l'Aréopagite . . . . .	651
Saint Dominique . . . . .	468
Saint Eloi . . . . .	764
Saints Ferréol et Ferjeux . . . . .	574



Saint Fiacre . . . . .	540
Saint Firmin . . . . .	581
Saint François de Sales . . . . .	37
Saint Genès . . . . .	543
Sainte Geneviève . . . . .	825
Saint Gengoulph . . . . .	284
Saint Georges . . . . .	247
Saint Germain d'Auxerre . . . . .	449
B. Grignon de Montfort . . . . .	252
Saint Jean-François Régis . . . . .	369
Saint Joachim . . . . .	521
Saint Léger . . . . .	596
Saint Lordius . . . . .	345
Saint Louis, roi de France . . . . .	529
Saint Louis de Gonzague : Pour collèges . . . . .	381
— Pour campagnes . . . . .	394
Saint Mammès . . . . .	500
B. Marguerite-Marie . . . . .	663
Sainte Marie-Madeleine . . . . .	440
Saint Médard . . . . .	337
Sainte Monique . . . . .	270
Sainte Philomène . . . . .	494
Saint Pierre Fourier . . . . .	771
Saint Pons . . . . .	314
Saint Sébastien (pour une société de secours mutuels . . . . .	7
Saint Vincent . . . . .	26
Saint Vincent de Paul . . . . .	458

### Prônes catéchétiques

#### Dimanches de l'Avent

I <sup>er</sup> dimanche : La fin de l'homme . . . . .	740
II <sup>e</sup> — La foi, sa nature, son objet . . . . .	760
III <sup>e</sup> — Sa nécessité, ses qualités . . . . .	776
IV <sup>e</sup> — Dieu, sa nature, son existence . . . . .	788

#### Dimanches avant l'Épiphanie

Dieu, ses perfections . . . . .	808
Le mystère de la sainte Trinité . . . . .	817

#### Dimanches après l'Épiphanie

I <sup>er</sup> dimanche : La divine Providence . . . . .	820
II <sup>e</sup> — Les Anges . . . . .	836

### Petites instructions pour les dimanches

#### Dimanches après l'Épiphanie

II <sup>e</sup> dimanche : La ferveur . . . . .	4
— Les noces de Cana . . . . .	1
III <sup>e</sup> — La lutte contre le mal . . . . .	22
IV <sup>e</sup> — La charité envers le prochain . . . . .	40
V <sup>e</sup> — L'esprit de paroisse . . . . .	55
Septuagésime : Sic currite ut comprehendatis . . . . .	69
Sexagésime : Les attaques contre les prêtres . . . . .	88
Quinquagésime : La charité . . . . .	104

#### Dimanches de Carême

I <sup>er</sup> dimanche : Les avantages du carême . . . . .	120
II <sup>e</sup> — L'observation des commandements de Dieu . . . . .	135
III <sup>e</sup> — La chasteté chrétienne . . . . .	154
IV <sup>e</sup> — Esclavage des mondains et liberté des enfants de Dieu . . . . .	170
Passion : La messe, obligation d'y bien assister . . . . .	185
Rameaux : Le devoir pascal . . . . .	209

### Pâques

La vie du chrétien au milieu du monde . . . . .	236
---	-----

### Dimanches après Pâques

I <sup>er</sup> dimanche : Les attaques du monde et les victoires de la foi . . . . .	249
II <sup>e</sup> — Sainteté et justice, douceur et patience de Jésus-Christ notre modèle . . . . .	261
III <sup>e</sup> — Fête du Patronage de saint Joseph . . . . .	276
IV <sup>e</sup> — L'habitude de la colère . . . . .	292
V <sup>e</sup> — Nos obligations envers la parole de Dieu . . . . .	307

Dimanche dans l'octave de l'Ascension : Trois grandes vertus chrétiennes . . . . .	323
--	-----

### Pentecôte

La foi à la parole des apôtres . . . . .	343
--	-----

### Dimanches après la Pentecôte

I <sup>er</sup> dimanche : Fête de la Sainte-Trinité . . . . .	356
II <sup>e</sup> — (Fête-Dieu) Nos devoirs envers la sainte Eucharistie . . . . .	372
III <sup>e</sup> — (Sacré-Cœur) La dévotion au Sacré-Cœur remède à deux maux de notre époque . . . . .	388
IV <sup>e</sup> — (Saint Pierre et saint Paul) Nos devoirs envers le Pape . . . . .	405
V <sup>e</sup> — Le grand devoir de la prière . . . . .	421
VI <sup>e</sup> — La grâce du baptême . . . . .	436
VII <sup>e</sup> — Nos membres . . . . .	454
VIII <sup>e</sup> — La fin de l'homme . . . . .	470
IX <sup>e</sup> — La fermeté chrétienne . . . . .	488
X <sup>e</sup> — (Assomption) Le triomphe de Marie jour de joie et d'espérance . . . . .	503
XI <sup>e</sup> — L'instruction religieuse négligée après le catéchisme . . . . .	516
XII <sup>e</sup> — La confiance en Dieu . . . . .	536
XIII <sup>e</sup> — La foi en Jésus-Christ . . . . .	548
XIV <sup>e</sup> — Les passions . . . . .	568
XV <sup>e</sup> — L'amour du prochain . . . . .	585
XVI <sup>e</sup> — Nos devoirs en face des épreuves de l'Eglise . . . . .	599
XVII <sup>e</sup> — (Rosaire) Excellence du Rosaire . . . . .	614
XVIII <sup>e</sup> — L'action de grâces . . . . .	631
XIX <sup>e</sup> — Le renouvellement de l'esprit chrétien . . . . .	647
XX <sup>e</sup> — La vraie et la fausse sagesse . . . . .	660
XXI <sup>e</sup> — Les armes du chrétien . . . . .	682
XXII <sup>e</sup> — Devoirs réciproques des pasteurs et des fidèles . . . . .	696
XXIII <sup>e</sup> — L'imitation des saints . . . . .	713
XXIV <sup>e</sup> — La connaissance de la volonté de Dieu . . . . .	723

### Petit Avent sur les Béatitudes

I. Les béatitudes en général . . . . .	721
II. Première béatitude : La pauvreté . . . . .	737
III. Deuxième béatitude : La douceur . . . . .	739
IV. Troisième béatitude : La douleur . . . . .	753
V. Quatrième béatitude : La justice . . . . .	769
VI. Cinquième béatitude : La miséricorde . . . . .	785
VII. Sixième béatitude : La pureté du cœur . . . . .	786
VIII. Septième béatitude : La paix . . . . .	801
IX. Huitième béatitude : La persécution . . . . .	803

### Homélies de Carême sur le livre de Tobie

Instruction préparatoire : Les bonnes lectures, la lecture de la Bible . . . . .	81
--	----

I <sup>re</sup>	Homélie : Qu'il faut lire en famille l'histoire de Tobie, à cause des enseignements qu'elle contient. . .	97
II <sup>e</sup>	— Qu'il ne faut point se laisser entraîner par le mauvais exemple. . .	100
III <sup>e</sup>	— Des œuvres de miséricorde. . .	113
IV <sup>e</sup>	— Des afflictions des justes, et de la patience dans les épreuves de cette vie. . .	117
V <sup>e</sup>	— Le vol et la restitution. . .	129
VI <sup>e</sup>	— Tobie et saint Joseph, modèles de foi et de charité. . .	132
VII <sup>e</sup>	— Du recours à la prière dans les afflictions de la vie. . .	145
VIII <sup>e</sup>	— Les dernières recommandations de Tobie à son fils. . .	148
IX <sup>e</sup>	— L'aumône. . .	151
X <sup>e</sup>	— Le pèlerinage de la vie, l'ange gardien. . .	161
XI <sup>e</sup>	— L'ange défend et instruit le jeune Tobie et l'assiste dans ses besoins temporels; même rôle de l'ange gardien vis-à-vis de nous. . .	163
XII <sup>e</sup>	— L'ange fait épouser Sara au jeune Tobie; mariages faits par les anges, par les démons. . .	177
XIII <sup>e</sup>	— Des noces chrétiennes : la veille et le jour du mariage. . .	180
XIV <sup>e</sup>	— Du pouvoir du démon sur les hommes, moyens de n'en rien craindre. . .	182
XV <sup>e</sup>	— La bonne éducation. . .	193
XVI <sup>e</sup>	— La jeune fille chrétienne fuit les danses; devoirs principaux de l'épouse chrétienne. . .	196
XVII <sup>e</sup>	— Nos devoirs envers l'ange gardien. . .	199
XVIII <sup>e</sup>	et dernière. — Qu'il ne faut pas remettre à plus tard sa conversion. . .	202

### Instructions de Carême sur la foi

I <sup>re</sup>	Instruction : Nature et objet de la foi. . .	107
II <sup>e</sup>	— Motif et qualités de notre foi. . .	127
III <sup>e</sup>	— Obligation de confesser notre foi devant Dieu. . .	142
IV <sup>e</sup>	— Obligation de confesser notre foi devant les hommes. . .	158
V <sup>e</sup>	— Des péchés contre la foi. . .	175
VI <sup>e</sup>	— Peut-on perdre la foi? Comment la recouvrer? . . .	210

### Trois instructions pour le temps des Pâques

I.	Avis pratiques pour la bonne réception du sacrement de Pénitence. . .	212
II.	Avis pratiques pour bien communier. . .	215
III.	Clôture des Pâques : la persévérance dans la vie chrétienne. . .	239

### Mois de saint Joseph

#### *Vie de saint Joseph (suite et fin)*

XXVIII.	— Le culte de saint Joseph. . .	124, 139
XXIX.	— Saint Joseph patron des éducateurs. . .	156
XXX.	— Saint Joseph patron des époux. . .	173
XXXI.	— Saint Joseph patron des âmes pieuses. . .	190

### Mois de Marie

#### *Vie de la sainte Vierge (suite et fin)*

XLIX.	— Marie et les vierges chrétiennes. . .	265
L.	— Marie et saint Pierre. . .	279
LI.	— Marie et le concile de Jérusalem. . .	296
LII.	— Vieillesse de Marie. . .	311
LIII.	— La mort de Marie. . .	330
LIV.	— Marie reine du ciel et reine de France. . .	348

### La salutation angélique

#### *Explication*

VII.	— <i>Benedicta tu in mulieribus.</i> . . .	289
VIII.	— <i>Et benedictus fructus ventris tui.</i> . .	305 (593)
IX.	— <i>Sancta Maria, etc.</i> . . .	321

### La messe expliquée aux fidèles (suite)

XXVIII.	— La préface. . .	268
XXIX.	— Le Sanctus. . .	334
XXX.	— Le canon de la messe. . .	385
XXXI.	— Les prières avant la consécration. . .	465
XXXII.	— La consécration. . .	565

### Entretiens sur les paraboles évangéliques (suite)

XXIII.	— La drachme perdue. . .	17
XXIV.	— L'enfant prodigue : Le départ. . .	300
XXV.	— — Sa vie misérable <i>in regione longinqua.</i> . .	609
XXVI.	— — Le retour. . .	705

### Premières communions

I.	<i>Pour la messe</i> : 1. Le pain eucharistique. . .	217
—	2. La vierge Marie à l'Annonciation et les premiers communiant. . .	219
—	3. La joie de cette fête. . .	221
II.	<i>A la communion</i> : Avant la communion. . .	223
—	Après la communion. . .	224
III.	<i>Pour les vêpres et la rénovation des promesses du baptême</i> : 1. L'éducation de l'enfant par l'Eglise. . .	225
—	2. Se donner à Jésus-Christ c'est le devoir et le salut. . .	227
—	3. Les deux routes. . .	229
—	4. Jésus-Christ et Satan. . .	232
IV.	<i>Pour le salut et la consécration à la sainte Vierge</i> : 1. Allocation pour la consécration à la sainte Vierge. . .	241
—	2. Marie est notre mère, soyons ses enfants. . .	242
V.	Réponse au compliment des enfants. . .	244
—	Allocation aux parents après la cérémonie. . .	244

### Dialogues pour le jour de la première communion

I.	— Pour la messe. . .	91
II.	— Pour la rénovation des promesses du baptême. . .	109
III.	— Pour la consécration à la sainte Vierge. . .	111

### Dialogue pour catéchismes

Petit secret pour être heureux. . .	15
-------------------------------------	----

### Conférences aux femmes chrétiennes (suite)

II.	— Comment une femme peut faire du bien à son mari. . .	84
III.	— Comment une femme chrétienne doit aujourd'hui élever et préserver ses enfants. . .	273



IV. — Leur action sur les enfants jusqu'à la première communion. . . . .	377
V. — Comment une mère doit conduire son fils . . . . .	433
VI. — Ce qu'une mère doit défendre à sa fille : 1. Les mauvaises lectures . . . . .	545
VII. — 2. Les bals. . . . .	689

### Une instruction par mois sur le Sacré Cœur

I. — Le Cœur de Jésus modèle de patience dans sa vie privée. . . . .	392
II. — Le Cœur de Jésus modèle de patience dans sa vie publique. . . . .	491
III. — Le Cœur de Jésus modèle de patience dans le tabernacle. . . . .	841

### Instructions sur les mystères du Rosaire (suite)

VIII. — Deuxième mystère douloureux. . . . .	417
IX. — Troisième — . . . . .	510
X. — Quatrième — . . . . .	618
XI. — Cinquième — . . . . .	844

### Sujets de circonstance

Petite allocution d'un curé pour annoncer sa première visite pastorale à ses paroissiens. . . . .	48
Discours pour l'installation de l'Œuvre du pain de saint Antoine. . . . .	65
Pour la bénédiction d'une statue de saint Antoine de Padoue. . . . .	328
Sermon pour une prise de voile dans un carmel . . . . .	122
— pour une profession religieuse. . . . .	59
Chemin de croix. . . . .	233
Pour la fête d'un saint : La sainteté, ce que c'est, son rôle et son influence. . . . .	419
Discours prononcé à un service solennel célébré pour les soldats français morts depuis 1870 . . . . .	425
Pour une bénédiction de cloches. . . . .	479
Les leçons de l'histoire de Notre-Dame de Lourdes. . . . .	481
Pour une adoration perpétuelle : Le festin eucharistique. . . . .	485
Pour une messe de départ, allocution à des conscrits. . . . .	693
Sermon de charité en faveur des pauvres. . . . .	794
Allocution pour une fête de la Sainte Enfance. . . . .	824

### Courtes instructions pour la prière du soir (suite)

IV. — Les Evangélistes : Saint Marc, Saint Luc. . . . .	31
V. — — Saint Jean. . . . .	46
VI-VII. — Annonciation de Zacharie et conception miraculeuse de saint Jean-Baptiste. . . . .	63, 317
VIII-IX. — Annonciation de la T. S. Vierge . . . . .	360, 411
X. — La Visitation . . . . .	477
XI. — Naissance de saint Jean-Baptiste . . . . .	509
XII. — Naissance de N.-S. à Bethléhem . . . . .	552

### Plans de sermons

Grâce de la pénitence (Bossuet) . . . . .	80
La véritable pénitence (P. Lejeune) . . . . .	656
Le péché d'habitude (Bossuet) . . . . .	144
Pour un panégyrique de saint Genès . . . . .	543
Pour la Nativité de la sainte Vierge . . . . .	552
Pour la Toussaint . . . . .	704

### Pourquoi ne va-t-on pas à l'Eglise ?

I. — Le manque de foi . . . . .	14
II. — La honte . . . . .	30

III. — La négligence. . . . .	45
IV. — Les passions : les passions en général. . . . .	62
V. — L'indifférence . . . . .	443
VI. — Comment se guérir de l'indifférence . . . . .	476
VII. — Le respect humain . . . . .	519
VIII. — Comment les passions engendrent la négligence. . . . .	573
IX. — Manière d'observer ses passions. . . . .	604
X. — Manière de les dompter . . . . .	635
XI. — Comment faire un bon usage des passions. . . . .	728
XII. — L'abandon de l'Eglise est la cause de notre déchristianisation . . . . .	779
XIII. — Le retour à l'Eglise est le seul moyen de redevenir chrétien . . . . .	782

### Courte explication de la doctrine chrétienne (suite)

#### Sermons où l'on n'a pas le temps de dormir

27. — Résurrection de Jésus-Christ : Ses motifs. . . . .	73
28. — Sa vérité . . . . .	279
29. — Ascension de Jésus-Christ . . . . .	296
30. — Jésus-Christ à la droite de son Père. . . . .	327
31. — Jésus-Christ juge . . . . .	376
32. — Le Saint-Esprit : Existence, nature, noms . . . . .	458
33. — Ses manifestations. . . . .	520
34. — L'Eglise : Sa définition. . . . .	572
35. — Son unité . . . . .	603
36. — Sa sainteté . . . . .	650
37. — Sa catholicité . . . . .	662
38. — Son apostolicité . . . . .	715
39. — L'Eglise romaine . . . . .	744
40. — Son infaillibilité. . . . .	763
41. — Ses membres . . . . .	778

### Objections morales contre la religion mises en rapport avec les évangiles du dimanche

(Suite et fin)

#### Dimanches après l'Epiphanie

II <sup>e</sup> dimanche : La religion dans le mariage. . . . .	6
III <sup>e</sup> — La puissance de la prière. . . . .	24
IV <sup>e</sup> — Les persécutions de l'Eglise . . . . .	42
V <sup>e</sup> — Les mauvaises compagnies. . . . .	58
Septuagésime : L'autorité du père de famille. . . . .	71
Sexagésime : L'amour des richesses. . . . .	90
Quinquagésime : L'aveuglement spirituel. . . . .	106

#### Dimanches de Carême

I <sup>er</sup> dimanche : Les sources des tentations. . . . .	137
II <sup>e</sup> — Le bonheur. . . . .	138
III <sup>e</sup> — Celui qui n'est pas avec Jésus-Christ est contre lui. . . . .	171
IV <sup>e</sup> — La communion. . . . .	187
Passion : Utilité des croyances chrétiennes. . . . .	189
Rameaux : Les triomphes de l'Eglise. . . . .	238

#### Pâques

La joie chrétienne . . . . .	251
------------------------------	-----

#### Dimanches après Pâques

I <sup>er</sup> dimanche : La foi aux miracles . . . . .	263
II <sup>e</sup> — L'obéissance. . . . .	265
III <sup>e</sup> — Opposition entre le monde et J.-C. . . . .	278
IV <sup>e</sup> — L'instruction religieuse. . . . .	294
V <sup>e</sup> — Le culte public. . . . .	309
Dimanche dans l'octave de l'Ascension : L'obéissance au pape . . . . .	326

*Pentecôte*

Les suites de la descente du Saint-Esprit . . . . .	341
---	-----

*Dimanches après la Pentecôte*

1 <sup>er</sup> dimanche (fête de la Sainte Trinité) : La foi aux mystères . . . . .		358
II <sup>e</sup>	— L'intolérance . . . . .	375
III <sup>e</sup>	— Les jugements téméraires . . . . .	390
IV <sup>e</sup>	— La foi au surnaturel . . . . .	407
V <sup>e</sup>	— La fausse conscience . . . . .	424
VI <sup>e</sup>	— La foi à la révélation . . . . .	438
VII <sup>e</sup>	— La fausse piété . . . . .	456
VIII <sup>e</sup>	— L'ambition . . . . .	472
IX <sup>e</sup>	— Le patriotisme . . . . .	490
X <sup>e</sup>	— L'orgueil . . . . .	505
XI <sup>e</sup>	— L'espérance en Dieu . . . . .	538
XII <sup>e</sup>	— L'amour de Dieu . . . . .	539
XIII <sup>e</sup>	— Le mauvais exemple . . . . .	550
XIV <sup>e</sup>	— La foi en la Providence . . . . .	570
XV <sup>e</sup>	— La consolation dans la souffrance . . . . .	588
XVI <sup>e</sup>	— La haine de la religion . . . . .	601
XVII <sup>e</sup>	— La morale chrétienne . . . . .	616
XVIII <sup>e</sup>	— Danger de suivre la multitude dans le mal . . . . .	633
XIX <sup>e</sup>	— La malédiction de Dieu . . . . .	649
XX <sup>e</sup>	— La réversibilité des mérites . . . . .	684
XXI <sup>e</sup>	— La patience de Dieu . . . . .	698
XXII <sup>e</sup>	— Les droits de César . . . . .	699
XXIII <sup>e</sup>	— La crainte de la mort . . . . .	725
XXIV <sup>e</sup>	— La parole de Dieu . . . . .	726

## Catéchisme de première communion

## TROISIÈME PARTIE

## MOYENS DE SALUT (suite)

## I. La grâce (suite)

D. La grâce actuelle (suite) :	
3. Sa nécessité . . . . .	74
4. Sa gratuité . . . . .	285
5. Sa distribution . . . . .	362
6. Son prix . . . . .	398
7. Conclusions pratiques . . . . .	399

## E. La grâce sanctifiante :

1. Ses noms . . . . .	429
2. Sa définition . . . . .	430
3. Son essence . . . . .	430
4. Ses causes . . . . .	462
5. Son sujet . . . . .	524
6. Son obtention . . . . .	525
7. Ses effets : Rémission des péchés . . . . .	554
Vie divine . . . . .	555
Beauté ravissante . . . . .	557
Riche trésor . . . . .	557
Amitié précieuse . . . . .	557
Filiation divine . . . . .	558
Héritage incomparable . . . . .	559
Parenté glorieuse . . . . .	560
Cortège très noble des vertus surnaturelles . . . . .	589
Dons du Saint-Esprit . . . . .	590
Fruits du Saint-Esprit . . . . .	591
Béatitudes . . . . .	592
Le mérite : Sa nature . . . . .	621
Ses espèces . . . . .	621
Son existence . . . . .	622
Ses conditions . . . . .	667
Son objet . . . . .	685
Le mérite de convenance . . . . .	701
Inhabitation divine . . . . .	748
8. Son incertitude . . . . .	798
9. Son augmentation . . . . .	814
10. Son inégalité . . . . .	815
11. Son amissibilité . . . . .	828

## Catéchisme de persévérance

## TROISIÈME PARTIE (suite et fin)

## IV. — Ère des Machabées (suite)

XXXVIII. — Jean Hyrcan (135-107) . . . . .	10
XXXIX. — Pompée met fin à la dynastie des Asmonéens (63) . . . . .	93
XL. — Antipater, père d'Hérode le Grand (63-43) . . . . .	318
XLI. — Hérode le Grand (37-an 4) . . . . .	413
XLII. — Les meurtres d'Hérode . . . . .	445
XLIII. — Attente du Sauveur . . . . .	733









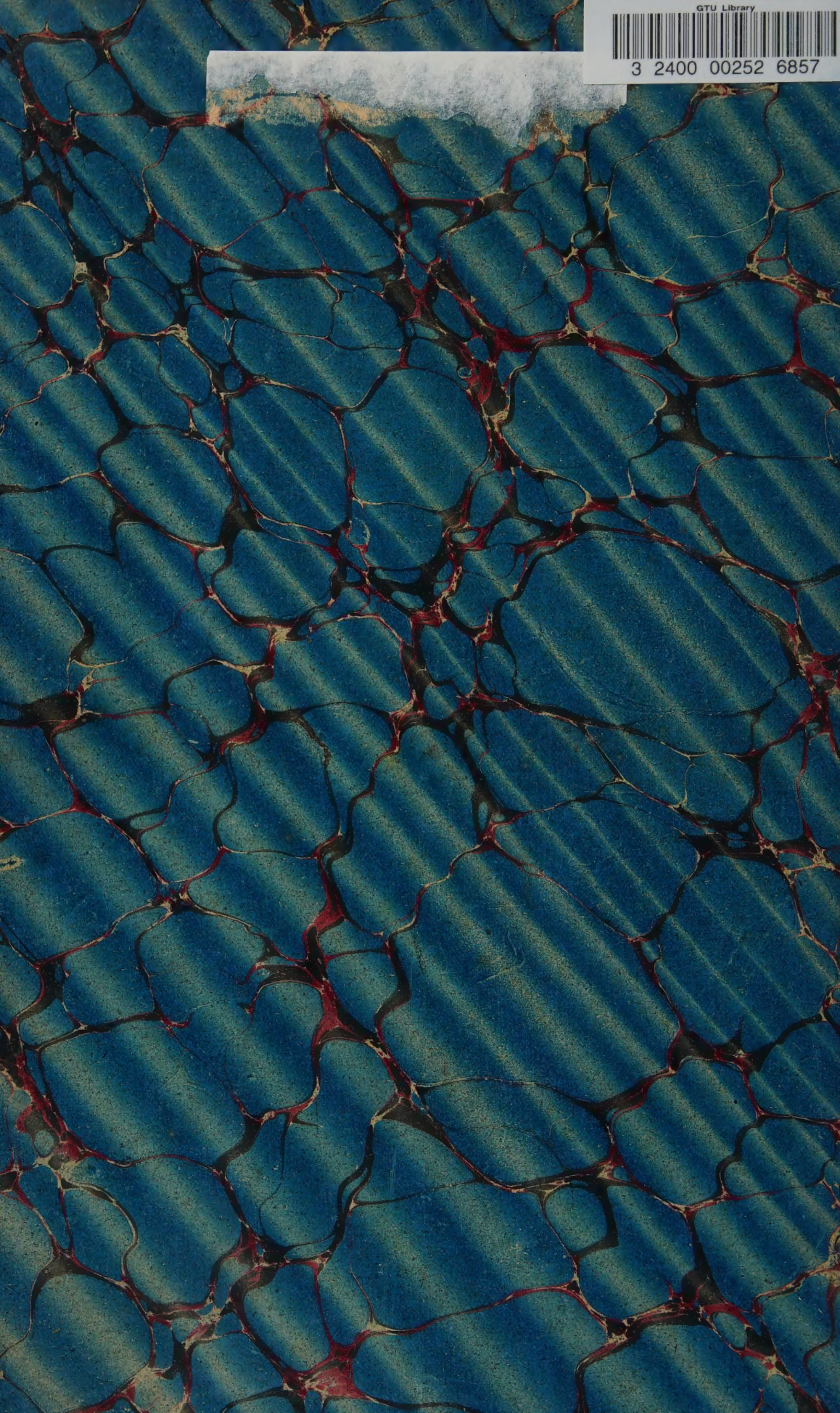








3 2400 00252 6857





L'Ami du clergé

v.19

1897

suppl.

CBPaQ

ISSUED TO

v.19

1897

suppl.

41220

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY

BERKELEY, CA 94709



